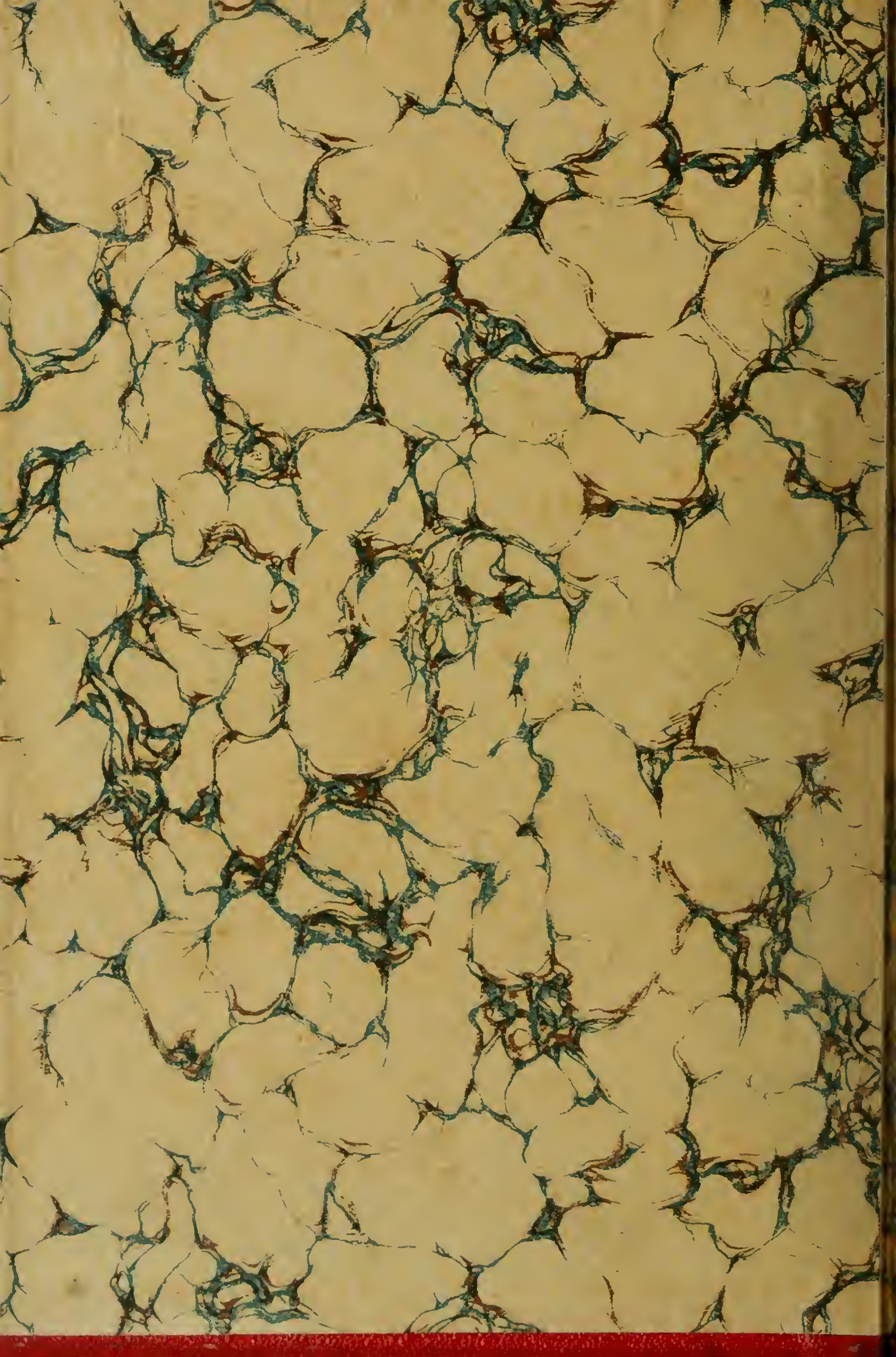
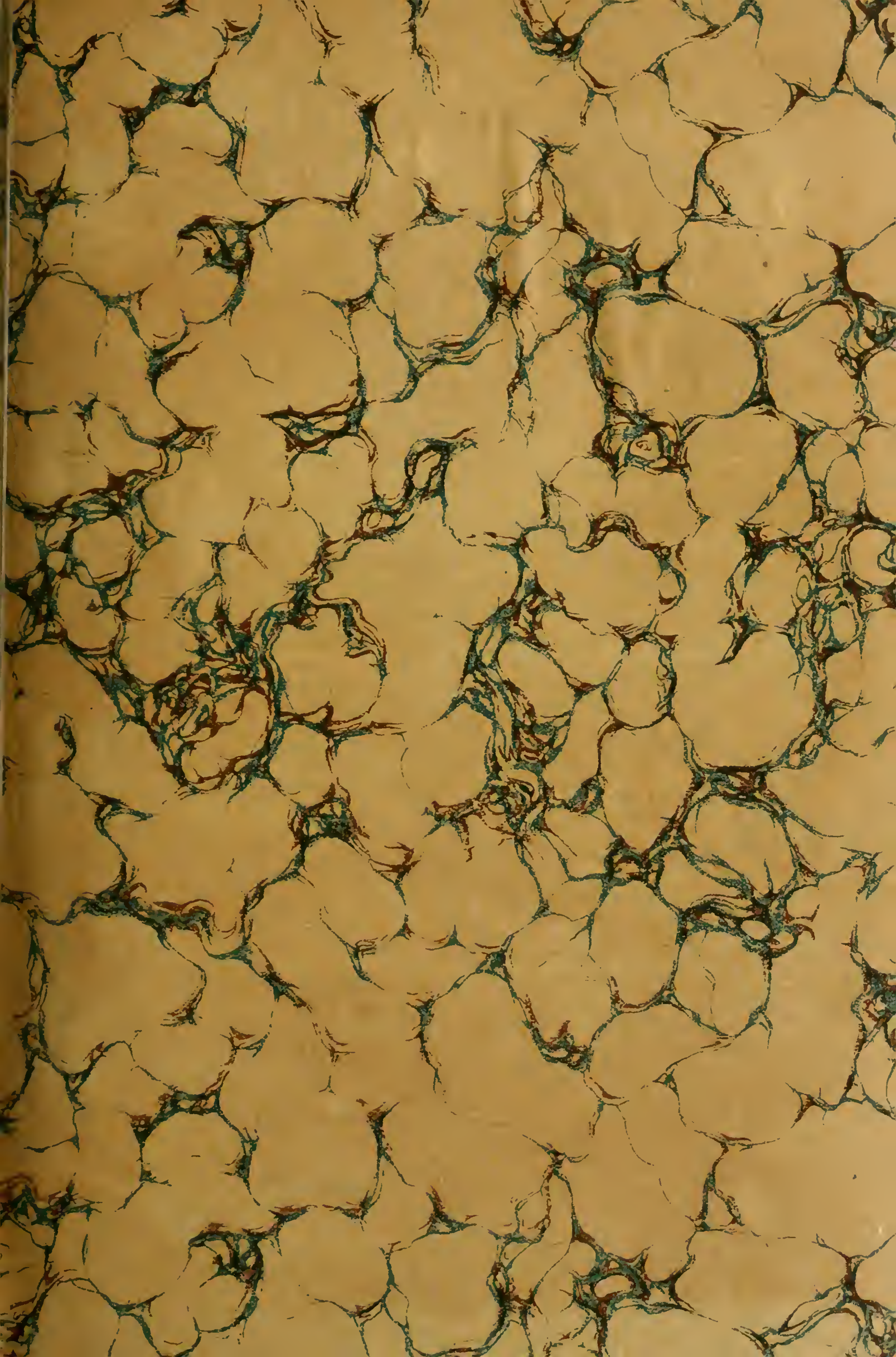

U d'/of OTTAWA
39003002243268





ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Le Capitaine Paul

ILLUSTRATIONS

DE

J DÉSANDRÉ





PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33





LE CAPITAINE PAUL

PRÉFACE

...*Habent sua fata libelli.*

J'avais déjà écrit cet hémistiche, chers lecteurs, et j'allais inscrire au-dessous le nom d'Horace, lorsque je me demandai deux choses : si je me rappelais le commencement du vers et si ce vers était bien du poète de Venusium.

Chercher dans les cinq ou six mille vers d'Horace, c'était bien long, et je n'ai pas de temps à perdre.

Cependant, je tenais beaucoup à cet hémistiche, qui s'applique merveilleusement au livre que vous allez lire.

Que faire?

Ecrire à Méry.

Méry, vous le savez, c'est Homère, c'est Eschyle, c'est Virgile, c'est Horace, c'est l'antiquité incarnée dans un moderne

Méry sait le grec comme Démosthène, et le latin comme Cicéron.

J'écrivis donc :

« Cher Méry.

« Est-ce bien d'Horace, cet hémistiche :

.... *Habent sua fata libelli?*

« Vous rappelez-vous le commencement du vers?

« A vous de cœur

« ALEX. DUMAS. »

Je reçus poste pour poste la réponse suivante :

« Mon cher Dumas,

« L'hémistiche *Habent sua fata libelli* est attribué à Horace, mais à tort.

« Voici le vers complet :

« *Pro captu lectoris, habent sua fata libelli.*

« Il est du grammairien Terentianus Maurus. Le premier hémistiche : *Pro captu lectoris*, n'est pas de très bonne latinité. *Selon le goût, selon le choix, selon l'esprit du lecteur, les écrits ont leur destin.*

« Je n'aime pas le *pro captu*, qu'on ne trouverait chez aucun bon classique.

« Tout à vous de cœur, mon bien cher frère.

« MÉRY. »

Voilà une réponse, j'espère, comme je les aime et comme vous les aimez, courte et catégorique, où chaque mot dit ce qu'il a à dire et répond à la question faite

Le vers n'était donc pas d'Horace

J'avais donc bien fait de ne pas le signer du nom de l'ami de Mécène.

Le premier hémistiche était mauvais.

J'avais donc bien fait de l'oublier.

Mais je m'étais rappelé le second, et cela, à propos du *Capitaine Paul*, dont on préparait une nouvelle édition.

En effet, si un hémistiche a jamais été fait pour un livre,

c'est l'hémistiche de Terentianus Maurus pour le livre qui nous occupe.

Laissez-moi, chers lecteurs, vous raconter, non pas l'histoire de ce livre — son histoire est l'histoire de tous les livres — mais sa genèse : ce qui lui est arrivé avant qu'il vît le jour ; ses infortunes avant qu'il fût : ses transformations tandis qu'il était encore dans les limbes de l'existence.

Cela vous rappellera, en petit, bien entendu, les sept incarnations de Brahma.

PREMIÈRE PHASE. — *Conception.*

Une impression généralement éprouvée par tous les admirateurs du *Pilote*, l'un des plus magnifiques romans de Cooper — impression que nous avons profondément ressentie nous-même — c'est le regret de perdre aussi complètement de vue, le livre une fois terminé, l'homme étrange que l'on a suivi avec tant d'intérêt à travers le détroit de Devils-Gripp et les corridors de l'abbaye de Sainte-Ruth. Il y a dans la physionomie, dans la parole et dans les actions de ce personnage, indiqué une première fois sous le nom de *John*, et une seconde fois sous celui de *Paul*, une mélancolie si profonde, une amertume si douloureuse, un mépris de la vie si grand, que chacun a désiré connaître les causes qui ont amené ce brave et généreux cœur au désenchantement et au doute. Quant à nous, plus d'une fois nous l'avouons, il nous était passé par l'esprit ce désir, au moins indiscret, d'écrire à Cooper pour lui demander, sur le commencement de la carrière et la fin de la vie de cet aventureux marin, les renseignements que je cherchais en vain dans son livre. Je pensais qu'une pareille demande serait facilement excusée par celui auquel elle s'adresserait ; car elle portait avec elle la louange la plus sincère et la plus complète de son œuvre. Mais je fus retenu par l'idée que l'auteur ne connaissait peut-être, de la vie dont il nous avait donné un épisode, que la partie qui avait été éclairée par le soleil de l'indépendance américaine. En effet, le météore brillant, mais éphémère, avait passé des nuages de sa naissance à l'obscurité de sa mort, de sorte qu'il était tout à fait possible que, éloigné des lieux où son héros vit le jour et des pays où il ferma les yeux, l'historien poète, qui peut-être l'avait choisi à cause de ce mystère même, pour lui faire jouer un rôle dans ses annales, n'en eût connu que ce qu'il nous en avait transmis. Alors je résolus de me procurer par moi-même les détails que j'avais tant désiré qu'un autre me donnât. Je fouillai les archives de la marine ; elles ne m'offrirent qu'une copie des lettres de marque à lui données par Louis XVI. J'interrogeai les annales de la Convention : je n'y trouvai que l'arrêté pris à l'époque de sa mort. Je questionnai les contemporains ; à cette époque — c'était vers 1829 — il en restait encore : ils me dirent qu'il était enterré au Père-Lachaise. Et, de ces premières tentatives, voilà tout ce que je retirai.

Alors, comme je viens d'avoir recours à Méry, j'eus recours à Nodier ; Nodier, cet autre ami d'un autre temps, à la mémoire duquel j'ai voué un culte, et que j'évoque chaque fois que mon cœur, aux amis du présent, a besoin d'adjoindre un ami du passé. J'eus recours à Nodier, ma bibliothèque vivante. Nodier recueillit un instant ses souvenirs ; puis il me parla d'un petit livre in-18 écrit par Paul John lui-même et contenant des mémoires sur sa vie, avec cette épigraphe : *Munera sunt laudi.* Je me mis aussitôt en quête de la précieuse publication ; mais j'eus beau interroger les bouquinistes, fouiller les bibliothèques, battre les quais, mettre en réquisition Guillemot et Techener, je ne trouvai rien qu'un libelle infâme, intitulé *Paul John, ou Prophéties sur l'Amérique, l'Angleterre, la France, l'Espagne et la Hollande,* libelle que je jetai de dégoût à la quatrième page, admirant combien les poisons se conservent si longtemps et si parfaitement, de sorte qu'on les trouve toujours là où l'on cherche en vain une nourriture saine et savoureuse.

Je renonçai donc à toute espérance de ce côté.

Quelque temps après, entre la représentation de *Christine* et celle d'*Antony*, je fis un voyage à Nantes ; de Nantes, je gagnai les côtes ; je visitai Brest, Quimper et Lorient.

Pourquoi allais-je à Lorient ? — Admirez la puissance d'une idée fixe ! Mon pauvre ami Vatout, qui n'avait pour moi qu'un défaut, celui de vouloir me protéger malgré moi, a fait un roman là-dessus. — Pourquoi allais-je à Lorient ? Parce que j'avais lu, dans une biographie de Paul John, que le célèbre marin était venu trois fois dans ce port. Cette circonstance m'avait frappé. J'avais pris les dates, je n'eus qu'à ouvrir mon portefeuille. J'allai consulter les archives maritimes, et je trouvai, en effet, la trace des stations qu'avaient faites, à différentes époques, dans la rade, les frégates *le Ranger* et *l'Indienne*, l'une de dix-huit et l'autre de trente-deux canons. Quant aux motifs qui les avaient amenées, soit ignorance, soit oubli, le secrétaire qui tenait les registres avait négligé de les consigner. J'allais me retirer sans autre renseignement, lorsque je m'avisai d'interroger un vieil employé et de lui demander si, traditionnellement, on avait conservé dans le pays quelque souvenir du capitaine de ces deux bâtiments. Alors le vieillard me répondit qu'en 1784, étant encore enfant, il avait vu Paul John au Havre, où il était alors, lui qui me parlait, employé à la Santé de la ville. Quant à Paul John, il était, à cette époque, commodore à bord de la flotte du comte de Vaudreuil. La réputation de bravoure dont jouissait alors ce marin, et la singularité de ses manières, l'avaient impressionné au point que, de retour en Bretagne, il avait une fois prononcé son nom devant son père, concierge du château d'Auray. Le vieillard avait tressailli, et lui avait fait signe de se taire. Le jeune homme avait obéi tout en faisant ses réserves. Cependant, quelques questions qu'il fît à son père, celui-ci refusa toujours d'y répondre. Mais, la marquise d'Auray étant morte, Emmanuel ayant émigré, Lusignan et Marguerite habitant la Guadeloupe, le vieillard crut pouvoir révéler un jour à son fils une histoire étrange et mystérieuse, à laquelle se trouvait mêlé l'homme sur lequel je lui demandais des détails.

Et cette histoire, il ne l'avait point oubliée, quoique quarante ans à peu près se fussent écoulés entre le récit que lui en avait fait son père et celui qu'il me fit à moi.

Cette histoire tomba parole à parole dans le fond de ma pensée, et y demeura cachée comme cette eau qui tombe goutte à goutte de la voûte de la grotte et forme peu à peu un bassin dans ses calmes et silencieuses profondeurs ; de temps en temps, mon imagination se penchait au bord de cette eau mystérieuse et profonde, et je me disais :

— Il est cependant l'heure que cette eau jaillisse au dehors et se répande en cascade ou en ruisseau, en torrent ou en lac, à la vivifiante ardeur du soleil.

Seulement, sous quelle forme se répandrait-elle ?

Sous la forme du drame, ou sous celle du roman ?

A cette époque, vers 1831 et 1832, toute production se présentait à mon esprit sous la forme du drame.

Aussi, à chaque instant, me disais-je :

— Il faut pourtant que je fasse un drame de Paul John.

Et 1832, 1833, 1834 s'écoulèrent sans que les masses primitives de ce drame se détachassent assez clairement dans mon esprit, pour que mon esprit abandonnât ses autres rêves et s'attachât à celui-là.

Et je me disais :

— Attendons ; il viendra un instant où le fruit sera mûr pour la vie, et il se détachera lui-même de la branche.

DEUXIÈME PHASE. — *Création.*

C'était vers le mois d'octobre 1835.

Le paysage avait bien changé. Ce n'étaient plus les côtes de Bretagne aux rudes falaises ; ce n'était plus la poupe rugueuse de l'Europe battue par les flots de la mer sauvage : ce n'étaient plus les oiseaux gris des tempêtes se jouant à la lueur de l'éclair, au sifflement du vent, au milieu de l'embrun des vagues se brisant sur les rochers.

Non, c'était la mer de Sicile, calme comme un miroir ; c'était, à notre droite, Palerme, couchée au pied du monte Pellegrino, ombragée à sa tête par les orangers de Montreale, à ses pieds par les palmiers de la Bagheria ; c'était, à notre gauche, Alicadi, se levant du sein — je ne dirai pas des flots, les flots supposent un certain mouvement de la mer, et la mer était immobile comme un lac d'argent fondu ; — c'était Alicadi, se dessinant, pareil à une pyramide sombre, entre l'azur du ciel et l'azur d'Amphitrite ; c'était enfin, bien loin devant nous, élevant sa tête au-dessus des îles volcaniques, débris du royaume d'Eole, c'était Stromboli, secouant au vent du soir son panache de fumée, et dont la base, se colorant de temps en temps d'une lueur rougeâtre, indiquait qu'au milieu de l'obscurité cette colonne de fumée reposerait sur une base de flammes.

Je venais de quitter Palerme, où j'avais passé un des mois les plus heureux de ma vie. Une barque, à l'arrière de laquelle une figure, debout, blanche et couronnée de verveine comme la Norma antique, m'envoyait ses derniers signaux, rayait de son sillage la nappe brillante, et s'amoindrissait à l'horizon, emportée par ses quatre rames, qui, de loin, semblaient les pattes d'un gigantesque scarabée, égratignant la surface de la mer.

Mes yeux et mon cœur suivaient la barque.

Elle disparut. Je poussai un soupir. Et cependant j'étais loin de me douter que je ne reverrais jamais celle qui venait de me quitter.

J'entendis auprès de moi comme une prière.

Où étais-je, et qui faisait cette prière ?

J'étais au milieu d'un équipage sicilien, sur le speronare *la Madonna del piè della Grotta*. Cette prière, c'était l'*Ave Maria* que disait le fils du capitaine Arena, enfant de neuf

ans, que notre pilote Nunzio maintenait debout sur le toit de notre cabine.

De là, il parlait à la mer, aux vents, aux nuages, à Dieu!

Cette heure de l'*Ave Maria* était l'heure poétique de la journée. Même lorsque rien ne venait ajouter à la mélancolie du crépuscule, c'était l'heure où nous rêvions sans penser, l'heure où le souvenir du pays éloigné et des amis absents revenait à la mémoire, pareils à ces nuages qui simulent tantôt des montagnes, tantôt des lacs, tantôt des formes humaines, qui glissent doucement sur un ciel d'azur et qui changent d'aspect, se composant, se décomposant, et se recomposant vingt fois en un instant; les heures glissaient alors sans que l'on sentît le toucher de leurs ailes, sans qu'on entendît le bruit de leur vol. Puis la nuit arrivait, — si toutefois on peut appeler la nuit l'absence du jour, — la nuit arrivait, allumant une à une les étoiles dans l'orient assombri, tandis que l'occident, éteignant peu à peu le soleil, roulait des flots d'or et passait par toutes les couleurs du prisme, depuis le pourpre ardent jusqu'au vert clair. Alors il s'élevait de l'eau comme un harmonieux murmure: les poissons s'élançaient hors de la mer, pareils à des éclairs d'argent, le pilote quittait le gouvernail, comme si le gouvernail n'avait plus besoin d'autre main que celle de Dieu; on hissait le fils du capitaine sur le toit de la cabine, et l'*Ave Maria* commençait à l'instant même où finissait le dernier rayon du jour.

C'était cette scène, chaque jour renouvelée et où, chaque jour, mon âme s'imprégnait d'une mélancolie nouvelle, que je venais de voir se reproduire dans des conditions qui la faisaient, pour moi, plus impressionnante que jamais.

Maintenant, par quel mystère de l'organisme humain, comment, ce soir-là même, dans le vide laissé au milieu de ma pensée par cette figure blanche et voilée, par cette Norma fugitive, — comment, dans ce vide, retrouvai-je en le sondant, — au lieu de l'arbre en fleur déraciné, — comment retrouvai-je ce fruit qui devait tomber quand il serait mûr, *le Capitaine Paul?*

Oh! cette fois, son heure était bien venue. Je sentis, à la façon dont le drame s'emparait de ma pensée, qu'il ne lui laisserait plus de relâche qu'il n'eût vu le jour, et je m'abandonnai à ce charme amer de la gestation.

Ah! voilà ce que les artistes seuls peuvent dire, c'est tout ce qu'il y a de charme, lorsque, poète ou peintre, on voit sa pensée revêtir une forme, et le rêve peu à peu prendre la consistance de la réalité.

Voyez-vous le soleil qui se lève derrière une chaîne des Alpes ou des Pyrénées? D'abord, c'est une lueur rose, à peine visible, s'infiltrant dans l'atmosphère grisâtre du matin, qu'elle colore d'une imperceptible teinte, et sur laquelle se découpe la silhouette dentelée et gigantesque des montagnes. Peu à peu, cette teinte grandit, les sommets les plus élevés se colorent; vous les voyez, flamboyants, dominer les autres comme des volcans, puis des rayons s'élancent dans les cieux, pareils à autant de fusées d'or; les plis inférieurs commencent à participer à cette lumière, qui monte si rapidement que les anciens représentaient le soleil apparaissant aux portes de l'Orient, sur un char traîné par quatre chevaux fougueux; l'océan de flammes submerge ces sommets qui semblaient vouloir l'arrêter comme une digue. Enfin, voici le jour: marée ruisselante, qui s'épanche par torrents aux flancs de la chaîne sombre, et qui peu à peu pénètre et illumine jusqu'à la mystérieuse profondeur des vallées où l'on aurait cru que jamais ne pénétrerait un rayon de lumière.

C'est ainsi que s'éclaire et se dessine l'œuvre dans le cerveau du poète.

Quand j'arrivai à Messine, mon drame du *Capitaine Paul* était fait; il ne me restait plus qu'à l'écrire.

Je comptais l'écrire à Naples; car j'étais en retard. La Sicile m'avait retenu comme une de ces îles magiques dont parle le vieil Homère. Que nous fallait-il pour regagner la ville des délices — la ville qu'il faut voir avant de mourir? — Trois jours et un bon vent.

Je donnai l'ordre au capitaine d'appareiller le lendemain matin, et de mettre le cap droit sur Naples.

Le capitaine consulta le vent, regarda le nord, échangea quelques mots à voix basse avec le pilote, et répondit:

— On fera ce que l'on pourra, Excellence.

— Comment! on fera ce que l'on pourra, cher ami? Il me semble qu'il y a là-dessous un sens caché.

— Dame! fit le capitaine.

— Voyons, voyons, expliquons-nous tout de suite.

— Oh! l'explication sera courte, Excellence.

— Abordons-la franchement, alors.

— Eh bien, *le vieux* — c'est ainsi qu'on appelait le pilote — le vieux dit que le temps va changer et que nous aurons le vent contraire pour sortir du détroit.

Nous étions à l'ancre, en face de San-Giovanni.

— Ah! diable! fis-je, le temps va changer, et nous aurons le vent contraire; est-ce bien sûr, capitaine?

— C'est bien sûr, oui, Excellence.

— Et, lorsque ce vent souffle, capitaine, a-t-il la mauvaise habitude de souffler longtemps?

— Plus ou moins.

— Quel est son moins?

— Trois ou quatre jours.

Et son plus?

Huit ou dix.

— Et, quand il souffle, impossible de sortir du détroit?

— Impossible.

— Et à quelle heure le vent soufflera-t-il?

— Eh! vieux? dit le capitaine.

— Présent! dit Nunzio en se levant derrière la cabine.

— Son Excellence demande pour quelle heure le vent?

Nunzio se retourna, consulta jusqu'au plus petit nuage du ciel, et, se retournant vers nous:

— Capitaine, dit-il, ce sera pour ce soir, entre huit et neuf heures, un instant après que le soleil sera couché.

— Ce sera pour ce soir, entre huit et neuf, un instant après que le soleil sera couché, répéta le capitaine avec la même assurance que si c'eût été Mathieu Laensberg ou Nostradamus qui lui eût répondu.

— Mais alors, demandai-je au capitaine, ne pourrait-on sortir tout de suite? Nous nous trouverions alors en pleine mer, et pourvu que nous arrivions au Pizzo, c'est tout ce que je demande.

— Si vous le voulez absolument, répondit le pilote, on tâchera.

— Eh bien, mon cher Nunzio, tâchez donc, alors.

— Allons, allons, dit le capitaine, on part... Chacun à son poste!

Empruntons à mon journal de voyage les détails qui vont suivre; il y a tantôt vingt ans que les choses racontées à cette heure par moi se sont passées. J'aurais oublié peut-être; mon journal, au contraire, a une mémoire inflexible et se souvient du plus petit détail:

« En un instant, sur l'ordre du capitaine et sans faire une seule observation, tout le monde fut à la besogne: l'ancre fut levée et le bâtiment, tournant lentement son beaupré vers le cap Pelore, commença de se mouvoir sous l'effort de quatre avirons; quant aux voiles, il n'y fallait pas songer, pas un souffle de vent ne traversait l'espace...

« Comme cette disposition atmosphérique me portait naturellement au sommeil, et que j'avais si longtemps vu et si souvent revu le double rivage de la Sicile et de la Calabre, que je n'avais plus grande curiosité pour l'un ni pour l'autre, je laissai Jadin fumant sa pipe sur le pont, et j'allai me coucher.

« Je dormais depuis trois ou quatre heures, à peu près, et, tout en dormant, je sentais instinctivement qu'il se passait autour de moi quelque chose d'étrange, lorsque, enfin, je fus complètement réveillé par le bruit des matelots courant au-dessus de ma tête, et par le cri bien connu de *Burrasca! burrasca!* J'essayai de me mettre sur mes genoux, ce qui ne me fut pas chose facile, relativement au mouvement d'oscillation imprimé au bâtiment; mais enfin j'y parvins, et, curieux de savoir ce qui se passait, je me traînai jusqu'à la porte de derrière de la cabine, qui donnait sur l'espace réservé au pilote. Je fus bientôt au fait: au moment où je l'ouvrais, une vague, qui demandait à entrer juste au moment où je voulais sortir, m'atteignit en pleine poitrine, et m'envoya à trois pas en arrière, couvert d'eau et d'écume. Je me relevai; mais il y avait inondation complète dans la cabine. J'appelai Jadin pour qu'il m'aidât à sauver nos lits du déluge.

« Jadin accourut, accompagné du mousse, qui portait une lanterne, tandis que Nunzio, qui avait l'œil à tout, tirait à lui la porte de la cabine, afin qu'une seconde vague ne submergeât point tout à fait notre établissement. Nous roulâmes aussitôt nos matelas, qui heureusement, étant de cuir, n'avaient pas eu le temps de s'imbiber. Nous les plaçâmes sur des tréteaux, afin qu'ils planassent au-dessus des eaux comme l'Esprit du Seigneur; nous suspendîmes nos draps et nos couvertures aux portemanteaux qui garnissaient les parois intérieures de notre chambre à coucher; puis, laissant à notre mousse le soin d'éponger les deux pouces de liquide dans lesquels nous barbotions, nous gagnâmes le pont.

« Le vent s'était levé, comme avait dit le pilote, et à l'heure qu'il avait dite; et, selon sa prédiction encore, ce vent nous était tout à fait contraire. Néanmoins, comme nous étions parvenus à sortir du détroit, nous étions plus à l'aise, et nous courions des bordées dans l'espérance de gagner un peu de chemin; mais il résultait de cette manœuvre que les vagues nous battaient en plein travers, et que, de temps en temps, le bâtiment s'inclinait tellement, que le bout de nos vergues trempait dans la mer.

« Nous nous obstinâmes ainsi pendant trois ou quatre heures, et, pendant ces trois ou quatre heures, nos matelots, il faut le dire, n'élevèrent pas une récrimination

contre la volonté qui les mettait aux prises avec l'impossibilité même. Enfin, au bout de ce temps, je demandai combien nous avions fait de chemin depuis que nous courions des bordées, et il y avait de cela cinq ou six heures. Le pilote nous répondit tranquillement que nous avions fait une demi lieue. Je m'informai alors combien de temps pourrait durer la bourrasque, et j'appris que, selon toute probabilité, nous en aurions pour trente-six ou quarante heures. En supposant que nous continuassions à conserver sur le vent et la mer le même avantage, nous pouvions faire à peu près huit lieues en deux jours. Le gain ne valait pas la fatigue, et je prévins le capitaine que, s'il voulait rentrer dans le détroit, nous renoncions momentanément à aller plus loin.

« Cette intention pacifique était à peine formulée par moi, que, transmise immédiatement à Nunzio, elle fut à l'instant même connue de tout l'équipage. Le speronare tourna sur lui-même comme par enchantement ; la voile latine et la voile de foc se déployèrent dans l'ombre, et le petit bâtiment, tout tremblant encore de sa lutte, partit vent arrière avec la rapidité d'un cheval de course. Dix minutes après, le mousse vint nous dire que, si nous voulions rentrer dans notre cabine, elle était parfaitement séchée, et que nous y retrouverions nos lits, qui nous attendaient dans le meilleur état possible. Nous ne nous le fîmes pas redire à deux fois, et, tranquilles désormais sur la bourrasque, devant laquelle nous marchions en courrier, nous nous endormîmes au bout de quelques instants.

« Nous nous réveillâmes à l'ancre, juste à l'endroit d'où nous étions partis la veille ; il ne tenait qu'à nous de croire que nous n'avions pas bougé de place, mais que seulement nous avions eu un sommeil un peu agité.

« Comme la prédiction de Nunzio s'était réalisée de point en point, nous nous approchâmes de lui avec une vénération plus grande encore que d'habitude pour lui demander des nouvelles certaines à l'endroit du temps. Les prévisions n'étaient pas consolantes. A son avis, le temps était complètement dérangé pour huit ou dix jours ; il résultait donc des observations atmosphériques de Nunzio que nous étions cloués à San-Giovanni pour une semaine au moins.

« Notre parti fut pris à l'instant même ; nous déclarâmes au capitaine que nous donnions huit jours au vent pour se décider à passer du nord au sud-est, et que, si, au bout de ce temps, il ne s'était pas décidé à faire sa saute, nous nous en irions tranquillement par terre à travers plaines et montagnes, notre fusil sur l'épaule, et tantôt à pied, tantôt à mulet ; pendant ce temps, le vent se déciderait probablement à changer de direction, et notre speronare, profitant du premier souffle favorable, nous retrouverait au Pizzo.

« Rien ne met à l'aise le corps et l'âme comme une résolution prise, fût-elle exactement contraire à celle que l'on comptait prendre. A peine la nôtre fut-elle arrêtée, que nous nous occupâmes de nos dispositions locatives. Pour rien au monde je n'aurais voulu remettre le pied à Messine. Nous décidâmes donc que nous demeurerions sur notre speronare ; en conséquence, on s'occupa de le tirer à l'instant même à terre, afin que nous n'eussions pas à supporter l'ennuyeux clapotage des vagues, qui, dans les mauvais temps, se fait sentir jusqu'au milieu du détroit ; chacun se mit à l'œuvre, et, au bout d'une heure, le speronare, comme une carène antique, était tiré sur le sable du rivage, étayé à droite et à gauche par deux énormes pieux, et orné à son bâbord d'une échelle à l'aide de laquelle on communiquait de son pont à la terre ferme. En outre, une tente fut établie à l'arrière du grand mât, afin que nous pussions nous promener, lire et travailler à l'abri du soleil et de la pluie ; moyennant ces petites préparations, nous nous trouvâmes avoir une demeure infiniment plus confortable que ne l'eût été la meilleure auberge de San-Giovanni.

« Au reste, le temps que nous avions à passer ainsi ne devait point être perdu. Jadin avait ses croquis à repasser, et moi, j'avais arrêté le plan de mon drame de *Paul John*, dont il ne me restait plus que quelques caractères à mettre en relief et quelques scènes à compléter. Je résolus donc de profiter de cette espèce de quarantaine pour accomplir ce travail, qui devait recevoir à Naples sa dernière touche, et, dès le soir même, je me mis à l'œuvre. »

Voilà ce que je trouve sur mon journal de voyage, et ce que je transcris ici pour servir à l'histoire du drame et du roman du *Capitaine Paul*, si jamais il prend à quelque académicien désœuvré l'idée d'écrire, cent ans après ma mort, des commentaires sur le drame ou le roman du *Capitaine Paul*.

Mais nous n'en sommes encore qu'au drame ; le roman viendra après.

C'est donc à bord d'un de ces petits bâtiments — hirondelles de mer, qui rasent les flots de l'archipel sicilien — sur les rivages de la Calabre, à vingt pas de San-Giovanni, à une lieue et demie de Messine, à trois lieues de Scylla, en vue de ce fameux gouffre de Charybde qui a tant tourmenté Enée et son équipage — que le drame du *Capitaine Paul* fut écrit, en huit jours, ou plutôt en huit nuits.

Un mois après, je le lisais à Naples — près du berceau d'un enfant qui venait de naître — à Duprez, à Ruolz et à madame Malibran.

L'auditoire me promit un énorme succès.

L'enfant qui était au berceau et qui dormait au bruit de ma voix comme au murmure berceur des chants de sa mère, était cette charmante Caroline qui est aujourd'hui une de nos premières cantatrices.

A cette époque, elle s'appelait *Lili* ; et c'est encore aujourd'hui, pour les vieux et fidèles amis de Duprez, le seul nom qu'elle porte.

TROISIÈME PHASE. — *Déception.*

Je revins en France vers le commencement de l'année 1836 ; mon drame du *Capitaine Paul* était complètement achevé et prêt à être lu.

Avant que je fusse à Paris, Harel savait que je ne revenais pas seul.

La dernière pièce que j'avais donnée au théâtre de la Porte-Saint-Martin était *Don Juan el Marana*, que l'on s'est obstiné à appeler *Don Juan de Marana*.

Don Juan avait réussi ; mais *Don Juan* portait avec lui pour Harel du moins, la tache du péché originel.

Don Juan n'avait pas de rôle pour mademoiselle Georges.

Harel, sous ce rapport, était non pas l'aveuglement, mais le dévouement incarné ; — pendant tout le temps qu'il fut directeur, son théâtre demeura un piédestal pour la grande artiste, à laquelle il avait voué un culte.

Auteurs, acteurs, tout lui était sacrifié ; si la divinité splendide qu'il adorait eût eu pour ses prêtres les exigences de la mère Cybèle, Harel eût rendu un décret pareil à celui qui régissait les corybantes.

Heureusement que Georges était une bonne déesse dans toute la force du terme, et qu'il ne lui passa jamais par l'esprit d'user de son pouvoir dans toute sa rigueur.

A peine Harel sut-il donc que je revenais avec un drame, et que, dans ce drame, il y avait un rôle pour Georges, qu'il accourut à la maison.

— Eh bien, me dit-il, tout en découvrant la Méditerranée, — c'est de lui le mot, rendons à César ce qui appartient à César ! — nous avons donc pensé à notre grande artiste ?

— Vous voulez parler du *Capitaine Paul ?*

— Je veux parler de la pièce que vous avez faite... Vous avez fait une pièce, n'est-ce pas ?

— Oui, j'ai fait une pièce, c'est vrai.

— Eh bien, voilà tout... Vous avez fait une pièce ; jouons-la.

— Bon !... pour qu'il lui arrive ce qui est arrivé à *Don Juan*.

Harel prit une énorme prise ; c'était son moyen d'attente, chaque fois qu'un moment d'embarras l'empêchait de répondre à l'instant même.

— *Don Juan*, dit-il, *Don Juan*... certainement, c'était un bel ouvrage ; mais, mon cher, voyez-vous, il y avait des vers...

— Pas beaucoup.

— C'est vrai... Eh bien, si peu qu'il y en avait, ils ont fait du tort à l'ouvrage... *Le Capitaine Paul* n'est pas en vers, n'est-ce pas ?

— Non ; tranquillisez-vous.

— Il y a un rôle... pour Georges... m'a-t-on...

— Oui ; mais probablement qu'elle n'en voudra pas.

— De vous, mon ami, elle le prendra les yeux fermés... Et pourquoi n'en voudrait-elle pas ?

— Pour deux raisons.

— Dites.

— La première, parce que c'est un rôle de mère.

— Elle ne joue que cela ! Voyons la seconde raison.

— La seconde, parce qu'elle a un fils.

— Après ?

— Et qu'elle ne voudra jamais être la mère de Bocage.

— Bah ! elle a bien été la mère de Frédérick.

— Oui ; mais le rôle de Gennaro n'avait pas l'importance du rôle du *Capitaine Paul ;* elle dira que la pièce n'est point à elle.

— Bon ! et *la Tour de Nesle !* la pièce était à elle peut-être ! elle l'a jouée hier pour la quatre cent vingtième fois. A quand la lecture ?

— Vous le voulez, Harel ?

— Je vous apporte un traité : mille francs de prime, dix pour cent de droits, soixante francs de billets ; tenez, vous n'avez plus qu'à signer.

— Merci Harel ; nous lisons demain, mais sans traité.

— Nous lisons demain ?

— Oui.

— Qui voulez-vous à la lecture ?

— Mais vous Georges et Bocage, voilà tout
— A quelle heure?
— A une heure.
— Est-ce long?
— Trois heures de représentation.
— C'est la bonne mesure, on peut jouer trois actes avec cela.
— Et même cinq.
— Hum! hum!
— Vous en avez bien joué sept avec la *Tour de Nesle.*
— C'était dans les jours néfastes; mais ces jours-là sont passés Dieu merci!
— Vous êtes toujours chef de bataillon dans la garde nationale?
— Toujours
— Je ne m'étonne plus de la tranquillité de Paris. A demain.
— A demain.

Le lendemain, à une heure, nous étions dans le boudoir de Georges; Georges toujours belle et couchée dans ses fourrures, Bocage toujours blagueur, Harel toujours spirituel.

— Eh bien, me dit Bocage, vous voilà donc, vous?
— Oui, me voilà.
— Qu'est-ce qu'on me dit? on me dit que vous avez découvert la Méditerranée?
— On a bien fait de vous le dire, mon ami; vous n'auriez pas trouvé cela tout seul.
— Et, à ce qu'il paraît, vous avez fait un rôle pour Georges?
— J'ai fait une pièce pour moi.
— Comment, pour vous?
— Ce qui veut dire qu'elle ne sera probablement pas du goût de tout le monde.
— Pourvu qu'elle soit du goût du public.
— Vous savez que ce n'est pas toujours une raison pour qu'elle soit bonne.
— Enfin, nous allons voir.
— Lisons, lisons, dit Harel.

La place me portait malheur. C'était à la même place que j'avais lu *Antony* à M. Crosnier.

Après le premier acte, qui est assez brillant et tout entier au *Capitaine Paul*, Bocage s'était frotté les mains et s'était écrié :

— Eh bien, le voyageur, il n'est donc pas encore si usé qu'on le dit?

Ainsi, voyez, chers lecteurs, en 1836, il y a juste vingt-cinq ans de cela, on disait déjà que j'étais usé.

Mais, dès ce premier acte, tout au contraire, Georges avait commencé de s'assombrir.

— Mon cher Harel, dis-je en souriant, je crois que le baromètre est à la pluie
— Il faudra voir, dit Harel, il faudra voir. On ne peut pas juger d'après un premier acte.

Comme je l'avais prévu, le baromètre passa de la pluie à l'averse, de l'averse à l'orage, et de l'orage à la tempête.

Le pauvre Harel était au supplice : il entassait prises sur prises.

Au troisième acte, il sonna pour qu'on lui remplît sa tabatière.

Georges ne soufflait pas le mot.

Bocage commença à me trouver plus usé que le public n'avait dit

La lecture finit au milieu de la consternation générale.

— Eh bien, fis-je à Harel, je vous l'avais bien dit.
— Le fait est, mon cher, dit Harel en se bourrant le nez de tabac, le fait est que, cette fois, là, franchement, il faut vous dire ces choses-là en ami, je crois que vous vous êtes trompé.
— C'est l'avis de Georges surtout; n'est-ce pas, Georges?
— Moi... vous savez bien que je n'ai pas d'avis. Je suis engagée au théâtre de M. Harel; je joue les rôles qu'on me distribue
— Pauvre victime! Eh bien, rassurez-vous, ma chère Georges, vous ne jouerez pas celui-là.
— Cependant je ne dis pas qu'en faisant quelques corrections...
— En coupant le rôle du capitaine Paul, par exemple?
— Allons, bien, voilà que vous pensez que je ne veux pas jouer le rôle à cause de M. Bocage.
— Vous ne voulez pas jouer le rôle parce qu'il ne vous convient pas, chère amie, voilà tout. J'ai prévenu Harel; c'est lui qui s'est entêté, prenez-vous-en à lui. Seulement, vous savez, Harel.
— Quoi, cher ami?
— Notre lecture reste entre nous; la pièce ne vous convient pas, elle peut convenir à un voisin
— Comment donc! c'est faire...

Et, tout en portant son pouce et son index à son nez pour absorber une dernière prise de tabac, Harel appuya la main sur son cœur.

Je roulai mon manuscrit, j'embrassai Georges
— Sans rancune, chère, lui dis-je.
— Oh! me répondit Georges, vous savez bien que ce n'est point de cela que je vous en veux.
— Je m'en vais avec vous, dit Bocage.
— Non, non, restez, cher ami; je crois que vous êtes en froid avec votre directeur et votre directrice, c'est une occasion de vous raccommoder.

Et je sortis.

Le lendemain, la première personne que je rencontrai me dit :

— Vous voilà donc revenu, vous?
— Sans doute.
— Oui, oui, oui, j'ai lu cela ce matin dans le journal.
— Comment! le journal a eu la bonté d'annoncer mon retour en France?
— Indirectement
— Ah!
— Oui... à propos d'une pièce que vous avez lue à la Porte-Saint-Martin.
— Et qui a été refusée?
— Le journal a dit cela; mais je suppose que ce n'est pas vrai?
— Hélas! mon cher, c'est la vérité pure.
— Mais qui donc a fait mettre cela dans les journaux?
— Personne.
— Comment, personne?
— Mon cher, ces choses-là se trouvent toutes composées; le metteur en pages les rencontre sur le marbre et les insère par erreur. L'erreur faite, il en est désespéré; mais que voulez-vous?
— Ah! n'importe, c'est bien malveillant. — Ah! cher ami, que vous avez d'ennemis!

Et la première personne s'éloigna en levant les bras au ciel.

Pendant huit jours, ce fut la même gamme.

Il va sans dire qu'après ce concert de plaintes funèbres qu'après tous ces discours prononcés sur la tombe de l'auteur d'*Henri III* et d'*Antony*, aucun directeur n'eut l'idée de demander à jouer *le Capitaine Paul.*

Pauvre *Capitaine Paul!* il était regardé comme un posthume!

QUATRIÈME PHASE — *Transformation.*

Cependant, vers 1835, je crois, *la Presse* s'était fondée, et j'y avais inventé le *roman-feuilleton.*

Il est vrai que l'essai n'avait pas été heureux. Girardin ne m'avait livré qu'un feuilleton hebdomadaire et j'avais débuté par *la Comtesse de Salisbury*, qui n'est pas une de mes meilleures choses.

En feuilleton quotidien, le roman eût pu se soutenir.

En feuilleton hebdomadaire, il ne fit aucun effet.

Mais les autres journaux n'en adoptèrent pas moins ce nouveau mode de publication.

Le Siècle m'envoya Desnoyers.

Louis Desnoyers est un de mes plus vieux camarades. Nous avions fait de l'opposition littéraire et politique ensemble dès 1827. Nous avions fondé, avec Vaillant — je ne sais ce qu'il est devenu — et Dovalle, qui a été tué en duel, un journal intitulé *le Sylphe*; on oublia ce titre pour l'appeler *le Journal rose*, attendu qu'il était imprimé sur papier rose; sa couleur lui avait valu de nombreux abonnements de femmes.

A quoi tient le succès!

La révolution de Juillet tua *le Journal rose!* Mira tua Dovalle. J'étais vice-président de la commission des récompenses nationales · je fis Vaillant sous-officier et l'envoyai en Afrique, où les Arabes, selon toute probabilité, ont tué Vaillant.

Il y avait bien longtemps que nous ne nous étions vus, Desnoyers et moi. D'abord, j'arrivais d'un long voyage; puis les gens qui ont beaucoup à faire ne se voient pas.

Le Siècle ne pouvait donc choisir un ambassadeur qui me fût plus sympathique Aussi, depuis vingt ans, est-il accrédité près de moi.

Il fut convenu que je donnerais au *Siècle* un roman en deux volumes.

Connu comme auteur dramatique, je l'étais très peu comme romancier.

Au théâtre, j'avais donné *Henri III, Christine Antony, la Tour de Nesle, Teresa, Richard Darlington, Don Juan* et *Marana, Angèle* et *Catherine Howard*, je crois.

En librairie, j'avais publié seulement mes *Impressions de voyage en Suisse*, mes *Scènes historiques du temps de Charles VI, la Rose rouge* et quelques feuilletons de *la Comtesse de Salisbury.*

Le Siècle était un journal à trente mille abonnés.

Il s'agissait d'y avoir un succès.

Je signai mon traité avec *le Siècle*, me réservant le choix du sujet, m'engageant seulement à ce que le roman n'eût pas plus de deux volumes.

Seulement *le Siècle* était pressé.

Je promis de lui donner les deux volumes dans un mois.

Desnoyers alla porter mon engagement au *Siècle*.

Je voulais en avoir le cœur net. Je prétendais à part moi qu'il y avait un succès dramatique dans *le Capitaine Paul*; il devait, par conséquent, y avoir un succès littéraire.

Tout roman ne peut pas faire un drame; mais tout drame peut faire un roman.

Les beaux romans qu'on eût faits avec *Hamlet*, avec *Othello*, avec *Roméo et Juliette*, si Shakspeare n'en avait pas fait trois magnifiques drames!

Je me mis donc à étudier la marine avec mon ami Garnerey, le peintre; Garnerey, qui a eu depuis un si beau succès en publiant ses *Pontons*.

Garnerey se chargea, en outre, de revoir mes épreuves.

Au bout du mois, le drame en cinq actes était devenu un roman en deux volumes.

Maintenant, disons comment le drame reparut à son tour sur l'océan littéraire, et comment *le Capitaine Paul* fit son chemin, quoiqu'il montât une humble péniche, nommée *le Panthéon*, au lieu de monter cette frégate de soixante-quatorze que l'on appelait *la Porte-Saint-Martin*.

CINQUIÈME PHASE — *Résurrection*.

Mon drame refusé par Harel, je l'avais porté à mon ami Porcher.

Je n'ai pas besoin de vous dire ce que c'est que mon ami Porcher, chers lecteurs; si vous me connaissez, vous le connaissez; si vous ne le connaissez pas, ouvrez mes *Mémoires*, année 1836, et vous ferez connaissance avec lui.

Je lui avais dit:

— Mon cher Porcher, gardez-moi ce drame-là; Harel n'en veut pas; mademoiselle Georges n'en veut pas; Bocage n'en veut pas; mais d'autres en voudront.

Porcher secoua la tête.

Porcher ne pouvait pas croire que trois sommités comme Harel, Georges et Bocage se trompassent.

Il aimait naturellement mieux croire que c'était moi qui me trompais.

N'importe! comme *le Capitaine Paul* ne tenait pas grande place et ne coûtait pas cher à nourrir, il plia proprement les cinq actes les uns contre les autres et les mit dans son armoire.

Ils y sommeillaient bien tranquillement depuis cinq mois, lorsque *le Siècle* annonça *le Capitaine Paul*, roman en deux volumes, par Alexandre Dumas.

La première fois que je revis Porcher:

— A propos, me dit-il, faut-il que je vous renvoie votre *Capitaine Paul?*

— Pourquoi cela, Porcher?

— Ne paraît-il pas dans *le Siècle?*

— En roman, Porcher, pas en drame.

— C'est que, lorsqu'il aura paru en roman, il sera bien plus difficile à placer encore que lorsqu'il était inédit.

Pauvre *Capitaine Paul!* voyez dans quelle situation fâcheuse il était.

— Difficile à placer! au contraire, dis-je à Porcher, cela le fera connaître.

Porcher secoua la tête.

— Porcher, écoutez bien ce que vous dit Nostradamus. Il y aura une époque où les libraires ne voudront éditer que des livres déjà publiés dans les journaux, et où les directeurs ne voudront jouer que des drames tirés de romans.

Porcher secoua une seconde fois la tête, mais bien plus fort que la première fois.

Je quittai Porcher.

Le Capitaine Paul inaugura au *Siècle* la série de succès que nous obtînmes depuis avec *le Chevalier d'Harmental*, *les Trois Mousquetaires*, *Vingt ans après* et *le Vicomte de Bragelonne*.

Succès si grands, que *le Siècle*, jugeant que je n'en aurais plus jamais de pareils, alla, après la publication de *Vingt ans après*, porter à Scribe un traité, où la somme était restée en blanc.

Scribe se contenta de demander, par volume, deux mille francs de plus que moi.

Perrée trouva la prétention si modeste, qu'il signa à l'instant même.

Scribe publia *Piquillo Alliaga*.

Revenons au *Capitaine Paul*.

Malgré le succès du *Capitaine Paul* en roman, les directeurs ne mordaient pas au drame.

Porcher triomphait.

Chaque fois que je rencontrais Porcher:

— Eh bien, disait-il, *le Capitaine Paul?*

— Attendez, lui disais-je.

— Vous voyez bien que j'attends, me répondait-il.

En 1838, une grande douleur me fit quitter Paris et chercher la solitude aux bords du Rhin.

J'étais à Francfort, je reçus une lettre d'un de mes amis, qui m'écrivait:

« Mon cher Dumas,

« On vient de jouer votre *Capitaine Paul* au Panthéon; est-ce de votre consentement?

« Si c'est de votre consentement, comment l'avez-vous donné?

« Si ce n'est pas de votre consentement, comment le souffrez-vous?

« Un mot et je me charge d'arrêter ce scandale.

« A vous.

« J. D.

« On ajoute que, comme personne ne veut croire que la pièce soit de vous, le manuscrit original est exposé dans le foyer. »

Je ne répondis même pas.

Que m'importait *le Capitaine Paul*, mon Dieu! que m'importait la hiérarchie théâtrale: Panthéon ou Comédie-Française!

Il en résulta que *le Capitaine Paul* continua le cours de ses représentations sans être inquiété le moins du monde, et que mes amis éplorés levèrent en chœur les bras au ciel en disant:

— Pauvre Dumas! il en est réduit à faire jouer ses pièces au Panthéon.

Je puis dire que, s'il y a un homme qui fut plaint hautement, c'est moi.

J'étais plus qu'usé, j'étais passé; j'étais plus que passé, j'étais trépassé.

Personne n'avait songé à me plaindre pour l'irréparable perte que j'avais faite.

J'avais perdu ma mère.

Tout le monde me plaignait parce que ma pièce avait été jouée au Panthéon.

O mon Dieu! quel admirable caractère vous m'avez donné, que je ne suis pas devenu plus misanthrope que le misanthrope, plus Alceste qu'Alceste, plus Timon que Timon!

Je revins à Paris.

On ne jouait plus *le Capitaine Paul*. Il avait eu quelque chose comme soixante représentations.

Mais on en parlait toujours.

Jamais la littérature contemporaine n'avait eu le cœur si pitoyable.

Porcher me croyait furieux contre lui.

Enfin il se décida à venir me voir.

Je le reçus comme d'habitude, le cœur, la main et le visage ouverts.

— Vous n'êtes donc point fâché contre moi? dit-il.

— Pourquoi cela, Porcher?

— Mais à cause du *Capitaine Paul*.

Je haussai les épaules.

— Je vais vous expliquer cela, me dit Porcher.

— Quoi?

— Comment la pièce a été jouée au Panthéon.

— Inutile.

— Si fait.

— Vous y tenez?

— Oui, mon cher; une bonne action que vous faisiez sans vous en douter.

— Tant mieux, Porcher! Dieu me tiendra peut-être compte de celle-là.

— Vous savez que c'est Théodore Nezel qui est directeur du Panthéon?

— Votre gendre?

— Oui.

— Je ne le savais pas.

— Eh bien, le théâtre ne faisait pas d'argent; mon gendre ne savait où donner de la tête; je lui ai dit: Ma foi, tiens, Nezel, j'ai là une pièce de Dumas, essayes-en. — Mais Dumas? — Quand Dumas saura que sa pièce a peut-être sauvé une famille, il sera le premier à me dire que j'ai bien fait. — Cependant, si on lui écrivait? — Cela prendrait du temps, et tu dis que tu es pressé; d'ailleurs, je ne sais pas où il est. — Vous répondez de tout? — Je réponds de tout. » Alors Nezel a emporté la pièce; elle a été bien montée, bien jouée; elle a eu un énorme succès; enfin elle a donné vingt mille francs de bénéfice au Panthéon, ce qui est énorme.

— Et elle a tiré votre gendre d'affaire, mon cher Porcher?

— Momentanément, oui.

— Béni soit *le Capitaine Paul!*

Et je tendis la main à Porcher.

— Eh! je le savais bien, moi, dit-il tout joyeux.

— Que saviez-vous bien, mon cher Porcher?

— Que vous ne m'en voudriez pas.

J'embrassai Porcher pour le rassurer plus complètement encore.

SIXIÈME PHASE — *Réhabilitation.*

Trois ans après, vers le mois de septembre 1841, dans un des voyages que je faisais de Florence à Paris, mon domestique me fit passer une carte. Je jetai les yeux sur cette carte et je lus : « Charlet, artiste dramatique. »

— Faites entrer, dis-je à mon domestique.

Cinq secondes après, la porte se rouvrit et donna passage à un beau jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans. Je dis *beau*, car, en effet, il était beau dans toute l'acception du mot.

Il était de taille moyenne, mais parfaitement bien prise ; il avait d'admirables cheveux noirs, des dents blanches comme l'émail, des yeux de femme, une voix si douce, que c'était un chant.

— Monsieur Dumas, me dit-il, je viens vous demander deux choses.

— Lesquelles, monsieur ?

— La première, c'est que vous me permettiez de débuter à la Porte-Saint-Martin dans *le Capitaine Paul*.

— Accordé.

Ce n'était plus Harel qui était directeur.

— Et la seconde ?

— La seconde, c'est que vous vouliez bien être mon parrain.

— Comment ! vous n'êtes pas encore baptisé ?

— Dramatiquement parlant, non ; j'ai joué à la banlieue sous le nom de Charlet ; mais c'est un nom qui représente une si grande illustration en peinture, que je ne puis le garder au théâtre. J'ai déjà ma pièce de début, grâce à vous ; que, grâce à vous, j'aie aussi mon nom de début.

J'avais mon Shakspeare ouvert devant moi ; je lisais, ou plutôt je relisais, pour la dixième fois, *Richard III*. Mon regard tomba sur le nom de *Clarence*.

— Monsieur, lui dis-je, il vous faut un nom distingué comme votre figure, doux et harmonieux comme votre voix : au nom de Shakspeare, je vous baptise du nom de CLARENCE.

Le Capitaine Paul, repris au théâtre de la Porte-Saint-Martin sous le nom de *Paul le Corsaire*, fut joué quarante fois avec un énorme succès.

Clarence y débuta et y fit justement sa réputation.

Parti de la Porte-Saint-Martin, *le Capitaine Paul* faisait retour à la Porte-Saint-Martin.

Comme le lièvre, il revenait à son lancer.

Voilà, chers lecteurs, l'histoire véridique du *Capitaine Paul*, comme drame et comme roman ; vous voyez donc que j'avais bien raison de dire :

...Habent sua fata libelli !

A. D.

I

Vers la fin d'une belle soirée du mois d'octobre de l'année 1777, les curieux de la petite ville de Port-Louis étaient rassemblés sur la pointe de terre qui fait pendant à celle où, sur l'autre rive du golfe, est bâti Lorient. L'objet qui attirait leur attention et servait de texte à leurs discours était une noble et belle frégate de 32 canons, à l'ancre depuis huit jours, non pas dans le port, mais dans une petite anse de la rade, et qu'on avait trouvée là un matin, comme une fleur de l'Océan éclose pendant la nuit. Cette frégate, qui paraissait tenir la mer pour la première fois, tant elle semblait coquette et élégante, était entrée dans le golfe sous le pavillon français dont le vent déployait les plis, et dont les trois fleurs de lis d'or brillaient aux derniers rayons du soleil couchant. Ce qui paraissait surtout exciter la curiosité des amateurs de ce spectacle, si fréquent et cependant toujours si nouveau dans un port de mer, c'était le doute où chacun était du pays où avait été construit ce merveilleux navire, qui, dépouillé de toutes ses voiles serrées autour des vergues, dessinait sur l'occident lumineux la silhouette gracieuse de sa carène, et l'élégante finesse de ses agrès. Les uns croyaient bien y reconnaître la mâture élevée et hardie de la marine américaine ; mais la perfection des détails qui distinguait le reste de sa construction contrastait visiblement avec la rudesse barbare de ces enfans rebelles de l'Angleterre. D'autres, trompés par le pavillon qu'elle avait arboré, cherchaient dans quel port de France elle avait été lancée ; mais bientôt tout amour-propre national cédait à l'évidence, car on demandait en vain à sa poupe cette lourde galerie garnie de sculptures et d'ornemens, qui formait la parure obligée de toute fille de l'Océan ou de la Méditerranée née sur les chantiers de Brest ou de Toulon ; d'autres encore, sachant que le pavillon n'était souvent qu'un masque destiné à cacher le véritable visage, soutenaient que les tours et les lions d'Espagne eussent été plus à leur place à l'arrière du bâtiment que les trois fleurs de lis de France ; mais à ceux-ci on répondait en demandant si les flancs minces et élancés de la frégate ressemblaient à la taille rebondie des galions espagnols. Enfin il y en avait qui eussent juré que cette charmante fée des eaux avait pris naissance dans les brouillards de la Hollande, si la hauteur et la finesse de ses mâtereaux n'avaient point, par leur dangereuse hardiesse, donné un démenti aux prudentes constructions de ces anciens balayeurs des mers. Au reste, depuis le matin (et, comme nous l'avons dit, il y avait de cela huit jours) où cette gracieuse vision était apparue sur les côtes de la Bretagne, aucun indice n'avait pu fixer l'opinion, que nous retrouvons encore flottante au moment où nous ouvrons les premières pages de cette histoire, attendu que pas un homme de l'équipage n'était venu à terre sous quelque prétexte que ce fût. On pouvait même ignorer, à la rigueur, s'il existait un équipage, car, si l'on n'eût aperçu la sentinelle et l'officier de garde, dont la tête dépassait parfois les bordages du navire, on eût pu le croire inhabité. Il paraît néanmoins que ce bâtiment, tout inconnu qu'il était demeuré, n'avait aucune intention hostile ; son arrivée n'avait point paru inquiéter les autorités de Lorient, et il avait été se placer sous le feu d'un petit fort que la déclaration de guerre entre l'Angleterre et la France avait fait remettre en état, et qui étendait en dehors de ses murailles, et au-dessus de la tête même des curieux, le cou allongé d'une batterie de gros calibre.

Cependant, au milieu de la foule de ces oisifs, un jeune homme se distinguait par l'inquiet empressement de ses questions. Sans que l'on pût deviner pour quelle cause, on voyait facilement qu'il prenait un intérêt direct à ce bâtiment mystérieux. Comme à son habit élégant on avait reconnu l'uniforme des mousquetaires, et que ces gardes de la royauté quittaient rarement la capitale, il avait d'abord été pour la foule une distraction à sa curiosité, mais bientôt on avait retrouvé dans celui qu'on croyait un étranger le jeune comte d'Auray, dernier rejeton d'une des plus vieilles maisons de la Bretagne. Le château habité par sa famille s'élevait sur les bords du golfe de Morbihan, à six ou sept lieues de Port-Louis. Cette famille se composait du marquis d'Auray, pauvre vieillard insensé qui, depuis vingt ans, n'avait point été aperçu hors des limites de son domaine ; de la marquise d'Auray, femme dont la rigidité de mœurs et l'antiquité de la noblesse pouvaient seules faire excuser la hautaine aristocratie ; de la jeune Marguerite, douce enfant de dix-sept à dix-huit ans, frêle et pâle comme la fleur dont elle portait le nom, et du comte Emmanuel, que nous venons d'introduire sur la scène, et autour duquel la foule s'était rassemblée, dominée qu'elle est toujours par un beau nom, un brillant uniforme, et des manières noblement insolentes.

Toutefois, quelque envie qu'eussent ceux auxquels il s'adressait de satisfaire à ses questions, ils ne pouvaient lui répondre que d'une manière vague et indécise, puisqu'ils ne savaient sur la frégate que ce que leurs conjectures échangées avaient pu leur en apprendre à eux-mêmes. Le comte Emmanuel était donc prêt à se retirer, lorsqu'il vit s'approcher de la jetée une barque conduite par six rameurs ; elle amenait directement vers les groupes dispersés sur la grève un nouveau personnage qui, dans un moment où la curiosité était si vivement excitée, ne pouvait manquer d'attirer sur lui l'attention. C'était un jeune homme qui paraissait âgé de vingt à vingt-deux ans à peine, et qui était revêtu de l'uniforme d'aspirant de la marine royale. Il était assis ou plutôt couché sur une peau d'ours, la main appuyée sur le gouvernail de la petite barque, tandis que le pilote, qui, grâce au caprice de son chef, se trouvait n'avoir rien à faire, était assis à l'avant du canot. Du moment où l'embarcation avait été aperçue, chacun s'était retourné de son côté, comme si elle apportait un dernier espoir d'obtenir les renseignements tant désirés. Ce fut donc au milieu d'une partie de la population de Port-Louis que la barque, poussée par le dernier effort de ses rameurs, vint s'engraver à huit ou dix pieds de la plage, le peu de fond qu'il y avait en cet endroit ne lui permettant pas d'avancer plus loin. Aussitôt, deux des matelots quittèrent leurs rames, qu'ils rangèrent au fond de la barque, et descendirent dans la mer qui leur monta jusqu'aux genoux. Alors le jeune enseigne se souleva nonchalamment, s'approcha de l'avant, et se laissa enlever entre leurs bras et déposer sur la plage, afin que pas une goutte d'eau ne vînt tacher son élégant uniforme. Arrivé là, il ordonna à la barque de doubler la pointe de terre qui s'avançait encore de trois ou quatre cents pas dans l'Océan, et de l'attendre de l'autre côté de la batterie. Quant à lui, il s'arrêta un instant sur le rivage pour

réparer le désordre qu'avait apporté dans sa coiffure le mode de transport qu'il avait été forcé d'adopter pour y parvenir, puis il s'avança, en fredonnant une chanson française, vers la porte du petit fort, qu'il franchit, après avoir légèrement rendu à la sentinelle le salut militaire qu'elle lui avait fait comme à son supérieur.

Quoique rien ne soit plus naturel, dans un port de mer que de voir un officier de marine traverser une rade et entrer dans un bastion, la préoccupation des esprits était telle, qu'il n'y eut peut-être pas un des personnages composant cette foule éparse sur la côte qui ne se figurât que la visite que recevait le commandant du fort ne fût relative au vaisseau inconnu qui faisait l'objet de toutes les conjectures. Aussi, lorsque le jeune enseigne reparut sur la porte, se trouva-t-il presque enfermé dans un cercle si pressé, qu'il manifesta un instant l'intention de recourir à la baguette qu'il tenait à la main pour se le faire ouvrir; cependant, après l'avoir fait siffler deux ou trois fois avec une affectation parfaitement impertinente, il parut tout à coup changer de résolution, et, apercevant le comte Emmanuel, dont l'air distingué et l'uniforme élégant contrastaient avec l'apparence et la mise vulgaire de ceux qui l'entouraient, il marcha à sa rencontre au moment où, de son côté, celui-ci faisait un pas pour s'approcher de lui. Les deux officiers ne firent qu'échanger un coup d'œil rapide, mais ce coup d'œil suffit pour qu'ils reconnussent à des signes indubitables qu'ils étaient gens de condition et de race. En conséquence, ils se saluèrent aussitôt avec l'aisance gracieuse et la politesse familière qui caractérisaient les jeunes seigneurs de cette époque.

— Pardieu! mon cher compatriote, s'écria le jeune enseigne, car je pense que, comme moi, vous êtes Français, quoique je vous rencontre sur une terre hyperboréenne, et dans des régions, sinon sauvages, du moins passablement barbares, pourriez-vous me dire ce que je porte en moi de si extraordinaire pour que je fasse révolution en ce pays, ou bien un officier de marine est-il une chose si rare et si curieuse à Lorient, que sa seule présence y excite à ce point la curiosité des naturels de la Basse-Bretagne? Ce faisant, vous me rendrez, je vous l'avoue, un service que, de mon côté, je serai enchanté de reconnaître, si jamais pareille occasion se présentait pour moi de vous être utile.

— Et cela sera d'autant plus facile, répondit le comte Emmanuel, que cette curiosité n'a rien qui soit désobligeant pour votre uniforme, ni hostile à votre personne; et la preuve en est, mon cher confrère (car je vois à vos épaulettes que nous occupons à peu près le même grade dans les armées de Sa Majesté), que je partage avec ces honnêtes Bretons la curiosité que vous leur reprochez, quoique j'aie des motifs probablement plus positifs que les leurs pour désirer la solution du problème qu'ils poursuivent en ce moment.

— Eh bien! reprit le marin, si je puis vous aider en quelque chose dans la recherche que vous avez entreprise, je mets mon algèbre à votre disposition; seulement nous sommes assez mal ici pour nous livrer à des démonstrations mathématiques. Vous plairait-il de nous écarter quelque peu de ces braves gens, qui ne peuvent servir qu'à brouiller nos calculs?

— Parfaitement, répondit le mousquetaire; d'autant plus, si je ne m'abuse, qu'en marchant de ce côté je vous rapproche de votre barque et de vos matelots.

— Oh! qu'à cela ne tienne; si cette route n'était pas celle qui vous convient, nous en prendrions quelque autre. J'ai le temps, et mes hommes sont encore moins pressés que moi. Ainsi, virons de bord, si tel est votre bon plaisir.

— Non pas, s'il vous plaît; allons de l'avant, au contraire; plus nous serons près du rivage, mieux nous causerons de l'affaire dont je veux vous entretenir. Marchons donc sur cette langue de terre tant que nous y trouverons un endroit où mettre le pied.

Le jeune marin, sans répondre, continua de s'avancer en homme à qui la direction qu'on lui imprime est parfaitement indifférente et les deux jeunes gens, qui venaient de se rencontrer pour la première fois, marchèrent appuyés sur le bras l'un de l'autre, comme deux amis d'enfance, vers la pointe du cap qui, pareil au fer d'une lance, se prolonge de deux ou trois cents pas dans la mer. Arrivé à son extrémité, le comte Emmanuel s'arrêta et étendant la main dans la direction du navire:

— Savez-vous ce que c'est que ce bâtiment? demanda-t-il à son compagnon.

Le jeune marin jeta un coup d'œil rapide et scrutateur sur le mousquetaire; puis, reportant son regard vers le vaisseau

— Mais, répondit-il négligemment, c'est une jolie frégate de trente-deux canons, portée sur son ancre de touée, avec toutes ses voiles avergueés, afin d'être prête à partir au premier signal

— Pardon, reprit Emmanuel en souriant, mais ce n'est pas cela que je vous demande. Peu m'importe le nombre de canons qu'elle porte, et sur quelle ancre elle chasse: n'est-ce pas comme cela que vous dites? — Le marin sourit à son tour. — Mais, continua Emmanuel, ce que je désire savoir, c'est la véritable nation à laquelle elle appartient, le lieu pour lequel elle est en partance, et le nom de son capitaine.

— Quant à sa nation, répondit le marin, elle a pris soin de nous en instruire elle-même, ou ce serait une infâme menteuse. Ne voyez-vous pas le pavillon qui flotte à sa corne? c'est le pavillon sans tache, un peu usé pour avoir trop servi: voilà tout. Quant à sa destination, c'est, ainsi que vous l'a dit, lorsque vous le lui avez demandé, le commandant de la place, le Mexique. — Emmanuel regarda avec étonnement le jeune enseigne. — Enfin, quant à son capitaine, cela est plus difficile à dire. Il y en a qui jureraient que c'est un jeune homme de mon âge ou du vôtre; car je crois que nous nous suivions de près dans le berceau, quoique la profession que nous exerçons tous deux puisse mettre un grand intervalle entre nos tombes. Il y en a d'autres qui prétendent qu'il est de l'âge de mon oncle, le comte d'Estaing, qui, comme vous le savez sans doute, vient d'être nommé amiral, et qui, dans ce moment prête main-forte aux rebelles d'Amérique, comme quelques-uns les appellent encore en France. Enfin, quant à son nom, c'est autre chose: on dit qu'il ne le sait pas lui-même, et, en attendant qu'un heureux événement le lui fasse connaître, il s'appelle Paul.

— Paul?

— Oui, le capitaine Paul.

— Paul de quoi?

— Paul de *la Providence*, du *Ranger*, de *l'Alliance*, selon le bâtiment qu'il monte. N'y a-t-il pas aussi en France quelques-uns de nos jeunes seigneurs qui, trouvant leur nom de famille trop écourté, l'allongent avec un nom de terre, et surmontent le tout d'un casque de chevalier ou d'un tortil de baron, si bien que leur cachet et leur carrosse ont un air de vieille maison qui fait plaisir à voir? Eh bien! il en est ainsi de lui. Pour le moment, il s'appelle, je crois, Paul de *l'Indienne*: et il en est fier; car si j'en juge par mes sympathies de marin, je crois qu'il ne changerait pas sa frégate contre la plus belle terre qui s'étende du port de Brest aux bouches du Rhône.

— Mais enfin, reprit Emmanuel, après avoir réfléchi un instant au singulier mélange d'ironie et de naïveté qui perçait tour à tour dans les réponses de son interlocuteur, quel est le caractère de cet homme?

— Son caractère? oh! mais, mon cher... baron... comte... marquis?

— Comte, répondit Emmanuel en s'inclinant.

— Eh bien! mon cher comte, je disais donc que vous me poussez vraiment d'abstractions en abstractions, et lorsque j'ai mis à votre disposition mes connaissances algébriques, ce n'était pas tout à fait pour nous livrer à la recherche de l'inconnu. Son caractère? Eh! bon Dieu! mon cher comte, qui peut parler sciemment du caractère d'un homme, excepté lui-même? et encore. Tenez, moi, tel que vous me voyez, il y a vingt ans que je laboure, tantôt avec la quille d'un brick, tantôt avec celle d'une frégate, la vaste plaine qui s'étend devant nous. Mes yeux, si je puis m'exprimer ainsi, ont vu l'Océan presque en même temps que le ciel. Depuis que ma langue a pu souder deux mots, et mon intelligence coudre deux idées, j'ai interrogé et étudié les caprices de l'Océan. Eh bien! je ne connais pas encore son caractère, et cependant quatre vents principaux et trente-deux aires l'agitent: voilà tout. Comment voulez-vous donc que je juge l'homme, bouleversé qu'il est par ses mille passions?

— Aussi ne vous demandais-je pas, mon cher... duc... marquis... comte?

— Enseigne, répondit le jeune marin en s'inclinant comme avait fait Emmanuel.

— Je disais donc que je ne vous demandais pas, mon cher enseigne, un cours de philosophie sur les passions du capitaine Paul. Je voulais seulement m'enquérir auprès de vous de deux choses: d'abord, si vous le croyez homme d'honneur?

— Il faut, avant tout, s'entendre sur les mots, mon cher comte. Qu'entendez-vous bien précisément par *honneur?*

— Permettez-moi de vous dire, mon cher enseigne, que la question est des plus bizarres. L'honneur, mais c'est l'honneur.

— Voilà justement la chose, un mot sans définition, comme le mot Dieu. Dieu aussi c'est Dieu, et chacun se fait un Dieu à sa manière: les Egyptiens l'adoraient sous la forme d'un scarabée, et les Israélites sous la forme d'un veau d'or. Il en est ainsi de l'honneur. Il y a l'honneur de Coriolan, celui du Cid, et celui du comte Julien. Précisez mieux votre question, si vous voulez que j'y réponde.

— Eh bien! je demandais si l'on pouvait se fier à sa parole?

— Oh ! quant à cela, je ne crois pas qu'il y ait jamais manqué. Ses ennemis, et l'on n'arrive pas où il en est sans en avoir quelques-uns, ses ennemis mêmes, ai-je dit, n'ont jamais douté qu'il ne tînt pas jusqu'à la mort le serment qu'il aurait fait. Ainsi donc, ce point est éclairci, croyez-moi. Sous ce rapport, c'est un homme *d'honneur*. Passons à la seconde question, car, si je ne me trompe, vous désirez savoir quelque chose encore ?

— Oui, je désirais savoir s'il obéirait fidèlement à un ordre de Sa Majesté ?

— De quelle Majesté ?

— Vraiment, mon cher enseigne, vous affectez une difficulté de compréhension qui me paraît infiniment mieux aller à la robe du sophiste qu'à l'uniforme du marin.

— Pourquoi cela ? Vous m'accusez d'ergotisme, parce qu'avant de répondre je veux savoir à quoi je réponds ? Nous avons huit ou dix Majestés, à l'heure qu'il est, assises tant bien que mal sur les différens trônes de l'Europe : nous avons Sa Majesté Catholique, majesté caduque, qui se laisse arracher, morceaux par morceaux, l'héritage que lui a légué Charles-Quint ; nous avons Sa Majesté Britannique, majesté entêtée, qui se cramponne à son Amérique comme Cynégire au vaisseau des Perses, et à qui nous couperons les deux mains si elle ne la lâche pas ; nous avons Sa Majesté Très Chrétienne, que je vénère et que j'honore.

— Eh bien ! c'est de celle-là que je veux parler, interrompit Emmanuel. Croyez-vous que le capitaine Paul serait disposé à obéir à un ordre que je lui porterais de sa part ?

— Le capitaine Paul, répondit l'enseigne, obéira, comme chaque capitaine doit le faire, à tout ordre émané du pouvoir qui a droit de lui commander, à moins que ce ne soit quelque corsaire maudit, quelque pirate damné, quelque flibustier sans aveu, ce dont je doute à la vue de la frégate qu'il monte, et à la manière dont elle me semble tenue. Il a donc dans un tiroir de sa cabine une commission signée d'une puissance quelconque. Eh bien ! si cette commission porte le nom de Louis et est scellée des trois fleurs de lis de France, il n'y a aucun doute qu'il n'obéisse à tout ordre scellé du même sceau et signé du même nom ?

— Alors, voilà tout ce que je voulais savoir, répondit le jeune mousquetaire, qui commençait à s'impatienter des réponses étranges de son interlocuteur. Je ne vous ferai donc plus qu'une seule demande.

— A vos ordres, monsieur le comte, répondit l'enseigne, pour celle-là comme je l'ai été pour les autres.

— Savez-vous un moyen d'aller à bord de ce bâtiment ?

— Voilà, répondit le marin en étendant la main vers sa barque, que berçait dans une petite anse le flux de la mer.

— Mais cette barque, c'est la vôtre ?

— Eh bien ! je vous conduirai.

— Vous connaissez donc ce capitaine Paul ?

— Moi ? pas le moins du monde ? mais, en ma qualité de neveu d'un amiral, je connais naturellement tout chef de bâtiment, depuis le contremaître qui dirige le canot qui cherche une aiguade, jusqu'au vice-amiral qui commande l'escadre qui va au feu. D'ailleurs, nous autres marins, nous avons certains signes secrets, certaine langue maçonnique à l'aide de laquelle nous nous reconnaissons pour des frères, sur quelque point de l'Océan que nous nous rencontrions. Ainsi donc, acceptez mon offre avec la même franchise que je vous la fais. Moi, mes rameurs et ma barque sommes à votre disposition.

— Eh bien ! dit Emmanuel, rendez-moi ce dernier service et. .

— Et vous oublierez l'ennui que je vous ai causé par mes divagations, n'est-ce pas, interrompit l'enseigne en souriant. Que voulez-vous, mon cher comte, continua le marin en faisant un signe de la main qui fut aussitôt compris des rameurs, la solitude de l'Océan nous a donné, à nous autres enfans de la mer, l'habitude du monologue. Pendant le calme, nous appelons le vent, pendant la tempête nous appelons le calme, et pendant la nuit nous parlons à Dieu.

Emmanuel jeta encore un regard de doute sur son compagnon, qui le supporta avec cette apparente bonhomie qui s'était étendue sur son visage chaque fois qu'il était devenu un objet d'investigation pour le mousquetaire. Celui-ci s'étonnait de ce mélange de mépris pour les choses humaines et de poésie pour les œuvres de Dieu ; mais ne voyant, au bout du compte, dans l'homme étrange qu'il avait devant lui, qu'une personne disposée à lui rendre, quoique avec des formes bizarres, le service qu'il réclamait, il accepta l'offre qu'il lui avait faite. Cinq minutes après, les deux jeunes gens s'avançaient vers le vaisseau inconnu, de toute la rapidité qu'imprimait à la barque l'effort combiné de six vigoureux matelots, dont les rames se relevaient et retombaient avec tant de régularité, que le mouvement qui les mettait en jeu semblait imprimé par un ressort mécanique et non par la combinaison des forces humaines.

II

A mesure qu'ils avançaient, les formes gracieuses du bâtiment se développaient à leurs yeux dans toute l'admirable perfection de leurs détails, et quoique, faute d'habitude ou de vocation, le jeune comte d'Auray fût ordinairement peu sensible à la beauté revêtue de cette forme, il ne pouvait s'empêcher d'admirer l'élégance de la carène, la finesse et la force des mâts, et la ténuité des cordages, qui semblaient, sur le ciel encore coloré des feux du soleil couchant, des fils flexibles et soyeux tressés par quelque araignée gigantesque. Au reste, la même immobilité régnait sur le bâtiment, qui paraissait, soit insouciance, soit mépris, s'inquiéter médiocrement de la visite qu'il allait recevoir. Un instant le jeune mousquetaire crut apercevoir, passant par l'ouverture d'un sabord, près de la gueule fermée d'un canon, l'extrémité d'une lunette braquée de son côté. Mais le navire, dans ce mouvement lent et demi-circulaire que lui imprimait la respiration de l'Océan, étant venu à lui présenter sa proue ses yeux se fixèrent sur la figure sculptée qui donne ordinairement son nom au vaisseau qu'elle pare : c'était une de ces filles de l'Amérique découverte par Christophe Colomb, et conquise par Fernand Cortez, avec son bonnet de plumes aux mille couleurs, et son sein nu, orné de colliers de corail. Quant au reste du corps, il se liait, moitié sirène, moitié serpent, d'une manière fantastique et par des arabesques bizarres, à la membrure du vaisseau. Plus la barque s'approchait de la frégate, plus cette image semblait fixer les regards du comte. C'est qu'en effet c'était une sculpture, non seulement étrange de forme, mais tout à fait remarquable d'exécution, et l'on s'apercevait facilement que c'était, non pas un ouvrier vulgaire, mais un artiste de talent qui l'avait tirée du bloc de chêne où elle avait dormi pendant des siècles. De son côté, l'enseigne remarquait, avec une certaine satisfaction de métier, l'attention croissante que l'officier de terre était forcé de donner à ce bâtiment. Enfin, voyant que cette attention était entièrement concentrée sur la figure que nous venons de décrire, il parut attendre avec une certaine anxiété l'avis du comte ; puis, voyant qu'il tardait à le manifester, quoiqu'on en fût alors assez proche pour qu'aucune de ces beautés ne lui échappât, il prit le parti de rompre le premier le silence, et de questionner à son tour son jeune compagnon :

— Eh bien ! comte, lui dit-il, cachant l'intérêt qu'il prenait à la réponse sous une apparente gaîté, que dites-vous de ce chef-d'œuvre ?

— Je dis, répondit Emmanuel, que, relativement aux ouvrages du même genre que j'ai vus, il mérite véritablement le nom que vous lui donnez.

— Oui, dit négligemment l'enseigne, c'est la dernière production de Guillaume Coustou, qui est mort avant de l'avoir achevée ; elle a été finie par son élève, un nommé Dupré, homme de mérite, qui meurt de faim, et qui est obligé de tailler le bois à défaut de marbre, et d'équarrir des proues de vaisseaux quand il devrait sculpter des statues. Voyez, continua le jeune marin, imprimant au gouvernail un mouvement qui, au lieu de conduire la barque droit au vaisseau, la faisait dévier de manière à passer à l'une de ses extrémités, c'est un véritable collier de corail qu'elle a au cou, et ce sont de véritables perles qui pendent à ses oreilles. Quant à ses yeux, chaque prunelle est un diamant qui vaut cent guinées à l'effigie du roi Guillaume. Il en résulte que le capitaine qui prendra cette frégate aura, outre l'honneur de l'avoir prise, un splendide cadeau de noces à faire à sa fiancée.

— Quel étrange caprice, dit Emmanuel, entraîné lui-même par la bizarrerie du spectacle qui s'offrait à ses regards, que celui d'orner son vaisseau comme on ferait d'un être animé, et de jeter ainsi des sommes considérables aux chances d'un combat et au hasard d'une tempête !

— Que voulez-vous ? répondit le jeune enseigne avec un accent de mélancolie indéfinissable, nous autres marins, qui n'avons d'autre famille que nos matelots, d'autre patrie que l'Océan, d'autre spectacle que la tempête, et d'autre distraction que le combat, il faut bien que nous nous attachions à quelque chose. N'ayant pas de maîtresse réelle, car qui voudrait nous aimer, nous autres goélands à l'aile toujours ouverte ? il faut que nous nous fassions un amour imaginaire. L'un s'éprend pour quelque île bien fraîche et ombreuse, et chaque fois qu'il l'aperçoit de loin, sortant de l'Océan pareille à une corbeille de fleurs, son cœur devient joyeux comme celui d'un oiseau qui revoit son nid. L'autre a une étoile chérie entre les étoiles, et pendant ces belles et longues nuits de l'Atlantique, chr-

que fois qu'il passe sous l'équateur, il lui semble qu'elle se rapproche de lui et qu'elle le salue d'une lueur plus vive et d'une flamme plus ardente. Il y en a enfin, et c'est le plus grand nombre, qui s'attachent à leur frégate comme à une fille bien-aimée, qui gémissent à chaque membre que le vent lui brise, à chaque blessure que le boulet lui creuse, et qui, lorsqu'elle est frappée au cœur par la tempête ou par la bataille, aiment mieux mourir avec elle que de se sauver sans elle, et donnent à la terre un saint exemple de fidélité en s'engloutissant avec l'objet de leur amour dans les abîmes les plus profonds de l'Océan. Eh bien ! le capitaine Paul est un de ceux-là : voilà tout ; et il a donné à sa frégate la corbeille de noces qu'il destinait à sa fiancée. Ah ! ah ! les voilà qui s'éveillent.

— Ohé ! les gens de la barque, cria-t-on du bâtiment, que voulez-vous ?

— Monter à bord de la frégate, répondit Emmanuel. Jetez donc une corde, une amarre, ce que vous voudrez, afin qu'on puisse s'accrocher à quelque chose.

— Tournez à tribord, et vous trouverez l'escalier.

Les rameurs obéirent aussitôt à cette injonction, et, quelques secondes après, les deux jeunes gens se trouvaient effectivement près la coupée qui conduisait sur le pont. L'officier de garde vint les recevoir à l'embelle avec un empressement qui parut de bon augure à Emmanuel.

— Monsieur, dit l'enseigne s'adressant au jeune homme, qui, revêtu du même uniforme que lui, semblait occuper le même grade, voici mon ami, le comte... A propos, j'ai oublié de vous demander votre nom.

— Le comte Emmanuel d'Auray.

— Je disais donc que voilà mon ami, le comte Emmanuel d'Auray, qui désire vivement parler au capitaine Paul. Est-il à bord ?

— Il vient d'arriver à l'instant, répondit l'officier.

— En ce cas, je descends près de lui pour le prévenir de votre visite, mon cher comte. En attendant, voilà monsieur Walter qui se fera un plaisir de vous faire visiter l'intérieur de la frégate. C'est un spectacle curieux pour un officier de terre, d'autant plus que je doute que vous trouviez beaucoup de vaisseaux tenus comme celui-ci. N'est-ce pas l'heure du souper ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! cela n'en sera que plus curieux.

— Mais, répondit l'officier hésitant, c'est que je suis de garde.

— Bah ! vous trouverez bien parmi vos camarades quelqu'un qui veille un instant à votre place. Je tâcherai que le capitaine ne vous fasse pas faire trop longtemps antichambre. A vous revoir, comte. Je vais vous recommander de manière que vous receviez un bon accueil.

A ces mots, le jeune enseigne disparut par l'escalier du commandant, tandis que l'officier resté près d'Emmanuel pour lui servir de guide le conduisit dans la batterie. Comme l'avait présumé le compagnon de route du comte, l'équipage était en train de souper.

C'était la première fois que le jeune comte voyait ce spectacle, et, quelque désir qu'il eût de parler promptement au capitaine, il lui parut si curieux, qu'il ne put s'empêcher d'y prêter toute son attention.

Entre chaque pièce de canon et dans l'intervalle réservé à la manœuvre, une table et des bancs étaient, non pas dressés sur leurs pieds, mais suspendus au plafond par les cordages. Sur chacun de ces bancs, quatre hommes étaient assis, et prenaient leur part d'un morceau de bœuf qui se défendait de son mieux, mais qui avait affaire à des gaillards qui ne paraissaient pas disposés à se laisser rebuter par sa résistance. A chaque table, il y avait deux bidons de vin, c'est-à-dire une demi-bouteille par homme. Quant au pain, il paraissait non pas être distribué à la ration, mais livré à volonté. Au reste, le plus profond silence régnait parmi l'équipage, qui n'était guère composé que de cent quatre-vingts à deux cents hommes.

Quoique pas un des officiers n'ouvrît la bouche pour autre chose que pour manger, Emmanuel s'aperçut avec étonnement de la variété de leur origine, que l'on reconnaissait facilement aux types généraux et caractéristiques de chaque physionomie. Son cicérone remarqua sa surprise, et répondant à sa pensée avant qu'il l'eût manifestée :

— Oui, oui, lui dit-il avec un accent américain qu'Emmanuel avait déjà reconnu, et qui prouvait que celui qui lui parlait était né de l'autre côté de l'Atlantique ; oui, nous avons ici un assez joli échantillon de tous les peuples du monde, et si tout à coup quelque bon déluge enlevait les enfans de Noé, comme autrefois les fils d'Adam, on trouverait dans notre arche de la graine de chaque nation. Voyez-vous ces trois compagnons qui troquent avec leurs voisins une portion de rosbif contre une gousse d'ail ? ce sont des enfans de la Galice, que nous avons recueillis au cap Ortégal, et qui ne se battraient pas sans avoir fait leur prière à saint Jacques, mais qui, une fois leur prière faite, se feront couper en morceaux comme des martyrs plutôt que de reculer d'un pas. Les deux autres qui polissent leurs tables aux dépens de leurs manches, ce sont de braves Hollandais qui en sont encore à se plaindre du tort qu'a fait à leur commerce la découverte du cap de Bonne-Espérance. Vous le voyez, ils ont l'air, au premier coup d'œil, de véritables pots à bière. Eh bien ! ces gaillards-là, au moment où ils entendront le branle-bas, deviendront lestes comme des Basques. Approchez d'eux, et ils vous parleront de leurs ancêtres, ne pouvant plus vous parler d'eux-mêmes ; ils vous diront qu'ils descendent de ces fameux balayeurs des mers qui, lorsqu'ils allaient au combat, hissaient un balai au lieu de pavillon ; mais ils se garderont bien d'ajouter qu'un beau jour les Anglais leur ont pris leur balai et qu'ils en ont fait des verges. Cette table tout entière, qui chuchote tout bas ne pouvant parler tout haut, est composée de Français. A la place d'honneur est le chef élu par eux-mêmes. Parisien de naissance, cosmopolite par goût, maître de bâton, maître d'armes et maître de danse ; toujours content et joyeux, il manœuvre en chantant, il se bat en chantant, il mourra en chantant, à moins qu'une cravate de chanvre ne lui étouffe la voix dans le gosier, ce qui pourra bien lui arriver un jour, s'il a le malheur de tomber entre les mains de John Bull. Tournez les yeux par ici maintenant, et voyez toute cette file de têtes osseuses et carrées : ce sont des types étrangers pour vous, n'est-ce pas ? mais que tout Américain, né entre la mer d'Hudson et le golfe du Mexique, reconnaîtra à l'instant pour des ours du lac Erié ou des phoques de la Nouvelle-Ecosse. Il y en a trois ou quatre qui sont borgnes ; cela tient à leur manière de se battre entre eux : ils enroulent les cheveux de leur adversaire avec l'index et le médium, et lui font sauter l'œil avec le pouce. Il y en a de très adroits à cet exercice et qui ne manquent jamais leur coup. Aussi, lorsqu'on arrive à l'abordage, ils manquent rarement de jeter leur pique et leur coutelas, de se prendre au corps avec le premier Anglais qu'ils rencontrent, et de le désœiller avec une promptitude et une habileté qui font plaisir à voir. Vous conviendrez que je ne vous mentais pas, et que la collection est complète.

— Mais, répondit Emmanuel, qui avait écouté cette longue énumération avec un certain intérêt, comment fait votre capitaine pour se faire entendre de tous ces hommes réunis de tant de points différens ?

— D'abord, le capitaine connaît toutes les langues ; puis, dans le combat ou dans la tempête, quoiqu'il parle alors sa langue maternelle, il lui donne un tel accent, croyez-moi, que chacun comprend et obéit. Mais tenez, voici la cabine de bâbord qui s'ouvre : sans doute il est prêt à vous recevoir.

En effet, un enfant revêtu de l'uniforme de midshipman s'avança vers les deux officiers, demanda à Emmanuel si ce n'était pas lui qui se nommait le comte d'Auray, et, sur sa réponse affirmative, il invita le jeune mousquetaire à le suivre. Aussitôt l'officier qui venait de remplir d'une manière si consciencieuse le rôle de cicérone monta reprendre sur le pont le poste qu'il avait quitté un instant. Quant à Emmanuel, il s'avança vers la porte avec une émotion mêlée d'inquiétude et de curiosité ; il allait donc voir enfin le capitaine Paul !

C'était un homme qui paraissait avoir de cinquante à cinquante-cinq ans, et que l'habitude de se tenir dans l'entrepont avait voûté plutôt que le poids de l'âge. Il portait l'uniforme de la marine royale dans toute sa stricte sévérité ; c'était un habit bleu de roi, à revers écarlates, avec veste rouge, culotte de la même couleur, bas gris, jabot et manchettes. Ses cheveux roulés en boudin et poudrés à blanc étaient attachés, par derrière et à leur racine, par un ruban dont les bouts retombaient en flottant. Son chapeau à trois cornes et son épée étaient déposés près de lui sur une table. Au moment où Emmanuel parut sur le seuil, il était assis sur l'affût d'un canon, mais en l'apercevant il se leva.

Le jeune comte se sentit intimidé à l'aspect de cet homme ; il y avait dans son œil un rayon investigateur qui semblait éclairer jusqu'à l'âme de celui qu'il regardait. Peut-être aussi cette impression fut-elle d'autant plus puissante, qu'il se présentait avec une conscience qui lui faisait bien quelque reproche sur l'acte étrange qu'il accomplissait, et dont il venait pour rendre le capitaine, sinon complice, du moins exécuteur. Ces deux hommes, comme s'ils eussent éprouvé une secrète répulsion l'un pour l'autre, se saluèrent avec politesse, mais avec réserve.

— C'est à monsieur le comte d'Auray que j'ai l'honneur de parler ? demanda le vieil officier.

— Et moi, au capitaine Paul ? répondit le jeune mousquetaire. Tous deux s'inclinèrent une seconde fois.

— Puis-je savoir à quel heureux hasard je dois l'honneur de la visite que me fait en ce moment l'héritier d'un des plus vieux et des plus beaux noms de la Bretagne ?

Emmanuel s'inclina encore une fois en manière de remercîment; puis, après une pause d'un instant, comme s'il avait peine à entamer la conversation :

— Capitaine, continua-t-il, on m'a dit que votre destination était pour le golfe du Mexique.

— Et l'on ne vous a pas trompé, monsieur, je compte faire voile pour la Nouvelle-Orléans, en relâchant à Cayenne et à la Havane.

— Cela tombe à merveille, capitaine, et vous n'aurez pas à vous détourner de votre route, en supposant toutefois que vous vous chargiez d'exécuter l'ordre dont je suis porteur.

— Vous avez un ordre à me communiquer, monsieur, et de quelle part?

— De la part du ministre de la marine.

— Un ordre adressé à moi personnellement? répéta le capitaine avec l'accent du doute.

— Non pas personnellement à vous, monsieur, mais à tout capitaine de la marine royale qui fera voile pour l'Amérique du Sud.

— Et de quoi s'agit-il, monsieur le comte?

— D'un prisonnier d'Etat à déporter à Cayenne.

— Vous avez l'ordre sur vous?

— Le voici, répondit Emmanuel en le tirant de sa poche et en le présentant au capitaine.

Celui-ci le prit, et, s'approchant de la fenêtre, afin de profiter des derniers rayons du jour, il lut tout haut :

« Le ministre de la marine et des colonies ordonne à
« tout capitaine ou lieutenant, commandant les bâtimens
« de l'Etat, et qui fera voile pour l'Amérique du Sud ou
« le golfe du Mexique, de prendre à son bord et de dépo-
« ser à Cayenne le nommé Lusignan, condamné à la dépor-
« tation perpétuelle. Pendant la traversée, le condamné
« mangera dans sa chambre et ne communiquera point
« avec l'équipage »

— L'ordre est-il en forme? demanda Emmanuel.

— Parfaitement, monsieur, répondit le capitaine.

— Et êtes-vous disposé à l'exécuter?

— Ne suis-je pas aux ordres du ministre de la marine?

— Alors on peut vous envoyer le prisonnier?

— Quand on voudra, monsieur. Seulement, que ce soit le plus tôt possible, car je ne compte pas rester longtemps dans ces parages.

— Je veillerai à ce qu'on fasse diligence

— Etait-ce tout ce que vous aviez à me dire?

— Absolument tout, capitaine, et je n'ai plus à ajouter que des remercîmens.

— N'ajoutez rien, monsieur. Le ministre ordonne, et j'obéis : voilà tout; c'est un devoir que je remplis, et non un service que je rends.

A ces mots, le capitaine et le comte se saluèrent de nouveau, et se quittèrent plus froidement encore qu'ils ne s'étaient abordés

Arrivé sur le pont, Emmanuel demanda son compagnon au jeune officier de garde; mais celui-ci répondit qu'il était retenu à souper par le capitaine Paul. Seulement, toujours obligeant et empressé, il mettait son canot à la disposition du comte. En effet, l'embarcation était au bas de l'escalier de la frégate, et les matelots, les rames en l'air, attendaient celui qu'ils devaient reconduire. A peine Emmanuel fut-il descendu, que la barque s'éloigna avec autant de rapidité qu'elle en avait mis à venir; mais cette fois elle vogua tristement et en silence, car le jeune marin n'était plus là pour animer la conversation par les axiomes de sa poétique philosophie.

La même nuit, le prisonnier fut conduit à bord de l'*Indienne*, et le lendemain, lorsque le jour parut, les curieux cherchèrent en vain sur l'Océan la frégate qui, depuis huit jours, avait donné naissance à tant de conjectures, et dont l'arrivée inattendue, la station sans résultat, et le départ spontané demeurèrent toujours un mystère inexplicable pour les dignes habitans de Port-Louis.

III

Comme les motifs qui avaient amené le capitaine Paul en vue des côtes de Bretagne n'ont de relation avec notre histoire que par les événemens que nous venons de raconter, nous laisserons nos lecteurs dans la même incertitude que les habitans de Port-Louis, et quoique notre vocation et notre sympathie nous attirent naturellement vers la terre, nous le suivrons deux ou trois jours encore dans sa course aventureuse sur l'Océan.

Le temps était aussi beau qu'il peut l'être dans les parages occidentaux vers les premiers jours d'automne. L'*Indienne* marchait bravement vent arrière. Les matelots insoucieux se reposaient sur l'aspect du ciel; et, à l'exception de quelques hommes occupés à la manœuvre, tout le reste de l'équipage, dispersé dans les différentes parties du bâtiment, usait le temps à son caprice, lorsqu'une voix qui semblait venir du ciel s'écria :

— Oh! d'en bas, ho!

— Holà! répondit le contremaître placé à l'avant.

— Une voile! dit le matelot placé en observation.

— Une voile! répéta le contremaître. Monsieur l'officier de quart, faites prévenir le capitaine.

— Une voile! une voile! répétèrent tous les matelots dispersés sur le tillac, car en ce moment une vague, soulevant le bâtiment qui apparaissait à l'horizon, l'avait rendu visible à l'œil des marins, quoique le regard moins exercé d'un passager ou d'un soldat de terre l'eût certainement pris pour l'aile d'une mouette étendue sur l'Océan.

— Une voile! s'écria à son tour un jeune homme de vingt-cinq ans, s'élançant sur le tillac par l'escalier de la cabine, demandez à monsieur Arthur ce qu'il en pense.

— Holà! monsieur Arthur, cria en anglais le lieutenant, se servant de son porte-voix afin de ne pas se fatiguer inutilement, le capitaine demande ce que vous semble de cette coquille de noix.

— Mais, sauf meilleur avis, répondit dans la même langue le jeune midshipman auquel s'adressait l'interrogation, et qui était monté en vigie aussitôt qu'un bâtiment avait été signalé, il me semble que c'est un grand navire qui serre le vent pour se diriger de ce côté. Ah! ah! le voilà qui laisse tomber sa grande voile.

— Oui, oui, dit le jeune homme à qui Walter avait donné le titre de capitaine, oui, il a d'aussi bons yeux que nous, et il nous a vus. C'est bien. S'il aime la conversation, il trouvera à qui parler. D'ailleurs, nos canons doivent étouffer depuis si longtemps qu'ils ont la bouche fermée!

— Monsieur, continua le capitaine, prévenez le chef de batterie que nous avons en vue une voile suspecte, afin qu'il se mette en mesure. Eh bien! monsieur Arthur, que pensez-vous de la marche de ce vaisseau? ajouta-t-il, adoptant à son tour la langue anglaise, et levant la tête vers les barres du petit perroquet où l'élève était resté en observation.

— Mais toute militaire, capitaine, toute militaire. Et quoique nous n'apercevions pas encore son pavillon, je parierais qu'il a à bord une bonne commission du roi George.

— Oui, n'est-ce pas? qui ordonne à son maître de courir sus à une certaine frégate nommée l'*Indienne*, et qui lui promet, en cas de prise, le grade de capitaine s'il est lieutenant, et de commodore s'il est capitaine. Ah! ah! le voilà maintenant qui hisse ses voiles de perroquet! Décidément le limier nous flaire et veut nous donner la chasse. Faites mettre la frégate sous les mêmes voiles, monsieur Walter, et continuons notre chemin sans nous écarter d'une ligne; nous verrons s'il ose se mettre en travers de notre route!

L'ordre donné par le capitaine fut répété à l'instant par le lieutenant, et aussitôt le navire, qui se trouvait seulement sous ses huniers, déroula, comme un triple nuage, la toile de ses perroquets, de sorte qu'à son tour, et comme si elle s'animait à la vue de l'ennemi, la frégate se courba en avant, enfonçant plus profondément sa proue dans les vagues, et faisant jaillir l'écume frémissante de chaque côté de sa carène.

Il y eut alors un moment de silence et d'attente dont nous profiterons pour ramener l'attention de nos lecteurs sur l'officier à qui le lieutenant avait donné le titre de capitaine.

Cette fois, ce n'était plus le jeune et sceptique enseigne que nous avons vu guider à bord de la frégate le comte d'Auray, ni le vieux loup de mer, à la taille courbée et à la voix rude et brève, qui l'avait reçu dans la cabine : c'était un beau jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, comme nous l'avons dit, qui, ayant dépouillé tout déguisement, apparaissait enfin avec sa figure naturelle, et sous l'uniforme de fantaisie qu'il adoptait une fois que, lancé sur l'Océan, il ne pouvait plus être reconnu que de la mer, des tempêtes et de Dieu C'était une espèce de redingote de velours noir, avec des aiguillettes d'or, serrée à la taille par une ceinture turque, dans laquelle étaient passés des pistolets non pas d'abordage, mais de duel, sculptés, ciselés et incrustés, comme ces armes de luxe qui semblent une parure et non une défense. Il portait un pantalon de casimir blanc, avec de courtes bottes plissées qui lui montaient au-dessous du genou. Autour de son cou flottait en cravate desserrée un de ces mouchoirs des Indes, au tissu transparent, semé de fleurs de couleur naturelle, et de chaque côté de ses joues brunies par le soleil et animées par l'espérance retombaient, soulevés par chaque bouffée de brise, ses longs cheveux qui,

dépouillés de poudre, étaient redevenus d'un noir d'ébène. Près de lui, sur le canon d'arrière, était posé un petit casque de fer dont les gourmettes maillées se boutonnaient sous le cou : c'était sa parure de combat, et la seule arme défensive dont il se couvrit. Quelques entailles creusées profondément dans l'acier prouvaient au reste qu'il avait plus d'une fois sauvé la tête qu'il protégeait de ces blessures terribles que font les sabres d'abordage dont se servent les marins lorsqu'ils arrivent bord à bord. Quant au reste de l'équipage, il portait l'uniforme de la marine française dans toute son exacte et sévère élégance.

Pendant ce temps, le vaisseau, que vingt minutes auparavant avait signalé la vigie, et qui était apparu d'abord comme un point blanc à l'horizon, était devenu peu à peu une pyramide de voiles et d'agrès. Tous les yeux étaient fixés sur lui, et quoique aucun ordre n'eût été donné, chacun avait fait ses dispositions individuelles comme si le combat eût été décidé. Il régnait donc à bord de l'*Indienne* ce silence solennel et profond qui, sur un vaisseau de guerre, précède toujours les premiers ordres décisifs donnés par le capitaine. Enfin, lorsque le navire eut grandi encore pendant quelques minutes, la carène à son tour sembla sortir de l'eau comme avaient fait successivement ses voiles. On put voir alors que c'était un navire un peu plus fort de tonnage que l'*Indienne*, et portant trente-six canons. Au reste, ainsi que la frégate, il naviguait sans pavillon à sa corne, de sorte que, comme les hommes étaient cachés derrière les bastingages, il était impossible de reconnaître, à moins que ce ne fût à des signes particuliers, à quelle nation il appartenait. Ces deux observations furent faites presque en même temps par le capitaine, quoiqu'il ne parût frappé que de la dernière.

— Il paraît, dit-il, s'adressant au lieutenant, que nous allons avoir une scène de bal masqué. Faites monter quelques pavillons, Arthur, et montrons à notre inconnu que l'*Indienne* est une coquette qui a plusieurs déguisemens à son service. Et vous, monsieur Walter, ordonnez qu'on prépare les armes, car nous ne pouvons guère, dans ces parages, nous attendre à rencontrer autre chose que des ennemis.

Les deux ordres n'eurent d'autres réponses que leur exécution même. Au bout d'un instant, le jeune midshipman tira des rayons placés sur le gaillard d'arrière une douzaine de pavillons différens, et le lieutenant Walter, ayant ouvert les caisses d'armes, fit faire des dépôts de piques, de haches et de coutelas en divers endroits du pont ; puis il revint occuper sa place près du capitaine. Chaque homme reprit alors son poste, par instinct plutôt que par devoir, car le branle-bas n'avait point encore battu : de sorte que le désordre apparent qui avait un instant régné à bord cessa peu à peu, et la frégate redevint silencieuse et attentive.

Cependant, tout en suivant leur ligne convergente, les deux bâtimens continuaient de s'approcher l'un de l'autre. Lorsqu'ils furent à trois portées de canon à peu près :

— Monsieur Walter, dit le capitaine, je crois qu'il serait temps de commencer à intriguer notre amie. Montrons-lui le pavillon d'Ecosse.

Le lieutenant fit un signe au chef de timonerie, et la nappe rouge cantonnée d'azur se leva comme une flamme à la poupe de l'*Indienne* ; mais aucun signe n'indiqua à bord du vaisseau inconnu qu'il prit le moindre intérêt à cette manœuvre.

— Oui, oui, murmura le capitaine, les trois léopards d'Angleterre ont si bien limé les dents et rogné les ongles du lion d'Ecosse, qu'ils ne font pas attention à lui, le croyant apprivoisé parce qu'il est sans défense. Montrez-leur un autre emblème, monsieur Walter, peut-être parviendrons-nous à lui délier la langue.

— Lequel, capitaine ?

— Prenez sans choisir, le hasard nous servira.

A peine cet ordre avait-il été donné, que le pavillon d'Ecosse s'abaissa, et que celui de Sardaigne prit la place. Le navire resta muet.

— Allons, dit le capitaine, il paraît que Sa Majesté le roi George est en relations de bonne amitié avec son frère de Chypre et de Jérusalem. Ne les brouillons pas en poussant plus loin la plaisanterie. Monsieur Walter arborez le pavillon d'Amérique, et assurez-le par un coup de canon à poudre.

La même manœuvre qui avait été faite se renouvela : l'étendard d'azur au canton de gueules et à croix d'argent retomba sur le pont, et les étoiles des Provinces-Unies montèrent lentement vers le ciel, *assurées* par un coup de canon à poudre.

Ce que le capitaine avait prévu arriva : à ce symbole de rébellion, qui s'élevait insolemment dans les airs, le navire inconnu trahit son incognito en arborant le pavillon de la Grande-Bretagne. Au même moment, un nuage de fumée apparut au flanc du navire royaliste, et avant que la détonation se fit entendre, un boulet de canon, ricochant de vague en vague, était venu mourir à cent pas à peu près de l'*Indienne*.

— Faites battre l'appel, monsieur Walter, cria le capitaine, car vous voyez que nous avons touché juste. Allons, mes enfans, continua-t-il en s'adressant à l'équipage, *hurra* pour l'Amérique, et mort à l'Angleterre !

Un cri général lui répondit, et il n'avait point encore cessé, qu'on entendit alors battre la charge à bord du *Drake*, car tel était le nom du navire en vue ; le tambour de l'*Indienne* lui répondit aussitôt, et chacun courut à son poste : les canonniers à leurs pièces, les officiers à leurs batteries, et les matelots chargés de la manœuvre à la manœuvre. Quant au capitaine, il monta immédiatement sur le capot du gaillard d'arrière, muni de son porte-voix, symbole du rang suprême, sceptre de la royauté nautique, que le commandant tient ordinairement en main au moment du combat et de la tempête.

Cependant les rôles avaient changé : c'était l'Anglais qui montrait maintenant de l'impatience, et la frégate américaine qui affectait le calme. A peine les bâtimens furent-ils à portée, qu'une bande de fumée apparut sur toute la longueur du vaisseau, qu'une détonation pareille au roulement du tonnerre se fit entendre, et que les messagers de fer envoyés pour donner la mort aux rebelles ayant, dans leur impétuosité, mal calculé la distance vinrent mourir aux flancs de la frégate. Celle-ci, au reste, comme si elle eût refusé de répondre à une attaque prématurée, continua de serrer le vent de manière à épargner le plus de chemin possible à son ennemi.

En ce moment, le capitaine se retourna pour jeter un dernier coup d'œil sur son navire, et son regard étonné s'arrêta sur un nouveau personnage qui venait de choisir cet instant suprême et terrible pour faire son entrée en scène.

C'était un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans à peine, à la figure douce et pâle, à la mise simple, mais élégante, et que le capitaine ne connaissait pas à son bord ; il était appuyé contre le mât d'artimon, les bras croisés sur la poitrine, regardant avec une indifférence mélancolique ce bâtiment anglais qui s'approchait à toutes voiles. Cette tranquillité, dans un tel moment, et chez un homme qui paraissait étranger au métier des armes, frappa le capitaine ; il se rappela ce prisonnier annoncé par le comte d'Auray, et amené à son bord pendant la dernière nuit qu'il avait passée au mouillage de Port-Louis.

— Qui vous a permis de monter sur le pont, monsieur ? lui dit-il en adoucissant autant que possible le son de sa voix, de sorte qu'il eût été difficile de juger si ces paroles étaient une question ou un reproche.

— Personne, monsieur, répondit le prisonnier d'une voix douce et triste ; mais j'ai espéré qu'en pareille circonstance vous serez peut-être moins sévère observateur des ordres qui me font votre prisonnier.

— Avez-vous oublié qu'il vous est défendu de communiquer avec l'équipage ?

— Je ne viens pas communiquer avec l'équipage, monsieur ; je viens voir s'il n'y a pas quelque boulet qui veuille bien de moi.

— Vous pourrez avoir trouvé bientôt ce que vous cherchez, monsieur, si vous demeurez à cette place. Ainsi, croyez-moi, restez à fond de cale.

— Est-ce un avis ou un ordre, capitaine ?

— Je vous laisse libre de le prendre comme vous voudrez

— En ce cas, répondit le jeune homme, je vous remercie ; je reste.

En ce moment, une nouvelle détonation se fit entendre : mais cette fois les deux navires s'étaient tellement rapprochés, qu'ils étaient à trois quarts de portée à peine, et que l'ouragan de fer tout entier traversa la voilure de l'*Indienne*. Deux éclats de bois peu importans tombèrent de la mâture, et l'on entendit les plaintes et les cris étouffés de quelques hommes. Le capitaine avait en ce moment les yeux fixés sur son prisonnier ; un boulet passa à deux pieds au-dessus de sa tête, échancrant le mât d'artimon, auquel il était adossé : mais, malgré cet avertissement de la mort, il resta dans la même attitude calme et tranquille, comme s'il n'eût pas senti passer sur son front l'aile de l'ange exterminateur. Le capitaine se connaissait en courage ; cet essai lui suffit pour juger l'homme qu'il avait devant les yeux.

— C'est bien, monsieur, lui dit-il, demeurez où vous êtes, et quand nous en viendrons à l'abordage, si vous êtes las de rester les bras croisés, prenez quelque sabre ou quelque hache, et donnez-nous un coup de main. Pardonnez-moi maintenant de ne plus m'occuper de vous ; mais j'ai autre chose à faire. Feu ! messieurs, continua le capitaine, hélant avec son porte-voix à travers l'écoutille de la batterie. Feu !

— Feu ! canonniers ! répondit comme un écho celui à qui l'ordre était adressé.

Au même instant, l'*Indienne* s'ébranla depuis sa quille

jusqu'à ses mâts de cacatoès : une détonation effroyable se fit entendre, un nuage de fumée s'étendit comme un voile à tribord, et se dispersa sous le vent. Le capitaine, debout sur son banc de quart, attendait avec impatience qu'il eût disparu pour juger de l'effet que la bordée avait produit à bord du vaisseau ennemi. Lorsque ses regards purent plonger à travers la vapeur, il s'aperçut que le grand mât de hune était tombé, encombrant de toiles l'arrière du *Drake*, et que toute la voilure du grand mât était criblée. Alors, mettant son porte-voix à sa bouche :

— Bien, enfans ! cria-t-il. Maintenant, masquons tout tenir de la magie, elle avait épargné les trois mâts. Quelques cordages seulement étaient coupés, accident peu important et qui permettait au bâtiment de rester maître de sa manœuvre. Un coup d'œil suffit à Paul pour lui apprendre qu'il n'avait perdu que des hommes, et que la destruction avait frappé plus de chair que de bois. Il en bondit de joie. Il porta de nouveau le porte-voix à sa bouche.

— La barre à bâbord ! cria-t-il, et abordons-le par la hanche de bâbord. A l'abordage, les gens de l'abordage ! Une dernière bordée pour le raser comme un ponton, puis nous l'escaladerons comme une forteresse.



Puis, tendant la main à son jeune prisonnier...

vivement ! Ils sont trop occupés à se débarrasser de leurs toiles pour nous enfiler avec leur bordée : Feu qui peut !.. et cette fois passez-leur le rasoir près de la figure !

Les matelots s'empressèrent d'exécuter cet ordre ; le navire tourna sa poupe avec grâce, et commença d'exécuter la manœuvre et l'acheva, comme l'avait prévu le capitaine, sans empêchement de la part de son ennemi. Puis, la frégate frémit de nouveau comme un volcan, et, comme un volcan, vomit à la fois sa flamme et sa fumée.

Cette fois les canonniers avaient pris l'ordre du capitaine à la lettre, et la bordée tout entière avait porté en belle et dans les bas mâts. Les haubans, les étais et les drisses étaient coupés. Les deux mâts étaient encore debout ; mais de tous côtés flottaient autour d'eux des haillons de voiles. Il paraît qu'il était survenu au navire quelque avarie plus considérable qu'on ne pouvait en juger à cette distance, car la bordée se fit attendre un instant, et, au lieu de prendre l'*Indienne* de l'avant en arrière, elle la prit en biais. Elle n'en fut que plus terrible ; elle avait porté tout entière dans le flanc et sur le pont, et frappé à la fois le navire et l'équipage ; mais par un hasard qui semblait

La frégate ennemie, au premier mouvement que fit l'*Indienne*, comprit la manœuvre, et voulut la neutraliser par un mouvement pareil ; mais, au moment où elle tenta de l'exécuter, un craquement terrible se fit entendre à son bord, et le grand mât, à moitié coupé par la dernière décharge de l'*Indienne*, trembla un instant comme un arbre déraciné, et tomba sur l'avant, couvrant le pont de sa grande voile et de ses agrès. Le capitaine Paul comprit alors ce qui avait retardé la bordée du brick.

— Maintenant il est à vous comme si on vous le donnait pour rien, enfans, cria-t-il, et vous n'avez qu'à le prendre. Une dernière décharge à portée du pistolet, et à l'abordage !

L'*Indienne* obéit comme un cheval dressé, et s'avança sans opposition vers son ennemi, dont la seule ressource était désormais un combat corps à corps, car ne pouvant plus manœuvrer, ses canons lui devenaient inutiles. Le *Drake* se trouva donc à la merci de son adversaire, qui, en se tenant à distance, aurait pu le cribler jusqu'à ce qu'il s'enfonçât dans la mer, mais qui, dédaignant ce genre de victoire, lui envoya une dernière bordée à cinquante pas. Puis, avant

d'en avoir vu l'effet, se laissant aller sur lui, la frégate engagea ses vergues dans les vergues de son ennemi et jeta ses grappins. Aussitôt les hunes et les passavans de l'*Indienne* s'enflammèrent comme un if aux jours de fête, les grenades brûlantes tombèrent à bord du *Drake*, rapides et redoublées comme une grêle. Partout au bruit du canon succéda le pétillement de la fusillade, et au milieu de ce bruit infernal une voix se fit entendre comme celle d'un être surnaturel :

— Courage, enfans! courage! amarrez le beaupré aux bords de son gaillard d'arrière. Bien! liez-les l'un à l'autre, comme le condamné à la potence! Feu, maintenant aux caronades reservées à l'avant!

Tous ces ordres furent exécutés ainsi que par magie : les deux navires furent garrottés l'un à l'autre comme par des liens de fer, les deux pièces placées sur l'avant, et qui n'avaient pas encore tiré, grondèrent à leur tour, balayant le pont ennemi de toute une volée de mitraille; puis un dernier cri se fit entendre, poussé d'une voix terrible :

— A l'abordage!..!

Et, joignant l'exemple au précepte, le capitaine de l'*Indienne* jeta son porte-voix, devenu désormais inutile, couvrit sa tête de son casque, en agrafa les gourmettes sous son cou, mit entre ses dents le sabre recourbé qu'il portait à sa ceinture, et s'élança sur le beaupré pour sauter de là sur l'arrière du bâtiment ennemi. Cependant, quoique le mouvement qu'il avait fait eût suivi l'ordre qu'il avait donné avec la même rapidité que la foudre suit l'éclair, il ne toucha que le second le pont du vaisseau anglais; le premier qui y était arrivé, c'était le jeune prisonnier du mât d'artimon, qui avait jeté son habit et qui, armé seulement d'un hachot, se présentait avant tous les autres à la mort ou à la victoire.

— Vous ignorez la discipline de mon bord, monsieur, lui dit Paul en riant, c'est moi qui dois toucher le premier tout vaisseau que j'aborde. Je vous pardonne pour cette fois, mais n'y revenez plus.

Au même instant, par le beaupré, par les bastingages, par le bout des vergues, par les grappins, par toutes les manœuvres qui pouvaient leur servir de conducteurs, les marins de l'*Indienne* tombèrent sur le pont comme des fruits mûrs tombent d'un arbre que le vent secoue. Alors les Anglais, qui s'étaient retirés sur l'avant, démasquèrent une caronade qu'ils avaient eu le temps de retourner. Une trombe de flammes et de fer passa au travers des assaillans. Le quart de l'équipage de l'*Indienne* se coucha mutilé sur le pont ennemi, au milieu des cris et des malédictions... Mais plus haut que les plaintes et les blasphèmes, une voix retentit :

— Tout ce qui vit encore, en avant!

Alors il y eut une scène de confusion terrible, un combat corps à corps, un duel général; aux bordées des canons, aux pétillemens des espingoles, à l'explosion des grenades, avait succédé l'arme blanche, plus silencieuse et plus sûre, chez les marins surtout qui se sont réservé à eux seuls, pour cette lutte, cet héritage des géants proscrits depuis des siècles de nos champs de bataille. C'est avec des hachots qu'ils se fendent la tête : c'est avec des coutelas qu'ils s'ouvrent la poitrine; c'est avec des piques aux larges fers qu'ils se clouent aux débris de leurs mâts. De temps en temps, au milieu de ce carnage muet, un coup de pistolet se fait entendre, mais isolé et comme honteux de se mêler à une pareille boucherie. Celle que nous racontons dura un quart d'heure, avec une telle confusion, qu'il nous serait impossible de la décrire; puis, au bout de ce temps, le pavillon de l'Angleterre s'abaissa, et les marins du *Drake* se précipitant dans la cale par les écoutilles de la batterie, il ne resta plus sur le pont que les vainqueurs, les blessés et les morts, et au milieu d'eux le capitaine de l'*Indienne*, entouré de son équipage, le pied sur la poitrine du commandant ennemi, ayant à sa droite le lieutenant Walter, et à sa gauche son jeune prisonnier, dont la chemise teinte de sang annonçait la part qu'il avait prise à la victoire.

— Maintenant tout est fini, dit Paul en étendant le bras, et quiconque frappera un coup de plus aura affaire à moi! Puis tendant la main à son jeune prisonnier : Monsieur, lui dit-il, vous me raconterez ce soir votre histoire, n'est-ce pas? car il y a quelque lâche machination cachée là-dessous. On ne déporte à Cayenne que les infâmes, et vous ne pouvez être un infâme, étant si brave!

IV

Six mois après les événemens que nous venons de raconter, et dans les premiers jours du printemps de 1778, une chaise de poste, dont les roues et les caisses couvertes de poussière et de boue attestaient la longue route qu'elle venait de faire, s'acheminait lentement, quoique attelée de deux vigoureux chevaux, sur la route de Vannes à Auray. Le voyageur qu'elle conduisait, et qui était rudement secoué dans les ornières d'un chemin vicinal, était notre ancienne connaissance, le jeune comte Emmanuel, que nous avons vu ouvrir la scène sur la jetée de Port-Louis. Il arrivait de Paris en toute hâte et regagnait l'ancien château de sa famille, sur laquelle le moment est venu de donner quelques détails plus précis et plus circonstanciés.

Le comte Emmanuel d'Auray était d'une des plus anciennes maisons de la Bretagne. Un de ses aïeux avait suivi saint Louis en Terre-Sainte, et, depuis ce temps, le nom dont il était le dernier héritier s'était constamment mêlé, dans ses victoires et dans ses défaites, à l'histoire de notre monarchie : le marquis d'Auray, son père, chevalier de Saint-Louis, commandeur de Saint-Michel et grand'croix de l'ordre du Saint-Esprit, jouissait, à la cour du roi Louis XV, où il occupait le grade de mestre de camp, de la haute position que lui avaient faite sa naissance, sa fortune et son mérite personnel. Cette position s'était encore augmentée, comme influence, de son mariage avec mademoiselle de Sablé, qui ne lui cédait en rien sous le rapport de la famille et du crédit; de sorte qu'une brillante carrière était ouverte à l'ambition des jeunes époux, lorsque après cinq ans de mariage le bruit se répandit tout à coup à la cour que le marquis d'Auray était devenu fou pendant un voyage dans ses terres. On fut longtemps sans croire à cette nouvelle : enfin l'hiver arriva sans que lui ni sa femme reparussent à Versailles. Un an encore sa charge resta vacante, car le roi, espérant toujours qu'il reprendrait sa raison, refusait d'en disposer; mais un second hiver se passa sans que la marquise même revînt faire sa cour à la reine. On oublie vite en France; l'absence est une maladie de langueur à laquelle les plus grands noms succombent dans un espace plus ou moins long. Le linceul de l'indifférence s'étendit peu à peu sur cette famille, renfermée dans son vieux château comme dans une tombe, et dont on n'entendait retentir la voix ni pour solliciter ni pour se plaindre. Les généalogistes seulement avaient enregistré la naissance d'un fils et d'une fille; aucun autre enfant ne naquit de la suite de cette union; les d'Auray continuèrent donc de figurer de nom parmi la noblesse de France, mais ne s'étant mêlés depuis vingt ans ni aux intrigues d'alcôve ni aux affaires politiques, n'ayant pris parti ni pour la Pompadour ni pour la Dubarry, n'ayant marqué ni dans les victoires du maréchal de Broglie ni dans les défaites du comte de Clermont, n'ayant plus enfin ni son ni écho, ils avaient été personnellement tout à fait oubliés.

Cependant le vieux nom des seigneurs d'Auray avait été prononcé deux fois à la cour, mais sans retentissement aucun : la première, lorsque le jeune comte Emmanuel avait été reçu, en 1769, au nombre des pages de Sa Majesté Louis XV; la seconde, lorsqu'il était, en sortant de pagerie, entré dans les mousquetaires du jeune roi Louis XVI. Il avait connu un baron de Lectoure, quelque peu parent de monsieur de Maurepas, qui lui voulait du bien et qui jouissait d'une assez grande influence sur le ministre. Emmanuel avait été présenté chez ce vieux courtisan, qui, ayant appris que le comte d'Auray avait une sœur, laissa tomber un jour quelques mots sur la possibilité d'une union entre les deux familles. Emmanuel, jeune, plein d'ambition, ennuyé de se débattre derrière le voile qui recouvrait son nom, avait vu dans ce mariage un moyen de reprendre à la cour la position que son père avait occupée sous le feu roi, et en avait saisi la première ouverture avec empressement. Monsieur de Lectoure, de son côté, sous prétexte de resserrer par la fraternité les liens qui l'unissaient déjà au jeune comte, y avait mis une instance d'autant plus flatteuse pour Emmanuel, que l'homme qui demandait la main de sa sœur ne l'avait jamais vue. La marquise d'Auray, de son côté, avait adopté avec joie cette combinaison qui rouvrait à son fils le chemin de la faveur, de sorte que le mariage était arrêté, sinon entre les deux jeunes gens, du moins entre les deux familles, et qu'Emmanuel, précédant le fiancé de trois ou quatre jours seulement, venait annoncer à sa mère que tout était terminé selon son désir. Quant à Marguerite, la future épouse, on s'était contenté de lui faire part de la résolution prise, sans lui demander son consentement, et à peu près comme on signifie au coupable le jugement qui le condamne à mort.

C'était donc bercé des rêves brillans de son élévation future, et caressant dans son esprit les projets d'ambition les plus élevés, que le jeune comte Emmanuel rentra au sombre château de sa famille, dont les tourelles féodales, les murailles noires, les cours herbeuses, formaient un contraste si tranché avec les espérances dorées qu'il renfermait pour lui. Ce château était à une lieue et demie de toute habitation. Une de ses façades dominait cette partie de l'Océan à laquelle ses vagues, éternellement battues par la tempête, ont fait donner le nom de la mer Sauvage. L'autre s'étendait sur un parc immense, qui, abandonné depuis vingt ans aux caprices de sa végétation, était devenu une véri-

table forêt. Quant aux appartemens, ils étaient restés continuellement fermés, à l'exception de ceux habités par la famille ; et leur ameublement, renouvelé sous Louis XIV, avait conservé, grâce aux soins d'un nombreux domestique, un aspect riche et aristocratique que commençaient à perdre les meubles modernes, plus élégans, mais aussi moins grandioses, qui sortaient des ateliers de Boule, le tapissier breveté de la cour.

Ce fut dans une de ces chambres aux grandes moulures, à la cheminée sculptée et au plafond à fresque, que le comte Emmanuel entra en descendant de voiture, si pressé d'apprendre à sa mère les heureuses nouvelles qu'il apportait, que, sans prendre le temps de changer d'habits, il jeta sur une table son chapeau, ses gants, ses pistolets de voyage, et ordonna à un vieux domestique d'aller prévenir la marquise de son arrivée, et de lui demander sa volonté pour qu'il se présentât chez elle ou qu'il l'attendît dans sa chambre ; car tel était dans cette vieille famille le respect des parens, que le fils, après une absence de cinq mois, n'osait pas se présenter devant sa mère sans consulter auparavant sa convenance. Quant au marquis d'Auray, à peine si ses enfans se rappelaient l'avoir vu deux ou trois fois, et presque à la dérobée, car sa folie était, disait-on, de celles que certains objets irritent, et on les avait toujours éloignés de lui avec le plus grand soin. La marquise seule, modèle au reste des vertus conjugales, était restée auprès de lui, rendant au pauvre insensé, non seulement les devoirs d'une femme, mais les services d'un domestique. Aussi son nom était-il révéré dans les villages environnans à l'égal de celui des saintes à qui leur dévouement sur la terre a conquis une place dans le ciel.

Un instant après, le vieux serviteur rentra, annonçant que madame la marquise d'Auray préférait descendre elle-même, et priait monsieur le comte de l'attendre dans l'appartement où il se trouvait. Presque aussitôt la porte du fond s'ouvrit, et la mère d'Emmanuel parut. C'était une femme de quarante à quarante-cinq ans, grande et pâle, mais encore belle, dont la figure calme, sévère et triste, avait une singulière expression de hauteur, de puissance et de commandement. Elle était vêtue du costume des veuves, adopté en 1760, car depuis l'époque où son mari avait perdu la raison, elle n'avait pas quitté ses robes de deuil. Ces longs vêtemens noirs donnaient à sa démarche, lente et froide comme celle d'une ombre, quelque chose de solennel qui répandait sur tout ce qui entourait cette femme singulière, un sentiment de crainte que l'amour filial lui-même n'avait jamais vaincu chez ses enfans. Aussi, à son aspect, Emmanuel tressaillit comme à une apparition inattendue, et se levant aussitôt, il fit trois pas au-devant d'elle, mit respectueusement un genou en terre, et baisa en s'inclinant la main qu'elle lui présentait.

— Levez-vous, monsieur, lui dit la marquise, je suis heureuse de vous revoir.

Et elle prononça ces paroles d'un son de voix aussi peu ému que si son fils, qui était absent depuis cinq mois, l'eût quittée la veille seulement. Emmanuel obéit, conduisit sa mère à un grand fauteuil où elle s'assit, et il resta debout devant elle.

— J'ai reçu votre lettre, comte, lui dit-elle, et je vous fais mes complimens sur votre habileté. Vous me paraissez né pour la diplomatie, plus encore que pour la guerre, et vous devriez prier le baron de Lectoure de solliciter pour vous une ambassade à la place d'un régiment.

— Lectoure est prêt à solliciter tout ce que nous désirons, madame, et, qui plus est, il obtiendra tout ce que nous solliciterons, tant son pouvoir est grand sur monsieur de Maurepas, et tant il est amoureux de ma sœur.

— Amoureux d'une femme qu'il n'a pas vue ?

— Lectoure est un gentilhomme de sens, madame, et le portrait que je lui ai fait de Marguerite, peut-être aussi les renseignemens qu'il a pris sur notre fortune, lui ont inspiré le désir le plus vif de devenir votre fils et de m'appeler son frère. Aussi est-ce lui qui a insisté pour que toutes les cérémonies préliminaires se fissent en son absence. Vous avez ordonné la publication des bans, madame ?

— Oui

— Après-demain donc nous pourrons signer le contrat ?

— Avec l'aide de Dieu, tout sera prêt.

— Merci, madame.

— Mais, dites-moi, continua la marquise en s'appuyant sur le bras de son fauteuil, et se penchant vers Emmanuel, ne vous a-t-il pas fait des questions sur ce jeune homme contre lequel il a obtenu du ministre un ordre d'exportation ?

— Aucune, ma mère. Ces services sont de ceux que l'on demande sans explication, et qu'on accorde de confiance ; et il est convenu d'avance, entre gens qui savent vivre, qu'ils seront aussitôt oubliés que rendus.

— Donc il ne sait rien ?

— Non, mais sût-il tout...

— Eh bien ?

— Eh bien, madame, je le crois assez philosophe pour que cette découverte n'influât en rien sur sa détermination.

— Je m'en doutais ; il est ruiné, répondit la marquise avec une indicible expression de mépris et comme si elle se parlait à elle-même.

— Mais cela fût-il, madame, dit avec inquiétude Emmanuel, votre détermination resterait la même, je l'espère ?

— Ne sommes-nous pas assez riches pour lui refaire une fortune s'il nous refait une position ?

— Il n'y a donc que ma sœur...

— Doutez-vous qu'elle obéisse quand j'ordonnerai ?

— Croyez-vous donc qu'elle ait oublié Lusignan ?

— Depuis six mois, du moins, elle n'a pas osé s'en souvenir devant moi.

— Songez, ma mère, continua Emmanuel, que ce mariage est le seul moyen de relever notre famille ; car je ne dois pas vous cacher une chose : mon père, malade depuis quinze ans, et depuis quinze ans éloigné de la cour, a été complètement oublié du vieux roi à sa mort et du jeune roi à son avènement au trône. Vos soins si vertueux pour le marquis ne vous ont pas permis de le quitter un instant depuis l'heure qui l'a privé de la raison ; vos vertus, madame, ont été celles que Dieu voit et récompense, mais que le monde ignore ; et tandis que vous accomplissez, dans ce vieux château perdu au fond de la Bretagne, cette mission sainte et consolatrice que, dans votre sévérité, vous appelez un devoir, vos anciens amis disparaissent morts ou oublieux ; si bien, madame (cela est dur à dire, lorsque comme nous on compte six cents ans d'illustration !), que lorsque j'ai reparu à la cour, à peine si notre nom, le nom de la famille d'Auray, était connu de Leurs Majestés autrement que comme un souvenir historique.

— Oui, la mémoire des rois est courte, je le sais, murmura la marquise ; mais presque aussitôt, et comme se reprochant ce blasphème : j'espère, continua-t-elle, que la bénédiction de Dieu se répand toujours sur Leurs Majestés et sur la France.

— Eh ! qui pourrait porter atteinte à leur bonheur ? répondit Emmanuel avec cette confiance parfaite dans l'avenir, qui était à cette époque l'un des caractères distinctifs de cette folle et insoucieuse noblesse. Louis XVI, jeune et bon, Marie-Antoinette, jeune et belle, sont aimés tous deux d'un peuple brave et loyal. Le sort les a placés, Dieu merci ! hors d'atteinte de toute infortune.

— Personne, mon fils, répondit la marquise en secouant la tête, n'est placé, croyez-moi, au-dessus des erreurs et des faiblesses humaines. Nul cœur, si maître de lui qu'il se croie, ni si ferme qu'il soit, n'est à l'abri des passions. Et aucune tête, fût-elle couronnée, ne peut répondre qu'elle ne blanchisse, même dans une nuit. Son peuple est brave et loyal, dites-vous ? — La marquise se leva, s'avança lentement vers la fenêtre, et étendit d'un geste solennel la main du côté de l'Océan. — Voyez cette mer ; elle est calme et paisible, et cependant demain, cette nuit, dans une heure peut-être, le souffle de l'ouragan nous apportera les cris de détresse des malheureux qu'elle engloutira. Quoique je sois éloignée du monde, d'étranges bruits arrivent parfois à mon oreille, portés comme par des esprits invisibles et prophétiques. N'existe-t-il pas une secte philosophique qui a entraîné dans ses erreurs quelques hommes de nom ? Ne parle-t-on pas d'un monde entier qui se détache de la mère patrie, et dont les enfans refusent de reconnaître leur père ? N'est-il pas un peuple qui s'intitule nation ? N'ai-je pas entendu dire que des gens de race avaient traversé l'Océan pour offrir à des révoltés des épées que leurs ancêtres avaient l'habitude de ne tirer qu'à la voix de leurs souverains légitimes ; et ne m'a-t-on pas dit encore, ou bien n'est-ce qu'un rêve de ma solitude, que le roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette elle-même, oubliant que les souverains sont une famille de frères, avaient autorisé ces migrations armées et donné des lettres de marque à je ne sais quel pirate ?

— Tout cela est vrai, dit Emmanuel étonné.

— Dieu veille donc sur Leurs Majestés le roi et la reine de France ! reprit la marquise en se retirant lentement et en laissant Emmanuel si stupéfait de ces prévisions douloureuses, qu'il la vit sortir de l'appartement sans lui adresser une parole pour qu'elle demeurât, ni sans faire un geste pour la retenir.

Emmanuel resta d'abord sérieux et pensif, couvert qu'il était, pour ainsi dire, de l'ombre projetée sur lui par le deuil de sa mère ; mais bientôt son caractère insoucieux reprit le dessus, et, comme pour changer d'idées en changeant d'horizon, il quitta la fenêtre qui donnait sur la mer et alla s'appuyer à celle qui s'ouvrait sur la campagne, et de laquelle on découvrait toute la plaine qui s'étend d'Auray à Vannes. A peine y était-il depuis quelques minutes qu'il aperçut deux cavaliers qui suivaient la même route qu'il venait de faire, et paraissaient s'acheminer vers le château. Il ne put d'abord arrêter aucune opinion sur eux à cause de la distance. Mais, à mesure qu'ils approchaient, il distingua un maître et son domestique. Le premier, vêtu à la manière des jeunes élégans de cette époque, c'est-à-dire d'une petite redingote verte à brandebourgs d'or, d'une culotte de tricot

blanc et de bottes à revers, coiffé d'un chapeau rond à large ganse, et portant ses cheveux noués par un flot de rubans, montait un cheval anglais de la plus grande beauté et du plus grand prix, qu'il manœuvrait avec la grâce d'un homme qui a fait de l'équitation une étude approfondie. Il était suivi, à quelque distance, par son valet, dont la livrée aristocratique était en harmonie parfaite avec l'air de seigneurie de celui auquel il appartenait. Emmanuel crut un instant, en les voyant se diriger si directement vers le château, que c'était le baron de Lectoure, qui, ayant avancé son voyage, venait le surprendre lui-même à son débotté ; mais bientôt il reconnut son erreur, et, quoiqu'il lui semblât que ce n'était pas la première fois qu'il voyait ce cavalier, il lui fut impossible de se rappeler en quel lieu et en quelles circonstances il l'avait rencontré. Tandis qu'il cherchait dans sa mémoire à quel événement de sa vie se rattachait le souvenir vague de cet homme, les nouveaux arrivans disparurent derrière l'angle d'un mur. Cinq minutes après, Emmanuel entendit les pas de leurs chevaux dans la cour, et presque aussitôt la porte s'ouvrit, et un domestique annonça : *Monsieur Paul !*

V

Le nom, comme l'aspect de celui qu'on annonçait, éveillait à son tour dans la mémoire d'Emmanuel un souvenir confus auquel il n'avait pu encore rapporter ni date ni événement, lorsque celui que précédait le domestique apparut à la porte de l'appartement opposée à celle par laquelle était sortie la marquise. Quoique le moment fût inopportun pour une visite, et que le jeune comte, préoccupé de ses projets d'avenir, eût préféré les mûrir dans sa tête que les enfermer dans son cœur, il fut forcé, par ces obligations de convenance si sévère à cette époque entre gens comme il faut, de recevoir le nouveau venu, dont les manières au reste annonçaient un homme du monde, avec courtoisie et distinction. Après les saluts d'usage, Emmanuel fit signe à l'inconnu de prendre un fauteuil ; l'inconnu s'inclina à son tour et s'assit, puis la conversation s'engagea par un lieu commun de politesse.

— Je suis enchanté de vous rencontrer, monsieur le comte, dit le nouveau venu.

— Le hasard m'a favorisé, monsieur, dit Emmanuel : une heure plus tôt vous ne me trouviez pas ; j'arrive de Paris.

— Je le sais, monsieur le comte, car nous venons de faire le même chemin ; je suis parti une heure après vous, et j'ai eu tout le long de la route de vos nouvelles par les postillons qui avaient eu l'honneur de vous conduire.

— Puis-je savoir, monsieur, répondit Emmanuel avec un accent dans lequel commençait à percer un certain mécontentement, à quelle circonstance je dois l'intérêt que vous paraissez prendre à ma personne ?

— Cet intérêt est naturel entre anciennes connaissances, et peut-être aurais-je droit de me plaindre qu'il ne fût pas réciproque ?

— En effet, monsieur, je crois vous avoir déjà rencontré quelque part, cependant mes souvenirs ne me servent que confusément. Soyez assez bon pour les aider.

— Si ce que vous me dites est vrai, monsieur le comte, votre mémoire est effectivement assez fugitive, car, depuis six mois, c'est la troisième fois que j'ai l'honneur d'échanger mes complimens contre les vôtres.

— Dussé-je m'exposer à un nouveau reproche, monsieur, je suis forcé d'avouer que je reste dans la même indécision à votre égard. Veuillez donc, je vous prie, préciser les époques par des dates ou par des événemens, et me rappeler dans quelles circonstances j'eus l'honneur de vous voir pour la première fois.

— La première fois, monsieur le comte, ce fut sur les grèves de Port-Louis que j'eus l'honneur de vous rencontrer. Vous désiriez, sur certaine frégate, des renseignemens que je fus assez heureux pour pouvoir vous transmettre. Je crois même que je vous accompagnai à bord. Cette fois, j'étais en costume d'enseigne de vaisseau de la marine royale, et vous en uniforme de mousquetaire.

— En effet, je me le rappelle, monsieur, et je fus même obligé de quitter le vaisseau sans vous adresser les remercîemens que je vous devais.

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur le comte, ces remercîemens, je les ai reçus à notre seconde entrevue.

— Où cela ?

— A bord du vaisseau même où je vous avais conduit, dans la cabine. Cette fois, je portais l'uniforme de capitaine de bâtiment : habit bleu, veste et culotte rouge, bas gris, chapeau à trois cornes, et cheveux roulés. Seulement le capitaine paraissait de trente ans plus âgé que l'enseigne, et ce n'était pas sans intention que je m'étais vieilli ainsi, car peut-être n'eussiez-vous pas confié à un jeune homme un secret de l'importance de celui que vous me communiquâtes alors.

— Ce que vous me rappelez là est incroyable, monsieur, et cependant quelque chose me dit que c'est la vérité. Oui, oui, je me rappelle que dans l'ombre où vous vous teniez caché, je vis briller des yeux pareils aux vôtres. Je ne les ai point oubliés. Mais, cette fois, me dites-vous, est l'avant-dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir. Continuez, monsieur, d'aider mes souvenirs, je vous prie, car je ne me rappelle pas quelle fut la dernière.

— La dernière, monsieur le comte, ce fut il y a huit jours... à Paris... à un assaut chez Saint-Georges, rue Chantereine. Vous vous rappelez, n'est-ce pas un gentilhomme anglais ; des cheveux roux dont la poudre dissimulait à peine la couleur tranchée, un habit rouge, un pantalon collant. J'eus même l'honneur de faire des armes avec vous, monsieur le comte, et je fus assez heureux pour vous boutonner trois fois, sans que, de votre côté, vous ayez eu la chance de me toucher une seule. Cette fois, je m'appelais Jones.

— C'est étrange ! c'était bien le même regard, mais ce ne pouvait être le même homme.

— C'est que Dieu, répondit Paul, a voulu que le regard fût la seule chose qu'on ne pût déguiser : voilà pourquoi il a mis dans chaque regard une étincelle de sa flamme. Eh bien ! cet aspirant, ce capitaine, cet Anglais, c'était moi.

— Et aujourd'hui, monsieur, qu'êtes-vous, s'il vous plaît ? car avec un homme qui sait aussi parfaitement se déguiser, la question, vous en conviendrez, n'est pas tout à fait inutile.

— Aujourd'hui, monsieur le comte, vous le voyez, je n'ai aucun motif de me cacher : aussi je viens à vous avec le costume simple et négligé que portent les jeunes seigneurs lorsqu'ils se visitent entre eux, en voisin de campagne. Aujourd'hui je suis ce qu'il vous plaira de reconnaître en moi : Français, Anglais, Espagnol, Américain même. Dans lequel de ces idiomes vous plaît-il que nous continuions l'entretien ?

— Quoique quelques-unes de ces langues me soient aussi familières qu'à vous, monsieur, je préfère la langue française ; c'est la langue des explications brèves et concises.

— Soit, monsieur le comte, répondit Paul avec une expression profonde de mélancolie ; le français est aussi la langue que je préfère ; j'ai vu le jour sur la terre de France, car le soleil de France est le premier qui ait réjoui mes yeux ; et quoique bien souvent j'aie vu des terres plus fertiles et un soleil plus brillant, il n'y a jamais eu pour moi qu'une terre et qu'un soleil : c'est le soleil et la terre de France !

— Votre enthousiasme national, interrompit Emmanuel avec ironie, vous fait oublier, monsieur, le sujet auquel je dois l'honneur de votre visite.

— Vous avez raison, monsieur le comte, et j'y reviens. Il y a six mois donc que, vous promenant sur la grève de Port-Louis, vous vîtes dans le havre extérieur une frégate à la carène étroite, aux mâteraux élancés, et vous vous dites : — Il faut que le capitaine de ce bâtiment ait des motifs à lui seul connus pour porter tant de toile et si peu de bois. — De là naquit dans votre esprit l'idée que j'étais un flibustier, un pirate, un corsaire, que sais-je ?

— M'étais-je donc trompé ?

— Je crois vous avoir déjà exprimé mon admiration, monsieur, répondit Paul avec un léger accent de raillerie, pour la perspicacité avec laquelle vous pénétrez du premier coup d'œil au fond des hommes et des choses.

— Trêve de complimens, monsieur, venons au fait.

— Dans cette persuasion, vous vous fîtes donc conduire à bord par certain enseigne, et vous trouvâtes dans la cabine certain capitaine. Vous étiez porteur d'une lettre du ministre de la marine qui ordonnait à tout officier au long cours, requis par vous, et dont le bâtiment sous pavillon français serait en partance pour le golfe du Mexique, de conduire à Cayenne le nommé Lusignan, coupable de crime d'Etat.

— C'est vrai.

— J'obéis à cet ordre, car j'ignorais alors que ce grand coupable que l'on déportait n'avait commis d'autre crime que d'avoir été l'amant de votre sœur.

— Monsieur ! s'écria Emmanuel en se levant tout debout.

— Voilà de beaux pistolets, comte, continua négligemment Paul en jouant avec les armes qu'en descendant de voiture le comte d'Auray avait jetées sur la table.

— Et qui sont tout chargés, monsieur, répondit Emmanuel avec un accent auquel il n'y avait pas à se méprendre.

— Portent-ils juste ? continua Paul avec une indifférence affectée.

— C'est une chose dont vous êtes le maître de vous assurer, monsieur, répondit Emmanuel, si vous voulez faire avec moi un tour dans le parc.

— Il est inutile de sortir pour cela, monsieur le comte, dit Paul sans paraître comprendre la proposition d'Emmanuel dans le sens provocateur qu'il avait voulu lui donner. Voici un but tout placé et à une portée convenable.

A ces mots, le capitaine arma le pistolet et le dirigea par la fenêtre ouverte vers la cime d'un petit arbre. Un chardonneret se balançait sur la branche la plus élevée, faisant entendre son chant joyeux et perçant ; le coup partit, et le pauvre oiseau, coupé en deux, tomba au pied de l'arbre. Paul reposa froidement le pistolet sur la table.

— Vous aviez raison, monsieur le comte, lui dit-il, ce sont de bonnes armes, et je vous conseille de ne pas vous en défaire.

— Vous venez de m'en donner une étrange preuve, monsieur, répondit Emmanuel, et je suis forcé d'avouer que vous avez la main sûre.

— Que voulez-vous, comte, reprit Paul avec cet accent mélancolique qui lui était particulier, pendant ces longs jours de calme, lorsque aucun souffle de vent ne passe sur ce miroir de Dieu qu'on appelle l'Océan, nous autres marins, nous sommes forcés de chercher des distractions qui viennent au-devant de vous sur la terre. Alors nous exerçons notre adresse sur les goélands qui se bercent mollement au sommet d'une vague ; sur les margats qui se précipitent du ciel pour saisir à la surface de l'eau les poissons imprudens qui y montent, et sur les hirondelles fatiguées d'un long voyage qui se posent au sommet de nos vergues. Voilà, monsieur le comte, comment nous arrivons à une certaine force dans des exercices qui paraissent d'abord si étrangers à notre profession.

— Continuez, monsieur, et si la chose est possible, revenons à notre sujet.

— C'était un bon et brave jeune homme que ce Lusignan ! Il me raconta son histoire ; comment, fils d'un ancien ami de votre père, mort sans fortune, il avait été adopté par lui un an ou deux avant l'accident inconnu qui le priva de sa raison ; comment, élevé avec vous, il vous inspira, dès les premières années, à vous la haine, à votre sœur l'affection. Il me dit cette longue adolescence développée dans la même solitude, et comment lui et votre sœur ne s'apercevaient de leur isolement au milieu du monde que lorsqu'ils n'étaient point ensemble ! Il me raconta tous les détails de leurs amours juvéniles, et comment, un jour, Marguerite lui dit les paroles de la jeune fille de Vérone : « Je serai à toi ou à la tombe. »

— Et elle n'a que trop bien tenu parole !

— Oui, n'est-ce pas ? Et vous appelez cela de la honte et du déshonneur, vous autres gens vertueux, quand une pauvre enfant, perdue par son innocence même, cède à l'âge, à l'entraînement, à l'amour ! Votre mère, que des devoirs éloignaient de sa fille et rapprochaient de son mari (car je sais les vertus de votre mère, monsieur, comme je sais les faiblesses de votre sœur ; c'est une femme sévère, plus sévère que ne devrait l'être une créature humaine qui n'a sur les autres que l'avantage de n'avoir jamais failli), votre mère, dis-je, entendit une nuit des cris mal étouffés ; elle entra dans la chambre de votre sœur, marcha, pâle et muette, vers son lit, arracha froidement de ses bras un enfant qui venait de naître, et sortit avec lui, sans adresser un reproche à sa fille, mais seulement plus pâle et plus muette encore que lorsqu'elle était entrée. Quant à la pauvre Marguerite, elle ne poussa pas une plainte, elle ne jeta pas un cri : elle s'était évanouie en apercevant sa mère. Est-ce cela, monsieur le comte ? suis-je bien informé, et cette terrible histoire est-elle exacte ?

— Aucun détail ne vous est inconnu, je dois l'avouer, murmura Emmanuel atterré.

— C'est que ces détails, répondit Paul en ouvrant un portefeuille, sont tous consignés dans ces lettres de votre sœur, qu'au moment de prendre la place que vous lui avez faite par votre crédit au milieu des voleurs et des assassins, Lusignan m'a remises, afin que je les rapportasse à celle qui les avait écrites.

— Donnez-les-moi donc, monsieur ! s'écria Emmanuel en étendant la main vers le portefeuille, et elles seront fidèlement rendues à celle qui a eu l'imprudence...

— De se plaindre à la seule personne qui l'aimait au monde, n'est-ce pas ? interrompit Paul en retirant à lui les lettres et le portefeuille. Imprudente jeune fille, à qui une mère arrache l'enfant de son cœur et qui a versé des larmes amères dans le sein du père de son enfant ! Imprudente sœur, qui n'ayant pas trouvé contre cette tyrannie appui dans son frère, a compromis son noble nom en signant du nom qu'elle porte des lettres qui, aux regards stupides et prévenus du monde, peuvent... Comment appelez-vous cela, vous autres ?... déshonorer sa famille, n'est-ce pas ?

— Alors, monsieur, répondit Emmanuel rougissant d'impatience, puisque vous connaissez si bien la portée terrible de ces papiers, accomplissez donc la mission dont vous vous êtes chargé en les remettant soit à moi, soit à ma mère, soit à ma sœur.

— C'était d'abord mon intention en débarquant à Lorient, monsieur ; mais voilà dix ou douze jours à peu près qu'en entrant dans une église...

— Dans une église ?

— Oui, monsieur.

— Et pourquoi faire ?

— Pour prier.

— Ah ! monsieur le capitaine Paul croit en Dieu ?

— Si je n'y croyais pas, monsieur le comte, qui donc invoquerais-je pendant la tempête ?

— Et dans cette église, enfin ?...

— Dans cette église, monsieur, j'ai entendu un prêtre annoncer le prochain mariage de noble demoiselle Marguerite d'Auray avec très haut et très puissant seigneur le baron de Lectoure. Je m'informai aussitôt de vous ; j'appris que vous étiez à Paris : j'étais forcé d'y aller moi-même pour rendre compte de ma mission au roi.

— Au roi !

— Oui, monsieur, au roi Louis XVI, à Sa Majesté... elle-même... Je partis, me promettant de revenir aussitôt que vous ; je vous rencontrai chez Saint-Georges ; j'appris votre départ prochain ; j'arrangeai le mien sur le vôtre, afin que nous arrivassions ici en même temps à peu près, et... me voilà devant vous, monsieur, avec une résolution toute différente de celle que j'avais, il y a trois semaines, en abordant en Bretagne.

— Et quelle est cette résolution nouvelle, monsieur ? Voyons, car il faut en finir !

— Eh bien ! j'ai pensé que, puisque tout le monde, et même sa mère, oubliait le pauvre orphelin, il fallait que je m'en souvinsse, moi ! Dans la position où vous êtes, monsieur, et avec le désir que vous avez de vous allier au baron de Lectoure (lequel, dans votre esprit, est le seul qui puisse réaliser vos projets d'ambition), ces lettres valent bien cent mille francs, n'est-ce pas ? et c'est une bien légère brèche faite aux deux cent mille livres de rente qui composent votre fortune.

— Mais qui me prouvera que ces cent mille francs...

— Vous avez raison, monsieur ; aussi est-ce en échange d'un contrat de rente au nom du jeune Hector de Lusignan que je remettrai ces lettres.

— Et ce sera tout, monsieur ?

— Je vous demanderai encore l'abandon de l'enfant, que je ferai élever, grâce à sa petite fortune, loin de la mère qui l'a oublié, et loin du père que vous avez fait bannir.

— C'est bien, monsieur. Si j'avais su que c'était pour une si faible somme et un si mince intérêt que vous étiez venu, je n'aurais pas pris une si grande inquiétude. Cependant vous permettrez que j'en parle à ma mère.

— Monsieur le comte ? dit un domestique ouvrant la porte.

— Je n'y suis pour personne ; laissez-moi, répondit Emmanuel avec impatience.

— C'est la sœur de monsieur le comte qui demande à le voir.

— Qu'elle revienne plus tard.

— C'est à l'instant même qu'elle désire...

— Ne vous gênez pas pour moi, interrompit Paul.

— Mais ma sœur ne peut vous voir, monsieur. Vous comprenez qu'il est important que ma sœur ne vous voie pas.

— A merveille ! mais comme il est important aussi que je ne quitte pas ce château sans avoir terminé l'affaire qui m'y amène, permettez que j'entre dans ce cabinet.

— Parfaitement, monsieur ! dit Emmanuel ouvrant lui-même la porte. Mais, hâtez-vous, je vous prie.

Paul entra dans le cabinet. Emmanuel referma vivement la porte sur lui, et à peine la porte était-elle refermée, que Marguerite parut.

VI

Marguerite d'Auray, dont nos lecteurs ont appris l'histoire en assistant à la conversation du capitaine et du comte Emmanuel, était une de ces beautés frêles et pâles qui portent empreint sur toute leur personne le cachet aristocratique de leur naissance. Au premier coup d'œil on devinait tout ce qu'il y avait de race dans la souplesse moelleuse de sa taille, dans la blancheur mate de sa peau, et dans le modelé de ses mains effilées, aux ongles roses et transparens. Il était évident que ses pieds, si petits que tous deux eussent tenu dans la trace d'un pas de femme ordinaire, n'avaient jamais marché que sur les tapis d'un salon ou sur la pelouse fleurie d'un parc. Il y avait dans sa démarche, si gracieuse qu'elle fût, quelque chose de hautain et de fier qui rappelait le portrait de famille ; enfin l'on sentait que son âme, capable de tous les sacrifices inspirés, pouvait devenir rebelle à toutes les tyrannies imposées ; que le dévouement était dans son cœur une vertu instinctive, tandis que l'obéissance n'était dans son esprit qu'un devoir d'éducation : de sorte que le vent d'orage qui souf-

flait sur elle la courbait comme un lis et non comme un roseau.

Cependant, lorsqu'elle parut à la porte, ses traits offraient l'expression d'un découragement si complet, ses joues avaient conservé la trace de larmes si brûlantes, tout son corps pliait sous le poids d'un malheur si désespéré, qu'Emmanuel comprit qu'elle avait dû rassembler toutes ses forces pour conserver l'apparence du calme. En l'apercevant elle fit un effort sur elle-même, et une réaction visible s'opéra ; ce fut donc avec une certaine fermeté nerveuse qu'elle s'approcha du fauteuil où il était assis. Puis, voyant que la figure de son frère conservait l'expression d'impatience qu'elle avait prise lorsqu'il avait été interrompu, elle s'arrêta, et ces deux enfants de la même mère, à qui la société n'avait pas encore fait des droits pareils, se regardèrent comme des étrangers, l'un avec les yeux de l'ambition, l'autre avec ceux de la crainte. Peu à peu, toutefois, Marguerite reprit courage.

— Enfin vous voilà, Emmanuel, lui dit-elle ; j'attendais votre retour comme l'aveugle attend la lumière. Et cependant, à la manière dont vous accueillez votre sœur, il est facile de voir qu'elle a eu tort de compter sur vous.

— Si ma sœur est redevenue ce quelle aurait toujours dû être, répondit Emmanuel, c'est-à-dire fille soumise et respectueuse, elle aura, pendant mon absence, compris ce qu'exigeaient d'elle son rang et sa position ; elle aura oublié les événements passés comme des choses qui ne devaient pas arriver, et que, par conséquent, elle ne doit pas se rappeler, et elle se sera préparée au nouvel avenir qui s'ouvre devant elle. Si c'est ainsi qu'elle se présente à moi, mes bras lui sont ouverts, et ma sœur est toujours ma sœur.

— Ecoutez bien mes paroles, répondit Marguerite, et prenez-les surtout comme une justification pour moi, et non comme un reproche contre les autres. Si ma mère (Dieu me garde de l'accuser, car de saints devoirs l'éloignaient de nous), si ma mère, dis-je, avait été pour moi ce que sont toutes les mères, je lui eusse constamment ouvert mon cœur comme un livre. Aux premiers mots qu'y eût tracés une main étrangère elle m'eût prévenue du danger, et je l'eusse fui. Si j'avais été élevée au milieu du monde, au lieu d'avoir grandi comme une pauvre fleur sauvage à l'ombre de ce vieux château, j'aurais connu dès mon enfance ce rang et cette position que vous me rappelez aujourd'hui, et je ne me serais probablement pas écartée des convenances qu'ils prescrivent et des devoirs qu'ils imposent. Enfin si, jetée au milieu de ces femmes du monde à l'esprit enjoué, au cœur frivole, que je vous ai souvent entendu vanter, mais que je ne connais pas, j'avais commis les mêmes fautes que j'ai commises par amour, oui, je le comprends, j'aurais pu oublier le passé, semer à sa surface de nouveaux souvenirs, comme on plante des fleurs sur une tombe ; puis, oubliant la place où elles étaient nées, me faire avec ces fleurs un bouquet de bal et une couronne de fiancée. Mais malheureusement il n'en est point ainsi, Emmanuel. On m'a dit de prendre garde lorsqu'il n'était plus temps d'éviter le danger ; on m'a rappelé mon rang et ma position lorsque j'en étais déjà déchue, et l'on vient demander à mon cœur de se tourner vers les joies de l'avenir lorsqu'il est abîmé dans les larmes du passé.

— Et ta conclusion de tout ceci ? dit amèrement Emmanuel

— La conclusion, dit Marguerite, c'est toi seul, Emmanuel, qui peux la faire, sinon heureuse, du moins loyale. Je n'ai point de recours en mon père, hélas ! je ne sais pas même s'il reconnaîtrait sa fille. Je n'ai pas d'espérance en ma mère : son seul regard me glace, sa seule parole me tue. Il n'y avait donc que toi que je pusse venir trouver, et à qui je pusse dire : « Mon frère, tu es le chef de la maison, c'est à toi maintenant que chacun de nous répond de son honneur. J'ai failli par ignorance, et j'ai été punie de ma faute comme d'un crime ; n'est-ce pas assez ? »

— Après, après ? murmura Emmanuel avec impatience ; voyons, que demandes-tu ?

— Je demande, mon frère, puisque toute union a été jugée impossible avec celui-là à qui seule je pouvais m'unir, je demande qu'on mesure le supplice à mes forces. Ma mère (Dieu lui pardonne !) m'a enlevé mon enfant comme si jamais elle n'avait été mère ! et mon enfant sera élevé loin de moi dans l'oubli et l'obscurité. Toi, Emmanuel, tu t'es chargé du père, comme ma mère s'était chargée de l'enfant, et tu as été plus cruel pour lui qu'il n'appartenait, je ne dirai pas à un homme de l'être envers un homme, mais à un juge envers un coupable. Quant à moi, voilà que, tous deux réunis, vous voulez m'imposer un martyre plus douloureux encore que celui qui conduit au ciel. Eh bien ! je demande, Emmanuel, au nom de notre enfance écoulée dans le même berceau, de notre jeunesse abritée sous le même toit, au nom du titre de frère et de sœur que la nature nous a donné et que nous portons, je demande qu'un couvent s'ouvre pour moi et se referme sur moi ; et dans ce couvent, Emmanuel, je te le jure, chaque jour, agenouillée devant Dieu, le front contre la pierre, courbée sous ma faute, je demanderai au Seigneur, pour toute récompense de mes larmes, pour mon père la raison, pour ma mère le bonheur, et pour toi, Emmanuel, les honneurs, la gloire, la fortune. Je te le jure, voilà ce que je ferai.

— Oui, et l'on dira de par le monde que j'avais une sœur que j'ai sacrifiée à ma fortune, et dont j'ai hérité pendant qu'elle vivait encore ! Allons donc ! tu es folle !

— Ecoute, Emmanuel dit Marguerite s'appuyant au dossier de la chaise qui se trouvait près d'elle.

— Eh bien ? répondit Emmanuel.

— Lorsque tu as donné une parole, tu la tiens, n'est-ce pas ?

— Je suis gentilhomme.

— Eh bien ! regarde ce bracelet...

— Je le vois à merveille ; après ?

— Il est fermé par une clef ; la clef qui l'ouvre est à une bague, et cette bague, je l'ai donnée avec ma parole que je ne me croirais dégagée de ma promesse que lorsqu'elle me serait rapportée et remise.

— Et celui qui en a la clef ?

— Grâce à toi et à ma mère, Emmanuel, il est trop loin d'ici pour que nous la lui fassions redemander : il est à Cayenne.

— Je ne te donne pas deux mois de mariage, répondit Emmanuel avec un sourire d'ironie, pour que ce bracelet te gêne au point que tu sois la première à vouloir t'en débarrasser.

— Je croyais t'avoir dit qu'il était scellé à mon bras.

— Tu sais ce qu'on fait quand on a perdu une clef et qu'on ne peut rentrer chez soi ? on envoie chercher le serrurier !

— Eh bien ! pour moi, Emmanuel, répondit Marguerite en élevant la voix et en étendant le bras avec un geste ferme et solennel, ce sera le bourreau qu'on enverra chercher, car on coupera cette main avant que je ne la donne à un autre.

— Silence ! silence ! dit Emmanuel en se levant, et en regardant avec inquiétude vers la porte du cabinet.

— Et maintenant tout est dit, ajouta Marguerite. Je n'avais d'espoir qu'en toi, Emmanuel, car, quoique tu ne comprennes aucun sentiment profond, tu n'es pas méchant. Je suis venue en larmes, — regarde si je mens ! — te dire : — Mon frère, ce mariage c'est le malheur, c'est le désespoir de ma vie ; j'aime mieux le couvent, j'aime mieux la misère, j'aime mieux la mort ! Et tu ne m'as pas écoutée, ou, si tu m'as écoutée, tu ne m'as pas comprise. Eh bien ! je m'adresserai à cet homme, je ferai un appel à son honneur, à sa délicatesse. Si cela ne suffit pas, je lui raconterai tout : mon amour pour un autre, ma faiblesse, ma faute, mon crime ; je lui dirai que j'ai un enfant, car quoique l'on me l'ait enlevé, quoique je ne l'aie pas revu, quoique j'ignore où il est, mon enfant existe. Un enfant ne meurt pas ainsi sans que sa mort retentisse au cœur de sa mère. Enfin je lui dirai, s'il le faut, je lui dirai que j'en aime un autre, que je ne puis l'aimer, lui et que je ne l'aimerai jamais.

— Eh bien ! dis-lui tout cela, s'écria Emmanuel, impatienté de tant d'insistance, et le soir nous signerons le contrat, et le lendemain tu seras baronne de Lectoure.

— Et alors, répondit Marguerite, alors je serai véritablement la femme la plus malheureuse qu'il y ait au monde, car j'aurai un frère pour lequel je n'aurai plus d'amour, et un mari pour lequel je n'aurai plus d'estime ! Adieu, Emmanuel ; crois-moi, ce contrat n'est pas signé !

A ces mots, Marguerite sortit avec ce désespoir lent et profond à l'expression duquel il n'y a point à se méprendre. Aussi Emmanuel, convaincu que c'était, non pas comme il l'avait cru, une victoire remportée, mais une lutte à soutenir, la regarda-t-il s'éloigner avec une inquiétude qui n'était pas exempte d'attendrissement. Au bout d'un instant de silence et d'immobilité, il se retourna, et aperçut derrière lui le capitaine Paul, qu'il avait complètement oublié, et qui se tenait debout à la porte du cabinet. Aussitôt, songeant de quelle nécessité était pour lui dans une telle circonstance, la possession des papiers qu'était venu lui offrir le capitaine Paul, il s'assit vivement à une table, prit une plume et du papier, et se tournant vers lui :

— Maintenant, monsieur, lui dit-il, nous voilà seuls, et rien n'empêche plus que nous terminions l'affaire. Dans quels termes désirez-vous que la promesse soit rédigée ? Dictez, je suis prêt à écrire.

— C'est inutile, monsieur, répondit froidement le capitaine.

— Et pourquoi ?

— J'ai changé d'avis.

— Comment cela? dit Emmanuel en se levant effrayé des conséquences qu'il entrevoyait dans ces paroles auxquelles il était loin de s'attendre.

— Je donnerai, répondit Paul avec le calme de la résolution prise, les cent mille livres à l'enfant, et je trouverai un mari à votre sœur.

— Mais qui êtes-vous donc, s'écria Emmanuel en faisant un pas vers lui, qui êtes-vous donc, monsieur, pour disposer ainsi d'une jeune fille qui est ma sœur, et qui ne vous a jamais vu, et qui ne vous connaît pas?

— Qui je suis? répondit Paul en souriant. Sur mon honneur, je ne suis pas plus avancé que vous sur ce point, car ma naissance est un secret qui ne doit m'être révélé que lorsque j'aurai vingt-cinq ans.

— Et vous les aurez?...

— Ce soir, monsieur. Je me mets à votre disposition à compter de demain pour tous les renseignements que vous aurez à me demander. A ces mots, Paul s'inclina.

— Je vous laisse sortir, monsieur, dit Emmanuel; mais vous comprenez que c'est à la condition de vous revoir.

— J'allais vous faire cette condition, monsieur, répondit Paul, et je vous remercie de m'avoir prévenu.

A ces mots, il salua une seconde fois Emmanuel, et sortit de l'appartement.

A la porte du château, Paul retrouva son domestique et son cheval, et reprit la route de Port-Louis. Arrivé hors de la vue du château, il descendit de sa monture et s'achemina vers une petite maison de pêcheur bâtie sur la grève. A la porte de cette maison, assis sur un banc, et revêtu d'un costume de matelot, était un jeune homme tellement absorbé dans ses pensées, qu'il n'entendit pas Paul s'approcher de lui. Le capitaine lui posa la main sur l'épaule; le jeune homme tressaillit, le regarda, et pâlit affreusement, quoique le visage ouvert et joyeux de Paul indiquât qu'il était loin d'être porteur d'une mauvaise nouvelle.

— Eh bien! lui dit Paul, je l'ai vue.

— Qui cela? murmura le jeune homme.

— Marguerite, pardieu!

— Après?

— Elle est charmante!

— Je ne te demande pas cela, mon Dieu!

— Elle t'aime toujours.

— Oh, mon Dieu!!! s'écria le jeune homme en se jetant dans ses bras et en éclatant en sanglots.

VII

Quoique nos lecteurs doivent comprendre facilement, d'après ce que nous venons de leur raconter, ce qui s'était passé pendant les six mois où nous avons perdu de vue nos héros, quelques détails sont cependant nécessaires pour l'intelligence parfaite des nouveaux événements qui vont s'accomplir.

Le soir même du combat que, malgré notre ignorance en marine, nous avons tenté de mettre sous les yeux de nos lecteurs, Lusignan avait raconté à Paul l'histoire de sa vie tout entière: elle était simple et peu accidentée; l'amour en avait été le principal événement, et, après en avoir fait toute la joie, il en faisait toute la douleur. L'existence libre et aventureuse de Paul, sa position en dehors de toutes les exigences, son caprice au-dessus de toutes les lois, ses habitudes de royauté à bord, lui avaient inspiré un sentiment trop juste du droit naturel pour qu'il suivît à l'égard de Lusignan l'ordre qui lui avait été donné. D'ailleurs, quoique à l'ancre sous le pavillon français, Paul, comme nous l'avons vu, appartenait à la marine américaine, dont il avait adopté la cause avec enthousiasme. Il continua donc sa croisière dans la Manche, mais, ne trouvant rien à faire sur l'Océan, il débarqua à White-Haven, petit port du comté de Cumberland, à la tête d'une vingtaine d'hommes parmi lesquels était Lusignan, s'empara du fort, encloua les canons, et ne se remit en mer qu'après avoir brûlé des vaisseaux marchands qui étaient dans la rade. De là il avait fait voile pour les côtes d'Ecosse, dans le but d'enlever le comte de Selkirk, et de l'emmener en ôtage aux Etats-Unis; mais ce projet avait échoué par une circonstance imprévue, ce seigneur étant alors à Londres. Dans cette entreprise comme dans l'autre, Lusignan l'avait secondé avec le courage que nous lui avons vu déployer dans le combat de l'*Indienne* contre *le Drake*; de sorte que, plus que jamais, Paul s'était félicité du hasard qui l'avait choisi pour s'opposer à une injustice. Mais ce n'était pas le tout que d'avoir sauvé Lusignan de la déportation: il fallait lui rendre l'honneur; et, pour notre jeune aventurier, dans lequel nos lecteurs ont sans doute reconnu le fameux corsaire Paul Jones, c'était chose plus facile que pour tout autre; car, ayant reçu des lettres de marque du roi Louis XVI pour courir sus aux Anglais, il devait revenir à Versailles rendre compte de sa croisière.

Paul choisit le port de Lorient, y vint jeter une seconde fois l'ancre, afin d'être à portée du château d'Auray. La première réponse qu'obtinrent les jeunes gens aux questions qu'ils firent fut la nouvelle du mariage de Marguerite d'Auray et de monsieur de Lectoure. Lusignan se crut oublié, et, dans son premier mouvement de désespoir, il voulait, au risque de tomber aux mains de ses persécuteurs, revoir encore une fois Marguerite, ne fût-ce que pour lui reprocher son ingratitude; mais Paul, plus calme et moins crédule, lui fit donner sa parole de ne point mettre pied à terre avant qu'il eût reçu de ses nouvelles; puis, s'étant assuré que le mariage ne pouvait pas avoir lieu avant quinze jours, il partit pour Paris, et fut reçu par le roi, qui lui donna une épée avec une poignée d'or, et le décora de l'ordre du Mérite militaire. Paul avait profité de cette bienveillance pour raconter au roi Louis XVI l'aventure de Lusignan, et avait obtenu, non seulement sa grâce, mais encore, en récompense de ses services, le titre de gouverneur de la Guadeloupe. Tous ces soins ne lui avaient pas fait perdre de vue Emmanuel. Prévenu du départ de ce dernier, il était parti de Paris, et ayant fait dire à Lusignan de l'attendre, il était arrivé à Auray une heure après le jeune comte. Nous avons vu ensuite comment il avait été détrompé sur le compte de Marguerite, comment il avait assisté à la scène où celle-ci avait inutilement supplié son frère de prendre pitié d'elle, et de ne pas la forcer d'épouser le baron de Lectoure, et comment enfin, en sortant du château, il avait rejoint au bord de la mer Lusignan, qui l'y attendait, prévenu par une lettre qu'il lui avait écrite la veille.

Les deux jeunes gens restèrent ensemble jusqu'au moment où le jour commença à tomber. Alors Paul, qui, comme il l'avait dit à Emmanuel, avait une révélation personnelle à entendre, quitta son ami, et reprit à pied le chemin d'Auray. Cette fois, il n'entra point au château, et, longeant les murs du parc, il se dirigea vers une grille qui donnait entrée dans leur enceinte, et qui s'ouvrait sur un bois appartenant au domaine d'Auray.

Cependant, une heure à peu près avant que Paul quittât la cabane du pêcheur où il avait retrouvé Lusignan, une autre personne le précédait vers celui à qui il allait demander la révélation de sa naissance; cette autre personne, c'était la marquise d'Auray, la hautaine héritière du nom de Sablé, que nous avons vue apparaître une seule fois dans ce récit pour y dessiner sa figure pâle et sévère. Elle était vêtue de son même costume noir; seulement elle avait jeté sur son front un long voile de deuil qui l'enveloppait des pieds à la tête. Du reste, le but que cherchait, avec l'hésitation de l'ignorance, notre brave et insoucieux capitaine, lui était familier, à elle: c'était une espèce de maison de garde située à quelques pas de l'entrée du parc, et habitée par un vieillard auprès duquel la marquise d'Auray accomplissait depuis vingt ans une de ces œuvres de bienfaisance laborieuse et continue qui lui avaient valu, dans une partie de la Basse-Bretagne, la réputation de sainteté rigide dont elle jouissait. Ces soins à la vieillesse étaient rendus, il est vrai, avec ce même visage sombre et solennel que nous lui avons vu, et que ne venaient jamais éclairer les douces émotions de la pitié; mais ils n'en étaient pas moins rendus, et chacun le savait, avec une exactitude qui remplaçait l'abandon et le charme de la bienfaisance par la ponctualité du devoir.

La figure de la marquise d'Auray était plus grave encore que de coutume, lorsqu'elle traversa lentement le parc de son château pour se rendre à cette petite garderie qu'habitait, à ce que l'on disait, un vieux serviteur de sa famille. La porte en était ouverte comme pour laisser pénétrer dans l'intérieur de la chambre les derniers rayons du soleil couchant, si doux au mois de mai, et si réchauffans pour les vieillards. Cependant elle était vide. La marquise d'Auray entra, regarda autour d'elle, et, comme si elle eût été certaine que celui qu'elle y venait chercher ne pouvait tarder longtemps, elle résolut de l'attendre. Elle s'assit, mais hors de l'atteinte des rayons du soleil, pareille à ces statues sculptées sur les tombes, et qui ne sont à l'aise qu'à l'ombre mortuaire de leurs humides caveaux.

Elle était là depuis une demi-heure à peu près, immobile et plongée dans ses réflexions, lorsqu'elle vit, entre elle et le jour mourant, apparaître une ombre sur la porte; elle leva lentement les yeux, et se trouva en face de celui qu'elle attendait. Tous deux tressaillirent, comme s'ils se rencontraient, par hasard, et comme s'ils n'avaient pas l'habitude de se voir chaque jour.

— C'est vous, Achard, dit la marquise rompant le si-

lence la première. Je vous attends depuis une demi-heure. Où donc étiez-vous?

— Si madame la marquise avait voulu faire cinquante pas de plus, elle m'aurait trouvé sous le grand chêne, à la lisière de la forêt.

— Vous savez que je ne viens jamais de ce côté, répondit la marquise avec un frissonnement visible.

— Et vous avez tort, madame; il y a quelqu'un au ciel qui a droit à nos prières communes, et qui s'étonne peut-être de n'entendre que celles du vieil Achard.

— Et qui vous dit que je ne prie pas de mon côté? dit la marquise avec une certaine agitation fébrile. Croyez-vous que les morts exigent que l'on soit sans cesse agenouillé sur leurs tombes?

— Non, répondit le vieillard avec un sentiment de profonde tristesse, non, je ne crois pas les morts si exigeans, madame; mais je crois que, si quelque chose de nous vit encore sur la terre, ce quelque chose tressaille au bruit des pas de ceux que nous avons aimés pendant notre vie.

— Mais, dit la marquise d'une voix basse et creuse, si cet amour fut un amour coupable?

— Si coupable qu'il ait été, madame, répondit le vieillard, baissant sa voix à l'unisson de celle de la marquise, croyez-vous que le sang et les pleurs ne l'aient pas expié? Dieu fut alors, croyez-moi, un juge trop sévère pour n'être pas aujourd'hui un père indulgent.

— Oui, Dieu a pardonné peut-être, murmura la marquise, mais si le monde savait ce que Dieu sait, pardonnerait-il comme Dieu?

— Le monde! s'écria le vieillard, le monde!... Oui, voilà le grand mot sorti de votre bouche: Le monde!.. c'est à lui, c'est à ce fantôme que vous avez tout sacrifié, madame: sentiment d'amante, sentiment d'épouse, sentiment de mère! bonheur personnel, bonheur d'autrui!.. Le monde! c'est la crainte du monde qui vous a habillée de ce vêtement de deuil derrière lequel vous avez espéré lui cacher vos remords! et vous avez eu raison, car vous êtes parvenue à le tromper, et il a pris vos remords pour des vertus!

La marquise releva la tête avec inquiétude, et écarta les plis de son voile pour regarder celui qui lui tenait cet étrange discours; puis, après un instant de silence, n'ayant rien pu démêler sur la figure calme du vieillard:

— Vous me parlez, lui dit-elle, avec une amertume qui me ferait croire que vous avez personnellement quelque chose à me reprocher. Ai-je manqué à quelques-unes de mes promesses? les gens qui vous servent par mes ordres n'ont-ils pas pour vous le respect et l'obéissance que je leur recommande? Vous savez que, s'il en est ainsi, vous n'avez qu'à dire un mot.

— Pardonnez-moi, madame, c'est de la tristesse et non de l'amertume; c'est l'effet de l'isolement et de la vieillesse. Vous devez savoir, vous, ce que c'est que des peines qu'on ne peut communiquer! ce que c'est que des larmes qui ne doivent pas sortir, et qui retombent, goutte à goutte, sur le cœur! Non, je n'ai à me plaindre de personne, madame. Depuis que, par un sentiment dont je vous suis reconnaissant sans chercher à l'approfondir, vous vous êtes chargée de veiller vous-même à ce qu'il ne me manquât rien, vous n'avez pas un seul jour oublié votre promesse, et, comme le vieux prophète, j'ai même parfois vu venir un ange pour messager!

— Oui, répondit la marquise, je sais que Marguerite accompagne souvent le domestique chargé de votre service, et j'ai vu avec plaisir les soins qu'elle vous rendait et l'amitié qu'elle avait pour vous.

Mais, à mon tour, je n'ai pas manqué non plus à mes promesses, je l'espère. Depuis vingt ans, j'ai vécu loin des hommes, j'ai écarté tout être vivant de cette maison, tant je craignais pour vous le délire de mes veilles et l'indiscrétion de mes nuits.

— Certes, certes, et le secret heureusement a été bien gardé, dit la marquise en posant la main sur le bras d'Achard; mais ce n'est pour moi qu'un motif de plus pour ne point perdre en un jour le fruit de vingt années plus sombres, plus isolées, plus terribles encore que les vôtres!

— Oui, je comprends: vous avez tressailli plus d'une fois en songeant tout à coup qu'il y avait, de par le monde, un homme qui viendrait peut-être un jour me demander ce secret, et qu'à cet homme je n'avais le droit de rien taire. Ah! vous frissonnez à cette seule idée, n'est-ce pas? Rassurez-vous. Cet homme s'est sauvé, enfant encore, du collège où nous le faisions élever en Écosse, et depuis dix ans nul n'en a entendu parler. Enfant voué à l'obscurité, il a été au-devant de son destin; il est perdu maintenant par le vaste monde, sans que personne sache où il est: perdu, pauvre unité sans nom, parmi ces millions d'hommes qui naissent, souffrent et meurent sur la surface du globe! Il aura perdu la lettre de son père, il aura égaré le signe à l'aide duquel je dois le reconnaître; ou mieux encore, peut-être n'existe-t-il plus!

— Vous êtes cruel, Achard, répondit la marquise, de dire une pareille chose à une mère! Vous ne connaissez pas tout ce que le cœur d'une femme renferme en lui de secrets bizarres et de contradictions étranges! Car, enfin, ne puis-je donc être tranquille si mon enfant n'est mort? Voyons, mon vieil ami, ce secret qu'il a ignoré vingt-cinq ans devient-il, à vingt-cinq ans, si nécessaire à son existence qu'il ne puisse vivre si ce secret ne lui est révélé? Croyez-moi, Achard, pour lui-même, mieux vaut qu'il ignore comme il l'a fait jusque aujourd'hui. Jusque aujourd'hui je suis sûre qu'il a été heureux. Vieillard, ne change pas son existence; ne lui mets pas au cœur des pensées qui peuvent le pousser à une action mauvaise. Non, dis-lui au lieu de ce que tu as à lui dire, dis-lui que sa mère est allée rejoindre son père au ciel, et plût à Dieu que cela fût! mais qu'en mourant, car je veux le voir, quoique tu en dises; je veux, ne fût-ce qu'une fois, le presser contre mon cœur, qu'en mourant, ai-je dit, sa mère l'a légué à son amie la marquise d'Auray, dans laquelle il retrouvera une seconde mère.

— Je vous comprends, madame, dit Achard en souriant. Ce n'est pas la première fois que vous ouvrez cette voie où vous voulez m'égarer. Seulement, aujourd'hui, madame, vous abordez plus franchement la question, et, si vous l'osiez, n'est-ce pas, ou si vous me connaissiez moins, vous m'offririez quelque récompense pour me déterminer à trahir les dernières volontés de celui qui dort si près de nous?

La marquise fit un mouvement pour l'interrompre.

— Écoutez, madame, reprit le vieillard en étendant la main, et que la chose reste dans votre esprit comme irrévocable et sainte. Aussi fidèle que j'ai été aux promesses faites à madame la marquise d'Auray, aussi fidèle serai-je à celles faites au comte de Morlaix. Le jour où son fils, où votre fils viendra me présenter le gage de reconnaissance et réclamer son secret, je le lui dirai, madame. Quant aux papiers qui le constatent, vous savez qu'ils ne doivent lui être remis qu'après la mort du marquis d'Auray. Le secret est là. Le vieillard montra son cœur. Nul pouvoir humain n'a pu le forcer d'en sortir avant le temps, nul pouvoir humain ne pourra l'empêcher d'en sortir, le temps venu. Les papiers sont là, dans cette armoire dont la clé ne me quitte jamais, et il n'y a qu'un vol ou un assassinat qui me les puisse enlever.

— Mais, dit la marquise en se soulevant à demi, appuyée sur les bras de son fauteuil, vous pouvez mourir avant mon mari, vieillard; car, s'il est plus malade que vous, vous êtes plus âgé que lui, et alors que deviendront ces papiers?

— Le prêtre qui m'assistera à mes derniers momens les recevra sous le sceau de la confession.

— C'est cela, dit la marquise en se levant; et ainsi la chaîne de mes craintes se prolongera jusqu'à ma mort! et le dernier anneau en sera pour l'éternité scellé à mon cercueil! il y a dans le monde un homme, un seul peut-être, qui est inébranlable comme un rocher; et il faut que Dieu le place sur ma route, non seulement comme un remords, mais encore comme une vengeance! Et il faut qu'un orage me pousse sur lui jusqu'à ce que je me brise!.. Tu tiens mon secret entre tes mains, vieillard; c'est bien! fais-en ce que tu voudras! tu es le maître, et moi je suis l'esclave! Adieu!

A ces mots, la marquise sortit et reprit le chemin du château.

VIII

— Oui, dit le vieillard en regardant s'éloigner la marquise; oui, je sais que vous avez un cœur de bronze, madame; insensible à toute espèce de crainte, hormis celle que Dieu vous a mise dans l'âme pour remplacer le remords. Mais celle-là suffit, n'est-ce pas? et c'est acheter bien cher une réputation de vertu que la payer le prix que vous la vend votre éternelle terreur! Il est vrai que celle de la marquise d'Auray est si bien établie que, si la vérité sortait de terre ou descendait du ciel, elle serait traitée de calomnie! Enfin, Dieu veut ce qu'il veut, et ce qu'il fait est écrit longtemps d'avance dans sa sagesse.

— Bien pensé, dit une voix jeune et sonore, répondant à la maxime religieuse que la résignation du vieillard venait de laisser échapper. Sur ma parole, mon père, vous parlez comme l'Ecclésiaste!

Achard se retourna et aperçut Paul, qui était arrivé comme la marquise s'éloignait, si préoccupée de la scène que nous venons de raconter, qu'elle n'avait pas aperçu le jeune capitaine. Celui-ci s'approchait à son tour, voyant le vieillard seul, lorsqu'il entendit les derniers mots auxquels il répondit avec sa bonne humeur habituelle. Achard, étonné de cette ap-

parition inattendue, le regarda comme pour le prier de répéter.

— Je dis, continua Paul, qu'il y a plus de grandeur dans la résignation qui plie que dans la philosophie qui doute. C'est une maxime de nos quakers que, pour mon bonheur éternel, j'aurais voulu avoir moins souvent à la bouche et plus souvent dans le cœur.

— Pardon, monsieur, dit le vieillard en voyant notre aventurier qui le regardait, immobile, un pied posé sur le seuil de sa porte ; mais puis-je savoir qui vous êtes ?

— Pour le moment, répondit Paul, donnant comme d'habitude l'essor à sa poétique et insoucieuse gaîté, je suis un enfant de la république de Platon, ayant le genre humain pour frère, le monde pour patrie, et ne possédant sur la terre que la place que je m'y suis faite moi-même.

— Et que cherchez-vous ? continua le vieillard, souriant malgré lui à cet air de joyeuse humeur répandu sur tout le visage du jeune homme.

— Je cherche, répondit Paul, à trois lieues de Lorient, à cinq cents pas du château d'Auray, une maisonnette qui ressemble diablement à celle-ci, et dans laquelle je dois trouver un vieillard qui pourrait bien être vous.

— Et comment se nomme ce vieillard?

— Louis Achard.

— C'est moi-même.

— Alors que la bénédiction du ciel descende sur vos cheveux blancs ! dit Paul d'une voix qui, changeant aussitôt d'accent, prit celui du sentiment et du respect ; car voici une lettre que je crois de mon père, et qui dit que vous êtes un honnête homme.

— Cette lettre ne renferme-t-elle rien ? s'écria le vieillard les yeux étincelans, et faisant un pas pour se rapprocher du jeune capitaine.

— Si fait, répondit celui-ci l'ouvrant et en tirant un sequin de Venise brisé par le milieu ; quelque chose comme la moitié d'une pièce d'or dont j'ai un morceau et dont vous devez avoir l'autre.

Achard tendit machinalement la main en regardant le jeune homme.

— Oui, oui, dit le vieillard, et à chaque parole ses yeux se mouillaient de plus en plus de larmes ; oui, c'est bien cela, et plus encore, c'est la ressemblance extraordinaire... Il ouvrit ses bras. Enfant !... ô mon Dieu ! mon Dieu !

— Qu'avez-vous ? s'écria Paul étendant à son tour les bras pour soutenir le vieillard qui faiblissait sous le poids de son émotion.

— Oh ! ne comprenez-vous pas, répondit celui-ci, ne comprenez-vous pas que vous êtes le portrait vivant de votre père, et que votre père, je l'aimais à lui donner mon sang, ma vie, comme je le ferais maintenant pour toi, si tu me les demandais, jeune homme !

— Alors embrasse-moi, mon vieil ami, dit Paul en prenant le vieillard dans ses bras, car la chaîne des sentiments n'est pas rompue, crois-moi, entre la tombe du père et le berceau du fils. Quel qu'ait été mon père, s'il ne faut, pour lui ressembler, qu'une conscience sans reproche, un courage à toute épreuve et une mémoire qui se souvienne toujours du bienfait, quoiqu'elle oublie parfois l'injure, tu l'as dit, je suis son portrait vivant, et plus encore par l'âme que par le visage.

— Oui, il avait tout cela, votre père, répondit lentement le vieillard en serrant dans ses bras l'enfant qui lui revenait, et en le regardant tendrement à travers ses larmes : oui, il avait la même fierté dans la voix, la même flamme dans les yeux, la même noblesse dans le cœur. Mais pourquoi ne t'ai-je pas revu plus tôt, jeune homme ? Il y a eu dans ma vie des heures bien sombres que tu eusses éclairées par ta présence.

— Pourquoi ?... parce que cette lettre me disait de venir te trouver quand j'aurais vingt-cinq ans ; et que je les ai eus il n'y a pas longtemps : il y a une heure.

Le vieillard baissa la tête d'un air pensif et garda un instant le silence, abîmé dans le souvenir du passé.

— Déjà, dit-il en relevant enfin la tête, il y a déjà vingt-cinq ans ! et il me semble, mon Dieu ! que ce fut hier que vous naquîtes dans cette maison, que vous ouvrîtes les yeux dans cette chambre !

Et le vieillard étendait la main vers une porte qui donnait dans un autre appartement.

Paul à son tour parut réfléchir ; puis regardant autour de lui pour renforcer par la vue des objets qui s'offraient à ses yeux les souvenirs qui se présentaient en foule à sa mémoire.

— Dans cette chaumière ? dans cette chambre ? répéta-t-il ; et je les ai habitées jusqu'à l'âge de cinq ans, n'est-ce pas ?...

— Oui, murmura le vieillard comme tremblant de l'arracher aux sensations qui commençaient à s'emparer de lui.

— Eh bien ! continua Paul en appuyant ses deux mains sur ses yeux pour concentrer tous ses souvenirs, laisse-moi un instant regarder à mon tour dans le passé, car je me rappelle une chambre que je croyais avoir vue en rêve. Si c'est celle-là... Ecoute !... Oh ! c'est étrange comme tout me revient

— Parle, mon enfant, parle ! dit le vieillard.

— Si c'est celle-là, il doit y avoir à droite... en entrant, au fond... un lit... avec des tentures vertes ?

— Oui.

— Un crucifix au chevet de ce lit ?

— Oui.

Une armoire en face, où il y avait des livres... une grande Bible, entre autres... avec des gravures allemandes ?

— La voilà, dit le vieillard montrant le livre saint ouvert sur un prie-Dieu.

— Oh ! c'est elle ! c'est elle ! s'écria Paul en appuyant ses lèvres contre les feuillets.

— Oh ! brave cœur ! brave cœur ! murmura le vieillard. Merci, mon Dieu, merci !

— Puis, dit Paul en se relevant, dans cette chambre, une fenêtre d'où l'on distinguait la mer, et sur la mer, trois îles ?

— Oui, celles d'Houat, d'Hoedic et de Belle-Ile-en-Mer. .

— C'est donc bien cela ! s'écria Paul en s'élançant vers la chambre ; puis, voyant que le vieillard voulait l'y suivre : Non, non, lui dit-il en l'arrêtant, seul... laisse-moi y entrer seul. J'ai besoin d'y être seul. Et il entra, refermant la porte derrière lui.

Alors il s'arrêta un instant, saisi de ce saint respect qui entoure les souvenirs d'enfance. La chambre était bien telle qu'il l'avait décrite, car la religion dévouée du vieux serviteur l'avait conservée pure de tout changement. Paul, chez qui un regard étranger eût sans doute arrêté la manifestation des sentiments qu'il éprouvait, certain d'être seul, s'y abandonna tout entier : il s'avança lentement et les mains croisées vers le crucifix d'ivoire, et, se laissant tomber à genoux comme il avait l'habitude de le faire soir et matin autrefois, il essaya de se rappeler une de ces naïves prières où l'enfant, sur le seuil de la vie encore, prie Dieu pour ceux qui lui en ont ouvert les portes. Que d'événements s'étaient succédé entre ces deux agenouillements, répétés à vingt ans de distance ! Quels horizons variés et imprévus avaient succédé à ces horizons que caresse d'un si doux regard le soleil riant de nos jeunes années ! Comme le vent capricieux qui soufflait dans les voiles de son vaisseau l'avait, en l'éloignant des passions privées, poussé au milieu des passions politiques ! Et voilà que croyant, insoucieux jeune homme, avoir oublié tout ce qui existait sur la terre, il se souvenait de tout ! voilà que sa vie, libre et puissante comme l'Océan qui la berçait, allait se rattacher à des liens inconnus jusqu'alors qui la retiendraient peut-être en tel ou tel lieu, comme un vaisseau à l'ancre qui appelle le vent et que le vent appelle, et qui cependant se sent enchaîné, esclave captif de la veille, à qui la liberté passée rend plus amère encore sa servitude à venir ! Paul s'abîma longtemps dans ces pensées, puis se releva lentement et alla s'accouder à la fenêtre. La nuit était calme et belle, la lune brillait au ciel et argentait le sommet des vagues. Les trois îles apparaissaient à l'horizon, bleuâtres comme des vapeurs flottant sur l'Océan. Il se rappela combien de fois, dans sa jeunesse, il s'était appuyé à la même place, regardant le même spectacle, suivant des yeux quelque barque à la voile blanche, qui glissait silencieusement sur la mer, comme l'aile d'un oiseau de nuit. Alors son cœur se gonfla de souvenirs doux et tendres ; il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et des larmes muettes coulèrent le long de ses joues. En ce moment il sentit qu'on lui prenait la main : c'était le vieillard ; il voulut cacher son émotion ; mais, se repentant aussitôt de ne pas oser être homme, il se retourna de son côté, et lui montra franchement son visage tout mouillé de larmes.

— Tu pleures, enfant ! dit le vieillard.

— Oui, je pleure, répondit Paul, et pourquoi le cacherais-je ? oui, regarde-moi. J'ai cependant vu de terribles choses dans ma vie ! J'ai vu l'ouragan faire tourbillonner mon vaisseau au sommet des vagues et au fond des abîmes, et j'ai senti qu'il ne pesait pas plus à l'aile de la tempête qu'une feuille sèche à la brise du soir ! J'ai vu les hommes tomber autour de moi comme les épis mûrs sous la faucille du moissonneur ! J'ai entendu les cris de détresse et de mort de ceux dont la veille j'avais partagé le repas ! Pour aller recevoir leur dernier soupir, j'ai marché à travers une grêle de boulets et de balles, sur un plancher où je glissais à chaque pas dans le sang ! Eh bien ! mon âme est restée calme ; mes yeux ne se sont pas mouillés. Mais cette chambre, vois-tu, cette chambre dont j'avais si saintement gardé le souvenir, cette chambre où j'ai reçu les premières caresses d'un père que je ne reverrai plus, et les derniers baisers d'une mère qui ne voudra peut-être plus me revoir ; cette chambre, c'est quelque chose de sacré comme un berceau et comme une tombe. Je ne puis la reconnaître sans me laisser aller à mes émotions : il faut que je pleure, ou j'étoufferais !

Le vieillard le serra dans ses bras. Paul posa la tête sur son épaule, et, pendant un instant, on n'entendit que ses sanglots. Enfin le vieux serviteur reprit :

— Oui, tu as raison : cette chambre, c'est à la fois un berceau et une tombe ; car c'est là que tu es né ; il étendit le bras, et c'est là que tu as reçu les derniers adieux de ton père, continua-t-il en désignant du geste l'angle parallèle de l'appartement.

— Il est donc mort? dit Paul.

— Il est mort.

— Tu me diras comment.

— Je vous dirai tout !

— Dans un instant, ajouta Paul en cherchant de la main une chaise et en s'asseyant. Maintenant, je n'ai pas la force de t'écouter. Laisse-moi me remettre. Il appuya son coude sur la croisée, posa sa tête sur sa main et jeta de nouveau les yeux sur la mer. La belle chose qu'une nuit de l'Océan lorsque la lune l'éclaire, comme elle le fait à cette heure! continua-t-il avec cet accent doux et mélancolique qui lui était habituel. Cela est calme comme Dieu ; cela est grand comme l'éternité. Je ne crois pas qu'un homme qui a souvent étudié ce spectacle craigne de mourir. Mon père est mort avec courage, n'est-ce pas?

— Oh ! certes ! répondit Achard avec fierté.

— Cela devait être ainsi, continua Paul. Je me le rappelle, mon père, quoique je n'eusse que quatre ans lorsque je le vis pour la dernière fois.

— C'était un beau jeune homme comme vous, dit Achard regardant Paul avec tristesse ; et justement de votre âge.

— Comment l'appelait-on?

— Le comte de Morlaix.

— Ainsi, moi aussi, je suis d'une noble et vieille famille ! Moi aussi, j'ai mes armoiries et mon blason, comme tous ces jeunes seigneurs insolents qui me demandaient mes parchemins quand je leur montrais mes blessures !

— Attends, jeune homme, attends ! ne te laisse pas prendre ainsi à l'orgueil ! car je ne t'ai pas dit encore le nom de celle à qui tu dois le jour, et tu ignores le terrible secret de ta naissance !

Eh bien ! soit ! Je n'en entendrai pas moins avec respect et recueillement le nom de ma mère. Comment s'appelait ma mère?

— La marquise d'Auray, répondit lentement et comme à regret le vieillard.

— Que dis-tu là? s'écria Paul en se levant d'un seul bond et en lui saisissant les mains.

— La vérité, répondit-il avec tristesse.

— Alors, Emmanuel est mon frère ! Alors, Marguerite est ma sœur !

— Les connaissez-vous donc déjà? s'écria à son tour le vieux serviteur étonné.

— Oh ! tu avais bien raison, vieillard, dit le jeune marin en retombant sur sa chaise. Dieu veut ce qu'il veut, et ce qu'il fait est écrit longtemps d'avance dans sa sagesse.

Il y eut un moment de silence, et enfin Paul, relevant la tête, fixa des yeux résolus sur le vieillard.

— Et maintenant, lui dit-il, je suis prêt à tout entendre. Tu peux parler.

IX

Le vieillard se recueillit un instant, puis il commença :

— Ils étaient fiancés l'un à l'autre. Je ne sais quelle haine mortelle divisa tout à coup leurs familles et les sépara. Le comte de Morlaix, le cœur brisé, ne put rester en France. Il partit pour Saint-Domingue, où son père possédait une habitation. Je l'accompagnai, car le marquis de Morlaix avait toute confiance en moi : j'étais le fils de celle qui l'avait nourri ; j'avais reçu la même éducation que lui ; il m'appelait son frère, et moi seul me souvenais de la distance que la nature avait mise entre nous. Le marquis se reposa sur moi du soin de veiller sur son fils, car je l'aimais de tout l'amour d'un père. Nous restâmes deux ans sous le ciel des tropiques. Pendant deux ans, votre père, perdu dans les solitudes de cette île magnifique, voyageur sans projet et sans but, chasseur à la course ardente et infatigable, essaya de guérir les douleurs de l'âme par les fatigues du corps. Mais, loin de réussir, on eût dit que son cœur s'allumait encore à ce soleil ardent. Enfin, après deux ans de combats et de lutte, son amour insensé l'emporta ; il fallait qu'il la revît ou qu'il mourût. Je cédai; nous partîmes. Jamais traversée ne fut plus belle et plus heureuse : la mer et le ciel nous souriaient : c'était à croire aux présages heureux. Six semaines après notre départ du Port-au-Prince, nous débarquions au Havre. Mademoiselle de Sablé était mariée ; le marquis d'Auray était à Versailles, remplissant près du roi Louis XV les devoirs de sa charge, et sa femme, trop souffrante pour le suivre, était restée dans ce vieux château d'Auray dont vous voyez d'ici les tourelles.

— Oui oui, murmura Paul, je le connais ; c'est bien : continuez.

— Quant à moi, reprit le vieillard, pendant notre voyage, un de mes oncles, ancien serviteur de la maison d'Auray, était mort et m'avait laissé cette petite maison et les terres qui en font partie. J'en pris possession. Quant à votre père, il m'avait quitté à Vannes en me disant qu'il partait pour Paris, et, depuis un an que j'habitais cette maison, je ne l'avais pas revu.

Une nuit (il y a aujourd'hui vingt-cinq ans de cette nuit) on frappa à ma porte ; j'allai ouvrir : votre père parut, portant dans ses bras une femme dont le visage était voilé ; il entra dans cette chambre et la déposa sur ce lit ; puis, revenant dans l'autre pièce où je l'attendais muet et immobile d'étonnement : Louis, me dit-il en me mettant la main sur l'épaule et en me regardant en homme qui implore, quoiqu'il sache qu'il a le droit de commander ; Louis, tu peux faire plus que me sauver la vie et l'honneur, tu peux sauver la vie et l'honneur à celle que j'aime ; monte à cheval, cours à la ville, et dans une heure sois ici avec un médecin. Il me parlait avec cette voix brève et puissante qui indique qu'il n'y a pas un instant à perdre : j'obéis. Le jour commençait à paraître lorsque nous revînmes. Le docteur fut introduit par le comte de Morlaix dans cette chambre, dont la porte se referma sur eux ; ils y restèrent toute la journée ; vers les cinq heures du soir, le médecin partit, et, la nuit venue votre père sortit de la chambre à son tour, emportant de nouveau entre ses bras, et toujours voilée, cette femme mystérieuse qu'il avait apportée la veille. Je rentrai derrière eux dans la chambre, et je vous y trouvai : vous veniez de naître.

— Et comment sûtes-vous que cette femme était la marquise d'Auray? interrompit Paul, comme s'il cherchait à douter encore.

— Oh ! répondit le vieillard, d'une manière aussi terrible qu'inattendue : j'avais offert au comte de Morlaix de vous garder avec moi ; il avait accepté cette offre, et de temps en temps il venait passer une heure auprès de vous.

— Seul? demanda Paul avec anxiété.

— Toujours, répondit Achard. Seulement j'avais la permission de me promener avec vous dans le parc ; alors il arrivait parfois que la marquise apparaissait au détour de quelque allée, comme si le hasard l'y eût conduite ; elle vous faisait signe d'aller à elle, et elle vous embrassait comme un enfant étranger que l'on a plaisir à voir parce qu'il est beau. Quatre ans se passèrent ainsi ; puis, une nuit, on frappa de nouveau à cette porte : c'était encore votre père. Il était plus calme, mais plus sombre peut-être que la première fois. « Louis, me dit-il, je me bats demain au point du jour avec le marquis d'Auray ; c'est un duel à mort et qui n'aura de témoin que toi seul ; la chose est convenue. Donne-moi donc l'hospitalité pour cette nuit et tout ce qu'il me faut pour écrire. » Il s'assit devant cette table, sur cette chaise où vous êtes — Paul se leva et continua de s'appuyer sur la chaise sans s'y asseoir davantage — et veilla toute la nuit. Au point du jour, il entra dans ma chambre et me trouva debout. Je ne m'étais point couché. Quant à vous, pauvre enfant insoucieux encore des passions et des misères humaines, vous dormiez dans votre berceau.

— Après, après?

— Votre père se baissa lentement vers vous, s'appuyant contre le mur et vous regardant tristement : « Louis, me dit-il d'une voix sourde, si je suis tué, comme il pourrait arriver malheur à cet enfant, tu le remettras avec cette lettre à Fild, mon valet de chambre, qui est chargé de le conduire à Selkirk, en Écosse, et de l'y laisser entre des mains sûres. A vingt-cinq ans, il t'apportera l'autre moitié de cette pièce d'or, et te demandera le secret de sa naissance ; tu le lui diras, car peut-être alors sa mère sera-t-elle seule et isolée. Quant à ces papiers, qui la constatent, tu ne les lui remettras qu'après la mort du marquis. Maintenant, tout est convenu ; partons, me dit-il, car il est l'heure. » Alors il s'appuya sur votre berceau, se pencha vers vous, et, quoique ce fût un homme, je vous le dis, je vis une larme tomber sur votre joue.

— Continuez, murmura Paul d'une voix étouffée.

— Le rendez-vous était dans une allée même du parc, à cent pas d'ici. En arrivant, nous trouvâmes le marquis ; il nous attendait depuis quelques minutes. Auprès de lui, sur un banc, étaient des pistolets tout chargés ; les adversaires se saluèrent sans échanger une parole. Le marquis montra du doigt les armes ; chacun s'empara de la sienne, et tous deux, car les conditions avaient été réglées d'avance, ainsi que me l'avait dit votre père, allèrent se placer, muets et sombres, à trente pas de distance, et commencèrent à marcher l'un contre l'autre. Oh ! ce fut un moment terrible pour moi, je vous le jure, continua le vieillard aussi ému que s'il revoyait cette scène, que celui où je vis la distance diminuer graduellement entre ces deux hommes. Lorsqu'il n'y eut plus que dix pas d'intervalle, le marquis s'arrêta et fit feu... Je regardais votre père. Pas un muscle de son visage ne bougea, de sorte que je crus qu'il était sain et sauf ; il continua de marcher jusqu'au marquis, et, lui appuyant le canon du pistolet sur le cœur...

— Il ne le tua pas, j'espère ! s'écria Paul en saisissant le bras du vieillard.

— Il lui dit : « Vos jours sont à moi, monsieur, et je pourrais les prendre, mais je veux que vous viviez pour me par-

donner comme je vous pardonne. » A ces mots, il tomba mort la balle du marquis lui avait traversé la poitrine.

— Oh ! mon père ! mon père ! s'écria le jeune marin en se tendant les bras. Et il vit, cet homme qui a tué mon père ! Il vit, n'est-ce pas ? Il est encore jeune ; il a encore la force de lever une épée ou un pistolet. Nous l'irons trouver... aujourd'hui, tout à l'heure. Tu lui diras : « C'est son fils, il faut que vous vous battiez avec lui. » Oh ! cet homme... cet homme... Malheur à cet homme !

de Selkirk ! ne pouvez-vous pas, vous aussi, avoir rencontré sur votre chemin quelque accident qui vous empêche de vous trouver au rendez-vous où vous êtes heureusement venu ? Certes, elle ne vous a pas oublié... mais elle espère...

— Oh ! crois-tu que ma mère ?...

— Pardon ! c'est vrai, répondit Achard, je ne crois rien ; j'ai tort ; oubliez ce que j'ai dit.

— Oui, oui, parlons de toi, mon ami ; parlons de mon père.

Ai je besoin d'ajouter que ses dernières volontés furent



Vous dormiez dans votre berceau.

— Dieu s'est chargé de la vengeance, répondit Achard : cet homme est fou

— C'est vrai, murmura Paul ; je l'avais oublié.

— Et dans sa folie, continua Achard, il voit éternellement cette scène sanglante, et répète dix fois par jour ces paroles suprêmes qui lui furent adressées par votre père.

— Ah ! voilà donc pourquoi la marquise ne le quitte pas d'une minute.

— Et voilà pourquoi, sous prétexte qu'il ne veut pas voir ses enfans, elle a éloigné de lui Emmanuel et Marguerite.

— Pauvre sœur ! dit Paul avec un accent de tendresse infinie. Et maintenant elle veut la sacrifier en la mariant malgré elle à ce misérable Lectoure !

— Oui, mais ce misérable Lectoure, reprit Achard, emmène Marguerite à Paris, donne un régiment de dragons à son frère : la marquise ne craint plus la présence de ses enfans, son secret reste désormais entre elle et deux vieillards qui, demain, cette nuit, peuvent mourir... La tombe est muette.

— Mais, moi, moi !

— Vous ! sait-on si vous existez même ! avez-vous donné de vos nouvelles depuis quinze ans que vous vous êtes échappé

exécutées ? Fild vint vous chercher dans la journée. Vous partîtes. Vingt et un ans se sont passés depuis cette époque, et, depuis cette époque, pas un jour ne s'est écoulé sans que j'aie fait des vœux pour vous revoir au jour dit. Ces vœux sont accomplis, continua le vieillard. Dieu merci ! vous voilà, votre père revit en vous... Je le revois, je lui parle... je ne pleure plus, je suis consolé !...

— Et il était mort ?... mort sans souffle, sans vie, sans espoir ? mort sur le coup ?

— Oui, mort !... Je l'apportai ici... Je le déposai sur ce lit où vous étiez né. Je fermai la porte pour que personne n'entrât, et je m'en allai creuser sa tombe. Je passai toute la journée à ce pénible devoir ; car, d'après le vœu même de votre père, personne ne devait être mis dans cette terrible confidence. Le soir, je revins chercher le cadavre. C'est une étrange chose que le cœur de l'homme, et combien l'espérance que Dieu y met est difficile à l'abandonner. Je l'avais vu tomber... j'avais senti ses mains se refroidir... j'avais baisé son visage glacé... je l'avais quitté pour aller creuser sa tombe, et, cette tombe creusée, ce devoir de mort accompli, je revenais le cœur bondissant, car il me semblait qu'en mon absence, quoiqu'il fallût pour cela un miracle de Dieu, la

vie était revenue et qu'il allait se soulever sur son lit et me parler. Je rentrai... Hélas! hélas! les temps évangéliques étaient passés... Lazare resta étendu sur sa couche... mort! mort! mort!

Et le vieillard resta un instant abattu, sans parole, sans voix; seulement des larmes coulaient silencieusement sur son visage ridé.

— Oui, oui, s'écria Paul éclatant en sanglots de son côté; oui, n'est-ce pas, et tu accomplis ta sainte mission! Noble cœur! laisse-moi baiser ces mains qui ont rendu le corps de mon père à la demeure éternelle. Et tu es demeuré fidèle à la tombe comme tu l'as été à la vie. Pauvre gardien du sépulcre! tu es resté près de lui pour que quelques larmes arrosassent l'herbe qui poussait sur la fosse ignorée. Oh! que ceux qui se croient grands, parce que leur nom retentit dans la tempête et dans la guerre plus haut que l'ouragan et la bataille, sont petits près de toi, vieillard au dévoûment silencieux!... Oh! bénis-moi, bénis-moi! s'écria Paul en tombant à genoux, puisque mon père n'est plus là pour me bénir.

— Dans mes bras, mon enfant, dans mes bras! dit le vieillard; car tu t'exagères cette action si simple et si naturelle. Puis, crois-moi, ce que tu appelles ma piété n'a pas été sans enseignemens pour moi; j'ai vu combien l'homme tenait peu de place sur la terre, et combien il était vite perdu dans le monde lorsque le Seigneur détournait les yeux de lui. Ton père était jeune, plein d'avenir, de courage; ton père était le dernier descendant d'une vieille lignée, il portait un noble nom, on eût cru voir d'avance son chemin tout tracé vers les honneurs de la terre... il avait une famille, des amis... Eh bien! ton père disparut tout à coup, comme si la terre avait manqué sous ses pieds. Je ne sais si quelque regard en larmes chercha sa trace jusqu'à ce qu'il la perdît; mais ce que je sais, c'est que depuis vingt et un ans nul n'est venu sur cette tombe; nul ne sait qu'il est couché à l'endroit où l'herbe est plus verte et plus touffue. Et cependant, orgueilleux et insensé qu'il est, l'homme se croit quelque chose!

— Oh! ma mère n'y est jamais venue?

Le vieillard ne répondit pas.

— Eh bien! continua Paul, nous serons deux maintenant qui connaîtrons cette place. Viens me la montrer; car j'y retournerai, je te jure, toutes les fois que mon vaisseau touchera les côtes de France.

A ces mots, il entraîna Achard dans la première chambre; mais, comme ils ouvraient la porte, ils entendirent un léger bruit du côté du parc: c'était un domestique du château qui venait avec Marguerite. Paul rentra précipitamment.

— C'est ma sœur, dit-il à Achard... c'est ma sœur. Laisse-moi seul un instant avec elle, j'ai besoin de parler à cette enfant... J'ai un mot à lui dire qui lui fera passer une nuit heureuse. Prenons pitié de ceux qui veillent et pleurent.

— Songez, dit Achard, que le secret que je viens de vous révéler est aussi celui de votre mère.

— Sois tranquille, mon vieil ami, dit-il en poussant Achard dans la seconde chambre. Sois tranquille, je ne lui parlerai que du sien.

En ce moment Marguerite entra.

X

Marguerite venait, selon son habitude, apporter quelques provisions au vieillard, et ce ne fut pas sans étonnement qu'elle vit dans la première pièce, où depuis dix ans elle ne trouvait jamais qu'Achard, un beau jeune homme qui la regardait d'un œil doux et avec un sourire bienveillant. Elle fit signe au domestique de déposer le panier dans un coin de la chambre; il obéit, puis il alla attendre sa maîtresse en dehors de la porte. Quant à elle, s'avançant vers Paul: « Pardon, monsieur, lui dit-elle; mais je croyais trouver ici mon vieil ami, Louis Achard... et je venais lui apporter de la part de ma mère... »

Paul étendit la main vers la seconde chambre, pour indiquer que là était celui qu'elle cherchait, car il ne put lui répondre, tant il sentait que l'accent de sa voix trahirait son émotion. La jeune fille remercia par une inclination de tête presque imperceptible, et entra.

Paul la suivit des yeux, la main appuyée sur son cœur. Cette âme vierge où l'amour n'était jamais entré s'ouvrait, dans sa sainte virginité, aux premières émotions de famille. Isolé comme il l'avait toujours été, n'ayant pour amis que ces rudes enfans de l'Océan, tout ce qu'il avait de doux et de tendre en son cœur, il l'avait tourné vers Dieu, et quoique aux regards d'un chrétien rigoriste sa religion n'eût peut-être pas paru parfaitement orthodoxe, il n'en était pas moins vrai que cette poésie qui débordait dans toutes ses paroles n'était autre chose qu'une immense et éternelle prière. Il n'était donc pas étonnant que les premières sensations qui entraient dans son cœur, bien que toutes fraternelles, fussent désordonnées et bondissantes comme des émotions d'amour.

— Oh! murmura-t-il, lorsque la jeune fille eut disparu, pauvre isolé que je suis, comment ferai-je, lorsque tu vas sortir, pour ne pas te prendre et te serrer dans mes bras, pour ne pas dire: Marguerite, ma sœur, nulle femme ne m'a jamais aimé d'aucun amour; aime-moi d'amour fraternel! Oh! ma mère! ma mère! En me privant de vos caresses, vous m'avez privé de celles de cet ange. Dieu vous rende dans l'éternité le bonheur que vous avez éloigné de vous... et des autres.

— Adieu! dit, en rouvrant la porte, Marguerite au vieillard; adieu; j'ai voulu venir ce soir même, car je ne sais plus maintenant quand je pourrai vous revoir.

Et elle s'achemina vers la porte, pensive et la tête baissée, sans voir Paul, sans se souvenir qu'il y avait là un jeune homme lorsqu'elle était entrée. Le jeune marin la suivait des yeux, les bras tendus vers elle comme pour l'arrêter, la poitrine oppressée et les yeux humides. Enfin lorsqu'il lui vit poser la main sur la clef de la porte:

— Marguerite! s'écria-t-il.

La jeune fille se retourna étonnée; mais ne comprenant rien à cette familiarité étrange de la part d'un homme qui lui était complètement inconnu, elle entr'ouvrit la porte pour sortir.

— Marguerite! répéta Paul en faisant un pas vers sa sœur; Marguerite, n'entendez-vous pas que je vous appelle?...

— Il est vrai que Marguerite est mon nom, monsieur, répondit avec dignité la jeune fille, mais je ne pouvais penser que ce mot me fût adressé seul par une personne que je n'ai pas l'honneur de connaître.

— Mais je vous connais, moi! s'écria Paul en allant à elle, en fermant la porte et en la ramenant dans la chambre. Je sais que vous êtes malheureuse, que vous n'avez pas une âme où verser votre peine, pas un bras à qui demander un appui.

— Vous oubliez celui qui est là-haut, répondit Marguerite en levant d'un même mouvement la tête et la main vers le ciel.

— Non, non, Marguerite, je n'oublie pas, car je suis envoyé par lui pour vous offrir ce qui vous manque; pour vous dire, quand toutes les bouches et tous les cœurs se ferment autour de vous: Je suis votre ami, moi, votre ami dévoué, éternel!

— Oh! monsieur, répondit Marguerite, ce sont des mots bien solennels et bien sacrés que ceux que vous murmurez là! des mots auxquels, malheureusement, il est difficile que je croie sans preuve.

— Et si je vous en donnais une? dit Paul.

— Impossible! murmura Marguerite.

— Irrécusable! continua Paul.

— Oh! alors!... dit Marguerite avec un accent indéfinissable dans lequel le doute commençait de faire place à l'espoir.

— Eh bien!... alors...

— Oh! alors! mais non, non!

— Connaissez-vous cette bague? dit Paul, lui montrant l'anneau qui ouvrait le bracelet.

— Clémence de Dieu! s'écria Marguerite, ayez pitié de moi! il est mort!

— Il est vivant!

— Mais il ne m'aime donc plus?

— Il vous aime!

— S'il est vivant, s'il m'aime, oh! c'est à en devenir folle!... Qu'est-ce que je disais donc? S'il est vivant, s'il m'aime, comment cette bague se trouve-t-elle entre vos mains?

— Il me l'a confiée comme un gage de reconnaissance.

— Ai-je confié ce bracelet à personne, moi? dit Marguerite relevant la manche de sa robe, voyez!

— Oui, mais vous, Marguerite, vous n'êtes pas proscrite, déshonorée aux yeux du monde, jetée au milieu d'une race perdue!

— Qu'importe! n'est-il pas innocent? n'est-il pas aimé?

— Puis il a pensé, continua Paul voulant voir jusqu'où allaient le dévoûment et l'amour de sa sœur, il a pensé qu'il était de sa délicatesse, séparé à jamais de la société comme il l'est, de vous offrir, sinon de vous rendre, la liberté de disposer de votre main...

— Lorsqu'une femme a fait pour un homme ce que j'ai fait pour lui, répondit avec fermeté Marguerite, elle n'a, croyez-moi, d'excuse qu'en l'aimant éternellement, et c'est ce que je ferai.

— Oh! vous êtes un ange! s'écria Paul.

— Dites-moi? reprit Marguerite, saisissant à son tour les mains du jeune homme, et le regardant d'un air suppliant.

— Quoi?

— Vous l'avez donc vu?

— Je suis son ami, son frère...

— Oh! parlez-moi de lui, alors! s'écria-t-elle, s'abandonnant tout entière à son amour et oubliant qu'elle voyait pour la première fois celui à qui elle adressait de pareilles questions. Que fait-il, qu'espère-t-il? le malheureux!

— Il vous aime, il espère vous revoir.

— Alors, alors, murmura Marguerite s'éloignant de Paul, il vous a donc dit?

— Tout.

— Oh! s'écria-t-elle en baissant son front sur lequel une rougeur subite passa, remplaçant, comme le vif reflet d'une flamme, la pâleur habituelle qui y était empreinte.

Paul s'approcha d'elle et la serra contre son cœur.

— Vous êtes une sainte fille, lui dit-il.

— Vous ne me méprisez donc pas, monsieur! murmura Marguerite, se hasardant à lever les yeux.

— Marguerite, dit Paul, si j'avais une sœur, je prierais Dieu qu'elle vous ressemblât.

— Oh! vous auriez une sœur bien malheureuse! répondit la jeune fille en s'appuyant sur son bras et fondant en larmes.

— Peut-être, répondit Paul en souriant.

— Vous ne savez donc pas?...

— Dites.

— Que monsieur de Lectoure doit arriver demain matin?

— Je le sais.

— Et que demain on signe le contrat?

— Je le sais.

— Eh bien! que voulez-vous donc que j'espère dans une pareille extrémité? A qui voulez-vous que je m'adresse? Qui voulez-vous que j'implore?... Mon frère? Dieu sait que je lui pardonne, mais il ne peut me comprendre. Ma mère?... Oh! monsieur, vous ne connaissez pas ma mère! C'est une femme d'une réputation intacte, d'une vertu sévère, d'une volonté inflexible; car n'ayant jamais failli, elle ne croit pas que l'on puisse faillir; et lorsqu'elle a dit: «Je veux!» il n'y a plus qu'à courber la tête, à pleurer et à obéir. Mon père!... Oui... il faudra, je le sais, que mon père sorte de la chambre où il est enfermé depuis vingt ans pour signer le contrat. Mon père!... Pour toute autre moins malheureuse et moins condamnée que moi, ce serait une ressource. Mais vous ignorez qu'il est insensé, qu'il a perdu la raison, et avec elle tout sentiment d'amour paternel. Et puis, il y a dix ans que je ne l'ai vu, mon père; il y a dix ans que je n'ai pressé ses mains tremblantes, que je n'ai baisé ses cheveux blancs! Il ne sait plus s'il a une fille; il ne sait plus s'il a un cœur; il ne me reconnaîtra même pas! et, me reconnût-il, eût-il pitié de moi, ma mère lui mettra une plume entre les mains et lui dira: «Signez! je le veux,» et il signera, le pauvre et faible vieillard! et sa fille sera condamnée!

— Oui, oui je sais tout cela aussi bien que vous, mon enfant, dit Paul, mais rassurez-vous: ce contrat ne sera point signé.

— Qui l'empêchera?

— Moi!

— Vous?

— Soyez tranquille, je serai demain à l'assemblée de famille.

— Qui vous y introduira?

— J'ai un moyen.

— Mon frère est violent, emporté! Oh! mon Dieu! mon Dieu!... prenez garde de me perdre encore davantage en voulant me sauver!

— Votre frère m'est aussi sacré que vous-même, Marguerite. Ne craignez rien, et reposez-vous sur moi.

— Oh! je vous crois, monsieur, et je me repose sur vous, dit Marguerite, comme accablée par sa longue incrédulité; car, que vous reviendrait-il de me tromper? quel intérêt auriez-vous à me trahir?

— Aucun, vous avez raison; mais passons à autre chose. Que comptez-vous faire avec le baron de Lectoure?

— Lui tout dire.

— Oh! dit Paul en s'inclinant, laissez-moi vous adorer.

— Monsieur! murmura Marguerite.

— Comme une sœur! comme une sœur!

— Oui, vous êtes bon, s'écria Marguerite; je crois que c'est Dieu qui vous envoie.

— Croyez, répondit Paul.

— Donc, demain soir.

— Ne vous étonnez, ne vous effrayez de rien. Seulement, tâchez de me faire comprendre par une lettre, par un mot, par un signe, le résultat de votre entretien avec Lectoure.

— Je tâcherai.

— Et maintenant il est tard, le domestique pourrait s'étonner de la longueur de notre entretien; rentrez au château, et ne parlez de moi à personne. Adieu.

— Adieu! dit Marguerite, vous à qui je ne sais quel nom donner.

— Nommez-moi votre frère.

— Adieu, mon frère.

— Oh! ma sœur! ma sœur! s'écria Paul en la serrant convulsivement entre ses bras, tu es la première qui m'ait fait entendre une aussi douce parole, Dieu t'en récompensera.

La jeune fille, étonnée, se recula; puis, revenant à Paul, elle lui tendit la main, Paul la serra une dernière fois, et Marguerite sortit. Alors, le jeune marin revint à la porte de communication et l'ouvrit.

— Et maintenant, vieillard, dit-il, conduis-moi à la tombe de mon père.

XI

Le lendemain du jour où Paul avait appris le secret de sa naissance, les habitans du château d'Auray se réveillèrent préoccupés plus que jamais des craintes et des espérances que leurs intérêts divers faisaient naître, car ce jour devait être pour tous un jour décisif. La marquise, que nos lecteurs connaissent maintenant pour une femme non point perverse et méchante, mais hautaine et inflexible, y voyait le terme de ses angoisses renouvelées chaque jour, car c'était surtout aux yeux de ses enfans qu'elle voulait conserver cette réputation sans tache dont l'usurpation lui coûtait si cher. Pour elle, Lectoure était non seulement un gendre convenable et portant un nom digne du sien, mais encore un homme ou plutôt un bon génie, qui, du même coup, éloignait d'elle sa fille, qu'il emmenait comme épouse, et son fils, à qui le ministre, grâce à cette alliance, avait promis de donner un régiment. Une fois ces deux enfans partis, vienne le premier né, et le secret révélé n'avait pas d'écho. D'ailleurs, il y avait mille moyens de lui fermer la bouche. La fortune de la marquise était immense, et l'or était une de ces ressources qu'elle croyait en pareil cas d'un effet infaillible. Elle était donc ardente à cette union de toute la force de sa crainte: de sorte que, non seulement elle secondait l'empressement de Lectoure, mais encore elle excitait celui d'Emmanuel. Pour celui-ci, las de vivre inconnu à Paris ou enterré en Bretagne, perdu au milieu de cette jeunesse élégante qui formait la maison du roi, ou relégué dans l'antique château de ses aïeux, en compagnie des vieux portraits de sa famille, il frappait avec empressement à cette porte dorée que promettait de lui ouvrir, à Versailles, son futur beau-frère.

Les chagrins et les larmes de sa sœur l'avaient bien affligé un instant, car il était ambitieux plus encore par la crainte de l'ennui qui l'attendait dans son manoir, et par désir de parader à la tête d'un régiment, et de séduire l'esprit des femmes par la richesse et le bon goût de son uniforme, que par orgueil et sécheresse de cœur; mais incapable lui-même d'une passion sérieuse, malgré les suites fatales que l'amour de sa sœur avaient eues, il regardait cet amour comme un attachement d'enfance que le tumulte et les plaisirs du monde effaceraient bientôt de sa mémoire, et il croyait être certain qu'un an ne se passerait pas sans qu'elle le remerciât la première d'avoir fait violence à ces sentimens. Quant à Marguerite, pauvre victime condamnée si irrévocablement à être immolée aux craintes de l'une et à l'ambition de l'autre, la scène de la veille avait laissé dans son esprit un souvenir profond; elle ne pouvait se rendre compte du sentiment étrange qu'avait fait naître en elle ce beau jeune homme qui lui avait transmis les paroles de Lusignan, qui l'avait rassurée sur le sort du pauvre proscrit, et qui avait fini par la presser sur sa poitrine en l'appelant sa sœur. Une espérance vague et instinctive lui murmurait au cœur que cet homme, ainsi qu'il le lui avait dit, avait reçu de Dieu mission de la protéger; mais, comme elle ignorait quel lien l'attachait à elle, quel secret le faisait maître de la volonté de sa mère, quelle influence enfin il pouvait exercer sur son avenir, elle n'osait s'arrêter à des idées de bonheur, habituée qu'elle était, depuis six mois, à regarder la mort comme l'unique terme possible à ses malheurs. Le marquis seul, au milieu des diverses émotions qui palpitaient autour de lui, était resté dans son impassible et inerte indifférence, car pour lui le monde avait cessé de marcher depuis le jour terrible où sa raison s'était perdue; constamment absorbé dans un seul souvenir, celui de ce duel mortel et sans témoin, murmurant pour toutes paroles celles qu'avaient prononcées, en lui faisant grâce, le comte de Morlaix, c'était un vieillard faible comme un enfant, à qui sa femme commandait d'un geste, et qui recevait de sa volonté froide et continue

toutes les impulsions auxquelles obéissait, depuis vingt ans, l'instinct végétal qui survivait en lui au libre arbitre et à la raison. Ce jour-là, cependant, une espèce de révolution avait été opérée dans ses habitudes. Un valet de chambre était entré dans son appartement, et avait remplacé la marquise dans les soins de sa toilette ; on lui avait fait endosser son uniforme de mestre de camp, on l'avait revêtu des différens ordres dont il était décoré ; puis la marquise, lui mettant une plume à la main, lui avait ordonné de signer son nom comme par essai, et il avait obéi, passif et insouciant, sans se douter qu'il étudiait un rôle de bourreau.

Vers les trois heures du soir, une chaise de poste, dont le roulement avait retenti bien différemment dans le cœur de trois personnes qui l'attendaient, était entrée dans la cour du château. Emmanuel s'était empressé de courir au perron pour recevoir son futur beau-frère, car c'était lui qui arrivait. Lectoure descendit légèrement de sa voiture. Il s'était arrêté à la dernière poste pour faire sa toilette de présentation, de sorte qu'il arrivait dans toute l'élégance des dernières modes de la cour. Emmanuel sourit de cette précaution, car il était évident que Lectoure n'avait voulu perdre aucun des avantages de sa personne en se présentant dans un costume de voyage. Son habitude des femmes lui avait appris que presque toujours elles jugent au premier coup d'œil, et que rien n'efface l'impression bonne ou mauvaise qu'il a transmise à leur esprit ou à leur cœur. Au reste, justice sous ce rapport doit être rendue au baron : son aspect plein de grâce et d'élégance eût été dangereux pour toute femme dont le cœur n'eût point été prévenu par un autre.

— Permettez, mon cher baron, dit Emmanuel en s'avançant vers lui, qu'en l'absence momentanée de ces dames, je vous fasse les honneurs du manoir de mes ancêtres. Voyez, continua-t-il en s'arrêtant au haut du perron, et en montrant du doigt les tourelles et les bastions, cela date de Philippe-Auguste comme architecture, et de Henri IV comme décoration.

— C'est, sur mon honneur, répondit le baron avec l'accent affecté qu'avaient adopté les jeunes gens de cette époque, une charmante forteresse, et qui répand à trois lieues à la ronde une odeur de baronnie à parfumer un fournisseur. Si jamais, continua-t-il en entrant dans le vestibule, et de là dans une galerie ornée de chaque côté des portraits de la famille, il me prenait fantaisie d'entrer en rébellion contre Sa Majesté Très Chrétienne, je vous prierais de me prêter ce bijou ; et, ajouta-t-il en levant les yeux vers cette longue file d'ancêtres qui se déroulait devant lui, et la garnison avec.

— Trente-trois quartiers ! je ne dirai pas en chair et en os, répondit Emmanuel, car il y a longtemps que tout cela n'est plus que poussière, mais en peinture, comme vous voyez. Cela commence à un chevalier Hugues d'Auray, qui accompagna le roi Louis VII à la croisade ; cela passe par ma tante Déborah, que vous voyez en costume de Judith, et cela vient définitivement aboutir, sans interruption dans la branche masculine, au dernier membre de cette illustre famille, votre très humble et très obéissant serviteur, Emmanuel d'Auray.

— C'est tout à fait respectable, et l'on ne peut pas plus authentique.

— Oui, mais comme je ne me sens pas assez patriarche, reprit Emmanuel en passant devant le baron afin de lui montrer le chemin de sa chambre, pour perdre ma vie dans cette formidable société, j'espère, baron, que vous avez pensé à m'en tirer ?

— Sans doute, mon cher comte, répondit Lectoure en le suivant, je voulais même vous apporter votre commission, comme mon cadeau de noces. Je savais une lieutenance vacante aux dragons de la reine, et j'allais hier chez monsieur de Maurepas la solliciter pour vous, lorsque j'appris que la chose était accordée à la requête de je ne sais quel amiral mystérieux, une espèce de corsaire, de pirate, d'être fantastique que la reine a mis à la mode en lui donnant sa main à baiser, et que le roi a pris en affection parce qu'il a battu les Anglais, je ne sais où... De sorte que, pour cet exploit, Sa Majesté l'a décoré de l'ordre du Mérite militaire, et lui a donné une épée avec une garde en or, comme il aurait pu faire à quelqu'un de noblesse. Bref, c'est partie perdue de ce côté ; mais soyez tranquille, nous nous tournerons d'un autre.

— Très bien, répondit Emmanuel. Peu m'importe l'arme ; ce que je veux, c'est un grade qui aille à mon nom, une position qui cadre avec notre fortune.

— Parfaitement ; vous les aurez.

— Et comment, dit Emmanuel changeant la conversation, comment vous êtes-vous tiré des mille engagemens que vous deviez avoir ?

— Mais, dit le baron avec un accent de laisser-aller qui n'appartenait qu'à cette classe privilégiée, et en s'étendant sur une chaise longue, car il était enfin arrivé à l'appartement qui lui était destiné ; mais, en racontant franchement la chose : j'ai annoncé, au jeu de la reine, que je me mariais.

— Ah ! bon Dieu ! mais c'est de l'héroïsme ! surtout si vous avez avoué que vous preniez une femme au fond de la Basse-Bretagne.

— Je l'ai avoué.

— Et alors, dit Emmanuel en souriant, la compassion a fait place à la colère ?

— Dame ! vous comprenez, mon cher comte, dit Lectoure passant une jambe sur l'autre, et la balançant d'un mouvement régulier comme celui d'une pendule, nos femmes de la cour croient que le soleil se lève à Paris et se couche à Versailles. Tout le reste de la France, c'est pour elles de la Laponie, du Groenland, de la Nouvelle-Zemble ! De sorte qu'on s'attend, vous l'avez dit, mon cher comte, à me voir ramener de mon voyage au pôle quelque chose d'inconnu, avec des mains terribles et des pieds formidables ! Heureusement que l'on se trompe, ajouta-t-il avec un accent moitié craintif, moitié interrogateur, n'est-ce pas, Emmanuel ? et vous m'avez dit, au contraire, que votre sœur...

— Vous la verrez, répondit Emmanuel

— Ce sera un grand désappointement pour cette pauvre madame de Chaulnes. Enfin... il faudra bien qu'elle s'en console...

— Qu'est-ce ?

Cette interrogation était motivée par la présence du valet de chambre d'Emmanuel, qui venait d'ouvrir la porte, et se tenait debout sur le seuil, attendant, en domestique de bonne maison, que son maître lui adressât la parole.

— Qu'est-ce ? répéta Emmanuel.

— Mademoiselle Marguerite d'Auray fait demander à monsieur le baron de Lectoure l'honneur d'un entretien particulier.

— A moi ? dit Lectoure en se soulevant ; mais avec le plus grand plaisir !

— Mais, non ! c'est une erreur ! s'écria Emmanuel. Vous vous trompez, Célestin !

— J'ai l'honneur d'assurer à monsieur le comte, répondit le valet de chambre en insistant, que je m'acquitte exactement et fidèlement de l'ordre qui m'a été donné.

— Impossible ! dit Emmanuel inquiet au plus haut degré de la démarche hasardée de sa sœur. Baron, si vous m'en croyez, envoyez promener cette petite folle.

— Pas du tout ! pas du tout ! répondit Lectoure en se levant. Qu'est-ce donc qu'une Barbe-Bleue de frère comme celui-là ? Célestin !... N'est-ce pas Célestin que vous appelez ce garçon ? — Emmanuel fit avec impatience un geste affirmatif. — Eh bien ! Célestin, dites, à ma belle fiancée que je suis à ses pieds, à ses genoux, et que je demande ses ordres pour l'attendre ou l'aller trouver. Tenez, voilà pour vos frais d'ambassade. — Il lui donna une bourse. — Et vous, comte, j'espère que vous aurez assez de confiance en moi pour permettre le tête-à-tête.

— Mais c'est d'un ridicule achevé !

— Point ! répondit Lectoure, c'est au contraire parfaitement convenable. Je ne suis pas une tête couronnée, moi, pour épouser une femme sur un portrait et par procuration. Je désire la voir en personne. Allons, Emmanuel, continua le baron en poussant son ami vers une porte latérale afin qu'il ne rencontrât point sa sœur. Voyons, de vous à moi, est-ce qu'il y a .. difformité ?

— Eh ! non, pardieu ! répondit le jeune comte ; au contraire, elle est jolie comme un ange !

— Eh bien ! alors, dit le baron, qu'est-ce que cela signifie ? Voyons !... encore.. faut-il que j'appelle mes gardes ?

— Non ! mais, sur ma parole ! j'ai peur que cette petite sotte, qui n'a aucune idée du monde, ne vienne détruire tout ce que nous avons arrêté

— Oh ! si ce n'est que cela, répondit Lectoure en ouvrant la porte, rassurez-vous. J'aime trop le frère pour ne point passer quelque caprice.. quelque bizarrerie à la sœur, et je vous donne ma foi de gentilhomme qu'à moins que le diable ne s'en mêle, — et, pour le moment, je l'espère, il est occupé dans une autre partie du monde, — mademoiselle Marguerite d'Auray sera dans trois jours madame la baronne de Lectoure, et que, dans un mois, vous aurez votre régiment.

Cette promesse parut rassurer quelque peu Emmanuel qui se laissa mettre à la porte sans faire plus de difficultés. Lectoure courut aussitôt à une glace pour réparer les légères traces de désordre qu'avaient apportées dans sa toilette les cahots des trois dernières lieues. Il venait à peine de faire reprendre à ses cheveux et à ses habits le tour et le pli convenables, lorsque la porte se rouvrit, et que Célestin annonça :

— Mademoiselle Marguerite d'Auray !

Le baron se retourna et aperçut sa fiancée tremblante et pâle sur le seuil de la porte. Quelque espoir que lui eussent donné les promesses d'Emmanuel, il lui était resté au fond du cœur certains doutes, sinon sur la beauté, du

moins sur la tournure et les manières de celle qui allait devenir sa femme. Son étonnement fut donc merveilleux lorsqu'il vit apparaître cette frêle et gracieuse création, à qui la critique la plus sévère de la forme n'aurait pu reprocher qu'un peu de pâleur. Les mariages comme celui qu'allait contracter Lectoure n'étaient point rares dans un temps où les questions de rang et les convenances de fortune décidaient en général des alliances entre maisons nobles ; mais ce qui devait se présenter à peine une fois sur mille, c'était, dans la position du baron, de trouver au fond d'une province, riche d'une fortune immense, une femme qu'au premier aspect il pouvait juger digne, par son maintien, son élégance et sa beauté, de figurer au milieu des cercles les plus brillans de la cour. Il s'avança donc vers elle, non plus avec cette supériorité d'un courtisan sur une provinciale, mais avec toute l'aisance respectueuse qui formait le cachet de la bonne compagnie de cette époque de transition.

— Pardon, mademoiselle, lui dit-il en lui offrant, pour la conduire à un fauteuil, une main qu'elle n'accepta pas, c'était à moi à solliciter la faveur que vous m'accordez, et la seule crainte d'être indiscret, croyez-le bien, me donne le tort apparent de m'être laissé prévenir.

— Je vous sais gré de cette délicatesse, monsieur le baron, répondit d'une voix tremblante Marguerite faisant un mouvement en arrière et restant debout, elle m'enhardit encore dans la confiance que, sans vous avoir vu, sans vous connaître, j'ai mise dans votre honneur et votre loyauté.

— Quelque but que se soit proposé cette confiance, elle m'honore, mademoiselle, et je tâcherai de m'en rendre digne ; mais qu'avez-vous donc ? mon Dieu !...

— Rien, monsieur, rien, répondit Marguerite en tâchant de comprimer son émotion ; mais c'est que... ce que j'ai à vous dire... pardon... mais... je ne suis pas maîtresse...

Elle chancela ; le baron s'élança vers elle et voulut la soutenir ; mais à peine l'eut-il touchée, qu'une rougeur ardente passa comme une flamme sur les joues de la jeune fille, et qu'avec un sentiment qui pouvait appartenir aussi bien à la pudeur ou à la répugnance, elle se dégagea de ses bras. Lectoure lui avait pris la main, et il la conduisit à un fauteuil contre lequel elle s'appuya, ne voulant point s'y asseoir.

— Bon Dieu ! dit le baron retenant toujours la main dont il s'était emparé ; mais c'est donc une chose bien difficile à dire que celle qui vous amène ? ou bien, sans m'en douter, mon titre de fiancé me donnerait-il déjà l'air imposant d'un mari ?

Marguerite fit un nouveau mouvement pour dégager sa main de celle de Lectoure, ce qui força celui-ci d'y porter les yeux.

— Comment ! s'écria-t-il, ce n'est point assez d'une figure adorable, d'une taille de fée ! des mains charmantes !... des mains royales ! mais c'est vouloir que j'en meure !

— J'espère, monsieur le baron, dit Marguerite faisant un dernier effort en retirant sa main, que les paroles que vous m'adressez sont des paroles de pure galanterie.

— Non, sur mon âme ! répondit Lectoure, c'est la vérité tout entière.

— Eh bien ! j'espère, monsieur, qu'alors même, ce dont je doute, que vous penseriez ce que vous croyez devoir me dire, ce ne seraient point de pareils motifs qui vous feraient attacher un plus grand prix à l'union projetée entre nous.

— Mais si fait ! je vous jure.

— Et cependant, continua Marguerite en reprenant haleine, tant sa poitrine était oppressée, cependant, monsieur, vous regardez le mariage comme une chose... sérieuse.

— C'est selon, répondit en souriant Lectoure ; si j'épousais une douairière, par exemple...

— Enfin, répondit Marguerite avec un accent plus résolu, pardon, monsieur, si je me suis trompée, mais j'ai pensé que parfois d'avance vous vous étiez fait, peut-être, sur l'alliance proposée entre nous, des idées de réciprocité de sentimens.

— Jamais ! interrompit Lectoure qui semblait mettre autant de soin à éviter une explication franche et désirée que Marguerite mettait d'insistance à la provoquer ; jamais ! non, depuis que je vous ai vue surtout, je n'ai point espéré être digne de votre amour ; et, cependant, mon nom, ma position sociale, à défaut d'influence sur votre cœur, peuvent me donner des droits à votre main.

— Mais comment, monsieur, dit Marguerite avec crainte, comment séparez-vous donc l'un de l'autre ?

— Comme font les trois quarts de ceux qui se marient, mademoiselle, répondit Lectoure avec un laisser-aller qui eût arrêté à l'instant la confidence sur les lèvres d'une femme moins candide que Marguerite. On épouse, l'homme pour avoir une femme, la femme pour avoir un mari ; c'est une position, un arrangement social. Que voulez-vous mademoiselle, que le sentiment et l'amour aient à faire dans tout cela ?

— Pardon, je m'explique peut-être mal, continua Marguerite se faisant violence à elle-même afin de cacher aux yeux de l'homme de qui dépendait son avenir l'impression douloureuse que lui faisaient ses paroles ; mais il faut attribuer mon hésitation, monsieur, à la timidité d'une jeune fille forcée par des circonstances impérieuses à parler d'un pareil sujet.

— Point ! répondit Lectoure en s'inclinant et en donnant à sa voix un accent qui touchait à la raillerie ; au contraire, mademoiselle, vous parlez comme Clarisse Harlowe, et c'est clair comme le jour. Dieu m'a fait l'esprit assez subtil pour que, croyez-moi, je comprenne à merveille même ce que l'on ne me dit qu'à demi-mot.

— Comment monsieur, s'écria Marguerite, vous comprenez ce que j'ai voulu vous dire et vous me laissez continuer ! Comment, si, en descendant au fond de mon cœur, si, en interrogeant mes sentimens, j'y voyais l'impossibilité d'aimer... jamais... celui que l'on me présente pour mari...

— Eh bien ! mais, répondit Lectoure avec le même accent, il ne faudrait pas le lui dire.

— Et pourquoi cela, monsieur ?

— Parce que... mais... parce que... parce que ce serait trop naïf.

— Et si cet aveu, je ne le faisais point par naïveté, monsieur ; si je le faisais par délicatesse ? Si j'ajoutais... et que la honte de cet aveu retombe sur ceux qui me forcent à le faire ! si j'ajoutais, monsieur, que... j'ai aimé... que j'aime encore !

— Oh ! quelque petit cousin, n'est-ce pas ? dit négligemment Lectoure croisant une jambe sur l'autre et jouant avec son jabot. C'est une race maudite, ma parole d'honneur ! que ces petits cousins. Mais heureusement on sait ce que c'est que de pareils attachemens, et il n'y a pas une pensionnaire qui, à la fin des vacances, ne rentre au couvent avec une passion dans le cœur.

— Malheureusement pour moi, répondit Marguerite d'une voix aussi triste et aussi grave que celle de son interlocuteur était railleuse et légère, malheureusement je ne suis plus une pensionnaire, monsieur, et, quoique jeune encore, j'ai depuis longtemps passé l'âge des jeux puérils et des attachemens enfantins. Lorsque je parle, à l'homme qui me fait l'honneur de solliciter ma main et de m'offrir son nom, de mon amour pour un autre, il doit penser que je lui parle d'un amour grave, profond, éternel ! d'un de ces amours enfin qui laissent leur trace dans le cœur et creusent leur passage dans la vie.

— Diable ! fit Lectoure comme s'il commençait à donner plus d'importance à la révélation ; mais c'est de la bergerie, cela ! Voyons. Est-ce un jeune homme que l'on puisse recevoir ?

— Oh ! monsieur, s'écria Marguerite se reprenant à l'espoir que semblaient lui donner ces paroles ; oh ! croyez-moi bien, c'est l'être le meilleur, l'âme la plus dévouée !

— Mais je ne vous demande pas cela, et je ne parle pas des qualités du cœur. Il les a toutes, c'est convenu. Je vous demande s'il est de noblesse, s'il est de race, si une femme comme il faut peut l'avouer enfin, et cela sans faire tort à son mari.

— Son père, qu'il a perdu encore jeune, et qui était un ami d'enfance de mon père, était conseiller à la cour de Rennes.

— Noblesse de robe ! murmura Lectoure en laissant tomber la lèvre inférieure en signe de mépris. J'aimerais mieux autre chose. Est-il chevalier de Malte, au moins ?

— Il se destinait aux armes.

— Eh bien ! alors, on lui aura un régiment pour lui faire une position. Voilà qui est arrangé. C'est bien. Écoutez. Il laissera passer six mois pour les convenances, obtiendra un congé, ce qui ne sera pas difficile, puisque nous n'avons pas de guerre, se fera présenter chez vous par un ami commun, et tout sera dit.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, répondit Marguerite en regardant le baron avec l'expression d'un profond étonnement.

— C'est pourtant limpide ce que je vous dis, reprit celui-ci avec quelque impatience. Vous avez des engagemens de votre côté, j'en ai du mien, cela ne doit pas empêcher de s'accomplir une union convenable sous tous les rapports ; et une fois accomplie, eh bien ! mais il me semble qu'il faut la rendre tolérable. Comprenez-vous, enfin ?

— Oh ! pardon, pardon, monsieur ! s'écria Marguerite en reculant devant ces paroles comme si elles eussent eu une main pour la repousser. J'ai été bien imprudente, bien coupable peut-être ; mais, telle que j'étais enfin, je ne croyais pas encore mériter une pareille injure ! Oh !... monsieur... le rouge de la honte me brûle le visage, plus encore pour vous que pour moi. Oui, je comprends. Un amour

apparent et un amour caché! le visage du vice et le masque de la vertu! Et c'est à moi, à moi, la fille de la marquise d'Auray, que l'on propose ce marché honteux, avilissant, infâme! Oh! continua-t-elle en se laissant tomber dans un fauteuil et en se cachant le visage entre ses mains, il faut donc que je sois une créature bien malheureuse, bien méprisable et bien perdue! Oh! mon Dieu! mon Dieu!

— Emmanuel! Emmanuel! dit le baron ouvrant la porte derrière laquelle il se doutait qu'était resté le frère de Marguerite. Eh! venez donc, mon cher, votre sœur a des spasmes! il faut faire attention à ces choses, ou elles deviennent chroniques!... Madame de Meulan en est morte!... Tenez, comte, voilà mon flacon, faites-le lui respirer; quant à moi, je descends dans le parc. Si vous n'avez rien à faire, venez m'y joindre, et donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de votre sœur.

A ces mots, le baron de Lectoure sortit avec une aisance miraculeuse, laissant Marguerite et Emmanuel en face l'un de l'autre.

XII

Le même jour où avait lieu l'entrevue de Marguerite et de Lectoure, entrevue dont nous avons raconté les détails et qui eut un résultat tout contraire à celui qu'avait espéré la jeune fille, ce jour-là même, à quatre heures, la cloche du dîner rappela le baron au château. Emmanuel faisait les honneurs de la table, car la marquise était restée auprès de son mari, et Marguerite avait demandé la permission de ne pas descendre. Les autres convives étaient le notaire, les parens et les témoins. Le repas fut triste, malgré l'imperturbable entrain de Lectoure; mais il était visible que, par cette joyeuse humeur, si active qu'elle ressemblait à une fièvre, il avait l'intention de s'étourdir lui-même. De temps en temps, en effet, cette âcre gaîté tombait tout à coup comme s'éteint une lampe à laquelle l'huile fait défaut; puis elle jaillissait de nouveau, jetant des lueurs plus vives, comme fait la flamme lorsqu'elle dévore son dernier aliment. A sept heures on se leva pour passer dans le salon.

Il est difficile de se faire une idée de l'aspect étrange que présentait ce vieux château, dont les vastes appartemens étaient tendus d'étoffes de damas aux dessins gothiques, et garnis de meubles du temps de Louis XIV: fermés qu'ils avaient été depuis si longtemps, ils semblaient s'être déshabitués de la vie. Aussi, malgré le luxe de lumières que les valets avaient déployé, la lueur faible et tremblante des bougies était insuffisante à ces chambres immenses dont tous les rentrans restaient sombres, et dans lesquelles la voix retentissait comme sous les arceaux d'une cathédrale. Le petit nombre des convives, auxquels devaient se joindre à peine, dans la soirée, trois ou quatre gentilshommes des environs, augmentait encore la tristesse qui semblait planer sous les voûtes blasonnées du vieux manoir. Au centre de l'un des salons, celui-là même où Emmanuel, au moment de son arrivée de Paris, avait reçu la veille le capitaine Paul, une table s'élevait, solennellement préparée, supportant un portefeuille fermé, qui aux yeux d'un étranger ignorant ce qui se préparait, pouvait aussi bien renfermer une sentence de mort qu'un contrat de mariage. Au milieu de ces aspects tristes et de ces impressions sombres, de temps en temps un éclat de rire moqueur, strident, arrivait à un groupe de personnes parlant bas; c'était Lectoure qui s'amusait aux dépens de quelque honnête campagnard, sans pitié pour Emmanuel sur qui retombait en quelque sorte une partie de la raillerie. Parfois cependant le fiancé regardait avec anxiété d'une extrémité à l'autre de l'appartement; puis tout à coup un nuage rapide passait sur son front, car il ne voyait paraître ni son beau-père, ni la marquise, ni Marguerite. Les deux premiers, comme nous l'avons dit, n'étaient point descendus au dîner, et son entrevue d'un instant avec la dernière ne l'avait pas, tout insoucieux qu'il s'efforçait de paraître, laissé sans inquiétude sur ce qui se passerait à la signature du contrat qui devait avoir lieu dans la soirée.

Emmanuel n'était pas non plus exempt de quelques craintes, et il venait de se décider à monter chez sa sœur, lorsqu'en passant dans une chambre il croisa Lectoure qui l'appela d'un signe de la main.

— Pardieu! vous nous arrivez à merveille, mon cher comte, lui dit-il tout en ayant l'air de prêter une attention profonde à ce que lui racontait un brave gentilhomme avec lequel il paraissait dans les termes d'une parfaite amitié. Voilà monsieur de Nozay qui me raconte une chose fort curieuse, sur ma parole! Mais savez-vous, continua-t-il en se retournant vers le narrateur, que c'est une chasse charmante et tout à fait de bonne compagnie! Moi aussi j'ai des marais et des étangs; il faudra que je demande à mon intendant, en arrivant à Paris, où tout cela est situé. Et prenez-vous beaucoup de canards de cette manière?

— Immensément! répondit le gentilhomme avec un accent de parfaite bonhomie qui prouvait que Lectoure pouvait sans inconvénient soutenir la conversation quelque temps encore sur le même ton.

— Qu'est-ce donc, dit Emmanuel, que cette chasse miraculeuse?

— Imaginez-vous, mon cher, reprit Lectoure avec le plus grand sang-froid, que monsieur se met dans l'eau jusqu'au cou.

— A quelle époque, sans indiscrétion?

— Mais, répondit le gentilhomme, au mois de décembre ou de janvier.

— C'est on ne peut plus pittoresque. Je disais donc que monsieur se met dans l'eau jusqu'au cou, se coiffe la tête d'un potiron et se faufile dans les roseaux. Cela le change au point que les canards ne le reconnaissent aucunement et le laissent approcher à portée. N'est-ce point cela?

— Comme d'ici à vous.

— Bah! vraiment? s'écria Emmanuel.

— Et monsieur en tue autant qu'il veut, continua Lectoure.

— Des douzaines! reprit le gentilhomme, enchanté de l'attention que les deux jeunes gens lui prêtaient.

— Cela doit faire grand plaisir à votre femme, si elle aime les canards, dit Emmanuel.

— Elle les adore, répondit monsieur de Nozay.

— J'espère que vous me ferez l'honneur de me présenter à une personne si intéressante, reprit en s'inclinant Lectoure.

— Comment donc, monsieur le baron!

— Je vous jure que, de retour à Versailles, la première chose que je ferai sera de parler de cette chasse, au petit lever, et je suis convaincu que Sa Majesté en fera l'essai dans la pièce d'eau des Suisses.

— Pardon, cher baron, dit Emmanuel en prenant le bras de Lectoure et en se penchant à son oreille; mais c'est un voisin de campagne qu'il était impossible de ne pas recevoir dans une solennité comme celle-ci.

— Comment donc! répondit Lectoure en employant la même précaution pour ne pas être entendu de celui dont il était question; mais vous auriez eu grand tort de m'en priver. Il entre de droit dans la dot de ma future épouse, et j'aurais été désolé de ne point faire sa connaissance.

— Monsieur de Lajarry! annonça le domestique.

— Un compagnon de chasse? dit Lectoure.

— Non, répondit monsieur de Nozay, c'est un voyageur.

— Ah! ah! fit Lectoure avec un accent qui annonçait que le nouveau venu n'avait que juste le temps de se mettre en garde. A peine cette exclamation fut-elle échappée, que le nouveau venu entra, revêtu d'une polonaise garnie de fourrures.

— Eh! mon cher Lajarry, s'écria Emmanuel en allant au devant de lui et lui donnant la main, comme vous voilà garni! Sur mon honneur! vous avez l'air du czar Pierre.

— C'est que, répondit Lajarry en frissonnant, quoiqu'il ne fît pas autrement froid, voyez-vous, mon cher comte, lorsqu'on arrive de Naples, prrrrou!

— Ah! monsieur arrive de Naples? dit Lectoure en se mêlant à la conversation.

— En droiture, monsieur.

— Monsieur est monté sur le Vésuve?

— Non: je me suis contenté de le regarder de ma fenêtre. Et puis, continua le gentilhomme voyageur avec un accent de mépris très humiliant pour le volcan, ce n'est pas ce qu'il y a de plus curieux à Naples, le Vésuve! Une montagne qui fume! Ma cheminée en fait autant quand le vent vient de Belle-Isle. Et puis madame Lajarry avait une peur effroyable des éruptions!

— Mais vous avez visité la *Grotte du Chien?* continua Lectoure.

— Pour quoi faire? reprit Lajarry; pour voir une bête qui a des vapeurs! donnez des boulettes au premier caniche qui passe, il en fera autant. Et puis madame Lajarry a la passion des chiens, et cela lui aurait fait de la peine.

— J'espère au moins, dit Emmanuel en s'inclinant, qu'un savant comme vous n'aura pas négligé la Solfatare?

— Moi? je n'y ai pas mis le pied! Je me figure pardieu bien ce que c'est que trois ou quatre arpens de soufre, qui ne rapportent absolument rien que des allumettes! D'ailleurs madame Lajarry ne peut pas sentir l'odeur du soufre.

— Comment trouvez-vous celui-là? dit Emmanuel conduisant Lectoure dans la salle du contrat.

— Je ne sais si c'est parce que j'ai vu l'autre le premier, répondit Lectoure, mais je le préfère.

— Monsieur Paul! annonça tout à coup le domestique.

— Hein! fit Emmanuel en se retournant.

— Qu'est-ce ? dit Lectoure en se dandinant. Encore un voisin de campagne ?

— Non ; celui-là c'est autre chose ! répondit Emmanuel avec inquiétude. Comment cet homme ose-t-il se présenter ici ?

— Ah ! ah ! . roturier, hein ? vilain, n'est-ce pas ?... mais riche ? Non ? Poète ?... musicien ?... peintre ?... Eh bien ! mais je vous assure, Emmanuel, que l'on commence à recevoir cette espèce. La philosophie maudite a tout confondu. Que voulez-vous, mon cher, il faut en prendre bravement son parti. On est arrivé là. Un artiste s'assied près d'un grand seigneur, le coudoie, le salue du coin du chapeau, reste sur son siège quand il se lève ; ils parlent ensemble des choses de la cour, ils ricanent, ils plaisantent, ils chamaillent. C'est un mauvais goût de très bon ton.

— Vous vous trompez, Lectoure, répondit Emmanuel ; ce n'est ni un poète, ni un peintre, ni un musicien, c'est un homme à qui je dois parler seul. Écartez donc Nozay, tandis que j'écarterai Lajarry.

A ces mots, les deux jeunes gens prirent chacun le bras d'un des deux campagnards, et s'éloignèrent en parlant chasse et voyages. A peine les portes latérales s'étaient-elles refermées derrière eux, que Paul parut à celle du milieu.

Il entra dans cette chambre qu'il connaissait déjà, et dont chaque angle cachait une porte, l'une donnant dans une bibliothèque et l'autre dans le cabinet où il avait attendu, lors de sa première visite, le résultat de la conférence entre Marguerite et Emmanuel. Puis, s'approchant de la table, il resta un instant debout, regardant alternativement ces deux portes, comme s'il se fût attendu à voir ouvrir l'une ou l'autre. Son espérance ne fut pas trompée. Au bout d'un instant, celle de la bibliothèque s'entr'ouvrit, et il aperçut dans l'ombre une forme blanche. Il s'élança vers elle.

— Est-ce vous, Marguerite ? lui dit-il

— Oui, répondit une voix tremblante.

— Eh bien ?

— Je lui ai tout dit.

— Et ?

— Et dans dix minutes on signe le contrat !

— Je m'en doutais : c'est un misérable !

— Que faire ? s'écria la jeune fille.

— Du courage, Marguerite !

— Du courage ? Oh ! je n'en ai plus.

— Voilà qui vous en rendra, lui dit Paul en lui remettant un billet.

— Que contient cette lettre ?

— Le nom du village où vous attend votre fils et le nom de la femme chez qui on l'a caché.

— Mon fils !... Oh ! vous êtes donc un ange ! s'écria Marguerite, essayant de baiser la main qui lui tendait le papier.

— Silence ! on vient, dit Paul. Quelque chose qu'il arrive, vous me retrouverez chez Achard.

Marguerite referma vivement la porte sans lui répondre, car elle avait reconnu le bruit des pas de son frère. Paul se retourna et marcha à sa rencontre ; les deux jeunes gens se joignirent près de la table.

— Je vous attendais à une autre heure, monsieur, et devant moins nombreuse compagnie, dit Emmanuel, rompant le premier le silence.

— Mais nous sommes seuls, ce me semble, répondit Paul en jetant les yeux autour de lui.

— Oui, mais c'est ici que l'on signe le contrat, et dans un instant le salon sera plein.

— On dit bien des choses en un instant, monsieur le comte.

— Vous avez raison, répondit Emmanuel ; mais il faut rencontrer un homme qui n'ait pas besoin de plus d'un instant pour les comprendre.

— J'écoute, dit Paul.

— Vous m'avez parlé de lettres, continua Emmanuel se rapprochant encore de son interlocuteur et baissant la voix.

— C'est vrai, répondit Paul avec le même calme.

— Vous avez fixé un prix à ces lettres ?

— C'est encore vrai.

— Eh bien ! si vous êtes homme d'honneur, pour cette somme renfermée dans ce portefeuille, vous devez être prêt à me les rendre.

— Oui, répondit Paul, oui, monsieur ; il en était ainsi tant que j'ai cru que votre sœur, oubliant les serments faits, la faute commise, et jusqu'à l'enfant qu'elle avait mis au jour, secondait votre ambition de son parjure. Alors je pensais que c'était un baptême de larmes assez amer d'entrer dans le monde sans nom et sans famille, pour ne pas du moins y entrer sans fortune. Et je vous avais demandé, il est vrai, cette somme en échange de ces lettres. Mais aujourd'hui la position est changée, monsieur. J'ai vu votre sœur se jeter à vos genoux, je l'ai entendue vous supplier de ne point la forcer à ce mariage infâme ; et ni prières, ni supplications, ni larmes n'ont eu de pouvoir sur votre cœur. C'est donc aujourd'hui à moi, qui tiens votre honneur et celui de votre famille entre mes mains, c'est donc à moi de sauver la mère du désespoir, comme je voulais sauver l'enfant de la misère. Ces lettres, monsieur, vous seront remises lorsque, sur cette table, au lieu du contrat de mariage de votre sœur avec le baron de Lectoure, nous signerons celui de mademoiselle Marguerite d'Auray avec monsieur Anatole de Lusignan.

— Jamais, monsieur, jamais.

— Vous ne les aurez cependant qu'à cette condition, comte.

— Oh ! peut-être y a-t-il bien quelque moyen de vous forcer à les rendre.

— Je n'en connais pas, répondit froidement Paul.

— Voulez-vous me rendre ces lettres, monsieur ?

— Comte, dit Paul regardant Emmanuel avec une expression de physionomie inexplicable pour le jeune homme, comte, écoutez-moi.

— Voulez-vous me rendre ces lettres, monsieur ?

— Comte ..

— Oui, ou non !

— Deux mots ..

— Oui, ou non !

— Non, dit froidement Paul.

— Eh bien ! monsieur, vous avez votre épée au côté, comme moi la mienne ; nous sommes gentilshommes tous deux, ou je veux bien croire que vous l'êtes. Sortons, monsieur, sortons ; que l'un de nous deux rentre seul, et que celui-là, libre et fort de la mort de l'autre, fasse alors ce qu'il voudra.

— Je regrette de ne pouvoir accepter l'offre, monsieur le comte.

— Comment ! vous avez sur le corps cet uniforme, au cou cette croix, au côté cette épée, et vous refusez un duel !

— Oui, Emmanuel, je le refuse.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je ne puis me battre avec vous, comte. Croyez ce que je vous dis.

— Vous ne pouvez vous battre avec moi ?

— Sur l'honneur !

— Vous ne pouvez vous battre avec moi, dites-vous ?

En ce moment un éclat de rire se fit entendre derrière les deux jeunes gens ; Paul et Emmanuel se retournèrent. Lectoure était derrière eux.

— Mais, continua Paul en étendant la main vers le baron, je puis me battre avec monsieur, qui est un misérable et un infâme !

Une rougeur brûlante passa sur le visage de Lectoure comme le reflet d'une flamme. Il fit un mouvement pour marcher à Paul, puis il s'arrêta.

— C'est bien, monsieur, lui dit-il, envoyez votre témoin à Emmanuel ; ils arrangeront toute l'affaire.

— Vous comprenez que ce n'est entre nous que partie remise, dit Emmanuel.

— Silence ! répondit Paul, on annonce votre mère.

— Oui, silence, et à demain ! Lectoure, ajouta Emmanuel, allons au-devant de ma mère.

Paul regarda en silence s'éloigner ces deux jeunes gens, puis il rentra dans le cabinet qu'il connaissait déjà pour s'y être enfermé une première fois.

XIII

Au moment où le capitaine Paul entrait dans le cabinet, la marquise se présentait à la porte du salon, suivie du notaire et des différentes personnes invitées à la signature du contrat. Quelque solennelle que fût la circonstance, la marquise n'avait pas cru devoir renoncer à ses habits de deuil, et, vêtue de noir comme d'habitude, elle précédait de quelques instans le marquis, qu'aucun de ceux qui se trouvaient là, même son fils, n'avaient vu depuis des années. Telle était la puissance des traditions de l'étiquette, que la marquise n'avait point voulu que l'on signât le contrat de sa fille sans que le chef de la famille, tout insensé qu'il était, présidât à cette cérémonie. Quelque peu disposé que fût Lectoure à se laisser intimider, la marquise produisit sur lui son effet habituel, et la voyant entrer si grave et si digne, il s'inclina avec un sentiment de profond respect.

— Je suis reconnaissante, messieurs, dit la marquise en saluant ceux qui l'accompagnaient, de l'honneur que vous voulez bien me faire en assistant aux fiançailles de mademoiselle Marguerite d'Auray avec monsieur le baron de Lectoure. Aussi ai-je désiré que le marquis, tout souffrant qu'il est, assistât à cette réunion et vous remerciât, du moins par sa présence, s'il ne peut le faire par ses paroles. Vous con

.aissez sa situation. vous ne vous étonnerez donc point si quelques mots sans suite...

— Oui, madame, interrompit Lectoure, nous savons le malheur qui l'a frappé, et nous admirons la femme dévouée qui, depuis vingt ans, supporte la moitié de ce malheur.

— Vous le voyez, madame, dit Emmanuel en s'approchant à son tour et en baisant la main de sa mère, tout le monde est à genoux devant votre piété conjugale.

— Où est Marguerite? murmura la marquise à demi-voix.

— Elle était là il n'y a qu'un instant, répondit Emmanuel.

— Faites-la prévenir, continua la marquise sur le même ton.

— Le marquis d'Auray! annonça alors le domestique.

Chacun s'écarta de manière à démasquer la porte, et tous les yeux se tournèrent du côté où ce nouveau personnage devait apparaître. Cette curiosité ne tarda point à être satisfaite; le marquis s'avança presque aussitôt, soutenu par deux domestiques.

C'était un vieillard dont la figure, malgré les traces de souffrances qui l'avaient sillonnée, conservait encore l'aspect de noblesse et de dignité qui en avait fait un des hommes les plus distingués de la cour. Ses grands yeux caves et fiévreux se promenaient sur toute l'assemblée avec une expression étrange d'étonnement. Il avait son costume de mestre de camp, portait l'ordre du Saint-Esprit au cou, et celui de Saint-Louis à la boutonnière. Il s'avança lentement, sans prononcer une parole. Les deux valets le conduisirent, au milieu d'un profond silence, vers un fauteuil sur lequel il s'assit; après quoi ils se retirèrent. La marquise se plaça à sa droite. Le notaire tira le contrat du portefeuille et le lut à haute voix. Le marquis et la marquise reconnaissaient cinq cent mille francs à Lectoure, et constituaient en dot la même somme à Marguerite.

Pendant toute cette lecture, la marquise, malgré son apparente impassibilité, avait donné quelques marques d'inquiétude. Enfin, comme le notaire reposait le contrat sur la table, Emmanuel rentra et se rapprocha de sa mère:

— Et Marguerite? dit la marquise.

— Elle me suit, répondit Emmanuel

— Madame! murmura Marguerite entr'ouvrant la porte et en joignant les mains.

La marquise fit semblant de ne pas l'entendre, et montrant du doigt la plume:

— A vous, monsieur le baron, dit-elle.

Lectoure s'approcha de la table, prit la plume et signa.

— Madame! dit une seconde fois Marguerite d'une voix suppliante et en faisant un pas vers sa mère.

— Passez la plume à votre fiancée, monsieur de Lectoure, dit la marquise.

Le baron fit le tour de la table et s'approcha de Marguerite.

— Madame! dit une troisième fois celle-ci avec un accent de voix si plein de larmes, qu'il retentit jusqu'au fond de tous les cœurs, et que le marquis lui-même leva la tête.

— Signez, dit la marquise en indiquant du doigt le contrat de mariage.

— Oh! mon père! mon père! s'écria Marguerite en se jetant aux pieds du marquis.

— Que faites-vous? dit la marquise s'appuyant sur le bras du fauteuil de son mari et se penchant devant lui. Êtes-vous folle, mademoiselle?

— Mon père! mon père! dit Marguerite entourant le marquis de ses bras; mon père, prenez pitié de moi!... mon père, sauvez votre fille!

— Marguerite! murmura la marquise avec un accent terrible de menace.

— Madame, répondit celle-ci, je ne puis m'adresser à vous. Laissez-moi donc implorer mon père. A moins, continua-t-elle en montrant le notaire avec un geste ferme et décidé, que vous n'aimiez mieux que j'invoque la loi!

— Allons, dit la marquise en se relevant et avec un accent d'amère ironie, c'est une scène de famille, et ces sortes de choses, fort attendrissantes pour les grands-parens, sont en général assez fastidieuses aux étrangers. Messieurs, vous trouverez des rafraîchissemens dans les chambres voisines. Mon fils, faites les honneurs. Monsieur le baron, pardonnez...

Emmanuel et Lectoure s'inclinèrent en silence et se retirèrent suivis de toute l'assemblée. La marquise demeura immobile jusqu'à ce que le dernier assistant fût éloigné, puis elle [illegible] fermer les portes, et revenant près du marquis que Marguerite tenait toujours embrassé:

— Mademoiselle, dit-elle, qu'il n'y a plus ici que ceux qui ont le droit [illegible] vous donner des ordres, signez ou sortez, mademoiselle!

— Par [illegible] par pitié! dit Marguerite, n'exigez pas de moi cette infamie!

— Ne m'avez-vous pas entendue? dit la marquise donnant à sa voix un accent impératif auquel il semblait impossible que l'on pût résister, et faut-il que je le répète? Signez ou sortez!

— Oh! mon père! mon père! s'écria Marguerite; grâce pour moi! grâce! Non, non, il ne sera pas dit que, depuis dix ans que je n'ai vu mon père, on m'arrachera de ses bras au moment où je le revois! et cela sans qu'il m'ait reconnue, sans qu'il m'ait embrassée! Mon père!... c'est moi... c'est votre fille!...

— Qu'est-ce que cette voix qui m'implore? murmura le marquis. Qu'est-ce que cette enfant qui m'appelle son père?

— Cette voix, dit la marquise saisissant le bras de sa fille, c'est une voix qui s'élève contre les droits de la nature! Cette enfant, c'est une fille rebelle!

— Mon père, s'écria Marguerite, regardez-moi!... sauvez-moi!... défendez-moi!... je suis Marguerite!

— Marguerite?... Marguerite?... balbutia le marquis; j'ai eu autrefois une enfant de ce nom.

— C'est moi!... c'est moi!... reprit Marguerite; c'est moi qui suis votre enfant! c'est moi qui suis votre fille!

— Il n'y a d'enfans que ceux qui obéissent! dit la marquise. Obéissez, et vous aurez le droit de dire que vous êtes notre fille.

— Oh! à vous, mon père!... oui, à vous, je suis prête à obéir. Mais vous ne l'ordonnez pas, vous!... Vous ne voulez pas que je sois malheureuse!... malheureuse à désespérer!... malheureuse à mourir!

— Viens! viens! dit le marquis, la retenant et la pressant à son tour dans ses bras. Oh! c'est une sensation inconnue et délicieuse que celle que j'éprouve! Et maintenant... attends!... attends!... Il porta la main à son front. Il me semble que je me souviens!

— Monsieur, s'écria la marquise, dites-lui qu'elle doit obéir, que Dieu maudit les enfans rebelles; dites-lui cela plutôt que de l'encourager dans son impiété!

Le marquis releva lentement la tête et fixa ses yeux ardens sur sa femme; puis d'une voix lente:

— Prenez garde, madame, lui dit-il, prenez garde! Ne vous ai-je pas dit que je commençais à me souvenir? Puis laissant retomber son front sur celui de Marguerite, de manière que ses cheveux blancs se mêlassent aux cheveux noirs de la jeune fille: Parle! parle! continua-t-il. Qu'as-tu, mon enfant? dis-moi cela.

— Oh! je suis bien malheureuse!

— Tout le monde est donc malheureux ici! s'écria le marquis. Cheveux noirs et cheveux blancs! enfant et vieillard!... Oh! moi aussi, moi aussi... je suis bien malheureux, va!

— Monsieur, remontez dans votre appartement! il le faut, dit la marquise.

— Oui, pour que je me retrouve encore face à face avec vous!... enfermé comme un prisonnier!... C'est bon quand je suis fou, madame!

— Oui, oui, mon père, vous avez raison. Il y a bien assez longtemps que ma mère se dévoue. Il est temps que ce soit votre fille. Mon père, prenez-moi, je ne vous quitterai ni jour ni nuit. Vous n'aurez qu'à faire un geste, qu'à dire une parole; je vous servirai à genoux!...

— Oh! tu n'aurais pas le courage de le faire!

— Si, mon père; si je le ferai. Aussi vrai que je suis votre fille!

La marquise se tordit les bras d'impatience

— Si tu es ma fille, reprit le marquis, pourquoi, depuis dix ans, ne t'ai-je pas vue?

— Parce qu'on m'a dit que vous ne vouliez pas me voir, mon père; parce qu'on m'a dit que vous ne m'aimiez pas

— On t'a dit que je ne voulais pas te voir, figure d'ange! s'écria le marquis lui prenant la tête entre les mains et la regardant avec amour; on t'a dit cela! on t'a dit qu'un pauvre damné ne voulait pas du ciel! Eh! qui donc a dit qu'un père ne voulait pas voir sa fille? qui donc a osé dire à un enfant: « Enfant, ton père ne t'aime pas! »

— Moi, dit la marquise en essayant une dernière fois d'arracher Marguerite des bras de son père.

— Vous! interrompit le marquis, c'est vous! Mais vous avez donc reçu la mission fatale de me tromper dans toutes mes affections! Il faut donc que toutes mes douleurs prennent leur source en vous! il faut donc que vous brisiez aujourd'hui le cœur du père comme vous avez brisé il y a vingt ans le cœur de l'époux!

— Vous délirez, monsieur, dit la marquise lâchant sa fille et passant à la droite du marquis. Taisez-vous, taisez-vous!

— Non, madame, non, je ne délire pas! répondit le marquis; non!... non!... dites plutôt... dites, et ce sera la vérité, dites que je suis entre un ange qui veut me rappeler à la raison et un démon qui veut me rendre à la folie! Non! je ne suis plus insensé... faut-il que je vous le prouve? Il se souleva en appuyant les mains sur les bras de

son fauteuil. Faut-il que je vous parle de lettres d'adultère? de duel?

— Je vous dis, répondit la marquise en lui saisissant le bras, je vous dis que vous êtes plus abandonné de Dieu que jamais, lorsque vous dites de pareilles choses, sans songer aux oreilles qui nous écoutent!... Baissez les yeux, monsieur; regardez qui est là, et osez dire que vous n'êtes pas fou!

— Vous avez raison, dit le marquis en retombant sur son fauteuil. Elle a raison, ta mère, continua-t-il en s'adressant à Marguerite; c'est moi qui suis un insensé; et il faut croire, non à ce que je dis, mais à ce qu'elle dit, elle. La mère! c'est le dévoûment, c'est la vertu. Aussi, elle n'a ni insomnie, ni remords, ni délire. Que veut-elle, ta mère?

— Mon malheur, mon père! s'écria Marguerite; mon malheur éternel!

— Et comment puis-je l'empêcher, ce malheur, moi? dit avec un accent déchirant le malheureux vieillard. Comment puis-je empêcher, moi, pauvre fou, qui crois toujours voir du sang couler d'une blessure! qui crois toujours entendre une tombe qui parle!

— Oh! vous pouvez tout! Dites un mot, et je suis sauvée! on veut me marier.

Le marquis renversa la tête en arrière.

— Écoutez-moi donc!... On veut me marier à un homme que je n'aime pas!... comprenez-vous?... à un misérable!... et l'on vous a amené ici... dans ce fauteuil... devant cette table... vous, vous, mon père... pour signer ce contrat infâme! là... là... tenez... ce contrat que voici!

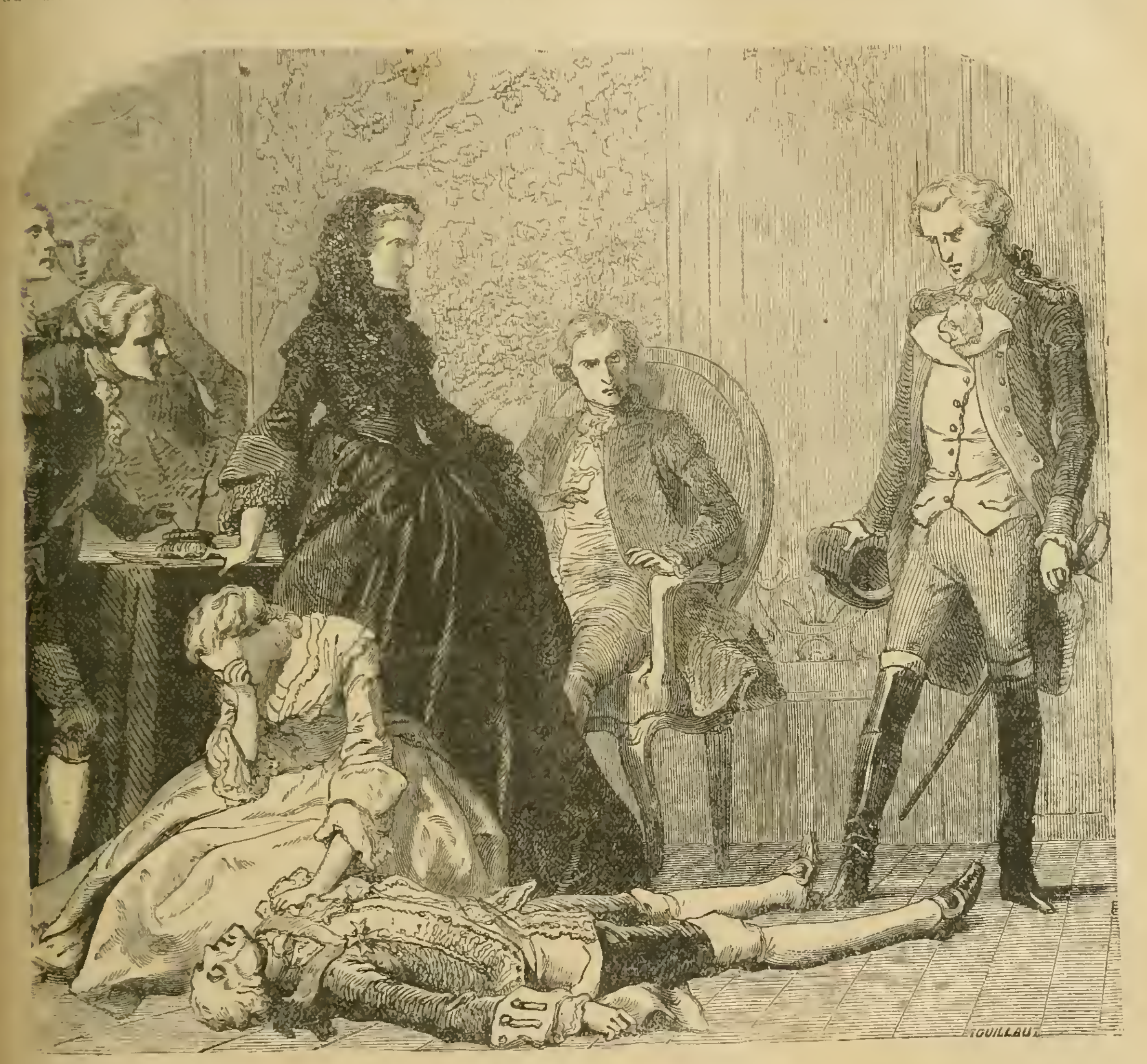
— Sans me consulter! répondit le marquis en prenant le contrat; sans me demander si je veux ou si je ne veux pas! Me croit-on mort?... et si l'on me croit mort, me craint-on moins qu'un spectre?... Ce mariage ferait ton malheur, as-tu dit?

— Éternel! éternel! s'écria Marguerite.

— Eh bien! ce mariage ne se fera pas!

— J'ai engagé votre parole et la mienne, votre nom et le mien, dit la marquise avec d'autant plus de force qu'elle sentait le pouvoir lui échapper.

— Ce mariage ne se fera pas, vous dis-je, répondit le marquis d'une voix qui couvrait la sienne. C'est une chose trop terrible, continua-t-il d'un accent sombre et caverneux,



Et il tomba de toute sa hauteur, évanoui sur le plancher.

qu'un mariage où une femme n'aime pas son mari! cela rend fou... Moi, la marquise m'a toujours aimé... aimé fidèlement. Ce qui me rend fou... moi, c'est autre chose.

Un éclair de joie infernale brilla dans les yeux de la marquise, car elle vit à l'exaltation des paroles du marquis et à la terreur peinte dans ses yeux que la folie était près de revenir.

— Ce contrat? continua le marquis...

Et il s'apprêta à le déchirer. La marquise y porta vivement la main. Marguerite semblait suspendue par un fil entre le ciel et l'enfer.

— Ce qui me rend fou, moi, reprit le marquis, c'est une tombe qui se rouvre! c'est un spectre qui sort de terre! c'est un fantôme qui vient! qui me parle! qui me dit!..

— « Vos jours sont à moi! » murmura à l'oreille de son mari la marquise, répétant les dernières paroles de Morlaix mourant, « je pourrais les prendre. »

— L'entends-tu? l'entends-tu? s'écria le marquis, tremblant affreusement et se levant comme pour fuir.

— Mon père! mon père! revenez à vous! Il n'y a pas de tombe, il n'y a pas de spectre, il n'y a pas de fantôme. Ces paroles... c'est la marquise...

— « Mais je veux que vous viviez, » continua celle-ci, achevant l'œuvre qu'elle avait commencée, « pour me pardonner comme je vous pardonne. »

— Grâce ! Morlaix, grâce ! cria le marquis retombant sur son fauteuil, les cheveux dressés de terreur et la sueur de l'effroi sur le front.

— Mon père ! mon père !

— Vous voyez que votre père est insensé, dit la marquise triomphante. Laissez-le !...

— Oh ! dit Marguerite, oh ! Dieu fera un miracle, je l'espère. Mon amour, mes caresses, mes larmes, le rendront à la raison.

— Essayez ! répondit froidement la marquise, abandonnant à sa fille le marquis sans volonté, sans voix et presque sans connaissance.

— Mon père !... dit Marguerite d'une voix déchirante.

Le marquis resta impassible.

— Monsieur ! dit la marquise d'un ton impératif.

— Hein ! hein !... fit le marquis frissonnant.

— Mon père ! mon père !... cria Marguerite en se tordant les bras et se renversant de désespoir ; mon père, à moi ! à moi !

— Prenez cette plume et signez, dit la marquise, lui mettant la plume à la main et la main sur le contrat. Il le faut !... je le veux !

— Oh ! maintenant je suis perdue !... s'écria Marguerite, écrasée de la lutte et se sentant sans force pour la soutenir.

Mais au moment où le marquis, vaincu, allait signer ; où la marquise, triomphante, se félicitait de sa victoire ; où Marguerite, désespérée, était près de fuir, un incident inattendu vint changer tout à coup la face des choses. La porte du cabinet s'ouvrit, et Paul, qui avait assisté, invisible, à cette scène, apparut tout à coup.

— Madame la marquise d'Auray, dit-il, avant que ce contrat ne se signe, un mot !

— Qui m'appelle ? dit la marquise, essayant de distinguer celui qui lui parlait dans l'éloignement, et par conséquent dans l'ombre.

— Je connais cette voix ! s'écria le marquis, tressaillant comme si un fer rouge l'eût touché.

Paul fit trois pas et entra dans le cercle de lumière que répandait le lustre.

— Est-ce un spectre ? s'écria à son tour la marquise, frappée de la ressemblance du jeune homme avec son ancien amant.

— Je connais ce visage ! murmura le marquis, croyant revoir l'homme qu'il avait tué.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! protégez-moi ! balbutia Marguerite, à genoux et les bras vers le ciel.

— Morlaix ! Morlaix !... dit le marquis, se levant et marchant à Paul. Morlaix ! Morlaix ! pardon !... grâce !...

Et il tomba de toute sa hauteur, évanoui, sur le plancher.

— Mon père ! s'écria Marguerite en se précipitant vers lui.

En ce moment un domestique entra tout effaré, et s'adressant à la marquise :

— Madame, lui dit-il, Achard fait demander le prêtre et le médecin du château. Il se meurt !

— Dites-lui, répondit la marquise, lui montrant le corps que sa fille était inutilement occupée à rappeler à la vie, dites-lui que tous deux sont retenus auprès du marquis.

XIV

Comme on l'a vu à la fin du chapitre précédent, Dieu, par une de ces combinaisons étranges de sa providence que les hommes aveugles attribuent presque toujours au hasard, rappelait à lui en même temps, pour qu'ils lui rendissent le même compte, le noble marquis d'Auray et le pauvre Achard. Nous avons vu le premier, frappé à la vue de Paul, portrait vivant de son père, comme d'un coup de foudre, tomber sans connaissance aux pieds du jeune homme, épouvanté lui-même de l'effet terrible qu'il avait produit. Quant à Achard, les circonstances, qui avaient amené son agonie en même temps que celle du marquis, ressortaient, quoique différentes, du même drame et de la même situation. La vue de Paul, sur l'un comme sur l'autre, avait causé une émotion funeste à celui-ci par l'excès de la terreur, à celui-là par l'excès de la joie. Pendant la journée qui avait précédé la signature du contrat, Achard s'était donc senti plus faible que d'habitude. Toutefois, le soir, il n'en était pas moins sorti pour aller faire sa prière ordinaire à la tombe de son maître. De là il avait vu, avec une piété plus profonde que jamais, ce spectacle toujours nouveau et toujours splendide du soleil qui se couche dans l'Océan ; il avait suivi la dégradation de sa lumière pourprée : et comme si ce flambeau du monde attirait à lui son âme, il avait senti s'éteindre ses forces avec le dernier rayon du jour ; de sorte que quand le domestique du château vint le soir, comme d'habitude, afin de prendre ses ordres, ne le rencontrant pas dans sa chambre, il s'était mis à le chercher au dehors ; et comme sa promenade ordinaire était connue, il l'avait bientôt trouvé au pied du grand chêne, évanoui sur la fosse de son maître, fidèle jusqu'à la fin à cette religion de la tombe qui avait été le sentiment exclusif des dernières années de sa vie. Alors le domestique l'avait pris dans ses bras et l'avait rapporté chez lui ; puis, tout effrayé de cet accident inattendu, il était accouru réclamer auprès de la marquise les derniers secours du médecin et du prêtre, que celle-ci avait refusés, sous le prétexte qu'à cette heure ils étaient aussi nécessaires au marquis qu'au vieux serviteur, et que la hiérarchie des rangs, puissante jusqu'en face de la mort, donnait à son époux le privilège d'en user le premier.

Mais cette nouvelle annoncée à la marquise dans ce moment de paroxysme suprême où les différens intérêts et les différentes passions jetaient les acteurs de ce drame intime dont nous nous sommes fait l'historien, cette nouvelle avait été entendue de Paul. Jugeant impossible la signature du contrat dans l'état où était le marquis, il n'avait pris que le temps de rappeler une seconde fois à Marguerite qu'elle le retrouverait chez Achard, si elle avait besoin de lui : après quoi il s'était élancé dans le parc, et s'orientant au milieu de ses allées et de ses massifs avec cette habileté du marin qui lit son chemin au ciel, il avait retrouvé la maison et était entré tout haletant dans la chambre du vieillard au moment où celui-ci commençait à reprendre ses sens, et s'était jeté dans ses bras. Alors la joie avait rendu quelque force au vieux serviteur, sûr au moins de mourir sur le cœur d'un ami.

— Oh ! c'est toi ! c'est toi ! s'écria le vieillard, je n'espérais pas te revoir.

— Et tu as pu penser que j'apprendrais ton état, s'écria Paul, et que je n'accourrais pas à l'instant !

— Mais je ne savais où te chercher, moi ; où te faire dire que je voulais te voir une dernière fois avant de mourir.

— J'étais au château, père ; j'ai tout appris et je suis accouru.

— Et comment étais-tu au château ? dit le vieillard étonné.

Paul lui raconta tout.

— Providence de Dieu ! murmura Achard lorsque Paul eut terminé son récit, que tes décrets sont cachés et inévitables ! Toi qui au bout de vingt années ramènes le jeune homme au berceau de l'enfant, et qui tues l'assassin du père par le seul aspect du fils !

— Oui, oui, cela s'est passé ainsi, répondit Paul ; et c'est cette même Providence qui me conduit à toi pour que je te sauve. Car, je le sais, ils t'ont refusé le médecin et le prêtre.

— Nous aurions dû cependant partager, en bonne justice, répondit Achard. Le marquis, puisqu'il craint la mort, n'avait qu'à garder le médecin, et à moi, qui suis las de la vie, m'envoyer le prêtre.

— Je puis monter à cheval, s'écria Paul, et avant une heure...

— Dans une heure il sera trop tard, dit le mourant d'une voix affaiblie. Un prêtre !... un prêtre seul !... Je ne demandais qu'un prêtre.

— Père, répondit Paul, je ne puis le remplacer, je le sais, dans ses fonctions sacrées ; mais nous parlerons de Dieu ensemble, de sa grandeur, de sa bonté.

— Oui, mais terminons d'abord avec les choses de la terre, pour ne plus penser qu'à celles du ciel. Tu dis que, comme moi, le marquis se meurt ?

— Je l'ai laissé agonisant.

— Tu sais qu'aussitôt après sa mort, les papiers renfermés dans cette armoire, et qui constatent ta naissance, t'appartiennent de droit ?

— Je le sais.

— Si je meurs avant lui, si je meurs sans prêtre, à qui confier ce dépôt ? Le vieillard se souleva, et lui montra sous le chevet de son lit une clef. Tu prendras cette clef, elle ouvre cette armoire : tu y trouveras une cassette. Tu es homme d'honneur, jure-moi que tu n'ouvriras cette cassette que lorsque le marquis sera mort.

— Je vous le jure ! dit Paul en étendant solennellement la main vers le crucifix cloué au-dessus du chevet.

— C'est bien, répondit Achard. Maintenant je mourrai tranquille.

— Vous le pouvez, car le fils vous tient la main dans ce monde, et le père vous la tend dans le ciel.

— Crois-tu, enfant, qu'il sera content de ma fidélité ?

— Jamais roi n'a été obéi pendant sa vie comme lui l'aura été après sa mort.

— Oui, murmura le vieillard d'une voix sombre, oui, je

n'ai été que trop exact à suivre ses commandemens. J'aurais dû ne pas souffrir ce duel, j'aurais dû me refuser à en être le témoin. Ecoute, Paul : voilà ce que je voulais dire à un prêtre, car c'est la seule chose qui charge ma conscience ; écoute, il y a des momens de doute où j'ai regardé ce duel solitaire comme un assassinat. Alors, alors, comprends-tu, Paul ? c'est que je ne serais plus témoin, je serais complice !

— Mon père, répondit Paul, je ne sais si les lois de la terre sont toujours d'accord avec les lois du ciel, et si l'honneur selon les hommes est la vertu selon le Seigneur ; je ne sais si notre Eglise, ennemie du sang, permet que l'offensé tente de venger lui-même son injure sur l'offenseur, et si, dans ce cas, le jugement de Dieu dirige toujours ou la balle du pistolet ou la pointe de l'épée. Ce sont là des questions qu'on décide, non pas avec le raisonnement, mais avec la conscience. Eh bien ! ma conscience me dit qu'à ta place, j'aurais fait ce que tu as fait. Si la conscience, qui me trompe, t'a trompé aussi, plus qu'un prêtre j'ai, dans cette circonstance, le droit de te pardonner ; et, en mon nom et en celui de mon père, je te pardonne !

— Merci ! merci ! s'écria le vieillard en pressant les mains du jeune homme ; merci ! car voilà des paroles comme il en faut à l'âme d'un mourant. Un remords est une chose terrible, vois-tu ! un remords conduit à douter de Dieu. Car, une fois qu'il n'y a plus de juge, il n'y a plus de jugement.

— Ecoute, dit Paul avec cet accent poétique et solennel qui lui était particulier ; moi aussi j'ai souvent douté de Dieu. Car, isolé et perdu comme je l'étais dans le monde, sans famille et sans appui sur la terre, je cherchais un appui dans le Seigneur, et je demandais à tout ce qui m'entourait une preuve de son existence. Souvent je m'arrêtais au pied de l'une de ces croix qui bordent le chemin, et, les yeux fixés sur le Sauveur des hommes, je demandais en pleurant une certitude de son existence et de sa mission ; je demandais que son œil s'abaissât vers moi ; je demandais qu'une goutte de sang tombât de sa blessure, ou qu'un soupir sortît de sa bouche. Le crucifix restait immobile, et je me relevais le désespoir dans le cœur en disant : « Si je savais où trouver la tombe de mon père, je l'interrogerais comme Hamlet, le fantôme ;

Et elle me répondrait peut-être ! »

— Pauvre enfant !

— Alors, j'entrais dans une église, continua Paul, dans une de ces églises du Nord, tu sais, sombre, religieuse, chrétienne. Et je me sentais inondé de tristesse ; mais la tristesse n'est pas la foi ! Je m'approchais de l'autel, je m'agenouillais devant le tabernacle où l'on dit que Dieu habite, j'appuyais mon front contre le marbre des marches ; et lorsque j'étais resté prosterné, perdu dans mon doute pendant des heures, je relevais la tête, espérant que ce Dieu que je cherchais se manifesterait enfin à moi par un rayon de sa gloire, ou par un éclair de sa puissance. Mais l'église restait sombre comme le crucifix était resté immobile, et je me précipitais sous son portique comme un insensé, en disant : « Seigneur ! Seigneur ! si tu existais, tu te révélerais aux hommes. Tu veux donc que les hommes doutent de toi, puisque tu peux te révéler à eux, et que tu ne le fais pas. »

— Prends garde à ce que tu me dis, Paul, s'écria le vieillard ; prends garde que le doute de ton cœur n'atteigne le mien ! Tu as du temps pour croire, toi, tandis que moi... je vais mourir !

— Attends, père, attends, continua Paul avec une voix douce et un visage calme, je n'ai pas fini. C'est alors que je me suis dit : Le crucifix du chemin, l'église des villes, sont l'œuvre de l'homme. Cherchons Dieu dans l'œuvre de Dieu. » Dès ce moment, mon père, a commencé cette vie errante qui restera un mystère éternel entre le ciel, la mer et moi. Elle m'a égaré dans les solitudes de l'Amérique, car je pensais que plus un monde était nouveau, plus il avait dû garder empreinte la main de Dieu ! Je ne m'étais pas trompé. Là, souvent, dans ces forêts vierges où le premier peut-être parmi les hommes j'avais pénétré, sans autre abri que le ciel, sans autre couche que la terre, abîmé dans une seule pensée, j'ai écouté ces mille bruits divers du monde qui s'endort et de la nature qui s'éveille. Longtemps encore je suis resté sans comprendre cette langue inconnue que forment en se mêlant ensemble le murmure des fleuves, la vapeur des lacs, le bruissement des forêts et le parfum des fleurs. Enfin peu à peu se souleva le voile qui couvrait mes yeux, et le poids qui oppressait mon cœur. Dès lors je commençai à croire que ces rumeurs du soir et ces bruits du crépuscule n'étaient qu'un hymne universel par lequel les choses créées rendaient grâces au Créateur.

— Mon Dieu ! fit le mourant, joignant les mains et levant les yeux au ciel avec l'expression de la foi ; mon Dieu ! j'ai crié vers vous du fond de l'abîme, et vous m'avez entendu dans ma détresse ! mon Dieu, je vous remercie !

— Alors, continua Paul avec une exaltation croissante, alors j'ai cherché sur l'Océan ce reste de conviction que me refusait la terre. La terre, ce n'est que l'espace ; l'Océan, c'est l'immensité. L'Océan, c'est ce qu'il y a de plus grand, de plus fort et de plus puissant après Dieu ! L'Océan, je l'ai entendu rugir comme un lion irrité, puis, à la voix de son maître, se coucher comme un chien soumis ; je l'ai senti se dresser comme un Titan qui veut escalader le ciel, puis, sous le fouet de l'orage, je l'ai entendu se plaindre comme un enfant qui pleure. Je l'ai vu lancer des vagues au-devant de l'éclair, et essayer d'éteindre la foudre avec son écume, puis s'aplanir comme un miroir, et réfléchir jusqu'à la dernière étoile du ciel. Sur la terre, j'avais reconnu l'existence de Dieu ; sur l'Océan, je reconnus son pouvoir. Dans la solitude, comme Moïse, j'avais entendu la voix du Seigneur ; mais, pendant l'orage, je le vis, comme Ezéchiel, passer avec la tempête. Dès lors, mon père, dès lors, le doute fut à jamais chassé loin de moi, et, le soir du premier ouragan, je crus et je priai.

— Je crois en Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, dit le vieillard d'une voix ardente de foi ; et il continua ainsi le Symbole des apôtres jusqu'à sa dernière ligne.

Paul l'écouta en silence et les yeux au ciel ; puis, lorsque le mourant eut fini :

— Ce n'est point ainsi qu'un prêtre t'eût parlé, père, dit-il en secouant la tête ; car, moi, je t'ai parlé en marin et avec une voix plus habituée à prononcer des paroles de mort que de consolation. Pardonne-moi, père, pardonne-moi.

— Tu m'as fait prier et croire comme toi, répondit le vieillard : dis-moi, qu'aurait donc fait de plus un prêtre ? Ce que tu m'as dit est simple et grand : laisse-moi penser à ce que tu m'as dit.

— Ecoute ! dit Paul en tressaillant.

— Quoi ?

— N'as-tu pas entendu ?...

— Non.

— Il m'a semblé qu'une voix en détresse... m'appelait... Entends-tu ? entends-tu ?... C'est la voix de Marguerite !...

— Va au-devant d'elle, lui dit le vieillard, j'ai besoin d'être seul.

Paul s'élança dans la chambre voisine, et, comme il y mettait le pied, il entendit son nom répété une troisième fois tout auprès de l'entrée. Courant alors à la porte, il l'ouvrit avec empressement, et, sur le seuil, il trouva Marguerite, à qui la force avait manqué pour aller plus loin, et qui était tombée à genoux.

— A moi ! à moi ! cria-t-elle avec l'expression de la plus profonde terreur en apercevant Paul, et en se traînant vers lui.

XV

Paul s'élança vers Marguerite et la prit dans ses bras ; elle était pâle et glacée. Il l'emporta dans la première chambre, la déposa sur un fauteuil, retourna fermer la porte, qui était restée ouverte ; puis revenant près d'elle :

— Que craignez-vous ? lui dit-il ; qui vous poursuit, et comment venez-vous à cette heure ?

— Oh ! s'écria Marguerite, à toute heure du jour et de la nuit, j'aurais fui tant que la terre aurait pu me porter ; J'aurais fui jusqu'à ce que je trouvasse un cœur pour y pleurer, un bras pour me défendre ! J'aurais fui ! Paul, Paul ! mon père est mort.

— Pauvre enfant ! dit Paul en serrant la jeune fille dans ses bras. Pauvre enfant ! qui s'échappe d'une maison mortuaire pour retomber dans une autre ! qui laisse la mort au château et qui la retrouve dans la chaumière !

— Oui, oui, dit Marguerite, se levant, frémissante encore de terreur en se pressant contre Paul. La mort là-bas ; la mort ici ! Mais là-bas on meurt dans le désespoir, tandis qu'ici... ici l'on meurt tranquille. O Paul ! Paul ! oh ! si vous aviez vu ce que j'ai vu !

— Dites-moi cela.

— Vous savez, continua la jeune fille, quelle influence terrible ont eue sur mon père votre voix et votre présence ?

— Je le sais.

— On l'a emporté évanoui et sans parole dans son appartement.

— C'était à votre mère que je parlais, dit Paul ; c'est lui qui a entendu : ce n'est point ma faute.

— Eh bien ! vous comprenez, Paul, puisque vous avez dû tout entendre du cabinet où vous étiez. Mon père, mon pauvre père m'avait reconnu ; et moi, le voyant ainsi, je n'ai pu résister à mon inquiétude ; et, au risque d'irriter

ma mère, je suis montée pour le voir une fois encore. La porte était fermée; je frappai doucement : il est revenu à lui, car j'entendis sa voix affaiblie demander qui était là.

— Et votre mère? demanda Paul.

— Ma mère? dit Marguerite, elle était absente et l'avait enfermé en sortant, comme elle aurait fait d'un enfant. Puis lorsqu'il eut reconnu ma voix, lorsque je lui eus répondu que j'étais Marguerite, que j'étais sa fille, il me dit de prendre un escalier dérobé qui, par un cabinet, montait dans sa chambre. Une minute après, j'étais à genoux devant son lit, et il me donnait sa bénédiction : car il m'a donné sa bénédiction avant de mourir, sa bénédiction paternelle, qui, je l'espère, appelle a celle de Dieu.

— Oui, dit Paul, Dieu te pardonnera, sois tranquille. Pleure sur ton père, mon enfant, mais ne pleure plus sur toi, car tu es sauvée.

— Vous n'avez rien entendu encore, Paul! s'écria Marguerite, écoutez! écoutez!

— Parle.

— Voilà qu'en ce moment, comme j'étais agenouillée, comme je baisais sa main, en ce moment j'entendis les pas de ma mère, elle montait l'escalier : je reconnus sa voix, et mon père la reconnut aussi, car il m'embrassa une dernière fois, et me fit signe de fuir. J'obéis, mais j'avais la tête si perdue, si troublée, que je me trompai de porte, et qu'au lieu de prendre l'escalier par lequel j'étais venue, je me jetai dans un cabinet sans issue. Je tâtai de tous les côtés, je vis que j'étais enfermée. En ce moment, la porte de la chambre s'ouvrait : je m'arrêtai, retenant mon haleine, ma mère entra avec le prêtre. Je vous le dis, Paul, elle était plus pâle que celui qui allait mourir.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura Paul.

— Le prêtre s'assit au chevet du lit, continua Marguerite se pressant toujours plus effrayée contre Paul. Ma mère se tint debout au pied. Comprenez-vous? J'étais là, moi, en face de ce spectacle funèbre! ne pouvant fuir! Une fille forcée d'entendre la confession de son père! n'est-ce pas affreux? dites. Je tombai à genoux, fermant les yeux pour ne pas voir, priant pour ne pas entendre : et cependant malgré moi, oh! bien malgré moi, Paul, je vous le jure! je vis et j'entendis, et ce que je vis et entendis ne sortira jamais de ma mémoire! Je vis mon père, retrouvant dans ses souvenirs une force fiévreuse, se soulever sur son lit, la pâleur de la mort empreinte sur son visage. Je l'entendis : je l'entendis prononcer les mots de duel, d'adultère et d'assassinat!... et à chacun de ces mots, je vis ma mère plus pâle, et je l'entendis, haussant la voix pour couvrir la voix du mourant, et disant au prêtre : « Ne le croyez pas, ne le croyez pas, mon père!... Il ment! ou plutôt... c'est un fou, c'est un insensé! ne le croyez pas! » Paul, c'était un spectacle horrible, sacrilège, impie!... Une sueur froide me passa sur le front, et je m'évanouis.

— Justice du ciel! s'écria Paul.

— Je ne sais combien de temps je restai sans connaissance. Lorsque je revins à moi, la chambre était silencieuse comme une tombe. Ma mère et le prêtre avaient disparu, et deux cierges brûlaient près de mon père. J'ouvris la porte, je jetai les yeux sur le lit, et il me sembla, sous le drap qui le recouvrait tout entier, voir se dessiner la forme raidie d'un cadavre. Je devinai que tout était fini! Je restai immobile, partagée entre la crainte funèbre que me causait cette vue, et le désir pieux de soulever le drap et de baiser une fois encore, avant qu'on le scellât dans le cercueil, le front vénérable de mon père. Enfin la crainte l'emporta; une terreur glaçante, invincible, mortelle, me poussa hors de l'appartement; je descendis l'escalier, je ne sais comment, sans en toucher une marche, je crois; je traversai des chambres, des galeries, et enfin je sentis à la fraîcheur de l'air que j'étais dehors. Je courais comme une folle. Je me rappelai que vous m'aviez dit que vous seriez ici. Un instinct, dites-moi lequel, car je ne le connais pas moi-même, me poussait de ce côté. Il me semblait que j'étais poursuivie par des ombres, par des fantômes. Au détour d'une allée était-je insensée? — je crus voir ma mère... tout en noir marchant sans bruit comme un spectre. Oh! alors, alors la terreur me donna des ailes. Je courus d'abord sans suivre de chemin; puis les forces me manquèrent, et c'est alors que vous avez entendu mes cris. Je fis encore quelques pas, et je tombai près de cette porte; si elle ne s'était pas ouverte, oh! oui, j'expirais sur la place, car j'étais tellement troublée, qu'il me semblait toujours... Silence! murmura tout à coup Marguerite : silence!... entendez-vous?

— Oui, dit Paul soufflant la lampe; oui, oui, des pas! Je les entends comme vous.

— Regardez... regardez!... continua Marguerite s'enveloppant dans les rideaux de la fenêtre, et y cachant Paul avec elle, regardez! je ne m'étais pas trompée. C'était elle!

En effet, en ce moment la porte de la maison s'ouvrit, et la marquise, vêtue de noir, pâle comme une ombre, entra lentement, tira la porte derrière elle, la ferma à clef, et, sans voir Paul ni Marguerite, traversa la première chambre, et entra dans la seconde, où était couché le vieillard. Elle s'avança alors vers le lit d'Achard comme elle s'était avancée vers le lit du marquis. Seulement, cette fois, elle n'avait pas le prêtre avec elle.

— Qui va là? dit Achard, ouvrant un des rideaux de son lit.

— Moi, répondit la marquise en tirant l'autre.

— Vous, madame! s'écria le vieux serviteur avec effroi. Que venez-vous faire au lit d'un mourant?

— Je viens lui proposer un marché.

— Pour perdre son âme, n'est-ce pas?

— Pour la sauver, au contraire, Achard, tu n'as plus besoin que d'une chose en ce monde, continua la marquise en se baissant sur le lit du moribond, c'est d'un prêtre.

— Vous m'avez refusé celui du château.

— Dans cinq minutes, dit la marquise, il sera ici, si tu le veux.

— Faites-le donc venir alors, répondit le vieillard; mais, croyez-moi, ne perdez pas de temps... hâtez-vous!...

— Mais, si je te donne la paix du ciel, reprit la marquise, me donneras-tu la paix de la terre, toi?

— Que puis-je pour vous? murmura le mourant, fermant les yeux pour ne pas voir cette femme dont le regard le glaçait.

— Tu as besoin d'un prêtre pour mourir... tu sais ce dont j'ai besoin pour vivre.

— Vous voulez me fermer le ciel par un parjure!...

— Je veux te l'ouvrir par un pardon.

— Ce pardon, je l'ai reçu...

— Et de qui?...

— De celui qui seul peut-être avait le droit de me le donner.

— Morlaix est-il descendu du ciel? demanda la marquise avec un accent dans lequel il entrait presque autant de crainte que d'ironie.

— Non, répondit le vieillard; mais avez-vous oublié, madame, qu'il avait laissé un fils sur la terre?

— Tu l'as donc aussi vu, toi? s'écria la marquise.

— Oui, répondit Achard.

— Et tu lui as tout dit...

— Tout!

— Et les papiers qui constatent sa naissance? demanda la marquise avec anxiété.

— Le marquis n'était pas mort. Les papiers sont là.

— Achard, s'écria la marquise tombant à genoux devant le lit, Achard tu auras pitié de moi!

— Vous à genoux devant moi, madame!

— Oui, vieillard, dit la marquise suppliante, oui, je suis à genoux devant toi, et je te prie, et je t'implore, car tu tiens entre tes mains l'honneur d'une des plus vieilles familles de France, ma vie passée, ma vie à venir!... Ces papiers, c'est mon cœur, c'est mon âme, c'est plus que tout cela, c'est mon nom; le nom de mes aïeux, le nom de mes enfans; et tu sais ce que j'ai souffert pour garder ce nom sans tache! Crois-tu que je n'avais pas au cœur, comme les autres femmes, des sentimens d'amante, d'épouse et de mère! Eh bien! je les ai étouffés les uns après les autres, et la lutte a été longue. J'ai vingt ans de moins que toi, vieillard; je suis pleine de vie, et tu vas mourir. Eh bien! regarde mes cheveux : ils sont plus blancs que les tiens!

— Que dit-elle? murmura Marguerite, qui s'était approchée de manière que son regard pût plonger d'une chambre dans l'autre. Oh! mon Dieu!

— Écoute, écoute, enfant, répondit Paul; c'est le Seigneur qui permet que tout soit révélé de cette manière!...

— Oui, oui, murmura Achard s'affaiblissant; oui, vous avez douté de la bonté de Dieu : vous avez oublié qu'il avait pardonné à la femme adultère.

— Oui, mais lorsqu'ils rencontrèrent le Christ, les hommes allaient la lapider en attendant!... Les hommes qui, depuis vingt générations, se sont habitués à respecter mon nom et à honorer ma famille, et qui, s'ils apprenaient ce qui, Dieu merci! leur a été caché jusqu'à présent, n'auraient plus pour lui que du mépris et de la honte! Oh oui... Dieu... j'ai tant souffert qu'il me pardonnera; mais les hommes... les hommes sont implacables, ils ne pardonnent pas, eux! D'ailleurs, suis-je seule exposée à leurs injures? Au côté de ma croix n'ai-je pas mes deux enfans, dont l'autre est l'aîné!... L'autre, c'est mon enfant, je le sais bien, comme Emmanuel, comme Marguerite; mais ai-je le droit de le leur donner pour frère?... Oublies-tu qu'aux yeux de la loi il est le fils du marquis d'Auray? oublies-tu qu'il est le premier-né, le chef de la famille? oublies-tu que, pour que tout lui appartienne, titre et fortune, il n'a qu'à invoquer cette

là? Et alors, que reste-t-il à Emmanuel? une croix de Malte! Que reste-t-il à Marguerite? un couvent!

— Oh! oui, oui, dit Marguerite à demi-voix en tendant les bras vers la marquise; oui, un couvent où je puisse prier pour vous, ma mère.

— Silence! silence! lui dit Paul.

— Oh! vous ne le connaissez pas, madame, murmura le mourant d'une voix qui allait s'affaiblissant toujours.

— Non, mais je connais l'humanité, répondit la marquise.

— Il me les faut, te dis-je! continua la marquise, prenant de la force à mesure que le mourant s'affaiblissait.

— Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi! murmura Achard.

— Nul ne peut venir, reprit la marquise. Cette clef ne te quitte jamais, m'as-tu dit?...

— L'arracherez-vous des mains d'un mourant?

— Non, répondit la marquise, j'attendrai.

— Laissez-moi mourir en paix! s'écria le moribond arra



Mon frère! s'écria Marguerite.

Il peut retrouver un nom, lui qui n'a pas de nom; une fortune, lui qui n'a pas de fortune; et tu crois qu'il renoncera à cette fortune et à son nom?

— Si vous le lui demandez.

— Et de quel droit lui demanderais-je? continua la marquise. De quel droit le prierais-je de m'épargner, d'épargner Emmanuel, d'épargner Marguerite? Il dira: « Je ne vous connais pas, madame, je ne vous ai jamais vue! Vous êtes ma mère, voilà tout ce que je sais. »

— En son nom, balbutia Achard, dont la mort commençait à glacer la langue, en son nom, madame, je m'engage... je jure... Oh! mon Dieu! mon Dieu!

La marquise se souleva, suivant sur le visage du moribond les progrès de l'agonie.

— Tu t'engages!... tu jures!... dit-elle. Est-il là pour ratifier l'engagement, lui? Tu t'engages!... tu jures!... Ah! et sur ta parole tu veux que je joue les années qui me restent à vivre contre les minutes qui te restent à mourir! Je t'ai prié, je t'ai imploré; une dernière fois je prie et j'implore: rends-moi ces papiers!

— Ces papiers sont à lui.

chant le crucifix de son chevet, et le levant entre lui et la marquise. Sortez! sortez! au nom du Christ!...

La marquise tomba à genoux, courba la tête jusqu'à terre. Quant au vieillard, il resta un instant dans cette posture terrible; puis peu à peu ses forces l'abandonnèrent! il retomba sur le lit, mettant ses bras en croix et appuyant l'image du Sauveur sur sa poitrine.

La marquise prit le bas des rideaux du lit, et, sans relever la tête, elle les croisa de manière qu'ils renfermassent l'agonie du mourant.

— Horreur! horreur! murmura Marguerite.

— A genoux et prions, dit Paul.

Alors il y eut un moment solennel et terrible, qui n'était interrompu que par les derniers râles du moribond; puis ces râles s'affaiblirent et cessèrent. Tout était fini: le vieillard était mort.

La marquise releva lentement la tête, écouta quelques minutes avec anxiété, puis introduisant, sans les ouvrir, la main à travers les rideaux, après quelques efforts, elle la retira tenant la clef. Elle se leva alors en silence, et, la tête retournée du côté du lit, marcha vers l'armoire. Mais au moment où elle allait mettre la clef dans la serrure,

Paul, qui suivait tous ses mouvemens, s'élança dans la chambre, et lui saisissant le bras :

— Donnez-moi cette clef, ma mère ! lui dit-il, car le marquis est mort, et ces papiers m'appartiennent.

— Justice de Dieu ! s'écria la marquise en reculant d'épouvante et tombant sur un fauteuil ; justice de Dieu ! c'est mon fils !

— Bonté du ciel ! murmura Marguerite en tombant à genoux dans l'autre chambre ; bonté du ciel ! c'est mon frère !

Paul ouvrit l'armoire, et prit la cassette où étaient renfermés les papiers.

XVI

Cependant, au milieu des événemens pressés de cette nuit, qui en faisant assister Marguerite à deux agonies, l'avaient amenée si providentiellement à la découverte du secret de sa mère, Paul n'avait point oublié les paroles mortelles échangées la veille entre lui et Lectoure. Aussi, comme ce jeune gentilhomme n'aurait pas su sans doute où le retrouver, il jugea que c'était à lui de lui épargner les ennuis de la recherche, et, vers les six heures du matin, le lieutenant Walter se présenta au château d'Auray, venant, de la part de Paul, arrêter les conditions du combat. Il trouva Emmanuel chez Lectoure. Ce dernier, en apercevant l'officier, descendit dans le parc, afin de laisser les jeunes gens tout à fait libres dans leur discussion. Walter avait reçu de son chef l'ordre de tout accepter. Le débat préliminaire fut donc promptement terminé. Les jeunes gens convinrent que la rencontre aurait lieu le jour même à quatre heures du soir, sur le bord de la mer, près de la cabane du pêcheur située entre Port-Louis et le château d'Auray. Quant aux armes, on apporterait sur le terrain des pistolets et des épées ; on déciderait alors desquels les adversaires devraient se servir : bien entendu que Lectoure étant l'insulté, le choix lui appartiendrait.

Quant à la marquise, écrasée comme nous l'avons vu d'abord par l'apparition inattendue de Paul, elle avait repris bientôt toute la fermeté de son caractère, et, tirant son voile sur sa figure, elle était sortie de la chambre mortuaire, et avait traversé la première pièce, restée sombre, sans lumière. Elle n'y avait donc pas aperçu Marguerite agenouillée, et muette d'étonnement et de terreur. Elle avait ensuite traversé le parc, et était rentrée dans le salon où s'était passée la scène du contrat ; et là, à la lueur mourante des bougies, les deux coudes appuyés sur la table, la tête posée sur ses mains, les yeux fixés sur le papier où Lectoure avait déjà signé son nom et le marquis écrit la moitié du sien, elle avait passé le reste de la nuit à mûrir une résolution nouvelle : elle avait ainsi vu venir le jour sans avoir pensé à prendre le moindre repos, tant cette âme de bronze soutenait le corps où elle était enfermée. Cette résolution était d'éloigner au plus vite Emmanuel et Marguerite du château d'Auray, car c'était à ses enfans surtout qu'elle voulait cacher ce qui allait probablement se passer entre Paul et elle.

A sept heures, entendant le bruit que faisait le lieutenant Walter en se retirant, elle étendit la main, prit une clochette, et sonna. Un domestique se présenta à la porte avec la livrée de la veille ; on voyait que lui non plus il ne s'était point couché.

— Prévenez mademoiselle d'Auray que sa mère l'attend au salon, dit la marquise.

Le valet obéit, et la marquise reprit, morne et immobile, sa première attitude. Un instant après elle entendit un léger bruit derrière elle et se retourna. C'était Marguerite. La jeune fille, avec plus de respect qu'elle ne l'avait jamais fait peut-être, étendit la main vers sa mère, afin que celle-ci lui donnât la sienne à baiser. Mais la marquise resta sans mouvement, comme si elle n'eût pas compris l'intention de sa fille. Marguerite laissa retomber sa main et attendit en silence. Elle aussi portait le même vêtement que la veille. Le sommeil avait passé sur le monde, oubliant le château d'Auray et ses hôtes.

— Approchez, dit la marquise. Marguerite fit un pas.

— Pourquoi, continua la marquise, êtes-vous ainsi pâle et tremblante ?

— Madame ! murmura Marguerite.

— Parlez ! dit la marquise.

— La mort de mon père si prompte, si inattendue ! balbutia Marguerite. Enfin j'ai beaucoup souffert cette nuit !

— Oui, oui, dit la marquise d'une voix sourde et en fixant sur Marguerite des regards qui n'étaient pas dénués de tout intérêt ; oui, le jeune arbre plie et s'effeuille sous le vent. Il n'y a que le vieux chêne qui résiste à toutes les tempêtes. Moi aussi, Marguerite, j'ai souffert ; moi aussi, j'ai eu une nuit terrible ! Et cependant vous me voyez calme et ferme.

— Dieu vous a fait une âme forte et sévère, madame, dit Marguerite ; mais il ne faut pas demander la même force et la même sévérité aux âmes des autres. Vous les briseriez.

— Aussi, dit la marquise, laissant retomber sa main sur la table, je ne demande à la vôtre que l'obéissance. Marguerite, le marquis est mort : Emmanuel est maintenant le chef de la famille : vous allez à l'instant même partir pour Rennes avec Emmanuel.

— Moi ! s'écria Marguerite ! moi, partir pour Rennes ! Et pourquoi ?...

— Parce que, répondit la marquise, la chapelle du château est trop étroite pour contenir à la fois les fiançailles de la fille et les funérailles du père.

— Ma mère, dit Marguerite avec un accent indéfinissable, ce serait une piété, ce me semble, que de mettre plus d'intervalle entre deux cérémonies aussi opposées.

— La véritable piété, reprit la marquise, c'est d'accomplir les dernières volontés des morts. Jetez les yeux sur ce contrat, et voyez-y les premières lettres du nom de votre père.

— Oh ! je vous le demande, madame, mon père, lorsqu'il a tracé ces lettres que la mort est venue interrompre, mon père avait-il bien toute sa raison, toute sa volonté ?

— Je l'ignore, mademoiselle, répondit la marquise avec ce ton impératif et glacé qui lui avait jusqu'alors soumis tout ce qui l'entourait ; je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est que l'influence qui le faisait agir lui survit : ce que je sais, c'est que les parens, tant qu'ils existent, représentent Dieu sur la terre. Or, Dieu m'a ordonné de terribles choses, et j'ai obéi. Faites comme moi, mademoiselle, obéissez !

— Madame, dit Marguerite, toujours debout, mais immobile cette fois, et avec quelque chose de cet accent arrêté si terrible chez sa mère, et que celle-ci lui avait transmis avec son sang ; madame, il y a trois jours que, les larmes dans les yeux, le désespoir dans le cœur, je me traîne sur mes genoux, des pieds d'Emmanuel à ceux de cet homme, et des pieds de cet homme à ceux de mon père. Aucun n'a voulu ou n'a pu m'entendre, car l'ambition ardente ou la folie acharnée était là, couvrant ma voix. Enfin me voilà arrivée en face de vous, ma mère. Vous êtes la dernière que je puisse implorer, mais aussi vous êtes celle qui devez le mieux m'entendre. Ecoutez donc bien ce que je vais vous dire. Si je n'avais à sacrifier à votre volonté que mon bonheur, je le sacrifierais ; que mon amour, je le sacrifierais encore ; mais j'ai à vous sacrifier... mon fils. Vous êtes mère ; et moi aussi, madame !

— Mère !... mère !... murmura la marquise ; mère... par une faute !

— Enfin je le suis, madame ; et le sentiment de la maternité n'a pas besoin d'être sanctifié pour être saint. Eh bien ! madame, dites-moi, — car mieux que moi vous devez savoir ces choses, — dites-moi : si ceux qui nous ont donné le jour ont reçu de Dieu une voix qui parle à notre cœur, ceux qui sont nés de nous n'ont-ils pas une voix pareille ? et quand ces deux voix se contredisent, à laquelle des deux faut-il obéir ?

— Vous n'entendrez jamais la voix de votre enfant, répondit la marquise, car vous ne le reverrez jamais.

— Je ne reverrai jamais mon fils !... s'écria Marguerite ; et qui peut en répondre, madame ?

— Lui-même ignorera qui il est.

— Et s'il le sait un jour !... dit Marguerite, vaincue dans son respect de fille par la dureté de sa mère ; et s'il vient alors me demander compte de sa naissance !... Cela peut arriver, madame !

Elle prit la plume.

— Et dans cette alternative, dites, faut-il que je signe ?

— Signez, dit la marquise.

— Mais, continua Marguerite en posant sa main crispée et tremblante sur le contrat, si mon mari apprend un jour l'existence de cet enfant ! s'il demande raison à mon amant de la tache faite à son nom et à son honneur !... si dans un duel acharné, solitaire et sans témoins... dans un duel à mort, il tuait cet amant, et que, tourmenté par sa conscience, poursuivi par une voix qui sortirait de la tombe, mon mari perdît la raison !

— Taisez-vous ! dit la marquise épouvantée, mais sans savoir encore si le hasard ou quelque révélation inconnue dictait les paroles de sa fille ; taisez-vous !

— Vous voulez donc, continua Marguerite, qui en avait trop dit pour s'arrêter, vous voulez donc que, pour conserver pur et sans tache mon nom et celui de mes autres enfans je m'enferme avec un insensé ! Vous voulez donc que j'écarte de moi et de lui tout être vivant ! que je me fasse un cœur de fer pour ne plus sentir ! des yeux de bronze pour ne plus pleurer ! Vous voulez donc que je me couvre de deuil comme une veuve, avant que mon mari soit mort !... Vous voulez donc que mes cheveux blanchissent vingt ans avant l'âge !

— Taisez-vous ! taisez-vous !... interrompit la marquise d'une voix où l'on sentait que la menace commençait de céder à la crainte ; taisez-vous !

— Vous voulez donc, reprit Marguerite emportée par l'amertume de sa douleur, vous voulez donc, pour que ce terrible secret meure avec ceux qui le gardent, que j'écarte de leur lit funéraire les médecins et les prêtres !... Vous voulez donc enfin que j'aille d'agonie en agonie pour fermer moi-même, non pas les yeux, mais la bouche des moribonds !...

— Taisez-vous ! dit la marquise en se tordant les bras ; au nom du ciel, taisez-vous !

— Eh bien ! continua Marguerite, dites-moi donc encore de signer, ma mère, et tout cela sera. Et alors la malédiction du Seigneur sera accomplie : « Et les fautes des pères retomberont sur leurs enfans jusqu'à la troisième et à la quatrième génération ! »

— O mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la marquise éclatant en sanglots, suis-je assez abaissée ! suis-je assez punie !

— Pardon, pardon, madame, dit Marguerite rendue à elle-même par les premières larmes de sa mère, en tombant à genoux ; pardon ! pardon !

— Oui, pardon, répondit la marquise marchant à Marguerite ; demande pardon, fille dénaturée, qui as pris le fouet des mains de la vengeance éternelle, et qui en as frappé ta mère au visage !

— Grâce ! grâce ! s'écria Marguerite ; je ne savais pas ce que je disais, ma mère ! Vous m'aviez fait perdre la raison ! J'étais folle !...

— O mon Dieu ! mon Dieu ! dit la marquise levant ses deux mains au-dessus de la tête de sa fille ; vous avez entendu les paroles qui sont sorties de la bouche de mon enfant ; je n'ose pas espérer que votre miséricorde ira jusqu'à les oublier, mon Dieu ! mais au moment de la punir, souvenez-vous que je ne la maudis pas !

Alors elle s'avança vers la porte ; sa fille essaya de la retenir, mais la marquise se retourna vers elle avec une expression de visage si terrible, que, sans qu'elle eût besoin de le lui ordonner, Marguerite lâcha le bord de la robe de sa mère, et resta les bras étendus vers elle, haletante et sans voix, jusqu'à ce que la marquise fût sortie : puis, aussitôt qu'elle eût cessé de la voir, elle se renversa en arrière avec un cri si douloureux, qu'on eût cru que cette âme qui avait tant souffert venait enfin de se briser.

XVII

Nos lecteurs s'étonneront peut-être qu'après la manière outrageuse dont Paul avait, la veille, provoqué le baron de Lectoure, la rencontre n'eût pas été fixée au matin même ; mais le lieutenant Walter, qui s'était chargé de régler les conditions du duel avec le comte d'Auray, avait, comme nous l'avons dit, reçu de son chef l'ordre de faire toutes les concessions, excepté une seule : Paul ne voulait se battre qu'à la fin de la journée.

C'est que le jeune capitaine avait compris que, jusqu'au moment où il aurait dénoué ce drame étrange, dans lequel, mêlé d'abord comme étranger, il se trouvait enfin posé comme chef de famille, sa vie ne lui appartenait pas, et qu'il n'avait pas le droit de la risquer. Au reste, comme on le voit, le terme qu'il s'était accordé à lui-même n'était pas long, et Lectoure, qui ignorait dans quel but son adversaire s'était réservé ce délai, l'avait accepté sans trop se plaindre. Paul avait donc résolu de mettre à profit les instans. En conséquence, aussitôt qu'il crut l'heure convenable pour se présenter chez la marquise, il s'achemina vers le château.

Les événemens de la veille et du jour même avaient répandu un si grand trouble dans la noble demeure, qu'il y entra sans trouver un domestique pour l'annoncer : il pénétra néanmoins dans les appartemens, suivit le chemin qu'il avait déjà fait deux fois, et, en arrivant à la porte du salon, trouva sur le plancher Marguerite évanouie.

En voyant le contrat froissé sur la table et sa sœur sans connaissance, Paul devina facilement qu'une dernière scène, plus terrible, venait de se passer entre la mère et la fille. Il alla à sa sœur, la prit entre ses bras, et entr'ouvrit la fenêtre pour lui donner de l'air. L'état de Marguerite était plutôt une simple prostration de forces qu'un évanouissement réel. Aussi, dès qu'elle se sentit secourue avec une attention qui ne laissait pas de doute sur les sentimens de celui qui venait à son aide, elle rouvrit les yeux et reconnut son frère, cette providence vivante que Dieu lui avait envoyée pour la soutenir chaque fois qu'elle s'était sentie près de succomber.

Marguerite lui raconta comment sa mère avait voulu la forcer de signer ce contrat, afin de l'éloigner d'elle avec son frère ; et comment, vaincue par la douleur et emportée par la situation, elle lui avait laissé voir qu'elle savait tout. Paul comprit ce qui devait, à cette heure, se passer dans le cœur de la marquise, qui, après vingt ans de silence, d'isolement et d'angoisses, voyait, sans qu'elle pût deviner de quelle manière la chose s'était faite, son secret révélé à l'une des deux personnes à qui elle avait le plus d'intérêt à le cacher. Aussi, prenant en pitié le supplice de sa mère, il résolut de le faire cesser au plus tôt, en hâtant l'entrevue qu'il était venu chercher, et qui devait l'éclairer sur les intentions de ce fils dont elle avait tout fait pour neutraliser le retour. Marguerite, de son côté, avait son pardon à obtenir ; elle se chargea donc d'aller prévenir sa mère que le jeune capitaine attendait ses ordres.

Paul était resté seul, adossé contre la haute cheminée au-dessus de laquelle était sculpté le blason de sa famille, et commençait à se perdre dans les pensées que faisaient naître en lui les événemens successifs et pressés qui venaient de le faire l'arbitre souverain de toute cette maison, lorsque la porte latérale s'ouvrit tout à coup, et que Emmanuel parut, une boîte de pistolets à la main. Paul tourna les yeux de son côté, et apercevant le jeune homme, il le salua de la tête avec cette expression douce et fraternelle qui reflétait sur son visage la douce sérénité de son âme. Emmanuel, au contraire, tout en répondant à ce salut comme l'exigeaient les convenances, laissa à l'instant même lire sur sa figure le sentiment hostile qu'éveillait en lui la présence de l'homme qu'il regardait comme un ennemi personnel et acharné.

— J'allais à votre recherche, monsieur, dit Emmanuel, posant les pistolets sur la table, et s'arrêtant à quelque distance de Paul ; et cela, cependant, continua-t-il, sans trop savoir où vous trouver : car, ainsi que les mauvais génies de nos traditions populaires, vous semblez avoir reçu le don d'être partout et de n'être nulle part. Enfin, un domestique m'a assuré vous avoir vu entrer au château. Je vous remercie de m'avoir épargné la peine que j'avais résolu de prendre, en venant, cette fois encore, au-devant de moi.

— Je suis heureux, répondit Paul, que mon désir, dans ce cas, quoique probablement inspiré par des causes différentes ait été en harmonie avec le vôtre. Me voilà, que voulez-vous de moi ?

— Ne le devinez-vous pas, monsieur ? répondit Emmanuel avec une émotion croissante. En ce cas, et permettez-moi de m'en étonner, vous connaissez bien mal les devoirs d'un gentilhomme et d'un officier, et c'est une nouvelle insulte que vous me faites !

— Croyez-moi, Emmanuel, reprit Paul d'une voix calme...

— Hier, je m'appelais le comte, aujourd'hui je m'appelle le marquis d'Auray, interrompit Emmanuel avec un mouvement méprisant et hautain ; ne l'oubliez pas, je vous prie, monsieur !

Un sourire presque imperceptible passa sur les lèvres de Paul.

— Je disais donc, continua Emmanuel, que vous connaissiez bien peu les sentimens d'un gentilhomme, si vous aviez pu croire que je permettrais qu'un autre que moi vidât pour moi la querelle que vous êtes venu me chercher. Oui, monsieur, car c'est vous qui êtes venu vous jeter sur ma route, et non pas moi qui suis allé vous trouver.

— Monsieur le marquis d'Auray, dit en souriant Paul, oublie sa visite à bord de l'*Indienne*.

— Trêve d'arguties, monsieur ! et venons au fait. Hier, je ne sais par quel sentiment étrange et inexplicable, lorsque je vous ai offert, je dirai non pas ce que tout gentilhomme, ce que tout officier, mais simplement ce que tout homme de cœur accepte à l'instant sans balancer, vous avez refusé, monsieur, et, déplaçant la provocation, vous êtes allé chercher derrière moi un adversaire, non pas précisément étranger à la querelle, mais que le bon goût défendait d'y mêler.

— Croyez qu'en cela, monsieur, répondit Paul avec le même calme et la même liberté d'esprit qu'il avait fait paraître jusqu'alors, j'obéissais à des exigences qui ne me laissaient pas le choix de l'adversaire. Un duel m'était offert par vous, que je ne pouvais pas accepter avec vous, mais qui me devenait indifférent avec tout autre ; j'ai trop l'habitude des rencontres, monsieur, et de rencontres bien autrement terribles et mortelles, pour qu'une pareille affaire soit à mes yeux autre chose qu'un des accidens habituels de mes aventureuses journées. Seulement, rappelez-vous que ce n'est pas moi qui ai cherché ce duel ; que c'est vous qui êtes venu me l'offrir, et que, ne pouvant pas, je vous le répète me battre avec vous, j'ai pris monsieur de Lectoure, comme j'aurais pris monsieur de Nozay ou monsieur de Lajarry, parce qu'il se trouvait là, sous ma main, à ma portée, et que, s'il me fallait absolument tuer quelqu'un, j'aimais mieux tuer un fat inutile et insolent, qu'un brave et honnête gentilhomme

campagnard qui se croirait déshonoré s'il rêvait qu'il accomplit en songe le marché infame que le baron de Lectoure vous propose en réalité.

— C'est bien, monsieur ! dit Emmanuel en riant ; continuez à vous poser comme redresseur de torts, à vous constituer le chevalier des princesses opprimées, et à vous retrancher sous le bouclier fantastique de vos mystérieuses réponses. Tant que ce don-quichottisme suranné ne viendra pas se heurter à mes desseins, à mes intérêts, à mes engagemens, je lui laisserai parcourir terre et mer, aller d'un pôle à l'autre, et je me contenterai de sourire en le regardant passer ; mais dès que cette folie viendra s'attaquer à moi, comme l'a fait la vôtre, monsieur ; dès que, dans l'intérieur d'une famille dont je suis le chef, je rencontrerai un inconnu qui ordonne en maître là où moi seul ai le droit de parler haut, j'irai à lui, comme je viens à vous ; si j'ai le bonheur de le rencontrer seul comme je vous rencontre ; et là, certain que nul ne viendra nous déranger avant la fin d'une explication devenue nécessaire, je lui dirai : « Vous m'avez, sinon insulté, du moins blessé, monsieur, en venant chez moi me heurter dans mes intérêts et mes affections de famille. C'est donc avec moi, et non avec un autre, que vous devez vous battre, et vous vous battrez. »

— Vous vous trompez, Emmanuel, répondit Paul ; je ne me battrai pas, du moins avec vous. La chose est impossible.

— Eh ! monsieur, le temps des énigmes est passé ! s'écria Emmanuel avec impatience ; nous vivons au milieu d'un monde où à chaque pas on coudoie une réalité. Laissons donc la poésie et le mystérieux aux auteurs de romans et de tragédies. Votre présence en ce château a été marquée par d'assez fatales circonstances pour que nous n'ayons plus besoin d'ajouter ce qui n'est pas à ce qui est. Lusignan de retour malgré l'ordre qui le condamne à la déportation ; ma sœur pour la première fois rebelle aux volontés de sa mère ; mon père tué par votre seule présence : voilà les malheurs qui vous ont accompagné, qui sont revenus de l'autre bout du monde avec vous, comme un cortège funèbre, et dont vous avez à me rendre compte ! Ainsi, parlez, monsieur, parlez comme un homme à un homme, en plein jour, face à face, et non pas en fantôme qui glisse dans l'ombre, échappe à la faveur de la nuit, en laissant tomber quelque mot de l'autre monde, prophétique et solennel, bon à effaroucher des nourrices et des enfans ! Parlez, monsieur, parlez ! Voyez, voyez, je suis calme. Si vous avez quelque révélation à me faire, je vous écoute.

— Le secret que vous me demandez ne m'appartient pas, répondit Paul, dont le calme contrastait avec l'exaltation d'Emmanuel. Croyez à ce que je vous dis, et n'insistez pas davantage. Adieu.

A ces mots, Paul fit un mouvement pour se retirer.

— Oh ! s'écria Emmanuel en s'élançant vers la porte et en lui barrant le passage, vous ne sortirez pas ainsi, monsieur ! Je vous tiens seul à seul, dans cette chambre, où je ne vous ai pas attiré, mais où vous êtes venu. Faites donc attention à ce que je vais vous dire. Celui que vous avez insulté, c'est moi ! celui à qui vous devez réparation, c'est moi ! celui avec qui vous vous battrez, c'est...

— Vous êtes fou, monsieur ! répondit Paul ; je vous ai déjà dit que c'était impossible. Laisez-moi donc sortir.

— Prenez garde ! s'écria Emmanuel en étendant la main vers la boîte et en y prenant les deux pistolets, prenez garde, monsieur ! Après avoir fait tout au monde pour vous forcer d'agir en gentilhomme, je puis vous traiter en brigand ! Vous êtes ici dans une maison qui vous est étrangère ; vous y êtes entré je ne sais ni pourquoi ni comment ; si vous n'êtes pas venu pour y dérober notre or et nos bijoux, vous y êtes venu pour voler l'obéissance d'une fille à sa mère, et la promesse sacrée d'un ami à un ami. Dans l'un ou l'autre cas, vous êtes un ravisseur que je rencontre au moment où il met la main sur un trésor, trésor d'honneur, le plus précieux de tous. Tenez, croyez-moi, prenez cette arme... — Emmanuel jeta un des deux pistolets aux pieds de Paul ; — et défendez-vous !

— Vous pouvez me tuer, monsieur, répondit Paul en s'accoudant de nouveau contre la cheminée, comme s'il continuait une conversation ordinaire, quoique je ne pense pas que Dieu permette un si grand crime ; mais vous ne me forcerez pas à me battre avec vous. Je vous l'ai dit et je vous le répète.

— Ramassez ce pistolet, monsieur, dit Emmanuel ; ramassez-le, je vous le dis ! Vous croyez que la menace que je vous fais est une menace vaine : détrompez-vous. Depuis trois jours vous avez lassé ma patience ! depuis trois jours vous avez rempli mon cœur de fiel et de haine ! depuis trois jours enfin, je me suis familiarisé avec toutes les idées qui peuvent me débarrasser de vous : duel ou meurtre ! Ne croyez pas que la crainte du châtiment m'arrête : ce château est isolé, muet et sourd. La mer est là, et vous ne serez pas encore dans la tombe, que je serai déjà en Angleterre. Ainsi, monsieur, une dernière, une suprême fois, ramassez ce pistolet et défendez-vous !

Paul, sans répondre, haussa les épaules et repoussa le pistolet du pied.

— Eh bien ! dit Emmanuel, poussé au plus haut degré de l'exaspération par le sang-froid de son adversaire, puisque tu ne veux pas te défendre comme un homme, meurs donc comme un chien !

Et il leva le pistolet à la hauteur de la poitrine du capitaine.

Au même instant un cri terrible retentit à la porte : c'était Marguerite qui revenait et qui, du premier coup d'œil, avait tout compris. Elle s'élança sur Emmanuel. En même temps le coup partit ; mais la balle, dérangée par l'action de la jeune fille, passa à deux ou trois pouces au-dessus de la tête de Paul, et alla briser, derrière lui la glace de la cheminée.

— Mon frère ! s'écria Marguerite en s'élançant d'un seul bond jusqu'à Paul et le prenant dans ses bras ; mon frère ! n'es-tu pas blessé ?

— Ton frère ! dit Emmanuel en laissant tomber le pistolet tout fumant encore. Ton frère ?

— Eh bien ! Emmanuel, dit Paul avec le même calme qu'il avait montré pendant toute cette scène, comprenez-vous maintenant pourquoi je ne pouvais me battre avec vous ?

En ce moment la marquise parut à la porte et s'arrêta sur le seuil, pâle comme un spectre ; puis, regardant autour d'elle avec une expression infinie de terreur, et voyant que personne n'était blessé, elle leva silencieusement les yeux au ciel, comme pour lui demander si sa colère était enfin apaisée. Elle les y laissa quelque temps fixés dans une action de grâces mentale. Lorsqu'elle les abaissa, Emmanuel et Marguerite étaient à ses genoux, tenant chacun une de ses mains et la couvrant de larmes et de baisers.

— Je vous remercie, mes enfans, dit la marquise après un instant de silence ; maintenant laissez-moi seule avec ce jeune homme.

Marguerite et Emmanuel s'inclinèrent avec l'expression du plus profond respect, et obéirent à l'ordre de leur mère.

XVIII

La marquise ferma la porte derrière eux, fit quelques pas dans la chambre, et alla, sans regarder Paul, s'appuyer sur le fauteuil où, la veille, s'était assis le marquis pour signer le contrat. Là elle resta debout et les yeux baissés vers la terre. Paul eut un instant le désir d'aller s'agenouiller à son tour devant elle ; mais il y avait sur le visage de cette femme une telle sévérité, qu'il réprima l'élan de son cœur et demeura immobile et attendant. Au bout d'un instant de silence glacé, la marquise prit la première la parole.

— Vous avez désiré me voir, monsieur, et je suis venue ; vous avez désiré me parler, j'écoute.

Ces mots sortirent de la bouche de la marquise sans qu'elle fît un mouvement. Ses lèvres seules tremblèrent plutôt qu'elles ne s'ouvrirent : on eût dit d'une statue de marbre qui parlait.

— Oui, madame, répondit Paul avec un accent plein de larmes ; oui, oui, j'ai désiré vous parler ; il y a bien longtemps que ce désir m'est venu pour la première fois et ne m'est plus sorti du cœur. J'avais des souvenirs d'enfant qui tourmentaient l'homme. Je me rappelais une femme que j'avais vue jadis se glisser jusqu'à mon berceau, et que, dans mes rêves juvéniles, je prenais pour l'ange gardien de mes jeunes années. Depuis cette époque, si vivante encore quoique si éloignée, plus d'une fois, madame, croyez-moi, je me suis réveillé en tressaillant, comme si je venais de sentir à mon front l'impression d'un baiser maternel ; puis ne voyant personne près de moi, je l'appelais, cette femme, croyant qu'elle s'était éloignée et qu'à ma voix elle reviendrait peut-être. Voilà vingt ans que je l'appelle ainsi, madame, et voilà la première fois qu'elle me répond. Serait-il vrai, comme j'en ai souvent frissonné, que vous eussiez tremblé de me voir ? Serait-il vrai, comme je le crains en ce moment, que vous n'eussiez rien à me dire ?

— Et si j'avais craint votre retour, dit la marquise d'une voix sourde, aurais-je eu tort ? Vous m'êtes apparu hier seulement, monsieur, et voilà que le mystère terrible qui, à cette heure, ne devait être su que de Dieu et de moi, est connu de mes deux enfans !

— Est-ce ma faute, s'écria Paul, si Dieu s'est chargé de le leur révéler ? Est-ce moi qui ai conduit Marguerite, éplorée et tremblante, près de son père mourant, dont elle allait demander l'appui et dont elle a entendu la confession ? Est-ce moi qui l'ai ramenée chez Achard, et n'est-ce pas vous, madame, qui l'y avez suivie ? Quant à Emmanuel, le coup que

vous avez entendu et cette glace brisée font foi que j'aimais mieux mourir que de sauver ma vie aux dépens de votre secret. Non, non, croyez-moi, madame, je suis l'instrument et non le bras, l'effet et non la volonté. Non, madame, c'est Dieu qui a tout conduit dans sa providence infinie pour que vous ayez à vos pieds comme vous venez de les y voir, les deux enfans que vous avez écartés si longtemps de vos bras!

— Mais il en est un troisième, dit la marquise d'une voix où commençait enfin à percer quelque émotion, et je ne sais ce que je dois attendre de celui-là...

— Laissez-lui accomplir un dernier devoir, madame; et, ce devoir accompli, il demandera vos ordres à genoux.

— Et quel est ce devoir? répondit la marquise.

— C'est de rendre à son frère le rang auquel il a droit, à sa sœur le bonheur qu'elle a perdu, à sa mère la tranquillité qu'elle implore et qu'elle ne peut trouver.

— Et cependant, reprit la marquise étonnée, grâce à vous, monsieur de Maurepas a refusé à monsieur de Lectoure le régiment qu'il demandait pour mon fils.

— Parce que, dit Paul, tirant le brevet de sa poche et le déposant sur la table, parce que le roi venait de me l'accorder pour mon frère.

La marquise y jeta les yeux et vit effectivement le nom d'Emmanuel.

— Et cependant, continua-t-elle, vous voulez donner Marguerite à un homme sans nom, sans fortune... et, qui plus est, proscrit?

— Vous vous trompez, madame : je veux donner Marguerite à celui qu'elle aime; je veux donner Marguerite, non pas à Lusignan, le proscrit, mais à monsieur le baron Anatole de Lusignan, gouverneur pour Sa Majesté de l'île de la Guadeloupe. Voilà sa commission.

La marquise laissa tomber un second regard sur le parchemin, et vit que, cette fois comme l'autre, Paul lui avait dit la vérité.

— Oui, j'en conviens, dit-elle, voilà pour l'ambition d'Emmanuel et le bonheur de Marguerite.

— Et en même temps pour votre tranquillité, à vous, madame, car Emmanuel rejoint son régiment, Marguerite suit son époux, et vous restez seule, hélas! comme vous l'avez désiré tant de fois.

La marquise soupira.

— N'est-ce point cela, madame, et me serais-je trompé? continua Paul.

— Mais, murmura la marquise, comment me dégager avec le baron de Lectoure?

— Le marquis est mort, madame. N'est-ce point une cause suffisante à l'ajournement d'un mariage, que la mort d'un mari et d'un père?...

La marquise, pour toute réponse, s'assit dans le fauteuil, prit une plume et un papier, écrivit quelques lignes, plia la lettre, et mettant sur l'adresse le nom du baron de Lectoure, elle sonna un domestique. Après quelques secondes d'attente, pendant lesquelles Paul et elle gardèrent le silence, un domestique parut.

— Remettez, dans deux heures, cette lettre au baron de Lectoure, dit-elle.

La domestique prit la lettre et sortit.

— Maintenant, continua la marquise en regardant Paul, maintenant, monsieur, que vous avez rendu justice aux innocens, faites grâce à la coupable. Vous avez des papiers qui constatent votre naissance; vous êtes l'aîné; selon la loi du moins, vous avez droit au nom et à la fortune d'Emmanuel et de Marguerite. Que voulez-vous en échange de ces papiers?

Paul les tira de sa poche et les tint au-dessus de la flamme du foyer.

— Permettez-moi de vous appeler un seule fois ma mère, et appelez-moi une seule fois votre fils.

— Est-il possible! s'écria la marquise en se levant.

— Vous parlez de rang, de nom, de fortune! continua Paul en secouant la tête avec une expression de profonde mélancolie; eh! qu'ai-je besoin de tout cela? Je me suis fait un rang auquel peu d'hommes de mon âge sont montés; j'ai acquis un nom qui est la bénédiction d'un peuple et la terreur d'un autre; j'amasserais, si je le voulais, une fortune à léguer à un roi. Que me font donc votre nom, votre rang, votre fortune, à moi, si vous n'avez pas autre chose à m'offrir, si vous ne me donnez pas ce qui m'a manqué toujours et partout, ce que je ne puis me créer, ce que Dieu m'avait accordé, ce que le malheur m'a repris... ce que vous seule pouvez me rendre... une mère!

— Mon fils! s'écria la marquise, vaincue à cet accent et à ces larmes; mon fils!... mon fils!... mon fils!

— Ah! s'écria Paul laissant tomber les papiers dans la flamme, qui les anéantit aussitôt; ah! le voilà donc enfin sorti de votre cœur, ce cri que j'attendais que je demandais, que j'implorais! Merci, mon Dieu, merci!

La marquise était retombée assise, et Paul était à genoux devant elle, la tête cachée dans sa poitrine. Enfin la marquise lui releva le front.

— Regarde-moi, lui dit-elle. Depuis vingt ans, voilà les premières larmes qui coulent de mes yeux! Donne-moi ta main. Elle la posa sur sa poitrine. Depuis vingt ans voilà le premier sentiment de joie qui fait battre mon cœur!... Viens dans mes bras!... Depuis vingt ans voilà la première caresse que je donne et que je reçois!... Ces vingt ans, c'est mon expiation sans doute, puisque voilà que Dieu me donne, puisque voilà qu'il me rend les larmes, la joie, les caresses!... Merci, mon Dieu!... merci, mon fils!...

— Ma mère! dit Paul.

— Et je tremblais de le voir! je tremblais en le revoyant! Je ne savais pas, moi... j'ignorais quels sentimens dormaient dans mon propre cœur! Oh! je te bénis! je te bénis!...

En ce moment la cloche de la chapelle se fit entendre. La marquise tressaillit. L'heure des funérailles était arrivée. Le corps du noble marquis d'Auray et celui du pauvre Achard allaient être rendus ensemble à la terre. La marquise se leva.

— Cette heure doit être consacrée à la prière, dit-elle. Je me retire.

— Je pars demain, ma mère, lui dit Paul. Ne vous reverrai-je pas?...

— Oh! si! si! s'écria la marquise. Oh! je veux te revoir!

— Eh bien! ma mère, je serai ce soir à l'entrée du parc. Il est un endroit qui m'est sacré, et auquel j'ai une dernière visite à rendre : je vous y attendrai. C'est là, ma mère, que nous devons nous dire adieu!

— J'irai, dit la marquise.

— Tenez, dit Paul, tenez, ma mère, prenez ce brevet et cette commission, l'un est pour Emmanuel, l'autre est pour le mari de Marguerite. Que le bonheur de vos enfans leur vienne de vous! Croyez-moi, ma mère, c'est à moi que vous avez le plus donné!

La marquise alla s'enfermer dans son oratoire; Paul sortit du château et s'achemina vers la cabane de pêcheur, où nous l'avons déjà vu se rendre une fois, et près de laquelle était fixé son rendez-vous avec Lectoure. Il y trouva Lusignan et Walter.

A l'heure convenue pour la rencontre, Lectoure parut à cheval, s'orientant de son mieux pour arriver au rendez-vous, car il était sans guide, le piqueur qui l'accompagnait étant étranger comme lui aux localités. A sa vue, les jeunes gens sortirent de la cabane. Le baron les aperçut et piqua droit à eux. Aussitôt qu'il fut à une distance convenable, il mit pied à terre et jeta la bride de sa monture au bras de son domestique.

— Pardon, messieurs, dit-il en s'approchant de ceux qui l'attendaient, pardon de ce que je vous arrive ainsi seul et comme un enfant perdu : mais l'heure choisie par monsieur, — il s'inclina devant Paul, qui lui rendit son salut, — était justement celle fixée pour les funérailles du marquis : j'ai donc laissé Emmanuel remplir ses devoirs de fils, et je suis venu sans témoin, espérant avoir affaire à un adversaire assez généreux pour me prêter l'un des siens.

— Nous sommes à votre dévotion, monsieur le baron, répondit Paul; voici mes deux seconds. Choisissez, et celui que vous honorerez de votre choix deviendra à l'instant le vôtre.

— Je n'ai aucune préférence, je vous jure, répondit Lectoure; désignez donc vous-même celui de ces deux messieurs que vous destinez à me rendre ce service.

— Walter, dit Paul, passez du côté de monsieur le baron.

Le lieutenant obéit, les deux adversaires se saluèrent une seconde fois.

— Maintenant, monsieur, continua Paul, permettez que, devant nos témoins respectifs, je vous adresse quelques mots, non pas d'excuses, mais d'explication.

— Faites, monsieur, dit Lectoure.

— Lorsque je vous dis les paroles qui nous amènent ici, les événemens qui sont arrivés depuis hier étaient encore cachés dans l'avenir : cet avenir était incertain, monsieur, et pouvait amener avec lui le malheur de toute une famille. Vous aviez pour vous madame d'Auray, Emmanuel, le marquis; Marguerite n'avait pour elle que moi seul. Toutes les chances étaient donc pour vous. Voilà pourquoi je m'adressai directement à vous; car, si je tombais sous vos coups, par des circonstances qui vous demeureront éternellement inconnues, Marguerite ne pouvait pas vous épouser; si je vous tuais, la chose se simplifiait encore, et n'a pas besoin de commentaire.

— Voilà un exorde on ne peut plus logique, monsieur, répondit le baron en souriant et en fouettant sa botte avec sa cravache; passons, s'il vous plaît, au corps du discours.

— Maintenant, reprit Paul en s'inclinant légèrement en signe d'adhésion, tout est changé : le marquis est mort, Emmanuel a sa commission de lieutenant, la marquise renonce à votre alliance, quelque honorable qu'elle soit, et Marguerite épouse le baron Anatole de Lusignan, que pour cette raison je ne vous ai pas donné pour témoin.

— Ah ! ah ! fit Lectoure, voilà donc ce que signifiait le billet qu'un domestique m'a remis au moment où je quittais le château. J'avais eu la niaiserie de le prendre pour un ajournement ! Il paraît que c'était un congé en bonne forme. C'est bien, monsieur ; j'attends la péroraison.

— Elle est simple et franche comme l'explication, monsieur. Je ne vous connais pas, je ne désirais pas vous connaître ; le hasard nous a conduits en face l'un de l'autre avec des intérêts divers, et nous nous sommes heurtés. Alors comme je vous l'ai dit, défiant du destin, je voulais venir quelque peu à son aide. Aujourd'hui, tout est arrivé à ce point que ma mort ou la vôtre serait parfaitement inutile et n'ajouterait qu'un peu de sang au dénoûment de ce drame. Franchement, monsieur, croyez-vous que ce soit la peine de le verser ?

— Je serais peut-être de votre avis, monsieur, répondit Lectoure, si je n'avais pas fait une si longue route. N'ayant pas l'honneur d'épouser mademoiselle Marguerite d'Auray, je veux au moins avoir le plaisir de croiser le fer avec vous. Il ne sera pas dit que je serai venu pour rien en Bretagne. Quand vous voudrez, monsieur, continua Lectoure, tirant son épée et saluant son adversaire.

— A vos ordres, monsieur le baron, répondit Paul avec la même politesse et en l'imitant en tout point.

Les deux jeunes gens firent un pas à la rencontre l'un de l'autre. Les lames se touchèrent ; à la troisième passe, l'arme de Lectoure sauta à vingt pas de lui.

— Avant de mettre l'épée à la main, dit Paul au baron, je vous avais offert une explication ; maintenant, monsieur je serais heureux que vous voulussiez bien agréer mes excuses.

— Et cette fois je les accepte, monsieur, répondit Lectoure avec le même laisser-aller que si rien ne s'était passé. Ramassez mon épée, Dick. Il prit l'arme des mains de son domestique et la remit dans le fourreau. Maintenant, messieurs, continua-t-il, si quelqu'un de vous a des commissions pour Paris, j'y retourne de ce pas.

— Dites au roi, monsieur, répondit Paul en s'inclinant et en remettant à son tour son arme dans le fourreau, que je suis heureux que l'épée qu'il m'a donnée pour combattre les Anglais soit restée pure du sang de l'un de mes compatriotes.

A ces mots les deux jeunes gens se saluèrent ; Lectoure remonta à cheval ; puis, à cent pas de la plage, il prit directement la route de Vannes, tandis que son domestique allait chercher au château sa voiture de voyage.

— Et maintenant, monsieur Walter, dit Paul, envoyez une barque dans la crique la plus proche du château d'Auray. Que tout soit prêt à bord de la frégate pour lever l'ancre cette nuit.

Le lieutenant reprit la route de Port-Louis, et les deux amis rentrèrent dans la cabane.

Pendant ce temps, Emmanuel et Marguerite avaient accompli le funèbre devoir auquel les avait conviés la cloche des funérailles. Le marquis avait été déposé dans le sépulcre armorié de sa famille, et Achard dans l'humble cimetière qui attenait à la chapelle. Puis les deux enfans étaient remontés auprès de leur mère, qui remit à Emmanuel le brevet tant désiré, et qui accorda à Marguerite le consentement si inattendu. Alors, pour ne pas renouveler des émotions d'autant plus poignantes que ceux qui les éprouvaient les concentraient en eux-mêmes, mère et enfans s'embrassèrent une dernière fois, et se séparèrent avec la conviction intime que c'était pour ne plus se revoir.

Le reste de la journée se passa à accomplir les préparatifs du départ. Vers le soir, la marquise sortit pour se rendre au rendez-vous que lui avait donné Paul. En traversant la cour, elle aperçut d'un côté une voiture tout attelée, et de l'autre le jeune midshipman Arthur et deux matelots. Son cœur se serra à la vue de ce double apprêt. Elle continua sa route et s'enfonça dans le parc, sans céder à cette émotion, tant cette longue réaction de l'orgueil contre la nature lui avait donné de force sur elle-même.

Cependant, arrivée à une éclaircie d'où l'on apercevait la maison d'Achard, elle s'arrêta en sentant ses genoux trembler sous elle, et s'adossa contre un arbre, en appuyant la main sur son cœur comme pour en comprimer les battemens. C'est que, pareille à ces âmes que le danger présent n'a pu émouvoir, et qui tremblent au souvenir du danger passé, elle se rappelait à combien de craintes et d'émotions elle avait été en proie pendant le cours de ces vingt années, où chaque jour elle était venue à cette maison, fermée maintenant pour ne plus se rouvrir. Toutefois, elle eut bientôt surmonté cette faiblesse, et, reprenant son chemin, elle gagna la porte du parc.

Là elle s'arrêta de nouveau. Au-dessus de tous les arbres s'élevait la cime d'un chêne gigantesque dont on apercevait le feuillage de plusieurs endroits du parc. Bien souvent la marquise était restée des heures entières les yeux fixés sur son dôme de verdure ; mais jamais elle n'avait osé venir se reposer sous son ombre. C'était là cependant qu'elle avait promis de joindre Paul, et que Paul l'attendait. Enfin, elle fit un dernier effort sur elle-même, et entra dans la forêt.

De loin elle aperçut un homme agenouillé et priant : c'était Paul. Elle s'approcha lentement, et, s'agenouillant à son tour, elle pria avec lui. Puis, la prière finie, ils se relevèrent tous deux, et, sans dire une parole, la marquise passa son bras autour du cou du jeune homme et appuya sa tête sur son épaule. Au bout de quelques instans de silence et d'immobilité, le bruit d'une voiture parvint jusqu'à eux. La marquise tressaillit et fit signe à Paul d'écouter : c'était Emmanuel qui rejoignait son régiment. En même temps Paul étendit la main dans la direction opposée à celle d'où venait le bruit, et montra à la marquise une barque glissant, légère et silencieuse, sur la surface de la mer : c'était Marguerite se rendant au vaisseau.

La marquise écouta le bruit de la voiture tant qu'elle put l'entendre, et suivit des yeux la barque aussi longtemps qu'elle put la voir ; puis, lorsque l'un se fut éteint dans l'espace, lorsque l'autre eut disparu dans la nuit, elle se retourna vers Paul, levant les yeux au ciel et comprenant que l'heure était venue où celui sur lequel elle s'appuyait devait la quitter à son tour :

— Dieu bénisse, dit-elle, comme je le bénis, le fils pieux qui est resté le dernier auprès de sa mère !

Et, rappelant toutes ses forces, elle embrassa une dernière fois le jeune homme agenouillé devant elle ; puis, s'arrachant de ses bras, elle reprit seule le chemin du château.

Le lendemain, les habitans de Port-Louis cherchèrent vainement, à la place où ils l'avaient vue encore la veille, la frégate qui depuis quinze jours était en station dans le havre extérieur de Lorient. Comme la première fois, elle avait disparu, sans qu'ils pussent deviner ni la cause de son arrivée ni le motif de son départ.

ÉPILOGUE

Cinq ans s'étaient écoulés depuis les événemens que nous venons de raconter. L'indépendance des États-Unis avait été reconnue. New-York, la dernière place forte occupée par les Anglais, venait d'être évacuée. Le bruit du canon, qui avait retenti à la fois dans la mer des Indes et dans le golfe du Mexique, cessait de gronder sur les deux Océans. Washington, dans la séance solennelle du 28 décembre 1783, avait remis sa commission de général en chef, et s'était retiré dans son domaine de Muntvernon, sans autre récompense que de recevoir et d'envoyer ses lettres par la poste sans qu'elles fussent taxées, et la tranquillité dont commençait à jouir l'Amérique s'étendait aux colonies françaises des Antilles, qui, ayant pris parti dans la guerre, avaient eu plusieurs fois à se défendre contre les tentatives hostiles de la Grande-Bretagne. Parmi ces îles, la Guadeloupe avait été plus particulièrement menacée, à cause de son importance militaire et commerciale ; mais, grâce à la vigilance de son nouveau gouverneur, les tentatives de débarquement avaient toujours échoué, et la France n'avait eu à déplorer dans cette importante possession aucun accident sérieux, de sorte que, vers le commencement de l'année 1783, l'île, sans être tout à fait dépouillée d'un reste d'apparence guerrière, qu'elle conservait encore plutôt par habitude que par nécessité, était déjà cependant presque tout entière rendue à la culture des diverses productions qui font sa richesse.

Si nos lecteurs veulent bien, par un dernier effort de complaisance, nous accompagner au delà de l'Atlantique et aborder avec nous dans le port de la Basse-Terre, nous suivrons, au milieu des fontaines jaillissant de tous côtés, une des rues qui montent à la promenade du Champ-d'Arbaud ; puis après avoir profité pendant un tiers de sa longueur à peu près de l'ombre fraîche des tamarins qui la bordent de chaque côté, nous prendrons à gauche un petit chemin battu conduisant à la porte d'un jardin qui, dans sa partie la plus élevée, domine toute la ville.

Arrivés là, qu'ils respirent un instant la brise du soir, si douce par une après-midi du mois de mai, et qu'ils jettent un coup d'œil avec nous sur cette nature luxuriante des tropiques.

Adossés comme nous le sommes aux montagnes boisées et volcaniques qui séparent la partie de l'ouest en deux versans, et parmi lesquelles s'élèvent, couronnés de leur panache de fumée et d'étincelles, les deux pitons calcinés de la Sou-

frière, nous avons à nos pieds, abritée par les mornes de Bellevue, de Mont-Désir, de Beau-Soleil, de l'Espérance et de Saint-Charles, la ville qui descend gracieusement vers la mer, dont les flots étincelans des derniers rayons du soleil viennent baigner les murailles ; à l'horizon, l'Océan, vaste et limpide miroir, et à notre droite et à notre gauche les plantations les plus belles et les plus riches de l'île ; ce sont des carrés de caféiers, originaires d'Arabie, aux rameaux noueux et flexibles, garnis de feuilles d'un vert foncé et luisant, et de forme oblongue, pointue et ondulée, portant chacune à son aisselle un bouquet de fleurs d'un blanc de neige ; des quinconces de cotonniers, couvrant d'un tapis de verdure le terrain sec et pierreux qu'ils affectionnent, et parmi lesquels apparaissent, pareils à des fourmis colossales, les nègres occupés à réduire à deux ou trois les milliers de jets qui s'élancent de chaque tige. C'est encore, au contraire, dans les cantons unis et abrités, et dans les terres grasses et généreuses, introduit aux Antilles par le juif Benjamin Dacosta, le cacaoyer au tronc élancé, aux rameaux poreux enveloppés d'une écorce fauve, et garnis de grandes feuilles oblongues, alternes et lancéolées, parmi lesquelles quelques-unes, et ce sont les pousses naissantes, semblent des fleurs d'un rose tendre qui contrastent avec le fruit long, recourbé et jaunâtre, qui fait plier les branches sous son poids. Enfin, des champs entiers de la plante découverte à Tabago, transportée en France pour la première fois par l'ambassadeur de François II, qui en fit hommage à Catherine de Médicis, d'où lui vint son nom d'herbe à la reine. Ce qui n'empêcha que, comme toute chose populaire, elle ne commençât par être excommuniée et proscrite, en Europe et en Asie, par les deux pouvoirs qui se partageaient le monde, proscrite par le grand-duc de Moscovie Michel Fedorowitch, par le sultan turc Amurat IV, par l'empereur de Perse, et excommuniée par Urbain VIII. Puis de temps en temps, s'élançant d'un seul jet et dépassant de quarante ou cinquante pieds tous les végétaux herbacés qui l'entourent, le bananier du paradis, dont, s'il faut en croire la tradition biblique, les feuilles ovales, obtuses et longues de sept ou huit pieds, rayées de nervures transversales, comme des banderoles enrubanées, servirent à faire le premier vêtement à la première femme. Enfin, régnant sur le tout, et se découpant, tantôt sur l'azur du ciel, tantôt sur le vert glauque de l'Océan, selon qu'ils



Lusignan porta sa longue-vue à ses yeux.

s'élèvent sur la crête des montagnes ou sur les grèves de la mer, le cocotier et le palmiste, ces deux géans des Antilles, gracieux et prodigues comme tout ce qui est fort. Qu'on se figure donc ces côtes merveilleuses, coupées par soixante-dix rivières encaissées dans des lits de quatre-vingts pieds de profondeur ; ces montagnes éclairées le jour par le soleil des tropiques, la nuit par le volcan de la Soufrière ; cette végétation qui ne s'arrête jamais, et dont les feuilles qui poussent succèdent sans cesse aux feuilles qui tombent ; ce sol enfin si salubre et cet air si pur, que, malgré les essais inseusés que l'homme, ce propre ennemi de lui-même, en a fait, des serpens, transportés de la Martinique et de Sainte-Lucie, n'ont pu y vivre ni s'y reproduire, et qu'on juge, après les souffrances endurées en Europe, de quel bonheur ont dû jouir, depuis cinq ans qu'ils habitent ce paradis du monde, Anatole de Lusignan et Marguerite d'Auray, que nos lecteurs ont vu figurer au premier rang parmi les personnages du drame que nous venons de dérouler sous leurs yeux.

C'est qu'à cette vie agitée par les passions, à cette lutte du droit naturel contre le pouvoir légal, à cette suite de scènes où toutes les douleurs terrestres, depuis l'enfantement jusqu'à la mort, étaient venues jouer un rôle, ... ait

succédé une vie sereine dont chaque jour s'était écoulé calme et tranquille, et dont les seuls nuages étaient cette vague inquiétude pour les amis éloignés qui parfois passe dans l'air et vous serre le cœur comme un pressentiment douloureux. Cependant, de temps en temps, soit par les journaux publics, soit par des bâtimens en relâche, les deux jeunes gens avaient appris quelques nouvelles de celui qui leur avait si puissamment servi de protecteur; ils avaient su ses victoires; comment, en les quittant, il avait été mis à la tête d'une escadrille et avait détruit les établissemens anglais sur les côtes d'Acadie, ce qui lui avait valu le titre de commodore; comment, dans un engagement avec *le Sérapis* et *la Comtesse de Scarborough*, et après un combat vergue à vergue qui dura près de quatre heures, il avait forcé les deux frégates à se rendre, et comment, enfin, en 1781, il avait reçu, en récompense des services qu'il avait rendus à la cause de l'indépendance, les remercîmens publics du congrès, qui lui avait voté une médaille d'or, et l'avait choisi pour commander la frégate *l'Amérique*, à qui l'on avait donné ce nom comme à la plus belle, et dont on lui confiait le commandement comme au plus brave; mais ce splendide vaisseau ayant été offert par le congrès au roi de France, en remplacement du *Magnifique*, qui avait été perdu à Boston, Paul Jones, après avoir été le conduire au Havre, s'était rendu à bord de la flotte du comte de Vaudreuil, qui projetait une expédition contre la Jamaïque. Cette dernière nouvelle avait comblé de joie Lusignan et Marguerite, car cette entreprise ramenait Paul dans leurs parages, et ils espéraient enfin revoir leur frère et leur ami; mais la paix, comme nous l'avons dit, était survenue sur ces entrefaites, et ils n'avaient plus entendu, depuis cette époque, reparler de l'aventureux marin.

Le soir du jour où nous avons transporté nos lecteurs des côtes sauvages de la Bretagne aux rivages fertiles de la Guadeloupe, la jeune famille était, comme nous l'avons dit, rassemblée dans le jardin même où nous sommes entrés, et dominait le panorama immense dont la ville couchée à ses pieds formait le premier plan, et l'Océan semé d'îles, le merveilleux lointain. Marguerite s'était promptement habituée au laisser-aller de la vie créole, et, l'âme désormais tranquille et heureuse, elle abandonnait son corps, toujours pâle, frêle et gracieux comme un lis sauvage, au doux *far niente* qui fait de l'existence sensuelle des colonies une espèce de demi-sommeil où les événemens semblent des rêves. Couchée avec sa fille dans un hamac péruvien tressé avec les fils de soie de l'aloès et brodé de plumes éclatantes fournies par les oiseaux les plus rares du tropique, balancée d'un mouvement doux et régulier par son fils, une main dans les mains de Lusignan, et le regard mollement perdu dans une incommensurable étendue, elle sentait pénétrer en elle, par l'âme et par les sens, toutes les félicités que promet le ciel, et toutes les jouissances que peut accorder la terre. En ce moment, et comme si tout avait dû concourir à compléter le tableau magique qu'elle venait contempler chaque soir, et que chaque soir elle trouvait plus merveilleux, pareil au roi de l'Océan, un navire doubla le cap des Trois-Pointes, glissant à la surface de la mer sans plus d'efforts apparens qu'un cygne qui joue sur le miroir d'un lac. Marguerite l'aperçut la première, et, sans parler, tant chaque action de la vie est une fatigue sous ce climat brûlant, elle fit un signe de la tête à Lusignan, qui dirigea ses regards du côté qu'elle lui indiquait, et suivit des yeux en silence, et comme elle, la marche rapide et gracieuse du bâtiment. A mesure qu'il approchait et que les détails fins et élégans de sa mâture apparaissaient au milieu de cette masse de toiles, qui semblait d'abord un nuage courant à l'horizon, on commençait de distinguer, au quartier de son pavillon, fascé d'argent et de gueules, les étoiles de l'Amérique, qui se détachaient sur leur champ d'azur en nombre égal à celui des Provinces-Unies. Une même idée leur vint alors à tous deux à la fois, et leurs regards se rencontrèrent tout radieux de l'espoir qu'ils allaient peut-être apprendre quelques nouvelles de Paul. Aussitôt Lusignan ordonna à un nègre d'aller chercher une longue-vue; mais déjà, avant qu'il fût revenu, une pensée plus douce encore avait fait battre le cœur des deux jeunes gens: il semblait à Lusignan et à Marguerite reconnaître pour une ancienne amie la frégate qui s'approchait. Cependant, à quiconque n'en a pas l'habitude, il est si difficile de distinguer à une certaine distance les signes qui parlent à l'œil du marin, qu'ils n'osaient croire encore à cette espérance, qui tenait plus du pressentiment instinctif que de la réalité positive; enfin, le nègre revint porteur de l'instrument désiré; Lusignan porta la longue-vue à ses yeux et jeta un cri de joie en la passant à Marguerite: il avait reconnu à la proue la sculpture de Guillaume Coustou, et c'était l'*Indienne* qui s'avançait à pleines voiles vers la Basse-Terre.

Lusignan enleva Marguerite de son hamac et la déposa à terre, car leur premier mouvement à tous deux avait été de courir vers le port; mais alors l'idée leur vint que l'*Indienne*, que depuis près de cinq ans Paul avait quittée, lorsqu'un grade plus élevé lui avait donné droit au commandement d'un vaisseau plus fort, pouvait bien être montée par un autre capitaine, et ils s'arrêtèrent le cœur palpitant et les jambes tremblantes. Pendant ce temps le jeune Hector avait ramassé la longue-vue, et la portant à son œil comme il avait vu faire tour à tour à ses parens: « Père, dit-il, regarde donc, il y a sur le pont un officier couvert d'une redingote noire brodée d'or, pareille à celle du portrait de mon bon ami Paul. » Lusignan prit vivement la lunette des mains de l'enfant, regarda quelques secondes, et la passa de nouveau à Marguerite, qui, au bout d'un instant, la laissa tomber; puis tous deux se jetèrent dans les bras l'un de l'autre: ils avaient reconnu le jeune capitaine qui, pour revenir près de ses amis, avait pris le costume que nous avons dit lui être le plus habituel. En ce moment, le vaisseau passa devant le fort qu'il salua de trois coups de canon, et aussitôt le fort répondit au salut par un nombre égal de coups.

Dès l'instant où Lusignan et Marguerite avaient acquis la certitude que c'était bien leur frère et leur ami qui montait l'*Indienne*, ils étaient descendus vers la rade, suivis du jeune Hector, et laissant dans le hamac la petite Blanche. Mais, de son côté, le capitaine les avait reconnus, de sorte qu'en même temps qu'ils quittaient le jardin, il avait fait mettre la yole à la mer, et que, grâce aux efforts redoublés de dix vigoureux rameurs, il avait franchi rapidement l'espace qui s'étendait du mouillage à la terre, et s'élançait sur la jetée au moment où ses amis arrivaient sur le port. De pareilles sensations sont sans paroles et ne se traduisent que par des larmes. Aussi l'expression de leur joie ressemblait-elle à la douleur. Et tous pleuraient; jusqu'à l'enfant qui pleurait de les voir pleurer.

Après avoir donné quelques ordres relatifs au service du bâtiment, le jeune commodore prit lentement avec ses amis le chemin qu'ils avaient parcouru si vite pour venir à lui: l'expédition de monsieur de Vaudreuil ayant manqué, il était revenu à Philadelphie, et la paix ayant été signée, ainsi que nous l'avons dit, avec l'Angleterre, le congrès, comme un souvenir de reconnaissance, lui avait fait don du premier vaisseau qu'il avait monté comme capitaine.

A ce récit, Lusignan et Marguerite eurent un instant de joie immense, car ils espérèrent que leur frère venait pour toujours demeurer avec eux; mais le caractère du jeune marin était trop aventureux et trop avide d'émotions pour s'astreindre à cette vie décolorée et uniforme des habitans de la terre. Il annonça donc à ses amis qu'il n'avait que huit jours à leur donner, après lesquels il irait chercher dans une autre partie du monde une vie qui continuât celle qu'il avait menée jusqu'alors.

Ces huit jours passèrent comme un songe, et quelques instances que fissent Lusignan et Marguerite, Paul ne voulut pas même leur accorder vingt-quatre heures de plus: c'était toujours le même homme, ardent, entier, absolu, transformant en devoir les résolutions prises, et sévère pour lui-même encore plus que pour les autres.

L'heure de se quitter arriva; Marguerite et Lusignan voulaient accompagner le jeune commodore jusque sur son bâtiment; mais Paul ne voulut pas prolonger la douleur de ces adieux. Parvenu à la jetée, il les embrassa une dernière fois, puis s'élança dans la barque, qui s'éloigna aussitôt, rapide comme une flèche. Marguerite et Lusignan la suivirent des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu à tribord de la frégate, et ils remontèrent tristement, afin de la voir partir, sur le plateau d'où ils l'avaient vue arriver.

Au moment où ils y parvinrent, cette activité intelligente qui précède le moment du départ régnait à bord de la frégate. Les matelots, assemblés au cabestan, commençaient à virer le câble, et, grâce à la limpidité de l'air, leur cri sonore et enjoué parvenait jusqu'aux deux jeunes gens. Le bâtiment arrivait lentement sur son ancre; bientôt on vit la double dent de fer sortir de l'eau, puis les voiles tombèrent successivement des vergues, depuis celles de perroquet jusqu'aux plus basses: le navire, comme doué d'un sentiment instinctif et animé, tourna sa proue vers la sortie du port, et commençant à se mouvoir, fendit l'eau d'un mouvement aussi facile que s'il glissait à sa surface. Alors, comme si désormais la frégate pouvait être abandonnée à sa propre volonté, on vit le jeune commodore monter sur le gaillard d'arrière et tourner toute son attention, devenue inutile à la manœuvre, vers la terre qu'il quittait. Lusignan tira aussitôt son mouchoir et fit un signal auquel Paul répondit: puis lorsqu'il ne leur fut plus possible de se voir à l'œil nu, chacun d'eux eut recours à la lunette, et, grâce à cet ingénieux instrument, ils retardèrent d'une heure encore cette séparation, que des deux côtés chacun pressentait sentimentalement devoir être éternelle. Enfin le navire diminua graduellement à l'horizon en même temps que la nuit descendait du ciel: alors Lusignan fit apporter un amas de branches sur le plateau, et ordonna d'y mettre le feu, afin que les regards de Paul, dont la frégate commençait à se perdre dans l'obscurité, pussent continuer de se fixer sur ce phare jusqu'à ce qu'il eût doublé le cap des Trois-Pointes. Depuis une heure déjà, Marguerite et Lusi-

gnan avaient complètement perdu de vue le navire, qui, grâce à leur foyer entretenu clair et brillant, pouvait les apercevoir encore, lorsqu'une flamme pareille à un éclair sillonna l'horizon ; quelques secondes après, le bruit d'un coup de canon parvint à leurs oreilles, pareil au grondement sourd et prolongé du tonnerre ; puis tout rentra dans la nuit et dans le silence. Lusignan et Marguerite avaient reçu le dernier adieu de Paul.

Maintenant, quoique le drame intime que nous avions pris l'engagement de raconter soit réellement terminé ici, quelques-uns de nos lecteurs auront peut-être pris assez d'intérêt au jeune aventurier dont nous avons fait le héros de cette histoire, pour désirer de le suivre dans la seconde partie de sa carrière ; à ceux-là nous allons, en les remerciant de l'attention qu'ils nous accordent, dérouler purement et simplement les faits que des recherches minutieuses sont parvenues à porter à notre connaissance.

A l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire au mois de mai 1784, l'Europe tout entière était à peu près retombée dans cet état de torpeur que les hommes imprévoyans prennent pour la tranquillité, et que les esprits plus profonds regardent comme ce repos morne et momentané qui précède la tempête. L'Amérique, par son affranchissement avait préparé la France à sa révolution : rois et peuples, défians les uns des autres, se tenaient de chaque côté sur leurs gardes, invoquant ceux-ci le fait et ceux-là le droit. Un seul point de l'Europe semblait vivant et agité au milieu de ce sommeil général : c'était la Russie, que le czar Pierre avait portée au rang des Etats civilisés, et que Catherine II commençait à inscrire au nombre des puissances européennes. Pierre III, devenu odieux aux Russes par un caractère sans noblesse, par des vues politiques sans portée, et surtout par son idolâtrie pour les mœurs et la discipline prussiennes, avait été déposé sans opposition et étranglé sans lutte. Catherine s'était donc trouvée, à l'âge de trente-deux ans, maîtresse d'un empire qui couvre de sa superficie la septième partie du globe ; son premier soin avait été de s'imposer par sa puissance même comme médiatrice entre les peuples voisins qu'elle voulait faire relever d'elle. Ainsi elle avait forcé les Courlandais à chasser leur nouveau duc Charles de Saxe, et à rappeler Biren ; elle avait envoyé ses ambassadeurs et ses armées pour faire couronner à Varsovie, sous le nom de Stanislas-Auguste, son ancien amant Poniatowski ; elle s'était alliée avec l'Angleterre ; elle avait associé à sa politique les cours de Berlin et de Vienne ; et cependant ces grands projets de politique étrangère ne lui faisaient pas oublier l'administration intérieure, et dans les intervalles de ses amours si souvent renouvelées, elle trouvait le temps de récompenser l'industrie, d'encourager l'agriculture, de réformer la législation, de créer une marine, d'envoyer Pallas dans des provinces dont on ignorait jusqu'aux productions, Blumager dans l'archipel du Nord, et Billings dans l'océan Oriental ; enfin, jalouse de la réputation littéraire de son frère le roi de Prusse, elle écrivait, de la même main qui signait l'érection d'une nouvelle ville, la sentence de mort du jeune Ivan, ou le partage de la Pologne, la *Réfutation du voyage en Sibérie*, par l'abbé Chappe, un roman *le Czarovich Chlore*; des pièces de théâtre, parmi lesquelles une traduction en français d'*Oleg*, drame de Derschawin ; de sorte que Voltaire l'appelait la Sémiramis du Nord, et que le roi de Prusse la plaçait, dans ses lettres, entre Lycurgue et Solon.

On devine l'effet que produisit au milieu de cette cour voluptueuse et chevaleresque l'arrivée d'un homme comme notre marin. La réputation de courage qui l'avait rendu la terreur des ennemis de la France et de l'Amérique, l'avait précédé près de Catherine, et, en échange du don qu'il lui fit de sa frégate, il reçut le grade de contre-amiral. Alors, le pavillon de la Russie, après avoir fait le tour de la moitié du vieux monde, apparut dans les mers de la Grèce, et sur les ruines de Lacédémone et du Parthénon, celui qui venait d'accomplir l'affranchissement de l'Amérique rêva le rétablissement des républiques de Sparte et d'Athènes. Enfin, le vieil empire ottoman fut ébranlé jusque dans sa base ; les Turcs, battus, signèrent la paix de Kaïnardji. Catherine retint pour elle Azof, Tangarok et Kinburn, se fit accorder la libre navigation de la mer Noire et l'indépendance de la Crimée ; alors, devenue dominatrice de la Tauride, elle désira connaître ses nouvelles possessions. Paul, rappelé à Saint-Pétersbourg, l'accompagna dans ce voyage tracé par Potemkin. Sur une route de près de mille lieues, tous les prestiges d'un triomphe continuel furent offerts à la conquérante et à sa suite : c'étaient des feux allumés sur toute la longueur du chemin, des illuminations éclatant comme par féerie dans toutes les villes, des palais magnifiques élevés pour un jour au milieu des campagnes désertes et disparaissant le lendemain ; des villages se groupant comme sous la baguette d'un enchanteur dans les solitudes où huit jours auparavant les Tatars paissaient leurs troupeaux ; des villes apparaissaient à l'horizon, dont il n'existait que les murailles extérieures ; partout des hommages, des chants, des danses ; une population pressée sur la route, et, la nuit, courant, pendant que l'impératrice dormait, s'échelonner de nouveau sur le chemin que sa souveraine devait parcourir en se réveillant ; un roi et un empereur marchant à ses côtés, et s'intitulant, non pas ses égaux, mais ses courtisans ; enfin, un arc de triomphe élevé au terme du voyage, avec cette inscription qui révélait, sinon l'ambition de Catherine, du moins la politique de Potemkin : *C'est ici le chemin de Byzance.* Alors, la Russie s'affermit dans sa tyrannie comme l'Amérique dans son indépendance.

Catherine offrit à son amiral des places à rassasier un courtisan, des honneurs à combler un ambitieux, des terres à consoler un roi d'avoir perdu son royaume ; mais c'était le pont mouvant de son vaisseau, c'était la mer avec ses combats et ses tempêtes, c'était l'Océan immense et sans bornes qu'il fallait à notre aventureux et poétique marin. Il quitta donc la cour brillante de Catherine comme il avait quitté l'assemblée sévère du congrès, et vint chercher en France ce qui lui manquait partout ailleurs, c'est-à-dire une vie d'émotions, des ennemis à combattre, un peuple à défendre. Paul arriva à Paris au milieu de nos guerres européennes et de nos luttes civiles, tandis que d'une main nous étouffions l'étranger, et que de l'autre nous déchirions nos propres entrailles. Ce roi qu'il avait vu dix ans auparavant chéri, honoré, puissant, était, à cette heure, captif, méprisé, sans forces. Tout ce qui était élevé s'abaissait, les grands noms tombaient comme les hautes têtes. C'était le règne de l'égalité, et la guillotine était le niveau. Paul s'informa d'Emmanuel ; on lui dit qu'il était proscrit. Il demanda ce qu'était devenue sa mère, on lui répondit qu'elle était morte. Alors il lui prit un immense besoin de visiter une fois encore, avant de mourir lui-même, les lieux où il avait, douze ans auparavant, éprouvé des émotions si douces et si terribles. Il partit pour la Bretagne, laissa sa voiture à Vannes, et prit un cheval comme il l'avait fait le jour où il avait vu pour la première fois Marguerite ; mais ce n'était plus le jeune et enthousiaste marin, aux désirs et aux espérances sans horizon : c'était l'homme désillusionné de tout, parce qu'il a tout goûté, miel et absinthe ; tout approfondi, hommes et choses ; tout connu, gloire et oubli. Aussi, ne cherchait-il plus une famille, il venait visiter des tombeaux.

En arrivant en vue du château, il tourna les yeux vers la maison d'Achard, et, ne la voyant plus, il tâcha de s'orienter par la forêt ; mais la forêt semblait s'être évanouie par enchantement. Elle avait été vendue, comme propriété nationale, à vingt-cinq ou trente fermiers des environs, qui l'avaient défrichée et en avaient fait une vaste plaine. Le grand chêne avait disparu, et la charrue avait passé sur la tombe ignorée du comte de Morlaix, dont l'œil même de son fils ne pouvait plus reconnaître la place.

Alors, il prit la porte du parc et s'avança vers le château, plus sombre et plus triste encore à cette heure qu'il ne l'était autrefois : il n'y avait plus qu'un vieux concierge, ruine vivante au milieu de ces ruines mortes. On avait eu d'abord l'intention d'abattre le manoir comme la forêt ; mais la réputation de sainteté de la marquise, conservée religieusement dans le pays, avait protégé les vieilles pierres qui, pendant quatre siècles, avaient abrité sa famille. Paul visita les appartemens que, depuis trois ans, l'on n'avait point ouverts et que l'on rouvrit pour lui. Il parcourut la galerie des portraits : elle était restée telle qu'il l'avait vue autrefois, mais aucune main pieuse n'avait ajouté à l'antique collection les portraits du marquis et de la marquise. Il entra dans la bibliothèque où il s'était caché, retrouva à la même place un livre qu'il avait ouvert, l'ouvrit et relut les pages qu'il avait lues ; puis, il poussa la porte qui donnait sur la chambre du contrat, où s'étaient passées les scènes les plus animées du drame dont il avait été le principal acteur. La table était à la même place, et la glace au cadre de Venise, qui se trouvait sur la cheminée, brisée encore par la balle du pistolet d'Emmanuel. Il alla s'appuyer contre le chambranle de la cheminée, et demanda des détails sur les dernières années de la marquise.

Ils étaient simples et sévères, comme tout ce que l'on connaissait d'elle. Restée seule au château ainsi que nous l'avons dit, sa vie tout entière s'était uniformément écoulée dans trois endroits différens : son oratoire, le caveau où dormait son mari, et l'espace abrité par le chêne au pied duquel avait été enterré son amant. Pendant huit ans encore, après la soirée où Paul avait pour la dernière fois pris congé d'elle, on l'avait vue errer dans ces vieux corridors et dans ces sombres allées, pâle et lente comme une ombre ; puis enfin une maladie de cœur, causée par les émotions amassées dans sa poitrine, s'était déclarée ; elle avait été s'affaiblissant toujours ; enfin, un soir qu'elle ne pouvait plus marcher, elle s'était fait porter au pied du chêne, sa promenade favorite, pour voir une fois encore, disait-elle, le soleil se coucher dans l'Océan, ordonnant qu'on vînt la reprendre dans une demi-heure. A leur retour ses gens la trouvèrent évanouie. Ils la transportèrent vers le château ; elle revint à elle dans le trajet, et, au lieu

de se faire conduire à sa chambre, elle ordonna qu'on la descendît dans le caveau de sa famille. Là, elle eut la force de s'agenouiller encore au tombeau de son mari et de faire de la main signe qu'on la laissât seule. Quelque imprudence qu'il y eût de le faire, on obéit, car elle était habituée à ne jamais répéter deux fois le même ordre. Cependant, au lieu de sortir, les domestiques restèrent dans un enfoncement, afin d'être prêts à la secourir. Au bout d'un instant, ils la virent se coucher sur la pierre devant laquelle elle priait. Ils crurent qu'une seconde fois elle était évanouie ; ils accoururent, elle était morte.

Paul se fit conduire dans les caveaux, y entra lentement et la tête découverte ; puis arrivé à la pierre qui couvrait la tombe de sa mère, il s'agenouilla devant elle. Elle présentait cette seule inscription, que l'on peut voir encore dans une des chapelles de l'église de la petite ville d'Auray, où elle a été transportée depuis, et que la marquise elle-même avait, avant de mourir, laissée à cette intention :

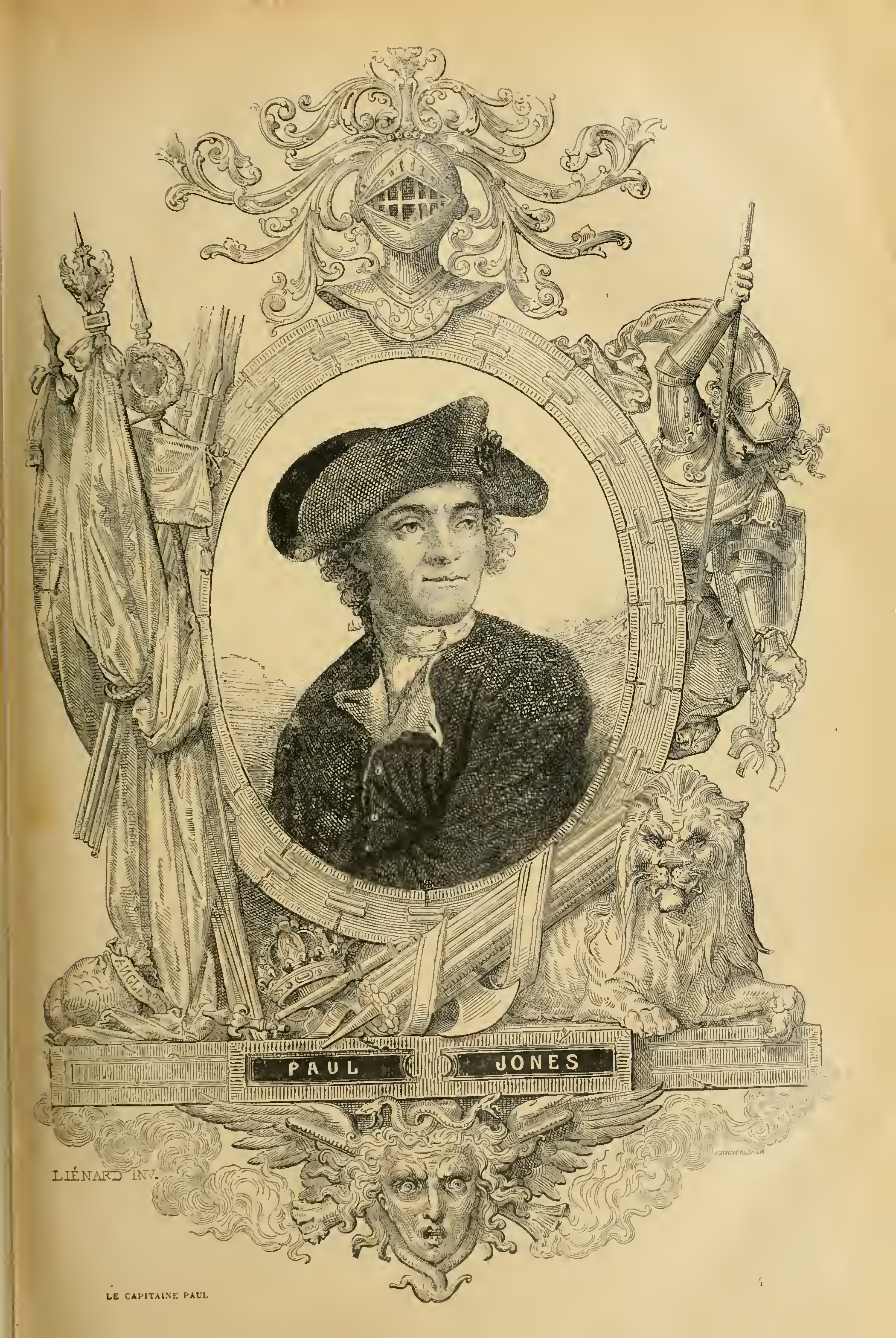
CI-GIT
TRÈS HAUTE ET TRÈS PUISSANTE DAME
MARGUERITE BLANCHE DE SABLÉ,
MARQUISE D'AURAY,
NÉE LE 2 AOUT 1729,
MORTE LE 2 SEPTEMBRE 1788.

Priez pour elle et pour *ses* enfans.

Paul leva les yeux au ciel avec une expression infinie de reconnaissance. Sa mère, qui si longtemps l'avait oublié pendant sa vie, s'était souvenue de lui dans son inscription funéraire.

Six mois après, la Convention nationale décida en séance solennelle qu'elle assisterait aux funérailles de Paul Jones, ancien commodore de la marine américaine, mort à Paris le 7 juillet 1793, et dont l'inhumation devait avoir lieu au cimetière du Père-Lachaise.

Cette décision avait été prise, dit l'arrêté, *pour consacrer en France la liberté des cultes.*



LE CAPITAINE PAUL

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ



Le Pasteur d'Ashbourn

ILLUSTRATIONS

DE

LACKER



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LE PASTEUR D'ASHBOURN

I

LE GRAND POPE

A monsieur le docteur Petrus Barlow, professeur de philosophie à l'université de Cambridge.

Ashbourn, près Nottingham, 5 avril 1754.

Cher collègue,

Laissez-moi vous donner ce titre amical de collègue, bien-aimé Pétrus ; car, à mon avis, ce titre vous est dû, quoique vous soyez un savant docteur en philosophie, et que je sois moi, un simple pasteur de village ; vous avez charge de corps, comme j'ai charge d'âmes ; je prépare à mourir, mais, vous, vous préparez à vivre, et Dieu seul pourrait dire lequel de nous deux remplit la mission la plus sainte.

Il est vrai qu'il m'arrive parfois, mon cher collègue, d'être obligé de corriger ce que vous avez fait ; votre malheureuse philosophie de collège penche toujours un tant soit peu du côté païen, et je suis souvent appelé à reconnaître que, bien que l'Iliade et la Bible, le Phédon et l'Evangile soient de fort belles choses, et surtout des choses fort éloquentes, l'Iliade et la Bible se contrarient parfois, le Phédon et l'Evangile ne sont pas toujours d'accord.

Et vous comprenez bien, mon cher Petrus, que, quand de pareilles oppositions se produisent en ma présence, je ne saurais admettre que ce soit le Phédon ou l'Iliade qui ait raison.

Mais, comme vous me le disiez dans votre dernière lettre, malgré ces dissidences entre les auteurs que nous commentons et entre les choses que nous professons, ayons cet espoir qu'il existe un point de la route auquel nos deux voies, si divergentes qu'elles paraissent au premier abord, aboutiront un jour.

Ce point, c'est la foi dans la justice éternelle, et, mieux encore, dans la miséricorde divine, qui, j'en réponds, mon cher Petrus, nous tiendra compte à tous deux des bonnes intentions, sans trop chicaner sur celles de nos fautes ou de nos erreurs qui auraient leur source dans la faiblesse humaine.

En attendant qu'il plaise au Seigneur d'ordonner de nous dans le monde qui doit succéder au nôtre, nous nous livrons, dans celui-ci, chacun de notre côté, à une étude qui, au premier aspect, et vue d'un œil superficiel, semblerait la même, tandis qu'au philosophe et au penseur elle présente de notables différences.

Vous, mon cher Petrus, vous étudiez l'homme, et moi, j'étudie les hommes.

Puissiez-vous réussir de votre côté mieux que je n'ai réussi du mien, surtout à mes débuts dans la vie.

Maintenant, cette étude de l'homme, c'est-à-dire de l'espèce humaine par les individus, vous désirez la faire sur moi, comme vous l'avez faite sur les autres.

Vous prétendez, dans votre indulgence pour le pauvre pasteur, que j'ai quelques bonnes qualités; ce à quoi je réponds en m'accusant d'avoir de grands défauts.

Pour vous créer une opinion positive entre nos deux opinions différentes, vous demandez que je m'expose à vos yeux tel que je suis sorti des mains de mon créateur, *solus, pauper et nudus*; soit. Je vais laisser glisser de mes épaules ce manteau de l'humble à travers les trous duquel on voit souvent le cœur de l'orgueilleux.

Faites aussi lentement et aussi curieusement que vous le voudrez le tour de ma pauvre personne, je n'essaierai pas de vous cacher un seul de mes défauts ou de mes ridicules, car Dieu, je l'espère, m'élèvera d'autant plus que je me serai plus abaissé.

Je suis né en 1728, dans le petit village de Beeston, dont mon père était pasteur.

Quant à ma mère, elle était la fille d'un contremaître de la marine marchande, lequel mourut, trois ans avant ma naissance, dans une tempête où sombra le bâtiment sur lequel il servait, et dans lequel il avait sa pacotille.

Tout fut donc perdu avec lui, à l'exception d'une excellente lunette marine qu'il avait prêtée à un de ses amis, et que cet ami, ignorant le jour où mon grand-père devait mettre à la voile, ne lui rapporta que le surlendemain de son départ.

Je consigne le fait, parce que cette longue-vue joue un rôle important dans ma vie.

Mais ce que mon père cherchait dans la femme qu'il voulait associer à sa destinée, c'étaient les qualités qui font le vrai douaire de l'épouse et la pieuse dot de la mère.

Il ne s'arrêta donc point au défaut de fortune: il prit ma mère, pauvre, orpheline, telle enfin que le malheur l'avait faite, et le seul meuble qu'elle apporta dans la communauté, lorsqu'elle franchit le seuil de la porte du presbytère avec le titre d'épouse, ce fut une excellente longue-vue, que l'on suspendit respectueusement au-dessus de la cheminée, comme l'endroit le plus honorable et le plus apparent de la maison.

Si jeune que je fusse, mon père me donnait un bel exemple: il était ferme, courageux, sincère, doux aux pauvres, mais peu ménager avec les grands et les riches, traitant le seigneur du village lui-même plus sévèrement que le mendiant qui l'attendait à la porte de l'église pour lui tendre la main, et qu'il ne renvoyait jamais sans une aumône et un conseil, et plutôt avec la première seule qu'avec le second sans la première; car il pensait, dans ce cas, qu'une aumône n'a pas absolument besoin d'être suivie d'un conseil, tandis que le conseil est bien maigre et bien sec sans l'aumône.

Il résultait de cette impartiale droiture et de cette inflexible gravité qu'il était aimé d'une partie de ses paroissiens et respecté de l'autre.

Il va sans dire que, bien partagé selon le cœur de Dieu, c'étaient les pauvres qui l'aimaient.

Quant à moi, ce n'était pas simplement de l'amour que j'éprouvais pour mon père, c'était du respect; plus que du respect; de l'admiration!

Je le regardais comme une créature sublime, comme un être au-dessus de l'humanité; et je n'eusse jamais osé poser mes lèvres sur les joues et même sur les mains de ce digne homme, s'il ne m'y eût autorisé par une invitation qui parfois, pour être suivie, avait presque besoin de revêtir la forme d'un ordre.

Un jour que j'étais chez ma mère, couché à ses pieds sur un tapis, et lisant un livre ouvert devant moi, mon père entra tenant une lettre à la main.

Son visage rayonnait, et il était facile de voir que cette lettre venait de lui apporter quelque grande nouvelle.

En effet, un parent que nous avions à Southwel annonçait à mon père que le célèbre Pope, qui avait été le camarade de ce même parent à l'université d'Oxford, devait, le jeudi suivant, s'arrêter chez lui en allant à York.

Il invitait en conséquence mon père, qui ne l'avait pas vu depuis plus de dix ans, à profiter de cette occasion pour le venir voir, et pour faire connaissance, en même temps, avec l'auteur de l'*Essai sur l'Homme* et de la *Dunciade*.

C'était cette invitation qui rendait mon père si joyeux.

Je demandai ce que c'était que Pope.

— L'auteur du livre que tu tiens entre les mains, me répondit mon père.

Et, en effet, quelque temps auparavant, mon père m'avait fait cadeau de la traduction de l'*Iliade* de l'illustre auteur, ornée de magnifiques gravures, qui avaient bien autant que le texte part à mon admiration

Quand j'appris que c'était avec l'homme qui avait écrit les beaux vers que je savais par cœur, que mon père était invité à dîner, je m'écriai:

— Et moi aussi, n'est-ce pas, mon très honoré père, j'irai avec vous?

— Oui, certes, répondit mon père, chez lequel je vis, à ce moment briller la flamme de l'enthousiasme; oui, mon fils, il ne sera pas dit que j'aurai eu l'occasion de te faire voir le plus grand poète du siècle, et que je n'en aurai pas profité.

Je me relevai en battant des mains; mais, au même instant, je m'arrêtai tout honteux: c'était la première fois qu'il m'arrivait de me livrer à un pareil écart devant mon père!

Mais, soit que mon père fût lui-même jeté en dehors de toutes ses habitudes, soit qu'il n'eût pas aperçu le mouvement que je venais de faire, il ne m'adressa aucune remontrance et se contenta de dire à ma mère:

— Allons! femme, il s'agit de s'occuper de ce voyage.

Nous avions cependant trois jours devant nous et douze lieues seulement à faire.

Mais l'événement était si inattendu, le but si magnifique, qu'il ne fut plus question d'autre chose dans la maison pendant ces trois jours.

Toute la toilette de mon père fut revue.

On fit un paquet de son bel habit et de sa belle culotte de velours noir; on se garda bien d'oublier ses bas de soie et sa veste de satin; on frotta les boucles d'argent de ses souliers jusqu'à ce qu'elles fussent brillantes comme des miroirs; et ma mère, se sacrifiant pour l'honneur de son mari, lui fit un jabot et des manchettes d'un superbe col en dentelle d'Angleterre qu'elle tenait de sa mère, et que sa mère tenait de sa grand'mère.

Quant à moi, je fus vêtu tout à neuf d'un costume marron tiré d'un habit que mon père n'avait encore porté que trois ans; prodigalité qui n'avait point eu de précédens, et qui ne devait pas avoir de subséquens dans ma vie comme dans la sienne.

Dix personnes du village et même de la ville voisine avaient offert à mon père leur voiture pour ce grand voyage; un moment de vanité fit que mon père fut près d'accepter le carrosse du seigneur de l'endroit, contre l'orgueil duquel il avait quelquefois prêché, d'une façon détournée, c'est vrai, mais si claire cependant que personne n'avait pu s'y tromper, pas même lui; mais, soit qu'il fût retenu par cette idée que l'offre n'avait d'autre but que de le faire tomber lui-même dans cette faute d'autant plus pardonnable à l'homme que le plus beau des anges l'a commise, soit que de son propre mouvement il fit un retour sur lui-même, mon père refusa l'offre du seigneur et accepta celle de son fermier.

Le matin du grand jour, nous trouvâmes donc à la porte l'humble carriole qui devait nous conduire de Beeston à Southwell.

Je me rappellerai toujours ce voyage, mon cher Petrus; je fusse parti pour cette terre promise par le grand législateur aux Hébreux, que je n'eusse pas été plus joyeux et plus fier.

C'est qu'aussi toute la nature (et, pour la première fois, je fis attention à elle, en la voyant si splendidement parée), c'est qu'aussi toute la nature semblait, de son côté, joyeuse et fière; comme nous, elle avait revêtu son habit de fête, la robe verte du mois de mai et son odorante couronne de fleurs.

On ne voyait, tout le long de la route, que panaches de feuillages secoués au vent, que primevères et pervenches étoilant le sol, et que petits oiseaux volant, chantant, et ne se reposant que pour louer Dieu, qui leur permettait de partager avec l'homme, son fils aîné, ce monde, qui chaque année renaît si beau, si frais, si parfumé, que l'homme, ne voyant pas vieillir le monde, ne s'aperçoit point qu'il vieillit.

Assis dans la carriole près de mon père, auquel je n'osai adresser la parole, et qui, quoique plus souriant que d'habitude, ne me disait pas un mot, j'assistais, heureux mais recueilli, à cette fête de la nature, sentant remuer au fond de mon esprit le germe de toutes les idées qui l'ont occupé depuis, et que ce soleil de mai semblait réveiller et appeler à la vie, comme il faisait de l'herbe verte, des pâquerettes blanches et des pervenches azurées.

La comparaison était d'autant plus exacte que je croyais sentir une larme rouler dans mes yeux, comme je voyais dans le calice des fleurs trembler une goutte de rosée.

A chaque village, la carriole s'arrêtait devant la porte du pasteur; mon père descendait, me faisait descendre, et, entrant chez son confrère avec plus de bruit peut-être qu'il ne convenait à notre humble condition:

— Mon cher ami, disait-il, félicitez-moi...

— Et de quoi? demandait le confrère. Dieu vous envoie-t-il une mitre d'évêque, ou votre femme est-elle enceinte pour la seconde fois?

— Mon ami, je vais dîner avec le grand Pope, le premier poète de l'Angleterre, du monde, et même du siècle !

Alors, celui auquel il s'adressait levait les bras au ciel en disant :

— Mon ami, vous êtes un homme heureux !

Et les femmes disaient à leurs enfants en leur montrant mon père :

— Ma fille, ou, mon fils, regarde le pasteur Bemrode, il va dîner aujourd'hui avec le premier poète du siècle, du monde, de l'Angleterre, avec le grand Pope !

Et alors autour de mon père se faisait un murmure d'envieuse admiration, au milieu duquel il semblait grandir, comme semble grandir le prêtre au milieu d'un nuage d'encens.

Et nous remontions en carriole, et la nature, toujours plus belle, toujours plus riante, toujours plus prodigue de parfums à mesure que le soleil montait sur l'horizon, la nature semblait apporter aussi au voyageur son tribut de félicitations.

Une lieue plus loin, la voiture s'arrêtait de nouveau ; mon père descendait encore, et la même scène se renouvelait.

Il en résulta que, grâce à ces orgueilleuses stations, dont peut-être l'ennemi du genre humain prit note sur ses tablettes de feu, quoique nous fussions partis de Beeston à cinq heures du matin, et quoique le fermier nous eût donné son meilleur marcheur, nous n'arrivâmes chez le cousin de mon père qu'à deux heures de l'après-midi.

Par bonheur, le grand Pope n'était pas encore là.

Mais, par cela même qu'il se faisait un peu attendre, tout était en l'air chez le cousin.

Ce cousin, dont j'avais entendu parler comme d'un homme simple et rond, était, ce jour-là, tout gonflé d'orgueil ; poudré à blanc comme un matin de février, il rejetait la tête en arrière, poussait le pied en avant, toussait, crachait, et, de cinq minutes en cinq minutes, prenait, avec grand bruit et grand apparat, dans une tabatière en porcelaine de Saxe, une pincée de tabac dont les trois quarts retombaient en cascade sur son jabot, raidi sous l'empois et pareil à la crête d'un coq ou à l'arête dorsale d'un poisson.

L'orgueil, qui s'était infiltré par toute sa personne, se trahissait dans sa voix comme dans son regard et dans ses gestes ; il parlait lentement et gravement.

— Voici, disait-il en tournant autour de la table, où je mettrai le grand Pope, l'illustre auteur de la *Dunciade*, de l'*Essai sur l'Homme* et de tant d'autres ouvrages sublimes. A sa droite, je me placerai ; à sa gauche, je placerai ma femme ; en face de lui mon cousin Bemrode, et à la droite et à la gauche de mon cousin Bemrode, les honorables doyens de Newark et de Chesterfield.

La table est ronde, comme vous voyez, messieurs, ajoutait-il en s'adressant à ses convives, ce qui fait que, quoique nous devions être vingt-quatre à table, le grand Pope pourra être vu et entendu de tout le monde

Puis on rentrait au salon, où deux belles jeunes filles de seize à dix-sept ans, vêtues de robes blanches, préparaient des couronnes de lauriers entremêlés de roses, lesquelles devaient témoigner que le grand Pope avait également réussi dans la poésie lyrique et dans la poésie fugitive.

A chaque bruit qui se faisait dans l'antichambre, c'était une révolution dans le salon ; chacun se levait en demandant à son voisin avec une curiosité mêlée d'inquiétude :

— Est-ce le grand Pope ?

Quant à moi, mon anxiété était si grande, que je ne quittais pas le vestibule, et que, les yeux fixés sur la porte, oubliant tout, jusqu'à mon habit marron, pour l'homme en l'honneur de qui il avait été fait, attentif au moindre mouvement de la rue, au plus léger ébranlement de la porte, je m'écriais à chaque instant :

— Mon cousin, on sonne ! ou bien : Mon cousin, on frappe !

Et, en criant cela, mon cœur battait plus qu'il n'avait encore battu pour les choses les plus importantes de ma vie d'enfant ; il me semblait seulement étonnant de ne point entendre les tambours et les fanfares qui, à mon avis, devaient annoncer cette solennité. Je croyais, tant on m'avait parlé du grand Pope, voir entrer un géant qui toucherait le plafond, ou tout au moins quelque chose de pareil à l'un de ces rois avec lesquels j'avais fait connaissance dans mes contes de fées ; un magnifique personnage vêtu d'un habit de drap d'or avec des étoiles de diamant, des plaques et des croix comme un grand seigneur, et menant après lui une foule de pages et de domestiques en livrée.

Tout à coup, on frappa à la porte, mais si modestement, que je ne crus pas devoir crier, cette fois-là, comme j'avais fait aux autres :

« On frappe ! »

La porte s'ouvrit néanmoins, et donna passage à un petit homme de cinquante à cinquante-deux ans, un peu boiteux, fort bossu, et vêtu d'un habit gris.

J'allais lui demander orgueilleusement ce qu'il voulait, lorsque j'entendis un grand bruit ; les convives se précipitaient par les couloirs et les escaliers, l'amphitryon à leur tête, en criant :

— C'est lui ! c'est lui ! c'est l'illustre poète ! c'est le grand Pope ! Salut à l'homme immortel, sublime, universel !

Et je regardais autour de moi, cherchant à qui en avaient tous ces gens qui me paraissaient des fous, et qui, cependant, saluaient, honoraient, glorifiaient ce petit homme boiteux et bossu, lequel, tout confus de trouver une si bruyante réception et une si nombreuse société, quand il avait cru entrer dans la maison simple et presque solitaire d'un ami, saluait, balbutiait, mettait la main sur son cœur, et, impuissant à exprimer par la voix l'émotion qu'il ressentait, essayait du moins de remercier par des gestes ses admirateurs et ses admiratrices.

Lorsque la première effervescence de l'enthousiasme fut calmée, notre cousin débita au grand Pope, car ce petit homme boiteux et bossu, c'était bien véritablement lui, un long discours qu'il avait préparé d'avance, et dont tout ce que je me rappelle, c'est qu'il le comparait à Homère, à Virgile, à Dante, à Pétrarque et au Tasse, en lui donnant, bien entendu, la supériorité sur ces cinq poètes, ses devanciers.

Après lequel discours, les deux jeunes filles vêtues de blanc vinrent offrir leurs couronnes de lauriers et de roses.

Pope répondit au discours par quelques mots seulement, embrassa les deux jeunes filles, et s'avança vers le salon, suivi de toute la société, qui mit près d'un quart d'heure à franchir le seuil de la porte, tant chacun se croyait obligé de faire des politesses à son voisin.

Je pense que quelques-uns de ces admirateurs du grand Pope y seraient encore, si l'on n'était venu annoncer, comme on fait pour les princes qui honorent la maison d'un particulier de leur visite, que l'illustre auteur de l'*Essai sur l'Homme* était servi ; annonce qui, redoublant les appétits aiguisés par une longue attente, détermina les retardataires à faire trêve à leurs politesses, et décida les plus affamés à passer les premiers.

Ce souvenir, mon cher Petrus, est, ainsi que vous pouvez le voir par tous les détails que je vous donne, resté profondément gravé dans ma mémoire comme un des premiers désappointements de ma vie.

J'attendais un géant, quelque chose qui rappelât le colosse de Rhodes ou la statue de Néron, et j'avais vu entrer un petit homme boiteux et bossu ! Je me figurais voir arriver un roi vêtu d'un manteau splendide, et couvert, comme je vous l'ai dit, d'étoffes d'or toutes resplendissantes d'une broderie de diamant, et la porte avait donné entrée à un personnage en habit gris, d'une telle tournure qu'un seigneur de grande maison n'en eût certes pas voulu pour son laquais.

Aussi, chaque fois que, dans le cours de ma vie, au lieu d'un événement heureux impatiemment attendu, il m'est arrivé quelque triste et douloureuse aventure ; chaque fois que, à la place du jour brillant et plein de soleil qui m'était promis, il s'est levé sur ma tête un jour sombre et pluvieux, j'ai pensé à cette journée passée chez notre cousin de Southwell ; j'ai offert au Seigneur ce nouveau désappointement, et j'ai murmuré ces mots que moi seul pouvais comprendre, et qui ont étonné bien des gens :

— O grand Pope !

Maintenant, cette visite eut encore une autre influence sur moi, mais comme cette lettre est déjà bien longue, et que cette influence, ainsi que la lunette de mon grand-père le contremaître, n'a pas été sans importance dans ma vie, permettez-moi, mon cher Petrus, de prendre congé de vous, en vous priant de me rappeler au souvenir de votre digne frère Samuel Barlow, de Liverpool, remettant à ma prochaine épître ce qui me reste à vous dire à ce sujet ; narration qui, si je l'enfermais dans cette lettre, se trouverait tout naturellement privée d'une partie du développement qui lui est nécessaire.

Mais j'ai bien peur, cher et honoré collègue, que, lorsque je vous aurai raconté ma vie, et dit ce que vous désirez savoir, trompé dans votre attente, comme je l'ai moi-même été si souvent, vous ne vous écriiez à votre tour :

— O grand Pope !...

II

DE QUELLE FAÇON JE DEVIENDRAI GRAND HOMME

Ce qui me resta, comme impression, de cette journée, fut le désir de devenir moi-même un grand homme, afin que l'on fît un jour pour moi tout ce que j'avais vu faire pour le grand Pope.

Et ce désir était d'autant plus pressant que, me regardant pour la première fois dans une glace, ma vanité me disait que, non seulement je n'étais ni boiteux, ni bossu, mais que, au contraire, j'étais même un assez joli enfant.

Je n'inspirerais donc pas, quand on me verrait, le même désappointement que m'avait inspiré, à moi, et qu'avait dû inspirer aux autres le grand Pope; ce qui, à tout prendre, était déjà un avantage que le ciel m'accordait sur lui.

Seulement, de quelle façon serais-je un grand homme? Telle était la question que je me posais.

Serait-ce à la manière d'Achille, d'Alexandre, de César, de Charlemagne ou de Richard Cœur de Lion?

Je n'ai jamais eu de grande vocation pour le métier de conquérant.

Comme l'Eglise à laquelle j'appartiens, ou plutôt à laquelle je n'appartiens pas, car le précepte est catholique, j'ai horreur du sang

D'ailleurs, tous les grands hommes dont je viens de citer les noms étaient eux-mêmes des fils de rois, ou même des descendants de dieux ou de déesses, ayant trouvé à jour fixe, sous leur main, les hommes et l'argent nécessaires à la conquête de la Troade, de l'Inde, des Gaules, de la Saxe ou de la Terre-Sainte, tandis que moi j'étais fils d'un simple pasteur, aux appointements de cinquante livres sterling, ayant une très grande influence sur les âmes, mais un très médiocre pouvoir sur les corps.

Ce n'était donc décidément pas comme conquérant que je devais devenir grand homme.

Serait-ce à la manière d'Appelles, de Zeuxis, dans l'antiquité, ou de Léonard de Vinci et de Raphaël, au moyen âge.

Je dois dire ici que je n'avais point pour la peinture la même répugnance que pour la guerre.

Tout au contraire, j'étais grand admirateur de la peinture, et j'estimais fort Appelles, Zeuxis, Léonard de Vinci et Raphaël.

Mais on a beau se dire comme le Corrége: « Et moi aussi, je serai peintre! *Anch' io son' pittore!* » encore faut-il trouver un atelier et un maître.

Tout Giotto dessinant une brebis sur une ardoise ne rencontre pas, en gardant son troupeau, un Cimabué qui lui fait faire sa communion d'artiste.

Pour devenir peintre, et peintre célèbre, il faut la longue et patiente étude, la grande ville, le centre immense; et nous demeurions dans un pauvre village des Notts!

Ce n'était donc pas encore comme peintre que je pouvais devenir grand homme, et force m'était de renoncer à la peinture, comme j'avais renoncé à la conquête.

Serait-ce à la manière d'Homère, de Virgile, de Dante, de Pétrarque, du Tasse ou de Pope?

Oh! cela, c'était autre chose! Outre que je pensais y voir ma vocation, je pensais y voir aussi la facilité.

Car, enfin, la poésie est fille de la solitude; elle a presque toujours pour marraine la pauvreté.

Pour devenir poète, on n'a pas besoin de maîtres, on a besoin que de modèles.

Un an, cinq ans, dix ans ne suffisent point parfois à compléter l'éducation d'un peintre, tandis que chacun sait que l'on naît poète.

Or, si j'avais eu le bonheur de naître poète, et de ce bonheur je ne doutais pas! je n'avais donc qu'à me donner la peine de pousser et de fleurir; le plus fort de la besogne était fait, puisque j'étais né!

Quant à la mise de fonds, elle n'était pas considérable: une plume, de l'encre et du papier; l'inspiration devrait faire le reste.

Je décidai donc, à part moi, que je deviendrais un grand homme à la manière d'Homère, de Virgile, de Dante, de Pétrarque, du Tasse et de Pope.

A partir du moment où cette décision fut prise, je résolus de ne point perdre de temps pour la mettre à exécution. Je demandai à mon père de l'argent, afin d'acheter les ustensiles nécessaires au nouvel état que je voulais entreprendre; et mon père, charmé de voir ainsi poindre en moi cette tendance au travail dont il attendait si impatiemment l'apparition, mon père tira majestueusement de sa poche un schelling qu'il me donna, et avec lequel j'achetai un cahier de papier blanc, un paquet de plumes et une bouteille d'encre.

Depuis ce jour, mon cher Petrus, le comble de la gloire m'a paru être de voir mes idées imprimées en lignes inégales dans un livre relié en basane ou même broché en simple papier; car, quelques velléités dont j'aie été pris, depuis, d'écrire en prose, j'ai toujours éprouvé une préférence marquée pour la poésie, et parmi tous les genres de poésie, pour la poésie épique.

Ce que je décidai donc à l'âge de treize ans, c'est que j'allais faire un poème épique.

Maintenant, à quel sujet m'arrêterais-je?...

L'Iliade était un bien beau sujet: mais il avait été pris par Homère!

L'Enéide était un bien beau sujet aussi: mais il avait été pris par Virgile!

La Divine Comédie était un bien beau sujet encore: mais il avait été pris par Dante!

Ah! si la Jérusalem délivrée n'avait pas été prise par le Tasse, et le Paradis perdu par Milton, c'étaient là deux sujets qui eussent bien convenu au fils d'un pasteur!

Mais le Tasse et Milton avaient eu la chance de naître, l'un deux cent trente-cinq, et l'autre cent vingt ans avant moi; cette chance me faisait un tort irréparable, puisqu'ils avaient profité de ce hasard de naissance pour prendre les deux seuls sujets de poèmes épiques qui restassent à traiter chez les modernes!...

Ne croyez pas, cependant, mon cher Petrus, que je me laissai battre ainsi tout d'abord, et que je cédai au premier choc, fuyant comme Horace, et laissant mon honneur et mon bouclier sur le champ de bataille.

Non, mon ami, non; je réagis, au contraire, de toutes mes forces, contre la pauvreté de l'histoire, cherchant, avec une ténacité au-dessus de mon âge, et dans les livres et dans mon imagination, un héros qui eût échappé à l'investigation poétique de mes prédéceseurs.

Je passai en revue tous les siècles; je demandai à chacun un sujet qui pût offrir l'équivalent de ceux que j'avais perdus en arrivant dans ce monde deux ou trois cents ans trop tard; mais l'un n'était point national, l'autre était anti-religieux; celui-ci n'offrait point les conditions indispensables du poème épique, c'est-à-dire l'échange possible de relations entre les hommes et des êtres d'une nature supérieure, dieux, génies ou démons; celui-là, enfin, péchait par le dénoûment obligé, dénoûment qui veut que le personnage principal du poème soit vainqueur, tandis que mes héros, à moi, comme Hector, comme Turnus, comme Annibal, comme Witikind ou comme Harold, au lieu de vaincre, étaient vaincus.

J'écrivis, en magnifiques caractéres calligraphiques, plus de vingt titres sur mon cahier de papier blanc; mais, aprés les réflexions que je viens de dire, je n'allai jamais au delà du titre, et comme, au fur et à mesure que je subissais un désappointement, je déchirais le titre inscrit pour en inscrire un autre sur la page suivante, il en résulta qu'au bout de cinq ans, juste le jour anniversaire de ma naissance, à l'heure même où le temps déchirait le dernier jour de ma dix-huitième année, je déchirais, moi, la dernière feuille de mon cahier de papier.

A partir de ce moment, je fus convaincu qu'il y avait impossibilité pour moi à devenir grand homme comme auteur de poème épique; non point que je n'eusse pas tout ce qu'il fallait pour faire ce poème, mais purement et simplement parce que le sujet manquait.

Il me restait la poésie dramatique.

Certes, les noms que j'ai cités, quoique les plus resplendissants, n'étaient point les seuls qui étincelassent au ciel du passé.

Prés des noms des grands poêtes épiques flamboyalent ceux d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, de Plaute, de Shakspeare, de Corneille, de Molière et de Racine!

Pourquoi donc, au lieu d'être un poète épique, ne serais-je pas un poète dramatique?

Il est vrai que je n'aurais, à Beeston, ni théâtre, ni acteurs; mais qu'importait cela? Je ferais ce que faisait Sophocle, qui rêvait, qui pensait, qui exécutait ses poèmes à Colone, et qui, lorsqu'ils étaient finis, allait les faire jouer à Athènes; je ferais ce que faisait Corneille, qui rêvait, pensait et exécutait ses tragédies à Rouen, et allait les faire jouer à Paris; je rêverais, je penserais, j'exécuterais à Beeston, et j'irais les faire jouer à Londres.

Il y avait même plus; comme Shakspeare et comme Molière, pour être sûr que ma pensée fût bien rendue, je pourrais les jouer moi-même.

A la vérité, ce dernier parti me répugnait un peu: j'avais vu, un jour, des comédiens ambulants à Nottingham, et, de ces dignes artistes à des bohémiens que j'avais rencontrés peu d'heures auparavant sur la route, la différence ne m'avait point paru grande; mais, cependant, il fallait remarquer que ces comédiens jouaient des pièces dont ils n'étaient point les auteurs, tandis que moi, ce qui était bien autre chose et me relevait tout à fait dans ma propre estime! moi, je jouerais mes œuvres.

Seulement, je devrais, dans ce cas, décider mon digne père à voir monter son fils unique sur les planches; ce qui, je n'en faisais aucun doute, présenterait une grande difficulté; mais, le moment venu, il serait temps de la combattre.

Le principal était de commencer par faire l'œuvre, et, l'œuvre faite, peut-être trouverais-je bien parmi les comédiens les plus renommés de Londres, un artiste digne de l'interpréter: si je n'en trouvais pas, eh bien! il me resterait à prononcer le mot sublime de Sénèque et de

Corneille dans *Médée*, si sublime qu'il a pu servir pour deux!

Je répondrais donc à ceux qui, dans leur admiration pour ma pièce, me demanderaient : « Mais qui va donc jouer votre personnage principal? »

— Moi!...

Seulement, je n'ajouterais pas : « Moi, dis-je, et c'est assez! » car, si confiant que je fusse en moi-même, je n'hésitais pas à reconnaître qu'une pièce à un seul personnage paraîtrait bien longue à écouter pendant cinq actes, si belles que fussent les maximes, si admirables que fussent les vers, et que, du moment où cette pièce comporterait dix, douze ou quinze personnages, il me fallait neuf, onze ou quatorze acteurs pour remplir les autres rôles, et me servir de satellites.

Mais il était bien entendu d'avance qu'ils ne seraient jamais que les satellites, et que je serais toujours l'astre!

Tout cela bien arrêté dans mon esprit, et résolu que j'étais à descendre des nuages du poème épique aux sommets de la tragédie, j'eus de nouveau recours à la munificence de mon père, lequel, quoique un peu désappointé par la stérilité de mes premiers efforts, n'hésita point à hasarder un nouveau schelling, qui servit incontinent à acheter un second cahier de papier, un second paquet de plumes et une seconde bouteille d'encre.

Alors commença un nouveau labeur qui, je dois l'avouer, mon cher Petrus, fut aussi infructueux que le premier; il y avait eu encore, depuis la création du monde, plus de poètes dramatiques qu'il n'y avait eu de poètes épiques; de là une plus grande consommation de sujets et une plus grande disette de héros; sans compter que le poète épique fait un poème dans toute sa vie, tandis qu'un poète dramatique fait dix, vingt, trente tragédies, et même davantage, témoins Eschyle qui en fit quarante, Sophocle qui en fit cent vingt-trois, Euripide, qui en fit quatre-vingt-quatre!

Aussi, je remarquai avec terreur, en lisant le catalogue des anciens et des modernes, qu'il n'était pas arrivé une grande catastrophe, qu'il n'avait pas existé un grand roi ou un grand général, que la catastrophe n'eût servi de sujet, et le roi ou le général de héros à quelque tragédie ou à quelque drame! Tout avait été utilisé : Eschyle, qui avait cependant le choix des héros, puisqu'il arrivait le premier, avait remonté à Prométhée, c'est-à-dire au Titan créateur du monde; Racine, qui arrivait le dernier, était descendu jusqu'à Bajazet, c'est-à-dire presque jusqu'à l'histoire contemporaine.

Quant aux autres, ils avaient moissonné à pleines mains à droite, à gauche, de ci, de là! Sophocle avait pris *Ajax*, *Philoctète*, *Antigone*, *Electre*, *Œdipe roi*, *Œdipe à Colone*; il en avait tant pris, qu'il avait été forcé, à la fin, de prendre deux fois le même sujet; Euripide avait pris *Hécube*, *Alceste*, *Médée*, *Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*, preuve qu'il avait été, lui aussi, à la fin, à bout de sujets comme son devancier Sophocle; Shakspeare avait pris *Hamlet*, *Macbeth*, *Richard II*, *Richard III*, *Jules César*, *Coriolan*, *le roi Lear*, *Henri VIII*, *Titus Andronicus*, *Périclès*, *Antoine et Cléopâtre*; de sorte qu'un beau matin, à son tour, il manqua de héros historiques, et que, l'histoire étant épuisée par lui et ses devanciers, il en demanda à son imagination, qui, obéissante et féconde, lui donna *Othello*, le *Marchand de Venise*, les *Deux Seigneurs de Vérone*, *Roméo*, *Falstaff*, *Prospero*... que sais-je, moi?... Corneille avait pris le *Cid*, les *Horaces*, *Cinna*, *Attila*, *Sertorius*, *Polyeucte*, *Rodogune*, *Pompée*, *Annibal*; arrivé là, les sujets lui avaient tellement fait défaut, qu'au grand détriment de sa gloire, il avait eu recours à *Pertharite*, à *Othon*, à *Surena*; si bien que, ne sachant plus, après avoir eu affaire à ce général parthe, ni quoi ni qui mettre en vers, il finit par y mettre l'*Imitation de Jésus-Christ!* Enfin Racine avait pris *Etéocle et Polynice*, *Alexandre*, *Andromaque*, *Britannicus*, *Bérénice*, *Mithridate*, *Iphigénie*, *Phèdre*, à la suite de quoi les sujets lui parurent tellement épuisés, qu'il resta douze ans avant de composer *Esther*, et quatorze ans avant de composer *Athalie!*

Les commentateurs disent bien que ce fut un motif de religion qui arrêta le grand poète dans sa carrière; mais, moi je dis, moi je prétends, moi j'affirme que la cause réelle fut le carnage dramatique opéré par ses devanciers...

Et je le dis avec d'autant plus de raison, mon cher Petrus que, pendant trois ans que je cherchai un sujet de tragédie ou de drame, il en fut, pour la tragédie et le drame, comme il en avait été pour le poème épique. J'écrivis le titre de plus de cinquante tragédies ou drames sur mon cahier; mais, au bout de trois ans, voyant qu'il m'était impossible de trouver un sujet vierge, et ne voulant point m'abaisser à l'état de plagiaire ou de copiste, je renonçai, la dernière feuille de mon second cahier de papier déchirée, à devenir un grand homme par la tragédie et le drame, comme j'avais renoncé à devenir un grand homme par le poème épique.

On me dira que restait la comédie, cette mine inépuisable qui a pour éternels filons les vices, les ridicules des hommes, les erreurs et les travers de la société; mais lorsque je voulus essayer de passer de la tragédie et du drame à la comédie, je m'aperçus que, n'ayant guère vu, à Beeston ou à Southwel, d'autres hommes que mon père et moi, notre cousin et le grand Pope; n'ayant eu l'occasion d'observer aucun vice ni aucun ridicule, je ne pouvais châtier les hommes, fût-ce en riant; de même que, ne connaissant d'autre société que celle du petit village que nous habitions, je ne pouvais peindre en grand les erreurs et les travers de la grande société humaine, dont Beeston ne m'offrait qu'une imperceptible miniature.

Je renonçai donc à la comédie par des raisons non moins spécieuses, comme vous le voyez, mon cher Petrus, que celles qui m'avaient fait abandonner déjà le poème épique, la tragédie et le drame.

D'ailleurs, dans le cours de cette troisième année, qui était la vingt et unième de mon âge, un double événement arriva, lequel, en prenant tout mon cœur et toutes mes larmes pour des malheurs vrais et personnels, empêcha mon esprit, momentanément du moins, de s'exercer plus longtemps sur des malheurs étrangers ou imaginaires.

Ma mère d'abord, mon père ensuite, moururent à un mois de distance l'un de l'autre.

La mort de ma mère fut pour moi une immense douleur; celle de mon père fut à la fois une douleur immense et un embarras suprême

Comment cela? C'est ce que je vous expliquerai dans ma prochaine lettre, mon cher Petrus, celle-ci ayant déjà dépassé, à mon avis, les limites d'une lettre ordinaire.

Mais il ne me fallait pas moins que les dix ou douze feuillets dont elle se compose pour vous expliquer comment, au lieu d'être un grand poète épique comme Homère, Virgile, Dante, Pétrarque et le Tasse, ou un grand auteur dramatique ou comique comme Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Plaute, Shakspeare, Corneille, Molière ou Racine, je suis un simple pasteur de village, comme Swift, sauf encore ses mille livres sterling de bénéfices que je ne touche pas, et ses *Voyages de Gulliver*, son *Conte du Tonneau*, sa *Prophétie de Bickerstaff* et sa *Bataille des Bouquins*, que je n'ai point faits, mais dont je ne désespère pas néanmoins de faire un jour l'équivalent.

Car, quoique je sois arrivé, aujourd'hui même, à l'anniversaire de ma naissance, quoique j'aie accompli, aujourd'hui, sans avoir pu me décider à écrire la première ligne du livre qui m'illustrera, ma vingt-sixième année, j'ai toujours l'espérance de pouvoir, avec l'aide du Seigneur, laisser à la postérité un nom illustré, sinon par la poésie, à laquelle j'ai à peu près renoncé, du moins par quelque beau livre en prose comme en ont fait Rabelais, Montaigne et Daniel de Foë.

III

PREMIER CONSEIL DE MON HOTE LE CHAUDRONNIER

Je vous ai dit, dans ma dernière lettre, mon cher Petrus, que la mort de ma mère avait été pour moi une immense douleur, mais que celle de mon père avait été à la fois une douleur immense et un suprême embarras.

Je vous ai dit aussi que mon père n'était pas riche; à sa mort, je m'aperçus que non seulement il n'était pas riche, mais encore qu'il était pauvre; plus que pauvre, dans la misère!

Quoique d'un aspect sévère et froid, mon père avait le cœur indulgent et bon.

Les pauvres, à qui il avait affaire dans l'exercice de ses fonctions, le savaient bien, eux, et ce n'était point sans raison qu'ils l'aimaient.

Lorsque, du haut de la chaire évangélique, il tonnait contre les cœurs égoïstes, avares, impitoyables, c'est que sa bourse était vide; c'est que, voyant tout autour de lui des malheurs qu'il ne pouvait soulager, son indignation débordait contre ceux-là que Dieu a faits riches pour qu'ils soient la seconde Providence des pauvres, et qui, en fermant leur âme aux plaintes des malheureux, manquent indignement à la mission qu'ils ont reçue du ciel.

Mon père, en effet, ne pouvait voir deux mains jointes sans les écarter par une aumône, ne songeant pas qu'il était lui-même le premier indigent de sa paroisse.

Sa bonté sur ce point était si bien connue, qu'un pauvre tisserand de notre village, qui avait acheté pour soixante

livres sterling de chanvre, de lin et de fil, chez un négociant de Nottingham, ayant eu sa maison brûlée, ayant tout perdu, et ne pouvant payer le négociant qui lui avait fourni la marchandise, poursuivi par ce négociant et arrêté pour cette dette, s'était fait conduire chez mon père, dix-huit mois avant sa mort, escorté des attorneys, quoiqu'il sût bien que mon père n'avait pas cette somme à sa disposition ; mais il comptait sur ce qui arriva : c'est que mon père, ému de pitié, partit avec lui pour la ville, commença par essayer de fléchir le négociant, et, voyant qu'il n'y pouvait parvenir, et que le pauvre tisserand allait être conduit en prison, répondit pour lui, s'engageant à payer quatre livres sterling par an, engagement qu'il exécuta ponctuellement tant qu'il vécut ; de sorte que, à sa mort, il avait déjà payé six livres sur les soixante.

Cette pauvreté fit que l'homme d'affaires auquel je m'adressai me donna le conseil, après avoir examiné la situation, de n'accepter la succession que sous bénéfice d'inventaire ; ce à quoi je me refusai complètement, attendu qu'il m'eût semblé, en agissant ainsi, faire une injure à la mémoire de mon père.

J'invitai donc les créanciers que mon père pouvait avoir dans le village à produire leurs titres, et comme, les funérailles faites et les derniers devoirs rendus au digne homme, il ne restait au presbytère que onze schellings, je fis vendre tout notre pauvre mobilier, à l'exception de la lunette de mon grand'père le contremaître, dont ma mère m'avait fait promettre de ne jamais me séparer, dans quelque besoin que je tombasse, la regardant non seulement comme une relique de famille, mais encore comme un talisman de bonheur.

Tout le mobilier vendu, il se trouva que j'avais six livres sterling devant moi, mais que j'en devais cinquante-quatre au négociant de Nottingham.

Peut-être aurais-je pu contester cette dette, qui n'était pas personnelle à mon père ; mais, je l'ai dit, je ne voulais pas qu'il restât l'ombre d'une tache sur sa mémoire.

Je repris sa dette aux mêmes conditions, et je m'engageai à sa place, quoiqu'il ne fût pas bien prudent à moi, qui ne possédais absolument rien, de m'engager à payer quatre livres sterling par an, surtout lorsque l'acte qui établissait cette dette portait que, faute de paiement pendant deux ans de suite, la totalité de la somme devenait, huit jours après le défaut de paiement de cette seconde année, exigible sur un simple commandement.

Mais, malgré mes désappointemens en poésie épique et en poésie dramatique, j'espérais toujours arriver à la renommée et à la fortune en embrassant l'une des mille branches de littérature que je n'avais pas encore tentées, et qui demeureraient toujours à ma disposition aussitôt que mon génie daignerait descendre jusqu'à elles.

Je crus donc pouvoir prendre et pris sans crainte cet engagement ; puis comme, au bout du compte, il me fallait, en attendant que je fisse ce grand ouvrage qui devait illustrer mon nom et consolider ma fortune, adopter une carrière quelconque, je choisis celle que mon père avait si dignement remplie ; je me fis consacrer, ce qui n'était qu'une simple formalité, toutes mes études classiques et théologiques ayant été faites sous la direction de l'homme vertueux que je pleurais, et qui, ayant veillé à tous mes besoins pendant sa vie, assurait encore mon avenir après sa mort.

Mais ce n'était pas le tout que d'être consacré, il me fallait encore, pour que cette consécration me servît à quelque chose, être nommé à une cure quelconque, si petite et si mal rétribuée qu'elle fût.

J'étais tellement habitué à vivre de peu, que cette cure, j'en étais certain, serait suffisante pour mes besoins, et me donnerait encore moyen de m'acquitter, envers mon négociant de Nottingham, de la dette que mon père avait contractée envers lui pour tirer d'affaire le pauvre tisserand de Beeston, sur lequel je ne devais pas compter, d'ailleurs, pour m'aider, le digne homme étant mort un mois, jour pour jour, après mon père !

Au reste, je ne doutais point que dès que l'on saurait qu'un homme qui donnait des espérances pareilles aux miennes consentait à être pasteur de village, le recteur de Nottingham, de qui dépendaient toutes les cures des environs, ne s'empressât de me donner le choix parmi celles qui seraient vacantes.

Il faut avouer que mes ambitions n'étaient point exagérées : j'étais nourri de la lecture des auteurs grecs et latins du siècle de Périclès et du siècle d'Auguste, et je les lisais avec plus de facilité que les auteurs anglais du treizième et du quatorzième siècles ; je parlais, comme ma langue maternelle, le français et l'allemand ; j'avais un certain esprit naturel mêlé à une orgueilleuse naïveté, qui me faisait dire tout haut mes espérances, si ridicules qu'elles fussent ; enfin, à défaut d'études pratiques, j'avais tant lu, tant retenu, tant comparé les siècles aux siècles et les hommes aux hommes, que je croyais être parvenu à une connaissance profonde de l'humanité, laquelle connaissance me permettait d'aller chercher au plus profond des cœurs le motif réel et véritable de toutes les actions de ce monde, fussent-elles enveloppées dans les voiles les plus épais de l'égoïsme, dans les replis les plus sombres de l'hypocrisie.

En spéculation et en théorie, en effet, mon cher Petrus, mes raisonnemens étaient parfaits ; mais, dès qu'il fallait passer de la théorie à la pratique, l'aspect des gens à qui j'avais affaire me troublait complètement.

Cette solitude de ma jeunesse où j'avais puisé toutes les grandes idées à l'aide desquelles je comptais, dans le silence et le recueillement du travail, illustrer mon nom et faire ma fortune, avait été impuissante à me former au contact des hommes ; mes résolutions, prises dans le calme de la réflexion, s'évanouissaient, la logique de mon raisonnement se perdait sous le tremblement de mes lèvres et le bégayement de ma voix, et, en face du péril que de loin j'avais affronté, combattu, foudroyé par ma victorieuse dialectique, je ne trouvais que des phrases sans relief, des mots sans valeur, une impuissance complète enfin, non pas même à attaquer, mais à me défendre.

Et ce qu'il y avait de réellement fatal pour moi dans cette fâcheuse disposition de mon tempérament, mon cher Petrus, c'est que, ayant, malgré tout cela, le sentiment de ma propre valeur, et par conséquent la conscience de ma supériorité intellectuelle sur ceux-là même qui m'écrasaient ainsi, je ne pouvais ou plutôt je ne voulais pas attribuer ma défaite à son véritable principe, c'est-à-dire à une insurmontable timidité ; mais, au contraire, je lui cherchais une cause étrangère, caressante pour mon amour-propre, et qui sauvegardait du ridicule ce moi, de la dignité duquel j'étais d'autant plus jaloux qu'au milieu des gens qui, à mon avis, l'appréciaient mal, à mon avis aussi je lui accordais seul sa valeur réelle ; valeur qui sortirait, un jour, resplendissante et incontestée, du grand ouvrage que je livrerais à l'admiration de mes concitoyens, comme, majestueux et flamboyant, sort le soleil des vapeurs de la nuit ou des nuages de la tempête !

Mais, pour arriver à la composition de ce grand ouvrage, j'avais besoin de cette tranquillité d'esprit que pouvait seul me donner, si modeste qu'il fût, un revenu fixe et assuré, qui enlevât à l'âme l'incessante préoccupation des besoins du corps.

A cet effet, et dans l'attente de cette cure qui ne pouvait manquer de m'être accordée un jour ou l'autre, je quittai Beeston, où je ne voyais aucune ressource, et j'allai, emportant pour tout meuble la lunette d'approche de mon grand-père le contremaître, me loger à Nottingham, dans une petite chambre que, moyennant cinq schellings par mois, me loua, au troisième étage de sa maison, située près de l'église Sainte-Marie, un brave chaudronnier du Devonshire, qui, tout inculte qu'il était sous le rapport de l'éducation, ne manquait pas d'un certain esprit naturel.

Une fois établi à Nottingham, mon intention était de me produire dans le monde, et, laissant partout sur mes traces cette sensation que devait naturellement produire ma supériorité intellectuelle, de profiter de l'admiration qu'éveillerait cette supériorité pour me faire donner par le recteur la cure que j'ambitionnais.

Malheureusement, pour me lancer dans le monde, je ne connaissais absolument à Nottingham que ce négociant auquel je devais cinquante-quatre livres, payables à raison de quatre livres par an.

La logique me disait que cet homme avait tout intérêt à me faire réussir, puisque, en me poussant sur la route de la fortune, non seulement il assurait sa créance, mais encore il en avançait le paiement, attendu que le jour où j'aurais fait fortune, il était facile de comprendre que je ne laisserais pas derrière moi une si misérable dette.

Je résolus donc, quoique je ne lui dusse, en réalité, les quatre livres qu'à la fin de l'année, je résolus, dis-je, comme le premier trimestre de cette année était révolu, de lui porter une livre, prélevée sur les trois ou quatre guinées qui me restaient.

C'était un sacrifice ; mais, sans nul doute, ce paiement anticipé disposerait favorablement pour moi mon créancier, et me rapporterait, par une habile spéculation, bien au-delà de ce qu'une guinée, fût-elle placée au plus haut intérêt légal ou usuraire, rapporte communément dans une année.

Convenez avec moi, mon cher Petrus, que, tout en demeurant dans les règles de la plus stricte honnêteté, ou plutôt tout en m'élevant jusqu'au sublime de la délicatesse, puisque je payais, en réalité, neuf mois d'avance, convenez que j'avais trouvé là une combinaison qui était un chef-d'œuvre de logique et de spéculation à la fois.

Aussi, aujourd'hui encore, je ne doute pas que cette combinaison n'eût été suivie de la plus entière réussite sans l'intervention de ma déplorable timidité, qui la fit échouer,

je dirai, non pas dans sa fleur ou dans son fruit, mais dans sa racine même.

En effet, une fois chez le négociant, une fois en sa présence, une fois en présence de sa femme, maigre, sèche et acariâtre personne ; une fois, enfin, la guinée tirée de ma poche et passée dans celle de mon créancier, qui, il faut lui rendre cette justice, m'en donna immédiatement reçu, je ne pus trouver une seule parole pour aborder la question principale, c'est-à-dire celle de ma présentation dans le monde, tant je me trouvai gauche et provincial en me regardant sur laquelle je pusse honorablement faire ma retraite ; enfin, je crus l'avoir trouvée, et, me redressant :

— Monsieur, lui dis-je, dans trois mois, je vous apporterai une autre guinée.

Sans doute, cette promesse me rendait moins ridicule aux yeux de mon négociant, car, passant du rire au simple sourire :

— Apportez, monsieur, dit-il, et vous serez le bienvenu

Sur quoi, il me tendit gracieusement sa main, que je pris gauchement, d'une main froide, humide et tremblante.



Nous avions l'air de deux parenthèses.

dans une immense glace en face de laquelle un malencontreux hasard m'avait placé.

Puis, le malheur voulut que, pour courir au devant du reçu que m'apportait le négociant après s'être levé pour aller l'écrire sur son bureau, je me fusse levé moi-même, de sorte que je me trouvai debout au milieu de la chambre, et mon chapeau à la main, comme un homme prêt à prendre congé.

Or, la demande que j'avais à faire à mon négociant exigeait un certain développement : il fallait non seulement que je le priasse de me présenter dans le monde, mais encore que je lui exposasse dans quel but je lui faisais cette prière ; me rasseoir, quand je venais de me lever, me paraissait gauche ; faire mon long exposé debout me paraissait impossible.

D'ailleurs, il était évident que le négociant pensait que nous n'avions plus rien à nous dire, je m'étais incliné pour lui prendre le reçu des mains ; lui, croyant que c'était pour le saluer que je m'inclinais ainsi, s'était incliné de son côté ; voyant que je ne me redressais pas, il ne se redressait pas non plus, et, comme ni l'un ni l'autre de nous ne bougeait ni ne parlait, nous avions l'air de deux parenthèses attendant la phrase qui doit leur servir de trait d'union ; en se prolongeant, et elle se prolongeait ! la situation devenait tellement grotesque, que je vis cette femme si maigre, si sèche et si acariâtre, se détourner pour rire ; alors je me troublai ; mon trouble augmenta son hilarité ; cette hilarité, que commençait à partager le négociant, me fit complètement perdre la tête.

Je ne pensai plus à autre chose que chercher une phrase

C'est que, en effet, je sentais à merveille qu'en disant ce que je venais de dire, j'avais fait une sottise, puisque je prenais vis-à-vis de cet homme un engagement inutile, et que rien ne me forçait à prendre.

Il y avait plus : non seulement cet engagement était inutile, mais encore il était dangereux ; si, cet engagement pris, je venais dans trois mois lui apporter sa guinée, il ne m'en savait aucun gré, attendu qu'il était averti d'avance ; si je ne venais pas, au contraire, quoique je ne lui dusse cette guinée que dans six mois, je manquais à ma parole, et je l'indisposais contre moi.

La faute était si grande, que, comme toujours, je cherchai, en dehors de mon organisation, une cause au malheur qui m'arrivait ; enfin, cette cause, je pensai l'avoir découverte : je me dis que, si la femme du négociant n'eût point été là, je me fusse parfaitement expliqué d'homme à homme avec son mari ; ce qui venait de m'arriver était donc la faute de cette femme ; en conséquence, je sortis en la maudissant, lorsque, en réalité, c'était moi seul que je devais maudire.

Je revins chez mon chaudronnier, auquel je racontai ma déconvenue en lui donnant un aspect tout satisfaisant pour mon amour-propre ; et, comme vis-à-vis de cet homme, je n'étais nullement intimidé :

— Ma foi ! monsieur Bemrode, me dit-il, à votre place, je n'en ferais ni une ni deux : j'irais droit au recteur. Vous vous présentez si bien, et vous parlez avec tant d'éloquence, que je ne doute pas un instant que vous n'obteniez de lui tout ce que vous lui demanderez.

Cette idée me frappa comme un trait de lumière, et je m'étonnai qu'elle ne me fût point encore venue.

Le recteur n'était pas marié : en conséquence, je ne trouverais point chez lui, selon toute probabilité, de femme qui m'intimidât.

Je serrai la main de mon chaudronnier avec une bien autre franchise que je n'avais serré la main de mon négociant.

— Vous avez raison, m'écriai-je, j'irai chez le recteur. C'est lui qui nomme les candidats ; je me présenterai à lui avec cette noble assurance qui prévient en faveur de celui qui sollicite, et qui fait qu'on n'ose pas rejeter sa demande. Je connais les hommes, mon cher hôte, et, sur les premiers mots qu'il m'adressera, je jugerai de son caractère ; et comme, au bout du compte, il faut s'aider un peu si l'on veut réussir, je m'aiderai de cette connaissance profonde du cœur que m'avait donnée la nature, et que l'éducation a perfectionnée.

S'il est orgueilleux, je le flatterai doucement et dans les limites où la flatterie est permise à un chrétien ; s'il est sensible, je le prendrai par le cœur et le toucherai ; s'il est savant, je causerai science avec lui et lui montrerai qu'à moi non plus la science n'est point étrangère ; enfin, s'il est ignorant, je l'étonnerai par l'étendue de mes connaissances, et il faudra bien, dans l'un ou l'autre cas, vous le voyez, mon cher hôte, qu'il m'accorde ce que je lui demanderai.

Mon hôte m'avait écouté avec attention ; mais il était évident qu'il ne partageait pas mon enthousiasme.

Au bout d'un instant, il rompit le silence :

— Tenez, monsieur Bemrode, c'est très bien dit, ce que vous venez de dire...

— N'est-ce pas ? repris-je, tout satisfait de son adhésion.

— Oui .. seulement, je ne procéderais pas comme cela, moi.

— Parce que vous n'avez pas la connaissance des hommes, vous, mon cher hôte.

— C'est possible ; je n'ai que de l'instinct, l'instinct d'une bête peut-être, mais cet instinct ne m'a jamais trompé.

Je souris, et, voulant savoir comment procéderait mon hôte :

— Eh bien ? donc, à ma place, mon cher ami, lui demandai-je d'un ton protecteur, que feriez-vous ? voyons, dites, je vous écoute.

Et, pour l'écouter plus à mon aise, je m'étendis doctoralement dans son grand fauteuil de bois sculpté.

— Eh bien ! reprit mon hôte, je lui dirais tout simplement : « Monsieur le recteur, vous avez peut-être entendu parler d'un digne homme qui a été trente ans pasteur de la cure de Beeston ; pendant ces trente ans, il avait su, chose difficile ! conquérir et garder l'estime des riches et l'amour des pauvres. Je suis son fils, monsieur le recteur, c'est-à-dire rien, absolument rien par moi-même, et je viens, au nom de mon père mort, vous demander une petite cure de village dans laquelle je puisse mettre en pratique les vertus dont il m'a donné l'exemple depuis le jour de ma naissance jusqu'au jour de sa mort. » Voilà ce que je lui dirais, monsieur Bemrode, moi qui ne connais pas les hommes, et je suis sûr que ces quelques paroles, toutes simples et naïves qu'elles sont, toucheraient le recteur plus que tous vos grands discours préparés à l'avance.

Je souris de pitié.

— Mon ami, lui dis-je, votre discours, car c'est un discours, quoique, en lui appliquant les préceptes tracés par Cicéron dans son livre des *Orateurs*, il soit facile de voir qu'il pèche par la forme ; mon ami, votre discours est trop simple, il manque de cet art suprême que nous appelons l'éloquence.

Or, l'éloquence est la seule chose qui touche, qui émeuve, qui entraîne.

Pline dit que les anciens représentaient l'éloquence avec des chaînes d'or qui lui sortaient de la bouche, pour indiquer qu'elle était maîtresse souveraine en ce monde, et que tous les hommes étaient ses esclaves.

Je serai donc éloquent, et, comme j'approprierai mon éloquence à l'esprit, au caractère, au tempérament de votre recteur, je réussirai...

— Moi aussi, m'écriai-je dans mon enthousiasme, moi aussi, j'ai des chaînes d'or qui pendent à mes lèvres, et avec ces chaînes je captiverai le monde !

— Ainsi soit-il ! murmura mon hôte d'un air qui voulait dire : « Je vous le souhaite, mon bon ami ; mais je ne crois pas... »

IV

DEUXIÈME CONSEIL DE MON HOTE LE CHAUDRONNIER

Comme j'étais tout vêtu de mon plus bel habit, à cause de ma visite chez mon négociant, je résolus de ne point remettre au lendemain ma visite au recteur, et de profiter de ma toilette pour faire, comme on dit en France, d'une pierre deux coups.

D'ailleurs, il me semblait que, ayant si complètement échoué d'un côté, je ne pouvais, le même jour, échouer de l'autre.

Je savais trop bien mon droit pour ne pas connaître la maxime du *non bis in idem* ; enfin, comme il arrive aux cœurs vraiment courageux, je puisais une nouvelle force dans ma défaite, et j'avais hâte de l'effacer par une victoire.

Je me mis donc en route, la tête haute ! et plein d'espérance. Malheureusement, le recteur demeurait au bout de la ville !

S'il eût demeuré à dix pas, à vingt pas, à cinquante pas même de la maison de mon hôte le chaudronnier, je ne doute pas, aujourd'hui encore, que je ne l'eusse abordé avec l'imperturbable supériorité que me donnait naturellement cette profonde étude des hommes que j'avais faite ; mais, je l'ai dit, il logeait à l'autre extrémité de la ville !

Au fur et à mesure que j'avançais, les argumens que j'avais préparés me semblaient moins concluans, et, malgré moi, le discours si simple de mon hôte le chaudronnier me revenait à l'esprit ; d'abord, je le repoussai avec dédain, car, incontestablement, il se présentait, ainsi que je l'avais dit à l'auteur lui-même, avec une déplorable faiblesse de forme ; mais, incontestablement aussi, il y avait en lui une des conditions de l'éloquence, condition inférieure, il est vrai, *submissa oratio*, comme dit Cicéron, mais condition qui a cependant son mérite : la simplicité.

Ce rapprochement de nos deux discours, mon discours à moi, et le discours de mon hôte le chaudronnier, jeta un premier doute dans mon esprit.

Valait-il mieux parler au recteur dans le style élevé ou dans le style simple ? Fallait-il être grandiose ou naturel ?

Dans une circonstance de laquelle dépendait tout mon avenir, la question méritait bien d'être posée.

Je m'arrêtai un instant pour réfléchir, sans faire attention à l'étonnement manifesté par les passans à l'aspect de cet homme qui gesticulait et parlait seul au milieu de la rue.

Cette consultation, dans laquelle je me fis moi-même l'avocat du style simple, avec une impartialité qui eût fait honneur aux légistes les plus distingués de la Grande-Bretagne, eut pour résultat de transformer l'avocat en juge, et de dicter au juge un arrêt digne du roi Salomon.

Cet arrêt fut qu'il serait fait, dans le discours que j'adresserais au recteur, un heureux mélange du style noble et pathétique avec le style simple et insinuant, et qu'ainsi je toucherais avec un bonheur et une science qui n'appartenaient qu'à moi, aux deux limites les plus opposées de l'éloquence, commandant à ma parole, que j'activerais ou refrénerais à volonté, comme un habile conducteur de char commande à deux chevaux de race différente, l'un fougueux et emporté, l'autre doux et souple, les obligeant, par son adresse, à marcher du même pas, et à tirer le char dans lequel il s'avance vers le but triomphal d'une égale force et d'une égale vitesse !

Ce point arrêté, il ne s'agissait plus que de fondre les deux discours en un seul, et, du style sublime mêlé au simple, de composer le style tempéré.

J'y avisai à l'instant même.

Mais là était la difficulté, difficulté à laquelle je n'avais pas songé, et qui, vu le peu de temps qu'il me restait pour la résoudre, se dressa devant moi insurmontable.

J'eus beau me rappeler tous les préceptes donnés par les orateurs anciens et modernes traitant du mélange du simple et du sublime, la situation me paraissait l'unique, et les deux discours me semblaient les seuls qui ne pussent être soumis à cette heureuse fusion.

Bien plus, et je ne sais pourquoi, ils avaient à mes yeux, l'un pour l'autre, une antipathie pareille à celle qu'ont entre eux certains hommes et certaines races, et je me rappelais à ce propos un proverbe irlandais, lequel, pour peindre l'antipathie qui sépare l'Angleterre de l'Irlande, dit, avec plus de vérité que de poésie :

« Faites bouillir pendant trois jours un Irlandais et un Anglais dans la même marmite, et, au bout de trois jours, vous aurez deux bouillons séparés. »

Eh bien ! il me semblait, mon cher Pétrus, qu'il y avait une telle antipathie entre mon discours et celui de mon hôte le chaudronnier, que, les fît-on bouillir trois jours, et même six, dans le même pot-au-feu, on n'arriverait jamais à en faire un seul bouillon.

J'en étais là de mon travail intellectuel et de mes réflexions philosophiques, quand tout à coup je m'aperçus avec effroi que j'étais arrivé à la porte du recteur.

La distance qui séparait cette maison de celle de mon hôte le chaudronnier était à la fois trop courte et trop grande !

Vous conviendrez, mon cher Petrus, que ces sortes de malheurs en dehors de toutes les combinaisons humaines sont faits pour moi seul...

Il résulta de cette distance mal appliquée à la situation, que mon discours, à moi, que je regarde aujourd'hui encore comme infiniment supérieur à l'autre, eût pu être prononcé par moi sans altération aucune, et, par conséquent, produire un effet foudroyant, si la maison du recteur n'eût, comme je l'ai dit, été éloignée de celle de mon hôte que de dix, de vingt ou même de cinquante pas; qu'un discours mitigé, fondu, harmonié, eût pu sortir de la réunion des deux discours, si la maison du recteur, au lieu d'être à un demi-quart de lieue de celle de mon hôte, eût été à un quart de lieue, par exemple; tandis que cette maison, se trouvant à une distance moyenne, fut assez éloignée pour que mon premier discours eût eu le temps d'être renversé, et trop proche pour que, des ruines de ce premier discours, j'eusse eu le temps d'en édifier un second.

J'entrai donc chez le recteur, ignorant absolument ce que j'allais lui dire, l'esprit tiraillé en sens inverse par deux forces égales; et, comme en dynamique, vous le savez, mon cher Petrus, deux forces égales se neutralisent, vous ne serez point étonné lorsque je vous dirai qu'au moment où le domestique qui m'introduisait ouvrit la porte de l'antichambre du recteur, mon esprit était complètement neutralisé.

J'avais encore une espérance; car Dieu m'a donné au plus haut degré, soit foi en lui, soit confiance en moi-même, ce magnifique don de l'espérance, grâce auquel l'avenir se dore des plus brillants reflets et des plus riches couleurs, reflets et couleurs qui s'effacent, il est vrai, au fur et à mesure que l'avenir devient le présent, et le présent le passé, mais qui, néanmoins, font que ma vie est un long cantique d'actions de grâces au Seigneur.

J'espérais donc une chose, c'est que le recteur serait en compagnie et ne pourrait me recevoir à l'instant même; pendant que j'attendrais son loisir, je mettrais de l'ordre dans mes idées, et, avec cette limpidité de jugement que je me vante de posséder, je calculais qu'il ne faudrait pas plus d'une demi-heure pour filtrer mon discours et le tirer au clair, si trouble qu'il fût.

Malheureusement, le recteur était seul, et, à ces mots prononcés par le domestique:

— Monsieur le recteur, puis-je introduire monsieur Bemrode, fils de l'ancien pasteur de Beeston?

J'entendis une voix rude qui répondait:

— Faites entrer.

Cette réponse me fit monter la rougeur aux joues et la sueur au front.

Le domestique se retourna de mon côté.

— Entrez, dit-il; monsieur le recteur consent à vous recevoir.

Un nuage passa sur mes yeux; je m'avançai en chancelant, et, à travers ce nuage, je vis, assis à son bureau, coiffé d'une calotte de velours noir, et vêtu d'une grande robe de chambre de molleton, un homme de quarante à cinquante ans à peu près, qui me reçut à moitié renversé en arrière, la main gauche étendue sur le bras de son fauteuil, et jouant de la droite avec un instrument que je pris d'abord pour un poignard, mais que je reconnus bientôt pour un simple couteau à couper le papier.

Dans cette pose pleine de nonchalante dignité, le recteur me parut si majestueux, que je n'eusse certes pas éprouvé plus d'émotion quand on m'eût introduit dans le cabinet même, et près de la personne auguste du roi Georges II.

Aussi, mon cher Petrus, vous comprenez ce qui se passa entre lui et moi. Au lieu que je commençasse par prendre le dessus en l'interrogeant, en le combattant, en le subjuguant, ce fut lui qui m'adressa la parole le premier, en me demandant la cause de ma visite et ce que je venais faire chez lui, avec une telle netteté d'accentuation et une telle profondeur de regard, que, tout troublé que j'étais déjà par le peu de temps que j'avais eu pour fondre mes deux discours, cet œil perçant et cette voix métallique achevèrent de me faire perdre la tête, et qu'à peine si je pus balbutier les mots d'études théologiques, de cure de village et de vocation évangélique.

Cependant, au milieu de tout cela, avec une sagacité qui faisait le plus grand honneur à son intelligence, le recteur sut distinguer ce que je désirais.

Alors et en même temps qu'il me semblait voir un sourire dédaigneux se dessiner sur ses lèvres, il me répondit, ou plutôt je crus entendre, car le sens de l'ouïe était aussi décomposé chez moi que les autres sens, je crus entendre, dis-je, qu'il me répondait que j'étais bien jeune; que de plus anciens et de plus méritans que moi attendaient depuis des années sans être placés encore; que toutes les cures à sa nomination étaient promises, et que, dans son sentiment de la justice et de l'impartialité, il s'imputerait à crime de faire un passe-droit en ma faveur; qu'il m'invitait donc à terminer mes études, qui lui paraissaient avoir besoin d'un complément, et à venir le revoir dans une ou deux années.

Je le suppliai alors, et en balbutiant plus que jamais, de vouloir bien inscrire mon nom sur ses tablettes, afin qu'en se représentant quelquefois à ses yeux, mon nom lui rappelât ma personne.

Mais lui me dit (cela me parut ainsi, du moins), en passant du sourire dédaigneux au ton goguenard, qu'il se regarderait comme abandonné de son bon ange, s'il perdait jamais le souvenir d'un homme qui se présentait à lui sous la recommandation de la plus rare et la plus précieuse des vertus chrétiennes, l'humilité.

Et, en effet, courbé et balbutiant comme je l'étais devant lui, je devais lui inspirer, selon la nature hautaine de son esprit ou la disposition miséricordieuse de son cœur, le dédain le plus suprême ou la pitié la plus profonde.

Que ce fût l'un ou l'autre de ces sentimens que je lui eusse inspiré, je n'en pris pas moins congé de lui dans un état de perturbation qui ressemblait à l'idiotisme, et qui, dès que je fus hors de sa présence, se convertit en un sentiment de rage contre cette maison qui se trouvait à une si sotte distance de celle de mon hôte le chaudronnier, et contre ce domestique qui, au lieu de me laisser le temps de me remettre, m'avait introduit aussitôt mon apparition.

Mon hôte le chaudronnier attendait sur sa porte, et le visage tourné vers le chemin que je devais suivre pour revenir chez lui.

Du plus loin qu'il m'aperçut, il comprit que les choses s'étaient mal passées entre moi et le recteur, et, secouant la tête, quand je fus à la portée de la voix, il me dit:

— Je le savais bien, cher monsieur Bemrode, que votre discours était trop éloquent! Vous aurez dit au recteur des choses si hardies, qu'elles l'auront blessé, et qu'il vous aura refusé la cure que vous alliez lui demander. Oh! les hommes sont ainsi faits: ils ne peuvent pardonner à ceux qu'ils regardent comme dépendans d'eux une supériorité qui change les positions, faisant en réalité du protecteur le protégé, et du protégé le protecteur... Monsieur le recteur n'a pas voulu de vos chaînes, quoiqu'elles fussent d'or, n'est-ce pas? De là votre tristesse, cher monsieur Bemrode; mais, je vous l'avouerai, en voyant votre assurance au départ, je m'attendais à ce désappointement au retour... Allons, voyons! racontez-moi cela, et dites-moi comment les choses se sont passées.

— Mon cher hôte, lui répondis-je majestueusement, je crois en effet, comme vous le dites, avoir produit une impression assez désagréable sur monsieur le recteur. Je m'étais trompé, mon brave ami, et je viens de m'apercevoir à l'instant même que je ne suis point fait pour solliciter... Eh bien! soit, continuai-je avec un balancement de tête plein de résolution, puisque c'est la volonté de la Providence, je ferai mon chemin tout seul; il me sera d'autant plus honorable d'arriver sans protection, sans faveur, sans intrigue, et de ne devoir ma fortune qu'à mes talens et à mes vertus!

— Ah! que voilà qui est bien pensé et bien dit, cher monsieur Bemrode! s'écria mon hôte, et que je suis fâché que ma bonne amie, la femme du pasteur d'Ashbourn, ne vous ait point entendu? C'est une femme de sens, qui vous eût jugé sur les quelques mots que vous venez de dire, et qui peut-être vous eût donné un bon conseil; mais il n'y a rien de perdu: elle est dans la boutique, causant avec ma femme; nous dînons ensemble... Faites-moi le plaisir d'être des nôtres.

Je ne demandais pas mieux; plus d'une fois quand, voulant faire durer le plus longtemps possible les trois ou quatre livres sterling qui me restaient, je mangeais pour tout dîner un morceau de pain et une tranche de bœuf fumé arrosés d'un simple verre d'eau, plus d'une fois l'odeur d'une cuisine succulente sortant des parties inférieures de la maison était montée jusqu'à moi, et avait agréablement affecté mon odorat.

Cette odeur plaidait si victorieusement la cause de mon hôte, que, sans mesurer la distance intellectuelle et sociale qui sépare un orateur d'un chaudronnier, j'acceptai son invitation.

En conséquence, il rentra, me précédant et criant à sa femme.

— Chère amie, remercie monsieur Bemrode, qui veut bien nous faire l'honneur de dîner avec nous.

Puis, se retournant vers une étrangère qui causait avec sa femme.

— Ma chère madame Snart, dit-il, comme vous êtes une sainte femme, et que Dieu vous inspire parfois en cette qualité, laissez-moi vous présenter un jeune homme dont le nom ne vous est certainement pas inconnu, et qui, dans ce moment, a grand besoin qu'une femme de sens comme vous lui donne un bon conseil. C'est le fils de l'honorable monsieur Bemrode, ancien pasteur de Beeston, à qui monsieur le recteur vient de refuser une cure, et qui voudrait aujourd'hui, n'ayant plus d'autre chance de réussite, parvenir par son propre mérite.

Puis s'adressant de nouveau à moi:

— Monsieur Bemrode, me dit-il, exposez vous-même à madame Snart ce qui s'est passé entre vous et monsieur le

recteur, ainsi que le désir que vous avez de vous livrer à la carrière évangélique, dans laquelle votre père vous a tracé une si belle et si sainte route.

Je vous ai déjà dit, mon cher Petrus, à quel degré je possède la faculté oratoire en face des personnes de condition inférieure et même de condition égale à la mienne.

A l'instant même, j'adhérai donc à l'invitation de mon hôte le chaudronnier, et, après avoir raconté, ou à peu près, à la digne madame Snart mon entrevue avec le recteur, je lui fis un tableau si plein de charité, de piété et d'onction sur la manière dont j'entendais la vie d'un pasteur de village dans ses rapports avec ses paroissiens, qui ne devaient être qu'une extension de sa propre famille, que la digne femme sentit des larmes lui venir aux yeux, tandis que mon hôtesse la chaudronnière sanglotait, et que son mari, presque aussi ému qu'elle, s'écriait en essuyant sa paupière du revers de sa main noircie :

— Hein ! que te disais-je, femme ?... hein ! madame Snart, que vous disais-je ?...

Et, tout en voyant l'effet que je produisais sur ces braves gens, tout en admirant l'éloquence naturelle qui amenait cet effet, je me demandais, sans pouvoir répondre a cette question, pourquoi, une heure auparavant, je n'avais point parlé ainsi au recteur ; ce qui me confirmait d'autant plus dans cette idée qu'il y avait toujours, dans les malheurs comme celui que je venais d'éprouver, une fatalité qui luttait contre mon génie.

Alors se manifesta chez la digne madame Snart cette justesse d'esprit et cette rectitude de jugement dont m'avait parlé mon hôte le chaudronnier.

— Mon cher monsieur Bemrode, me dit-elle, les yeux encore baignés de larmes et avec un accent de voix qui prouvait que ces larmes venaient du cœur, mon cher monsieur Bemrode, la résolution que vous avez prise de parvenir seul, sans protection et sans intrigue, est noble, grande, généreuse, et, pour ma part, j'y applaudis de toute mon âme. Maintenant, comment arriver ainsi ? Je vais vous en donner le moyen...

— Ah ! ma chère dame, m'écriai-je, combien ne vous devrai-je pas, si vous m'ouvrez une carrière qui, en me donnant la sécurité sur le présent et sur l'avenir, me permette d'illustrer mon nom et d'étonner mes contemporains par le plus grand ouvrage que je médite, et pour lequel il me faut à la fois la solitude, le calme et la tranquillité !... Ma chère madame Snart, je prends l'engagement solennel de vous dédier cet ouvrage, et de consacrer ainsi, en face de la postérité, toute la reconnaissance que je vous devrai !

La bonne femme sourit d'un air mélancolique.

— Monsieur Bemrode, dit-elle, ce que vous m'offrez là, en récompense du petit service que je vous aurai rendu, en supposant même que je vous le rende, rentre dans les vanités de ce monde, vanités auxquelles j'ai renoncé depuis longtemps. Occupons-nous donc, s'il vous plaît, de vous procurer d'abord cette solitude, ce calme, cette tranquillité, qui vous sont nécessaires pour faire le grand ouvrage en question, et, ce grand ouvrage une fois fait, vous trouverez, soyez-en certain, plus méritant ou plus méritante que moi à qui le dédier.

— Jamais, madame Snart ! jamais ! m'écriai-je ; c'est grâce à vous que l'ouvrage aura été composé, c'est donc à vous qu'il appartiendra ; mais, comme vous le dites, avec cette justesse d'esprit qui fait mon admiration, songeons d'abord au plus pressé, c'est-à-dire aux moyens de me faire connaître, et, par conséquent, de parvenir seul.

— Il est bien simple, monsieur Bemrode, et je n'aurai pas grand mérite à l'avoir trouvé. Demandez aux pasteurs des environs, qui tous ont connu monsieur votre père, et qui certes ne vous refuseront pas cette demande, la permission de prêcher un jour à leur place devant leurs paroissiens. Prenez pour sujets de vos sermons les textes soit de l'Ancien Testament, soit du Nouveau, qui prêteront le mieux à votre éloquence ; faites-vous une réputation dans les villages et dans les bourgs qui relèvent du comté de Nottingham, et je ne doute pas que, à la première cure vacante, les habitans d'un de ces bourgs ou d'un de ces villages ne vous demandent eux-mêmes pour pasteur. A une pareille demande, monsieur le recteur, quelque prévention qu'il ait contre vous, sera bien forcé de se rendre. Vous aurez votre cure, et, en même temps, cette noble satisfaction de ne la devoir qu'à votre propre mérite.

— Oh ! ma chère dame Snart ! m'écriai-je encore ; mon hôte me l'avait bien dit que vous étiez une femme de bon conseil !... Oui, je monterai dans la chaire ; oui je prêcherai ; oui, je glorifierai Dieu et terrasserai les méchans du haut de mon éloquence. Je me sens déjà inspiré rien que par cette idée de parler en face de ces hommes que j'ai si longuement étudiés et que je connais si bien ! Une occasion, seulement !... Vous qui avez déjà tant fait pour moi, chère madame Snart, offrez-moi cette occasion, et c'est non seulement mon premier ouvrage que je vous dédierai, mais encore mon second ouvrage, mon troisième ouvrage ! tous les ouvrages que je composerai !

— Hélas ! monsieur Bemrode, me répondit madame Snart, cette occasion, malheureusement pour moi, se présente seule, et je n'aurai pas la peine de l'aller chercher bien loin : mon mari, malade déjà depuis plus d'un an, garde le lit depuis trois semaines. Ses paroissiens, qu'il a habitués à la parole de Dieu, ont besoin de quelqu'un qui le supplée. Je retonrne, ce soir même, auprès de lui ; je le préviens de votre désir, et, l'exemple une fois donné par le pasteur Snart de vous prêter sa chaire, toutes les chaires des environs vous seront ouvertes.

— Oh ! ma bonne madame Snart ! fis-je, toujours plus reconnaissant envers la digne femme, sur mon âme ! vous me sauvez la vie.

— Eh bien ! quand désirez-vous prêcher ?

— Le plus tôt possible... tout de suite... demain, si monsieur le pasteur Snart y consent.

— Demain, c'est un peu tôt, répondit la bonne femme avec son doux et mélancolique sourire ; la solennité de votre début n'aurait pas eu le temps d'être annoncée.

— Alors, dimanche prochain, ma chère dame ; pas plus tard, je vous en supplie... je brûle du désir de débuter dans la carrière ? Dimanche prochain, n'est-ce pas ?

— Songez que nous sommes à mardi...

— Eh bien ! j'ai quatre jours devant moi, sans compter la matinée du cinquième ; c'est tout ce qu'il me faut, chère madame Snart, et même plus qu'il ne me faut.

— Vous connaissez mieux que moi les ressources de votre esprit et les richesses de votre érudition, monsieur Bemrode ; le jour que vous choisirez sera donc notre jour.

— Mais... monsieur Snart ? demandai-je avec inquiétude.

— Monsieur Snart vous remerciera demain, par une lettre, du service que vous lui rendez.

— Ainsi donc, dimanche prochain ! m'écriai-je au comble de la joie.

— Samedi soir, monsieur Bemrode, acceptez le lit que je vous offre à la maison ; et, dimanche matin, l'église, la chaire et le village d'Ashbourn sont à vous.

J'allais me jeter aux pieds de la bonne madame Snart et baiser ses genoux, lorsqu'on annonça que le dîner était servi.

— Allons ! allons ! mon cher monsieur Bemrode, la main à madame Snart, et à table !... car il n'y a qu'une chose au monde qui soit pire qu'un mauvais sermon, soit dit sans allusion à celui que vous débiterez dimanche, et qui, j'en suis sûr, sera un chef-d'œuvre, c'est un dîner refroidi.

— A table ! répétai-je, à table !... Je ne sais pas ce qu'est votre dîner, mais vous verrez ce que sera mon sermon.

Le dîner de mon hôte le chaudronnier était excellent ; ce que fut mon sermon, vous le saurez dans ma prochaine lettre, mon cher Petrus.

V

TROISIÈME CONSEIL DE MON HÔTE LE CHAUDRONNIER

Le lendemain, je reçus en effet une lettre de madame Snart, qui m'annonçait que la promesse faite par elle était ratifiée par son mari, et que, mon sermon étant déjà annoncé dans le village, les paroissiens d'Ashbourn comptaient sur moi pour le dimanche suivant.

Je n'avais pas attendu cette lettre pour me mettre à l'œuvre, et, dès le soir même de ma visite au recteur et de mon dîner chez mon hôte le chaudronnier, à la suite de l'offre obligeante faite par la bonne madame Snart, j'avais commencé mon sermon.

Soit que je fusse dans une disposition d'esprit irritable, soit que l'idée me fût venue que si je voulais produire un grand effet et étonner mon auditoire, il me fallait frapper fort et imposer par ma sévérité, je résolus de prendre pour sujet de mon sermon les vices de l'époque et la dépravation du siècle.

Le sujet était magnifique, splendide, sans limites.

Si j'eusse eu à parler devant la cour de France, devant la cour d'Espagne, ou même devant la cour d'Angleterre, je ne doute point de l'effet qu'un pareil sermon, dans la bouche d'un Bossuet, dont il était vraiment digne, eût produit ; mais peut-être, pour un petit village de cinq cents âmes comme Ashbourn, pour des esprits vulgaires et ignorans de la plupart de ces vices mêmes contre lesquels je tonnais ; pour une population dont toutes les heures, pendant la semaine, étaient consacrées au travail, toutes les heures, le dimanche, à la piété et au repos, et parmi laquelle les ivrognes, les paresseux et les débauchés étaient une exception ; peut-être, dis-je, un pareil sermon n'était-il point à sa place.

Malheureusement, c'est ce que je ne vis pas ; je fis ce que ferait un poète dramatique qui composerait une pièce comme *Hamlet* ou comme *Don Juan*, avec cinquante personnages et vingt-cinq changements à vue, pour un petit théâtre de marionnettes, dans lequel un acteur vivant et réel, en se tenant debout, enlèverait les frises, ainsi que le Jupiter Olympien de Phidias eût défoncé la voûte du temple, s'il lui eût pris l'envie de se lever du siège d'or et d'ivoire sur lequel il était assis.

Au lieu de juger froidement le théâtre et les spectateurs, je m'éblouis moi-même à la splendeur de mon sujet ; je me grisai aux flots de ma propre éloquence, et le samedi matin, lorsque je descendis de ma petite chambre chez mon hôte le chaudronnier, pour lui lire mon sermon, je regrettais bien sincèrement que les Calvin, que les Wiclef, que les Zwingle, que les Bossuet, les Fénelon, les Fléchier, les Bourdaloue et les Massillon, que tous les prédicateurs enfin, qui avaient existé ou qui existaient encore, ne fussent pas réunis, le lendemain, dans la petite église d'Ashbourn, afin qu'ils y reçussent, une fois pour toutes, une bonne leçon d'éloquence sacrée.

A mon air important et satisfait de moi-même, mon hôte le chaudronnier comprit bien qu'il se passait quelque chose de nouveau.

— Eh bien ! mon cher monsieur Bemrode, que nous direz-vous de bon ? me demanda-t-il.

— Je vous dirai, mon digne hôte, que mon sermon est fini.

— Et vous en êtes content ? reprit-il.

— C'est-à-dire, répondis-je avec ma franchise ordinaire, c'est-à-dire que je le regarde comme un chef-d'œuvre.

— Hum ! hum ! fit mon hôte.

— Vous doutez-? dis-je dédaigneusement.

— Mon cher monsieur Bemrode, me répondit le digne homme, je ne sais pas s'il en est des sermons comme des casseroles, et des chaudronniers comme des prédicateurs, mais j'ai toujours vu les mauvais ouvriers être satisfaits de leur ouvrage, tandis que les maîtres, les vrais maîtres, attendent toujours que l'éloge des connaisseurs les ait fixés sur le mérite de leurs propres œuvres.

— Eh bien ! répondis-je, mon digne hôte, c'est justement pour cela que je descends près de vous, et viens vous demander votre avis ; je veux vous lire mon sermon, et, quand vous l'aurez entendu, vous me direz franchement ce que vous en pensez.

— Vous me faites trop d'honneur de me prendre ainsi pour juge, dit mon hôte en levant son chapeau ; demandez-moi si un chaudron est de bon ou mauvais cuivre, si une casserole est bien ou mal étamée, je serai dans mon élément et je vous répondrai avec hardiesse et sécurité ; mais, en matière de sermon, je ne pourrai vous donner que l'impression ressentie, sans même essayer, bonne ou mauvaise, de motiver mon opinion.

— Et ce que vous ferez là sera, en effet, d'un homme sage, mon digne hôte ; et je vois bien que vous connaissez l'anecdote d'Appelles et du cordonnier.

— Vous vous trompez, monsieur Bemrode, répondit simplement mon hôte, je ne la connais pas.

— Eh bien ! je vais vous la dire ; elle servira à merveille de préface à mon sermon ; seulement, vous supposerez que je suis Appelles, et que vous êtes le cordonnier.

— Je supposerai tout ce qu'il vous plaira, monsieur Bemrode... Voyons l'anecdote.

Puis, avec un sentiment d'admiration dont je lui sus gré :

— En vérité, ajouta-t-il, chaque fois que je vous quitte après avoir causé avec vous, je me demande, mon cher monsieur Bemrode, où vous avez appris tout ce que vous savez !

Je souris d'un air satisfait, et m'inclinai légèrement, comme pour ramasser au vol le compliment qui venait de tomber des lèvres de mon hôte.

— Appelles, lui dis-je, était un peintre célèbre de Cos, d'Ephèse ou de Colophon ; ses biographes, comme ceux du grand Homère, ne sont point d'accord sur le lieu de sa naissance. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il florissait trois cent trente-deux ans à peu près avant Jésus-Christ.

— Diable ! interrompit mon hôte en souriant, trois cent trente-deux ans avant Jésus-Christ ! savez-vous que ce n'était pas hier cela, monsieur Bemrode, et que rien ne m'étonne à ce qu'on ait oublié le lieu de sa naissance... Dans deux mille ans, monsieur Bemrode, qui saura où nous sommes nés, vous et moi ?

— Oh ! mon ami, quant à ce qui me concerne, on le saura ; car, pour que la postérité ne reste pas dans le doute, ou ne commette pas quelque erreur à ce sujet, j'aurai soin, dans la préface du grand ouvrage que je compte faire aussitôt ma nomination, de constater que je suis né, le 24 juillet 1728, dans le village de Beeston. Mais revenons à Appelles, qui, ayant négligé cette précaution, a laissé la postérité dans le doute.

— J'écoute, mon cher monsieur Bemrode ; en vérité vous parlez comme un livre !

— Je disais donc qu'Appelles florissait trois cent trente-deux ans avant Jésus-Christ. Il vécut à la cour d'Alexandre, puis à celle de Ptolémée. C'était un grand travailleur, un peintre qui n'était pas un jour sans toucher à ses pinceaux, comme je ne suis pas un jour sans toucher à ma plume ; et, attendu qu'il était modeste ainsi qu'il convient à un grand talent, il exposait ses tableaux en public, et recueillait sur eux les plus humbles avis.

— Comme vous faites, cher monsieur Bemrode, puisque vous voulez bien en ce moment me demander le mien.

— Ecoutez ceci, mon ami, repris-je. Un jour, un savetier mêlé à la foule fit une observation si juste sur la sandale d'un des personnages, qu'Appelles le remercia, et il corrigea le défaut signalé par cet homme ; ce qui rendit le « chirurgien en vieilles chaussures, » comme dit notre admirable Shakspeare, si orgueilleux que, le jour suivant, étant revenu, il ne se contenta plus de critiquer les sandales, et se mit à critiquer le reste du tableau ; mais, cette fois, Appelles l'arrêta court dans ses observations, et, lui posant la main sur l'épaule : « Savetier ! lui dit-il, ne t'élève pas au-dessus de la chaussure ! » ce qui se dit en latin : *Ne, sutor, ultra crepidam !* et en grec : *Mè uper to upodèma, skutotomos !*

— Et c'était bien dit, cher monsieur Bemrode ; seulement, s'il n'est point question de batterie de cuisine dans votre sermon, je ne sais pas ce que je pourrai vous en dire, car vous me répondriez probablement, comme Appelles à son savetier : « Chaudronnier ! ne t'élève pas au-dessus de la casserole ! »

— Ce n'est ni une critique ni un éloge de mon sermon que je vous demande, mon cher hôte ; c'est purement et simplement de vous faire mon auditoire, et de me dire quelle impression il aura produite sur vous.

— Oh ! si vous ne m'en demandez pas davantage, mon cher monsieur Bemrode, c'est chose facile, et vous serez servi à votre guise... Commencez donc : j'écoute.

— Asseyez-vous, afin d'être tout à fait comme à l'église. Je parle pour des gens assis, et Cicéron établit une différence entre les discours qui doivent être prononcés devant un auditoire assis ou devant un auditoire debout.

— Je m'asseoirai, monsieur Bemrode, puisque vous le désirez.

Et il s'assit.

Quant à moi, je restai debout, car le prédicateur est debout dans la chaire, ce qui lui donne une grande facilité pour l'émission de la parole et la variété du geste.

Puis, je toussai, je crachai, comme j'avais vu faire les différens prédicateurs aux sermons desquels j'avais assisté, et commençai ma lecture.

Il faut que je vous avoue, entre nous, mon cher Petrus, que cette lecture que je faisais à mon hôte, c'était, non seulement pour avoir son avis, mais encore pour me préparer à la solennité du lendemain ; pour me servir, enfin, de répétition générale, comme disent les dramaturges et les tragédistes.

Aussi, je ne négligeai aucun de ces artifices de la parole qui sont l'art de l'orateur ; j'avais ce que Cicéron demande pour l'homme qui parle en public, la langue facile, le visage agréable et le geste noble.

Voix, geste et visage, j'harmonisai tout avec une habileté suprême ; je fus dédaigneux lorsque je parlai des puissans de la terre, sur lesquels le plus humble mendiant aurait le pas au ciel ; je fus sombre et sévère lorsque je parlai des vices de l'époque et de la dépravation des mœurs, je fus terrible, impitoyable, foudroyant, lorsque j'énumérai les tourmens réservés aux pécheurs dans les sept cercles de l'enfer révélés par Dante, le grand poète florentin ; enfin, j'arrivai à ma péroraison tellement brisé moi-même de l'action et de la véhémence que j'avais mises à répéter mon sermon, qu'à la dernière phrase, ou plutôt au dernier mot de cette phrase, — car l'enthousiasme m'avait soutenu jusqu'au bout, — je tombai sur une chaise qui, par bonheur, se trouvait derrière moi ; ce qui veut dire que je fusse tombé à terre, si cette chaise ne s'était pas trouvée là !

Je n'avais plus la force de parler, mais j'interrogeai mon hôte du regard.

Lui, cependant, restait assis, ne disant mot, se grattant l'oreille.

— Eh bien ? lui demandai-je enfin, commençant à prendre quelque inquiétude de ce silence prolongé.

— Eh bien ! me dit-il, c'est, en effet, très beau, ce que vous venez de me lire là, monsieur Bemrode.

— Ah ! fis-je en respirant et en relevant ma tête que je secouai fièrement d'avant en arrière et d'arrière en avant.

— Mais... hasarda mon chaudronnier, qui sans doute hésitait en se rappelant l'anecdote d'Appelles et du savetier.

— Mais... repris-je en l'interrompant, quoi, mais ?...

— Mais je ne vous croyais pas si méchant, cher monsieur Bemrode... Ah ! comme vous y allez ! Savez-vous que vous nous réprimandez diablement, nous autres pauvres pécheurs ?

— Ce n'est pas moi qui suis méchant, mon cher hôte,

répondis-je avec fierté, ce sont les hommes. Or, comme je connais les hommes, je les traite selon leur mérite.

— Eh ! mon cher monsieur Bemrode, répondit mon hôte, je n'ai jamais été qu'une fois au spectacle ; c'était l'année dernière quand une troupe de comédiens vint de Londres à Nottingham. On jouait une pièce dont je ne connais pas l'auteur, et dont j'ai oublié le titre ; tout ce que je me rappelle, c'est qu'il y avait cette maxime : « Si l'on donnait les étrivières à tous ceux qui le méritent, quel est l'homme qui serait sûr de ne pas être fouetté ? »

— Ainsi, vous prétendez, mon cher hôte, m'écriai-je un peu piqué, je l'avoue, de cette citation d'*Hamlet*, qui venait, comme l'âpre vent de la nuit dont parle le prince danois, me couper le visage ; ainsi, vous prétendez que les hommes sont bons, et qu'ils n'ont ni vices ni défauts ?

— Je n'ai pas dit que les hommes sont bons, cher monsieur Bemrode ; je disais que je ne vous croyais pas si méchant... je dis que vous aurez peine à persuader à vos auditeurs que vous êtes le seul être juste, honnête, chaste, loyal et doux qu'il y ait au monde. Du reste, je vous le répète, votre sermon est très beau, monsieur le futur pasteur... mais je vous attends demain au retour d'Ashbourn. Au revoir, et bon voyage, cher monsieur Bemrode !

Et, sur ce, prenant son chapeau, il sortit, me laissant seul au milieu de ses chaudrons et de ses casseroles, avec mon sermon à la main.

Je restai un instant tout étourdi du jugement de mon hôte le chaudronnier ; puis, enfin, relevant et secouant la tête, je pris le chemin du village où je devais faire le lendemain mes débuts, et où m'avait été offerte une si touchante et si paternelle hospitalité.

J'avais résolu d'aller à pied, pour économiser, — sur mes pauvres guinées, qui, malgré mon économie et mes privations, diminuaient à vue d'œil, — le prix d'une voiture. Il en résulta que, comme j'avais sept lieues à faire sur une route peu fréquentée, le jugement de mon hôte me revint à l'esprit.

A mesure que je m'éloignais de lui pour me rapprocher du village où je devais prêcher, mon irritation contre le pauvre homme diminuait, et il me semblait peu à peu que son opinion, pour être trop sévère, n'était cependant pas dénuée de raison.

De quel droit, en effet, moi, jeune homme de vingt-trois ans, moins âgé, par conséquent, que la plupart des auditeurs que j'allais avoir, de quel droit allais-je les écraser du poids de ma sévérité, leur reprocher des vices qu'ils ne connaissaient peut-être pas, des crimes qu'ils n'avaient sans doute pas commis ?

Je n'étais point leur pasteur ; je n'avais point vécu parmi eux ; tous ces visages tournés vers le mien, j'allais les voir pour la première fois.

En m'érigeant ainsi comme leur juge, ne m'exposais-je pas à leur jugement ?

Ma connaissance profonde des hommes, connaissance qu'ils n'étaient pas à même d'apprécier, pouvait-elle me servir d'excuse ?

Il y avait, en effet, à dire là-dessus bien des choses que mon hôte le chaudronnier ne m'avait point dites, d'abord, parce que je ne lui en avais pas laissé le loisir, et peut-être aussi parce que son gros bon sens pouvait bien saisir un ensemble, mais non pas embrasser un si grand nombre de détails.

Certes, mon sermon n'en était pas moins beau pour cela, il n'en devait pas moins rester comme un magnifique morceau d'éloquence ; seulement, je me demandais si c'était bien là de l'éloquence telle qu'il convenait d'en répandre devant des êtres vulgaires et grossiers.

N'était-ce pas faire fausse route, et, comme on dit vulgairement, semer des perles devant des pourceaux ?

Telles étaient les réflexions qui m'assaillaient tout le long de la route, et qui, je le répète, devenaient plus pressantes à chaque pas que je faisais.

Malheureusement, je n'avais plus le temps de composer un autre sermon ; mon prêche était annoncé et attendu pour le lendemain.

Je décidai donc que je passerais la nuit à le revoir, à en adoucir les principales âpretés, à en élaguer les passages les plus violens.

Ces modifications m'étaient inspirées par mes propres réflexions, venues à la suite des observations de mon hôte le chaudronnier, et aussi par l'aspect du pays et la vue des habitans.

L'aspect du pays, c'était celui d'une charmante plaine jaunissant déjà sous les chauds rayons de l'été, coupée de délicieux bouquets de bois pareils à des oasis, le tout animé par de bons paysans se livrant aux derniers travaux d'agriculture que comportait la saison.

Tous ces hommes qui faisaient vivre cette plaine avec leurs travaux et leurs chants, avaient l'air d'honnêtes mortels incapables de penser à mal et d'agir méchamment.

De sorte que, quand je vis de loin le clocher du village où je me rendais, j'étais plus que jamais convaincu que, cette fois, comme toujours, c'était mon hôte le chaudronnier qui avait raison, et moi qui avais tort.

J'arrivai sous cette impression au presbytère.

La bonne madame Snart m'attendait sur la porte ; elle m'introduisit près de son mari, qui, couché depuis un mois sur une chaise longue, ne sortait plus, ne se levait plus, et s'en allait mourant d'une phthisie pulmonaire.

Le malade me tendit la main, me souhaita la bienvenue d'une voix éteinte, et m'invita à m'asseoir près de sa chaise longue, à la table dressée pour sa femme et pour moi.

J'avais fait sept lieues à pied, j'étais jeune, bien portant ; j'avais grand appétit ; je ne pris que le temps de passer dans la petite chambre, blanche comme une chambre de fiancée, qui avait été préparée à mon intention, et, après quelques soins de toilette, je vins rejoindre mes deux hôtes.

On voyait que, sans être riche, la maison était aisée.

En effet, le pasteur me dit que sa cure lui valait quatre-vingt-dix livres sterling par an ; ce qui était plus que suffisant pour vivre dans un petit village de cinq cents âmes.

Aussi, tout était-il beau, frais, luisant dans l'intérieur, linge, faïence, argenterie.

Une seule servante soignait le petit ménage ; mais elle était propre, bien mise, souriante, accorte, lisant dans les yeux de ses maîtres leurs désirs, les prévenant avant qu'ils les eussent exprimés.

Sauf le moribond, qui, du reste, comme tous les poitrinaires, ne se doutait pas de son état, et faisait les plus beaux plans pour l'époque où il serait guéri, tout semblait béni autour de cette chaise longue où il agonisait.

Seulement, lorsque l'œil s'arrêtait sur le visage mélancolique de la femme et sur le regard inquiet de la servante, on comprenait qu'il y avait là, d'un côté, une immense douleur, et de l'autre une grande crainte, que les deux femmes essayaient de dissimuler aux yeux du malade, et même à leurs propres yeux.

J'étais arrivé à cinq heures ; le repas que nous venions de faire, et qui était plutôt un goûter qu'un dîner, avait duré jusqu'à six heures et demie.

Lorsque nous nous levâmes de table, et que je m'apprêtai à sortir, nous avions donc encore près de deux heures de jour.

Je dis lorsque je m'apprêtai à sortir, parce que, sans cesse tourmenté par ce malheureux sermon dont je ne pouvais une seule minute écarter ma pensée, et qui me semblait de plus en plus intempestif, j'avais résolu d'aller faire un tour dans le village, et de lier une connaissance plus intime avec les habitants d'Ashbourn.

Monsieur et madame Snart, qui m'avaient déjà dit un mot de la simplicité de cœur et de la pureté de mœurs de ces braves gens, m'y invitaient de leur côté, comme s'ils eussent pu lire mes inquiétudes dans le fond de mon âme, et s'ils eussent deviné que j'avais besoin de la vue d'une de ces douces soirées de village pour rectifier mes idées.

Je sortis donc, jetant un regard inquiet et effaré tout autour de moi, et ne craignant rien tant que de voir se dérouler sous mes yeux le spectacle d'une vie innocente et tranquille !...

Hélas ! mon cher Petrus, une soirée de l'âge d'or n'eût pas été plus paisible et plus riante que celle qui s'offrait à mes regards, et qui s'écoulait dorée des derniers rayons du soleil

Les vieilles mères filaient au rouet en dehors de leurs portes, les vieillards causaient assis sur des bancs de pierre, de bois ou de gazon : les hommes entre deux âges jouaient à la boule ou au siam ; enfin, les jeunes filles et les jeunes gens, au son d'un violon et d'une flûte, dansaient sous quatre grands tilleuls qui ombrageaient la place du village.

On devinait que c'était le soir du samedi, c'est-à-dire la fin du dernier jour de la semaine ; on comprenait cet acheminement joyeux vers le repos du lendemain, et l'on sentait que toutes ces braves gens, qui cependant n'avaient jamais lu Horace, oubliant déjà la fatigue passée et ne s'inquiétant pas encore de la fatigue à venir, disaient, comme ce prince des poètes et ce roi des épicuriens : *Valeat res ludicra !*

Je l'avoue à ma honte, mon cher Petrus, ce tableau digne du pinceau de Van Ostade et de Ténlers, au lieu de me réjouir comme il eût dû faire, m'attrista profondément.

J'eusse voulu des chants et des clameurs dans les tavernes, des disputes et des rixes au coin de la rue.

J'eusse préféré à ces jeunes gens et à ces jeunes filles dansant sous le regard des grands parens, des groupes furtifs glissant comme des ombres et gagnant sournoisement la campagne.

J'eusse voulu le riche refusant l'aumône au pauvre, et le pauvre pleurant et blasphémant.

J'eusse voulu enfin quelque chose qui justifiât mon sermon du lendemain, tandis que, au contraire, de quelque côté que je tournasse les yeux, je ne trouvais que le spec-

tacle paisible d'une population honnête, s'amusant sans scandale, et n'interrompant ses jeux que pour me saluer avec bienveillance et me sourire amicalement : car, en me voyant seul, étranger, errant par les rues du village, on se doutait que j'étais le jeune pasteur sans troupeau qui venait, dans son zèle évangélique, semer gratuitement la parole du Seigneur sur le sol que la maladie d'un de ses confrères laissait en friche.

Je restai, espérant que l'ombre, qui s'abaissait sur la terre, et qui est la mère des mauvaises pensées et l'asile des mauvaises actions, amènerait un changement au milieu de cette innocente population, qui semblait ne faire qu'une seule famille.

Je me trompais.

Le crépuscule vint, puis la nuit, une nuit sombre, comme le vice et le crime eux-mêmes l'eussent commandée s'ils en avaient eu besoin.

Mais, à la tombée de cette nuit, chacun rentra chez soi, échangeant de pieux baisers ou d'amicales poignées de main, les lumières s'éteignirent les unes après les autres ; le bruit cessa peu à peu, et je me trouvai seul, les bras croisés, sur cette place, appuyé à l'un de ces tilleuls qui venaient d'abriter la danse joyeuse, plus sombre, plus morne que cette nuit qui m'enveloppait !

Je rentrai consterné !...

VI

MON DÉBUT ORATOIRE.

Ma bonne hôtesse m'avait attendu, quoiqu'elle ne comprît rien à mon absence prolongée.

Elle voulut me retenir pour prendre le thé avec elle ; mais je lui demandai en grâce la permission de me retirer dans ma chambre, prétextant la fatigue de la route et le besoin de repos.

Oh ! je n'étais pas fatigué, je n'avais pas envie de dormir, je vous le jure, mon cher Petrus !

Non ; je voulais être seul pour corriger mon sermon.

J'y employai toute la nuit ; pendant toute la nuit, je fus occupé à adoucir les passages trop violens, à effacer les couleurs trop vives ; puis, ces couleurs effacées, ces passages adoucis, à les répéter à haute voix afin de les graver dans ma mémoire.

Hélas ! après ce travail, mon sermon semblait encore fait, non pas pour ce doux et charmant village d'Ashbourn, mais pour quelque ville maudite comme Babylone ou Gomorrhe, comme Carthage ou Sodome, comme Londres ou comme Paris !

Ah ! quel effet eût produit ce malheureux sermon à Saint-Paul ou à Notre-Dame !

A la fin de cette nuit, l'une des plus rudes que j'aie jamais passées, écrasé de lassitude, tombant de sommeil, je m'endormis, au moment où les premiers rayons du soleil venaient jouer sur le bord de ma fenêtre, à travers les feuilles de pampre, les giroflées et les œillets en fleurs.

Ce fut un bien méchant sommeil que ce sommeil de deux heures, et qui m'apporta plus de fatigue que de repos.

Enfin, l'heure sonna et me trouva encore penché sur mon sermon, que je couvrais de renvois, de ratures et de parenthèses ; je le mis dans ma poche, et je m'acheminai vers l'église.

J'avais encore une demi-heure à peu près devant moi ; j'entrai dans la sacristie, je demandai une plume et de l'encre, et j'employai cette demi-heure à raboter de nouveau toutes les aspérités de ce malencontreux sermon.

Je n'avais plus qu'un désir, c'était d'en faire une chose plate et sans couleur ; malheureusement, quelque mal que j'y prisse, il était trop riche d'idées et trop puissant de forme pour arriver à une si complète nullité.

Vint le moment terrible ; d'un pas chancelant, je montai dans la chaire. Il va sans dire que l'assemblée était nombreuse ; le bruit qu'un pasteur étranger, qu'un jeune homme du plus haut mérite, que le fils du pasteur Bemrode enfin devait prêcher le premier dimanche de juin, dans l'Eglise d'Ashbourn, s'était répandu promptement et l'église était pleine, si pleine que, par les portes ouvertes, on voyait, sur le parvis comme aux portes d'un théâtre, une longue file de gens qui n'avaient pas pu entrer.

Tous les paysans des environs étaient sur pied, vêtus de leurs habits de fête, la bouche ouverte dans l'attente et les yeux fixés sur moi avec une dévorante curiosité.

Ce fut alors surtout, mon cher Petrus, qu'en voyant tous ces visages simples, toutes ces mines honnêtes, je compris que, dans cette assemblée entière, pas un homme ou pas une femme ne se trouvait peut-être qui fût coupable d'une seule des fautes contre lesquelles j'allais fulminer, et dont le catalogue effrayant se dressait devant moi comme une armée de spectres, les uns menaçans, les autres moqueurs.

D'avance, il me semblait voir l'étonnement, la stupéfaction, la douleur de tous ces braves gens, lorsqu'ils s'apercevraient que je les avais si mal jugés ; d'avance, il me semblait entendre leur voix courroucée m'accuser d'injustice, de violence, de méchanceté ; d'avance, il me semblait voir celui qui s'était injustement érigé en juge, jugé justement, et jugé sans miséricorde et sans pitié, parce que lui-même avait été sans pitié ni miséricorde.

Deux hommes, entre autres, deux vieillards à cheveux blancs, des figures de patriarches aux physionomies douces et sereines, étaient debout devant moi, me regardant avec un sourire, comme ils eussent regardé leur fils.

Eh bien ! je me représentais déjà ces deux figures se contractant, ces deux physionomies se rembrunissant, et ce sourire de bienveillance faisant place à l'expression de la colère et de l'indignation.

Si je l'eusse osé, j'eusse d'avance demandé pardon à mon auditoire du sermon que j'allais débiter devant lui.

Ah ! si mon hôte le chaudronnier eût été là, je vous jure, mon cher Petrus, que je me fusse jeté dans ses bras en lui disant :

— Mon seul, mon unique ami, prenez-moi en pitié, et dites à tous ces braves gens qui sont venus pour m'entendre que je suis un méchant et un orgueilleux, indigne de leur parler au nom du Seigneur, qui est tout mansuétude et tout charité !

Mais il n'était point là, le digne homme, et j'eus beau regarder autour de moi, pas un visage de connaissance, excepté celui de la bonne madame Snart, qui m'encourageait à la fois des lèvres et des yeux, du sourire et du regard.

Heureusement, pendant ce temps, on chantait le cantique ; je profitai de ce sursis pour parcourir encore une fois mon cahier et y faire, au crayon, les derniers changemens, et, quand le trouble de mon esprit ne me permettait pas de faire ces changements, y tracer de petites croix qui voulaient dire : « *à supprimer.* »

Le cantique finit, les voix s'éteignirent. Mon tour était venu.

L'auditoire toussa, cracha, se moucha, puis fit un profond silence.

Je commençai !

Selon les véritables préceptes de l'art oratoire, j'avais réservé le tableau des crimes pour la seconde partie de mon discours, et celui des châtimens pour la péroraison.

Le commencement de mon sermon alla assez bien ; c'était une peinture de la miséricorde divine, qui a besoin, pour se lasser, d'une telle somme de crimes, que le désespoir seul peut la conduire à la justice.

On écouta donc cette exposition, non seulement avec une parfaite bienveillance, mais encore avec de visibles marques de satisfaction. Néanmoins, ces signes de bienveillance, ces marques de satisfaction, loin de me rassurer, m'épouvantaient pour l'avenir : c'étaient ces vapeurs qui s'élèvent, le matin, de la surface du sol, que le soleil pompe en les dorant de ses rayons, en les prismatisant de sa lumière, et qu'il nous rend, une heure après, en orage, en pluie, en grêle, en foudre et en éclairs.

Aussi, vous comprenez, mon cher Petrus, avec quelle terreur je sentais qu'à chaque mot je me rapprochais de la seconde partie ; cette seconde partie, dont je ne savais pas de mémoire la première ligne, tant elle avait subi de transformations successives, cette seconde partie m'apparaissait, même en supposant que j'eusse recours au cahier, tellement surchargée de ratures, tellement hérissée de renvois, que je pressentais l'impossibilité de m'y reconnaître.

En effet, dès le début, je m'aperçus que les corrections successivement opérées sur le premier texte s'échappaient de ma mémoire, malgré les vains efforts qu'elle faisait pour les retenir ; on eût dit des oiseaux effarouchés ouvrant leurs ailes au fur et à mesure que je m'avançais vers eux, et s'envolant à perte de vue.

Le premier texte seul, tout plein de ces peintures des vices abominables que je reprochais aux hommes, croyant les connaître, se présentait à ma pensée, et frappait, pour ainsi dire, aux portes de ma mémoire.

Je voulais retenir les corrections et repousser le texte ; mon esprit rappelait les unes et tentait de chasser l'autre ; je sentis que je m'embrouillais, et, quelque échec que ma réputation dût en subir, je recourus au texte...

Je saisis le cahier avec une espèce de rage, et, sentant qu'il m'était impossible de parler plus longtemps de mémoire, et que, si je m'obstinais, j'allais demeurer court, j'essayai d'achever en lisant ; mais le sermon primitif avait, en réalité, disparu sous les ratures, sous les surcharges, au milieu des renvois.

Ces feuillets sauveurs m'apparurent comme un vaste cimetière tout couvert de ronces stériles, de fosses mortuaires, de croix funèbres.

Je traversai tout cela à grandes enjambées, en trébuchant et en parlant sans savoir ce que je disais.

Je n'osais plus regarder mon auditoire; mais, sans le regarder, avec les yeux de mon esprit, je voyais son étonnement, son indignation, je dirai presque son effroi.

Enfin, j'arrivai au morceau le plus véhément, à l'*application*, c'est-à-dire à la peinture des tourmens terribles qui attendaient les pécheurs, aux lacs de feu dévorant les parjures, aux mers de glace engloutissant les égoïstes, aux manteaux de poix bouillante brûlant les hypocrites, aux serpens rongeant à belles dents la chair des luxurieux; bref, à toutes ces images effroyables que Dante, avec sa gigantesque imagination, puisa dans les débris d'une gigantesque vengeance; seulement, au fur et à mesure que les images s'amoncelaient plus fortes et plus implacables, comme je comprenais que, pour neutraliser l'effet de cette incroyable diatribe, je devais tempérer par la douceur de mon accent l'âpreté de mes menaces, ma voix se faisait plus tendre, plus caressante, plus paternelle, de sorte que je finis par initier mon auditoire aux tortures les plus terribles de l'enfer de la même voix que je lui eusse promis les douceurs ineffables du paradis.

A ce passage de mon sermon, les murmures ne se continrent plus, quelques femmes sortirent en levant les mains et les yeux au ciel, et en disant tout haut :

— Seigneur, mon Dieu! ayez pitié de lui, car il est fou!

Les autres disaient :

— C'est un épileptique! il a ses momens de douceur; mais il ne faut pas s'y fier!

Enfin, quelques autres, et ceux-là étaient les moins malveillans, éclataient de rire. Ces rires achevèrent de me troubler; je sentis que le sang bouillonnait à mes tempes; qu'un nuage voltigeait devant mes yeux, et que j'allais m'évanouir si je m'entêtais à aller jusqu'au bout...

J'abrégeai ma torture, pire, j'en suis sûr, qu'une de celles que je venais de décrire, disant brusquement :

— *Amen!*

Je lus les prières plus mal encore, s'il était possible, que je n'avais récité le sermon, et, descendant de la chaire tout haletant, tout effaré, tout chancelant, je passai, au milieu du reste d'auditeurs qui s'étaient acharnés à entendre mon sermon jusqu'à la fin, humble, la tête basse, la sueur de la honte sur le front.

Arrivé à la porte de l'église, je pris ma course à travers le village, piquant en droite ligne vers la route de Nottingham, sans même avoir le courage de m'arrêter en passant chez la digne madame Snart, pour la remercier, ainsi que son mari, de l'hospitalité qu'ils m'avaient donnée à leur table et sous leur toit.

Je rentrai chez moi, à Nottingham, hors d'haleine, couvert de poussière, ruisselant de sueur au physique, et, au moral, fou, désespéré, écrasé sous la honte, et je dirai presque sous le remords!

VII

LA GÉNÉROSITÉ DE MONSIEUR LE RECTEUR

C'était un bien digne homme que mon hôte le chaudronnier! Un autre se fût écrié : « Eh bien!... ah! ah!... ne vous l'avais-je pas prédit?... » mais lui, tout au contraire, évita de se trouver sur mon chemin, de sorte que, pendant deux ou trois jours, je pus rester seul, et, par conséquent, digérer mon humiliation.

Au bout de ce temps, il monta chez moi, et, sans même faire allusion à mon malheureux voyage d'Ashbourn, et à ce qui s'était passé :

— Mon cher monsieur Bemrode, me dit-il, vous m'avez parlé dans le temps du désir que vous aviez de trouver quelques écoliers pour ce que vous appelez les langues savantes, et ce que j'appelle, moi, les langues inutiles; je vous ai trouvé cela. Voici les adresses.

Et, en effet, il me présenta quatre ou cinq cartes sur lesquelles étaient inscrits les noms des principaux habitants de la ville.

Le brave homme, en mon absence, avait fait une tournée chez ses pratiques, et non-seulement il m'avait glané quatre ou cinq écoliers, mais encore, connaissant ma déplorable timidité, il avait débattu mes intérêts, avait fixé les heures des leçons et en avait arrêté le prix, si bien que je n'avais plus qu'à aller frapper aux portes désignées et à entrer en exercice.

C'était bien là ce qu'il me fallait; du moment où il ne s'agissait que de grec et de latin, d'Homère ou de Virgile, d'Aristote ou de Cicéron, je nageais en pleine eau, et me trouvais dans mon véritable milieu.

Il en résulta que je gagnai quelque argent, et qu'au bout de trois mois je pus me présenter chez mon négociant et lui payer la guinée promise; mais, cette guinée payée, je restais avec une douzaine de schellings, et, comme la chose était facile à prévoir lorsque nous avions pris congé l'un de l'autre, ce n'était plus moi, c'était mon créancier lui-même qui avait dit : « A trois mois! »

Ma chute d'Ashbourn avait été si profonde, que je n'avais pas même essayé de m'en relever en prenant une revanche dans quelque village voisin, et en réparant ma défaite par quelque éclatante victoire; non : j'en étais revenu à l'idée du grand ouvrage qui devait faire à la fois ma réputation et ma fortune, et, ayant successivement essayé, mais, comme on l'a vu, sans pouvoir trouver un sujet convenable, du poème épique, de la tragédie et du drame, je résolus de m'arrêter à un immense traité de philosophie comparée, qui relierait toutes les idées morales des philosophes anciens à toutes les idées spirituelles des philosophes modernes, et de rattacher ainsi Socrate à saint Augustin, Platon à Spinosa, Aristote à Leibnitz.

J'allais me mettre sérieusement à ce travail, auquel je comptais m'adonner avec d'autant plus d'ardeur que j'avais perdu tout espoir d'obtenir une cure; j'avais même déjà inscrit en grosses lettres sur la première feuille d'un cahier de papier blanc le titre de l'ouvrage, quand, à mon grand étonnement, je reçus une lettre du recteur, qui m'invitait à passer chez lui.

J'avoue qu'à la lecture de cette lettre un frisson me passa par les veines.

Que pouvait me vouloir cet homme, qui m'avait si rudement accueilli à la première visite que je lui avais faite? Avait-il donc trouvé quelque chose de répréhensible dans ma vie, mes habitudes ou mes occupations, et m'envoyait-il chercher pour me censurer?

Il y avait bien ce malencontreux sermon d'Ashbourn; mais cela était un malheur, et non pas une faute.

L'impression de cette fatale lettre fut si profonde, que, pour me soustraire à cette entrevue qui ne me promettait rien de bon, peu s'en fallut que je ne quittasse à l'instant même Nottingham et ne me réfugiasse, au risque de mourir de faim, dans quelque retraite inaccessible; mais, par bonheur, mon hôte le chaudronnier, qui avait reconnu la livrée du recteur, entra dans ma chambre, et me réconforta.

Il avait demandé, inquiet comme moi du message, il avait demandé, dis-je, au domestique, quel air avait son maître en lui remettant le billet qu'il venait d'apporter, et celui-ci avait répondu : « Son air ordinaire, et même plutôt affable qu'irrité. »

Je me fusse trouvé si bien, dans les autres circonstances, de suivre les conseils de mon hôte, que, cette fois, je n'hésitai point.

Comme il était d'avis que je me rendisse à l'invitation du recteur, et que je fisse cette visite à l'instant même, je passai mon habit des grands jours, je brossai mon chapeau avec ma manche, et je m'acheminai vers la maison de cet illustre personnage duquel dépendait ma destinée, maison qui était située, comme je l'ai dit, à l'autre extrémité de la ville.

De même que la première fois, je fus introduit sans attendre; mais ma position était bien meilleure qu'alors, en supposant que les prévisions de mon hôte ne l'eussent point trompé.

Je ne venais pas de moi-même déranger Son Excellence; c'était au contraire Son Excellence qui me dérangeait, puisque, sans sa lettre, j'eusse commencé le jour même mon grand ouvrage de philosophie comparée. Ce n'était plus à moi à adresser la parole; je n'avais, au contraire, qu'à attendre qu'on me l'adressât; si l'on me faisait quelque réprimande, comme mon cœur était pur et ma conduite sans reproche, fort de ma conscience, je répondrais hardiment, fièrement même.

Il résulta de toutes ces réflexions qu'en entrant chez le recteur, j'avais l'esprit aussi ferme et aussi calme qu'il était chancelant et troublé la première fois.

Le recteur était à son bureau, vêtu de la même robe de chambre de molleton, coiffé de la même calotte de velours noir; il avait une pose non moins majestueuse que dans notre précédente entrevue; mais je crus m'apercevoir que son regard était moins sévère et son sourire plus bienveillant.

Il me fit un signe de la main, en même temps que, de la voix, il m'invitait à approcher.

Je saluai et j'obéis.

— Bonjour, monsieur Williams Bemrode, me dit-il.

Je saluai de nouveau.

— Je suis enchanté de votre empressement à venir me

trouver... Joignez-vous à toutes les qualités que vous avez déjà le don de la prescience, et avez-vous deviné que j'avais une bonne nouvelle à vous annoncer?

— Non, monsieur le recteur, répondis-je; mais une invitation de vous était un ordre, et je suis heureux que vous ayez bien voulu remarquer mon empressement à me rendre à cet ordre.

— A merveille! dit le recteur avec un léger mouvement de tête; voilà comme j'aime qu'on réponde.

Puis, haussant la voix pour donner plus d'importance à ses paroles:

— Monsieur Williams Bemrode, dit-il, depuis la visite que vous m'avez faite, il y a quelque trois mois ou trois mois et demi, j'ai constamment eu l'œil sur vous. Votre patience, votre bonne conduite, l'exactitude avec laquelle, malgré votre pénurie, je dirai presque votre misère, vous payez une dette qui, je le sais, ne vous est pas personnelle, tout cela mérite d'être récompensé. En conséquence, je vous ai proposé pour la cure d'Ashbourn, vacante depuis hier par la mort de son pasteur.

— Oh! mon Dieu! monsieur le recteur, m'écriai-je emporté par un premier sentiment, ce pauvre monsieur Snart est mort?... Quel malheur!

— Comment! vous gagnez une position à cette mort, vous héritez d'une cure qui vaut quatre-vingt-dix livres sterling, et, quand vous apprenez à la fois cette catastrophe et votre présentation, c'est une exclamation de douleur que vous poussez et non pas un cri de joie? Mais voilà, mon cher monsieur Williams, qui est tout à fait évangélique!

— Je vous demande pardon, monsieur le recteur, répondis-je, de n'avoir pas fait de mon premier mot une parole de gratitude; mais je connaissais le pauvre monsieur Snart; je connais sa femme, une bonne et digne femme, monsieur le recteur, et, quoique je le susse bien malade, j'espérais qu'il avait de plus longs jours à vivre. Dieu l'a rappelé à lui, la volonté de Dieu soit faite!

Et je murmurai tout bas quelques paroles de prière, à l'intention du repos de l'âme de l'honnête pasteur.

Le recteur me regardait avec un certain étonnement.

— Maintenant, monsieur Bemrode, me dit-il, vous savez que je nomme aux cures vacantes, mais sur la présentation des communes. Vous avez un concurrent: luttez avec lui; faites votre sermon d'épreuve. De son côté, il fera le sien; et, quoique ce concurrent soit mon neveu, je vous donne ma parole, mon cher monsieur Bemrode, que, si c'est vous que la commune demande, c'est vous qui serez nommé.

— Monsieur le recteur, lui dis-je, voilà, je vous l'avoue, qui me remplit d'admiration: aussi, malgré l'offre bienveillante que vous me faites, je suis prêt à me retirer devant monsieur votre neveu, et ne vous en serai pas moins reconnaissant que si vous m'aviez nommé.

— Non pas, monsieur Bemrode, non pas! s'écria le recteur; on vous dit fort savant en langues anciennes, tout à fait versé en philosophie et en théologie, éloquent comme Démosthènes et Cicéron tout à la fois. Concourez, mon cher monsieur Williams Bemrode, concourez, avec mon neveu; je ne vous dirai pas seulement: « C'est mon désir, » j'ajouterai: « C'est ma volonté. »

— Monsieur le recteur, répondis-je devant une pareille manifestation de votre volonté je croirais faire une offense à votre impartiale bienveillance en refusant la lutte que vous me proposez. Il est vrai, continuai-je avec assurance, que j'ai fait d'assez bonnes études; il est vrai que j'ai quelques connaissances en théologie et en philosophie, et j'allais même commencer un traité sur cette dernière science lorsque j'ai eu l'honneur d'être mandé par vous, monsieur; il est vrai encore que je ne me crois pas tout à fait dénué du don de la parole, quoique jusqu'à présent j'aie échoué dans mes tentatives de parler en public; mais, encouragé, soutenu, protégé par vous, monsieur le recteur, je réussirai, je l'espère... et, si je ne triomphe pas d'un concurrent qui ne doit pas être un homme ordinaire, puisqu'il est votre neveu, j'ai du moins l'assurance que je succomberai avec honneur.

Je m'inclinai.

J'avais depuis le commencement de cette conversation, comme vous avez pu le voir, mon cher Petrus, répondu assez couramment aux différentes interpellations du recteur; j'avais même cru voir que, me jugeant sans doute sur ma première visite, cette facilité d'élocution l'avait un peu troublé; un sourire railleur qui s'était dessiné sur ses lèvres lorsqu'il m'avait comparé à Démosthènes et à Cicéron, ne m'avait point échappé; mais l'intention de m'être utile était si patente chez ce digne homme, il lui eût été si facile de ne pas m'envoyer chercher dans le cas où son intention n'eût pas été telle qu'il le disait, je cherchais si inutilement l'intérêt qu'il pouvait avoir à me tromper, que je ne m'arrêtai ni à ce trouble, ni à ce sourire railleur, et que je pris congé de lui avec les expressions de la plus vive et surtout de la plus sincère reconnaissance.

Je revins à grands pas chez mon hôte le chaudronnier, qui m'attendait impatiemment.

— Eh bien? me demanda-t-il dès qu'il m'aperçut.

— Eh bien! lui dis-je, mon cher hôte, l'avenir ne dépend plus de moi! Le pauvre monsieur Snart est mort, et le recteur m'a fait demander pour me prévenir que j'étais appelé à concourir pour la cure vacante, ce qui est d'autant plus beau de sa part qu'il n'y a, dans ce moment-ci, à cette cure, qu'un seul concurrent, et ce concurrent, c'est son neveu.

— Son neveu? diable! fit le chaudronnier en se grattant l'oreille. Et de quelle façon concourez-vous?

— Par un sermon. Lui et moi, nous ferons chacun le nôtre. C'est ce que l'on appelle le sermon d'épreuve. La commune jugera entre nous, et celui qu'elle présentera sera nommé.

— Diable! diable! répéta le chaudronnier en se grattant l'oreille de plus fort en plus fort, un sermon!... Et cela ne vous effraie pas de prêcher une seconde fois devant les habitants d'Ashbourn?

— Je ne sais pas comment cela se fait, mon cher hôte; hier, en effet, j'eusse aimé mieux mourir, je crois, que de remonter dans la chaire où j'ai reçu un si rude échec. Mais, depuis mon entrevue avec le recteur, quelque chose me dit que je réussirai, et je suis plein de confiance dans cette voix secrète, espérant qu'elle me vient du Seigneur, et non de mon orgueil et de ma vanité.

— Soit, dit mon hôte; mais je vous conseille une chose, mon cher monsieur Bemrode, c'est de ne pas trop négliger vos écoliers; peut-être serez-vous bien heureux de les retrouver un jour...

— Au contraire, répondis-je en souriant, avec une assurance qui parut effrayer mon hôte; au contraire, j'ai besoin de tout mon temps pour préparer mon sermon d'épreuve; ce soir même, j'écris à ces jeunes braves gens une circulaire dans laquelle je leur annonce qu'à mon grand regret, me trouvant sur le point d'être nommé à la cure d'Ashbourn, je me vois forcé d'interrompre leur éducation; demain, je me mets au travail, et, dimanche prochain, je prononce mon sermon d'épreuve.

— C'est une résolution prise, cher monsieur Bemrode?

— Irrévocable, mon cher hôte.

— Alors, répondit le brave homme, je souhaite que vous ne vous en repentiez pas...

Et il s'éloigna en secouant la tête, en se grattant l'oreille plus fort que jamais, et en murmurant:

— Diable! diable! diable! cette générosité de monsieur le recteur ne me paraît pas naturelle...

Quant à moi, je remontai dans ma chambre; j'écrivis mes cinq lettres d'adieu à mes cinq écoliers, et je me mis le soir même à mon sermon d'épreuve.

VIII

HOC.

En me voyant si impatient de me mettre à mon sermon d'épreuve, cher Petrus, vous devez bien vous douter qu'il m'était venu, pour ce sermon, une de ces excellentes idées qui s'emparent de l'homme d'imagination, et qui ne lui laissent de repos que lorsqu'il en a fini avec elles.

Cette idée, tout à fait dans le goût, et je dirai presque à la mode du temps, c'était une espèce de charade évangélique destinée à faire ressortir les trois grandes vertus du Christ!

Le mot de la charade était la syllabe latine *Hoc*, qui se compose de trois lettres, lesquelles forment les initiales de trois mots qui servaient de texte à mon sermon: *Humilitas, Obedientia, Castitas.*

Certes, le plus grand exemple d'*humilité*, d'*obéissance* et de *chasteté*, nous a été donné par le Christ.

D'humilité, en naissant fils d'un pauvre charpentier, en choisissant pour lieu de sa naissance une crèche, et pour habitans de cette crèche un âne et un bœuf;

D'obéissance, en suivant les ordres de son père de point en point, et en marchant résigné, calme, miséricordieux, à cette mort terrible, ignominieuse, infâme, qui devait sauver le monde;

De chasteté, en traversant trente-trois années de sa vie sans qu'aucune de ces souillures qui naissent des passions humaines ait souillé la robe blanche de l'enfant ou le manteau de l'homme.

En outre, je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Petrus, qu'en forçant un peu sa signification, le mot *hoc* veut dire: Ici, là.

Ce qui faisait qu'en somme mon sermon pouvait se traduire par cette phrase :

« *Humilité, obéissance, chasteté*, là est le salut. »

Je doute que jamais prédicateur ait rencontré un plus beau texte, et je défiais tout bas et même tout haut le neveu du recteur d'en rencontrer un pareil !

Mais, le fond trouvé, restait la forme.

Quoique j'eusse, comme je l'ai dit, pris la plume le soir même, je demeurai longtemps, avant d'écrire le premier mot, la plume suspendue au-dessus du papier.

En effet, de quelle forme revêtir une si magnifique substance?

Je connaissais assez les hommes pour savoir qu'on prend toute puissance sur eux, soit en les touchant, soit en les étonnant.

La puissance serait plus grande et l'effet serait doublé si je les touchais et si je les étonnais à la fois.

Il y avait, dans l'exécution de ce projet, un grand écueil à éviter, surtout en face de gens qui devaient être prévenus contre moi.

Si je faisais un sermon simple et tout à fait à leur portée, ils se diraient à eux-mêmes ; « Ah ! ma foi : la belle merveille ? le premier venu d'entre nous en ferait bien autant ! »

Si je faisais un sermon savant et recherchée, ils étaient capables de n'y rien comprendre.

Après avoir mûrement pensé à la chose, voici ce que je résolus :

Je résolus d'écrire les parties simples de mon sermon en termes pompeux, et les parties pompeuses en termes simples.

C'était un grand travail, et qui n'était pas commode, je vous en réponds.

Enfin, j'en vins à bout.

Le samedi au matin, mon sermon était achevé, et, comme je m'y étais engagé, je me trouvais parfaitement prêt pour le lendemain.

Je priai alors mon hôte le chaudronnier de monter chez moi.

Je voulais lui lire mon sermon, et je craignais que dans sa boutique son attention ne fût distraite par l'arrivée de quelque chaland.

A ma première réquisition, le brave homme monta, et, me voyant l'œil vif et le visage joyeux :

— Ah ! ah ! dit-il, cher monsieur Bemrode, il paraît que notre sermon est fini?

— Oui, mon hôte, oui, répondis-je en me frottant les mains.

— Et que vous en êtes content?

— Enchanté !

— Tant mieux! tant mieux ! cher monsieur Bemrode.

— Mais ce n'est point assez que j'en sois enchanté, il faut qu'il vous enchante aussi, vous.

Mon hôte se mit à rire.

— Qu'il m'enchante aussi, moi? répéta-t-il. Et qu'importe à un homme de votre mérite l'approbation ou l'improbation d'un pauvre ignorant comme moi?

— Il importe beaucoup, mon cher hôte ; car, plus d'une fois, j'ai eu l'occasion de reconnaître la justesse de votre esprit.

— Monsieur Bemrode, permettez-moi de vous rappeler à vous-même l'anecdote que vous m'avez rapportée, à propos d'un célèbre peintre grec et d'un pauvre savetier athénien : « Savetier ! ne t'élève pas au-dessus de la chaussure ! »

— Eh bien ! soit, mon cher hôte, lui dis-je, restez dans les limites que vous croirez vous-même devoir poser à votre intelligence ; mais, dans ces limites-là, conseillez-moi.

Mon hôte fit un signe qui voulait dire : « Puisque vous le voulez absolument, j'écoute. »

Et il s'assit.

— Mon cher hôte, lui dis-je, il y a deux choses dans le sermon que vous allez entendre : il y a le fond, il y a la forme.

— Expliquez-moi d'abord, cher monsieur Bemrode, ce que sont ces deux choses, car je ne voudrais pas vous donner une opinion sur elles sans les bien comprendre.

— C'est facile, mon cher hôte, et je prendrai, pour vous rendre la démonstration sensible, une comparaison tirée de votre propre métier : le fond, c'est le cuivre avec lequel vous faites vos casseroles ; la forme, c'est le tour que vous leur imposez.

— Je comprends, dit mon hôte. Vous pouvez aller maintenant, monsieur Bemrode, j'écoute.

Je commençai, en effet, lui expliquant mon texte et lui démontrant tout ce que ce fond avait d'ingénieux. Puis je continuai, en faisant de mon mieux valoir ce que la forme avait de savant et d'agréable à la fois.

Mon hôte m'écouta jusqu'au bout sans souffler une parole ; seulement, de temps en temps, il se grattait doucement l'oreille, ce qui me montrait qu'il n'éprouvait point pour mon sermon une admiration absolue.

Lorsque j'eus fini, il continua de garder le silence, mais il se gratta l'oreille un peu plus fort.

— Eh bien ! lui demandai-je avec une certaine impatience dont je n'étais pas le maître.

— Eh bien ! monsieur Bemrode, me répondit-il, je vais donc vous dire mon opinion sur le fond de votre sermon d'abord, sur le cuivre dont il est fait, n'est-ce pas?

— Oui, mon cher ami, lui dis-je d'un air suffisant, c'est par le fond qu'il faut commencer ; puis, du fond vous passerez aux détails.

— Quant au fond, reprit-il, cela tient sans doute à mon ignorance de latin, mais je dois vous dire que je le trouve un peu subtil, puéril même, et, par conséquent, indigne de la grandeur et de la sainteté du sujet.

— Mon cher hôte, lui répondis-je, rien n'est petit, rien n'est grand ; des plus petites choses un grand esprit peut tirer de suprêmes enseignemens, de même que des plus grandes choses un esprit médiocre ne tirera que faiblesse et vulgarité... Voyons donc ce que j'ai tiré de mon texte ; c'est là le principal.

— Bien certainement, cher monsieur Bemrode, vous en avez tiré de magnifigues choses ; mais, cependant, permettez-moi de vous faire sur la forme une comparaison prise dans mon métier, comme vous dites...

— Faites, mon cher hôte, faites, repris-je en souriant à mon tour ; je suis, en vérité, curieux d'entendre votre comparaison.

— La voici. Vous savez monsieur Bemrode, qu'il y a des casseroles de cuivre et des casseroles d'argent?

— Oui, mon cher hôte, je sais cela, répondis-je, quoique j'aie plus souvent mangé dans les unes que dans les autres.

— Vous savez que l'on dore les casseroles d'argent, tandis que l'on se contente d'étamer le cuivre?

— Parfaitement !

— Eh bien ! cher monsieur Bemrode, il me semble que vous avez fait tout le contraire ; il me semble que, dans votre discours, vous avez étamé l'argent et doré le cuivre.

— C'est cela, mon cher hôte, c'est justement cela, m'écriai-je tout joyeux, et vous avez deviné ma pensée... Ah ! vous êtes, en effet, un homme de sens et un conseilleur rare ! Embrassez-moi mon cher hôte, embrassez-moi . Le neveu du recteur est vaincu, et je suis pasteur du village d'Ashbourn !

Mais il ne se dérida point, et, secouant la tête :

— Prenez garde, monsieur Bemrode, prenez garde, dit-il ; j'ai remarqué que tout ce que vous faisiez avec votre cœur était excellent, tandis que tout ce que vous faisiez avec votre esprit tournait à mal... Eh bien ! j'ai peur d'une chose, c'est que vous n'ayez encore fait ce sermon-là bien plus avec votre esprit qu'avec votre cœur...

J'étais obligé de convenir, à part moi, qu'il y avait du vrai dans ce que disait là mon hôte ; mais mon sermon était fait; je le trouvais à mon gré; je résolus de le débiter tel qu'il était.

Je pouvais, comme la première fois, aller à pied à Ashbourn, une traite de sept lieues n'est pas bien effrayante pour des jambes de vingt-trois ans ; mais j'étais si sûr maintenant d'être nommé à ma cure, que je n'hésitai pas à me donner le luxe d'une carriole.

D'ailleurs, ne serait-ce pas bien pauvre aux yeux de mes futurs paroissiens, que ce pasteur arrivant à pied comme un mendiant ou un vagabond, tandis que cette carriole venant de la ville avait bon air, et indiquait chez le candidat une certaine aisance.

Or, chacun le sait, hélas ! il est dans les habitudes des hommes d'offrir surtout à celui qui n'a pas besoin : donc, comme on croirait que je n'avais pas besoin de ma cure, on me l'offrirait sans aucun doute.

En conséquence, je fis venir un voiturier, qui me donna un cheval, une carriole d'osier et un conducteur pour la somme de cinq schellings.

Moyennant cette somme, il devait encore me ramener, si je revenais le lendemain ; mais la somme devait monter à sept schellings si mon retour n'avait lieu que le lundi.

A onze heures du matin, nous nous mîmes en route.

Mon hôte le chaudronnier était sur sa porte ; il me souhaita bon voyage, mais s'abstint de me souhaiter bonne chance ; puis je le vis secouer une dernière fois la tête et rentrer chez lui.

Cette persistance d'opinion, dans un homme dont je connaissais le grand sens, commençait à m'ébranler. Je tirai mon sermon de ma poche ; j'ordonnai à mon conducteur de prendre le revers de la route, de manière à épargner à sa carriole et à moi le plus de soubresauts possible, et je me mis à relire mon chef-d'œuvre.

Je dois dire, plus j'avançais sur la route, et plus je m'enfonçais dans mon sermon, plus j'étais obligé de m'avouer à moi-même que je m'étais un peu vivement laissé aller à un caprice d'esprit qui avait bien pu me mener au paradoxe ; mais, comme l'esprit paradoxal, quoique incontestablement faux, est, bien manié, un esprit des plus bril-

tans, et qu'il était hors de doute que, dans le fond et dans la forme, mon discours était admirablement manié, je continuai de me dire que, grâce au brillant dont il était revêtu, il éblouirait, s'il ne touchait pas.

Au bout de trois heures de marche, je commençai à reconnaître ces signes qui indiquent les approches d'un village De temps en temps, au bord de la route, placées comme des sentinelles avancées veillant sur un corps d'armée, de petites maisons blanches aux volets verts s'élevaient entre deux jardins : devant, un jardin pour les fleurs, jardin tout éblouissant et tout parfumé d'œillets, de roses et de jasmins ; derrière, un jardin pour les fruits, et aux arbres duquel commençaient à se modeler les fruits nouveaux, que le mois suivant devait dorer et mûrir ; aux portes de ces maisons, au milieu de poules conduisant leurs poussins, de chiens couchés à l'ombre, de chats clignotant des yeux au soleil, se roulaient de beaux enfans roses, blonds et demi-nus. Tout ce charmant spectacle de la nature joyeuse et féconde ouvrait mon cœur aux sentimens doux et tendres.

Je donnais en passant, et mentalement, ma bénédiction à ces maisons, à ces fleurs, à ces fruits, à ces poules, à ces chiens, à ces chats, à ces enfans, à toute cette nature animée et vivante, fraîche et jeune après six mille ans d'existence, comme si la veille le Créateur l'eût laissée tomber de ses mains.

Je me disais :

« O mon Dieu ! vous seul savez à cette heure, et moi seul saurai bientôt avec vous, combien ces humbles cabanes qui fleurissent au milieu des fleurs, contiennent d'êtres heureux ou malheureux ; je le saurai comme vous, car, vous êtes leur Dieu, moi, je serai leur pasteur, c'est-à-dire l'intermédiaire placé par la Providence entre eux et vous, ô mon Dieu ! alors, je vous promets, Seigneur, de mettre tous mes soucis, toute mon ardeur, toute mon intelligence à montrer aux uns comment on mérite le bonheur, aux autres comment on supporte la peine. Ici, mon Dieu ! si votre sagesse permet que je sois appelé à cette sainte fonction, ici, j'unirai les mains aux mains et les cœurs aux cœurs ; ici, je recevrai les petits enfans au moment où, nus et jetant leur premier cri de douleur, ils entreront dans la vie ; ici, je les ferai passer, du sein de leur mère selon la chair, dans le sein de l'Eglise, leur mère selon l'esprit ; ici, j'instruirai la jeunesse et lui apprendrai à vous louer, ô mon Dieu ! ici, je fermerai les yeux à la vieillesse et lui apprendrai à vous bénir, pour le bien comme pour le mal, pour le plaisir comme pour la douleur ! »

Et, tout en disant cela, une émotion si extraordinaire serrait mon cœur, que des larmes coulèrent de mes yeux et que, levant les bras au ciel, je laissai échapper mon sermon de mes mains.

— Prenez garde, monsieur, me dit le conducteur, vous perdez votre cahier de papier.

Ces paroles me rappelèrent sur la terre, sans cependant me tirer complètement de mon extase. Je ramassai mon sermon, je jetai les yeux sur les premières lignes .

O mon cher Petrus ! comme, avant d'en être arrivé à la moitié de la première page, j'étais de l'avis de mon hôte le chaudronnier !

Ces douces larmes que je versais au fur et à mesure que je lisais ma prose, je les sentais se tarir dans mes yeux ; cet enthousiasme qui me faisait bondir le cœur, je le sentais, au fur et à mesure que j'avançais dans mon sermon, s'éteindre dans ma poitrine.

Ce texte, je le voyais enfin tel qu'il étai, c'est-à-dire un véritable jeu de mots. Cette forme, elle m'apparaissait sous son veritable aspect, c'est-à-dire fausse, boursouflée, mesquine !

J'essayai d'aller plus avant, la chose me fut impossible. Je me demandai comment, en face de cette riche nature et de cette verdoyante humanité, on pouvait chercher des effets dans des combinaisons de mots ou des jeux d imagination et d'esprit.

Je rougis moi-même de cette éloquence de serre-chaude comparée aux quelques pensés simples, mais pures, que venaient de m'inspirer les objets que j'avais sous les yeux.

Je m'écriai

« O vous qui attendez de moi la parole du cœur, rassurez-vous, ô mes frères ! je ne vous apporterai pas le poison de l'esprit !

« Et quand, arrivé demain en face de vous, je ne devrais vous dire que ces paroles :

« O mes frères, louez le Seigneur et aimez-vous les uns les autres ! » non, je ne vous débiterai pas ce sermon menteur et stupide que méprisait à si juste titre mon hôte le chaudronnier, ce pauvre d'esprit qui est si riche de cœur. »

Et comme, justement en ce moment-là, nous atteignions les premières maisons du village, je déchirai mon sermon, et, jetant les morceaux hors de la carriole, je pris plaisir à voir le vent les emporter et les pousser à l'oubli, comme tout ce qu'emporte le vent.

IX

LA VEUVE.

La carriole s'arrêta devant la porte de madame Snart.

Au bruit des roues, mon ancienne protectrice apparut sur le seuil ; elle était vêtue de noir, et ses yeux rougis et ses joues sillonnées attestaient le passage des larmes, comme sur la face de la terre, après un orage, la ravine creusée annonce le passage d'un torrent.

Et cependant on sentait, sous ce visage bouleversé, un cœur calme, une conscience pure. Elle me sourit tristement, et, me souhaitant la bienvenue :

— Monsieur Bemrode, me dit-elle, je vous attendais. Je sais ce qui vous amène, et souhaite que cette maison, où je vous ai reçu il y a trois mois et où je vous reçois aujourd'hui, devienne la vôtre.

Ce souhait était fait avec tant de simplicité et avec une voix si sympathique, qu'il n'y avait aucun doute à élever sur sa sincérité.

Je descendis et la remerciai ; puis, tandis que le conducteur menait le cheval à l'écurie et poussait la carriole sous la remise :

— Venez, cher monseur Bemrode, me dit-elle ; la première fois que vous m'avez fait la grâce de venir nous voir, j'étais chez moi, et vous étiez mon hôte ; aujourd'hui que vous paraissez avoir des chances de succéder à mon pauvre mari, c'est vous qui êtes dans votre maison, et c'est moi qui suis votre servante... Venez ; je vais vous faire voir le presbytère dans tous ses détails.

Et, à l'instant même, marchant devant moi, elle me fit traverser la cour, visiter le jardin, descendre dans les caves, monter au grenier, et, me ramenant dans cette même chambre où, la première fois que j'étais venu, le digne monsieur Snart était couché sur une chaise longue, attendant la froide et dernière couche du tombeau :

— Voilà votre future demeure, me dit-elle, car j'ai l'espérance que la cure vous sera donnée, cher monsieur Bemrode. J'y ai vécu vingt-cinq ans heureuse avec l'homme que le Seigneur vient de rappeler à lui, et que, dans sa miséricorde, il me permettra de rejoindre bientôt, je l'espère .

— Vingt-cinq ans ! m'écriai-je ; mais c'est toute ma vie, cela... Combien il doit vous en coûter, dites-moi, de quitter une maison si longtemps habitée par vous !...

— En la quittant le premier, cher monsieur Bemrode, l'homme qui avait passé ici vingt-cinq ans avec moi m'a donné le signal du départ. Sûre que je suis d'aller, un jour ou l'autre, le rejoindre au ciel, peu m'importe le lieu où j'attendrai le moment de la réunion... Mais suivez-moi par ici, me dit-elle, il vous reste une dernière chambre à visiter.

Elle passa devant, comme elle avait fait jusque-là, et m'introduisit dans une chambre à coucher.

— Vous êtes jeune, reprit-elle, et en âge d'avoir une compagne. Cette compagne, prenez-la sage, aimante, de condition pareille à la vôtre ; prenez-la par amour, et non par calcul, comme monsieur Snart m'a prise, moi... et vos vingt-cinq ans de joie et de félicité, à vous, passeront comme ont passé les nôtres.

Je regardais cette digne femme avec un étonnement mêlé de respect. Vingt-cinq ans de joie et de félicité !

Jamais, ni chez les anciens, ni chez les modernes, je n'avais vu un être humain remercier son Dieu de vingt-cinq ans de bonheur.

— Chère madame, lui demandai-je, avez-vous donc été véritablement heureuse pendant vingt-cinq ans ?... Pendant vingt-cinq ans, c'est-à-dire pendant une durée de temps plus longue que celle que j'ai déjà passée sur la terre, aucune tristesse, aucune douleur, aucune larme n'a-t-elle assombri cette joie et cette félicité dont tout à l'heure vous remerciiez Dieu ?

Alors, me tournant vers ces parois couvertes d'un simple papier :

— O murailles bénies ! m'écriai-je, puissiez-vous un jour abriter ma tête comme vous avez abrité celles de ces deux époux, et puissé-je dire plus tard, comme me le dit aujourd'hui cette veuve vêtue de deuil : « Merci, mon Dieu, pour les vingt-cinq années de bonheur sans trouble et sans nuage que vous avez accordées à votre serviteur ! »

Madame Snart sourit, et, secouant mélancoliquement la tête :

— Cher monsieur Bemrode, me dit-elle, vous ne seriez pas dans le vrai si vous compreniez que cette longue période de ma vie s'est écoulée, comme vous le disiez tout à l'heure, sans trouble et sans nuage... Seulement, le véritable malheur n'étant, à mon avis, que dans la faute et dans le péché, je dis que Dieu nous a permis de vivre vingt-cinq ans dans la pureté de l'âme et la sérénité de la conscience...

Un bonheur sans trouble et sans nuage ! Oh ! non ! au contraire, et j'espère que mes douleurs me seront comptées !... Non !... Ici, j'ai bien souffert ; ici, j'ai bien versé des larmes... et, si le cœur se brisait, cher monsieur Bemrode, ici, mon cœur se serait brisé, car ici, non seulement la veuve a perdu son mari, mais encore la mère a vu mourir ses enfans !...

J'avais trois filles, cher monsieur, trois anges sur la terre, trois anges au ciel, jeunes, belles, pures ! La goutte de rosée qui tremble le matin au bout de la feuille de saule n'était pas plus limpide que leur regard ; le ciel bleu de mai n'était pas plus pur que leur cœur.

Un jour, une mère vint, avec son enfant malade entre ses bras, demander l'aumône au seuil du presbytère ; la plus jeune de mes trois filles alla déposer une pièce de monnaie dans la main fiévreuse de l'enfant ; l'enfant avait la petite vérole : ma fille rapporta la mort pour elle et ses sœurs... Tenez là... là, monsieur Bemrode, au-dessous de ces anneaux qui retenaient au plafond les rideaux des trois lits, là, en cinq jours, tout fut fini... J'étais mère de trois enfans ; au bout de cinq jours je n'étais plus mère. Trois cadavres froids et insensibles avaient successivement remplacé mes bien-aimés enfans ! La dernière qui mourut était l'aînée ; plus forte, elle lutta plus longtemps... Elle venait d'avoir quinze ans.

Elle mourut en me disant : « Je vois déjà au ciel et vois encore sur la terre... Sur la terre, tu es là qui pleures ; mais, au ciel, mes deux sœurs sont assises à la droite de Dieu, et elles me font signe qu'il y a près d'elles une place pour moi... Sois tranquille, ma mère, nous prierons le Seigneur pour toi et pour notre père, et nous nous reverrons là-haut.

« L'homme n'est qu'un étranger sur la terre !

« Là-haut, c'est la véritable patrie. »

Et, à ces mots, elle expira, la pauvre enfant, ou plutôt elle s'endormit ; car je fus tout un jour sans vouloir croire qu'elle était morte, veillant près d'elle, disant aux visiteurs : « Marchez doucement ! ne faites pas de bruit... » tant son visage était demeuré calme et souriant ! Enfin, elle sortit la dernière de cette chambre, comme en étaient déjà sorties ses deux sœurs... Aussi cette chambre... cette chambre qui a vu tant de morts et entendu tant de sanglots, cette chambre est-elle, de toute la maison, la seule que je regretterai !

— Oh ! chère madame Snart, murmurai-je à demi-voix, oh ! que Dieu me protège, et je vous promets que vous ne la regretterez point !

— Oui, continua-t-elle sans m'entendre, oui, je la regretterai : car, là, dans cette chambre, contre la muraille, non seulement sont les places où étaient appuyés leurs trois lits, blancs comme des voiles de vierge, mais encore par la fenêtre de cette chambre, je vois les arbres que leur père avait plantés le jour même de la naissance de chacune d'elles... Hélas ! pauvre père ! il n'avait point songé, en les plantant, que les saules pleureurs sont des arbres de cimetière, des parures de tombeaux !

Quel père ou quelle mère, en effet, peut croire, quand il embrasse son enfant nouveau-né, que cet enfant mourra un jour ?... Oh ! si fait, si fait, monsieur Bemrode ! j'ai bien souffert, continua la pauvre veuve en éclatant en sanglots, car j'ai souffert à la fois tout ce qu'une femme et tout ce qu'une mère peuvent souffrir ! Maintenant, me voilà seule au monde ; Dieu me prendra à mon tour : j'attends sa volonté.

Et elle leva son regard plein de foi et de résignation vers le ciel, redevenant muette, tandis que des larmes, silencieuses comme elle, roulaient lentement sur ses joues.

Sans me rendre compte de ce que j'éprouvais, je sentis mes genoux fléchir, et je me trouvai en adoration aux pieds de cette nouvelle mère de douleurs.

Je saisis une de ses mains et la baisai.

— Non, lui dis-je, non, vous n'êtes pas seule au monde ! non, vous n'avez pas perdu tous vos enfans ! car il vous reste un fils, un fils qui vous honorera et vous respectera, ma mère, comme s'il était le fruit de vos entrailles et le nourrisson de votre lait !... Non, non, vous ne quitterez pas cette chambre ! Dieu m'inspirera, Dieu me fera éloquent, Dieu me donnera la victoire, ne fût-ce qu'en faveur de vos mérites, ma mère ; ne fût-ce que pour vous permettre de fermer à votre tour les yeux dans cette chambre, où sont morts tous ceux que vous aimiez... Non, vous ne quitterez pas cette chambre ; vous ferez tous les soirs votre triste prière à la place qu'occupaient les trois lits, et le matin, en vous réveillant, vous verrez encore par la fenêtre ces trois saules, arbres de joie devenus des arbres de deuil.

Ma mère, que la maison soit à moi, et la maison est à vous, et je ne suis toujours que votre hôte, comme ce soir où je suis venu, sans savoir ce que cette maison renfermait de vertus, de mérites et de douleurs, vous demander l'hospitalité.

Seulement, si jamais le malheur m'atteint à mon tour, si je sens mon cœur qui plie, si Dieu se retire de moi, laissez-moi venir dans cette chambre, ma mère, vous demander de m'apprendre à souffrir la même où vous avez tant souffert !

Elle me regarda un instant, étonnée et ne pouvant croire à ce que je lui disais ; puis, me relevant, sans pouvoir prononcer un seul mot, elle jeta ses bras à mon cou en sanglotant. Les sanglots lui rendirent la parole.

— Oh ! mon fils ! mon fils ! dit-elle, sois mille fois béni ! tu cherchais une mère, comme je cherchais un enfant : Dieu nous a poussés dans les bras l'un de l'autre ; Dieu fait bien ce qu'il fait... Mon fils, je ne te quitte plus. Ici, je reste ; ailleurs, je te suis ; car, mon enfant bien-aimé, il ne faut pas trop te faire illusion : la lutte sera rude.

— Oh ! soyez tranquille, ma mère ; je vous l'ai dit, Dieu m'inspirera.

— Oui, comptez sur Dieu, mais ne comptez pas trop sur vous... Rappelez-vous votre première visite dans ce village...

— J'étais un fou, un orgueilleux : Dieu m'a puni ; puis, vous le savez, je viens avec la protection du recteur.

— Détrompez-vous, au contraire ! s'écria vivement la digne femme... Vous venez, vous... parce que son neveu, homme de peu de mérite, postulait cette cure. Il n'a pas voulu la lui donner d'emblée, de peur d'être accusé de partialité envers les siens... Il vous a envoyé ici faire votre sermon d'épreuve pour qu'il n'en vînt pas un autre qui l'emportât sur ce neveu, et cela facilement, vu son ignorance... tandis que vous...

Elle s'arrêta en rougissant.

— Achevez, bonne mère, lui dis-je avec un sourire.

Puis, comme elle continuait de garder le silence :

— Bonne mère, lui dis-je, parlez donc... Vous ne voulez point... Je croyais, moi, qu'une mère n'avait rien de caché pour son enfant ; je me trompais : la mienne hésite, car son enfant est un orgueilleux.... Eh bien ! mère chérie, pour me punir de cet orgueil, je vais vous aider. Tandis que moi, n'est-ce pas, j'ai moins de mérite encore que ce neveu ?...

— Il l'a cru ; il s'est trompé.

— Et tout le monde a pu le croire, vous la première, ma mère bien-aimée.

— Oh ! il se trompait.... Je me trompais aussi.... Nous nous trompions tous, et cela était permis, mon pauvre enfant, ajouta à demi-voix et de son accent le plus doux madame Snart, car le sermon que vous avez dit....

— Était bien exécrable, n'est-ce pas ? mais, ne craignez rien, il n'en sera pas de même de celui-ci.

— Et sur quoi prêchez-vous demain, mon cher enfant ?

— Je n'en sais encore rien, ma mère.

— Comment ! votre sermon n'est point fait ?

— Il l'était... je l'ai déchiré à l'entrée du village.

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'il était plus mauvais peut-être encore que le premier.

— C'est beaucoup que vous vous en soyez aperçu avant de le dire.

— Et il en sera ainsi de tous mes sermons désormais, ma mère ; car, si je les fais avec mon esprit, que je commence à croire faux, je les jugerai avec mon cœur, qui, je l'espère, est juste et bon.

— Eh bien ! dit-elle, montez dans votre chambre : c'est celle où, pendant vingt-cinq ans, un digne pasteur a composé ses sermons.

Ce n'étaient peut-être pas des modèles d'éloquence, mais c'étaient des exhortations à une piété, à une charité, à une fraternité dont il donnait l'exemple.

Les gens simples et bons du village l'aimaient, le trouvant simple et bon comme eux. N'ambitionnez pas de faire mieux que lui : faire aussi bien suffira à votre bonheur et à votre salut.

— Oh ! rassurez-vous, ma bonne mère, lui dis-je : à partir d'aujourd'hui, comme je n'ai en vue que votre bonheur, je suis sous la protection de ceux qui vous ont aimée ; ceux-là m'inspireront, et tout ira bien.

Je lui serrai de nouveau la main, et je montai dans ma chambre ; mais j'eus beau vouloir songer à mon sermon, ce fut une chose impossible. Je ne pus que repasser dans ma mémoire tout ce que m'avait dit cette excellente femme, et admirer quels exemples de piété, de courage et de résignation Dieu cache parfois dans un coin obscur de la terre.

L'heure du souper arriva ; madame Snart l'avait préparé

elle-même ; depuis la mort de son mari, elle avait renvoyé la servante.

Le souper servi, elle m'appela.

J'avais grand'faim, un appétit de vingt-trois ans, mon cher Petrus ; de plus, un cœur content et sans souci du lendemain ; car, cette fois, je sentais, à n'en pouvoir douter, que le Seigneur était avec moi.

Elle, au contraire, pauvre mère ! mangea à peine, et but seulement un verre d'eau. En me voyant m'asseoir à cette table, à la place qu'occupait d'ordinaire son mari, il lui était venu aux yeux de grosses larmes qu'elle avait repoussées, mais qui étaient retombées sur son cœur.



Mon fils, dit-elle, sois béni

— Et votre sermon ? me dit-elle à la fin du souper.

— Je n'ai point encore pu y songer, ma bonne mère, mais vous voyez comme je suis calme et tranquille... Dieu a ses vues sur moi, non pas à cause de mes mérites, mais à cause des vôtres.

— Ainsi soit-il ! dit-elle en souriant.

Et, me remettant une lampe entre les mains :

— Allez travailler pour moi, dit-elle ; moi, je vais prier pour vous.

Et elle entra seule et sans lumière dans cette chambre où étaient trépassés ses trois enfants et son mari ; car sans doute, dans l'obscurité, il lui semblait revoir ces formes vagues et indécises, habitantes muettes du royaume des morts.

X

L'HOMME EST UN ÉTRANGER SUR LA TERRE

Je montai dans ma chambre.

C'était celle que j'avais occupée à mon premier voyage ; mais, depuis ce premier voyage, mon cher Petrus, que de changemens en moi et autour de moi !

J'avais commencé à m'appliquer le GNOTHI SEAUTON de Socrate, et, en peu de temps, cette étude m'avait conduit au doute de moi-même et à la foi en Dieu.

Je posai ma lampe sur la table ; je tombai sur une chaise et je rêvai.

Je rêvai à mes déceptions successives, à mon essai de poème épique, à mon essai de tragédie, à mon essai de traité philosophique, à mon orgueil trois fois terrassé par l'ange, comme Jacob ; et je vis, en échange de cette lutte qui avait duré pendant la longue nuit de mon esprit, et qui commençait à se dissiper à l'aurore de la foi, je vis l'existence calme et paisible de cet homme dont j'occupais la place, de ce pasteur qui, dans la simplicité de son travail et de sa vie, n'avait jamais échoué, lui ; qui pendant vingt-cinq ans avait donné à ses paroissiens des exemples de piété, de charité et de fraternité, et qui, les mains pleines, non pas de beaux livres, mais de bonnes actions, venait de remonter à Dieu.

Je me dis que mon orgueil, démon que j'ai particulièrement à combattre, m'avait déçu jusqu'à ce moment, en me persuadant que mon génie était appelé à faire bruit dans le monde, tandis que, au contraire, depuis cette bienheureuse soirée seulement, il me semblait qu'une vie calme, douce, paisible, et qui s'écoulerait sous l'aile de l'ange de la famille, était la véritable existence à laquelle j'étais destiné.

Et, à cette pensée de vivre et de mourir inconnu sur ce petit coin de terre, pensée qui eût fait mon désespoir trois jours auparavant, je sentais quelque chose de consolateur, de vivifiant, se répandre dans mes veines et se glisser doucement jusqu'à mon cœur.

Une glace se trouvait par hasard devant moi ; mon regard s'y arrêta, et il me sembla que j'avais à la fois l'œil inspiré, le front lumineux, la bouche souriante.

C'est que, pour la première fois de ma vie, je crois, j'étais parfaitement heureux, sans regrets, sans désirs, et cependant plein d'espérance.

Je ne sais combien de temps je restai dans cet état de béatitude et d'extase ; j'en fus tiré par le timbre de l'église à laquelle le presbytère est adossé ; neuf heures sonnaient.

J'ouvris la fenêtre.

Il faisait une nuit admirable, une belle nuit de juin, tempérée par de douces brises.

Ma fenêtre donnait sur le jardin de la cure d'abord, puis sur d'autres jardins attenants à celui-là ; puis venait la campagne, dont l'horizon était fermé par une petite chaîne de collines.

Tout ce que pouvait embrasser mon regard, au milieu des transparentes ténèbres de la nuit, présentait l'image la plus complète de l'innocence et du repos.

Trois lumières seulement brillaient dans ce cercle, humbles parodies de tous ces flambeaux étincelants dont était semée l'immensité azurée du ciel.

Longtemps mon regard se fixa pensif et scrutateur sur cette armée d'étoiles à travers laquelle passe la voie lactée, comme un torrent, comme une avalanche, comme une cataracte de mondes !

Puis, écrasé sous la grandeur du spectacle, me sentant incapable de suivre, dans les mouvements qui leur sont propres, ou dans ceux qui leur sont imprimés, ces astres, ces planètes, ces étoiles, ces satellites, à qui Copernic, Galilée et Newton, ces trois explorateurs du firmament, ont tracé leurs routes, je laissai retomber mes yeux sur la terre, sans honte de ma faiblesse, car je me rappelais ces mots de Pascal : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie ! » et je ne craignais pas d'être humble avec l'inventeur du triangle arithmétique et avec l'auteur des *Lettres provinciales* et des *Pensées*.

Pendant les quelques instants où mon regard s'était fixé sur les flambeaux du ciel, les lumières de la terre s'étaient éteintes, et tout était rentré dans l'obscurité.

En ce moment, une faible lueur blanchâtre apparaissait au sommet d'une de ces petites collines moutonneuses qui fermaient l'horizon.

Mes yeux s'arrêtèrent sur cette espèce d'aube nocturne.

C'était la lune qui s'élevait, lente, majestueuse, splendide ; de son orbe mal arrondi, et qui apparaissait peu à peu derrière l'arête de la colline, jaillissait, pareille à une auréole, et s'atténuant en s'éloignant du centre, une lumière douce, paisible, argentée.

Cette lumière, à mesure que la calme reine des nuits montait vers les hauteurs sublimes du firmament, se répandait sur la plaine, où elle faisait étinceler les ruisseaux comme des rubans de moire, et resplendir les lacs comme des miroirs d'argent ; peu à peu l'ombre fuyait devant elle, reculant à sa lumière, qui envahissait successivement tout le cercle embrassé par mes yeux, comme une marée qui vient de l'horizon envahit peu à peu tout le lit de la mer, qu'en se retirant le reflux a laissé vide, et monte ainsi, victorieuse, irrésistible, croissante, jusqu'au sommet des plus hautes falaises.

Tout à coup, au moment où cette lumière se répandit dans le jardin de la cure et monta jusqu'à la fenêtre où je me tenais accoudé, un chant mélodieux s'éleva des bords du bassin, et, au milieu de cette nuit, devenue si transparente qu'on eût dit une aurore, j'aperçus le musicien ailé dont la voix saluait seule le retour de la pâle lumière et l'auguste et silencieuse sérénité de la nuit.

C'était un rossignol perché sur la plus haute branche du plus grand des trois saules, ou plutôt, dites-moi, mon cher Petrus, ne pensez-vous point, comme moi, que c'était l'âme de la jeune fille qui, du sommet de ce saule planté le jour même où son corps périssable était apparu sur la terre, venait, au milieu des ténèbres et avec ce doux chant, saluer sa mère désolée, de la part de ses sœurs, de son père et de Dieu ?

Oh ! la douce, la belle, la sereine nuit ! qu'elle était différente de celle que j'avais passée dans la même chambre, trois mois auparavant, quand, courbé sur mon premier sermon, le pouls fiévreux, le front ruisselant de sueur, je luttais avec le démon de l'orgueil, aujourd'hui vaincu par moi et enchaîné à mes pieds.

Il y a encore des heures qui passent sans laisser avec elles la mesure du temps ; pendant ces heures on ne sait pas même si l'on a vécu, du moins de la vie terrestre.

La lune brilla pendant toute la nuit ; le rossignol chanta pendant toute la nuit, je regardai et j'écoutai pendant toute la nuit.

Enfin, je vis apparaître à son tour la plus brillante des étoiles, celle que les poètes ont faite fille de Jupiter et de l'Aurore, et à laquelle ils ont donné le nom de Vénus, que nos astronomes modernes ont changé en celui de Lucifer, parce que, précédant le soleil de quelques heures seulement, elle monte rapidement au ciel, secouant sur sa route le flambeau brillant du matin.

Le rossignol cessa de chanter ; la lune pâlit ; je fermai ma fenêtre et me couchai.

Je me réveillai à la même heure que la première fois ; mais, à la place du terrible cauchemar qui m'avait étreint pendant l'autre sommeil, je n'avais été visité que par de doux rêves sortis de cette porte d'ivoire qui s'ouvre, le soir, aux transparentes et mensongères visions.

Presque en même temps, ma bonne mère frappait à ma porte, m'annonçant que, dans un quart d'heure, la cloche allait sonner.

Je me levai, je m'habillai, je cherchai une dernière fois à rassembler mes idées pour le sermon que j'allais prononcer : impossible !

Mon esprit était plein des images et des sons que j'avais vus et entendus depuis la veille ! Je ne voyais que cette veuve vêtue de noir, ces trois lumières s'éteignant l'une après l'autre sur la terre, ces myriades de mondes s'allumant et resplendissant au ciel, cette lune chassant l'obscurité, et cette étoile du matin chassant à son tour la lune et annonçant le jour.

Je n'entendais que cette mère désolée se lamentant sur la perte de ses filles, comme Rachel dans Rama, et ce rossignol mélodieux qui, pour la consoler, avait chanté toute la nuit, perché sur la plus haute branche de ce saule dont la chevelure trempait dans l'eau sombre du bassin.

L'heure sonna ; il y avait à l'église plus grande foule encore peut-être que la première fois que j'avais prêché.

Je traversai cette foule sans affectation, ne levant ni ne baissant les yeux, parfaitement tranquille de cœur comme d'esprit.

Ainsi que la première fois, j'entrai dans la sacristie, non plus cette fois pour corriger un mauvais sermon, mais pour faire une bonne prière.

Je m'agenouillai, et, après avoir humblement déposé mon cœur aux pieds de Dieu, je rentrai dans l'église et montai en chaire, ne sachant point encore sur quel sujet j'allais parler, mais convaincu que Dieu, à qui je me remettais avec tant de foi, ne m'abandonnerait pas dans cette suprême circonstance.

Pendant le chant du cantique, je regardai autour de moi, et, à ma droite, dans une chapelle latérale, je vis la vénérable veuve du pasteur Snart, agenouillée, les yeux fixés sur le mur ; à ce mur étaient appendues trois petites couronnes d'immortelles, et, au milieu de chacune de ces couronnes, était une lettre initiale.

Je devinai que ces trois couronnes étaient consacrées aux trois jeunes filles, et que ces lettres initiales étaient celles de leurs noms.

J'invoquai alors mentalement ces trois anges de pureté, afin qu'ils m'inspirassent et me soutinssent dans ce moment.

En effet, comme si ma prière avait été entendue, je me rappelai les dernières paroles de l'aînée des trois jeunes filles : « L'homme n'est qu'un étranger sur la terre, » et je résolus de les prendre pour texte de mon discours.

Quel plus beau texte, en effet ! quel texte mieux choisi pour parler au cœur de tous !

Plus l'assemblée était nombreuse, plus l'isolement de chacun paraissait grand !

C'était donc une véritable inspiration qui me venait de la tombe.

Je me tournai vers les trois couronnes pour les saluer, et je vis notre digne mère qui me regardait avec un visage plein d'anxiété et des yeux pleins de larmes.

Je lui souris, en lui faisant un signe pour la rassurer.

Puis, comme en ce moment le chant du cantique s'arrêta, je me retournai vers mes futurs paroissiens, et, d'une voix à la fois douce et calme, tendre et ferme, j'indiquai le texte sur lequel j'allais parler.

A cette simple indication, un murmure bienveillant passa dans l'assemblée.

Je commençai.

Vous n'imaginez point, mon cher Petrus, avec quelle netteté les idées se présentaient à mon esprit et les paroles à ma bouche.

Je n'avais nulle crainte, nul trouble, nulle hésitation.

Aux premiers mots que je prononçai, mes auditeurs se regardèrent avec étonnement, comme pour se demander les uns aux autres si j'étais bien le même personnage qui leur avait fait, trois mois auparavant, ce discours entortillé, diffus, inintelligible que vous savez.

Je pris l'homme à sa naissance ; je le comparai à un arbre chargé de feuilles vertes dans sa jeunesse ; perdant tous les ans ses feuilles, qui repoussent chaque année, mais qui, vers un certain temps, commencent à repousser moins fraîches, moins vivaces, moins nombreuses, jusqu'à ce qu'enfin, vieux et dépouillé, solitaire et desséché, il n'étende plus sur cette terre, qu'il a un instant couverte d'ombre, qu'un tronc rugueux et des bras décharnés.

Je montrai non seulement l'homme passant comme une vision, mais encore les générations se succédant comme des ombres, immense procession, éphémère par l'unité, éternelle par sa masse, qui sort de la terre nue et chancelante, qui l'habite un instant en aspirant au ciel, et qui, après quarante ans, cinquante ans, soixante ans, c'est-à-dire après une heure, une minute, une seconde au compte de l'éternité, rend son corps chancelant et nu à cette terre d'où il est sorti, tandis que l'âme immortelle remonte au ciel, c'est-à-dire à la demeure divine d'où elle est descendue, et où, étrangère à la terre, l'attend la suprême récompense aux mains de la suprême bonté.

Je montrai, au fur et à mesure que l'homme entre dans la vie, cet homme perdant tout ce qu'il a aimé, d'abord le père qui lui a donné l'être, puis la mère qui l'a nourri. Puis, à leur tour, les enfants qu'il a procréés, nourris, le quittant, non pas pour la mort, mais pour la vie : l'époux, pour chercher dans une autre ville, dans une autre contrée, dans un autre monde, les ressources nécessaires à son existence, à l'existence de sa femme, à l'existence de ses enfans ; l'épouse, pour suivre son mari partout où il va. Je le montrai, à mesure qu'il avance vers la tombe, perdant, à tous les angles de la route, un frère, un parent, un ami, si bien que, s'il repassait jamais par cette voie de misères et de larmes, il pourrait la reprendre pas à pas, grâce aux tombeaux qu'il retrouverait, comme des bornes milliaires, tout le long et aux deux côtés de son chemin.

Puis, enfin, me tournant vers ma bonne mère, qui versait, en m'écoutant et en me regardant, des larmes d'attendrissement et de joie, montrant les trois couronnes devant lesquelles était agenouillée cette femme qui avait souffert trois fois ce que la mère de Dieu avait souffert :

— Oui, m'écriai-je, oui, l'homme est étranger sur cette terre ; il apparaît, il grandit, il souffre, il pleure, il passe... et quelques fleurs desséchées, la première lettre d'un nom, le sillon qu'il a tracé, qu'il a trempé de ses larmes, et qui se refermera derrière lui sur l'abîme du passé, comme le sillage d'un vaisseau sur l'abîme de l'Océan, voilà ce qu'il laisse derrière lui, après lui !... Mais rassurez-vous, vous qui pleurez soit une mère, soit un père, soit un époux, soit un enfant, rassurez-vous !

Etrangers sur cette terre ceux qui vous ont quittés ne vous ont quittés que pour un temps, et ils sont allés vous attendre au ciel, cette patrie où vous les rejoindrez un jour, dans l'éternité bienheureuse et dans la splendeur infinie !

Je ne puis vous exprimer, mon cher Petrus, à quel degré d'attendrissement j'avais conduit mon auditoire. Lorsque j'en arrivai là, pas une seule personne dans cette foule qui ne fondît en larmes, et moi-même tout le premier ; en pensant à mon digne père et à ma vénérable mère, je pleurais abondamment.

Or, vous savez une chose : c'est que les meilleurs amis, les amis les plus sûrs, sont ceux-là qui ont pleuré ensemble.

En descendant de la chaire, je trouvai tous les bras ouverts pour me recevoir ; je fus porté en triomphe à la sacristie ; les vieillards (eux qui avaient déjà le plus perdu en ce monde devaient le mieux me comprendre), les vieillards m'embrassaient, me serraient contre leur cœur, et s'écriaient avec un sentiment qui tenait de l'enthousiasme :

— Oh ! vous serez notre pasteur ; nous n'en voulons pas d'autre que vous ; nous vous demanderons à monsieur le recteur, et, dussions-nous tous aller à la ville pour lui faire cette demande, nous l'obtiendrons !

Un instant on put croire que cette démarche serait inutile, car quelqu'un assura avoir aperçu monsieur le recteur écoutant mon sermon dans un des coins les plus obscurs et les plus reculés de l'église, où sans doute il était venu, dans la bonté de son âme, pour assister à mon triomphe.

Mais on le chercha vainement : il avait disparu.

XI

DIEU DISPOSE

Ma bonne mère m'attendait à la porte de la sacristie.

Nous revînmes ensemble au presbytère, accompagnés de presque tout le village.

Là, les anciens me dirent adieu, mais pour aller rédiger leur demande à monsieur le recteur.

Nous rentrâmes, ma mère et moi, dans l'intérieur de la cure, et je fus étonné de voir toutes les armoires ouvertes, tous les tiroirs tirés.

Je demandai à madame Snart ce que cela signifiait :

— Mon fils, me dit-elle, vous m'avez adoptée pour votre mère : il est donc bien naturel que je vous reconnaisse pour mon fils.

Avant de savoir si j'étais riche ou pauvre, vous m'avez dit : « Vous garderez cette chambre, où vous avez été heureuse et malheureuse, où vous avez souri et pleuré, où vous avez été épouse et veuve, où vous êtes devenue mère, et où vos enfants sont morts. »

J'ai accepté ; acceptez à votre tour ce que je vous offre, c'est-à-dire la maison telle qu'elle est, avec ses meubles, son linge, son argenterie.

De mon vivant, tout sera à nous deux ; moi morte, tout sera à vous seul.

Je voulus faire un geste de refus.

— Oh ! me dit-elle, ne prétextez pas le tort que je fais à ceux qui comptent sur le peu que je possède.

D'abord, je n'ai que des héritiers éloignés, et qui n'ont aucun droit réel à ma petite fortune ; cette petite fortune telle qu'elle est, don de la veuve, obole de la mère, elle est à vous : et aujourd'hui même, si vous ne voulez point m'attrister profondément, nous irons chez le notaire de Wircksworth, où je vous en ferai une donation.

Je remerciai la bonne créature, les larmes aux yeux ; je lui dis que j'acceptais le tout du même cœur que ce tout m'était offert ; mais je la suppliai, pour ne pas me donner en face de mes futurs paroissiens l'air d'un homme cupide et défiant, de remettre à plus tard cette donation.

Après le succès que je venais d'avoir, après la demande instante que les gens du village me promettaient d'adresser à monsieur le recteur, il était impossible que sa décision se fît attendre ; dans une quinzaine de jours au plus, je serais de retour, et il serait alors assez tôt pour faire cette donation, que j'acceptais d'avance.

Mais je ne pus lui refuser de visiter avec elle tous ses humbles trésors du ménage amassés pendant vingt-cinq ans de travail et d'économie, et, je me hâte de le dire, chez la bonne et digne femme, l'abondance de la simplicité ressemblait presque à du luxe.

Dieu sait que, l'eussé-je trouvée couverte de haillons, assise, à l'angle du cercueil du pauvre pasteur qui m'avait précédé, je l'eusse recueillie, aimée et vénérée comme je le faisais ; mais je dois avouer aussi que ce ne fut cependant pas sans une certaine satisfaction, exempte de tout amour de la propriété, que je passai cette revue de ma future richesse.

Alors, ces quelques mots qu'elle m'avait dits, de la probabilité qu'une jeune compagne ne tarderait pas à habiter cette cure avec moi, me revinrent à l'esprit ; je pensai avec orgueil que, la prédiction se réalisant, nous serions, du premier coup, riches à notre entrée en ménage, comme les autres le sont seulement au bout de dix, de vingt, de trente années.

Ma tendresse pour cette chère donatrice ne s'en augmenta point ; mais la reconnaissance s'y joignit et en fit un sentiment plus tendre, et plus affectueux, et je dirai presque, tant l'amour de la propriété se tient caché dans un coin du cœur de l'homme, en fit un sentiment plus dévoué.

Nous nous mîmes à table.

Vous savez déjà, mon cher Petrus, que la nature m'a doué d'un excellent appétit ; mais, cette fois, l'idée que je mangeais dans une faïence et avec une argenterie qui m'appartiendraient un jour, ajouta encore une satisfaction au repas, et, de bon qu'il était, me le fit trouver excellent ; puis, après le repas, pendant lequel nous prîmes, elle comme une bonne mère, et moi comme un bon fils, nos arrangemens futurs, je l'embrassai, et, malgré ses instances pour que je restasse un jour de plus, je remontai dans la carriole, et repris le chemin de Nottingham.

La véritable raison de ce départ, c'est que j'avais hâte d'annoncer mon triomphe à mon hôte le chaudronnier.

En voyant la carriole à la porte du presbytère, une douzaine de paysans s'étaient réunis avec l'intention de me saluer au passage.

Je pris congé d'eux, en les priant de faire des vœux pour mon prochain retour.

Ils me le promirent, découverts, et la main timidement tendue vers moi.

Je saisis toutes ces mains les unes après les autres, et les serrai dans les miennes ; puis, j'embrassai le plus vieux, je lui demandai sa bénédiction, et, comme je l'ai dit, je remontai dans la carriole, qui reprit le chemin de Nottingham.

Tout le long de la rue, je trouvai des groupes de trois ou quatre paysans causant ensemble.

Au bruit de la carriole, ils se retournaient, et, en me voyant, ils souriaient.

Et moi, je me disais orgueilleusement, car, hélas ! mon cher Petrus, vous ne savez pas quelle mauvaise herbe, quelle plante vivace est l'orgueil ! et moi, je me disais :

— Ils parlent de mon sermon, et ils sont fiers d'avoir un pasteur plus éloquent que tous les pasteurs du voisinage.

Puis j'ajoutai, à part moi encore, dans le for intérieur de mon âme :

— Que sera-ce donc quand j'aurai fait mon grand ouvrage ?

Car, à ce grand ouvrage, que j'avais cru à tout jamais condamné au néant, de temps en temps je repensais encore.

Il est vrai que bientôt j'en fus distrait par la vue de la campagne, par l'aspect de ces maisons, de ces enfants, de ces animaux qui m'avaient, lors de mon arrivée, inspiré de si salutaires pensées.

Je souris à tout cela et le bénis, en passant, bien plus joyeusement que je n'avais fait la veille ; car j'avais lieu maintenant de regarder comme une certitude ce qui n'était auparavant qu'un incertain espoir.

Vers les deux heures de l'après midi, j'étais de retour à Nottingham.

Mon hôte le chaudronnier était sorti pour aller porter de l'ouvrage en ville ; mais, comme on me dit qu'il ne tarderait pas à rentrer, je l'attendis dans sa boutique.

En effet, quelques minutes après mon arrivée, il parut sur le seuil.

— Ah ! dit-il en m'apercevant et en lisant sur mon visage une joie mêlée d'orgueil, il n'y a pas besoin de vous demander si vous êtes content de votre voyage... Les choses ont bien marché, à ce qu'il paraît ?

— A merveille ! mon cher hôte ! lui répondis-je, et le succès a dépassé mon attente.

— Tant mieux ! dit-il, tant mieux ! et je suis heureux d'être trompé dans mes prévisions... Je vous attendais avec une certaine inquiétude, je l'avoue, et je n'espérais pas si bien de votre sermon... Mais, que voulez-vous, je suis un pauvre homme qui n'entend rien à toutes les choses de littérature, de théologie et de science. J'avais tort, et vous aviez raison.

Je vous avouerai, mon cher Petrus, qu'un reste de vieil orgueil, mal expulsé encore de ma personne, inclinait à laisser croire à ce brave homme qu'en effet c'était lui qui s'était trompé, et moi qui avais été infaillible ; mais j'eus honte de ce mouvement d'orgueil, et, le repoussant presque aussitôt :

— Non, mon cher hôte, non, lui dis-je, c'était vous au contraire qui aviez raison, et moi qui avais tort.

De l'ancien sermon que je vous ai lu, et qu'à si juste titre vous avez trouvé exécrable, il n'est rien resté que la honte de l'avoir fait.

Et, alors, je lui racontai tout ce qui s'était passé ; comment la vue de tous ces objets naturels et charmants que j'avais rencontrés sur ma route avait changé le cours de mes idées ; comment j'avais courageusement déchiré mon sermon, et comment, avec l'aide de Dieu, j'en avais improvisé un autre.

— Allons ! dit-il en venant à moi et en me tendant la main, je l'avais bien pensé, il y a chez vous un cœur d'or ; seulement, l'esprit est faux quelquefois ; mais cela tient, monsieur Bemrode, à ce que vous êtes trop savant. Il y a beaucoup de gens, moi entre autres, qui auraient besoin d'apprendre ; vous, cher monsieur, au contraire, vous auriez besoin d'oublier.

Je souris orgueilleusement.

J'avais assez bonne idée du degré de connaissances que je possède pour être presque de l'avis de mon hôte le chaudronnier, et me dire, à part moi, que je pouvais, en effet, oublier beaucoup et savoir encore prodigieusement.

Je repris possession de ma petite chambre, et j'attendis patiemment la décision de monsieur le recteur, chez lequel je me présentai deux fois sans avoir l'honneur d'être reçu par lui.

Il était évident que la digne madame Snart ne s'était pas trompée.

Le recteur avait compté que mon second sermon tomberait comme le premier ; alors son neveu viendrait prêcher à son tour, obtiendrait un succès où j'eusse éprouvé une chute ; les paroissiens eux-mêmes demanderaient ce jeune homme, que le recteur leur accorderait, tout en conservant les apparences de la plus stricte impartialité, puisqu'il eût établi un concours public entre nous, et que la victoire, et non pas lui, eût décidé en faveur du plus méritant.

Par malheur pour ce beau plan, et contre toute attente, j'avais, en place de la chute espérée, obtenu un succès inattendu ; au lieu que les paysans demandassent le neveu du recteur pour curé, ils avaient écrit que c'était moi qu'ils désiraient pour pasteur, en ajoutant que leur choix était si bien arrêté, qu'il serait même inutile qu'aucun autre candidat se présentât.

N'osant réagir contre une pareille unanimité, le neveu du recteur s'était tenu à l'écart, et, dans un premier mouvement de mauvaise humeur, l'oncle m'avait fermé sa porte.

Mais c'était un homme trop adroit pour me tenir ainsi publiquement rigueur ; en conséquence, trois semaines après le jour où j'avais prêché avec tant de succès, je reçus ma nomination à la cure d'Ashbourn.

Cette nomination, qui comblait tous mes désirs, me rendait d'autant plus joyeux que le silence du recteur commençait à m'inquiéter sérieusement.

Aussi, à peine eus-je décacheté la lettre qui la contenait, que je me rendis chez le recteur pour le remercier.

Cette fois, il me reçut, répondit à mes remercîments qu'il ne faisait qu'agir selon sa conscience ; qu'afin de ne pas être trompé par de faux rapports, il était venu lui-même m'entendre, et que, satisfait de ma manière de prêcher, il s'était mêlé de cœur à ceux qui m'avaient félicité.

Seulement, il croyait devoir me prévenir d'une chose, c'est que la cure du village d'Ashbourn était susceptible de diminution ; que les économies devenaient de plus en plus nécessaires, et qu'il ne faudrait pas m'étonner si, de quatre-vingt-dix livres sterling, la cure était réduite à quatre-vingts et même à soixante-dix.

Je lui répondis que je m'en rapportais à sa bienveillance pour moi sous ce rapport, bienveillance dont il venait de me donner une si grande preuve.

Le recteur grommela quelques mots qui n'étaient ni une assurance, ni une menace ; puis, comme je m'aperçus qu'à son gré ma visite avait duré assez longtemps, je pris congé de lui et je repartis.

Une fois nommé, j'avais hâte de rejoindre ma bonne mère adoptive, et de prendre possession de ce beau presbytère, si bien garni de toutes choses, que, n'ayant rien au monde à acheter, cette diminution de dix livres par an me serait à peine sensible, en supposant qu'elle eût lieu.

En conséquence, avant de rentrer chez mon hôte le chaudronnier, je prévins le loueur de voitures qu'il eût à m'envoyer la carriole avec son conducteur, et à s'arranger de manière à ce que je pusse partir ce même jour, à midi ou à une heure au plus tard.

A midi et demi, la carriole était à la porte.

Mon hôte le chaudronnier semblait à la fois triste et joyeux de mon départ : triste que je le quittasse, joyeux de ce que je le quittais pour cette bonne cure dont je lui avais parlé comme du *nec plus ultrà* de mes désirs.

Aussi, au moment où nous allions nous quitter, me pria-t-il, le cœur tout attendri, d'accepter, en souvenir de lui, trois ou quatre casseroles et un ou deux chaudrons destinés à faire le fond de ma batterie de cuisine ; mais, comme j'avais vu chez ma veuve quantité de casseroles et de chaudrons plus beaux et plus grands que ceux que m'offrait mon hôte, je refusai en lui disant, peut-être un peu trop naïvement, la cause de mon refus ; de sorte qu'il se piqua, reprit ses casseroles et ses chaudrons, les replaça à leurs clous, et me fit ses adieux avec une froideur qui me peina, mais que je ne crus pas de ma dignité de combattre.

Mon déménagement ne fut pas long à opérer.

Je n'avais, pour tous vêtements, qu'une redingote, un habit, deux paires de culottes, deux vestes, quatre paires de bas, cinq ou six chemises, deux paires de souliers et un chapeau.

Je n'avais, pour tout meuble que la longue-vue de mon grand'père le contre-maître.

Je mis mon paquet dans la voiture ; je plaçai ma lunette entre mes jambes, et, donnant moi-même, par un claquement de langue, le signal du départ, je m'éloignai, sans embrasser mon hôte le chaudronnier, quelque envie que j'en eusse au fond du cœur.

Comme en m'éloignant je regardais derrière moi par un petit carreau adapté au fond de la carriole, il me sembla voir le digne homme rentrer chez lui en secouant la tête et en essuyant une larme.

J'eus l'idée de retourner sur mes pas pour faire ma paix avec lui ; mais je craignis de me tromper, et de céder par conséquent à un entraînement ridicule.

Ma main, déjà tendue pour toucher l'épaule du conducteur placé près de moi, s'arrêta donc, retombant sur mon genou, tandis que je murmurais tout bas :

— Ah ! ma foi, tant pis ! pourquoi est-il si susceptible ?

Mon cher Petrus, je me suis dit plus d'une fois, depuis, que cette susceptibilité-là était bien naturelle.

Ce que m'offrait ce brave homme, il me l'offrait de bon cœur, et, si humble que soit un don, il y a certaine façon de l'offrir qui doit toujours être acceptée.

Peut-être me fussé-je préoccupé davantage de cette circonstance, sans l'événement qui vint y faire diversion, et qui était assez grave pour que j'oubliasse tout à coup même le refroidissement de mon hôte le chaudronnier.

Je n'avais trouvé aucun changement sur la route ; elle était toujours joyeuse et vivante ; mais, en arrivant aux premières maisons du village, il me sembla qu'un voile de tristesse était répandu sur les visages qui s'offrirent à moi.

Au lieu d'accourir au-devant de ma carriole, et de saluer ma bien-venue, les paysans baissaient la tête et détournaient les yeux.

A cet aspect, je sentis quelque chose de si douloureux me serrer le cœur, que je n'eus point le courage d'interroger ; je continuai, ou plutôt je laissai le cheval continuer la route, sans presser ni ralentir son pas, et j'arrivai ainsi devant la porte du presbytère.

Mes yeux plongèrent aussitôt dans la cour, et je vis cette cour pleine de gens vêtus de noir, tous étrangers au village, tous inconnus à moi : il y en avait devant la porte ; il y en avait aux fenêtres ouvertes ; et tous se parlaient les uns aux autres avec feu, et paraissaient fort affairés.

Je commençai à soupçonner un affreux malheur.

Je sautai en bas de la carriole ; je pénétrai dans la maison ; je traversai la salle à manger ; j'entrai dans la chambre à coucher, la seule qui fût vide, et là, à terre, sur le carreau, au milieu de cette chambre complètement démeublée, je vis une bière de sapin dont le couvercle mal adapté indiquait qu'il n'était pas encore cloué.

Un frisson me passa dans les veines ; j'avais tout deviné.

Je fermai la porte derrière moi ; je m'arrêtai près de cette porte, posant ma main sur mon cœur bondissant, afin de reprendre un peu de forces ; puis, plus sûr de moi, j'allai droit à la bière, dont je soulevai le couvercle.

Ma bonne mère adoptive était couchée là, dans un drap

tout déchiré ; sa tête, renversée en arrière, posait durement sur une traverse de bois.

Ces hommes et ces femmes qui remplissaient la maison, c'étaient ces héritiers au dixième degré dont elle m'avait parlé comme de gens auxquels elle ne devait aucun compte de sa fortune.

Je commençai par faire une prière près de ce corps inanimé ; puis, honteux et attristé de voir que cette digne femme, dont les armoires regorgeaient de si beau linge, fût couchée dans un si pauvre linceul, et reposât sa tête sur une si dure traverse, je sortis de la chambre : j'achetai à l'un de ses héritiers un drap, à l'autre un oreiller ; je revins près d'elle, et j'enveloppai le pauvre cadavre de ce drap neuf, enlevant la traverse et glissant à la place, sous sa tête, si calme qu'elle semblait endormie, cet oreiller sur lequel elle allait reposer pendant l'éternité.

Je me mis à genoux, et je priai jusqu'à ce que les menuisiers, qui étaient allés boire, revinssent pour achever de clouer la bière.

Lorsque je les vis entrer avec leurs marteaux à la main et leurs clous dans leur tablier, je compris que l'heure était venue de dire à ce pauvre cadavre un dernier adieu ; je plaçai ses mains en croix sur sa poitrine ; j'allai cueillir dans le jardin une branche de chacun des trois saules qui rappelaient le jour anniversaire de la naissance de ses filles ; je mis les trois branches sous ses mains et sur sa poitrine, et je l'embrassai respectueusement au front, en disant :

— Va, digne mère ! va sainte épouse ! rejoindre au ciel tout ce que tu as aimé !... L'homme n'est qu'un étranger sur la terre !

Quelques instants après, six clous et quatre planches de sapin avaient mis entre elle et moi l'abîme de l'éternité !

XII

DE QUELLE MANIÈRE SE MEUBLA LA MAISON VIDE

Maintenant, comment était-elle morte, cette digne femme ?

C'est ce dont je n'avais point songé à m'informer auparavant. J'avais son cadavre sous les yeux, je ne pouvais douter de ce malheur ; je n'avais pas besoin d'en savoir davantage.

Mais lorsqu'on vint pour me séparer d'elle, mais lorsque je la quittai pour ne plus la revoir, je m'informai.

La veille, au retour du cimetière, où elle avait été faire sa prière quotidienne sur la tombe de ses filles, elle avait été frappée, en arrivant sur le seuil de la porte, d'une attaque d'apoplexie qui l'avait tuée sur le coup.

Le bruit de cette mort s'était répandu, et aussitôt les parens étaient accourus, et, le cadavre encore là, devant sa face découverte, ils s'étaient partagé ce beau linge, cette belle batterie de cuisine et cette belle argenterie qui devaient être ma propriété.

Les charrettes étaient déjà à la porte, prêtes à transporter l'héritage chez les differens héritiers.

Du reste, mon cher Petrus, croyez à ce que je vais vous dire, et je me suis jusqu'ici assez naïvement peint à vos yeux pour que vous ne doutiez pas, je l'espère, de ma parole ; si j'eus dans les basses parties du cœur quelques regrets de toutes ces belles choses qui m'échappaient, ils furent vite étouffés sous la douleur généreuse et réelle que m'inspira cette mort.

L'enterrement devait avoir lieu à cinq heures du soir.

Comme on ignorait mon arrivée, on avait fait prévenir, pour la cérémonie funèbre, le pasteur de Wircksworth.

Tous les héritiers avaient hâte de quitter Ashbourn : chacun voulait, le soir même, être rentré chez lui avec le butin mortuaire.

Ce pasteur était un homme de soixante à soixante-cinq ans, à la figure douce et riante : il me salua comme son confrère, me disant qu'il avait entendu dire, par les gens du village, tant de bien de mon talent et de ma personne, qu'il en avait conçu un grand désir de me voir.

Il m'invita, en conséquence, à le visiter dans sa petite maison de Wircksworth, qu'il habitait depuis sa naissance.

Il était marié et avait une femme et une fille.

Je fus moins sensible à ces complimens et à cette invitation que je ne l'eusse été dans une autre circonstance ; toutes mes facultés étaient absorbées par l'immense douleur que j'éprouvais de la perte de cette digne madame Snart.

Je serrai donc simplement la main à monsieur Smith, en balbutiant quelques paroles de remerciment ; puis je me retournai pour pleurer : les larmes m'étouffaient.

Je l'entendis murmurer :

— Bon jeune homme !... on ne m'avait pas trompé.

Cinq heures sonnèrent ; les porteurs enlevèrent le corps ; monsieur Smith et moi le précédâmes ; les héritiers et les gens du village le suivirent.

Il y avait ceci de remarquable, que les véritables affligés c'étaient les braves gens du village, étrangers à toute parenté et à tout intérêt.

Les héritiers marchaient, causant entre eux, avec une indifférence presque scandaleuse.

Vous savez comme nos cérémonies funèbres sont simples : pas de pompe sacerdotale, pas de chants pieux, des prières seulement.

Après une halte à l'église, on conduisit le corps au cimetière.

Quand il ne m'eût pas été indiqué par la fosse creusée, j'eusse reconnu l'endroit où la digne femme devait reposer pendant l'éternité.

C'était le centre de trois tombes qui, toutes trois, avaient plutôt l'air d'un riant jardin que celui d'une couche funèbre.

L'une, celle de l'aînée, était toute parfumée de roses ; la seconde, celle de la cadette, disparaissait sous les pervenches ; la troisième, celle de la plus jeune, pauvre enfant de sept ans, qui avait été déposer l'aumône dans la main de la mendiante, et qui, atteinte la première, avait ouvert la première ses ailes d'ange pour s'envoler au ciel ; la troisième était couverte de violettes.

Tous les jours, depuis la mort de ses trois enfans, madame Snart venait là, passer une heure, cultivant, arrosant, soignant les fleurs qu'elle avait plantées sur leurs tombes, et préparant sa dernière demeure au centre de ce triangle sacré.

Le jour attendu par elle avec tant d'impatience était enfin venu : une fosse était creusée et attendait béante.

Nous prononçâmes, monsieur Smith et moi, une oraison sur cette modeste bière, qui, la prière achevée, descendit glissant sur les cordes et battant les parois étroites de la fosse.

Bientôt les cordes, remontant grinçantes, annoncèrent que le cercueil avait touché le fond.

Une dernière prière fut envoyée par cette ouverture funèbre au cadavre nageant déjà dans les ombres de l'éternité ; puis, sous la pioche du fossoyeur, roula la première pelletée de terre, qui tombe sur le cercueil avec ce retentissement sourd que celui qui l'a entendu une fois n'oublie jamais ; puis vinrent les autres pelletées, de moins en moins bruyantes ; puis enfin la fosse comblée éleva au-dessus de l'herbe cette courbe grise qui rappelle, à l'extérieur de la terre, la forme du cercueil que l'on vient d'ensevelir dans ses entrailles.

J'avais envie de prononcer sur cette tombe quelques paroles d'adieu ; mais, au moment où j'ouvrais la bouche, les sanglots étouffèrent ma voix.

Ces sanglots en disaient plus que n'eût dit la plus éloquente oraison funèbre.

Si j'avais pu parler, voici à peu près ce que j'eusse dit :

— Sainte femme ! noble cœur ! âme bienheureuse ! la mort, que tu attendais sans impatience comme sans terreur, est venue te visiter enfin, calmer tes douleurs, terminer tes peines et tes inquiétudes.

A cette heure, bonne mère, tu as retrouvé tes trois enfans ; la vue de leurs couronnes funèbres ne fait plus couler tes larmes, car ces couronnes brillent fraîches, parfumées, immortelles à leurs fronts d'anges.

Celui qui pleure, c'est moi, qui te survis... qui ne sais encore ce que l'existence me garde de joie et de douleurs, et qui me fie à tes prières, ô bienheureuse femme ! pour détourner de moi les angoisses que tu as souffertes, ou, si tu ne peux les détourner, pour me donner au moins la force de les supporter comme tu les as supportées toi-même !...

Voilà ce que j'eusse dit tout haut ; voilà ce que je balbutiai tout bas.

Je revins, appuyé au bras du digne monsieur Smith, sans dire un mot, sans prononcer une seule parole.

A la porte du cimetière, le cortège se dispersa : les héritiers seuls restèrent en groupe, et, précipitant le pas, regagnèrent la maison.

Ils avaient hâte, comme je l'ai dit, de déserter le village, emportant chacun ce qui lui revenait.

Aussi, quand j'arrivai à mon tour, pus-je voir les dernières charrettes chargées de meubles tourner l'angle de la rue.

— Entrerai-je avec vous ou vous quitterai-je ici, mon frère ? me demanda monsieur Smith.

— Merci de votre offre, lui répondis-je, mais j'ai besoin d'être seul...

— Alors embrassez-moi, dit-il, et souvenez-vous qu'à une lieue d'ici, au village de Wircksworth, vous avez un ami.

Nous nous embrassâmes; puis, m'ayant serré la main, il s'éloigna.

J'attendis sur le seuil jusqu'à ce que je l'eusse vu disparaître à son tour, et alors j'entrai dans la maison solitaire, vide et réduite à ses quatre murs.

Non, de ma vie, mon cher Petrus, je n'avais éprouvé ni je n'éprouverai probablement jamais un pareil sentiment de tristesse, d'abandon, d'isolement. Toutes les portes et toutes les fenêtres étaient béantes; on sentait que la mort avait passé par là et que, devant cette souveraine maîtresse comme devant une majesté sacrée, portes et fenêtres s'étaient ouvertes.

J'errai partout, muet, et pareil moi-même à une ombre.

Un seul escabeau, qui avait été jugé de trop médiocre valeur pour être emporté, était resté dans un coin, et s'appuyait boiteux à la muraille.

Cet escabeau et la lunette de mon grand-père le contremaître, c'était le noyau de mon mobilier à venir, et, avec un guinée et quelques schellings perdus dans ma poche, c'était tout ce que je possédais au monde.

Je fermai portes et fenêtres; j'allai poser mon escabeau dans la chambre de la veuve; je l'adossai contre le mur, à la place même où était son lit, et je m'assis dessus en murmurant :

— Oh! que tu avais raison, jeune fille, lorsque de tes lèvres mourantes tu laissais tomber ces dernières paroles : « L'homme n'est qu'un étranger sûr la terre! »

L'ombre descendait du ciel; elle envahit l'intérieur de la maison, que les ténèbres firent plus triste que ne la faisait le jour; et bientôt je me trouvai, non seulement dans la solitude, mais encore dans l'obscurité.

Peu m'importait! car, si obscure et si solitaire que fût cette maison, mon cœur était sûr de demeurer toujours plus vide et plus sombre qu'elle!...

Le lendemain, au point du jour, on frappa à la porte de la rue.

Je me levai de mon escabeau, où, vers une heure du matin, j'avais fini par m'endormir, et j'allai ouvrir cette porte.

Celui qui frappait, c'était le maître d'école.

Je lui fis signe d'entrer, et m'arrêtai debout dans la salle à manger, attendant qu'il voulût bien m'expliquer le motif de sa visite matinale.

Le brave homme paraissait fort embarrassé : il tournait son chapeau dans ses mains en balbutiant des mots inintelligibles.

Je l'encourageai en souriant et en m'excusant de ne pas lui offrir un siège, attendu que les héritiers n'avaient laissé, pour tout meuble, que l'escabeau sur lequel j'avais passé la nuit.

— Et voilà justement, monsieur le pasteur, dit-il, la cause de ma visite. Les gens du village savent que madame Snart, que vous aviez adoptée pour votre mère, vous regardait comme son fils, et devait vous faire son héritier.. La mort l'a prise à l'improviste, sans que la digne femme ait eu le temps d'écrire ni donation ni testament : de sorte que vous voilà ici sans un rideau, sans une chaise, sans un matelas.

— En effet, mon ami, lui dis-je, et je voudrais vous cacher mon dénuement que je ne le pourrais pas.

— Eh bien! monsieur le pasteur, reprit le maître d'école s'enhardissant de plus en plus, sauf votre permission, voici ce qu'ils ont décidé...

— Qui cela?

— Vos paroissiens... Hier au soir, ils se sont donc réunis, et ils ont décidé que chacun, selon ses moyens, vous offrirait une portion de votre petit ménage : celui-ci le bois du lit, celui-là le sommier, l'un le matelas, un autre les draps, un autre les rideaux; le menuisier vous fournira une table; le tourneur vous donnera des chaises, et ainsi de suite, monsieur le pasteur.

— Comment! m'écriai-je, ces braves gens ont décidé cela?

— Oui, monsieur le pasteur, toujours sauf votre permission, et ce matin ils m'ont envoyé vers vous en me disant : « Préviens monsieur le pasteur de notre intention, et fais-lui bien observer que ce que nous lui offrons n'est pas grand'chose, nous le savons, mais lui est offert de grand cœur. »

— Excellentes gens! m'écriai-je; où sont-ils donc, que je les remercie?

— Oh! ils sont chez eux, en attendant un mot d'autorisation pour accourir tous vous faire leur petite offrande. Seulement, deux ou trois sont sur la place, où ils ont l'air de causer... Je vais leur faire signe que vous acceptez, n'est-ce pas, monsieur le pasteur?

— Non pas!

— Comment! vous refusez?

— Au contraire, je vais moi-même leur dire combien je suis reconnaissant.

Puis, m'élançant vers la porte et ouvrant les bras :

— Venez, venez, leur criai-je, les larmes aux yeux; j'accepte! j'accepte de grand cœur et avec une grande joie : et je fais acte public de pauvreté, afin que vous sachiez que votre humble pasteur n'a rien à lui, et que tout ce qu'il possède est à vous.

Je n'avais pas achevé, que les trois hommes de la place s'élancèrent dans trois directions différentes.

Cinq minutes après, de chaque porte sortit un homme, une femme et un enfant. Aucun n'avait les mains vides; tous s'avançaient vers le presbytère.

Mon cœur était gonflé de joie et d'orgueil, et je me disais tout bas, j'en demande pardon à Dieu et à vous, mon cher Petrus :

— Je vaux donc quelque chose pour que l'on m'aime ainsi?

Je serrai entre mes bras les premiers qui se présentèrent; je les embrassai, hommes, femmes, enfans, comme j'eusse embrassé mes frères, ma femme ou mes propres enfans.

— Maintenant, monsieur le pasteur, me dit le maître d'école, il faut les laisser faire, leur abandonner la cure, et venir déjeuner chez moi. Hélas! je suis un des plus pauvres, et je n'ai pu vous donner que le déjeuner; mais ma femme et ma fille s'y sont mises toutes les deux, et à elles deux peut-être finiront-elles par vous apprêter quelque chose qui ne soit pas trop indigne de vous être offert.

Je ne m'appartenais plus, j'étais à ces braves gens : je me laissai donc faire.

Ne pouvant plus parler, tant les larmes m'étouffaient, je les remerciai par signes, et je suivis le maître d'école.

Il l'avait dit, le brave homme, sa maison était une des plus pauvres du village; nous déjeunâmes dans des plats de terre et avec une vaisselle d'étain; mais je doute qu'à la table même du roi d'Angleterre, j'eusse fait un aussi bon repas

Pendant le déjeuner, mon hôte se leva deux ou trois fois pour aller tenir des conférences avec l'un ou l'autre de mes braves paroissiens.

Il m'avait prié de ne rentrer chez moi que lorsqu'il me dirait qu'il en était temps.

J'attendis donc son avis en causant avec sa fille et sa femme.

Vers onze heures, la porte de la pauvre chaumière s'ouvrit.

Les deux vieillards les plus âgés de la commune, vêtus de leurs habits de fête, apparurent sur le seuil.

— Maintenant, dirent-ils, si monsieur le pasteur veut venir, nous l'attendons.

Je sortis. Tout le village était rangé en haie le long de la rue; le sol avait été jonché de feuilles vertes et de fleurs, comme on fait aux jours des grandes solennités de l'Eglise : ma porte elle-même était tout ombragée de rameaux et de guirlandes tressées.

C'était le triomphe de l'humble.

Je m'arrêtai sur le seuil, les invitant à entrer; mais, par un sentiment d'exquise délicatesse, ils refusèrent.

— Merci, monsieur le pasteur, dirent-ils; avec grand plaisir nous avons perdu pour vous le tiers de la journée; mais chacun doit retourner à son travail, les uns aux champs, les autres à la boutique.

Rentrez chez vous, et pardonnez-nous si nous n'avons pas fait mieux.

J'embrassai les deux vieillards, et, me tournant vers tous ces braves gens :

— Amis, leur dis-je, vous avez fait pour moi une chose que je n'oublierai jamais, et dont je vous garderai une reconnaissance éternelle... Allez dans la paix de votre conscience, et sous la garde du Seigneur!

Tous me remercièrent d'une seule et même voix, et s'éloignèrent, plus contens et plus heureux que je ne l'étais peut-être moi-même, car, moi, j'avais reçu, tandis qu'eux, ils avaient donné.

J'entrai dans la maison; deux heures avaient suffi pour qu'elle changeât entièrement d'aspect. Je l'avais quittée triste et vide; je la trouvais joyeuse et meublée.

Je commençai par la salle à manger.

Au milieu était une table ronde couverte d'une fine natte; autour de la table, six chaises de paille; contre la muraille, une armoire de noyer; dans cette armoire, verres, pots en grès, faïence à fleurs et à oiseaux; tout cela commun sans doute, mais propre, gai, luisant.

Dans les tiroirs étaient douze couverts d'étain brillans comme de l'argent.

Devant les fenêtres pendaient des rideaux d'un blanc de neige, relevés avec des embrasses de coton

Je passai, en joignant les mains pour remercier à la fois Dieu et ces braves gens, dans la chambre à coucher.

Un bon lit m'y attendait; deux grands fauteuils m'ouvraient leurs bras; une commode était en face du lit, surmontée d'une petite glace; et six grands rideaux de toile des Indes complétaient l'ameublement, tombant, deux du ciel du lit, quatre des tringles des fenêtres.

Je descendis à la cuisine; rien n'y manquait, et cepen-

dant, en jetant une pensée en arrière, je regrettai les trois ou quatre casseroles et les deux chaudrons que m'avait offerts mon hôte le chaudronnier et que j'avais refusés.

De la cuisine, je montai dans la petite chambre que j'avais habitée pendant les deux voyages que j'avais faits à Ashbourn. Elle avait été transformée par ces braves gens en un cabinet de travail, contre la muraille duquel s'appuyait un bureau garni de plumes, d'encre, de canif, de règles, de crayons et de papier.

Le papier était magnifique.

de ma jeunesse, de l'isolement de mon cœur, du besoin que j'éprouvais d'une compagne.

Je me dis qu'en effet, si gaie que fût devenue la maison, si riant que fût son mobilier, quelque amour que je portasse à mes paroissiens, quelque affection qu'ils me rendissent, je me retrouvais toujours, à certaines heures de la journée, seul avec moi-même; je me demandai ce que j'allais faire de ce ménage, peut-être un peu court pour deux personnes, mais certainement trop considérable pour une seule.



Je portai la longue-vue à mon œil.

— Oh! m'écriai-je, pas plus tard que demain je commencerai mon grand ouvrage!... Demain, ajoutai-je; pourquoi demain et non tout de suite?...

En conséquence, je pris une chaise, je l'approchai du bureau, je m'assis, je taillai une plume, et j'écrivis sur la première page:

« TRAITÉ DE PHILOSOPHIE COMPARÉE. »

Mais j'avais trop présumé de la force de mon âme et de la lucidité de mon esprit.

Les événemens qui venaient de se passer m'avaient fortement impressionné; je n'avais évidemment pas à cette heure la puissance de coordonner mes idées et de leur imposer une direction; éparses et flottantes à l'aspect de la mort, comme des brebis effrayées à la vue du loup, il fallait leur laisser le temps de se réunir et de se calmer

En attendant, chacune d'elles s'accrochait à une aspérité quelconque: celle-ci, aux trois tombes couvertes de roses, de pervenches et de violettes, au milieu desquelles une quatrième tombe venait de s'ouvrir; celle-là, à l'insouciance scandaleuse de ces héritiers qui avaient suivi un convoi funéraire du même visage qu'ils eussent fait pour une noce; et, comme des abeilles se groupant à des rameaux en fleurs, la plupart se reportaient à la bonté de ces braves gens qui venaient de me faire, au milieu d'eux, un si bon et si doux nid.

Puis je repassais dans ma mémoire toutes mes richesses; elles se représentaient devant mes yeux, et je me rappelai ce que, à mon second voyage, m'avait dit ma bonne mère,

Qui veillerait sur l'ordre de la maison? Qui s'inquiéterait des repas? qui, à mon retour de mes courses, soit dans le village, soit aux environs, m'attendrait sur le seuil de la porte avec ce visage joyeux qui ramène d'un pas plus rapide à la maison celui qui en est absent? chargerais-je de tout cela une étrangère? Hélas! avec une étrangère dans la maison, la maison n'en serait que plus vide et mon cœur plus seul.

Je laissai tomber la plume de mes mains; je poussai un soupir, et, sentant que le sang me montait à la poitrine et au visage, j'allai ouvrir la fenêtre afin de respirer plus librement.

Le lendemain mon esprit était calme, et rien ne s'opposait plus à ce que je me misse à mon traité de philosophie comparée.

XIII

CE QUE JE VIS PAR LA FENÊTRE, GRACE A LA LUNETTE DE MON GRAND-PÈRE LE CONTREMAITRE

C'était pour prendre l'air, bien certainement, que je me mettais à la fenêtre.

Le ciel était si couvert, l'air si brumeux, qu'à peine voyait-on à cinq cents pas devant sol.

Mais, comme si l'atmosphère n'eût attendu que ma présence pour s'éclaircir, au moment où je jetais les yeux sur la campagne, un faible rayon de soleil glissa entre deux nuages, et, s'infiltrant dans le brouillard, commença de le colorer d'une lueur jaunâtre, qui, tantôt s'effaçant, tantôt reparaissant plus vive, finit par envahir tout l'horizon ; et le ciel, en se déchirant, laissa voir un coin de son azur.

Dès lors, il y avait chance que la journée redevînt belle.

Disposé à la rêverie bien plus qu'au travail, je fixai mes yeux sur ce beau bleu du firmament, me disant, avec cette superstition qui est dans le cœur de tout homme, et qui, dans ce moment important, presque suprême de ma vie, était plus dans mon cœur peut-être encore que dans celui des autres :

« Si cet azur, qui est l'espérance, s'étend par tout le ciel ; si ce soleil, qui est le bonheur, chasse les nuages et le brouillard, ce sera un signe que Dieu me protège et me réserve d'heureux jours. Mais si c'est, au contraire, ce coin du firmament qui disparaît ; si le soleil s'éteint sous l'humide voile des vapeurs terrestres, c'est que ma vie sera triste, solitaire inféconde »

Vous comprenez, mon cher Petrus, quelle absurdité il y avait à moi d'attacher la destinée de ma vie aux caprices d'une orageuse journée de juin ; mais ai-je besoin de vous dire, à vous le philosophe par excellence, que l'homme, sans qu'il sache la cause de ce relâchement de son courage, a ses jours d'abattement pendant lesquels il redescend du sommet de sa force et de son intelligence jusqu'à la crédulité de l'enfant, ou jusqu'à la faiblesse du vieillard ?

J'étais dans un de ces jours-là ; mon cœur avait éprouvé trop de sensations diverses, mon âme avait passé par trop d'émotions extrêmes; il leur fallait à tous deux, pour les remettre dans leur état naturel, cette somnolence qui est à l'esprit ce que le crépuscule est au jour, un passage entre la nuit et la lumière, entre la fatigue et le repos.

Mes yeux se fixaient donc aussi ardemment sur le ciel que si j'eusse dû y voir apparaître, soit l'étoile du salut qui conduisit les bergers élus à la crèche, soit ces trois mots terribles qui éclairèrent un instant, aux yeux de Balthazar, l'abîme dans lequel il allait tomber.

Pendant plus d'une demi-heure, il me fut impossible de deviner à qui, du bon ou du mauvais génie qui luttaient ensemble, resterait la victoire ; mais enfin Oromaze l'emporta. Une légère brise qui vint à son secours commença de faire flotter les nuages à travers l'espace, en les divisant par vagues floconneuses ; puis, le manteau ouaté du ciel se déchira morceau par morceau : des rayons, qui allaient s'élargissant à mesure qu'ils descendaient vers la terre, fendirent les restes du brouillard de leurs lames d'or ; des portions tout entières du ciel se découvrirent souriantes à travers l'azur ; de larges trouées permirent à la vue de s'étendre sur certaines parties de la campagne ; les lacs étincelèrent ; la chaîne des collines serpentant à l'horizon découpa la silhouette de sa cime au-dessus des larges bandes de vapeurs qui semblaient les séparer de leurs bases ; un flot de lumière, pareil à une cataracte inonda un petit village situé au pied de la plus éloignée de ces collines, à ce point qu'on eût cru pouvoir le toucher en étendant la main ; enfin tous ces jeux solaires, tous ces caprices atmosphériques s'éteignirent peu à peu.

La terre reprit son véritable aspect.

Le ciel chassa dans les profondeurs de l'ouest jusqu'à son dernier nuage, et, triomphant et radieux, le soleil demeura seul maître de l'espace, seul monarque du royaume limpide et infini.

Tout en partageant le triomphe de l'astre-roi, triomphe auquel j'accordais une si heureuse influence sur ma destinée, je cherchais des yeux ce petit village qui, si brillant et si voisin tout à l'heure, grâce au rayon de soleil qui l'avait éclairé, se perdait maintenant à l'horizon.

J'eus quelque peine à le retrouver ; mais enfin, dans les bleuâtres lointains, j'aperçus quelque chose comme un nid de maisons formant une masse tout à fait inappréciable dans ses détails, et à peu près invisible dans son ensemble

Alors, l'envie me prit de revoir encore une fois ce village sorti de la nuit pour y rentrer aussitôt.

Je saisis la longue-vue de mon grand-père le contremaître, je la mis à son point.

Je l'appuyai à l'angle de la fenêtre

Je cherchai la direction du village, et je regardai.

D'abord, comme il arrive toujours quand on n'est pas familier avec une lunette, si bonne qu'elle soit, je vis un peu moins bien qu'avec mes yeux.

Peu à peu, cependant, les verres parurent s'éclaircir, la distance se rapprocha, et je distinguai parfaitement le point sur lequel le hasard avait fixé ma longue-vue.

C'était une petite maison isolée, bâtie en briques, recouverte autrefois d'une couche blanche, qui, ayant éclaté en plusieurs endroits, laissait apercevoir par ces écorchures son ossature primitive ; ces changements de ton, liés entre eux par les branches d'un lierre gigantesque, qui tapissait presque entièrement cette maison, composaient, pour l'œil du poète ou le pinceau du peintre, une charmante et pittoresque fabrique, faisant valoir le paysage, qui la faisait valoir à son tour.

A l'un de ses angles s'élevaient, pareils à un clocher de verdure, trois peupliers, si bien liés entre eux, que leurs troncs seuls indiquaient la trilogie, tandis que les rameaux unis, pressés et de la même couleur, ne formaient qu'une seule pyramide de feuillage ; à l'autre angle se massait une épaisse touffe de lilas que mai avait vu fleurir, et qui se reliait à un groupe d'acacias roses et blancs dont on voyait pendre et se balancer au vent les grappes parfumées.

Enfin, au-dessus de ces acacias s'ouvrait la fenêtre d'une petite chambre où la vue pénétrait, mais sans pouvoir d'abord rien distinguer dans sa pénombre que des rideaux de mousseline blanche enveloppant le pied d'un lit.

Je ne sais pourquoi la lunette de mon grand-père le contremaître, fixée sur cette fenêtre, ne se détourna point pour s'arrêter sur une autre partie du paysage, et s'amusa au contraire, avec cette étrange persistance des choses inanimées qui ferait croire parfois qu'elles ont une intention et une volonté, à vouloir me montrer tous les détails de cette petite chambre.

Il en résulta que, grâce à l'entêtement de ma lunette, au lieu de chercher une autre maison, ou même un autre point de vue de la maison même, mon regard se riva sur cette ouverture, à travers le cadre de laquelle je parvins, non seulement à distinguer les premiers objets entrevus, mais encore le reste de l'ameublement qui se trouvait dans le cercle de mon rayon visuel.

Le reste de cet ameublement, c'est-à-dire tout ce que j'en pouvais voir, se composait d'une toilette garnie de mousseline pareille aux rideaux, de deux fauteuils d'étoffe blanche à fleurs roses, et d'une table supportant un pot de faïence bleue plein de fleurs des champs.

J'étais profondément occupé de cet examen, auquel j'accordais une attention dont moi-même je ne me rendais pas compte, lorsque je vis se mouvoir quelque chose comme une ombre au fond de la chambre.

Cette ombre s'approchant lentement de la fenêtre, prit un corps, et ce corps, au fur et à mesure qu'il devint plus distinct, me parut être celui d'une jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans

Alors, un étrange effet s'opéra dans mon esprit : il me sembla qu'en même temps que cette jeune fille entrait dans mon horizon, elle entrait dans ma vie.

Elle vint s'appuyer à la fenêtre, et le cadre, vide jusqu'alors, eut son tableau.

Et quel tableau ! mon cher Petrus, un tableau qui aurait fait rêver même un professeur de philosophie à l'université de Cambridge.

Imaginez-vous, comme je viens de le dire, une jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans, vêtue d'une robe blanche serrée autour d'une taille qui eût tenu entre les deux mains, par une ceinture bleue dont les deux bouts retombaient flottans ; coiffée d'un chapeau de paille à grands bords, qui jetait son ombre sur des traits charmans.

Posez sous ce chapeau un visage rond, blanc et rose, encadré par deux riches touffes de cheveux blonds, fins, soyeux, se soulevant au moindre caprice de l'air, et vous aurez une idée de la gracieuse hôtesse du petit réduit sur lequel le hasard avait fixé la lunette de mon grand-père le contremaître.

La jeune fille tenait à la main une gerbe de bluets et d'épis jaunissans dont elle fit une couronne.

Cette couronne était destinée à accompagner la forme de ce chapeau de paille.

Ainsi, dès qu'elle l'eut achevée, la blonde enfant dénoua les cordons de son chapeau et l'enleva de dessus sa tête.

Un hasard qui eût été d'accord avec la coquetterie la plus raffinée, fit que, dans ce moment, son chignon se dénoua, et que ses cheveux tombèrent.

Oh ! mon cher Petrus, les magnifiques cheveux, et comme, se croyant seule et invisible, la belle jeune fille me donna le loisir de les admirer !

Elle commença par les prendre entre ses deux mains unis, par-dessus son épaule, elle les ramena devant elle ; ils tombaient plus bas que l'appui de la fenêtre, et l'on sentait qu'ils devaient descendre jusqu'à ses pieds.

Le soleil qu'ils reflétaient en faisait comme un rayon d'or échappé d'une auréole et roulant en cascade sur cette robe blanche, qui en rehaussait le ton brillant et la nature soyeuse.

Elle les réunit, les tordit, les renoua sans même se regarder dans une glace.

On sentait qu'il y avait en elle cette sécurité parfaite que donnent la jeunesse et la beauté.

Alors, au lieu de mettre la couronne de bluets sur son chapeau, elle l'ajusta sur sa tête, ne se servant pour tout miroir que de la vitre de la croisée.

Je ne saurais et n'oserais presque vous dire, à vous, homme grave, avec quelle suavité de pose, avec quelle simplicité de geste, tous ces mouvemens furent accomplis.

On sentait que dans ces cheveux renoués, dans cette couronne ajustée, il n'y avait en réalité que la naïve coquetterie de la jeune fille qui, parfaitement ignorante de l'art, s'aide de la nature pour se faire encore plus belle, non pas aux yeux des autres, mais à ses propres yeux, et je suis bien convaincu que, si je me fusse trouvé à portée de la voix et que je lui eusse demandé · Vous trouvez-vous belle? elle m'eût répondu : Oui, comme me répondrait une rose si je lui demandais : Etes-vous parfumée? comme me répondrait un rossignol si je lui demandais : Avez-vous un doux chant?

Oui, certes, elle se trouvait belle ; mais cependant elle ne s'occupa qu'une seconde de sa beauté, le temps de se regarder et de sourire, puis elle rentra dans la chambre, prit une cage vide qu'elle accrocha à la fenêtre ; puis, s'appuyant sur le rebord de la croisée, se pencha en dehors, regardant et paraissant chercher quelque chose.

Presque aussitôt, un petit oiseau vola sur son épaule, becqueta deux ou trois fois ses lèvres, comme ce moineau immortalisé par Catulle faisait de celles de Lesbie ; après quoi de lui-même il rentra dans sa cage, dont la porte resta ouverte sans qu'il songeât à fuir de cette retraite, qu'il considérait évidemment comme un abri et non comme une prison.

En ce moment le soleil sortit de son dernier nuage, et apparut si ardent que la jeune fille dénoua le cordon d'une persienne verte qui descendit entre elle et moi, la dérobant à mon regard et me fermant l'accès de cette petite chambre, où mon imagination seule put continuer de la suivre.

Je restai encore plus d'une demi-heure, la longue-vue braquée sur la fenêtre, espérant que la persienne se rouvrirait ; mais, soit que ma belle inconnue eût quitté la chambre, soit qu'elle voulût rester dans la fraîcheur et l'obscurité qu'elle s'était faites, la persienne demeura obstinément fermée.

Il me fallut bien, momentanément du moins, renoncer à l'espérance de la voir. Je repoussai les uns dans les autres les tubes de la lunette de mon grand-père le contremaître, dont, pour la première fois, j'apercevais la valeur réelle.

En effet, c'était un trésor qu'un instrument avec lequel, à trois quarts de lieue, on pouvait reconnaître de quelle famille était une fleur, de quelle couleur étaient des yeux, de quelle espèce était un oiseau.

Aussi, je me félicitai bien sincèrement d'avoir suivi les conseils de ma pauvre mère, qui m'avait tant recommandé de ne me défaire sous aucun prétexte de cette précieuse lunette.

Oh! mon cher Petrus, ce n'est point dans cette occasion seulement que j'ai cru m'apercevoir que les mères avaient le don de double vue

Vous avez remarqué que j'avais repoussé les tubes de ma lunette les uns dans les autres, comme si, cette persienne fermée, rien n'était plus digne d'être vu dans la création.

Et cependant, je serais resté à ma fenêtre je ne sais combien de temps encore, si je n'eusse entendu remuer dans la chambre voisine

Je me retournai et je vis là fille du magister ; son père me l'envoyait afin qu'elle prît mes ordres pour le dîner. Je n'avais ni servante ni domestique, et le magister, pensant que je serais embarrassé pour préparer mon dîner moi-même, lui avait dit de se mettre à ma disposition.

J'acceptai pour cette fois, tout en reconnaissant qu'il me fallait prendre un parti à ce sujet : je ne pouvais rester ainsi seul avec une jeune fille, et lui laisser le soin de ma maison ; je comprenais que sa réputation et la mienne n'eussent point tardé à en souffrir.

Ah! comme me l'avait dit cette bonne madame Snart, c'était une compagne qu'il me fallait!

Je poussai un gros soupir, et descendis avec la jeune fille. Mes paroissiens, en meublant la maison, avaient meublé le garde-manger et la cave ; de sorte que, pendant quelques jours, je n'avais absolument rien à acheter. Je mis la fille du magister à même de tout, et j'allai me promener dans le jardin.

Pourquoi donc étais-je si joyeux et si triste tout ensemble? pourquoi la voix qui chantait dans mon cœur avait-elle un accent à la fois si doux et si mélancolique? Tous mes vœux n'étaient-ils pas accomplis? N'avais-je pas cette cure tant ambitionnée? Les armoires n'étaient-elles point garnies de linge ; le bahut, de vaisselle ; la cave, de bière ; la huche, de pain ; le jardin de fruits? Ces quatre tilleuls sous lesquels on dressait ma table ne me donnaient-ils pas, même en pleine midi, l'ombre et la fraîcheur? Que me manquait-il encore, et que me fallait-il donc de plus?

Hélas! mon cher Pétrus, il me fallait ce à quoi je n'avais pas songé la veille, et ce à quoi je sentais que j'allais maintenant rêver sans cesse : il me fallait un être avec qui partager tous ces biens que le Seigneur m'envoyait ; il me fallait quelqu'un qui s'assît près de moi, à cette table à laquelle j'allais m'asseoir seul.

Et il me semblait indispensable, pour que mon bonheur fût complet, au cas où le Seigneur m'accorderait cet ange gardien de ma vie, que cet ange eût de longs cheveux blonds, des yeux bleus, un teint rose et une robe blanche nouée par un ruban de la couleur du ciel...

XIV

QUELLE INFLUENCE PEUT AVOIR, SUR LA VIE D'UN PAUVRE PASTEUR DE VILLAGE, UNE FENÊTRE OUVERTE OU FERMÉE

Au moment où j'achevais mon dîner, la fille du maître d'école introduisit un paysan près de moi.

Ce paysan était un messager de mon confrère, le pasteur de Wircksworth, ce brave et excellent monsieur Smith, dont je crois vous avoir dit quelques mots, mon cher Petrus, dans mon avant-dernière lettre, celui-là même qui avait rendu les derniers devoirs à ma bonne madame Snart ; vous vous souvenez, n'est-ce pas?

Ce messager m'apportait une lettre de sa part.

Voici à quelle occasion il m'écrivait :

Le pasteur d'un petit village voisin de Wircksworth était tombé malade, et, depuis plus de six semaines, les paroissiens étaient privés de la parole de Dieu.

Ils s'étaient adressés, en conséquence, à monsieur Smith, afin qu'il remplaçât, ne fût-ce qu'une seule fois, son confrère malade ; alors, monsieur Smith avait pensé à moi et m'avait proposé à ces braves gens, croyant me faire plaisir et m'être utile en m'offrant l'occasion d'un nouveau triomphe.

Or, comme mon succès avait bruyamment retenti dans les environs, les paysans avaient accepté avec une grande joie ; de sorte que, la chose ne dépendant plus que de moi maintenant, monsieur Smith me faisait demander s'il me convenait d'aller prêcher à Wetton, c'était le nom du petit village, le jeudi suivant.

Il choisissait le jeudi, attendu que, le dimanche appartenant de droit à mes paroissiens, il ne pouvait indiquer le dimanche.

Au reste, ce jeudi était jour de fête, et cela revenait au même pour moi, ce jour de fête promettant un nombreux auditoire.

Si j'acceptais, le pasteur m'attendrait chez lui pour me conduire au village, distant d'un quart de lieue à peine de Wircksworth ; puis nous reviendrions déjeuner en famille à son presbytère.

Il me demandait une réponse précise, afin que sa femme et sa fille, qui partaient dans deux heures pour aller faire une visite, la femme à sa sœur, la fille à sa tante, laquelle demeurait à Chesterfield, fussent, si j'acceptais l'invitation, de retour pour le jeudi suivant ; si, au contraire, je refusais, elles resteraient à Chesterfield deux autres jours de plus.

L'invitation était si cordiale, que je n'eus pas même l'idée de la refuser ou de la remettre à un autre jour.

Je me fis apporter par la fille du maître d'école une plume, de l'encre et du papier, et je répondis à l'instant même à mon confrère qu'il pouvait compter sur moi pour le jour indiqué.

Afin de ne point le faire attendre, je serais à Wircksworth à huit heures du matin.

Je voulus donner un schelling au messager pour sa course, mais il était payé.

Je lui fis boire un verre de bière avec moi à la santé du bon monsieur Smith, et il partit enchanté.

Maintenant, mon cher Petrus, pourquoi avais-je accepté avec tant d'empressement, je dirai presque avec tant de joie?

Etait-ce pour étendre le cercle de ma renommée? était-ce pour accepter l'invitation de monsieur Smith? était-ce pour rendre service à un confrère? Il y avait un peu de tout cela.

Mais il y avait surtout le désir de me rapprocher de la jeune fille aux cheveux blonds, aux yeux bleus, au teint rose, à la robe blanche, au ruban d'azur, et de savoir qui elle était.

Avec un peu d'adresse, sans laisser le moins du monde apercevoir le sentiment auquel je cédais, j'arriverais certainement à mes fins.

Le dîner achevé, je renvoyai, en la remerciant, la fille du magister, et je remontai dans ma chambre.

Pourquoi remontais-je avec tant d'empressement dans ma chambre? Vous le devinez, n'est-ce pas, mon cher Petrus? C'était pour reprendre la lunette d'approche de mon grand-père, la remettre à son point et la braquer sur mon horizon; c'était pour voir si, par hasard, la persienne de la petite maison rouge et blanche sous sa robe de lierre ne serait point levée.

Non seulement elle était toujours baissée, mais encore ce fut inutilement que je demeurai de trois à cinq heures de l'après-midi à attendre qu'elle se levât.

Il n'y avait rien que de bien simple dans tout cela : par une chaude journée du mois de juin, tout le monde ferme ses persiennes pour se procurer un peu d'obscurité et de fraîcheur; ma belle inconnue avait fait comme tout le monde.

Avec le crépuscule la persienne se lèverait pour laisser la petite chambre aspirer, par cette bouche ouverte sur la campagne, les premières brises de la nuit, si fraîches et si caressantes après un jour orageux d'été.

Le tout était donc d'attendre deux heures encore.

Seulement, deux heures c'était bien long!

Bien long, deux heures! pour revoir une femme!

Comprenez-vous, mon cher Pétrus, moi qui avais attendu vingt-trois ans sans m'apercevoir de la longueur du temps et sans désirer revoir aucune des femmes que j'avais vues, je trouvais que deux heures c'était bien long!

Au reste, il y avait pour moi un moyen d'abréger le temps c'était d'aller me promener du côté du village de Wircksworth.

Il était tout simple que, pasteur d'Ashbourn, je fisse un peu connaissance avec les environs de ce village.

Or, Wircksworth étant des environs d'Ashbourn, je commençais par Wircksworth.

Pourquoi pas? Autant commencer par Wircksworth que par les autres villages!

Je sortis.

C'était à cette heure du jour où les paysans rentrent chez eux après les travaux achevés les femmes les attendaient sur le seuil de la porte; les enfans couraient au-devant d'eux; tout se souriait, tout s'embrassait dans la grande famille humaine.

Alors je songeai à notre doux et tendre Virgile, mon cher Petrus, au poète presque chrétien qui a si bien dépeint les grands bœufs blancs aux longues cornes ruminant les pâles herbes sous l'ombre des chênes; les moutons pressés et la tête basse sous la garde du berger et des chiens, lorsque l'orage s'amasse au ciel; et la chèvre suspendue au flanc du rocher et broutant l'amer cytise, et je m'écriai :

O fortunatos nimium, sua si bona nôrint,
Agricolas!

Mais je pensai presque aussitôt que la citation était injuste, et que mes laboureurs, à moi, ceux du village d'Ashbourn, connaissaient leur bonheur, et qu'ayant sur ceux dont parle Virgile l'avantage d'être chrétiens, ils en rendaient grâce au ciel.

Mais, aussi, qui faisait tous ces hommes si heureux? C'étaient ces femmes qui les attendaient sur le seuil de la porte; c'étaient ces enfans qui couraient au-devant d'eux; c'était le sourire échangé de loin, c'était le baiser donné de près.

Chacun de ces hommes avait son ange gardien qui faisait la maison vivante en son absence, aimante à son retour.

Quelle différence y a-t-il entre une maison vide et un tombeau plein?

Le tombeau est creusé sous la terre, la maison est bâtie dessus; la maison est la prison du temps, le tombeau celle de l'éternité.

Oh! comme ma maison, qui me semblait un tombeau, serait belle pour moi, si, au retour de mes courses évangéliques, j'apercevais de loin sur son seuil, les bras étendus et l'œil fixé sur moi, une forme blanche dont, peu à peu, je distinguerais, sous son grand chapeau de paille, le visage frais, les yeux bleus et les cheveux blonds!

Et, tout en me disant cela, j'étais sorti du village d'Ashbourn, et je m'avançais à grands pas vers Wircksworth.

Il est vrai qu'au fur et à mesure que je me rapprochais de la petite maison verte, blanche et rouge placée comme une sentinelle avancée sur la route, mon pas se ralentissait; je commençais, à travers le crépuscule tombant, à la distinguer à l'œil nu presque aussi bien que, de la fenêtre de ma chambre, je la distinguais avec la longue-vue de mon grand-père, le contremaître; mais, malgré le retour de l'ombre, malgré l'absence du soleil, malgré la présence de la fraîcheur, la fenêtre était toujours fermée.

Malheureusement, à cent pas de moi, deux ou trois familles de villageois soupaient au frais sous un arbre, tandis que cinq ou six enfans dansaient en rond sur le chemin.

Déjà plusieurs fois ils avaient regardé de mon côté; retourner sur mes pas, c'était avoir l'air de les fuir; j'allai jusqu'à eux avec l'intention de les interroger indifféremment sur plusieurs localités du village, et, entre autres, sur cette petite maison qui n'était plus qu'à trois ou quatre cents pas de moi.

Ils se levèrent à mon approche.

Je les saluai; d'eux d'entre eux m'avaient entendu prêcher et me reconnurent; ils m'offrirent aussitôt de m'asseoir près d'eux et de partager leur repas; mais je les remerciai

Les enfans avaient cessé leurs danses, et m'entouraient; les parents me prièrent de les bénir.

— Je suis bien jeune pour bénir, leur répondis-je; mais n'importe, je les bénis de cœur, eux, vous, vos fruits, vos récoltes et vos maisons!

Ils me demandèrent s'il était vrai que, le surlendemain, je dusse aller prêcher à Wetton, à la place du pasteur malade.

Je leur répondis que oui, monsieur Smith m'ayant invité à faire ce petit voyage, et m'ayant offert l'hospitalité chez lui.

Alors les paysans me vantèrent l'honnêteté, la loyauté, la sagesse du digne monsieur Smith; sa femme passait pour la meilleure ménagère des environs, et, quoique la cure ne rapportât guère que soixante livres sterling par an, la digne femme en était arrivée à avoir la maison la mieux montée du village : c'était chez elle comme au château du comte d'Alton, qu'on apercevait sur la colline; et, bien certainement, monsieur Stiff, l'intendant du comte, qui allait se marier avec une riche héritière de Chesterfield, n'avait pas de linge plus blanc et plus fin, d'argenterie plus lourde et plus reluisante, de batterie de cuisine plus épaisse et mieux étamée que ne l'étaient le linge, l'argenterie et la batterie de cuisine de la digne madame Smith.

Quant à la fille du pasteur, il n'y avait pas autre chose à dire, sinon que c'était un ange de sagesse, de religion et de bienfaisance.

Tout cela m'avait mené bien loin de la petite maison verte, rouge et blanche.

Comment y revenir, après avoir passé par le château du comte d'Alton; par le logement que l'intendant monsieur Stiff préparait pour sa femme; par le linge, l'argenterie, la batterie de cuisine de la bonne madame Smith, et par la sagesse, la religion et la bienfaisance de mademoiselle Smith?

C'était difficile, surtout pour moi, mon cher Pétrus, qui, je vous l'avoue, ne suis pas l'homme des transitions.

D'ailleurs, j'étais presque de mauvaise humeur qu'on me vantât avec tant d'unanimité la maison de monsieur Smith, de madame Smith, de mademoiselle Smith, et qu'on ne me dît pas un mot de la petite maison verte, rouge et blanche qui était à trois cents pas de nous, et de cette charmante créature aux cheveux blonds, aux yeux bleus et aux joues roses, près de laquelle assurément mademoiselle Smith ne devait être qu'une femme ordinaire.

Cette mauvaise humeur fit que je pris congé des paysans, et que je revins tout maussade vers Ashbourn.

Hélas! de loin, je vis le presbytère sombre dans la nuit; personne ne m'attendait sur le seuil désert : j'avais la clef dans ma poche; j'ouvris la porte, et j'allai, trébuchant dans l'obscurité, cherchant le briquet et les allumettes.

— Ah! pauvre Williams Bemrode! m'écriai-je avec un soupir, lorsque la lueur soufrée tremblota le long des murs de la salle vide.

Les restes du dîner étaient là, dans le garde-manger; mais je n'eus point le courage de me mettre à table. Je montai dans la petite chambre, ma lampe d'une main et un morceau de pain de l'autre.

J'ouvris ma fenêtre, j'approchai une chaise, et je m'assis.

Cette fois, mes regards sautèrent par-dessus le village, et allèrent tout droit vers les lumières qui brillaient à l'horizon

Au milieu de toutes ces lumières, j'en cherchai une qui fût dans la direction de la maison verte, rouge et blanche.

Tout un grand espace sombre s'étendait dans la direction où elle était située dans tout cet espace, on sentait que la nuit régnait paisiblement.

Cependant, je ne pouvais me décider à quitter cette fenêtre; je cassai mon pain par petits morceaux et le mangeai tristement, sans détourner un instant mes yeux du point où ils étaient fixés.

Enfin, minuit sonna, et, n'ayant plus l'espérance de voir s'éclairer la petite fenêtre, après avoir compté les unes après les autres les vibrations du timbre s'envolant du clocher comme un oiseau de nuit aux ailes de bronze, je descendis, et je me couchai.

Ma nuit fut plus agitée encore que ne l'avait été ma journée; la fièvre me brûlait; avec cette incohérence des songes, je voyais passer devant moi, blanches et voilées,

les trois filles de la veuve, avec leurs couronnes fanées posées sur leurs têtes ; elles sortaient par la porte du jardin ; elles s'éloignaient par la route de Wircksworth...

Alors la fenêtre s'ouvrait ; mon inconnue, avec une auréole d'or, avec de longues ailes blanches, s'inclinait vers les trois mortes ; elle effeuillait sur leurs têtes la couronne de bluets que je lui avais vu ajuster sur la sienne ; puis les trois fantômes s'éloignaient à travers la campagne, s'effaçant peu à peu, se vaporisant, flottant à la surface de la terre, et doucement, lentement, montaient au ciel comme trois nuées transparentes...

Alors, mon regard, qui les avait suivies jusqu'à ce qu'elles se fondissent insaisissables dans l'éther, revenait cherchant la fenêtre ; mais la fenêtre, la maison, tout avait disparu !

Je voyais à leur place un monument informe, moitié église, moitié tombeau, presque perdu dans un nuage audessus duquel planait le bel ange aux cheveux blonds, aux yeux bleus, aux joues roses, à la robe blanche nouée d'un ruban d'azur.

Et, pendant toutes ces transformations, le rossignol chantait sur la plus haute branche du plus grand saule, et je le voyais à travers les murailles, comme si, pour mon œil fermé, les obstacles matériels n'existassent point.

Je me réveillai dix fois ; dix fois, fatigué de ce rêve, je rappelai tous mes esprits pour le rompre, le briser, l'anéantir ; mais à peine mes yeux s'étaient-ils fermés de nouveau, à peine le crépuscule s'était-il fait dans ma pensée, que tous les fragmens du songe mutilé se renouaient comme les tronçons d'un serpent, et que je me retrouvais jouer mon rôle dans ce monde fantastique, qui devenait pour moi le monde vivant et réel.

Je me réveillai avec le jour : il ne restait de tout cela que le chant du rossignol, qui saluait l'aurore.

Avec les premiers rayons du soleil, le chant cessa.

On eût dit les esprits de la nuit fuyant devant la lumière.

J'étais brisé de fatigue.

Je me levai et montai à mon cabinet ; je n'eus pas besoin de la lunette pour voir que cela était clos comme la veille.

Cette petite maison, c'était mon horizon tout entier ; je ne regardai point ailleurs, je refermai ma fenêtre et j'allai m'asseoir devant mon bureau.

J'y trouvai le cahier de papier blanc tout préparé pour mon grand ouvrage dont le titre était déjà écrit, et qui n'attendait plus que la main et la plume ; mais, en ce moment, comme ce titre me parut prétentieux ! comme le sujet me parut vide !

Je repoussai le cahier en haussant les épaules ; la philosophie et les philosophes me faisaient pitié.

A huit heures, je me rendis à l'église pour faire la prière du matin.

Il n'y avait guère que des femmes ; dès le point du jour les hommes se rendaient à leurs travaux.

J'annonçai que, le lendemain, je ne dirais point d'office, allant prêcher à Wetton.

J'avais regardé avec attention toutes les femmes ou plutôt toutes les jeunes filles, me demandant s'il y en avait une seule parmi ces dernières dont je voulusse faire la compagne de ma vie ; aucune d'elles ne répondait à mon idéal.

Quelques-unes étaient jolies, mais les plus jolies même étaient vulgaires et me paraissaient d'une éducation inférieure.

Beaucoup, j'en suis certain, eussent fait d'excellentes ménagères ; mais, tout en remplissant les conditions matérielles de la femme, aucune n'offrait les conditions intellectuelles de la compagne, de l'épouse, de la moitié.

Parmi ces jeunes filles, c'était encore la fille du magister qui était la plus distinguée et la plus jolie.

Mais de la fille du magister à l'inconnue aux cheveux blonds, de la tournure de l'une à la grâce de l'autre, du visage de celle-ci à la physionimie de celle-là, il y avait la différence qu'il y a d'une pivoine à une rose, d'une clochette à un lis.

Cependant, lorsque la jeune fille revint chez moi comme la veille pour me préparer mon dîner, soit lassitude de voir cette fenêtre sans cesse fermée, soit qu'en effet ma petite ménagère fût réellement jolie, et gagnât à être vue de près et examinée avec attention, je la suivis plusieurs fois des yeux dans les tours et les détours qu'elle nouait autour de moi, par simplicité ou par coquetterie, Dieu le sait ! à la fin même, je l'appelai et essayai de causer avec elle, mais l'essai fut malheureux et tourna au détriment de la pauvre fille.

Dieu sait, mon cher Petrus, qu'avec une pareille femme je serais encore plus seul que seul !

C'est le malheur des esprits élevés de ne pouvoir regarder qu'en haut, et de ne distinguer jamais que ce qui se détache sur le ciel.

XV

QUI N'EST QUE LA SUITE DU PRÉCÉDENT

J'eus beau me tenir à peu prés constamment dans ma chambre ; j'eus beau, de dix minutes en dix minutes, porter la lunette à mes yeux, la fenêtre ne se rouvrit point.

Que voulait dire cela ?

Si mon inconnue avait pu me voir ou se douter que je la voyais, j'eusse pensé tout naturellement que ma persistance à la regarder l'avait blessée ; mais elle ignorait probablement jusqu'à mon existence ; ou bien, si elle savait qu'il existât un pasteur à Ashbourn, ce qui était probable, après le succès qu'avait eu mon sermon, elle ignorait bien certainement que ce pasteur s'occupât d'elle à ce point, et possédât surtout une lunette avec laquelle on vît à la distance de plus de deux milles, aussi nettement que l'on voit avec ses yeux à celle de cent pas.

Lui était-il arrivé quelque malheur ?

Oh ! s'il en était ainsi, que n'envoyait-elle chercher le pasteur d'Ashbourn ?

Quelle joie il éprouverait à la consoler !

Comme pour elle il trouverait des paroles douces, tendres, et religieuses ! comme il lui montrerait le ciel après la terre, Dieu au commencement et à la fin de tout !

Quel bonheur il aurait à voir ces yeux bleus trempés de larmes, ces joues pâlies reprendre sous ses exhortations, les uns leur calme et leur sérénité, les autres leur teinte fraîche et leur couleur rosée !

Mais cette apparition qui avait passé devant mes yeux avec la rapidité d'une vision, n'était-ce pas plutôt un rêve que j'avais fait ? Un être aussi charmant, une créature aussi parfaite que celle que j'avais entrevue pouvait-elle exister sur la terre ? La lunette de mon grand-père le contremaître n'était-elle pas un instrument enchanté qui, à de certains jours, et dans de certaines conditions, avait le droit de créer à son propriétaire des images fantastiques destinées à lui faire prendre en pitié le monde réel ?

Hélas ! c'était encore ce qu'il y avait de plus probable ; de là la recommandation si pressante de ma mère, qui connaissait sans doute la propriété de ce talisman, et qui n'avait point voulu m'en parler, pensant qu'un jour ou l'autre elle se révélerait toute seule.

Seulement, je n'étais ni dans le jour ni dans la condition voulus ; de là venait que la lunette était inféconde et la fenêtre fermée.

Le soir arriva ; ce furent les dernières heures qui me durèrent le plus.

Enfin, à huit heures sonnant, je sortis du village d'Ashbourn, et m'acheminai vers le village de Wircksworth.

Comme il était plus tard que la veille, je comptais trouver la route déserte.

Dans ce cas, je pousserais jusqu'à la petite maison ; mais, si cette fois l'occasion se présentait de questionner, je la saisirais.

A chaque pas que je faisais, j'espérais voir briller une lumière derrière les bandes de la jalousie ; mais, à chaque pas, cet espoir était déçu.

Au moment d'entrer dans le village, je pris à travers champs ; mais, en m'approchant de la maison, je fus arrêté tout à coup par un mur de six pieds que je n'avais point remarqué, perdu qu'il était dans les massifs d'arbres.

Ce mur indiquait les limites du jardin : j'en fis le tour.

Mon cher Petrus, vous qui êtes un si grand philosophe, ou plutôt un si grand connaisseur en philosophie, dites-moi pourquoi mon cœur battait si violemment et pourquoi mes jambes tremblaient si fort ? Puisque notre sainte religion protestante, au lieu de nous séparer de la société, de nous isoler de la famille, nous permet d'être homme, d'être époux, d'être père, quelle honte y avait-il donc à moi de venir à celle que j'avais vue, et dont le doux visage m'attirait ? C'est qu'il y a, pour les premiers pas que l'homme fait dans la vie de l'homme, la même hésitation, la même timidité que pour les premiers pas que l'enfant fait dans la vie de l'enfant ; l'un et l'autre entrent dans un monde inconnu, et tous deux trébuchent au soleil.

Je fis donc le tour du mur : toutes les fenêtres de la maison étaient non seulement closes, mais encore recouvertes de leurs volets, hermétiquement fermés.

Enfin, je revins à la façade : le mur faisait place à une grille.

Je plongeai mon regard à travers cette grille : une seule lueur filtrait par les fentes du volet d'une salle basse.

Toute la vie de cette maison s'était donc réfugiée dans cette salle basse : le reste semblait mort.

Il était impossible que mon inconnue fût dans la maison ; sa seule présence l'eût animée, vivifiée, éclairée.

Elle n'y était plus, elle l'avait quittée, elle était partie...

Oh ! c'était bien cela, comment ne l'avais-je pas deviné ? Maintenant, son absence serait-elle longue ? Reviendrait-elle un jour ? reviendrait-elle jamais ?

Cette lumière veillant dans cette salle basse, était-ce l'espérance, qui veille jusque sur le tombeau ?

J'en étais là des questions que je me faisais à moi-même, lorsque j'entendis des pas s'approcher.

Certes, je n'avais aucune intention mauvaise en rôdant autour de la maison, et c'était un sentiment bien autrement religieux et tendre que la curiosité qui me poussait à passer ma tête par cette grille ; mais, cependant, à ce bruit, mon cœur fut saisi de terreur.

Que dirait-on, si l'on reconnaissait le pasteur d'Ashbourn collant son visage à la grille d'une maison du village de Wircksworth, entre huit et neuf heures du soir ?

Je m'éloignai donc rapidement, d'autant plus rapidement qu'en retournant la tête, je vis trois hommes qui venaient de mon côté.

Il me sembla, en outre, entendre dans le lointain le bruit d'une voiture.

Je doublai le pas sans regarder davantage derrière moi ; j'avais une émotion pareille à celle qu'on doit éprouver quand on a commis une mauvaise action, et Dieu sait, cependant, si ce cœur qui battait si fort était pur !

Que se passait-il donc en moi ? Etais-je amoureux ? Amoureux ! quelle folie ! amoureux d'une femme que j'avais vue ou plutôt entrevue avec une lunette d'approche et à deux milles de distance !

Au reste, je ne pouvais pas en juger, puisque j'ignorais ce que c'était que l'amour.

Je rentrai vivement au presbytère, et, à tâtons, sans allumer ni lampe ni chandelle, pour me remettre de mon émotion, je montai à mon cabinet, et me laissai tomber sur mon fauteuil.

La fenêtre était restée ouverte ; mon regard plongea dans l'étendue, je jetai un cri.

Une lumière brillait à l'endroit où devait être la fenêtre de mon inconnue, à cet endroit même qui, la veille, était plongé dans la plus grande obscurité.

La nuit était si sombre, qu'il n'y avait pas moyen, même avec la lunette, de distinguer autre chose que cette lumière.

C'était une probabilité ; mais il fallait attendre au lendemain pour avoir une certitude.

Je descendis sans lumière et je me couchai ; j'avais hâte de m'endormir et de franchir rapidement, à l'aide du sommeil, cette nuit qui me séparait encore de la réalité.

Mais ne dort pas qui veut ; ce sommeil tant invoqué par moi semblait plus fugitif que son cortège de songes, et ce ne fut que bien avant dans la nuit qu'il vint, non pas toucher mes yeux, mais s'asseoir sur ma poitrine.

Je n'essaierai pas de vous dire les songes de cette seconde nuit, mon cher Petrus ; ce fut quelque chose de pareil aux aventures de Lucius dans le récit d'Apulée : tout un chemin semé de sorcières, de harpies, de larves, qu'il me fallait parcourir ; des blessures saignantes qu'il me fallait fermer, et qui se rouvraient sans cesse ; et, à la place de ce doux chant du rossignol, tous les cris nocturnes des animaux de mauvais augure.

Comment ce lourd et laborieux sommeil me conduisit-il jusqu'à six heures du matin ? je n'en sais rien ; mais, ce que je sais, c'est que, lorsque je me réveillai, il faisait grand jour.

Oh ! quelle nuit, mon cher Petrus ! en ouvrant les yeux, il me sembla passer de l'enfer dans le ciel.

La première idée qui me vint fut celle de cette lumière que j'avais vue la veille ; mais ma nuit avait été si fiévreuse et si agitée, qu'en vérité, je ne savais plus distinguer la réalité du songe.

Je me dis que je m'étais trompé, qu'il ne fallait pas me faire une joie prématurée qui allait s'évanouir quand je voudrais la toucher, et, pour essayer ma puissance sur moi-même, je résolus de m'habiller lentement et en n'omettant aucun des détails de ma toilette du matin.

Puis je sortis de ma chambre à coucher, je traversai la salle à manger, je montai l'escalier du cabinet d'un pas lent, et, au lieu d'aller à la fenêtre, je vins m'asseoir sur le fauteuil de mon bureau.

Alors seulement, je permis à mon regard de se porter du côté de la fenêtre.

A l'œil nu, à peine si je distinguais les objets à une pareille distance ; cependant, à travers une ouverture de mon rideau qui me semblait pratiquée tout exprès pour laisser passer le rayon visuel, il me sembla voir un trou sombre à la place de la jalousie verte.

Je saisis la lunette, que j'avais laissée la veille à son point et sans la repousser ; j'ouvris la fenêtre, et portai la longue-vue à mon œil.

O bonheur ! la jalousie était levée, la cage était à sa place, le petit oiseau dans sa cage !

Seulement, il me sembla que la chambre était vide.

Mais qu'importait que la chambre fût vide ? Celle qui l'habitait ne pouvait-elle pas être levée et descendue ?

Tout le monde ne se réveillait pas, comme moi, à six heures du matin ; tout le monde ne mettait pas une heure à faire sa toilette.

Oh ! comme je regrettais tout ce temps perdu !...

Je jetai un cri de joie ; je ne regrettais plus rien.

La jeune fille venait de rentrer dans sa chambre ; je l'avais vue passer au fond de cette chambre, allant probablement de la porte à la cheminée, et je l'avais reconnue !

Bientôt je n'eus plus de doute ; elle s'approcha de la fenêtre, et ses traits devinrent de plus en plus visibles, à mesure qu'elle entrait dans le cercle de la lumière extérieure.

Elle était vêtue de blanc, comme d'habitude ; comme d'habitude, sa robe était nouée par un ruban bleu.

Son visage seul était peut-être plus frais et plus rose encore qu'à l'ordinaire, et ses cheveux blonds plus neigeux et plus flottans à la brise du matin.

Elle ouvrit la cage, et donna la liberté à son petit oiseau.

Mais lui, reconnaissant, vola d'abord sur son épaule, joua un instant avec les boucles de ses cheveux ; puis, se renvolant une seconde fois, il alla se poser sur la pointe extrême d'une branche où il demeura, se balançant.

La jeune fille lui jeta une rose qu'elle tenait à la main, rentra dans la chambre et disparut.

La cloche m'appelait à l'église ; j'y portai au Seigneur un cœur plein de joie et de gratitude, et le priai de m'inspirer pour le lendemain.

Je cherchai un texte ; celui-ci me vint à l'esprit : fut-ce Dieu qui me l'envoya, ou le rencontrai-je tout simplement dans le cercle d'idées où je tournais depuis deux ou trois jours ?

Et le Seigneur dit à Rachel :

« Tu quitteras ton père et ta mère pour suivre ton mari. »

Je rentrai ; ma première visite fut pour mon cabinet, mon premier regard pour la fenêtre.

Elle était ouverte toujours ; mais la chambre était vide.

Deux ou trois fois, j'y vis, cependant, apparaître mon inconnue, mais rapide et comme affairée ; on eût dit qu'il se passait ou qu'il allait se passer un grand événement dans la soirée ou dans la journée du lendemain.

Mon grand événement, à moi, c'était le retour de mon inconnue ; je jetai un regard sur ma pauvre petite ménagère, la fille du maître d'école, et je me demandai comment j'avais pu un seul instant regarder la pauvre fille.

Le soir, mon inconnue parut être plus tranquille : elle resta appuyée à sa fenêtre pendant tout le temps que le jour mit à disparaître et la nuit à venir.

Le soleil se couchait dans la pourpre et dans l'or ; elle ne le perdit pas un instant de vue jusqu'à ce qu'il se fût englouti dans ce splendide océan.

Alors, comme si, après un pareil spectacle, rien n'eût plus mérité d'être vu dans la création, elle se retira en arrière, et laissa retomber sa jalousie.

Et comme, elle disparue, rien ne méritait plus un regard de mes yeux, de mon côté aussi je refermai ma fenêtre.

Oh ! cette nuit fut bonne et douce ! j'eus de charmantes visions, au lieu de cet affreux cauchemar de la nuit passée, et ce fut le rossignol, et non la chouette et l'orfraie qui chanta jusqu'à l'aube à mon oreille.

Aussi avec l'aube me réveillai-je.

J'avais promis d'être à huit heures chez monsieur Smith, je m'habillai de mon mieux, et me coiffai le plus coquettement qu'il me fut possible.

Malheureusement, ma garde-robe était médiocre, et, au lieu des élégantes perruques que portaient les jeunes gens de cette époque, je fus obligé de me coiffer avec mes propres cheveux.

Je ne trouvais pas que cela fût plus laid ; mais peut-être mon inconnue ne serait-elle pas de cet avis.

Ce qui me rassurait, au cas où je la rencontrerais, chose très possible au bout du compte, ce qui me rassurait, dis-je, c'est qu'au lieu de se coiffer elle-même comme on se coiffait à cette époque, en chignons retroussés et poudrés, elle se coiffait sans poudre, simplement avec des nattes et des boucles flottantes.

Pour la première fois je fis attention à mon visage, mon cher Petrus ; jusque-là, je ne m'en étais jamais inquiété, et, en vérité, il m'eût été difficile de dire si j'étais beau ou laid.

Je m'aperçus alors, avec une joie mêlée d'un certain orgueil, que j'étais plutôt bien que mal.

En effet, ces cheveux que j'étais tout honteux de produire étaient du plus beau noir, remarquablement fins, et frisaient naturellement ; mon œil était bleu foncé, grand et ne manquant pas d'expression, sous un sourcil noir assez bien arqué ; mon nez était droit, ma bouche grande et garnie de dents un peu fortes, mais d'une admirable

blancheur ; ma taille était bien prise ; j'étais plutôt grand que petit...

Enfin, en ôtant de mon doigt l'alliance de ma mère, que j'y portais toujours, je m'aperçus que j'avais la main assez belle, et, en chaussant mon soulier, que j'avais le pied long, mais étroit.

Cet ensemble, et une cure qui rapportait quatre-vingt-dix livres sterling par an, faisaient de moi un homme qui n'était pas du tout à dédaigner par des parens, et fort acceptable pour une jeune fille.

Je montai dans mon cabinet de travail, afin de jeter un regard sur la fenêtre de mon inconnue.

La fenêtre était ouverte, mais la chambre paraissait déserte.

Sept heures sonnaient.

Il ne me fallait pas une heure pour faire les deux milles qui séparaient Ashbourn de Wircksworth ; mais, dans cette alternative d'arriver un quart d'heure trop tôt ou un quart d'heure trop tard, mieux valait arriver un quart d'heure trop tôt.

A mesure que j'avançais sur la route, la petite maison se faisait plus visible, et, à tout instant, je croyais que mon inconnue allait apparaître ; mais sans doute était-elle occupée dans quelque autre partie de la maison, car je ne l'aperçus point.

Cette fois, je n'avais plus besoin de lunette d'approche pour tout voir : la cage vide, les rideaux blancs qui tombaient du lit, le papier à fleurs qui tapissait la muraille, s'offraient tour à tour à mes yeux.

Au moment où je passai sur le chemin, à la hauteur du mur qui fermait le jardin et m'avait arrêté dans mon exploration nocturne de la surveille, le petit oiseau qui était un chardonneret, prenant son vol de dessus un arbre du jardin, vint se poser sur un arbre de la route, tout auprès de moi, et là il commença son chant, comme si, au nom de sa maîtresse, il eût voulu me souhaiter la bienvenue.

Enfin, je passai devant la maison ; je n'osais pas trop regarder à travers la grille ; cependant, je me hasardai... mais les rideaux étaient tirés.

Peut-être, par les ouvertures intérieures, pouvait-on voir au dehors ; mais du dehors, à coup sûr, on ne pouvait pas voir dedans.

J'ignorais où était la demeure de monsieur Smith ; mais, comme d'habitude le presbytère est adossé à l'église, je gagnai l'église et m'informai de ce que je cherchais à un homme qui me parut être le sacristain.

C'était lui en effet ; il me demanda si je n'étais point le pasteur d'Ashbourn, et, sur ma réponse affirmative :

— Monsieur Smith m'avait placé là pour vous attendre, me dit-il ; car il a oublié de vous dire qu'il demeurait, non près de l'église, mais, au contraire, à une distance assez éloignée.

— En ce cas, mon ami, lui dis-je, vous allez avoir la bonté de m'indiquer la maison.

— Je ferai mieux, monsieur le pasteur, me répondit-il ; avec votre permission, je vais vous y conduire. Monsieur Smith m'avait dit de me tenir sur la route pour vous épargner un chemin inutile, et j'allais m'y rendre ; car on ne vous attendait qu'à huit heures.

Huit heures moins un quart sonnaient en ce moment.

— Vous avez raison, mon ami, lui dis-je ; il n'y a pas de votre faute ; ce n'est pas vous qui êtes en retard, c'est moi qui suis en avance. Marchez donc devant, je vous suis.

Mon guide reprit le chemin que je venais de parcourir, et je le suivis.

XVI

LA FEMME ET LA FILLE DU PASTEUR SMITH

J'avais traversé, je l'ai dit, une partie du village pour arriver à l'église ; je ne me préoccupai donc pas beaucoup d'abord du chemin que me faisait prendre mon guide.

Cependant, comme peu à peu les maisons devenaient plus rares ; comme enfin il n'en restait plus qu'une, et que celle qui restait n'était autre que la maison verte, rouge et blanche, c'est-à-dire la maison de mon inconnue, je posai la main sur le bras de mon guide, et l'arrêtai :

— Mon ami, lui dis-je, où me conduisez-vous ?

— Mais où vous devez aller, monsieur, me répondit-il ; chez le pasteur Smith.

— Le pasteur Smith demeure-t-il donc dans cette maison ? demandai-je en pâlissant.

— Oui, monsieur, répondit-il, elle lui appartient du chef de sa femme, et il l'habite depuis son mariage.

— Et le pasteur Smith n'a-t-il pas une fille ? continuai-je, mais en hésitant.

— Oui, monsieur.

— Blonde... de dix-huit à dix-neuf ans ?

— C'est cela, oui... une sainte jeune fille, monsieur !

— Oh ! mon Dieu ! murmurai-je tout chancelant.

— Qu'avez-vous donc, monsieur le pasteur ? demanda mon guide ; on dirait que vous allez vous trouver mal.

— Rien... un éblouissement, voilà tout, repris-je vivement Allons !

Et, moi-même, je m'avançai vers la maison, la main étendue sur le marteau de la porte.

Mais, en ce moment, la porte s'ouvrit, et je vis paraître sur le seuil le visage souriant du digne monsieur Smith.

— Bon ! dit-il, vous voilà ; c'est beau d'être exact... Mais qu'avez-vous donc ? Vous me paraissez pâle et tremblant.

Je le rassurai par un sourire et par un serrement de main : je craignais, si je me hasardais à parler, qu'on ne s'aperçût, à l'altération de ma voix, de l'émotion que j'éprouvais.

Mais mon guide répondit pour moi.

— Ah ! dit-il, je ne sais pas, en vérité, ce qui vient de prendre à monsieur le pasteur, à vingt pas d'ici ; c'est-à-dire qu'il a blêmi à faire croire qu'il allait se trouver mal.

— Comment ! se trouver mal ? s'écria madame Smith en paraissant derrière son mari. Smith, va vite à la pharmacie, descends de l'eau de mélisse, de l'eau de fleur d'oranger, du sucre, pendant que je conduirai monsieur Bemrode au salon... Mais va donc ! mais va donc !

— Je voulus arrêter madame Smith, il n'y eut pas moyen ; elle poussa son mari d'un côté, et m'entraîna de l'autre.

Une fois dans le salon, elle me força à m'asseoir dans un fauteuil, et ouvrit la fenêtre du jardin pour me donner de l'air.

Tout cela, en parlant, en m'interrogeant, en répondant elle-même à ses questions, et en en faisant de nouvelles auxquelles elle répondait encore.

Le pasteur rentra au bout de cinq minutes, tenant à la main un verre d'eau tout préparé.

Cinq minutes avaient suffi à madame Smith pour m'apprendre que, quoique son mari eût cinquante-deux ans, elle n'en avait, elle, que trente-neuf ; qu'elle avait une fille qui n'en avait pas dix-neuf encore ; que cette fille était jolie, chantait, jouait du clavecin, dessinait, et, grâce à son heureux caractère plus encore qu'à sa beauté et à ses talens, ne pouvait manquer de faire le bonheur d'un mari.

Monsieur Smith entra sur cette dernière phrase de sa femme, et je le vis hausser les épaules en homme qui comprend qu'un pareil éloge est toujours suspect dans la bouche d'une mère.

En effet, si prévenu que je fusse en faveur de ma belle inconnue, j'eusse mieux aimé que madame Smith n'eût rien dit, et m'eût laissé apprécier par moi-même cette perfection qu'elle proclamait si haut.

J'eus beau soutenir à madame Smith que mon étourdissement, s'il y avait eu étourdissement, était tout à fait passé, elle me fit avaler le verre d'eau préparé par monsieur Smith.

— Là !... Maintenant, dit-elle, que voilà notre cher voisin, monsieur Bemrode remis complètement... car vous ne vous sentez plus de votre indisposition, n'est-ce pas, monsieur Bemrode ?

Je fis signe que j'allais à merveille.

— Eh bien ! nous allons lui présenter notre chère Jeannie, n'est-ce pas, mon ami ? continua madame Smith.

— Mais, ma bonne, dit monsieur Smith, notre chère Jeannie se présentera bien toute seule... Il me semble que tu donnes à cette petite fille beaucoup plus d'importance qu'elle ne mérite.

— Comment, plus d'importance qu'elle ne mérite ! comment, petite fille ! s'écria madame Smith ; mais Jeannie est une grande personne de dix-neuf ans, mon cher monsieur Bemrode, et qui a déjà refusé de très beaux partis, je vous prie de le croire.

— Et je vous crois, ma chère mistress Smith, répondis-je en souriant.

— Chut ! dit-elle, chut ! car je l'aperçois, la chère enfant, et. Dieu merci ! elle est si bien élevée, que le seul mot de mariage, prononcé devant elle, la ferait rougir jusqu'aux oreilles !... Eh ! viens donc mon enfant, viens donc !

Et, à ces mots, elle tira dans la salle, plutôt qu'elle ne l'y introduisit, miss Jeannie Smith.

Je m'attendais à voir mon inconnue de la fenêtre avec son grand chapeau de paille couronné de bluets, ses cheveux blonds, ses joues rosées, sa robe blanche et sa ceinture bleue nouée autour d'une taille flexible comme un roseau

Point : la personne qui entra était coiffée en racine droite ; elle avait du blanc et du rouge ; elle était vêtue d'une robe de pékin broché, et avait le bas de la taille

serré comme dans un étau, et le reste de sa personne perdu dans d'immenses paniers.

C'était toujours une fort charmante créature, mise à la mode du jour, c'était incontestable ; mais, hélas ! ce n'était plus mon inconnue de la fenêtre.

De tout ce que j'avais admiré en elle, ses beaux yeux bleus restaient seuls intacts ; ses beaux yeux étaient l'unique chose que l'art ne fût point parvenu à gâter.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria monsieur Smith en regardant sa fille, et qui donc t'a accoutrée ainsi, ma pauvre chère Jeannie ?

— Comment ! s'écria mistress Smith, qui l'a accoutrée ainsi ? Mais c'est moi.

— Jésus Dieu ! fit le pasteur, et à quel propos, chère femme ?

— Mais à propos que c'est la mode.

— Et qu'a donc à faire la mode avec de pauvres campagnards comme nous, ma bonne Augusta ? La mode, c'est bon pour les gens de la ville et pour les seigneurs des châteaux...

— Mon cher monsieur Smith, occupez-vous de vos sermons ; vous les faites fort beaux, quoiqu'on prétende que notre voisin, monsieur Bemrode, les fasse encore plus beaux que vous ; et laissez-nous nous occuper de nos toilettes.

— Faites vos toilettes, soit ; mais, au nom du ciel, ne défaites pas vos tailles et vos visages ! Ah ! ma pauvre Jeannie, continua le pasteur, que tu dois être mal à l'aise dans un pareil corset, toi habituée à être libre comme la guêpe et comme l'oiseau ! Et que tu dois te trouver laide sous un pareil masque, toi qui n'as jamais pris pour fard que la rosée du mois de mai !

— Apprenez, mon cher monsieur Smith, s'écria la femme du pasteur, s'irritant de toutes ces railleuses observations de son mari, que Jeannie, grâce au voyage que nous venons de faire à Chesterfield, porte aujourd'hui exactement le même costume qu'aura miss Elisabeth Rogers, le jour où, devenue la femme de monsieur Stiff, elle sera présentée à monsieur le comte et à madame la comtesse d'Alton.

— Tout cela ne me dit point, ma chère, continua le bon pasteur, qui commençait visiblement à s'impatienter, à quel propos Jeannie, qui ne doit pas avoir l'avantage de devenir la femme de monsieur l'intendant Stiff, ni avoir l'honneur d'être présentée à monsieur le comte et à madame la comtesse d'Alton, porte aujourd'hui ce costume.

Pendant tout ce dialogue, miss Jeannie Smith était restée debout, fort embarrassée et rougissant sous son rouge ; mais, voyant qu'un nuage menaçait de passer sur le ciel azuré du ménage :

— Bon père, dit-elle en joignant les mains, par grâce n'insistez pas ! ne voyez-vous pas que vous faites grande peine à maman, qui, depuis deux heures, a la bonté de s'occuper de moi ?

— Oui, ma chère enfant, oui, je comprends, dit le pasteur Smith avec un léger mouvement d'épaules. Viens m'embrasser.

Puis, se retournant vers moi :

— Mon cher voisin, me dit-il, je vous affirme qu'il y a des jours où la pauvre enfant est jolie.

— Mon père ! murmura Jeannie.

— Bien ! bien ! dit le pasteur, ne parlons plus de cela, et assieds-toi... si tu peux.

Jeannie se retourna pour essuyer du bout du doigt une grosse larme qui perlait au bord de sa paupière, et, ayant choisi le plus large fauteuil du salon, elle s'y assit avec peine.

Quant au pasteur, qui sans doute avait compris combien je devais être mal à l'aise pendant cette petite scène de famille, il se retourna de mon côté et m'adressa quelques questions de théologie.

Il tombait bien, mon cher Petrus : vous le savez, la théologie, c'est mon fort ; le pasteur Smith y est très versé de son côté, de sorte qu'au bout d'un moment, notre conversation ne manquait pas d'un certain intérêt.

Je n'y prêtais pas, cependant, une attention tellement absorbante, que, voulant me rendre compte des intentions de mistress Smith à l'endroit de sa fille, je ne la suivisse dans tous ses mouvemens.

Or, tous ces mouvemens tendaient à un seul et unique but : après avoir fait valoir, autant qu'il était en elle, elle le croyait du moins, les avantages physiques de mademoiselle Jeannie, elle tenait à me prouver que ces avantages physiques n'étaient pas réduits à eux seuls ; et que le mari qui épouserait cette chère fille, outre une dot sur laquelle on ne s'était point expliqué, trouverait probablement un trousseau des plus complets.

Cela ressortait du soin que mistress Smith mettait à garnir d'avance une table à thé dont nous ne devions faire usage qu'au retour du sermon, de ses tasses, de son linge, de sa théière en charmante porcelaine de Chine, et de douze petites cuillères d'argent, quoique nous ne fussions que quatre.

En outre, deux ou trois fois, elle avait ouvert, l'une après l'autre, deux grandes armoires de noyer garnies depuis le haut jusqu'en bas de linge qui, malgré sa teinte un peu bise, paraissait d'une grande finesse.

Tout ce manège n'avait pas plus échappé à monsieur Smith qu'à moi.

Il finit par s'en préoccuper tellement au milieu de notre discussion, que, s'interrompant tout à coup :

— Décidément, mon cher voisin, dit-il, je suis tenté de croire qu'au lieu d'être un simple curé de village comme moi, vous êtes un prince de l'Eglise voyageant incognito. Ma femme vous a reconnu sous votre déguisement, voilà pourquoi elle a fait habiller sa fille en princesse ; voilà pourquoi elle tire de leur boîte nos douze cuillères d'argent, les seules que nous possédions ; voilà pourquoi, enfin, elle vous montre tout ce beau linge qu'elle a filé elle-même ; car, malgré ces fumées d'ambition qui lui prennent dans les grandes occasions, comme celles où nous sommes, c'est une excellente ménagère, que ma chère mistress Smith.

— Je n'en doute aucunement, monsieur, répondis-je ; mais dites-moi, n'est-ce pas l'heure de m'acheminer vers le village de Wetton, où je dois prêcher ?

— Oh ! dit mistress Smith, vous avez encore une bonne demi-heure ; mais, n'importe... Jeannie, va chercher ton livre de cantiques ; j'espère bien que tu ne perdras pas cette occasion d'entendre le beau sermon que va prononcer monsieur Williams Bemrode, afin de pouvoir lui en faire compliment à son retour.

Miss Jeannie, évidemment enchantée de trouver cette occasion de sortir de la salle, parvint, après quelques efforts, à se tirer de son fauteuil, et s'en alla chercher son livre de prières.

Alors, ce que j'avais prévu arriva : à peine la porte fut-elle refermée derrière la jeune fille, que sa mère, qui n'attendait que ce moment-là pour reprendre son éloge, commença de vanter son économie, ses talens en peinture, en musique, en tapisserie, en couture et en cuisine.

Quant à moi, je commençais à m'apercevoir d'une chose, c'est que, sans doute, la bonne mistress Smith, me sachant à marier, connaissant le revenu de la cure d'Ashbourn, et désirant surtout établir sa fille dans son voisinage, avait jeté les yeux sur votre serviteur, mon cher Petrus, pour en faire son gendre.

« C'est cela, me dis-je à part moi ; de là la toilette ébouriffante qui a étonné jusqu'au bonhomme Smith ; de là l'exhibition des cuillères et du linge ; de là, enfin, la sortie de mademoiselle Jeannie, sortie ménagée entre elle et sa mère sans doute, pour que la mère puisse dire, derrière la fille et de la fille, tout le bien qu'elle n'ose en dire devant elle ; pas mal combiné, chère mistress Smith, pas mal ! »

Et vous qui me connaissez, mon cher Petrus, vous qui savez avec quelle indocilité je reçois les conditions imposées, vous devez comprendre que plus mistress Smith vantait miss Jeannie, plus, avec mon malheureux esprit de contradiction, j'étais disposé à lui trouver des défauts.

Probablement, avec son admirable instinct d'honnête homme qui vaut mieux que toutes les combinaisons de l'esprit, le digne monsieur Smith comprit cela ; car, souriant pour cacher son impatience :

— Mais, ma chère Augusta, dit-il à sa femme, en vérité, je ne te reconnais pas plus au moral que tout à l'heure je ne reconnaissais Jeannie au physique... Sur quel baume, sur quelle panacée, sur quelle herbe émolliente as-tu donc marché aujourd'hui, que cette pauvre Jeannie, à laquelle d'ordinaire tu trouves tant de torts, soit parfaite ce matin ?

— Moi ! des torts à Jeannie ? s'écria mistress Smith en rougissant ; mais je ne sais où vous prenez cela. Des bagatelles, des riens tout au plus ! car enfin, en un mois, en six mois, en un an même, je ne trouve point parfois une occasion de la gronder sérieusement.

— Mais remarque bien, ma bonne amie, reprit monsieur Smith avec son doux sourire, qui, malgré sa douceur, n'était pas toujours exempt de raillerie, remarque bien que je ne te blâme aucunement de trouver Jeannie si parfaite aujourd'hui, attendu que, plus d'une fois, loin d'elle, la pauvre enfant ! quand nous n'étions que nous deux, je t'ai reproché, au contraire, d'être un peu sévère pour elle.

« Bon, dis-je en moi-même, au tour du père maintenant ; la comédie me paraît bien apprise, et les rôles parfaitement distribués. »

Mais la bonne mistress Smith n'était pas femme à accepter un reproche sans y répondre : elle fut même si sensible à celui qui venait de sortir de la bouche de son mari, qu'elle oublia un instant son rôle pour y répliquer.

— Sévère ! s'écria-t-elle, sévère pour notre enfant ? Et cela, parce que je suis toujours lui recommandant l'économie, la charité, la piété, la simplicité, la...

— Je te dis sévère, chère amie, parce que tu veux que ta fille, qui n'est qu'une enfant, possède toutes ces qualités au même degré que toi, qui es une femme et une mère.

Donne à notre Jeannie vingt ans de mariage, un mari qui l'aime, et, d'une enfant qu'elle est, Jeannie sera comme toi, ma chère Augusta, le modèle des épouses et des mères.

Puis, se tournant vers moi encore :

— Et maintenant, mon cher confrère, dit-il, venez, car nous avons juste le temps de faire le demi-mille que nous avons à faire.

— Mais, s'écria madame Smith, n'attendons-nous pas cette chère Jeannie ?

— Cette chère Jeannie n'a pas besoin de nous quand elle a sa mère... Venez, mon cher Bemrode, venez !

Et, passant le premier, il me montra le chemin.

Je saluai mistress Smith et sortis sur les pas de l'excellent homme.

Au moment de perdre de vue la maison, je me retournai et je vis à son tour mademoiselle Jeannie nous suivant avec sa mère, son livre de cantiques sous le bras.

Je ne sais pourquoi je pressai le pas, afin que les deux femmes ne nous rejoignissent point.

XVII

OU JE RETROUVE MON INCONNUE AVEC SES CHEVEUX BLONDS, SON CHAPEAU DE PAILLE, SES JOUES ROSES ET SA ROBE BLANCHE NOUÉE D'UN RUBAN BLEU.

Si fait ! je sais mon cher Petrus, pourquoi je pressai le pas, afin que les deux femmes ne nous rejoignissent point.

C'est que mes illusions à l'endroit de ma belle inconnue étaient évanouies.

C'est que je voyais un calcul maternel et même paternel là où j'avais espéré d'abord trouver la simplicité de cœur.

C'est qu'enfin je voulais choisir ma femme et non point qu'on me l'imposât.

Nous franchîmes la distance qui séparait Wircksworth de Wetton, sans échanger plus de trois ou quatre paroles ; monsieur Smith respectait mon silence, croyant sans doute que je préparais mon sermon.

Il n'en était rien, je pensais à mon inconnue.

Oh ! mon inconnue ! si je l'avais retrouvée telle que je l'avais vue dans ses apparitions, avec ses cheveux flottans, ses fleurs, son oiseau, son regard limpide, sa naïveté, toutes les grâces enfin que je lui prêtais dans le délire de mon cœur, dans la folie de mon imagination ! si ses parens, au lieu de me la jeter en quelque sorte à la tête, eussent attendu que je la désirasse, lui eussent donné le temps de m'aimer, et, avec cette simplicité patriarcale que l'on cherche toujours et que l'on ne trouve jamais, m'eussent dit :

« Vous êtes pauvre, cher monsieur Bemrode, et notre fille est pauvre comme vous ; mais vous êtes jeunes, mais vous vous aimez ; unissez vos deux pauvretés, et l'amour en fera une richesse. »

Oh ! s'ils m'eussent dit cela, comme j'eusse accepté la pauvre Jeannie, comme j'eusse mis son bras sous le mien ! comme, avec fierté, je l'eusse emmenée dans ma petite maison d'Ashbourn, sans rien demander à ses parens que ce chapeau de paille, cette robe blanche et cette ceinture bleue avec lesquels elle m'était apparue, et dont je ne pouvais, dans mon souvenir du moins, la séparer !

Mais rien ne s'était passé ainsi que je l'espérais, et Jeannie, au lieu de marcher côte à côte avec moi, libre, joyeuse, légère, nous suivait, elle, de loin, empêchée, triste et trébuchant à chaque pas, grâce à ses mules à hauts talons.

Nous arrivâmes au temple près de dix minutes avant ces dames.

Le temple était plein, et il était évident que l'on m'attendait avec impatience ; mais, je vous avoue, mon cher Petrus, que mon sermon n'était plus dans mon esprit qu'une chose secondaire, à laquelle, tout préoccupé du désappointement que je venais d'éprouver, j'attachais une médiocre importance.

Par bonheur, c'est surtout lorsque je fais le moins d'efforts pour arriver à un résultat que je l'atteins plus sûrement.

Mon texte était beau : c'était ce grand égoïsme de la nature, qui, regardant toujours devant elle, et ayant besoin, avant toute chose, que les générations succèdent aux générations, dit à la jeune épouse par la voix du Seigneur :

« Tu quitteras ton père et ta mère pour suivre ton mari. »

Et voilà pourquoi Dieu, qui d'avance a prévu toute chose, a donné aux pères et aux mères un immense amour pour leurs enfans ; tandis que, sans être ingrats, puisqu'ils obéissent aux intentions du Seigneur, les enfans sont loin d'avoir pour leurs parens ce même amour que les parens ont pour eux.

Dites à une mère :

« Tu quitteras ta fille, » fût-ce pour accomplir un plus saint devoir, et la mère n'obéira point, tant l'enfant de ses entrailles et de son lait lui est doublement cher.

Dites à la fille :

« Tu quitteras ta mère pour suivre ton mari, » et la fille obéira en souriant, s'avançant comme la rose au-devant de celui qui passe dans le chemin, et qui la cueille en passant, la met à sa boutonnière ou à son chapeau, laissant le rosier stérile, et emportant avec lui la fleur et le parfum.

J'obtins un grand succès ; je fis pleurer toutes les mères et sourire tous les enfans.

Et cependant deux choses avaient jeté une grande préoccupation dans mon esprit.

J'étais monté en chaire quelques instans avant de commencer mon sermon, de sorte que je pus jeter les yeux sur mes auditeurs, lesquels attendaient avec plus ou moins d'impatience, plus ou moins de curiosité le moment où je parlerais.

Au nombre de ces auditeurs étaient Jeannie et sa mère ; sa mère s'était placée juste en face de moi, et naturellement sa fille était placée près d'elle.

Mais à peine entrée dans l'église, tout embarras, toute préoccupation, toute rougeur avaient abandonné la jeune fille pour faire place à une douce, sainte et réelle piété ; elle ne s'était pas même préoccupée de l'espèce de rumeur qu'avait soulevée autour d'elle sa mise, beaucoup trop élégante pour sa condition ; et, comme si elle eût compris que sous l'enveloppe dorée Dieu verrait le cœur pur, elle avait un instant levé les yeux vers le ciel, puis les avait abaissés sur son livre, qu'à partir de ce moment-là ils n'avaient plus quitté.

Le chant commença ; assise pour la simple prière, elle se leva pour le chant.

Alors ses yeux et sa bouche parurent s'ouvrir tout ensemble, ses yeux pour la piété, sa bouche pour l'harmonie ; alors elle parut tout oublier, la terre pour le ciel, les hommes pour les anges ; alors un accent pur, céleste, se détacha des autres accens ; ses paroles semblaient avoir des ailes, et, seules au milieu des autres paroles, s'élever dans l'éther et se perdre dans l'infini.

Je me rappelai que sa mère me l'avait vantée comme bonne musicienne ; mais ce qu'elle faisait là, ce n'était point de la musique, c'était quelque chose de simple et de grand comme un chant d'oiseau, comme un bruissement d'arbre, comme un murmure de ruisseau, comme une voix de la nature enfin, et non pas comme un chant de l'humanité.

Toute cette harmonie jaillissait de ses lèvres, sans effort et sans fatigue ; seulement sa tête, un peu inclinée sur son épaule comme si son cou gracieux, défaut des cygnes, était trop long et trop flexible pour la soutenir, sa tête, un peu inclinée sur son épaule, donnait à toute son attitude une grâce indéfinissable, et à sa physionomie un charme souverain ; et cela dura ainsi tant que dura le chant : sa voix, douce émanation de l'âme, qui avait commencé avec lui, cessa avec lui, naissant avec la simplicité de la prière, mourant avec la grandeur de la foi.

Puis elle se rassit comme elle s'était levée, sans ostentation et sans bruit, ne se doutant pas qu'elle venait de mêler une note divine à un concert humain.

Ce fut mon tour de parler.

Aux premières paroles que je prononçai, ses beaux yeux bleus se levèrent sur moi et ne s'en détachèrent plus : toutefois, il était facile de voir que c'était, non pas l'homme qu'elle regardait, mais le prédicateur qu'elle écoutait du regard, comme si les oreilles n'eussent pas suffi, comme si elle eût compris que ce qu'on dit avec les lèvres peut venir seulement de l'esprit, tandis que ce que l'on dit avec les yeux vient certainement du cœur.

J'avoue que ce que je venais de voir et d'entendre m'avait un peu raccommodé avec mademoiselle Jeannie.

Aussi, mon sermon terminé, peut-être, mon cher Petrus, était-ce seulement pour en avoir son avis, mais enfin, je le répète, mon sermon terminé, j'étais décidé à lui offrir le bras pour revenir à Wircksworth.

Mais, pendant la courte station que j'avais faite à la sacristie, la jeune fille était partie avec sa mère.

Dans la sacristie, je trouvai monsieur Smith, qui m'attendait et qui me fit compliment avec un accent si sincère, qu'il n'y avait point à se tromper sur l'intention ; à la porte de la sacristie et de l'église, je trouvai mon auditoire presque entier qui, lui aussi, m'attendait pour me féliciter.

C'était un triomphe, vous en conviendrez, mon cher Petrus ; mais pourquoi me parut-il incomplet ?

C'est qu'à ce triomphe une voix manquait, cette voix si

pure que toutes les autres ne semblaient me féliciter qu'au nom de la terre, tandis qu'en me félicitant celle-là m'eût semblé le faire au nom du ciel.

Je retournai donc à Wirksworth comme j'étais venu, dans la seule compagnie de monsieur Smith, et plus silencieux encore en revenant que je l'avais été en allant.

Cette fois, je n'avais pas l'excuse de la préoccupation, et cependant, le bon pasteur Smith me laissa tout entier à ma rêverie.

Oui, à ma rêverie, mon cher Petrus, car, malgré moi, je rêvais à elle : sous la Jeannie transformée par sa mère, je retrouvais peu à peu mon inconnue de la fenêtre, et, cependant, je secouais la tête, et je disais à part moi :

« Non, non, non, jamais !

Nous rentrâmes à la maison.

Madame Smith et sa fille nous attendaient au salon ; madame Smith déborda en éloges sur mon sermon.

Jeannie ne dit pas un mot.

Je crois, mon cher Petrus, que j'eusse donné toutes les louanges de la mère pour un mot de critique de la fille ; au moins ce m'eût été une occasion de lui adresser la parole, de lui répondre, de discuter avec elle.

Son silence m'exaspéra.

On annonça que le déjeuner était servi.

Je me mis à table furieux.

Si je n'eusse pas vu Jeannie attentive et les yeux fixés sur moi, d'un bout à l'autre de mon sermon ; si je ne l'eusse pas vue, au moment où je parlais de cette facilité des enfans à quitter ceux à qui ils doivent le jour, si je ne l'eusse pas vue chercher avec une main les mains de sa mère, et de l'autre essuyer une larme dans ses yeux, je me fusse dit qu'elle ne m'avait point écouté, et par conséquent point entendu.

Mais il n'en était point ainsi ; elle n'avait pas perdu une seule de mes paroles, j'en étais sûr.

Son silence, c'était donc de l'opiniâtreté, de l'impolitesse ou tout au moins de la gaucherie.

De l'opiniâtreté, avec ces yeux doux comme ceux d'une gazelle ! de l'impolitesse, avec cette voix tendre comme un chant ! de la gaucherie, avec cette grâce ravissante !

C'était difficile à croire, et, cependant, il fallait bien que cela fût.

Aussi, je me résolus à payer son silence par mon silence ; je savais que le déjeuner était dû aux soins de miss Jeannie, et, quoique je doive avouer, mon cher Petrus, qu'il était excellent, quoique cette excellence fût encore assaisonnée par une faim terrible que je devais à mes deux courses matinales, quoique j'engloutisse à moi seul la moitié de ce déjeuner, je ne prononçai pas un seul mot qui pût faire croire que je le trouvais bon.

Seulement, la différence qu'il y avait entre nous deux, c'est que Jeannie gardait le silence simplement, et comme une personne qui n'a rien à dire, tandis que, moi, je me taisais en homme qui a le cœur plein et qui enrage de ne point parler.

Au milieu de ce silence réciproque, le déjeuner fut fort maussade, comme vous devez le comprendre, mon cher Petrus.

Mademoiselle Jeannie se leva la première, et s'occupa du thé avec la même simplicité qu'elle avait mise à tout faire depuis notre retour de l'église : soit qu'elle se fût habituée à son costume, soit que la nature l'eût emporté sur cet art fatal dans lequel on avait emprisonné tous ses mouvemens, peu à peu elle avait repris sa grâce habituelle et sa simplicité ordinaire.

Je n'enrageais donc que davantage de ce qu'étant si simple et si naturelle, elle ne m'adressât la parole que pour me dire que le thé était fait, et pour m'inviter à passer de la table au guéridon.

Quant à la mère, il était facile de s'apercevoir que toutes ces lenteurs du repas et du thé lui pesaient.

Aussi, à peine eus-je avalé ma première tasse, que, sans me demander si j'en voulais une seconde :

— Monsieur Bemrode, me dit-elle, vous n'avez visité que le rez-de-chaussée de notre petite maison ; suivez-moi, et je vous montrerai le premier étage... Vous verrez qu'elle renferme, entre ses quatre murs, plus de logemens qu'on ne le croirait d'abord, et qu'à la rigueur, il y tiendrait deux ménages.

J'étais enchanté de quitter l'appartement où se trouvait mademoiselle Smith, ne fût-ce que pour lui prouver que je ne tenais pas le moins du monde à sa présence.

Je suivis donc mistress Smith, en grimaçant un sourire, dont un observateur plus fin que le vieillard ou plus curieux que la jeune fille eût facilement sondé le fond, mais dont la bonne madame Smith, le pasteur et mademoiselle Jeannie ne virent que la surface.

Je me doutais que ce voyage dans les latitudes élevées de la maison, n'avait d'autre but que de me montrer les richesses qui m'étaient restées inconnues, n'ayant visité que les régions inférieures.

Je ne me trompais pas.

Ce fut une seconde édition de l'exploration que m'avait fait faire la bonne madame Snart, lorsqu'elle m'avait reçu au presbytère d'Ashbourn.

Mais quelle différence dans l'intention, mon cher Petrus ! Chez madame Snart, c'était de la reconnaissance ; chez madame Smith, c'était de la séduction.

Aussi, autant madame Snart était arrivée facilement à mon cœur, autant, de toute la force de ma volonté, je résolus de réagir contre mistress Smith.

Enfin, voyant que, malgré la revue que nous venions de passer de toutes ses richesses, j'étais resté froid et presque muet :

— Cher monsieur Bemrode, me dit-elle, je crois m'apercevoir que vous êtes un homme fort désintéressé.

Je fis de la tête un signe indiquant qu'elle ne se trompait pas.

— Vous avez raison, me dit-elle ; le désintéressement est une vertu d'autant plus digne d'éloges qu'elle est rare ; mais, croyez-moi, l'homme sage, et je vous crois un homme aussi sage que désintéressé, l'homme sage ne méprise pas cette honnête aisance sans laquelle peuvent exister la tranquillité de l'esprit et la paix de la conscience, mais sans laquelle il n'existe point de bonheur réel.

Entrer en ménage avec des dettes, c'est un mauvais commencement de communauté ; on dort bien sur une paillasse de feuilles de maïs, mais on dort mieux encore sur de bons sommiers de crin et de bons matelas de laine.

Aussi un homme comme vous apporte certainement assez à sa femme quand il apporte une bonne cure comme celle d'Ashbourn, et un beau talent comme votre talent ; mais il faut, en ce cas, que la femme apporte quelque chose de son côté, une dot sinon en argent, du moins en beau linge et en bons meubles. Vous avez, je présume bien, quelquefois pensé à cela, cher monsieur Bemrode ?

L'attaque était si directe, que je sentis mes nerfs se crisper.

— Jamais, madame ! lui répondis-je.

— Comment ! jamais ? s'écria-t-elle ; vous n'avez jamais songé à vous marier ?

— Je ne dis point cela, madame, répondis-je. Tout au contraire, j'y ai beaucoup songé, depuis quelque temps surtout.

— Depuis quelque temps ! reprit madame Smith avec une voix dont elle ne put cacher l'altération. Auriez-vous donc déjà choisi votre compagne ? auriez-vous rencontré l'épouse de votre cœur ?

Je voulais, à quelque prix que ce fût, même au prix d'un mensonge, en finir avec cette obsession.

— Oui, madame, lui dis-je, et depuis longtemps.

— Alors, vous allez donc vous marier ?

— Je n'attendais pour cela que d'être nommé pasteur.

— Et maintenant que vous l'êtes ?...

— Maintenant, je l'espère, rien ne s'opposera plus à la réalisation de mes vœux.

— Oh ! mon Dieu ! murmura madame Smith, en posant une main sur sa poitrine, comme si elle eût reçu un coup en plein cœur, et en appuyant l'autre sur le dossier d'une chaise comme si elle chancelait sous le coup.

Mais elle se remit presque aussitôt.

Je vous avouerai, mon cher Petrus, qu'après cet aveu, je m'attendais à un changement dans ses manières, et que je comptais même sur ce changement pour excuser à mes yeux le péché que je venais de commettre en faisant un si gros mensonge.

Mais, au contraire, un sourire sincère, quoiqu'il ne fût pas exempt d'une certaine mélancolie, se dessina sur ses lèvres, et, me tendant la main qu'elle avait un instant appuyée sur son cœur :

— Excusez-moi, cher monsieur Bemrode, me dit-elle, j'ignorais cela, et je vous croyais libre.

A ces mots, à cet accent, à ce sourire, je compris que je m'étais trompé dans l'appréciation que j'avais faite, un peu superficiellement peut-être, du caractère de madame Smith, et, prenant la main qu'elle me tendait :

— C'est moi, lui dis-je en balbutiant, qui vous prie de m'excuser, chère madame.

— Et de quoi ? dit-elle ; de ce que vous êtes plus heureux que je ne croyais ? Oh ! non, non ; plus d'arrière-pensée ni dans mon esprit, ni dans mon cœur, cher monsieur Bemrode.

Vous aimez quelqu'un ; l'amour pur, l'amour désintéressé est le plus noble, je dirai mieux, le plus saint de tous les sentimens.

A partir de ce moment, chaque jour, matin et soir, je prierai Dieu pour vous et pour votre bien-aimée compagne.

Vous vous aimez, je n'ai donc rien à vous souhaiter, si ce n'est que cet amour dure jusqu'au tombeau.

Vous êtes bon, vous êtes savant, vous êtes pieux ; vos paroissiens vous aiment, vous admirent et vous respectent ; vous avez bon cœur et bonne conscience : c'est tout ce qu'il faut pour obtenir la bénédiction du ciel.

Dieu vous donne la sienne, comme moi, pauvre femme, je vous donne la mienne !

La bénédiction de Dieu, c'est le plus grand bien que puisse désirer l'honnête homme en ce monde.

Allons, cher monsieur Bemrode, n'en parlons plus...

Que votre femme soit douce, pieuse, aimante... qu'elle vous rende aussi heureux... que...

Elle s'interrompit et changea vivement d'idée.

— Que j'ai tâché de rendre heureux monsieur Smith, qui, lui aussi, est un digne homme, poursuivit-elle.

Venez, mon cher monsieur Bemrode ; vous n'avez plus rien à voir, et moi, malheureusement, je n'ai plus rien à vous montrer.

Après quoi, essuyant une larme furtive, elle descendit l'escalier.

Je la suivis, tout attendri et près de pleurer moi-même, sans trop savoir si je devais la détromper ou la laisser dans l'erreur.

Mais, avant que j'eusse pris un parti, elle avait ouvert la porte du salon.

— Mon ami, mon enfant, dit-elle en s'adressant à son mari et à sa fille, j'ai à vous annoncer une bonne nouvelle. Votre cher voisin, le pasteur Bemrode, va se marier à une personne qui l'aime et qui, je l'espère, le rendra aussi heureux qu'il mérite de l'être.

Le pasteur regarda sa femme d'un air triomphant ; Jeannie jeta un cri qui ressemblait à un cri de joie, et s'élança hors de la chambre.

Je regardai, je l'avoue, avec un certain étonnement, cette sortie dont je ne me rendais pas bien compte.

Mais monsieur Smith ne me donna point le temps de m'en préoccuper.

— Venez ici, mon jeune ami, me dit-il en me tendant les deux mains, je comprends pourquoi vous avez fait cet aveu à ma femme, et je vous en estime davantage.

Puis, se retournant vers madame Smith.

— Eh bien ! mère, dit-il, nous sommes à notre aise, maintenant, et nous dînerons plus gaiement que nous n'avons déjeuné... Il faut vous dire, mon cher voisin, ajouta en riant monsieur Smith, une chose dont vous vous êtes déjà aperçu : c'est que la mère, cette excellente femme que voici, sur le bien que je lui avais dit de vous à mon retour d'Ashbourn, s'était mis certaine affaire en tête, pauvre chère femme !

Heureusement, Dieu a permis, vous aidant, que sa folie ne durât point longtemps.

De là, le voyage de Chesterfield pour acheter cet affreux costume de dame, sous lequel, sans m'en prévenir, on vous a montré notre Jeannie ; de là, les mots à double entente sur le mariage ; de là, l'exhibition de toutes nos pauvres richesses...

A quoi tout cela t'a-t-il menée, femme ? A la ruine de tes espérances !

Ah ! je te le disais ce matin encore :

« Les voies souterraines ne sont bonnes à rien ; dès qu'on y entre, on a deux compagnons de voyage qui marchent, l'un devant, l'autre derrière : devant, le doute ; derrière, l'angoisse. »

Depuis le matin, tu chemines ainsi, femme, et je te regardais avec tristesse, presque avec honte, trébucher à chaque pas.

Tu faisais fausse route : notre ami t'a remise dans le droit chemin !

Merci, voisin Bemrode, la leçon a été bonne, j'espère qu'elle profitera.

— Mon ami, dit madame Smith, excuse-moi... Excusez-moi, monsieur Bemrode... mais j'ai cru qu'il n'était pas défendu d'aider un peu la Providence.

— Femme, reprit le pasteur, retiens bien ceci : la Providence, fille de Dieu, plane si haut au-dessus de nos têtes, que tous les petits moyens que nous pouvons employer pour l'assujettir à nos caprices ne vont pas à moitié de la hauteur où elle se tient ; la prière seule monte jusqu'à elle, femme. Ce qui est dans les desseins de Dieu arrivera toujours, que l'homme s'en mêle ou ne s'en mêle pas ; et cela est bien heureux, car Dieu sait mieux que nous ce qu'il doit nous refuser ou nous accorder. Remercions donc Dieu, même du malheur qu'il nous envoie : ce que nous regardons comme un malheur n'est parfois que le commencement de notre félicité.

— Ainsi soit-il ! murmura tristement madame Smith.

En ce moment, la porte du salon se rouvrit ; je me retournai au bruit, et je ne pus m'empêcher de pousser un cri d'étonnement et de joie.

C'était Jeannie, non plus telle qu'elle nous avait quittés, c'est-à-dire avec son chignon poudré, ses cheveux en racine droite, son teint rosé perdu sous le rouge et le blanc, sa robe de pékin broché, ses paniers gigantesques et ses mules à hauts talons ; mais Jeannie avec son chapeau de paille couronné de bluets, ses cheveux blonds flottant au vent, son frais visage, sa robe blanche et sa ceinture bleue.

Elle entra en riant et en sautant, toute joyeuse d'être à la fois débarrassée de sa toilette et de moi, deux choses qui paraissaient la gêner fort.

— Monsieur Bemrode, dit-elle, maman vous a montré son linge, ses cuillères d'argent et ses belles armoires de noyer ; venez avec moi, je vous montrerai mes fleurs, mes poules, mes oiseaux. Vous me parlerez de la jeune miss que vous aimez, et qui doit être fort belle ; et moi, je vous parlerai de votre sermon, qui a été fort beau.

Je me retournai vers monsieur et madame Smith, comme pour leur demander la permission de me rendre à l'invitation de la gracieuse enfant.

— Allez, allez, me dit le père, Dieu veut ce qu'il veut, et l'homme n'est que l'instrument aveugle de cette volonté.

Je pris vivement le bras de Jeannie, et je sortis avec elle.

XVIII

LA PROMENADE

Ai-je besoin de vous rappeler, mon cher Petrus, que j'avais à peine vingt-cinq ans, et que Jeannie n'en comptait que dix-neuf ?

Nous étions moins avancés dans la vie que la nature ne l'était dans l'année : la nature en était au mois de juin, et nous, nous n'étions encore, Jeannie qu'en avril, et moi qu'en mai.

Aussi notre cœur à tous deux fleurissait comme les primevères qui étoilaient le chemin et les violettes qui le parfumaient.

Nous nous élançâmes tout joyeux hors de l'œil des grands parens, comme l'oiseau de Jeannie s'élançait hors de sa cage.

On eût dit que, comme lui, nous avions des ailes.

Vous vous demandez peut-être, cher Petrus, si toute cette joie, tout ce bonheur, toute cette suavité d'âme, étaient bien en harmonie avec mon titre de pasteur et la mission qu'il m'impose.

Oui, cher ami, oui, car le bonheur rend bons ceux qui sont mauvais, meilleurs ceux qui sont bons ; oui, car je me sentais meilleur que je n'avais été ; j'eusse voulu serrer le monde entier contre ma poitrine bondissante ; j'eusse voulu effeuiller les fleurs de ma couronne sur les pas de l'humanité.

Si un mendiant m'eût rencontré, je lui eusse donné la guinée et les quelques schellings qui me restaient.

Qu'avais-je besoin d'argent ? N'étais-je pas riche de mon amour et de mon bonheur ? N'étais-je pas riche de ce trésor que je croyais perdu et que je venais de retrouver ? de cette belle jeune fille aux cheveux blonds, au chapeau de paille, à la robe blanche ; de cette jeune fille qui s'appuyait à mon bras comme si elle était ma sœur, et pour qui, je le sentais bien, j'étais plus qu'un frère ?

Mais elle, en vérité, dans son innocence, elle me tenait pour un ami, pour un compagnon, pour l'hôte de son père pas pour autre chose.

Comme elle me l'avait dit, elle me mena voir ses poules, qui accoururent en l'apercevant ; ses pigeons, qui volèrent à l'instant même autour d'elle.

— O mon Dieu ! dit-elle, pauvres petits, j'ai oublié leur graine... C'est la première fois qu'ils seront trompés en venant à moi !

— Vous faites ces pauvres animaux bien égoïstes, chère Jeannie, en supposant qu'ils ne viennent pas un peu pour vous-même.

— N'importe, dit-elle, je ne veux pas faire cette expérience, qui tournerait peut-être à ma confusion... Allons chercher du grain.

Nous courûmes vers une espèce de hangar, suivis des poules, qui trottaient sur nos traces, et des beaux pigeons, blancs et gracieux comme des colombes, qui voletaient autour de nous

Un chien attaché à sa chaîne faisait tout ce qu'il pouvait pour la rompre et s'élancer sur nos pas ; il hurlait moitié joyeusement de voir Jeannie, moitié tristement de ne pouvoir la caresser

Il se désespérait de ne pas être de cette fête générale à laquelle se livrait la basse-cour en l'honneur de Jeannie.

Il n'y avait pas jusqu'à deux canards, un mâle et une femelle, suivis d'une douzaine de canetons, qui, tirés par

l'attraction commune hors de la petite mare où ils barbotaient, ne coursussent derrière nous, formant l'arrière-garde de toute cette troupe emplumée.

Sous le hangar était un coffre ; dans ce coffre, toute sorte de grenaille destinée aux hôtes de la basse-cour.

Poules, canards et pigeons connaissaient bien ce coffre, qu'ils saluèrent, poules en pépiant, canards en cancanant, pigeons en roucoulant.

Je soulevai le couvercle du coffre, auquel je donnai ma tête pour point d'appui, ce qui nous permit d'y puiser tous deux à pleines mains.

Puis, nos mains pleines, je laissai retomber le couvercle du coffre.

Vous rappelez-vous, cher Petrus, une charmante gravure, d'après un tableau français, intitulée : la *Petite Fermière* ?

C'est une belle jeune femme entourée de tout un monde ailé qui attend sa nourriture.

Jeannie était l'original du tableau.

Les poules volaient pour atteindre ses mains ; les pigeons se posaient sur son épaule ; les canards se dressaient maladroitement sur leurs pattes en battant des ailes.

Je me reculai un instant, pour voir tout à mon aise la reine du royaume ailé, et, quoique j'eusse mes deux mains remplies de grain, pas un des sujets de Jeannie ne déserta sa maîtresse pour moi.

— Vous voyez, lui dis-je, chère voisine, vous étiez ingrate à l'endroit de ces pauvres animaux.

— Attendez, dit-elle.

Et elle sema son grain.

Toute la famille emplumée se jeta sur ce grain, qui disparut en un instant.

Puis, tout cela resta l'œil et le bec en l'air, tournant mélancoliquement la tête, et clignant de l'œil pour voir si c'était bien tout ce qu'on devait attendre de la petite fermière.

— Là ! dit Jeannie, à votre tour, maintenant.

Et, à mon tour, j'appelai poules, canards et pigeons de la voix et du geste.

A la pluie de graines que je répandis autour de moi, toute la cour de Jeannie déserta sa maîtresse pour me saluer son roi, à l'exception d'un beau pigeon blanc qui, resté sur l'épaule de la jeune fille, caressait ses lèvres roses avec son bec rose, et semblait n'avoir besoin d'autre nourriture que des baisers qu'il donnait et recevait.

— Eh bien ! lui dis-je, chère Jeannie, vous voyez qu'il y a des cœurs fidèles en ce monde !

— Oui, répondit-elle en souriant, un sur cinquante peut-être, je le sais.

— Et, lui répliquai-je, n'est-ce pas beaucoup, ou plutôt n'est-ce point assez ?

Elle prit son pigeon entre ses deux mains, l'embrassa sans répondre et le jeta en l'air.

Mais lui, au lieu de retourner au colombier où l'on semblait le renvoyer, vola pendant quelques instans d'un vol circulaire autour de Jeannie, et revint se poser sur son épaule.

Même chassé par sa maîtresse, il ne voulait pas la quitter.

— Voilà qui vous prouve, Jeannie, ajoutai-je en souriant, qu'il est non seulement des cœurs fidèles, mais encore des cœurs dévoués.

Le chien aboyait toujours de joie et tendait sa chaîne vers sa maîtresse.

— Ne faites pas trop attendre votre visite au pauvre prisonnier, lui dis-je ; elle perdrait une partie de son mérite.

Nous nous avançâmes vers la niche, avec le cortège tout entier des poules et des canards, qui semblaient attachés à nos moindres pas.

— C'est Fidèle, dit Jeannie ; en votre qualité de voisin, il faut que vous fassiez connaissance avec lui. Détachez-le vous-même, afin que cette connaissance commence, de votre côté, par un service rendu, et, du sien par la gratitude.

Je détachai Fidèle, qui se mit à bondir joyeusement au milieu des poules, des canards et des pigeons, sans s'inquiéter où il posait ses pattes.

Les pigeons s'envolèrent ; les poules s'effarouchèrent ; les canards regagnèrent leur mare au plus vite.

Ce fut à Jeannie d'abord que s'adressèrent les premières démonstrations de Fidèle.

Puis, dans le juste partage de sa reconnaissance, il vint ensuite à moi.

Deux ou trois caresses que je lui fis établirent entre nous un commencement d'amitié.

— Maintenant, dit Jeannie, venez voir mes fleurs.

Je n'avais d'autre volonté que celle de la belle jeune fille : il me semblait que ma vocation était de marcher derrière elle, d'admirer ce cou svelte, cette taille fine, ce pied si léger, qu'à chaque instant je craignais que tout cet ensemble aérien ne prît des ailes et ne remontât aux cieux en me laissant seul sur la terre !

Jeannie ouvrit, l'une après l'autre, deux grilles, et nous nous trouvâmes dans un charmant petit jardin plein de fleurs, où Fidèle s'élança avec l'enivrement de la liberté, sautant après les papillons, aboyant à la poursuite des oiseaux.

Jeannie le rappela : oiseaux et papillons étaient les hôtes de la jeune fille, et, les uns et les autres, sachant qu'ils n'avaient rien à craindre d'elle, venaient d'habitude voleter autour d'elle.

Fidèle obéit, se calma, et suivit gravement les allées, au lieu de bondir follement à travers les plates-bandes.

Ce royaume des fleurs était une annexe de l'empire de Jeannie.

Au milieu des roses, des iris, des anémones, des jacinthes et des tulipes, Jeannie semblait une fleur détachée, vivante, douée de la faculté de se mouvoir ; elle parlait à toute cette végétation brillante et parfumée comme elle parlait à ses poules, à ses pigeons et à ses canards ; chaque fleur avait pour Jeannie, non seulement son nom de fleur, mais encore son nom d'amitié ; elle était la sœur aînée de toute cette famille, qu'elle avait soignée depuis le printemps comme une petite mère ; elle me racontait l'indisposition de ce lilas, la maladie de cette renoncule ; elle me vantait la belle et vigoureuse santé de ces balsamines...

Et on eût dit que, de l'autre côté, les fleurs lui étaient reconnaissantes comme des êtres doués de sentiment, on eût dit que leurs parfums, qui parfois s'élevaient plus vifs, étaient un hommage que les plus tendres lui rendaient ; on eût dit, enfin, que le doux frémissement que leur imprimait la brise, dont le souffle les courbait à ses pieds, n'était autre chose que l'attraction qu'elle exerçait sur les plus flexibles et les plus aimantes.

Sans doute, c'était une illusion ; mais il me semblait que, sur son passage, les rosiers allongeaient leurs branches pour la retenir, que les lilas faisaient flotter leurs panaches, que les jasmins secouaient leur neige, et que tout ce monde embaumé saluait sa présence par le chant des rossignols, des fauvettes et des mésanges, si bien cachés dans les massifs qu'il était impossible de savoir si c'étaient les parfums qui avaient des voix ou les voix qui avaient des parfums.

Arrivée à un angle du jardin donnant par une petite porte sur la prairie, Jeannie mit son doigt sur sa bouche pour me commander le silence.

Je me tus, elle marcha plus légèrement encore pour m'indiquer de ne point faire de bruit, et je la suivis, marchant sur la pointe du pied.

Elle arriva ainsi la première à une touffe épaisse de boules de neige et de lilas se détachant sur un massif d'arbres verts ; elle en écarta doucement les branches, et d'un mouvement de l'œil et du sourcil, elle me montra un nid perdu dans le feuillage.

J'eus quelque peine à l'apercevoir d'abord, tant il avait été artistement masqué par la prudente prévoyance des architectes ailés qui l'avaient bâti ; c'était un nid de fauvettes ; la mère était dessus.

— N'aie pas peur, petite mère, lui dit Jeannie de sa douce voix, et, allongeant la main, elle prit légèrement la mère, la souleva du nid, dans lequel je pus voir cinq œufs d'un gris clair, mouchetés d'un gris plus foncé.

— Oh ! lui dis-je, elle couve... remettez-la bien vite sur son nid.. Vous savez que les oiseaux abandonnent leur nid quand ils s'aperçoivent qu'on y a touché.

— Les autres oiseaux peut-être, dit Jeannie, mais pas les miens... Vous allez voir.

Et elle approcha la fauvette de ses lèvres et l'embrassa, puis des miennes, et je l'embrassai aussi ; après quoi, elle remit la pauvre petite bête sur son nid.

La fauvette écarta aussitôt ses plumes, comprimées un instant, et s'enfonça dans la concavité, qu'elle couvrit entièrement de son corps.

— Voyez-vous, me dit-elle en se retournant de mon côté, elle ne s'enfuit même pas.

Je fis un signe affirmatif.

Je voyais en effet, mais à travers un nuage : en me donnant la fauvette à baiser, Jeannie m'avait aussi donné sa main ; de sorte que mes lèvres avaient un peu porté sur la tête de l'oiseau, et beaucoup sur la main de la jeune fille.

Jeannie souriait dans son innocence ; elle n'avait pas même senti ce baiser partagé avec un oiseau, et qui, la laissant impassible, me jetait, à moi, un si doux voile sur les yeux.

Pourtant, elle s'aperçut de l'espèce d'éblouissement auquel j'étais en proie.

— Vous n'avez pas, comme moi, un grand chapeau de paille, cher monsieur Bemrode, dit-elle, de sorte que le soleil vous fait mal... Allons un peu à l'ombre.

Et elle ouvrit la porte du jardin donnant sur une belle prairie boisée, sous l'ombre de laquelle Fidèle s'élança le premier, où elle suivit Fidèle, et où, à mon tour, je la suivis.

XIX

OU NOUS PARLONS PEU DE MON SERMON, BEAUCOUP DE LA FEMME QUE J'AIMAIS

Il était impossible de présenter à l'œil, à l'odorat, je dirai presque au toucher, à tous les sens enfin, un contraste plus charmant que celui qu'offrait la fraîche et sombre prairie dans laquelle nous entrions, avec le jardin, plein de lumière, de couleurs et de parfums, que nous quittions.

C'était le milieu entre le jour et les ténèbres que cette verte prairie plantée d'aulnes énormes et de peupliers gigantesques; à notre gauche s'étendait un véritable bois composé de ces deux essences d'arbres, qui grandissent si bien dans les terrains humides; à notre droite, une longue allée de saules bordant un charmant petit ruisseau murmurant son éternelle chanson, tout en faisant trembloter dans son cours et à sa surface les étoiles des pervenches azurées et les myosotis aux prunelles d'or.

De l'autre côté du ruisseau, sur le rude tapis d'un pré nouvellement fauché, s'élevaient des meules de foin jaunissantes et jetant aux chaudes brises du midi leurs âcres parfums.

Nous marchâmes ainsi pendant cinq minutes à peu près, Fidèle courant et aboyant, Jeannie suivant le petit sentier où l'on ne pouvait s'avancer qu'un de front, et moi emboîtant le pas derrière Jeannie.

Enfin, la belle jeune fille s'arrêta sous un saule plus épais que les autres, au pied duquel l'herbe froissée indiquait une station habituelle.

Elle enleva son chapeau, qu'elle suspendit à une branche, s'assit, et me fit signe de m'asseoir près d'elle.

J'obéis.

Fidèle franchit le fossé, décrivit un grand cercle dans la prairie, et revint se poser gravement vis-à-vis de nous.

Alors, tout en assemblant un bouquet de fleurs de son jardin et de fleurs des champs, Jeannie se retourna de mon côté.

— Mon cher voisin, me dit-elle, quand nous sommes sortis tous deux, je vous ai promis que j'allais vous montrer mes poules, mes pigeons et mes fleurs; vous avez vu tout cela. J'ai ajouté que je vous ferais mes complimens sur votre sermon: votre sermon était fort beau, et vous n'en doutez pas, car vous m'avez vue pleurer, et les larmes valent mieux que des louanges. Enfin, j'ai dit que, de votre côté, vous me parleriez de la femme que vous aimez; vous n'avez rien répondu, mais, ne rien répondre, c'était vous engager: qui ne dit mot consent, ou le proverbe est faux. C'est donc maintenant à vous de parler, et à moi de me taire, cher voisin... Parlez; je me tais; j'écoute.

J'étais assis près d'elle, appuyé sur mon coude, la regardant en profil perdu, et la trouvant adorable ainsi: le moment était donc bien choisi par elle, comme vous le voyez, mon cher Petrus, pour m'inviter à lui parler de la femme que j'aimais.

Il me prit cette tentation, ou de la prendre entre mes bras, ou de me jeter à ses pieds en criant:

— Jeannie! Jeannie! la femme que j'aime, c'est toi!

Mais je n'osai point; et puis, vous le dirai-je, mon ami, la situation était si douce, je me sentais si heureux d'être assis près d'elle, je la trouvais si belle à regarder, que je ne voulais pas encore en finir avec le bonheur que j'éprouvais, fût-ce même pour un bonheur plus grand!

— Ainsi, lui dis-je, chère Jeannie, vous désirez connaître celle que j'aime?

— Oui... mon père nous a dit tant de bien de vous...

Elle vit dans quel chemin elle venait de s'engager, et, ne voulant pas reculer, elle continua, souriant et rougissant à la fois:

— Mon père nous a dit tant de bien de vous, que vous avez vu à quelle folie il avait poussé ma mère!

— Folie que vous n'avez point partagée un seul instant vous-même, n'est-ce pas, Jeannie?

— Oh! moi, je vous détestais! N'étiez-vous pas cause qu'on me tirait les cheveux pour me coiffer en racine droite, que l'on me serrait la taille dans un corps de fer, et que l'on me faisait marcher sur des talons qui me grandissaient de deux pouces, et qui me tordaient les pieds?... Il me semble qu'il y avait bien là de quoi maudire quelqu'un?

— Oui... mais, maintenant?

— Oh! maintenant, c'est tout autre chose... Du moment où ma mère a renoncé à ses projets sur vous; du moment où j'ai pu remettre mes petits souliers, jeter bien loin de moi mon corps en fer, et secouer la poudre de mes cheveux jusqu'à la dernière parcelle, de ce moment-là, non seulement je ne vous déteste plus, mais...

Je l'interrompis.

— Vraiment?... Et croyez-vous que je me contente de cela, que vous ne me détestiez plus?

— Vous ne m'avez pas laissé achever, dit-elle; j'allais vous avouer que, non seulement je ne vous déteste plus, mais encore que je vous aimais comme un frère.

— Merci! fis-je en lui prenant la main, merci, Jeannie!

— Or, vous aimant comme un frère, je veux connaître la femme à laquelle vous êtes fiancé, pour l'aimer comme une sœur, continua la jeune fille.

— Je ne vous ai pas dit que je fusse fiancé, Jeannie.

— Oh! mon Dieu! reprit-elle en essayant d'enlever sa main des miennes, fiancé ou non, puisque vous l'aimez et puisqu'elle vous aime...

Je retins sa main.

— Je vous ai dit que je l'aimais, Jeannie, mais je ne vous ai pas dit qu'elle m'aimât...

— Comment! s'écria la jeune fille étonnée, sans plus s'occuper de sa main qu'elle m'abandonna, vous aimez une femme qui ne vous aime pas?

— Cela ne s'est-il jamais vu, Jeannie, lui demandai-je en la regardant avec tendresse, que l'on aime quelqu'un qui ne vous aime pas?

— Je ne sais, dit-elle.

Puis, me regardant d'un air de compassion:

— Oh! mon Dieu! me dit-elle, auriez-vous le malheur d'aimer sans être aimé?

— J'ai, répondis-je, le malheur d'aimer quelqu'un qui ne sait pas que je l'aime.

— N'avez-vous jamais osé lui avouer votre amour?

— Je ne lui ai parlé qu'une seule fois dans ma vie!

— Mais comment avez-vous pu devenir amoureux d'une femme que vous n'avez vue qu'une fois?

— Je ne vous ai point dit, Jeannie, que je ne l'eusse vue qu'une fois; je vous ai dit seulement que je ne lui avais parlé qu'une fois.

— Oh! mais c'est tout un roman, alors! s'écria gaîment la jeune fille.

— Tout un roman, oui, chère Jeannie; une pastorale de Longus...

— Et vous allez me conter cela, je l'espère.

— Si vous le permettez, Jeannie...

— Si je le permets? Je crois bien que je le permets? je fais mieux, je vous en prie!

Il me serait impossible de vous dire avec quelle coquetterie charmante, et tout imprégnée à la fois d'innocence et de naïveté, Jeannie prononça ces dernières paroles.

Je ne l'eusse pas aimée, que, bien certainement, là, sous ce saule, assis près d'elle, avec ce ruisseau gazouillant à nos pieds, ces oiseaux chantant sur nos têtes, cette pénétrante odeur du muguet venant de l'ombre, cette âcre senteur des foins venant du soleil, avec sa main reposant dans mes mains, ses yeux fixés sur mes yeux, son doux sourire cherchant ma pensée au fond de mon cœur, sa curiosité appelant mes paroles sur le bord de mes lèvres, je ne l'eusse pas aimée, que, bien certainement, à cette heure, en ce moment, j'en fusse devenu amoureux.

— Oh! oui, oui, Jeannie, m'écriai-je en portant vivement sa main à mes lèvres, oh! oui, je vous dirai qui j'aime, et, n'est-ce pas, vous ne me désespérerez point en me disant qu'on ne saurait m'aimer?

La jeune fille me regarda avec étonnement.

— Ecoutez, lui dis-je, c'est la première fois que j'aime; il y a huit jours, je ne connaissais encore l'amour que de nom, ou plutôt je ne le connaissais pas même de nom.

— Il y a huit jours?

— Oui.

— Et tout à coup, dit-elle en riant, vous avez découvert cette merveille de la création qui devait prendre votre cœur? Et vous avez aimé comme cela?

— Justement, Jeannie; cela s'est fait ainsi que vous le dites... Ne vous a-t-on pas raconté parfois que, dans un coin du ciel que l'on croyait désert, on avait, tout à coup, à l'aide d'un télescope, découvert une étoile inconnue jusqu'alors, et, cependant, la plus belle, la plus brillante des étoiles?

— Et il vous a fallu un télescope pour cela?

— Oui, Jeannie, et voilà pourquoi je la connais sans qu'elle me connaisse, pourquoi je la vois sans qu'elle me voie... Deux jours le ciel a été couvert, deux jours elle a disparu; pendant ces deux jours, je n'ai pas vécu; la terre me semblait dépeuplée, le ciel vide; les autres étoiles n'existaient plus, ou plutôt je ne les regardais pas... Enfin, je l'ai revue, mais nébuleuse, mais voilée... Alors, j'ai cru m'être trompé: j'ai douté de mon télescope, j'ai douté de mes propres yeux, j'ai douté d'elle-même... Par bonheur, c'était cette fois-là que je me trompais réellement! Tout à coup, elle s'est dégagée des nuages qui l'enveloppaient, et

je l'ai retrouvée pure, chaste, brillante ; de sorte que vous me voyez, Jeannie, après tous mes doutes, après toutes mes craintes, plus rassuré et plus amoureux d'elle que jamais !

— Ecoutez, monsieur Bemrode, me dit Jeannie, devenue plus sérieuse sans être plus sévère, je ne comprends pas très bien le langage figuré, et n'ai surtout pas l'esprit assez subtil et assez orné pour vous répondre dans le même style. Faites donc descendre votre étoile du septième ciel où vous l'avez placée, de façon à ne la voir qu'avec ce télescope merveilleux à l'aide duquel vous l'avez découverte ; isolez-la un peu plus ; mettez-la dans le rayon de mon œil, et, alors seulement je pourrai vous dire ce que je pense, et, par conséquent, ce que vous en devez penser.

En l'écoutant, je compris, mon cher Petrus, que ce moment suprême de l'existence où il est donné à l'homme de choisir entre la joie ou la tristesse, entre la vie ou le néant, était arrivé pour moi ; je compris que, la vie et la joie, Dieu les mettait là toutes deux à ma portée, et qu'il ne s'agissait plus que d'étendre la main et de les saisir.

Je lui racontai tout : mon arrivée à Ashbourn ; comment j'y avais été reçu par la veuve du pasteur Snart ; comment j'avais cru retrouver en elle une seconde mère ; comment, un instant, elle m'avait appelé son fils.

Je lui dis ma douleur quand, à mon retour, je la trouvai morte ; mon isolement, ma misère ; puis comment, par la charité de mes paroissiens, ma misère avait disparu, ne me laissant que l'isolement ; puis enfin comment, par une grâce de la Providence, par une charité du Seigneur, cet isolement avait disparu à son tour.

Je lui fis la description de cette petite maison blanche, verte et rouge, sortant à moitié d'un massif d'arbres et de fleurs, devenue mon seul horizon ; je lui dépeignis cette fenêtre, cadre charmant d'un plus charmant portrait.

Elle assista à toutes mes espérances quand mon inconnue apparaissait, à toutes mes angoisses quand la fenêtre était vide ou fermée.

Je ne lui cachai pas mes deux excursions du soir, l'une où je m'étais borné à venir sur la grande route et à écouter l'éloge de monsieur Smith et de sa fille ; l'autre où j'avais été jusqu'à faire le tour de la maison éteinte, presque morte, à l'exception de cette étincelle de vie, de lumière restée dans la salle basse, et que j'avais entrevue par la grille de la rue, grille d'où m'avaient chassé la voix de trois hommes et le bruit de la voiture.

Elle put me suivre chez moi, me voir rentrer au presbytère, plus sombre, plus isolé, plus vide que jamais ; monter à ma chambre sans lumière, ouvrir machinalement ma fenêtre, et, tout à coup, pousser un cri en retrouvant mon étoile disparue.

Puis, après tout cet ensemble, vinrent les détails : la cage et le chardonneret, les rideaux blancs du lit, les fauteuils de perse à fleurs roses, le pot de faïence bleue, le chapeau de paille, la couronne de bluets, rien ne fut omis, rien ne fut oublié, pas même mon désappointement du matin, lorsque je vis ma blonde inconnue, à la robe blanche et à la ceinture bleue, transformée en dame de la ville coiffée en racine droite, vêtue d'une robe de pékin broché, et chancelante sur ses mules à hauts talons.

Arrivé là, il fallait aller jusqu'au bout et tout dire, même mon mensonge.

Je le dis, mais je dis aussi ma joie, mon bonheur en retrouvant le charmant papillon que j'avais rêvé, au moment où il sortit de sa chrysalide, plus brillant, plus frais, plus aérien que jamais.

Je pris, les uns après les autres, tous les détails de cette dernière heure, envolée rapide comme une seconde, et qui, cependant, renfermait toute ma vie à venir : la basse-cour avec ses poules, ses canards, ses pigeons, c'est-à-dire la vie matérielle ; le jardin avec ses fleurs, ses oiseaux chanteurs, son soleil, c'est-à-dire la vie poétique ; cette prairie avec son ombre, son ruisseau murmurant, ses lointaines senteurs, c'est-à-dire la vie rêveuse et recueillie ; je ne m'arrêtai dans mon récit qu'à la fin de mon roman lui-même, qui me conduisait là, sous ce saule où j'étais couché près d'elle, et, arrivé là, je m'écriai :

— Jeannie ! chère Jeannie ! vous connaissez maintenant la bien-aimée de mon cœur ; ma joie ou ma douleur dépend d'elle... Dites, ma chère Jeannie, dois-je espérer ou désespérer ?

Jeannie avait écouté tout le commencement de mon récit avec ses beaux yeux sourians et interrogateurs fixés sur moi, car elle ne comprenait pas encore, et croyait qu'il était question d'une étrangère ; puis, peu à peu elle avait deviné qu'il s'agissait d'elle ; alors elle avait lentement baissé les yeux, mais sans cesser d'écouter ; enfin, une rougeur plus vive avait passé sur ses joues, un mouvement plus rapide avait soulevé sa poitrine ; tout à coup, elle s'était levée, mais était demeurée debout, rougissant de plus en plus, immobile et pareille à la statue de la Modestie...

Et moi, aux derniers mots, je m'étais mis à genoux, la retenant par sa belle main. A ma prière, au léger cri de douleur qui m'échappa lorsque je sentis cette main près de glisser dans la mienne, elle eut pitié de moi et resta.

Cette pitié me rendit bien heureux, car, dans ce cas, vous le savez, vous, docte professeur en philosophie, dans ce cas, la pitié n'est rien autre chose qu'un commencement d'amour.

Je demeurai donc un genou en terre, haletant, l'œil fixé sur elle, serrant sa main dans ma main, et n'ayant la force que de murmurer ces mots :

— Jeannie !... chère Jeannie !

Alors, elle, de sa voix douce et tremblante à la fois :

— Monsieur Bemrode, me dit-elle, il me paraît que c'est mal ce que vous faites en ce moment, et que le détour que vous avez pris est bien subtil pour quelqu'un qui aime... Mais n'importe ; je vous répondrai simplement : Oui, quand ma mère m'a emmenée à Chesterfield pour me faire habiller comme la fiancée de l'intendant du comte d'Alton ; quand elle m'a dit que, pour vous plaire, je devais poudrer mes cheveux, mettre cette vilaine robe brochée et ces hautes mules qui m'empêchaient non seulement de courir, mais même de marcher, il m'a semblé qu'un homme qui, pour l'aimer, exigeait d'une femme tous les sacrifices du simple, du naturel, du vrai, devait mal aimer ; que cet homme détesterait mes oiseaux, mes fleurs, ma prairie ; que c'était une autre vie que la mienne, si douce, si calme, si tranquille, que cette vie dans laquelle j'allais entrer...

Alors, de même que vous avez été prévenu contre moi, j'ai été, moi, prévenue contre vous ; j'ai retardé ma mère, qui me pressait, afin de ne point faire la route avec vous ; je me suis placée, ou plutôt, à mon grand regret, ma mère m'a placée en face de la chaire ; je me suis assise avec l'intention de trouver votre sermon mauvais... ce me fut une chose impossible, votre sermon était fort beau... seulement, le texte, plus encore que vos paroles, m'a fait pleurer ; car le texte disait : « Tu quitteras ton père et ta mère pour suivre ton mari, » et quitter mon père et ma mère me semblait le plus grand malheur du monde...

Votre sermon fini, je pleurai à la fois, de vos paroles et du texte, car, je vous le répète, vous avez été bien éloquent ; mais je vous en voulais d'avoir choisi un pareil sujet.

C'est pourquoi je suis partie la première ; et, quelque instance qu'ait faite ma mère, je n'ai point voulu vous attendre.

De là mon silence à votre retour ; dix fois le désir m'est venu de vous complimenter, je n'en ai pas eu le courage.

Lorsque vous êtes sorti avec ma mère, je dois tout vous dire, n'est-ce pas ? lorsque vous êtes sorti avec ma mère, je me suis levée, j'ai été à mon père, je l'ai embrassé au front ; puis je me suis mise à genoux devant lui, et alors, les mains jointes, je lui ai dit : « N'est-ce pas, bon père, que tu n'exigeras point que ta fille épouse un homme qu'elle n'aime pas et qui la rendrait malheureuse ? »

— Oh ! Jeannie ! Jeannie ! m'écriai-je.

— Attendez donc ! répondit la jeune fille avec un adorable sourire ; vous m'avez tout dit, laissez-moi tout vous dire. Mon père est bon, mon père m'aime ; il m'a répondu : « Mon enfant, tu ne seras jamais qu'à l'homme que tu choisiras. »

Alors je me suis jetée à son cou, et l'ai embrassé bien plus tendrement que la première fois.

C'est en ce moment que vous êtes rentré avec ma mère, et que ma mère nous a annoncé que vous aimiez une autre femme et que vous alliez vous marier.

A cette bonne nouvelle, j'ai senti mon cœur sourire ; j'eusse battu des mains et sauté de joie si je l'eusse osé... Mais, au moins, libre de reparaître ce que j'étais, je me suis élancée hors du salon, pour monter rapidement à ma chambre et me débarrasser de cette odieuse toilette ; et, au fur et à mesure que je dépoudrais mes cheveux, que je desserrais ma robe, que je jetais à l'autre bout de l'appartement mes mules à hauts talons, vous me paraissiez bien plus beau, bien plus aimable, bien plus éloquent qu'une heure auparavant.

Je me rappelais avoir lu le texte de votre sermon dans la Bible, et, puisqu'il était dans la Bible, je ne m'étonnais plus que vous l'eussiez pris.

Enfin, je suis descendue, leste, joyeuse, le cœur léger ; je vous ai retrouvé au salon, et je me suis dit que j'avais été injuste envers vous ; il m'a semblé que vous deviez aimer mes oiseaux, mes fleurs, l'ombre des saules, la promenade au bord du ruisseau ; je vous ai dit : « Venez ! » Vous êtes venu.

Alors, comme si je vous connaissais depuis dix ans, je vous ai raconté mes plaisirs, mes joies, ma vie ; vous avez donné à manger à mes poules ; vous avez caressé Fidèle ; vous avez embrassé ma fauvette ; vous vous êtes assis près de moi, aspirant les senteurs de la prairie, et non seulement je ne vous craignais plus, mais encore je vous aimais comme un frère... Maintenant vous me demandez si je puis vous aimer autrement... Je n'en sais rien ; car n'ayant jamais connu que mon père, que ma mère, n'ayant vu que les paysans de ce village, j'ignore tout à fait l'amour.

Mais vous, vous, qui êtes si savant, si je vous aime, vous

le verrez bien... vous me le direz, et, quoique vous ayez menti une fois, je tâcherai de vous croire...

— Oh ! Jeannie ! Jeannie ! m'écriai-je, vous êtes un ange de candeur !... Oui, vous m'aimerez comme je vous aime !

— Je ne demande pas mieux, répondit la jeune fille en me rendant sa main, qu'elle m'avait retirée.

Et j'y appuyai de nouveau mes lèvres ; mais, cette fois, ce ne fut point par surprise.

Aussi sentis-je cette main, insensible la première fois, tressaillir sous mon baiser.

Moi, pendant ce temps, l'esprit libre, le cœur en joie, je causais avec son père... De quoi ?... Je vais vous le dire, mon cher Petrus : des hommes, que je n'avais jamais trouvés si bons ; de la nature que je n'avais jamais trouvée si belle, de Dieu, que je n'avais jamais trouvé si grand.

Et le vieillard m'écoutait avec un tendre étonnement, et parfois il secouait doucement la tête en disant :

— O jeunesse ! ô jeunesse !...

Combien de temps parlai-je ainsi, abondant, éloquent, inspiré ? je ne sais : il y avait en moi une source intarissable d'actions de grâce pour le Seigneur qui me rendait la vie si douce et si facile.



Elle s'éloigna sans fermer la porte.

— Rentrons, monsieur Bemrode, dit Jeannie ; il me semble qu'après ce que nous venons de dire, j'ai besoin d'embrasser ma mère...

Et nous marchâmes l'un à côté de l'autre, sans nous dire une seule parole, tant nos cœurs étaient pleins !

XX

L'ÉPREUVE

Je rentrai seul au salon.

Après avoir embrassé sa mère, qu'elle rencontra dans la cour, avec une tendresse et une effusion qui étonnèrent la bonne femme, Jeannie monta dans sa chambre, où elle resta jusqu'à l'heure du dîner.

Et, chose singulière ! cette absence me faisait presque joyeux ; mon cœur me disait que c'était, non point pour me fuir, mais au contraire pour se retrouver seule avec moi, que Jeannie s'était retirée ; elle avait voulu revoir cette petite chambre dont je lui avais parlé, et peut-être, le cœur est prompt à se faire de semblables vanités, peut-être, à son tour, cherchait-elle des yeux ma fenêtre, comme j'avais cherché la sienne.

Enfin la bonne mère rentra.

En l'apercevant, je fus pris, moi aussi, d'une grande envie de lui jeter mes deux bras au cou... Peut-être était-ce parce que Jeannie l'avait embrassée.

Elle venait annoncer que le dîner était servi.

Nous passâmes dans la salle à manger.

— Où est Jeannie ? demanda monsieur Smith.

La mère regarda autour d'elle.

— Je ne sais, dit-elle ; dans sa chambre, sans doute... pardon, monsieur Bemrode, pour la petite sauvage qui nous abandonne ainsi.

Oh ! chère Jeannie ! comme tu étais pardonnée !

En ce moment, si léger qu'il fût, j'entendis son pas dans l'escalier, sa robe frôlant la rampe ; je devinai que mon œil la ferait rougir à son entrée dans la salle : aussi, ce ne fut qu'un instant après son arrivée que je me détournai.

Sublime instinct de l'amour ! elle m'avait compris, et me remercia du regard.

Jeannie fut placée en face de moi, sa mère à ma droite, son père à ma gauche.

Là encore je compris que, si je la regardais, mon regard allait la troubler ; que si je me taisais, mon silence lui serait difficile à soutenir.

Je parlai donc ; je parlai des choses les plus indifférentes, mais il y avait dans ma voix un accent qui disait :

« Jeannie, ma bien-aimée Jeannie, à défaut de mes yeux, mon cœur te regarde !... Jeannie, ma bien-aimée Jeannie, à défaut de ma voix, mon cœur te dit que je t'aime ! »

Et ce regard et cet aveu de mon cœur étaient compris de la belle jeune fille; il y avait dans son silence quelque chose de haletant qui me répondait :

« Je t'entends, je t'écoute, je te comprends ! »

Et, comme si vieillesse et jeunesse parlaient deux langues différentes, le père et la mère ne voyaient rien, n'entendaient rien ; seulement, de temps en temps, monsieur Smith regardait sa femme en souriant.

— Eh bien ! mère, lui dit-il enfin, ne trouves-tu pas que ce dîner vaut mieux que le déjeuner ; que nous y sommes tous plus à l'aise, plus libres, plus joyeux, y compris Jeannie, qui, ce matin, semblait vouloir fermer les yeux pour ne pas voir notre cher hôte, fermer les oreilles pour ne pas l'entendre, et qui, maintenant, le regarde en dessous et dévore tout ce qu'il dit ?

Jeannie baissa les yeux et rougit à faire pâlir la rose qu'elle avait dans ses cheveux.

— Eh bien ! d'où tout cela vient-il? reprit le vieillard : de ce que nous nous sommes expliqués, de ce que chacun de nous pense, parle et agit avec franchise.

— C'est vrai, père, répondit madame Smith ; que veux-tu, j'étais folle !

— Voyons, Jeannie, continua le vieillard, n'es-tu pas de l'avis de ta mère ? ne te trouves-tu pas plus à ton aise devant monsieur Bemrode, depuis que tu connais les intentions de notre cher voisin ?... Eh bien ! réponds donc.

— Oui, cher papa, balbutia Jeannie... Mais ne vous plairait-il point que j'allasse à la cave chercher une bouteille de ce vieux claret que vous a envoyé monsieur le comte d'Alton à son dernier voyage ?

— Par ma foi ! tu as raison, Jeannie, et je ne sais comment j'oubliais d'en faire fête à notre cher voisin... Va, Jeannie, va... et nous boirons à la fiancée du pasteur d'Ashbourn

Jeannie, qui était levée, chancela presque.

— Allons ! allons ! dit le vieillard, tu n'as cependant plus ces maudites mules qui te faisaient trébucher... Va, mon enfant, va !

Elle sortit ; mais, avant qu'elle eût disparu, nos yeux se rencontrèrent.

Je lui envoyai mon cœur dans mon regard : elle croisa ses deux mains sur sa poitrine, et s'éloigna sans fermer la porte, en secouant la tête comme une nymphe éperdue.

— Eh ! mais qu'a donc cette petite fille? demanda la mère

— Ce qu'elle a ? reprit le pasteur ; la belle demande ! elle a qu'elle est encore toute troublée de tes visées de ce matin, dont encore une fois je vous demande de nouveau pardon, mon cher collègue... mais il ne faut pas lui en vouloir, à la chère créature du bon Dieu ; c'est moi qui ai fait la faute en lui disant trop de bien de vous... Allons !... voyons, femme, il ne faut pas rougir pour cela : toute mère qui aime sa fille désire son bonheur, et tu te disais : « Ma Jeannie sera heureuse si elle est la femme de monsieur Bemrode ! » Et croyez-le, cher voisin, ma Jeannie n'est point à dédaigner : car, maintenant j'ose le dire, c'est une bonne, une excellente enfant, et, quel que soit le mari qui l'aura pour épouse, il sera certain de serrer dans ses bras une chaste et honnête créature... Ce ne sera pas vous, je le regrette... n'en parlons plus, et pardonnez-nous.

En disant ces mots, le vieillard me tendit la main.

Je sentis que je n'avais pas la force de garder mon secret plus longtemps : mon cœur débordait.

Je pris la main du pasteur, et, la portant à mes lèvres :

— Mon père, lui dis-je, c'est moi qui vous prie de me pardonner ! Je vous ai trompé, j'ai menti en vous disant que j'aimais une autre femme... La femme que j'aime, c'est Jeannie, c'est votre fille ! et je l'aime à ce point que, si vous me la refusiez, oh ! je vous le dis, j'en mourrais !

La mère jeta un cri et se leva tout debout :

— O mon Dieu ! s'écria-t-elle, que dit-il ?

— Bon ! dit le pasteur, en voilà bien une autre, maintenant !... C'est ma fille que vous aimez, et vous mourrez si nous vous la refusons ?

— Oh ! cette fois, je ne mens pas... cette fois, c'est bien la vérité !

— Et lui avez-vous dit quelque chose de ce changement pendant votre promenade ?

— Quelque chose... oui... répondis-je en balbutiant

— Et comment a-t-elle accueilli cela ?

— Elle a dit qu'elle ne m'aimait pas encore, mais qu'elle ne ferait rien pour ne pas m'aimer.

— Oh ! père ! père !... s'écria madame Smith, c'est une permission du bon Dieu !

— Voyons, tais-toi, femme ! Tout cela est fort sérieux. Votre parole, mon cher Bemrode, que vous ne direz pas un mot à Jeannie de l'aveu que vous venez de nous faire...

— Mais, cher monsieur Smith...

— Votre parole...

— Je vous la donne.

— Et, maintenant : une promesse.

— Laquelle ?

— C'est que vous serez huit jours sans venir ici, sans chercher à parler à Jeannie.

— Mais elle croira que je ne l'aime plus !

— Je vous permets de lui dire que c'est nous qui avons exigé cela de vous.

— Mais le motif d'une si longue absence, après tout ce que je lui ai dit de mon amour ?

— Bon ! tout à l'heure, vous lui en aviez dit quelque chose seulement !

— Pardon... pardon ; je ferai tout ce que vous voudrez...

— Chut ! voici Jeannie !

En effet, j'entendais son pas se rapprocher, et bientôt elle reparut tenant à la main cette bouteille qui avait motivé son absence, absence pendant laquelle il s'était dit tant de choses !

— Alors, vous avouez donc, cher monsieur Bemrode, reprit tout à coup monsieur Smith, que vous préférez Locke à Leibnitz ?

— Moi, balbutiai-je tout étourdi, je ne dis pas cela...

— C'est donc Leibnitz que vous préférez à Locke ?

— Je ne dis pas cela non plus...

— Il faut cependant être pour l'un ou pour l'autre, mon cher voisin, continua monsieur Smith, en s'amusant de mon embarras.

— Il est difficile, répondis-je, d'opter entre deux hommes dont l'un a été appelé le *sage* et l'autre le *savant*

— Oh ! ce n'est point sur leur valeur personnelle que je vous interroge ; c'est sur la moralité de leurs systèmes. Locke, dans son *Essai sur l'entendement humain*, renverse l'hypothèse des idées innées ; considère l'âme, au moment de la naissance, comme une table rase ; explique toutes nos idées par l'expérience, d'où elles dérivent par deux canaux : la sensation et la réflexion. Leibnitz, au contraire, prétend que, dans l'homme, l'âme et le corps n'agissent point l'un sans l'autre, mais qu'il existe entre ces deux substances une harmonie si parfaite, que chacune d'elles, tout en se développant selon les lois qui lui sont propres, éprouve des modifications qui répondent exactement aux modifications de l'autre. C'est ce qu'il appelle, vous le savez, mon cher voisin, l'harmonie préétablie. Non seulement il dit avec l'école : *Nihil est in intellectu quin priùs fuerit in sensu*, mais encore il ajoute : *Nisi ipse intellectus*. Sentez-vous bien toute la valeur de ce *Nisi ipse intellectus ?*

J'en comprenais si bien la valeur, surtout dans ce moment, mon cher Petrus, qu'il s'engagea entre le pasteur Smith et moi, sur le matérialisme et le fatalisme de Locke, et sur le spiritualisme de Leibnitz, une discussion qui dura jusqu'à la fin du dîner, et qui donna toute liberté à Jeannie de penser à ce qu'elle voulut.

En outre, quoique nous eussions vidé la bouteille de claret, on oublia de porter la santé de la future épouse du pasteur Bemrode.

Après le dîner, tandis que monsieur Smith faisait ou avait l'air de faire sa méridienne, et que madame Smith veillait aux soins du ménage, je m'approchai de Jeannie.

Elle me parut bouder quelque peu. Sans doute avait-elle trouvé que c'était avoir l'esprit bien libre que de parler ainsi philosophie en sa présence.

— Chère Jeannie, murmurai-je à demi-voix, permettez-moi de vous dire qu'il y a une chose que je désirerais bien voir, et que vous avez oublié de me montrer.

— Quelle chose ? demanda Jeannie.

— Cette petite chambre aux rideaux blancs, aux meubles de perse à fleurs roses... Croyez-vous donc que je ne suis pas curieux de voir dans tous ses détails, ce sanctuaire où vous priez le Dieu qui vous a faite si jolie, si bonne, si aimante, et cela pour mon bonheur, je l'espère ?...

— Cher voisin, me dit-elle, je pensais que, vous qui savez tant de choses, vous saviez que le seuil de la chambre d'une jeune fille ne saurait être franchi par un homme, à moins que cet homme ne fût le frère ou le fiancé de celle qu'il visite.

— Eh bien ! ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez déjà comme un frère, et que vous ne vous défendriez pas contre votre cœur, s'il prenait à votre cœur l'idée de m'aimer autrement ? Songez, chère Jeannie, que je vais être huit jours, huit longs jours sans vous voir, si ce n'est avec cette bienheureuse lunette, trop insuffisante, hélas ! depuis que je vous ai vue de près et depuis que je vous ai parlé !

— Huit jours sans nous voir ? me répondit Jeannie en fixant ses beaux yeux étonnés sur moi. Pourquoi cela ?

— Parce que votre père me l'a fait promettre.

— Dans quel but ?

— Demandez-le lui, Jeannie, et tâchez qu'il me rende ma parole, car, huit jours sans vous parler, je vous le jure, ce sera bien long !... Voilà pourquoi, chère Jeannie, je voudrais vous voir, non seulement quand vous serez à votre fenêtre, car vous y paraîtrez quelquefois, n'est-ce pas ? voilà pourquoi, dis-je, je voudrais vous voir, non seulement

avec les yeux du corps, mais aussi, quand cette fenêtre sera fermée, avec les yeux de l'âme..

— Soit, dit-elle, mais avec la permission de ma mère.

Et, s'approchant de la bonne femme, qui rentrait sur la pointe du pied pour ne pas réveiller monsieur Smith, lequel peut-être ne dormait pas, elle lui dit à voix basse quelques mots auxquels madame Smith répondit tout haut et en levant les yeux au ciel :

— Fais, mon enfant, fais... Ton père, qui est la sagesse même, n'a-t-il pas dit ce matin : « Ce qui est dans les desseins de Dieu arrivera toujours, que l'homme s'en mêle ou ne s'en mêle pas? »

Celle-ci s'approcha de moi.

Et elle embrassa Jeannie au front.

— Venez, dit-elle, et, puisque vous désirez voir la chambre de votre sœur, votre sœur va vous la montrer.

Je suivis Jeannie; mais, en sortant, il me sembla que le pasteur Smith avait rouvert un œil, et, de cet œil, échangé un regard avec les deux yeux de sa femme.

XXI

LA FIN DE MON ROMAN

Cette chambre était bien celle que j'avais entrevue de loin, et que j'eusse rêvée, quand même je ne l'eusse point entrevue : un véritable nid de cygne.

Je saluai, les uns après les autres tous les objets qui la meublaient : les rideaux de perse à fleurs roses, les vases de porcelaine blanche et bleue.

Je baisai les rideaux du lit.

Jeannie me regardait faire, moitié riant, moitié souriant : j'étais le premier homme qui eût jamais pénétré dans sa chambre.

La fenêtre était ouverte pour laisser entrer les rouges flammes d'un beau soleil couchant, et le soleil, presque horizontal, se glissait jusqu'au fond de la chambre, et prolongeait à l'infini son rayon de lumière dans une glace qu'il semblait briser

La jeune fille alla se placer à la fenêtre, et, sans rien dire, interrogea l'horizon.

L'horizon, c'était le village d'Ashbourn.

Au milieu de toutes ces fenêtres lointaines que Jeannie interrogeait curieusement, je reconnus la fenêtre de ma petite chambre, ouverte comme celle de Jeannie.

Quoiqu'elle ne m'eût rien demandé :

— C'est celle-là, lui dis-je en étendant la main, celle qui est toute tapissée d'un cep de vigne.

Elle sourit.

— Il y a bien loin, dit-elle, pour ceux qui n'ont point de longue-vue...

— Je vous enverrais bien la mienne, Jeannie, lui dis-je ; mais, en vérité, j'y perdrais trop !

— Oh ! n'importe, dit-elle, j'ai d'excellents yeux, et je verrai bien quand vous serez à votre fenêtre.

— Jeannie, depuis cinq jours, je ne suis plus guère que là ; et, pendant les huit jours où il m'est défendu de venir ici, je ne serai guère autre part.

— Je verrai bien, dit Jeannie.

— Alors, chère bien-aimée ! m'écriai-je, c'est que vous y serez vous-même?...

— N'est-ce pas la chambre que j'habite? dit-elle... à moins que ma mère ne m'emmène une seconde fois à Chesterfield pour m'y faire une seconde toilette. .

— Oh ! celle-là, Jeannie, il ne sera pas besoin, je l'espère, d'aller à Chesterfield pour la commander : on trouve partout une robe blanche et une couronne de fleurs d'oranger.

— Chut, monsieur mon frère ! dit Jeannie ; vous parlez de notre mariage comme si j'y eusse déjà donné mon consentement...

— C'est vrai, lui dis-je, j'oubliais que je n'ai le droit de rien demander que dans huit jours.

— Et, dans huit jours, êtes-vous donc si sûr que l'on vous répondra ?

— Jeannie, lui dis-je d'un ton et avec un regard suppliants, je l'espère !

— Et, comme l'espérance est une des trois vertus théologales, je ne veux point vous l'ôter.

— Oh ! Jeannie, Jeannie ! m'écriai-je en lui prenant la main, que vous êtes bonne, et que je vous aime !

Jeannie, retirant sa main, porta l'index à ses lèvres.

— Chut ! monsieur mon frère, dit-elle : cette chambre ne doit pas entendre de semblables paroles, et, comme je crois que vous ne répondriez pas de vous, nous allons, s'il vous plaît, redescendre au salon. D'ailleurs, il se fait tard ; vous n'avez pas vu vos paroissiens depuis ce matin, et quelqu'un d'entre eux peut avoir besoin de vous.

Ce que disait Jeannie était vrai ; je m'étais oublié bien au delà de l'heure jusqu'à laquelle je devais rester à Wircksworth.

Je poussai un soupir ; je dis au revoir, des yeux et du cœur, à chacun des meubles de cette petite chambre, et je descendis.

Le pasteur avait fini sa méridienne ; madame Smith avait achevé son ménage ; tous deux m'attendaient au salon.

Il était évident que, comme leur fille, ils pensaient que l'heure de me retirer était venue.

D'ailleurs, même au milieu du bonheur, il y a des momens où l'homme éprouve le besoin d'être seul avec ses pensées.

Je pris congé d'eux en les embrassant ; je baisai la main de Jeannie

Monsieur et madame Smith me reconduisirent jusqu'à la porte, en me saluant de ces mots :

— A huit jours !

Je cherchai des yeux Jeannie pour lui dire, à elle aussi, sinon de la voix, tout au moins des yeux : « A huit jours ! » mais elle avait disparu.

Mon premier sentiment fut un regret, presque une accusation

Nous nous séparions pour huit jours, et Jeannie ne demeurait pas avec moi jusqu'au moment du départ !

Qu'avait-elle donc de plus pressé à faire que de me dire adieu !

Je poussai un gros soupir, et murmurai tout bas :

— Oh ! Jeannie ! Jeannie ! pourquoi ajouter à ton absence, ne fût-ce qu'une minute, ne fût-ce qu'une seconde? Une minute de joie est si précieuse ! une seconde de bonheur est si rare !

Tout à coup, je me frappai le front ; ma poitrine se dilata ; le sourire revint sur mes lèvres, et je pressai le pas.

J'avais hâte de m'éloigner, j'avais hâte de dépasser l'angle de la maison, j'avais hâte de me retrouver sur la grande route.

Un espoir m'était venu !

Jeannie m'avait quitté pour remonter à sa chambre ; Jeannie devait être à sa fenêtre

Oh ! comme mon cœur battit, lorsque ma tête se retourna !... Si elle allait ne pas y être !

Mais, grâce à Dieu, elle y était.

Je fis un tel mouvement de joie, je tendis les deux bras vers elle avec tant d'ardeur, qu'elle se rejeta en arrière.

Je restai à la même place, suppliant et les mains jointes.

Elle se rapprocha peu à peu.

Le soleil achevait de se coucher ; son dernier rayon frappait droit sur Jeannie, lui faisant une auréole de feu, la vêtant d'or.

Elle-même ne se doutait pas combien elle était belle ainsi.

On eût dit une de ces vierges des églises catholiques, comme en envoyaient en Occident les peintres italiens du seizième siècle.

Je remerciai Dieu de ce que j'appartenais à l'église réformée ; je le remerciai d'avoir fait aussi que je pusse posséder ce précieux trésor.

Jeannie me fit signe en souriant de continuer mon chemin.

Sans ce signe, je fusse resté là, oubliant le monde entier dans la contemplation de son doux visage.

Je me remis en route ; mais on eût dit que, comme le dieu Mercure, j'avais des ailes aux talons, et que ces ailes m'entraînaient en arrière.

Le soleil se coucha : puis vint le crépuscule, puis la nuit.

Tant que je pus apercevoir Jeannie à sa fenêtre, je me retournai ; bien longtemps même après que tout se fut effacé dans la teinte grisâtre des premières ténèbres, je me retournais encore.

Je ne la voyais plus, mais je la devinais.

C'était par une de ces chaudes soirées du commencement de juillet, où l'on sent, pour ainsi dire, battre le cœur de la nature ; où tout chante dans la création, le rouge-gorge dans le buisson, la cigale sur son épi, le grillon dans l'herbe.

Et moi aussi j'avais dans le cœur un oiseau qui chantait son chant d'allégresse ; cet oiseau s'appelait le bonheur.

Je ne sais si vous avez jamais eu de ces momens-là, mon cher Petrus ; mais, alors, on en arrive à croire que la douleur est à tout jamais exilée de la terre, et à ne pas comprendre comment on pourrait souffrir

Je rentrai dans mon presbytère.

Oh ! cette fois, il n'était plus vide, plus même obscur : devant moi marchait un doux fantôme qui le peuplait et l'éclairait.

Il monta gaiement les marches de l'escalier qui conduisait à ma chambre; j'y entrai derrière lui, puis, par la fenêtre, il sembla s'envoler, et à sa place à l'horizon je vis une lumière, scintillante étoile vivante dans la nuit, et à laquelle, nouveau Copernic, nouveau Galilée, nouveau Newton, je donnai le doux nom de Jeannie.

Je compris alors que je la voyais et qu'elle ne me voyait pas; j'allumai, à mon tour, une cire, et je vis à l'instant même mon étoile s'agiter.

Il me sembla qu'elle traçait un chiffre dans la nuit; je lui répondis en enlaçant, par de fugitifs sillons de lumière, les premières lettres de nos deux noms de baptême; alors, mon étoile parut s'élever dans le ciel, et s'éteignit, symbole de la foi qui monte à Dieu!

Mon cher Petrus, je ne vous ferai pas l'histoire de ces huit jours; ce serait recommencer tout ce que je vous ai raconté, redire ce que je vous ai dit.

Le matin, la lunette braquée attendait l'apparition de Jeannie, et, comme elle devinait que j'étais là plutôt qu'elle ne me voyait, elle agitait son mouchoir blanc, salut virginal qui me rassurait contre l'oubli!

Le soir, notre ciel s'illuminait, et que de choses nous nous disions avec le mouvement de nos lumières!

Je crus que ces huit jours ne finiraient jamais, et cependant, je n'hésite point à dire que ce sont les huit jours les plus doux, les plus tendres, les plus mystérieux que j'aie vécus.

Pendant ces huit jours, je le remarquai, mon cher Petrus, personne ne mourut dans ma paroisse; deux enfans naquirent; deux couples de fiancés s'épousèrent.

On eût dit que mon bonheur s'étendait à tout ce petit monde dont la Providence m'avait fait le pasteur.

Avec quelle joie, quelle gratitude et quelle confiance en Dieu j'accomplis toutes mes fonctions pastorales, devenues si faciles pendant cette période de temps! comme j'ouvris avec de joyeuses paroles la vie à ces enfans que je faisais chrétiens! comme je promis de longs et d'heureux jours à ces fiancés que je faisais époux!

Enfin les huit jours s'écoulèrent; ce ne fut plus que des heures et une nuit qui me séparèrent du moment où la porte de Jeannie me serait rouverte.

Puis, le jour parut, et ce ne fut plus que des minutes.

Dès l'aube, je m'étais mis en route; mais, en entendant sonner cinq heures à l'horloge d'Ashbourn, vous comprenez bien que je rentrai chez moi.

Alors, la lunette joua son rôle; mais, soit que Jeannie ne fût point levée, soit qu'elle eût trop de choses à me dire ce jour-là, elle n'ouvrit point sa fenêtre, et les rideaux même demeurèrent hermétiquement fermés.

J'attendis jusqu'à sept heures.

Que voulait dire cette absence, absence volontaire bien certainement? Était-ce pour que l'inquiétude hâtât ma visite?

Je l'interprétai ainsi, et je me mis en chemin.

Pendant ces deux grands milles, mes yeux ne se détournèrent pas un instant de mon but, pas une seconde!

Cette fenêtre voilée ne cessa d'être mon horizon; souvent je ne la voyais plus qu'à travers un nuage, tant était obstinée la fixité de mon regard.

Je ne vis point apparaître Jeannie.

Seulement, il me sembla une fois, une seule, voir trembler le rideau, comme si, légèrement écarté, il eût repris sa place.

Je hâtai le pas

Mon cœur battait d'une telle force, que je l'entendais battre.

Enfin, je tournai l'angle de la maison; enfin j'atteignis la grille, j'allongeai ma main tremblante pour frapper...

La porte, alors, s'ouvrit d'elle-même, et le pasteur Smith et sa femme parurent sourians sur le seuil.

Ma joie fut si grande que je m'arrêtai, sentant par tout mon corps comme un vertige.

Je voulus parler; ma voix mourut dans ma gorge desséchée.

Le pasteur vit ce qui se passait en moi.

— Sois le bienvenu, mon fils, dit-il; ta mère et moi, nous t'attendions sur le seuil de cette porte pour te conduire à ta fiancée

Je jetai un cri de joie, et, comme au fond du corridor j'aperçus Jeannie, timide et rougissante, je les écartai tous deux, et, m'élançant vers elle, je tombai à ses pieds sans voix et presque sans connaissance.

Elle s'inclina vers moi, et, en me relevant, trop émue elle-même pour me dire une parole, elle me donna son front à baiser.

Enfin je retrouvai la voix, et je m'écriai du fond de mon âme:

— Soyez béni, Dieu tout-puissant, pour la grâce que vous me faites!

Un mois après, j'épousai Jeannie.

XXII

LE COMMENCEMENT DE MON HISTOIRE

Il y a, dans la vie de tout homme, une heure suprême de joie, où, sentant que Dieu ne peut pas lui accorder davantage, il le prie, non plus pour qu'il approche de lui le bonheur, mais pour qu'il en éloigne l'infortune.

Telle fut la prière que j'adressai au Seigneur tout-puissant, le jour où je conduisis ma Jeannie bien-aimée à l'église.

Le digne pasteur Smith nous unit lui-même, et il prit pour texte du discours qu'il nous fit le même texte que j'avais pris, cinq semaines auparavant, pour mon sermon: « Et le Seigneur dit à Rachel: Tu quitteras ton père et « ta mère pour suivre ton mari. »

Peut-être la voix du bon pasteur eût-elle été moins doucement émue, si cette séparation à laquelle il faisait allusion eût été plus réelle.

Ce n'était pas une grande séparation, en effet, que celle dont il était menacé, puisque, cette séparation devenant trop pénible, trois quarts d'heure de marche suffiraient à la faire cesser.

Je revins comme fils à ce presbytère où j'avais été reçu comme ami; je rentrai comme époux dans cette chambre virginale où j'étais entré comme frère.

Il était convenu que, le lendemain, ce serait à mon tour de recevoir chez moi ma bien-aimée Jeannie.

Depuis que notre mariage avait été décidé, je préparais cette réception.

J'avais destiné à ma femme cette charmante petite chambre ouverte au soleil et donnant sur la campagne, dont j'avais fait mon cabinet avant de la connaître, et de la fenêtre de laquelle je l'avais aperçue pour la première fois.

Cette destination arrêtée, j'avais résolu de rendre cette petite chambre digne d'elle, et, appelant à mon secours tout ce que mon pauvre père avait pu m'apprendre de dessin, j'avais entrepris de peindre cette chambre à fresque à la manière des peintres français, c'est-à-dire avec des guirlandes de fleurs et de fruits, des autels à l'Hyménée, des colombes roucoulantes, enfin tous les emblèmes applicables à la situation

Ce n'était point une petite affaire pour moi que cette entreprise, et le travail avait été long et difficile; heureusement, peignant à la détrempe et à l'instar des décorateurs, j'avais pu peindre la nuit; le jour, je le consacrais tout entier à mes devoirs de pasteur et à mes visites à Jeannie.

Seulement, il arrivait parfois qu'après avoir peint une partie de la nuit, et m'être couché parfaitement content de mon travail, il arrivait, dis-je, qu'en me réveillant le lendemain, je m'apercevais que j'avais employé le vert pour le bleu, le jaune pour le blanc, *et vice versâ*: alors, il fallait tout recommencer; et je recommençais afin de mener à sa perfection un travail entrepris pour Jeannie, et cela me soutenait dans ce long mais charmant labeur.

La veille de notre mariage, j'avais mis la dernière main à l'autel de l'Hyménée et aux deux colombes qui s'ébattaient joyeusement dessus; j'avais donné la touche suprême à mes fleurs et à mes fruits, et, fort satisfait de moi, je m'étais fait d'avance une joie de la surprise et de la reconnaissance de ma chère Jeannie lorsqu'elle me découvrirait un talent qu'elle ne me connaissait pas, et verrait que ce talent je l'avais consacré au désir de lui être agréable.

Le reste de l'ameublement avait été confectionné à Nottingham; il se composait d'un joli canapé en jonc tressé recouvert de bazin blanc, de deux fauteuils d'étoffe à fleurs, d'une petite toilette modelée sur celle de la chambre à coucher de Wircksworth.

Quant au plancher, c'était un frais parquet de planches de sapin dont on pouvait entretenir l'éternelle propreté avec une couche de sable.

Je dois dire que, n'ayant point encore touché le premier quartier de ma cure, j'avais été forcé, pour faire toutes mes emplettes, de recourir à l'obligeance de mon hôte le chaudronnier, lequel avait pris la part la plus tendre au bonheur qui m'arrivait, et avait mis à l'instant même sa bourse à ma disposition.

Comme vous le comprenez bien, mon cher Petrus, je n'avais point abusé de sa confiance, et, avec six guinées, j'avais mené à bien les plus indispensables acquisitions.

Mais je vous ai promis de me peindre tel que je suis, mon cher Petrus.

Je ne sais quelle mauvaise honte me retint au moment de mon mariage ; je n'osai inviter le brave homme à la cérémonie nuptiale, omission dont, au reste, il ne me parla jamais, et qu'avec son admirable modestie il trouva sans doute toute naturelle.

Il n'en fut pas de même de moi ; plus d'une fois je me reprochai cette omission, sans avoir le courage de la réparer.

La maison était donc prête à recevoir sa nouvelle hôtesse.

Depuis huit jours, la fille du magister frottait les meubles, polissait la batterie de cuisine et époussetait les rideaux ; on avait mis des fleurs dans tous les pots et dans toutes les carafes ; et les fenêtres ouvertes dès l'aube avaient laissé pénétrer, dans les recoins les plus obscurs, l'air, la lumière et les parfums.

Nous embrassâmes le bon monsieur Smith et sa femme ; puis, nous nous échappâmes par la cour, afin de prendre congé de nos poules, de nos canards et de nos pigeons ; nous détachâmes Fidèle pour en faire le compagnon de notre route et le témoin de notre bonheur ; nous gagnâmes le jardin ; Jeannie donna le baiser d'adieu aux roses, ses sœurs, et il me sembla que les fleurs caressantes faisaient autant de chemin pour venir au-devant de ses lèvres que ses lèvres pour les aller trouver ; derrière elle, je baisai, à mon tour, celles que sa bouche avait touchées.

Nous arrivâmes ainsi au bout du jardin.

La fauvette était dans son massif avec sa famile ailée, cinq petits battant des ailes et sautillant de branche en branche autour de leur mère.

Puis, nous passâmes dans la prairie ; nous suivîmes le même chemin que nous avions suivi cinq semaines auparavant ; je reconnus, au pied du grand saule, la place où j'avais dit à Jeannie que je l'aimais ; je la conduisis à l'endroit même où je lui avais fait cet aveu ; je me laissai glisser de nouveau à ses genoux ; seulement, cette fois, ce n'était plus un aveu qui s'échappait de ma bouche : c'était un serment, le serment d'aimer toujours, qui sortait de mon cœur !

Ainsi, privilégiés que nous étions, nous refîmes cette joyeuse route du bonheur, que l'on refait si rarement, et, sur cette route, nous retrouvâmes cette trace qui s'efface si vite : les pas de l'homme heureux.

Au jardin j'avais baisé les fleurs que la bouche de Jeannie avait touchées ; là, je baisai la terre qu'avait foulée son pied.

Puis, à l'aide d'un tronc d'arbre traversant d'un côté à l'autre de la prairie, pont tremblant jeté sur le petit ruisseau, nous passâmes pour rejoindre la route, que nous atteignîmes après avoir fait le tour de la maison.

Nous marchions joyeux, côte à côte, le bras de Jeannie appuyé au mien, lorsque le roulement d'une voiture qui venait derrière nous attira notre attention. Nous nous rangeâmes sur le revers de la route pour éviter cette voiture ; mais, arrivée à notre hauteur, elle s'arrêta, et deux têtes, passant par la même portière, prononcèrent, l'une, le nom de Jeannie, l'autre, celui de mademoiselle Smith.

Je ne connaissais aucun des interlocuteurs ; mais Jeannie les connaissait tous deux

C'était un homme d'une quarantaine d'années, et une jeune femme qui paraissait avoir atteint à peu près la moitié de cet âge.

La jeune femme, c'était cette même demoiselle Rogers sur les robes de laquelle s'était modelée madame Smith pour faire faire à Jeannie ce costume qui avait failli tuer notre bonheur à peine éclos.

L'homme de quarante ans, c'était monsieur Stiff, l'intendant du comte d'Alton.

La jeune femme avait, dans toute sa personne, quelque chose de raide, de guindé et de hautain.

L'homme de quarante ans présentait, à la première vue, toutes les nuances de la fatuité et de la sottise, depuis les teintes les plus légères jusqu'aux teintes les plus foncées.

Tous deux avaient reconnu Jeannie, et avaient arrêté leur voiture pour la saluer, non point par amitié, mais par orgueil. Il était évident qu'ils étaient heureux de pouvoir montrer à d'humbles piétons la magnifique voiture dans laquelle ils voyageaient.

Par malheur, une couronne de comte peinte sur les panneaux indiquait que monsieur l'intendant se prélassait dans la voiture de son maître.

Sans doute, ils avaient espéré que nous ne remarquerions pas ce détail, et, en effet, je dois le dire, je le remarquai seul ; Jeannie n'y fit aucune attention.

On ouvrit la portière.

— Oh ! c'est vous, chère petite, dit la jeune femme. Que je suis heureuse de vous voir ! Venez donc m'embrasser !

Jeannie s'approcha, monta sur le marchepied qu'abaissa un laquais, et, du bout des lèvres, madame Stiff toucha le front de Jeannie.

Par un hasard assez étrange, ils s'étaient mariés, non seulement le même jour, mais encore à la même heure que nous.

Depuis la veille, mademoiselle Rogers s'appelait madame Stiff.

Ce fut alors que l'explication eut lieu, et que nous apprîmes cette coïncidence dans nos destinées.

— J'espère, dit madame Stiff, que la chose vous portera bonheur, ma belle... Mais présentez donc votre mari à monsieur Stiff.

Je m'avançai, et fis de la tête, et le chapeau à la main, le mouvement commandé en pareil cas par la plus stricte politesse.

Monsieur et madame Stiff n'avaient pas manqué leur effet, et, du premier coup, ils avaient le bonheur de me déplaire horriblement.

Pendant que je saluais, la jeune femme faisait, à haute voix, l'énumération des noms et l'exposé des titres de son mari.

— Monsieur Adam-Léonard Stiff, dit-elle, premier intendant de monsieur le comte Noël d'Alton, pair d'Angleterre.

Puis, à demi-voix, et de manière à ce que je l'entendisse :

— Et votre mari, chère petite, dit-elle, quelle profession exerce-t-il ?

— Madame, dis-je, sans laisser à Jeannie le temps de répondre, j'ai l'honneur d'être le pasteur de la commune d'Ashbourn.

— Ah ! bravo ! fit monsieur Stiff ; c'est justement notre paroisse, et vous viendrez nous dire l'office au château, mon bon ami.

J'étais furieux ; je n'avais aucune raison de me croire, du moins par mes sentimens personnels, le bon ami de monsieur Stiff.

Cette familiarité me choqua, et peut-être allais-je répondre sèchement à cette sotte avance, lorsque madame Stiff me coupa la parole en disant à Jeannie :

— Imaginez donc, ma chère, que, quand ma tailleuse de robes m'a appris qu'elle avait donné un de mes modèles à votre mère, j'ai cru que j'allais avoir à vous complimenter, et que vous épousiez quelque baronnet ou quelque homme de finance ; car, vous en conviendrez, je ne pouvais guère me douter qu'une pareille toilette dût faire les honneurs de votre personne à un pauvre pasteur de village. Aussi, je vois avec plaisir que vous en êtes revenue à votre mise simple, qui, d'ailleurs, vous va si bien... N'est-ce pas, monsieur Stiff, que mademoiselle Smith est charmante avec cette petite robe blanche, ce grand chapeau de paille et ce ruban bleu ?

— Charmante, c'est le mot, fit monsieur Stiff en portant à sa bouche ses cinq doigts réunis, et en faisant entendre un petit claquement des lèvres.

— Madame, dit Jeannie sans paraître remarquer l'impertinente adhésion de monsieur Stiff, je réclame de votre bonté le compliment que vous comptiez me faire ; car, si je n'épouse ni un baronnet ni un financier, j'épouse un homme que j'aime.. Notre mariage, à nous, n'est ni un mariage de convenance, ni un mariage de raison : c'est un mariage d'amour.

— Très bien ! dit monsieur Stiff, rien ne me touche au monde comme ces sortes d'union. On dit qu'elles sont rarement heureuses ; mais j'espère, mon cher monsieur, que la Providence fera une exception en votre faveur... Quant à nous, ce n'est point tout à fait un mariage d'amour que le nôtre, n'est-ce pas, madame Stiff ? c'est un mariage... d'estime... J'ai, en vérité, trouvé là le véritable mot. Aussi, ajouta-t-il en riant, sommes-nous déjà calmes comme deux vieux mariés, tandis que, en vous voyant cheminer de loin sur la route, nous nous demandions, madame Stiff et moi, quels étaient les deux tourtereaux que nous allions rejoindre... Ah ! mais une idée ! madame Stiff !

— Laquelle, monsieur ? demanda la jeune femme.

— Mariés tous les quatre hier, à la même heure, c'est une aventure qui ne se représentera de vingt ans, de cent ans, jamais, peut-être... Aussi mérite-t-elle la peine d'être fêtée... Nous emmenons mademoiselle Smith et son mari au château, et nous passons une partie de la journée ensemble. Hein ! madame Stiff, que dites-vous de cela ?

— Ah ! monsieur, m'écriai-je vivement, c'est chose impossible !

— Non pas, non pas, si la chose convient à madame Stiff.

— Mais certainement, monsieur, et si nos jeunes voisins veulent nous faire ce plaisir...

— Ah ! par exemple ! s'ils veulent ! s'écria monsieur Stiff, moitié riant, moitié sérieux, il ferait beau voir qu'ils s'y refusassent.

— Madame, dit Jeannie, je crois qu'en vérité ce serait abuser...

— Monsieur, interrompis-je, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire...

— Chut ! fit l'intendant. Du moment où cela convient

à madame Stiff, vous comprenez bien qu'il faut que cela soit. D'ailleurs, je parle au nom de monsieur le comte, et je vous dis : « Mon cher pasteur, je n'admets pas d'excuse... je veux ! » Ah ! que répondez-vous à ceci ?

Hélas ! il avait raison, mon cher Petrus ; il fallait répondre : « Vous voulez ? Eh bien ! moi, je ne veux pas ; je ne veux pas parce que vous êtes un fat, un sot, et un impertinent ! »

Et c'était me brouiller non pas avec un homme puissant, mais avec le valet d'un homme puissant, ce qui était bien pis...

D'ailleurs, au mot : « Je veux », Jeannie, qui avait les yeux fixés sur moi, avait vu la rougeur me monter au front, et aussitôt, prenant mon bras qu'elle pressa doucement et tendrement de sa main :

— Mon ami, dit-elle, puisque monsieur et madame Stiff nous invitent d'une manière si gracieuse à leur faire une visite, acceptons l'honneur qu'ils veulent bien nous accorder... Seulement, nous demanderons à nos nobles hôtes notre liberté vers midi ou une heure ; nous aussi, nous nous installons, et nous avons mille choses importantes, pour nous du moins, à régler dans notre pauvre petite maison.

— Eh bien ! c'est cela ; à merveille ! dit monsieur Stiff, vous serez libres dès que vous le désirerez. Quant à nous, par bonheur, tout est réglé d'avance ; madame Stiff m'ayant prévenu qu'elle avait horreur de tout ce qui est détail de ménage, j'ai envoyé un tapissier et deux laquais, de sorte que j'espère qu'il ne manquera pas un clou à notre appartement. Au cas contraire, et si, par malheur, je me trompe, les drôles auront affaire à moi ! Maintenant que c'est convenu, et que vous n'avez plus aucune objection à faire, je te présume, montez, chère demoiselle Smith ; montez, cher pasteur... Excusez-moi, mademoiselle Smith, si je ne vous donne point la place du fond ; cela m'indispose d'aller en arrière.

A cette nouvelle impertinence, je fus près d'éclater ; mais mon regard rencontra celui de Jeannie, et l'éclair qu'il allait lancer s'éteignit dans son sourire.

Jeannie monta la première, s'assit d'un air modeste sur la banquette de devant, et je m'assis près d'elle en murmurant tout bas :

— Mon Dieu ! donnez-moi la patience et l'humilité, ces deux grandes vertus sans lesquelles il n'y a pas de cœur véritablement chrétien !

A la porte du château, je fis une dernière tentative pour ne pas aller plus loin et prendre congé de monsieur l'intendant et de madame l'intendante ; mais ils avaient bien certainement décidé que nous n'en serions pas quittes pour avoir admiré leur voiture, et que nous admirerions encore leur appartement.

Il fallut céder.

Madame Stiff monta lestement, et sans se retourner, les six marches du perron, et entra la première.

Quant à monsieur Stiff, il voulut bien faire à Jeannie la grâce de la laisser passer devant lui.

Il va sans dire qu'il passa avant moi.

Mais Dieu avait exaucé ma prière : j'étais humble comme Abel et patient comme Job.

C'était seulement pour Jeannie que je souffrais, pour Jeannie, qui me paraissait si belle, qu'à peine aurais-je pu admettre qu'une reine prît le pas sur elle.

Mais l'adorable créature me souriait avec son angélique douceur, et tout fiel tarissait en moi.

Cependant monsieur Stiff avait pris la tête de la colonne, et, ouvrant une porte :

— Madame, dit-il à sa femme, voici votre chambre à coucher ; elle a été meublée par le meilleur tapissier de Chesterfield. Je désire qu'elle soit de votre goût.

Mais madame Stiff daigna à peine faire attention au délicieux ameublement de cette chambre, et, regardant autour d'elle :

— En vérité, monsieur, dit-elle, je crois que vous avez oublié la chose essentielle.

— Laquelle, madame ?

— Une antichambre... Il serait inouï qu'on entrât ainsi de plein saut dans la chambre à coucher d'une femme !

Monsieur Stiff sourit.

— Oh ! dit-il, vous ne me croyez pas si malappris, madame. Je vous ai conduite par l'escalier dérobé. Traversez le boudoir, le salon et la salle à manger, vous trouverez alors cette antichambre que vous réclamez, donnant sur l'escalier d'honneur.

Madame Stiff fit un signe de tête qui voulait dire : « Je savais bien que vous n'aviez point oublié à ce point-là les égards qui me sont dus, » et, traversant le boudoir et le salon sans s'arrêter, elle alla s'assurer que l'antichambre existait réellement.

Puis, édifiée sur ce point, elle revint au boudoir.

Ce boudoir était une merveille. Les murailles étaient tendues d'une étoffe de soie gris perle toute constellée de petits bouquets cerise ; les sièges et les rideaux étaient pareils ; les autres meubles étaient en bois de rose, avec des médaillons de porcelaine.

— Décidément, vous avez bon goût, monsieur Stiff, dit la jeune femme, et ce boudoir n'est point mal. Qu'en pensez-vous, mademoiselle Smith ?

— Je pense, madame, répondit Jeannie avec cette naïve expression qui donnait un charme à toutes ses paroles, je pense que c'est vraiment magnifique, et je n'ai rien vu de plus beau.

En disant cela, Jeannie avait un air d'admiration si réel, que les larmes m'en vinrent aux yeux.

Le coup m'avait porté au cœur.

— Voyons donc comment on est assis sur ce sopha, dit madame Stiff.

Et elle s'y étendit nonchalamment.

— Venez vous asseoir près de moi, ma chère petite, dit-elle à Jeannie, et vous me direz si vous vous trouvez bien.

Et, tirant à elle Jeannie, elle la força de s'asseoir sur le sopha.

— Oh ! certes, madame, que l'on est bien là ! s'écria Jeannie.

Je la regardai d'un œil qui semblait lui demander grâce ; mais elle ne me vit point, occupée qu'elle était à examiner l'étoffe du meuble.

— O femme ! murmurai-je tout bas, il faut donc toujours que tu sois, par un coin quelconque de ton cœur, cette créature faible qui a entraîné l'homme au péché !

— Et maintenant, madame Stiff, dit l'intendant, maintenant que vous avez examiné ce boudoir et que vous en paraissez satisfaite, vous plaît-il de voir en détail le reste de l'appartement, sur lequel vous avez jeté un simple coup d'œil.

Et, à ces mots, avec une galanterie inaccoutumée qu'il puisait sans doute dans le désir d'exciter notre envie, il offrit le bras à Jeannie.

Mais moi, n'y pouvant tenir plus longtemps :

— Je vous demande mille fois pardon, monsieur l'intendant, lui dis-je, mais ma femme a aussi sa maison à visiter, maison bien pauvre, je le sais, en comparaison de la vôtre, mais telle que j'ai pu la lui faire avec un grand amour et de petits moyens. Veux-tu venir, Jeannie ?

— Oh ! oui, oui, s'écria-t-elle, partons, mon ami ! monsieur et madame Stiff nous excuseront... Ils savent que, moins on possède, plus l'on est jaloux de ce que l'on a.

L'intendant et sa femme échangèrent un regard qui voulait dire : « Ils ont vu ce que nous désirions qu'ils vissent ; laissons-les aller. »

Et monsieur l'intendant me fit une grande révérence en me disant :

— Nous eussions voulu vous retenir pour dîner, cher pasteur ; mais, nous le voyons, votre impatience est si grande de vous retrouver en tête-à-tête avec votre femme, que nous n'osons insister. Allez donc, heureux époux ! Je dis heureux, car un poète latin a, je crois, écrit que le bonheur est dans la médiocrité. Vous savez cela, vous, monsieur le pasteur, qui êtes un savant...

— Oui, monsieur, je sais cela, répondis-je, et nous donnerons, je l'espère, Jeannie et moi, la preuve que cet axiome est vrai dans l'évangélisme moderne comme il l'était dans la société antique.

— C'est fort bien tourné, ma chère demoiselle Smith, ce que vient de dire là votre mari, fit madame l'intendante avec un léger signe d'approbation, et je regrette, en vérité, de ne pas m'instruire plus longtemps à sa conversation... Mais puisque vous voulez absolument nous quitter, il faut céder à votre désir... Adieu donc, ma chère petite, et que le ciel vous protège !... Adieu ! monsieur le pasteur.

Nous saluâmes, Jeannie et moi ; puis, nous voulûmes nous dérober par la porte du petit escalier, qui était la plus proche, mais l'intendant nous arrêta.

— Comment donc, mon cher pasteur ! me dit-il, par les grandes entrées, s'il vous plaît... Rien n'est trop beau pour vous ! L'autre passage est réservé pour les domestiques.

Et, nous montrant le chemin, il nous fit traverser de nouveau le salon, la salle à manger, et cette antichambre dont madame Stiff lui avait si aigrement fait sentir l'urgence, au moment où elle avait craint que l'appartement n'en fût privé.

Oh ! mon cher Petrus, je sortis de cette maison le cœur navré !

Cette rencontre, ce hasard, cette fatalité, venaient de troubler le plus beau jour de ma vie, celui pendant lequel j'avais cru qu'il m'était donné de posséder ma Jeannie tout entière, seule, bien à moi, sans que j'eusse un désir qui ne fût point accompli, sans qu'il lui restât, à elle, un regret... Mais voilà que le maudit intendant et sa femme avaient renversé tout ce charmant échafaudage de rêves heureux, avec une misérable réalité !

Après cette bonne voiture si douce, comment conduire Jeannie à pied ?

Après ce salon doré, ce boudoir de soie, cette chambre de satin, comment faire entrer ma Jeannie dans cette petite chambre aux meubles de jonc et aux rideaux d'indienne ? Il n'y avait donc que mes fresques, exécutées pour Jeannie, qui pussent lui donner du prix à ses yeux !

Mais je n'étais pas un grand peintre, et ces fresques ne pouvaient manquer de pâlir beaucoup, comparées aux dessus de porte et aux trumeaux qui ornaient l'appartement de monsieur l'intendant.

La veille, au moment de partir pour aller chercher ma Jeannie et la conduire à l'église, j'avais regardé avec tant de joie ma belle armoire de noyer, aux portes très lisses ; ma table de bois de poirier recouverte d'un tapis bleu, avec ses deux tiroirs fermant à clef ! Enfin, le grand miroir qui donnait en face de la fenêtre ouverte me répétait cet horizon bien-aimé dont la contemplation m'avait fait si heureux ; de sorte que, grâce à ce miroir qui représentait un paysage factice par la réflexion d'un vrai paysage, j'avais à la fois le rêve et la réalité de mon bonheur.

Oh ! la veille, j'avais regardé tout cela avec bien de la joie, et peut-être avec bien de l'orgueil ; et voilà que, par la comparaison, Dieu abaissait mon orgueil et tempérait ma joie.

Maintenant, oserais-je offrir à ma Jeannie ce peu que je possédais, quand un Stiff, un intendant, un homme sans éducation, médiocre et grossier, offrait à sa femme des canapés de soie, des armoires de bois de rose et des tables de Boule ?...

Jusqu'au moment où nous avions été rejoints par cette malheureuse voiture, mon cœur avait été si content, si satisfait, si délicieusement bercé par cette idée d'introduire mon épouse dans son petit paradis, et de lui dire en l'y introduisant :

— Ma chère amie, voici ta chambre !

Mais cet homme maudit m'avait tout volé, jusqu'à ma phrase d'introduction, à une légère variante près.

N'avait-il pas dit, en entrant dans son appartement, juste les mêmes paroles que je comptais dire en entrant dans le mien : « Madame Stiff, voici votre chambre ! »

Il est vrai qu'il y avait, à mon avis, un abîme dans cette variante : *madame Stiff* et *ma chère amie*, mais, hélas ! Jeannie, qui avait trouvé le boudoir si magnifique ; Jeannie, qui avait si voluptueusement apprécié la moelleuse élasticité du sopha de madame Stiff, serait-elle de mon avis lorsqu'elle verrait ces murs vert d'eau, avec leurs guirlandes de roses, et surtout lorsqu'elle s'assoirait sur son canapé d'osier recouvert de basin blanc ?

Oh ! maudit ! cent fois maudit, cet intendant qui nous avait ouvert cette porte par laquelle l'œil de ma Jeannie avait plongé dans ce monde inconnu que je ne pouvais pas lui offrir, moi qui lui eusse dit, comme le poète : « Bien-aimée de mon cœur, ne regarde pas si amoureusement cette étoile ! Hélas ! je ne puis pas te la donner !... »

J'en étais là de mes réflexions douloureuses, et j'avais gardé un silence dont la tristesse était augmentée encore par le silence de Jeannie, lorsque, en traversant un charmant petit bois qui nous isolait à tous les regards, Jeannie, après s'être assurée que nul œil indiscret ne pouvait nous voir, s'arrêta en versant deux grosses larmes, et, jetant ses bras autour de mon cou, s'écria :

— O mon ami ! n'est-ce pas que tu ne m'appelleras jamais madame Bemrode ?...

Je poussai un cri de joie, tant la pensée de Jeannie répondait bien à ma pensée, tant son cœur avait deviné mon cœur.

— Oh ! jamais ! jamais ! m'écriai-je.

Et, la serrant sur ma poitrine, j'oubliai à l'instant même voiture, canapé de satin, salon doré, dessus de porte de Watteau, comme si tout cela était un mauvais rêve que j'avais fait, et qui ne devait plus revenir...

Et, ma Jeannie à mon bras, sa blonde et chaste tête appuyée à mon épaule, nous continuâmes joyeusement notre route, et arrivâmes, après un quart d'heure de marche au seuil de notre maison bénie.

Fidèle, qui était modestement resté à la porte extérieure du château, comprenant qu'il ne lui était pas permis d'entrer dans une si riche demeure, se mit à gratter impatiemment à celle du presbytère, que s'empressa de lui ouvrir une petite servante, la fille du maître d'école.

Présage de bonheur ! il entra le premier en jappant de joie.

Nous le suivîmes.

Je conduisis Jeannie dans la salle à manger, puis dans la chambre de madame Snart, cette chambre sanctifiée par la douleur maternelle ; puis dans la chambre nuptiale.

C'était là la grande épreuve.

— Chère ange de mon cœur ! m'écriai-je, je ne te dirai pas comme l'intendant à madame Stiff : « Madame Bemrode, voici votre chambre ; » je te dirai : « Ma bien-aimée, voici notre chambre. » Par la grâce de Dieu, j'espère que nous l'habiterons ensemble jusqu'à la fin de nos jours !

Et, pour faire oublier complètement à ma Jeannie le sopha de l'intendant, je m'assis le premier sur notre canapé de jonc, et l'attirai sur mes genoux.

Oh ! dans ce moment-là, je vous le dis, mon cher Petrus, au nom de Jeannie comme au mien, les murailles nues d'une cabane ou les parois dorées d'un palais nous étaient également indifférentes...

Que fait le bonheur des rois à qui goûte la félicité des anges !...

XXIII

OU JE COMMENCE A FAIRE VÉRITABLEMENT CONNAISSANCE AVEC JEANNIE

Nos jours d'installation furent des jours de bonheur qu'aucun nuage ne vint troubler.

Je commençai par montrer à Jeannie cette fameuse fenêtre où j'avais passé tant d'heures tristes et joyeuses ; puis, je mis entre ses mains la lunette de mon grand-père le contre-maître, afin qu'elle jugeât elle-même de la vérité de mon récit.

Elle porta la lunette à son œil, regarda attentivement, et, me la passant avec une émotion qui ne m'échappa point :

— Vois, dit-elle.

Et elle demeura la main appuyée sur mon épaule.

Je portai à mon tour la lunette à mon œil, et dans la pénombre de la petite chambre, je distinguai madame Smith agenouillée au pied du lit de sa fille.

— Pauvre mère ! reprit Jeannie, nous l'oublions tandis qu'elle prie pour nous !

Et elle répéta avec mélancolie le texte de mon sermon :

« Et le seigneur dit à Rachel : « Tu quitteras ton père » et ta mère pour suivre ton mari. »

Deux grosses larmes perlèrent au coin de sa paupière et coulèrent sur ses joues ; mais comme c'étaient des larmes de bonheur, je me gardai bien de les arrêter.

En effet, ainsi que derrière un nuage luit encore le soleil, derrière ces deux larmes continuait de briller son sourire.

Je laissai le temps au doux rayon de la joie de reprendre toute sa puissance, et, l'attirant à moi, je lui dis :

— Oh ! que je voudrais que tu susses dessiner, ma belle Jeannie, afin d'avoir la vue, je dirai presque le portrait, de cette petite maison fait par toi !... N'ai-je pas entendu dire à ta mère qu'autrefois tu avais dessiné ?

Jeannie sourit.

— Oui, dit-elle, autrefois... un peu... mais, maintenant que je ne pense qu'à être une bonne femme de ménage, j'ai oublié tout cela. Cependant, mon bien-aimé Williams, pour te faire plaisir, je m'y remettrai.

Et, saisissant l'à-propos, elle me fit des remerciements sur mes guirlandes de roses, mes colombes et mon autel de l'Hyménée.

— Si tu veux, lui dis-je, ma bonne Jeannie, dans nos momens de loisir, en supposant que le bonheur nous en laisse, tu te remettras au dessin, et je te donnerai des conseils. Notre sainte religion évangélique n'est point tellement rigide qu'elle condamne la bonne ménagère aux soins de sa cuisine et aux travaux de l'aiguille.

— Je ferai tout ce que tu voudras, dit Jeannie en souriant.

Il y avait dans son sourire, toujours charmant du reste, une légère expression, je ne dirai pas de gaîté, je ne dirai pas de tendresse, qui me frappa : c'était quelque chose de bon, de doux, d'affectueux, tenant le milieu entre ces deux sentiments.

Je la regardais avec un certain étonnement, tant je trouvais dans ce sourire une nuance indéfinissable.

— Eh bien ! me demanda-t-elle, qu'y a-t-il ?

— Rien, répondis-je. Viens, ma Jeannie, il faut maintenant que je te fasse voir le reste de nos domaines.

Nous descendîmes l'escalier, pressés l'un contre l'autre dans son étroit espace ; mais, pour deux êtres qui s'aiment, tout est joie.

— Nous monterons et nous descendrons souvent cet escalier ensemble, chère Jeannie, lui dis-je en m'arrêtant sur la dernière marche et en souriant à son sourire.

Elle ne répondit point, mais elle s'appuya sur mon épaule, et nous gagnâmes la cour.

Fidèle bondissait autour de nous ; mais dans la cour il aperçut une niche.

A cette vue il secoua la tête, éternua, et vint piteusement se ranger derrière nous, ce qui prouvait combien l'objet en question récréait peu ses regards.

Pauvre Fidèle ! il avait espéré une liberté sans collier et sans chaîne, et je la lui promis tout bas.

— Vois, dis-je à ma Jeannie, il y aura place ici pour tes pigeons, tes poules et tes canards ; je dis pour les tiens et non pour d'autres, car ils connaissent leur douce maîtresse, et doivent être bien malheureux loin d'elle. Quant à moi, comme j'aime tout ce qui t'aime, je voudrais déjà les voir installés ici.

— Tu es excellent, mon cher Williams, dit Jeannie. Dans deux ou trois jours nous irons les chercher.

— Et tu diras en même temps à ta mère, n'est-ce pas, que Dieu, qui a exaucé sa prière dans le présent, l'exaucera probablement dans l'avenir.

— Je lui dirai que je suis bien heureuse !

Nous passâmes au jardin en faisant le tour de la maison ; je lui montrai les trois saules pleureurs et le bassin où ils trempaient leurs vertes chevelures.

Pour le rossignol, il était devenu muet, mais non pas invisible, car nous le trouvâmes dans une touffe d'aubépine, où sa femelle couvait trois œufs gris mouchetés de rouge.

Mais ils ne me connaissaient pas comme la fauvette connaissait Jeannie, de sorte qu'à notre vue, mâle et femelle prirent leur volée et allèrent, inquiets, se percher sur un amandier.

Nous nous éloignâmes rapidement ; les œufs, en se refroidissant, eussent fait avorter la couvée.

Cependant, tout en nous éloignant, nous ne les perdîmes point du regard, et nous les vîmes bientôt regagner leur aubépine et disparaître dans son feuillage.

La vue des saules raviva dans son cœur tout ce triste récit, et, s'appuyant plus doucement sur mon bras :

— Mon ami, dit-elle, n'avons-nous pas tous deux une visite à faire ?

— A qui, Jeannie ? demandai-je.

— A une bonne femme que tu aimais pour l'avoir connue, et que j'aime sans la connaître.

— Tu veux dire à celle que j'appelais ma mère, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Viens, ma Jeannie ; tu n'oublies personne, toi... Viens.

Et nous nous acheminâmes vers le cimetière.

Nous avions tout le village à traverser ; contre l'habitude, le cimetière ne touchait point à l'église.

Je passais fièrement dans les rues, ma Jeannie à mon bras ; tous les hommes étaient aux travaux des champs ; les enfants et les femmes restaient seuls.

A mesure que j'avançais, les enfants qui jouaient dans les rues que nous suivions rentraient dans les maisons en criant :

— C'est monsieur le pasteur Bemrode et sa femme ?

Et les mères accouraient sur le seuil des portes, tenant leurs filles par la main, et me saluaient amicalement d'un bonjour qu'elles partageaient entre moi et Jeannie.

Je répondais de la main, et Jeannie souriait.

Nous arrivâmes à la porte du cimetière ; comme pasteur j'avais le triste privilège de posséder une clef de ce jardin des morts ; mais, dans ma préoccupation, je l'avais oubliée.

J'envoyai un enfant la prendre au presbytère.

Pendant ce temps, nous restâmes, Jeannie et moi, appuyés à la grille.

Au bout d'un instant, le visage de la douce créature prit un voile de mélancolie, et ses yeux se mouillèrent.

— Ma Jeannie est un véritable cœur d'ange, lui dis-je : elle ne peut rien voir des douleurs humaines sans que sa bonté s'habille de deuil.

— Oh ! me répondit-elle, ton amour me fait meilleure que je ne suis, mon Williams !

— Et cependant la vue de ce cimetière t'attriste.

— Oui et non... Un cimetière, c'est la douleur terrestre, mais c'est l'espérance divine. Puis, un cimetière de village a un aspect tout particulier. A mon dernier voyage à la ville, j'ai vu celui de Chesterfield, et il ne m'a point produit le même effet que j'éprouve devant celui-ci... On dirait que c'est pour celui-ci que Thomas Gray a composé sa ravissante élégie... Tu la connais, n'est-ce pas, mon Williams ?

J'avouai avec une certaine honte que non seulement je ne connaissais pas l'élégie, mais même que je ne connaissais pas le poète.

— Oh ! il n'y a rien d'étonnant à cela, me dit Jeannie : Thomas Gray est un ami de mon père ; il a été élevé à Eton avec lui ; l'année passée seulement, il a imprimé un tout petit volume de poésies qu'il a envoyé à mon père, et, dans ce volume, est la pièce que j'ai dite.

— Et cette pièce est intitulée ?

— *Elégie écrite dans un cimetière de village.*

— Sans doute, ma Jeannie la sait par cœur ?

— Oui, me dit Jeannie en rougissant.

— J'écoute, lui répondis-je ; les plus beaux vers ne peuvent que gagner à être récités par toi.

— Flatteur ! dit-elle.

Et, d'une voix mélodieuse comme un chant, elle commença à réciter ces vers, qui, dans sa bouche, prenaient une adorable expression de tristesse naïve et de mélancolie campagnarde :

Déjà le couvre-feu sonne la mort du jour :
Le bétail mugissant tourne sur la prairie ;
Le laboureur, lassé, déserte le labour.
A moi le monde ! à moi l'ombre et la rêverie !

La campagne s'estompe aux nocturnes lueurs :
On n'entend plus au loin que la frêle clochette
Qui tinte le sommeil aux troupeaux maraudeurs
Dont glisse au bord des prés la sombre silhouette.

Tout dort ou va dormir, excepté le hibou,
Qui, du haut du vieux mur, se lamente à la lune,
Et gourmande à grands cris, triste au bord de son trou,
Le paysan tardif dont le pas l'importune.

Sous ces ormes noueux, sous l'ombre de ces ifs,
Où la terre moutonne en bosses inégales,
Les aïeux du hameau gisent froids et pensifs,
Dotant de noms obscurs leurs pierres sépulcrales.

Le souffle parfumé du matin, le chant clair
Du roitelet perché sur le hangar de chaume,
La voix aigre du coq, le bruit du cor dans l'air,
Ne les réveillent plus dans leur sombre royaume.

Leurs enfants ne vont plus sur la route s'asseoir,
Pour les voir revenir de la forêt prochaine,
Et nul ne les attend pour le repas du soir,
Près de l'âtre éclatant où pétille le chêne.

Que de fois la moisson a fléchi devant eux !
Que de fois leur sueur a fécondé la terre,
Lorsque, de l'aiguillon, ils pressaient leurs grands bœufs,
Et creusaient sous le soc le sillon réfractaire !

Que si l'ambition vient un jour, par hasard,
Heurter son pied distrait à leurs rustiques dalles,
Elle ne lise pas, d'un dédaigneux regard,
De ce peuple indigent les modestes annales !

Qu'elle ne fasse point honte à ces pauvres morts
Si leur tombe est obscure et veuve d'armoiries ;
Si la gloire, unissant le mensonge aux remords,
Sur leur marbre n'a point sculpté ses flatteries !

Pompe de la puissance et pourpre des blasons,
Richesses et beauté, tout à son heure tombe ;
Car le but est le même à tous les horizons,
Et les plus beaux chemins ne mènent qu'à la tombe !

Lorsque l'oreille est morte et que l'œil est fermé,
A jamais sont éteints le jour et la parole ;
L'urne au linceul d'albâtre et le buste animé
Ne peuvent rappeler le souffle qui s'envole...

Et, cependant, peut-être, en ce lieu déserté,
Dort un cœur jadis plein d'une flamme inquiète,
Dont les mains dignement peut-être eussent porté
Le sceptre du monarque ou le luth du poète.

Au fond de l'Océan que Dieu seul peut sonder,
Que de perles jamais ne seront découvertes !
Que de fleurs le soleil s'amuse à féconder,
Dont le parfum se perd en des plaines désertes !

Là, dort quelque Hampden qui, d'un cœur résolu,
Au tyran de son champ livra de grandes guerres :
Là, dort quelque Milton dont vous n'avez rien lu,
Près de quelque Cromwell pur du sang de ses frères.

Soulever les bravos des sénats attentifs,
Se montrer en exemple à la foule ravie,
Commander d'un seul mot à vingt peuples craintifs,
Et lire dans leurs yeux l'histoire de sa vie ;

C'est grand ! — Ce ne fut point leur destin,
S'il borna leurs vertus, a limité leurs crimes,
Leurs pieds n'ont point foulé ce chemin de la mort
Qui mène vers le trône à travers les victimes !

Non ; un destin obscur leur traça le chemin
Loin des plaisirs brillants et de la folle joie,
Et, menant chaque jour le travail par la main,
Ils ont, du même pas, suivi la même voie.

Toutefois, pour garder leurs os de l'abandon,
Pour que le trépassé plus doucement y dorme,
Une main ignorante à leur tombe a fait don
D'un souvenir naïf, d'un mausolée informe.

Les ans qu'ils ont vécu, les noms qu'ils ont portés,
Une muse le dit, — pardon pour l'orthographe! —
Et quelques textes saints, à ce propos cités,
Enseignent à mourir à qui lit l'épitaphe.

Car quel homme, au moment des suprêmes adieux,
Se voyant sur le point d'abandonner la terre,
De son œil, qui se ferme au jour riant des cieux,
Ne jette, en soupirant, un regard en arrière?

On a toujours aimé quelque chose ici-bas;
A l'heure de la mort, notre esprit s'y reporte;
Tout homme veut des pleurs pour mouiller son trépas,
S'ils coulent, que ces pleurs soient vrais ou faux, qu importe!

Quant à toi qui, songeant à ces morts ignorés,
Raconte de l'oubli la facile victoire,
Si, par hasard, perdu dans ces lieux retirés,
A son tour, un passant demandait ton histoire,

Un vieux pâtre dira: « S'arrachant au sommeil,
Nous l'avons vu debout avant l'aube irisée,
De son regard rêveur appelant le soleil,
Et de ses pieds distraits secouant la rosée.

« Là-bas, au pied du hêtre au feuillage tremblant
Dont la racine sort, en se tordant, de terre,
Il venait, à midi, s'étendre nonchalant,
Ecoutant du ruisseau la plainte solitaire.

« Puis, le soir, il longeait la lisière des bois,
Disant à demi-voix ses bizarres pensées,
Soucieux et portant dans les yeux et la voix
La visible langueur des âmes délaissées.

« Un matin, je gravis vainement le coteau
Qu'il montait tous les jours au lever de l'aurore;
Vainement je m'assis sur le bord du ruisseau,
Où, lorsque vint le soir, je l'attendais encore.

« Le lendemain, avec des cierges et des chants,
Nous suivions lentement ses pauvres funérailles.
Lisez, si vous pouvez, ces quelques mots touchants
Gravés sur cette pierre au milieu des broussailles.

ÉPITAPHE

« Un jeune homme inconnu repose en ce tombeau.
« Il vécut sans renom comme il mourut sans gloire;
« La science n'a rien prédit à son berceau,
« Et la mélancolie est toute son histoire.

« Grande était la bonté de ce cœur endormi,
« Qui sut de la pitié comprendre tous les charmes:
« Tout ce qu'il demandait, il l'obtint: un ami!
« Tout ce qu'il possédait, il le donna: des larmes!

« A chercher ses défauts, à prouver ses vertus,
« Ne te fatigue point: sous cette froide pierre,
« Et vertus et défauts reposent confondus
« Dans l'espoir du pardon de notre divin Père! »

Je ne connaissais pas ces vers; je ne connaissais même rien d'analogue en poésie. Il est vrai que c'était la première fois que j'entendais dire des vers par Jeannie.

Parfois, en cherchant le mot qui commençait la strophe, mot qui fuyait momentanément de sa mémoire, elle levait les yeux au ciel, comme si c'était au ciel, patrie de la poésie, qu'elle demandât ses souvenirs, et, alors, mon cher Petrus, Jeannie n'était point la femme disant des vers de Gray, c'était la Muse elle-même, cherchant l'inspiration pour son compte, et empruntant pour ses yeux et son front un rayon aux rayons éternels.

Lorsque l'enfant revint avec la clef, la pièce était finie, et mon visage, c'était une grande faiblesse, je le sais bien, et mon visage tout couvert de larmes.

J'ouvris la porte, et nous entrâmes.

Seulement, au lieu de marcher appuyés au bras l'un de l'autre, nous marchâmes religieusement et respectueusement côte à côte.

On dirait que la simple présence de la mort suffit pour séparer les cœurs les mieux soudés ensemble.

Il est vrai que si elle sépare les cœurs elle réunit les âmes.

Jeannie reconnut, à la première vue, et d'après la description que je lui en avais faite, la tombe de l'ancien pasteur, de la veuve et de ses trois filles.

Elle s'approcha de ce petit coin de terre qui renfermait toute une famille disparue sans laisser d'autre trace que celle qui demeurait dans le cœur d'un étranger, et, prenant le bouquet qu'elle avait cueilli en traversant le jardin, et auquel elle avait joint des branches des trois saules, elle l'éparpilla sur les quatre tombes.

Puis elle s'agenouilla et se mit à prier.

Et moi, je demeurai debout, appuyé contre un arbre, priant à mon tour pour celle qui priait.

XXIV

OU JE FAIS DE PLUS EN PLUS CONNAISSANCE AVEC JEANNIE

Pendant les huit jours qui suivirent celui de mon installation, j'eus à m'occuper des devoirs de mon état, un peu négligés à cause de l'événement important qui venait de s'accomplir dans ma vie; mais mes bons paroissiens me virent si heureux, qu'ils me pardonnèrent facilement.

Jeannie fit plusieurs voyages à Wircksworth, pour déménager, selon nos conventions, ceux des commensaux de la maison paternelle qui devaient la suivre dans la maison conjugale.

En accomplissant un de ces voyages, elle rencontra sur la route monsieur l'intendant Stiff, qui donnait ses ordres à des ouvriers; monsieur l'intendant eut la bonté de la reconnaître, et lui fit la grâce de l'accompagner une partie de la route.

Il nous avait fort invités, me rapporta Jeannie, à faire une seconde visite au château, mais, cette fois, pour y rester toute la journée.

Madame Stiff, à ce qu'il prétendait, ne cessait de parler de sa bonne amie mademoiselle Smith, qu'elle trouvait jolie et gracieuse au possible sous sa petite robe.

Il avait aussi le plus grand désir de faire plus ample connaissance avec un homme aussi distingué que moi.

D'où il résultait que, si nous n'allions pas le voir au château, il nous demandait, pour sa femme et pour lui, la permission de venir nous voir au presbytère.

Jeannie, qui n'aimait pas plus que je ne faisais moi-même monsieur Stiff et sa femme, avait répondu poliment, car elle comprenait bien de quelle importance il était pour nous de ne pas nous brouiller avec de si puissants voisins.

Jeannie avait répondu que les devoirs de ma charge, négligés depuis un mois, me prenaient beaucoup de temps, ce qui l'empêchait de s'engager en mon nom à faire cette seconde visite; que, quant à l'intention qu'avait monsieur Stiff d'en faire une avec sa femme au presbytère, cette visite serait reçue avec toute la reconnaissance que méritait une si grande faveur.

Puis, on avait parlé de la pluie et du beau temps, de la récolte, qui serait belle cette année, de l'immense fortune du comte, et de la grande influence que monsieur Smith avait sur cet illustre seigneur.

Et, tout en causant ainsi, on était arrivé à la porte de monsieur Smith, où l'intendant avait pris congé.

Le neuvième jour après celui de notre installation au presbytère d'Ashbourn, était le jour anniversaire de ma naissance.

Ce jour-là, 19 juillet, j'entrais dans ma vingt-sixième année.

Hélas! depuis la mort de mes pauvres parens, personne ne s'était plus guère souvenu de cet anniversaire!

Moi-même, je l'avais presque oublié.

Quant à Jeannie, elle devait l'ignorer; mon âge avait été dit une seule fois devant elle, le jour où j'étais devenu son époux; et c'eût été un miracle qu'elle s'en fût souvenue.

Cependant, la veille, elle m'avait souri plusieurs fois d'une façon singulière, quand je l'avais interrogée sur les provisions qu'elle faisait; cependant, le matin, elle m'avait embrassé plus tendrement que de coutume; cependant, au moment où j'étais descendu dans l'ancienne chambre à coucher de madame Snart, devenue mon cabinet de travail et de méditation, il m'avait semblé qu'elle me suivait.

En entrant dans ce cabinet, je n'y vis d'abord rien de nouveau ni d'extraordinaire; mais, une fois assis à mon bureau, je levai la tête et jetai un cri de surprise.

J'étais en face d'une charmante gouache représentant la petite maison verte, rouge et blanche; la fenêtre de cette maison était ouverte, et à cette fenêtre était Jeannie, avec son chardonneret sur l'épaule.

Je me levai, je me penchai vers la gouache, j'en examinai tout l'ensemble, avec mon cœur d'abord, puis tous les détails avec mon esprit, et mon esprit, après examen, se trouva aussi satisfait que mon cœur

C'était composé et je dirai presque exécuté comme un Miéris.

La petite figure, à la ressemblance de Jeannie, moitié dans l'ombre de son grand chapeau de paille, moitié dans la lumière d'un beau soleil, était adorable de finesse.

La muraille de la maison, et tout son accompagnement de lierres, de lilas et de peupliers, était d'une solidité de ton qui indiquait un pinceau exercé.

Ma surprise était si grande, que je ne pus m'empêcher de l'exprimer tout haut.

— Oh ! mon Dieu ! m'écriai-je, qui donc a fait ce charmant dessin ?

En ce moment je sentis deux bras qui enlaçaient mon cou, et une tiède haleine qui me caressait le visage.

Puis, j'entendis la voix caressante de Jeannie murmurer à mon oreille :

— N'as-tu pas, mon bien-aimé Williams, exprimé devant moi le désir d'avoir une vue de la pauvre petite maison à la fenêtre de laquelle tu m'avais aperçue pour la première fois ?

— Oui, sans doute, répondis-je.

— Eh bien ! n'êtes-vous pas mon maître ? Ne vous ai-je pas juré obéissance ?... Vos ordres sont exécutés par votre humble servante, monseigneur !

Et Jeannie fit une charmante révérence pleine de grâce et de coquetterie à la fois.

— Oui, dis-je ; mais le peintre ? le peintre ?...

— Oh ! le peintre n'a pas été bien difficile à trouver, me dit Jeannie avec un sourire, car c'est à lui-même que vous aviez bien voulu manifester votre désir.

— Comment ! m'écriai-je, le peintre... l'auteur de cette délicieuse gouache... c'est toi ?

Jeannie me fit, en souriant toujours, une seconde révérence calquée sur la première.

— Ainsi, cet admirable talent dont tu ne m'avais jamais dit un mot...

— Oublieux ! je t'en ai parlé le jour même de notre entrée ici !

— Oui, mais comme en parle une pensionnaire qui dessine d'après la bosse, et non comme en parle un artiste qui compose et qui exécute de première force.

Tout à coup, je me rappelai l'offre que je lui avais faite de diriger ses études.

— Et moi !... m'écriai-je. Oh ! ma Jeannie, je comprends maintenant le sourire avec lequel tu as accueilli ma proposition.

— Williams !

— Et ces fresques, que j'ai peintes avec tant d'orgueil dans la chambre de mon épouse... Un pinceau, une brosse, que j'efface tout cela !

Jeannie m'arrêta, comme je m'élançais vers la porte.

— Non, mon ami, me dit-elle, non, tu n'effaceras rien... Ces fresques, c'est le monument de ton affection pour moi, et, avant de descendre, je me suis agenouillée devant l'autel, remerciant Dieu d'être aimée ainsi, et baisant les deux blanches colombes, symbole de notre amour.

Je poussai un soupir moitié triste, moitié joyeux.

Le côté triste s'adressait à mon orgueil, mon cher Petrus ; je commence à croire que l'orgueil est le démon qui a reçu de son maître Satan la mission de me perdre.

Je m'imaginais savoir tout, et voilà que Jeannie sait qu'il existe un poète qui se nomme Thomas Gray, et que ce poète a fait une charmante élégie.

Je m'imaginais savoir peindre, et voilà qu'une petite villageoise modeste et retenue me donne tout simplement, tout naturellement, une leçon de peinture et d'humilité.

O orgueil ! orgueil ! quand donc ferai-je divorce avec toi ?...

Par bonheur, je n'eus pas le loisir de me plonger bien profondément dans ces réflexions, qui n'eussent point laissé que d'être inquiétantes pour mon salut.

On frappa à la porte.

Jeannie s'élança, et avant que j'eusse fait trois pas, elle ouvrit à son père et à sa mère.

Le bon pasteur Smith venait, avec sa femme, fêter mon anniversaire.

C'était là la visite que Jeannie attendait ; ces provisions faites la veille, c'était pour cette journée passée en famille.

O mon cher Petrus ! il y eut un moment de cette journée où je me rappelai la belle histoire que raconte Hérodote sur le tyran Polycrate, lequel, effrayé de son bonheur, jeta son anneau à la mer.

Que puis-je jeter aussi à la mer pour conjurer le malheur à venir, et pour que la fatalité me pardonne pour mon présent ?...

Un poisson rapporta à Polycrate son anneau, et, quelques mois plus tard, pour que son infortune égalât sa félicité, il fut pris en trahison par Orétès, satrape de Cambyse, qui le fit clouer sur une croix.

Mon Dieu ! tout homme a son Orétès et sa croix !

Quel est mon Orétès encore inconnu, et sur quelle croix douloureuse comptez-vous m'étendre pour me faire expier mon bonheur ?

Trois mois après mon anniversaire arrivait celui de ma Jeannie ; elle allait entrer dans sa vingtième année, et, pendant ces trois mois, je cherchai quel cadeau je pouvais lui faire ce jour-là ; mais mon imagination, si féconde d'habitude, resta à court dans cette grande circonstance.

En effet, ma pauvre Jeannie se prétendait si heureuse, qu'elle n'exprimait pas un désir.

Or, Jeannie n'exprimant pas un désir, je me trouvais dans l'impossibilité de deviner quelle chose lui serait agréable.

Après avoir bien réfléchi, je pensai que ce qui ferait le plus de plaisir à Jeannie, ce serait un bel épithalame dans lequel je célébrerais notre bonheur commun.

J'eus d'abord l'idée de le composer en latin, afin qu'il eût le mérite de la difficulté vaincue ; mais je réfléchis que je serais forcé de le traduire en anglais, et qu'il perdrait naturellement beaucoup à la traduction.

Je me décidai donc à employer tout simplement la langue vulgaire, la langue de Shakspeare, de Milton et de Pope.

Cela devenait alors d'une telle facilité, surtout pour un homme qui, comme moi, avait rêvé cinq ans un poëme épique, et trois ans une tragédie, que je pensai qu'il serait toujours temps de me mettre à l'ouvrage.

En conséquence, trois jours seulement avant le grand jour, je m'occupai sérieusement de mon épithalame.

Je voulus d'abord passer en revue toutes les noces célèbres de l'antiquité, à commencer par celles de Thétis et de Pélée ; mais, en vérité, il était impossible de comparer nos modestes noces à ces noces divines qui avaient amené la guerre de Troie et tous les événements qui avaient découlé de cette guerre, comme le meurtre d'Agamemnon, les voyages d'Ulysse, la fondation de Rome, etc.

J'abandonnai donc les noces de Thétis et de Pélée pour arriver à celles de Pirithoüs et d'Hippodamie ; mais celles-là encore avaient été la cause d'une catastrophe si terrible, que, ne fût-ce qu'à cause du mauvais présage, je résolus de chercher quelque autre texte. En effet, nul centaure n'avait tenté de m'enlever mon Hippodamie, à moi ; les plats de la table avaient repris, bien intacts, leur place habituelle sur le bahut de madame Smith, et non seulement aucun tison ne s'était éteint en brûlant dans la gorge d'un ravisseur quelconque, mais encore, vu la chaleur de la saison, à peine le feu avait-il été allumé.

Force me fut de laisser de côté les noces de Pirithoüs et d'Hippodamie, comme j'avais laissé celles de Thétis et de Pélée.

Il y avait encore les noces de Périclès et d'Aspasie, qui, au dire de Plutarque, mirent pendant trois jours toute la ville d'Athènes en rumeur, tant les Athéniens, ce peuple spirituel et inconstant, étaient curieux de voir le vainqueur de Cimon devenir l'époux de la courtisane de Milet ; mais, quoique, sous le rapport des connaissances, de l'atticisme et du goût, je pusse, à la rigueur, me comparer à l'oncle d'Alcibiade ; quoique, l'occasion s'en présentant, ou la situation donnée, j'eusse, tout aussi bien que lui, bâti le Parthénon et légué mon nom à mon siècle, je ne pouvais sous aucun rapport, excepté sous celui de la beauté, comparer ma femme à Aspasie.

Il y avait une trop grande différence, différence tout à l'avantage de Jeannie, grâce à Dieu ! dans la manière dont elle avait été élevée, avec celle dont Aspasie avait vécu.

Il fallait donc renoncer aux noces de Périclès et d'Aspasie, comme j'avais renoncé à celles de Pirithoüs et d'Hippodamie, et de Thétis et de Pélée.

Mais le travail qu'avaient fait, pour passer en revue toutes ces noces célèbres, mon esprit, ma mémoire et mon érudition, m'avait pris deux grands jours ; ce ne fut donc qu'au commencement du troisième, et quand je n'avais plus que vingt-quatre heures devant moi, que je me décidai à faire quelque chose de moins compliqué, un simple chant du cœur, un naïf remerciement pour cette inaltérable tendresse dont, pendant trois mois, ma chère Jeannie m'avait donné la preuve.

Par malheur, au moment où, après avoir bien arrêté le plan de cette petite pièce de vers, dont, à cause de son exiguïté même, je comptais faire un chef-d'œuvre ; comme inspiré d'abord par le sujet, et ensuite par deux heures de méditation, je venais de prendre enfin la plume et d'écrire au haut d'une belle feuille de papier blanc : « A Jeannie ! » le magister, introduit près de moi, me rappela que j'avais un mariage à célébrer.

Je savais trop par moi-même quelle était l'impatience d'un fiancé, pour faire attendre celui-là.

Je me levai donc vivement, et courus à l'église, me promettant de me mettre à mon épithalame aussitôt mon retour.

En effet, j'expédiai le plus vite possible, et à leur grande satisfaction, sans doute, mes deux fiancés, et, tandis que, selon la coutume protestante, les jeunes gens et les jeunes filles du village les attendaient à la porte pour semer des fleurs sur leur route, je m'apprêtai, moi, à revenir à la maison, tourmenté que j'étais par le démon de la poésie, qui murmurait son premier vers à mon oreille.

Mais, comme j'allais sortir, le magister m'arrêta.

— Monsieur Bemrode, me dit le brave homme, il me paraît que vous oubliez une chose...

— Laquelle, mon ami? lui demandai-je.

— C'est que le vieux Blum est mort, et que son enterrement est fixé à midi.

— Ah! c'est, ma foi! vrai, m'écriai-je; j'ai été prévenu hier, et c'est moi-même qui ai fixé cette heure.

— Or, continua le magister, comme il est onze heures et demie, je ne crois pas que ce soit beaucoup la peine de rentrer chez vous... Dans une demi-heure, le corps sera à l'église.

— Vous avez raison, mon ami, lui dis-je; allez avertir madame Bemrode de ce qui arrive, et dites-lui que je mangerai à mon retour du cimetière.

— Au fait, dit le magister, qui paraissait suivre un calcul dans son esprit, l'enterrement sera certainement fini à une heure, et, d'une heure à deux, vous aurez tout le temps de dîner... Je vais prévenir madame Bemrode.

Et le brave homme sortit de l'église.

— Certainement que j'aurai le temps de dîner d'une heure à deux, dis-je en le regardant s'éloigner; puis, à deux heures, je me mettrai à mon épithalame, et c'est chose si facile pour moi surtout, que ce soir ce sera fait... D'ailleurs, qui m'empêche en attendant de travailler? J'ai une demi-heure, et, Dieu merci! je me sens inspiré.

Effectivement, j'en étais arrivé, à force de fixer mon esprit sur le même sujet, à cet état de fièvre que, nous autres poëtes, nous décorons du titre d'inspiration, lorsque le magister rentra tout essoufflé.

— Oh! monsieur le pasteur, dit-il, madame Bemrode vous prie de venir le plus promptement possible... Il y a une belle voiture à la porte du presbytère, et deux laquais en livrée sur le siége de la voiture.

— Mais, demandai-je, les personnes que cette voiture a amenées, quelles sont-elles?

— Je ne saurais vous dire, monsieur Bemrode; mais vous allez l'apprendre en vous rendant à l'invitation de madame Bemrode, car les personnes que la voiture a amenées sont chez vous, et vous attendent à ce qu'il paraît.

Je m'empressai de sortir de l'église, et j'aperçus, en effet, une voiture à la porte du presbytère.

Du premier coup d'œil, je reconnus la voiture et la livrée.

La livrée était celle du comte d'Alton, et la voiture, celle dans laquelle nous avions rencontré monsieur et madame Stiff.

J'avoue que mon peu de sympathie pour monsieur l'intendant et madame l'intendante me donna d'abord l'idée de retourner vers l'église et d'y attendre l'enterrement, prétexte suffisant à mon absence; mais cette insistance avec laquelle m'avait fait demander Jeannie m'inquiétait, et, après avoir réfléchi un instant au danger de blesser mes deux illustres visiteurs, je continuai mon chemin vers la maison.

XXV

COMMENT L'ÉPITHALAME FUT INTERROMPU

C'étaient, en effet, monsieur et madame Stiff, qui, voyant que nous n'allions pas à eux, s'étaient décidés à n'être pas plus fiers que Mahomet à l'endroit de la montagne, et qui venaient à nous.

Lequel des deux époux avait eu l'idée de cette visite? Je n'en sais rien.

Mais ce que je sais, c'est que l'un et l'autre semblaient avoir pris à tâche de nous la rendre le plus désagréable possible.

D'abord, au moment où j'entrai, monsieur et madame Stiff, qui examinaient à leur tour notre maison, en étaient justement à la chambre à coucher.

— Oh! mon Dieu! ma chère disait madame Stiff à Jeannie, quelle idée avez-vous eue de décorer votre chambre ainsi, au lieu d'en couvrir les murailles avec une étoffe quelconque, ou tout simplement avec du papier! C'est par un vitrier du village que vous avez fait peindre ces fresques?

Je m'avançai, et, comme le compliment ne m'avait pas été fort agréable :

— Non, madame, lui dis-je, nous n'avons pas même été chercher un vitrier pour cela : c'est moi-même qui les ai peintes.

— Ah! en effet, dit madame Stiff sans se déconcerter, c'était encore plus économique.

Jeannie était venue précipitamment à moi, et avait saisi ma main, qu'elle serrait tendrement, tandis que ses yeux essayaient de me dire tout ce qu'elle souffrait.

Quant à monsieur Stiff, il chantonnait un petit air, en levant, du bout de sa baguette, les housses des meubles.

Mon arrivée ne parut pas faire autrement impression sur lui

— Eh! eh! fit-il, bonjour, mon cher pasteur... Dites-moi, c'est pour vous mortifier que vous avez des chaises de jonc et des canapés de roseaux?... Peste! comme on doit être mal là-dessus!... Dites donc, madame Stiff, vous qui vous plaignez que vos meubles sont durs, ah! bon! je vous enverrai vivre pendant huit jours à l'école de mademoiselle Smith!

Cette affectation d'appeler toujours ma femme mademoiselle Smith m'avait déjà frappé : cette fois, je résolus de ne point laisser passer l'impertinence sans la relever.

— Oserai-je faire observer à monsieur l'intendant, répondis-je, que, depuis plus de trois mois, mademoiselle Smith est devenue madame Bemrode?...

— Madame Bemrode... Ah! madame Bemrode!... Vous vous appelez donc monsieur Bemrode, vous, mon cher pasteur?... Quel singulier nom vous avez choisi là!

J'allais lui répliquer; sa femme me coupa la parole.

— Mais, ma chère petite, dit-elle, où mettez-vous donc vos domestiques? Je n'en ai pas encore rencontré un seul depuis que je suis chez vous, et j'ai même cru remarquer que vous êtes venue m'ouvrir la porte vous-même...

— Madame, dit Jeannie avec une merveilleuse dignité, nous sommes des gens simples. Je suis fille de pasteur; mon mari est pasteur; il est probable que le revenu des deux cures réunies, de mon mari et de mon père, ne donnerait pas de quoi payer les deux domestiques assis sur le siège de votre voiture.

— Ah! ça, c'est vrai, c'est vrai, dit monsieur Stiff; ma chère amie, songez donc que le cocher a cinquante livres sterling de gages, et est nourri et habillé, et que cet autre drôle, qui est assis près de lui, en a trente-cinq, pour ne rien faire absolument... Vous voyez bien, qu'en effet, ce que dit mademoiselle Smith est plein de justesse, et qu'en réunissant les cinquante livres de l'un aux trente-cinq livres de l'autre, en ajoutant à cela leur nourriture et leur habillement, le produit des deux cures n'y suffirait pas... Ce fainéant de cocher, qui ne met jamais le pied à terre, use et salit, à lui tout seul, pour plus de quinze livres sterling de bas de soie par an!

— Vous voyez bien, monsieur, dit en souriant Jeannie, que j'ai raison de ne pas avoir de domestique.

— Ainsi, ma pauvre enfant, dit madame Stiff, vous faîtes tout vous-même!

— Une jeune fille du village vient m'aider, madame, une charmante enfant pleine de bonne volonté et de complaisance... la fille du magister.

—Ah! oui... Et elle fait la cuisine? dit madame Stiff en commençant à descendre l'escalier.

— Non, madame, reprit Jeannie; ce soin me regarde. J'ai étudié les goûts de mon mari; je sais les plats qu'il aime; je suis heureuse de me dire en les préparant : « Mon Williams mangera avec plaisir. » Le reste du ménage regarde Betzy.

— Et cela ne vous détruit pas les mains?

— Mais non, madame, répondit Jeannie.

Jeannie avait des mains magnifiques; je saisis l'occasion de faire valoir cette beauté; j'avais remarqué, d'ailleurs, que les mains de madame Stiff étaient grosses et un peu communes.

— Ma chère Jeannie, comme madame l'*intendante*, j'appuyai sur le mot, et je m'aperçus, en effet, que le mot faisait rougir mademoiselle Rogers, comme madame l'intendante paraît douter de ce que tu avances, montre-lui donc tes mains.

— Pourquoi cela? demanda madame Stiff.

— Mais pour vous prouver, madame, répondis-je gracieusement, qu'on peut faire la cuisine sans avoir les mains détruites... Montre tes mains, Jeannie; montre-les, tu me feras plaisir.

— Allons, puisque tu le veux, dit-elle.

Et elle étendit deux mains blanches, potelées, fines, effilées, aux ongles de nacre et de rose.

— C'est, parbleu, vrai! s'écria l'intendant; des mains de duchesse!... Mademoiselle Smith, je vous fais mon compliment.

— Mais vous mettez donc des gants pour cuisiner, ma chère petite? demanda l'intendante.

Puis, passant à autre chose :

— Ah ! ah ! dit-elle, c'est ici la salle à manger?... Elle est bien mal éclairée... En vérité, je ne sais rien de triste au monde comme de manger dans une salle à manger sombre ! Il est vrai que l'on peut fermer les fenêtres et allumer des bougies. Mais je ne vous vois pas de salon...

— Il nous serait tout à fait inutile, madame, dit Jeannie avec son angélique douceur ; depuis trois mois passés que nous demeurons ici, votre visite, dont nous vous sommes bien reconnaissans, madame, est la seule que nous ayons eu l'honneur de recevoir et nous serons peut-être de nouveau trois mois sans en recevoir une autre.

— Oh ! non pas, non pas, s'écria monsieur Stiff, ne comptez point là-dessus ! J'éprouve beaucoup trop de plaisir dans votre société, et dans celle de monsieur... Bon ! voilà que j'ai oublié le nom de votre mari... Bé...Bé... Bi...

— Bemrode, monsieur l'intendant, dis-je.

— Ah ! oui, Bemrode... Je ne m'en dédis pas, le nom est singulier.

— Mais, dit madame Stiff, monsieur Bemrode a bien un endroit, un cabinet, un coin où il prépare et compose ces beaux sermons qui font l'admiration de tous nos bons paysans?

— Oui, madame, répondis-je, j'ai un endroit... et, si vous désirez le voir comme vous avez vu le reste de la maison...

— Bien certainement, pourvu qu'il ne soit pas trop haut... Votre escalier est si dur, avec ses affreuses marches sans tapis !

— Rassurez-vous, madame, lui dis-je, le voyage qui vous reste à faire ne vous fatiguera point.

J'ouvris la porte de l'ancienne chambre à coucher de la veuve.

— Tenez, dis-je à l'intendante.

Elle entra la première, puis Jeannie, puis monsieur Stiff.

Pendant ce mouvement, et comme je m'étonnais que monsieur Stiff eût fait entrer ma femme avant lui, mes yeux se tournèrent du côté de la porte, et il me sembla que monsieur Stiff disait bas à Jeannie quelques mots qui la firent rougir.

Mais, à l'instant même, mon attention fut distraite par madame Stiff, qui, s'approchant de mon bureau, jeta les yeux sur la feuille de papier préparée pour l'épithalame.

— « A Jeannie ! » lut-elle ; car, vous vous le rappelez, mon cher Petrus, le titre était écrit ; à Jeannie !... qu'est-ce que cela?

— Rien, madame, rien, m'écriai-je en saisissant vivement la feuille de papier, en la froissant entre mes doigts et en la fourrant dans ma poche.

Après avoir suivi du regard mon mouvement, madame Stiff leva la tête, et ses yeux se portèrent sur la gouache de Jeannie.

— Ah ! ah ! dit-elle, voilà un joli dessin.

— C'est bien heureux, dis-je à part moi, qu'il se trouve ici quelque chose qui soit digne de votre attention.

— Ce dessin vous plaît, madame? répondis-je tout haut.

— Oui, fit-elle. Venez donc voir, monsieur Stiff.

— Avec plaisir, madame, dit l'intendant ; mais vous savez que je ne me connais pas à toutes ces niaiseries... Cela représente, il me semble, une maison avec une jeune femme à la fenêtre?

Madame Stiff haussa les épaules, sans s'inquiéter si son mari voyait ou ne voyait pas le mouvement de dédain qui lui échappait.

— Et de qui est ce dessin? demanda-t-elle.

— De ma femme, madame. Il représente la maison de son père, et la fenêtre où je l'ai vue pour la première fois.

— Eh ! dit madame l'intendante, comment se fait-il, chère petite, qu'ayant un pareil talent, vous n'eu tiriez point parti pour vous aider dans votre ménage?

— Madame, répondit Jeannie, mon père m'a appris ce que je sais de peinture comme une distraction et non comme une ressource. Cependant, si le malheur nous atteignait, je verrais si, ce dont je doute, il n'y aurait pas moyen de tirer parti de mon faible talent.

J'étais furieux.

Cet homme et cette femme, depuis mon arrivée, n'avaient ouvert la bouche que pour nous dire, à Jeannie et à moi, des choses désagréables.

Juste en ce moment on vint m'annoncer que le corps de mon trépassé était arrivé à l'église.

En même temps la cloche, par ses vibrations sourdes et lentes, me rappela qu'en effet j'étais attendu.

Mais il m'en coûtait de quitter la maison et de laisser ma femme en proie à ces deux mauvais esprits.

De sorte que je me dis à part moi :

— Ma foi, tant pis ! que le père Blum attende !

Et je restai là comme ces voyageurs altérés qui mordent dans un fruit âcre, mais qui, agaçant par son âcreté même, les pousse à aller jusqu'au bout.

Madame Stiff écouta le son de la cloche.

— Ah ! ah ! dit-elle, quelqu'un est mort dans votre paroisse?

— Oui, madame, répondis-je.

— Et c'est vous qui faites l'enterrement?

— Oui, madame.

— Allons ! monsieur Stiff, il ne faut pas empêcher monsieur Bemrode d'aller à ses affaires.

— Vous avez raison, madame, répondis-je, d'autant plus que mes affaires, à moi, sont les affaires de Dieu.

— Ah ! pardon, pardon, dit monsieur Stiff, qui paraissait avoir accueilli avec joie la nouvelle de mon éloignement, il me reste le jardin à voir, et je n'en fais pas grâce à mademoiselle Smith.

— Eh bien ! faites-vous montrer le jardin, mon cher monsieur, dit madame Stiff ; moi, je suis fatiguée, et comme je vois ici un assez bon fauteuil, je m'y repose.

Et, à ces mots, elle s'étendit en effet dans une bergère.

— Allez, continua-t-elle, allez, et si vous trouvez quelques belles fleurs, faites-m'en un bouquet ; j'en suis sevrée depuis que nous avons quitté Chesterfield.

— Le fait est, dit monsieur Stiff, que nous avons au château un jardinier que nous payons cinquante livres par an, et que le drôle, uniquement occupé de ses carottes et de ses navets, n'aurait jamais l'idée de vous apporter une rose... Mais vous m'y faites penser, madame, tous les matins, à votre lever, vous trouverez un bouquet dans votre boudoir, et la première fois que le drôle manquera d'y en déposer un, je le chasse ! Allons, allons, continua monsieur Stiff en offrant galamment le bras à ma femme, venez me faire voir votre véritable domaine.

Jeannie jeta sur moi un regard d'interrogation.

— Chère amie, lui dis-je, donnez votre bras à monsieur Stiff, et, comme il me reste quelques instans, je vais avoir l'honneur de vous accompagner dans votre excursion.

— Ah ! monsieur Bemrode, dit madame Stiff, voilà qui n'est point galant ! vous voyez que je reste seule, et vous m'abandonnez...

En ce moment, et comme pour m'épargner une réponse qui, bien certainement, dans la situation d'esprit où j'étais, se fût trouvée être peu gracieuse pour madame Stiff, la porte s'ouvrit, et un petit paysan qui m'aidait à servir l'office entra en me disant :

— Monsieur le pasteur, je viens vous prévenir, de la part de monsieur le magister, que le père Blum s'ennuie.

— Qu'est-ce que le père Blum? demanda l'intendante.

— C'est le mort, madame, répondit le paysan.

Madame Stiff éclata de rire.

— Vous voyez bien, madame, lui dis-je, qu'avec la meilleure volonté du monde, je suis forcé de vous quitter. Il faut, comme vous le disiez, que j'aille à mes affaires.

— Allez, mon cher monsieur, allez ! dit madame Stiff.

Puis, appelant à elle le paysan.

— Tiens, mon ami, reprit-elle, voici une demi-couronne pour le joli mot que tu as dit... Ne fût-ce que pour ce mot-là, je ne regretterais point d'être venue.

Et elle donna une pièce d'or à l'enfant émerveillé.

Je pris congé de monsieur et madame Stiff, la rage dans le cœur, laissant madame Stiff couchée dans la bergère, monsieur Stiff tirant par le bras ma femme du côté du jardin !

— Ah ! sur mon âme ! m'écriai-je en rejoignant l'église, suivi de mon petit paysan, qui sautait de joie en baisant sa demi-couronne, voilà de sottes et méchantes gens !

XXVI

COMMENT, MALGRÉ MA BONNE VOLONTÉ, L'ÉPITHALAME NE PUT ÊTRE FAIT POUR LE LENDEMAIN

En effet, j'étais impatiemment attendu à l'église, non point par le mort, mais par toute sa famille.

Suivant la simplicité ordinaire de notre rite protestant, je dis les prières des morts sur le cercueil ; la cloche sonna le dernier glas, et nous sortîmes du temple pour accompagner le trépassé jusqu'au champ du repos.

En passant devant la porte du presbytère, je vis avec satisfaction que monsieur et madame Stiff, prêts à monter en voiture, prenaient congé de ma femme.

Madame l'intendante me fit, de son éventail, un signe d'adieu, qu'elle accompagna d'un singulier sourire.

Quant à monsieur Stiff, il ne salua personne, pas même cette majesté de la mort qui passait devant lui, et qui découvre le front et courbe les genoux des vivans, si grands qu'ils soient.

Au coin de la place, je détournai la tête et vis la voiture qui se mettait en mouvement, prenant le chemin du château.

Mon cœur se desserra, et, tout en conduisant le deuil, je revins en pensée à ma pauvre Jeannie.

Quel ange de douceur et de résignation. Avec quelle force et quelle patience elle supportait toutes les humiliations de ces parvenus!

Monsieur Stiff! mais qu'avait donc été monsieur Stiff? Un misérable laquais élevé, par la faveur de son maître, auquel il avait rendu de honteux services, à la charge d'intendant.

Mademoiselle Rogers! mais qu'était-elle donc avant de devenir madame Stiff, ce qui à mon avis, n'était pas grand'chose? La fille d'un marchand qui était allé mourir à l'étranger, faute d'avoir fait honneur à ses affaires dans son pays, laquelle fille, gâtée par sa mère, avait, disait-on, abusé plus d'une fois de la liberté que lui laissait la bonne femme.

Et voilà les gens qui méprisaient Jeannie et moi, qui, pouvant rester dans leur château comme nous restions dans notre presbytère, se mêlaient à notre vie si calme, si heureuse, si limpide loin d'eux!

Telles étaient les idées peu chrétiennes qui bouleversaient mon esprit, lorsque le magister m'avertit que mes gestes étaient ceux, non pas d'un pasteur qui conduit un mort à sa dernière demeure, mais d'un chef d'émeute qui marche à la tête d'un rassemblement de rebelles.

Il paraît, mon cher Petrus, que mon agitation se trahissait à l'extérieur par des mouvemens de bras et des roulemens d'yeux si exorbitans, qu'ils m'avaient valu ce bon avis du magister.

L'avis porta son fruit: je me calmai.

D'ailleurs, ces gens étaient partis, et j'espérais ne les revoir jamais.

J'allais donc retrouver ma belle, ma bonne, ma chère Jeannie, dont je devais, le lendemain, fêter l'anniversaire.

Cela me rappela l'épithalame que je voulais faire en son honneur; mais, au retour du cimetière, j'aurais le temps, Dieu merci!

Je sentais dans ma poche cette feuille de papier froissée sur laquelle madame Stiff avait lu ces mots: « A Jeannie! » et ce petit cri du papier sous mes doigts, me remettant en mémoire la visite de nos odieux voisins, m'agaçait horriblement les nerfs.

O mon cher Petrus, heureusement que Dieu, qui voit l'intention, ne tient pas compte du fait matériel!

Mais, je dois vous le dire, jamais homme ne fut plus mal enterré que le pauvre Blum.

J'espère que son âme m'aura pardonné en voyant les tortures de mon cœur.

Enfin, les prières achevées, la tombe recouverte, je me hâtais de revenir vers la maison, possédé d'un immense besoin de revoir Jeannie et de la serrer contre mon cœur, lorsque le magister, voyant mon empressement à me retirer, courut après moi.

Au bruit de ses pas, je me retournai.

— Eh bien! qu'y a-t-il encore, maître? lui demandai-je.

— Il y a, reprit-il, un peu étourdi de l'accent de ma voix, que monsieur le pasteur me paraît si distrait aujourd'hui, que je lui rappellerai le baptême du petit Peters.

Je me frappai le front.

C'était vrai!

J'avais, pour la même journée, un mariage, un enterrement et un baptême.

— Ah! par exemple, m'écriai-je, pour le petit Peters, le drôle peut attendre un instant. Il a déjeuné, j'en suis sûr, et plutôt deux fois qu'une, tandis que moi (je passais devant le clocher et j'y jetai un coup d'œil), tandis que moi, il est deux heures un quart et je suis encore à jeun!

La raison parut tellement concluante au magister, qu'il inclina la tête en signe d'assentiment, et qu'il répéta après moi:

— Le fait est que le petit drôle peut attendre.

Sur cette assurance, je m'acheminai plus tranquille vers le presbytère.

J'y trouvai Jeannie.

A la première vue, je crus remarquer qu'un nuage de tristesse voilait son joli visage; mais lorsqu'elle m'aperçut, ce nuage se dissipa, et elle vint à moi les bras ouverts.

Je la serrai contre mon cœur.

Il me semblait que je venais de passer, sans le voir, près d'un malheur.

Lequel? Je n'en savais rien; mais l'atmosphère était imprégnée de ce fluide qui fait les sombres pressentimens.

Je regardai autour de moi, comme si j'allais voir tout à coup la douleur en habits de deuil assise dans un coin.

Heureusement, à part Jeannie, la maison était vide, bientôt même, je dois l'avouer, son sourire, quoique un peu pénible d'abord, la repeupla; sa voix parut réveiller le cortège endormi de nos doux rêves et de nos tendres souvenirs. Je respirai et je souris à mon tour.

Nous nous mîmes à table.

Oh! comme ce repas, préparé par les belles mains de Jeannie, ces mains qui avaient fait rougir celles de madame Stiff, me sembla bon!

Comme cet étain, que madame l'intendante avait regardé, en passant, d'un œil dédaigneux, me sembla préférable à toute cette argenterie entassée sur les dressoirs de la salle à manger du château!

J'avais oublié le baptême ainsi que j'avais oublié l'enterrement, lorsque le magister vint me dire que le petit Peters criait de telle façon qu'il était urgent d'en finir avec lui.

Il était évident que plus tôt je partirais plus tôt je serais de retour. Je ne fis donc aucune difficulté. J'embrassai Jeannie; je lui promis d'être à elle dans quelques minutes, et je courus au temple.

Une réception assez froide m'y attendait.

C'était la seconde fois, dans la même journée, que j'étais en retard: ceux auxquels Dieu a mesuré le temps d'une main avare n'aiment pas qu'on le leur fasse perdre.

Mis au courant de mes tribulations, mes paroissiens m'eussent certainement pardonné, si toutefois ils eussent pu les comprendre.

La cérémonie du baptême s'accomplit.

Je n'étais point sans préoccupation, c'est vrai; mais cette préoccupation tournait insensiblement à un autre objet.

Cette mère joyeuse, ce père rayonnant, ces deux témoins m'apportant un chrétien à faire, ramenaient naturellement ma pensée vers des images plus douces et des sujets plus rians.

Je me disais qu'une heure viendrait probablement où nous irions, Jeannie et moi, notre enfant dans les bras, trouver le bon monsieur Smith, et le prier de faire pour son petit-fils ce que je venais de faire pour le jeune Peters.

Cet enfant, dont, au reste, il n'était pas question, serait un garçon ou une fille.

Dans tous les cas, il serait le bienvenu, et surtout le bien-aimé.

Toutes ces pensées firent que je dis les prières du baptême avec une onction qui toucha toute l'assistance.

Au moment où je fis la croix sur le front de l'enfant, que je recommandais au Seigneur, je levai les yeux vers le ciel, et je sentis deux larmes perler à mes paupières.

— O Seigneur! Seigneur! murmurai-je, quand sera-ce mon tour de te remercier pour cette nouvelle grâce que je te demande du fond du cœur, de m'accorder un enfant qui, ainsi que moi et après moi, bénisse ton saint nom?...

Et, comme s'ils eussent compris ma pensée, les assistans répondirent: *Amen!*

La cérémonie était terminée.

J'étais libre enfin!

Je rentrai au presbytère au moment où quatre heures de l'après-midi sonnaient.

J'y retrouvai Jeannie, et, sur son visage, ce même voile de tristesse que j'y avais déjà remarqué deux heures auparavant.

Par bonheur, comme la première fois, à ma vue, ce voile se dissipa.

Cependant, j'étais assez inquiet pour l'interroger; mais, aux premiers mots que je lui dis, elle sourit, jeta ses bras à mon cou, me dit que j'étais un visionnaire, et qu'elle ne savait de quelle tristesse je voulais lui parler.

Toutefois, la conviction qu'il se passait quelque chose d'étrange dans l'esprit ou dans le cœur de Jeannie ramena ma pensée sur les Stiff et sur leur visite, de sorte que, lorsque j'entrai dans mon cabinet d'étude pour me remettre à mon épithalame, c'était de ces malencontreux personnages que j'étais préoccupé, et non du travail important qu'il me restait à accomplir.

La vue de la localité contribua d'autant plus à tourner mes idées vers ce seul point, que j'avais près de moi cette bergère sur laquelle madame Stiff s'était étendue; à ma droite, la porte du jardin, par laquelle Jeannie et monsieur Stiff étaient sortis, et, à ma gauche, la porte de la salle à manger par laquelle j'étais sorti moi-même, furieux de les laisser ensemble; fureur que semblait motiver cette incompréhensible tristesse dans laquelle je retrouvais Jeannie.

Il est vrai qu'en levant la tête, j'avais devant les yeux le charmant dessin représentant la petite maison bénie, et, à la fenêtre de cette maison, ma femme bien-aimée; mais ce dessin, tout en attirant un compliment à Jeannie, n'avait-il pas été, en même temps, le motif d'une apostrophe désagréable?

En moi et autour de moi, tout parlait donc de haine, jusqu'aux choses qui parlaient d'amour.

Comme j'avais, au bout du compte, cette persistante volonté que vous me connaissez, mon cher Petrus, je résolus de vaincre toutes mes préoccupations, et de me mettre sérieusement à mon épithalame.

Il était près de six heures du soir; dans une heure, Jeannie allait m'appeler pour souper, j'avais toujours remarqué que j'avais le travail lourd et difficile à la suite de mes repas.

Je me dis que ce n'était point assez de regarder le ciel pour y trouver l'inspiration, et de presser mon front avec ma main gauche, tandis que la droite cherchait à saisir le rythme fugitif; je repris la plume; je récrivis sur une belle feuille blanche « *A Jeannie!* » et je commençai une véritable lutte avec la muse.

Mais, cette fois-là, comme toujours, la muse, qui est femme, et que son essence supérieure rend plus capricieuse encore peut-être que les autres femmes, la muse sembla se rire de tous mes efforts.

Au lieu de m'apparaître souriante, l'amour dans les yeux, une couronne de roses sur le front, telle qu'il convient à l'inspiratrice des chants doux, tendres et harmonieux, telle enfin qu'elle apparaissait à Horace chantant Lydie, à Tibulle chantant Délie, et à Properce chantant Cinthie, elle m'apparaissait drapée de rouge, le front sévère, avec un fouet à la main, telle qu'elle apparaissait à Perse et à Juvénal.

J'avais beau lui dire, dans le plus poétique langage que je pusse trouver: « Ce n'est pas toi, muse Euménide, que je demande, c'est ta sœur, la blonde Erato.

« J'ai à chanter les vertus d'une jeune fille, d'une jeune épouse qui sera bientôt une jeune mère, à ce que j'espère du moins; c'est la plume blanche du cygne qu'il me faut, et non le stylet d'airain que tu me présentes! »

La muse n'en démordait point; elle rembrunissait son front de plus en plus; sa draperie passait du pourpre au noir, et son fouet, violemment agité dans sa main, sifflait comme celui d'Erynnis!

Oh! si j'eusse voulu changer de sujet, si, au lieu de faire une douce et tendre élégie, j'eusse voulu me laisser mener par le bras qui me poussait, et me jeter dans le champ de la satire; cueillir des ronces, des chardons et des orties, au lieu de tresser des bluets, des pervenches et des lis; si j'eusse voulu, au lieu de chanter les vertus de Jeannie, poursuivre de sarcasmes plus mordans que ceux de Regnier, de Boileau et de Pope, ce vil laquais devenu intendant, cette jeune fille légère devenue épouse hautaine et amie dédaigneuse, oh! il me semble qu'alors les mots, les hémistiches, les rimes même se fussent présentés avec une telle abondance, que je n'eusse eu qu'à choisir.

Pour de simples vers blancs que je demandais à la douce muse, c'étaient des vers rimés, à rimes redoublées, que m'offrait la muse terrible.

Un instant, je fus sur le point de me laisser aller au souffle qui me poussait; un instant, je commençai à croire que je m'étais trompé jusque-là sur mon génie, et que ma véritable vocation, c'était celle du poète satirique.

Ce fouet qui était dans la main de mon inspiratrice semblait passer tout naturellement dans la mienne; ses lanières se changeaient en couleuvres envenimées; il sifflait dans mes mains, et j'entendais, joyeux et triomphant, les cris de douleur de l'intendant et de sa femme.

« Ah! ah! m'écriais-je, tu me demandes grâce? Non? ce n'est point assez! Encore! encore! encore! »

Et je faisais le geste d'un homme qui frappe, et ma voix montait à un diapason si haut, que Jeannie, effrayée, entra sans que je la visse, s'approcha de moi sans que je l'eusse entendue, et arrêta mon bras levé, menaçant, vainqueur, et frappant pour la dixième fois.

— Qu'as-tu donc, mon ami, me demanda-t-elle, et sur qui frappes-tu ainsi?

Et son œil cherchait inutilement l'objet invisible de ma colère.

Il ne fallait rien de moins que sa douce apparition pour chasser cette fille de la Nuit et de l'Achéron qui me poursuivait.

Aussi, au toucher de Jeannie, à sa vue, à sa douce voix, l'Euménide s'évanouit-elle comme une ombre.

D'abord, je pensai que, si Dieu m'avait donné le génie satirique, ce qui, du reste, ne faisait plus aucun doute pour moi, ce n'était pas le fait d'un pasteur chrétien, c'est-à-dire d'un homme chargé de prêcher la paix et la concorde, de se livrer à de pareilles inspirations.

Ensuite, je réfléchis que, me laissé-je aller pour une fois, par hasard, et dans des conditions pardonnables peut-être, à cette inspiration, ce serait une satire que je ferais, et non un épithalame.

Or, il me fallait, dans la circonstance où je me trouvais, un épithalame et non une satire.

Enfin, je me souvins de ces deux mots écrits en haut de la feuille de papier étendue sur mon bureau: « *A Jeannie!* » et je compris que, si Jeannie les lisait, il ne lui faudrait pas un grand effort d'esprit pour deviner que je m'occupais de célébrer l'anniversaire de sa naissance.

Or, du moment où elle aurait compris cela, il n'y aurait plus de surprise.

Je m'approchai donc adroitement de mon bureau, et, tandis que je tenais Jeannie embrassée et serrée contre ma poitrine avec le bras droit, de la main gauche, je m'emparai de la feuille blanche, que je roulai peu à peu, que je parvins à enfermer dans ma main, et que je fourrai dans ma poche comme la première.

L'heure du souper était arrivée; la table était mise; Jeannie me venait chercher.

Je la suivis, remettant mon épithalame à la nuit: les heures nocturnes sont celles de l'inspiration.

Mais convenez, mon cher Petrus, qu'il était bien malheureux que le génie si longtemps inconnu qui m'avait tourmenté de son souffle fût le génie satirique, celui-là justement que devait repousser loin de lui, comme le lion de l'Ecriture, l'homme simple que Dieu avait choisi pour en faire son ministre de paix, de concorde et d'amour!

XXVII

COMMENT CE FUT MONSIEUR SMITH ET NON PAS MOI, QUI FIT L'ÉPITHALAME

Vous comprenez, mon cher Petrus, que si, malgré les dénégations de Jeannie, je persistai à croire qu'il lui était arrivé quelque triste événement dont elle n'avait pas voulu me parler, elle, de son côté, persista à croire, malgré mes dénégations, qu'une préoccupation quelconque agitait mon esprit.

La chose était d'autant plus simple de sa part, qu'à ma vue, sa tristesse s'était dissipée, tandis que, au contraire, à sa vue, à elle, ma préoccupation augmentait.

— Comment! me disais-je en la regardant et en l'écoutant, comment, malheureux Williams! ces yeux, cette bouche, ce sourire, cette voix, ce doux accent, ces tendres paroles, tout cela ne t'inspire pas un chant tendre, doux et gracieux comme cette adorable créature choisie par le Seigneur pour faire ta joie! Avec cet assemblage de perfections sous les yeux, poète des chastes amours, tu restes muet et impuissant!... Malheureux Williams, il faut que la muse qui est en toi soit, non seulement le génie, mais encore le démon de la satire! Ah! si tu pouvais t'abandonner à ce démon-là, comme tu laisserais loin derrière toi Archiloque et ses ïambes, Aristophane et ses comédies, Juvénal et ses satires! Comme il est heureux pour tous ces gens-là qu'au lieu d'être de condition libre et indépendante, tu sois pasteur du village d'Ashbourn, comme cela est heureux surtout pour monsieur et madame Stiff, que tu eusses bien certainement poussés à se pendre, ainsi que se pendirent, pour fuir jusqu'en enfer les vers du poète Paros, l'infortuné Lycambe et la malheureuse Néobulé!

Il est aisé de croire que de pareilles pensées, roulant de mon esprit à mon cœur telles que les vagues d'une mer agitée, ne donnaient pas une grande placidité à mon visage et une grande rectitude à mes gestes.

De temps en temps, au contraire, ma physionomie se bouleversait, et, tandis que ma main gauche se crispait, ma main droite agitait la cuillère ou la fourchette, comme elle eût fait à la fois d'une plume ou d'un poignard.

A la fin du souper, Jeannie dut être vraiment inquiète. Pendant tout le repas, je n'avais point prononcé une seule parole; mais tantôt j'avais grondé sourdement, et tantôt éclaté en cris inarticulés.

Au sortir de table, Jeannie voulait, comme d'habitude, prendre mon bras et faire avec moi, dans les rues et autour des haies du village, notre promenade accoutumée; mais je sentais le temps me glisser entre les doigts; je n'avais plus devant moi que quelques heures, et chaque minute de ces heures était précieuse.

Je dis donc à Jeannie, en faisant un effort pour sourire, qu'elle ne s'inquiétât point de ma préoccupation, que j'avais à travailler, et je rentrai dans mon cabinet.

Mais je vous ai parlé, mon cher Petrus, de cette difficulté de travail que j'éprouvais après mes repas, comme, par distraction, j'avais beaucoup mangé, cette difficulté fut encore plus grande que d'habitude.

Je n'eus que la force d'écrire en tête d'une troisième feuille de papier. « A JEANNIE! *Epithalame à l'occasion du jour anniversaire de sa naissance;* » et, passant par un phénomène physique qui n'est pas rare, de l'extrême agitation à la prostration la plus complète, bien justifiée d'ailleurs par les fatigues et les émotions de la journée, je laissai tomber ma tête sur mon bureau et je m'endormis!

Mon sommeil fut d'abord lourd comme celui d'un homme ivre: car, je l'ai dit, ce repos, si nécessaire à mon corps fatigué, ce n'était pas du sommeil, c'était de la prostration.

Combien de temps dura cette obscurité de mes sens cette nuit de mon âme, je ne saurais le dire; mais enfin une lueur pénétra dans ces ténèbres: je me sentis renaître dans la vie fantastique du rêve: l'idée qui avait préoccupé ma pensée toute la journée, rattachée à mon sommeil par les fils mystérieux du cerveau, sembla me retrouver après m'avoir perdu, car on appartient bien plus à l'idée que l'idée ne vous appartient.

Elle apparut à l'horizon comme un point lumineux et grandissant; à la main elle tenait un flambeau qui éclairait un lumineux cercle autour d'elle.

Son costume était celui de la muse que j'avais invoquée toute la journée, qui toute la journée m'avait fui, et qui, pareille à une maîtresse capricieuse, après s'être éloignée de son amant, revient à l'heure où celui-ci s'y attend le moins; et, à mesure qu'elle s'approchait de moi, à mesure que son visage, éclairé par le flambeau qu'elle portait, devenait plus visible, je reconnaissais avec étonnement que cette muse ressemblait à Jeannie comme une sœur.

Elle avançait souriante; je la reçus avec un sourire; elle posa sa main droite sur mon épaule, et éclairant de son flambeau la feuille de papier blanc:

— Poète, me dit-elle, je suis la muse que tu as invoquée inutilement toute la journée; j'ai eu pitié de ta peine, et je suis venue à toi. Ecris, je vais dicter.

Et, cette ressemblance qui existait entre les traits de la muse et ceux de Jeannie, je vis qu'elle existait aussi dans sa voix.

Et, en effet, de cette voix douce et pénétrante qui était une musique à mon oreille chaque fois que Jeannie parlait, elle commença de me dicter des strophes que j'écrivais en applaudissant à l'élévation de leur pensée et à la pureté de leur forme.

Au dernier mot de la dernière strophe, mon enthousiasme fut tel, que je tendis mes deux bras à la muse, laquelle, au lieu de s'effaroucher de cette caresse, approcha son visage du mien, et posa ses lèvres sur mon front.

Ce baiser portait avec lui une telle sensation de réalité qu'il me réveilla.

J'ouvris les yeux.

La muse, c'était Jeannie elle-même, qui, inquiète de ne plus m'entendre parler, remuer, vivre enfin, avait ouvert la porte, m'avait vu endormi, et, sa lampe à la main, s'était approchée de moi.

Maintenant, mon cher Petrus, vous qui êtes un si grand maître en philosophie, dites-moi quelle mystérieuse union des choses les plus opposées, la veille et le sommeil, l'illusion et la réalité, avait noué cette intime alliance qui venait de faire de mon rêve un poème vivant, dont le dénoûment confondait en une seule personne la muse et Jeannie, la déesse et la femme.

— Oh! c'est toi, c'est toi, ma Jeannie, m'écriai-je; sois la bienvenue dans le sommeil comme dans la veille, dans le songe comme dans la réalité!

Tout à coup, je me souvins de ce papier en tête duquel j'avais écrit. « A JEANNIE! *Epithalame à l'occasion du jour anniversaire de sa naissance;* » puis, au-dessous de ces mots, les vers que ma muse m'avait dictés.

Le papier avait disparu.

Tout était tellement trouble et confusion dans mon esprit, que, ne voyant pas ce papier à la place où il devait être, je me demandai s'il avait jamais existé.

En forçant un instant ma pensée sur ce sujet, je fus d'abord obligé de m'avouer que ces vers, que je croyais avoir écrits, faisaient partie du rêve, puisque la réalité, c'était Jeannie, et non la muse.

Or, il n'y avait aucune probabilité que Jeannie m'eût dicté elle-même les vers destinés à lui faire une surprise.

Du moment où ces vers n'avaient point existé, la croyance que le papier sur lequel je m'étais figuré les écrire existât était fort diminuée; je pouvais avoir rêvé le papier et son titre comme j'avais rêvé le reste.

Les deux premières feuilles de papier successivement disposées pour que j'y écrivisse les vers que je comptais faire existaient, elles, puisque j'en avais une dans ma poche droite, et l'autre dans ma poche gauche; mais, si je ne retrouvais pas la troisième, c'est qu'elle n'avait jamais existé.

Et c'était bien heureux qu'elle n'eût jamais existé, attendu qu'autrement Jeannie, entrée pendant mon sommeil, eût vu cette feuille de papier, eût vu l'inscription qu'elle portait, et que, dès lors, il n'y eût plus eu de surprise pour elle; car je comptais toujours lui faire cette surprise le lendemain.

Les vers que j'avais faits pendant mon sommeil étaient tellement présens à mon esprit, que, le lendemain, il me faudrait une demi-heure à peine pour les jeter sur le papier.

Or, je me lèverais de grand matin, et, à son réveil, Jeannie aurait son épithalame.

Je la suivis donc, convaincu que la feuille de papier que je croyais avoir préparée n'avait jamais existé que dans mon imagination.

Chère Jeannie! elle ne se doutait de rien, à ce qu'il me sembla du moins, car elle ne me dit pas un mot de mes préoccupations de la journée, ni des craintes qu'elle avait eues un instant que je ne devinsse fou.

Le lendemain, je me levai de grand matin; mais, quelque précaution que je prisse, je réveillai Jeannie.

J'embrassai ma chère bien-aimée, sans lui dire que le baiser que je lui donnais était non seulement un baiser de tous les jours, mais encore un baiser d'anniversaire; je passai ma robe de chambre, et je descendis.

A ce moment il me sembla que j'entendais du bruit dans la salle à manger.

Qui pouvait faire ce bruit? La fille du magister seule avait la clef du presbytère; mais il faisait à peine jour, et jamais elle ne venait de si bon matin. Je descendis donc sur la pointe du pied, ne sachant trop à qui j'allais avoir affaire, et de plus en plus convaincu, à mesure que j'avançais, qu'il y avait des étrangers dans la maison.

Arrivé à la dernière marche, je ne conservais aucun doute, le bruit était tout à fait distinct; je me glissai derrière la porte vitrée qui donnait de l'escalier à la salle à manger, et j'aperçus le magister et sa fille occupés à dresser un clavecin entre les deux fenêtres.

C'était une surprise que l'on faisait à Jeannie.

Mais qui lui faisait cette surprise?

Je ne sais quelle étrange idée me passa par la tête que c'était un cadeau de l'intendant.

Cette pensée absurde fit que j'entrai vivement et sans prendre aucune précaution. Interrompus dans leur travail, le magister et sa fille se retournèrent vivement.

— Ah! ah! c'est vous? leur dis-je d'un air assez sévère.

— Chut! monsieur Bemrode, fit le maître d'école, en mettant son doigt sur sa bouche; chut donc!

— Qu'est-ce que cela? dis-je en montrant le meuble qu'ils étaient occupés à dresser.

— Vous le voyez bien, c'est un forte-piano.

— Sans doute, je vois bien que c'est un forte-piano; mais que signifie ce forte-piano?

— Une surprise... chut! et le magister remit mystérieusement son doigt sur sa bouche, tandis que sa fille souriait.

— Mais pour qui cette surprise?

— Pour madame Bemrode, donc.

— Pour madame Bemrode soit; mais qui la lui fait, cette surprise?

— Vous ne devinez pas?

— Non, et vous me ferez même plaisir en ne me laissant pas chercher plus longtemps qui offre ce cadeau à ma femme.

— Mais qui donc voulez-vous que ce soit, monsieur Bemrode, sinon son père?

— Comment, m'écriai-je, monsieur Smith!... c'est monsieur Smith qui donne ce clavecin à sa fille?

— Hier au soir, l'instrument est arrivé de la ville. Monsieur Smith me l'a envoyé directement chez moi, avec recommandation de le placer ici tandis que vous dormiriez encore, afin qu'à son réveil madame Bemrode le trouvât tout placé, tout ouvert, cette musique-là sur son pupitre... attendu que c'est aujourd'hui le jour anniversaire de la naissance de madame Bemrode...! chut!...

— Je le sais bien, fis-je; mais qu'est-ce que cette musique?

— C'est la musique d'une romance que monsieur Smith a faite pour sa fille.

— Comment, pour sa fille! m'écriai-je un peu vexé; il est donc poète, monsieur Smith?

— Poète et musicien, s'il vous plaît, monsieur Bemrode. Paroles et musique sont de lui.

— O bon père! s'écria une voix derrière moi.

Je me retournai. C'était Jeannie, qui était descendue à son tour, et qui, arrivée sur la porte, venait d'entendre les dernières paroles que nous avions dites.

— Ah! fis-je, c'est toi, Jeannie...

Puis, avec un mouvement, où j'avouerai, mon cher Petrus, que perçait un peu de mauvaise humeur:

— Tiens, lui [illegible] voici ce que ton père t'envoie : un clavecin [illegible]. Le magister ajoute que les paroles et la musique sont de lui.

— Et à [illegible] occasion mon père m'envoie-t-il cela ? dit Jeannie [illegible] et me présentant son front à baiser.

— A [illegible] de ton anniversaire, ma chère Jeannie, répondis-je [illegible] à mon tour et oubliant toute mauvaise pensée [illegible] est aujourd'hui ton anniversaire, je le savais, quoique [illegible] te donne moi ni clavecin, ni musique, ni romance.

— Toi, mon cher Williams, dit Jeannie avec un adorable accent de tendresse, toi, tu me donnes ton amour ; toi, tu me donnes le bonheur ; que veux-tu me donner de plus, mon Dieu ? et qu'ai-je à demander de plus au Seigneur, sinon qu'il daigne me conserver tous ces biens dont il me comble, et que je ne mérite pas ?

Et elle leva au ciel ses deux beaux yeux azurés et ses deux beaux bras blancs et roses, que je baisai avec ardeur, tandis qu'à voix basse elle faisait une prière.

Puis, comme une enfant curieuse de jouir de ce qu'on vient de lui [illegible].

— Oh ! le [illegible] piano ! s'écria-t-elle en sautant de joie, et [illegible] père est excellent !... Voyons si le clavecin est aussi bon que beau.

Et [illegible] même, avec la sûreté, la légèreté et l'habileté [illegible], ses doigts coururent sur les touches de l'instrument et en tirèrent un brillant et harmonieux accord.

Je demeurai stupéfait. A peine avais-je entendu parler à monsieur et madame Smith du talent de Jeannie comme musicienne, et voilà qu'aux premières notes je reconnaissais une pianiste consommée.

— Mais lui dis-je, chère Jeannie, que c'est une étrange chose.

— Quoi donc ? demanda-t-elle en se retournant de mon côté.

— Sans doute. En me disant les vers de Gray, tu m'as prouvé que tu étais poète ; en me donnant cette charmante vue de la petite maison, tu m'as prouvé que tu étais peintre, et aujourd'hui, voici que par un seul accord tu me prouves que tu es musicienne. Ah çà ! dis-moi comment étais-tu tout cela, et comment n'en savais-je rien ? Était-ce aussi des surprises que tu voulais me faire ?

— [illegible] me dit Jeannie, tu te rappelles cette fameuse journée où ma mère avait fait de moi une dame de la ville au lieu de me laisser ce que j'étais, c'est-à-dire une bonne campagnarde ?

— Oui, heureuse journée même, puisque d'elle date mon bonheur.

— Eh bien, poésie, peinture et musique étaient des batteries masquées qui devaient éclater chacune à son tour pour forcer monsieur Williams Bemrode à se rendre et à se livrer pieds et poings liés à son vainqueur, mademoiselle Jeannie Smith. Mais au commencement de la lutte, monsieur Williams Bemrode, par une ruse inattendue, a déjoué tout le plan de bataille, et avant la fin de la journée [illegible] c'était lui qui était victorieux, et mademoiselle Jeannie Smith qui était vaincue [illegible] bienheureuse et dont je suis plus fière que d'une victoire. Puis [illegible] à ma faiblesse que j'ai dû [illegible] Williams, du moment où tu m'aimais [illegible] à quoi bon chercher à être autrement [illegible] et ne sera jamais [illegible] ce que tu voudras que je [illegible] m'a rappelé les vers [illegible] ces vers [illegible] désir que tu m'as exprimé [illegible] à la main, et je t'ai [illegible] que tu désirais [illegible] inattendu de mon père a [illegible] sous mes doigts les touches d'un forte-piano, mes doigts sont revenus naturellement sur les touches et [illegible] que tu viens d'entendre. Maintenant [illegible] Williams [illegible] je suis une bonne femme [illegible] ? J'oublie les vers [illegible] dans son armoire, je ferme [illegible] il n'est plus question de poésie, de peinture [illegible] Veux-tu cela ? dis, et ce sera exécuté à [illegible].

Je pressai [illegible] ma [illegible].

— Oh ! [illegible] que la nature et l'éducation [illegible] Jeannie [illegible] de ma joie, je perdrais trop [illegible] ou si le soleil te fanait [illegible] voyons cette musique et ces vers [illegible].

Je disais ces mots [illegible] Petrus, avec une certaine joie.

J'étais curieux d'entendre [illegible] vers de pasteur de village comme [illegible] chose de simple et [illegible].

Mais je [illegible] l'ai dit [illegible] penchant favori, et j'ai grand peur que le mien ne soit [illegible].

XXVIII

LE JOUR ANNIVERSAIRE

L'air était précédé d'une ritournelle.

Jeannie attaqua et mena à bout cette ritournelle avec une précision parfaite ; décidément, c'était une excellente instrumentiste.

Puis, vinrent les couplets ; et sa bouche s'ouvrit pour laisser filer des sons doux, harmonieux et clairs.

Avec Jeannie, le poète trouvait les mêmes avantages que le musicien : de même que pas une note n'était escamotée, pas une parole n'était perdue.

A mon grand étonnement, la musique, quoique simple, était savante, un peu dans le genre de la vieille musique allemande.

Quant aux paroles, je dois l'avouer, mon cher Petrus, elles étaient charmantes.

C'était une espèce de fable intitulée : *l'Arbre et la Fleur.*

Un vieux chêne aux feuilles envolées donnait des conseils à une jeune rose, née sous son ombre et sous son feuillage, que ce feuillage et cette ombre avaient jusque-là garantie de la tempête et du soleil, et qui, sentant qu'il allait bientôt tomber sous la hache de ce terrible bûcheron qu'on appelle la mort, indiquait à la pauvre fleur orpheline comment il lui faudrait vivre lorsqu'il ne serait plus là.

A mesure que je passais du premier couplet au second, et du second au troisième, je courbais la tête, car je comprenais que là était la nature.

Ces trois couplets avaient dû donner à peine une heure de travail au bon monsieur Smith, tandis que moi, qui avais voulu faire de l'art, mêler l'antique au moderne, le lyrisme à l'élégie, j'avais travaillé trois jours et n'étais venu à bout de rien.

Aussi, quand Jeannie eut terminé, quand la dernière syllabe de la chanson se fut éteinte, quand la dernière note de la ritournelle se fut envolée, Jeannie, ne comprenant rien à mon silence, se retourna pour voir ce que j'étais devenu.

J'étais devenu fort préoccupé : j'avais les bras croisés et la tête basse.

— Eh bien ! mon ami, me demanda-t-elle avec inquiétude, qu'as-tu donc ?

Je secouai la tête comme un homme que l'on tire d'un rêve.

— J'ai, ma chère Jeannie, répondis-je, j'ai que je crois que je suis un sot.

Jeannie sourit.

— Toi, mon Williams, dit-elle, toi que mon père dit si savant ?

— Eh bien ! soit ; mais avec toute ma science, Jeannie, je ne fais que des bêtises. Ton père t'a donné un clavecin ; moi, Jeannie, j'eusse voulu t'en donner un que cela m'eût été impossible.

— Cher bien-aimé, s'écria Jeannie, que me dis-tu donc là ?

— Laisse-moi achever. Mais ton père t'a fait une romance, musique et paroles. Je ne suis pas musicien, je ne pouvais donc pas encore faire la musique qu'il a composée. Mais enfin je suis poète, poète satirique malheureusement, à ce qu'il paraît, je pouvais donc te faire des vers. Eh bien ! j'ai appelé à moi tout mon courage, eh bien ! j'ai essayé.

— Oh ! je le sais ! dit Jeannie.

— Comment, tu le sais ? m'écriai-je.

— Sans doute. Hier au soir, ou plutôt cette nuit, quand je suis entrée dans la chambre, et que je t'ai trouvé endormi de fatigue, tu avais devant toi, sur ton bureau, une feuille de papier où étaient écrits ces mots : « A JEANNIE. *Épithalame à l'occasion du jour anniversaire de sa naissance.* »

Je poussai un soupir.

— Je ne m'étais donc pas trompé, murmurai-je, et cette feuille de papier existait bien véritablement !...

— Oui, bien véritablement et bien heureusement, mon cher Williams, car cette feuille m'indiquait que la préoccupation à laquelle tu avais été en proie, c'était moi qui en étais la cause.

— Oh ! oui, oui, m'écriai-je, toi, ma Jeannie ; et un peu aussi ce misérable Stiff... Oh ! si la nature avait fait de moi un poète élégiaque au lieu d'en faire un poète satirique, oh ! Jeannie, quel épithalame tu eusses trouvé ce matin, à ton réveil !

— Ne l'ai-je pas trouvé, en effet, mon bien-aimé Williams, dit Jeannie, et crois-tu que je ne lise pas sur cette feuille

blanche tout cet amour que ton cœur voulait y répandre, toutes ces fleurs que ton esprit voulait y semer ?

Elle tira de sa poitrine cette feuille de papier, qui m'avait tant préoccupé la veille.

— Tiens, dit-elle, tu vois cette feuille...

— Je la voyais et je la reconnaissais, en effet.

— Pour tout le monde, continua-t-elle, cette feuille est blanche et ne dit rien ; mais, pour moi, elle est tout éloquente, pleine de promesses, couverte de tendres protestations et de doux remerciemens... Cette feuille, vois-tu, c'est le contrat de notre bonheur signé en blanc ; c'est plus que ta plume ne pouvait me donner, en supposant que ta plume eût écrit tout ce que ton cœur dictait à ton imagination.

— Ah ! Jeannie ! Jeannie ! m'écriai-je, tout honteux de sentir que je valais si peu près d'elle, de nous deux, tu es le vrai poète, et, si tu voulais, j'en suis sûr, les mots ne manqueraient pas plus à ta plume qu'ils ne manquent à tes lèvres et à ton cœur.

Et je la pris dans mes bras, et je levai les yeux au ciel, pour le remercier du don qu'il m'avait fait.

— Ah ! bravo ! bravo ! Bemrode, dit une voix venant de la porte ; voilà comme j'aime qu'on fête un anniversaire !

Je me retournai vivement.

C'était monsieur Smith, qui s'était mis en route au point du jour, et qui venait, accompagné de sa femme, fêter avec nous cette bonne journée.

Jeannie sourit sans se retourner ; elle avait reconnu la voix de son père.

Mais, dès que j'eus desserré le nœud que mes bras formaient autour de sa taille, elle s'élança vers lui et vers sa mère.

Ce fut celle-ci qu'elle embrassa la première.

— Chère maman, dit-elle, remercie papa, en mon nom, du beau cadeau qu'il vient de me faire, et que j'ai trouvé à mon réveil.

La bonne madame Smith, qui sentait tout ce qu'il y avait de délicatesse de la part de sa fille à la faire l'interprète de sa reconnaissance près de son mari, balbutia à ce dernier quelques mots avec des larmes plein les yeux.

— Cher père, dit à son tour Jeannie en jetant, comme une enfant, ses deux bras au cou du vieillard, quels beaux vers, quelle charmante musique vous m'avez envoyés ! et que j'ai bien chanté tout cela, si vous saviez, à ce magnifique clavecin ! Venez ici, et vous allez voir.

Et elle le tira par la main vers le piano.

Puis elle s'assit, et, cette fois, avec plus de certitude encore qu'elle ne venait de le faire un instant auparavant, elle attaqua, de sa voix fraîche et veloutée comme celle d'un oiseau, notes et paroles.

Mais elle ne put achever : au troisième couplet, les larmes qui roulaient dans ses yeux tombèrent dans sa gorge ; elle finit de jouer l'air, mais de mémoire et la tête renversée en arrière, en murmurant, au milieu des pleurs les plus charmans qu'elle eût versés peut-être de sa vie :

— Mon père ! mon bon père !

— Oui, oui, petite fille, dit celui-ci, tu as cru attraper ton vieux père en feignant de dédaigner la musique ; mais lui qui connaît son enfant, il devine tout, et surtout le cœur de sa fille... Il sait que tu aimes la musique avec passion ; que tu ne m'as pas demandé ton vieux clavecin, parce que c'est un ancien ami à moi, et qu'il n'y a guère que moi et lui qui puissions nous entendre. Tu t'es dit : « Un clavecin est bien cher ; mes pauvres parens ont fait tout ce qu'ils pouvaient en me mariant ; mon cher Bemrode, à qui son génie fera sans doute un jour une fortune, est encore un génie inconnu : je veux donc, auprès de Bemrode, paraître ignorer la musique ; je veux donc, auprès de mon bon vieux père, paraître ne pas m'en soucier. » Et quand ce bon père disait à sa fille : « Comment fais-tu, Jeannie, pour te passer de musique? » tu répondais : « Cher papa, maman dit bien, lorsqu'elle dit que poésie, peinture et musique, tout cela n'est point le fait d'une femme mariée. » Oui, oui, voilà qui est bel et bon ; mais, moi, à la fin, je m'ennuyais de ne plus entendre mon écolière... Allons ! je l'ai entendue, et je vois qu'elle n'a rien oublié... Embrassez-moi, madame ; désormais nous aurons de la musique chez le père et chez le mari.

Jeannie se laissa glisser de sa chaise aux pieds de son père, et embrassa les genoux du vieillard, qui la releva vivement et la pressa contre son cœur.

O mon cher Petrus ! notre amour terrestre et matériel de mari à femme est sans doute une bien douce chose, et, à l'endroit de la nature, un sentiment bien selon le cœur de Dieu ; mais l'amour filial, mais l'amour paternel, ah ! voilà deux véritables amours d'anges ! et ils laissent l'autre aussi loin derrière eux que ces belles étoiles fixes qui brillent au ciel, stables et alimentées de leur propre lumière, laissant derrière elles notre pauvre petite planète, qui tourne et s'agite dans un coin en recevant piteusement la lumière du soleil.

Mais j'oublie que je parle là de deux amours dont vous ne pouvez avoir aucune idée, puisque vous êtes garçon, et que vous n'avez jamais eu d'autre femme que la philosophie et d'autre fille que la science.

Madame Smith emmena Jeannie.

Il y a un moment où il faut arrêter les émotions les plus douces ; en se creusant davantage, elles arriveraient à la douleur.

Mon cher Petrus, c'est que la joie et la félicité ne sont que comme un vernis étendu à la surface de notre cœur.

Creusez, et vous trouverez chez tout homme ce puits de douleur au fond duquel sourdent incessamment les larmes !

Puis une mère a toujours tant de choses à dire à sa fille, quand sa fille est mariée depuis trois mois !

Malheureusement, mon cher Petrus, Jeannie ne put encore lui apprendre cette grande nouvelle que les jeunes mariées annoncent avec tant de joie à leur mère ; et je commence, en vérité, à craindre qu'il n'en soit d'un rejeton de ma race comme de tous ces grands ouvrages dont j'ai écrit le titre dans un moment d'enthousiasme, mais qui, à part ce titre, témoignage de ma bonne intention, sont tous restés en blanc.

Il en sera ce qu'il plaira à Dieu ; en attendant, le titre de celui-là est écrit comme celui des autres.

Si c'est une fille, elle s'appellera Jeannie-Wilhelmine ; si c'est un garçon, il s'appellera John-Williams. Ainsi, quel que soit le sexe de l'enfant, nos deux noms le protégeront tracés en croix sur sa tête.

Après cela, peut-être ai-je eu tort de chercher d'avance des noms pour nos pauvres enfans ; peut-être est-ce là ce qui leur porte malheur...

Nous causions bien tranquillement avec monsieur Smith, lorsque tout à coup, Jeannie rentra pâle, émue, agitée.

— O mon bon, mon excellent père ! s'écriait-elle.

Et elle l'embrassait en pleurant, sans pouvoir en dire davantage.

Madame Smith suivait Jeannie, essuyant, de son côté, une larme au coin de sa paupière.

Je crus d'abord à un malheur réel.

Je me levai.

— Mon Dieu ! demandai-je, qu'y a-t-il, et qu'est-il arrivé ?

— Rien, mon cher Bemrode, absolument rien, dit le pasteur en haussant à moitié les épaules, et en regardant sa femme d'un air de reproche, tandis que Jeannie continuait de murmurer : « Bon père ! cher père ! »

— Mais, cependant... insistai-je.

— Tranquillisez-vous, voici ce qu'il y a : Madame Smith n'a pas su tenir sa langue, madame Smith a parlé, et Jeannie pleure... Fi, bavarde ! fi !

— Mais, enfin, demandai-je, pourquoi Jeannie pleure-t-elle ? C'est bien le moins que je sache...

Madame Smith s'approcha.

— Eh bien ! répondit-elle, Jeannie pleure parce que j'ai tout dit à Jeannie ; voilà !

— Mais, encore une fois, que lui avez-vous dit ?

— Des niaiseries qu'elle eût mieux fait de garder pour elle, murmura monsieur Smith.

— Des niaiseries?... O bon père ! s'écria Jeannie. Dis à Williams, dis, ma mère, ce que papa a fait pour moi.

— Oh ! par ma foi ! je vais vous le dire, mon gendre ; car ce récit, dans la bouche de madame Smith, serait aussi long que celui de Francesca de Rimini à Dante, et, pendant que madame Smith parlerait, je serais forcé, moi, de pleurer pour ne pas manquer à la tradition ; or, je vous déclare que je n'ai pas aujourd'hui la moindre mélancolie au service de qui que ce soit. Voici donc, purement et simplement, ce qui s'est passé. Depuis trois mois, pour ne pas m'enlever mon vieux clavecin, Jeannie me dit qu'elle ne se soucie plus de musique, et moi, depuis trois mois, je dis à ma femme que le vin me fait mal, de sorte que, au lieu de quatre verres que j'en buvais par jour, je n'en bois plus qu'un seul. Grâce à cette petite économie, j'ai pu mettre de côté une centaine de schellings que j'ai donnés comme acompte sur le prix du clavecin, en m'engageant de payer le reste à raison de trente schellings par mois.

— Eh bien ! Williams, dit Jeannie, trouves-tu qu'il n'y ait point là de quoi verser quelques larmes de reconnaissance ?

— Certainement, dit le père ; ta mère t'a raconté cela ici, et tu pleures, et ta mère pleure, et, pour peu que tu insistes, Williams va pleurer aussi... Raconte cela à la porte, et la paroisse tout entière pleurera, et en gagnant de proche en proche, l'Angleterre pleurera, l'Ecosse pleurera, l'Irlande pleurera, les trois royaumes pleureront, et l'Europe, et la terre, et les anges !... En vérité, la belle histoire que tout cela ! Allons ! ma fille, assez de musique, de poésie et de larmes... et, puisque tu es une femme de ménage, fais-nous à déjeuner.

Jeannie essuya ses larmes et embrassa son père.

Madame Smith se frotta les yeux et embrassa sa fille.

Puis, toutes deux descendirent à la cuisine pour s'occuper du déjeuner.

Et nous, prenant nos cannes, nous sortîmes pour remercier, en face de la création, le Créateur, si bon et si grand, qui nous faisait de pareilles joies de famille.

Ah! mon cher Petrus, quand je pense que nos pauvres frères, les prêtres catholiques, n'ont ni femme ni enfans; que, pour le bonheur comme pour l'infortune, ils sont isolés et seuls sur la terre, je me dis que, s'ils peuvent souffrir autant que nous, il est impossible qu'ils soient jamais aussi heureux!

Et puis, ce n'est pas le tout. Comment peuvent-ils consoler la veuve en deuil, la fille en larmes? N'ayant jamais éprouvé les mêmes douleurs que les autres hommes, comment peuvent-ils trouver de ces paroles qui, sorties du cœur, vont au cœur? C'est avec les blessures fermées, mon cher Petrus, que l'on ferme les blessures ouvertes!

XXIX

L'HORIZON SE REMBRUNIT

Le lendemain de ce jour, qu'un Romain eût marqué avec de la craie comme un de ses jours heureux, j'avais résolu d'aller à la ville pour toucher le traitement de mon premier trimestre.

Je n'étais pas sans inquiétude.

Deux ou trois jours après l'échéance de ce trimestre, j'avais envoyé à mon hôte le chaudronnier une procuration pour toucher en mon nom, le priant, lorsqu'il aurait touché, de retenir huit livres sterling sur les seize que je lui devais, et qu'il m'avait prêtées pour subvenir à mes frais de noces, puis de m'envoyer le reste.

Mais le brave homme m'avait répondu que, s'étant présenté chez monsieur le recteur afin d'obtenir l'autorisation de toucher, celui-ci lui avait fait répondre qu'il désirait me parler, et qu'en conséquence il m'invitait à venir toucher mon traitement en personne.

J'avais remis le voyage tant que j'avais pu, n'espérant rien de bon de cette entrevue; enfin, voyant au fond de notre bourse luire le dernier schelling, je m'étais décidé à me mettre en route.

Cependant, cette crainte que m'inspirait le recteur était, vous en conviendrez, mon cher Petrus, plus instinctive que raisonnée.

Le recteur avait été si bon et si impartial pour moi, qu'il ne me paraissait pas, en y réfléchissant, qu'il pût, de ce côté, rien m'advenir de mal.

Seulement, il m'avait prévenu que ma cure était susceptible de réduction, et pouvait être abaissée de quatre-vingt-dix livres sterling à soixante.

C'était cet avis qui me courait par l'esprit et qui y jetait du trouble.

— Trente livres de réduction! Comprenez-vous, mon cher Petrus? le tiers de mon traitement! c'était énorme. Aussi, ne voulant pas subir cette réduction sans la discuter, je m'étais préparé, au cas où il en serait question dans notre entrevue, à lui répondre, et à lui donner de si bonnes raisons pour la continuation de mes quatre-vingt-dix livres, qu'à moins d'avoir quelque motif d'animosité personnelle contre moi, ce que je ne pouvais raisonnablement supposer, après la protection directe dont il m'avait honoré, le recteur devait nécessairement se rendre à mes raisons.

Une de celles sur lesquelles je comptais le plus, c'était mon mariage.

Je savais l'intérêt qu'inspire toujours à un bon cœur le spectacle d'un jeune ménage.

Je comptais montrer, par une gradation toute naturelle, ma jeune femme devenant mère; l'augmentation de notre famille n'était pas encore un fait, mais c'était une probabilité.

Je me préparais à prouver au recteur qu'autant un pasteur de village doit être loin de donner l'exemple du luxe à ses paroissiens, autant il est mal séant qu'il leur offre la vue de sa misère.

Dans le premier cas, c'est un scandale qui révolte; dans le second, c'est un spectacle qui attriste.

J'avais, pour cette occasion solennelle, à laquelle je me préparais depuis plus de quinze jours, puisé, dans les auteurs anciens et modernes, une série d'axiomes tendant à établir qu'une *médiocrité dorée*, comme dit Horace, ou une *honnête aisance*, comme dit Fénelon, est la situation la plus favorable pour maintenir dans la voie du salut un cœur nourri de bons principes; de plus, j'avais colligé une multitude de faits qui devaient lui démontrer péremptoirement qu'il y avait les mêmes dangers pour la perte d'une âme dans l'absence du nécessaire que dans la présence du superflu.

Tout cela, mûrement réfléchi, sagement pensé, devait être éloquemment dit.

J'avais même, devant la glace de la chambre de Jeannie, la seule de la maison, étudié mon discours en l'accompagnant de la pose la plus convenable et des gestes les mieux appropriés à la situation.

Tout le long de la route, que j'avais faite dans la carriole du fermier du château, j'avais répété à demi-voix ma harangue, ce qui avait d'abord un peu préoccupé le bonhomme; mais lui-même, après un instant de réflexion, il avait dit tout haut, et comme répondant à sa propre pensée:

— Ah! bon; c'est son sermon de dimanche qu'il étudie.

Puis il s'était remis à fouetter son cheval sans s'inquiéter davantage de moi; de sorte que, lorsque j'arrivai à Nottingham, j'étais, comme le lutteur antique, frotté d'huile et de sable, et prêt à descendre dans l'arène.

Malheureusement, mon cher Petrus, j'ai toujours remarqué, et vous avez dû le remarquer comme moi, que les discours ou les sermons préparés me réussissent médiocrement.

D'abord, au lieu de me faire introduire à l'instant même, comme la dernière fois que je m'étais présenté chez lui, le recteur me fit attendre une heure dans son antichambre; après quoi, je fus conduit à son cabinet.

Il était assis dans le même fauteuil, devant le même bureau, avec la même pose magistrale.

Mon argent était tout compté sur le coin de la table; une lettre interrompue attendait sa fin.

Fort maussade du manque d'égards dont je croyais avoir à me plaindre, j'avais pris un air digne, et je comptais lui faire comprendre, par quelques paroles sérieuses et tristes, à quel point j'étais blessé de sa réception; mais il n'attendit pas que j'ouvrisse la bouche, et, m'attaquant le premier:

— Monsieur Bemrode, me dit-il, je vous ai prévenu que votre cure était susceptible de réduction; mais vous vous êtes entêté à vouloir celle-là, sans doute parce que vous aviez des amourettes dans le voisinage... La prédiction que je vous avais faite s'est accomplie: votre cure est tombée de quatre-vingt-dix livres sterling à soixante. Voici quinze livres, c'est-à-dire le premier trimestre de vos appointements... Allez.

Et, à ces mots, m'indiquant du doigt l'argent qui m'était destiné, il reprit sa plume, et se remit à sa correspondance.

Je ne saurais vous dire, mon cher Petrus, combien fut pénible l'émotion que j'éprouvai en entendant ces paroles et en subissant ce geste.

J'étais suffoqué par cette terrible timidité qui me terrasse dans les situations où j'aurais besoin, au contraire, de tout mon courage.

Deux fois j'essayai de prendre la parole; deux fois la parole expira dans ma gorge!

Une sueur froide ruisselait sur mon front.

L'espèce de râle qui s'échappait de mon gosier fit lever la tête au recteur.

— Eh bien! dit-il, vous êtes encore là? Ne m'avez-vous pas entendu?

— Si fait, monsieur le recteur, balbutiai-je.

— Alors, qu'attendez-vous?... Prenez votre argent, et partez.

Je rappelai à moi tout mon courage.

— Pardon! monsieur le recteur, lui dis-je, mais je voulais vous faire observer...

— Hein?

Je m'arrêtai un instant.

— Mais parlez donc! s'écria-t-il avec impatience; j'ai peu de temps, je vous en préviens, à donner à vos observations.

— Je voulais vous faire observer, repris-je plus étourdi que jamais du ton dont me parlait cet homme, que soixante livres sterling, c'est un traitement bien modique...

Il m'interrompit.

— Comment! bien modique? dit-il; mais vous êtes fou, mon cher monsieur Bemrode; je trouverai des vicaires tant que j'en voudrai à vingt-cinq livres par an.

— Mais, monsieur le recteur, j'ai pris femme.

— Est-ce que cela me regarde?... Il ne fallait pas vous marier, mon cher!

— Cependant, monsieur... insistai-je.

— Oh! fit alors le recteur en se levant et en s'appuyant sur la table à l'aide de ses deux poings, allez-vous m'ennuyer longtemps de vos condoléances, monsieur Bemrode?

J'étais de plus en plus désorienté.

— J'avais espéré, monsieur le recteur... j'avais même compté...

— Mon cher monsieur Bemrode, c'est à prendre ou à laisser, dit le recteur; si vous ne voulez pas de votre cure à soixante livres sterling d'appointements, dites-le, et vous n'en serez pas embarrassé longtemps, ni moi non plus.

Je sentis que mes affaires prenaient une mauvaise allure.

— Monsieur le recteur, lui dis-je, il faut que l'on m'ait desservi près de vous...

— Près de moi? interrompit-il; on vous a desservi?... Mais qui diable, je vous le demande, a du temps à perdre au point de s'occuper de monsieur Bemrode et de le desservir près de moi? Ah! mon cher monsieur, vous vous faites, je vous assure, illusion sur votre importance.

Je poussai un soupir et levai les yeux au ciel.

— Allons! allons! retournez à Ahsbourn, dit-il, et, dans trois mois, revenez guéri de toutes ces vanités. Alors, nous verrons si votre cure doit être conservée ou supprimée.

— Conservée ou supprimée, monsieur le recteur! Il serait question de supprimer la cure d'Ahsbourn?

— Pourquoi pas, si elle était inutile? En attendant, je vous invite, pour la seconde fois, monsieur Bemrode, à prendre votre argent et à me laisser achever ma lettre.

Le ton dont ces paroles furent prononcées n'admettait pas de réplique.

Je balbutiai quelques paroles pour me recommander à sa bienveillance; je pris mes quinze livres sterling, et je sortis atterré.

En mettant le pied dans la rue, je tournai plusieurs fois sur moi-même, comme un homme qui vient de recevoir un coup de massue sur la tête; puis, pensant que, en une si terrible conjoncture, il n'y avait que mon ancien hôte le chaudronnier, qui pût me donner un bon conseil, j'enfilai le chemin de sa maison.

Je n'avais qu'une crainte, c'est qu'il fût en course aux environs de la ville, comme cela lui arrivait parfois, pour les affaires de son état; mais en débouchant à l'angle de sa rue, je fus rassuré, car je l'aperçus sur le seuil de sa porte, regardant, les bras croisés, si sa bonne fortune lui amenait quelque chaland.

Je dois dire que, quoique trompé dans son attente à l'endroit de sa marchandise, il me reçut mieux qu'il n'eût certes fait d'un homme qui fût venu lui acheter la moitié de son magasin.

Je n'eus pas besoin de lui expliquer l'état dans lequel se trouvait mon esprit; il le vit bien au bouleversement de mon visage.

— Eh bien! me demanda-t-il, qu'y a-t-il encore, cher monsieur Bemrode? Je vous croyais heureux, bien installé là-bas, dans votre cure d'Ashbourn, et à l'abri, par conséquent, de toute nouvelle catastrophe.

— Ah! mon cher hôte, lui dis-je, l'homme est-il jamais à l'abri des coups de la fortune? Il m'arrive ce qu'il est arrivé à Polycarpe, tyran de Samos: il était trop heureux; les dieux n'ont pu supporter son bonheur, qui l'égalait à eux; il fut pris par trahison, et mis en croix par son ennemi Orétès, satrape de Cambyse. Dans une fortune plus humble que la sienne, mais après un bonheur non moins grand, j'ai trouvé mon Orétès, qui, lui aussi, veut me mettre en croix.

— Oh! fit le chaudronnier, permettez-moi de vous dire, cher monsieur Bemrode, qu'il ne me paraît pas possible que l'on pousse, vis-à-vis de vous, la cruauté au point de rétablir à votre intention un supplice que je croyais aboli depuis longtemps.

— Mon cher hôte, ce que je viens de vous dire ne doit pas être pris au pied de la lettre. J'ai procédé dans mon récit par la métaphore, qui est une des formes de la rhétorique... Quand je dis que l'on veut me mettre en croix, c'est au moral, et mon Orétès, à moi, n'est autre que monsieur le recteur, qui me diminue d'un seul coup le tiers de mon traitement, et qui parle même de supprimer ma cure.

— Ah! je comprends, dit mon hôte.

— Vous comprenez? dis-je.

— Parbleu!

— Vous êtes bien heureux, mon cher hôte; moi je ne comprends pas.

— Comment! vous ne comprenez pas que monsieur le recteur est furieux contre vous, et que tout le mal qu'il pourra vous faire, il vous le fera?

— A quel propos?

— Mais à propos de ce que vous l'avez trompé, donc.

— Moi? m'écriai-je. Apprenez, mon cher hôte, que Williams Bemrode, sciemment du moins, n'a jamais trompé personne.

— Prrrr!... voilà que vous montez sur vos grands chevaux, et que vous partez à fond de train, sans attendre votre reste!... Vous l'avez trompé en ce qu'il vous a cru un imbécile, et que vous êtes un homme d'esprit; en ce qu'il vous a regardé comme une bête, et que vous lui avez montré que vous êtes un savant.

— Moi, un imbécile? moi, une bête? fis-je, fort blessé de cette franchise un peu rude. Excusez-moi, mon cher hôte, mais il me semble que vous abusez...

— Je ne vous dis pas que *vous êtes*, je vous dis qu'*on vous a cru!*... Quel homme, mon Dieu! Voyons, faut-il vous mettre les points sur les I?

— Je vous avoue que cela me ferait plaisir.

Eh bien? vous rappelez-vous ce malheureux sermon que vous avez débité au village d'Ashbourn?... le premier?...

La rougeur me monta au visage.

— Oui, certainement, lui dis-je, oui, je me le rappelle... mais pourquoi faire revivre ce souvenir? Je vous dirai comme Enée à Didon:

Infandum, regina, jubes, renovare dolorem!

— Monsieur Bemrode, je ne sais pas ce que c'est qu'Enée; je ne sais pas ce que c'est que Didon... Enée avait-il fait un mauvais sermon, et Didon lui rappelait-il ce sermon? Dans ce cas, la situation est identique, car je vous rappelle un sermon que vous avez fait, et qui, vous l'avez avoué vous-même, n'était pas un chef-d'œuvre d'éloquence...

— Oui; mais, depuis, mon cher hôte, repris-je avec fierté, depuis, je croyais avoir enseveli cette défaite sous des victoires, et avoir recouvert le cyprès de lauriers.

— Voilà justement!... ce sont ces victoires, ce sont ces lauriers que ne peut vous pardonner le recteur, qui avait compté sur la défaite et les cyprès!

— Vous m'aviez déjà dit un mot de cela, mon cher hôte; mais, en me signalant cette haine, vous avez négligé de m'en faire connaître la cause.

— Si fait; mais vous l'avez oubliée. Monsieur le recteur a un neveu; ce neveu a épousé une jeune fille à laquelle monsieur le recteur porte un grand intérêt... un intérêt de père, comprenez-vous?... Monsieur le recteur est un hypocrite qui veut garder les dehors d'un homme austère en jouissant des bénéfices de l'homme corrompu. Or, voici le calcul qu'il s'est fait: « Monsieur Bemrode est le fils d'un pasteur honorablement connu dans le clergé protestant, il a des droits à une cure; mais comme il n'a aucun talent... »

— Mon hôte!...

— Il pouvait le croire d'après votre sermon, il le croyait même... Par bonheur, il se trompait! Il se disait donc: « Comme il n'a aucun talent, je vais mettre la chaire au concours; mon neveu sera son seul concurrent; or, comme il n'est pas douteux que le sermon de mon neveu sera meilleur que le sien, les paroissiens demanderont mon neveu, que je leur accorderai sur leur demande, et ainsi l'on dira: Quel homme impartial que monsieur le recteur! Près de lui, pas de protection; pour lui, pas de famille; il peut disposer à son gré des bénéfices; mais c'est au talent seul qu'il les accorde. Son neveu avait plus de talent que monsieur Bemrode et la cure d'Ashbourn lui a été accordée; s'il en eût eu moins, la cure d'Ashbourn était à monsieur Bemrode. » Malheureusement pour lui, et malheureusement peut-être pour vous, tout a tourné au rebours de ses prévisions; c'est vous qui avez fait le beau sermon... si beau, que le neveu n'est même pas entré en concurrence avec vous!

Je souris de satisfaction, et je m'inclinai.

Mon hôte continua.

— C'est vous que les paroissiens ont demandé; c'est vous qui avez obtenu la cure; de sorte que monsieur le recteur, qui croyait son neveu et sa *pupille* placés, a vu pupille et neveu lui retomber sur les bras. De là sa colère!

— *Indè iræ!* Oui, je comprends... Mais alors, mon cher hôte, c'est plus grave encore que je ne croyais.

— Si grave, monsieur Bemrode, que je vous invite à songer sérieusement à votre position.

— Comment cela, songer à ma position?

— Oui... S'est-il borné à vous signifier une retenue?

— Il a été jusqu'à me dire, mon cher hôte, que ma cure pouvait être supprimée.

— Vous voyez bien... je ne dis donc rien de trop quand je vous dis de songer à votre position.

— Mais de quelle façon faut-il que j'y songe?

— Dame! si vous avez des connaissances, des protections, mettez-les en campagne.

— Pour qu'ils sollicitent près de monsieur le recteur le maintien de ma cure, n'est-ce pas?

— Pour qu'ils tâchent de vous en procurer une autre.

— Une autre?

— A partir de ce moment, mon cher monsieur Bemrode, regardez votre cure comme supprimée.

— Mais alors, je suis un homme perdu, ruiné; je ne connais personne.

— Personne?

— Mon Dieu, non!

— Vous n'avez pas un ami?

— Hélas! j'ai vous, mon cher hôte, vous que je méconnais parfois, mais à qui je reviens toujours.

— Oui; mais, moi, je suis un pauvre ouvrier sans influence, sans crédit... Si seulement j'étais chaudronnier de l'évêque!...

— Vous ne l'êtes point, par malheur !...

— Voyons, cherchez bien, dans vos camarades d'enfance... Ce sont les bons.

— J'ai bien un ami, un ami de quelques années plus vieux que moi ; mais...

— Mais quoi ?

— C'est un simple professeur de philosophie à l'Université de Cambridge, Petrus Barlow...

Vous voyez, je pensais à vous, mon ami !

— Eh bien ?

— Eh bien ! il ferait pour moi tout ce qu'il pourrait, j'en suis sûr...

— C'est déjà beaucoup que la bonne volonté.

— Mais, par lui-même, je doute qu'il puisse quelque chose ; enfoncé qu'il est dans la science, il a négligé toutes les relations du monde. Oh ! si j'avais besoin d'une recommandation pour Aristote, pour Platon, pour Socrate, il me la donnerait !

— Demandez-la lui toujours.

— Il y a deux mille cinq cents ans que ces gens-là sont trépassés, mon ami.

— Alors, c'est autre chose... Ce sont des vivans qu'il vous faut.

— Petrus Barlow ne vit qu'avec les morts.

— Mais, enfin, il a une famille ?

— Il a un frère négociant, un des banquiers les plus riches et les plus considérables de Liverpool.

— Voilà votre affaire. Un grand seigneur, soit de noblesse, soit d'église, semble parfois faire fi de la recommandation d'un banquier ; il la jette de côté, en haussant les épaules devant le monde. Mais quand il est seul, il la ramasse, l'annote avec soin, et la remet à son secrétaire ou à son intendant en disant : « Tenez, un tel, rappelez-moi cette apostille à l'occasion ; c'est celle d'un pauvre diable de millionnaire pour lequel je voudrais faire quelque chose. »

— Savez-vous, mon cher hôte, lui dis-je en le regardant, savez-vous que vous êtes un homme très profond ?

— Moi ?

Il sourit.

— Je suis tout bonnement un pauvre diable de chaudronnier, qui a quelquefois réfléchi en battant son cuivre et en étamant ses marmites, et ce que je vous dis là est le résultat de mes réflexions.

— Donnez-moi une plume, de l'encre et du papier.

— Passez au bureau, vous trouverez tout cela.

— A l'instant même, je veux suivre votre conseil...

— Vous êtes bien bon !

— Et écrire à mon ami Petrus Barlow.

— Vous avez raison ; si cela ne fait pas de bien à votre position, cela n'y fera point mal ; seulement...

— Seulement ?

— Plus la cure qu'il pourra vous procurer sera éloignée de celle d'Ashbourn, mieux cela vaudra. Vous avez affaire à un méchant renard ; mettez-vous hors de la portée de sa griffe.

Je fis signe de la tête que je comprenais toute l'importance de la recommandation, et je passai dans le cabinet de mon hôte le chaudronnier.

C'est de là, mon cher Petrus, que je vous écrivis cette lettre qui renoua nos relations interrompues, mais non brisées, et à laquelle vous répondîtes en m'assurant de votre amitié, en me disant que vous aviez transmis ma demande à votre frère, et en me priant de vous raconter, dans toute sa sincérité, ma vie, mes émotions, mes espérances et mes douleurs, vous occupant de faire l'autopsie des vivans, comme les médecins font l'autopsie des morts.

Vous êtes heureux, vous, mon ami ; votre grand travail est en train ; mon histoire n'en sera qu'un épisode bien humble, bien ignoré, bien inconnu, tandis que moi j'en suis encore à chercher mon sujet.

Hélas ! ce livre, si long et si ardu qu'il soit, si j'en trouve le plan, j'ai bien peur que la mauvaise fortune, qui commence à se déchaîner contre moi, ne me donne tout loisir de l'exécuter ?

Car, mon cher Petrus, en vous racontant ma scène avec le recteur, je ne vous ai raconté qu'une partie de mes infortunes ; l'autre, la plus terrible peut-être, m'attendait au retour.

Polycrate n'avait qu'un Orétès, et, moi, j'en ai deux !

Jugez, puisqu'un seul a suffi pour mettre en croix un roi de Samos, de quel destin funeste je suis menacé, moi, simple pasteur de village !

Je vous supplie donc, mon cher ami, lorsque vous écrirez à l'honorable monsieur Samuel Barlow, votre frère, de lui présenter mes bien respectueux hommages, et de lui dire que je me rappelle à son bon souvenir.

XXX

MONSIEUR L'INTENDANT

Il était cinq heures du soir.

Mon hôte le chaudronnier voulait me garder à souper : mais je lui fis observer qu'il n'y avait pas moins de douze milles de Nottingham à Ashbourn ; que, n'ayant point d'occasion, je devais m'en retourner à pied ; que, quant à rester jusqu'au lendemain, pour donner à Jeannie cette inquiétude d'une nuit passée loin d'elle, rien au monde ne m'y déterminerait.

En conséquence, je lui remis huit livres, qui étaient la moitié de la somme qu'il m'avait si obligeamment prêtée lors de mon mariage, et je partis, bénissant le brave homme qui m'avait ouvert les yeux, et maudissant mon mauvais sort qui me laissait entrevoir, du fond de mon firmament azuré, un ciel si orageux pour l'avenir.

Mon voyage fut triste.

Il est incroyable comme la nature nous apparaît, soit à travers le nuage d'or de notre imagination, soit à travers le voile de deuil de notre cœur.

Il est vrai que toute la journée avait été sombre.

Dans notre Angleterre, dont le ciel roule sur nos têtes autant de vagues que l'Océan en roule autour de nous, il y a des jours d'été qui semblent des messagers d'hiver ou d'automne traversant les airs.

Cependant, vers sept heures, le firmament s'était éclairci, et l'horizon du couchant était resté seul chargé de nuages amoncelés comme les montagnes du Tyrol, et au milieu de ces montagnes, dont il frangeait les cimes bleues d'un liseré de pourpre et d'or, le soleil s'était couché, non pas comme un conquérant qui va se reposer pour paraître plus brillant le lendemain, mais comme un vaincu qui tombe et qui va s'endormir de l'éternel sommeil.

A l'orient, au contraire, de temps en temps le ciel se fendait pour laisser passer un éclair nocturne et silencieux ; et, à chaque fois, on eût dit l'œil d'un géant endormi qui, en se rouvrant, jetait un regard et une lueur rapides sur le monde.

Comme dans cette belle pièce de poésie de Thomas Gray que Jeannie m'avait dite, le crépuscule était attristé par le bruit de la clochette des troupeaux que le pâtre guide vers l'étable, et par le bruit plus mélancolique encore de la cloche des églises, bercails de ce vaste troupeau humain que la prière conduit vers Dieu.

Toute cette nature que j'avais vue, dans mes précédens voyages, si vivante et si joyeuse, me semblait attristée et languissante.

Et pourquoi cela ?

Mon cher Petrus, admirez l'influence que peut avoir, sur la vie physique et morale, l'absence ou la présence de quelques morceaux ronds d'un métal jaune et luisant.

J'avais cru rapporter de mon voyage à Nottingham plus de quatorze guinées ; je n'en rapportais que sept !

L'absence d'une si misérable somme faisait ce ciel sombre et ces mélancoliques horizons.

Cependant, je me trompe.

Non, ce n'était pas tout à fait cela qui faisait le ciel du présent sombre, et l'horizon visible mélancolique, c'était l'ombre de l'horizon invisible, c'était le spectre de l'avenir inconnu.

Spectre menaçant ! horizon plein de tempêtes !

J'arrivai enfin aux premières maisons d'Ashbourn : il était près de dix heures du soir.

La lune, qui depuis une heure montait lentement au ciel, rendait la nuit transparente, et, au milieu de cette nuit, faisait grandir sous sa pâle lumière les murs blancs de ces premières maisons.

On eût dit une armée de fantômes venant au-devant de moi.

Je ne sais s'il y a des pressentimens, mon cher Petrus ; mais ce que je sais, c'est que je fis toute cette route, en proie non seulement à une mélancolie dont je vous ai dit la cause, mais encore à une terreur vague dont j'ignorais complètement le sujet.

Il me semblait que, rapportant une mauvaise nouvelle, j'allais, en arrivant à la maison, en apprendre une plus fâcheuse encore.

Enfin j'aperçus le presbytère.

Depuis que j'étais entré dans le village, je m'étais bercé de cette idée, que, de loin, je verrais Jeannie m'attendant demi-inquiète, demi-souriante sur le seuil.

Je me disais :

« Si Jeannie m'attend, si je vois Jeannie de loin, tous les mauvais présages sont conjurés, et ce sera la preuve que mes craintes sont des folies, et les prévisions de mon hôte des visions. »

Vous, philosophe ; vous, esprit fort, jamais de pareilles absurdités ne vous sont passées par la tête, n'est-ce pas ?

Eh bien ! vous n'imaginez pas, mon cher Petrus, combien, dans certaines dispositions d'esprit, de telles idées ont d'influence sur une imagination comme la mienne.

J'avais, jusqu'au tournant de la place, espéré voir Jeannie sur le seuil ; je l'avais vue avec les yeux de l'âme ; je lui avais souri d'avance ; j'avais murmuré tout bas, de ma voix la plus douce, les mots que je comptais lui dire...

Le seuil était désert ; mon cœur se serra.

Je m'approchai tout frissonnant.

Ne sachant point à quelle heure je rentrerais, j'avais pris la clef, afin de ne point trop déranger Jeannie, si j'arrivais à une heure avancée de la nuit.

Je fouillai dans ma poche, et j'y trouvai ma clef. Mon irritation nerveuse était si grande, que je la serrai avec la même force que j'eusse fait du manche d'un couteau ou d'un poignard.

J'eus peine à trouver la serrure ; ma main tremblait.

La clef grinça ; la porte s'ouvrit.

J'avais une telle hâte d'arriver jusqu'à Jeannie, que je ne la refermai même pas derrière moi.

Je m'avançai à tâtons dans le corridor ; il me sembla entendre parler à haute voix dans mon cabinet, l'ancienne chambre à coucher de la veuve.

Je trouvai la porte de la salle à manger ; je la poussai ; elle céda.

Alors, le bruit qu'il m'avait paru entendre devint plus sensible.

Je traversai la salle à manger, heurtant tables et chaises, sans que ce heurt interrompît ceux qui parlaient dans la chambre voisine.

J'arrivai à la porte ; elle était légèrement entr'ouverte ; à travers cette ouverture passait un rayon de lumière et se répandait le bruit.

Je regardai et j'écoutai.



De mes deux mains, je l'avais saisi à la gorge.

Au moment où mon œil s'appliquait à l'ouverture, Jeannie décroisait un de ses bras, et, l'étendant vers la porte avec un geste de reine, elle disait :

— Relevez-vous, monsieur, et sortez !

— Mais, cependant, belle Jeannie !... balbutiait l'intendant.

— Je vous dis de sortir ! répéta Jeannie.

Monsieur Stiff parut prendre une grande résolution.

— Vous me dites de sortir ? Bien... Vous le dites fort dignement, je n'en disconviens pas ; mais nous avons vu de ces dignités-là au théâtre, et, comme Votre Majesté n'a pas de gardes pour me mettre à la porte, je sortirai quand il me plaira.

— Monsieur, dit Jeannie, vous ne vous conduisez pas comme un homme... Vous avez porté la livrée, monsieur : vous vous conduisez comme un laquais !

Monsieur Stiff poussa un rugissement de colère et étendit ses deux bras pour saisir Jeannie.

Mais elle fit un pas en arrière, et les deux bras de monsieur Stiff ne saisirent que le vide.

Alors, il se releva et fit un pas vers elle, en répétant entre ses dents serrées :

— Un laquais !... ah ! un laquais !... Si vous n'effacez pas ce mot-là avec vos plus tendres caresses, madame, il en coûtera cher à vous et à votre mari !

A une ridicule expression d'amour avait succédé, dans le regard, sur le visage, dans tout l'ensemble de la physionomie de l'intendant, une telle expression de haine, que Jeannie voulut s'élancer vers la porte.

Jeannie était debout, les bras croisés, les sourcils froncés, la lèvre dédaigneuse ; elle avait une expression de mépris et de colère que non seulement je n'avais jamais vue sur son beau visage, mais dont je ne l'eusse même pas crue susceptible.

C'était beau et grand comme la statue de l'Indignation.

A genoux devant elle, un peu renversé en arrière, se tenait l'intendant, monsieur Stiff ; il était dans l'attitude d'un homme qui craint ; il avait la physionomie d'un homme qui espère.

Mais il l'arrêta au passage, et, la tenant, en quelque sorte, à sa disposition :

— Madame, lui dit-il, il est dix heures du soir ; votre maison est isolée, monsieur Bemrode couche à Nottingham ; vous auriez beau appeler à l'aide, personne ne vous entendrait, personne ne viendrait. Mieux vaut donc racheter par votre soumission l'injure que vous m'avez faite... Madame, encore une fois, je demande, je prie... Un refus nouveau, et je prends !

Jeannie regarda autour d'elle, comme pour chercher un moyen de fuite ou de défense ; lui la suivit de l'œil, et, avec son rire de démon :

— Oh ! dit-il, cherchez... il n'y a personne ; il n'y a rien.

— Il y a Dieu, monsieur ! dit Jeannie arrivant elle-même au plus haut degré de l'exaltation, et montrant le ciel avec un geste de prophétesse Non, c'est vrai, il n'y a rien autour de moi pour me défendre ; il n'y a personne ici pour me secourir.. on ne peut pas m'entendre si j'appelle, on ne peut pas venir si vous m'attaquez... Et, cependant, je vous le dis, misérable ! je vous le dis avec mon mépris pour vous et ma confiance dans le Seigneur, je suis là, faible, sans armes et sans soutien ; je vous attends... et, si vous faites un pas, si vous portez la main sur moi, un secours me viendra... lequel ? je n'en sais rien ; d'où ? je l'ignore ; mais il viendra, je vous le répète ! Essayez !...

L'intendant demeura un instant debout, étourdi, hésitant ; puis, comme honteux de reculer devant la menace d'une femme, il s'élança vers Jeannie.

Mais, en même temps, je poussai la porte, et, lui posant la main sur l'épaule :

— Prenez garde, monsieur Stiff, lui dis-je, je suis là !

Jeannie poussa un cri de joie.

— Oh ! je te le disais bien, misérable ! que Dieu avait l'œil sur toi !

— Ah ! ah ! fit monsieur Stiff en grinçant des dents, c'est vous, monsieur Bemrode ?

— Oui, monsieur, c'est moi, lui dis-je, et, quoique d'un caractère doux, quoique ministre d'un Dieu de paix, je vous déclare que l'homme qui, après avoir fait une pareille injure à ma femme, resterait cinq minutes de plus sous mon toit, courrait risque de la vie !

J'étais très pâle ; je menaçais d'une voix stridente ; mes doigts, que j'avais posés sur son épaule, se crispaient et lui entraient dans les chairs comme une griffe de vautour.

Il comprit qu'un mot de plus, si ce mot était une bravade ou une insulte, il était perdu !

Cependant, il avait une telle honte de se retirer ainsi, qu'au risque de ce qui pouvait en advenir, il essaya de mordre en se retirant :

— Bon ! dit-il, j'aurais dû m'en douter : la femme faisait semblant d'être seule, le mari caché... un guet-apens dans les règles ! Combien est-ce, monsieur Bemrode ? Si la somme ne dépasse pas nos moyens, la chose peut s'arranger.

Je n'entendis même pas le reste de la phrase, qui s'acheva en sons étranglés.

De mes deux mains je l'avais saisi à la gorge, et je l'étouffais.

— Mon ami ! mon ami ! s'écria Jeannie en s'élançant vers moi, que fais-tu ?... Toi, un pasteur !...

— C'est vrai, répondis-je ; mais, tu en conviendras, ce qui vient de se passer ici est *à faire pleurer les anges*, comme dit Shakspeare. Non, monsieur Stiff, repris-je en le lâchant, non, ma femme n'a pas fait semblant d'être seule ; non, je n'étais pas caché ; non, ce n'est point un guet-apens ; non, vous n'avez pas une somme à donner pour cela, attendu qu'il n'y a pas de somme qui puisse racheter l'injure que vous venez de nous faire... Ces injures-là ne se rachètent pas, monsieur ; elles se pardonnent. Allez, et repentez-vous ; peut-être, alors, vous pardonnera-t-on...

Et je ramassai son chapeau, qui était à terre, et je le lui présentai.

— Allez, lui dis-je, et prenez garde à la façon dont vous parlerez de cette aventure ; quant à moi, je vous promets de me taire ; ce qu'on en saura, en supposant qu'on en sache quelque chose, viendra donc de vous... Allez, monsieur Stiff, allez !

Il hésita un instant, comme un homme qui eût cherché le moyen de nous anéantir tous deux ; mais, voyant Jeannie digne et calme, et moi ferme et menaçant :

— Oh ! dit-il, nous verrons, d'ici à peu, comment tout cela finira !

Puis, arrachant son chapeau de ma main, il s'élança dans la salle à manger, se heurta aux chaises et à la table, et gagna la porte de la rue, qu'il referma avec un bruit et une violence qui attestaient de sa colère.

— O mon ami ! s'écria Jeannie en se jetant dans mes bras, quel homme infâme ! et comme il est heureux que tu sois arrivé !

XXXI

ORESTE Ier

Ce que j'avais vu et entendu dispensait Jeannie de toute explication ; cependant, après une scène semblable, vous comprenez bien, mon cher Petrus, que les *comment* et les *pourquoi* se succédaient avec plus de rapidité que d'ordre.

Il y avait déjà longtemps que monsieur l'intendant avait jeté son dévolu sur ma femme. Le jour même où il nous avait rencontrés et nous avait conduits presque de force au château, il lui avait, au milieu des mille impertinences qu'il avait débitées, fait quelques complimens sur sa beauté ; elle avait pris ces complimens pour des banalités de conversation, et n'y avait pas attaché plus d'importance que n'en méritent d'ordinaire de semblables niaiseries.

Mais, chaque fois que l'intendant avait revu Jeannie, il avait essayé de faire un pas en avant. Le jour où il était venu nous rendre visite avec sa femme, il avait profité du moment où Jeannie, suivant madame Stiff, entrait avant lui dans mon cabinet, pour lui presser le bras, et lui dire qu'il l'aimait.

De là le mouvement que Jeannie avait fait, que j'avais remarqué, mais dont je ne m'étais préoccupé davantage.

Enfin, ayant appris par le fermier du château que j'allais à Nottingham avec lui, et l'ayant vu revenir sans moi, il en avait auguré que mes affaires me retiendraient probablement à la ville jusqu'au lendemain matin, et il avait résolu de profiter de mon absence pour faire une grande tentative.

Vous devinez le commencement de la scène par ce que vous savez de la fin ; il avait d'abord offert son amour, puis ensuite de l'argent, puis il avait voulu essayer de la violence.

J'étais arrivé juste au moment où ma vaillante Jeannie repoussait cette injure par l'insulte et par le dédain.

Tout cela était triste et menaçant. Il était sorti comme le Tartufe de la pièce française, en annonçant qu'on entendrait reparler de lui. Malheureusement, pour rassurer Jeannie sur ce qui venait de se passer à Ashbourn, je ne rapportais pas de bien bonnes nouvelles de Nottingham.

Comme elle m'avait tout dit, je lui dis tout.

Jeannie écouta mon récit avec une merveilleuse résignation.

— Mon ami, dit-elle, en nous liant l'un à l'autre, Dieu nous a liés pour la bonne comme pour la mauvaise fortune ; nous avons joui de l'une ensemble ; ensemble nous supporterons l'autre. Et puis, vois-tu, ainsi qu'au moment suprême tu es venu à mon secours, au moment suprême Dieu nous enverra un soutien. Ayons la foi ; le Seigneur fera le reste..

Comme je n'avais aucun moyen de lutter contre un seul de mes ennemis, et à bien plus forte raison contre les deux, je fus naturellement obligé de me rendre au conseil de Jeannie ; mais, je l'avoue, ce fut avec moins de confiance et de résignation qu'elle, que j'attendis le coup dont j'étais menacé.

Nous résolûmes de ne rien dire au père et à la mère ; eux ne se doutaient de rien, eux ignoraient la haine du recteur pour moi, l'amour de l'intendant pour Jeannie ; à quoi bon les tourmenter ?

Quant à nous aider pécuniairement, si besoin était, nous savions que la chose était impossible. Si le bon et cher monsieur Smith avait eu de l'argent comptant, il avait trop l'horreur des dettes pour s'être engagé à l'endroit du forte-piano de Jeannie.

Nous étalâmes sur une table nos sept livres sterling.

A la rigueur, on pouvait vivre trois mois avec cela ; mais, pour arriver à ce miracle d'économie, il ne fallait pas distraire un schelling de cette pauvre somme

Et, cependant, une chose me revenait à l'esprit de temps en temps, que je n'avais dite ni à monsieur Smith, ni à sa femme, ni à Jeannie : c'était ma dette, ou plutôt cette dette de mon père dont j'avais fait la mienne, et que je m'étais engagé à payer moyennant une guinée par trimestre.

C'était surtout cette obligation que j'avais signée, et par suite de laquelle, faute de deux termes payés exactement, le tout devenait à l'instant même exigible.

Comment extraire la guinée dont j'étais en retard, des sept guinées qui nous restaient ?

Comment avouer surtout à Jeannie que, déjà d'une guinée en retard avec mon créancier, si, dans sept semaines, je ne payais pas une seconde guinée, une somme tout entière de cinquante livres sterling devenait exigible ?

Mais, de ce côté, j'avais un espoir, c'est que, ayant toujours été bien payé par mon père et par moi, monsieur Rham, c'était le nom du négociant de Nottingham, nous accorderait du temps.

Du temps! c'était tout ce qu'il me fallait.

Ma cure me laissait beaucoup de loisir; l'amour de Jeannie me faisait de ce loisir le plus doux des repos; je pouvais me mettre à ce grand ouvrage que tant de circonstances m'avaient jusque-là empêché de commencer.

Comme c'était, à tout prendre, la chose la plus raisonnable, je résolus de m'y mettre aussi tôt que possible.

Seulement, je ne voulais point revenir sur mes pas: ce que j'avais abandonné devait rester abandonné.

D'ailleurs, bien des changemens s'étalent faits dans mon esprit, bien des horizons nouveaux s'étaient ouverts devant mon imagination; à ma première science de l'homme s'était jointe la science du monde, que j'avais puisée dans quatre mois de vie réelle.

Je savais maintenant quelle était l'œuvre qui pouvait plaire à mes contemporains; ce n'était ni un poëme épique que je mettrais dix ans à écrire, ni une tragédie que je ne saurais où faire jouer, ni un traité de philosophie comparée que je serais obligé de publier à mes frais.

Non: c'était un roman moral, comme ceux de Lesage, de Richardson ou de l'abbé Prévost; un *Gil Blas*, une *Paméla*, un *Cléveland*, voilà ce qui remuait la société, voilà ce que, avec ma connaissance de l'homme, j'accomplirais aux grands applaudissemens de mes contemporains.

Qui m'empêcherait, d'ailleurs, de répandre dans ce livre un peu de cet esprit satirique si puissant en moi qu'il ne demandait qu'à déborder? Qui m'empêcherait de créer et de peindre un hypocrite comme le recteur, un plat et lâche parvenu comme l'intendant? C'était, certes, une belle mission devant Dieu et devant les hommes que de souffleter en même temps, à la face de la société, la luxure et l'hypocrisie.

Dieu m'avait donné sans doute une chaire pour tonner contre les vices, mais quel était l'horizon dans lequel gronderait mon tonnerre? quel était le cercle dans lequel pouvait frapper ma foudre? Le cercle et l'horizon d'un petit village!

Or, avec mon roman, ce n'était plus cela; je faisais éclater le cercle dans lequel j'étais enfermé; je déchirais l'horizon qui me bornait: un roman parlait à Londres, à l'Angleterre, à l'Ecosse, à l'Irlande, aux trois royaumes; l'abbé Prévost le traduisait, ainsi qu'il venait de faire de *Clarisse Harlowe* et de *Grandisson*.

Alors, ma renommée, comme elle avait passé la Tweed, comme elle avait passé le canal Saint-Georges, ma renommée passerait le détroit de la Manche.

Une fois connu en France, j'étais connu du monde entier: la France, c'est le foyer de lumière qui répand ses clartés sur toute l'Europe; alors, la considération et la fortune m'arrivaient de tous côtés; alors, je bravais tous les recteurs et tous les intendans du monde; alors, j'élevais Jeannie sur le pavois doré de ma richesse et de ma gloire.

Je faisais de Jeannie la reine du monde!...

Ah! mon cher Petrus, qu'il y a, dans ce grand philosophe qu'on nomme La Fontaine, une belle fable intitulée: *Perrette ou le Pot au Lait*.

Mon ami, le sujet de mon roman était arrêté, le plan en était fait, le titre en était écrit; je tenais la plume pour en tracer les premières lignes; l'inspiration était là, debout près de moi, les bras et les yeux levés au ciel, quand tout à coup Jeannie rentre; elle venait de faire notre pauvre marché, qu'elle faisait toujours elle-même; je me retourne en l'entendant ouvrir la porte de mon cabinet; je la vois pâle et les larmes aux yeux...

Je pose ma plume, car Jeannie avant tout!

Je m'inquiète, je m'informe, et j'apprends que le bruit court à Ashbourn que ma cure est transformée en un simple vicariat, et qu'un vicaire va être envoyé pour me remplacer!

C'était là le coup prédit par mon hôte le chaudronnier.

Jamais, mon cher Petrus, jamais homme ne descendit de plus sublimes hauteurs dans un plus profond abîme!

Si ce bruit avait quelque réalité, si j'étais remplacé, si ce vicaire arrivait, j'étais perdu!

Aller demander l'hospitalité pour moi et pour Jeannie à monsieur et madame Smith, aller faire chez eux une misère générale de notre misère, être à charge, moi, ma femme, l'enfant que Dieu nous accorderait peut-être, à nos bons et chers parens...

Jamais! j'aimerais mieux mourir

Vous comprenez, mon cher Petrus, qu'avec un pareil trouble dans la tête, après un pareil coup au cœur, il ne fut plus question de me mettre à mon roman.

Les événemens de ma propre vie prenaient un intérêt trop douloureux pour laisser ma verve et mon imagination se répandre sur des intérêts étrangers et fictifs.

Le plus pressé, vous en conviendrez vous-même, n'est-ce pas? c'était d'écrire à monsieur le recteur; c'était de savoir à quoi s'en tenir sur un pareil événement; c'était de ne pas vivre avec une telle épée de Damoclès suspendue sur ma tête.

Et, encore, cette épée de Damoclès, qui menaçait le flatteur de Denis le Tyran, ne menaçait que lui seul, et ne le menaçait que pendant la durée du repas.

Mais cette épée suspendue au-dessus de ma tête, à moi, menaçait en même temps Jeannie; cette épée, ce qu'elle menaçait, c'était, non seulement le présent, mais encore l'avenir.

J'écrivis donc immédiatement cette lettre à monsieur le recteur:

« Monsieur,

« Je vous écris cette lettre dans toute l'angoisse de mon âme, à l'occasion d'un bruit qui, depuis deux ou trois jours, à ce qu'il paraît, se répand dans le village.

« Je ne sais si ce bruit a quelque fondement, ou s'il repose seulement sur la conversation que j'ai eue avec Votre Honneur pendant notre dernière entrevue, conversation qui, je vous l'avoue, a fait naître en moi de grandes craintes pour mon avenir.

« On dit que la cure d'Ashbourn va être transformée en un simple vicariat.

« Une pareille détermination à mon égard serait bien certainement, de la part de Votre Honneur, fondée sur quelque rapport malveillant qui lui aurait été fait contre moi: mais ce rapport, je suis prêt, sur quelque point de ma vie qu'il porte, à le combattre au grand jour.

« Engager une lutte entre moi et la calomnie, monsieur le recteur, c'est m'assurer une victoire.

« J'ai, depuis quatre mois et demi (hélas! ma mauvaise fortune ne m'a pas fait la carrière bien longue!), j'ai, depuis quatre mois et demi, rempli avec zèle et fidélité la charge que je tenais de votre haute protection; j'ai enseigné purement et évangéliquement la parole de Dieu; j'ai essayé de consoler les affligés; j'ai partagé ma bourse avec les pauvres; quand ma bourse était vide, j'ai partagé mon pain; quand le pain m'a manqué, et cela m'est arrivé plus d'une fois, ma parole.

« Nulle plainte ne s'est élevée contre moi, j'en réponds, car la première plainte serait partie de ma conscience, et j'ai beau interroger ma conscience, elle ne m'accuse pas.

« Votre Honneur a diminué mon traitement d'un tiers de trente livres sterling, d'une somme énorme pour moi; j'ai prié mais je n'ai pas murmuré; j'ai soumis votre propre décision à votre cœur généreux, et je me suis retiré plein de confiance dans l'impartialité, et, s'il le fallait, dans la miséricorde de Votre Honneur.

« Pour la seconde fois, plein de confiance, comme la première, je remets entre les mains de Votre Honneur, avec ma juste et loyale prière, ma vie, celle de ma femme et *peut-être* celle de mon enfant.

« J'ai l'honneur, etc. »

Quant à la dernière partie, ou plutôt quant à la fin de la dernière phrase de ma lettre, elle était tout à fait hypothétique, rien ne m'annonçant avec certitude que Jeannie dût être mère.

Aussi vous remarquez, mon cher Petrus, que ne voulant, pas même pour notre salut commun à Jeannie et à moi, risquer un mensonge, j'avais mis: *peut-être*.

Cette lettre écrite et mise à la poste, j'attendis la réponse avec anxiété.

C'était un samedi qu'avait été expédiée ma lettre.

Je n'avais pas de sermon pour le lendemain; les événemens qui me frappaient me fournirent un texte: je prêchai sur les joies de la pauvreté.

Un sermon a ceci de bon, mon cher Petrus, lorsqu'il est fait dans la sincérité du cœur, que, s'il n'opère pas sur l'auditoire, il opère au moins sur le prédicateur.

Je ne saurais vous dire si, en sortant de l'église, un seul de mes paroissiens était convaincu que mieux valait être pauvre que riche; mais moi, en descendant de la chaire, j'étais résigné à recevoir la mauvaise fortune me venant de la main de mon ennemi, avec la même patience et la même humilité que si elle me frappait au nom du Seigneur.

Et cette patience et cette humilité ne me furent pas inutiles; car, le lundi, je reçus une lettre de monsieur le recteur, dans laquelle il me disait qu'en effet ma cure était changée en un vicariat; qu'en conséquence, je ne garderais ma place que jusqu'à la fin du second trimestre, c'est-à-dire jusqu'au 15 octobre.

En outre, et pour conserver encore ses apparences bienveillantes, il m'annonçait l'envoi, par avance, des quinze livres sterling de mon second trimestre; mais il me prévenait que, moyennant ces quinze livres sterling, tous nos

comptes étaient réglés, afin que je n'eusse point à espérer autre chose de lui.

Le vicaire qui devait me remplacer arriverait à Ashbourn dans le courant de ce second trimestre et les quinze livres sterling m'étaient envoyées, non seulement pour m'aider à attendre, mais encore pour que je pusse lui livrer ma cure à l'instant de son arrivée.

Le recteur m'invitait à chercher hors de sa juridiction un autre emploi, que mes succès et mes talens, disait-il, lui donnaient l'assurance que je n'attendrais pas longtemps.

Le lendemain je reçus les quinze livres sterling.

J'étais abîmé dans la pensée de notre infortune, lorsque Jeannie entra.

Pour la première fois, au bruit de son pas, au frôlement de sa robe, je ne levai pas la tête.

Seulement, sachant que c'était elle qui était près de moi, je lui montrai les quinze livres dans ma main ouverte, et les déposai dans la sienne.

Jeannie attendit encore quelques secondes pour savoir si je la regarderais ou lui parlerais ; mais, voyant que je restais immobile et muet, elle alla chercher une Bible qu'elle m'apporta comme la source de toute consolation.

Je la compris ; je levai les yeux ; je la vis debout devant moi, calme et résignée, me donnant l'exemple du courage.

J'ouvris les deux bras et la pressai contre mon cœur, en murmurant :

— Jeannie ! chère Jeannie !

Puis j'ouvris la Bible au hasard.

Mes yeux se portèrent sur le commencement de la page ; c'était le verset premier du chapitre XLIII d'Isaïe.

Je lus :

« Ne crains rien, car je t'ai délivré ; je t'ai appelé par ton nom, et tu es mien. »

Alors je levai les deux bras au ciel et m'écriai :

— Si je suis tien, ô Seigneur ! je n'ai plus rien à craindre alors, ni pour moi, ni pour elle !

XXXII

LE TRANSPORT EN BLANC

Je ne sais, mon cher Petrus, si c'est qu'en réalité il me vint un secours d'en haut, ou si l'effet naturel d'un coup, si violent qu'il soit, est de s'amortir graduellement ; mais ce que je sais, c'est qu'après une nuit assez tranquille, nous nous réveillâmes presque résignés à notre sort.

Dès la veille, mon ami, je vous avais écrit de redoubler d'instance auprès de votre frère Samuel.

J'avais même ajouté dans cette lettre, vous vous le rappelez, que, pour assurer une existence à ma Jeannie et ne point peser sur les vieux jours de nos parents, j'étais prêt à m'exiler avec ma femme, à partir pour New-York ou Boston, ou même à pénétrer dans l'intérieur des terres américaines.

Cette idée m'avait été suggérée par les nombreuses relations que son commerce ouvre à votre cher frère sur tous les points du monde.

Eh bien ! le lendemain, comme cette idée de l'exil était la plus pénible pour nous, c'était à celle-là que nous nous étions attachés, et nous nous y étions déjà faits le deuxième ou le troisième jour.

Maintenant que j'étais sûr de mon malheur, une seule inquiétude me restait, mon malheur à part, bien entendu : c'était celle de la dette que m'avait léguée mon père, et dont j'avais si imprudemment changé le mode de payement. L'époque du second terme approchait, et, comme je vous l'ai dit, j'avais remis à Jeannie les quinze livres sterling.

Ces quinze livres sterling et cinq qui nous restaient du premier trimestre, c'était toute notre fortune. Vingt livres sterling ! avec cela il nous fallait attendre les événemens, soit heureux, soit malheureux, et vivre en les attendant, jusqu'à l'heure où notre infortune s'aggraverait encore ou se changerait en un sort plus prospère.

Dans cette situation, ne convenait-il pas d'aller à la ville, et, avant le second payement arrivé, de demander à mon créancier un nouveau délai ?

Mais en lui demandant ce nouveau délai, quelle sécurité lui donner pour son payement ? Il devait bien certainement connaître ma révocation ; et l'espoir d'être placé, soit dans une autre partie de l'Angleterre, soit même en Amérique, suffisant pour nous empêcher de tomber dans le découragement, était insuffisant pour créer une conviction dans l'esprit d'un étranger.

N'importe, je n'en résolus pas moins de tenter ce moyen de sortir d'embarras, momentanément du moins ; mais gagner du temps, sûrs, comme nous l'étions, de la protection de votre excellent frère, c'était gagner beaucoup.

Je prétextai donc le désir de faire une nouvelle tentative près du recteur, et je partis un matin pour Nottingham. Cette fois, ce n'était point dans la carriole du fermier ; car, depuis ma brouille avec l'intendant, je n'eusse pas osé demander, à un homme qui dépendait de lui, un pareil service.

Je partis à pied ; mais comme c'était justement jour de marché, j'espérai que quelqu'un de mes paroissiens, revenant en voiture, me ramènerait avec lui.

En quittant Ashbourn, j'étais bien résolu ; mais, au fur et à mesure que j'avançais vers la ville, ma résolution fléchissait ; en arrivant aux premières maisons de Nottingham, mon courage était complètement évanoui.

Si bien évanoui, qu'au lieu de me diriger vers la maison du négociant, je me dirigeai vers celle de mon hôte le chaudronnier.

Ce brave homme était ma grande, ma dernière ressource, mon cher Petrus ; *spes ultima*, comme dit Virgile ; malheureusement, il n'était pas chez lui : ses affaires l'avaient appelé dans les environs depuis deux jours, et il ne devait revenir de sa tournée que le lendemain.

Rester jusqu'au lendemain, c'était, dans la situation où nous nous trouvions, donner les plus graves inquiétudes à Jeannie ; d'ailleurs, ce n'était pas mon hôte le chaudronnier que j'étais venu voir à Nottingham : c'était le négociant dont je me trouvais si fatalement le débiteur.

Après avoir fait une halte d'un instant chez le premier, et avoir accepté un verre de bière que m'offrait sa femme, je me décidai à m'acheminer vers la demeure du second.

Tout en m'approchant de son comptoir, je ne pouvais empêcher une espérance de naître dans mon esprit : c'est que, non plus que mon hôte, le négociant, monsieur Rham, ne serait pas chez lui ; alors, je n'aurais pas la honte de lui parler, de lui demander une grâce. Je lui écrirais, et, comme, une fois la plume à la main, tout devenait une question de style, j'étais assez sûr du mien pour croire que ma lettre dirait tout ce que ma timidité n'oserait jamais dire.

Cette fois, mon attente fut encore trompée : la première personne que j'aperçus en entrant dans le comptoir fut le négociant lui-même.

— Ah ! pardieu ! dit-il en me voyant, c'est vous, monsieur Bemrode ; je suis, ma foi ! fâché d'avoir refusé hier un pari que monsieur le recteur me proposait à votre endroit.

— Un pari, avec monsieur le recteur ? Et à quel propos ? demandai-je.

— Mais à propos de notre petit compte. Je lui disais que vous aviez répondu, après la mort de votre père, d'une somme assez considérable dont votre père avait répondu lui-même ; que vous me payiez une guinée par trimestre ; que jusqu'ici vous m'aviez payé fort exactement et même d'avance.

Ce à quoi il me répondait que non seulement vous ne me paieriez plus d'avance, mais que probablement même vous ne me paieriez plus du tout.

Le rouge me monta au visage.

— Monsieur, répondis-je, je ne sais pourquoi monsieur le recteur vous a dit cela ; si c'est parce qu'il m'a retiré ma cure, il se trompe : on a des ressources, Dieu merci ! et je venais justement vous dire que vous pouviez être parfaitement tranquille.

Vous le voyez, cher Petrus, mon maudit orgueil me jouait encore un mauvais tour.

J'étais venu chez monsieur Rham pour lui demander humblement du temps, et voilà que, de mon air le plus rogue, je m'engageais positivement à payer à échéance.

Vous comprenez qu'après un tel engagement, il n'y avait plus qu'à prendre mon chapeau et à tirer ma révérence.

C'est ce que je fis.

Le négociant me conduisit jusqu'à la porte avec toutes sortes de marques de considération, et en répétant à demi-voix :

— Oh ! je le savais bien, moi ! je le savais bien !

Tant que j'avais été dans la maison et en la présence de cet homme, mon orgueil m'avait soutenu ; mais une fois dehors, une fois seul, j'appuyai mes deux mains sur mon front, en maudissant ce fatal orgueil qui, bien certainement, serait la source de ma perte.

Ainsi, c'était la seconde fois que j'entrais chez cet homme avec l'intention de faire une chose, et que je faisais, au contraire, la chose diamétralement opposée à celle que j'avais résolue.

Je ne cherchai point une occasion pour retourner à Ashbourn comme je me l'étais promis en partant ; il s'en serait offert une que je l'eusse refusée.

L'abattement de mon esprit nécessitait une vigoureuse réaction de la part de mon corps.

Je n'éprouvais nulle fatigue physique ; au contraire, j'avais un agacement nerveux qui m'eût fait croire que, comme le Juif Errant, j'étais capable de faire le tour du monde.

Je ne mis pas plus de deux heures et demie à revenir de Nottingham à Ashbourn; seulement, j'arrivai les habits couverts de poussière et le front ruisselant de sueur.

En m'apercevant, Jeannie fut effrayée.

— Oh! mon Dieu! me dit-elle, qu'est-il arrivé?

J'eus grande envie de tout lui raconter; j'eusse bien fait en cédant à cette première inspiration; mais je n'osai.

— Il est arrivé que je n'ai rien obtenu, lui dis-je.

C'était la vérité; mais aussi je n'avais rien demandé, et, par une espèce de duplicité que je me reprochais tout en la commettant, je répondais négociant quand on me parlait recteur.

— Est-ce là tout? me demanda Jeannie avec son doux sourire.

— Certes! lui répondis-je; n'est-ce point assez?

— Oh! fit-elle, c'est que, du côté de monsieur le recteur, je n'ai jamais partagé ton espoir, mon cher Williams. Je t'ai laissé aller à Nottingham parce que je me fusse reproché toute ma vie de t'avoir empêché de faire une démarche qui, à tout prendre, pouvait réussir; mais j'étais d'avance bien sûre que tu échouerais. Donc, si c'était pour moi que tu craignais un désappointement, console-toi: le désappointement n'existe que là où il y a un espoir, et je n'ai jamais espéré qu'en Dieu.

Je la pris dans mes bras.

— Et Dieu me protège visiblement dans mon malheur, lui dis-je, en me donnant une femme aussi courageuse! Dans l'antiquité romaine, tu eusses été une Lucrèce ou une Cornélie; dans l'antiquité juive, une Judith ou une Jahel!

Jeannie sourit de mon enthousiasme.

— Hélas! me dit-elle, tu exagères toujours, mon ami, et surtout lorsqu'il est question de mes qualités. Je ne suis ici ni une Lucrèce, ni une Judith, ni une Cornélie, ni une Jahel: je suis une bonne femme, bien aimante et bien dévouée, voilà tout... Et, maintenant, ajouta-t-elle, viens; tu dois avoir besoin de nourriture et de sommeil... viens, ton souper t'attend.

Et elle me précéda dans la salle à manger.

Il était facile de voir que son dîner à elle, pauvre femme! n'avait pas fait tort au souper.

Vingt fois, pendant le souper, et lorsque nous nous retirâmes dans notre petite chambre peinte avec tant d'ardeur par moi, et que j'allais être forcé d'abandonner, vingt fois je fus près de lui tout avouer.

Mon mauvais génie m'en empêcha toujours.

Les journées s'écoulèrent.

Hors la certitude de notre malheur, rien n'était changé dans notre vie.

Enfin, nous approchâmes tellement du temps où je devais payer les deux guinées à mon négociant, que, ne pouvant me décider à tout dire à Jeannie, je résolus d'écrire à mon créancier pour lui avouer que j'avais pris vis-à-vis de lui un engagement qu'il m'était impossible de tenir, et pour lui demander du répit.

Nous n'avions plus que six jours avant d'arriver au terme fatal.

Je lui écrivis une longue lettre, bien détaillée, bien touchante, bien loyale.

Il me semble que, si j'eusse reçu une pareille lettre, j'eusse fait tout ce qu'on m'eût demandé.

Mais, moi, mon cher Petrus, je ne suis pas un négociant, un faiseur d'affaires, un prêteur d'argent.

Je suis tout simplement un homme avec bien des défauts; mais, si j'ai celui de l'orgueil, je n'ai du moins pas celui de l'avarice.

Hélas! mon négociant me répondit qu'il avait, pour le 15 septembre, un paiement à faire, et que tous ses fonds lui étaient nécessaires à cette époque; il avait donc, vis-à-vis de moi comme vis-à-vis des autres, adopté une mesure générale, qui était de faire rentrer pour ce jour-là tout l'argent qui lui était dû.

Jeannie était présente quand je reçus la lettre, et je ne pus me maîtriser assez pour dissimuler l'effet qu'elle me produisait...

Une sueur froide perla sur mon front; Jeannie me vit tout pâlissant essuyer cette sueur avec mon mouchoir.

Elle se douta que ce qui me causait cette émotion, c'était cette malheureuse lettre; elle étendit simplement la main avec son sourire si doux et si mélancolique.

Il n'y avait plus à attendre, il n'y avait plus à lui rien cacher: je lui donnai la lettre. Elle la lut.

— Eh bien! mon ami, dit-elle, il faut aller demain à Nottingham, et porter à cet homme ses deux guinées; c'est après-demain l'échéance, et, grâce à ces deux guinées, nous gagnons six mois, et nous nous épargnons peut-être un grand malheur.

— Mais deux guinées de moins dans notre situation, chère Jeannie...

— Mais une somme de cinquante guinées rendue exigible pour un retard d'un jour, cher Williams...

— Tu as raison, Jeannie; j'irai demain à Nottingham.

Je dois vous dire une chose, mon cher Petrus, c'est qu'à partir de ce moment je fus plus tranquille: la nuit qui suivit le jour où cette détermination avait été prise fut la seule peut-être où je ne rêvai pas que j'étais arrêté et conduit en prison pour dettes.

Le lendemain, dès le matin, je partis.

C'était le dernier jour mais l'acte était positif: en payant, fût-ce le dernier jour, on ne pouvait exiger de moi le remboursement de la totalité de la somme.

Aussi, comme je m'avançais vers Nottingham la tête haute et le regard satisfait!

Il me semblait qu'avec les cinq ou six guinées qui nous restaient, j'irais jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.

J'arrivai à Nottingham: cette fois, je n'eus pas même l'idée d'aller chez mon hôte le chaudronnier.

Hélas! mon cher Petrus, je dois avouer une chose à ma honte, c'est que je ne songeais guère à ce brave homme que quand j'avais besoin de lui.

Non: je piquai droit chez mon négociant.

J'entrai dans le comptoir du pas ferme d'un homme qui sait qu'il a le droit d'être bien reçu, apportant de l'argent.

— Monsieur Rham? demandai-je, quoique je le visse parfaitement bien, assis qu'il était à son bureau.

— Le voici, me dit un vieux commis, en me regardant par-dessus ses lunettes.

— Ah! très bien! répondis-je.

Et je m'approchai de lui.

— Monsieur, lui dis-je, je vous avais prié, vu la situation malheureuse où je me trouve, de m'accorder un peu de temps pour les deux guinées que je vous dois.

— Oui, mon cher monsieur Bemrode, fit le négociant, oui, vous m'avez écrit; je vous ai même répondu qu'il m'était impossible d'accéder à votre demande, ayant demain à faire un paiement considérable, pour lequel j'ai besoin de tous mes fonds. Vous n'avez donc pas reçu ma lettre?

— Si fait, monsieur, et je vous apporte vos deux livres.

Et je tirai majestueusement les deux pièces d'or de ma poche.

— Ayez, en conséquence, continuai-je, l'obligeance de me donner acte de ce versement.

— Ce serait avec grand plaisir, mon cher monsieur Bemrode, si la créance était encore à moi.

— Comment, si elle était encore à vous! Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que la créance a changé de main.

— Elle a changé de main? répétai-je.

— Oui, et je ne suis plus votre créancier.

— Mais, à qui dois-je donc, alors?

— Ma foi! vous m'en croirez si vous voulez, mon cher monsieur Bemrode, mais Dieu me damne si je le sais!

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— C'est pourtant limpide ce que je vous dis.

— Et vous me dites?

— Je vous dis qu'hier un inconnu s'est présenté chez moi, et m'a demandé si je n'étais pas porteur d'une créance sur vous.

— Un inconnu?

— Vous concevez: je n'avais aucun motif de cacher à qui que ce fût au monde que j'étais votre créancier. « Une créance sur monsieur Bemrode? ma foi! oui, répondis-je, et, d'après les nouvelles que j'en apprends, celui qui viendrait m'offrir la moitié de cette créance serait le bienvenu. — La créance n'est-elle pas de cinquante livres? demanda l'inconnu. — Justement! monsieur, répondis-je. — Et vous la donneriez pour vingt-cinq livres, avez-vous dit? — Ma foi! oui, je l'ai dit et je ne m'en dédis pas; donnez-moi vingt-cinq livres, et elle est à vous; mais je vous préviens que je crois que vous serez volé. — N'importe, monsieur, je la prends. Voici les vingt-cinq livres; maintenant, faites-moi votre transport. — A quel nom? — C'est parfaitement inutile: laissez le nom en blanc; ce qui importe, c'est que vous soyez payé, et vous l'êtes. » Alors, comme effectivement il n'y avait rien à dire, je n'ai rien dit, si ce n'est que j'ai touché l'argent et donné les papiers.

— Vous avez fait cela? m'écriai-je en joignant les mains et en poussant un soupir.

— Ma foi! écoutez donc, mon cher monsieur Bemrode, le recteur me prévient que vous n'avez plus d'emploi, vous me promettez de me payer, malgré votre destitution, mais les jours se passent sans que je voie venir votre argent. Enfin, je reçois une lettre, je reconnais votre écriture, je l'ouvre: cette lettre m'avoue votre situation gênée et me demande un délai. Ce délai, le besoin que j'ai d'argent fait que je n'eusse pas pu vous l'accorder. Je vous savais un brave homme, j'hésitais à vous faire de la peine; tout à coup, on m'offre vingt-cinq livres d'une créance que je croyais perdue, ou, dans le cas contraire, sur laquelle je n'avais que deux livres à toucher. « Ah! ma foi! me suis-je dit, j'aime mieux qu'un autre poursuive monsieur Bem-

rode ; moi, je fais comme Pilate, je m'en lave les mains ! »

— Croyez-vous donc, demandai-je en tremblant, que celui qui a acheté cette créance veuille me poursuivre ?

— Ma foi ! je ne vous cacherai pas qu'il ne m'a point paru avoir de bonnes intentions à votre égard.

— Mais, au moins, monsieur, m'écriai-je, fallait-il prendre son nom et son adresse, afin qu'avant le terme fatal je versasse, s'il était possible, les deux guinées entre ses mains.

— C'est bien aussi ce que j'ai voulu faire ; mais, nom et adresse, il n'a rien voulu me donner de tout cela, disant que son *incognito* était la première condition de l'affaire ; or, comme l'affaire était bonne pour moi, je n'ai point insisté sur un détail qui pouvait l'empêcher de se conclure.

Interroger plus longtemps monsieur Rham pour savoir une chose qu'il ignorait lui-même, c'était tout à fait inutile ; récriminer contre sa conduite, qui était celle qu'au bout du compte eût à sa place tenue tout négociant, cela n'amenait aucun résultat. Je pris donc congé de lui, en priant le Seigneur de lui pardonner le mal qu'il venait de me faire.

Puis, en toute hâte, je courus chez mon hôte le chaudronnier, espérant qu'un homme dans lequel j'avais toujours reconnu un si grand sens aurait quelque bon conseil à me donner dans une si terrible occurrence.

Cette fois, j'eus le bonheur de le trouver, et de le trouver seul. Il écouta mon récit en secouant de temps en temps la tête.

— Diable ! diable ! diable ! dit-il quand j'eus fini, voilà une mauvaise affaire, monsieur Bemrode !

— Vous croyez.

— J'en suis sûr. Qui peut avoir intérêt à posséder une créance contre vous, si ce n'est un ennemi ? et pourquoi un ennemi aurait-il acheté cette créance, si ce n'était pour vous faire du mal ?

— En effet, mon cher hôte, ce que vous me dites là, c'est ce que j'ai pensé.

— Vous voyez bien.

— Mais qu'y faire ?

— Avez-vous les cinquante livres qu'on viendra certainement vous réclamer après-demain matin ?

— Hélas ! non ; comment voulez-vous que j'aie cinquante livres, moi qui viens d'être destitué ?

— Votre beau-père les a-t-il ?

— Pas plus que moi.

— Connaissez-vous un ami à qui vous puissiez les emprunter ?

— Je n'ai qu'un ami ! m'écriai-je.

Le brave homme me regarda les yeux grands ouverts et le sourire sur la bouche, et attendit.

— C'est monsieur Petrus Barlow, un homme très savant, professeur de philosophie à l'Université de Cambridge... Je vous ai déjà parlé de lui.

— En effet, je m'en souviens... Et vous pouvez compter sur ce monsieur Barlow ? me demanda mon hôte en pinçant légèrement les lèvres.

— Oh ! certainement ! Seulement...

— Seulement ?

— Petrus est probablement aussi pauvre que moi

— Mauvaise affaire, alors ! mauvaise affaire, monsieur Bemrode ! murmura mon hôte en continuant de secouer la tête.

— C'est donc toujours votre avis ?

— Plus que jamais.

— Eh bien ! donnez-moi un conseil

— Je vous donne le conseil d'attendre

— Mais si le malheur arrive, et le malheur arrivera..

— Alors, cher monsieur Bemrode, vous l'étudierez en philosophe, et le combattrez en homme.

— Ainsi, voilà toute la consolation que vous me donnez ?

— Il y a des accidens de la vie contre lesquels il n'y a pas de consolations préparatoires. Il faut les attendre de pied ferme, puisqu'on ne peut les éviter, lutter contre eux, et les vaincre à force de persistance, de volonté et de résignation ; l'homme lorsqu'il le veut bien, est le plus puissant des lutteurs. Dieu lui a donné la force de tout abattre, excepté la mort.

— Mais, enfin, dans le malheur, à votre avis, que faudra-t-il que je fasse ?

— Examiner froidement la position, et en tirer le meilleur parti possible ; il est bien rare qu'une situation, si désespérée qu'elle soit, n'ait pas, pour un œil perçant, une voie ouverte sur le salut.

— Mais, si la mienne n'en a pas ? si, de quelque côté que je regarde sur la terre, toute voie m'est fermée ?

— Alors, monsieur Bemrode, vous regarderez au ciel ; et, si Dieu voit dans les yeux que vous lèverez vers lui la dignité de l'homme et la foi du chrétien, croyez-moi, et ce ne devrait pas être à moi de vous le dire, croyez-moi, Dieu ne vous abandonnera pas !

Je poussai un soupir qui signifiait : « Mais si, ne voyant pas cette foi et cette dignité dans mes yeux, Dieu m'abandonne ? »

Mon hôte me comprit :

— Alors, me dit-il, cherchez si vous n'avez pas au monde d'autre ami que monsieur Petrus, et adressez-vous à cet ami.

— Je n'en ai pas répondis-je.

Le brave homme poussa un soupir.

— Tant pis, monsieur Bemrode, tant pis !

— Allons ! dis-je, je vois bien que je ne dois compter que sur moi seul !... Adieu, mon cher hôte.

— En tout cas, monsieur Bemrode, me dit le brave homme, promettez-moi une chose.

— Laquelle ?

— C'est de me tenir au courant des événemens.

— A quoi cela me servira-t-il, puisque vous ne pouvez pas même me donner un conseil ?

— Un service est parfois plus facile à rendre qu'un conseil à donner... Mais, pardon, mon cher monsieur Bemrode, je suis seul au magasin, comme vous voyez, et voici un chaland qui m'arrive. C'est promis, n'est-ce pas ?

— Quoi ?

— Que vous m'écrirez.

— Eh ! mon Dieu ! oui, lui répondis-je, quoique je ne voie pas bien de quelle utilité peut m'être d'écrire à un homme qui me quitte dans la situation où je me trouve, afin de servir un chaland qui vient peut-être acheter pour un demi-schelling.

J'étais profondément blessé ; mon hôte parce qu'il était impuissant à me consoler me semblait indifférent à mon malheur.

Sans doute c'était une injustice, et cette injustice le blessa.

Il vint à moi, et je crus voir qu'il avait des larmes dans les yeux.

— Monsieur Bemrode, me dit-il, sur ce demi-schelling de marchandise que je vais vendre à ce chaland que je fais attendre pour vous, j'ai peut-être un demi-penny de bénéfice ; eh bien ! c'est en mettant l'un sur l'autre demi-penny sur demi-penny que je suis arrivé à me faire une petite fortune de quinze cents ou deux mille livres sterling ; petite fortune qui, dans l'occasion, me permettrait de rendre service à un ami, si cet ami était embarrassé. Heureusement ou malheureusement, comme vous voudrez, cher monsieur Bemrode, je n'ai pas d'ami, sans doute parce que je suis un pauvre ouvrier, et non un savant professeur.. Mais excusez-moi, je vois mon chaland qui s'impatiente, il pourrait s'en aller en voyant que je ne m'occupe pas de lui, et je manquerais à gagner un demi-penny, ce dont je ne me consolerais jamais... Adieu, cher monsieur Bemrode, écrivez-moi.

Et il me quitta pour aller vendre une chaufferette à son client.

Pour moi je me retirai profondément attristé de l'indifférence de cet homme, à qui j'avais cru un bon cœur, et je repris le chemin d'Ashbourn en murmurant :

— Tous ces négocians sont les mêmes, grands ou petits : âmes vénales !

Cette fois, tout au contraire de l'autre, j'étais complétement abattu ; par bonheur, je rencontrai sur la route un paysan qui revenait avec une charrette vide et couverte

Il m'offrit une place que j'acceptai, quoique ce moyen de transport dût évidemment me retarder d'une heure.

En tout cas j'arriverai toujours assez tôt pour la nouvelle que j'apportais.

J'arrivai à la nuit tombante.

Jeannie m'attendait à la porte ; elle avait le visage calme et légèrement souriant.

Quel autre malheur, en effet, pouvait-elle prévoir que cette obligation où j'avais été de donner les deux guinées qui diminuaient d'autant notre petite fortune ?

Et, moi, voyant cette douce et confiante physionomie, je me disais :

— Malheureux est celui qui va changer ce calme en agitation, ce sourire en larmes !

Hélas ! celui qui devait opérer la triste métamorphose, c'était moi !

Elle ne m'attendait point par cette charrette, qui marchait si lentement !

Cependant, la voiture s'arrêta à la porte du presbytère, et Jeannie m'aperçut au plus obscur de sa profondeur.

Elle jeta un petit cri de joie.

— C'est toi ! dit-elle, mon cher Williams !

Puis, remarquant la lenteur de mes mouvemens :

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle, serais-tu malade ou blessé ?

— Plût au ciel, lui répondis-je, que j'eusse la fièvre quartaine, ou que je me fusse rompu une jambe, et qu'il n'y eût que cela !

Alors, elle comprit que j'apportais la nouvelle de quelque grand malheur.

— Dieu te renvoie à moi sain et sauf, bien-aimé de mon cœur, dit-elle ; le reste n'est rien

Puis, elle m'aida à descendre, remercia le paysan de cette douce voix qui est un salaire, et le paysan s'éloigna en me disant tous bas :

— Oh ! monsieur Bemrode, quelle bénédiction du ciel qu'une pareille femme !

Nous rentrâmes.

Je marchais le premier ; j'arrivai jusque dans mon cabinet sans prononcer une parole.

Là, je m'assis, et, attirant Jeannie sur mes genoux :

— Chère enfant, lui dis-je, attends-toi à un des plus grands malheurs qui puissent nous atteindre.

Jeannie pâlit.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, mon père ou ma mère serait-il mort ?

— Non.

— Eh bien ! dit-elle en respirant plus à l'aise, te voilà sain et sauf, mon père et ma mère sont vivans, que Dieu soit béni ! J'attends le malheur que tu m'apportes, Williams, et je l'attends, je dirai non pas même avec résignation, mais avec joie ; car il me vient du Seigneur et m'arrive par toi.

Je lui racontai tout ce qui s'était passé chez le négociant ; seulement, comme je croyais avoir à me plaindre de mon hôte le chaudronnier, je ne parlai pas même de la visite que je lui avais faite.

Pendant que je racontais, je sentis deux ou trois frissonnemens qui parcouraient le corps de Jeannie.

Ces frissonnemens me prouvèrent qu'elle n'était pas aussi insensible à ce qui nous arrivait qu'elle eût voulu me le faire croire.

— Oui, dit-elle sérieusement lorsque j'eus fini, tu as raison, mon ami, c'est grave.

— Que penses-tu, lui demandai-je, de l'inconnu qui a acheté cette malheureuse créance ?

— Je pense que c'est un ennemi.

Mon hôte le chaudronnier m'avait dit la même chose ; il fallait donc que cela fût. Deux sens aussi droits et aussi honnêtes que celui de cet homme et celui de Jeannie ne pouvaient pas se tromper à la fois.

— Je pense comme toi, ma Jeannie ; mais cet ennemi, quel peut-il être ?

— Quel est l'ennemi que tu peux avoir, Williams ? Songes-y bien.

— Mais, à part le recteur, qui veut mettre son neveu à ma place, je ne me connais aucun ennemi.

— Cœur d'or ! murmura Jeannie. Voyons, cherche bien.

— J'ai beau chercher... Loin ou près de moi ?

— Ne cherche pas loin, mon pauvre Williams.

— Près alors ?

— Oui.

Je passai en revue tous ceux dont mon mérite avait pu me faire des ennemis dans le monde, puis ceux dont j'avais pu blesser les intérêts dans le village, puis ceux que j'avais peut-être sciemment ou par ignorance frappés dans leur orgueil.

Tout à coup, il me vint une idée terrible.

Je pâlis.

Jeannie vit ma pâleur, et fit de la tête un mouvement affirmatif.

— Tu crois ? lui demandai-je.

— Mon ami, j'en suis sûre.

— Comment ! ce laquais, ce misérable, cet infâme, ce Stiff !

— C'est notre créancier.

— Alors, attendons-nous à toute la rigueur de la justice, excitée par toutes les ressources de la haine.

— Mon ami, dit Jeannie avec une foi sublime, après la justice de la terre, il y a la justice du ciel ; derrière la haine des hommes, il y a l'amour du Seigneur.

— Eh bien ! attendons, lui dis-je presque résigné ; d'ailleurs, nous n'aurons pas longtemps à attendre, et demain nous saurons à quoi nous en tenir !... En tous cas, ajoutai-je à demi-voix, et comme pour donner une dernière consolation à mon orgueil, je succomberai avec plus de gloire encore que Polycrate : il n'avait qu'un Orétès, et moi j'en ai deux !

XXXIII

DE CHARYBDE EN SCYLLA

Comme nous l'avions prévu, nous n'attendîmes pas longtemps.

Dès le lendemain un inconnu se présenta, mon obligation à la main, et réclama le paiement d'une somme de cinquante livres sterling.

De monsieur Stiff, il n'était nullement question ; mais nous ne doutâmes pas un instant que le coup ne vînt de lui. D'ailleurs, je fus promptement confirmé dans cette croyance.

Sur ma réponse que je n'avais point cette somme à ma disposition, mais que je pouvais donner seulement les deux guinées que j'avais portées la veille à monsieur Rham et que celui-ci avait refusées, l'inconnu se retira en nous prévenant de ne point être étonnés si, le lendemain, les poursuites allaient commencer et étaient poussées avec la plus grande ardeur.

Je lui répondis que mon créancier, quel qu'il fût, était le maître d'agir comme bon lui semblerait; mais qu'il me paraissait, à moi, qu'en agissant ainsi, il n'agissait pas comme un chrétien.

Puis, au moment où il se retirait, je pris ma lunette d'approche et montai au grenier.

Le presbytère était la plus haute maison du village ; la fenêtre du grenier dominait tous les environs ; de cette fenêtre je pouvais suivre des yeux l'homme inconnu, et, par la direction qu'il allait prendre, juger d'où me venait le coup.

Comme je m'en doutais, je vis mon inconnu se diriger du côté du château ; à un demi-mille à peu près du village d'Ashbourn, il fut accosté par un homme à cheval qui l'attendait à l'entrée d'un petit bois, de ce même petit bois que j'avais traversé en revenant du château, et où Jeannie s'était écriée en parlant de l'intendant et de sa femme : « Oh ! n'est-ce pas, mon ami, que tu ne m'appelleras jamais madame ? »

Je dirigeai ma longue-vue vers ce cavalier qui venait au-devant de mon inconnu.

Ce cavalier, c'était monsieur Stiff.

Les deux hommes s'arrêtèrent à l'endroit où ils se joignirent, causèrent ensemble, examinèrent les papiers dont l'inconnu était porteur ; puis ce dernier, ayant conservé les papiers et reçu sans doute ses instructions, fit, pendant que monsieur Stiff retournait au château, le tour du village, et alla rejoindre sur la grand'route de Nottingham une petite voiture qui l'attendait, et qui, aussitôt qu'il y fut monté, reprit rapidement le chemin de la ville.

Le lendemain je reçus par huissier une sommation d'avoir à payer dans les vingt-quatre heures la somme de cinquante livres sterling, intérêts et capital.

Nous avions débattu, Jeannie et moi, la question de savoir si l'on soutiendrait le procès, si l'on tenterait d'éluder la dette, si, enfin, on opposerait la chicane à la haine.

Jeannie avait été d'avis de laisser l'affaire se poursuivre sans que nous fissions opposition à rien ; un procès c'était un scandale, et, dussé-je gagner ce procès, je n'avais bien certainement qu'à perdre en considération à le soutenir.

Nous ne répondîmes donc rien à cette première sommation.

Trois jours après, je reçus assignation de paraître devant le juge, afin de nier ou d'avouer la dette.

Mon avis, à moi, était de laisser prendre défaut, ce qui nous donnait la faculté de revenir contre le jugement ; mais ce ne fut point l'avis de Jeannie.

— Va chez le juge, dit-elle, et raconte les faits comme ils se sont passés ; tu peux les raconter hautement, mon cher Williams, car ces faits sont tout à ton honneur.

J'avais résolu, dans cette affaire, de me laisser entièrement guider par Jeannie, dont je connaissais l'esprit droit et le cœur honnête.

Au jour et à l'heure marqués dans l'assignation, je me présentai donc devant le juge.

Je croyais trouver là mon adversaire.

Je me trompais.

Le juge me fit entrer dans son cabinet ; on referma la porte derrière moi, et nous nous trouvâmes seuls.

Ce juge était un excellent homme, que je connaissais de réputation, et qui s'appelait monsieur Jenkins.

Il me salua avec courtoisie et me fit asseoir.

— Monsieur Bemrode, me dit-il, la justice est la même pour tous dans son application ; mais je pense, moi, qu'elle doit varier dans sa forme ; j'ai entendu parler de vous, je sais que vous êtes un homme honorable, je sais qu'en ce moment le malheur s'acharne sur vous, je sais enfin que vous avez des ennemis : voilà pourquoi je vous reçois seul, voilà pourquoi je veux causer avec vous en particulier, voilà pourquoi je vais être homme avant d'être juge.

— Croyez à toute ma reconnaissance, monsieur, lui dis-je ; mais votre bonne volonté ne me sauvera point, et je suis condamné d'avance.

— Vous devez donc la somme qu'on vous réclame ?

— Je la dois, puisque mon père a répondu pour celui qui la devait, et que j'ai répondu pour mon père.

— Connaissez-vous quelque moyen d'attaquer cette obligation, monsieur Bemrode ?

— Non, monsieur, je n'en connais point, et j'en connaîtrais que je n'en userais pas ; j'ai répondu, je dois payer.

— Mais, s'il vous est impossible de payer ?

— Je dois supporter les conséquences de ma dette.

Mais ces conséquences sont terribles, savez-vous ?

— Oui, je le sais.

— Je serai obligé d'ordonner la vente de vos meubles.

— Mes meubles ne sont point à moi, monsieur : mes meubles sont à mes paroissiens ; les braves gens me les avaient donnés croyant que je resterais éternellement avec eux. Je les quitte à mon grand regret, car je les aime et ils m'aiment. Les meubles, dès lors, ne sont plus qu'un prêt, et j'attends de votre équité que ces meubles soient insaisissables, afin que je puisse les rendre à ceux qui me les ont donnés.

— Dès à présent, vous êtes autorisé à faire cette restitution, monsieur Bemrode. Mais prenez-y garde, cette restitution sera faite peut-être aux dépens de votre liberté.

— Comment cela ?

— Le prix de la vente de vos meubles eût peut-être désintéressé votre créancier.

— Je ne puis laisser vendre des meubles qui m'ont été donnés.

— Vous savez, monsieur Bemrode, qu'à défaut de paiement, les lois anglaises autorisent la prise de corps.

— Je le sais.

— Et vous êtes résigné ?

— A tout.

— Même à aller en prison ?

Je souris, quoique je n'entendisse pas ce mot de *prison* sans un certain frissonnement.

— Dieu est dans la prison aussi bien qu'ailleurs, répondis-je.

— Mais votre femme ?

Je sentis les larmes qui me venaient aux yeux.

— Ma femme a conservé sa place à la table et au foyer de sa mère.

— Ainsi, monsieur, vous récusez toute défense ?

— Toute défense serait la négation de la dette, et je dois puisque j'ai répondu.

Je me levai en disant ces mots, et en indiquant par ce mouvement que ma résolution était prise, et que rien ne la ferait changer.

Le juge se leva à son tour et me tendit la main.

— Monsieur Bemrode, fit-il, on m'avait dit que vous étiez un honnête homme, et je vois que l'on m'avait dit la vérité ; je vous condamnerai, monsieur, car la loi est positive, mais en vous plaignant et en vous estimant.

— Plaindrez-vous et estimerez-vous de même celui qui m'aura fait condamner, monsieur ? demandai-je au juge.

— Je le plaindrai, monsieur, mais je ne l'estimerai pas. Allez, monsieur Bemrode, et pardonnez-moi si, après avoir fait mon devoir d'honnête homme vis-à-vis de vous, je vais faire maintenant mon devoir de juge.

Monsieur Jenkins me salua, et je sortis.

Expliquez-moi cette bizarrerie de notre pauvre organisation humaine : cette fois tout était décidé ; l'avenir de ma ruine et de ma prison était ouvert devant moi : je pouvais en sonder jusqu'aux plus terribles profondeurs.

Eh bien ! je sortais, de chez ce juge qui allait me condamner, le cœur léger et le regard fier.

J'étais près d'arrêter tout le monde sur ma route, et de dire même aux inconnus : « Tel que vous me voyez, je vais aller en prison, non pas comme un criminel, mais comme un martyr. J'ai poussé la probité jusqu'à l'exagération, et je vais payer de ma liberté l'honneur d'être le plus honnête homme que je connaisse. »

Hélas ! mon cher Petrus, ne vous semble-t-il pas que mon diable d'orgueil se fourre partout, même dans mon malheur ?

Je rentrai à Ashbourn vers sept heures du soir.

Jeannie m'attendait pour m'annoncer une nouvelle qui faisait le pendant de celle que je venais lui annoncer moi-même ; mon successeur était arrivé.

C'était, comme nous nous en doutions, ce neveu du recteur qui avait épousé sa *pupille*.

Seulement, il n'avait que le titre de vicaire avec soixante livres d'appointements.

Mais, de même que la cure était devenue vicariat pour moi, elle pouvait, le jour où cela conviendrait au recteur, redevenir cure pour son neveu.

J'acceptai ce nouveau malheur, malheur attendu du reste, avec la même force d'âme que les autres.

Le lendemain était un dimanche.

Je fis mon sermon d'adieu à mes paroissiens ; je pris congé d'eux en homme qui regrette et qui est sûr d'être regretté.

J'avais des larmes dans la voix ; tout mon auditoire en avait dans les yeux.

Mais, quand j'annonçai que, le lendemain, le presbytère serait ouvert afin que chacun pût venir y reprendre ce qu'il m'avait apporté ; quand je dis que désormais, jusqu'à ce que le Seigneur disposât de moi pour une infortune plus grande encore que celle qui m'attendait en ce moment, une petite chambre dans un grenier me suffirait, à moi et à ma femme, tout le monde éclata en sanglots, et il n'y eut pas un de ces bons paysans qui ne s'écriât :

— Chez moi, monsieur le pasteur ! venez chez moi !

Alors un sentiment peu chrétien s'empara de mon âme ; je désirai que mon successeur assistât à mon sermon ; c'eût été une belle vengeance, une vengeance bien légitime surtout.

Mais, vous le savez, mon ami, la vengeance, si belle et si légitime qu'elle soit, n'est point une vertu chrétienne.

Quand je sortis de l'église, tout le village m'attendait sur la place.

A peine m'aperçut-on que les cris de : « Vive monsieur « Bemrode ! vive notre bon pasteur ! » éclatèrent de tous côtés.

Et chacun, alors, de se précipiter vers moi, les uns baisant mes mains, les autres mes habits, et disant :

— Il n'y a que les justes que la persécution atteigne ; consolez-vous, monsieur Bemrode, vous êtes un juste !

Et ils me conduisirent ainsi jusqu'au seuil de la maison que j'allais quitter, et, quand ils virent sur le seuil Jeannie, ma belle, ma bonne Jeannie, m'attendant les bras ouverts avec des larmes dans les yeux, mais avec le visage doux, souriant et résigné, les pleurs, les sanglots et les cris d'enthousiasme redoublèrent, et je me sentis, je l'avoue, près de défaillir.

La pitié amollit le cœur, la reconnaissance le fait fondre.

Nous passâmes toute la journée, Jeannie et moi, dans une incroyable quiétude d'esprit.

Peut-être est-ce bien ambitieux que de comparer notre situation à celle des premiers chrétiens condamnés aux bêtes et devant combattre, le lendemain, dans le cirque ; mais ces dignes martyrs éprouvaient, sans aucun doute, quelque chose de pareil à la satisfaction mélancolique qui s'était emparée de nous.

Aussitôt que, Jeannie ou moi, nous paraissions sur la porte, toutes les conversations de la place, c'était le dimanche, vous vous le rappelez, toutes les conversations de la place cessaient ; les mains se portaient d'elles-mêmes aux chapeaux, et les têtes se découvraient.

A huit heures, nous fîmes le dernier repas que nous devions faire dans notre pauvre petite maison, où nous avions cru passer toute une vie si heureuse et si ignorée.

La persécution y était venue chercher notre humble existence, comme si c'eût été une haute fortune : la persécution était la bien venue.

J'appelai ce dernier repas : *Le repas libre*.

Puis, nous nous retirâmes dans cette chambre à coucher que j'avais peinte à fresque pour Jeannie ; la vue de ces peintures, qui faisaient allusion à notre bonheur, me donna un instant de colère : j'eus l'envie de prendre une brosse et de les effacer ; mais Jeannie m'arrêta, et, se mettant à genoux devant son prie-dieu :

— Seigneur, dit-elle, faites que ceux qui nous succéderont dans cette chambre y soient aussi heureux que nous l'avons été nous-mêmes !

XXXIV

LA PRISON

Le lendemain matin, à sept heures, comme j'en avais prévenu mes paroissiens, la porte était ouverte, et chacun pouvait venir au presbytère reprendre les meubles qu'il y avait apportés.

Mais, malgré l'invitation publique que j'en avais faite la veille au sermon, personne ne se présenta.

Alors je chargeai le magister d'aller de maison en maison, et d'inviter une seconde fois les propriétaires à venir réintégrer leur propriété, à moins qu'ils n'eussent l'intention de faire cadeau des meubles à mon successeur.

Cette parole fut magique : le successeur — Dieu change cette mauvaise disposition de l'esprit de ses paroissiens à son égard ! — était détesté d'avance.

Je vis accourir hommes, femmes et enfans.

Il fallut que de nouveau j'expliquasse à cette toute bonne population que j'allais quitter la maison dans la journée, pour qu'elle se décidât à reprendre ce qu'elle m'avait si généreusement donné.

L'opération fut lente, chacun emportait son bien à regret ; vers quatre heures de l'après-midi, tout fut déménagé, jusqu'au clavecin, que l'on déposa chez le maître d'école.

Nous sortîmes les derniers, laissant les portes ouvertes, afin que le nouvel habitant pût y entrer quand il voudrait.

Puis nous allâmes, pour le peu de temps que nous devions encore rester à Ashbourn, prendre notre logement chez le magister.

C'était une distinction que nous croyions devoir à ce brave homme, en raison de l'intérêt qu'il nous avait témoigné.

Le lendemain, nous eûmes la visite de nos chers parens. Ils ignoraient non pas entièrement, mais en partie, la grandeur du coup qui nous frappait.

D'abord, Jeannie avait voulu tout leur dire ; mais je lui étions peut-être encore retenus par quelque détail du déménagement.

Mais ils avaient trouvé le presbytère vide et toutes les portes ouvertes et battant au vent. On eût dit une ruine inhabitée depuis dix ans, et qui devait rester éternellement inhabitée.

Le nouveau vicaire n'avait osé encore s'y installer et reprendre la maison, pour ainsi dire toute chaude de notre présence.

Ils nous trouvèrent dans une petite chambre et entourés



Les uns baisaient mes mains, les autres mes habits.

avais fait comprendre que c'eût été bon s'ils eussent pu nous aider, tandis que, convaincu comme je l'étais de leur impuissance, il me semblait cruel de les mettre aux prises avec notre malheur sans autre auxiliaire que cette impuissance, si bien constatée à nos yeux par le sacrifice que monsieur Smith avait été forcé de faire pour donner un clavecin à sa fille.

J'avais donc déterminé Jeannie à mentir, en disant à ses parens que notre cure, réduite en vicariat, était donnée, mais qu'une autre cure m'était promise.

Le malheur était déjà assez grand comme cela, puisque cette autre cure, qui pouvait être au bout opposé de l'Angleterre, c'était la séparation.

La cause du mensonge rendait, à mon avis, le mensonge excusable.

Aux médecins aussi il est permis de mentir : pour eux, même le mesonge est un devoir.

Or, qu'étions-nous, Jeannie et moi, dans cette occasion ? Des médecins qui ne voulaient pas avouer l'état désespéré de leurs malades.

Mais quand ils apprirent notre déménagement du presbytère, notre installation chez le maître d'école, ils partirent à l'instant même de Wircksworth, et vinrent nous offrir l'hospitalité chez eux.

Oui, sans doute, cette hospitalité eût été une douce chose, un grand allégement à notre malheur, si nous n'eussions pas été menacés d'un malheur à venir plus grand encore que notre malheur présent.

Ils avaient passé par le presbytère, pensant que nous y

du pauvre ameublement qu'avait pu nous prêter le magister, et qui se composait de tout ce qu'il y avait de mieux dans la maison.

A cette vue, le cœur de la bonne madame Smith se serra, et la sérénité du visage patriarcal de monsieur Smith fut altérée.

Le digne homme nous fit alors des reproches de ne pas nous être retirés chez lui ; mais moi, je lui expliquai combien il était inutile de lui causer ce dérangement de quelques jours, lui affirmant — hélas ! avec trop de certitude — que, d'ici à très peu de temps, j'aurais la place et le logement qui m'étaient promis.

J'en étais là, quand le magister entra, tenant une lettre.

Cette lettre portait le timbre de Nottingham.

Un instant je crus, mon cher Petrus, que cette lettre était de vous, et que votre frère, l'honorable M. Samuel Barlow, s'étant occupé de moi, vous m'en envoyiez quelque bonne nouvelle.

Mais alors la lettre eût porté le timbre de Cambridge et non celui de Nottingham.

Je l'ouvris.

Elle était du juge.

Monsieur Jenkins, toujours impartial comme homme m'annonçait que le jugement qui me devait condamner à la prison serait rendu le jeudi suivant ;

Qu'il serait exécutoire le samedi ;

Qu'en conséquence, si je voulais m'épargner le scandale d'une arrestation, je n'avais qu'à lui écrire un mot, et à m'engager de me rendre moi-même à la prison.

Ma parole suffirait, et alors les attorneys ne se dérangeraient pas.

Les ordres seraient donnés à la prison pour dettes, afin que l'on m'y écrouât et que l'on me donnât la meilleure de toutes les chambres disponibles.

Cette bonté de monsieur Jenkins me fut infiniment sensible; dans mon malheur, j'avais touché à la fois, pour ainsi dire, aux deux pôles de la société, à ce qu'il y avait de pire et à ce qu'il y avait de meilleur.

Les larmes me vinrent aux yeux et le sourire aux lèvres, en lisant cette lettre.

Aussi, madame Smith, voyant l'expression de ma physionomie :

— Une bonne nouvelle, n'est-ce pas, mon gendre, dit-elle.

— Oui, ma mère, excellente. Cette lettre m'annonce, en effet, que je serai placé samedi, et qu'à partir de ce moment je n'aurai plus à m'inquiéter de rien.

Et je passai la lettre à Jeannie, qui la lut et qui sourit comme moi.

Nos pauvres parens nous quittèrent donc parfaitement tranquilles.

Eux partis, je ne perdis point un seul instant pour répondre à monsieur Jenkins.

En revenant de conduire son père et sa mère, Jeannie me vit occupé à écrire; elle pensa avec raison que, ce que j'écrivais, c'était la réponse à la lettre du juge.

Elle se pencha donc sur le dossier de ma chaise, et lut par-dessus mon épaule.

J'écrivais à monsieur Jenkins que, le samedi suivant, à midi, je frapperais à la porte de la prison pour dettes, et je le priais de recevoir mes remercîmens pour le bon avis qu'il venait de me donner.

La lettre signée, je m'apprêtais à la cacheter, lorsque Jeannie, me présentant la plume que je venais de déposer :

— Mon bien-aimé Williams, dit-elle, tu oublies une chose.

— Laquelle?

— C'est de demander si je puis être admise dans la prison avec toi.

Je me retournai; de grosses larmes me vinrent aux yeux; je saisis les deux mains de Jeannie et les baisai avec transport.

— Toi en prison, ma Jeannie! m'écriai-je; toi enfermée! toi sans air, sans fleurs, sans soleil! impossible!

— Ne suis-je pas ta femme, mon bien-aimé, et ma place n'est-elle pas où tu es ?

— Jeannie, je te le répète, tu n'y résisterais pas.

— Et crois-tu que je résisterais à notre séparation ? Crois-tu que ta personne, mon cher Williams, ne me soit pas plus nécessaire que l'air, que les fleurs, que le soleil? Écris, mon ami, écris et demande à ce bon monsieur Jenkins une petite place pour moi dans un coin de ta prison.

Je pris la plume des mains de Jeannie, et demandai ce qu'elle désirait.

O Pétrus, Pétrus, grand philosophe! si philosophe que vous êtes resté garçon, pour ne pas être infidèle à la philosophie! croyez-vous que votre docte et prude maîtresse vous eût, dans une occasion comme celle où je me trouvais, donné une consolation égale à celle que me donnait Jeannie?

Non, je le déclare, il n'y a pas de malheur réel lorsque le Seigneur permet qu'on soit deux à le supporter!

Les jours s'écoulèrent sans rien changer à notre situation. Je vous avais écrit, mon cher Pétrus, en même temps qu'au juge monsieur Jenkins; mais que pouvais-je désormais espérer de vous et de votre frère?

Une cure, c'était ce que j'avais sollicité. A quoi me servirait-elle, maintenant, cette cure?

Pourrais-je la desservir de ma prison?

Ce qui convient au prisonnier, c'est la philosophie ou la résignation.

Prêtre, j'espérais m'être élevé plus haut que la science, j'espérais m'être élevé jusqu'à la vertu.

Le vendredi, nous allâmes faire nos adieux à monsieur et madame Smith; ils ignoraient complètement ce que nous allions chercher à Nottingham.

Pauvres bons parens! s'ils eussent pu deviner que c'était une prison!

Ils nous embrassèrent en pleurant, lorsque nous les quittâmes. En quels sanglots ces pleurs se fussent-ils changés si la moindre indiscrétion nous eût échappé!

Monsieur Smith avait, disait-il, depuis longtemps besoin à Nottingham; il voulait absolument nous y accompagner. A grand'peine je le dissuadai de faire ce voyage avec nous.

C'est là que j'admirai Jeannie, mon cher Pétrus; pas une minute le courage ne lui manqua.

Nous revînmes à Ashbourn; jusqu'à moitié chemin nos parens nous accompagnèrent.

Comme nous nous disions adieu et nous embrassions au milieu du chemin, la voiture de l'intendant passa.

Monsieur Stiff était dans sa voiture; il avança par la portière sa tête de renard; il nous vit calmes, résignés, presque souriants, et m'envoya un geste de menace.

Je vis ce geste et secouai la tête; aucun mauvais sentiment, je dois le dire, ne lui répondit du fond de mon cœur.

J'étendis les deux mains de son côté, et murmurai à demi-voix.

— Dieu m'est témoin, méchant homme, que je te pardonne et te bénis!

Sans doute il se trompa sur mon intention, et, s'il vit mon geste, il crut que, comme lui, je haussais et maudissais.

Nous rentrâmes chez le magister.

Le magister, sans qu'il connût le but de notre voyage, savait que, le lendemain, je devais aller à Nottingham avec Jeannie; il s'était informé si quelqu'un de mes paroissiens n'allait pas à la ville avec une voiture, et il nous avait trouvé une occasion.

Le lendemain, nous nous éveillâmes de bon matin; nous fîmes notre prière au Seigneur, et nous ouvrîmes la fenêtre pour voir quel temps il faisait.

Ce n'était pas une voiture, c'étaient quatre voitures qui nous attendaient à la porte.

Tous ceux qui possédaient une carriole et un cheval dans le village les avaient mis à notre disposition.

Un pauvre paysan qui n'avait qu'une charrette et un âne était venu comme les autres, espérant que nous ne mépriserions pas son humilité.

Il avait raison, ce fut lui que nous choisîmes.

Un âne n'est-il pas la monture que prit Notre-Seigneur le jour où il entra triomphant à Jérusalem.

La joie du bonhomme fut grande, et, comme les autres comprenaient la cause de notre préférence, ils prirent congé de nous en nous louant et en nous glorifiant.

Nous mîmes quatre heures à faire le chemin.

Nous étions assis, Jeannie et moi, sur la même banquette, pas un instant, pendant tout le trajet, nos poitrines ne se séparèrent, pas une minute nos cœurs ne cessèrent de battre l'un contre l'autre.

A midi sonnant, c'est-à-dire à l'heure précise, nous étions à la porte de la prison.

Là, nous descendîmes, au grand étonnement de notre conducteur, qui ne savait pas où nous allions, et qui nous déclara que, s'il eût connu le but de notre course, il ne nous eût pas amenés.

Je remerciai le brave homme, et, comme il me demandait la permission de me serrer la main, je l'embrassai.

Puis, sans hésitation, sans crainte, je dirai presque sans regret, nous frappâmes à la porte de la prison, qui s'ouvrit devant nous et se referma sur nous.

Hélas! mon cher Pétrus, cette porte de chêne, épaisse de quatre doigts tout au plus, mettait une barrière infranchissable entre le monde et moi!

XXXV

A LA GRACE DE DIEU

Dans l'intérieur du bâtiment, nous trouvâmes monsieur Jenkins, qui nous attendait.

Le brave homme avait l'air si triste, que je jugeai facilement qu'il avait une mauvaise nouvelle à nous annoncer.

Je me doutai tout de suite quelle était cette nouvelle; c'était le seul malheur qui pût encore m'arriver.

— Oh! mon Dieu! m'écriai-je, vous ne pouvez pas permettre que Jeannie demeure avec moi, n'est-ce pas monsieur Jenkins ?

— Hélas! me dit le juge, les larmes aux yeux, je suis au désespoir, monsieur Bemrode, de vous refuser cette demande, mais elle est contre toutes les règles de la prison.

— Ainsi, nous allons être séparés! s'écria Jeannie; ah! monsieur, savez-vous ce que c'est qu'une séparation ?

— Oui, madame, j'y ai songé, dit le juge; aussi je vous accorde tout ce que je puis vous accorder: la permission de voir tous les jours votre mari, depuis l'heure où la prison est ouverte jusqu'à l'heure où elle se ferme, c'est-à-dire en hiver, depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, et en été depuis huit heures jusqu'à six.

— Oh! mon Dieu! que ferai-je donc de tout le temps où je ne la verrai pas ? m'écriai-je.

Jeannie alla au juge et lui prit les deux mains.

— Monsieur, dit-elle, vous me jurez, n'est-ce pas, qu'il est impossible de faire, pour deux malheureux dans notre situation, plus que vous ne faites pour nous?

— Je vous le jure, madame! Si je pouvais faire davan

tâce, je le ferais, et cela sans que vous ayez besoin de m'en prier.

— Merci! monsieur. Il serait donc injuste à nous de demander davantage.

Alors, revenant à moi avec cette résignation dont elle avait fait une de ses vertus depuis le commencement de mes malheurs :

— Mon ami, dit-elle, tu vois que, malgré la bonté de monsieur pour nous, nous allons être séparés pendant de longues heures.

— Hélas! murmurai-je.

— Écoute : tirons de cette nouvelle douleur le meilleur parti possible. Ces heures d'absence, nous les remplirons par le travail. Près de moi, tu es constamment distrait par moi-même, j'entre, je sors, et, même absente, tu me sens là. Eh bien! moi absente, tu auras pour travailler tes soirées et tes nuits : alors tu accompliras ce chef-d'œuvre que tu nous promets sans cesse, et pour la réalisation duquel le temps seul t'a manqué. De mon côté, je travaillerai : et peut-être ainsi, toi avec ton livre, moi avec ma peinture et des leçons de musique que je donnerai, arriverons-nous à payer cette malheureuse dette de cinquante livres qui t'a conduit ici...

— Rêves, rêves que tout cela, ma pauvre Jeannie! m'écriai-je. Cinquante livres! jamais nous ne réaliserons cette somme par notre travail; et, je le sens, s'il faut que je passe la moitié de ma vie loin de toi, hélas, je n'aurai vécu que la moitié de ma vie!

Et je me laissai tomber tout accablé sur une chaise.

Monsieur Jenkins s'approcha de nous, car Jeannie, me voyant m'affaiblir, l'appelait à son aide par un regard.

— Voyons, monsieur Bemrode, me dit-il, du courage! Avez-vous si bien supporté l'adversité jusqu'ici pour succomber juste au moment où vous avez besoin de toute votre force? et faut-il que ce soit votre femme qui vous donne l'exemple de la résignation?... Madame Bemrode a raison, il n'y a que le travail qui vous soit à tous deux une ressource réelle, sinon pour vous tirer complètement d'embarras, au moins pour vous faire supporter votre situation. Madame Bemrode prendra, aux environs d'ici, le plus près possible, dans une bonne et honnête maison, une petite chambre dont elle me donnera l'adresse, et, moi, je tâcherai de lui procurer des leçons et de lui faire vendre ses gouaches.

— Merci de tout mon cœur, monsieur! dis-je au juge, merci!

Mais comme, malgré cette bonne promesse de monsieur Jenkins, je restais toujours dans le même abattement, Jeannie vint à moi, et, appuyant ma tête contre sa poitrine :

— Mon ami, dit-elle, souviens-toi de ceci : c'est lorsque tout paraît perdu qu'il faut surtout espérer, car c'est surtout lorsque le mal est arrivé à son comble que nous touchons de nouveau au bonheur... Mon ami! n'es-tu plus homme? n'es-tu plus chrétien?

La voix de Jeannie avait toujours sur moi une suprême puissance. J'eus honte de ma faiblesse devant le courage de ma femme; je secouai la tête et je me relevai.

— Oui, tu as raison, Jeannie, lui dis-je, espérons... non pas que nous touchions au bonheur... pour nous faire franchir l'intervalle qui nous en sépare maintenant, il faudrait un miracle, et les miracles sont rares!

Je poussai un soupir.

— Homme de peu de foi! dit en souriant Jeannie.

Puis, s'adressant au juge :

— Monsieur Jenkins, dit-elle, j'accepte votre bienveillante protection... Oui, je vais prendre, comme vous le disiez tout à l'heure, une chambre aux environs de la prison, et cela le plus tôt possible; car je ne saurais où aller ce soir, et je ne veux pas coucher dans une auberge. Williams, voyons, toi qui as habité Nottingham, toi qui connais la ville, dis-moi à qui je dois m'adresser; guide-moi.

— Oh! mon Dieu! lui dis-je, à cent pas d'ici à peine est la maison de mon ancien hôte le chaudronnier; cet homme a toujours été bon pour moi, et je crois que, moi, au contraire, j'ai été injuste à son égard dans la dernière visite que je lui ai faite. Si la petite chambre que j'occupais chez lui est toujours libre, prends-la, Jeannie. Elle m'a porté bonheur, à moi, puisque c'est de cette chambre que je suis sorti pour te voir... Peut-être aura-t-elle gardé son heureuse influence, et contribuera-t-elle à ce miracle inespéré, mais possible, dont tu parlais tout à l'heure... Va, mon enfant, va, et dis au brave homme bien des choses de ma part. Moi, pendant ce temps, on va me conduire à ma chambre; je vais m'y installer, et comme il n'est que la demi-heure après midi, tu pourras être de retour ici dans une heure, et nous aurons encore une bonne partie de la journée à passer ensemble. Monsieur Jenkins, je vous recommande ma femme.

Je fis un pas pour m'acheminer vers l'intérieur de la prison; mais une même idée nous vint, à Jeannie et à moi, et nous nous arrêtâmes tous deux.

— Voyons, qu'y a-t-il encore? demanda le juge.

— Oh! dit Jeannie, je suis sûre, monsieur Jenkins, que Williams a la même crainte que moi... Une fois dehors, je ne pourrai peut-être plus rentrer!

— Oui, oui, m'écriai-je, c'est cela! c'est cela!

— Monsieur Bemrode, dit le juge, vous avez ma parole, et je ne quitterai madame Bemrode que lorsqu'elle sera de retour ici.

— Merci!... maintenant, allez.

Cependant, malgré cette promesse, nous nous embrassâmes, Jeannie et moi, avec cette terreur vague, avec ces frémissemens mortels qui tiennent toujours les prisonniers.

Il semble que la prison soit le pasage de ce monde à l'autre, l'antichambre du tombeau, le vestibule de la mort.

Tout ce qui en sort par la porte du jour rentre dans la vie, c'est-à-dire s'éloigne du prisonnier.

Une fois Jeannie sortie avec monsieur Jenkins, une fois le bruit de la porte éteint, et son retentissement lugubre calmé dans mes entrailles, une fois seul, enfin, je demandai qu'on me conduisît à ma chambre. Je commençais ma vraie vie de prisonnier.

Le guichetier me fit monter au lieu de me faire descendre; c'était déjà quelque chose; puis il m'ouvrit la porte d'une cellule grillée.

Les chambres d'une prison se ressemblent toutes; transportez une chambre de prison au milieu du plus riche château, au milieu du plus riche paysage, vous direz toujours, au premier coup d'œil, les barreaux fussent-ils absens des fenêtres : « Voilà une chambre de prison! »

Cependant il était visible que le juge avait tenu sa parole, et que, parmi toutes les chambres vacantes, il avait choisi la meilleure.

Elle était garnie de tous les objets indispensables; mais cette attention même, en indiquant la probabilité d'un long séjour, contribua fort à attrister mon installation.

Il y avait un lit aussi bon qu'aurait pu l'être un lit ordinaire; quatre chaises et une table avec papier, encre et plumes.

Deux pots de fleurs étaient placés dans le rayon du jour et semblaient élever leurs feuilles vers la lumière.

Prisonnières comme moi, comme moi elles aspiraient au jour et à la liberté.

Je jetai un coup d'œil rapide sur tout cela, et l'inventaire de ma nouvelle demeure fut fait.

Le geôlier me demanda si j'avais besoin de quelque chose, et, sur ma réponse négative, il me laissa seul.

Je m'assis.

Une araignée faisait sa toile dans un coin de ma cellule; le bruit de son tissage m'impatienta; je me levai pour me débarrasser d'elle; mais je me rappelai ce prisonnier français qui, au secret à la Bastille, s'était fait une compagne d'une araignée, et qui fut si désespéré lorsque le geôlier la lui tua.

Je pensai que, si ma captivité se prolongeait, cette araignée pouvait, pour moi aussi, devenir une compagne, et que, dans cette prévision, il fallait me la conserver.

Quoiqu'elle fût à portée de mes coups, je lui fis donc grâce, tout en lui disant :

— Compagne de ma captivité, sois la bienvenue dans ma prison!

En ce moment j'entendis un bruit dans l'escalier, et je reconnus le pas de Jeannie.

La porte s'ouvrit; elle entra.

J'allai à elle, je l'embrassai, je lui fis faire le tour de ma chambre, et je lui demandai :

— Que dis-tu de cela, Jeannie?

— Que, si l'on me permettait de l'habiter avec toi, mon bien-aimé Williams, cette chambre serait un paradis!

— Hélas! répondis-je, chère amie, il n'y a point de paradis sur la terre, et voilà pourquoi tu es séparée de moi!

— Ne parlons point de séparation, puisque nous avons trois heures devant nous.

— Eh bien! lui demandai-je, mon hôte le chaudronnier?

— Est un excellent homme. Sachant le malheur qui venait de t'arriver, il a paru y compatir de tout son cœur; puis, priant le juge de rester un instant avec lui, il me fit conduire par sa femme à ton ancienne chambre.

— Pauvre chambre!

— Palais de mon cœur, cher Williams! elle est encore telle qu'elle était de ton temps; pas un meuble n'a été changé, et j'ai même trouvé sur une table un cahier de papier avec le titre d'une tragédie. Cette chambre, c'est par la bénédiction du Seigneur que je l'ai retrouvée pleine de tes souvenirs. J'y serai autant avec toi qu'il me sera permis d'y être sans toi!

— Et monsieur Jenkins, Jeannie?

— Je l'ai retrouvé causant chaudement avec ton hôte, mais, en m'apercevant, ils ont échangé un signe et se sont tus.

— Ils se sont tus? Cet homme aurait-il donné sur moi de mauvais renseignemens à monsieur Jenkins?

— Oh ! tout au contraire, mon bon ami, car, en me reconduisant jusqu'ici, monsieur Jenkins n'a cessé de me dire de me tranquilliser, me répétant qu'il y avait encore de braves gens sur la terre, et que toutes les bonnes âmes n'étaient point encore remontées au ciel.

— Que voulait-il dire ?

— Je n'en sais rien, mais ses paroles étaient bonnes, douces, affectueuses, ce qui ne fût certainement pas arrivé, si ton hôte lui eût dit du mal de toi.

— Et les ordres sont donnés, ma bonne Jeannie, pour que tu puisses entrer et sortir librement ?

— Les ordres avaient été donnés ce matin et ont été répétés devant moi.

— Bien !... Alors, commençons notre nouvelle vie, notre vie de captivité, notre période de prison ; commençons-la par la prière, afin que, si Dieu oubliait d'être avec nous, nous lui rappelions, nous, que nous sommes avec lui.

Les trois heures que pouvait me donner Jeannie s'écoulèrent comme une seconde.

Quatre heures sonnèrent ; le geôlier monta et prévint Jeannie qu'il était temps de sortir.

Depuis six mois que nous étions mariés, cette séparation d'une nuit était la première.

Chacun de nous essaya de cacher ses larmes à l'autre ; mais, dehors, Jeannie pleura ; mais, Jeannie sortie, je pleurai.

C'était à ce moment que ma vraie captivité commençait : ce qui fait la dure prison, c'est la solitude.

Une ressource me restait pour combattre ma sombre préoccupation, c'était de vous écrire, cher Petrus.

J'avais à vous raconter mes quinze derniers jours, c'est-à-dire la partie la plus agitée de ma vie.

Je profitai d'un reste de jour pour me mettre à ce travail.

J'avais tant à vous parler de Jeannie, que ce travail devait m'être une grande consolation.

Ainsi, toute la première période de mon histoire, celle de la liberté, de l'air, du soleil, allait avoir passé sous vos yeux, et, pour vous, allait commencer le côté sombre, la vie captive, l'existence du prisonnier...

A cinq heures du soir, comme le jour baissait, on m'a apporté une lampe sans que je l'eusse demandée, et j'ai reconnu là une attention de notre bon juge.

A huit heures, on est venu me demander mes ordres pour le souper. Le déjeuner et le dîner, c'est-à-dire la nécessité absolue de la vie, est à la charge du créancier ; tout ce qui est pris en dehors de ces deux repas est aux frais du débiteur.

Comme je me doutais que je veillerais assez avant dans la nuit, j'ai demandé du pain, quelques fruits et de l'eau ; j'en ai eu pour un schelling, ce qui m'a paru horriblement cher.

Je tâcherai de m'habituer à travailler sans rien prendre, ou bien j'économiserai sur mon dîner un morceau de pain que je mangerai dans ma nuit.

L'huile aussi est payée à part. J'en ai brûlé pour deux schellings.

. . . .

Le récit de ce qui me restait à vous dire, cher Pétrus, m'a conduit depuis quatre heures de l'après-midi jusqu'à deux heures du matin.

A deux heures donc, je prends congé de vous, j'éteins ma lampe et je me couche.

Je suis au courant avec les événemens ; le reste de notre correspondance sera un journal.

Demain, à mon réveil, je le commencerai ; il durera, mon cher Pétrus, tant que durera ma captivité.

Dieu seul sait s'il sera long et court, s'il fera des feuilles ou un volume.

En tous cas, à la grâce de Dieu !

XXXVI

DIEU EST PARTOUT

Le Seigneur, dans sa miséricorde, mon cher Pétrus, a décidé que le journal du prisonnier serait court, et qu'il se composerait d'un seul feuillet.

Le miracle que je croyais impossible est accompli.

Ce matin, à huit heures moins dix minutes, j'ai entendu du bruit dans mon escalier. Il me semblait bien reconnaître les pas de Jeannie ; mais, comme je savais qu'il ne lui était permis d'entrer dans la prison qu'à dix heures, je n'osais espérer que ce fût elle.

Cependant, je prêtai l'oreille, et il me parut que mon nom était prononcé par la personne qui montait vers moi ; ce nom retentissait plus rapproché à chaque instant, et, de même que j'avais reconnu le pas de Jeannie, je reconnaissais sa voix.

Tout à coup, la porte s'ouvrit : c'était bien elle.

Elle s'arrêta sur le seuil, me chercha des yeux, et, m'apercevant dans mon lit, elle se précipita dans mes bras en criant :

— Libre ! mon bien-aimé Williams ! libre !...

Et, en même temps, elle agitait de sa main quelques papiers tout ouverts.

Je n'y comprenais rien ; je croyais avoir mal entendu ; je ne répondais pas ; seulement, mes yeux exprimaient le doute, plus que le doute, l'impossibilité où j'étais de croire à un tel bonheur.

— Libre ! répéta Jeannie ; puisque je te dis que tu es libre !... Est-ce que je t'annoncerais une pareille chose si ce n'était pas la vérité ?

— Impossible ! m'écriai-je.

— Oui, impossible, reprit Jeannie, je le croyais comme toi. Impossible ! ai-je dit ; impossible ! ai-je répété ; mais voilà les papiers, voilà l'obligation, voilà le transport, voilà tout, jusqu'à l'ordre, pour le geôlier, de te laisser sortir ! Il est au bas de la quittance de l'huissier.

— Mais enfin, demandai-je, doutant encore, malgré toutes ces preuves étalées sur mon lit, qu'est-il donc arrivé, et comment cela s'est-il fait ?

— Je vais te dire ce que j'en sais, mon bien-aimé ; le juge nous dira le reste.

— Tu l'as donc vu ?

— C'est lui qui m'a remis ces papiers, ce transport, cette quittance et cet ordre de te mettre en liberté...

— J'écoute ; raconte... Mon Dieu ! mon Dieu ! je ne me trompais donc pas quand je disais que vous étiez partout, même dans la prison ! Mon Dieu ! n'aurais-je pas dû dire que vous étiez là plutôt que partout ailleurs, puisque là surtout étaient les malheureux !

Et, quelque désir que j'eusse d'entendre Jeannie me raconter ma mise en liberté, je lui fis signe de la main de me laisser remercier Dieu par une courte, mais fervente prière.

Ma prière finie :

— Continue, lui dis-je ma bien-aimée Jeannie ; je t'écoute

— Eh bien ! mon ami, me dit-elle, ce matin, comme je descendais pour acheter des pinceaux et des couleurs, afin de me mettre aujourd'hui même au travail, j'ai rencontré à moitié des degrés notre hôte le chaudronnier. Il montait évidemment chez moi. « Où allez-vous, ma chère madame Bemrode ? » me demanda-t-il. Je lui dis que j'allais acheter des pinceaux et des couleurs. Il secoua la tête. « C'est bien, c'est bien, dit-il, et d'une bonne femme ; mais vous avez en ce moment quelque chose de plus pressé à faire que d'acheter des pinceaux et des couleurs... Vous avez à aller chez monsieur Jenkins le juge, qui a des choses fort importantes à vous communiquer. — Le juge monsieur Jenkins ? — Oui. — Mais je l'ai quitté hier, à deux heures, et il ne m'a rien dit. — Les choses dont il a à vous entretenir peuvent s'être passées depuis hier deux heures. — Mon Dieu ! lui dis-je, je ne sais pourquoi, mais je suis toute tremblante... Ne pouvez-vous venir avec moi, mon cher hôte ? — Impossible, madame Bemrode ! vous voyez, je suis seul au magasin, et voici quelqu'un qui entre pour acheter. J'ai pour principe qu'il ne faut jamais mépriser l'acheteur, si petit qu'il soit, le bénéfice que je dois faire sur lui ne fût-il que d'un demi-penny... »

— Oui, dis-je, je sais que c'est son principe.

— Je suis donc allée seule chez le juge, et alors le juge m'a tout dit... Il m'a dit qu'hier, après ma rentrée à la prison, le chaudronnier était venu chez lui, avait envoyé chercher l'huissier porteur des pièces, et avait donné caution pour toi, à la condition que toutes les pièces, dont l'huissier prétendait ne pas être porteur, seraient remises entre les mains du juge...

— Comment ! il a fait cela ? m'écriai-je.

— Il a fait cela !

— Cet homme que j'accusais d'avarice ?

— Parce qu'il ne voulait pas perdre un demi-penny sur sa vente... Oui, mon cher Williams, et c'est à lui que nous devons notre bonheur.

— Tu dis que je puis sortir, ma chère Jeannie ?

— Quand tu voudras.

— Eh bien ! sortons, courons chez lui ; remercions-le ! Ah ! continuai-je en secouant la tête, je croyais connaître les hommes : je vois bien que je ne les connais pas.

Je sautai à bas de mon lit et m'habillai en quelques secondes, tandis que Jeannie faisait venir le directeur de la prison.

Je l'avouerai, mon cher Pétrus, tant que je n'eus pas vu cet homme, tant que je n'eus pas entendu sa voix me confirmer ce que m'avait annoncé Jeannie, je doutai.

Et cependant, c'était la vérité pure : l'ordre de ma mise en liberté lui était déjà communiqué ; les portes me seraient ouvertes quand bon me semblerait.

Ce n'était point mon bagage qui pouvait retarder ma sortie ; à part la lunette d'approche de mon grand-père le contremaître, que j'avais emportée avec moi, non pas dans l'espérance d'en faire usage, mais comme un talisman de famille, ce bagage, qui se composait de quelques chemises et de quelques paires de bas, était tout entier dans une serviette que je n'avais pas encore eu le temps de dénouer.

Je pris ma lunette à la main, mon bagage sous mon bras, et, après avoir jeté un regard d'adieu sur tous les objets qui m'entouraient, comme pour les graver dans ma mémoire ; après avoir serré la main du directeur de la prison, qui, pendant cette courte période de temps où j'avais été son locataire, m'avait témoigné tous les égards possibles, je franchis cette porte sur laquelle j'avais cru lire, la veille, comme sur celle qui conduit chez la nation damnée, cette terrible sentence du poète florentin :

« Vous qui entrez ici, laissez toute espérance ! »

Notre première visite, ainsi que nous nous l'étions promis, fut pour notre hôte le chaudronnier.

J'avais si grande hâte de réparer mes torts envers lui par un aveu complet, que je ne m'apercevais pas qu'en me dirigeant vers sa maison, je faisais courir au delà de ses forces la pauvre Jeannie, suspendue à mon bras, laquelle, de son côté, ne me faisait pas même remarquer la rapidité de ma course, tant son empressement à revoir le digne homme était égal au mien.

Et, cependant, toute cette hâte fut inutile.

Notre hôte le chaudronnier n'était plus chez lui ; il venait de partir pour une de ses tournées habituelles aux environs de Nottingham, ou plutôt il venait de quitter la ville pour soustraire sa modestie à l'expression de notre reconnaissance.

Dans le beau travail que vous faites sur les hommes, mon cher Petrus, malgré son peu d'instruction et la place infime qu'il tient dans la société, je vous recommanderai de ne point oublier cet homme-là.

Restait le juge, monsieur Jenkins.

Lui nous attendait.

Il compléta sur ma mise en liberté des détails qui nous manquaient encore, mais qui ne changeaient rien à l'ensemble de ce que j'avais déjà appris par la bouche de ma bien-aimée Jeannie.

Dès la veille, tout avait été arrêté entre lui et notre hôte.

Du moment où le digne homme avait su le malheur qui venait de m'arriver, sans hésiter il avait déclaré au juge qu'il voulait ma mise en liberté, à quelque prix que ce fût ; et si, dès la veille, je n'étais pas sorti de la prison, c'est qu'il existait des formalités qu'il fallait absolument remplir, et pour lesquelles certains délais étaient nécessaires.

Mais, à partir de cet instant même, il s'était porté caution, et avait prié monsieur Jenkins de faire toute la diligence possible pour que je fusse mis en liberté le lendemain.

Le bon monsieur Jenkins n'avait pas besoin d'être excité à cet endroit-là ; il promit à mon hôte de tout terminer dans la soirée.

A neuf heures, mon hôte était chez lui avec l'argent.

A sept heures du matin, l'huissier devait être chez monsieur Jenkins avec les pièces.

Tout au contraire des créanciers ordinaires, le mien ne paraissait pas se soucier le moins du monde d'être payé : aussi l'huissier avait-il fait toutes sortes de difficultés ; mais monsieur Jenkins avait parlé si haut et si ferme, que l'officier public, craignant pour sa charge, s'était enfin engagé à remettre tous les papiers à monsieur Jenkins le lendemain matin.

En effet, selon l'engagement pris, le lendemain matin, contre la somme de cinquante livres sterling, la remise des pièces avait été faite.

Mon hôte était donc devenu mon seul et unique créancier, ou plutôt je n'avais même plus de créancier, puisque toutes les pièces avaient été déposées entre mes mains, comme si les cinquante livres sterling eussent été payées par moi-même.

Mais vous comprenez bien, mon cher Petrus, qu'il n'y avait point de crainte que mon cœur reniât une pareille dette.

Aussi, j'exigeai de monsieur Jenkins, — hélas ! nous sommes tous mortels ! — qu'il conservât par devers lui la reconnaissance de cette dette sacrée, afin qu'un jour mes enfans, si j'en ai jamais, sussent quelles obligations impérieuses leur aura léguées leur père, legs bien plus respectable pour eux encore que ne l'était celui que j'ai reçu du mien.

Après quoi, pressés de tranquilliser monsieur et madame Smith, qui devaient maintenant connaître notre malheur sans savoir son heureux dénoûment, nous prîmes congé du digne monsieur Jenkins, afin de chercher quelque voiturier qui nous conduisît à Ashbourn.

Ce n'était point chose difficile à trouver ; je pensai au brave homme qui m'y avait déjà conduit, lors de mon dernier sermon, et, moyennant le même prix que la première fois, il mit à mon service le même cheval et la même carriole.

Etrange chose que cette succession de jours pareils amenant des événemens si divers ! Avec combien d'émotions différentes j'avais déjà fait cette route de Nottingham à Ashbourn et d'Ashbourn à Nottingham !... Seulement, mon cher Petrus, des sentimens de la veille à ceux d'aujourd'hui, quel changement !

J'étais parti, la veille, par la voie de la douleur ; je revenais, le lendemain, par le chemin de la joie.

Aux deux tiers de cette route, nous aperçûmes une carriole qui venait de notre côté, et qui, avant dix minutes, devait nous croiser.

Je remarquai qu'en même temps que mes regards se fixaient sur cette carriole, ceux de Jeannie ne pouvaient point s'en détacher.

Elle vit la remarque que je venais de faire.

— N'est-ce pas, me dit-elle, qu'il te semble, comme à moi, qu'il y a dans cette voiture quelqu'un de notre connaissance ?

— C'est vrai, lui répondis-je ; mais attends, nous allons bien voir.

Je fis arrêter notre carriole ; je pris la longue-vue de mon grand-père, que je n'avais eu garde d'oublier, et je la braquai sur la voiture qui venait à nous.

Sous une espèce de capote formant cabriolet, je reconnus monsieur et madame Smith.

Je passai en souriant la longue-vue à Jeannie.

— Mon père !... ma mère ! s'écria-t-elle. O mon bien-aimé ! c'est Dieu et leur amour qui les conduisent sur notre chemin !

Je repoussai de la paume de la main les tubes de la lunette les uns dans les autres, et j'ordonnai à notre conducteur de se remettre en route au pas le plus rapide de son cheval, injonction à laquelle il obéit sans répliquer.

En même temps, nous faisions, avec nos mouchoirs, des signes qui attirèrent bientôt l'attention de ceux qui venaient vers nous.

Nos jeunes yeux commençaient à distinguer les traits de monsieur et de madame Smith ; mais ces bons parens ne nous reconnaissaient pas encore.

Il est vrai que nous-mêmes nous ne les eussions pas reconnus, si nous n'eussions été renseignés par notre lunette.

Puis, ils étaient si loin de se douter que ceux qu'ils allaient chercher prisonniers à Nottingham revenaient libres par la route d'Ashbourn !

Enfin, les deux voitures se rapprochèrent au point que, même de leur côté, il n'y eut plus de doute.

En nous reconnaissant, ils firent arrêter leur voiture pour descendre et accourir à nous, se fiant plutôt, malgré leur âge, à la force de leur amour qu'à la vitesse de leur cheval.

Nous les imitâmes, et les cinquante pas qui nous séparaient encore les uns des autres furent franchis en une minute.

Jeannie se jeta dans les bras de sa mère, et moi dans ceux de monsieur Smith.

Nos premiers mots, incohérens, sans suite, entrecoupés, furent plutôt des cris de joie que des paroles raisonnables.

Enfin, cette espèce de fièvre de bonheur se calma ; chacun de nous donna l'explication attendue avec tant d'impatience par les autres.

La mienne fut courte, et, comme elle était évidemment la plus attendue, elle fut donnée la première.

Elle commença dans les larmes et s'acheva dans les bénédictions.

Puis vint le récit de monsieur Smith. Il avait su, par l'homme qui nous avait amenés la veille à Nottingham, où ils nous avait conduits : — A la prison !

A l'instant même, monsieur Smith s'était informé, et ignorant pour quelle somme j'étais écroué, il avait réuni, tant de ses propres ressources que de celles de ses amis, une somme de vingt-cinq livres sterling avec laquelle, à tout hasard, il s'était décidé à partir le lendemain et à venir me rejoindre à Nottingham.

Madame Smith avait demandé à accompagner son mari, ce qui, comme on le comprend bien, lui avait été facilement accordé.

Le matin, au moment du départ, le facteur avait remis une lettre à monsieur Smith.

Cette lettre m'était adressée à Ashbourn ; mais, comme à Ashbourn on ne m'avait pas trouvé, et qu'on ignorait ce que j'étais devenu, la lettre avait été portée à monsieur Smith pour qu'il me la fît parvenir.

A peine eus-je jeté les yeux sur l'adresse, mon cher Pe-

trus, que je reconnus votre écriture et le timbre de Cambridge.

C'était évidemment la réponse aux différentes lettres que je vous avais adressées, et dont votre préoccupation philosophique vous avait fait oublier de m'accuser réception.

Comme j'avais grande hâte de connaître cette réponse tant attendue, je laissai ma femme achever de donner, à l'écart, sur le revers de la route, des explications à son père et sa mère, tandis que nos deux conducteurs de carriole, arrêtés au milieu du chemin, chacun à la tête de son cheval, causaient amicalement de leurs affaires, nous laissant, insoucieux, causer tranquillement des nôtres.

Sans doute vous avez déjà oublié ce que contenait cette lettre, mon cher Petrus, car je connais votre distraction habituelle ; tout ce qui n'est pas science ou philosophie glisse inaperçu devant vos yeux, ou, si un léger reflet les préoccupe un instant, cette préoccupation n'est pas plus durable que la trace que laisse sur le lac l'hirondelle qui, en passant, effleure du bout de son aile la calme surface de l'eau.

Au reste, dans le cas où vous auriez oublié les quelques mots que contenait cette lettre, je vais les consigner ici ; il n'y a pas de mal à ce que vous apportiez vous-même votre propre pierre à ce grand monument que vous bâtissez à l'humanité, et au frontispice duquel je vous invite à mettre ce vers de Térence, un des plus beaux, à mon avis, qui aient été faits :

Homo sum, et nihil humani a me alienum puto !

XXXVII

LA CURE DE WASTON

Cette lettre, mon cher Petrus, qui en renfermait une autre de votre frère, contenait ces simples mots, écrits de votre main :

Mon cher Bemrode, je trouve par hasard, sur mon bureau, une lettre que je crois de mon frère, et qui me semble porter votre adresse.

Vous dire depuis combien de temps elle est là m'est tout à fait impossible, mais j'estime qu'elle doit bien y être depuis un grand mois, attendu que je la retrouve sous un calcul astronomique qui porte la date du 12 août dernier.

N'aviez-vous pas écrit, en effet, à Samuel, ou ne m'aviez-vous pas écrit à moi-même deux ou trois lettres sur une affaire de la plus haute importance dont j'ai oublié le sujet ?

En tout cas, mon bien cher Bemrode, je crois avoir fait passer, dans le temps, vos lettres à mon frère avec la même exactitude que je vous fais passer la sienne.

J'espère bien que si vous avez quelque nouvelle affaire d'importance à traiter, vous ne vous adresserez pas à d'autre qu'à votre ami.

« Le docteur PETRUS BARLOW.

« *Vale et me ama !*

P.-S. — A propos, je viens de relever un point chronologique du plus haut intérêt.

C'est à Stagyre, et non à Ithome, ainsi que beaucoup d'historiens l'ont soutenu jusque aujourd'hui, qu'est né Aristote : de plus, c'est en l'an 384, et non en l'an 382 avant Jésus-Christ, qu'il y est né ; en outre, c'est toujours 368 ans, et non 365 ans avant l'ère nouvelle qu'il vint s'établir à Athènes, où il entra à l'Académie, non dans le mois ELAPHEBOLION, mais dans le mois EKATOMBAION ; enfin, ce fut pendant vingt ans trois mois et dix-sept jours, et non pendant dix-neuf ans cinq mois et huit jours qu'il suivit les leçons du grand philosophe qui porta d'abord le nom d'Aristoclès, et qui dut, comme vous savez, à la largeur de ses épaules le surnom de Platon.

Lorsque vous saurez, mon cher Bemrode, que mon peu d'exactitude à suivre votre affaire vient de la préoccupation où me tenait la solution de ce grand problème, vous me pardonnerez, j'en suis sûr, de vous avoir négligé pour accorder toute mon attention à une question de cette importance. »

Sous le même pli, se trouvait cette lettre de votre frère :

Samuel Barlow et compagnie, négocians, à Liverpool, rue de la Taverne-Bleue.

A monsieur Williams Bemrode, le présent pasteur de la cure d'Ashbourn.

Monsieur et cher ami,

« J'ai reçu votre honorée du 2 août dernier, dans laquelle, en m'annonçant que vous avez des inquiétudes à l'endroit de votre cure d'Ashbourn, que vous craignez de voir supprimer, vous me priez d'user de mon influence près de mes correspondans pour vous obtenir une autre cure, soit en Angleterre, soit en Ecosse, soit en Irlande, soit même en Amérique.

« Comme mes correspondans s'occupent tous exclusivement du commerce, les uns en gros et les autres en détail, et qu'aucun d'eux n'a jamais reçu probablement de commande pareille à celle que vous me faites, j'ai dû, pour remplir le but de votre honorée, avoir recours à mes connaissances.

« Au nombre de celles-ci est justement le recteur de Pembroke, lequel a la nomination de plusieurs cures, et que le mariage d'un de ses parens devait amener sous peu de jours à Liverpool.

« J'ai prié ce parent de me prévenir aussitôt que le recteur serait arrivé.

« Une heure après le débarquement du susdit recteur, avis de ce débarquement m'a été donné.

« Je me suis immédiatement rendu au lieu où il se trouvait, et je lui ai exposé votre demande avec le désir qu'il y fît droit. « Ma foi ! cela tombe bien, mon cher Samuel, » me répondit le recteur ; « vous avez, dites-vous, un pasteur « de vos amis qui demande une cure ? »

« Je tirai de ma poche votre honorée du 2 août dernier, et la lui mis sous les yeux.

« Il la lut. — Oui, c'est cela, dit-il. Eh bien ! moi, j'ai justement une cure qui attend un pasteur. — Bon ! dis-je, « voilà un retour qui ne se sera point fait attendre. — Mais, « ajouta le recteur, reste à savoir, mon cher Samuel, si cette « cure conviendra à votre ami. — Pourquoi ne lui convien« drait-elle pas, cher recteur ? Vous voyez bien que la de« mande est faite sans désignation de lieu, ni sans spécifi« cation d'espèce. — C'est, répondit le recteur, qu'un grand « inconvénient est attaché à cette cure. — Ah ! je comprends, « répondis-je, son traitement est faible et donne à peine de « quoi vivre. — Son traitement, au contraire, est un des plus « avantageux de tout le comté de Galles, et s'élève à deux « cents livres sterling. — Alors sa situation dans les mon« tagnes la rend désagréable à habiter ? — Elle est située pres« que en face de Pembroke, de l'autre côté du golfe, à une « lieue de la ville de Milfort, et dans la situation la plus « riante du monde. — Mais alors, mon cher recteur, je ne « vois pas trop ce que mon commettant pourrait désirer de « plus que ce que vous lui offrez. — Attendez. A cette cure, « non seulement sont attachées les deux cents livres sterling « en question, mais ces deux cents livres sterling n'y sont « même attachées qu'en raison d'une tradition qui fait qu'au« cun pasteur ne veut l'accepter. Or, pour trouver un pasteur, « on a dû doubler le traitement, et encore, depuis le dernier « malheur arrivé dans cette cure, il y a de cela cinq ans, la « cure est-elle restée vacante. — Mais enfin, demandai-je, « quelle est cette tradition ? — On a remarqué que, depuis « trois cents ans à peu près, toutes les fois que deux fils ju« meaux sont nés dans cette cure, l'un des deux, soit de sa « volonté, soit par accident, a tué l'autre. — Est-ce un fait, « mon cher recteur, ou est-ce tout simplement une tradition ? « Le recteur hésita un instant, puis répondit : L'honneur « me force d'avouer, mon cher Samuel, que c'est un fait... « Maintenant, soumettez le cas à votre ami monsieur Wil« liams Bemrode, et dites-lui que, s'il n'est point arrêté par « cette circonstance, la cure de Waston est à lui. »

« Je vous transmets donc, cher et honoré monsieur Bemrode, l'offre de la cure de Waston, telle qu'elle m'a été faite par mon ami le recteur de Pembroke, vous disant d'avance tout ce qu'il y a pour et contre ladite cure, vous invitant à bien peser ses avantages et ses inconvénients avant de prendre une décision, et vous déclarant qu'en tout cas, je ne garantis ni ne cautionne aucunement la livraison qui vous en sera faite sur une simple lettre d'avis que voudrez bien m'adresser.

« Sur quoi, cher monsieur Bemrode, croyant avoir entièrement rempli vos intentions, et cela du mieux qu'il m'a été possible, j'ai l'honneur de me dire votre très humble et très obéissant serviteur.

« SAMUEL BARLOW et Comp. »

« Liverpool, ce 12 août 1755. »

En lisant cette date, je ne pus m'empêcher de penser, mon cher Petrus, qu'il y avait six semaines que la lettre était écrite, et qu'en supposant qu'elle eût mis quarante-huit heures pour venir de Liverpool à Cambridge, elle était restée quelque chose comme quarante ou quarante-deux jours sur votre bureau.

Il est vrai que, pendant ce temps, vous releviez sur Aristote des erreurs tellement importantes, que, fût-il résulté pour moi de ce retard des événemens encore plus graves que ceux qu'il a amenés, je vous les pardonnerais de bon cœur en faveur de la grande clarté que vous venez de jeter sur le lieu de sa naissance, sur l'année où il vit le jour, et sur le temps précis qu'étudia sous Platon l'illustre précepteur d'Alexandre.

Mais convenez, mon cher Petrus, qu'il est bien heureux pour moi que mon hôte le chaudronnier, au lieu d'être un savant comme vous, ait été un simple ouvrier battant ou étamant le cuivre ; car si, au lieu d'étamer ou de battre son cuivre, il eût eu par exemple à poursuivre ce simple problème de savoir laquelle des villes de Smyrne, de Chios, de Colophon, de Salamine, de Rhodes, d'Argos ou d'Athènes, a donné naissance à Homère, quoiqu'il se fût posé une seule question à la place des trois que vous avez si heureusement résolues, j'aurais couru grand risque de passer en prison les plus belles années de ma vie !

Et maintenant ne vaudrait-il pas mieux, pour le progrès de l'esprit humain, que cette grande question, qui depuis trois mille ans divise les principales villes de la Grèce et les principaux savans de l'Europe, fût résolue, et qu'un pauvre atome comme moi, au lieu de dater la lettre qu'il vous écrit de la cure de Wircksworth, la datât, elle et les suivantes, de la prison pour dettes de Nottingham ?

Mais, n'importe, mon cher Petrus, je ne me tiens pas moins pour votre obligé ; car vous pouviez non seulement m'envoyer cette lettre un peu tard, comme vous l'avez fait, mais encore ne pas me l'envoyer du tout.

La lettre lue, je me rapprochai de monsieur et madame Smith, et je répondis à Jeannie, qui m'interrogeait de l'œil.

— C'est une lettre de monsieur Samuel Barlow concernant une affaire pour laquelle j'aurai besoin de ton avis.

Après quoi, jugeant inutile de rester plus longtemps sur le grand chemin et de garder deux voitures, je payai le conducteur de la mienne ; je tirai de sa carriole mon paquet et ma lunette que je transportai dans la carriole de monsieur Smith, et le renvoyai à Nottingham.

Trois quarts d'heure après, nous traversions Ashbourn.

Peut-être eût-il été plus chrétien à moi de le traverser humblement, caché au fond de la carriole de mon beau-père, sans me montrer à ces bons villageois ; mais, vous le savez, mon cher Petrus, le démon de l'orgueil est en moi ! Le hasard fit que le premier de mes paroissiens que je rencontrai fût justement le voiturier qui m'avait conduit, la veille, à la prison pour dettes ; le brave homme, à son retour à Ashbourn, avait témoigné, d'après le dire de monsieur Smith, un tel intérêt pour mon malheur, que je ne pus résister au désir de lui faire connaître ma mise en liberté ; je l'appelai pour lui serrer la main ; mais lui, me reconnaissant, au lieu de venir à moi, se mit à joindre les mains et à crier en les levant au ciel :



Chacun accourut, se précipita

— Jésus Dieu ! mes enfans, c'est notre bon pasteur, monsieur Williams Bemrode, que le Seigneur nous renvoie !

A ce cri, une porte s'ouvrit, puis deux portes, puis toutes les portes. Chacun accourut, se précipita, hommes, femmes, enfans, et la voiture fut à l'instant même entourée, arrêtée, assaillie, comme l'est, par les vagues qui se pressent, un vaisseau au milieu de la mer.

Il n'y avait pas moyen d'avancer, mon cher Petrus ; il fallut faire halte et descendre.

Alors, tous les bras s'étendirent vers moi, et chaque bouche se mit à crier :

— Ah ! cher monsieur Bemrode ! ah ! digne monsieur Bemrode ! c'est donc vous ! vous voilà donc ! ce n'est donc pas vrai, que vous étiez en prison ?

Et mille autres choses encore, et, cela, sur tant de tons différens, que la pauvre Jeannie, qui, comme vous savez, est musicienne de première force, se mit à pleurer beaucoup de joie, disait-elle, mais un peu aussi, je le suppose, du défaut d'harmonie de ce concert universel.

Au bout de dix minutes, le bruit de mon retour s'était répandu dans tout le village, et il ne restait dans les maisons que les impotens et les paralytiques.

Je m'avançais au milieu du cortège de braves cœurs, pleurant un peu, moi aussi, quelques efforts que je fisse pour retenir mes larmes, lorsque, arrivant à la hauteur de l'église j'aperçus mon successeur et sa femme debout sur la porte du

presbytère. Sans doute ils ignoraient la cause de tout ce remue-ménage, et venaient à la rue pour s'en informer ; mais, en me reconnaissant, ils rentrèrent avec précipitation, et l'un des deux referma même la porte avec bruit. Dieu veuille que ce ne soit point par un mouvement d'envie et de colère ! Qui sait si, grâce aux soins de ce bon monsieur Samuel Barlow, ce n'est pas pour un bien que ce que j'ai d'abord regardé comme un malheur s'est accompli, et si la cure de Waston ne nous promet pas des jours aussi beaux et aussi calmes que ceux que nous avons passés à Ashbourn ?...

Quand je fus arrivé à la place, chacun, voyant que nous allions retourner à Wircksworth, où nous n'étions évidemment pas attendus, puisque monsieur Smith et sa femme en étaient partis pour venir nous rejoindre à Nottingham, chacun, dis-je, nous offrit de partager son modeste repas.

Nous hésitions à accepter parce que, en acceptant le repas de l'un, nous faisions cinquante jaloux ; mais, tout à coup, une voix s'écria :

— C'est l'heure du souper ; il fait un temps superbe ; réunissons tous les repas en un seul, et soupons tous ensemble sur la place ; chacun apportera ce qu'il aura préparé pour lui, et, ainsi, de peu l'on fera beaucoup.

La proposition fut reçue par des hourras universels.

En un instant, une dizaine de tables sortirent de la taverne du marchand de bière, et s'alignèrent sur la place ; une vingtaine d'autres se joignirent à ce premier noyau.

Chacun apporta son pain, son plat, sa bière, son siège, sa lampe ou sa chandelle ; et trois cents personnes étaient, au bout de dix minutes, attablées à ce banquet improvisé, qui me rappelait, avec l'avantage de la variété dans les mets, ces fameux banquets au brouet noir, institués, je crois, par Lycurgue.

Je dis : *Je crois*, car je n'ose plus rien affirmer, cher Petrus, depuis les graves erreurs que vous avez si savamment et si patiemment relevées dans la vie d'Aristote, et où étaient tombées les hommes les plus érudits de l'antiquité et des temps modernes.

Quoique bien simple en raison du beau ciel qui étincelait sur nos têtes, et de la franche gaîté qui régnait parmi nous, le repas se prolongea assez avant dans la nuit.

Enfin, à onze heures, on se leva de table.

Nous croyions avoir à faire deux milles à pied, et j'avoue que, après les émotions et les fatigues éprouvées par ma pauvre Jeannie, ce n'était point une petite inquiétude pour moi que cette nouvelle fatigue ; mais notre conducteur nous attendait avec sa voiture, et son cheval, qui avait dîné et s'était reposé tandis que nous dînions et nous reposions, était prêt à nous mener à Wircksworth, et nous annonçait, par ses hennissemens pleins d'ardeur, que ce n'était pas le moins du monde à contre-cœur qu'il nous rendait ce service.

Jusqu'au bout du village, force nous fut de marcher au pas, tous nos convives nous accompagnant ; mais, à cent pas de la dernière maison, ils se résolurent enfin à prendre congé, et, malgré le roulement de la voiture, nous entendîmes longtemps les adieux pleins d'heureux souhaits dont ils saluaient notre départ.

C'étaient avec une grande joie, je l'avoue, qu'après les événemens qui venaient de se passer, je me revoyais dans la petite maison de la bonne madame Smith ; puis, j'avais hâte de me trouver seul avec Jeannie, pour lui communiquer la lettre de votre cher frère, mon si digne et si gracieux protecteur.

Aussi, à peine fûmes-nous dans cette petite chambre blanche, qui, malgré le changement survenu dans l'existence de son ancienne et gracieuse habitante, avait gardé son caractère virginal, que, sans rien dire à Jeannie qui pût la pousser à une détermination plutôt qu'à une autre, je lui remis la lettre de monsieur Samuel Barlow en l'invitant simplement à la lire.

Jeannie la lut, puis la relut.

— Eh bien ? lui demandai-je.

— Et bien ! dit-elle, entre la certitude d'une misère réelle et la crainte d'un danger imaginaire, je ne pense point qu'il y ait à hésiter.

Mais quoique, par cette adhésion, Jeannie répondît à mon secret désir :

— Chère bien-aimée, lui dis-je, as-tu bien réfléchi et ne veux-tu point prendre jusqu'à demain pour adopter une résolution définitive ?

— A quoi bon ? répondit Jeannie ; la nuit n'apportera aucun changement dans les termes de la lettre du bon monsieur Samuel Barlow ; d'ailleurs, ajouta-t-elle en souriant, la tradition est moins dangereuse pour nous que pour tous autres.

Je compris ce que voulait dire Jeannie ; elle pensait qu'ayant été six mois sans avoir d'enfants, il serait bien malheureux d'avoir tout à coup deux jumeaux, justement là où deux jumeaux devaient renouveler la fratricide histoire d'Etéocle et de Polynice.

Il est vrai que ce n'était pas le moins du monde une raison pour moi ; c'était exactement comme si l'on eût prétendu que, parce que je n'avais pas encore fait mon grand ouvrage, je ne le ferais jamais.

Je soumis donc, pour l'acquit de ma conscience, deux ou trois observations à Jeannie ; mais elle les réfuta d'un cœur si ferme et avec un esprit si droit, que je ne pus m'empêcher d'être complètement de son avis.

Du reste, je le répète, il n'était pas bien difficile de m'amener là.

Ce ne fut pas le tout.

Jeannie exigea qu'avant de me coucher j'écrivisse à votre excellent frère, pour le remercier de sa complaisance et le prier de prévenir le recteur de Pembroke que nous acceptions la cure de Waston, quelle que fût la terrible tradition qui y était attachée.

Nous n'attendons, en conséquence, mon cher Petrus, que la réponse de votre frère pour nous mettre en route ; et il est probable que la première lettre que vous recevrez de moi sera datée du pays de Galles.

Il va sans dire que, tout en annonçant, le lendemain matin, à monsieur et madame Smith la bonne fortune qui nous arrivait, nous leur cachâmes la fatale tradition des jumeaux fratricides.

Dans tous les cas, mon cher Petrus, il en sera sur ce point comme il plaira au Seigneur : il a été trop bon et trop miséricordieux à mon égard dans le passé pour que je ne remette pas, avec une suprême confiance et une foi complète, mon avenir entre ses mains.

Dieu, qui a été pour moi dans le presbytère d'Ashbourn ; Dieu, qui a été pour moi dans la prison de Nottingham, Dieu sera bien pour moi encore dans la cure de Waston !

XXXVIII

LE DÉPART

Ce soir, jeudi 12 octobre, nous recevons, mon cher Petrus, la lettre de votre frére, qui nous dit que la cure est toujours vacante et nous attend.

Demain, 13, nous partons.

La seule chose qui m'inquiète en partant, ce n'est point cette folle tradition, que décidément je tiens pour une fable, mais c'est de savoir si, là-bas, au bout de l'Angleterre, dans ce malheureux coin du pays de Galles, je trouverai les livres dont j'ai besoin pour l'exécution de mon grand ouvrage.

Adieu, mon cher Petrus ; je vais si loin, et tourne tellement le dos à Cambridge, que je n'ose vous dire au revoir.

Votre bien tendre et bien dévoué,

WILLIAMS BEMRODE,

Pasteur de la cure de Waston.

XXXIX

LE PAYS DE GALLES

De la cure de Waston, dans le pays de Galles,

5 novembre 1754.

Mon cher Petrus,

Quoique vous n'ayez fait aucune réponse aux lettres que, sur votre demande, je vous ai écrites, plongé que vous êtes sans doute dans l'éclaircissement de quelque nouveau fait historique, je n'en continuerai pas moins d'écrire cette narration destinée à vous être adressée un jour.

L'homme propose et Dieu dispose ! Qui sait si jamais j'écrirai ce grand ouvrage, objet de mes jeunes illusions ? Or, si je ne l'écris pas, j'aurai du moins écrit les modestes événemens de ma vie, j'aurai laissé le tableau calme et doux d'un intérieur de famille, j'aurai raconté l'histoire de deux cœurs simples et selon l'esprit de Dieu, et ainsi, grâce sans doute à la place que vous donnerez à ce récit naïf dans votre grand ouvrage sur l'homme, toute trace de ma vie et de celle de mon excellente femme ne sera point effacée de la terre, quand nous aurons disparu nous-mêmes pour nous reposer côte à côte dans le cimetière plein d'herbes, de croix brisées

et de pierres moussues, que j'aperçois par la fenêtre de mon cabinet, du bureau où je vous écris.

Nous sommes arrivés depuis douze jours à Waston, et installés depuis huit jours dans la cure.

O mon cher Petrus ! voilà donc ce que le recteur de Pembroke appelle une riante résidence, un séjour agréable ! Puisse-t-il s'être trompé sur la tradition fatale attachée à cette cure, comme il s'est trompé sur la cure elle-même !

Quelle différence du village de Waston avec mon charmant village d'Ashbourn ! quelle opposition entre ce gai presbytère que j'ai habité six mois, et cette sombre maison que je suis probablement condamné à habiter toute ma vie !

Il faut d'abord que je vous dise où je suis ; que je vous dessine le paysage qui m'entoure, comme le ferait un peintre ; que je mette en scène mes personnages, comme le ferait un auteur dramatique.

Je ne sais pourquoi, depuis mon arrivée ici, j'ai le pressentiment que je n'aurai pas besoin de grands frais d'imagination pour écrire le fameux roman que j'avais projeté à Ashbourn, et qui doit faire de moi le rival des Lesage, des Richardson et des Prévost.

Le pays que j'habite est si étrange, la vie qu'on y mène y revêt une forme si nouvelle, les événemens qui doivent agiter cette vie me paraissent si différens de ceux qui s'y produisent dans d'autres lieux et sous un autre climat, que le simple récit de mon histoire présente pourra bien prendre à l'avenir les proportions imaginaires du roman.

Ce n'est point à vous, mon cher Petrus, que j'ai besoin de dire ce que c'est que la principauté de Galles, la *Cambria* des anciens ; mais, en mettant aujourd'hui la main à la plume, il me semble que les lignes que je trace ont une haute destinée, et que j'écris, non plus pour vous seul, mais pour mes contemporains, mais pour la postérité !

Or, mes contemporains ne sont pas tous aussi savans que vous, mon cher Petrus, et il faut bien, dans l'espérance où je suis que ce récit sera imprimé un jour, il faut bien que je fasse connaître à mes futurs lecteurs ce petit coin de terre où je suis relégué.

Ce que je vais écrire sera donc un jour, peut-être, non seulement un renseignement, mais encore un enseignement.

D'abord, rien ne ressemble moins à la douce et fertile contrée que je quitte que l'âpre et sombre pays pour lequel je l'ai quittée.

En effet, voyagez dans les douze comtés qui composent la principauté de Galles ; passez en revue ses sept cent mille habitans, et vous parcourrez un paysage, vous relèverez des mœurs, vous entendrez une langue qui ne se trouvent, assure-t-on, que de l'autre côté du détroit, à l'extrémité occidentale de la France, chez les vieux Bretons, descendans de ces fameux Gallo-Kymris qui ont donné à la seconde Bretagne son nom antiques de Kambria et son nom moderne de *Wales*.

De même que les Alains, les Avares, les Huns, dans cette migration providentielle qui les poussait d'Orient en Occident, traversaient les rivières, les fleuves, les bras de mer, sur leurs larges boucliers, on dirait que les Gallo-Kymris, leurs frères en barbarie, tranchèrent un jour à coups de hache une portion du continent européen, mirent des voiles à leurs sombres sapins et à leurs grands chênes, et vinrent, vent arrière, jeter, hardis pilotes, leurs grapins de fer au sol qui forme aujourd'hui les comtés de Mohamouth, d'Herefort, de Shrop et de Chester.

Peut-être, au reste, Dieu, qui est éternel, le sait seul ! peut-être ce que je donne aujourd'hui comme une fiction poétique n'est-il rien autre chose qu'une si antique réalité qu'elle se perd dans les ténébreux lointains de l'histoire. Platon ne parle-t-il pas d'une terre disparue qu'il nomme l'Atlantide, et s'étendait de l'Afrique occidentale à l'Amérique du Sud, jetant sur l'Atlantique un pont gigantesque, à l'aide duquel des peuplades primitives auraient traversé l'Océan et peuplé ce monde que, modernes orgueilleux, nous croyons avoir découvert ?

Un jour, dans un grand cataclysme dont la tradition verbale existait encore quatre siècles avant Jésus-Christ, cette chaîne de montagnes qui, continuation de l'Atlas, semblait comme lui soutenir le ciel, s'abîma et disparut.

Or, qui viendra dire aujourd'hui que le pays de Galles et l'Ecosse n'étaient pas deux Délos flottantes, fragmens d'un monde englouti, qui vinrent, l'un à l'orient, l'autre à l'ouest, presser l'Angleterre de ce terrible embrassement dans lequel deux fois elle pensa mourir ?

Quoique, grâce à la science, mon cher Petrus, vous puissiez tout voir par les yeux de l'esprit, vous ne sauriez, j'en suis sûr, vous faire une idée de l'aspect du village de Waston, enfoncé entre deux montagnes aux cimes rocheuses, bâti sur les bords d'une petite rivière sans nom, avec sa population de mineurs aux visages sombres et aux mains noires, à la démarche voûtée et aux yeux clignotans. On dirait, ici, qu'au lieu de passer à la surface de la terre et à la lumière du soleil, l'homme, ce voyageur d'un instant, s'est creusé pour une vie nocturne des chemins ténébreux et souterrains qui aboutissent au centre de la terre.

A chaque instant, par des ouvertures béantes et inattendues, la mère commune semble dévorer et revomir ses enfans. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que ces malheureux qui, constamment à la poursuite de la houille, du fer, de l'argent et du plomb, paraissent avoir fait un pacte avec les démons de la terre et de la nuit, gardent, même lorsqu'ils viennent, par hasard, s'asseoir au foyer de la famille, les traditions sinistres qu'ils ont recueillies dans les ténèbres où ils passent les trois quarts de leur vie.

Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'un pareil peuple, quoiqu'il ait été parfois vaincu, soit toujours resté insoumis. Les Romains, les premiers, essayèrent de le subjuguer, et le nom de Caractacus, encore populaire aujourd'hui, illustré par neuf ans de résistance, ne peut être terni par une défaite qui fit du héros silurien le principal ornement du triomphe de son vainqueur, dont tout le monde, excepté peut-être vous et moi, mon cher Petrus, a oublié le nom.

A tous les conquérans de la Grande-Bretagne ils opposèrent la même résistance ; les Danois, les Saxons, les Normands les trouvèrent tour à tour debout au fond de leurs défilés et sur la crête de leurs montagnes.

Parfois, pendant l'été, leurs ennemis faisaient quelques pas sur leurs terres, envahissaient quelques points de leur pays ; mais bientôt arrivait la saison humide et pluvieuse : alors les Cambriens redevenaient invincibles ; ils cachaient leurs femmes au fond de leurs vallées, renvoyaient leurs troupeaux dans la montagne, coupaient les ponts, ouvraient des tranchées, et voyaient s'engloutir, dans la fange tremblante de leurs marais, la brillante chevalerie de leurs adversaires. C'était en vain que, pendant les jours de victoire, l'ennemi avait désarmé les habitans, les avait forcés de prêter serment, et, pour garantie de ce serment, avait pris des otages ; à la première occasion, le serment était violé, sans que ceux qui le violaient s'inquiétassent des otages, fussent-ils leurs fils. Un jour, Jean, fils de Henri II, fit pendre, avant de se mettre à table, vingt-huit enfans dont l'aîné n'avait pas douze ans !

Edouard, fils d'Alfred le Grand, s'empara le premier de ces hautes montagnes de la Cambrie septentrionale, qu'aucun roi d'Angleterre n'avait franchies avant lui. Les Cambriens consternés virent, un matin, flotter son étendard sur le pic neigeux de Craig-Eiri, la plus haute de leurs montagnes, ce Pinde de l'Occident où quiconque s'était endormi se réveillait poète.

Cette fois, grâce aux Basques, dont en grande partie était composée son armée, et qui se croyaient encore dans leurs Pyrénées, Edouard remporta une victoire décisive ; il assembla les principaux des vaincus et leur dit que, par égard pour leur nationalité, qu'ils avaient si bien défendue, il leur allait donner un chef né dans leur pays, et qui n'avait jamais prononcé un seul mot ni de français ni d'anglais.

La joie fut grande et les acclamations bruyantes chez les malheureux Cambriens, qui avaient pris à la lettre les paroles du vainqueur ; mais la joie se changea en tristesse, les acclamations en blasphèmes, lorsque Edouard Ier ajouta :

— Je vous donne pour chef et pour prince mon fils Edouard, âgé de huit jours, qui vient de naître à Caernarvon, et qui, à partir d'aujourd'hui, s'appelle Edouard de Caernarvon.

Ce fut ainsi qu'en commémoration de cette victoire d'Edouard Ier, les fils aînés des rois d'Angleterre reçurent en 1282, et conservèrent jusqu'à nos jours, le titre de prince de Galles.

Grâce aux châteaux forts qu'Edouard avait fait bâtir sur les côtes de la Cambrie, et qui lui permettaient d'y envoyer des troupes par mer ; grâce aux forêts coupées à ras du sol, et qui n'offraient plus de refuges aux outlaws ; grâce au massacre des bardes gallois, qui éteignit dans le sang la voix de la nation ; grâce à l'ordonnance qui portait qu'aucun Gallois d'origine ne pouvait occuper le plus petit emploi public dans le pays, les rois d'Angleterre croyaient tenir sous le joug ces redoutables vaincus.

Ils se trompaient.

D'abord, les Gallois, qu'on forçait de servir comme corps d'infanterie légère dans l'armée anglaise, ou vivaient en inimitié éternelle avec les Anglais, qu'ils regardaient comme leurs ennemis, ou passaient avec armes et bagages aux Français, qu'ils regardaient comme leurs amis.

En cette qualité d'amis, les Français étaient éternellement attendus sur la côte de la Cambrie. Les yeux de trois générations s'usèrent à regarder si le drapeau blanc aux trois fleurs de lis de France n'apparaissait pas dans les lointains brumeux de l'Océan du Nord. Presque toutes les proclamations rendues par Edouard III et Richard II com-

mencent par ces mots : « Attendu que nos ennemis de France se proposent de débarquer dans notre principauté de Galles... » Enfin, comme ces alliés tant attendus n'arrivaient pas, les Gallois résolurent de tenter encore une fois la fortune réduits à leurs propres forces. Vers la fin de l'année 1400, un noble Gallois, qui était alié à la cour du roi Henri IV dans le désir d'y briller, commit contre le roi une offense, l'histoire ne dit pas laquelle, qui le força de s'enfuir de Londres ; poursuivi en raison de cette offense, il résolut de faire tourner cet accident au profit de la nation ; il se réfugia au milieu de ses compatriotes, se donna comme un banni politique, appela toute la population aux armes, et se mit enfin à la tête de ce mouvement que tout le monde désirait, mais dont personne n'osait se proclamer chef.

Il se nommait Owen Glendowr, nom qu'on avait, à la cour d'Angleterre, afin de lui donner une tournure normande, changé en celui d'Owen de Glendorly, et qui fut accompagné, à partir du jour de la révolte, du titre de prince de Galles.

Les premiers combats furent heureux pour les insurgés ; ils défirent les milices anglaises de la province d'Herefort ; ils battirent les Flamands de Ross et de Pembroke ; ils s'avancèrent jusqu'aux frontières d'Angleterre ; mais là, ils trouvèrent le roi Henri en personne, qui, de son côté, avait marché contre eux avec des forces considérables.

Devant ces forces, les Gallois reculèrent, et une portion de leur territoire se trouva de nouveau envahie.

Par bonheur, cela se passait en automne. A défaut de ces alliés qui devaient venir des côtes de Normandie, les pluies d'automne arrivèrent détrempant les routes, enflant les torrens, faisant déborder les rivières. Force fut au roi Henri de s'arrêter ; mais là où l'obstacle lui coupa le chemin, il établit son camp, jurant qu'il attendrait ainsi, sous la tente et tout armé, que l'hiver fût passé et le beau temps revenu.

Le roi Henri avait compté sans la maladie et la disette, ces deux spectres hâves et grelottans qui suivent les armées attardées ; elles firent leur apparition dans le camp des Anglais, et, à leur suite, se répandirent tous ces vieux contes populaires qui attribuaient aux magiciens gallois le pouvoir de disposer du vent et de la pluie.

Owen Glendowr, dans l'esprit des Anglais, avait fait un pacte avec la reine des tempêtes.

Ce n'était point le seul pacte qu'eût fait Owen Glendowr, car il venait de signer celui-ci :

« Charles, par la grâce de Dieu, roi de France, et Owen, par la même grâce, prince de Galles, déclarent être unis, confédérés et liés entre eux par les liens de vraie alliance, vraie amitié, et bonne et solide union, spécialement contre Henri de Lancaster, ennemi desdits seigneurs, roi et prince, et contre ses fauteurs ou adhérens. »

Ce Charles de France était le sixième du nom, celui qui, dix ans plus tard, devait devenir fou, et, par sa folie, nous livrer la France.

Cette fois, le secours promis arriva. C'était une assez grande flotte partie de Brest ; elle portait six cents hommes d'armes et dix-huit cents fantassins commandés par Jean de Rieux, maréchal de France, et Renaud de Hengest, grand-maître des arbalétriers.

Elle aborda à moins de trois milles du village que j'habite, mon cher Petrus, c'est-à-dire à Milfort. Si j'eusse vécu alors, du haut de la montagne qui domine le presbytère, j'eusse pu voir, grâce à ma lunette, jusqu'au dernier homme de cette petite armée, qui se réunit aux Gallois insurgés, marcha avec eux sur Caemarthen, traversa Llandovery et prit la route de la ville de Worcester, à quelques lieues de laquelle insurgés et Français rencontrèrent une forte armée anglaise qui, au lieu de leur offrir le combat, se retira sur des collines où elle attendit leur attaque ; mais, au lieu d'attaquer leurs ennemis, Français et Gallois se retranchèrent de leur côté, et, de leur côté, attendirent.

On resta ainsi huit jours en présence, escarmouchant, mais n'engageant rien. Pendant ces huit jours, une centaine d'hommes furent tués et trois fois autant moururent de fatigue, de faim et de maladie. Ce fut surtout chez les Français, mal habitués au climat, que la mortalité se fit sentir : aussi déterminèrent-ils l'armée galloise à tenter une surprise. Une nuit, on sortit sans bruit des retranchemens, et l'on se jeta, non pas sur l'armée anglaise, mais sur ses bagages et sur ses cuisines, que l'on pilla.

L'alarme se mit alors parmi les troupes de Henri, qui se dispersèrent et rentrèrent sur le territoire anglais.

C'était le moment, pour les insurgés, de les poursuivre et de compléter leur victoire ; mais ce que les Français avaient vu du pays de Galles leur suffisait : comprenant que, dans une expédition pareille, ils avaient beaucoup de dangers à essuyer, peu de renom à acquérir, ils laissèrent les Cambriens se débattre comme ils l'entendraient contre la nouvelle armée que ramenait le prince de Galles, fils du roi Henri IV, et s'en allèrent débarquer à Saint-Pol-de-Léon, racontant, avec leur vanterie ordinaire, qu'ils venaient de faire une campagne que jamais, avant eux, Français n'avaient osé entreprendre, et dans laquelle ils avaient, disaient-ils, ravagé plus de soixante lieues de pays dans les domaines du roi d'Angleterre.

Ainsi, ce qu'ils paraissaient être venus faire dans le pays de Galles, ce n'était pas soutenir les Gallois, c'était se venger du roi Henri IV.

Privés de leurs alliés, les Gallois furent battus une première fois en 1407, sur les bords de la rivière d'Usk, ainsi que le prouve cette lettre écrite à son père par le prince de Galles :

« Mon très redouté et très souverain seigneur et père, le onzième jour de cest présent moys de mars, vos rebels des parties de Glamorgan, Usk, Netherwent et Overwent, furent assemblés à la nombre de oyt mille gentz ; mais à eux assemblèrent vos foyals et vaillans chivalers, et vos gentz eurent bataille gagnée. »

De cette bataille data la chute réelle de la nationalité galloise, et, chose étrange ! presque en même temps que la Bretagne, cette aïeule de la Cambrie se réunissait à la France par le mariage de Louis XII et de la duchesse Anne, veuve de Charles VIII.

Les Cambriens adoptant le parti de Henry Tudor, qui prétendait au trône d'Angleterre du chef de sa mère, issue d'Edouard III, se réunissant autour du drapeau rouge qu'ils avaient arboré, pénétrèrent avec lui jusqu'à Rosworth, dans la province de Leicester, et livrèrent sous ses ordres la bataille où, par la mort de Richard III, qui offrit vainement, dit le grand Shakespeare, sa couronne pour un cheval, se termina la guerre des deux Roses.

Dès lors, la principauté de Galles fut bien véritablement réunie à l'Angleterre ; mais tout ce que les Gallois gagnèrent à cette réunion fut que le nouveau roi Henri VII plaça dans ses armoiries le dragon cambrien près des trois léopards d'Angleterre, et créa un nouvel office de poursuivant d'armes, sous le nom de *rouge dragon*.

Depuis ce jour, comme pour l'exécution fidèle d'un pacte arrêté entre eux, les souverains d'Angleterre, tout en changeant de race, n'ont pas changé de politique à l'endroit des pauvres Gallois ; successivement ils s'employèrent à détruire les anciennes coutumes des Cambriens, les restes de leur état social, et jusqu'à leur langage, dernier monument de nationalité qui subsiste encore parmi eux, et qui va disparaissant tous les jours.

Et cependant, mon cher Petrus, vous ne pouvez vous faire une idée de la différence qui existe entre les Gallois et nos Anglais des plaines.

Quant à moi, je vous l'avoue, je ne puis m'y faire, et, quoique depuis quinze jours au milieu d'eux, je ne puis m'empêcher de tressaillir lorsque, au détour d'un chemin, je rencontre un descendant de ces anciens Kymris vêtu de son costume pittoresque, et qui me dit avec son accent guttural et dans la vieille langue gaélique :

— Salut à toi et à ta compagnie, homme de la plaine !

Maintenant, comme ce salut m'est aussi bien adressé quand je suis seul que quand je suis véritablement accompagné, j'ai pris des informations auprès d'un vieux barde, reste des jours passés, sur ce que signifiaient ces mots, qui me paraissaient assez vides de sens lorsque j'étais seul, et assez impertinens lorsque je me promenais avec Fidèle, quoique Fidèle soit un bon chien ; je me suis, dis-je, informé près d'un vieux barde de ce que signifiaient ces mots :

— Salut à toi *et à ta compagnie !*

Alors il m'a répondu :

— L'homme n'est jamais seul ; Dieu, au jour de sa naissance, lui donne un ange gardien qui ne le quitte qu'à l'heure de sa mort.

Ainsi, lorsque nous te disons : « Salut à toi et à ta com-« pagnie, homme de la plaine ! » cela veut dire : « Salut « à toi et à l'ange gardien que le Seigneur t'a donné ! »

Voilà, mon cher Petrus, un résumé de l'histoire et un aperçu de la physionomie du peuple au milieu duquel je me trouve.

Peut-être me suis-je un peu trop étendu sur l'un et sur l'autre sujet ; mais c'est qu'il me semble en ce moment que ma véritable vocation n'est ni le poème épique, ni la tragédie, ni le drame, ni la philosophie, ni même le roman de mœurs ; il me semble que c'est l'histoire, et que le grand ouvrage qui doit faire ma réputation et ma fortune sera une chronique, soit à la manière de Monstrelet et de Froissard, soit un récit dans le genre de celui que Hume a publié, cette année, sur l'Angleterre, ou que Robertson doit publier incessamment sur l'Ecosse.

En tout cas, mon sujet est arrêté : c'est l'histoire des Gallo-Kymris, depuis le moment de leur départ de la Bretagne jusqu'à nos jours.

XL

LA DAME GRISE

C'est à l'extrémité septentrionale de cet étrange pays, dans la baie de Saint-Brides, à trois milles au plus de Milfort, et à cinq milles de Pembroke, qui s'élève au fond d'une sombre vallée, le petit village de Waston.

Au centre du village est bâti le presbytère, appuyé à l'église comme un nid d'hirondelle, ayant à sa gauche la rue, l'unique rue du village, à sa droite le cimetière ; vrai cimetière d'Hamlet, avec de grands arbres toujours verts, des pierres sépulcrales brisées, des croix enfouies sous l'herbe.

Pendant les jours brumeux, quand arrive cette saison morte qui était la terreur des conquérans, quand les nuages enveloppent la cime des mots Chelians, et font pour la vallée un ciel factice qu'on semble pouvoir toucher avec la main, tout cela prend un aspect farouche et désespéré, auquel donne, la nuit, un plus sombre caractère encore le vaste murmure des vagues, qui arrive sur l'aile du vent d'ouest, pareil aux plaintes du génie de la mer.

L'église est du douzième siécle, toute romane, surmontée d'une tour carrée qui, autrefois, a dû servir de forteresse ; des corneilles l'entourent presque continuellement de leur vol circulaire, et fatiguent le voisinage de leurs cris plaintifs.

De temps en temps, quelqu'une, plus apprivoisée, s'abat sur la cheminée du presbytère, et invite inutilement ses compagnes à l'y venir joindre.

Ce presbytère est grand, plus grand du double que celui que nous venons de quitter.

Le toit est couvert de mousse, et le bâtiment tout entier est noirci par la fumée de la houille.

Comme il était primitivement construit en bois et en terre, et que, çà et là, au fur et à mesure qu'il tombait en ruines, il a été rapiécé avec des briques dont la couleur est plus ou moins vive selon que le rapiéçage est plus ou moins ancien, son aspect, non seulement n'a rien de flatteur à la première vue, mais encore présente un ensemble auquel on a peine à s'habituer.

Sans doute à cause de ce peu d'attraits qu'il offre aux regards, et vu la faculté laissée à la fabrique par la commune de disposer des terrains y attenant, on a eu vingt fois l'intention de bâtir un autre presbytère ; mais, comme si c'eût été un sacrilège d'abattre ou de laisser tomber celui-là, toujours les projets de construction ont été abandonnés, et le pasteur en exercice s'est contenté, le maçon du lieu aidant, de réparer, avec des briques nouvelles et des supports nouveaux, les outrages que l'aile du temps imprimait, en passant, à ce frêle édifice, qui semble toujours près de crouler, et qui cependant, depuis près de quatre siècles, voit se succéder et s'éteindre les générations.

Aux deux côtés de la porte de la rue s'élèvent deux immenses tilleuls qui, même pendant l'été, jetant une ombre impénétrable sur le seuil, semblent couvrir d'une nuit éternelle la mystérieuse entrée de quelque nouvel antre de Trophonius.

Mais ce qui surtout donne à la maison un caractère sombre et une couleur fantastique, c'est, comme pour faire pendant à ces deux tilleuls placés à la porte de la rue, un vieil ébénier, monstrueux de tronc, énorme de feuillage, dont les branches, pareilles à autant de serpens sortant d'un nid commun, se tordent, s'élancent, retombent, chargées de feuilles d'un vert sinistre, à l'extrémité d'un jardin long, étroit, planté seulement de légumes et de fleurs.

Cet arbre, dont nul ne sait l'âge, paraît être contemporain du rocher contre lequel il s'appuie ; rocher rugueux, abrupt, aux formes bizarres, des gerçures duquel sourdent incessamment des gouttelettes d'eau glacée, que jamais, depuis que cet ébénier existe du moins, un rayon de soleil n'a séchées.

Adossé au roc, perdu sous l'ombre de l'arbre magique, à peine se peut distinguer un banc de granit entièrement recouvert de mousse, tout enlacé d'un réseau de lierre, et à moitié enterré dans le sol.

Cette mousse et ce lierre, qui l'enveloppent en toute liberté, indiquent que rarement une créature humaine vient s'asseoir sur ce banc ; solitude qui, du reste, est suffisamment expliquée, non seulement par cette idée qu'ont les habitans du pays que l'ébénier est consacré aux puissances mystérieuses, mais encore par la fraîcheur, la tristesse et l'humidité de l'endroit que cet ébénier protège ou plutôt menace de son ombre.

Aussi ce coin du presbytère est-il le principal théâtre de la tradition qui, malgré les avantages pécuniaires faits aux pasteurs, éloigne ceux-ci de la cure de Waston.

Cette tradition, je l'avais à peu près oubliée pendant les huit ou dix jours que dura notre voyage, grâce à la variété des lieux et des événemens qu'un voyage emporte toujours avec lui ; mais, en arrivant à Waston, en entrant dans ce sombre presbytère, en visitant ce mystérieux jardin, je l'avoue, la tradition s'est peu à peu ranimée, et est rentrée vivante dans mon imagination par le chemin des yeux.

Mon cher Petrus, je suis un homme ; je crois n'avoir pas plus de faiblesse qu'un autre dans le cœur et dans l'esprit ; mais écoutez bien ceci : le jardin de la veuve avec son petit bassin, ses trois saules d'inégale grandeur baignant leurs branches dans l'eau immobile, son rossignol chantant sur la plus haute branche du plus haut des trois saules, c'était la mélancolie !

Le presbytère de Waston, avec sa triste et morne apparence, ses murs rapiécés de rouge et de noir, son long et étroit jardin aux fleurs maladives et aux rares légumes terminé par ce monstrueux ébénier au feuillage sinistre ; ce rocher pleurant sans cesse ; ce banc moussu, perdu, même au milieu du jour, dans l'obscurité, et la funèbre tradition planant par-dessus tout cela, c'est la terreur !

Maintenant, cette tradition devant laquelle je recule depuis si longtemps, je l'aborde enfin.

Elle est atribuée à une malédiction qui pèse sur les pasteurs habitant le presbytère, et cela, de génération en génération.

Seulement, sur la cause de cette malédiction et sur la personne qui l'a portée, les récits sont tellement contradictoires, que, moi, si intéressé à savoir la vérité, puisque cette malédiction doit, dans un cas donné, peser sur moi, je suis, malgré mes questions, mes recherches et mes investigations, tout comme les autres, c'est-à-dire encore dans le doute.

Mais, si différentes que soient ces versions, elles convergent toutes vers l'ébénier dont je vous ai parlé, et dont j'ai essayé de vous montrer l'aspect et la situation.

En somme, voici ce qu'on dit :

C'est que, lorsqu'il doit arriver un malheur aux habitans de la maison, le 28 septembre, à minuit, au moment où le temps franchit un degré et passe du jour de Sainte-Gertrude au jour de Saint-Michel, la porte d'une chambre du presbytère fermée depuis trois cents ans s'ouvre d'elle-même ; une femme vêtue de gris, portant des habits taillés à la mode du règne d'Elisabeth, en sort, descend l'escalier sans bruit, traverse la maison, gagne le jardin, et, plutôt glissant que marchant, gagne, à la lueur de la lune, l'ombre de l'ébénier rendu plus terrible et plus sombre encore par la nuit, s'assied un instant sur le banc de granit, puis, peu à peu, se décompose, se vaporise et s'évanouit comme un brouillard.

Ces apparitions ont lieu, dit-on, dans deux circonstances.

La première, quand la femme du pasteur habitant la cure a conçu et doit accoucher de deux jumeaux.

La seconde, quand on vient d'atteindre l'année où, selon la malédiction jetée sur les pères et sur les enfans, un de ces deux jumeaux doit tuer l'autre.

Or, vous connaissez la vieille tradition anglo-normande, mon cher Petrus, sur la migration de nos âmes. Cette tradition prétend qu'avant d'arriver à sa destination, que cette destination soit le ciel, l'enfer ou le purgatoire, l'âme passe la première nuit de son voyage près de sainte Gertrude et la seconde près de saint Michel.

C'est pendant cette seconde nuit que le Seigneur ayant pesé le bien et le mal que cette âme a faits sur la terre, décide de son sort et transmet sa décision à saint Michel, qui la conduit au lieu de sa joie ou de son supplice.

Cela, je le sais bien, n'a aucun rapport avec la *dame grise du presbytère*, c'est ainsi qu'on appelle l'apparition mais, cependant, comme toute chose se touche en ce monde, j'ai pensé qu'il y avait peut-être, entre cette âme en peine et ses deux gardiens, quelque chose qui rapprochait une tradition de l'autre.

Il reste encore dans le village deux personnes qui ont vu l'apparition.

Une femme et un homme.

Cet homme et cette femme l'ont vue à des époques différentes.

Chaque fois, le malheur prédit par elle est arrivé.

La première fois, elle annonçait la conception des deux jumeaux ; la seconde fois, elle annonçait la mort de l'un d'eux causée par l'autre.

J'ai été trouver cet homme et cette femme.

La femme ne pouvait pas donner de grands renseignemens.

Le jardin du presbytère est borné, à gauche, par un jardin contigu ; à droite, par un sentier qui, après l'avoir côtoyé dans toute sa longueur, aboutit à une ouverture de mine creusée dans la montagne.

Pendant la nuit où l'apparition eut lieu, la femme était dans son jardin.

Elle s'était rappelé avoir étendu du linge sur l'herbe, et avoir oublié de le rentrer.

Vers minuit, sous l'empire de cette préoccupation, elle s'était levée, et avait été recueillir son linge.

Elle achevait de le ramasser, quand, par-dessus la petite haie qui palissade le jardin du presbytère, elle avait cru apercevoir (le ciel, cette nuit-là, était assez sombre) elle avait cru apercevoir une forme humaine sortant de la maison, et s'avançant lentement et la tête basse vers l'ébénier.

Alors, elle avait pensé que c'était la femme du pasteur, que quelque motif pareil à celui qui l'avait fait sortir elle-même attirait vers le jardin.

— Bonne nuit, voisine, avait-elle crié.

Mais la dame grise s'était, à cet appel, contentée de relever la tête sans répondre, et avait continué son chemin vers l'ébénier, dans l'ombre duquel elle avait disparu.

La peur s'était, en ce moment, emparée de la voisine, qui était rentrée, laissant là son linge, et, toute tremblante d'effroi, avait réveillé son mari.

Son mari, qui était un vigoureux charron, s'était levé, avait pris une jante de charrette, comme eût fait Hercule de sa massue, et, malgré les prières de sa femme, qui craignait qu'il ne lui arrivât malheur pour s'être frotté à la dame grise, il était descendu et avait marché résolument vers l'ébénier.

Mais l'ombre était déserte, le banc était solitaire, et le charron avait regagné son lit en traitant sa femme de folle, ce qui n'avait pas empêché celle-ci de dire à ses amies, chose que, d'ailleurs, elle m'a répétée à moi-même, qu'elle avait vu, de ses yeux vu, comme dit Orgon, la dame grise.

Et cette assurance avait pris d'autant plus de crédit dans le village que, huit jours après, la femme du pasteur, qui était enceinte, avait mis au monde deux jumeaux.

Voilà pour le récit de la femme ; je vous dis tout ce que, en multipliant les questions, j'en ai pu tirer, pendant deux heures de conversation avec elle.

Elle avoue, au reste, avoir eu si grand'peur, que, tout ce qu'elle peut affirmer, c'est la réalité de l'apparition ; mais que, quant aux détails, elle était trop effrayée pour en pouvoir donner de positifs.

Maintenant, passons au récit de l'homme.

L'homme est un ancien mineur ; il était, à cette époque, dans la force de l'âge, c'est-à-dire qu'il venait d'atteindre sa quarantième année ; la moitié de sa vie, plus de la moitié même, s'était passée sous terre et dans l'obscurité ; il en résultait que ses yeux, clignotans au jour comme ceux de la chouette et du hibou, acquéraient, la nuit, une fixité et une sûreté suprêmes.

Il était venu passer la journée du dimanche avec ses enfans, et s'en retournait, vers minuit, pour reprendre, à trois heures, son travail de mineur houiller au centre de la montagne.

Il portait sur son épaule une pioche, arme terrible dans la main de ces hommes, en ce qu'elle coupe d'un côté comme un rasoir, et que de l'autre elle est aiguë comme un poignard.

Il n'avait rien bu qu'un verre de gin en quittant sa femme et ses enfans.

C'était juste treize ans après la première apparition constatée par la voisine, et à la suite de laquelle la femme du pasteur était accouchée de deux jumeaux.

Ces deux jumeaux étaient deux garçons fort bien unis, s'aimant beaucoup, et qui, par cette amitié, étaient parvenus à rassurer leurs parens sur toute catastrophe du genre de celle dont la malédiction les menaçait.

Tous deux étaient venus, dans la soirée, jouer avec les enfans du mineur, qui leur avait promis de leur faire faire un jour avec lui un voyage dans le royaume des gnomes, situé au centre de la terre.

A neuf heures du soir, les deux jumeaux, appuyés l'un sur l'autre, comme le Castor et le Pollux antiques, étaient rentrés chez leurs parens, et, vingt minutes après, on avait vu s'éteindre toutes les lumières du presbytère ; ce qui indiquait que le pasteur, sa femme et ses deux enfans étaient couchés et reposaient tranquillement.

Vers minuit donc, le mineur, regagnant sa montagne, suivait, par un beau clair de lune, le sentier longeant le jardin, quand l'heure venant de sonner, il lui sembla voir apparaître la dame grise sur le seuil du presbytère.

Inutile de dire que c'était le 28 septembre, pendant la nuit de la Sainte-Gertrude à la Saint-Michel.

Il avait entendu raconter la vision de la voisine ; cette vision avait eu lieu, je le répète, treize ans auparavant, et cependant le récit dans tous ses détails lui revint à l'esprit.

Il s'arrêta et attendit en silence.

Il était au tiers du jardin à peu près : donc, la dame grise venait d'apparaître derrière lui, et, s'il demeurait à la même place et qu'elle continuât d'avancer, elle devait passer à environ vingt pas de lui, et, à cent ou cent vingt pas en avant, aller s'asseoir sous l'ébénier.

C'est ainsi que la chose eut lieu, en effet.

La dame grise s'avança de son pas morne et pensif, paraissant, comme l'avait dit la femme qui avait rendu compte de la première vision, plutôt glisser que marcher.

Lui ne la perdit pas une seconde du regard, et, comme son regard, était, on le sait, plus perçant la nuit que le jour, voici ce qu'il affirme avoir vu.

La dame grise était très pâle ; ses yeux, vivans à peine, ne furent pendant les dix minutes qu'il put l'examiner, pas un seul instant clos par leurs paupières ; ils demeurèrent fixes et comme endormis.

Elle était vêtue d'une robe grise, d'étoffe commune, pareille à celles que portent nos veuves un an ou deux après la mort de leur mari.

La coupe de ses habits, d'après la description que m'en fit le mineur, était, comme je l'ai dit, celle que la mode avait adoptée sous le règne d'Elisabeth.

Le vieillard, il a soixante ans maintenant, avoue qu'à cette vue il sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, et une goutte de sueur perler à la racine de chacun de ses cheveux.

Cependant, comme c'était un homme de courage, ayant foi dans la miséricorde du Seigneur, et convaincu que les morts n'ont aucune puissance sur les vivans, au moment où la dame grise passait devant lui :

— Qui es-tu ? lui demanda-t-il ; que veux-tu ? où vas-tu ?

La dame grise parut tressaillir à ces trois questions, comme si, depuis le temps qu'elle était dans la tombe, elle eût oublié le son de la voix humaine.

Puis, comme d'un accent plus ferme le mineur renouvelait ses questions, elle leva doucement le bras, lui faisant signe de demeurer où il était, et continua son chemin.

Mais celui à qui elle venait de donner cet ordre tacite n'était pas homme à lui obéir ainsi sans lutte ; il la laissa s'éloigner d'une cinquantaine de pas, et, faisant le signe de la croix d'une main, tandis que de l'autre il serrait le manche de sa pioche à l'écraser entre ses doigts, il enjamba la haie et se mit à sa poursuite.

Elle, arrivée à dix pas de l'ébénier, s'arrêta.

Elle fit de la main un geste qui semblait séparer du reste du jardin la partie de ce jardin dans lequel elle se trouvait.

Puis elle continua de s'avancer vers l'ébénier.

Comme elle se glissait sous son ombre, le mineur, de son côté, atteignait l'endroit où elle avait fait un geste de partagement.

Là, il lui fut impossible d'aller plus loin.

Le sol, sans doute c'était un vertige, le sol lui semblait fendu par une profonde gerçure ; cette gerçure pénétrait jusqu'aux entrailles de la terre, et dans ces entrailles bouillait, avec un bruit pareil à celui de l'Océan pendant une tempête, ce feu central où les volcans puisent, dit-on, leurs flammes, leur lave et leur fumée.

La gerçure était trop large pour qu'il pût la franchir, et, d'ailleurs, eût-elle été plus étroite, il avoue qu'il n'eût point osé s'y risquer.

Il demeura donc sur le bord de l'abîme.

Pendant ce temps, la dame grise s'enfonça sous l'ombre la plus épaisse de l'ébénier, et s'assit sur le banc couvert de mousse.

Le mineur, de son côté, la regardait, ne pouvant la joindre, et, grâce à cette faculté acquise par lui de voir au milieu des ténèbres plus facilement qu'en plein jour, il ne perdit pas un détail de ce qui se passa.

Tout en regardant, il commença de dire, les uns après les autres, cinq *Pater* et cinq *Ave*.

Durant la première partie de la prière, la dame grise resta ce qu'il l'avait vu, c'est-à-dire une ombre ayant toutes les apparences d'un corps ; ses traits, sa forme, ses contours étaient parfaitement visibles.

Durant la seconde partie de la prière, il sembla au brave homme que les traits se brouillaient, que la forme allait s'effaçant, que les contours devenaient incertains.

Enfin, durant la troisième partie, la décomposition s'acheva ; la dame grise se changea en un nuage qui lui-même se volatilisa au point de ne laisser ni apparence ni trace.

Et, à mesure que la vision s'évanouissait, le bruit souterrain se calmait, le feu s'éteignait, la gerçure se refermait.

Au moment où le nuage lui-même ne fut plus qu'une vapeur, et où la vapeur disparut, l'obstacle qui séparait le mineur de l'ébénier, du rocher et du banc, avait disparu tout à fait.

Alors il continua sa route, le courageux investigateur ; mais l'ombre était solitaire, mais le banc était vide, seulement, un hibou faisait grelotter son chant lugubre dans les branches de l'ébénier.

Mais, ne se fiant pas même à ses yeux, et complétant un

sens par l'autre, il voulut que sa main lui rendit le même témoignage que son regard, le toucher que la vue.

Il toucha tout :

Le tronc noueux de l'ébénier, le rocher humide et suant, le banc moussu et couvert de lierre.

Il n'y avait personne.

Il ramassa une pierre et la jeta au hibou.

Le hibou poussa un dernier cri, s'enleva de son vol silencieux, et s alla poser sur un des ifs du cimetière, dont on voyait la tête sombre s'élever au-dessus de la maison.

Alors, le mineur, pour s'affirmer en quelque sorte à lui-même qu'il était bien éveillé, et que tout ce qui venait de se passer sous ses yeux n'était point l'effet d'un rêve, le mineur essaya de chanter la ballade populaire :

Le seigneur Xann et son épouse
Bien jeunes furent fiancés ;
Mais, bien jeunes, la mort jalouse
Desunit leurs jours enlacés !...

Ce fut vainement ; il avoue que sa voix ne put trouver un son, quoique sa mémoire se rappelât parfaitement les paroles.

Il s'éloigna donc, silencieux comme le hibou qui avait pris son vol vers le cimetière.

Seulement, il s'éloigna dans la direction opposée.

Dix minutes après, il entrait sous la voûte sombre de la montagne ; un quart d'heure après, il avait rejoint ses camarades.

— Oh ! oh ! lui dirent ceux-ci en le regardant et en approchant leurs torches de son visage, que t'est-il donc arrivé depuis hier ? la moitié de tes cheveux a blanchi !...

« Et, en effet, monsieur, me dit le vieillard en achevant son récit, ce que j'ai de cheveux blancs me vient de cette nuit-là ! »

XLI

LA CHAMBRE MURÉE

Comme l'avait fait la voisine, treize ans auparavant, le mineur raconta ce qu'il avait vu.

La dame grise ne lui avait point parlé ; nul secret ne lui était imposé par une puissance humaine ou surhumaine : il n'avait donc aucun motif de ne point dire ce qui venait de lui arriver.

Seulement, de même que l'on avait justement conjecturé que la première apparition avait présagé la naissance des deux jumeaux, on conjectura que la seconde apparition annonçait la mort de l'un ou de l'autre.

En effet, vers la fin du mois de septembre pendant lequel cette apparition avait eu lieu, on vit, un soir, un des deux enfans rentrer tout effaré, tout pâle et tout en larmes.

Un instant après, on entendit dans le presbytère de grands cris de douleur.

Puis, la porte s'ouvrit ; le pasteur et sa femme parurent, criant : « Au secours ! » et courant, comme des insensés, vers cette petite rivière dont je vous ai déjà parlé.

Voici ce qui était arrivé : l'aîné des deux jumeaux était sorti seul, son devoir étant achevé avant celui de son frère.

Son frère avait promis de le rejoindre aussitôt qu'il aurait, à son tour, fini son devoir.

Les deux enfans s'aimaient tant, qu'il était rare qu'ils ne prissent point ensemble leurs récréations.

Le théâtre de ces récréations était presque toujours, soit les rives de la petite rivière, soit la montagne qui la domine, et du haut de laquelle on aperçoit une douzaine de lieues de côtes, et l'Océan sombre, immense, infini, tout sillonné, à certaines époques, de voiles blanches qui semblent, à cause de la distance, des mouettes et des goëlands se jouant à la surface de l'eau.

Le premier arrivé avait gravi au tiers à peu près de la montagne.

Là, il s'amusait à faire rouler des pierres sur la rapide déclivité de l'abîme.

Les pierres, après avoir roulé et bondi un instant, selon les aspérités du terrain, arrivaient enfin à un endroit où la montagne était coupée à pic comme si un génie de l'air eût fendu le rocher avec une hache gigantesque.

La portion du rocher qui manquait à la montagne se retrouvait dans la rivière, brisée en blocs monstrueux qui faisaient écumer l'eau sur leur barrage.

Le second fils du pasteur, son devoir fini, s'élança hors de la maison pour aller rejoindre son frère.

Mais le sentier tortueux de la montagne était trop lent pour son impatience ; il essaya, ce qu'il avait fait vingt fois du reste de la gravir diagonalement.

L'aîné déracinait un rocher qu'il voulait précipiter dans l'abîme, comme il y avait précipité jusque-là des pierres ordinaires.

Le rocher avait résisté longtemps ; cependant, après une lutte d'un quart d'heure, il remuait, dans le vide creusé autour de lui par son ébranlement, comme une dent à moitié déchaussée tremble dans son alvéole ; enfin, sous les efforts du jeune titan, il céda, et, entièrement déraciné, roula vers le précipice.

Un cri de joie, poussé par le vainqueur, accompagna cette chute.

Mais, au moment où le rocher venait de disparaître sur la pente plus rapide, un cri terrible, cri mêlé d'effroi, de détresse et de douleur lui répondit.

L'aîné des deux enfants reconnut la voix de son frère et resta immobile, épouvanté, silencieux, les mains enfoncées dans ses cheveux hérissés de terreur.

Un second cri suivit le premier.

Celui-là était un cri de mort : il partait du fond de l'abîme.

Alors, le bruit de deux corps pesans, tombant à l'eau à une seconde l'un de l'autre, monta sinistre et douloureux jusqu'à la plate-forme où se tenait debout le fratricide involontaire, l'innocent Caïn.

Le rocher déraciné par lui avait dans sa course rencontré son frère et l'avait entraîné vers l'abîme.

Puis, le rocher étant le plus lourd, s'était englouti le premier dans la rivière ; le corps de l'enfant l'y avait suivi.

De là ces deux bruits rapprochés ; de là le second cri.

Tout cela était clair, visible, certain, pour le malheureux enfant ; et cependant, comme de tout malheur inattendu, terrible, inouï, il doutait encore.

Il descendit rapidement, au risque de se précipiter lui-même, jusqu'à l'endroit où le rocher était coupé à pic, s'accrocha à une touffe de genévrier, et se pencha sur l'abîme.

Il vit le corps de son malheureux frère, qui, après avoir flotté un instant suivant le cours tortueux de la rivière, s'était arrêté à ce barrage de rochers qui coupait son lit en deux.

Ce fut alors que, ne doutant plus, il prit sa course vers le presbytère, et annonça la terrible nouvelle à ses parens.

Ceux-ci, on l'a vu, s'élancèrent tout éplorés hors de la maison et coururent vers le barrage, où ils retrouvèrent le cadavre de leur enfant battant les rochers.

Une partie des gens du village les avait suivis ; car le pasteur et sa femme étaient d'excellentes gens dont toute la paroisse a gardé bonne mémoire, miséricordieux et consolateurs pour les autres.

La mère s'agenouilla au bord de la rivière ; le père, avec cinq ou six paysans, se hasarda sur ce pont brisé, humide, glissant, dont la base était incessamment battue par le torrent furieux de l'obstacle qui lui était opposé, et qu'on voyait tournoyer en rugissant et lançant son écume par-dessus la digue de granit.

A l'aide de branches d'arbres et de cordages on parvint à tirer le cadavre de l'eau, et les paysans, l'ayant chargé sur leurs épaules, le portèrent ainsi jusqu'au rivage et le déposèrent aux pieds de la mère éplorée.

Le second fils, comprenant qu'en ce moment sa vue serait une douleur, s'était retiré derrière un rocher où il pleurait, la face contre terre, en s'arrachant les cheveux.

Tant qu'elle eut des larmes, et les mères en ont beaucoup, la pauvre femme épuisa sa douleur sur le corps de son enfant.

Puis, lorsque ses yeux devinrent secs et brûlans sentant qu'elle avait besoin de pleurer encore, elle regarda autour d'elle et chercha son second fils.

Il fallut l'appeler longtemps pour qu'il se montrât ; le malheureux enfant ne se doutait pas que, source de douleur, il allait être en même temps une source de joie ; que l'amour d'une mère ne saurait être perdu, et que tout cet amour que la pauvre Niobé éprouvait pour le fils mort allait se reporter sur le fils vivant.

La mère retrouva donc de nouvelles larmes en retrouvant son autre fils.

Elle le prit dans ses bras et le tint serré contre sa poitrine, les yeux fermés pour ne plus voir que par le cœur.

On profita de ce moment pour éloigner d'elle le cadavre. Ce fut le père qui le transporta lui-même jusqu'au presbytère, ainsi qu'il faisait lorsque, autrefois, il le transportait vivant et endormi, et que la mère le suivait portant l'autre.

On lava le corps du pauvre petit, on pansa ses blessures, comme s'il n'eût point été mort, et on le coucha sur son lit, comme si cette sombre mort n'eût été qu'un doux sommeil.

Le surlendemain, son père avait dit sur lui les prières des morts, et, en présence de tout le village, son cercueil avait été déposé dans une fosse au-dessus de laquelle on voit encore aujourd'hui une petite pierre brisée à l'angle, avec cette inscription :

« Ci-gît
« JOHN BENTERS.
« Second fils du pasteur Edgar Benters
« et d'Elisabeth Egburn :
« Il mourut par accident, le 22 juin 1737.
« Passans, priez pour son âme innocente.
« Le corps n'était âgé que de 13 ans.
« *La dame grise prédit sa naissance*
« *et sa mort.* »

Dans les trois ans qui suivirent cette catastrophe, le pasteur et sa femme moururent.

La femme frappée plus profondément parce qu'elle était mère, mourut d'abord ; le pasteur ensuite.

Le jeune Clarentz Benters disparut, et jamais, depuis cette disparition, on n'entendit reparler de lui dans le village de Waston.

Or, comme les paysans attribuaient tous ces malheurs, car je vous ai raconté le dernier seulement, à l'influence de la dame grise, un maçon s'offrit pour mûrer la porte par laquelle elle sortait de cette chambre qu'on savait solitaire, et qui restait constamment fermée, ne s'ouvrant que pour les apparitions.

De cette chambre, au reste, aucun pasteur n'avait jamais eu la clef, et, de mémoire d'homme, personne ne s'était hasardé à l'ouvrir ou à la faire ouvrir.

L'offre du maçon fut acceptée. On fit venir le pasteur du village voisin, afin de donner un certain caractère religieux à la cérémonie, et, au milieu des prières enseignées par le rituel pour l'exorcisme, la porte fut murée.

Cette opération s'accomplissait en 1741, quatorze ans avant l'époque où nous sommes arrivés.

Pendant ces quatorze ans, un seul pasteur habita le presbytère ; il était veuf, sexagénaire, et n'avait eu qu'un fils, lequel avait été tué à la bataille de Fontenoy.

Il y avait passé cinq ans ; puis il était mort, laissant un bon souvenir dans l'esprit de ses paroissiens.

Mais, depuis quatre ans qu'il était mort à son tour, la cure était restée vacante, et personne n'avait osé l'occuper.

Aussi, sur la plainte des habitans, qui, par la solitude du presbytère, se trouvaient privés de la parole divine, les émolumens de la charge avaient été doublés.

Malgré cette augmentation, qui faisait de la cure d'un pauvre petit village une cure de premier ordre, nul n'avait sollicité cette cure, jusqu'au moment où votre digne frère, mon cher Petrus, m'eu fit offre, offre que j'acceptai avec reconnaissance dans la détresse où je me trouvais.

Au surplus, vous voyez que, depuis mon arrivée, je n'ai point perdu mon temps, et que toutes les informations que j'ai pu prendre ont été prises.

Maintenant, aux détails matériels, voici ceux qu'ajoute l'imagination des paysans.

Je dis l'imagination, car, malgré toutes les recherches faites par moi, je n'ai pu tirer des anciens de la paroisse aucun détail positif en dehors de ceux que je vais vous transmettre.

Sur l'apparition de la dame grise, sur les occasions où cette apparition se manifeste, sur les résultats de cette apparition, il n'y a aucun doute à avoir, et là-dessus tout est passé à l'état de certitude dans l'esprit des paysans.

Ils disent, mais vous comprenez bien, mon cher Petrus, que ces suppositions restent à l'état vaporeux de légende, ils disent que la dame grise est la veuve d'un ancien pasteur du commencement de la réforme, qui, en raison de persécutions intérieures provenant du successeur de son mari, fut conduite à se suicider.

En se suicidant, la malheureuse jeta une malédiction terrible sur la cure.

Cette malédiction, que son âme en peine poursuit et applique, vous en avez vu les effets.

Enfin, à l'appui de cette opinion, on montre dans le coin le plus sombre, le plus humide, le plus désert du cimetière, une petite croix de pierre avec quelques lettres effacées qui m'ont paru, en les reconstruisant, donner le prénom d'Anne et le nom de Goldsmith.

Le fossoyeur, du reste, soutient, et il dit tenir cela de son prédécesseur, qui le tenait du sien, que cette tombe perdue, solitaire, oubliée, mais terrible au milieu de son oubli est bien celle de la malheureuse suicidée.

Quant au maçon qui a muré la porte de la chambre, il existe encore, et est venu lui-même donner tous les renseignemens sur cette opération. Cette porte est située au second, entre un grenier et une lingerie.

Il est encore facile de voir sur la muraille le point de suture du vieux et du nouveau plâtre, et, grâce à ce point de suture, on peut distinguer la forme d'une porte.

Sur la façade extérieure, deux volets fermés et tombant en ruines indiquent les deux fenêtres de la chambre maudite.

Je dois vous avouer, mon cher Petrus, que tous ces récits, si fantastiques et si incroyables qu'ils soient, ne nous ont pas laissé indifférens Jeannie et moi.

Nous en sommes arrivés, chose que nous n'eussions jamais crue, à remercier Dieu de ce que, sans avoir son âge, Jeannie paraissait condamnée à la stérilité de Sarah.

XLII

L'ÉTAT DES LIEUX

Vous vous étonnerez, mon cher Petrus, que je ne vous aie encore rien dit de notre installation au presbytère, et que le côté fantastique de notre habitation nous ait à ce point fait perdre de vue son côté matériel.

Hélas ! de ce côté matériel je vous ai dit deux mots, et vous l'ai montré triste et sombre, mais bien certainement encore moins triste et moins sombre qu'il ne l'est en réalité.

Le presbytère a le privilège des maisons maudites : sans doute les pasteurs qui y ont vécu et qui y sont morts n'étaient pas tous des êtres abandonnés ; ils avaient des parens, et, par conséquent, des héritiers ; eh bien ! quelle que soit l'avidité de ces héritiers ou de ces parens, pas un seul ne s'est jamais présenté pour réclamer une seule pièce du mobilier de ceux qui sont morts.

Les seuls héritiers des pasteurs de Waston sont donc les pasteurs qui succèdent à ceux qui ne sont plus.

Cela vous donnera, mon cher Petrus, une idée de la terreur qu'inspire cette triste maison.

Le mobilier se trouve être ainsi un singulier mélange de meubles de toutes les époques et d'ustensiles de toute espèce ; la plupart de ces meubles, estropiés, hors de service, me parurent avoir été gardés simplement par un motif de superstition.

Comme un pareil motif ne pouvait me déterminer à laisser la maison encombrée de toutes ces vieilleries, je chargeai le magister de s'informer dans le village si quelqu'un avait une réclamation à exercer à l'endroit des meubles, ou bien si quelque pauvre paysan désirait utiliser à son usage les objets qui me paraissaient superflus pour mon service ; dans ce cas, je me ferais un véritable plaisir de laisser prendre les meilleurs parmi ces meubles condamnés par moi à la destruction.

Personne ne réclama ; nul n'accepta mon offre.

En conséquence, comme, depuis la destruction des forêts par les rois d'Angleterre qui craignaient que ces forêts ne servissent de refuge aux proscrits, le bois est assez rare dans la contrée, je traînai moi-même bahuts disloqués, tables boiteuses, chaises vermoulues, au milieu de la cour ; je fis ce que le temps allait faire, j'achevai de les briser, et je rangeai, provision de bois pour mon hiver, tous les débris dans un immense bûcher occupant tout le côté du mur de la cour mitoyen avec le cimetière.

Cette exécution faite, la maison démeublée en partie, restait à faire un choix parmi toutes les pièces de cette maison, pour savoir celle que nous habiterions.

Quinze personnes eussent logé à l'aise dans ce presbytère, et nous n'étions que Jeannie et moi.

J'avais voulu prendre une servante, mais Jeannie s'y était opposée. A son avis, nous ne pouvions être trop économes, ni rendre trop promptement à notre hôte le chaudronnier les cinquante livres sterling qu'il nous avait si délicatement prêtées.

En outre, pensant avec raison que nous aurions, en nous installant, quelques dépenses d'absolue nécessité à faire, nous avions accepté les douze livres sterling que monsieur et madame Smith nous avaient offerts sur l'argent qu'ils avaient emprunté à notre intention, et qu'ils nous apportaient à Nottingham quand nous les avions rencontrés sur la route.

Il fut donc décidé que nous nous passerions d'une servante à demeure, et que nous nous contenterions d'une

femme de ménage qui, moyennant deux pences par jour, viendrait faire à la maison toute la grosse besogne que Jeannie ne pouvait pas faire.

C'était une raison de plus pour restreindre notre habitation.

Nous nous bornâmes donc, pour le bas, à une petite antichambre formée tout naturellement par une espèce de grand corridor qui aboutissait à un escalier de bois montant jusqu'au haut de la maison, et conduisant, après quinze marches tournantes, au palier du premier, puis s'élançant, raide et droit comme une échelle, du premier au second, où il rencontrait un nouveau palier percé autrefois de trois portes, et maintenant de deux.

La porte de gauche était la porte du grenier; la porte de droite était celle de la lingerie; la porte de face, qui avait été bouchée par le maçon, était la porte de la chambre maudite.

C'était ainsi qu'on appelait cette chambre avant nous; ce fut ainsi que nous continuâmes de l'appeler.

Du second étage nous n'avions aucun besoin. D'ailleurs, l'escalier, en assez mauvais était déjà du rez-de-chaussée au premier, craquant sous les pieds à chaque marche, paraissait encore plus détérioré du premier au second.

Il était donc à la fois inutile de s'en servir et prudent de l'abandonner.

Je me contentai de faire visiter les toits par le couvreur, qui remit des tuiles partout où il en manquait, et qui ainsi tarit deux ou trois sources, lesquelles, par les jours de pluie ou de dégel, établissaient leur cours dans le grenier, et, tout le long de ce cours, filtraient à travers le plancher en gouttelettes pareilles à celles qui tombaient du rocher de l'ébénier sur le banc de mousse du jardin.

Le premier étage se trouva donc à peu près préservé, non pas de l'humidité, mais de la pluie.

Dans ce premier étage, nous choisîmes une chambre destinée à être celle de Jeannie et la mienne par conséquent A cette chambre fut adjoint un grand cabinet de toilette; puis, comme c'était tout ce dont nous avions besoin en fait de logement, on ferma et calfeutra les portes de la chambre à coucher et du cabinet de toilette donnant sur les autres chambres.

Le corridor d'en bas, nous allons, comme vous voyez, en descendant, mon cher Petrus, le corridor d'en bas, que j'ai déjà désigné comme conduisant à l'escalier, était percé de deux portes.

L'une donnant sur une salle à manger, un grand salon et une cuisine.

L'autre, en face, sur une pièce de moyenne grandeur, qui me fut attribuée comme cabinet de travail, et que je choisis pour remplacer la chambre à coucher de la veuve.

De tout l'ameublement du reste de la maison nous garnîmes la salle à manger, le salon et le cabinet de travail; mais, comme avant toute chose je voulais que Jeannie fût bien, que sa chambre fût saine et propre, nous employâmes, ou plutôt j'employai sans que Jeannie le sût, douze livres sterling à faire tapisser sa chambre et à la garnir de meubles neufs, ou à peu près neufs, achetés à Milfort.

Ces meubles étaient un lit complet, quatre fauteuils et un canapé couverts de toile des Indes; une table, deux chaises et trois ou quatre coussins ou tabourets.

Moyennant cette dépense, la chambre de Jeannie respira un certain luxe, et le reste de la maison, par là j'entends la partie habitée, et le reste de la maison fut assez convenablement meublé.

Une seule chose me faisait grande peine: c'était d'avoir été forcé d'abandonner à Ashbourn le forte-piano de Jeannie; il y avait d'abord une privation énorme pour elle à ne point faire de musique, puis, ce piano lui venait de son père, et, à ce titre, lui était doublement précieux.

Mais le transport d'un pareil meuble à travers une partie de l'Angleterre nous eût coûté une somme folle, sans compter qu'en passant par les chemins que nous avions suivis, il eût bien pu arriver parfaitement démantibulé.

Nous avions causé de cette difficulté avec monsieur Smith, qui, dans son double amour de père pour sa fille et de professeur pour son élève, avait paru plus désespéré encore que moi, à l'idée que Jeannie, non seulement n'aurait plus cette adorable distraction des âmes tendres, la musique, mais encore qu'elle allait oublier ce qu'elle savait.

Puis, monsieur Smith supposait toujours le cas où nous aurions des enfans, et, ne devant pas être là pour donner des leçons à ses petits-fils ou à ses petites-filles, comme il en avait donné à Jeannie, il eût voulu, au moins, que celle-ci pût le remplacer près de sa progéniture mâle ou femelle.

En conséquence, il s'était engagé à vendre le forte-piano et à nous en envoyer l'argent, de manière à ce que je pusse en acheter un autre, soit à Milfort, soit à Pembroke.

Mais je n'avais eu besoin que de traverser ces deux villes pour juger que ce n'était pas dans de pareils trous qu'on trouvait des clavecins dignes du talent de Jeannie.

J'avais donc écrit à monsieur Smith d'aviser à quelque autre moyen.

Monsieur Smith avait avisé.

Un matin, nous fûmes prévenus qu'un ballot expédié par la maison Samuel Barlow et compagnie, de Liverpool, était arrivé à Milfort, à l'adresse de la maison Baring, avec recommandation de toutes sortes de soins du susdit ballot, consigné comme chose très fragile, et de me donner avis de son arrivée.

L'avis m'avait été immédiatement donné, comme je viens de le dire.

Immédiatement aussi, je me rendis à Milfort, et me présentai au comptoir de monsieur Baring.

On me fit voir le ballot.

C'était une immense caisse, dont tout l'extérieur était rembourré de paille. On eût dit quelque éléphant, quelque mastodonte, quelque animal antédiluvien, expédié du musée zoologique de la capitale à un musée de province.

Je n'eus besoin que de jeter un coup d'œil sur l'immense colis pour reconnaître ce dont il s'agissait.

C'était évidemment le piano de Jeannie qui nous arrivait par voie de mer, à la garde de Dieu, comme disent les lettres d'expédition, et sous la garantie des maisons Samuel Barlow et Baring.

Je me réjouis d'avance à l'idée du plaisir que cette surprise allait causer à Jeannie, et, avec l'aide des commis de monsieur Baring, je parvins à faire charger la caisse sur une voiture de transport assez doucement suspendue pour que je pusse espérer la conduire à bon port jusqu'à Waston.

Deux heures après, la voiture s'arrêtait à la porte du presbytère.

Aussi promptement que moi, Jeannie reconnut la forme du colis et, comme moi, accueillit cet ancien ami, qui venait nous visiter dans notre solitude, avec un cri de joie.

Restait à savoir si tout était en bon état.

C'est ce dont nous nous assurâmes à l'instant même en coupant les cordes et en éventrant la toile d'emballage.

Au centre de sa cuirasse matelassée, comme un noyau au milieu d'une pêche, était le précieux instrument, réserve de mélodie pour nos longs jours d'hiver, et sur les touches duquel, selon les espérances du bon monsieur Smith, devaient courir, non seulement les doigts agiles et exercés de Jeannie, mais encore les petites mains ignorantes de nos enfans; petites mains potelées dont, père ou mère, on aime tant à baiser les fossettes!

En un instant, le forte-piano se trouvait sur ses quatre pieds; Jeannie passa rapidement son doigt sur les touches, depuis la note la plus aiguë jusqu'à la note la plus basse: chacune d'elles rendit un son; aucune avarie grave n'était à craindre.

Seulement le piano était tant soit peu désaccordé.

Mais cela était l'affaire de Jeannie.

Elle ne quitta point l'instrument qu'il ne fût complètement en état, et qu'elle n'eût joué, avec une expression que je devais cependant bien lui connaître, mais qui, au fond de notre exil, me semblait toute nouvelle, cette fable que son père avait faite pour elle, et dont il lui avait, en même temps que son piano, envoyé les paroles et la musique, le jour anniversaire de sa naissance.

Vous ne pouvez vous faire une idée, mon cher Petrus, de l'opposition que formait, avec cette sombre salle aux meubles dépareillés et vermoulus, aux murs sombres et noircis, cette suave musique s'échappant de l'élégant clavecin, et cette voix fraîche sortant de ces lèvres roses.

Il me sembla voir frissonner d'étonnement les faïences sur leurs bahuts, les tableaux dans leurs cadres, la flamme dans la cheminée.

La fenêtre était ouverte pour laisser pénétrer un des derniers rayons du soleil d'automne, qui semblait avoir suivi jusqu'à la fin d'octobre l'année fugitive, et, par cette ouverture, l'harmonie s'échappait, se répandant au dehors, ainsi que, à travers les gerçures d'un vase, s'échappe un parfum.

En ce moment passait un paysan, qui resta comme cloué à sa place.

— *Ar Gorrigan!* s'écria-t-il en appelant un de ses compagnons.

Celui-ci accourut.

— La fée! lui avait-il dit.

Puis, derrière ces deux-là, vint un troisième, un quatrième, un cinquième; au bout de dix minutes, la moitié du village était groupé devant le presbytère.

Quand Jeannie eut fini, ils restèrent attendant, sans oser rien demander, mais espérant encore.

Alors, je priai Jeannie de continuer à jouer et à chanter.

Ils comprirent ce que je lui demandais, et tous crièrent d'une seule voix:

— *C'houaz! c'houaz!* (encore! encore!)
Jeannie sourit, et chanta tant qu'ils voulurent.
Mais enfin, comme la nuit venait, elle se leva et les salua; tous alors battirent des mains, et le vieux barde dont j'ai déjà parlé s'avança gravement, et dit ces deux vers d'une chanson galloise :

Hag ann adar, agan eur c'han
Ker kaer, ma tav ar mor ledan!

Ce qui signifie traduit en langue vulgaire :

L'oiseau chanta un chant si doux,
Que la grande mer elle-même fit silence.

Et tous s'en allèrent en disant :
— La femme du nouveau pasteur a une troupe de rossignols enfermée dans une grande boîte; elle la fait chanter quand on l'en prie, même quand ceux qui la prient sont pauvres... Dieu préserve la femme du nouveau pasteur de la malédiction de la dame grise.

XLIII

PENDANT LA NUIT

Ce nom de la dame grise, que j'entendais prononcer à tout moment autour de moi, eût ramené mon esprit à cette étrange tradition, même quand mon esprit s'en fût écarté.
Mais, je dois le dire, elle me préoccupait à tel point, que je n'avais pas besoin qu'on me la rappelât.
Je résolus de faire tout au monde pour connaître le fond de cette mystérieuse histoire.
Je commençai par fouiller dans les archives de la cure.
Tous les soirs, tandis que Jeannie brodait ou dessinait près du feu alimenté par les débris des vieux meubles de nos prédécesseurs, j'apportais une liasse d'actes de naissance et de décès sur la table, et, avec une ardeur sans égale, je lisais toutes ces endormantes écritures sans passer un seul feuillet.
Jeannie me regardait faire; plus d'une fois elle ouvrit la bouche, pour m'interroger évidemment.
Mais, comme si elle eût deviné quelle étrange pensée me préoccupait, elle la referma sans prononcer une seule parole.
De mon côté, j'avais vu le mouvement; mais comme si j'eusse craint qu'elle ne m'avouât que sa préoccupation était égale à la mienne, je n'osai lui demander : « Que veux-tu me dire? »
Malheureusement, les anciens registres étaient tenus avec une grande négligence; des années tout entières manquaient, entre autres l'année 1643, qui est celle où Cromwell prit la citadelle de Pembroke et ruina tous les villages de la comté.
Après trois mois de minutieuses recherches, je n'avais encore rien trouvé.
Pourtant je ne désespérai pas, et je finis par découvrir sur un papier jauni cette petite note, écrite d'un caractère presque imperceptible, et qui, sans me donner aucune certitude, paraissait néanmoins se rattacher à l'objet de mes recherches.
Cette note concernait la petite croix de pierre placée dans l'angle du cimetière, et que la tradition disait protéger la tombe de la femme suicidée.
Voici, mot pour mot, mon cher Petrus, les termes de cette note, qui ne font que redoubler ma curiosité :
« En l'an de l'Incarnation 1650, moi, Albert Martronius, maître en théologie et pasteur de ce village, ai fait relever et restaurer la petite croix de pierre placée à l'angle du cimetière.
« Que le Seigneur accorde le REPOS aux restes mortels de l'infortunée qui est couchée dessous! »
Le mot *repos* était doublement souligné.
A quoi pouvait se rapporter ce mot REPOS, si ce n'est que le digne docteur Albert Martronius souhaitait le *repos* à l'âme de la personne enterrée sous cette pierre, afin que, goûtant enfin le *repos* qui lui manquait, elle se tînt tranquillement dans sa tombe, ainsi que le fait une âme que rien ne tourmente?
Il était évident que, comme un chasseur qui foule une enceinte, je venais de découvrir une piste.
Seulement, cette piste, je la perdais aussitôt après l'avoir trouvée.
En effet, quelle conclusion, en supposant même qu'elle se rapportât à la dame grise, pouvais-je tirer de cette note?
Elle me disait bien que la femme enterrée sous la croix de pierre ne jouissait pas du repos d'une âme chrétienne; mais elle ne me disait pas à quel événement, à quelle aventure, à quelle catastrophe, l'âme de la morte devait la perte de ce repos.
Il est vrai qu'à cet endroit, la tradition répondait : « A un suicide! »
Mais, ce suicide, qui l'avait causé, et comment le suicide de la femme enterrée à l'angle du cimetière pouvait-il s'étendre, comme une malédiction, sur les pasteurs innocens de tout contact avec cette femme, morte bien avant qu'ils fussent nés, et qui venaient habiter la cure de Waston?
Comment cette malédiction n'avait-elle pas de prise sur eux, tant qu'ils n'avaient point d'enfans, ou tant qu'ils n'avaient des enfans que dans les conditions ordinaires?
Pourquoi cette malédiction, suspendue sur la tête des autres enfans, s'appesantissait-elle seulement sur celle des frères jumeaux?
C'étaient là les questions positives, et par conséquent intéressantes, auxquelles ne répondait nullement la note que j'avais trouvée.
Je continuai de fouiller les archives jusqu'à l'an 1382, époque où les dix propositions de Wiclef furent condamnées, et où le traducteur de la Bible, le précurseur de Jean Huss et de Luther, l'étoile du matin de la Réforme, fut exilé à Oxford.
Je ne trouvai absolument rien.
Jeannie, qui me voyait éternellement préoccupé de recherches, paraissait croire que je faisais ces recherches pour la préparation du grand ouvrage historique dont je vous ai parlé, sur l'origine, l'existence et la décadence des Gallo-Kymris. Elle devait d'autant mieux le croire que la première chose que j'avais faite, au moment où mon bureau avait été suffisamment installé, avait été d'écrire le titre de cet ouvrage sur la première page d'un magnifique cahier de papier.
Mais je pensais bien à autre chose que les Gallo-Kymris : je pensais à la dame grise.
Cependant le temps s'écoulait : depuis trois mois j'étais pasteur de la cure de Waston, et comme, par faveur, on m'avait, en m'installant dans le presbytère, compté d'avance un trimestre, j'avais en réalité, dans les premiers jours de janvier, touché la moitié de mes appointements d'une année...
Sur ces cent livres sterling, grâce aux économies que nous avions faites, il nous en restait soixante-seize.
Nous en mîmes vingt-cinq à part pour notre hôte le chaudronnier; c'était un acompte sur les cinquante qu'il nous avait prêtées; puis quinze que nous devions au bon monsieur Smith, qui les devait lui-même.
C'étaient trente-six livres sterling qui nous restaient pour atteindre le prochain trimestre, c'est-à-dire le double de ce qu'il fallait à des gens économes et habitués à vivre de peu comme nous étions.
Depuis quelques jours, je m'apercevais d'un léger dérangement dans la santé de Jeannie; une vague inquiétude s'était emparée d'elle à l'endroit de ses parens.
J'étais avisé par la maison Baring qu'un bâtiment conduit par un des fils de cette maison allait mettre à la voile pour Liverpool.
De Liverpool à Wircksworth, il n'y avait qu'une vingtaine de lieues, et par une route des plus faciles
Je proposai à Jeannie d'aller faire une petite visite à ses parens, et de porter elle-même les quinze livres à monsieur Smith et les vingt-cinq livres à notre hôte.
C'était, au fond, le désir de Jeannie; elle se défendit un instant, et finit par accepter.
Je la chargeai d'exprimer à monsieur et madame Smith tout mon amour filial, et je lui donnai pour mon hôte le chaudronnier une lettre où je l'invitais fort tendrement, s'il passait dans la principauté de Galles, à venir me voir.
Tout fut donc prêt pour le départ de Jeannie; seulement, comme le vent soufflait du nord-ouest, et, par conséquent, était tout à fait contraire, ce départ fut différé de près de trois semaines
Mais vers la fin de janvier, le vent étant redevenu favorable, nous reçûmes avis de la maison Baring que le bâtiment était en partance, et je conduisis moi-même Jeannie à Milfort.
Il semblait que l'on n'attendît que notre arrivée pour lever l'ancre. A peine eus-je le temps d'embrasser Jeannie et de lui donner la main pour monter à l'échelle de tribord, que le bâtiment se mit en marche, fendant majestueusement les eaux de la baie de Sainte-Anne, et, au bout d'une heure, disparut derrière le promontoire qui s'étend en avant de l'île de Stockham.
Tant que j'avais pu distinguer Jeannie, et que Jeannie avait pu me voir, nous étions restés, elle à la poupe du

bâtiment, et moi sur le rivage, échangeant chacun de notre côté des signes, elle avec son mouchoir, moi avec mon chapeau

Enfin la distance confondit les objets ; mais cependant, aussi longtemps que je pus suivre le navire du regard je restai immobile à la même place.

Je savais que Jeannie ne pouvait pas plus me voir que je ne la voyais moi-même ; mais je savais aussi qu'elle tenait ses yeux fixés sur l'endroit où elle avait cessé de me voir, et j'eusse regardé comme une espèce d'infidélité à notre amour commun de quitter le rivage avant que le bâtiment eût entièrement disparu.

Quand on ne vit plus à l'horizon que le ciel et la mer, je remis mon chapeau sur ma tête, et, poussant un soupir, je repris la route de Waston.

Étrange chose que l'homme, mon cher Petrus ! J'adore Jeannie ; je ne l'ai jamais quittée d'une heure, excepté la nuit que je passai dans la prison de Nottingham, nuit qui me parut éternelle, et cependant ce soupir, que vous pourriez prendre pour un soupir de tristesse si je ne vous en donnais l'explication, était un soupir d'allégement.

L'absence de Jeannie allait me donner plus de liberté pour faire mes recherches sur la dame grise, et je dois vous l'avouer, mon cher Petrus, cette dame grise était devenue la grande préoccupation de ma vie, sur laquelle je crains bien, quoique je ne sache encore comment, qu'elle n'ait quelque terrible influence.

De son côté, Jeannie, tout en me quittant avec un véritable regret, semblait cacher au fond de son cœur un sentiment analogue au mien. On eût dit qu'elle avait hâte de revoir sa mère pour lui confier quelque secret dont elle me faisait encore mystère.

Je revins tout pensif à Waston.

A cent pas des premières maisons, je rencontrai le maçon qui avait muré la porte de la chambre de la dame grise. Je lui fis, pour la troisième ou quatrième fois, raconter d'un bout à l'autre toute cette opération.

Puis je secouai la tête.

— Si c'est un véritable spectre, lui dis-je, si c'est un vrai fantôme, peu lui importe votre muraille de briques : de même que la dame grise passait par cette porte dont nul n'avait la clef, elle passera à travers votre muraille !

— Non, dit-il, car je lui ai fait un tour auquel elle ne s'attendait pas.

— Quel tour ?

— J'ai fait bénir par le pasteur de Nothon l'eau avec laquelle j'ai délayé le plâtre qui a scellé les briques...

Et le maçon s'éloigua en me faisant de la tête un petit signe vainqueur, lequel me prouvait la foi profonde qu'il avait dans son expédient.



On n'attendit que notre arrivée pour lever l ancre.

Et peut-être, en effet, mon ami, la foi de cet homme a-t-elle, dans son ignorance, scellé aussi sûrement dans sa tombe cette âme en peine que la croix de pierre qu'a placée sur cette tombe le révérend docteur Albert Martronius, maître en théologie.

En tout cas, je me trouvais seul dans le presbytère, ce que je désirais depuis longtemps, quoique je ne m'avouasse point ce désir à moi-même, et j'allais pouvoir me livrer librement à toutes les investigations qui me passeraient par l'esprit.

Cependant, il faut bien le dire, cette solitude ne m'arrivait point sans terreur. La solitude est antipathique à l'homme, et, pour qu'elle lui plaise, il faut que son esprit soit malade ou son cœur attristé

La solitude est surtout effrayante pour lui lorsqu'il s'agit de ces questions sombres et mystérieuses dans lesquelles n'ont rien à faire ni la raison, ni la science, ni l'intelligence humaine.

Lui faut-il affronter un de ces dangers inconnus et surhumains qui se reproduisent dans les ténèbres, c'est en ce cas surtout que la solitude double les proportions fantastiques de ce danger.

Alors, tout compagnon est un appui, ce compagnon fût-il une femme, un enfant, un chien ; car la force appelle à son secours, comme une puissance bien autrement réelle que la force, la piété de la femme, l'innocence de l'enfant ou l'instinct de l'animal.

Je restais seul et complètement seul ; Fidèle lui même avait suivi sa maîtresse.

Donc, aucune ressource qu'en moi, aucune ressource que mon courage.

Au reste, ce courage dont je vous parle, mon cher Petrus, je n'en suis pas bien sûr moi-même; je n'ai jamais eu l'occasion d'éprouver sérieusement si, dans une circonstance donnée, je suis brave ou poltron. C'est ce que je saurai en face du danger que je cherche, si ce danger ne fuit pas devant moi.

Une seule fois, j'ai eu l'occasion de sentir rugir dans mon cœur toutes les colères du dédain, toutes les haines du mépris, ce fut le jour où monsieur Stiff étendait la main vers Jeannie pour lui faire violence, et où j'entrai au cri que poussa ma femme.

Mais cela était un danger commun, ordinaire, familier pour ainsi dire; un de ces dangers humains qu'on rencontre à chaque pas dans la vie, et devant lesquels il n'est pas permis à un homme de cœur de reculer.

Ce danger, pour me le faire combattre bravement, j'avais en moi et avec moi tous les droits du citoyen, de l'homme et de l'époux.

Le premier venu, appelé à l'aide par une femme en péril, eût fait ce que je fis.

Mais, dans le danger que j'allais chercher, car j'étais bien décidé à le chercher, je n'avais rien de tout cela.

Ce qui me faisait chercher ce danger, ce n'était pas un devoir, c'était une simple curiosité; si je le rencontrais, soit le jour, soit la nuit, c'était à Dieu seul qu'il me fallait demander secours contre lui; car Dieu seul, avec l'armure céleste de la foi, pouvait m'aider à combattre un fantôme.

Il résulta de toutes ces réflexions que, lorsque je rentrai et que je me trouvai seul dans ce vieux presbytère tombant en ruines, face à face avec une tradition terrible, j'éprouvai un sentiment que la présence de Jeannie, si faible que fût la pauvre créature, avait suffi pour écarter jusque-là.

J'éprouvai un sentiment de persistante curiosité, mais en même temps d'invincible effroi.

Aussi, ce soir-là, résolus-je de ne rien entreprendre, et, sauf la présence de Jeannie, de passer ma soirée, comme j'avais fait la veille et les jours précédens, à lire ou à écrire.

Seulement, comme j'étais fort en retard avec vous, mon cher Petrus, je me décidai pour le second parti, et je résolus de ne me coucher que lorsque j'aurais mis vis-à-vis de vous ma relation au courant.

C'est ce que je fis, et, je dois le dire, comme cette relation embrassait toute la période de mon arrivée ici, et les premières recherches sur la dame grise; comme, dans ces premières recherches était compris le double récit des deux apparitions l'une à la voisine, pour annoncer la naissance des deux jumeaux Benters, l'autre au mineur pour annoncer le meurtre de John par son frère Clarentz, j'eus à lutter contre la faiblesse de notre pauvre organisation humaine, et je pus, dès la première nuit, prendre la mesure de mon courage.

Je ne sais si mon courage grandira, mon ami, ce qui est probable cependant, mais je sais que cette nuit-là il fut mis à une terrible épreuve, et que, s'il ne succomba point, c'est que le hasard, ou, disons mieux, c'est que la Providence ne lui donna pas une occasion de lutter.

Tout alla bien jusqu'au premier récit; mais, lorsque, dans cette sombre solitude où je me trouvais perdu, dans cette vaste salle dont ma lampe n'éclairait qu'une bien faible partie, laissant tout le reste dans l'obscurité, il me fallut commencer la fantastique narration, je sentis mon front moitir et ma main trembler.

Le silence lui-même me semblait une menace.

Cependant, je résolus de vaincre cette première atteinte de terreur; je regardai à ma droite et à ma gauche, puis derrière moi.

Les profondeurs de l'immense chambre se perdaient dans une inquiétante obscurité.

Ma raison me disait bien que je n'avais rien à craindre; mais que peut la raison contre des préoccupations du genre de celles qui s'étaient emparées de moi?

J'étais enveloppé d'une atmosphère, pleine de torpeur et de frissonnemens.

Néanmoins, je pris le dessus et j'écrivis.

Mais, en écrivant, les gouttes de sueur tombaient de mon front, et mes doigts moites et humides laissaient leur trace sur mon papier.

J'achevai le premier récit, celui de la voisine.

Mais, au moment où j'allais commencer le second, celui du mineur, et où ma main inquiète en avait déjà écrit les premières lignes, ma lampe se mit à pétiller et parut s'en aller mourante.

J'eus beau essayer de la raviver en tirant la mèche avec mon canif, l'huile était épuisée, il n'y avait pas moyen de la faire vivre plus longtemps.

Je ne savais où trouver une autre lumière; d'ailleurs, cette autre lumière, je n'osais me mettre à sa recherche à la lueur décroissante de celle qui s'éteignait.

Je m'étais levé instinctivement; j'avais saisi la lampe; je la tenais serrée dans ma main; le crépitement qui annonçait sa fin devenait de plus en plus vif, au fur et à mesure que sa lumière devenait de plus en plus faible.

Enfin, elle jeta une clarté aussi brillante que rapide; pendant la seconde que dura cette clarté, mon regard embrassa tous les objets renfermés dans la chambre, meubles, ustensiles, tableaux; tous ces objets me paraissaient doués de mouvement et de vie.

Puis, la lampe s'éteignit, et je me trouvai dans la plus complète obscurité.

Oh! je l'avoue, en ce moment, mon cher Petrus, avec la lumière, la vie semblait m'abandonner; il y eut un instant où, à la sueur froide de mon front, au frissonnement courant entre mes deux épaules, je crus que j'allais m'évanouir.

Justement alors une corde du piano de Jeannie se rompit avec une si triste vibration qu'elle retentit jusqu'au fond de ma poitrine.

J'eusse poussé un cri de terreur si je n'eusse senti que le son de ma voix augmenterait encore ma terreur.

Surtout, j'eusse certainement laissé tomber ma lampe, si mes doigts crispés ne l'eussent enlacée comme une tenaille de fer.

Pendant plus de dix minutes, je restai debout et immobile.

Enfin, comme rien ne bougeait autour de moi, qu'aucun bruit ne se faisait entendre, que je ne pouvais pas demeurer éternellement ainsi, je résolus de regagner ma chambre.

C'était une grande résolution.

Le même escalier qui conduisait à la chambre de Jeannie, conduisait, vous vous le rappelez, à la chambre de la dame grise.

En me décidant à monter au premier, j'allais donc, pour ainsi dire, au-devant de l'apparition.

La porte murée et la précaution qu'avait prise le maçon de délayer son plâtre avec de l'eau bénite, précaution qui lui paraissait suprême, à lui, me paraissait bien insuffisante, à moi.

A ce moment, il me revint en mémoire qu'un instant j'avais eu la pensée de démolir cette muraille et de visiter la chambre maudite.

Il est vrai que c'était en plein jour et à la lumière du soleil que cette pensée m'était venue.

Mais, pendant la nuit, mais, dans l'obscurité, mais tenant à la main cette lampe éteinte, à cette seule idée je frissonnais.

C'était, comme je l'ai dit, déjà beaucoup pour moi que de regagner ma chambre.

J'entrepris la périlleuse odyssée.

Sur ma route, et avant d'arriver à la porte de mon cabinet de travail donnant sur l'escalier, je heurtai un ou deux meubles.

A chaque fois, je m'arrêtai, pour donner au bruit causé par moi-même le temps de s'éteindre, et aux soubresauts de mes nerfs celui de se calmer.

Arrivé à la porte, j'hésitai à l'ouvrir.

Il me semblait que, de l'autre côté, la dame grise m'attendait debout.

Enfin, par un effort de ma volonté, je l'ouvris vivement.

Le corridor était vide.

Un rayon de lune passant par une vitre l'éclairait diagonalement.

Je tirai la porte derrière moi, sans me retourner.

Je craignais, en la laissant ouverte, d'être suivi: par qui ou par quoi? le savais-je?... par ma propre terreur!

Je commençais alors de monter l'escalier, chaque marche craquait sous mes pas, et à chaque craquement je m'arrêtais en tressaillant.

A mesure que je m'approchais du premier palier, je montais plus lentement; car, à mesure que je m'approchais de la chambre que nous habitions Jeannie et moi, je m'approchais aussi de la chambre de la dame grise.

Sur le premier palier, je retrouvai le même rayon de lune que dans le corridor.

A l'aide de ce rayon, j'eusse pu plonger mon regard jusqu'au second étage, mais je n'osai point.

La porte de la chambre de Jeannie était ouverte: je me rappelai, en effet, l'avoir laissée ainsi.

Je m'élançai dans la chambre, et fermai la porte derrière moi à la clef et au verrou.

Faible rempart pour défendre un homme que ne rassurait pas une porte murée de briques!

Là, je me sentais un peu plus chez moi, cette chambre, que je voyais avec les yeux du souvenir, n'avait rien de cette teinte sombre et fantastique répandue sur le reste de l'habitation.

Je déposai la lampe sur une commode, et j'eus l'idée de battre le briquet et d'allumer une cire.

Je savais où trouver, sur la cheminée, le briquet, l'amadou et les allumettes.

La cire une fois allumée, j'étais à peu près sûr que la terreur à laquelle j'étais en proie s'évanouirait.

Mais pour l'allumer il fallait battre le briquet, et j'avais peur, à la lueur fugitive des étincelles, d'apercevoir quelque monstrueuse vision.

Je posai la main sur cheminée ; je sentis le froid du briquet, le velouté de l'amadou ; mais j'écartai l'un et l'autre.

En les écartant, je fis tomber la pierre à feu.

Oh ! mon cher Petrus, l'étrange chose que la peur !

Cette pierre à feu fût tombée sur une des fibres les plus sensibles de mon cœur, que son choc n'eût pas vibré plus profondément dans ma poitrine.

Je compris que j étais tout entier l'esclave de la nuit et de l'effroi, et je n'eus plus d'autre ambition que de gagner le lit, de me déshabiller et de me coucher.

Ce à quoi j'arrivai avec des tressaillemens sans nombre.

Au moment où je me mettais dans mon lit, le premier coup de minuit sonna.

Je tirai les draps et les couvertures par-dessus ma tête, et je comptai les onze autres coups aux battements de mon cœur.

XLIV

PENDANT LE JOUR

Le jour venu, les hallucinations reparurent.

Aussitôt réveillé, je sautai à bas du lit, je courus ouvrir les volets, et fis entrer un gai rayon de soleil dans la chambre.

Cette belle lumière dorée, en faisant danser une foule d atomes joyeux, acheva de chasser tous les rêves de la nuit.

— O douce lumière du jour ! tiède haleine du Seigneur ! flamme vivante émanée de son regard divin ! jamais tu ne fus si bienvenue par un mortel que tu le fus par moi dans la matinée qui succéda à cette terrible nuit.

Comment se fait-il donc, dites-moi, mon cher Petrus, mon grand philosophe, que notre âme, cette fille immortelle de Dieu, perçoive ses sensations d'une manière si différente, selon qu'elle les perçoit au milieu des ténèbres ou à la clarté du jour ?

Il me sembla que toutes mes émotions de la nuit étaient un rêve sombre, un cauchemar hideux ; j'eusse douté que ce que j'avais éprouvé, je l'avais éprouvé dans l'état de veille, si je n'eusse trouvé à terre la pierre à feu que j'avais poussée hors de la cheminée, et, sur la commode, ma lampe éteinte.

Je sortis de la chambre et levai hardiment les yeux jusqu'au haut de l'escalier.

J'aperçus la ligne indiquant la maçonnerie nouvelle à l'aide de laquelle la porte de la chambre maudite était close.

La veille, j'avais passé là en baissant la tête.

Je haussai les épaules au souvenir de ma propre terreur ; j eusse voulu être devant une glace pour juger, par l'expression de ma physionomie, de la somme de mépris que j'avais pour moi-même.

Je descendis, et souris à ces craquemens de l'escalier qui m'avaient tant épouvanté la veille.

Puis, je rentrai dans mon cabinet.

Là, les traces de mes terreurs étaient encore plus flagrantes que partout ailleurs.

Une des chaises que j'avais heurtées en allant à la porte était renversée ; et, ce qui dénotait bien autrement mon émotion, c'était la lettre que je vous écrivais, mon cher Pétrus, et qui, interrompue au commencement du second récit, dénotait, par son écriture tremblée et par ses feuillets maculés de sueur, sous l'empire de quel effroi profond les dernières lignes avaient été écrites.

J'eus un instant l'orgueilleuse tentation de déchirer les deux dernières pages, de les recommencer, et de ne pas vous dire un mot de mes sottes terreurs ; mais vous m'avez demandé la vérité, mon cher Petrus ; je vous l'ai promise, je vous la dois, je vous la donne.

La vérité, quand on l'a promise, est une dette non moins sacrée que les autres dettes.

Seulement, permettez-moi de vous faire une observation.

Dans ce grand ouvrage que vous écrivez sur l'humanité, il est inutile que vous disiez : « Voici ce qu'a fait dans telle occasion, ou éprouvé dans telle circonstance monsieur le pasteur Williams Bemrode ; » contentez-vous de dire, sans me nommer : « Dans telle circonstance, dans telle occasion, voici ce qu'a éprouvé ou fait un homme sur la véracité duquel je puis parfaitement compter. »

Mon nom n'ajouterait rien à l'importance des faits, et pourrait me porter, étant connu, quelque préjudice dans l'esprit des demi-philosophes ou des demi-croyans que je suis à même de rencontrer par le monde.

Je résolus donc de tout laisser dans le *statu quo*.

Mais, pour vous prouver à quel point j'étais revenu de ces sottes craintes et le peu d'influence qu'elles avaient maintenant sur moi, je me remis à mon bureau, et je continuai le récit sur la même feuille, en le reprenant juste au point où je l'avais abandonné.

Vous pouvez voir, à la différence des écritures, la différence des sensations, et j'espère que vous me rendrez la justice de dire que celle qui suit est aussi ferme que celle qui précédait était tremblée.

Après le déjeuner que me prépara ma femme de ménage, lequel fut loin de valoir celui que, d'habitude, me préparait Jeannie, mais que je dévorai néanmoins, tant les émotions de la nuit m'avaient creusé l'estomac, je résolus de visiter en détail le jardin du presbytère, ce que je n'avais point fait encore.

Mais, d'abord, je fis une visite à la voisine, qui, la première, avait vu la dame grise ; puis, sous prétexte de mesurer la largeur de son jardin, à elle, pour le comparer à la largeur du mien j'entrai dans ce jardin, et je m'avançai jusqu'à la plate-bande au-dessus de laquelle était suspendu le linge que la bonne femme était en train de relever lorsque la dame grise lui apparut.

Arrivé là, je m arrêtai et je regardai résolument du côté de la porte du presbytère par laquelle la dame grise était sortie.

La porte resta fermée.

J'attendis cinq minutes.

Ce fut inutile : la dame grise avait peur, à ce qu'il paraît, de la lumière encore plus que je n'avais eu peur de la nuit.

Je souris de toutes mes frayeurs d'enfant.

Puis, repassant par la maison de la voisine, sans lui rien dire du motif qui m'avait attiré dans son jardin, je rentrai dans le village, fis le tour du presbytère; et pris le sentier qui conduisait à la montagne et que suivait le mineur lors de la seconde apparition du fantôme.

Je m'étais fait montrer dix fois la place où il s'était arrêté.

Je m'y arrêtai à mon tour.

Plus j'avançais dans mon expédition, plus je me sentais raffermi.

Il est vrai qu'un ardent soleil descendait du ciel en cascades de feu ; il est vrai que les oiseaux chantaient en sautillant dans les buissons ; il est vrai que les cigales grésillaient dans les grandes herbes ; il est vrai que toute la nature en fête avait revêtu la robe de vie, et que son cœur battait à la fois dans les élémens, dans les animaux et dans l'homme.

Aussi, comme cette vie m'inondait ! comme mon cœur, atome détaché de ce cœur universel, battait joyeusement dans ma poitrine ! Je me sentais aussi fort et aussi intrépide que j'avais été faible et timide la nuit.

Je ne me contentai pas d'attendre la dame grise ; je la provoquai des yeux, je l'appelai du geste, je l'évoquai de la voix.

J'espérais que, quoiqu'il fût onze heures du matin, et que ce ne fût pas l'époque de son apparition, elle dérogerait à ses habitudes, et qu'elle allait m'apparaître.

Si elle commettait une pareille imprudence, elle pouvait s'attendre à être bien reçue !

Tandis que j'étais debout, dans la pose d'un exorciste, il me sembla voir s'agiter la porte immobile ; je ne me trompais pas ; la porte tourna lentement sur ses gonds et s'ouvrit.

La dame grise avait-elle entendu ma voix ? La dame grise m'apparaissait-elle ? Allais-je me trouver face à face avec la dame grise ?

En tout cas, quoique mon cœur battit avec violence, je fis un pas vers la porte.

Une femme parut...Mais pardon de la déception, mon cher Petrus, ce n'était point la dame grise venant annoncer au village épouvanté quelque nouveau malheur.

C'était ma femme de ménage, venant cueillir dans le jardin des légumes pour mon diner.

Je n'en résolus pas moins d'utiliser sa présence.

— Mary ! lui criai-je d'une voix ferme.

Elle reconnut ma voix, leva la tête et me chercha des yeux.

Puis, m'ayant aperçu :

— Ah ! c'est vous, monsieur, dit-elle ; que faites-vous donc là ?

— Ne vous inquiétez pas de ce que je fais, pauvre femme, répondis-je superbement ; ce que je fais, je vous le dirais que vous ne sauriez le comprendre. . Je conjure les puissances mystérieuses de la nuit et de l'enfer. Venez à moi.

Elle me regarda avec étonnement : je lui parlais d'un ton de commandement qu'elle ne m'avait jamais entendu prendre.

Elle vint à moi, mais, afin d'obéir plus vite, elle se mit à couper le chemin en diagonale.

— Non, lui dis-je en étendant le bras pour l'arrêter, non, ce n'est pas cela... Suivez le chemin du milieu, suivez-le gravement, lentement; ayez l'air de glisser plutôt que de marcher, passez devant moi en me faisant un signe de la main, et allez vous asseoir sur un banc de pierre, à l'ombre de l'ébénier...

— Oh! dit la pauvre fille en riant, monsieur se moque de moi, c'est bien sûr!

— Faites ce que je vous dis, Mary! répondis-je avec un ton de voix des plus impératifs.

— Mais, monsieur, je n'oserai jamais.

— Pourquoi cela?

— Mais parce que l'ombre de cet ébénier est maudite, parce que c'est sur ce banc de pierre que s'asseoit la dame grise..

Je répondis avec un geste de dédain.

— Ainsi vous avez peur? lui demandai-je.

— Oui, sans doute, j'ai peur.

— Peur!... Est-ce que je ne suis pas là? Est-ce que je ne suis pas un homme prêt à vous défendre à la fois par les moyens temporels et spirituels, puisque je suis homme et prêtre à la fois?

— Le fait est que, si monsieur me dit qu'il n'y a rien à craindre...

— Je vous le dis.

Alors, je suis prête à faire ce qu'ordonnera monsieur.

— C'est bien... Suivez le chemin du milieu.

Elle suivit le chemin.

— Plus doucement... On voit trop que vous êtes une créature humaine... Glissez au lieu de marcher.

— Dame! ça n'est pas facile de glisser? si c'était l'hiver, sur la glace, je ne dis pas.

— Alors, plus doucement, plus doucement encore.. Faites un geste en passant devant moi... là!... Par ce geste défendez-moi de vous suivre... C'est bien. Ah! tu me défends de te suivre, esprit de l'enfer! m'écriai-je; tu vas voir comme je t'obéis!

Et je m'apprêtai à franchir la haie.

— Ah! monsieur, dit Mary, prenez garde, vous allez déchirer votre culotte!

— Tais-toi, démon! lui répondis-je, et poursuis ton chemin... Tu vois le cas que je fais de tes menaces:

Et, en effet, au risque de ce qui m'était prédit, j'enjambai la haie, et, comme avait fait le mineur pendant la nuit de la Sainte-Gertrude à la Saint-Michel, je m'élançai sur la trace de la dame grise.

Je dis la dame grise, parce que j'avais fini par m'identifier avec la situation à ce point que, si Mary avait fait le moindre geste de menace, avait prononcé la moindre parole de destruction, je lui sautais au cou et je l'étranglais.

Mais, par bonheur, elle eut la prudence de ne rien ajouter au rôle que je lui avais tracé; elle alla tranquillement s'asseoir à l'ombre de l'ébénier, sur le banc de granit.

Et, quand elle y fut:

— Là! est-ce bien comme cela, monsieur? demanda-t-elle.

— Oui, c'est comme cela, être fantastique! lui répondis-je, c'est comme cela que tu épouvantes les autres; mais moi, moi, tu ne m'épouvantes pas! moi, je te brave! moi, je te provoque! moi, je t'insulte!... disparais, je te l'ordonne.

— Eh! monsieur, dit Mary, je ne demande pas mieux; il fait si humide dans ce méchant endroit, qu'on attraperait une pleurésie à y rester seulement dix minutes.

Et Mary voulut rentrer à la maison par le chemin le plus court; mais je lui fis de la main un geste tellement majestueux, qu'elle décrivit une courbe dans laquelle je la suivis, pivotant sur moi-même comme la pointe d'un compas, sans la quitter une seconde du regard.

Je restai dans la même pose, avec le même commandement dans le geste et la même menace dans les yeux, jusqu'au moment où Mary, après avoir cueilli ses légumes et m'avoir regardé une dernière fois avec étonnement, eut disparu par la porte de la cour.

— Et maintenant, m'écriai-je, vienne la dame grise, voilà comment je la traiterai!

Puis, j'allai à mon tour m'asseoir à l'ombre de l'ébénier et sur le banc de granit, en disant:

— Pauvre femme! elle avait peur!

XLV

LA FIÈVRE CHAUDE

Vous comprenez bien, mon cher Petrus que ce n'était pas sans une certaine exaltation que j'en étais arrivé à ce degré d'héroïsme

Pendant cette exaltation, je formai un projet.

Ce projet, c'était de faire abattre par le maçon la muraille qu'il avait construite, de faire ouvrir par le serrurier la porte fermée, et de visiter la chambre de la dame grise.

S'il devait exister quelque part un renseignement positif, c'était dans cette chambre.

Si, contre mon attente, je n'y trouvais aucun renseignement, ce fait de renverser la muraille, d'ouvrir la porte et de visiter la chambre, prouverait au moins à la dame grise le peu de cas que je faisais d'elle, puisque je forçais sa porte et visitais son établissement.

Après un pareil défi, voyant à qui elle avait affaire, je doutais qu'elle osât se frotter à moi.

En attendant, je rentrai dans le presbytère: car, ainsi que l'avait dit Mary, la place était fraîche, et je commençais à me refroidir.

Mon intention était, comme disent les Espagnols, d'attaquer le taureau par les cornes.

Aussi, je montai droit au second étage, et, après un moment d'hésitation, je dois l'avouer, je donnai dans la muraille, à l'endroit où cette muraille indiquait un raccord, un coup de poing qui eût pu, dans la circonstance d'un siège, et s'il se fût agi de démanteler une citadelle, remplacer avantageusement le coup de tête du bélier antique.

Le mur résonna sourdement.

Il devait être épais d'une double brique au moins.

Evidemment, pour démolir un pareil mur, il me fallait la pioche de mon ami le mineur.

D'ailleurs, mon intention n'était pas de le démolir moi-même, ni à l'instant même.

En me retrouvant en face de cette porte, j'avais décidé à part moi que c'était un acte qui méritait réflexion.

Il faut vous dire, mon cher Petrus, que, même en plein jour, le palier de la chambre de la dame grise est assez sombre, la lumière ne venant et ne montant jusque-là que par la fenêtre du premier.

Comme une trop longue station sur ce point pouvait apporter un changement fâcheux dans une résolution que je tenais pour bonne, je me hâtai d'ouvrir la porte du grenier et celle de la lingerie.

Par ces deux portes, comme par deux yeux ouverts sur le palier, une double lumière arriva.

J'entrai successivement dans l'une et dans l'autre des deux pièces accotant la chambre de la dame grise.

J'espérais toujours trouver une entrée communiquant avec cette chambre mystérieuse.

Un examen approfondi des murailles me prouva qu'il n'y en avait point.

Pendant cet examen, je me sentis refroidir de plus en plus; bientôt je ne pus me dissimuler qu'un malaise inaccoutumé venait de s'emparer de moi.

Je descendis, et, quoiqu'on fût au cœur de l'été, je me fis allumer du feu; mais malgré ce feu, dont je m'étais approché le plus près possible, assis dans un grand fauteuil, enveloppé de ma robe de chambre d'hiver, je ne pus parvenir à me réchauffer.

Le soir, ce malaise augmenta; soit affaiblissement d'esprit, soit affaiblissement du corps, je vis arriver la nuit avec inquiétude.

Mes terreurs de la nuit passée, mes vaillances du jour, se livraient dans ma tête un étrange combat.

Je sentais venir la fièvre, avec la fièvre le délire, et, avec le délire, les visions fantastiques qui entourent le lit d'un fiévreux.

Heureusement que Mary, voyant la gravité que prenait mon indisposition, me proposa d'elle-même de passer la nuit auprès de moi.

J'eusse regardé comme une trahison envers moi-même, comme une faiblesse de mon cœur, de lui faire cette demande; mais, du moment où c'était elle qui s'offrait pour être ma garde de nuit, j'acceptai avec joie.

J'ai quelques notions de médecine: je pouvais donc juger par moi-même que mon état n'était point exempt d'une certaine gravité.

Les symptômes que j'éprouvais étaient ceux de la fièvre cérébrale.

Avant que le mal eût fait de plus grands progrès, j'ordonnai moi-même à Mary les boissons qui m'étaient nécessaires, et qu'elle s'empressa de préparer suivant mes prescriptions.

Puis, comme il y a, dans le traitement de la fièvre cérébrale, des questions qui exigent l'art du chirurgien, telles que la saignée, l'application plus ou moins opportune de la glace sur le front et sur les tempes, les sinapismes aux pieds et aux mollets, je prévins Mary de la nécessité qu'il y aurait, si j'étais atteint du délire pendant la nuit, d'envoyer chercher un médecin à Milfort.

Ce que j'avais prévu arriva, dans les conditions exactes où je l'avais prévu, tant la science est infaillible!

Vers onze heures, la fièvre redoubla.

Alors, toutes les idées incohérentes de la nuit passée se traduisirent pour moi en faits réels.

Quoiqu'il y eût deux bougies et une lampe allumées dans

la chambre, je me figurai que j'étais dans l'obscurité la plus complète.

Cette obscurité m'inquiétait fort, à ce qu'il paraît.

Je criais de toutes mes forces :

— Allumez les bougies, allumez la lampe ; voici minuit qui va sonner... voici la dame grise qui va venir !...

La pauvre Mary avait beau me répéter :

— Mais, monsieur Bemrode, vous êtes donc fou ? mais, monsieur Bemrode, vous êtes donc aveugle ? mais, monsieur Bemrode, vous ne voyez donc pas qu'il y a ici illumination complète ? Tout ce que nous avons de cires et de lampes est allumé !

Je n'en continuais pas moins de crier à tue-tête :

— Allumez les bougies, allumez la lampe ; voici minuit qui va sonner... voici la dame grise qui va venir !...

Aussi Mary attendait-elle avec une grande crainte le moment où l'horloge allait sonner.

Il n'y avait pas moyen de m'empêcher de l'entendre : le timbre vibrait juste au-dessus de ma tête. D'ailleurs, j'écoutais, l'œil ouvert, l'oreille tendue, avec toutes les facultés de mon cœur et de mon esprit.

Dès que le premier des douze coups retentit :

— Chut ! m'écriai-je, voici minuit qui sonne... voici la dame grise qui vient...

Et, à mesure que les douze coups retentissaient, je suivais la dame grise en disant :

— Voici la dame grise qui ouvre la porte d'en haut... voici la dame grise qui passe à travers la muraille... voici la dame grise qui descend l'escalier... voici la dame grise qui s'arrête... voici la dame grise qui se décide à entrer ici, au lieu d'aller s'asseoir sous l'ébénier... voici la dame grise qui entre... voici la dame grise qui s'avance vers mon lit... voici la dame grise qui veut se coucher près de moi... Attends ! attends ! attends ! tu vas voir !...

Il paraît, mon cher Petrus, qu'il y avait dans tout cela un mélange d'illusion et de réalité.

Ce n'était pas la dame grise qui s'avançait vers moi : c'était Mary ; elle ne voulait pas se coucher dans mon lit, elle voulait me faire prendre une potion calmante.

Mais, comme je me trompais à la fois sur son identité et sur son intention, je lui sautai à la gorge, je la terrassai, et j'allais probablement l'étrangler, quand, par bonheur, son mari, qui, d'après l'ordre que j'avais donné moi-même, venait s'informer s'il fallait aller à Milfort, entendit ses cris de détresse, monta les escaliers quatre à quatre, et se précipita dans la chambre au moment où la pauvre femme perdait la respiration et commençait même à croire qu'elle allait perdre la vie.

La lutte fut, à ce qu'il paraît, longue et acharnée entre moi et le nouveau venu.

Dans mon délire, j'étais convaincu que c'était à la dame grise elle-même que j'avais affaire, et, puisque je la tenais, j'étais décidé à en finir avec elle du coup.

Enfin, la fausse dame grise parvint à se tirer de mes mains, et, tandis que je me débattais entre les bras de son mari, elle se hâta d'aller chercher du secours chez le maçon et le serrurier, qui accoururent.

Il ne fallut rien moins que les efforts réunis de ces trois hommes pour me vaincre.

Je luttais en désespéré.

Enfin on parvint à me lier les mains et à m'attacher dans mon lit.

Aussitôt l'opération terminée, un de mes gardiens se détacha du groupe et courut jusqu'à Milfort chercher le médecin.

Au jour, le médecin arriva.

Il pratiqua deux saignées abondantes, qui me calmèrent un peu, m'appliqua de la moutarde aux pieds et de la glace sur la tête, prescrivit une ordonnance, et s'en alla, promettant de revenir le lendemain.

Le lendemain et les jours suivans, il revint, en effet, avec beaucoup de complaisance et d'assiduité.

Pendant cinq ou six jours, je demeurai entre la vie et la mort.

Enfin, ma jeunesse, la force de ma constitution, mon excellent tempérament, l'emportèrent, et j'entrai en convalescence.

Dans l'intervalle, une lettre était arrivée de Jeannie.

Jeannie avait fait la traversée de mer et le voyage de terre sans accident aucun ; elle était tombée entre son père et sa mère au moment où les braves gens s'y attendaient le moins ; elle me laissait à apprécier la somme de joie et de bonheur que sa présence avait répandue dans la maison.

Tout avait semblé la reconnaître et la saluer comme une amie : ses poules, ses oiseaux et même ses fleurs.

Elle avait rendu les quinze guinées à son père, qui ne voulait pas absolument les prendre, et qui n'avait consenti à les recevoir que lorsqu'il avait su que ce remboursement ne nous gênait en aucune façon.

Le lendemain, elle allait à Nottingham avec sa mère pour porter les vingt-cinq guinées à notre hôte le chaudronnier.

Elle terminait sa lettre en me promettant une bonne nouvelle pour son retour.

Vous n'imaginez pas, mon cher Petrus, quel bien me fit cette lettre.

C'était, au milieu de ma fièvre ardente, qui semblait avoir changé tout ce qui m'entourait en un désert de feu, une porte ouverte sur la fraîche oasis du passé ! c'était un retour fait en arrière sur une des haltes de mes jours de bonheur !

Je revoyais ce charmant petit presbytère de Wirckswörth, avec son grand mur aux trois couleurs, sa fenêtre joyeuse, ouverte sur la campagne comme une bouche qui sourit ; sa ceinture d'aubépine, de lilas, de sureau ; ses grands peupliers se balançant comme des clochers mobiles ; sa cour animée et vivante ; son jardin plein de parfums, de fleurs et de chants d'oiseaux, et, au bout de ce jardin, près du massif où était le nid de fauvettes, la porte donnant sur la prairie sombre, le chemin longeant les saules, les saules ombrageant le ruisseau ; puis, le pré avec ses meules de foin odoriférantes, et ses touffes de vératrum si fraîches, si transparentes, qu'on eût dit des fleurs de verre prêtes à se casser sous les doigts.

Je fermai les yeux ; je posai cette lettre sur mon front, et je me transportai par la pensée au bord de ce petit ruisseau, le jour où j'avouai à Jeannie que je l'aimais...

O mon Dieu ! pourquoi donc est-ce toujours le passé qui est le temps du bonheur, et le présent le temps du regret ?

XLVI

IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMÉE

Si faible que je fusse encore, je m'empressai, dès le lendemain, de répondre à la lettre de Jeannie.

Je lui parlai de mon indisposition, mais sans lui en dire la cause.

Jugez, mon cher Petrus, si la préoccupation où me jette toute cette sotte affaire de la dame grise a cette influence sur moi, qui suis un homme plein de force et de courage, de me rendre malade, quelle influence elle aurait pu avoir sur Jeannie, qui, n'étant qu'une femme, ne saurait opposer aux événemens une force égale à la mienne, un courage égal au mien.

Il est du devoir de l'homme et de la grandeur du philosophe de faire une part à la faiblesse du corps et à l'infériorité de l'esprit.

Ce fut pour cela que je décidai qu'avant le retour de Jeannie, j'aurais fait une visite dans la chambre de la dame grise.

Aussi, dès que je pus me tenir debout, comme il y avait déjà douze ou quinze jours que Jeannie était partie, et que, d'un moment à l'autre, elle pouvait être de retour, je fis venir le maçon.

Cet homme crut qu'il s'agissait sans doute d'un nouvel accès de fièvre chaude, et il arriva avec un paquet de cordes à la main et son manœuvre à ses côtés, afin d'avoir toute aide et toute facilité pour me ficeler sur mon lit, si besoin était.

Il me trouva assis dans un fauteuil et grelottant au coin du feu.

Cette ouverture de la chambre de la dame grise était chez moi une idée tellement fixe, que, pour la mettre à exécution, je n'attendais pas même que je fusse guéri.

Le maçon entr'ouvrit la porte et entra sur la pointe du pied, prenant toutes sortes de précautions.

Comme j'eus un doute de ce qui se passait dans son esprit, je le rassurai sur ses craintes.

Puis, je lui exposai comme quoi je désirais qu'il défît l'ouvrage qu'il avait fait, c'est-à-dire qu'il démurât la porte.

Mais il secoua la tête en disant :

— Monsieur Bemrode, vous me donneriez une demi-année de votre traitement, et même une année tout entière, que je ne ferais pas cela.

J'insistai, mais inutilement.

Il fit signe à son manœuvre de le suivre, et s'éloigna en répétant encore :

— Oh ! non, bien certainement, pas pour cent livres... pas pour deux cents livres sterling !... Je tiens trop au salut de mon âme !... C'est bon, l'argent, mais cela ne vaut pas la damnation éternelle... Adieu, monsieur Bemrode !

Puis, arrivé à la porte, il cria une dernière fois.

— Adieu, monsieur Bemrode ! et il referma la porte et s'éloigna en regardant derrière lui, comme s'il eût craint d'être suivi par la dame grise.

La timidité de cet homme produisit sur moi l'effet qu'elle devait naturellement produire, c'est-à-dire qu'elle exalta

mon courage. Je me regardai comme un homme bien brave, puisque je voulais exécuter un acte auquel un de mes semblables n'osait pas même songer.

Je n'en fus que plus enhardi dans mon projet.

Je pensai alors au mineur qui avait vu la dame grise, qui l'avait poursuivie, qui l'avait adjurée ; son courage, à cette époque, avait fait l'admiration du village tout entier, et, je dois le dire, cette nuit qui avait précédé le jour où j'étais tombé malade, en me rappelant ce que cet homme avait fait, moi qui n'osais me retourner, moi qui n'osais battre le briquet, moi qui, à minuit sonnant, avais fourré mon nez sous mes couvertures, en me rappelant, dis-je, ce courage, je l'avais sincèrement admiré.

Il me parut donc que cet homme était digne de devenir mon compagnon dans cette aventureuse entreprise, et je le fis prier à son tour de venir me voir.

Il n'était pas chez lui : il travaillait aux mines.

Mais, par bonheur, comme le lendemain était un dimanche, il devait revenir à son domicile le soir même.

Les six autres jours de la semaine, il couchait dans les mines.

Le soir, il rentra à sept heures.

A huit, il frappait à la porte du presbytère, n'ayant pris que le temps de souper.

J'ai assez étudié les hommes, mon cher Petrus, pour savoir quelle différence il y a, même chez les organisations les plus fortes, entre un estomac vide et un estomac plein. Je me félicitai donc d'avoir affaire à un estomac plein, dans l'espérance que je trouverais pour doublure à cet estomac un cœur plus courageux que ne l'eût été celui d'un estomac vide.

En effet, il entra dans ma chambre le sourire sur les lèvres.

— Allons ! confiance, pensai-je, j'ai trouvé mon homme !

Mais, aux premiers mots que je lui dis de mon projet :

— Monsieur Bemrode, me répondit-il en secouant la tête, vous me donneriez une année de vos appointemens, et même deux, que je ne ferais pas ce que vous me demandez... Non, pas pour deux cents livres sterling .. pas pour quatre cents !

— Pourquoi cela ? lui demandai-je

— Pourquoi cela ? Vous me demandez pourquoi cela ? Mais parce que la dame grise pourrait être dans sa chambre, donc !

— Eh bien ! après ?... N'est-ce pas une vieille connaissance à vous ?

— Sans doute.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'une nuit vous l'aviez vue ?

— Oui, certes, mais c'est justement parce que je l'ai vue que je ne me soucie pas de la revoir.

— Cependant, pour l'avoir vue, il ne vous est arrivé aucun malheur, il me semble ?

— Monsieur Bemrode, je ne la cherchais pas. Si elle m'est apparue, c'est qu'elle avait décidé de m'apparaître ; cela lui convenait ainsi, et ma témérité n'était pour rien dans le spectacle auquel j'assistais. Cependant, vous le voyez, de ce que je l'ai aperçue une fois, de ce que je l'ai imprudemment poursuivie, audacieusement adjurée, la moitié de mes cheveux a blanchi !... Monsieur Bemrode, coure après la dame grise qui voudra, ce ne sera point moi, je vous le jure ! Il ne faut pas tenter Dieu, monsieur Bemrode !

Et, pivotant sur ses talons, il se retira en répétant :

— C'est-à-dire que pour cinq cents livres sterling, c'est-à-dire que pour mille, je ne ferais pas ce que vous me demandez... Adieu, monsieur Bemrode !

— Ah ! pardieu ! me dis-je, il paraît que j'ai affaire à de fiers poltrons ! Eh bien ! je n'en aurai pas le démenti ; ce qu'ils n'osent pas faire avec moi, je le ferai tout seul.

Et j'envoyai chercher la pioche du maçon.

Mais il me la refusa, se doutant à quel usage je voulais la faire servir.

Alors, j'envoyai chercher la bisaigüe du mineur ; mais il répondit :

— Merci, je sais ce que monsieur Bemrode en veut faire !

Vous comprenez, mon cher Petrus, combien tous ces refus me grandissaient à mes propres yeux.

J'avais cent coudées, et je regardais tous les hommes du haut de mon orgueil !

Je me mis à chercher moi-même dans tous les coins du presbytère, et finis par trouver un ciseau, un marteau et un levier.

C'était tout ce qu'il me fallait pour accomplir l'opération.

Seulement, une fois que j'eus sous la main ces différens objets, je résolus d'attendre encore un jour ou deux, afin que mes forces fussent bien revenues.

J'ai oublié de vous dire que, de peur de nouvelles crises, la nuit, je faisais coucher dans ma chambre le mari de ma femme de ménage.

Le jour venu, je le renvoyais.

Peut-être aussi, je vous l'avouerai, puisque j'ai pris l'engagement de tout avouer, peut-être aussi n'étais-je pas fâché de me donner ce compagnon et cet allié contre la dame grise, juste au moment où je préparais contre elle une si terrible expédition.

Vous savez à quel point je la méprisais pendant le jour !

De ce mépris, il résulta qu'un beau matin je pris mon levier, mon ciseau, mon marteau, et que je montai au second étage, bien résolu à commencer ma brèche.

Ce maudit second étage était sombre en diable, et me produisait une impression singulière chaque fois que je l'abordais.

Ma résolution, bien prise sur le palier du premier étage, chancelait à chaque marche que je montais, et finissait toujours par venir trébucher à la dernière.

J'eus recours à mon reconfort ordinaire ; j'ouvris la porte du grenier et celle de la lingerie, et, moyennant ces deux ouvertures, je vis clair sur le palier.

D'ailleurs, j'entendais Mary aller et venir dans la maison. Je lui criai de ne point quitter le presbytère sans m'en prévenir.

Puis, rassuré par la promesse qu'elle me fit, je me mis à l'œuvre.

D'abord, je dois vous l'avouer, mon cher Petrus, je frappai mollement, à côté du ciseau aussi souvent que dessus ; mais enfin ma main se raffermit, mes coups devinrent plus vigoureux et plus sûrs, les premiers fragmens de la muraille volèrent en éclats. Je m'échauffai au travail, et je finis par y prendre cette ardeur fiévreuse que l'homme met à toute œuvre de destruction. En moins d'un quart d'heure, le mur fut entièrement percé, et, de l'autre côté des briques, je sentis la porte.

Alors, j'eus recours au levier ; je l'introduisis dans le trou creusé par le ciseau, et, pesant de l'intérieur à l'extérieur, je parvins à ébranler d'abord, et ensuite à faire sauter quelques briques.

Par cette ouverture, j'aperçus une partie de la porte.

C'était une vieille porte de chêne avec des clous de cuivre, le chêne était vermoulu, les clous étaient oxydés.

On eût dit la porte d'un souterrain, d'un cachot, d'une prison, de quelque endroit terrible enfin.

J'avoue que je frissonnai en voyant cette porte.

— Mary ! criai-je, vous êtes toujours là ?

— Oui, monsieur, me répondit celle à qui je m'adressais.

— Que faites-vous ?

— Le déjeuner de monsieur.

— Ne le quittez pas !

— Je n'aurai garde... Bon ! pour que le lait se sauve !

Vous n'avez pas idée, mon cher Petrus, combien en certaines circonstances il suffit de peu de chose pour vous remettre le cœur. Quant à moi, je sais que ce petit dialogue, si court et si insignifiant qu'il fût, me fit très grand bien. A cette certitude que mon lait ne pouvait se sauver, parce que Mary veillait dessus, je me sentis de nouveau plein de courage, et je me remis au travail avec plus d'ardeur que jamais. En un instant, le tiers inférieur de la porte fut dégagé, malgré la résistance du ciment, et cette résistance fut grande ; mon ami le maçon avait fait les choses en conscience.

J'avais commencé par curiosité, je continuai par orgueil.

— Ah ! me disais-je à chaque brique que je faisais sauter, ah ! un maçon dont c'est l'état de démolir, ah ! un mineur dont c'est l'état de creuser, n'osent ni creuser ni démolir ! Ils ont peur, les lâches ! et c'est moi, un homme d'église, qui leur donne l'exemple du courage ! en vérité, c'est honteux pour eux ! Il est vrai qu'en même temps c'est bien glorieux pour moi ! Quel malheur qu'un pareil acte d'intrépidité, connu et apprécié dans un pauvre petit village du pays de Galles, reste ignoré du monde ! Supposez des moyens de publicité mis à ma disposition, et, dans quelques jours, la moitié de l'Angleterre ne s'occupe plus que de moi. On dit : « Savez-vous ce qu'a fait le brave, le courageux, l'héroïque Bemrode ? le savez-vous ? Non. Eh bien ! voici ce qu'il a fait... »

Malheureusement, juste en ce moment, j'entendis fermer la porte du presbytère.

— Mary ! criai-je, Mary ! où allez-vous ? Je vous avais défendu de sortir.

Personne ne me répondit.

Je descendis précipitamment.

Mon déjeuner était prêt, et Mary était purement et simplement sortie pour aller chercher du sucre chez l'épicier.

Je la suivis des yeux dans sa course d'un instant ; je la vis entrer dans la boutique du marchand, et revenir au presbytère munie de la denrée coloniale qu'elle avait été chercher.

Cela me conduisit à me demander à moi-même pourquoi, dans les colonies, il n'y avait point de traditions pareilles à celles que j'étais occupé à combattre, et je me répondis avec une justesse qui, je le crois, vous frappera, qu'à la Jamaïque, à Saint-Domingue, à la Havane, à l'île Bourbon et à l'île Maurice, sous ce beau ciel pur, avec ce soleil sans nuages, cette lune sans voile, cette terre sans brouillards, cette création aux contours nettement découpés,

cette atmosphère limpide, ces lointains bleus, il n'y avait pas un refuge pour les pauvres ombres.

Que ferait un spectre dans tout ce paysage torride, presque aussi ardent la nuit que le jour, sans la plus petite brume?

Où se réfugier?

Il serait éventé, traqué, surpris, dix minutes après qu'il se serait hasardé à sortir hors de terre!

A tous ces fantômes de notre imagination il faut l'atmosphère épaisse et brumeuse du Nord; il faut les vieilles tours au bord des lacs; il faut le vent de la nuit sifflant dans les roseaux; il faut les émanations d'une terre humide; il faut la grande herbe verte des cimetières; il faut la dalle glissante des cloîtres, la pierre mouvante des tombes, que la pluie descelle, que la mousse ronge, que la superstition soulève.

Voilà pourquoi, comme ces peuplades vaincues qui reculent, disparaissent et s'anéantissent peu à peu devant le vainqueur, voilà pourquoi les revenans, les fantômes, les spectres se sont réfugiés parmi les hommes du Nord, dans les noires forêts de l'Allemagne, dans les vieux châteaux de la Suède, dans les hautes montagnes de l'Ecosse, dans les sombres vallées du pays de Galles, et dans ces grandes plaines de l'Irlande qui semblent des lacs de verdure.

Je ne vous cacherai pas que je fus très content de la définition.

Convenez, en effet, mon cher Petrus, que la solution du problème est des plus ingénieuses, et qu'il fallait, pour la donner aussi claire et aussi précise que je vous la donne, cette limpidité d'esprit, cette netteté d'idées que je conserve même au milieu des plus graves préoccupations, même au sein des plus grands dangers.

Cette satisfaction bien naturelle de moi-même m'amena à penser que ce serait un bel ouvrage à faire que celui des traditions superstitieuses des différens peuples, modifiées selon leur climat et leur latitude, depuis les Egyptiens jusqu'à nous.

Ce serait tout simplement l'histoire poétique du monde.

— Pourquoi ne ferais-je pas cette histoire poétique, bien autrement curieuse, bien autrement pittoresque, bien autrement philosophique que l'histoire universelle de Bossuet? Pourquoi ne la ferais-je pas? m'écriai-je, au lieu de cette aride et sèche chronique des Gallo-Kymris, qui ne sera jamais, à tout prendre, que celle d'un petit peuple étant né, ayant vécu, s'étant éteint dans des conditions inférieures, soit qu'il ait fait partie à des époques reculées, des trois ou quatre cents peuplades de la Gaule, soit qu'il ait été aggloméré aux Pictes de César, aux Saxons d'Harold ou aux Normands de Guillaume.

Et, illuminé d'une idée subite, je m'élançai dans mon cabinet, je déchirai la page sur laquelle étaient inscrits ces mots: « HISTOIRE DES GALLO-KYMRIS, avec de nouvelles recherches sur leur origine, leurs mœurs, leur langue, leurs migrations, leur lutte pendant cinq cents ans contre la Grande-Bretagne, et leur décadence dans le dernier siècle, » et j'écrivis sur la page suivante: « TRADITIONS SUPERSTITIEUSES DU MONDE ENTIER, ou *Histoire des spectres, des fantômes, des larves, des lamies, des ombres, des revenans, des apparitions, des vampires et des goules*, depuis Homère jusqu'au père Griffet. »

XLVII

STRATÉGIE

— Ah! ah! dit Mary en rentrant, c'est vous, monsieur Bemrode... Bon! ce n'est point la peine de vous mettre à l'ouvrage; vous allez déjeuner.

— Pourquoi, lui demandai-je en me levant et d'un air sévère, car il me semblait que je devais maintenir la situation à la hauteur où je l'avais conduite, pourquoi êtes-vous sortie malgré ma défense, femme?

— Sortie malgré votre défense? répéta Mary tout étonnée. Est-ce que c'est sortir, cela, traverser la place pour aller chez l'épicier.

— N'importe! du moment où vous vous absentiez, il fallait me le dire.

— Ah! par ma foi! monsieur Bemrode, je vous ai vu si occupé à votre démolition, que je n'ai pas voulu vous déranger pour cela.

— C'est bien; je vous le passe cette fois-ci; mais tout à l'heure, attendu que madame Bemrode peut arriver d'un moment à l'autre, vous allez ranger la chambre du milieu.

— Tout de suite, monsieur Bemrode, pendant que vous déjeunerez. Quand vous remonterez, ce sera fait.

— Non pas, non pas! m'écriai-je. Pendant mon déjeuner, servez-moi... Vous savez que le médecin a recommandé de me laisser seul le moins possible.

— Ah! quand vous aviez la fièvre chaude; mais, maintenant que vous ne l'avez plus...

— Elle peut revenir... Imprudente!

— Mais, en ce cas, monsieur Bemrode, si vous me gardez toute la journée, il serait juste de doubler mes gages... C'est comme si vous gardiez mon mari toutes les nuits, il faudrait me prévenir.

— Votre mari vous sera rendu au retour de madame Bemrode, ma fille, répondis-je en m'adoucissant, et une suffisante indemnité vous sera comptée pour le dérangement que j'aurai occasionné dans votre vie.

— Ah! si vous êtes juste comme cela, il n'y a plus rien à dire qu'à se mettre à vos ordres, monsieur Bemrode.

— Mes ordres, vous les avez reçus, lui dis-je majestueusement.

Et je déjeunai plus solidement que je n'avais fait encore depuis ma maladie, d'abord parce que la santé revenait ramenant l'appétit, ensuite parce que j'avais besoin, pour l'opération qui me restait à achever, d'ajouter des forces nouvelles aux forces que j'avais déjà.

Un verre de vin pur couronna le repas, et fit, avec une douce chaleur, couler dans mes veines un courage nouveau.

Quant à Mary, elle était si contente, à ce qu'il paraît, de la promesse que je lui avais faite, qu'elle monta en chantant une vieille chanson galloise, sans s'inquiéter de l'œuvre que j'accomplissais au second.

Moi, qui savais ce que j'allais faire, je montai plus grave et plus réfléchi.

Le palier était redevenu sombre; sans doute, en mon absence, le vent avait repoussé les deux portes.

J'eus le courage de les rouvrir.

Il est vrai que j'entendais toujours Mary chantant sa chanson.

Je repris mon levier, et je continuai à faire sauter les briques. Au bout d'une demi-heure, la porte était complètement démasquée.

— Mary! appelai-je.

— Eh! monsieur? fit la bonne femme en accourant sur le palier.

— Mary, lui dis-je, connaîtriez-vous, par hasard, dans la maison, quelque vieille clef qui pût ouvrir la porte de la chambre du milieu?

— Comment, de la chambre du milieu?

— Oui... de la chambre de la dame grise.

— Jésus Dieu! s'écria Mary en joignant les mains, vous oseriez ouvrir cette porte, monsieur Bemrode?

— Pourquoi pas? répondis-je en me redressant.

— Tiens, au fait, dit Mary, pourquoi pas... puisque la dame grise ne paraît que la nuit, et, encore, la nuit de la Sainte-Gertrude à la Saint-Michel?... Attendez, monsieur Bemrode, je vais en chercher, des clefs, et autant que j'en trouverai, je vous les apporte.

Et elle descendit pour aller chercher tout ce qu'il y avait de clefs dans la maison.

— Mary! lui criai-je, Mary! montez, au lieu de descendre.

Mais elle n'écoutait pas quoiqu'elle entendît, répondant avec beaucoup de justesse, tout en s'éloignant:

— Puisque vous demandez des clefs, monsieur Bemrode, il faut bien que je vous en cherche.

J'aurais pu descendre aussi et me livrer à la même recherche qu'elle; mais je me contentai de descendre quelques marches et de l'attendre. Cinq minutes après, elle monta avec une douzaine de clefs.

— Tenez, dit-elle. Oh! mon Dieu! quel ravage vous avez fait!

— Vous voyez, Mary, lui dis-je tout glorieux, j'ai fait ce que n'ont osé faire ici le maçon ni le mineur.

— Oh! parce que vous êtes un homme instruit, vous, monsieur Bemrode, et que vous ne croyez pas à toutes ces bêtises-là... C'est bon pour nous autres, pauvres gens du peuple.

Mon orgueil se révolta à cette idée que j'allais perdre, grâce à mon incrédulité supposée, tout le bénéfice de mon courage.

C'était bien la peine de m'être mis tout à fait au-dessus du vulgaire par mon intrépidité, pour n'en pas tirer un autre mérite que celui d'esprit fort.

Ce que j'ambitionnais, ce n'était point la réputation d'esprit fort, c'était celle de *cœur fort*.

— Mary, dis-je gravement, vous parlez avec une grande légèreté, ce me semble, des mystérieux problèmes de la tombe et des sombres secrets de l'éternité.

Au lieu de détruire cette superstitieuse croyance des apparitions, l'histoire profane et l'histoire sainte la consacrent par des exemples.

Oreste, au dire d'Eschyle, était poursuivi par l'ombre de son père, qui lui ordonnait de le venger; Ninus, au dire d'Hérodote, sortit de son tombeau pour venir reprocher sa mort à Sémiramis; la Bible raconte que, sur l'évocation de

Samuel, le sceptre de la pythonisse d'Endor apparut à Saül; Plutarque affirme qu'à Sardes, le fantôme de César se dressa devant Brutus, et le prévint qu'il le reverrait à Philippes; l'apparition du père d'Hamlet est une tradition nationale consacrée par le divin Shakespeare; on prétend que, pendant la nuit qui précéda la bataille de Bosworth, Richard III revit une partie de ses victimes, dont les ombres sanglantes revinrent pour le maudire et lui annoncer sa mort; enfin, des gens dignes de foi, comme la voisine et le mineur, affirment avoir vu la dame grise... C'est donc à mon grand courage qu'il faut faire honneur de la résolution que j'ai prise, et non à mon incrédulité.

Mary me regardait avec admiration.

— Est-ce étonnant comme vous dites tout cela, monsieur Bemrode!... vous le dites si bien, que voilà que je n'ai pas plus peur que vous, moi!... Essayez- donc toutes ces clefs-là, monsieur Bemrode. Ah! je suis un peu curieuse de savoir ce qu'il y a dans la chambre de cette sorcière de dame grise! Tenez, voilà une clef qui me fait l'effet d'aller à la serrure.

En disant ces mots, elle me présenta une clef.

Je la pris.

— Là! dit-elle, essayez-la bien vite.

Je l'approchai de la serrure.

Mais, je dois le dire, mon cher Petrus, quel que fût mon courage, il ne parvenait pas à tempérer entièrement mon émotion.

Mon esprit supérieur avait beau commander à mon corps, l'âme avait beau vouloir gouverner la matière, la matière tremblait.

Mary s'aperçut de cette agitation involontaire.

— Ah! c'est drôle, dit-elle, comme vous tremblez!

— Je crois, ma chère Mary, lui dis-je, que je viens d'être repris d'un accès de fièvre.

— En effet, c'est extraordinaire... sans compter que vous avez l'eau qui vous coule du front... Essuyez-vous, monsieur Bemrode, et donnez-moi cette clef... je vais essayer, moi.

Et, comme mon tremblement continuait, et que mes dents commençaient à claquer:

— Oh! c'est bien la fièvre, dit Mary. Voulez-vous aller vous coucher, monsieur Bemrode? Je tâcherai d'ouvrir la porte toute seule, et j'irai vous dire ce qu'il y a dans la chambre.

Cette proposition me rappela à moi; j'avais honte qu'elle me fût faite par une femme.

— C'est vrai que j'ai la fièvre, répondis-je; c'est vrai que je grelotte; c'est vrai que je tremble; c'est vrai que mes dents claquent... Seulement, qui est-ce qui est agité ainsi? Le corps que la maladie secoue, mais l'âme immortelle plane au-dessus de toutes ces misères... Mon âme me donne la force de rester ici... Essayez vos clefs, Mary, essayez-les, et, si une d'elles va à la porte, ouvrez-la... si forte que soit la fièvre, je serai plus fort qu'elle!

Mary me regarda avec étonnement; elle ne comprenait pas cette suprême dignité.

Mais, comme l'ordre que je lui donnais était parfaitement clair, comme il n'y avait point à s'y tromper, elle essaya d'abord une clef que je lui indiquai, ensuite toutes les autres, sans qu'une seule pût même tourner dans la serrure.

— Ah! dit Mary, quand la dernière eut résisté, quel malheur! j'avais tant envie de voir ce qu'il y a dans cette maudite chambre!

Ce fut à ce mot, mon cher Petrus, que je remarquai la différence qu'amène, dans l'expression et dans la signification d'une phrase, le changement de place d'une épithète.

Moi, à la place de Mary, j'eusse dit: *cette chambre maudite!* et l'expression devenait terrible! et elle était à la hauteur de la situation!

Comme sans doute la bonne femme n'était point d'une nature assez distinguée pour éprouver à mon unisson, elle dit: *cette maudite chambre!* et, alors, l'expression cessa d'être dramatique, et elle devint presque burlesque.

Je réfléchissais à cela, et, tout en y réfléchissant, je sentais ma fièvre se calmer, lorsque, après avoir regardé autour d'elle avec dépit, Mary s'écria tout à coup:

— Mais vous avez là bien mieux qu'une clef, monsieur Bemrode; vous avez un marteau, un ciseau et un levier... Bon! puisque vous avez pu trouer une muraille, vous ferez bien sauter une porte!

— Ah! ah! lui dis-je, oui, c'est vrai... J'ai là un marteau, un ciseau et un levier...

— Bon! attendez... est-ce que vous ne savez pas comment on fait sauter une porte?

— Non... si... mais...

— Rien de plus simple: vous passez le bout de votre levier entre la muraille et la serrure, puis vous faites une pesée, et...

— Ah! je fais une pesée?...

— Oui... tenez, monsieur Bemrode, ramassez le levier.

— Bien... je comprends...

Je ramassai le levier; mais je ne puis pas vous dire, mon cher Petrus, c'était sans doute un effet de la fièvre, je ne puis pas vous dire combien il me sembla peser.

J'essayai de le glisser à l'endroit indiqué; j'y parvins même; mais cet effort m'avait sans doute épuisé, car je ne pus ébranler la porte.

A la vérité, je n'oserais dire que j'employasse toutes mes forces. En me trouvant acculé à l'exécution de l'acte que j'avais si longtemps rêvé, il me semblait commettre une espèce de sacrilège.

Mary s'aperçut de la faiblesse avec laquelle j'agissais.

— Ah! monsieur Bemrode, fit-elle, j'avais bien raison de vous dire que vous étiez malade; vrai, vous n'êtes pas plus fort qu'un enfant... attendez, attendez!

Et, saisissant l'extrémité de la pince, elle fit, comme elle l'avait dit, une pesée, mais si solide, mais si vigoureuse, qu'à la première pression la porte craqua, qu'à la seconde, elle s'ébranla, et qu'à la troisième elle s'ouvrit toute grande.

Un double cri s'échappa de nos deux poitrines, poussé en même temps, de sorte que je ne saurais dire, mon cher Petrus, si ce fut Mary qui poussa le cri de terreur et moi le cri de joie, ou bien si ce fut au contraire Mary qui poussa le cri de joie et moi le cri de terreur.

Au reste, singulier effet du contre-coup causé par l'ouverture subite de cette porte! Mary resta penchée en avant à croire qu'elle allait choir sur le nez, et moi renversé en arrière à croire que j'allais tomber sur le dos!

XLVIII

CE QU'IL Y AVAIT DANS LA CHAMBRE MURÉE

Malgré la différence de nos positions, nos regards plongèrent en même temps jusqu'au fond de la chambre.

Les volets étaient fermés, et comme, excepté quelques ouvertures par lesquelles il semblait voir passer l'ongle destructeur du temps, aucune baie ne laissait pénétrer la lumière du dehors, la chambre resta dans l'obscurité.

Néanmoins, grâce au peu de jour qui entrait par la porte enfoncée, l'obscurité n'était point tellement épaisse, qu'on ne pût distinguer dans la pénombre un vieux bahut placé entre les deux fenêtres, un vieux lit placé en face du bahut, quelques chaises boiteuses et quelques escabeaux vermoulus éparpillés çà et là sur le plancher.

Tout à coup, je m'écriai en étendant la main et en pâlissant:

— La dame grise! la dame grise!

Mary n'en écouta pas davantage, et, se précipitant par les escaliers, elle descendit cinq ou six marches

Ces cinq ou six marches descendues, elle se retourna.

Voyant alors qu'au lieu de fuir comme elle je venais de m'asseoir sur le palier, à l'endroit même où je me trouvais, la main toujours étendue vers l'objet que j'avais indiqué, elle reprit courage, et, en me demandant: « Où cela? où cela? » elle remonta une à une et lentement les marches descendues, revint près de moi, et, oubliant sans doute, dans sa terreur, la distance qu'il y avait entre nous deux, puisqu'elle était la servante et que j'étais le maître, elle s'appuya familièrement sur mon épaule.

— Eh bien! mais qu'avez-vous donc vu, monsieur Bemrode?... mais parlez donc!

Je ne sais pourquoi, mon cher Petrus, je gardais un silence si obstiné; il n'y avait certes, dans ce silence, ni entêtement, ni dédain. Deux ou trois fois, j'essayai de parler; mais la voix s'arrêta dans le pharynx, *vox faucibus hæsit*, sans pouvoir aller plus loin.

Seulement, je montrais l'objet que, au premier abord, j'avais pris pour la dame grise, et qui, se dessinant peu à peu à mes regards, de plus en plus habitués aux ténèbres, prenait la forme d'un vêtement de femme suspendu près du lit et surmonté d'un bonnet.

Or, par un carreau cassé, et par une ouverture du volet, le vent passait, et, agitant doucement ces habits, avait donné à un vêtement inerte et vide l'apparence de la vie et du mouvement.

— Eh bien! quoi? demanda Mary.

Je continuais de montrer du doigt l'objet qui nous avait effrayés.

— Là, murmura Mary, là?

Et elle étendit la main dans la même direction que la mienne. Je fis un effort: un mot s'échappa.

Il est vrai que ce mot était un monosyllabe.

— Oui, répondis-je.

— Ah çà! mais vous ne voyez donc pas que c'est une vieille robe pendue au mur, ce que vous me montrez là?

L'étrange chose qu'une hallucination, mon cher Petrus : et comme cela m'explique le fameux mirage qui trompe les voyageurs dans le désert, qui les attire à lui, et qui, lorsqu'ils sont arrivés sur la lisière d'une forêt ou d'un lac imaginaire, disparaît tout à coup !

A cette simple parole de Mary, l'illusion cessa, la dame grise s'évanouit, et les objets que j'avais devant les yeux m'apparurent sous leur véritable aspect.

— Ah ! m'écriai-je en riant de moi-même, et puis peut-être un peu aussi de satisfaction de ce qu'au lieu d'avoir affaire à la morte, nous allions avoir affaire à ses habits, ah ! la bonne histoire !

Et j'essayai de me relever ; mais, vous le savez, mon cher Petrus, le rire produit une telle déperdition de forces, que je ne pus y réussir du premier coup, et que je retombai sur mon derrière.

— Bonne histoire tant que vous voudrez, monsieur Bemrode ! s'écria Mary ; mais, moi, j'appelle cela une mauvaise farce... Jésus Dieu ! parce que vous n'avez pas peur, vous ; parce que vous êtes brave comme Judas Machabée, est-ce une raison pour faire mourir de peur une pauvre femme ?... Ah ! mais, continua-t-elle en entrant dans la chambre, c'est qu'au premier abord j'ai donné dedans... savez-vous que vous êtes un peu farceur, monsieur Bemrode, pour un homme d'église ?

Et, tout en disant cela, elle avait pénétré jusqu'au pied du lit.

Arrivée là, elle se retourna vers moi

— Eh bien ! venez donc ! dit-elle.

Pendant le mouvement qu'elle avait fait en avant, je m'étais relevé.

— Eh bien ! répéta-t-elle, vous ne venez pas ?

— Ma chère amie, lui dis-je, depuis trois ans peut-être que ces fenêtres n'ont été ouvertes, la chambre doit horriblement sentir le renfermé, et les mauvaises odeurs me sont insupportables... Ouvrez les fenêtres d'abord, et ensuite j'entrerai.

— Oh ! c'est juste, monsieur Bemrode, dit la bonne Mary ; le fait est que la chambre a besoin d'air... Attendez, je vais lui en donner.

Et elle alla successivement aux deux fenêtres, qu'elle ouvrit et dont elle poussa en dehors les volets tout disloqués.

La lumière fit irruption dans la chambre, et y entra comme entre l'eau dans un bassin par une écluse qu'on lève, c'est-à-dire par flots, par vagues, par torrens.

Je n'ai rien vu au monde de plus triste que cette chambre, où chaque chose semblait un exemple vivant de la maxime de l'Evangile : « Tu es poussière, et tu retourneras en poussière. »

Chaque chose, en effet, semblait n'attendre que le contact d'un corps matériel et solide pour s'anéantir.

La tapisserie pendait en lambeaux ; le fond du lit était désanglé, et les matelas tombaient à terre ; les dalles formant le plancher étaient couvertes d'une poussière épaisse d'un demi-pouce, et qui semblait le détritus de trois siècles ; une glace qui continuait d'orner la cheminée paraissait, à force de solitude et d'obscurité, avoir perdu la faculté de reproduire les objets ; enfin, chose qui exerça tout particulièrement mon imagination, plusieurs cordes de longueurs et de grosseurs différentes se tordaient sur le parquet, comme si, le choix fait entre elles, la personne qui avait fait ce choix en eût pris une et laissé là dédaigneusement les autres

Cet examen général achevé, mes yeux se reportèrent plus spécialement sur certains objets, selon qu'ils me parurent plus ou moins mériter mon attention.

Le premier de ces objets fut ce groupe d'habits se balançant accroché à un clou à la tête du lit, auquel évidemment aucune main n'avait touché depuis qu'on en avait enlevé, selon toute probabilité, le corps mort de la dame grise.

Ce groupe d'habits, que j'avais pris pour la dame grise elle-même, et qui m'avait causé une si grande terreur que les jambes m'en avaient manqué, et cela, je puis vous l'avouer, mon cher Petrus, maintenant que, grâce à la force de volonté qui me caractérise, je suis entré dans cette chambre et l'ai visitée aussi courageusement que l'eût fait l'homme le plus brave des trois royaumes ; ce groupe d'habits se composait d'un bonnet, d'une guimpe comme en portaient, vers le milieu du seizième siècle, les femmes de moyenne condition ; d'un jupon qui avait été blanc et qui était devenu gris, et d'une robe grise qui était devenue noire.

Nous reconnûmes ces différens objets en les soulevant l'un après l'autre ; car, pour les ôter du clou et les examiner en détail, Mary, avec une timidité que du reste je pardonne à son sexe, s'y refusa absolument, quoique je lui offrisse de lui faire cadeau de ces habits.

Il est vrai de dire que je lui faisais là un médiocre cadeau !

Le tout, à un marchand fripier, n'eût certainement pas été vendu deux pences, tant le tout était détérioré, soit par l'action du temps qui s'était écoulé depuis que les habits étaient accrochés à ce clou, soit par l'usage qu'en avait fait la personne qui les avait portés, avant que cette personne les dévêtît pour entrer dans l'éternité comme elle en était sortie.

Mais ce ne fut point là la raison que fit valoir Mary ; elle répondit purement et simplement que cela portait malheur, non seulement de mettre, mais encore de toucher les habits d'un mort.

Vous comprenez bien que j'éclatai de rire à l'énoncé d'une pareille superstition, et, pour prouver à la pauvre femme tout le mépris que j'en faisais, j'étendis la main vers ces mêmes habits.

Mais à peine les eus-je touchés, que le clou, rongé sans doute par la rouille, se brisa, et que tout le groupe de vêtement, glissant le long de la muraille avec un frôlement lugubre, tomba à terre en soulevant tout autour de lui cette poussière sinistre qui s'élève du fond des tombes desséchées.

— Oh ! monsieur Bemrode, s'écria Mary, vous avez touché aux habits de la dame grise, cela vous portera malheur !

Si ridicule que fût cette prédiction, je dois dire, mon cher Petrus, que, grâce à l'accent de conviction de Mary, grâce à l'endroit où ces paroles étaient prononcées, grâce enfin aux conditions dans lesquelles nous nous trouvions, je sentis un frisson me passer dans les veines.

Puis, il me vint à l'esprit une autre idée qui n'était pas propre à diminuer l'impression de la première : c'est que les vêtemens que je venais de toucher, et qui étaient si promptement tombés au contact de ma main, étaient peut-être ceux que mettait la dame grise pour apparaître.

En ce cas, j'aurais touché, non seulement les habits d'une morte, mais encore ceux d'un spectre, ce qui était bien pis.

Je m'éloignai donc avec horreur de ces habits, qui restèrent à l'endroit où ils étaient tombés.

Puis, je me mis à visiter les armoires.

A part celle qui était près de la cheminée, et qui contenait quelques ustensiles de cuisine prouvant que la dame grise faisait sa cuisine elle-même et dans sa pauvre chambre, les autres armoires ne renfermaient que quelques lambeaux de vieux linge, soit de table, soit de corps.

De manuscrits, de papiers qui pussent donner un renseignement quelconque sur cette lugubre histoire, il n'en était pas question.

Nous poussâmes, à cet égard, les recherches jusqu'à la plus complète minutie, ne laissant pas un placard sans l'ouvrir, pas un cadre sans le soulever, et regardant jusque derrière cette glace ternie qui semblait l'œil vitreux et mort de cette triste chambre, pour voir si quelque fragment de parchemin écrit ou de papier imprimé n'y était point caché.

Je vous le répète, mon cher Petrus, nous ne trouvâmes rien.

Un sentiment d'inquiétude, que vous comprendrez d'ailleurs, me faisait presser cette recherché.

Je ne me souciais pas que la porte restât ouverte et la muraille non fermée pendant la nuit : c'eût été une trop grande facilité à la dame grise de faire sa promenade nocturne.

Je résolus donc, désespérant de rien trouver qui me renseignât sur ce que je voulais savoir, de refermer la porte et de rebâtir la muraille le plus vite possible.

Quant à refermer la porte, après avoir examiné le dégât que j'y avais fait, je jugeai la chose parfaitement inexécutable.

La partie du mur dans laquelle entrait le pêne avait été enlevée.

Il m'eût fallu à la fois le serrurier et le maçon.

Quant à boucher le trou que j'avais fait, c'était chose moins malaisée.

Il ne me fallait, pour cela, qu'un sac de plâtre et quelques briques ajoutées aux débris du mur, et destinées à remplacer celles qui avaient été brisées par le ciseau ou le levier.

J'eus un instant l'idée d'envoyer Mary chercher chez le maçon une augée de plâtre et une truelle, et de garder la maison pendant ce temps-là ; mais je craignis que, dans le trouble où elle devait naturellement se trouver après l'expédition que nous venions de faire, elle ne sût pas demander exactement ce dont j'avais besoin, et je préférai la laisser au logis, et aller moi-même chez le maçon.

En conséquence, je lui fis part de ma résolution, et l'invitai à descendre au rez-de-chaussée ou au premier, si elle avait peur en restant au second ; mais elle me répondit tranquillement :

— Ne vous inquiétez pas de moi, monsieur Bemrode ; allez chercher votre auge, votre plâtre et votre truelle ; moi, pendant ce temps, je continuerai de chercher si je ne trouve pas quelque renseignement sur cette pauvre âme en peine, à qui le Seigneur veuille faire grâce des années de purgatoire qu'elle a encore à faire !

— C'est bien, Mary, répondis-je ; j'avais envie de rester et de vous envoyer chez le maçon ; mais, puisque vous n'avez pas peur...

— Pardon ! monsieur Bemrode, dit Mary, vous plaît-il que ce soit moi qui y aille et que ce soit vous qui restiez ? En ce cas...

— Non, non, non, lui dis-je vivement : puisque c'est convenu ainsi, que la chose reste comme elle est convenue

Et je descendis l'escalier quatre à quatre, laissant l'intrépide Mary à son investigation.

J'ai dit *l'intrépide*, car, enfin, mon cher Petrus, quoique le courage de cette femme vînt certainement de cette infériorité d'organisation qui, chez les personnes vulgaires, empêche les sensations d'être perçues avec la même acuité et la même finesse que chez les personnes distinguées, je ne puis cependant, tout en faisant la part de cette infériorité d'organisation, m'empêcher de rendre hommage à l'intrépidité de cette femme.

Je suis, avant toute chose, sinon l'homme juste du poète Horace, du moins l'homme impartial de l'apôtre Paul.

XLIX

LA GRANDE NOUVELLE

Un quart d'heure après, j'étais de retour avec les objets que j'étais allé quérir.

Seulement, je m'étais bien gardé de dire au maçon dans quel but je lui empruntais son auge et sa truelle et lui achetais son plâtre.

Il n'eût peut-être pas voulu me vendre son plâtre ; il n'eût peut-être pas voulu me prêter sa truelle et son auge.

Je prétextai une réparation à faire au mur de ma cour.

Une fois la porte du presbytère fermée, qui savait quel mur je réparais ?

Je fermai ma porte, et montai au second avec ma truelle, mon plâtre et mon auge.

Mary avait cherché pendant tout le temps qu'avait duré mon absence, mais elle n'avait rien trouvé.

Il était évident pour moi que, si quelque renseignement survivait à toute cette catastrophe, c'était ailleurs que dans la chambre de la dame grise qu'il le fallait chercher.

Au reste, le grand acte que je venais d'accomplir avait au moins ce résultat, de me rassurer sur un point : la chambre était parfaitement vide.

Aucun fantôme, aucun spectre, aucune apparition ne s'était opposé à l'examen minutieux que nous venions de faire des localités.

En refermant la muraille, je la refermais sur une chambre déserte.

Or, qui désormais pouvait sortir de cette chambre, puisqu'elle ne renfermait pas même ce que j'avais craint pendant un instant d'y rencontrer, un cadavre ?

J'ordonnai donc à Mary d'aller fermer les fenêtres, ce qui était tout simple, attendu que c'était elle qui les avait ouvertes.

Ce que Mary, au reste, fit sans difficulté.

Puis elle sortit.

Elle avait bien quelque velléité de retourner chez elle, pour préparer le dîner de son mari ; mais j'avais besoin d'un manœuvre, et je la retins.

Vous pouvez, mon cher Petrus, en ne me connaissant que sous mon aspect d'homme de science et de philosophie, vous pouvez douter de mon aptitude au travail que j'avais entrepris ; mais, par bonheur, mon père, qui a fait de moi l'homme que vous connaissez, l'a fait encore plus complet que vous ne croyez, en lui apprenant en quelque sorte une espèce de résumé de tous les arts manuels.

Cela tenait à l'idée qu'il avait eue d'abord de faire de moi un navigateur au long cours.

La lecture de *Robinson* avait été, en conséquence, la lecture favorite de ma jeunesse.

Or, mon excellent père avait voulu que, dans le cas où, comme le héros de Daniel Foë, j'aborderais dans une île déserte, comme lui, je pusse trouver en moi-même toutes les ressources que le maître de Vendredi applique si ingénieusement à l'amélioration de son existence solitaire

J'étais donc un peu peintre, vous en avez vu la preuve dans la décoration de la chambre de Jeannie.

J'étais un peu charpentier, un peu menuisier et, enfin, un peu maçon.

C'était à moi de me rappeler ces travaux de ma jeunesse, qui avaient pour but de bâtir des niches à chien, des poulaillers et des cages à lapins.

Et maintenant que je vous dise, à propos de *Robinson*, une profonde observation que j'ai faite, et que, j'ose le dire, personne n'avait faite avant moi.

C'est que ce qui commence à faire et ce qui fera, dans l'avenir, du peuple anglais le peuple navigateur par excellence, et de l'Angleterre la reine des océans, c'est sa situation au milieu des mers, me direz-vous ?

Non, mon cher Petrus.

C'est le hasard, ou plutôt c'est la Providence, qui lui a donné le roman de voyage le plus amusant qui ait jamais existé.

Tout enfant de la Grande-Bretagne apprend à lire dans *Robinson Crusoé*, ou le lit dès qu'il sait lire.

Malgré son naufrage, malgré sa solitude, malgré les fatigues qu'il éprouve, malgré les dangers qu'il court, tout enfant ambitionne d'être Robinson Crusoé.

Pour le devenir, tout enfant a le désir d'être marin.

C'est donc vers la mer, c'est donc vers l'Océan, c'est donc vers l'infini que sont fixés les yeux des trois quarts de la génération masculine de douze à dix-huit ans.

Comment voulez-vous que ce peuple, pour qui la marine est, non seulement un état, mais encore une ambition, ne soit pas un jour le premier peuple navigateur et le premier peuple commerçant du monde ?

Je fais toutes ces réflexions en vous écrivant, mon cher Petrus, et voilà pourquoi je les jette sur le papier ; mais je dois dire que, en construisant ma muraille, je pensais à toute autre chose.

La fermeture des fenêtres, en rendant à la chambre son obscurité première, lui avait de nouveau donné un aspect fantastique.

Plus j'avançais dans la besogne, au reste, plus la journée aussi s'avançait, et, quoique je n'eusse pas pris le temps de dîner, et n'eusse point permis à Mary de le prendre elle-même, la nuit arrivait rapidement.

Par bonheur, mon habileté dans l'état que j'exerçais momentanément allait croissant, au fur et à mesure que je l'exerçais ; à la fin, les briques prenaient place sous ma main, comme elles eussent fait sous la main d'un véritable maçon.

Orphée, avec sa lyre, n'a jamais bâti plus rapidement que je ne bâtissais, moi, avec ma truelle !

Seulement, tandis que le trou se rétrécissait, les objets enfermés dans la chambre me paraissaient ou s'animer ou revêtir des formes effrayantes.

Un moment, il me sembla voir les cordes serrées sur le plancher s'agiter et se tordre comme des couleuvres ; il me sembla que les portes des armoires que nous avions trouvées ouvertes, et que Mary avait soigneusement fermées, se rouvraient en criant ; il me sembla enfin que ce groupe d'habits dont j'avais causé la chute, et qui s'était affaissé en soulevant cette sinistre poussière, remontait le long de la muraille à sa première hauteur, et reprenait, avec l'apparence d'une femme debout et prête à s'avancer vers moi, la place qu'il occupait au moment où j'étais entré dans la chambre.

Je faisais toutes ces remarques sans oser les communiquer à Mary ; car j'avais peur qu'elle ne me traitât de visionnaire ; et peut-être aussi était-ce une vision.

Cependant, mon cher Petrus, j'étais convaincu que j'avais vu les cordes se tordre sur le plancher, les armoires se rouvrir, et les habits remonter debout contre la muraille.

Et j'en étais si convaincu, que peut-être eussé-je, pour m'en assurer, renversé tout le travail que je venais de faire, quoiqu'une truellée de plâtre suffit à l'achever, lorsque j'entendis le roulement d'une voiture, et que plusieurs coups retentirent à la porte du presbytère.

Je lançai mon plâtre contre la muraille ; je passai ma truelle dessus pour l'égaliser, et je descendis vivement ouvrir la porte.

En l'ouvrant, je jetai un cri de joie ; j'étais en face de Jeannie.

Elle se précipita dans mes bras ; puis, avant toute chose :

— Mon ami, dit-elle, sois heureux ! Cette nouvelle que je devais t'annoncer, je te l'apporte moi-même ; le Seigneur a daigné accomplir ton plus cher désir et le mien ; je suis enceinte !

Je poussai un second cri ; mais celui-là, comme celui que j'avais poussé lorsque la porte de la dame grise s'était ouverte sous la pesée de ma pince, je ne puis dire si c'était un cri de joie ou de terreur.

Vous comprenez facilement, mon cher Petrus, que cette nouvelle, qui dans toute autre condition, à tout autre moment, eût comblé mes vœux les plus ardens, m'inspira au contraire, dans les circonstances où nous nous trouvions, les appréhensions les plus vives.

Quelle étrange chose, en effet, vous en conviendrez, mon ami, que cette coïncidence du réel avec le fantastique.

Ma grande tranquillité à l'endroit de la dame grise, le courage que j'avais déployé, dans tous les cas où j'avais eu besoin de courage, venaient surtout de la conviction que j'avais de son impuissance contre nous, la dame grise

n'ayant d'action que sur les enfans qui naissaient au presbytère, et particulièrement quand ces enfans étaient jumaux.

Jeannie part. Je profite de son absence pour accomplir l'acte le plus téméraire que jamais mortel ait accompli peut-être, depuis Hercule délivrant Thesée des enfers, depuis Orphée allant demander Eurydice à Pluton. Ma témérité, je la puise surtout dans cette idée que Jeannie est stérile ; et, au moment même où disparaît sous ma main la trace de mon excursion presque fabuleuse dans cet autre royaume des morts, Jeannie arrive, et son premier mot est : « Sois heureux, mon ami ! je suis enceinte ! »

Enceinte !... Pauvre Jeannie ! te voilà donc soumise, comme les autres mères, aux chances des apparitions de la dame grise !

Aussi, je me jurai bien à moi-même que Jeannie ignorerait tout ce qui s'était passé.

Il n'en est pas moins vrai que, lorsqu'elle m'annonça cette nouvelle, que le cœur d'une femme trouve si douce à répandre au cœur de son mari, elle s'aperçut, au bouleversement de mes traits, que cette nouvelle produisait sur moi un autre effet que celui qu'elle en attendait.

Mais, avec son esprit si perspicace, ou plutôt avec son cœur si intelligent, elle comprit tout de suite ce qui m'épouvantait dans cette bienheureuse nouvelle.

— Bon ! dit-elle en riant, voilà mon cher rêveur qui pense à la dame grise, et moi qui, parce que je l'avais oubliée, espérais qu'il n'y pensait plus !

— Ah ! lui répondis-je, toi, ma chère Jeannie, tu étais loin d'ici, dans notre charmant pays des Notts, tandis que moi, j'étais dans ces vilaines montagnes et dans ce sombre presbytère...

— Ce sombre presbytère deviendra gai, riant et joyeux, lorsque notre enfant, notre Williams ou notre Jeannie, l'emplira de ses rires et l'éclairera de sa présence !

— Oui, murmurai-je, si la bonté de Dieu permet que cet enfant nous arrive seul ; mais s'il nous venait deux jumeaux ?...

Et, avec un gros soupir, j'entrai dans la maison.

L

PRÉCAUTIONS

A partir du retour de Jeannie dans la maison, tout reprit son cours ordinaire.

Elle, joyeuse et pleine d'espoir.

Moi, sombre et soucieux, car je ne pensais qu'à la dame grise.

Je m'étais tenu parole à moi-même, et, quelque envie que j'eusse de raconter à Jeannie mon expédition dans la chambre murée, quelque satisfaction que mon orgueil eût éprouvé à un pareil récit, je n en avais pas dit un mot.

Mais elle avait vu ma préoccupation ; Jeannie avait remarqué que le plâtre qui fermait la chambre de la dame grise était nouvellement appliqué ; elle interrogea Mary.

Mary, qui mourait probablement d'envie de tout dire, comme Jeannie mourait elle-même d'envie de tout entendre, Mary raconta l'événement dans tous ses détails.

Jeannie accourut à moi. A ses premières paroles, je compris qu'elle savait tout.

Je lui fis répéter le récit de Mary d'un bout à l'autre ; je corrigeai quelques points de ce récit par trop naïfs, et qui ne me montraient peut-être pas entièrement sous le jour, je ne dirai pas où je me voyais moi-même, mais où je désirais que Jeannie me vît ; car, il est, à mon avis, et je suis sûr que vous pensez comme moi, mon cher Petrus, il est, dis-je, à mon avis, d'une bonne politique de ne se montrer à la femme qu'avec tous les avantages et toute la supériorité que l'homme doit constamment conserver sur elle.

A mon grand étonnement, toute cette odyssée fantastique ne préoccupa que médiocrement Jeannie ; elle ne voyait dans cette chambre que ce que nous-mêmes y avions vu matériellement, c'est-à-dire des volets tombant en ruines, des tapisseries pendant en lambeaux, un lit défoncé, des armoires vides et béantes, quelques bouts de cordes gisant à terre, et un paquet d'habits pendus à un clou.

Quant à la chute de ce paquet d'habits, lorsque je l'avais touché, elle lui paraissait toute naturelle.

— Qu'y a-t-il d'étonnant, me disait-elle avec son regard naïf et son sourire confiant, qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'un clou rongé de rouille, qui supporte un fardeau depuis trois siècles, se brise au moindre ébranlement imprimé à ce fardeau ?...

Le clou brisé, il était moins étonnant encore que, en vertu de la loi de la pesanteur qui veut que les corps solides, du moment où ils sont privés de point d'appui, tendent à se précipiter, le groupe de vêtements fût tombé sur le plancher.

Quant à cette poussière qui avait été soulevée par sa chute, elle n'avait rien que de fort ordinaire dans un endroit fermé depuis trois cents ans, et ç'eût été l'absence de cette poussière qui eût constitué un miracle.

Il va sans dire qu'avec ce positivisme d'esprit, Jeannie n'admettait pas les armoires se rouvrant d'elles-mêmes, les cordes s'animant et se tordant sur le plancher, et les habits remontant le long de la muraille et reprenant leur place primitive au clou trois fois séculaire.

Elle traitait cet épilogue du poème comme on traite une création d'esprit, un rêve de l imagination, c'est-à-dire qu'elle reconnaissait le génie du poète, mais qu'elle niait la réalité du récit.

Cependant, comme elle ne niait pas qu'il y eût une source à tous ces bruits, et qu'elle me voyait profondément et sérieusement inquiet, elle résolut de m'aider autant qu'il serait en son pouvoir à remonter à cette source, convaincue qu'elle était, que, au fur et à mesure que nous avancerions vers la réalité, la réalité ferait disparaître tout ce qu'il y avait d'effrayant dans la tradition, et livrerait à notre philosophique appréciation un fait presque insignifiant.

Pour moi, je continuai de fouiller dans les papiers de la sacristie et dans les archives de la commune ; mais j'eus beau feuilleter actes et registres page à page, je ne trouvai plus autre chose que la note déjà citée du docteur Albert Martronius, maître en théologie ; note relative, comme vous savez, à la restauration de la petite croix de pierre située à l'angle du cimetière.

Quant à la porte murée, elle séchait peu à peu, et aucune gerçure n'indiquait que la dame grise eût fait effort pour la rouvrir.

Cependant, Jeannie avançait dans sa grossesse ; elle venait d'atteindre son sixième mois et nous étions au commencement de juin. Je calculai avec une grande joie que le hasard, ou plutôt la providence avait combiné les époques de telle façon que Jeannie serait accouchée avant cette fameuse nuit du 28 au 29 septembre, nuit de la Sainte-Gertrude à la Saint-Michel, pendant laquelle la dame grise avait coutume d'apparaître.

Mais, comme au bout du compte il n'était dit nulle part que la dame grise n'apparaissait que cette nuit-là, je n'étais pas complètement rassuré par cette date, et, comme je croyais nécessaire, pour l'efficacité de son apparition, qu'elle se fît voir, soit au père, soit à la mère des enfans qu'elle menaçait, j'eus soin que ni Jeannie ni moi ne nous trouvassions sur le chemin qu'elle avait à faire pour aller de la chambre murée à l'ébénier, parcours, on s'en souvient, qu'elle avait l'habitude de suivre.

En conséquence, je changeai mes heures de travail. Souvent Jeannie m'avait grondé de ce que je travaillais la nuit au lieu de travailler le jour, et, dans l'intérêt de ma santé, elle s'était inquiétée que je vinsse la rejoindre si tard au lit.

Un soir, je lui déclarai que j'étais complètement de son avis à l'endroit des reproches qu'elle m'avait faits dans le temps, reproches sur lesquels elle ne revenait plus, les croyant sans doute inutiles, et que dorénavant je voulais qu'à neuf heures tout le monde, même moi, fût couché au presbytère. De cette façon, je pourrais me lever avant le jour, et, sans fatigue, je combinerais ainsi mes travaux littéraires et philosophiques, qui allaient prendre un si immense développement, du moment où j'aurais l'esprit assez libre pour me mettre à mon grand ouvrage, avec les devoirs de ma charge et les obligations de mon état.

Jeannie ne me demanda point la cause de ce changement ; elle l'accueillit avec joie ; elle avait toujours vu les choses se passer ainsi au presbytère de Wirckswortli ; c'était purement et simplement des habitudes d'enfance dans lesquelles elle rentrait.

Grâce à cette nouvelle combinaison, je ne risquais plus, comme autrefois, de rencontrer la dame grise en sortant de mon cabinet pour monter à la chambre de ma femme, puisque la dame grise, je me plaisais à croire que ceci était un fait avéré, puisque la dame grise n'apparaissait jamais qu'à minuit.

Vous me direz, mon cher Petrus, qu'elle pouvait tout aussi bien apparaître dans la chambre de Jeannie que dans l'escalier, dans le corridor ou dans le jardin ; mais à cela je répondrai que, depuis que l'idée m'est venue de faire un grand ouvrage sur les apparitions, j'ai fort étudié les mœurs des fantômes ; qu'en général, ils ont, eux, de leur côté, des habitudes prises, habitudes auxquelles ils ne renoncent pas si facilement que moi, et que l'habitude de la dame grise étant de sortir de sa chambre, de descendre l'escalier, de traverser le jardin, et d'aller s'asseoir sous l'ébénier, j'espérais qu'elle serait assez entêtée pour ne pas déroger à ses habitudes.

D'ailleurs, eût-elle essayé de m'apparaître, une fois couché, je ne sais pas comment elle s'y fût prise ; au nombre des nouvelles habitudes que je contractais était celle de dormir la tête sous mes couvertures ; j'eus peine à m'y faire d'abord : plus d'une fois, au commencement, je faillis étouffer ; mais enfin je pris le dessus, et aujourd'hui j'en suis arrivé, mon cher Petrus, ceci me paraît un fait qui n'est pas sans importance pour la science, et, si vous le consignez dans un ouvrage quelconque, je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous y rattachiez mon nom, j'en suis arrivé à consommer à peu près trois fois moins d'air pendant le sommeil que pendant la veille.

Tous les soirs, à neuf heures, nous étions donc invariablement couchés ; toutes les nuits, à minuit, je dormais donc, ou, si je ne dormais pas, au moins faisais-je semblant de dormir, les yeux fermés avec une bien autre ténacité que par celle du sommeil, puisqu'ils l'étaient par la force de ma volonté.

Alors, je vous en réponds, tant la puissance de volonté est développée chez moi, toutes les dames grises du monde ne fussent point parvenues à me faire rabattre ma couverture ou à me faire ouvrir les yeux.

Jeannie, qui ignorait la cause de cette précaution et qui me vit deux ou trois fois sur le point de suffoquer faute d'air, essaya avec sa douceur accoutumée de me faire quelques observations à ce sujet ; mais je lui citai l'exemple de plusieurs grands hommes qui agissaient ainsi.

Epaminondas avait l'habitude de dormir complètement enveloppé dans son manteau, et le frileux Auguste, qui portait, comme chacun sait, des bas de laine, même dans son lit, ne dormait jamais que sa couverture rejetée par-dessus sa tête.

Vous comprenez que, devant de pareils exemples, la modeste Jeannie se tut, et me laissa, de ce côté du moins, me modeler sur ces deux grands hommes.

Cela n'empêchait point qu'au fur et à mesure que le terme de la grossesse de Jeannie approchait, mes angoisses ne redoublassent.

Enfin, nous atteignîmes ainsi les premiers jours d'août, sans aucun changement ni dans l'état de Jeannie, ni dans les coutumes de la maison.

Arrivée là, Jeannie déclara elle-même qu'elle croyait s'être trompée d'une semaine ou deux, et que sa délivrance devait être plus proche qu'elle ne le pensait.

En conséquence, je fis prévenir le médecin de Milfort, qui, lors de ma fièvre chaude, était déjà venu au presbytère de Waston, qu'il eût à se tenir prêt, attendu que, l'un de ces jours ou l'une de ces nuits, on viendrait le chercher pour un accouchement.

Le médecin, à qui j'avais très bien payé les deux visites qu'il m'avait faites, me répondit qu'il se tenait prêt, et serait au presbytère à la première réquisition.

Quand je lui avais fait dire qu'on réclamait ses soins pour *un de ces jours ou une de ces nuits*, vous comprenez très bien la préférence, qu'en ce cas-là, je donnais au jour sur la nuit.

La nuit, la dame grise pouvait profiter de l'obscurité pour apparaître, tandis que, le jour, j'avais la confiance que, connaissant mon caractère peu maniable, elle n'apparaîtrait pas.

Vous me direz peut-être, mon cher Petrus, qu'il y a deux grands milles pour aller à Milfort, et deux grands milles, par conséquent, pour revenir ; qu'ainsi, pendant que mon messager d'abord et le médecin ensuite feraient le chemin, Jeannie, surtout si par hasard le docteur n'était point chez lui, aurait tout le temps de souffrir.

Mais à cela je vous répondrai que ce n'est pas moi qui ai déterminé la situation géographique du village de Waston, et qui l'ai empêché de prendre un accroissement assez grand pour qu'un médecin jugeât à propos de s'y établir.

En outre, à défaut de médecin, le village possède une espèce de sage-femme, qui, dans les cas ordinaires, est très suffisante aux paysannes.

On enverrait donc chercher d'abord cette sage-femme, et, entre ses mains, tant bien que mal, la pauvre Jeannie, arrivée à ce moment critique, attendrait le docteur.

D'ailleurs, admirablement conformée de corps, admirablement forte d'esprit, Jeannie n'avait à craindre que les accidens ordinaires.

Or, à mon avis, mon cher Petrus, la femme est tout particulièrement sortie des mains du Seigneur dans le but de la perpétuation de l'espèce humaine ; il ne faut pas, quel que soit l'amour qu'un mari ait pour sa femme, qu'il se livre à une crainte exagérée lorsque cette femme accomplit, sous l'œil de Dieu et entre les mains de la nature, l'œuvre pour laquelle elle a été créée.

J'étais donc bien plus inquiet sur l'heure à laquelle aurait lieu l'événement, que sur la façon dont il se terminerait.

Mais on eût dit que le Seigneur lui-même daignait aller au-devant de mes appréhensions.

Dans la matinée du 15 août, vers sept heures du matin, Jeannie ressentit l'atteinte des premières douleurs.

Je courus d'abord chercher Mary, et lui donnai l'ordre d'aller elle-même chercher la sage-femme.

Cinq minutes après, la sage-femme et Mary étaient près de ma chère malade.

J'étais décidé à faire moi-même le voyage de Milfort, où nul bien certainement n'irait aussi vite que moi ; néanmoins, je ne voulus partir que quand Mary et la sage-femme furent arrivées.

Dans ces momens-là, mon cher Petrus, vous, garçon, vous ne savez point cela, on appelle l'espérance de tous côtés, et, de quelque part qu'elle vienne, elle est la bienvenue.

En voyant entrer la sage-femme je courus donc à elle, et, lui montrant Jeannie, qui me souriait pour me dissimuler ses premières douleurs :

— Voici, lui dis-je, celle que je recommande à vos soins, tandis que je vais réclamer moi-même à Milfort l'aide du docteur. Vous croyez bien, n'est-ce pas, ma bonne femme, qu'elle est de force à mettre au monde un enfant ?

— De force à mettre au monde un enfant ! s'écria la matrone ; ah ! je crois bien, monsieur Bemrode, et même plutôt deux qu'un !

Je vous avoue, mon cher Petrus, que le coup me frappa en plein cœur ; peu s'en fallut que je ne jetasse un cri ; je sentis la sueur de l'angoisse perler à mon front, et, s'il eût fait nuit, je n'eusse point osé sortir.

Mais il faisait grand jour, je pris ma canne et mon chapeau.

J'embrassai Jeannie, qui me serra contre son cœur en murmurant :

— Reviens bien vite, mon ami !

Et je m'élançai hors de la chambre en murmurant de mon côté :

— Plutôt deux qu'un... plutôt deux qu'un ! Le diable te torde le cou, vieille sorcière !

LI

LE JUIF ERRANT

C'était un mauvais souhait, je le sais bien, mon cher Petrus, surtout de la part d'un homme d'Eglise ; mais, que voulez-vous ? la réponse de cette femme m'avait mis hors de moi.

L'exaspération dans laquelle j'étais avait ceci d'avantageux, qu'en excitant chez moi le système nerveux, elle doublait, sans que je m'en aperçusse, la rapidité de ma course, et m'empêchait de ressentir la moindre fatigue ; mes muscles semblaient d'acier, et mes jambes fonctionnaient à la fois avec une agilité et une raideur toutes mécaniques.

Si j'eusse eu une longue barbe et une tunique, au lieu d'avoir le menton rasé et de porter une culotte courte, les gens qui me voyaient passer m'eussent bien certainement pris pour le héros de la vieille chanson française du *Juif Errant*.

Je me fis cette réflexion à moi-même en comptant mes enjambées, qui mesuraient la distance comme un immense compas géométrique.

Et, à propos de cette réflexion que le hasard faisait naître dans mon esprit, appréciez, mon cher Petrus, la richesse de l'imagination humaine en général et la prodigalité de la mienne en particulier.

Je n'eus pas plutôt fixé ma pensée sur cette poétique fiction du Juif Errant, que je la vis se réaliser et grandir à mes yeux, comme aux yeux de Camoëns la vision du géant Adamastor.

Il me semblait que l'écrivain qui s'emparerait de cette fiction du Juif, au point de vue de la légende ; qui incarnerait dans l'immortel maudit le progrès de l'esprit humain ; qui le ferait passer à travers les âges, tantôt à la cour de Néron, tantôt à celle de Charlemagne, tantôt à celle de Philippe II, tantôt à celle de Louis XIV ; qui inventerait des événemens pour l'avenir, et un dénoûment analogue à celui que les Ecritures promettent au monde comme pendant du déluge ; il me semblait, dis-je, que le poète qui ferait côtoyer cet homme, image du repentir, par un ange symbole de l'innocence ; qui rendrait l'ange amoureux de l'homme, mais amoureux à la manière des anges, c'est-à-dire par la pitié et par la miséricorde, il me semblait que celui-là ferait un beau livre, qui ne serait ni l'*Iliade*, ni l'*Enéide*, ni la *Divine Comédie*, ni le *Paradis perdu*, ni la *Dunciade*, mais un livre original, curieux, plein de pitto-

resque et de poésie, qui changerait de style suivant les époques, de couleur suivant les siécles.

Et, tout en allongeant le pas, je me disais :

« Pourquoi ne le ferais-je pas, moi, ce livre? qui m'en empêche? qui s'y oppose? Dieu ne m'a-t-il pas donné la science, l'imagination et la poésie nécessaires? n'ai-je pas étudié l'homme sous toutes ses faces, la création dans tous ses détails? ne suis-je pas au niveau des progrès de l'esprit humain? Sans que j'aie fait encore ni poème, ni histoire, ne suis-je pas poète, tragédien, dramaturge, philosophe, historien? Oui, je suis tout cela! Il y a même plus : puisque ce livre est encore à faire, c'est que celui qui devait le faire n'était pas encore venu; celui-là, avec l'aide de Dieu, ce sera moi! et la première chose que je veux faire, aussitôt mon retour à la maison, c'est, afin que personne ne me prenne mon sujet, d'en écrire le titre, et de donner à mon intention toute la publicité possible.

« Ainsi ce titre deviendra ma propriété, et personne, en Angleterre, sachant que le docteur Williams Bemrode doit, un jour ou l'autre, traiter ce sujet, personne n'osera s'en emparer. »

La simple division du sujet en époques m'occupa tellement, que j'arrivai à Milfort sans m'être aperçu du chemin que j'avais fait.

Aux premières maisons, je m'arrêtai, et je portai la main à mon front comme un homme qui revient à lui.

Le sujet merveilleux que je venais de trouver, comme on trouve presque toujours les plus précieux trésors, par un accident du hasard, s'était tellement emparé de mon imagination, qu'il en avait chassé toute autre pensée, et que j'avais totalement oublié ce que je venais faire à Milfort.

Je crus un instant que je serais obligé de retourner à Waston pour y renouer le fil rompu de mes idées; mais, enfin, par un violent effort de ma volonté, je me retrouvai dans la vie réelle, et je me souvins.

J'étais venu parce que ma chère et bonne Jeannie était en mal d'enfant.

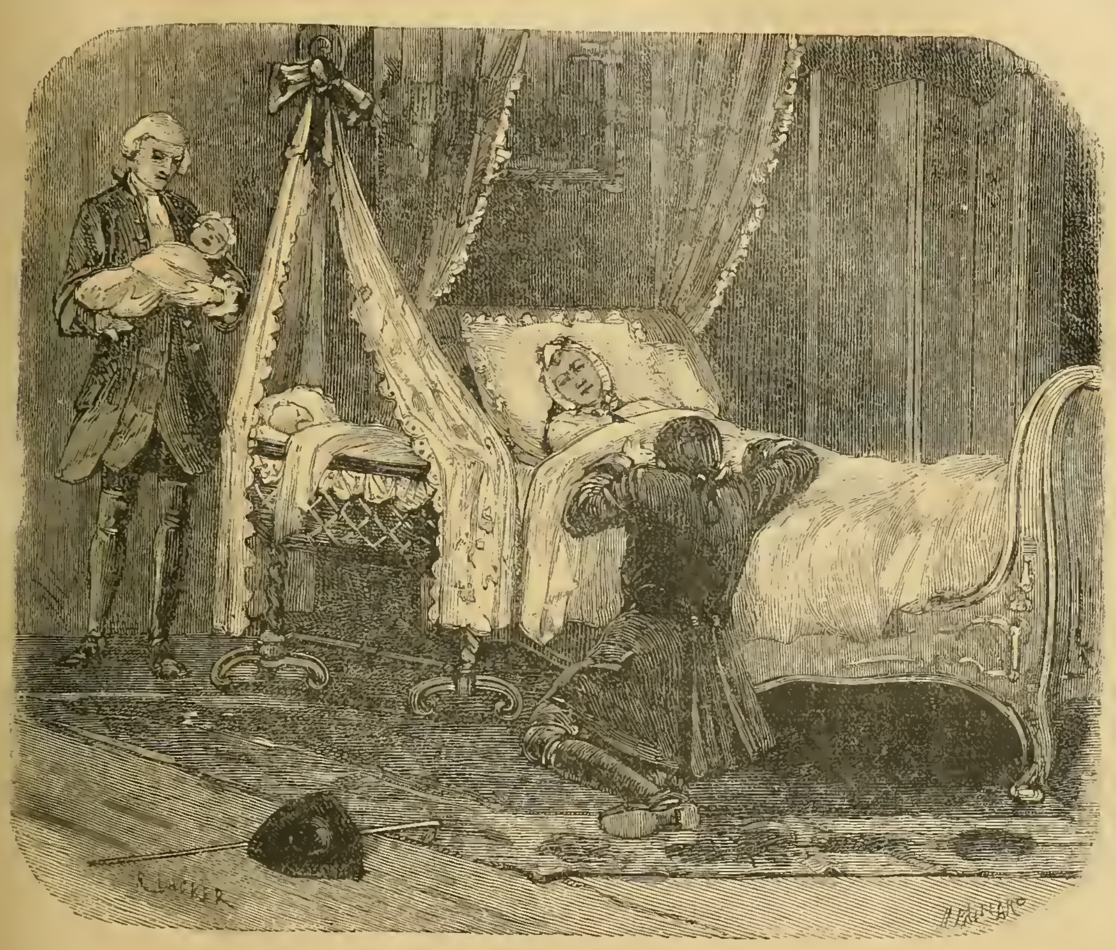
Je me hâtai de me rendre chez le médecin.

Il était sorti, et je fus forcé de l'attendre une demi-heure.

Dans mon impatience, j'allais m'adresser à quelque autre, lorsqu'il rentra.

Je lui exposai le but de ma visite; il ordonna aussitôt que l'on sellât son cheval, et voyant, à la poussière qui couvrait mes vêtemens, que j'étais venu à pied, il m'offrit de me ramener en croupe.

Mais, vous le savez, mon cher Petrus, j'ai donné un si grand soin à la culture de mon esprit, que j'ai peu pratiqué les exercices du corps, et un de ceux auxquels je me reconnais le moins apte, c'est l'équitation. Je refusai donc l'offre obligeante du docteur, en donnant pour prétexte que la surcharge que j'imposerais au cheval retarderait le cavalier, et que, des soins de ce savant cavalier, ma chére Jeannie avait le plus urgent besoin.



J'allai tomber agenouille devant son lit.

Et puis, je l'avoue, quoique fort comme Zénon contre la douleur qui m'est personnelle, je suis faible comme un enfant devant la douleur d'autrui, surtout quand autrui est cette part de mon cœur qui vit dans un autre corps. Je désirais donc, dans mon égoïsme, arriver lorsque tout serait fini, rassuré d'ailleurs contre les accidents graves par la conviction de cette malheureuse sage-femme, que Jeannie était faite de manière à avoir plutôt deux enfans qu'un.

Déterminé par les raisons que je lui donnai, et par celle qui arguait de la nécessité d'un prompt voyage, enchanté sans doute aussi de soulager son cheval du second fardeau qui avait menacé la croupe de la pauvre bête, le docteur ne prit que le temps de boire avec moi un verre de porto à l'heureuse délivrance de Jeannie, et, enfourchant sa monture, il s'élança au grand trot dans la direction de Waston.

Je partis sur ses traces.

Cette idée que j'avais eue de me comparer à Zénon m'était restée dans l'esprit, et mon imagination se reportait aux beaux temps de l'antiquité. Je me demandais pourquoi cette antiquité si admirable, si savante, si pleine d'atticisme et d'élégance chez Cratès et chez Diogène, est toute matérialiste, à part Socrate et Platon.

Ainsi, tout, jusqu'au nom de *stoïque* donné à cette école dont Zénon est le chef, représente, dans l'antiquité, l'idée matérielle; car je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Petrus, que *stoïque* vient de STOA, qui signifie *portique*, et

cela parce que Zénon tenait son école sous le fameux portique d'Athènes nommé le Pécile.

Pourtant, dans ce Zénon, que quelques faux savans ont confondu avec Zénon d'Elée, qui étudia sous Parménide, et qui, ayant voulu délivrer sa patrie, tomba au pouvoir d'un tyran (le nom de ce tyran m'est inconnu ; si vos savantes recherches vous l'ont révélé, faites-le-moi savoir), tomba, dis-je, au pouvoir d'un tyran, et se coupa la langue avec ses dents pour ne pas trahir ses complices, pourtant, je le répète, dans ce Zenon, né à Cittium, en l'île de Chypre, élève du cynique Cratès, du mégarique Stilpon et des académiciens Xénocrate et Polémon, nous trouvons quelques notions de Dieu et de l'âme, quoiqu'il soutienne que toutes nos idées ont leur première source dans nos sens.

En effet, dans la science de la nature, il distingue, pour le monde comme pour l'homme, deux principes, l'un passif : la matière, le corps ; l'autre, actif, vivifiant : Dieu et l'âme humaine.

Selon lui, l'âme est un air ardent, Dieu un principe igné, universellement répandu, qui anime chaque chose, et qui, par sa *providence* (PRONOIA), car il prononce le mot, mon cher Petrus, et qui, par sa providence, dirige tous les êtres selon les lois immuables de l'ordre et de la raison ; et, en cela, il s'éloigne du cynique Cratès, qui, malgré sa difformité, épousa, comme vous savez, la belle et riche Hipparchie, après avoir vendu tous ses biens, et en avoir distribué le prix à ses compatriotes ; et de Stilpon, qui niait la réalité des idées abstraites, et faisait consister la sagesse dans l'apathie et dans l'impassibilité, principe faux, mais qui n'en éblouit pas moins les yeux de Démétrius Poliorcète, à ce point qu'en ordonnant la destruction de Mégare, il recommanda à ses soldats de respecter la maison du philosophe, tandis que, au contraire, pour revenir à Zénon, il se rapproche de Socrate et de Platon, ses aînés et ses véritables maîtres.

Mais pourquoi donc parler presque toujours de la douleur physique, et presque jamais de la douleur morale?

C'est que le divin consolateur, celui qui est venu pour dire à l'homme : « Mon royaume (et par conséquent le tien) n'est pas de ce monde, » c'est que celui-là n'était pas encore arrivé.

Celui-là est véritablement le Dieu des affligés, mon cher Petrus, et c'est cet appui qu'il donna à la faiblesse humaine qui fit sa force divine.

Je revenais en me disant toutes ces choses à moi-même, et, comme un ami qui vous parle tout bas du passé, ma mémoire, sous une forme presque visible, marchait côte à côte avec moi, et me disait tout ce que je vous répète, et j'y prêtais une si réelle attention, qu'en arrivant sur la place de Waston, je m'arrêtai pour répondre à ma mémoire, à laquelle ma raison avait quelques objections à faire.

Or ma mémoire et ma raison avaient commencé une discussion à laquelle, dans l'intérêt que j'y prenais, j'assistais immobile, prêt à donner, juge impartial, gain de cause à qui de droit, quand je crus, comme à travers un nuage, apercevoir sur le seuil de ma porte quelqu'un qui me faisait des signes.

Je levai les yeux : c'était Mary ; Mary qui m'appelait, non seulement du geste, mais encore de la voix.

— Eh ! monsieur Bemrode, me criait-elle, attribuant mon immobilité à l'hésitation et l'hésitation à la crainte ; eh ! monsieur Bemrode, venez donc... tout est fini !

— Comment ! m'écriai-je, tout est fini?

— Oui, oui.

Je me précipitai vers la maison.

— Jeannie est accouchée?

— Et heureusement, Dieu merci ! monsieur Bemrode.

— Ah ! que Dieu est bon ! que Dieu est grand ! dis-je en joignant les mains.

Et j'entrai dans la maison.

Au bas de l'escalier, je rencontrai le docteur ; il portait un enfant entre ses bras.

— Tenez, heureux père ! me dit-il, embrassez votre fils.

— Oh ! docteur, m'écriai-je en lui arrachant l'enfant des bras et en le serrant contre ma poitrine, oh ! docteur, c'est un fils !... Docteur, en effet, vous le disiez bien, je suis un heureux père !

Et je couvris le nouveau-né de baisers

En ce moment j'entendis les cris d'un enfant dans la chambre de Jeannie.

— Oh ! mon Dieu ! demandai-je en pâlissant, qui donc vagit ainsi?

— Mais l'autre, parbleu ! dit le docteur.

— Comment, l'autre?

Et je fus près de laisser rouler l'enfant de mes bras.

— Sans doute, l'autre... l'autre que la sage-femme emmaillotte. Madame Bemrode est accouchée de deux jumeaux... Eh bien ! que faites-vous donc?

Il retint le pauvre enfant que je n'avais plus la force de porter.

Je jetai un cri et me précipitai dans la chambre, où Jeannie m'attendait les bras ouverts, et, plus mort que vif, j'allai tomber agenouillé devant son lit.

— Oh ! deux jumeaux ! deux jumeaux ! m'écriai-je.

— Eh bien ! me répondit Jeannie, crois-tu que Dieu ne soit pas assez puissant pour que sa miséricorde s'étende à ces deux petits innocens?

— Sans doute, Dieu peut tout ce qu'il veut ! répliquai-je avec un soupir ; mais Dieu voudra-t-il?...

— Chut ! dit Jeannie, pour tout le monde, douter n'est que douter ; mais, pour vous, mon ami, pour vous, prêtre du Seigneur, douter, c'est blasphémer !

Mais je ne répétai pas moins tout bas en secouant la tête :

— Deux jumeaux ! deux jumeaux !

LII

LES DEUX JUMEAUX

Mais enfin, puisqu'ils étaient venus, les deux pauvres enfans, il fallait bien les recevoir de notre mieux.

Seulement, rien n'empêchait de prendre les précautions qui pouvaient neutraliser la mauvaise influence de l'astre qui avait présidé à leur naissance.

D'abord je commençai, en les baptisant, par les mettre sous la garde immédiate du Seigneur.

Vous vous rappelez, mon cher Petrus, qu'il avait été convenu, au temps où Jeannie n'était pas même enceinte, que, si elle me donnait jamais une fille, cette fille s'appellerait Jeannie comme sa mère ; que, si elle me donnait un fils, ce fils s'appellerait Williams comme moi.

Jeannie, dans sa prodigalité maternelle, venait de me donner, non pas un fils, non pas une fille, mais deux garçons.

Nous désirions, autant que possible, qu'ils portassent nos deux noms.

En conséquence, nous appelâmes l'un — celui qui, étant venu le premier, était réputé l'aîné — Williams-John, et l'autre — c'est-à-dire celui qui, étant venu le second, passait pour le cadet — John-Williams.

Cette parité dans les noms, qui n'avait d'autre différence que leur interposition, était d'autant plus juste que les deux enfans promettaient de se ressembler d'une manière qui, plus tard, devait mettre notre perspicacité paternelle et maternelle en défaut.

Cette première précaution une fois prise, je résolus de chercher dans l'antiquité toutes les situations qui pouvaient avoir quelque analogie avec celle de ces deux infortunés, et de m'aider, pour conjurer leur méchant destin, de l'expérience de l'histoire, et même de celle de la fable.

Comme vous le savez, mon cher Petrus, des héros et même des dieux ont été l'objet de prédictions analogues à celles qui poursuivaient mes deux chers jumeaux.

D'abord Jupiter.

Il avait été prédit à Saturne qu'un de ses fils lui enlèverait le trône que son père Uranus lui avait cédé, à la condition qu'après sa mort ce trône reviendrait à son frère Titan.

Pour neutraliser la prédiction qui devait le faire manquer à sa parole, Saturne avalait ses enfans aussitôt leur naissance ; il en avait déjà englouti pas mal de cette façon, lorsque Rhée, ayant mis au monde Jupiter, résolut de soustraire cet enfant, pour lequel elle éprouvait une tendresse plus grande que pour les autres, au sort cruel dont il était menacé.

Elle emmaillota une borne, et la présenta à Saturne, qui, préoccupé sans doute en ce moment, l'avala sans y faire autrement attention.

Grâce à cette substitution, Jupiter fut sauvé ; la prédiction se réalisa, et Saturne, détrôné par son fils, descendit du ciel sur la terre, et se vengea en dotant notre monde de ce règne merveilleux que l'on appelle l'*âge d'or*.

Malgré la précaution prise, la prédiction fut donc accomplie, ce qui me porte à croire que, comme celle de Jupiter, la nôtre s'accomplira un jour, et cela avec d'autant plus de probabilité que le procédé employé par Saturne me répugne, et que dussé-je être détrôné par un de mes deux fils, je ne pourrai jamais me résoudre à les manger.

Ensuite Achille, ou plutôt Akhill, car je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Petrus, que le véritable nom du vainqueur d'Hector s'écrit ACHILLEUS en prose, et ACHI-

LEUS en poésie, Akhill, frère cadet de sept enfans morts dans le sein de sa mère, et à qui avait été prédit un trépas glorieux mais prématuré.

Aussi, en voyant cet enfant qui, le premier venu à terme, l'avait saluée du nom de mère, Thétis résolut-elle de rendre son fils invulnérable, et soumit-elle l'enfant à une opération tendant à ce résultat.

Seulement, les historiens ou plutôt les mythologues ne sont point d'accord sur cette opération.

Apollonius de Rhodes, livre IV, page 814, dit positivement que Thétis, pour rendre son fils invulnérable, le trempa dans l'onde du Styx, en prononçant la puissante formule qui intervertissait l'ordre de la nature et conférait l'immortalité.

Par malheur, pour que l'enfant n'allât point au fond, il fallait le tenir par un point quelconque du corps ; Thétis tenait Akhill par le talon ; le talon resta sec, et, avec la flèche légère de Paris ou plutôt d'Alexandre, car il est prouvé maintenant qu'ALEXANDROS est le véritable nom du fils de Priam et d'Hécube, et, avec la flèche légère d'Alexandre, la mort entra dans cette forteresse qu'on avait voulu rendre imprenable pour elle.

Selon Apollodore, livre III, page 6, l'opération, sans avoir eu un meilleur résultat, s'accomplit autrement.

A peine Akhill eut-il ouvert les yeux, que Thétis se mit à oindre d'ambroisie ses membres délicats et à le passer par le feu pour enlever tout ce qu'il y avait en lui d'élémens périssables.

Malheureusement, elle avait oublié de prévenir Pélée, qui, s'éveillant sur ses entrefaites, et voyant son fils au milieu des flammes, s'élança de son lit afin de l'arracher à un péril imaginaire, et s'empara de l'enfant en le saisissant par le talon, contact fatal et profane qui neutralisa tout ce qu'avait fait Thétis

Que la première ou la seconde de ces deux versions soit la vraie, l'oracle n'en fut pas moins accompli, et Akhill, couronné d'une gloire immortelle, n'en tomba pas moins, pour ne plus se relever, au seuil du temple d'Apollon.

Et, cependant, notez bien que les précautions de Thétis ne s'étaient point bornées à tremper son fils dans le Styx ou à le frotter d'ambroisie ; cette prédiction qui lui avait été faite, la nuit de ses noces, les uns disent par les Parques, les autres disent par Thémis, avait laissé une trop profonde trace dans son esprit ou plutôt dans son cœur.

A quatorze ans, le futur ami de Patrocles est envoyé auprès de son aïeul paternel Lycomède ; car on va armer pour la guerre de Troie, et Akhill doit périr dans cette guerre

Le jeune héros arrive à Scyros, sous des habits de femme, mais si beau, que Hirée, ce fils d'Aglaia *(la limpide beauté)* et de Charops *(l'homme au visage gracieux)* se reconnaît vaincu par lui.

Là, il reste quelque temps caché au milieu des femmes qui entourent la jeune princesse Déidamie, fille de Lycomède ; mais Ulysse pénètre dans cette cour féminine, tire de dessous son manteau une épée, un bouclier, et Akhill se révèle à la gloire et à la mort !

Je n'ai donc rien à espérer encore, mon cher Petrus, en suivant pour mes deux enfans l'exemple de Thétis.

D'ailleurs, je ne saurais où trouver le Styx qui donne l'invulnérabilité, ni l'ambroisie qui fait immortel.

Je continue donc ma revue, et j'arrive à Œdipe, auquel une bien autre prédiction avait été faite.

L'oracle avait dit :

« L'enfant qui naîtra de Laïus et de Jocaste tuera son père et épousera sa mère. »

Contre son habitude, l'oracle avait été clair, cette fois.

Aussi l'enfant, quelques heures après sa naissance, fut-il remis à un pâtre qui reçut en même temps l'ordre de l'égorger.

Mais le pâtre, en s'en allant par le Cithéron, se contenta de percer les pieds à l'enfant maudit et sans nom, et de le pendre à un arbre par une lanière, baptême de sang qui le fit nommer Œdipe, de OIDEIN, s'enfler, et POUS, pied.

Hélas ! la fatalité ne voulait pas perdre sa victime ! Phorbas, berger de Polybe, accourut aux cris de douleur de l'enfant, le détacha, l'emporta au palais. Polybe, qui n'avait pas d'enfant, crut que celui-là lui était envoyé par le ciel, l'adopta, le fit élever comme son fils... Vous connaissez le reste, mon cher Petrus ; vous connaissiez même le commencement, et certes aussi bien que moi ; mais je ne puis m'empêcher de m'appesantir sur tous ces détails dans l'espérance d'y trouver une voie de salut. Malheureusement, la fatalité est un labyrinthe dont la Providence n'a encore donné le fil à personne. Tuer un de mes enfans pour qu'il ne tue pas l'autre, c'est me rendre coupable du crime même que je crains de lui voir commettre. Les exposer tous deux, ou en exposer un seul, ne remédierait à rien.

Seulement, j'ai remarqué une chose, c'est que tous les enfans exposés ont eu de grandes destinées, témoin Bacchus, qui conquit l'Inde ; Thésée, qui devint roi d'Athènes, et Romulus, qui fonda Rome.

Romulus n'a-t-il pas même cette ressemblance avec Williams-John ou John-Williams, qu'il avait un frère jumeau, Rémus, et, j'hésite à écrire ces mots, mon cher Petrus, qu'il tua son frère?...

Ah ! si du moins j'étais certain que celui qui survivra à l'autre sera un conquérant comme Bacchus, un dompteur de monstres comme Thésée ou un fondateur de ville comme Romulus, cela ne consolerait pas mon cœur, mais cela flatterait mon orgueil.

Mon orgueil ! Ah ! mon ami, je viens de prononcer là un terrible mot, et dont il faut que je me défie plus que jamais, aujourd'hui que le Seigneur, en m'accordant deux fils, semble vouloir dire, à mes amis comme à mes ennemis, qu'il ne fait rien pour moi de pareil à ce qu'il fait pour les autres.

Cependant les jours s'écoulèrent au milieu de ces doutes, de ces méditations, de ces rêveries. Aucune chose ne paraissait devoir contrecarrer l'heureuse entrée dans la vie des deux enfans, et la prompte convalescence de leur mère. Comme, Dieu merci ! grâce à mes deux cents livres d'appointemens, l'argent ne nous manquait pas, on avait préparé une layette assez copieuse pour que, confectionnée dans la prévision d'un seul enfant, elle pût, à la rigueur et momentanément, servir à deux.

Il n'y eut donc qu'un berceau de supplément à commander, et, en attendant, comme deux anges innocens, les deux frères usaient du même lit, et dormaient enlacés aux bras l'un de l'autre.

Au bout de huit jours, le second berceau fut fait, sur le modèle du premier, et tendu d'étoffe absolument pareille, afin que, dès cette première période de leur existence, l'engagement fût pris envers les deux jumeaux de ne jamais faire pour l'un ce que l'on ne ferait pas pour l'autre.

De cette façon, en leur donnant une part égale dans notre amour et dans les dons de cet amour, nous avions, Jeannie et moi, l'espérance bien légitime que, si jamais quelque dissentiment naissait entre eux, il ne serait pas causé par notre partialité pour John-Williams ou Williams-John.

Il va sans dire au reste que, quoique, depuis la naissance des deux enfans, je craignisse bien moins l'apparition de la dame grise, puisque la tradition voulait qu'elle apparût d'habitude pour présager cette naissance, je ne m'étais pas un instant écarté de mes préoccupations habituelles.

Chaque soir, à dix heures, les deux enfans, Jeannie et moi, nous étions renfermés dans la chambre à coucher, et, à onze heures, en tant que messieurs Williams-John et John-Williams nous en donnaient la permission, tout le monde dormait au presbytère.

La convalescence de Jeannie faisait de rapides progrès, et, vers le dixième ou le onzième jour de septembre, elle put se lever et commença à vaquer de nouveau aux soins de son ménage.

Mais nous avions, elle et moi, une telle crainte qu'il n'arrivât malheur à l'un ou à l'autre de nos deux chers enfans, que, ne voulant point les confier à des mains étrangères, nous nous arrangeâmes de façon que l'un de nous deux fût toujours de garde auprès de leurs berceaux.

Un soir que c'était mon tour, et que Jeannie déblayait avec Mary un petit cabinet noir, dont l'accroissement de notre famille nous faisait sentir le besoin, cabinet qui, depuis deux cents ans peut-être n'avait pas vu apparaître sur son seuil une créature humaine, je pensai qu'il était temps de reprendre ce grand et magnifique livre du Juif Errant ; et, tout en berçant Rémus d'un pied et Romulus de l'autre, mon menton dans ma main, les yeux au ciel, je cherchais un exorde digne de la grandeur du sujet, quand la porte s'ouvrit tout à coup, et quand Jeannie entra, tenant à la main un coffre de bois sculpté.

— Tiens, Williams, me dit-elle, voici un coffre que j'ai trouvé dans un coin du cabinet noir ; je n'ai pu l'ouvrir, la clef en étant perdue ; mais toi, avec un ciseau, une lime, un instrument quelconque, tu l'ouvriras... Bonne chance ! et puisses-tu trouver dedans ce que tu cherches avec tant d'acharnement.

Et, posant le coffre sur mes genoux, elle m'embrassa au front, selon son habitude, et s'en alla rejoindre Mary, après avoir jeté un regard sur nos deux petits anges, et s'être assurée qu'ils dormaient tous deux d'un bon sommeil.

Ils dormaient d'un si bon sommeil, en effet, que, quoique je cessasse complètement de les bercer, ni l'un ni l'autre ne se réveilla.

J'avais cessé de les bercer, parce que, par un pressentiment sans doute de ce que contenait ce coffre, j'avais senti, au moment où Jeannie l'avait posé sur mes genoux, quelque chose comme un frisson passer sur tout mon corps.

Je touchai à ce coffre, vermoulu et couvert de la poussière de deux siècles, avec une sorte de terreur

Cependant la curiosité l'emporta ; j'essayai d'abord de l'ouvrir sans moyens étrangers, mais bien que je sentisse que serrures et charnières étaient fort détériorées par le temps, je compris que, sans un objet quelconque faisant levier, je ne parviendrais pas à forcer le couvercle.

Je me levai et jetai un regard autour de moi.

Sur la cheminée était une petite hache à casser le sucre.

Je l'introduisis dans l'interstice, et, pesant du haut en bas, je fis sauter le couvercle.

Le coffre contenait un manuscrit recouvert en parchemin.

Cette première feuille servant de reliure portait dix ou douze lignes d'une écriture qui ne me paraissait pas inconnue.

En effet, à peine mes regards se furent-ils arrêtés sur ces lignes, que je me rappelai la note du révérend docteur Albert Martronius, maître en théologie et pasteur du village de Waston ; note que j'avais trouvée en fouillant dans les archives.

Ces lignes, écrites en latin, disaient textuellement ce qui suit :

« Ce manuscrit sans nom d'auteur me paraît avoir été écrit par la malheureuse femme enterrée à l'angle du cimetière, et dont la croix de pierre a été restaurée par mes soins.

« Dans cette conviction, je le renferme précieusement ici, et je recommande à mes successeurs, les pasteurs de la cure de Waston, d'avoir, dans leur propre intérêt, pour le repos de l'âme de cette infortunée, la même pitié que j'ai eue moi-même.

« Daigne le Seigneur tout-puissant la tirer du lieu de souffrance où l'a plongée son crime, et lui accorder une place, fût-ce la dernière, dans son divin paradis !

« Waston, 10 juillet de l'an de l'Incarnation 1675.

« ALBERT MARTRONIUS. »

Cette note, on le comprend bien, redoubla ma curiosité, curiosité qui, je dois vous l'avouer, mon cher Petrus, n'était pas exempte de terreur.

Je levai donc, d'une main un peu tremblante, cette première feuille de parchemin, et j'arrivai au manuscrit même.

Un papier jauni, qui paraissait de cent ans plus vieux que la couverture, s'offrit à mes yeux.

Le titre du manuscrit, renfermé dans une seule ligne d'une expression étrange, rayait d'une écriture fine et légèrement tremblée cette seconde page.

Le manuscrit était intitulé :

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

Je relus deux fois ce titre.

A la seconde fois, je n'avais plus aucun doute ; je tenais bien à la main, j'avais en ma possession l'histoire tant cherchée de la pauvre suicidée.

Ce trésor conquis, il ne me restait plus qu'à en jouir avec tranquillité. Pour cela, je devais m'isoler et recommander que nul ne vînt me déranger où je serais.

Je commençai par appeler Jeannie ; elle arriva, comme de coutume, le visage souriant.

— Où en es-tu de tous tes rangemens, chère femme ? lui demandai-je.

— Eh ! mon Dieu ! dit-elle, je les achève à l'instant même, et j'allais remonter près de toi, pensant que tu avais besoin d'être relayé... Les enfans n'ont donc pas pleuré, que tu n'as pas eu besoin de moi ?

— Les enfans ont dormi comme deux chérubins, mais, tu le vois, mon amie, ils devinent leur mère, et les voici qui se réveillent et demandent leur souper.

En effet, les enfans rouvraient en même temps les yeux, et exprimaient leur désir par un doux vagissement.

Jeannie s'assit, ouvrit son corsage, tandis que, l'un après l'autre, je prenais un enfant dans son berceau, et le déposais sur ses genoux.

Bientôt chacun d'eux fut pendu à l'un de ces deux globes dans lesquels la bonne et prévoyante nature avait enfermé la source intarissable de leur existence

Rien n'était beau, doux et charmant comme le tableau de cette jeune mère tenant ses deux enfans sur ses genoux.

Quand elle restait immobile ainsi, les yeux abaissés vers eux, les couvant l'un et l'autre d'un regard également maternel, on eût dit la statue de la Charité sculptée par Raphael, le peintre de l'amour et de la maternité.

Je la regardai un instant, pressant avec angoisse le manuscrit contre ma poitrine.

Puis, m'approchant de ce groupe bien-aimé, et embrassant la mère d'abord, et ensuite les enfans :

— Jeannie, le coffre que tu m'as apporté contenait un manuscrit fort intéressant et fort curieux qu'en effet je cherchais depuis longtemps.. Je descends dans mon cabinet pour le lire ; je le lirai jusqu'au bout... Ce sera peut-être un peu long, car il est d'une écriture difficile ; mais, si longue que soit cette lecture, je désire n'être pas dérangé. Ne t'inquiète donc pas si tu ne me voyais pas remonter à l'heure ordinaire... tu sais ce que je fais. Je recommande les enfans à leur mère, et leur mère à Dieu.

Puis, accompagnant ma prière d'un regard au ciel, je sortis, le cœur, sans que je susse pourquoi, inondé d'une tristesse profonde.

J'appelai Mary, qui n'était pas encore sortie.

Elle était occupée à préparer ma lampe de travail, car j'avais dit que je voulais, le soir même, commencer mon grand livre.

Je fis porter cette lampe tout allumée dans mon cabinet, attendu que la nuit était déjà presque venue.

Je m'assis devant mon bureau en faisant signe à Mary de tirer la porte derrière elle, afin de m'isoler le plus possible, et, Mary sortie, la porte tirée, je commençai avec un intérêt que l'on comprendra la lecture suivante.

Le manuscrit était, comme je l'ai dit, intitulé : CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR.

LIII

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

(Manuscrit de la femme suicidée)

Il y a, dans ce monde, des créatures destinées sans doute à expier les fautes et les crimes de leur prochain. Un sceau les a marquées avant leur naissance, et il ne leur est pas plus possible d'éviter le malheur qu'il n'est possible au chêne choisi au milieu de sa forêt natale de ne pas devenir ce qu'il conviendra au charpentier.

Si le bloc de chêne devient billot, ce n'est pas sa faute : c'est celle d'une puissance supérieure qui l'a équarri dans ce but, qui a mis une hache près de lui, et qui amène les têtes et les courbe à son niveau.

Hélas ! la comparaison est fausse. Je ne suis pas le chêne insensible que le bras de l'exécuteur teint d'un sang étranger ; je suis la tête courbée au niveau de la mort par le désespoir, ce bourreau de l'humanité, et j'attends, prosternée ainsi, le dernier coup dont il plaira au Seigneur de me frapper.

Vendredi dernier, dans la nuit du 28 au 29 septembre 1583, entre la Sainte-Gertrude et la Saint-Michel, comme disent les papistes, j'ai perdu mon mari, troisième pasteur du village de Waston.

Le lendemain de cette mort, avant même que le digne homme, avec lequel j'ai vécu heureuse vingt-six années, fût déposé dans la tombe, son successeur était arrivé.

C'est un homme d'un visage dur, et sous la direction duquel je doute que les paroissiens de Waston soient aussi heureux qu'ils l'ont été sous celle de mon pauvre mari.

La femme me paraît nulle au physique comme au moral ; l'effacement de ses traits présage le peu de relief de ses sentimens.

Ils ont deux enfans jumeaux, deux fils assez beaux, mais qui me paraissent gâtés par le trop grand amour que leurs parens leur portent.

Ils arrivaient de Newport. Une charrette les suivait traînant leurs meubles.

Il paraît que la place de mon pauvre défunt avait été sollicitée et accordée de son vivant.

Un messager leur aura été expédié aussitôt sa mort. Il faut que cela soit ainsi, puisque le lendemain de cette mort ils sont arrivés.

Le cadavre de son prédécesseur était donc encore là quand le nouveau pasteur s'est présenté.

Il a bien voulu nous accorder, à ma fille Elisabeth et à moi, jusqu'au lendemain pour faire enterrer ce cadavre.

Heureusement, ou plutôt malheureusement, car bien des douleurs à venir sont peut-être cachées pour moi dans cette apparente faveur, heureusement, un des privilèges attachés à la cure, c'est que la veuve du dernier pasteur conservera jusqu'à sa mort un logement dans le presbytère.

Ce logement, nous l'avons déjà choisi, Betzy et moi, dans les conditions les plus modestes, et qui doivent le moins gêner le nouveau desservant.

C'est une grande chambre, au second, située entre un grenier et une espèce de lingerie.

Je voulais joindre cette lingerie à mon logement, et j'en avais le droit ; mais ma pauvre Betzy m'a dit de sa voix si douce et si mélancolique :

— Crois-moi, bonne mère, ne nous séparons pas, même par une cloison ! Nous croyions garder notre bien-aimé mort dix ans encore, quinze ans, vingt ans peut-être, et voilà

qu'il nous quitte et qu'il faut nous séparer de lui... Bonne mère, ne nous séparons pas de notre vivant! Qui sait, excepté Dieu, le temps long ou court que nous avons à demeurer ici-bas ensemble?

Et, pour la première fois, tandis que la pauvre enfant disait ces paroles, je l'ai regardée avec inquiétude.

Pour la première fois, j'ai remarqué la faiblesse de toute sa charmante personne, la ténuité de ses cheveux, la transparence de sa peau, que le sang colore par places, la limpidité de ses yeux, qui semblent faits pour réfléchir trop tôt le ciel, la rougeur de ses lèvres, la flexibilité de son cou, un peu trop long pour sa taille, le peu de développement de ses épaules, et cette espèce de langueur enfantine qui la courbe en avant.

Et, en la regardant ainsi, j'ai senti une douleur sourde me mordre au cœur, et une larme glacée monter à mes yeux.

— Oh! oui! me suis-je écriée, tu as raison, mon enfant, ne nous quittons pas un instant, pas une minute! car les instans où l'on s'est quitté inutilement sont là comme autant de remords, quand il faut se séparer pour l'éternité.

En conséquence, nous avons fait choix d'une seule chambre, qui est celle que j'ai dite.

Nous serons étroitement logées, c'est vrai; mais celui que nous regrettons ne sera-t-il pas logé encore bien plus étroitement que nous?...

O demeure dernière! tu me fais bien l'effet d'être la seule où l'on trouve le repos, et encore... qui sait?

Enfin, l'heure est sonnée où il faut nous séparer à tout jamais en ce monde, Betzy de son père, et moi de mon mari.

Je n'ai point voulu que le défunt fût déposé dans la tombe par les mains étrangères et inconnues de celui qui venait nous chasser de cette chambre où est née ma fille, et où *lui* est mort.

J'avais prévenu le révérend John Muller, son ami de vingt ans, pasteur de Milfort; et il est arrivé à l'heure dite avec sa femme et ses deux filles.

Le digne homme apportait des prières pour le mort et des larmes pour ceux ou plutôt pour celles qui lui survivent; car nous n'avons nul parent que je sache au monde, et ma fille et moi sommes les dernières de la famille.

Quand Dieu nous aura reprises l'une et l'autre, à moins que Betzy ne se marie et ne laisse des enfans, il ne restera plus d'autre trace de nos deux familles que cette légère élévation qui se fait sur les tombes, et qui, en quelques années, s'efface elle-même sous la mousse et sous l'herbe.

Et nous disparaîtrons ainsi; car qui, mon Dieu! voudra, dans une condition élevée, épouser une orpheline sans fortune? et, pour devenir la femme d'un ouvrier, Betzy n'y consentira jamais.

L'arrivée du bon monsieur Muller a ouvert une nouvelle source de larmes.

Hélas! dans les grands malheurs, et quand on a pleuré avec violence, on croit parfois la source tarie, épuisée, desséchée jusqu'à la dernière goutte; on se demande, en sentant son cœur sec et ses paupières brûlantes, où l'on prendrait de nouvelles larmes, et tout à coup à l'audition d'une simple parole, à la vue d'un ancien ami, le cœur se gonfle de nouveau, les pleurs montent, la digue se brise, et le visage se couvre de larmes plus tristes et plus abondantes que jamais.

C'est ce qui nous arriva quand nous vîmes apparaître au seuil de la maison monsieur Muller et sa famille.

Ce moment fut une seconde séparation entre nous et le mort bien-aimé.

Jusqu'à l'arrivée de madame Muller et de ses deux filles, nous étions restées, Betzy et moi, dans la chambre mortuaire, appuyant de temps en temps nos lèvres à cette bière insensible, comme si nos baisers eussent dû percer le bois et aller faire tressaillir le cadavre dans son linceul; mais, monsieur Muller venu, il fallut livrer la bière aux fossoyeurs, le corps à la tombe, l'âme à l'éternité!

Nous dîmes un dernier adieu à cette matière qui nous avait tant aimées, et nous nous laissâmes entraîner par madame Muller et ses deux filles dans cette chambre du second où nous devions désormais habiter.

Au reste, et, lorsque nous nous en aperçûmes, ce fut une grande consolation pour nous: des fenêtres de cette chambre on plongeait dans le cimetière.

Presque au milieu de l'enceinte funèbre, une fosse attendait béante; c'était celle qui, en se comblant, allait mettre l'éternité entre nous et un père et un mari.

Oh! quand j'entrai dans cette chambre, et que je vis cette tombe creusée, mon émotion fut si violente, que je pensai m'évanouir.

Mais Betzy s'approcha de moi, et, me soutenant par le milieu du corps:

— Bonne mère! sois tranquille, murmura-t-elle à mon oreille, il reste pour nous de la place près de lui.

Celle-là sait consoler!

Mes larmes coulèrent plus douces.

Ce peu de mots venait d'y mêler l'espérance; et, cependant, rejoindre mon époux bien-aimé, ce serait quitter ma fille chérie!

Mais le cœur a ses mystères, ses croyances insensées, ses espérances impossibles.

Ces quelques paroles de mon enfant me firent plus de bien que toutes les amicales litanies de madame Muller et de ses deux filles.

Il est vrai que ces paroles étaient dites par Betzy; dites par tout autre qu'elle, peut-être eussent-elles froidement glissé sur ma douleur.

Pendant ce temps-là, on enlevait le corps.

Au sourd retentissement de la cloche, nous fûmes averties qu'il entrait dans l'église.

Puis il se passa un long temps pendant lequel aucun bruit ne vint jusqu'à nous.

On disait tout bas ces prières des morts, qui, prononcées à demi-voix sur la terre, traversent l'espace, et montent au ciel sur les ailes de la foi.

Ne croirait-on point que plus on parle bas, mieux Dieu vous entend?

Tout à coup, la cloche reprit ses sombres tintemens, ses lugubres vibrations; elle nous annonçait que le corps sortait de l'église pour se rendre au cimetière.

A chacune de ces nouvelles que le frissonnement de l'air nous apportait du cher trépassé, les larmes, qui nous avaient paru taries, reprenaient leur cours; les sanglots, que nous avions crus éteints, jaillirent de notre gorge.

Nous étions assises; mais, par un mouvement pareil et instantané, nous nous levâmes toutes deux, et nous approchâmes de la fenêtre.

Il s'agissait, pour nos yeux et pour nos cœurs surtout, de revoir une dernière fois le cercueil.

Madame Muller et ses filles, craignant sans doute que cette vue ne portât notre douleur à son paroxysme, voulurent nous entraîner vers un point de la chambre opposé à celui que nous cherchions, et duquel il nous fût impossible de voir le dénouement de la funèbre cérémonie.

Nos plus cruels ennemis n'eussent point tenté contre nous ce qu'essayaient ces maladroits amis.

A l'expression de sa physionomie, au geste par lequel nous les écartâmes, elles comprirent qu'il fallait nous laisser tout entières à notre résolution et à notre douleur.

Elles nous laissèrent libres.

Betzy s'enlaça à moi; la faible enfant, le pauvre lierre avait, sinon la puissance, au moins la volonté de me soutenir.

Nous vîmes d'abord entrer les gens du village, qui firent un grand cercle autour de la fosse ouverte; puis, les serviteurs de l'église, chantres, bedeau, sacristain; puis vint monsieur Muller, vraiment digne, vraiment beau.

On voyait à son regard, à sa mélancolique sérénité, à son calme plein d'espérance et de résignation à la fois, qu'il sentait toute la grandeur de cette mission qu'accomplit l'homme lorsqu'il escorte de sa prière l'âme qui monte de la terre au ciel.

Derrière lui marchaient les porteurs.

Deux fossoyeurs attendaient debout et appuyés, l'un sur sa bêche, l'autre sur sa pioche, tous deux dans des attitudes différentes

Quand le corps se rapprocha de la fosse, ils s'écartèrent pour lui faire place.

La dernière œuvre humaine était accomplie.

Les porteurs déposèrent un instant le cercueil nu au bord de la fosse; nous étions tellement près que nous pouvions en voir les clous et les ferrures.

Je dis *nous*, car je suis sûre que ce que je voyais, Betzy le voyait en même temps que moi.

On murmura encore deux ou trois prières

Puis, on jeta de l'eau bénite.

Puis, les quatre porteurs soulevèrent le cercueil, non plus avec les brancards, mais avec les cordes, le maintinrent quelques secondes en équilibre au-dessus de la fosse, et le descendirent dans l'abîme d'où le juste prie Dieu, et d'où le pécheur crie au Seigneur.

Puis, lorsque la bière eut touché le fond, deux des porteurs lâchèrent la corde qu'ils tenaient; les deux autres la tirèrent à eux, et les deux câbles, mobiles comme deux serpens, revinrent se tordre sur la terre, où ils demeurèrent immobiles.

Alors, les deux fossoyeurs se rapprochèrent; l'un enfonça sa pioche, l'autre sa bêche dans la terre fraîche.

Je sentis que cette première pelletée de terre jetée sur le cercueil, c'était la véritable séparation, le mur infranchissable.

Je me précipitai vers la fenêtre pour l'ouvrir. Les trois femmes poussèrent un cri.

Elles ne savaient pas ce que j'allais faire.

Seule, Betzy le savait, elle

Aussi, étendant la main :

— Laissez ! dit-elle.

J'ouvris la fenêtre, et, avant que la terre eût retenti sur le cercueil :

— Adieu ! criâmes-nous toutes deux d'une seule voix.

En ce moment, la terre roulait sourde et presque grondante sur le cercueil.

Il me sembla que cette première pelletée tombait sur mon cœur et l'ensevelissait avec celui qui n'était plus.

Je jetai un faible cri, et je m'évanouis.

J'étais au bout de ma force, mais non pas au bout de ma douleur !

Après ces évanouissemens de l'âme qui suivent les grandes catastrophes du cœur, il est bien rare, à moins que ce ne soit chez des natures exceptionnelles, il est bien rare, dis-je, que le corps reprenne instantanément ses facultés.

Il s'étend alors sur la vie comme un voile noir ; il se fait alors dans l'existence comme une nuit sombre ; derrière ce voile obscur et dans la profondeur de cette nuit, le souvenir ne peut plonger, ou plongeant, ne peut voir distinctement ce qui se passe.

De même il y a entre la veille et le sommeil quelques minutes insaisissables pendant lesquelles tous les objets prennent une teinte de cendres et perdent leur contour dans ce brouillard fantastique que semblent secouer de leurs ailes silencieuses les démons des ténèbres.

Dans ces momens-là, on ne sait pas comment on vit.

Après ces momens-là, on ne sait pas comment on a vécu.

Puis enfin vient l'heure où la matière se ranime, où le corps renaît, où, peu à peu, tous les besoins de la vie reprennent leurs droits, se font sentir par une douleur, et où l'on se dit :

— J'existe, puisque je souffre.

Quand je sortis de cet état de torpeur que j'ai essayé de décrire, ma fille pleurait au pied de mon lit, et les enfans du nouveau pasteur jouaient bruyamment dans la cour.

LIV

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

(suite)

(Manuscrit de la femme suicidée)

Du moment où la vie était revenue, il fallait s'occuper de ses nécessités.

Le traitement de la cure était faible ; mon pauvre mari touchait, en tout, soixante livres sterling par an.

Aucune pension n'était accordée aux veuves des pasteurs d'un malheureux petit village du pays de Galles.

Deux pasteurs seulement avaient habité le presbytère avant nous.

Le premier n'était pas marié.

Le second l'était ; mais sa femme avait succombé avant lui.

Jusque-là, le spectacle de la misère d'une veuve n'était donc pas venu préoccuper la paroisse de son aspect attristant.

J'étais la première sur qui le malheur fit cet essai.

Pendant le cours des vingt-cinq ans où nous avions habité le presbytère, et où mon mari avait desservi la cure, nous avions fait quelques économies : une année de traitement à peu près.

Mais la maladie de mon mari avait enlevé plus de la moitié de la somme.

Au moment de la mort du digne homme, il me restait donc vingt-cinq livres sterling à peine.

Le gros du mobilier appartenait au presbytère ; seulement, il était dit, dans l'espèce de charte qui octroyait un logement à la veuve du pasteur mort, que cette veuve tirerait du mobilier, qui avait été le sien momentanément, tous les objets réputés être de première nécessité.

Je fus modeste dans mon choix.

Un lit de bois de chêne pour moi, une espèce de lit de sangle pour ma fille, quatre chaises de paille, deux fauteuils, une glace, une table, une armoire, quelques ustensiles de cuisine ; là se bornèrent toutes mes prétentions.

Je fis monter le nouveau pasteur, afin qu'il jugeât par lui-même de la modestie de mes désirs.

Il inventoria le tout avec son œil dur, et se contenta de dire :

— C'est bien ; si vous avez encore besoin d'autre chose, prenez-le.. seulement, prenez-le tout de suite, de manière que nous ne nous dérangions pas les uns les autres.

— Merci ! lui répondis-je, nous avons tout ce qu'il nous faut.

Pendant ce temps, les deux enfans, debout sur l'escalier, plongeaient un regard curieux à travers la porte entr'ouverte, et faisaient contraste, par leurs rires, avec ma pauvre Elisabeth qui pleurait.

Les rires de ces enfans m'étaient douloureux.

Je m'avançai vers la porte pour la fermer.

Le pasteur comprit mon intention.

— C'est inutile, dit-il, je m'en vais.

Et en effet il sortit ; sur un signe, ses enfans le suivirent, mais non sans se retourner et sans insulter, par de nouveaux rires, à notre misère.

Peut-être aussi mon cœur endolori voit-il le mal où il n'est pas ; l'insouciance de l'âge de ces deux enfans est peut-être leur seul crime à mon égard ; cependant, il me semble que tout âge, si ignorant qu'il soit, respecte les larmes.

La douleur est une des faces de la divinité.

Sans doute, quoique Elisabeth n'eût rien dit, quoiqu'elle n'eût pas même paru remarquer cette gaîté des enfans, qui m'avait été si douloureuse, cette gaîté l'avait cruellement affectée : car, passant sa main sur son front humide de sueur, elle se leva pour aller ouvrir la fenêtre ; mais, à moitié chemin, je suivais sans cesse des yeux la pauvre enfant avec le regard d'une mère, à moitié chemin elle s'arrêta, pâlit, chancela, et, étendant les bras, comme pour donner de l'air à sa poitrine :

— Ah ! mon Dieu ! dit-elle, qu'ai-je donc, mère ?... il me semble que je ne peux plus respirer... j'étouffe !...

Elle allait, en effet, tomber suffoquée, lorsque je courus à elle, la fis asseoir sur une chaise, et traînai la chaise près de la fenêtre, que j'ouvris.

Après quelques efforts qui déchirèrent ma poitrine plus encore que la sienne, elle finit par trouver sa respiration perdue, et, avec la respiration, la vie parut rentrer en elle.

Ses yeux se rouvrirent, mais humides ; ses lèvres desséchées demandèrent de l'eau, et le sang, comme s'il lui fût permis de reprendre son cours interrompu, se hâta d'affluer aux tempes, qu'il fit battre vivement, et aux joues, qu'il colora de taches de flamme.

Hélas ! ma pauvre enfant serait-elle donc plus malade que je ne le crois ? Je prierai nos amis du village, quand ils verront le médecin de Milfort en visite à Waston, de le prier de monter auprès de nous.

Nous fûmes interrompues. Elisabeth dans son retour à la vie, moi dans mes prévisions, par l'épicier du village ; il venait m'apporter la note de ce que je lui devais, vingt schellings, et nous dire que dorénavant, au lieu de régler avec lui par trimestre, il nous priait de tout prendre argent comptant, ou de transporter à un autre l'honneur de notre pratique.

Je compris parfaitement que, sachant la source de notre revenu tarie par la mort de mon pauvre mari, il désirait, peu confiant dans la solvabilité d'une veuve et d'une orpheline, ne pas se mettre en avance avec elles.

Je lui répondis fièrement, sans altération dans la voix, mais, en réalité avec des larmes plein le cœur, que sa nouvelle détermination était d'accord avec la nôtre, et, lui donnant les vingt schellings qu'il venait réclamer, je le congédiai.

Il ne s'attendait sans doute pas à cette douceur apparente et à ce prompt paiement de sa petite créance, car, sur le palier, et avant de se séparer de moi, il essaya de balbutier quelques excuses touchant la misère du temps et les recommandations d'économie que lui faisait sa femme.

Sans l'écouter, je fermai la porte derrière lui.

C'est un ennemi bien certainement que je viens de nous faire ; mais, ayant eu le courage de supporter sa dureté, je n'ai pas eu celui de supporter sa platitude.

Il est évident que, si misérable que soit devenue notre clientèle, il craint de la perdre.

Oh ! mon Dieu ! quand l'argent nous manquera, que deviendrons-nous donc, ma pauvre Betzy et moi, au milieu d'une humanité taillée, en grand ou en petit, sur le patron de l'homme qui sort de chez nous ?

Nous déjeunons d'ordinaire avec une tasse de lait. Notre pauvre défunt, qui n'était pas sans inquiétudes sur la santé de sa fille, et qui regardait quelquefois avec une tristesse toute paternelle cette frêle nature, notre pauvre défunt disait que le lait était la meilleure nourriture qu'elle pût prendre.

Afin d'habituer l'enfant à ce déjeuner, pour lequel elle avait d'abord une certaine répugnance, je me suis donc mise au lait, comme elle et avec elle.

Le lendemain du jour où nous avions reçu la visite de l'épicier, nous nous aperçûmes, car notre sollicitude l'une pour l'autre était égale, nous nous aperçûmes, dis-je, que ni l'une ni l'autre de nous ne mettait plus de miel dans son lait.

Une seule eût pu trouver une excuse, dire à l'autre qu'elle l'aimait mieux ainsi ; mais toutes deux nous ne pûmes que nous jeter dans les bras l'une de l'autre, et pleurer.

Enfin, Elisabeth revint la première, à elle.

— Maman, dit-elle, grâce à Dieu ! mon père m'a donné une bonne éducation. Quoique nous habitions le pays de Galles, je sais bien l'anglais et le français ; il me semble que je pourrais entrer dans quelque noble maison pour faire l'éducation d'une jeune fille, ou chez quelque riche négociant de Pembroke ou de Milfort pour y tenir les écritures.

— Oui, certes, mon enfant, c'est possible, lui dis-je ; mais alors il faudra nous quitter.

Elisabeth leva les yeux au ciel et poussa un soupir.

Elle semblait dire : « Hélas ! mon père, lui aussi, nous a quittées, et pour toujours ; Dieu nous apprend, par cette séparation éternelle, que c'est un bonheur de ne se quitter que temporairement. »

Je voulais écarter jusqu'à la pensée que la pauvre chérie venait de faire naître dans mon esprit

— Mon enfant, lui dis-je, par bonheur, nous n'en sommes pas encore là. Avec de l'économie, nous pouvons vivre sur notre petit trésor un an et même plus. Eh bien ! quand l'heure douloureuse sera venue, nous demanderons la force à Dieu, et j'ai l'espérance que Dieu nous la donnera.

Chacune de notre côté nous achevâmes alors de vider notre tasse de lait, et, au bout de trois jours, nous étions parfaitement habituées à la prendre sans miel ; nous lui trouvions même une finesse de goût que nous n'avions pas remarquée jusque-là.

Ce fut moi qui en fis l'observation la première.

— Regarde, mère, dit Elisabeth, combien de besoins pareils crée l'habitude, et de combien de choses on peut, sans en souffrir, se passer quand on le veut bien.

Cette observation de ma pauvre petite fut le signal de nouvelles réformes ; tout ce que nous pûmes retrancher de notre vie, déjà si modeste, nous le retranchâmes, et, grâce à cette économie, sans faire une seule dette dans le village, avec moins de douze guinées, nous vécûmes pendant six mois.

Seulement, l'expérience était faite ; il était impossible de dépenser moins que nous ne dépensions.

Nous avions donc encore six mois à vivre comme nous avions vécu, et alors tout serait fini !

D'ailleurs, de temps en temps, je regardais ma pauvre Elisabeth avec une inquiétude croissante : quoiqu'elle ne se plaignît jamais, quoique, chaque fois que mon regard rencontrait le sien, elle essayât de sourire, quoiqu'elle me rassurât à toute occasion, d'un petit signe de tête, elle changeait visiblement, surtout pour l'œil d'une mère.

Puis, parfois, une petite toux brève et nerveuse lui échappait, plus continue et plus tenace lorsque le vent venait du nord, et des frissons couraient par tout son corps, bien que ses mains fussent sèches et même brûlantes.

Elle souffrait évidemment ; mais, lorsque je l'interrogeai sur cette souffrance, il lui fut impossible de me dire ni quelle en était la cause, ni quel en était le siège.

Il est vrai qu'à mesure que son corps semblait lutter contre quelque principe destructeur, la tête prenait une suavité de plus en plus divine ; vivante, elle semblait monter vers le ciel, et se faire ange, quoiqu'elle fût encore sur la terre.

J'ai dit qu'elle avait émis la première l'idée d'une séparation, et pourtant chacun de ses actes protestait d'avance contre une pareille éventualité. Tous les ouvrages d'aiguille lui étaient familiers ; elle brodait surtout comme une fée !

Elle se mit à la besogne, et fit des merveilles ; mais, outre la difficulté de tirer parti de ces chefs-d'œuvre dans un petit village comme Waston, elle fut bientôt obligée de renoncer à ce travail.

Se tenir courbée la suffoquait ; de temps en temps, elle se levait, secouait la tête, essayait de respirer, et, avec des spasmes terribles, retombait sur sa chaise, la tête renversée en arrière.

Comme avant tout c'était la santé de la chère enfant qu'il fallait conserver, j'interposai mon autorité maternelle, et le travail fut interrompu.

L'hiver arriva, nous avions compté sans lui. Cette chambre située sous les tuiles, et qui était une fournaise l'été, devint glaciale en hiver.

Impossible de nous passer de bois et de charbon ; nous nous fussions plutôt passées de pain.

D'ailleurs, la pauvre Betzy toussait avec plus d'acharnement encore qu'auparavant, depuis que le froid s'était déclaré. Cette toux me déchirait la poitrine, et, dans l'espoir de la faire cesser en échauffant l'atmosphère qui nous entourait, j'eusse mis au feu jusqu'au bois de mon lit.

Un jour, je la vis regarder son mouchoir avec inquiétude.

— Oh ! mère, dit-elle, qu'ai-je donc ? Je crache du sang !

Le coup me frappa au cœur, d'autant plus douloureux que je devais lui cacher mon inquiétude.

— Ce n'est rien, lui dis-je, tu auras fait un effort pour tousser... Ne peux-tu tousser plus doucement ?

Elle sourit avec mélancolie.

— Je tâcherai, dit-elle.

Et elle remit son mouchoir rougi dans sa poche.

Je descendis et j'allai chez une espèce d'herboriste qui a fait quelques études médicales à Pembroke, et qui prépare des boissons pour les pauvres gens malades.

Je lui dis ce qui venait d'arriver à Betzy.

Il écouta, et, levant les épaules :

— Que voulez-vous, dit-il, les jeunes filles sont sujettes à tant d'embarras ! Mais faites bouillir cette herbe-là dans de l'eau, sucrez la tisane avec du miel, et votre enfant s'en trouvera bien, pourvu que la chambre soit bien chaude.

Du feu et du miel ! c'eût été un grand luxe dans l'état ordinaire de notre vie ; mais, pour Betzy souffrante, rien n'était plus du luxe, et toute recommandation devenait une nécessité.

Je passai chez l'épicier.

— Ah ! voisine, fit-il, on voit que vous avez pris au pied de la lettre ce que je vous ai dit : vous devenez bien rare.

Je m'excusai sur notre peu de besoins.

— D'où venez-vous donc comme cela ? demanda-t-il avec la convoitise des marchands de bas étage.

— Je viens d'acheter des plantes chez l'herboriste.

— Quelles plantes ? J'en vends, moi aussi, des plantes... Pourquoi n'êtes-vous pas venue chez moi ? Je vous en aurais vendu tout comme lui.

— Je ne savais pas lesquelles il me fallait acheter.

— Ah ; oui... et il vous a donné une ordonnance, lui ? Le gueux se mêle de faire de la médecine ! Qui donc est malade chez vous ?

— Elisabeth.

— Qu'a-t-elle ?

— Elle tousse, la pauvre enfant, et si cruellement, que tout à l'heure le sang lui en est venu aux lèvres.

— Voyons ! et que lui donne-t-il pour cette toux ? du bouillon blanc, des quatre-fleurs ?

— Non ; une espèce de mousse... regardez !

— Tiens, du lichen ! elle est donc poitrinaire votre fille ?

Une sueur froide me passa par le corps ; la brutalité de cet homme répondait si fatalement à ma pensée, que je me sentis chanceler ; je me retins au comptoir pour ne pas tomber à la renverse.

— Et il vous a vendu cela combien ? demanda l'épicier.

— Deux pence, répondis-je d'une voix étranglée.

— Deux pence ! oh ! le voleur ! il y en a tout au plus pour un penny... Venez chez moi à l'avenir, ma voisine, je vous en donnerai le double, moi, et à moitié prix... quoique, voyez-vous, le remède à la maladie de votre fille, s'il y a un remède toutefois, ça serait un pays où il ferait plus chaud que dans ce pays-ci. Notre air des montagnes n'est pas bon pour les poitrinaires ; il vous les emporte en deux temps, et je ne serais pas étonné que, l'année prochaine, à pareille époque, votre pauvre fille... dame ! vous comprenez bien... bonsoir !

Je ne pus répondre ; les sanglots m'étouffaient.

Je pris d'une main ma tasse de miel, de l'autre mon paquet de lichen, et je rentrai au presbytère, tremblant qu'en mon absence il ne fût arrivé quelque nouvel accident à ma pauvre Elisabeth.

Mais, par bonheur, elle allait mieux.

Assise à la table, elle écrivait une lettre qu'elle essaya de me cacher.

Je connaissais la chasteté de cœur de la pauvre enfant, et ne l'interrogeai même point.

Elle eut donc tout le temps de mettre le papier dans le corsage de sa robe.

Une heure après, elle sortit sous un prétexte quelconque ; par le rideau entr'ouvert, je la suivis des yeux, et la vis jeter sa lettre à la poste.

LV

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

(suite)

(Manuscrit de la femme suicidée)

Soit que, grâce aux infusions de lichen miellées que je fis prendre à ma chère enfant, les crachemens de sang eussent cessé, soit que, de peur de m'inquiéter, Elisabeth me cachât qu'ils fussent revenus, je crus à un mieux qui, je le pense, existait en effet.

Nous vîmes s'écouler, enfermées dans notre chambre et sans que je permisse qu'Elisabeth en sortit, les trois derniers mois de l'hiver.

De temps en temps, quand le ciel était chargé de nuages, la terre moins couverte de neige, quand cette grande et morne nappe grise, qui semblait un linceul étendu au-dessus de nos têtes, se déchirait, et que, par cette déchirure, glissait un rayon de soleil, j'ouvrais aussitôt la fenêtre à ce rayon ami, et Betzy accourait, traînant sa chaise, s'asseoir dans la blonde et tiède atmosphère que le Seigneur, compatissant et bon, semblait un instant créer pour elle seule.

Là, elle paraissait renaître et se raviver; ses yeux languissans se rouvraient, sa bouche aspirait l'air, ses bras essayaient de ressaisir un fantôme invisible près de lui échapper.

On ne voit pas plus distinctement revenir une fleur à la vie, sous les rayons de mai, qu'on ne voyait alors ma pauvre Betzy revenir à l'existence.

Le printemps acheva la cure : pareille à une plante qu'à force de soins un jardinier préserve de la gelée, elle était sauvée de l'hiver!

Mais que de précautions, mon Dieu! et quelle tristesse quand, à travers les vitres gercées par le givre, attirée par leurs cris joyeux, elle voyait les deux enfans du pasteur glisser sur les ruisseaux glacés, ou combattre, avec des boules de neige, des ennemis improvisés.

Enfin, mai arriva.

On eût dit que, pour Elisabeth aussi, c'était le mois de la floraison : jamais rose ne se colora plus fraîchement que ses joues; jamais le lis ne balança plus gracieusement sur sa tige que sa tête mobile sur son cou flexible.

Sa bouche, ouverte comme le calice d'une fleur, semblait, comme lui, aspirer la lumière, l'air et la rosée, pour les rejeter en parfums.

Elle était si belle, que je me sentais parfois près de passer de l'amour maternel à l'adoration divine, et oublier qu'elle était ma fille pour en faire une autre Marie.

Quand je la voyais ainsi, je devenais profondément triste.

Au lieu de me rassurer, cette espèce de transfiguration m'effrayait.

« Dieu l'attire à lui! » me disais-je; et je regardais si ses pieds touchaient encore à la terre.

Puis, une préoccupation matérielle, mais non moins terrible, venait s'ajouter à celle-là.

Un an s'était écoulé depuis la mort de mon mari; pendant cette année, nous avions vécu avec moins de vingt livres sterling.

En comptant ce qui nous restait, je reconnus que notre fortune tout entière se composait de deux livres trois schellings et six pence.

Nous venions de faire tristement ce calcul, Elisabeth et moi, lorsque entra le messager de la poste, apportant une lettre de Milfort.

A peine eut-il dit ce qui l'amenait, qu'Elisabeth poussa un cri et courut à lui.

Elle jeta les yeux sur l'adresse de la lettre, et l'ouvrit précipitamment.

C'était la réponse à celle que je lui avais vue écrire quelques mois auparavant, et qu'à mon approche elle avait cachée dans son corset.

C'était aussi comme une réponse de la Providence à cette question que, au moment même où cette lettre arriva, nous nous faisions des yeux, sinon des lèvres, en regardant nos deux livres, nos trois schellings et nos six pence : « Qu'allons-nous devenir?... »

Elisabeth avait écrit à un ancien ami de son père de lui chercher une place, soit d'institutrice dans une grande maison, soit de comptable, soit même de gouvernante.

On lui offrait quinze livres sterling et la nourriture pour tenir les livres chez le plus riche négociant de Milfort.

Hélas! c'était une joie bien mêlée de tristesse, que celle qui nous arrivait là! Betzy et moi, nous ne nous étions jamais quittées, je ne dirai pas une journée, mais une heure.

Il est vrai que, Milfort n'étant éloigné de Waston que de deux milles, je pourrais de temps en temps aller faire une visite à la pauvre enfant.

Oh! je le déclare, si la séparation eût dû être plus entière, comment eussions-nous vécu, je n'en sais rien; mais nous fussions restées ensemble, au risque de mourir de faim.

Convaincue que j'allais m'opposer à ce qu'elle profitât de l'offre qui lui était faite, Elisabeth réunit toutes ses forces pour me supplier de lui laisser accomplir un sacrifice qui assurait notre existence; puis, quand j'eus cédé, car je comprenais toute l'urgence d'une pareille résolution, ce fut elle qui manqua de forces, qui tomba sur ses deux genoux, et qui leva au ciel ses yeux noyés de larmes et ses bras tordus par la douleur.

Au reste, il n'y avait pas de temps à perdre, et la décision, quelle qu'elle fût, devait être prise sur l'heure.

On avait attendu une vacance de six mois; cette vacance s'était produite le jour même où notre ami nous en prévenait.

Le négociant, qui ne pouvait laisser ses livres en retard, donnait à Elisabeth, pour se décider, trois jours seulement, y compris celui où la lettre avait été écrite.

Nous avions reçu la lettre un lundi à onze heures du matin.

Dans la journée du jeudi, si Betzy acceptait, elle devait être rendue à destination.

Malheureusement, nous n'avions pas le choix : il fallait accepter ou mourir de faim.

Je m'apercevais de l'étonnement des paysans de Waston, qui me voyaient vivre avec une grande économie, mais enfin vivre; qui me voyaient acheter peu, mais enfin payer le peu que j'achetais.

Il va sans dire que notre garde-robe n'avait pas été renouvelée; mais Elisabeth, adroite comme une fée, était parvenue, avec quoi? Dieu le sait! à se faire une espèce de trousseau.

Quant à moi, j'avais ma robe de deuil, qui, mal teinte, avait changé de couleur et était devenue grise, mais dont l'étoffe, plus solide que la couleur, me promettait encore un assez long service.

Non seulement Elisabeth n'eut ainsi rien à acheter, mais encore elle emporta les broderies qu'elle avait faites, et dans l'exécution desquelles la faiblesse de sa santé était venue l'interrompre, me promettant qu'une fois à la ville, elle en tirerait un parti quelconque.

Le moment de la séparation arriva.

Betzy avait répondu à l'ami de son père qu'elle acceptait l'offre du négociant, et celui-ci, en retour, l'avait fait prévenir qu'un âne, monture habituelle des femmes et souvent même des hommes dans notre pays de Galles, la viendrait prendre dans la journée.

L'âne arriva à l'heure dite avec son conducteur : la ponctualité est la principale vertu des négocians.

Ce conducteur était un enfant de dix à douze ans; j'en fus enchantée; son âge m'autorisait à faire escorte à ma chère enfant jusqu'à Milfort.

Notre ami me donnait le conseil de ne point accompagner ma fille jusque chez le négociant, homme plein de défiance, qui, me voyant venir avec elle, aurait pu se préoccuper de cette idée que j'espérais me glisser près d'elle.

Oh! s'il avait voulu me prendre chez lui, cet homme! je crois que j'y serais entrée comme servante, pour ne point me séparer de mon enfant.

Mais la proposition ne me fut pas faite, et je n'osai pas la faire.

D'abord, Betzy, sachant que je devais revenir à pied, voulut que ce fût moi qui montât sur l'âne; mais, hélas! moi, la femme chargée d'années, j'étais la plus forte; la jeune fille, au printemps de la vie, n'ayant que dix-huit ans à porter, se courbait, au contraire, sous le poids de ses dix-huit ans.

Voyant que je refusais obstinément de monter sur l'âne à sa place, elle voulut marcher près de moi.

Résister à ses prières, c'était la contrarier.

Nous marchâmes côte à côte, elle appuyée à la fois sur mon bras et sur mon épaule.

Et cependant, malgré ce double appui, au bout d'un quart d'heure, elle s'arrêta haletante; l'effort qu'elle avait accompli à grand'peine, mais avec un suprême courage, m'avait fait croire un instant à sa force; mais, en la regardant attentivement, je vis la sueur perler sur tout son visage.

Elle pâlit, et, mettant la main sur son cœur, elle s'arrêta.

Une violente palpitation l'étouffait.

Elle toussa plusieurs fois, et se retourna pour cracher; elle était si faible ou cette toux était si forte qu'elle chancela et me parut près de tomber.

Je m'élançai vers elle, et la pris entre mes bras; sa tête pâlie se renversa alors sur mon épaule.

— Ne bouge pas, bonne mère, dit-elle d'une voix éteinte, je suis bien ainsi....

Et elle poussa un soupir.

Je la laissai se reposer un moment; puis, voyant qu'elle restait immobile, je commençai à m'inquiéter, et faisant glisser sa tête de mon épaule sur mon bras, je m'aperçus qu'elle était, sinon évanouie, du moins tombée en faiblesse.

Je jetai un cri.

Mais, à ce cri, elle rouvrit les yeux et releva la tête.

— Ah! c'est bon de vivre! dit-elle.

Et toute sa personne prit un air de bonheur qui eût fait croire, en effet, qu'elle revenait de la nuit au jour, de la mort à la vie.

J'eus un pressentiment : je ne voulais pas lui laisser continuer son chemin; il me semblait que je tenais entre

mes bras un nuage prêt à se dissoudre; que, la quitter, c'était la perdre!

— Oh! lui dis-je, enfant de mon cœur, ne va pas plus loin.... reviens à Waston, et, quand les ressources nous manqueront, Dieu pourvoira à nos besoins.

Elle secoua la tête en souriant.

— Pourquoi cela? dit-elle. La décision n'est-elle pas prise? Qu'y a-t-il donc de changé depuis ce matin?... Ce qui vient de m'arriver ne m'arrive-t-il pas tous les jours? Non, ma bonne mère, aide-moi à monter sur cette bête, qui me regarde et qui m'attend, et continuons notre chemin.

Nous cherchâmes une pierre qui pût aider Betzy à s'asseoir sur l'âne; mais, n'en trouvant point, je la pris entre mes bras et la soulevai.

Hélas! la tâche me fut facile, aussi facile que lorsqu'elle était enfant, et que je la soulevais entre mes deux mains pour qu'elle vît plus loin ou par-dessus la tête des autres.

Puis, nous marchâmes côte à côte, sa main dans ma main, ses yeux sur mes yeux, tandis que l'enfant conduisait l'âne par la bride.

Sa main était brûlante et pleine de frissons inattendus; ses grands yeux bleus semblaient jeter au dehors, à chaque regard, les étincelles du feu intérieur dont elle était dévorée.

Je sentais vaguement que quelque chose se consumait à cet invisible brasier, et que, ce quelque chose, c'était la vie de mon enfant.

Seulement, combien d'années, combien de mois, combien de jours l'aliment devait-il entretenir la flamme?

Je baissai la tête, et je sentais venir mes larmes; je fis un effort, et elles retombèrent en dedans.

Elle, au contraire, était souriante, heureuse, presque en extase.

A chaque brise qui passait, elle ouvrait les lèvres et aspirait le vent; à chaque fleur qu'elle apercevait, elle tendait les bras; à chaque oiseau chantant sa chanson dans le chêne ou dans l'aubépine, elle envoyait un salut.

Hélas! la route fut bientôt faite ainsi, quoique nous n'échangeassions pas une parole.

Nous arrivâmes aux premières maisons de Milfort.

Il était temps de nous quitter.

La force me manqua....

Mais elle, avec sa douce voix, ses caresses d'enfant, avec sa bouche baisant mes cheveux, avec ses mains passant sur mon visage, elle me consola; comme ce vent qu'elle aspirait, comme cette fleur à laquelle elle ouvrait ses bras, comme cet oiseau qu'elle saluait, elle semblait à la fois une brise, un parfum, un chant!

Elle était, en effet, tout ce qui passe, tout ce qui fuit, tout ce qui s'envole, tout ce qui remonte vers le ciel...

L'heure à laquelle elle devait être arrivée chez son négociant sonna; il fallut se séparer.

Je lui dis adieu, comme si je ne devais pas la revoir, et cependant, à la rigueur, rien n'empêchait que je la revisse le lendemain.

Oh! cette fois, je ne fis point effort pour cacher mes pleurs... Je la couvris de larmes et de baisers; puis je la poussai comme pour l'éloigner de moi.

Elle continua son chemin, tournée de mon côté, et m'envoyant des baisers à la manière des enfans.

Le chemin formait un coude, et, pour la voir plus longtemps, je me reculais à mesure qu'elle avançait; enfin, j'arrivai sur le revers de la route au moment où elle disparaissait à l'angle de la première maison.

Alors tout sembla mourir en moi, force, intelligence, raison; je sentis que, mon mari mort, je ne vivais plus que par cette enfant; que, cette enfant morte, il me serait bien facile de mourir.

C'était toujours une dernière et suprême consolation!

LVI

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

(suite)

(Manuscrit de la femme suicidée)

Je restai là assise, sans force, anéantie, pendant plusieurs heures, car, lorsque je revins à moi, il commençait à faire nuit.

Quelques personnes s'étaient approchées de moi, m'avaient regardée, m'avaient parlé; mais je ne les avais vues et entendues que comme à travers un nuage.

Je me levai toute chancelante, et, pressant ma tête mal assurée entre mes deux mains, je repris la route de Waston.

J'arrivai après une heure de marche.

Il faisait un clair de lune magnifique; le pasteur était debout devant la porte du presbytère.

Sa femme était assise sur un banc, tenant un de ses enfans sur chaque genou.

Ces enfans, pleins de vie, de force et de santé, continuaient de jouer, de se battre, de lutter, le tout en riant, jusque sur les genoux de leur mère.

J'éprouvai un tel sentiment d'envie, moi séparée de mon mari par la mort, de ma fille par la misère, en voyant cette femme avec son mari à ses côtés et ses enfans sur ses genoux, que je m'en effrayai moi-même.

Aussi, je m'arrêtai, et, pour combattre ce mauvais sentiment, quoique je parlasse bien rarement au pasteur et à sa femme, qui me regardaient comme une étrangère à leur charge, et qui, par conséquent, semblaient me supporter avec peine:

— Madame, lui dis-je, vous êtes une heureuse mère, et vous avez là deux beaux enfans! Voulez-vous que je les embrasse?

La femme tressaillit comme d'effroi à cette demande; le mari étendit la main comme pour me repousser; les deux enfans sautèrent à bas des genoux de leur mère, et se sauvèrent en criant:

— Nous ne voulons pas embrasser la *dame grise!*

Hélas! c'était ainsi que l'on m'appelait au presbytère, et même dans le village.

La robe noire, ma robe de deuil, avait déteint et était devenue grise, comme je l'ai dit déjà; on m'avait donné le nom de la couleur de ma robe.

Cette réputation unanime m'anéantit.

Je venais d'éloigner de moi mon seul amour, et je me sentais entourée d'une triple haine.

Je rentrai au presbytère la tête basse, et dans ma chambre la mort au cœur.

Je rentrai sans lumière, et au moment d'en allumer une je m'arrêtai.

A quoi bon y voir clair?

Dans la nuit ou dans la lumière, je savais bien que j'étais seule.

La solitude se sent avec le cœur, mieux encore qu'elle ne se voit avec les yeux.

Je passai une nuit cruelle, plus cruelle peut-être que celle qui suivit la mort de mon pauvre mari.

Contre la mort de mon mari, j'avais mon enfant.

Contre l'absence de mon enfant, je n'avais plus rien!

Le jour vint.

Il restait dans la chambre du pain et de l'eau de la veille: je n'eus donc pas besoin de sortir ce jour-là; je mangeai le pain et je bus l'eau.

Qu'avais-je besoin d'autre chose? Mes larmes ne devaient-elles pas donner la même amertume à toute boisson et à toute nourriture?

Je ne descendis que le troisième jour pour renouveler mes provisions.

En vivant comme j'avais vécu pendant ces trois derniers jours, je pouvais aller six mois avec les deux pièces d'or qui me restaient.

Et, au bout du compte, pourquoi vivre autrement?

J'avais un livre qui répond à tous les autres besoins, la Bible.

Je lisais la Bible, et quand mes yeux, par trop fatigués, se détournaient d'eux-mêmes du livre, je levais les yeux au ciel, je laissais retomber ma main sur mes genoux et je songeais à mon enfant.

Le cinquième jour, j'avais reçu une lettre d'elle.

Pauvre chère âme! elle avait attendu une occasion, ne voulant pas que sa lettre me coûtât le penny que prend la poste pour transporter les lettres de Milfort à Waston.

Simple enfant! elle ne savait donc pas que cette lettre, pour l'avoir deux jours, deux heures, deux minutes plus tôt, j'eusse donné les deux pièces d'or qui me restaient!

Elle me disait qu'elle avait été honorablement mais froidement reçue par monsieur Wells, c'était le nom de son négociant; il lui avait, dans une conversation préparatoire, énuméré tous les devoirs qu'elle aurait à remplir, l'avait introduite dans une espèce de cage de verre où elle devait demeurer, assise devant un pupitre, avec des livres, des registres et des cartons autour d'elle, depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

Les dimanches, bien entendu, étaient exceptés. Le dimanche, chez monsieur Wells, rigide réformé, on fermait tout, jusqu'aux fenêtres des appartemens.

C'était le dimanche qu'Elisabeth m'invitait à la venir voir. Entre deux offices, nous aurions le temps de passer une heure ensemble.

J'attendis ce dimanche avec la plus grande impatience;

mais, la veille, je reçus un mot d'Elisabeth ; j'ouvris précipitamment la lettre ; il me semblait remarquer une certaine altération dans l'écriture.

Je me trompais sans doute.

Elisabeth me disait simplement que monsieur Wells ayant résolu de l'emmener à la campagne avec ses deux filles, elle n'avait point osé réagir contre cette résolution, toute bienveillante pour elle d'ailleurs ; qu'en conséquence, comme elle ne serait point à Milfort, il devenait inutile que j'y vinsse.

Elle me priait de remettre ma visite à la quinzaine.

A la lettre était jointe une guinée.

Elle avait prié monsieur Wells de lui faire vendre, s'il était possible, les broderies qu'elle avait été forcée d'interrompre à cause des spasmes que lui donnait son assiduité au travail. Monsieur Wells avait fait estimer ces broderies, en avait fait cadeau à ses filles, et les avait payées à Elisabeth au prix de l'estimation.

On avait estimé à une guinée les deux ou trois évanouissemens de ma pauvre Betzy !

Mes angoises et mes larmes venaient par-dessus le marché.

Je baisai la guinée, et la mis à part en soupirant et en me disant : « Attendons un second dimanche... »

Mais pourquoi donc me remettait-elle au second dimanche et non au premier ?

Mon Dieu ! qu'allais-je devenir pendant ces quinze jours ?

J'esssayai de descendre et de me promener au jardin ; mais je vis que j'étais une gêne pour les deux enfants et une inquiétude pour le père et la mère.

Que leur demandais-je cependant ? Rien ou bien peu de chose : la rêverie du soir sous ce vieil ébénier où personne ne veut ou n'ose aller rêver une fois la nuit venue.

Depuis que ce jardin n'était plus à moi, il me semblait que c'était un si bon endroit pour rêver aux absens, ce banc sombre perdu sous l'épaisse feuillée !

Il fallut y renoncer ; la charte de la cure de Waston portait bien que j'avais droit à une chambre dans le presbytère, mais elle ne disait pas que j'avais droit à la promenade du jardin.

Enfin, le temps passe pour les heureux comme pour les malheureux, pour ceux qui craignent comme pour ceux qui espèrent.

Je vis se rapprocher peu à peu ce dimanche tant attendu.

Le vendredi et le samedi qui le précédaient s'écoulèrent pour moi au milieu des transes.

Je tremblais à chaque instant de recevoir une lettre qui contremandât mon départ.

Par bonheur, aucune lettre n'arriva.

Je me réveillai avec le jour.

Quoique ma fille m'eût recommandé, à cause des habitudes rigides de la maison de monsieur Wells, de ne m'y présenter qu'à onze heures, c'est-à-dire au retour de la messe, à six heures j'étais prête à partir.

A sept heures, ne pouvant plus maîtriser mon impatience, je me mis en route.

A huit heures, j'étais arrivée aux premières maisons de Milfort, juste à l'endroit où j'avais pris congé d'Elisabeth.

J'étais de trois heures en avance.

J'allai m'asseoir au pied de ce même buisson où je m'étais assise, lorsque, un mois auparavant, j'avais amené la pauvre enfant à Milfort, et là, j'attendis.

Mais, au bout d'une heure, l'attente me devint insupportable.

Je me levai, j'entrai dans la ville, je m'informai du quartier où était logé monsieur Wells, et je m'acheminai vers sa maison, située à l'angle des rues Sainte-Anne et de la Reine-Elisabeth.

Il n'y avait pas à s'y tromper ; au-dessus de la porte étaient écrits, en grosses lettres, ces mots :

MAISON THOMAS WELLS ET COMPAGNIE.

Portes et fenêtres étaient fermées, on eût dit un vaste tombeau.

C'était à neuf heures et demie que la messe commençait.

Je me plaçai dans un renfoncement formé par la maison voisine ; je rabattis le capuchon de mon mantelet sur mes yeux, de manière à me cacher le visage, et j'attendis encore.

Je verrais au moins passer mon enfant, je la suivrais, je me placerais à quelques pas d'elle dans l'église, et ne la perdrais pas un seul instant de vue.

L'église était située rue Sainte-Anne, à cinquante pas à peine de la maison de monsieur Wells.

A neuf heures et demie, les premiers coups tintèrent.

Au troisième coup, comme si elle n'eût attendu que ce signal, la maison de monsieur Wells s'ouvrit.

Les deux filles parurent les premières, puis Elisabeth, puis une femme de chambre chargée de les conduire à la messe.

Betzy marchait un peu derrière les deux demoiselles Wells.

La femme de chambre marchait derrière Betzy.

Les positions étaient prises de telle façon que Betzy devait passer près de moi ; en faisant un pas en avant, je pouvais effleurer ses habits.

Je fis ce pas, et j'étendis la main dans ce but.

A travers le voile qui couvrait son visage, plus pâle encore que de coutume, à ce qui me sembla, elle m'aperçut, mais ne me reconnut point.

Sans doute me prit-elle pour une pauvre femme qui demandait tout bas l'aumône, car elle tira sa bourse, y prit la seule petite pièce d'argent qu'il y eût, et me la donna en disant :

— Bonne femme, voici tout ce que j'ai ; priez pour ma mère !

Puis, comme, afin de me parler et de me donner cette pièce de monnaie, elle était restée de quelques pas en arrière, et que les demoiselles Wells regardaient ce qu'elle était devenue, et que la femme de chambre attendait, elle regagna vivement son rang, si je puis parler ainsi, et se remit en marche.

Je restai un instant à la même place, la regardant s'éloigner ; puis, je portai la petite pièce de monnaie à mes lèvres.

— Pauvre chère enfant ! murmurai-je ; j'ai déjà mis à part ta guinée.

Mais, cette pièce de monnaie, oh ! elle ne me quittera jamais !

Si je meurs un jour de faim, on la trouvera dans ma main, fermée sur ma poitrine qui aura cessé de battre.

Mais je ne mourrai jamais de faim, moi ; il me faut si peu pour vivre !

J'enveloppai la pièce de monnaie dans la lettre que ma fille m'avait écrite, quinze ou seize jours auparavant, et, pièce de monnaie et lettre, je mis le tout sur mon cœur.

Puis, comme les trois jeunes filles et la femme de chambre montaient déjà les degrés du temple, je me hâtai d'y entrer à mon tour, afin de me placer le plus près possible de mon enfant.

Un pilier me favorisa ; en m'accotant contre ce pilier, je la touchais presque.

Sous mon mantelet, je ne la perdais pas de vue ; elle suivait religieusement l'office.

De temps en temps seulement, une petite toux sèche qui répondait dans ma poitrine secouait tout son corps.

Deux ou trois fois, à la suite de cette toux, je lui vis porter son mouchoir à sa bouche.

Une fois, elle ne le cacha point avec tant de précaution que je ne visse une tache de sang.

Je faillis m'évanouir.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmurai-je, la pauvre enfant, qui a si grand besoin qu'on prie pour elle, et qui demande que l'on prie pour moi !

J'éprouvai alors une vive tentation à laquelle j'eus peine à résister : c'était de me faire connaître à l'instant même, et sans retard de l'emmener avec moi.

Sous ma garde, il me semblait que ce fantôme voilé que j'entrevoyais à l'horizon n'oserait s'approcher d'elle.

Mais c'était tout un scandale offert au milieu du service divin.

D'ailleurs, quelle raison à cette résolution étrange ? D'un autre côté, mon cœur maternel ne cédait-il pas à de vaines terreurs ?

Ces deux jeunes filles placées près d'elle ne paraissaient pas inquiètes ; elle n'était point inquiète elle-même.

J'attendrais, c'était mieux.

La messe finie, je la verrais chez monsieur Wells, et j'interrogerais sur l'état de sa santé.

Oh ! que la messe me parut longue !

Quel sacrilège c'eût été qu'une distraction pareille à la mienne, si cette distraction n'eût pas eu une cause aussi sainte aux regards du Seigneur !

Enfin, le prêtre prononça les dernières paroles ; on se leva et l'on sortit.

Je restai la dernière dans l'église.

Seule alors en face de Dieu, je me prosternai, le suppliant, si ma fille courait quelque danger, de prendre ma vie inutile et de lui laisser la sienne.

C'était devant une statue de la mère du Sauveur que je faisais cette prière.

Mère, il me semblait qu'elle comprenait la douleur d'une mère.

Je me relevai et je baisai ses pieds en serrant de mes bras la colonne sur laquelle elle reposait.

Puis mes yeux implorèrent à leur tour la grâce que mes lèvres venaient de demander.

Mais je restai muette, immobile.

Une larme coulait sur la joue de marbre de la statue.

Que voulait dire cette larme? La mère qui avait connu toutes les douleurs pleurait-elle de ne pouvoir consoler la mienne?

Je doutai de mes yeux: mais je montai sur une chaise, et avec mon mouchoir j'essuyai cette larme.

Je sentis le mouchoir s'humecter sous mon doigt.

Ce n'était pas la première fois que je voyais l'eau rouler en gouttes sur un marbre humide.

Peut-être ce que je prenais pour une larme de la bienheureuse Marie n'était rien autre chose que la vapeur de toutes ces haleines condensées par la fraîcheur de la pierre.

Mais la coïncidence était si étrange, mon esprit était si frappé, qu'entre la goutte d'eau et une larme, je crus à une larme; qu'entre un fait naturel et un miracle, je crus au miracle.

Cette larme, c'était la réponse d'une mère à une mère.

LVII

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

(suite)

(Manuscrit de la femme suicidée)

Je me levai toute chancelante et plus froide que la statue qui venait de pleurer sur moi, et je me dirigeai vers la maison de monsieur Wells.

J'étais agitée des plus tristes et des plus douloureux pressentimens.

Je me disais que j'allais trouver mon enfant pâle, évanouie, avec toute la famille autour d'elle, couchée sur un lit ou sur un canapé.

Cette vision se présentait à moi avec tant de réalité, qu'il me semblait n'avoir que la main à étendre pour toucher la main glacée de mon enfant.

J'étais entraînée en avant par l'inquiétude et repoussée par la crainte.

A cette demande: « Où est ma fille? » il le semblait entendre cette réponse: « Hélas! entrez, et voyez! »

Je portai la main sur le marteau de la porte; je le levai deux fois sans oser frapper.

Enfin je le laissai retomber en disant:

— Il en sera ce qu'il vous plaira, Seigneur!

J'entendis des pas s'approcher.

Ces pas marchaient d'une façon régulière.

Une femme de chambre vint ouvrir la porte.

Son visage était calme.

Mais ce n'était point assez pour me rassurer; je connaissais la froideur de nos nouveaux convertis.

Aussi hésitai-je à demander des nouvelles de mon enfant.

Ma bouche s'ouvrit et se referma sans prononcer un son.

Alors, ce fut cette femme qui m'interrogea.

— N'êtes-vous pas la veuve du pasteur de Waston, demanda-t-elle, la mère de mademoiselle Elisabeth?

— Oui, murmurai-je... Mon Dieu! est-elle donc bien mal?

— Bien mal? fit la femme de chambre en me regardant avec étonnement; pourquoi cela, bien mal?

— Je ne sais... je demande... je crains, répondis-je.

— Mais non, fit la femme de chambre, elle va, au contraire, à merveille, et vous attend... Venez.

Et, sur ces mots, elle marcha devant moi.

Je la suivis, ne pouvant croire à cette bonne nouvelle, chancelante et battant les murs comme si j'eusse été ivre.

Sur ma route deux portes s'ouvrirent; de chacune de ces deux portes, une jeune fille sortit et me regarda passer; mais, cela, gravement, froidement, sans dire un mot.

Peu m'importait! je n'étais point venue pour ces jeunes filles; c'était Betzy que je cherchais; me parler, c'eût été me retarder: je leur sus gré de leur silence, et je continuai de suivre la femme de chambre.

Betzy m'attendait dans un petit cabinet, au fond du corridor; à peine avait-elle osé, de peur de déroger aux traditions sévères de la maison, venir au-devant de moi jusqu'à la porte.

J'eusse voulu presser la marche de la femme de chambre; je sentais que mon enfant était là, qu'elle m'attendait, que j'allais la voir; il y avait un mois que je ne l'avais vue, et cette femme, qui probablement n'était point mère, ne faisait pas un pas plus vite que l'autre.

Elle entra la première.

— Mademoiselle, me dit-elle, voici la personne que vous attendez.

Ainsi je n'étais pas une mère pour cette femme: j'étais *la personne qu'on attendait.*

Après m'avoir annoncée de la sorte, elle alla s'asseoir dans un coin, sur une chaise haute, comme s'assied dans sa classe une maîtresse de pension; puis elle tira une Bible de sa poche, et se mit à lire.

J'étais sur le point d'ouvrir les bras, de m'écrier: « Ma fille! mon enfant! mon Elisabeth! c'est moi...., c'est ta mère... »

Cette femme, avec sa froideur, avec sa voix sèche, avec son livre, me stupéfia.

Oh! Elisabeth était bien la même, cependant: belle, tendre, aimante! seulement, on voyait que la rigidité de cette maison déteignait sur elle.

Le cœur vivait, battait, m'aimait; mais la surface commençait à se pétrifier.

Mon Dieu! mon Dieu! combien de temps le cœur résisterait-il?

Elle me tendit les bras, la chère enfant; elle me pressa sur sa poitrine; elle m'embrassa, mais timidement, mais avec gêne, avec contrainte.

Dans cette maison de chiffres, de calculs, de tarifs, tout était soumis à une règle uniforme, même l'amour d'une fille pour sa mère.

Et moi aussi, cette glace m'atteignit; j'étais venue les bras tendus, les yeux fixes, les lèvres haletantes: quand je sentis sous mes lèvres ce front d'ivoire, quand je vis dans mes yeux cette statue du Respect, quand je serrai devant mes bras ce corps raidi, mes bras retombèrent inertes, mes yeux se fermèrent mourans, et ma bouche déposa sur le front que me présentait Betzy plutôt un soupir qu'un baiser.

Etait-ce cela, mon Dieu! que j'avais attendu? était-ce cela que j'étais venue chercher?

Oh! tant de craintes, tant d'angoisses, tant d'aspirations pour un baiser sur le front, mon Dieu! mon Dieu!

Et c'était au nom de la religion, c'était pour mieux vous glorifier, Seigneur, qu'on étendait un pareil voile de glace entre le cœur d'une fille et celui de sa mère!

Elisabeth me présenta un fauteuil, et, étendant la main vers une chaise:

— Me permettez-vous de m'asseoir devant vous, ma mère? demanda-t-elle.

C'était ainsi que les demoiselles Wells parlaient à leur mère.

Si je te permets de t'asseoir, pauvre frêle créature! si je permets à la fleur que la moindre brise effeuille, au roseau que le moindre vent incline, de chercher un appui contre la brise, contre le vent!

Chère bien-aimée, ton appui, n'était-ce pas ma poitrine; cette chaise maternelle sur laquelle tu devais t'asseoir, n'étaient-ce pas mes genoux?

— Oh! oui, oui, assieds-toi, mon enfant, m'écriai-je; car tu es si faible, qu'il me semble que tu vas tomber!

La femme de chambre, à cette exclamation, qui sans doute lui paraissait sortir des règles de la bienséance, leva les yeux de dessus son livre.

Elisabeth frissonna et rougit légèrement.

— Ne me tutoyez pas, ma mère, je vous en prie, dit-elle à demi-voix, ce n'est pas dans les habitudes de la maison.

La femme de chambre fit un signe qui voulait dire: « Bien! c'est cela! »

Ce fut moi qui frissonnai à mon tour; seulement, au lieu de rougir, je pâlis.

— Oh! mon enfant, demandai-je à voix basse, est-ce dans les habitudes de la maison que je te prenne la main en causant avec toi?

Elisabeth jeta un coup d'œil sur la femme de chambre, et plaça sa chaise de manière que, sans être vue, sa main pût demeurer dans les miennes.

Quand je tins cette main, la main de mon enfant, je n'y résistai plus, je la portai vivement à mes lèvres.

Le mouvement fit retourner la femme de chambre.

— Ma mère, dit Elisabeth, ce n'est point à vous de baiser mes mains; c'est à moi de baiser et de vénérer les vôtres.

Et elle embrassa ma main avec respect, ce qui lui valut, de la part de notre argus, un nouveau signe d'approbation.

Je sentais, à travers cette froideur imposée, l'amour de mon enfant, mais comme on voit la flamme à travers une lampe d'albâtre, terne, affaibli, tremblant.

J'avais tant de choses à lui dire, mon Dieu! tant de questions à lui faire!

J'avais le cœur si plein, si débordant!

Comment mes lèvres étaient-elles devenues si muettes et si vides?

O mon Dieu! à qui donc est-il venu l'idée de mesurer l'amour d'une fille à une mère, comme à un pauvre mercenaire on mesure, on coupe et on pèse le pain?

Cet amour, n'était-ce pas le pain de mon cœur? ce pain qu'il venait chercher de si loin, et dont il était si affamé,

pourquoi m'en donner si peu? pourquoi, après me l'avoir tant fait attendre, en être si parcimonieux avec moi?

Ma fille l'avait dit :

« C'était la règle de la maison de monsieur Wells. »

Oui, mais il y avait une chose à laquelle ces avares distributeurs d'amour ne songeaient pas. C'est que mesdemoiselles Wells voyaient leur mère tous les jours; c'est que, tous les jours, elles lui donnaient ce peu qu'il était permis à ma fille de me donner au bout d'un mois.

Dans une maison de calculs si exacts, ne revenait-il pas à mon pauvre cœur maternel un arriéré? Cet arriéré, pourquoi ne pas le payer au jour de l'échéance?

J'étais près de Betzy, et, au lieu de remercier Dieu, de bénir la Providence, de jouir de mon bonheur, je demandais, je réclamais, je récriminais tout bas.

Et, pourtant, dans les beaux yeux de mon enfant fixés sur moi, ne devais-je pas lire tout ce qu'elle n'osait dire?

Dans la douce pression de sa main, ne devais-je pas retrouver son amour, qu'elle n'osait exprimer?

Oui; mais le clair de ses yeux, mais le frissonnement de cette main, n'était-ce pas la fièvre, la fièvre brûlante sous cette apparence glacée?

La fièvre dévorant une statue de glace, n'était-ce pas étrange et effrayant?

Puis, de temps en temps, cette toux sèche, nerveuse, que non seulement j'avais entendue dans la rue et dans l'église, mais encore dont j'avais l'écho sinistre au fond de mon cœur; cette toux, qui revenait comme pour avertir que l'enfant qui était là avait besoin de tous les soins de sa mère; cette toux, elle était plus effrayante que partout ailleurs dans cette maison où une mère n'osait pas aimer son enfant.

Oh! si cette femme de chambre avait pu sortir un instant; si, pendant cet instant, loin de tous les yeux, j'avais pu prendre ma fille dans mes bras, la faire passer de sa chaise sur mes genoux, la serrer contre mon cœur, la baiser au front, sur les joues, sur les lèvres, la couvrir de mes caresses! mon Dieu! je l'ai eue si longtemps près de moi, ayant la liberté de la traiter comme une fille! mon Dieu! que j'étais froide pour elle!

Oh! mon enfant, ta mère t'a traitée seize ans de ta vie en étrangère, et voilà que le Seigneur la punit.

Deux heures sonnèrent.

La femme de chambre se leva.

— Mon Dieu! m'écriai-je, qu'y a-t-il donc?

J'étais effrayée comme l'est un condamné; à chaque bruit qui traverse la prison, à chaque porte qui s'ouvre, il croit qu'on vient lui annoncer la mort.

Betzy pâlit et me serra plus fortement la main.

— Il faut que je vous quitte, ma bonne mère, dit-elle.

— Me quitter! et pourquoi? demandai-je d'un air presque effaré.

— On dîne à deux heures dix minutes dans la maison de monsieur Wells.

— Mon Dieu! as-tu donc faim? dis-je dans mon égoïsme.

Une larme mouilla la paupière de Betzy.

— On ne me demande pas plus si j'ai faim que si j'aime, dit-elle tout bas; on dîne à deux heures dix minutes dans la maison de monsieur Wells, voilà tout.

— Prenez garde, mademoiselle, dit la femme de chambre, vous allez vous faire attendre.

— Oh! non, non, soyez tranquille, dit Betzy en tressaillant; allez m'annoncer, me voici.

La femme de chambre hésita un instant; enfin, comme le mouvement des portes que l'on ouvrait se faisait entendre, elle s'avança elle-même vers le corridor, en disant :

— Voici mademoiselle Elisabeth qui vient.

Un moment, une seconde nous fûmes seules.

A peine la femme de chambre, qu'Elisabeth suivait des yeux, eut-elle disparu derrière la porte, que ma pauvre enfant jeta ses bras autour de mon cou, me pressa sur sa pauvre poitrine, en criant du fond du cœur :

— Oh! ma mère! ma bonne mère!

Puis, malgré elle, car ces paroles plus longtemps renfermées dans son cœur l'étouffaient, elle murmura :

— Que je suis malheureuse!..

— Mais, lui dis-je, écris-moi tous les jours; conte-moi tout, mon enfant.

— On n'écrit qu'une fois par semaine dans la maison de monsieur Wells, et madame Wells lit les lettres.

— Mais, si c'est madame Wells!... m'écriai-je.

— Oh! dit Betzy, mieux vaudrait encore que ce fût son mari... Mais chut, ma mère.

Et ma fille me présenta pour mon départ, comme elle l'avait fait pour mon arrivée, son front à baiser.

J'espérais qu'elle allait sortir et que l'on me laisserait seule.

Il n'y avait rien à prendre, mon Dieu! dans ce cabinet aux murs gris, aux rideaux de mousseline blanche, aux quatre chaises de paille.

Il y avait cette chaise où elle s'était assise, à regarder; la place de ce mur où s'était appuyée sa tête, à baiser, voilà tout.

On ne me donna point cette consolation.

— Madame, dit la femme de chambre, vous allez être cause que mademoiselle votre fille se fera attendre, et qu'on la grondera.

Qu'elle avait bien trouvé ce qu'il fallait me dire, la sèche créature!

— Te gronder, ma Betzy! gronder mon enfant! gronder un ange! Oh! non, on ne la grondera pas... Par où s'en va-t-on? Mon chemin, mon chemin!

J'avais complètement perdu la mémoire; je n'y voyais pas.

La femme de chambre, qui ne comprenait rien à mon émotion, me crut sans doute folle.

Elle eut pitié, et marcha devant moi.

Pendant qu'elle nous tournait le dos un instant, j'eus le loisir de prendre la main de ma fille, et de la baiser passionnément.

Elle se retourna, l'impitoyable geolière.

— Me voici, lui dis-je, me voici.

Et je la suivis.

Oh! pourquoi appeler cette religion la *religion réformée*, mon Dieu? Mais les couvens des catholiques sont moins sévères!

On s'y enferme pour aimer, au moins.

La froideur entre une mère et une fille, mais c'est pis que la haine entre étrangers!

Je ne sais comment je me trouvai dans la rue: je sentis seulement la porte qui me poussait dehors et qui se fermait derrière moi.

O maison maudite et sépulcrale! se peut-il que, pour quinze livres sterling par an, une mère te laisse dévorer sa fille toute vivante?

Je rentrai dans ma chambre en me disant :

— Malheureuse! ne peux-tu te faire servainte, pour tirer ta fille de ce tombeau?

LVIII

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

(suite)

(Manuscrit de la femme suicidée)

Hélas! j'eus beau m'informer, j'eus beau chercher, je ne trouvai rien.

Quinze jours se passèrent.

L'entrevue avait été si douloureuse que j'aimais mieux ne pas revoir mon enfant que de la voir ainsi.

J'avais reçu deux lettres d'elle.

Elle aussi comprenait cela, car elle ne me disait point d'aller la voir.

Ces lettres, on s'apercevait bien qu'elles avaient passé à la censure de madame Wells.

Une mère, était-ce croyable? une mère se plaçait entre l'amour d'une mère et de sa fille!

Dans chacune de ses lettres, elle me disait qu'elle allait mieux.

Mais, pour que je crusse à cette affirmation, il eût fallu que ces lettres vécussent elles-mêmes, tandis que ce n'étaient véritablement que des cadavres de lettres.

Aussi, loin de me rassurer, m'attristèrent-elles. Comme ces feux follets qu'on voit danser sur les tombes, et qu'on sent n'être point des flammes de vie, mais des émanations de mort, ces lettres semblaient monter d'un autre monde à celui-ci.

Trois semaines s'écoulèrent, puis un mois.

Je reçus encore deux autres lettres.

La dernière était là depuis deux jours; je ne l'avais pas ouverte. Pourquoi faire?...

Un inconnu entra un matin dans ma chambre. Je tenais cette lettre de mon enfant à la main; j'allais l'ouvrir.

Je voyais la dernière ligne à travers l'enveloppe; ce devait être celle qui terminait toutes les autres: « Adieu, ma mère; je vais de mieux en mieux, et suis très heureuse chez monsieur et madame Wells. »

Un inconnu entra, comme j'ai dit.

— Vous êtes la mère de mademoiselle Elisabeth? dit-il.

— Oui, monsieur.

— De mademoiselle Elisabeth qui demeure à Milfort dans la maison de Wells et compagnie? répéta-t-il.

— Oui, monsieur, répétai-je après lui. Venez-vous de la part de ma fille?

— Non, madame, mais je viens pour vous parler d'elle.

— Oh mon Dieu ! m'écriai-je en pâlissant, serait-elle plus mal ?

Il ne répondit pas ; il regardait autour de lui, comme pour voir quelles étaient les ressources de la maison où il entrait.

Tout était tenu si proprement, qu'au milieu de la misère on pouvait croire à une certaine aisance.

— Madame, dit enfin l'inconnu, je suis médecin à Milfort.

— Oh ! monsieur, dis-je toute frémissante et allant à lui, qui vous amène ?

— L'humanité, madame.

— Asseyez-vous, monsieur, et parlez, je vous prie.

— Madame, j'ai été appelé chez monsieur Wells...

— Pour Elisabeth ?

— Non, madame... pour une des demoiselles Wells, qui était atteinte de la petite vérole.

— Oh ! mon Dieu ! et ma pauvre Elisabeth a gagné cette terrible maladie ?

— Non, madame... mais, en allant et venant dans la maison, j'ai eu l'occasion de voir votre fille...

— Eh bien ? monsieur.

— Je ne crois pas que l'air de Milfort lui soit bon.

— Hélas ! monsieur, murmurai-je, bienheureux celui ou celle qui peut choisir l'air qu'il respire ! Nous ne sommes pas de ceux-là, nous !

— Cependant, madame, dit le médecin, si cet air devait être fatal à mademoiselle votre fille, ne seriez-vous pas disposée à faire quelque sacrifice ?

— Quelque sacrifice ? m'écriai-je ; oh ! mais, s'il le faut, celui de ma vie !

— Vous paraissez être dans l'aisance, observa le médecin.

Je pensai que si je lui avouais notre misère, il ne parlerait peut-être pas aussi librement.

Cependant, je ne voulus pas mentir.

— Parlez comme si nous étions riches, monsieur.

— Eh bien ! si vous étiez riche, madame, continua-t-il, permettez-moi de vous dire que vous auriez grand tort de laisser votre enfant, faible de santé comme elle l'est, courbée dix heures par jour sur ses registres. Une bonne santé y succomberait, et la sienne est loin d'être bonne.

— Ainsi, monsieur, vous croyez ma pauvre enfant bien malade, n'est-ce pas ?

— Je ne dis point cela, madame; je dis qu'enfermée, la fatigue du travail la brise ; que, dehors, l'air de la mer la tue ; il lui faudrait un air plus doux, le midi de la France ou l'Italie.

— Le midi de la France ou l'Italie pourrait donc la guérir, mon Dieu ?

— Peut-être, du moins, empêcherait-il le mal d'empirer. Ainsi donc si vous m'en croyez, réunissez toutes vos ressources...

— Toutes nos ressources, monsieur ! m'écriai-je au désespoir ; mais toutes nos ressources ne s'élèvent pas à trois guinées.

— Oh ! malheureuse femme ! s'écria-t-il à son tour, qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait ?

— Votre devoir, monsieur... Cela ne vous regarde pas, vous, homme de la science, si le malade est pauvre ou riche ; vous indiquez ce qu'il doit faire, voilà tout. Ainsi, un pays chaud, le midi de la France ou l'Italie, sinon ma fille est perdue ?

— Je ne dis pas cela... Si seulement elle pouvait venir ici... l'air de cette vallée, encaissée entre deux montagnes, n'est pas mauvais. Puis, les soins d'une mère qui aime sa fille, c'est souvent déjà une chose toute-puissante aux yeux du Seigneur.

— Oh ! ces soins, monsieur, ils ne lui manqueront pas, dussé-je demander l'aumône ! Qui donc, au reste, refuserait de m'aider quand je tendrai la main et quand je dirai : « Ayez pitié, c'est une mère qui demande pour sa fille ? »

— Bien ! dit le médecin, je vois que je suis heureusement tombé, et que je m'adresse à un cœur tendre et fort à la fois. Je vous aiderai de mon mieux, madame, de mes soins, de mes visites, de mes conseils ; mais... il faut que votre fille revienne ici, et le plus tôt sera le mieux.

— Oh ! m'écriai-je, je ne demande que cela, monsieur, tout de suite, à l'instant même... Si vous saviez comme cet ordre répond à mes désirs, et comme votre volonté est d'accord avec mon cœur ! Mais monsieur et madame Wells me la rendront-ils ?

— Cela me regarde... Seulement, ne vous effrayez pas de ce que je leur dirai pour les décider à rompre le contrat avec mademoiselle Elisabeth, et veillez à ce qu'elle surtout ignore complètement le danger qu'elle court.

— Ce sera d'autant plus facile, lui dis-je, que je crois qu'elle ne s'en doute pas.

J'ouvris la lettre que je tenais à la main lorsque le médecin était entré, et, allant à la fin :

— Voyez, lui dis-je.

Je lus :

« Adieu, ma mère ; je vais de mieux en mieux, et je suis très heureuse chez monsieur et madame Wells. »

— Oui, murmura le médecin, c'est une grande bénédiction que Dieu accorde aux infortunés qu'il frappe de cette maladie ; sa main toute miséricordieuse est douce même à ceux qu'elle tue !

— Qu'elle tue ! répétai-je ; mais vous désespérez donc de mon enfant, monsieur ?

— Notre devoir est de ne jamais désespérer, madame... Quand voulez-vous que votre fille revienne ici ?

— Mais aujourd'hui même, s'il est possible... D'après ce que vous me dites, il n'y a pas un instant à perdre.

— Aujourd'hui, c'est impossible ; demain, ce serait difficile ; après-demain, cela se peut.

— Après-demain ? m'écriai-je, c'est bien long !

— Et quand donc comptiez-vous la voir ?

— Vous avez raison ; le cœur est inconséquent, et surtout le cœur d'une mère : il sent, mais ne raisonne pas. Maintenant, comment va-t-elle revenir de Milfort ?

— Comment y est-elle allée ?

— Je l'y ai conduite moi-même. Hélas ! pauvre chère enfant, je voulais la quitter le plus tard possible ; elle était assise sur un âne, et je marchais près d'elle, mais elle a fait une partie de la route à pied.

— Elle était encore forte, alors ?

— Oh ! mon Dieu ! est-elle donc si affaiblie depuis deux mois ?

— Je n'affirme rien ; je me pose une question à moi-même.

— J'irai... j'irai la chercher ; je la soutiendrai, je la porterai dans mes bras, s'il est besoin.

— Soit. Après-demain, à deux heures de l'après-midi, trouvez-vous aux premières maisons de la ville ; je vous remettrai votre enfant, et ce sera désormais à vous de veiller sur elle.

— Ah ! monsieur, m'écriai-je, qui donc a pu vous inspirer pour nous cet intérêt ?

— Mon devoir de médecin, madame. Votre enfant était égarée, perdue, repoussée hors du cercle où elle avait vécu jusque-là, et où peut-être elle peut vivre encore ; soit hasard, soit providence, je l'ai rencontrée sur mon chemin : je la ramène à son point de départ. Faites-lui, si vous pouvez, oublier les deux mois qu'elle a passés chez monsieur Wells ; deux mois sans chaleur, deux mois sans soleil ! ce sera difficile pour une plante si frêle et si délicate.

— Avec l'aide du Seigneur et la vôtre, monsieur, je ferai ce que je pourrai.

— Eh bien ! donc, soyez après-demain, à deux heures, aux premières maisons de Milfort.

Et il sortit.

Je demeurai d'abord atterrée.

La porte s'était refermée derrière lui ; je me retrouvais seule comme auparavant, la lettre de ma fille à la main.

Un homme était-il véritablement entré, ou n'avais-je suivi qu'une de ces sinistres apparitions qui présagent les malheurs ?

Aucune trace de cet homme n'était restée ; une voix dans mon oreille, une angoisse dans mon cœur, voilà tout.

Mais, au fond de tout cela, il faut le dire, palpitait un sentiment joyeux.

J'allais revoir mon enfant, j'allais pouvoir l'embrasser à mon aise, la serrer contre mon cœur à ma volonté ; je n'aurais plus là, devant moi, cette longue et sèche figure de femme de chambre, pour dire : « Mademoiselle, faites attention ! mademoiselle, prenez garde ! »

Aussi, à partir de ce moment, je ne fus plus occupée que de Betzy.

Tout ce qu'elle avait laissé à la maison d'objets à elle furent remis à leur place.

Le matin du jour où elle devait revenir, tout l'attendait ; on eût dit qu'elle venait de sortir de la chambre, et qu'elle allait y rentrer.

Bien avant l'heure, je partis ; bien avant l'heure, j'étais assise sur le revers de la route, au pied du buisson, les yeux fixés sur le tournant où elle devait apparaître.

Deux heures sonnèrent enfin.

Je me levai.

A deux heures et quelques minutes, elle parut.

Vainement le médecin m'avait recommandé le calme, non pas pour moi, mais pour elle.

En la voyant, j'oubliai la recommandation ; je courus à mon enfant, les bras ouverts ; je la pris, je la pressai contre mon cœur ; je l'enlevai, je la posai à terre, pour qu'elle fût plus à ma portée ; je cherchai avec mes lèvres sa bouche, ses yeux, son front.

Sa bouche était haletante, ses yeux fermés, son front humide.

Mon Dieu ! son pauvre cœur n'avait pu supporter l'ar-

deur du mien ; sans dire un seul mot, sans pousser une plainte, elle s'était évanouie.

Comme en venant, lorsqu'elle avait voulu marcher, elle pesait à mon bras ; c'était le seul signe auquel je m'aperçus que la vie l'avait momentanément quittée.

— Voilà ce que je craignais, murmura le médecin ; mais voilà ce qui devait arriver... Prenez garde de la faire passer d'une température trop froide à un température trop ardente ! la rigidité de monsieur Wells la glaçait, votre amour la dévorerait.

J'emportai mon enfant au pied du buisson, je m'assis, et je la couchai sur mes genoux.

Le médecin tira un flacon de sa poche et le lui fit respirer.

Il y eut une lutte d'un instant dans cette frêle organisation ; on eût dit qu'elle avait déjà fait la moitié du chemin sur la route qui conduit à la mort, et qu'elle hésitait à revenir.

Ce qui me rassurait, moi, mais ce qui, chose étrange ! paraissait au contraire inquiéter le médecin, c'est que l'incarnat de ses joues, concentré sur les pommettes, n'avait point pâli, et peut-être même était devenu plus vif encore.

Enfin ses lèvres tremblèrent ; elle poussa un soupir, souleva et laissa retomber sa tête, murmura quelques paroles dans lesquelles je crus distinguer qu'elle m'appelait.

— Oh ! oui, mon enfant, m'écriai-je, me voici, me voici !

« Quelque part que tu sois, appelle-moi toujours, et où tu seras fût-ce dans la tombe, j'irai !

— Silence ! dit le médecin ; elle commence à entendre.

En effet, elle ouvrit les yeux, les laissa errer un moment sur les nuages du ciel, au milieu desquels elle semblait chercher Dieu, qui, peut-être, venait de lui parler pendant ce sommeil de la vie ; puis, elle les ramena sur la terre, m'aperçut, sourit, souleva ses deux bras, les attacha autour de mon cou, et, rapprochant doucement son visage du mien, elle murmura :

— Ma mère ! ma bonne mère !

Les larmes jaillirent de mes yeux, comme lorsque, enfant, chancelante sur la pelouse tout émaillée de pâquerettes, elle avait distinctement prononcé ces mots pour la première fois.

— O ma Betzy ! m'écriai-je avec une espèce de rage, mon enfant chérie, ma fille bien-aimée, c'est donc toi... te voilà donc !

Et il me semblait, en effet, qu'après un rude combat contre une puissance malfaisante, je venais de reconquérir enfin mon enfant.

Le médecin intervint.

— Là ! dit-il, la voici ; je vous l'ai rendue... Maintenant, n'oubliez point que toute émotion lui est fatale ; traitez-la comme un de ces beaux lis à qui il ne faut ni trop de froid, ni trop de chaleur ; tout excès lui est dangereux, même l'excès de votre amour.

Mais je l'écoutais à peine ; Betzy était complètement revenue à elle ; elle me voyait, elle vivait, elle parlait.

Elle me disait, du regard et de la voix, tout ce qu'elle avait souffert depuis deux mois, et je l'écoutais avec ravissement.

Quelle ineffable musique que la voix d'une enfant pour l'oreille d'une mère !

Le médecin glissa un papier dans ma main : c'était l'ordonnance concernant le régime qu'il me recommandait de lui faire suivre ; puis, pour nous avertir qu'il était temps de nous mettre en route, il prit l'âne par la bride et l'approcha de nous.

Après quoi, il tira une pièce de monnaie de sa poche, et la donna au petit garçon chargé de ramener l'animal à Milfort.

Puis, me faisant de la main un signe d'adieu et de recommandation, il s'éloigna.

Elisabeth vit-elle ou ne vit-elle point ce qui venait de se passer ? S'aperçut-elle que le docteur n'était plus avec nous ? Je n'en sais rien.

Il me semblait que la pauvre enfant n'avait plus de force que pour percevoir une seule sensation à la fois. Cette force, elle l'avait d'abord occupée à reprendre ses sens, puis à revenir à moi ; c'était tout ce qu'elle pouvait faire que de vivre et de m'aimer ; en dehors de ces deux occupations, elle semblait ne pas voir et ne pas entendre.

Je la replaçai sur son âne, et nous nous remîmes en route, sans qu'elle me demandât s'il n'y avait pas une troisième personne avec nous, et ce que cette troisième personne était devenue.

Il est vrai qu'une espèce de fièvre l'avait prise ; la sensibilité, éteinte un instant par tout son corps, l'envahissait à flots ; chacune des fibres de son corps frissonnait, comme, aux heures qui précèdent l'orage, les cordes d'une harpe ; on eût dit qu'après n'avoir point assez vécu, elle vivait trop !

En ce moment, elle parlait rapidement, fiévreusement ; elle me racontait son existence douloureuse chez monsieur Wells, douloureuse pour elle, destinée, par sa nature et son éducation, à être mise en contact avec la vie et l'amour ; car, quant à se plaindre d'une seule personne de la maison, cela lui était impossible ! Seulement, elle avait vécu avec des créatures d'un autre monde ; chair animée et palpitante, elle était tombée tout à coup au milieu d'une maison de neige, habitée par des statues de glace.

Et, quoiqu'il y eût quelque chose d'inquiétant dans cette parole rapide, saccadée, rauque quelquefois, je m'y laissais prendre, et je me demandais :

« Mais que disait donc le médecin, qu'elle était faible ? Si je parlais comme elle fait depuis une heure, je serais morte de fatigue ! »

Oh ! non, elle est jeune, elle est forte ; elle vivra.

Nous arrivâmes à Waston.

Aux premières maisons du village, impatiente, elle voulut descendre ; on eût dit qu'elle craignait de ne pas arriver. Elle avait hâte de se retrouver dans cette pauvre chambre qui n'avait d'autre horizon que les murs d'un cimetière, d'autre vue que des tombes.

J'essayai de la faire marcher doucement, mais ce fut chose impossible.

— Marcher doucement, dit-elle, et pourquoi ? Crois-tu donc que je sois malade ? Au contraire, je ne me suis jamais si bien portée ; je suis forte ; il me semble que j'ai des ailes, et que, pour monter au ciel, je n'aurais qu'à vouloir.

Hélas ! oui, la pauvre enfant, elle avait les ailes de la fièvre, ailes de flammes qui brûlent le corps qu'elles soutiennent.

Et, en effet, malgré moi, elle pressa le pas, marchant devant, et me faisant signe de la main en disant :

— Viens, viens donc, ma mère !

Je la suivais, mais inquiète, plus qu'inquiète, effrayée.

Cette force qui la soutenait avait quelque chose de mystérieux ; cette vie dont elle vivait, quelque chose de fantastique.

Il me semblait voir une ombre glissant devant moi, et non un corps vivant de la vie humaine, de la vie commune, de notre vie à tous.

Etait-elle morte déjà, mon Dieu ! et, grâce à quelque enchantement plus puissant que la mort, vivais-je avec son ombre ?

J'en étais presque arrivée à désirer le retour de cette faiblesse qui m'avait causé tant d'effroi.

J'allais être cruellement exaucée !

En arrivant au seuil de la porte, à ce seuil sur lequel, tout enfant, nous avait vus si souvent debout, son père et moi, elle s'agenouilla ; puis, baissant la tête, elle posa ses lèvres sur la terre humide.

Alors, se relevant :

— Le cimetière ! le cimetière ! dit-elle ; allons vite au cimetière, ma mère !

On eût dit qu'elle ne se sentait de force que pour arriver jusque-là.

Je la suivis, comme je faisais depuis quelques instans ; car je compris qu'elle voulait saluer la tombe de son père, cette tombe qu'elle visitait autrefois tous les jours, et sur laquelle elle avait planté ses plus beaux rosiers.

Hélas ! dans ma préoccupation pour mon enfant, les yeux constamment fixés sur Milfort, j'avais négligé, presque oublié cette tombe.

Elle passa par la petite ruelle qui séparait la cure du cimetière, ruelle étroite, humide, aux murailles pleines de mousse, véritable passage de la vie à la mort.

Puis, elle poussa la porte de bois tournant sur des liens d'osier, et s'élança parmi les hautes herbes, espèces de vagues de verdure qui suivaient les ondulations des tombes.

Elle était toute vêtue de blanc, et, quoique ce fût en plein jour, je ne pouvais vaincre ce sentiment de crainte qui me la faisait regarder comme une ombre.

Elle alla droit à la tombe de son père.

Près de cette tombe, entourée d'une petite barrière de bois noir, une place était gardée pour moi.

Puis, entre nos deux couches dernières, un intervalle où l'enfant avait dit plus d'une fois qu'elle voulait, quand son tour serait venu, dormir dans l'éternité, afin de ne pas se séparer de nous.

Elle enjamba la barrière, comme si, en effet, elle eût eu des ailes, ou plutôt comme si son corps aérien avait le privilège de passer à travers les obstacles sans les franchir ou les écarter.

Elle s'agenouilla et fit sa prière.

Un seul rosier avait survécu, et, sur ce rosier, une seule rose blanche.

Sa prière finie, avec cette espèce de fièvre qui l'animait, elle prit la rose et la cueillit.

Mais, tout en la portant à ses lèvres et à son cœur, elle jeta un cri douloureux, court, aigu, comme celui qu'on doit pousser quand on est frappé au cœur.

Je me précipitai vers elle... Elle était couchée juste entre

la tombe où dormait son père et la tombe où je devais dormir; elle était couchée juste à cette place qu'elle s'était réservée pour elle.

Evanouie !

Evanouie, je le comprenais; une organisation comme celle de ma pauvre enfant ne pouvait sortir d'une pareille exaltation que par l'évanouissement.

Mais elle avait poussé un cri.

Pourquoi ce cri?

Je me penchai vers elle et l'examinai.

Elle avait au côté gauche une légère tache de sang.

En appuyant la rose funéraire contre son cœur, une longue épine l'avait piquée à la poitrine.

C'était sans doute la douleur de cette piqûre qui lui avait fait pousser un cri.

Au reste, elle tenait la rose serrée dans sa main.

Je la pris entre mes bras, et je l'emportai.

En rentrant, je trouvai les deux enfans du pasteur à la porte qui donnait sur la ruelle.

Ils avaient vu tout ce qui s'était passé, nous ayant suivies; ils coururent en avant de nous tout raconter à leur père et à leur mère.

Le père et la mère nous regardèrent passer.

Les enfans aussi nous regardaient, mais à moitié cachés derrière une porte et riant.

Ni les uns ni les autres ne m'offrirent leur secours; seulement, j'entendis la femme qui disait au mari :

— C'était bien la peine de la rapporter du cimetière !

LIX

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

(suite)

(Manuscrit de la femme suicidée)

Je déposai mon enfant sur son lit, et je m'agenouillai devant elle.

Au bout d'un instant, elle poussa un soupir, rouvrit les yeux, et rentra dans la vie sans secousse, comme cela lui était déjà arrivé à la suite de pareils évanouissemens.

Seulement, à chaque fois, il me semblait qu'elle gardait de son évanouissement un peu plus de faiblesse par tout son corps, et un peu plus de pâleur sur son visage.

Au reste, une fois revenue à elle, elle semblait entièrement oublier ces espèces de migrations dans le monde des morts.

En rouvrant les yeux, elle parut si heureuse de se retrouver dans notre pauvre chambre et de me sentir près d'elle, que la joie qui se peignait sur son visage m'en fit oublier la pâleur.

Puis, souriante, elle tira de sa poche une petite bourse; dans cette bourse étaient trois guinées et quelques schellings.

C'était le prix exact du temps qu'elle avait passé chez monsieur Wells : deux mois, deux jours, vingt-sept heures, douze minutes trois quarts.

Le rigide comptable avait tout calculé, jusqu'aux secondes; une monnaie de la plus petite espèce correspondait aux trois quarts de minute.

Cela nous faisait quelque chose comme cinq livres et demie.

Je pouvais donc, dans les premiers temps du moins, donner sans trouble des soins à mon enfant et suivre l'ordonnance du docteur.

D'ailleurs, l'ordonnance n'était pas très compliquée. Le docteur avait promis de saisir la première occasion de nous venir voir, et, alors, selon le degré de la guérison ou les progrès de la maladie, de modifier le traitement.

En attendant, Elisabeth devait prendre des boissons mucilagineuses, soit végétales, soit animales; elle devait manger peu, de préférence des gelées de viande, et boire de l'eau tiède en mangeant.

Le médecin ne croyait pas, au surplus, qu'avant un mois, à partir du retour d'Elisabeth, il dût se présenter d'autres accidens que ceux que nous connaissions déjà.

Et, effectivement, à part un fait étrange, inattendu, inouï, tout se passa comme l'avait prévu le médecin.

Le fait dont je veux parler, c'était la piqûre de cette épine de rose poussée sur une tombe, piqûre imperceptible, mais toujours ouverte, et qui ne se referma jamais.

Dans l'état de calme, à peine si l'œil, à part un petit cercle blême tracé à l'entour, à peine, dis-je, si l'œil pouvait apercevoir cette piqûre.

Mais, à chaque accès de toux, il en sortait une goutte de sang, de sang rose et vermeil d'abord, mais qui, au fur et à mesure que la pauvre enfant avança dans la maladie, devint plus pâle, et, pour ainsi dire, moins vivant.

Ainsi, dans cette lente marche de Betzy vers la tombe, il y avait quelque chose de surnaturel, qui semblait d'avance indiquer que toute résistance était inutile, et que la lutte était presque un sacrilége.

On eût dit que, tandis que d'une main je la retenais à la vie, de l'autre son père l'attirait vers la mort.

Le mois s'écoula sans douleurs réelles, mais avec un affaiblissement successif.

Pendant les premiers jours, Elisabeth put encore descendre, sortir, faire quelques pas hors du village. Puis, petit à petit, sa promenade fut plus bornée.

Les paysans nous regardaient passer, et secouaient la tête. Comme il faut que, dans ce langage expressif et coloré du pays de Galles, on donne un nom significatif à chaque chose :

— Voilà, disaient-ils, en nous montrant toutes deux, voilà la dame grise et la morte vivante.

Et, d'abord, on sortait sur les portes pour nous regarder passer; puis, ensuite, on rentra lorsque nous passions.

Je ne sais quelle crainte superstitieuse s'attachait à nous

Peut-être croyait-on que la maladie d'Elisabeth était contagieuse, et, cependant, elle est connue en Angleterre, cette fatale maladie de la consomption.

Quant à cette piqûre saignante qu'elle avait au cœur, tout le monde l'ignorait. Autant pour garder le secret à ma fille que par économie, je m'étais faite sa blanchisseuse, et je lavais moi-même son linge.

Elle avait pourtant quelques instants de repos; c'était pendant son sommeil.

Dieu et moi, les seuls qui l'ayons vue dormant, pouvons savoir combien alors elle était belle.

Ce sommeil, quand il était sans fièvre, semblait être, pour la chaste enfant, une intuition du ciel.

Quoique ses beaux yeux couleur de ce ciel fussent fermés, son visage prenait une expression angélique, comme s'il eût été déjà éclairé par la lumière qui jaillit de la face du Seigneur

Par malheur, presque toujours ce sommeil céleste la prenait pendant la journée, car les nuits, au contraire, étaient agitées et fiévreuses, et presque jamais ce sommeil ne s'achevait naturellement.

On eût dit que ces malheureux enfans du pasteur, qui m'avaient prise en haine, pourquoi? je n'en sais rien ! à cause du droit, sans doute, que j'avais, comme veuve du précédent ministre, de demeurer au presbytère malgré leurs parens; on eût dit que ces malheureux enfans devinaient ce sommeil et le bien qu'il semblait faire à la malade, car c'est alors qu'ils redoublaient leurs cris joyeux ou leurs clameurs bruyantes.

Bien souvent, lancée de la cour, une balle venait frapper dans les carreaux, ou, de l'escalier, une pierre dans la porte.

Alors, à la chute des vitres sur le carreau, au choc de la pierre contre le bois, ma pauvre enfant se réveillait en sursaut; sa toux mortelle la reprenait, et elle rentrait, par une douloureuse secousse, dans la vie et dans la douleur.

Et quand j'allais me plaindre aux parens :

— Ce n'est pas notre faute, disaient-ils, si nos enfans se portent bien quand votre fille est malade; du reste, si le logement ne vous convient point, ce n'est pas nous qui vous retenons... Allez ailleurs.

Au bout d'un mois, le médecin vint nous voir.

Depuis huit jours, Elisabeth ne sortait plus, ne descendait même plus.

Elle restait assise dans mon grand fauteuil près de la fenêtre, celle qui donnait sur le cimetière.

Alors son visage se tournait invariablement vers le point réservé à notre famille; son œil se fixait sur la tombe de son père; un vague sourire se dessinait sur sa figure; elle faisait de petits signes de tête et d'imperceptibles mouvemens de lèvres.

Elle paraissait voir des choses que ne voient pas nos yeux humains, et s'entretenir à voix basse avec les esprits d'un autre monde.

Ces dialogues étranges finissaient presque toujours par un accès de toux, et l'accès de toux par l'émission d'une goutte de sang de plus en plus pâle.

Au reste, un phénomène singulier, et qui semblait avoir un rapport avec cette inguérissable piqûre, s'était opéré tout d'un coup.

Les crachemens de sang avaient cessé.

Quand le médecin entra, Betzy était près de la fenêtre, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte, le visage souriant comme d'habitude.

J'entendis des pas qui montaient l'escalier, et, comme c'était juste un mois après notre retour de Milfort, je pensai que ces pas étaient ceux du médecin, et j'ouvris la porte à cet auxiliaire que le Seigneur m'envoyait contre la mort.

Il entra sans que Betzy s'aperçût qu'il était entré quelqu'un.

Seulement, lorsqu'il s'avança vers elle, comme si elle l'eût deviné, reconnu à l'aide de quelque sens invisible, sans se retourner, elle lui tendit la main en faisant de la tête un petit mouvement.

Puis, ses lèvres murmurèrent ces deux mots, à peine perceptibles :

— Bonjour, docteur.

Le docteur prit sa main et lui tâta le pouls.

— Etrange maladie ! fit-il, on dirait que cette enfant perd la vie goutte à goutte, comme un vase fêlé laisse échapper goutte à goutte la liqueur qu'il contient...

Alors, outre le mal invisible, le mal qu'il connaissait pour l'avoir deviné, étudié, constaté, je lui racontai le phénomène étrange de cette goutte de sang répandue à chaque accès de toux.

Un sourire d'incrédulité accueillit mon récit.

Mais je lui montrai à la place du cœur, sur les chemises de ma pauvre enfant, une tache de sang pâlissante de jour en jour.

— Pour répondre à un si singulier récit, il faudrait, dit-il, que je visse et que j'examinasse cette prétendue blessure...

Mais la chaste enfant croisa ses deux mains sur sa poitrine.

— Inutile ! dit-elle, comme si, sachant l'explication de ce mystère, elle la pouvait donner. Dieu a permis que ce sang que je perdais par la bouche avec de douloureuses convulsions, je le perdisse doucement par la piqûre de cette épine de rose. Au fur et à mesure que ce sang pâlira, je m'affaiblirai davantage... Un jour, de cette piqûre il ne sortira plus qu'une goutte d'eau. Ce jour-là, je serai morte.

Et elle dit cela en souriant, comme si l'heure de la mort était celle du bonheur.

Je la regardais, je joignais les mains, et me disais tout bas :

— Si notre religion admettait, comme la religion catholique, les saints et les saintes, bien certainement ce serait une sainte que j'aurais là devant les yeux !

— Et si j'essayais d'arrêter ce sang ? demanda le médecin.

— Vous l'essaieriez inutilement, dit-elle.

— Si j'y réussissais, cependant ?

— Je mourrais tout de suite, au lieu de mourir dans deux mois.

Le médecin lui-même tressaillit.

N'était-ce pas une chose inouïe que cette jeune fille, entrée à peine dans la vie et parlant ainsi de la mort ?

Moi je pleurais.

— Deux mois, murmurai-je, deux mois... Dans deux mois, elle sera donc morte ?

— Soit ! dit le docteur, comme s'il répondait à la fois à la malade et à moi, à la certitude de la fille et aux craintes de la mère ; soit ! dit-il ; mais nous lutterons !

Puis, s'adressant à moi, mais pas assez bas, cependant, pour que Betzy n'entendit point ?

— La maladie, me dit-il, en est juste au point où je m'attendais à la trouver. L'air de Milfort est trop vif ; celui de Waston, que je croyais plus doux, est trop vif encore. Il faut faire à votre enfant un air factice plus respirable que l'air naturel : à partir d'aujourd'hui, arrangez-vous avec un fermier de Waston ou des environs, et que la malade habite dans une étable ; c'est mon dernier espoir, et s'il existe un moyen de la sauver, c'est celui que je vous indique là.

— Hélas ! répondis-je, partout où elle sera, pourvu qu'elle soit éloignée de ces malheureux enfans qui la tourmentent, elle sera mieux qu'ici ! Je ferai ce que vous dites.

Puis me retournant vers Betzy :

— Tu entends ? lui dis-je.

— Oui, ma mère, et je suis toute prête à faire ta volonté, quoique tout ce qu'on essaiera pour me guérir soit inutile.

— Mais, malheureuse enfant, lui demandai-je, qui donc te donne cette certitude ?

— Ecoute, ma bonne mère ; quand je me portais tout à fait bien, et que mon père mourut, il me sembla que j'étais à jamais séparée de lui par une muraille épaisse, opaque, infranchissable... Cette muraille, c'était celle qui sépare la vie de la mort... Il me semblait, en outre, que, quoique ceux qui sont couchés dans la tombe aient une voix avec laquelle ils parlent à Dieu, il était impossible que j'entendisse cette voix, qui rendait à mon oreille un bruit plus faible que celui que fait en germant un grain de blé... Eh bien ! je me trompais, ma mère. Au fur et à mesure que j'avance moi-même vers la tombe, la muraille qui m'en séparait devient de plus en plus transparente, et la voix des trépassés de plus en plus intelligible : à travers la muraille, je vois mon père, souriant et me tendant les bras ; à la surface de la terre, j'entends sa voix, comme une brise, qui murmure : « Viens, mon enfant ! Dieu t'a marquée pour être de ses élus ; la béatitude céleste t'attend. Bienheureux sont ceux qui meurent jeunes ! » Et voilà pourquoi je souris et je parle tout bas, quand je suis assise dans ce grand fauteuil en face de la fenêtre qui donne sur le cimetière. Je souris parce que mon père m'apparaît, je parle tout bas parce que je lui réponds...

— Et que lui dis-tu ?

— Je lui dis : « J'y vais, mon père, j'y vais ! seulement, faites-moi le chemin de la mort facile ; faites-moi douce la pente de la tombe. »

— Mais, malheureuse enfant, m'écriai-je, tu ne songes donc pas à moi ?

— Oh ! si fait... et plus d'une fois je lui ai dit : « Et ma mère ?... et ma mère ?... »

— Eh bien !

— Eh bien ! à chaque fois, j'ai vu des larmes couler de ses yeux, et il m'a dit : « Viens vite, et nous serons deux à prier pour elle, et peut-être, à nous deux, fléchirons-nous le Seigneur ! »

— Et à quel propos fléchir le Seigneur ? Quel malheur plus grand peut-il donc m'arriver que de te perdre, ma fille bien-aimée ?... Oh ! s'il est vrai que tu me sois reprise, toi morte je ne crains plus rien, et je défie même la toute-puissance de Dieu !

— Chut ! ma mère, dit la malade en portant son doigt amaigri à ses lèvres, chut !... seulement il me semble que j'entends une voix inconnue, une voix qui paraît venir d'un autre monde, et qui dit à mon oreille ce vers du poète :

La vierge n'est qu'un ange en mission sur terre !

— Que signifie ce vers ? je n'y comprends rien.

— Qu'il signifie ce qu'il voudra, dit le médecin ; assez sur ce sujet. De pareilles conversations ou donnent la fièvre ou en sont le résultat. Ne pressons point le pas de la maladie ; sa marche sera assez rapide.

— Et cependant, demandai-je, vous ne désespérez pas ?

Il me tira à part, et, me conduisant à l'autre bout de la chambre :

— Qui ne répond pas de guérir, dit-il, doit au moins essayer de prolonger la vie. Pour demeure, une étable, ou mieux encore une chambre ouverte sur une étable, afin que la malade respire un air attiédi par la présence des animaux ; pour boisson, des infusions de lichen, du bouillon d'escargots, du lait ; pour nourriture, de la gelée de viande : voilà qui est entendu. Dans un mois, je reviendrai.

Il avait parlé bien bas, et, cependant, à l'autre bout de la chambre, la malade n'avait pas perdu une seule de ses paroles

— C'est bien, dit-elle, à un mois, docteur.. Dans un mois je ne serai pas encore morte.

LX

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

(suite)

(Manuscrit de la femme suicidée)

Oh ! mon Dieu ! que la pitié est chose rare, et que peu de chrétiens pratiquent ce précepte de Notre-Seigneur :

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même ! »

Lorsque le médecin fut parti, le premier soin dont je m'occupai fut de voir ce que j'avais dépensé pendant le mois qui venait de s'écouler, et ce qui me restait de notre pauvre trésor.

J'avais dépensé un peu plus de deux livres sterling, et il m'en restait encore trois, moins quelques pence.

Le déménagement de ma pauvre enfant allait nécessiter de nouvelles dépenses.

Je devais m'entendre avec un fermier pour qu'il nous laissât, elle et moi, nous établir dans une crèche.

J'en visitai quatre ou cinq ; mais tous, lorsque je leur exposai ce que je réclamais d'eux, secouèrent la tête et refusèrent.

La plupart répondirent que c'était l'habitude des exorciseurs de faire passer les démons du corps des hommes dans le corps des animaux, et que ma fille était possédée, c'était ailleurs que chez eux qu'elle devait chercher un remède.

Enfin, un pauvre paysan qui n'avait que deux vaches se laissa toucher par mes prières ; seulement, comme à son avis ses vaches couraient le risque de gagner la maladie de ma fille et de mourir à sa place, il exigea que je lui donnasse trente schellings pour un mois.

C'était presque la moitié de ce que nous possédions.

Cependant, comme les autres ne voulaient nous recevoir à aucun prix, il fallait bien en passer par ce qu'exigeait celui-là.

On balaya un coin de la crèche ; on y étendit de la paille ; sur cette paille je portai un matelas, des draps, des couvertures.

C'était pour ma fille.

Moi, je devais veiller près d'elle, dormir sur une chaise ; dans l'étable étroite, il n'y avait point place pour deux lits.

Je m'étais réservé le droit de préparer la nourriture et les médicamens dans la maison de notre hôte.

Elisabeth retrouva encore assez de force pour descendre l'escalier ; mais, arrivée en bas, comme il y avait un quart de mille pour aller du presbytère à la maison du paysan, qu'elle n'était plus assez forte pour être conduite sur un âne ou sur un cheval, on fut obligé de la conduire couchée sur un matelas.

Deux hommes qui avaient réclamé un schelling et demi pour ce travail la portaient sur une civière.

Hélas ! c'était une triste chose que le transport d'une mourante ; mais elle, elle avait trouvé moyen d'en faire une espèce de fête.

Elle m'avait dit de lui apporter des bluets des champs et d'aller cueillir des marguerites dans le cimetière.

Et, pour lui faire plaisir, j'avais été chercher une brassée de bluets et de marguerites.

Des marguerites, elle s'était faite une couronne blanche ; des bluets, une jonchée d'azur.

En la voyant passer, ainsi couchée sur des fleurs et couronnée de fleurs, les deux méchans enfans du pasteur prirent chez leur père deux cierges, et la suivirent en chantant le *De Profundis*.

Elle joignit les deux mains répondant *amen* après chaque strophe.

Oh ! ces misérables enfans, qui parodiaient ainsi la mort et raillaient la douleur d'une mère, j'étais près de les maudire.

L'angélique douceur de mon enfant me désarma ; ma colère s'évanouit en larmes, et, au lieu de les maudire, comme elle je répondis :

— *Requiem æternam dona eis, Domine ; et lux perpetua luceat eis* (1).

Cependant, à la vue de cette civière couverte d'un matelas, de ce matelas couvert de fleurs, et, au milieu de ces fleurs, d'une jeune fille cachée et suivie par sa mère en larmes, tout le village s'émut, sortit dans la rue, et, au lieu de fuir la mourante, s'approcha d'elle et l'accompagna.

Alors, ce qui avait d'abord été, de la part de ces deux païens d'enfans, une parodie, devint une prière ; tout ce qu'il y avait de cœurs compatissans dans le village nous fit cortége, et ce ne fut plus seulement la voix railleuse des deux jumeaux qui glapit comme une dérision le *Beati mortui qui in Domino moriuntur* (2), ce fut aussi la voix religieuse de presque toute la population de Waston qui répéta la sainte litanie.



L'enfant se souleva doucement sur son lit

Le cortége ne nous quitta qu'à la porte du paysan.

Pendant toute la route, un chaud rayon de soleil d'été glissant entre deux nuages illumina le visage de la chaste enfant.

Dix minutes après notre arrivée, nous étions installées dans la crèche, et Betzy respirait l'air tiède de l'étable.

Durant les premiers jours, il me sembla, en effet, que la chère malade allait mieux ; seule, cette fatale goutte de sang, qui allait se décolorant chaque jour, m'enlevait mon espoir au fur et à mesure que j'avais la folie de m'y attacher.

Cependant, quoiqu'elle bût peu, quoiqu'elle mangeât à peine, ma pauvre enfant absorba rapidement nos ressources.

Bientôt il ne me resta plus que cette guinée qu'elle m'avait envoyée de Milfort, et qui était le prix des broderies que Betzy avait d'abord faites pour elle, et qu'ensuite elle avait vendues pour m'envoyer de l'argent.

J'étais résolue à ne la changer qu'à la dernière extrémité.

En conséquence, je voulus essayer d'acheter à crédit les trois choses qui me manquaient.

(1) Mon Dieu, donnez le repos éternel aux morts, et faites luire à leurs yeux la lumière infinie.

(2) Heureux les morts qui sont dans le Seigneur.

Du pain, pour moi ; — j'en mangeais très peu : avec une demi-livre par jour, je vivais ; je prenais un pain de deux pences et demi, et j'en avais pour deux jours.

J'allai chez le boulanger ; en m'apercevant, il apprêta le pain que j'avais l'habitude de prendre.

Au moment de payer, je fis semblant d'avoir oublié l'argent à la maison.

C'était la première fois que pareille chose arrivait, et il y avait plus de dix ans que je me fournissais chez cet homme.

Cependant, lorsqu'il me vit fouiller inutilement dans mes poches :

— Hum ! fit-il, je savais bien que cela finirait par là ; ce qui m'étonne, c'est que vous ayez tant tardé d'oublier votre argent à la maison.

Comme le pain était pour moi, et que j'avais mangé le reste de l'autre la veille au soir, je pouvais attendre.

— C'est bien, lui dis-je, j'en ai encore chez moi ; demain, je viendrai chercher celui-ci, et je vous apporterai l'argent.

Il eut honte.

— Non, reprit il, gardez, gardez... Il ne sera pas dit qu'une pratique, pour la première fois, qu'il lui arrive d'oublier sa bourse, sortira d'ici les mains vides... seulement, vous comprenez, n'est-ce pas ? une fois n'est pas coutume.

Je sortis emportant ma livre de pain ; mais j'avais des larmes plein les yeux.

Après le pain, ce que je devais prendre, c'était du miel et du lichen chez l'épicier, pour faire à Betzy une boisson mucilagineuse ; puis des morceaux de viande de médiocre qualité, pour lui faire des gelées

Depuis la maladie de mon enfant, je m'approvisionnais chez l'épicier, et ne lui avais pas demandé une minute de crédit.

Il en était de même chez le boucher.

Avec quelques difficultés pareilles à celles que m'avait faites le boulanger, l'épicier me donna à crédit son lichen et son miel.

Mais le boucher me reprit de la main la viande que je tenais déjà.

Je fus indignée.

— C'était pour ne pas changer que je vous demandais crédit, m'écriai-je en tirant de ma poche ma dernière pièce d'or.

O misérable influence de ce vil métal ! A peine le boucher eut-il vu la livre qui le fuyait, qu'il se ravisa.

— Ah ! si c'est cela, dit-il, c'est autre chose... En venant après-demain faire votre provision, vous paierez le tout ensemble.

Mais je ne voulus pas avoir d'obligation à cet homme ; je jetai la pièce d'or sur l'étal et j'exigeai qu'il la changeât.

Le surlendemain, je me gardai bien de ne pas payer chez le boulanger et chez l'épicier. Ainsi, quand mes ressources seraient épuisées, j'aurais deux jours de crédit chez le plus miséricordieux des trois fournisseurs.

Pour le boulanger, cela m'était bien égal : je mangerais le reste des viandes avec lesquelles je faisais de la gelée pour mon enfant. D'ailleurs, de jour en jour, et à mesure que le sang devenait plus pâle, Betzy mangeait moins.

Il était évident que bientôt elle ne ferait plus que boire. Je boirais les restes de ses tisanes et de son lait.

J'ai entendu dire qu'on peut vivre longtemps sans rien manger du tout, pourvu que l'on boive.

Un mois s'écoula ainsi.

J'avais mis de côté les trente schellings demandés par le paysan pour la location de son étable.

J'arrivai au dernier, et je dus, pour notre logement, prendre aussi sur la monnaie de notre guinée.

J'essayai d'abord d'obtenir de notre hôte quelque crédit.

— Soit, dit-il, votre matelas vaut bien dix schellings ; je vous ferai crédit dix jours sur votre matelas.

— Mais le onzième jour ? demandai-je.

— Le onzième jour, le matelas sera à moi, et je vous le louerai quatre pences par jour.

Ce qui voulait dire que, le jour où je ne paierais pas les quatre pences, on tirerait le matelas de dessous ma pauvre enfant

— Mais, mon ami, lui dis-je, il me semble que vous faites erreur, et que vous vous trompez de moitié au moins sur la valeur du matelas. Le matelas, les draps et la couverture valent bien vingt schellings

— Oui, certainement, ils les vaudraient, si votre fille était atteinte d'une maladie ordinaire ; mais l'épicier m'a dit que mademoiselle Betzy était en consomption, et, la consomption, cela se gagne

Je serai donc obligé, quand elle sera morte, de faire vendre le matelas à deux ou trois lieues d'ici, afin qu'on ne sache point à qui il a servi ; car, si on le sait, non seulement il ne vaudra pas vingt schellings, mais je ne trouverai pas même à le vendre un penny.

— Eh bien ! lui dis-je, je continuerai de vous payer ; vous voyez que j'ai de l'argent (je tirai de ma poche une poignée de monnaie) ; seulement, faites-moi une diminution.

Le paysan secoua la tête.

— Loin de vous faire une diminution, dit-il, je devrais vous augmenter. Depuis que votre fille est ici, il semble qu'il y ait une malédiction sur mes animaux ; les pauvres bêtes sont tristes et vont dépérissant. La vache noire donne une mesure, et la vache brune une demi-mesure de lait de moins aujourd'hui qu'il y a un mois ; sans compter que, maintenant, elles beuglent si tristement toute la nuit, qu'hier encore la femme de John le mineur me disait : « On voit bien que vous avez quelqu'un qui agonise chez vous, maître Williams : vos bêtes mugissent la mort. »

J'eus peur qu'en effet cet homme ne voulût changer son prix, et je me hâtai de lui dire que je continuerais de le payer comme par le passé.

En même temps, je lui donnai le schelling de la journée.

Il le reçut, mais en secouant la tête, et en murmurant :

— Par bonheur que la fille n'en a pas pour longtemps ; sans cela, je dirais bien à la mère d'aller porter ailleurs son maudit argent !

Mon Dieu ! il faut donc que la mort soit en elle-même une chose bien terrible, et qui inspire naturellement aux hommes un bien grand effroi, pour que ma pauvre enfant, si douce, si belle, si résignée, soit ainsi repoussée par la crainte au lieu d'être accueillie par la pitié.

A peine étais-je de retour dans l'étable, toute accablée en songeant à ce que nous réservait pour l'avenir l'inhumanité de ceux qui nous entouraient, que le médecin entra.

J'ai déjà dit que je l'attendais, un mois étant écoulé depuis sa dernière visite.

L'enfant le reconnut, lui sourit, et se souleva sur son lit.

Il y avait trois ou quatre jours qu'elle ne se levait plus.

— Eh bien ? lui demanda-t-il.

Mais, moi, je vis bien à sa physionomie qu'il lui adressait la parole purement et simplement pour lui faire une question, et que le premier regard qu'il avait jeté sur elle lui avait appris à quoi il devait s'en tenir.

— Eh bien ? docteur, répondit-elle, dans les premiers jours, j'ai respiré plus facilement, et il m'a semblé que mes forces revenaient un peu ; mais, depuis, ma poitrine s'est oppressée de nouveau, et il y a trois jours que je ne me lève plus.

Le docteur ne répondit rien ; il prit la main de la malade et lui tâta le pouls.

Je vis, au mouvement de ses lèvres qui suivait les battemens, que les pulsations étaient rapides et nombreuses.

— Quatre-vingt-quinze ! dit-il, sans faire attention que j'écoutais et que je pouvais entendre.

Je savais que le pouls, dans l'état ordinaire, bat, chez les jeunes gens, de soixante-dix à soixante-quinze fois.

C'était donc vingt pulsations de plus à la minute : c'était donc la fièvre, et même une fièvre assez intense.

— Dormez-vous ? lui demanda-t-il.

— Je sommeille, mais je dors peu. Ces instans de mauvais repos, toujours fiévreux, toujours pleins de rêves, sont coupés par des tressaillemens subits ; il me semble que je glisse dans un chemin étroit, que je tombe du haut en bas d'un rocher, que je roule dans des abîmes, et que la rapidité de ma chute m'ôte la respiration... Alors, je me réveille en sursaut, toute trempée de sueur ; je tousse, et...

Le docteur vit qu'elle hésitait à achever sa phrase

— Et cette prétendue goutte de sang ? demanda-t-il.

— Attendez, répondit Betzy.

Elle appuya son mouchoir contre sa poitrine, toussa, puis retira son mouchoir et le présenta au docteur.

— Tenez, dit-elle.

Le mouchoir était, dans la largeur d'une petite pièce de monnaie, teinté de rouge, mais d'un rouge bien plus pâle que celui que le docteur avait pu examiner lors de sa dernière visite.

— Et quand vous êtes éveillée, dit-il, comment vous trouvez-vous ?

— Oh ! bien mieux... car, éveillée, je me sens au milieu de tout ce que j'aime ; les yeux ouverts, je vois ma mère, qui est là vivante ; les yeux fermés, je vois mon père, qui est là-bas, mort...

— Enfin ! dit le docteur, comme si la science, arrivée au bout de son investigation, ne pouvait plus laisser échapper que l'exclamation du doute.

Puis, se retournant vers moi.

— Cela va bien, dit-il, et, si elle désire quelque chose, il faut le lui donner.

Quoique ces paroles eussent été dites très bas par le docteur, la malade les entendit.

— Oui, docteur, dit-elle, je désire une chose et bien ardemment.

— Laquelle, mon enfant.

— Je désire retourner dans la chambre du presbytère, de la fenêtre de laquelle j'aperçois la tombe de mon père. Il me semble que, dans cette chambre, je mourrai mieux et plus tranquillement.

En ce moment, ses yeux se portèrent sur moi : elle vit que ses paroles venaient de me couvrir le visage de larmes.

— O ma mère ! ma mère ! s'écria-t-elle en me tendant ses mains pâles et ses bras amaigris.

J'allai m'asseoir sur son lit.

— Pourquoi parles-tu toujours de mort, mon enfant? lui demandai-je : n'as-tu pas entendu que le docteur disait que tout allait bien !

— Merci, bon docteur, dit-elle. Mais n'as-tu pas entendu aussi, chère mère, qu'il a ajouté qu'il fallait me donner tout ce que je désirerais !... C'est ce que le docteur qui soignait mon père a dit lui-même, tu te le rappelles bien, huit jours avant la mort de son pauvre malade, en assurant aussi qu'il allait mieux.

Je tressaillis, car c'était vrai.

— Mais sois tranquille, bonne chère mère, dit vivement Elisabeth, j'ai plus de huit jours à vivre !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je, tu m'effraies ! Sais-tu donc le temps que tu as à vivre, et connais-tu le jour où tu dois mourir ?

— Si je priais bien mon père de le demander à Dieu, Dieu nous le dirait.

Un frisson courut dans mes veines ; je pâlis.

Le docteur me prit par la main et m'attira à lui.

— C'est de la fièvre, dit-il ; j'ai examiné le pouls, il bat quatre-vingt-quinze fois à la minute ; cinq ou six pulsations de plus, c'est le délire.

— Non, docteur, non, dit l'enfant, ce n'est ni la fièvre, ni le délire... Voulez-vous savoir quel jour et à quelle heure je mourrai ?

— Silence, mon enfant, dit le docteur ; ne parlons pas de cela, c'est de la folie.

Puis, s'approchant d'elle :

— D'ailleurs, lui dit-il tout bas, vous voyez bien le chagrin que vous faites à votre pauvre mère !

— Cher docteur, dit l'enfant, vous qui êtes si savant, vous devez savoir une chose, c'est que le pire de tous les malheurs, c'est celui qui vient à nous environné d'espérances... Un jour, au moment où l'on s'y attend le moins, il nous apparaît d'autant plus insupportable qu'il était plus inattendu ; alors le cœur manque de force et se brise. Au contraire, si l'on connaît ce malheur, s'il est prévu, si on le sait inévitable, on l'attend, et le cœur qui s'y est habitué, faible quand il en a reçu l'annonce, est devenu fort dans l'attente et dans la conviction qu'il y avait un grand coup à recevoir et à supporter.

Le docteur me regarda avec étonnement ; ces paroles étaient si peu celles d'une jeune fille, que, quoiqu'il vît la bouche qui les prononçait, il ne pouvait croire en quelque sorte à sa réalité.

La malade devina ce qui se passait dans son esprit.

— Oh ! dit-elle, vous comprenez bien que ce n'est pas moi qui invente cela. Les morts me le disent tout bas, et je vous le répète tout haut.

Le désir de l'investigation l'emporta alors chez le docteur sur la crainte de me faire du mal.

— Ainsi, dit-il, vous prétendez, ma chère enfant, que, si vous le vouliez, vous diriez l'heure précise de votre mort

— Je vous ai dit que, si je la demandais à mon père, mon père me la dirait.

— Non, non, par grâce ! fis-je tout bas, non, je ne veux pas le savoir.

— Laissez-la dire, et ne croyez pas un mot de ce qu'elle dira, fit le médecin, poussé par la curiosité. Vous voyez bien qu'elle a le délire !

Puis, me comprimant la main dans la sienne :

— Eh bien ! soit, dit-il s'adressant de nouveau à l'enfant, demandez à votre père le jour et l'heure où vous irez le rejoindre.

— Oui, dit simplement la malade.

Et aussitôt elle ferma les yeux et étendit les mains devant elle, comme fait quelqu'un qui descend un escalier sombre et qui marche dans la nuit.

La pauvre enfant semblait descendre dans la mort.

Et, à mesure qu'elle avançait dans la route fatale, son visage pâlissait et perdait de son expression ; enfin, elle devint si pâle et si immobile, que, tremblante qu'elle n'expirât à l'instant même, je fis un mouvement pour me dégager de l'étreinte du docteur et m'élancer vers elle.

Mais lui me retint.

— Attendez, dit-il, c'est de la catalepsie ; le cas se trouve mentionné dans les anciens auteurs : Hippocrate et Gallien l'ont constaté ; attendez, elle va revenir... Si elle tardait, d'ailleurs, je lui ferais respirer ce flacon et elle reprendrait ses sens.

La chose fut inutile ; une légère teinte de rose reparut sur la pommette de ses joues ; une faible expression de vie se répandit sur son visage ; le sang, qui semblait s'être arrêté un instant, reprenait peu à peu son activité ; la statue passait à la vie, le marbre se ranimait. J'étais restée à ma place, immobile, épouvantée, le regard fixé sur l'étrange voyageuse qui visitait ainsi à volonté le pays de la mort.

Après quelques momens d'attente, elle rouvrit les yeux ; puis, d'une voix qui semblait n'avoir rien de vivant :

— Dans la nuit du 17 au 18 septembre, dit-elle, au dernier coup de minuit, je mourrai !

Puis elle referma les yeux et laissa retomber sa tête sur l'oreiller, comme fait, après une longue route, un voyageur qui a besoin de repos.

— Docteur... docteur... murmurai-je.

— Soyez tranquille, se hâta-t-il de me répondre ; je viendrai passer près d'elle la nuit du 17 au 18 septembre.

Etait-ce par intérêt, était-ce par curiosité qu'il venait de me faire cette promesse ?

— C'est bien, docteur, dit la malade, qui l'avait entendu ; dans la nuit du 17 ou 18 septembre, au dernier coup de minuit...

Et elle s'endormit d'un sommeil si calme et si paisible, qu'à l'écouter, on eût pu se croire près d'une enfant ayant devant elle de longues années de paix, de bonheur et d'amour.

Le lendemain, sur les instances d'Elisabeth, je la fis rapporter dans notre chambre du presbytère.

LXI

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

(suite)

(Manuscrit de la femme suicidée)

L'impression que ressentit Elisabeth en rentrant dans sa chambre fut si joyeuse, qu'elle lui rendit un instant ses forces.

Elle alla seule de la porte à la fenêtre, s'assit sur son grand fauteuil, et, respirant avec plus de liberté :

— Oh ! dit-elle, que je suis heureuse !

— Mais, mon enfant, lui demandai-je alors, si tu avais un aussi grand plaisir de revenir ici, pourquoi ne le manifestais-tu pas ?

— Vous espériez encore, ma mère, que mon séjour dans l'étable pouvait me rendre la santé, dit-elle, et, quoique je susse parfaitement qu'il était impossible de me guérir, je ne voulais à aucun prix vous ôter cet espoir...

— Mais cependant, plus tard, tu m'as cruellement désabusée !

— C'est mon père qui m'a dit tout bas : « Préviens ta pauvre mère ; elle n'aurait pas la force de supporter ta mort, si elle n'était point prévenue à l'avance du jour et de l'heure où cette mort doit arriver. »

Je secouai la tête comme pour échapper à la croyance que faisait naître en moi l'accent de conviction avec lequel elle me parlait, et je répétai comme le médecin :

— C'est la fièvre... c'est le délire... ne croyons pas un mot de ce qu'elle dit :

Je murmurai cela tout bas d'abord, puis à demi-voix, puis je le dis tout haut.

C'est que je ne me croyais pas moi-même, et qu'il me semblait que plus je me parlerais haut, plus je me croirais.

Mais, comme si elle eût deviné tout ce qui se passait dans mon cœur :

— Ma mère, dit Elisabeth d'une voix en même temps douce et grave, n'essaie pas de lutter contre la foi, car c'est une impiété de ne pas croire ce que disent les morts !

— Mais comment veux-tu que je croie, m'écriai-je les yeux baignés de larmes, que toi, mon enfant, toi qui es là, toi qui vis, toi qui m'aimes, tu me quitteras ainsi, pour mourir, pour ne plus m'aimer ?

— Ma mère, dit Betzy, mourir n'est pas se quitter, mourir n'est pas cesser d'aimer ; c'est disparaître des yeux, mais c'est toujours demeurer au cœur... Tu vois bien que mon père, tout mort qu'il est, ne m'a pas quittée, et m'aime encore.

— Oh ! te voir mourir, mon enfant, impossible !... bien plutôt mourir moi-même, mon Dieu ! mon Dieu !

— Tu crois que c'est difficile, bonne mère, parce que tu ne sais pas comment la chose arrivera. Je vais te le dire... Il y aura eu un grand orage dans la journée, mais vers le soir le temps se sera éclairci, la brise de l'est aura chassé ces vapeurs qui couvrent la terre quand vient l'automne. Il fera une belle nuit éclairée d'abord par les étoiles, puis par la lune, qui, à dix heures du soir, se lèvera là, derrière la montagne ; son rayon traversera la vitre de la fenêtre et viendra me saluer dans mon lit. Alors, quoique bien faible, je me soulèverai pour regarder ce beau ciel, et, comme le temps sera calme et doux, je te dirai d'ouvrir la fenêtre... Aussitôt la fenêtre ouverte, un petit oiseau caché dans les branches

du rosier chantera ; ce qu'il dira, je le saurai alors, car je commencerai à entrer dans ce grand secret de la nature dont le mot est au fond de la tombe... A minuit, le chant de l'oiseau cessera, et l'horloge commencera de sonner ; au dernier coup, je retomberai sur l'oreiller, je pousserai un soupir... et tout sera fini. .

Quoique je fusse bien convaincue, cette fois, que la fièvre seule faisait de la malade une prophétesse, j'étais tombée à genoux, cachant ma tête dans la poitrine de mon enfant, appuyant ma main sur mes oreilles pour ne pas entendre ; mais, malgré la faiblesse extrême de sa voix, car c'est à peine si le souffle de sa parole eût courbé un brin d'herbe, chaque mot pénétrait, intelligible et vibrant, jusqu'au fond de mes entrailles ; on eût dit que le sens de l'ouïe était déplacé chez moi, et que j'entendais avec le cœur.

— Assez, assez, mon enfant ! murmurai-je ; assez, tu me tues !

Betzy cessa de parler, mais les paroles qu'elle avait dites sont de celles qu'on n'oublie pas.

Au reste, je n'avais plus longtemps à attendre pour juger de leur réalité : nous étions au 3 septembre, et l'événement terrible, à ce que disait Betzy, devait avoir lieu dans la nuit du 17 au 18.

Les jours s'écoulèrent ; mais cette lueur de force qu'avait retrouvée la malade en rentrant dans sa chambre ne reparut plus.

Elle ne mangeait presque plus et buvait à peine ; mais ne pouvant me figurer que la vie se retirât, ou plutôt croyant qu'elle se retirerait plus vite si le corps était privé d'alimens, j'essayais d'inventer des mets ou des boissons qui réveillassent son appétit, et elle, toujours douce, les goûtait des lèvres, me remerciait en me serrant la main, et détournait la bouche en disant :

— Assez, ma mère !...

Toutes ces tentatives infructueuses épuisaient les restes de notre guinée ; mais il me restait six schellings ; nous étions au 12 du mois. Six schellings, c'était plus qu'il me fallait pour aller jusqu'au 17 septembre ; et je commençais à croire, en voyant l'affaiblissement de Betzy et la décoloration de cette goutte de sang, espèce de mystérieux symbole, que, comme l'avait dit la pauvre enfant, tout pourrait bien être fini dans la nuit du 17 au 18.

Mais ce qui augmentait ma souffrance, quand, près de ma fille sommeillant, je pouvais pleurer sans être vue, c'étaient ces cris joyeux des enfans du pasteur, ces clameurs bruyantes qui semblaient toujours choisir pour éclater l'heure du sommeil de mon enfant.

Un jour que j'étais près d'elle, ils firent un si grand bruit, qu'au frémissement de son visage indiquant la douleur, je me décidai à descendre, et, quelque répugnance que j'eusse à parler à leurs parens, je voulus supplier ceux-ci d'obtenir que, pour quelques jours, ils se tussent.

A la porte, je trouvai un mendiant qui semblait m'attendre.

Il me tendit la main.

Je lui donnai une petite pièce de monnaie en lui disant :

— Priez pour mon enfant qui se meurt !

— Je connais, à deux lieues d'ici, dans la vallée de Narberth, un pâtre qui a de merveilleux secrets, dit-il.

— Des secrets qui empêchent les jeunes filles de mourir ? m'écriai-je.

— Je lui en ai vu guérir beaucoup, du moins.

Je saisis les deux mains de cet homme.

— Mon ami, lui dis-je, où est-il ? où est-il ?

— Donnez-moi un schelling, dit le mendiant, et j'irai le chercher.

Je n'avais plus que six schellings, mais que m'importait ? J'ai dit que ma fille ne mangeait plus, ne buvait plus : j'étais donc riche comme si j'eusse possédé vingt mille livres !

Je donnai le schelling au mendiant.

— Quand ce pâtre sera-t-il ici lui demandai-je.

— Dans deux heures, répondit-il.

— Allez, mon ami, lui dis-je, je vous attends.

Je remontai près de Betzy.

J'avais oublié la cause pour laquelle j'étais descendue ; d'ailleurs, en m'apercevant, les deux enfans avaient fui de l'autre côté de la place en criant :

— La dame grise ! la dame grise !

Betzy avait les yeux ouverts quand je rentrai ; elle semblait me chercher du regard.

— Pourquoi donc es-tu sortie, ma mère ? me demanda-t-elle ; tu sais que je n'ai besoin de rien.

— Oui ; mais, moi, enfant, j'ai besoin d'espérer, et j'espère.

Elle sourit tristement.

— Ecoute, mon enfant, lui dis-je, j'ai trouvé un mendiant à la porte, et je lui ai fait l'aumône.

— Tu as bien fait, ma mère ; la Bible dit : « Qui donne aux pauvres prête à l'Eternel. »

— Ce mendiant est allé chercher un pâtre qui a de grands secrets pour guérir, et, ce soir, tous deux seront ici.

Elle secoua la tête.

— Tu ne crois donc pas à la science, lui dis-je.

— N'as-tu pas entendu ce qu'a dit le médecin ?

— Tu ne crois donc pas aux miracles ? Voyons, crois-tu que Jaïre, à qui le Seigneur a rendu sa fille, crois-tu que Marthe, à qui il a rendu son frère, eussent l'une et l'autre plus pleuré et plus prié que moi ?

— Non, ma mère, je sais que vous m'aimez comme jamais fille n'a été aimée ; mais le temps des miracles est passé ; le Christ est remonté au ciel et ne se manifeste plus à nous que sous le symbole sacré du pain et du vin ; son passage à travers le monde des hommes a porté son fruit ; ce fruit, la moitié du monde en vit par l'esprit et le cœur. Adorons le Christ, ma mère, mais ne lui demandons pas plus qu'il ne peut nous accorder.

Et alors à demi-voix, joignant les mains, elle se mit à dire :

— Cœur de Jésus, dans lequel nous trouvons le repos de nos âmes ; cœur de Jésus, notre force et notre refuge au jour de l'affliction ; cœur de Jésus, plein de miséricorde pour ceux qui vous invoquent ; cœur de Jésus, à l'heure de ma mort, ayez pitié de moi, et surtout de ma mère !

Et, après cette prière, dans laquelle elle semblait avoir réuni les suprêmes facultés de son être, elle tomba dans un profond assoupissement.

Elle dormait encore, lorsqu'on frappa doucement à la porte.

J'allai ouvrir.

C'était le mendiant et le pâtre de Narberth.

J'ouvris la porte toute grande, comme pour un roi et son ministre.

Le pâtre était un homme de cinquante ans, aux cheveux déjà gris, portant le costume de montagnard.

Sa physionomie exprimait un singulier mélange d'astuce et de cupidité.

En l'apercevant, je conservai l'espoir, mais je perdis la confiance.

Il s'approcha du lit où Betzy était couchée.

Je voulus lui dire la maladie, expliquer ce que la malade éprouvait, parler de ces rêves, de ces hallucinations, cette double vue.

Il m'arrêta.

— Je sais tout cela sans qu'on me le dise, fit-il. Seulement, vous m'avez envoyé chercher bien tard.

— Trop tard ? lui demandai-je avec anxiété.

— Il n'est jamais trop tard tant qu'un reste de vie est en nous ; j'ai rallumé parfois tout un foyer avec une dernière étincelle.

— Espérez-vous quelque chose ?

— Je ferai ce que je pourrai... mais...

— Mais quoi ?

— Mais je n'ai pas les herbes dont j'ai besoin, et il faut que je me les procure... Avez-vous de l'argent ?

— Hélas ! regardez autour de vous, et vous verrez que je suis pauvre !

— Vous avez donné un schelling à l'homme qui est venu me chercher, cependant.

— Je lui ai donné ce qu'il m'a demandé. Il me reste quatre schellings ; les voulez-vous ?

— Il m'en faut dix.

Un éblouissement me passa devant les yeux.

— C'est bien malheureux, dit le mendiant ; mais, s'il demande dix schellings, c'est qu'il lui faut dix schellings.

— Mon ami, lui dis-je en lui tendant le reste de la guinée, voici les quatre schellings, et, quand vous les aurez pris, je vous jure qu'il ne me restera plus que cette petite pièce de monnaie avec laquelle je désire être enterrée.

Les yeux du pâtre lancèrent un éclair de cupidité à la vue de l'argent.

Il étendit la main comme pour le prendre.

Mais, faisant un effort sur lui-même :

— Non, dit-il, avec quatre schellings je ne puis rien faire.

— Oh ! dit le mendiant d'un air de compassion, faute de quelques schellings, voir mourir une si belle enfant, quel péché !

— Hélas ! m'écriai-je, si je pouvais monnayer le sang de mes veines, vous êtes témoin, mon Dieu ! qu'à l'instant même je les ouvrirais.

— N'avez-vous pas, dans le village ou aux environs, quelques amis qui vous prêteraient six schellings ? dit le mendiant.

Je regardai cet homme ; de quoi vivait-il ? de l'aumône ; et cependant il était grand, il était fort ; au lieu de lui faire la charité, on pouvait lui dire : « Allez travailler, mon ami. »

Puisqu'on ne le repoussait pas, il y avait donc encore en ce monde quelques cœurs bons et miséricordieux.

Un espoir me passa par le cœur.

— C'est bien, mon ami, dis-je au pâtre, revenez dans deux heures ; je tâcherai d'avoir trouvé les six schellings.

— J'ai besoin d'une boucle des cheveux de votre fille, et d'un carré de linge qui ait touché son corps.

Les longs cheveux de Betzy flottaient dénoués sur l'oreiller ;

je pris des ciseaux, mais, en les approchant de cette tête bien-aimée, j'hésitai.

— Ce n'est point pour faire quelque sacrilège ou quelque impiété? demandai-je.

— C'est pour essayer de la sauver. Me les refusez-vous?

— Oh! me dis-je tout bas, s'il y a sacrilège ou impiété, il retombera sur celui qui l'aura commis, et non sur cette chaste enfant, dont je demande la vie au Seigneur.

Les cheveux crièrent sous les ciseaux, et je les mis dans la main du pâtre, enveloppés d'un carré de linge taillé dans un mouchoir qui avait passé la nuit précédente appuyé contre la poitrine d'Elisabeth.

Hélas! la teinte rose elle-même avait disparu; quelques jours encore, et le sang aurait la limpidité de l'eau la plus claire.

L'homme prit les cheveux et le linge, et sortit en me disant :

— Dans deux heures, je reviendrai.

Le mendiant le suivit.

Et moi, jetant mon mantelet sur mes épaules, et abaissant mon capuchon sur mon visage, je sortis en même temps qu'eux.

Les deux enfans étaient sur le seuil du presbytère.

Ils s'écartèrent pour nous laisser passer.

— Tiens! dit l'aîné à son frère, voilà deux sorciers et une sorcière qui vont au sabbat.

Je ne sais pas où allaient mes deux compagnons, mais moi, je puis le dire, j'allais demander l'aumône de porte en porte.

Je ne revins que lorsque j'eus les six schellings.

Je les donnai, avec les quatre que j'avais déjà donnés au pâtre de Narberth

Le mendiant et lui partirent, disant qu'ils allaient rapporter un breuvage qui guérirait mon enfant.

Je ne les revis pas.

Pourvu qu'ils n'aient pas fait, avec la boucle de cheveux et le carré de linge que je leur ai donnés, quelque sortilège qui expose l'âme de mon enfant, c'est tout ce que je demande à Dieu.

Il ne me reste que sept ou huit pences : c'est heureusement plus qu'il ne m'en faut pour aller jusqu'à la nuit du 17 au 18 septembre.

LXII

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

(*suite*)

(Manuscrit de la femme suicidée)

Comment s'écoulèrent les sept jours qui suivirent la disparition de ces deux hommes, qui venaient de m'enlever mes dernières ressources? C'est ce que je vais tâcher de me rappeler, afin que, si quelque cœur roulant sur la pente du désespoir essaie de se retenir à mon malheur, il voie que mon malheur est plus grand que le sien.

C'est toujours une consolation pour celui qui souffre de savoir qu'une autre créature de la même espèce que lui a souffert plus que lui.

J'avais bien calculé en disant que les huit ou dix pences me suffiraient, et au delà, pour les sept jours qu'à son compte ma pauvre enfant avait encore à vivre.

A partir de ce moment, Betzy ne me demanda plus que de l'eau, et encore était-ce quand la fièvre la brûlait.

Autrement, elle semblait déjà vivre de la vie aérienne des anges.

Quant à moi, je buvais ce qu'elle avait laissé dans le verre où elle venait de boire.

Et c'était moins par besoin que pour poser mes lèvres où elle venait de poser les siennes.

Le sommeil m'était devenu aussi inutile que la nourriture; d'ailleurs, en dormant, j'eusse un instant perdu de vue ma Betzy.

Assise près du lit, je ne quittais mon fauteuil que lorsque les soins de la maladie l'exigeaient.

De temps en temps, Betzy s'assoupissait, et, en rouvrant les yeux, me revoyant auprès d'elle, elle me priait de prendre un peu de repos.

Du repos, pourquoi faire? Est-ce qu'on a besoin de repos quand on veille son enfant qui va mourir?

Car, je l'avoue, plus nous avancions vers le jour fatal, plus je me prenais à croire que la malade avait prophétisé vrai.

Au reste, c'était bien heureux que la pauvre enfant n'eût plus besoin de secours humains; où aurais-je trouvé ce qu'elle eût demandé? Et, si on m'eût refusé ce qu'elle demandait, faute d'argent, qu'eussé-je fait?

Dieu me pardonne, mais je sens que, pour mon enfant, je l'eusse volé!

Du crédit, il n'en fallait espérer nulle part, surtout depuis que l'on savait que j'avais mendié.

Encore calomniait-on cette action sainte, que Dieu, je l'espère, a enregistrée au ciel, en disant que l'argent que j'avais recueilli par l'aumône était destiné à récompenser un sorcier qui m'avait promis de me faire découvrir un trésor si je lui donnais dix schellings, des cheveux de ma fille et un carré de linge ayant touché son corps.

Oh! oui, en effet, il m'avait promis un trésor bien précieux, un trésor pour lequel j'eusse donné jusqu'à la dernière goutte de mon sang : il m'avait promis la santé de ma fille!

Le misérable! il m'avait volé, non seulement mon dernier argent, mais encore mon dernier espoir.

Enfin, les jours passèrent; pour mettre une certaine différence entre eux, il eût fallu qu'une plume à la main j'enregistrasse, l'une après l'autre, les mille angoisses qui vinrent m'assaillir. Aujourd'hui que ces jours sont écoulés, toutes ces angoisses sont fondues dans une seule, une unique, une immense douleur!

Le 16 septembre au soir, Betzy demanda un pasteur. Sur les neuf pences qui me restaient, j'en donnai trois au messager qui alla prévenir le vicaire de Holton qu'une mourante réclamait ses soins.

J'aimais mieux cela que de recourir au pasteur qui avait succédé à mon mari, et qui me faisait payer si cher l'hospitalité qu'il était forcé de me donner.

Vers dix heures, le vicaire arriva.

C'était un homme jeune encore, d'une figure austère, amaigri par la prière et par les privations. Il n'avait point voulu se marier, pour appartenir plus entièrement, disait-on, aux pauvres et aux malheureux.

Je lui cédai ma place auprès du lit de la mourante, et, la Bible à la main, j'allai m'asseoir à l'autre bout de la chambre.

Alors, la pauvre enfant, qui, depuis deux jours, parlait à peine, retrouva des forces pour accueillir l'homme du Seigneur.

Au bout d'une heure d'entretien à voix basse, celui-ci se leva, et, venant à moi, le visage tout mouillé de larmes :

— Hélas! me dit-il, près de cette chaste et pure enfant, c'est moi qui suis un pécheur... Elle envoyait chercher un consolateur, et c'est elle qui m'a consolé! A toutes ses craintes, à tous ses doutes, s'il lui en restait, répondez donc pleine de confiance : « Sois tranquille, mon enfant, le Seigneur est avec toi! »

Et, jugeant sa présence inutile près d'un pareil ange, il se retira.

Le lendemain, à dix heures du matin, le médecin entra à son tour.

Le pasteur était venu au nom de la religion, lui venait au nom de la science.

Il alla curieusement au lit de la malade, qui le reconnut et lui tendit la main.

— Eh bien! docteur, dit-elle, vous voici au rendez-vous; soyez le bien venu.

Puis, plus bas :

— Vous resterez près de ma mère, n'est-ce pas? dit-elle. Cette nuit, elle aura besoin, non pas de quelqu'un qui la console, hélas! nul, si ce n'est Dieu, ne pourra la consoler dans son affliction! mais de quelqu'un qui la soutienne...

— Vous croyez donc toujours que ce sera pour minuit?

— Tenez, docteur, dit-elle.

Et elle tira de son sein le mouchoir qu'elle appuyait contre sa poitrine à chaque accès de toux.

Il était mouillé, mais comme avec de l'eau; du sang, à peine s'il en restait la trace.

Le médecin regarda le mouchoir, tâta le pouls, et tomba dans une profonde rêverie.

Je le regardais avec anxiété; il me semblait qu'à l'âge de Betzy la nature a tant de ressources que la science ne doit pas être impuissante.

— Oh! me disais-je, oh! si j'en savais autant que cet homme, comme au lieu de rêver j'agirais! comme je trouverais dans mon cœur des remèdes contre toutes les maladies! Il est impossible que le Dieu bon, que le Seigneur miséricordieux, qui a mis l'antidote à côté du poison, n'ait pas mis aussi le remède à côté du mal... Ce remède, on s'est trompé jusqu'ici, on l'a cherché où il n'était pas; on le trouvera un jour, c'est certain, moi vivante encore peut-être, mais quand ma fille, elle, sera morte... Eh! que m'importe, alors, qu'on le trouve!

Le médecin se leva et vint à moi.

— Eh bien! docteur? lui demandai-je.

— Que voulez-vous, dit-il, ce qui arrive à l'égard de cette enfant confond tous les calculs humains... Si l'on me racontait, si je ne voyais pas, je refuserais de croire.

— Ah! que diriez-vous donc, docteur, si vous saviez qu'elle

a, presque heure par heure, prédit toute cette journée, et que voici la prédiction qui commence à s'accomplir ?...

Alors je lui racontai comment la pauvre enfant avait d'avance déroulé à mes yeux tous les événemens de cette journée du 17 septembre, qui, commençant par l'orage, devait se terminer par la mort, et je lui montrai le ciel qui se couvrait, annonçant l'orage.

La malade se souleva en écartant les bras et en demandant de l'air.

Puis, retombant sur son oreiller :

— Il me semble que, si Dieu me donnait de l'air, dit-elle, je pourrais vivre encore...

Je courus à elle en appelant le médecin.

— Inutile ! Vous voyez bien que c'est à Dieu qu'elle demande de l'air, et non à moi, me dit-il. Est-ce que j'ai de l'air à lui donner, pauvre enfant ?

— Mais que faire ? elle va s'évanouir !

— Ce que vous faites là, tout simplement : la soulever dans vos bras, pour qu'elle s'évanouisse au moins sur un cœur qu'elle aime.

— Ainsi, m'écriai-je tout est fini ?

Le médecin lui tâta le pouls, et ne le trouva plus qu'entre le poignet et la saignée

— Pas encore, dit-il, mais bientôt...

Elisabeth sortit de son évanouissement par un violent accès de toux.

— Mais donnez-lui donc quelque chose, docteur ! m'écriai-je, vous voyez bien que sa pauvre poitrine se déchire !

Le docteur descendit, et alla lui-même composer une potion qu'il apporta un quart d'heure après

Il en fit avaler une cuillerée à la malade, qui éprouva un peu de repos, et parut s'endormir.

J'avais suivi du regard et du cœur tout ce qu'il venait de faire.

— Eh bien ! docteur, lui demandai-je, il me semble que vous avez réussi ?

— Oui, mais à suspendre la vie, voilà tout, comme on suspend le cours d'un ruisseau qui se jette dans l'Océan. Tout à l'heure la vie passera par-dessus la digue que je viens de lui opposer, et roulera à plein flot vers la mort.

— Alors, dis-je, je n'ai plus qu'à prier.

Et je tombai à genoux.

— Prier pour un ange, dit le médecin, à quoi bon ?

— Oh ! répondis-je en éclatant en sanglots, ce n'est pas pour elle que je prie, c'est pour moi !...

Pendant ce temps, l'orage qu'elle prédit montait au ciel, la foudre grondait sourdement : la pluie commença de fouetter les vitres, les éclairs traçaient dans l'air des serpens de feu.

— Oh ! m'écriai-je, si l'un de ces éclairs pouvait nous envelopper toutes deux, et nous consumer du même coup !

— Ma mère ! ma mère ! dit Betzy, sans rouvrir les yeux, et comme si mon invocation avait été chercher son âme endormie au fond du sommeil, ma mère ! il ne faut pas craindre la mort quand elle vient au nom du Seigneur, mais il ne faut pas l'appeler quand elle se tient loin de nous, car, alors, elle peut venir au nom du mauvais esprit. Il y a bonne et mauvaise mort, ma mère : la bonne mort réunit, la mauvaise sépare.

Il y avait quelque chose de si étrange dans ces paroles, sortant d'une bouche presque fermée, sans qu'un seul trait du visage prît part à la pensée qu'elles exprimaient, que je me sentis glacer comme si ces paroles eussent été prononcées par un spectre.

— Oh ! dis-je au médecin, réveillez-la, monsieur, dût-elle souffrir !... Souffrir, c'est encore vivre, et il me semble qu'elle est déjà morte.

En ce moment, un coup de tonnerre terrible retentit, et les éclairs changèrent le ciel en un océan de feu.

Le médecin, qui était debout devant la fenêtre, recula effrayé.

Je me cachai la tête dans les draps de Betzy.

Mais, elle, de cette même voix dont elle venait déjà de me parler :

— Seigneur, dit-elle, comme le prophète, je vous ai vu passer au milieu du tonnerre et des tempêtes ; j'ai reconnu votre puissance et glorifié votre saint nom.

Le médecin secouait la tête.

Dans ma douleur, je l'avoue, j'éprouvais un certain orgueil à voir cet étonnement de la science devant la foi.

Oh ! comme en face de la mort la foi était grande et la science petite !

L'orage commençait à se dissiper, et mon enfant à reprendre ses sens.

Tant que le breuvage avait opéré, il avait semblé qu'elle n'eût plus besoin de respirer pour vivre.

Son premier mot, en rouvrant les yeux, fut :

— De l'air ! de l'air !... Pourquoi ne me donne-t-on pas de l'air quand j'en demande ?

J'allai ouvrir la fenêtre.

Hélas ! ce n'était pas l'air qui manquait à la pauvre enfant : c'était sa poitrine oppressée qui ne pouvait plus le recevoir.

Le soir venait, je ne pus m'empêcher de jeter un regard sur la campagne. Le vent de l'est enlevait du ciel les derniers nuages de la tempête, et de la terre, les dernières vapeurs de la pluie. Toute la nature paraissait prête à jouir de ce repos qui suit la convulsion des élémens.

En voyant ce calme général, ce bien-être universel, je me retournai vers mon enfant, ne pouvant me figurer qu'elle n'y participât point

En effet, elle aussi semblait plus reposée.

C'était ce calme du soir qu'elle avait prédit.

Le médecin s'approcha d'elle, chercha le pouls, mais ne le trouva plus.

— Tout s'accomplira comme elle l'a dit, murmura-t-il. Et il s'assit près du lit, attendant.

L'obscurité commençait à descendre du ciel. A mesure qu'il faisait plus sombre dans la chambre, la paupière de la pauvre malade se dilatait ; tout ce qui restait de flamme dans son corps se reflétait comme dans son regard.

Ce regard semblait percer la voûte étendue au-dessus de sa tête, et compter les étoiles qui, successivement, éclosaient au ciel.

Je voulus allumer une lampe ; mais, devinant mon intention, Betzy m'arrêta.

— Oh ! non, dit-elle, reste... je suis si bien ainsi pour mourir !

Et elle me retint par la main.

— Mais moi, m'écriai-je, mon enfant, moi, je ne te vois pas dans cette obscurité !

— La lune va venir ; c'est la véritable lumière des mourans ; c'est le soleil des trépassés... Viens, lune, viens !... murmura-t-elle.

Et la lune, comme si elle eût obéi à sa parole, commença de paraître au-dessus de la montagne.

Alors, un doux sourire dilata la figure pâle de la mourante ; elle semblait aspirer le rayon nocturne, et l'appeler à elle ; lui, de son côté, éclaira d'abord le bas de son lit, puis monta peu à peu, et parvint jusqu'à son visage.

A partir de ce moment, elle tomba dans une espèce d'extase.

— Ah ! dit-elle, je vois par delà les étoiles. Voilà le ciel qui s'ouvre, voilà les anges, voilà Dieu !

Et tout cela était dit avec une telle foi, avec une conviction si profonde, que mon regard se détournait d'elle et suivait le sien ; je croyais que, moi aussi, j'allais voir le ciel ouvert, la gloire des anges et la magnificence souveraine.

Mais, si elle voyait tout cela, c'était avec les yeux de l'âme, et non avec les yeux du corps.

Onze heures du soir sonnèrent à l'horloge de l'église.

Une fauvette cachée dans les rosiers qui couvraient la tombe de mon mari se mit à chanter.

— Entends-tu ? entends-tu ? murmura la mourante, voilà l'oiseau... Oh ! comme sa voix est douce ! comme il chante bien !

Jamais, en effet, je n'avais entendu un si doux chant, une si merveilleuse voix.

On eût dit un oiseau venu du ciel au-devant de cette âme prête à s'envoler, et attendant le dernier soupir pour l'emporter sur son aile.

Si quelque chose pouvait consoler une mère de la perte de son enfant, c'eût été ce concours universel de choses divines prenant part à la fin d'une créature terrestre, cachée sous le plus humble pli de la société comme la violette sous une touffe d'herbe.

Pourquoi, en effet, puisqu'il n'y a devant le Seigneur ni grands ni petits, pourquoi n'y aurait-il pas les mêmes présages pour la mort de mon enfant que pour celle de César ?

Ainsi l'orage était venu, ainsi le temps s'était éclairci, ainsi le vent avait balayé les nuages du ciel et les vapeurs de la terre, ainsi les ténèbres étaient descendus, ainsi les étoiles avaient brillé, ainsi la lune avait illuminé la terre, ainsi l'oiseau avait commencé sa chanson ; ainsi, pour que la prédiction tout entière s'accomplît, il ne restait donc plus à la cloche qu'à sonner, à l'oiseau qu'à se taire, à la mort qu'à entrer...

Et moi, mère, j'attendais ce moment, qui devait du même coup briser la vie de mon enfant et mon cœur.

Je l'attendais sans pouvoir le retarder d'une seconde par mes larmes, par mes cris, par mes prières.

J'étais là ; je couvrais mon enfant de mon corps, je la protégeais de mon amour.

Tout était inutile ; la mort allait entrer, m'écarter du doigt et la toucher au cœur.

Et rien, ni dans le ciel ni sur la terre, ne pouvait empêcher cet instant d'arriver.

Et je ne comptais plus, comme autrefois, par mois ;

comme il y avait une semaine, par jours ; comme le matin, par heures ; comme il y avait une heure, par minutes ;

Hélas ! hélas ! hélas ! je ne comptais plus que par secondes.

Tout ce que j'offrais au ciel, d'abord pour la guérir, ensuite pour qu'elle vécût dix ans encore, puis cinq ans, puis un an, puis huit jours, puis un jour, je l'eusse donné maintenant pour qu'elle vécût une heure.

Oh ! une heure, c'est une éternité, quand le premier coup de minuit sonne, et que le dernier doit vous enlever tout ce que vous aimez au monde !

L'oiseau cessa de chanter.

Je sentis que la mourante pressait ma main.

— Mère, dit-elle, rapproche-toi de moi... Voici l'heure.

Puis, tout bas :

— Viens, petit oiseau, gardien de mon âme ! viens ! dit-elle.

Et, soit hasard, soit qu'en effet le petit oiseau accourût à sa voix, nous le vîmes tout à coup se percher sur la barre de la fenêtre.

Le médecin regardait tout cela avec un profond étonnement, presque avec terreur.

Moi, j'attendais désespérée.

Il y eut un court intervalle entre les dernières notes du chant de l'oiseau et les premières vibrations de la cloche sonnant minuit, le temps que mit l'oiseau à voler du rosier sur la barre de la fenêtre.

J'entendis ce grincement qui précède le bruit du timbre ; puis le premier coup de minuit sonna.

L'enfant se souleva doucement sur son lit.

Je la saisis à bras le corps.

La mort ne viendrait-elle pas assez vite, sans qu'elle allât, pour ainsi dire, au-devant d'elle ?

Mais j'eus beau me cramponner pour la recoucher sur l'oreiller, cette ombre animée par un souffle était plus forte que moi.

Le timbre résonna onze fois, et, à chaque fois, elle fit un mouvement en avant, les yeux fixés, les bras tendus.

Entre le onzième et le douzième coup, elle dit d'une voix rapide :

— Adieu, ma mère !... Me voici, mon Dieu !...

Le dernier coup tinta.

Je sentis s'amollir entre mes bras ce corps aux muscles raidis.

Le bruit du marteau s'évanouit.

L'oiseau jeta un petit cri, et s'envola.

Mon enfant retomba couchée sur son lit.

Un léger souffle tiède et caressant passa sur mon visage.

C'était son dernier soupir !

Je jetai un grand cri, me raidissant sur mes poings, la figure crispée, la bouche entr'ouverte, le regard fixe.

Le médecin lui posa la main sur le cœur.

— Du courage, pauvre mère ! dit-il ; ta fille est morte !

— Impossible ! m'écriai-je, impossible ! elle a les yeux ouverts ; elle me regarde...

Le médecin, du bout du doigt, toucha une des paupières et la ferma.

J'appuyai mes lèvres sur l'autre, et je m'évanouis.

Un instant je fus bien heureuse ; je crus que, moi aussi, j'allais mourir !

Oh ! pourquoi le médecin me rappela-t-il à la vie ? Il était si facile, au point où j'en étais, de me laisser glisser dans la mort !

Quand je revins à moi, le médecin me raconta qu'il avait découvert la poitrine de la morte, pour voir si sa prédiction s'accomplirait jusqu'au bout.

Alors, comme poussée par la dernière pulsation du cœur, il avait vu sortir de la piqûre de la poitrine, non plus une goutte de sang, mais une véritable goutte d'eau pure, claire, transparente comme une goutte de rosée ou une larme de vierge !

LXIII

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

(suite)

(Manuscrit de la femme suicidée)

Au point du jour, le médecin m'avait quittée, et j'étais restée seule avec le corps de ma chère enfant.

Une consolation me restait au moins, et je la tirais de ma propre misère : c'est que, comme on me savait pauvre à mourir de faim, nulle main ne viendrait s'offrir pour la mettre au linceul.

De même qu'à sa naissance c'était moi qui lui avais donné les premiers soins, ce serait moi qui, à sa mort, lui rendrais les derniers devoirs.

D'ailleurs, elle était morte, c'est vrai, mais je n'étais pas encore séparée d'elle ; la mort avait été si douce, que les lignes les plus fines de son visage n'en avaient pas même été altérées.

Qui m'empêchait donc de croire qu'elle dormait et d'attendre son réveil, jusqu'au moment où il faudrait absolument me séparer d'elle ?

Par bonheur, ce moment était encore éloigné ; l'inhumation n'avait lieu d'ordinaire que trente-six ou quarante heures après la mort.

J'avais donc un jour tout entier à rester près de ce cadavre bien aimé.

Tout à coup, en levant la tête, mes yeux plongèrent dans le cimetière, et il me sembla que deux hommes étaient occupés à y creuser une fosse.

Une fosse, pour qui ?

Qui donc était mort la veille ?

Je me levai et j'allai à la fenêtre.

Cette fosse, on la creusait près de la tombe de mon mari, dans l'emplacement même qui nous était réservé.

A n'en pas douter, cette fosse, c'était pour mon enfant.

Mais pourquoi donc creuser aujourd'hui une fosse pour un cadavre qui ne devait être inhumé que demain ?

J'ouvris la fenêtre.

Le bruit qu'elle fit en s'ouvrant attira l'attention des deux fossoyeurs.

Ils me saluèrent.

— Que faites-vous donc là ? leur criai-je.

— Vous le voyez bien, répondit l'un d'eux en s'appuyant sur sa bêche ; nous creusons une fosse.

— Une fosse ?

— Sans doute.

— Et pour qui ?

— Pour votre fille, qui est morte cette nuit.

— Qui donc vous a donné l'ordre de creuser cette fosse ?

— Monsieur le pasteur.

Le pasteur ! de quoi se mêlait cet homme ?

Est-ce que, si l'un de ses enfans maudits était mort, ou même s'ils l'étaient tous deux, est-ce que j'irais, avant l'heure où ils doivent être enterrés, donner l'ordre de creuser leur fosse ?

Il y avait là-dessous un mystère.

Ce mystère me menaçait.

Je fermai la fenêtre, et revins vivement au lit de ma fille.

Cinq minutes après on frappa à la porte.

Je ne répondis pas ; seulement, je serrai ce pauvre corps inerte entre mes bras et j'attendis.

On frappa une seconde fois, puis une troisième, sans que je répondisse davantage.

A la troisième fois, la porte s'ouvrit.

C'était le menuisier qui apportait une bière.

Il s'arrêta sur le seuil de la porte, ne sachant s'il devait entrer.

Sans doute j'étais effrayante à voir, tenant mon enfant entre mes bras, et regardant cet homme d'un regard étincelant, au milieu de mes cheveux épars.

— Que voulez-vous ? lui criai-je, et que venez-vous faire ici ?

— Ce que je viens faire ici ? Je viens apporter cette bière.

— Pour qui ?

— Est-ce que votre fille n'est pas morte cette nuit ?

— Mais enfin, qui vous l'a commandée, cette bière ?

— Monsieur le pasteur.

— Le pasteur, encore !

Tandis que je cherchais dans mon esprit quel motif pouvait pousser le pasteur à s'occuper de ces soins funèbres, le menuisier déposa la bière au milieu de la chambre, et sortit laissant la porte ouverte.

Cette bière, c'était de celles qu'on fait pour les pauvres entre les pauvres.

Elle était en bois blanc et à claire-voie.

Oh ! ma chère petite Betzy, comme son corps si délicat allait être mal là-dedans !

J'enfonçai ma tête dans sa poitrine refroidie, et j'éclatai en sanglots.

Mais bientôt, à travers mes sanglots, il me sembla entendre une voix qui me parlait.

Je levai la tête.

Une vieille femme était debout sur la porte.

Je la reconnus ; c'était celle qui veillait les morts dans la commune.

— Le Seigneur soit avec vous ! ma bonne dame, me dit-elle.

— Bien ! bien ! lui répondis-je, après ?... Vous savez que je suis pauvre et que je n'ai point d'aumône à vous faire.

— Je ne viens point vous demander l'aumône, ma bonne dame ; je viens ensevelir votre enfant.

— Ensevelir mon enfant, vous ?

— Dame ! on m'a payé pour cela, et quand on a reçu l'argent, il faut faire l'ouvrage.

— Mais qui donc vous a payée ?
— Monsieur le pasteur.
Le pasteur ! toujours le pasteur !
— Mais de quoi se mêle-t-il donc ? m'écriai-je.
— Ah ! voilà, dit-elle ; c'est que, comme vous logez chez lui...
— Oh ! oui, pour mon malheur, je le sais !
— Eh bien ! il a peur...
— Peur, pour qui ?
— Pour sa femme et pour ses enfans.
— De quoi a-t-il peur ?
— De la contagion.
— De la contagion !
— Oui, mademoiselle Elisabeth, vous le savez bien, est morte d'une maladie contagieuse ; de sorte que le pasteur a fait décider par le conseil qu'on allait l'enterrer tout de suite, après quoi on brûlerait tout ce qui lui avait servi.
— Enterrer ma fille tout de suite ! brûler tout ce qui lui a servi ! que dites-vous donc là ?
— C'est un fait. La preuve que la maladie est contagieuse, c'est que la vache qui donnait du lait à votre fille est morte, et que l'autre est malade. Il faut donc se dépêcher d'enterrer votre enfant, de peur que la contagion ne se répande dans le village.
J'abaissai les yeux sur ce corps qu'on eût cru protégé par le souffle divin, tant, depuis qu'il avait perdu la beauté de la vie, il avait conquis celle de la mort.
— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je, les hommes me poursuivront donc jusqu'à la fin ?...
— Et puis, continua la vieille, ce digne monsieur Drummond, que Dieu conserve ! (c'était le nom du pasteur,) il est pressé de faire revenir sa femme et ses enfans.
— Où sont-ils donc ?
— Je ne sais pas ; à Milfort ou à Pembroke peut-être, où il les a envoyés de peur de la contagion. La pauvre madame Drummond, elle aime tant ses enfans, qu'elle mourrait si elle perdait un de ses jumeaux !
— Elle ne mourrait pas, puisque je ne suis pas morte, répondis-je. C'est bien ; allez !
— Mais je suis venue pour ensevelir l'enfant...
— Vous êtes venue pour ensevelir l'enfant, et l'on vous a dit qu'elle était morte d'une maladie contagieuse ?
— Sans doute.
— Vous n'avez donc pas peur de la contagion, vous ?
— Si fait, j'en ai peur.
— Pourquoi vous y exposez-vous, alors ?
— Parce que c'est mon état, ma bonne dame.
— Mauvais état, qui vous fait courir de pareils dangers ! dis-je avec ironie.
— Que voulez-vous, me répondit la vieille avec résignation, il faut bien vivre.
Et elle s'approcha du lit de mon enfant.
Mais je me plaçai entre elle et le corps.
— Je vous remercie, pauvre femme, lui dis-je, des soins que vous voulez donner à ma fille, tout mercenaires qu'ils sont ; mais personne que moi ne touchera ma morte bien-aimée.
— Mais monsieur le pasteur m'a payée.
— Vous lui direz que vous avez fait votre besogne funèbre, et vous garderez l'argent qui vous a été donné.
— En ce cas, tout va bien... Votre servante, ma bonne dame.
— Adieu !
La vieille sortit.
C'était le pasteur qui faisait creuser la fosse, c'était le pasteur qui avait commandé la bière, c'était le pasteur qui avait envoyé l'ensevelisseuse, c'était le pasteur qui pressait l'inhumation, et tout cela par crainte pour sa femme et pour ses enfans.
Je m'étonnais aussi que ces deux méchans jûmeaux eussent laissé mourir ma fille si tranquille.
Ce que je voyais de plus clair là-dedans, c'est qu'il me fallait quitter ma fille un jour plus tôt que je ne croyais.
J'aurais bien essayé de lutter pour conserver vingt-quatre heures de plus le cher cadavre, mais j'aurais eu tout le village contre moi.
Je me mis donc à sa toilette de mort.
Je peignai ses beaux cheveux longs, et je les étendis à droite et à gauche de son corps.
Ils descendaient plus bas que les genoux.
Je croisai ses bras sur sa poitrine.
J'allai choisir dans l'armoire le plus fin des draps qui nous restaient, et je commençai l'ensevelissement par les pieds, afin de voir son visage chéri le plus longtemps possible.
Au visage, je m'arrêtai.
Je ne voulais me priver de la vue de cette figure d'ange qu'au dernier moment.
D'ailleurs, j'avais autre chose à faire.
Je pris l'oreiller qui lui servait depuis son enfance, je l'étendis dans la bière
Sa tête au moins reposerait doucement.

Puis, je la soulevai dans mes bras, et je la couchai dans son dernier lit.
Mon Dieu ! Seigneur ! pourquoi ce dernier lit est-il si étroit qu'il n'y ait point de place pour deux ?
En ce moment, le sacristain entra.
— Vous savez que c'est pour onze heures, dit-il.
— Je ne sais rien, répondis-je ; mais faites ce que vous voudrez.
Il sortit ; mais, avec lui, un autre personnage était entré. C'était le menuisier.
— Que voulez-vous encore ? lui demandai-je.
— Je viens clouer la bière, dit-il.
— Est-ce donc si pressé ?
— Dans un quart d'heure il faudra descendre le corps à l'église.
— Faites, alors.
Je baisai les lèvres glacées de mon enfant ; puis je continuai à coudre le drap.
Arrivée aux yeux, je les baisai une dernière fois, et j'achevai la funèbre besogne.
Le voile de l'éternité était étendu sur son visage.
J'allai me coucher sur son lit, à la place qu'elle avait occupée, dans le moule, pour ainsi dire, que son corps y avait imprimé.
— O contagion ! contagion ! m'écriai-je, puisque tu es si terrible, si cruelle, si implacable, pourquoi donc ne me prends-tu pas et ne me couches-tu pas près de mon enfant ?
Le premier coup de marteau résonna, je jetai un cri perçant, et je me précipitai à bas du lit.
— Oh ! par grâce, par grâce, mon ami ! implorai-je, attendez encore une seconde ! attendez !...
Il eut la religion d'attendre.
Je m'agenouillai, je baisai encore, mais cette fois à travers le linceul, les yeux et les lèvres de mon enfant ; puis, la tête renversée en arrière, les bras tordus, les mains appuyées sur les oreilles, j'allai reprendre sur le lit la place que je venais de quitter.
— Faites, maintenant, dis-je à l'homme.
Et les coups de marteau retentirent avec une certaine régularité.
Non, non, non, la bienheureuse Marie n'a pas plus souffert, quand elle entendit le bruit du marteau qui clouait son fils sur la croix.
J'avais beau appuyer ma main sur mes oreilles, à me briser la tête, j'entendais chaque coup, et, à chaque coup, il me semblait que le clou m'entrait dans le cœur.
Le bruit cessa.
Je me retournai : le travail mortuaire était achevé : l'homme s'essuyait le front avec sa manche.
Il était temps, au reste.
La cloche de l'église commençait à tinter.
Deux porteurs entrèrent.
— Où est-ce ? demandèrent-ils.
Le menuisier leur montra la bière.
Je voulus retarder d'une minute la sortie de mon enfant
— Pourquoi le pasteur n'est-il pas venu ? demandai-je.
— Il attend le corps à l'église, répondirent les porteurs
Et ils s'emparèrent de la bière, qu'ils posèrent sur leurs épaules.
— Ah ! bon ! en voilà une qui n'est pas lourde, dirent ils ; on n'a pas tous les jours de la besogne aussi facile.
Ils descendirent l'escalier.
Je les suivis.

LXIV

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

(suite et fin)

(Manuscrit de la femme suicidée)

A partir de ce moment, et pendant les deux ou trois jours qui suivirent, je ne saurais détailler ce qui se passa.
Un vague souvenir me reste, pareil à celui d'un rêve.
Je me rappelle une dalle froide sur laquelle je m'étendis pendant l'office des morts, les chants lents et lugubres, et qui pourtant me parurent bien courts ; le triste pèlerinage que j'accomplis seule, car l'idée de la contagion avait écarté tout le monde, que j'accomplis seule de l'église au cimetière ; le bruit de la terre roulant sur le cercueil ; puis la rosée du soir qui me rappela à moi.
Il était nuit ; je me trouvai couchée près de la tombe de ma fille.
Je me levai machinalement, je pris une poignée de terre que j'appuyai contre ma poitrine, et je revins la tête basse, à pas lents, et murmurant à chaque pas :

« Adieu... adieu... adieu !... »

Sur la place du presbytère, des enfans jouaient, riant, dansant autour d'un grand feu ; parmi ces enfans, plus joyeux et plus bruyans que les autres, je reconnus les deux fils du pasteur.

Ils étaient revenus ; leur père ne craignait plus pour eux : ma fille était enterrée.

A mon approche, tous les enfans se sauvèrent en criant :

— La dame grise ! la dame grise !

J'inspirais la terreur à tous ces petits malheureux : pourquoi ? Je n'en sais rien.

Peu m'importait ! maintenant que ma fille était morte, je haïssais les enfans.

Et particulièrement ces deux odieux jumeaux, si bruyans et si moqueurs.

Je rentrai dans ma chambre, je refermai la porte, et, sans lumière, j'allai droit au lit d'Elisabeth.

J'éprouvais une certaine consolation à m'étendre sur ce lit qui devait être désormais le mien.

Il me serait si facile, lorsque mon tour viendrait, de mourir sur le lit où était morte ma fille !

Mais je le cherchai vainement de mes mains étendues ! ce lit, devenu pour moi un autel, il n'était plus là !

Je ne pouvais croire à cette disparition.

J'allumai la lampe.

La place était vide.

Non seulement le lit manquait ; mais, avec lui, avaient disparu tous les objets qu'on avait reconnu avoir été à l'usage de mon enfant.

Alors je me rappelai ce que m'avait dit la vieille ensevelisseuse, à savoir que l'on devait anéantir, à cause de la contagion, tout ce qui lui avait appartenu, tout ce qu'elle avait touché.

Ce feu que j'avais vu, et autour duquel riaient et dansaient les enfans, c'était le foyer où se consumait tout ce qui avait appartenu à ma pauvre enfant.

Il ne me restait rien d'elle, que cette petite pièce de monnaie qu'elle m'avait donnée dans les rues de Milfort, le jour où elle avait cru que je lui demandais l'aumône.

Je la portai avec passion à mes lèvres, en jurant de nouveau qu'elle ne me quitterait pas même à la mort.

Puis, brisée, anéantie, fiévreuse, ne pouvant plus pleurer, et tout près de maudire, je me jetai sur mon lit.

Je le répète, il me serait difficile de raconter les détails de ma vie pendant ces trois ou quatre jours qui suivirent celui de la mort et de l'enterrement de mon enfant.

Il me restait, je l'ai dit, quatre ou cinq pences ; je descendais une fois par jour pour acheter un peu de pain.

Tout le long de la route, j'entendais répéter avec effroi : « La dame grise ! la dame grise ! »

Les enfans fuyaient, les femmes entr'ouvraient leurs portes et les refermaient aussitôt ; et moi, froide et impassible, je passais, éveillant sur mon chemin une terreur dont j'ignorais la cause.

Je l'eusse probablement toujours ignorée, si un matin je ne me fusse pas trouvée sans un penny.

J'étais devenue insensible à tout, excepté à la raillerie des enfans du pasteur ; on eût dit que, dans cette profonde douleur dont j'étais dévorée, il y avait pour eux un motif inconnu de joie ; que je sortisse ou que je rentrasse, je les trouvais éternellement sur ma route.

Leur vue à la fois me brisait le cœur et m'exaltait l'esprit.

Je sentais instinctivement que, s'il devait m'arriver un nouveau malheur, il me viendrait de ce côté-là.

Mais quel malheur au monde pouvait m'atteindre qui méritât le nom de malheur, après celui dont j'avais été victime ?

Le jour où je me trouvai sans un penny, je descendis donc pour demander un morceau de pain au boulanger.

En m'apercevant, il me présenta ma ration habituelle.

— Moins que cela, lui dis-je.

— Pourquoi moins que cela ?

— Parce que je n'ai plus d'argent, et que le pain que je viens vous demander, c'est une aumône.

Le boulanger brisa le morceau de pain en deux, et me donna le plus petit des deux morceaux.

— Ce n'est donc pas vrai, ce qu'on dit dans le village ? reprit-il.

— Et que dit-on ?

— On dit qu'une nuit, vous avez été dans la montagne avec le pâtre de Narberth et un mendiant, et que vous y avez donné votre âme à Satan, si bien que, depuis cette nuit-là, vous n'êtes plus soumise à aucun des besoins de l'espèce humaine.

— Si j'eusse donné mon âme à Satan, c'eût été pour sauver ma fille, et, par conséquent, ma fille ne fût point encore morte ; si je n'étais soumise à aucun des besoins de l'espèce humaine, je ne viendrais pas vous demander un morceau de pain.

Je haussai les épaules, et je rentrai au presbytère.

Maintenant, la terreur des paysans m'était expliquée.

On me croyait en commerce avec l'ennemi du genre humain.

Tous ces bruits, je savais que c'étaient les enfans du pasteur qui les répandaient, et ma haine contre eux s'en augmentait encore.

En rentrant, j'allai, comme d'habitude, m'asseoir au cimetière, entre la tombe de mon mari et celle de ma fille.

J'y avais à grand'peine transporté une grosse pierre, et, assise sur cette pierre, le corps courbé, mes deux mains croisées sur mes genoux, l'œil, l'esprit noyé dans une seule idée, perdu dans un seul souvenir, je restais immobile des heures entières.

Puis, le soir venu, je me levais et je rentrais dans ma chambre, autre tombe qui avait sur les autres le désavantage d'être vide.

Une fois, c'était hier, dans la soirée du 27 au 28, au moment où je voulais sortir du cimetière, je trouvai fermée la porte qui communiquait avec le presbytère.

C'était une nouvelle méchanceté des deux enfans du pasteur.

Il n'y avait point de doute à avoir là-dessus ; en levant les yeux, je vis les deux têtes encadrées dans l'ouverture de la fenêtre du grenier.

Cette fenêtre plongeait sur le cimetière.

Tous deux s'étaient cachés là pour jouir de mon embarras.

Je n'essayai point d'ouvrir la porte de communication, ce qui eût été inutile ; j'allai à la porte commune, elle était également fermée.

Je revins alors m'asseoir sur la pierre.

N'était-ce pas là que je passais une partie de mon existence ?

Que m'importait d'y rester le jour ou d'y rester la nuit !

Il faisait plus froid la nuit ; mais est-ce que je sentais le froid ?

A cinq heures du matin, le fossoyeur entra par la grande porte. Il venait marquer la place d'une tombe.

Il me trouva engourdie, immobile et muette comme une statue, à la place où je m'étais assise la veille.

Il s'approcha de moi, me secoua par le bras, me réveilla.

Je sortis par l'issue qui m'était ouverte, et, sans dire une parole, comme un fantôme, je rentrai dans ma chambre en faisant le tour de la place.

A peine les enfans furent-ils réveillés, qu'ils coururent à la porte de communication donnant de la cure dans le cimetière.

Elle était fermée en dedans, comme la veille.

Ils l'ouvrirent doucement, et, par l'entrebâillement, regardèrent.

Je n'étais plus dans le cimetière.

Le fossoyeur aussi s'était retiré.

Comment était sortie la dame grise ?

Peut-être aussi la dame grise était-elle, non pas sortie, mais cachée dans quelque coin ; peut-être avait-elle été chercher derrière quelque arbre funèbre un abri contre le froid de la nuit.

Ils n'osaient pas entrer dans le cimetière pour le visiter, car, je l'ai dit, je leur causais presque autant de terreur que de curiosité.

Ils montèrent au grenier, où je les avais aperçus la veille, et dont la porte est voisine de celle de ma chambre.

De la fenêtre du grenier, ils s'assurèrent que le cimetière était bien réellement désert.

J'avais vu ou deviné tout ce manège, car j'avais entendu leurs pas furtifs dans l'escalier.

En sortant du grenier, ils passèrent de nouveau devant ma porte ; mais, cette fois, ils s'y arrêtèrent.

Etais-je ou n'étais-je pas rentrée dans ma chambre ? Tel était le problème qu'il s'agissait d'éclaircir.

C'était chose facile ; il n'y avait qu'à regarder par le trou de la serrure.

Hélas ! au milieu de mon immense douleur, j'eusse dû ne point faire attention à ces méchancetés d'enfans.

Mais, au contraire, ces persécutions m'étaient devenues insupportables.

Au moment où ils se baissaient pour regarder par le trou de la serrure, j'ouvris violemment la porte, et j'apparus sur le seuil, menaçante, le bras levé, et criant :

— Misérables !...

Ils jetèrent un cri et s'enfuirent par l'escalier.

Mais l'escalier était raide et étroit ; l'aîné poussa l'autre et le précipita...

J'entendis une exclamation d'effroi, un choc violent, puis un cri de douleur.

Je refermai ma porte, effarée et tremblante.

Je sentais qu'il venait d'arriver un grand malheur, et que j'en étais la cause involontaire.

Au dernier cri succédèrent des allées, des venues, des larmes, des sanglots.

Puis un pas alourdi monta l'escalier.

Ma porte s'ouvrit ; le pasteur parut tenant entre ses bras son jeune fils tout sanglant.

Il avait le crâne tout ouvert.

— Malheureuse ! me dit-il, voilà ce que tu as fait !

Je pouvais dire comment la chose s'était passée : je pouvais raconter la persécution incessante de ces deux méchans jumeaux ; mais que dire à un père qui pleure son fils ?

Je couvris ma tête de mon mantelet, et je me tus.

En ce moment, l'enfant poussa un soupir.

— Oh ! s'écria le père, il n'est pas encore mort... Au secours ! au secours !...

Et il descendit précipitamment, ne songeant plus qu'à une chose, c'est que son enfant n'était pas mort, et qu'il était peut-être encore temps de le sauver.

On envoya chercher le médecin à Milfort.

C'était le même qui avait soigné ma Betzy.

Vers trois heures de l'après-midi, il monta et entra chez moi.

— Eh bien ? lui demandai-je.

— Eh bien ! dit-il, l'enfant est mort.

Je poussai un soupir.

— Vous savez, continua-t-il, ce que c'est que de perdre son enfant ?

— Oh ! ils avaient deux fils, eux, du moins !

— C'est toujours celui qu'on perd qu'on aime le plus.

Je soupirai de nouveau.

— Vous comprenez, dit-il, qu'après un pareil malheur, il est impossible que vous restiez dans la maison.

— La veuve du pasteur défunt a droit de rester jusqu'à sa mort dans le même presbytère que le pasteur vivant.

— Avait-on prévu le cas où cette veuve serait cause de la mort d'un enfant ?

Je soupirai encore.

— Le père et la mère voulaient monter eux-mêmes pour vous chasser d'ici, vous traîner dehors, peut-être ameuter contre vous tout le village ; je m'y suis opposé. J'ai dit que j'allais venir, et je suis venu.

— J'ai cependant le droit pour moi, murmurai-je.

— Oui, mais contre vous vous avez le fait. Ces paysans qui vous environnent sont ignorans et grossiers ; les hommes ignorans et grossiers deviennent facilement méchans. Ils vous croient une sorcière, une réprouvée ; peut-être croiraient-ils être agréables à Dieu en vous mettant en pièces...

— Il faut que je quitte cette chambre où ma fille est morte ! que je parte sans un souvenir de ma pauvre enfant ! que j'erre, la nuit, autour du village !...... Et, dans ce cimetière où est enterré mon cœur, comment y entrerai-je ?

— Il est prudent que vous vous éloigniez, que vous viviez sur un autre point de l'Angleterre.

Je secouai la tête.

— Si les ressources vous manquent, dit le médecin, eh bien ! dans la mesure de mes moyens, je vous aiderai...... Seulement, il faut partir.

— Quand ?

— Le plus tôt sera le mieux.

Je réfléchis un instant. Une résolution terrible venait de se présenter à mon esprit ; le désespoir l'avait accueillie avec sa promptitude ordinaire.

— C'est bien, lui dis-je, allez leur annoncer que je partirai cette nuit...

— Avez-vous besoin de quelque chose ? demanda le médecin.

— Je n'ai besoin de rien ; merci !

— Au revoir !

— Adieu.

Il sortit, je restai seule.

C'est pendant cet intervalle, espèce de pont jeté dans mon existence entre la vie et la mort, que je reprends le récit commencé et que j'écris ces dernières lignes.

***

On jugera ma mort de façons différentes ; on calomniera ma vie ; on me maudira peut-être.

Il est important qu'on sache ce que j'ai souffert. Un cœur bon et miséricordieux qui priera pour moi suffira peut-être pour enchaîner la colère aux mains du Seigneur.

La résolution que j'ai prise, c'est celle de me tuer.

Hélas ! ce n'était pas la première fois qu'elle se présentait à mon esprit.

Mais je l'avais repoussée. N'avais-je pas cette chambre où est morte ma fille pour penser à elle ? n'avais-je pas cette pierre proche de sa tombe pour y pleurer ?

Tant qu'on m'eût laissé cette chambre et cette pierre, j'eusse vécu, à moins pourtant que je ne fusse morte de faim ; mourir de faim n'eût pas été un suicide.

Mais, du moment où l'on me chasse de ma chambre, du moment où l'on m'interdit l'entrée du cimetière, que veut-on que je fasse sinon que je meure ?

Si je meurs ici, dans cette maison, ils me jetteront par pitié dans un coin du cimetière ; mais au moins je serai là.

Si je vais mourir au loin, on m'enterrera où je me trouverai.

Si la pierre de ma tombe allait être trop lourde pour que je la soulevasse et que je vinsse visiter mon enfant, mon Dieu ! qu'arriverait-il de moi pendant l'éternité ?

Mais peut-être la plus lourde pierre que la justice divine étende sur une tombe est-elle le suicide.

N'importe ! je n'ai pas d'autre voie que la voie fatale, je la suivrai. !...

***

Je viens de descendre, au risque de rencontrer le père ou la mère.

J'avais deux dernières visites à faire.

Une à Dieu, l'autre à mon enfant.

J'ai trouvé l'église et le cimetière fermés.

Ce sont encore eux qui me privent de cette dernière consolation ! Heureusement, de ma fenêtre, je vois la tombe de Betzy.

Je vais m'agenouiller devant la fenêtre et prier.

***

Pendant que je priais, à genoux, devant la fenêtre, un orage montait au ciel.

Cet orage me rappelle celui qui a grondé le jour où est morte ma fille.

Il a éclaté avec éclairs, tonnerre et pluie.

Puis il s'est calmé, et la nature est redevenue aussi tranquille que si aucun orage n'avait traversé l'air.

Moi aussi, j'ai un orage dans le cœur.

Dans quelques instans cet orage éclatera.

Puis tout redeviendra tranquille autour de moi, et même en moi.

***

Une chose m'avait inquiétée : c'est que, pour acheter un instrument de mort quelconque, charbon, poignard ou poison, il me faudrait changer cette pièce de monnaie que m'a donnée mon enfant ; car, on le sait, je n'ai plus un penny, et, depuis hier, j'ai vécu du morceau de pain que m'a donné le boulanger.

Je pouvais me précipiter du second étage, et essayer de me tuer.

Mais je me rappelle avoir vu rapporter chez lui, les membres brisés, un pauvre couvreur qui était tombé du toit de l'église.

Cet homme est resté estropié, mais il n'est pas mort

Moi, il faut que je meure.

Je crois me rappeler...

***

Je ne me trompais pas.

J'avais cru me rappeler avoir vu du linge étendu dans la lingerie qui touche à ma chambre.

J'en viens, et j'ai pu prendre plusieurs espèces de cordes ; il ne me reste plus qu'à choisir entre elles.

Ah ! voilà l'orage qui gronde...

***

J'ai choisi.

Voici comment je mourrai.

Je descendrai à minuit Au bout du jardin, dans un endroit sombre masquant un rocher qui pleure, il y a un gros ébénier. Sous cet ébénier, il y a un banc de pierre ; à l'aide de ce banc de pierre, j'attacherai ma corde à la plus forte branche de l'arbre.

C'est là que, demain, ils me trouveront.

Etrange coïncidence, il y a juste un an, jour pour jour, que j'ai perdu mon pauvre mari !

***

Minuit va sonner. O mon enfant ! je vais donc te rejoindre pour toujours... ou, qui sait ? me séparer de toi à jamais !

Seigneur ! Seigneur ! vous qui savez ce que j'ai souffert, je me confie à votre miséricorde !

Ayez pitié de moi !...

A Waston, nuit du 28 au 29 septembre 1584.

Au dessous de ces mots, et de la même écriture que la note du commencement, le révérend monsieur Williams Bemrode put lire ceux-ci :

« Maintenant, voici ce que dit la tradition :

« Au dernier coup de minuit, entre deux éclats de tonnerre, le pasteur et sa femme, qui veillaient en pleurant près de la couche funèbre de leur fils, entendirent comme une malédiction, laquelle fut suivie d'un grand cri.

« Il y avait, dans ce qu'ils venaient d'entendre, quelque chose de si sombre, de si mystérieux et de si funèbre, que tous deux se regardèrent en silence et frissonnans, mais n'osèrent s'enquérir d'où venait la nocturne clameur.

« Ils écoutèrent ; mais, pendant tout le reste de la nuit, ils n'entendirent plus rien que le bruit de l'orage, qui allait décroissant.

« Le lendemain, aux premières lueurs du jour, un voisin qui travaillait dans son jardin aperçut la dame grise pendue à l'ébénier.

« Il enjamba la haie, s'assura du fait, et vint prévenir le pasteur de ce nouvel événement.

« Le bruit de cette mort se répandit dans le village ; alors, chacun recueillit ses souvenirs.

« Un mineur qui suivait le sentier longeant le jardin du presbytère, juste au dernier coup de minuit, confirma ce qu'avait dit le pasteur de la malédiction et du cri qu'il avait cru entendre.

« Lui avait entendu aussi, mais il avait distingué les paroles.

« Une voix avait dit :

« — A l'heure de la mort, et poussée à cette mort par « les persécutions du pasteur, de sa femme et de leurs enfans, « je crie malheur sur tous les jumeaux qui naîtront dans « le presbytère, et puisse l'un des deux tuer l'autre, comme « aujourd'hui l'aîné a tué le cadet !... »

« Puis, cette imprécation avait été suivie d'un grand cri.

« Epouvanté, hors de lui, il était rentré dans sa maison, racontant à sa femme qu'il avait entendu l'esprit de la tempête crier malédiction sur le presbytère.

« Tout s'était expliqué par le cadavre de la dame grise pendu à l'ébénier.

« Pendant qu'on enterrait en grande pompe le fils du pasteur, on jetait dans un trou, à l'angle du cimetière, dans une terre non bénite, le corps de la suicidée.

« Depuis cette époque, on dit qu'elle a toujours apparu quand la femme d'un des pasteurs de Waston est accouchée de deux jumeaux, soit avant, soit après l'accouchement, selon la date de cet accouchement ; car la nuit de son apparition est invariablement celle du 28 au 29 septembre, c'est-à-dire la nuit de la Sainte-Gertrude à la Saint-Michel.

« Quelque temps avant le fratricide, elle apparaît encore.

« Voici, à ce que l'on assure, la manière dont elle apparaît :

« Au premier coup de minuit, elle sort de sa chambre, descend l'escalier, gagne le jardin, suit l'allée du milieu, va s'asseoir sous l'ébénier, y reste pendant quelques minutes ; après quoi, elle semble s'évanouir en vapeur.

« On ne dit pas qu'elle ait jamais parlé ; mais, parfois, elle a des gestes de commandement.

« C'est pourquoi, moi, Albert Martronius, docteur en théologie, après avoir lu ce manuscrit, j'ai, ainsi que le constate une note déposée aux archives, fait restaurer la petite croix de pierre qu'une main pieuse et inconnue avait sans doute élevée, et qui est située à l'angle du cimetière, en priant le Seigneur de donner le repos à l'âme de la malheureuse qui est couchée dessous.

« Waston, ce 28 septembre, jour habituel des apparitions de la dame grise, de l'an du Seigneur 1650. »

LXV

LA NUIT DE LA SAINT-MICHEL A LA SAINTE-GERTRUDE

Ici s'arrêtait, mon cher Petrus, non seulement le manuscrit de la dame grise, mais encore la note du docteur Albert Martronius.

J'avais lu toute cette longue et lamentable histoire avec tant d'attention, que si commentateur que je sois de ma nature, je ne m'étais pas arrêté après un seul chapitre pour me faire part à moi-même de mes réflexions.

Non. Comme un homme qui nage dans une eau rapide, je m'étais laissé entraîner par le courant, me disant seulement à la fin de chaque chapitre : « Allons ! allons ! allons ! »

Et j'avais été comme cela jusqu'au bout.

Ainsi ce grand mystère, dont j'avais, avec tant de persévérance, cherché le mot, m'était dévoilé !

Ainsi, non seulement les apparitions, mais encore les causes des apparitions, m'étaient affirmées ; les causes, par la dame grise elle-même ; les apparitions, non plus par de grossiers paysans, mais par un savant docteur en théologie, qui avait fait, mais sans y réussir, ce qu'il avait pu pour mettre fin à ces apparitions.

Ces apparitions, comme je le savais déjà, avaient lieu entre la fête de sainte Gertrude et de saint Michel, (style des catholiques), dans la nuit du 28 au 29 septembre.

Mais ce que je ne savais pas, et ce que m'apprenait la note de mon prédécesseur, le savant docteur Albert Martronius, ces apparitions, que je croyais avoir lieu invariablement pendant la grossesse, avaient aussi bien lieu après l'accouchement.

La chose tenait purement et simplement à l'époque de l'accouchement.

La femme grosse de deux jumeaux accouchait-elle après la nuit du 28 au 29 septembre, l'apparition avait lieu avant l'accouchement ; était-elle délivrée avant cette nuit-là, alors, l'apparition avait lieu après la délivrance.

Or, c'était justement le cas de Jeannie et le mien : la délivrance avait eu lieu le 15 août, et, vous le savez, Jeannie était accouchée de deux jumeaux.

Tant que cette fatale nuit du 28 au 29 septembre, de la Sainte-Gertrude à la Saint-Michel, ne serait point passée, la dame grise pouvait donc apparaître.

A quel quantième du mois étions-nous ?

Le cœur légèrement bondissant, la main agitée par un commencement de fièvre, afin de me rendre compte à moi-même de ce que j'avais à craindre ou à espérer, je me mis, mon cher Petrus, à chercher un calendrier.

Je le cherchais avec d'autant plus d'impatience que ma lampe annonçait, par ses pétillemens, qu'elle arrivait au bout de son huile, et, par conséquent, au terme de son existence.

Enfin, je trouvai ce que je cherchais.

Mes yeux se portèrent avec anxiété sur l'almanach : nous étions au quatrième jeudi de septembre.

Au fur et à mesure que je descendais la colonne du mois, et que j'enjambais d'une semaine sur l'autre, mon frisson augmentait.

Tout à coup, je jetai un cri, mes yeux restèrent fixés sur la date de ce quatrième jeudi, car c'était le 28 de septembre, jour de la Sainte-Gertrude !

Seulement quelle heure était-il ?

J'avais laissé ma montre sur la cheminée de la chambre de Jeannie, et j'avais été si fort préoccupé par ma lecture, que j'avais oublié de compter les heures que sonnait l'horloge du village.

Il s'agissait de remonter bien vite, pour m'assurer de cette heure, et pour savoir si elle était passée ou bien si j'avais encore longtemps à l'attendre.

Dans le cas où j'aurais à attendre, je désirais, si brave que je fusse, l'attendre en compagnie.

En conséquence, je pris la lampe, et je m'acheminai vers la porte.

Dans le trajet de mon bureau à cette porte, les pétillemens de ma lampe augmentèrent à un tel point, que j'y vis quelque chose de surnaturel, et que je me hâtai.

Dans ma précipitation, je manquai de tomber ; en m'embarrassant, avec un grand bruit, les jambes dans un tabouret.

Mais j'eus beau me dépêcher de fuir, ma lampe parut y mettre, de son côté, cet entêtement que déploient parfois les choses inanimées : ses pétillemens redoublèrent, et, après une lumière plus vive qui ressemblait assez au bouquet d'un feu d'artifice, elle s'éteignit, me laissant dans la plus complète obscurité.

Plus était épaisse la nuit qui m'enveloppait, plus, on le comprendra facilement, dans la disposition d'esprit où j'étais, j'avais hâte d'en sortir, et d'arriver, du lieu solitaire et sombre où je me trouvais, en un lieu habité et éclairé

Une main sur mon front, pour en essuyer la sueur, et l'autre étendue devant moi, je cherchai donc la porte, puis, la porte trouvée et reconnue, le bouton de la porte.

De là à la chambre de Jeannie, le chemin était facile, même dans la plus complète obscurité.

Il n'y avait qu'à suivre le corridor ; au bout du corridor était l'escalier.

D'ailleurs, sur le palier de la chambre de Jeannie, s'ouvrait, vous vous le rappelez, une fenêtre qui donnait, même la nuit, une certaine clarté à l'escalier.

Il ne fallait pas moins que cette facilité de route, je l'avoue, mon cher Petrus, pour que j'arrivasse sans encombre à cette chambre tant désirée.

Au reste, tout allait à merveille. J'avais trouvé la porte ; j'avais suivi le corridor ; j'avais gagné l'escalier ; je tenais la rampe.

Tout à coup, au moment où je posais le pied sur le premier degré, le timbre de l'église retentit sonnant les quatre coups de vibration différente qui annoncent que le monde a vieilli de soixante minutes et que l'heure va sonner.

Puis, l'heure commença de sonner lente, sonore, funèbre.

Je frissonnai de tout mon corps.

Selon toute probabilité, c'était minuit.

Je montai rapidement l'escalier, faisant malgré moi craquer les degrés sous mes pieds ; mais, arrivé au palier, et comme le troisième coup de minuit sonnait, je m'arrêtai stupéfait.

Il me sembla qu'une ombre, descendant l'escalier du second, venait au-devant de moi.

Cette ombre, au fur et à mesure qu'elle descendait une marche de plus et s'avançait vers la fenêtre, devenait plus visible.

C'était une femme raide, silencieuse et à moitié perdue dans l'obscurité, à cause de la couleur de ses vêtemens.

— La dame grise !... murmurai-je en me retirant dans l'angle le plus éloigné du palier.

L'ombre s'arrêta un instant, comme si elle eût entendu ce que je m'étais dit à moi-même, et comme si elle eût eu l'intention de répondre : Oui... moi !...

Puis elle continua son chemin, mais, chose effrayante ! sans paraître toucher les marches, sans tirer aucun bruit de l'escalier vermoulu !

Elle passa ainsi, pâle, silencieuse, muette, à un pas de moi... Je retenais mon souffle ; je retirais mes mains ; j'étais pour le moins aussi pâle, aussi silencieux, aussi muet que la dame grise, et je ne vivais plus que par le battement de mon cœur !

Au moment où l'ombre passa devant moi, soit que la peur me serrât la poitrine, ce que j'avoue n'être pas impossible, mon cher Petrus ; soit qu'il se fît en effet un changement dans l'atmosphère, il me sembla que je ne respirais plus qu'une espèce de vapeur pareille à celle qui, lorsqu'on les ouvre, s'échappe des sépulcres longtemps fermés.

Je fus près de défaillir, et je me sentis glisser contre la muraille ; je me retins à la moulure saillante de la fenêtre.

Mais cet état de faiblesse ne dura que le temps que mit la dame grise à passer devant moi.

A peine eût-elle descendu quelques-unes des marches que je venais de monter, que, soit que mon courage habituel me revînt, soit que je fusse poussé par une curiosité plus grande encore que ma crainte, soit enfin que je fusse entraîné par une puissance irrésistible sur les pas du spectre, je descendis à mon tour.

Et ce qui m'effraya, c'est qu'à sa suite mes pas étaient devenus silencieux comme les siens.

Minuit acheva de sonner lorsque la dame grise fut au bas de l'escalier.

Elle prit le chemin du jardin.

Elle n'avait besoin de faire aucun mouvement pour se frayer un passage :

Les portes s'ouvraient devant elle.

Rien ne hâta, rien ne ralentit son pas. Pour elle, l'escalier tortueux qu'elle venait de descendre, ou la pelouse unie du jardin, semblait être une pente égale sur laquelle, je l'ai dit, elle paraissait plutôt glisser que marcher.

Une fois arrivé dans le jardin, quoique la lune fût voilée par les nuages, je vis plus distinctement l'être fantastique auquel j'avais affaire.

C'était bien le spectre terrible que m'avaient dépeint la voisine et le mineur qui l'avaient vu.

La dame grise s'achemina vers l'ébénier, sans dévier une seconde de la ligne droite.

Je la suivis machinalement, jusqu'au moment où je sentis qu'il m'était impossible d'aller plus loin.

J'étais à quinze pas de l'ébénier à peu près.

Je m'arrêtai comme si un gouffre se fût ouvert devant moi.

La dame grise, alors, s'assit sur le banc de granit, laissant tomber ses deux bras à ses côtés, et demeurant immobile comme une personne qui rêve.

En ce moment les nuages se déchirèrent, un rayon de lune tomba du ciel sur la terre, et, à travers les branches de l'ébénier, vint éclairer le visage du spectre.

C'était celui d'une femme de trente-cinq à quarante ans, qui avait d'une beauté passée tout ce que peut laisser une profonde douleur.

Mais tandis qu'à l'aide de ce rayon de lune je regardais ce visage avec la plus grande attention, je le vis peu à peu s'effacer ; les traits se confondirent ; le corps lui-même perdit ses contours ; la dame grise se leva, grandit, sembla quitter la terre, se balança un instant comme une vapeur et disparut !...

Ainsi toutes les conditions de la fatale légende étaient accomplies. La femme du pasteur de Waston était accouchée de deux jumeaux ; la dame grise était apparue dans la nuit traditionnelle du 28 au 29 septembre, consacrant, par cette apparition, la naissance des deux enfans, et le droit terrible qu'elle avait sur eux.

Il ne lui restait plus, quand les jours seraient écoulés, quand le temps serait révolu, il ne lui restait plus qu'à apparaître une seconde fois pour annoncer le fratricide.

A cette effroyable pensée, je retrouvai mon courage.

Par un violent effort, j'arrachai mes pieds de la terre, où, pendant quelques minutes, ils semblaient avoir pris racine, et, rompant pour ainsi dire le charme qui m'avait entraîné sur les pas de la dame grise, je revins courant vers la maison.

Cette fois, je ne rencontrai personne, ni dans le corridor, ni sur l'escalier.

Pâle, effaré, haletant, j'ouvris violemment la porte de la chambre.

Jeannie ne s'était point couchée ; elle m'attendait, cousant différens objets qui manquaient encore à sa double layette.

— Les enfans ! les enfans ! m'écriai-je : où sont les enfans ?

Jeannie, avec son visage serein, son calme inébranlable, me les montra tous deux dormant dans le même berceau

Leurs bras étaient entrelacés, leurs visages se touchaient, l'un respirait l'haleine de l'autre.

— Oh ! m'écriai-je, qui pourrait croire que l'un de ces petits anges s'appellera un jour Caïn !

Et je tombai anéanti sur un fauteuil, dans les bras de Jeannie épouvantée.

ÉPILOGUE

HISTOIRE DE DEUX HISTOIRES

I

CLAREMONT

Et, maintenant, il importe, à ce que je crois du moins, que je raconte comment est tombé entre mes mains le manuscrit du livre qu'on vient de lire, et comment j'ai été initié à la suite de cette histoire.

Cependant, comme je ne veux pas renouveler l'anecdote de Bougainville et de ce brave homme de curé à qui l'illustre navigateur fit faire le tour du monde avec la chemise qu'il avait sur le dos et les bas qu'il avait aux jambes ; comme je désire, en outre, que le lecteur, afin de ne pas se brouiller en route avec moi, fasse consciencieusement sa malle, se munisse d'un nécessaire de voyage confortable, et dise adieu à sa famille avant son départ, je le préviens que nous allons accomplir un assez long tour en Angleterre.

A quel propos allais-je en Angleterre, moi qui suis de l'avis de Porthos et de Crescentini sur l'Angleterre et les Anglais ?

Je vais le raconter, quoique à ce récit se trouvent mêlés des faits assez tristes pour mon amour-propre.

Enfin, qu'importe !

Je veux être, sous ce rapport, plus franc que Rousseau, dussé-je être plus scandaleusement *schoking* que lui !

On voit que je me crois déjà en Angleterre : je parle anglais, ou à peu près.

Le 27 août 1850, j'ouvris, par hasard, un des journaux que mon domestique venait de déposer sur ma table de nuit, et, aux nouvelles d'Angleterre, je lus ces mots :

« On a reçu, ce matin, 26 août, à Londres, la nouvelle de la mort de Louis-Philippe, qui a eu lieu à sa résidence temporaire de Claremont, où il se trouvait avec sa famille.

« Le prince exilé souffrait, depuis quelque temps, et même depuis son abdication, d'une grande faiblesse nerveuse, causée sans doute par les secousses que les événements politiques ont fait éprouver à son organisation. Vendredi, le mal empira tellement, que l'on crut devoir appe-

ler autour de lui les membres de sa famille; malgré les soins les plus affectueux et les secours les plus empressés, le royal malade s'est éteint rapidement, et a expiré ce matin, à huit heures et demie.

« La nouvelle est arrivée une heure après à Londres, où elle a inspiré les regrets les plus profonds. »

J'entends le lecteur se demander : « Que diable peut-il y avoir de commun entre le roi Louis-Philippe, mort ou vivant, et le révérend pasteur William Bemrode, sa femme et ses enfans? et quel lieu peut-il exister entre la résidence royale de Claremout et les pauvres villages d'Ashbourn et de Waston? »

Si celui qui me lit, au lieu d'être à ma merci dans un livre, me tenait à la sienne dans une salle de théâtre, si, au lieu d'avoir sous les yeux un simple récit, un racontage, une fantaisie, il avait à juger de moi un drame en quinze tableaux, ou seulement une comédie en cinq actes, je me garderais bien d'entrer dans toutes ces digressions, et j'irais, selon le précepte d'Horace et de Boileau, droit au but; quoique cette rapidité de course et cette rectitude de chemin supprime, à mon avis, ce qui fait surtout le charme du voyage : l'inattendu.

Mais je prends ma revanche; patient ou impatient, mon lecteur m'écoutera.

Un livre n'est pas cet édifice fragile bâti sur la pointe d'une aiguille, vacillant de sa première à sa dernière scène, et qu'un spectateur de mauvaise humeur ou en mauvaise digestion fait tomber d'un coup de sifflet. Non : un livre est une chose qui EST, un objet qui a toutes les conditions des solides : *longueur, largeur et épaisseur*; qui ne se présente pas fluide et isolé comme une pauvre pièce de théâtre, laquelle, si elle meurt en naissant, n'a existé que dans la mémoire éphémère des acteurs, qui, huit jours après sa mort, l'ont déjà oubliée dans l'étude d'une autre œuvre; non, un livre se présente avec son édition tout entière; mille, quinze cents, deux mille volumes.

Ce n'est plus Horatius Coclès sur le pont Sublicius; ce n'est plus Decius se précipitant dans le gouffre; ce n'est plus Cynégire arrêtant le vaisseau, et perdant successivement à ce labeur impossible la main droite, la main gauche et la tête; luttes solitaires, luttes sublimes, mais insensées! non, c'est la phalange macédonienne tout entière, compacte et se présentant par son angle le plus aigu!

Quand un livre est bien poussé, il faut qu'il entre, et, je dois le dire, plus il est dur, plus il est lourd, plus il est gros, plus il a de chances d'entrer.

Ah! si ce malheureux public français, toujours dédaigneux de la scène qui vient de se passer, toujours ennuyé de la scène présente, toujours impatient de la scène qui va venir, savait écouter même en buvant comme le public anglais, savait attendre même en fumant comme le public allemand, nous aurions un théâtre aussi fantasque et aussi incidenté que celui de Shakspeare, aussi profond et aussi poétique que celui de Gœthe; et madame Sand, ce talent si merveilleux sous quelque face qu'il se produise, n'aurait pas eu besoin, dans sa préface de Molière, de me demander, à moi qui n'en sais pas plus qu'un autre là-dessus, comment il faut s'y prendre pour unir, devant un parterre français, la philosophie dans les idées, le développement dans les caractères, et le dramatique dans les situations.

Voilà ce que permet le livre et ce que ne permet pas le théâtre, et la preuve en est que, si je me fusse livré, dans un drame, à une digression équivalente à celle que je viens de me permettre, je n'en serais certainement pas quitte, à l'heure qu'il est, pour cinq ou six coups de sifflet!

Et cela a été de tout temps. Lisez la préface de *Nicomède*, préface où le pauvre vieux Corneille, délaissé pour son jeune rival Racine, demande pardon au public de lui offrir une tragédie qui n'est pas précisément une tragédie, et où d'impertinens personnages parlent à peu près comme dans la nature; écoutez-le s'appuyer timidement sur cette raison, que, ayant fait vingt autres drames au goût de tout le monde, il peut bien se permettre d'en faire un à son goût, à lui, et vous verrez combien cette crainte du public a dû faire avorter de chefs-d'œuvre!

Et, maintenant que j'ai prouvé ce que je voulais prouver, à savoir qu'on ne siffle pas un *livre*, revenons à la mort du roi Louis-Philippe, et voyons quel rapport ce trépas royal peut avoir avec le *Pasteur d'Ashbourn*.

La dernière fois que j'avais vu le roi Louis-Philippe, la dernière fois que je lui avais parlé, c'était à l'enterrement de son fils, le duc d'Orléans, mort, lui, le 13 juillet 1842.

J'avais appris cette mort inattendue à Florence. Le même soir, je repartis de Florence pour Paris, et, en courant la poste, sans m'arrêter une heure, j'arrivai assez tôt pour assister à la messe mortuaire de Notre-Dame, et pour accompagner le corps à Dreux.

En sortant de Notre-Dame, je rencontrai Pasquier, le chirurgien du prince. Nous nous jetâmes en pleurant dans les bras l'un de l'autre. Outre la circonstance du moment, un souvenir commun, bizarre, mélancolique, étrange, attristait notre rencontre.

La dernière fois que je m'étais trouvé avec Pasquier et celui que nous pleurions tous deux, c'était à la chasse dans la forêt de Compiègne.

A la halte du déjeuner, assis sur l'herbe les uns à côté des autres, gais de cette gaîté que donnent un beau soleil d'automne et un bon repas après un peu de fatigue, nous faisions honneur aux provisions envoyées du château, les princes comme s'ils eussent été de simples mortels, et les simples mortels comme s'il n'y eût jamais eu de princes.

Le duc d'Orléans prit un poulet par la patte, le posa sur une assiette, et me le fit passer.

— Qu'est-ce que c'est que cela, monseigneur?

— Vous le voyez bien : un poulet.

— Je remercie monseigneur; mais il y en a trop!

— J'espère bien aussi que vous n'allez pas manger tout... Je vous l'envoie pour le découper, pas pour autre chose.

— Ah! monseigneur, j'en demande pardon à Votre Altesse, je suis absolument comme monsieur X...

— Comment était monsieur X...?

— Eh bien! monseigneur, quand il avait la chance de se trouver à table avec l'auteur de la *Mort d'Abel*, qui était l'amant de sa femme, et qu'on lui donnait un poulet à découper, il ne manquait jamais de dire : « Passez cela à Legouvé; c'est lui qui fait tout ce que je ne veux pas faire! »

— Mon cher, je ne demanderais pas mieux que de passer le poulet à votre Legouvé; malheureusement, vous n'êtes pas marié.

— C'est vrai, monseigneur; mais nous avons ici un homme qui fait son état de découper, et qui jouit même d'une certaine réputation dans son état : c'est votre chirurgien Pasquier... Je désire que monseigneur m'autorise à lui passer le poulet.

— Passez le poulet à Pasquier.

— Tiens, Pasquier, montre tes talents; on te regarde, et l'on ne demande pas mieux que de t'admirer!

Pasquier, au lieu de se faire prier comme eût fait un chanteur pour chanter, ou un poète pour dire des vers, Pasquier prit le poulet au bout de sa fourchette, et sans autre point d'appui; au milieu des applaudissemens universels, fit tomber les uns après les autres les quatre membres de l'animal.

Le duc d'Orléans seul le regardait faire, muet, et avec une certaine mélancolie.

— Eh bien! monseigneur, lui demandai-je, vous qui applaudissez si libéralement à mes succès, vous n'applaudissez pas à ceux de Pasquier?

— Savez-vous à quoi je pense? me dit le duc.

— Non, monseigneur; mais, à coup sûr, vous ne pensez pas à quelque chose de gai.

— Je pense qu'un jour ce boucher-là (il montrait Pasquier de sa fourchette) me découpera comme il découpe ce poulet.

Pasquier laissa tomber sur la nappe carcasse de poulet, fourchette et couteau.

— Ah! pardieu, monseigneur, dit-il, voilà bien une de vos idées! J'ai vingt ans de plus que vous, et, par conséquent, selon toute probabilité, je mourrai quinze ans avant vous... Comment voulez-vous que je vous découpe?

Je ne sais pas si vous avez quinze ans de plus ou de moins que moi, monsieur le docteur, répondit le pauvre prince; mais, ce que je sais, c'est que je viens de sentir passer dans mes veines le froid du bistouri.

Ces paroles avaient été prononcées avec un tel sentiment de douleur, que tous ceux qui les entendirent eurent le frisson.

Hélas! la prédiction s'était accomplie!

Quoique le duc d'Orléans eût quinze ans de moins que Pasquier, le duc d'Orléans était mort avant Pasquier, et, si quelque sensation nous survit, le cadavre royal avait pu sentir, en réalité, glisser à travers ses chairs la lame de ce bistouri qui, dans une espèce de rêve prophétique, avait déjà glacé son sang.

— Eh bien! me dit Pasquier, tu le vois : je l'ai, en effet, découpé comme le fameux poulet de Compiègne!...

Dans certaines circonstances, tout est douleur, même la trivialité!

Je ne dirai pas que Pasquier et moi étions les deux hommes qui aimaient le plus le prince, mais je puis dire que nul ne l'aimait plus que nous. Nous nous arrangeâmes pour faire la route de Dreux dans la même voiture, afin de pouvoir parler à notre aise du pauvre mort.

O sublime miséricorde du Très Haut, qui, nous imposant la douleur, nous a accordé les larmes!

Je n'avais donc pas vu le roi depuis ce jour où, menant le deuil de son fils aîné, il descendait le premier de nous tous, comme c'était son droit paternel, dans les caveaux funéraires de Dreux.

Et voilà qu'à son tour, il mourait à neuf ans de là, dans l'exil, après avoir porté pendant dix-huit ans la plus belle, mais aussi la plus lourde couronne du monde !

Je n'aimais Louis-Philippe ni comme homme, ni comme roi, et, si ce n'était pas me vanter que de croire un instant que le roi Louis-Philippe pût avoir à mon égard un sentiment quelconque, bon ou mauvais, je dirais qu'il ne m'aimait pas non plus.

L'amitié que me témoignèrent successivement trois de ses fils fut pour eux, et plus d'une fois ils me l'avouèrent eux-mêmes, une féconde source de réprimandes.

Mais je n'en avais pas moins un devoir à remplir envers l'homme qui, aux jours de l'abandon et du malheur, m'avait, sur la recommandation du général Foy, ouvert ses bureaux, et qui, en m'ouvrant ses bureaux, m'avait, en échange de mon travail, donné du pain, à moi, à ma mère et à mon fils.

Il est vrai que c'était du pain seulement, du pain bien sec, parfois trempé de larmes, mais enfin, c'était du pain.

D'ailleurs, le roi, près de qui j'étais entré en 1823, à qui j'avais donné ma démission en 1830, et dont j'avais prédit la chute en 1832 (1), ce roi, j'aurais peut-être à le juger, un jour, à mon point de vue de poète et d'historien, bien entendu, et je voulais être quitte de tout devoir envers lui, afin de pouvoir, comme devant un jury, dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité !

L'histoire de la royauté est l'enseignement des peuples, et nul n'a le droit de garder sous le boisseau la lumière, si faible qu'elle soit, qu'il peut répandre sur une tête couronnée.

En lisant la nouvelle de la mort de Louis-Philippe, j'avais donc résolu de faire pour lui, avec des sentiments bien différens, ce que, neuf ans auparavant, j'avais fait pour son fils : c'est-à-dire de tout quitter pour aller rendre à cet illustre mort le seul hommage que je pusse lui rendre : c'est-à-dire d'assister, sinon douloureusement, du moins pieusement à ses funérailles.

En conséquence de cette résolution, je sautai à bas de mon lit, je m'habillai, je sonnai Alexis, afin qu'il prévînt mon fils que, partant le soir pour Londres, je désirais dîner avec lui, et je pris un cabriolet, afin d'aller chercher de l'argent chez mon libraire et un passeport à la police.

Le même soir, à sept heures et demie, je montais dans un vagon, juste au moment où le train express partait pour Calais.

Je jetai un cri de surprise mêlé de joie, en reconnaissant qu'il n'y avait que deux voyageurs dans le vagon, et que ces deux voyageurs étaient Pasquier et son neveu, que je ne connaissais, lui, que par une réputation presque égale à celle de son oncle.

Tous deux faisaient même route que moi, conduits comme moi par un pieux souvenir.

Le lendemain, à dix heures et demie du matin, nous étions à Londres.

Ce n'était que le surlendemain qu'avaient lieu les funérailles.

Pasquier s'apprêta à aller faire, le même jour, une visite à la famille ; sa position dans la maison lui en ouvrait naturellement toutes les portes, et surtout celle de la douleur.

Je le chargeai de présenter mes hommages aux princes, et particulièrement à monsieur le duc d'Aumale, monsieur le duc de Montpensier étant alors à Séville.

J'avais parlé une seule fois à monsieur le duc de Nemours ; jamais à monsieur le prince de Joinville : seulement, j'avais été en correspondance avec lui lorsqu'il avait manifesté le désir d'être représentant du peuple.

Quant à monsieur le duc de Montpensier, je lui avais écrit cinq ou six fois depuis la révolution de février, et, à chaque représentation nouvelle du Théâtre-Historique, je lui avais envoyé le coupon de sa loge pour lui prouver qu'elle était restée inoccupée.

En effet, je l'avais prise à l'année, et elle demeura vide tout le temps que je la conservai ; c'est-à-dire du mois de février 1848 au mois d'octobre 1850.

Le jeune prince, de son côté, m'avait fait remercier par Latour, son secrétaire, et de cette attention et de la lettre que je lui avais adressée trois jours après la révolution de février, par la voie du journal *la Presse*, ainsi que de l'article que j'avais écrit dans le même journal à propos de la statue de monsieur le duc d'Orléans, renversée par monsieur Dumoulin, alors gouverneur du Louvre.

Il y avait, dans ce moment-là, quelque courage à prendre le parti des exilés et à se dire leur ami ; et, la preuve, c'est que, le jour de la promenade solennelle à la colonne de Juillet, un monsieur, que je n'avais pas le moins du monde l'honneur de connaître, me mit, rue Le Peletier, un pistolet sous la gorge, parce que, disait-il, j'étais *l'ami des princes !*

Il appuyait, ma foi ! tout de bon sur la détente, lorsqu'un jeune homme, nommé Muller, releva le canon du pistolet avec sa canne.

Le coup partit en l'air.

Il s'en fallut de bien peu, comme on le voit, que *l'ami des princes* ne payât cher leur amitié.

Il y avait quatre jours que j'étais passé juste au même endroit, tirant monsieur Berger par son écharpe de maire, pour le forcer à marcher contre le poste des Capucines, qui venait de faire, sur le boulevard, la fusillade que l'on sait.

Pasquier rentra le soir ; mais je le manquai à son passage, et, sous prétexte qu'il était fatigué, il se renferma chez lui.

Je n'eus aucun soupçon que ce fût pour m'éviter que Pasquier avait fait cette manœuvre.

Le lendemain, à neuf heures du matin, je demandai Pasquier : on me dit qu'il était déjà sorti.

Je m'informai. Un registre était ouvert à Claremont, où s'inscrivaient les personnes venues de Paris pour assister aux funérailles.

Je pris une voiture, et me rendis à Claremont.

A la porte du parc, une voiture s'arrêta.

Je descendis, je me fis indiquer le chemin, et je gagnai le château à pied.

De la grille au château, je rencontrai des généraux, des aides de camp, des officiers ; je reconnaissais tout ce monde-là, mais tout ce monde-là n'avait pas l'air de me connaître.

Je cours peu après les gens qui se détournent quand je passe, et, assez habitué à ce que l'on vienne à moi, je vais rarement aux autres.

Je continuai donc ma route.

Au bout de dix minutes, j'arrivai au château.

En effet, dans le vestibule, un registre était ouvert sur une table.

J'y inscrivis mon nom, puis je retraversai le parc, je remontai dans ma voiture et je revins à Londres.

A huit heures et demie, je fus avisé de la rentrée de Pasquier.

Avant qu'il eût eu le temps de pousser le verrou de sa porte, j'avais fait irruption dans sa chambre.

Pasquier, à mon apparition, sembla visiblement embarrassé.

Je commençais à soupçonner la vérité.

— Ah ! c'est toi, me dit-il.

— Oui... Avais-tu oublié, par hasard, que je fusse à Londres ?

— Moi ? Comment veux-tu que j'aie oublié cela, puisque nous y sommes venus ensemble.

Je le regardais en riant.

— Pasquier, lui dis-je, une consultation.

— Laquelle ?

— Dois-je ou ne dois-je pas aller demain à l'enterrement du roi ?

— Me demandes-tu la consultation pour la suivre ?

— Parbleu ! tu sais bien que j'ai autant de confiance en toi comme homme d'esprit que comme médecin !

— Eh bien ! alors, n'y va pas.

— Ah ! ah !... il a donc été question de moi au château ?

— Oui.

— Et qu'en a-t-on dit, de moi ?

— On a dit que l'on ne comprenait pas comment, avec tes opinions républicaines, tu venais à l'enterrement du roi.

— Et qui a dit cela ?

— Tout le monde.

— Même les princes ?

— Même les princes.

Je haussai les épaules.

— Décidément, mon cher, lui dis-je, les princes sont... des princes !

— Oh ! oh ! fit Pasquier, je crois que tu viens de dire une grosse impertinence.

— Tu te trompes, mon cher ; je n'ai jamais été si respectueux... Bonsoir, Pasquier !

Et je rentrai dans ma chambre.

J'avais retenu une voiture pour le lendemain matin, neuf heures ; à l'heure indiquée, la voiture s'arrêta à la porte de l'hôtel.

Elle prit la file : trois ou quatre voitures attendaient les conviés à la fête funèbre.

Une partie des Français venus à Londres à propos de l'événement avaient pris rendez-vous à l'hôtel.

(1) Voilà le gouffre où va s'engloutir le gouvernement actuel. Le phare que nous allumons sur sa route n'éclairera que son naufrage ; car, voulût-il virer de bord, il ne le pourrait plus maintenant ; le courant qui l'entraîne est trop rapide, le vent qui le pousse est trop large ! Seulement, à l'heure de la perdition, nos souvenirs d'homme l'emporteront sur le stoïcisme du citoyen, une voix se fera entendre et criera : « Meure la royauté, mais Dieu sauve le roi ! » Cette voix sera la mienne.

(GAULE ET FRANCE, Épilogue.)

Nous déjeunâmes tous ensemble, puis nous descendîmes, chacun s'établit dans son véhicule.

— A Claremont ? dirent les hôtes des trois ou quatre premières voitures.

— A Claremont? me demanda mon cocher.

— Non, répondis-je : à Holland-House !

Le cocher fouetta ses chevaux, et nous partîmes.

Quel était ce but que j'indiquais à mon cocher, à défaut de Claremont? et qu'allais-je chercher à Holland-House?

Deux choses dont parfois les princes ne peuvent offrir que la première : un grand nom et un grand cœur.

J'avais connu à Florence, le petit-neveu de Charles Fox, lord Holland.

II

HOLLAND-HOUSE

J'avais connu à Paris la descendante des Stuarts, lady Holland.

Mon introducteur auprès de celle-ci avait été mon cher comte d'Orsay, le même auquel sont dédiés mes *Mémoires*, et qui vient de mourir si jeune encore ! si beau et si élégant toujours !

J'avais été invité par lord Holland, à Florence, et par lady Holland, à Paris, à aller, quand je viendrais en Angleterre, faire une visite à Holland-House.

Je me rendis en Angleterre, en 1850, et je n'eus rien de plus pressé que de me rendre à la gracieuse invitation qui m'avait été faite.

Holland-House est situé dans le faubourg de Kensington, à l'extrémité de Hyde-Park.

C'est un château bâti par le comte d'Oxford, vers la fin du seizième siècle, sous le règne de Jacques Ier, ce timide fils de Marie Stuart que la vue d'une épée nue faisait pâlir.

Il est vrai que sa mère, enceinte de lui, vit tant d'épées nues frapper le corps de ce pauvre Rizzio, qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce que le fils de ses entrailles frissonnât à une pareille vue.

Rien de merveilleux, rien qui donne une idée de la richesse et de la puissance comme ces grandes résidences anglaises !

En arrivant en face de Holland-House, on aperçoit le château, bâti en briques comme celui de Saint-Germain, mais aussi léger que celui de Saint-Germain est lourd, dominant une vaste pélouse, où, comme dans une prairie, paissent des bestiaux.

Mais qu'on n'aille point, par analogie avec nos petits parcs, nos petits massifs, nos petits gazons, voir la chose du côté de la lorgnette qui rapetisse les objets ; non, non, retournez la lorgnette, ou plutôt regardez avec vos yeux, et faites-les bien grands.

La pelouse a une demie-lieue de long ; elle est entourée d'une ceinture d'arbres séculaires formant une large allée où des voitures pourraient disputer de front le prix de la course ! et quand je dis que des bestiaux paissent sur la pelouse, je n'entends pas deux ou trois frais moutons peignés à blanc, avec des faveurs roses pour amuser les enfans, et une malheureuse chèvre attachée à son piquet et broutant l'herbe sur toute la longueur de sa corde : non, j'entends un troupeau de cent bêtes à cornes, vaches, bœufs, taureaux, couchés, ruminant, mugissant et regardant passer les voyageurs, le cou tendu, les yeux fixes, les naseaux fumans.

Aussi était-ce au milieu de cette grande plaine que Cromwell, dont la petite maison de campagne confinait à l'immense château, conduisait son gendre Ireton, afin de lui expliquer ses projets régicides.

Pourquoi au milieu de cette grande plaine? C'est qu'Ireton avait le malheur d'être sourd, et que Cromwell, dans ce pays boisé, ne voyait que cette *grande plaine* qui pût lui donner toute sécurité que personne ne l'entendît...

Ma voiture me déposa à l'entrée de la terrasse.

Je n'avais qu'une crainte : c'est que lord et lady Holland, que je n'avais pas vus, l'un depuis dix ans, l'autre depuis six ou huit mois, ne fussent à Paris, à Florence ou à Naples.

Le hasard ne voulait pas me garder tous les désappointemens pour le même jour : mes hôtes illustres étaient dans le parc.

Mais, comme le parc a deux ou trois lieues de tour, comme il renferme des bois, des montagnes, des plaines, des vergers, des prairies, des lacs, un domestique se chargea de me conduire à ce qu'il appelait le pré aux fleurs.

C'était l'endroit préféré de lady Holland.

Arrivé sur une hauteur, mon guide me montra en effet sa noble maîtresse enveloppée d'un grand peignoir de batiste, une capote azurée sur la tête, un livre à la main, et suivant à pas lents le contour d'une véritable plaine de fleurs.

Là, sur un espace d'un quart de lieue à peu près, les pieds d'alouette, les géraniums, les pétunias et les verveines poussaient comme les trèfles, les sainfoins et la luzerne dans un champ.

Rien n'était plus éblouissant à l'œil que ce vaste tapis brodé de blanc, de bleu et de rose.

Après m'avoir indiqué lady Holland de la main, le domestique se retira.

Je m'avançai vers elle.

L'attention qu'elle donnait à sa lecture fit qu'elle ne me vit ni ne m'entendit venir ; seulement, je m'arrêtai au bord du chemin qu'elle suivait, et l'ombre que je projetai sur elle au moment de son passage fit qu'elle se retourna.

Elle était si loin de s'attendre à ma visite, qu'elle ne me reconnut point d'abord ; cependant, ses yeux se portèrent alternativement de moi à son livre, et de son livre à moi ; puis, avec son charmant sourire :

— Voyez, dit-elle, ce que je lisais.

Et elle me tendit un volume de *Bragelonne*, édition de Belgique, bien entendu.

— Je cherchais quelqu'un pour m'introduire près de vous, madame, et j'étais loin de me douter que la chose fût déjà faite.

— Oh ! me dit-elle, j'en suis à un endroit bien curieux ; c'est celui où Louis XIV est à la Bastille, et son frère à Fontainebleau. Il me semble que vous avez eu un instant la tentation de laisser le vrai Louis XIV en prison et de faire régner son frère.

— En votre qualité de femme, vous savez ce que c'est que de tenter ou d'être tentée, madame... Oui, je l'avoue, le paradoxe m'a séduit un instant ; Méry ou Théophile Gautier n'y eussent point résisté ; moi, j'ai été fort contre moi-même, et je me suis refusé cette amusante satisfaction de changer cinquante-cinq ans de l'histoire de France.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

— Parce que de nos jours, madame, on croit à si peu de choses, que j'ai craint, en remettant l'histoire en question, de diminuer encore le nombre de nos croyances.

— Ah ! mais, à propos, je vous ai tendu votre livre et pas ma main... Vous êtes cent fois aimable de vous être souvenu de votre promesse ! Donnez-moi le bras, que je vous conduise à lord Holland.

Je donnai le bras à cette charmante femme, faite, comme les Anglaises, de brouillard et de rosée, animée par un pâle rayon de soleil, et, sans la sentir s'appuyer sur moi ou contre moi, je m'acheminai, conduit par elle, vers une serre où lord Holland dictait à un secrétaire ses *Souvenirs diplomatiques*, livre charmant dans lequel se trouvent fondus, comme les trois métaux précieux de l'airain de Corinthe, la science de l'homme d'Etat, la courtoisie du gentleman et l'esprit de l'homme du monde.

Tout jeune encore, lord Holland souffrait tellement de la vue, qu'il était obligé de dicter, ne pouvant écrire.

Au bruit que nous fîmes en entrant, le secrétaire s'arrêta ; lady Holland quitta mon bras, et, allant poser sa main sur l'épaule de son mari :

— Milord, dit-elle, voici monsieur Dumas qui vient faire à Holland-House un roman en douze volumes et un drame en quinze tableaux. J'ai donné l'ordre de lui préparer l'appartement des poëtes.

Il n'y a que ceux qui ont voyagé en Angleterre, et qui y ont vu familièrement l'aristocratie, qui puissent avoir une idée de la façon dont se pratique cette hospitalité de châteaux.

Comme Lucullus avait, dans sa maison de campagne de Naples, les salles à manger de Diane, d'Apollon et de Castor, Holland-House a ses appartemens des rois, des ambassadeurs et des poëtes.

— Un drame en quinze tableaux et un roman en douze volumes ! c'est à peine un mois que vous nous donnez, alors ? dit lord Holland en riant.

— Hélas ! milord, répondis-je, je ne suis pas si heureux que de pouvoir me permettre cette joie. J'ai des répétitions qui nécessitent ma présence à Paris, et, au lieu des trente bons longs jours dont vous me parlez, c'est trente pauvres heures bien écourtées que je vous offre.

— Milord, monsieur Dumas ne connaît pas Holland-House, puisqu'il arrive à l'instant même ; peut-être, quand nous lui en aurons fait les honneurs, accordera-t-il à la propriété ce qu'il refuse aux propriétaires... Addison, lui aussi, était venu à Holland-House pour trois jours, et il y

est resté cinq ans... Voulez-vous être le cicerone de monsieur Dumas ou me chargez-vous de ce soin?

— Vous savez comme je marche difficilement, dit lord Holland; il me faudrait les trente heures que monsieur Dumas nous donne pour lui faire voir ce que vous lui montrerez en une heure. vous... Faites donc le grand tour, et moi, par le chemin le plus direct, je retourne au château. Un quart d'heure avant le déjeuner, mon cher hôte, la cloche vous avertira.

— Cet arrangement vous va-t-il? me demanda lady Holland.

Je répondis en lui offrant le bras.

Nous reprîmes notre chemin à travers les fleurs.

Au haut d'une colline s'élevait un groupe de magnifiques cèdres.

— Oh! milady, m'écriai-je, je ne croyais pas Holland-House si près du Liban!

— Vous voulez parlez de ces cèdres? me dit-elle.

— Oui, ils sont magnifiques!

— Magnifiques, c'est le mot, et, pour les faire bien apprécier, il ne nous manque que du soleil. Ils ont, en outre, avec leurs frères de la Palestine, auxquels tout à l'heure vous les compariez, un point de ressemblance qui ajoute à leur valeur: ils ont failli voir Napoléon.

— Comment cela? En 1815?

— Non pas... En 1805.

— Ah! lors du camp de Boulogne?

— Oui... Inquiet des préparatifs du nouvel empereur, le gouvernement avait résolu de faire de cette colline le dernier boulevard de Londres, et une batterie de vingt-cinq pièces de canon devait être établie à l'ombre de ces cèdres.

— Oh! mais, en effet, Holland-House est tout peuplé de souvenirs impériaux... Lord et lady Holland ont été les défenseurs de Napoléon au parlement et dans les salons de Londres, et le prisonnier de Sainte-Hélène, en maudissant, dans le *Mémorial* de Las Cases, son mauvais génie de Longwood, bénit plus d'une fois son bon génie de Holland-House

— Oui, tenez, voici un buste en bronze de l'empereur, qui, en signe de protestation, a été placé ici le jour même où le gouvernement anglais a décidé que l'hôte du *Bellérophon* serait cloué sur le rocher de Sainte-Hélène.

— De qui est l'inscription gravée à sa base?

— D'Homère.

— Ah! ah! le poète d'Achille!

— Non, le poète d'Ulysse.

En effet, les vers étaient empruntés, non pas à l'*Iliade*, mais à l'*Odyssée*. Voici leur traduction:

« Il n'est pas mort, le héros, mais il respire captif au delà des mers, dans une île battue par les flots, où des hommes sans pitié, au mépris de ses protestations, le gardent de près. »

A quelques pas plus loin, s'élevait la statue de Charles Fox, aussi grand ami de la France que Pitt, son rival, en était le mortel ennemi.

Nous en étions là de notre visite quand la cloche sonna le déjeuner; nous avions, au dire du maître de la maison lui-même, encore un quart d'heure devant nous. Nous l'employâmes à aller voir dans ce que l'on appelle le jardin français, les descendans du premier dahlia qui, en 1804, fut apporté d'Amérique pour lady Holland.

Il est bien entendu que cette bonne lady Holland, l'amie de Napoléon, la généreuse femme qui lui envoyait, à Sainte-Hélène, des livres, des brochures et même du vin; à laquelle, par son testament, Napoléon a légué un camée, et pour laquelle on avait, en 1804, rapporté d'Amérique ce dahlia dont nous admirions la riche descendance, n'avait rien de commun que la bonté et l'élévation du cœur avec la gracieuse lady Holland que j'avais au bras, et dont elle eût pu être l'aïeule.

Après les dahlias vint ce que l'on appelle à Holland-House la grotte de Rogers; car le merveilleux de ce château royal, c'est qu'il s'est fait en quelque sorte une gloire matérielle avec toutes ses gloires passées et contemporaines.

Rogers, le poète et le banquier Rogers, auteur de *Jacqueline*, de la *Larme de Chloé*, des *Plaisirs de la Mémoire*, et de la *Vie humaine*, a été le commensal de Holland-House; plusieurs fragmens du poème des *Plaisirs de la Mémoire*, le meilleur des ouvrages de Samuel Rogers, ont été composés dans cette grotte, et ce n'est plus la grotte de Holland-House, c'est la grotte de Samuel Rogers.

Le déjeuner fini, nous continuâmes dans l'intérieur du château la visite commencée à l'extérieur; mais avant tout, on me fit conduire à l'appartement des poètes.

C'était mon appartement pour tout le temps qu'il me plairait de rester au château.

Avant de s'appeler l'appartement des poètes, il se nommait l'atelier des peintres.

Van Dyck, l'aventureux élève de Rubens, Van Dyck, le chercheur d'or, l'avait habité en 1638, et y avait peint trois ou quatre de ces merveilleux portraits qui l'ont fait le rival du Titien.

Puis vint Chardin, notre célèbre voyageur, qui, envoyé jeune en Perse pour y faire le commerce des diamans, profita de son séjour prolongé dans ce pays des fables pour l'étudier et nous le faire connaître.

A son retour en France, les persécutions contre les protestans étaient à la mode, et l'on dragonnait dans les Cévennes: Chardin s'exila volontairement, passa en Angleterre, et y fut admirablement accueilli par Charles II, qui le nomma son plénipotentiaire près des Etats de Hollande: mais dans l'intervalle il avait été reçu à Holland-House comme on reçoit dans ce manoir de l'hospitalité; sa fille y était née, et il y avait écrit une bonne partie de son *Voyage en Perse.*

Puis Addison, l'ex-secrétaire d'Etat, l'auteur de *Caton d'Utique*, et du *Spectateur*, cette aïeule des revues qui fonda le droit de la presse sur l'esprit public.

A peu près disgracié après la mort de la reine Anne, tout à fait malheureux après son mariage, il trouva une retraite à Holland-House, où il mourut, laissant inachevée sa *Défense de la religion chrétienne.*

Puis Sheridan, fils d'acteur, poète dramatique, homme d'Etat stoïcien comme Zénon, passionné comme Mirabeau, qui, en réponse à ce mot d'un ministre anglais disant, à propos du massacre de Quiberon:

« Que l'Angleterre se rassure; le sang anglais n'a coulé par aucune plaie! » répondait:

« Que l'Angleterre prenne le deuil; l'honneur anglais a coulé par tous les pores! »

Sheridan, directeur de Drury-Lane, ruiné par l'incendie de son théâtre, et le regardant tranquillement brûler en mangeant un petit pain; si bien que ceux qui essayaient d'éteindre le volcan, œuvre impossible, l'injuriaient en passant, l'appelaient fainéant, paresseux, égoïste, tandis que lui, haussant les épaules, répondait:

« Laissez donc un pauvre homme manger paisiblement son pain au coin de son feu! »

Sheridan, joueur, débauché, homme de génie, auteur des *Rivaux*, de la *Duègne*, de l'*Ecole du scandale*; dont la vie fut une véritable lutte contre la misère; que les huissiers poursuivirent jusque sur son lit d'agonie; que les recors saisirent jusque dans son cercueil, et dont lord Holland afin qu'il pût être enterré à Westminster, c'est-à-dire dans la sépulture royale, tira le cadavre des mains des gardes du commerce moyennant une somme de six cents livres sterling!

Puis vinrent Rogers et Lutrell, qui inscrivirent leurs noms sur les arbres et sur les rochers de Holland-House.

Puis, enfin, Byron, qui ferma glorieusement cette série de poètes et d'exilés.

Byron le proscrit volontaire, prêt à partir pour son second voyage, s'y arrêta douloureusement, afin de jeter un long et dernier regard plein de larmes sur l'Angleterre qui le calomniait; sur sa femme qui le prenait peu à peu en haine, sur sa fille qui ne le connaissait pas; sur lui-même que le malheur vouait aux larmes et au génie!

Que dites-vous de cette série d'hôtes artistes, voyageurs, législateurs, poètes: Van Dyck, Chardin, Addison, Sheridan, Samuel Rogers, Lutrell et Byron?

Attendez! voici maintenant, ceux qui ne sont qu'hommes d'Etat, ministres, princes ou rois.

Sully, ambassadeur de Henri IV, qui venait au nom de son maître, demander des secours d'hommes et d'argent à Elisabeth, la reine protestante; Sully, que Voltaire exila de la *Henriade*, pour le punir, sinon dans sa personne, au moins dans son nom, de ce qu'un de ses descendans lui avait, en vue de sa maison et sans le secourir, laissé donner, à lui Voltaire, des coups de bâton par le chevalier de Rohan; Sully pour la réception duquel on décora exprès une galerie qui est encore aujourd'hui telle qu'elle était à cette époque, et qui nous a conservé un magnifique spécimen de l'ornementation, de la tenture et des meubles du temps.

Puis Williams Penn, le Lycurgue moderne; Penn, le fils de ce fameux amiral qui rendit de si grands services aux Stuarts; Penn, le quaker qui se fit emprisonner deux fois en Irlande, et chasser de la maison paternelle pour son entêtement dans ce qu'on appelait son hérésie, et qui, pendant cette double persécution, vint rechercher un asile à Holland-House, où il se tenait caché, lorsqu'il hérita tout à coup d'un million et d'une créance de quatre cent mille francs sur le gouvernement anglais.

Il en résulta que, après avoir été poursuivi par lui, il était tout près de le poursuivre, quand, en échange de cette créance, le gouvernement lui céda la propriété et la souveraineté de tout le pays situé à l'ouest de la Delaware, et représentant trois millions de nos arpens.

De là l'origine de la Pensylvanie; de là la fondation de Philadelphie; de là cette constitution qui a servi de modèle à celle des Etats-Unis.

Puis, après le 31 mai, tous ceux des Girondins que la guillotine n'avait pu atteindre, malheureux proscrits qui, tandis que l'émigration aristocratique voyait toutes les portes s'ouvrir devant elle, voyaient, eux, au contraire, la calomnie poser éternellement des barrières devant eux, vinrent sonner aux grilles hospitalières de Holland-House.

C'est que, pendant vingt ans, Holland-House fut le rendez-vous de tous les meneurs du parti wigh, dont l'illustre Fox était le chef.

Là, dans une immense galerie de cent cinquante pieds de long, se réunissait tout ce qui voulait, dans un but de liberté universelle, la paix : plus que la paix, la concorde entre combien de trente heures s'envolent les unes après les autres, et sont oubliées !

Comment se fait-il donc que je pourrais raconter dans tous leurs détails les trente heures que je passai à Holland-House, et dont pas une, même parmi celles de la nuit, n'est absente de ma mémoire ?

C'est que, couché dans le lit où avait couché Byron, je lus, pendant ces heures-là, les *Mémoires de Byron*, restés si intéressans, tout mutilés qu'ils sont par la susceptibilité de Thomas Moore !

Cette lecture avait modifié un peu mes idées de départ ; non point que je voulusse peser plus longtemps que je



C'est qu'Ireton avait le malheur d'être sourd.

l'Angleterre et la France ; là, on essayait de recoudre ce que tranchait Pitt avec l'inexorable acharnement de sa haine.

Et quels étaient ces recouseurs qui s'usèrent à la peine ?

Le duc de Bedfort, lord Lansdowne, lord Brougham, White-Bread, Elliot, Wyndham ; et, après eux, poursuivant avec un peu plus de bonheur sous le neveu l'œuvre commencée sous l'oncle, James Mackintosh, Tierney, lord Grey, lord John Russell, lord Palmerston, lord Goderich et les lords Melbourne, Grenville, Clanricarde, Auckland ; ce qui n'empêcha point, en 1805 ou 1806, George III et le prince régent, qui fut depuis George IV, d'accepter une fête à Holland-House, fête dont le souvenir est conservé, dans la salle où elle fut donnée, par les bustes en marbre du père et du fils.

Car Holland-House est en outre un véritable musée ; statues et tableaux dans les escaliers, dans les galeries, dans les chambres, partout.

Lady Holland me fit voir statues et tableaux ; puis elle me conduisit à une petite gouache.

— Tiens ! m'écriai-je, Robespierre !

Elle retourna le portrait.

Derrière ce portrait, Fox avait écrit de sa main :

« Médiocre ! cruel ! poltron ! »

Je donne l'opinion de Fox sans la discuter ; du reste, c'est à peu près celle de Michelet.

Trente heures tiennent bien peu de place dans la vie ; n'avais dit sur mes illustres hôtes ; mais j'étais décidé à aller faire un pèlerinage au tombeau de l'auteur de *Don Juan* et de *Childe Harold*.

Rien n'était plus facile : en trois heures on va de Londres à Nottingham, et en trois quarts d'heure de Nottingham à Newstead-Abbey.

J'annonçai le lendemain cette nouvelle à lord Holland, qui applaudit à la résolution, et qui m'invita, tandis que je serais aux trois quarts du chemin, à pousser jusqu'à Liverpool.

Je suis un peu de la nature des cerfs-volans ; ils ont de la peine de s'enlever, mais une fois enlevés, ils montent tant qu'on leur lâche de la ficelle.

J'étais enlevé ; on me lâchait de la ficelle : Dieu seul savait où j'allais m'arrêter.

De Newstead-Abbey, j'étais capable d'aller à Liverpool ; de Liverpool en Irlande, et d'Irlande, ma foi ! peut-être au Spitzberg, comme Barentz, ou au cap Nord, comme Biard !.

Seulement, n'étant venu à Londres que dans le but d'assister au convoi de Louis-Philippe, je n'avais pas pris une somme suffisante à faire le tour du monde, et lord Holland, qui m'encourageait aux excursions, voulut bien me donner une lettre de crédit pour MM. James Barlow et compagnie, banquiers à Liverpool.

Le soir, je quittai Holland-House, trouvant que j'étais bien froid en remercîmens avec mes nobles hôtes, et je

partis pour Nottingham, me promettant de les mieux remercier à la première occasion.

Cette occasion ne se présenta qu'au bout de deux ans et demi : c'est la faute de l'occasion et non celle de mon cœur.

III

NEWSTEAD-ABBEY

Le même soir, je descendais à Nottingham, à l'hôtel du *Cerf couronné*.

En me débottant, je m'informai des moyens de transport pour aller, le lendemain, à Newstead-Abbey.

Le propriétaire du *Cerf couronné* me répondit que, moyennant une guinée, il mettrait, pour toute la journée du lendemain, une voiture à ma disposition.

Il fut parfaitement entendu que, s'il me convenait de continuer ma route pour Liverpool, libre à moi de me faire conduire par la voiture, soit à Chealde, soit à Leck, soit à telle station du chemin de fer qu'il me plairait, pourvu que je remisse la guinée au conducteur de la voiture.

Je fis mieux, je la remis à mon hôte lui-même, et fis établir mes droits sur le reçu.

J'avais avec moi un Byron complet.

D'ailleurs, Byron est un des deux poètes que je sais par cœur.

L'autre est mon bien cher Victor Hugo.

Je me rappelle qu'au retour de son premier voyage d'Angleterre, monsieur Buloz, rédacteur en chef de la *Revue des Deux Mondes*, me disait, dans son émerveillement pour nos voisins d'outre-Manche :

— Vous n'avez pas idée du luxe de ces gens-là. Imaginez-vous, mon cher, qu'ils courent la poste avec des chevaux anglais !

Ma foi ! je fus sur le point d'être aussi émerveillé que monsieur Buloz, lorsque je vis le train dont m'emportaient les deux chevaux de mon hôte.

Nous franchîmes en moins de trois quarts d'heure la distance qui sépare Nottingham du vieux manoir des Byron ; et cela à travers un magnifique pays aux bois feuillus, aux grasses prairies, dans l'herbe gigantesque desquelles disparaissaient ces énormes bœufs aux courtes jambes, dont on n'aperçoit de la route que la tête rousse et les cornes noires.

Personne plus que moi n'est sensible à l'émotion des souvenirs.

Byron a eu par son génie tant d'influence sur mon talent, que c'était un véritable pèlerinage que j'accomplissais.

Quand j'aperçus de loin les toits pointus de Newstead-Abbey, je fis donc arrêter la voiture, et je m'avançai à pied religieusement vers le vieux manoir.

Mort à trente-sept ans, comme Raphaël, Byron n'a pas eu moins d'influence sur la littérature de son époque que Raphaël sur la peinture de son siècle.

« Il faut l'ordre du ciel pour qu'un passereau tombe, » dit Hamlet :

« There is a special providence in the fall of a sparrow. »

Nous sommes de l'avis de Shakespeare ; seulement, nous disons que, si un passereau ne meurt pas sans l'ordre du ciel, ce n'est point sans un ordre du ciel non plus qu'un homme naît.

L'homme a cru longtemps, dans son orgueil, que les idées lui appartenaient et qu'il les mettait en œuvre.

Nous, tout au contraire, nous croyons, dans notre humilité, que l'homme n'est qu'un instrument au service des idées.

Chacun de nous arrive à son tour, au jour et à l'heure marqués ; chacun prend sa place, pion, cavalier, fou, tour, dame ou roi, sur ce vaste échiquier qu'on appelle le monde ; chacun se meut, agit, procède sous la main invisible, non point de la fatalité, mais de la providence ; et la partie éternelle du bon principe contre le mauvais, du jour contre la nuit, de la liberté contre l'oppression, dure depuis six mille ans !

Heureux et prédestinés sont ceux qui luttent pour le bon principe contre le mauvais, pour le jour contre la nuit, pour la liberté contre l'oppression !

Leur âme repose dans le sein du Seigneur, et leur nom vit dans la mémoire des peuples.

Celui dont j'allais visiter la tombe avait été un de ces hommes.

Or, cet homme était le fils du capitaine Byron et de miss Gordon de Gigth, fille unique de George Gordon, esquire de Gigth, lequel descendait de la princesse Jane, fille de Jacques II d'Écosse.

Le poète-prophète avait donc du sang des Stuarts dans les veines.

Miss Gordon était noble et riche ; mais le capitaine Byron n'était que noble, presque aussi noble qu'elle, car sa noblesse remontait aux croisades, et cette noblesse historique avait éparpillé ses rameaux sur la plupart des champs de bataille de France et d'Angleterre.

Voilà ce que dit lui-même le poète de ses aïeux paternels, dans les adieux qu'il adressa, lors de son premier voyage en Grèce, au manoir de ses pères.

Ce manoir, où nous allons entrer tout à l'heure et dont nous emprunterons la description au poète lui-même.

En attendant ce qu'il dit du manoir, voyons ce qu'il dit de ceux qui l'ont habité :

I

Sombre et chère Newstead, demeure de mes pères,
Le vent bat en sifflant tes créneaux désolés ;
Tu n'es plus que ruines, et tes brillans parterres
Jaunissent tristement, de leurs fleurs dépouillés.

II

De tes braves, couverts de leur cotte de maille,
Qui, fiers de leur valeur, conduisaient leurs vasseaux
Jusques en Palestine, à la sainte bataille,
Il reste le seul bruit de la brise, qui raille
Leurs vieux écus rouillés, pendus sous les arceaux.

III

La voix du vieux Robert, chantant la noble cause,
Est éteinte ! La mort, sous les murs d'Ascalon,
A pris Jean d'Horestan, et chacun d'eux repose,
L'un dans son étendard, l'autre dans sa chanson.

IV

Un jour, Hubert et Paul ont quitté cette terre ;
Tous deux dorment couchés dans le val de Crécy ;
Ils donnèrent leur sang à la commune mère,
Et, quoiqu'ils soient restés sur la rive étrangère,
Mon respect sait leur nom, et l'Angleterre aussi.

V

Quatre frères, plus tard, tombèrent côte à côte ;
C'était à Marston-Moor : le fer fut le plus fort !
Leur courage était grand et leur taille était haute ;
Ils avaient même cœur, ils eurent même mort.

VI

Je vous connais donc bien, ô pères de ma race !
Du dernier de vous tous recevez les adieux ;
Je pars ; mais dans mon cœur je garde votre trace,
Et que de mon blason la devise s'efface,
Si je vous fais rougir, ô mes nobles aïeux !

VII

Vous me verrez pleurant, mais ces pleurs, ô mes maîtres !
Sont les pleurs naturels aux cœurs sacrifiés ;
Et je fais le serment, ombres de mes ancêtres,
Que je porterai bien le nom que vous portiez.

VIII

De votre grand passé j'emporte la mémoire ;
Ce sera dans ma route un radieux flambeau !
Je veux vivre et mourir digne de votre gloire.
Ayez donc confiance, et puisse un jour l'histoire,
Si je dors parmi vous, connaître mon tombeau.

Eh bien ! tous ces aïeux, dont le poète est si fier, n'empêchaient point que les prophéties de malheur ne missent le désespoir au cœur de la pauvre miss Gordon de Gigth, en lui prédisant que le capitaine Byron ne tarderait pas à avoir englouti sa fortune.

Un rimeur écossais alla même jusqu'à composer la ballade suivante, que nous allons essayer de rendre dans toute sa brutale naïveté :

I

Miss Gordon de Gigth, où va-t-on,
Où va-t-on si brave et si fière ?
Vous allez épouser Byron ;
Vous ne serez pas la dernière.
Il va manger, comme un glouton,
L'héritage de votre mère.
Cela n'est pas une raison
Pour passer si brave et si fière.

II

Ce jeune homme est un polisson
Qui nous arrive d'Angleterre ;
Si l'Ecosse connaît son nom,
Elle ne connaît pas son père.
De plus, il entretient, dit-on,
Toutes les filles de la terre.
Cela n'est pas une raison
De passer si brave et si fière.

III

Avec fusil, poudre à canon
Chiens aboyans dans la bruyère,
Avec flûte, cor et chanson,
Vos terres, ma belle héritière,
Vont commencer un rigodon
Qui finira dans la rivière.
Cela n'est pas une raison
Pour passer si brave et si fière.

En effet, la jeunesse du capitaine Byron avait été parfaitement scandaleuse.

Joueur et buveur, il n'avait fait trêve un instant au jeu et à l'ivresse que pour enlever la femme de lord Camarthen, qu'il épousa dès que celui-ci eut obtenu le divorce, et qui mourut laissant une fille, miss Augusta Byron, demi-sœur du poète, comme on dit en Angleterre, laquelle épousa le colonel Leigh.

Malgré ces sinistres prédictions, miss Gordon de Gigth épousa le capitaine Byron.

Alors commencèrent à se réaliser les fatales prédictions que l'on avait faites à la pauvre héritière de Gigth.

Après le mariage, célébré à Bath, les nouveaux époux partirent pour leur terre d'Ecosse ; mais les créanciers, ces limiers impitoyables, pareils aux chacals dont parle le poète, mirent le nez sur la voie du capitaine Byron et de sa femme, ne leur laissèrent pas même la jouissance de la lune de miel, et allèrent les relancer jusqu'à Gigth.

L'argent comptant de mistress Byron, et, en argent comptant, elle pouvait avoir trois mille livres sterling, à peu près soixante-seize mille francs, fit face aux premières obligations ; puis deux actions de la banque d'Aberdeen furent vendues au taux de six cents livres sterling chacune ; puis le privilège de deux pêcheries de saumon sur la Dee fut engagé moyennant quatre cent quatre-vingts livres ; puis les bois de la terre furent coupés et livrés pour quinze cents livres ; enfin huit mille livres furent empruntées sur la terre de Gigth.

Ainsi la mise en dehors des fonds s'éleva, en moins d'un an, à cent cinquante-trois mille francs à peu près.

Mais ce sacrifice fut loin de suffire, et, en 1787, les deux époux quittèrent la terre de Gigth pour n'y plus revenir. Un mois après, elle était vendue pour la somme de dix-sept mille huit cent cinquante livres sterling, équivalant à celle de quatre cent quarante-six mille deux cent cinquante francs.

Cette nouvelle somme fut affectée tout entière au paiement des dettes du capitaine Byron.

L'héritière de Gigth se trouva alors réduite au simple revenu de cent cinquante livres sterling, c'est-à-dire de trois mille sept cent cinquante francs.

Ainsi se trouva accomplie la prédiction de la ballade !

Peu de temps avant la vente de la terre de Gigth, un fait étrange s'accomplit : toutes les tourterelles et tous les pigeons ramiers qui peuplaient les terres et les forêts du domaine de Gigth, ainsi que tous les hérons qui, de temps immémorial, habitaient les bois et les joncs qui avoisinaient une grande pièce d'eau nommée Hagbarry-Pot, quittèrent la propriété de Gigth, pour aller s'établir dans les domaines de lord Haddo, situés à peu de distance de ceux de Gigth.

En apprenant cette nouvelle, lord Haddo sourit ; puis, se retournant vers celui qui la lui annonçait :

— Que l'on se garde de leur faire aucun mal, dit-il ; c'est un signe que les terres ne tarderont pas à les suivre.

Et, en effet, trois mois après cette émigration des tourterelles, des pigeons ramiers et des hérons de la terre de Gigth, lord Haddo achetait cette terre au prix que nous avons dit plus haut.

Pour ne point assister à cette espèce d'exécution de fortune, les deux époux avaient d'abord quitté l'Ecosse et étaient venus en France ; mais, trop pauvres pour mener la vie de voyage, ils retournèrent en Angleterre vers la fin de 1787, et se logèrent humblement et étroitement dans une maison de Hall-Street.

C'est dans cette maison que naquit George Gordon Byron, le 22 janvier 1788.

Mais, comme les créanciers ne se tenaient point pour satisfaits, et qu'après avoir eu successivement les terres, les pêcheries, les coupes de bois et l'argent comptant de la femme, ils voulaient encore avoir la liberté du mari, le capitaine Byron, forcé de quitter l'Angleterre, abandonna sa femme et son fils et se retira à Valenciennes, où, après avoir vécu pendant quelques années d'une petite pension que lui faisait son frère, il mourut pauvre et ignoré.

J'ai cherché à Valenciennes et inutilement, dans la ville, quelque trace de la vie du capitaine Byron, dans le cimetière quelque trace de sa mort.

C'était cependant un Byron comme son fils ; ils avaient les mêmes aïeux.

Seulement, l'un n'était qu'un des premiers gentlemen de l'Angleterre, l'autre fut un des premiers poètes du monde.

Ce frère qui faisait une pension au capitaine Byron, ce lord Byron qui devait léguer plus tard à son neveu son titre de lord, son siège à la chambre des pairs et son domaine de Newstead-Abbey, était, de son côté, un singulier personnage, et qui prêtait fort à la malignité publique.

D'abord, en 1765, il avait tué dans un duel, ou plutôt dans une rixe, son parent et son voisin, monsieur Chaworth.

Forcé de comparaître, à cause de ce meurtre, devant la cour des pairs, il avait été acquitté ; mais, assombri par cet événement, il s'était retiré dans sa terre de Newstead-Abbey, où la curiosité publique l'avait suivi, et où la malveillance provinciale répandait sur lui toutes sortes de bruits, plus insensés les uns que les autres, mais qui ne laissaient pas que de l'envelopper d'une superstitieuse terreur.

Entre autres choses, on prétendait sa femme fort malheureuse et fort maltraitée par lui, et l'on allait jusqu'à affirmer qu'un jour, en proie à une violente colère, il l'avait jetée dans le lac de Newstead-Abbey, et que, dans cette circonstance, elle n'avait dû la vie qu'à une touffe de joncs, à laquelle elle s'était cramponnée.

Un autre jour, assurait-on, son cocher ayant osé désobéir à ses ordres, il avait fait feu sur lui par une fenêtre, et l'avait tué ; alors, il avait mis le cadavre dans la voiture, avait forcé sa femme de monter près du mort, et, s'étant placé lui-même sur le siège, il avait conduit la voiture jusqu'à un endroit retiré du parc, où il avait creusé une fosse et enterré le trépassé.

Ce qu'il y avait de réel dans tout cela, c'est que, soit ennui de la solitude, soit terreur des excentricités de son noble époux, lady Byron quitta Newstead-Abbey un beau matin, et se retira à Nottingham.

Comme on le comprend bien, cette retraite fut le signal et le texte de nouvelles histoires aussi absurdes que les premières, et les paysans allèrent jusqu'à affirmer que tous les samedis il se tenait un sabbat dans le parc, et que deux statues de satyres, qui ornaient le jardin favori du vieux lord, s'animaient la nuit et devenaient ses compagnons dans les orgies diaboliques auxquelles il se livrait.

Ces bruits réduisirent sa société au vieux Murray, son domestique, lequel fut depuis celui de son neveu, et à une espèce de femme de compagnie, à laquelle le poste distingué qu'on la soupçonnait d'occuper près de son maître avait fait donner dans tout le voisinage le nom de lady Betty.

Ajoutez à toutes ces histoires fabuleuses ce bruit qui courait que le vieux lord ne sortait jamais qu'armé, et le récit d'un de ses voisins qui, ayant un jour, par extraordinaire, été invité à dîner à l'abbaye, attesta qu'une paire de pistolets chargés avait été placée à la droite de son hôte, comme un accessoire habituel du service.

Maintenant, comment cette abbaye était-elle devenue un château ?

Nous allons le dire.

Ce fut vers l'an 1540, et sous le règne de Henri VIII, qui, en sa qualité de *Chef suprême sous le Christ*, venait de prononcer la dissolution des monastères, que, par don royal, le prieuré de Newstead et ses dépendances, fondé en l'honneur de la Sainte Vierge et dédié à la mère de Notre-Seigneur par Henri II, passa des mains de ses moines, qui sont des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, en celles d'un des aïeux de lord Byron.

Ces chanoines, jusqu'au jour où Henri VIII les chassa de leur abbaye pour la donner à sir John Byron, avaient été, non seulement dans leurs intérêts spirituels, mais en-

core temporels, grandement favorisés, comme on va le voir, par la protection royale.

Un jour, pendant que lord Byron, cinquième du nom, habitait Newstead, on trouva dans ce fameux lac, qui joue un rôle si accidenté dans l'histoire de la famille, un grand aigle de bronze, qui sans doute y avait été jeté par les moines au moment où ils quittèrent l'abbaye.

Le propriétaire de Newstead plaça l'aigle dans une espèce de cabinet de curiosités, dont il devint un des principaux ornemens.

L'aigle resta là jusqu'au moment où le vieux lord Byron, oncle du poète, fit une vente de ses effets en 1776.

Cet aigle, et trois candélabres de bronze trouvés en même temps que lui dans le même lac, furent achetés par un bijoutier de Nottingham, lequel découvrit, en le nettoyant, un ressort à l'aide duquel sa poitrine s'ouvrait.

Cette poitrine renfermait un grand nombre de vieux papiers qui se rattachaient aux droits et aux privilèges du couvent, et entre autres papiers une charte contenant un plein pardon de tous les crimes (suivait le catalogue) que les moines avaient pu commettre avant le 18 décembre précédent.

Au nombre des hôtes qui, sous le vieux Byron, habitaient le château, était une innombrable colonie de grillons, qui, nourris de sa main, accouraient à sa voix, et qui, le soir venu, faisaient un si étourdissant tapage qu'il fallait toute la bizarrerie du vieux châtelain pour tolérer un pareil sabbat.

Mais, chose singulière, le jour même de la mort du vieux maître, tous ces animaux, hôtes et gardiens du foyer, désertèrent le château de leur patron en telle quantité, qu'il était impossible aux gens qui allaient et venaient, attirés par l'événement, de traverser le vestibule sans les écraser par douzaines.

Où en était le jeune Byron, lorsque arriva cette mort qui, du pauvre orphelin, fit, sinon comme fortune du moins comme position, un des plus grands seigneurs de l'Angleterre?

La jeunesse de Byron n'offrit rien de particulier.

Si l'illustre poète n'eût marqué que comme une unité de plus dans l'arbre généalogique des Byron, et s'il fût mort à l'âge de son père ou de son oncle, nul n'eût eu l'idée de relever les anecdotes de son enfance.

Mais il mourut jeune, il mourut au moment où l'Europe avait les yeux fixés sur lui.

On remonta ce fleuve des jours écoulés, tantôt torrens, tantôt cataractes, si rarement calmes et limpides, et l'on s'attacha à chacun de ces détails enfantins que l'on cherche dans la jeunesse d'un César ou d'un Virgile, d'un Bonaparte ou d'un Byron.

Par suite d'un accident arrivé au moment de sa naissance, le pied de Byron s'était tordu. Quatre hommes des plus remarquables du siècle devaient être marqués par cette infirmité : monsieur de Talleyrand, le maréchal Soult, Walter Scott et Byron.

Lorsque l'enfant commença de marcher, il boitait tout bas : ce qui fut pour lui non seulement une source de douleurs physiques, car on essaya plusieurs fois, et par des traitemens très douloureux, de lui faire redresser le pied, mais encore de douleurs morales : son orgueil, et l'orgueil de Byron était grand dès son enfance, souffrait énormément de cette infériorité physique, à laquelle l'avait condamné la nature.

Un jour, une nourrice, qui allaitait un petit enfant, joignit sur la promenade le petit Byron et sa gouvernante Mac Gray, et, comme le futur auteur de *Manfred* et de *Caïn* courait autour des deux femmes en boitant :

— Quel joli garçon que ce petit Byron, dit la nourrice, et quel malheur qu'il ait une pareille...

— Ne parlez pas de cela ! s'écria l'enfant, s'arrêtant au milieu de ses jeux, venant droit à elle et la frappant de son fouet.

Le froid qui régna presque toujours entre mistress Byron et son fils eut probablement une cause pareille.

Un jour que l'enfant la faisait enrager :

— Veux-tu finir, vilain petit boiteux ? s'écria-t-elle.

Et à cette apostrophe l'enfant sortit de la chambre, presque fou de colère et d'humiliation, et, comme toutes les impressions reçues par le poète se reflétèrent un jour ou l'autre dans ses poésies, ce fut sans doute en souvenir de cette scène que Byron fit le *Déformé transformé*, où se retrouve une scène pareille à peu près à celle qui s'était passée entre mistress Byron et lui.

BERTHA

Dehors, va-t'en, bossu !

ARNOLD

Je suis ainsi, ma mère !

BERTHA

Hors d'ici ! dos courbé, cauchemar, avorton !
J'ai six autres enfants, mais tu n'es pas leur frère !

ARNOLD

Si je ne suis leur frère, alors que suis-je donc ?
Oh ! je voudrais jamais n'avoir vu la lumière !

BERTHA

Je le voudrais aussi, mais, puisque tu la vois,
Travaille au moins, ton dos peut porter une charge,
Si lourde qu'elle soit : il est haut, s'il n'est large.

ARNOLD

Oui, mon dos peut porter tous les fardeaux, je crois ;
Mais mon cœur pourra-t-il supporter sans faiblesse,
L'abandon, ô ma mère ! où ton dédain me laisse !
Car je t'aime ! ou du moins je t'aimais autrefois :
Personne, excepté toi, dans toute la nature,
Ne peut m'aimer, moi triste et pauvre créature.
A vivre sans amour, suis-je donc condamné ?
Tu m'as donné le sein, tu m'as donné la vie :
Ne me reprends pas plus que tu ne m'as donné.

BERTHA

Oui, du lait de mon sein ta lèvre fut nourrie,
Car tu naquis l'aîné, mais alors j'ignorais
Que viendraient d'autres fils, qui n'auraient point tes traits.
Va ramasser du bois, va !

ARNOLD

J'obéis, ma mère.
Mais, quand je reviendrai, je t'en prie ardemment,
Comme à tes autres fils, parle-moi doucement,
Ils sont beaux, je le sais, tu dois en être fière,
Et surtout auprès d'eux je semble encore plus laid ;
Mais enfin nous avons sucé le même lait.

BERTHA

Certains êtres sont faits pour que Dieu les unisse,
Mais toi, tu n'es pas né parmi ces êtres-là.
Le porc-épic, la nuit, vient téter la génisse,
En devient-elle donc sa mère pour cela ?
Va-t'en, jamais mes fils ne deviendront tes frères ;
Si tu me dois le jour, ce n'est que par hasard :
La poule fait parfois éclore des vipères
Au milieu de ses œufs. Va-t'en d'ici, bâtard !

Nous avons oublié de dire que, quelque temps après la naissance du jeune Byron, ce pauvre appartement de Hall-Street étant encore trop luxueux pour sa fortune, mistress Byron avait quitté Londres et était venue habiter Aberdeen, ville d'Ecosse, située à l'embouchure de la Dee, sur la mer du Nord.

C'est là que, à l'âge de cinq ans, l'enfant entra dans une pension, ou plutôt dans une école à cinq schellings par trimestre, ce qui faisait un peu plus de trente sous par mois.

Ce détail me toucha profondément : il y avait donc eu, parmi mes maîtres en littérature, des éducations faites à meilleur marché encore que la mienne !

Ceux qui ont lu mes *Mémoires* savent que mon éducation a coûté trois francs par mois.

Au bout d'un an, c'est-à-dire après vingt-cinq schellings dépensés, mistress Byron eut l'idée de constater par elle-même le progrès qu'avait fait son fils dans la lecture et dans l'écriture, la seule chose que l'on apprît à l'école d'Aberdeen.

Nous ne pouvons pas dire précisément quel progrès l'enfant avait fait en lecture ; mais, en écriture, nous avons une lettre de lui sous les yeux, qui nous permet d'apprécier la mesure du mécontentement de sa mère.

Ce mécontentement fut si grand, qu'il se traduisit par une vigoureuse paire de soufflets que reçut le pauvre écolier. On voit que, si Byron eut des vices, ce ne sont point de ceux qui se rattachent au titre d'enfant gâté.

Les deux soufflets donnés, mistress Byron prit incontinent l'écolier par la main, et le conduisit chez un autre professeur.

Ce nouveau professeur était un petit homme très pieux nommé Ross, et ecclésiastique de son état. L'enfant le prit dans une certaine affection, et fit sous lui des progrès aussi rapides qu'ils avaient été lents jusque-là.

D'ailleurs, il avait découvert chez l'enfant une passion qu'il avait habilement exploitée ; c'était celle de l'histoire.

Or, dans cette première histoire que l'on avait mise entre ses mains, et qui était l'histoire romaine, le jeune Byron avait été frappé souvent du récit de la bataille de Régille, livrée par Posthumius Albinus aux Latins révoltés, l'an 496 de Rome.

Cette impression était si profonde, que, vingt ans plus tard, se trouvant sur les hauteurs de Tusculum, il chercha des yeux ce petit lac de Régille, point lumineux dans l'immense étendue de cette plaine de Rome, fauve et silencieux désert, et que, se rappelant son vieux et digne professeur, des larmes de reconnaissance lui vinrent aux yeux.

Ce brave monsieur Ross, avec ses douces manières et son bon naturel, était un des chers souvenirs de l'enfance du poète, qui, devenu homme, aimait à en parler et en parlait toujours avec le plus grand éloge.

Malheureusement pour Byron, le digne monsieur Ross fut nommé ministre d'une église d'Ecosse, et quitta la direction de son école, direction dans laquelle il fut remplacé par un jeune homme grave et taciturne, nommé Paterson, qui, comme fils de son cordonnier, était une vieille connaissance de l'enfant, malgré sa naissance commune, chose ordinaire au reste chez les Ecossais quand ils sont presbytériens. Ce jeune homme était fort instruit.

Byron commença avec lui le latin, et *perfectionna* dans cette période son écriture, grâce, dit-il lui-même, aux exemples de monsieur Duncan d'Aberdeen.

Qu'était-ce donc, bon Dieu ! que l'écriture de Byron avant qu'elle fût perfectionnée par les exemples de monsieur Duncan ?

Le futur poète resta dans cette école de 1793 à 1798.

L'impression qu'il laissa parmi ses jeunes camarades fut celle d'un écolier gai, vif, au cœur ardent, plein de courage et de dévouement, mais en même temps affectueux, bon compagnon, *good fellow*, comme disent les Anglais ; au reste, aventureux, intrépide, et toujours plutôt prêt à donner un coup qu'à le recevoir ; enfin, rancunier comme un dogue, et, lorsqu'il avait engagé sa parole, la tenant scrupuleusement.

Un jour, il rentra tout essoufflé, moitié colère, moitié joyeux.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda le domestique.

— Rien, répondit Byron, si ce n'est que je viens de payer une dette, en rossant d'importance celui vis-à-vis de qui je l'avais contractée.

— Et pourquoi avez-vous fait cela ? demanda le domestique.

— J'ai fait cela, répondit l'enfant en relevant la tête, parce que je suis un Byron, et que, je ne veux pas faire mentir ma devise : *Trust Byron !* (Fie-toi à Byron !)

Comme si, dès cette époque, il eût voulu porter une espèce de défi à son infirmité, il s'efforçait de devenir habile à tous les jeux de l'enfant, de même que, plus tard, il se donna pour tâche d'exceller à tous les exercices de l'homme ; il devint donc, malgré son pied tourné, un des plus lestes joueurs de barres de l'école, tandis que nul ne poussait et ne renvoyait la balle aussi loin et aussi adroitement que lui : il est vrai qu'il était beaucoup moins ardent au travail qu'au jeu, ne s'appliquant qu'aux études qui lui plaisaient, faisant de rapides progrès dans celles-ci, mais restant, pour les autres, dans une infériorité qui, au grand désespoir de ses maîtres, ne lui causait aucune honte.

Quoique, dans ce cas, il prît son rang à la queue des élèves qui avaient mieux travaillé que lui, parfois aussi, il est juste de le dire, quand il s'agissait d'histoire et de version, il prenait le premier rang.

Alors, son maître, qui connaissait sur ce point le système de bascule adopté par Byron, avait coutume de lui dire :

— Voyons un peu, maître George, le temps que vous mettrez à redescendre.

Les grandes récréations du jeune écolier, à cette époque, étaient d'aller avec sa mère passer quelques jours à Fetterano, dans la terre de son parrain le colonel Duff, que Byron aimait autant qu'il détesta plus tard son tuteur, lord Carlisle.

Ce qui surtout l'attirait chez le colonel, c'était un vieux sommelier d'humeur joviale, nommé Ernest Fidler, qui, plus tard, dans ses souvenirs, était pour lui le type vivant du fossoyeur gai d'Hamlet.

Byron fut attaqué, vers le printemps de 1796, d'une fièvre scarlatine qui, sans lui faire courir un danger réel, l'affaiblit beaucoup.

Mistress Byron résolut alors de le faire changer d'air, et partit avec lui pour Balater, petite ville située à quarante milles à peu près d'Aberdeen, sur la Dee, et, comme Spa, comme Baden, comme Aix, le rendez-vous des riches touristes qui cherchent la santé ou la distraction. Tel est le prestige du génie, que, plus tard, l'humble ferme qu'habita le poète devint un lieu de pèlerinage, et qu'on y montre, entouré d'une balustrade, le lit où coucha le futur auteur de *Childe Harold*.

Cette excursion dans les montagnes produisit, au reste, une profonde impression sur l'imagination du jeune poète, et le sombre Loch-Na-Garr resta debout et gigantesque dans sa pensée, comme il l'était dans le paysage.

Qu'est-ce que c'est que le Loch-Na-Garr ?

Le poète va vous le dire lui-même.

LOCH-NA-GARR

Lachin y Gair, ou, comme on le prononce dans la langue erse, Loch-Na-Garr, domine les montagnes d'Ecosse près d'Invercauld.

« Un de nos modernes touristes cite Loch-Na-Garr comme la plus haute montagne de l'Angleterre et de l'Ecosse.

« Quoi qu'il en soit, c'est à coup sûr une des plus pittoresques et des plus sublimes de nos Alpes calédoniennes.

« Son aspect est d'une teinte sombre, mais sa cime resplendit, couronnée de neiges éternelles.

« Je passai près de Loch-Na-Garr les premières années de ma vie, et c'est le souvenir de ce temps qui m'a inspiré les strophes suivantes :

« Loin de moi, gais aspects, et vous, jardins de roses
Où l'opulent oisif se promène abrité !
Je préfère la neige et les rochers moroses,
Asile de l'amour et de la liberté ;
Je préfère tes monts, chère Calédonie,
Quoique les élémens s'y heurtent au hasard,
Et, si j'aime les lacs et leur fraîche harmonie,
J'aime mieux tes torrens, ô sombre Loch-Na-Garr.

« Enfant, mes premiers pas ont foulé cette terre,
La toque sur le front et le plaid en manteau,
Quand, sous les noirs sapins, promeneur solitaire,
Je songeais aux vieux chefs connus de ce coteau ;
Et je ne revenais vers ma mère craintive
Qu'avec le jour tombant, et quelquefois plus tard,
Tant j'aimais écouter la ballade plaintive
Des humbles habitans du sombre Loch-Na-Garr.

« J'entendais votre voix, votre voix attendrie,
Chères ombres ! la nuit, je l'écoutais souvent.
Oui, l'âme du héros revient dans la patrie,
Et se plaît à gémir sur les ailes du vent.
Les vapeurs de l'orage autour de la vallée
S'assemblent, et l'hiver préside sur son char,
Et l'âme des aïeux, sentinelle éveillée,
Vit dans les ouragans du sombre Loch-Na-Garr.

« O braves que guidait une funeste étoile !
De noires visions ont dû vous avertir,
En déchirant pour vous l'avenir qui se voile,
Qu'aux champs de Culloden il vous faudrait mourir ;
Mais ce qui vous console en votre mort précoce,
C'est qu'avec vous vos clans reposent à Brœmar,
Et le pâtre chanteur des montagnes d'Ecosse
Dit vos noms aux échos du sombre Loch-Na-Garr.

« Loch-Na-Garr ! bien des ans ont passé sur ma tête
Depuis que je t'ai fui ; sans doute, sur mon front,
Avant que je retourne à ta noire retraite,
Bien des jours, bien des mois, bien des ans passeront.
Tu n'as pas une fleur, un rameau de verdure,
Quand l'Angleterre chante et rit de toute part ;
Et, pourtant, j'aime mieux ta sauvage nature
Que la verte Angleterre, ô sombre Loch-Na-Garr ! »

Un des privilèges du génie est de rendre saintes les choses les plus frivoles, sacrés les objets les plus futiles.

Une plume, un vêtement, une arme qui ont servi au poète mort ; un paysage, un lac, une montagne, qu'il a contemplés de son œil éteint, deviennent à l'instant, pour ceux qui lui survivent et qui avaient à peine songé à lui auparavant, autant d'objets de vénération, autant de sources de rêverie !

Le poète comprend cela instinctivement quand il raconte, sans savoir pourquoi et souvent sans que personne le lui demande, les premiers jours de son enfance ; quand il effeuille, pour ainsi dire, sur le monde qui sourit à son orgueil, l'arbre touffu de ses souvenirs, dont, lui mort une fois, les plus indifférens, réveillés tout à coup, recueilleront les feuilles éparses et les débris flottans.

En effet, cela est ainsi tant que l'homme se meut, tant que son regard reflète le ciel, tant que sa bouche traduit les paroles formulées par son intelligence ; confondu dans la foule, il n'est pas autre chose qu'une des unités de cette foule, et sa voix se perd dans ce grand concert de voix qui monte incessamment vers Dieu, mélange de prières ou de malédictions, de contrariétés vulgaires ou de dévoûmens sublimes ; mais si sa voix s'éteint, si son œil se ferme, si

tout à coup la vie et le mouvement s'arrêtent en lui, alors seulement on s'aperçoit qu'une note magnifique manque au concert universel, qu'une grande lueur s'est évanouie, qu'un grand vide s'est fait.

C'est couchés dans la tombe que l'on mesure les hommes de génie, et la raideur du cadavre leur donne seule cette taille gigantesque avec laquelle ils apparaissent aux yeux de la postérité.

Nous allons donc en revenir aux détails frivoles de ces premières années du poète, que nous avons recueillis comme des fleurs fanées sur la route qu'il a parcourue.

Pendant son séjour dans les Highlands, le jeune Byron contracta, nous ne dirons pas l'habitude, mais le désir des excursions.

Revenu à Aberdeen, il lui arrivait souvent, pendant les jours de congé, de se glisser hors du logis maternel pour aller faire des promenades qui, lorsqu'elles se prolongeaient, inquiétaient justement sa mère et la bonne Mac Gray, sa gouvernante.

Deux fois, en effet, son imprudence faillit lui coûter la vie : la première fois, dans une tourbière où il faillit s'engloutir, et au milieu de laquelle on n'arriva à son secours que juste au moment où, enfoncé jusqu'au-dessous des aisselles, il allait disparaître tout à fait ; la seconde fois, visitant la chute de la Dee, son pied boiteux s'engagea dans une touffe de bruyère : il tomba et commençait de rouler sur la pente rapide du précipice, lorsque le domestique qui l'accompagnait, et dont mistress Byron avait augmenté sa maison depuis qu'elle avait hérité de sa grand'mère, l'arrêta juste à temps pour lui sauver la vie.

Vers la même époque, Chateaubriand, plus vieux de dix-neuf ans que Byron, roulait aussi sur la pente du Niagara, mais, moins heureux, se brisait l'épaule en tombant d'une hauteur de vingt à vingt-cinq pieds.

Byron n'avait pas encore accompli sa huitième année, lorsqu'il ressentit la première atteinte de ce sentiment que, huit ans plus tard, on appelle l'amour, mais qui, à l'âge de Byron, n'a pas encore de nom.

L'objet de ce sentiment était une petite fille nommée Marie Duff.

On n'a, sur cette passion enfantine, et cependant si profondément enracinée dans le cœur du poète, d'autres détails que ceux qu'il nous a laissés lui-même dans son journal écrit en 1813, c'est-à-dire dix-sept ans après la connaissance que Byron avait faite de cette petite fille.

Voici ce qu'il en dit :

« J'ai longuement et sérieusement pensé, ces jours derniers, à Marie Duff ; il est, en vérité, extraordinaire que j'aie été si profondément dévoué et si entièrement attaché à cette petite fille, à un âge de la vie où l'on ne peut ni ressentir la passion, ni même comprendre la signification de ce mot.

« Et pourtant, c'était bien de l'amour !

« Souvent ma mère me railla sur cet amour enfantin, et, sept ou huit ans après, c'est-à-dire comme je pouvais avoir seize ou dix-sept ans, un jour ma mère me dit :

« — A propos, Byron, j'ai reçu une lettre d'Edimbourg.

« — De qui ? demandai-je.

« — De miss Abercromby.

« — Eh bien ! quelle nouvelle ?

« — Une grande : votre ancienne passion, Marie Duff, a épousé un monsieur C.

« Quelle fut ma réponse à cette nouvelle ? Ce serait difficile à dire, car il m'est impossible d'expliquer ce qui se passa en moi à ce moment.

« Je tombai en convulsions, et ces convulsions furent si violentes, qu'elles alarmèrent ma mère au point que, par la suite, elle évita de jamais me reparler de miss Duff.

« Seulement, plus d'une fois, elle raconta l'aventure à ses connaissances.

« A présent, je me demande quel sentiment ce pouvait être que cette espèce d'amour éprouvé à l'âge de huit ans ; je ne l'avais cependant point revue depuis le moment où, par suite d'une chute de sa mère à Aberdeen, elle était allée demeurer chez sa grand'mère, à Banff.

« Nous étions du même âge à peu près, c'est-à-dire que nous avions quinze ans à peine à nous deux.

« J'ai certes aimé au moins cinquante fois depuis cette époque, et, cependant, je me rappelle nos conversations, nos caresses, ses traits, mon agitation, et surtout la façon dont je tourmentais la femme de chambre de ma mère pour la décider à écrire à Marie en mon nom.

« Elle s'y décida enfin, et je fus un peu plus tranquille.

« La pauvre fille me croyait fou, et, comme je ne savais pas encore très bien écrire, elle devint mon secrétaire.

« Je me rappelle avec la même fidélité nos promenades et le bonheur que j'éprouvais à rester assis près de Marie dans la chambre des enfans, tandis que sa plus petite sœur jouait à la poupée, et que nous nous faisions gravement la cour à notre manière...

« Depuis peu, je ne sais comment cela s'est fait et quelle cause a produit ce résultat, depuis peu le souvenir est revenu, le souvenir, non l'attachement, et cela avec autant de force que jamais.

« Souvent je me demande si *elle* a gardé de ce temps la même mémoire que moi, et si elle se souvient de cette pitié qu'elle éprouvait pour sa petite sœur Hélène, qui avait le malheur de n'avoir pas *un amant*.

« En tous cas, son image m'est restée adorable dans l'esprit, avec ses cheveux châtains et ses doux yeux d'un brun clair.

« Tout, je revois tout, jusqu'à son costume ; et, cependant, je serais tout à fait malheureux de la revoir, *elle* : à présent, la réalité, quelque belle qu'elle fût, détruirait ou du moins troublerait le souvenir de la ravissante péri qui existait alors en elle, et qui survit encore en moi après plus de seize ans, puisque j'ai maintenant vingt-cinq ans et trois mois... »

Byron doute que ce fût de l'amour qu'il éprouvât pour la petite Marie Duff. Pourquoi pas ? pourquoi Dieu ne donnerait-il pas de plus précoces sensations à celui qu'il a tiré de la foule pour en faire un de ces élus de la douleur qu'on appelle l'homme de génie ?

Canova se souvenait d'avoir été amoureux à cinq ans, Alfieri à huit, et Dante n'avait que neuf ans, lorsqu'à la fête du mai, il vit cette blanche Béatrice qui devait devenir la muse de la *Divine Comédie*.

Puis ceux qui sont destinés à mourir jeunes n'ont-ils pas droit au privilège d'aimer avant les autres, eux qui mourront avant les autres ?

Cependant, les jours, les mois, les années s'écoulaient ; la seule perspective de fortune et de position sociale qui existât pour Byron était l'héritage de son oncle ; mais le vieux lord Byron avait un petit-fils, et la fortune du propriétaire de Newstead-Abbey et son siège à la chambre haute appartenaient de droit à ce jeune homme.

Tout à coup, vers la fin de 1794, on apprit que ce jeune homme venait de mourir en Corse.

Aucun obstacle ne se trouvait donc plus entre le petit George et la pairie.

Ni mistress Byron, ni Byron ne connaissaient leur cousin, par conséquent, rien ne troubla la joie qu'ils éprouvèrent à ce changement qui venait de s'opérer dans leur position ; car, quoique âgé à peine de sept ans, le futur baron de Newstead comprenait que l'héritier de lord Byron était déjà tout autre chose que le fils du capitaine Byron.

Un mot de lui, prononcé à l'âge de neuf ans, prouve d'une façon caractéristique le fait que nous avançons.

Pendant l'hiver de 1797, mistress Byron lisait un jour, dans un journal, un discours prononcé à la chambre des communes.

Un ami, présent à cette lecture faite à haute voix, se retourne alors vers l'enfant et lui dit :

— Voilà comme nous aurons aussi, dans quelque temps, la satisfaction de lire vos discours à la chambre.

— Oui, répondit l'enfant ; seulement, si jamais vous lisez un discours de moi, il aura été prononcé à la chambre des pairs.

Un an après, c'est-à-dire en 1798, le vieux lord Byron mourut à son tour, et le jeune George se trouva baron de Newstead et pair d'Angleterre.

— Ma mère, dit Byron en accourant vers sa mère, regardez-moi bien.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je voudrais savoir, depuis que je suis baron et lord, s'il s'est fait quelque différence en moi : en ce cas, je vous prierais de me l'indiquer, car, pour moi, je n'en vois pas.

Et cependant, l'enfant de dix ans qui affectait cette philosophie éprouvait intérieurement une vive émotion ; car, lorsque à l'appel de la pension, le lendemain, son nom fut prononcé pour la première fois précédé du titre de *Domine*, au lieu de répondre : « *Adsum*, » comme d'habitude, il resta un instant muet, et finit par fondre en larmes.

Au reste, c'était bien à contre-cœur que ce vieil oncle laissait à George Byron sa fortune et son titre : il l'avait vu une fois ou deux seulement, n'entretenant aucune relation avec sa mère, et chaque fois qu'il parlait de lui, au lieu de l'appeler son neveu, il ne le désignait que par ces paroles : « Le petit garçon qui demeure à Aberdeen. »

Le vieux baron fut peu regretté.

Nous avons consigné de plus les bruits étranges qui couraient sur son compte.

Une vieille sorcière disait que, quand un vaisseau chargé de bruyères traverserait la forêt de Sherwood, la terre de Newstead passerait de la branche aînée à la branche cadette des Byron.

Cela ressemblait beaucoup à la prophétie faite à Macbeth sur la forêt de Birnam.

L'une s'accomplit à peu près de la même façon que l'autre : le vieux lord avait commandé, pour se promener sur son lac, une petite frégate ; la frégate achevée, au lieu de la lancer à la mer, on y adapta des roues, on y attela des chevaux, et on la transporta a sa destination.

Sur la route se trouvait la forêt de Sherwood, à travers laquelle passait le grand chemin.

La singularité du spectacle attira les paysans : tout à coup, l'un d'eux se rappela la prophétie de la sorcière, et, l'ayant rappelée à haute voix à ses camarades, tous alors a l'envi se mirent à couper des bruyères qu'ils entassèrent dans le bâtiment, afin d'être vitement débarrassés de leur seigneur.

Un an après ce bizarre événement, le vieux lord mourut, et la terre de Newstead passa de la branche aînée à la branche cadette.

Ainsi s'accomplit la prédiction qui disait que Newstead-Abbey changerait de maître quand un vaisseau chargé de bruyères traverserait la forêt de Sherwood.

Au reste, ce ne fut pas sans un vif regret que l'enfant quitta l'Ecosse.

Il y était venu si jeune, qu'il se regardait comme un véritable Ecossais.

Toute sa vie, il conserva la mémoire du pays où il avait été élevé, et, toute sa vie, ce fut une véritable joie pour lui que de rencontrer soit un citoyen d'Aberdeen, soit un simple voyageur ayant visité cette ville.

Si Byron avait conservé ce souvenir d'Aberdeen et de ses habitans, eux, de leur côté, ne furent pas moins fidèles à la mémoire du poète mort.

Ils montrent avec orgueil les différentes maisons que le poète a habitées dans son enfance.

Une lettre de son père, le capitaine Byron, fut vendue cent louis, en 1826 ; et une des personnes chez lesquelles Byron allait familièrement dans sa jeunesse a conservé comme une relique une soucoupe de porcelaine dont il a, dans un moment de colère, emporté une portion avec ses dents.

Ainsi, disions-nous plus haut, le génie grandit, épure et sanctifie tout ce qu'il a touché.

Ce fut vers l'automne de 1798 que mistress Byron, le jeune George et la vieille Mac Gray, sa gouvernante, quittèrent Aberdeen, pour se rendre au vieux château de Newstead-Abbey, devenu leur propriété et le lieu de leur résidence.

Avant de quitter Aberdeen, mistress Byron, moins le linge et l'argenterie, fit une vente publique de tous ses effets.

Cette vente produisit soixante-quatorze livres sterling dix-sept schellings sept pence.

Le voyage d'Aberdeen à Newstead-Abbey fut une nouvelle source de souvenirs pour l'enfant.

Dans une des dernières lettres qu'il écrivit avant sa mort, il se rappelle ce voyage, et, entre autres sites, le fameux lac de Loch-Leven, près duquel il passa.

Arrivée à la barrière de Newstead, mistress Byron feignit d'ignorer où elle était et à qui appartenait la terre ; la personne à laquelle elle adressait ces questions était la femme chargée de recevoir le péage de cette barrière.

La femme est morte, mais la barrière existe toujours ; c'est là que je m'étais arrêté et que j'avais mis pied à terre.

— Cette terre, répondit la bonne femme, était celle du vieux lord Byron, qui est mort depuis quelques mois.

— Et quel est l'héritier du vieux lord ? demanda mistress Byron.

— On assure, répondit la femme, que c'est un petit garçon de neuf à dix ans qui habite Aberdeen.

Peut-être l'orgueilleuse mère eût-elle poussé plus loin ses questions ; mais la bonne Mac Gray n'y put tenir plus longtemps.

— Eh ! dit-elle en montrant Byron, ce petit garçon le voilà, et que Dieu le bénisse !

J'ai raconté dans mes *Mémoires* que, jeune homme de vingt ans, désespéré à la nouvelle de la mort du grand poète, j'entrai dans les bureaux du duc d'Orléans, tout éploré, et le journal funèbre à la main, en criant : Byron est mort ! d'une voix non moins sinistre que celle dont Bossuet cria :

— Madame se meurt, Madame est morte !

Qui m'eût dit alors qu'il me serait donné de visiter, vingt-cinq ans plus tard, le tombeau de celui dont je déplorais la mort ?

Aussi, je le répète, la vue de Newstead-Abbey fit-elle sur moi une profonde impression, si profonde, qu'au lieu d'essayer de décrire ce que je voyais, je préférai traduire ce que le poète avait vu.

C'est donc bien la Newstead-Abbey de Byron qui va passer sous les yeux du lecteur, puisque c'est la description qu'il en donne lui-même dans *Don Juan*.

Voyez, voici Newstead :

LV

C'est un noble château, majestueux, antique,
Monastère autrefois, dont le porche gothique
Retient le voyageur qui s'éloigne en rêvant
Au fond d'une vallée. — Un peu trop bas, peut-être
Les moines l'ont bâti, sans doute afin de mettre
Leur dévotion chauve à l'abri de tout vent.

LVI

Calme, le château dort dans la vallée heureuse
Qui porte sur ses flancs et sur sa tête ombreuse,
Parmi les coteaux verts, le chêne aux mille bras,
Qui semble, en étendant sa puissante ramée
Le roi Caractacus ralliant son armée,
Et l'entraînant bruyante à de nouveaux combats.

LVII

Lorsque le jour paraît, on voit les daims timides
Et les cerfs aux longs bois, de ces coteaux humides,
De ces taillis épais, trouer le vert rideau,
Parcourir la vallée éclairée et profonde,
Et se désaltérer dans le courant d'une onde
Qui fuit en gazouillant comme une voix d'oiseau.

LVIII

Un lac pur reproduit l'édifice immobile.
De distance en distance, il surgit comme une île
Quelque bouquet de joncs souples, harmonieux :
Ce sont des nids tout faits pour le cygne sauvage,
Puis tout autour du lac les arbres du rivage
S'inclinent pour revoir leurs fronts silencieux.

LIX

Une étroite rivière à ce miroir liquide
Se mêle, et de son eau, qu'en passant elle ride,
Traversant lentement le tranquille bassin,
S'éparpille plus loin en cascade légère,
Imitant le doux cri de l'enfant que sa mère
Apaise tendrement en lui donnant le sein.

LX

Et puis, ruisseau limpide, elle reprend sa marche ;
Ici sont les grands bois l'encadrant de leur arche,
Là, parmi les gazons et le trèfle odorant,
Changeant de tons, tantôt brillante, tantôt sombre,
Selon qu'elle reflète ou le ciel chargé d'ombre
Ou les étoiles d'or de l'azur transparent.

LXI

Un peu plus loin, voyez ces murs. Quelle tristesse !
De ces débris croulant le dôme qui s'affaisse
Jadis couvrait le chœur d'un temple respecté,
La nef s'est abîmée, et la voûte en ogive
Ne sert plus qu'à verser, imposante et massive,
L'ombre de son front noir sur le roc attristé.

LXII

Regardez ! autrefois, sentinelles de pierre,
Douze saints, les pieds pris dans la mousse et le lierre,
Veillaient là. — Quelle main les chassa de ce lieu ?
Qui donc de leurs débris osa meurtrir la terre ?
Ceux qui ne respectaient rien, ceux qui faisaient la [guerre
Sans pudeur à leur roi, sans remords à leur Dieu.

LXIII

Dans une haute niche apparaît toute seule
La Vierge toujours jeune et l'éternelle aïeule,
Portant l'enfant divin endormi dans ses bras.
Quel sentiment la fit respecter par ces hommes ?
Je ne sais, mais je sais que, tous tant que nous sommes,
Nous respectons toujours quelque chose ici-bas.

LXIV

Une vaste fenêtre, étonnée et béante,
A l'air de demander, comme une mendiante,
L'aumône d'un rayon au soleil, qui, jadis,
Allumant les couleurs de ces riches rosaces,
Les répétait gaîment sur la dalle, et par places
Semait des gerbes d'or, d'opale et de rubis.

LXV

L'haleine de la brise, à travers les sculptures
Souffle faible ou bruyante, et les larges toitures
Abritent le hibou que la nuit réveilla,
Et qui jette ses cris monotones et tristes
Dans la salle où le temps a des anciens choristes,
Comme un feu sous la cendre, éteint l'alleluia.

LXVI

Mais quand d'un certain point du ciel souffle la brise,
La nuit, un chant s'élève, harmonie indécise,
Et court sur les parois de ce sombre couvent.
Feu follet de l'oreille, il s'éteint pour renaître,
Et s'enfuit le matin. Quel est ce bruit? Peut-être
Celui de la cascade apporté par le vent.

LXVII

Ou serait-ce la voix qui n'a rien de terrestre,
Voix qui descend à nous de l'invisible orchestre,
Et qu'au ciel le Seigneur écoute en souriant;
Ou bien le chant plaintif de la pierre abattue,
Doux chant qui de Memnon animait la statue
Quand le char de Phœbus entrouvrait l'Orient?

LXVIII

Qu'elle vienne du ciel, qu'elle naisse des marbres,
Cette voix retentit dans la tour et les arbres,
Et je la connais bien, la douloureuse voix!
Je constate le fait sans en chercher la cause.
C'est dans mon souvenir surtout qu'elle repose,
Car je l'ai trop souvent entendue autrefois.

LXIX

Une fontaine avec des sculptures fantasques,
Des monstres et des saints semblables à des masques,
S'élève dans la cour. L'eau tombe jour et nuit
De leur bouche railleuse, et son torrent s'écoule
En mille bulles d'air. O gloire! dans la foule
Tu ne dures pas tant, et tu fais moins de bruit.

LXX

Et le château lui-même est imposant, sévère,
C'est bien la gravité du pieux monastère.
De sa sainte origine il a, comme un blason,
Gardé ce qu'il a pu, cellules et chapelles,
Cloîtres et réfectoire, et tout en lui rappelle
Bien plus le moine obscur que l'orgueilleux baron.

LXXI

Tout est grand, tout est haut, salles et galeries;
Mais les règles de l'art y sont un peu flétries,
Et l'esprit connaisseur en serait étonné;
Pourtant l'ensemble en est imposant, et tout homme
Qui voit avec le cœur l'admirera, mais comme
On admire un géant disproportionné.

LXXII

Les barons tout en fer, tenant leurs armes prêtes
Et leurs fils tout en joie avec leurs collerettes
Sont là dans leurs panneaux que respecte le temps.
Puis de l'autre côté, reines de boiseries,
Des comtesses d'un siècle, et des lady Maries
Au sourire plus doux qu'un rayon de printemps

LXXIII

Voici venir plus loin, raides dans leur hermine,
Des juges qui devaient, s'ils avaient cette mine,
Faire en apparaissant grand'peur aux accusés.
Des évêques dorés que la mitre décore,
Gens des plus éloquens, mais dont on cherche encore
Les superbes sermons qu'ils n'ont pas prononcés.

LXXIV

Voici, fermes soutiens de la chambre étoilée,
Messieurs les procureurs ardens à la mêlée,
Voici des généraux bardés d'acier. Voilà
Ceux du vieux Malborough, sous l'épaisse perruque
Qui servait, des sourcils allant jusqu'à la nuque,
D'auréole frisée à tous ces héros-là

LXXV

Là, c'est le genettaire avec sa canne blanche.
Il se tient et se cambre une main sur la hanche;
Voyez-vous ses clefs d'or? Ici c'est un chasseur,
Les pieds de son cheval ne touchent point la terre,
Et le noble tory, devenu wigh austère
Depuis que de sa place un autre est possesseur!

LXXVI

Mais, pour se reposer des gloires de famille,
On a mis çà et là quelques toiles où brille
L'éclat des grands pinceaux: Carlo Dolce, Titien;
Salvator, ses bandits et ses groupes sauvages:
Vernet, sa clarté douce, inondant les rivages;
Ou bien l'Espagnolet et son martyr chrétien.

LXXVII

Arbres verts, gai printemps qu'aucun souffle ne fane,
Enfans dansant tous nus, nymphe au bain, c'est l'Al-[bane;
Lorrain, de rayons d'or ridant le front de l'eau;
Saluez! c'est Rembrandt, le poète de l'ombre.
Mettez près du soleil son tableau le plus sombre,
Le soleil pâlira de l'éclat du tableau.

LXXVIII

Nous voici dans le noir avec le Caravage.
Quel est donc ce vieillard que le jeûne ravage?
C'est un ermite obscur, du monde retiré:
C'est splendide, mais triste, et Teniers, moins sévère,
M'appelle: comme lui remplissons notre verre.
Et vive du vieux Rhin le vin sec et doré!

LXXIX

O lecteur! mon ami, si vraiment tu sais lire
(Tu comprends par ce mot ce que je veux te dire,
Car il ne suffit pas, pour s'appeler lecteur,
De savoir épeler), sache donc une chose,
C'est qu'il faut commencer, c'est l'importante clause,
Par le commencement lorsque l'on est auteur.

LXXX

Secondement, il faut continuer son livre,
C'est un moyen connu, sinon commode à suivre.
Qu'en pense mon lecteur? puis, troisièmement,
Commencer par la fin est acte de démence.
Pourtant si par la fin le pauvre auteur commence,
Il n'a plus qu'à finir par le commencement.

LXXXI

Or, cher lecteur, tu viens d'avoir la patience
De m'entendre, et cela sans nulle conscience,
Sans rime ni raison, décrire un vieux château,
Et cela, cher lecteur, comme pourrait le faire
Un simple huissier priseur brochant un inventaire,
Et Phœbus a de moi dû rire un peu là-haut.

LXXXII

Les poètes pourtant furent toujours de même.
C'est rare de trouver un poète qui n'aime
A décrire beaucoup. Homère l'a prouvé,
Mais un moderne doit avoir bien moins d'audace:
Aussi, mon cher lecteur, je vais te faire grâce
Des meubles du château qu'en chemin j'ai trouvé.

Telle était donc matériellement la demeure qu'allait habiter Byron, et qui devait déteindre sur la jeune imagination du poète.

Quant aux souvenirs dont il l'entourait, nous avons vu qu'ils n'étaient pas des plus gais.

La femme du vieux lord jetée à l'eau, le cocher tué et enterré par son maître lui-même, le meurtre le jour et le sabbat la nuit.

Songez à toutes ces vieilles histoires courant comme des spectres dans les corridors et dans les cloîtres à demi ruinés de la vieille abbaye, et vous aurez le secret de quelques-unes des bizarreries de Byron.

L'enfant prépare l'homme comme la fleur le fruit.

Aussi voyez Byron revenant habiter Newstead après son éducation finie et avant son entrée à la chambre des lords.

Il va avoir vingt et un ans.

Son pied, à peu près guéri, ne garde de son ancienne infirmité qu'une légère claudication.

Il mène avec lui sept ou huit fous, parmi lesquels Obbouse, Williams Bancks, Lerope, Davès et Mathews.

C'est l'époque de ces grandes folies tant reprochées au poète.

Newstead avait une excellente cave, une espèce de vestiaire où étaient restées une douzaine de robes de moines, de vastes appartemens et de grands corridors ou cours, quand prenait à Byron et à ses hôtes le besoin de dépenser la vie, besoin si irrésistible chez les jeunes gens.

Un crâne, trouvé par un fossoyeur dans le cimetière de l'abbaye de Newstead, et qui, selon toute probabilité, appartenait au squelette d'un des aïeux de Byron, fut cerclé d'argent, et devint une coupe sur laquelle le poète fit graver ces vers :

Oh ! ne tressaille pas, car je suis, et m'en vante,
Le seul crâne où toujours il reste de l'esprit ;
Différent en cela d'une tête vivante,
Jamais je ne fatigue et rien ne me tarit.

Je suis mort ! libre à toi de me prendre à la terre
J'eus la vie et l'amour, je buvais comme toi.
Remplis-moi, tu ne peux m'outrager, je préfère
Ta lèvre jeune au ver qui rôderait sur moi.

Oui, mieux vaut contenir la liqueur qui pétille
Que de servir d'asile au reptile hideux ;
Mieux vaut être la coupe où l'on boit en famille
Que le plat où les vers se repaissent entre eux.

Oui, je veux ranimer votre verve lassée :
Dans ces lieux où peut-être autrefois je brillais,
Quel successeur plus noble, à la noble pensée,
Dans un crâne séché, que le vin rouge et frais ?

Bois, puisque tu le peux, puisque tu tiens la vie,
Car tu mourras aussi, toi, tes amis, les tiens ;
Ceux qui viendront après, peut-être auront l'envie
De faire de tes os ce que tu fis des miens.

Et dans ton crâne alors tous boiront à la ronde,
Et les vivans aussi riront avec le mort.
Tant mieux, nous n'avons pas, eu dehors de ce monde,
Meilleure occasion d'être utiles encor !

De cette coupe, vient la fondation de la Société du Crâne, dont Byron était le grand-maître.

C'était dans ce crâne que l'on vidait les unes après les autres les vénérables bouteilles de Bordeaux et de Bourgogne entassées par le vieux lord au fond des longues caves de Newstead-Abbey.

On veillait fort tard, pendant toutes ces fêtes nocturnes, et, comme le vieux château jetait à peu près toutes les nuits feu et flamme par ses fenêtres, les paysans y avaient gagné ceci : c'est qu'au lieu d'avoir le sabbat à l'abbaye seulement dans la nuit du samedi au dimanche, ils l'avaient toutes les nuits.

Mais au milieu de tout cela Byron restait triste, son front se ridait avant l'âge, son œil devenait de plus en plus sombre, et son esprit à la fois plein de fiel et d'impuissance amassait pour son imagination les sombres couleurs avec lesquelles il devait plus tard tracer les portraits de Manfred, du Corsaire, de Lara et de Childe Harold.

C'est qu'aussi, en rentrant à Newstead, un sombre présage avait frappé son esprit superstitieux.

Lorsque enfin il était venu pour la première fois d'Ecosse en Angleterre, d'Aberdeen à Newstead, il avait de ses propres mains planté dans un coin du parc un jeune chêne en disant :

« Tu es du même âge que moi, et, selon que tu croîtras et fleuriras, je croîtrai et fleurirai. »

Lorsque Byron quitta Newstead pour Cambridge, il alla prendre congé de son arbre et l'arrosa une dernière fois, et, lorsqu'il revint avec ses amis prendre possession de la vieille abbaye, la première visite du poète fut pour son chêne.

Le chêne, étouffé par les ronces et par les fougères, était presque mort.

Byron secoua la tête et s'éloigna tristement.

A partir de ce moment, la conviction d'une mort précoce le prit et ne le quitta plus.

La Providence veut que les grands génies soient soumis à de pareilles faiblesses.

Qui peut dire combien cette muse, qui veillait au fond du cœur de Byron, trouva de cris douloureux, dans la conviction et l'attente de cette mort ?

Un autre accident vint encore l'attrister.

Sur ces entrefaites, son chien Boatswain mourut de la rage.

Byron eut trois chiens : Nelson, Boatswain et Lion.

Ces chiens furent aussi célèbres en Angleterre que les levrettes de Lamartine le sont en France.

Nelson était une brute féroce, Boatswain un doux et intelligent terre-neuve, et Lion un dévoué et fidèle ami.

Nelson était tout particulièrement sous la garde de Franck, valet de chambre allemand, qui rivalisait de flegme avec les grooms les plus flegmatiques de la Grande-Bretagne.

Cette férocité du dogue n'empêchait point Byron, dans ses heures de caprice, d'introduire Nelson dans l'appartement où maîtres et chiens se donnaient à cœur joie de sauter sur les meubles, et mettaient au désespoir le bon vieux Murray.

Ce n'était encore rien quand Nelson était muselé, mais parfois on lui ôtait sa muselière, ou il se démuselait lui-même : alors c'était avec Boatswain des combats sans fin, où les assistans eux-mêmes n'étaient point à l'abri de tout danger.

Nelson, comme l'illustre amiral dont il avait l'honneur de porter le nom, ne se connaissait plus, et surtout ne connaissait plus personne dans ses momens de colère.

Quand Nelson et Boatswain se prenaient à la gorge, et, disons-le, en l'honneur de Boatswain, car il faut être juste, même envers les chiens, il n'y avait pas trop de Byron et de Franck, et quelquefois même de tous les autres domestiques qui accouraient de tous les côtés et entraient par toutes les portes pour les séparer ; souvent même le moyen si connu et presque toujours efficace de mordre la queue des dogues échouait sur Nelson. Alors il fallait employer les grands moyens : on faisait rougir les pincettes et on les introduisait dans la gueule du stupide animal. Quand les pincettes ne suffisaient pas, on y ajoutait le fourgon ; en faisant en même temps une pesée à droite et à gauche on arrivait enfin à un résultat.

Un jour, à la grande satisfaction du vieux Murray et à la grande douleur de Byron, Nelson s'échappa sans muselière de l'appartement, entra dans l'écurie, et, sans provocation aucune, sauta au cou d'un des chevaux de Byron qu'il se mit à étrangler en manière de passe-temps.

Les palefreniers essayèrent d'abord de lui faire lâcher prise, mais voyant qu'ils n'en pouvaient venir à bout, l'un d'eux se détacha et alla quérir le grand pacificateur Franck, lequel, avec sa gravité anglo-allemande, introduisit le canon d'un pistolet dans l'oreille de Nelson, lâcha le coup, et lui fit sauter la cervelle.

Byron regretta quelque temps Nelson, mais les bonnes qualités de Boatswain le consolèrent de cette perte, et toute son affection se concentra sur lui.

Boatswain avait la sérénité, la douceur et la majesté de la force, et souvent il avait été appelé à donner des preuves de sa patience, non seulement à l'endroit de Nelson, mais à l'endroit d'un autre antagoniste moins formidable sans doute, mais parfois plus hargneux encore.

Mistress Byron avait, de son côté, un petit terrier nommé Gibpin.

Gibpin qui, dans une balance, n'eût pas atteint la cinquantième partie du poids de Boatswain, était, comme tous les roquets, d'une humeur rogue et querelleuse.

Pendant longtemps Boatswain supporta avec patience ou plutôt avec mépris les provocations de Gibpin.

Mais enfin, si doux que Boatswain fût de caractère, un jour il perdit patience et houspilla le roquet de la bonne façon.

Tant que les blessures de Gibpin demeurèrent douloureuses, il se tint assez tranquille.

Mais bientôt il oublia la correction qu'il avait reçue, et revint à la charge.

Boatswain, avec sa longanimité accoutumée, supporta de nouveau les caprices du terrier jusqu'à ce que, la patience lui manquant une seconde fois, il lui donna une seconde leçon, dans laquelle Gibpin faillit laisser sa hargneuse existence.

Mistress Byron, qui aimait son Gibpin, peut-être à cause de la ressemblance qu'il y avait entre leurs deux caractères, mistress Byron, disons-nous, résolut alors d'envoyer Gibpin chez un de ses fermiers, tremblant qu'à une troisième occasion il ne fût tout à fait dévoré par Boatswain, qui se trouva ainsi seul maître du logis.

Sans doute alors la réparation parut suffisante au noble terre-neuve, car un beau matin il disparut, et toute la journée se passa sans que l'on eût de ses nouvelles.

Mais le lendemain, lorsque l'on eut ouvert les portes de la maison, on trouva sur le seuil Boatswain et Gibpin assis côte à côte, et attendant cette ouverture, calmes et pacifiques comme deux bons amis.

Les portes ouvertes, Boatswain, précédant Gibpin et lui faisant toutes sortes de tendresses, le conduisit à l'instant au feu de la cuisine.

Non seulement, comme on le voit, Boatswain avait été chercher Gibpin dans l'exil où le reléguait son mauvais caractère et l'avait ramené à la maison, mais encore, à partir de ce moment, il se déclara hautement son ami et son protecteur, accourant au premier cri que poussait Gibpin, et pillant à son tour les chiens qui, en réponse aux

provocations du terrier, voulaient lui donner des corrections du genre de celles que lui-même lui avait administrées deux fois.

Boatswain méritait donc tous les regrets de Byron : d'ailleurs, sa mort avait été digne de sa vie.

Byron se doutait si peu du genre de maladie dont le pauvre terre-neuve était atteint, que, le voyant écumer, il essuya plus d'une fois avec son mouchoir la bave qui coulait de ses lèvres, sans que le bon Boatswain tentât jamais de le mordre, ni lui ni personne.

Enfin, il mourut après plusieurs accès terribles et de cruelles souffrances.

« Boatswain est mort, écrit Byron à un de ses amis, monsieur Hogsdon, mort, après avoir cruellement souffert : il était devenu enragé, et cependant il conserva jusqu'au dernier moment son doux naturel, et n'essaya jamais de faire de mal à qui l'approchait.

« Et maintenant, ajoute le poète, j'ai tout perdu, excepté le vieux Murray. »

Pauvre cœur désolé, qui se plaignait d'avoir tout perdu, et à qui il restait sa mère !

C'est à Newstead-Abbey que mourut Boatswain.

Byron l'enterra avec pompe, lui fit faire un monument, et sur ce monument fit graver cette épitaphe :

Ici dessous
Reposent les restes
De celui qui possédait la beauté sans orgueil,
La force sans insolence,
La valeur sans férocité,
Enfin toutes les vertus de l'homme sans aucun de ses vices.
Ces louanges, qui ne seraient qu'une flatterie insignifiante,
Si elles étaient placées sur des ossemens humains,
Sont un juste tribut à la mémoire de
Boatswain, chien,
Né à Terre-Neuve en 1803,
Et mort à Newstead
Le 18 novembre 1808.

Le pauvre Boatswain n'avait, comme on voit, vécu que cinq ans et quelques mois, c'est-à-dire le tiers à peu près de son âge.

Byron, relativement, ne devait guère entrer plus avant dans la vie.

Plus tard, comme nous l'avons dit, le poète eut un troisième chien, nommé Lion.

Lion accompagna son maître en Grèce et revint derrière son cercueil.

Lion, dont personne ne fit l'épitaphe, fut adopté par mistress Leigh, cette sœur de Byron, fille d'un premier mariage du capitaine John Byron, dont nous avons dit un mot, et que nous avons présentée à nos lecteurs sous le nom de miss Augusta.

Ce fut le vendredi 17 août 1825 que le cercueil de Byron rentra dans la vieille abbaye, suivi de quelques amis qui étaient restés fidèles au poète, mais moins fidèles cependant que son chien.

Le premier juillet précédent, le corps du noble lord était arrivé de Missolonghi à Londres.

Il était à bord du navire la *Florida*, dans un cercueil percé de trous nombreux, et trempant dans un tonneau d'esprit-de-vin.

C'était de cette manière que l'on avait transporté et conservé Nelson après la bataille de Trafalgar.

Le cercueil transbordé de la *Florida* à terre, le capitaine avait voulu faire jeter l'esprit-de-vin ; mais alors, un des assistans, admirateur enthousiaste de Byron, s'était opposé à cette impiété, et avait proposé au capitaine de la *Florida* de délivrer au public la liqueur conservatrice moyennant un louis la pinte.

Un débit s'organisa à l'instant même, et le capitaine de la *Florida* vendit chaque pinte de son esprit-de-vin le prix que le poète vendait, dit-on, chacun de ses vers, au grand ébahissement de l'aristocratie de Londres, qui comprenait bien que l'on vendît de la cassonade, du café et des épices, mais qui ne comprenait pas que l'on vendît de la poésie.

C'était deux ans auparavant qu'abreuvé de dégoûts, le cœur brisé, l'âme solitaire, ayant perdu l'un après l'autre et de la même mort ses trois amis, Long, Matthews et Chelley ; tous trois s'étaient noyés ;

Ayant vu mourir à Pise une fille naturelle sur laquelle il avait concentré tout l'amour que sa femme l'avait forcé d'écarter d'elle-même et de sa fille légitime ; ayant vu tomber la révolution de Naples, à laquelle il avait offert sa bourse et son épée, et qui, après avoir accepté l'une et l'autre, avait vidé la bourse et caché l'épée ;

C'était deux ans auparavant, disons-nous, qu'au mois d'avril 1823, il avait eu l'idée de partir pour la Grèce, et de contribuer à la délivrance de la patrie de Thémistocle et de Léonidas.

Il y a, dans la vie de certains hommes, des momens où ils comprennent que l'individu est trop peu de chose pour mériter que l'on s'y dévoue, et où ils cherchent un peuple à qui faire le sacrifice de leur fortune et de leur vie.

Byron choisit ce peuple grec chez lequel il avait voyagé un an, lisez : chez lequel il s'était exilé un an, en 1810.

Mais, de 1810 à 1823, un grand changement s'était opéré dans l'existence du poète.

Sa renommée, discutée à Londres, marchandée à Edimbourg, avait débordé de l'Angleterre sur la France et avait peu à peu rempli le monde.

Veut-on avoir une idée de la hauteur à laquelle cette réputation était parvenue ?

Une sédition avait éclaté en Ecosse, dans le comté où était situé l'héritage de sa mère.

Les rebelles devaient, pour une de leurs opérations, traverser les propriétés de mistress Byron.

Sur la limite de ces propriétés, ils convinrent de passer un à un, afin de ne tracer dans l'herbe que la ligne étroite d'un sentier.

Cette précaution contrastait tellement avec la façon dont les mêmes hommes s'étaient conduits sur les terres voisines, que Byron citait souvent ce trait avec orgueil.

Et, certes, cette délicatesse ne tenait pas au bon souvenir que mistress Byron avait personnellement laissé dans la contrée, où sa mémoire était détestée.

Au mois d'avril 1823, Byron entra en communication avec le comité grec.

Vers la fin de juillet, il quitta l'Italie.

La veille du jour où il s'embarqua il écrivit sur la marge d'un livre qu'on lui avait prêté :

« Si tout ce que l'on dit de moi est vrai, je suis indigne de revoir l'Angleterre ; si tout ce que l'on dit de moi est faux, l'Angleterre est indigne de me revoir. »

C'était, à deux mille ans de distance, une variante de cette épitaphe :

Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os !

Vers la fin de décembre, Byron débarqua en Morée.

Le 19 avril 1824, à six heures du soir, il expirait à Missolonghi.

Il était tombé malade quatre jours auparavant.

De quelle maladie ?

C'est ce que ne purent jamais dire les médecins grecs, qui apparemment ont fort dégénéré depuis Hippocrate.

La probabilité est qu'il mourut de ce que nos médecins appellent une fièvre paludéenne.

Comme nous ne voulons pas nous répéter, nous renverrons à nos *Mémoires* ceux qui désireraient avoir des détails sur les derniers instans de Byron.

Aujourd'hui que nous visitons sa dernière demeure, bornons-nous à y suivre le retour du mort, ainsi que nous y avons suivi l'entrée du vivant.

Le surlendemain de l'arrivée du cadavre à Londres, le cercueil fut ouvert.

Les médecins reconnurent que Byron était mort pour avoir refusé de se laisser saigner.

C'était juste le contraire de ce qu'avait déclaré le docteur Thomas, de Zante !

Le corps fut exposé ; mais, deux jours avant cette exposition, on prévit que la foule serait si grande, qu'il fut décidé que l'on n'entrerait qu'avec des billets.

Le jour venu, il fallut requérir la force armée. Plus de trois mille personnes, privilégiées ou non, attendaient, dès sept heures du matin, l'ouverture des portes qui devait avoir lieu à dix.

L'esprit-de-vin, sauf la limpidité qu'il leur avait imprimée, avait assez bien conservé les chairs ; les mains surtout, ces mains dont le poète aristocrate était si fier, n'avaient rien perdu de leur formes élégantes.

Seulement ses cheveux étaient devenus presque gris à trente-sept ans. Chacun de ces cheveux-là eût pu raconter une douleur !

Un instant, lors de l'arrivée de Byron à Londres, un grand cri de réparation s'était élancé de toutes les bouches :

— Byron à Westminster !...

Mais Byron avait fait une si constante opposition morale, sociale et littéraire à toutes les habitudes anglaises, que l'on craignit un refus du gouvernement, et que la famille du poète déclara qu'il serait enterré dans le caveau de ses aïeux, à Hucknell, près de Newstead.

C'eût été beau, cependant, de voir dormir l'auteur de *Marino Faliero* entre Henri VIII et Garrick.

Le 12, le convoi funèbre quitta Londres, se dirigeant vers Nottingham ; jamais convoi royal n'avait attiré sur son passage pareille affluence de monde.

Le colonel Leigh, beau-frère de Byron, était à la tête du deuil

Six voitures venaient ensuite et conduisaient les membres les plus illustres de l'opposition anglaise : Messieurs Hobhouse, Douglas, Cinnair, sir Francis Burdett, et O'Meara, le médecin de Napoléon à Sainte-Hélène.

Puis, dans les voitures particulières, venaient le duc de Sussex, frère du roi, le marquis de Lansdowne, le comte Gray, lord Holland.

Deux envoyés grecs fermaient la marche.

Les Grecs avaient renvoyé le corps de Byron en Angleterre, mais ils avaient gardé son cœur.

Ils avaient, en outre, déclaré sa fille Adda fille adoptive de la Grèce.

Le convoi mit cinq jours à se rendre de Londres à la petite église de Hucknell, où les derniers devoirs furent rendus aux restes de l'illustre poète.

Son corps fut descendu dans un caveau où reposaient déjà les corps de ses aïeux et celui de sa mère.

Une espèce de sacristain, duquel j'eus toutes les peines du monde à me faire comprendre, me conduisit dans le sanctuaire et me montra une tablette de marbre blanc sur laquelle était gravée l'inscription suivante :

Dans le caveau ci-dessous,
Où plusieurs de ses ancêtres et sa mère sont ensevelis,
Gissent les cendres de
GEORGE GORDON NOEL BYRON,
LORD BYRON DE ROCHDALE,
Dans le comté de Lancastre,
L'auteur du *Pèlerinage de Childe Harold.*
Il naquit à Londres, le 22 janvier 1788 ;
Il mourut à Missolonghi,
Dans la Grèce occidentale,
Le 19 avril 1824,
Engagé dans la glorieuse entreprise
De rendre à la Grèce
Son antique liberté et sa vieille gloire.

Sa sœur,
L'honorable Augusta Maria Leigh,
A placé cette tablette, consacrée à sa mémoire.

C'était à l'entrée du parc seulement que j'avais appris que c'était dans l'église de Hucknell, et non dans les caveaux de l'ancien monastère de Newstead, que Byron était enterré.

Je m'étais empressé de me rendre à l'église.

Mais, le pèlerinage accompli, comme il n'était encore que onze heures du matin, je revins au château.

C'était bien la demeure décrite par le poète, au fond de sa vallée, avec ses collines ombreuses, les ruines de son abbaye, et son lac, au bord duquel Thomas Moore m'avait dit que je trouverais la tombe du pauvre Boatswain.

Il était tout simple qu'après avoir copié l'épitaphe du poète, je copiasse l'épitaphe de celui qu'il appelait son meilleur ami.

Je reconnus de loin le monument funéraire. Une jeune femme était assise appuyée contre la pierre ; deux enfans jouaient à dix pas d'elle dans les grandes herbes. Elle travaillait à un ouvrage d'aiguille, et, de temps en temps, levait les yeux pour veiller que les enfans ne se risquassent point trop près du lac.

Son mari se promenait lentement, un livre à la main.

La femme pouvait avoir vingt-quatre ans, le mari trente, les enfans cinq ou six : l'aîné était un garçon ; l'autre, une fille.

La jeune mère était vêtue de blanc ; elle était coiffée d'un large chapeau de paille rond comme on en porte dans le canton de Vaud ; deux énormes touffes de cheveux blonds, roulés en boucles, tombaient de chaque côté de son visage.

Elle était plutôt gracieuse que belle, et sa grâce, comme celle des Anglaises, avait quelque chose de la grâce des plantes et des fleurs.

Je m'approchai d'elle, et comme elle me cachait l'inscription, je la priai, aussi courtoisement que je pus, de me laisser lire l'épitaphe de Boatswain.

Mais je m'aperçus qu'elle ne comprenait point le français.

De mon côté, quoique je lise assez couramment l'anglais, je n'ai jamais pu prononcer une phrase intelligible à des oreilles bretonnes.

Je connais, sous ce rapport, toute mon impuissance ; cependant, je n'en risquai pas moins trois ou quatre mots qui, écrits, eussent très certainement transmis ma pensée, mais qui, prononcés, n'offrirent aucun sens à mon interlocutrice.

Elle me fit, en souriant, signe de prendre patience, et, haussant la voix, appela le petit garçon, qui accourut au nom deux fois répété de George.

La petite fille, appuyée sur ses pieds et sur ses mains, regarda s'éloigner son frère.

La jeune femme adressa quelques mots à l'enfant, lequel se tourna de mon côté, fixa sur moi ses grands yeux bleus, se haussa sur la pointe des pieds pour mieux me voir, et me demanda en excellent français :

— Monsieur, maman désire savoir ce que vous voulez ?

— Ce que je veux ? D'abord, mon bel enfant, je veux t'embrasser, si ta maman le permet.

— Oh ! oui, dit-il.

Et il me tendit ses deux bras.

Je l'enlevai par dessous les aisselles, et je baisai ses deux bonnes grosses joues roses.

La mère souriait en nous regardant.

Une mère sourit toujours lorsqu'on embrasse son enfant.

— Et puis, que voulez-vous ? me demanda le petit George quand je l'eus reposé à terre.

— Je désirerais, mon bel enfant, copier les quelques lignes qui sont gravées sur cette pierre.

— Ah ! l'épitaphe de Boatswain ?

— Vous connaissez Boatswain ? lui demandai-je.

— Le chien de lord Byron... oui, je le connais.

Puis, se tournant vers sa mère, il lui traduisit mon désir en anglais.

La jeune femme sourit, se leva, embrassa son enfant et coupa au plus court à travers la pelouse pour aller rejoindre son mari.

— Je fais fuir votre mère, mon petit ami ? demandai-je à l'enfant.

— Oh ! non, dit-il, elle est allée chercher papa.

Pendant ce temps, la petite fille s'était remise sur ses jambes, et, en trottinant, s'était rapprochée de nous.

— George, dit-elle en aussi bon français que celui que venait de parler son frère, pourquoi donc me laisses-tu toute seule ? Est-ce que tu ne m'aimes plus ?

— Si fait, Adda, je t'aime toujours, dit l'enfant ; mais c'est maman qui m'a appelé.

— Que veut-il, le grand monsieur ?

— Tu le vois bien, répondit le petit garçon, il veut copier l'épitaphe de ce pauvre Boastwain.

— Ah ! demanda la petite fille, pourquoi faire ?

— Dame ! je n'en sais rien... Pour mettre dans un livre, peut-être.

La petite fille me regarda avec curiosité.

Tout en copiant l'épitaphe du brave terre-neuve, je suivais des yeux les enfans, et ne perdais rien de leur conversation.

Le dernier mot transcrit, je relevai la tête, et vis près de moi, entre les deux enfans, la femme et le mari.

— Monsieur, me dit le mari, me permettrez-vous, en ma qualité de demi-compatriote, de vous offrir tous les renseignements que vous pouvez désirer ?

— La manière dont vos deux enfans et vous parlez le français, monsieur, m'autorise à vous donner, non pas le titre de demi-compatriote, mais celui de compatriote tout à fait, et à ce titre, j'accepte bien volontiers l'offre que vous me faites. Seulement laissez-moi vous dire qui je suis, afin que j'aie le droit de vous demander à mon tour qui vous êtes.

Je me nommai.

Il me fit répéter deux fois mon nom, et, se tournant vers sa femme, il lui adressa en anglais quelques mots qui firent que celle-ci me regarda immédiatement avec une naïve curiosité.

— Pardon ! monsieur, interrompis-je en souriant ; sans parler l'anglais, je le comprends assez pour vous dire que vous me faites beaucoup trop d'honneur... Je ne viens ici ni en rival ni en émule ; j'y viens en humble admirateur, en dévot pèlerin. Maintenant, à votre tour, monsieur, de me dire qui vous êtes, et de m'expliquer à quel bienheureux hasard je dois le bonheur de votre rencontre.

— Monsieur, me dit-il, je porte un nom fort obscur : je m'appelle Regnier. Je suis Français d'origine ; mais, en 1680, l'aïeul de mon grand-père s'enfuit devant les persécutions de Louis XIV contre les protestants, et vint s'établir en Angleterre. Depuis ce temps, mes aïeux, mon grand-père et mon père naquirent et moururent sur cette terre de liberté, si hospitalière pour nous qu'elle nous est devenue une seconde patrie, ou plutôt c'est maintenant la France qui n'est que ma seconde patrie, attendu que, depuis trois générations, nous sommes naturalisés Anglais, quoique nous ayons conservé l'habitude de nous marier entre nous dans la colonie, comme on dit. Moi, j'ai le premier rompu avec les habitudes reçues, et j'ai épousé une Anglaise. J'habite à cinq lieues d'ici, au village d'Ashbourn, dont je suis pasteur. Newstead-Abbey est une de mes promenades favorites, et, grâce au chemin de fer, qui, en moins d'une heure, nous conduit à proximité, je puis me donner une fois par mois le plaisir de venir m'y promener avec ma femme et mes enfans.

— Vous êtes grand admirateur de l'auteur de *Childe Harold*, monsieur ?

— Je l'avoue. C'est sinon la plus pure, au moins la plus vigoureuse poésie qui ait été faite. D'ailleurs, mon père, pasteur d'Ashbourn avant moi, avait connu Byron au temps

de ce qu'on appelle ses folies ; il lui vit commencer sa lutte contre les revues écossaises ; et j'ai encore à la maison le brouillon des cinquante premiers vers de sa satire, qu'il a donnés à mon père après les avoir lus.

— Oh ! vraiment ?

— En outre, continua le jeune pasteur, une circonstance singulière rattache ma vie à la mort de lord Byron. Je suis né le 17 juillet 1824, pendant que l'on descendait le cadavre du grand poète dans le caveau de ses aïeux. Mon père, qui avait assisté à la cérémonie funèbre, trouva un nouvel hôte en rentrant, le soir, dans la cure d'Ashbourn : ce nouvel hôte, c'était moi.

— J'aurais fort désiré que le hasard vous eût fait prendre sur vous ce fragment de satire, ce premier jet de colère qui a eu un si grand retentissement en Europe, et qui a sacré Byron poète.

— N'avez-vous jamais vu de son écriture ?

— Si fait... Lord Byron a été lié avec un de mes amis dont le nom ne vous est probablement pas inconnu, car ce nom est plus populaire encore en Angleterre qu'en France : avec le comte d'Orsay ?

— Certes, je le connais !

— Mais j'eusse voulu voir, puisque vous dites que c'est un brouillon que vous possédez, si Byron avait le travail facile, et s'il raturait beaucoup.

— Oh ! il ne faudrait pas vous fier à l'exemple que j'ai entre les mains : les vers sont faciles quand le poète blessé évoque cette muse qu'on appelle la Vengeance. Sur les cinquante premiers vers, il y a à peine dix ratures... Mais, si vous désirez voir ces vers... attendez...

Et, s'adressant à sa femme, il lui dit quelques mots en anglais.

— Ne faites pas cela, interrompis-je en riant, car j'accepterais.

— Et ce serait pour nous un grand plaisir !

Il proposait à sa femme de me ramener à Ashbourn et de m offrir l'hospitalité à la cure.

Puis, comme s'il lui venait une nouvelle idée :

— Ah bien ! oui, venez, dit-il ; j'ai un cadeau à vous faire !

— A moi ?

— Oui... Oh ! ne croyez pas que ce soit les vers de Byron : ces vers sont un héritage de famille, et vous comprenez... j'y tiens.

— Soyez tranquille ! je ne commettrai pas l'indiscrétion de vous les demander !

— Eh bien ! mais est-ce dit ? reprit-il avec un regard et une intonation qui indiquaient le plaisir que je lui ferais en acceptant l'offre aussi franchement qu'elle était faite.

Je lui tendis la main.

— C'est convenu, répondis-je, je suis votre hôte pour jusqu'à l'heure du dernier convoi.

— Vous retournez à Londres ?

— Probablement.

— Et, aux trois quarts du chemin de Liverpool, vous ne poussez pas jusque-là ?

— Que diable voulez-vous que j'aille faire dans une ville de commerce ? J'ai le plus grand respect pour l'industrie, mais, comme toutes les choses respectables, l'industrie m'ennuie mortellement.

— Vous avez tort: il faut voir Liverpool.

— C'est ce que me disait hier lord Holland ; il m'a même remis une lettre pour son banquier.

— Que vous nommez ?...

— Attendez donc...

Je tirai la lettre de ma poche.

— James Barlowe et compagnie.

— Rue de la Taverne-Bleue ?

— C'est cela.

— Raison de plus pour aller à Liverpool !

— Vous croyez que, ne faisant pas le voyage pour Liverpool, je le ferai pour messieurs James Barlowe et compagnie ?

— Vous ne le ferez pas pour eux ; vous le ferez pour vous.

— Je ne vous comprends pas.

— Eh bien ! supposez, par exemple, qu'en venant à Ashbourn je vous donne un sujet de roman en six ou huit volumes !

— D'abord vous me feriez plaisir, attendu, mon cher compatriote, qu'un sujet de roman indiqué par vous serait bien certainement une chose distinguée.

— Mais, supposez encore que ces six ou huit volumes ne soient qu'une première partie.

— Bon, j'entends... Et que la seconde partie se trouve à Liverpool ?

— Oui.

— Chez messieurs James Barlowe et compagnie ?

— Justement.

— Dans ce cas, j'irais à Liverpool.

— Allons donc ! je le savais bien, moi.

Puis, se retournant vers sa femme :

— Monsieur Dumas vient avec nous à Ashbourn, lui dit-il en anglais.

Elle parut faire quelques objections relatives à des détails de ménage.

— Bon, bon, bon ! reprit le jeune pasteur en français, ma femme tremble à l'idée d'offrir la fortune du pot à un homme de votre qualité, et moi je lui dis que nous vous nourrirons avec les lettres du pasteur Bemrode.

— Qu'est-ce que c'est que cela, le pasteur Bemrode ?

— Vous ne devinez pas ?

— Non.

— C'est le héros de votre roman, un caractère tout pétri de bonhomie, d'orgueil et de naïveté, quelque chose entre Sterne et Goldsmith, entre le *Vicaire de Wakefield* et le *Voyage sentimental*.

— Un chef-d'œuvre, enfin ?

— Ma foi !...

— Va pour le chef-d'œuvre ! je le retiens.

— Seulement, ce chef-d'œuvre est en lettres.

— Oh !. quels cris va jeter mon éditeur !

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Il n'en saura rien ; mais il jettera des cris tout de même.

— Mais enfin il y a une raison

— C'est qu'il existe chez nous un préjugé contre les romans par lettres... On dit qu'ils sont ennuyeux.

— Ah oui, je comprends, à cause de *Clarisse Harlowe* et de la *Nouvelle Héloïse*... Vous répondrez en publiant un roman par lettres amusantes : vous avez fait des choses plus difficiles que cela !

— Eh ! eh !...

— Puis, quand vous aurez lu les lettres, vous serez toujours libre de ne pas les publier.

— Ainsi, je conserve mon libre arbitre ?

— C'est bien entendu... Est-ce que je sais ce qui est amusant ou ennuyeux, moi ? un pasteur de village !

— Oh ! quant à cela, je me fierais plutôt à vous qu'à certains critiques de mes amis ou de mes ennemis !

— Allons, partons, car ma femme est sur des charbons à l'idée que le chemin de fer va passer, que nous manquerons ce convoi-ci, et qu'elle n'aura pas les deux heures demandées par toute ménagère pour offrir à dîner à son hôte.

Je tirai ma montre.

— A quelle heure passe donc le chemin de fer ?

— A midi trois quarts.

— Il est midi vingt minutes.

— Et nous avons deux milles à faire avec des enfans.

— J'ai une voiture et des chevaux qui vont comme le vent... Rassemblez votre troupeau (les enfans s'étaient mis à cueillir des fleurs) ; je fais atteler, et nous partons.

— Mais à peine avez-vous vu Newstead-Abbey.

— Vous me raconterez ce que je n'ai pas vu.

— Convenez que le pasteur Bemrode vous trotte par la tête.

— Oh j'en conviens.

— Eh bien ! allez faire atteler... George ! Adda ! !

Les deux enfans, perdus dans les gazons, se redressèrent, et l'on vit apparaître leurs têtes au-dessus des grandes herbes

Je courais vers la voiture.

Le cocher achevait d'atteler, lorsque la jeune et belle famille apparut à la porte sombre de Newstead-Abbey.

Nous montâmes en voiture : un quart d'heure après, nous étions à la station ; une heure après nous descendions à Cheadle.

Là, mon compatriote étendit la main, et, me montrant un clocher autour duquel étaient groupées une centaine de maisons noyées dans des flots de verdure, le tout à deux milles à peu près de nous :

— Voici Ashbourn, me dit-il.

IV

LES LETTRES DU PASTEUR BEMRODE

Je n'ai pas besoin de décrire le moins du monde à mes lecteurs le village d'Ashbourn : ils le connaissent ; ni la cure : ils l'ont visitée.

Le village s'est augmenté d'une vingtaine de maisons ; la cure a conservé son ancienne physionomie ; seulement les fresques du pasteur Bemrode, ces gracieux autels à l'Hyménée, ces douces colombes se becquetant sur un carquois et un arc croisés, ont disparu sous un papier gris perle à ramages gris foncés.

La salle à manger est la même, le cabinet est le même, et il donne toujours sur le même petit jardin où chantent non pas les mêmes rossignols, mais les successeurs de celui qui, du temps de la bonne madame Snart, y chantait si mélodieusement, que le docteur Bemrode le prenait pour l'âme de la dernière enfant que son hôtesse avait perdue.

Mais, comme on le comprend bien, à mon entrée dans la cure, dont j'ignorais entièrement les traditions, toutes ces choses ne pouvaient me frapper.

Ce que je remarquai, ce fut cet air de propreté et d'aisance qui sourit au seuil des maisons habitées par de jeunes hôtes ; ce fut la joie du chien, accueillant père, mère et enfans par ses abois pressés et sa queue frétillante, ce fut une jeune servante, moitié femme de chambre, moitié cuisinière, avec le sourire de la bonne volonté sur les lèvres

Aussitôt rentrée, la petite caravane prit son département : la femme descendit à la cuisine, la servante courut à la basse-cour, les enfans s'emparèrent du jardin, et, après m'avoir installé dans une jolie petite chambre au premier étage, et dont la fenêtre donnait sur la route, le mari me quitta pour aller chercher les lettres.

Dix minutes après, il revint avec une cinquantaine de lettres dans une main et un manuscrit dans l'autre.

— Tenez, dit-il en posant les papiers devant moi, voici votre roman tout fait.

— Je vous remercie, mon hôte... Vous savez que c'est comme cela qu'ils m'arrivent, à ce que l'on dit. Mais j'ai une peur.

— Laquelle ?

— C'est que la traduction ne me donne plus de peine que la composition, et que, à la troisième lettre, je ne quitte le pasteur Bemrode pour en revenir à un capitaine Paul, à un d'Harmental ou à un d'Artagnan quelconque.

— J'ai prévu le cas, me répondit mon hôte en souriant.

Je le regardai.

— Vous êtes prévoyant, lui dis-je.

— Oui, j'avais toujours eu l'idée que vous ou quelqu'un de vos confrères, Balzac, Sue, ou George Sand, viendrait à Newstead-Abbey, que j'y saurais sa présence, et que je lui offrirais le cadeau que je vous offre.

— Et, soyez franc, auquel des quatre eussiez-vous préféré faire ce cadeau ?

— A George Sand. C'est une chose dans le genre de ses ravissantes pastorales.

— Oui, tandis que moi, n'est-ce pas, il sera facile de deviner que c'est encore quelque nouveau hasard qui a mis ce manuscrit entre mes mains ?

— C'est d'autant plus probable que ce n'est pas du tout dans votre manière.

— Que voulez-vous ? je tâcherai d'aller au-devant de la critique ; je raconterai notre rencontre dans tous ses détails, comme j'ai raconté la façon dont j'avais trouvé, à la Bibliothèque, le fameux manuscrit du comte de La Fère, d'où sont tirés les *Mousquetaires* ; je dirai... je dirai la vérité ; tant pis pour ceux qui ne me croiront pas !



A lire quand j'aurai le temps.

— Seulement, vous pourrez dire que vous avez traduit les lettres sur l'original. Il vous restera le tout petit mérite de la traduction.

— Voilà justement ce qui m'embarrasse, c'est cette traduction !

— Elle est toute faite.

— Comment, toute faite ?

— Oui.

— Par qui ?

— Par moi.

— Par vous ?

— Tenez, voyez ce manuscrit.

Je lui tirai le manuscrit des mains.

— C'est la traduction de cet énorme paquet de lettres ?

— Dans mes momens perdus, je me suis amusé à la faire.

— En vérité, vous êtes un homme précieux !

— Dame ! vous comprenez, ce n'est peut-être pas très littéraire, mais, au moins, c'est très littéral.

— Mais, puisque la besogne est entièrement terminée, mon cher hôte, il y aurait à faire une chose bien simple, ce me semble.

— Et laquelle ?

— Publier ces lettres sous votre nom.

Le pasteur sourit.

— Je n'ai pas l'ambition qu'avait toujours eue ce pauvre monsieur Bemrode.

— Quelle ambition ?

— Celle d'être imprimé.

— Il avait cette ambition ?

— Vous le verrez dans ses lettres.

— Eh bien ! je vous réponds d'une chose, moi : c'est que, s'il y a quelque intérêt dans toute cette grosse histoire, et cet intérêt doit exister, puisqu'un homme comme vous s'est donné la peine de la traduire, cette ambition du brave pasteur sera réalisée.

— Belle joie pour lui !

— Comment, belle joie ? Il est donc mort ?

— Mais il y a quelque quarante ou cinquante ans, oui.

— Diable !

— Là ! maintenant, je vous laisse... vous avez, à votre gauche, les lettres originales ; à votre droite, la traduction, et, dans ce coin, une lunette d'approche.

— Une lunette d'approche ! et pourquoi faire ?

— Qui sait ? vous aurez peut-être à regarder aux environs.

— Mon cher hôte, vous êtes mystérieux comme le château d'Udolphe !

— A l'œuvre ! et, dans deux heures, je reviens vous dire que le dîner est servi.

— Allez !

Mon hôte sortit.

Il faut être juste, même pour soi ; je me rendrai donc cette justice de dire que je commençai par essayer de lire les lettres originales : mais je dois ajouter qu'à la moitié de la première, j'abandonnai ce travail pour la simple lecture de la traduction.

Au bout de deux heures, minute pour minute, mon hôte rentra.

Je ne l'entendis pas rentrer : j'étais à la fenêtre, la lunette d'approche à la main.

Il me toucha l'épaule, je me retournai.

— Eh bien ! me demanda-t-il, vous ne lisez plus ?

— Non, je cherche la maison de monsieur Smith.

— L'avez-vous trouvée ?

— Je le crois... seulement j'ai beau regarder à cette charmante petite fenêtre qui éclaire la chambre virginale de la fille du bon pasteur, point de chardonneret dans sa cage, point de belle jeune fille avec un chapeau de paille mettant dans l'ombre la moitié de son beau visage et une partie de ses cheveux d'or. Des couches étendues, des linges qui sèchent, et une chemise qui se balance, les manches raides et le ventre enflé, voilà tout.

— Ah ! mon cher hôte, vous êtes bien exigeant, ce me semble ! La belle Jeannie a subi le sort commun : elle est allée rejoindre le bon monsieur et l'excellente madame Smith, dans le cimetière du village, dont elle a fait à son mari un si touchant tableau.

— Parbleu ! justement, je voulais vous dire une chose : pourquoi, puisque vous étiez en train de traduire, n'avez-vous pas traduit la poésie de Gray comme la prose de monsieur Bemrode.

— Parce que la poésie est de la poésie.

— Pardon, mon cher hôte, je comprends trop, ou je ne comprends pas assez.

— Je veux dire qu'il faut être poète pour traduire un poète.

— Je parie que vous êtes poète ?

— C'est-à-dire que je fais des vers.

— Allons donc !

— Qui n'en fait pas ?

— Et que vous avez traduit le *Cimetière de village* de Gray, comme le reste ?

— Heu !

— Allons ! le *Cimetière de village*, mon cher hôte ?

— Vous le savez mieux que personne, certaines choses doivent être lues en certains endroits et dans certains moments.

— Je suis de votre avis.

— Eh bien ! ce soir, à la nuit tombante, vous irez faire une promenade au cimetière, et là, aux lueurs mourantes du jour, en face de ces pauvres tombes dont Gray s'est fait le poète, vous lirez ma traduction.

— Oh ! metteur en scène que vous êtes, allez !

— Et maintenant, repoussez les uns dans les autres les tubes de votre lunette d'approche, et venez dîner !

— Volontiers, car je meurs de faim.

— Ne dites pas cela si haut, vous épouvanteriez la maîtresse de maison. A propos, où vous êtes-vous arrêté ?

— Au moment du départ des deux époux.

— Pour la prison ?

— Non, pour la cure de Waston, dans le pays de Galles.

— Comment trouvez-vous cela ?

— Parbleu ! charmant, puisqu'il est convenu que je le signe !

— Mais supposez que vous ne le signiez pas.

— Je dirais d'abord que j'ai lu autrefois un roman d'Auguste Lafontaine qui commence exactement de la même façon.

— Auguste Lafontaine est venu en Angleterre vers la fin du dernier siècle ; qui vous dit qu'il n'a pas connu ce bon monsieur Bemrode ?... Passons donc à une autre critique.

— Eh bien ! il me semble que cet éternel récit de sa vie, dans la bouche de monsieur Bemrode, est un peu monotone.

— J'aurais cru, moi, au contraire, qu'il y avait quelque chose de nouveau dans cette étude de soi-même faite par un homme consciencieux qui cède à ses défauts, mais en les connaissant ; qui analyse tous ses sentimens les uns après les autres, qui creuse toutes ses sensations jusqu'à ce qu'il arrive au granit, et, cela, surtout pour vous, qui manquez d'analyse...

— Bon !

— Qui substituez les accidens du hasard et de l'imagination au véritable cours de la vie...

— Bravo !

— Qui avez plus d'entrain, de verve et de bavardage que de philosophie.

— Merci, mon hôte !

— N'est-ce pas l'exacte vérité que je vous dis là ?

— La vérité du bon Dieu... Mais vous connaissez le proverbe : « Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire. »

— Allons donc ! à un commençant... mais à vous !...

— Il n'en est pas moins vrai... Tenez, par exemple...

— Quoi ?

— Que, si le docteur Petrus...

— Eh bien ! si le docteur Petrus ?

— Répondait de temps en temps à monsieur Bemrode...

— La chose tomberait dans la convention !

— Bon ! et en quoi ?

— Parce qu'elle sortirait du vrai.

— En quoi donc y a-t-il quelque chose de faux à répondre aux lettres d'un homme qui vous écrit ?

— Mon cher monsieur Dumas, vous avez mal étudié le caractère du docteur Petrus.

— Bah !

— Vous n'avez pas fait la part d'un savant occupé à des problèmes aussi importans que ceux qu'il est en train de résoudre, car autrement...

— Eh bien ! autrement ?

— Vous eussiez deviné pourquoi il ne répondait pas.

— Et il ne répondait pas, pourquoi ?

— Mon cher monsieur Dumas, apprenez ceci : c'est qu'en 1824, lorsque le digne docteur Petrus Barlowe mourut à Cambridge, à l'âge de cent ans moins huit jours, on trouva sur son bureau, qu'aucune autre main que la sienne n'avait jamais rangé depuis soixante ans passés, un énorme paquet de lettres avec cette inscription : A LIRE QUAND J'AURAI LE TEMPS.

« On ouvrit le paquet : il contenait une cinquantaine de lettres toutes cachetées.

— Eh bien ?

— Eh bien ! ces lettres c'étaient celles du pasteur Bemrode.

— Comment ! ces lettres, où le digne homme prenait une si grande peine de se peindre lui-même dans les plus petits détours de son orgueil, dans les plus secrets replis de son cœur !

— Le docteur Petrus Barlowe les avait classées avec le plus grand soin, chacune à sa date, pour les lire quand il aurait le temps.

— Et il est mort à cent ans moins huit jours ?

— Sans avoir trouvé le temps de les lire, mon cher monsieur... Voilà ce que c'est que la vérité. Vous lui eussiez fait lire les lettres de son ami, vous, vous n'eussiez point voulu que ce labeur de l'homme s'étudiant lui-même fût perdu pour celui sur la demande duquel il avait été fait, et vous étiez dans le faux !

— Ainsi, les joies, les chagrins, les triomphes, les déceptions, les rêveries de ce pauvre monsieur Bemrode ?...

— Je suis le seul qui les ait jamais connus ! De Cambridge, on a renvoyé le paquet à Ashbourn ; le paquet est tombé dans les mains de mon père, qui ne s'en est pas plus occupé que le docteur Petrus ; enfin, des mains de mon père il est passé dans les miennes.. Moi, c'est autre chose : j'ai ouvert le paquet, j'ai lu les lettres, je les ai traduites, et j'ai admiré la providence du Seigneur, qui en ne permettant au bon monsieur Bemrode de composer aucun des ouvrages qu'il avait projetés, lui en a, sans qu'il y songeât, fait écrire un qui vaut mieux qu'aucun de ceux qu'il avait rêvés, et cela parce que, en le faisant, il ne se doutait point qu'il le faisait.

— Mon cher hôte, dis-je, voilà qui me détermine ; je trouve décidément l'histoire du digne pasteur pleine d'intérêt ; je la prends pour mon compte, je l'endosse, je la signe.. Allons dîner !

Nous descendîmes.

Les deux enfans étaient déjà assis à une petite table ; trois couverts nous attendaient à une plus grande.

Nous prîmes nos places, et nous fîmes honneur au dîner de madame Regnier.

Pendant tout le repas, je fus préoccupé d'une seule et unique idée ; c'était, aussitôt le dessert enlevé, d'aller à

Wircksworth, de faire le tour de la maison de monsieur Smith, si je ne pouvais point la traverser, et de revenir à Ashbourn par les prairies.

Sauf un peu d'impolitesse, il m'était facile de me donner cette satisfaction : je n'avais qu'à demander ma liberté, une fois le dîner fini, et partir tout courant pour Wircksworth.

Mais je me promettais bien d'y aller seul.

J'aimerais autant ne pas y aller du tout que de faire la route avec qui que ce fût au monde, même avec le successeur de monsieur Bemrode.

Celui-ci vit bien que j'étais préoccupé ; il me demanda la cause de ma préoccupation.

— Ma foi ! lui dis-je, votre diable de *Pasteur d'Ashbourn* me trotte par la tête, et je meurs d'envie d'aller faire un tour à Wircksworth !

Mon hôte me regarda en souriant.

— Avez-vous absolument besoin que je vous y accompagne ? me demanda-t-il.

— Non, au contraire, et je vous avoue même que je préfère y aller seul.

— Eh bien ! cela tombe à merveille !

— Bah !

— Oui, j'ai eu la paresse de ne pas achever la traduction du manuscrit de la dame grise, et je terminerai en votre absence.

— Qu'est-ce que cela, la dame grise ?

— Ah ! c'est la grande affaire de la seconde partie de ce que vous lirez ce soir ! Tâchez d'en être là à minuit, et c'est pour le coup que vous m'appellerez metteur en scène.

— Allons ! allons ! je vois que vous connaissez le métier, et que si, à l'exemple de votre prédécesseur, vous vouliez m'écrire une cinquantaine de lettres, cela me ferait un second *Pasteur d'Ashbourn*.

— Bon ! pour que vous mettiez dessus, comme le docteur Petrus : *A lire quand j'aurai le temps !*

— Oh ! soyez tranquille, je ne vous ferai pas la niche de vivre cent ans moins huit jours !

— Hum ! avec cela que vous êtes bâti pour mourir phthisique !

— Eh bien ! puisque tout est convenu, donnez-moi votre traduction de Gray.

— Oui, mais à condition que vous ne la lirez que dans le cimetière et à la tombée de la nuit.

— C'est convenu.

Je pris la traduction, je la mis dans ma poche, je me levai, je baisai la main de madame Regnier, j'embrassai les enfans et je partis.

V

LE CIMETIÈRE DE VILLAGE

Dès que je fus hors du village d'Ashbourn, ces lignes du manuscrit me revinrent en mémoire :

« Ai-je besoin de vous rappeler, mon cher Petrus, que j'avais à peine vingt-cinq ans, et que Jeannie n'en comptait que dix-neuf ?

« Nous étions moins avancés dans la vie que la nature ne l'était dans l'année : la nature en était au mois de juin, et nous n'en étions encore, Jeannie qu'en avril, et moi qu'en mai ! »

Ni la nature, ni moi n'étions tout à fait dans la même situation que le digne pasteur Bemrode ; la nature était en septembre, et moi j'avais quarante-six ans ; la nature et moi, nous étions déjà sur ce versant occidental de la vie qui mène la nature à l'hiver, l'homme à la tombe.

Eh bien ! grâce à cette heureuse organisation que j'ai reçue du ciel, et à laquelle je dois que le malheur n'ait jamais pu faire de moi un homme malheureux, je marchais, avec la jeunesse du cœur sinon avec celle des années, dans ce chemin qu'un siècle auparavant avait suivi le bon monsieur Bemrode.

Je n'avais aucune Jeannie qui m'attendît dans cette petite maison blanche à la fenêtre alors entrouverte, et aujourd'hui fermée, mais j'avais la poésie, cette éternelle maîtresse qui passe aussi voluptueusement sa main dans les cheveux blancs d'Homère que dans les cheveux noirs de Byron.

A quoi songeais-je ?

A ce qui, dans mes voyages, m'a si souvent préoccupé

Mes amis, ceux que j'avais quittés huit jours auparavant, pensaient-ils à moi, et, s'ils y pensaient, que faisais-je, à l'heure présente, dans leur imagination ?

Ce que je faisais, ils étaient loin de s'en douter :

Je courais sur une grande route, après un double fantôme évanoui depuis cinquante ans, après l'ombre gracieuse de Williams Bemrode et de Jeannie.

Ma foi ! ne court pas qui veut après l'ombre de la Jeunesse et de l'Amour !

A mesure que j'avançais par le chemin, l'ancienne petite maison du docteur Smith m'apparaissait rajeunie et remise à neuf par un badigeonnage gris et par la peinture verte de ses volets.

Le vieux lierre avait encore grandi, mais il semblait, lui avoir le privilège de grandir sans vieillir.

Une foule de moineaux francs y avaient établi leur domicile, et y caquetaient à qui mieux mieux, se racontant sans doute dans leur langue les événements de la journée.

Lorsque j'approchai de la maison, la fameuse fenêtre qui avait tant tiré l'œil du pasteur Bemrode s'ouvrit, et une jeune mère de vingt-six à vingt-huit ans parut, faisant sauter un petit enfant d'un an dans ses bras.

Je m'arrêtai, essayant de plonger mon regard dans l'intérieur de la chambre.

Au lieu de la perse de Jeannie, un papier à rayures recouvrait les murailles ; le lit virginal avec ses rideaux blancs avait fait place à un large lit à baldaquin, du haut duquel tombaient des rideaux de cotonnade.

On eût dit que la chambre avait fait un pas dans la vie, et de la virginité était passée à la maternité.

La jeune mère, voyant un étranger qui se haussait sur la pointe des pieds pour regarder dans ce sanctuaire de la maison anglaise qu'on appelle une chambre à coucher, referma vivement la fenêtre et m'interdit la vue de son tabernacle.

Elle eût été bien étonnée si je lui eusse dit que c'était non pas elle que je cherchais, mais le souvenir d'une belle enfant qui avait habité cette chambre près de cent ans avant elle

Je fis le tour de la maison.

La grille dont parlait le pasteur Bemrode avait disparu.

Un propriétaire quelconque avait fait ce que venait de faire la jeune mère : lassé de voir les regards des passans pénétrer jusque chez lui, il avait probablement vendu la grille, et, avec l'argent de la grille, fait bâtir un mur.

A droite de la maison je trouvai une ruelle ; si je m'orientais habilement, cette ruelle devait me conduire à la porte du jardin.

Je ne me trompais point : au bout de cent pas, je retrouvai cette porte par laquelle étaient sortis, pour entrer dans la prairie, les deux beaux et joyeux jeunes gens.

La porte n'était point fermée ; elle était seulement poussée contre son chambranle de pierre.

Je l'entre-bâillai, et passai ma tête à travers l'entre-bâillement.

Deux ou trois enfants jouaient au milieu de ce jardin, dans la forme matérielle duquel rien n'était changé ; seulement, au lieu des fleurs de printemps, lilas, roses et balsamines, avec lesquels s'entretenait Jeannie, se balançaient sur leurs hautes tiges flexibles les reines marguerites, les chrysanthèmes et les dahlias, cette gracieuse importation d'Amérique qui était inconnue du temps de Jeannie.

A ma vue, les enfants poussèrent des cris et s'enfuirent.

J'avais envie de courir après eux et de les retenir ; mais que penserait-on, dans l'ancienne maison du docteur Smith, d'un homme qui se haussait sur la pointe des pieds pour regarder dans les chambres à coucher, et qui entrait dans les jardins pour courir après les enfants ?

J'aurais beau dire : « A la place où jouaient ces enfants, il y a un siècle, une jeune fille de mes amies parlait aux papillons, chantait avec les oiseaux, croisait son haleine avec le parfum des fleurs ; je suis entré pour retrouver la trace de ses pieds sur le sable, le passage de son corps dans l'air ! » l'excuse paraîtrait médiocre, même lorsque j'ajouterais humblement que j'étais un de ces rêveurs qu'on appelle poètes.

Je tirai donc à moi la porte, et, au bout d'une dizaine de pas, je me trouvai dans la prairie ; dans la prairie fraîche, ombreuse, touffue, avec une génération d'arbres autre, bien certainement, que celle qui avait vu passer Jeannie au bras de Bemrode, mais toujours composée d'aulnes et de trembles.

Je reconnus l'allée de saules.

Oh ! ceux-là, ils devaient être les mêmes, sinon qu'ils étaient plus bossus, plus tordus, plus éventrés encore qu'au milieu du XVIIIe siècle ; cent ans écoulés ne les avaient pas tués, mais ces cent ans les avaient un peu vieillis : ils étaient un peu plus chauves et un peu plus ridés que lorsque Jeannie et Bemrode s'étaient reposés sous leur ombre.

Je cherchai et je crus découvrir la place où les deux jeunes gens avaient dû s'asseoir côte à côte, et je m'y assis à mon tour, les pieds pendant le long du talus, et effleurant presque le ruisseau, aussi abondant, aussi limpide qu'au jour où il réfléchissait leur double image.

Devant moi s'étendait la prairie parfumée ; les meules de foin en avaient été enlevées, mais on pouvait voir encore la place où elles s'élevaient.

Libre à moi de croire que ces meules de foin récemment rentrées dans la grange étaient les mêmes sur lesquelles s'étaient arrêtés les yeux des deux jeunes gens, et dont les âcres senteurs étaient demeurées consignées dans le manuscrit de mon hôte.

Pourquoi n'était-ce pas au dernier mois de juin que Jeannie et Williams s'étaient assis où j'étais assis, Jeannie faisant un bouquet de fleurs de son jardin mêlées à des fleurs champêtres ; Williams, les yeux baissés, avouant peu à peu son amour !

Cette idée prit une telle consistance dans mon esprit, que je regardai autour de moi, cherchant si je ne verrais pas, au loin, sous les saules, ou dans la profondeur des quinconces de trembles, la jeune fille au chapeau de paille et à la ceinture bleue, le jeune homme à la démarche grave et à l'habit sombre.

Je poussai un soupir en songeant que tous deux n'existaient plus que dans mon imagination.

Puis, comme le soleil, en descendant vers l'horizon, dorait la cime tremblante des hauts peupliers, je me levai, je traversai la prairie, et je commençai à revenir vers Ashbourn.

Il faut avoir été élevé dans les forêts et les champs, puis avoir passé vingt-cinq ans au milieu du bruit des villes, du tumulte des révolutions, des orages de la vie littéraire, pour savoir tout ce qu'il y a de doux souvenirs, d'évocations juvéniles, de parfums d'enfance, dans une course faite à travers les mystérieuses prairies du comté de Derby, par une belle soirée du commencement de septembre, quand le soleil glisse au revers argenté des feuilles du tremble, quand le merle sort des buissons, sautille, s'effarouche et s'envole en sifflant ; quand on entend le dernier chant de la fauvette sous l'aubépine, et le cri du grillon caché dans la touffe d'herbe !

Ce fut ainsi que, sans y songer, je me retrouvai aux premières maisons d'Ashbourn.

Seulement, le hasard voulut que je revinsse justement du côté où était le cimetière.

Au lieu d'être, comme d'habitude, adossé à l'église, il était situé à l'extrémité du village.

Ses anciens murs s'étaient écroulés, et, sans doute, la pauvre commune n'avait pas été assez riche pour les rebâtir, car ils avaient été remplacés par une haie vive taillée à hauteur de ceinture d'homme ; une grille en bois fermée avec un lien d'osier y donnait entrée.

On ne vole pas les morts, et les profanateurs sont rares au village.

Oh ! c'était bien un cimetière de campagne que le pauvre petit cimetière d'Ashbourn !

Pas un monument ; quelques pierres avec des noms et des dates, quelques croix avec leurs inscriptions funéraires ; de grandes herbes partout, comme il en pousse sur les tombes, et, au milieu de ces grandes herbes, un chemin tracé de la porte aux dernières fosses.

J'allai droit à un groupe de cyprès qui poussaient sur un monticule ; je m'appuyai à l'un d'eux, tournant le dos au village, et je jetai un regard circulaire sur la campagne, qui commençait au delà de la haie du cimetière, et qui se déroulait autour de moi.

Rien de plus doux, de plus calme, de plus charmant que cette vue !

Elle s'étendait dans toute la longueur d'une vallée peu profonde où coulait une petite rivière qui prend sa source dans un des derniers contreforts des monts Cheviots, lesquels s'en vont courant vers l'Ecosse comme une bande de buffles effarouchés.

Sous les rayons du soleil couchant, la rivière semblait charrier des lames d'or ; chaque côté de ses berges voyait se dérouler de larges prairies vertes comme de l'émeraude, au milieu desquelles s'élevaient de grands bouquets de peupliers ombrageant des groupes de maisons aux toits rouges et aux fumées bleues ; de toutes parts, une vapeur montait, transparente et azurée, derrière laquelle, dans les lointains de la vallée, commençaient à se perdre les saules, pareils à des fantômes échevelés.

A quelque distance, un berger jouait de la cornemuse.

La cloche tinta six fois, avec une modulation inégale et pour ainsi dire boiteuse.

C'était le quart avant huit heures.

Le paysage s'assombrissait déjà : l'heure était venue de lire la traduction de mon hôte ; si j'attendais encore, le jour allait me manquer.

Je tirai le papier de ma poche ,je le dépliai, je jetai un dernier regard autour de moi, et je lus (1).

Lorsque j'arrivai à la fin de la traduction de mon hôte, le jour baissait rapidement, et l'on eût dit que le soleil avait attendu que j'en eusse scandé le dernier vers pour éteindre son dernier rayon.

Il était évident que l'élégie du digne pasteur n'avait rien perdu à être lue à cette heure de crépuscule, et pour ainsi dire sur le théâtre où je me trouvais.

Aussi repris-je tout pensif le chemin du presbytère, où les deux époux m'attendaient pour prendre le thé.

VI

FIN DE L'HISTOIRE DE LA PREMIÈRE HISTOIRE

Une heure après mon retour au presbytère, j'étais établi dans la petite chambre où le pauvre Bemrode, à force de soins et de peines, avait établi ses fresques.

Hélas ! ce fut en vain que je regardai autour de moi : un impitoyable successeur, le neveu du recteur probablement, avait recouvert ces premiers dessins, que j'eusse été si heureux de retrouver intacts, d'un premier papier qui, selon le goût des locataires, avait dû, depuis ce temps-là, et pendant les quatre générations de pasteurs qui avaient habité cette chambre, faire place au moins à quatre papiers différens.

Je ne pus résister au désir d'ouvrir la fenêtre, et de chercher parmi toutes les lumières celle qui s'échappait de l'ancienne chambre de Jeannie ; mais j'eus beau creuser l'obscurité de mon regard, sans doute les volets étaient fermés, car la fenêtre resta obscure.

Au bout d'un quart d'heure, la patience me manqua.

D'ailleurs, j'avais à lire la seconde partie du manuscrit.

Le manuscrit était là, sur la table, à l'endroit même où, selon toute probabilité, les premières lettres du bon pasteur Bemrode avaient été écrites.

Je m'assurai que l'histoire de la dame grise était complète, je me couchai, et, avec cette volupté de l'homme qui, après une journée de fatigue, se trouve sur un bon matelas, entre deux draps blancs, je commençai ma lecture.

J'avoue ma prédilection pour les histoires où les fantômes jouent un rôle : j'ai l'émotion sans avoir la peur ; je crois aux apparitions, et ceux qui ont lu mes *Mémoires* savent pourquoi.

Il me fut donc plus facile qu'à un autre de me mettre à la place du pasteur Bemrode se trouvant en face de la fatale apparition.

Minuit sonnait quand j'arrivai à l'endroit où le digne pasteur pénètre dans la chambre murée.

On voit que mon hôte était servi selon ses souhaits.

La lecture me conduisit jusqu'à deux heures du matin ; à deux heures, j'étais forcé, bien malgré moi, de me séparer du pasteur, de sa femme et de leurs deux jumeaux.

J'avais dévoré jusqu'à la dernière ligne.

Je fus pris d'une énorme fantaisie de me lever et d'aller réveiller mon hôte : je mourais d'envie de savoir de quelle façon se déroulait la seconde histoire, et si la prédiction s'était ou non accomplie.

Je réfléchis que la demande serait indiscrète, et, à force de raisonnemeots, je pris sur moi d'attendre au lendemain, d'autant plus que, comme il était deux heures du matin, le lendemain, c'était le jour même.

Toutefois, je m'assoupis ; mais, pendant mon sommeil, j'évoquai tous les fratricides de l'antiquité, Etéocle et Polynice, Romulus et Rémus, Timoléon et Timophane, et je construisis, à l'aide de toutes ces fables, une fable qui, tant que je dormis, me parut magnifique et pleine de sens, mais qui, lorsque je me réveillai, s'évanouit en une insaisissable fumée, pour me laisser en face du néant.

Heureusement, il faisait grand jour.

Je me levai sans songer à ouvrir la fenêtre et à utiliser la lunette d'approche de mon hôte ; non, la direction de mon esprit était totalement changée : ce que j'avais envie de voir, c'était le sombre presbytère de Waston, avec ses murs verdis, sa cour humide, son monstrueux ébénier aux racines tordues ; ce que j'avais envie de savoir, c'était l'histoire de Williams-John et de John-Williams.

Aussi, en un tour de main, me trouvai-je habillé et en état de descendre.

Monsieur et madame Regnier étaient levés depuis longtemps.

Madame Regnier s'occupait du déjeuner ; monsieur Regnier était allé faire une visite à l'un de ses paroissiens malade.

Je me plantai sur le seuil de la porte, et j'interrogeai des yeux les trois rues qui venaient aboutir à la place où s'élevait le presbytère.

Bientôt j'aperçus mon hôte à l'extrémité d'une de ces rues.

Je lui fis toutes sortes de signes avec la main ; mais, soit qu'il ne me vît point, soit qu'il ne crût pas de sa dignité de hâter sa marche, il continua son chemin du même pas.

Je compris alors Mahomet qui, voyant la mauvaise volonté que mettait la montagne à venir à lui, se décida à aller à la montagne.

Le jeune pasteur s'arrêtait à droite et à gauche, au seuil des maisons, interrogeant, causant, souriant, feignant surtout de ne pas me voir, et jouissant intérieurement de son triomphe.

Enfin, je le joignis.

— Ah ! c'est vous, mon hôte, me dit-il ; avez-vous bien dormi ?

— Très mal !

— Bah ! votre lit était-il mauvais ?

— Non.

— Aviez-vous eu l'imprudence de laisser votre fenêtre ouverte ?

— Non.

— Les chats auraient-ils fait du bruit en jouant dans le grenier ?

— Non, j'avais envie de vous revoir.

— Voilà qui est fort aimable.. Mais ce n'était point seulement pour me voir que vous aviez envie de me revoir

(1) Voir cette pièce de vers chapitre XXIII.

— Non... j'ai tout lu.
— Tout, jusqu'à la fin ?
— Jusqu'à la dernière phrase, jusqu'à ces mots : « Oh ! qui pourrait croire que l'un de ces petits anges s'appellera un jour Caïn ? »
— Eh bien ?
— Eh bien ! je veux savoir ce que sont devenus Williams-John et John-Williams.
— Mais je n'en sais rien, moi !
— Comment ! vous n'en savez rien ?
— Pas le premier mot !
— Oh ! par exemple !
— Ne vous ai-je pas raconté de quelle façon les lettres du docteur Bemrode sont tombées entre mes mains ?
— Si fait.
— Eh bien ! je sais de l'histoire du pasteur Bemrode tout ce qu'il en a écrit au docteur Petrus Barlowe, et pas un mot de plus... Les événements qui suivent se sont passés, à ce que je crois, dans d'autres localités : à Liverpool, à Milfort, en Amérique même.
— Que faire alors pour la fin ?
— Ce que vous avez fait pour le commencement : visiter les localités où se sont passés les événements ; interroger les gens qui, par la tradition, ont été à portée de les connaître.
— Mais, morbleu ! je ne puis cependant pas aller jusqu'en Amérique pour avoir la suite de votre histoire : j'aimerais mieux la faire moi-même.
— C'est une dernière ressource qui ne vous manquera jamais, et à laquelle il sera toujours temps de recourir.
— Et vous n'avez aucun renseignement à me donner sur les recherches à faire ?
— Aucun... Je suis aussi étranger à cette histoire que vous l'êtes vous-même ; le hasard en a fait tomber la première partie entre mes mains, voilà tout. Je vous la donne, je ne puis faire davantage. La prenez-vous ?
— Je crois bien que je la prends ! Seulement, excusez-moi, mais je suis pressé de partir.
Le pasteur tira sa montre de sa poche.
— Il est sept heures et demie, dit-il ; le convoi passe à neuf heures à Cheadle ; vous avez le temps de déjeuner, et de partir par le convoi de neuf heures.
— Rentrons, alors... Mais attendez donc.
— Quoi !
— Il faut bien faire mes conditions.
— Quelles conditions ?
— Vous ne pouvez pas me faire comme cela tout simplement cadeau de six volumes.
— Bon ! pourquoi pas ?
— Non... je ne vous offre point d'argent, quoique je pense que ce serait encore plus simple ; mais, enfin, vous désirez bien quelque chose.
— Vous avez vu ma femme et mes enfants, que voulez-vous que je désire ?
— Mais votre femme désire peut-être quelque chose, elle.
— Oui, vous avez raison, elle a une ambition.
— Peste ! gare à moi !... Une chose que son mari n'a pas pu lui donner, serai-je assez riche ou assez puissant ?
— Oh ! oui, tranquillisez-vous : il s'agit tout bonnement... Allez-vous bientôt en Italie ?
— J'y vais toujours, en Italie ; seulement, je vous préviens que, si ce sont des indulgences que vous voulez, je suis assez mal avec le nouveau pape.
— Non, en ma qualité de pasteur protestant, j'ai peu de foi dans cette branche du commerce romain.
— Qu'est-ce, alors ?
— Un chapeau de paille de Florence.
— Oh ! quant à cela, je m'en charge : le plus beau de la Toscane sera pour madame Regnier.
— Chut ! parlez plus bas : la voici !
— Vous voulez lui faire une surprise... je comprends.
— Non.
— Alors, je ne comprends pas.
— Vous n'auriez qu'à oublier la promesse !
— *A table, messieurs !* dit notre hôtesse risquant ces trois mots français.
Je déjeunai, les yeux fixés sur la pendule.
A huit heures un quart, je me levai.
— Mon cher hôte, vous êtes Français, dis-je au pasteur, et, en cette qualité, vous connaissez le plus vieux de nos proverbes, puisqu'il remonte au roi Dagobert : « Il n'y a si bonne compagnie... »
— Oh ! vous n'êtes pas encore débarrassé de la nôtre !
— Comment cela ?
— Nous vous conduisons jusqu'à Cheadle, et nous ne vous quittons qu'au chemin de fer.

Et il me montra une petite voiture découverte qui attendait à la porte.
— Bravo ! voilà ce qui s'appelle comprendre l'hospitalité.
— Non ! cela s'appelle comprendre la vie. Nous ne sommes pas, nous autres pasteurs protestants, comme vos curés catholiques, qui s'imposent privations sur privations, macérations sur macérations ; nous regardons la vie, non comme une concession, mais comme un présent de Dieu : nous croyons qu'en nous la donnant, le Seigneur nous dit : « Je vous donne ce qu'il y a de plus beau au monde ; faites-en ce qu'il y a de plus doux. » Alors, nous accueillons tout plaisir qu'il nous met sur notre route comme un ange qui nous vient de la part du Seigneur, et, au lieu de l'effaroucher par notre mine triste et rogue, nous tâchons de l'acclimater à notre atmosphère terrestre par toutes sortes de caresses et de prévenances. Ainsi, par exemple, ce matin, quand j'ai vu qu'il faisait beau, j'ai préparé cette course : c'était un moyen de vous avoir plus longtemps et de donner à mes enfans et à ma femme une demi-journée d'air, de soleil et de fleurs.
— Monsieur Regnier, vous comprenez si bien la vie, que vous devez admirablement comprendre la mort. Heureux ceux que vous aidez à vivre ! heureux surtout ceux que vous aidez à mourir !
Je jetai les yeux sur la pendule.
— Nous n'avons plus que trente-cinq minutes, lui dis-je.
— C'est cinq minutes de plus qu'il ne nous faut... N'importe, venez !
— Mais ma malle ?
— Elle est dans la voiture.
— Mais le manuscrit ?
— Il est dans la malle.
— Allons ! vous êtes, comme vous le disiez tout à l'heure, l'homme des prévenances et des caresses, et cela ne m'étonne plus que le bonheur reste près de vous.
Nous montâmes en voiture et nous partîmes.
Une demi-heure après nous étions à la station.
Au moment même où nous mettions pied à terre, nous entendîmes le cri strident et prolongé que jette la locomotive pour prévenir de son arrivée les voyageurs qui l'attendent.
Elle apparut, en effet, au tournant de la route, s'avançant rapide et secouant un gigantesque panache de fumée.
— Allons ! dit mon hôte, embrassez ma femme, mes enfans ; donnez-moi une poignée de main, et dites-nous adieu.
— Pourquoi adieu ?
— Parce que je n'ose vous demander de nous dire : « Au revoir ! »
— Hélas ! vous avez bien raison : au revoir, c'est le mensonge ; adieu, c'est la vérité.
Le convoi était arrivé, et les chefs de station appelaient les voyageurs.
Le pasteur s'approcha d'un des hommes qui ouvrent les portières, et lui dit quelques mots à demi-voix.
— *Yes !* répondit celui-ci en lui faisant signe de le suivre.
— Que lui avez-vous demandé ? m'informai-je.
— S'il y avait un wagon où vous pussiez être seul... Je ne sais pourquoi, mais il me semble qu'en ce moment vos dispositions sont à la solitude.
— En vérité, mon cher hôte, vous avez la science du cœur ! Allons ! allons ! disons-nous au revoir : il m'en coûterait trop de vous dire adieu.
Le jeune homme sourit, appela d'un signe sa femme et ses enfans.
Sa femme me présenta son front blanc et pur entre deux touffes de cheveux dorés, comme eût fait une sœur à son frère ; les deux enfans m'offrirent leurs joues rondes, roses et fraîches, comme ils eussent fait à un ami.
Monsieur Regnier et moi, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre.
Enfin le sifflet du chef de train donna le signal du départ ; je sautai dans le wagon, la portière se referma sur moi, j'abaissai la glace, et je passai la moitié de mon corps par l'ouverture pour revoir encore ces amis de la veille, que j'avais bien plus de peine à quitter que beaucoup de mes vieux amis.
Tant que je pus les voir, je leur fis signe de la main, le mari et la femme me répondant avec leurs mouchoirs, les enfans m'envoyant des baisers.
Mais, au bout de cinq ou six cents pas, la route tourna, et tout disparut.
Trois heures après, j'étais à Liverpool.
Et maintenant, comme ce qui me reste à raconter est la préface naturelle du livre qui reste à lire, que l'on me permette de ne reprendre le récit qu'au moment où je pourrai faire connaître l'histoire des enfans comme j'ai transmis celle du père et de la mère.

———✱———

TABLE DES MATIÈRES

DU

PASTEUR D'ASHBOURN

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Le Château d'Eppstein

ILLUSTRATIONS

DE

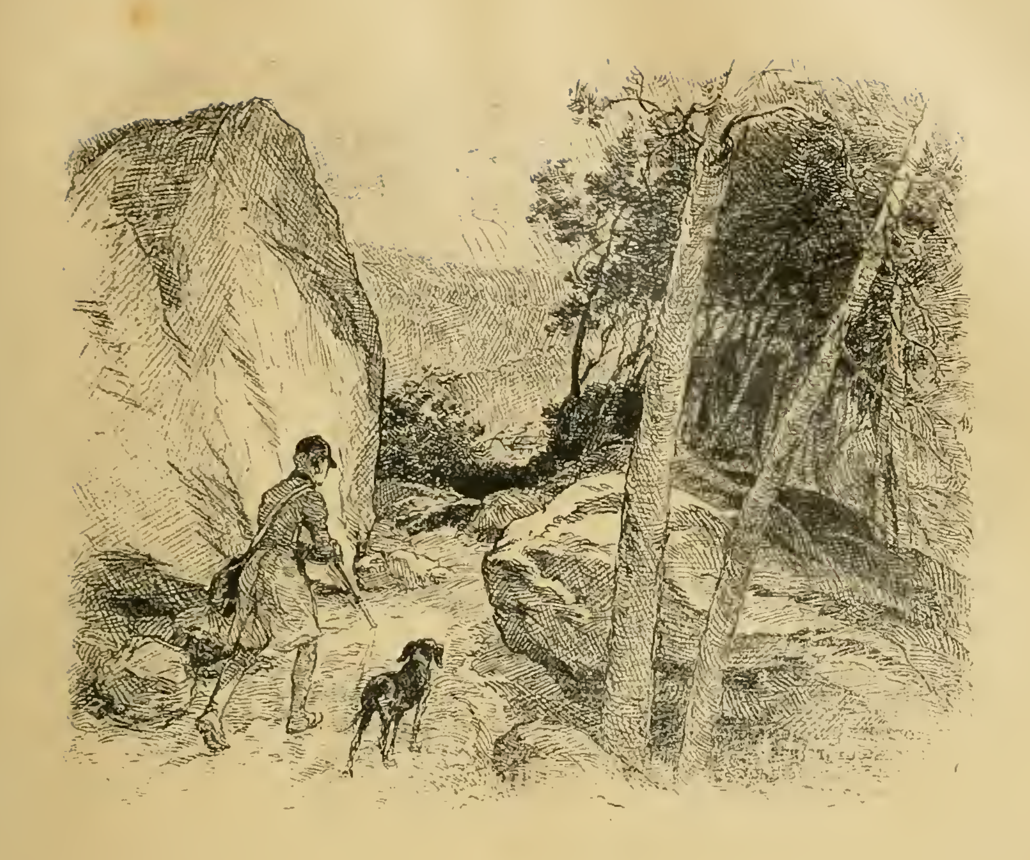
A. GÉRARDIN



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LE CHATEAU D'EPPSTEIN

INTRODUCTION

C'était pendant une de ces longues et charmantes soirées que nous passions, durant l'hiver de 1841, chez la princesse Galitzin, à Florence. Il avait été convenu que, dans cette soirée, chacun raconterait son histoire Cette histoire ne pouvait être que fantastique, et chacun avait déjà raconté la sienne, à l'exception du comte Elim.

Le comte Elim était un beau grand jeune homme blond, mince, pâle, et d'un aspect mélancolique, que faisaient parfois d'autant mieux ressortir des accès de folle gaieté qui lui prenaient comme une fièvre, et qui se passaient de même. Plusieurs fois déjà la conversation était tombée, devant lui, sur des sujets pareils ; et toutes les fois qu'il avait été question d'apparitions, et que nous lui avions demandé son avis, il nous avait répondu avec cet accent de vérité qui n'admet pas de doute :

— J'y crois.

Pourquoi y croyait-il? Personne ne le lui avait jamais demandé ; d'ailleurs, en pareille matière, on croit ou l'on ne croit pas, et l'on serait fort embarrassé de donner une raison quelconque de sa croyance ou de son incrédulité.

Certes, Hoffmann croyait à la réalité de tous ses personnages : il avait vu maître Floh et avait connu Coppelius.

Tant il y a que, lorsque le comte Elim, à propos des histoires les plus étranges de spectres, d'apparitions et de revenants, nous avait répondu : « J'y crois », personne n'avait douté qu'effectivement il y crût.

Lorsque le tour du comte Elim fut venu de raconter son histoire, chacun se tourna donc avec une grande curiosité vers lui, décidé à insister, s'il se défendait de payer sa dette, et convaincu que l'histoire qu'il raconterait aurait le caractère de la réalité qui fait le charme principal de ces sortes de récits ; mais le narrateur ne se fit aucunement prier, et à peine la princesse l'eût-elle sommé de tenir son engagement, qu'il s'inclina en signe d'adhésion, en demandant pardon de nous raconter une aventure *qui lui était personnelle*.

Comme on le comprend bien, le préambule ne fit qu'ajouter d'avance à l'intérêt qu'on se promettait du récit, et, comme chacun se taisait, il commença aussitôt :

— Il y a trois ans, je voyageais en Allemagne ; j'avais des lettres de recommandation pour un riche négociant de Francfort, lequel, ayant une fort belle chasse dans les environs et me sachant grand chasseur, m'invita, non pas à chasser avec lui (il méprisait, je dois le dire, assez franchement cet exercice), mais avec son fils aîné, dont les idées à cet endroit étaient fort différentes de celles de son père.

« Au jour dit, nous nous trouvâmes donc au rendez-vous donné à l'une des portes de la ville ; des chevaux et des voitures nous y attendaient ; chacun de nous prit une place dans un char à bancs ou enfourcha sa monture, et nous partîmes gaiement.

« Nous arrivâmes, au bout d'une heure et demie de marche, à la ferme de notre hôte : nous y étions attendus par un splendide déjeuner, et je fus forcé d'avouer que, si notre hôte n'était point chasseur, il savait admirablement du moins faire aux autres les honneurs de sa chasse.

« Nous étions huit en tout : le fils de notre hôte, son pro-

fesseur, cinq amis et moi. A table, je me trouvai placé près du professeur; nous parlâmes de voyages; il avait été en Egypte, j'en arrivais. Ce fut entre nous le motif d'une de ces liaisons momentanées, que l'on croit durables au moment où elles se forment, puis qui, un beau matin, se rompent par le départ, pour ne se reprendre jamais.

« En nous levant de table, nous convînmes de chasser à côté l'un de l'autre : il me donna le conseil de former le pivot et d'appuyer toujours aux montagnes du Taunus, attendu que les lièvres et les perdrix tendaient à regagner les bois qui couvrent ces montagnes, et que, de cette façon, j'aurais la chance de tirer non seulement le gibier que je ferais lever, mais encore celui que feraient lever les autres.

« Je suivis le conseil avec d'autant plus d'ardeur que nous nous mettions en chasse à plus de midi, et qu'au mois d'octobre les journées sont déjà courtes. Il est vrai que nous vîmes bientôt, à l'abondance du gibier, que nous rattraperions facilement le temps perdu.

« Je ne tardai pas à m'apercevoir de l'excellence du conseil que m'avait donné mon brave professeur : non seulement à chaque instant les lièvres et les perdrix se levaient devant moi, mais encore je voyais à tout moment se remettre dans les bois des compagnies entières que faisaient partir mes compagnons, et que je joignais plus facilement à cause du couvert : il en résulta qu'au bout de deux heures de chasse, comme j'avais un bon chien d'arrêt, je résolus de me lancer tout à fait dans la montagne, me promettant de me tenir dans les endroits élevés, afin de ne pas perdre de vue mes compagnons.

« C'est surtout pour le chasseur qu'a été fait le proverbe : « L'homme propose et Dieu dispose. » Quelque temps, effectivement, je me tins en vue de la plaine. Mais une compagnie de perdrix rouges prit son vol vers la vallée ; c'étaient les premières que je voyais de la journée.

« Mes deux coups en avaient abattu deux : avide comme le chasseur de La Fontaine, je me mis à leur poursuite...

« Pardon, dit le comte Elim en s'interrompant et en s'adressant à nos dames, pardon de tous ces détails de vénerie ; mais ils sont nécessaires pour expliquer mon isolement, et l'étrange aventure qui en fut la suite. »

Chacun assura le comte Elim qu'il écoutait avec le plus grand intérêt, et le narrateur reprit :

— Je suivis donc avec acharnement ma compagnie de perdrix, qui, de remise en remise, de côte en côte et de vallée en vallée, finit par m'entraîner de plus en plus dans la montagne. J'avais pris tant d'ardeur à sa poursuite que je ne m'étais pas aperçu que le ciel se couvrait de nuages, et qu'un orage menaçait : un coup de tonnerre me tira de ma sécurité. Je promenai mes regards de tous côtés : j'étais dans le fond d'une vallée, au milieu d'une petite clairière qui me permettait de distinguer tout autour de moi des montagnes boisées ; sur le plateau d'une de ces montagnes, j'apercevais les ruines d'un vieux château ; de chemin, pas de traces ! J'étais venu en chassant, et, par conséquent, à travers ronces et bruyères ; si je voulais une route frayée, il fallait l'aller chercher... où ? je n'en savais rien.

« Cependant le ciel se couvrait de plus en plus ; les coups de tonnerre commençaient à se succéder à intervalles toujours plus rapprochés, et quelques larges gouttes de pluie tombaient avec bruit dans les feuilles jaunies que chaque bouffée de vent enlevait par centaines comme des volées d'oiseaux qui quitteraient un arbre.

« Je n'avais pas de temps à perdre : je m'orientai tant bien que mal, et, lorsque je crus m'être orienté, je marchai devant moi, résolu de ne pas dévier de la ligne droite. Il était évident qu'au bout d'un quart de lieue, d'une demi-lieue, je finirais toujours par trouver quelque sentier, quelque chemin, et que ce sentier, ce chemin, me conduirait nécessairement quelque part. D'ailleurs, rien à craindre dans ces montagnes, ni des animaux ni des hommes : du gibier timide ou de pauvres paysans, voilà tout. Le plus grand malheur qui pût m'arriver était donc de coucher sous quelque arbre, ce qui n'eût été rien encore si le ciel n'eût point pris à chaque minute un aspect de plus en plus menaçant. Je résolus donc de faire un effort pour gagner un gîte quelconque, et je doublai le pas.

« Malheureusement, je marchais, comme je l'ai dit, dans un taillis semé au versant d'une montagne : il en résulta qu'à chaque instant j'étais arrêté par les obstacles du terrain. Tantôt c'était le fourré qui devenait trop serré et devant lequel mon chien de chasse reculait lui-même, tantôt c'était une de ces déchirures si communes dans les pays montueux, et qui me forçait à faire un long détour ; puis, pour comble d'ennui, l'obscurité descendait rapidement du ciel, et la pluie commençait à tomber d'une façon assez inquiétante pour un homme qui n'a aucune idée sur le gîte qui l'attend. Ajoutez à cela que le déjeuner de notre hôte commençait à être fort loin, et que l'exercice que j'avais fait depuis six heures en avait singulièrement facilité la digestion.

« Cependant, à mesure que j'avançais, le taillis prenait de la force et devenait un bois. Je marchais donc avec plus de facilité ; mais, selon mon calcul, j'avais dû, dans les tours et les détours que j'avais été forcé de faire, dévier de la ligne droite que je m'étais tracée. Cela toutefois m'inquiétait médiocrement. Le bois prenait à chaque pas un aspect plus grandiose et devenait une forêt. Je m'engageai sous cette forêt, et, selon mes prévisions, j'avais fait un quart de lieue à peine, que je trouvai un sentier.

« Maintenant, ce sentier, de quel côté devais-je le suivre ? était-ce à droite ; était-ce à gauche ? Rien sur ce point ne pouvait fixer ma détermination ; il fallait m'en remettre au hasard. Je pris à droite, ou plutôt je suivis mon chien qui prit de ce côté.

« Si j'avais été à l'abri sous quelque hangar, dans quelque grotte, dans quelque ruine, j'aurais admiré le magnifique spectacle qui se développait devant moi. Les éclairs se succédaient presque sans interruption, éclairant toute la forêt des lueurs les plus fantastiques. La foudre grondait par mugissements redoublés, prenant naissance à une extrémité de la vallée, qu'elle semblait suivre, et allant se perdre à l'extrémité opposée ; puis, de temps en temps, de larges coups de vent passaient sur la cime des arbres, courbant les grands hêtres, les sapins gigantesques, les chênes séculaires, comme la brise de mai courbe les blés en épis. Cependant, la résistance était grande, la lutte était vigoureuse, et les arbres ne se courbaient pas ainsi sans gémir. Aux colères de l'ouragan qui fouettait la forêt avec le vent, la pluie et l'éclair, la forêt répondait par de longues plaintes tristes et solennelles, et pareilles à celles que fait entendre un malheureux que l'adversité poursuit injustement.

« Mais j'étais moi-même mêlé d'une manière trop directe à ce grand cataclysme, dont je ressentais les atteintes, pour en remarquer toute la poésie. L'eau tombait par torrents ; je n'avais pas un fil de mes vêtements qui ne fût mouillé, et ma faim devenait toujours plus pressante. Quant à mon sentier, que je m'obstinais à suivre, je croyais m'apercevoir qu'il commençait à s'élargir et devenait de plus en plus frayé. Il était donc évident qu'il me conduirait à une habitation quelconque.

« En effet, après une demi-heure de marche au milieu de cet horrible désastre de la nature, j'aperçus, à la lueur d'un éclair, une petite chaumière à laquelle aboutissait directement le sentier que je suivais. Je doublai le pas, oubliant à l'instant même toutes mes fatigues dans l'espérance de l'hospitalité qui m'attendait, et, en quelques instants, je me trouvai en face de cet abri si désiré. Mais, à ma grande déception, je n'aperçus aucune lumière. Quoiqu'il ne fût pas encore assez tard pour que le propriétaire de la petite maison fût couché, les portes et les contrevents des volets étaient hermétiquement fermés, et avaient un air de solitude intérieure qui se répandait même au dehors. Au reste, tout autour de la chaumière à part les dégâts faits par l'orage, il était facile de reconnaître les soins d'une main journalière. Une vigne qui avait déjà perdu une partie de ses feuilles courait le long de la muraille, et de grosses touffes de rosiers, où se balançaient quelques fleurs tardives, ornaient les allées d'un petit jardin fermé par un treillage de bois. Je frappai avec la conviction qu'on ne m'entendrait pas.

« En effet, le bruit de mes coups s'éteignit sans éveiller aucun mouvement intérieur ; j'appelai, mais personne ne me répondit.

« J'avoue que, s'il y avait eu un moyen quelconque d'entrer dans cette petite maison, même en l'absence du propriétaire, j'eusse employé ce moyen. Mais les portes et les contrevents étaient non seulement hermétiquement, mais encore solidement fermés, et quelque confiance que j'eusse dans l'hospitalité allemande, j'avoue que cette confiance n'allait pas jusqu'à risquer l'effraction.

« Cependant une chose me consolait : c'est qu'évidemment cette petite maison ne pouvait être entièrement isolée et devait se trouver voisine d'un village ou d'un château. Je frappai donc encore quelques coups un peu plus violents que les autres pour faire une dernière tentative ; mais, cette tentative ayant été infructueuse, je pris mon parti et je me remis en quête.

« Au bout de deux ou trois cents pas, comme je l'avais prévu, j'allai heurter l'enceinte d'un parc. Je la suivis quelque temps pour chercher une grille : une brèche se présenta sur mon passage et m'épargna la peine d'une plus longue investigation. J'enjambai par-dessus les débris de la muraille, et je me trouvai dans le parc.

« Ce parc avait dû être autrefois une de ces magnifiques promenades princières, comme on en trouve encore quelquefois en Allemagne, mais comme on n'en trouvera plus en France dans cinquante ans. C'était quelque chose comme Chambord, Mortefontaine ou Chantilly ; seulement, autant la petite chaumière que je venais de voir, et ses alentours que j'avais embrassés d'un coup d'œil, paraissaient l'objet

d'un soin particulier et assidu, autant l'orgueilleux parc semblait solitaire, inculte et abandonné.

« En effet, autant qu'on pouvait en juger à travers certaines éclaircies de nuages et certains relâches de la tempête pendant lesquels la lune essayait de se montrer au ciel, et la nature de reprendre un peu de calme, ce parc, qui autrefois avait dû être si splendide, présentait un caractère de dévastation déplorable à voir : de hautes broussailles avaient poussé sous la futaie, et des arbres, déracinés par la colère des ouragans, ou brisés par la vieillesse, coupaient les allées réservées à la promenade, de façon qu'à tout moment on était forcé de se faire jour à travers des branches ou de franchir des troncs étendus, dépouillés et nus comme des cadavres. Cet aspect était peu rassurant et me donnait de médiocres chances de trouver habité le château auquel ne pouvaient manquer de conduire ces allées sombres et dévastées.

« Cependant, en arrivant à une espèce de carrefour où, sur cinq poteaux autrefois debout, quatre étaient maintenant abattus, j'aperçus une lumière qui, passant, à ce qu'il me sembla, devant une fenêtre, disparût aussitôt. Si rapide qu'eût été cette espèce d'éclair, il avait suffi pour me guider. Je me mis en marche dans la direction indiquée, et au bout de dix minutes à peu près, je me trouvai hors du parc, et j'aperçus, de l'autre côté d'une pelouse, une masse noire qui me parut enveloppée d'arbres. Je présumai que c'était le château.

« En avançant, je vis que je ne m'étais pas trompé ; seulement, cette lumière, pareille à une étoile qui file, avait complètement disparu ; de plus, à mesure que j'avançais vers l'étrange bâtiment, il me paraissait complètement inhabité.

« C'était un de ces vieux châteaux si communs en Allemagne, auquel un ensemble architectural, qui avait survécu aux travaux successifs que la nécessité des temps ou le caprice de ses propriétaires avaient fait exécuter, imprimait la date du XIV[e] siècle ; mais ce qui donnait surtout à cette massive construction un air de tristesse indéfinissable, c'est qu'aucune des dix ou douze fenêtres que présentait sa façade n'était éclairée. Seulement, trois de ces fenêtres étaient fermées avec des volets extérieurs ; mais, comme l'un de ces volets était brisé par la moitié et présentait une large solution de continuité, il était évident que cette chambre n'était pas plus éclairée que les autres, attendu que, si elle l'eût été, on eût vu briller la lumière à travers cette ouverture. Quant aux autres fenêtres, elles avaient dû être autrefois garnies de contrevents, comme les trois que nous avons indiquées ; mais ces contrevents, ou étaient à cette heure complètement arrachés, ou pendaient dégingandés, soutenus par un seul gond, et pareils à l'aile brisée d'un oiseau.

« Je longeai toute cette façade, cherchant un moyen de pénétrer dans les cours intérieures, où j'espérais enfin revoir cette lumière à la recherche de laquelle je m'étais mis, et, à l'un des angles du bâtiment, entre deux tourelles, je trouvai enfin une porte qui me parut fermée d'abord, mais qui, faute de serrure et de verrou, céda au premier effort que je fis pour l'ouvrir.

« Je franchis le seuil, je m'engageai sous une voûte obscure, puis enfin j'arrivai dans une cour intérieure pleine d'herbes et de ronces, au fond de laquelle, derrière une vitre opaque, je vis, comme à travers un brouillard, briller cette bienheureuse lumière que je commençais à regarder comme une erreur de mon imagination.

« A la lueur d'une lampe, deux vieillards se chauffaient le mari et la femme sans doute. Je cherchai la porte : elle était à côté de la fenêtre, et, comme dans mon empressement ma main se porta sur le loquet, elle s'ouvrit vivement ; la femme jeta un cri. Je m'empressai de calmer la crainte que, bien malgré moi, j'avais inspirée à ces braves gens.

« — N'ayez point peur, mes amis, leur dis-je ; je suis un chasseur égaré ; je suis fatigué, j'ai faim, j'ai soif : je viens vous demander un verre d'eau, un morceau de pain et un lit.

« — Excusez la frayeur de ma femme, me répondit le vieillard en se levant. Ce château est si isolé, qu'un accident seul y conduit par hasard quelque voyageur ; il n'est donc pas étonnant qu'en voyant apparaître un homme armé, la pauvre Bertha ait éprouvé quelque frayeur, quoique, Dieu merci ! nous n'ayons guère à craindre les voleurs, ni pour nous, ni pour notre maître.

« — En tout cas, mes amis, rassurez-vous sur ce point, leur dis-je ; je suis le comte Elim M... Vous ne me connaissez pas, je le sais ; mais vous devez connaître M. de R..., à qui j'étais recommandé à Francfort et avec lequel je chassais, quand, à la suite d'un vol de perdrix rouges, je me suis égaré dans le Taunus.

« — Oh ! Monsieur, répondit toujours l'homme, tandis que la femme continuait de me regarder curieusement, nous ne connaissons plus personne à la ville, attendu qu'il y a, je crois, bientôt plus de vingt ans que ni ma femme ni moi n'y avons mis les pieds ; mais nous n'avons pas besoin d'autres renseignements que ceux que vous nous donnez. Vous avez faim, vous avez soif, vous avez besoin de repos ; nous allons vous préparer à souper. Quant à un lit (les deux vieillards se regardèrent), ce sera peut-être un peu plus difficile, mais enfin nous verrons.

« — Une part de votre souper, mes amis, et un fauteuil dans un coin du château, c'est tout ce que je vous demande.

« — Laissez-nous faire, Monsieur, répondit la femme ; séchez-vous et rechauffez-vous ; nous allons, pendant ce temps, arranger les choses de notre mieux.

« Cette recommandation de me sécher et de me réchauffer n'était pas inutile : j'étais mouillé jusqu'aux os, et mes dents claquaient de froid ; mon chien, d'ailleurs, me donnait l'exemple, et il était déjà couché au beau travers de l'âtre, supportant une chaleur qui aurait suffi à cuire le gibier à la poursuite duquel il s'était si fort fatigué

« Comme je présumai que le garde-manger était médiocrement garni, et que, selon toute probabilité, le souper de ces braves gens se bornait au pot-au-feu qui bouillait devant la cheminée, et à la casserole qui chantait sur le réchaud, je mis ma carnassière à leur disposition.

« — Ma foi, dit le mari en y choisissant quelques perdrix et un levraut, cela tombe à merveille, Monsieur, car vous en eussiez été réduit à notre pauvre souper ; et, vu l'appétit que vous avez annoncé, cela ne laissait pas que de nous causer quelque inquiétude.

« Aussitôt le mari et la femme échangèrent tout bas quelques mots ; la femme se mit à plumer les perdreaux et à dépouiller le lièvre, et le mari sortit.

« Dix minutes à peu près se passèrent pendant lesquelles, à force de me tourner et de me retourner devant le feu, je commençais à me sécher. Cependant, quand le mari rentra, je fumais encore des pieds à la tête.

« — Monsieur, me dit-il, si vous voulez passer dans la salle à manger, il y a un grand feu allumé, et vous serez mieux qu'ici. On vous y servira tout à l'heure.

« Je le grondai de la peine qu'il venait de se donner, en lui disant que je me trouvais à merveille où j'étais, et que j'aurais été enchanté de souper à la même table qu'eux. Mais à ceci il me répondit, en s'inclinant, qu'il savait trop ce qu'il devait à M. le comte pour accepter un pareil honneur. Puis, comme il se tenait debout près de la porte, son chapeau à la main, je me levai et lui fis signe que j'étais prêt à passer dans l'appartement préparé. Il marcha devant, et je le suivis. Mon chien poussa un long gémissement, se remit languissamment sur ses quatre pattes, et me suivit à son tour.

« J'avais très grande hâte de retrouver l'équivalent du feu que j'abandonnais, de sorte que je ne fis pas grande attention aux corridors et aux chambres que nous traversâmes ; tout cela seulement me parut être dans un état de délabrement complet.

« Une porte s'ouvrit ; je vis un foyer immense allumé dans une cheminée gigantesque : je me précipitai vers le feu, où, quelque hâte que je misse, Fido, grâce à ses quatre pattes, qui avaient retrouvé toute leur élasticité, était encore rendu avant son maître.

« Le feu avait eu ma première attention. Mais à peine fus-je installé devant la cheminée, que mes yeux se portèrent sur la table préparée pour moi. Elle était couverte d'une nappe faite avec cette admirable toile qu'on tire de la Hongrie, et couverte d'une vaisselle splendide.

« Cette magnificence inattendue excita ma curiosité. J'examinai les couverts et les assiettes ; tout cela était d'un beau travail et surtout d'une richesse remarquable. Sur chaque objet étaient gravées les armes du propriétaire, surmontées d'une couronne de comte.

« J'étais encore occupé de cette investigation lorsque la porte se rouvrit, et un domestique, vêtu d'une grande livrée, entra, portant le potage dans une soupière d'argent, pareille au reste du service.

« En reportant les yeux de la soupière à celui qui la présentait, je reconnus le vieillard qui m'avait reçu.

« — Mais, mon ami, lui dis-je, je vous le répète, vous me traitez avec beaucoup trop de cérémonie ; et, véritablement, vous allez m'ôter tout le plaisir de l'hospitalité que vous me donnez par le dérangement qu'elle vous cause.

« — Nous savons trop le respect que nous devons à monsieur le comte, reprit de nouveau le vieillard en s'inclinant et en posant la soupière sur la table, pour ne pas le recevoir aussi bien qu'il est en notre pouvoir. D'ailleurs, s'il en était autrement, le comte Everard ne nous le pardonnerait pas.

« Il fallait se laisser faire. Je voulus m'asseoir sur une chaise ; mais l'étrange majordome avança un grand fauteuil : c'était celui du maître de la maison. Le dossier était orné d'un écusson aux mêmes armes que celles que j'avais

déjà remarquées, et, comme celles-ci, surmontées d'une couronne de comte.

« Je pris la place indiquée. Comme je l'avais dit, je mourais de faim et de soif, de sorte que je dévorai d'abord. Au reste, tout ce qu'on m'avait servi, même la portion du dîner que je rognais aux deux serviteurs, était excellent ; le vin surtout était des meilleurs crus de Bordeaux, de Bourgogne et du Rhin.

« Pendant ce temps, le vieillard se confondait en excuses sur la façon dont il était forcé de me recevoir.

« Pour le détourner de cette inquiétude, qui paraissait l'agiter, autant que par curiosité, je lui demandai ce qu'était son maître et s'il n habitait point le château.

« — Mon maître, me dit-il, est le comte Everard d'Eppstein, le dernier des comtes de ce nom. Non seulement il habite le château, mais encore il y a bientôt vingt-cinq ans qu'il ne l'a pas quitté. La maladie d'une personne à laquelle il porte une grande affection l'a appelé à Vienne. Voilà six jours qu'il est parti et nous ne savons quand il reviendra.

« — Mais, continuai-je, quelle est cette petite chaumière si propre, si charmante, si entourée de fleurs, que j'ai aperçue à un quart de lieue d'ici, et qui fait un si grand contraste avec le château ?

« — C'est la véritable demeure du comte Everard, répondit le vieillard. Ses anciens habitants sont tous morts, et, depuis la mort du dernier, c'est-à-dire du garde-chasse Jonathas, M. le comte se l'est réservée pour lui. Il y passe ses journées, et ne rentre guère au château que pour se coucher. Aussi le pauvre château, comme vous l'avez pu voir ce soir, et comme vous le verrez encore bien mieux demain, tombe-t-il en ruine ; si bien qu'à l'exception de la chambre rouge, il ne reste pas une seule chambre habitable au château.

« — Et qu'est-ce que la chambre rouge ?

« — C'est la chambre qu'ont de père en fils habité les comtes d'Eppstein ; c'est dans cette chambre qu'ils sont nés ; c'est dans cette chambre qu'ils sont morts, depuis la comtesse Eléonore jusqu'au comte Maximilien

« Je remarquai qu'en prononçant ces mots, le vieillard baissait la voix et semblait, avec une certaine inquiétude, regarder autour de lui. Cependant je ne fis aucune observation ni ne renouvelai aucune demande. Je réfléchissais à cette poétique et étrange chose, du dernier comte d'Eppstein vivant solitaire dans son vieux château, qui, quelque temps après sa mort peut-être, croulerait sur sa tombe.

« J'avais fini de dîner, et, la faim et la soif apaisées, le besoin du sommeil commençait à se faire impérieusement sentir. Je me levai donc, et je priai le majordome qui m'avait si bien fait les honneurs du château, de vouloir bien me conduire à ma chambre.

« Sur cette demande, il parut éprouver quelque embarras, balbutia des excuses presque inintelligibles ; puis, comme s'il en avait pris enfin son parti :

« — Eh bien, monsieur le comte, dit-il, suivez-moi.

« Je le suivis. Fido qui, de son côté, avait fêté le souper presque à l'égal de son maître, et qui avait repris sa place en travers du feu, se leva en murmurant et ferma la marche.

« Le vieillard me ramena dans la première pièce, c'est-à-dire dans celle où j'étais entré d'abord, le lit était couvert de draps blancs et fins.

« — Mais, lui dis-je, c'est votre chambre que vous me donnez.

« — J'en demande bien pardon à monsieur le comte, répondit le vieillard se trompant sur le sens de mon exclamation ; mais, dans tout le château, il n'y a pas une autre chambre qui soit habitable.

« — Où coucherez-vous alors, vous et votre femme ?

« — Dans la salle à manger, chacun sur un grand fauteuil.

« — Je ne le souffrirai pas ! m'écriai-je, c'est moi qui coucherai dans un fauteuil. Gardez votre lit ou donnez-moi une autre chambre.

« — J'ai déjà eu l'honneur de dire à monsieur le comte qu'il n'y avait pas, dans tout le château, une autre chambre habitable, à l'exception de celle...

« — A l'exception de celle... ? répétai-je.

« — A l'exception de celle du comte Everard, de la chambre rouge.

« — Et tu sais qu'il est impossible que M. le comte couche dans celle-là ! s'écria vivement la femme.

« Je les regardai fixement tous deux. Ils baissèrent les yeux avec une expression d'embarras visible. Ma curiosité, déjà excitée par tout ce qui m'était arrivé jusque-là, était portée à son comble.

« — Et pourquoi impossible ? demandai-je. Est-ce une défense du maître ?

« — Non, monsieur le comte.

« — Si le comte Everard savait qu'un étranger a couché dans cette chambre, en résulterait-il quelque reproche pour vous ?

« — Je ne crois pas.

« — Mais alors pourquoi cette impossibilité ? Et qu'y a-t-il donc dans cette mystérieuse chambre rouge dont je ne vous entends parler qu'avec terreur ?

« — Il y a, Monsieur...

« Il s'arrêta et regarda sa femme, qui, par un mouvement des épaules, semblait lui dire : « Dame, dis-le si tu veux. »

« — Il y a... ? repris-je. Voyons, parlez.

« — Il y a qu'elle est *hantée*, monsieur le comte.

« Comme le brave homme me parlait en allemand, je crus avoir mal entendu.

« — Comment dites-vous, mon ami ? lui demandai-je.

« — Il y a, dit la femme, qu'il y apparaît des revenants. Voilà ce qu'il y a.

« — Des revenants ! m'écriai-je ; ah ! pardieu ! si ce n'est que cela, mon brave homme, j'ai toujours eu le plus grand désir de voir un revenant. Ainsi, loin de trouver bonne votre raison de m'exclure de la terrible chambre, je vous déclare qu'elle me donne le plus grand désir d'y passer la nuit.

« — Que monsieur le comte y réfléchisse bien avant d'insister.

« — Oh ! toutes mes réflexions sont faites. D'ailleurs, je vous le répète, j'ai le plus grand désir d'entrer en relation avec un spectre.

« — Cela a mal réussi au comte Maximilien, murmura la vieille femme.

« — Le comte Maximilien avait peut-être des motifs de craindre les morts ; moi, je n'en ai pas, et je suis convaincu que, s'ils sortent de terre, c'est pour protéger ou pour punir. Or, ce ne peut être pour me punir que les morts sortiraient de terre, car je ne me rappelle pas avoir, dans toute ma vie, une action mauvaise à me reprocher. Si, au contraire, c'est pour me protéger, je n'aurais aucun motif de craindre une ombre qui viendrait à moi dans une si charitable intention.

« — Oh ! c'est impossible, dit la femme.

« — Si cependant monsieur le veut absolument, reprit le mari.

« — Je ne le veux point, dis-je, parce que je n'ai point ici le droit de vouloir. Si j'avais ce droit, je l'exigerais, je vous le déclare. Mais, ne l'ayant pas, je vous en prie.

« — Eh bien ? dit la femme.

« — Eh bien, faisons donc comme le désire Monsieur. Tu sais ce que dit toujours le comte :

« L'hôte est le maître du maître. »

« — J'y consens, dit la femme à son mari ; mais à une condition : c'est que tu viendras préparer le lit avec moi. Pour tout l'or du monde, je n'irais pas seule.

« — Volontiers, dit le mari. Monsieur attendra ici ou dans la salle à manger que nous ayons fini.

« — Allez, mes amis, j'attendrai.

« Les deux vieux serviteurs prirent alors chacun une bougie et sortirent de la chambre, le mari marchant le premier et la femme ensuite. Je restai tout pensif au coin du feu.

« J'avais mille fois, dans ma jeunesse, entendu raconter des aventures pareilles arrivées dans de vieux châteaux à des voyageurs égarés, et j'avais toujours souri d'incrédulité à ces récits, que je regardais comme fantastiques ; aussi me trouvais-je tout étonné d'être sur le point de devenir à mon tour le héros d'une semblable histoire. Je me tâtais pour voir si je ne faisais pas un rêve. Je regardai autour de moi, pour m'assurer que j'étais dans une situation extraordinaire. Je sortis pour me convaincre que j'étais bien dans ce vieux château même dont j'avais entrevu dans l'obscurité le cadavre massif et sombre. Le ciel était redevenu serein, et la lune argentait les sommets des toits. Tout était muet, tout semblait mort, et le silence de la nuit n'était troublé que par le cri aigu d'une chouette cachée dans les branches d'un arbre dont on distinguait la masse noire dans un angle de la cour.

« J'étais bien dans un de ces châteaux aux vieilles traditions et aux légendes merveilleuses. Et, certes, si l'apparition promise me manquait, c'est que le fantôme y mettrait de la mauvaise volonté. Le château où Wilhelm conduisit Lénore n'avait pas un aspect plus fantastique que celui dans lequel j'allais passer la nuit.

« Bien convaincu que je ne faisais pas un rêve, mais que je marchais en pleine réalité, je rentrai dans la chambre des deux vieillards : la femme y était déjà de retour, tant elle s'était pressée d'accomplir son service ; le mari était resté derrière elle pour allumer le feu.

« Tout à coup, le bruit d'une sonnette retentit. Je tressaillis malgré moi.

« — Qu'est-ce que cela ? demandai-je.

« — Oh ! ce n'est rien, répondit la femme, c'est mon mari qui sonne pour me prévenir que tout est prêt. Je vais conduire monsieur le comte jusqu'au bas de l'escalier ; mon mari l'attendra en haut.

« — Venez donc, repris-je vivement, car j'ai hâte, je vous l'avoue, de voir cette fameuse chambre rouge.

« La bonne femme s'arma d'une bougie et marcha devant. Je la suivis, et Fido, qui ne comprenait rien à toutes ces pérégrinations, quitta une troisième fois le feu et nous accompagna. A tout hasard, je pris mon fusil.

« Nous suivîmes le même corridor dans lequel nous nous étions déjà engagés pour aller à la salle à manger. Seulement, au lieu de prendre à gauche, nous tournâmes à droite, et nous nous trouvâmes près d'un de ces gigantesques escaliers à balustrade de pierre comme on n'en voit plus en France que dans les châteaux royaux ou dans les monuments publics. Au haut de cet escalier, le vieux serviteur m'attendait.

« Je montai ces larges marches, qui semblaient faites pour des géants ; puis, à son tour, le vieillard me servit de guide et pénétra dans la fameuse chambre rouge. Je le suivis.

« Un grand feu brûlait dans l'âtre, deux candélabres à trois branches étaient allumés sur la cheminée, et cependant, au premier coup d'œil, je ne pus embrasser la vaste étendue de la chambre.

« Le vieillard me demanda si j'avais besoin de quelque chose, et, sur ma réponse négative, il se retira. Je vis la porte se refermer derrière lui, j'entendis ses pas qui s'éloignaient ; enfin le bruit finit par s'éteindre, et je me trouvai non seulement dans la solitude, mais encore dans le silence.

« Mes yeux, qui étaient fixés sur la porte, se reportèrent alors sur la chambre ; ne pouvant, comme je l'ai dit, l'embrasser d'un coup d'œil, je résolus de l'examiner en détail. Je pris donc un candélabre et je commençai mon inspection.

« Son nom de chambre rouge lui venait de grandes tapisseries datant du XVIe siècle et dans lesquelles la couleur rouge dominait ; elles représentaient, traitées à la manière de la Renaissance, les guerres d'Alexandre ; elles étaient encadrées dans de larges panneaux de bois qui avaient dû être redorés dans le XVIIIe siècle, et dont certaines parties, restées brillantes, étincelaient ou réfléchissaient les rayons des bougies.

« Dans l'angle, à gauche de la porte, était un grand lit surmonté d'un dais avec les armes des comtes d'Eppstein ; il était garni de vastes rideaux de damas rouge. Les rideaux du lit et les dorures du dais avaient dû être remis à neuf il y avait quelque vingt-cinq ans.

« Entre les fenêtres étaient des consoles dorées du temps de Louis XIV, surmontées de glaces à cadres enjolivés de fleurs et d'oiseaux ; au plafond pendait un grand lustre de cuivre avec des ornements de cristal, mais il était facile de voir qu'il y avait bien longtemps qu'il n'avait servi.

« Je fis lentement le tour de la chambre, suivi de Fido, qui, chaque fois que je m'arrêtais, s'arrêtait aussi et ne comprenait rien à cette rage de promenade dont il me voyait possédé. Entre la tête du lit et la fenêtre, c'est-à-dire en longeant la muraille du fond de la chambre qui faisait face à la cheminée, Fido s'arrêta tout à coup, flaira le lambris, se dressa tout debout, puis se coucha, appuyant son nez contre la base de la muraille en soufflant fortement et en donnant des signes visibles d'agitation. Je cherchai quelle cause pouvait lui inspirer cette inquiétude, mais je ne trouvai rien qui pût la motiver ; le lambris paraissait parfaitement plein, je n'apercevais aucune solution de continuité ; j'appuyai le pouce en plusieurs endroits, cherchant s'il n'y aurait pas là quelque ressort caché ; mais rien ne céda, et, après dix minutes de recherches infructueuses, je continuai mon voyage autour de la chambre rouge. Fido me suivit, mais en tournant toutefois la tête vers l'endroit qu'il avait paru et qu'il paraissait encore désigner à mon attention.

« Je revins près de la cheminée, et tout retomba dans le silence, qui n'avait été troublé que par le bruit de mes pas ; cependant, au milieu du silence, un autre bruit se faisait encore entendre, c'était le cri funèbre et monotone de la chouette. Je regardai à ma montre : il était dix heures. Malgré la fatigue qui m'écrasait, mon envie de dormir avait disparu. Cette chambre immense, son aspect d'un autre âge, les événements qui avaient dû s'y écouler depuis des siècles, ce que m'avaient dit les deux vieillards des hôtes surnaturels qui la fréquentaient, tout cela m'inspirait une émotion à laquelle je n'essayerai pas de trouver un nom. Ce n'était pas de la peur : non, c'était de l'inquiétude, une espèce de malaise mêlé de curiosité. Je ne savais pas ce qui se passerait pour moi dans cette chambre, mais je sentais qu'il s'y passerait quelque chose.

« Je demeurai une demi-heure à peu près encore dans le fauteuil et les jambes étendues devant le feu ; puis, n'entendant rien, ne voyant rien, je me décidai à me coucher tout en laissant brûler un des candélabres sur la cheminée.

« Une fois dans le grand lit des comtes d'Eppstein, j'appelai Fido, et Fido vint se coucher à côté de moi.

« Il n'y a personne qui, dans une situation pareille, en attendant un événement quelconque, n'ait essayé de dormir. On sait alors comment les yeux se ferment lentement pour, au moindre bruit, se rouvrir tout à coup ; comment le regard embrasse d'un seul jet toute la chambre où l'on est couché, puis, la voyant toujours solitaire et muette, comment la paupière se referme pour se rouvrir encore. Il en fut ainsi de moi : deux ou trois fois déjà presque entré dans le sommeil, je me réveillai en sursaut ; puis, peu à peu, malgré la lumière des bougies allumées dans le candélabre, les objets commencèrent à se confondre. Les grandes figures de la tapisserie semblèrent se mouvoir, le foyer parut jeter des lueurs fantastiques et inusitées ; mes pensées se mêlèrent comme un écheveau de fil inextricable, et je m'endormis.

« Combien de temps dura mon sommeil, je n'en sais rien ; seulement, je fus réveillé par une sensation indéfinissable de terreur. Je rouvris les yeux, les bougies étaient consumées et le feu éteint. Seulement un tison avait roulé et fumait sur le marbre ; je regardai autour de moi ; je ne vis absolument rien.

« La chambre, au reste, n'était éclairée que par un rayon de lune qui passait à travers le contrevent brisé.

« Seulement, comme je le dis, je sentais en moi quelque chose d'extraordinaire, d'indéfinissable, d'inouï.

« Je me soulevai sur mon coude. En ce moment Fido, qui était couché sur la descente de mon lit, hurla tristement.

« Cette plainte lugubre et prolongée me fit frissonner malgré moi.

« — Fido, dis-je, Fido. Eh bien, mon chien, qu'y a-t-il?

« Mais, au lieu de me répondre, je sentis le pauvre chien tout tremblant s'enfoncer sous mon lit, du fond duquel il poussa un second gémissement.

« Au même instant un léger bruit se fit entendre ; c'était celui d'une porte qui grince sur ses gonds

« Puis une portion du lambris se détacha et tourna sur elle-même. C'était celle devant laquelle s'était arrêté Fido.

« Alors, sur le carré sombre qu'elle venait de découvrir en s'ouvrant, je vis se dessiner une forme blanche, aérienne, transparente, qui, sans paraître toucher le parquet, sans qu'aucun bruit se fît entendre, s'avança flottante vers mon lit.

« Je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête, et une sueur froide me perler au front.

« Je reculai à mon tour jusque dans la ruelle ; l'ombre s'approcha de mon lit, monta sur l'estrade où il était posé, me regarda un instant en secouant la tête comme pour dire :

« — Ce n'est pas lui.

« Puis elle poussa un soupir, descendit la marche qu'elle avait montée, repassa dans le rayon lumineux, qui me permit de m'assurer de sa singulière transparence, se retourna encore de mon côté, poussa un second soupir, secoua encore une fois la tête, et rentra par l'ouverture du lambris, dont la porte se referma sur elle en grinçant comme lorsqu'elle s'était ouverte.

« Je restai, je l'avoue, sans voix, sans force, ne sentant la vie qu'aux battements redoublés de mon cœur. Un instant après, j'entendis Fido qui quittait son asile et reprenait sa première place. Je l'appelai ; il se dressa sur ses pattes de derrière, appuyant ses pattes de devant sur mon lit. Le pauvre animal était tout frissonnant encore.

« Ce que j'avais vu était donc bien réel, ce n'était pas une erreur de mon esprit, un rêve de mon imagination. C'était bien une apparition, une ombre, un fantôme. J'étais réellement sous le poids d'un événement surnaturel. Cette chambre avait sans doute été le théâtre de quelque terrible et mystérieux événement. Que pouvait-il s'être passé dans cette chambre? Voilà dans quelle vague investigation mon esprit se perdit jusqu'au jour, car, ainsi qu'on le pense bien, je ne me rendormis pas.

« Au premier rayon de l'aube, je me jetai à bas de mon lit et je m'habillai.

« Comme j'achevais de me vêtir, j'entendis marcher dans le corridor. Cette fois, c'étaient des pas humains. Je ne m'y trompai pas.

« Les pas s'arrêtèrent devant ma porte.

« — Entrez, dis-je.

« Le vieillard parut.

« — Monsieur, dit-il, j'étais inquiet de la manière dont vous aviez passé la nuit, et je venais m'informer de votre santé.

« — Mais comme vous voyez, lui répondis-je, elle est excellente.

« — Vous avez bien dormi?

« — Parfaitement.

« Il hésita un instant

« — Et rien n'a troublé votre sommeil?... ajouta-t-il.

« — Rien.

« — Tant mieux. Maintenant, si Monsieur veut donner ses ordres pour l'heure où il compte partir?

« — Mais aussitôt après mon déjeuner.

« — Alors on va le préparer à l'instant même et quand Monsieur voudra descendre, s'il veut bien nous laisser un quart d'heure seulement, il trouvera tout prêt.

« — Eh bien, soit, dans un quart d'heure.

« Le vieillard sortit en saluant.

« Je restai seul un quart d'heure, c'était juste le temps qu'il me fallait pour approfondir ce que je voulais savoir.

« A peine le bruit des pas eut-il cessé de se faire entendre, que j'allai à la porte et que je poussai le verrou. Puis je m'élançai vers la portion de la muraille que j'avais vue s'ouvrir.

« Je comptais sur Fido pour me guider dans mes recherches; mais, cette fois, quoique j'employasse les menaces et même le fouet pour lui faire quitter la place qu'il avait prise, il ne voulut pas même s'approcher du lambris.

« Je cherchai dans toutes les moulures de la boiserie, mais je ne pus trouver aucune solution de continuité visible à l'œil. J'appuyai sur tous les endroits saillants, mais aucun ne céda sous mes doigts.

« Je vis qu'il existait quelque ressort que je ne connaissais pas et qu'il était impossible de faire jouer sans le connaître

« Après vingt minutes de recherches infructueuses, je fus donc forcé de renoncer à mon entreprise. D'ailleurs, j'entendais les pas du vieillard qui se rapprochaient. Je ne voulais pas qu'il me retrouvât enfermé; je courus vers la porte et je tirai le verrou au moment où il allait frapper.

« — Le déjeuner de monsieur le comte est prêt, dit-il.

« Je pris mon fusil et je le suivis en jetant un regard sur le mystérieux lambris.

« J'entrai dans la salle à manger; mon déjeuner était servi avec le même luxe d'argenterie que mon souper de la veille.

« Quoique très préoccupé de mon aventure de la nuit, je n'en ouvris pas la bouche: j'avais compris que ce n'était pas à des serviteurs nés dans la maison, et vieillis sans doute dans la fidélité, qu'il fallait demander le secret de leurs maîtres Je me hâtai donc de déjeuner; puis, mon déjeuner achevé, je remerciai encore une fois mes hôtes de la bonne hospitalité qu'ils m'avaient accordée, et je priai le vieillard de m'indiquer mon chemin pour retourner à la ville.

« Il s'offrit à m'accompagner jusqu'à un sentier qui me conduirait hors des montagnes du Taunus; comme je ne me souciais pas de m'égarer de nouveau, j'acceptai.

« Nous fîmes un quart de lieue à peu près; alors nous trouvâmes un chemin assez frayé pour qu'il n'y eût aucune crainte de se tromper en le suivant. Une demi-heure après, j'étais hors des montagnes du Taunus; trois heures après, j'étais à Francfort.

« A peine pris-je le temps de changer de costume: j'avais hâte de voir mon professeur, je courus chez lui. Je le trouvai extrêmement inquiet de mon absence; il avait envoyé à ma recherche les deux gardes et trois ou quatre valets de ferme.

« — Enfin, me demanda-t-il, où avez-vous passé la nuit?

« — Au château d'Eppstein, répondis-je.

« — Au château d'Eppstein! s'écria-t-il et dans quelle partie du château?

« — Dans la chambre du comte Everard, qui était à Vienne.

« — Dans la chambre rouge?

« — Dans la chambre rouge.

« — Et vous n'avez rien vu? me demanda le professeur avec une curiosité mêlée d'hésitation.

« — Si fait, lui répondis-je, j'ai vu un fantôme.

« — Oui, murmura-t-il, c'est celui de la comtesse Albine.

« — Qu'est-ce que la comtesse Albine? demandai-je.

« — Oh! me répondit-il, c'est toute une histoire, terrible, incroyable, inouïe une de ces histoires comme on n'en trouve que dans nos vieux châteaux des bords du Rhin, et dans nos montagnes du Taunus, une histoire... que vous ne croiriez pas si vous n'aviez pas couché dans la chambre rouge

« — Oui, mais que je croirai maintenant que j'y ai couché, je vous le jure. Vous pouvez donc me la conter, mon cher professeur, et je vous proteste que vous n'aurez jamais eu un auditeur plus attentif.

« — Eh bien, me dit mon compagnon de chasse, le récit est un peu long; faites-moi le plaisir de venir dîner avec moi, et, au dessert, d'excellents cigares à la bouche et les pieds sur les chenets, je vous conterai cette terrible légende dont notre fantastique Hoffmann eût certainement fait, s'il l'eût connue, le plus terrifiant de ses contes.

« Comme on le comprend bien, je n'avais garde de refuser une pareille invitation. Je me trouvai donc, à l'heure dite, chez mon professeur, lequel, après le dîner, me raconta, selon la promesse faite, l'histoire de la chambre rouge... »

— Eh bien, cette histoire? demandâmes-nous tout d'une voix au comte Elim.

— Cette histoire, j'en ai fait une espèce de livre fort gros et fort ennuyeux, que je vous apporterai demain si vous le voulez absolument, et que je vous lirai le plus rapidement possible.

— Et pourquoi pas ce soir? demandai-je dans mon impatience.

— Parce qu'il est trois heures du matin, répondit le comte Elim, et que cela me paraît une heure raisonnable pour se retirer.

Chacun fut de l'avis du préopinant. On prit rendez-vous pour le lendemain, à dix heures du soir. A dix heures moins un quart, tous les auditeurs étaient rassemblés; à dix heures juste, le comte Elim arriva, son manuscrit sous le bras. A peine lui donnait-on le temps de s'asseoir, tant le désir d'entendre le récit des événements promis était vif. On prit place autour du lecteur, et, au milieu du plus profond silence, le comte Elim commença l'histoire si impatiemment attendue.

I

Nous sommes en septembre 1789; le sol européen tremble encore de la chute de la Bastille, et Francfort, ville libre, mais ville où se font les Césars, a en même temps peur et espoir de cette révolution qui gronde. Le château d'Eppstein n'a que peur, car son maître, le vieux comte Rodolphe est tout dévoué à l'empereur, qui s'apprête à nous déclarer la guerre.

Pourtant ce n'étaient pas seulement les soucis politiques, à coup sûr, qui courbaient son front et desséchaient son âme, le jour où ce récit commence.

Dans la grande salle de son château, il était assis, la tête penchée, et à ses côtés se tenait sa femme. D'abondantes larmes coulaient silencieusement sur les joues amaigries de la comtesse Le comte ne pleurait qu'en dedans.

C'étaient deux belles et nobles figures de vieillards; tous leurs mouvements trahissaient à la fois une dignité profonde et une touchante bonté, et leurs têtes blanches semblaient, pour parler comme Schiller, couronnées de saintes actions.

Ils délibéraient gravement et tristement.

— Il faut pardonner, disait la mère.

— Le puis-je? répondait le père. Si personne ne devait nous voir, je tendrais les bras à Conrad et à sa femme; mais, hélas! noblesse oblige, et il y a tant de regards fixés sur nous! Nous devons au monde de sévères exemples, et, eussions-nous la mort au cœur, il nous faut mourir debout. J'ai chassé Conrad, Conrad ne reparaîtra plus devant moi; nous ne l'embrasserons plus, Gertrude.

— Je comprendrais mieux cette rigueur, reprenait timidement la mère, si Conrad était l'aîné de notre maison; mais celui qui sera le chef des Eppstein après vous, c'est Maximilien.

— N'importe, dit le comte, Conrad n'en est pas moins un Eppstein.

— Survivra-t-il à votre colère? hasarda encore la comtesse.

— Il nous rejoindra donc plus tôt là où les pères peuvent toujours embrasser leurs enfants.

Et il se tut, car il avait peur, s'il ajoutait une seule parole, de fondre en larmes comme sa femme.

Après un moment de silence, on frappa discrètement à la porte, et un vieux serviteur de la maison, appelé Daniel, entra sur l'invitation du maître.

— C'est monseigneur Maximilien qui demande à son père l'honneur d'un moment d'entretien, dit Daniel.

— Introduisez mon fils, répondit le comte.

— Celui-là, reprit le vieux Rodolphe avec amertume, quand Daniel fut parti, celui-là se déshonore dans mon cœur, mais il ne se mésallie pas dans la société; il se déprave, mais il ne se déplace pas; il oublie d'être bon, mais il se souvient qu'il est comte; il reste noble, sinon d'âme, du moins d'apparence; Maximilien est mon digne héritier.

— Conrad n'est que votre digne fils, dit la comtesse.

Et cependant, lorsque Maximilien entra, toutes les empreintes rudes ou fatales de sa physionomie étaient en ce moment, non pas effacées, mais adoucies par le puissant

effort qu'il s'était imposé à lui-même. Il s'agenouilla devant le comte, baisa sa main et celle de sa mère, et attendit debout et en silence que le vieillard lui adressât la parole.

Le comte Maximilien était un homme d'une trentaine d'années à peu près, d'une figure à la fois sombre et altière, de haute taille et d'allure vigoureuse. Il avait d'ordinaire des gestes résolus et impétueux. Sa physionomie, dans les situations habituelles de la vie, exprimait moins l'intelligence que l'audace. Devant lui, l'on se sentait en présence d'une volonté implacable, et c'est par cette mine déterminée et hautaine qu'il savait imposer à des esprits souvent supérieurs au sien. Le désir chez cet homme devait se traduire immédiatement en action. On avait peine à soutenir son regard fixe et hardi ; on se disait vaguement que peu d'obstacles devaient tenir contre sa colère, et que



Maximilien s'agenouilla devant le comte, baisa sa main.

peut-être lui-même ne saurait pas contenir au besoin sa violente nature.

Le comte Maximilien, nous l'avons dit, pouvait avoir trente ans ; mais déjà des rides précoces sillonnaient son visage, où les soucis de l'ambition avaient laissé leur dévorante empreinte. Le comte avait un de ces fronts allemands larges, mais qui sonnent le creux, pleins qu'ils sont d'orgueil bien plutôt que de génie. Son nez recourbé et ses lèvres minces ne contribuaient pas peu à lui donner cet aspect dominateur qui frappait d'abord. Le pli de son sourcil, et il le fronçait souvent, était terrible ; en même temps son sourire, et il ne souriait guère, était le sourire obséquieux, faux et avide du courtisan. Sa taille haute et droite savait effectivement se plier devant le maître. En somme, dans son extérieur comme dans son âme, de l'audace, mais pas de grandeur ; de la froideur, mais pas de calme ; du dédain, mais pas de clémence. Il était ambitieux à la façon du père Joseph, et non à celle de Wallenstein, et l'on comprenait au premier coup d'œil qu'il devait se venger de son humilité envers les grands par sa hauteur envers les petits.

— Avant de vous entendre, mon fils, dit gravement Rodolphe, j'ai à vous reprocher un nouveau grief. Tant que vous avez été jeune, nous avons usé d'indulgence en mettant vos méfaits sur le compte de votre âge ; mais vous avancez dans la vie, Maximilien. Si Dieu vous a retiré votre femme, il vous a laissé votre fils. Maximilien, vous êtes père ; de plus, dans quelques jours, je le sens à ma faiblesse, vous deviendrez seigneur et maître de tous nos domaines et seul représentant de tous nos aïeux ; n'est-il pas temps de vous préparer sérieusement à votre destinée, et de veiller désormais sur votre conduite, qui a causé tant de scandale dans le pays, tant de douleurs dans le château ?

— Mon père, reprit Maximilien, votre bonté a toujours un peu trop écouté, ce me semble, les plaintes des manants ; je suis gentilhomme, j'aime le plaisir, et les jeux du lion ne sont pas ceux de l'agneau, mais je n'ai jamais dérogé, que je sache. Pour l'honneur de mon nom, je me suis battu trois fois ; quant au reste, je n'ai pas la conscience étroite, c'est vrai. Quel nouveau délit ai-je donc commis, de grâce ? Mes piqueurs ont-ils encore dévasté un champ de blé ? Mes chiens se seraient-ils permis par hasard d'étrangler la laie du voisin ? Mon cheval aurait-il écrasé un paysan par mégarde ?

— Mon fils, vous avez déshonoré la fille du bailli d'Alpœnig.

— Hélas ! c'est vrai, reprit avec un soupir Maximilien ; mais mon noble père devrait ne pas voir ces sortes de choses ; ne sait-il pas bien que, comme Conrad, mon frère, je ne me dégraderai jamais au point d'épouser une fille du peuple ?

— Oh ! je n'ai pas cette crainte sans doute, interrompit le vieillard avec une triste ironie.

— Eh bien, continua Maximilien, que redoute Monseigneur ? Le scandale, comme il disait tout à l'heure : hélas ! il peut encore se rassurer sur ce point. Un affreux malheur est arrivé ; la pauvre Gretchen se promenait seule hier sur les bords du Mein ; elle aura voulu, je le suppose, cueillir quelque rose sauvage, quelque pervenche ou quelque myosotis ; le pied lui aura glissé, et le fleuve l'a entraînée ; bref, on n'a retrouvé son corps que ce matin. Je suis au désespoir de cette mort si inattendue. J'aimais beaucoup Gretchen, et, pardonnez-le-moi, mon père, je l'ai pleurée ; mais Votre Seigneurie voit qu'elle peut être tranquille sur les suites de ma folie

— En effet, dit le comte, stupéfait devant cette insouciante douleur, devant cette égoïste étourderie, qui croyait à un accident plutôt qu'à un crime, et ne voyait à accuser dans tout cela que le hasard.

La mère leva les mains et les yeux au ciel, demandant sans doute pardon à Dieu et à Gretchen pour son fils, qui ne savait ce qu'il faisait. Après une pause, le comte reprit :

— Vous avez à me parler, mon fils?

— Oui, mon père, j'ai une grâce à vous demander, non pour moi qui ai tâché de ne jamais encourir votre colère, mais pour mon frère Conrad, qui, s'il est coupable, est bien malheureux, allez, Monseigneur.

— C'est bien! c'est d'un bon frère, ce que vous faites là, Maximilien! s'écria avec émotion la comtesse, heureuse de trouver une fois son fils généreusement inspiré.

— Oui, ma mère, poursuivit Maximilien ; vous le savez, j'aime Conrad, âme faible mais excellente, il m'a de tout temps cédé comme à son maître, et je n'ai jamais eu lieu d'être jaloux de cette douce et inoffensive nature qui reconnaît ma supériorité sans conteste. Ce n'est pas sa faute s'il est né pour être professeur de philosophie plutôt que pour porter l'épée. Je sais bien que sa bévue est un peu forte : épouser secrètement une fille de rien parce qu'il l'aimait, introduire dans notre famille l'enfant légitime d'une bourgeoise, au lieu de l'enrichir tout simplement d'un bâtard, c'est une niaiserie dont je conviens avec vous ; mais erreur n'est pas crime ; la petite Noémi est fort jolie, et elle aura ensorcelé le candide Conrad, dont elle était le premier amour. Après tout, mon père, la chose est moins grave que si j'avais commis, moi, la même sottise, moi l'aîné et le chef des Eppstein ; je sais bien que l'empereur s'irritera s'il vous voit accepter paternellement une telle mésalliance ; mais j'irai à Vienne, et je l'apaiserai. Nous lui transformerons Gaspard le garde-chasse, père de Noémi, en un vieux militaire ; avec le temps, on oubliera cette histoire. Ce n'est qu'à moi que votre indulgence ferait tort, n'est-ce pas, mon père? à moi qui dois vous succéder dans vos titres et dans la faveur de la cour! Eh bien, par amitié pour ce bon Conrad, j'en subirai les conséquences. A force de zèle, je réparerai cet échec porté à notre crédit, et je regagnerai les bonnes grâces de l'empereur. Soyez tranquille. Aussi, je vous en conjure, Monseigneur, n'exilez pas en France, comme vous le vouliez faire, Conrad et sa femme ; laissez-le près de vous : sa vie studieuse et réfléchie fait-elle tant de bruit? Le pauvre garçon est plein de tendresse, il vous aime tant, ma mère et vous ; il est tellement attaché à ce sol qu'il n'a jamais pu quitter! Un bannissement, ce serait pour lui presque un arrêt de mort, mon père.

— Vous faites votre devoir, Maximilien, en plaidant la cause de votre frère : je ferai le mien en vous refusant. Conrad s'obstine absolument à ne pas rompre ce mariage, n'est-ce pas?

— Je dois convenir que, sur ce point, il est inflexible, Monseigneur ; il est même inutile de lui en parler, je crois.

— Eh bien, si je cédais quand il résiste, toute la noblesse d'Allemagne, solidaire des actes de l'un des siens, me pardonnerait-elle ma faiblesse?

— Non, sans doute ; mais au moins consentez à voir Conrad, à l'entendre lui-même, mon père, répondit Maximilien.

— Impossible, répondit le vieux comte, qui avait peur de sa tendresse, impossible.

— Que Votre Seigneurie me pardonne donc, dit Maximilien. Mais j'ai pris sur moi d'inviter mon frère à venir me rejoindre ici. Qu'il ne s'éloigne pas sans voir une dernière fois votre visage. Il est là, sans doute ; il vient, le voici. Par grâce, recevez-le, mon père.

— Monseigneur, dit la comtesse à voix basse à son mari, si je vous ai toujours été une épouse soumise et dévouée, accordez-moi (qui le saura?) le suprême bonheur de revoir encore mon enfant.

— Qu'il soit fait ainsi que vous le voulez, Gertrude, mais que ce soit sans faiblesse, entendez-vous.

Le comte Rodolphe fit un signe, Maximilien courut à la porte et l'ouvrit à Conrad, qui vint silencieusement se mettre à genoux à quelque distance de son père.

Les deux frères formaient le contraste le plus complet. Autant Maximilien était fort et résolu, autant Conrad semblait chétif et doux. Le pâle visage de celui-ci, encadré de longs cheveux blonds, animé du feu de ses grands yeux bruns, faisait ressortir avec plus de rudesse les traits anguleux, le teint de bronze et toute la robuste physionomie de Maximilien. Une main de ce dernier eût enserré sans peine les deux mains féminines de Conrad. L'un effrayait presque, l'autre charmait tout de suite.

C'était un grand et solennel tableau de famille que celui-là : le frère aîné, debout, immobile, spectateur assez indifférent et assez calme de cette scène que sa clémence calculée avait préparée ; le jeune frère, un genou en terre, ému, tremblant, mais soutenu par une pensée intérieure qui mettait dans ses yeux autant d'éclairs que de larmes ; le père, le grand seigneur patriarche aux cheveux blancs et à la barbe blanche, assis dans un fauteuil sculpté, plein de majesté au dehors, plein de trouble au dedans, et se forçant à la rigueur pour ne pas se laisser aller à l'attendrissement ; puis la mère affaissée sur un escabeau où elle semblait agenouillée, essuyant quelque larme furtive et regardant tour à tour son époux avec crainte, et son fils avec amour ; pour fond, enfin, une antique et sombre boiserie d'où se détachaient presque vivants les portraits des aïeux, témoins et juges.

— Parlez, Conrad, dit le comte Rodolphe.

— Monseigneur, dit Conrad, il y a trois ans, j'avais vingt ans et une âme rêveuse et pressée d'aimer. Tandis que mon frère Maximilien, emporté par sa fougue, courait l'Allemagne et la France, je m'étais toujours plu à rester près de vous, près de ma mère, et, dans ma sauvagerie, je n'avais pas seulement refusé d'aller à la cour, mais même de fréquenter les châteaux voisins. Je n'avais pas besoin d'un grand horizon à mon bonheur ; seulement, si mes pieds étaient paresseux, ma pensée, je le répète, était active, mon cœur impatient. La seule femme que j'eusse connue, c'était ma mère ; et, quand je trouvai sur mon chemin une jeune fille belle comme elle avait dû l'être, bonne comme elle l'était, je ne m'informai pas de quel nom de famille cette jeune fille s'appelait — l'amour ne sait que les noms de baptême — et j'aimai Noémi parce qu'elle était charmante et qu'elle était pure.

— Oh! si j'avais été ici, murmura Maximilien, avec quel plaisir j'aurais débarrassé ta Noémi de cette dernière qualité qui t'a si fort séduit, pauvre frère.

— Néanmoins, poursuivit Conrad, comme je ne veux rien avancer qui ne soit vrai, Monseigneur, je vous avouerai que je n'ai pas aveuglément cédé tout de suite à cette passion qui m'entraînait ; non, en mesurant la distance qui séparait de moi Noémi, en songeant à votre douleur, j'ai essayé de refouler en moi cet amour, mais il a jailli plus violent de la contrainte ; une irrésistible puissance m'attirait sans cesse vers la maison de Gaspard, et un jour, enfin, Noémi vaincue me dit qu'elle m'aimait aussi.

— L'ambitieuse fille! murmura Maximilien.

— Que devais-je faire alors? reprit Conrad. La fuir, n'est-ce pas, ma mère? Je n'étais pas assez fort. La tromper, dis, Maximilien? Je n'étais pas assez lâche. Vous venir trouver, n'est-ce pas, mon père, et vous tout avouer? Je ne l'ai point osé. J'ai épousé secrètement Noémi ; ainsi j'évitais votre courroux, ainsi je m'épargnais la souffrance du moment, et il me semblait que je n'offensais ni Dieu ni les hommes. Je me trompais doublement. Un fils m'est né, et il m'a fallu choisir entre votre colère, mon père, et le déshonneur de ma femme. J'ai choisi votre colère qui ne devait accabler que moi, et, malgré toutes les tentatives des hommes pour séparer ce que Dieu a réuni, je la choisis encore aujourd'hui et la choisirai encore demain. Mais vous voyez, Monseigneur, que je trouve votre colère juste et que je l'avais, hélas! prévue. Ce n'est donc pas pour la détourner de moi que je suis à vos genoux. Seulement, banni de votre présence comme je m'y attendais, je voudrais bien savoir, en partant, que je n'emporte pas votre mépris.

— Conrad, répondit le comte d'une voix sourde et lente, nous sommes, vous et moi, d'une race historique à qui il n'est pas permis de faillir. Le sort nous a placés haut pour que le monde nous voie, et que nous donnions l'exemple au monde. C'est peut-être une fatalité, mais il faut la subir, et vous l'avez éludée. Vous vous êtes rendu coupable d'un crime de lèse-noblesse, Conrad. Le vent de révolution qui souffle de France aurait dû pourtant vous avertir de vous tenir ferme. Plus que jamais, nous devons garder nos privilèges quand ils deviennent des dangers. Gentilhomme et père de famille, responsable des actions des miens, il sied que ma sévérité répare votre faiblesse, et que le vieillard se redresse là où le jeune homme a chancelé. Partez donc, allez en France, et servez bien le roi Louis XVI. Mes vœux vous suivront. Vous m'avez demandé si je vous méprisais, je vous réponds en me justifiant. Quand votre nourrice vous apporta à moi, Conrad, je vous pris entre mes bras, et, vous élevant au-dessus de ma tête, je vous offris d'abord à Dieu, ensuite à l'empereur, puis à la noblesse d'Allemagne, puis enfin à chacun de mes illustres aïeux. Aujourd'hui que je suis encore sur la terre, c'est aux ancêtres, à la noblesse, à l'empereur que je dois compte de vous, et je vous renie ; demain, là-haut, je me glorifierai peut-être de vous devant le Seigneur.

— Mon père, s'écria Conrad ; je vous révère et je vous adore. Vous êtes grand, terrible et bon, et vous me rendez fier en m'accablant. Je serai digne de vous, Monseigneur ; je dois à notre famille une expiation et je m'acquitterai en Eppstein. Adieu.

Conrad s'inclina profondément devant son père sans néanmoins s'approcher de lui. Le vieillard lui fit un geste

d'adieu de la main, mais il ne parla pas; car l'émotion le gagnait, et il avait peur d'ouvrir les bras à son fils. Pour la comtesse, elle n'osait même pas regarder Conrad. Elle tenait la tête basse, ses larmes baignaient son vieux visage, et, les mains jointes, elle priait. Conrad la salua aussi de loin; mais, en dépit de l'étiquette tacitement convenue de cette entrevue dernière, il ne put s'empêcher d'envoyer un baiser de la main à celle dont les flancs l'avaient porté. A cela près, le fier jeune homme se modela sur le comte et resta inébranlable. Le père fut content de son enfant.

— Accompagnez votre frère jusqu'au seuil, dit-il à Maximilien, qui, durant cette étrange et imposante scène, était resté muet et se mordant les lèvres.

— Si Votre Seigneurie me le permet, reprit l'aîné des Eppstein, je reviendrai lui parler tout à l'heure.

— Je vous attends, répondit le vieillard.

Et les deux frères sortirent, l'un d'eux pour ne plus rentrer.

Ce qui se passa entre le père et la mère, lorsque ces deux graves douleurs restèrent face à face, personne ne peut le dire, car Dieu seul vit leurs larmes et entendit les gémissements de leurs cœurs brisés; seulement, lorsque Maximilien rentra au bout d'un quart d'heure, les deux vieillards avaient repris leur attitude sereine et leur appareil de puissance paternelle.

— Je puis en convenir, Monseigneur, dit Maximilien: maintenant que votre arrêt ne peut plus être révoqué, maintenant que j'ai vu partir Conrad avec sa femme et son fils, ce que vous avez fait, vous deviez le faire.

— N'est-ce pas, Maximilien, reprit le comte avec un sourire amer, n'est-ce pas que c'est bien ton avis?

— Oui, mon père, car l'empereur ne vous eût pas pardonné votre indulgence; et, certes, il eût pour longtemps retiré sa faveur de notre famille.

— J'ai agi pour l'honneur et non pas pour les honneurs, dit le comte.

— Par le temps qui court, mon père, cela se ressemble beaucoup.

— De quoi aviez-vous à m'entretenir, mon fils? interrompit gravement le vieux comte.

— Voici, mon père. Malgré la sagesse de votre sévérité, votre crédit n'en a peut-être pas moins un peu souffert: j'ai songé à le relever. Je n'ai perdu Thécla, ma femme, que depuis un an; et, rassuré par la naissance de mon fils Albert sur l'avenir de notre nom, l'idée d'un second mariage ne m'était pas venue encore; mais, avec l'occasion de regagner les bonnes grâces de l'empereur, se présente le parti le plus souhaitable, la fille d'un de vos vieux amis, mon père, la fille du duc de Schwalbach, qui est pour l'heure tout-puissant à Vienne.

— Est-ce d'Albine de Schwalbach que vous parlez, Maximilien? demanda la comtesse.

— Oui, ma mère; elle est fille unique et apportera de grands biens dans notre maison.

— Ma sœur l'abbesse, reprit la mère, dans le couvent de laquelle Albine a été élevée, et auprès de qui je m'informais de la fille d'un ami, m'a parlé de cette beauté sans égale.

— Et, ajouta Maximilien, elle a en douaire le magnifique domaine de Winkel, aux portes de Vienne.

— Ma sœur ajoutait que la grâce d'Albine n'était que la parure de la plus charmante bonté.

— Sans compter, poursuivit le jeune homme, que le duc de Schwalbach obtiendra aisément, n'est-ce pas, mon père? de transmettre à son gendre, après lui, son titre de duc et ses biens.

— Quel bonheur, dit la comtesse, de nommer cette enfant ma fille, et de lui tenir lieu de la mère qu'elle a perdue!

— Et quel honneur de s'allier aux Schwalbach! dit Maximilien.

— Oui, dit le comte, les Schwalbach sont une des plus grandes et des meilleures branches de l'arbre germanique.

— Eh bien, mon père, ayez donc la bonté d'écrire à votre ancien compagnon d'armes, et de lui demander sa fille pour votre fils.

A cette demande succéda un assez long silence.

Le vieux comte avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine et paraissait réfléchir profondément.

— Eh quoi! mon père, vous ne répondez pas? Eh quoi! Monseigneur, vous semblez hésiter? Une telle union, qui ajouterait tant à la splendeur de notre famille, ne peut pas, ne doit pas vous déplaire.

— Maximilien, Maximilien, reprit sévèrement le comte Rodolphe, ne puis-je employer vos distinctions que je ne reconnais point, et dire que, si le gentilhomme est en vous sans reproche, l'homme, hélas! a souvent failli? Maximilien, cette enfant sera-t-elle heureuse?

— Elle sera comtesse d'Eppstein, mon père.

Il y eut un second silence. Certes, ces deux hommes ne se ressemblaient et ne se comprenaient guère, réunis qu'ils étaient bien plutôt par les lois du monde que par les liens du sang. Le fils dédaignait le père pour ses préjugés; le père méprisait le fils pour ses déportements.

— Faites attention, Monseigneur, reprit Maximilien, que, l'occasion se présentant, d'ajouter à l'éclat de notre nom, vous repoussez cette occasion, vous, le gardien de notre gloire, vous, responsable envers les nôtres aussi bien de l'honneur à acquérir que des taches à effacer.

— Votre père sait ce qu'il doit faire, Monsieur, reprit le vieux comte, atteint au cœur. Partez pour Vienne; vous y trouverez en arrivant une lettre de recommandation auprès du duc de Schwalbach.

— Je vais donc, s'il vous plaît, quitter le château sur l'heure, dit Maximilien: une si noble héritière doit être bien entourée, et Dieu veuille que ma demande n'arrive pas trop tard.

— Faites à votre gré, mon fils, répondit le vieillard.

— Daignerez-vous, Monseigneur, et vous, ma mère, donner votre bénédiction à celui qui s'en va.

— Soyez béni, mon fils, dit le comte.

— Maximilien, que Dieu vous conduise! dit la comtesse.

Maximilien baisa la main de sa mère, fit un salut respectueux au comte, et sortit.

— L'autre, dit le vieillard quand il fut seul avec la comtesse, l'autre, celui qui est parti le premier, n'a pas même osé vous la demander, votre bénédiction Mais il l'a eue, n'est-ce pas, Gertrude? Il a eu la tienne et la mienne, et Dieu entend mieux encore le cœur qui se tait que les lèvres qui parlent.

II

Et maintenant, si nous quittons les bords du Mein et le morne château d'Eppstein pour les délicieux environs de Vienne et pour la charmante villa de Winkel, nous trouverons là, courant parmi les fleurs, les cheveux épars et le teint animé, Albine de Schwalbach, délicieuse enfant de seize ans. Au bout de l'allée dans laquelle elle voltige, le duc son père, moins grave, plus expansif que son vieil ami le comte d'Eppstein, est assis sur un banc de pierre, et il regarde sa fille, qui lui fait mille et mille coquetteries en passant et repassant devant lui. Le duc de Schwalbach est un véritable conseiller allemand.

— Qu'avez-vous donc depuis ce matin, père? demanda la jeune fille en s'arrêtant tout à coup au moment où, passant pour la vingtième fois devant le duc, elle venait de surprendre sur ses lèvres un sourire qui l'avait déjà fort intriguée. Vous me regardez, ce me semble, d'une façon tout à fait mystérieuse et singulière. A quoi songez-vous?

— A cette grande lettre cachetée de noir qui avait, selon toi, un parfum de moyen âge, qui venait de si loin et que j'ai si longtemps méditée.

— Bon! alors je ne vous demande plus votre secret, mon père, car je n'ai bien certainement aucun rapport avec cette respectable missive, dit la jeune fille en s'apprêtant à reprendre sa course.

— Un rapport très direct, au contraire, reprit le conseiller. Cette respectable missive ne parle que de mon étourdie.

Albine s'arrêta en ouvrant de grands yeux étonnés.

— De moi? dit-elle en se rapprochant du vieillard; de moi? Oh! montrez-la-moi vite, alors, mon père. De quoi s'agit-il? Parlez; mais parlez donc!

— Il s'agit d'une demande en mariage.

— Oh! alors, si ce n'est que cela, dit la jeune fille en allongeant les lèvres avec un petit air de dédain charmant

— Comment, si ce n'est que cela! reprit en souriant le vieillard. Peste! que traiterez-vous donc avec importance si vous parlez du mariage avec cette légèreté?

— Mais, mon père, vous savez bien d'avance que je refuse. Tous ces étourneaux de Vienne, conseillers de cour, conseillers de légation, conseillers intimes, têtes frisées et creuses, ne me plaisent pas le moins du monde et ne me plairont jamais, vous le savez, n'est-ce pas? Je vous l'ai dit, et je croyais qu'il était convenu, cher petit père, que vous ne m'en parleriez même plus.

— Mais tu oublies, enfant, que la lettre vient de bien loin.

— Ah! c'est vrai. Alors, il faudrait m'éloigner de vous, et c'est encore pis, je ne veux pas vous quitter, je ne veux pas, je ne veux pas! répéta la jeune fille en se mettant à la poursuite d'un papillon qui bientôt monta en l'air comme une fleur emportée par le vent et disparut.

Le duc attendit un instant; puis, lorsque sa fille fut revenue à portée de sa voix:

— Petite hypocrite, dit-il, vous omettez la véritable raison de votre refus.

— La véritable raison de mon refus ! dit Albine étonnée. Et quelle est cette raison ?

— Votre passion profonde, irrésistible.

— Oh ! vous allez encore vous moquer de moi, mon père, reprit Albine en se rapprochant du duc comme pour le désarmer.

— Cette passion malheureusement sans espérance pour Goetz de Berlichingen, pour le chevalier à la main de fer, mort, hélas ! sous l'empereur Maximilien.

— Mais ressuscité par le poëte, mon père ; mais vivant et bien vivant dans le drame de Gœthe. Eh bien, oui, cent fois oui ; en dépit de vos railleries je l'aime et je l'admire, ce cœur noble et loyal, ce héros si simple et si sublime, qui aime si fort et qui frappe si ferme ; que voulez-vous ! c'est un malheur ! eh bien tout vieux qu'il est, car vous êtes toujours à me dire qu'il est vieux, comme s'il y avait un âge pour de pareils hommes, eh bien, tout vieux qu'il est, il me dépoétise tous ces petits messieurs de la cour. Oui, Goetz de Berlichingen, Goetz à la main de fer, voilà mon homme, et, jusqu'à présent, convenez-en, mon père, vous ne m'avez présenté que des poupées.

— Enfant ! enfant ! tu n'as pas seize ans encore, dit le duc, et tu veux un époux de soixante.

— De soixante, de soixante et dix, de quatre-vingts, s'il ressemble à mes rudes, loyaux et braves chevaliers du Rhin ; à Goetz à la main de fer, à Franz de Sickingen, et même à Hans de Selbitz.

— Eh bien, alors, ma chère Albine, reprit le duc de l'air le plus grave, cela tombe à merveille, car c'est un homme de cette trempe, un homme taillé sur le patron que tu désires, qui demande ta main.

— Oh ! quelle raillerie, mon père, et comme vous vous moquez de moi !

— Non, vraiment : regarde seulement la signature de la lettre, et tu verras.

Et le conseiller tira la lettre de sa poche, la déplia, et montra la signature à Albine.

— Rodolphe d'Eppstein, lut la jeune fille.

— Eh bien, ma jolie amazone, voilà qui vous convient, je l'espère, reprit le duc. Celui-là s'est battu à la guerre de sept ans, et tout aussi bien, à ce qu'on m'a dit, que s'il était né dans votre fabuleux XVIe siècle, de barbare mémoire. Par exemple, il est un peu vieux, je l'avoue ; mais que t'importe, à toi, soixante ans, soixante et dix ans, quatre-vingts ans, pourvu qu'il ressemble à tes héros, as-tu dit... Rodolphe d'Eppstein a soixante et douze ans : cela fait juste ton compte, et quant au courage, à la loyauté et à la noblesse, j'espère que tu ne les nieras pas.

— Croyez-vous, mon père, reprit la jeune fille en riant, que je sache assez peu mon Allemagne pour ignorer que le comte Rodolphe d'Eppstein a épousé, voilà bientôt trente ans, la sœur de ma bonne tante l'abbesse du Tilleul-Sacré ?

— Alors, puisqu'on ne peut pas vous tromper, savante, c'est donc pour un de ses fils que mon vieux compagnon demande votre main : celui-là a le double malheur d'avoir trente ans à peine et peu de cheveux blancs ; mais, s'il n'est pas des héros, il est de leur race ; et, sois tranquille, ses trente ans croîtront en nombre, ses cheveux noirs iront blanchissant. Ajoute à cela, folle tête, esprit romanesque que tu es, un vieux château dans les montagnes du Taunus, à quelques lieues seulement de ton vieux Rhin que tu aimes tant, avec une légende des plus fantastiques : une châtelaine qui revient parce qu'elle est morte la nuit de Noël, ce qui ne me paraît pas bien conséquent. Mais, comme tu le sais, la Poésie et la Raison, ces deux filles du ciel, sont comme les songes, qui sortent les uns par la porte de corne et les autres par la porte d'ivoire : ils viennent du même lieu, mais en se tournant le dos.

— Et quelle est cette légende, mon père ? la savez-vous ? demanda la jeune fille, dont les yeux, à ces mots, brillèrent de curiosité.

— Non, pas assez pour t'en instruire ; je l'ai entendu raconter dans le temps à mon vieil ami d'Eppstein pendant nos longues soirées de bivac. Au reste, ton fiancé t'apprendra tout cela ; je le préviendrai que c'est un moyen de te faire la cour.

— Mon fiancé, dites-vous, mon père ? Mais vous approuvez donc cette union ?

— Hélas, oui, ma pauvre enfant, j'aurai la cruauté d'ôter cet attrait à vos amours ; c'eût été cependant bien beau, n'est-ce pas ? une inclination contrariée, un mariage secret, un pardon posthume ! Mais que veux-tu ! le malheur fait qu'âge, naissance, fortune, tout vient s'unir, pour me faire souhaiter ce mariage, à la vieille affection que, depuis près de cinquante ans, j'ai vouée à d'Eppstein. La seule chose à laquelle je pourrais trouver à redire, c'est que le jeune comte est veuf et a un fils ; mais mon Albine, qui a tant d'avenir, ne craint aucune comparaison avec le passé ; et, après tout, d'ailleurs, ma chère enfant, tu pourras juger de ton fiancé toi-même, la lettre de son père ne le précédant que de quelques jours.

— Et comment se nomme ce fier prétendant à ma main, qui doit effacer mon Goetz en le réalisant ? demanda Albine.

— Maximilien, répondit le duc.

— Maximilien ? Ce nom promet...' pour ses ennemis, non pour moi ; car, s'il répond à mes rêves, cet homme de fer dans les combats doit être tendre et soumis en amour. C'est le charme promis et réservé aux femmes, en échange de toutes les douleurs qui les attendent, que d'apprivoiser ces lions, et de faire rougir avec un regard celui qui fait trembler avec son épée. Et tenez, mon père, continua Albine avec une gravité comique, je l'aime mieux jeune, en y réfléchissant. Je me mêlerai à l'aurore de sa gloire ; c'est en prononçant mon nom qu'il remportera ses premiers succès, et je serai, comme Elisabeth, le témoin et la récompense de ses prouesses.

— Chère enfant, dit le duc en secouant la tête, crois-tu que le temps épique des grands coups d'épée puisse revenir ?

— Pourquoi pas ?

— Ah ! c'est que l'invention de la poudre à canon a fait quelque tort à la chevalerie. Il n'y a plus de Roland, il n'y a plus de Renaud, il n'y a plus d'Olivier ; tous ces hommes, quelle que soit leur force, sont égaux devant un boulet de canon : vois plutôt le maréchal de Berwick et le grand Turenne.

— Mais, à défaut de grands pourfendeurs, mon père, restent les grands capitaines. Le génie a remplacé la force, et, pour n'avoir pas eu la Durandal de Roland, la Balizarde de Renaud, et la lance enchantée d'Astolphe, Gustave-Adolphe, Wallenstein et Frédéric le Grand n'en ont pas moins leur mérite. Je ne sais pourquoi ni d'où cela me vient, mais, moi, j'ai bonne idée du siècle qui approche.

— C'est bien, dit gaiement le duc, nous ferons mettre la prédiction dans l'almanach de Gotha

Puis, tirant sa montre :

— En attendant, allons dîner, ma belle sibylle ; car, à mon âge, — je suis fâché de vous désenchanter encore sur l'avenir, — on ne se nourrit plus de prophéties et de parfums, de poésie et de soleil.

Albine prit le bras de son père avec un hochement de tête qui signifiait que le temps n'aurait pas d'âge pour elle, et tous deux rentrèrent au château.

Le lendemain de cette conversation, où nous avons essayé de donner une idée de l'imagination originale et prompte, de la rêverie poétique et pure d'Albine, Maximilien d'Eppstein arriva à Vienne, précédé et préparé pour ainsi dire par les songes de ce jeune et gracieux esprit. Nous avons fait son portrait. On comprendra donc facilement qu'il plut beaucoup moins au père qu'à la fille. Le père, fin diplomate, habitué à lever le masque pour arriver au visage, lui trouva plus d'ambition que de vrai mérite, plus d'orgueil que d'intelligence, plus de calcul que d'amour. Mais, pour Albine, grâce à sa taille puissante, à son front pâle et sombre, il tranchait sur les fades amoureux de Vienne. Elle le vit à travers la poésie qui était en elle ; sa brusquerie lui sembla de la franchise, sa rudesse de la simplicité, sa froideur de la noblesse.

— C'est une âme primitive et fière, se disait-elle, et dont le seul défaut est d'être de trois cents ans plus jeune encore que celle de tous les beaux de la cour.

Puis elle confia naïvement à Maximilien le roman qu'elle s'était promis à elle-même, et Maximilien eut soin d'y conformer sa conduite, d'affecter le plus profond mépris pour les protocoles et les traités, et de faire sonner héroïquement son épée et ses éperons.

Enfin, un jour, Albine, voulant savoir si à son esprit romanesque et poétique répondait l'esprit du jeune comte, le pria de lui narrer la légende du château d'Eppstein. Maximilien avait peu étudié cette partie de la rhétorique qu'on appelle le discours ; mais il avait la parole rapide, puissante et colorée ; en outre, Maximilien voulait plaire. Il raconta donc la légende du château d'Eppstein avec une conviction, un sentiment et une verve qui achevèrent de subjuguer la romanesque jeune fille. Voici quelle était la légende du château d'Eppstein :

Ce château avait été bâti aux temps héroïques de l'Allemagne, c'est-à-dire à l'époque de Karl le Grand, par un comte d'Eppstein, aïeul de ceux qui l'habitaient encore. On ne connaissait rien sur les temps primitifs, sinon qu'une prophétie de l'enchanteur Merlin disait que *toute comtesse d'Eppstein qui mourrait dans son château pendant la nuit de Noël ne mourrait qu'à moitié*. Comme tout horoscope, cette prophétie était assez obscure ; aussi fut-on longtemps sans la comprendre, lorsque enfin mourut la femme d'un empereur d'Allemagne. On ne savait plus le nom de cet empereur, mais l'impératrice s'appelait Ermangarde.

Ermangarde avait été élevée avec la fille du seigneur

de Windeck, qui était devenue comtesse d'Eppstein ; or, en devenant, l'une comtesse, l'autre impératrice, les deux jeunes femmes, malgré la différence des rangs, n'avaient rien perdu de l'amitié de leur enfance ; et, comme l'impératrice habitait Francfort, et la comtesse son château d'Eppstein, situé à trois ou quatre lieues seulement de la ville, les deux anciennes compagnes se voyaient souvent. Le comte Sigismond d'Eppstein était, d'ailleurs, fort bien en cour, et l'empereur l'avait particulièrement attaché à l'impératrice.

Tout à coup, et dans la nuit du 24 décembre 1342, l'impératrice mourut. Cette mort inattendue causa un grand deuil à la cour. L'empereur surtout adorait l'impératrice et donna toutes les marques du plus profond regret. L'impératrice fut exposée, selon la coutume, sur un lit de parade, et tous les seigneurs et les nobles dames de la cour furent admis à lui baiser la main. L'étiquette voulait que cette cérémonie se pratiquât ainsi : l'impératrice était seule dans la chapelle ardente, couchée sur son lit de parade, revêtue de ses habits impériaux, la couronne sur la tête et le sceptre à la main. Un de ses serviteurs veillait à la porte, relevé toutes les deux heures par un autre serviteur ; il introduisait dans la chambre mortuaire la personne qui venait rendre hommage à la défunte ; cette personne s'agenouillait, baisait la main de celle qui avait été son impératrice, revenait frapper à la porte, qui s'ouvrait, et, en s'éloignant, faisait place à un autre visiteur. Les courtisans de la morte n'entraient qu'un à un.

C'était au tour du comte Sigismond d'Eppstein d'être de garde près de la porte d'Ermangarde. Vingt-quatre heures s'étaient passées déjà depuis la mort de l'impératrice : on était au dernier jour de Noël. Le comte Sigismond avait commencé sa garde à midi. Il était une heure et un quart ; il avait déjà introduit près de l'impératrice morte huit ou dix personnes, lorsque, à son grand étonnement, il vit apparaître à la porte la comtesse Léonore d'Eppstein, sa femme. Nous disons à son grand étonnement, parce qu'il n'avait pas fait prévenir la comtesse, s'étant réservé, sa faction finie, de monter à cheval et d'aller la prévenir lui-même ; car, sachant la grande amitié que sa femme portait à l'impératrice, il voulait adoucir autant qu'il était en lui le coup qui allait la frapper.

Sigismond ne s'était pas trompé : le coup avait dû être terrible, car la comtesse Léonore était d'une pâleur mortelle. Cette pâleur ressortait d'autant mieux, qu'elle était vêtue de longs habits de deuil.

Son mari s'élança vers elle, et, comme il savait quel pieux devoir l'amenait, sans lui demander par qui elle avait appris la fatale nouvelle, il la conduisit, muette et éplorée, à la porte qu'il ouvrit et qu'il referma sur elle.

En général, les visites étaient courtes. Le visiteur ou la visiteuse fléchissait le genou, baisait la main de l'impératrice et sortait aussitôt. Mais le comte Sigismond savait qu'il n'en serait pas ainsi de sa femme. Ce n'était pas un devoir de simple étiquette que la comtesse accomplissait : c'était un besoin du cœur qui l'amenait là. Il ne s'étonna donc pas de ce qu'au bout de quelques minutes elle ne fût pas encore sortie ; mais, lorsqu'un quart d'heure se fut écoulé sans qu'il entendît la comtesse frapper à la porte pour sortir, il commença à s'inquiéter : il craignit que l'impression n'eût surpassé les forces de Léonore ; et, n'osant ouvrir la porte sans appel, — ce qui eût été une infraction aux règles de l'étiquette, — il se baissa pour regarder au trou de la serrure, tremblant de voir la comtesse évanouie près de son impératrice morte.

Mais, à son grand étonnement, il n'en était pas ainsi.

Après avoir regardé pendant quelques secondes par le trou de la serrure, il se releva la sueur au front et pâle lui-même comme un cadavre. L'altération de ses traits était si visible, que quelques courtisans qui étaient là, attendant leur tour, lui demandèrent ce qu'il avait.

— Rien, répondit le comte Sigismond en passant la main sur son front, rien, absolument rien.

Les courtisans se remirent à causer de leurs affaires, et le comte Sigismond, croyant avoir mal vu, appliqua une seconde fois son œil au trou de la serrure. Cette fois, le comte Sigismond fut convaincu qu'il ne s'était pas trompé, et voici ce qu'il vit :

Il vit l'impératrice morte, toujours sa couronne en tête et son sceptre à la main, assise sur son lit et causant avec sa femme, la comtesse Léonore.

L'événement était trop étrange pour que le comte en crût ses propres yeux : il pensa qu'il rêvait, qu'il était sous l'empire de quelque songe, et il se redressa encore plus pâle que la première fois.

Presque au même instant, la comtesse Léonore frappa, en signe que sa visite à l'impératrice était achevée. Le comte d'Eppstein ouvrit la porte, lança un coup d'œil rapide dans l'intérieur de la chapelle : l'impératrice était de nouveau couchée, immobile, sur son lit mortuaire.

Le comte donna le bras à sa femme, et, en la reconduisant, il lui adressa deux ou trois questions auxquelles elle ne répondit point. Son devoir le rappelait pour dix minutes encore à la porte de l'impératrice ; il quitta donc la comtesse dans l'antichambre, pensant que son silence venait de son affliction, ou plutôt ne se rendant compte de rien, tant ses idées étaient bouleversées.

Les courtisans continuaient d'entrer les uns après les autres. Durant chaque visite, le comte d'Eppstein regarda par le trou de la serrure ; mais toujours l'impératrice demeura immobile. Deux heures sonnèrent : le grand écuyer, qui devait le remplacer dans ses fonctions d'introducteur, entra. Le comte prit à peine le temps de le saluer, il lui transmit la consigne, et, s'élançant hors de la chambre, il courut à l'appartement de l'empereur, qu'il trouva dans un état voisin du désespoir.

— Majesté sacrée, s'écria-t-il, ne pleurez plus ainsi, mais envoyez au plus tôt votre médecin près de l'impératrice : l'impératrice n'est pas morte.

— Que dites-vous, Sigismond ? s'écria l'empereur.

— Je dis que tout à l'heure j'ai vu, de mes deux yeux, j'ai vu, sire, la très noble impératrice Ermangarde assise sur son lit funèbre et causant avec la comtesse d'Eppstein.

— Quelle comtesse d'Eppstein ? demanda l'empereur.

— La comtesse Léonore d'Eppstein ?... ma femme.

— Mon pauvre ami, reprit l'empereur en secouant la tête, la douleur vous a fait perdre l'esprit.

— Comment cela, sire ?

— La comtesse d'Eppstein ! Que Dieu vous donne la force de supporter ce malheur !

— Eh bien, la comtesse d'Eppstein ?... demanda avec anxiété Sigismond.

— La comtesse d'Eppstein est morte ce matin.

Le comte Sigismond jeta un cri. Il courut à sa maison, sauta sur un cheval, traversa les rues de Francfort comme un insensé ; une demi-heure après, il entrait au château d'Eppstein.

— La comtesse Léonore ? s'écria-t-il ; la comtesse Léonore ?

Mais ceux auxquels il s'adressait détournaient la tête et ne répondaient que par des larmes.

Il courut vers l'escalier en criant :

— La comtesse Léonore ? la comtesse Léonore ?

Sur son chemin, il rencontrait des serviteurs, mais personne ne répondait à ses cris. Il se précipita dans la chambre de sa femme : elle était couchée sur son lit, vêtue de noir, pâle comme il l'avait vue trois quarts d'heure auparavant ; le chapelain psalmodiait des prières au pied de son lit. La comtesse était morte depuis le matin.

Le messager, n'ayant pas trouvé le comte Sigismond chez lui, avait porté la triste nouvelle à l'empereur. Le comte s'informa si, depuis l'heure de minuit que la comtesse était morte, on lui avait vu faire quelque mouvement.

— Aucun, répondit-on.

Il demanda au prêtre qui priait près du lit s'il s'était éloigné de ce lit.

— Pas une seconde, dit le prêtre.

Alors le comte se souvint qu'on était juste au jour de Noël, et qu'une vieille prophétie de Merlin disait que les comtesses d'Eppstein qui mourraient pendant la nuit de Noël ne mourraient qu'à moitié. Léonore était la première comtesse d'Eppstein qui mourût pendant une nuit de Noël. Sigismond s'était trompé : ce n'était pas Ermangarde qui était vivante, c'était Léonore qui était trépassée ; la comtesse morte était venue baiser la main de son impératrice morte, et les deux fantômes avaient causé dix minutes ensemble.

Le comte Sigismond pensa devenir fou. On assurait que la comtesse, à l'âme de laquelle avait été accordé le privilège de se mettre en relation avec les vivants, avait, pendant la maladie que fit le comte à la suite de cet événement, visité plusieurs fois son époux. Un an après, Sigismond entrait dans un monastère, laissant à son fils aîné son rang, son titre et sa fortune auxquels il renonçait pour se consacrer à Dieu.

Ces apparitions avaient eu lieu, disait-on, dans la chambre du château qu'on appelait la chambre rouge, et qui, par une porte s'ouvrant dans la muraille et donnant sur un escalier secret, avait une communication avec les tombeaux des comtes d'Eppstein. On ajoutait que, pendant trois générations, la comtesse, dans les grandes circonstances, était apparue aux aînés de la famille, mais enfin, qu'à la quatrième génération, les apparitions avaient cessé. Depuis ce temps, on n'avait pas revu la comtesse Léonore ; mais la tradition s'était perpétuée dans le château d'Eppstein, et l'aîné de la famille avait conservé l'habitude de coucher dans la chambre rouge. Du reste, aucune autre comtesse d'Eppstein, depuis cette époque, n'était morte pendant une nuit de Noël.

On comprend l'influence qu'eut sur Albine un pareil récit : son âme, ardente à toute poésie, dévora cette fantastique légende parole par parole, et, en songeant qu'elle allait

s'appeler la comtesse d'Eppstein, en songeant qu'elle allait habiter le vieux château contemporain de Charlemagne, elle se crut presque revenue en réalité à ce moyen âge, son âge de prédilection.

Cependant Maximilien n'eût pu soutenir longtemps le rôle qu'il jouait aux yeux prévenus, mais clairvoyants, d'Albine ; par bonheur pour lui, une grave affaire le rappela, au bout de quinze jours, près de son père ; il partit, emportant l'aveu de la jeune fille et le consentement du duc, qui, toutefois, remettait à un an la célébration du mariage.

Maximilien, dans cet intervalle, vint plusieurs fois à Vienne, mais disparut toujours à temps. D'abord, ce fut sa mère qui mourut, puis le comte qui alla la rejoindre ; mais, avant leur mort, les nobles vieillards avaient écrit à la fiancée de leur fils des lettres belles comme leurs cœurs, qui non seulement entretinrent, mais encore augmentèrent les illusions de la pauvre enthousiaste. A travers le prestige de l'éloignement, Albine, fidèle au cher fantôme que son âme divine avait seule créé, trouvait son Maximilien grandiose ; elle avait hâte de le consoler de toutes les douleurs qui l'accablaient, d'aller peupler sa triste solitude et d'animer, reine et fée, de sa présence le vieux château d'Eppstein.

Puis souvent elle pensait à la légende de la comtesse Leonore, et elle se surprenait à demander à Dieu de mourir pendant une nuit de Noël, afin que, jouissant de l'antique privilège accordé aux comtesses d'Eppstein qui mouraient pendant cette nuit, elle pût, après sa mort, sortir du tombeau pour revenir visiter son époux.

Enfin, vers la fin de l'année 1791, le mariage tant souhaité eut lieu à Vienne. L'empereur signa au contrat ; et les deux nouveaux époux partirent pour le château d'Eppstein.

La première chose que demanda Albine en y arrivant fut d'être conduite dans la chambre rouge.

C'était, du reste, celle qu'habitait Maximilien depuis la mort de son père.

On connaît cette chambre, dont nous avons fait la description ; elle était à cette époque ce qu'elle est encore aujourd'hui.

Quinze jours après le départ d'Albine, le duc de Schwalbach, emporté par une attaque d'apoplexie, mourut subitement, comme si la protection du père fût devenue inutile à sa fille. Ce fut la première grande douleur de la vie d'Albine, qui devait être une vie de douleurs.

De Conrad et de Noémi, on n'entendait plus parler, et le nouveau comte d'Eppstein n'en parlait jamais.

III

Un an après, tout était bien changé au château d'Eppstein comme dans le monde : Albine tremblait devant Maximilien, et l'Europe tremblait devant la France.

La Révolution n'avait pas éclaté encore dans sa fureur ; le roi n'était pas mort, mais déjà il était prisonnier ; les grondements de la foudre annonçaient quel serait l'orage, et, comme la mer qui monte en battant ses rives, la France débordait déjà sur les provinces rhénanes, en attendant qu'elle inondât le continent. Custine avait pris Mayence et menaçait Francfort.

Au château d'Eppstein, l'humeur turbulente et farouche de Maximilien, bien qu'elle ne l'eût pas encore entraîné à ses écarts d'autrefois, s'était fait jour pourtant, et Albine avait vu mourir une à une toutes ses chimères. Le noble et poétique chevalier qu'elle avait rêvé lui apparut bientôt ce qu'il était en réalité, c'est-à-dire un ambitieux vulgaire et un vulgaire libertin, pour qui un mariage n'était qu'un marchepied et sa femme un plaisir. Albine avait souffert profondément d'abord, puis s'était résignée, et laissait maintenant sans murmure fouler par ce pied brutal toutes les délicates fleurs de son âme. Elle n'eut guère de temps, d'ailleurs, pour l'ennui ou pour les regrets ; les événements politiques marchèrent plus vite que sa pensée.

Mayence prise, les rives du Mein furent militairement occupées et les vieilles bandes impériales battirent en retraite devant les jeunes troupes de la liberté ; Francfort ne pouvait plus tenir que quelques jours. Le comte d'Eppstein, dont le château était si voisin du théâtre de la guerre, eût été un prisonnier d'importance, et se croyait plus important encore qu'il ne l'était réellement. Au reste, on le rappelait à Vienne ; il se voyait donc obligé de quitter le pays, en attendant que la tourmente passât. Essayer de tenir dans son château était chose impossible, et la bravoure, dans cette circonstance désespérée, n'eût été qu'une imprudente folie.

Mais déjà Maximilien avait beaucoup tardé ; des reconnaissances françaises coupaient la route de Vienne ; déjà son évasion était devenue chanceuse, et son chemin semé de périls de toute sorte. La présence d'Albine n'aurait pu que doubler les dangers de sa fuite : Maximilien résolut donc de laisser sa femme au château.

Albine fit tout ce qu'elle put pour que son mari consentît à l'emmener. Enfin, la veille de son départ, elle le conjura par ce qu'il avait de plus sacré de ne pas la laisser seule. Malheureusement, les résolutions prises par Maximilien étaient irrévocables ; il fut insensible aux larmes, sourd aux prières. Sa femme le conjura vainement.

— Qu'avez-vous à craindre, lui dit-il, et que signifient ces puériles terreurs ? Réunis, nous nous perdrons l'un et l'autre ; séparés, nous nous sauvons tous deux. Vous le savez, cette nuit, je m'échapperai avec Daniel sous des habits de paysan ; et, le jour venu, si nous sommes rencontrés, nous ne parviendrons pas aisément, certes, à détourner les soupçons. Que serait-ce donc si vous étiez avec nous ? Une fois que je serai hors d'atteinte, que peut-on contre vous ? Fait-on les femmes prisonnières ? Non. Les Français ne manquent même pas de générosité : faites-vous respecter, et ils vous respecteront. Au reste, toute discussion est inutile, car nous n'avons pas le choix. Si ma vie n'appartenait qu'à moi, j'en ferais, à coup sûr, meilleur marché ; mais je ne la crois pas sans utilité à mon pays. Allons, du courage, Albine ! et songez que je vous confie ce que j'ai de plus précieux au monde, mon fils et mon honneur. Demain, Albine, vous allez être seule et veuve ; mais, ajouta-t-il d'un ton presque tendre et en embrassant la pauvre désolée, oublions demain, puisque aujourd'hui nous reste encore.

Albine, comme toujours, se soumit obéissante au maître. Le lendemain, Maximilien partit ; trois jours après, Albine reçut une lettre annonçant qu'il était en sûreté. Mais pendant ces trois jours s'était déjà passé au château d'Eppstein un événement qui devait exercer une terrible influence sur la vie de la malheureuse Albine.

Avant de marcher sur Francfort, Custine, de peur de surprise, avait voulu faire explorer tous les environs de la ville. Deux compagnies furent chargées de fouiller les défilés du Taunus. La précaution était bonne : une embuscade préparée dans ces montagnes boisées fut découverte par les Français non loin du château d'Eppstein. Dans l'engagement qui s'ensuivit, les nôtres furent contraints par le nombre de se replier sur le corps d'armée ; mais la ruse de l'ennemi était découverte, et l'on pouvait, sans crainte d'être pris entre deux feux, marcher sur Francfort, qu'on emporta, au reste, le lendemain. Seulement, dans leur escarmouche hardie, les deux compagnies eurent à regretter bon nombre de soldats et quelques-uns de leurs plus braves officiers.

Au nombre de ceux-ci était un jeune capitaine, connu seulement sous le nom de capitaine Jacques, et remarquable en ce que, lors du passage du Rhin, c'est-à-dire au moment où l'on avait mis le pied en Allemagne, il avait jeté son épée dans le fleuve, et portait au côté son fourreau vide. Quoique dépourvu de cette arme défensive, qui, au reste, chez les officiers d'infanterie, est plutôt une marque de leur grade qu'une défense réelle, le jeune capitaine avait, par son courage, son sang-froid et sa connaissance des localités, rendu de grands services. C'était lui qui avait marché droit à l'embuscade ; mais il avait reçu le prix de sa témérité aux premiers coups de feu dont les troupes impériales avaient salué les troupes républicaines : il était tombé frappé d'une balle au front, et avait été laissé pour mort sur le champ de bataille, non seulement par les siens, mais encore par l'ennemi.

Ce fut seulement vers le soir qu'un des nouveaux domestiques du château d'Eppstein (à la mort du comte son père, Maximilien avait, sauf Daniel, le vieil intendant, et Jonathas, le gendre du vieux garde, renouvelé toute la maison) entendit des plaintes en revenant de Falkenstein, et trouva le capitaine Jacques qui respirait encore. Aidé de deux paysans qu'il appela, il transporta aussitôt le blessé au château d'Eppstein, où Albine ordonna que la plus prévenante hospitalité lui fût accordée. Le chapelain était expert en chirurgie ; il visita la blessure du jeune officier, posa un premier appareil, et, dès le lendemain, crut pouvoir répondre de sa vie.

Albine s'était inquiétée du blessé avec beaucoup d'empressement, d'abord parce qu'elle était femme et que la douleur la touchait, ensuite parce que la présence du capitaine était pour elle une sauvegarde contre les maraudeurs de l'armée française ; et les vainqueurs, il faut bien le dire, n'usaient pas de leur triomphe avec toute la modération qu'avait promise à sa femme le facile égoïsme de Maximilien. Quand les pillards se présentèrent devant la porte du château, Jacques averti, se leva, et, malgré toutes les représentations du chapelain et d'Albine, se traînant jus-

qu'à eux, tout pâle de sa blessure, il sut élever la voix à propos pour préserver de tout péril le château et la châtelaine.

Dès lors, la reconnaissance autant que la pitié engagea la jeune comtesse à redoubler d'égards et de soins pour celui qui lui avait sauvé la vie, et peut-être plus que la vie.

Le capitaine Jacques était, d'ailleurs, le cœur le plus généreux, le plus ardent, le plus sympathique enfin à la nature tendre et enthousiaste d'Albine. La seule chose qu'on pût lui reprocher, c'était une teinte de mélancolie presque continuelle, et quelque chose d'un peu trop efféminé pour un militaire ; mais la tristesse allait bien à son pâle visage, et on le savait brave comme un lion. On l'avait vu si calme et presque si insouciant au milieu des boulets et des balles, que ses soldats avaient pour cette nature, si faible en apparence et si forte en réalité, une admiration qui ressemblait à du respect. D'un autre côté, le capitaine Jacques était fort aimé dans le corps des officiers à cause de sa grande et obligeante instruction, ce qui lui faisait pardonner quelques idées d'une philosophie un peu excentrique, ce qui faisait aussi que ses compagnons d'armes ne pouvaient pas toujours suivre son imagination dans les pays imaginaires que sa poétique pensée parcourait. Tandis que les soldats appelaient leur capitaine Jacques le brave, ses collègues l'appelaient Jacques le rêveur. Il était évident, en effet, que Jacques se battait pour une idée, et non pour autre chose, et que la querelle particulière des souverains disparaissait entièrement pour lui devant la question générale des peuples.

On doit comprendre comment un pareil caractère était en harmonie avec celui d'Albine. Jacques était bien l'homme de ses songes ; brave, loyal et hardi comme Goetz de Berlichingen, beau et poétique comme Max Piccolomini.

Aussi, au grand étonnement du chapelain, qui connaissait la réserve d'Albine, une familiarité visible s'établit-elle bientôt entre le jeune officier et la comtesse. Au bout de quelques jours, le capitaine appelait la jeune femme Albine, et la jeune femme appelait l'officier Jacques.

D'ailleurs, comme Jacques paraissait désirer ne pas être vu des gens des environs du château, il ne sortait presque jamais des appartements, où Albine lui tenait compagnie. Les serviteurs du château pouvaient entrer à toute heure au salon où se tenaient les jeunes gens : ils les trouvaient toujours riant et causant. La parfaite innocence de leur pensée était leur sauvegarde. On eût dit que ces deux âmes si blanches, si pareilles, si sœurs, s'étaient connues dans un monde meilleur et se retrouvaient dans celui-ci. De longues heures s'écoulaient donc dans des causeries pleines de charme, sans qu'Albine et Jacques s'aperçussent de la fuite du temps.

Aussi Jacques parut-il s'éveiller d'un songe lorsqu'on l'avertit qu'il devait, sous deux jours, quitter le château pour regagner la France avec son corps. Deux mois de convalescence avaient passé comme une heure.

Albine reconduisit le jeune officier jusqu'au perron ; là, il prit congé d'elle en lui baisant la main et en l'appelant sa sœur ; Albine lui souhaita toutes sortes de prospérités, en l'appelant son frère. Puis, tant qu'elle put le voir, elle le suivit des yeux en lui faisant des signes avec son mouchoir.

Quinze jours après le départ de Jacques, Albine reçut une lettre de son mari. La retraite des Français permettait à Maximilien de rentrer dans son château ; il écrivait donc qu'on l'attendît d'un moment à l'autre.

Comme on ne pouvait pas arriver jusqu'au château en voiture, Albine envoya Tobias (qui, momentanément et après le départ de Daniel, avait rempli ses fonctions au château) attendre avec deux chevaux Maximilien à Francfort. Maximilien reconnut là une des attentions habituelles d'Albine, mais c'était un de ces orgueilleux esprits qui pensent toujours qu'on ne fait pour eux que ce qu'on doit faire. Il monta sur un des deux chevaux tandis que Tobias montait sur l'autre : le reste de sa suite devait regagner le château comme il pourrait.

La conversation devait naturellement tomber sur le séjour des Français dans les environs. Aussi à peine le comte et Tobias furent-ils en route, que le comte fit signe à Tobias, qui se tenait respectueusement en arrière, de prendre place à ses côtés et de marcher du même pas que lui.

Tobias obéit.

— Eh bien, demanda Maximilien, les Français, à ce que du moins m'a écrit la comtesse, ont donc respecté le château ?

— Oui, monsieur le comte, répondit Tobias, mais grâce à la protection du capitaine Jacques ; car je crois que, sans lui, les choses se seraient mal passées.

— Qu'est-ce que ce capitaine Jacques ? reprit Maximilien. La comtesse m'en a parlé dans une de ses lettres. Il avait donc été blessé ?

— Oui, Monseigneur. Hans l'a trouvé mourant à cinq cents pas du château et l'a fait transporter à Eppstein. Pendant toute une nuit, il est resté entre la vie et la mort ; mais M. l'abbé l'a si habilement traité, et madame la comtesse l'a soigné si assidûment, qu'au bout d'un mois il était parfaitement guéri.

— Et alors il a quitté le château ? demanda Maximilien, qui avait froncé imperceptiblement le sourcil à la mention des soins que la comtesse avait donnés au blessé.

— Non, il est resté un mois encore.

— Un mois encore ! et que faisait-il ?

— Rien, Monseigneur ; il restait presque toujours dans l'appartement de madame, et, lorsque parfois il sortait, c'était le soir, et pour faire un tour dans le parc. On eût dit qu'il craignait d'être vu.

Les lèvres de Maximilien blêmirent, mais sans que la moindre altération se fît sentir dans sa voix.

— Depuis quand est-il parti ? demanda-t-il.

— Depuis huit ou dix jours seulement.

— Et quel homme était-ce ? demanda le comte. Jeune ou vieux, beau ou laid, triste ou gai ?

— Mais, Monseigneur, c'était un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans à peu près, blond, pâle et grêle, qui paraissait toujours fort triste.

— En effet, dit le comte en se mordant les lèvres, mais en continuant l'entretien presque malgré lui, et avec la persistance que met le cœur à connaître les choses qui doivent le briser ; en effet, il devait s'ennuyer beaucoup au château.

— Non, Monseigneur, il avait l'air triste, mais point ennuyé.

— Oui, continua Maximilien, ses compagnons le venaient voir, et c'était une distraction pour lui.

— Oh ! quant à la distraction, il ne la cherchait pas, car deux fois seulement, pendant tout le temps qu'il est resté au château, son fourrier est venu à Eppstein ; encore était-ce, non point parce qu'il l'avait mandé, mais pour lui apporter les ordres de son colonel.

— Alors, je comprends, il chassait.

— Il n'a pas tenu un fusil, ni monté une seule fois à cheval, et Jonathas m'a dit encore hier que, pendant ces deux mois, il ne l'avait pas aperçu.

— Mais que faisait-il donc alors ? reprit le comte en cherchant à se contenir ; car, malgré lui, il sentait que sa voix s'altérait.

— Ce qu'il faisait ? Oh ! ce n'est pas long à raconter : le matin, il jouait comme un enfant avec monseigneur Albert, qui l'avait pris en affection, et qui, dès qu'il était levé, entrait dans sa chambre, ou bien il causait comme un vieillard avec M. l'abbé, qui s'étonnait de sa science ; après le déjeuner, il faisait de la musique, accompagnait, en chantant lui-même, madame au clavecin, et, alors, c'étaient nos heures de récréation à nous autres, car nous écoutions aux portes du salon leurs voix, qui semblaient celles de deux anges ; puis, le concert terminé, on faisait presque toujours une lecture à haute voix, et le soir, comme je l'ai dit à monseigneur, mais rarement, quelque promenade au jardin.

— Voilà un étrange officier, dit le comte avec amertume, qui joue avec les enfants, qui philosophe avec les vieillards, qui chante avec les femmes, qui lit tout haut, et qui se promène tout seul.

— Tout seul ? Non, reprit Tobias ; madame l'accompagnait toujours.

— Toujours ? reprit le comte.

— Ou du moins presque toujours, continua Tobias.

— Et voilà tout ce que tu sais sur cet officier ? Rien de sa naissance, rien de sa famille ? Est-il noble ou plébéien, riche ou pauvre ? Réponds.

— Quant à tout cela, je n'en sais rien, Monseigneur ; mais madame la comtesse pourra, sans aucun doute, donner à Votre Excellence les renseignements que vous demandez.

— Et d'où vous vient, s'il vous plaît, cette idée, maître Tobias ? dit Maximilien en jetant un regard de côté sur l'indiscret narrateur, afin de s'assurer dans quelle intention il avait fait cette réponse.

— Mais cette croyance me vient, Monseigneur, répondit Tobias avec cette bonhomie affectée que donne aux domestiques la haine qu'ils portent presque toujours à leurs maîtres, de ce que je crois que madame la comtesse et ce jeune officier se connaissaient depuis longtemps.

— Et à quels signes avez-vous pu juger, monsieur le physionomiste, reprit Maximilien avec un ton railleur dont Tobias ne pouvait comprendre la portée, que ce jeune officier et la comtesse s'étaient déjà vus avant l'événement qui les a rapprochés ?

— Parce que la comtesse appelait Jacques cet officier, et qu'il appelait madame la comtesse Albine.

Maximilien, par un mouvement machinal, leva le fouet qu'il tenait à la main avec l'intention d'en couper la figure à l'habile observateur qui marchait à ses côtés ; mais presque aussitôt, contenant sa colère :

— C'est bien, dit-il en frappant son cheval au lieu de frapper Tobias, c'est bien ; voilà tout ce que je voulais savoir pour le moment, et tu as raison, Tobias, la comtesse me dira le reste.

Le cheval fit un bond en avant, et Tobias se retrouva en arrière ; puis, comme son maître ne lui fit plus aucun signe et cessa dès ce moment de lui adresser la parole, il le suivit en se tenant respectueusement à distance.

Le visage de Maximilien restait calme, mais d'affreux soupçons dévoraient son cœur, ce cœur si insensible à l'amour, si prompt à la colère et à l'accusation. Cependant la certitude manquait, et, tout en pressant son cheval, il se disait tout bas :

— Une preuve, une preuve de son déshonneur, une preuve qui me permette d'écraser la coupable !

Et cette preuve, il la désirait presque.

En arrivant au bout de l'allée qui conduisait au château, il vit sur le perron Albine, qui l'attendait impatiente et joyeuse, et, par un mouvement convulsif, il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval.

La pauvre femme crut que le comte faisait prendre le galop à sa monture par impatience de la revoir.

Au moment où le comte mit pied à terre, Albine lui sauta au cou.

— Pardon, mon ami, lui dit-elle, pardon de n'être pas allée à votre rencontre. Je suis souffrante. Mais qu'avez-vous, Maximilien ? et comme vous paraissez soucieux et préoccupé ! La politique, sans doute ? Oh ! je vais ramener sur votre front la sérénité et le bonheur. Venez, Maximilien, venez que je vous dise tout bas un grand secret, un doux secret que je me répète à moi-même avec ivresse et qui m'a aidée à supporter votre absence, un secret charmant que je n'ai pas voulu confier à une lettre, car je me faisais une fête de vous l'apprendre de vive voix ; un secret que je n'ai pu vous révéler en vous quittant, car je l'ignorais encore. Ecoutez, Maximilien, et chassez cette humeur sombre. Vous vous rappelez cette nuit des adieux, nuit à la fois si douce et si cruelle ?... Embrassez vite votre femme, et dans six mois, Maximilien, vous embrasserez votre enfant.

IV

On nous permettra maintenant de quitter un instant les vieilles tourelles du comte Maximilien pour le modeste logis du garde-chasse Jonathas. Château et chaumière ont eu déjà et auront encore, comme on le verra dans la suite de ce récit, plus d'un rapport ensemble, et l'histoire de la chaumière devra côtoyer et, en plus d'un endroit, expliquer celle du château.

La maisonnette du garde-chasse d'Eppstein, située à cent pas de la grille du parc et à l'entrée de la forêt, s'adossait à une petite colline boisée qui la garantissait des vents du nord. Elle était vieille et chétive, cette petite maison ; et cependant elle semblait jeune et riante, tant les briques aux tons rougeâtres, les volets peints en vert foncé et la vigne qui courait capricieusement sur les murailles, avaient pris d'harmonieuses teintes sous l'effort du temps, ce grand peintre. — Les quatre gros tilleuls, fraîche antichambre, plantés devant la porte, le banc hospitalier du seuil, le ruisseau, la cour bien rangée, le jardin petit, mais gai, touffu, plein de fruits, de fleurs et d'oiseaux : tout attirait, tout réjouissait le regard. A l'intérieur, même ordre sans affectation, même propreté sans tristesse ; en bas, la salle commune et la chambre du père ; en haut, celle des enfants, blanche, coquette, bien tenue, égayée par quelque cage chantante, et parfumée par quelque pot de fleurs : là où vous verrez sur la fenêtre une rose et un pinson, dites que les habitants sont plus sages et meilleurs que leurs voisins.

Depuis 1750, Gaspard Muden était garde-chasse du comte Rodolphe d'Eppstein ; en 1768, à quarante ans, il prit femme. Au bout de cinq ans de l'union la plus calme et la plus heureuse, la ménagère mourut, laissant au pauvre Gaspard deux petites filles, Wilhelmine et Noémi.

Gaspard était un homme aussi ferme que loyal, un homme selon le Seigneur : il relut dans sa Bible le livre de Ruth, et se promit de vivre pour ses deux orphelines ; il vécut donc, et vécut simplement et dignement ; noble exemple de ses enfants, qui, sous son enseignement honnête et paternel, grandirent en vertu en même temps qu'en grâce.

Wilhelmine et Noémi étaient jolies toutes deux, toutes deux assidues au travail ; seulement, Wilhelmine était plus joyeuse, et Noémi plus pensive. Lorsque Wilhelmine, qui était l'aînée, eut seize ans, ce fut à qui des garçons du pays l'obtiendrait en mariage. Gaspard, entre tous ces prétendants, choisit Jonathas, qu'il aimait à cause de sa hardiesse et de son bonheur à la chasse. La chasse était la passion du vieux Gaspard, qui obtint pour son gendre la survivance de sa place. En attendant, Jonathas fut élevé au grade de garde adjoint.

Wilhelmine accepta docilement l'époux que lui présentait son père et s'en trouva bien ; Jonathas était la meilleure créature du monde, un peu simple peut-être, un peu insouciant, hormis en ce qui touchait les daims et les sangliers, mais, au demeurant, mari dévoué et ne voyant que par sa femme. Il vint habiter chez son beau-père.

Pour Noémi, l'enfant gâtée de Gaspard et de sa sœur aînée, elle était bien moins soumise que Wilhelmine et rejetait tous les partis : c'est que le doux regard de Conrad d'Eppstein avait déjà pénétré jusqu'au fond de son âme. Le pâle et mélancolique jeune homme, qu'elle avait rencontré parfois dans les bois et qui, à chaque rencontre, s'était détourné d'elle avec tant de trouble, occupait, à son insu, toutes ses pensées.

Un jour, un violent orage amena le sauvage promeneur dans la maison du garde-chasse, et, dès lors, enhardi par l'accueil cordial du père, fasciné par la beauté de la fille, Conrad revint toutes les semaines, puis tous les jours.

Gaspard, dans son bon sens pratique, ne fut point sans remarquer l'émotion de Noémi quand le jeune homme arrivait, sa rêverie quand il n'était plus là. Il eût, certes, congédié sans façon un libertin reconnu comme Maximilien ; mais l'aspect sérieux, le caractère sévère et digne du jeune savant, comme on l'appelait, inspiraient au garde-chasse de la confiance et presque du respect. Lorsque Conrad n'était pas là, Gaspard parlait de lui avec colère, au grand effroi de Noémi, et jurait qu'il ne recevrait plus dans sa chaumière le jeune et noble seigneur d'Eppstein, dont la place était au château. Conrad arrivait, et Gaspard lui tirait gauchement son chapeau et s'éloignait en grommelant.

On sait le reste. Quand Gaspard apprit le mariage secret de sa fille, l'homme d'honneur n'eut rien à dire ; le fidèle serviteur trembla seulement à l'idée de la colère de son maître. Il se justifia cependant sans peine devant la noble équité du comte Rodolphe, mais ce fut le père qui eut à souffrir, car il lui fallut dire adieu à sa chère Noémi, bannie parce qu'elle avait aimé. Noémi ressemblait tant à sa femme, qu'il crut, en la quittant, la perdre une seconde fois.

Néanmoins, dans cette nouvelle épreuve, le chrétien courba encore la tête devant les décrets de la Providence. Il embrassa sans pleurer sa fille, qu'il ne devait plus revoir, et relut dans sa Bible l'histoire d'Agar.

Noémi partit, et les jours, les mois, les années s'écoulèrent sans qu'on reçût une seule lettre de Noémi ; tout ce qu'on savait, c'est que Noémi était en France.

Quand elle pensait à sa sœur, Wilhelmine pleurait ; mais aussi, il faut le dire, elle ne pleurait que lorsqu'elle pensait à sa sœur. Elle était, d'ailleurs, heureuse et aimait son mari qui l'adorait.

Nous avons dit la mort du comte Rodolphe et de sa femme. Maximilien, en renouvelant sa maison, excepta Jonathas et Gaspard de la mesure générale. Au service d'un autre maître, Gaspard pouvait parler de son beau-fils et Jonathas de son beau-frère : en les gardant tous deux, le comte les obligeait tous deux à la discrétion.

Lorsque Albine vint habiter le château d'Eppstein, elle trouva fort à son gré la douce et bonne Wilhelmine. La jalousie naissante de Maximilien défendait à sa femme les châteaux des environs, mais ne lui interdisait pas les chaumières, et Albine s'ennuyait moins dans la riante maisonnette du garde forestier que dans la noire et morne forteresse. Elle eut chez Wilhelmine ses fleurs qu'elle arrosait elle-même, ses oiseaux qui la connaissaient ; le peu d'air, de soleil et de liberté qui lui restait, ce fut chez Wilhelmine qu'elle le trouva. Ce fut là seulement qu'elle vit luire encore une fois par hasard un des beaux jours de Winkel.

Mais, lorsque l'arrivée des Français contraignit le comte à partir pour Vienne, il recommanda sévèrement à sa femme de ne plus quitter le château. Les soins du ménage retenaient Wilhelmine chez elle, et la pauvre Albine était plus seule et plus triste que jamais, au moment où arrivait au château le capitaine Jacques.

Les gens qui souffrent du cœur ont une tendre pitié pour toutes les souffrances. Albine prit un vif intérêt au pauvre blessé. Le blessé, de son côté, montrait une singulière sympathie pour Albine. Un soir, le capitaine Jacques raconta sa vie à Albine. Sans doute, il y avait dans ce récit, qui n'est point parvenu jusqu'à nous, des causes d'intérêt profond, car, à partir de ce moment, une amitié réelle parut réunir ces deux jeunes cœurs.

Dès lors la pensée d'Albine parut aussi avoir un aliment et sa vie un intérêt. Elle ne regretta plus autant ses promenades dans la forêt, elle pressa moins vivement Wilhelmine de la venir voir au château. La femme du garde-chasse n'aperçut pas même le blessé pendant tout le temps

de son séjour à Eppstein : elle entrevit seulement son uniforme, le jour où il partit pour aller rejoindre son régiment à Mayence.

Quand le capitaine Jacques lui manqua, Albine se rapprocha de nouveau de Wilhelmine, et la conjura de s'échapper de sa maisonnette aussi souvent qu'elle le pourrait. Ces deux jeunes femmes, séparées par la naissance et l'éducation, s'entendaient par l'âme ; de ce côté, c'étaient deux sœurs. La châtelaine avait repris un peu de gaieté : le doux espoir auquel elle devait sa joie, elle le confia à Wilhelmine, mais à Wilhelmine seule. La femme de Jonathas aussi allait être mère, un mois à peu près avant la comtesse. Alors ce furent entre elles des projets, des rêves, des folies !

— Nos deux enfants, disait Albine seront élevés ensemble et auront les mêmes maîtres ; je le veux, entends-tu, Wilhelmine ?

— Oui, Madame, répondait Wilhelmine ; mais j'ai pensé à une chose : vous êtes trop délicate pour nourrir votre enfant vous. Eh bien, je l'allaiterai en même temps que le mien. Moi, je suis une femme de la campagne, forte et bien portante, et, soyez tranquille, les soins ne leur manqueront ni à l'un ni à l'autre ; seulement, je ne saurai plus lequel des deux est mon enfant.

Au milieu de tous ces plans, de toutes ces espérances, le comte Maximilien revint de Vienne.

Le lendemain de ce retour, quand Wilhelmine se présenta au château comme d'habitude, on lui signifia que madame ne recevrait plus personne : c'était l'ordre de monseigneur. Elle insista, on la chassa presque. Elle rentra chez elle tout inquiète et tout éplorée.

A partir de ce moment, le comte Maximilien, qui avait rarement chassé jusque-là, alla tous les jours à la chasse, accompagné de Jonathas ; car, pour le vieux Gaspard, il ne quittait plus guère la maison, heureux qu'il était de se voir remplacé par son gendre. Dans ces chasses journalières, le comte d'Eppstein montrait une cruauté farouche qu'on ne lui avait pas encore vue, qui croissait tous les jours, et qui semblait répondre à un besoin de faire souffrir qu'il avait au fond du cœur. Quand le cerf ou le daim étaient forcés, au lieu de leur épargner, par une balle ou par un coup de couteau de chasse, une longue et douloureuse agonie, il les laissait dévorer par ses chiens, non sans que les meilleurs de sa meute fussent éventrés ; mais lui, toujours sombre, riait à ce spectacle. Du reste, il demeurait silencieux pendant des journées tout entières. Une fois, Jonathas, cédant aux instances de sa femme, lui avait demandé des nouvelles de la comtesse. Alors Maximilien avait visiblement pâli ; et, d'une voix brève et avec un regard menaçant :

— Tais-toi, avait-il dit ; que t'importe ce que fait ou ne fait pas la comtesse ? Cela ne te regarde pas.

Et, à partir de ce moment, le pauvre garde-chasse ne s'était plus hasardé à des questions si mal reçues.

Plusieurs semaines s'écoulèrent ; on était à la fin de décembre ; l'époque de l'accouchement de Wilhelmine était arrivée. Le matin de Noël, le comte avait donné rendez-vous à Jonathas ; celui-ci attendit vainement son maître pendant deux heures. Maximilien ne parut point.

Bientôt, à la place de Maximilien, Jonathas vit arriver un messager qui lui annonçait que Wilhelmine l'appelait à grands cris ; Wilhelmine allait devenir mère. Jonathas reprit à grands pas le chemin de la maison ; au moment où il y entra, Wilhelmine mettait au monde une petite fille.

La première pensée de Wilhelmine fut pour son mari, la seconde fut pour Albine.

— Qu'on avertisse madame la comtesse, s'écria Wilhelmine, radieuse dans sa douleur.

Mais nul ne répondit à Wilhelmine que par les larmes et le silence.

En effet, il s'était passé le matin même une scène terrible au château.

V

Albine avait pensé que lorsqu'elle ferait à son mari l'heureuse révélation qui remplissait de joie son cœur maternel, Maximilien partagerait cette ivresse, serrerait sa femme dans ses bras, jetterait un de ces cris de l'âme que l'âme comprend et recueille ; une ère nouvelle s'offrait dès lors à son amour.

— J'ai méconnu le comte, se disait Albine dans la généreuse préoccupation de son cœur. Il est noble, bon, dévoué ; seulement, je le comparais à des rêves, à des chimères d'enfant. Je demandais à la vie de réaliser les caprices fantastiques de l'imagination, comme si un homme d'Etat était un héros de roman, comme si les hommes du XVIII[e] siècle pouvaient ressembler à ceux du XVI[e]. J'étais folle ; mais, maintenant, me voici sérieuse, me voici forte, me voici mère ; plus d'exigences, j'ai des devoirs ; je ne dois plus être sévère, puisque je suis responsable ; d'ailleurs, je sens que je pardonnerais tout au père de mon enfant, à celui qui m'a donné mon bonheur de mère, le plus pur bonheur qui soit au monde.

Ce fut donc dans une attente pleine d'impatience qu'Albine souhaita le retour du comte ; ce fut avec un empressement tout joyeux et tout expansif qu'elle lui glissa à l'oreille en souriant le cher secret ; ce fut avec une naïve et gracieuse malice d'enfant qu'elle épia sur le visage de son mari l'effet de cette bonne nouvelle. Elle espérait qu'il allait l'embrasser avec transport, l'appeler des plus doux noms, lui faire mille questions tendres et inquiètes. Au lieu de cela, Maximilien pâlit affreusement, serra avec rage la main qu'Albine lui avait tendue ; puis voyant à quelque distance derrière lui Tobias et sa suite, sentant la nécessité de se contraindre, il passa muet et insensible devant sa femme éperdue, et s'éloigna précipitamment.

Albine resta debout, immobile et froide, à la place où le comte l'avait quittée, pareille à une statue de la douleur ; elle passa la main sur son front, elle était bien éveillée, ce n'était pas un rêve affreux. L'âme pleine d'épouvante et d'angoisse, elle regagna son appartement.

Qu'avait-elle fait ? quelle faute lui avait attiré la colère de son maître, quel crime plutôt ? Car, pour que cette colère tînt devant le bonheur qu'elle avait annoncé, il fallait que cela fût bien grave.

Albine avait beau s'interroger sévèrement, elle ne trouvait rien dans sa vie qui motivât tant de rigueur. Peut-être avait-elle eu tort de garder si longtemps le silence ; mais enfin, si elle l'avait fait, c'était pour annoncer la nouvelle au comte, et une si légère faute ne méritait pas un si rude accueil. La pauvre comtesse, perdue dans mille doutes effrayants, seule dans sa chambre, ne savait qu'imaginer, et tremblait au moindre bruit. Au bout d'une heure, la porte s'ouvrit ; un serviteur entra et lui remit une lettre. Cette lettre était de Maximilien, et contenait ce qui suit :

« Madame, je me borne à vous faire connaître ma volonté, ma volonté expresse, entendez-vous ? La voici :

« Vous ne quitterez pas les murs du château ; vous ne paraîtrez jamais devant moi. Libre à vous de vous promener dans le préau et le jardin quand je serai sorti, et je sortirai tous les jours ; mais, sur votre vie, je vous ordonne de ne pas faire un pas au delà. J'entends aussi que vous n'écriviez à personne, et que votre Wilhelmine ne se présente plus au château. Vous savez qui je suis et ce que je suis. Obéissez, et ne vous commettez pas avec ma colère, sinon je ne réponds pas des suites d'un éclat que vous seule aurez amené.

« MAXIMILIEN D'EPPSTEIN. »

A la lecture de cette lettre, à laquelle elle ne comprit rien, sinon qu'elle était perdue, la comtesse demeura anéantie.

Nous avons dit l'espèce d'autorité violente qu'exerçait l'implacable vouloir de Maximilien, et comme on se soumettait presque malgré soi à ce fatal et grossier pouvoir qu'on ne cherchait pas plus à éluder que les arrêts aveugles et inévitables de la destinée. Cela était à ce point, qu'Albine, sûre de ne pas être coupable, courba cependant la tête comme on le fait devant la mort, et attendit. Mais, il faut le dire, dans l'attitude calme qu'elle choisit, il y eut autant de dignité que de résignation. Après tout, le sentiment de son innocence la soutenait ; et, n'aimant plus son mari, elle tenait moins à l'estime du comte qu'à la sienne propre.

— Si Maximilien ne respecte plus sa femme, se disait Albine, c'est à sa femme de garder le respect d'elle-même et de protester par sa tranquillité confiante et forte contre une injuste condamnation. Je ne sais pas même de quel crime Maximilien m'accuse ; mais l'avenir porte un flambeau avec lequel il éclaire le passé. Un jour viendra donc où Maximilien reconnaîtra son erreur ; jusque-là il sied que je reste paisible et fière.

Ne comptait-elle pas trop sur ses forces, cette âme tendre qui, jusqu'à l'époque de son mariage, avait tout vu céder devant sa faiblesse ? La colère d'un homme tel que Maximilien ne devait certes pas être traitée à la légère, car cette colère, une fois soulevée, ne devait pas s'arrêter à moitié chemin et se laisser détourner par un obstacle ; non, elle briserait l'obstacle et arriverait à son but.

Le comte le sentait si bien, qu'il avait peur de lui-même, et qu'il tremblait devant son propre courroux. Saisi de rage lorsque sa femme lui annonça naïvement ce qui était un bonheur pour elle, et ce qu'il croyait un déshonneur pour lui, il s'était en quelque sorte enfui devant sa vengeance ; s'il n'eût écouté que ses violents instincts, il eût tué sur

le coup cette femme qui l'avait trompé et qui, après l'avoir trompé, l'insultait. Mais c'eût été proclamer sa honte; il dompta sa colère, et provisoirement ne condamna sa femme qu'à la prison, comme on fait pour les criminels.

Sa lettre menaçante écrite à Albine, lui aussi, il attendit. Tous deux habitaient sous le même toit; tous les matins et tous les soirs, Albine entendait passer Maximilien dans le corridor: c'était toujours le même pas lent et sombre. Pas une seule fois ce pas ne s'arrêta devant sa porte, ou ne trahit même le moindre désir de s'arrêter. Pendant plusieurs semaines, pendant plusieurs mois, ils ne se virent pas une seule fois; mais, s'ils ne se voyaient pas, ils pensaient l'un à l'autre, et cela certes autant et plus que les amants les mieux unis.

Le comte avait beau vouloir éloigner par la fatigue physique les sombres idées qui l'obsédaient, c'était chose impossible: l'outrage qu'il croyait avoir reçu était de ceux que les hommes de cette trempe ressentent trop vivement pour les oublier ou les pardonner. La comtesse, de son côté, avait beau se réfugier dans sa conscience et écarter toute pensée qui ne fût pas celle de son enfant ou celle de Dieu: le mystère de la conduite de Maximilien l'épouvantait malgré elle, et venait troubler sans cesse, le jour ses espérances, la nuit ses rêves.

Le calme auquel ils se contraignaient tous deux n'était que ce calme trompeur qui précède les orages; tous deux, ils le savaient bien, tous deux étaient saisis par l'impression douloureuse et fébrile de l'attente. Maximilien et Albine ne vivaient plus; tous deux, avec l'apparence du calme sur leurs visages, mais la mort au fond de l'âme, tressaillaient souvent aux sourdes terreurs qui oppressaient leurs poitrines. Lui tremblait sans s'en rendre compte devant l'auréole de pureté dont était ceint le front de sa femme. Elle, connaissant la violence de son mari, s'attendait à tout pour le premier jour où ils se rencontreraient.

Et cependant ce fut à Albine la première que cet état devint intolérable; forte de son innocence, elle résolut d'aller au-devant de ce danger inconnu qu'elle sentait menaçant autour d'elle. Elle avait une telle conviction de ce danger, qu'après plusieurs jours de doute, ayant enfin décidé qu'elle demanderait une explication à Maximilien, voici ce qu'elle écrivit avant de lui demander cette explication. C'était, comme on va le voir, bien plutôt un testament qu'une lettre:

« Il ne m'est pas seulement défendu de te voir, ma bonne Wilhelmine, mais encore de t'écrire; aussi cette lettre ne te sera remise que si je meurs. La mort doit, ce me semble, délier de l'obéissance.

« Ne t'étonne pas de ces tristes appréhensions, Wilhelmine; il faut tout prévoir dans l'état où je suis, et je ne voudrais pas cependant quitter cette terre sans t'avoir fait, à toi qui m'as toujours été si dévouée, les legs du cœur auxquels tiennent tous les mourants qui ont aimé.

« Mon Dieu! je ne sais pourquoi les mots viennent si tristes sous ma plume; je suis pourtant gaie et tranquille, crois-le, ma jolie fermière. Eh! tiens, je souris même en ce moment aux projets que nous faisions il y a deux mois.

« Te les rappelles-tu? En tout cas, je vais te les redire, car, de part et d'autre, ces projets étaient presque des engagements.

« Wilhelmine, tu m'as promis d'être la nourrice de mon enfant si je lui manquais. N'oublie pas cette promesse, car j'y compte, entends-tu bien? Je vivrai, j'espère que je vivrai pour t'en faire souvenir moi-même; pourtant je serai plus calme quand je te l'aurai rappelée ici, et dans un moment qu'une résolution que je viens de prendre rend solennel.

« Ce n'est pas tout, Wilhelmine; écoute: si Dieu me rappelait à lui, je suis sûre que le comte Maximilien élèverait noblement et avec soin mon enfant; mais l'éducation de l'âme, tu m'entends, celle qu'on reçoit sur les genoux de sa mère, il n'y a qu'une femme qui sache la donner. Les hommes enseignent bien la vie, mais il n'y a que les femmes qui sachent enseigner le ciel... Par exemple, toi qui me connais, tu lui parleras bien mieux de moi que ne lui en parlera son père, qui ne m'a jamais connue. Parle-lui de moi, Wilhelmine, souvent, toujours; tâche qu'il me connaisse comme s'il m'avait vue; puis ces caresses qui ne sont pas moins nécessaires aux petits enfants que le lait, ne les lui refuse pas, ma bonne Wilhelmine. Le pauvre orphelin! qu'il grandisse dans ta tendresse et dans ton amour. Enfin, sois-lui non seulement nourrice, sois-lui mère.

« Est-ce bien tout ce que j'avais à te dire? Oui; d'ailleurs, si j'ai oublié quelque chose, ton cœur devinera le reste de mes pensées.

« Mais tu me trouves bien égoïste sans doute: je ne t'ai point encore parlé de toi; pardonne-moi! je te parlais de lui, de lui qui est en moi.

« D'ailleurs, en te recommandant mon enfant, tu vas voir que je n'ai point oublié le tien. Tu trouveras sous cette enveloppe deux lettres, l'une adressée à la supérieure du Tilleul-Sacré, l'autre au major de Kniebis, à Vienne.

« Si tu as une fille, tu l'enverras, quand elle aura cinq ou six ans, avec la première de ces lettres, à ma bonne tante l'abbesse Dorothée, qui a été pour moi une seconde mère. A ma prière, Wilhelmine, elle accueillera tout de suite ta fille dans le couvent où j'ai été élevée avec les premières héritières de l'Allemagne. Oh! heureux temps, où je chantais si joyeusement les cantiques du Seigneur, et où la perte de ma colombe était ma plus grande peine. Là, Wilhelmine, sois tranquille, ta fille recevra une bonne et sainte éducation.

« Si tu avais un fils, envoie-le au major, qui le fera entrer dans un collège ou qui le placera dans une école militaire. Ce cher major, c'était l'ami intime de mon père; il ne manquait pas un jour de venir à Winkel. Je me rappelle quel plaisir je prenais à le taquiner, et avec quelle grâce et quelle bonté il se prêtait à mes innocentes malices, ou même les provoquait. Qui est-ce qui dirait, en me voyant aujourd'hui, chère Wilhelmine, que j'ai été la plus folle et la plus étourdie des jeunes filles?

« Le major n'aura certainement pas oublié sa petite Albine, et pour l'amour de moi, il accueillera ton fils comme s'il était le mien.

« Je voudrais que nous eussions chacune un fils ou chacune une fille, nos enfants seraient frères ou sœurs.

« Fais pour le mien, si je meurs, ce que je ferai pour le tien, si je vis.

« Adieu, ma Wilhelmine! Dans tous les cas, j'ai une conviction: c'est que les âmes ne meurent pas, et la mienne ne quittera point celle qui ne quittera point mon enfant.

« Je mets, pour mon pauvre petit ange, une boucle de cheveux dans cette lettre, qui ne te parviendra que si je m'en vais de ce monde.

« Adieu, encore une fois adieu! N'oublie rien, n'oublie rien!

« ALBINE D'EPPSTEIN, née SCHWALBACH.

« 24 décembre 1793.

« *P.-S.* J'oubliais. Encore un enfantillage; si j'ai un fils, je souhaite qu'il s'appelle Everard, comme mon père; si j'ai une fille, je désire qu'elle s'appelle Ida, comme ma mère. »

Cette lettre écrite, Albine fut un peu plus tranquille. Rien ne rafraîchit l'âme comme une résolution prise; et Albine était décidée à faire rompre à Maximilien ce silence sombre, obstiné, terrible, sa première parole dût-elle en éclatant, fatale comme la foudre, la frapper de mort.

La journée s'écoula plus rapide pour Albine que les autres journées, car elle pensait sans cesse que chaque minute qui s'écoulait amenait l'heure décisive, le moment suprême. Les dernières heures eurent des ailes.

La nuit vint. La comtesse fit allumer plusieurs bougies; il lui semblait que plus la chambre serait éclairée, mieux on verrait le calme de son front, plus on pénétrerait l'innocence de son âme, plus elle serait forte, enfin. Puis elle écouta; à l'heure accoutumée, elle entendit le bruit des pas de Maximilien. Elle ouvrit la porte et s'avança dans le corridor.

Maximilien parut au haut de l'escalier; il était conduit par un domestique qui l'éclairait en le précédant. Quand il aperçut Albine, il s'arrêta un instant étonné. Le valet continua sa route, s'inclina en passant devant la comtesse; puis vint le tour de Maximilien.

Il allait passer sans rien dire; mais, avec une fermeté dont Albine elle-même se serait crue incapable, elle lui posa la main sur le bras. Au toucher de cette main, l'homme de fer tressaillit.

— Que voulez-vous, Madame? dit Maximilien.

— Un moment d'entretien, comte, répondit Albine.

— Et quand cela?

— Sur-le-champ, si vous le voulez bien.

— Comment! ce soir?

— Ce soir.

— Madame! dit Maximilien avec menace.

— Je vous en prie.

— Vous vous rappelez le conseil que je vous avais donné, de laisser dormir ma colère; vous venez l'éveiller, c'est vous qui le voulez, Madame. Eh bien, soit; je suis à vos ordres.

Ils se regardèrent tous deux à la clarté vacillante du flambeau; ils étaient aussi pâles l'un que l'autre. Ce moment décisif, si longtemps redouté et qu'on savait inévitable cependant, il était venu; peut-être du fond du cœur après l'avoir plus d'une fois souhaité, tous deux eussent-ils voulu le remettre; mais il était trop tard, une impulsion plus forte que celle de leur volonté les poussait en avant.

— Madame, dit, après une pause, le comte d'une voix altérée, il en est temps encore; dites-moi de me retirer et

de rentrer dans mon appartement ; je sens que vous êtes souffrante, et, à parler vrai, je vous en préviens, je ne puis répondre de moi, Madame, faites-y bien attention. Voyons, souhaitez-vous que nous nous retrouvions tout de suite face à face, ou que nous ajournions encore notre explication ?

— Non, pas d'ajournement, répondit la comtesse ; il y a assez longtemps que j'attends, et je n'ai rien à redouter, moi.. Suivez-moi donc, s'il vous plaît.

Le comte fit signe au valet de porter la lumière dans sa chambre et suivit sa femme dans la sienne. La comtesse entra la première et ferma la porte après le comte.

Tant de fermeté rendait Maximilien presque interdit ; il la regarda faire avec étonnement ; puis, voyant que la comtesse venait se replacer en face de lui et fixait ses yeux calmes sur les siens :

Monsieur, et cependant c'est cette vertu qui m'a perdue. Vous êtes venu, et, pauvre folle que j'étais, j'ai trouvé que vous ressembliez à mes rêves. J'ai vu en vous un vrai gentilhomme, chevaleresque, brave, ardent ; vous, cependant, Monsieur, vous m'épousiez pour des richesses et pour un titre...

— Madame ! interrompit le comte d'une voix sourde et quelque peu railleuse.

— Dès que j'ai été votre femme, continua Albine, vous n'avez même plus pris la peine de me tromper et d'entretenir mes illusions qui vous devenaient inutiles... Mon Dieu ! il me semble pourtant qu'il y avait quelque chose à faire de ma vie.

— Vraiment ! s'écria Maximilien avec un rire amer et éclatant.



Maximilien demeura un instant immobile devant ce corps inanimé.

— Madame, Madame, dit-il, prenez garde ! j'ai à vous demander un compte sévère de vos actions, de toutes.

— Et moi aussi, Monsieur, dit la comtesse, j'ai à vous accuser ; vous me calomnierez après si vous voulez.

— Parlez donc la première, dit le comte ; mais vous êtes pâle et souffrante. Asseyez-vous donc, de grâce, »ajouta-t-il avec une galanterie terrible et en avançant un fauteuil à la comtesse.

La comtesse s'assit. Maximilien resta debout, les bras croisés, les lèvres serrées, le regard sombre.

On était dans cette grande chambre rouge, la chambre de la famille, que la comtesse avait continué d'habiter pendant l'absence de Maximilien, et que Maximilien lui avait laissée à son retour.

Cette chambre était éclairée par quatre bougies ; mais elle était si vaste, qu'à peine si la lumière atteignait les murs du fond. Le lit se dessinait dans la demi-teinte avec ses grandes tentures, et les rideaux mouvants tremblaient devant les fenêtres, à travers lesquelles se glissaient quelques souffles de la brise hivernale.

Il y eut un instant de silence. Puis, d'une voix ferme et assurée, la comtesse reprit :

— Monsieur, j'étais près de mon père, jeune fille calme, heureuse et adorée ; je riais, je courais, je jouais. Le bonheur débordait de mon âme, et l'enthousiasme de mon cœur. L'enthousiasme n'est pas une vertu vulgaire, croyez-le,

— J'ai vu, Monsieur, j'ai vu, poursuivit la comtesse, s'effeuiller une à une toutes mes croyances sans lesquelles j'eusse cru qu'il m'était impossible de vivre. Alors je me suis rappelé une parole de ma bonne mère l'abbesse du Tilleul-Sacré. « Mon enfant, me dit-elle lorsque je la quittai pour ne plus la revoir, si jamais le bonheur te manque, réfugie-toi dans le devoir. »

— Ah ! oui-da ! interrompit encore le comte.

Et son accent sardonique avait quelque chose d'effrayant.

— Docile à ce souvenir, reprit la comtesse avec la sérénité d'un ange, j'ai mis toute ma vie dans l'obéissance, toute ma vertu dans la résignation ; mais je m'étais armée contre l'oubli et non contre la haine, contre l'indifférence et non contre le mépris. Je ne vous reproche pas, Monsieur, ma jeunesse trompée, mes songes détruits, mon existence perdue ; je ne réclame pas de vous un amour impossible ; mais j'ai droit, du moins, de revendiquer votre respect ; je veux ne pas rougir devant mes gens. Est-ce trop exiger, monsieur le comte ? Répondez, dites !

— Vous avez fini, n'est-ce pas ? répondit Maximilien. A mon tour alors, s'il vous plaît.

— Je vous écoute, Monsieur, répondit la comtesse.

— Je commencerai par vous dire que je n'ai point à m'occuper de ces puérilités de pensionnaire dont vous m'avez d'abord entretenu ; le temps d'un homme est assez précieux, je suppose, pour ne pas être gaspillé à de pareilles

chimères; et, si je n'ai pas réalisé les songes de votre tendresse, avez-vous réalisé, vous, les projets de mon ambition?

— O mon père! mon père! vous me l'aviez prédit, s'écria Albine. Un ambitieux de cordons, un ambitieux de titres, dont tous les efforts ont pour but d'être grand'croix au lieu d'être commandeur, d'être duc au lieu d'être comte! Et il appelle cela de l'ambition! et il vient me parler de son ambition!

— Attendez, Madame, dit le comte rougissant de colère et frappant du pied; ce n'est pas de tout cela, au bout du compte, qu'il s'agit, et vous le savez bien.

— Non, je ne le sais pas: car c'est pour le savoir que j'ai désiré avoir avec vous cet entretien.

— Eh bien, je vais vous le dire alors. Je vous avais confié mon nom et mon honneur: qu'en avez-vous fait, Madame? Ne mentez pas, n'hésitez pas, ne prenez pas vos mines de sainte et vos airs de martyre, c'est inutile. La question est claire, répondez-y clairement.

— Même dans les choses frivoles, je n'ai jamais menti.

— Eh bien, dites-moi donc alors, loyale épouse, dites-moi ce que c'était que cet homme, ce Français, ce capitaine Jacques.

A ce mot, Albine comprit tout: elle sourit, et regarda un instant le comte d'un air de pitié.

Puis elle dit:

— Ce capitaine Jacques, Monsieur, c'est un blessé à qui j'ai sauvé la vie peut-être, et qui m'a sauvé l'honneur certainement.

— Et voilà pourquoi il vous nommait Albine; voilà pourquoi vous le nommiez Jacques; voilà pourquoi vous l'appeliez *mon ami*; voilà pourquoi, n'osant pas vous donner le même nom, il vous appelait *ma sœur*; voilà pourquoi il était toujours dans cette chambre avec vous; voilà pourquoi vous ne vous quittiez pas d'une minute; voilà pourquoi enfin vous pleuriez quand il est parti.

— Ah! monsieur! dit la comtesse en se levant.

— Oh! ne jouez pas la fierté, ne simulez pas l'indignation, Madame, reprit Maximilien s'exaltant à sa parole; ne souriez pas avec ce dédain, ne me regardez pas avec ce mépris, je vous le conseille. Si l'un de nous deux doit mépriser l'autre, c'est le mari outragé et non la femme coupable.

— Pauvre Maximilien! murmura Albine.

— Ah! ah! de la pitié, maintenant! Prenez garde, Madame! ne me poussez pas à bout avec votre insultante froideur; prenez garde! Madame, prenez garde! je n'ai pas le sang patient. Cet homme a été votre amant, je vous dis qu'il l'a été; mais je me vengerai, soyez tranquille; je me le suis juré tout bas et je vous répète mon serment tout haut. Donc, au lieu de sourire, Madame, je crois que vous feriez mieux de trembler.

— Je ne tremble cependant pas, Monsieur, dit Albine impassible; voyez plutôt.

— Et que faites-vous alors?

— Je vous plains!

— Oh! en voilà assez. Tenez, s'écria le comte avec explosion, arrêtez-vous là et pliez plutôt devant ma colère. Vous vous tenez debout, hautaine et insolente, espérant me duper sans doute à force d'impudence; mais je vous répète que je sais tout, qu'on ne me trompe pas si aisément que vous l'avez cru, que vous vous êtes prostituée à cet homme, et que cet enfant que vous portez n'est pas le mien, mais l'enfant de l'adultère. Entendez-vous, Madame, entendez-vous? Osez me regarder en face, maintenant. Vous l'osez... Elle l'ose, la misérable! Abaisserez-vous ce regard? Vous ne voulez pas, infâme? Encore ce sourire. Ah!...

Maximilien marcha furieux vers la comtesse, ébloui, aveuglé par la rage, un nuage de sang devant les yeux. Albine, calme, le regard assuré, un sourire triste sur les lèvres, regarda venir l'orage sans faire un pas en arrière, sans dire une parole, sans faire un geste pour l'éviter. Le comte s'arrêta frémissant, enflammé, à un pas d'elle; une seconde ils restèrent ainsi debout face à face, éperdus tous deux, lui invoquant l'enfer, elle priant le ciel. Mais Maximilien ne put supporter longtemps la muette insulte de tant de sérénité, et, s'appuyant ses deux mains sur les épaules de sa femme:

— Une dernière fois, cria-t-il d'une voix tonnante, pliez, demandez grâce à genoux.

— Malheureux insensé! dit Albine.

Elle n'avait pas achevé, qu'une imprécation terrible retentissait, et que les deux mains violentes et impies du comte avaient fait plier comme un roseau et jeté rudement à terre la frêle créature qui le bravait. La tête d'Albine alla frapper l'angle du fauteuil où elle était assise un instant auparavant. Le sang jaillit, et elle s'évanouit en murmurant:

— Mon enfant, mon Dieu! mon enfant.

Maximilien demeura un instant devant ce corps inanimé, l'œil fixe, immobile, et comme stupéfait de son propre crime; puis, s'arrachant à cette torpeur, il s'élança hors de la chambre en criant:

— Au secours! au secours!

Les domestiques accoururent au bruit. On transporta la comtesse toujours sans connaissance sur son lit, et on alla chercher le chapelain, qui, ainsi que nous l'avons dit déjà à propos du capitaine Jacques, avait fait des études de médecine.

— Je ne sais comment cela s'est fait, balbutiait le comte; elle est tombée, et son front a heurté un meuble; le pied lui aura glissé.

Et, en prononçant ces paroles, Maximilien se souvint de la pauvre Gretchen, la fille du bailli, à qui le pied avait glissé aussi, et qui était morte victime, non pas de sa colère, mais de son amour. Ainsi cet homme brisait toutes les existences qu'il touchait.

Maximilien pâlit affreusement à cette pensée et s'appuya sur la cheminée, essayant de se remettre, car les valets le regardaient, et le chapelain venait d'entrer.

Albine ne reprenait pas ses sens, tant la secousse avait été violente. C'était cependant l'âme plutôt que le corps qui avait été brisée. Le chapelain ne savait comment ranimer la comtesse; l'eau froide n'y faisait rien, les sels étaient impuissants. Mais bientôt le miracle que ne pouvait faire l'art, la nature l'opéra. Les douleurs de l'enfantement prirent la comtese; Albine rouvrit les yeux, mais ses yeux restèrent égarés; elle recouvra la parole et non la raison; le délire s'empara d'elle, les mots incohérents qu'elle laissait échapper dans sa fièvre, incompréhensibles pour tous les assistants, avaient pour son mari, pour son mari seul, une signification terrible.

Le chapelain déclara que, si quelque habile médecin n'arrivait point de Francfort à son aide, non seulement il ne répondait pas de la mère, mais ne répondait pas non plus de l'enfant. Aussitôt un des domestiques du comte partit pour la ville, menant un cheval en bride, afin que sans retard le docteur pût arriver.

Le délire allait croissant.

— Je meurs, disait Albine entrecoupant ces tristes paroles de tristes plaintes, car l'harmonie détruite dans la raison était restée dans la douleur. Je sens mon âme qui se détache de moi... Oh! qu'elle ne remonte pas à vous tout entière, mon Dieu! que j'en puisse laisser la moitié à mon enfant! Mon enfant! le vôtre, Maximilien! entendez-vous? le vôtre... Oh! sur le seuil de l'éternité, je le jure!... Maximilien, où êtes-vous? Maximilien, vous vous êtes cruellement trompé, oh! oui, bien cruellement. Mon Dieu! que je souffre! Si vous saviez, si vous saviez, Maximilien; mais ce secret n'est pas à moi, il m'a fait jurer de ne pas le dire. Un jour, vous saurez... un jour, par lui-même... un jour, il reviendra. La mort!... la mort!... Mais la mort n'est pas le terme, n'est-ce pas, monsieur le chapelain? Le cercueil, c'est le berceau du ciel. Et vous, mon père, mon bon père, donnez-moi la main... Mon père, j'ai une prière à vous adresser, à vous seul; tâchez que Maximilien n'entende pas ce que je vais vous dire. Mon père, écoutez: vous trouverez sous mon chevet une lettre pour Wilhelmine. Au nom de Jésus! remettez-la-lui. Dites-lui, mon père, dites-lui que je meurs, mais que je reviendrai voir si elle fait bien ce que je lui ai demandé. Vous savez, mon père, les comtesses d'Eppstein qui meurent pendant le jour ou la nuit de Noël ne meurent qu'à moitié... O mon enfant, mon pauvre enfant! Dieu m'exauce! Dieu m'exauce! Je te sens plus maintenant que je ne me sens moi-même. Je te donne mon cœur, je te transmets ma vie. Prends, prends tout, et que je meure. O monsieur le chapelain! monsieur le chapelain! sauvez-le, et ne vous inquiétez pas de moi... Moi, je suis perdue...

En ce moment, minuit sonna, et le comte tressaillit. En effet, comme l'avait dit Albine au milieu de son délire, on entrait dans la journée de Noël.

La comtesse allait toujours s'affaiblissant.

— Adieu! adieu!... disait-elle. Je vous pardonne, Maximilien; mais aimez votre fils, aimez-le. Mon père, me voici!... Ah! ah! c'est aujourd'hui Noël! ah! je me meurs!

Albine, qui, dans un dernier mouvement d'agonie, s'était soulevée presque sur son séant, retomba sur son oreiller et expira.

Maximilien s'élança vers le lit et prit Albine entre ses bras; mais, quoiqu'elle fût morte, il sentit tressaillir l'enfant dans son sein, et recula comme épouvanté. En ce moment, le médecin de Francfort arriva. On fit sortir tout le monde et même Maximilien. Il s'agissait de sauver l'enfant par une opération terrible.

Une heure après, du sein de la mère déjà froide, un enfant fut tiré vivant; étrange mystère qui fait sortir ainsi la vie de la mort. La sympathie n'est-elle pas plus intime alors entre la mère et l'enfant? et l'âme de l'enfant, dites, messieurs les philosophes, répondez, messieurs les médecins, l'âme de l'enfant ne semble-t-elle pas un dernier soupir de la mère?

Le chapelain entra dans la chambre du comte, qu'il trouva la sueur au front, et, lui remettant la lettre trouvée sous le chevet de la comtesse, et adressée à Wilhelmine.

— Monseigneur, lui dit-il, vous avez un fils.

Le comte ouvrit la lettre, qui n'était point cachetée, la parcourut des yeux et répondit

— C'est bien ; vous l'appellerez Everard.

Le même jour où un fils naissait à Maximilien au château des comtes d'Eppstein, la fille de Wilhelmine venait au monde dans la chaumière du vieux Gaspard.

VI

Le lendemain, la comtesse fut revêtue de ses plus riches habits, couchée sur son lit et exposée. Elle resta trois jours ainsi ; puis on la déposa dans le cercueil toute parée comme elle était, et on la descendit dans le caveau de la famille d'Eppstein.

Le lendemain du jour où Albine fut inhumée, le comte partit pour Vienne, où il resta un mois. Pendant ce temps, on effaça toute trace de mort ; de sorte que, lorsqu'il revint, à part le pauvre orphelin dont Wilhelmine s'était déclarée la mère, on aurait pu croire qu'Albine n'avait jamais existé. Les domestiques avaient compris par instinct que c'était faire la cour à leur maître que d'éloigner de ses yeux tout ce qui pouvait lui rappeler le souvenir de la comtesse.

Cependant, malgré tous ces soins, l'émotion de Maximilien fut vive en se retrouvant seul dans ce vieux château : Albert, son fils bien aimé, était dans une pension à Vienne.

Ce fut surtout lorsqu'il rentra dans cette chambre héréditaire qu'on appelait la chambre rouge, ce fut lorsqu'il se retrouva au pied de ce fauteuil contre lequel s'était fendu le front de la comtesse, en face de ce lit sur lequel elle était morte, ce fut alors que tous les souvenirs qui se rattachaient à Albine refluèrent vers son cœur, et qu'il se sentit frissonner malgré lui.

C'est qu'en tout temps, et même pour ceux dont la conscience était tranquille, je ne sais quelle terreur glacée, impossible à décrire, tombait de ces sombres lambris ; ce soir-là, elle était augmentée encore par la rage du vent qui sifflait au dehors. Un grand feu brûlait dans la large cheminée, où d'énormes quartiers de chêne se consumaient en criant ; et pourtant il faisait froid comme toujours dans cette chambre vaste et déserte. Un candélabre à quatre branches était posé allumé sur une table, et pourtant nulle clarté ne semblait pouvoir illuminer ces murailles sombres et ce haut plafond. C'était absolument comme dans cette soirée terrible où avait eu lieu la scène de la nuit de Noël ; seulement, le fauteuil où Albine était assise était vide.

De moment en moment, la tempête augmentait de violence ; en se brisant aux angles des murs, l'ouragan gémissait lamentablement : c'étaient comme de longues plaintes qui ne mouraient que pour renaître, qui ne s'éteignaient que pour recommencer.

Certes, le comte était brave : si on lui eût dit qu'un homme avait frissonné au murmure de la brise, il eût ri de cet homme et l'eût appelé lâche ; et cependant le comte frissonnait malgré lui.

Il se promenait en rêvant, la tête inclinée sur sa poitrine et le menton appuyé dans la main ; il se promenait de long en large, sans jamais dépasser, cependant, le cercle de lumière que le candélabre répandait autour de lui.

Et, de temps en temps même, avouons-le, il jetait un regard dans les angles sombres ou sur les rideaux roides et mouvants.

— C'est une terrible imagination, se disait tout bas le comte, que celle qui met dans les longues fureurs du vent les plaintes désespérées de tous les trépassés de ce monde : ce pleur incessamment grossi des âmes qui planerait en certains moments sur la nature inanimée, cette angoisse impuissante qui briserait les forêts et se briserait aux montagnes, ce funèbre appel de ceux qui sont sous la terre à ceux qui sont dessus, tout cela serait affreux !

Le comte s'arrêta, frissonnant, et s'accouda sur la cheminée ; puis il lui arriva ce qui arrive toujours en pareille circonstance : c'est qu'une fois pris à cette idée, son esprit plongea jusqu'au fond.

— Parmi ces morts qui pleurent, se disait-il, ceux qui se lamentent si tristement dans les corridors du château sont peut-être les miens. Hélas ! ils sont bien nombreux, la faux implacable a fait une ample moisson dans ce château. Hélas ! hélas ! voyons. Sans parler des ancêtres, sans remonter à ceux que je n'ai pas connus, il y a d'abord ma mère. Sainte femme ! quand elle vivait, je l'ai fait gémir bien souvent ! Plus elle était douce et tendre, plus j'étais emporté et volontaire, moi. Que de nuits ma mère a passées à genoux entre mon père et moi, exhortant l'un, apaisant l'autre. Et lui, mon père, il est là aussi, et, s'il s'est aussi couché dans sa tombe avant l'heure, c'est moi peut-être, ô mon Dieu ! qui ai abrégé ses derniers jours. C'était un noble vieillard que le comte Rodolphe, mais bien austère et bien rigide : il n'aurait pas dû prendre au sérieux comme il le faisait les orageuses boutades de ma jeunesse. Mon frère est là encore sans doute, puisque, depuis le jour où il est parti, je n'ai pas eu de ses nouvelles. Mon pauvre Conrad ! Oh ! celui-là, quoi qu'en aient dit mon père et ma mère, je l'aimais bien, ce faible et poétique jeune homme que son père a maudit parce qu'il s'était mésallié, et qui est mort probablement parce que son père l'a maudit. Sont-ce là tous ceux que je pleure ? Non, non ; la funèbre revue n'est pas close : il y a encore Bertha, ma première femme : un nom plutôt qu'un souvenir, une ombre même quand elle était de ce monde ; figure insignifiante qui n'a passé que pour laisser, Dieu en soit béni ! un aîné à la maison d'Eppstein. Et puis enfin, et puis il y a..

Le comte Maximilien s'arrêta, haletant et sentant que, quoique appuyé contre la cheminée, les jambes lui manquaient ; il se laissa tomber dans un fauteuil. Puis, dans sa muette pensée, qu'accompagnait cependant le mouvement de ses lèvres.

— Il y a l'autre, reprit-il en respirant avec peine, il y a Albine, Albine qui m'a trahi.. Oh ! elle doit se lamenter plus haut que les autres, celle-là, car sa mort, à elle, n'a pas été une mort naturelle, comme celle de Bertha ; car la maladie dont elle est morte, c'est ma jalousie ; car je l'ai tuée, non pas avec mon épée, mais avec ma colère. Eh bien, quoi ! je l'ai tuée, ou plutôt je l'ai punie, et je ne m'en repens pas, non ; et cela serait à refaire, que je le referais encore.

En ce moment, le vent gémit plus tristement que jamais.

Le comte se leva, pâle et glacé.

— Comme il fait froid ici ! dit-il à voix haute.

Et il poussa du pied dans le foyer un gros tronçon de chêne.

— Comme il fait sombre ! reprit-il.

Et il alluma un second candélabre placé sur la cheminée. Mais à quoi bon ? c'était dans son cœur qu'était le froid, c'était dans sa conscience qu'était la nuit.

Pourtant il essaya de chasser les noires pensées qui se heurtaient à son âme, comme les hiboux au mur d'un caveau. Il appela à son aide la distraction pour lui la plus puissante, ses rêves d'ambitieux.

— Allons donc, dit-il en passant la main sur son front, allons donc, Maximilien, n'es-tu plus un homme ? Au diable toutes ces chimères ! Voyons, écrivons cette lettre à Kaunitz.

Il s'assit devant un bureau, prit la plume et écrivit la date : « 24 janvier 1793. »

La plume lui tomba des mains.

— Il y a aujourd'hui un mois qu'elle est morte, murmura-t-il.

Et il se leva en repoussant violemment son fauteuil.

Une singulière angoisse lui serrait le cœur.

Il se mit alors à marcher, tout éperdu et essayant en vain de ressaisir sa pensée engourdie. Je ne sais quels murmures funèbres lui disaient tout bas qu'il allait se passer quelque chose de terrible, de surnaturel, d'inattendu ; quelque chose qu'il ne pouvait vaincre par la lutte, quelque chose qu'il ne pouvait éviter par la fuite. Puis il comparait en lui-même l'agitation qui bouillonnait dans son sein avec le morne silence qui l'entourait et qui n'était troublé que par les plaintes mourantes du vent ; et cela l'épouvantait.

Il est des moments où, même pour les âmes les plus fortes, tout se résout en effroi. Dans ce silence, le frémissement du timbre de l'horloge prêt à sonner les douze coups, ces douze coups eux-mêmes, dont le dernier venait d'annoncer qu'on était entré dans le vingt-cinquième jour de janvier, un éclat de bois qui jaillit du foyer sur le parquet, tout cela causa une commotion électrique à cet homme si brave ; le glapissement lointain d'un de ses chiens dans le chenil jeta un trouble insurmontable dans ce cœur si résolu. Bientôt il eut peur du bruit sourd de ses pas résonnant sur le parquet, et il resta debout, sans bouger, appuyé contre la muraille. Mais alors il eut peur de son immobilité même. Il se frotta les mains ; il hocha la tête avec un tremblement nerveux.

Il attendait, il sentait venir quelque chose d'effrayant.

C'est que le monde invisible qui nous entoure, qui échappe à notre vue, qui fuit notre toucher, qui trompe tous nos sens secouait autour de lui, dans cette chambre silencieuse et sombre, ses muets épouvantements. Toutes les terreurs qu'ont versées Alighieri dans le poème, Michel-Ange dans la peinture, Weber dans la musique, frissonnaient autour des tempes du comte Maximilien : il les respirait dans l'air

en quelque sorte. Que pouvait donc sa pauvre raison contre les visions sinistres de son imagination frappée?

Un souvenir terrible s'agitait, d'ailleurs, vaguement au fond de tout cela. Maximilien se rappelait cette sombre légende de la comtesse Léonore, morte le jour de Noël; il calculait que la comtesse Albine était morte le même jour que la comtesse Léonore, et il se souvenait que la légende disait que les comtesses d'Eppstein mortes ce jour-là ne mouraient qu'à moitié.

Puis, au fond des ténèbres de son âme, Maximilien entendait la voix d'Albine qui disait :

— Si je n'avais pas été coupable, mais victime! et toi, Maximilien, qui t'es cru juge, si tu n'avais été que meurtrier?

Ces lentes et solennelles paroles, la voix les répétait vingt fois; vingt fois elles retombèrent sur la conscience du comte, lourdes et corrosives, comme ces gouttes de plomb fondu dont parle Dante.

Le comte recueillit toute son énergie pour s'arracher à ce supplice de damné.

— L'étrange et folle illusion! dit-il tout haut, sans doute pour dominer du bruit de sa voix la voix qui murmurait tout bas au fond de son cœur.

Mais, tout à coup, au moment où il parlait ainsi, le cri d'un petit enfant s'éleva dans le silence et sembla continuer la plainte de la morte. Seulement, cette fois, il n'y avait point à s'y tromper, le bruit était réel. C'était le vagissement soutenu de l'enfance, et il partait de la chambre située au-dessus de l'appartement de Maximilien.

— Allons, pensa le comte, après la mère, c'est le fils, maintenant; son fils, son Everard, un étranger pour moi, un ennemi qu'il faut que j'élève sous mes yeux, dans ma maison, et comme mon propre enfant, ou sinon la honte de la mère retombe sur moi... Mais, continua-t-il avec rage, va-t-il se taire, à la fin! Wilhelmine est-elle sortie? l'aurait-elle laissé seul dans son berceau? Est-ce ainsi, ajouta-t-il avec un rire amer, qu'elle suit les dernières instructions de son amie?

Ayant affaire à un bruit matériel, Maximilien attendit avec moins de crainte, mais peut-être avec plus d'impatience. Cependant les larmes de l'enfant ne cessaient pas. Maximilien prit son épée, monta sur une échelle de bibliothèque, et frappa de la garde au plafond, afin de réveiller la nourrice, sans doute endormie.

Les cris continuèrent.

Bientôt le mouvement de colère de Maximilien commença de faire place à une angoisse nouvelle; son cœur, un instant dilaté, s'oppressa comme auparavant. Ce gémissement ininterrompu, qui semblait se plaindre à Dieu de la mort de la mère et de l'abandon du fils, troubla le comte à le rendre fou.

Il voulut sortir, mais pour aller où?

Il essaya d'appeler quelqu'un; sa voix s'arrêta dans son gosier.

Il prit la sonnette et la reposa sur la table. En effet, qui appeler? Tout dormait dans le château, excepté l'orphelin et le meurtrier.

Le feu, que Maximilien avait oublié de ranimer, s'était peu à peu éteint dans l'âtre, de sorte que l'obscurité envahissait la chambre, où la lueur tremblante des bougies luttait seule contre les ténèbres; au dehors le vent mugissait toujours; au-dessus, les vagissements de l'enfant continuaient à se faire entendre. Le comte avait froid, il avait peur; et, lorsque dans son délire, il porta les mains à son front, il les retira par un mouvement subit, car il lui sembla que son front de feu brûlait ses mains glacées.

Alors, et comme rappelé à lui-même par la force même de sa terreur, il se mit à rire, mais d'un rire morne et terrible, en disant :

— Ah çà! mais je crois Dieu me damne! que je perds la tête. Allons voir pourquoi cet enfant crie, c'est bien simple.

Alors il s'avança d'un pas assez délibéré vers la muraille, mit le doigt sur un ressort caché dans la tapisserie, et poussa devant lui une petite porte secrète.

Cette porte donnait sur un étroit escalier de pierre, connu de père en fils par les comtes d'Eppstein seuls, et qui n'avait d'autre issue, également ignorée de tous, que dans l'étage supérieur où pleurait l'enfant, puis dans l'étage inférieur, et enfin jusque dans les caveaux où reposaient les aïeux de Maximilien. Cet escalier était comme un espion géant, dressé contre la muraille le long du château, et auquel rien n'échappait.

Au moment où la porte secrète s'ouvrit, un vent glacial, un vent de tombeau frappa Maximilien au visage, éteignit le candélabre qu'il tenait, et le comte, pâle comme un cadavre, les cheveux hérissés, demeura pétrifié sur le seuil.

Dans cet escalier, dont nul que lui n'avait le secret, où nul ne pouvait pénétrer, il entendait le frôlement distinct d'une robe de femme, et il voyait une forme blanche glisser légèrement dans l'ombre devant lui.

L'enfant criait toujours. C'étaient trop de terreurs à la fois. Le comte, sentant que ses genoux manquaient sous lui, s'appuya à la muraille pour ne pas tomber.

Combien de temps le comte Maximilien demeura-t-il là privé de sentiment, c'est ce qu'il n'aurait pu dire lui-même. Il y a des instants qui durent des années. Au bout d'une minute, au bout d'une heure peut-être, il se réveilla baigné d'une sueur froide et écouta le silence.

L'enfant ne criait plus. Le vent avait cessé de souffler.

Maximilien, dans un suprême effort, réunit tout son courage. Il ramassa le candélabre qu'il avait laissé tomber, le ralluma, tira son épée du fourreau, et, s'élançant dans l'escalier, monta jusqu'à la chambre de l'enfant.

En ouvrant la porte secrète qui donnait dans l'étage supérieur, le candélabre, que le comte tenait de la main gauche, s'éteignit de nouveau, et cette fois, non pas par un courant d'air, ni par un souffle de vent, mais par une influence surnaturelle. Cependant la lune, qui, à cette heure, se dégageait d'un nuage qui l'obscurcissait, laissa tomber à travers la haute croisée un de ses pâles rayons, et, à la lueur de cette lumière blafarde, voici ce que vit le comte :

Wilhelmine, la nourrice, était absente; mais Albine, la morte, debout près du berceau de son fils, le balançait doucement, et l'enfant tout murmurant encore commençait à se rendormir. C'était bien Albine, et Maximilien la reconnut tout de suite, l'étrange berceuse!

Elle portait la robe blanche avec laquelle elle avait été ensevelie; on voyait à son cou une chaîne d'or à gros anneaux qui lui venait de Maximilien, et avec laquelle elle avait recommandé qu'on l'inhumât.

Albine était belle comme de son vivant, plus belle peut-être; oui, la mort l'avait embellie. Ses longs cheveux noirs inondaient ses épaules, dont la blancheur semblait transparente; il y avait autour de son front comme une vapeur lumineuse; mais c'était son regard surtout qui répandait une douce flamme; c'était son sourire qui rayonnait.

Quand Maximilien parut sur le seuil, elle leva sur lui son œil calme et fier, et, approchant un doigt de ses lèvres, comme pour lui imposer silence, elle continua de bercer son enfant.

Le comte fit machinalement, et de la même main dont il portait son épée, le signe de la croix; mais sa main resta comme paralysée à son front...

La morte remuait les lèvres!

— On conjure les démons et non les bienheureux, dit-elle avec mélancolie, et sa voix résonna comme une musique céleste. Croyez-vous, Maximilien, que Dieu m'aurait permis de revenir aux cris de mon enfant, si je n'étais point parmi ses élus?

— Parmi ses élus? murmura le comte.

— Oui, Maximilien, car Dieu est juste, et il sait bien, lui, que j'ai toujours été une épouse chaste et fidèle. Je vous l'ai dit à mon dernier soupir, et vous ne m'avez pas crue; je vous le répète aujourd'hui que le Seigneur m'a reçue dans son sein, et les morts ne mentent pas. Maximilien, cette fois, me croyez-vous?

— Mais cet enfant?... murmura le comte en montrant Everard de la pointe de son épée.

— Cet enfant est le vôtre, Maximilien, répondit la comtesse. Vivante, les apparences m'accusaient; morte, ma présence ici me justifie, ce me semble? Je vous dis, comte, que cet enfant est à nous deux, et qu'il vous appartient légitimement comme à moi.

— Est-ce vrai? est-ce vrai? répéta Maximilien égaré, absent de lui-même en quelque sorte, et parlant comme poussé par une irrésistible puissance.

Après un moment de silence, il reprit en balbutiant :

— Mais alors, cet homme, ce capitaine Jacques, quel était-il?

— Vous le saurez un jour, mais probablement trop tard. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'un serment me lie morte comme il me liait vivante; c'est que cet homme n'a été et ne pouvait être pour moi qu'un frère.

— Mais, en ce cas, s'écria Maximilien, en ce cas, je vous aurais donc soupçonnée injustement? D'où vient que vous ne vous vengez pas, alors?

Albine sourit à ce mot de vengeance.

— Oh! je vous pardonne ma mort, Maximilien, reprit la morte; les orages des passions humaines n'agitent plus la sphère céleste où nous nous reposons. Seulement, tâchez d'adoucir pour votre fils votre humeur violente et farouche, Maximilien; n'appuyez jamais la main sur lui comme vous l'avez appuyée sur moi; car il est bon que vous sachiez que Jésus m'a accordé de continuer, même au delà de la tombe, mes soins maternels et de veiller sur le père et sur le fils, pour protéger l'un au besoin, pour punir l'autre s'il le fallait, car je suis morte dans la nuit de Noël.

— Dieu puissant! murmura le comte.

— Ainsi, continua la morte de sa voix grave et solennelle, ainsi, comme Wilhelmine, la chère nourrice d'Everard, était retenue ce soir, bien malgré elle, près de son mari

blessé, et comme mon enfant pleurait, je suis venue bercer et apaiser mon enfant... Mais voici Wilhelmine qui rentre; je retourne dans mon tombeau, prête toujours à en sortir, songes-y, Maximilien, au premier cri de mon fils. Adieu!

— Albine! Albine! s'écria le comte

— Adieu, Maximilien, reprit Albine d'une voix solennelle, adieu, et prends garde que ce ne soit au revoir; adieu et silence. Souviens-toi! souviens-toi!

L'ombre quitta alors le berceau de l'enfant, qui s'était rendormi en souriant, et s'avançant vers Maximilien, qui se dérangea pour lui faire place, elle passa le doigt posé sur ses lèvres devant le comte anéanti, et disparut par l'escalier secret.

Maximilien, épuisé par tant d'émotions, ne se rendit plus compte, à partir de ce moment, de ses actions. Sans doute, en entendant le bruit des pas de la nourrice, il referma machinalement la porte mystérieuse, et, guidé par cet instinct aveugle qui survit parfois à la raison, il regagna sa chambre sans bruit. Toujours est-il qu'en se réveillant le lendemain, après un sommeil fiévreux, il se trouva tout habillé sur son lit et se dit:

— J'ai fait un rêve terrible.

Cependant, Wilhelmine, qu'il interrogea, avait été retenue effectivement une partie de la nuit dans sa chaumière par une blessure que Jonathas, son mari, avait reçue dans la journée: un sanglier qui tenait tête aux chiens, ayant foncé sur le garde, lui avait déchiré la cuisse d'un coup de boutoir. Au retour, Wilhelmine avait trouvé l'enfant calme comme elle l'avait quitté.

Ce n'était donc pas un songe, c'était une apparition; mais cette pensée était trop terrible pour le comte, et il répéta:

— J'ai rêvé! j'ai rêvé!

VII

Les événements qui, depuis cinq ans, heureux ou sinistres, sinistres plus souvent qu'heureux, marchaient avec tant de rapidité à Eppstein, se ralentirent un peu après cette solennelle apparition d'Albine. Depuis cette lugubre nuit de Noël, le séjour du château était devenu tout à fait insupportable au comte Maximilien; chaque nuit, il se réveillait en sursaut, croyant entendre des pas dans l'escalier de la muraille. Le jour, il tressaillait chaque fois que Wilhelmine et son nourrisson se rencontraient sur son passage. Enfin, il n'y put tenir et prit la fuite devant ses remords. Un matin, il demanda son cheval, et, une heure après, il était en route pour Vienne, rejoignant son fils Albert.

C'était sur ce fils aîné que se concentraient désormais toutes les espérances et toute la tendresse du comte. Cet enfant, du moins, était bien le sien, et Maximilien aimait à se répéter que, de naissance et de droit, il serait un jour le chef de la maison d'Eppstein, qu'il continuerait l'ambition et qu'il succéderait aux titres de son père. Le comte avait résolu de faire donner à Albert l'éducation la plus complète et la plus brillante, éducation de gentilhomme, d'officier et de diplomate, de diplomate surtout. Au reste, ce fils chéri, unique, car son frère cadet ne comptait pas, n'avait pas trop perdu, non plus que son père, à l'alliance avec les Schwalbach, alliance malheureuse sans doute au point de vue du foyer, mais avantageuse par ses résultats politiques. Les Schwalbach étaient tout-puissants et fort bien apparentés. Tout ce qu'on savait à Vienne de la triste fin d'Albine, c'est qu'elle était morte en couche; et on plaignait fort ce pauvre comte, veuf une seconde fois après deux ans de mariage.

— Qu'est-ce, après tout, qu'un déshonneur qu'on ignore? se disait Maximilien.

Et, comme avec cela sa conscience était un peu sourde, il ne tarda pas à s'étourdir dans tous les plaisirs bruyants de la cour, et dans tous les projets de grandeur qu'il formait pour lui et pour son Albert.

Quant à l'étranger, quant à Everard (c'est le nom sous lequel le chapelain avait baptisé le fils d'Albine), le comte d'Eppstein ne s'en souciait guère, et n'y pensait pas plus qu'à son frère Conrad, à sa première femme et à Gretchen. Un bruit complaisant s'était répandu à Vienne; la santé délicate de l'enfant exigeait, disait-on, qu'on le laissât dans l'air pur des montagnes: nouveau sujet, par conséquent, de s'apitoyer sur ce malheureux père forcé de se séparer de l'un de ses fils.

Heureusement, tandis que Maximilien recevait ces compliments de condoléance et s'appuyait de toutes ses forces sur les parents d'Albine, Everard avait trouvé une mère. Wilhelmine relisait chaque jour la lettre de la comtesse, et exécutait pieusement le testament sacré de sa bienfaitrice. Acceptée comme nourrice par l'indifférent dédain du comte, elle avait, dans une exagération de sentiment propre aux âmes généreuses, donné plus de soins, sinon plus d'amour, au fils d'Albine qu'à sa propre fille. Au bout de sept mois, elle avait sevré sa petite Rosemonde; mais, jusqu'à un an et plus, elle continua d'allaiter l'enfant adoptif de son cœur.

— Ecoute donc, Jonathas, disait-elle à son mari, un peu jaloux de ces préférences, notre fille est notre fille, et nous n'avons à en répondre à personne; mais ce pauvre orphelin, qui n'a que nous et Dieu, si nous le négligions quand sa mère est morte, et quand son père l'oublie, qu'est-ce que penserait Madame?... Et puis il est si faible, le cher petit! tandis que Rosemonde est forte et bien portante.

Wilhelmine fut donc pour Everard la mère la plus tendre et la plus dévouée, et, hormis le soir fatal où elle fut forcée de le laisser pour soigner son mari blessé, elle ne le quittait jamais plus d'un quart d'heure. Grâce à ces soins de tous les instants, l'enfant vint si bien, que c'était merveille, et il y avait plaisir à les voir, Rosemonde et lui, blanches et charmantes créatures, s'ébattre sur le gazon.

Des années s'écoulèrent, et les goûts d'Everard se développèrent un peu sauvages et assez peu studieux. Il apprit bien, en même temps que sa sœur de lait Rosemonde, à lire et à écrire; mais, comme Rosemonde n'apprenait pas le latin ni l'histoire, il ne voulut pas entendre parler de l'histoire ni du latin, que dom Aloysius le chapelain tenait fort à lui enseigner. Il aimait beaucoup mieux courir dans les bois avec Rosemonde, ou suivre de ses petites jambes Jonathas à la chasse; ce qui n'empêchait pas que ce ne fût un grand bonheur pour lui d'écouter le soir, assis près de Rosemonde, aux pieds de Wilhelmine qui filait, quelque histoire de revenant ou de fée, contée par Jonathas ou par le vieux Gaspard.

Au reste, si l'éducation de l'esprit lui manquait, celle du cœur, celle que sa mère avait demandée pour lui à Wilhelmine, lui était largement donnée. D'abord, il n'y avait qu'à regarder faire la sainte femme du garde-chasse pour s'instruire en douceur et en piété; puis, soir et matin, dès qu'Everard fut en âge de comprendre, Wilhelmine le mena faire sa prière dans les caveaux funéraires du château, sur le tombeau de sa mère, et, la prière achevée, elle lui parlait de l'ange qu'il avait perdu sur la terre, mais qui veillait encore sur lui dans le ciel.

— Songez, Everard, lui disait-elle, que votre mère vous voit, vous suit sans cesse; qu'elle est présente à toutes vos actions; qu'elle sourit de vos bonnes pensées et pleure de vos fautes. Songez que son corps est dans le tombeau, mais que son âme est partout où vous êtes.

L'enfant s'efforçait alors d'être sage et docile afin de faire sourire sa mère. Quand il avait commis quelque délit de son âge, il rougissait et se retournait comme s'il allait rencontrer le regard triste de son invisible témoin. Cette pensée devint pour lui une seconde religion. Sa jeune imagination frappée crut même voir plus d'une fois, ou, qui sait? vit peut-être, dans le silence de la nuit, une ombre blanche, qui ne lui faisait pas peur, debout à côté de son lit, le contemplant avec amour: et il tendait ses mains vers elle; mais elle lui disait:

— Dors, mon Everard, dors, le sommeil est bon aux petits enfants.

Et il se rendormait doucement, et, ces nuits-là, il faisait les plus charmants rêves.

Le lendemain il ne manquait pas de tout raconter à Wilhelmine, et Wilhelmine ne le détrompait pas: elle ne voyait pas de danger à cela, la digne femme, et y en avait-il réellement? Où était le risque, pour cette jeune âme, de croire à la présence d'une céleste gardienne de son enfance? Wilhelmine, d'ailleurs, y croyait la première.

— Madame a dit, pensait-elle, qu'elle ne quitterait ni la nourrice ni le nourrisson

Bien souvent il lui arrivait de parler tout haut à la trépassée, et de lui demander aide et conseil. Everard s'accoutuma, à son exemple, à l'invoquer, et il disait *ma mère* comme on dit *mon Dieu*. La morte vivait toujours dans ces deux cœurs.

Nous ne parlons pas de la petite Rosemonde; elle devenait pourtant, en grandissant, jolie comme les amours et bonne comme les anges. Gracieuse et tendre créature, elle était toute gentillesse et toute douceur. Everard l'adorait et lui cédait en toute chose. Wilhelmine pleurait de joie en voyant, le dimanche, à la chapelle, ses deux enfants agenouillés à quelques pas devant elle, et priant pour elle qui priait pour eux.

Le comte Maximilien resta sept années absent; la politique l'avait pris dans son tourbillon. Au bout de ce temps, il vint passer quinze jours à Eppstein, non pour voir son fils, mais pour toucher les fermages et renouveler les baux. C'est à peine s'il demanda à voir Everard; il n'avait d'yeux que pour son Albert, qui, du reste, lui ressemblait en tout, et qui joua mille méchants tours à son frère et aux gens du château.

Le chapelain crut devoir faire part au comte de la résistance d'Everard à tout enseignement.

— Eh! mon Dieu, laissez-le, dit Maximilien au grand étonnement de dom Aloysius, laissez-le; qu'il fasse ce qu'il voudra et qu'il devienne ce qu'il pourra, peu m'importe.. Qu'a-t-il besoin de savoir quelque chose, étant destiné à n'être rien?

Au bout d'une semaine de séjour au château, le comte Maximilien repartit pour Vienne avec Albert.

Deux autres années passèrent encore calmes et heureuses sur la maison du garde-chasse, que les deux enfants égayaient de leurs francs rires et parfumaient de leurs haleines pures. Everard et Rosemonde avaient chacun dix ans. La douleur annonça son retour à Eppstein par la mort presque subite de dom Aloysius. Le vénérable vieillard, chargé d'ans et de vertus, s'éteignit doucement en feuilletant un in-folio sur lequel on le crut endormi, tandis qu'il était mort. Ce fut le premier chagrin d'Everard, qui ne put s'empêcher de pleurer le cher maître qui n'avait été pour lui que trop faible et trop indulgent.

Cette douleur, hélas! n'était rien à côté de celle qui l'attendait, le pauvre enfant!... Dom Aloysius avait fourni une longue carrière, après tout; sa mort était dans le cours naturel des choses, et il restait le dernier survivant de tous les siens. C'était le contemporain du vieux comte Rodolphe et de la vieille comtesse Gertrude, qui dormaient déjà depuis dix ans dans leurs tombeaux. Il fermait l'ère des ancêtres. Mais Wilhelmine, la bonne, l'utile ménagère, sa jeune vie n'était-elle pas nécessaire encore à deux enfants? ne tenait-elle pas aux entrailles de toute sa famille?

Dieu rappela pourtant à lui la femme de vingt-neuf ans, presque en même temps que le vieillard de quatre-vingts. On mourait jeune dans la famille de Wilhelmine. Sa mère s'était de même prématurément éteinte, comme aussi, sans doute, sa sœur Noémi, et Wilhelmine alla les rejoindre, ainsi que sa maîtresse qu'elle avait servie si fidèlement jusque dans la tombe.

Depuis longtemps au reste, sa santé avait donné de graves inquiétudes. Toute blonde et rose qu'elle était, dom Aloysius avait reconnu chez elle les symptômes de la maladie des corps faibles et des cœurs tristes. Depuis longtemps, Wilhelmine devenait plus pâle de jour en jour, et cependant, de jour en jour, à la moindre émotion qu'elle éprouvait, de plus vives rougeurs passaient sur son visage. A chaque automne, elle s'affaiblissait sensiblement. On eût dit que vivant de la même vie que les fleurs, elle devait disparaître avec les lis, dont elle avait la blancheur et la modestie, et avec les roses, dont elle avait le pâle éclat et les parfums. A chaque printemps, comme si cette vie régénératrice qui se répand dans toute la nature s'épanchait aussi en elle, elle se reprenait à un mieux factice qui n'était qu'une fièvre plus ardente. Les deux enfants, ignorant les causes de cet état fébrile, la regardaient alors, et lui disaient, en lui jetant leurs bras au cou:

— Oh! comme tu es belle, petite mère!

Alors Wilhelmine souriait tristement, car elle ne s'abusait pas sur son état; elle serrait ses chers enfants sur son cœur; et lorsqu'ils lui disaient, en la regardant avec étonnement:

— Pourquoi pleures-tu?

Elle leur répondait:

— Parce que je suis trop heureuse.

Cependant, vers le commencement de l'année 1802, Wilhelmine sentit, à sa faiblesse croissante, que le mal allait faire de plus rapides progrès; alors, pour ne pas user le peu de forces qui lui restaient, Wilhelmine renonça aux longues courses dans la forêt, courses qui faisaient les délices des deux enfants, elle se renferma dans sa chambre sans se plaindre, car une plainte d'elle eût éveillé des soupçons, et, par suite, la tristesse dans toute la famille. Elle se renferma, disons-nous, dans sa chambre, qui bientôt, sous ses mains, et avec ses rideaux blancs, ses rameaux bénits à Pâques, prit l'apparence de ces reposoirs qu'on élève dans les villages le jour de la Fête-Dieu, et où Dieu s'arrête un instant, entre le parfum de l'encens et le parfum des fleurs.

Seul de toute la famille, le vieillard, plus près de la mort lui-même, sentait que la mort venait. Dans les belles soirées de l'été, lorsqu'on attendait le retour de Jonathas et que le vieillard était assis devant la porte aux derniers rayons du soleil couchant, regardant les deux enfants courir, cueillir les pâquerettes mêlées à l'herbe de la forêt, ou poursuivre les insectes emportés par la brise du soir, Wilhelmine apparaissait tout à coup sur le seuil de sa porte comme une pâle vision, venait sans bruit s'asseoir aux pieds de son père, et appuyer sa tête inclinée sur ses genoux tremblants. Alors, sans cesser de regarder le ciel, le vieillard laissait tomber sa main sur la tête de sa fille; Wilhelmine sentait frissonner cette main, et, sans changer de place, répondant à sa pensée muette par une parole à peine intelligible:

— Que voulez-vous, mon père! murmurait-elle, cela doit être bon, puisque Dieu le veut ainsi.

Et le vieillard ne répondait pas, car un père ne comprend jamais que Dieu veuille que son enfant meure.

Quant aux deux enfants, ils ne s'apercevaient de rien, ils jouaient, ils chantaient, ils étaient heureux.

Enfin, Jonathas remarqua à son tour la faiblesse de sa femme, et la crainte le gagna. Il en dit deux mots à son père, qui alors lui apprit ce que depuis longtemps il avait deviné. Le lendemain Jonathas partit comme s'il allait faire sa tournée dans la forêt et, vers le milieu du jour, il revint avec un médecin qu'il était allé chercher à Francfort. A cette vue, Wilhelmine frissonna, car elle comprit que son mari savait tout, et la pauvre femme souffrit de sa douleur.

Avec des riches, le médecin eût dissimulé, il eût donné des espérances pour se ménager une occasion de revenir; mais les pauvres sont les favoris de la vérité.

Le médecin dit tout.

D'abord, Jonathas refusa de le croire. Il avait craint une indisposition, rien de plus. L'idée que sa chère Wilhelmine pouvait lui être enlevée au tiers de sa vie ne s'était jamais présentée à son esprit. Il examina alors la pauvre malade avec plus d'attention, et il s'aperçut enfin des ravages affreux qu'avait déjà faits le mal. Alors, comme tous les hommes robustes et habitués aux fatigues physiques, mais dont l'esprit n'a jamais eu occasion de lutter contre les douleurs morales, Jonathas se laissa abattre tout à coup. Il passa le reste du jour et toute la soirée muet, à regarder Wilhelmine; toute la nuit, il veilla à côté de la chambre de sa femme. Puis, le matin venu, il décrocha son fusil comme d'habitude, fit quatre pas hors de la porte; mais il n'eut pas la force d'aller plus loin: il rentra, remit son fusil à sa place, et, quand Wilhelmine se leva (chaque jour elle se levait plus tard), elle trouva son mari assis sur un escabeau devant la cheminée et la tête dans ses mains.

La malheureuse femme s'avança droit à lui.

— Que veux-tu, Jonathas! lui dit-elle; il faut du courage.

Jonathas voulut répondre; mais il sentit qu'il allait éclater en sanglots, et il s'élança hors de sa maison.

A partir de ce moment, la vie du pauvre garde-chasse fut complètement désorganisée. Il sortait toujours le matin avec son fusil; mais il ne s'éloignait pas de la petite maison, qu'il ne pouvait se décider à perdre de vue. Malgré les précautions qu'il prenait pour se cacher, Wilhelmine le voyait souvent passer dans quelque clairière, ou bien les deux enfants revenaient tout tristes, se tenant par la main et demandant à Wilhelmine:

— Petite mère, qu'a donc Jonathas? Nous l'avons vu couché au pied d'un arbre: il pleurait.

Enfin, le moment vint où Wilhelmine cessa de se lever. Le soir seulement, au moment où le soleil se couchait, on ouvrait la fenêtre, et la mourante souriait mélancoliquement à son dernier rayon. Alors tout le monde se rassemblait dans sa chambre. Les enfants apportaient de gros bouquets de fleurs qu'ils mettaient sur son lit, Jonathas apportait la Bible, qu'il présentait à son père, et le vieillard lisait quelque sainte et sublime histoire, tandis que Wilhelmine priait, que Jonathas pleurait, et que les deux enfants faisaient silence, assis à côté l'un de l'autre dans un fauteuil appuyé au lit de la malade.

Un matin, Wilhelmine se sentit plus mal que d'habitude, et ce fut elle-même, ce jour-là, qui dit à Jonathas de ne pas sortir. Les deux hommes demeurèrent donc presque toute la journée auprès d'elle. Quant aux deux enfants, ils passèrent leur temps comme d'habitude, à entrer et à sortir, emportant les fleurs fanées et rapportant des fleurs nouvelles. Plus Wilhelmine se rapprochait de la mort plus elle aimait les fleurs. Depuis quelques jours, elle ne semblait plus vivre que de leurs parfums.

Le soir, la lecture eut lieu comme d'habitude; mais, à la fin de la lecture, Wilhelmine s'évanouit. On s'en aperçut à un léger soupir. Jonathas s'élança près d'elle. Au premier moment, il la crut morte, et jeta un cri.

Wilhelmine entendit ce cri du fond de son évanouissement et rouvrit les yeux.

— Pauvre ami! dit-elle en tendant sa main froide et humide à Jonathas, pauvre ami! Et moi aussi, crois-moi, cela me déchire le cœur, de te quitter si tôt et quand tu as encore besoin de moi, toi qui m'as tant aimée, mais le Seigneur le veut. Sois ferme, sois homme. Par bonheur, le plus fort de ma tâche est accompli; les enfants sont à moitié élevés et se portent bien. Je n'ai jamais trouvé le courage de me séparer de Rosemonde, j'ai eu tort; et, quand je n'y serai plus, mon ami, je te prie de la conduire à Vienne, au couvent du Tilleul-Sacré, où tu remettras à la supérieure la lettre de ma bonne maîtresse; on achèvera là d'élever notre enfant selon Dieu: n'y manque pas, entends-tu bien? Veille toujours sur Everard, remplace-moi près de lui, et sa mère t'accompagnera partout comme elle m'accompagnait. — Everard! écoutez, vous aussi.. Vous voilà grand et raisonnable, et vous irez bien sans moi prier matin et soir

sur le tombeau. N'y manquez pas un seul jour, tant que vous resterez ici, mon enfant. Respectez votre père, mais aimez votre mère. Je vous recommande votre sœur Rosemonde. Et toi, Rosemonde, ma fille, ne cesse pas d'être pieuse et charitable, montre-toi digne de la sainte maison où tu vas entrer, et aie toujours devant les yeux l'exemple de la noble protectrice dont je t'ai si souvent raconte les vertus.

Les enfants se mirent à pleurer, sans trop savoir ce que cela voulait dire, et parce que tout le monde pleurait.

Wilhelmine se tourna ensuite vers Gaspard debout derrière son mari, qu'il dépassait de toute la tête, immobile et calme, vieux chêne qui voyait périr tous ses rejetons.

— A vous mon père que dirai-je?... à vous qui, douleur vivante, ensevelissez tous vos enfants!

— Dis-moi au revoir, ma fille, répondit gravement le vieillard, car c'est moi qui te rejoindrai le premier. Si mes vieilles mains doivent encore coudre ton jeune linceul, notre séparation du moins sera la moins longue, et la sainteté de ta mort m'est encore une consolation. Nous nous retrouverons aux pieds de Dieu, Wilhelmine. Je m'en irais tout à fait tranquille, hélas! si je savais que ta sœur Noémi a fait une fin aussi chrétienne, aussi pure que la tienne.

— N'en doutez pas, mon père, n'en doutez pas. Moi, je ne fais que mourir; Noémi avait souffert. Mais ne parlez pas encore de nous rejoindre, mon père; vivez pour enseigner la résignation à Jonathas, vivez pour veiller sur mes deux enfants; ils n'ont que la vie pour vous avoir, eux; et, Noémi et moi, nous aurons l'éternité pour vous attendre.

Puis, sentant qu'elle s'affaiblissait encore, et voulant épargner à son mari la douleur de l'adieu suprême:

— Je sens que je vais un peu mieux, dit-elle; retirez-vous, je voudrais dormir.

Jonathas fit mine d'emmener les deux enfants.

— Non laisse-les, dit Wilhelmine; ils dormiront dans le fauteuil.

La pauvre femme ne voulait pas mourir seule.

Jonathas se retira, croyant véritablement au sommeil; mais Gaspard découvrit la vérité; il se pencha sur le lit de sa fille, la baisa au front, et, lui serrant les mains:

— Au revoir au ciel! lui dit-il.

Wilhelmine tressaillit; puis, le plus bas qu'elle put et pour que son mari ne l'entendît pas:

— Adieu! répondit-elle.

Les deux hommes sortirent Jonathas, écrasé de fatigue, s'endormit; Gaspard se mit en prières.

Au bout d'une heure, n'entendant plus rien il descendit, entr'ouvrit doucement la porte de la chambre: Wilhelmine semblait endormie; on eût dit une belle madone de cire couchée sur son lit couvert de roses. Elle tenait dans ses mains les deux mains réunies de Rosemonde et d'Everard.

Les deux enfants ne dormaient pas: ils regardaient.

— O grand-père, dirent-ils en apercevant Gaspard, nous avons bien peur, va! Petite mère ne nous répond plus, et sa main est si froide, qu'elle glace nos mains.

Gaspard s'approcha du lit de sa fille: Wilhelmine était morte.

Le lendemain, en revenant d'ensevelir sa femme, le bon Jonathas, plus faible que le vieux Gaspard, se laissa tomber à genoux à la place que sa femme occupait d'ordinaire... Tout à coup, il sentit de petits bras qui l'enlaçaient, et deux bouches roses se posèrent sur ses joues brunes inondées de larmes. Il regarda les deux enfants et se trouva un peu consolé.

Cette même année, le comte Maximilien d'Eppstein eut aussi sa consolation: il fut nommé conseiller intime.

VIII

Ce fut une nouvelle et affreuse douleur pour Everard quand il lui fallut se séparer de Rosemonde; il venait de connaître la mort, il allait apprendre l'absence.

Cependant, malgré les pleurs et les prières d'Everard, Jonathas, pour remplir le dernier vœu de Wilhelmine, conduisit sa fille à Vienne. Comme l'avait prévu la pauvre Albine, sa lettre ouvrit à sa filleule les portes du couvent du Tilleul-Sacré, et Rosemonde fut reçue par l'abbesse comme si elle eût été la propre fille de la comtesse d'Eppstein.

Everard avait quelque temps espéré être du voyage; mais le garde-chasse lui avait fait comprendre qu'il n'avait pas le droit, sans une permission du comte, de l'emmener à Vienne.

Everard était donc resté seul et bien triste avec le vieux Gaspard.

Le retour de Jonathas n'avait pas même ramené sa gaîté; seulement, Everard lui avait fait redire vingt fois où était ce couvent, et comment était la chambre de Rosemonde. La chaumière, si joyeuse autrefois, si pleine de cris et de chants, était devenue morne et muette; ses habitants restaient, la plupart du temps, tous trois taciturnes et sombres les uns en face des autres: le vieillard, l'homme et l'enfant.

Gaspard ne quittait plus la maison et le jardin; il restait presque toujours assis sur le banc de la porte quand il faisait beau, et sur une chaise près du foyer quand il pleuvait; là, pensif, les yeux fermés, il regardait en lui-même vivre ses souvenirs et sourire ses deux filles, Noémi et Wilhelmine.

Jonathas, quelque temps qu'il fît, jetait dès le matin son fusil sur son épaule, sifflait ses chiens, s'enfonçait dans la forêt, et, le plus souvent, revenait le soir sans gibier; il avait passé la journée à errer dans les endroits les plus sombres, ou bien il avait laissé passer le temps, couché au pied d'un arbre. — L'âme de ces deux hommes était comme une horloge dérangée, arrêtée pour ainsi dire sur une douleur. Depuis que cette douleur était entrée en eux, ils semblaient ne plus exister; ils respiraient, voilà tout.

Quant à Everard, il était trop jeune pour que son ardeur et sa sève restassent ainsi glacées par le chagrin; mais, dans sa retraite profonde, loin de toute relation humaine, sans famille, sans confident, n'ayant vu du monde entier que le château et la forêt d'Eppstein, n'ayant connu des hommes que Gaspard et Jonathas, n'ayant d'autre amour que l'amour filial qu'il portait à Wilhelmine morte et l'amour fraternel qu'il portait à Rosemonde absente; cloîtré pour ainsi dire dans sa propre pensée, qui n'avait pas un cœur où se répandre, il laissait son esprit obéir à la direction de son instinct, et se formait un caractère au fond généreux et droit, mais heurté, sauvage, étrange. Seul avec lui-même, ses premières impressions d'enfant devinrent ses convictions de jeune homme, et il se fit des passions et des croyances inaltérables, des sentiments naïfs, mais faux, qu'il aurait vu tomber d'eux-mêmes s'il avait trouvé, dans les livres, quelque point de comparaison; dans la vie, quelque conseiller ou quelque guide.

Il en résulta que son imagination prit la place de son jugement. Fidèle aux terreurs et aux amours dont la bonne Wilhelmine avait fait en quelque sorte le fond de son cœur, il voyait partout et toujours sa mère; n'avait d'autre amie, d'autre pensée, d'autre bonheur que sa mère; il vivait sans cesse avec cette morte; si bien que toute son existence était une vision.

Le témoin, le confident, le complice de cette apparition constante et sainte était la verte forêt d'Eppstein.

Nous avons déjà essayé de peindre ce vaste bois, sombre noir, profond, solitaire, sublime et comme sacré, cette sorte de *lucus* antique dont le vent semblait l'âme attristée. Il y avait dans tout ce bois, pareil au génie complet d'un homme: il y avait des ravins au fond desquels le jour ne descendait jamais; il y avait des sources murmurantes qui causaient avec les oiseaux; il y avait de larges quartiers de granit blancs à la lune, gris au soleil, ruines de la nature; il y avait des pans de muraille écroulés, des donjons éventrés, des caves découvertes, ruines de la société. Ces tours inquiètes, penchées sur la vallée dont elles dominaient les chemins, avaient l'air de regarder si les barbares ne revenaient pas. Les fantômes devaient aimer à reparaître au milieu de ces débris de l'histoire, fantômes eux-mêmes des temps disparus.

Everard connut bientôt son verdoyant univers dans tous ses détours: clairières, fourrés, taillis, rien pour lui n'y était secret; il avait grimpé à tous les arbres, il était descendu dans toutes les profondeurs, il avait embrassé tous les horizons; on le voyait courir sur le bord des abîmes, descendre par le lit des cascades, sauter d'un bond du chêne au peuplier; il jouait avec cette forêt comme un enfant avec sa nourrice, et la forêt le respectait, l'aimait, et lui souriait.

Il y trouvait tout familier et ami; mais lui, de son côté, était bon et inoffensif pour tout ce qui l'entourait; il n'arrachait pas les branches des arbres, il n'écrasait pas du pied les fleurs, il ne chassait pas, comme Jonathas, les cerfs et les biches; il plaignait même le hibou et avait pitié des couleuvres: volontiers, il eût dit comme ce charmant saint François d'Assise, qu'il ne connaissait pas pourtant: *Chevreaux, mes frères! hirondelles, mes sœurs!* Aussi, les daims qui venaient se désaltérer au ruisseau près duquel il était assis ne s'effarouchaient pas, et les petits oiseaux ne s'envolaient pas de l'arbre au pied duquel il se reposait: ils continuaient, au contraire, à battre des ailes et à chanter leurs chansons. Tous les hôtes de ces épais ombrages lui faisaient les honneurs de leur gîte, devinant sans doute en lui un être innocent et bon comme eux.

Le vieux bois n'était pas, d'ailleurs, pour le jeune homme seulement une retraite, une maison, un nid; c'était encore autre chose, c'était plus que tout cela: c'était, avec le caveau funèbre du château, l'endroit où il revoyait sa mère. Dans la tombe, sa mère était morte; sous ce bois, elle vivait comme lui et avec lui.

Quand une fois Everard s'était enfoncé dans quelque sentier bien tranquille, s'il voulait voir Albine, il n'avait qu'à fermer les yeux ; parfois même, de ses yeux ouverts, de ses yeux mortels, il la voyait, l'âme céleste. C'était elle qui le soutenait lorsqu'il se suspendait à quelque racine d'arbre au-dessus d'un précipice, lorsqu'il franchissait des abîmes, lorsqu'il s'aventurait sur des pierres croulantes, et elle ne se contentait pas de lui apparaître et de l'aider ; elle lui parlait souvent, elle le conseillait toujours. La voix qu'elle empruntait alors, c'était celle de la forêt même, tantôt douce et tendre, tantôt grave et sérieuse, quelquefois grondeuse et terrible.

A l'aube, par exemple, à l'aube d'une journée de mai, quand le soleil, éclatant sur l'horizon, faisait un diamant de chaque goutte de rosée, un orchestre emplumé de chaque arbre, une cassolette de chaque fleur ; quand tout chantait, embaumait, resplendissait, et que la brise, suave comme les lèvres d'une amante, caressait le front d'Everard, notre solitaire, étendu sur le gazon, inondé de lumière et tout enivré de la nature, se croyait dans les bras de sa mère, lui envoyait mille baisers, et, en prêtant l'oreille, l'entendait dire : « Mon Everard, mon enfant chéri, tu es beau et bon, je t'aime ! souris-moi, je t'aime ! regarde-moi, je t'aime ! » et toutes sortes de ces paroles flatteuses et caressantes dont les mères ont coutume de bercer leurs enfants quand elles les tiennent sur leurs genoux. Et plus le soleil montait, plus les expressions de la mère devenaient tendres et ardentes, plus aussi l'esprit du fils s'animait et se réchauffait aux flammes vivifiantes de cet amour : c'était un bonheur, un délire ; qui eût dit alors à Everard qu'il était orphelin l'eût bien étonné.

Presque autant que les beaux jours de la belle saison, il aimait certaines journées d'hiver, les jours de neige surtout. La neige, triste aux villes, est si charmante aux bois ! cette robe blanche que revêt la terre est presque aussi gaie que sa robe verte du printemps. Ces jours-là aussi, Everard croyait que sa mère était contente de lui, et il était content.

Albine ne causait pas toujours comme une mère avec son enfant ; elle ne lui était pas seulement mère, elle lui était institutrice, et il y avait des moments où, dans de sérieux entretiens, elle essayait de le faire meilleur et plus fort. C'était, par exemple, aux heures solennelles du soir, quand l'ombre descend sur la terre et la réflexion dans les cœurs ; tout va dormir, mais l'homme pense. Alors, avec les derniers bruissements des feuilles, avec les derniers gazouillements des oiseaux, avec les derniers rayons du soleil, la mère donnait de sages conseils à son fils, son éloquence, c'était quelque ruine rencontrée, quelque arbre droit et fort la veille et que le vent avait brisé le matin. Souvent aussi l'horizon s'élargissait devant Everard : il était arrivé au sommet d'une montagne, et, en même temps que se développait à ses yeux la forêt tout entière, il entendait, là-bas, dans le lointain, un grand murmure continu qui semblait le bruit de l'éternité. C'était le Mein qui roulait calme et puissant, argenté par les premiers rayons de la lune. Ainsi, entre la morte et le rêveur, tout servait de truchement, tout, même la pluie et son ennui grisâtre, le brouillard et sa morne mélancolie, qui le faisaient rentrer en lui-même, tout, jusqu'à l'orage où il entendait de justes reproches et qui jetait dans son cœur un effroi salutaire bientôt dissipé par un baiser du soleil perçant les nuages.

Ainsi se fit l'éducation d'Everard, et son âme n'eut pour maîtres que les caprices du vent et l'ombre d'une trépassée.

D'ailleurs, il ne voyait, il n'entendait personne. Son père : savait-il seulement qu'il avait un père ? De temps en temps, on répétait autour de lui : « M. le comte ne reviendra pas à Eppstein cette année. » Que lui importait ? Ces paroles n'éveillaient dans son âme aucun écho, aucun souvenir. Il n'était ni triste ni content de l'abandon où on le laissait ; cet abandon, il y était habitué, et ne s'en étonnait ni ne s'en plaignait ; il ne disait pas : « Mon père ! » il disait comme tout le monde : « M. le comte ! »

Il y avait au château deux ou trois valets chargés de donner de l'air aux chambres ou d'entretenir le jardin ; mais Everard ne s'occupait pas d'eux, et ils ne s'occupaient pas de lui. Il avait bien sa chambre à Eppstein, mais il l'occupait rarement ; le plus souvent il allait passer la nuit sous le toit de Jonathas. Là, il était plus près de sa chère forêt ; d'ailleurs, tout l'été, pour peu qu'il fît beau, sa chambre était la forêt même.

Au plus épais du bois, sur le bord d'un ruisseau qui, en cet endroit, plus large et plus impétueux, y déversait presque un torrent, il avait trouvé une sorte de grotte naturelle formée par l'excavation d'une roche très haute et très escarpée. Ces bords rudes et étranges l'avaient enchanté tout d'abord, et, quand il y découvrit une retraite charmante cachée aux regards par un buisson d'aubépines et par un figuier sauvage, il se crut dans un paradis. Sur la rive opposée s'élevait une montagne presque à pic, couverte de gigantesques sapins ; la sombre verdure de ces arbres jointe aux rugissements du torrent, ajoutait à la scène je ne sais quelle lugubre sublimité. C'était sévère et grand.

La mélancolie du lieu n'était pas, d'ailleurs, sans être parfois déridée par quelque beau reflet doré descendant le long des pierres du haut de la montagne et par quelque faible senteur exhalée de l'orage, et semblable à une bonne action cachée. Everard ne saisissait nulle part mieux que là cette douce et mystérieuse musique qui, disait-il, accompagnait partout ses pas et donnait le ton à toutes ses actions et à toutes ses idées.

— Ne l'entendez-vous pas ? demandait-il.

— Non.

— Eh bien, je l'entends, moi ; elle m'entraîne, elle m'enveloppe ; c'est dans ce nuage mélodieux qui marche partout avec moi que j'ose me confier à ma mère, lui raconter mes désirs, mes chagrins, mes joies, et lui demander ses avis.

Dans ce coin de vallée perdu, Everard passait donc la plupart de ses nuits et la moitié de ses jours. C'est là qu'il grandit, c'est là qu'il vécut heureux, en se souvenant de sa mère et de Wilhelmine, et, disons-le, en attendant, en espérant Rosemonde. Un regret, un rêve, n'est-ce pas là toute la vie ? Et, quand notre songeur eût cherché dans les voyages, dans le mouvement, dans le trouble, des émotions et des plaisirs, y eût-il trouvé quelque chose de plus que dans sa solitude embaumée ?

Oui, il souhaitait ardemment le retour de Rosemonde ; la petite compagne de son enfance n'était pas sortie de sa mémoire ; il l'avait sans cesse devant les yeux avec son béret noir, d'où s'échappaient les boucles de ses cheveux blonds, avec son minois rose, sa moue boudeuse, son sourire espiègle ; il se rappelait leurs jeux, leurs querelles, et la grave protection dont il l'entourait. C'était d'elle seule qu'il parlait à Jonathas et au vieux Gaspard ; quand ceux-ci lui répondaient, c'était d'elle seule qu'il était question. Rosemonde fut ainsi pour Everard le seul lien qui le rattachât à la vie de ce monde. Pour le reste, il était en tous point semblable, malgré ses quatorze ans, à Jonathas, qui en avait quarante, à Gaspard, qui en avait quatre-vingts Grave et taciturne comme l'homme et le vieillard, il venait s'asseoir près d'eux à leur foyer sans rien dire, et eux non plus ne l'interrogeaient pas, ne lui demandaient jamais d'où il venait, ce qu'il faisait, ce qu'il comptait faire.

Quand on recevait par hasard une lettre de la pensionnaire du Tilleul-Sacré, c'était fête dans la maison du garde-chasse. L'enfant sautait de joie, le père essuyait une larme d'attendrissement, et l'aïeul lui-même sortait de son extase contemplative. Puis Gaspard et Jonathas écoutaient avec recueillement la lecture de la bienheureuse lettre, dont se chargeait toujours leur jeune ami. Rosemonde parlait de ses compagnes, des progrès qu'elle faisait, des soins qu'on lui donnait, comme si elle eût été la fille d'un duc. Elle apprenait l'histoire, le français, le dessin, la musique, toutes sciences dont Everard savait à peine le nom. Aussi, ce qui lui agréait le plus, c'est quand Rosemonde retournait par la pensée à Eppstein près de son vieux grand-père, de son père Jonathas et de son cher frère Everard. La lettre lue, on la relisait, puis on la commentait, puis on la relisait encore. Ces soirs-là, la lampe et le feu brûlaient tard dans la salle boisée de Jonathas. Le lendemain, les trois solitaires pensaient certes, chacun de son côté, à l'absente, mais ils ne s'en parlaient plus.

C'est dans cette profonde retraite, dans cette liberté absolue, parmi les apparitions, au milieu des pins séculaires et sur la limite du merveilleux et du ciel, que s'écoula l'enfance songeuse d'Everard. Il n'ouvrit, pendant des années, d'autre livre que celui que la nature lui présentait à chaque heure ; il n'adressait la parole à personne autre que ses deux amis muets et sérieux, Gaspard et Jonathas. Quand un bûcheron, un paysan des environs se trouvait sur son passage, il s'enfuyait comme un faon effarouché. Quand la Bible du vieux Gaspard lui tombait entre les mains, il ne dérangeait pas la page marquée, et se contentait de suivre machinalement, d'un œil distrait, les caractères noircis où il avait vu autrefois se poser les doigts de Wilhelmine près du petit doigt de Rosemonde, alors que la jeune femme apprenait à ses petits enfants à épeler.

Était-elle pourtant muette — nous ne le croyons pas — l'âme de cet ignorant sublime qui avait appris à épeler dans la Bible et à lire dans une fosse ? Était-elle aride, cette âme faite de foi et d'amour, cette âme féconde en éblouissements, en surprises, en féeries surhumaines, comme un conte des *Mille et une Nuits* ; cette âme naïve, pure, chevaleresque comme une légende des bords du Rhin ; pareille enfin à ces cathédrales où la fantaisie arabe s'épanouit en fleurs si charmantes sur le fond de la gravité chrétienne ?

Cependant, les jours s'écoulaient doucement. Il se trouva, un matin, que cinq ans s'étaient passés sans apporter, comme nous le disions en commençant, un changement à Eppstein ; seulement, Everard et Rosemonde avaient quatorze ans, et Jonathas, à la grande joie d'Everard, parlait d'aller chercher Rosemonde à son couvent.

Pendant ces cinq ans, c'est-à-dire de 1803 à 1808, Napoléon avait accompli la plus belle moitié de son Iliade. Mais le grand et terrible drame joué par la France et l'Europe ne nous regarde pas ici : nous ne sommes que l'historien d'un château et d'une chaumière entre Francfort et Mayence, et ces cinq années, si fécondes pour l'univers, furent pour ce château et cette chaumière si peu remplies, que ce n'est pas la peine d'en parler.

Vers ce temps-là, le vieux Gaspard, qui de jour en jour s'affaiblissait, ne trouva plus, un matin, la force de quitter son lit pour aller s'asseoir à son banc sur le seuil de sa porte, ou même à son fauteuil, près de la cheminée. Il appela Jonathas.

— Mon ami, lui dit-il, je sens que je m'éteins et que le froid de la mort me gagne.

— Faiblesse momentanée, mon père, répondit le garde-chasse ému plus qu'il n'eût voulu le paraître ; nous vous garderons longtemps encore.

— Non, Jonathas, reprit le vieillard avec une fermeté calme, je n'ai plus, crois-le, que quelques jours à vivre ; je ne m'en plains pas ; je m'en réjouirais plutôt ; néanmoins, avant de quitter ce monde, je souhaiterais encore deux choses. Que veux-tu ! l'homme est un demandeur éternel, l'agonie même a ses désirs ; je voudrais donc savoir d'abord ce qu'est devenue ma fille Noémi, disparue dans cette tourmente de la France ; si je dois la retrouver là-haut, et si elle est morte saintement comme sa sœur. Ce souhait ne se réalisera pas, hélas ! et pourtant Dieu sait que l'accomplissement de ce vœu rendrait ma mort deux fois plus paisible. Mais le second souhait, tu peux le satisfaire, Jonathas.

— Parlez, mon père.

— Jonathas, ne verrai-je pas une dernière fois la fille de ma Wilhelmine ?

— Mon père, je partirai demain pour Vienne.

— Merci, Jonathas ; Dieu te bénira pour comprendre sur un mot les mourants, et m'accordera à moi, je l'espère, la grâce d'attendre ton retour.

Le lendemain matin, en effet, le garde-chasse se mit en route. Everard le suivit jusqu'à la moitié du jour ; il aurait bien voulu l'accompagner jusqu'au terme de son voyage, et sans doute il l'eût pu ; qui se serait aperçu au château de son absence ? Jonathas s'y refusa pourtant : quelqu'un devait rester pour veiller le grand-père. A trois heures donc, après avoir partagé avec lui son modeste repas, Everard embrassa le voyageur, le chargea de mille vœux et de mille tendres paroles pour la petite Rosemonde, et reprit à pas lents le chemin d'Eppstein.

Quand il arriva à la forêt, il était neuf heures du soir ; la nuit était tout à fait tombée, mais une nuit de juin, limpide, calme et bleue. D'une hauteur où Everard s'arrêta, il put embrasser du regard toutes les harmonieuses ondulations du bois blanchissant à la lueur de la lune. Ce groupe de vallées et de coteaux avait réellement l'air d'une mer ; on n'entendait que le cri du grillon, et un frisson du vent courait à peine à la cime des arbres ; au ciel, les étoiles scintillaient ; en bas, au fond, un étang immobile luisait comme un miroir d'argent. Dans cette ombre diaphane, les maisons, pâles, semblaient dormir, et les champs tranquilles, rêver ; on s'endormait soi-même dans la rêverie devant ce paysage fantastique et une paix religieuse pénétrait le cœur.

Everard s'assit sur l'herbe et songea. Une voisine avait promis de rester cette nuit-là près du malade, et l'air était si doux, si tiède, que le jeune homme résolut de ne rentrer qu'au matin.

Il avait besoin de rester seul, de penser, de causer avec sa mère, qui lui envoyait les caresses de cette brise ; il avait besoin de récapituler sa vie, de revoir son passé, d'imaginer son avenir ; il lui semblait qu'une ère nouvelle allait s'ouvrir pour lui, et, comme le voyageur, parvenu au sommet d'une montagne, jette un dernier coup d'œil sur la vallée qu'il a parcourue, il donnait un regard d'adieu aux jours écoulés. Bien peu d'événements, mais beaucoup de pensées et de sensations avaient rempli son existence ; aussi était-il à la fois naïf et profond ; il avait l'esprit simple d'un enfant avec le cœur ardent d'un homme. Cette nuit-là, cœur et esprit il sentait tout troublé en lui, comme devant une crise de sa destinée ; les ombres chères ou indifférentes qui avaient traversé ses jours repassèrent à ses yeux, et le saluèrent. Tandis qu'Albine, fidèle témoin, se tenait debout à ses côtés, il vit dans une sorte de songe lumineux, d'abord Wilhelmine, sa seconde mère, puis son bon vieux maître Aloysius ; puis, dans le lointain, son père, le sourcil froncé, et son frère, méchant et moqueur ; mais il détourna d'eux ses regards avec effroi, pour les reporter avec amour sur la noble et belle figure du vieux Gaspard, sur le visage doux et triste de Jonathas.

Alors, descendant de plus en plus en lui-même, cet enfant, aimé seulement de deux mortes glacées et de deux hommes silencieux, se trouva bien seul au monde, et sentit qu'il lui manquait quelque chose, qu'il y avait dans son sein un vide qui n'était pas rempli, et que son âme appelait une autre vie ; il se reprocha amèrement cette pensée, il la combattit, elle revint malgré lui. Il se figurait que sa mère devait être irritée de son ingratitude, et il n'osait fermer les yeux ni détourner la tête, de peur de la voir sévère et fâchée ; il se trompait, il la trouva souriante et calme. Tous les morts n'ont pas la jalousie mesquine des vivants.

Heureux de n'être pas coupable en désirant autre chose que ce qu'il avait, Everard songea alors à sa petite amie d'autrefois qu'il allait revoir, et je ne sais quelle joie inconnue lui remplit le cœur. Il ne se la figurait pas grandie et changée : non, il l'imaginait enfant espiègle comme lorsque, cinq ans auparavant, il la portait dans ses bras, la peureuse, pour passer les ruisseaux. Il allait donc enfin oser être jeune et jouer et rire aux éclats ; ils étaient du même âge, du même jour, ils se comprendraient, ils se parleraient, Dieu sait ! Ce n'est pas avec Rosemonde qu'Everard s'aviserait de se taire et de réfléchir, comme avec les hommes attristés ou avec la nature muette ; près de sa vive et joyeuse compagne d'enfance, comme il courrait, comme il vivrait, comme il aimerait, comme il lui ferait gaiement les honneurs de la forêt familière !

Il ne vit rien de plus, rien au delà. Pour le moment, cette idée lui suffit, et, à cette idée, mille espérances et mille joies chantèrent en lui comme les oiseaux aux premiers rayons du soleil. Pour ne s'étendre qu'à quelques journées, son avenir n'en était pas moins immense ; il s'enivra d'une divine attente, et, dans son fécond délire, il lui sembla qu'il aurait désormais deux cœurs.

Cependant les heures de cette poétique veillée passèrent vite, et l'aube couronna d'une vive lueur le sommet de la montagne où Everard s'était assis. L'enfant passa la main devant ses yeux, offrit, selon sa coutume de chaque matin, son âme à Dieu et à sa mère, et se mit à descendre dans la vallée vers le village d'Eppstein.

La grotte chérie se trouvait sur son chemin ; Everard ne voulut pas passer sans dire un bonjour à sa retraite préférée, qu'il n'allait plus revoir de quelques jours peut-être, s'il était retenu près de Gaspard. Il ne tarda pas à entendre le murmure de la source qui arrosait son royaume de deux cents pas. Bientôt il l'embrassa tout entier. Mais il recula tout à coup en jetant un cri de surprise et d'indignation ; son asile de fleurs, que nul ne connaissait, était violé ! Un homme, un étranger, était assis, le front dans ses mains, au bord du ruisseau.

Le premier mouvement d'Everard fut un mouvement de colère jalouse. Il s'avança rapidement vers l'inconnu ; ses pas étaient amortis par l'épais velours du gazon, et il arriva ainsi près du profane sans que celui-ci s'en aperçût ; mais alors toute l'indignation du tendre enfant tomba. L'homme pleurait.

Il pouvait avoir de trente-cinq à quarante ans ; il était petit et délicat, mais semblait nerveux et avait une physionomie belle et puissante. Son costume était grave comme son visage ; sa redingote verte, boutonnée jusqu'en haut, laissait voir un bout de ruban rouge. Il y avait quelque chose de militaire dans son attitude et sa tournure.

IX

Un instant suffit à Everard pour faire ces remarques, et tout de suite il se sentit pris d'une inexplicable sympathie pour cet étranger ; c'était peut-être à cause des larmes qu'il voyait couler sur ses joues.

Après l'avoir contemplé quelques minutes en silence avec un attendrissement mêlé de respect, il lui dit de sa voix la plus douce :

— Bienheureux ceux qui pleurent !

— Qui me parle ainsi ? dit le voyageur en se retournant. Un enfant !... Etes-vous de ce pays, mon ami ?

— Oui, Monsieur.

— Alors vous pourrez me donner les renseignements que je viens chercher. Dites-moi... mais tout à l'heure... la voix me manque ; laissez-moi me remettre un peu.

— Oui, remettez-vous, Monsieur, dit Everard touché de cette douleur vraie ; remettez-vous et pleurez toutes vos larmes : les larmes sont bonnes presque toujours. Vous savez la légende des eaux de cette montagne ? ajouta-t-il comme se parlant à lui-même. Un chevalier méchant et impie racontait à un saint ermite sa vie souillée, non par repentir, mais par dérision :

« — Que pourrais-je jamais faire, mon père, disait-il en riant, pour effacer tant et de tels crimes ?

« — Rien que remplir d'eau cette gourde, répondit le saint homme.

« — Quoi ! si peu ! et pour cette pénitence vous m'absoudrez ?

« — Quand la gourde sera pleine, vous serez absous ; mais donnez-moi votre foi de noble homme que vous la remplirez, dit l'ermite

« — Je vous la donne ; cette source, dont j'entends le bruit, n'est pas si loin.

« Mais la source se dessécha à l'approche du chevalier.

« Il alla au ruisseau ; le ruisseau se tarit.

« Il alla au torrent ; le torrent cessa de couler.

« Il alla à la rivière ; l'eau n'entra pas dans la gourde.

« Il alla au fleuve ; la gourde resta vide.

« Il alla à la mer ; la gourde ne s'y mouilla seulement pas.

« Alors, au bout d'un an de courses infructueuses, le méchant chevalier revint près du solitaire.

« — Vieillard, lui dit-il, tu t'es moqué de moi ; mais ce ne sera pas impunément.

« Et il frappa le saint homme au visage.

« — Ayez pitié de lui, mon Dieu ! dit l'ermite.

« — Demande grâce pour toi plutôt, reprit le chevalier.

« Et il poussa rudement l'ermite, qui tomba sur le sable.

« — Mon Dieu ! dit le solitaire, prenez toute ma vie de prières pour expier sa vie de péchés !

« — Tu te tairas, à la fin ! s'écria le chevalier hors de lui.

« Et il lui porta un coup de son épée.

« — Mon Dieu ! dit l'ermite en tombant, pardonnez-lui comme je lui pardonne !

« Alors enfin, en entendant ce cri évangélique, en voyant ce vieillard qui priait pour celui qui l'avait blessé, un grand déchirement se fit dans l'âme du chevalier : il se mit à trembler comme un enfant et tomba à genoux près du saint homme, et voici qu'une à une ses larmes tombèrent silencieusement dans la gourde aride : elle fut vite remplie. Cependant le chevalier pleurait toujours, et non seulement il fut sauvé et absous par les larmes, mais ses pleurs de remords, allant se mêler à la source autrefois desséchée, donnèrent à toutes les eaux de ces montagnes la propriété de guérir les plaies du corps comme elles avaient fermé les plaies de l'âme.

« Pleurez donc toutes vos larmes, ajouta Everard ; les larmes apaisent, les larmes consolent. »

L'étranger, d'abord distrait, avait ensuite relevé la tête avec surprise, et regardait en souriant le petit pâtre qui lui parlait ce langage mystique. Everard, en effet, portait le costume d'un paysan de ces montagnes : guêtres et ceinture de cuir, large pantalon venant à mi-jambes, veste de velours brun, la chemise rabattue sur les épaules et rattachée au col par un anneau d'or, un chapeau de feutre gris avec une grande plume noire ; mais sous ces habits grossiers se révélait une distinction innée. Le regard ferme et profond n'était certes pas celui d'un rustre ; la pâleur de ce front avait une étrange poésie ; sous l'enveloppe frêle de ce corps délicat, on sentait une âme puissante ; enfin, dans la gaucherie timide et naïve de l'attitude se laissaient voir une grande honnêteté et une sincérité parfaite.

Ce fut donc avec une certaine déférence que le voyageur dit à l'enfant :

— Et qui êtes-vous, mon ami ?

— Le fils de la comtesse Albine d'Eppstein, répondit Everard.

— Le fils d'Albine... Et où est-elle, votre mère ?

— Morte pour tous, excepté, bien entendu, pour son fils, reprit sérieusement l'enfant.

— Que voulez-vous dire ?

— Les morts ne vivent-ils pas toujours pour ceux qui les aiment ?

— Albine vit donc pour moi ! s'écria l'étranger avec un accent profond ; car Dieu sait si je l'ai aimée, la noble et sainte créature !.. Et quand l'avez-vous perdue, hélas ?

— Le jour où je suis né.

— Au moins quelque chose reste d'elle sur la terre, et permettez-moi, mon enfant, de reporter sur vous l'affection que je lui avais vouée.

— Vous qui avez connu, et qui avez aimé ma mère, je vous aime et je vous reconnais, dit Everard.

Et l'enfant ingénu, l'homme grave se donnèrent la main comme deux vieux amis.

— Vous ressemblez à Albine en effet, reprit l'étranger.

— Vraiment ? Oh ! que vous me faites plaisir en m'apprenant cela !

— Oui, voilà bien ses beaux yeux limpides, miroir de son âme céleste ; c'est sa voix que j'entends quand vous parlez, et qui va, comme autrefois, jusqu'à mon cœur. Mon enfant, comment vous appelle-t-on ?

— Everard

— Everard, je vous le dis, votre mère revit en vous.

— Et elle revit pour moi, Monsieur, car, je vous le répète, elle n'est morte que pour les autres ; mais, moi, je l'entends, je la vois ; elle est ma confidente et mon appui. C'est elle qui met à cette heure dans mon âme la confiance et la sympathie que j'ai ressenties pour vous, moi si sauvage. Vous n'auriez pu me tromper, allez ; j'y vois clair à travers ma mère.

Alors Everard raconta à son nouvel ami sa vie tout entière, si l'on peut appeler vie cette existence entre la tombe et la terre, cette vision perpétuelle de la mort, où la trépassée partageait l'existence du vivant, où le vivant était de moitié dans la mort de la trépassée, où l'enfant semblait presque un fantôme, où la mère était presque une réalité.

Ombres charmantes de l'Allemagne, anges et nymphes de la nature et de la vie, sylphes, ondines, sylvains, salamandres, je conçois que vous ayez aimé et gâté cet enfant, qui n'était pas moins gracieux que vous ! Et toi-même, Germanie, vieille panthéiste qui as l'univers pour religion et pour idéal, comme tu devrais, sœur européenne de l'Inde, te reconnaître dans ce fils amoureux des flots et des nuées, épris de l'infini palpable, et si tendrement respectueux pour une mère invisible et partout présente !

L'étranger écouta le bizarre récit d'Everard gravement et sans sourire, comme un homme qui a sondé l'incertitude et la faiblesse de l'esprit humain sans avoir pu mesurer la toute-puissance de Dieu. Everard, selon son habitude, parla peu du comte d'Eppstein. Le secret de la jalousie de Maximilien et de la dernière heure d'Albine était resté entre elle et Dieu, et le voyageur pleura sa mort étrange et subite sans y soupçonner un crime.

Il ne parut pas s'intéresser moins vivement à tout ce qui regardait la famille du garde-chasse.

— Vous avez donc aussi connu mon autre mère, Wilhelmine, puisque sa fin prématurée vous touche tant ? lui dit Everard. Elle et ma mère, vous les pleurez vraiment comme deux sœurs.

— Comme deux sœurs, en effet... Mais vous dites donc que le vieux Gaspard Muden vit encore, et que Wilhelmine a laissé à Jonathas une fille ?

— Oui, ma sœur Rosemonde. Jonathas est parti hier pour l'aller chercher à Vienne, et, je le disais à ma mère cette nuit, il me semble que son retour va commencer pour moi une ère nouvelle.

— Et Jonathas reviendra-t-il bientôt ?

— Ah ! je l'espère. Il faut qu'il se hâte, s'il veut accomplir un des derniers vœux de Gaspard, qui est couché à présent sur son lit d'agonie, et qui voudrait bien revoir sa petite-fille avant de mourir. Ce que les hommes peuvent faire pour contenter les mourants, il faut qu'ils le fassent. L'autre désir de l'aïeul dépend de Dieu seulement : ce serait de savoir si sa seconde fille Noémi est morte d'une mort pieuse ou vit d'une vie prospère ; mais Noémi est en France, et ce souhait du pauvre vieillard ne peut être exaucé.

— Si fait, dit l'étranger.

— Et qui donc l'accomplirait ?

— Moi.

X

Everard offrit à l'étranger l'hospitalité dans la maison du garde-chasse, et son nouvel ami accepta l'offre avec empressement.

— Seulement, dit-il, je voudrais ne reparaître devant le vieux Gaspard que lorsque Jonathas sera de retour. Alors, et en même temps que la présence de sa petite-fille réalisera un des vœux du vieillard, je m'engage, moi, à réaliser l'autre.

Le voyageur inconnu parlait avec tant de confiance et d'autorité, qu'Everard n'opposa à son désir aucune objection, et s'achemina pensif avec lui du côté de la cabane. Au fur et à mesure qu'ils approchaient, l'homme ralentissait le pas et semblait respirer avec plus de difficulté ; une singulière émotion oppressait sa poitrine ; quand il arriva devant la maison verdoyante de vignes, il s'arrêta tout à coup sans pouvoir avancer davantage. Everard le regardait avec étonnement, mais n'osait l'interroger. L'étranger se remit enfin, entra dans la chaumière, et se laissa conduire par son jeune guide dans une chambre éloignée de celle du malade : là, il passa tout le reste de sa journée, soit à se reposer, soit à écrire des lettres. Puis, quand vint la nuit, une nuit transparente et claire comme celle de la veille, il pria Everard, qui était venu lui faire une visite, de l'introduire au château. L'enfant avait la clef d'une petite porte du parc, et, on le sait déjà, les deux ou trois domestiques laissés à Eppstein par le comte Maximilien ne

s'étonnaient ni ne s'inquiétaient de la présence ou de l'absence du fils de leur maître; Everard put donc remplir le désir de l'étranger et le faire entrer dans la vieille demeure de sa famille.

L'homme et l enfant entrèrent d'abord dans le jardin.

Là commencèrent les étonnements d Everard: ce jardin parut rappeler à son compagnon mille souvenirs. Il s'arrêta à chaque buisson, à chaque massif d'arbres; en passant devant un berceau, il alla s'asseoir sur un banc et brisa une branche de chèvrefeuille qu'il porta à ses lèvres. Du jardin, on passa au château. Rien n'y était changé depuis la mort d'Albine. L'étranger alla droit à l'oratoire: la petite chapelle n'était éclairée que par un rayon de la lune qui passait à travers les vitraux peints, et venait tomber juste sur le prie-Dieu de velours où la Bible était encore ouverte au dernier endroit où l'avait lue la trépassée. L'étranger s'agenouilla sur ce prie-Dieu, laissa tomber son front sur le livre saint et pria profondément.

Everard se tint debout à la porte, regardant cet homme qu'il n'avait jamais vu et pour lequel cependant chaque objet semblait être un souvenir. Après un quart d'heure de prière, l'étranger se leva. Ce n'était plus Everard qui le conduisait, c était lui qui conduisait Everard; il s'achemina vers la grande chambre, vers la chambre de famille, vers la chambre rouge.

A la porte, et comme il mettait la main sur la clef, Everard mit la main sur sa main.

— Cette chambre était celle de ma mère.

— Je le sais, dit l'étranger.

Et il entra. L'enfant le suivit.

Cette chambre aussi n'était éclairée que par les rayons de la lune; mais ils jetaient une lueur assez vive pour que l'on pût distinguer chaque objet.

L'étranger alla s'appuyer contre un grand fauteuil de chêne.

— Ce fauteuil est celui de mon grand'père, le comte Rodolphe, dit l'enfant.

— Je le sais, répondit l'inconnu.

Alors il rapprocha ce fauteuil d'un autre fauteuil pareil.

— Ce second fauteuil est celui de ma grand'mère Gertrude, dit Everard.

— Je le sais encore, répondit l'étranger.

Puis l'étranger se tourna vers la porte, et de là, regardant les deux fauteuils placés comme ils l'étaient, et qui sans doute, par cette position même, lui rappelaient quelque profond souvenir, il porta la main à ses yeux et se prit à pleurer.

Puis, après un instant de silence:

— Et maintenant, dit l'étranger, allons aux tombeaux.

Everard voulut sortir, car il ne connaissait aux caveaux mortuaires de sa famille d'autre entrée que celle qui donnait dans la chapelle; mais l'étranger l'arrêta, et, le prenant par la main:

— Viens par ici, dit-il.

L'enfant, étonné, se laissa conduire par cet homme, qui semblait connaître mieux que lui le château de ses pères. L'étranger s'avança vers une partie de la tapisserie qui était située entre la fenêtre et la tête du lit, et appuya la main contre la muraille. Au grand étonnement d'Everard, la muraille céda: un air humide vint frapper son visage, et ses yeux, habitués à l'obscurité comme ceux des animaux avec lesquels il passait ses nuits dans la forêt, découvrirent les premières marches d'un escalier.

— Suis-moi, dit l'étranger.

Et l'enfant, de plus en plus étonné, marcha derrière l'inconnu.

A mesure que les deux visiteurs nocturnes descendaient les marches de cette espèce de couloir pratiqué dans l'intérieur de la muraille, une pâle lueur semblait venir au-devant d'eux. C'était celle de la lampe qui éclairait les caveaux, et qui, par un ordre spécial d'un des ancêtres, devait brûler éternellement.

Everard et l'inconnu arrivèrent à une petite grille. Cette grille était fermée: l'inconnu étendit la main, et, derrière l'angle d'un pilier, prit une clef suspendue à un clou et ouvrit la porte. Everard se rappela avoir souvent, de l'intérieur des caveaux, remarqué cette grille, mais sans s'être jamais inquiété où elle donnait.

L'enfant alla s'agenouiller au tombeau de sa mère, et l'étranger à celui du comte Rodolphe. De ce tombeau, l'étranger passa à celui de la comtesse Gertrude, puis il vint à celui d'Albine. L'enfant était tellement absorbé dans sa prière, qu'il n'entendit point les pas de l'inconnu, qui s'approchait de lui.

Arrivé près d'Everard, l'inconnu écouta la prière de l'enfant; mais, à son grand étonnement, ce n'était pas une prière, c'était une causerie; l'enfant ne priait pas comme on prie près du tombeau d'une mère morte: l enfant parlait comme on parle à sa mère vivante. Puis il faisait des pauses pendant lesquelles il écoutait et souriait. L'étranger s'agenouilla de l'autre côté du tombeau.

Ils restèrent ainsi longtemps, chacun d'eux semblait avoir entièrement oublié l'autre.

Enfin l'inconnu se leva, et, frappant sur l'épaule d'Everard:

— Viens, lui dit-il, il est tard, et tu dois avoir besoin de repos.

L'enfant s'était endormi, la tête appuyée au tombeau de sa mère.

Le lendemain et les jours suivants, l'inconnu devint de plus en plus familier et paternel avec Everard, qui, de son côté, depuis la scène du tombeau, lui avait montré beaucoup de tendresse. L'étranger profita du sentiment que l'enfant lui manifestait pour l'interroger sur son père, le comte Maximilien. Mais, sous ce rapport, hélas! Everard était bien ignorant.

— En vérité, dit l'enfant, je ne sais si je le reconnaîtrais moi-même; tant d'années ont passé depuis que je ne l'ai vu, et il est parti si vite. Toute son affection, comme c'est juste, s'était portée sur mon frère aîné, sur Albert. Je ne m'en plains pas: de cette façon, il m'a laissé tout entier à ma mère, et ma mère m'aime pour deux.

L'étranger avait déjà remarqué que l'enfant parlait de sa mère, non pas comme d une trépassée, mais comme si elle était toujours vivante. Cette espèce de lutte, dans laquelle un enfant semblait vouloir disputer l'amour d'une mère à la mort, rendit plus intéressant encore à ses yeux ce jeune homme, qu'il paraissait, du reste, aimer profondément.

Mais, en pénétrant plus avant dans l'amitié d'Everard, l'étranger commença de s'apercevoir, et cela avec un grand étonnement, de l'ignorance de cet esprit si profond, si réfléchi, parfois même si subtil. Un jour, l'inconnu prononça devant l'enfant le nom de Napoléon, et l'enfant lui demanda quel était cet homme. Everard était peut-être le seul en Europe qui ignorât ce nom, que répétaient à cette époque tous les échos du monde. L'inconnu lui fit connaître alors cette magnifique épopée, dont l'Egypte n'était qu'un chant et Austerlitz qu'un épisode: il lui dit enfin que Napoléon était un de ces rares génies qui apparaissent à des temps voulus, météores providentiels qui éclairent les peuples, et qui s'appellent César ou Charlemagne. Mais l enfant ne connaissait pas plus les noms de Charlemagne et de César qu'il ne connaissait le nom de Napoléon.

Ainsi, quand l'inconnu raconta à l'enfant les Alpes, l'Italie et l'Egypte, celui-ci écouta avec un étonnement naïf ce premier retentissement de l'histoire dans sa solitude, comme il eût écouté un conte des *Mille et une Nuits*; mais sa pensée était vaste et profonde, sa vie l'avait préparé au merveilleux et à l'infini: il cessa bientôt de s étonner et admira seulement.

XI

Ce fut une belle mort, celle de Gaspard Muden, une mort comme n'en ont pas souvent les rois, entourés de princes et de serviteurs. De chaque côté de son chevet, Conrad d'Eppstein et Rosemonde lui tenaient la main, représentant sur la terre les anges invisibles du mourant, Wilhelmine et Noémi; au pied du lit pleuraient Everard et Jonathas.

Les deux souhaits des derniers jours de Gaspard étaient ainsi réalisés. La mort la plus heureuse couronnait sa vie éprouvée, et son dernier soupir fut éclairé d'un sourire divin, aube du ciel qui colorait dès ici-bas son visage.

Aussi, la douleur des enfants qui perdaient leur père fut tempérée par je ne sais quelle confiance sereine. Cette fin, calme et belle comme un coucher de soleil d'automne, leur paraissait une récompense; et, quand, le lendemain au point du jour, selon la coutume des laborieuses campagnes, ils accompagnèrent au tombeau le corps de l'aïeul, leurs larmes ne manquaient pas d'une certaine douceur pleine d'une espérance infinie.

C'est à travers ces pleurs tempérés par la foi qu'Everard aperçut d'abord la blanche et rayonnante figure de Rosemonde. Nous l'avons dit, il attendait, dans son étourderie naïve, l'enfant joueuse et rieuse qu'il avait connue; il s'imaginait qu'il allait la prendre par la main et la tutoyer comme autrefois, et qu'il débuterait en l'abordant par une franche accolade fraternelle. Mais l'enfant était devenue jeune fille, et, en retrouvant son souvenir beau comme un rêve, Everard resta timide et muet sans oser faire un pas vers sa sœur ainsi transformée: il fallut même que sa silencieuse extase fût bien profonde, car elle lui fit oublier, une seule minute il est vrai, mais toute une minute, et le vieil ami qu'il venait de perdre, et le frère de son père, qu'il venait de retrouver.

Rosemonde était, en effet, une ravissante créature ; déjà grande et formée à quinze ans, ce qui au premier coup d'œil frappait dans son aspect, c'était un éclat mêlé de charme, un air de sagesse et de bonté, quelque chose à la fois d'imposant et d'aimable. Il y avait dans son attitude une chasteté admirable, et dans la ligne fine et pure de ses traits un calme infini. Son front lisse et ses yeux bleus semblaient le siège de toute paix et de toute douceur : elle était belle de l'éternelle beauté des statues, vivifiée par une grâce fière et un enjouement modeste, comme en a prêté le seul Raphaël à ses divines madones.

Qu'on se figure maintenant l'éblouissement que devait causer à notre sauvage Everard cette resplendissante apparition descendue en sa solitude ! Toute simple que pouvait être Rosemonde dans sa démarche et ses vêtements, elle devait sembler une reine, une fée, un ange au jeune habitant de la forêt d'Eppstein, et cette première révélation de la beauté idéale remplit son âme d'un trouble inconnu. Il lui parut, à lui, fils de comte, que cette fille de paysan était élevée à une hauteur qu'il n'atteindrait pas. Il mesura comme un abîme entre elle et lui l'admiration ingénue qu'elle lui inspirait, et il se dit qu'il ne pourrait jamais combler cet intervalle immense.

Aussi ce fut Rosemonde qui, voyant que son ami d'enfance semblait ne pas la reconnaître, s'avança vers lui et lui tendit sa petite main blanche en lui disant doucement :

— Bonjour, Everard.

Le charme était rompu. Pourtant les quelques mots qu'Everard échangea avec Rosemonde étaient toujours marqués de ce respect étrange dont il s'était senti saisi à la première vue de celle qu'il avait jusqu'alors appelée sa sœur. Ce rapide entretien, fait à voix basse et la rougeur au front, fut bientôt interrompu. D'ailleurs, le jour de la mort de Gaspard devait être rempli par les prières, les pensées et les larmes, et le repas du soir eut lieu en famille, mais dans le silence.

Le lendemain, au retour du cimetière, pendant que Rosemonde restait agenouillée, dans la chambre occupée autrefois par Wilhelmine, au prie-Dieu de sa mère, Conrad d'Eppstein prit à part Everard et Jonathas pour leur faire ses confidences en même temps que ses adieux. Il fallait qu'il repartît sur-le-champ pour la France, où son devoir le rappelait ; il n'avait que trop tardé déjà pour voir ensevelir le père de sa Noémi : mais il ne voulait pas quitter le fils d'Albine et le mari de Wilhelmine, sans leur rien dire de sa vie passée et de son avenir.

— Je suis rayé, leur dit-il, et de ma famille et de la vie ; hormis vous, nul ne s'intéresse à moi dans le monde ; vous seul donc savez que j'existe. J'ai résolu de mourir tout vivant, d'éteindre mon nom et ma personne, de m'effacer de la terre. Mon histoire est triste et fatale ; vous en savez une partie, je vais la compléter et l'achever. Mon père m'a exilé parce que j'aimais d'un amour pur et saint. Alors j'ai cherché un refuge en France, et je me suis renfermé dans mon amour. Gentilhomme, j'ai caché mon rang et j'ai pris un nom vague, un nom de bâtard. On m'a ainsi oublié, et, pendant quelque temps, je me suis presque oublié moi-même. Mais la Révolution grondait sur la France, et il est difficile de préserver du souffle d'une tempête la flamme pure de l'amour. A mon insu, je respirai les idées électriques dont s'était chargé cet air orageux ; je lus Jean-Jacques, Mirabeau ; je me familiarisai avec les hardis penseurs du XVIIIe siècle. Les études et les rêveries de ma jeunesse m'avaient préparé, d'ailleurs, à cet apprentissage. Allemand banni par l'Allemagne, noble répudié par la noblesse, je pris la philosophie pour famille et la liberté pour patrie. Libre des instincts qu'on m'avait interdits, des préjugés qu'on m'avait défendus, je jugeai mieux du dehors ceux qui m'avaient chassé de leurs rangs, et je vis clairement, en même temps que leur gloire, les fautes de leur passé et les tendances contraires de l'avenir. Je repris alors, non l'épée de comte, mais le sabre de soldat, et je mis au service de la jeune république ce qu'il me restait d'existence. Noémi, que son tendre cœur avertissait mieux que ma fière raison, me laissait faire sans jalousie et se contentait de sourire tristement. La noble femme était presque heureuse de me voir revivre avec cet enthousiasme. Je n'avais fait que mon devoir envers elle, certes ; mais elle avait juré de me récompenser en me sacrifiant constamment son bonheur, son âme, sa vie. Elle a bien tenu parole ! Elle m'encourageait donc à ce qui me ramenait à l'espoir et semblait partager mes illusions sans jamais se plaindre de l'abandon où je la laissais. Aveugle que j'étais ! je ne compris pas son abnégation et j'allai, j'allai sans m'inquiéter de son calme ; je ne devais pas tarder à me réveiller de ma double erreur. Les vins les plus généreux ont leur ivresse. Les premières fumées de la liberté troublèrent la raison de la France, et je reconnus bientôt sur la paille d'une prison le néant de mes rêves.

« Vous savez le reste de mes malheurs. Ma Noémi ne se laissa pas distraire de son dévouement par la mort ; et, pour mon nom que je lui avais donné, elle me donna sa vie. Pendant trois ou quatre ans, je ne sais ce que je devins ; quelles ont été mes actions, mes pensées pendant ce terrible veuvage, je ne m'en souviens plus ; quels songes ont occupé mon sommeil, je l'ignore.

« Ce fut au bruit des premières victoires de Bonaparte que je secouai cette torpeur. Cadavre vivant, mon admiration se ranima. Les principes auxquels j'avais cru autrefois n'étaient donc pas des chimères, puisqu'ils se faisaient homme et se disposaient à la conquête du monde. Je sentis que ma vie, abandonnée, perdue, pouvait encore être bonne à quelque chose, et que, dans les grandes époques, on peut toujours remplir son rôle et être utile, ne fût-ce qu'en se dévouant comme Curtius.

« Je ne tenais à rien, et rien ne tenait à moi. Je me donnai comme un chiffre à ce qu'on appelait l'ambition de l'empereur ; j'abdiquai mon passé, mes anciennes convictions et comme ma personne pour m'absorber dans celui qui devait être la pensée de son siècle et pour devenir un instrument de ses projets, un manœuvre de son génie. Il me semblait qu'en lui obéissant j'obéissais à un destin invincible. Il me menait, mais Dieu le menait, lui.

« Nous sommes beaucoup ainsi qui le suivons sur un mot, sur un geste. Tous ceux qui passent sous son regard sont fascinés, tous ceux qui vivent dans son ciel vont à lui comme le fer va à l'aimant. Mais j'ai la fierté de croire que je me suis donné à lui par raison comme les autres par instinct.

« Où nous conduira-t-il ? Je ne sais ; j'irai avec lui jusqu'au bout du monde, j'ai idée même que je ne mourrai que lorsque ma tâche sera remplie, et qu'il n'aura plus besoin de moi.

« Il n'a pas tardé à s'apercevoir de mon obéissance passive, et pourtant intelligente, car c'est un homme à qui rien n'échappe ; il sait qu'il est mon but, mon maître, ma famille, ma patrie. Il me dit : « Va là ! » j'y vais ; « Fais cela ! » je le fais. Quand il me dira : « Meurs ! » je mourrai ; le tout sans répliquer. Il est ma volonté.

« Cela vous étonne peut-être, qu'un descendant des comtes d'Eppstein agisse et pense de cette façon servile. Aussi ne suis-je plus Conrad d'Eppstein ; Conrad est mort. De quel nom m'avez-vous appelé, Jonathas, et comment avez-vous cru me reconnaître ? Conrad est mort, vous dis-je ? mort deux fois et trois fois ; mort le jour où son père l'a chassé, mort le jour où sa femme est morte. Celui qui est devant vous et qui vous parle est un colonel français au service de l'empereur et revenant d'une mission secrète à Vienne.

« Napoléon, qui ne m'avait demandé jusqu'ici que mon sang sur les champs de bataille, a voulu employer, cette fois, mon intelligence pour une négociation, et j'ai suivi ses commandements comme toujours. Ils m'ont mieux reçu là-bas, sous mon simple nom de baptême, que si je m'étais présenté comme un des fils de Rodolphe d'Eppstein. Il paraît que l'Autriche a résolu de faire de la Germanie une autre Espagne, et que, vieille dynastie jalouse d'un empire d'hier, elle veut appuyer l'insurrection de la Péninsule ; elle a couvert l'Allemagne d'agents et de pamphlets, préparé une armée de quatre cent mille hommes et renouvelé son alliance avec l'Angleterre. Je suis allé demander des explications, et l'on m'a répondu par des protestations. C'est pourquoi, avant un an, avant six mois peut-être, la guerre sera déclarée, la guerre contre mon ancienne patrie. Mais j'aime mieux ma patrie de choix que ma patrie de hasard, et la vraie mère à qui je dois avant tout ma vie, c'est la pensée.

« Jonathas, Everard, vous savez tout maintenant. Je me suis cru obligé de donner une consolation aux derniers moments du père de Noémi, et je n'ai pu m'empêcher de vous révéler ma vie à vous qui êtes si simples et si affectueux. Mais gardez-moi le secret, je vous en supplie. Il y a deux hommes en moi, je veux oublier le premier. Ce mois écoulé dans cette chaumière, je veux le regarder comme un rêve. Voici le réveil, et je ne me rappelle plus les doux fantômes qui m'ont obsédé ; je reprends mon œuvre et mon personnage qui est devenu ma personne. — Amis, pas un mot de ce qui s'est passé entre nous, je vous en conjure encore. Que je reste enseveli dans vos cœurs ; que mon frère ignore surtout mon passage. Si je l'avais trouvé malheureux comme vous, Jonathas, je n'aurais pu résister au désir de l'embrasser peut-être ; mais il est heureux, je le sais : ne troublons donc pas ce bonheur. Maintenant, adieu, mes amis ! il faut que je parte sur-le-champ. Vous reverrai-je ? C'est comme il plaira à Dieu. Pourtant quelque chose me dit que je ne quitte pas Eppstein pour la dernière fois. Ainsi au revoir, Jonathas. Vous recommanderez le secret à votre chère Rosemonde, n'est-ce pas ? Toi, Everard, à qui je dois encore une révélation, veux-tu remonter le Rhin avec moi jusqu'à Worms et m'accompagner quelques jours ? »

Conrad ajouta tout bas :

— Nous parlerons de ta mère.

— Ah ! cher oncle, je le désire autant que je vous aime

— Eh bien, c'est dit ; dans une heure, nous partirons ; dans huit jours, tu seras revenu.

Everard était surtout satisfait de quitter Eppstein, le croirait-on? pour s'éloigner de Rosemonde. Il avait comme peur d'elle et de lui-même ; il tremblait à l'idée de reparaître devant la charmante fille, et acceptait avec joie tout ce qui pouvait retarder le moment où il se retrouverait seul en sa présence. Ses apprêts furent donc lestement et joyeusement faits. Ses adieux à Rosemonde passèrent sans trop d'embarras avec ceux de Conrad, et il ne s'aperçut pas du désappointement naïf qu'exprimèrent les traits de la jeune fille quand elle le vit s'éloigner si vite et si allégrement.

XII

Huit jours après, comme l'avait calculé Conrad, Everard était de retour à Francfort, ayant vu plus de pays en une semaine qu'il n'avait fait jusque-là dans toute sa vie.

Avant de rentrer à Eppstein, il s'arrêta, selon sa coutume, dans sa forêt, et, arrivé à sa chère retraite, il songea.

Que d'événements en un mois ! le départ de Jonathas, l'arrivée de Conrad, les récits fabuleux du colonel, la mort de Gaspard, le retour de Rosemonde, les révélations de son oncle sur le premier voyage à Eppstein, voyage qui avait précédé de six mois sa naissance ; le monde réel entrevu, le passé éclairé, l'avenir dans l'ombre : que de faits ! que d'idées !

C'était surtout ce qu'il venait d'apprendre de Conrad sur sa mère qui le préoccupait. Le vieux Gaspard et Jonathas lui avaient souvent parlé d'Albine, sans doute ; mais c'était, l'un à travers les glaces de son âge, l'autre à travers l'enveloppe grossière de son esprit ; tandis que Conrad, c'était avec les yeux d'un frère, le cœur d'un poëte et l'esprit d'un rêveur qu'il lui avait parlé de sa mère.

Puis cette histoire étrange des amours de Conrad et de Noémi, cette union du château et de la chaumière, ce passé d'un autre qu'on eût dit la révélation de son avenir à lui, faisait battre à coups pressés son cœur. Chose étrange ! ce souvenir qui était là comme un phare pour marquer l'écueil, au lieu de l'effrayer, entraînait l'âme de l'enfant comme un attrait, comme une promesse, comme un vertige, et ce terrible exemple, qui semblait envoyé tout exprès par Dieu pour l'effrayer, lui apparaissait vaguement comme une justification tout prête : Conrad avait aimé Noémi. Un jeune homme, un comte d'Eppstein, sorti un jour du château, avait rencontré une jeune fille pauvre et sans naissance qui venait de la maison de Gaspard le garde-chasse ; il l'avait aimée, il en avait fait sa femme : sa femme, c'était tout ce que voyait Everard.

Tout cela agitait, tourmentait, oppressait ce jeune esprit, l'enfant en avait comme la fièvre ; il se trouvait transformé, exalté, grandi : il se croyait plus fort et était tout fier de sa force ; vagues élans, confuse espérance, souffrances nouvelles, il confia tout à sa mère, avec un certain délire inconnu et qu'il ressentait pour la première fois. Everard était heureux sans savoir pourquoi il était heureux ; il avait vécu et pensé jusque-là ; il éprouvait le besoin d'agir. Il avait si bien et si vite compris les grandes choses qu'on lui avait montrées pour la première fois, que, sans être à leur hauteur par l'exécution, il lui semblait pouvoir atteindre à tout par la pensée. Que n'entreprendrait-il pas maintenant? Quel obstacle pourrait l'arrêter? Devant qui tremblerait-il?

En ce moment, il pensa qu'il n'était plus qu'à une lieue de la maison du garde-chasse, et qu'il allait revoir Rosemonde ; il s'arrêta et pâlit.

Oui, sans doute, tout le reste de la terre, il l'eût bravé ; mais, elle, Rosemonde, si belle, si grande, si savante maintenant, oserait-il même paraître devant elle ! Et, d'instinct, sans s'en rendre compte, au lieu de retourner comme d'habitude à la maison du garde-chasse, il s'achemina vers le château.

Le soir tombait quand Everard arriva devant la petite porte du parc, et notre songeur, tout préoccupé des grandes choses qu'il avait vues et des grandes choses qu'il avait rêvées, ne s'aperçut pas d'un certain mouvement inusité qui régnait dans les cours et dans les corridors.

Absorbé par ses pensées, qui l'isolaient sans cesse de ce qui l'entourait, quand ce qui l'entourait n'était pas sa forêt bien-aimée, il entra dans la grande salle sans voir et sans entendre ; sa tête était penchée, son âme se sentait fière et hardie, et tout son être semblait renouvelé.

— Voici M. Everard, dit un valet en ouvrant la porte du corridor qui donnait sur la chambre rouge.

L'enfant entra sans savoir pourquoi on l'annonçait. Un homme de haute taille, qu'Everard ne connaissait pas, était assis devant la cheminée, où brûlait un grand feu ; car, dans cette chambre aux murs épais, on allumait du feu en toute saison. Seulement, comme ce feu éclairait à peine, le domestique alluma les quatre bougies d'un candélabre ; ces quatre bougies firent un cercle de lumière qui s'étendit au tiers de l'appartement à peu près, et qui ne jeta que de faibles lueurs dans le reste des grandes ombres de la vaste salle.

— Ah ! oui-da ! voilà M. Everard, dit avec un accent sardonique et en se levant l'étranger, qui, au grand étonnement de l'enfant, paraissait s'être établi dans cette chambre qu'habitait sa mère, et où sa mère était morte.

— Oui, dit-il, me voilà. Qu'y a-t-il, et que me veut-on?

— Ce qu'il y a? ce que l'on vous veut? On veut savoir d'où vous venez ainsi, vagabond?

— Mais d'où il me plaît, répondit Everard ; et, sur ce point, il me semble que j'ai toujours été libre et n'ai jamais rendu de compte à personne.

— Qu'est-ce que cette insolence? dit l'étranger en fronçant le sourcil et en saisissant de sa main crispée le dossier de son fauteuil : ne savez-vous point, Monsieur, à qui vous parlez?

— Non, en vérité, dit avec la meilleure foi du monde Everard de plus en plus surpris.

— Comment ! non? Ah ! vous raillez quand j'interroge ; vous plaisantez quand j'accuse !

— Sans doute ; car j'ignore d'où vous vient ce droit de m'interroger et de m'accuser.

— D'où me vient ce droit?... Etes-vous fou, Monsieur? A moi, le comte Maximilien d'Eppstein... à moi... votre... père?

— Vous êtes le comte d'Eppstein? vous êtes mon père? s'écria Everard stupéfait.

— Ah ! vous ne m'avez pas reconnu, n'est-ce pas? L'excuse me paraît bonne et surtout filiale.

— Monseigneur, pardonnez, mais je vous jure que, dans cette obscurité et au premier aspect... Et, d'ailleurs, il y a si longtemps que je n'ai pas eu l'honneur de vous voir...

— Taisez-vous, s'écria le comte furieux de cette justification, où sa conscience lui montrait un blâme, taisez-vous ! et tâchez de répondre en fils soumis, au lieu de parler en enfant révolté.

Il se fit une pause ; Everard, tête nue, debout, la rougeur sur le front, une larme tremblante dans les yeux, attendait. De son côté, le comte Maximilien, dont la colère montait comme une marée, se promenait de long en large, s'arrêtant parfois pour regarder celui que, par un effort, il était arrivé à appeler son fils, et cela dans la chambre de sa mère, dans la chambre d'Albine, à la même place où, quinze ans auparavant, il avait écrasé celle qu'il croyait coupable, du poids de cette même colère qui, renaissante, l'étouffait encore aujourd'hui. Maximilien se sentait plein de haine pour cet enfant comme pour un ennemi ; il ne pouvait lui pardonner les remords qu'il avait ressentis parfois ; il ne pouvait lui pardonner surtout cette profonde terreur qu'il avait éprouvée la nuit où il avait fait ce rêve dans lequel il avait vu Albine morte berçant son enfant endormi ; aussi s'arrêta-t-il tout à coup devant Everard les bras croisés, et, comme si l'enfant avait pu suivre les pensées tumultueuses qui bouleversaient son esprit et brûlaient son front :

— Mais répondez donc ! s'écria-t-il.

— Je croyais que vous m'aviez dit de me taire, répondit l'enfant.

— L'ai-je dit? Soit. Eh bien, maintenant, je vous ordonne de parler. Voyons, d'où venez-vous? Pourquoi quittez-vous ainsi ce château des semaines entières? J'arrive, il y a cinq jours de cela ; je demande après vous, je m'informe : on me dit qu'on ne sait où vous êtes ; qu'après avoir assisté aux funérailles de je ne sais quel manant, vous êtes parti avec je ne sais quel vagabond.

— Monsieur, c'était Gaspard Muden qui était mort, et...

— Et vous, comte d'Eppstein, vous avez conduit les funérailles de ce paysan, c'est très bien. Mais, après avoir fait cet acte de popularité, qu'êtes-vous devenu? où êtes-vous allé? Répondez... Mais, sang-Dieu, répondez donc !

— Pardon, Monseigneur, répondit doucement Everard ; mais, en quittant le château pour des jours et même pour des semaines, je sais bien que je n'alarme personne.

Dans ces paroles toutes simples, mais puissantes par leur simplicité même, le comte vit une allusion amère à l'abandon dans lequel il laissait son fils ; et, en effet, telle était la terrible position de ce père vis-à-vis de son enfant, qu'Everard ne pouvait dire un seul mot qui ne le blessât. Or, on sait ce que c'était que la colère de Maximilien, et l'on comprend quelle rage devait produire en lui l'involontaire ironie de celui qu'il regardait comme un intrus dans sa famille. Il marcha donc sur Everard, et, d'une voix tonnante :

— Cesserez-vous bientôt de m'insulter? s'écria-t-il. Vous n'avez à alarmer, dites-vous, personne? Eh ! pardieu ! méritez-vous qu'on s'alarme pour vous, enfant maudit, qui nous faites honte par votre ignorance et votre bassesse?

Êtes-vous digne de votre place au foyer de la famille et dans le cœur paternel? Avez-vous gagné votre part d'héritage et d'amour? Qui êtes-vous, Monsieur? qui êtes-vous?

— On m'a dit que j'étais votre fils, comte Maximilien d'Eppstein, et je ne sais malheureusement là-dessus que ce que l'on m'a dit.

— On vous a dit! railleur impie! on vous a dit, répéta le comte, dont tous les soupçons se réveillaient à ce mot, qui réveillait aussi toutes ses colères: ah! l'on vous a dit que vous étiez mon fils. Êtes-vous sûr, continua-t-il en appuyant son poing crispé sur l'épaule de l'enfant, êtes-vous sûr que celui qui vous a dit cela ne mentait point?

— Monsieur, s'écria l'enfant indigné, Monsieur!... Ah! par la sainte mémoire de celle qui nous regarde tous deux, c'est vous qui mentez, car vous calomniez ma mère.

— Misérable bâtard! s'écria le comte.

En même temps, le comte d'Eppstein, incapable de résister à la violence de sa colère, leva sa main et la laissa retomber sur le visage d'Everard, qui plia sous le coup.

Maximilien effrayé de lui-même, recula aussitôt d'un pas. Mais l'enfant se releva lentement et regarda son père.

Il y eut un moment de silence affreux. Puis Everard, pâle d'humiliation, la poitrine gonflée, des larmes dans ses yeux brillants, la main sur son cœur oppressé, Everard, d'une voix saccadée, se contenta de dire ce mot simple et profond, naïf et terrible, parole d'enfant plus effrayante qu'une menace d'homme:

— Prenez garde, Monsieur, je le dirai à ma mère!

XIII

Everard, tout éperdu, sortit de la salle et du château. Il marcha quelque temps ainsi devant lui, sans savoir où il allait, et ne retrouva un peu de calme et de raison qu'en se jetant tout en pleurs sur le gazon fleuri qui entourait sa grotte bien-aimée.

Deux heures auparavant, il se sentait si fier et si joyeux; ses nouvelles pensées l'avaient tant grandi; une amitié et un amour venaient d'entrer si heureusement dans sa vie isolée; et tout à coup un outrage, un seul, l'avait fait redevenir enfant: il pleurait. Entre l'amour de Rosemonde, dont il avait peur, et le mépris de son père, dont il avait honte, il se sentait seul sur la terre. Château et chaumière lui étaient fermés; il ne lui restait plus pour asile que son petit vallon solitaire, pour ami que l'ombre protectrice d'Albine: un désert et un fantôme.

— O ma mère, ma mère! s'écria-t-il en sanglotant, comme on nous a insultés tous deux! Ma mère, es-tu là? m'entends-tu encore? ou bien vas-tu me manquer et me renier, toi aussi? Tu sais cependant comme on m'a maltraité. Ce n'est pas tant l'odieuse injustice de ce soufflet; mais être humilié avec ton nom, être châtié avec ta mémoire, voir ce que j'aime flétri, ce que je respecte souillé, c'est là qu'est la douleur et l'ignominie! Ma mère, conseille-moi. Ma colère est-elle impie? ma rébellion est-elle un sacrilège! Ma mère, conseille-moi, et surtout, console-moi; car il est certain que ma souffrance est bien affreuse!

Ces plaintes, ces cris, ces prières s'exhalaient tout à la fois de la poitrine d'Everard; mais les larmes qu'il versait en même temps, les larmes qu'il versait sans cesse, diminuèrent peu à peu l'amertume de son angoisse, si bien qu'il put enfin écouter, regarder autour de lui, et s'interroger lui-même avec quelque tranquillité.

La nuit était calme et fraîche, les étoiles brillaient au ciel, les rayons blancs de la lune s'émiettaient en diamants dans le ruisseau, les aubépines sauvages jetaient à la brise leurs pénétrantes senteurs; dans le bosquet sombre, un rossignol ravi chantait cette belle et paisible nature; tout était joie, amour et extase dans la forêt, et l'âme d'Everard, délivrée comme par une puissance supérieure des douloureuses pensées qui l'agitaient d'abord, bercée par ces secrètes mélodies, assouplie par ces douces lueurs, s'apaisa tout doucement. Bientôt il leva la tête, regarda ce beau ciel et, à la douce brise du soir, les pleurs se séchèrent sur ses joues.

— Oui, ma mère, oui, ma bonne mère, murmurait-il, tu as raison; c'est moi qui ai eu tort de m'affliger, c'est moi qui ai eu tort de regarder ses insultes comme une offense. L'affront qu'il a voulu te faire, ô sainte! ne pouvait pas plus t'atteindre que la main ne peut saisir cet impalpable rayon de lune. J'étais un fou de me désoler pour un reproche ou un châtiment qui ne me vient pas de toi. Toi, tu m'aimes, ma mère. Oui, je t'entends, oui, je te sens, ma mère, dans cette nuit sereine; c'est toi qui lui imprimes cette chaste et suave harmonie, c'est toi qui en es l'âme cachée. Merci, merci, ma mère; tout s'apaise en moi, parce que je sens que tu n'es point irritée contre ton fils, et que tu le plains et le caresses au contraire. Le bruit du ruisseau, c'est ta voix; la brise, c'est ton souffle. Merci. Encore un mot, encore un baiser, ma mère, avec le vent embaumé, et je m'endors calme et heureux sous ton regard d'ange.

Et en effet, en murmurant ces paroles, l'enfant ferma les yeux, et sa respiration douce et régulière prouva bientôt qu'il s'était endormi d'un profond sommeil.

Voyons maintenant si l'on dormait aussi tranquillement au château que dans la forêt.

Le comte Maximilien était resté anéanti, foudroyé, par cette simple parole d'Everard: « Je le dirai à ma mère. » Pour son remords toujours inquiet et éveillé, ce mot avait une signification terrible.

Qui donc avait enseigné à l'enfant ce *Mané, Thécel, Pharès* d'une conscience troublée? Il était là, se le demandant, debout, pâle d'horreur et les mains tremblantes. Il fit quelques pas en chancelant, puis sonna avec violence, et alla tomber dans un fauteuil.

Quelques laquais accoururent.

— Du feu! des lumières! s'écria le comte; tout de suite, à l'instant même!

Les laquais obéirent: le feu brilla dans l'âtre, six bougies s'allumèrent dans les candélabres de la cheminée.

— Allumez aussi le lustre! s'écria le comte. Et vous, dit-il à un autre laquais, courez chercher Everard et amenez-le ici.

En ce moment, il sentait au fond de son âme tant de terreur, qu'il voulait qu'on lui amenât l'enfant: s'il revenait sur son injure, l'enfant, pensait-il, reviendrait, de son côté, sur sa menace. Mais, un instant après, le valet rentra, disant qu'on avait eu beau chercher le jeune comte, qu'on n'avait pu le retrouver nulle part.

— Alors, dit Maximilien, faites monter mon secrétaire; j'ai à travailler avec lui.

On appela le secrétaire. Le comte Maximilien, sous prétexte de vérifier les comptes de ses fermiers, le fit rester avec lui jusqu'à neuf heures. A neuf heures, on vint annoncer que le souper était servi. Le comte Maximilien descendit seul, en disant au secrétaire de l'attendre en travaillant. Il lui semblait que la présence d'un étranger dans cette chambre en chasserait les fantômes.

Albert attendait son père dans la salle à manger. C'était un grand jeune homme, triste, impertinent, ennuyé et ennuyeux. Le comte était si pâle et si agité, qu'Albert le regarda avec étonnement, lui demandant, avec plus d'affection que d'habitude, s'il ne lui était pas arrivé quelque accident. Maximilien lui répondit gaiement et bruyamment que non; puis il se mit à table, remuant les chaises avec fracas, parlant, riant, buvant et mangeant beaucoup. Un instant, le comte avait eu l'idée de s'enivrer pour fuir la terreur dans l'ivresse; mais il pensa tout à coup que l'ivresse même pouvait enfanter les spectres qu'il craignait. Il cessa de manger à l'instant même, et tomba dans une si profonde rêverie, qu'il n'entendit pas sortir Albert. Tiré de cette espèce de torpeur par un valet qui lui demandait s'il n'était pas indisposé, il jeta un coup d'œil hagard autour de lui, s'aperçut qu'il était seul à table, s'informa de ce qu'était devenu son fils; puis, apprenant qu'il s'était retiré dans son appartement, il se décida à rentrer lui-même dans sa chambre.

Il retrouva son secrétaire devant le bureau et travaillant.

— Vous n'avez rien vu ni rien entendu, Wilhelm? demanda le comte en rentrant.

— Non, Excellence, répondit le secrétaire. Pourquoi?

— Oh! pour rien, dit le comte; je croyais avoir entendu marcher une seconde personne.

— Monsieur le comte s'est trompé, reprit le secrétaire.

Et il se remit à la besogne.

Le comte se promena à grands pas dans la chambre, s'arrêtant de temps en temps devant la porte secrète et la regardant avec une invincible terreur.

— Wilhelm, demanda le comte en revenant derrière le fauteuil du secrétaire, pour combien de temps croyez-vous avoir encore d'ouvrage?

— Mais pour trois ou quatre heures, Excellence, dit le secrétaire.

— C'est que je voudrais fort avoir ce travail demain matin.

— Je puis l'emporter dans ma chambre et passer la nuit dessus.

— Faites mieux, dit Maximilien, achevez-le ici.

— Mais peut-être empêcherai-je Monsieur le comte de dormir?

— Non. D'ailleurs, je me sens indisposé, et ne serais point fâché d'avoir quelqu'un près de moi.

— Je ferai comme il plaira à Monsieur le comte.

— Eh bien, faites donc comme je vous le dis; c'est ce qu'il y a de mieux, je crois.

Le secrétaire s'inclina en signe d'obéissance, et croyant

qu'effectivement son maître était pressé de vérifier les calculs qu'il était en train de faire, il se remit à son travail.

Quant à Maximilien, enchanté d'avoir trouvé un prétexte de faire rester quelqu'un auprès de lui, il appela son valet de chambre pour se faire déshabiller, et se mit au lit.

Malgré toutes ces précautions, Maximilien eut d'abord grand'peine à s'endormir. La chambre était illuminée, Wilhelm était là, il entendait sa plume crier sur le papier; mais ses pensées lui tenaient lieu de fantômes. Cependant une chose le rassurait: c'était la sérénité de cette belle nuit de juin, si différente de la lugubre nuit de Noël, pleine de rafales et de tempêtes. Cette fois, au contraire, un calme profond régnait au dehors; toute la nature semblait endormie, et, à travers le contrevent entr'ouvert, le comte, de son lit, voyait scintiller les étoiles.

Riant donc de ses folles chimères et rassuré d'ailleurs par la présence de Wilhelm, le comte, pour ne pas voir la lumière, tira ses rideaux, et finit par s'endormir d'un sommeil fiévreux.

Il n'eût pu calculer depuis combien de temps il dormait, lorsqu'il se réveilla tout à coup en sursaut et sans motif apparent; il se dressa sur son séant, une sueur glacée au front; puis, chose étrange! il vit par l'ouverture de ses rideaux les bougies des candélabres et du lustre s'éteindre les unes après les autres.

Quant à Wilhelm, accablé de fatigue sans doute, il s'était endormi dans son fauteuil. Le comte voulut crier pour le réveiller, mais la voix s'arrêta dans son gosier; on eût dit qu'une main invisible lui serrait la gorge. Il voulut sauter à bas du lit, mais il se sentit comme enchaîné à sa place. Pendant ce temps, les bougies continuaient de s'éteindre avec une régularité effrayante. Il ne restait plus que trois bougies allumées; elles s'éteignirent à leur tour, et rendirent la chambre à une nuit complète.

Presque aussitôt le bruit sourd d'une porte roulant sur ses gonds se fit entendre. Le comte se rejeta dans son lit, les yeux tournés du côté du mur et la tête enveloppée dans ses draps.

Quelqu'un, à coup sûr, s'approchait de son lit: il sentait cela dans l'air plutôt qu'il ne l'entendait; et, malgré lui, comme dominé par une puissance invincible, il dégagea sa tête de ses draps et fixa ses yeux hagards vers le point d'où la chose venait.

Maximilien s'agitait vainement; il ne pouvait ni parler ni se lever, il ne pouvait ni chasser ni fuir l'apparition qui le menaçait. Enfin, les rideaux de son lit s'écartèrent, il resta immobile et pétrifié en reconnaissant l'ombre pâle d'Albine, telle qu'il l'avait déjà vue.

La fatale visiteuse semblait seulement, cette fois, plus sévère et plus irritée que la première, et, lorsque son impassible regard de statue s'arrêta fixement sur Maximilien, le coupable demeura plus froid que le cadavre, son juge, et ses cheveux se dressèrent d'épouvante sur sa tête.



Maximilien, reconnais-tu cette chaîne?

Alors, dans le silence de cette nuit étoilée, comme quatorze ans auparavant au milieu du mugissement de l'orage, une voix brève et courroucée retentit.

— Maximilien! Maximilien! dit cette voix, tu veux donc décidément oublier les protestations de la mourante et les ordres de la morte? Ah! tu frappes mon enfant et tu injuries ma tombe! Prends garde, Maximilien, prends garde! l'enfant te condamnera, la tombe te punira. Pour la dernière fois, écoute-moi, et tâche de te souvenir et surtout de me croire; car, si tu ne croyais pas aux paroles de ma langue glacée, c'est ma main glacée qui se chargerait de te convaincre.

Le comte fit un mouvement comme pour parler; mais, avec un geste plein d'autorité, Albine lui imposa silence et reprit:

— Ecoute, Maximilien; Everard est ton fils comme il est le mien, ton fils aussi bien qu'Albert. Tu aimes Albert, tu négliges Everard; soit. Je veille sur mon enfant, et n'ai pas besoin de toi pour en faire un homme. Va-t'en, si tu veux; quitte ce château, si cela te plaît, sans plus songer à Everard; retourne à Vienne et à ton ambition, j'y consens, et je ne t'y autorise pas seulement, je t'y engage. Mais je te défends, au nom du Dieu vivant, de lever la main sur mon fils et de

toucher un seul cheveu de sa tête ; abandonne-le, mais ne le menace pas. Indifférent, oui ; violent, non. Tu ne veux pas être son père, ne sois pas son bourreau. Le droit de le reprendre ou de le châtier, tu ne l'as point, et je ne veux pas, moi, que tu touches à mon Everard. Tu m'as bien entendue? Maintenant, si tu me désobéis, Maximilien, fais-y attention : dans ce monde, tu es perdu ; dans l'autre, tu es damné, oui, damné et perdu ! La première fois que tu m'as revue depuis ma mort, c'était là-haut dans la chambre de l'enfant. Aujourd'hui, c'est ici, dans l'étage intermédiaire, dans ta chambre à toi, dans la chambre rouge. La fois prochaine, songes-y, ce serait tout en bas, dans ma chambre à moi, dans mon caveau, dans ma tombe.

— Horreur ! murmura le comte.

— Un mot encore, Maximilien, et je retourne dans ma demeure de granit. Mon âme parle réellement à la tienne, et aucune illusion du sommeil ne t'abuse; mais tu pourrais, comme il y a quatorze ans, te dire en te réveillant le lendemain : « J'ai rêvé. » Or, pour Everard et pour moi-même, je ne veux pas te laisser à cette fatale erreur. Maximilien, reconnais-tu cette chaîne que tu as passée il y a vingt ans au cou de ta fraîche fiancée, et qu'on a ensevelie, quatre ans après, avec la dépouille glacée de ta femme? Cette chaîne, Maximilien, en la retrouvant demain matin sur tes épaules, tu n'auras plus le droit de croire que tu n'as eu cette nuit qu'un cauchemar terrible, tu ne pourras pas retomber dans ton insouciance aveugle et mortelle, car tu verras de tes yeux, tu toucheras de tes doigts la preuve et le gage de ma présence et de mes paroles : cette chaîne reçois-la de la morte comme tu l'as donnée à la vivante.

Et, ce disant, Albine retirait la chaîne de son cou, et la passait au cou de Maximilien tout inanimé d'effroi.

Les lèvres du comte remuaient, mais sans proférer un seul mot.

— Et maintenant, reprit Albine, j'ai tout dit. Adieu ou au revoir, Maximilien : souviens-toi !

Le comte n'entendait plus que vaguement ces paroles ; il ne vit pas même le fantôme s'éloigner : ses yeux s'étaient clos, sa respiration arrêtée ; il retomba sans mouvement sur son oreiller.

Couché pendant ce temps sur la mousse du bois, Everard dormait du sommeil des bienheureux.

Le lendemain, quand, aux premiers rayons du soleil, Maximilien se réveilla, ou plutôt sortit de son évanouissement, son premier mouvement fut de porter la main à son cou : il sentit la chaîne d'or froide sous ses mains froides et devint plus blanc que ses draps.

— Wilhelm, cria-t-il, Wilhelm, réveille-toi donc, malheureux !

Wilhelm se réveilla en sursaut.

— Qu'y a-t-il, Excellence? demanda le secrétaire abasourdi.

— Il y a que je veux parler à Jonathas, le garde-chasse. Descendez et dites à un valet d'aller me le chercher à l'instant même. Il faut que je lui parle.

— Et cette besogne, demanda timidement Wilhelm, est-il nécessaire que je la termine ici ?

— Non, emportez-la dans votre chambre, je désire être seul.

Quelque diligence que fît Wilhelm pour obéir au comte, et le valet pour obéir à Wilhelm, lorsque Jonathas, prévenu que le maître le demandait, entra dans la chambre rouge, il y trouva Maximilien debout et habillé. Son premier mouvement fut de reculer de terreur en voyant le comte si défait et si pâle. Mais Maximilien essaya de sourire.

— Jonathas, lui dit-il, approche et ne me trompe pas. Tu étais présent quand on a enseveli ma femme Albine dans son linceul, quand on l'a couchée dans sa bière, quand on a cloué son cercueil ?

— Hélas ! oui, Monseigneur.

— Comment était-elle vêtue ?

— De sa robe blanche de noce ; et, malgré la mort, bien belle encore, je vous le jure.

— Jonathas, as-tu remarqué, as-tu vu qu'elle eût quelque chose au cou ?

— Oui, Monseigneur, une chaîne d'or que lui avait donnée Votre Excellence, et qu'elle avait recommandé qu'on lui laissât.

— Cette chaîne d'or, la reconnaîtrais-tu ?

— Oui, Monseigneur, oui, si elle n'était enfermée sous un triple cercueil de sapin, de chêne et de plomb scellé par une dalle de marbre.

— Regarde bien, Jonathas : est-ce celle-ci? lui demanda Maximilien.

— Profanation ou miracle, Monseigneur, s'écria Jonathas, c'est celle là même !

Le comte devint plus pâle encore, remit la chaîne à son cou et fit signe à Jonathas de se retirer.

Un quart d'heure après, les équipages du comte Maximilien d'Eppstein ayant été préparés à la hâte, le comte, accompagné d'Albert, se mettait précipitamment en route pour Vienne, sans demander Everard, sans se retourner en arrière.

XIV

Everard, épuisé par huit jours de marche et par les cruelles émotions de la veille, ne s'éveilla que tard le lendemain. Le soleil était déjà haut sur l'horizon, les oiseaux chantaient à plein gosier ; tout était lumière et joie. Pourtant, dans le bel azur du ciel, un nuage noir du côté du nord se formait lentement.

Everard embrassait des yeux ce beau ciel ; puis, de temps en temps, son regard se portait sur ce nuage.

— Voilà, disait-il, le symbole de ma destinée ; heureuse et calme aujourd'hui, puisque ma mère ne m'en veut pas, mais inquiète et troublée demain. Demain, où serai-je? Je ne veux plus rester au château d'Eppstein, où mon père me recevrait plus mal qu'un mendiant ; je ne puis retourner maintenant à la chaumière où Rosemonde me remplace, et où, je ne sais par quel instinct, je tremble de me rencontrer avec elle. Que ferai-je donc? Quel refuge me reste-t-il? Vous seule, vous seule, ma mère !...

L'enfant laissa tomber sa tête dans ses mains et rêva. Il ne pleurait plus, mais il était sérieux ; mille projets et mille pensées se combattaient dans son esprit. Il crut enfin avoir pris une résolution ferme et se leva en disant :

— Allons, c'est cela, pas de faiblesse ; le seul parti qui me reste, c'est de rejoindre mon oncle Conrad. Comment ferai-je, seul et sans ressource? Je ne sais pas, mais j'irai. Je laisserai tout à fait le pays que j'ai quitté pour la première fois il y a huit jours ; la providence de tous, Dieu, et ma providence à moi, ma mère, ne me manqueront pas. Avec leur aide, je serai fort et courageux, je l'espère ; et, si, après tout, quelque obstacle insurmontable m'arrête, si quelque événement imprévu me dérange, si je suis obligé de revenir sur mes pas et de renoncer à mon dessein, c'est que Dieu et ma mère le voudront ainsi, et je me soumettrai. Je fais ce qui me semble juste ; qu'ils fassent de moi ce qui leur paraîtra bon. Je règle ma conduite comme je peux ; qu'ils mènent ma destinée où ils veulent.

Les apprêts d'Everard n'étaient pas longs à faire ; il portait avec lui toute sa fortune, tout son avenir ; il n'avait qu'à prendre un bâton et à se mettre en route. Mais, avant de partir, avant d'abandonner sa chère forêt, sa vallée, sa grotte, il se jeta à genoux et adressa à sa mère une prière fervente.

Il se releva content et ferme, et, sans vouloir trop raisonner, sans se permettre de trop réfléchir, il se mit bravement à monter la colline, pour regagner la route qui devait le conduire à Mayence. Il pouvait être midi à peu près quand il atteignit le grand chemin bordé d'ormes que côtoyaient la forêt d'un côté, et, de l'autre, la vallée du Mein et la route de France. Il allait donc quitter pour toujours le château natal et la forêt nourricière ; au premier détour de la descente, il serait presque en pays étranger. Une fois encore avant d'y arriver, il se retourna pour donner un dernier regard, un dernier adieu aux maisons çà et là éparses d'Eppstein.

Oui, Everard avait eu raison de faire, dans ses projets, la part de la Providence et de ne pas toucher à son rôle sacré ; car, en jetant un dernier coup d'œil sur la montée qu'une minute après il n'allait plus apercevoir, le jeune homme vit précisément déboucher d'un sentier de la forêt le garde-chasse Jonathas, son fusil sous le bras, et tenant de l'autre main par la bride son petit cheval, sur lequel Rosemonde riante était fièrement assise. Le groupe du père et de la fille se dessinait vivement sur le fond du ciel bleu et des arbres verts.

Notre voyageur, qui n'avait plus, se disait-il, qu'un regard à jeter sur sa terre natale, resta là, immobile, à contempler Jonathas et Rosemonde comme s'il les voyait dans un rêve, et comme si les amis qui s'avançaient de son côté n'allaient pas finir par l'apercevoir lui-même. Il demeurait sans bouger, les regardant venir de loin ; avec eux lui apparaissait une toute autre vie que celle qu'il projetait à l'instant d'auparavant. Qu'Everard eût passé sur la route cinq minutes plus tôt ou cinq minutes plus tard, et tout son avenir était changé.

Mais, avant que le bon Jonathas aux cheveux gris et la belle Rosemonde aux touffes blondes atteignent Everard, plongeons dans la vie de la jeune fille, interrogeons les doux secrets de son cœur et de sa pensée.

Le double caractère de toute son enfance, écoulée au couvent du Tilleul-Sacré, avait été la pénétration de l'esprit et la pureté de l'âme. Rosemonde, chose rare, revenait à Eppstein très instruite et très innocente. Langues, histoire, musique, elle avait étudié toutes choses avec ardeur ; mais le mal, elle l'ignorait. Dans sa merveilleuse aptitude à tout apprendre, à tout concevoir, elle n'avait cependant jamais

pu comprendre le vice ; à quinze ans, femme par la pensée, elle était restée enfant par le cœur.

Au reste, bien peu d'événements avaient jusqu'à ce jour rempli son existence ; des études ardentes et de vives amitiés, voilà tout : beaucoup de sentiments et d'idées, peu de faits. Parmi toutes ses compagnes, — et ses compagnes étaient les plus riches et les plus nobles héritières de la vieille Autriche, — elle avait toujours été la première par l'intelligence, et, chose rare, la plus aimée. Elle se faisait pardonner sa supériorité à force de douceur. Ses amies — et toutes les pensionnaires l'étaient ou cherchaient à l'être — la consultaient, la respectaient, cédaient à son ascendant, et cela sans envie. Elle était la reine, digne, bonne et gracieuse, de ce peuple frais et charmant, et avec cela chérie de ses maîtresses, qui la regardaient comme une des leurs ; aussi, lorsqu'elle partit, ce fut, parmi les religieuses et parmi les élèves, un véritable désespoir.

On n'avait plus, d'ailleurs, grand'chose à lui enseigner au couvent du Tilleul-Sacré, et c'était elle qui enseignait les autres. A quinze ans, la curiosité de son esprit avait été si avant dans l'étude, que l'étude n'avait plus de mystères pour elle. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, sa grâce et sa modestie n'en avaient pas été le moins du monde altérées. C'est sans affectation et avec la plus parfaite simplicité qu'elle eût pu dire à grands traits, ce qui fait supposer qu'elle l'eût dite en détail, l'histoire des nations et des individus. C'est avec un enthousiasme sincère, avec une vivacité sentie, qu'elle parlait de Corneille ou de Klopstock, de Gœthe ou de Shakespeare. Musicienne, elle n'entrait pas moins avant dans le génie de Gluck ou de Palestrina, de Mozart ou de Paisiello : et, croyez-le bien, cette vive perception poétique, cette précoce intelligence musicale ne l'empêchaient point de sauter à la corde à merveille et de jouer au volant dans la perfection. Autant les religieuses la voyaient grave et pensive sur les bancs de la salle d'étude, autant ses amies la trouvaient folle et rieuse sous les grand marronniers du jardin ; c'était ce charmant mélange de gaieté expansive et d'application réfléchie qui la faisait à la fois chérir et respecter de toutes.

Parmi toutes ses amies, et, nous l'avons dit, Rosemonde avait pour amies depuis la première jusqu'à la dernière pensionnaire du couvent ; parmi toutes ses amies, celle que Rosemonde préférait, c'était la fille d'un ancien ambassadeur près de la cour d'Angleterre, retiré depuis quelques années des intrigues de la diplomatie. Lucile de Gansberg avait pour mère une Anglaise ; il en résulta que Lucile, dont l'anglais était la langue maternelle, apprit comme en jouant cette langue à sa compagne inséparable, sans compter que plus d'une fois la fille du grand seigneur emmena chez elle la fille du garde-chasse. Rosemonde devina ainsi par échappées un peu de la vie du monde ; mais elle rentrait toujours au couvent sans que la paix de son noble cœur fût troublée ; elle ne voyait le monde et n'en était vue qu'à travers le voile de sa pureté. Tels furent les événements de cette simple et tranquille existence. Nous en omettons un cependant qui préoccupa plus peut-être les deux jeunes têtes de Rosemonde et de Lucile que tous les fades compliments des seigneurs de la cour de Vienne : ce fut une lecture de *Roméo et Juliette*, faite à la sourdine sous une tonnelle de chèvrefeuille. Cette ardente et pure poésie de l'amour emporta les deux anges terrestres dans un monde idéal plus dangereux mille fois que le monde réel. La passion que Shakespeare a su peindre si puissamment, laissa les deux sœurs toutes rêveuses et toutes troublées ; mais l'innocente folie de leurs quinze ans l'eut bientôt emporté sur la rêverie de leur cœur. L'âme chaste et pure de Rosemonde s'éveilla la première de ce périlleux songe, et cette vague révélation de l'amour fut la seule ombre qui se mêla aux rayonnements de ces deux aurores.

Quand Rosemonde dut partir avec son père, quitter son couvent, ses amitiés ; quand les deux inséparables furent sur le point de se séparer, on conçoit quelle fut leur douleur. Ces regrets, du reste, nous le répétons, tous ceux qui connaissaient Rosemonde les partageaient : on la fêtait, on l'embrassait, on la pleurait.

— Nous vous aimerons toujours, lui disait-on de toutes parts ; nous penserons sans cesse à vous. Hélas ! maintenant, qui nous réconciliera ? qui nous conseillera ? qui sollicitera pour nous le pardon des sœurs ? Notre ange gardien nous quitte, notre guide s'en va.

Et c'étaient alors mille protestations, mille présents, mille caresses ; on voulait la garder au moins encore quelques jours, on ne pouvait se résoudre à la quitter si subitement ; telle fut la cause qui retint Jonathas à Vienne plus longtemps qu'il n'eût voulu.

Les supérieures et les religieuses n'étaient pas moins tristes que les élèves.

— Si, loin de nous, plus tard, vous n'étiez pas heureuse, dirent-elles à Rosemonde en la quittant, revenez au Tilleul-Sacré ; vous trouverez toujours votre place au dortoir et aux classes, et notre affection maternelle dans nos cœurs.

— Merci, mes bonnes mères, merci ! répondait Rosemonde en pleurant. Oh ! certes, si mon père n'était pas seul, si mon grand-père mourant ne me redemandait pas, si je n'avais pas un frère qui m'attend, je ne vous quitterais jamais ; il me semble que je vais laisser ici tout le calme et toute la joie de ma vie : si un jour je souffrais, ou si un jour je n'étais plus nécessaire à personne, oh ! certes, je reviendrais, et quelque chose, hélas ! mes bonnes mères, me dit que je reviendrai.

Cependant il fallait partir : l'aïeul qui se mourait n'avait pas le temps d'attendre ; il fallait quitter le couvent, les religieuses, les compagnes ; il fallait quitter Lucile. Après s'être cent fois embrassées, s'être promis de s'écrire, les deux amies se dirent un dernier adieu ; mais, comme souvenir, Lucile exigea que Rosemonde emportât une petite bibliothèque de merisier, pleine de leurs auteurs chéris, et une édition anglaise de Shakespeare se cacha dans un coin.

— En lisant nos grands poètes, lui dit Lucile, tu te rappelleras, Rosemonde, les jours où nous lisions ensemble, et celle qui les lisait avec toi. Adieu, ma sœur chérie ! adieu ! au revoir peut-être.

Et la lourde porte du couvent se referma derrière Rosemonde.

— Se rouvrira-t-elle jamais pour moi ? disait la jeune fille en s'éloignant pensive aux bras de son père ; reverrai-je ces murs paisibles, ces bonnes religieuses, mes chères amies ?... Oh ! je n'ose dire : Dieu le veuille ! J'étais heureuse là, parce que j'étais jeune : je n'y rentrerais que parce que j'aurais souffert ; et, quand nos joies deviennent nos consolations, elles sont presque douloureuses ; quand notre paradis devient notre refuge, il est presque triste ; ainsi donc, doux nid de mon enfance, plaise au Seigneur que je ne te revoie jamais !

Bientôt cependant le mouvement du voyage, la nouveauté des impressions, réussirent à distraire un peu Rosemonde. Silencieuse d'abord, elle répondit bientôt à Jonathas ; enfin, au bout de deux jours de route, c'est elle qui l'interrogeait sur Eppstein, sur la vie qu'on y menait et sur ceux qu'elle allait y voir.

Le bonhomme Jonathas ne demandait pas mieux que de satisfaire sur tous les points la curiosité de sa fille chérie. Il avait été un peu jaloux des regrets de Rosemonde, le pauvre père ! Il lui dit, non pas combien elle allait être heureuse, mais combien elle allait être aimée : qu'elle serait d'abord tout son orgueil et tout son bonheur à lui, et puis qu'elle se retrouverait chez elle libre et maîtresse comme autrefois, quand elle était petite et que sa mère la gâtait tant. Il lui parla alors du jeune homme qu'elle allait revoir, d'Everard, qui l'attendait avec tant d'impatience, et qui était si simple, si triste et si bon. C'était chose inutile ; quand Rosemonde aurait pu oublier le blond compagnon de son enfance, les lettres fraternelles qu'elle avait reçues de lui l'auraient rappelé à son souvenir ; mais elle avait la mémoire du cœur et pensait souvent à Everard, orphelin comme elle, né le même jour qu'elle.

Il était de son âge, il était abandonné et malheureux ; une douce pitié se mêla donc dans le cœur de Rosemonde à l'affection qu'elle lui avait conservée ; elle le consolerait, elle remplirait sa solitude. Elle pressa de questions Jonathas sur le compte du jeune homme, et toutes les réponses de Jonathas lui montrèrent notre rêveur poétique et charmant : elle eut hâte alors de le voir, sans s'expliquer son impatience. D'ailleurs, elle se fût interrogée, la chaste jeune fille, que cette impatience lui eût paru toute naturelle. Everard était son frère, Everard avait été nourri du même lait qu'elle, Everard avait été élevé avec elle, traité comme elle par sa mère ; Everard était le fils de sa bienfaitrice, le fils d'Albine, dont le souvenir était toujours vivant au Tilleul-Sacré ; Everard enfin, par sa naissance, par son éducation sans doute, allait être la seule personne qui la comprît, avec qui elle pût parler, non seulement de cœur à cœur, mais encore d'esprit à esprit. Son père lui disait qu'il était simple et excellent, elle ne demanda point s'il était spirituel et instruit ; cela allait de soi-même dans son rêve : l'essentiel était qu'il ne fût pas fier et méprisant. Quant à la distance qui les séparait, est-ce que leur douleur commune ne l'effaçait pas ? Et puis, je vous demande si c'est à cela que l'on pense à quinze ans !

Rosemonde, la belle et chaste enfant, rêva donc sans scrupule en toute innocence à celui qu'elle nommait tout bas son frère ; elle appela de tous ses désirs l'instant où elle pourrait tendre la main à Everard et lui conter les mille choses qu'elle avait à lui dire.

Devons-nous ajouter que l'espoir de retrouver son jeune ami compensait presque, dans le cœur de Rosemonde, la douleur que devait y réveiller la pensée de la mort prochaine de son grand-père ? Au reste, pourquoi ne l'avouerions-nous pas ? Cet égoïste oubli de la jeunesse, qui ne voit qu'elle au monde et n'aime à regarder qu'en avant, est si naturel, nous allions dire si charmant, qu'on le lui pardonne et qu'on s'en fait volontiers le complice : qu'elle né-

glige le passé, qu'elle ne se soucie pas d'hier, c'est tout simple : son royaume à elle, c'est demain, c'est l'avenir !

Nous savons l'arrivée de Rosemonde à Eppstein et sa première entrevue avec Everard. Il n'était pas seulement modeste, il était timide. Non seulement il ne se montrait par orgueilleux, mais il avait peur. Cette douceur et cet embarras n'allaient pas mal à la tournure d'esprit ferme et sérieuse de Rosemonde : ce qu'elle méprisait le plus, c'étaient l'impertinence et les grands airs. Mais son bonheur se changea en tristesse lorsqu'elle vit qu'Everard allait jusqu'à l'éviter. Ne la devinait-il donc pas? Lorsqu'il partit avec son oncle Conrad, sans presque la regarder, elle eut peine à retenir ses larmes. Elle se trouvait froissée dans la sympathie qu'elle avait tout d'abord éprouvée pour cette nature tendre et mélancolique. Il semblait à Rosemonde qu'elle eût pu aider, soutenir Everard, et elle souffrait de renoncer à ce doux rôle de sœur aimée, qu'elle eût si bien rempli. Cette froideur, qu'elle n'avait pas méritée, lui brisait l'âme ; que devait-elle donc faire pour ramener Everard, qui semblait s'éloigner d'elle?

Durant tout le temps de son absence, elle fut inquiète, préoccupée ; cependant son père l'entourait de soins, de distractions, de tendresses. Tous les matins, bon gré mal gré, il fallait qu'elle montât à cheval, qu'elle visitât avec lui une partie de la forêt, son royaume ; et Jonathas était heureux quand il pouvait la faire sourire et lui arracher une exclamation de surprise, d'admiration ou de joie. Il lui parlait aussi tant qu'il pouvait d'Everard, car il s'était bien aperçu que ce sujet de conversation plaisait à sa fille, et que, quand ils causaient ensemble de l'absent, les couleurs montaient aux joues de la jeune fille, et la flamme à ses yeux.

Mais nous en savons assez sur Rosemonde ; d'ailleurs, elle a eu le temps de rejoindre Everard, que nous avons laissé immobile et muet au pied d'un arbre, regardant venir la jeune fille comme une apparition. Retournons donc à eux ; nous les retrouverons ensemble.

XV

Ce fut Rosemonde qui, la première, aperçut Everard, et elle jeta un cri de surprise en le voyant :

— Ah ! mon frère Everard !

Aussitôt elle sauta à bas de son cheval et courut au-devant du jeune homme en lui tendant la main. Justement, elle était d'une humeur charmante ; son père venait de lui raconter comment, un jour, Everard s'était jeté tout habillé dans le Mein pour sauver l'enfant d'une pauvre femme qui y était tombé en jouant.

— Ah ! vous voilà donc, Everard? Que vous avez été longtemps ! Nous commencions à être inquiets, vraiment. C'est mal de ne pas nous avoir donné de vos nouvelles ; mais vous voilà, tout est oublié.

Pendant ce temps, Jonathas s'était rapproché des enfants.

— Enfin, voilà notre cher absent de retour, dit le brave garde-chasse. Vous ne savez pas, Everard, que votre père est venu à Eppstein en votre absence, et vous a, ma foi, demandé avec beaucoup d'instances pendant plusieurs jours, ce qui ne l'a pas empêché de partir sans vous avoir vu.

— Il est parti ! s'écria Everard.

— Eh ! mon Dieu, oui ; et, ce matin, en partant, il n'a pas beaucoup parlé de vous, il faut en convenir. Après cela, il paraissait fort agité et très pressé de s'en aller. C'est égal, il est bien singulier qu'il n'ait pas seulement prononcé votre nom. J'étais là, car il m'avait envoyé chercher pour me demander un renseignement bien étrange, et je lui ai dit, en voyant qu'il se disposait à partir : « Monseigneur n'attend donc pas le retour de M. Everard? » Il m'a imposé silence avec un accent terrible.

— Parti ! répétait Everard, parti !

— Oui ; mais, en revanche, vous voilà revenu, dit de sa douce voix Rosemonde.

Everard la regardait avec un singulier mélange de tendresse et d'embarras ; elle baissait les yeux et souriait.

— Et puisque le voilà revenu, reprit le père, ma foi, je vous laisse, s'il vous plaît, continuer la promenade ensemble. Depuis huit jours, Rosemonde, pendant que je tiens mon cheval par la bride et que je conte des histoires, mon fusil reste oisif, bien entendu, et les loups et les braconniers ont beau jeu. Çà, Everard, prenez ma place, mon beau chevalier, et menez cette enfant par les sentiers les plus fleuris ; vous les connaissez mieux que moi encore. Vous n'avez pas déjeuné peut-être? Vous déjeunerez ensemble. Elle a emporté dans le bissac tout ce qu'il fallait ; pour desert, vous cueillerez des mûres et des fraises sauvages, et, pour boisson, vous puiserez à quelque source. Sur ce, je vous laisse, enfants ; à ce soir, au dîner. Je n'ai pas besoin de vous recommander votre sœur. Bonne promenade, mes amis !

Le garde-chasse jeta son fusil sur son épaule, dit de la main adieu aux enfants, et s'enfonça dans le taillis en sifflant.

Rosemonde et Everard restèrent seuls, aussi embarrassés l'un que l'autre ; ce fut Rosemonde qui rompit la première ce silence gênant :

— Puisqu'il faut déjeuner, Everard, nous allons, si vous le voulez bien, prendre pour table ce gazon, pour toit l'ombre de ce grand chêne, et faire là, sur l'herbe, un repas royal pendant que les oiseaux nous donneront le concert.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Everard attacha le cheval à un arbre, tandis que Rosemonde étalait ses provisions sur l'herbe, et voilà nos deux amis mangeant du meilleur appétit du monde. Toutefois, Everard ne disait mot encore ; à peine échangèrent-ils, pendant un quart d'heure que dura leur déjeuner, quelques paroles insignifiantes ; mais Rosemonde, qui le regardait, trouvait ses yeux plus éloquents que lui ; elle voyait sa pensée dans son regard, et l'entendait aussi bien que s'il eût parlé. Sous son simple et grossier costume de montagnard et de paysan, nous l'avons dit, Everard était beau, beau surtout de cette beauté du dedans qui se traduit par le mot physionomie. A travers ses manières empruntées perçaient la fierté et la dignité de l'âme ; son regard ferme et doux charmait et persuadait tout de suite. Malgré sa gaucherie et son silence, il fallait être un niais pour le croire un sot. Or, Rosemonde était aussi fine, aussi pénétrante qu'une jeune fille bonne et sincère peut l'être ; puis il y a entre les cœurs honnêtes et purs une secrète sympathie qui ne les trompe jamais.

— Quand nous aurons achevé de déjeuner, dit Rosemonde, vous me montrerez les parties du bois que vous aimez ; dites, Everard, y consentez-vous? Est-ce que cela vous fâcherait de me servir de guide et de compagnon?

— Me fâcher ! s'écria Everard.

— Ou peut-être, reprit Rosemonde, ai-je dérangé votre promenade et votre solitude? car je vois maintenant que vous aimez à être seul ; moi qui vous plaignais !

— Vous m'avez plaint, vous, Rosemonde?

— Oui, et je me disais : Dorénavant, au moins, il aura une sœur, une amie ! Je croyais que nous allions bien nous entendre. Je me rappelais les jours d'autrefois, et il me semblait que nous pourrions reprendre et continuer, dans ces solitudes qui paraissent calmes et belles comme le paradis, la douce fraternité de notre enfance. La vie doit y être aisément heureuse et pure. Enfin, je rêvais un roman comme celui de *Paul et Virginie*, ajouta-t-elle en riant d'abord de son idée, puis en rougissant ensuite.

— Qu'est-ce que *Paul et Virginie?* demanda Everard.

— Un beau livre français de Bernardin de Saint-Pierre ; ne le connaissez-vous pas? Je vous le prêterai. J'avais fait un songe de bonheur ; nous aurions vécu ignorés, mais si contents, dans les montagnes, dans les forêts, mon bon père Jonathas entre nous deux. J'y ai pensé tout le long de la route. Demandez à mon père, que j'accablais de questions sur votre compte, et qui me répondait de manière à encourager mes chimères et mes espérances. Cependant je suis arrivée, et, dès le premier coup d'œil, j'ai vu que tous mes projets n'étaient que des illusions. Je vous ai tendu la main comme à un frère, et vous m'avez accueillie comme une étrangère ; ce n'est pas fierté, je le sais : mon père m'a assuré que vous étiez aussi noble de cœur que de naissance ; d'où viennent donc votre froideur et votre indifférence?

— Oh ! ce n'est pas de la froideur, dit vivement Everard, ce n'est pas de l'indifférence ; mais, que voulez-vous ! je suis un enfant farouche, un fils sauvage de ces forêts, et votre présence m'a intimidé comme l'apparition d'un ange ou d'une fée.

— Quoi ! vraiment, suis-je majestueuse et terrible à ce point? dit en riant la jeune fille. Everard, reprit-elle sérieusement, faisons en sorte qu'il n'y ait pas entre nous de méprise ; je vous dis franchement, et dans la simplicité de mon cœur, que je me sens attirée vers vous ; et c'est parce que je vous crois loyal et bon, que je vous offre d'être mon ami et mon compagnon. Puisque nous pouvons être deux, à quoi bon rester seuls l'un et l'autre? La nature de Dieu, au milieu de laquelle nous vivons, et le souvenir sacré des morts sanctifient en quelque sorte notre affection. Pas de fausse honte et de malentendu ; en présence de nos deux mères et de ces vieux chênes, je vous demande d'être mon frère. Le voulez-vous?

— Si je le veux ! Ah ! vous êtes une âme grande et généreuse, Rosemonde, et je tâcherai de n'être pas indigne de votre amitié. Je rougis maintenant de m'être montré si craintif et si timide ; mais le faon effarouché est apprivoisé

maintenant, ma belle sainte, et le daim, au lieu de s'enfuir, viendra vous lécher les pieds.

— Tout comme si j'étais Geneviève de Brabant, dit en riant Rosemonde.

— Qu'est-ce que Geneviève de Brabant? demanda Everard.

— Ah! vous m'ôtez du cœur un grand poids, continua la jeune fille sans avoir entendu la malencontreuse question. Donc, c'est par timidité que vous ne m'avez pas adressé la parole le premier jour; c'est par timidité que vous avez évité ma rencontre, que vous êtes parti avec votre oncle Conrad, sans presque me dire adieu...

— Et que j'allais quitter Eppstein et l'Allemagne pour toujours et sans vous revoir, reprit Everard, quand la Providence et ma mère vous ont envoyée sur ma route.

— Mais, à présent, vous restez! dit vivement Rosemonde; à présent, nous allons nous comprendre et nous aimer... Eh bien, qu'avez-vous? à quoi pensez-vous?

— Je pense, continua Everard songeur, que ce n'est peut-être pas par sauvagerie uniquement que je voulais m'éloigner, rejoindre l'armée de l'empereur. Il y avait mon père qui... mais il est reparti pour Vienne. Il y avait quelque chose encore...

— Quoi donc? demanda Rosemonde avec inquiétude.

Il y eut un silence. Everard, les yeux fixes, semblait regarder dans la nuit de sa pensée, et secouait la tête d'un air méditatif.

— Rosemonde! Rosemonde! reprit-il d'une voix lente, un charme m'attire vers vous; cependant une voix me crie: « Fuis! fuis! » Vous ne me comprenez pas? C'est qu'il ne faut pas me juger comme les autres; je suis un être à part, une nature étrange. je ne vis pas de la vie de tous. Vous voyez que je commence à vous parler avec confiance. Oui, j'ai confiance, et... j'ai peur; un pressentiment me dit que notre amitié sera funeste, et qu'il a entre nous un malheur! Un instinct m'avertit que je ferais mieux de partir, et pourtant je ne partirai pas. Il y a des prédestinations, Rosemonde.

— Il y a Dieu, dit la pieuse jeune fille.

— Oui, Dieu! continua Everard en s'enfonçant dans sa rêverie. Eh bien, mon Dieu, reprit-il en joignant les mains comme s'il était seul, mon Dieu, vous qui m'éclairez de ces lueurs imparfaites, vous qui me donnez ce vague désir de m'éloigner sans m'en laisser le courage et la force, je vous obéis. Seigneur; faites de moi ce que vous voudrez. Que sert à mon esprit de s'agiter, puisque votre main me mène? C'est ma mère peut-être qui me conseille de partir; mais, si votre destin m'ordonne de rester, qu'y puis-je?

— Oh! oui, restez donc, restez donc, dit Rosemonde avec une gracieuse insistance: nous pouvons être si heureux ensemble! Vous avez dans le bois, m'a dit mon père, vos retraites inconnues. Vous m'y mènererez et vous verrez, mon ami, qu'il vaut mieux, mais beaucoup mieux, être deux que rester seul. Oh! moi d'abord, sans vous, loin de mon père, qui passe la journée dans la forêt, je vous avoue que je périrais d'ennui, tandis que tous deux nous pourrions causer, nous communiquer nos idées, nos sensations, lire ensemble, étudier ensemble. Vous paraissez surpris; vous me croyez une petite fille ignorante, sans doute? Eh bien, vous vous trompez: j'ai appris beaucoup, et je pourrais vous comprendre, vous répondre, à peu de chose près, sur tout. J'avoue que je n'ai pas dû approfondir, comme vous qui êtes homme, le français, le grec, le latin, l'histoire, les mathématiques surtout, que je n'aime guère.

— Rosemonde! Rosemonde! mais j'ignore jusqu'au nom de tout cela.

— Comment! que me dites-vous?

— La vérité. Votre mère m'a appris à lire et le chapelain à écrire: mais ils sont morts, et je suis resté seul ici, abandonné, vous le savez bien, n'ayant d'autre maître que la forêt, d'autre éducation que celle de la nature! Qui m'aurait instruit? Personne. Je n'ai encore ouvert que la Bible, et cela ne m'est pas même arrivé souvent. Les arbres et les oiseaux ne me reprochaient pas mon ignorance: je la connus pour la première fois il y a un mois, à l'arrivée de mon oncle; j'en rougis pour la première fois aujourd'hui.

— Est-il possible! s'écria Rosemonde. Oui sans doute, j'aurais dû réfléchir, j'aurais dû penser... Pauvre ami, je vous demande pardon de vous avoir involontairement blessé, peut-être.

— Vous ne m'avez pas blessé, Rosemonde; mais vous voyez bien que ma compagnie ne peut ni vous plaire ni vous servir, que je ne suis pas à la hauteur de votre esprit, et que mon entretien vous fatiguerait, loin de vous distraire. vous voyez bien qu'il faut me laisser seul dans mon ignorance et dans mon ennui; vous voyez bien que j'avais raison, et que le mieux que j'aie à faire est de partir, d'aller me battre

— Ami, dit gravement Rosemonde, vous avez l'âme trop élevée pour écouter un faux orgueil et obéir à une susceptibilité mesquine. Demeurez, et nous pourrons nous être utiles l'un à l'autre. Vous avez le cœur savant, Everard, et les champs, les bois, le ciel, ont dû vous donner des enseignements bons et salutaires. Vous m'en ferez part, et cela me profitera; moi de mon côté, puisque je dois quelque éducation au hasard, ou plutôt à la protection de la comtesse Albine, ne me refusez pas la joie de rendre un peu au fils ce que je tiens de la mère. Acceptez-moi pour maître; voulez-vous? Ce serait charmant, en vérité.

— Non, il est trop tard, Rosemonde, trop tard!

— Mon Dieu! vous croyez donc la science chose bien rude et bien difficile? C'est très simple, très intéressant, Everard, vous n'y trouverez rien de nouveau; vous verrez naître les nations comme des sources, croître les génies comme les chênes, éclater les révolutions comme les tempêtes. Il y a des livres qui vous réjouiront comme une belle soirée de mai; il y a des époques qui vous désoleront comme une pluvieuse journée de décembre. Les langues ne sont pas plus difficiles à déchiffrer que les signes du ciel et du vent, et vous reconnaîtrez Dieu dans l'histoire comme dans la nature. Et puis ne serez-vous pas fier et heureux de rencontrer dans les annales de l'Allemagne les annales de votre glorieuse famille, de retrouver à chaque pas dans nos chroniques le nom de vos ancêtres, le vôtre, le nom d'Eppstein?

— Est-ce que je suis un d'Eppstein, moi? interrompit Everard avec une mélancolie amère. Vous vous trompez, Rosemonde. Je suis un enfant abandonné, renié par son père; voilà tout. A quoi bon apprendre, à quoi bon m'élever pour mieux comprendre mon abaissement? Rosemonde, pour ce que j'ai à faire ici-bas, ce que je sais suffit. Ma mère me guide, c'est assez. Vous ne me comprenez pas: si vous entriez plus avant dans ma confidence et dans ma vie, je vous révélerais des choses qui vous frapperaient d'étonnement et même d'effroi. Je vous le répète, mon âme et ma destinée sont étranges; Dieu m'a marqué d'avance pour un avenir qu'il connaît seul, et que je ne puis éviter. Je sens que son souffle me pousse, et, puisqu'il voit pour moi, à quoi me servirait la science humaine? Mon instinct me suffit pour obéir à sa volonté, mais j'aurais peur de ma raison; le mieux pour moi serait de partir, ou d'ignorer, puisque je ne pars pas.

Nous ne répéterons pas toutes les supplications de Rosemonde, toutes les réponses d'Everard, toute cette lutte de l'instinct éclairé et de la prudence aveugle. Le rôle de petite mère allait à merveille avec la figure sereine et le caractère sérieux de la pensionnaire du Tilleul-Sacré; elle disait à Everard combien leurs études seraient aimables et ravissantes à l'ombre des arbres séculaires et dans la solitude des clairières parfumées. Everard hésitait, cédait presque, puis reculait.

La journée entière se passa à discuter tout en se promenant, tout en admirant les grands aspects et les beaux points de vue du paysage. Les conseils furent aussi, il faut le dire, entremêlés de jeux et de défis, et il arriva souvent qu'on interrompit une dissertation sur les avantages de la science pour courir après quelque papillon diapré. Qu'on veuille bien ne pas oublier que le plus âgé de nos héros n'a pas encore quinze ans. Bref, au milieu des enfantillages et des sermons, le soir vint, et il fallut bien qu'Everard reconduisît sa sœur à la maison du garde-chasse. Pourtant ses indécisions n'étaient pas encore fixées, et il jurait bien qu'il partirait le lendemain.

Il ne disait pas tout à Rosemonde, il ne lui disait pas que ce qui le chassait ainsi, c'était un affront sanglant reçu de son père, et qu'il ne pouvait plus rentrer au château, d'où cet affront le banissait. Mais, bien qu'il se tût sur ce sujet, il y pensait certainement, et, chaque fois qu'il y pensait, il sentait de subites rougeurs lui monter au visage.

Ce fut au milieu de ces irrésolutions qu'il rentra dans la maison de Jonathas, qu'il s'était promis, le matin même, de ne plus revoir. Le garde-chasse les attendait.

— Que vous avez été longtemps dehors! dit-il; j'étais inquiet. Everard, voici une lettre que M. le comte m'adresse de Francfort, et qu'un piqueur vient d'apporter à toute bride. Lisez-la; elle vous concerne.

Everard prit le papier d'une main tremblante et lut. Maximilien avertissait Jonathas qu'il allait définitivement se fixer à Vienne et que dorénavant on ne le verrait plus à Eppstein.

« Dites-le à mon fils Everard, ajouta-t-il, et prévenez-le qu'il peut disposer du château et du quart des revenus. Mon intendant ira chaque année toucher le surplus; mais qu'Everard sache qu'il ne doit pas quitter Eppstein, ni tenter de me rejoindre. Nos deux destinées doivent être séparées, et je lui défends de chercher à les réunir. C'est à cette condition que je le laisse libre et maître dans sa vie et dans ma maison. Il fera tout ce qu'il voudra, tout, pourvu qu'il ne vienne pas où je serai. Je ne l'inquiéterai plus, mais qu'il ne m'inquiète pas davantage. Je ne lui de-

manderai aucun compte de ses actions, mais qu'il ne me demande jamais raison des miennes. Restons étrangers l'un à l'autre pour rester heureux. Telle est ma résolution expresse et formelle, et malheur à lui s'il y résiste ! »

Everard, cette lettre achevée, laissa tomber sa tête sur sa poitrine : triste et joyeux à la fois, il parut se recueillir un moment.

— Eh bien? lui demanda Rosemonde avec anxiété.

— Eh bien, Rosemonde, dit-il, l'œil brillant, mais le sein gonflé d'un soupir, eh bien, Dieu le veut, je resterai.

XVI

A un quart de lieue du hameau d'Eppstein, à deux cents pas de la maison du garde-chasse Jonathas, il y avait, sur la lisière de la forêt, une large et fraîche pelouse où les paysans des environs se réunissaient le dimanche. Ce beau rond de gazon était la salle verdoyante et le tapis épais des bals du pays, et, près de là, un grand massif de tilleuls centenaires servait de point de réunion aux vieux et aux savants du village. On trouvait, entre les arbres, une fontaine creusée dans un pli du terrain, et à laquelle on descendait par un escalier de pierres toutes moussues.

Autour de la source, étaient établis des bancs avec un mur d'appui très commode pour puiser de l'eau.

Trois ans après la mort de Gaspard, un jeune homme, par une mélancolique et douce matinée de septembre, était assis sur l'herbe, au plus épais du rond de tilleuls, et, un carton sur les genoux, dessinait un vieux tronc d'arbre tordu et noueux qu'un essaim d'abeilles avait choisi pour royaume. Le jeune homme interrompait fréquemment son travail pour regarder du côté de la pelouse. C'était pourtant un jour de la semaine, et pas une âme n'y paraissait ; on n'entendait absolument que le clapotement continu de la fontaine et la chanson d'une fauvette perdue dans le feuillage.

Cependant, au bout d'une heure d'attente, une jeune fille parut au bout de la pelouse, et le dessinateur se leva comme pour aller à sa rencontre ; mais il s'arrêta au bout de quelques pas, et se mit à la regarder sans être vu d'elle.

Ce jeune homme était Everard, cette jeune fille était Rosemonde.

Everard, toujours noble et beau, portait, avec plus d'élégance et de distinction qu'autrefois, son costume simple et pittoresque ; c'était le même regard grave et doux, mais plus profond et plus triste ; c'était le même front haut et sérieux, mais marqué plus visiblement encore du sceau d'un destin sombre et de je ne sais quelle fatalité cachée.

Rosemonde, toujours ravissante, et modestement fière, était vêtue d'un corsage rouge et d'un jupon noir ; le bord plissé de sa chemise entourait son gracieux visage. Elle portait une cruche de grès sur son épaule et une plus petite à la main, et se dirigeait vers la fontaine.

Quand elle descendit les degrés usés, Everard quitta le massif de tilleuls, et courut la rejoindre.

— Bonjour, Everard, dit-elle en l'apercevant, d'un ton qui indiquait qu'elle s'attendait à le trouver là.

Ils s'assirent tous les deux sur le banc.

— Tenez, Rosemonde, dit Everard en ouvrant son carton, j'ai presque terminé mon dessin, et, ma foi ! grâce à vos bons avis d'hier, il n'est pas trop mal venu, ce me semble ; j'ai tâché d'y imprimer cette horreur que prêtait, dites-vous, aux forêts notre grand Albert Durer, dont vous me racontiez l'autre jour la simple et sublime histoire.

— Mais c'est fort bien, en vérité, dit Rosemonde ; seulement, l'ombre portée de cette branche pourrait produire un effet meilleur.

Et, lui prenant le crayon de la main, elle corrigea la faute en quelques traits.

— Maintenant, c'est magnifique, dit Everard en battant des mains, et je suis deux fois plus fier de mon chef-d'œuvre depuis que vous y avez touché. Il faut que vous soyez aussi bonne que vous êtes belle, Rosemonde, pour avoir tant d'indulgence et de patience avec votre maladroit écolier.

— Enfant que vous êtes, dit la jeune fille tandis qu'il lui baisait doucement les mains et la contemplait avec une admiration naïve, est-ce qu'il n'y a pas un attrait charmant dans nos études? Est-ce que nos leçons sont autre chose que des plaisirs? Est-ce que mon écolier n'est pas mon compagnon? Et puis je serais si glorieuse, Everard, d'avoir rendu, d'avoir presque donné à la noblesse allemande un de ses plus historiques représentants, un gentilhomme appelé par son rang à de si hauts destins, et qui languissait dans l'ignorance et dans l'ennui ! J'ai fait pour vous, ah ! je m'en sens fière quand j'y pense, ce qu'eût fait votre mère, ce qu'aurait dû faire le comte Maximilien. Et que de progrès en trois ans ! Comme vous avez saisi avec promptitude ! comme vous avez deviné tout à fait ce que je ne savais qu'à demi ! Maintenant, que seraient près de vous tous les papillons dorés de la cour de Vienne?

— Hélas ! reprit tristement Everard, ce n'est point par la science que vous m'avez rendu heureux, ma sœur Rosemonde. A quoi bon agrandir la pensée, quand la vie est si étroite? Que servent les ailes à l'aigle en cage? Que fait un nom éclatant à une destinée obscure? Je n'ai jamais mieux compris mon isolement que depuis que je comprends le monde ; et, si je ne vous bénissais de votre présence, je vous en voudrais, je crois, de vos leçons. Depuis que je vous vois, j'existe ; mais, depuis que je pense, je souffre. Nous déplorerons peut-être un jour, Rosemonde, le don fatal que vous m'avez fait.

— Non, répondit Rosemonde, je ne me repentirai jamais d'avoir rendu un d'Eppstein à lui-même et à son pays.

— Ah ! je suis un d'Eppstein renié, oublié, dit Everard en secouant la tête avec mélancolie ; je ne serai jamais un général illustre comme mon grand-père Rodolphe, que redoutait Frédéric, ni un profond diplomate comme mon aïeul maternel, qui en remontrait à Kaunitz ; je serai tout au plus le héros de quelque sombre et terrible légende, et, si je suis fameux un jour, ce ne sera ni dans les camps, ni dans les lycées, mais peut-être aux veillées des paysans.

— Everard, mon frère, encore vos folles idées ! interrompit Rosemonde.

— Oh ! vous avez beau dire, je sens un crime dans mon sort. Précisément depuis que vous m'avez fait entrer dans la réalité, j'ai conscience de la vie étrange que Dieu m'a imposée côte à côte avec une morte. Aux lueurs de vérité que vous m'avez fait entrevoir, je m'aperçois bien que je suis comme en dehors de l'humanité : une ombre, un fantôme, une menace peut-être et une vengeance ; tout enfin, excepté un homme.

— Mon ami !

— Ah ! vous ne pouvez rien contre cela. Vous êtes devant moi, Rosemonde ; mais ma mère Albine est derrière moi ; vous seriez un avenir bien rayonnant, mais elle est un passé si formidable ! Tenez, parlons d'autre chose.

Il y eut une pause pleine de pensées.

— Avez-vous achevé l'histoire de la guerre de trente ans? dit Rosemonde.

— Oui, et Wallenstein est un grand général, comme Schiller est un grand poète. Merci à vous, Rosemonde, qui m'avez introduit dans les chroniques des jours écoulés, qui avez, pour ainsi dire, ajouté à ma vie toutes ces vies fécondes et éclatantes : merci à vous qui m'avez appris l'enthousiasme. Ah ! quand je vous adresse des paroles amères, pardonnez-moi, ne m'écoutez pas, je suis injuste, je suis méchant. Mais, au fond, je vous aime comme ma sœur, et je vous vénère comme ma mère.

— Everard, dit Rosemonde, — et vraiment sa voix grave et sa sérieuse attitude la faisaient ressembler à une jeune mère exhortant son fils ; — Everard, je sais que vous êtes bon et doux ; mais je vous blâme, en effet, d'être triste et découragé. Pourquoi croyez-vous à la fatalité et ne croyez-vous pas à la Providence? C'est mal. Dieu et votre mère ne veillent-ils pas pour vous? Une seule chose vous manquait, l'éducation de l'esprit ; j'ai été choisie pour vous l'apporter, et l'hiver au coin de l'âtre, l'été dans votre grotte ou sur l'appui de cette petite fontaine, nous avons causé, lu, médité. Vous avez vite appris ce que je savais, et puis, dépassant mon enseignement imparfait, vous m'avez montré à votre tour ce que j'ignorais encore. Maintenant, soit que vous restiez ici dans votre retraite, soit que vous alliez dans le monde à Vienne, à la cour, vous serez par tout une intelligence éclairée et distinguée. Maintenant, vous pourrez vous-même diriger et conseiller les autres. Ne troublez donc pas, je vous prie, par vos doutes et par vos tristesses, la joie que j'éprouve à songer que j'ai contribué dans mes faibles moyens à vous rendre digne du nom que vous portez et de l'avenir qui vous attend.

— Eh bien, je serai joyeux, si vous le voulez, Rosemonde, joyeux tant que vous serez là, comme les fleurs sont joyeuses, tant que le soleil brille.

— A la bonne heure, frère ! dit Rosemonde. Laissez-moi donc puiser l'eau qu'il faut que je rapporte tout de suite à la maison, et puis, si cela vous plaît, nous achèverons de repasser ensemble l'histoire des Hohenstaufen.

— Je crois bien que cela me plaît ! s'écria gaiement le jeune homme. Rosemonde, je vous promets de ne pas penser à demain, si je reste près de vous aujourd'hui.

Et les deux amis se pressèrent la main avec un sourire plein d'une affection vraie. Puis la jeune fille prit la plus petite cruche et se pencha pour puiser de l'eau. Everard saisit l'autre cruche et s'inclina aussi vers la fraîche fon-

taine. Le ciel était tout bleu au-dessus de leurs têtes, et leurs charmants visages se réfléchissaient dans le miroir de la source.

Ainsi entourés d'azur, ils se rapprochaient dans l'eau, et riaient et se saluaient doucement.

Quand ils se relevèrent :

— Laissez-moi boire, dit joyeusement Everard.

Rosemonde lui présenta la cruche, et il but. Le sculpteur qui eût saisi leur gracieuse attitude eût trouvé le plus heureux groupe qu'on puisse imaginer.

— Nous devons avoir l'air d'un tableau de la Bible, d'Eliézer et de Rébecca, reprit en souriant la jeune fille.

Elle franchit lestement les degrés de pierre pour s'éloigner de la fontaine, emportant sa petite cruche sur l'épaule. Everard, l'autre cruche à la main, son carton sous le bras, ne tarda pas à la rejoindre, et tous deux se dirigèrent ainsi vers la maison du garde-chasse.

Ils se regardaient souvent en marchant ; les yeux d'Everard étaient pleins d'admiration et de tendresse ; mais, dans le regard de Rosemonde, il y avait moins une expression d'amour qu'une expression de sagesse et de bonté.

XVII

Le récit de cette seule matinée peut faire comprendre quelle avait été pendant trois années, la douce vie à deux d'Everard et de Rosemonde. Le tendre rêveur des bois du Taunus et la grave pensionnaire du Tilleul-Sacré s'étaient développés l'un et l'autre dans le sens de leur caractère et de leur destin. Rosemonde avait enseigné Everard. Everard avait aimé Rosemonde. Le promeneur solitaire désormais n'était plus seul. Il avait à qui offrir son âme, à qui envoyer sa pensée, à qui consacrer les parts de son cœur et de sa vie que sa mère laissait vides. Il mit son bonheur à obéir à Rosemonde ; ce qu'elle lui donnait à faire, il en venait à bout sans effort ; elle eut sur ce sauvage esprit une juridiction souveraine ; tout fut à elle dans cette nature rude et dévouée.

La seule chose qu'Everard garda pour lui, ce fut sa religion pour l'ombre d'Albine. Rosemonde était sa confidente pour tout le reste ; mais il ne s'ouvrit qu'avec réserve, même à elle, sur ces visions de la nuit et du jour. Le secret des apparitions et des conseils du cher fantôme ne fut révélé qu'à demi. Comme l'amour véritable, le respect filial d'Everard avait sa pudeur qui lui défendait de trahir cette tombe fermée pour tous, hormis pour lui.

Everard eut dès lors une double existence et un double amour, et sa mère ne lui sembla pas irritée du partage. Quand Rosemonde était là, il travaillait avec elle, heureux de l'écouter et de la comprendre. Elle partie, il s'enfonçait dans la forêt et dans sa rêverie, et c'était sa mère qu'il appelait, sa mère qui venait, qui reprenait sur lui son ancienne autorité, et qui lui parlait dans le vent ou dans la brise, toujours pour l'instruire et l'améliorer.

Or, ces entretiens, il en taisait les détails et l'objet, comme l'amant respectueux qui ne dit pas les baisers de sa maîtresse. Les froids rayons de la lune ou les pâles clartés des étoiles en étaient les seuls témoins et les seuls confidents ; seulement, il faut croire que sa mère le plaignait, si elle ne le blâmait pas, et que, s'il n'encourait pas de reproches, il était troublé de ses appréhensions et de sa pitié ; car il revenait de sa grotte le plus souvent mélancolique et même sombre, et, quand Rosemonde l'interrogeait, il refusait doucement de lui répondre, puis il pleurait avec amertume et parlait vaguement d'un avenir redoutable. Elle ne réussissait pas, ces jours-là, à le consoler.

Hormis sur ce point, il était tout à Rosemonde, et subissait de jour en jour avec un charme plus vif l'ascendant de la jeune fille.

Il faut dire aussi qu'elle en usait avec une sagesse et une douceur infinies, comme si les instincts maternels qui étaient en elle ne devaient pas, hélas ! trouver d'autre occasion de s'exercer. Elle avait entrepris avec joie et mené à fin avec amour l'éducation du jeune et inculte esprit d'Everard. Elle était revenue avec lui sur les rudes et ingrats sentiers de la science ; elle avait montré à son élève avec patience et bonne grâce tout ce qu'elle savait : l'histoire, la géographie, le dessin, la musique ; elle lui avait rendu familières les langues française et anglaise, sans parler de la littérature nationale. Sur plusieurs points, il l'avait dépassée ; sur d'autres, elle lui était restée supérieure ; mais, en vérité, ç'avait été un spectacle charmant et touchant que celui de cette enfant en enseignant un autre, et c'était un mystère étrange que cette transformation, faite par une jeune fille, d'un rude et ignorant paysan en un homme élégant et lettré.

Raconter, d'ailleurs, les événements de ces trois années à Eppstein serait impossible. Rien n'était plus simple que l'existence que menaient Rosemonde et Everard, existence stérile en faits, féconde en idées. En deux mots, on pourrait la dire. Les suivre un jour, c'était les connaître depuis trois ans.

Dès le matin, Everard quittait le château, où il avait définitivement repris sa chambre, et, après avoir fait une longue prière sur la tombe de sa mère, il venait frapper à la porte du bon Jonathas. Tandis que Rosemonde, qui était la meilleure et la plus exacte ménagère, rangeait et disposait tout dans la maison ; il étudiait seul, il repassait les leçons de la veille et préparait celles du jour. Puis on déjeunait en famille, simplement et gaiement. Les heures du travail venaient ensuite, animées et sérieuses, à la maison quand le temps menaçait, dans le bois, dans la plaine, à la source, quand il faisait beau ; et les études n'en étaient pas plus mauvaises pour être faites le long d'un champ de blé, les lectures n'en étaient pas moins bien comprises pour être accompagnées de quelque chanson d'oiseau. Parce que des fleurs cueillies sur la route marquaient les pages des livres, les livres parfumés n'en profitaient pas moins aux lecteurs.

La soirée était donnée au repos et à la causerie. L'hiver, on s'asseyait au coin du foyer flamboyant, l'été sur le banc du seuil, sous le chèvrefeuille et le jasmin. L'hiver, on écoutait tomber la pluie ou la neige ; l'été, on regardait le soleil se coucher et se lever les étoiles.

Puis le bonhomme Jonathas ou Rosemonde avaient toujours à raconter quelque conte merveilleux ou quelque légende charmante. Le garde-chasse surtout, qui était le plus grand conteur du pays, n'en avait jamais fini avec ses souvenirs, parmi lesquels il n'omettait pas même, dans la pureté et la sincérité de son cœur, toutes sortes d'histoires d'amour, dangereuses peut-être pour des auditeurs aussi jeunes que les siens, s'il n'en eût atténué l'effet par sa candeur chaste et sa naïveté sainte.

Quand on ne racontait pas, Rosemonde s'asseyait à son clavecin et jouait les plus beaux morceaux de Gluck, de Haydn, de Mozart, de Beethoven même, qui commençait alors à jeter son éclat. On ne saurait décrire l'effet que produisirent ces immortelles mélodies sur l'esprit d'Everard, à la fois vague et profond comme la mer, et comme la musique même. Tandis que les petits doigts de Rosemonde couraient agiles sur son clavier, les rêveries du jeune homme erraient rapides et folles dans les champs sans limites de l'imagination.

Nous avons raconté déjà comment il se croyait entouré d'une éternelle harmonie, et quelles voix célestes il entendait à toute heure dans le silence. Or, il reconnaissait parfois, dans les sublimes inspirations des maîtres, les notes éparses des concerts de son extase. Rosemonde aussi, dans ces moments-là, lui apparaissait, comme autrefois Albine, précédée par les sons des harpes séraphiques et tout enveloppée comme elle d'un voile de mélodie. Il l'eût volontiers adorée alors ainsi qu'une sainte, et il fallait que la voix de Jonathas le réveillât pour qu'il ne se crût pas transporté en paradis.

Puis, quoique les événements fussent bien rares dans sa vie solitaire, le beau est vraiment si simple, que, dans telle sonate ou telle symphonie, notre rêveur attentif croyait souvent retrouver son humble histoire. Oui, cette basse continue si majestueuse et si grave, c'était bien le fond triste et sombre de son existence, la pensée éternellement présente de sa mère morte, la menace sourde et grondante d'un avenir inconnu, tandis que les étincelantes et vives fantaisies, arabesques légères de sons brodées sur les accords uniformes, lui rappelaient sa vie au soleil, et Rosemonde souriante, et les prés, et les bois vermeils, et ses études mêlées de jeux. Everard souriait et se reposait, bercé dans les caprices de l'harmonie ; mais, tout à coup, une note foudroyante ramenait, coup de tonnerre dans le ciel bleu, le formidable présage de quelque sinistre événement.

Quand on ne racontait pas, quand on ne faisait pas de musique, Rosemonde ou Everard lisait à voix haute. Ces lectures pouvaient passer pour les vrais, les seuls événements de leur retraite. C'est ainsi qu'un soir Rosemonde lut *Hamlet*. Everard écouta en silence le sombre drame, se leva sans mot dire quand il fut achevé, et sortit incliné sous le poids de ses pensées.

Le lendemain, il confia à Rosemonde les impressions que la terrible épopée du doute avait laissées dans son âme. N'existait-il pas une étrange conformité, une sorte de parenté morale entre lui et le héros du scepticisme ? Tous deux voyaient sans cesse une ombre à leurs côtés. Ils étaient jeunes, tristes, faibles tous deux. Ils sentaient l'un et l'autre qu'ils avaient quelque chose d'horrible à faire, et que la fatalité les avait pris pour ses instruments. Ce qu'Everard n'osait ajouter, c'est que, comme Hamlet, il

hésitait devant la vie, c'est qu'il avait peur d'espérer, peur de croire, peur d'aimer surtout; c'est qu'en son amer découragement il eût volontiers dit à son Ophélie: « Au couvent! retourne au couvent! »

— Il est pourtant un point, disait Everard pensif, sur lequel nous sommes différents, le prince de Danemark et moi, pauvre exilé: la mission affreuse dont le destin le charge, il la connaît, et, moi, je l'ignore. Il voit le but auquel il marche, le poignard dont il doit frapper, et il s'épouvante. Que serait-ce, s'il allait comme moi au crime dans les ténèbres, s'il se savait un bourreau, mais un bourreau aveugle?

— Everard, que dites-vous? s'écria Rosemonde effrayée.

— Oui, Rosemonde, je vous fais horreur et pitié, n'est-il pas vrai? Mais je ne suis pas fou, mes révélations ne me trompent pas. Hamlet est l'instrument d'une vengeance; je dois être l'occasion d'un châtiment. Ma mère en est triste et pleure beaucoup de ses yeux desséchés. Je ne frapperai pas peut-être, mais je serai cause que Dieu frappera. Je ne viens pas faire autre chose sur la terre, Rosemonde. Il y a des hommes qui sont grands, qui accomplissent de belles œuvres, et qui renouvellent la face du monde. Moi, je ne suis destiné à aucune de ces actions mémorables. Hélas! moi, je ne suis pas libre comme mes semblables; je ne servirai dans la main du Seigneur ou dans celle du démon qu'à faire punir quelqu'un. Caillou jeté sur le bord du chemin, je ne suis bon qu'à faire tomber une âme dans l'enfer. C'est là que tend ma vie, cette vie que vous essayez de faire intelligente et utile, Rosemonde. Ah! vous avez tort! A quoi bon, mon Dieu? Qu'on illumine les palais, soit; mais la lampe du cachot ne sert à éclairer que la misère.

Telles étaient parfois les amères plaintes de cette âme désolée, et le sourire de Rosemonde avait bien de la peine à la ramener à l'espoir et à la résignation. La généreuse fille y parvenait cependant à force de soins, de courage et de bonté. Elle corrigeait *Hamlet* avec l'*Imitation de Jésus-Christ* et *Werther* avec la *Vie de Sainte Thérèse*.

Qui l'emporterait dans cette lutte entre l'amour et le sort? qui aurait raison, des espérances de Rosemonde ou des terreurs d'Albine, de la vivante ou de la morte? Dieu seul le savait.

On connaît maintenant les détails touchants ou effrayants, enfantins ou lugubres, de ces trois années de la vie d'Everard et de Rosemonde. Ajoutons que, si nous avons plusieurs fois prononcé le mot d'amour, les deux enfants, eux, ne l'avaient jamais laissé échapper. Everard était trop triste, Rosemonde était trop pure pour cela. Daphnis et Chloé chrétiens, ils s'aimaient sans le savoir, sans se l'être avoué à eux-mêmes. Une révélation du dehors pouvait les éclairer par hasard; en eux-mêmes rien ne devait certainement les avertir.

Ils allaient cependant, ils vivaient innocents et seuls sous le ciel bleu, dans la maison rustique, à l'ombre des grands arbres, toujours et partout ensemble, la main dans la main, leurs fronts se touchant quand ils lisaient dans le même livre; et, à les voir ainsi dans quelque attitude gracieuse ou abandonnée, on les eût souvent pris pour quelque groupe antique de marbre blanc.

XVIII

Le bonhomme Jonathas avait un cœur honnête et candide; mais son esprit, dénué de clairvoyance, n'était guère capable de deviner une passion cachée ou d'en prévoir et d'en arrêter les progrès Everard devenu jeune homme, et Rosemonde devenue jeune fille, ne lui semblaient toujours que des enfants. Il n'avait pas, d'ailleurs, complètement tort, et leur innocence, nous l'avons dit, justifiait son aveuglement. Ils eussent été réellement frère et sœur, selon les doux noms qu'ils se donnaient, qu'une pureté plus sincère n'eût pas été plus présente à leurs entretiens comme à leurs jeux. On leur eût demandé s'ils s'aimaient, qu'ils eussent répondu oui en toute candeur; mais, comme à Paolo et à Francesca, il devait suffire d'un hasard, d'un mot, pour leur révéler ce qui se passait à leur insu dans leur cœur

Ce hasard, Dieu l'envoya à l'heure marquée pour précipiter le dénoûment de cette simple histoire. Un jour, le garde-chasse, en revenant de sa tournée dans la forêt, trouva à la maison une lettre. Cette lettre était de Conrad. Le compagnon de l'empereur, qui depuis trois ans n'avait pas donné de ses nouvelles à Eppstein, parlait peu de lui aux habitants de la chaumière, et ne leur envoyait qu'un souvenir. D'ailleurs, il espérait sous peu aller les surprendre quelque matin; il songeait toujours, dans ses courses glorieuses à travers l'Europe, à la pauvre petite famille abritée dans un pli du Taunus; il leur disait à tous de bonnes paroles. Les seuls parents qu'il eût au monde maintenant, c'étaient eux. Au bivouac, et quand les trompettes sonnaient la bataille, leurs souvenirs passaient devant son âme. Eux pensaient-ils, de leur côté, à l'absent? Jonathas le nommait-il parfois à la veillée? Les enfants priaient-ils Dieu pour lui? Son jeune Everard, son hôte et son compagnon, qui, après lui avoir fait les honneurs du château d'Eppstein, l'avait accompagné à Mayence, était-il toujours sauvage, solitaire et rêveur? ou bien, comme l'Hippolyte de Racine, s'était-il enfin apprivoisé?

Voilà ce que demandait Conrad.

— Oh! oui, certes, il est resté dans nos mémoires et dans nos cœurs! s'écria Jonathas tout attendri. Digne Conrad! comme c'est beau et bien à lui de ne pas nous avoir oubliés! A table! et nous boirons à sa santé, mes enfants.

Le brave Jonathas but, en effet, à dîner quelques rasades de plus qu'à l'ordinaire pour faire fête au souvenir de Conrad; et, après avoir vidé deux ou trois fois son gobelet des dimanches, il se sentit le cœur tout épanoui et la langue toute déliée.

On était à la fin de décembre. Le soir était venu pendant le repas. Au dehors, la neige tombait à gros flocons; mais un bon feu flambait dans la chaumière, et, comme on le sait, le coin du feu en hiver, quand le vent souffle au dehors, pousse au bavardage presque autant que le vin.

Le repas fini et la table repoussée, Jonathas, les mains jointes, s'étendit sur un grand fauteuil de cuir verni; les deux enfants s'assirent côte à côte, vis-à-vis de lui, sur un banc adossé au pied du lit, et l'on causa.

Bien entendu que Conrad fut le sujet de la conversation. Jonathas était du même âge à peu près que son beau-frère, et l'avait connu tout enfant; il parla de ses courses solitaires, de ses goûts sérieux, et peu à peu en vint à raconter comment il était devenu, lui, comte d'Eppstein c'est-à-dire un des plus grands seigneurs de l'Allemagne, l'hôte de la maison du vieux Gaspard le garde-chasse, et l'amant de Noémi la paysanne.

C'était une histoire qui avait trop d'analogie avec la leur pour qu'Everard et Rosemonde n'écoutassent point Jonathas avec la plus grande attention. La chambre n'était éclairée que par la flamme du foyer, si bien que le garde-chasse, voluptueusement assis sous le haut manteau de la cheminée, se trouvait seul éclairé par le cercle lumineux; les deux jeunes gens, tapis dans un coin, restaient cachés et perdus dans l'ombre Sans savoir pourquoi, ils retenaient leur souffle et se sentaient émus comme à l'approche de quelque grave événement.

— Savez-vous, dit Jonathas d'un air fin, quand et comment j'ai commencé à m'apercevoir que monseigneur Conrad aimait Noémi? C'est en remarquant par quel obstiné hasard ils se rencontraient toujours l'un l'autre. Noémi avait une petite chèvre blanche qu'elle menait brouter elle-même sur la lisière du bois. Eh bien, chose incroyable, quelle que fût l'heure qu'elle choisît et quelque chemin qu'elle prît, on était toujours assuré de trouver sur sa route monseigneur Conrad, qui, sans faire semblant de rien, se promenait un fusil ou un livre à la main. Il accostait alors négligemment Noémi, et voilà la conversation engagée. Quand ce n'était pas la chèvre, c'était une visite; quand ce n'était pas une visite, c'était l'office du dimanche qui attirait Noémi dehors, et c'était toujours l'amour qui entraînait Conrad sur les pas de Noémi; et, dans ce temps-là où j'étais jeune comme eux, ma foi, il n'y avait pas grand mérite à découvrir qu'au fond toutes ces promenades n'étaient que des rendez-vous.

Everard et Rosemonde se regardèrent d'un mouvement subit, bien que l'obscurité les empêchât de se voir avec les yeux du corps. C'est qu'eux aussi, attirés par un invincible aimant, s'étaient bien des fois trouvés dans le même chemin sans s'expliquer comment cela se faisait: ils ne s'étaient pas prévenus, ils se croyaient seuls, ils pensaient l'un à l'autre, et, tout à coup, au détour d'un sentier, au saut d'une haie, ils se retrouvaient tout joyeux, mais tout surpris en même temps de ce lien invisible, de cette sympathie secrète, qui les rapprochaient sans que leur volonté y eût part.

— Je me rappelle encore, continua Jonathas, je me rappelle certain jour où le chien du père Gaspard tua d'un coup de dent la fauvette apprivoisée de Noémi. L'enfant se mit à pleurer à chaudes larmes; elle aimait beaucoup cette petite fauvette, qui s'en allait dans la forêt comme un oiseau sauvage, et qui, au premier appel de sa jeune maîtresse, revenait chanter sur son doigt sa mélodieuse chanson. Conrad ne dit rien et s'en alla dans le taillis; il revint le soir, ses habits en lambeaux et ses mains ensanglantées; il était allé découvrir, tout au fond d'un fourré

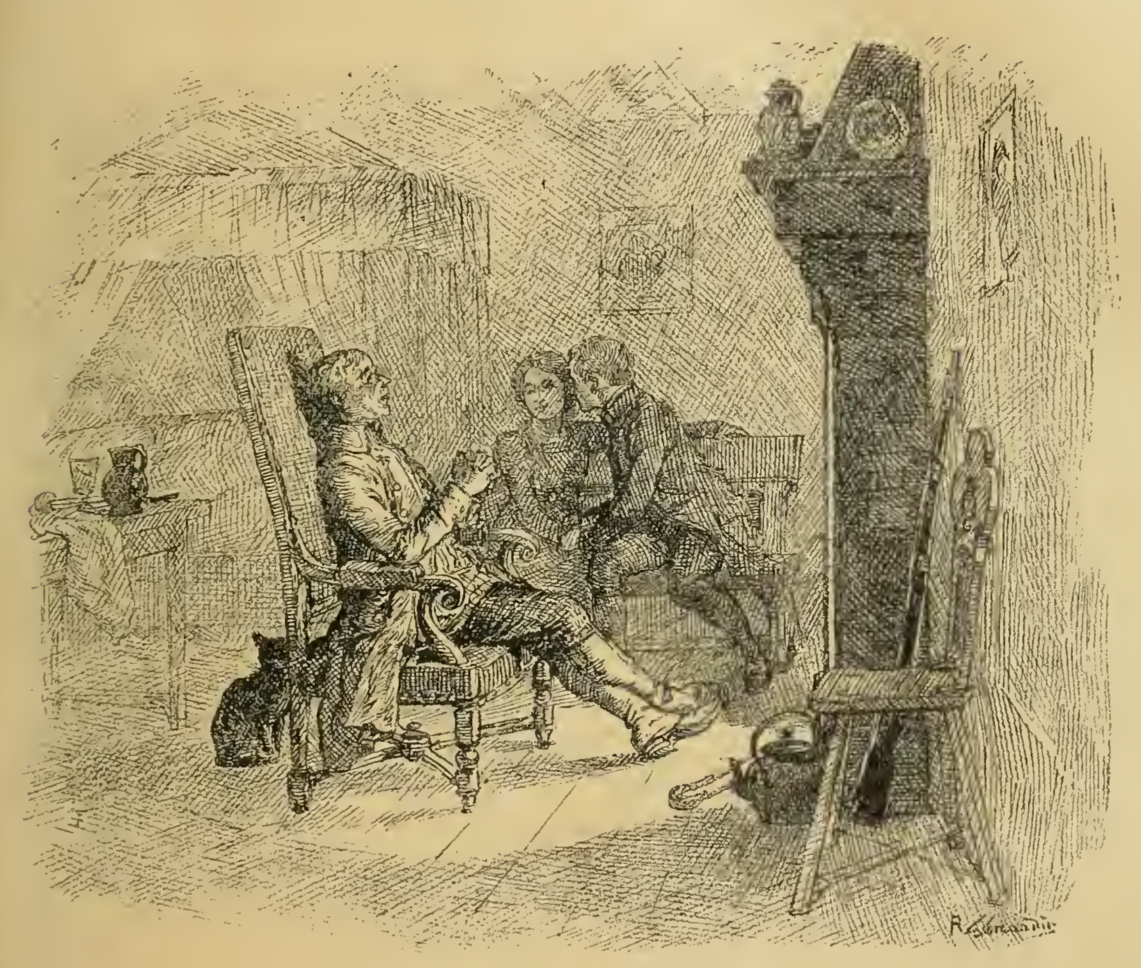
où mon chien Castor n'avait pas pénétré, un nid chantant de fauvettes qu'il rapportait à la désolée Noémi. C'étaient cinq oiseaux pour un, c'était l'avenir pour le présent. Les regrets de la petite se changèrent donc bien vite en joie ; mais cet exploit de Conrad était si peu dans son caractère, qu'en vérité, si Gaspard eût été moins aveugle...

Rosemonde et Everard n'entendirent pas la fin de la phrase. Leurs mains s'étaient rencontrées et enlacées, car Rosemonde s'était, à ce moment-là même, souvenue d'une surprise que, de son côté, lui avait faite son frère Everard.

Un jour, elle lui avait, sur un bout de papier, tracé le plan exact d'un petit jardin qu'elle cultivait elle-même autrefois au couvent et qu'elle regrettait beaucoup : un jardin de dix pieds carrés au moins, et qui contenait un rosier de roses blanches, un groseillier, des fraises en abondance, et une quantité innombrable de fleurs de la saison. Le lendemain, en se promenant dans le jardin de Jonathas, Rosemonde poussa tout à coup un cri de joie et de surprise. Un petit domaine tout pareil à celui qu'elle avait laissé au Tilleul-Sacré fleurissait dans un coin charmant. En relevant la tête, elle aperçut près d'elle Everard qui épiait son étonnement. Elle lui avait su d'autant plus gré de cette prévenance, que c'était à peu près la première fois qu'Everard touchait à une bêche et à un râteau.

Or, l'histoire de la fauvette avait, il faut l'avouer, bien de l'analogie avec l'histoire du jardinet, et les deux enfants en étaient tout ravis et tout troublés. Rosemonde avait serré la main d'Everard comme pour le remercier encore du plaisir qu'il lui avait causé ce jour-là. Leurs mains brûlantes étaient restées jointes ; emportés dans une autre vie, ils croyaient assister à un rêve en écoutant ce que leur racontait Jonathas, repris, comme malgré lui, aux puissants souvenirs de la jeunesse.

— C'étaient de nobles cœurs vraiment, poursuivit-il. Ils étaient purs comme des enfants du bon Dieu, et ce n'était pas leur faute, après tout, s'ils étaient jeunes et beaux et s'ils s'aimaient. Moi, j'étais de leur âge à peu près ; je recherchais en mariage ma bonne Wilhelmine, et je les comprenais mieux qu'ils ne se comprenaient eux-mêmes. Il arriva que Noémi tomba malade, non pas dangereusement, Dieu merci ; mais le médecin déclara qu'elle ne pourrait de quelques jours sortir ni même quitter la chambre Conrad n'avait aucune inquiétude à avoir ; seulement, il restait seul. Alors il tomba dans une tristesse sombre dont rien ne pouvait le tirer : je remplaçais déjà quelquefois Gaspard dans son emploi de garde-chasse ; eh bien, à chacune de mes courses, je rencontrais ce pauvre Conrad si navré, si désolé, que cela me faisait peine. Il cachait ses larmes quand il m'apercevait, et ne voulait convenir de son chagrin avec personne ni avec lui-même. Aussi, quand je l'interrogeais avec toute la retenue que m'inspirait son rang et en même temps toute la fraternelle tendresse que je lui portais : « Que veux-tu, mon bon Jonathas ! me disait-il ; je ne sais ce que j'ai, je ne puis me rendre compte à moi-même du singulier malaise que j'éprouve. Tout me blesse, tout m'irrite sans motifs ; et, si je pleure, Jonathas, je te jure que c'est sans cause. » Voilà ce qu'il me disait, et je faisais semblant de le croire ; mais la vérité, c'est que je connaissais bien la cause de cette tristesse, et que j'aurais pu, s'il l'ignorait, la lui dire ; car, moi aussi, j'aimais Wilhelmine comme il aimait Noémi, et j'avais été séparé de Wilhelmine.



Jonathas, les mains jointes, s'étendit sur un grand fauteuil.

Si l'ombre où ils se tenaient abrités n'eût pas été si profonde, Everard et Rosemonde, qui souffraient déjà beaucoup, auraient souffert encore bien davantage, car aux paroles du père ils se sentaient vingt fois par minute rougir et pâlir tour à tour. En effet, un mois auparavant, Rosemonde avait été passer quelques jours à Spire, chez une cousine de son père, et, à son retour, Everard lui avait raconté de quel ennui, de quel accablement avaient été remplies les longues journées passées loin d'elle, assurant que la jeune fille avait véritablement emporté son âme avec elle, et qu'il avait pleuré des heures entières, sans savoir pourquoi.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! se disaient-ils chacun de son côté, quand on est sans cesse attirés, sans cesse ramenés l'un

vers l'autre, quand on donnerait son bonheur et sa vie pour satisfaire à un désir exprimé, quand on ne se sent vivre et respirer que sous un regard, c'est donc qu'on s'aime? Mon Dieu! mon Dieu! ce mot de l'énigme que nous cherchions, c'est donc l'amour?

Et tout un monde inconnu se révélait aux deux enfants émerveillés et éperdus. Ils brûlaient et frissonnaient en même temps. Leurs corps se touchaient, leurs mains ne s'étaient pas quittées; ils auraient pu entendre les battements de leurs cœurs s'ils avaient pu écouter autre chose que leurs tumultueuses pensées.

La nuit, cependant, était au dehors paisible et sereine La brise qui fouettait la cabane avait cessé de souffler. La lune brillait au ciel balayé de nuages, et plongeait quelques-uns de ses rayons à travers les gerçures des contrevents. La forêt semblait endormie. Le silence qui entourait Rosemonde et Everard finit presque par les épouvanter.

— Et comment Conrad et Noémi se sont-ils enfin entendus? demanda Everard d'une voix dont le tremblement apprit à Rosemonde que le jeune homme n'était pas moins ému qu'elle.

— Ils se sont entendus sans rien se dire, allez, dit le bonhomme Jonathas. Les amoureux n'ont pas besoin de mots pour parler. Quand je dis les amoureux, cependant, j'ai tort. Il ne faudrait pas, pour certaines personnes, se servir des mêmes termes que pour tout le monde. C'est vrai ce que je dis: ils étaient si purs et si saints, qu'ils me semblaient mariés quand ils ne l'étaient pas encore, et que j'ai toujours cru que le bon Dieu les avait unis avant le prêtre. Et puis, ils ont tant souffert depuis, que la douleur et la mort ont épuré encore tous ces souvenirs sacrés; l'histoire de leur innocente et belle affection me paraît respectable comme la vie des martyrs et des saints, et, quand j'y pense, c'est pour moi comme une seconde religion. Je les vénérais plus peut-être que je ne les aimais, et ce n'est pas peu dire. Ils savaient bien que je leur étais dévoué, et, me regardant déjà comme de la famille, ils m'avaient pris pour confident. Oh! comme ils me parlaient avec attendrissement et douceur l'un de l'autre! Or, Noémi a raconté à sa sœur Wilhelmine, qui me l'a raconté elle-même quand elle a été ma femme, qu'un jour ils étaient seuls assis sur le même banc et la main dans la main. Ils lisaient, je crois, un livre; mais le seul livre qu'ils lussent en réalité, c'était celui de leur cœur; si bien que, sans savoir comment cela se fit, leurs haleines si pures se mêlerent, leurs lèvres, leurs douces lèvres se rapprochèrent, et, ma foi, ils se dirent ainsi, sans une parole, ce que, du reste, ni l'un ni l'autre n'avaient plus depuis longtemps à apprendre: c'est qu'ils s'aimaient!

Et, tandis que Jonathas parlait ainsi dans la candeur de son âme et dans la pureté de sa pensée, Everard et Rosemonde, les mains pressées, les âmes confondues, se serraient l'un contre l'autre, enivrés, haletants, cachés par la nuit. Nul ne les voyait; ils ne se voyaient pas eux-mêmes. Le bras du jeune homme était passé derrière le corps frémissant de son amie, et Rosemonde, Rosemonde elle-même, entraînée par une fascination irrésistible, n'avait plus ni force ni pensée; leurs cheveux en ce moment se touchèrent, leurs haleines se confondirent, leurs lèvres se rapprochèrent toutes tremblantes, leurs bouches s'unirent; mais ce baiser, leur premier bonheur, n'eut que la durée d'un éclair. Effrayés d'eux-mêmes, ils se reculèrent précipitamment. Puis, comme s'il n'eût attendu que ce moment:

— Allons, allons, enfants, dit le garde forestier, le feu s'éteint, séparons-nous. Il est l'heure, vous, monsieur le comte, de regagner le château, et toi, Rosemonde, de rentrer dans ta chambre.

La voix du garde forestier réveilla les deux enfants de leur extase, et les précipita du paradis sur la terre.

Tous trois se levèrent alors. Everard et Rosemonde étaient si étourdis et si tremblants, qu'ils furent obligés, pour ne pas tomber, de s'appuyer l'un sur l'autre. Après quelques mots et un serrement de mains échangé, ils se séparèrent, Jonathas bien tranquille et rêvant au passé, Rosemonde et Everard bien émus et rêvant à l'avenir.

Comme leur cœur battait, aux deux pauvres ingénus! comme leur haleine était précipitée, comme on eût dit qu'ils venaient de courir vite et longtemps! et, en effet, n'avaient-ils pas parcouru bien vite un bien long chemin sur cette pente rapide de la jeunesse qu'on appelle l'amour?

Voilà comment Everard et Rosemonde apprirent ce qui se passait dans leurs âmes. Le destin semblait vouloir se servir de l'histoire ébauchée des amours de Conrad et de Noémi, pour continuer dans leurs neveux l'histoire de leurs amours. A quel dénoûment terrible cette histoire était-elle destinée?

Nous l'avons dit, Dieu seul le savait

XIX

Le lendemain, les deux amants, car nous pouvons désormais leur donner ce nom, se retrouvèrent, à la leçon du matin, dans la grotte tapissée de mousse, et chaude même en hiver. Everard avait la joie dans le cœur et dans les yeux; Rosemonde paraissait plus réfléchie et plus sérieuse que jamais.

Il est inutile de dire qu'ils n'avaient dormi ni l'un ni l'autre.

Le jeune homme, après le premier moment de surprise, avait passé la nuit dans une sorte de délire et d'ivresse. Aimé! il était aimé! et lui aussi, il aimait! Ce qui avait rempli leurs deux pensées et leurs deux existences, ce trouble, ces langueurs, ces élans involontaires, c'était donc ce qu'on appelle l'amour? Une seconde vie se révélait à Everard; mille doux souvenirs s'éclairaient d'un jour nouveau, mille espérances rayonnantes brillaient dans son avenir. Oh! il ne serait plus triste, maintenant. Si son destin devait être sombre, qu'importe? N'en avait-il pas maintenant près de lui un autre où se réfugier?

Pour Rosemonde, sa veillée avait été pleine d'angoisses et d'effroi; non que son âme courageuse se repentît d'avoir cédé à un entraînement irrésistible; mais elle ne se pardonnait pas d'avoir apporté à Everard un nouveau sujet de malheur, d'avoir donné à l'injustice de Maximilien un nouveau prétexte de courroux. Est-ce ainsi qu'elle devait payer sa bienfaitrice Albine de tant de bontés? Car enfin son amour, pur aux yeux de Dieu, était répréhensible selon le monde, et l'exemple de Conrad et de Noémi, qui avait fasciné Rosemonde la veille, l'épouvantait le lendemain. Où les avait menés leur passion sainte? A l'exil, au désespoir, à la mort. Et pourtant le comte Rodolphe ne haïssait pas son fils comme le comte Maximilien haïssait Everard, et Noémi ne devait pas à Conrad l'éducation, cette vie de l'âme!

Voilà pourquoi, en arrivant à la grotte, Rosemonde était grave, et pourquoi Everard était joyeux.

Dès que le jeune homme aperçut Rosemonde, que, tout frémissant d'impatience, il attendait depuis bien longtemps, il courut au-devant d'elle.

— Oh! s'écria-t-il, Rosemonde, c'est vous! Oh! les paroles manquent à mes lèvres: mais écoute, mais laisse-moi te dire un seul mot, un mot qui contient le monde: Je t'aime! et un autre mot qui contient le ciel: Rosemonde, vous m'aimez!

Et le jeune homme tomba à genoux devant elle, les mains jointes et la regardant avec ravissement.

— Everard, mon ami, mon frère, dit Rosemonde avec un accent et un geste empreints de cette dignité qui ne l'abandonnait jamais, Everard, levez-vous, et causons fraternellement, selon notre coutume. Je ne reviendrai jamais sur l'aveu tacite échappé à notre enivrement; oui, je vous aime comme vous m'aimez, Everard.

— Anges du ciel, vous l'entendez! s'écria l'impétueux enfant.

— Oui, continua la pensive Rosemonde, oui, je le répète, car ces paroles ont je ne sais quel charme où l'âme se complaît, je vous aime comme Noémi aimait Conrad; mais pensez à Conrad et pensez à Noémi. Je vous donne ma vie, je ne puis, hélas! accepter la vôtre. Vous dites quelquefois que vous apercevez un grand malheur à votre horizon: ce malheur, si c'était par moi qu'il dût vous venir, Everard, ah! j'en mourrais d'abord. Je veux bien être malheureuse, moi; mais souffrir en vous, ce serait au-dessus de mes forces, je vous préviens. Le mieux serait donc d'oublier le rêve dangereux que nous avons fait hier au soir.

— J'oublierais donc ma vie, reprit Everard, car ce rêve, c'est mon souffle, c'est mon être, c'est mon existence: ce rêve, c'est moi: dorénavant rien ne peut plus nous séparer, Rosemonde, et vous êtes à moi comme je suis à vous.

— Qui parle de nous séparer? dit Rosemonde, âme ferme, mais cœur ignorant, qui obéissait sans s'en douter aux subtils conseils d'une passion impérieuse. Nous pouvons rester ensemble, Everard, mais à condition que nous vivrons comme par le passé, que nous effacerons l'un et l'autre cette fiévreuse soirée de notre mémoire que nous reviendrons au calme et à la sainteté de nos entretiens d'autrefois; à la condition, Everard, que mon frère me servira de sauvegarde et d'appui, et que nos mères, ces deux saintes, resteront présentes entre nous. Si vous le voulez ainsi, nous aurons encore bien des jours heureux, car j'avoue qu'il m'en coûterait trop vraiment de renoncer tout de suite à

notre douce intimité. Mais, si nous faisons avec courage et résignation notre devoir, Dieu nous soutiendra et nous aidera, et il faut penser que l'avenir est dans sa main.

— L'avenir !... C'est cela, dit Everard avec amertume, ajournons notre bonheur comme on ajourne un créancier qu'on n'est pas en état de payer.

— Everard, mon ami, mon frère ! dit Rosemonde en regardant tristement Everard, pourquoi cette ironie et cette injustice? Les joies paisibles et pures qui vous suffisaient hier vous semblent-elles méprisables aujourd'hui? Ne voulez-vous plus que votre amie, votre sœur, soit sacrée pour vous, honorée par tous?

— Oui, Rosemonde, oui, il faut que tout le monde vous honore et vous vénère, et c'est bien pour cela qu'il ne faut point nous borner, pour l'avenir, à des paroles incertaines. Ecoutez; mon abandon qui, Dieu et ma mère le savent, m'a fait verser tant de larmes amères, me plait et me sert aujourd'hui. Mon père a décidé qu'à la condition qu'il ne serait plus rien pour moi, je ne serais plus rien pour lui : je suis donc libre et maître de ma vie. Eh bien, ma vie est à vous; je ne vous la donne pas, c'est Dieu qui vous la donne, puisque, en me faisant orphelin, il m'a remis le droit d'en disposer. Acceptez-la seulement; je vous en conjure, Rosemonde, acceptez-la; soyez ma femme.

— Hélas! hélas! Everard, c'est ce qu'a dû dire Conrad à Noémi... Et Noémi... Rappelle-toi, Everard.

— Noémi est morte sur l'échafaud, n'est-ce pas?... Mais moi, ce n'est pas un mariage secret que je vous propose, Rosemonde; non, c'est un mariage au grand jour, dans la chapelle d'Eppstein, un mariage reconnu par les hommes et par Dieu, un mariage que je ne cacherai pas même à mon père. Les livres que vous m'avez fait connaître m'ont un peu appris le monde, et j'ai deviné à peu près, je le crois, les desseins et les sentiments du comte Maximilien. Si je cherchais à m'élever, à paraître, si je cherchais ma part dans sa gloire et dans l'éclat de son nom, si je réclamais ma place au soleil de la faveur impériale, il me maudirait et m'accablerait; mais que je me cloître dans l'obscurité, que je me ferme les portes de la cour et de la renommée; que dans ses idées étroites, je descende et je me mésallie, cela ne l'offensera point, je vous le promets, et, loin de me détourner de cette voie, il m'y pousserait s'il le pouvait. Je le gêne là-bas dans son ambition et dans sa vanité, et il sera heureux, croyez-le bien, Rosemonde, d'être débarrassé de moi par moi-même. Du moment que j'aurai élevé entre nous cette barrière et où il n'aura plus à rendre de moi à personne un compte qui le ferait rougir; du moment qu'il pourra m'accuser seul et se plaindre, le beau rôle lui appartient, et il me saura gré secrètement de le lui avoir donné. Il pourra alors penser tranquillement à sa propre fortune dans le présent et à celle de mon frère aîné dans l'avenir. Albert sera vraiment son seul fils désormais. Je ne pourrai plus venir, tiers importun, me jeter à la traverse de leurs sublimes projets! Je serai un enfant rebelle qui, comme Conrad d'Eppstein, aura épousé une simple paysanne, et que son père aura légitimement renié! Comme Conrad le monde m'oubliera aujourd'hui et m'oubliera demain; mais, comme Conrad, nous n'aurons pas besoin de fuir, rien ne nous force à changer de vie et à déplacer notre félicité. Le comte d'Eppstein vit et demeure à Vienne, et, d'après la lettre même qu'il m'a écrite, il ne s'éloignera jamais; et nous, Rosemonde, nous pourrons rester ici, dans la maison de votre père, seuls et ignorés, c'est-à-dire calmes et heureux. Allez, Rosemonde, allez, vous pouvez bien accepter; ce n'est pas le riche héritier de la maison d'Eppstein qui vous offre sa main, c'est un proscrit bien pauvre, bien misérable et bien obscur, à qui vous, généreuse fille, vous apportez la sérénité de votre front, la joie de votre regard, le trésor de votre amour. Voyons, est-ce que ce dévouement que je réclame de vous ne vous sourit pas? Est-ce que notre union ne serait pas le paradis, et ce paradis, Rosemonde, lorsque je vous l'offre, moi Everard, votre frère, votre ami, est-ce que vous aurez le courage de le refuser?

— Everard! Everard! ne me tentez pas, dit Rosemonde d'une voix troublée, mais en repoussant le jeune homme avec fermeté; oui, c'est le ciel que vous m'offrez, mais nous sommes sur la terre, et vous êtes un enfant et un insensé d'espérer le bonheur absolu, comme vous étiez un blasphémateur et un impie quand vous pressentiez sans hésitation un avenir tout misérable. Hélas! pauvre faiseur de songes que vous êtes, ne savez-vous point que le mieux ici-bas est de ne pas rêver, mais d'attendre?

— Rosemonde! Rosemonde! s'écria Everard, ne me rejetez pas dans les angoisses de ma destinée. Ce malheur que mon instinct prévoit, il me semble que vous auriez le pouvoir de le détourner et de changer d'un seul signe, comme une fée bienfaisante, tous mes doutes en illusions. Si vous me repoussez, au contraire, je penserai que vous avez peur de partager la dot de souffrances que me garde la destinée.

— Oh! ne dites pas cela, ne croyez pas cela, reprit vivement Rosemonde; je n'ai peur que de provoquer vos peines; mais m'y associer, je vous le jure, serait une véritable joie.

— Eh bien, c'est convenu alors, vous êtes à moi, Rosemonde, vous êtes ma femme; vienne après cela la douleur, vienne la mort! Un jour de paradis avec vous sur la terre, et qu'il se continue ici-bas ou là-haut, qu'importe?

Et le jeune homme parlait avec tant de force et tant d'éloquence, il avait en lui tant de flamme, que Rosemonde se sentait, comme la veille, fascinée, entraînée. Elle était tombée assise sur un quartier de roc, lui s'était retrouvé comme par enchantement à ses genoux. Elle regardait vaguement autour d'elle la grotte, ces bancs de mousse, ces lieux témoins de tant d'heures délicieuses et calmes passées ensemble. Dans son cœur, elle éprouvait le bonheur des anges, et se laissait aller, elle, l'immaculée, la noble enfant, aux périlleuses émotions, au prestige étrange de ce bonheur; puis le silence même qui l'entourait était plein de trouble et de séduction.

Ce furent précisément la vivacité et la nouveauté de ces sensations qui réveillèrent la fière et chaste vierge. Passant la main sur son beau front pour en effacer jusqu'au reflet des pensées qu'y faisait monter son cœur, elle se leva tout à coup, et ordonna d'un geste ferme à Everard de se lever aussi.

Puis, se tenant debout devant son amant subjugué, elle lui dit avec un calme plein de force et de décision :

— Frère, pas de faiblesse ni de dangereux songes; devons-nous en une minute, sans réflexion, et comme des enfants étourdis, engager, je ne dirai pas nos âmes, hélas! nos âmes sont engagées dès longtemps, mais nos existences? Frère, du courage, du sang-froid, et envisageons avec tranquillité l'avenir que Dieu nous a fait, la route que nous devons suivre.

— Ah! vous réfléchissez! s'écria Everard; donc, vous ne m'aimez pas.

— Je vous aime saintement, Everard, Dieu le sait, et il y a dans mon cœur, quand je pense à vous, quelque chose de doux et d'enivrant, mais aussi quelque chose d'auguste et, pour ainsi dire, de maternel.

— Vous ne m'aimez pas, vous ne m'aimez pas! répétait Everard.

— Ecoutez, Everard, répondit la sincère et forte Rosemonde, il me semble qu'en effet, si je vous aime, ce n'est pas d'un amour pareil au vôtre. Je vous aime selon ma nature, probablement; néanmoins, je puis vous attester une chose, car, remise de mon trouble, j'ai beaucoup pensé cette nuit, beaucoup sondé mon âme. Or, écoutez : je vous promets et je vous jure, Everard, que, si je n'appartiens pas à vous, je ne serai à personne en ce monde qu'à Dieu et que l'idée d'unir mon destin à un autre que vous, Everard, m'est insupportable! Si cela pouvait vous consoler et vous apaiser un peu, j'en serais bien heureuse.

— Cela me ravit aujourd'hui, Rosemonde; mais est-ce assez pour demain?

— Demain comme aujourd'hui, mon existence est à vous, Everard; mais croyez-moi, n'enlevons pas à notre amour la sanction de la souffrance et du temps : réservons les droits du malheur. J'imagine que, si nous acceptions notre joie sans nous soumettre à aucune épreuve, le sort s'en vengerait, et l'on m'a appris à faire en toutes choses la part de Dieu. Qu'est-ce que je vous demande? de la patience. J'ai peut-être tort déjà de vous laisser un espoir chimérique sans doute, de n'être raisonnable qu'à demi et pour le présent seulement; mais, quoique vous disiez que je ne vous aime pas, l'effort est au-dessus de mon courage, et je ne puis, comme cela, renoncer à tout le bonheur entrevu... Pardonnez-le-moi, mon Dieu! O ma mère, ô Albine, pardonnez-le-moi!

— Oh! ma mère, Rosemonde, ma mère non seulement vous pardonne, mais vous remercie pour son fils, car vous allez rendre ma vie, de sombre et triste qu'elle était, belle et rayonnante. Et tenez, Rosemonde, en son nom, et que ce nom révéré sanctifie ma pensée et mon action, en son nom, acceptez cet anneau qu'elle portait étant jeune fille; prenez-le pour l'amour d'elle et de moi, et, puisque vous daignez ne pas me fermer l'avenir, que ce gage vous fiance à moi, ma sainte adorée!

— Everard, Everard, vous le voulez?

— Je prie et j'implore, dit Everard.

— Ecoutez donc mes conditions, reprit Rosemonde.

— Oh! j'écoute, j'écoute.

— D'abord, si je m'engage à vous, et je le fais de grand cœur, j'entends que vous restiez libre, entièrement libre.

— Ah! Rosemonde!

— Je le veux, Everard; en outre, tout en gardant dans notre âme le souvenir de cette matinée solennelle, nous ne nous en reparlerons jamais; nous redeviendrons ce que nous étions hier, frère et sœur; nous reprendrons nos leçons et nos entretiens paisibles. Jamais le mot amour ne sera pro-

noncé entre nous, et nous attendrons ainsi, calmes et confiants, les changements du temps et de la Providence.

— Mais, mon Dieu, cette douloureuse épreuve n'aura-t-elle point un terme?

— Dans deux ans, le jour où nous aurons vingt ans tous deux, Everard, vous déclarerez votre intention à votre père, et nous verrons.

— Deux ans! dans deux ans!

— Oui, frère. Acceptez-vous ma volonté expresse, irrévocable?

— Je m'y résigne, Rosemonde.

— Mettez donc votre anneau à mon doigt, Everard. Merci, ami; de ce jour, je suis votre fiancée dans mon cœur; mais de ce moment, je redeviens votre sœur dans mes paroles.

— Chère Rosemonde!

— Montre-moi la fin de ta traduction d'*Hamlet*, Everard.

On comprend bien que, malgré l'héroïque résolution des enfants, la leçon de ce jour-là fut courte et troublée par quelques distractions; ils ne faiblirent pas néanmoins, et, quand ils se quittèrent, ils étaient restés fidèles à leur promesse et à eux-mêmes.

XX

Rosemonde était heureuse d'une joie calme; elle croyait, la pauvre enfant, avoir tout gagné en gagnant du temps, et, parce qu'elle s'était tenue entre son amour et son devoir, parce qu'elle avait transigé avec la passion tout en satisfaisant sa conscience, elle était contente d'elle, et se répétait que Dieu et Albine devaient être contents aussi.

— Deux ans, c'est si long! se répétait-elle; d'ici là Everard, hélas! ne m'aimera sans doute plus. Je lui aurai pourtant sauvé tout remords; en attendant, je pourrai le garder près de moi, et, si dans deux ans il m'aime encore... Mais vous êtes témoin, ô mon Dieu, que je suis bien certaine qu'il ne m'aimera plus.

Pour Everard, il quitta Rosemonde ivre d'amour et fou de joie.

— Deux ans, c'est bien court, disait-il puisque je la verrai toujours; j'emploierai ces deux années de noviciat à la persuader de mon amour et de ma tendresse. Je ne crois pas m'être trompé sur les dispositions de mon père. Je l'éprouverai, d'ailleurs; j'essayerai, c'est une ruse que Dieu me pardonnera, j'essayerai de l'alarmer sur mes projets futurs et de lui faire croire à mon ambition. Il sera heureux alors de trouver, à la place d'une exigence légitime qui l'effrayerait, un amour qui le rassurera; il me laissera faire tout ce que je voudrai en m'accablant de reproches, et Rosemonde, trop fière pour m'accepter noble et puissant, est trop dévouée, pour me repousser seul et abandonné. Oui, c'est cela, dès aujourd'hui je vais écrire à mon père, et l'inquiéter par quelques phrases détournées. Relisons d'abord, pour me guider, le billet qu'il a écrit autrefois à Jonathas, et où il renonce à son autorité si je veux renoncer à mes droits.

Ce billet, Everard l'avait serré précieusement dans sa chambre, au château d'Eppstein; il s'achemina donc à pas lents et la tête baissée vers les hautes tours du manoir de famille, tout en combinant les termes de la lettre qu'il voulait écrire au comte, il l'avait à peu près composée dans son esprit quand il arriva aux portes du château.

— Oui, c'est ainsi qu'il faut le prendre, disait-il, c'est bien cette corde qu'il faut toucher; mon succès est presque certain, et il faut bien que je recoure à une lettre, d'ailleurs, puisque mon père a juré de ne plus revenir à Eppstein.

En se parlant ainsi, Everard, le cœur tout joyeux, franchissait lentement le seuil de la grande porte, lorsque, en relevant la tête, il aperçut debout devant lui, sombre et hautain, le comte Maximilien en habits de deuil. Le même frisson courut dans les veines du père et du fils.

Le comte Maximilien d'Eppstein appartenait à cette race tortueuse et cauteleuse de politiques qui regardent la ligne droite comme le plus long chemin d'un point à un autre. Un étranger qui eût observé l'attitude et l'accent qu'il prit en recevant Everard eût pressenti que le diplomate, à travers les mille détours et les mille périphrases de sa parole, avait un but caché qu'il ne perdait pas de vue; on voyait qu'il voulait, le profond et l'habile, sonder et étudier son fils avant de prononcer un mot mystérieux qu'il retenait sur ses lèvres et ménageait comme un auteur dramatique ménage sa péripétie.

— Monseigneur d'Eppstein! murmura enfin Everard stupéfait.

— Dites votre père, Everard, et venez m'embrasser, mon fils, répondit le comte.

Everard hésita.

— J'avais hâte de vous revoir, continua Maximilien, et c'est pour vous revoir que j'arrive de Vienne en quatre jours.

— Pour me revoir, Monsieur? balbutia Everard; vous revenez pour me revoir?

— Songez donc, mon fils, que voilà trois ans que je ne vous ai vu, trois ans que ces odieux soucis de la politique me retiennent loin de vous à Vienne. Mais que je vous fasse compliment, Everard: j'avais laissé un enfant et je retrouve un homme. Vous avez un air mâle et charmant qui me ravit, et, en vous revoyant si différent de ce que vous étiez, mon cœur de père se sent plein de bonheur, d'orgueil et de joie.

— Monseigneur, dit Everard, si je pouvais vous croire, vous me rendriez moi-même bien fier et bien heureux.

Everard ne pouvait revenir de sa surprise: était-ce bien le comte Maximilien, autrefois si dur et si cruel, qui lui parlait maintenant avec cette douceur et cette bonté? Aussi, malgré la candeur de son âme, Everard, éclairé par l'instinct de l'amour, devinait un piége et se tenait sur ses gardes. Le comte, de son côté, épiait sur le visage d'Everard ses impressions et ses pensées.

C'était un singulier spectacle que l'entrevue, après trois ans d'absence, de ce père et de ce fils, se soupçonnant l'un l'autre en s'embrassant, jouant l'un vis-à-vis de l'autre au plus fin avec mille protestations, et comme si joueurs ou duellistes, ils avaient à la main des cartes ou des épées, scrutant leurs regards et leurs mouvements au milieu de leurs paroles paternelles et filiales.

— Oui, Everard, continua le comte du même ton posé et avec le même regard interrogateur, vous ne sauriez imaginer avec quelle satisfaction je me rapprochais d'Eppstein, et quelle fête je me faisais de revoir un fils que j'avais un peu méconnu et trop négligé peut-être, mais qui me pardonnera, je l'espère, cet oubli apparent en faisant la part des ennuis qui m'obsèdent. Dans votre isolement, Everard, et je le déplore amèrement aujourd'hui, la science des livres et la connaissance du monde n'ont pu vous arriver; mais, avec une nature généreuse comme l'est certes la vôtre, l'éducation ne vient jamais trop tard. Voici, continua le comte, le savant docteur Blazius que je vous présente et que j'ai amené de Vienne pour voir où vous en êtes et pour vous élever au degré d'instruction qui vous est nécessaire.

En ce moment, Everard vit s'avancer par une porte du vestibule un homme grand, sec et noir. Cet homme, quand on prononça son nom, salua profondément Everard en balbutiant quelques paroles dans lesquelles son futur élève ne distingua que les mots *monseigneur* et *dévouement*.

— C'est cela, pensa Everard, et les respects de mon professeur comme les caresses de mon père m'éclairent: on veut savoir si je ne serais point par hasard devenu dangereux, et si je suis resté l'enfant ignorant et inoffensif d'autrefois. Le moment est venu de jeter dans leurs cœurs soupçonneux quelques alarmes, et de leur montrer que je puis, au besoin, reconnaître et traverser leurs projets.

— Mon père, répondit le jeune homme en s'inclinant, je vous sais gré, ainsi qu'à monsieur, de vouloir bien apporter à un pauvre reclus la science dont, en effet, je suis d'autant plus avide que je n'ai pu jusqu'ici en recueillir qu'une bien faible portion.

— Hélas! reprit Maximilien, oui, c'est un reproche à me faire à moi bien plus qu'à vous; mais tout peut encore se réparer, n'est-ce pas, docteur Blazius?

— Sans nul doute, Monseigneur, sans nul doute, répondit le professeur patenté, et j'aime mille fois mieux m'adresser à un esprit neuf, pareil à une table rase, à une feuille blanche où aucun signe n'a encore été tracé, qu'à une intelligence faussée par des doctrines et des principes erronés; nous aurons tout à faire, mais rien à défaire, et c'est beaucoup.

— Je vous remercie d'espérer, dit le comte.

— Et moi ne pas désespérer, dit Everard, dont l'esprit ferme et loyal s'indignait de la comédie à laquelle il croyait assister, et qui prenait un singulier et amer plaisir à mêler son ironie à leur fausseté.

— Nous allons donc, reprit le docteur, et je m'en applaudis, nous allons donc, je le répète, prendre toutes choses à leurs éléments: histoire, langues, sciences, philosophie.

— Pour ne pas perdre de temps, dit Everard en observant sur le visage de son père l'effet de ses paroles, nous ferons bien, mon cher professeur, de laisser là les résultats, que je crois posséder assez bien, et de remonter tout de suite ensemble aux principes. Ainsi, pour nous en tenir à l'histoire, je crois que vous n'aurez pas grand'chose à m'apprendre sur les faits; mais je serai heureux de causer avec un homme aussi éclairé que vous sur la philosophie que

contiennent les événements. Etes-vous comme moi pour lierder contre Bossuet, monsieur le docteur?

Le comte et le docteur se regardèrent étonnés.

— Quant aux langues, reprit Everard, je sais assez bien le français et l'anglais pour expliquer Molière et Shakespeare à livre ouvert; mais, si vous voulez bien me faire descendre plus avant dans la pensée de ces grands génies, étudier avec moi l'esprit après la lettre, je vous promets que vous trouverez en moi, docteur, un écolier, sinon bien intelligent, du moins fort attentif et fort zélé.

Maximilien et Blazius ne pouvaient revenir de leur surprise.

— Everard, s'écria le comte, qui donc a pu vous rendre si savant dans votre solitude ?

— Ma solitude même, dit Everard, qui sentit que c'était là surtout qu'il devait redoubler de prudence. Oui, j'emportais dans les bois les livres de la bibliothèque, grammaires, chroniques, traités de mathématiques; je ne les quittais qu'après les avoir compris: je fécondais mes lectures par la réflexion. J'ai eu de la peine sans doute; les sciences exactes surtout m'on donné beaucoup de mal, mais, à force de patience et de courage, j'ai triomphé des difficultés, et j'ai eu la joie de voir un jour, en trouvant sous ma main le programme des connaissances exigées par les écoles du gouvernement, que je pourrais me présenter avec confiance aux examens des écoles militaires comme à ceux des universités, et que, si je vous suivais même à la cour, mon père, loin de vous donner à rougir de moi, je vous ferais peut-être quelque honneur.

— Est-il possible! s'écria le comte; mais c'est un miracle, docteur, un véritable miracle! Voyez donc à l'interroger, car je n'y puis croire. Rentrons, rentrons vite, docteur, j'ai hâte d'ère rassuré. Et toi, Everard, mon cher fils, viens, viens!

Et le comte entraîna Everard dans la salle à manger, qui se trouvait sur leur chemin.

Là, le docteur Blazius fit subir un examen au prétendu écolier; mais il vit bientôt qu'il serait prudent à lui de ne pas trop s'aventurer avec le jeune érudit, car, sur beaucoup de sujets, l'apprenti était, sinon plus instruit, du moins mieux instruit que le maître. L'aptitude vraiment remarquable d'Everard avait, en effet, sur bien des points, dépassé la science un peu superficielle de Rosemonde, et il s'amusait, en dépit de sa modestie accoutumée, à étonner par son assurance le pédantisme classique du docteur officiel Blazius.

— C'est un miracle! dit finalement le professeur abasourdi, un miracle que vous devait le ciel, monsieur le comte; non certes comme un dédommagement, mais au moins comme une consolation.

— Aussi, reprit Maximilien, en ai-je senti une joie telle, que j'en ai un instant presque oublié le deuil de mon âme et de mes habits. Hélas! oui, cher Everard, apprends la funeste nouvelle que je ne voulais t'annoncer qu'après avoir éprouvé si tu étais digne de tes aïeux et de toi-même. Ton frère aîné, mon pauvre Albert...

— Eh bien? demanda Everard avec anxiété.

— Il est mort, Everard... Tué, tué comme d'un coup de foudre, en trois jours, par une fièvre cérébrale, à vingt et un ans! quand un si bel avenir s'ouvrait devant lui, préparé par mes soins et par ses talents; car, pauvre jeune homme, il avait déjà tant d'habileté, tant de ressources dans l'esprit, il savait déjà si bien se tenir sur ce terrain glissant de la cour, il se tirait si finement des intrigues les plus embrouillées; il déjouait d'un coup d'œil si prompt les ruses de nos ennemis, et leur rendait si adroitement coup pour coup! Et Dieu me l'a repris, Everard! comprends-tu? Mais il ne m'a frappé que d'une main, puisqu'il me rend un autre fils aussi digne qu'Albert de mon affection et des faveurs de Sa Majesté impériale. Tu continueras ton frère, mon enfant; te voilà l'aîné et le seul héritier des Eppstein, et tu sais à quoi cet honneur t'engage. Une vie nouvelle va commencer pour toi; oublions le passé pour ne voir que l'avenir, n'est-ce pas ? Compte désormais sur toute la tendresse et toute la protection de ton père. J'ai formé des projets qui vont te faire regagner tout de suite le temps et le terrain perdus; sois tranquille, mon fils, sois tranquille!

Everard pâlissait et sentait ses genoux chanceler sous lui; d'un coup d'œil, il venait d'envisager tout ce que l'événement que lui annonçait son père allait apporter de changement dans son existence; cependant, comme, malgré ce combat intérieur, sa figure restait impassible, le comte reprit:

— Everard, tu es dès aujourd'hui officier au service de l'Autriche, entends-tu ? Voici ton brevet, et ce n'est pas tout.

Le comte alla à une chaise sur laquelle était posée une épée, et présenta l'arme à son fils.

— Et voici ton épée, continua-t-il. Je ne devais te donner l'un et l'autre que dans six mois; mais, puisque tu les mérites dès à présent, reçois l'un et l'autre de ma main. Et, maintenant, Everard, crois-le bien, les faveurs de l'empereur ne s'arrêteront point là. Mais nous reparlerons de tout cela une autre fois; pour le moment, les souvenirs que ta vue a éveillés en moi, la mémoire de mon cher Albert évoquée par mes regrets, le bonheur ressenti en te voyant tel que je pouvais te souhaiter: toutes ces émotions bonnes ou douloureuses m'ont épuisé. Je te laisse causer avec le docteur Blazius; avant la fin du jour, je te reverrai, mon Everard; je te dirai les grands desseins auxquels je veux t'associer et que tu comprendras, j'en suis sûr. Sois joyeux en attendant, et fais de beaux rêves, mon enfant; tes rêves ne seront jamais à la hauteur de la destinée qui t'attend à la cour de Vienne, où tu me suivras dans quelques jours.

Puis le comte sortit après avoir embrassé Everard anéanti sous le coup, et en faisant un signe protecteur au docteur Blazius, qui se courbait jusqu'à terre.

— Dans quelques jours à la cour de Vienne! répétait Everard atterré en regardant tristement son brevet et son épée; dans quelques jours... O mon Dieu! mon Dieu! Que va-t-elle dire lorsqu'elle saura cela ?

Et il s'élança hors du château, malgré les cris du docteur Blazius, qui, n'ayant pas la prétention de le suivre, lui cria:

— Monseigneur d'Eppstein, n'oubliez pas que l'on dîne dans une heure et que le comte votre père vous attend à souper.

Everard ne fit qu'un bond du château à la chaumière. Il trouva Rosemonde se promenant dans le jardin qu'il avait disposé pour elle. Pâle et essoufflé, il apparut tout à coup devant elle, tenant encore à la main son brevet et son épée.

— Qu'avez-vous donc, Everard ? demanda Rosemonde.

— Ce que j'ai, dit Everard, ce que j'ai, Rosemonde ? Le comte est arrivé, et, comme toujours, il ramène le malheur avec lui.

— Que voulez-vous dire, Everard?

— Voyez, voyez! s'écria le jeune homme.

Et il présenta à Rosemonde le brevet et l'épée.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-elle.

— Vous ne devinez pas, Rosemonde?

— Non.

— Mon frère Albert est mort, me voilà l'aîné de la famille, et mon père, qui m'apporte ce brevet et cette épée, vient me chercher pour me conduire à Vienne.

La jeune fille devint pâle comme la mort, et cependant un mélancolique sourire passa sur ses lèvres.

— Donnez-moi le bras, Everard, dit-elle, et rentrons.

Les deux jeunes gens rentrèrent dans la chaumière; et, tandis que Rosemonde se laissait tomber dans le fauteuil de Jonathas, Everard posait l'épée dans un coin et jetait le brevet sur une table.

— Eh bien, Everard, dit Rosemonde, ne vous l'avais-je pas bien dit ce matin, qu'il fallait faire la part du malheur ? Seulement, il est venu la réclamer plus tôt que je ne pensais.

— Que m'importe, Rosemonde! répondit Everard; croyez-vous donc que je partirai ?

— Sans doute, je le crois.

— Rosemonde, je ne vous quitterai jamais; je l'ai juré.

— Vous n'avez point juré cela, Everard, car vous auriez juré de désobéir à votre père, et vous n'en avez pas le droit.

— Le comte m'a abandonné, il me l'a écrit lui-même; je ne suis pas son fils, il n'est pas mon père.

— Une mauvaise pensée l'avait écarté de vous, Everard, une bonne pensée le ramène à vous; c'est Dieu lui-même qui n'a pas voulu cette division entre le fils et le père. Vous obéirez, Everard, vous irez à Vienne.

— Je vous l'ai dit, Rosemonde, jamais.

— Alors c'est moi qui retournerai au couvent du Tilleul-Sacré; car, certes, Everard, je ne serai pas la complice de votre désobéissance.

— Rosemonde, vous ne m'aimez pas.

— Au contraire, Everard, c'est parce que je vous aime que je désire vous voir accepter ce que votre père vous propose. Il y a des devoirs imposés aux hommes le jour même de leur naissance, et auxquels ils ne peuvent se soustraire. Tant que vous aviez un frère aîné, tant que la gloire et le nom des Eppstein reposaient sur une autre tête que la vôtre, vous pouviez être heureux et ignoré. Maintenant, vous refuser à accepter l'héritage d'illustration et de douleur que le ciel vous envoie, serait un crime à la fois envers vos ancêtres et vos descendants. La carrière des armes, que vous propose votre père, est belle et honorable; vous partirez donc, Everard.

— Rosemonde! Rosemonde! vous êtes bien cruelle!

— Non, Everard; seulement, je vous parle comme si je n'existais pas, parce que, devant de pareils intérêts, l'existence d'une jeune fille comme moi doit...

— Eh bien, Rosemonde, jurez-moi une chose, dit Everard.

— Laquelle?

— C'est que, si je ne puis détourner mon père de la réso-

lution de m'emmener à Vienne; si je suis forcé d'embrasser cette carrière des armes où je n'apporterai que le dégoût de la vie et le mépris de la mort; enfin, si par cette carrière j'arrive à être libre, maître de moi, seul et unique arbitre de ma volonté, Rosemonde, vous accomplirez la promesse jurée ce matin, vous serez à moi.

— J'ai juré Everard, de n'être qu'à vous ou à Dieu; je vous le jure une seconde fois, et rapportez-vous-en à moi pour tenir cette promesse.

— Et moi, dit Everard, écoute bien, Rosemonde: je jure par la tombe de ma mère de n'avoir jamais d'autre femme que toi.

— Everard! Everard!... s'écria Rosemonde épouvantée.

— Le serment est fait, Rosemonde, je ne le rétracterai pas; à moi ou à Dieu, à toi ou à personne.

— Les serments sont une chose terrible, Everard.

— Pour les parjures, oui, mais pas pour ceux qui veulent les tenir.

— Rappelle-toi une chose, Everard, c'est que tu n'auras pas besoin de venir me trouver pour te relever de ton serment; car, de ce moment, je t'en relève.

— C'est bien, Rosemonde. Voici la cloche du souper qui m'appelle; à demain.

Et Everard sortit, laissant la jeune fille effrayée de la froide résolution de son amant

XXI

Après le souper, où le comte se montra encore plus enjoué et plus affectueux pour son fils que dans la journée, Maximilien invita gravement Everard à le suivre dans son appartement. Le jeune homme, l'esprit troublé et le cœur palpitant, obéit à l'ordre de son père.

Quand ils furent tous deux dans la chambre rouge, Maximilien désigna à son fils un fauteuil où le jeune homme s'assit en silence; pour lui, il se mit à marcher à grands pas de la fenêtre à la porte secrète, observant à la dérobée cet Everard à qui, jusque-là, il avait montré si peu l'affection d'un père. Presque intimidé par ce front candide et ce regard ingénu, il cherchait évidemment des mots pour entrer en matière; enfin, il crut faire merveille en prenant le ton gourmé et l'air solennel qu'il employait avec succès dans les relations diplomatiques

— Everard, dit-il en s'asseyant vis-à-vis de son fils, permettez, je vous prie, au père de s'effacer un instant, et de laisser la parole à l'homme d'Etat, à un des chargés du destin d'un grand empire. Vous êtes appelé à remplir à mes côtés, Everard, la place que laisse vide la mort de votre frère; vous gouvernerez aussi un jour, à votre rang, les peuples et les idées, mon fils; mais vous devez sentir, en acceptant une si glorieuse et si périlleuse mission, quels rudes devoirs cette destinée vous impose. Il faut vous dépouiller de vos passions et de votre personnalité; il faut vous dire que vous ne vivrez plus pour vous, mais pour tous; il faut, dans votre abnégation sublime, renoncer à vos désirs, à vos inclinations, à votre orgueil même, et vous mettre au-dessus des conventions sociales, au-dessus du bien et du mal, des systèmes et des préjugés, au-dessus de toutes les choses humaines, en un mot, afin de mener impartialement, comme Dieu, si j'ose le dire, mène le monde et l'univers, la grande nation dont vous serez responsable pour la part de son administration qui vous aura été dévolue.

Satisfait de ce majestueux exorde, le comte fit une pause pour en saisir l'effet sur le visage de son auditeur. Everard semblait attentif, mais non émerveillé, et son attitude pouvait révéler aussi bien l'ennui que le respect.

— Vous avez dû méditer sur ces graves sujets, et vous partagez sans doute mon opinion là-dessus, Everard? demanda Maximilien un peu inquiet de ce silence obstiné.

— Je suis en effet de votre avis, mon père, répondit le jeune homme en s'inclinant, et j'admire de tout mon cœur ceux qui comprennent si bien leurs dignités; mais je pense, et vous pensez comme moi, à coup sûr, qu'en sacrifiant ses penchants, ses inclinations, son bonheur même, on doit maintenir les droits de sa conscience, et qu'en faisant abnégation de la vanité, on fait réserve de son honneur.

— Mots vides que tout cela, jeune homme, reprit le comte avec un sourire dédaigneux, distinctions subtiles dont vous ne tarderez point à reconnaître le néant. Ayez le cœur plus grand et l'âme plus forte.

— Je ne sais pas, mon père, reprit Everard, si les mots vertu et probité sont pour quelques-uns, et à une certaine hauteur, des paroles vides; mais, pour moi, dans mon humble retraite, ce sont des sentiments et des instincts auxquels je tiens comme à ma vie, et je dirai même plus qu'à ma vie. Or, permettez-moi de vous le dire ici, Monseigneur, j'ai peur que vous n'ayez faussement conçu de moi de trop flatteuses espérances. Il faut penser qu'après tout je ne suis qu'un paysan lettré, un enfant sauvage de ces bois et de ces montagnes, et que j'aurais bien de la peine à me faire aux théories et aux usages de la société. Je pourrais bien, sans trop de désavantage, me montrer un instant dans le monde; mais y vivre habituellement et m'y conduire sans gaucherie, ce serait, je le crois, chose impossible. Je me connais, et depuis ce matin j'ai beaucoup réfléchi. Habitué à l'air de mes forêts, j'étoufferais entre les murailles des villes. Fait à la vérité et à la liberté, je mourrais bientôt dans l'intrigue et la dépendance. J'aurais des indignations et des révoltes qui me perdraient et vous compromettraient peut-être, mon père. Je vous en prie, Monseigneur, renoncez donc pour moi à des projets si brillants, et, puisque vous n'avez que mon bonheur en vue, retournez seul à la cour et laissez-moi à mes champs.

— Je n'ai pas en vue votre bonheur seulement, Everard, reprit le comte d'un ton où perçait déjà la sévérité, mais sans se laisser aller encore à la colère qui commençait à s'agiter sourdement au fond de son cœur; j'ai en vue aussi la gloire et la fortune de notre maison, dont vous êtes malheureusement, à cette heure, le dernier héritier. Eh! mon Dieu, moi aussi, autrefois, j'aurais mieux aimé courir et chasser sur mes domaines que de m'atteler au joug des affaires publiques; mais on ne s'appelle point Eppstein impunément. Mon père m'a contraint au sacrifice de mes goûts, et je l'en remercie à cette heure, comme vous m'en remercierez un jour. J'ai dompté et mes penchants d'oisiveté et mes habitudes violentes; car j'étais autrefois aussi emporté et aussi farouche que vous me voyez aujourd'hui modéré et patient, mon fils. Il faudrait cependant ne pas trop me résister, Everard, et il serait dangereux de me pousser à bout, surtout dans ma famille, où je me considère comme chef et juge suprême; le vieil homme parfois se réveille; et sachez que mon courroux est terrible

L'orage grondait, la parole du comte devenait sourde et brève. Il reprit néanmoins avec plus de douceur:

— Ce n'est pas, d'ailleurs, avec vous, Everard, que j'ai besoin d'user de menace, je l'espère? Vous céderez à mes exhortations paternelles, et, pour vous faire entendre raison, je n'aurai qu'un mot à vous dire: Everard, mon enfant, j'ai besoin de vous.

— Quoi! mon père, s'écria Everard emporté par la naïveté de son cœur, et touché de la naïve bonhomie avec laquelle le courtisan avait prononcé ces paroles; quoi! vous pourriez avoir besoin de moi?

Cette expression d'un sentiment dévoué n'échappa point à Maximilien; il résolut d'en profiter.

— C'est-à-dire, reprit-il en posant sa main sur celle de son fils, c'est-à-dire, Everard, que vous m'êtes nécessaire. Vous ne savez pas ce que c'est que ce terrain glissant des cours, et quelles intrigues éternelles nous repoussent en arrière. Eh bien, il y a deux mois, une de ces intrigues m'avait mis à deux doigts de ma perte. Le dévouement de votre frère allait me sauver, quand Dieu me l'a repris. Alors, Everard, moi, qui vous avais oublié, mon pauvre enfant, j'ai pensé à vous et je suis revenu à vous.

— Dites, mon père, dites! s'écria Everard avec effusion, et je ferai ce qu'aurait fait mon frère.

— Oui, vous le ferez, Everard, répondit Maximilien, car vous comprenez que les hommes appelés par leur naissance aux fonctions suprêmes de l'Etat doivent payer cette gloire par une abnégation complète, et n'obtenir leurs douloureuses dignités que par bien des sacrifices et bien des épreuves. Le noviciat des honneurs est rude et pénible, Everard; il faut acheter ses titres par bien des sollicitudes, bien des dégoûts, bien des nuits sans sommeil, bien des jours sans loisirs. Les princes et leurs ministres, quelquefois par caprice, il faut l'avouer, plus souvent pour nous éprouver, nous imposent des conditions difficiles. Mais le but est si lumineux, si beau, si grand, reprit le comte avec enthousiasme, que nous oublions les difficultés semées sur la route.

Cette fois, le diplomate avait manqué son effet; à la peinture de l'ambitieux, Everard avait repris son sang-froid; il songeait au moyen d'éluder les terribles offres de son père.

Celui-ci prit sa rêverie pour de l'attention et continua:

— Eh bien, mon fils, tandis que de nombreux obstacles s'offrent à qui veut arriver, toi, en te jouant, toi, pendant ton sommeil, tu te trouves porté au terme que vingt autres ne peuvent atteindre après vingt ans d'efforts! Le tout dépend, pour toi, d'une formalité, d'une misère, d'un acte insignifiant. Il s'agit tout simplement de te marier.

— Me marier, moi? s'écria Everard. Me marier? Que dites-vous là, mon père?

— Oui, je comprends que tu es un peu jeune, mais cela

n'y fait rien. Voyons, écoute-moi jusqu'au bout, reprit le comte répondant à un mouvement d'effroi d'Everard, tu t'étonneras après, si tu veux; mais ce sera de ton bonheur, j'en réponds. Le mariage que je te propose, Everard, ton pauvre frère était sur le point de le conclure quand je l'ai perdu; alors j'ai pensé à toi, car, vois-tu, ce mariage, c'est un avenir magnifique, c'est un bonheur inespéré, c'est un chemin aplani qui te mène près du trône, et je dirai plus Everard, au trône même, si la réalité du pouvoir a autant de valeur que ses apparences. Eh bien, tu te tais. Eh quoi! cet avenir ne t'éblouit pas ?

— Mon père, je vous le dis, ce n'est point là qu'était mon rêve.

— Diable! mais où était-il donc ? Eh bien, Everard, ce rêve que tu méprises a été le rêve de toute la cour. Les plus nobles seigneurs se sont disputé la gloire de devenir l'époux de la duchesse de B...; mais, au nom d'Eppstein, tous ont compris qu'il fallait faire place, et tous se sont écartés.

— Et quelle est donc cette duchesse de B... dont je n'ai jamais entendu prononcer le nom, dit Everard, et à qui il faut l'héritier d'une des plus vieilles maisons d'Allemagne?

— La duchesse de B.., Everard, c'est tout et ce n'est rien; c'est une simple femme sans nom, oui, puisqu'on lui a créé un duché; mais c'est la véritable impératrice. Comprends-tu, Everard, ce que pourra pour lui et pour sa famille l'homme assez heureux pour devenir le mari de cette femme ?

— Non, mon père, non, répondit Everard; je ne comprends pas bien.

— Comment! tu ne comprends pas que cette femme est libre, et que, pour sauver les convenances, il faut que cette femme soit mariée! Eh bien, le mari de cette femme pourra tout vouloir et tout donner. Sa grandeur, celle de sa famille deviendra une nécessité d'Etat. Regarde les choses de ce faîte social, Everard, et réponds si la tête ne te tourne pas.

— Sur quoi, Monseigneur, faut-il que je réponde? demanda Everard.

— Mais sur ma proposition, probablement.

— Quelle proposition?

— Eh pardieu! sur cette proposition de mariage. Est-ce de l'affectation ou de la niaiserie ?

— Ni l'une ni l'autre, Monseigneur c'est de la stupéfaction. Quoi! vous, comte d'Eppstein, vous proposez à votre fils ?... Oh! mais pardon, mon père; c'est une épreuve ou une raillerie. Vous ne m'avez point parlé sérieusement, n'est-ce pas?

— Everard! Everard! dit le comte, les dents serrées.

— Non, Monseigneur, continua Everard sans l'entendre, non, je ne vous crois pas. Vous aimez les titres, les honneurs plus que la gloire; cela me semble étrange, pourtant je le conçois encore. Mais spéculer sur vos aïeux, vendre le nom que porteront vos enfants, c'est plus d'ignominie que je n'en puis comprendre; et ce n'est pas vous, Maximilien d'Eppstein, qui me demandez une pareille chose! Que vous m'excitiez à devenir ambitieux, soit; mais me faire infâme, vous ne le voudriez pas.

— Misérable! s'écria le comte pâlissant de fureur.

— Non pas misérable, mais fou de m'être à ce point mépris sur vos intentions, mon noble père. Oh! pardonnez-moi. Que voulez-vous ? il ne faut pas se trop reposer sur ma pénétration. Je prends tout sottement à la lettre, et je commets d'étranges bévues. Je vous disais bien, Monseigneur, que vous feriez mieux de me laisser ici, dans mon coin, et de poursuivre seul vos grands desseins. Vous voyez bien que je ne suis bon à rien, moi; parce que je comprends deux ou trois langues, je ne saurais pas parler celle de la cour. Abandonnez-moi, Monseigneur; retournez sans moi à Vienne, et ne me forcez pas, je vous prie, à quitter ce pauvre village où j'ai renfermé mon ambition et mes vœux.

Depuis quelques instants, le comte, au milieu de sa colère, observait, frappé d'une idée subite, le visage d'Everard. Enfin, il parut prendre une résolution.

— Si pourtant vous ne vous étiez pas trompé, Everard, lui dit-il, si ce projet de mariage n'était pas une simple supposition, mais un fait, vous résisteriez donc?

— Oui, Monseigneur, répondit fermement le jeune homme. Seulement, je commencerais par vous conjurer et par vous dire. Mon père, au nom du ciel! (et il avait sur les lèvres: « Au nom de ma mère! » mais, sans savoir pourquoi, il n'avait pas osé rappeler ce souvenir), ne me contraignez pas à la honte! Cette abjection de votre fils unique ne peut vous rendre aussi heureux qu'elle me rendrait misérable. Mon père prenez ma vie et si vous en avez besoin, mais épargnez ma conscience. Et, si vous persistiez dans votre volonté, Monseigneur, je relèverais la tête et je vous dirais: Comte d'Eppstein, de quel droit venez-vous me demander mon honneur ? Ma vie est à vous, peut-être; mais ma vertu, non pas; et parce que je porte un des plus fiers et des plus nobles noms de l'Allemagne, vous ne me mettrez pas, s'il vous plaît, au-dessous du dernier des artisans auquel sa femme se donne au moins tout entière. Je vous désobéirais, Monseigneur

Everard parlait avec la chaleur de la passion. Le comte le tenait sous son regard froid et pénétrant, et souriait.

Quand le jeune homme eut fini, il lui prit la main, et, avec un contentement qui paraissait sincère, tant il était bien joué:

— Bien, Everard, dit-il, très bien. Viens çà, mon cher fils, que je t'embrasse, et pardonne-moi d'avoir douté de toi, cœur loyal. Mais je ne te connais que d'aujourd'hui, après tout. Tu me rends le plus heureux des pères, mon noble enfant; car je vois à présent que tu es digne de celle que je te destine, de la plus pure et de la plus charmante fille de Vienne. Elle sera à toi, mon Everard. Oui, l'une des plus riches et des plus nobles héritières de l'Autriche, un trésor de chasteté et de beauté, Lucile de Gansberg sera ta femme

Le comte Maximilien venait de nommer à Everard celle dont Rosemonde lui avait parlé cent fois.

— Quoi! mon père, s'écria le jeune homme anéanti; quoi! Lucile de Gansberg, cette belle et chaste jeune fille...

— C'est chose convenue; tu l'épouses dans un mois. Ton honneur n'a aucune objection à faire contre cette union, je suppose.

— J'ai su, même dans ma solitude dit Everard en baissant les yeux, que Lucile de Gansberg est le parti le plus enviable et le plus envié de l'Allemagne.

— Eh bien, Everard, dit le comte, j'attends tes remerciements. Une femme pure, une épée sans tache, ce sont deux beaux présents et qui valent bien un merci.

— Oui, mon père, je vous remercie, dit Everard en baisant la main que lui tendait Maximilien; oui, vous êtes le meilleur et le plus prévoyant des pères. Je ne sais en quels termes vous exprimer toute la reconnaissance dont je suis pénétré; mais je ne puis . je n'ose... je ne saurais aimer ni épouser Lucile de Gansberg.

— Holà! je vous tiens à présent, mon jeune maître! s'écria d'une voix terrible et en se levant le comte Maximilien, dont les yeux flamboyèrent. Ah! ah! profond hypocrite, vous êtes donc tombé dans le piège! je vous trouve vraiment adorable. Ce n'est donc pas l'honneur qui vous empêchait d'épouser la femme que je vous destinais, hein? Ce n'était pas la femme mais simplement le mariage qui vous répugnait. Quel est donc le bel amour caché là-dessous, s'il vous plaît?

La comédie tournait au drame. Everard, pâle et tremblant, n'avait pas la force de prononcer une syllabe. Le comte lui mit la main sur l'épaule, une main qui lui sembla de plomb, et, d'une voix brève et impérieuse, lui dit entre ses dents:

— Ecoute, cher fils; maintenant je ne demande pas, j'ordonne; je ne dis pas: « Veux-tu ? » Je dis « Je veux. » Le prince a ma parole, le mariage est annoncé. N'étaient mes cinquante ans, je me passerais bien de toi, niais révolté; mais il faut quelqu'un de jeune; tu es mon fils, et je te prends. Oh! pas un mot; car si j'approfondis la cause de tes refus, dont le soupçon seul me met en fureur; prends-y garde: je suis à craindre quand on me pousse à bout. Tu veux, je crois, balbutier quelque chose: tais-toi, je te le conseille, et baisse les yeux. Crois-moi, il y a des souvenirs qui m'exaspèrent plus qu'ils ne m'effrayent. Mais vraiment je finis par avoir pitié de toi et peur de moi. Sors, et je te donne jusqu'à demain pour réfléchir. Sors, te dis-je en toute hâte. A demain, et plaise à Dieu que la nuit soit une bonne conseillère; car, songes-y, ton père injurié serait un juge implacable.

Et le comte pâle et tremblant, montrait du doigt la porte à Everard. La colère de cet homme était vraiment hideuse: il frappait du pied, il tremblait de rage, l'écume jaillissait de sa bouche. Troublé par ce courroux terrible, vaincu par l'ascendant de la paternité, et convaincu d'ailleurs qu'il n'obtiendrait rien d'un emportement sourd et aveugle, Everard sortit en chancelant.

Tout cela se passait la veille de la nuit de Noël

XXII

Everard s'élança hors du château et s'enfonça dans la forêt. La nuit était froide, mais belle: le ciel tout bleu, le vent très âpre. Il avait neigé tous les jours précédents, et la terre semblait couverte d'un grand linceul. Les pins détachaient seuls leur verdure sombre sur la sinistre blancheur des champs. Everard, la tête nue et les cheveux en désordre, allait, haletant, sans but sans pensée; il ne sentait ni le froid ni la bise Son instinct, plutôt que sa

raison, le conduisit droit à la chaumière; mais il était près de minuit, tout était fermé, tout était éteint. Il en fit cinq ou six fois le tour; mais, voyant que tout semblait endormi, il courut à sa grotte, et, tombant à genoux sur le seuil, il fondit en larmes en appelant sa mère.

— Mère! criait-il en se tordant les mains de désespoir, mère, où es-tu? sais-tu ce qu'on veut faire de ton enfant, dis? sais-tu dans quelle honte on veut l entraîner? sais-tu de quelles menaces on l'entoure? Est-ce que tu laisseras s'accomplir son déshonneur ou sa perte? Tu étais ce matin ici, à cet endroit même où je pleure, et tu m'as vu ivre de joie. Désapprouves-tu mon bonheur? Il me semblait que non, et cependant tu ne m'as point parlé de tout le jour. Il est vrai que, perdu dans mon ravissement ou dans ma douleur, je ne t'ai point interrogée; mais je t'interroge à cette heure, pardonne-moi et réponds-moi.

Everard écouta Il n'entendait que le sifflement et le craquement sec des branches de sapin; il resta quelques instants sans proférer une seule parole: on eût dit qu'il avait peur du son de sa propre voix.

— Mère! reprit-il enfin doucement, tu ne dis donc rien, ou, si tu parles dans cette plainte lugubre de la bise, je ne t'entends plus, je ne te comprends plus. Est-ce que tu es fâchée à cause de mon amour? est-ce que tu te détournes de moi? Ou bien aurais-tu des choses terribles à me révéler, et aimerais-tu mieux te taire? Mon Dieu! mon Dieu! se peut-il que l'événement de ma vie approche? Ne vas-tu pas me conseiller, alors? Je ferais peut-être bien de fuir? dis? Mais peut-être est-il déjà trop tard? Ah! rien! rien!... Ma mère, tu ne me réponds rien! Et toujours avec cela le vent qui pleure! C'est effrayant. Hélas! m'as-tu retiré ton amour pour la première fois de ma vie? Je me sens seul et je tremble; est-ce que Dieu t'éloigne de moi pour me livrer à la fatalité ou à mon mauvais ange? est-ce que tu serais morte, ombre de ma mère?

Et tout continuait de se taire, excepté le souffle glacial du nord, qui courait en mugissant des collines aux vallées. Everard commença à frissonner de froid et d'épouvante.

— Clémence du ciel! murmura-t-il avec accablement et d'une voix étouffée par les sanglots, je suis certain que mon ange gardien n'est plus à mes côtés. Qu'arrivera-t-il donc demain? Que fera le comte? que ferai-je moi-même? Ah! j'aurais dû partir il y a trois ans! Mais n'est-il pas temps encore? Oui, c'est cela, partons; allons rejoindre mon oncle Conrad: c'est mon seul, c'est mon dernier soutien; c'était ton ami, ma mère! Partons, fuyons devant ma destinée.

Et, tout égaré, il se releva, faisant un mouvement pour fuir.

— Et Rosemonde! Rosemonde! s'écria-t-il; il faut que je revoie Rosemonde. Enfin, elle est ma fiancée, elle est ma femme. Partir, partir sans elle!... Oh! c'est bien cruel à toi, mère, de me châtier et de me délaisser ainsi.. Que je souffre! Tu me plaignais de ce que je devais être bourreau; mais, jusqu'ici, je ne suis que victime

Une rafale plus violente que les autres, si violente, qu'elle déracina un des vieux chênes qui ombrageaient la grotte, sembla répondre aux plaintes d'Everard, et acheva de le frapper de terreur. Le reste de la nuit, il le passa dans ces alternatives d'épouvante et d'abattement, de résignation et de révolte. Parfois, il marchait à pas précipités, puis il retombait assis en sanglotant; parfois il se jetait avec désespoir le visage contre terre, mordant la mousse de la grotte. Quand la pâle et tardive lueur de l'aurore dora les sommets du Taunus, il était plus blanc que le sol couvert de neige, plus froid que les rochers vêtus de givre; qui l'eût vu l'eût pris lui-même pour un fantôme, tant il était pâle et glacé. C'est que toute la nuit, malgré ses prières, malgré ses supplications, malgré ses sanglots, Albine était restée muette.

Le soleil, un morne soleil de décembre, un soleil mourant, lança à travers les arbres desséchés ses rayons blafards, et Everard, épuisé se mit à marcher du côté de la chaumière. La seule résolution qu'il eût prise, c'était de voir Rosemonde et de lui demander conseil; il se disait bien que le mieux était de s'enfuir loin de son père, loin de l'Allemagne, mais il voulait revoir Rosemonde.

Comme il marchait plongé dans ses pensées, il releva tout à coup la tête en entendant le son du cor et l'aboiement des chiens; puis, à travers le taillis, il aperçut les piqueurs, la meute, et enfin Maximilien à cheval qui chassait. Il n'eut que le temps de franchir un fossé et de se jeter dans l'épaisseur du bois. Lorsqu'il continua sa route, il crut distinguer, à plusieurs reprises aux détours du chemin, un valet du comte qui semblait le suivre; mais peut-être n'était-ce qu'une nouvelle illusion de son délire Il est certain qu'Everard avait la fièvre

Ce fut dans ces transes qu'il arriva à la maison du garde forestier. Jonathas, averti de grand matin, était sorti comme de raison pour accompagner son maître à la chasse. Everard ne trouva donc que Rosemonde. La jeune fille jeta un cri en voyant entrer son amant si pâle et si défait. Everard alors lui raconta tout ce qui s'était passé à sa seconde entrevue avec son père. Ce récit fut long, car vingt fois la parole lui manqua, vingt fois ses larmes l'interrompirent. Rosemonde fut, comme toujours, sublime de raison et de dévouement.

— Ami, dit-elle à Everard, si réellement Lucile de Gansberg avait dû devenir votre femme, je vous dirais: Everard, Lucile est une noble jeune fille; obéissez à votre père, épousez Lucile, et, si vous n'êtes pas heureux, du moins vous resterez noble et honoré. Mais cette union avec la duchesse de B... est monstrueuse, Everard, et j'ai le droit de vous en détourner, car ce n'est pas à vous et à moi seuls que le comte d'Eppstein fait tort ici; il offense la justice et Dieu. Il est votre père, Everard; cependant, il a, assure-t-on, l'âme pleine de violence et de tyrannie; il serait donc impie et dangereux de lutter contre lui; et le meilleur parti à prendre, c'est assurément de vous éloigner. Ne vous préoccupez point de moi, Everard; je savais bien que nos rêves étaient des chimères, et qu'à moins que le monde ne s'écroulât, je ne pourrais être votre femme. N'importe! je suis à vous et ne serai jamais à aucun autre. Je resterai ici ou ailleurs à prier pour vous, à vous aimer sans espérance. Sans espérance! car vous voilà riche, maintenant; vous voilà comte, et votre père pourrait consentir à une union entre nous, ce qui est impossible, que ce serait moi qui refuserais. Je vous répète pourtant que toute ma vie je vous serai fidèle comme si j'étais votre épouse; mais vous, Everard, allez, soyez libre; restez grand et bon, apaisez de loin le comte d'Eppstein; forcez-le, par vos belles actions, à vous pardonner, à vous nommer son fils, et, après cela, oubliez si vous le voulez, la pauvre fille qui ne vous oubliera jamais.

— Rosemonde, ange visible, tu ne m'abandonnes pas, toi! s'écria Everard les larmes aux yeux, parle, oh! parle toujours; les pensées douces et clémentes descendent dans mon esprit avec tes paroles. Oui, je t'obéirai, cher guide de mon cœur, et ta dernière leçon ne sera pas perdue plus que les autres. Je partirai, non pour me sauver, mais pour sauver mon père; car, vois-tu, Rosemonde, tu m'as rappelé à la sagesse et à la clémence. Ma mère ne m'a pas répondu cette nuit; c'est aujourd'hui l'anniversaire de Noël, et j'ai peur, j'ai peur pour lui. Je fuis donc devant son danger, devant sa damnation, peut-être.

— Everard, que veux-tu dire? demanda Rosemonde, inquiète de l'altération des traits du jeune visionnaire.

— Rien, rien, murmura Everard; les morts savent, les vivants ignorent. Laisse-moi partir vite, Rosemonde; un dernier baiser seulement. Oh! ne crains rien, un baiser de sœur, un baiser au front, un baiser que je recevrai à genoux.

Everard s'agenouilla et Rosemonde, comme elle avait coutume de le faire après chaque leçon, lui posa sur le front un baiser doux et chaste comme son cœur, un baiser mêlé d'un soupir. En ce moment, derrière les beaux et purs enfants, un amer ricanement se fit entendre. Ils se retournèrent avec précipitation, et virent le comte Maximilien debout sur le seuil, en costume de chasse, un fouet dans une main, son fusil dans l'autre.

— Bien, fort bien, dit-il en saluant avec ironie.

Et il s'avança dans la chambre après avoir jeté son fouet et sa casquette sur une table et posé son fusil contre la muraille. Rosemonde, rougissante et immobile, restait les yeux baissés et n'osait faire un pas. Pour Everard, il s'était jeté au-devant d'elle et bravait presque de son regard fier et décidé le regard insolent et goguenard du comte.

Maximilien ôta avec lenteur ses gants, tout en sifflant un air de chasse et en promenant de l'un à l'autre amant son regard moqueur; puis il se jeta dans un fauteuil, et, passant avec nonchalance une jambe sur l'autre:

— Voilà donc le mot de l'énigme, dit-il; un mot très charmant, en vérité! Voilà donc la raison de cette vertu spartiate; une raison tout à fait gentille et appétissante, il faut en convenir!

— Monseigneur, dit Everard, si votre colère...

— Ma colère? interrompit vivement le comte. Eh! bon Dieu! qui parle de ma colère? Il est bien question de cela. Je suis gentilhomme, mon Everard, et, de plus, fils du XVIIIe siècle. Je ne me suis pas encore fait ermite, Dieu merci! et bon chien chasse de race. Non, mes enfants, non, je ne vous en veux pas. Si je vous ai fait suivre, Everard, c'est par intérêt et non pour vous gêner, croyez-le. J'ai envoyé à la ville, sous un prétexte quelconque, votre père, ma belle enfant, votre père, qui n'est pas dans le secret, j'aime à le penser, et qui aurait pu gâter votre amicale entrevue: vous voyez que je ne suis pas un tyran. Seulement, je ne veux pas être une dupe, et je n'entends pas que votre amourette...

— Pardon, Monseigneur, si je vous coupe la parole, reprit Everard avec fermeté, mais il y a ici un malentendu qu'il est de mon devoir de rectifier. Daignez m'accorder une mi-

nute d'attention, je vous prie. Vous m'avez abandonné dans le vieux château d'Eppstein, seul, sans guide, sans maître, sans soutien. J'ai dû grandir au hasard, comme un arbre de la forêt. Etiez-vous mon père? étais-je votre fils? On n'eût pu le croire à votre indifférence, j'allais presque dire à votre haine. Un jour, vous m'avez écrit qu'il me fallait renoncer à toute prétention sur votre tendresse, comme vous renonciez à tous vos droits sur mon obéissance; puis, fidèle à votre résolution, vous ne vous êtes dès lors pas plus occupé de moi que si j'étais mort ou indigne de vous. Le paysan fait apprendre à lire à son fils, afin qu'il puisse au moins connaître la parole de Dieu; vous ne vous êtes pas même informé, vous, si je savais lire; vous m'avez laissé, oisif, ignorant, vagabond, et vous êtes allé bien loin avec votre fils Albert, le fils unique de votre affection, pour vous conquérir des places, des titres, des honneurs. Or, il est arrivé que votre fils bien-aimé vous a été retiré par Dieu, dont la justice est parfois terrible. Vous vous êtes souvenu alors de l'abandonné, parce que vous aviez besoin pour vos projets d'un associé qui fût votre fils. Vous vous attendiez à trouver un esprit inculte, une âme sauvage, et vous ameniez je ne sais quel professeur officiel pour me mettre en état de servir vos desseins. Vous avez été surpris en voyant qu'une éducation libérale ne vous laissait presque rien à faire, et vous êtes réjoui, non pas pour moi, mais parce que cela avançait d'un an ou deux le succès de vos combinaisons. Eh bien, savez-vous qui m'a enseigné la science, la vie et Dieu, qui m'a formé le cœur et la tête, qui a remplacé mon père absent par ses leçons, ma mère morte par ses conseils? le savez-vous, Monseigneur?

— Ma foi non, répondit le comte. Vous m'avez bien nommé la solitude, mais c'est un maître un peu vague.

— Eh bien, Monseigneur, c'est Rosemonde que voici, Rosemonde que vous avez failli insulter tout à l'heure; c'est cette noble et pieuse enfant qui a rendu au fils le bienfait de l'éducation qu'elle tenait de la mère, et qui, jour par jour, heure par heure, reprenait patiemment avec moi les éléments de toutes choses. Elle a fait un homme de votre fils, dont à peine vous aviez fait un chien; elle m'a ramené à la dignité, à l'espoir, et je puis le dire, à l'amour; elle m'a préparé enfin aux plus rudes infortunes comme aux plus hautes destinées. Insultez-la donc, maintenant!

— Vous êtes éloquent, Everard, dit Maximilien, et je m'en aperçois avec plaisir. Pourtant, ajouta-t-il en ricanant, ce qui résulte de plus clair du merveilleux discours que vous venez de débiter avec tant de feu, c'est tout simplement ce que j'avais conjecturé moi-même au premier abord, c'est-à-dire que cette chère enfant vous a instruit. Eh! mais c'est très bien à elle, et je lui en suis on ne peut plus reconnaissant; j'espère cependant qu'en échange de ses leçons, vous lui en avez rendu d'autres; vous n'êtes plus ignorant, soit; mais elle est-elle toujours innocente?

Rosemonde, droite et fixe, voulut parler, mais ses lèvres remuèrent sans qu'elle pût articuler un seul mot, et elle resta immobile et pâle comme une statue.



La main du squelette passait, tenant le comte Maximilien étranglé.

— Terre et ciel! vous persévérez dans votre méprise! s'écria Everard tremblant d'indignation.

— Dans ma méprise, non; dans mon mépris, oui, répondit le comte.

Rosemonde, toujours muette, éleva par un geste sublime ses bras vers le ciel.

— Monseigneur, faites attention, reprit Everard chancelant de fureur; vous avez si longtemps oublié que vous étiez mon père, qu'à mon tour, Dieu me pardonne, je pourrais bien oublier que je suis votre fils.

— Où diable, Monsieur, en viendrons-nous là? dit Maximilien en quittant son rire insultant pour redevenir tout à coup sérieux et hautain. Ce serait curieux à voir, en vérité. Jeune homme, jeune homme, apaise-toi, je t'y engage; ta colère d'enfant s'émousserait vite contre la mienne; contiens donc ta furie, c'est plus prudent, et laisse-moi en finir avec ta Dulcinée, qui, pour n'être pas duchesse, n'en fait pas moins en petit, à ce qu'il me paraît, le même métier que celle que tu refusais ce matin.

— Dieu du ciel! s'écria Rosemonde en tombant évanouie sur le carreau.

— Par l'enfer! s'écria Everard en sautant sur son épée, qu'il avait laissée la veille dans l'angle de la cheminée.

Puis, la tirant à demi, il s'avança sur le comte ; mais, à deux pas de lui, il s'arrêta, et repoussant son épée dans le fourreau :

— Vous m'avez donné la vie, dit-il, nous sommes quittes.

De son côté, Maximilien s'était jeté sur son fusil, qu'il avait armé.

Le père et le fils, à cette heure, se regardant avec des yeux flamboyant de colère, semblaient non pas deux hommes, mais deux démons.

— Je t'ai donné la vie, dis-tu? tu te trompes, misérable, je ne t'ai rien donné, et tu ne me dois rien. Tire donc ton épée. Nos deux rages étouffaient, ainsi contenues. Allons donc, à l'air, épées et colères!... Ah! tu recules, lâche! tu recules... Eh bien, je ne reculerai pas, moi.

Il alla vers la porte, et appela quatre ou cinq valets qu'il avait amenés avec lui.

— Saisissez cette fille, dit-il, évanouie ou non, saisissez-la, et jetez-la hors de mes domaines.

Everard se plaça devant elle, et, tirant son épée :

— Si un seul de vous la touche, dit-il, il est mort.

Les domestiques, intimidés, hésitèrent.

— Lâches! avancerez-vous? dit Maximilien en levant sur eux son fouet.

Ils firent un pas, mais Everard les arrêta de la pointe de son épée.

— Monseigneur, dit-il, je vous déclare que moi, Everard d'Eppstein, je suivrai cette enfant partout où elle ira, soit de gré, soit de force ; entendez-vous?

— A ton aise, répondit Maximilien. Faites ce que j'ai dit, drôles, reprit-il, en s'adressant aux valets.

— Monseigneur, reprit Everard, en posant la pointe de son épée sur le cœur de sa fiancée toujours évanouie, plutôt que de laisser toucher Rosemonde par un de ces hommes, je vous proteste que je la tuerai à vos yeux.

— Fais, si la pointe est bonne, dit le comte. Ah! ah! tu as peur encore? Enlevez cette femme, ou je vais moi-même me charger de ce soin.

— Monseigneur, s'écria Everard, prenez garde, je la défendrai contre tout le monde.

— Même contre ton père? dit le comte en s'avançant sur Everard, son fusil à la main.

— Même contre le bourreau de ma mère, s'écria Everard, aveuglé par je ne sais quelle frénésie.

Maximilien, emporté par le vertige de sa colère, coucha son fils en joue et fit feu.

— Ma mère, ma mère, ayez pitié de lui! cria Everard en tombant.

Le comte Maximilien resta debout, les yeux fixes, froid et pâle, comme foudroyé ; car il lui semblait voir, près de Rosemonde et d'Everard inanimés, Albine et Conrad vivants.

C'était bien Conrad que voyait Maximilien dans son hallucination étrange, Conrad, qui, selon sa promesse, venait visiter la famille d'Eppstein ; il était entré assez à temps pour détourner le fusil de son frère et sauver la vie à son neveu, en faisant, d'une blessure qui eût été mortelle, une légère blessure.

Le comte, en revenant à lui, l'aperçut à ses côtés. Il se crut d'abord le jouet d'un rêve horrible et promena autour de lui des yeux égarés. Il se retrouvait dans la même chambre, mais seul avec Conrad ; tout le monde s'était retiré, le parquet était taché de sang

— Où est Everard? dit Maximilien en frémissant.

— Là-haut, rassurez-vous ; blessé seulement à l'épaule, et peu dangereusement, reprit Conrad.

— Et Rosemonde?

— Elle a repris ses sens, elle soigne Everard.

— Mais vous, êtes-vous Conrad, Conrad changé et vieilli comme moi? Comment se fait-il que vous soyez là? qu'est-ce que cet uniforme d'officier français?

— Oui, c'est moi qui étais Conrad? Je suis à présent un général de Napoléon. Je vous apprendrai tout quand vous serez tout à fait remis.

— Ainsi vous êtes vivant! je ne rêvais pas! Mais l'autre! l'autre!

— De qui parlez-vous, Maximilien?

— De celle qui était debout près d'Everard, une main étendue vers lui comme pour le défendre, une main étendue vers moi comme pour me menacer.

— De qui parlez-vous? répéta Conrad inquiet.

— Oh! je l'ai reconnue, poursuivit Maximilien l'œil égaré, à l'expression farouche, implacable de son regard ; je l'ai bien reconnue, je suis condamné. Everard a eu beau dire : « Aie pitié de lui, ma mère! » Il n'y a pas de grâce à attendre.

— Je ne sais ce que signifient vos discours, reprit Conrad. Seulement, Everard m'a chargé de vous dire que, pour sa part, il vous pardonnait et prierait pour vous.

— A quoi bon? à quoi bon? dit le comte avec anxiété. Elle était là, je vous le dis.

— Qui, elle?

— Elle, le châtiment ; elle, l'expiation ; elle, Albine! Mais venez, mon frère, venez, sortons d'ici. N'entendez-vous pas que ce sang parle et crie vengeance? Ne voyez-vous pas que je suis comme ivre, ivre de meurtre et d'effroi? Venez! l'air, ce me semble, me fera du bien, le grand air pur des champs! Mais peut-être mon haleine va-t-elle le corrompre? Oh! je suis damné!

— Ne souhaitez-vous pas voir Everard et lui rendre pardon pour pardon.

— Non, non, je ne veux voir personne ; je ne suis plus père, je ne suis plus homme, je n'appartiens plus à la terre, mais à l'enfer... Et puis qu'importe mon pardon? Le pardon d'un maudit, c'est un anathème! Venez, Conrad ; sortons d'ici, vous dis-je.

Maximilien quitta la chambre et la maison de Jonathas avec son frère, qui avait peine à le suivre.

Il allait se heurtant contre les pierres et les aspérités du chemin, et, à le voir ainsi courir les cheveux en désordre, les yeux égarés, on eût dit qu'il fuyait devant quelqu'un. Il fuyait, en effet, devant le remords, qui vous atteint et vous dépasse toujours.

Les deux frères arrivèrent bientôt au château d'Eppstein, et Maximilien, toujours comme poursuivi, alla se réfugier dans la chambre rouge après avoir fait signe à Conrad de le suivre. D'un air effaré, il ferma la porte à double tour et mit les verrous.

— Maintenant, me voilà en sûreté, dit-il en tombant sur un fauteuil : voyons, je suis bien éveillé maintenant, je puis me reconnaître et rappeler à moi ma raison. Mais tout ce qui vient de m'arriver, est-ce une réalité terrible, ou bien une vision fiévreuse?

— Hélas! tout n'est que trop certain, dit Conrad.

— Mais, toi-même qui me l'attestes, n'es-tu pas toi-même un fantôme, dis?

— Ma vie est un secret, mais je vis, dit Conrad. Je passais à Eppstein, pour tenir une promesse faite à Everard et à Jonathas. Le hasard ou plutôt la Providence m'a amené précisément à temps pour détourner le canon de votre fusil et vous épargner un crime, et quel crime? Le meurtre d'un fils!

— Est-ce possible? est-ce possible? balbutia Maximilien avec un reste de délire.

— Oui, et afin de vous sauver de la folie, mon frère, afin de vous ramener au sentiment du vrai, je vous dirai volontiers ma sombre histoire. Nous nous retrouvons, d'ailleurs, dans un moment si étrange et si terrible, que toutes les règles sont confondues, et que je ne crois pas même avoir besoin de vous faire promettre sur l'honneur un inviolable silence. Ce mystère, sans être une nécessité absolue, est devenu pour moi une habitude et comme un besoin. J'ai vécu tellement en dehors des convenances reçues, et les motifs qui ont dirigé mes actions seraient si mal compris et si faussement interprétés ; le jugement de la foule pourrait si aisément calomnier et condamner avec des apparences légitimes toute ma conduite, que je préfère n'avoir que Dieu pour juge, Dieu, qui voit dans ma conscience la pureté de mes intentions. Et puis j'aime cette ombre où je me cache, parce qu'à force de dissimuler la première part de ma vie aux autres, j'arrive parfois à ne plus me la rappeler moi-même.

Conrad entama alors le récit de son orageuse et sinistre existence. Il le commença sérieux et l'acheva pleurant. Maximilien lui prêta une attention soutenue. Sa figure redevenait peu à peu calme et sereine ; il prit dans un nécessaire un flacon d'eau spiritueuse et en but deux ou trois verres à plusieurs reprises.

— Merci, Conrad, dit-il à son frère quand celui-ci eut cessé de parler, merci de m'avoir ramené dans le réel. Oui, bien que votre histoire soit étrange, bien que l'homme dont vous vous êtes fait le compagnon soit miraculeux, au moins je me retrouvais, en vous écoutant, avec des êtres que je connais, qui vivent et respirent. J'étais fou tout à l'heure, Conrad ; j'avais eu je ne sais quelles folles visions et quelles terreurs puériles. Ma colère m'avait, je crois, enivré. Je vous ai parlé d'Albine, d'apparitions, de vengeance, n'est-ce pas?

— En effet, dit Conrad surpris de ce retour subit de Maximilien.

— Mon Dieu, reprit celui-ci en souriant d'un rire amer, se peut-il que les plus fortes âmes aient parfois de ces moments de faiblesse et d'erreur? Penser que moi, Maximilien d'Eppstein, moi admis au conseil de l'héritier de César, j'aie pu un instant subir l'influence d'un conte de bonne femme! J'ai dû bien vous amuser, mon frère?

— Vous m'avez fait peine et pitié, dit Conrad, votre fureur et votre épouvante m'ont effrayé et consterné, autant que votre âcre ironie et votre sang-froid égoïste m'affligent et m'indignent à cette heure.

— Allons donc! continua Maximilien en secouant son front encore tout chargé de pensées sombres et de doutes, allons donc! il faut être homme et ne pas se laisser prendre par des visions. J'ai eu tort de m'abandonner à cette colère

terrible, j'en conviens, et je remercie Dieu et vous, Conrad, de m'avoir sauvé d'un meurtre. Mais, en vérité, je n'étais plus maître de moi, et ce jeune insolent m'avait par trop échauffé le sang. Enfin, il en est quitte pour une blessure légère, m'avez-vous dit? Cela lui servira de leçon et le disposera à m'obéir mieux, je l'espère. Quant aux menaces de la morte, quant aux rêves où elle m'est apparue, je ne suis ni assez jeune ni assez sot pour persister dans de pareilles chimères; et vous, Conrad, un homme supérieur, un soldat de Napoléon, vous croyez, comme moi, que ces songes sont vains et faux, n'est-il pas vrai?

— Qui sait? dit Conrad pensif

— Comment! reprit Maximilien, vous ajouteriez foi aux revenants et aux fantômes?

— Jésus, dit Conrad, a fait une loi aux vivants de prier pour les morts. Pourquoi l'Evangile des trépassés ne leur ordonnerait-il pas de veiller sur les vivants?

— Taisez-vous, taisez-vous, interrompit le comte, de nouveau pâle et tremblant; non! cela ne se peut pas. Tous liens sont rompus entre la mort et la vie, j'en suis sûr, je le veux. Mon frère, mon frère, ne me rejetez pas dans mon délire et dans ma peur.

En une seconde et pour un mot, cet homme, qui se targuait tout à l'heure d'une raison si forte, était redevenu plus timide et plus tremblant qu'un enfant ou qu'une femme. Il fit cependant un effort, et, relevant la tête:

— Et quand cela serait, dit-il, quand Dieu ferait des élus du paradis des anges gardiens sur la terre, accorderait-il ce don merveilleux aux damnés? Et je crois, je sais, Conrad, je suis certain, en dépit de tout, qu'Albine n'est pas digne du ciel et qu'une femme adultère ne saurait protéger personne, pas même l'enfant de son crime.

— Albine! s'écria Conrad: est-ce de la pieuse, de la chaste, de la noble Albine que vous osez parler ainsi?

— L'avez-vous connue? demanda Maximilien.

— On m'a dit..., répliqua Conrad embarrassé.

— Ah! on vous a dit! Oui, elle avait de beaux dehors de sainteté et savait habilement tromper les gens, l'hypocrite! Mais à vous, mon frère, je veux, je dois, je puis dire sa honte... Oui, poursuivit Maximilien en s'échauffant et en s'égarant, oui, à la fin, c'est un besoin pour moi de me justifier en la condamnant. Et vous allez convenir avec moi que j'ai eu et que j'ai raison, qu'il faut braver ses menaces, que c'est une infâme, que le trouble de mon esprit a seul produit toutes mes terreurs, que mes remords avaient tort. Oui, je fus juste et non coupable; si mes paroles l'ont tuée comme un couteau, c'est bien fait: cet Everard n'est pas mon fils, c'est le fils du capitaine Jacques, que Dieu maudisse!

— Du capitaine Jacques! s'écria Conrad en reculant.

— Oui, un Français, qui était plein pour elle d'une belle affection chevaleresque; un aventurier mystérieux dont elle n'a voulu me dire ni le vrai nom, ni l'histoire; un étranger qu'elle appelait publiquement son ami et son frère.

— Et qui était bien son frère et son ami, malheureux! dit Conrad d'une voix tonnante; car cet aventurier, ce Français, le capitaine Jacques, c'était moi, Conrad d'Eppstein, votre frère et le sien.

Maximilien se leva comme mû par un ressort et resta debout, roide et pâlissant.

— C'était moi, poursuivit Conrad, qui lui ai follement demandé une discrétion que son âme généreuse m'avait promise jusqu'à la mort, moi qui, avec vous et comme vous, mais involontairement du moins, suis son meurtrier; moi qui vous taisais tout à l'heure mon premier et fatal retour d'il y a vingt ans, pour ne pas réveiller vos terreurs, et qui vous crie à présent que vous avez tué une innocente: Mon frère, vous en répondrez devant Dieu!

Conrad s'arrêta, car vraiment l'accablement de Maximilien, de cet homme si énergique et si fier, était terrible et faisait pitié. Le comte était pâle comme un mort; on eût dit que la main du Seigneur irrité pesait sur ses épaules. C'est à peine s'il osait lever ses yeux pleins d'une terreur indicible. Il croyait voir distinctement à ses côtés l'ange vengeur, l'épée à la main.

Un long silence suivit ces dernières paroles. Conrad ne se sentait plus la force de maudire; Maximilien, murmurait: « Je suis perdu. » Seulement il répéta ces mots à plusieurs reprises avec un accent sourd et lugubre.

Il était quatre heures, et la nuit tombait. De gros nuages noirs chassés par le vent couraient dans le ciel, les pins craquaient, les corbeaux voletaient en bandes criardes autour des donjons d'Eppstein. Tout à coup, Maximilien sortit de sa stupeur.

— Du monde! Qu'on vienne!... Pourquoi sommes-nous seuls? s'écria-t-il. Conrad, ordonnez que tous les gens du château s'assemblent dans la grande salle d'en bas. Qu'on allume toutes les torches et toutes les bougies; qu'on fasse de la musique et du bruit; qu'on m'empêche de la voir et de l'entendre!

— Vous êtes sauvé et vous vous repentez, lui dit avec douceur Conrad, pris malgré lui de commisération à l'aspect de cette frénésie.

— Me repentir?... J'ai peur, reprit Maximilien; vous comprenez, n'est-ce pas, Conrad? De la lumière, du bruit!... Est-ce que je puis demeurer seul ici, dans cette chambre, dans la chambre rouge, au-dessous de la chambre du berceau, à côté de l'escalier des caveaux? Ne voyez-vous rien de sinistre dans ces rideaux qui remuent, dans la flamme de cette lampe qui tremble, dans ce foyer qui pétille, dans cet air même et dans ce silence? Ne voyez-vous pas que là, à mon cou, il y a la chaîne d'or, dernier et fatal avertissement de mon créancier glacé? Oubliez-vous que nous sommes à la veille de Noël? Vite donc, des chants, des flambeaux, de la foule!... Ou plutôt, qu'on commande mes équipages et que mes gens montent à cheval. Je veux partir sur-le-champ pour Vienne.

— Frère, dit Conrad, à quoi bon fuir? à quoi bon vous entourer de valets? Le mieux est de vous repentir, puisque déjà vous sentez une peur salutaire.

— Qui dit que j'ai peur? s'écria Maximilien en se redressant tout à coup. Celui-là ment.

Il retomba sur son fauteuil, les poings crispés, les dents serrées.

Une lutte étrange se livrait dans son cœur entre la honte et l'effroi. L'orgueil de Satan l'emporta.

— Les d'Eppstein n'ont pas peur! reprit-il en riant aux éclats, et son rire ressemblait à un sifflement.

Conrad hochait la tête avec pitié, et c'était cette pitié muette qui révoltait Maximilien.

— Les d'Eppstein n'ont pas peur! continua-t-il avec plus de force. Vivante, cette femme tremblait devant moi, et morte, elle me ferait trembler? Non pas, je la brave, elle, et sa vengeance, et son fils rebelle!

— Des blasphèmes?... s'écria Conrad épouvanté.

— Eh! non, du bon sens. Je crois en Dieu, c'est indispensable à la cour d'Autriche, mais je ne crois pas aux fantômes, par le diable! et la légende de ce château m'a toujours fait hausser les épaules. Laissez-moi, je veux être seul. Ce sont vos rêveries qui m'égaraient. Une nuit que j'avais les nerfs irrités, j'ai eu le cauchemar; il n'y a pas de quoi prendre de souci, mordieu!

— Ah! Maximilien, dit Conrad, j'aimerais mieux voir en vous la terreur dont vous vous défendez, que cette gaieté sacrilège.

— Mais de quelle terreur parlez-vous? êtes-vous le même songe-creux qu'autrefois? C'est vous-même, votre apparition subite, vos billevesées et la pitié pour ma victime qui m'ont troublé le cerveau; mais je ne crains rien, entendez-vous, ni les revenants, ni le diable, et je vais le prouver: vous allez me laisser seul et vous irez, s'il vous plaît, de ce pas, prévenir mon Everard qu'il ait à laisser là son infante et qu'il se prépare à me suivre à Vienne auprès de la duchesse.

— Mon frère, y songez-vous? Je ne vous quitte pas, dit Conrad.

— Si, par l'enfer! vous me quitterez, car vous m'exaspérez, enfin. Je ne suis pas un enfant qui tremble et qui recule, et j'entends rester seul pour envoyer à Vienne mes instructions et mon acceptation au nom d'Everard.

— Prenez garde, Maximilien! dit encore Conrad.

— Prenez garde vous-même! répondit le comte en frappant du pied; vous devez savoir que j'ai peu de patience; je veux rester seul, répéta-t-il avec l'obstination d'un fou, je veux rester seul!

— Faut-il donc laisser faire la justice de Dieu! dit Conrad en lui-même.

— Sortiras-tu! s'écria Maximilien.

— Oui! pauvre malheureux! car tu échapperais cette nuit, que celle qui peut aller vite, et qui va lentement parce qu'elle a la patience de l'éternité, te reprendrait demain.

— Enfer! reprit Maximilien en s'avançant sur son frère, les yeux flamboyants et les poings serrés.

Mais Conrad l'arrêta court par le regard calme et imposant de l'honnête homme qui dompte les impies.

— Adieu, lui dit-il en secouant la tête avec une amère pitié.

Il alla lentement vers la porte, l'ouvrit et sortit.

— Bonsoir! lui cria Maximilien en tirant bruyamment le verrou. Tu vois que je donne beau jeu au spectre, puisque je m'enferme avec lui. Ah! ah! ah! Dis donc, si demain je ne suis pas descendu à huit heures, aie l'obligeance de faire enfoncer ma porte! Bonsoir! et que le diable, qui te fait une si belle peur, t'accompagne, poltron!

Maximilien n'eut pas la force d'en dire davantage, il tomba à genoux, tremblant, épuisé, livide.

Conrad, qui écoutait dans le corridor, n'entendit plus rien. Il voulut envoyer un dernier adieu à son frère, mais

la parole se glaça sur ses lèvres. Il pensait à veiller sur le seuil, mais une puissance supérieure le chassait, et il sentait la volonté de Dieu qui le poussait dehors. Il descendit l'escalier d'un pas chancelant et alla rejoindre Everard chez Jonathas.

XXIII

Conrad, Everard, Rosemonde et Jonathas, réunis, passèrent dans la maison du garde-chasse une triste nuit d'insomnie, de terreurs et de larmes.

Everard, le premier appareil une fois posé sur sa blessure, avait voulu se lever : il était à demi étendu sur une chaise longue ; Conrad, assis à ses côtés, lui tenait la main ; Rosemonde allait et venait, préparant quelque boisson au malade. Parfois, dans un pieux élan, elle se jetait à genoux et priait avec ferveur.

Quant au bonhomme Jonathas, que ces événements, qu'il aurait dû prévoir en partie au moins, frappaient comme un coup de foudre, il ne fit que pleurer et sangloter pendant toute la lugubre veillée.

Entre ces quatre personnes unies par la même pensée d'angoisse, il y eut, pendant cette longue nuit, des silences qui durèrent des heures : on n'entendait que les sanglots de Jonathas, le tintement régulier de l'horloge de bois, et le vent qui faisait rage au dehors, menaçant d'ébranler la frêle toiture de la maison. Puis des exclamations, des prières, des invocations à Dieu, tombaient au milieu de cette morne attente et la rendaient plus affreuse.

— Prions pour lui, disait Conrad.

— Jésus ! ayez pitié de lui, répondait Rosemonde.

— Ma mère, pardonnez-lui, murmurait Everard.

Minuit sonna. Une question de Conrad les fit tressaillir tous.

— Vit-il encore ? demanda-t-il.

— Hélas ! il est perdu, répondit Everard après une pause. Ma mère me l'a toujours dit, il devait périr, sinon par moi, du moins à cause de moi. Je n'ai pas été le bourreau, je suis la hache. Et cependant la pauvre mère le plaignait, mais le destin a été plus fort qu'elle. Tout a concouru à cet événement prédit, tout, non seulement ce qui était impur et mauvais, comme l'ambition du comte et les vices de mon frère, qui l'ont tué, mais ce qui était bon et religieux, comme la confiance de Jonathas et notre amour sacré. Le sort le voulait, les terribles passions dont mon père était possédé réclamaient leur victime. Il est perdu !

Une heure après, Everard reprit :

— Que se passe-t-il à présent là-bas ? Quelle affreuse calamité nous attend ? Mon Dieu ! nous étions si heureux hier matin, nous faisions de si beaux rêves ! et maintenant quel espoir nous reste-t-il, et quelle est notre vie désormais ?

— Prions, dirent à la fois Conrad et Rosemonde.

. . . .

L'aube, l'aube triste de décembre, plus sombre qu'une nuit de mai, fut bien lente à apparaître ce jour-là.

Dès qu'une pâle lueur éclaira les vitres de la chambre, Conrad se leva.

— J'y vais, dit-il.

— Nous irons tous, reprit Everard.

Nul ne fit d'objection : Everard s'appuya sur son oncle ; Rosemonde et Jonathas marchèrent derrière eux, et tous quatre s'acheminèrent vers le château.

Huit heures sonnaient au moment où ils arrivèrent devant la grande porte : les valets commençaient à s'éveiller.

— Quelqu'un de vous a-t-il vu le comte d'Eppstein depuis hier soir ? leur demanda Conrad.

— Non, répondirent-ils ; le comte s'est enfermé dans sa chambre en défendant qu'on le dérangeât.

— A-t-il sonné ce matin ? continua Conrad. Je suis le comte Conrad, le frère de votre maître, et voici son fils Everard, que vous connaissez. Suivez-nous.

Conrad et Everard, suivis de deux ou trois domestiques, montèrent à la chambre de Maximilien ; Rosemonde et Jonathas restèrent en bas. Arrivés à la porte, Conrad et Everard se regardèrent et se firent peur l'un à l'autre, tant ils se trouvèrent pâles.

Conrad frappa : nul ne répondit. Il frappa plus fort, même silence. Il appela doucement d'abord, puis à haute voix, puis avec désespoir. Everard et les gens du comte se joignirent à lui. Tout se tut encore.

— Qu'on apporte des pinces, dit Conrad.

La porte fut enfoncée.

La chambre était vide.

— Nous entrerons seuls, Everard et moi, dit Conrad.

Ils entrèrent, refermèrent la porte, et regardèrent autour d'eux.

Le lit n'était pas défait, rien ne semblait dérangé ; seulement, la porte secrète était ouverte.

— Voyez ! dit Everard en la montrant de son doigt.

Conrad prit sur la cheminée une bougie qui brûlait encore. Puis l'oncle et le neveu s'engagèrent dans l'étroit passage et descendirent à pas lents l'escalier funèbre. La porte des caveaux était ouverte. Alors Everard, prenant le flambeau des mains de son oncle, mena Conrad au tombeau de sa mère. Le couvercle de marbre était soulevé, et la main du squelette passait, tenant le comte Maximilien étranglé par deux tours de la chaîne d'or.

. . . .

Le lendemain, quand, après avoir rendu les derniers honneurs au comte d'Eppstein, Conrad, Rosemonde et Everard se retrouvèrent en face l'un de l'autre :

— Adieu, dit Conrad ; je vais me faire tuer pour l'empereur.

— Adieu, dit Rosemonde ; je vous ai promis d'être au Seigneur ou à vous, Everard ; je ne puis être à vous, je retourne au Tilleul-Sacré.

— Adieu, dit Everard ; moi, je reste à souffrir ici.

Conrad, atteint d'une balle au cœur, tomba à Waterloo.

Rosemonde, un an après, prononça ses vœux à Vienne.

Everard demeura solitaire à Eppstein, continuant d'habiter la chambre où s'étaient accomplis les terribles événements que nous venons de raconter.

La mort du soldat, les prières de la vierge, les larmes du solitaire ont-elles obtenu grâce pour le meurtrier ?

TABLE DU VOLUME


LE MENEUR DE LOUPS

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Le Meneur de Loups

ILLUSTRATIONS

DE

RIOU



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LE MENEUR DE LOUPS

INTRODUCTION

I

CE QUE C'ÉTAIT QUE MOCQUET, ET COMMENT CETTE HISTOIRE EST PARVENUE A LA CONNAISSANCE DE CELUI QUI LA RACONTE

Pourquoi, pendant les vingt premières années de ma vie littéraire, c'est-à-dire de 1827 à 1847, pourquoi ma vue et mon souvenir se sont-ils si rarement reportés vers la petite ville où je suis né, vers les bois qui l'environnent, vers les villages qui l'entourent? Pourquoi tout ce monde de ma jeunesse me semblait-il disparu et comme voilé par un nuage, tandis que l'avenir vers lequel je marchais m'apparaissait limpide et resplendissant comme ces îles magiques que Colomb et ses compagnons prirent pour des corbeilles de fleurs flottant sur la mer?

Hélas! c'est que, pendant les vingt premières années de la vie, on a pour guide l'espérance, et, pendant les vingt dernières, la réalité.

Du jour où, voyageur fatigué, on laisse tomber son bâton, où l'on desserre sa ceinture et où l'on s'assied au bord du chemin, de ce jour-là, on jette les yeux sur la route parcourue, et, comme c'est l'avenir qui s'embrume, on commence à regarder dans les profondeurs du passé.

Alors, près d'entrer que l'on est dans les mers de sable, on est tout étonné de voir peu à peu poindre sur la route déjà parcourue des oasis merveilleuses d'ombre et de verdure, devant lesquelles on a passé non seulement sans s'arrêter, mais presque sans les voir.

On marchait si vite dans ce temps-là! on avait si grande hâte d'arriver où l'on n'arrive jamais... au bonheur!

C'est alors que l'on s'aperçoit que l'on a été aveugle et ingrat; c'est alors qu'on se dit que si l'on trouvait encore sur son chemin un de ces bosquets de verdure, on s'y arrêterait pour le reste de la vie, on y planterait sa tente pour y terminer ses jours.

Mais, comme le corps ne retourne pas en arrière, c'est la mémoire seule qui fait ce pieux pèlerinage des premiers jours et qui remonte à la source de la vie comme ces barques légères aux voiles blanches qui remontent le cours des rivières.

Puis le corps continue son chemin; mais le corps sans

la mémoire, c'est la nuit sans l'étoile, c'est la lampe sans la flamme.

Alors le corps et la mémoire suivent chacun une route opposée.

Le corps marche au hasard vers l'inconnu.

La mémoire, brillant feu follet, voltige au-dessus des traces laissées sur le chemin ; elle seule est sûre de ne point s'égarer.

Puis, chaque oasis visitée, chaque souvenir recueilli, elle revient d'un vol rapide vers le corps de plus en plus lassé, et, comme un bourdonnement d'abeille, comme un chant d'oiseau, comme un murmure de source, elle lui raconte ce qu'elle a vu.

Et, à ce récit, l'œil du voyageur se ranime, sa bouche sourit, sa physionomie s'éclaire.

C'est que, par un bienfait de la Providence, la Providence permet que, ne pouvant pas retourner vers la jeunesse, la jeunesse revienne à lui.

Et, dès lors, il aime à raconter tout haut ce que lui dit tout bas sa mémoire.

Est-ce que la vie serait ronde comme la terre? est-ce que, sans s'en apercevoir, on en ferait le tour? est-ce qu'à mesure qu'on approche de la tombe, on se rapprocherait de son berceau?

II

Je ne sais ; mais je sais ce qui m'est arrivé, à moi.

A ma première halte sur le chemin de la vie, à mon premier regard en arrière, j'ai d'abord raconté l'histoire de Bernard et de son oncle Berthelin, puis celle d'Ange Pitou, de sa fiancée et de tante Angélique, puis celle de Conscience l'Innocent et de sa fiancée Mariette, puis celle de Catherine Blum et du père Vatrin.

Aujourd'hui, je vais vous raconter celle de Thibault le meneur de loups et du seigneur de Vez.

Maintenant, comment les événements que je vais faire passer sous vos yeux sont-ils venus à ma connaissance?

Je vais vous le dire.

Avez-vous lu mes *Mémoires* et vous rappelez-vous un ami de mon père, nommé Mocquet?

Si vous les avez lus, vous vous souvenez vaguement du personnage.

Si vous ne les avez pas lus, vous ne vous en souvenez pas du tout.

Dans l'un et l'autre cas, il est donc important que je remette Mocquet sous vos yeux.

Du plus loin qu'il me souvienne, c'est-à-dire de l'âge de trois ans, nous habitions, mon père, ma mère et moi, un petit château nommé les Fossés, situé sur les limites des départements de l'Aisne et de l'Oise, entre Haramont et Longpré.

On appelait ce petit château *les Fossés*, sans doute parce qu'il était entouré d'immenses fossés remplis d'eau.

Je ne parle pas de ma sœur ; elle était en pension à Paris, et nous ne la voyions qu'un mois sur onze, c'est-à-dire aux vacances.

Le personnel de la maison, à part mon père, ma mère et moi, se composait :

1° D'un gros chien noir nommé Truffe, qui avait le privilège d'être le bienvenu partout, attendu que j'en avais fait ma monture ordinaire ;

2° D'un jardinier nommé Pierre, qui faisait pour moi dans le jardin ample provision de grenouilles et de couleuvres, sortes d'animaux dont j'étais fort curieux ;

3° D'un nègre, valet de chambre de mon père, nommé Hippolyte, espèce de Jocrisse noir dont les naïvetés étaient passées en proverbe, et que mon père gardait, je crois, pour compléter une série d'anecdotes qu'il eût pu opposer avec avantage aux jeannoteries de Brunet (1) ;

4° D'un garde nommé Mocquet, pour lequel j'avais une grande admiration, attendu que, tous les soirs, il avait à raconter de magnifiques histoires de revenants et loups-garous, histoires qui s'interrompaient aussitôt que paraissait le *général* : c'est ainsi que l'on appelait mon père ;

5° Enfin, d'une fille de cuisine, répondant au nom de Marie.

Cette dernière se perd complètement pour moi dans les brouillards crépusculaires de ma vie ; c'est un nom que j'ai entendu donner à une forme restée indécise dans mon esprit, mais qui, autant que je puis me le rappeler, n'avait rien de bien poétique.

(1) Voir mes *Mémoires*.

Au reste, nous n'avons aujourd'hui à nous occuper que de Mocquet.

Essayons de faire connaître Mocquet au physique et au moral.

III

Mocquet était au physique un homme d'une quarantaine d'années, court, trapu, solide des épaules, ferme des jarrets.

Il avait la peau brunie par le hâle, de petits yeux perçants, des cheveux grisonnants, des favoris noirs passant en collier sous son cou.

Il m'apparait au fond de mes souvenirs avec un chapeau à trois cornes, une veste verte à boutons argentés, une culotte de velours à côtes, de grandes guêtres de cuir, carnassière à l'épaule, fusil au bras, brûle-gueule à la bouche.

Arrêtons-nous un instant à ce brûle-gueule.

Ce brûle-gueule était devenu, non pas un accessoire de Mocquet, mais une partie intégrante de Mocquet.

Nul ne pouvait dire avoir jamais vu Mocquet sans son brûle-gueule.

Quand, par hasard, Mocquet ne tenait pas son brûle-gueule à la bouche, il le tenait à la main.

Ce brûle-gueule, destiné à accompagner Mocquet au milieu des plus épais fourrés, devait présenter le moins de prise possible aux corps solides qui pouvaient amener son anéantissement.

Or, l'anéantissement d'un brûle-gueule bien culotté était pour Mocquet une perte que les années seules pouvaient réparer.

Aussi la tige du brûle-gueule de Mocquet ne dépassait jamais cinq ou six lignes, et encore pouvait-on toujours, sur les cinq ou six lignes, parier pour trois lignes au moins en tuyau de plume.

Cette habitude de ne pas quitter sa pipe, laquelle avait creusé son étau entre la quatrième incisive et la première molaire de gauche, en faisant disparaitre presque entièrement les deux canines, avait amené chez Mocquet une autre habitude, qui était celle de parler les dents serrées, ce qui donnait un caractère particulier d'entêtement à tout ce qu'il disait.

Or, ce caractère d'entêtement devenait encore plus remarquable lorsqu'il ôtait momentanément sa pipe de la bouche, aucun obstacle n'empêchant plus ses mâchoires de se rejoindre et les dents de se serrer de manière à ne plus laisser passer les paroles que comme un sifflement à peine intelligible.

Voilà ce qu'était Mocquet au physique.

Les quelques lignes qui vont suivre indiqueront ce qu'il était au moral.

IV

Un jour, Mocquet entra dès le matin dans la chambre de mon père, encore couché, et se planta devant son lit, debout et ferme comme un poteau de carrefour.

— Eh bien, Mocquet, lui demanda mon père, qu'y a-t-il, et qui me procure l'avantage de te voir de si bon matin?

— Il y a, général, répondit gravement Mocquet, il y a que je suis *cauchemardé*.

Mocquet, sans s'en douter, avait enrichi la langue française d'un double verbe actif et passif.

— Tu es *cauchemardé?* Oh ! oh ! fit mon père en se soulevant sur le coude, c'est grave, cela, mon garçon.

— C'est comme cela, mon général.

Et Mocquet tira son brûle-gueule de sa bouche, ce qu'il ne faisait que rarement et dans les grandes occasions.

— Et depuis quand es-tu cauchemardé, mon pauvre Mocquet? demanda mon père.

— Depuis huit jours, général.

— Et par qui, Mocquet?

— Oh ! je sais bien par qui, répondit Mocquet, les dents d'autant plus serrées que son brûle-gueule était à sa main et sa main derrière son dos.

— Mais, enfin, peut-on le savoir?

— Par la mère Durand, d'Haramont, qui, vous ne l'ignorez pas, général, est une vieille sorcière.

— Si fait, je l'ignorais, Mocquet, je te jure.

— Oh ! mais, moi, je le sais ; je l'ai vue passer à cheval sur un balai pour aller au sabbat.

— Tu l'as vue passer, Mocquet ?

— Comme je vous vois, mon général ; sans compter qu'elle a chez elle un vieux bouc noir qu'elle adore.

— Et pourquoi te cauchemarde-t-elle ?

— Pour se venger de ce que je l'ai surprise dansant sa ronde diabolique, à minuit, sur les bruyères de Gondreville.

— Mocquet, c'est une grave accusation que tu portes là, mon ami, et, avant de répéter tout haut ce que tu me dis tout bas, je te conseille d'amasser quelques preuves.

— Des preuves ? Allons donc ! est-ce que tout le monde ne sait pas bien dans le village que, dans sa jeunesse, elle a été la maîtresse de Thibault, le meneur de loups !

— Diable ! Mocquet, il faut faire attention à cela.

— J'y fais attention aussi, et elle me le payera, la vieille taupe !

La *vieille taupe* était une expression que Mocquet empruntait à son ami Pierre le jardinier, lequel, n'ayant pas de plus grand ennemi que les taupes, donnait le nom de taupe à tout ce qu'il détestait.

V

« Il faut faire attention à cela, » avait dit mon père.

Ce n'est pas que mon père crût au cauchemar de Mocquet ; ce n'est pas même qu'en admettant l'existence du cauchemar, il crût que c'était la mère Durand qui *cauchemardait* son garde ; non ; mais mon père connaissait les préjugés de nos paysans ; il savait que la croyance aux sorts est encore fort répandue dans les campagnes. Il avait entendu raconter quelques terribles exemples de vengeance de la part d'ensorcelés qui avaient cru rompre le charme en tuant celui ou celle qui les avait charmés, et Mocquet, lorsqu'il était venu dénoncer la mère Durand à mon père, avait mis dans sa dénonciation un tel accent de menace, il avait serré les canons de son fusil de telle façon, que mon père avait cru devoir abonder dans le sens de Mocquet afin de prendre sur lui assez d'influence pour qu'il ne fît rien sans le consulter.

Aussi, croyant cette influence établie, mon père se hasarda-t-il à dire :

— Mais, avant qu'elle te le paye, mon cher Mocquet, il faudrait bien t'assurer qu'on ne peut te guérir de ton cauchemar.

— On ne peut pas, général, répondit Mocquet d'un ton assuré.

— Comment ! on ne peut pas ?

— Non ; j'ai fait l'impossible.

— Qu'as-tu fait ?

— D'abord, j'ai bu un grand bol de vin chaud avant de me coucher.

— Qui t'a conseillé ce remède-là ? C'est M. Lécosse ?

M. Lécosse était le médecin en renom de Villers-Cotterets.

— M. Lécosse ? fit Mocquet. Allons donc ! est-ce qu'il connaît quelque chose aux sorts ? Non, pardieu ! ce n'est pas M. Lécosse.

— Qui est-ce donc ?

— C'est le berger de Longpré.

— Mais un bol de vin chaud, animal ! tu as dû être ivre-mort après l'avoir bu ?

— Le berger en a bu la moitié.

— Je comprends l'ordonnance, alors Et le bol de vin chaud n'a rien fait ?

— Non, général. Elle est venue piétiner cette nuit-là sur ma poitrine comme si je n'avais absolument rien pris.

— Et qu'as-tu fait encore ? car tu ne t'es pas borné, je présume, à ton bol de vin chaud ?

— J'ai fait ce que je fais quand je veux prendre une bête *fausse*.

Mocquet avait une phraséologie qui lui était particulière ; jamais on n'avait pu lui faire dire une bête fauve, toutes les fois que mon père disait : « Une *bête fauve*, » Mocquet reprenait : « Oui, général, une *bête fausse*. »

— Tu tiens donc à ta *bête fausse ?* avait dit une fois mon père.

— J'y tiens, non pas par entêtement, mon général.

— Et pourquoi donc y tiens-tu, alors ?

— Parce que, sauf votre respect, mon général, vous vous trompez.

— Comment ! je me trompe ?

— Oui, l'on ne dit pas une *bête fauve*, on dit une *bête fausse*

— Et que veut dire une bête fausse, Mocquet ?

— Cela veut dire une bête qui ne va que la nuit ; ça veut dire une bête qui se glisse dans les pigeonniers, pour étrangler les pigeons, comme les fouines ; dans les poulaillers pour étrangler les poules, comme les renards ; dans les bergeries pour étrangler les moutons, comme les loups ; ça veut dire une bête qui trompe, une bête fausse, enfin.

La définition était si logique, qu'il n'y avait rien à répondre.

Aussi mon père ne répondit-il rien, et Mocquet, triomphant, continua-t-il d'appeler les bêtes fauves des bêtes fausses, ne comprenant rien à l'entêtement de mon père, qui continuait d'appeler des bêtes fausses des bêtes fauves

Voilà pourquoi, à la question de mon père : « Et qu'as-tu fait encore ? » Mocquet avait répondu : « J'ai fait ce que je fais quand je veux prendre une bête fausse. »

Nous avons interrompu le dialogue pour donner l'explication que l'on vient de lire ; mais entre Mocquet et mon père, qui n'avait pas besoin d'explication, le dialogue continuait.

VI

— Et que fais-tu, Mocquet, quand tu veux prendre une bête fauve ? demanda mon père.

— Général, je prépare un *pierge*.

— Comment ! tu as préparé un piège pour prendre la mère Durand ?

Mocquet n'aimait pas que l'on prononçât les mots autrement que lui.

Aussi reprit-il :

— J'ai préparé un *pierge* pour la mère Durand, oui, général.

— Et où l'as-tu mis, ton *pierge ?* à ta porte ?

Mon père, comme on le voit, faisait des concessions.

— Ah bien, oui, à ma porte ! dit Mocquet ; est-ce qu'elle passe par ma porte, la vieille sorcière ! Elle entre dans ma chambre que je ne sais seulement point par où.

— Par la cheminée, peut-être ?

— Il n'y en a point ; d'ailleurs, je ne la vois que quand je la sens.

— Tu la vois ?

— Comme je vous vois, général.

— Et que fait-elle ?

— Oh ! quant à cela, rien de bon ; elle me piétine sur la poitrine : vlan, vlan, vlan !

— Enfin, où as-tu mis le piége ?

— Le *pierge !* je l'ai mis sur mon estomac, donc !

— Et quel *pierge* as-tu mis ?

— Oh ! un fameux *pierge !*

— Lequel ?

— Celui que j'avais préparé pour prendre le loup gris qui venait étrangler les moutons de M Destournelles.

— Pas si fameux, ton *pierge*, Mocquet, puisque le loup gris a mangé ton appât et ne s'est pas pris.

— Il ne s'est pas pris, vous savez bien pourquoi, général.

— Non.

— Il ne s'est pas pris parce que c'est le loup noir de Thibault le sabotier.

— Ce n'est pas le loup noir de Thibault le sabotier, Mocquet, puisque tu avoues toi-même que le loup qui venait étrangler les moutons de M. Destournelles était gris.

— Il est gris, aujourd'hui, mon général ; mais, du temps de Thibault le sabotier, c'est-à-dire il y a trente ans, il était noir ; à preuve, mon général, c'est qu'il y a trente ans, j'étais noir comme un corbeau, et qu'à présent, je suis gris comme le Docteur.

Le Docteur était un chat auquel j'ai essayé, dans mes *Mémoires*, de donner une célébrité relative, et qu'on appelait le Docteur à cause de la magnifique fourrure dont la nature l'avait doué.

— Oui, dit mon père, je connais ton histoire de Thibault le sabotier. Mais, si le loup noir est le diable, comme tu dis, Mocquet, il ne doit pas changer

— Si fait, mon général ; seulement, il met cent ans à devenir tout blanc, et, à chaque minuit de la centième année, il redevient noir comme un charbon

— Je passe condamnation, Mocquet ; seulement, je te prie de ne pas raconter cette belle histoire-là à mon fils avant qu'il ait quinze ans au moins.

— Pourquoi cela, mon général ?

— Parce qu'il est inutile de lui farcir l'esprit de pareilles sottises avant qu'il soit assez grand pour se moquer des loups, qu'ils soient blancs, gris ou noirs.

— C'est bien, mon général, on ne lui en parlera point.
— Continue.
— Où en étions-nous, mon général ?
— Nous en étions au *pierge* que tu as mis sur ton estomac, et tu disais que c'était un fameux *pierge*.
— Ah ! ma foi, oui, mon général, que c'en était un fameux *pierge !* Il pesait bien dix livres ; qu'est-ce que je dis donc ! quinze livres au moins, avec sa chaîne ! La chaîne, je l'avais passée à mon poignet.
— Et cette nuit-là ?
— Oh ! cette nuit-là, ç'a été bien pis ! Ordinairement, c'était avec des galoches qu'elle me pétrissait la poitrine ; cette nuit-là, elle est venue avec des sabots.
— Et elle vient ainsi... ?
— Toutes les nuits que le bon Dieu fait ; aussi j'en maigris : vous voyez bien, général, que j'en deviens étique ; mais, ce matin, j'ai pris mon parti.
— Et quel parti as-tu pris, Mocquet ?
— J'ai pris le parti de lui flanquer un coup de fusil, donc !
— C'est un parti sage. Et quand dois-tu le mettre à exécution ?
— Oh ! ce soir ou demain, général.
— Diable ! et moi qui voulais t'envoyer à Villers-Hellon.
— Ça ne fait rien, général. Etait-ce pressé, ce que j'allais y faire ?
— Très pressé !
— Eh bien, je puis aller à Villers-Hellon, — il n'y a que quatre lieues en passant sous bois, — et être revenu ce soir ; ça ne fait que huit lieues ; nous en avons avalé bien d'autres en chassant, général.
— C'est dit, Mocquet ; je vais te donner une lettre pour M. Collard, et tu partiras.
— Et je partirai, oui, général.
Mon père se leva et écrivit à M. Collard
La lettre était conçue en ces termes :

« Mon cher Collard,

« Je vous envoie mon imbécile de garde, que vous connaissez ; il s'imagine qu'une vieille femme le cauchemarde toute la nuit, et, pour en finir avec son vampire, il veut tout simplement la tuer. Mais, comme la justice pourrait trouver mauvaise cette manière de se traiter soi-même des étouffements, je vous l'envoie sous un prétexte quelconque. De votre côté, sous le prétexte qu'il vous plaira, vous l'enverrez chez Danré, de Vouty, lequel l'enverra chez Dulauloy, lequel, avec ou sans prétexte, l'enverra au diable, s'il veut.
« En somme, il faut que sa tournée dure au moins une quinzaine de jours. Dans quinze jours, nous aurons déménagé et nous habiterons Antilly, et alors, comme il ne sera plus dans le voisinage d'Haramont, et que, selon toute probabilité, son cauchemar le quittera en route, la mère Durand pourra dormir tranquille ; ce que je ne lui conseillerais pas de faire si Mocquet demeurait dans les environs.
« Il vous porte une douzaine de bécassines et un lièvre que nous avons tués hier en chassant dans les marais de Vallue
« Mille tendres souvenirs à votre belle Herminie et mille baisers à votre chère petite Caroline.
« Votre ami,
« ALEX. DUMAS. »

Mocquet partit une heure après la lettre écrite, et, au bout de trois semaines, vint nous rejoindre à Antilly.
— Eh bien, lui demanda mon père en le voyant gaillard et bien portant, eh bien, la mère Durand ?
— Eh bien, mon général, répondit Mocquet tout joyeux, elle m'a quitté, la vieille taupe ; il paraît qu'elle n'avait de pouvoir que dans le canton

VII

Douze ans s'étaient écoulés depuis le cauchemar de Mocquet. J'en avais quinze passés.
C'était dans l'hiver de 1817 à 1818.
Hélas ! depuis dix ans, mon père était mort.
Nous n'avions plus de jardinier Pierre, plus de valet de chambre Hippolyte, plus de garde Mocquet.
Nous n'habitions plus le château des Fossés ni la villa d'Antilly ; nous habitions une petite maison sur la place de Villers-Cotterets, en face de la fontaine, où ma mère tenait un bureau de tabac.
Elle y joignait un débit de poudre de chasse, de plomb et de balles.

Tout jeune que j'étais, j'étais déjà, comme je l'ai raconté dans mes *Mémoires*, un chasseur enragé.
Seulement, je ne chassais, dans l'acception du mot, que quand mon cousin, M. Deviolaine, inspecteur de la forêt de Villers-Cotterets, voulait bien me demander à ma mère.
Le reste du temps, je braconnais.
J'avais, pour ce double exercice de la chasse et du braconnage, un charmant fusil à un coup, qui avait appartenu à la princesse Borghèse, et sur lequel son chiffre était gravé.
Mon père me l'avait donné comme j'étais tout enfant, et, à la vente qui avait suivi sa mort, j'avais tant réclamé mon fusil, qu'on ne l'avait pas vendu avec les autres armes, les chevaux et les voitures.
Le temps de mes joies était l'hiver.
L'hiver, la terre se couvre de neige, et les oiseaux, embarrassés de trouver leur nourriture, viennent là où on leur jette du grain.
J'avais quelques vieux amis de mon père, possédant de beaux et grands jardins, qui me permettaient alors de faire dans ces jardins la chasse aux oiseaux
Je balayais la neige, je semais une traînée de grain, et, d'un abri quelconque, ménagé à demi-portée de fusil, je faisais feu, tuant quelquefois six, huit, dix oiseaux d'un seul coup.
Puis, quand la neige persistait, il y avait une autre espérance : c'est que l'on détournerait un loup
Le loup détourné appartient à tout le monde.
C'est un ennemi public, un assassin mis hors la loi. Chacun peut tirer dessus. Alors, il ne faut pas demander si, malgré les cris de ma mère, qui redoutait pour moi un double danger, il ne faut pas demander, dis-je, si je prenais mon fusil et si j'étais le premier au rendez-vous.
L'hiver de 1817 à 1818 avait été rude.
Il était tombé un pied de neige ; il avait gelé par-dessus, de sorte que la neige tenait bon depuis une quinzaine de jours.
Et cependant on n'entendait parler de rien.
Un soir, vers quatre heures de l'après-midi, Mocquet vint à la maison.
Il venait faire sa provision de poudre
Tout en faisant sa provision de poudre, il me fit un signe de l'œil. Quand il sortit je le suivis.
— Eh bien, Mocquet, lui demandai-je, qu'y a-t-il ?
— Vous ne devinez pas, monsieur Alexandre ?
— Non, Mocquet.
— Vous ne devinez pas que, si je viens acheter de la poudre chez madame la générale, au lieu d'en acheter tout simplement à Haramont, c'est-à-dire si je fais une lieue au lieu d'un quart de lieue, c'est que j'ai une partie à vous proposer ?
— O mon bon Mocquet ! Et laquelle ?
— Il y a un loup, monsieur Alexandre.
— Bah ! vraiment ?
— Il a enlevé cette nuit un mouton à M. Destournelles, et je l'ai suivi jusqu'au bois du Tillet
— Eh bien ?
— Eh bien, cette nuit, je le reverrai bien certainement, je le détournerai, et, demain matin, nous lui ferons son affaire.
— Oh ! quel bonheur !
— Seulement, il faut la permission ..
— La permission de qui, Mocquet ?
— La permission de la générale.
— Eh bien, rentre, Mocquet ; nous allons la lui demander.
Ma mère nous regardait à travers les vitres.
Elle se doutait bien qu'il se tramait quelque complot.
Nous rentrâmes.
— Ah ! Mocquet, dit-elle, tu n'es guère raisonnable, va !
— En quoi ça, madame la générale ? demanda Mocquet.
— Eh ! de lui monter la tête comme tu fais ; il n'y pense déjà que trop, à ta maudite chasse !
— Dame ! madame la générale, ça, c'est comme les chiens de bonne race : son père était chasseur, il est chasseur, son fils sera chasseur ; faut en prendre votre parti
— Et s'il lui arrive malheur ?
— Avec moi, malheur ? malheur avec Mocquet ? Allons donc ! J'en réponds corps pour corps, de M. Alexandre. Lui arriver malheur, à lui, au fils du général ? Mais jamais ! jamais ! au grand jamais !
Ma pauvre mère secoua la tête.
J'allai me pendre à son cou.
— Ma petite mère, lui dis-je, je t'en prie
— Mais tu lui chargeras son fusil, Mocquet ?
— Soyez donc tranquille ! soixante grains de poudre, pas un de plus, pas un de moins, et une balle de vingt à la livre.
— Tu ne le quitteras pas ?
— Pas plus que son ombre.
— Tu le placeras près de toi ?
— Entre mes jambes.

— Mocquet ! c'est à toi seul que je le confie.

— Et on vous le rendra intact. Allons, monsieur Alexandre, prenez vos cliques et vos claques, et partons : la générale le permet

— Comment ! tu l'emmènes ce soir, Mocquet?

— Bon ! demain, il serait trop tard pour le venir chercher ; le loup, c'est au point du jour que cela se chasse.

— Comment ! c'est pour chasser le loup que tu me le demandes ?

— N'avez-vous pas peur que le loup ne vous le mange ?

— Mocquet ! Mocquet !

— Eh ! quand je vous dis que je réponds de tout !

— Mais où couchera-t-il, le malheureux enfant?

— Chez le père Mocquet, donc ! Il aura un bon matelas à terre, des draps blancs comme ceux que le bon Dieu a étendus sur la plaine, et deux bonnes couvertures chaudes ; il ne s'enrhumera pas, allez !

— Eh ! non, mère, sois donc tranquille ! Allons, Mocquet, je suis prêt.

— Et tu ne m'embrasses seulement pas, malheureux enfant !

— Oh ! si fait, petite mère, et plutôt deux fois qu'une !

Et je me jetai au cou de ma mère, que j'étouffais à force de la serrer dans mes bras.

— Et quand le reverra-t-on ?

— Oh ! ne soyez pas inquiète s'il ne revient que demain soir.

— Comment, demain soir ! et tu me disais au point du jour !

— Au point du jour pour le loup ; mais, si nous faisons buisson creux, il faudra bien lui faire tirer un ou deux canards sauvages dans les marais de Vallue, à cet enfant.

— Bon ! tu vas me le noyer !

— Cré nom ! dit Mocquet, si je n'avais pas l'honneur de parler à la femme de mon général, je vous dirais...

— Quoi, Mocquet? que dirais-tu ?

— Que vous ne ferez qu'une poule mouillée de votre fils. Mais, si la mère du général avait été derrière lui à le tirer par les basques de son habit comme vous êtes derrière cet enfant-là, il n'aurait jamais tant seulement traversé la mer pour venir en France.

— Tu as raison, Mocquet ! emmène-le ; je suis folle.

Et ma mère se retourna pour essuyer une larme.

Larme de mère, diamant du cœur, plus précieux qu'une perle d'Ophir.

Je la vis couler.

J'allai à la pauvre femme ; je lui dis tout bas :

— Si tu veux, mère, je resterai

— Non, va, va, mon enfant, dit-elle ; Mocquet a raison : il faut qu'un jour tu sois un homme.

Je l'embrassai encore une dernière fois.

Puis j'allai rejoindre Mocquet, déjà en chemin.

Au bout de cent pas, je me retournai.

Ma mère s'était avancée jusqu'au milieu de la rue pour me suivre plus longtemps des yeux.

Ce fut mon tour d'essuyer une larme au bord de ma paupière.

— Bon ! me dit Mocquet, voilà que vous pleurez, vous aussi, monsieur Alexandre !

— Allons donc, Mocquet ! c'est de froid

Vous qui m'aviez donné cette larme, ô mon Dieu ! vous savez bien, n'est-ce pas? que ce n'était pas de froid que je pleurais

VIII

Nous arrivâmes chez Mocquet à la nuit noire

Nous soupâmes d'une omelette au lard et d'une gibelotte de lapin.

Puis Mocquet me fit mon lit. Il avait tenu parole à ma mère : j'avais un bon matelas, deux draps blancs et deux bonnes couvertures bien chaudes.

— Allons ! me dit Mocquet, fourrez-vous là dedans et dormez ; il est probable que demain, à quatre heures du matin, il faudra se mettre en campagne.

— A l'heure que tu voudras, Mocquet

— Oui, oui, vous êtes matinal le soir, et, demain matin, il faudra vous jeter une potée d'eau fraîche dans votre lit pour vous faire lever.

— Je te le permets, Mocquet, si tu es obligé de m'appeler deux fois.

— Allons ! on verra cela.

— Mais tu es donc bien pressé de dormir, Mocquet ?

— Eh ! que voulez-vous donc que je fasse à cette heure?

— Il me semble, Mocquet, que tu pourrais bien me raconter une de ces histoires qui m'amusaient tant quand j'étais petit.

— Et qui est-ce qui se lèvera pour moi à deux heures du matin, si je vous conte des histoires jusqu'à minuit? M le curé ?

— Tu as raison, Mocquet.

— C'est bien heureux !

Je me déshabillai et je me couchai

Mocquet se jeta tout habillé sur son lit

Au bout de cinq minutes, Mocquet ronflait comme une basse

Je fus plus de deux heures à me tourner et à me retourner dans mon lit sans pouvoir venir à bout de m'endormir.

Que de nuits blanches j'ai passées la veille des ouvertures de chasse !

Enfin, vers minuit, la fatigue l'emporta.

A quatre heures du matin, une sensation de froid me réveilla en sursaut. J'ouvris les yeux.

Mocquet avait rejeté la couverture sur le pied de mon lit et se tenait debout auprès, les deux mains appuyées sur son fusil et le brûle-gueule à la bouche.

Sa figure rayonnait à la lueur de sa pipe, qui, à chaque aspiration de son souffle, éclairait son visage.

— Eh bien, Mocquet? lui dis-je.

— Eh bien, il est détourné.

— Le loup? Et qui est-ce qui l'a détourné ?

— Ce pauvre Mocquet.

— Ah ! bravo !

— Seulement, devinez où il est allé se loger? En voilà un loup qui est bon enfant !

— Où il est allé se loger, Mocquet ?

— Oh ! je vous le donne en cent ! Dans la remise des Trois-Chênes.

— Eh bien, mais il est pincé, alors ?

— Pardieu !

La remise des Trois-Chênes est un bouquet d'arbres et de fourrés d'environ deux arpents situé au milieu de la plaine de Largny, à cinq cents pas à peu près de la forêt.

— Et les gardes ? continuai-je.

— Prévenus, répondit Mocquet ; ils sont à la lisière de la forêt, les fins tireurs : Moynat, Mildet, Vatrin, Lafeuille, ce qu'il y a de mieux enfin. De notre côté, nous cernons la remise avec M. Charpentier, de Vallue, M. Hochedez, de Largny, M. Destournelles, des Fossés, vous et moi ; on lâchera les chiens, le garde champêtre les appuiera, et enlevez, c'est pesé !

— Mocquet, tu me mettras au bon endroit.

— Puisque je vous dis que vous serez près de moi ; seulement, il faudrait vous lever.

— Tu as raison, Mocquet. Brrou !

— Allons, on va avoir pitié de votre jeunesse et vous mettre un fagot dans la cheminée.

— Mocquet, je n'osais pas te le demander ; mais, si tu faisais cela, parole d'honneur ! tu serais bien gentil !

Mocquet alla prendre dans le chantier une brassée de bois qu'il jeta dans la cheminée en la tassant du pied ; puis il introduisit au milieu des sarments une allumette enflammée.

A l'instant même, le feu pétilla et monta joyeux et clair dans la cheminée.

J'allai m'asseoir sur l'escabeau du foyer et je m'habillai. Ce fut une toilette vivement faite, je vous en réponds.

Mocquet lui-même en fut tout ébahi.

— Allons, dit-il, une goutte de parfait-amour, et en route !

Et Mocquet remplit deux petits verres d'une liqueur jaunâtre que je n'eus pas même besoin de goûter pour la reconnaître.

— Tu sais que je ne bois jamais d'eau-de-vie, Mocquet.

— Ah ! vous êtes bien le fils de votre père, vous ! Eh bien, mais qu'allez-vous donc prendre, alors?

— Rien, Mocquet, rien.

— Vous connaissez le proverbe : « Maison vide, le diable y entre. » Mettez-vous quelque chose sur l'estomac, croyez-moi, tandis que je vais charger votre fusil ; car il faut bien lui tenir parole, à cette pauvre mère.

— Eh bien, Mocquet, une croûte de pain et un verre de pignolet

Le pignolet est un petit vin qui se récolte dans les pays non vignobles.

On dit proverbialement qu'il faut être trois hommes pour le boire, l'homme qui le boit et les deux hommes qui le tiennent.

J'étais assez habitué au pignolet et je le buvais à moi seul.

J'avalai donc mon verre de pignolet tandis que Mocquet chargeait mon fusil.

— Que fais-tu donc, Mocquet? lui demandai-je.

— Une croix à votre balle, répondit-il Comme vous serez près de moi, nous pouvons tirer ensemble, et — pas pour la prime, je sais bien que vous me l'abandonnerez, mais

pour la gloriole. — si le loup tombe, il sera bon de voir qui l'aura tué. Ainsi, visez juste.

— Je ferai de mon mieux, Mocquet

— Voilà votre fusil chargé aux oiseaux. En route, alors, et le canon en l'air.

Je suivis la prudente recommandation du vieux garde et nous partîmes.

IX

Le rendez-vous était à la route de Chavigny.

Nous trouvâmes là nos gardes et une partie de nos chasseurs.

Au bout de dix minutes, ceux qui manquaient encore nous avaient rejoints.

A cinq heures moins quelques minutes, on se trouva au complet.

On tint conseil

Il fut convenu que l'on envelopperait la remise des Trois-Chênes à grande distance, et que l'on se rapprocherait peu à peu de manière à la cerner.

Le mouvement devait se faire le plus silencieusement possible, l'habitude bien connue de messieurs les loups étant de décamper au moindre bruit.

Chacun devait étudier avec soin le chemin qu'il parcourrait, afin de s'assurer si le loup était toujours dans la remise. Le garde champêtre tenait les chiens de Mocquet couplés.

Chacun prit sa place à l'endroit de la remise où sa marche le conduisit.

Le hasard fit que, Mocquet et moi, nous nous trouvâmes placés sur la face nord de la garenne, c'est-à-dire sur celle qui était parallèle à la forêt. Comme l'avait dit Mocquet, nous étions à la meilleure place.

Il était probable que le loup chercherait à gagner la forêt, et, par conséquent, déboucherait de notre côté.

Nous nous adossâmes chacun contre un chêne, à cinquante pas de distance l'un de l'autre.

Puis, sans bouger, retenant notre souffle, nous attendîmes.

Les chiens furent découplés sur la face opposée à celle que nous gardions.

Ils donnèrent deux coups de gueule et se turent.

Le garde champêtre entra derrière eux dans la remise, frappant les arbres avec son bâton et criant :

— Tayaut !

Mais les chiens, l'œil hors de la tête, les babines relevées, le poil hérissé, semblaient fichés en terre.

Il n'y eut pas moyen de leur faire faire un pas de plus

— Hé ! Mocquet ! cria le garde champêtre, il paraît que c'est un crâne loup, car Rocador et Tombelle n'en veulent pas reprendre.

Mocquet se garda bien de répondre ; le bruit de sa voix eût indiqué à l'animal la direction où il trouverait des ennemis.

Le garde champêtre continua d'avancer en frappant contre les arbres. Les deux chiens le suivaient, mais prudemment, par derrière, pas à pas, sans abois, et se contentant de gronder.

— Tonnerre de Dieu ! cria tout à coup le garde champêtre, j'ai manqué lui marcher sur la queue ! Au loup ! au loup ! au loup ! A toi, Mocquet ! à toi !

Et, en effet, quelque chose venait à nous comme une balle. L'animal s'élança hors de la remise, rapide comme un éclair, juste entre moi et Mocquet.

C'était un énorme loup, presque blanc de vieillesse.

Mocquet lui envoya ses deux coups de fusil.

Je vis ses deux balles ricocher dans la neige.

— Mais tirez donc ! cria-t-il ; tirez donc !

Seulement alors, j'épaulai, je suivis un instant l'animal et fis feu. Le loup fit un mouvement comme pour mordre son épaule.

— Il en tient ! il en tient ! cria Mocquet ; l'enfant a mis le bout au droit ! Aux innocents les mains pleines.

Cependant le loup continuait sa course et piquait droit sur Moynat et Mildet les deux meilleurs tireurs de toute l'inspection. Tous les deux firent feu de leur premier coup dans la plaine, de leur second coup sous bois. On vit les deux premières balles se croiser et sillonner la neige en la faisant rejaillir De ces deux premières balles le loup n'avait pas été touché, mais sans doute il était tombé sous les deux autres.

Il était inouï que les deux gardes qui venaient de faire feu manquassent leur coup.

J'avais vu tuer à Moynat dix-sept bécassines de suite

J'avais vu Mildet couper en deux un écureuil qui sautait d'un arbre à l'autre.

Les gardes avaient suivi le loup sous bois. Nous regardions, haletants, l'endroit où ils avaient disparu.

Nous les vîmes reparaître l'oreille basse et hochant la tête.

— Eh bien ?... cria Mocquet interrogeant les tireurs.

— Bon ! fit Mildet avec un mouvement de bras, il est à Taille-Fontaine maintenant.

— A Taille-Fontaine ! fit Mocquet tout ébahi. Ah çà ! mais ils l'ont donc manqué, les maladroits ?

— Pourquoi pas ? Tu l'as bien manqué, toi !

Mocquet secoua la tête.

— Allons, allons, il y a quelque diablerie là-dessous, dit-il. Que je l'aie manqué, c'est étonnant ; cependant, c'est encore possible. Mais que Moynat l'ait manqué de ses deux coups, non, je dirai non.

— C'est pourtant comme cela, mon pauvre Mocquet.

— D'ailleurs, vous l'avez touché, vous, me dit-il.

— Moi !.. es-tu sûr ?

— C'est honteux à dire pour nous autres ; mais, aussi vrai que je m'appelle Mocquet de mon nom de famille, vous l'avez touché, voyez-vous !

— Eh bien, mais, si je l'ai touché, c'est bien facile à voir, Mocquet. Il fera sang Courons, Mocquet, courons !

Et je joignis l'exemple au précepte.

— Non, pardié ! ne courons pas, cria Mocquet en serrant les dents et en frappant du pied ; allons doucement, au contraire, que nous sachions à quoi nous en tenir.

— Allons doucement, mais allons.

Et il se mit à suivre pas à pas la trace du loup.

— Ah ! pardieu ! lui dis-je, il n'y a pas de crainte de la perdre, sa passée, elle est visible.

— Oui, mais ce n'est pas cela que je cherche.

— Que cherches-tu donc ?

— Vous le saurez tout à l'heure

Les chasseurs qui enveloppaient avec nous la remise nous avaient rejoints et nous suivaient par derrière, le garde champêtre leur racontant ce qui venait de se passer. Mocquet et moi, nous suivions les pas du loup, profondément empreints sur la neige.

Arrivés à l'endroit où l'animal avait essuyé mon feu :

— Eh bien, tu vois, Mocquet, lui dis-je, je l'ai manqué !

— Et pourquoi cela, l'avez-vous manqué ?

— Dame ! puisqu'il ne fait pas sang.

— Alors, cherchez la trace de votre balle sur la neige

Je m'orientai et m'écartai dans la direction que ma balle avait dû suivre, en supposant qu'elle n'eût pas touché le loup.

Je fis un demi-kilomètre inutilement.

Je pris le parti de rabattre sur Mocquet.

Il faisait signe aux gardes de venir le rejoindre.

— Eh bien, me dit-il, et la balle ?

— Je ne l'ai pas trouvée.

— Alors, j'ai été plus heureux que vous ; je l'ai trouvée, moi.

— Comment ! tu l'as trouvée ?

— Oh ! faites le tour et venez derrière moi.

J'obéis à la manœuvre commandée. Les chasseurs de la remise s'étaient rapprochés. Mais Mocquet leur avait indiqué une ligne qu'ils ne devaient pas franchir.

Les gardes de la forêt se rapprochaient à leur tour.

— Eh bien ? leur demanda Mocquet.

— Manqué, dirent ensemble Mildet et Moynat.

— J'ai bien vu que vous l'aviez manqué dans la plaine ; mais sous bois...?

— Manqué aussi.

— Vous êtes sûrs ?

— On a retrouvé les deux balles chacune dans le tronc d'un arbre.

— C'est à n'y pas croire, dit Vatrin.

— Non, c'est à n'y pas croire, reprit Mocquet, et cependant je vais vous montrer quelque chose de plus incroyable encore.

— Montre ?

— Regardez là, sur la neige ; que voyez-vous ?

— La passée d'un loup, pardieu !

— Et auprès de sa patte droite, — là, — qu'y a-t-il ?

— Un petit trou.

— Eh bien, vous ne comprenez pas ?

Les gardes se regardèrent avec étonnement.

— Comprenez-vous à cette heure ? reprit Mocquet.

— Impossible ! dirent les gardes.

— C'est pourtant comme cela, et la preuve, je vais vous la donner.

Mocquet plongea sa main dans la neige, chercha un instant, et avec un cri de triomphe tira de la neige une balle aplatie.

— Tiens ! dis-je, c'est ma balle.

— Vous la reconnaissez donc ?

— Je crois bien, tu l'avais marquée.

— Et quel signe lui avais-je fait ?

— Une croix.

— Vous voyez, messieurs, dit Mocquet.

— Alors, explique-nous cela.

— Eh bien, il a écarté les balles ordinaires ; mais il n'a pas eu de puissance sur la balle de l'enfant, qui avait une croix. Il l'a reçue à l'épaule, je l'ai vu faire le mouvement de se mordre.

— Mais, s'il a reçu la balle à l'épaule, demandai-je, étonné du silence et de l'ébahissement des gardes, comment ne l'a-t-elle pas tué ?

— Parce qu'elle n'était ni d'or ni d'argent, mon mignon, et qu'il n'y a que les balles d'or ou d'argent qui puissent entamer la peau du diable et tuer ceux qui ont fait un pacte avec lui.

— Mais, enfin, Mocquet, dirent les gardes en frissonnant, tu crois... ?

— Oui, pardié ! je jurerais que nous venons d'avoir affaire au loup de Thibault le sabotier.

Les gardes et les chasseurs se regardèrent.

Deux ou trois firent le signe de la croix.

Tous paraissaient partager l'opinion de Mocquet et savoir ce que c'était que le loup de Thibault le sabotier.

Moi seul, je l'ignorais.

— Mais, enfin, insistai-je, qu'est-ce que c'est que le loup de Thibault le sabotier ?

Mocquet hésitait à me répondre.

— Ah ! par ma foi ! s'écria-t-il enfin, le général m'a dit que je pourrais vous conter l'affaire quand vous auriez quinze ans. Vous les avez, n'est-ce pas ?

— J'en ai seize, répondis-je avec fierté.

— Eh bien, le loup de Thibault le sabotier, mon cher monsieur Alexandre, c'est le diable. Vous m'avez demandé hier soir une histoire, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Revenez avec moi ce matin à la maison, et je vous en raconterai une, d'histoire, et une belle !

Gardes et chasseurs se séparèrent en échangeant silencieusement une poignée de main ; chacun tira de son côté, et nous rentrâmes chez Mocquet, qui me raconta l'histoire que vous allez lire.

Peut-être me demanderez-vous pourquoi, depuis si longtemps que m'a été racontée la susdite histoire, je ne vous l'ai pas racontée encore. Je vous répondrai qu'elle était serrée dans une case de ma mémoire qui est restée constamment close, et qui ne s'est rouverte qu'il y a trois jours. Je vous dirais bien à quelle occasion, mais probablement ce récit, qui empêcherait notre entrée en matière, serait pour vous d'un médiocre intérêt. J'aime donc mieux commencer mon récit à l'instant même.

Je dis mon récit, quand je devrais peut-être dire le récit de Mocquet. Mais, par ma foi ! quand on a couvé un œuf trente-huit ans, on peut bien finir par croire qu'on l'a pondu.

LE MENEUR DE LOUPS

I

LE GRAND LOUVETIER DE MONSEIGNEUR

C'était un rude veneur que le seigneur Jean, baron de Vez.

Quand vous suivrez la belle vallée qui va du Berval à Longpré, vous verrez à votre gauche une vieille tour qui vous paraîtra d'autant plus haute et d'autant plus formidable qu'elle est isolée.

C'est aujourd'hui la propriété d'un vieil ami de celui qui raconte cette histoire, et tout le monde est tellement habitué à son aspect, si terrible qu'il soit, que le premier paysan venu va chercher, l'été, l'ombre de ses hautes murailles sans plus de crainte que les martinets aux grandes ailes noires et aux cris aigus, et les hirondelles aux doux gazouillements, qui, chaque année, viennent y suspendre leurs nids.

Mais, à l'époque dont nous parlons, c'est-à-dire vers l'an 1780, la demeure seigneuriale de Vez ne présentait pas le même aspect et n'offrait pas, il faut le dire, la même sécurité. C'était une bâtisse du douzième ou du treizième siècle, sombre et sévère, à laquelle, extérieurement du moins, la succession des années n'avait rien ôté de sa formidable physionomie. Il est vrai que la sentinelle au pas mesuré et au casque resplendissant ne se promenait plus sur ses remparts ; il est vrai que l'archer au cor aigu ne veillait plus dans sa tour ; il est vrai que deux hommes d'armes ne se tenaient plus à la poterne, prêts, au moindre signal d'alarme, à baisser la herse et à lever le pont. Mais la solitude même de l'édifice, au centre duquel la vie semblait s'être retirée, donnait au sombre géant de granit, la nuit surtout, la terrifiante majesté des choses muettes et immobiles.

Ce n'était cependant pas un méchant homme que le châtelain de cette vieille forteresse, et, comme disaient les gens qui, le connaissant plus à fond que le vulgaire, lui rendaient mieux justice, il faisait plus de bruit que de besogne et plus peur que de mal, aux chrétiens, bien entendu.

Car, pour les animaux des forêts, c'était un ennemi déclaré, implacable, mortel.

Il était grand louvetier de monseigneur Louis-Philippe d'Orléans, quatrième du nom ; charge qui lui permettait de satisfaire la passion désordonnée qu'il avait pour la chasse.

Sur toutes choses, quoique ce ne fût point facile, il était encore possible de faire entendre raison au baron Jean ; mais, sur la chasse, quand le digne seigneur s'était chaussé une idée dans la tête, il fallait qu'il en eût le cœur net et qu'il arrivât à son but.

Il avait épousé, disait-on, une fille naturelle du prince ; ce qui lui donnait, avec son titre de grand louvetier, un pouvoir presque absolu dans les domaines de son illustre beau-père, pouvoir que personne n'osait lui contester, surtout depuis que monseigneur le duc d'Orléans s'étant, en 1773, remarié avec madame de Montesson, avait à peu près abandonné son château de Villers-Cotterets pour sa délicieuse maison de Bagnolet, où il recevait les beaux esprits du temps et jouait la comédie.

Aussi était-il bien rare que, chaque jour que le bon Dieu faisait, soit que le soleil réjouît la terre, soit que la pluie l'attristât, soit que l'hiver couvrît les champs de son blanc linceul, soit que le printemps déroulât sur les prés son vert tapis, aussi était-il bien rare de ne pas voir, entre huit et neuf heures du matin, s'ouvrir à deux battants la grande porte du château et sortir, par cette porte, d'abord le baron Jean, puis son premier piqueur Marcotte, puis les autres piqueurs, puis les chiens couplés et menés en laisse par les valets de chiens, et surveillés par maître Engoulevent, aspirant piqueur, lequel, pareil au bourreau allemand, qui marche seul après la noblesse et avant la bourgeoisie, comme étant le dernier des nobles et le premier des bourgeois, marchait immédiatement après les piqueurs et avant les valets de chiens, comme étant le premier des valets de chiens et le dernier des piqueurs.

Tout cela défilait en grand équipage, chevaux anglais, chiens français ; douze chevaux, quarante chiens.

Commençons par dire qu'avec ces douze chevaux et ces quarante chiens, le baron Jean chassait toutes bêtes.

Mais, sans doute pour faire honneur à son titre, c'était principalement le loup qu'il chassait. Ce qui prouvera aux vrais veneurs combien il était sûr du nez et du fond de ses chiens, c'est qu'après le loup il donnait rang au sanglier ; après le sanglier venait le cerf, puis le daim, puis le chevreuil. Enfin, lorsque les valets de limiers avaient fait buisson creux, il découplait à la billebaude et attaquait le premier lièvre venu ; car, ainsi que nous l'avons dit, il chassait tous les jours, le digne seigneur, et il se fût plutôt passé de manger et même de boire toute une journée, quoiqu'il eût souvent soif, que de rester vingt-quatre heures sans voir courir ses chiens.

Mais, comme on sait, si vites que soient les chevaux, si fins que soient les chiens, la chasse a ses bons et ses mauvais quarts d'heure.

Un jour, Marcotte se présenta tout penaud au rendez-vous où l'attendait le baron Jean.

— Eh bien, Marcotte, demanda le baron Jean en fronçant le sourcil, qu'y a-t-il encore ? Je vois à ton air que la chasse ira mal aujourd'hui.

Marcotte secoua la tête.

— Voyons, parle, fit le baron Jean avec un geste plein d'impatience.

— Eh bien, il y a, monseigneur, que j'ai eu connaissance du loup noir.

— Ah ! ah ! fit le baron Jean, dont les yeux étincelèrent.

Et, en effet, c'était la cinquième ou sixième fois que le digne seigneur lançait l'animal en question, et que son pelage inaccoutumé rendait si facile à reconnaître, sans jamais être arrivé à le joindre à portée de la carabine ou à le forcer.

— Oui, reprit Marcotte ; mais la damnée bête a si bien employé sa nuit, tellement croisé et rabattu ses voies, qu'après avoir tenu la moitié de la forêt, je me suis retrouvé à ma première brisée.

— Alors, Marcotte, tu crois qu'il n'y a aucune chance de rapprocher l'animal ?

— Je ne crois pas.

— Par tous les diables ! s'écria le seigneur Jean, — qui était le plus grand jureur qui eût paru sur la terre depuis Nemrod, — je me sens cependant malade aujourd'hui, et j'ai besoin d'un hallali, quel qu'il soit, pour rafraîchir mes

humeurs noires. Voyons, Marcotte, que chasserons-nous à la place de ce damné loup noir?

— Dame! tout occupé de lui, répondit Marcotte, je n'ai point détourné d'autre bête. Monseigneur veut-il découpler à la billebaude et chasser le premier animal venu?

Le baron Jean allait répondre à Marcotte de faire comme il l'entendrait, lorsqu'il vit le petit Engoulevent qui s'approchait le chapeau à la main.

— Attends, dit-il, voici maître Engoulevent qui a, ce me semble, un conseil à nous donner.

— Je n'ai aucun conseil à donner à un noble seigneur comme vous, répondit Engoulevent en abritant sous une humble contenance sa physionomie narquoise et rusée; mais mon devoir est de dire que j'ai connaissance d'un beau daim dans les environs.

— Voyons ton daim Engoulevent, répondit le grand louvetier, et, si tu ne t'es pas trompé, il y aura un écu neuf pour toi.

— Où est ton daim? demanda Marcotte. Mais prends garde à ta peau si tu nous fais découpler inutilement!

— Donnez-moi Matador et Jupiter, et puis nous verrons.

Matador et Jupiter étaient les deux meilleurs chiens d'attaque du seigneur de Vez.

Aussi Engoulevent n'avait-il pas fait cent pas avec eux dans le fourré, qu'au frétillement de leurs queues, à leurs abois répétés, il jugea qu'ils empaumaient la voie.

Et, en effet, presque immédiatement le daim, qui était un magnifique dix-cors, se donna aux chiens. Toute la meute découplée rallia les deux vétérans. Marcotte cria gare, sonna le lancer, et la chasse commença, à la grande satisfaction du seigneur de Vez, qui, tout en regrettant son loup noir, acceptait cependant un daim dix cors comme pis aller.

Depuis deux heures, la chasse durait et le daim tenait bon. Il avait d'abord emmené la chasse du petit bois d'Haramont à la route du Pendu, puis de la route du Pendu à la queue d'Oigny, et tout cela haut la main; car ce n'était pas une de ces bêtes du plat pays qui se font tirer la queue par de méchants bassets.

Cependant, vers les fonds de Bourgfontaine, l'animal se sentit malmené, car il renonça aux grands partis qu'il avait pris jusque-là pour se forlonger, et il commença de ruser.

D'abord, il descendit dans le ruisseau qui va de l'étang de Baisemont à l'étang de Bourg, le remonta pendant un demi-quart de lieue environ, ayant de l'eau jusqu'au jarret, fit un saut à droite, rentra dans le lit du ruisseau, fit un saut à gauche, et dès lors s'éloigna par des bonds aussi vigoureux que ce qui lui restait de forces lui permettait de faire.

Mais les chiens du seigneur Jean n'étaient pas chiens à s'embarrasser de si peu

D'eux-mêmes, en chiens intelligents et de bonne race qu'ils étaient, ils se divisèrent la tâche. Les uns remontèrent le ruisseau, les autres le descendirent; ceux-ci quêtèrent à droite, ceux-là quêtèrent à gauche, si bien qu'ils finirent par démêler la ruse de l'animal, retrouvèrent la voie, et, au premier cri que poussa l'un d'eux, se rassemblèrent autour de celui-là et reprirent leur poursuite, aussi chauds et aussi ardents que si le daim eût été à vingt pas devant eux.

Toujours galopant, toujours sonnant, toujours aboyant, le baron Jean, les piqueurs et la meute arrivèrent aux étangs de Saint-Antoine, à quelques centaines de pas des bordures d'Oigny.

Là, entre les bordures d'Oigny et la haie des Oseraies, s'élevait la hutte de Thibault le sabotier.

Disons un peu ce que c'était que Thibault le sabotier c'est-à-dire le véritable héros de notre histoire.

Peut-être me demandera-t-on comment, moi qui ai assigné des rois à comparaître sur la scène; comment, moi qui ai forcé princes, ducs et barons à jouer des rôles secondaires dans mes romans, je prends un simple sabotier pour héros de cette histoire.

D'abord, je répondrai qu'il y a, dans mon cher pays de Villers-Cotterets plus de sabotiers que de barons, de ducs et de princes, et que, du moment où mon intention était de prendre pour théâtre des événements que je vais raconter la forêt qui l'entoure, il fallait, sous peine de faire des personnages de fantaisie, comme les *Incas* de M. Marmontel ou les *Abencerrages* de M. de Florian, que je prisse un des habitants réels de cette forêt.

D'ailleurs, on ne prend pas un sujet, c'est le sujet qui vous prend; et, qu'il soit bon ou mauvais, je suis pris par ce sujet-là.

Je vais donc essayer de faire le portrait de Thibault le sabotier, tout simple sabotier qu'il est, aussi exactement qu'un peintre fait le portrait qu'un prince régnant veut envoyer à sa fiancée.

Thibault était un homme de vingt-cinq à vingt-sept ans, grand, bien fait, solide de corps, mais naturellement triste de cœur et d'esprit. Cette tristesse lui venait d'un petit grain d'envie qu'il éprouvait malgré lui, à son insu peut-être, contre le prochain mieux favorisé que lui du côté de la fortune.

Son père avait fait une faute, grave en tout temps, mais plus grave à cette époque d'absolutisme où personne ne pouvait s'élever au-dessus de son état, que dans notre temps, où, avec de la capacité, on peut parvenir à tout.

Son père lui avait fait donner une éducation au-dessus de sa position. Thibault avait été à l'école de l'abbé Fortier, magister de Villers-Cotterets; il savait lire, écrire, compter, il avait appris même un peu de latin, ce qui le rendait très fier.

Thibault avait employé beaucoup de temps à lire. Il avait lu surtout des livres à la mode à la fin du dernier siècle. Chimiste malhabile, il n'avait pas su séparer le bon du mauvais, ou plutôt il en avait séparé le mauvais, et c'était particulièrement le mauvais qu'il avait avalé à large dose, laissant le bon se précipiter au fond du verre

Sans doute, à l'âge de vingt ans, Thibault avait rêvé autre chose que d'être sabotier.

Un instant, par exemple, il jeta les yeux sur l'état militaire.

Mais les camarades qui avaient porté la double livrée du roi et de la France, entrés au service comme soldats, étaient sortis du service comme soldats, n'ayant point gagné, pendant cinq ou six années d'esclavage, le plus petit grade, pas même celui de caporal.

Thibault avait songé aussi à se faire marin.

Mais la carrière de la marine était bien autrement fermée encore aux plébéiens que celle de l'armée.

Au bout de quinze ou vingt ans de dangers de tempêtes, de combats, il pouvait arriver à être contremaître, voilà tout, et encore!

Or, ce n'était pas la veste courte et le pantalon de toile à voile que Thibault ambitionnait de porter, c'était l'habit bleu de roi, avec le gilet rouge et l'épaulette d'or en patte de chat.

Mais il n'y avait pas d'exemple que le fils d'un sabotier fût jamais devenu capitaine de frégate, même lieutenant, même enseigne.

Il fallait donc renoncer à être marin.

Thibault aurait assez aimé l'état de notaire. Il songea un instant à entrer chez maître Niquet, tabellion royal, comme saute-ruisseau, et à gagner ses grades à la force de ses jarrets et à la pointe de sa plume.

Mais, arrivé au grade de maître clerc, à cent écus par an, où prendrait-il les trente mille francs nécessaires pour l'achat de la plus petite étude de village?

Il n'y avait donc pas plus moyen de devenir tabellion que de se faire officier de terre ou de mer.

Sur ces entrefaites, le père Thibault mourut.

Le père Thibault avait peu d'argent comptant, à peu près ce qu'il en fallait pour l'enterrer.

On l'enterra donc, et, une fois enterré, il resta à Thibault trois ou quatre pistoles.

Thibault savait très bien son état; c'était même un fin sabotier.

Mais il n'avait pas de goût pour manier la tarière et le paroir.

Il en résulta que, par un dernier sentiment de prudence, il déposa chez un ami les outils de son père, vendit les meubles depuis le premier jusqu'au dernier, réalisa une somme de cinq cent quarante livres, et résolut de faire ce que l'on appelait alors le tour de France.

Thibault fut trois ans en voyage. Il n'avait point fait fortune dans sa tournée; mais il avait appris des choses qu'il ignorait et acquis des talents qu'il n'avait point.

Il avait appris que, s'il est convenable de tenir une parole commerciale engagée vis-à-vis d'un homme, il est complètement inutile de tenir un serment d'amour fait à une femme

Voilà ce qu'il avait gagné au moral.

Quant au physique, il dansait la gigue à ravir, jouait du bâton à deux bouts de façon à se défendre contre quatre hommes, et maniait l'épieu comme le meilleur valet de vénerie.

Tout cela n'avait pas peu contribué à augmenter l'orgueil naturel de Thibault, et, en se voyant plus beau, plus fort, plus adroit que beaucoup de nobles, il demandait à la Providence: « Pourquoi ne suis-je pas né noble, et pourquoi tel noble n'est-il pas né vilain? »

Mais, comme aux apostrophes de Thibault la Providence se gardait bien de répondre; comme Thibault, en dansant, en jouant du bâton à deux bouts et en lançant l'épieu, fatiguait son corps et ne le restaurait pas, Thibault songea à reprendre son ancien état, si humble qu'il fût, se disant à part lui que, s'il avait nourri le père, il nourrirait bien aussi le fils.

Thibault alla donc chercher ses outils où il les avait déposés; puis, ses outils à la main, il alla demander à l'inten-

dant des biens de monseigneur Louis-Philippe d'Orléans la permission de se bâtir une cabane dans la forêt pour y exercer son état ; ce que l'intendant lui accorda volontiers, car il savait par expérience que M. le duc d'Orléans était un cœur très miséricordieux, donnant jusqu'à deux cent quarante mille francs par an aux malheureux, et il pensa que, donnant une pareille somme, il prêterait bien trente ou quarante pieds de terrain à un brave ouvrier qui avait envie de travailler.

Le bois de lit ne fut pas difficile à faire.

Thibault n'était pas beaucoup sabotier sans être un peu menuisier.

Il se fit un bois de lit dont il tressa le fond sanglé avec des oseraies, posa son matelas dessus et se trouva avoir un coucher.

Puis, peu à peu et à leur tour, vinrent les draps et les couvertures.

Puis le réchaud pour faire le feu, les casseroles de terre



Thibault aperçut le daim tout frissonnant.

pour faire la cuisine sur le réchaud, puis la vaisselle de faïence où la manger.

Au bout de l'année, le mobilier de Thibault s'augmenta d'une belle huche en chêne et d'une belle armoire en noyer, que, comme son bois de lit, il fit lui-même.

Et, au milieu de tout cela, la besogne du métier allait : car Thibault n'avait pas son pareil pour trouver une paire de souliers de bois dans un morceau de fayard, et pour tailler des cuillers, des salières, de petites sébiles de bois dans les rognures du premier travail.

Thibault était donc installé dans sa saboterie depuis trois ans, c'est-à-dire depuis sa revenue du tour de France, et, depuis cette revenue, on n'avait pu lui reprocher qu'une chose que nous lui avons déjà reprochée : c'était d'être un peu plus envieux du bien de son prochain qu'il ne convenait pour le salut de son âme.

Mais c'était encore chez lui un sentiment si inoffensif, qu'il n'appartenait qu'à son confesseur de lui faire honte d'un crime qui n'existait encore dans son âme qu'à l'état de péché.

Thibault, libre d'établir son domicile à l'endroit de la forêt qui lui serait le plus agréable, choisit le carrefour des Osières, situé au plus bel endroit de la forêt, à un quart de lieue d'Oigny et à trois quarts de lieue de Villers-Cotterets.

Le sabotier bâtit donc sa saboterie, moitié avec les vieilles planches que lui donna M. Parisis, lequel avait une vente dans le voisinage, moitié avec les branches que l'intendant lui laissa couper dans la forêt.

Puis, quand la cabane fut bâtie, se composant d'une chambre à coucher bien close où il pouvait travailler l'hiver, et d'un appentis tout grand ouvert où il pouvait travailler l'été, il s'occupa à se faire un lit.

Ce lit, ce fut une jonchée de fougères qui d'abord en tint lieu.

Puis, quand il eut fait une centaine de paires de sabots et qu'il les eut vendues au père Bedeau, marchand de toutes choses à Villers-Cotterets, de ce premier argent il donna des arrhes sur un matelas qu'on lui permit de payer en trois mois.

II

LE SEIGNEUR ET LE SABOTIER

Donc, comme nous avons dit, le daim vint se faire battre dans les bordures d'Oigny, tournant et virant autour de la hutte de Thibault.

Or, comme il faisait beau, quoique ce fût déjà vers l'automne, et que même l'automne fût avancé, Thibault creusait un sabot sous son appentis.

Tout à coup, Thibault aperçut à trente pas de lui le daim tout frissonnant, tremblant sur ses quatre jambes et le regardant de son œil intelligent et effaré.

Depuis longtemps, Thibault entendait la chasse qui tournoyait à l'entour d'Oigny, se rapprochant, s'éloignant, se rapprochant encore du village.

La vue du daim n'eut donc rien qui l'étonnât.

Il suspendit le mouvement de son paroir, dont il faisait cependant grande besogne, et se mit à contempler l'animal.

— Par la Saint-Sabot! dit-il, — la Saint-Sabot, avons-nous besoin de le dire, est la fête des sabotiers, — par la Saint-Sabot! dit-il, voilà un joli morceau, et qui ferait bien le pendant du chamois que j'ai mangé à Vienne, au grand repas des compagnons du Dauphiné! Bienheureux ceux qui peuvent se mettre tous les jours un morceau d'une pareille bête sous la dent! J'en ai mangé une fois dans ma vie, voici tantôt quatre ans, et, au bout de ces quatre ans, quand j'y pense, l'eau m'en vient à la bouche. Oh! les seigneurs! les seigneurs! à chaque repas, c'est de la viande nouvelle et des vins vieux, tandis que, moi, je mange des pommes de terre et bois de l'eau toute la semaine; et à grand'peine, le dimanche, m'est-il permis de faire lie d'un mauvais lopin de lard rance, d'un chou monté pour les trois quarts du temps, et d'un verre de pignolet à faire danser ma chèvre!

Vous comprenez bien que, dès les premiers mots de ce monologue, le daim était parti.

Thibault en avait détaillé toutes les périodes et en était arrivé à la fin par l'heureuse péroraison que nous venons de dire, quand il s'était entendu rudement apostropher d'un vigoureux:

— Holà! maroufle! réponds-moi.

C'était le seigneur Jean, dont les chiens balançaient, et qui tenait à s'assurer qu'ils n'avaient pas pris le change.

— Holà, maroufle! disait le louvetier, as-tu vu l'animal?

Sans doute la façon dont le baron le questionnait déplut au sabotier philosophe, car, quoiqu'il sût parfaitement de quoi il était question:

— Quel animal? dit-il.

— Eh! ventredieu! le daim que nous chassons! Il a dû passer à cinquante pas d'ici peut-être, et en bayant aux corneilles comme tu fais, tu as dû le voir. C'est un dix-cors, n'est-ce pas? Par où a-t-il pris ses refuites?... Parle donc, drôle, ou je te fais donner les étrivières!...

— Que la peste t'étouffe, enfant de louve! dit tout bas le sabotier.

Puis, tout haut, et feignant un air naïf:

— Ah! oui bien, dit-il, je l'ai vu.

— Un mâle, n'est-ce pas, avec des bois superbes? un dix-cors?

— Ah! oui bien, mâle, avec des bois superbes; je l'ai vu comme je vous vois, monseigneur; mais je ne puis pas vous dire s'il a des cors, je ne lui ai point regardé aux pieds. En tout cas, ajouta-t-il d'un air niais, s'il en avait, ils ne l'empêchaient point de courir.

Dans un autre moment, le baron Jean eût ri de cette naïveté, qu'il eût pu croire réelle; mais les ruses de l'animal commençaient à donner au baron Jean la fièvre de Saint-Hubert.

— Allons, maroufle, trêve de plaisanteries! si tu es de joyeuse humeur, je ne le suis pas.

— Je serai de l'humeur qu'il plaira à monseigneur que je sois.

— Voyons, réponds-moi

— Monseigneur n'a rien demandé encore

— Le daim paraissait-il fatigué?

— Mais pas trop.

— D'où venait-il?

— Il ne venait pas, il était arrêté.

— Mais, enfin, il venait de quelque part?

— Ah! ça, c'est probable, mais je ne l'ai pas vu venir.

— Et par où est-il parti?

— Je vous le dirais bien, mais je ne l'ai pas vu s'en aller.

Le seigneur de Vez regarda Thibault de travers.

— Y a-t-il longtemps que le daim est passé, monsieur le drôle? demanda-t-il.

— Pas si longtemps, monseigneur.

— Combien de temps, à peu près?

Thibault fit semblant de chercher dans ses souvenirs.

— C'était, je crois, avant-hier, finit-il par répondre.

Seulement, en disant ces derniers mots, le sabotier ne put dissimuler un sourire.

Ce sourire n'échappa point au baron Jean, qui, donnant de l'éperon à son cheval, arriva sur Thibault le fouet levé.

Thibault était leste. D'un saut, il se trouva sous son appentis, où, tant qu'il resterait sur son cheval, le louvetier ne pouvait pénétrer.

Thibault était donc momentanément en sûreté.

— Tu gouailles et tu mens! s'écria le veneur; car voici Marcassino, mon meilleur chien, qui se rabat et se récrie à vingt pas d'ici, et, si le daim a passé où est Marcassino, il a traversé la haie; il est donc impossible que tu ne l'aies pas aperçu.

— Pardon, monseigneur; mais il n'y a, dit notre curé, que le pape qui soit infaillible, et M. Marcassino peut se tromper.

— Marcassino ne se trompe jamais, entends-tu, bélître! et la preuve, c'est que, d'ici, je vois le régalis où l'animal a gratté.

— Cependant, monseigneur, je vous proteste, je vous jure..., dit Thibault, qui voyait avec inquiétude les noirs sourcils du baron se rapprocher.

— Paix, et avance ici, maroufle! s'écria le seigneur Jean.

Thibault hésita un moment; mais la physionomie du chasseur devenait de plus en plus menaçante: il comprit qu'une désobéissance ne ferait que l'exaspérer davantage, et, espérant que le louvetier avait quelque service à réclamer de lui, il se décida à quitter son refuge.

Mal lui en prit, car il n'avait pas dépassé de quatre pas le toit qui le protégeait, que le cheval du seigneur de Vez, enlevé du mors et de l'éperon, bondissait et venait s'abattre près de lui, et cela en même temps qu'il recevait sur la tête un furieux coup de manche du fouet.

Le sabotier, étourdi du coup, chancela, perdit l'équilibre et s'en allait tomber le visage contre terre, lorsque le baron Jean, déchaussant son étrier et lui envoyant un vigoureux coup de pied dans la poitrine, non seulement le redressa, mais encore, faisant prendre au pauvre diable une direction opposée, l'envoya tomber à la renverse contre la porte de sa cabane.

— Tiens, dit le baron en lui administrant le coup de fouet d'abord et le coup de pied ensuite, tiens, voici pour le mensonge et voici pour la gouaillerie!

Sur quoi, et sans s'inquiéter autrement de Thibault, qui était étendu les quatre fers en l'air, le seigneur Jean, s'apercevant que sa meute avait rallié au cri de Marcassino, sonna un joyeux son pour les chiens et s'éloigna au petit galop de son cheval.

Thibault se releva tout endolori, se tâtant de la tête aux pieds pour s'assurer s'il n'avait rien de cassé.

— Allons, allons, dit-il, après s'être caressé chaque membre l'un après l'autre, je vois avec satisfaction qu'il n'y a rien de cassé ni en haut ni en bas. Ah! seigneur baron, voilà comment vous traitez les gens parce que vous avez épousé la bâtarde d'un prince! Eh bien, tout grand louvetier, tout grand veneur que vous êtes, ce n'est pas vous qui mangerez le daim que vous chassez; ce sera ce bélître, ce maroufle, ce drôle de Thibault qui le mangera. Ah! oui, que je le mangerai, j'en fais serment! s'écria le sabotier s'affermissant de plus en plus dans sa hasardeuse résolution; et il ne faudrait pas être un homme pour, ayant fait un serment, ne le pas tenir.

Et aussitôt, passant sa serpe à sa ceinture et prenant son épieu, Thibault écouta l'aboi des chiens, s'orienta, et, devenant la corde de l'arc dont le daim et la meute faisaient le cercle, il prit les grands devants avec toute la vitesse dont les jambes d'un homme sont capables

Thibault avait deux chances: s'embusquer sur la route du daim et le tuer avec son épieu, ou le surprendre au moment où il serait forcé par les chiens, et s'emparer de lui.

Le désir de se venger de la brutalité du baron Jean ne dominait point tellement Thibault, qu'il ne songeât, tout en courant, à l'excellente chère qu'il allait faire, pendant près d'un mois, des épaules, du râble et des cuissots du daim, marinés à point, rôtis à la broche, ou coupés par tranches et frits dans la poêle.

Au reste, ces deux idées, vengeance et gourmandise, se combinaient de telle sorte dans son cerveau, que, tout en courant mieux que de plus belle, il riait dans sa barbe en voyant à la fois en perspective la mine piteuse du baron et de ses gens regagnant le château de Vez après ce honteux buisson creux, et sa propre physionomie, lorsque, la porte bien fermée, une bonne chopine de vin près de lui, il serait attablé tête à tête avec un cuissot de l'animal, et

qu'un jus parfumé et sanguinolent s'échapperait dudit cuissot sous le fil du couteau y revenant pour la troisième ou quatrième fois.

Le daim, autant qu'en pouvait juger Thibault, prenait la direction du pont placé sur la rivière d'Ourcq, entre Noroy et Troesne.

A l'époque où ces événements se passent, il y avait un pont jeté d'une rive à l'autre, et formé de deux madriers et de quelques planches.

Comme la rivière était très haute et très rapide, Thibault pensa que le daim ne se hasarderait point à la passer à gué.

En conséquence, il se cacha derrière un rocher, à portée du pont, et attendit.

Bientôt, à dix pas du rocher, il vit tout à coup se dresser la tête gracieuse du daim, qui, tournant ses oreilles du côté du vent, cherchait à saisir dans la brise le bruit que faisaient ses ennemis.

Thibault, très ému par cette soudaine apparition, se leva derrière sa pierre, assura son épieu dans sa main et le lança précipitamment sur l'animal

Le daim fit d'abord un bond qui le porta au milieu du pont, puis un second qui le porta sur la rive opposée; enfin, d'un troisième, il disparut aux yeux de Thibault.

L'épieu avait passé au moins à un pied de l'animal, et s'était enfoncé dans le gazon à quinze pas de celui qui l'avait lancé.

Jamais Thibault n'avait commis une telle maladresse; Thibault, le compagnon du tour de France le plus sûr de son coup!

Aussi, tout enragé de colère contre lui-même, ramassa-t-il son arme, et, bondissant aussi lestement que le daim, passa-t-il le pont où l'animal l'avait passé.

Thibault connaissait le pays aussi bien que le daim lui-même. Aussi prit-il les grands devants et s'embusqua-t-il derrière un hêtre, à mi-côte, pas trop loin d'un petit sentier

Cette fois, le daim passa si près de lui, que Thibault se demanda s'il ne valait pas mieux l'assommer avec son épieu que de le lui lancer.

Ce moment d'hésitation n'eut que la durée de l'éclair; mais l'éclair lui-même n'est pas plus rapide que ne l'était l'animal; de sorte qu'il était déjà à vingt pas de Thibault lorsque Thibault lui lança son épieu, et cela, sans être plus heureux cette seconde fois que la première.

Cependant il entendait l'aboi des chiens qui allait toujours se rapprochant; il sentait que quelques minutes écoulées encore, il lui deviendrait impossible d'exécuter son projet.

Mais, il faut le dire en l'honneur de la persistance de Thibault, son désir de s'emparer du daim devenait plus grand au fur et à mesure que la difficulté augmentait.

— Il me le faut cependant, s'écria-t-il, oui! et, s'il y a un bon Dieu pour les pauvres gens, j'aurai raison de ce misérable baron, qui m'a battu comme un chien, moi qui suis un homme cependant, et tout prêt à le lui prouver.

Thibault ramassa son épieu et reprit sa course.

Mais on eût dit que ce bon Dieu qu'il venait d'invoquer, ou ne l'avait pas entendu, ou voulait le pousser à bout, car la troisième tentative n'eut pas plus de succès que les deux autres.

— Mille tonnerres! cria Thibault, le bon Dieu est décidément sourd, à ce qu'il paraît. Eh bien, alors, que le diable ouvre les oreilles et m'entende donc! Au nom de Dieu ou du diable, je te veux et je t'aurai, animal maudit!

Thibault n'avait point achevé ce double blasphème, que le daim, faisant un retour, passait pour la quatrième fois près de lui et disparaissait dans les buissons.

Ce dernier passage fut si rapide et si inattendu, que Thibault n'eut pas même le temps de lever son épieu.

En ce moment, les abois des chiens se firent entendre si près de Thibault, qu'il jugea qu'il serait imprudent de continuer sa poursuite.

Il regarda autour de lui, vit un chêne touffu, jeta son épieu dans un buisson, prit le chêne à bras-le-corps et se dissimula dans le feuillage.

Il présumait, avec raison, que, puisque le daim avait repris sa course, la chasse et les chasseurs ne feraient que passer tout en suivant le crochet de l'animal.

Les chiens n'avaient point perdu sa voie. Malgré ses ruses, ils ne la perdraient pas pour un simple crochet.

Thibault n'était pas branché depuis cinq minutes, qu'il vit arriver les chiens, puis le baron Jean, qui, malgré ses cinquante-cinq ans, tenait la tête de la chasse comme s'il n'en eût eu que vingt.

Seulement, le seigneur Jean était dans une rage que nous n'essayerons pas de peindre.

Perdre quatre heures sur un misérable daim et chasser ses arrières encore!

Jamais pareille chose ne lui était arrivée.

Il gourmandait ses gens, il fouettait ses chiens, et il avait si bien labouré le ventre de son cheval avec ses éperons, que le sang qui s'en échappait avait donné une teinte rougeâtre à l'épaisse couche de boue qui recouvrait ses houseaux.

Cependant, lorsque la chasse était arrivée au pont de la rivière d'Ourcq, le baron avait eu un moment d'allégement; la meute avait pris la piste avec tant d'ensemble, que lorsqu'elle traversa le pont, le manteau que le louvetier portait en croupe eût suffi à la couvrir toute.

En ce moment-là, le seigneur Jean fut si satisfait, qu'il ne se contenta pas de fredonner un bien-aller, mais encore qu'il détacha sa trompe et le sonna à pleins poumons, ce qu'il ne faisait que dans les grandes occasions.

Mais, par malheur, la joie du seigneur Jean ne devait pas être de longue durée.

Tout à coup, juste au-dessous de l'arbre où était juché Thibault, au moment où les chiens, se récriant tous ensemble, faisaient un concert qui charmait de plus en plus les oreilles du baron, la meute entière tomba à bout de voie, et tout se tut comme par enchantement.

Marcotte alors, sur l'ordre de son maître, descendit de cheval et essaya d'en revoir.

Les valets de chiens s'en mêlèrent et secondèrent les recherches de Marcotte.

On ne revit rien.

Mais Engoulevent, qui tenait énormément à ce que l'on sonnât l'hallali de l'animal qu'il avait détourné, Engoulevent s'en mêla et chercha de son côté.

Chacun cherchait, criant et animant les chiens, lorsque au-dessus de toutes les voix on entendit, bruyante comme la tempête, la voix du baron.

— Mille noms d'un diable! hurlait-il, les chiens sont donc tombés dans un trou, Marcotte?

— Non, monseigneur, les voici; mais ils sont à bout de voie.

— Comment! à bout de voie? s'écria le baron.

— Que voulez-vous, monseigneur! je n'y comprends rien, mais c'est comme cela.

— A bout de voie? reprit le baron; à bout de voie ici, en pleine forêt, là où il n'y a ni ruisseau où la bête ait rusé, ni rocher qu'elle ait escaladé? Mais tu es fou, Marcotte!

— Moi, fou, monseigneur?

— Oui, toi, fou, aussi vrai que les chiens sont des rosses! Marcotte supportait d'ordinaire avec une patience admirable les injures dont le baron était fort prodigue envers tout le monde dans les moments critiques de la chasse. Mais cette épithète de rosses, appliquée à ses chiens, le fit sortir de sa longanimité habituelle, et, se redressant de toute sa hauteur:

— Comment! monseigneur, des rosses? reprit-il avec véhémence. — Mes chiens, des rosses! eux qui ont porté bas un vieux loup après un laissez-courre si furieux, que votre meilleur cheval en a crevé! Mes chiens des rosses!

— Oui, des rosses, je le répète, Marcotte. Il n'y a que des rosses qui puissent mettre bas de la sorte sur un daim après une misérable chasse de quelques heures.

— Monseigneur, répliqua Marcotte avec une émotion à la fois digne et douloureuse, monseigneur, dites que c'est ma faute, dites que je suis un imbécile, un animal, un maroufle, un bélître, une buse; injuriez-moi dans ma personne, dans celle de ma femme, dans celle de mes enfants, cela m'est égal; mais ne m'attaquez pas dans mes fonctions de premier piqueur, n'insultez pas vos chiens, je vous le demande au nom de tous mes services passés.

— Mais comment expliques-tu leur silence? dis-moi cela! comment l'expliques-tu? Voyons, je ne demande pas mieux que de t'écouter, et j'écoute.

— Je ne m'explique pas plus que vous leur défaut, monseigneur; il faut que ce daim maudit se soit envolé dans les nuages ou ait disparu dans les entrailles de la terre.

— Allons, bon! dit le baron Jean, — voilà que notre daim se sera terré comme un lapin ou se sera levé comme un coq de bruyère.

— Monseigneur, tout cela est une manière de parler. Mais, ce qui est vrai, ce qui est un fait, c'est qu'il y a de la sorcellerie là-dessous. Aussi sûr qu'il fait jour en ce moment, mes chiens ont mis bas tout à coup sans défaut et sans balancer. Demandez à tous nos gens qui étaient près d'eux avec moi. Maintenant ils ne requièrent même pas. Voyez, les voilà tout flâtrés sur le ventre comme autant de cerfs à la reposée. Est-ce naturel?

— Fouaille-les, fils! fouaille-les, alors! s'écria le baron; fouaille-les à leur roussir le poil; il n'y a rien de pareil pour chasser le mauvais esprit!

Le baron Jean s'approchait pour appointer de quelques coups de fouet les exorcismes que Marcotte distribuait par son ordre aux pauvres bêtes, lorsque Engoulevent, s'approchant le chapeau à la main, retint timidement le cheval du baron.

— Monseigneur, dit le valet du chenil, m'est avis que je viens de découvrir dans cet arbre un coucou qui pourrait peut-être nous donner l'explication de ce qui nous arrive

— Que diable chantes-tu avec ton coucou, fils de guenon?

dit le baron Jean. Attends, attends, drôle, et tu vas apprendre ce qu'il en coûte pour se gausser de ton seigneur !

Et le baron leva son fouet.

Mais, avec le stoïcisme du Spartiate, Engoulevent leva le bras en bouclier au-dessus de sa tête et continua :

— Frappez si vous voulez, monseigneur, mais ensuite regardez dans cet arbre, et, quand Votre Seigneurie aura vu l'oiseau qui y est branché, m'est avis que vous me donnerez plutôt une pistole qu'un coup de fouet.

Et le bonhomme montrait du doigt le chêne où Thibault avait cherché un refuge en entendant venir les chasseurs. Il avait grimpé de branche en branche et s'était hissé jusqu'au faîte.

Le seigneur Jean se fit une visière de sa main et aperçut Thibault.

— Voilà qui est particulier ! dit-il. Dans la forêt de Villers-Cotterets, les daims terrent comme des renards et les hommes branchent comme des corbeaux. Mais, au reste, continua le digne seigneur, nous allons savoir à quoi nous en tenir.

Alors, abaissant la main de ses yeux à sa bouche :

— Hé ! l'ami ! cria le baron, est-ce que dix minutes de conversation avec moi te seraient particulièrement désagréables ?

Mais Thibault garda le plus profond silence.

— Monseigneur, dit Engoulevent, si vous le désirez...

Et il fit signe qu'il était prêt à monter à l'arbre.

— Non pas, non pas, dit le baron.

Et en même temps qu'il lui faisait défense de la voix, il lui faisait aussi défense de la main.

— Hé ! l'ami ! reprit le baron toujours sans reconnaître Thibault, te plairait-il de me répondre, oui ou non ?

Il fit une petite pause.

— Ah ! c'est non, à ce qu'il paraît ; tu fais le sourd ; attends, attends, je vais prendre mon porte-voix.

Et il tendit la main vers Marcotte, qui, devinant ce que voulait le baron, lui tendit sa carabine.

Thibault, qui cherchait à donner le change aux chasseurs, feignait de couper des branches mortes, et il mettait tant d'ardeur à cette feinte occupation, qu'il ne vit pas le geste du seigneur Jean, ou, s'il le vit, crut que c'était un simple geste de menace et n'y attacha pas l'importance qu'il méritait.

Le louvetier attendit quelque temps la réponse demandée ; mais, voyant qu'elle ne venait pas, il pressa la gâchette ; le coup partit et l'on entendit le craquement d'une branche.

La branche qui craquait était celle où était perché Thibault.

Le fin tireur l'avait brisée entre le tronc de l'arbre et le pied du sabotier.

Privé du point d'appui qui le soutenait, Thibault roula de branche en branche.

Par bonheur, l'arbre était touffu, les branches étaient fortes ; ces obstacles ralentirent la rapidité de sa chute, et, de ricochet en ricochet, Thibault finit par se trouver sur le sol sans autre dommage qu'une grande peur et quelques menues contusions sur la partie de son corps qui avait touché terre la première.

— Par les cornes de monseigneur Belzébuth ! s'écria le baron Jean enchanté de son coup d'adresse, c'est mon gouailleur de ce matin ! Or çà, drôle ! la conversation que tu as eue avec mon fouet t'a donc semblé trop courte, que te voilà décidé à la reprendre où tu l'avais quittée ?

— Oh ! pour cela, je vous jure que non, monseigneur, reprit Thibault avec l'accent de la plus parfaite sincérité.

— Tant mieux pour ta peau, garçon. Et maintenant, voyons, dis-moi, que faisais-tu là-haut, perché sur ce chêne ?

— Monseigneur le voit bien, répondit Thibault montrant quelques brindilles éparses çà et là, je coupais du bois mort pour mon chauffage.

— Ah ! très bien. Maintenant, garçon, tu vas nous dire sans barguigner ce qu'est devenu notre daim, n'est-ce pas ?

— Eh ! par le diable ! il doit le savoir, attendu qu'il était bien placé là-haut pour ne rien perdre de ses mouvements, dit Marcotte.

— Mais, dit Thibault, je vous jure, monseigneur, que je ne sais pas ce que vous voulez dire avec ce malheureux daim.

— Ah ! par exemple, s'écria Marcotte, enchanté de faire retomber sur un autre la mauvaise humeur de son maître ; il ne l'a pas vu, il n'a pas vu l'animal, il ne sait pas ce que nous voulons dire avec notre malheureux daim ! Tenez, monseigneur, voyez : voici bien ici, sur ces feuilles, la pince de la bête ; c'est l'endroit où les chiens se sont arrêtés, et maintenant, quoique le sol soit d'un beau revoir, ni à dix, ni à vingt, ni à cent pas, nous ne retrouvons trace de l'animal.

— Tu entends ? reprit le seigneur Jean emboîtant la parole à son premier piqueur ; tu étais là-haut, le daim était à tes pieds. Que diable ! il a fait en passant plus de bruit qu'une souris, et il est impossible que tu ne l'aies pas aperçu !

— Il a tué la bique, dit Marcotte, puis il l'a cachée dans quelque buisson, voilà qui est clair comme le jour du bon Dieu.

— Ah ! monseigneur, s'écria Thibault, qui savait mieux que personne l'erreur faite par le premier piqueur dans une pareille accusation, monseigneur, par tous les saints du paradis ! je vous jure que je n'ai pas tué votre daim, je vous le jure sur le salut de mon âme, et, si je lui ai fait une seule égratignure, que je périsse à l'instant même ! D'ailleurs, si j'avais tué le daim, je ne l'aurais pas tué sans lui faire une blessure quelconque ; par cette blessure, le sang aurait coulé : cherchez, monsieur le piqueur, et, Dieu merci ! vous ne trouverez pas trace de sang. Moi, avoir tué le pauvre animal ! Et avec quoi, mon Dieu ? où est mon arme ? Dieu merci ! je n'ai d'autre arme que ma serpe. Voyez plutôt, monseigneur.

Par malheur pour Thibault, il n'avait pas plutôt achevé ces paroles, que maître Engoulevent, qui, depuis quelques instants, rôdait dans les environs, reparut tenant en main l'épieu que Thibault avait jeté dans un buisson avant d'escalader son chêne.

Il présenta l'arme au seigneur Jean.

Engoulevent était bien décidément le mauvais génie de Thibault.

III

AGNELETTE

Le seigneur Jean prit l'arme des mains d'Engoulevent, considéra longtemps l'épieu depuis la pointe jusqu'au manche, et cela sans mot dire.

Puis il montra au sabotier l'image d'un petit sabot sculptée sur la poignée, laquelle image servait à Thibault pour reconnaître sa propriété.

Ce sabot, c'était son chiffre comme compagnon du tour de France.

— Ah ! ah ! monsieur le drôle ! fit le grand louvetier, voici qui témoigne terriblement contre vous ! Savez-vous que cet épieu-là sent la venaison en diable, hum ! Or, voici ce qui me reste à vous dire, mon maître : Vous avez braconné, ce qui est un gros crime ; vous vous êtes parjuré, ce qui est un gros péché ; nous allons, pour le salut de votre âme, par lequel vous avez juré, vous faire expier tout cela.

Alors, se retournant vers le premier piqueur :

— Marcotte, lui dit-il, prends-moi deux couples et liemoi ce drôle-là à un arbre après lui avoir ôté veste et chemise ; puis tu lui appliqueras sur l'échine trente-six coups de ton baudrier, une douzaine pour le parjure, deux douzaines pour le braconnage ; non ! je me trompe : une douzaine, au contraire, pour le braconnage et deux douzaines pour le parjure ; il faut faire large la part du bon Dieu.

Cet ordre était une bonne fortune pour la valetaille, qui se trouvait bien joyeuse d'avoir un patient sur lequel elle pût se venger de sa déconvenue de la journée.

Malgré les protestations de Thibault, qui jurait par tous les saints du calendrier qu'il n'avait occis ni daim ni daine, ni bique, ni biquet, le braconnier fut dépouillé de sa veste et attaché solidement au tronc d'un arbre.

Puis l'exécution commença.

Le piqueur frappait si serré, que, quoique Thibault se fût juré à lui-même de ne point pousser une plainte, et se mordît les lèvres pour tenir son serment, au troisième coup le patient desserra les dents et jeta un cri.

Le seigneur Jean était peut-être, comme on a pu s'en apercevoir, le seigneur le plus brutal qu'il y eût à dix lieues à la ronde, mais il n'avait pas le cœur dur ; les plaintes du coupable, qui allaient redoublant, lui firent peine à entendre

Cependant, comme le braconnage devenait de plus en plus audacieux sur les domaines de Son Altesse Sérénissime, il était décidé à laisser le jugement s'exécuter.

Seulement, il résolut de se soustraire à ce spectacle et fit tourner bride à son cheval pour s'éloigner.

Au moment où il exécutait cette manœuvre, une jeune fille sortant du taillis se jeta à genoux au flanc de son cheval, et, levant sur le seigneur Jean ses beaux grands yeux tout humides de larmes :

— Monseigneur, dit-elle, au nom de Dieu miséricordieux, grâce pour cet homme !

Le seigneur Jean abaissa les yeux sur la jeune fille.

C'était en vérité une charmante enfant ; elle avait seize

ans à peine, la taille fine et élancée, la figure rose et blanche, de grands yeux bleus doux et tendres, et une couronne de cheveux blonds si luxuriants, que le méchant bonnet de toile bise qui couvrait sa tête ne pouvait parvenir à les emprisonner, si bien qu'ils débordaient à flots de tous côtés.

Quoique le costume de la belle suppliante fût des plus humbles, étant fait de simple toile, le seigneur Jean remarqua tout cela, et, comme il ne haïssait pas les jolis minois, il répondit par un sourire à l'éloquence du regard de la charmante paysanne.

Mais, comme il la regardait sans lui répondre, et que, pendant ce temps-là, les coups allaient toujours, elle ajouta d'une voix et avec un geste plus suppliants encore :

— Grâce, au nom du ciel, monseigneur ! Dites à vos gens de laisser aller ce pauvre homme, dont les cris me fendent le cœur.

— Mille charretées de diables verts ! répondit le louvetier ; tu t'intéresses bien à ce drôle, ma belle enfant ! Est-ce donc ton frère ?

— Non, monseigneur.

— Ton cousin ?

— Non, monseigneur.

— Ton amoureux ?

— Mon amoureux ! Monseigneur veut rire.

— Pourquoi pas ? Dans ce cas, ma belle fille, je t'avoue que j'envierais son sort.

L'enfant baissa les yeux.

— Je ne le connais pas, monseigneur, et je le vois aujourd'hui pour la première fois.

— Sans compter qu'elle le voit à l'envers, hasarda Engoulevent, qui crut que c'était le moment de placer une mauvaise plaisanterie.

— Silence, là-bas ! dit durement le baron.

Puis, revenant à la jeune fille avec son sourire ;

— Vraiment ! dit le baron. Eh bien, s'il n'est ni ton parent ni ton amoureux, je veux voir jusqu'où tu pousseras l'amour de ton prochain : un marché, la jolie fille !

— Lequel, monseigneur ?

— La grâce de ce maraud contre un baiser.

— Oh ! de grand cœur ! s'écria la jeune fille. Racheter pour un baiser la vie d'un homme ! je suis sûre que M. le curé lui-même dirait que ce n'est point pécher.

Et, sans attendre que le seigneur Jean se baissât pour prendre lui-même ce qu'il sollicitait, elle jeta son sabot loin d'elle, appuya son pied mignon sur l'extrémité de la botte du louvetier, prit en main la crinière du cheval, fit un effort, et, s'élevant à la hauteur du visage du rude veneur, elle présenta d'elle-même à ses lèvres ses joues rondes, fraîches et veloutées comme le duvet de la pêche au mois d'août.

Le seigneur Jean était convenu d'un baiser, mais il en prit deux ; puis, fidèle observateur de la foi jurée, il fit signe à Marcotte de suspendre l'exécution.

Marcotte comptait scrupuleusement les coups : le douzième était en l'air lorsqu'il reçut l'ordre de s'arrêter.

Il ne jugea point à propos de le retenir ; peut-être même pensa-t-il qu'il serait convenable de lui donner la valeur de deux horions ordinaires, afin de faire bonne mesure et de donner le treizième ; toujours est-il que celui-là sillonna plus rudement encore que les autres les épaules de Thibault.

Il est vrai qu'on le détacha immédiatement après.

Pendant ce temps, le baron Jean causait avec la jeune fille.

— Comment te nomme-t-on, ma mignonne ?

— Georgine Agnelet, monseigneur, du nom de ma mère ; mais les gens du pays se contentent de m'appeler Agnelette.

— Diable ! voici un mauvais nom, mon enfant, dit le baron.

— Pourquoi cela, monseigneur ? demanda la jeune fille.

— Parce qu'il te promet au loup, la belle. Et de quel pays es-tu, Agnelette ?

— Je suis de Préciamont, monseigneur.

— Et tu viens ainsi seule en forêt, mon enfant ? C'est bien hardi pour une agnelette.

— Il le faut bien, monseigneur. Nous avons trois chèvres qui nous nourrissent, ma mère et moi.

— Alors tu viens à l'herbe pour les chèvres ?

— Oui, monseigneur.

— Et tu n'as pas peur ainsi, toute seule, jeune et jolie comme tu es ?

— Quelquefois, monseigneur, je ne puis m'empêcher de trembler.

— Et pourquoi trembles-tu ?

— Dame ! monseigneur, on raconte aux soirées d'hiver tant d'histoires de loups-garous, que, lorsque je me vois perdue au milieu des arbres, lorsque je n'entends plus que le vent de l'ouest qui fait craquer leurs branches, il me court une espèce de frisson le long du corps, et je sens mes cheveux qui se roidissent. Lorsque j'entends le bruit de votre trompe ou les cris de vos chiens, je suis tout de suite rassurée.

Cette réponse plut énormément au baron Jean, qui reprit, en caressant complaisamment sa barbe :

— Il est vrai que nous leur faisons une assez rude guerre, à messieurs les loups ; mais, par la mort-Dieu, ma belle, il est un moyen de t'épargner désormais ces inquiétudes.

— Lequel, monseigneur ?

— Viens-t'en à l'avenir au château de Vez : jamais loup, garou ou non garou, n'en a franchi le fossé ni la poterne, autrement que pendu par une hart à une perche de coudrier.

Agnelette secoua la tête.

— Non, tu ne veux pas ? Et pourquoi refuses-tu ?

— Parce que je trouverais là pis que le loup.

La réponse provoqua chez le baron Jean un joyeux éclat de rire, et toute la bande des veneurs, voyant rire le maître, fit chorus avec lui.

En effet, la vue d'Agnelette avait rendu au seigneur de Vez toute sa bonne humeur, et peut-être serait-il resté un assez long temps à rire et à causer avec elle, si Marcotte, qui avait sonné la retraite manquée et accouplé les chiens, n'eût respectueusement rappelé à monseigneur qu'il lui restait un assez long trajet à faire pour regagner le château. Le seigneur Jean fit du doigt à la jeune fille un signe affectueusement menaçant et s'éloigna suivi de ses gens.

Agnelette demeura seule avec Thibault.

Nous avons dit ce qu'Agnelette avait fait pour Thibault, et combien Agnelette était jolie.

Eh bien, cependant, la première pensée de Thibault, en se trouvant seul avec la jeune fille, ne fut point pour celle qui venait de le sauver ; sa première pensée fut pour la haine et la vengeance.

Comme on le voit, depuis le matin, Thibault marchait rondement dans la voie du mal.

— Ah ! si le diable cette fois m'exauce, seigneur maudit ! s'écria-t-il en montrant le poing à tout le cortège qui venait de disparaître ; si le diable m'exauce, je te rendrai avec usure tout ce que tu m'as fait souffrir aujourd'hui, va !

— Ah ! que c'est mal, ce que vous faites là ! dit Agnelette en s'approchant de Thibault. Le baron Jean est un bon seigneur, fort humain avec le pauvre monde, et toujours courtois avec les femmes.

— Bon ! vous allez voir que je lui devrai de la reconnaissance pour les coups qu'il m'a baillés.

— Allons, tout franc, compère ! dit en riant la fillette : avouez que ces coups-là vous ne les aviez pas volés.

— Ah ! ah ! fit Thibault, il paraît que le baiser du seigneur Jean vous a tout affolée, la belle Agnelette ?

— Je n'eusse jamais pensé que, ce baiser-là, ce serait vous qui me le reprocheriez, monsieur Thibault ; mais ce que j'ai dit, je le soutiens : le seigneur Jean était dans son droit

— En me faisant rouer de coups ?

— Dame ! pourquoi chassez-vous sur les terres des grands seigneurs ?

— Est-ce que le gibier n'est pas à tout le monde, aussi bien aux paysans qu'aux grands seigneurs ?

— Non ; car le gibier se tient dans leurs bois, se nourrit de leur herbe, et vous n'avez pas le droit de lancer votre épieu sur un daim de monseigneur le duc d'Orléans.

— Qui donc vous a dit que j'eusse lancé mon épieu sur son daim ? répondit Thibault en s'avançant sur Agnelette d'un air presque menaçant.

— Qui me l'a dit ? Mes yeux, qui, je vous en préviens, monsieur Thibault, ne sont pas des menteurs. Oui, je vous ai vu lancer votre épieu, là, lorsque vous étiez caché derrière ce hêtre.

L'assurance avec laquelle la jeune fille opposait la vérité à son mensonge fit incontinent tomber la colère de Thibault.

— Eh bien, après tout, dit-il, quand une fois, par hasard, un pauvre diable ferait bonne chère avec le superflu d'un grand seigneur ! Etes-vous aussi de l'avis des juges, mademoiselle Agnelette, qui disent que l'on doit pendre un homme pour un malheureux lapin ? Voyons, pensez-vous que le bon Dieu avait créé ce daim plutôt pour le baron Jean que pour moi ?

— Le bon Dieu, monsieur Thibault, nous a dit de ne pas convoiter le bien d'autrui ; suivez la loi du bon Dieu, et vous ne vous en trouverez pas plus mal !

— Ah çà ! vous me connaissez donc, la belle Agnelette, que vous m'appelez comme ça tout couramment par mon nom ?

— Mais oui ; je me rappelle vous avoir vu un jour à la fête de Boursonnes : on vous appelait le beau danseur, et l'on faisait cercle autour de vous.

Ce compliment acheva de désarmer Thibault.

— Oui, oui, dit-il ; moi aussi, à présent, je me rappelle vous avoir vue. Eh bien, mais, à cette fête de Boursonnes, nous avons dansé ensemble ; seulement, vous étiez moins grande qu'à cette heure : voilà pourquoi je ne vous reconnaissais pas ; mais je vous reconnais maintenant. Oui, vous aviez une robe rose et un joli petit corsage blanc ; nous

avons dansé dans la laiterie. J'ai voulu vous embrasser; mais vous n'avez pas voulu, disant que l'on n'embrassait que son vis-à-vis et non sa danseuse.

— Ah! vous avez bonne mémoire, monsieur Thibault!

— Savez-vous, Agnelette, que cette année, car il y a un an de cela, vous avez profité pour embellir en même temps que pour grandir? Ah! vous vous y entendez, vous, pour faire deux choses à la fois!

La jeune fille rougit et baissa les yeux.

Sa rougeur et son embarras ajoutèrent au charme de sa physionomie.

Thibault se prit à la considérer plus attentivement que jamais.

— Avez-vous un amoureux, Agnelette? demanda-t-il à la belle fille d'une voix qui n'était point exempte d'une certaine émotion.

— Non, monsieur Thibault, dit-elle, je n'en ai point et ne peux ni ne veux en avoir.

— Et pourquoi cela? L'amour est-il donc si mauvais garçon, qu'il vous fasse peur?

— Non; mais ce n'est point un amoureux qu'il me faut, à moi.

— Que vous faut-il donc?

— Un mari.

Thibault fit un mouvement qu'Agnelette ne vit pas ou fit semblant de ne pas voir.

— Oui, répéta-t-elle, un mari. Grand'mère est vieille et infirme, et un amoureux me distrairait des soins que je lui donne; au contraire, un mari, si je trouve un brave garçon qui veuille bien m'épouser, un mari m'aidera à la soulager dans son grand âge, et il partagera la tâche que le bon Dieu m'a donnée d'adoucir ses derniers jours.

— Mais, dit Thibault, ce mari vous laissera-t-il aimer votre grand'mère plus que vous ne l'aimerez lui-même, et ne sera-t-il pas jaloux de la tendresse que vous témoignerez à la vieille femme?

— Oh! reprit Agnelette avec un adorable sourire, il n'y a point de danger à cela; je m'arrangerai pour lui faire la part si large, qu'il ne sera pas tenté de se plaindre: plus il sera doux et patient pour la bonne femme, plus je me dévouerai à lui, plus je travaillerai pour que notre petit ménage ne manque de rien. Vous me voyez chétive et frêle, et vous vous méfiez de ma force; mais je suis brave et courageuse à l'ouvrage, allez! Quand le cœur a dit son mot, nuit et jour on peut travailler sans fatigue ensuite. Je l'aimerai tant celui qui aimera grand'mère! Oh! je vous en réponds, elle, mon mari et moi, nous serons bien heureux tous les trois

— Tu veux dire que vous serez bien pauvres tous trois, Agnelette!

— Allons! les amours et les amitiés des riches valent-elles une obole de plus que celles des pauvres? Lorsque j'ai bien câliné grand'mère, monsieur Thibault, qu'elle me prend sur ses genoux, m'enlace dans ses pauvres bras tremblants, que sa bonne vieille figure s'appuie sur la mienne; lorsque je me sens les joues humides des larmes d'attendrissement qui coulent de ses yeux, je me mets à pleurer aussi, et ces larmes-là, monsieur Thibault, elles sont si faciles et si douces, que jamais dame ou demoiselle, fût-elle reine ou fille de roi, n'a eu, j'en suis sûre, de joie plus vive dans ses plus heureux jours; eh bien certainement nous sommes cependant, ma grand'mère et moi, les deux créatures les plus dénuées qu'il y ait à la ronde.

Thibault écoutait tout cela sans répondre, restant rêveur, de cette rêverie particulière aux ambitieux.

Et cependant, au milieu de ses rêves d'ambition, il avait des moments d'affaissement et de dégoût

Lui qui avait si souvent passé des heures entières à regarder les belles et nobles dames de la cour de monseigneur le duc d'Orléans monter et descendre les escaliers du perron; lui qui avait si souvent passé des nuits entières à regarder les fenêtres ogivales du donjon de Vez, resplendissant dans la nuit de la lumière des festins, il se demandait si ce qu'il avait si souvent ambitionné, une noble dame et une riche demeure, vaudrait un toit de paille avec cette douce et belle enfant qu'on appelait Agnelette.

Il est vrai que cette brave petite femme était si gentille, que tous les comtes et tous les barons du pays la lui eussent bien certainement enviée à leur tour.

— Eh bien, par exemple, Agnelette, dit Thibault, si un homme comme moi s'offrait pour être votre mari, l'accepteriez-vous?

Nous avons dit que Thibault était beau garçon, qu'il avait de beaux yeux et de beaux cheveux noirs, que ses voyages du tour de France en avaient fait plus qu'un simple ouvrier. D'ailleurs, on s'attache vite aux gens par le bien qu'on leur a fait, et Agnelette, selon toute probabilité, avait sauvé la vie à Thibault; car, à la façon dont Marcotte frappait, le patient serait mort avant le trente-sixième coup.

— Oui, dit-elle, s'il était bon pour ma grand'mère!

Thibault lui prit la main.

— Eh bien, Agnelette, dit-il, nous reparlerons de cela, et le plus tôt possible, mon enfant.

— Quand vous voudrez, monsieur Thibault.

— Et vous ferez serment de bien m'aimer si je vous épouse, Agnelette?

— Est-ce qu'on peut aimer un autre homme que son mari?

— N'importe, je voudrais bien un tout petit serment, quelque chose comme ceci, par exemple: « Monsieur Thibault, je vous jure de n'aimer jamais que vous. »

— A quoi bon un serment? La promesse d'une brave fille doit suffire à un brave garçon.

— Et à quand la noce, Agnelette? dit Thibault en essayant de passer son bras autour de la taille de la jeune fille.

Mais Agnelette se dégagea doucement.

— Venez voir ma grand'mère, dit-elle; c'est à elle d'en décider; pour ce soir, contentez-vous de m'aider à charger mon faix de bruyère; car il se fait tard, et j'ai près d'une lieue à faire pour aller d'ici à Préciamont.

Thibault aida, en effet, la jeune fille à recharger la gerbe; puis il la reconduisit jusqu'à ce que l'on vît le clocher de son village.

Arrivé là, il pria tant la belle Agnelette, qu'elle lui laissa prendre un baiser à compte sur son bonheur futur

Beaucoup plus émue de ce seul baiser qu'elle ne l'avait été de la double accolade du baron, Agnelette pressa le pas, malgré le fardeau qu'elle portait sur sa tête, et qui semblait bien lourd pour une si frêle et si chétive créature.

Thibault resta quelque temps à suivre des yeux Agnelette s'en allant par les bruyères.

Les jolis bras de la séduisante fille, en soutenant le fardeau dont était chargée sa tête, dégageaient sa taille et semblaient doubler sa flexibilité et sa grâce juvénile.

Sa fine silhouette se découpait d'une adorable façon sur le fond bleu de l'horizon.

Enfin, la jeune fille touchait presque aux premières maisons, lorsque tout à coup elle s'enfonça derrière un pli de terrain et disparut aux regards émerveillés de Thibault.

Celui-ci poussa un soupir et resta un instant abîmé dans ses réflexions.

Ce soupir, ce n'était point la satisfaction de songer que cette bonne et charmante créature pouvait être à lui, qui l'avait tiré de la poitrine de Thibault.

Non; il avait désiré Agnelette parce qu'Agnelette était jeune et belle, et qu'il était dans la malheureuse nature de Thibault de vouloir tout ce qui était ou pouvait être à autrui.

Il s'était abandonné à ce désir sous l'impression de la naïveté avec laquelle elle lui avait parlé.

Mais l'image d'Agnelette était dans son esprit et non dans son cœur.

Thibault était incapable d'aimer comme il faut aimer, alors que, pauvre soi-même on aime une pauvre fille sans rien voir, sans rien ambitionner au delà de voir son amour payé d'un amour égal

Non, tout au contraire: au fur et à mesure qu'il s'éloignait d'Agnelette, comme il s'éloignait de son bon génie, il sentait renaître dans son âme les envieuses aspirations qui le tourmentaient si fréquemment.

Il était nuit lorsqu'il rentra chez lui.

IV

LE LOUP NOIR

Le premier soin de Thibault fut de souper; car sa fatigue était grande.

La journée avait été accidentée et il paraît qu'au nombre de ces accidents, il en était quelques-uns qui avaient le privilège de creuser l'estomac.

Ce souper n'était pas aussi savoureux que celui qu'il s'était promis en tuant le daim.

Mais le daim, comme nous l'avons dit, n'avait pas été tué par Thibault, et l'appétit féroce qui le galopait lui faisait trouver le goût du daim à son pain noir.

Ce frugal repas était à peine commencé, lorsque Thibault s'aperçut que sa chèvre — nous croyons avoir dit qu'il avait une chèvre — poussait des bêlements désespérés.

Il pensa qu'elle aussi bramait après son souper, et, prenant dans l'appentis une brassée d'herbes fraîches, il alla les lui porter.

Lorsqu'il ouvrit la petite porte de l'étable, la chèvre en sortit si brusquement, qu'elle faillit renverser son maître.

Puis, sans s'arrêter à la provende que lui apportait Thibault, elle courut à la maison.

Thibault jeta son fardeau et s'en alla chercher l'animal pour le réintégrer dans son domicile. Mais ce fut chose impossible. Il lui fallut employer la force, et encore à la force la pauvre bête opposa-t-elle toute la résistance dont une chèvre est susceptible, se roidissant en arrière, s'arc-boutant sur ses jambes, tandis que le sabotier la tirait par les cornes.

Vaincue dans cette lutte, la chèvre finit par rentrer dans son étable.

Mais, malgré le copieux souper que lui avait laissé Thibault, elle continua de pousser des cris lamentables.

Impatienté et intrigué tout ensemble, le sabotier quitta une seconde fois son repas et ouvrit l'étable avec tant de précaution, que la chèvre ne put s'en échapper.

Puis il se mit à chercher des mains dans tous les coins et recoins ce qui pouvait lui causer tant d'effroi.

Tout à coup ses doigts rencontrèrent la fourrure épaisse et chaude d'un animal étranger.

Thibault n'était pas un poltron, il s'en fallait.

Cependant, il se retira précipitamment.

Il rentra chez lui, prit la lumière, et revint à l'étable.

La lampe faillit lui tomber des mains quand il reconnut, dans l'animal qui avait tant effrayé sa chèvre, le daim du baron Jean ; celui-là même qu'il avait poursuivi, qu'il avait manqué, qu'il avait désiré avoir au nom du diable, ne pouvant l'avoir au nom de Dieu ; celui sur lequel les chiens avaient fait défaut ; celui, enfin, qui lui avait valu de si jolis horions.

Thibault s'approcha doucement de lui, après s'être assuré que la porte était bien fermée.

Le pauvre animal était, ou tellement fatigué, ou si singulièrement apprivoisé, qu'il ne fit pas un mouvement pour fuir, se contentant de regarder Thibault avec ses deux grands yeux de velours noir, rendus plus expressifs encore par la crainte qui l'agitait.

— J'aurai laissé la porte ouverte, murmura le sabotier se parlant à lui-même, et le daim, ne sachant plus où se fourrer, sera venu se réfugier ici.

Mais, en recueillant ses souvenirs, Thibault se rappela parfaitement que, lorsqu'il avait pour la première fois ouvert l'étable, dix minutes auparavant, le verrou de bois qui fermait la porte était si bien poussé, qu'il avait dû se servir d'un caillou pour le faire sortir de la gâche.

D'ailleurs, la chèvre, qui, ainsi qu'on l'a vu, ne paraissait pas tenir à la société du nouveau venu, eût profité pour fuir de l'ouverture de cette porte, si elle eût été ouverte.

Puis, en y regardant de plus près, Thibault s'aperçut que le daim était attaché au râtelier par une corde.

Quoique, nous l'avons déjà dit, le sabotier fût assez brave, une sueur froide commença de perler à grosses gouttes à la racine de ses cheveux, un frisson singulier parcourut tout son corps, et ses dents claquèrent en s'entre-choquant.

Il sortit de son étable, en ferma la porte et s'en alla retrouver sa chèvre, qui avait, pour fuir, profité du moment où le sabotier était venu chercher une lumière, et qui était couchée au coin de l'âtre, en apparence très décidée cette fois à ne plus quitter une place qu'elle paraissait, ce soir-là du moins, préférer de beaucoup à son gîte ordinaire.

Thibault se rappelait parfaitement le vœu impie qu'il avait adressé à Satan, mais, tout en reconnaissant que ce vœu avait été miraculeusement exaucé, il ne pouvait croire à sa diabolique intervention.

Cependant, comme cette protection de l'esprit des ténèbres lui faisait instinctivement peur, il essaya de prier ; mais lorsqu'il voulut porter la main à son front pour faire le signe de la croix, son bras refusa de plier, et, bien que jusqu'alors il l'eût récité tous les jours, il ne put se remettre en mémoire un seul mot de l'*Ave Maria*.

En même temps qu'il tentait ces deux efforts infructueux, il se faisait dans la cervelle du pauvre Thibault un effrayant remue-ménage.

Les mauvaises pensées lui revenaient si abondamment, qu'il lui semblait ouïr leur murmure à son oreille, comme on entend le murmure des flots quand monte la marée, ou le bruit des branches froissées quand le vent d'hiver passe dans les branches dépouillées de leurs feuilles.

— Après tout, murmurait-il, le front pâle et l'œil fixe, que ce daim me vienne de Dieu ou du diable, c'est toujours une bonne aubaine, et bien fou serais-je de secouer mon sarrau lorsque la manne y tombe. Si je crains que cette bique ne soit viande d'enfer, rien ne m'oblige à la manger ; d'ailleurs, je ne la pourrais pas manger tout seul, et ceux que j'inviterais à la manger avec moi me dénonceraient ; mais je puis la conduire toute vivante au couvent des religieuses de Saint-Rémy, dont la dame abbesse me l'achètera bien cher pour divertir ses nonnes ; l'air d'un lieu saint la purifiera, et la poignée de bons écus bénits que je recevrai en payement ne peut mettre mon âme en péril.

Combien de jours ne me faudra-t-il pas suer au travail et virer la tarière pour gagner le quart de ce que je recevrai sans prendre autre peine que de conduire la bête à son nouveau bercail ! Décidément, mieux vaut diable qui vous protège qu'ange du ciel qui vous abandonne. Si messire Satan veut me conduire trop loin, il sera toujours temps de me tirer de ses griffes ; je ne suis pas un enfant, de par Dieu ! ni un agnelet comme Georgine, et je sais marcher devant moi et aller où je veux.

Il oubliait, le malheureux, qui prétendait marcher devant lui et aller où il voulait, que, cinq minutes auparavant, il n'avait pu conduire sa main jusqu'à son front.

Thibault se donna à lui-même tant de raisons si bonnes et si concluantes, qu'il résolut de garder le daim, de quelque part qu'il lui fût venu, et décida même que le prix qu'il en recevrait serait consacré à acheter la robe de noce de sa fiancée.

Car, par un étrange retour de mémoire, son souvenir se fixait sur Agnelette.

Il la voyait vêtue d'une longue robe blanche avec une couronne de lis blanc au front et un grand voile.

Il lui semblait que, s'il avait dans sa maison un si gentil ange gardien, le diable, si fort ou si rusé qu'il fût, n'oserait jamais en franchir la porte.

— Bon ! dit-il, c'est encore un moyen : si messire Satan me tourmente par trop, je cours demander Agnelette à sa grand'mère, je l'épouse, et, si je ne me rappelle plus mes prières et ne puis plus faire le signe de la croix, j'aurai une belle petite femme qui ne sera pas engagée avec Satan et qui fera tout cela pour moi.

Et, sur cette espèce de compromis, pour que le daim ne perdît rien de sa valeur et restât digne des saintes dames auxquelles il comptait le vendre, Thibault, à peu près rassuré, alla garnir le râtelier de fourrage et s'assurer que la litière était assez épaisse pour que l'animal pût y reposer moelleusement.

La nuit se passa sans nouvel incident et même sans mauvais rêve.

Le lendemain, le seigneur Jean chassait encore.

Seulement, cette fois, ce n'était point un daim timide qui conduisait les chiens : c'était le loup dont Marcotte avait eu connaissance la veille et qu'il était parvenu à rembucher le matin même.

C'était un vrai loup que celui-là.

Il devait compter de nombreuses années, quoiqu'on l'eût entrevu au lancer, et que l'on se fût aperçu avec étonnement qu'il était tout noir.

Mais, noir ou gris, il était hardi, entreprenant, et promettait rude besogne à l'équipage du baron Jean.

Attaqué près de Vertefeuille, dans le fond Dargent, il avait traversé le champ Meutard, laissé Fleury et Dampleux à sa gauche, traversé la route de la Ferté-Milon, et était allé se faire battre dans les fonds d'Ivors.

Là, renonçant à poursuivre la pointe commencée, il avait fait un hourvari, était rentré dans ses voies et revenu sur ses pas en suivant si exactement le chemin qu'il avait déjà parcouru que le baron Jean retrouvait, tout en galopant, les empreintes que le sabot de son cheval avait laissées le matin.

Rentré dans le canton de Bourg-Fontaine, le loup l'avait battu dans tous les sens ; puis il avait amené les chasseurs juste à l'endroit où avaient commencé leurs mésaventures de la veille précisément aux environs de la hutte du sabotier.

Thibault, qui, d'après les résolutions que nous avons dites, comptait dans la soirée aller rendre visite à l'Agnelette, s'était mis à la besogne de grand matin.

Vous me demanderez pourquoi, au lieu de se mettre à une besogne qui rapportait si peu à l'ouvrier, de son propre aveu, Thibault n'allait pas conduire son daim aux dames de Saint-Rémy.

Thibault s'en serait bien gardé !

Ce n'était point pendant le jour qu'il pouvait traverser la forêt de Villers-Cotterets avec un daim en laisse.

Qu'eût-il dit au premier garde qui l'eût rencontré ?

Non. Thibault comptait partir un soir de chez lui à la brune, suivre la route de droite, puis la laie de la Sablonnière, puis déboucher par la route du Pendu dans la plaine de Saint-Rémy, à deux cents pas du couvent.

Lorsque Thibault, pour la première fois, entendit les sons du cor et l'abol des chiens, il se hâta d'amonceler devant la porte de l'étable, où était enfermé son prisonnier, un énorme tas de bruyère sèche, de façon à dissimuler cette porte aux regards des piqueurs et de leur seigneur, si, par hasard, ce jour-là, comme la veille, ils venaient à s'arrêter devant la hutte.

Puis il avait repris sa besogne, et il travaillait avec une ardeur que lui-même ne s'était jamais vue, ne levant pas même les yeux de dessus la paire de sabots qu'il façonnait.

Tout à coup, il lui sembla entendre gratter à la porte de la hutte.

Il s'apprêtait à quitter son appentis pour aller ouvrir, lorsque la porte céda, et au grand étonnement de Thibault,

un énorme loup noir entra dans la chambre, marchant sur ses deux pattes de derrière.

Arrivé au milieu de l'appartement, il s'assit à la manière des loups et regarda fixement le sabotier.

Thibault saisit une hache qui se trouvait à sa portée, afin de recevoir dignement l'étrange visiteur, et, pour l'effrayer, il brandit la hache au-dessus de sa tête.

Mais la physionomie du loup prit une singulière expression de raillerie.

Il se mit à rire.

C'était la première fois que Thibault entendait rire un loup.

Il avait entendu dire souvent que les loups aboyaient comme des chiens.

Mais il n'avait jamais entendu dire que les loups riaient comme des hommes.

Et de quel rire encore!

Un homme qui eût ri comme ce loup eût fort effrayé Thibault.

Il laissa retomber son bras déjà levé.

— Par le seigneur au pied fourchu, dit le loup d'une voix pleine et sonore, voilà un gaillard auquel, sur sa demande, j'envoie le plus beau daim des forêts de Son Altesse Royale, et qui pour ma récompense, veut me fendre la tête d'un coup de hache; reconnaissance humaine bien digne de hurler avec la reconnaissance des loups.

En entendant une voix pareille à la sienne sortir du corps de l'animal, les genoux de Thibault commencèrent à flageoler, et la hache lui tomba des mains.

— Voyons, continua le loup, soyons raisonnables et causons comme deux bons amis. Tu as désiré hier le daim du baron Jean, et je l'ai conduit moi-même dans ton étable; et de peur qu'il ne t'échappât, je l'ai attaché moi-même au râtelier; cela vaut mieux qu'un coup de hache, il me semble.

— Sais-je qui vous êtes? répondit Thibault.

— Ah! tu ne m'avais pas reconnu! voilà une raison.

— J'en appelle à vous-même, pouvais-je soupçonner un ami sous cette vilaine peau?

— Vilaine! dit le loup en lustrant son poil avec une langue rouge comme du sang; peste! tu es difficile. Mais il n'est point question de ma peau. Voyons, es-tu disposé à reconnaître le service que je t'ai rendu?

— Certainement, dit le sabotier avec un certain embarras; mais encore faudrait-il connaître vos exigences. De quoi s'agit-il? que désirez-vous? Parlez.

— D'abord et avant tout, je désire un verre d'eau, car ces maudits chiens m'ont mis tout hors d'haleine.

— A l'instant, seigneur loup.

Et Thibault courut chercher une écuelle d'eau fraîche et limpide à la source qui coulait à dix pas de la hutte.

Thibault prouvait, par cet empressement, combien il était heureux d'en être quitte à si bon marché.

Il déposa l'écuelle devant le loup en lui faisant une profonde révérence.

Le loup lapa le contenu de l'écuelle avec délices, puis s'étendit sur le sol, les pattes allongées à la manière des sphinx.

— Maintenant, dit-il, écoute-moi.

— Il y a donc autre chose? demanda Thibault tout frissonnant.

— Pardieu! et une chose très urgente, répondit le loup noir. Entends-tu les abois des chiens?

— Par ma foi! oui, je les entends, et, comme ils vont se rapprochant, dans cinq minutes, ils seront ici.

— Eh bien! il s'agit de m'en débarrasser.

— De vous en débarrasser! et comment? s'écria Thibault, qui se rappelait ce qu'il lui en avait coûté pour s'être mêlé, la veille, de la chasse du baron Jean.

— Dame! vois, cherche, ingénie-toi!

— C'est qu'en effet ce sont de rudes chiens que les chiens du baron Jean, et ce que vous me demandez là, seigneur loup, c'est tout simplement de vous sauver la vie; car, je vous en préviens, s'ils vous rejoignent, et ils vous rejoindront selon toute probabilité, ils vous mettront de la première goulée en charpie. Or, si je vous épargne ce désagrément, ajouta Thibault croyant sentir qu'il prenait le dessus, quelle sera ma récompense?

— Comment, ta récompense? Et le daim? dit le loup.

— Et la jatte d'eau? dit Thibault. Nous sommes quittes, mon brave loup. Maintenant, faisons de nouvelles affaires, si vous voulez, je ne demande pas mieux.

— Soit! Que veux-tu de moi? Parle vite.

— Il y a, dit Thibault, des gens qui abuseraient de leur position et de la vôtre, et qui demanderaient des choses par-dessus les maisons, de les faire riches, puissants, nobles, que sais-je, moi! Je ne les imiterai pas. Hier, j'ai souhaité le daim, et vous me l'avez donné, c'est vrai; mais, demain, je souhaiterai autre chose. Depuis quelque temps, c'est une folie qui s'est emparée de moi, je ne fais que souhaiter, et vous, vous n'aurez pas toujours du temps à perdre à m'écouter. Faites donc une chose: accordez-moi, puisque vous êtes le diable en personne ou quelque chose d'approchant, accordez-moi le don de voir se réaliser tout ce que je désirerai.

Le loup fit une grimace moqueuse.

— Rien que cela? dit-il. La péroraison cadre mal avec l'exorde.

— Oh! reprit Thibault, soyez tranquille, mes vœux sont honnêtes et mesurés, et tels qu'ils conviennent à un pauvre paysan comme moi: quelques misérables coins de terre, quelques méchants brins de bois, voilà tout ce que peut vouloir un homme de mon espèce.

— Je ferais avec grand plaisir ce que tu me demandes, dit le loup; mais la chose m'est tout simplement impossible.

— Alors, il faut vous résigner à passer par ces terribles dogues.

— Tu crois cela, et tu fais l'exigeant parce que tu penses que j'ai besoin de toi?

— Je ne crois pas, j'en suis sûr.

— Eh bien, regarde.

— Où? demanda Thibault.

— A la place où j'étais, dit le loup.

Thibault recula de deux pas.

A la place où était le loup, il n'y avait plus rien. Le loup avait disparu, on ne savait par où ni comment. La place où il était demeurait parfaitement intacte. Il n'y avait pas au plafond un trou où passer une aiguille; il n'y avait pas au plancher une fente à laisser filtrer une goutte d'eau.

— Eh bien, crois-tu que je ne puisse pas me tirer d'affaire sans toi? dit le loup.

— Où diable êtes-vous donc?

— Ah! si tu m'interpelles par mon vrai nom, dit en ricanant la voix du loup, je vais être obligé de te répondre. Je suis toujours au même endroit.

— Mais je ne vous vois plus!

— Tout simplement parce que je suis invisible.

— Mais les chiens, mais le piqueur, mais le seigneur Jean vont venir vous chercher ici?

— Sans doute; seulement, ils ne m'y trouveront pas.

— Mais, s'ils ne vous y trouvent pas, ils vont s'en prendre à moi.

— Comme hier. Seulement, hier, tu étais condamné, pour avoir soustrait le daim, à trente-six coups de ceinturon; aujourd'hui, pour avoir caché le loup, tu seras condamné à soixante et douze, et Agnelette ne sera plus là pour te tirer d'affaire avec un baiser.

— Ouf! que dois-je faire?

— Lâche le daim vivement; les chiens se tromperont à la piste, et ce sont eux qui recevront les coups à ta place.

— Mais comment de si fins courants se tromperaient-ils au point de prendre les fumées d'un daim pour celles d'un loup?

— Cela me regarde, répondit la voix; seulement, ne perds pas de temps, ou les chiens seront ici avant que tu sois à l'étable; ce qui serait désagréable, non pas pour moi, qu'ils ne trouveraient pas, mais pour toi, qu'ils trouveraient.

Thibault ne se le fit pas dire deux fois.

Il courut à l'étable.

Il détacha aussitôt le daim, qui, poussé comme par un ressort, s'élança hors de la maison, en fit le tour, croisant la voie du loup, et s'enfonça dans le taillis de Baisemont.

Les chiens n'étaient plus qu'à cent pas de la cabane.

Thibault écouta leurs abois avec anxiété.

Toute la meute vint rabâcher à la porte.

Puis, tout à coup, deux ou trois voix retentirent, s'éloignant du côté de Baisemont, et enlevèrent toute la meute.

Les chiens avaient pris le change.

Ils étaient partis sur la piste du daim.

Ils avaient abandonné celle du loup.

Thibault respira à pleine poitrine.

Voyant la meute s'éloigner de plus en plus, il rentra dans sa chambre au bruit d'un joyeux bien-aller que sonnait le baron à pleine trompe.

Le loup noir était tranquillement couché à la même place et l'on ne voyait pas plus par où il était entré que l'on n'avait pu voir par où il était sorti.

V

LE PACTE

Thibault s'arrêta sur le seuil de la porte tout étourdi de cette réapparition.

— Nous disions donc, reprit le loup, comme si rien ne s'était passé, que je ne puis t'accorder que tout le bien que tu souhaiteras t'arrive.

— Alors, je n'ai rien à attendre de vous?

— Si fait, car je puis faire que le mal que tu souhaiteras à ton prochain se réalise.

— Bon! et à quoi cela m'avancera-t-il?

— Mais! Un moraliste a dit: « Il y a toujours dans le malheur de notre plus cher ami un point qui nous est agréable. »

— C'est un loup qui a dit cela? Je ne savais pas que les loups eussent des moralistes.

— Non, c'est un homme.

— Que me demandez-vous, alors?

— Un de tes cheveux au premier vœu que tu feras, deux au second, quatre au troisième, et ainsi de suite en doublant toujours.

Thibault se mit à rire.

— Si ce n'est que cela, messire loup, dit-il, j'accepte, et je vais tâcher de souhaiter une si bonne chose du premier coup, que je ne serai jamais forcé de porter perruque. Topons donc!

Et Thibault tendit la main.



Le loup s'étendit sur le sol, les pattes allongées.

— On l'a pendu?

— Non: on l'a fait gouverneur d'une province du Poitou. Il est vrai qu'il y a beaucoup de loups dans cette province-là. Or, si dans le malheur du meilleur ami il y a toujours quelque chose d'agréable, comprends donc ce qu'il peut y avoir de réjouissant dans le malheur du plus grand ennemi.

— Il y a du vrai là dedans, dit Thibault.

— Sans compter qu'il y a toujours moyen que le mal du prochain nous profite, que le prochain soit ami ou ennemi.

— Vous avez, ma foi, raison, seigneur loup, répondit Thibault après quelques secondes de réflexion. Et vous m'accorderiez ce service en échange de quoi? Voyons, donnant, donnant, n'est-ce pas?

— Oui. Chaque fois donc que tu formeras un vœu, et que ce vœu ne profitera pas à toi-même, je veux avoir en propriété une petite partie de ta personne.

— Eh! eh! fit Thibault en reculant tout effrayé.

— Oh! sois tranquille, je ne te demande pas une livre de ta chair, comme certain juif de ma connaissance a fait pour son débiteur.

Le loup noir leva la patte, mais il laissa la patte levée.

— Eh bien? fit Thibault.

— Je réfléchis, dit le loup, que j'ai des griffes pointues et que, sans le vouloir, je pourrais te faire grand mal. Mais je vois un moyen de conclure le marché sans aucun inconvénient. Tu as une bague d'argent; moi j'ai une bague d'or; — troquons. — Tu vois que le marché est à ton avantage

Et le loup montra sa patte, à l'annulaire de laquelle brillait, en effet, à travers le poil, une bague de l'or le plus fin.

— Ah! dit Thibault, j'accepte.

L'échange des anneaux se fit.

— Bon! dit le loup, nous voilà mariés.

— Oh! fit Thibault, fiancés, messire loup. Peste! comme vous y allez!

— C'est ce que nous verrons, maître Thibault. Et maintenant, retourne à ta besogne, je retourne à la mienne.

— Adieu, seigneur loup.

— Au revoir, maître Thibault.

A peine le loup avait prononcé ces mots *au revoir*, sur lesquels il avait appuyé d'une sensible façon, qu'il disparut

comme une pincée de poudre à laquelle on met le feu, et, comme une pincée de poudre, laissant une odeur de soufre.

Thibault resta un instant abasourdi. Il ne pouvait s'habituer à cette manière de faire sa sortie, comme on dit en terme de théâtre; il regarda de tous les côtés: plus de loup.

Le sabotier crut un instant qu'il avait été le jouet d'une vision.

Mais, en abaissant les yeux, il vit la bague diabolique à l'annulaire de sa main droite.

Thibault la tira de son doigt et l'examina. Il lui sembla qu'il y avait un chiffre gravé dans l'intérieur de la bague, et il reconnut qu'il se composait de deux lettres, un T et un S.

— Ah! ah! dit-il avec une sueur froide. Thibault et Satan, les noms de famille des deux parties contractantes. Ma foi, tant pis! quand on se donne au diable, il faut s'y donner de bon cœur.

Et Thibault, pour se griser, entonna une chanson.

Mais sa voix avait un si singulier accent, qu'elle lui fit peur à lui-même.

Il se tut donc, et pour se distraire, se remit à l'ouvrage.

Mais, au troisième ou quatrième coup de paroir qu'il donna à son sabot, il entendit dans le lointain, du côté de Baisemont, une reprise de la meute et une reprise du cor du baron.

Thibault suspendit son travail pour écouter chiens et trompe.

— Cours, mon beau seigneur, dit-il, cours après ton loup! ce n'est pas de celui-là, je t'en réponds, que tu cloueras la patte à la porte de ton château. Ventregai! la bonne aubaine! me voilà devenu presque fée, et, tandis que tu ne te doutes de rien, mon honnête bailleur d'étrivières, il ne tient qu'à moi de jeter un sort sur ta tête et de me venger grassement de toi.

Thibault, à cette pensée, s'arrêta court.

— Tiens, au fait, dit-il, si je me vengeais de ce damné baron et de maître Marcotte? Bah! pour un cheveu, je puis bien me passer cette fantaisie.

Thibault passa sa main dans son épaisse et soyeuse crinière, fournie et riche comme celle d'un lion.

— Bon! dit-il, j'en ai de reste à perdre, des cheveux; va donc pour un cheveu! D'ailleurs, c'est un moyen de m'assurer que mon compère le diable ne s'est pas gaussé de moi. Donc, je désire un bon accident pour le seigneur Jean: et, quant à ce grand vaurien de Marcotte, qui m'a si rudement fustigé hier, je suppose qu'il ne serait que juste qu'il fût une fois plus maltraité que son maître.

Tout en faisant ce double vœu, Thibault était fortement ému. Malgré ce qu'il avait vu de la puissance du loup noir, il craignait que celui-ci n'eût abusé de sa crédulité. Aussi, le vœu fait, lui fut-il impossible de reprendre son ouvrage. Il s'écorcha les doigts au paroir, qu'il prit à l'envers, et gâta, en s'obstinant à les parer, une paire de sabots de douze sous.

Pendant que Thibault déplorait cet irréparable accident et qu'il secouait sa main ensanglantée, il se fit un grand bruit du côté de la vallée.

Il courut à la route de la Chrétiennelle et vit de loin un cortège d'hommes qui revenait à petits pas.

Ces hommes, c'étaient les piqueurs et les valets de chiens du seigneur de Vez.

La route de la Chrétiennelle a près de trois quarts de lieue de long.

Thibault fut donc quelque temps à distinguer ce que faisaient ces hommes qui lui paraissaient marcher d'un pas lent et solennel, pareil à celui d'un convoi mortuaire.

Mais, quand ces hommes ne furent plus qu'à cinq cents pas, Thibault s'aperçut qu'ils portaient deux civières.

Sur ces deux civières, deux corps inanimés étaient étendus:

Celui du seigneur Jean et celui de son piqueur Marcotte.

Une sueur froide lui passa sur le front.

— Oh! oh! dit-il, qu'est-ce que cela?

Voici ce qui était arrivé:

Tant que le daim s'était tenu sous le couvert, l'expédient dont Thibault avait usé pour donner le change aux chiens avait eu un heureux résultat.

Mais, en faisant un retour du côté de Marolle, la bête, traversant une bruyère, vint passer à dix pas du seigneur Jean.

Celui-ci crut d'abord que le daim s'était levé d'effroi au bruit des chiens et se dérobait.

Mais, derrière lui, à cent pas à peine, il vit paraître la meute tout entière, quarante chiens courant, jappant, hurlant, criant les uns en basse comme des bourdons de cathédrale, les autres à voix pleine comme des tams-tams, les autres en fausset comme des clarinettes qui détonnent, tous y allant à pleine gorge, avec autant de cœur et de liesse que si jamais ils n'eussent humé l'odeur d'un autre animal.

Le seigneur Jean entra alors dans une de ces colères près desquelles les colères de Polichinelle sont de pâles colères.

Il ne criait plus, il hurlait.

Il ne jurait plus, il sacrait.

Il ne se contentait plus d'allonger des coups de fouet à ses chiens, il trépignait sur eux des quatre fers de son cheval, se démenait sur sa selle comme un diable dans un bénitier.

Toutes ces malédictions allaient à l'adresse de son premier piqueur, qu'il accusait d'ânerie, ni plus ni moins.

Cette fois, il n'y avait plus rien à dire, pas d'excuse à donner, et le pauvre Marcotte était bien honteux de la bévue de ses chiens et bien inquiet de la grande rage de monseigneur.

Il résolut donc de faire tout ce qui est au pouvoir d'un homme et même davantage pour réparer l'un et calmer l'autre.

En conséquence, il lança son cheval au galop à travers futaies et taillis, criant de toute la force de ses poumons:

— Arrière, chiens! arrière!

Et il distribuait à droite et à gauche des coups de fouet si vigoureux, que chacun d'eux creusait son sillon dans le poil des pauvres bêtes.

Mais il avait beau faire, beau crier, beau fouetter, les chiens n'en semblaient que plus enragés sur la voie.

On eût dit qu'ils avaient reconnu leur daim de la veille et que leur amour-propre, piqué au vif, tenait à avoir sa revanche.

Marcotte prit alors un parti désespéré: celui de traverser la rivière d'Ourcq, près de laquelle on se trouvait, et que la chasse traversait elle-même en ce moment, ou plutôt qu'elle était près de traverser.

En se pliant sur l'autre bord et en fouaillant les chiens lorsqu'ils remonteraient sur l'autre rive, il espérait rompre la meute.

Il lança son cheval dans la direction de la rivière et d'un bond fut au milieu du courant.

Tous deux, cheval et cavalier, étaient tombés à l'eau avec assez de bonheur.

Mais, par malheur, comme nous l'avons déjà dit, la rivière était horriblement grossie par les pluies; le cheval ne put tenir contre le courant: il tournoya plusieurs fois sur lui-même et disparut.

De son côté Marcotte, voyant son cheval perdu, voulut l'abandonner pour gagner la rivière

Mais ses pieds étaient si fortement engagés dans les étriers, qu'il ne put les en retirer, et disparut trois secondes après son cheval.

Pendant ce temps, le baron était arrivé avec ses gens au bord de la rivière, et sa colère s'était tout simplement métamorphosée en désespoir quand il avait pu se rendre compte de la situation critique de son piqueur

Le seigneur de Vez aimait sincèrement ceux qui le servaient dans ses plaisirs, autant les hommes que les bêtes.

Il cria de toute la force de ses poumons:

— Mille tonnerres du diable! sauvez Marcotte! Vingt-cinq louis, cinquante louis, cent louis à celui qui le sauvera!

Hommes et chevaux sautèrent à l'eau à l'envi comme des grenouilles effrayées.

Lui-même poussa son cheval à la rivière; mais on le retint, et l'on mit tant d'empressement à empêcher le digne seigneur d'exécuter son héroïque projet, que le témoignage d'affection donné au maître devint fatal au malheureux piqueur

On l'oublia une minute.

Cette minute suffit pour le perdre

Marcotte reparut à un endroit où l'Ourcq fait un coude, battit l'eau de ses bras, parvint à dégager son visage, cria une dernière fois:

— Au retour, chiens! au retour!

Mais l'eau, en revenant sur sa bouche, étouffa la dernière syllabe du dernier mot, et ce ne fut qu'un quart d'heure après que l'on retrouva son corps sur un petit banc de sable où le courant l'avait amené.

Marcotte était mort.

Cet accident eut de funestes résultats pour le seigneur Jean.

En noble homme qu'il était, il ne haïssait pas le bon vin, et cela l'avait un tant soit peu prédisposé aux coups de sang

Or, la commotion qu'il ressentit en face du cadavre de son serviteur fut tellement vive que le sang, affluant avec violence vers le cerveau, y détermina une apoplexie.

Thibault fut épouvanté de l'exactitude scrupuleuse avec laquelle le loup noir avait rempli ses engagements. Il ne songeait pas sans un certain frisson à la ponctualité que maître Isengrin était en droit d'exiger en retour de la sienne. Puis il se demandait avec inquiétude si le gaillard

serait loup à se contenter toujours de quelques cheveux, — et cela d'autant plus qu'au moment du souhait et dans les quelques secondes qui l'avaient suivi, c'est-à-dire au moment de son accomplissement, il n'avait ressenti aucune impression dans le cuir chevelu, pas même le plus petit chatouillement.

Le cadavre du pauvre Marcotte lui produisit un assez vilain effet. Sincèrement, il ne l'aimait point et se croyait fondé à ne point l'aimer; mais son aversion pour le défunt n'avait jamais été jusqu'à souhaiter sa mort, et le loup avait évidemment outre-passé ses souhaits.

Il est vrai que Thibault n'avait point précisément indiqué ce qu'il voulait, et avait laissé de la marge à la malice du loup.

Il se promit à l'avenir de mieux préciser sa volonté, et surtout d'être plus réservé dans les vœux qu'il formerait.

Quant au baron, il n'était pas mort; mais il n'en valait guère mieux.

Depuis le moment où il avait été frappé comme d'un coup de foudre par le souhait de Thibault, il n'avait pas repris ses sens.

On l'avait couché à l'air sur le tas de bruyères que le sabotier avait amassées afin de cacher la porte de son étable, et ses gens, tout effarés, bouleversaient la maison pour trouver quelque condiment qui rappelât leur bon seigneur à la vie.

L'un demandait du vinaigre pour lui en frotter les tempes, l'autre une clef pour la lui fourrer dans le dos, celui-ci une planchette pour lui frapper dans les mains, celui-là du soufre pour lui brûler sous le nez.

Au milieu de toutes ces voix qui battaient évidemment la campagne, on entendit la voix du petit Engoulevent qui criait :

— Par la rate Dieu ! ce n'est pas tout cela qu'il nous faudrait, c'est une chèvre. Ah ! si nous avions seulement une chèvre !

— Une chèvre? s'écria Thibault, qui n'était point fâché de voir le seigneur Jean rétabli, ce qui eût dégagé sa conscience de la moitié du poids qui pesait sur elle, et en même temps sauvé sa pauvre cabane du pillage. Une chèvre? J'en ai une!

— Vraiment ! vous possédez une chèvre? s'écria Engoulevent. Ah ! mes amis, voilà notre cher seigneur sauvé !

Et, dans son transport, Engoulevent sauta au cou de Thibault, disant :

— Amenez votre chèvre, mon ami ! amenez votre chèvre !

Le sabotier entra dans l'étable et tira derrière lui l'animal, qui le suivait en bêlant.

— Tenez-la ferme par les cornes, dit le petit valet du chenil, et soulevez-lui la patte de devant.

Et, en parlant ainsi, l'apprenti veneur avait tiré de sa gaine le petit couteau qu'il portait à la ceinture et l'aiguisait soigneusement à la meule où Thibault repassait ses outils.

— Que comptez-vous donc faire? demanda le sabotier, assez inquiet de ces préparatifs.

— Comment ! dit Engoulevent, ne savez-vous donc pas qu'il y a dans le cœur des chèvres un petit os en croix qui, mis en poudre et broyé, est souverain contre les coups de sang?

— Vous voulez tuer ma chèvre ! exclama Thibault en lâchant tout à la fois la corne et la patte de la pauvre bête; mais je ne veux pas qu'on la tue, moi !

— Ah ! fi ! dit Engoulevent; ce n'est pas joli, ce que vous dites là, monsieur Thibault ! Pouvez-vous mettre en parallèle l'existence de notre bon seigneur avec celle de cette misérable bique? Vrai, j'en rougis pour vous.

— Vous en parlez bien à votre aise. Cette chèvre, c'est toute ma fortune, tout mon bien. Elle me donne son lait, et j'y tiens.

— Ah ! monsieur Thibault, bien certainement que vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites là, — et, par bonheur, le seigneur baron ne vous entend pas; — sans quoi, il aurait le cœur navré de voir sa précieuse santé ainsi marchandée par un vilain.

— D'ailleurs, dit un des piqueurs en riant d'un rire narquois, si maître Thibault estime sa chèvre un prix que monseigneur puisse seul lui payer, rien ne l'empêchera de venir réclamer ce prix au château de Vez. On le lui payera avec ce qui lui est redû sur son compte d'hier.

Thibault n'était pas le plus fort, à moins d'appeler de nouveau le diable à son aide.

Mais il venait de recevoir de monseigneur Satan une si belle leçon, qu'il n'y avait pas de danger que, le même jour au moins, il s'exposât à pareille aubaine.

Il n'eut donc pour le moment qu'une préoccupation : ce fut de ne rien souhaiter de mauvais à aucun de ceux qui se trouvaient là.

Un homme trépassé, un autre à moitié mort, c'était une suffisante leçon.

Il en résulta que, quoique les physionomies qui l'entouraient fussent ou menaçantes ou railleuses, il détourna les yeux de ces physionomies de peur qu'elles ne lui montassent la tête.

Pendant qu'il avait les yeux détournés, on égorgeait la chèvre, du supplice de laquelle il ne fut informé que par le cri douloureux que jeta le pauvre animal.

Lorsque la chèvre eut expiré, on chercha dans son cœur tout pantelant le petit os qu'Engoulevent avait indiqué.

On le prit, on le mit en poudre, on le délaya avec du vinaigre dans lequel on avait introduit treize gouttes de fiel extraites de la vésicule qui le contenait; au moyen de la croix d'un chapelet, on mélangea le tout dans un verre d'eau, puis, les dents du seigneur Jean ayant été desserrées à l'aide de la lame d'un poignard, on lui versa doucement cette mixture dans le gosier.

L'effet du breuvage fut prompt et vraiment miraculeux.

Le seigneur Jean éternua, se dressa sur son séant et demanda d'une voix encore un peu embarrassée, mais cependant déjà intelligible :

— A boire

Engoulevent lui présenta de l'eau dans un vidercome de bois, héritage de famille, dont Thibault était très fier.

Mais le baron n'y eut pas plutôt trempé ses lèvres et ne se fut plutôt aperçu de l'abominable liquide que l'on avait eu l'impudence de lui offrir, qu'il fit un *pouah !* des plus significatifs, lança à toute volée le vidercome contre la muraille et le brisa en mille pièces.

Puis, d'une voix pleine et sonore, et qui annonçait son entier retour à la santé :

— Du vin ! cria-t-il.

Un des piqueurs monta à cheval et courut jusqu'au château d'Oigny demander quelque vieux flacon de bourgogne au seigneur du lieu.

Dix minutes après, le piqueur était de retour.

On déboucha deux bouteilles que le seigneur Jean, faute de verre, attaqua corps à corps, bouche à goulot, et qu'il vida chacune d'un trait.

Puis il se tourna du côté de la muraille en murmurant :

— Mâcon, — 1745.

Et il s'endormit profondément.

VI

LE CHEVEU DU DIABLE

Les valets, tranquillisés désormais sur la santé de leur maître, partirent à la recherche des chiens, que l'on avait laissés continuer leur chasse.

Ils les trouvèrent couchés et dormant à un endroit où la terre était rouge.

Il était clair qu'ils avaient forcé, pris et mangé le daim, et s'il leur fût resté aucun doute, ce doute leur eût été enlevé par la présence des bois avec un reste de mâchoire, seules parties du corps qu'ils n'eussent pas pu broyer et faire disparaître.

Quoi qu'il en semblât, ils étaient les seuls qui eussent lieu d'être satisfaits de leur journée.

On les enferma dans l'étable de Thibault, et, comme le baron reposait toujours, les veneurs songèrent à souper.

Ils s'emparèrent de tout ce que la huche du pauvre diable contenait de pain, firent rôtir la chèvre et invitèrent poliment Thibault à partager ce repas, dont il avait un peu fait les frais.

Thibault refusa, sous le prétexte plausible qu'il n'était pas encore remis de la profonde émotion que lui avaient causée la mort de Marcotte et l'accident du baron.

Il rassembla les débris de son beau vidercome, et, après s'être bien assuré qu'il était inutile de songer à les rapprocher, il se mit à réfléchir sur ce qu'il pourrait bien faire pour sortir au plus tôt de la vie misérable que les deux jours qui venaient de s'écouler lui rendaient plus insupportable que jamais.

La première image qui se présenta à son esprit fut celle d'Agnelette.

Comme les enfants voient en rêve passer de beaux anges, il la vit toujours, toute vêtue de blanc, glisser sur un ciel bleu avec de grandes ailes blanches.

Elle semblait bien heureuse, et, lui faisant signe de la suivre :

— Ceux qui viendront avec moi seront bien heureux, disait-elle.

Mais, à cette charmante vision, Thibault répondit par un mouvement de tête et d'épaules qui voulait dire :

— Oui, oui, l'Agnelette, je te reconnais bien, c'est toi. Mais c'était bon pour hier, de te suivre ; aujourd'hui que, comme un roi, j'ordonne à la vie et à la mort, je ne suis pas un homme à faire de déraisonnables concessions à un amour né de la veille et balbutiant à peine son premier mot. Devenir ton mari, ma pauvre Agnelette, au lieu de nous affranchir des dures nécessités de la vie, ne serait-ce pas un moyen de doubler et tripler le fardeau sous lequel nous succombons chacun de notre côté ? Non ! l'Agnelette, non ! Vous feriez une charmante maîtresse ; mais, pour femme, il faut quelqu'un qui apporte en écus dans le ménage l'équivalent de ce que j'apporte en pouvoir.

Sa conscience lui disait bien qu'il y avait engagement pris entre lui et l'Agnelette.

Mais il se répondait que, s'il rompait l'engagement, c'était pour le bien de la douce créature.

— Je suis honnête homme, murmurait-il tout bas, et je dois immoler mes satisfactions personnelles au bonheur de la chère enfant. D'ailleurs, elle est assez jeune, assez jolie et assez sage pour trouver un sort bien meilleur que celui qui l'attendrait quand elle serait la femme d'un simple sabotier.

La conclusion de toutes ces réflexions fut pour Thibault qu'il fallait laisser emporter à la brise les ridicules promesses de la veille et oublier des fiançailles qui n'avaient eu pour témoins que les feuilles tremblotantes des bouleaux et les fleurs roses des bruyères.

D'ailleurs, il y avait au moulin de Coyolles une belle meunière dont l'image n'était pas tout à fait étrangère au nouveau parti que prenait Thibault.

C'était une jeune veuve de vingt-six à vingt-huit ans, fraîche et dodue, aux yeux malins et agaçants.

Elle passait, en outre, pour le plus riche parti des environs ; car son moulin ne chômait guère, et, sous tous les rapports, comme on voit, c'était bien mieux l'affaire de Thibault.

En d'autres temps, jamais Thibault n'eût osé élever ses visées jusqu'à la riche et belle madame Polet.

C'était ainsi que s'appelait la meunière, et voilà pourquoi son nom se trouve pour la première fois sous notre plume.

En effet, pour la première fois, celle que l'on désignait par ce nom se présentait sérieusement à l'esprit de notre héros.

Il était tout étonné lui-même de n'avoir pas pensé plus tôt à la meunière, et il se disait qu'il y avait bien pensé autrefois, mais sans espoir, tandis qu'aujourd'hui avec la protection du loup, et fort du pouvoir surnaturel qu'il tenait de lui et avait déjà eu l'occasion d'exercer, il lui paraissait facile d'écarter tous ses concurrents et d'en arriver à ses fins.

Les mauvaises langues disaient bien la meunière de Coyolles quelque peu méchante et acariâtre.

Mais le sabotier pensa qu'avec le diable dans sa manche, il ne devait guère se soucier du malin esprit, pauvre petit démon secondaire qui pouvait nicher dans le corps de madame veuve Polet. Or, lorsque le jour vint, il était décidé à se rendre à Coyolles ; car toutes ces visions, naturellement, se passaient la nuit.

Le seigneur Jean se réveilla avec le premier chant de la fauvette. Il se sentait tout à fait remis de son indisposition de la veille ; il fit lever tout haut son monde à grands coups de houssine, et, après avoir expédié le corps de Marcotte au château de Vez, il décida qu'il ne rentrerait pas bredouille au logis et qu'il chasserait un sanglier, comme si rien d'extraordinaire ne lui fût arrivé le jour précédent.

Enfin, vers six heures du matin, il quitta la maison de Thibault, après avoir assuré à celui-ci qu'il était bien reconnaissant de la bonne hospitalité que lui, ses chiens et ses gens avaient trouvée dans cette pauvre hutte ; en considération de quoi il jura d'oublier complètement les petits griefs qu'il pouvait avoir contre le sabotier.

On devine si Thibault vit partir sans regret seigneur, chiens et gens.

Puis seigneur, chiens et gens partis, il contempla pendant quelques instants sa demeure saccagée, sa huche vide, ses meubles brisés, son étable solitaire, le sol jonché de débris.

Mais il se dit que c'était là le résultat naturel du passage d'un grand seigneur, et l'avenir lui apparaissait trop lumineux pour qu'il s'arrêtât longtemps à ce spectacle.

Il revêtit ses hardes du dimanche, s'attifa de son mieux, mangea sur son dernier morceau de pain le dernier lopin de sa chèvre, but un grand verre d'eau à la source, et se mit en route pour Coyolles.

Thibault avait résolu de tenter fortune, dès le même jour, près de madame Polet.

Il partit donc vers les neuf heures du matin.

Le chemin le plus court pour aller à Coyolles était par la queue d'Oigny et Pisseleu.

Maintenant, comment se fit-il que Thibault, qui connaissait toute la forêt de Villers-Cotterets comme un tailleur connaît les poches qu'il a faites, comment se fit-il que Thibault prit l'allée de la Chrétiennelle, qui devait l'allonger d'une bonne demi-lieue ?

C'est que cette allée de la Chrétiennelle le rapprochait de l'endroit où il avait vu Agnelette pour la première fois, et que, tout en allant par calcul au moulin de Coyolles, il était tiré par le cœur du côté de Préciamont.

Et, en effet, un peu au delà de la Ferté-Milon, il aperçut au bord du chemin la jolie Agnelette, qui faisait de l'herbe pour ses chèvres.

Il eût pu passer sans qu'elle le vît ; la chose lui était facile : elle lui tournait le dos.

Mais le démon le tenta et il marcha droit à elle.

Elle, de son côté, penchée pour couper de l'herbe avec sa faucille, entendant venir quelqu'un, leva la tête et reconnut Thibault. Elle rougit.

Mais, en rougissant, un joyeux sourire se répandit sur toute sa physionomie ; ce qui prouvait bien que cette rougeur n'avait rien d'hostile à Thibault.

— Ah ! dit-elle, vous voilà : j'ai bien rêvé à vous et bien prié pour vous cette nuit.

Thibault, en effet, se rappela qu'il avait vu dans ses rêves, à lui, Agnelette passant dans le ciel les mains jointes avec une robe et des ailes d'ange.

— Et à quel propos avez-vous rêvé de moi et prié pour moi, la belle enfant ? demanda Thibault d'un air aussi dégagé qu'eût pu le faire un jeune seigneur de la cour du prince.

Agnelette le regarda avec ses grands yeux couleur de ciel.

— J'ai rêvé de vous parce que je vous aime, Thibault, dit elle ; j'ai prié pour vous parce que j'ai vu l'accident arrivé au seigneur Jean et à son piqueur, ainsi que tout l'embarras qui en était résulté pour vous. Ah ! si je n'en avais cru que mon cœur, j'aurais vivement couru à vous pour vous aider.

— Il fallait venir, Agnelette ; vous eussiez trouvé joyeuse compagnie, je vous en réponds !

— Oh ! ce n'est pas cela que j'eusse cherché, monsieur Thibault ; j'eusse cherché à vous être utile pour la recevoir. Oh ! mais qu'est-ce donc que cette belle bague que vous avez au doigt, monsieur Thibault ?

Et la jeune fille désignait l'anneau que Thibault avait reçu du loup.

Thibault sentit un frisson lui courir dans les veines.

— Cette bague ? dit-il.

— Oui, cette bague.

Agnelette, voyant que Thibault hésitait à lui répondre, détourna la tête et poussa un soupir.

— Sans doute un cadeau de quelque belle dame, murmura-t-elle.

— Eh bien, reprit Thibault avec l'assurance d'un menteur consommé, voilà ce qui vous trompe, Agnelette : c'est l'anneau de nos fiançailles, l'anneau que j'ai acheté pour vous le passer au doigt le jour de notre mariage.

Agnelette secoua tristement la tête.

— Pourquoi ne pas me dire la vérité, monsieur Thibault ? demanda-t-elle.

— Je vous la dis, Agnelette.

— Non.

Et elle secoua la tête plus tristement encore.

— Et qui vous fait croire que je mens ?

— C'est que cette bague est large à y fourrer deux de mes doigts

En effet, le doigt de Thibault faisait bien deux des doigts de la jeune fille.

— Si elle est trop large, Agnelette, dit-il, nous la ferons resserrer.

— Adieu, monsieur Thibault

— Comment ! adieu ?

— Oui

— Vous vous en allez ?

— Je m'en vas.

— Et pourquoi, Agnelette ?

— Parce que je n'aime pas les menteurs.

Thibault chercha un serment pour rassurer Agnelette, mais il n'en put trouver.

— Écoutez, dit Agnelette les larmes aux yeux, car elle ne s'éloignait pas sans faire un grand effort sur elle-même, si cette bague m'est vraiment destinée.

— Agnelette, je vous le jure.

— Eh bien, donnez-la-moi à garder jusqu'au jour de notre mariage, et, ce jour-là, je vous la rendrai pour que vous la fassiez bénir.

— Je ne demande pas mieux que de vous la donner, Agnelette, reprit Thibault ; mais je veux la voir à votre jolie main. Vous m'avez fait une observation très juste : c'est qu'elle était trop large pour vous. Je vais aujourd'hui à Villers-Cotterets : nous allons prendre la mesure de votre doigt, et je la ferai scier par M. Dugué, l'orfèvre.

Le sourire reparut sur les lèvres d'Agnelette et les larmes se séchèrent subitement dans ses yeux.

Elle tendit sa petite main à Thibault.

Thibault la prit un instant dans les siennes, la tourna et la retourna, puis il y appliqua un baiser.

— Oh ! dit Agnelette, ne baisez donc pas ma main ainsi : elle n'est pas assez belle, monsieur Thibault.

— Alors, donnez-moi autre chose.

Agnelette lui donna son front.

Puis, avec une joie enfantine :

— Voyons, dit-elle, voyons la bague.

Thibault tira la bague de sa main, et, en riant, voulut l'essayer au pouce d'Agnelette.

Mais, à son grand étonnement, la bague se trouva trop étroite et ne put passer la seconde phalange.

— Tiens ! fit Thibault, qui jamais aurait dit cela ?

Agnelette se mit à rire.

— En effet, dit-elle, c'est drôle !

Thibault essaya l'anneau au doigt indicateur d'Agnelette. L'anneau refusa d'entrer, comme il avait fait pour le pouce.

Alors Thibault essaya du médium.

On eût dit que l'anneau se rétrécissait de plus en plus, comme s'il craignait de souiller cette main virginale.

Après le médium, Thibault voulut passer la bague à l'annulaire.

C'était le même doigt auquel il la portait lui-même.

Même impossibilité que pour les autres.

Au fur et à mesure que l'expérience se faisait, Thibault sentait trembler la main d'Agnelette dans les siennes, et la sueur tombait de son front, à lui, comme s'il eût accompli la plus fatigante besogne.

Il sentait qu'il y avait là-dessous quelque chose de diabolique.

Enfin, il l'essaya au petit doigt d'Agnelette.

Ce petit doigt, frêle et transparent, autour duquel l'anneau devait jouer aussi facilement qu'un bracelet eût joué à celui de Thibault, ce petit doigt, malgré les efforts que fit Agnelette, ne put entrer dans l'anneau

— Ah ! monsieur Thibault, s'écria l'enfant, que veut donc dire cela, mon Dieu ?

— Anneau de Satan, retourne à Satan ! s'écria Thibault. Et il jeta l'anneau contre un rocher, dans l'espérance de l'y briser.

L'anneau fit feu comme si Thibault eût donné un coup de pied contre le granit, rejaillit vers lui, et, en rejaillissant, rentra de lui-même à son doigt.

Agnelette vit cette évolution étrange de la bague et regarda Thibault avec effroi.

— Eh bien, demanda Thibault essayant de payer d'audace, qu'y a-t-il ?

Agnelette ne répondit pas.

Seulement, elle regardait Thibault d'un œil de plus en plus effaré.

Thibault ne savait pas ce qu'elle regardait.

Mais elle leva lentement la main jusqu'à la tête de Thibault, et, le doigt étendu :

— Oh ! monsieur Thibault, dit-elle, oh ! monsieur Thibault, qu'avez-vous donc là ?

— Où ? demanda Thibault

— Là ! là ! dit Agnelette pâlissant de plus en plus.

— Mais, enfin, où ? s'écria le sabotier en frappant du pied la terre. Dites ce que vous voyez.

Mais, au lieu de répondre, Agnelette ramena ses mains sur ses yeux ; puis, en poussant un cri de terreur, se mit à fuir de toutes ses forces.

Thibault, tout abasourdi de ce qui lui arrivait, n'essaya pas même de la suivre.

Il resta au même endroit, immobile, muet, interdit.

Qu'avait donc vu Agnelette de si effrayant ? et que désignait-elle du doigt ?

Etait-ce le sceau que Dieu avait imprimé au premier meurtrier ?

Pour quoi pas ? Comme Caïn, Thibault n'avait-il pas tué un homme, et, au dernier prêche d'Oigny, le curé n'avait-il pas dit que tous les hommes étaient frères ?

Ce doute dévorait Thibault.

Il fallait avant tout savoir ce qui avait si fort épouvanté Agnelette.

Thibault eut l'idée d'entrer à Bourg-Fontaine et de se regarder dans une glace.

Mais, s'il était véritablement marqué du signe fatal, et si ce signe était vu par une autre qu'Agnelette !

Non, il fallait trouver un autre moyen.

Il y avait bien celui d'enfoncer son chapeau sur son front, de s'en retourner tout courant à Oigny et de se regarder dans un fragment de miroir.

Mais c'était bien long.

Il y avait, à cent pas de là, une source transparente comme un cristal, qui alimentait l'étang de Baisemont et ceux de Bourg.

Thibault pouvait s'y mirer comme dans la plus fine glace de Saint-Gobain.

Thibault s'agenouilla au bord de la source et se regarda.

Il avait toujours les mêmes yeux, le même nez, la même bouche, et pas le plus petit signe au front.

Thibault respira.

Mais, enfin, il fallait bien qu'il y eût quelque chose. Agnelette n'avait évidemment pas pris peur pour rien.

Thibault se pencha un peu plus vers le cristal de la fontaine.

Alors il aperçut au milieu de ses cheveux quelque chose de brillant qui scintillait dans leurs boucles noires et retombait sur son front.

Il se pencha davantage encore.

C'était un cheveu rouge qu'il avait aperçu

Mais d'un rouge singulier, qui ne tenait ni du blond ardent, ni du blond carotte, ni de la nuance sang de bœuf, ni de la nuance ponceau.

C'était un rouge sanglant, ayant la couleur et l'éclat de la flamme la plus vive.

Sans chercher par quel phénomène un cheveu d'une couleur aussi insolite avait poussé là, Thibault tenta de se l'arracher.

Il fit pendre à la surface de l'eau la boucle dans laquelle flamboyait le terrible cheveu rouge, le saisit délicatement entre le pouce et l'index et lui imprima une vigoureuse secousse.

Le cheveu résista.

Thibault alors jugea que la pince n'avait pas été assez serrée, et essaya d'un autre moyen.

Il enroula le cheveu autour de son doigt et fit un violent effort.

Le cheveu entama l'épiderme du doigt plutôt que de céder

Thibault enroula le cheveu récalcitrant autour de deux doigts et tira.

Le cheveu souleva le cuir chevelu et ne bougea pas plus que si le sabotier se fût escrimé sur le chêne qui étendait ses rameaux ombreux au-dessus de la source.

Thibault songea d'abord à continuer sa route vers Coyolles, se disant à lui-même, qu'après tout, ce ne serait probablement pas la nuance équivoque d'un cheveu qui ferait avorter ses projets de mariage.

Mais cependant ce misérable cheveu le taquinait, l'obsédait, lui papillotait devant les yeux avec les mille éblouissements que donne la flamme quand elle court de tison en tison.

Enfin, s'impatientant, et frappant du pied.

— Mille noms d'un diable ! s'écria Thibault, je ne suis pas encore si loin de chez moi, et je veux avoir raison de ce cheveu damné.

Il revint sur ses pas tout courant, entra dans sa hutte, retrouva son cheveu en se regardant dans son fragment de glace, prit un ciseau de menuisier, l'appuya sur le cheveu le plus près de la tête qu'il lui fut possible, plaça cheveu et outil dans cette position sur son établi et donna une vigoureuse impulsion au manche du ciseau.

Le ciseau entailla profondément le bois de l'établi, mais le cheveu resta intact.

Il renouvela la même manœuvre ; mais cette fois, s'armant d'un maillet et élevant le bras au-dessus de sa tête, il frappa à coups redoublés sur le manche du ciseau.

Il n'en fut pas plus avancé.

Il remarqua seulement qu'il y avait au tranchant de son outil une petite brèche juste de la largeur d'un cheveu.

Thibault soupira ; il comprit que ce cheveu, prix du souhait qu'il avait fait, appartenait au loup noir, et il renonça à son entreprise.

VII

LE GARÇON DU MOULIN

Thibault, voyant qu'il lui était impossible de couper ou d'arracher le cheveu maudit, résolut de le cacher du mieux qu'il lui serait possible en l'enfouissant sous les autres.

Tout le monde n'aurait peut-être pas les yeux d'Agnelette.

Au reste, Thibault avait, comme nous l'avons dit, une fort belle chevelure noire, et, en faisant une raie sur le côté, en donnant une certaine tournure à sa touffe, il espérait que le cheveu passerait inaperçu.

Il envia fort les jeunes seigneurs qu'il avait vus à la cour de madame de Maintenon, et qui portaient de la poudre

sous laquelle ils pouvaient cacher la couleur de leurs cheveux, quelle qu'elle fût.

Malheureusement, il n'y avait pas moyen de porter de la poudre; les lois somptuaires du moment ne le permettaient pas.

Son cheveu rouge artistement caché sous les autres à l'aide d'un habile coup de peigne, Thibault résolut d'aller faire sa visite à la belle meunière.

Seulement, cette fois-ci, de peur de rencontrer Agnelette, il se garda bien de suivre le même chemin, et, au lieu d'appuyer à gauche, il appuya à droite.

Il en résulta qu'il déboucha à la route de la Ferté-Milon et prit à travers les champs un petit sentier qui le conduisit droit à Pisseleu.

Une fois à Pisseleu, il descendit dans la vallée qui conduit à Coyolles.

Il n'y était pas depuis cinq minutes, qu'il aperçut, marchant devant lui et conduisant deux ânes chargés de blé, un grand garçon qu'il reconnut pour un sien cousin, nommé Landry. Le cousin Landry était premier garçon de moulin chez la belle meunière.

Comme Thibault ne connaissait la veuve Polet qu'indirectement, il avait compté sur Landry pour être son introducteur au moulin.

C'était donc une bonne fortune que sa rencontre.

Thibault doubla le pas et rejoignit Landry.

En entendant le bruit des pas qui emboîtaient les siens, Landry se retourna et reconnut Thibault.

Thibault, qui avait toujours trouvé dans Landry un bon compagnon de joyeuse humeur, fut tout étonné de lui voir cette fois la physionomie triste et chagrine.

Landry s'arrêta, tandis que ses ânes continuaient leur route, et attendit Thibault.

Ce fut celui-ci qui, le premier, lui adressa la parole.

— Eh bien, demanda-t-il, cousin Landry, qu'est-ce que cela? Je me dérange, je quitte mon atelier pour venir serrer la main à un parent et à un ami que je n'ai pas vu depuis plus de six semaines, et voilà la mine que tu me fais!

— Eh! mon pauvre Thibault, répondit Landry, que veux-tu! je te fais la mine que j'ai, et cependant, tu me croiras si tu veux, mais au fond je suis bien joyeux de te voir.

— Au fond, oui, mais pas à la surface.

— Comment cela?

— Tu me dis que tu es joyeux d'un ton à porter le diable en terre. Jadis, mon cher Landry, tu étais gai et sautillant comme le tic tac de ton moulin, que tes chansons accompagnaient toujours; aujourd'hui, tu es morne comme les croix du cimetière. Ah çà! l'eau ne fait donc plus tourner la meule?

— Oh! si fait, Thibault! l'eau ne manque pas; non, tout au contraire, l'eau vient mieux que jamais et l'écluse ne chôme pas; mais, au lieu de froment, vois-tu, c'est mon cœur qui est sous la meule, et cette meule tourne tant et si bien, que mon cœur est tout broyé et qu'il n'en reste que poudre.

— Bon! Es-tu donc si malheureux que cela dans le moulin de la Polet?

— Ah! plût à Dieu que je fusse tombé sous sa roue le jour où j'y ai mis le pied pour la première fois!

— Ah çà! mais tu m'effrayes, Landry!... Raconte-moi tes peines, mon garçon.

Landry poussa un gros soupir.

— Nous sommes fils de frère et de sœur, continua Thibault, et, que diable! si je suis trop pauvre pour te bailler quelques écus si tu es dans un embarras d'argent, je puis au moins te donner quelque bon conseil si tu es pris par un chagrin de cœur.

— Merci, Thibault: mais ce que j'ai, ni conseils ni argent n'y peuvent faire.

— Dis toujours ce que tu as; cela soulage de raconter sa peine.

— Eh! non! tu auras beau faire, je ne parlerai pas.

Thibault se mit à rire.

— Tu ris? lui demanda Landry d'un air étonné et fâché à la fois; mon chagrin te fait rire?

— Je ne ris pas de ton chagrin, Landry; je ris de ce que tu espères m'en cacher la cause, quand rien n'est plus facile que de la deviner.

— Alors, devine.

— Eh bien, tu es amoureux, pardieu! Ce n'est pas plus difficile que cela.

— Moi, amoureux! s'écria Landry. Et qui est-ce qui t'a fait ce mensonge-là?

— Ce n'est pas un mensonge, c'est une vérité.

Landry poussa un second soupir plus gros encore de désespoir que le premier.

— Eh bien, oui! dit-il, là! c'est vrai, je suis amoureux!

— Ah! c'est bien heureux! voilà le grand mot lâché! dit Thibault avec un certain battement de cœur, car il pressentait un rival dans son cousin. Et de qui es-tu amoureux, Landry?

— De qui je suis amoureux?

— Oui, je te le demande.

— Quant à cela, cousin Thibault, tu m'arracheras plutôt le cœur de la poitrine que de me le faire dire.

— Tu me l'as dit.

— Comment! je te l'ai dit? s'écria Landry en fixant sur le sabotier des yeux stupéfaits.

— Sans doute.

— Ah! par exemple!

— N'as-tu pas dit que mieux eût valu que tu tombasses sous la roue du moulin, le jour où tu es venu demander du service à la Polet, que d'être accepté par elle comme premier garçon! Tu es malheureux dans le moulin, tu es amoureux: donc, c'est de la meunière que tu es amoureux, et c'est cet amour qui cause ton malheur.

— Ah! tais-toi donc, Thibault! Si elle nous entendait!...

— Bon! et comment pourrait-elle nous entendre? où veux-tu donc qu'elle soit, à moins qu'elle n'ait le don de se rendre invisible ou de se changer en papillon ou en fleur?

— N'importe, Thibault, tais-toi!

— Elle est donc sévère, la meunière? elle n'a donc pas pitié de ton désespoir, pauvre garçon? répliqua Thibault.

Il est vrai que ces paroles pleines de commisération en apparence étaient empreintes d'une certaine nuance de satisfaction et de raillerie.

— Ah! je le crois bien qu'elle est sévère! dit Landry. Dans le principe, je m'étais imaginé qu'elle ne repoussait pas mon amour... Toute la journée, je la dévorais des yeux, et, de temps en temps, aussi, son regard, à elle, se fixait sur moi, et, après m'avoir regardé, elle souriait... Hélas! mon pauvre Thibault, j'étais si heureux de ces regards et de ces sourires-là!... Mon Dieu! pourquoi ne m'en suis-je pas toujours contenté?

— Ah! voilà, dit philosophiquement Thibault; l'homme est insatiable!

— Hélas! oui: j'ai oublié que j'avais affaire à plus huppé que moi, j'ai parlé. Alors madame Polet est entrée dans une grande colère: elle m'a dit que j'étais un petit gueux et un grand insolent, et que, la semaine prochaine, elle me jetterait à la porte.

— Ouf! fit Thibault; et combien y a-t-il de cela?

— Il y a trois semaines à peu près.

— Et la semaine prochaine est encore à venir? demanda le sabotier, qui, connaissant mieux les femmes que son cousin Landry, sentait revenir ses inquiétudes un moment amorties.

Puis, après un instant de silence:

— Allons, allons, dit-il, tu n'es pas si malheureux que je le croyais.

— Pas si malheureux que tu croyais!

— Non.

— Ah! si tu savais quelle vie est la mienne! Plus de regards, plus de sourires! Quand elle me rencontre, elle se détourne, et, lorsque je vais pour lui rendre compte de ce qui s'est passé au moulin, elle m'écoute d'un air si dédaigneux qu'au lieu de lui parler de son, de blé, de seigle, d'orge ou d'avoine, de coupe et de recoupe, je me mets à pleurer, et alors elle m'adresse des *Prenez garde!* si menaçants, que je me sauve et cours me mettre derrière mes blutoirs.

— Mais aussi pourquoi t'adresser à ta bourgeoise? Il ne manque pas de filles dans le canton, qui ne demanderaient pas mieux que de t'avoir pour galant.

— Ah! c'est bien malgré moi que je l'ai aimée, va!

— Prends une autre bonne amie, et ne pense plus à elle.

— Je ne saurais.

— Bon! essaye toujours. D'abord, il se pourrait que de te voir donner ton cœur à une autre, cela rendît la meunière jalouse, et qu'alors elle courût après toi comme maintenant tu cours après elle. Les femmes sont si singulières!

— Oh! si j'étais sûr de cela, j'essayerais tout de suite... quoique maintenant...

Et Landry secoua la tête.

— Eh bien, quoi... maintenant?

— Quoique maintenant, après ce qui s'est passé, tout est inutile.

— Que s'est-il donc passé? demanda Thibault, qui tenait à tout savoir.

— Oh! quant à cela, rien, répondit Landry, et je n'ose pas même en parler.

— Pourquoi?

— Parce que, comme on dit chez nous, quand le malheur dort, il ne faut pas l'éveiller.

Thibault eût bien insisté pour savoir de quel malheur parlait Landry; mais on approchait du moulin, et une explication en supposant qu'elle eût eu son commencement, n'aurait pas eu sa fin.

D'ailleurs, Thibault, à son avis, en savait assez.

Landry aimait la belle meunière, mais la belle meunière n'aimait pas Landry.

Et, en effet, un tel rival lui semblait peu dangereux.

Il comparait avec un certain orgueil, suivi d'une satisfaction intérieure, la mine enfantine et chétive de son cousin, jeune gars de dix-huit ans, avec ses cinq pieds six pouces et sa taille bien prise; ce qui l'amenait tout naturellement à penser que, pour peu que madame Polet fût une femme de goût, l'insuccès de Landry était une raison pour que sa réussite, à lui, fût infaillible.

Le moulin de Coyolles est situé dans une position charmante au fond d'une fraîche vallée; l'eau qui l'alimente, et qui forme un petit étang, est ombragée par des saules aux têtes monstrueuses et par des peupliers élancés; les arbres nains et les arbres géants sont reliés entre eux par de magnifiques aunes et par d'immenses noyers au feuillage odoriférant. Après avoir fait tourner la roue du moulin, l'eau écumeuse s'écoule par un petit ruisseau qui chante son hymne éternel en bondissant sur les cailloux de son lit et en constellant, des diamants liquides qui jaillissent de ses cascatelles, les fleurs qui se penchent coquettement pour se mirer dans les eaux.

Quant au moulin, il est si bien perdu dans un bouquet de plantes, de sycomores et de saules pleureurs, qu'à cent pas de distance on n'en aperçoit que la cheminée, d'où sort la fumée en montant à travers les arbres comme une colonne d'albâtre azurée.

Le site, quoique bien connu de Thibault, lui causa cette fois un enchantement qu'il n'avait jamais éprouvé.

C'est que jamais il ne l'avait regardé dans les conditions où il se trouvait; il avait déjà en lui cette satisfaction égoïste du propriétaire qui visite un domaine qu'il a acquis par procuration.

Mais sa joie fut bien autre quand il entra dans la cour et que le tableau s'anima.

Les pigeons au cou d'azur et de pourpre roucoulaient sur les toits, les canards criaient en faisant mille évolutions dans le ruisseau, les poules gloussaient sur le fumier, les dindons se rengorgeaient en faisant la roue près de leurs femelles, de belles vaches brunes et blanches revenaient des champs les mamelles gonflées de lait; ici, on déchargeait une charrette; là, on ôtait le harnais à deux beaux chevaux du Perche, qui, en hennissant, tendaient vers leurs râteliers leurs bonnes têtes dégagées d'entraves; un garçon montait un sac au grenier, une fille apportait un sac de croûtes et d'eau de vaisselle à un énorme porc qui se chauffait au soleil en attendant sa transformation en petit-salé, en saucisses, en boudin; tous les animaux de l'arche depuis l'âne brayant jusqu'au coq chantant, mêlaient leurs voix discordantes à ce concert champêtre, tandis que le tic tac du moulin, en battant la mesure, semblait en régler le rhythme.

Thibault en eut un éblouissement.

Il se vit d'avance le propriétaire de tout cela, et il se frotta si allégrement les mains, que bien certainement Landry eût remarqué cette joie que rien ne motivait, s'il n'eût pas été absorbé dans sa douleur, qui augmentait au fur et à mesure qu'il approchait du logis.

La veuve, de la salle à manger où elle se tenait, les apercevait au seuil de la porte.

Elle paraissait tout intriguée de savoir quel était l'étranger qui revenait avec son premier garçon.

Thibault traversa la cour, s'approcha des bâtiments d'habitation d'un air dégagé, se nomma, et expliqua à la meunière comment le désir de visiter Landry, son unique parent, l'avait décidé à se présenter chez elle.

La meunière se montra fort courtoise.

Elle engagea le nouveau venu à passer la journée au moulin, avec un sourire que celui-ci trouva du meilleur augure.

Thibault venait avec son cadeau.

Tout en traversant la forêt, il avait décroché quelques grives qu'il avait trouvées pendues à des collets amorcés de sorbiers.

La meunière les donna à plumer à l'instant même, en disant qu'elle espérait bien que Thibault en mangerait sa part.

Cependant Thibault remarqua que, tout en causant avec lui, la belle meunière semblait chercher des distractions par-dessus son épaule.

Il se retourna vivement, et reconnut que l'objet de la préoccupation de la belle meunière, c'était Landry, qui déchargeait les deux ânes.

Madame Polet, voyant que sa préoccupation n'avait pas échappé à Thibault, devint rouge comme une cerise.

Puis, se remettant aussitôt :

— Monsieur Thibault, dit-elle à sa nouvelle connaissance, il serait charitable à vous qui paraissez si vigoureux, d'assister votre cousin; vous voyez bien qu'un tel ouvrage est trop fort pour lui tout seul.

Et elle rentra dans la maison.

— Diable! diable! fit Thibault en suivant la meunière du regard et en reportant ensuite les yeux sur Landry, ce gaillard-là serait-il plus heureux qu'il ne s'en doute lui-même, et faudra-t-il que, pour me débarrasser de lui, j'appelle le loup noir à mon aide?

Thibault n'en fit pas moins ce dont l'avait prié la meunière.

Comme il se doutait bien que, par quelque ouverture de rideau, la belle veuve le regardait, il employa toutes ses forces et développa toutes ses grâces dans l'accomplissement de la besogne à laquelle il coopérait.

L'ouvrage terminé, on se réunit dans la chambre, où une fille de charge était occupée à dresser la table.

La table mise, la veuve s'assit à la place d'honneur et fit asseoir Thibault à sa droite.

Madame Polet fut pleine de soins et d'attentions pour ce dernier; si bien que Thibault, qui avait douté un instant, reprit cœur à la joie et à l'espérance.

La meunière, comme pour faire honneur au présent de Thibault, avait elle-même accommodé les grives avec des baies de genièvre, et, ainsi préparées, elles étaient bien devenues le meilleur manger qui pût chatouiller un palais.

Cependant, tout en riant aux drôleries que lui contait Thibault, elle jetait de temps en temps à la dérobée un coup d'œil sur Landry, et elle s'aperçut qu'il n'avait pas encore touché à ce qu'elle-même avait placé sur l'assiette du pauvre garçon.

Elle s'aperçut, en outre, que de grosses larmes roulaient le long de ses joues et venaient grossir la sauce au genièvre des grives, intactes dans son assiette

Cette douleur muette la toucha.

Son regard devint presque tendre, et elle fit de la tête un geste qui voulait dire, tant elle y mit d'expression :

— Mangez, Landry, je vous en prie

Il y avait tout un monde de promesses d'amour dans cette petite pantomime.

Landry comprit la belle meunière, car il faillit s'étrangler en avalant son oisillon d'une seule bouchée, tant il mit d'empressement à obéir aux ordres de sa maîtresse.

Rien de tout cela n'échappa à Thibault.

— Par la rate-Dieu, murmura-t-il (c'était un juron qu'il avait entendu dire au baron Jean, et, maintenant qu'il était l'ami du diable, il croyait pouvoir parler la langue des grands seigneurs; par la rate-Dieu! est-ce qu'elle serait décidément amoureuse du garçonnet? Ce serait une preuve de bien mauvais goût, sans compter que cela ne ferait pas le moins du monde mon affaire. Non, non, ce qu'il vous faut, ma belle meunière; c'est un gaillard qui puisse facilement diriger les affaires du moulin, et ce gaillard, ce sera moi, ou le loup noir y perdra son latin.

Puis, remarquant presque immédiatement que la meunière avait repris les anciennes traditions d'yeux en coulisse et de sourires que Landry lui avait signalées :

— Allons, continua-t-il, je vois qu'il va falloir en venir aux grands moyens, car il est impossible que je la laisse échapper; c'est dans tout le pays le seul parti qui me convienne. Oui, mais aussi que faire du cousin Landry? Son amour dérange mes projets; mais, en vérité, je ne puis réellement pour si peu l'envoyer rejoindre dans l'autre monde le pauvre Marcotte. Ah! par ma foi, je suis bien bon de me détraquer le cerveau à chercher une invention! Cela ne me regarde pas; cela regarde le loup noir.

Puis, tout bas :

— Loup noir, dit-il, arrange-toi de manière, mon ami, que, sans qu'il lui arrive accident ni malheur, je sois débarrassé de mon cousin Landry.

Il n'avait pas achevé cette prière, qu'il aperçut, descendant de la montagne et se dirigeant vers le moulin, une petite troupe de quatre ou cinq hommes vêtus de costumes militaires. Landry les aperçut aussi; car il jeta un grand cri, se leva pour fuir, mais retomba sur sa chaise, comme si les forces lui manquaient.

VIII

LES SOUHAITS DE THIBAULT

En remarquant l'effet que faisait sur Landry la vue des militaires qui s'avançaient vers le moulin, la veuve Polet fut presque aussi effrayée que son premier garçon.

— Eh! mon Dieu! demanda-t-elle, qu'y a-t-il donc, mon pauvre Landry?

— Oui, qu'y a-t-il? demanda à son tour Thibault.

Seulement, la voix lui tremblait tant soit peu en faisant la demande.

— Il y a, reprit Landry, que, dans un moment de déses-

poir, jeudi dernier, j'ai rencontré le racoleur à l'hôtel du *Dauphin*, et que je me suis engagé.

— Dans un moment de désespoir ! s'écria la meunière ; et pourquoi désespériez-vous ?

— Je désespérais, dit Landry en faisant un effort, je désespérais parce que je vous aimais.

— Et c'est parce que vous m'aimiez, malheureux ! que vous vous êtes fait soldat ?

— Ne m'aviez-vous pas dit que vous me chasseriez du moulin ?

— Vous en avais-je chassé ? demanda la meunière avec une expression à laquelle il n'y avait point à se tromper.

— Oh ! mon Dieu ! demanda Landry, vous ne m'auriez donc pas renvoyé ?

— Pauvre garçon ! dit la meunière avec un sourire et un haussement d'épaules qui, dans un autre moment, eussent fait pâmer Landry de joie, et qui, dans celui où l'on se trouvait, redoublèrent sa douleur.

— Eh bien, mais alors, dit Landry, peut-être bien que j'aurai le temps de me cacher.

— Te cacher ! dit Thibault, c'est bien chose inutile, je t'en réponds.

— Pourquoi pas ? dit la meunière. J'y vais essayer, moi. Viens, mon pauvre Landry.

Et elle emmena le jeune homme avec les signes de la plus vive sympathie.

Thibault les suivit des yeux.

— Ça va mal pour toi, Thibault, mon ami, dit-il ; heureusement que, si bien qu'elle le cache, ils ont le nez fin, et ils le trouveront.

Thibault disait cela sans se douter qu'il faisait un nouveau souhait.

Il paraît que la veuve n'avait pas caché Landry bien loin.

Elle rentra après quelques secondes d'absence.

Pour être proche, la cachette n'en était probablement que meilleure.

Une minute après que la veuve Polet était rentrée toute haletante, le sergent des racoleurs parut sur la porte avec un de ses compagnons.

Deux étaient restés en dehors, probablement pour surveiller Landry, dans le cas où il tenterait de s'échapper.

Le sergent et son compagnon entrèrent en gens qui se sentent dans leur droit.

Le sergent jeta dans la salle un regard investigateur, ramena son pied droit à la troisième position et porta la main à la corne de son chapeau.

La meunière n'attendit point que le sergent lui adressât la parole.

Avec son plus charmant sourire, elle lui offrit de se rafraîchir.

C'est une offre que les racoleurs ne refusent jamais.

Puis, tandis qu'ils dégustaient le vin, jugeant le moment favorable, elle demanda aux deux militaires ce qui les amenait au moulin de Coyolles.

Le sergent répondit qu'il était à la recherche d'un jeune garçon meunier qui, après avoir bu avec lui à la santé de Sa Majesté et avoir signé son engagement, n'avait point reparu.

Ce jeune garçon meunier, interrogé sur son nom et son domicile, avait déclaré se nommer Landry et habiter chez madame veuve Polet, meunière à Coyolles.

En vertu de quoi, il venait chez madame veuve Polet, meunière à Coyolles, réclamer son réfractaire.

La meunière, persuadée qu'il était permis de mentir quand l'intention sanctifiait le mensonge, assura qu'elle ne connaissait pas Landry et que personne de ce nom n'avait jamais habité le moulin de Coyolles.

Le sergent répondit à la meunière qu'elle avait les plus beaux yeux du monde et une bouche charmante, mais que ce n'était pas une raison pour qu'il en crût ses yeux sur regard et sa bouche sur parole.

En conséquence, il signifia à la belle veuve qu'il allait faire la perquisition dans son moulin.

La perquisition commença.

Au bout de cinq minutes, le sergent rentra.

Il demanda à la belle meunière la clef de sa chambre.

La meunière parut très choquée d'une pareille demande.

Mais le sergent insista tant et si bien, que force fut à la meunière de donner la clef.

Cinq minutes après, le sergent rentrait, ramenant Landry, qu'il tenait par le collet de sa veste.

A cette vue, la veuve pâlit horriblement.

Quant à Thibault, le cœur lui battait à lui briser la poitrine ; car il voyait bien qu'il avait fallu l'assistance du loup noir pour que le sergent allât chercher Landry où il était.

— Ah ! ah ! mon garçon, s'écria le sergent en raillant, nous préférons donc le service de la beauté à celui du roi ? Cela se conçoit ; mais, quand on a le bonheur d'être né sur les terres de Sa Majesté et d'avoir bu à sa santé, il faut un peu le servir à son tour. Vous allez donc nous suivre, mon beau garçon, et, après quelques années passées dans les gardes-françaises, vous pourrez revenir prendre rang sous votre premier drapeau. Allons, en route !

— Mais, dit la meunière au sergent, Landry n'a pas encore vingt ans ; on n'a pas le droit de le prendre avant vingt ans.

— C'est vrai, dit Landry, je n'ai pas vingt ans.

— Et quand les avez-vous ?

— Demain seulement.

— Bon ! dit le sergent. Eh bien, nous allons vous mettre cette nuit sur une botte de paille, comme une nèfle, et demain, au jour, nous vous réveillerons mûr.

Landry pleura.

La veuve pria, conjura, supplia, se laissa embrasser par les racoleurs, supporta patiemment les plaisanteries grossières que leur inspira son chagrin, et enfin elle alla jusqu'à offrir cent écus pour le racheter.

Tout fut inutile.

On lia le pauvre Landry par les poignets ; un des soldats prit le bout de la corde et les quatre hommes se mirent en chemin, mais non sans que le garçon de moulin eût trouvé le temps d'assurer à la belle meunière que, de près ou de loin, il l'aimerait toujours, et que, s'il mourait, son nom serait la dernière parole qu'il prononcerait.

La belle veuve, de son côté, avait, en face d'une si grande catastrophe, perdu tout respect humain, et, avant de laisser Landry s'éloigner, elle l'avait tendrement pressé sur son cœur.

Lorsque la petite troupe eut disparu derrière les saules, la douleur de la meunière devint si vive, qu'elle tomba en syncope et qu'il fallut la transporter sur son lit.

Thibault lui prodigua les soins les plus touchants.

La violence de l'affection que la veuve avait témoignée à son cousin l'épouvantait un peu.

Cependant, comme il ne s'applaudissait que davantage d'avoir coupé le mal dans sa racine, il conservait de très vives espérances.

Lorsque la veuve revint à elle, le premier nom qu'elle prononça fut celui de Landry.

Thibault fit un geste de commisération hypocrite.

La meunière se mit à sangloter.

— Pauvre enfant ! s'écria-t-elle en pleurant à chaudes larmes, que va-t-il devenir, lui si faible et si délicat ? Le poids seul de son fusil et de son sac le tuera.

Puis, se retournant vers son hôte :

— Ah ! monsieur Thibault, dit-elle, c'est un bien grand chagrin pour moi, mais vous vous êtes peut-être aperçu que je l'aimais ? Il était doux, il était bon, il n'avait aucun défaut ; pas joueur, pas buveur ; jamais il n'eût contrarié mes volontés, jamais il n'eût tyrannisé sa femme, ce qui m'eût semblé bien doux après les deux cruelles années que j'ai passées avec feu M. Polet ! Ah ! monsieur Thibault ! monsieur Thibault ! il est bien douloureux pour une pauvre malheureuse femme de voir ainsi tomber dans le gouffre tous ses projets d'avenir et de tranquillité.

Thibault pensa que l'occasion était bonne pour se déclarer. Du moment où il voyait pleurer une femme, il avait cette fausse opinion de croire qu'elle ne pleurait que pour être consolée.

Cependant il crut ne pouvoir arriver à son but que par un détour.

— Certes, je comprends votre douleur, répondit-il ; je fais mieux, je la partage, car vous ne pouvez douter de l'affection que je porte à mon cousin ; mais il faut se résigner, et, sans nier les qualités de Landry, je vous dirai : Eh bien, belle meunière, cherchez qui le puisse valoir.

— Qui le puisse valoir ! s'écria la veuve ; mais il n'en est pas. Où trouverais-je un garçon gentil et sage comme celui-là ? Il avait une figure poupine qui me charmait, et en même temps il était si tranquille, si rangé dans ses mœurs ! il travaillait jour et nuit, et, avec tout cela, d'un coup d'œil je le faisais rentrer sous terre. Non, non, monsieur Thibault, je vous le dis dans toute la sincérité de mon cœur, le souvenir de celui-là m'ôtera l'envie d'en chercher d'autres, et je vois bien qu'il faut me résigner à rester veuve toute ma vie.

— Peuh ! fit Thibault, Landry était bien jeune !

— Oh ! dit la veuve, ce n'est pas là un défaut.

— Qui sait s'il eût conservé plus tard ses aimables qualités ! Croyez-moi, meunière, ne vous désolez plus et cherchez, comme je vous ai dit, quelqu'un qui vous le fasse oublier. Ce qu'il vous faut, à vous, ce n'est point un bambin comme celui-là, c'est un homme fait, qui ait tout ce que vous regrettez dans Landry, mais qui soit assez rassis pour que vous n'ayez point à craindre qu'un beau jour toutes vos illusions ne s'envolent et que vous ne vous trouviez en présence d'un libertin et d'un brutal.

La meunière secouait la tête.

Mais Thibault continuait :

— Ce qu'il vous faut enfin, c'est un gaillard qui, tout en

étant pour vous un porte-respect, fasse fructifier le moulin. Que diable! dites un mot, et vous ne serez pas longtemps sans vous trouver lotie, belle meunière, un peu mieux que vous ne l'étiez tout à l'heure.

— Et où rencontrerai-je un pareil miracle d'homme? demanda la meunière en se dressant sur ses pieds et en regardant le sabotier comme pour lui porter un défi.

Celui-ci, se méprenant au ton qu'avait mis la veuve à prononcer ces paroles, crut l'occasion excellente.

Il résolut d'en profiter pour lui faire connaître ses intentions.

— Eh bien, fit-il, en vous disant que vous n'iriez pas loin, belle Polet, pour rencontrer l'homme qu'il vous faut, je vous l'avoue, je songeais à moi qui serais bien heureux et bien fier de devenir votre époux. Ah! continua-t-il, pendant que la meunière le regardait avec des yeux qui devenaient de plus en plus menaçants, ah! avec moi, vous n'auriez pas à redouter d'être contrariée dans vos volontés; je suis un agneau pour la douceur, et je n'aurai qu'une loi et qu'un désir: la loi de vous obéir, le désir de vous plaire; quant à votre fortune, j'ai certains moyens de l'accroître que je vous divulguerai plus tard...

Thibault n'acheva point sa phrase.

— Eh quoi! s'écria la meunière, d'autant plus furieuse qu'elle s'était contenue plus longtemps: eh quoi! vous que je croyais son ami, vous osez me parler de prendre sa place dans mon cœur! vous cherchez à en arracher la foi que je veux conserver à votre cousin! Hors d'ici, misérable! hors d'ici! car, si je n'en croyais que ma colère et mon indignation, j'appellerais quatre hommes et je te ferais jeter sous la roue du moulin!

Thibault voulut répondre.

Mais lui, qui ne manquait point d'arguments à l'ordinaire, ne trouva pas une parole pour sa justification.

Il est vrai que la meunière ne lui en laissa point le temps.

Elle avait à la portée de sa main une belle cruche neuve qu'elle saisit par l'anse et qu'elle envoya à la tête de Thibault.

Par bonheur pour lui, Thibault inclina la tête à gauche, et la cruche, sans l'atteindre, alla se briser contre la cheminée.

La meunière prit un escabeau, et, avec la même violence, l'envoya au même but.

Cette fois, Thibault inclina la tête à droite et l'escabeau alla briser trois ou quatre vitres à une fenêtre.

Au bruit que firent les carreaux en tombant, les garçons et les filles du moulin accoururent.

Ils trouvèrent leur maîtresse envoyant à tour de bras à Thibault, bouteilles, pot à l'eau, salières, assiettes, tout ce qu'enfin elle trouvait sous sa main.

Par chance pour Thibault, la belle Polet était si furieuse, qu'elle ne pouvait parler.

Si elle eût pu parler, elle eût crié:

— Tuez-le! égorgez-le! c'est un coquin! c'est un misérable!

En voyant le renfort qui arrivait à la meunière, Thibault voulut fuir et s'élança vers la porte, que les racoleurs, en emmenant Landry, avaient laissée ouverte.

Mais, au moment où il la franchissait, l'honnête pourceau que nous avons vu faire sa sieste au soleil, surpris dans son premier somme par tout cet affreux tintamarre, crut que c'était à lui qu'on en voulait, et, tentant de regagner son étable, il vint en courant donner dans les jambes de Thibault.

Thibault perdit son centre de gravité.

Il alla, à dix pas de là, rouler dans la boue et le fumier.

— Que le diable t'emporte, animal maudit! s'écria le sabotier tout meurtri de sa chute, mais plus furieux encore de voir ses habits neufs souillés de fange.

Thibault n'avait pas achevé ce souhait, que le pourceau fut pris d'une frénésie soudaine et se mit à parcourir comme un furieux la cour du moulin, cassant, brisant, renversant tout ce qui pouvait faire obstacle à son passage.

Les garçons de moulin et les filles de ferme, accourus aux cris de leur maîtresse, crurent que ce qui motivait ces cris, c'était la frénésie du pourceau. — et ils se mirent à sa poursuite.

Mais inutilement ils tentèrent de se rendre maîtres de l'animal.

Celui-ci renversa garçons et filles les uns après les autres, comme il avait renversé Thibault, jusqu'à ce qu'enfin, passant à travers une cloison qui séparait le moulin de l'écluse aussi facilement que si c'eût été une tenture de papier, il se précipitât sous la roue.

Il y disparut comme dans un gouffre.

La meunière, pendant ce temps, avait retrouvé la parole.

— Tombez sur Thibault! criait-elle, car elle avait entendu la malédiction que le sabotier avait envoyée à son pourceau, et elle était restée confondue de la promptitude avec laquelle ce souhait s'était accompli.

« Tombez sur Thibault! assommez-le! c'est un magicien! c'est un sorcier! c'est un loup-garou!

Et, avec cette dernière qualification, elle donnait à Thibault la plus terrible épithète que, dans nos forêts, on puisse donner à un homme.

Thibault, qui ne se sentait pas la conscience bien nette, profita du premier moment de stupeur que cette invective de la meunière fit naître dans l'esprit de ses gens.

Il passa au milieu des filles et des garçons, et, tandis que celui-ci cherchait une fourche, celui-là une pelle, il franchit la porte du moulin, et se mit, avec une facilité qui ne fit que confirmer les soupçons de la belle meunière, à monter à grande course une montagne à pic que l'on avait toujours crue inaccessible, du moins par le chemin qu'avait pris Thibault pour la gravir.

— Eh bien, cria la meunière, eh bien, vous vous lassez ainsi! vous ne le poursuivez pas! vous ne le rejoignez pas! vous ne l'assommez pas!

Mais eux, secouant la tête:

— Eh! madame, dirent-ils que voulez-vous que nous fassions contre un loup-garou?

IX

LE MENEUR DE LOUPS

En fuyant les menaces de la meunière et les armes de ses gens, Thibault s'était instinctivement dirigé vers la lisière de la forêt.

Son intention était, au premier ennemi qui paraîtrait, d'entrer dans le bois, où à cette heure nul n'oserait le poursuivre de peur d'embuscade.

D'ailleurs, armé du pouvoir diabolique qu'il avait reçu du loup noir, Thibault n'avait pas grand'chose à craindre de ses ennemis, quels qu'ils fussent.

Il n'avait qu'à les envoyer où il avait envoyé le pourceau de la belle meunière.

Il était bien sûr d'en être débarrassé.

Mais, par le serrement de cœur qu'il éprouvait de temps en temps au souvenir de Marcotte, il se disait à lui-même que, si déterminé que l'on soit, on n'envoie pas les hommes au diable comme on y envoie les cochons.

Tout en réfléchissant à ce pouvoir terrible, et tout en regardant derrière lui pour savoir s'il aurait besoin d'en faire usage, Thibault avait gagné les derrières de Pisseleu, et la nuit était venue.

Nuit d'automne sombre et orageuse, pendant laquelle le vent, qui arrache aux arbres leurs feuilles jaunissantes, promène dans la forêt des bruits lamentables et des plaintes lugubres.

Ces clameurs funèbres du vent étaient de temps en temps coupées par le houhoulement des hiboux, dont le cri semble celui des voyageurs égarés qui s'appellent et se répondent.

Tous ces bruits étaient familiers à Thibault et ne l'impressionnaient que médiocrement.

D'ailleurs, il avait eu le soin, en arrivant à la lisière de la forêt, d'y couper un bâton de châtaignier de quatre pieds de long, et, familier comme il l'était avec l'exercice du bâton à deux bouts, Thibault, armé de sa canne, n'eût pas craint l'attaque de quatre hommes.

Il entra donc hardiment dans la forêt, à l'endroit que l'on appelle encore aujourd'hui la Bruyère-aux-Loups.

Il cheminait depuis quelques minutes dans une laie étroite et obscure, tout en maudissant la bizarrerie des femmes qui préfèrent, sans raison aucune, un enfant débile et timide à un vigoureux et hardi compère, lorsqu'il entendit, à une vingtaine de pas derrière lui, le bruit des feuilles qui craquaient.

Il se retourna

Dans l'obscurité, il vit d'abord, et avant tout, deux yeux qui luisaient comme des charbons ardents.

Puis, en y regardant plus attentivement, et en forçant, pour ainsi dire, ses yeux à distinguer dans les ténèbres, il vit un grand loup qui le suivait pas à pas.

Ce n'était pas celui qu'il avait reçu dans sa cabane.

Le loup de la cabane était noir, et celui-ci était roux.

On ne pouvait les confondre ni d'après la couleur de leur pelage, ni d'après leur taille.

Thibault n'avait aucune raison de croire que tous les loups fussent animés vis-à-vis de lui d'intentions aussi bienveillantes que le premier auquel il avait eu affaire.

Il commença donc à serrer entre ses deux mains son bâton et à lui faire faire le moulinet, pour voir s'il n'avait pas désappris la manœuvre.

Mais, à son grand étonnement, l'animal se contentait de

trotter derrière lui sans manifester aucune intention hostile, s'arrêtant quand Thibault s'arrêtait, reprenant sa course quand Thibault se remettait en chemin, et hurlant seulement de temps en temps comme pour appeler du renfort.

Ces hurlements ne laissaient pas Thibault sans inquiétude.

Tout à coup, le voyageur nocturne vit devant lui deux autres lumières ardentes et qui brillaient par intervalles dans l'obscurité, devenue de plus en plus épaisse.

Tenant son bâton haut et prêt à frapper, il s'avança sur ces deux lumières, qui restaient immobiles, et il pensa trébucher sur un corps couché en travers du chemin.

C'était le corps d'un second loup.

Sans réfléchir qu'il était peut-être imprudent d'attaquer le premier de ces animaux, le sabotier commença par porter à celui-ci un vigoureux coup de son gourdin.

Le loup le reçut en plein sur la tête.

Il poussa un hurlement douloureux.

Puis, se secouant comme un chien que son maître a battu, il se mit à marcher devant le sabotier.

Thibault alors se retourna pour voir ce que devenait son premier loup.

Le premier suivait toujours, et toujours à égale distance.

Mais, en ramenant les yeux d'arrière en avant, il s'aperçut qu'un troisième loup côtoyait sa droite.

Son regard, instinctivement, se porta vers la gauche.

Un quatrième le flanquait de ce côté-là.

Il n'avait pas fait un quart de lieue, qu'une douzaine de ces animaux formaient un cercle autour de lui.

La situation était critique.

Thibault en sentait toute la gravité.

Il essaya d'abord de chanter, espérant que le bruit de la voix humaine effrayerait ces animaux.

Ce fut inutilement.

Pas un d'eux ne quitta la place qu'il occupait dans le cercle formé autour de lui comme avec un compas.

Alors il pensa à s'arrêter au premier arbre touffu, à se jeter dans ses branches et à y attendre le jour.

Mais, après avoir bien réfléchi, il lui sembla plus sage d'essayer d'atteindre sa demeure, dont il approchait de plus en plus, les loups, malgré leur nombre, ne manifestant pas d'intentions plus hostiles que lorsqu'il n'y en avait qu'un seul.

Il serait temps de grimper sur un arbre si les loups changeaient de manière d'agir à son égard.

Nous devons dire que Thibault était si troublé, qu'il touchait à sa porte et ne l'apercevait pas.

Il reconnut enfin sa maison.

Mais, à sa grande stupéfaction, arrivé là, les loups qui marchaient en avant se rangèrent respectueusement pour le laisser passer, s'asseyant sur leur derrière comme pour faire la haie.

Thibault ne perdit pas de temps à les remercier de leur courtoisie.

Il se précipita dans l'intérieur de sa cabane, en tirant vivement la porte derrière lui.

Puis, la porte tirée et verrouillée, il poussa contre elle le bahut, afin de la consolider et de la mettre en état de résister à un assaut.

Puis il tomba sur une chaise et commença seulement de respirer à pleine haleine.

Lorsqu'il fut un peu remis de son trouble, il s'en alla regarder au carreau qui donnait sur la forêt.

Une ligne de regards flamboyants lui démontra que, loin de faire retraite, les loups s'étaient symétriquement rangés en file devant sa demeure.

Ce voisinage eût été encore très effrayant pour tout autre ; mais Thibault, qui, il y avait quelques instants, marchait escorté de toute la terrible bande, se sentait réconforté en songeant qu'une muraille, si mince qu'elle fût, le séparait de ses maussades compagnons de route.

Thibault alluma sa petite lampe de fer et la posa sur la table.

Il rassembla les tisons épars dans le foyer, jeta sur ces tisons un tas de copeaux et fit un grand feu, dont la réverbération, il l'espérait ainsi, devait faire fuir les loups.

Mais les loups de Thibault étaient sans doute des loups particuliers, familiarisés avec la flamme.

Ils ne bougèrent pas du poste qu'ils s'étaient choisi.

Aux premières lueurs de l'aube, Thibault, que l'inquiétude avait tenu éveillé, put les revoir et les compter.

Comme la veille, ils paraissaient attendre, les uns assis, les autres couchés, ceux-ci sommeillant, ceux-là se promenant comme des sentinelles.

Mais enfin, lorsque la dernière étoile se noya et se fondit dans les flots de lumière empourprée qui montaient de l'orient, tous les loups se levèrent à la fois, et, poussant cette espèce de hurlement lugubre avec lequel les animaux des ténèbres saluent le jour, ils se dispersèrent de côté et d'autre et disparurent.

Les loups disparus, Thibault en revint à réfléchir à sa mésaventure de la veille.

Comment se faisait-il que la meunière ne l'eût point préféré à son cousin Landry ?

N'était-il plus le beau Thibault, et s'était-il fait dans sa personne quelque changement à son désavantage ?

Thibault n'avait qu'un moyen de s'en assurer : c'était de consulter son miroir.

Il prit le fragment de glace pendu à la cheminée et l'approcha de la lumière en se souriant coquettement.

Mais à peine eut-il vu son visage, réfléchi par le miroir, qu'il poussa un cri, moitié d'étonnement, moitié de stupeur.

Il était bien toujours le beau Thibault.

Mais son cheveu rouge, grâce aux souhaits imprudents qui lui étaient échappés, s'était converti en une véritable mèche, dont les reflets pouvaient lutter avec les lueurs les plus ardentes de son foyer.

Une sueur froide lui passa sur le front.

Sachant qu'il était parfaitement inutile d'essayer d'arracher ou même de couper les cheveux maudits, il résolut de s'en tenir à ce qu'il en avait, et de faire à l'avenir le moins de souhaits possible.

Il s'agissait de chasser toutes les idées ambitieuses qui l'avaient si fatalement agité et de se remettre à la besogne.

Thibault essaya.

Mais il n'avait plus cœur à l'ouvrage.

Il avait beau chercher dans sa mémoire les noëls qu'il chantait aux bons jours, alors que le hêtre et le bouleau se façonnaient si prestement entre ses mains, son outil restait inactif pendant des heures entières.

Il rêvait et se demandait s'il n'était pas triste, alors qu'en dirigeant bien ses désirs, on pouvait si facilement arriver au bonheur, de suer sang et eau pour n'arriver en somme qu'à poursuivre une existence souffreteuse et misérable.

Apprêter son petit repas n'était plus pour lui, comme jadis, une distraction ; lorsque la faim se faisait sentir, il mangeait avec répugnance un morceau de pain noir, et l'envie, qui n'avait été jusque-là chez lui qu'une sorte d'aspiration vague vers le bien-être, prenait peu à peu dans le fond de son cœur le caractère d'une rage sourde et violente qui lui faisait haïr son prochain.

Cependant, si longue que cette journée semblât à Thibault, elle passa comme les autres.

Lorsque vint le crépuscule, il quitta son établi et alla s'asseoir sur le banc de bois qu'il avait dressé de ses mains devant sa porte.

Là, il resta abîmé dans de sombres réflexions.

Mais à peine les ténèbres commencèrent-elles à épaissir, qu'un loup sortit du taillis et vint, comme la veille, se coucher à quelque distance de la maisonnette.

Comme la veille aussi, ce loup fut suivi d'un second, puis d'un troisième, enfin de toute la bande, laquelle reprit le poste qu'elle avait occupé la nuit précédente.

Au troisième loup, Thibault était rentré.

Il s'était barricadé aussi soigneusement qu'il avait fait la veille.

Mais, plus que la veille encore, il était triste et découragé.

Aussi n'eut-il point la force de veiller.

Il alluma son feu, l'organisa de manière qu'il durât toute la nuit, se coucha sur son lit et s'endormit.

Lorsque Thibault s'éveilla, il faisait grand jour.

Le soleil était aux deux tiers de sa hauteur.

Ses rayons chatoyaient sur les feuilles tremblotantes et jaunissantes du taillis, et les teignaient de mille nuances d'or et de pourpre.

Il courut à la fenêtre.

Les loups avaient disparu.

Seulement, on pouvait compter sur l'herbe humide de rosée les places que leurs corps avaient occupées pendant la nuit.

Le soir, les loups se réunirent encore devant la demeure de Thibault, qui, petit à petit, commençait à se familiariser avec leur présence.

Il en arriva à supposer que ses relations avec le grand loup noir lui avaient concilié quelques sympathies chez la gent de cette espèce, et il résolut de savoir, une fois pour toutes, à quoi s'en tenir sur leurs desseins.

Ayant donc passé à sa ceinture une serpe fraîchement émoulue, ayant pris à la main un bon épieu, le sabotier ouvrit la porte et s'avança résolument vers la troupe.

Mais, à sa grande surprise, au lieu de chercher à s'élancer sur lui, les loups commencèrent à remuer leurs queues comme des chiens qui voient venir leur maître.

Leurs façons amicales furent si expressives, que Thibault en vint à passer la main sur l'échine de l'un d'eux, qui non seulement se laissa faire, mais qui, en outre, donna les marques d'une satisfaction très profonde.

— Oh ! oh ! murmura Thibault, dont l'imagination vagabonde allait toujours au grand galop, si la docilité de ces drôles-là correspond à leur gentillesse, me voilà propriétaire d'une meute comme jamais le seigneur Jean n'en

a possédé une, et je suis certain maintenant d'avoir de la venaison chaque fois qu'il m'en prendra fantaisie.

Thibault n'avait pas fini de parler, que quatre des plus vigoureux et des plus alertes parmi les quadrupèdes se détachèrent du reste de la bande et s'enfoncèrent dans la forêt.

Quelques instants après, un hurlement retentissait sous la voûte des taillis, et, au bout d'une demi-heure, un des loups reparaissait traînant une belle chevrette qui laissait sur le gazon une longue traînée de sang.

La chevrette fut déposée par le loup aux pieds du sabotier, qui, transporté d'aise en voyant ses désirs non seulement accomplis, mais prévenus, dépeça proprement l'animal et fit à chacun sa part, se réservant pour lui le râble et les deux cuissots de la bête.

Puis, d'un geste impérial et qui prouvait que seulement alors il entrait dans son rôle, il congédia les loups jusqu'au lendemain.

Le lendemain, avant le jour, il partit pour Villers-Cotterets, et, moyennant deux gros écus, l'aubergiste de la *Boule-d'Or* le débarrassait de ses deux cuissots de chevrette.

Le lendemain, ce fut une moitié de sanglier que Thibault porta au même aubergiste, dont il devint un des pourvoyeurs les plus assidus.

Thibault, prenant goût à ce trafic, passait la journée entière dans la ville, hantant les cabarets et ne faisant plus de sabots.

Quelques-uns avaient bien voulu plaisanter sur cette mèche de cheveux rouges qui, si bien qu'il l'ensevelît sous les autres cheveux, trouvait toujours moyen de soulever la couche supérieure et d'apparaître au jour ; mais Thibault avait nettement dit qu'il n'entendait pas raillerie touchant cette malheureuse difformité.

Sur ces entrefaites, le malheur voulut que le duc d'Orléans et madame de Montesson vinssent passer quelques jours à Villers-Cotterets. Ce fut une nouvelle excitation pour la folle ambition de Thibault.

Toutes les belles dames et tous les jeunes seigneurs des châteaux voisins, les Montbreton, les Montesquiou, les Courval, accoururent à Villers-Cotterets.

Les dames dans leurs plus riches atours, les jeunes seigneurs dans leurs plus élégants costumes.



Il poussa un hurlement douloureux.

La trompe du seigneur Jean retentit plus bruyante que jamais dans la forêt.

On voyait passer, comme de ravissantes visions, emportés par la course de magnifiques chevaux anglais, de sveltes amazones et de rapides cavaliers avec leurs beaux habits de chasse rouges, galonnés d'or.

On eût dit des éclairs de flamme qui sillonnaient les sombres et épaisses futaies.

Le soir, c'était bien autre chose.

Toute cette aristocratique compagnie se réunissait pour les festins et les bals.

Mais, entre les festins et les bals, on montait dans de belles calèches dorées avec des armoiries de toutes couleurs.

Thibault était toujours là au premier rang des curieux.

Il dévorait des yeux ces nuages de satin et de dentelles, qui, en se relevant, laissaient voir de fines chevilles chaussées de bas de soie et de petites mules à talons rouges.

Puis tout cela passait devant le peuple ébahi, laissant derrière soi une vapeur de poudre à la maréchale et d'essence parfumée aux plus douces senteurs.

Thibault se demandait pourquoi il n'était pas, lui, un de ces jeunes seigneurs aux habits brodés.

Pourquoi il n'avait pas pour maîtresse une de ces belles dames à froufrou de satin.

Et l'Agnelette lui paraissait alors ce qu'elle était en effet, une pauvre petite paysanne, et la veuve Polet, ce qu'en effet elle était aussi, une simple meunière.

Et c'était quand il s'en revenait à travers la forêt, la nuit, escorté de cette meute de loups qui, du moment où la nuit était venue et où il avait mis le pied dans la forêt, ne le quittaient pas plus que des gardes du corps ne quittent un roi, c'était alors qu'il faisait les plus fatales réflexions.

Entouré de tentations semblables, il était impossible que Thibault, qui avait déjà marché dans la voie du mal, s'arrêtât et ne rompît pas avec ce qui lui restait encore, c'est-à-dire avec le souvenir de la vie honnête.

Qu'étaient les quelques écus que lui donnait l'aubergiste de la *Boule-d'Or* pour prix du gibier que lui procuraient ses bons amis les loups !

Amassés pendant des mois, des années, ils eussent été insuffisants à satisfaire le plus humble des désirs qui grondaient dans son cœur.

Je n'oserais pas dire que Thibault, qui avait commencé par souhaiter un cuissot du chevreuil du seigneur Jean, puis le cœur d'Agnelette, puis le moulin de la veuve Polet, se fût contenté maintenant du château d'Oigny ou de Longpont, tant ces pieds mignons, ces jambes fines et rondes, tant ces douces senteurs qu'exhalaient ces vêtements de velours et de satin avaient exalté son ambitieuse imagination.

Aussi se dit-il un jour qu'il serait décidément bien sot de demeurer toujours pauvre, lorsqu'une puissance aussi formidable que la sienne était mise à sa disposition.

Dès ce moment, il résolut d'exploiter cette puissance par les souhaits les plus exagérés, dût sa chevelure ressembler un jour à la couronne flamboyante que l'on aperçoit la nuit voltigeant au-dessus de la haute cheminée des manufactures de glaces de Saint-Gobain.

X

LE BAILLI MAGLOIRE

Ce fut dans ces dispositions aventureuses que Thibault, sans s'être encore arrêté à rien, passa les derniers jours de l'année et entra dans l'année nouvelle.

Seulement, songeant sans doute aux dépenses qu'amène pour chacun le bienheureux jour de l'an, il avait, au fur et à mesure qu'il s'était approché de ce terrible passage d'une année à l'autre, exigé de ses pourvoyeurs double ration de gibier, dont naturellement il avait tiré double profit chez l'aubergiste de la *Boule-d'Or*.

De sorte que, à part une mèche de cheveux rouges d'un volume assez inquiétant, Thibault entrait matériellement dans l'année en meilleures conditions qu'il n'avait jamais été.

Remarquez que nous disons matériellement et non spirituellement ; car, si le corps paraissait en bon état, l'âme était cruellement compromise.

Mais le corps était bien couvert, et dans les poches de la veste sonnaient gaillardement une dizaine d'écus.

Thibault, ainsi costumé et accompagné de cette musique argentine, avait l'air, non plus d'un ouvrier sabotier, mais d'un métayer à son aise, ou même d'un bon bourgeois qui exerce un état peut-être, mais pour son plaisir.

C'était avec cette apparence que Thibault s'était rendu à une de ces solennités villageoises qui sont les fêtes de la province.

On pêchait les magnifiques étangs de Berval et de Poudron.

La pêche d'un étang est une grande affaire pour le propriétaire ou le fermier, sans compter que c'est un grand plaisir pour les spectateurs.

Aussi les pêches sont-elles affichées un mois à l'avance, et vient-on à une belle pêche de dix lieues à la ronde.

Et, par ce mot pêche, que ceux de nos lecteurs habitués aux us et coutumes de la province n'aillent pas croire qu'il s'agit d'une pêche à la ligne avec l'asticot, le ver rouge ou le blé parfumé, ou d'une pêche à la ligne de fond à l'épervier ou au verveux ; non pas, il s'agit de vider parfois un étang de trois quarts de lieues ou d'une lieue de long, et cela depuis le plus gros brochet jusqu'à la plus petite ablette.

Voici comment la chose se pratique :

Il n'y a, selon toute probabilité, pas un de nos lecteurs qui n'ait vu un étang.

Tout étang a deux issues :

Celle par laquelle l'eau entre, et celle par laquelle l'eau sort.

Celle par laquelle l'eau entre n'a pas de nom ; celle par laquelle elle sort s'appelle la bonde. C'est à la bonde que se fait la pêche.

L'eau, en sortant de la bonde, tombe dans un vaste réservoir d'où elle s'échappe à travers les mailles d'un vigoureux filet. L'eau sort, mais le poisson reste.

On sait combien de jours il faut pour vider un étang.

On ne convoque donc les curieux et les amateurs que pour le deuxième, troisième ou quatrième jour, selon le volume d'eau que l'étang doit dégorger avant d'arriver au dénoûment.

Le dénoûment, c'est l'apparition du poisson à la bonde.

A l'heure de la convocation à la pêche d'un étang il y a, selon l'étendue et l'importance de cet étang, une foule comparativement aussi considérable, et, comparativement toujours, aussi élégante qu'aux courses du Champ de Mars ou de Chantilly, quand doivent courir les chevaux et les jockeys de renom.

Seulement, on n'assiste pas au spectacle dans des tribunes ou en voiture.

Non, chacun vient comme il veut ou comme il peut, en cabriolet, en char à bancs, en phaéton, en charrette, à cheval, à âne ; puis, une fois arrivé, — à part le respect qu'on a toujours dans les pays les moins civilisés pour les autorités, — chacun se place selon le moment de son arrivée ou selon la force de ses coudes, et le mouvement plus ou moins accentué de ses hanches.

Seulement, une espèce de treillage solidement établi empêche les spectateurs de tomber dans le réservoir.

On comprend, à la teinte et à l'odeur de l'eau, si le poisson approche.

Tout spectacle a son inconvénient. A l'Opéra, plus la réunion est belle et nombreuse, plus on respire d'acide carbonique. A la pêche d'un étang, plus le moment intéressant approche, plus on respire d'azote.

D'abord, au moment où l'on ouvre la bonde, l'eau vient belle, pure et légèrement teintée de vert, comme l'eau d'un ruisseau.

C'est la couche supérieure qui, entraînée par son poids, se présente la première.

Puis l'eau, peu à peu, perd de sa transparence et se teinte de gris.

C'est la seconde couche qui se vide à son tour, et, de temps en temps, au milieu de cette seconde couche et à mesure que la teinte se fonce, apparaît un éclair d'argent.

C'est un poisson de trop petite taille qui, n'ayant pas su résister au courant, apparaît en éclaireur.

Celui-là, on ne se donne pas même la peine de le ramasser, on le laisse tranquillement faire, à nu, et en cherchant quelques-unes des petites flaques d'eau qui stagnent au fond du réservoir, ces sortes de cabrioles que les saltimbanques appellent pittoresquement des sauts de carpe.

Puis vient l'eau noire.

C'est le quatrième acte, c'est-à-dire la péripétie.

Instinctivement, le poisson, selon ses forces, résiste à ce courant inusité qui l'entraîne ; rien ne lui a dit que le courant est un danger, mais il le devine.

Aussi, chacun remonte de son mieux le courant.

Le brochet nage côte à côte avec la carpe qu'il poursuivait la veille et qu'il empêchait de trop engraisser ; sans lui chercher dispute, la perche chemine avec la tanche, et ne songe même pas à mordre dans cette chair dont elle est si friande.

C'est ainsi que, dans une même fosse creusée pour prendre du gibier, des Arabes trouvent parfois confondus gazelles et chacals, antilopes et hyènes, et les hyènes et les chacals sont devenus aussi doux et aussi tremblants que les gazelles et les antilopes.

Mais enfin les forces des lutteurs s'épuisent.

Les éclaireurs que nous avons signalés tout à l'heure deviennent plus fréquents ; la taille des poissons commence à devenir respectable, et la preuve leur est donnée par les ramasseurs du cas qu'on fait d'eux.

Ces ramasseurs sont des hommes en simple pantalon de toile et en simple chemise de coton.

Les jambes du pantalon sont relevées jusqu'au haut des cuisses, les manches de la chemise sont retroussées jusqu'au haut de l'épaule.

Ils entassent le poisson dans des corbeilles.

Celui qui doit être vendu vivant ou conservé pour le repeuplement de l'étang est transvasé dans des réservoirs.

Celui qui est condamné à mort est tout simplement étendu sur la prairie.

Le même jour, il sera vendu.

Au fur et à mesure que le poisson abonde, les cris de joie des spectateurs augmentent.

Car ces spectateurs-là ne sont pas comme les spectateurs de nos théâtres.

Ils ne viennent point pour refouler leurs sensations et avoir le bon goût de paraître indifférents.

Non, ils viennent pour s'amuser, et, à chaque belle tanche, à chaque belle carpe, à chaque beau brochet, ils applaudissent bravement, franchement, joyeusement.

De même que, dans une revue bien ordonnee, chaque corps défile l'un après l'autre et se présente selon son poids si la chose peut se dire, légers tirailleurs en tête, dragons respectables au centre, pesants cuirassiers et lourds artilleurs en queue, ainsi défilent les différentes espèces de poissons.

Les plus petits, c'est-à-dire les plus faibles, les premiers;

Les plus gros, c'est-à-dire les plus forts, les derniers.

Enfin, à un moment donné, l'eau semble se tarir.

Le passage est littéralement obstrué par la réserve, c'est-à-dire par tous les gros bonnets de l'étang.

Les ramasseurs luttent avec de véritables monstres.

C'est le dénoûment.

C'est l'heure des applaudissements, c'est le moment des bravos!

Enfin, le spectacle terminé, on va voir les acteurs.

Les acteurs sont entrain de pâmer sur l'herbe de la prairie.

Une partie reprend ses forces dans des courants d'eau.

Vous cherchez les anguilles; vous demandez où sont les anguilles.

On vous montre alors trois ou quatre anguilles grosses comme le pouce et longues comme la moitie du bras.

C'est que les anguilles, grâce à leur structure, ont, momentanément du moins, échappé au carnage universel.

Les anguilles ont piqué une tête dans la vase et ont disparu.

C'est pour cela que vous voyez des hommes armés de fusils se promener sur les rives de l'étang, et que, de temps en temps, vous entendez une détonation.

Si vous demandez:

— Qu'est-ce que ce coup de fusil?

On vous répond:

— C'est pour faire sortir les anguilles.

Maintenant, pourquoi les anguilles sortent-elles de la vase aux coups de fusil? pourquoi gagnent-elles les ruisseaux qui continuent de sillonner le fond de l'étang? pourquoi, enfin, étant en sûreté au fond de la vase, comme tant de gens de notre connaissance qui ont le bon esprit d'y rester, pourquoi n'y restent-elles pas au lieu d'aller regagner ce ruisseau qui les entraîne avec son cours et finit par les reconduire au réservoir, c'est-à-dire à la fosse commune?

Rien de plus facile au Collège de France que de répondre à cette question, maintenant qu'il est en relation directe avec les poissons.

Je pose donc la question aux savants. Les coups de fusil ne seraient-ils pas un préjugé, et n'arrive-t-il point tout simplement ceci:

C'est que la boue, liquide d'abord, dans laquelle s'est réfugiée l'anguille, se séchant peu à peu, comme une éponge que l'on presse, devient peu à peu inhabitable pour elle, et qu'elle est, au bout du compte, obligée de chercher son élément naturel, l'eau.

Une fois l'eau trouvée, elle est perdue.

Ce n'est que le cinquième ou sixième jour, après l'étang vidé, que l'on met la main sur les anguilles.

C'était donc à une fête semblable qu'était conviée toute la société de Villers-Cotterets, de Crespy, de Mont-Gobert et des villages environnants.

Thibault s'y rendit comme les autres.

Thibault ne travaillait plus; il trouvait plus simple de faire travailler ses loups pour lui.

D'ouvrier, Thibault s'était fait bourgeois.

Il ne lui restait plus qu'à se faire, de bourgeois, gentilhomme. Il y comptait bien.

Thibault n'était pas homme à se tenir derrière les autres.

Aussi commençait-il à jouer des bras et des jambes pour se faire place au premier rang.

En exécutant cette manœuvre, il froissa la robe d'une grande et belle femme près de laquelle il essayait de s'installer.

La dame tenait à ses hardes; puis sans doute avait-elle l'habitude du commandement, ce qui donne naturellement celle du dédain; car, se retournant et voyant qui la froissait, elle laissa échapper le mot *manant*.

Mais, malgré sa grossièreté, le mot était dit par une si belle bouche, la dame était si jolie, sa colère momentanée contrastait si vilainement avec le charme de ses traits, que Thibault, au lieu de répondre par quelque épithète de même calibre et même d'un calibre supérieur, se contenta de se reculer en balbutiant une manière d'excuse.

On a beau dire, de toutes les aristocraties, la première est encore celle de la beauté.

Supposez la femme vieille et laide; eût-elle été marquise, Thibault l'eût tout au moins appelée drôlesse.

Puis, aussi, peut-être l'esprit de Thibault fut-il distrait par l'aspect de l'étrange personnage qui servait de cavalier à la dame.

C'était un gros bonhomme d'une soixantaine d'années, tout vêtu de noir et d'une propreté éblouissante; mais si petit, si petit, qu'à peine sa tête allait-elle au coude de la dame, et que, comme elle n'eût pu prendre son bras sans se mettre à la torture, elle se contentait de s'appuyer majestueusement sur son épaule.

On eût dit, à la voir ainsi, une Cybèle antique appuyée sur un poussah moderne.

Mais quel charmant poussah avec ses courtes jambes, son abdomen crevant ses chausses et retombant sur ses genoux, ses petits bras gros et rondelets, ses mains blanches sous la dentelle, la tête rubiconde et grassouillette, bien peignée, bien poudrée, bien frisée, avec sa petite queue qui, à chaque mouvement qu'elle faisait, jouait dans son catogan sur le collet de son habit!

On eût dit un de ces scarabées noirs dont la carapace est si peu en harmonie avec les jambes, qu'ils semblent rouler plutôt que marcher.

Et, avec tout cela, sa figure était si joviale, ses yeux à fleur de tête respiraient une telle bonté que l'on se sentait sympathiquement entraîné vers lui; car l'on devinait que le cher petit bonhomme était trop occupé à se donner, par tous les moyens possibles, du temps agréable à lui-même, pour chercher noise à cet être vague et indéterminé qu'on appelle le prochain.

Aussi, en entendant sa compagne malmener si cavalièrement Thibault, le gros petit bonhomme sembla-t-il au désespoir.

— Tout beau, madame Magloire! tout beau, madame la baillive! dit-il, trouvant moyen, en ce peu de mots, d'apprendre à ses voisins son nom et sa qualité; tout beau! car vous venez de dire un bien vilain mot à un pauvre garçon qui est plus chagrin que vous de cet accident.

— Eh bien, mais, monsieur Magloire, répondit la dame, ne faudrait-il pas que je le remerciasse de ce qu'il a si bien fripé mon bel ajustement de damas bleu, que le voici maintenant tout gâté, sans compter qu'il m'a marché sur le petit doigt.

— Je vous prie de me pardonner ma maladresse, noble dame, répliqua Thibault. Lorsque vous vous êtes retournée, votre miraculeux visage m'a ébloui comme un rayon de soleil de mai, et je n'ai plus vu où je mettais le pied.

C'était là un compliment assez coquettement tourné pour un homme qui, depuis trois mois, faisait d'une douzaine de loups sa société habituelle.

Et cependant il ne produisit qu'un médiocre effet sur la belle dame, car elle ne répondit que par une petite moue dédaigneuse.

C'est que, malgré la décence du costume de Thibault, elle avait jugé sa qualité avec le tact étrange que possèdent à cet endroit les femmes de toutes conditions.

Le gros petit bonhomme fut plus indulgent, car il frappa bruyamment l'une contre l'autre ses mains bouffies, que la pose prise par sa femme lui laissait complètement libres.

— Ah! bravo! dit-il, bravo! voilà qui est touché juste, monsieur; vous êtes un garçon d'esprit, et me semblez avoir étudié la façon dont on parle aux femmes. Ma mie, j'espère que vous avez apprécié comme moi le compliment, et que, pour prouver à monsieur qu'en vrais chrétiens que nous sommes, nous ne lui gardons pas rancune, s'il est des environs, et si cela ne le dérange pas trop de sa route, il nous accompagnera au logis, où nous humerons ensemble une vieille bouteille que Perrine ira chercher derrière les fagots.

— Oh! je vous reconnais bien là, maître Népomucène: tous moyens vous sont bons pour choquer les gobelets, et, lorsque les occasions vous manquent, vous êtes fort habile à les dénicher, n'importe où. Vous savez cependant, monsieur Magloire, que le docteur vous a expressément défendu de boire entre vos repas.

— C'est vrai, madame la baillive, fit maître Népomucène; mais il ne m'a pas défendu de faire une politesse à un charmant garçon tel que monsieur me paraît être. Soyez donc clémente, Suzanne; quittez cette mine bourrue qui vous va si mal. Par le sang-diable! madame, qui ne vous connaît pas croirait, à vous entendre, que nous en sommes à une robe près. Eh bien, pour prouver à monsieur le contraire, si vous obtenez de lui qu'il nous accompagne au logis, je vais vous bailler, en rentrant, de quoi acheter ce bel accoutrement de lampas que vous souhaitez depuis si longtemps.

Cette promesse eut un effet magique. Elle adoucit subitement la colère de dame Magloire, et, comme la pêche tirait vers sa fin, elle accepta d'un air moins revêche le bras

que Thibault lui présentait fort gauchement, nous devons l'avouer.

Quant à celui-ci, tout émerveillé de la beauté de la dame, jugeant, d'après les quelques mots qui étaient échappés à elle et son mari, qu'elle était la femme d'un magistrat, il fendit fièrement la foule, marchant la tête haute et d'un air aussi déterminé que s'il allait à la conquête de la Toison d'or.

En effet, il songeait, lui, le fiancé de la pauvre Agnelette, lui, l'amoureux éconduit de la belle meunière, il songeait non seulement à tout le plaisir, mais encore à tout l'orgueil qui lui reviendrait d'être aimé d'une baillive, et tout le parti qu'il y aurait à tirer d'une bonne fortune si désirée et si inattendue.

Or, comme, de son côté, dame Magloire était non seulement fort rêveuse mais fort distraite, regardant à droite et à gauche devant et derrière, comme si elle cherchait quelqu'un, la conversation eût été assez languissante durant tout le chemin si l'excellent petit bonhomme, en trottinant tantôt du côté de Thibault, tantôt du côté de Suzanne, et en se dodelinant comme un canard qui revient des champs la panse pleine, n'en eût fait à peu près tous les frais.

Thibault calculant, la baillive rêvant, le bailli trottinant, parlant et s'essuyant le front avec un fin mouchoir de batiste, on arriva au village d'Erneville, distant d'un peu plus d'une demi-lieue des étangs de Poudron.

C'était dans ce charmant petit village, situé entre Haramont et Bonneuil, à quatre ou cinq portées de fusil seulement du château de Vez, demeure du seigneur Jean, que maître Magloire avait le siège de sa magistrature.

XI

DAVID ET GOLIATH

On traversa tout le village et l'on s'arrêta, entre la route de Longpré et d'Haramont, devant une maison de belle apparence.

Le petit bonhomme, galant comme un chevalier français, arrivé à vingt pas de cette maison, prit les devants, monta plus lestement qu'on n'eût pu croire les cinq ou six marches du perron, et en se haussant sur la pointe des pieds, arriva à atteindre du bout des doigts la sonnette.

Il est vrai que, lorsqu'une fois il la tint, il lui imprima une secousse qui indiquait la rentrée du maître.

C'était, en effet, non seulement une rentrée, mais un triomphe. Le bailli ramenait un convive !

Une fille de chambre proprement endimanchée vint ouvrir.

Le bailli lui dit quelques mots tout bas, et Thibault, qui adorait les jolies femmes, mais qui ne détestait pas les bons dîners, crut comprendre que ces quelques mots avaient pour but de recommander le menu à Perrine.

Puis, se retournant :

— Soyez le bienvenu, mon cher hôte, dit le premier, dans la maison du bailli Népomucène Magloire.

Thibault fit respectueusement passer devant lui madame la baillive et fut introduit par le petit homme dans le salon. Là, le sabotier fit une faute.

Encore peu accoutumé au luxe, l'homme de la forêt ne fut point assez adroit pour dissimuler l'admiration que lui causait l'intérieur du bailli.

C'était la première fois que Thibault se trouvait en face de rideaux de damas et de fauteuils de bois doré.

Il croyait qu'il n'y avait que le roi, ou tout au plus monseigneur le duc d'Orléans, qui eût de pareils fauteuils et de pareils rideaux.

Thibault ne s'apercevait pas qu'il était épié par madame Magloire, et qu'aucun de ses airs ébahis et de ses naïfs étonnements n'échappait à la fine mouche.

Cependant, depuis qu'elle avait si profondément réfléchi, elle paraissait regarder plus favorablement le cavalier que maître Magloire lui avait imposé.

Elle s'efforçait d'adoucir pour lui la dureté de ses noires prunelles.

Mais son affabilité n'alla point jusqu'à condescendre aux instances de maître Magloire, qui voulait que sa femme doublât la saveur et le bouquet du vin de Champagne en le versant elle-même à son hôte.

Quelques instances que lui fit son auguste époux, madame la baillive refusa, et, prenant le prétexte de la fatigue que lui avait causée la promenade, elle remonta dans sa chambre.

Toutefois, avant de sortir, elle dit à Thibault, qu'ayant des torts à expier envers lui, elle espérait qu'il n'oublierait point le chemin d'Erneville.

Un sourire qui découvrit des dents charmantes servit de péroraison à ce discours.

Thibault y répondit avec une vivacité d'expression qui atténua un peu ce que son langage pouvait avoir de trop rude, lui jurant qu'il perdrait plutôt la pensée du boire et du manger que le souvenir d'une dame aussi courtoise qu'elle était belle.

Dame Magloire fit une révérence qui sentait d'une lieue madame la baillive, et sortit.

Elle n'avait pas tiré la porte derrière elle, que maître Magloire entreprit et acheva à son honneur une pirouette moins légère, mais presque aussi significative que celle d'un écolier débarrassé de son pédagogue, et, venant à Thibault et lui prenant les mains :

— Oh ! mon cher ami, lui dit-il, comme nous allons bien boire, du moment que nous n'avons plus de femme pour nous gêner ! Oh ! les femmes ! c'est charmant à la messe et au bal ; mais à table, ventre du diable ! il n'y a que les hommes ! n'est-ce pas, compère ?

Perrine entra pour demander à son maître quel vin il fallait monter.

Mais le joyeux petit bonhomme était trop fin gourmet pour charger une femme de ces sortes de commissions.

Les femmes, en effet, n'ont jamais pour certaines bouteilles vénérables tout le respect qu'elles méritent et toute la délicatesse avec laquelle elles aiment à être maniées.

Il tira Perrine comme s'il voulait lui parler à l'oreille.

La bonne fille s'inclina pour se mettre à la portée du petit bonhomme.

Mais il lui appliqua un bon gros baiser sur une joue encore fraîche, qui ne rougit point assez pour faire croire que ce baiser était une nouveauté pour elle.

— Eh bien, monsieur, qu'y a-t-il donc ? demanda en riant la grosse fille.

— Il y a, Perrinette, ma mie, dit le bailli, que moi seul connais les bons tas, et comme, vu leur multiplicité, tu pourrais t'égarer au milieu d'eux, il y a que je vais à la cave moi-même.

Et le bonhomme disparut en trottinant sur ses petites jambes, gai, alerte et fantastique comme ces joujoux de Nuremberg qui sont montés sur une machine que l'on remonte avec une clef, et qui, une fois remontés, tournent en rond, ou vont à droite et à gauche, tant que le ressort est tendu.

Seulement, le cher petit bonhomme semblait remonté par la main du bon Dieu lui-même, et ne devoir s'arrêter jamais.

Thibault demeura seul.

Il se frottait les mains, et se félicitait d'être tombé dans une si bonne maison, entre une si belle femme et un si aimable mari.

Cinq minutes après, la porte se rouvrit.

C'était le bailli qui rentrait, une bouteille de chaque main et une bouteille sous chaque bras.

Les deux bouteilles qu'il tenait sous chaque bras étaient deux bouteilles de sillery mousseux première qualité qui, n'ayant point crainte d'être secouées, pouvaient conserver la position horizontale.

Les deux qu'il portait à la main, et qu'il tenait avec un respect qui faisait plaisir à voir, étaient, l'une une bouteille de chambertin haut cru, l'autre une bouteille de l'ermitage.

L'heure du souper était venue.

A l'époque où nous en sommes, on dînait, on se le rappelle, à midi, et l'on soupait à six heures.

D'ailleurs, à six heures, dans le mois de janvier, il fait nuit depuis longtemps, et, quand on mange aux lumières, qu'il soit six heures ou minuit, il me semble toujours que l'on soupe.

Le bailli posa délicatement ses quatre bouteilles sur une table, puis il sonna.

Perrinette entra.

— Quand pourrons-nous nous mettre à table, la belle enfant ? demanda Magloire.

— Quand monsieur voudra, répondit Perrine. Comme je sais que monsieur n'aime point à attendre, tout est prêt.

— Alors, demandez à madame si elle ne viendra pas ; dites-lui, Perrine, que nous ne voulons pas nous mettre à table sans elle.

Perrine sortit.

— Passons toujours dans la salle à manger, dit le petit bonhomme ; vous devez avoir faim, mon cher hôte, et, quand j'ai faim, moi, j'ai l'habitude de réjouir l'appétit des yeux avant l'appétit de l'estomac.

— Oh ! dit Thibault, vous me faites l'effet d'un fier gourmand, vous !

— Gourmet, gourmet, point gourmand ; ne pas confondre. Je passe devant, mais c'est pour vous montrer le chemin.

Et, ce disant, maître Magloire passait en effet du salon dans la salle à manger.

— Ah ! fit-il en entrant et en frappant joyeusement des mains sur sa bedaine, dites-moi si cette fille n'est pas un cordon bleu digne de servir un cardinal? Voyez-moi l'aspect de ce petit souper; il est bien simple, et cependant il me réjouit plus la vue que n'eût fait, certes, le festin de Balthazar.

— Par ma foi : dit Thibault, vous avez raison, bailli, et voila un réjouissant spectacle.

Et les yeux de Thibault commencèrent, de leur côté, à briller comme des escarboucles.

Et cependant c'était, ainsi que le disait le bailli, un petit souper, mais si appétissant, que c'était merveilleux.

Il se composait d'une belle carpe cuite au bleu avec sa laitance couchée de chaque côté d'elle sur un lit de persil tout constellé de branches de carottes.

Elle tenait un des bouts de la table.

L'autre bout était occupé par un jambon de bête rousse, ou, pour ceux qui ne seraient pas familiers avec cette dénomination, de sanglier d'un an, moelleusement posé sur un plat d'épinards, nageant comme une île de verdure dans un océan de jus.

Le milieu était occupé par un fin pâté de perdreaux, de deux perdreaux seulement, dont chacun passait la tête par la croûte supérieure et paraissait prêt à attaquer son adversaire à coups de bec.

Les intervalles étaient remplis par des raviers contenant des tranches de saucisson d'Arles, des carrés de thon baignant dans une belle huile verte de Provence, des filets d'anchois traçant des caractères inconnus et fantastiques sur un lit de jaunes et de blancs d'œufs hachés menus, et par des coquilles d'un beurre qui avait dû être battu dans la journée.

Comme accessoire, il y avait deux ou trois sortes de fromage choisies parmi celles dont la principale qualité est de provoquer la soif, des biscuits de Reims craquant d'avance sous la dent, et quelques poires conservées avec un bonheur qui prouvait que c'était la main du maître lui-même qui s'était donné la peine de les retourner sur la planche du fruitier.

Thibault était tellement absorbé par la contemplation de ce petit souper d'amateur, qu'il entendit à peine la réponse de Perrine, qui disait que madame, étant atteinte de la migraine, présentait pour la seconde fois ses excuses à son hôte et se promettait un dédommagement à la prochaine visite.

Le petit bonhomme écouta la réponse avec une joie visible, respira bruyamment, et, frappant des mains en homme qui applaudit :

— Elle a la migraine ! elle a la migraine ! dit-il ; allons, à table ! à table !

Et, à côté des deux bouteilles de mâcon vieux, déjà placées en qualité de vin ordinaire à la portée de la main de chacun des convives, entre les raviers de hors-d'œuvre et les assiettes de dessert, il intercala les quatre autres bouteilles qu'il venait de monter de la cave.

C'était je crois, sagement fait à madame la baillive de ne pas s'être mise à table avec ces rudes champions, dont la faim et la soif étaient telles, que la moitié de la carpe et les deux bouteilles de vin disparurent sans qu'il y eût aucune autre parole échangée que ces quelques mots :

— Bonne ! n'est-ce pas?

— Parfaite !

— Bon ! n'est-ce pas?

— Excellent !

Le féminin se rapportait à la carpe.

Le masculin, au vieux mâcon.

De la carpe et du mâcon, on passa au pâté et au chambertin.

Là, les langues commencèrent à se délier.

Surtout celle du bailli.

A la moitié du premier perdreau et à la fin de la première bouteille de chambertin, Thibault savait l'histoire de maître Népomucène Magloire. Cette histoire n'était, du reste, aucunement compliquée.

Maître Magloire était le fils d'un fabricant d'ornements d'église qui avait travaillé pour la chapelle de monseigneur le duc d'Orléans, lequel brûla, par religion, pour quatre à cinq cent mille francs de tableaux de l'Albane et du Titien.

Chrysostome Magloire plaça Népomucène Magloire, son fils, comme premier chef de bouche chez monseigneur Philippe d'Orléans, fils de Louis.

Le jeune homme avait eu, tout enfant, une vocation décidée pour la cuisine ; il était particulièrement attaché au château de Villers-Cotterets, et, pendant trente ans, ce fut lui qui présida aux dîners de monseigneur, lequel présentait Magloire à ses amis comme un véritable artiste et, de temps en temps, le faisait monter pour causer cuisine avec M. le maréchal de Richelieu.

A l'âge de cinquante-cinq ans, Magloire se trouva tellement arrondi, que ce ne fut plus qu'avec une certaine difficulté qu'il put passer par les petites portes des corridors et des offices.

Il craignit de se voir pris un jour comme la belette de la Fontaine dans son grenier, et demanda sa retraite.

Le duc la lui accorda, non pas sans regrets, mais avec moins de regrets que dans toute autre circonstance.

Il venait d'épouser madame de Montesson ; et ce n'était plus que rarement qu'il venait à Villers-Cotterets.

Monseigneur avait la religion des vieux serviteurs.

Il fit monter Magloire près de lui.

Il lui demanda combien il avait économisé à son service.

Magloire répondit qu'il avait le bonheur de ne pas se retirer dans le besoin.

Le prince insista pour savoir le chiffre de sa petite fortune.

Magloire avoua neuf mille livres de rente.

— A un homme qui m'a si bien fait manger pendant trente ans, dit le prince, il faut de quoi bien manger pendant le reste de sa vie.

Et il porta la rente à douze mille livres par an, afin que maître Magloire eût mille livres à dépenser par mois.

En outre, il lui permit de choisir un ameublement complet dans le vieux garde-meuble.

De là venaient les rideaux de damas et les fauteuils dorés qui, quoique un peu passés, avaient conservé ce grand air dont Thibault avait été émerveillé.

A la fin du premier perdreau et à la moitié de la seconde bouteille, Thibault savait que madame Magloire était la quatrième femme de son hôte, chiffre qui semblait grandir le majordome d'une coudée à ses propres yeux.

Il savait, en outre, qu'il l'avait épousée, non pour sa fortune, mais pour sa beauté, ayant toujours été aussi amateur de jolis visages et de belles statues que de bons vins et d'appétissante victuaille.

Et maître Magloire ajoutait résolument que, tout vieux qu'il était, si sa femme venait à mourir, un cinquième mariage ne l'effrayerait pas le moins du monde.

En passant du chambertin à l'ermitage et en alternant avec du sillery, maître Magloire en vint à parler des qualités de sa femme.

Ce n'était point la douceur en personne, non, il s'en fallait du tout au tout ; elle contrariait un peu l'admiration de son époux pour les différents vins de France ; elle s'opposait par tous les moyens possibles, et souvent même physiquement, à ses trop fréquentes visites au cellier ; elle affectionnait, de son côté, plus qu'il n'était agréable pour un partisan du sans gêne, les chiffons, les bavolets, les points d'Angleterre et autres fanfreluches faisant partie de l'arsenal militaire des femmes ; elle eût volontiers mis, à ses bras en dentelles et à son cou en colliers, les douze muids de vin qui faisaient le fonds de la cave de son époux, si maître Magloire eût été homme à permettre leur métamorphose ; mais, à cela près, il n'était pas une vertu que Suzanne ne possédât, et ses vertus étaient portées, s'il fallait en croire le bailli, sur des jambes si parfaites, que, si par malheur elle en perdait une, il serait impossible d'appareiller dans tout le canton celle qui lui resterait.

Le bonhomme ressemblait aux baleines franches : il soufflait son bonheur par tous ses évents, comme celles-ci font de l'eau de la mer.

Mais, avant même qu'il fût instruit de toutes ses secrètes perfections, que le bon bailli, comme un autre roi Candaule, était tout prêt à révéler au moderne Gygès, la beauté de la baillive avait produit sur notre sabotier une si profonde impression, qu'il en était resté, nous l'avons vu, rêveur pendant toute la route, et que, depuis qu'il était à table, rêvant toujours à cette même beauté, il ne faisait qu'écouter, en mangeant bien entendu, mais sans répondre, les phrases que maître Magloire, enchanté d'avoir un auditeur si bénin, enfilait les unes aux autres comme des chapelets de perles.

Cependant, le digne bailli avait exécuté un second voyage au cellier, et le second voyage lui ayant fait ce qu'on appelle un petit nœud au bout de la langue, il commença d'apprécier un peu moins cette rare qualité que Pythagore exigeait de ses disciples.

Il laissa, en conséquence, entendre à Thibault qu'il lui avait dit à peu près tout ce qu'il désirait lui dire sur lui et sa femme, et que c'était au tour de Thibault de lui donner quelques renseignements sur lui-même.

Il ajoutait galamment, le bon petit homme, que, désirant le hanter, il désirait le connaître.

Thibault alors jugea qu'il était urgent de farder un peu la vérité.

Il se donna comme un campagnard aisé, vivant du produit de deux fermes et d'une centaine d'arpents de terre situés du côté de Verte-Feuille.

Dans ces cent arpents de terre, disait-il, était enclose une garenne miraculeuse pour ses produits en daims, chevreuils, sangliers, perdrix rouges, faisans et lièvres.

Il ferait goûter de tout cela au bailli.

Le bailli était émerveillé.

On a vu, au menu du dîner, qu'il ne détestait pas la venaison, et l'idée que cette venaison allait lui venir sans qu'il eût besoin de recourir aux braconniers, et par le canal de son nouvel ami, le transportait de joie.

Sur ce, et le septième flacon étant loyalement égoutté dans les deux verres, on jugea qu'il était temps de se quitter.

Le champagne rosé — premier cru d'Aï et dernier flacon vidé — avait fait tourner en tendresse la bonhomie habituelle de Népomucène Magloire.

Il était enchanté de son nouvel ami, qui sifflait la bouteille presque aussi proprement que lui-même.

Il tutoyait, il embrassait Thibault; il lui faisait jurer qu'une si charmante fête aurait son lendemain.

Lorsqu'il le reconduisit à la porte, il se dressa une seconde fois sur ses orteils pour lui donner une dernière accolade.

Ce à quoi, du reste, Thibault, en se courbant, se prêta, de son côté, de la meilleure grâce du monde.

Minuit sonnait à l'église d'Erneville au moment où la porte se refermait derrière le sabotier.

Les fumées du vin capiteux qu'il avait bu l'avaient déjà un peu suffoqué dans l'intérieur de la maison; mais ce fut bien pis lorsqu'il se trouva atteint par l'air extérieur.

Thibault chancela, tout étourdi, et alla s'adosser au mur.

Ce qui se passa alors fut pour lui vague et mystérieux comme les événements qui s'accomplissent en rêve.

Au-dessus de sa tête et à six ou huit pieds du sol était une fenêtre qui, dans le mouvement qu'il avait fait pour s'adosser à la muraille, lui avait paru éclairée, quoique sa lumière fût voilée par de doubles rideaux.

A peine était-il adossé à la muraille, qu'il lui sembla que cette fenêtre s'ouvrait.

Il crut que c'était le digne bailli qui ne voulait pas se séparer de lui sans lui envoyer un dernier adieu.

Il essaya, en conséquence, de se détacher de la muraille pour faire honneur à cette gracieuse intention.

Mais l'effort qu'il fit fut inutile.

Il crut un instant y être collé comme un lierre: il comprit bientôt qu'il était dans l'erreur.

Il sentit se poser sur son épaule droite d'abord, puis sur son épaule gauche, un poids si lourd, qu'il plia sur ses genoux et glissa le long du mur comme pour s'asseoir.

Cette manœuvre parut conforme au désir de l'individu, qui se servait de Thibault comme d'une échelle.

Nous sommes forcé d'avouer que ce poids était celui d'un homme.

Il descendit à ce mouvement de génuflexion imprimé à Thibault, en disant :

— Très bien, l'Eveillé! très bien! là!

Et, en prononçant la dernière syllabe, il sautait à terre, tandis que le grincement d'une fenêtre qui se ferme se faisait entendre.

Thibault comprit deux choses :

La première, qu'on le prenait pour un nommé l'Eveillé, qui, probablement, dormait dans quelque coin aux alentours du château ;

La seconde, qu'il venait de faire la courte échelle à un amoureux.

Deux choses qui humilièrent vaguement Thibault.

En conséquence, il saisit machinalement une étoffe flottante qui lui parut être le manteau de l'amoureux, et, avec la persistance des gens ivres, il se cramponna à ce manteau.

— Que fais-tu donc là, drôle? dit une voix qui ne sembla point étrangère aux souvenirs du sabotier. On dirait que tu as peur de me perdre.

— Oui, certainement, que j'ai peur de vous perdre, répondit Thibault, attendu que je veux savoir quel est l'impertinent qui se sert de mes épaules pour faire une courte échelle.

— Ouais! dit l'Inconnu. Ce n'est donc pas toi, l'Eveillé?

— Non, ce n'est pas moi, répondit Thibault.

— Eh bien, que ce soit toi ou pas toi, merci.

— Comment, merci? Ah! elle est bonne! merci! Vous croyez donc que cela va se passer comme cela, vous?

— Certainement, que j'y compte.

— Ah bien, vous comptez sans votre hôte.

— Allons, lâche-moi, maroufle! tu es ivre!

— Ivre? Allons donc! Nous n'avons bu que sept bouteilles à deux, et encore le bailli en a bien bu quatre pour son compte.

— Je te dis de me lâcher, ivrogne!

— Ivrogne! vous m'appelez ivrogne! Ivrogne pour avoir bu trois bouteilles de vin?

— Je t'appelle ivrogne, non parce que tu as bu trois bouteilles de vin, mais parce que tu t'es laissé griser par ces trois malheureuses bouteilles.

Et, avec un geste plein de commisération, essayant pour la troisième fois d'arracher son manteau des mains de Thibault :

— Ah çà! reprit l'inconnu, lâcheras-tu mon manteau oui ou non, imbécile?

Thibault, en toute circonstance, avait l'oreille chatouilleuse.

Mais, dans la disposition d'esprit où il était, cette susceptibilité allait jusqu'à l'irritation.

— Ventre-gai! s'écria-t-il, apprenez, mon beau monsieur, qu'il n'y a d'imbécile ici que celui qui, s'étant servi des gens, les insulte pour les remercier; c'est pourquoi je ne sais qui me retient de vous bailler mon poing par le beau milieu du visage.

A peine Thibault avait-il achevé cette menace, qu'avec la même rapidité que le canon part au moment où la flamme de la mèche touche la poudre, le coup de poing dont il avait menacé l'inconnu lui arriva à lui-même sur la joue.

— Tiens, grimaud! dit cette voix qui rappelait à Thibault certains souvenirs en harmonie avec le coup de poing qu'il recevait; tiens, je suis bon juif et te rends ta monnaie avant d'avoir pesé ta pièce.

Thibault riposta par un coup de poing dans la poitrine.

Le coup de poing était bien appliqué, et, dans son for intérieur, Thibault lui-même en était content.

Mais l'inconnu n'en parut pas plus ébranlé qu'un chêne ne le serait de la chiquenaude d'un enfant.

Il riposta par un second coup de poing qui dépassait de si loin le premier comme vigueur, que Thibault comprit que, si la force du géant allait toujours ainsi croissant, il serait, lui Thibault, infailliblement assommé par le troisième.

Mais la violence même de son coup de poing porta malheur à l'inconnu.

Thibault étant tombé sur un genou, sa main porta à terre et ses doigts se meurtrirent à un caillou.

Il se redressa furieux, tenant le caillou à la main et le lança à la tête de son ennemi.

Le colosse poussa un *ouf!* qui ressemblait au mugissement d'un bœuf.

Il pivota sur lui-même, et, s'abattant comme un chêne coupé dans sa racine, il tomba sur le sol, où il resta privé de sentiment.

Ignorant s'il avait tué ou seulement blessé son adversaire, Thibault prit la fuite en courant et sans même regarder derrière lui.

XII

DEUX LOUPS DANS LA BERGERIE

Il n'y avait pas loin de la maison du bailli à la forêt.

En deux bonds, Thibault fut donc de l'autre côté du petit château des Fossés, à la laie de la Briqueterie.

A peine eut-il fait cent pas dans le bois, qu'il se vit accompagné de son escorte ordinaire.

Tout cela le câlinait en clignotant de l'œil et en remuant la queue pour exprimer son contentement.

Au reste, Thibault, qui s'était si fort inquiété de ses étranges gardes du corps la première fois qu'il s'était trouvé en contact avec eux, n'y faisait pas plus attention maintenant qu'il n'eût fait à une meute de caniches.

Il leur adressa quelques paroles d'amitié, gratta doucement entre les deux oreilles celui qui se trouvait le plus à sa portée, et continua son chemin en pensant à son double triomphe.

Il avait vaincu son hôte à la bouteille.

Il avait vaincu son adversaire au pugilat.

Aussi, dans sa joyeuse humeur, disait-il tout haut et tout en marchant :

— Il faut convenir, mon ami Thibault, que tu es un heureux coquin! Dame Suzanne est en tout point ce qu'il te faut. Femme de bailli! peste! voilà une conquête! et, en cas de survivance, voilà une femme! mais dans l'un ou l'autre cas, lorsqu'elle marchera à mes côtés et appuyée à mon bras, soit comme femme, soit comme maîtresse, du diable si l'on me prend pour autre chose qu'un gentilhomme! Et quand on pense que tout cela s'arrangera, à moins que je ne fasse quelque sottise pour brouiller les cartes! car, enfin, je n'ai pas été dupe de sa retraite : qui n'a pas peur ne prend point la fuite. Elle aura craint d'en trop montrer pour la première fois; mais quelle insistance en rentrant chez elle! Allons, allons, je vois que tout cela s'arrange; je n'ai qu'à donner un coup d'épaule; qu'elle se trouve un beau matin débarrassée de son gros petit vieux bonhomme, et la chose est faite. Cependant je ne peux pas et surtout je ne veux pas souhaiter le trépas de ce pauvre maître Magloire. Prendre sa place quand il n'y sera plus, soit, mais tuer un homme qui m'a fait boire de si bon

vin! le tuer quand j'ai encore ce vin dans l'estomac, ce serait là un procédé dont mon compère le loup lui-même rougirait pour moi

Puis, souriant de son sourire le plus coquin :

— D'ailleurs, continua-t-il, ne vaut-il pas mieux que j'aie déjà acquis des droits sur dame Suzanne quand maître Magloire s'en ira tout naturellement dans l'autre monde, ce qui ne peut tarder à la manière dont le drôle mange et boit?

Puis, sans doute, comme les bonnes qualités tant vantées de la baillive lui revenaient à l'esprit :

ceux-là plus lentement, la douzaine se retrouva complète au bout de la rue de Lormet.

A la porte de la chaumière de Thibault, les loups prirent congé de lui et disparurent.

Mais, avant que chacun d'eux tirât de son côté, Thibault les invita à se trouver bien exactement au même endroit, le lendemain, à la tombée de la nuit.

Quoique rentré chez lui à deux heures du matin, Thibault se leva avec le jour.

Il est vrai qu'au mois de janvier, le jour se lève tard.

Thibault couvait un projet.



Il se cramponna à ce manteau.

— Non, non, dit-il, pas de maladie, pas de mort, pas de trépas! rien que de ces simples désagréments qui arrivent à tout le monde; seulement, comme c'est à mon profit, je désire qu'il lui en arrive, à lui, un peu plus qu'à tout le monde; ce n'est point à son âge qu'on peut avoir la prétention d'être une jeune tête ou un daguet; non, il faut servir les gens selon leur mérite... Quand cela sera, je vous dirai un beau merci, monsieur le loup, mon cousin.

Et Thibault, d'un autre avis sans doute que nos lecteurs, et trouvant la plaisanterie du meilleur goût, se frottait les mains en souriant à cette idée, et il en était si joyeux, qu'il se trouva arrivé à la ville, et au bout de la rue de Largny, croyant être encore à cinq cents pas de la maison du digne bailli.

Là, il fit un signe à ses loups.

Il eût été imprudent de traverser Villers-Cotterets dans toute sa longueur, avec douze loups en manière de garde d'honneur; il pouvait se trouver des chiens sur sa route et les chiens pouvaient donner l'éveil. Six loups prirent donc à droite et six loups à gauche, et, quoique le chemin ne fût pas précisément le même, ceux-ci allant plus vite,

Il n'avait point oublié la promesse faite par lui au bailli de lui envoyer du gibier de sa garenne.

Or, sa garenne, à lui, c'étaient toutes les forêts de Son Altesse Sérénissime monseigneur le duc d'Orléans.

C'était pour cela qu'il s'était levé de si bonne heure

Il avait neigé de deux à quatre heures du matin.

Il explora la forêt dans tous les sens, avec la prudence et l'adresse d'un limier.

Il chercha les reposées des cerfs et des chevreuils, les bauges des sangliers, les gîtes des lièvres; il observa les passages que suivaient les animaux pour aller faire leurs nuits.

Puis, lorsque les ténèbres furent répandues sur la forêt, il poussa un hurlement (on apprend à hurler avec les loups), il poussa un hurlement qui fit venir à lui le ban et l'arrière-ban des loups conviés par lui la veille.

Tout arriva, jusqu'aux louvards de l'année.

Thibault alors leur expliqua qu'il attendait d'eux une chasse merveilleuse.

Pour les encourager, il leur annonça qu'il se mettait de la partie et les appuyait.

Ce fut vraiment une chasse merveilleuse.

Pendant toute la nuit, la voûte sombre de la forêt retentit d'affreux hurlements.

Ici, un chevreuil poursuivi par un loup tombait, saisi à la gorge par un autre loup placé en embuscade.

Là, Thibault, le couteau à la main comme un boucher, venait en aide à trois ou quatre de ses féroces compagnons, et portait bas un beau quartanier que ceux-ci avaient coiffé.

Une vieille louve revenait avec une demi-douzaine de lièvres qu'elle avait surpris au milieu de leurs ébats amoureux, et elle avait grand'peine à empêcher ses louvards de céder à leur irrespectueuse gourmandise en avalant, sans attendre que le seigneur des loups eût prélevé ses droits, toute une famille de perdrix rouges que ces jeunes maraudeurs avaient saisies la tête sous l'aile.

Madame Suzanne Magloire était bien loin de se douter en ce moment de ce qui se passait dans la forêt de Villers-Cotterets à son intention.

Au bout de deux heures, les loups avaient rassemblé en face de la cabane de Thibault une véritable charretée de gibier.

Thibault fit son choix, puis leur abandonna de quoi faire une fastueuse ripaille.

Enfin, il chargea le reste sur deux mulets qu'il emprunta à un charbonnier, sous prétexte de porter ses sabots à la ville, et se mit en route pour Villers-Cotterets, où il vendit au giboyeur une partie de son butin, réservant, pour les offrir à madame Magloire, les pièces les plus fines et les moins mutilées par la griffe des loups.

Il avait eu l'idée d'abord de présenter tout cela lui-même au bailli.

Mais Thibault commençait à prendre quelque teinture du monde.

Il jugea qu'il était plus convenable de se faire précéder par son cadeau, chargea un paysan de tout ce gibier, lui donna une pièce de trente sous, et l'expédia au bailli d'Erneville avec un simple papier sur lequel il y avait :

« De la part de M. Thibault. »

Quant à lui, il devait suivre de près son message.

Il le suivit de si près, en effet, qu'il arriva comme maître Magloire faisait étaler sur une table le gibier qu'il venait de recevoir.

Et, comme le bailli était dans toute la chaleur de sa reconnaissance, il tendit ses petits bras à son ami de l'avant-veille, et essaya de le serrer sur son cœur, en poussant de grands cris de joie.

Nous disons *essaya*, attendu que deux choses s'opposaient à ce désir :

L'exiguïté de ses bras et la rotondité de son abdomen.

Mais il pensa que, là où il était insuffisant, madame Magloire pouvait l'aider.

Il courut à la porte et appela de toutes ses forces :

— Suzanne ! Suzanne !

Il y avait une expression si extraordinaire dans la voix du bailli, que sa femme jugea qu'il était arrivé quelque chose de nouveau, sans pouvoir reconnaître cependant si c'était en bien ou en mal.

Elle descendit donc précipitamment, afin de pouvoir juger de la chose par elle-même.

Elle trouva son mari fou de joie, trottinant tout autour de la table, laquelle présentait, il faut bien le dire, le plus réjouissant spectacle qui se pût offrir à l'œil d'un gourmand.

Dès que Suzanne parut :

— Tenez, tenez, madame ! lui cria son mari en frappant ses mains l'une contre l'autre, voyez ce que nous apporte notre ami Thibault, et remerciez-le. Vive Dieu ! en voilà un qui tient ses engagements ! Il nous promet une bourriche de gibier de sa garenne, et il nous en envoie une charretée... Donne-lui la main, embrasse-le vite, et regarde-moi cela.

Madame Magloire obéit de la meilleure grâce du monde aux ordres de son mari : elle donna la main à Thibault, se laissa embrasser par lui, et abaissa ses beaux yeux sur cette collection de victuailles qui faisait l'admiration du bailli.

Et cette collection, qui allait apporter un si agréable confort à leur ordinaire habituel, était bien digne d'admiration, en effet.

C'étaient d'abord, et comme pièces principales, une hure et un cuissot de sanglier, à la chair ferme et savoureuse ; c'était une belle chevrette de trois ans, laquelle devait être tendre comme la rosée qui, la veille encore, perlait sur l'herbe broutée par elle ; c'étaient des lièvres au râble épais et charnu, de vrais lièvres des bruyères de Gondreville, nourris de thym et de serpolet ; enfin des faisans si parfumés, des perdrix rouges si délicates, qu'une fois en broche, on oubliait, au fumet de leur chair, la magnificence de leur plumage.

Or, l'imagination du gros petit bonhomme dévorait tout cela d'avance : elle mettait le sanglier en carbonnade, la chevrette à la sauce piquante, les lièvres en pâté, les faisans aux truffes, les perdrix rouges à la Vaupalière, et cela avec tant de feu et d'expression, que, rien qu'à l'entendre, l'eau fût venue à la bouche de tout gourmand.

L'enthousiasme du digne bailli fit comparativement paraître dame Suzanne un peu froide.

Cependant elle fit acte d'initiative et de gracieuseté lorsqu'elle déclara à Thibault qu'elle ne le laisserait point retourner à ses métairies avant que toutes les provisions dont, grâce à lui, le garde-manger allait regorger, fussent entièrement consommées.

On juge si Thibault fut aise de voir la dame aller ainsi au-devant de ses plus chers désirs.

Il se promit monts et merveilles de ce séjour à Erneville, et fut le premier, tant son humeur était joyeuse, à inviter M. Magloire à lui offrir quelque boisson apéritive qui préparât leurs estomacs à recevoir dignement les mets savoureux qu'allait leur brasser mademoiselle Perrine.

Maître Magloire fut tout réjoui de voir que Thibault n'avait rien oublié, pas même le nom de la cuisinière.

On fit monter du vermouth.

C'était une boisson encore fort inconnue en France, que monseigneur le duc d'Orléans faisait venir de Hollande et dont le maître d'hôtel de Son Altesse Sérénissime dotait gracieusement son prédécesseur.

Thibault fit la grimace.

Il trouvait que la boisson exotique ne valait pas un joli petit chablis national.

Mais, quand maître Magloire lui eut dit que, grâce à ce miraculeux breuvage, il aurait dans une heure un appétit féroce, il ne fit plus aucune observation et aida complaisamment le bailli à finir sa bouteille.

Quant à dame Suzanne, elle était remontée à son appartement pour faire ce que les femmes appellent un bout de toilette, et ce qui consiste, en général, en un changement complet de décoration.

Bientôt vint l'heure de se mettre à table.

Dame Suzanne descendit de son appartement.

Elle était éblouissante avec sa belle robe de damas gris brodée de cannetille, et les transports amoureux qu'elle excita chez Thibault empêchèrent le sabotier de songer à l'embarras dans lequel il devait nécessairement se trouver en festinant pour la première fois en si belle et si aristocratique compagnie.

Thibault, disons-le à sa louange, ne s'en tirait pas trop mal.

Non seulement il envoyait à ciel ouvert œillade sur œillade à sa belle hôtesse, mais encore il avait peu à peu rapproché son genou du sien, et se permettait de lui imprimer une douce pression.

Tout à coup, et au moment où Thibault se livrait à cette occupation, dame Suzanne, qui le regardait tendrement, resta tout à coup les yeux fixes.

Elle ouvrit ensuite la bouche et partit d'un éclat de rire si violent, qu'il dégénéra en crise nerveuse, et peu s'en fallut qu'elle n'étranglât.

Sans s'arrêter aux conséquences, maître Magloire remonta directement aux causes.

Il porta à son tour son regard sur Thibault, s'inquiétant beaucoup plus de ce qu'il croyait apercevoir d'alarmant dans son ami que de l'état d'excitation nerveuse dans lequel l'hilarité avait mis sa femme.

— Ah ! mon compère ! s'écria-t-il en tendant vers Thibault ses deux petits bras effarés, vous flambez, mon compère, vous flambez !

Thibault se leva précipitamment.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il.

— Il y a que vous avez le feu dans votre chevelure, répondit naïvement le bailli en saisissant, tant sa frayeur était réelle, la carafe placée devant sa femme, pour éteindre l'incendie allumé dans les cheveux de Thibault.

Le sabotier porta instinctivement la main à sa tête.

Mais, ne sentant aucune chaleur, il devina ce dont il était question, pâlit horriblement et se laissa retomber sur son siège.

Sa préoccupation avait été si grande depuis deux jours, qu'il avait complètement oublié la précaution prise à l'endroit de la meunière, c'est-à-dire de donner à sa coiffure ce tour particulier à l'aide duquel il cachait sous les autres les cheveux dont le loup noir avait acquis la propriété.

Il est vrai que, pendant ce temps, grâce à une foule de petits souhaits échappés à Thibault, et qui, par-ci par-là, avaient porté préjudice à son prochain, la multiplication des cheveux couleur de flamme avait fait un progrès effrayant, et, dans ce moment, le malheureux avait des cheveux dont chacun pouvait lutter comme éclat avec les deux chandelles de cire jaune qui éclairaient l'appartement.

— Par le diable ! maître Magloire, reprit Thibault en essayant de dominer son émotion, vous m'avez fait une effroyable souleur.

— Mais... dit le bailli en montrant toujours avec un certain effroi la mèche flamboyante de Thibault.

— Bon ! reprit celui-ci, ne faites point attention, messire,

à ce qu'une portion de ma chevelure peut avoir d'insolite ; cela provient d'une peur que ma mère eut d'un brasier qui pensa la dévorer étant enceinte de moi.

— Ce qui est plus étrange encore, dit dame Suzanne, qui avait avalé un grand verre d'eau pour éteindre son rire, c'est que, pour la première fois aujourd'hui, je m'aperçois de cette resplendissante bizarrerie.

— Ah ! vraiment !... fit Thibault ne sachant trop que répondre.

— Il m'avait semblé l'autre jour, continua dame Suzanne, que vos cheveux étaient aussi noirs que mon mantelet de velours ; et cependant je vous prie de croire que je ne laissai pas que de vous considérer avec grande attention, monsieur Thibault.

Cette dernière phrase, en lui rendant ses espérances, rendit Thibault à sa belle humeur.

— Ventre-gai ! madame, répliqua-t-il, « dans un rousseau, dit le proverbe, gît un cœur chaud ; » tandis qu'un autre proverbe dit : « Sabot bien fin et bien paré, parfois cache fente et morceaux. »

Madame Magloire fit la grimace à ce proverbe de saboterie.

Mais, comme cela arrivait souvent au bailli, il ne fut point, en cette occasion, de l'avis de sa femme.

— Mon compère Thibault parle d'or, dit-il, et je n'irai pas bien loin pour trouver à appointer ses proverbes... Voici, sur ma parole, une soupe lyonnaise qui, certes, ne payait pas de mine, et cependant jamais oignon et pain frit à la graisse d'oie ne réjouirent davantage mes entrailles.

A partir de ce moment, il ne fut plus question de la mèche flamboyante de Thibault.

Cependant les grands yeux de dame Suzanne semblaient invinciblement attirés vers cette diablesse de mèche, et, chaque fois que le regard railleur de la baillive croisait le sien, Thibault croyait surprendre sur ses lèvres une réminiscence du rire qui naguère l'avait mis si mal à l'aise.

Cela l'agaçait.

Malgré lui, à chaque instant, il portait la main à ses cheveux, essayant de dissimuler la mèche fatale sous les autres cheveux.

Mais la mèche était non seulement d'une couleur insolite, mais aussi d'une roideur inouïe.

Ce n'étaient plus des cheveux, — c'était du crin.

Thibault avait beau courber et cacher les cheveux du diable sous les siens, rien, pas même le fer du coiffeur, n'eût été capable de leur faire prendre un autre pli que celui qui semblait leur être naturel.

Au milieu de toutes ces préoccupations, les genoux de Thibault redoublaient de tendresse.

En outre, comme, tout en ne répondant pas à ses provocations amoureuses, madame Magloire ne paraissait avoir aucunement l'intention de s'y soustraire, le présomptueux Thibault ne doutait guère de cette conquête.

La veillée se prolongea assez avant dans la nuit.

Et, comme dame Suzanne, qui semblait trouver la veillée longue, se levait souvent de table et allait et venait dans la maison, maître Magloire profitait des absences de sa femme pour faire de fréquentes visites au cellier.

Il dissimula tant de flacons dans les doublures de son pourpoint ; une fois apportés sur la table, il vida ces flacons si lestement, que peu à peu sa tête alourdie, s'inclinant sur son estomac, indiqua que, pour qu'il ne passât point de sa chaise sous la table, il était temps de faire trêve à la humerie.

Thibault, de son côté, décidé à profiter de la circonstance pour déclarer son amour à la baillive, et croyant que cet alourdissement de son époux était une bonne occasion de parler, déclara qu'il ne serait point fâché de prendre du repos.

Sur cette déclaration, on se leva de table.

Perrine, appelée, fut chargée d'indiquer à l'hôte de maître Magloire la chambre qui lui était destinée.

En traversant le corridor, Thibault se fit renseigner par la chambrière.

La chambre n° 1 du corridor était celle de maître Magloire.

La chambre n° 2 était celle de sa femme.

Enfin la chambre n° 3 était la sienne.

Seulement, de la chambre du bailli à celle de sa femme, on communiquait par une porte intérieure ; tandis que sa chambre à lui, Thibault, n'avait d'autre porte que celle du corridor.

En outre, il avait remarqué que dame Suzanne était entrée dans la chambre de son époux.

Il pensa justement qu'un pieux devoir de conjugalité la conduisait là.

Le bon bailli était dans un état qui approchait fort de celui où était Noé quand il fut insulté par ses fils : dame Suzanne dut lui prêter assistance pour qu'il rentrât dans sa chambre.

Thibault sortit de la sienne sur la pointe du pied, referma la porte avec soin, alla écouter à la porte de la baillive, n'entendit aucun bruit dans la chambre, chercha de la main la clef, la trouva sur la serrure, respira un instant puis essaya d'un tour.

La porte s'ouvrit.

La chambre était dans une obscurité complète.

Mais Thibault, à force de fréquenter les loups, avait acquis quelques-unes de leurs qualités, et, entre autres, celle d'y voir la nuit.

Il jeta donc un regard rapide autour de la chambre, vit à sa droite la cheminée ; en face de la cheminée, un canapé avec une grande glace ; derrière lui, du côté de la cheminée, le lit tout drapé de lampas ; devant lui, du côté du canapé, une toilette toute ruisselante de dentelles, et, enfin, deux grandes croisées drapées.

Il se cacha derrière les rideaux de l'une des fenêtres, et choisit instinctivement, pour se cacher, celle qui était la plus éloignée de la chambre de l'époux.

Au bout d'un quart d'heure, pendant lequel le cœur de Thibault battit si fort, que ce bruit, fâcheux augure ! lui rappelait le tic tac du moulin de Coyolles, dame Suzanne entra dans sa chambre.

Le premier plan de Thibault avait été, aussitôt dame Suzanne entrée et la porte fermée derrière elle, de sortir de sa cachette, de se précipiter à ses genoux et de lui déclarer son amour.

Mais il réfléchit qu'il était possible que, dans sa surprise, et avant de l'avoir reconnu, dame Magloire ne pût étouffer quelque cri révélateur, et qu'il était préférable, pour faire connaître sa présence, d'attendre que maître Magloire fût irrévocablement endormi.

Puis aussi, ce qui le détermina à ce sursis, ce fut peut-être ce sentiment, que l'homme, si résolu qu'il soit, cherche toujours à retarder l'instant suprême, quand cet instant est aussi hasardeux que celui dont allait dépendre le bonheur ou le malheur du sabotier.

Car Thibault, à force de se dire qu'il était amoureux fou de dame Magloire, avait fini par le croire lui-même, et il avait, malgré la protection du loup noir, ce côté timide qu'ont en eux tous les amoureux.

Il se tint donc coi derrière ses rideaux.

Cependant la baillive s'était assise devant le miroir de sa toilette Pompadour, mais c'était pour s'attifer comme si elle devait aller à une fête ou suivre une procession.

Elle essaya dix voiles avant d'en choisir un.

Elle ajusta les plis de sa robe.

Elle entoura son cou d'un triple rang de perles.

Puis elle chargea ses bras de tout ce qu'elle avait de bracelets.

Enfin, elle arrangea sa coiffure avec un soin minutieux.

Thibault se perdait en conjectures sur le but de cette coquetterie, lorsque tout à coup un bruit sec et vibrant comme celui d'un corps dur qui frappe une vitre le fit tressaillir.

Dame Suzanne, à ce bruit, tressaillit aussi de son côté.

Puis elle éteignit immédiatement la lumière, et le sabotier l'entendit qui s'approchait de la fenêtre sur la pointe du pied et qui l'ouvrait avec toute la discrétion imaginable.

A cette fenêtre se murmurèrent quelques paroles que Thibault ne put entendre.

Mais, en entre-bâillant le rideau, il distingua dans l'obscurité la forme d'une espèce de géant qui paraissait escalader la fenêtre.

Le souvenir de son aventure avec l'inconnu dont il n'avait pas voulu lâcher le manteau, et dont il s'était si heureusement débarrassé en lui envoyant une pierre au milieu du front, lui revint alors à l'esprit.

Il lui sembla, en s'orientant, que c'était de cette même fenêtre que descendait le géant lorsqu'il lui avait posé les pieds sur les deux épaules.

Au reste, le soupçon était logique.

Puisqu'un homme montait à cette fenêtre, un homme avait bien pu en descendre.

Et, si un homme en était descendu, à moins de supposer à madame Magloire des connaissances bien étendues et des goûts bien variés, — si un homme en était descendu, disons-nous, c'était probablement l'homme qui y montait à cette heure.

En somme, quel que fût ce nocturne visiteur, dame Suzanne tendit la main à l'apparition, laquelle sauta si lourdement dans la chambre, que le plancher en trembla et que tous les meubles en vacillèrent.

Il était évident que l'apparition n'était point un esprit, mais un corps, et que ce corps appartenait à la catégorie des corps pesants.

— Oh ! prenez garde, monseigneur, fit la voix de dame Suzanne ; si bien que dorme mon mari, si vous faites un pareil bruit, vous allez le réveiller.

— Par la corne du diable ! ma belle amie, répondit l'inconnu, dont Thibault reconnut la voix pour être celle avec laquelle il avait dialogué l'autre nuit, je ne suis pas un oiseau ! Cependant, lorsque j'étais en bas de votre fenêtre, attendant l'heure du berger et le cœur tout endolori par

l'attente, il me semblait qu'il allait me pousser des ailes pour me porter dans cette tant souhaitée petite chambrette

— Oh ! répondit dame Magloire en minaudant, de mon côté, j'étais bien triste aussi, monseigneur, de vous laisser vous morfondre au vent d'hiver... Mais ce convive que nous avions ce soir nous a quittés il n'y a pas plus d'une demi-heure.

— Et, depuis cette demi-heure, qu'avez-vous fait, ma belle amie ?

— Il a fallu assister M. Magloire, monseigneur, et s'assurer qu'il ne viendrait pas nous déranger.

— Vous avez toujours raison, Suzanne de mon cœur !

— Monseigneur est trop bon, répondit la baillive.

Nous devrions dire. « voulut répondre, » car ces derniers mots furent écrasés comme si un corps étranger venait se poser sur les lèvres de la dame et l'empêchait de continuer. En même temps, Thibault entendit un bruit qui lui parut ressembler fort à celui d'un baiser.

Le malheureux comprit toute l'étendue de la nouvelle déception à laquelle il semblait réservé.

Ses réflexions furent interrompues par la voix du nouveau venu, qui toussa deux ou trois fois.

— Si nous fermions la fenêtre, ma mie ? dit cette voix, dont la toux n'avait été que le prélude.

— Oh ! monseigneur, excusez-moi, dit dame Magloire, mais ce devrait déjà être fait.

Et elle alla à la fenêtre, qu'elle ferma hermétiquement d'abord et plus hermétiquement encore en tirant les rideaux par-dessus.

Pendant ce temps, l'étranger, agissant exactement comme chez lui, avait tiré une bergère devant le feu, s'y était étendu et se chauffait les pieds de la plus voluptueuse façon.

Dame Suzanne réfléchit sans doute que, pour un homme gelé, le plus pressé est de se réchauffer ; car, sans chercher le moins du monde à son aristocratique galant une querelle dans le genre de celle que Cléanthis cherche à Sosie, elle se rapprocha de la bergère et s'y accouda gracieusement.

Thibault voyait de dos le groupe, qui se dessinait en vigueur sur la lueur du foyer, et il enrageait.

L'étranger parut d'abord tout préoccupé du soin de se réchauffer.

Puis enfin, la chaleur ayant fini par opérer sa réaction :

— Et cet étranger, ce convive, demanda-t-il, quel est-il donc ?

— Oh ! monseigneur, fit dame Magloire, il me semble que vous ne le connaissez que trop.

— Comment ! demanda l'amant favorisé, serait-ce donc encore le croquant de l'autre soir ?

— Lui-même, monseigneur.

— Ah ! si jamais celui-là me tombe sous la main !

— Monseigneur, dit dame Suzanne d'une voix douce comme une musique, il ne faut pas faire de mauvais projets contre ses ennemis, et, tout au contraire, notre sainte religion catholique enseigne qu'il est bon de leur pardonner.

— Il est encore une autre religion qui enseigne cela, ma belle amie, et c'est celle dont vous êtes la déesse toute-puissante et dont je ne suis, moi, que l'humble néophyte... Oui, j'ai tort, je l'avoue, de vouloir tant de mal à ce maroufle ; car, enfin, c'est parce qu'il m'a si traîtreusement déconfit et si vilainement accommodé que j'ai trouvé cette occasion de m'introduire ici que je cherchais depuis si longtemps ; c'est parce qu'il m'a porté ce bienheureux coup de pierre que je me suis évanoui ; c'est parce que vous m'avez vu évanoui que vous avez appelé votre mari ; c'est parce que votre mari m'a trouvé sans connaissance sous vos fenêtres et a cru que j'avais été mis dans ce piteux état par des malfaiteurs, qu'il m'a fait transporter chez lui ; enfin, c'est parce que vous avez été émue de pitié de ce que j'avais souffert pour vous, que vous avez bien voulu me permettre de venir ici ; donc, c'est ce gredin, ce pleutre, ce maroufle, qui est pour moi la source de tout bien, puisque tout bien est pour moi dans votre amour ; ce qui n'empêche pas que, s'il se présente jamais à la portée de ma houssine, le drôle passera un mauvais quart d'heure.

— Ventre-gai ! murmura Thibault, il paraît que, cette fois encore, mon souhait a profité à un autre ! Ah ! loup noir, mon ami, je suis à l'école ! mais, mordienne ! je réfléchirai tant désormais avant de souhaiter, que l'écolier deviendra maître... Mais, continua Thibault s'interrogeant lui-même, à qui donc peut appartenir cette voix que je connais ? car je la connais, cette voix-là, il n'y a pas à dire !

— Vous seriez encore bien plus courroucé contre le pauvre diable, monseigneur, si je vous avouais une chose.

— Laquelle, ma mie ?

— C'est que le drôle, comme vous l'appelez, me fait la cour.

— Ouais !

— C'est comme cela, monseigneur, dit en riant dame Suzanne.

— Qui ? ce rustre, ce maraud, ce bélître ! Où est-il ? où se cache-t-il ? Par Belzébuth ! je le ferai manger à mes chiens !

Pour le coup, Thibault reconnut l'homme.

— Ah ! monseigneur Jean, murmura-t-il, c'est vous !

— Mais soyez donc tranquille, monseigneur, dit dame Suzanne en appuyant ses deux mains sur les épaules de son amoureux et en le forçant à se rasseoir, on n'aime que Votre Seigneurie, et, ne vous aimât-on point, ce n'est pas à un homme qui a une mèche de cheveux rouges au beau milieu du front que je donnerais mon cœur.

Et, en souvenir de cette malencontreuse mèche qui l'avait tant fait rire pendant le dîner, dame Magloire tomba dans un nouvel accès d'hilarité.

Thibault fut pris d'une rage féroce contre la femme du bailli.

— Ah ! traîtresse femelle ! dit-il ; je ne sais pas ce que je donnerais pour que ton mari, ton honnête mari, ton brave homme de mari, entrât et te surprît.

Thibault n'avait pas plutôt achevé ce souhait, que la porte de communication qui menait de la chambre de Suzanne à celle de son mari s'ouvrit toute grande, et que maître Magloire, coiffé d'un immense bonnet de nuit qui lui donnait près de cinq pieds de haut, tenant un bougeoir allumé à la main, faisait son entrée dans l'appartement.

— Ah ! ah ! murmura Thibault, vertuchou ! je crois à présent que c'est à moi de rire.

XIII

OÙ IL EST PROUVÉ QU'UNE FEMME NE PARLE JAMAIS PLUS ÉLOQUEMMENT QUE LORSQU'ELLE NE PARLE PAS

Comme Thibault se parlait à lui-même, il n'entendit pas quelques mots que disait tout bas Suzanne au seigneur Jean.

Il vit seulement la dame s'affaisser sur ses genoux et entre les bras de son galant, comme si elle était évanouie.

Le bailli s'arrêta court devant le groupe étrange qu'éclairait son bougeoir.

Comme sa figure se trouvait faire face à Thibault, Thibault cherchait à lire sur la physionomie de maître Magloire ce qui se passait dans son esprit.

Mais la joviale figure du bailli était si peu disposée par la nature à rendre les émotions extrêmes, que Thibault ne sut lire autre chose sur la physionomie du débonnaire époux qu'un étonnement plein de bienveillance.

Sans doute, de son côté, le seigneur Jean n'y lut pas autre chose ; car, avec une aisance qui parut prodigieuse à Thibault :

— Eh bien, maître Magloire, dit le seigneur Jean adressant la parole au bailli, comment portons-nous ce soir la bouteille, mon compère ?

— Quoi ! c'est vous, monseigneur ? répondit le bailli en écarquillant ses gros yeux. Ah ! veuillez m'excuser et croire que, si j'eusse pensé avoir l'honneur de vous trouver ici, je ne me serais point permis de paraître dans un costume si peu convenable.

— Bah ! bah ! bah !

— Si fait, monseigneur ; souffrez que j'aille faire un peu de toilette.

— Point de gêne, notre ami, reprit le seigneur Jean ; après le couvre-feu, c'est bien le moins que l'on reçoive ses amis sans façon. Puis il y a quelque chose de plus pressé, compère.

— Qu'est-ce donc, monseigneur ?

— Mais c'est de faire revenir madame Magloire, que vous voyez évanouie dans mes bras.

— Évanouie ! Suzanne évanouie ! Oh ! mon Dieu ! s'écria le petit bonhomme posant son bougeoir sur la cheminée ; comment un pareil malheur est-il donc arrivé ?

— Attendez, attendez, maître Magloire, dit le seigneur Jean ; il s'agit d'abord de mettre commodément votre femme dans un fauteuil ; rien n'ennuie les femmes comme de se trouver mal à l'aise quand elles ont le malheur de s'évanouir.

— Vous avez raison, monseigneur ; déposons d'abord madame Magloire dans un fauteuil... O Suzanne ! pauvre Suzanne ! Comment un pareil accident a-t-il pu lui arriver ?

— N'allez pas au moins, cher compère, penser à mal en me voyant ainsi et à pareille heure installé chez vous !

— Je n'aurais garde, monseigneur, reprit le bailli ; l'amitié dont vous m'honorez et la vertu de madame Magloire me sont des garanties suffisantes pour qu'à quelque heure que ce soit, mon pauvre logis se trouve honoré de vous recevoir.

— Ah ! triple sot ! murmura le sabotier ; à moins que ce

ne soit, au contraire double finaud qu'il me faille dire. Mais, n'importe! ajouta-t-il; nous allons voir comment tu vas te tirer de là, monseigneur Jean.

Néanmoins, continua maître Magloire en imbibant un mouchoir d'eau de mélisse et en frottant les tempes de sa femme, je serais curieux de savoir comment un si grand choc a pu être dirigé contre ma pauvre femme

— Ah! c'est bien simple, et je vais vous le dire, compère. Je revenais de dîner chez mon ami, le seigneur de Vivières, et je traversais Erneville pour me rendre à la tour de Vez.



Maître Magloire, coiffé d'un immense bonnet de nuit, faisait son entrée.

lorsque je vis une fenêtre ouverte, et à cette fenêtre ouverte une femme qui me faisait des signes de détresse

— Ah! mon Dieu!

— C'est ce que je me dis en reconnaissant que cette fenêtre appartenait à votre maison · « Ah! mon Dieu! est-ce que la femme de mon compère le bailli courrait quelque danger et aurait besoin de secours? »

— Vous êtes bien bon, monseigneur, dit le bailli tout attendri; j'espère qu'il n'en était rien?

— Au contraire, compère.

— Comment! au contraire?

— Oui, ainsi que vous allez voir.

— Monseigneur, vous me faites frémir! Comment! ma femme avait besoin de secours et elle ne m'appelait pas?

— Ç'avait été d'abord sa première pensée, mais elle s'en était abstenue, et cette abstention même va vous donner une preuve de sa délicatesse, puisqu'elle craignait, en vous appelant, de compromettre votre précieuse existence.

— Ouais! demanda le bailli pâlissant, mon existence précieuse comme vous êtes assez bon pour le dire, serait-elle compromise?

— Plus maintenant, puisque me voilà.

— Mais enfin, monseigneur, que s'était-il passé? Je le demanderais bien à ma femme, mais vous voyez qu'elle ne saurait encore me répondre.

— Eh! mon Dieu! ne suis-je point là pour vous répondre en son lieu et place?

— Répondez, monseigneur, puisque vous avez cette bonté, moi, j'écoute.

Le seigneur Jean fit un signe d'assentiment et continua :

— J'accourus donc, dit-il, et, la voyant tout effarée : « Eh bien, madame Magloire, lui demandai-je, que se passe-t-il donc, et qui vous cause si grand'peur? — Ah! monseigneur me répondit-elle, imaginez donc que mon mari a reçu chez lui, avant-hier et aujourd'hui, un homme sur lequel j'ai les plus méchants soupçons. — Bah! — Un homme qui s'introduit ici sous prétexte de faire amitié à mon cher Magloire, et qui me fait la cour, à moi... »

— Elle vous a dit cela?

— Mot pour mot, compère! d'ailleurs, elle ne peut entendre ce que nous disons, n'est-ce pas?

— Non, puisqu'elle est évanouie.

— Eh bien, lorsqu'elle aura repris ses sens, interrogez-la, et, si elle ne vous répète point parole à parole ce que je vous dis, tenez-moi pour un mécréant, pour un Sarrasin, pour un Turc.

— Oh! les hommes! les hommes! murmura le bailli.

— Oui, race de vipères, continua le seigneur Jean. Vous plaît-il que je continue, compère?

— Je crois bien ! dit le petit homme, oubliant l'exiguïté de son costume dans l'intérêt qu'il prenait au récit du seigneur Jean.

« — Mais, madame, dis-je alors à ma commère madame Magloire, comment vous êtes-vous aperçue que le drôle avait l'audace de vous aimer ? »

— Oui, dit le bailli, comment s'en était-elle aperçue ? Je ne m'en étais pas aperçu moi.

— Vous vous en fussiez aperçu, compère, si vous aviez regardé sous la table ; mais, gourmand que vous êtes, vous ne pouviez à la fois regarder dessus et dessous.

— Le fait est, monseigneur, que nous avions un souper parfait ! Imaginez-vous des côtelettes de marcassin...

— Eh bien, dit le seigneur Jean, voilà que vous allez me dire votre souper, au lieu d'écouter la suite de mon récit, d'un récit dans lequel la vie et l'honneur de votre femme sont compromis !

— Ah ! en effet, pauvre Suzanne ! Monseigneur, aidez-moi à lui ouvrir les mains, afin que je tape dedans.

Le seigneur Jean prêta aide et assistance au bailli, et leurs forces réunies parvinrent à contraindre dame Magloire à ouvrir la main.

Le bonhomme, un peu plus tranquille, se mit à taper avec sa main potelée dans la main de sa femme, tout en prêtant l'oreille à la suite de l'intéressant et véridique récit du seigneur Jean.

— Où en étais-je ? demanda le narrateur.

— Monseigneur, vous en étiez au moment où ma pauvre Suzanne, que l'on peut bien appeler la chaste Suzanne...

— Oh ! vous pouvez vous en vanter ! fit le seigneur Jean.

— Et je m'en vante ! Vous en étiez au moment où ma pauvre Suzanne s'aperçut...

— Oui, oui, que, pareil au berger Pâris, votre hôte voulait faire de vous un autre Ménélas ; alors elle se leva... Vous rappelez-vous qu'elle se soit levée ?

— Non, j'étais peut-être un peu... un peu... ému.

— C'est cela ! Alors elle se leva, et remarqua qu'il était l'heure de se retirer.

— Le fait est que la dernière heure que j'ai entendue sonner, dit le bailli jubilant, c'était onze heures.

— Alors, on se leva.

— Pas moi, je crois, dit le bailli.

— Non, mais madame Magloire et votre hôte. Elle lui indiqua sa chambre, où dame Perrine le conduisit ; après quoi, en tendre et fidèle épouse qu'elle est, madame Magloire vous borda dans votre lit, et rentra dans sa chambre.

— Chère Suzannette ! dit le bailli d'un ton attendri.

— Ce fut là, dans sa chambre, une fois rentrée, une fois seule, qu'elle prit peur ; elle alla à sa fenêtre et l'ouvrit ; le vent, en entrant dans la chambre, souffla sa bougie. Vous savez ce que c'est que la peur, compère ?

— Oui, je suis très peureux, répondit naïvement maître Magloire.

— Eh bien, à partir de ce moment, la peur s'empara d'elle, et, n'osant vous réveiller, de crainte qu'il ne vous arrivât malheur, elle appela le premier cavalier qui passait : ce cavalier, par bonheur, c'était moi.

— C'est bien heureux, monseigneur !

— N'est-ce pas ?... J'accourus, je me fis reconnaître. « Monseigneur, montez, me dit-elle, montez ! montez ! montez vite ! je crois qu'il y a un homme dans ma chambre. »

— Oh ! là là !... fit le bailli ; vous dûtes avoir grand'peur ?

— Point du tout ! je pensai que c'était temps perdu que de sonner ; je fis tenir mon cheval par l'Eveillé, je montai sur la selle, puis de la selle sur le balcon, et, pour que l'homme qui était caché dans la chambre ne pût point se sauver, je fermai la fenêtre. Ce fut dans ce moment, qu'entendant le bruit de votre porte qui s'ouvrait, madame Magloire, succombant à tant d'émotions successives, s'évanouit entre mes bras.

— Ah ! monseigneur, dit le bailli, que voilà un effroyable récit !

— Et notez bien, compère, que je crois l'avoir adouci plutôt que chargé ; d'ailleurs, vous verrez ce que vous dira madame Magloire lorsqu'elle sera revenue à elle...

— Eh ! tenez, monseigneur, la voici qui bouge.

— Bon ! brûlez-lui une plume sous le nez, compère.

— Une plume ?

— Oui, c'est un antispasmodique souverain ; brûlez-lui une plume sous le nez, et elle reviendra.

— Mais où trouver une plume ? dit le bailli.

— Eh ! parbleu ! tenez, celle qui borde mon chapeau.

Et le seigneur Jean, brisant quelques franges de la plume d'autruche qui garnissait son chapeau, les donna à maître Magloire, qui les brûla à la bougie et en mit la fumée sous le nez de sa femme.

Le remède était souverain, à ce qu'avait dit le seigneur Jean.

L'effet en fut prompt.

Madame Magloire éternua.

— Ah ! s'écria le bailli tout joyeux, la voilà qui revient ! Ma femme ! ma chère femme ! ma chère petite femme !

Madame Magloire poussa un soupir.

— Monseigneur ! monseigneur ! s'écria le bailli, elle est sauvée !

Madame Magloire ouvrit les yeux, regarda alternativement et d'un air effaré le bailli et le seigneur Jean ; puis enfin, fixant son rayon visuel sur le bailli :

— Magloire ! mon cher Magloire ! dit-elle, c'est donc bien vous ! Oh ! que je suis heureuse de vous revoir au sortir d'un si mauvais rêve !

— Eh bien, murmura Thibault, en voilà une luronne ! Si je n'en arrive pas à mes fins avec les dames après lesquelles je cours, du moins, sur la route, me donnent-elles de bien bonnes leçons !

— Hélas ! ma belle Suzanne, dit le bailli, ce n'est pas un mauvais rêve, c'est une détestable réalité, à ce qu'il paraît.

— En effet, je me souviens, dit madame Magloire.

Puis, faisant semblant de s'apercevoir seulement au moment même que le seigneur Jean était là :

— Ah ! monseigneur, dit-elle, j'espère bien que vous n'avez rien dit à mon mari de toutes les folies que je vous ai contées ?

— Et pourquoi cela, chère dame ? fit le seigneur Jean.

— Parce qu'une honnête femme sait se défendre elle-même, et ne rebat pas les oreilles d'un mari de pareilles sornettes.

— Au contraire, madame, répliqua le seigneur Jean, et j'ai tout dit à mon compère.

— Comment ! vous lui avez dit que, pendant tout le souper, cet homme m'avait caressé le genou sous la table ?

— Je le lui ai dit.

— Oh ! le malheureux ! fit le bailli.

— Vous lui avez dit que, m'étant baissée pour ramasser ma serviette, ce ne fut point ma serviette que je rencontrai, mais sa main ?

— Je n'ai rien caché au compère Magloire.

— Oh ! le bandit ! s'écria le bailli.

— Vous lui avez dit que, M. Magloire ayant eu à table une défaillance qui lui avait fait fermer les yeux, son hôte avait profité de cette faiblesse pour m'embrasser par violence ?

— J'ai cru qu'un mari devait tout savoir.

— Oh ! le scélérat ! s'écria le bailli.

— Enfin, acheva la dame, vous lui avez dit qu'une fois rentrée dans ma chambre, et le vent ayant éteint ma bougie, il m'avait semblé voir remuer les rideaux de cette fenêtre ; si bien que je vous ai appelé à mon secours, croyant qu'il était caché derrière ces rideaux ?

— Non, je ne lui avais pas dit cela ; mais j'allais le lui dire lorsque madame a éternué.

— Oh ! le sacripant ! hurla le bailli en saisissant et en tirant hors du fourreau l'épée du seigneur Jean, que celui-ci avait déposée sur une chaise, et en s'élançant vers la fenêtre indiquée par sa femme ; que n'y est-il effectivement, derrière ces rideaux ! je le larderais comme un râble de lièvre.

Et, en effet, il allongea deux ou trois coups d'épée dans la garniture de la fenêtre.

Mais tout à coup, le bailli resta fendu comme un écolier qui tire le mur.

Ses cheveux se dressèrent sous son bonnet de coton et agitèrent la coiffure conjugale d'un mouvement convulsif.

L'épée s'échappa de sa main tremblante et tomba en retentissant sur le parquet.

Il venait d'apercevoir Thibault caché derrière les rideaux, et, comme Hamlet tue Polonius croyant tuer le meurtrier de son père, il avait, lui, croyant ne trapper que le vide, failli tuer son ami de l'avant-veille, qui avait déjà eu le temps d'être un ami ingrat.

Au reste, comme avec la pointe de l'épée il avait soulevé le rideau, le bailli ne fut pas le seul qui vit Thibault.

La femme et le seigneur Jean participèrent à la vision et jetèrent chacun un cri de surprise.

En disant ce qu'ils avaient dit, ils ne croyaient pas avoir rencontré si juste.

Le seigneur Jean, non seulement avait reconnu un homme, mais encore il avait reconnu Thibault.

— Dieu me damne ! dit-il en allant à lui ; je ne me trompe pas, et c'est ma vieille connaissance, l'homme à l'épieu !

— Comment ! l'homme à l'épieu ? demanda le bailli en claquant des mâchoires ; j'espère, en tout cas, qu'il n'a pas son épieu avec lui !

Et il alla chercher un refuge derrière sa femme.

— Non, non, tranquillisez-vous, dit le seigneur Jean ; d'ailleurs, s'il a son épieu, je me charge de le lui tirer des mains. — Ah ! monsieur le braconnier, continua-t-il s'adressant à Thibault, vous ne vous contentez donc pas de chasser les chevreuils de monseigneur le duc d'Orléans dans la forêt de Villers-Cotterets : vous faites des excursions dans la

plaine et vous venez chasser sur les terres de mon compère le bailli Magloire?

— Comment! un braconnier? demanda le bailli. Maître Thibault n'est-il donc pas un honnête propriétaire de métairies, vivant dans son logis champêtre du produit d'une centaine d'arpents de terre?

— Lui! dit le seigneur Jean en éclatant de rire; il vous a fait accroire cela, à ce qu'il paraît. Ah! le drôle a la langue dorée. Lui! un propriétaire! ce claquedent! Mais, ses propriétés, mes garçons d'écurie les ont aux pieds: ce sont les sabots qu'il fabrique.

Dame Suzanne, en entendant spécifier la qualité de Thibault, fit une moue dédaigneuse.

Maître Magloire se recula d'un pas et rougit.

Ce n'était point que le brave petit bonhomme fût fier. Non, mais il haïssait la tromperie.

Ce n'était point d'avoir trinqué avec un sabotier qu'il rougissait : c'était d'avoir bu avec un menteur et un traître.

Thibault avait supporté toute cette avalanche d'injures les bras croisés et le sourire sur les lèvres.

Il croyait bien que, du moment où il parlerait à son tour, il prendrait facilement sa revanche.

Il pensa que le moment était venu.

D'un ton goguenard, — qui prouvait qu'il s'habituait peu à peu à dialoguer avec des gens d'une condition supérieure à la sienne, — il s'écria donc :

— Par les cornes du diable! comme vous disiez il n'y a qu'un instant, monseigneur, savez-vous bien que vous jasez sans miséricorde, et que, si tout le monde faisait comme vous, je ne serais peut-être pas aussi embarrassé que je veux bien le paraître!

Le seigneur Jean répondit à cette menace de Thibault, fort claire pour lui et pour la baillive, en toisant le sabotier avec des regards gros de courroux.

— Oh! dit un peu imprudemment madame Magloire, il va inventer, vous allez voir, quelque vilenie contre moi.

— Soyez tranquille, madame, dit Thibault, qui avait complètement repris son aplomb, en fait de vilenies, vous ne m'avez rien laissé à inventer.

— Oh! le méchant esprit! s'écria celle-ci; vous le voyez, je ne me trompais pas : il a trouvé quelque calomnie à débiter sur mon compte; il veut se venger du dédain que j'ai fait de ses doux yeux, me punir de ce que je n'ai point voulu avertir mon mari qu'il me courtisait.

Pendant que dame Suzanne parlait ainsi, le seigneur Jean avait ramassé son épée et s'avançait vers Thibault.

Mais le baili se jeta entre eux deux et retint le bras du seigneur Jean.

Ce fut heureux, car Thibault ne faisait pas un pas en arrière pour éviter le coup, et sans doute, par quelque souhait terrible, allait prévenir le danger qui le menaçait.

Mais, grâce à l'intervention du bailli, Thibault n'eut pas besoin de souhaiter.

— Tout doux, monseigneur! dit maître Magloire, cet homme est indigne de notre courroux. Voyez, moi, je ne suis qu'un simple bourgeois, et cependant je méprise ses dires, comme aussi je lui pardonne l'abus qu'il a voulu faire de mon hospitalité.

Madame Magloire crut que le moment était venu de mouiller de larmes la situation.

Elle éclata en sanglots.

— Ne pleure pas, femme! dit le bailli avec sa douce et naïve bonhomie. De quoi vous accuserait cet homme, en supposant qu'il vous accusât? de me tromper?

« Eh! mon Dieu! bâti comme je le suis, si déjà vous ne l'aviez point fait, j'ai des grâces à vous rendre et des mercis à vous dire des bons jours que je vous dois.

« N'ayez donc point crainte que cette appréhension d'un mal imaginaire ne change mon humeur.

« Je resterai toujours bon et indulgent, Suzanne, et jamais, plus que je ne fermerai mon cœur à vous, je ne fermerai ma porte à mes amis.

« Quand on est humble et chétif, le mieux est de tendre le dos et d'avoir confiance; on n'a plus alors à redouter que les lâches et les méchants, et j'ai le bonheur d'être convaincu qu'ils sont moins nombreux qu'on ne le pense.

« Eh! après tout, ma foi! si l'oiseau de malheur se glisse chez moi par la porte ou par la fenêtre, par saint Grégoire, le patron des buveurs! je ferai si grand bruit de chansons, si grand cliquetis de verres, que force lui sera bien de s'en aller par où il sera venu!

Dame Suzanne s'était jetée aux pieds du bonhomme et lui baisait les mains.

Il était évident que le discours mélancolico-philosophique du bailli avait fait sur elle plus d'impression que n'eût fait le sermon du prédicateur le plus éloquent.

Il n'y avait point jusqu'au seigneur Jean qui ne parût touché.

Il essuya du bout du doigt une larme qui perlait au coin de son œil.

Puis, tendant la main au bailli :

— Par la corne de Belzébuth! dit-il, vous êtes un esprit juste et un bon cœur, mon compère, et ce serait péché que vous charger le front d'un souci; donc, si jamais méchante pensée m'est venue à votre endroit, que Dieu me la pardonne! Mais je vous jure, en tout cas, de n'en plus avoir de pareille à l'avenir.

Pendant que ce pacte de repentir et de pardon réunissait les trois personnages secondaires de notre récit, la situation du quatrième personnage, c'est-à-dire du personnage principal, devenait de plus en plus embarrassante.

Aussi le cœur de Thibault se gonflait-il de rage et de haine.

Sans qu'il s'aperçût de la progression, d'égoïste et d'envieux qu'il était, il devint méchant.

— Je ne sais, s'écria-t-il tout à coup en lançant un éclair par chacun de ses yeux, je ne sais à quoi tient que je ne donne une fin terrible à tout ceci!

A cette exclamation qui ressemblait à une menace, et surtout à l'accent dont elle était faite, le seigneur Jean et dame Suzanne comprirent que quelque grand danger inconnu, inouï, planait sur la tête de tout le monde.

Le seigneur Jean n'était point facile à intimider.

Pour la seconde fois, il fit, l'épée à la main, un pas vers Thibault.

Pour la seconde fois, le bailli l'arrêta.

— Seigneur Jean! seigneur Jean! murmura Thibault, voilà la seconde fois qu'en désir tu me passes ton épée au travers du corps; c'est donc la seconde fois que tu es meurtrier en pensée! Prends garde! on ne pèche pas seulement par action.

— Mille diables! s'écria le baron hors de lui, je crois que ce drôle-là me fait de la morale! Compère, vous vouliez tout à l'heure le larder comme un lièvre; laissez-moi lui donner un seul coup comme le matador au taureau, et je vous réponds bien que, de ce coup, il ne se relèvera point.

— En considération de votre pauvre serviteur, qui vous en supplie à genoux, dit le bailli, laissez-le aller en paix, monseigneur, et daignez vous souvenir qu'étant mon hôte, il ne doit lui être fait, dans ma pauvre maison, ni mal ni dommage.

— Soit! répondit le seigneur Jean; mais je le retrouverai. Il court de méchants bruits depuis quelque temps sur son compte, et le braconnage n'est pas le seul méfait qui lui soit imputé : il a été vu et reconnu courant les bois accompagné de loups singulièrement apprivoisés. M'est avis que le drôle ne couche pas chez lui toutes les nuits de sabbat, et qu'il enfourche plus souvent un manche à balai qu'il ne convient à un bon catholique; la meunière de Coyolles s'est plainte, m'a-t-on dit, de ses maléfices... C'est bien, n'en parlons plus; j'enverrai visiter son logis, et, si tout ne m'y paraît pas en règle, je ferai détruire ce bouge de sorcellerie, dont je ne veux plus dans les domaines de monseigneur le duc d'Orléans. Maintenant, déguerpis et vivement!

L'exaspération du sabotier était à son comble pendant cette menaçante admonestation du seigneur Jean.

Cependant il profita du chemin qui lui était ouvert pour sortir de la chambre.

Grâce à sa faculté de voir dans les ténèbres, il alla droit à la porte, l'ouvrit, et, franchissant le seuil de cette maison où il laissait de si douces espérances ensevelies à jamais, il referma la porte si violemment, que toute la maison en trembla.

Certes, il fallait qu'il se représentât l'inutile dépense de souhaits et de cheveux qu'il avait faite dans cette soirée, pour qu'il ne demandât point que cette maison s'abîmât dans les flammes avec ceux qu'elle contenait.

Ce ne fut qu'au bout de dix minutes que Thibault s'aperçut du temps qu'il faisait.

Il pleuvait à verse.

Mais d'abord cette pluie, quoiqu'elle fût glacée, et même parce qu'elle était glacée, sembla faire du bien à Thibault.

Comme l'avait dit naïvement le bon Magloire, sa tête flambait.

En sortant de chez le bailli, Thibault s'était lancé au hasard par la campagne.

Il ne cherchait pas plus un endroit qu'un autre.

Il cherchait l'espace, la fraîcheur et le mouvement.

Sa course vagabonde le porta d'abord dans les fonds de Value.

Mais il ne s'aperçut lui-même où il était qu'en apercevant de loin le moulin de Coyolles.

Il jeta en passant une malédiction sourde à la belle meunière, passa comme un insensé entre Vauciennes et Coyolles, et, voyant une grande masse noire devant lui, il s'y précipita. Cette masse noire, c'était la forêt.

La route de la queue de Ham, qui conduit de Coyolles à Préclamont, se trouvait devant lui.

Il la prit au hasard.

XIV

UNE NOCE DE VILLAGE

A peine Thibault eut-il fait cinq cents pas dans la forêt, qu'il se trouva au milieu de ses loups.

Il eut plaisir à les revoir.

Il ralentit sa course.

Il les appela.

Les loups se pressèrent autour de lui.

Thibault les caressa comme un pasteur fait de ses brebis, comme un piqueur fait de ses chiens.

C'était son troupeau, c'était sa meute.

Troupeau aux yeux flamboyants, meute aux regards de flamme.

Au-dessus de sa tête, dans les branches sèches, sautillaient sans bruit ou voletaient en silence les chats-huants aux houhoulements plaintifs, et les chouettes aux cris funèbres.

Et dans les branches, comme des charbons ailés, on voyait scintiller les yeux des oiseaux de nuit.

Thibault semblait être le centre d'un cercle infernal.

De même que les loups venaient, en le caressant, se coucher à ses pieds, de même les hiboux et les chouettes semblaient attirés vers lui.

Les hiboux effleuraient ses cheveux du bout de leurs ailes silencieuses.

Les chouettes venaient se percher sur son épaule.

— Ah ! ah ! murmura Thibault, je ne suis donc pas l'ennemi de toute la création ; si les hommes me détestent, les animaux m'aiment.

Thibault oubliait quel rang tenaient dans la chaîne des êtres créés, les animaux qui l'aimaient.

Il ne songeait plus que ces animaux qui l'aimaient étaient les animaux qui haïssent l'homme et que l'homme maudit.

Il ne réfléchissait pas que ces animaux l'aimaient parce qu'il était devenu, parmi les hommes, ce qu'ils étaient, eux, parmi les animaux :

Une créature de nuit !

Un homme de proie !

Avec la réunion de tous ces animaux, Thibault ne pouvait pas faire un atome de bien.

Mais, en échange, il pouvait faire beaucoup de mal.

Thibault sourit au mal qu'il pouvait faire.

Il était à une lieue encore de sa cabane ; il se sentait fatigué. Il connaissait aux environs un grand chêne creux, il s'orienta et chemina vers ce chêne.

Il n'en aurait pas su le chemin que les loups le lui eussent montré, comme s'ils eussent pénétré sa pensée et deviné ce qu'il cherchait. Tandis que chouettes et hiboux sautillaient de branche en branche comme pour éclairer son chemin, les loups trottaient devant lui pour le lui montrer.

L'arbre était à vingt pas de la route.

C'était, nous l'avons dit, un vieux chêne qui ne comptait point par années, mais par siècles.

Les arbres qui vivent dix, vingt, trente existences d'homme, ne comptent pas, comme les hommes, par jour et par nuits, ils comptent par saisons.

L'automne est leur crépuscule, l'hiver est leur nuit.

Le printemps est leur aube, l'été leur jour.

L'homme envie l'arbre, l'éphémère envie l'homme.

Le tronc du vieux chêne n'eût pas été encerclé par les bras de quarante hommes réunis.

Le creux que le temps y avait formé, en faisant tomber tous les jours une parcelle de bois avec la pointe de sa faux, était grand comme une chambre ordinaire.

Cependant l'entrée en était suffisante à peine au passage d'un homme.

Thibault s'y glissa.

Il y trouva une espèce de siège taillé dans l'épaisseur du tronc, s'y assit aussi doucement et confortablement que dans un fauteuil à la Voltaire, souhaita la bonne nuit à ses loups et à ses chats-huants, ferma les yeux et s'endormit ou parut s'endormir.

Les loups se couchèrent en cercle autour de l'arbre.

Les hiboux et les chouettes perchèrent dans les branches.

Avec ces lumières répandues à ses pieds, avec ces lumières éparses dans les branches, le chêne ressemblait à un grand if illuminé pour quelque fête infernale.

Il était grand jour quand Thibault se réveilla.

Depuis longtemps les loups étaient rentrés dans leurs cavernes, et chouettes et hiboux avaient regagné leurs ruines.

Il n'était plus question de la pluie de la veille.

Un rayon de soleil, un de ces rayons encore pâles, mais qu'on reconnaît cependant pour des messagers de printemps, glissait à travers les branches dépouillées des arbres, et, à défaut de la verdure annuelle encore absente, faisait reluire l'éternelle et sombre verdure du gui.

Un bruit de musique se faisait vaguement entendre dans le lointain.

Mais peu à peu ce bruit approchait, et l'on pouvait commencer à distinguer que le concert se composait de deux violons et d'un hautbois.

D'abord Thibault crut rêver.

Mais, comme il était grand jour, comme il paraissait avoir la pleine jouissance de son esprit, force fut bien à Thibault de comprendre qu'il était parfaitement éveillé, d'autant plus que, quand il se fut bien frotté les yeux pour s'assurer de la vérité, les sons rustiques qu'il avait entendus parvinrent à son oreille parfaitement distincts.

Ils se rapprochaient rapidement de lui.

Un oiseau répondait au concert des hommes par le concert de Dieu.

Une fleur, un perce-neige, il est vrai, brillait comme une étoile au pied du buisson où chantait l'oiseau.

Le ciel était bleu comme en un beau jour d'avril.

Que voulait donc dire cette fête du printemps au milieu de l'hiver ?

Le chant de l'oiseau qui saluait ce jour inespéré, l'éclat de cette fleur qui faisait miroiter sa corolle pour remercier le soleil d'être venu la visiter, ces bruits de fête qui prouvaient au malheureux damné que les hommes s'associaient au reste de la nature pour être heureux sous ce dais d'azur, tout ce bouquet de joie, toute cette gerbe de bonheur au lieu de faire revenir Thibault à des idées plus calmes, augmentèrent sa méchante humeur.

Il eût voulu que le monde entier fût sombre et noir comme était alors son âme.

Il pensa d'abord à fuir le concert champêtre qui s'approchait de plus en plus.

Mais il lui semblait qu'une puissance plus forte que sa volonté clouât ses pieds à la terre.

Il s'enfonça donc dans le creux de son chêne et attendit.

On entendait distinctement des cris joyeux et des chansons grivoises se mêler aux accents des violons et au son du hautbois.

De temps en temps un coup de fusil retentissait, un pétard éclatait.

Thibault comprit que tout ce bruit joyeux devait être causé par une noce de village.

Effectivement, à une centaine de pas de lui, à l'extrémité de cette longue route de la queue de Ham, il vit déboucher un cortège de gens endimanchés et ayant de longs rubans de toutes couleurs, flottant, chez les femmes, à leur ceinture, chez les hommes, à leur chapeau et à leurs boutonnières.

En tête marchaient les ménétriers ;

Puis quelques paysans, mêlés à des valets qu'à leur livrée Thibault reconnut pour appartenir au seigneur Jean.

Puis Engoulevent, l'apprenti piqueur, donnant le bras à une vieille femme aveugle, enrubannée comme les autres ;

Puis le majordome du château de Vez, représentant probablement le père du petit valet du chenil, et donnant le bras à la mariée.

Cette mariée, Thibault fixait vainement sur elle des yeux effarés.

Il s'obstinait à ne pas la reconnaître.

Il fallut bien qu'il la reconnût enfin lorsqu'elle ne fut plus qu'à trente ou quarante pas de lui.

Cette mariée, c'était l'Agnelette.

L'Agnelette !

Et, pour comble d'humiliation, comme dernier coup porté à l'orgueil de Thibault, l'Agnelette non point pâle, tremblante, traînée violemment à l'autel, regardant derrière elle comme pour suivre un regret ou un souvenir, mais l'Agnelette joyeuse comme cet oiseau qui chantait, comme ce perce-neige qui fleurissait, comme ce rayon de soleil qui brillait ; l'Agnelette, toute fière de sa couronne de fleurs d'oranger, de son voile de tulle, de sa robe de mousseline ; l'Agnelette, enfin, blanche et souriante comme la Vierge de l'église de Villers-Cotterets, lorsqu'on lui met sa belle robe blanche du jour de la Pentecôte.

Sans doute devait-elle tout ce luxe à la châtelaine de Vez, à la femme du seigneur Jean, qui était une sainte pour les aumônes et pour les bienfaits.

Ce qui rendait Agnelette si joyeuse et pourtant si souriante, ce n'était pas le grand amour qu'elle ressentait pour celui qui allait devenir son mari ; non : c'était d'avoir trouvé ce qu'elle souhaitait si ardemment, ce que Thibault lui avait méchamment promis sans le lui vouloir donner, un appui pour sa vieille grand'mère aveugle.

Les musiciens, les mariés, les garçons et les filles de noce parurent sur la route, à vingt pas de Thibault, sans voir sortir du creux de son arbre cette tête aux cheveux de flamme, ces yeux au regard d'éclair.

Puis, comme Thibault les avait vus apparaître à travers la futaie, à travers la futaie ils disparurent.

Comme il avait entendu grandir peu à peu le bruit des violons et du hautbois, le bruit des violons et du hautbois s'éteignit peu à peu. Au bout d'un quart d'heure, la forêt était redevenue déserte...

Thibault était resté avec son oiseau qui chantait, sa fleur qui fleurissait, son rayon de soleil qui brillait.

Seulement, un enfer nouveau venait de s'allumer dans son cœur ; le plus terrible de tous, celui dont les serpents mordent le cœur avec les dents les plus aiguës et infiltrent le poison le plus corrosif :

L'enfer de la jalousie !

En revoyant Agnelette si fraîche, si gentille, si naïvement joyeuse, et surtout en la revoyant à l'heure où elle allait appartenir à un autre, Thibault, qui n'avait jamais eu l'idée de lui tenir la promesse qu'il lui avait faite, Thibault se figura qu'il n'avait jamais cessé de l'aimer.

Il lui sembla qu'Agnelette était engagée avec lui par serment, qu'Engoulevent lui enlevait son bien.

Peu s'en fallut qu'il ne bondît hors de sa cachette pour reprocher à la jeune fille sa trahison.

Agnelette, lui échappant, venait d'acquérir à l'instant même aux yeux de Thibault des vertus, des qualités, des avantages qu'il n'avait pas même soupçonnés quand, pour les posséder, il n'avait qu'à dire un mot.

Après toutes les déceptions qu'il avait éprouvées, perdre ce qu'il regardait comme un trésor à lui, auquel il lui semblait qu'il serait toujours temps de revenir parce qu'il lui semblait que personne n'aurait jamais l'idée de le lui envier, lui parut un dernier coup de la fortune.

Son désespoir, pour être muet, n'en fut que plus morne et plus profond. Il se mordit les poings, battit de sa tête les parois de l'arbre : enfin, il pleura et sanglota.

Mais ces pleurs et ces sanglots n'étaient point de ceux qui, en attendrissant le cœur, servent souvent de transition entre un mauvais et un bon sentiment ; non, pleurs et sanglots, inspirés cette fois plutôt par la colère, plutôt par la rage que par le regret, pleurs et sanglots ne purent chasser la haine de l'âme de Thibault.

Il semblait qu'en même temps qu'une moitié des larmes se déversait au dehors, l'autre se répandît au dedans et retombât sur le cœur comme autant de gouttes de fiel.

Il prétendait adorer Agnelette.

Il se lamentait de l'avoir perdue.

Mais sa tendresse de furieux se fût volontiers arrangée de la voir tomber morte avec son fiancé au pied de l'autel où le prêtre allait les unir.

Par bonheur, Dieu, qui réservait les deux enfants à d'autres épreuves, ne permit point que le souhait fatal se formulât dans l'esprit de Thibault.

Ils furent pareils à un homme qui dans l'orage entend le bruit du tonnerre et voit serpenter la foudre autour de lui, mais qui a le bonheur de ne pas être touché par le fluide mortel.

Bientôt le sabotier rougit de ses pleurs et eut honte de ses sanglots.

Il renfonça les uns dans ses yeux, les autres dans sa poitrine.

Il sortit de son gîte la tête perdue, et s'élança dans la direction de sa cabane.

Il fit une lieue en moins d'un quart d'heure.

Cette course effrénée, en amenant la transpiration, le soulagea un peu.

Enfin, il reconnut les alentours de sa chaumière.

Il y rentra comme un tigre rentre dans sa caverne, referma la porte derrière lui, et s'accroupit dans l'endroit le plus obscur du pauvre logis.

Là, les coudes sur les genoux, le menton sur les poignets, il pensa.

Quelles furent les pensées de ce désespéré ?

Demandez à Milton quelles furent les pensées de Satan après sa chute.

Il pensa à ces rêves qui lui avaient éternellement bouleversé l'esprit, qui avaient fait tant de désespérés avant lui dans le passé, et qui devaient encore faire tant de désespérés après lui dans l'avenir.

Pourquoi les uns naissent-ils faibles et les autres puissants ?

Pourquoi tant d'inégalité dans une chose qui se passe d'une façon si identique à tous les étages de la société, la naissance ?

Par quel moyen corriger ce jeu de la nature où le hasard tient éternellement les cartes contre l'homme ?

N'est-ce pas, avait-il pensé, en faisant comme font les joueurs habiles : en mettant le diable de leur côté.

En trichant ?

Il avait fait ainsi, lui.

Mais qu'avait-il gagné à tricher ?

Chaque fois qu'il avait eu beau jeu, chaque fois qu'il s'était cru sûr du point, c'était le diable qui avait gagné.

Quel bénéfice lui avait rapporté cette fatale puissance qui lui était donnée de faire le mal ?

Aucun.

Agnelette lui avait échappé.

La meunière l'avait chassé.

La baillive l'avait raillé.

Son premier souhait avait causé la mort du pauvre Marcotte et ne lui avait même pas rapporté un cuissot de ce daim qu'il avait ambitionné, et qui avait été le point de départ de ses désirs déçus.

Il avait été obligé de donner ce daim aux chiens du seigneur Jean pour leur faire faire fausse voie sur le loup noir.

Et puis cette multiplication des cheveux diaboliques était effrayante !

Elle rappelait l'exigence de ce savant qui avait demandé un grain de blé multiplié par chacune des soixante-quatre cases de l'échiquier : il fallait mille ans d'abondantes récoltes pour remplir la dernière case !

Lui, combien de souhaits lui restait-il à faire ? Sept ou huit, tout au plus.

Le malheureux n'osait plus se regarder.

Il n'osait porter ses regards ni dans la fontaine qui dormait au pied d'un arbre dans la forêt, ni dans la glace suspendue à la muraille.

Il craignait de se rendre à lui-même un compte trop exact de la durée de sa puissance.

Il aimait mieux rester dans la nuit que de voir l'aurore terrible qui devait se lever au delà de cette nuit.

Cependant, il devait y avoir un moyen de combiner les choses pour que le mal d'autrui lui rapportât un bénéfice quelconque.

Il lui semblait que, s'il eût reçu une éducation scientifique, au lieu d'être un pauvre sabotier sachant lire et compter à peine, il eût trouvé, dans la science, des combinaisons qui lui eussent infailliblement donné la richesse et le bonheur.

Pauvre fou !

S'il eût été savant, il eût connu la légende du docteur Faust.

A quoi avait conduit Faust la toute-puissance concédée par Méphistophélès, à lui, le rêveur, le penseur, le savant par excellence ?

Au meurtre de Valentin ! au suicide de Marguerite ! à la poursuite d'Hélène, c'est-à-dire d'une ombre !

D'ailleurs, Thibault pouvait-il rien chercher, rien combiner, dans ce moment où la jalousie lui rongeait le cœur, où il voyait la blanche Agnelette engageant pour toute sa vie, au pied de l'autel, sa foi à un autre que lui !

Et à qui engageait-elle sa foi ?

Au misérable petit Engoulevent, à celui qui l'avait découvert juché sur son arbre et qui avait retrouvé dans le buisson l'épieu qui lui avait valu les coups de courroie appliqués par Marcotte.

Oh ! s'il l'avait su ! comme il eût désiré que ce fût à lui qu'il arrivât malheur au lieu de Marcotte !

Qu'était-ce que la torture physique que les coups de ceinturon lui avaient fait éprouver, auprès de la torture morale qu'il éprouvait !

Supposez que les désirs d'ambition ne l'eussent pas pris, et, comme des ailes de vautour, ne l'eussent pas enlevé au-dessus de sa sphère : quel bonheur n'eût pas été le sien, à lui, habile ouvrier, pouvant gagner jusqu'à six francs par jour, avec une gentille petite ménagère comme Agnelette !

Car c'était certainement lui qu'Agnelette aimait le premier ; c'était lui peut-être qu'elle aimait encore, en épousant un autre. Et, tout en faisant ces réflexions, Thibault sentait le temps s'écouler. La nuit venait.

Si modeste que fût la fortune des mariés, si bornés que fussent les désirs des paysans qui les suivaient, il était évident qu'à cette heure paysans et mariés étaient à table faisant un joyeux repas.

Lui, il était seul et triste.

Il n'avait personne pour lui préparer son dîner.

Qu'y avait-il à manger, à boire dans toute la maison ?

Du pain ! de l'eau !

La solitude ! au lieu de cette bénédiction du ciel qu'on appelle une sœur, une amie, une femme.

Mais pourquoi donc ne dînerait-il pas, lui aussi, joyeusement et copieusement ?

Ne pouvait-il pas aller dîner où bon lui semblerait ?

N'avait-il pas dans sa poche le prix du dernier gibier qu'il avait vendu à l'aubergiste de la *Boule d'or* ?

Ne pouvait-il pas dépenser à lui tout seul autant que les nouveaux mariés et tous leurs convives ?

Il ne tenait qu'à lui.

— Ah ! par ma foi, dit-il, je suis trop niais de rester ici, de me laisser creuser le cerveau par la jalousie, et l'estomac par la faim, tandis que je puis, dans une heure, grâce à un dîner copieux et à deux ou trois bonnes bouteilles de vin, ne

plus songer à tout cela. Allons manger, et surtout allons boire!

Et voulant, en effet, faire un bon repas, il prit le chemin de la Ferté-Milon, où florissait, à l'enseigne du *Dauphin d'or*, un restaurant capable, assurait-on, de damer le pion au maître d'hôtel de Son Altesse Sérénissime monseigneur le duc d'Orléans.

XV

LE SEIGNEUR DE VAUPARFOND

Thibault arrivé à l'hôtel du *Dauphin d'or*, commanda le meilleur dîner qu'il put inventer.

Rien ne lui était plus facile que de se faire servir dans un cabinet à part; mais il n'eût pas joui de son propre triomphe.

Il fallait que le vulgaire des consommateurs le vît manger son poulet de grain, sa fine matelote d'anguille à la marinière.

Il fallait que les autres buveurs enviassent cet homme qui se versait de trois vins différents dans trois verres de formes diverses.

Il fallait que l'on entendît l'accent hautain de son commandement et la musique argentine de ses pistoles.

Au premier ordre qu'il donna, une espèce de grison, qui buvait une demi-bouteille de vin dans le coin le plus obscur de la salle, se retourna comme on se retourne au son d'une voix connue.

En effet, cet homme était un camarade de Thibault; — camarade de cabaret, bien entendu.

Thibault avait racolé bon nombre de ces camarades-là, depuis qu'au lieu de faire le sabotier le jour, il faisait le meneur de loups la nuit.

En apercevant Thibault, le grison se retourna vivement du côté de la muraille.

Mais pas si vivement que Thibault n'eût eu le temps de le reconnaître pour maître Auguste-François Levasseur, valet de chambre du seigneur Raoul de Vauparfond.

— Hé! François! cria Thibault, que fais-tu là dans ton coin, à bouder comme un moine en carême, au lieu de dîner honnêtement et franchement comme je fais, à la vue de tout le monde?

François ne répondit pas à l'interpellation, et fit seulement signe de la main à Thibault de se taire.

— Que je me taise? que je me taise? dit Thibault; et, s'il ne me convient pas de me taire, à moi? si je veux parler? si je m'ennuie à dîner tout seul? s'il me plaît de te dire: « Ami François, viens ici; je t'invite à dîner avec moi? .. » Tu ne viens pas? non? Eh bien, alors, je vais t'aller chercher.

Thibault se leva et, suivi par les regards de tous les convives, il alla donner à son ami François une tape à lui démonter l'épaule.

— Fais semblant de t'être trompé, Thibault, ou tu me fais perdre ma place; ne vois-tu pas qu'au lieu de ma livrée, j'ai ma redingote couleur de muraille! Je suis ici en bonne fortune par procuration de mon maître, et j'attends un billet doux que je dois lui porter.

— Dans ce cas, c'est autre chose, et je te demande bien pardon de l'indiscrétion. J'aurais cependant bien voulu dîner avec toi.

— Rien de plus simple: fais servir ton dîner dans un cabinet particulier, et je vais dire à notre gargotier que, s'il arrive un autre grison comme moi, il le fasse monter; entre nous autres amis, il n'y a pas de mystère.

— Bon! fit Thibault.

Et il appela le maître du restaurant et fit porter son dîner au premier étage, dans une chambre donnant sur la rue.

François se plaça de manière à voir celui qu'il attendait, descendre de loin la montagne de la Ferté-Milon.

Le dîner qu'avait commandé Thibault pour lui seul était assez copieux pour deux convives.

Il n'y changea rien, sinon qu'il demanda une ou deux bouteilles de vin de plus.

Thibault n'avait pris que deux leçons de maître Magloire, mais il les avait prises bonnes, et elles lui avaient profité.

Disons aussi que Thibault avait quelque chose à oublier, et qu'il comptait sur le vin pour arriver à cet oubli.

Thibault regardait donc comme un grand bonheur d'avoir rencontré un ami avec qui causer.

Dans la situation de cœur et d'esprit où était Thibault, on se grise autant en parlant qu'en buvant.

Aussi, à peine assis, à peine la porte refermée, à peine son chapeau bien enfoncé sur sa tête, pour que François ne remarquât pas le changement de couleur d'une partie de ses cheveux, Thibault entama-t-il la conversation en attaquant bravement le taureau par les cornes.

— Ah çà! l'ami François, dit-il, tu vas m'expliquer un peu, n'est-ce pas, ce que veulent dire quelques-unes de tes paroles que je n'ai point comprises?

— Cela ne m'étonne pas, dit François en se renversant avec fatuité sur le dossier de sa chaise; nous autres laquais de grands seigneurs, nous parlons la langue de la cour, et tout le monde n'entend point cette langue-là.

— Non; mais, quand on vous l'explique, on peut l'entendre.

— Parfaitement! Interroge, et je te répondrai.

— Je l'espère d'autant mieux que je me charge d'humecter tes réponses pour leur donner plus grande facilité à sortir. D'abord, qu'est-ce que c'est qu'un grison? J'avais cru jusqu'ici que c'était tout simplement un âne.

— Âne toi-même, ami Thibault, dit François en riant de l'ignorance du sabotier; non: un grison, c'est un laquais à livrée, que l'on revêt momentanément d'une redingote grise, afin que la livrée ne soit pas reconnue, tandis qu'il fait sentinelle derrière une colonne, ou qu'il monte la garde dans le renfoncement d'une porte.

— De sorte que, dans ce moment-ci, tu es de faction, mon pauvre François? Et qui doit venir te relever?

— Champagne, celui qui est au service de la comtesse de Mont-Gobert.

— Bon! je comprends. Ton maître, le seigneur de Vauparfond, est amoureux de la comtesse de Mont-Gobert. Tu attends ici une lettre de la dame que doit t'apporter Champagne.

— *Optimè!* comme dit le professeur du jeune frère de M. Raoul.

— C'est un heureux gaillard que le seigneur Raoul!

— Mais oui, fit François en se rengorgeant.

— Peste! la belle créature que la comtesse!

— Tu la connais?

— Je l'ai vue courir la chasse avec monseigneur le duc d'Orléans et madame de Montesson.

— Mon ami, tu sauras qu'on ne dit pas *courir* la chasse, mais *courre* la chasse.

— Oh! dit Thibault, je n'y regarde pas de si près. A la santé du seigneur Raoul!

Au moment où François reposait son verre sur la table, il poussa une exclamation.

Il venait d'apercevoir Champagne.

On ouvrit la fenêtre et l'on appela le troisième compagnon.

Champagne comprit avec la rapidité d'intuition d'un laquais de bonne maison, et monta.

Il était, comme son compagnon, vêtu d'une redingote couleur de muraille.

Il apportait la lettre.

— Eh bien, demanda François à Champagne en voyant dans ses mains la lettre de la comtesse de Mont-Gobert, y a-t-il rendez-vous pour ce soir?

— Oui, répondit joyeusement Champagne.

— Tant mieux, répondit allégrement François.

Cette communion de bonheur entre les laquais et le maître étonna Thibault.

— Est-ce donc la bonne fortune de votre maître qui vous rend si joyeux? demanda-t-il à François.

— Non pas; mais, quand M. le baron Raoul de Vauparfond est occupé, moi, je suis libre!

— Oui, et tu profites de ta liberté?

— Dame! fit François en se rengorgeant, on a ses bonnes fortunes aussi, tout valet de chambre que l'on est, et l'on emploiera son temps tant bien que mal.

— Et vous, Champagne?

— Moi, répondit le nouveau venu en mirant au jour le rubis liquide de son vin, moi, j'espère bien ne pas perdre le mien.

— Allons, allons, à vos amours! dit Thibault, puisque tout le monde a ses amours.

— Aux vôtres! répondirent en chœur les deux laquais.

— Oh! moi, dit le sabotier avec une expression de profonde haine contre le genre humain, moi, je suis le seul qui n'aime personne et que personne n'aime.

Les deux hommes regardèrent Thibault avec un certain étonnement.

— Oh! oh! dit François, est-ce que ce serait vrai, ce que l'on dit de vous, tout bas, dans le pays?

— De moi?

— Oui, de vous, fit Champagne.

— On dit donc la même chose du côté de Mont-Gobert que du côté de Vauparfond?

Champagne fit de la tête signe que oui.

— Eh bien, demanda Thibault, que dit-on?

— Que vous êtes loup-garou, dit François.

Thibault éclata de rire.

— Allons donc, dit-il, est-ce que j'ai une queue? est-ce que j'ai des griffes? est-ce que j'ai un museau de loup?

— Bon! fit Champagne, nous vous disons ce que l'on dit; nous ne disons pas que cela soit.

— En tout cas, reprit Thibault, avouez que les loups-garous ont de bon vin.

— Ma foi! oui, dirent les deux laquais.

— A la santé du diable qui le donne, messieurs!

Les deux hommes, qui tenaient le verre à la main, reposèrent leurs verres sur la table.

— Eh! dit Thibault, nous ne nous séparerons pas sans boire un dernier coup.

— Pas dans ces verres-là du moins, dit François en montrant ceux où Thibault avait bu à la santé de l'ennemi du genre humain.

— Vous êtes bien dégoûtés; appelez le sacristain, et faites-les laver à l'eau bénite.

— Non; mais, pour ne pas refuser une politesse à un ami, nous appellerons le garçon et nous lui demanderons d'autres verres

— Alors, ceux-là, dit Thibault, qui commençait à se gri-



Un corps était étendu en travers du chemin.

— Eh bien? demanda Thibault.

— Cherchez quelqu'un qui vous fasse raison à cette santé-là, dit François, ce ne sera pas moi.

— Ni moi, dit Champagne.

— Soit, dit Thibault; alors, je boirai les trois verres à moi tout seul

Et à lui tout seul, en effet, il but les trois verres

— Ami Thibault dit le laquais du baron, il faut se séparer.

— Bon! déjà? fit Thibault.

— Mon maître m'attend, et sans doute avec quelque impatience.. Ta lettre, Champagne?

— La voici.

— Prenons donc congé de notre ami Thibault et allons chacun à nos affaires ou à nos plaisirs, et laissons Thibault à ses plaisirs ou à ses affaires.

Et, en disant ces mots, François cligna de l'œil à son compagnon, qui lui répondit par un clignement d'yeux semblable.

ser, ne sont plus bons qu'à jeter par la fenêtre? Va-t en au diable! dit-il.

Le verre, lancé à cette adresse, traça dans l'air un sillon lumineux qui s'éteignit comme s'éteint un éclair.

Après le premier. Thibault prit le second.

Le second s'enflamma et s'éteignit de la même façon que le premier.

Après le second, ce fut le troisième.

Ce troisième fut accompagné d'un violent coup de tonnerre.

Thibault referma la fenêtre et reprit sa place, cherchant dans son esprit l'explication qu'il allait donner de ce prodige à ses deux compagnons.

Mais ses deux compagnons avaient disparu

— Les lâches! murmura Thibault.

Puis il chercha sur la table un verre où boire

Il n'y en avait plus.

— Bon! dit-il, le bel embarras vraiment! on boira à même la bouteille, voilà tout!

Et Thibault, joignant l'exemple au précepte, acheva son

dîner en buvant à même la bouteille ; ce qui ne contribua point à remettre en équilibre sa raison, déjà tant soit peu chancelante.

A neuf heures, Thibault appela le restaurateur, régla son compte et partit.

Thibault était en mauvaise disposition d'esprit contre l'humanité tout entière.

L'idée à laquelle il avait voulu échapper l'obsédait.

Agnelette, au fur et à mesure que le temps s'écoulait, lui échappait de plus en plus.

Ainsi, tout le monde, femme ou maîtresse, avait un être qui l'aimait.

Ce jour, qui était un jour de rage et de désespoir pour lui, allait être un jour de joie et de bonheur pour tout le monde.

Chacun à cette heure, le seigneur Raoul, François, Champagne, deux misérables laquais, chacun suivait l'étoile lumineuse du bonheur.

Lui seul allait bronchant dans la nuit.

Il était donc décidément maudit.

Mais, s'il était maudit, les plaisirs des maudits lui revenaient alors, et il avait bien le droit, pensait-il, de réclamer ces plaisirs-là.

En roulant ces réflexions dans sa tête, en blasphémant tout haut, en menaçant du poing le ciel, Thibault suivait dans la forêt la route qui conduisait tout droit à sa cabane, dont il n'était plus qu'à une centaine de pas, quand il entendit derrière lui le galop d'un cheval.

— Ah ! ah ! dit Thibault, voilà le seigneur de Vauparfond qui va à son rendez-vous. Je rirais bien, sire Raoul, si le seigneur de Mont-Gobert vous surprenait ! Cela ne se passerait pas comme avec maître Magloire ; là, il y aurait des coups d'épée reçus et donnés.

Tout préoccupé de ce qui se passerait si le comte de Mont-Gobert surprenait le baron de Vauparfond, Thibault, qui tenait le milieu de la route, ne se rangea probablement pas assez vite, car le cavalier, voyant cette espèce de paysan qui lui faisait obstacle, lui allongea un terrible coup de cravache en lui criant :

— Range-toi donc, drôle ! si tu ne veux pas que je t'écrase !

Thibault sentit à la fois, au fond de son ivresse mal dissipée, le cinglement de la cravache, le choc du cheval et le froid de l'eau et de la boue dans lesquelles il roulait.

Le cavalier passa.

Furieux, Thibault se releva sur un genou, et, montrant le poing à cette ombre qui fuyait :

— Mais, au nom du diable ! dit-il, ne serai-je donc pas, une fois seulement, grand seigneur à mon tour, pendant vingt-quatre heures, comme vous, monsieur Raoul de Vauparfond, au lieu d'être Thibault le sabotier comme je suis, afin d'avoir un bon cheval au lieu d'aller à pied, de fouailler les manants que je rencontrerai sur mon chemin, et de courtiser les belles dames qui trompent leurs maris, comme fait la comtesse de Mont-Gobert !

A peine Thibault avait-il exprimé ce souhait, que le cheval du baron Raoul butta et envoya son cavalier rouler à dix pas devant lui.

XVI

UNE SOUBRETTE DE GRANDE DAME

En voyant l'accident qui venait d'arriver au jeune seigneur dont la main un peu légère l'avait, quelques secondes auparavant, gratifié du coup de cravache sous lequel frissonnaient encore ses épaules, Thibault, tout joyeux, prit ses jambes à son cou et courut pour voir l'état dans lequel se trouvait M. Raoul de Vauparfond.

Un corps privé de mouvement était étendu au beau travers du chemin, et le cheval renâclait tout à côté.

Mais, chose qui parut des plus extraordinaires à Thibault, c'est que le corps étendu au travers du chemin ne lui semblait plus être le même qui, cinq minutes auparavant, avait passé près de lui et lui avait cinglé un si violent coup de cravache.

D'abord, ce corps était vêtu, non plus en seigneur, mais en paysan.

En outre, il sembla à Thibault que les habits dont ce même corps était couvert étaient ceux que lui, Thibault, portait un instant auparavant.

Sa surprise alla croissant et monta jusqu'à la stupéfaction lorsqu'il aperçut que ce corps inerte, et qui paraissait complètement privé de sentiment, avait non seulement ses habits, mais encore son visage.

Dans son étonnement, Thibault reporta naturellement les yeux de ce second Thibault sur lui-même, et il remarqua qu'un changement notable s'était opéré dans son costume.

Ses jambes, au lieu de souliers et de guêtres, étaient chaussées d'une élégante paire de bottes à la française venant au genou, souples comme des bas de soie, plissées sur le cou-de-pied et ornées de fins éperons d'argent.

Sa culotte, au lieu d'être de velours à côtes, était du plus beau daim tanné qui se pût voir, serrée à la jarretière par de petites boucles d'or.

Sa redingote de gros drap de Louviers couleur olive avait fait place à un élégant habit de chasse vert, avec des brandebourgs d'or, s'ouvrant sur un fin gilet de piqué blanc, entre les revers duquel, sur une chemise artistement plissée, se jouaient les flots onduleux d'une cravate de batiste.

Il n'y avait pas jusqu'à son chapeau à lampion qui ne se fût transformé en un élégant tricorne bordé d'un galon pareil à ceux qui formaient brandebourgs sur sa redingote.

En outre, au lieu du bâton *de longueur* (c'est le terme sous lequel les ouvriers désignent leur canne de combat), au lieu du bâton de longueur qu'il tenait à la main tout à l'heure encore, moitié comme appui, moitié comme défense, il secouait maintenant une légère cravache au sifflement de laquelle il prenait un aristocratique plaisir.

Enfin, sa taille fine était serrée par un ceinturon auquel pendait un long couteau de chasse, moitié sabre droit, moitié épée.

Thibault fut tout joyeux de se sentir enfermé dans un si charmant costume, et, par un mouvement de coquetterie bien naturel en pareille circonstance, il fut pris du désir immédiat de voir comment ce costume allait à l'air de son visage.

Mais où Thibault pourrait-il se contempler, au milieu des ténèbres de cette nuit noire comme l'intérieur d'un four ?

Il regarda autour de lui et reconnut qu'il était à dix pas à peine de sa cabane.

— Ah ! parbleu ! dit-il, rien de plus simple. N'ai-je donc point ma glace ?

Et Thibault s'élança vers sa cabane, ayant, comme Narcisse, l'intention de savourer tout à son aise sa propre beauté.

Mais la porte de la cabane était fermée.

Thibault en chercha inutilement la clef.

Il n'avait dans ses poches qu'une bourse bien garnie, un drageoir garni de pastilles ambrées et un petit canif à manche de nacre et d'or.

Que pouvait-il donc avoir fait de la clef de sa porte ?

Une idée lumineuse lui passa par l'esprit : c'est que sa clef pourrait bien être dans la poche de l'autre Thibault qui était resté étendu sur la route.

Il y retourna, fouilla dans la poche de la culotte, et du premier coup retrouva cette clef mêlée à quelques gros sous.

Il prit du bout des doigts le grossier instrument et revint ouvrir la porte.

Seulement, il faisait encore plus nuit dans la cabane que dehors.

Thibault chercha à tâtons le briquet, la pierre, l'amadou, les allumettes, et se mit à battre le briquet.

Au bout de quelques secondes, un bout de chandelle, fiché dans une bouteille vide, était allumé.

Mais l'allumeur ne put accomplir cette opération sans toucher la chandelle avec ses doigts.

— Pouah ! dit-il, quels porcs que ces paysans ! et comment peuvent-ils vivre dans de pareilles saletés !

La chandelle était allumée : c'était le principal.

Thibault décrocha la glace du mur, s'approcha de la chandelle et se regarda.

Mais à peine son regard eut-il plongé dans le réflecteur, qu'il poussa un cri de surprise.

Ce n'était pas lui, ou plutôt, c'était toujours son esprit, mais ce n'était plus son corps.

Le corps dans lequel son esprit était entré était celui d'un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, aux yeux bleus, aux joues roses et fraîches, aux lèvres de pourpre, aux dents blanches.

Ce corps enfin était celui du baron Raoul de Vauparfond.

Thibault se rappela alors le vœu que le coup de cravache et le choc du cheval lui avaient fait formuler dans un moment de colère.

Il avait, pour vingt-quatre heures, désiré être le baron de Vauparfond et que le baron de Vauparfond fût Thibault pour le même espace de temps.

Cela lui expliquait ce qui, au premier abord, lui avait paru inexplicable, c'est-à-dire que ce corps évanoui, qui était couché en travers de la route, fût vêtu de ses habits et orné de son visage.

— Peste ! dit-il, faisons attention à une chose ; c'est que j'ai l'air d'être ici, mais qu'en réalité je ne suis pas ici,

mais là-bas. Prenons garde que, pendant les vingt-quatre heures où j'ai l'imprudence de me quitter, il ne m'arrive quelque irréparable malheur. Allons, allons, pas tant de répugnance, monsieur de Vauparfond ; transportons ici le pauvre Thibault et couchons-le moelleusement sur son lit.

Et, en effet, quoique dans ses sentiments aristocratiques, M. de Vauparfond répugnât à ce petit travail, Thibault se prit bravement entre ses bras et se transporta de la route sur son lit.

Bien posé sur ce lit, Thibault souffla sa lampe, de peur que, dans son évanouissement, il n'arrivât malheur à cet autre lui-même ; puis, refermant la porte avec soin, il en cacha la clef dans le creux d'un arbre où il avait coutume de la mettre quand il ne voulait point la transporter avec lui.

Après quoi, il attrapa son cheval par la bride et monta dessus. Le premier moment fut à l'inquiétude.

Thibault, qui avait beaucoup plus voyagé à pied qu'à cheval, n'était point un écuyer consommé.

Il craignait donc de ne point conserver bien exactement son centre de gravité au milieu des mouvements qu'allait exécuter sa monture.

Mais il paraît qu'en héritant le corps de Raoul, il avait en même temps hérité ses qualités physiques, car le cheval ayant voulu, en bête intelligente qu'il était, profiter de l'inhabileté momentanée de son cavalier pour le désarçonner, Thibault, instinctivement, rassembla les rênes, serra les genoux, mit les éperons au ventre de sa monture et lui sangla deux ou trois coups de cravache qui la rappelèrent incontinent à l'ordre.

Thibault, sans s'en douter, était passé maître en équitation.

Cette victoire qu'il venait de remporter sur son cheval l'aida à se rendre compte à lui-même de sa dualité.

Pour le corps, il était des pieds à la tête le baron Raoul de Vauparfond.

Pour l'esprit, il était resté Thibault.

Il était évident que, dans le corps du Thibault évanoui qui était demeuré dans sa cabane, dormait l'esprit du jeune seigneur qui lui prêtait son corps.

Mais cette division qui logeait son esprit dans le corps du baron, et l'esprit du baron dans le corps de Thibault, ne lui laissait qu'une assez vague appréciation de ce qu'il allait avoir à faire.

Il savait bien qu'il allait à Mont-Gobert sur une lettre de la comtesse.

Mais que disait cette lettre?

A quelle heure était-il attendu?

Comment pénétrerait-il dans le château?

C'est ce qu'il ignorait complètement, et, par conséquent, ce qui lui restait à apprendre de point en point.

Alors Thibault eut une idée.

C'est qu'il avait sans doute sur lui la lettre écrite par la comtesse à Raoul.

Il se tâta de tous les côtés, et, en effet, il sentit dans la poche de côté de son habit quelque chose qui semblait avoir la forme de l'objet qu'il cherchait.

Il arrêta son cheval.

Il fouilla dans sa poche, en tira un petit portefeuille de cuir parfumé doublé de satin blanc.

Dans un des côtés de ce petit portefeuille étaient plusieurs lettres, dans l'autre une seule.

C'était cette dernière qui probablement allait lui apprendre ce qu'il ignorait.

Il s'agissait seulement de la lire.

Thibault était à trois ou quatre cents pas seulement du village de Fleury.

Il mit son cheval au galop, espérant trouver encore quelque maison éclairée.

Mais on se couche de bonne heure au village, et, dans ce temps-là, on se couchait plus tôt encore qu'aujourd'hui.

Thibault alla d'un bout à l'autre de la rue sans voir une seule lumière.

Enfin, il lui sembla entendre quelque bruit dans l'écurie d'une auberge.

Il appela.

Un valet vint avec une lanterne.

— Mon ami, lui dit Thibault oubliant qu'il était momentanément un grand seigneur, vous plairait-il de m'éclairer un instant? Vous me rendriez service.

— C'est pour cela que vous me faites sortir de mon lit, vous?... répondit grossièrement le garçon d'écurie. Eh bien, vous êtes bon enfant encore!

Et, tournant le dos à Thibault, il s'apprêta à rentrer.

Thibault vit qu'il avait fait fausse route.

— Voyons, drôle, dit-il en élevant la voix, approche ta lanterne et éclaire-moi, ou je te donne vingt-cinq coups de cravache!

— Oh! excusez-moi, monseigneur, dit le valet d'écurie, je ne savais pas à qui je parlais.

Et il se dressa sur la pointe des pieds pour mettre sa lanterne au point où Thibault en avait besoin.

Thibault déplia la lettre et lut :

« Mon cher Raoul,

« Décidément, la déesse Vénus nous tient sous sa protection. Je ne sais quelle grande chasse se projette demain du côté de Thury, mais ce que je sais, c'est qu'*il* part ce soir.

« Partez vous-même à neuf heures, pour être ici à dix et demie.

« Entrez par où vous savez ; vous serez attendu par qui vous savez et conduit où vous savez.

« Il m'a semblé, sans reproche, qu'à votre dernière visite, vous vous étiez arrêté bien longtemps dans les corridors.

« JANE. »

— Ah! diable! fit Thibault.

— Plaît-il, monseigneur? dit le valet d'écurie.

— Rien, manant, sinon que je n'ai plus besoin de toi et que tu peux te retirer.

— Bon voyage, monseigneur! dit le garçon d'écurie en saluant jusqu'à terre.

Et il rentra.

— Diable! répéta Thibault, la lettre ne m'apprend pas grand'chose, sinon qu'il paraît que nous sommes sous la protection de la déesse Vénus, qu'*il* part ce soir pour Thury, que je suis attendu par la comtesse de Mont-Gobert à dix heures et demie, et que de son petit nom la comtesse s'appelle Jane. Maintenant, quant au reste, j'entre par *où je sais*; je serai reçu par *qui je sais*, qui me conduira *où je sais*.

Thibault se gratta l'oreille : ce qui, dans tous les pays du monde, est le geste des gens plongés dans un grand embarras.

Il eut envie d'aller réveiller l'esprit du seigneur de Vauparfond, qui dormait sur son lit dans le corps de Thibault.

Mais, outre que c'était bien du temps perdu, ce moyen extrême avait ses inconvénients.

L'esprit du baron Raoul, en voyant son corps si près de lui, pouvait être pris du désir d'y rentrer.

De là une lutte dans laquelle Thibault ne pouvait se défendre qu'en risquant de se faire grand mal à lui-même.

Il fallait trouver un autre moyen.

Thibault avait souvent entendu vanter la sagacité des animaux, et dans sa vie champêtre avait plus d'une fois eu l'occasion d'admirer leur instinct.

Il résolut de s'en rapporter à celui de son cheval.

Il le ramena dans son chemin, lui tourna la tête du côté de Mont-Gobert et lui lâcha les rênes.

Le cheval partit au galop.

Il était évident qu'il avait compris.

Thibault ne s'inquiéta plus de rien ; le reste était l'affaire de son cheval.

Arrivé au coin du mur du parc, l'animal s'arrêta, non point qu'il parût hésiter sur la route qu'il avait à suivre, mais il dressait les oreilles et paraissait inquiet.

Il avait semblé à Thibault, de son côté, voir deux ombres ; mais, en effet, c'étaient sans doute deux ombres, car il eut beau se dresser sur ses étriers afin de se grandir, et regarder tout autour de lui, il ne vit absolument rien.

Il pensa que c'étaient des braconniers qui cherchaient à s'introduire dans le parc pour lui faire concurrence.

Du moment où personne ne lui disputait la route, il n'avait plus qu'à rendre à sa monture son libre arbitre.

C'est ce qu'il fit en lâchant de nouveau les rênes.

Le cheval suivit au grand trot les murs du parc, marchant dans la terre labourée et se gardant de hennir, comme s'il eût deviné, l'intelligent animal, qu'il ne devait faire aucun bruit, ou plutôt que le moins de bruit possible.

Il parcourut ainsi toute une face du mur du parc, puis tourna avec ce mur, et s'arrêta devant une petite brèche.

— Bon! dit Thibault, c'est sans doute par ici que nous allons passer.

Le cheval flaira la brèche et gratta du pied la terre.

C'était répondre catégoriquement.

Thibault lui lâcha la bride, et, au milieu des pierres roulant sous ses pieds, l'animal parvint à escalader la brèche.

Cheval et cavalier étaient dans le parc.

Il y avait déjà une des trois choses embarrassantes heureusement accomplie.

Thibault était passé par *où il savait*.

Restait à trouver *la personne qu'il savait*.

Il s'en rapporta encore à son cheval pour cela.

Au bout de cinq minutes, le cheval s'arrêtait à cent pas du château, devant la porte d'une de ces petites chaumières en terre glaise et en bois grume que l'on établit dans les

parcs pour faire ce que l'on appelle, en termes de peinture, fabrique dans le paysage.

Au bruit des pas du cheval, la porte s'était entr'ouverte et le cheval s'arrêtait à cette porte.

Une gentille chambrière sortit.

— C'est vous, monsieur Raoul? dit-elle à voix basse.

— Oui, mon enfant, c'est moi, répondit Thibault en mettant pied à terre.

— Madame avait grand'peur que cet ivrogne de Champagne ne vous eût point remis sa lettre.

— Elle avait tort; Champagne a été d'une exactitude exemplaire.

— Allons! laissez là votre cheval et venez.

— Mais qui va en avoir soin?

— Celui qui en a soin d'habitude, maître Cramoisi.

— C'est juste, dit Thibault comme si ces détails lui étaient familiers. Cramoisi en aura soin.

— Allons, allons, répéta la suivante, dépêchons-nous, ou madame dirait encore que nous nous sommes arrêtés dans les corridors.

Et, en disant ces mots, qui rappelaient à Thibault une phrase de la lettre adressée à Raoul, la chambrière riait et, en riant, montrait des dents blanches comme des perles.

Thibault eut bien envie cette fois de s'arrêter, non dans les corridors, mais dans le parc.

Mais la chambrière resta suspendue sur un pied et l'oreille au vent.

— Qu'y a-t-il? demanda Thibault.

— Il me semble que j'ai entendu crier une branche sous le pied de quelqu'un.

— Bon! dit Thibault, c'est sous le pied de Cramoisi.

— Raison de plus pour que vous soyez sage, monsieur Raoul, ici du moins.

— Je ne comprends pas.

— Est-ce que Cramoisi n'est pas mon fiancé? Voyons!

— Ah! si fait! mais, toutes les fois que je me trouve seul avec toi, ma petite Rose, je ne m'en souviens plus.

— Voilà que je m'appelle Rose, à présent! Monsieur le baron, je n'ai jamais vu d'homme plus oublieux que vous.

— Je t'appelle Rose, ma belle enfant, parce que la rose est la reine des fleurs, comme tu es, toi, la reine des soubrettes.

— En vérité, monsieur le baron, dit la chambrière, je vous trouve toujours de l'esprit, mais je vous en trouve encore plus ce soir que les autres jours.

Thibault se rengorgea.

C'était une lettre à l'adresse du baron et qui était décachetée par le sabotier.

— Pourvu que ta maîtresse soit de ton avis, dit-il.

— Oh! avec les grandes dames, dit la soubrette, il y a toujours moyen d'être l'homme le plus spirituel du monde: c'est de ne point parler.

— Bon! dit-il, je me souviendrai de la recette.

— Chut! dit la chambrière à Thibault; voyez-vous là madame la comtesse, derrière le rideau de son cabinet de toilette? Allons! suivez-moi bien modestement.

En effet, il s'agissait de traverser un espace vide qui se trouvait entre les massifs du parc et le perron du château.

Thibault s'avançait vers le perron.

— Eh bien, lui dit la soubrette en l'arrêtant par le bras, que faites-vous donc, malheureux?

— Ce que je fais? Ma foi, je t'avoue, Suzette, que je n'en sais rien.

— Bon! voilà que je m'appelle Suzette, à présent! Monsieur le baron me fait l'honneur, je crois, de me donner le nom de toutes ses maîtresses. Mais venez donc par ici! N'allez-vous point passer par les grands appartements? Fi donc! c'est bon pour monsieur le comte.

Et la femme de chambre entraîna, en effet, Thibault par une petite porte à la droite de laquelle on trouva un escalier tournant.

Arrivé au milieu de l'escalier, Thibault enveloppa de son bras la taille de la suivante, souple comme le corps d'une couleuvre.

— Ne sommes-nous pas aux corridors? demanda-t-il en cherchant des lèvres les joues de la belle fille.

— Pas encore, répondit-elle; mais cela ne fait rien.

— Ma foi! dit-il, si je m'appelais ce soir Thibault, au lieu de m'appeler Raoul, je te jure, ma chère Marton, que je monterais jusqu'aux mansardes au lieu de m'arrêter au premier.

On entendait le grincement d'une porte qui s'ouvrait.

— Eh! vite, vite, monsieur le baron! dit la soubrette, c'est madame qui s'impatiente.

Et, tirant Thibault après elle, elle atteignit le corridor, ouvrit une porte, poussa Thibault dans une chambre, et referma la porte derrière lui, croyant fermement l'avoir refermée sur le baron Raoul de Vauparfond, c'est-à-dire, comme elle le disait, sur l'homme le plus oublieux de la terre.

XVII

LE BARON DE MONT-GOBERT

Thibault entra dans la chambre de la comtesse.

Si la magnificence des meubles du bailli Magloire, pris dans le garde-meuble de monseigneur le duc d'Orléans, avait émerveillé Thibault, la fraîcheur, l'harmonie et le goût de cette chambre de la comtesse le ravirent jusqu'à l'enivrement.

Jamais le pauvre enfant de la forêt n'avait, même en rêve, vu rien de pareil.

On ne peut rêver des choses dont on n'a jamais eu l'idée.

Les deux fenêtres de cette chambre étaient fermées par de doubles rideaux.

Les premiers, de taffetas blanc garni de dentelles.

Les seconds, de satin de Chine bleu clair, brodés de fleurs d'argent.

Le lit et la toilette étaient drapés de même étoffe que les deux fenêtres, et à peu près perdus dans des flots de valenciennes.

Les murailles étaient couvertes d'une première tenture de taffetas rose très clair, sur laquelle pendait, bouillonnée à gros plis, une mousseline des Indes, fine comme de l'air tissé, et qui, au moindre vent venant de la porte, frissonnait comme une vapeur.

Le plafond se composait d'un médaillon peint par Boucher et représentant la toilette de Vénus.

Ces Amours recevaient des mains de leur mère les différentes pièces qui composent une armure féminine; seulement, comme toutes les pièces de l'armure étaient aux mains des Amours, Vénus était complètement désarmée, à l'exception de la ceinture.

Ce médaillon était supporté par des caissons renfermant des vues supposées de Gnide, de Paphos et d'Amathonte.

Les meubles, chaises, fauteuils, causeuses, vis-à-vis, étaient recouverts en satin de Chine pareil aux rideaux.

Le tapis, d'un fond vert d'eau très clair, était parsemé, à grande distance les uns des autres, de bouquets de bluets, de pavots roses et de marguerites blanches.

Les tables étaient en bois de rose.

Les encoignures en laque de Coromandel.

Tout cela était mollement éclairé par six bougies de cire rose posées dans deux candélabres.

Un doux parfum flottait dans l'air, vague et indéfinissable. Il eût été impossible de dire de quelle essence il était composé.

Ce n'était point un parfum, c'était une émanation.

C'est à ces effluves embaumés qu'Enée, dans l'*Enéide*, reconnaît la présence de sa mère.

Poussé par la chambrière, Thibault avait fait un pas dans la chambre, puis il s'était arrêté.

Il avait tout vu d'un regard, tout aspiré d'un souffle.

Tout avait passé comme une vision devant ses yeux.

La chaumière d'Agnelette, la salle de la meunière, la chambre de la baillive.

Puis tout cela avait disparu pour faire place au délicieux paradis d'amour dans lequel il venait d'être transporté comme par enchantement.

Il doutait de la vérité de ce qu'il voyait.

Il se demandait s'il existait véritablement des hommes et des femmes si privilégiés de la fortune, qu'ils habitassent dans de pareilles demeures.

N'était-il pas dans le château de quelque génie, dans le palais de quelque fée?

Qu'avaient donc fait de bien ceux qui jouissaient d'une pareille faveur?

Qu'avaient donc fait de mal ceux qui en étaient privés?

Pourquoi, au lieu de souhaiter d'être Raoul de Vauparfond pendant vingt-quatre heures, n'avait-il pas souhaité d'être le petit chien de la comtesse pendant toute sa vie?

Comment redeviendrait-il Thibault après avoir vu tout cela?

Il en était là de ses réflexions lorsque la porte du cabinet de toilette s'ouvrit et que la comtesse parut.

C'était bien véritablement l'oiseau de ce nid charmant, la fleur de cette terre embaumée.

Ses cheveux, dénoués et soutenus seulement par trois ou quatre épingles en diamants, tombaient d'un côté derrière son épaule, tandis que, de l'autre, roulés en une seule grosse boucle, ils retombaient et se perdaient dans sa poitrine.

Son corps souple et flexible, débarrassé de ses paniers,

dessinait ses lignes harmonieuses sous une robe de chambre de taffetas rose toute ruisselante de guipure

Sa jambe était chaussée d'un bas de soie si fin et si transparent, que l'on eût dit de la chair blanche et nacrée et non d'un tissu.

Enfin, son pied d'enfant était emprisonné dans une petite mule de drap d'argent à talon cerise.

Point de parure. Pas de bracelets aux bras, pas de bagues aux doigts ; un seul fil de perles autour du cou, mais quelles perles ! une rançon de roi.

— Non, monsieur, mais d'être l'âme la plus noire, le cœur le plus perfide qui se puisse cacher sous une enveloppe dorée. Allons, relevez-vous, et venez ici me rendre compte de votre conduite.

Et la comtesse tendit à Thibault une main qui tout à la fois offrait un pardon et demandait un baiser.

Thibault prit la douce main et la baisa.

Jamais ses lèvres n'avaient effleuré pareil satin.

La comtesse indiqua au faux Raoul une place sur la causeuse et s'assit la première.



Là, il vit un homme immobile, l'épée à la main.

En apercevant la rayonnante apparition, Thibault tomba à genoux.

Il se courbait, écrasé sous ce luxe et sous cette beauté, qui semblaient inséparables l'un de l'autre.

— Oh ! oui, mettez-vous à genoux, bien bas, plus bas encore... Baisez mes pieds, baisez le tapis, baisez la terre, et je ne vous pardonnerai pas davantage pour cela... Vous êtes un monstre !

— Le fait est que, si je me compare à vous, madame, je suis certes encore pis que cela.

— Oh ! oui, faites semblant de vous tromper au sens de mes paroles et de croire que je parle au physique, tandis que je parle au moral ; oui, certainement, vous devriez être un monstre de laideur, si votre âme perfide transparaissait à travers votre visage ; mais non, c'est qu'il n'en est pas ainsi ; c'est que monsieur, malgré tous ses méfaits, malgré toutes ses infamies, reste le plus beau gentilhomme des environs. Allez, monsieur, vous devriez être honteux !

— D'être le plus beau gentilhomme des environs ? demanda Thibault, qui comprenait bien à l'accent de cette voix que le crime qu'il avait commis n'était point irrémissible.

— Rendez-moi compte un peu de ce que vous avez fait depuis votre dernière visite, lui dit la comtesse.

— Dites-moi d'abord, chère comtesse, fit Thibault, de quelle époque date ma dernière visite ici ?

— Bon ! vous l'avez oublié ! Ah ! par exemple ! on n'avoue pas de ces choses-là, à moins que l'on ne vienne chercher une rupture.

— Tout au contraire, chère Jane, cette visite m'est si présente, qu'il me semble que c'est hier, et que j'ai beau me rappeler tous mes souvenirs, je n'ai commis depuis hier d'autre crime que de vous aimer.

— Allons, pas mal ! mais vous ne vous tirerez point d'un mauvais pas avec un compliment.

— Chère comtesse, dit Thibault, si nous remettions à plus tard les explications ?

— Non, répondez d'abord ; il y a cinq jours que je ne vous ai vu : qu'avez-vous fait ?

— J'attends que vous me le disiez, comtesse. Comment voulez-vous que, certain de mon innocence, je m'accuse moi-même ?

— Eh bien, soit ! D'abord, je ne vous parle pas de vos retards dans les corridors.

— Oh ! si, parlons-en ; comment supposez-vous, comtesse, qu'attendu par vous, c'est-à-dire par le diamant des diamants, j'aille m'amuser à ramasser sur la route une fausse perle ?

— Eh ! mon Dieu ! les hommes sont si capricieux, et Lisette est si jolie !

— Non ; comprenez donc, chère Jane, que cette fille étant notre confidente, que cette fille sachant tous nos secrets, je ne puis point la traiter comme une servante.

— Comme c'est gracieux à se dire : « Je trompe la comtesse de Mont-Gobert et je suis le rival de M. Cramoisi ! »

— C'est bien, on ne s'arrêtera plus dans les corridors et l'on n'embrassera plus Lisette, en supposant qu'on l'ait embrassée.

— Oh ! cela n'est rien encore.

— Comment ! j'ai commis quelque chose de plus grave ?

— D'où reveniez-vous l'autre nuit, quand on vous a rencontré sur la route d'Erneville à Villers-Cotterets ?

— Comment ! on m'a rencontré sur la route ?

— Sur la route d'Erneville ; d'où veniez-vous ?

— Je venais de la pêche.

— Comment ! de la pêche ?

— Oui, l'on pêchait dans les étangs du Berval.

— Oh ! l'on sait cela, vous êtes un grand pêcheur, monsieur. Et quelle anguille rapportiez-vous dans votre filet, monsieur, revenant de la pêche à deux heures du matin !

— J'avais dîné chez mon ami le seigneur Jean.

— A la tour de Vez ? Je crois plutôt que vous étiez allé consoler la belle recluse que, prétend-on, le jaloux louvetier tient prisonnière. Mais enfin, cela, je vous le pardonne encore.

— Comment ! j'ai fait pis que cela ? dit Thibault, qui commençait à se rassurer en voyant avec quelle facilité le pardon suivait l'accusation, si grande qu'elle fût.

— Oui, au bal de monseigneur le duc d'Orléans.

— A quel bal ?

— A celui d'hier ! il n'y a pas longtemps.

— A celui d'hier ? Je vous ai admirée.

— Bon ! je n'y étais pas.

— Est-il besoin que vous soyez là pour que je vous admire, Jane, et n'admire-t-on pas aussi sincèrement en souvenir qu'en réalité ? Si, absente, vous triomphez par la comparaison, la victoire n'en est que plus grande.

— Oui, et c'est pour pousser la comparaison jusqu'à ses dernières limites que vous avez dansé quatre fois avec madame de Bonneuil ? C'est donc bien joli, les brunes qui se couvrent de rouge, qui ont des sourcils comme les Chinois de mon paravent et des moustaches comme un soldat aux gardes ?

— Savez-vous de quoi nous avons parlé pendant ces quatre contredanses ?

— Mais c'est donc vrai, que vous avez dansé avec elle quatre fois ?

— C'est vrai, puisque vous le dites.

— Oh ! la bonne réponse !

— Sans doute ; qui donc voudrait démentir une si jolie bouche ? Ce n'est pas moi, moi qui la bénirais encore au moment où elle prononcerait ma sentence de mort.

Et, comme pour attendre sa sentence, Thibault tomba à genoux devant la comtesse.

Au même instant, la porte s'ouvrit et Lisette parut tout effarée.

— Ah ! monsieur le baron, dit-elle, sauvez-vous ! voilà M. le comte !

— Comment ! M. le comte ? s'écria la comtesse.

— Oui, M. le comte en personne, avec son piqueur Lestocq.

— Impossible !

— Madame la comtesse, Cramoisi les a vus comme je vous vois ; le pauvre garçon en était tout pâle.

— Ah ! cette chasse au château de Thury, c'était donc un piège ?

— Qui sait, madame ? Oh ! les hommes sont si perfides !

— Que faire ? demanda la comtesse.

— Attendre le comte et le tuer, dit résolument Thibault, furieux de voir lui échapper encore cette nouvelle bonne fortune, la plus précieuse de toutes celles qu'il avait ambitionnées.

— Le tuer ? tuer le comte ? Mais êtes-vous fou, Raoul ? Non, non, il s'agit de fuir, de vous sauver... Lisette ! Lisette ! emmène le baron par mon cabinet de toilette.

Et Lisette, poussant Thibault malgré ses efforts, disparut avec lui dans le cabinet.

Il était temps !

On entendait le bruit des pas dans le grand escalier.

La comtesse jeta une dernière parole d'amour au faux Raoul et se glissa vivement dans la chambre à coucher.

Thibault suivait Lisette.

Elle lui fit traverser rapidement le corridor, dont Cramoisi gardait l'autre extrémité.

Elle entra dans une chambre, de cette chambre dans une autre, puis dans un cabinet.

Le cabinet communiquait avec une petite tourelle.

Là, les fugitifs retrouvèrent, pour descendre, le pendant de l'escalier qu'ils avaient trouvé pour monter.

Seulement, arrivés au bas, ils trouvèrent la porte fermée.

Lisette, toujours suivie de Thibault, remonta quelques marches, entra dans une espèce de petit office dont la fenêtre donnait sur le jardin, et ouvrit la fenêtre.

Cette fenêtre était à quelques pieds seulement du sol.

Thibault s'élança et toucha la terre sans s'être fait aucun mal.

— Vous savez où est votre cheval, s'écria Lisette ; sautez dessus, et ne vous arrêtez qu'à Vauparfond.

Thibault eût bien voulu remercier la soubrette de ses bons avis ; mais elle était à six pieds au-dessus de sa tête, et il n'avait pas de temps à perdre.

En deux bonds, il gagna le massif d'arbres sous lequel était abritée la petite fabrique qui servait d'écurie à son cheval.

Seulement, son cheval y était-il ?

Un hennissement le rassura sur ce point.

Cependant ce hennissement semblait un cri de douleur.

Thibault entra dans la petite fabrique, étendit les mains, toucha son cheval, rassembla les rênes, et sauta sur son dos sans mettre le pied à l'étrier.

Thibault, nous l'avons dit, était devenu tout à coup un écuyer consommé.

Mais, en recevant ce fardeau, auquel il devait cependant être accoutumé, le cheval plia.

Thibault lui mit les éperons au ventre afin de l'enlever.

Le cheval, en effet, tenta de s'élancer ; mais à peine eut-il levé les deux jambes de devant, qu'il poussa un de ces hennissements douloureux comme Thibault en avait déjà entendu, et se coucha sur le côté.

Thibault dégagea vivement sa jambe de dessous lui ; ce qui lui fut assez facile, vu les efforts que l'animal faisait pour se relever, et il se trouva debout.

Il comprit alors que le comte, pour qu'il ne pût fuir, avait coupé ou fait couper les jarrets à son cheval.

— Ah ! mordieu ! dit-il, si je vous rencontre, M. le comte de Mont-Gobert, je vous jure bien que je vous couperai les jarrets comme vous les avez coupés à cette pauvre bête.

Et il s'élança hors de la fabrique.

Thibault reconnut le chemin par où il était venu, et qui le ramenait à la brèche.

Il marcha rapidement vers l'ouverture de la muraille, l'atteignit, escalada les pierres et se trouva hors du parc.

Mais là il vit un homme immobile et l'épée à la main.

Cet homme lui barrait la route.

Thibault reconnut le comte de Mont-Gobert.

Le comte de Mont-Gobert crut reconnaître Raoul de Vauparfond.

— Tirez votre épée, baron ! dit le comte.

Toute explication était inutile.

D'ailleurs, Thibault, à qui le comte arrachait des mains une proie sur laquelle il avait déjà mis l'ongle et la dent, Thibault ne le cédait point en colère au comte.

Il tira, non son épée, mais son couteau de chasse.

Les fers se croisèrent.

Thibault, qui jouait passablement de la canne et du bâton, n'avait aucune idée de l'escrime.

Il fut donc tout étonné lorsque, ayant mis l'épée à la main instinctivement, cela lui semblait ainsi du moins, il se trouva en garde et couvert selon toutes les règles de l'art.

Le comte lui porta les uns sur les autres deux ou trois coups qu'il para avec une admirable habileté.

— Oui, en effet, murmura le comte, les dents serrées, on m'a dit qu'au dernier assaut vous aviez touché Saint-Georges.

Thibault ne savait pas ce que c'était que Saint-Georges.

Mais il se sentait une fermeté et une élasticité de poignet, grâce auxquelles il lui semblait qu'il eût touché le diable en personne.

Jusque-là, il s'était borné à la défense ; mais, tout à coup, à la suite d'un ou deux mal attaqué par le comte, il vit un jour, se fendit et lui traversa l'épaule d'un coup droit.

Le comte laissa échapper son épée, plia la jambe gauche, et tomba un genou en terre en criant :

— A moi, Lestocq !

Thibault eût dû remettre son couteau de chasse au fourreau et fuir.

Par malheur, il se rappela le serment qu'il avait fait, s'il rencontrait le comte, de lui couper les jarrets comme celui-ci avait fait à son cheval.

Il glissa la lame tranchante sous le genou plié et tira à lui.

Le comte jeta un cri.

Mais, en se relevant, Thibault sentit à son tour une vive

douleur entre les deux épaules, puis une sensation glacée qui lui traversait la poitrine.

Puis, enfin, au-dessus de la mamelle droite, il vit sortir la pointe d'un fer.

Puis il ne vit plus rien qu'un nuage de sang.

Lestocq, que son maître avait, en tombant, appelé à son aide, y était venu et avait profité du moment où Thibault se relevait, après avoir coupé les jarrets du comte, pour lui enfoncer son couteau de chasse entre les deux épaules.

XVIII

MORT ET RÉSURRECTION

Le froid du matin rappela Thibault à la vie.

Il essaya de se soulever, mais une vive douleur le clouait à sa place.

Il était couché sur le dos, n'avait nul souvenir, et ne voyait au-dessus de sa tête qu'un ciel gris et bas.

Il fit un effort, s'appuya sur le côté, se souleva sur son coude et regarda autour de lui.

La vue des objets extérieurs lui rendit la mémoire des événements accomplis.

Il reconnut la brèche du parc.

Il se rappela son entrevue amoureuse avec la comtesse, son duel acharné avec le comte.

A trois pas de lui, la terre était rouge de sang.

Seulement, le comte n'était plus là.

Sans doute Lestocq, qui lui avait donné, à lui, le joli coup de pointe qui le clouait à cette place, avait aidé son maître à rentrer chez lui.

Quant à Thibault, on l'avait laissé là, au risque qu'il y mourût comme un chien

Le sabotier avait sur le bout de la langue tous les souhaits de désastres que l'on peut jeter à son plus cruel ennemi.

Mais, depuis que Thibault n'était plus Thibault, et pour tout le temps qui lui restait à être encore le baron Raoul, ou du moins à se dissimuler sous son enveloppe, tout son pouvoir fantastique était perdu.

Il avait jusqu'à neuf heures du soir ; seulement, vivrait-il jusque-là ?

Thibault ne laissait point que d'éprouver une vive inquiétude. S'il mourait auparavant, lequel mourrait, de lui ou du baron de Raoul ? Il y avait autant à parier pour l'un que pour l'autre.

Mais ce qui faisait surtout enrager Thibault, c'est que ce mal lui arrivait encore par sa faute.

Il se rappelait qu'avant de souhaiter d'être le baron pour vingt-quatre heures, il avait, ou à peu près, prononcé ces paroles :

« Je rirais bien, Raoul, si le comte de Mont-Gobert te surprenait ; il n'en serait point là comme il en a été hier chez le bailli Magloire, et il y aurait des coups d'épée donnés et reçus. »

Le premier désir de Thibault, on le voit, s'était aussi fidèlement accompli que le second ; et il y avait eu, en effet, des coups d'épée donnés et reçus.

Thibault parvint, après des efforts inouïs et des douleurs atroces, à se mettre sur un genou.

Dans cette position, il aperçut, suivant un chemin creux, des gens qui s'en allaient au marché de Villers-Cotterets.

Il tenta d'appeler.

Mais le sang lui vint à la bouche et l'étouffa.

Il mit son chapeau au bout de son couteau de chasse et fit des signes comme un naufragé.

Mais les forces lui manquèrent de nouveau, et il retomba sans connaissance sur la terre.

Cependant au bout de quelque temps, il lui sembla que le sentiment renaissait en lui.

Il lui parut que son corps éprouvait une sorte de balancement pareil à celui que l'on ressent dans un bateau.

Il ouvrit les yeux.

Des paysans l'avaient vu, et, sans le connaître, ayant pitié de ce beau jeune homme tout couvert de sang, ils avaient fabriqué un brancard avec des branches d'arbres et le transportaient à Villers-Cotterets sur ce brancard.

Mais, arrivé à Puiseux, le blessé se sentit incapable de supporter plus longtemps le mouvement.

Il demanda qu'on le déposât chez le premier paysan venu, où il attendrait qu'on lui envoyât un médecin.

Les porteurs le déposèrent chez le curé du village.

Thibault tira deux pièces d'or de la bourse de Raoul, donna ces deux pièces d'or aux paysans pour les remercier de la peine qu'ils avaient prise et de celle qu'ils allaient prendre encore.

Le curé disait sa messe.

En rentrant, il jeta les hauts cris.

Eût-il été Raoul lui-même, Thibault n'eût pas choisi un meilleur hôpital.

Le curé de Puiseux avait été autrefois vicaire à Vauparfond et avait été chargé à cette époque de la première éducation de Raoul.

Comme tous les curés de campagne, il savait ou croyait savoir un peu de médecine.

Il examina la plaie de son ancien élève.

Le fer avait glissé sous l'omoplate, avait traversé le poumon droit et était sorti par devant, entre la deuxième et la troisième côte.

Il ne se dissimula point la gravité de la blessure.

Cependant, il ne dit rien que le docteur ne fût arrivé.

Le docteur arriva et visita la plaie.

Il hocha piteusement la tête.

— Est-ce que vous ne le saignez pas ? demanda le prêtre.

— Pourquoi faire ? demanda le médecin. Sur l'heure où il a reçu le coup, oui, cela eût pu être utile ; mais maintenant il serait dangereux d'opérer dans le sang un mouvement quel qu'il fût.

— Qu'augurez-vous de son état ? demanda le curé, qui pensait que moins il y a à faire pour le médecin, plus il reste à faire pour le prêtre.

— Si la blessure suit son cours ordinaire, dit le docteur en baissant la voix, le malade ne passera probablement pas la journée.

— Alors, vous le condamnez ?

— Un médecin ne condamne jamais, ou, quand il condamne, c'est en laissant à la nature son droit de faire grâce : un caillot peut se former et arrêter net l'hémorragie ; une toux peut faire sauter le caillot et l'hémorragie tuer le malade.

— Alors, vous pensez qu'il est de mon devoir de préparer le pauvre garçon à la mort ? demanda le curé.

— Je crois, répondit le médecin en haussant les épaules, que vous feriez bien mieux de le laisser tranquille : d'abord, en ce moment-ci, parce qu'il est assoupi et ne vous entendra point ; ensuite, plus tard, parce qu'il aura le délire et ne vous comprendra pas.

Le docteur se trompait.

Le blessé, tout assoupi qu'il était, entendit ce dialogue, plus rassurant pour le salut de son âme que pour la santé de son corps.

Que de choses on dit devant le malade que l'on croit qu'il n'entend pas et dont il ne perd pas un mot !

Puis aussi cette acuité du sens de l'ouïe, peut-être tenait-elle à ce que c'était l'esprit de Thibault qui veillait dans le corps de Raoul.

Si c'eût été l'esprit de ce corps, peut-être eût-il subi plus sympathiquement l'influence de cette blessure.

Le médecin mit un appareil sur la blessure du dos. Quant à la blessure de la poitrine, il la laissa à découvert, en prescrivant seulement de tenir dessus un linge mouillé d'eau glacée. Puis il versa dans un verre d'eau quelques gouttes d'une liqueur calmante, recommandant au prêtre d'en faire avaler une cuillerée au malade toutes les fois que celui-ci demanderait à boire.

Ces précautions prises, le docteur se retira en disant qu'il reviendrait le lendemain, mais qu'il avait bien peur de faire une course inutile.

Thibault eût bien voulu mêler un mot à la conversation et dire à son tour ce qu'il pensait de lui-même, mais son esprit était comme en prison dans ce corps mourant et subissait malgré lui l'influence du cachot dans lequel il était enfermé.

Cependant il entendait le prêtre qui lui parlait, qui le secouait, qui essayait de le tirer de l'espèce de léthargie dans laquelle il était plongé. Cela le fatiguait fort.

Il fut bien heureux pour le digne curé que Thibault n'étant plus Thibault, eût perdu son pouvoir fantastique, car plus de dix fois, dans le fond de sa pensée, le blessé l'envoya à tous les diables.

Bientôt il lui sembla qu'on lui glissait sous les pieds, sous les reins, sous la tête, une espèce de brasier ardent.

Son sang commença à s'agiter, puis se mit à bouillir comme de l'eau sur le feu.

Il sentit toutes ses idées qui se brouillaient

Ses mâchoires fermées s'ouvrirent ; sa langue, nouée, se délia ; quelques mots, sans suite lui échappèrent.

— Ah ! ah ! ah ! dit-il, voilà probablement ce que le brave docteur appelle le délire.

Ce fut, pour le moment du moins, sa dernière idée lucide.

Toute sa vie, — et, en réalité, sa vie n'existait que depuis l'apparition du loup noir, — toute sa vie repassa devant lui.

Il se vit poursuivant et manquant le chevreuil.

Il se vit attaché au chêne et recevant les coups de ceinturon.

Il se vit faisant avec le loup noir le pacte qu'il subissait.
Il se vit essayant de passer la bague infernale au doigt d'Agnelette.
Il se vit essayant d'arracher ses cheveux rouges, qui avaient maintenant envahi le tiers de sa tête.
Il se vit allant chez la belle meunière, rencontrant Landry, se débarrassant de son rival, poursuivi par les garçons et les filles du moulin, et suivi par les loups.
Il se vit faisant connaissance avec madame Magloire, allant à la chasse pour elle, mangeant sa part de cette chasse, se cachant derrière les rideaux de sa chambre, découvert par maître Magloire, raillé par le seigneur Jean, éconduit par tous trois.
Il se vit dans son arbre creux, avec ses loups couchés tout autour de l'arbre, les hiboux et les chouettes perchés dans les branches.
Il se vit prêtant l'oreille, écoutant les sons des violons et du hautbois, sortant sa tête de son trou, regardant passer Agnelette et la joyeuse noce.
Il se vit en proie à toutes les colères de la jalousie, essayant de lutter contre elle à l'aide du vin ; à travers son cerveau troublé, il reconnaissait François, Champagne, l'aubergiste ; il entendait le galop du cheval du baron Raoul, il se sentait heurté et roulant dans la boue du chemin.
Puis il cessait de se voir, lui, Thibault.
Il ne voyait plus que le beau cavalier dont il avait pris la forme.
Il serrait la taille de Lisette.
Il effleurait de ses lèvres la main de la comtesse.
Puis il voulait fuir ; mais il se trouvait dans un carrefour où il n'y avait que trois chemins.
Chacun de ces trois chemins était gardé par une de ses victimes :
Le premier, par un spectre de noyé : c'était Marcotte ;
Le second, par un fiévreux agonisant sur un lit d'hôpital : c'était Landry.
Le troisième, par un blessé se traînant sur un genou et essayant en vain de se redresser sur son jarret coupé : c'était le comte de Mont-Gobert.
Il lui semblait qu'il racontait tout cela à mesure qu'il le voyait, et que le prêtre, à qui il faisait l'étrange confession, était, à l'écouter, plus mourant, plus pâle, plus tremblant que celui qui se confessait ; qu'il voulait cependant lui donner l'absolution, mais que lui la repoussait, secouait la tête et riait d'un air terrible en criant :
— Pas d'absoluton ! je suis damné ! je suis damné ! je suis damné !
Et, au milieu de ce délire, de cette hallucination, de cette folie, l'esprit de Thibault entendait sonner les heures à l'horloge du curé et les comptait.
Seulement, il lui semblait que cette horloge avait des proportions gigantesques, que le cadran n'était autre chose que la voûte bleue du ciel, que les numéros des heures de ce cadran étaient des flammes, que cette horloge s'appelait l'éternité, et que le monstrueux balancier qui la faisait mouvoir disait à chacune de ses secousses :

— *Jamais !*

A l'autre :

— *Toujours !*

Il entendit ainsi passer toutes les heures de la journée.
L'horloge sonna neuf heures du soir.
A neuf heures et demie, il y aurait vingt-quatre heures que lui, Thibault, était Raoul et que Raoul était Thibault.
Au dernier tintement de neuf heures, le sabotier sentit toute cette fièvre qui s'éloignait de lui ; une sensation de refroidissement qui allait jusqu'au tremblement lui succéda.
Il ouvrit les yeux en grelottant, reconnut le curé à genoux et disant au pied de son lit la prière des agonisants, et la vraie pendule marquant neuf heures un quart.
Seulement, ses sens avaient acquis une telle subtilité, qu'il voyait, si insensible que fût en réalité leur double mouvement, marcher la grande et même la petite aiguille.
Toutes deux s'acheminaient vers l'heure fatale :
Neuf heures et demie !
Quoique aucune lumière ne donnât sur le cadran, il semblait illuminé par une lumière intérieure.
Au fur et à mesure que la grande aiguille marchait vers le nº 6, un spasme de plus en plus violent serrait la poitrine du moribond.
Ses pieds étaient glacés, et le froid montait lentement, mais sans s'arrêter, des pieds aux genoux, des genoux aux cuisses, des cuisses aux entrailles.
La sueur lui coulait sur le front.
Il n'avait pas la force de l'essuyer ni même de demander qu'on l'essuyât.
Il sentait que c'était la sueur d'une angoisse qui, de moment en moment, devenait la sueur de l'agonie.
Toutes sortes de formes bizarres et qui n'avaient rien d'humain flottaient devant ses yeux.
La lumière se décomposait.
Il lui semblait que des ailes de chauves-souris soulevaient son corps et l'emportaient dans un crépuscule qui n'était ni la vie ni la mort, et participait des deux.
Enfin, le crépuscule lui-même devint de plus en plus sombre.
Ses yeux se fermèrent, et, comme un aveugle trébuchant dans les ténèbres, les lourdes membranes de ses ailes se heurtèrent à des choses inconnues.
Puis il roula dans des profondeurs incommensurables, dans des abîmes sans fond, où cependant retentit le battement d'un timbre.
Le timbre frappa un seul coup.
Le frémissement de ce timbre était à peine éteint, que le blessé jeta un cri.
Le prêtre se leva et s'approcha du lit.
Ce cri était le dernier soupir, la dernière haleine, le dernier souffle du baron Raoul.
Il était neuf heures et demie et une seconde.

XIX

LEQUEL ÉTAIT VIVANT, LEQUEL ÉTAIT MORT

Au même moment où l'âme frémissante du jeune gentilhomme s'envolait, Thibault, comme s'il sortait d'un sommeil agité par des rêves terribles, se soulevait sur son lit
Il était tout entouré de flammes.
Le feu était aux quatre coins de sa cabane.
Il crut d'abord que c'était la continuation de son cauchemar.
Mais il entendit si distinctement crier : « Mort au sorcier ! mort au magicien ! mort au loup-garou ! » qu'il comprit qu'il se passait quelque chose de terrible contre lui.
Puis les flammes approchaient, gagnaient son lit ; il en sentait la chaleur.
Quelques secondes encore, il allait se trouver au centre d'un vaste bûcher.
Un instant d'hésitation, et toute retraite allait lui être fermée ; il ne pourrait plus fuir.
Thibault bondit à bas de sa couchette, s'empara d'un épieu, et s'élança par la porte de derrière de sa cabane.
Au moment où on le vit passer au milieu des flammes et déboucher à travers la fumée, les cris : « A mort ! à mort ! » redoublèrent.
Trois ou quatre coups de feu partirent.
Ces trois ou quatre coups de feu étaient bien destinés à Thibault.
Il avait entendu siffler les balles.
Les hommes qui avaient tiré sur lui étaient à la livrée du grand veneur.
Thibault se souvint de la menace que, deux jours auparavant, lui avait faite le baron de Vez.
Il était donc hors la loi.
On pouvait l'enfumer comme un renard dans son terrier ; on pouvait tirer sur lui comme sur une bête fauve.
Par bonheur pour Thibault, aucune balle ne l'atteignit.
La flamme de sa chaumière ne formait qu'un cercle étroit de lumière ; il fut bientôt hors de ce cercle.
Alors il se trouva dans l'obscurité des grands bois, et, sans les clameurs de la valetaille qui brûlait sa maison, le silence eût, à cette heure, été égal à l'obscurité.
Il s'assit au pied d'un arbre et laissa tomber sa tête entre ses mains.
Les événements s'étaient, depuis quarante-huit heures, écoulés avec une assez grande rapidité pour que les sujets de réflexion ne manquassent pas au sabotier.
Seulement, ces dernières vingt-quatre heures, où il avait vécu d'une autre vie que la sienne, lui semblaient un rêve.
Il n'aurait point osé jurer que toute cette histoire du baron Raoul, de la comtesse Jane et du seigneur de Mont-Gobert fût vraie.
Il releva la tête en entendant tinter l'heure à l'église d'Oigny.
C'étaient dix heures qui sonnaient.
Dix heures !
A neuf heures et demie, il était encore couché agonisant, sous la forme du baron Raoul, dans la chambre du curé de Puiseux.
— Ah ! pardieu ! dit-il, il faut que j'en aie le cœur net ! Il y a une lieue à peine d'ici à Puiseux : en une demi-heure j'y serai ; je veux m'assurer si le baron Raoul est vraiment bien mort.

Un lugubre hurlement répondit à cette question que Thibault se faisait à lui-même.

Il regarda autour de lui.

Ses fidèles gardes du corps étaient revenus.

Le meneur de loups avait retrouvé sa meute.

— Allons! loups, mes seuls amis, allons! dit-il, en route!

Et il piqua avec eux à travers bois, dans la direction de Puiseux.

Les valets du seigneur Jean, qui remuaient les derniers restes de la cabane en flammes, virent passer comme une vision un homme qui courait à la tête d'une douzaine de loups.

Ils se signèrent.

Plus que jamais, ils furent convaincus que Thibault était sorcier.

Tout le monde l'eût cru comme les valets du seigneur Jean, surtout en voyant Thibault, aussi rapide que le plus rapide de ses compagnons, faire cette lieue qui sépare Oigny de Puiseux en moins d'un quart d'heure.

Arrivé aux premières maisons du village, il s'arrêta.

— Amis loups, dit-il, je n'ai plus besoin de vous cette nuit; au contraire, je tiens à être seul. Amusez-vous avec les étables du voisinage; je vous donne carte blanche. Et, si vous trouvez sur votre route quelques-uns de ces animaux à deux pieds qu'on appelle des hommes, amis loups, oubliez qu'ils prétendent être faits à l'image du Créateur, et ne vous en privez pas.

Les loups s'élancèrent dans toutes les directions en hurlant de joie.

Thibault continua son chemin.

Il entra dans le village.

La maison du curé touchait à l'église.

Thibault fit un détour pour ne point passer devant la croix.

Il arriva au presbytère.

A travers la vitre, il regarda et vit un cierge allumé près du lit.

Un drap était étendu sur le lit, et sous ce drap se dessinait une forme humaine accusant la rigidité cadavérique. La maison paraissait vide.

Sans doute le curé était allé faire sa déclaration de décès chez le maire du village.

Thibault entra. Il appela le curé. Personne ne répondit.

Thibault marcha droit au lit.

C'était bien un cadavre qui était couché sous le drap.

Il leva le drap. C'était bien le seigneur Raoul.

Il avait cette beauté calme et fatale que donne l'éternité.

Ses traits, de son vivant un peu féminins pour un homme, avaient acquis la sombre grandeur du trépas.

A la première vue, on eût pu croire qu'il dormait; mais, avec plus d'attention, on reconnaissait dans son immobilité quelque chose de plus profond que le sommeil.

On reconnaissait la reine qui a une faux pour sceptre, un linceul pour manteau impérial.

On reconnaissait la Mort.

Thibault avait laissé la porte ouverte.

Il lui sembla entendre un léger bruit de pas.

Il se rangea derrière le rideau de serge verte qui retombait au fond de l'alcôve, devant une porte qui, en cas de surprise, lui offrait une retraite.

Une femme vêtue de noir, couverte d'un voile noir, s'arrêta avec hésitation devant la porte.

Une autre tête passa près de la sienne et plongea son regard dans l'intérieur de la chambre.

— Je crois que madame peut entrer; il n'y a personne, et, d'ailleurs, moi, je veillerai.

La femme vêtue de noir entra, s'avança lentement vers le lit, s'arrêta pour essuyer la sueur qui coulait sur son front, puis, d'une main résolue, elle leva le drap que Thibault avait rejeté sur le visage du mort.

Thibault reconnut la comtesse.

— Hélas! dit-elle, on ne m'avait pas trompée!

Puis elle se laissa tomber à genoux et pria, tout en pleurant à sanglots.

Sa prière finie, elle se releva, baisa le front pâle du mort et les lèvres violettes de la blessure par où l'âme s'était envolée.

— O mon bien-aimé Raoul! murmura-t-elle, qui me nommera ton meurtrier? qui me secondera dans ma vengeance?

La comtesse avait à peine achevé ces mots, qu'elle poussa un cri et fit un bond en arrière.

Il lui semblait qu'une voix avait répondu:

— Moi!

Et les rideaux de serge verte avaient tremblé.

Mais ce n'était point un cœur faible que la comtesse.

Elle prit le cierge qui brûlait à la tête du lit et plongea son regard entre le rideau de serge verte et la muraille. Il n'y avait personne.

Elle vit une porte fermée, voilà tout.

Elle remit le cierge à sa place, prit dans un petit portefeuille une paire de ciseaux d'or, coupa une boucle de cheveux au cadavre, mit cette boucle de cheveux dans un sachet de velours noir pendu sur son cœur, baisa encore une fois le front du cadavre, lui rejeta son linceul sur la tête, et sortit.

Au seuil de la porte, elle rencontra le prêtre et fit un pas en arrière en épaississant son voile.

— Qui êtes-vous? demanda le prêtre.

— La douleur, répondit-elle.

Le prêtre se rangea et la laissa passer.

La comtesse et sa suivante étaient venues à pied.

Elles s'en retournèrent à pied.

Il n'y avait qu'un quart de lieue de Puiseux à Mont-Gobert.

A moitié route à peu près, un homme se détacha du tronc d'un saule derrière lequel il était caché et barra le passage aux deux femmes.

Lisette jeta un cri.

Mais, sans manifester aucune crainte, la comtesse s'avança vers cet homme.

— Qui êtes-vous? demanda-t-elle.

— Celui qui vous a répondu: *Moi!* tout à l'heure, quand vous avez demandé qui vous dénoncerait le meurtrier.

— Vous pouvez m'aider à me venger de lui?

— Quand vous voudrez.

— Tout de suite?

— Nous sommes mal ici.

— Où serions-nous mieux?

— Dans votre chambre, par exemple.

— Nous ne pouvons rentrer ensemble.

— Non; mais je puis passer par la brèche; mademoiselle Lisette peut m'attendre dans la fabrique où M. Raoul enfermait son cheval; elle peut me conduire par l'escalier tournant et m'ouvrir votre chambre. Si vous êtes dans votre cabinet de toilette, je vous attendrai, comme avant-hier a fait M. Raoul.

Les deux femmes frissonnèrent de la tête aux pieds.

— Qui êtes-vous pour connaître tous ces détails? demanda la comtesse.

— Je vous le dirai quand il sera temps que je vous le dise.

La comtesse hésita un instant.

Mais, prenant sa résolution:

— C'est bien, dit-elle, passez par la brèche; Lisette vous attendra dans l'écurie.

— Oh! madame, s'écria la chambrière, je n'oserai jamais aller chercher cet homme!

— J'irai, moi, dit la comtesse.

— A la bonne heure! dit Thibault, voilà une femme!

Et, se laissant glisser dans une espèce de ravin qui bordait la route, il disparut.

Lisette pensa s'évanouir.

— Appuyez-vous sur moi, mademoiselle, dit la comtesse, et marchons; j'ai hâte de savoir ce que cet homme a à me dire.

Les deux femmes rentrèrent par la ferme.

Personne ne les avait vues sortir, personne ne les vit rentrer.

La comtesse regagna sa chambre, où elle attendit que Lisette lui amenât l'inconnu.

Dix minutes après, Lisette entra très pâle.

— Ah! madame, dit-elle, ce n'était pas la peine de l'aller chercher.

— Pourquoi cela? demanda la comtesse.

— Parce qu'il connaît le chemin aussi bien que moi! Oh! si madame savait ce qu'il m'a dit! A coup sûr, madame, cet homme, c'est le démon!

— Faites-le entrer, dit la comtesse.

— Le voici! dit Thibault.

— C'est bien, dit la comtesse à Lisette; laissez-nous, mademoiselle.

Lisette se retira.

La comtesse resta seule avec Thibault.

L'aspect de Thibault n'avait rien de rassurant.

On sentait dans l'homme la fermeté d'une résolution prise, et il était facile de voir que la résolution était mauvaise: la bouche était contractée par un rire satanique, l'œil brillait d'une lueur infernale.

Au lieu de cacher ses cheveux rouges, Thibault, cette fois, les avait étalés complaisamment.

Ils retombaient sur son front comme un panache de flamme.

Et cependant la comtesse fixa sans pâlir son regard sur Thibault.

— Cette fille disait que vous connaissiez le chemin de ma chambre; y êtes-vous déjà venu?

— Oui, madame, une fois.

— Quand cela?

— Avant-hier.

— A quelle heure?

— De dix heures et demie à minuit et demi.

La comtesse regarda Thibault en face.

— Ce n'est pas vrai! dit-elle.

— Voulez-vous que je vous dise ce qui s'y est passé?

— A l'heure que vous indiquez?

— A l'heure que j'indique.

— Dites fit laconiquement la comtesse.

Thibault fut aussi laconique que celle qui l'interrogeait.

— M. Raoul est entré par cette porte, dit-il en montrant celle du corridor, et Lisette l'a laissé seul. Vous êtes entrée par celle-ci, continua-t-il en montrant la porte du cabinet de toilette, et vous l'avez trouvé à genoux. Vous aviez les cheveux dénoués et retenus par trois épingles de diamant, une robe de chambre de taffetas rose garnie de guipure, des bas de soie roses, des mules de drap d'argent et un fil de perles autour du cou.

— La toilette est parfaitement exacte, dit la comtesse ; continuez.

— Vous avez cherché trois querelles à M. Raoul : la première, sur ce qu'il s'arrêtait dans les corridors à embrasser votre femme de chambre ; la seconde, sur ce qu'il avait été rencontré à minuit sur la route d'Erneville à Villers-Cotterets ; la troisième, sur ce qu'au bal du château, où vous n'étiez pas, il avait dansé quatre contredanses avec madame de Bonneuil.

— Continuez.

— A chacune de ces querelles, votre amant vous a donné des raisons bonnes ou mauvaises : vous les avez trouvées bonnes puisque vous lui pardonniez quand Lisette est entrée tout effarée en criant à votre amant de fuir, attendu que votre mari venait de rentrer.

— Allons, vous êtes véritablement le démon, comme disait Lisette, fit la comtesse avec un sinistre éclat de rire, et je vois que nous pourrons faire des affaires ensemble... Achevez.

— Alors vous et votre femme de chambre avez poussé M. Raoul, qui se défendait, dans le cabinet de toilette ; Lisette lui a fait franchir le corridor, deux ou trois chambres, descendre un escalier tournant qui dessert l'aile du château opposée à celle par laquelle il était entré. Au bas de l'escalier, les fugitifs ont trouvé la porte fermée ; alors ils se sont réfugiés dans une espèce d'office ; Lisette a ouvert la fenêtre, qui n'était qu'à sept ou huit pieds de terre. M. Raoul a sauté par cette fenêtre, a couru à l'écurie, y a retrouvé son cheval, mais avec le jarret coupé ; alors, il a fait le serment, s'il rencontrait le comte, de lui couper le jarret comme le comte l'avait coupé au cheval, tenant pour lâche de mutiler sans nécessité un noble animal ; puis il a repris à pied le chemin de la brèche ; à la brèche, et en dehors de la muraille, il a trouvé le comte, qui l'attendait l'épée à la main. Le baron avait son couteau de chasse ; il l'a tiré du fourreau, et le combat a commencé.

— Le comte était seul ?

— Attendez... Le comte paraissait seul ; à la quatrième ou cinquième passe, le comte a reçu un coup de couteau de chasse dans l'épaule ; il est tombé sur un genou en criant : « A moi, Lestocq ! » Alors le baron s'est rappelé son serment et lui a coupé le jarret, comme le comte avait coupé le jarret à son cheval ; mais, au moment où il se relevait, Lestocq l'a frappé par derrière ; le fer est entré sous l'omoplate et est sorti par la poitrine... je n'ai pas besoin de vous dire à quel endroit : vous avez baisé la plaie.

— Après ?

— Le comte et son piqueur sont revenus au château, laissant le baron sans secours ; il est revenu à lui, a appelé des paysans qui l'ont mis sur un brancard et emporté ; leur intention était de le conduire à Villers-Cotterets ; mais à Puiseux il souffrait tant, qu'il n'a pu aller plus loin : ils l'ont déposé sur le lit où vous l'avez vu, et où il a rendu le dernier soupir à neuf heures et demie et une seconde du soir.

La comtesse se leva.

Elle alla sans rien dire à son écrin et prit le fil de perles qu'elle portait la veille au cou.

Elle le présenta à Thibault.

— Qu'est-ce que cela ? demanda celui-ci.

— Prenez, dit la comtesse, il vaut cinquante mille livres.

— Comptez-vous vous venger ? demanda Thibault.

— Oui, répondit la comtesse.

— La vengeance vaut plus cher que cela.

— Combien vaut-elle ?

— Attendez-moi la nuit prochaine, dit Thibault, et je vous le dirai.

— Où voulez-vous que je vous attende ? demanda la comtesse.

— Ici, dit Thibault avec un sourire de bête fauve.

— Je vous y attendrai, dit la comtesse.

— A demain, alors ?

— A demain.

Thibault sortit.

La comtesse alla remettre le fil de perles dans son écrin, souleva un double fond, en tira un flacon qui contenait une liqueur couleur d'opale, et un petit poignard au manche et au fourreau garnis de pierreries et à la lame damasquinée d'or.

Elle cacha le flacon et le poignard sous son oreiller, s'agenouilla devant son prie-Dieu, fit sa prière et revint se jeter tout habillée sur son lit.

XX

FIDÈLE AU RENDEZ-VOUS

Thibault, en quittant la comtesse, avait suivi l'itinéraire indiqué par lui-même, et était, sans accident, sorti du château d'abord et ensuite du parc.

Mais, arrivé là, pour la première fois de sa vie, Thibault se trouva sans savoir où aller. Sa chaumière était brûlée ; il n'avait pas un ami ; comme Caïn, il ne savait plus où reposer sa tête.

Il gagna la forêt, son éternel refuge.

Puis il erra jusqu'au fond de Chavigny, et, comme le jour commençait à paraître, il entra dans une maison isolée et demanda à acheter du pain.

Une femme, en l'absence de son mari, lui donna ce pain et ne voulut pas en recevoir le prix.

Thibault lui faisait peur.

Sûr de sa nourriture pour toute la journée, Thibault regagna la forêt.

Il connaissait, entre Fleury et Longpont, un endroit de la forêt extrêmement épais.

Il résolut d'y passer la journée.

En cherchant un abri derrière un rocher, il vit au fond d'un ravin quelque chose qui reluisait.

La curiosité lui inspira l'idée de descendre.

Ce quelque chose qui reluisait, c'était la plaque argentée du baudrier d'un garde.

Ce baudrier était passé en sautoir autour du cou d'un cadavre ou plutôt d'un squelette, car les chairs du cadavre avaient été rongées, et les os en avaient été nettoyés comme pour un cabinet d'anatomie ou un atelier de peinture.

Ce squelette était tout frais et semblait de la nuit même.

— Ah ! ah ! dit Thibault, voilà, selon toute probabilité, de l'ouvrage de mes amis les loups. Il paraît qu'ils ont profité de la permission que je leur ai donnée.

Il descendit dans le ravin, car il était curieux de savoir à qui avait appartenu le cadavre, et sa curiosité était facile à satisfaire.

La plaque, qui sans doute n'avait point paru à messieurs les loups d'aussi facile digestion que le reste, était restée sur la poitrine du squelette comme une étiquette sur un ballot.

J.-B. Lestocq,
garde particulier de M. le comte de Mont-Gobert.

— Bon ! dit Thibault en riant, en voilà un qui n'a pas porté loin la peine de son assassinat !

Puis, le front soucieux, à voix basse et sans rire cette fois, Thibault ajouta comme en se parlant à lui-même :

— Est-ce que, par hasard, il y a une Providence ?

La mort de Lestocq n'était point difficile à comprendre. En se rendant la nuit de Mont-Gobert à Longpont, sans doute pour exécuter quelque ordre de son maître, le garde du comte avait été attaqué par les loups. Il s'était défendu d'abord avec le même couteau de chasse dont il avait frappé le baron Raoul, car Thibault retrouva ce couteau à quelques pas du chemin, à un endroit où la terre, puissamment égratignée, indiquait une lutte ; puis, désarmé de son couteau de chasse, Lestocq avait été entraîné par les animaux féroces dans le ravin, et, là, dévoré par eux.

Thibault devenait tellement insoucieux à toute chose, qu'il n'eut de l'événement ni plaisir ni regret, ni satisfaction ni remords ; il songea seulement que cela simplifiait les desseins de la comtesse, qui n'aurait plus à se venger que de son mari.

Puis il s'établit entre les rochers le plus à l'abri du vent qu'il lui fut possible, afin d'y passer tranquillement la journée.

Vers midi, il entendit le cor du seigneur Jean et les abois de sa meute.

Le grand veneur chassait, mais la chasse passa assez loin de Thibault pour ne pas le déranger.

La nuit vint.

A neuf heures Thibault se mit en route.

Il retrouva sa brèche, suivit son chemin et arriva au hangar où l'avait attendu Lisette le jour où il y venait sous les traits du baron Raoul.

La pauvre fille était toute tremblante.

Thibault voulut suivre les traditions et commença par l'embrasser.

Mais elle fit un bond en arrière avec un effroi visible.

— Oh ! dit-elle, ne me touchez pas, ou j'appelle.

— Peste ! la belle fille, dit Thibault, vous n'étiez pas si revêche l'autre jour avec le baron Raoul.

— Oui, dit la suivante ; mais il s'est passé bien des choses depuis l'autre jour.

— Sans compter celles qui se passeront encore, dit allégrement Thibault.

— Oh ! répondit la chambrière d'un air sombre, je crois que maintenant le plus fort est fait.

Puis, marchant la première :

— Si vous voulez venir, dit-elle, suivez-moi.

Thibault la suivit.

Sans prendre aucune précaution, Lisette traversa tout l'espace libre qui séparait le massif du château

— Oh ! oh ! dit Thibault, tu es bien brave aujourd'hui, la belle fille et, si l'on nous voyait...

Mais elle, secouant la tête :

— Il n'y a plus de danger, dit-elle : tous les yeux qui pouvaient nous voir sont fermés.

Quoiqu'il ne comprît pas ce que voulait dire la jeune fille, l'accent dont elle prononça ces paroles fit tressaillir Thibault.

Il la suivit en silence, s'engagea avec elle dans l'escalier tournant et monta au premier étage.

Mais, au moment où Lisette mettait la main sur la clef de la chambre, il l'arrêta.

La solitude et le silence du château l'effrayaient. On eût dit d'un château maudit.

— Où allons-nous? demanda Thibault sans trop savoir ce qu'il disait.

— Mais vous le savez bien.

— Dans la chambre de la comtesse?

— Dans la chambre de la comtesse.

— Elle m'attend?

— Elle vous attend.

Et Lisette ouvrit la porte

— Entrez, dit-elle.

Thibault entra ; Lisette referma la porte et resta dans le corridor.

C'était bien la même chambre ravissante, éclairée de la même façon, embaumée de la même odeur.

Thibault chercha des yeux la comtesse.

Il s'attendait à la voir paraître par la porte du cabinet de toilette.

La porte du cabinet de toilette restait fermée.

Aucun bruit ne se faisait entendre dans cette chambre, si ce n'est le tintement de la pendule en porcelaine de Sèvres et le battement du cœur de Thibault.

Il commença de regarder autour de lui avec un effroi dont il ne pouvait se rendre compte.

Ses yeux s'arrêtèrent sur le lit.

La comtesse était couchée.

Elle avait à la tête les mêmes épingles de diamant, au cou le même fil de perles, au corps la même robe de chambre de taffetas rose, aux pieds les mêmes mules de drap d'argent qu'elle avait pour recevoir le baron Raoul

Thibault s'approcha.

La comtesse ne fit pas un mouvement à son approche

— Vous dormez, belle comtesse? dit-il en se penchant vers elle pour la regarder.

Mais tout à coup il se redressa, l'œil fixe, les cheveux hérissés, la sueur au front.

Il commençait de soupçonner la vérité terrible

La comtesse dormait-elle du sommeil de ce monde ou du sommeil éternel?

Thibault alla prendre un candélabre sur la cheminée, et, d'une main tremblante, l'approcha du visage de l'étrange dormeuse.

Le visage était pâle comme de l'ivoire et marbré aux tempes.

Les lèvres étaient violettes.

Une goutte de cire rose tomba toute brûlante sur ce masque du sommeil.

La comtesse ne se réveilla point.

— Oh ! oh ! qu'est-ce que cela? dit Thibault.

Et il posa sur la table de nuit le candélabre, que ne pouvait plus soutenir sa main tremblante.

Les deux bras de la comtesse étaient allongés contre son corps ; dans chacune de ses mains elle semblait enfermer quelque chose.

Thibault, avec effort, ouvrit la main gauche

Il y trouva le flacon que la comtesse avait tiré la veille de son écrin.

Il ouvrit l'autre main.

Il y trouva un papier sur lequel étaient écrits ces seuls mots : *Fidèle au rendez-vous.*

Fidèle jusqu'après la mort, en effet.

La comtesse était morte.

Les illusions de Thibault lui échappaient les unes après les autres, comme les rêves du dormeur échappent à l'homme au fur et à mesure qu'il se réveille.

Seulement, dans les rêves des autres hommes, les morts se relèvent.

Les morts de Thibault, eux, restaient couchés

Il s'essuya le front, alla à la porte du corridor, la rouvrit, et trouva Lisette agenouillée et priant

— La comtesse est donc morte? demanda Thibault.

— La comtesse est morte, et le comte est mort.

— Des suites des blessures qu'il avait reçues dans son combat avec le baron Raoul?

— Non, du coup de poignard que lui a donné la comtesse.

— Oh ! oh ! fit Thibault essayant de grimacer le rire au milieu de ce sombre drame, c'est toute une histoire nouvelle et que je ne connais pas.

Cette histoire, la femme de chambre la lui raconta.

Elle était simple, mais terrible.

La comtesse était restée couchée une partie de la journée, écoutant sonner les cloches du village de Puiseux, qui annonçaient le départ du corps de Raoul pour le château de Vauparfond, où il devait être inhumé dans le caveau de ses ancêtres.

Vers quatre heures de l'après-midi, les cloches cessèrent de sonner.

Alors la comtesse s'était levée ; elle avait pris le poignard sous son oreiller, l'avait caché dans sa poitrine, et s'était acheminée vers la chambre de son mari.

Elle trouva le valet de chambre tout joyeux.

Le médecin venait de sortir : il avait levé l'appareil et répondait de la vie du comte.

— Madame conviendra que c'est bien heureux ! dit le valet de chambre.

— Oui, c'est bien heureux, en effet.

Et la comtesse entra dans la chambre de son mari.

Cinq minutes après elle en sortit.

— Le comte dort, dit-elle ; il faudrait n'entrer chez lui que lorsqu'il appellera

Le valet de chambre s'inclina en signe d'obéissance et s'assit dans l'antichambre afin d'être prêt au premier signal de son maître.

La comtesse rentra chez elle.

— Déshabillez-moi, Lisette, dit-elle à sa femme de chambre et donnez-moi les vêtements que j'avais la dernière fois qu'*il* est venu.

La soubrette obéit.

On a vu la fidélité avec laquelle elle avait revêtu ce costume dans ses moindres détails

Alors la comtesse écrivit quelques mots qu'elle plia et garda dans sa main droite.

Puis elle se coucha sur son lit

— Madame ne prendra-t-elle point quelque chose? demanda la chambrière.

La comtesse ouvrit la main gauche et montra un flacon qu'elle y tenait enfermé.

— Si fait, Lisette, dit-elle, je vais prendre ce qu'il y a dans ce flacon

— Comment ! dit Lisette, pas autre chose?

— C'est assez, Lisette ; car, lorsque je l'aurai pris, je n'aurai plus besoin de rien.

Et, en effet, portant le flacon à sa bouche, la comtesse l'avait vidé d'un seul trait.

Puis elle avait dit :

— Vous avez vu l'homme qui nous a attendues sur la route, Lisette ; j'ai rendez-vous avec lui ce soir, de neuf à dix heures, dans ma chambre. Vous irez l'attendre où vous savez et le conduirez vers moi... Je ne veux point, ajouta-t-elle tout bas, que l'on dise que je n'ai pas été fidèle à ma parole, même après ma mort

Thibault n'avait rien à dire : ce qui avait été arrêté avait été tenu

Seulement, la comtesse s'était chargée seule de sa vengeance.

C'est ce que l'on sut lorsque le valet de chambre, inquiet du sort de son maître, entr'ouvrit la porte de la chambre, entra sur la pointe du pied, et trouva le comte couché sur le dos, un poignard dans le cœur.

Alors, on était accouru pour annoncer la nouvelle à madame, et l'on avait trouvé madame morte de son côté.

Le bruit de la double mort s'était aussitôt répandu dans la maison, et tous les domestiques avaient fui en disant que l'ange exterminateur était entré dans le château. Seule, la chambrière était restée pour accomplir les dernières volontés de sa maîtresse.

Thibault n'avait plus rien à faire dans la maison. Il laissa la comtesse sur son lit, Lisette près d'elle, et descendit.

Comme l'avait dit la chambrière, il n'avait plus à craindre de rencontrer ni maître ni domestiques. Les domestiques s'étaient enfuis, les maîtres étaient morts.

Thibault reprit le chemin de la brèche. Le ciel était sombre, et, si l'on n'eût été au mois de janvier, on l'eût dit orageux.

A peine si l'on voyait dans le parc la trace du sentier.

Deux ou trois fois Thibault s'arrêta, prêtant l'oreille ; il lui semblait avoir entendu à sa droite et à sa gauche craquer les branches sous des pas qui semblaient se régler sur le sien.

Arrivé à la brèche, Thibault entendit distinctement une voix qui disait :

— C'est lui !

Au même instant, deux gendarmes embusqués en dehors

de la brèche, sautèrent au collet de Thibault, tandis que deux autres l'attaquaient par derrière.

Cramoisi, qui, dans sa jalousie contre Lisette, veillait et rôdait une partie des nuits, avait vu, la veille, entrer et sortir par des chemins détournés un homme inconnu et l'avait dénoncé au brigadier de la gendarmerie.

La dénonciation devint encore plus grave lorsque l'on sut les nouveaux malheurs arrivés au château.

Le brigadier envoya quatre hommes avec ordre d'arrêter tout rôdeur suspect.

Deux des quatre hommes, guidés par Cramoisi, s'embusquèrent à la brèche ; les deux autres suivirent pas à pas Thibault dans le parc.

On a vu comment, au signal de Cramoisi, tous les quatre s'étaient jetés sur lui.

La lutte fut longue et opiniâtre.

Thibault n'était point un homme que quatre gendarmes pussent abattre ainsi sans difficulté.

Mais il n'avait pas d'armes ; sa résistance fut inutile.

Les gendarmes y avaient mis d'autant plus de persistance qu'ils avaient reconnu Thibault, et que Thibault, recommandé par les différents malheurs qu'il avait traînés à sa suite, commençait à avoir une détestable réputation dans la contrée. Thibault fut terrassé, garrotté et mis entre deux chevaux.

Les deux autres gendarmes marchèrent l'un devant, l'autre derrière.

C'était plutôt par amour-propre que pour autre chose que Thibault avait lutté.

Sa puissance pour faire le mal était, on le sait, indéfinie.

Il n'avait qu'à souhaiter la mort de ses quatre assaillants, et ses quatre assaillants fussent tombés morts.

Mais il serait toujours temps d'en arriver là. Fût-il au pied de l'échafaud, tant qu'il lui resterait un souhait à faire, il était sûr d'échapper à la justice des hommes.

Thibault garrotté, avec des cordes aux mains, des entraves aux pieds, marchait donc entre ses quatre gendarmes avec une résignation apparente.

Un des gendarmes tenait le bout de la corde qui le liait.

Eux plaisantaient et riaient, demandant au sorcier Thibault comment ayant le pouvoir qu'il avait, il s'était laissé prendre.

Et Thibault répondait à leurs plaisanteries par le proverbe si connu : « Rira bien qui rira le dernier. »

Les gendarmes espéraient bien que ce seraient eux qui les derniers riraient.

On dépassa Puiseux et on entra dans la forêt.

Le temps était devenu de plus en plus sombre. On eût dit que les nuages, comme un immense voile noir, étaient supportés par la cime des arbres. On ne voyait point à quatre pas autour de soi

Thibault voyait, lui.

Il voyait de tous côtés des lumières passer rapides dans les ténèbres et se croiser en tous sens.

Ces lumières se rapprochaient de plus en plus et étaient accompagnées d'un piétinement dans les feuilles sèches.

Les chevaux, inquiets, reculaient en aspirant le vent de la nuit et frissonnant sous leurs cavaliers

Les gendarmes, qui riaient d'un gros rire, se taisaient peu à peu.

Thibault se mit à rire à son tour.

— De quoi ris-tu ? lui demanda un gendarme.

— De ce que vous ne riez plus, dit Thibault.

A la voix de Thibault, les lumières se rapprochèrent encore et les pétinements devinrent distincts.

Puis on entendit un bruit sinistre, un bruit de mâchoires dont les dents claquaient les unes contre les autres.

— Oui, oui, mes amis les loups, dit Thibault, vous avez goûté de la chair humaine, et cela vous a semblé bon !

Un petit grognement d'approbation, qui tenait à la fois du chien et de l'hyène, lui répondit.

— C'est cela, dit Thibault, je comprends : après avoir mangé du garde-chasse, vous ne seriez pas fâchés de goûter du gendarme

— Oh ! oh ! dirent les cavaliers, qui commençaient à frissonner, à qui parles-tu donc ?

— A ceux qui me répondent, dit Thibault

Et il poussa un hurlement. Vingt hurlements lui répondirent. Il y en avait qui n'étaient qu'à dix pas, il y en avait qui étaient fort loin.

— Hum ! fit un des gendarmes, quels sont donc ces animaux qui nous suivent ainsi, et dont ce misérable semble parler la langue ?

— Ah ! dit le sabotier, vous faites prisonnier Thibault le meneur de loups, vous le conduisez par les bois pendant la nuit, et vous demandez quels sont ces lumières et ces hurlements qui le suivent !.. Entendez-vous, amis ? cria Thibault, ces messieurs demandent qui vous êtes. Répondez-leur tous ensemble, afin qu'ils n'aient plus aucun doute.

Les loups, obéissant à la voix de leur maître, poussèrent un hurlement unanime et prolongé.

Le souffle des chevaux devint bruyant ; deux ou trois se cabrèrent.

Les gendarmes firent ce qu'ils purent pour calmer leurs montures en les flattant de la main et de la voix.

— Oh ! dit Thibault, ce n'est rien ; il faudra voir cela tout à l'heure, quand chaque cheval aura deux loups en croupe et un à la gorge !

Les loups passèrent sous les jambes des chevaux et vinrent caresser Thibault.

L'un d'eux se dressa contre sa poitrine comme pour lui demander ses ordres.

— Tout à l'heure, tout à l'heure, dit Thibault ; nous avons le temps ; ne soyons pas égoïstes et donnons aux camarades le loisir d'arriver.

Les gendarmes n'étaient plus maîtres de leurs chevaux, qui se cabraient, faisaient des écarts, et, tout en marchant au pas, se couvraient de sueur et d'écume.

— N'est-ce pas, dit Thibault aux gendarmes, que vous feriez bien maintenant une affaire avec moi ? Ce serait de me rendre la liberté, à la condition que chacun de vous couchera cette nuit dans son lit.

— Au pas, dit un des gendarmes ; tant que nous marcherons au pas, nous n'avons rien à craindre.

Un autre tira son sabre.

Au bout de quelques secondes, on entendit un hurlement de douleur.

Un des loups avait saisi le gendarme à la botte, et celui-ci l'avait traversé d'outre en outre avec son sabre.

— Ah ! dit Thibault, voilà ce que j'appelle une imprudence, gendarme ; les loups se mangent entre eux, quoi qu'en dise le proverbe, et, quand ils vont avoir goûté du sang, je ne sais pas si, moi-même, je pourrai les retenir.

Les loups se jetèrent tous ensemble sur leur camarade blessé. Au bout de cinq minutes, il n'en restait plus que les os.

Les gendarmes avaient profité de ces cinq minutes de répit pour gagner du chemin, ne lâchant pas Thibault et le forçant de courir avec eux. Mais ce qu'avait prédit Thibault arriva.

On entendit tout à coup comme un ouragan.

C'était la meute qui arrivait au grand galop.

Les chevaux, lancés au trot, refusèrent de reprendre le pas, effrayés par le piétinement, l'odeur et le hurlement des loups.

Ils se mirent au galop, malgré les efforts de leurs cavaliers.

Celui qui tenait Thibault par la corde n'ayant pas trop de ses deux mains pour maîtriser son cheval, lâcha le prisonnier.

Les loups bondirent les uns sur la croupe, les autres à la gorge des chevaux.

Dès que ceux-ci sentirent les dents aiguës de leurs adversaires, ils s'élancèrent dans toutes les directions.

— Hourra, les loups ! hourra ! cria Thibault.

Mais les terribles animaux n'avaient pas besoin d'être encouragés. Outre les deux ou trois qu'il avait après lui, chaque cheval en eut bientôt six ou sept à sa poursuite.

Chevaux et loups disparurent dans toutes les directions, et l'on entendit bientôt s'affaiblissant dans l'éloignement les cris de détresse des hommes, les hennissements de douleur des chevaux et les hurlements de rage des loups.

Thibault était resté libre.

Seulement, il avait les mains garrottées par une corde et des entraves aux pieds.

Il essaya d'abord de couper ses liens avec ses dents. Impossible.

Il essaya de les briser par la force des muscles. Ce fut inutile.

Les efforts qu'il tenta firent que les cordes lui entrèrent dans les chairs ; voilà tout.

Ce fut à lui à son tour de rugir de douleur, d'angoisse et de rage.

Enfin, las de tordre ses bras garrottés :

— Oh ! loup noir, mon ami dit-il en levant au ciel ses deux poings fermés, fais tomber ces cordes qui me lient. Tu sais bien que c'est pour faire le mal que je veux avoir les mains libres

Au même instant, les cordes rompues tombèrent aux pieds de Thibault, qui battit l'air de ses mains avec un rugissement de joie.

XXI

LE GÉNIE DU MAL

Le lendemain, vers neuf heures du soir, un homme s'acheminait vers la laie des Osiers par la route du Puits-Sarrasin.

C'était Thibault, qui voulait rendre une dernière visite à sa chaumière et savoir si l'incendie en avait laissé subsister quelques débris.

Un monceau de cendres fumantes marquait la place où elle avait été.

Comme si Thibault leur eût donné rendez-vous en cet endroit, des loups formaient un vaste cercle autour de ces ruines, qu'ils contemplaient avec une morne expression de fureur ; ils semblaient comprendre qu'en détruisant cette pauvre cabane, faite de branches et de terre, on s'était attaqué à celui que le pacte fait avec le loup noir leur avait donné pour maître.

Lorsque Thibault entra dans le cercle, tous les loups poussèrent en même temps un long et sinistre hurlement, comme s'ils eussent voulu lui faire comprendre qu'ils étaient prêts à seconder sa vengeance.

Thibault alla s'asseoir à la place où avait été le foyer.

On reconnaissait cette place à quelques pierres noircies, mais intactes, et aux cendres qui étaient plus hautes en cet endroit.

Il y resta quelques minutes, absorbé dans une douloureuse contemplation.

Il ne réfléchit pas que le désastre qu'il avait sous les yeux était la conséquence et le châtiment de ses désirs envieux, toujours croissants et grandissants. Il ne ressentit ni repentir ni regret. La satisfaction qu'il éprouvait de se voir désormais en mesure de rendre aux hommes le mal pour le mal, l'orgueil de pouvoir lutter, grâce à ses terribles auxiliaires, avec ceux qui le persécutaient, dominèrent en lui tout autre sentiment.

Et, comme les loups hurlaient lamentablement :

— Oui, mes amis, dit Thibault, oui, vos hurlements s'accordent avec le cri de mon cœur... Les hommes ont détruit ma chaumière, ils ont jeté au vent la cendre des outils avec lesquels je gagnais mon pain ; leur haine me poursuit comme vous ; je n'ai à attendre d'eux ni merci ni miséricorde. Nous sommes leurs ennemis comme ils sont les nôtres : je n'aurai pour eux ni merci ni compassion. Venez donc, et, de la chaumière au château, reportons chez eux la désolation qu'ils ont apportée chez moi.

Et alors, comme un chef de condottieri suivi de ses routiers, le meneur de loups, suivi de toute sa bande, se mit en quête de désolation et de carnage.



Thibault alla s'asseoir à la place où avait été son foyer.

Cette fois, ce n'étaient plus les cerfs, les daims, les chevreuils et le gibier timide qu'il s'agissait de poursuivre.

Protégé par les ténèbres de la nuit, Thibault s'approcha d'abord du château de Vez, car là était son principal ennemi.

Le baron avait trois fermes dépendantes du château, des écuries remplies de chevaux, des étables remplies de vaches, des parcs remplis de moutons.

Dès la première nuit, tout fut attaqué.

Le lendemain, deux chevaux étaient étranglés dans les écuries, quatre vaches dans l'étable, dix moutons dans les parcs.

Le baron douta un instant que le désastre vint d'animaux auxquels il livrait une si terrible guerre ; cela avait l'air, non pas de l'agression brutale d'une horde de bêtes fauves, mais de représailles intelligentes.

Cependant, à la trace des dents sur les blessures, aux vestiges des pattes sur la terre, il fallut bien reconnaître que de simples loups étaient auteurs de la catastrophe.

Le lendemain, on s'embusqua.

Mais Thibault et ses loups étaient du côté opposé de la forêt.

Ce furent les écuries, les étables et les parcs de Soucy et de Viviers qui furent décimés.

Le surlendemain, ce furent Boursonnes et Yvors.

L'œuvre de destruction, une fois commencée, devait se poursuivre avec acharnement.

Le meneur de loups ne quittait plus ses loups; il dormait dans leurs tanières; il vivait au milieu d'eux, stimulant leur soif de sang et de meurtres.

Plus d'une faiseuse de bois, plus d'un ramasseur de bruyères, rencontrant dans un hallier la gueule menaçante d'un loup aux dents blanches et aiguës, ou fut emporté et dévoré par lui, ou ne dut son salut qu'à son courage et à sa bonne serpe.

Secondés par l'intelligence humaine, les loups étaient devenus, par leur organisation et leur discipline, plus redoutables que ne l'eût été une bande de lansquenets abattus en pays conquis.

La terreur était générale; nul n'osait plus sortir des villes ou des villages autrement qu'armé; on nourrissait les bestiaux dans les étables, et les hommes eux-mêmes, lorsqu'ils sortaient, s'attendaient les uns les autres, afin de ne sortir que par troupes.

L'évêque de Soissons ordonna des prières publiques pour demander à Dieu le dégel et la fonte des neiges, car c'était à la quantité de neige qui était tombée que l'on attribuait cette férocité inaccoutumée des loups.

On disait bien que ces loups étaient excités, conduits, menés par un homme; que cet homme était plus infatigable, plus cruel, plus inexorable que les loups eux-mêmes; qu'à l'instar de ses compagnons, il vivait de chairs palpitantes et se désaltérait dans le sang.

Le peuple désignait, nommait Thibault.

L'évêque lança contre l'ancien sabotier un édit d'excommunication.

Quant au seigneur Jean, il prétendait que les foudres de l'Eglise ne prévaudraient contre les malins esprits qu'autant qu'elles viendraient après des laisser-courre habilement conduits.

Il était bien un peu triste de tant de sang répandu, un peu humilié de ce que ses bestiaux à lui, grand louvetier, étaient tout particulièrement décimés par les animaux qu'il était chargé de détruire; mais, au fond de tout cela, il ne songeait point sans une secrète joie aux triomphants hallalis qui lui étaient réservés, à la célébrité qu'il ne pouvait manquer d'acquérir entre tous les veneurs fameux. Sa passion pour la chasse, s'exaltant dans cette lutte que ses adversaires semblaient avoir si franchement acceptée, devint quelque chose de gigantesque; il ne s'accordait ni trêve ni repos; il ne dormait pas; il mangeait sans quitter la selle; pendant la nuit, il battait la campagne en compagnie de l'Eveillé, d'Engoulevent, élevé au rang de piqueur en considération de son mariage; dès l'aube, il était à cheval, il attaquait un loup et le chassait jusqu'à ce qu'il ne fît plus assez jour pour distinguer ses chiens.

Mais, hélas! toute sa science en vénerie, tout son courage, toute sa persévérance, le seigneur Jean les dépensa en pure perte.

Il porta bas par-ci par-là quelque méchant louvart, quelque maigre bête rongée de gale, quelque glouton imprudent qui avait commis la maladresse de se gorger de carnage au point de perdre haleine après deux ou trois heures de course; mais les grands loups au pelage fauve, au ventre harpé, au jarret d'acier, à la patte longue et sèche, ceux-là ne perdirent pas un poil dans cette guerre.

Grâce à Thibault, ils luttaient avec leurs adversaires à armes à peu près égales.

Comme le seigneur Jean demeurait éternellement avec ses chiens, le meneur ne quittait pas ses loups; après une nuit de sac et de pillage, il tenait la bande éveillée et prête à porter secours à celui que le seigneur Jean avait détourné; celui-ci, suivant les instructions du sabotier, commençait par lutter de ruse: il doublait, il croisait ses voies, il suivait les ruisseaux, il sautait sur les arbres inclinés de façon à doubler la besogne des hommes et des chiens; enfin, lorsqu'il sentait ses forces diminuer, il prenait un grand parti et se forlongeait. La troupe de loups et son meneur intervenaient alors; au moindre balancer, il se donnait un change si adroitement combiné, qu'à des signes imperceptibles on pouvait seulement juger que les chiens ne suivaient plus l'animal en meute, et qu'il ne fallait pas moins que la profonde expérience du seigneur Jean pour en décider.

Et encore parfois se trompait-il.

En outre, comme nous l'avons dit, les loups suivaient les chasseurs: c'était une meute qui en chassait une autre.

Seulement, celle-là, chassant *à la muette*, était infiniment plus redoutable que la première.

Un chien fatigué restait-il en arrière un autre, en bricolant, s'écartait-il du gros de l'équipage, il était à l'instant même étranglé, et le piqueur qui avait remplacé le pauvre Marcotte, maître Engoulevent, que nous avons déjà eu l'occasion de nommer plusieurs fois, étant un jour accouru au cri de détresse que poussait l'un de ses chiens, fut assailli lui-même et ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

En peu de temps, la meute du seigneur Jean fut décimée; ses meilleurs chiens étaient crevés de fatigue, les médiocres avaient péri sous la dent des loups. L'écurie n'était point en meilleur état que le chenil: Bayard était fourbu, Tancrède s'était donné une nerfférure en sautant un fossé, un effort de boulet reléguait Valeureux aux invalides; plus heureux que ses trois compagnons, Sultan était mort au champ d'honneur, écrasé par une course de seize heures et par le poids du géant son maître, dont le courage n'était point abattu par des revers qui cependant amoncelaient autour de lui les cadavres de ses plus nobles et de ses plus fidèles serviteurs.

Le seigneur Jean, comme ces généraux romains qui épuisaient contre les Carthaginois toujours renaissants toutes les ressources de l'art militaire, le seigneur Jean changea de tactique, et essaya des battues. Il convoqua le ban et l'arrière-ban des paysans et traqua les bois en nombre formidable, de manière à ne pas laisser un lièvre au gîte à l'endroit où les traqueurs avaient passé.

Mais c'était l'affaire de Thibault de prévoir ces traques et de deviner les endroits où elles devaient avoir lieu.

Traquait-on du côté de Viviers ou de Soucy, les loups et leur meneur faisaient une excursion sur Boursonnes ou Yvors.

Traquait-on du côté d'Haramont ou de Longpré, on avait connaissance d'eux à Corcy et à Vertefeuille.

Le seigneur Jean avait beau se rendre de nuit aux triages indiqués, les cerner dans le plus grand silence, les attaquer au point du jour, jamais les traqueurs ne purent débusquer un seul loup de son liteau.

Pas une seule fois la surveillance de Thibault ne fut mise en défaut.

Avait-il mal entendu, avait-il mal compris, ignorait-il l'endroit de l'attaque, par des courriers expédiés au commencement de la nuit, il rassemblait tous les loups sur un point; puis, avec eux, passait sans être vu par la laie de Lisar-l'Abbesse, qui réunit ou plutôt qui, à cette époque, réunissait la forêt de Compiègne à la forêt de Villers-Cotterets; il passait d'une forêt à l'autre.

Cela dura ainsi pendant plusieurs mois.

Comme faisait le baron Jean de son côté, Thibault poursuivait du sien la tâche qu'il s'était donnée avec une énergie passionnée; comme son adversaire, il semblait avoir acquis des forces surnaturelles pour résister à tant de fatigues et d'émotions; et cela était d'autant plus remarquable que, dans les courts instants de répit que le baron de Vez laissait au meneur de loups, l'âme de ce dernier était bien loin d'être tranquille.

Les actions qu'il commettait, celles auxquelles il présidait, ne lui faisaient pas précisément horreur; elles lui semblaient naturelles; il en rejetait les conséquences sur ceux qui l'y avaient poussé, disait-il.

Cependant il avait des moments de défaillance dont il ne pouvait se rendre compte et pendant lesquels il demeurait triste, morose, abattu au milieu de ses féroces compagnons.

Alors, l'image d'Agnelette lui apparaissait, et tout son passé d'ouvrier honnête et laborieux, de vie paisible et innocente, se personnifiait dans cette douce figure.

Aussi l'aimait-il comme il n'aurait jamais pensé qu'il fût possible d'aimer personne. Tantôt il pleurait avec désespoir sur tant de bonheur perdu, tantôt il était pris d'accès de jalousie féroce contre celui qui possédait à cette heure ce qu'il n'avait tenu qu'à lui, Thibault, de posséder autrefois.

Un jour que le seigneur Jean, pour préparer de nouvelles combinaisons de destruction, avait été forcé de laisser les loups tranquilles, Thibault, qui se trouvait dans les dispositions d'esprit que nous venons de dire, sortit de la tanière où il vivait pêle-mêle avec ses loups.

C'était par une splendide nuit d'été.

Il se mit à errer dans les futaies, dont la lune argentait les cimes, et à rêver au temps où il parcourait les beaux tapis de mousse, l'esprit exempt de soucis et d'inquiétude.

Alors il arriva au seul bonheur qu'il lui fût permis d'atteindre: il arriva à oublier.

Il était plongé dans ce doux rêve de son premier passé, lorsque, tout à coup, à cent pas de lui, il entendit un cri de détresse.

Il s'était si fort habitué à ces sortes de cris, que, dans toute autre occasion, il y eût fait peu d'attention.

Mais, en ce moment, le souvenir d'Agnelette lui attendrissait le cœur et le disposait à la pitié.

Cela était d'autant plus naturel que Thibault était aux

environs de l'endroit où il avait vu pour la première fois la douce enfant.

Il courut donc à l'endroit d'où était parti ce cri, et, en sautant du taillis dans la laie de la queue de Ham, il aperçut une femme qui se débattait, terrassée par un loup monstrueux.

Sans qu'il se rendît compte de l'émotion qu'il éprouvait, le cœur de Thibault battait plus fort que de coutume.

Il saisit lui-même l'animal à la gorge et le jeta à dix pas de la victime ; puis, prenant la femme entre ses bras, il la porta sur le talus du fossé.

Alors, un rayon de la lune, glissant entre deux nuages, éclaira le visage de celle qu'il venait d'arracher à la mort.

Thibault reconnut Agnelette.

Thibault connaissait, à dix pas de là, une source, celle où la première fois il s'était regardé et avait aperçu un cheveu rouge.

Il y courut, puisa de l'eau dans ses deux mains, et jeta cette eau au visage de la jeune femme.

Agnelette ouvrit les yeux, poussa un cri d'angoisse et essaya de se retirer et de fuir.

— Eh quoi ! s'écria le meneur de loups, comme s'il était toujours Thibault le sabotier, vous ne me reconnaissez pas, Agnelette ?

— Ah ! si, je vous reconnais, Thibault ; je vous reconnais, s'écria la jeune femme, et c'est pour cela que j'ai peur !

Alors, se mettant à genoux et joignant les mains :

— Ne me tuez pas, Thibault ! ne me tuez pas ! la vieille grand'mère aurait trop de chagrin ! Thibault, ne me tuez pas !

Le meneur de loups resta consterné.

A cette heure seulement, il comprenait l'effroyable renommée qu'il s'était acquise, et cela par la terreur que sa vue inspirait à la femme qui l'avait aimé et que lui aimait toujours.

Il eut un moment d'horreur pour lui-même.

— Moi, vous tuer, Agnelette ! dit-il, lorsque je veux vous arracher à la mort ! Oh ! il faut que vous ayez une bien grande haine contre moi pour qu'une pareille pensée vous soit venue.

— Je ne vous hais pas, Thibault, répondit la jeune femme ; mais on dit tant de choses de vous dans la plaine, que vous me faites peur.

— Et parle-t-on de celle dont la trahison a amené Thibault à commettre tous ces crimes ?

— Je ne vous comprends pas, dit Agnelette en regardant Thibault avec ses grands yeux couleur de ciel.

— Comment ! dit Thibault, vous ne comprenez pas que je vous aimais... que je vous adorais, Agnelette, et que votre perte m'a rendu fou ?

— Si vous m'aimiez, si vous m'adoriez, Thibault, qui donc vous a empêché de m'épouser ?

— L'esprit du mal, murmura Thibault.

— Moi, je vous aimais, continua la jeune femme, et j'ai cruellement souffert en vous attendant.

Thibault poussa un soupir.

— Vous m'aimiez, Agnelette ? dit-il.

— Oui, répondit la jeune femme avec sa douce voix et son charmant regard.

— Mais, maintenant, reprit Thibault, tout est fini et vous ne m'aimez plus ?

— Thibault, répondit Agnelette, je ne vous aime plus, parce que je ne dois plus vous aimer. Mais on ne chasse point comme on le voudrait sa première affection.

— Agnelette ! s'écria Thibault tout frissonnant, prenez garde à ce que vous allez dire !

— Pourquoi, dit l'enfant en secouant naïvement la tête, pourquoi prendrais-je garde à ce que je vais dire, puisque je ne dirai que la vérité ? Le jour où vous m'avez dit que vous vouliez me prendre pour femme, je vous ai cru, Thibault ; car à quoi vous eût servi de me mentir au moment où je venais de vous rendre un service ? Puis, plus tard, je vous ai rencontré, je ne vous cherchais pas ; vous êtes venu à moi, vous m'avez dit des paroles d'amour, vous m'avez reparlé le premier de la promesse que vous m'aviez faite. Ce n'est point encore ma faute, Thibault, si j'ai eu peur de cette bague que vous portiez au doigt et qui, assez grande pour vous, chose terrible ! s'est trouvée trop petite pour moi.

— Cette bague, dit Thibault, voulez-vous que je ne la porte plus ? voulez-vous que je la jette ?

Et il essaya de la tirer de son doigt.

Mais, de même que la bague avait été trop petite pour entrer au doigt d'Agnelette, elle fut trop petite pour sortir du doigt de Thibault.

Il eut beau redoubler ses efforts, essayer de la faire sortir avec ses dents : la bague semblait rivée à son doigt pour l'éternité.

Thibault vit bien qu'il fallait renoncer à se séparer de cette bague, que c'était le gage du pacte passé entre lui et le loup noir.

Il laissa, en poussant un soupir, retomber ses bras près de lui avec découragement.

— Ce jour-là, continua Agnelette, je me suis sauvée ; je sais bien que j'ai eu tort, mais je n'ai pas été maîtresse de ma peur à la vue de cette bague et surtout...

Elle leva timidement ses yeux jusqu'au front de Thibault.

Thibault était nu-tête, et, à la lueur de la lune, Agnelette put voir que ce n'était plus un cheveu qui semblait rougi aux flammes de l'enfer, mais la moitié de la chevelure du meneur de loups qui avait pris la teinte diabolique.

— Oh ! dit-elle en se reculant, Thibault, Thibault ! que vous est-il arrivé depuis que je ne vous ai vu ?

— Agnelette ! s'écria Thibault en appuyant son front sur la terre et en tenant sa tête à deux mains, ce qui m'est arrivé, je ne saurais le raconter à une créature humaine, pas même à un prêtre ; mais à vous, Agnelette, je dirai simplement ceci : Agnelette, Agnelette, ayez pitié de moi, car j'ai été bien malheureux !

Agnelette se rapprocha de Thibault et lui prit les mains.

— Vous m'aimiez donc ? vous m'aimiez donc ? s'écria Thibault.

— Que voulez-vous, Thibault ! reprit la jeune femme avec la même douceur et la même innocence ; j'avais pris votre dire au sérieux, et, chaque fois que l'on heurtait à la porte de notre cabane, mon cœur battait, parce que je pensais que c'était vous et que vous veniez pour dire à la vieille femme : « Mère, j'aime Agnelette ; Agnelette m'aime ; voulez-vous me la donner pour femme ? » Puis, quand on avait ouvert, quand je voyais que ce n'était point vous, j'allais me cacher dans un coin et je pleurais.

— Et à présent, Agnelette, à présent ?

— A présent, dit la jeune femme, c'est singulier, Thibault, malgré tout ce que l'on raconte de terrible sur vous, je n'ai plus peur réellement ; car il me semble que vous ne pouvez point me vouloir de mal, et je traversais hardiment le bois, lorsque cette horrible bête, dont vous m'avez délivrée, s'est jetée sur moi.

— Mais comment étiez-vous du côté de votre ancienne demeure ? n'habitez-vous point avec votre mari ?

— C'est vrai, nous avons habité Vez quelque temps ; mais, à Vez, il n'y avait point de place pour la vieille mère aveugle. Alors, j'ai dit à mon mari : « La grand'mère avant tout ; je retourne près d'elle. Quand vous voudrez me voir, vous viendrez. »

— Et il a consenti ?

— Il ne voulait pas d'abord, mais je lui ai fait observer que la grand'mère a soixante et dix ans ; qu'en lui donnant deux ou trois ans à vivre encore, Dieu veuille que je me trompe ! c'étaient deux ou trois ans de gêne, voilà tout ; tandis que nous, selon toute probabilité, nous avions de longues années à vivre. Alors il a compris qu'il fallait donner à celui qui avait le moins.

Mais, au milieu de cette explication d'Agnelette, Thibault n'avait suivi qu'une seule pensée : c'est que l'amour qu'elle avait autrefois éprouvé pour lui n'était point éteint dans son cœur.

— Ainsi, dit Thibault, vous m'aimiez ? ainsi, Agnelette, vous pourriez m'aimer encore ?...

— Mais non, c'est impossible, puisque j'appartiens à un autre.

— Agnelette ! Agnelette ! dites seulement que vous m'aimez !

— Mais, au contraire, si je vous aimais, je ferais tout au monde pour vous le cacher.

— Pourquoi ? s'écria Thibault, pourquoi donc ? Tu ne connais pas ma puissance. Je sais bien qu'il ne me reste peut-être plus qu'un ou deux souhaits à faire ; mais, aidé par toi, en combinant ces souhaits, je puis te faire riche comme une reine... nous pouvons quitter le pays, la France, l'Europe ; il y a de grandes contrées que tu ne connais pas même de nom, Agnelette, qu'on appelle l'Amérique, qu'on appelle l'Inde. Ce sont des paradis, avec un ciel bleu, de grands arbres, des oiseaux de toute espèce. Agnelette, dis que tu veux me suivre ; personne ne saura que nous sommes partis ensemble, personne ne saura où nous sommes, personne ne saura que nous nous aimons, personne ne saura même que nous vivons.

— Fuir avec vous, Thibault ! dit Agnelette en regardant le meneur de loups comme si elle n'avait compris qu'à moitié ce qu'il lui disait ; mais ignorez-vous donc que je ne m'appartiens plus ? ne savez-vous pas que je suis mariée ?

— Qu'importe, dit Thibault ! si c'est moi que tu aimes et si nous pouvons vivre heureux !

— Oh ! Thibault ! Thibault ! que dites-vous !

— Ecoute, reprit Thibault, je vais te parler au nom de ce monde et de l'autre. Veux-tu sauver à la fois et mon corps et mon âme, Agnelette ? ne me résiste pas, aie pitié de moi, viens avec moi ; partons ! allons quelque part où l'on n'entende plus ces hurlements, où l'on ne respire plus cette odeur de chair saignante ; et, si d'être riche et grande

dame t'épouvante, quelque part où je puisse redevenir Thibault l'ouvrier, Thibault pauvre, mais Thibault aimé, et, par conséquent, Thibault heureux dans ses rudes labeurs, quelque part où Agnelette n'ait pas d'autre époux que moi.

— Thibault ! Thibault ! j'étais prête à devenir votre femme, et vous m'avez dédaignée !

— Agnelette, ne me rappelle pas des torts dont je suis puni si cruellement

— Thibault, un autre a fait ce que vous ne vouliez pas faire : il a pris la jeune fille pauvre ; il s'est chargé de la vieille femme aveugle ; il a assuré un nom à l'une, du pain à l'autre ; il n'a pas ambitionné plus que mon amour, il n'a voulu de richesse que mon serment ; pouvez-vous demander que je lui rende le mal pour le bien ? Oseriez-vous me dire qu'il faut que je quitte celui qui m'a donné la preuve de son amour pour celui qui ne m'a jamais donné que la preuve de son indifférence ?

— Mais, puisque tu ne l'aimes pas, puisque c'est moi que tu aimes, que t'importe, Agnelette ?

— Thibault, ne torturez pas mes paroles pour y trouver ce qu'elles ne disent pas. Je vous ai parlé de l'amitié que je conservais pour vous, mais je ne vous ai point dit que je n'aimais pas mon mari. Je voudrais vous voir heureux, mon ami ; je voudrais surtout vous voir abjurer vos erreurs, vous repentir de vos crimes ; je voudrais enfin que, pour vous arracher à cet esprit du mal dont vous parliez tout à l'heure, Dieu vous prît en miséricorde. Je le lui demande à genoux soir et matin dans mes prières. Mais, pour que je puisse prier pour vous, Thibault, il faut que je reste pure ; pour que la voix qui demande grâce monte jusqu'au trône du Seigneur, il faut que cette voix soit innocente ; il faut enfin que je garde scrupuleusement la foi que j'ai jurée au pied de son autel.

Thibault, en entendant parler Agnelette avec cette fermeté, redevint sombre et farouche.

— Savez-vous que c'est bien imprudent, ce que vous me dites là, Agnelette ?

— Pourquoi cela, Thibault ? demanda la jeune femme.

— Nous sommes seuls ici : il fait nuit, et à cette heure il n'est point un homme de la plaine qui ose entrer dans la forêt. Sais-tu, Agnelette, que le roi n'est pas plus maître dans son royaume que je ne le suis ici ?

— Que voulez-vous dire, Thibault ?

— Je veux dire qu'après avoir prié, supplié, imploré, je puis passer à la menace.

— Vous, menacer ?

— Je veux dire, continua Thibault sans écouter Agnelette, qu'à chaque parole que tu prononces, tu irrites à la fois mon amour pour toi et ma haine pour lui ; je veux dire enfin qu'il est imprudent à la brebis d'irriter le loup quand la brebis est au pouvoir du loup.

— En prenant ce sentier, je vous l'ai dit, Thibault, j'étais sans crainte. En vous voyant après être revenue à moi, en songeant involontairement à ce qu'on raconte de vous, j'ai ressenti un moment de terreur. Mais vous aurez beau faire à présent, Thibault, vous ne me ferez pas pâlir.

Thibault se prit la tête à pleines mains.

— Ne parlez pas ainsi, dit-il, car vous ne savez pas ce que le démon me souffle à l'oreille, et ce qu'il me faut de force pour résister à sa voix

— Vous pouvez me tuer, répondit Agnelette, mais je ne commettrai point la lâcheté que vous me demandez ; vous pouvez me tuer, mais je resterai fidèle à celui que j'ai pris pour époux ; vous pouvez me tuer, mais, en mourant, je prierai Dieu qu'il l'assiste.

— Ne prononcez pas ce nom, Agnelette ; ne me faites pas songer à cet homme

— Menacez-moi tant que vous voulez, Thibault, puisque je suis entre vos mains mais lui est loin de vous, par bonheur, et vous n'avez aucun pouvoir sur lui.

— Qui te dit cela, Agnelette, qui te dit que, grâce au pouvoir infernal que je possède et auquel je résiste à peine, je ne puis pas frapper de loin comme de près ?

— Et, quand je serais veuve, Thibault, me croyez-vous assez vile pour accepter votre main teinte du sang de celui dont je porte le nom ?

— Agnelette, dit Thibault en se mettant à genoux, Agnelette, épargne-moi un nouveau crime !

— Le crime viendra de vous et non pas de moi. Je puis vous donner ma vie, Thibault, mais je ne vous donnerai pas mon honneur

— Oh ! fit Thibault rugissant, l'amour sort du cœur quand la haine y entre ; prends garde, Agnelette ! prends garde à ton mari ! Le démon est en moi et va parler par ma bouche Au lieu des consolations que je demandais à ton amour et que ton amour me refuse j'aurai celle de la vengeance. Agnelette, arrête, il en est temps encore, arrête ma main qui maudit, arrête ma main qui condamne, ou sinon, tu comprends bien que ce n'est plus moi, tu comprends bien que c'est toi qui le frappes ! Agnelette, tu le sais... Agnelette, tu ne me dis pas de ne point parler ? Eh bien, soyons donc maudits tous, toi, lui et moi ! Agnelette, je veux qu'Étienne Engoulevent meure, et il va mourir !

Agnelette jeta un cri terrible.

Puis, comme si sa raison protestait contre cet assassinat à distance et qui lui semblait impossible :

— Mais non, dit-elle, ce que vous dites là, c'est pour m'épouvanter, et mes prières prévaudront sur vos malédictions.

— Va donc apprendre comment le ciel les exauce, tes prières. Seulement, si tu veux retrouver ton époux vivant, hâte-toi, Agnelette, car tu risques de trébucher sur un cadavre.

Dominée par l'accent de conviction avec lequel le meneur de loups prononçait ces paroles, et cédant à un irrésistible mouvement de terreur, Agnelette, sans répondre à Thibault, debout sur le revers du fossé et la main étendue vers Préciamont, Agnelette se mit à courir dans la direction que semblait lui indiquer cette main, et disparut bientôt dans la nuit au tournant d'une route.

Lorsqu'elle eut disparu, Thibault poussa un rugissement tel qu'auraient pu en faire entendre dix loups hurlant à la fois.

Puis, s'élançant dans le fourré :

— Ah ! dit-il, maintenant je suis bien véritablement maudit !

XXII

LE DERNIER SOUHAIT DE THIBAULT

Bien que poursuivie par une terreur profonde et ayant hâte d'arriver au village où elle avait laissé son mari, Agnelette, justement à cause de la rapidité de sa course, était obligée de s'arrêter de temps en temps : l'haleine lui manquait.

Dans ces moments de halte, pendant lesquels elle essayait de ressaisir sa raison, elle se disait qu'elle était folle d'attacher tant d'importance à des paroles impuissantes, dictées par la jalousie et la haine, que le vent avait déjà emportées ; et cependant, malgré cela, dès qu'elle était parvenue à reprendre sa respiration, dès que la force lui revenait, elle poursuivait sa route de la même course précipitée, car elle sentait qu'elle ne serait tranquille que lorsqu'elle aurait revu son mari.

Bien qu'elle eût à traverser une demi-lieue à peu près des triages les plus solitaires et les plus sauvages de la forêt, elle ne songeait plus aux loups, qui étaient la terreur de toutes les villes et de tous les villages à dix lieues à la ronde. Elle n'avait qu'une peur, c'était de rencontrer sous ses pas le corps inanimé d'Engoulevent.

Plus d'une fois, lorsque son pied heurta un caillou ou une branche, sa respiration s'arrêta tout à coup comme si son dernier soupir se fût exhalé, un froid aigu lui entra jusqu'au fond du cœur, ses cheveux se dressèrent sur son front et une sueur froide inonda son visage.

Enfin, au bout d'un sentier qu'elle suivait, et au-dessus duquel les arbres en se croisant, formaient une voûte, elle aperçut la campagne doucement argentée par les rayons de la lune.

Au moment où elle entrait dans la plaine et passait de l'obscurité à la lumière, un homme qu'elle n'avait point aperçu, caché qu'il était derrière un buisson du fossé qui séparait la plaine de la forêt, se jeta au-devant d'Agnelette et la prit entre ses bras.

— Oh ! oh ! dit-il en riant, où allez-vous à cette heure de nuit, madame, et de ce pas-là encore ?

Agnelette reconnut son mari.

— Étienne ! oh ! mon cher petit Étienne ! s'écria la jeune femme en lui jetant les deux bras autour du cou, que je suis donc aise de te revoir, et de te revoir bien vivant ! Mon Dieu ! je vous remercie !

— Oh ! oh ! dit Engoulevent, tu croyais donc, pauvre Agnelette, que Thibault, le meneur de loups, avait dîné de mes os ?

— Ah ! ne prononce pas le nom de Thibault, Étienne ; fuyons mon ami, fuyons du côté des maisons !

— Allons, fit en riant le jeune piqueur, voilà que tu vas faire dire aux commères de Préciamont et de Vez qu'un mari n'est bon à rien, pas même à rassurer sa femme.

— Tu as raison, Étienne ; mais, moi qui tout à l'heure ai eu le courage de traverser ces grands vilains bois, je ne sais pourquoi, maintenant que je devrais être rassurée puisque tu es près de moi, je ne sais pourquoi je tremble de peur.

— Que t'est-il donc arrivé ? Voyons, dis-moi cela, fit Étienne en donnant un baiser à sa femme.

Agnelette raconta alors à son mari comment, en revenant de Vez à Préciamont, elle avait été attaquée par un loup, comme Thibault l'avait arrachée à ses griffes, et ce qui s'était passé entre elle et ce dernier.

Engoulevent écouta avec la plus grande attention

— Ecoute, dit-il à Agnelette, je vais te conduire à la maison, je t'y renfermerai bien soigneusement avec la grand - mère pour qu'il ne t'arrive point malheur ; puis je monterai à cheval et j'irai prévenir le seigneur Jean de l'endroit où se tient Thibault.

— Oh ! non, non ! s'écria Agnelette, tu serais obligé de traverser la forêt, et il pourrait y avoir du danger.

— Je ferai un détour, dit Etienne, et, au lieu de passer par la forêt, j'irai par les fonds de Coyolles et de Value.

Agnelette poussa un soupir et secoua la tête, mais elle n'insista pas davantage. Elle savait que sur ce point elle n'obtiendrait rien d'Engoulevent, et, d'ailleurs, elle se réservait de renouveler ses prières une fois rentrée à la maison.

Et, en effet, ce que comptait faire le jeune piqueur était tout simplement l'accomplissement d'un devoir.

Une battue formidable devait avoir lieu le lendemain, justement dans la partie de la forêt opposée à celle où Agnelette venait de rencontrer Thibault.

Il était du devoir d'Etienne d'aller sans retard prévenir le seigneur Jean du lieu où Agnelette avait rencontré le meneur de loups.

Il n'y avait pas trop du reste de la nuit pour changer les dispositions de la battue.

Cependant, en approchant de Préciamont, Agnelette, qui avait gardé le silence un instant, jugea sans doute que, pendant cet instant, elle avait amassé un nombre suffisant de bonnes raisons, car elle reprit ses sollicitations avec plus d'ardeur que jamais.

Elle représenta à Etienne que Thibault, tout loup-garou qu'il était, avant de lui faire aucun mal, lui avait sauvé la vie ; qu'au lieu d'abuser de sa force, quand il la tenait en sa puissance, il lui avait donné la liberté de venir rejoindre son mari. Dire où était Thibault après cela, dénoncer sa retraite à son ennemi mortel, le seigneur Jean, ce n'était plus accomplir un devoir, c'était ourdir une trahison : c'était vouloir que Thibault, qui ne pouvait manquer d'être instruit de cette trahison, ne fît plus désormais grâce à personne en pareille circonstance.

La jeune femme plaidait la cause de Thibault avec une véritable éloquence. Mais, en épousant Engoulevent, elle ne lui avait pas plus fait mystère de ses premiers engagements avec le sabotier que de ce qui s'était passé dans leur dernière entrevue.

Quelle que fût la confiance qu'il eût dans sa femme, Engoulevent n'en était pas moins accessible à la jalousie.

D'ailleurs, il existait une vieille haine entre lui et Thibault, haine qui avait pris naissance le jour où Engoulevent avait déniché le sabotier sur un arbre et l'épieu du sabotier dans le buisson voisin.

Aussi tint-il bon et continua-t-il, tout en écoutant les prières d'Agnelette, à se diriger vivement vers Préciamont.

Ils arrivèrent en discutant, et chacun soutenant son dire, jusqu'à cent pas des premières haies.

Pour combattre, autant que possible, les incursions soudaines et inattendues que Thibault faisait dans les villages, les paysans avaient établi des espèces de patrouilles nocturnes et se gardaient comme on se garde en temps de guerre.

Etienne et Agnelette étaient si préoccupés de leur discussion, qu'ils n'entendirent pas le qui-vive de la sentinelle embusquée derrière la haie, et qu'ils continuèrent de s'avancer vers le village.

La sentinelle, apercevant dans l'ombre une apparence à laquelle sa préoccupation prêtait une forme monstrueuse et qui, ne répondant point à son qui-vive, continuait de s'avancer vers lui, prépara son fusil.

En levant les yeux, le jeune piqueur aperçut tout à coup la sentinelle à la lumière de la lune qui, pareille à un éclair, se reflétait sur le canon du fusil.

Tout en répondant *ami*, il se jeta au-devant d'Agnelette, l'enlaçant de ses bras et lui faisant un rempart de son corps

Mais le coup de feu partit au même instant, et le malheureux Etienne, poussant un soupir, tomba sur celle qu'il étreignait, sans faire entendre une seule plainte.

La balle lui avait traversé le cœur.

Lorsque les gens de Préciamont, avertis par le bruit du coup de feu, arrivèrent sur le sentier qui conduit du village à la forêt, ils trouvèrent Engoulevent mort et Agnelette étendue sans connaissance sur le cadavre de son mari.

On transporta la pauvre Agnelette dans la cabane de sa grand'mère.

Mais elle ne revint à elle que pour tomber dans un désespoir qui touchait au délire.

Lorsqu'elle fut sortie de la torpeur des premiers jours, le délire atteignit les proportions de la folie.

Elle s'accusait de la mort de son mari ; elle l'appelait, elle demandait grâce pour lui à des esprits invisibles qui obsédaient jusqu'aux courts instants de sommeil que l'exaltation de son cerveau lui permettait de prendre.

Elle prononçait le nom de Thibault et s'adressait au maudit avec des supplications qui tiraient les larmes des yeux de tous ceux qui l'entendaient.

Comme dans tout ce que racontait sa folie, malgré l'incohérence des paroles, les faits réels se faisaient jour, on comprenait que le meneur de loups était mêlé au funeste événement qui avait causé la mort du pauvre Etienne. En conséquence, on accusait l'ennemi commun d'avoir jeté un sort sur les deux malheureux enfants, et l'animadversion que l'on portait à l'ancien sabotier s'en était encore accrue.

On eut beau appeler le médecin de Villers-Cotterets et celui de la Ferté-Milon, l'état d'Agnelette ne fit qu'empirer ses forces s'en allèrent décroissant ; sa voix, au bout de quelques jours, devint plus faible et plus brève, quoique son délire demeurât toujours aussi violent, et tout faisait croire, même le silence des médecins, que la pauvre Agnelette ne tarderait point à suivre son mari dans la tombe.

La voix de la vieille aveugle avait seule le pouvoir de diminuer sa fièvre. Lorsqu'elle entendait parler la grand'mère, Agnelette se calmait, ses yeux fixes et hagards s'adoucissaient et s'humectaient de larmes ; elle passait sa main sur son front comme pour en chasser une pensée importune, et un triste sourire se dessinait rapide et fugitif sur ses lèvres.

Un soir, à la tombée de la nuit, Agnelette reposait d'un sommeil plus agité et plus pénible encore que d'habitude.

La chaumière, faiblement éclairée par une lampe de cuivre, était dans une demi-obscurité ; la grand'mère, assise devant les pierres de l'âtre, gardait dans sa physionomie cette immobilité sous laquelle les sauvages et les paysans cachent leurs plus vives émotions.

Des deux femmes que le seigneur Jean payait pour garder la veuve de son serviteur, l'une récitait son chapelet, agenouillée au pied du lit où Agnelette gisait si pâle et si blanche, que, n'eût été le mouvement régulier de sa poitrine oppressée, on eût pu la croire déjà morte ; l'autre filait silencieusement sa quenouille.

Tout à coup, la malade, qui depuis quelques moments frissonnait par intervalles, parut se débattre contre un rêve horrible et poussa un cri d'angoisse.

Au même instant, la porte s'ouvrit. Un homme, dont la tête semblait entourée d'un cercle de flammes, s'élança dans la chambre, bondit jusqu'au lit d'Agnelette, étreignit la mourante entre ses bras, appuya, avec des cris de douleur, ses lèvres sur le front de la malade, puis, s'élançant vers une porte qui donnait sur la campagne, l'ouvrit et disparut.

L'apparition avait été si rapide, que l'on eût pu croire à une hallucination de la jeune femme, qui, essayant de repousser un objet invisible, criait :

— Eloignez-le ! éloignez-le !

Mais les deux veilleuses avaient vu cet homme et avaient reconnu Thibault ; mais on entendait de grandes clameurs, où le nom de Thibault était mêlé.

Ces clameurs s'approchaient de la maison d'Agnelette, et bientôt ceux qui les poussaient parurent sur le seuil.

Ils poursuivaient le meneur de loups.

Thibault avait été vu rôdant autour de la chaumière d'Agnelette, et les habitants de Préciamont, prévenus par leurs sentinelles, s'étaient armés de fourches et de bâtons, pour lui donner la chasse.

Thibault, qui connaissait l'état désespéré d'Agnelette, n'avait pu résister au désir de la voir une dernière fois.

Au risque de tout ce qui pouvait lui arriver, il avait traversé le village, se fiant à la rapidité de sa course, avait ouvert la porte de la cabane et était allé revoir la mourante.

Les deux femmes indiquèrent aux paysans la porte par laquelle Thibault était sorti, et ceux-ci, comme une meute qui en revoit, s'élancèrent sur ses traces en redoublant de menaces et de clameurs.

Thibault, bien entendu, échappa à ses ennemis, et disparut dans la forêt.

Mais, après la secousse effroyable qu'Agnelette venait de recevoir de la présence et du contact de Thibault, l'état de la malade devint si alarmant, que l'on dut, dans le courant de cette même nuit, aller chercher le prêtre.

Il était évident qu'Agnelette n'avait plus que quelques heures à souffrir.

Vers minuit, le prêtre entra, suivi du sacristain qui portait la croix, et des enfants de chœur qui portaient l'eau bénite.

Ces derniers s'agenouillèrent au pied du lit, tandis que le prêtre s'approchait du chevet

Alors, Agnelette parut ranimée par une force mystérieuse.

Elle parla longtemps bas avec le prêtre, et, comme on sa-

vait bien que la pauvre enfant n'avait pas si longtemps à prier pour elle, on comprit qu'elle priait pour un autre.

Cet autre, quel était-il?

Dieu, le prêtre et elle le savaient seuls.

XXIII

L'ANNIVERSAIRE

Lorsque Thibault n'entendit plus retentir derrière lui les cris furieux des paysans, il suspendit la rapidité de sa course.

Puis, enfin, la forêt étant retombée dans son silence habituel, il s'arrêta et s'assit sur un monceau de pierres.

Il était si troublé, qu'il ne reconnut l'endroit où il se trouvait qu'en remarquant que ces pierres portaient de larges taches noires, comme si elles avaient été léchées par le feu.

Ces pierres étaient celles de son foyer.

Le hasard l'avait conduit à l'endroit où avait été la cabane qu'il habitait quelques mois auparavant.

Le sabotier compara sans doute avec amertume ce passé si calme avec le présent si terrible; car de grosses larmes, roulant le long de ses joues, vinrent tomber sur les cendres qu'il foulait à ses pieds.

Il entendit minuit qui sonnait à l'église d'Oigny, puis successivement aux horloges des églises voisines.

C'était l'heure où le prêtre écoutait les dernières prières d'Agnelette mourante.

— Oh! maudit soit, s'écria Thibault, le jour où j'ai souhaité autre chose que ce que le bon Dieu avait mis à la portée de la main d'un pauvre ouvrier! Maudit soit le jour où le loup noir m'a vendu la puissance de faire le mal, puisque le mal que j'ai fait, au lieu d'ajouter à mon bonheur, l'a détruit à tout jamais!

Un éclat de rire retentit derrière Thibault.

Il se retourna et vit le loup noir lui-même, qui se glissait dans la nuit, comme un chien qui rejoint son maître.

Il eût été presque invisible dans l'obscurité sans ses yeux, qui jetaient des flammes et l'éclairaient.

Il tourna autour du foyer et vint s'asseoir en face du sabotier.

— Eh bien! dit-il, maître Thibault n'est pas content? Par les cornes de Belzébuth! maître Thibault est difficile!

— Puis-je être content, dit Thibault, moi qui, depuis que je t'ai rencontré, n'ai connu que les vaines aspirations et les regrets superflus?

« J'ai voulu la richesse, et je me désespère d'avoir perdu le toit de fougère à l'abri duquel je m'endormais sans m'inquiéter du lendemain, sans me soucier du vent et de la pluie qui fouettaient les branches des grands chênes.

« J'ai désiré les grandeurs, et les derniers paysans de la plaine, que je méprisais autrefois, me chassent aujourd'hui devant eux à coups de pierre.

« J'ai demandé l'amour, et la seule femme qui m'ait aimé et que j'aime m'a échappé pour appartenir à un autre, et elle meurt à cette heure en me maudissant, sans qu'avec tout le pouvoir que tu m'as donné, je puisse rien faire pour la secourir!

— N'aime que toi-même, Thibault.

— Oh! oui, raille!

— Je ne raille pas. Avant que je me présentasse à tes yeux, n'avais-tu pas déjà jeté sur le bien d'autrui un regard de convoitise?

— Oh! pour un misérable daim comme il y en a des centaines qui broutent l'herbe de cette forêt!

— Tu croyais ne souhaiter que le daim, Thibault; mais les souhaits s'enchaînent les uns aux autres comme les nuits aux jours et les jours aux nuits.

« En souhaitant le daim, tu souhaitais le plat d'argent sur lequel il devait être servi; le plat d'argent entraînait après lui le serviteur qui le porte et l'écuyer tranchant qui découpe ce qu'il contient.

« L'ambition ressemble à la voûte du ciel: elle a l'air de se borner à l'horizon, et elle embrasse toute la terre.

« Tu as dédaigné l'innocence d'Agnelette pour le moulin de la Polet; tu n'eusses pas plutôt possédé le moulin, qu'il t'eût fallu la maison du bailli Magloire; et la maison du bailli Magloire n'eût plus eu de charmes pour toi dès que tu eusses entrevu le château du comte de Mont-Gobert.

« Oh! tu appartenais bien par l'envie à l'ange déchu, mon maître et le tien; seulement, comme il te manquait l'intelligence pour souhaiter le mal et en tirer le bien qui pouvait t'en revenir, ton intérêt eût peut-être été de rester honnête.

— Oh! oui, répondit tristement le sabotier, c'est maintenant que je reconnais la vérité du proverbe: *A qui mal veut, mal arrive!*... Mais, enfin, ajouta-t-il, ne puis-je pas redevenir honnête?...

Le loup poussa un ricanement moqueur.

— Oh! garçon, dit-il, avec un seul cheveu, le diable peut conduire un homme en enfer. As-tu jamais compté combien le diable possédait des tiens?

— Non.

— Je ne puis pas te dire combien tu as de cheveux à lui sur la tête, mais je puis te dire combien il t'en reste, à toi. Il t'en reste un! Tu vois que le temps du repentir est passé.

— Pourquoi, dit Thibault, si pour un seul cheveu le diable peut perdre un homme, pourquoi, par un seul cheveu, Dieu ne pourrait-il pas le sauver?

— Essaye.

— D'ailleurs, lorsque j'ai conclu ce funeste marché avec vous, je n'ai pas cru accomplir un pacte.

— Oh! je reconnais bien là la mauvaise foi des hommes! Tu n'as pas accompli un pacte en me donnant tes cheveux, imbécile? Depuis que les hommes ont inventé le baptême, nous ne savons plus par où les prendre, et il faut qu'en échange de quelque concession que nous leur faisons, ils nous fassent abandon d'une partie de leur corps où nous puissions mettre la main. Tu nous as cédé tes cheveux; ils tiennent bien, tu t'en es assuré, ils ne nous resteront pas dans la griffe... Non, non, tu es à nous, Thibault, depuis le moment où, sur le seuil de la porte qui était là, tu as caressé dans ton esprit l'idée de la fraude et de la rapine.

— Ainsi, s'écria Thibault avec rage, en se levant et en frappant du pied, ainsi, perdu dans l'autre monde sans avoir joui des plaisirs de celui-ci?

— Tu peux encore les connaître, Thibault.

— Comment cela?

— En entrant hardiment dans le sentier où tu t'es engagé par raccroc, en voulant avec résolution ce que tu acceptais sournoisement; autrement dit, en étant franchement des nôtres.

— Et que faudrait-il faire?

— Prendre ma place.

— Et en la prenant?

— Acquérir ma puissance; alors, tu n'auras plus rien à désirer.

— Si votre puissance est si étendue, si elle vous donne toutes les richesses que j'envie, comment y renoncez-vous?

— Ne t'inquiète pas de moi. Le maître auquel j'aurai conquis un serviteur me récompensera largement.

— Et, en prenant votre place, prendrai-je votre forme?

— Oui, pendant la nuit; mais, le jour, tu redeviendras homme.

— Les nuits sont longues, obscures, pleines d'embûches; je puis tomber sous la balle d'un garde ou poser la patte sur un piège; alors, adieu richesse, adieu grandeur.

— Non; car cette peau qui m'enveloppe est impénétrable au fer, au plomb et à l'acier... Tant qu'elle couvrira ton corps, tu seras non seulement invulnérable, mais immortel: une seule fois par an, comme tous les loups-garous, tu redeviendras loup pour vingt-quatre heures, et, pendant ces vingt-quatre heures, tu auras la mort à craindre comme les autres. Lorsque nous nous sommes vus, il y aura juste un an aujourd'hui, j'étais dans mon jour fatal.

— Ah! ah! fit Thibault, cela m'explique pourquoi vous craigniez si fort la dent des chiens du seigneur Jean.

— Quand nous traitons avec les hommes, il nous est défendu de faire aucun mensonge, et nous sommes forcés de tout leur dire: c'est à eux d'accepter ou de refuser.

— Tu me vantais la puissance que je pouvais acquérir; eh bien, voyons, quelle sera cette puissance?

— Telle, que celle du roi le plus puissant ne pourra lutter avec elle, puisque cette puissance royale aurait les limites de l'humain et du possible.

— Serai-je riche?

— Si riche, que tu en arriveras à mépriser la richesse, puisque, avec la seule force de ta volonté, tu auras non seulement ce que les hommes obtiennent avec de l'or et de l'argent, mais encore ce que les êtres supérieurs obtiennent par leurs conjurations.

— Je pourrai me venger de mes ennemis?

— Pour tout ce qui se rapportera au mal, ton pouvoir sera sans limites.

— La femme que j'aimerai pourra-t-elle m'échapper encore?

— Dominant tes semblables, tu les auras à ta discrétion.

— Rien ne pourra les soustraire à ma volonté?

— Rien, excepté la mort, qui est plus forte que tout.

— Et moi, un seul jour sur trois cent soixante-cinq, je risquerai de mourir?

— Un seul: pendant les autres jours, ni fer, ni plomb, ni acier, ni eau, ni feu, ne prévaudront contre toi.

Et aucun mensonge, aucun piège n'est caché sous ta parole?

— Aucun, foi de loup!

— Eh bien, soit, dit Thibault; loup pour vingt-quatre heures, pour tout le reste du temps roi de la création! Que faut-il faire? Je suis prêt.

— Cueille une feuille de houx, déchire-la en trois morceaux avec les dents, et jette-la loin de toi.

Thibault fit ce qui lui était ordonné.

Ses membres étaient emprisonnés dans des formes étranges et insolites.

Il était enfin devenu en tout point semblable au grand loup noir qui lui parlait l'instant d'auparavant.

Un seul poil blanc, placé dans la région du cervelet, jurait avec tout ce pelage sombre.

Ce seul poil blanc du loup, c'était le seul cheveu noir qui restât à l'homme.

Alors, et avant qu'il eût eu le temps de se remettre, il



Ces paroles furent suivies d'un hurlement épouvantable.

Après avoir rompu la feuille, il en éparpilla les morceaux, et alors, quoique la nuit eût été excessivement calme, jusque-là, un coup de tonnerre se fit entendre et une trombe de vent, impétueuse comme une tempête, fit tourbillonner ces fragments et les emporta avec elle.

— Et maintenant, frère Thibault, dit le loup, prends ma place et bonne chance! Comme moi il y a un an, tu vas rester loup pendant vingt-quatre heures; tâche de sortir de cette épreuve aussi heureusement que j'en suis sorti moi-même, grâce à toi, et tu verras se réaliser tout ce que je t'ai promis. Moi, pendant ce temps, je vais prier le seigneur au pied fourchu qu'il te garde de la dent des chiens du baron de Vez; car, foi de diable! tu m'inspires un véritable intérêt, ami Thibault.

Et il sembla à Thibault qu'il voyait le loup noir grandir, s'allonger, se planter sur ses deux pieds de derrière et s'éloigner sous la forme d'un homme en lui faisant signe de la main.

Nous disons *il lui sembla*; car pour un instant, ses idées cessèrent d'être bien distinctes. Il éprouva comme une espèce d'engourdissement qui paralysait l'action de la pensée.

Puis, lorsqu'il revint à lui, il était seul.

lui sembla entendre s'agiter les buissons et en sortir un aboiement sourd et étouffé...

Il pensa en frémissant à la meute du seigneur Jean.

Thibault, ainsi métamorphosé en loup noir, se dit qu'il serait sage de ne point imiter son devancier, et de ne point attendre, comme lui, que la meute du seigneur Jean fût sur ses traces.

Il supposa que ce qu'il avait entendu pouvait bien venir d'un limier, et se décida à ne point attendre le découplé.

Il partit, filant droit devant lui comme les loups le font d'habitude, et il reconnut, avec une satisfaction profonde, que, dans sa métamorphose, ses forces et l'élasticité de ses membres se trouvaient décuplées

— Par les cornes du diable! disait à quelques pas de là le seigneur Jean à son nouveau piqueur, tu tiens toujours la botte trop lâche, garçon; tu as laissé grouder le limier, et nous ne rembucherons jamais le loup.

— La faute est évidente, monseigneur, et je ne la nie pas, répondit le piqueur; mais, l'ayant vu hier au soir traverser une ligne à cent pas d'ici, il m'était impossible de supposer qu'il eût fait sa nuit dans ce triage et que nous l'eussions à vingt pas de nous.

— Es-tu bien sûr que ce soit le même qui nous a déjà échappé tant de fois?

— Que le pain que je mange au service de monseigneur me serve de poison si ce n'est pas le loup noir que nous chassions l'an passé, quand le pauvre Marcotte se noya.

— Je voudrais bien l'attaquer, dit le seigneur Jean avec un soupir.

— Que monseigneur l'ordonne, et nous attaquerons; mais qu'il me permette de lui faire observer que nous avons encore devant nous deux bonnes heures de nuit qui nous suffisent pour rompre les jambes de tout ce que nous avons de chevaux.

— Je ne dis pas non; mais, si nous attendons le jour, l'Eveillé, ce gaillard-là sera à dix lieues d'ici.

— Au moins, monseigneur, dit l'Eveillé en secouant la tête, au moins!

— J'ai ce misérable loup noir dans la cervelle, ajouta le seigneur Jean, et sa peau me fait si grande envie, que, si je ne l'ai pas, j'en ferai, bien sûr, une maladie.

— Alors, attaquons, monseigneur, attaquons sans perdre une minute.

— Tu as raison, l'Eveillé; va querir les chiens, mon ami.

L'Eveillé reprit son cheval, que, pour faire le bois, il avait attaché à un arbre. Puis il partit au galop.

Au bout de dix minutes, qui parurent dix siècles au baron, l'Eveillé revenait avec tout l'équipage.

On découpla immédiatement.

— Tout doux, mes enfants! tout doux! disait le seigneur Jean; songez que nous n'avons plus à faire à nos vieux chiens si souples et si bien créancés; ceux-ci sont pour la plupart des recrues qui, si vous vous emportez, feront un tapage du diable et une besogne de chiens de tournebroche; laissez-les s'échauffer d'eux-mêmes peu à peu.

En effet, des chiens, débarrassés des liens qui les retenaient, deux ou trois aspirèrent immédiatement les émanations que le loup-garou avait laissées après lui, et commencèrent à donner de la voix.

A leurs cris, les autres les rejoignirent.

Tous partirent sur la trace de Thibault, d'abord rapprochant plutôt qu'ils ne chassaient, ne criant qu'à des intervalles assez éloignés, puis avec plus d'énergie et d'ensemble, jusqu'à ce qu'étant tous bien pénétrés de l'odeur du loup qu'ils avaient devant eux, et la voie devenant de plus en plus chaude, ils s'élançassent avec des aboiements furieux et une ardeur sans pareille dans la direction du taillis d'Ivors.

— Bête bien lancée est à moitié forcée! s'écria le seigneur Jean. Toi, l'Eveillé, occupe-toi des relais; j'en veux partout! j'appuierai moi-même les chiens... Et de la vigueur, vous autres! ajouta le seigneur Jean en s'adressant au fretin des valets. Nous avons plus d'une défaite à venger, et si, par la faute d'un de vous, je n'ai pas mon hallali, de celui-là, à la place du loup, cornes du diable! je fais curée à mes chiens!

Après cet encouragement, le seigneur Jean lança son cheval au galop, et, quoique la nuit fût encore obscure, le terrain mauvais, il le maintint à une grande allure pour rejoindre la chasse, que l'on entendait déjà dans les fonds de Bourg-Fontaine.

XXIV

UNE CHASSE ENRAGÉE

Thibault avait une grande avance sur les chiens, grâce à la précaution qu'il avait prise de détaler au premier abol du limier.

Il fut assez longtemps sans entendre la meute.

Cependant, tout à coup, ses hurlements, comme un roulement de tonnerre, lui arrivèrent de l'horizon, et commencèrent à lui causer quelque inquiétude.

Il quitta le trot, redoubla de vitesse et ne s'arrêta que quand il eut mis quelques lieues de plus entre ses ennemis et lui.

Alors, il regarda autour de lui et s'orienta : il était sur les hauteurs de Montaigu

Il prêta l'oreille.

Les chiens lui semblèrent avoir conservé leur distance ils étaient aux environs du buisson du Tillet.

Il fallait l'oreille d'un loup pour les entendre à cette distance

Thibault redescendit comme s'il allait au-devant d'eux, laissa Erneville à sa gauche, sauta dans le petit cours d'eau qui y prend sa source, le descendit jusqu'à Grimaucourt, se lança dans les bois de Lessart-l'Abbesse et gagna la forêt de Compiègne.

Sentant alors que, malgré les trois heures de course rapide qu'il venait de faire, les muscles d'acier de ses jambes de loup ne semblaient point fatigués le moins du monde, il se rassura un peu.

Il hésitait cependant à se hasarder dans une forêt qui lui était moins familière que celle de Villers-Cotterets.

Aussi, après une pointe d'une ou deux lieues, se décida-t-il à faire un hourvari en conservant les grandes refuites qui lui semblaient les plus propres à se débarrasser des chiens.

Il traversa d'un trait toute la plaine qui s'étend de Pierrefonds à Mont-Gobert, entra dans la forêt au champ Meutard, en sortit à Vauvaudrand, reprit le cours d'eau du flottage de Sancères, et rentra dans la forêt par le bois de Longpont.

Malheureusement, au haut de la route du Pendu, il donna dans une nouvelle meute de vingt chiens, que le piqueur de M. de Montbreton, prévenu par le seigneur de Vez, amenait à son aide comme relais volant.

La meute fut découplée à l'instant même et à vue par le piqueur, qui, s'étant aperçu que le loup conservait ses distances, craignait, s'il attendait l'équipage pour lancer ses chiens, que l'animal ne se forlongeât.

Alors commença vraiment la lutte entre le loup-garou et les chiens.

C'était une course folle que les chevaux, quelles que fussent l'habileté et l'adresse de leurs cavaliers, avaient grand'peine à suivre.

La chasse traversait les plaines, les bois, les bruyères avec la rapidité de la pensée.

Elle paraissait et disparaissait comme l'éclair dans la nue, en laissant derrière elle une trombe de poussière et un bruit de cors et de cris que l'écho avait à peine le temps de répéter.

Elle franchissait les montagnes, les vallées, les torrents, les fondrières, les précipices, comme si chiens et chevaux eussent eu les ailes, ceux-ci de la chimère, ceux-là de l'hippogriffe.

Le seigneur Jean avait rejoint.

Il courait en tête de ses piqueurs, marchant sur la queue des chiens, l'œil ardent, la narine dilatée, actionnant la meute par des cris et des *bien-aller* formidables, et fouillant de l'éperon avec rage le ventre de son cheval lorsque la rencontre d'un obstacle faisait hésiter celui-ci.

De son côté, le loup noir maintenait ses grandes allures.

Quoique, en entendant, au moment du retour, les aboiements féroces de la nouvelle meute retentir à cent pas derrière lui, son émotion fût devenue profonde, il ne perdait point pour cela un pouce de terrain.

Tout en courant, comme il conservait dans toute sa plénitude la pensée humaine, il lui semblait impossible qu'il succombât dans cette épreuve; il lui semblait ne pouvoir mourir sans avoir tiré vengeance de toutes ces angoisses qu'on lui faisait souffrir, avant d'avoir connu les jouissances qui lui étaient promises, avant surtout, — car, dans ce moment critique, sa pensée y revenait sans cesse, — avant d'avoir conquis l'amour d'Agnelette.

Parfois la terreur le dominait, mais parfois aussi c'était la colère.

Il pensait à se retourner, à faire face à cette troupe hurlante, et, oubliant sa nouvelle forme, à la dissiper à coups de pierres et de bâton.

Puis, un instant après, à moitié fou de rage, étourdi du glas de mort que la meute aboyait à ses oreilles, il fuyait, il bondissait, il volait avec les jambes du cerf, avec les ailes de l'aigle.

Mais ses efforts étaient impuissants.

Il avait beau fuir, bondir, voler presque, le bruit funèbre était attaché à lui, et ne s'éloignait un instant, ou plutôt n'était un instant distancé que pour se rapprocher plus menaçant et plus formidable.

Cependant le soin de sa conservation ne l'abandonnait pas; ses forces n'étaient point diminuées.

Mais, il sentait que s'il fallait que, par mauvaise chance, il rencontrât de nouveaux relais, ses forces pourraient bien s'épuiser.

Il se décida donc à prendre un grand parti pour essayer de distancer les chiens, puis de rentrer dans ses demeures, où, grâce à la connaissance qu'il avait de la forêt, il pouvait espérer de dépasser les chiens.

En conséquence, il fit un second hourvari.

Il remonta vers Puiseux, longea les bordures de Viviers, rentra dans la forêt de Compiègne, fit une pointe dans la forêt de Largue, revint traverser l'Aisne à Attichy, et rentra dans la forêt de Villers-Cotterets par le fond d'Argent.

Il espérait ainsi déjouer la stratégie avec laquelle le seigneur Jean avait sans doute échelonné sa meute.

Une fois de retour dans ses repaires habituels, Thibault respira plus à l'aise.

Il se retrouvait sur les bords de l'Ourcq, entre Norroy et Trouennes, à l'endroit où la rivière roule profondément encaissée entre une double rangée de rochers ; il s'élança sur une roche aiguë qui surplombait le torrent, du haut de cet escarpement se jeta résolument dans les flots, gagna à la nage une anfractuosité située au soubassement du roc, d'où il venait de se laisser tomber, et, caché un peu au-dessous du niveau ordinaire de l'eau, au fond de cette caverne, il attendit.

Il avait gagné près d'une lieue sur la meute.

Cependant, il était là depuis dix minutes à peine, lorsque la tempête de chiens arriva sur la crête du rocher.

Ceux qui menaient la tête, ivres d'ardeur, ne virent point le gouffre, ou, comme celui qu'ils poursuivaient, crurent pouvoir le franchir, et Thibault fut, jusqu'au fond de sa retraite, éclaboussé par l'eau qui jaillissait de tous côtés à la chute de leurs corps.

Mais, moins heureux et moins vigoureux que lui, ils ne purent dompter la violence du courant. Après d'impuissants efforts, ils disparurent emportés par lui, sans avoir éventé la retraite du loup-garou.

Celui-ci entendait au-dessus de sa tête le trépignement des chevaux, les abois de ce qui restait de la meute, les cris des hommes, et, par-dessus tous ces cris, les imprécations du seigneur Jean, dont la voix dominait toutes les autres voix.

Ensuite, et lorsque le dernier chien tombé dans le torrent eut, comme le reste de la meute, été emporté par le courant, il vit, grâce à un coude, les chasseurs se diriger en aval de la rivière.

Convaincu que le seigneur Jean, qu'il reconnaissait à la tête de ses piqueurs, n'agissait ainsi que pour la remonter ensuite, il ne voulut pas l'attendre

Il quitta sa retraite.

Tantôt nageant, tantôt sautant avec adresse d'une roche à l'autre, tantôt marchant dans l'eau, il remonta l'Ourcq jusqu'à l'extrémité du buisson de Crêne.

Arrivé là, et certain d'avoir sur ses ennemis une avance considérable, il résolut de gagner un village et de ruser autour des maisons, pensant bien que ce n'était point là qu'on viendrait le chercher.

Il pensa à Préciamont.

Si un village lui était connu, c'était celui-là.

Puis, à Préciamont, il serait près d'Agnelette.

Il lui semblait que ce voisinage lui donnerait de la force et lui porterait bonheur, et que la douce image de la chaste enfant pourrait avoir quelque influence sur sa bonne ou sa mauvaise fortune.

Thibault se dirigea donc de ce côté.

Il était six heures du soir.

Il y avait près de quinze heures que la chasse durait.

Loup, chiens et chasseurs avaient bien fait cinquante lieues.

Lorsque, après avoir fait un détour par Manereux et Oigny, le loup noir apparut à la lisière de la queue de Ham, le soleil commençait à descendre à l'horizon, et répandait sur la bruyère une teinte éblouissante de pourpre ; les petites fleurs blanches et roses parfumaient la brise qui les caressait ; le grillon chantait dans son palais de mousse, et, montant perpendiculairement dans le ciel, l'alouette saluait la nuit, comme, douze heures auparavant, elle avait salué le jour.

Le calme de la nature fit un singulier effet sur Thibault.

Il lui semblait étrange qu'elle pût être si belle et si souriante, alors qu'une pareille angoisse déchirait son âme.

En voyant ces fleurs, en entendant ces insectes et ces oiseaux, il comparait la douce quiétude de tout ce monde innocent avec les horribles soucis qu'il éprouvait, et se demandait, malgré les nouvelles promesses à lui faites par l'envoyé du démon, s'il avait plus sagement agi en faisant le second pacte qu'en faisant le premier.

Il en vint à redouter de ne trouver que déception dans l'un comme dans l'autre.

En traversant un sentier à moitié perdu sous les genêts dorés, il reconnut ce sentier pour celui par lequel il avait reconduit Agnelette le premier jour où il l'avait vue ; le jour où, inspiré par son bon génie, il lui avait offert de devenir son époux.

L'idée que, grâce au nouveau pacte passé, il pourrait reconquérir l'amour d'Agnelette, releva un peu le courage de Thibault, qui s'était abattu au spectacle de cette joie universelle.

La cloche de Préciamont tintait dans la vallée.

Ses sons tristement monotones rappelèrent au loup noir et les hommes et ce qu'il avait à craindre d'eux.

Il avança donc hardiment, à travers champs, vers le village, où il espérait trouver un asile dans quelque masure abandonnée

Comme il longeait le petit mur de pierres sèches qui entoure le cimetière de Préciamont, il entendit un bruit de voix dans le chemin creux qu'il suivait.

En continuant son chemin, il ne pouvait manquer de rencontrer ceux qui venaient à lui ; en revenant sur ses pas, il avait à franchir une arête, où il pouvait être vu ; il jugea donc prudent de franchir le petit mur du cimetière.

D'un bond, il fut de l'autre côté.

Le cimetière, comme presque tous les cimetières de village, attenait à l'église.

Il était inculte, couvert de grandes herbes partout, de ronces et d'épines en certains endroits.

Le loup s'avança vers le plus épais de ces ronces ; il découvrit une espèce de caveau ruiné, d'où il pouvait voir sans être vu.

Il se glissa sous ces ronces et se cacha dans le caveau.

A dix pas de Thibault était une fosse fraîchement creusée qui attendait son hôte.

On entendait dans l'église le chant des prêtres.

Ce chant était d'autant plus distinct que le caveau qui servait de retraite au fugitif avait dû autrefois avoir une communication avec l'église souterraine.

Au bout de quelques minutes, les chants cessèrent.

Le loup noir, qui se sentait instinctivement mal à l'aise dans le voisinage d'une église, pensa que les gens du chemin creux étaient passés, et qu'il était temps pour lui de reprendre sa course et de chercher une retraite plus sûre que celle qu'il avait momentanément adoptée.

Mais, au moment où il mettait le nez hors de son roncier, la porte du cimetière s'ouvrit

Il reprit donc son premier poste, tout en s'inquiétant de qui venait.

Et d'abord il vit un enfant vêtu d'une aube blanche et tenant à la main un bénitier.

Puis la croix d'argent, portée par un homme qui avait également un surplis par-dessus ses vêtements.

Après eux, le prêtre, psalmodiant les prières des morts.

Après le prêtre, un brancard porté par quatre paysans et recouvert d'un drap blanc semé de branches vertes et de couronnes de fleurs.

Sous le drap se dessinait la forme d'une bière.

Quelques habitants de Préciamont marchaient derrière le brancard.

Quoique cette rencontre fût toute naturelle dans un cimetière et que Thibault eût dû y être préparé par la vue de la fosse ouverte, elle fit sur le fugitif une profonde impression ; et, bien que le moindre mouvement pût trahir sa présence, et, par conséquent, amener sa perte, il suivit avec une curiosité inquiète tous les détails de la cérémonie.

Lorsque le prêtre eut béni la fosse qui avait tout d'abord frappé les yeux de Thibault, les porteurs déposèrent leur fardeau sur une tombe voisine.

La coutume, chez nous, est, lorsqu'on enterre une jeune fille morte dans son éclat, une jeune femme trépassée dans sa beauté, de la conduire au cimetière couchée dans sa bière, mais couverte d'un drap seulement.

Là, les amis peuvent dire un dernier adieu à la morte, les parents lui donner un dernier baiser

Puis on cloue le couvercle, et tout est dit.

Une vieille femme, guidée par une main charitable, car elle paraissait aveugle, s'approcha pour donner un dernier baiser à la morte. Les porteurs relevèrent le drap qui couvrait son visage.

Thibault reconnut Agnelette.

Un gémissement sourd s'échappa de sa poitrine brisée, et se confondit avec les pleurs et les sanglots des assistants.

Le visage d'Agnelette, tout pâle qu'il était, paraissait, dans le calme ineffable de la mort, plus beau qu'il n'avait jamais été de son vivant sous son diadème de myosotis et de pâquerettes.

A la vue de la pauvre trépassée, Thibault avait senti tout à coup se fondre la glace de son cœur. Il songeait qu'en réalité c'était lui qui avait tué cette enfant, et il éprouvait une douleur immense, parce qu'elle était vraie ; poignante, parce que, pour la première fois depuis longtemps, il ne songeait plus à lui, mais à celle qui était morte.

Lorsqu'il entendit les coups de marteau qui clouaient le couvercle de la bière, lorsqu'il entendit les pierres et la terre, poussées par la bêche du fossoyeur, rouler avec un bruit sourd sur le corps de la seule femme qu'il eût jamais aimée, le vertige s'empara de lui ; il lui sembla que les durs cailloux meurtrissaient la chair d'Agnelette, cette chair il y a peu de jours si fraîche, si belle, et encore hier si palpitante, et il fit un mouvement pour se précipiter sur les assistants et leur arracher ce corps qui lui semblait, mort, devoir être à lui, puisque vivant, il avait été à un autre.

La douleur de l'homme dompta ce dernier mouvement de la bête féroce aux abois ; sous cette peau de loup, un frisson courut ; de ces yeux sanglants des larmes jaillirent, et le malheureux s'écria :

— Mon Dieu ! prenez ma vie, je vous la donne de grand cœur, si ma vie peut rendre l'existence à celle que j'ai tuée !

Ces paroles furent suivies d'un hurlement si épouvantable, que tous ceux qui étaient là s'enfuirent avec effroi.

Le cimetière resta désert.

Presque au même instant, la meute, qui avait retrouvé la piste du loup noir, l'envahit, franchissant le mur où Thibault l'avait franchi.

Derrière elle parut le seigneur Jean, ruisselant de sueur sur son cheval couvert d'écume et de sang.

Les chiens allèrent droit au buisson et pillèrent.

— Hallali ! hallali ! cria le seigneur Jean d'une voix de tonnerre, et sautant à bas de son cheval, sans s'inquiéter s'il y avait quelqu'un pour le garder, il tira son couteau de chasse, et, s'élançant vers le caveau, se fit jour au milieu des chiens.

Les chiens se disputaient une peau de loup toute fraîche et toute saignante, mais le corps avait disparu.

C'était bien certainement la peau du loup-garou qu'on chassait, puisque, à l'exception d'un seul poil blanc elle était complètement noire.

Qu'était devenu le corps ?

Nul ne le sut jamais.

Seulement, comme, à partir de ce moment, l'on ne revit plus Thibault dans le pays, l'avis général fut que c'était l'ancien sabotier qui était le loup-garou.

Et puis, comme on n'avait retrouvé que la peau et point le corps, et comme à l'endroit où cette peau avait été retrouvée, quelqu'un dit avoir entendu sortir ces paroles : « Mon Dieu ! prenez ma vie ! je vous la donne de grand cœur, si ma vie peut rendre l'existence à celle que j'ai tuée ! » le prêtre déclara qu'en considération de son dévouement et de son repentir, Thibault avait été sauvé !

Et ce qui donna surtout de la consistance à cette tradition, c'est que, jusqu'au moment où les couvents furent abolis par la Révolution, on vit tous les ans un moine prémontré sortir du couvent de Bourg-Fontaine, situé à une demi-lieue de Préciamont, et venir prier sur la tombe d'Agnelette au jour anniversaire de sa mort.

Et voilà l'histoire du loup noir, telle que me l'a racontée Mocquet, le garde de mon père.

TABLE DES MATIÈRES

DU

MENEUR DE LOUPS

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ



Le Docteur Mystérieux

ILLUSTRATIONS

DE

CASTELLI, GERLIER, MORIN, PHILIPPOTEAUX, etc.



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LE DOCTEUR MYSTÉRIEUX

I

UNE VILLE DU BERRI

Le 17 juillet 1785, la Creuse, après une matinée d'orage, roulait profonde et troublée entre deux rangs de maisons fort peu symétriquement alignées sur ses rives, et qui baignaient dans l'eau leur pied de bois. Toutes vieilles et toutes délabrées qu'elles étaient, elles n'en souriaient pas moins au soleil, qui, en sortant du double nuage d'où venait de s'échapper l'éclair, jetait un ardent rayon sur la terre encore trempée de pluie.

Ce tas de maisons boiteuses, borgnes et édentées avait la prétention d'être une ville, et cette ville se nommait Argenton.

Inutile de dire qu'elle était située dans le Berri. Aujourd'hui que la civilisation a effacé le caractère des races, des provinces et des cités, c'est encore un spectacle à faire bondir de joie le cœur de l'artiste qu'Argenton vu des hauteurs qui dominent ses toits chargés de mousse et de giroflées en fleur.

Montez, par un beau jour, le long de ces rochers où se tordent des racines pareilles à des couleuvres, frayez vous-même votre chemin, à travers ces blocs que recouvre une fauve et sèche végétation de lichens jaunis, de fougères ensoleillées et de ronces rougies, accrochez vos ongles à ces ruines qui se confondent avec le roc par la couleur et la solidité de leurs masses, si vastes et si obstinées, qu'il a fallu les terribles guerres de la Ligue et les puissantes épaules de Richelieu pour renverser ces ouvrages de l'art qui, soudés à l'œuvre de la nature, semblaient aussi impérissables que leurs bases granitiques ; et encore ces guerres d'extermination n'ont-elles pu déraciner ces indestructibles fondements qui restent là foudroyés par le canon, déchirés par la scie, ébréchés par le vent, broyés par le sabot des bœufs, écaillés par le fer des chevaux, foulés par le pied du pâtre, mais immobiles.

Au plus haut de ces ruines, faites par les guerres civiles et non par le temps, asseyez-vous et regardez.

Au-dessous de vous s'abîme, comme une ville engouffrée par une catastrophe géologique, une sauvage et pittoresque cohue de maisons, avec des poutres saillantes, de lourds escaliers de bois qui grimpent extérieurement à l'étage supérieur, des toits de chaume poudreux et des tuiles noires que recouvre une crasse de végétation spontanée. Du point où vous la regardez, la ville semble déchirée en deux par une rivière sombre et encaissée, dont le nom significatif, *la Creuse*, indique les profondeurs dans lesquelles elle roule.

De longues perches, fixées aux maisons qui bordent son cours, étalent comme des drapeaux de mille couleurs le

linge en train de sécher et qui flotte au vent. Ce groupe d'habitations informes, dont les fondements déchaussés, la charpente accusée à vif, les nervures de bois massives attestent l'enfance de l'art de bâtir, est encadré dans le plus frais, le plus charmant et le plus naïf paysage qui se puisse voir.

Ici, la nature n'a point cherché l'effet. Ce bon Berri est de toute la France l'endroit où la simplicité a le plus de caractère, et Argenton est, je crois, la ville la plus simple du Berri ; les moutons, ces armes de la province, si j'ose ainsi dire, y sont plus moutons qu'ailleurs, et les oies qui barbotent dans l'eau rapide de la rivière y ont admirablement l'air de ce qu'elles sont.

Tel est encore Argenton aujourd'hui et tel il devait être en 1785, car c'est une des rares villes de France que le souffle des révolutions modernes et que l'esprit de changement n'a point encore atteinte. Ces maisons, quoique près d'un siècle soit écoulé depuis l'époque que nous venons de citer, étaient vieilles alors comme elles le sont aujourd'hui, car depuis longtemps elles ont atteint un âge qui ne marque plus ; si quelque chose étonne le touriste, le peintre ou l'architecte, c'est la solidité de ces masures ; elles ressemblent aux rochers et aux débris de fortifications qui les dominent. On dirait qu'elles durent par leur vétusté même, et que c'est l'excès de leur vieillesse qui les fait vivre ; il y a si longtemps qu'elles penchent d'un côté ou de l'autre, qu'elles en ont pris l'habitude et qu'elles n'ont plus de raison honnête pour tomber, même du côté où elles penchent.

Rien ne peut donner une idée du calme, de l'insouciance et de la placidité des habitants d'Argenton ce 17 juillet 1785 ; le clocher de l'église venait d'égrener sur la ville l'*Angelus* de midi, et, dans ces tranquilles demeures, chacun offrait à Dieu sa paisible misère comme une expiation de ses fautes et un moyen douloureux mais salutaire de gagner le ciel ; cette quiétude de caractère est en rapport avec la sérénité du paysage et avec les occupations uniformes des habitants de cette petite ville, que n'agite ni l'industrie, ni le commerce, ni la politique, entourés d'une nature toujours la même, d'arbres qu'ils ont toujours connus grands, de maisons qu'ils ont toujours connues vieilles, les habitants d'Argenton ne se voyaient point changer ni vieillir. Comme l'hirondelle qui revenait tous les ans aux toits de leurs maisons, tous les ans la joie du printemps, éclose dans le soleil d'avril, ramenait dans leurs cœurs le courage de supporter les rudes travaux de l'été et l'oisiveté douloureuse de l'hiver.

Argenton, malgré tous les grands mouvements qui s'étaient faits dans les esprits vers la fin du règne de Louis XV et au commencement du règne de Louis XVI, ne reconnaissait guère d'autre puissance que celle de l'habitude. Il y avait alors pour Argenton un roi de France qu'on n'avait jamais vu, mais auquel on croyait et auquel on obéissait sur la parole du bailli, comme on croyait et on obéissait à Dieu sur la parole du curé.

Dans une des rues les plus désertes et les plus rongées d'herbe s'élevait une maison peu différente des autres maisons, si ce n'est qu'elle était presque ensevelie sous un immense lierre, dans lequel le soir, semblaient se réfugier tous les moineaux de la ville et des environs.

Malgré leur confiance dans cette maison à l'abri de laquelle ils ne craignaient pas de s'endormir, après avoir longtemps fait tressaillir le feuillage, malgré leur caquetage joyeux et bruyant qui commençait avec l'aurore, cette maison était mal famée. Là, en effet, demeurait un jeune médecin venu de Paris depuis trois ans et qui en avait vingt-huit à peine Pourquoi avait-il devancé la mode des cheveux courts et non poudrés que Talma devait inaugurer cinq ans seulement plus tard, dans son rôle de Titus? Sans doute parce qu'il lui était plus commode de porter les cheveux courts et sans poudre. Mais à cette époque, c'était une innovation malheureuse pour un médecin ; quand la science médicale était si souvent mesurée au développement gigantesque de la perruque dont se coiffaient les disciples d'Hippocrate, personne ne remarquait que les cheveux du jeune docteur étaient ondés par la nature mieux que n'eût pu le faire le talent du plus habile coiffeur ; personne ne remarquait que ses cheveux, du plus beau noir, encadraient admirablement un visage pâli par les veilles, dont les traits fermes et sévères indiquaient surtout l'application à l'étude.

Quel motif avait porté cet étranger à se retirer dans une ville aussi agreste et présentant si peu de ressources à l'exercice de la médecine que la ville d'Argenton? Peut-être le goût de la solitude et le désir du travail non interrompu ; et, en effet, ce jeune savant, surnommé dans la ville *le docteur mystérieux* à cause de sa manière de vivre, ne fréquentait personne, et, chose doublement scandaleuse dans une petite ville de province, ne mettait pas plus le pied à l'église qu'au café. Mille bruits malveillants et superstitieux couraient sur son compte. Ce n'était pas sans raison qu'il ne portait ni poudre ni perruque, mais cette raison était mauvaise puisqu'il ne la disait pas. On l'accusait d'être en communication avec les mauvais esprits, et sans doute l'étiquette n'était point la même dans le monde nocturne que dans le nôtre.

Mais ces soupçons de magie reposaient surtout sur des cures vraiment merveilleuses que le jeune médecin avait opérées par des moyens d'une simplicité extrême ; beaucoup de malades condamnés et abandonnés par les autres praticiens avaient été sauvés par lui en si peu de temps, que les bienveillants criaient au miracle et que les ingrats et les curieux criaient au sortilège. Or, comme il y a plus d'ingrats et d'envieux que de bienveillants, le docteur avait pour ennemis, non seulement presque tous ceux à qui il avait fait du tort comme concurrent, mais encore tous ceux qu'il avait soulagés, secourus, guéris comme malades, et le nombre en était grand.

Les vieilles femmes qui n'étaient pas méchantes, et on en comptait cinq ou six dans Argenton, disaient de lui qu'il avait le bon œil. C'est en effet une croyance très répandue dans cette partie du Berri que certains individus naissent non seulement pour le bien ou le mal de leurs semblables, mais encore pour le bien ou le mal de la création, étendant leur influence jusque sur les animaux, les moissons et les autres productions de la terre. Quelques-uns, aux idées plus abstraites, attribuaient cette faculté surprenante de faire des miracles à un souffle de vie que le docteur projetait sur le front de ses malades ; d'autres à certains gestes et à certaines paroles qu'il récitait tout bas ; d'autres enfin à une connaissance approfondie de la nature humaine et de ses lois les plus obscures.

Toujours est-il que, si l'on différait sur la cause, nul ne contestait l'évidence des phénomènes, cette science s'étant exercée publiquement sur les hommes et sur les animaux.

Ainsi, un jour, un voiturier qui s'était endormi, comme cela arrive souvent, sur le siège mobile suspendu en avant de la roue de sa charrette, était tombé de ce siège, et ses chevaux, en continuant de marcher, lui avaient écrasé une cuisse sous la roue du gros véhicule qu'ils traînaient. Ce n'était pas une cuisse cassée, c'était une cuisse bel et bien écrasée. Les trois médecins d'Argenton s'étaient réunis, et, comme il n'y avait d'autre remède à l'horrible blessure que la désarticulation du col du fémur, c'est-à-dire une de ces opérations devant laquelle reculent les plus habiles praticiens de la capitale, ils avaient décidé d'un commun accord d'abandonner le malade à la nature, c'est-à-dire à la gangrène, et à la mort qui ne pouvait manquer de la suivre.

C'est alors que le pauvre diable, comprenant la gravité de sa situation, avait appelé à son secours le docteur mystérieux. — Celui-ci, étant accouru, avait déclaré l'opération grave, mais inévitable, et en conséquence avait annoncé qu'il allait la tenter sans aucun retard. Les trois médecins lui avaient fait observer, à titre d'avis charitable, qu'à côté de la gravité de *l'inévitable opération*, il y avait la douleur physique pendant la durée de cette opération et la terreur morale qu'allait éprouver, l'opération terminée, le malade en voyant une partie de lui-même se détacher de lui sous le tranchant du bistouri.

Mais le docteur, à cette objection, s'était contenté de sourire, et, se rapprochant du blessé, l'avait regardé fixement en étendant la main vers lui, et, d'un ton impératif, lui avait commandé de dormir.

Les trois médecins s'étaient regardés en riant ; éloignés de Paris, ils avaient bien entendu parler vaguement des phénomènes du mesmérisme, mais ils n'en avaient pas vu l'application. A leur grand étonnement, le malade alors, obéissant à l'ordre de dormir que lui avait donné le médecin, s'était endormi presque subitement. Le docteur lui avait pris la main, et lui avait demandé de sa voix douce, mais dans laquelle cependant était mêlée une nuance de commandement : « Dormez-vous? » Et, sur la réponse affirmative, il avait tiré sa trousse, choisi ses instruments, et, avec la même sérénité que s'il eût opéré sur un cadavre, il avait sur le corps insensible du blessé pratiqué l'effroyable opération ; il avait demandé dix minutes, et, au bout de neuf minutes, montre à la main, le membre avait été détaché, emporté hors de la chambre, le linge taché de sang enlevé, le malade couché sur un autre lit ; et, au grand étonnement des trois médecins, l'appareil posé, l'amputé s'était sur l'ordre du docteur, réveillé en souriant.

La convalescence avait été longue ; mais, lorsqu'elle fut complète et que le malade put se lever, il trouva un appareil préparé par le médecin lui-même, et à l'aide duquel, quoiqu'il eût perdu à peu près le quart de sa personne, il retrouva la faculté de se mouvoir.

Mais maintenant qu'allait faire ce malheureux? disaient non seulement les trois médecins qui avaient eu l'intention de le laisser mourir, mais encore bon nombre de personnes qui trouvent toujours quelque chose à redire aux événements et aux dénoûments les mieux conduits. Ne valait-il pas mieux, en effet, laisser mourir le pauvre diable que de prolonger avec une infirmité pareille son existence de dix,

vingt, trente années peut-être? Qu'allait-il faire? Vivrait-il d'aumônes, et serait-ce une charge de plus pour la commune déjà si pauvre?

Mais tout à coup on apprit par le receveur particulier, qui avait été avisé de cette décision par celui de la province, qu'une rente de trois cents livres était faite au pauvre diable, sans qu'on sût d'où lui venait cette rente et qui l'avait sollicitée.

Sans doute le blessé n'en savait pas plus que les autres sur ce sujet; mais, quand il parlait du docteur, c'était habituellement pour dire :

— Ah ! quant à celui-là, ma vie lui appartient. Il n'a qu'à me la demander et je la lui donnerai de grand cœur.

Eh bien, chose presque incroyable pour quiconque ne connaîtrait pas le monde des petites villes, cette splendide cure fut une de celles qui firent le plus de tort au docteur dans la ville d'Argenton; les trois autres médecins ayant déclaré que peut-être eussent-ils pu sauver le malade en se servant des mêmes moyens, mais qu'ils aimaient mieux voir mourir un homme que de lui sauver la vie à pareil prix, attendu qu'ils regardaient l'âme d'un malade plus précieuse que son corps.

C'était la première fois que ces trois honnêtes praticiens parlaient de l'âme.

Un autre jour, jour de foire, un taureau furieux avait jeté le désordre dans le marché, et les cris des fuyards, femmes et enfants, étaient montés jusqu'au laboratoire du docteur, qui dominait la place. Le docteur avait mis alors la tête à sa fenêtre et avait vu ce dont il s'agissait. Tout fuyait devant l'animal furieux, qui venait d'éventrer un boucher, lequel avait eu l'audace de l'attendre une masse à la main. Lui était descendu alors précipitamment sans chapeau; ses beaux cheveux jetés au vent, les angles de la bouche plissés par cette volonté de fer qui était une des principales qualités ou un des principaux défauts de son caractère, il avait été se placer tout droit sur la route du taureau, l'appelant du geste. L'animal l'avait à peine aperçu, que, acceptant le défi, il s'était élancé sur lui la tête basse...

De sorte que son adversaire, n'ayant pas pu rencontrer son œil, avait été obligé de se jeter de côté pour éviter sa rencontre. Le taureau, emporté par sa course, l'avait dépassé de dix pas, puis s'était retourné, avait relevé la tête, et avait regardé de son œil sombre et profond l'audacieux lutteur qui venait lui présenter le combat. Mais un instant avait suffi, cet œil sombre et profond de l'animal avait rencontré l'œil fixe et dominateur de l'homme, le taureau s'était arrêté court, avait fouillé la terre des pieds, avait mugi comme pour se donner du courage, mais était resté immobile; alors, le docteur avait marché droit à lui, et l'on avait pu voir à chaque pas qu'il faisait le taureau trembler sur ses jambes et s'affaisser sur lui-même; enfin de son bras étendu il avait pu toucher l'animal entre les deux cornes, et, comme un autre Achéloüs devant un autre Hercule, le taureau s'était couché à ses pieds.

Une autre occasion s'était encore présentée pour le docteur de montrer l'étonnante puissance magnétique qu'il exerçait sur les animaux. Il s'agissait de ferrer pour la première fois un cheval de trois ans, encore indompté, qui avait brisé tous les liens qui l'attachaient au travail, avait renversé le maréchal ferrant et était rentré furieux dans son écurie, où personne n'osait aller le chercher, aucune bride ni aucun licou ne lui étant resté sur le corps pour le conduire.

Le docteur, qui passait là par hasard, avait d'abord porté secours à l'homme renversé; puis, comme le choc avait été violent, mais que dans la chute la tête n'avait point porté, il invita le maréchal ferrant à l'attendre, promettant de lui ramener le cheval soumis et obéissant.

Et, en effet, accompagné de ce rassemblement qui, dans les petites villes, se groupe à toute occasion, il était entré dans l'écurie du maître de poste à qui ce cheval appartenait, et, tout en sifflant, les mains dans ses poches, mais sans perdre le cheval du regard, il s'était approché de l'animal furieux, qui avait reculé devant lui jusqu'à ce qu'il se sentît acculé au mur; alors, il l'avait pris par les naseaux, et, sans effort, quoique l'on vît à l'œil sanglant du cheval avec quelle répugnance il obéissait à cette puissance supérieure, il l'avait amené, marchant à reculons, jusque dans le travail où il s'était échappé une heure auparavant, et, là sans qu'il fût nécessaire de l'attacher, le contenant et le fascinant toujours, il avait dit au maréchal ferrant de commencer sa besogne, et à ses quatre pieds, l'un après l'autre, le maréchal avait cloué les fers sans que le cheval fit d'autre mouvement que ce frissonnement douloureux de la peau qui est chez les quadrupèdes de son espèce l'aveu de leur défaite.

On comprend, après de pareils prodiges opérés en face de tous vers la fin du dernier siècle, dans une des villes les moins éclairées de France, sous combien d'aspects différents devait être jugé Jacques Mérey. — C'était le nom du docteur.

II

LE DOCTEUR JACQUES MÉREY

Les plus acharnés parmi les détracteurs de Jacques Mérey étaient certainement les médecins : les uns le traitaient de charlatan, les autres d'empirique et mettaient sur le compte de la crédulité la plupart des prodiges que l'on racontait.

Voyant néanmoins que l'instinct du merveilleux, si vif chez les classes ignorantes, résistait à leur critique et rapprochait du docteur cette foule qu'ils voulaient vainement en écarter, ils se décidèrent à faire franchement cause commune avec le préjugé religieux, et traitèrent de diabolique la science de cet homme qui osait guérir en dehors des formes autorisées par l'école.

Ce qui appuyait ces accusations c'est que l'étranger ne fréquentait ni l'église ni le presbytère; si on lui connaissait une doctrine, soulager son prochain, on ne lui connaissait pas de religion. On ne l'avait jamais vu se mettre à genoux ni joindre les mains, et cependant on l'avait surpris plus d'une fois contemplant la nature dans cette attitude de recueillement et de méditation qui ressemble à la prière.

Mais les médecins et le curé avaient beau dire, il était peu de malades et d'infirmes qui résistassent au désir de se faire soigner par le mystérieux docteur, quittes à se repentir plus tard de leur guérison et à brûler un cierge en guise de remords s'il était vrai qu'ils fussent délivrés de leur mal par l'intervention du diable.

Ce qui contribuait surtout à populariser ces légendes qui s'attachaient à Jacques Mérey comme à un être extraordinaire, c'est qu'il ne prodiguait point à tout le monde les bienfaits de sa science et de son ministère. Les riches étaient obstinément exclus de sa clientèle. Plusieurs d'entre eux ayant réclamé à prix d'or les consultations du docteur, il répondit qu'il se devait aux pauvres et qu'il y avait, sans lui, assez de médecins à Argenton avides de soigner des malades de qualité. Que, d'ailleurs, ses remèdes, presque toujours préparés par lui-même, étaient calculés sur le tempérament rustique de la race à laquelle il les appliquait.

On pense bien que, pendant cette époque où commençaient à se soulever toutes les oppositions philanthropiques ou populaires, cette résistance donna libre carrière à la critique des beaux esprits. Ils cherchèrent plus que jamais à jeter des doutes sur une vertu curative qui se bornait aux cures démocratiques, et, n'osant affronter l'épreuve des gens comme il faut, aimait à envelopper ses services dans la ténébreuse reconnaissance des classes ignorantes.

Jacques Mérey les laissa dire et n'en poursuivit pas moins son œuvre silencieuse et solitaire. Comme il menait une vie très retirée, comme sa maison était impénétrable; comme on voyait chaque nuit veiller à sa fenêtre une petite lampe, étoile du travail, les hommes intelligents et sans parti pris avaient tout lieu de croire, comme nous l'avons déjà dit, que le savant docteur était venu chercher dans le Berri une solitude aussi inviolable que celle que les anciens anachorètes allaient chercher dans la Thébaïde.

Quant aux pauvres et aux paysans, que n'égarait ni la superstition ni la malveillance, ils disaient de lui :

— M. Mérey est comme le bon Dieu, il ne se montre que par le bien qu'il fait.

Or, le 17 juillet 1785, par une chaleur de vingt-cinq degrés, Jacques Mérey était à son laboratoire surveillant dans une cornue les premiers tressaillements d'une opération difficile qui avait déjà plus d'une fois avorté sous sa main.

Il était chimiste et même alchimiste; né dans une de ces époques de doute scientifique, politique et social, où le malaise qui pèse sur une nation pousse les individus à la recherche de l'inconnu, du merveilleux, de l'impossible même, il avait vu Franklin découvrir l'électricité et commander au tonnerre; il avait vu Montgolfier enlever ses premiers ballons et conquérir, en espérance, il est vrai, plutôt qu'en réalité, le domaine de l'air. Il avait vu Mesmer professer le magnétisme animal, mais il n'avait point tardé à laisser le maître derrière lui, car on sait que Mesmer, tout ébloui des premières manifestations de cette force inhérente qu'il rêva, qu'il reconnut, mais qu'il ne perfectionna point, s'était arrêté devant les convulsions, les spasmes et les merveilles du baquet enchanté; qu'il n'avait point poussé ses recherches jusqu'au somnambulisme, à peu près semblable en cela à Christophe Colomb, qui,

tout heureux d'avoir découvert quelques îles du nouveau monde, laissa ensuite à un autre l'honneur d'aborder au continent américain et de lui donner son nom.

M. de Puységur, on le sait, avait été l'Améric Vespuce de Mesmer, et Jacques Mérey était le disciple direct de M. de Puységur.

Il avait donc appliqué à la science de guérir la vague découverte du maître allemand. Emporté tout jeune par l'inquiétude du merveilleux, Jacques Mérey s'était jeté dans la forêt Noire des sciences occultes. Ce que cet esprit curieux avait exploré de voies nouvelles et ténébreuses, les antres obscurs dans lesquels il était descendu pour consulter les modernes Trophonius, les puits souterrains par la bouche desquels il s'était plongé au centre des initiations, les heures qu'il avait passées, muet et debout, devant l'implacable sphinx des connaissances humaines; les combats de Titan qu'il avait engagés avec la nature pour la faire parler malgré elle et lui arracher l'éternel et sublime secret qu'elle cache dans son sein, tout cela eût pu faire le sujet d'une épopée scientifique dans le genre du poème de Jason à la recherche de la toison d'or.

Ce qu'il avait le moins rencontré dans ce voyage fabuleux, c'était la toison, c'était l'or.

Mais Jacques Mérey, en vérité, ne s'en souciait guère, et il était habitué à compter comme ses écus toutes les étoiles du ciel.

Puis quelques voix indiscrètes disaient qu'il était riche et même très riche.

Les rêveries des rose-croix, des illuminés, des alchimistes, des astrologues, des nécromanciens, des mages, des physiognomonistes, il avait tout parcouru, tout sondé, tout analysé, et de tout cela il était ressorti pour son esprit et pour sa conscience une religion à laquelle il eût été bien difficile de donner un nom. Il n'était ni juif, ni chrétien, ni turc, ni schismatique, ni huguenot; il n'était ni déiste, ni animiste, il était panthéiste plutôt; il croyait à un fluide universel répandu dans tout l'univers et reliant par une atmosphère vivante et pleine d'intelligence les mondes entre eux. Il croyait, ou plutôt il espérait, que ce fluide créateur et conservateur des êtres pouvait se diriger selon la puissante volonté de l'homme et recevoir son application de la main de la science.

C'est sur cette base qu'il avait élevé un système médical dont l'audace aurait fait hurler toutes les académies et tous les corps savants: mais, une fois que notre docteur s'était dit, je dois croire ceci, ou je dois faire cela, il tenait peu au jugement des hommes, à leur blâme ou à leur approbation; il aimait la science pour la science elle-même, et pour le bien qu'il pouvait en tirer et appliquer au profit de l'humanité.

Quand, ravi au troisième ciel de la pensée, il voyait ou croyait voir les atomes, les simples et les composés, les infiniment petits et les infiniment grands, les cirons et les mondes, tout cela se mouvant en vertu du droit qu'il appelait magnétique, oh! alors, tout son corps débordait d'amour, d'admiration et de reconnaissance pour la grandeur de la nature, et les applaudissements du monde entier ne lui eussent pas semblé valoir mieux en ce moment-là que le bruit à peine perceptible que fait l'aile d'un moucheron qui vole.

Il avait étudié la chiromancie dans Moïse et dans Aristote; la physiognomonie avec Porta et Lavater; il avait, déroulant les lobes du cerveau, pressenti Gall et Spurzheim, et devancé ainsi la plupart des découvertes modernes en physiologie. Ses aspirations, — et cela, nous l'avons dit, tenait à l'époque de malaise dans laquelle il vivait et qui précède tous les grands cataclysmes sociaux et politiques, — ses aspirations, il faut le dire, allaient même plus loin encore que les limites artificielles de la science.

Il est un rêve pour lequel Prométhée a été cloué à son rocher avec des clous d'airain et enchaîné avec des chaînes de diamant; ce qui n'a pas empêché les cabalistes du moyen âge, depuis Albert le Grand, dont l'Eglise a fait un saint, jusqu'à Cornélius Agrippa, dont l'Eglise a fait un démon, de poursuivre la même chimère audacieuse; ce rêve était de faire, de créer, de donner la vie à un homme.

Faire un homme, comme disent les alchimistes, en dehors du vase naturel, *extra vas naturale*, tel est l'éternel mirage, tel est le but qu'ont poursuivi de siècle en siècle les inspirés ou les fous.

Alors, et si on arrivait à ce résultat, l'arbre de la science confondrait à tout jamais ses rameaux avec l'arbre de la vie; alors, le savant ne serait plus seulement un grand homme, il serait un dieu; alors, l'antique serpent aurait le droit de relever la tête et de dire aux successeurs d'Adam:

— Eh bien, vous avais-je trompé?

Jacques Mérey, qui, pareil à Pic de la Mirandole, pouvait parler sur toutes les choses connues et sur quelques autres encore, passa en revue tous les procédés dont les savants du moyen âge s'étaient servis pour créer un être à leur image; mais il trouva tous ces procédés ridicules, depuis celui qui couvait la génération de l'enfant dans une courge, jusqu'à cet autre qui avait construit un androïde d'airain.

Tous ces hommes s'étaient trompés, ils n'avaient pas remonté aux sources de la vie.

Malgré tant d'essais infructueux, le docteur ne désespérait point, voleur sublime, de rencontrer le moyen de dérober le feu sacré.

Cette préoccupation avait étouffé chez lui tous les autres sentiments; son cœur était resté froid, et à l'état purement matériel de viscère chargé d'envoyer le sang aux extrémités et de le recevoir à son tour.

C'était une nature de dieu, incapable d'aimer un être qu'il n'aurait point créé lui-même. Aussi, seul et triste au milieu de la foule pour laquelle il n'avait pas de regards, ou n'avait que des regards distraits, il payait cher l'ambition de ses désirs.

Comme le Seigneur avant la création du monde, il s'ennuyait.

Ce jour-là, Jacques Mérey était assez content de la manière dont se comportait dans la cornue la dissolution d'un certain sel dont il étudiait les plus heureuses vertus curatives, quand trois coups précipités retentirent à la porte de la rue.

Ces trois coups éveillèrent les miaulements furieux d'un chat noir, que les mauvaises langues de la ville, les dévotes surtout, prétendaient être le génie familier du docteur.

Une vieille servante, connue dans tout Argenton sous le nom de Marthe la Bossue, et qui jouissait pour son compte d'une nuance d'impopularité inhérente à celle du docteur, monta tout essoufflée l'escalier de bois extérieur, et entra précipitamment dans le laboratoire sans avoir cogné à la porte, comme c'était l'usage formellement imposé par le docteur, qui n'aimait point à être dérangé au milieu de ses délicates opérations.

— Eh bien, qu'avez-vous donc, Marthe? demanda Jacques Mérey; vous avez l'air tout bouleversé!

— Monsieur, répondit-elle, ce sont des gens du château qui viennent vous chercher en toute hâte.

— Vous savez bien, Marthe, répondit le docteur en fronçant le sourcil, que j'ai déjà refusé plusieurs fois de m'y rendre, à votre château; je suis le médecin des pauvres et des ignorants; qu'on s'adresse à mon voisin, au docteur Reynald.

— Les médecins refusent d'y aller, monsieur; ils disent que cela ne les regarde pas.

— De quoi s'agit-il donc?

— Il s'agit d'un chien enragé, qui mord tout le monde; si bien que les plus braves garçons d'écurie n'osent pas l'aborder, même avec une fourche, et qu'il jette en ce moment la consternation chez le seigneur de Chazelay, car ce malheureux chien s'est réfugié dans la cour même du château.

— Je vous ai dit, Marthe, que les affaires du seigneur ne me regardaient pas.

— Oui, mais les pauvres gens que le chien a déjà mordus et ceux qu'il peut mordre encore, cela vous regarde, il me semble. Et, s'ils ne sont pas pansés immédiatement, il deviendront enragés comme le chien qui les a mordus.

— C'est bien, Marthe, dit le docteur, c'est vous qui avez raison et c'est moi qui avais tort. J'y vais.

Le docteur se leva, recommanda à Marthe de bien surveiller sa cornue, lui ordonna de laisser aller le feu tout seul, c'est-à-dire en s'éteignant, et descendit dans la salle du rez-de-chaussée, où il trouva en effet deux hommes du château, qui, tout bouleversés et tout pâles, lui firent un sinistre récit des ravages que causait l'animal furieux.

Le docteur écouta et répondit par ce seul mot:

— Allons!

Un cheval sellé et bridé attendait le docteur. Les deux hommes remontèrent sur les chevaux fumants qui les avaient amenés, et tous trois ventre à terre, prirent le chemin du château.

III

LE CHATEAU DE CHAZELAY

A deux ou trois lieues d'Argenton, la campagne change de caractère: des lambeaux de terre inculte que les habitants appellent des *brandes*, quelques champs recouverts d'une végétation chétive, des routes pierreuses encaissées dans des ravines et bordées de haies sauvages; çà et là, quelques monticules dont les flancs déchirés laissent apercevoir l'ocre dans laquelle vient se teindre en rouge l'eau

murmurante des ruisseaux, telle est la physionomie générale des lieux que parcourait au galop la cavalcade.

Trois chevaux étaient alors pour cette partie du Berri un luxe inouï ; on ne connaissait à cette époque, dans cette bienheureuse province de la France, teintée encore aujourd'hui en gris foncé sur la carte de M. le baron Dupin, on ne connaissait, disons-nous, en fait de bêtes de somme, que l'attelage des anciens rois fainéants.

Nos cavaliers rencontrèrent en effet, dans un des chemins creux qu'ils parcouraient, une châtelaine des environs, dont le carrosse, traîné par une couple de bœufs, se rendait gravement et lentement à un souper de famille ; il y avait un jour entier que la pesante machine était en route. Il est vrai qu'elle avait déjà fait près de cinq lieues.

Enfin une noire futaie de tourelles se détacha sur le paysage un peu sec que le soleil noyait de ses rayons. Cette sombre masse, qui s'élevait de terre, prenait, à mesure qu'on s'en approchait, la beauté farouche de tous les monuments guerriers du moyen âge ; sa construction pouvait remonter à la fin du XIIIe siècle. Un art puissant dans sa grenouilles coassaient d'autant mieux que, depuis une dizaine d'années, les paysans se refusaient à les battre.

Mais le château de Chazelay n'était point de ceux qui avaient fait de ces concessions ; il était resté dans toute la poésie de son caractère sombre et taciturne ; de petites tourelles latérales qu'on appelait des poivrières dominaient la porte d'entrée, piquée de dessins en fer et de gros clous à tête ronde ; des bois de cerf, des pieds de biche et des traces de sanglier, fixés sur la porte épaisse, annonçaient que le seigneur de Chazelay usait largement de son droit de chasse.

Cette exposition cynégétique se complétait par cinq ou six oiseaux de nuit, de toute taille, depuis la petite chouette jusqu'à l'orfraie. Cette société noctambule était présidée par un grand-duc aux ailes éployées et dont les plumes arrachées par le vent, les yeux ronds et vides, les serres crispées, étalaient la double image de la force vaincue et de la mort violente.

Il faut dire qu'une certaine terreur superstitieuse entourait ce château. C'était dans le pays une vieille tradition,



Il s'agit d'un chien enragé qui mord tout le monde.

rusticité avait tracé les plans de cette demeure féodale, qui projetait son ombre immense sur le village, c'est-à-dire sur quelques pauvres maisons égarées çà et là parmi les arbres à fruits.

C'était Chazelay.

Le château de Chazelay était anciennement relié par une ligne défensive aux châteaux de Luzrac et de Chassin-Grimont, car les petits seigneurs cherchaient à s'appuyer sur leurs voisins pour se fortifier contre les entreprises des hauts et puissants vautours de la féodalité.

Mais, à l'époque où se passe notre histoire, les guerres civiles avaient cessé depuis longtemps. De condottieri, les nobles étaient devenus chasseurs. Quelques-uns même, atteints de doute par la lecture des encyclopédistes, non seulement ne communiaient plus aux quatre grandes fêtes de l'année, mais lisaient le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, se moquaient de leur curé, raillaient une nièce illégitime, ce qui ne les empêchait pas d'aller à la messe le dimanche et de se faire encenser dans leur banc de chêne par les mains du célébrant.

Mal à l'aise dans ces lourdes et rugueuses armures de pierre, la plupart des nobles de la décadence maudissaient l'art guerrier du moyen âge, et auraient volontiers jeté bas leurs châteaux, s'ils n'eussent été retenus par le respect des aïeux, par les privilèges attachés à ces vieux murs ; enfin par les souvenirs de domination et de terreur que de tels édifices entretenaient dans l'esprit des paysans.

Ils s'efforcèrent du moins d'adoucir et d'humaniser ces aires d'oiseaux de proie ; les uns en retouchant la façade, les autres en remplaçant les meurtrières par des fenêtres ou des œils-de-bœuf, les autres enfin en supprimant les poternes, les ponts-levis, et les fossés remplis d'eau, où les

qui remontait à des siècles, que cette demeure féodale était hantée par un génie malfaisant.

La vérité est que la plupart des seigneurs de Chazelay, comme le grand-duc cloué sur leur porte, étaient morts de mort violente, et que la famille avait été éprouvée par de sanglantes et lugubres catastrophes.

Le propriétaire actuel était un exemple de cette fatalité qui pesait, disait-on, sur le château. Il avait perdu, dès la seconde année de son mariage, une femme jeune et charmante. Un soir qu'elle se rendait au bal et qu'elle était accommodée à la manière du temps, c'est-à-dire avec de larges paniers, la châtelaine avait eu l'imprudence de s'approcher des tisons qui flambaient dans la vaste cheminée du salon ; sa robe avait pris feu rapidement ; enveloppée de ce nimbe ardent, elle avait fui de chambre en chambre, excitant la flamme autour d'elle, au lieu de la calmer, par le courant d'air que sa course créait. Ses femmes, voyant cette apparition flamboyante, effrayées des cris qui partaient de ce tourbillon de feu, n'osèrent point lui porter secours, si bien qu'en moins de dix minutes la pauvre créature était morte au milieu des plus affreuses tortures, et son mari, absent du château en ce moment-là, n'avait retrouvé qu'une chose informe, calcinée et sans nom.

Elle avait laissé une fille, sur laquelle le seigneur de Chazelay sembla reporter tout son amour ; mais peu à peu cette enfant, qu'on avait vue naître dans le village, pour laquelle les cloches joyeuses avaient sonné pendant trois jours, que des comtesses et des marquises avaient portée toute fleurie de dentelles et de rubans sur les fonts baptismaux, cette enfant fut séquestrée, puis disparut tout à fait, et le bruit courut qu'elle était morte par accident, et qu'elle avait été secrètement enterrée dans le caveau de la famille.

Depuis ce jour, le château de Chazelay, qui était naturellement triste, était devenu funèbre. Un nuage de corbeaux obscurcissait les cinq tourelles dont le toit circulaire et pointu, chargé d'un artichaut de plomb, dominait les bâtiments et les cours intérieures. La nuit, on entendait piauler la chouette dans le vieux donjon que blanchissait la lune, et les paysans, saisis d'un tremblement superstitieux, s'éloignaient de ces fantômes de pierre sur lesquels s'étendait, croyait-on, la responsabilité d'un crime.

Quel était ce crime?

A quel seigneur de Chazelay remontait-il? Par quelle filiation morale étendait il son influence sur la destinée du seigneur actuel? On l'ignorait.

De la porte d'entrée flanquée des petites tourelles dont nous avons déjà parlé, et contre laquelle s'adossait la maison du gardien du château, on pénétrait dans une première cour, qui était occupée par les écuries, les étables, les greniers, les granges, et, en général, par tous les bâtiments d'exploitation.

C'était la ferme.

Était-ce une illusion, ou serait-il vrai que les animaux subissent l'influence morale des lieux où ils habitent? toujours est-il que les chiens, sans doute effrayés par la vue de leur congénère furieux, secouaient mélancoliquement leur chaîne, et que, à l'arrivée d'un étranger, ils firent entendre le hurlement qui, la nuit, annonce aux superstitieux la mort du maître ou de l'un de ses plus proches parents. Les bœufs, que l'on dételait pour les mener boire, portaient la corne basse et fixaient sur la terre leur grand œil limpide, et les chevaux eux-mêmes, semblaient, comme les superbes coursiers d'Hippolyte, se conformer à la triste pensée universellement répandue sur chacun.

De cette cour extérieure, on découvrait les fossés de ce qu'on eût pu appeler la forteresse. Par un pont-levis jeté sur ces fossés, et à l'aide d'un passage bas et sombre creusé dans l'épaisseur d'un donjon, sur la muraille duquel s'étendait une large tache de rouille ou de sang, on pénétrait dans une autre cour. A part les cuisines et quelques salles de l'aile du bâtiment destinées à marquer la configuration intérieure du corps de logis, on ne voyait encore rien du château, rien que cette masse puissante et monolithe dont la mélancolie plombait sur les hommes et les animaux mêmes.

Dans cette première cour, l'herbe poussait entre les cailloux; des instruments de labour étaient négligemment jetés çà et là, et quelques canards muets barbotaient dans l'eau stagnante et huileuse des fossés.

Telle était la physionomie ordinaire du château de Chazelay. Mais, au moment où Jacques Mérey, suivi des deux hommes du château, pénétra dans la cour extérieure, la tristesse habituelle des visages et des choses avait fait place à une terreur et à un désordre qu'il est difficile de décrire. Des garçons de service, armés de bâtons, de fourches et de fléaux, avaient d'abord poursuivi un gros chien qui venait d'effrayer le village en en mordant plusieurs autres. Harcelé et blessé, mais rendu plus furieux encore par ces blessures, l'animal ne s'était plus borné à piller les quadrupèdes; il avait mordu deux des assaillants; puis, trouvant la porte de la ferme seigneuriale ouverte, il s'était glissé dans la cour et avait été s'acculer à un enfoncement de la muraille pareille à un four.

A la porte du pont-levis, tout le monde s'était arrêté; M. de Chazelay lui-même, au lieu d'aller à l'animal avec son fusil de chasse, s'était enfermé au château; une frayeur superstitieuse semblait avoir cloué tout le monde au seuil de ce château fatal, qui, même dans d'autres temps, n'était pas abordé sans effroi.

Ce chien était la forme visible du mauvais génie qu'on disait avoir pour ces lieux une prédilection amère et néfaste.

Cependant, les chevaux attachés dans leur écurie, les bœufs et les vaches liés dans leurs étables, les chiens enfermés dans leurs loges, faisaient entendre des lamentations et des aboiements dont tous les cœurs étaient glacés.

S'il y a du bruit en enfer, ce bruit doit ressembler aux cris de détresse qui sortaient en ce moment-là du château maudit. A travers cet orage de gémissements, on entendait çà et là quelques voix de femmes, sans doute quelques servantes et des filles de chambre que le chien avait surprises dans leurs travaux et qui, réfugiées derrière leur abri mal assuré, appelaient du secours.

En arrivant dans la première cour, le docteur jeta un regard autour de lui. Il vit deux hommes qui lavaient leurs plaies à une fontaine; l'un était mordu à la joue, l'autre à la main. Il avait prévu le cas et s'était muni d'un acide corrosif pour donner les premiers soins aux blessés.

Jacques Mérey sauta à bas de son cheval, courut à eux, tira son bistouri, débrida les plaies, et, dans les sillons tracés par la lame d'acier, injecta l'acide qui devait prévenir les effets de la morsure de l'animal. Puis les malades pansés, il s'informa où était le chien, et ayant appris qu'il était dans la seconde cour, où personne n'osait pénétrer, il écarta ceux qui lui barraient le chemin et entra seul résolument et sans armes.

Les paysans jetèrent un cri d'épouvante en voyant le docteur marcher droit à cet enfoncement dans lequel était tapi le chien; et, là, s'arrêtant la bouche souriante, mais les lèvres légèrement retroussées sur ses dents blanches, fixer son regard sur celui du chien. Tous croyaient que l'animal furieux allait se précipiter sur le docteur; mais, au contraire, le chien, qui était arc-bouté sur ses quatre pattes, s'abattit avec un gémissement plaintif. Puis, comme attiré par une force irrésistible, il sortit en rampant de l'enfoncement où il était à moitié caché. La fureur de son œil sanglant était tombée; sa gueule, ouverte et remplie d'une écume fétide, s'était fermée; il se traîna jusqu'aux pieds du docteur comme un coupable qui implore sa grâce, ou plutôt comme un malade qui demande sa guérison; humble, désarmé, vaincu par une force occulte, l'animal semblait se calmer dans cette force et déposer sa rage aux pieds de l'homme invulnérable qui le regardait doucement et tranquillement.

Le docteur fit un signe, le chien se redressa sur ses jambes de devant, et s'assit, levant des yeux craintifs et suppliants vers le docteur, qui posa sa main sur la tête hérissée et frémissante de l'animal.

A ce spectacle, l'admiration des paysans éclata; ils n'avaient jamais lu les récits que les poetes nous ont laissés d'Orphée endormant le chien Cerbère et refoulant au fond de sa gorge le triple aboiement du monstre. Mais ces naïfs enfants de la nature n'en furent que plus émus de la nouveauté du prodige; ils se demandaient les uns aux autres ce que le docteur avait pu jeter dans la gueule de l'animal enragé, et en vertu de quelle loi cet homme commandait à l'aveugle fureur.

Enhardis de plus en plus devant l'attitude soumise du chien devant lequel ils tremblaient et reculaient tout à l'heure, les hommes armés d'instruments aratoires s'approchèrent pour le tuer; mais le docteur, se tournant vers eux avec autorité:

— Arrière! dit-il; qu'aucun de vous ne touche à ce chien, je vous le défends; celui qui lui ferait le moindre mal serait un lâche. D'ailleurs, ce chien est à moi.

Alors, les paysans confondus lui proposèrent des cordes pour lui lier les pattes.

— Non, dit Jacques en secouant la tête, il n'est pas besoin de cordes, croyez-moi; il me suivra de lui-même, et sans qu'il soit nécessaire de l'y forcer.

— Mais, au moins, crièrent plusieurs voix, muselez-le, docteur, muselez-le!

— Inutile, répondit Jacques Mérey; j'ai une muselière plus solide que toutes celles dont vous pouvez vous servir pour lui maintenir la gueule.

— Et cette muselière quelle est-elle? demandèrent les paysans.

— Ma volonté.

Cela dit, il fit un signe au chien.

L'animal, à ce geste, se dressa sur ses quatre pattes, releva et fixa sur l'œil de son maître son œil obéissant et fatigué, poussa par trois fois un aboiement plaintif, et suivit Jacques Mérey avec la même obéissance joyeuse que s'il lui eût appartenu depuis longtemps.

IV

COMME QUOI LE CHIEN EST NON SEULEMENT L'AMI DE L'HOMME, MAIS AUSSI L'AMI DE LA FEMME

Le lendemain, Jacques Mérey reçut un message du château. Dans une lettre tout juste assez polie pour ne pas être blessante, le seigneur de Chazelay, qui cependant à la vue du chien s'était retiré et enfermé chez lui, le seigneur de Chazelay qui se piquait d'être un esprit fort, témoignait ne point croire au miracle accompli la veille par le docteur, quoique de sa fenêtre il eût pu voir ce miracle s'accomplir.

Un chien s'était en effet glissé dans la ferme du château, et de la première cour était entré dans la seconde, où il avait porté le trouble et le désordre avec lui; mais ce chien était-il réellement enragé?

Là était le doute; que des gens simples et ignorants crussent à la fascination du regard et de la volonté, rien

n'était plus naturel ; mais des gens instruits et bien nés ne pouvaient raisonnablement admettre de semblables prodiges.

Comme cependant le docteur avait fait preuve d'énergie et de résolution en affrontant la morsure d'un chien qui paraissait être enragé, le châtelain lui envoyait deux pièces d'or, qu'il le priait d'accepter à titre d'honoraires.

Jacques Mérey déchira la lettre et refusa les deux pièces d'or. La science n'était pas la préoccupation morale de Jacques Mérey, on peut même dire qu'il n'aimait la science que par rapport à un but. Ce but vers lequel tendaient toutes les forces de son esprit, tous les mouvements de son cœur, c'était le but de la philosophie du XVIII[e] siècle, le bonheur du genre humain.

Il interrogeait, avec M. de Condorcet, le moment, encore éloigné sans doute (mais qu'importe la distance !) où la raison perfectible de l'homme découvrirait les causes premières des choses, où les nations ne se feraient plus la guerre, et où les hommes délivrés des maux qu'engendrent la misère et l'ignorance, accompliraient sur la terre une existence indéfinie. L'Écriture sainte n'avoue-t-elle pas elle-même que la mort est la dette du péché, c'est-à-dire la violation des lois naturelles ? Or, le jour où l'homme connaîtrait ces lois et où il les observerait, l'homme s'affranchirait de sa dette, et, comme cette dette, c'était la mort, l'homme ne mourrait plus.

Créer et ne plus mourir, n'est-ce point l'idéal de la science ? Car la science est la rivale de Dieu. L'homme connût-il les mystères de toutes les choses de ce monde, l'homme arrivât-il à exposer devant Dieu lui-même d'irréfutables théories, Dieu lui répondra

— Si tu sais tout, tu n'es qu'à la moitié de ta route ; maintenant, crée un ver ou une étoile, et tu seras mon égal.

Abîmé dans ces rêves de bonheur lointain, dans cet espoir de puissance indéfinie, dans cet âge d'or de l'humanité que les poètes avaient placé au commencement du monde, parce que les poètes sont les sublimes enfants de la nature, Jacques Mérey voyait avec un frémissement d'impatience les obstacles moraux et les barrières matérielles qu'opposait la classe des privilégiés à l'accomplissement des destinées de l'homme sur la terre.

Nature douce et sensible, comme on disait alors, il était venu à la haine par l'amour.

C'est parce qu'il aimait les opprimés qu'il détestait les oppresseurs.

A part les deux ou trois fois qu'il l'avait croisé sur son chemin, le seigneur de Chazelay lui était personnellement inconnu. Il est vrai que Jacques Mérey, esprit supérieur, n'en voulait point aux hommes, mais aux abus et aux inégalités sociales dont les nobles étaient la vivante incarnation. Il refusa l'or du château avec le même dédain qu'il eût refusé les présents d'un ennemi.

Cette sombre apparition du moyen âge féodal remuait dans son sang plébéien des souvenirs de colère ; il voyait dans ces vieux murs le signe d'une domination qui, bien que diminuée, durait encore ; il se demandait quelle force pourrait jamais déraciner ces titaniques monuments de la race conquérante. Alors, découragé par la lenteur du progrès, par l'énormité des obstacles que rencontre l'affranchissement d'un peuple, il se plongeait avec désespoir dans l'étude de la nature, seul asile que la société telle qu'elle était faite eût laissé à la science.

Seul, il faisait souvent des promenades au plus profond des bois, et, là, grave, attentif, pareil à Œdipe devant le Sphinx, il semblait interroger l'âme de l'univers.

Le chien qu'il avait sauvé de sa propre fureur était devenu son ami le plus sincère et le plus dévoué ; il suivait le docteur dans toutes ses courses ; doux et caressant, il lui obéissait comme l'ombre de sa pensée.

Aussi le curé de Chazelay ne manqua-t-il pas de dire qu'il y avait dans l'histoire des sorciers plusieurs exemples de cette accointance d'un esprit familier sous la forme d'un animal domestique. Cet animal à coup sûr devait avoir des cornes, et s'il ne les montrait point, c'était pour mieux cacher son jeu.

Un jour que Jacques Mérey était parti de bonne heure pour herboriser, il se trouva, sans trop savoir comment il était arrivé là, sur la lisière d'un bois touffu, emmêlé, impénétrable, comme il en existe encore tant dans cette partie du Berri, véritable forêt d'Amérique en petit, où nulle route frayée ne gardait la trace d'un pas humain.

La solitude plaisait au docteur, nous l'avons déjà dit ; il aimait à se rapprocher de la nature, nous l'avons dit encore ; mais la profonde nuit qui régnait dans ce bois sauvage, l'aspect menaçant des herbes et des broussailles remplies de couleuvres ; la masse compacte des rochers qui découpaient leur verdure de mousse sur la sombre verdure des chênes, tout cela saisit le docteur aux entrailles ; il hésitait à l'entrée de ce bois comme un initié des mystères d'Eleusis au seuil du temple, où l'attendaient les redoutables épreuves et les ténèbres.

Alors, le chien s'approcha du docteur avec une physionomie étrange ; léchant les mains de son maître et le tirant par l'habit, il semblait le conjurer de le suivre dans l'épaisseur du bois.

C'était un de ces points de doctrine sur lesquels Jacques Mérey s'accordait avec les illuminés, les cabalistes et même les historiens, que les animaux sont doués quelquefois d'un esprit de divination. La science des présages et des augures, cette science vieille comme le monde, à laquelle ont cru tous les sages de l'antiquité depuis Homère jusqu'à Cicéron, n'était point une chimère aux yeux du docteur.

Il pensait que les animaux, les plantes, les objets inanimés eux-mêmes, ont un langage, et que ce langage, interprète des éléments de la nature, peut donner à l'homme des avertissements salutaires.

Et, en effet, interrogez à la fois la fable et l'histoire, et vous les trouverez toutes deux d'accord sur ce sujet.

N'est-ce point un bélier qui découvrit à Bacchus, mourant de soif, ces sources du désert autour desquelles verdissent aujourd'hui les oasis d'Ammon ? Ne sont-ce point deux colombes qui conduisirent Énée du cap Misène au rameau d'or caché sur les rives du lac Averne ? Et n'est-ce point une biche blanche qui fraya le chemin d'Attila à travers les Palus-Méotides ?

Jacques Mérey suivit donc le chien, persuadé qu'il le conduisait à un but quelconque.

L'animal s'avança dans le bois ; le docteur marchait derrière lui, péniblement, le visage à chaque instant fouetté par les branches, les jambes perdues dans les herbes, ne voyant devant lui que la queue de son chien, boussole vivante, et n'entendant que le froissement des plantes et le bruit des reptiles fuyant sous les orties.

Après un quart d'heure de marche, l'homme et le chien, le chien d'abord, parvinrent à une clairière, au milieu de laquelle, appuyée au tronc d'un chêne immense, s'élevait une cabane.

La queue du chien remua de joie.

Cette cabane devait appartenir soit à un bûcheron, soit à un braconnier ; peut-être celui qui l'habitait exerçait-il ces deux états.

Elle était située au centre d'une forêt appartenant à M. de Chazelay. Comment M. de Chazelay, si grand amateur de la chasse, permettait-il qu'un braconnier, dont il était impossible qu'il ignorât l'existence, s'établît ainsi sur ses terres ?

Jacques Mérey s'adressa vaguement toutes ces questions ; mais l'habitude où il était de sacrifier les choses importantes aux choses secondaires fit qu'il laissa de côté la cause et ne s'occupa que de l'effet.

Le chien se dressa contre la porte ; puis, comme la pression n'était pas assez forte, il laissa retomber ses deux pattes de devant à terre et poussa la porte avec son museau.

La porte céda assez à temps pour que de sa main le docteur l'empêchât de se refermer. Sa vue pénétra alors dans l'intérieur.

Cet intérieur était assez propre et indiquait un état au-dessus de la misère. Une vieille femme assise sur un escabeau filait tranquillement sa quenouille, tandis qu'un homme d'une trentaine d'années, qui devait être le fils de cette femme, nettoyait les pièces démontées de la batterie d'un fusil. Devant la cheminée, où flambaient des branches sèches, un quartier de chevreuil était en train de rôtir et répandait ce fumet à la fois aromatique et appétissant de la venaison.

Au moment où le chien entra, la vieille femme poussa un cri de plaisir et l'homme bondit de joie. Jamais on ne vit reconnaissance plus touchante ; c'étaient des caresses, des embrassements, des transports à n'en pas finir.

Puis des dialogues auxquels le chien répondait par des modulations qui eussent fait croire qu'il entendait les reproches qu'on lui faisait et qu'il essayait de se disculper.

— D'où viens-tu, misérable bandit ? d'où viens-tu, affreux vagabond ? disait l'homme.

— Qu'as-tu fait pendant quinze grands jours que tu nous as laissés dans l'inquiétude ? demandait la femme

— Nous t'avons cru mort ou enragé, ce qui revient au même, reprenait l'homme.

— Mais, non, Dieu merci ! Il se porte bien ; pauvre Scipion ! il a l'œil limpide comme une goutte d'eau et vif comme un ver luisant.

— Tu dois avoir faim, mauvais drôle : tiens, mords là dedans.

Et l'enfant prodigue, fêté, caressé à son retour au logis, se voyait offrir le reste du déjeuner ou du souper de la veille avec le même empressement et les mêmes excitations que s'il eût été un véritable convive

Alors seulement Scipion, dont le docteur venait d'apprendre le véritable nom, — nom qu'il devait sans doute à un parrain plus lettré que ne l'était son maître. — Scipion, qui avait déjeuné avant de quitter la maison du docteur, ayant

tout dédaigne, le bûcheron releva la tête et s'aperçut de la présence de Jacques Mérey.

La vue de cet étranger parut lui déplaire; l'homme fronça le sourcil, et la femme eût pâli si sa peau n'eût pas été depuis longtemps tannée par l'âge et par le soleil.

Jacques Mérey, voyant l'effet désagréable que causait à ses hôtes son apparition inattendue, s'empressa de leur raconter l'histoire de Scipion, et comment il l'avait sauvé des fourches et des fléaux des garçons d'écurie du château de Chazelay.

Une larme se forma lentement dans l'œil aride de la vieille femme, et mouilla le lin de sa quenouille.

Quant au bûcheron, il éprouva le même sentiment de reconnaissance sans doute pour l'homme qui avait sauvé son chien; cependant, un nuage sombre ne resta pas moins sur son front.

Le docteur se croyait tombé, nous l'avons dit, dans une cabane de braconnier; il attribua le trouble de ces gens au métier qu'ils faisaient et à la crainte d'être découverts. Mais, avec le sourire d'un patriarche et les lèvres d'un jeune homme:

— Rassurez-vous, mes amis, leur dit-il, je ne suis point un espion du château; le Seigneur, qui est au-dessus des seigneurs de la terre, a donné les animaux à l'homme pour que l'homme en fît sa nourriture. Or, Dieu n'a point établi de distinction entre le noble et le roturier, nos mauvaises lois sociales ont seules fait cela; elles ont donné le droit de chasse aux uns et l'ont refusé aux autres, et les nobles, qui ne respectent rien, pas même la parole de Dieu, ont violé la promesse que Jéhovah avait faite à Noé et à ses successeurs dans la personne de Noé. « Tout ce qui se meut sur la terre et dans les eaux vous appartient, a dit le Seigneur. »

Mais, au moment où le docteur achevait sa démonstration du droit de chasse, droit universel, droit indestructible, puisqu'il est basé sur les saintes Écritures, un spectacle aussi nouveau qu'inattendu frappa ses yeux.

Une espèce d'alcôve pratiquée au fond de la cabane était voilée par des rideaux de serge; le chien venait de soulever et d'écarter ce rideau avec sa tête, et, dans la pénombre, Jacques Mérey distingua comme un paquet inerte de membres humains appartenant évidemment à un enfant qui avait l'air de vivre.

— Qu'est cela? s'écria-t-il.

Et il saisit le rideau pour l'écarter.

Mais le braconnier se leva d'un air solennel.

— Monsieur, lui dit-il, pour avoir vu ce que vous venez de voir, tout autre que vous ne sortirait pas vivant d'ici; mais je m'aperçois que mon chien vous aime; il vous doit de n'avoir pas été tué à coups de fourche et de ne pas être mort de la rage; or, mon chien, voyez-vous, c'est mon seul ami; en considération de mon chien, je vous fais grâce; mais jurez-moi que vous ne raconterez à personne ce que vous avez vu, et surtout ce que vous avez cru voir.

— Monsieur, dit Jacques Mérey en lâchant le rideau, mais en croisant les bras en homme décidé à aller jusqu'au bout, vous oubliez que je suis médecin et qu'un médecin est le confesseur du corps: je veux savoir ce que c'est que cet enfant.

Les yeux du bûcheron, qui avaient d'abord jeté une flamme, s'adoucirent.

— Vous êtes médecin!.. dit-il en devenant pensif. En effet, vous avez rendu la vie et la raison à mon chien, qui avait déjà perdu l'une et qui allait perdre l'autre.

Puis, tout à coup:

— Oh! s'écria-t-il, quelle idée! si ce que vous avez pu pour un animal vous le pouviez...

Il secoua la tête avec découragement.

— Mais non, dit-il, c'est impossible!

— Rien n'est impossible à la science, mon ami, répondit le docteur d'un ton radouci; Jésus-Christ n'a-t-il pas dit: « Si vous avez la foi seulement gros comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne: « Remue-toi et jette-toi dans la mer: » et la montagne se remuera et se jettera dans la mer. » Oh! s'écria le docteur, la foi n'est que le premier âge de la science, le second, c'est la volonté. Vouloir, c'est pouvoir. Jésus n'a-t-il pas ajouté: « Les œuvres que je fais, celui qui croit en moi les fera? » Or, brave homme, vous êtes chrétien: je le vois à ce crucifix placé à la tête de votre lit. Mais ou votre christianisme est faux, ou vous devez admettre que tout chrétien a le droit de faire ce qu'on appelle des miracles, et ce que, moi qui ne crois pas aux miracles, j'appelle le produit de la souveraineté de l'intelligence sur la matière.

Ces paroles n'étaient pas très compréhensibles pour le braconnier; aussi, après avoir réfléchi un instant:

— Je ne comprends rien à vos beaux raisonnements, monsieur, dit-il; mais je me dis comme ça à moi-même que ce serait une fière providence qui vous aurait amené.

Il s'arrêta et toussa plusieurs fois comme si ce qu'il allait dire ne pouvait passer par sa gorge.

V

OU LE DOCTEUR TROUVE ENFIN CE QU'IL CHERCHAIT

Le docteur attendit un instant, espérant que le braconnier achèverait sa phrase suspendue.

Mais, comme il continuait à garder le silence:

— La providence qui m'a conduit ici, dit-il, la voilà.

Et il montra Scipion.

— Il est bien vrai que ce brave animal a toujours été l'âme, le défenseur, le bon génie, et je dirai même quelquefois le pourvoyeur de notre cabane. Et puis...

Il s'arrêta de nouveau.

— Et puis? insista le docteur.

— Et puis, dit le braconnier, c'est stupide à dire, je le sais bien, mais il l'aime tant, elle!

— Qui, elle? demanda le docteur, ne pouvant croire qu'il fût question de la petite idiote et de Scipion.

— Eh! mon Dieu, oui, elle, dit le braconnier, dont les traits s'adoucirent; la pauvre créature qui est là!

Et, tout en haussant les épaules, il désignait de la main le rideau derrière lequel s'agitait cette forme humaine inachevée.

— Mais quelle est donc cette créature? demanda le docteur.

— Une pauvre innocente.

On sait que les paysans, par *innocents*, désignent les pauvres d'esprit, les idiots et les fous.

— Comment! fit le docteur; vous avez chez vous un pauvre enfant dans cet état-là, et vous n'avez pas consulté les médecins?

— Bon! dit le braconnier; avant qu'elle fût ici, elle en a eu, des médecins, et des premiers encore, on l'a conduite à Paris, mais ils ont tous dit qu'il n'y avait rien à faire.

— Il ne fallait pas vous contenter de cela, vous; et, lorsque l'enfant vous a été rendue ou donnée, — je ne cherche pas à savoir vos secrets, — il fallait vous enquérir de votre côté; il y a autre part qu'à Paris des médecins habiles et amoureux de la science, qui guérissent pour guérir.

— Où voulez-vous qu'un pauvre diable comme moi aille chercher ces gens-là? Je ne sais pas seulement où ça demeure, la médecine. Tel que vous me voyez, tenez, je n'ai jamais pu vivre dans les villes; vos maisons alignées et pressées les unes contre les autres m'étouffent. On ne respire pas là dedans. Il me faut, à moi, le grand air, le mouvement, le plafond des forêts, la maison du bon Dieu, enfin. Braconnier, oui, c'est une vie qui me va celle-là: vivre de mon fusil, respirer l'odeur de la poudre, sentir le vent, la rosée, la neige dans les cheveux; la lutte, la liberté, avec cela on est heureux comme un roi.

— Eh bien, maintenant que vous m'avez trouvé sans me chercher, et qu'à trois ou quatre mots qui vous sont échappés vous m'avez laissé croire que la Providence n'est pas étrangère à notre rencontre, me laisserez-vous voir le pauvre enfant?

— Oh! mon Dieu! oui, dit le braconnier.

— C'est une fille, avez-vous dit?

— Ai-je dit que c'était une fille, monsieur? Alors, je me suis trompé; ce n'est, sauf votre respect, qu'un animal immonde que nous avons toutes les peines du monde à tenir propre; mais, au fait, libre à vous de regarder. Tenez, la voilà.

Et, soulevant tout à fait le rideau de serge, il indiqua du doigt une créature inerte, ramassée sur elle-même, et se roulant sur une mauvaise paillasse.

Jacques Mérey contempla tristement cette chose humaine.

Alors, les entrailles du docteur frémirent.

C'était une de ces natures d'élite qui tressaillent de pitié devant toutes les infortunes et devant toutes les dégradations; plus un être était abaissé, plus il se sentait attiré vers lui par le magnétisme du cœur.

La pauvre idiote ne s'aperçut nullement de la présence d'un étranger; sa main, nonchalante et molle, que l'on eût crue privée d'articulations, caressait le chien. Il semblait que ces deux êtres inférieurs fussent en communication, sinon de pensée, du moins d'instinct, et qu'ils se portassent l'un vers l'autre en vertu de la grande loi des affinités. Seulement, le chien était dans sa nature, la petite fille n'y était pas.

Le docteur réfléchit longtemps; il se sentait attiré vers ce néant de toutes les forces de sa charité.

L'enfant poussa une plainte.

— Elle souffre, murmura-t-il. L'absence de la pensée serait-

elle une douleur? Oui, car tout aspire à la vie, c'est-à-dire à l'intelligence.

Le braconnier alors, lui montrant l'idiote, dont rien ne pouvait attirer l'attention, secoua douloureusement la tête.

— Vous voyez, monsieur le médecin, dit-il. Il y a peu de chose à espérer avec une fille qui ne peut s'occuper à rien; ma mère et moi ne sommes jamais arrivés à lui faire tenir une quenouille, quoiqu'elle ait déjà sept ans.

Mais le docteur, se parlant à lui-même :

— Elle s'occupe du chien, dit-il.

Et, sur ce mouvement de sympathie que l'enfant avait montré à l'animal, Jacques Mérey bâtit à l'instant même tout un système de traitement moral.

— Ça, c'est vrai, répéta le braconnier; elle s'occupe du chien, mais c'est tout.

— Cela suffit, dit Jacques Mérey rêveur, nous avons trouvé le levier d'Archimède.

— Je ne connais pas le levier d'Archimède, murmura le braconnier, et j'aime mieux, pour mon compte, manier mon fusil que le levier de qui que ce soit. Mais, si vous pouviez, continua-t-il en élevant la voix et frappant sur sa cuisse, si vous pouviez donner une idée à cette fille-là, ma mère et moi, nous vous aurions de la reconnaissance, car nous l'aimons, quoiqu'elle ne nous soit rien. Vous savez, l'habitude; à force de la voir, nous avons fini par nous y attacher, si repoussante qu'elle soit — N'est-ce pas, petite?

— Tenez, continua-t-il, elle ne m'entend même pas, elle ne reconnaît même pas ma voix.

— Non, reprit le docteur en secouant la tête de haut en bas, non, mais elle a entendu et reconnu le chien; c'est tout ce qu'il me faut, à moi.

Jacques Mérey promit de revenir, et appela le chien, se déclarant incapable de retrouver la maison s'il n'avait pas ce guide fidèle.

Mais le chien le suivit jusqu'à la porte seulement, et, quand Jacques Mérey en eut dépassé le seuil, le chien secoua la tête en signe de dénégation, et revint vers l'enfant, plus fidèle à son ancienne amitié qu'à sa nouvelle reconnaissance.

Le docteur s'arrêta tout pensif.

Il y avait plus d'un renseignement pour lui dans cette persistance du chien à rester près de la petite idiote.

Et, en effet, il réfléchit que, s'il voulait sérieusement traiter cette enfant, c'étaient des soins de tous les jours, de toutes les heures, de toutes les minutes; c'étaient des inventions et des imaginations toujours nouvelles qu'il lui fallait. D'ailleurs, il se sentait déjà par la pitié attaché à ce petit être isolé, qui ne correspondait à rien dans la nature, et qui représentait le néant de l'intelligence et de la matière au milieu des êtres animés qui se *mouvaient* et qui *pensaient*, deux choses qu'il était incapable de faire.

Les anciens cabalistes, voulant donner à Dieu un motif d'impulsion pour le faire sortir de son repos, disent que Dieu créa le monde par amour.

Jacques Mérey, malgré toutes ses tentatives, n'avait encore rien créé; mais, nous l'avons dit, il aspirait à faire un être semblable à lui. La vue de cette jeune fille idiote, chez laquelle, de l'existence humaine, il n'existait que la matière, renouvela l'ardeur de son rêve. Comme Pygmalion, il devint amoureux d'une statue, non pas de marbre, mais de chair, et, comme le statuaire antique, il conçut l'espérance de l'animer.

Les circonstances au milieu desquelles le docteur s'était trouvé lui avaient permis d'étudier non seulement les mœurs des hommes, mais encore les instincts et les inclinations des animaux.

Il avait abandonné volontairement la société des villes pour se rapprocher de la nature et des êtres inférieurs qui la peuplent, persuadé que les animaux ont une âme comme nous, c'est-à-dire enferment dans une enveloppe plus ou moins grossière une étincelle du fluide divin, mais que cette âme est seulement relative à des fonctions différentes des nôtres. Il considérait la Création comme une grande famille, dont l'homme était non pas le roi, mais le père; famille dans laquelle il y avait des aînés et des cadets, ceux-ci tenus en tutelle par ceux-là.

Il avait souvent observé, avec cet intérêt qui naît dans les esprits profonds, tout incident, si léger qu'il soit, qui dénote un fait en réserve pour l'avenir. Il avait souvent regardé un jeune chien et un jeune enfant jouant ensemble.

En écoutant les sons inarticulés qu'ils échangeaient au milieu de leurs jeux et de leurs caresses, il avait souvent été tenté de croire que l'animal essayait de parler la langue de l'enfant et l'enfant celle du chien.

A coup sûr, quelle que fût la langue qu'ils parlaient, ils s'entendaient, se comprenaient, et peut-être échangeaient-ils ces idées primitives qui disent plus de vérités sur Dieu que n'en ont jamais dit Platon et Bossuet.

En regardant les animaux, c'est-à-dire les humbles de la Création; en voyant l'air intelligent des uns, l'air doux et rêveur des autres, le docteur avait compris qu'il y avait un profond mystère entre eux et le grand tout. N'est-ce point pour établir ce mystère et pour les envelopper dans la bénédiction universelle qui descend sur nous et sur eux pendant cette sainte nuit de Noël, que le Seigneur, type de toute humilité, voulut naître dans une crèche, entre un âne et un bœuf. L'orient, que Jésus touchait de la main, n'a-t-il pas adopté cette croyance, que l'animal n'est qu'une âme endormie qui plus tard se réveillera homme, pour plus tard peut-être se réveiller dieu

En un instant, ce monde de pensées, résumé de l'histoire et des travaux de toute sa vie, se présentèrent à l'esprit de Jacques Mérey; il comprit que, puisque le chien ne voulait par quitter l'enfant, c'est que l'enfant et le chien ne devaient pas être séparés; que d'ailleurs, quelque régularité qu'il mît dans ses visites, il ne pouvait les faire que de deux jours en deux jours tout au plus; or, à son avis, un traitement continu, une surveillance de toutes les heures, était nécessaire pour tirer cette âme des ténèbres dans lesquelles un oubli du Seigneur l'avait plongée.

Il rentra donc dans la cabane, et, s'adressant au braconnier et à la femme qui paraissait être sa mère :

— Braves gens, leur dit-il, encore une fois, je ne vous demande pas votre secret sur cette enfant; vous avez évidemment fait pour elle tout ce que vous pouviez faire, et, de quelque main que vous l'ayez reçue, vous n'avez point trompé la main qui vous l'a confiée. C'est à moi de faire le reste. Donnez-moi, ou plutôt prêtez-moi cette petite fille, qui vous est un fardeau inutile; j'essayerai de la guérir et de vous rendre à la place de cette matière inerte et muette une créature intelligente qui vous aidera dans vos travaux et qui, en prenant place dans la famille, y apportera sa part de forces et de capacités.

La mère et le fils se regardèrent alors, puis tous deux se retirèrent dans le fond de la cabane, discutèrent quelques instants, parurent se ranger au même avis, et le fils, revenant vers le docteur, lui dit :

— Il est évident, monsieur, que vous êtes ici par l'intervention visible du Seigneur, puisque c'est ce chien que nous avions cru perdu et dont nous avions déjà fait notre deuil qui vous y a conduit. Prenez l'enfant et emportez-le. Si le chien veut vous suivre, qu'il vous suive et s'en aille avec l'enfant; la main de Dieu est dans tout cela, et ce serait une impiété de notre part de nous opposer à sa volonté sainte.

Le docteur déposa sur une table sa bourse et tout ce qu'elle contenait : il enveloppa l'enfant dans son manteau, et sortit accompagné du chien, qui, cette fois, ne fit aucune difficulté pour le suivre, et qui, plus joyeux qu'il ne l'avait jamais été, allait et revenait devant lui, flairant de son nez et donnant de petits coups de tête à l'enfant, qu'il ne pouvait voir, mais qu'il devinait dans son enveloppe; puis il repartait, aboyant avec la même fierté qu'un héraut d'armes qui proclame la victoire de son général.

VI

ENTRE CHIEN ET CHAT

En voyant le chien si joyeux, le regardant avec des yeux si intelligents, lui parlant avec des accents si nuancés, le docteur s'affermissait plus que jamais dans l'idée de faire de ce chien qu'il avait sauvé l'intermédiaire intelligent, le lien actif entre sa volonté d'homme et le néant de la pauvre idiote qu'il s'agissait de faire vivre.

C'était un moyen de s'introduire en quelque sorte par surprise dans la place. Tout plein des mythes cabalistiques de l'antiquité, le docteur se demandait si les poètes n'avaient point entrevu cette initiation quand ils nous représentent Orphée passant à travers le triple aboiement du chien Cerbère avant d'arriver à Eurydice. Son entreprise offrait, suivant lui, plus d'un point de ressemblance avec la tentative du grand poète primitif. Il s'agissait de plonger au plus profond de cet enfer qu'on appelle l'imbécillité et de venir chercher une intelligence accroupie dans les ténèbres de la mort, et, comme Orphée avait fait pour Eurydice, la ramener malgré les dieux à la lumière du jour.

Orphée avait échoué, il est vrai, mais parce qu'il avait manqué de foi. Pourquoi avait-il douté de la parole du dieu des enfers? pourquoi s'était-il retourné pour voir si Eurydice le suivait?

Ce fut dans cette disposition d'esprit que le docteur rentra chez lui et monta à son laboratoire.

La vieille Marthe, qui avait eu déjà beaucoup de peine à s'habituer à Scipion, qui avait par sa présence inattendue effarouché son chat, voyant que son maître apportait quel-

que chose dans son manteau, et croyant que c'étaient quelques paquets d'herbes médicinales qu'il avait récoltées dans la montagne, le suivit, car c'était son office à elle de classer ces herbes avec des étiquettes.

Le chat suivit la vieille.

Ce chat, que Marthe la Bossue avait d'abord appelé *le Président* à cause de sa belle fourrure, qui lui avait rappelé la robe d'hermine du président du tribunal de Bourges, qu'elle avait vu une fois en sa vie, avait été en effet fort effarouché de la présence de Scipion. Scipion, de son côté, avec l'instinct haineux des animaux de son espèce pour les chats, s'était élancé sur le Président et l'avait suivi sous les chaises et sous les fauteuils, culbutant tout le mobilier du docteur, jusqu'à ce que, trouvant une fenêtre ouverte, le chat se fût élancé par cette fenêtre, eût gagné les toits et disparu.

Soit jalousie de voir sa place prise dans la maison, et par conséquent dans le cœur des maîtres de cette maison, soit terreur excessive éprouvée dans cette rencontre où les forces étaient inégales, le Président, dont la vocation n'était pas la guerre, et qui depuis longtemps même, grâce à la pâtée régulière que lui donnait, deux fois le jour, la vieille Marthe, avait renoncé à la faire aux rats et aux souris, et ne regardait plus ces animaux, lorsque par hasard ils tombaient sous sa patte, que comme un dessert indigne de lui, le Président fut trois jours sans daigner rentrer à la maison, bien que, chaque nuit, on entendît ses miaulements plaintifs retentir sur le toit et même dans le grenier.

Quoique Marthe la Bossue n'eût point osé se plaindre, M. le docteur lui paraissant avoir droit de vie et de mort sur ce qui l'entourait, il s'était fait, à la suite de cette fugue du Président, un changement notable dans sa physionomie, et ce n'était qu'en soupirant qu'elle présentait le matin le café au lait à son maître et qu'en rechignant qu'elle trempait à midi la soupe de Scipion.

Le docteur aimait l'harmonie pour l'harmonie elle-même, comme il haïssait la guerre à cause de ses résultats. Il vit qu'un des ressorts qui faisaient mouvoir les quatre personnages de sa maison s'était arrêté, soit par lassitude, soit par accident ; il s'informa à la vieille Marthe de la cause de sa tristesse et, avec l'accent du reproche et en fondant en larmes, elle se contenta de montrer le fauteuil où le chat avait coutume de dormir, en s'écriant :

— Le Président, monsieur le docteur !

C'était l'heure de la soupe de Scipion et de la pâtée du Président. Jacques Mérey ordonna à Marthe d'aller préparer l'un et l'autre et de les apporter dans des récipients de différentes grandeurs.

Marthe sortit, secouant les épaules, en femme qui dit :

— Hélas ! c'est bien inutile, ce que vous m'ordonnez là.

Mais, comme elle était habituée à obéir sans discussion, elle se hâta de faire ce que lui ordonnait son maître.

A peine avait-elle refermé la porte que le docteur était sur le balcon et cherchait des yeux le Président.

Comme la maison dominait toutes les autres et que le laboratoire dominait la maison, l'œil du docteur put plonger jusqu'aux profondeurs les plus caverneuses de la Creuse ; mais il n'eut point la peine de se perdre dans ces sombres cavités : à dix mètres de lui, sur un toit de chaume, le Président dormait au soleil, enveloppé de sa fourrure tant soit peu souillée par les excursions nocturnes auxquelles il s'était livré depuis son départ de la maison.

Le docteur appela le Président avec un sifflement tout particulier. L'animal, qui dormait, sentit pénétrer ce bruit au plus profond de son sommeil et tressaillit. Il ouvrit ses grands yeux jaunes, regarda autour de lui en s'étirant, bâilla à se démonter la mâchoire ; mais, au milieu de son bâillement, il aperçut le docteur qui l'avait appelé.

Soit que cette attention de son maître lui parût une réparation suffisante, soit que, comme les autres animaux, il ressentît l'influence irrésistible du magnétisme, il se mit à l'instant même sur ses quatre pattes et s'achemina vers le balcon.

Le docteur rentra, appela Scipion à lui. Un des talents de Scipion était de faire le mort pour laisser passer l'infanterie et la cavalerie légère, ne se réveillant que lorsqu'on lui annonçait la grosse cavalerie. Le docteur lui montra son tapis et lui ordonna de faire le mort. Scipion se coucha et ferma les yeux.

Au même moment, le Président montrait à l'angle du balcon sa tête fine, qui, malgré l'invitation du maître, n'était point exempte d'inquiétude.

Jacques Mérey alla à lui, le prit dans ses bras, l'embrassa sur le front, ce qui ne lui était jamais arrivé, le caressa de la main, dirigeant sa caresse depuis l'occiput jusqu'à l'extrémité de l'épine dorsale, caresse à laquelle le Président fut si sensible, que le docteur le sentit frissonner sous sa main, du museau à l'extrémité de la queue ; frémissement auquel succéda à l'instant même ce ronron particulier aux félins pour exprimer le bien-être porté à la plus haute puissance.

Alors, il le coucha entre les pattes de Scipion, lui faisant un oreiller de l'une d'elles, tandis que de l'autre il lui enveloppait le corps comme une mère fait de son nourrisson. Les deux animaux qui trois jours auparavant avaient voulu se dévorer, — car, si la force était du côté de Scipion, la bonne volonté ne manquait pas au Président, — se trouvèrent nez à nez et tout émerveillés de leurs dispositions non seulement pacifiques, mais bienveillantes vis-à-vis l'un de l'autre.

Ils étaient sous le charme de ce rapprochement lorsque Marthe entra tenant d'une main la pâtée du chat, et de l'autre la soupe du chien. Son étonnement fut si grand, qu'elle posa la pâtée du chat sur la table, pour faire le signe de la croix.

Elle n'avait pas elle-même une confiance bien absolue dans la pureté de croyance de son maître, et chaque fois qu'elle lui voyait accomplir un acte qui lui paraissait dépasser les limites de la puissance humaine, elle commençait à tout hasard par se mettre en garde contre Satan, en dessinant entre elle et lui le signe de la croix.

— Ah ! monsieur ! dit-elle en regardant le chien et le chat entre les pattes l'un de l'autre, en voilà encore un, de vos tours !

— Donne à ces animaux leur déjeuner, et attends, dit le docteur, qui n'était pas fâché souvent d'apprécier, de ses propres yeux, l'effet que ce que le peuple appelle des miracles produisait sur les âmes vulgaires.

Marthe obéit, mais son trouble était si grand qu'elle déposa la pâtée du chat devant le nez du chien et la soupe du chien devant le nez du chat.

Et, comme elle voulait réparer cette erreur :

— Laisse faire, dit Jacques Mérey ; chacun trouvera bien son écuelle.

Alors, de ce sifflement avec lequel il avait réveillé le Président, il tira les deux animaux de leur sommeil factice, et, comme il l'avait prédit, Scipion fit un bond à gauche pour arriver à sa soupe, et le Président passa entre les jambes de Scipion pour arriver à sa pâtée.

A partir de ce jour, l'harmonie la plus parfaite s'était rétablie et avait régné, à la grande satisfaction de Marthe, mais à la plus grande satisfaction encore de son maître, dans la maison du docteur.

C'était donc avec une confiance en son maître qu'avaient encore augmentée les événements que nous venons de raconter, que Marthe suivait le docteur à son laboratoire, croyant lui voir rapporter sa moisson d'herbes ordinaire.

Mais son étonnement fut grand, lorsque après avoir, avec toute sorte de précautions, déposé son manteau à terre, le docteur en laissa tomber les quatre coins, et qu'elle vit que ce qu'elle avait pris pour des bottes d'herbes n'était rien autre chose qu'une enfant de sept à huit ans, qui resta immobile sur le parquet à l'endroit où l'avait déposée Jacques Mérey, et qui ne donna signe de vie par un mouvement quelconque que quand le chien accourut près d'elle et se fut mis à lui lécher le visage.

— Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que *ça ?* s'écria Marthe la tête en avant et les bras écartés.

— *Ça !* dit le docteur avec son mélancolique sourire ; *ça !* c'est une masse de chair sans âme, sans volonté, sans mouvement, oubliée par le Créateur parmi ces êtres difformes et incomplets auxquels il faut que la science rende ce que la nature a oublié de leur donner.

— Jésus Dieu ! monsieur le docteur, exclama Marthe, vous n'allez pas encore embarrasser, j'espère bien, la maison d'un pareil fétiche ? C'est bon à mettre dans les grands bocaux qui sont à la porte des apothicaires, mais pas autre chose.

— Au contraire, Marthe, dit Jacques Mérey, je vais la garder, et c'est toi qui plus particulièrement seras chargée de veiller sur elle. Pour commencer, tu vas aller acheter une baignoire de demi-grandeur, et tu vas savonner cette créature des pieds à la tête.

Comme toujours, la vieille Marthe obéit. Une heure après l'ordre donné, la baignoire pleine d'eau, tiède à point, recevait la petite créature, et la main exercée de Marthe la frottait du plus doux savon que l'on avait pu trouver.

Le docteur assistait à cette toilette et y donnait toute son attention. L'enfant, en sortant de la cabane du bûcheron, était tellement salie par le contact des choses les plus immondes, qu'il était impossible de voir non seulement la couleur de ses cheveux, mais encore celle de sa peau.

Peu à peu, sous la main de Marthe et au milieu de la mousse savonneuse, apparaissait un corps d'une blancheur mate et maladive, comme l'est celui des enfants qui ont été tenus enfermés.

Il y a dans les atomes de l'air et dans les rayons du soleil ce que l'on pourrait appeler la couleur de la vie ; les plantes qui n'ont ni air ni soleil poussent pâles et blanches, tandis que leurs sœurs qui jouissent des conditions ordinaires de la vie éclatent de toutes les couleurs qu'elles empruntent au prisme solaire.

Il était difficile de dire, même quand le soin le plus scrupuleux eut présidé au débarbouillage de la figure, si l'enfant était belle ou laide. Aucun des traits n'était assez suffisamment arrêté pour qu'on le jugeât ; l'œil, qui s'entr'ouvrait à peine et dont on ne pouvait apprécier la grandeur, était cependant d'un beau bleu céleste ; la bouche, mal dessinée, renfermait des dents assez belles, mais auxquelles la pâleur des lèvres ôtait toute leur valeur ; les sourcils étaient plutôt indiqués par les tons de chair, qu'ils n'étaient marqués par l'arc velouté dont la femme sait tirer un si bon parti, qu'ils soient abondants ou non. Sa tête était à peu près dénudée de cheveux, excepté au cervelet, où quelques boucles d'un blond pâle indiquaient que, si cette créature devenait jamais une femme, elle se rattacherait à la douce race germanique par la couleur de sa chevelure.

En somme, à part quelques engorgements au cou, aux aines et aux genoux, le docteur parut assez satisfait de l'état dans lequel il trouvait la pauvre petite abandonnée.

Un des caractères de l'idiotisme, c'est la torpeur.

La nature a fait à l'homme trois dons, et dans ce triangle elle a renfermé la vie

Ces trois dons sont la sensation, la volonté, le mouvement. L'homme éprouve, il veut, il agit. Ces trois actions s'enchaînent et ne peuvent se désunir. Du moment que l'homme n'éprouve pas, il ne peut pas vouloir, et, ne pouvant vouloir, il n'agit pas.

L'idiot n'éprouve pas; de là la cause première de son immobilité.

Ainsi, dans la cabane du braconnier, la pauvre enfant ne quittait jamais son lit, et restait des heures entières à rouler sur elle-même comme un animal, ou à se balancer comme ces magots de la Chine qui n'ont de mouvement que dans le va-et-vient de la tête, d'une épaule à l'autre.

C'était là son plus grand rapprochement de la vie.

Elle détestait le grand air, le mouvement, la lumière, enfin, elle avait la tendance naturelle des corps bruts qui aspirent au repos.

Le docteur Mérey mit l'enfant nue sous la garde du chien et descendit au jardin.

Comme dans toutes les provinces, où le terrain ne coûte pas cher, le jardin était grand relativement à la maison. Il était planté d'arbres forestiers au milieu desquels, au sommet d'un tertre, s'épanouissait un magnifique pommier. Un cours d'eau, une source, claire, brillante, sanglotant un doux murmure, sortait du pied de ce tertre, descendait en petites cascades, et, traversant une cour pavée, dans l'encaissement d'un ruisseau, allait, après avoir arrosé le jardin dans toute sa longueur, se jeter dans la Creuse.

A cette source, si humble et si exiguë qu'elle fût, le jardin véritable oasis, devait toute sa fraîcheur et toute sa verdure. Trois ou quatre magnifiques saules pleureurs, placés d'étage en étage, mêlaient leur feuillage doré aux différentes nuances de vert que présentait au regard la palette variée du jardin.

D'un coup d'œil, Jacques Mérey mesura tout le parti qu'il pouvait tirer pour sa petite malade, d'un jardin en pente douce où le soleil, si ardent qu'il fût, était toujours tamisé par l'ombre des arbres. Un crayon à la main, il se fit à l'instant même l'architecte et le jardinier de ce petit Trianon. Une surface plane fut destinée à une fine pelouse de gazon anglais sur laquelle l'enfant pourrait se rouler tout à son aise. Un bassin, dont la profondeur ne devait pas dépasser trente centimètres, fut tracé avec des piquets de bois, que devait remplacer une grille de fer ; c'était le bain futur de l'enfant sans nom et sans âme qui gisait dans le laboratoire.

Des branches de tilleul furent entrelacées par Jacques Mérey lui-même, pour former un berceau impénétrable aux rayons du soleil dans ces jours de canicule et d'exaspération de la nature pendant lesquels tout devient dangereux, même le soleil. Enfin, deux ou trois emplacements furent désignés pour y planter des fleurs, car Jacques Mérey, dans la cure qu'il allait entreprendre, comptait appeler à lui toutes les ressources de la nature.

Le lendemain matin, quatre ouvriers jardiniers étaient, au point du jour, introduits dans le jardin, et une double paye leur était offerte s'ils avaient, en une semaine, opéré tous les travaux que le docteur venait en dix minutes de jeter sur le papier.

VII

UNE AME A SA GENÈSE

Huit jours après, la besogne était terminée; le gazon, semé dès le premier jour, commençait à sortir de terre. Le bassin, foncé de gravier pris à la rivière, entouré d'une grille qui empêchait l'enfant d'y rouler, disposé de manière à ce qu'elle y pût prendre, sous la surveillance de Marthe, un bain complet dans lequel rien ne gênerait le caprice de ses mouvements, s'étendait sur un diamètre d'une dizaine de pas ; enfin des fleurs avaient été transportées dans leurs pots, pour qu'elles n'eussent point à souffrir du déplacement, et formaient de leurs différentes nuances trois tapis bariolés.

Le petit Eden était prêt à recevoir sa petite Eve.

L'enfant n'avait pas de nom ; on n'avait jamais pensé à lui en donner un. Qu'avait-on besoin de l'appeler, puisqu'elle ne répondait pas? Elle avait bien reçu autrefois sans doute, au moment de sa naissance, le nom de quelque saint ou de quelque sainte porté au calendrier, mais ces élus du Seigneur avaient si mal veillé sur leur filleule, que ce n'était véritablement pas la peine de rechercher ce nom impuissant, et qui, d'ailleurs, était probablement perdu volontairement au fond de la mémoire de ses nourriciers.

Mais Marthe la Bossue, qui non seulement avait un nom, mais aussi un surnom, ne pouvait pas se contenter d'un pareil incognito ; elle tourmenta donc tant son maître pour savoir le nom de l'enfant, que celui-ci, qui, au bout du compte, voulait l'habituer dans l'avenir à répondre à une appellation, lui répondit qu'elle se nommait Eva. Et ce n'était pas sans raison et sans y avoir réfléchi que Jacques Mérey donnait ce nom à la petite orpheline : n'avait-il pas essayé de faire sur elle la même œuvre que Dieu avait faite sur la première femme? Cette création toute matérielle qui lui était tombée entre les mains, n'allait-il pas, lui, si son projet réussissait, en faire une créature que Dieu pourrait reconnaître parmi les femmes, comme il reconnaît une fleur parmi les fleurs? Quel nom plus significatif eût-il pu lui donner que celui d'Eva?

Nous disons Eva, parce que lui seul persista à lui donner ce nom. Marthe la Bossue trouvait le nom de Rosalie bien plus joli, et elle demanda la permission de substituer ce nom à celui que le docteur lui désignait, et qui d'ailleurs n'était pas dans le calendrier.

Jacques Mérey, qui commençait à éprouver un sentiment étrange pour la petite fille, ne fut point fâché que tout le monde l'appelât d'un nom tandis que lui seul l'appellerait d'un autre, et tandis qu'à lui seul elle répondrait lorsqu'il l'appellerait de ce nom-là.

L'enfant, appelée Rosalie par tout le monde, fut donc par le docteur seul appelée Eva.

Le jour où Eva fit son entrée dans le jardin était une chaude journée d'été ; il fit étendre un tapis sous le berceau de tilleuls, et Scipion, bien lavé, bien frotté à son tour, fut admis à partager l'ombre avec l'enfant.

Le docteur avait beaucoup compté sur le chien pour l'aider dans son œuvre de création. Le chien porterait un jour Eva sur son dos ; le chien traînerait un jour la voiture d'Eva ; en attendant, le chien, avec une adresse admirable, jouait avec l'enfant, lui imprimait malgré elle ce mouvement qui lui paraissait antipathique, mais qu'elle acceptait de la part du chien.

Pendant toute cette première journée, le docteur se tint en tiers avec les deux pauvres êtres qu'il ne quittait pas des yeux.

L'enfant était nue, la chaleur le permettait, et le docteur ne voulait, par aucun obstacle, gêner ses premiers mouvements ; plusieurs fois, il essaya de la faire tenir debout ; mais ses jambes plièrent, même en donnant un banc pour appui à ses mains.

Le docteur vit donc qu'il fallait, momentanément du moins, ne s'occuper que de l'organisme, pour le mettre en état d'accepter ultérieurement les bénéfices d'un traitement moral.

Les premiers jours et même les premiers mois se passèrent en soins médicaux destinés à combattre le lymphatisme de ce corps.

Ce furent d'abord des bains froids dans le bassin de la source ; ces bains commencèrent d'abord à faire jeter des cris de douleur à l'enfant ; il en est toujours ainsi, et dans notre pauvre nature humaine, le cri de douleur précède le cri de joie ; puis, aux bains froids, auxquels la petite Eva s'habitua peu à peu, qu'elle supporta bientôt sans angoisse, et qu'elle finit même par prendre avec plaisir, succédèrent, quand les jours de chaleur furent passés, les bains salins et alcalins, auxquels vinrent en aide une bonne et succulente nourriture.

Chez le braconnier, l'enfant n'avait jamais mangé que des soupes au lait ou des panades ; la soupe au bœuf y était rare, et à peine l'enfant avait-elle eu l'occasion d'en goûter deux ou trois fois dans sa vie.

D'ailleurs, sous le rapport de la nourriture, elle ne manifestait aucune préférence ; elle avalait ce qu'on lui donnait, et le mouvement de ses mâchoires, comme tous les autres mouvements de son corps, était purement instinctif.

Le docteur commença par substituer d'excellents consommés aux panades et aux soupes au lait ; puis, peu à peu,

quand il se fut assuré que l'estomac pouvait supporter quelque chose de plus substantiel, il en arriva aux gelées de viandes blanches d'abord, puis de viande noire et particulièrement de gibier, cette dernière viande contenant le double de partie nutritive des autres.

L'hiver se passa tout entier dans ces soins de tous les jours, et sans que l'on pût constater le moindre progrès dans l'intelligence ou dans l'organisme physique de l'enfant. Mais la patience du docteur semblait plus obstinée que la faiblesse qu'elle avait entrepris de combattre.

Souvent il était près de désespérer.

Un fait qu'il provoqua, et qui réussit selon ses désirs, lui rendit toutes ses espérances.

Un jour, il ordonna à Marthe d'emmener le chien et de l'enfermer dans une niche bâtie au fond du jardin, où l'on ne pouvait entendre ses cris

Mais le chien ne voulut pas suivre Marthe ; il fallut que ce fût le docteur lui-même qui le conduisit à la niche et qui lui ordonnât d'y rentrer.

L'intelligent animal comprenait à quelle séparation on le condamnait ; contre tout autre que le docteur, à coup sûr, il se fût défendu ; mais par le docteur il se laissa enchaîner et enfermer, se contentant de se plaindre douloureusement d'une pareille injustice

Bien entendu que ce fut le docteur qui se chargea de porter la nourriture au pauvre prisonnier. Pour le consoler, il lui laissa une gamelle pleine d'une soupe qu'il avait tout particulièrement recommandée à la vieille Marthe. Puis il revint près d'Eva.

C'était la première fois depuis près d'un an que la petite fille était privée de son compagnon ; elle l'avait vu sortir avec le docteur, et l'avait suivi des yeux jusqu'à la porte ; en ne le voyant pas rentrer avec lui, ses yeux demeurèrent fixes et marquèrent une nuance d'étonnement

Le docteur saisit cette nuance, tout imperceptible qu'elle était.

Mais ce ne fut pas tout. Le reste de la journée se passa. L'enfant, inquiète, regardait à droite et à gauche, faisant même de certains mouvements qu'elle n'avait jamais faits pour regarder derrière elle ; puis des plaintes, vers le soir, commencèrent à s'échapper de ses lèvres.

Mais ce n'étaient pas des plaintes que voulait Jacques Mérey ; souvent déjà, il l'avait entendue se plaindre ; c'était un sourire, car il ne l'avait jamais vue sourire encore, et cependant peu à peu, incontestablement, les traits de son visage s'étaient accentués ; l'œil s'était agrandi, tout en restant sinon atone, du moins vague ; le nez s'était formé, les lèvres s'étaient dessinées et avaient pris une teinte rosée ; enfin sa tête s'était couverte de cheveux du plus beau blond.

Le docteur veilla près d'elle ; les plaintes de la journée se continuèrent pendant le sommeil. Deux ou trois fois, l'enfant fit des mouvements plus brusques qu'elle n'en faisait étant éveillée, et elle agita son bras avec moins de mollesse que de coutume.

Rêvait-elle ? y avait-il une pensée dans ce cerveau ? ou n'était-ce que de simples tressaillements nerveux qui la secouaient ?

Il saurait cela le lendemain.

Le lendemain, en s'éveillant, Eva trouva près d'elle le chat, pour lequel elle n'avait jamais manifesté ni sympathie ni antipathie ; c'était Jacques Mérey qui avait placé là l'animal afin de voir comment l'accueillerait Eva.

Eva, à moitié éveillée, sentant un poil doux à la portée de sa main, commença par caresser l'animal ; mais, peu à peu, ses yeux s'ouvrirent et, avec la fatigue visible d'un effort accompli, se fixèrent sur le Président, qu'elle commençait à ne plus confondre avec Scipion ; enfin, reconnaissant l'identité du matou, elle le repoussa avec un dépit assez visible pour que l'irascible matou se crût insulté et sautât à bas du lit de l'enfant.

Dans ce moment, on entendit par les escaliers un grand bruit de chaînes et comme le galop d'un cheval qui aurait gravi l'escalier du laboratoire, puis la porte mal fermée s'ouvrit sous une violente secousse, et Scipion parut, délivré de sa captivité.

Il avait brisé sa chaîne et mangé sa porte.

Il vint se jeter sur le lit d'Eva.

Eva jeta un cri de joie, et, pour la première fois, sourit.

C'était le dénoûment qu'attendait le docteur, quoiqu'il l'eût préparé d'une autre façon, et qu'il eût compté sans la vigueur et sans l'impatience de Scipion.

Il s'empressa de détacher du cou du chien le collier et la chaîne qu'il traînait, et dont les anneaux eussent pu blesser les membres délicats de l'enfant. Puis, joyeux, il contempla cette double joie se manifestant dans une mutuelle caresse.

Ainsi, la veille, l'enfant avait bien véritablement regretté le chien.

Ainsi, la nuit, l'enfant avait bien véritablement rêvé.

Ainsi, malgré les vingt-quatre heures écoulées, Eva n'avait point oublié Scipion.

Il y avait dans le cerveau de l'enfant, sinon la mémoire encore, du moins le germe de la mémoire.

Jacques Merey murmura tout bas la devise de Descartes ; *Cogito, ergo sum.* (Je pense, donc je suis.)

L'enfant *pensait*, donc elle *était*.

Puis, aux premiers jours du printemps, quand l'eau eut repris son cours et son murmure ; quand avril eut fait éclater les bourgeons laineux des hêtres et des tilleuls ; quand l'herbe eut de nouveau de sa tête verte percé la surface brune de la terre, par un beau soleil et par une belle matinée, l'enfant, suivie du chien, fit sa rentrée dans son paradis.

Le tapis l'attendait sous les tilleuls ; mais cette fois, une surprise attendait Jacques, qui fut la récompense de ses soins. En se cramponnant à l'angle du banc, l'enfant se souleva d'elle-même, et, aidée du docteur, qui appuya ses deux mains au rebord de la banquette, elle se tint debout, et, toute joyeuse, poussa une exclamation de plaisir qui pour le docteur fut une exclamation de triomphe.

Ainsi venait de se révéler presque en même temps le double progrès de la pensée dans le cerveau et de la force dans les muscles. Ainsi, comme chez les autres enfants, et en retard seulement de six ou sept années, se développaient ensemble ces deux jumeaux, l'un terrestre, l'autre divin, qu'on appelle le corps et l'âme.

VIII

PRIMA CHE SPUNTI L'AURA

C'était un progrès à ravir le docteur de joie, mais un progrès relatif.

Eva commençait à distinguer ce qui se trouvait dans le cercle de son rayon visuel ; mais elle paraissait insensible au bruit, et, pour quelque bruit qui se fît autour d'elle, elle ne se retournait point.

Le docteur s'arrêta à une idée qui lui était déjà venue plusieurs fois, mais que, dans la crainte d'avoir deviné vrai, il n'avait pas voulu approfondir : c'est que la pauvre enfant était sourde.

Un jour qu'elle jouait avec Scipion sur la pelouse, et que, trop faible encore pour se tenir sur ses jambes, elle se traînait sur ses pieds et sur ses mains, le docteur, qui avait abandonné pour elle creusets et cornues, monta à son laboratoire, prit un pistolet, le chargea, et vint le tirer derrière Eva et à son oreille.

Scipion bondit, aboya, se précipita dans les massifs, les fouilla pour savoir sur quel gibier le docteur avait tiré.

Mais l'enfant ne tressaillit même pas.

Elle suivait des yeux le chien, elle paraissait s'amuser de sa folie, elle lui faisait de la main, et pour le rappeler auprès d'elle, des gestes tout à fait inintelligibles d'un autre que lui. Mais, tout en s'occupant de l'effet, elle était restée complètement étrangère à la cause.

Alors, le docteur résolut d'employer l'électricité comme adjuvant au traitement que subissait la jeune fille : toutes les fois qu'elle retombait dans ses phases de torpeur, et ces phases, à peu près périodiques, se renouvelaient pendant vingt-quatre, trente-six ou même quarante-huit heures, deux ou trois fois par mois, Jacques Mérey la frictionnait avec une brosse électrique, lui faisait prendre des bains d'eau électrisée, et dirigeait sur le conduit auditif un courant électrique continu pendant quelques minutes d'abord, puis pendant un quart d'heure, une demi-heure et même une heure.

Au bout de trois mois de traitement, le docteur renouvela l'expérience du pistolet

L'enfant tressaillit et se retourna au bruit.

Il était évident pour le docteur que, jusque-là, Eva avait été muette parce qu'elle avait été sourde ; quand elle entendrait le bruit de la parole, qui ne parvenait pas encore jusqu'à elle et qui frappait son oreille sans y pénétrer, elle parlerait.

Mais le docteur était encore loin d'avoir atteint ce résultat.

Aussi continua-t-il avec énergie le même traitement électrique. L'enfant paraissait physiquement s'en trouver à merveille, et elle y recueillait un remarquable accroissement de forces physiques. Aussi le docteur résolut-il de faire une autre tentative.

Le pauvre voiturier qui avait eu la cuisse brisée, et à qui le docteur avait si heureusement fait l'opération que nous avons décrite, outre les trois cents francs que lui avait fait obtenir son protecteur inconnu, avait obtenu de la mairie

d'annoncer à son de trompe dans les rues d'Argenton les nouvelles municipales, les ventes publiques, les objets perdus, les récompenses promises.

Le bruit de sa trompette était populaire à Argenton, et, dès que l'on entendait sa fanfare accoutumée, la seule qu'il sût, chacun, mis en mouvement par ce désir de nouvelles si impérieux dans les petites villes, où elles sont si rares que l'on en fait quand il n'en vient point, accourait au carrefour où elle se faisait entendre.

Un jour qu'il venait de remplir son office et qu'il passait devant la porte de Jacques Mérey, celui-ci l'appela.

Basile se hâta de se rendre à l'invitation du docteur, aussi vite que le lui permettait sa jambe de bois.

Le docteur, inutile de le dire, était resté un dieu pour le brave Basile, qui, voyant de quelle pluie de bénédictions la Providence l'avait gratifié depuis son accident, en était arrivé à ne pas regretter sa jambe, qui ne lui eût jamais, présente, rapporté ce que, absente, elle lui rapportait.

Jacques Mérey expliqua à Basile ce qu'il désirait de lui : c'était sa fanfare la plus aiguë.

Basile avoua naïvement au docteur qu'il n'en savait qu'une, mais qu'il pouvait, si l'oreille destinée à l'entendre n'était pas trop délicate, au risque de quelques notes hasardées, la monter un ton plus haut.

Le docteur répondit que l'instrumentiste ne devait pas craindre de risquer quelques sons discordants. Il les lui eût demandés s'il ne les lui eût pas offerts de lui-même.

Tous deux montèrent au laboratoire, car on était arrivé aux premiers froids d'hiver. La douce chaleur de poêle, chaleur maintenue de 18 à 20 degrés, permettait à l'enfant de rester vêtue d'une simple chemise. Elle était couchée sur Scipion et tenait le Président entre ses bras.

Le Président était beaucoup moins lié avec l'enfant que Scipion. Et, il faut le dire, malgré le nom que lui avait donné Marthe, et malgré sa fourrure bien autrement douce que celle du chien, le Président n'était pas d'un caractère facile, et, de même qu'il y a toujours beaucoup du chat dans le tigre, il y a toujours un peu du tigre dans le chat. Et Marthe elle-même, malgré sa tendresse de mère pour le quinteux matou, n'était pas à l'abri d'un coup de griffe dans ses jours de misanthropie.

Il est vrai que, si le Président eût été amplement doué de ce filon de mémoire qui avait à la grande joie du docteur traversé le cerveau d'Eva, il eût bien, malgré sa fourrure immaculée et son embonpoint chanoinesque, eu quelques reproches à faire à la vieille servante, quand l'indifférence moqueuse des chattes argentonaises lui rappelait que sa trop prévoyante nourrice ne lui avait pas rendu l'équivalent de ce qu'elle lui avait ôté.

Mais jamais avec Eva le Président n'avait manifesté un de ces moments d'impatience, et jamais la moindre égratignure rayant d'un trait la peau, hélas ! trop blanche de l'enfant, n'avait témoigné que les griffes aiguës de l'involontaire soprano fussent sorties de leur fourreau de velours.

Le docteur recommanda à Basile d'entrer sans bruit, non pas à cause de l'enfant qui ne l'entendrait pas, à coup sûr, mais à cause du chien et du chat qu'il pourrait effrayer. Aussi, malgré le bruit que faisait en frappant sur le parquet cette jambe que Basile devait à la libéralité du docteur, ils arrivèrent tous deux, leurs pas assourdis par le tapis, à la distance d'un mètre à peu près du groupe pittoresque que formaient l'enfant entre les deux animaux.

Scipion et le Président, qui avaient l'oreille fine, avaient bien entendu venir deux personnes, mais l'une de ces deux personnes était le maître, et par conséquent on le savait trop bienveillant pour supposer, même eût-on les susceptibilités excessives du chien et les mauvaises imaginations du chat qu'il vînt avec de méchantes intentions. Quant à celui qui l'accompagnait, ce n'était pas tout à fait un inconnu pour les deux animaux. Assis sur le seuil de la porte, Scipion, et, couché sur son toit, le Président, l'avaient plus d'une fois vu passer devant la maison et même s'arrêter pour parler au docteur. Quant à cet instrument d'une forme inconnue qu'il tenait à la main, c'eût été par trop d'intelligence aux deux quadrupèdes de le suspecter, tous deux ignoraient les tonnerres d'inharmonie et de discordance qu'il renfermait dans son sein. Aussi, lorsqu'il l'approcha de sa bouche, mouvement que ne vit point Eva, mais que suivirent en clignant béatement des yeux le Président et Scipion, nul ne se douta de ce qui allait arriver.

Tout à coup la formidable fanfare éclata si terrible, que d'un seul bond le Président fut sur le toit voisin en passant à travers un carreau qui se trouvait sur sa route ; que Scipion fit entendre le plus lugubre gémissement qui fût sorti du larynx d'un chien hurlant à la lune, et qu'Eva se prit à pleurer. L'épreuve était heureuse mais non concluante, Eva pouvait aussi bien pleurer à propos de la fuite du Président ou du brusque mouvement de Scipion qu'à propos de la fanfare qui venait d'éclater si inopinément sur sa tête.

Aussi fit-il signe à Basile de s'interrompre, et comme Eva continua de pleurer encore quelques minutes, il fut impossible de connaître la véritable cause de ses larmes.

Mais, ses larmes ayant cessé, le docteur prit Scipion par le collier, afin qu'aucun mouvement de l'animal ne vînt effrayer la malade, et ordonna à Basile de recommencer son morceau. Basile, orgueilleux de l'effet qu'il avait produit, ne se fit pas prier ; il rapprocha l'instrument de sa bouche, et en tira un son si terrible et si menaçant, que les larmes d'Eva recommencèrent et qu'elle fit un mouvement pour fuir comme avaient fui le Président et Scipion.

Dès lors, il n'y avait pas de doute à conserver, c'était bien la trompette qui avait fait pleurer l'enfant, et la fuite du chat et les lamentations du chien n'étaient pour rien dans ses larmes.

Le docteur, enchanté de l'épreuve et convaincu de la bonté de son système curatif, donna un écu de six livres au musicien, qui fit toute sorte de difficultés pour recevoir de l'argent de celui dont il avait reçu la vie ; mais le docteur insista tellement, que Basile finit par mettre son écu de six livres dans sa poche, offrant à son sauveur de revenir toutes et quantes fois il lui plairait, offre obligeante, mais dont le docteur ne profita pas.

Scipion, bon caractère, esprit calme et bienveillant, revint, aussitôt que Basile fut sorti, se remettre à la disposition de l'enfant ; mais le Président, caractère plus aigre et plus rancunier, ne reparut qu'à l'heure de la pâtée.

Malgré la lenteur du traitement, car il y avait déjà plus de deux ans qu'Eva avait quitté la maison du braconnier, la joie du docteur était grande, car il ne doutait pas que la malade ne fut en voie de guérison.

Il laissa écouler trois autres mois pendant lesquels l'enfant fut soumis à un traitement électrique décroissant, car Jacques Mérey craignait de fatiguer outre mesure les organes sur lesquels il opérait ; puis, un jour, il fit apporter un orgue qui, avec toute sorte de précautions, lui était arrivé de Paris par le roulage.

Il y avait bien un orgue dans l'église d'Argenton, mais il y avait aussi un curé, et Jacques Mérey était tenu par tout le clergé pour un si mauvais chrétien, qu'à moins d'exorcisme opéré sur lui, on ne lui eût point permis de faire ses expériences dans l'église.

Comme rien ne lui coûtait quand il s'agissait d'Eva, il avait donc, dans les espérances curatives qu'il fondait sur la musique, fait sans la regretter le moins du monde la dépense d'un de ces orgues de salon qui coûtaient alors cent cinquante ou deux cents pistoles, et qu'on était obligé de faire venir d'Allemagne, la fabrique d'Alexandre étant encore inconnue.

Aux larmes versées par Eva lorsque Basile avait exécuté son morceau, le docteur avait non seulement acquis la certitude qu'elle avait entendu, mais avait conçu l'espérance qu'elle aurait le sens musical, et que les larmes lui étaient venues aux yeux autant de la discordance du musicien et de l'instrument que de la formidable harmonie qui s'était échappée de leur réunion.

Ce fut toute une grande affaire que l'installation de cet orgue, sur lequel Jacques Mérey comptait énormément. La question n'était pas de le placer et de l'établir avec l'aplomb convenable à ces sortes d'instruments, mais il importait qu'aucune vibration n'en sortît avant l'heure où Jacques Mérey désirait que ses sons mélodieux produisissent leur effet, non seulement sur l'oreille, mais aussi sur le cœur de l'enfant.

On était aux premiers jours du printemps, dans cette période merveilleuse où un nouveau fluide se répand par toute la nature, et, comme une chaîne d'amour, fait éclore les êtres qui ne sont pas nés encore et rattache d'un lien plus ardent ceux qui ont déjà subi son influence.

C'était la troisième fois que les bourgeons des arbres éclataient sous les jeunes et premières feuilles d'avril depuis qu'Eva, encore enfermée dans son bourgeon d'hiver, attendait dans la maison du docteur, un rayon de ce soleil vivifiant ; elle avait dix ans.

Jacques Mérey attendit que se levât une de ces journées qui remplissent toutes les conditions vivifiantes de cette aurore printanière à laquelle les choses inanimées semblent elles-mêmes devenir sensibles ; il ouvrit la fenêtre pour qu'un rayon de soleil pénétrât dans le laboratoire ; il attira les branches de lierre qui pendaient du toit pour faire à ce rayon un voile de verdure ; il coucha l'enfant sous le flot tempéré de cet œil de feu, et, tandis que son sourire et ses membres détendus indiquaient ce bien-être qu'éprouve toute créature sous le regard du Créateur, il marcha à son orgue ouvert d'avance et laissa tomber ses mains sur la première mesure du *Prima che spunti l'aura*, de Cimarosa.

Jacques Mérey n'était pas ce qu'on peut appeler un habile instrumentiste, c'était seulement un de ces hommes d'harmonie qui ont en eux toutes les qualités intellectuelles, musicales, poétiques, qui naissent de l'accord d'un grand cœur et d'un esprit élevé. Il eût été poète, il eût été pein-

tre, il eût surtout été musicien, si cette fureur du bien ne l'eût entraîné sur les traces des Cabanis et des Condorcet.

Ce fut donc avec une mélodie toute particulière que l'instrument presque divin vibra sous ses doigts en sons mélancoliques et prolongés, et, comme le musicien s'était placé de manière à ne pas perdre le moindre effet produit par l'instrument sur l'auditeur, il put voir, au premier flot de mélodie qui se répandit dans l'appartement, Eva tressaillir, relever la tête, sourire, et, sur ses genoux, en s'aidant à peine de ses mains, venir à lui comme le magnétisé vient au magnétiseur, et, arrivée près de sa chaise, s'accrocher aux bâtons et se soulever de toute sa hauteur en se soutenant au dossier du siège et en s'abreuvant à cette source de notes qui jaillissait des touches de l'orgue sous les doigts du docteur.

Le docteur, joyeux, la prit dans ses bras et la pressa contre son cœur, mais Eva, l'écartant doucement, laissa retomber sa propre main sur l'ivoire de l'orgue et en tira avec une satisfaction étrange un long gémissement.

Mais elle n'essaya même pas de recommencer, et laissa retomber sa main inerte auprès d'elle, comme si elle eût reconnu l'impossibilité de produire les mêmes sons qu'elle venait d'entendre un instant auparavant.

Alors, par des mots inarticulés, elle essaya de faire comprendre son désir.

Le docteur, qui n'avait qu'une âme pour lui et pour elle, crut avoir compris ce murmure, si inintelligible qu'il fût, et, laissant retomber ses deux mains sur l'orgue, il reprit le morceau où il l'avait abandonné.

Il y avait dans le jardin, tous les ans, une nichée de rossignols ; le docteur avait recommandé par-dessus toute chose qu'on ne tourmentât jamais le mâle sur sa branche, la femelle sur son nid, les petits sous elle.

Aussi, tous les ans, quelque échappé de la nichée dernière, peut-être le même mâle et la même femelle, revenaient faire leur nid au même endroit, dans une épaisse touffe de seringas ; cette touffe était adossée à la tonnelle formée par des branches de tilleul entrelacées.

Comme les ordres de Jacques Mérey, à l'endroit du roi des chanteurs, avaient été observés religieusement ; comme le Président était nourri de manière à n'avoir jamais besoin de chercher ailleurs un en-cas, tous les ans, à la même époque, du 5 au 8 mai, on entendait éclater la voix merveilleuse du ménestrel nocturne.

Cette fois, Jacques Mérey guetta son retour ; il comptait éprouver sur l'organisme d'Eva cet instrument le plus merveilleux de tous, le chant de l'oiseau.

Le 7 mai, le chant se fit entendre. Il pouvait être onze heures du soir lorsque la première note parvint jusqu'au laboratoire du docteur, dont la fenêtre était ouverte. Il réveilla l'enfant.

Jacques Mérey avait remarqué que, lorsqu'on réveillait Eva, elle était d'humeur beaucoup moins souriante que lorsqu'elle se réveillait d'elle-même ; mais il espérait trop de l'épreuve pour attendre que le rossignol chantât à une heure où elle aurait les yeux ouverts. Il l'emporta toute maussade dans son berceau, et descendit avec elle au jardin.

L'enfant se plaignait sans pleurer, comme font les enfants de mauvaise humeur ; mais, à mesure que le docteur entrait dans le jardin et s'approchait de l'endroit où chantait le rossignol, la sérénité reparaissait sur le visage de l'enfant ; ses yeux s'ouvraient comme si elle eût espéré voir mieux dans la nuit que dans le jour. Sa respiration même, de haletante qu'elle était, devenait régulière ; elle écoutait non seulement de toutes ses oreilles, mais avec tous ses sens ; et, lorsque le docteur l'eût posée à terre, sous la tonnelle, elle se leva toute droite, sans appui cette fois, et marcha, en faisant de ses bras un balancier, vers l'endroit d'où venait le son.

C'était la première fois qu'elle marchait.

Il n'y avait plus aucun doute pour le docteur, tous les sons arrivaient et arriveraient désormais jusqu'à elle, tous les sens allaient rentrer chez elle par la porte des sons, le monde intellectuel allait cesser d'être un mystère pour l'enfant.

La science ou le Seigneur avait prononcé le mot de l'Évangile : *Æphata* (ouvre-toi).

IX

OU LE CHIEN BOIT, OU L'ENFANT SE REGARDE

Une fois ouverte sur l'intelligence, cette porte ne se referme plus.

Il y avait par la ville d'Argenton un pauvre fou qui avait été guéri par le docteur Mérey, et qui, comme Basile, lui en avait gardé une grande reconnaissance ; celui-là s'appelait Antoine.

Peut-être avait-il un autre nom, mais personne ne s'en était inquiété plus que lui ne s'en était inquiété lui-même ; sa folie consistait à se croire l'*éternelle justice* et le *centre de vérité*.

Comment ces idées si abstraites entrent-elles dans le cerveau d'un paysan ?

Il est vrai qu'elles n'y entrent que pour le rendre fou. Le docteur, comme nous l'avons dit, l'avait guéri ou à peu près. Il se croyait toujours l'*éternelle justice* et le *centre de vérité*. Il se croyait toujours en communication avec Dieu.

Sur tous les autres points, il raisonnait avec justesse, et l'on avait même pu remarquer que sa folie, après l'avoir quitté, avait laissé à ses idées une élévation qu'elles n'avaient point auparavant.

Il était porteur d'eau de son état lorsque sa folie l'avait pris, et faisait avec une brouette et un tonneau le service dans la ville. Pendant tout le temps de sa maladie, ce service avait été interrompu ; mais à peine revenu à la santé il s'était remis à ce labeur, qui était son seul gagne-pain.

On le voyait parcourir la ville traînant sa petite charrette chargée de son tonneau, au robinet duquel pendait le seau qui lui servait à transporter sa marchandise à l'intérieur des maisons ; seulement, il avait toujours la main droite placée en manière de conque à son oreille, pour entendre la voix de Dieu et ne rien perdre des pieuses paroles que le Seigneur lui disait.

Avant d'entrer dans la chambre où il avait l'habitude de verser l'eau dont il emplissait son seau dans un récipient quelconque, il avait l'habitude de frapper trois fois la terre du pied, et de dire d'une voix formidable :

— *Cercle de justice ! centre de vérité !*

Il va sans dire que le docteur était devenu une de ses meilleures pratiques, et que, tous les jours, soit dans la cuisine de Marthe, soit dans le laboratoire du docteur, il versait ses trois ou quatre seaux d'eau, qui étaient utilisés pour les besoins du ménage.

Sa visite chez le docteur avait lieu de huit à neuf heures du matin.

Pour la première fois, Eva était levée lorsque, quelques jours après le concert que lui avait donné le rossignol, concert qu'elle réclamait tous les soirs et qu'excepté par les mauvais temps on lui accordait le plaisir d'entendre, Antoine ouvrit la porte, frappa trois fois du pied, et de sa voix de tonnerre cria :

— *Cercle de justice ! centre de vérité !*

L'enfant se retourna tout effrayée et poussa un cri qui avait la modulation d'un appel.

Jacques Mérey, qui était dans le cabinet voisin, accourut tout joyeux : c'était la première fois qu'Eva donnait une attention quelconque à la voix humaine.

Le docteur la prit dans ses bras, l'approcha d'Antoine, et son regard, en s'approchant de lui, exprima une certaine terreur.

C'était assez pour un jour de cette nouvelle sensation de crainte ; le docteur fit signe à Antoine de s'éloigner ; mais il lui recommanda de venir tous les jours afin que l'enfant s'habituât à lui ; et, en effet, au bout de quelques jours, l'enfant semblait attendre l'arrivée d'Antoine, dont le manège l'amusait, et dont la grosse voix maintenant la faisait rire.

Un jour, Antoine reçut la recommandation de ne pas venir le lendemain. Le lendemain, à l'heure habituelle, Eva donna quelques signes d'impatience ; elle se leva, alla jusqu'à la porte, devant laquelle elle resta debout, le mécanisme lui en étant inconnu. Elle revint alors avec impatience vers le docteur ; mais, sa vue ayant été attirée par un foulard rouge qu'il avait autour du cou, elle oublia Antoine pour tirer de toute sa force le foulard, que le docteur tira lui-même doucement et laissa tomber entre ses mains.

Alors, elle le secoua avec des rires bruyants, comme elle eût fait d'un étendard ; puis, de même qu'elle l'avait vu autour du cou de Jacques Mérey, elle essaya de le mettre au sien ; ce fut un nouveau trait de lumière pour le docteur. Il se demanda si la coquetterie ne serait point un mobile capable d'éveiller dans son cerveau un nouvel ordre de sensations et d'idées ; il avait cru reconnaître que, malgré son indifférence, elle promenait volontiers ses yeux sur les fleurs d'une couleur vive.

C'était l'heure où l'on descendait l'enfant dans le jardin.

Depuis longtemps, le rossignol avait un nid, des petits, une famille et par conséquent avait cessé de chanter, car on sait que les soucis de la paternité vont chez lui jusqu'à lui imposer pendant les trois couvées que fait sa femelle le silence le plus complet.

Jacques Mérey, qui avait à réfléchir sur l'incident du foulard et qui voulait en tirer parti, s'assit sur un banc tandis que Scipion et Eva jouaient sur la pelouse que baignait le bassin fermé par une grille et le petit ruisselet qui

s'en échappait et qui était trop peu profond pour donner la crainte que l'enfant ne s'y noyât ; d'ailleurs, y fût-elle tombée, Scipion l'en eût tirée à l'instant même. Le docteur, sans rien suivre des yeux que sa pensée, voyait vaguement errer sur le gazon l'enfant et le chien ; tous deux cessèrent à l'instant de se mouvoir et par leur immobilité fixèrent le regard du docteur.

Jusqu'à l'âge de sept ans, nous l'avons vu, la pauvre enfant avait été couverte de vêtements grossiers, que les soins assidus de la grand'mère avaient eu toutes les peines du monde, comme elle l'avait dit, à maintenir propres.

La vieille n'avait que faire d'orner un enfant que personne ne voyait et qui ne se connaissait pas elle-même.

Quant au docteur, il avait, dans l'absence de vêtements,



La toilette fut conforme aux indications du docteur.

Le chien et la jeune fille étaient couchés l'un à côté de l'autre à la marge du ruisseau.

Le chien buvait ; l'enfant, qui était parvenue à fixer le mouchoir sur sa tête, se regardait.

Elle se leva sur ses genoux, et agenouillée regarda encore.

Il y avait déjà quelque temps, on a pu le voir, que le docteur, abandonnant peu à peu le traitement physique, s'occupait du moral et de l'intelligence, et, comme les sciences occultes étaient en grand honneur à cette époque, il ne négligeait pas une occasion d'appliquer leurs secrets les plus cachés au double traitement qu'il faisait suivre à sa pupille avec tous les mystérieux procédés de la cabale.

cherché à développer, par le contact de l'air, de la brise et du soleil, toutes les parties vitales de ce corps et de ces membres, qui devraient à l'absence de la compression un développement toujours si chétif et si lent chez les lymphatiques et les scrofuleux.

A son réveil, le lendemain, Eva trouva une robe ponceau brodée d'or sur la chaise la plus proche de son lit ; la robe fixa ses yeux dès que ses yeux furent ouverts, et, lorsque Marthe la bossue la descendit de son lit, maintenant qu'elle marchait sans appui, elle alla droit à la robe.

Marthe lui fit entendre comme elle put, ou plutôt ne put pas lui faire entendre, que cette robe était pour elle, autre-

ment qu'en la lui passant sur le corps. Elle s'y était cramponnée de toutes ses forces quand elle avait cru qu'on allait la lui ôter ; mais, du moment qu'elle vit faire le même mouvement pour lui passer la robe que l'on faisait pour lui passer la chemise, quand elle vit qu'on ajustait à son corps ces riches étoffes, elle se laissa faire en joignant les mains et laissa. — opération qui ne se passait pas toujours sans larmes, — peigner ses cheveux blonds, qui commençaient non seulement à épaissir, mais à s'allonger, et qui tombaient sur ses épaules.

La toilette fut longue, minutieuse et conforme aux indications qu'avait en sortant laissées le docteur.

Jacques Mérey arriva une heure environ après la toilette faite. Il apportait avec lui un miroir, meuble inconnu jusqu'alors dans la cabane des braconniers, et placé trop haut dans le laboratoire du docteur pour que la petite Eva eût jamais pu se rendre compte de l'utilité de ce meuble, auquel elle n'avait au reste fait aucune attention.

C'était un de ces miroirs magnétiques dont l'usage paraît remonter aux temps les plus fabuleux de l'Orient, un miroir comme ceux où se regardaient les reines de Saba et de Babylone, les Nicaulis et les Sémiramis, et à l'aide desquels les cabalistes prétendent transmettre aux initiés les privilèges de la seconde vue. Ce miroir avait été, si on ose parler ainsi à des lecteurs qui ne sont point familiers avec les sciences occultes, ce miroir avait été animé par Jacques Mérey, qui, à l'aide de signes, lui avait pour ainsi dire communiqué ses intentions, sa volonté, son but.

Humaniser la matière, la charger de transmettre le fluide électrique d'une pensée, tous les actes que la science relègue encore aujourd'hui parmi les chimères, le docteur Jacques Mérey les expliquait au moyen de la sympathie universelle. J'en demande humblement pardon à MM. de l'Académie des sciences en général, et à MM. de l'Académie de médecine en particulier, mais Jacques Mérey était de l'école des philosophes péripatéticiens.

Il croyait avec eux à une âme divine et universelle qui anime et met en mouvement toutes les choses sensibles, mais à l'extinction de laquelle le grand tout ne fait pas plus attention qu'à la flamme d'une luciole errante qui replie ses ailes et cesse tout à coup de briller.

Suivant lui, tout s'enchaînait dans la Création : les plantes, les métaux, les êtres vivants, le bois même, travaillaient, exerçaient les uns sur les autres des actions et des réactions dont les spirites, à l'heure qu'il est, développent la théorie et cherchent le secret. Pourquoi le fer et l'aimant seraient-ils les seuls éléments sensibles l'un à l'autre, et quel est le savant qui donnera une définition plus claire de l'aimant appelant le fer à lui, que d'un spirite vivant attirant à lui l'âme d'un mort? La base de ces influences constituait, disait-il, le mécanisme de la physique occulte à laquelle Cornélius Agrippa, Cardan, Porta, Zirkker, Bayle et tant d'autres ont rapporté les effets magiques de la baguette divinatoire et généralement les phénomènes si nombreux de l'attraction des corps.

Toute la nature se résumait pour Jacques Mérey dans ces deux mots *agir* et *subir*.

A l'en croire, tous les corps vivants exhalaient de petits tourbillons de matière subtile. L'air, ce grand océan des fluides respirables, est le conducteur de ces atomes suspendus dans l'air.

Ces corpuscules gardent la nature du tout dont ils sont séparés, ils produisent sur certains corps les mêmes effets que produirait la masse entière de la substance dont ils émanent.

Telle est maintenant la force de la volonté humaine qu'elle trace une route invincible parmi ces mouvements de la matière, qu'elle dirige ces effluves d'atomes vivants, qu'elle les fait passer d'un corps dans un autre, et qu'elle est servie de la sorte par une multitude d'agents secrets dont il ne tient qu'à elle de déterminer les lois.

Aux gens qui ne voulaient pas croire qu'il pût se faire quelque chose dans la nature en dehors du cercle de leur connaissance, cercle bien restreint pour le commun des mortels, Jacques Mérey n'avait pas de peine à prouver que le monde est encore une énigme, et qu'il est absurde de donner au mouvement de la vie universelle la limite de nos sens et de notre raison. Sans accorder au miroir magnétique la confiance ou la croyance crédule et infaillible que lui donnent les savants du moyen âge, Jacques Mérey pensait avoir reconnu que, fixés sur la glace, les atomes d'une pensée, à peu près comme l'industrie fixe les atomes du mercure, qui sont pourtant bien mobiles et bien fugaces, ces atomes, ces molécules, cette poussière intelligente fixée à l'intention d'une personne sont ensuite recueillis par elle seule.

C'était du magnétisme tout pur, qui depuis a été pratiqué par M. de Puységur et par ses adeptes. C'était donc un de ces miroirs, aimanté par son action, animé par sa volonté que Jacques Mérey avait apporté dans son laboratoire ; cependant, comme un ciel à la surface duquel les nuages se volatilisent et qui apparaît peu à peu dans sa pureté et dans son éclat, on commençait à s'apercevoir que l'idiote était belle. Mais ce n'était encore qu'une tiède statue que la nature semblait modeler pour montrer aux hommes combien leur art est faux, ridicule et monstrueux quand il s'attache à montrer seulement la beauté plastique, et que l'on cherche vainement l'âme dans les yeux sans regard. Considérée longtemps au reste, cette belle fille cessait peu à peu d'être non seulement belle, mais vivante ; à ce visage immobile, à ces lignes correctes et froides, à ces traits admirables mais inanimés, il manquait une seule chose, l'expression. C'était le contraire du conte arabe, où la bête cache au moins un esprit sous la laideur. Ici, on sentait que la beauté cachait le néant, c'est-à-dire l'absence de la pensée.

Le chien, voyant sa petite maîtresse si bien embellir, la contemplait avec des yeux d'admiration ; puis, comme, en passant devant le miroir, il s'y était vu lui-même et qu'il avait pris un instant plaisir à s'y regarder, il tira l'enfant pour qu'elle s'y vît à son tour.

Elle se regarda ; un indéfinissable sourire se répandit sur sa froide et somnolente figure, qui jusque-là avait quelquefois exprimé la douleur, souvent la tristesse, presque jamais la joie ; elle semblait éprouver ce vague sentiment de bonheur et de satisfaction qu'éprouva Dieu, dit la Bible, quand il vit que tout était bon dans la création, sentiment que les créatures à leur tour éprouvèrent sans doute elles-mêmes en voyant qu'elles répondaient à l'idée de leur auteur.

Alors, sur cette bouche qui n'avait fait entendre jusque-là que des sons vagues, rauques, inarticulés, il se forma ce mot complètement nouveau, et compréhensible quoique inarticulé, et l'on entendit ces deux sons qui ressemblaient bien plus à un bêlement de brebis qu'à une parole humaine.

— BE...ELLE !...

C'est-à-dire : « Je suis belle ! »

C'était la fleur qui devenait femme.

Les métamorphoses d'Ovide n'étaient plus des fables, il était donc possible de changer la nature d'un être, de lui donner la connaissance de lui-même, de l'intéresser enfin à un ordre nouveau de sensations et d'idées.

Toutes ces conséquences apparurent comme dans un éclair à l'esprit du docteur, qui ne douta plus de son œuvre.

Eva avait douze ans lorsque cet assemblage de lettres produisit sur ses lèvres le premier mot qu'elle eût prononcé.

Le docteur avait autrefois cherché la pierre philosophale il avait fatigué ses matrices et ses cornues à poursuivre la transmutation des métaux, mais l'invincible résistance des *corps simples* avait fini par décourager ses efforts. Il avait beau dire que ces mots de *corps simples* et de *corps élémentaires* sont des termes relatifs à l'état présent de nos connaissances, qu'ils désignent purement et simplement la limite à laquelle s'arrête la puissance actuelle de nos moyens de décomposition ; il avait beau se répéter que la science franchirait, selon toute probabilité, beaucoup de ces prétendues barrières de la nature ; que, jusqu'aux grandes découvertes de Priestley et de Lavoisier, il était aussi naturel de considérer l'eau et l'air comme des éléments, qu'il l'est aujourd'hui de donner le même titre à l'or. Malgré cette possibilité entrevue par lui dans l'avenir, il avait fini par abandonner une voie ruineuse où, contrairement à ses espérances, au lieu de semer du plomb et de récolter de l'or, il semait de l'or et ne récoltait que du plomb.

Émerveillé par le succès laborieux de ses premières tentatives sur la nature de l'idiote, il y avait persisté, quoi qu'il eût vu que c'étaient des années et non des mois qu'il fallait consacrer à cette œuvre.

Mais effrayé d'abord, il s'était bientôt demandé si ce n'était pas changer le plomb en or, si ce n'était pas faire de l'alchimie vivante, que de poursuivre l'entreprise presque divine de donner l'âme à un corps, la pensée à la matière ; et si la pierre philosophale, si l'élixir de vie des anciens maîtres, depuis Hermès jusqu'à Raymond Lulle, n'était pas un symbole de transformations que la volonté impose à la matière humaine.

Et, en effet, Jacques Mérey ne voyait pas sans une joie orgueilleuse les progrès lents, mais continus, que faisait Eva dans la connaissance d'elle-même.

Scipion, de son côté, en paraissait ravi ; lui qui, jusque-là, dans son orgueil de quadrupède, avait l'air de se considérer comme le protecteur et comme l'instituteur de cette jeune fille, commençait à reconnaître une maîtresse dans son élève : après s'être laissé conduire par lui, elle le commandait, et, du jour où sa voix avait prononcé un mot, un seul, de la langue humaine, il avait paru reconnaître sans aucune contestation ce signe de supériorité donné par le Seigneur à l'homme sur les animaux.

La vieille Marthe elle-même, malgré le double entêtement des vieillards et des bossus, était émerveillée devant l'œuvre du maître, qu'elle regardait comme fort incomplète tant que l'objet de tous ses soins resterait muet. Elle avait beau voir se développer chez la jeune fille, avec la furie d'une sève que son inaction primitive a rendue plus abondante du

moment que la nature lui a permis de circuler, la jeunesse, la beauté, la vie, les formes physiques, tout l'organisme enfin, elle s'obstinait à dire sans malice aucune :

— Elle ne sera pas femme tant qu'elle ne parlera pas. Mais, du jour où Eva prononça le mot *belle* et où, sur la prière et l'indication du docteur, elle eut prononcé quelques mots primitifs comme *Dieu, jour, faim, soif, pain* et *eau*, l'opinion de Marthe changea entièrement, et elle fut prête à se mettre à genoux devant celle qu'au premier abord elle avait traitée de *fétiche* bon à mettre dans le bocal d'un apothicaire.

Le Président seul était resté, soit égoïsme de chat, soit stoïcisme de juge, dans son indifférence primitive. Eva ne lui avait pas fait de mal, il ne lui faisait pas de mal ; et, quand il arrondissait le dos sous sa main, qui de jour en jour prenait de plus charmantes proportions, ce n'était pas pour dire à la jeune fille : *Je t'aime!* comme le lui disait Scipion en gambadant autour d'elle et en lui léchant les mains ; c'était purement et simplement qu'il subissait l'effet d'une caresse sensuelle, qui développait chez lui le mouvement de cette électricité concentrée dans ses poils, et que ses pieds mauvais conducteurs ne rendaient pas à la terre.

Quant à Eva, elle n'avait, jusque-là, fait que deux parts de ses affections :

L'une pour Scipion.

L'autre pour le docteur.

Elle ne craignait pas Marthe, et allait volontiers avec elle ; le chat lui était indifférent ; Antoine la faisait rire ; Basile lui faisait peur.

La gamme de ses sentiments, de la sympathie à l'antipathie, ne comprenait que six notes.

Nous avons mis Scipion avant le docteur dans la gamme de ses sentiments parce que ce fut d'abord Scipion qu'Eva remarqua et affectionna par-dessus tout ; puis, peu à peu, quand l'intelligence commença de s'infiltrer dans son cerveau, et de son cerveau pénétra jusqu'à son cœur, elle commença de comprendre et d'apprécier les soins du docteur, et, trop ignorante encore pour faire un choix dans ses sentiments, elle lui paya sa reconnaissance avec une affection qui se rapprochait plus de l'amour que de toute autre émanation de l'esprit ou du cœur.

Ainsi depuis longtemps déjà, lorsqu'elle prononça le mot *belle*, le docteur était l'objet de sa préoccupation de tous les instants ; seulement, le regard qu'elle jetait autour d'elle pour voir s'il était là, le son inarticulé qu'elle poussait pour l'appeler, était plutôt le cri de détresse de l'animal abandonné et s'effrayant de son abandon que celui d'un cœur s'adressant à un autre cœur. Ce qu'appelait ce cri, c'était un protecteur venant à l'appui de la faiblesse et de l'isolement, ayant conscience de leur humilité et de leur impuissance, et non pas même l'appel d'un ami à un ami.

Il y avait toujours eu enfin quelque chose d'inférieur et de craintif, plutôt que de passionné et même de tendre, dans les deux bras que l'enfant avait tendus vers le docteur.

C'était le chien demandant son maître, ou plutôt c'était l'aveugle implorant son conducteur.

Et, chose remarquable, c'est que le physique, qui, pendant les sept premières années de la vie d'Eva, était resté enchaîné au moral, s'était en quelque sorte un beau jour détaché de lui pour faire son chemin à part.

Au moral, Eva avait six ans à peine ; au physique, elle en avait douze.

Il fallait rétablir cet équilibre entre l'intelligence et les années.

Maintenant qu'Eva parlait, les choses allaient marcher toutes seules.

Maintenant quelle sorte de curiosité allait se développer chez elle? serait-ce la curiosité de la vue, serait-ce la curiosité du cœur?

Habituée depuis longtemps à s'entendre appeler Eva, elle avait depuis longtemps compris que c'était là son nom ; seulement, ce nom produisait sur elle une impression différente selon la personne qui le prononçait, et il n'y avait que trois personnes qui le prononçassent.

Le docteur, Marthe et Antoine.

Quand c'était le docteur, de quelque soin, futile ou sérieux, qu'Eva fût occupée, elle bondissait, quittait tout et s'élançait du côté d'où venait la voix.

Quand c'était Marthe, elle se levait lentement et se contentait d'aller se placer dans le rayon de l'œil de la vieille servante, n'allant à elle que si une seconde fois elle l'appelait ou lui faisait un signe pressant de venir.

Enfin, si c'était Antoine qui, après être entré, avoir frappé du pied trois fois et avoir dit de sa voix formidable : *Cercle de justice, centre de vérité!* ajoutait d'une voix plus douce :

— Bonjour à mademoiselle Eva.

Eva, sans se déranger, tournait la tête de son côté, et, ne parlant pas encore, avec un sourire enfantin, lui disait *bonjour* de la tête.

Jacques Mérey avait mesuré avec joie le degré de plaisir qu'éveillaient dans son âme ces différents appels.

Il l'avait vue joyeuse accourir au sien. C'était une vive affection que ce mouvement trahissait.

Il l'avait vue souriante répondre sans empressement à celui de Marthe ; sa lenteur indiquait une simple obéissance passive.

Il l'avait vue se retourner simplement au bonjour d'Antoine ; il n'y avait dans ce mouvement qu'une bienveillante indifférence.

Restait à connaître avec quelles modulations différentes Eva prononcerait à son tour les trois noms du docteur, de la vieille servante et du porteur d'eau.

Ce fut la curiosité du cœur qui se développa la première chez Eva.

Nous avons dit que, depuis longtemps, elle savait comment on l'appelait, puisque nous avons raconté de quelle façon elle répondait à son nom prononcé par trois bouches différentes.

Elle désira à son tour savoir comment s'appelait le docteur.

Un jour, elle réfléchit longtemps, regarda le docteur plus tendrement encore que de coutume ; puis, rassemblant toute la puissance de son esprit dans la volonté d'exprimer sa pensée.

— Moi, dit-elle en mettant un doigt sur sa poitrine, moi, Eva.

Puis, mettant le même doigt sur la poitrine du docteur.

— Et toi? ajouta-t-elle.

Le docteur bondit de joie, elle venait de souder une idée à une autre idée. Elle venait donc de dépasser la limite de l'intelligence animale pour entrer dans l'intelligence humaine.

— Moi, dit-il, moi, *Jacques*.

— *Jacques*, répéta Eva, à la manière des échos, sans même saisir l'intonation du docteur, et comme si ce mot n'eût présenté aucune idée à son esprit.

Le docteur sentit son cœur se serrer et la regarda tristement.

Mais le cœur d'Eva était déjà à l'œuvre, elle était elle-même mécontente de la pâle intonation de sa voix ; elle secoua la tête et dit :

— Non ! non !

Puis elle répéta le nom de Jacques une seconde fois en essayant de lui donner une expression selon sa pensée.

Mais elle fut cette fois encore mécontente d'elle-même, et, répondant à la pression de la main du docteur :

— Attends, dit-elle.

Et, après une seconde pendant laquelle sa figure s'anima de toutes les expressions tendres qui peuvent s'épanouir sur le visage de la femme :

— Jacques ! s'écria-t-elle une troisième fois.

Et elle mit dans ce mot une telle tendresse, que celui auquel elle faisait appel ne put s'empêcher, en la serrant contre son cœur, de s'écrier à son tour :

— Eva, chère Eva !

Mais, à cette étreinte, la jeune fille pâlit, ferma les yeux, et, sans force pour supporter une pareille sensation, retomba inerte, la bouche à demi-ouverte et près de s'évanouir.

Le docteur comprit la somme de ménagements qu'exigeait cette frêle organisation, et se recula vivement.

Il l'écrasait de sa force ; — d'un baiser, il l'eût tuée !

C'étaient des sensations plus douces, des sensations essentiellement morales qu'il fallait éveiller en elle.

Après avoir réfléchi, Jacques Mérey s'arrêta à la pitié.

Eva n'avait jamais vu pleurer, Eva n'avait jamais vu souffrir.

Un jour que Scipion jouait avec elle dans le jardin, — nous disons jouait avec elle, car, de même qu'elle s'était élevée d'abord jusqu'à l'instinct du chien, le chien, du moment qu'elle l'avait dépassé, s'était cramponné à elle, l'avait suivie et s'était élevé jusqu'à son intelligence ; tout ce qu'elle commandait à Scipion, Scipion le faisait : retrouver les objets perdus ou cachés n'était qu'un jeu ; il y avait longtemps que l'intelligent animal avait laissé loin derrière lui les sauts pour le roi, pour la reine et pour le dauphin de France, et les refus pour le roi de Prusse ; il y avait longtemps que sa mort simulée laissait enjamber par-dessus son corps l'infanterie et la cavalerie légère pour ne se réveiller qu'à l'approche de la grosse cavalerie ; tout ce que Scipion avait pu faire pour amuser l'enfant, monter sa garde, fumer sa pipe, marcher sur les pattes de derrière, il l'avait fait, il en était arrivé non plus à amuser Eva, mais à jouer avec Eva, lisant tous ses caprices dans un regard, jouant avec elle à cache-cache et au colin-maillard, lorsqu'un jour, disons-nous, après avoir traversé un buisson pour obéir au commandement d'Eva, il poussa un cri, alla chercher l'objet qu'Eva lui avait commandé de rapporter, mais revint en tenant en l'air sa patte de derrière.

Puis, ayant déposé l'objet demandé aux pieds d'Eva, il se coucha, se plaignit douloureusement et se mit à lécher sa patte en essayant d'en extraire quelque chose avec les dents. Eva le regarda avec étonnement d'abord, puis ensuite

avec inquiétude ; un spectacle nouveau se produisait pour elle.

C'était celui de la douleur.

Son instinct la porta à prononcer le nom de Scipion d'une façon plus douce et plus tendre, puis elle souleva la patte de l'animal et chercha la cause de la douleur.

C'était une épine, qui, en entrant dans les chairs du chien, s'était brisée au ras de la peau.

Eva essaya plusieurs fois d'arracher l'écharde avec ses doigts ; mais, n'ayant pas de prise, elle n'en put venir à bout. Alors, continuant de souffrir, Scipion continua de se plaindre, tirant doucement sa patte à lui quand Eva en approchait sa main.

Eva reconnut alors qu'elle était impuissante à soulager, et cette idée lui vint à l'esprit ou plutôt au cœur, que ce qu'elle ne pouvait pas faire entrait dans le domaine de ce que pouvait faire Jacques.

C'était un nouveau progrès de son esprit.

Elle appela donc d'un ton plein d'angoisse :

— Jacques ! Jacques ! Jacques !

Et chacune de ces appellations était plus pres- :te et plus triste.

Dès la première, Jacques s'était mis à la fenêtre de son laboratoire et avait compris ce dont il était question, car Eva lui montrait le chien couché languissamment près d'elle. Jacques descendit vivement.

Il se coucha à son tour près du chien, et comme Eva lui montrait la patte de l'animal soulevée et saignante, il prit une pince dans sa trousse, et, parvenant à saisir l'épine brisée dans la plaie, il la tira des chairs de la pauvre bête, qui, soulagée aussitôt, se remit à bondir sur ses quatre pieds, et à bondir joyeusement. Aussi joyeuse que lui, Eva se mit à bondir avec lui : comme elle avait partagé ses douleurs, elle partageait sa joie.

Quelques jours après, la vieille Marthe fit une chute dans l'escalier. Eva était seule à la maison avec elle, elle avait entendu le bruit de cette chute, elle était descendue précipitamment, elle trouva Marthe étendue sur le palier.

La vieille femme s'était démis le genou dans sa chute. Eva voulut l'aider à se relever, mais c'était impossible : sa force ne lui permettait pas de soulever la vieille servante.

Elle voulut examiner la plaie, comme elle avait fait pour Scipion, mais il n'y avait pas de plaie ; force fut donc d'attendre le docteur, qui, n'étant jamais longtemps dehors, revint quelques minutes après l'accident.

Dès qu'Eva l'entendit rentrer, elle le reconnut à sa manière d'ouvrir et de fermer la porte Elle appela de toutes ses forces et d'une voix plus inquiète et plus émue qu'elle n'avait fait pour Scipion.

Le docteur monta, et, en voyant Marthe assise sur l'escalier, il craignit un accident plus grave que celui qui était arrivé, c'est-à-dire une frature.

Mais, à la première inspection du genou, il reconnut une simple luxation, prit la vieille dans ses bras, et l'emporta dans sa chambre, suivi d'Eva qui était suivie de Scipion.

Quant au Président, le bruit de la chute l'avait effrayé, et, abandonnant à son malheureux sort celle qui avait pour lui le cœur et les soins d'une nourrice, il s'était élancé par une fenêtre et avait gagné les toits.

Pendant toute cette journée, Eva ne joua point et resta dans la chambre de Marthe ; mais, comme l'indisposition n'était pas grave, dès le lendemain elle se remit à sa vie habituelle.

Nous avons dit qu'Antoine, en frappant trois fois du pied en criant sur le seuil de la porte : *Cercle de justice ! centre de vérité !* avait gagné les bonnes grâces d'Eva, qui s'était toujours tenue vis-à-vis de lui néanmoins dans la mesure d'un salut amical.

Un jour qu'elle était seule avec Scipion dans le laboratoire, Jacques Mérey étant dans le cabinet à côté, le porteur d'eau monta son seau habituel au deuxième étage, frappa du pied, prononça les paroles sacramentelles ; et, comme il faisait chaud, que son front ruisselait de sueur et que la jeune fille était seule, il crut pouvoir se permettre, la croyant toujours idiote, de s'écrier devant elle :

— Sacristi ! qu'il fait chaud. Je boirais bien un coup.

Eva le regarda, le vit en effet rouge et couvert de sueur, s'essuyant le front avec sa manche.

— Attends, lui dit-elle.

C'était un mot dont elle se servait depuis longtemps, nous l'avons vu, pour commander l'attention.

Et elle s'élança hors du laboratoire.

Antoine tout étonné attendit en effet.

Un instant après, Eva remonta avec un beau verre d'eau claire à la main, et le présenta au journalier.

— Ah ! mademoiselle, dit-il, c'est bien gentil de votre part ; mais, comme j'en vends, si j'avais eu soif d'eau, j'aurais pu en boire.

En ce moment, du cabinet où était Jacques Mérey sortirent ces trois mots :

— Du vin, Eva !

Eva savait ce que c'était que du vin, quoiqu'elle n'en eût jamais bu, malgré les insta ices du docteur, mais elle lui en avait vu boire.

Elle descendit, en conséquence, et, pensant que, quand on offrait du vin à un homme qui a chaud, il fallait lui en offrir beaucoup et du meilleur, elle lui monta un verre plein de Bordeaux.

En voyant la couleur du breuvage qui lui était offert, Antoine sourit béatifiquement.

Puis, prenant le verre des mains d'Eva, comme il eût fait d'un verre de vin de Suresnes ou de vin d'Argenteuil, il avala d'un coup, et sans prendre la peine de le déguster, le contenu du verre que lui offrait Eva.

Eva, joyeuse, le regardait faire.

Le vin avalé, Antoine cligna de l'œil et fit clapper sa langue.

— Bon ? demanda Eva.

— Velours ! répondit laconiquement Antoine.

Puis le porteur d'eau vida son seau dans le récipient ordinaire et s'éloigna.

— Velours ? demanda Eva au docteur rentrant dans son laboratoire. Velours ?

Si le docteur n'eût point entendu la demande d'Eva et la réponse d'Antoine, il eût été fort embarrassé pour répondre à la question de son élève.

Mais il prit dans l'armoire où il enfermait ses effets un habit de velours, fit passer à l'enfant sa main dessus, et, lui faisant le signe d'un homme qui fait glisser doucement sa main sur son estomac, il lui répéta le mot :

— Velours !

Alors, Eva comprit que le vin avait fait à l'estomac d'Antoine juste le même effet que le toucher du velours avait fait à sa main.

Et elle en demeura toute joyeuse le reste de la journée.

Jacques Mérey était non moins joyeux qu'elle, car il disait, en se rappelant l'épine de Scipion, la foulure de la vieille Marthe et le verre de vin d'Antoine :

— Non seulement elle sera belle, mais elle sera bonne

X

ÈVE ET LA POMME

Peu à peu et seulement avec plus de vitesse qu'un enfant n'apprend à parler, Eva en vint à exprimer par la parole à peu près toutes ses pensées ; seulement, comme tous les peuples primitifs, elle fut longtemps à s'habituer à mettre les verbes à leurs temps, s'obstinant à s'en servir seulement à l'infinitif ; mais, lorsqu'il s'agit de lui apprendre à lire, ce fut un bien autre travail.

Eva, qui avait toutes les curiosités de la nature, qui ne voyait pas un objet nouveau sans demander le nom de cet objet et sans le graver aussitôt dans sa mémoire, Eva n'avait aucune des curiosités de la science.

Elle méprisait profondément les livres et ce qu'ils contenaient. Les seuls qu'elle appréciât étaient les livres à gravures, et encore, quand elle regardait la gravure, si Jacques Mérey se refusait à lui en donner l'explication, ce qu'il faisait de temps en temps pour exciter sa curiosité, elle passait sans se plaindre et sans insister aux gravures suivantes. Le docteur se demandait comment il parviendrait à vaincre une pareille insouciance.

Il chercha quelque temps, puis une idée lui vint qui lui parut et qui en effet était en tout point lumineuse. Un jour, il prépara du phosphore, prit Eva par la main, descendit dans la cave, en ferma le soupirail de manière que la lumière n'y pénétrât point ; puis alors, avec un pinceau, il traça sur la muraille la première lettre de l'alphabet : la lettre à l'instant même apparut toute en flamme.

Eva jeta un petit cri ; mais sa peur disparut bientôt à côté de cette lettre qui s'effaçait lentement c'est vrai, mais qui allait s'effaçant. Il traça un *b*, puis un *c*, puis un *d*, puis un *e*.

Il s'arrêta à ces cinq lettres.

— Encore ? dit Eva.

— Oui, répondit Jacques, mais quand tu les auras nommées l'une après l'autre et que tu les sauras par cœur.

Et il traça de nouveau un *a* sur la muraille.

— Quelle est cette lettre, demanda le docteur.

Eva fit un effort, et, tandis que la lettre allait s'effaçant :

— Un *a*, un *a*, dit-elle.

Le docteur sourit. Il avait trouvé le moyen d'intéresser la curiosité d'Eva à l'endroit de cette chose si abstraite et si difficile pour les enfants qu'on appelle la lecture.

Un mois après, Eva savait lire.

Il n'en était point de même pour la musique.

Eva l'adorait; ses moments de récréation, ou plutôt ses heures de joie, étaient quand le docteur se mettait au piano, et, comme maître Wolfram, les mains sur les touches, les yeux en l'air, l'âme au ciel, jouait quelque splendide rêverie de ces vieux maîtres qu'on appelle Porpora, Haydn, ou Pergolèse. Mais, quand il voulait faire sourire d'un sourire plus doux les charmantes lèvres d'Eva et attirer une larme à l'angle de son œil si brillant qui se voilait en devenant humide, c'était le premier air qu'elle avait entendu, c'était le *Prima chè spunti l'aura* que jouait le docteur.

Souvent l'enfant s'était approchée du piano et avait posé ses petites mains dessus, mais ses doigts n'avaient point encore la force nécessaire à la pression des touches; puis son professeur, avec sa logique habituelle, ne voulait lui rien apprendre à demi et par routine. Il attendait donc qu'elle sût lire ses lettres pour lui faire lire ses notes, et peut-être comptait-il aussi sur son grand désir d'apprendre la musique pour lui faire une récompense des choses antipathiques par celles qui paraissaient lui être les plus agréables.

Il en résultait qu'Eva avait toujours écouté, toujours regardé avec la plus grande attention le docteur, mais n'avait jamais essayé, même en son absence, de tirer le moindre son de l'instrument.

Ici se place l'évolution d'un phénomène psychologique dont jamais le docteur n'avait été témoin, et qui fut tout simplement pour lui un de ces hasards providentiels qui viennent en aide à l'homme de science, et qui semblent une récompense de la nature pour son fervent adorateur.

On était au mois d'août; un orage terrible éclata, un de ces orages comme il en fond sur le Berri, et au milieu des éclairs duquel on croirait que l'on va entendre, au lieu du tonnerre, la trompette du jugement dernier.

Ce n'était pas le premier orage qui eût éclaté sur Argenton depuis qu'Eva avait franchi la barrière qui conduit de la végétation à l'existence.

Pendant les premiers orages, et avant d'être soumise à l'électricité, l'enfant avait éprouvé des tressaillements nerveux et des terreurs involontaires qui avaient donné à Jacques Mérey la première idée d'appliquer à sa guérison cette même électricité qui la secoua si violemment des pieds à la tête.

Nous avons vu qu'en effet, pendant deux ou trois ans, il avait soumis Eva à un traitement tout particulier dont l'électricité était la base, et il avait pu remarquer que, plus il avançait dans ce traitement, moins Eva était accessible à ce phénomène météorologique qu'on appelle l'orage. Elle en était arrivée à ne plus craindre ni la lueur des éclairs, ni le bruit du tonnerre, mais elle n'en était pas encore arrivée à en recevoir une joyeuse perception.

Jacques Mérey fut donc assez étonné, cet orage ayant éclaté dans des conditions de violence telles qu'il ne se souvenait pas d'en avoir entendu un pareil; Jacques Mérey fut donc très étonné de voir la jeune fille non seulement n'éprouver aucune crainte, mais encore manifester une sensation de bien-être étrange.

Les portes et les fenêtres étaient fermées selon l'habitude, pour ne pas établir de courant d'air; mais Eva alla droit à la fenêtre et l'ouvrit juste au moment où un éclair combiné avec un coup de tonnerre effroyable éclatait au-dessus de la maison. L'éclair et le coup de tonnerre avaient été tellement simultanés, que le docteur s'élança et tira Eva à lui, croyant que le tonnerre allait tomber sur la maison même ou tout proche d'elle.

Mais, dans ce mouvement presque involontaire, Eva s'arracha de ses mains et courut à la fenêtre en criant :

— Non, non, laisse-moi voir les éclairs; laisse-moi entendre le tonnerre, cela me fait du bien.

Elle écarta les bras et elle aspira cet air tout chargé d'électricité avec un bonheur que trahissait la sensualité de sa pose et de son visage.

Ses traits s'illuminaient comme si elle eût été en communication avec la flamme céleste.

On eût dit que l'orage se répercutait dans cette chétive créature et doublait ses forces.

En ce moment, et comme le docteur la laissait maîtresse absolue de ses actions, elle se dirigea vers l'orgue, l'ouvrit, et, d'une manière incomplète sans doute, mais suffisante pour en reconnaître le principal motif, elle joua le fameux air de *Cimarosa*, devenu son air favori.

Le docteur écoutait dans l'étonnement, presque dans l'admiration; il ignorait, ce qui a été reconnu depuis, les aptitudes étranges des facultés instinctives qu'ont certains individus, et particulièrement les fous, pour la musique.

Et en effet c'est Gall qui, le premier, a signalé des individus qui, sans maîtres aucuns, étaient nativement des musiciens, des dessinateurs, des peintres.

En peinture, Giotto et Corrège avaient donné un exemple, dont les autres, plus tard, donnèrent la preuve.

Un des hommes qui ont le mieux et le plus étudié la folie et surtout l'idiotisme, M. Morel, de Rouen, me racontait avoir connu des imbéciles, des idiots véritables, qui exécutaient à première vue la musique la plus difficile, mais qui ne jouaient pas avec plus de compréhension, plus de sentiment, plus d'âme, ce morceau la centième fois que la première; leur talent était le résultat d'un instinct inné, d'une aptitude naturelle, d'une certaine disposition artistique qui doit faire admettre les localisations cérébrales, sans que l'on puisse dire au juste dans quelle case du cerveau est nichée telle ou telle faculté; et la preuve que tout cela n'est qu'instinct, c'est que, comme nous l'avons dit, ces individus-là ne progressent point et restent toujours au même degré, ne peuvent rien inventer et rien perfectionner.

C'est un pur instinct qui naît et qui meurt avec eux.

Il y a parmi les hommes les mêmes distinctions qu'entre les animaux, et c'est une conséquence de cette logique absolue de la nature, qui ne laisse pas plus d'intervalle dans la chaîne physique des corps que dans l'échelle des intelligences.

L'abeille et le castor sont certainement les plus instinctifs des animaux, mais ils sont bien moins intelligents que le chien, qui est capable d'une certaine éducation et chez lequel existent des facultés affectives susceptibles d'être développées.

Parfois certaines facultés instinctives chez les individus sont le résultat d'une maladie. Mondheux le célèbre calculateur, était épileptique; il possédait, et cela à la plus haute puissance, la table des logarithmes, mais il eût été incapable de raisonner un problème de simple arithmétique.

M. Morel, que je ne saurais trop citer, dont j'ai profondément étudié le livre et dont j'ai avidement écouté les avis lorsque j'ai entrepris d'écrire l'histoire si simple et en même temps si pleine de difficultés que je mets sous les yeux de mes lecteurs, me racontait encore, lorsque je l'eus consulté sur la possibilité de facultés développées par l'orage chez une jeune fille devenant adulte, qu'il avait soigné un jeune instinctif qui jouait à première vue les morceaux des plus grands maîtres, et cela mieux que n'eût fait son professeur; mais il n'avait jamais pu acquérir la moindre notion de composition musicale, et il était incapable de perfectionnement.

— Mais, ajoutait M. Morel, le plus étonnant de tous les idiots que j'ai connus, celui que je me plaisais à présenter aux médecins qui nous visitaient, c'était un nommé Perrin, né dans un village près de Nancy, où le crétinisme est endémique. Celui-là était un idiot dans la pure acception du mot, sourd et muet, ne poussant que des cris inarticulés. On l'occupait à soigner les vaches. Un jour qu'il passait au moment où le tambour du village faisait une annonce, on le vit tourner comme un furieux autour du musicien officiel, lui arracher son tambour, lui prendre ses baguettes, et se mettre à battre une marche des plus ronflantes et des plus justes.

M. Morel le demanda à sa commune. On le lui accorda, et il devint dans son hôpital le tambour en chef de la section des imbéciles. C'était lui qui dirigeait la promenade quand les malades sortaient.

Jacques Mérey ne connaissait point tous ces exemples, qui furent le résultat des observations faites depuis les événements dont il fut le principal héros; aussi fut-il prodigieusement étonné en voyant le fait qui s'accomplissait sous ses yeux, et auquel il n'eût certes pas cru s'il l'eût lu dans un livre ou s'il lui eût été raconté par un de ses confrères. Il résolut de ne pas perdre un instant pour mettre Eva à la musique comme il l'avait mise à la lecture.

Mais Eva refusa toutes ces précautions dont Jacques avait entouré ses études alphabétiques; elle prit le solfège, l'ouvrit à la première page et dit de sa voix la plus caressante :

— Montrer à moi, cher Jacques!

Et Jacques commença sa leçon à l'instant même, et, huit jours après, Eva connaissait les notes, leur valeur, les signes qui, ajoutés à la clef, haussent ou abaissent les tons.

Un mois après, elle jouait à livre ouvert tous les morceaux transcrits pour l'orgue qu'on lui présentait.

Nous l'avons vu, Jacques Mérey s'était emparé de tous les moyens capables d'agir sur cette intelligence assoupie, sur cette *Belle au bois dormant* qui avait attendu si longtemps que l'on eût rompu le charme dont une des mauvaises fées de la nature l'avait affligée dans son berceau.

Nous l'avons vu successivement employer la science occulte, la science réelle, les mystérieuses révélations de la nature. Nous l'avons vu recourir à Albert le Grand, à Hermès, à Raymond Lulle, à Cornélius Agrippa, à la Bible. Un jour, il avait lu dans le livre du Seigneur un passage qui exprime hardiment l'action d'un être sur un autre être, l'omnipotence de la volonté, la force magnétique du regard, l'irrésistible commandement du fort au faible.

C'est quand Jéhovah envoie Moïse au pharaon et lui dit : « Tu seras le dieu de cet homme. »

Envoyé par la science auprès d'une idiote qui s'opiniâ-

trait à ne pas laisser sortir les forces de son intelligence captive, Jacques Mérey suivit le précepte donné à Moïse, et se fit le dieu de cette enfant.

Ses agents extérieurs étaient autant d'intermédiaires par lesquels il faisait parvenir ses ordres jusqu'à elle : le Président, Scipion, la vieille Marthe, Antoine, Basile, les étoffes qui récréaient sa vue, les fleurs qui charmaient son odorat, les pelouses sur lesquelles elle se roulait, l'eau de la source qu'elle buvait à même le réservoir, tout dans la nature devenait ainsi à son caprice une vaste machine électrique qu'il chargeait, si on ose dire ainsi, de l'irrésistible fluide de sa volonté.

Eva commençait à être femme physiquement et moralement, mais elle ne connaissait pas encore son sexe.

Elevée par le braconnier et par sa mère, elle n'éprouvait aucun embarras à demeurer nue devant eux.

Depuis qu'elle avait été transportée chez le docteur, depuis qu'elle avait été baptisée du nom d'Eve et qu'elle était devenue la reine de son Eden, elle courait revêtue d'une simple chemise tantôt rouge (nous avons vu l'effet que cette couleur produisait sur elle), tantôt bleue, toujours d'une couleur voyante, avec l'innocence de celle dont elle portait le nom.

Il est vrai qu'Eve, supériorité ou infériorité sur Eva, n'avait pas même la chemise.

Lorsque le docteur avait pris cette décision de n'enfermer le corps de l'enfant dans aucun lien, lorsqu'il l'avait revêtue du plus simple de tous les vêtements, il s'était assuré qu'aucun œil profane ne pouvait pénétrer sous l'épaisseur des ombrages de son jardin.

D'ailleurs, Eva était très obéissante ; le docteur lui avait indiqué son domaine, et elle s'y était toujours enfermée scrupuleusement.

Eva n'avait pas été vue même par le serpent.

On était arrivé à l'automne de l'année 1791 ; depuis six ans, le docteur poursuivait son œuvre.

Eva allait avoir quatorze ans.

Il y avait au centre du jardin, sur le plateau au pied duquel jaillissait la source, il y avait, nous l'avons dit, un superbe pommier tout chargé de fleurs en avril, tout chargé de fruits en septembre. Eva, comme son aïeule, aimait beaucoup les fruits, et surtout les pommes.

Jacques Mérey fit sur cet arbre ce qu'il avait déjà fait sur le miroir ; il aimanta pour ainsi dire le feuillage d'une force d'attraction et de volonté ; les arbres jouent un rôle important dans les annales de la science mesmérienne. On sait quelle juste célébrité s'attacha, dans le dernier siècle, à cet ormeau séculaire de Buzancy, à l'ombre duquel M. de Puységur observa les merveilles du somnambulisme.

Au cours des effets qu'il cherchait à produire, Jacques Mérey appelait toujours les explications de la physique occulte. Il croyait que les arbres surtout étaient de grands appareils destinés à recevoir et à transmettre la matière subtile de l'homme. Voilà pourquoi il avait arrêté sa pensée sur le pommier ; la similitude dans l'espèce n'avait été que le second motif de son choix.

Eva sortit de la maison à son heure accoutumée ; c'est-à-dire vers huit heures du matin, et, comme si elle eût été attirée par l'arbre magnétique ou simplement par le fruit de la gourmandise, elle se dirigea du côté des belles pommes mûres qui détachaient sur le vert foncé des branches leur couleur de pourpre et d'or. Elle était presque nue. Jamais de plus belles formes ne s'accusèrent avec plus de liberté ! On eût dit une des trois Grâces de Germain Pilon, si chastement et si coquettement drapées à la fois, qu'en laissant presque tout voir elles laissaient tout désirer.

Mais ces splendeurs de la nature, ces trésors de la beauté physique étaient couverts et sanctifiés aux yeux de Jacques Mérey par le plus chaste de tous les voiles

Par la science.

Ne voit-on pas, dans les ateliers, des peintres et des sculpteurs cesser d'être hommes devant un beau modèle nu.

Ils sont artistes.

Dans cette belle créature, Jacques Mérey ne voyait point une femme, mais un sujet à guérir.

Il était médecin.

Quand la pauvre enfant, se levant sur la pointe des pieds pour atteindre celle des pommes qu'elle convoitait, eut cueilli cette pomme et satisfait sa gourmandise, le docteur sortit de derrière le buisson où il était caché.

Le premier mouvement d'Eva fut un petit cri de surprise et de frayeur, le second fut de s'élancer vers le docteur ; mais, comme Jacques Mérey fixait à dessein sur sa nudité un regard profond et hardi, la jeune fille, comme sous un rayon de soleil trop brillant, baissa les yeux, et, voyant son sein qui était nu, elle se fit de ses deux belles mains croisées un fichu pour le cacher. On eût dit la statue antique de la Pudicité

Le docteur alla à elle, lui prit la main

Elle releva les yeux, les baissa de nouveau, et un nuage rose se répandit sur le marbre de la statue.

Elle avait rougi : elle était femme.

Pygmalion était dépassé, Galatée n'avait pas rougi : elle n'était que déesse !

XI

LA BAGUETTE DIVINATOIRE

Il ne manquait plus à Eva qu'une chose pour devenir ce que Jacques Mérey voulait faire d'elle, c'est-à-dire un être accompli du côté de l'intelligence comme elle l'était du côté de la beauté.

Il ne lui manquait plus que d'aimer.

L'esprit des femmes est encore plus dans leur cœur que dans leur tête.

L'état habituel d'Eva avant les derniers événements que nous venons de raconter, et quand la vie végétative l'emportait sur la vie intellectuelle, était l'indifférence ; elle avait le même visage pour les personnes que pour les choses ; non seulement elle ne comprenait pas, mais, à part Scipion, elle n'aimait pas. Or, depuis que tout son être avait été bouleversé par de fécondes émotions, depuis qu'elle avait failli s'évanouir dans les bras de Jacques Mérey, depuis qu'ayant goûté le fruit de l'arbre du bien et du mal, elle avait rougi devant lui comme Eve devant le Seigneur, sans éprouver encore l'amour, elle éprouvait déjà le trouble des instincts amoureux ; mais, entre ces pâles clartés de sentiments communs à tous les êtres, et ces lumineuses effluves du cœur qui font de la femme l'être le plus aimant et le plus aimé de la Création, il y a un abîme.

Pour animer cette fleur et lui donner le parfum de la femme comme il venait de lui en donner déjà la coloration, le docteur comptait beaucoup sur la puissance du regard.

Tous les anciens avaient mis dans le regard le siège de la puissance et de l'action physiologique d'un être sur les autres êtres ; Horace n'a été que l'écho des traditions de l'Orient lorsqu'il nous représente Jupiter, le grand magnétiseur des mondes, qui remue tout l'Olympe par un froncement de sourcil, *cuncta supercilio moventis*.

Cette idée de la puissance du regard, dont nous voyons au reste à tous moments des exemples même sur les animaux, était tellement répandue chez les Juifs, que Jésus-Christ fait plusieurs fois allusion à la différence du *bon* et du *mauvais œil*.

« Ton œil, dit-il, est la lanterne de ton corps ; si ton œil est simple et droit, tout ton corps sera lucide ; si ton œil est mauvais, tout ton corps sera ténébreux. »

L'œil du docteur était bon, car Jacques Mérey était une de ces rares créatures envoyées sur la terre pour le bien de leurs semblables.

Il aimait. Suprême preuve de bonté ; c'était pour se répandre comme Dieu dans ses ouvrages qu'il avait la passion de créer et de guérir.

En promenant cet œil conducteur de sa volonté sur tous les objets dont s'approchait Eva, il tendait à se mettre psychologiquement en relation avec elle ; il cherchait en quelque lieu du corps où Dieu l'avait placée l'âme de la jeune fille. Pur comme ce ciel qu'Hippolyte implore en témoignage de sa chasteté, c'était à l'âme qu'il en voulait et non au corps.

Entourée de Jacques comme d'une atmosphère immense Eva le retrouvait invisible, mais présent en tout ce qu'elle touchait, car le docteur avait eu soin d'agir sur tous les meubles de la chambre qu'elle habitait, sur tous les arbres sur toutes les fleurs du jardin dont elle était la plus belle fleur, sur les bagatelles de sa toilette, jusque sur la nourriture qu'elle prenait, jusque sur l'air qu'elle respirait. Souvent, lorsqu'elle demandait un verre d'eau, il avait soin de le charger de son souffle, et c'était comme s'il lui eût donné son âme à boire. Tous ces objets, vivifiés par lui dans un seul but, étaient autant de sacrements qui le mettaient en communion avec l'intéressante créature à laquelle il sacrifiait sa vie, et du bonheur de laquelle il voulait faire son bonheur.

Absent, — et parfois Jacques Mérey s'absentait un jour ou deux pour se rendre compte à lui-même de sa puissance — absent, Jacques Mérey se servait de la nature comme d'une entremetteuse pour faire parvenir à Eva le sentiment qu'il voulait lui inspirer. Il attachait une vertu de révélation aux tertres de gazon sur lesquels la jeune fille avait

l'habitude de s'asseoir ; au ruisseau où le chien buvait et où elle se regardait ; au houx qui absorbait l'électricité par les pointes de ses feuilles ; il chargeait le vent, le murmure des arbres, le chant des oiseaux, le sanglot des petites cascades, tous les bruits du jardin enfin, de murmurer à l'oreille d'Eva le mot qui n'était pas encore dans son cœur.

Un jour que la jeune fille s'était approchée d'un rosier sauvage, qui de lui-même avait développé dans un massif sa tige chargée d'étoiles rosées, Eva remarqua au milieu du buisson une fleur qui attirait mystérieusement sa main et qui demandait pour ainsi dire à être cueillie.

Elle étendit le bras et cueillit la fleur.

ces corpuscules sur la baguette de coudrier, la cause du mouvement indicateur qui avait fait découvrir plusieurs fois des ruisseaux, des trésors enfouis et la trace même de crimes inconnus.

Jacques Mérey eut l'idée de se servir de cette baguette pour découvrir au fond du cœur de son élève la source d'amour virginal qui y était encore cachée.

La philosophie de la baguette, comme on disait alors, avait la prétention d'expliquer, en les ramenant à une cause naturelle toutes les fables et tous les mythes de l'antiquité. Enée conduit par le rameau d'or à la porte des enfers n'était plus qu'une image poétique des mystères aux-



Jacques rassembla toute son énergie pour sommer Eva de s'éveiller.

Mais à peine l'eut elle portée machinalement à sa bouche, qu'elle respira dans le doux parfum de l'églantine un doux sommeil pendant lequel Jacques Mérey, tel qu'elle l'avait vu prés du pommier, le jour où elle avait rougi pour la première fois, passa comme une ombre sur la toile de son cerveau.

C'était Jacques qui s'était communiqué à la rose sauvage pour qu'Eva la cueillît et la respirât dans cette fleur.

Nous avons déjà vu que le docteur attachait une grande valeur aux signes dont se servait l'ancienne magie pour fixer certains phénomènes de volonté. Il était alors ou plutôt il avait été grandement question dans les derniers temps, parmi les physiciens, de la baguette divinatoire, à laquelle on attribuait la vertu de se mouvoir d'elle-même entre les mains de certaines personnes et de révéler par ce mouvement la présence souterraine des sources, des métaux, et même des cadavres. La baguette ne tournait pas entre les mains de tout le monde, ce qui est le propre des phénomènes nerveux, qui varient d'intensité avec la nature des individus. Au reste, une explication plus ou moins satisfaisante de la vibration de la baguette était donnée par ce que l'on appelait alors la physique occulte. Cette science rapportait à l'écoulement des corpuscules, et à l'action de

quels pouvait aboutir la connaissance de la loi qui dirigeait dans l'air le mouvement des corpuscules.

La baguette de Moïse, qui avait fait jaillir l'eau du rocher ; celle de Jephté, qui s'était reprise à verdoyer ; celle de Circé, qui avait changé les compagnons d'Ulysse en pourceaux, tous ces exemples guidaient et encourageaient la science des Cagliostro, des Mesmer et des Saint-Germain dans la recherche de l'inconnu. Seulement, le docteur, plus généreux que Circé, aimait mieux changer les pourceaux en hommes que les hommes en pourceaux.

Jacques Mérey fit avec Scipion une promenade dans la forêt la plus proche, y coupa une baguette de coudrier, la chargea à force de fluide de transmettre sa volonté à Eva, et chargea Scipion de lui reporter la baguette, tandis que lui par un autre chemin regagnait Argenton et rentrait dans le jardin par une porte donnant sur la campagne et dont lui seul avait la clef.

Nous avons dit que, dans ce jardin, grand au reste comme un parc, Jacques Mérey avait tracé un cercle où devait se promener Eva sans jamais le dépasser.

Eva, dans son obéissance passive, n'avait jamais eu l'idée de franchir la limite désignée.

A l'extrémité du jardin, il y avait une grotte toute gar-

nie de mousse, où sourdait, dans un petit réservoir limpide comme l'air, la source qui reparaissait au pied du tertre sur lequel était planté le pommier.

Le docteur l'appelait la grotte des Méditations.

C'était là que, isolé du monde, éloigné de tout bruit, délivré de toute préoccupation, il venait rêver à ces choses inconnues que, tant qu'elles ne sont pas réalisées, on croit des choses impossibles.

Il y était venu souvent avant de connaître Eva, plus souvent peut-être depuis qu'il la connaissait.

L'entrée de cette grotte, éclairée intérieurement par une ouverture donnant au-dessus du réservoir, était toute masquée par des lierres et des lianes pendantes. Il fallait la connaître pour se douter qu'elle était là.

Eva, en prenant la baguette de la gueule de Scipion, n'éprouva d'abord aucun changement en elle. Puis, comme elle la garda involontairement entre ses mains, au bout d'un instant elle ressentit cette inquiétude vague, ce besoin de mouvement, cette nécessité d'air qui force à ouvrir les fenêtres de sa chambre si le temps est mauvais et à sortir si le temps est beau.

En conséquence, elle s'achemina vers le jardin, sa promenade habituelle, ou plutôt sa seule promenade.

Cette fois, sans même y songer, sans être arrêtée par aucun obstacle matériel ou idéal, elle franchit la limite hier encore imposée à sa volonté, et, la baguette à la main, guidée en quelque sorte ou plutôt réellement par elle, elle écarta les lierres et les lianes, et apparut à la porte à moitié éclairée par le jour extérieur, pareille à une fée tenant sa baguette à la main.

Elle avait une longue tunique de cachemire blanc serrée à la taille par un ruban bleu. Ses cheveux blonds qui descendaient jusqu'aux genoux voilaient ses épaules.

La présence de Jacques Mérey dans la grotte ne lui arracha aucun cri de surprise. Son sens intérieur, son sens affectif, son âme enfin savait qu'il était là.

Elle prononça le nom de Jacques avec la plus douce intonation et lui tendit les bras.

Jacques tint quelque temps Eva pressée contre son cœur.

Entre ces deux êtres qui, attirés l'un vers l'autre, semblaient se chercher dans le grand mystère de la nature, c'était une sorte de communion silencieuse et ineffable.

Ils s'assirent l'un près de l'autre sur un banc de mousse.

Alors, Eva prit les deux mains de Jacques dans les siennes, le regarda avec ses grands yeux fixes dont l'émail semblait taillé dans la nacre perlière, et lui dit d'une voix lente, profonde, réfléchie, qui savourait une à une toutes les lettres de ces deux mots :

— Je t'aime !

Au même instant, elle renversa sa tête sur l'épaule de Jacques, et ses cheveux roulèrent sur le visage du jeune médecin, le mouvement du cœur et des artères perdit son rythme ordinaire, et le souffle parut s'arrêter sur les lèvres entr'ouvertes de la jeune fille.

Les magnétiseurs du dernier siècle ont donné plusieurs noms à cet état d'assoupissement et d'insensibilité qui ressort du somnambulisme, mais qu'il ne faut pas confondre avec lui. L'âme, dans ce moment-là, semble rompre ses liens avec le corps. Psyché reprend ses ailes et s'envole on ne sait où. Sainte Thérèse monte au ciel et s'agenouille devant Dieu.

Ce mot éternel et divin que murmurait depuis plus d'un mois toute la nature aux oreilles de la jeune fille, ce mot que la vertu magnétique avait en quelque sorte arraché de son âme, ce mot *je t'aime*, avait envoyé Eva au troisième ciel de l'extase.

L'extase diffère du magnétisme, en ce que, pendant cet état, comme si la personne magnétisée avait trouvé un protecteur plus puissant, elle échappe à son magnétiseur. L'influence de Jacques Mérey avait jusque-là trouvé dans Eva une docilité d'esclave. La pauvre enfant obéissait à l'action du magnétisme. Sans le savoir, sa volonté était enchaînée à une force extérieure, toute-puissante, irrésistible ; mais les limites du magnétisme dépassées, cette force avait beau agir, commander, l'âme fugitive ne répondait plus à ses ordres que par l'insensibilité de la résistance. En vain Jacques rassembla toute son énergie pour sommer une dernière fois Eva de s'éveiller, le sommeil continuait malgré lui, un sommeil qui, mêlé de catalepsie prenait peu à peu la rigidité de la mort.

Ce sommeil glaçait Jacques Mérey d'épouvante et d'inquiétude.

Epuisé de fatigue, il était tombé à genoux devant Eva, appuyant ses lèvres sur sa main.

Au contact de ses lèvres, il sentit sa main tressaillir ; mais ce tressaillement était si obscur et si insensible, cette main ressemblait si bien à celle d'une jeune trépassée, que sa crainte redoubla, la sueur lui perla sur le front. Il se redressa debout, tenant son front dans ses deux mains et regardant Eva avec des yeux effarés.

C'est alors qu'il vit sa bouche entr'ouverte et ses lèvres tressaillant sous un léger frémissement, qui n'était rien autre chose que le souffle, et qu'une inspiration lui vint.

Le baiser qu'il avait donné à la main, s'il le donnait aux lèvres !...

Jacques Mérey avait le sentiment de la délicatesse poussé au plus haut degré. Avait-il le droit, lui éveillé, de poser ses lèvres sur les lèvres d'Eva endormie ?

N'était-ce point une atteinte à la pudeur féminine ? une souillure à cette colombe immaculée ?

Si cependant c'était le seul moyen de la sauver.

Jacques Mérey leva les yeux au ciel, prit Dieu à témoin de la pureté de son intention, demanda pardon à la Vesta antique, à la chasteté symbolisée dans la personne de la mère de Jésus, se pencha sur Eva, et toucha ou plutôt effleura sa bouche de ses lèvres

A l'instant même, comme si la chaîne qui liait la jeune fille au monde supérieur se brisait par cet attouchement humain, Eva jeta un léger cri, et, frémissant de la pointe des pieds à la racine des cheveux :

— Qui m'a éveillée ? dit-elle. J'étais si heureuse !

Puis, tournant ou plutôt élevant son regard vers le docteur, elle parut étonnée de voir un homme devant elle ; mais aussitôt une subite rougeur couvrit pour la seconde fois ses joues. Et, prenant la main de Jacques, éveillée cette fois, elle lui redit dans un sourire ce qu'elle venait de lui dire endormie :

— Je t'aime !

Puis elle porta la main au côté gauche de sa poitrine ; la jeune fille venait de trouver la place de son cœur.

XII

L'ANNEAU SYMPATHIQUE

Ce fut pour Eva comme une révélation de toute la nature ; ce qu'elle avait vu dans son extase, le ciel, Dieu, les anges, resta dans son esprit, dans sa mémoire, dans son âme : peut-être ces trois mots n'expriment-ils qu'une seule et même chose, voilà pourquoi nous les disons tous les trois au lieu de n'en dire qu'un seul.

Mais le miracle ne se borne point à la vue extérieure.

Pour la première fois, à cette lumière nouvelle, elle distingua sous leur véritable aspect le ciel, la terre, les oiseaux, les fleurs ; jusque-là, dans le demi-jour de son indifférence, Eva n'avait rien apprécié de toutes ces merveilles Il faut, pour voir et entendre la Création, autre chose que des yeux et des oreilles.

Il faut de l'amour.

A mesure que le cercle des objets visibles et matériels s'élargissait pour elle, Eva apprenait à parler de toutes ces choses jusque-là inconnues, car les idées nouvelles inspirées par des objets nouveaux appellent naturellement des paroles afférentes à ces idées et à ces objets.

Cette éducation était ce que les psychologistes d'alors appelaient une *transfusion*.

Eva recevait tout de Jacques ; le docteur lui apprit le nom des plantes, des animaux, des étoiles. Il lui raconta le poëme tout entier de la Création.

La jeune fille l'écoutait avidement et devinait en quelque sorte la science de Jacques, tant ce qu'il lui disait était imprégné de sympathie et d'amour. En lui, elle étudiait par cœur toute la nature ; dans la pensée du maître, elle lisait sa pensée à elle et la raison des choses, non seulement perceptibles, mais abstraites, non seulement visibles, mais invisibles.

L'immensité de l'univers et le spectacle de la vie expliqué par Jacques lui donnait le sentiment de l'existence de Dieu, dont lui avait seulement parlé jusque-là le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, le rayon caressant du soleil de mai.

Au grand livre de la nature, le docteur donna pour commentaire les ouvrages des poëtes allemands ou anglais, que Eva ne tarda point à lire et voulut absolument comprendre.

La langue allemande et la langue anglaise étaient aussi familières à Jacques que sa langue maternelle, et, au bout de deux ou trois mois, Eva savait lui dire : *Je t'aime*, en trois langues différentes.

Ce jeune cerveau était comme ces terres vierges de l'Amérique qui n'ont rien produit depuis la création et qui, pour donner trois moissons à l'année, n'attendaient qu'une triple semence.

Jacques apprenait ainsi à Eva non seulement à devenir savante, mais en même temps elle apprenait toute seule à devenir belle elle avait pour cela des dispositions très rares.

Mais, en dépit de ses grands yeux, de ses traits irréprochables, de ses formes admirablement modelées, elle ne produisait, dans son état primitif, sur le peu d'étrangers qu'elle voyait, qu'une impression pénible et presque désagréable ; pour être belle, il lui manquait d'être femme.

Le traitement moral du docteur révéla chez Eva une beauté toute nouvelle, la beauté de l'âme, la beauté de la vie, la beauté de la pensée.

Sa physionomie, autrefois morne et uniforme, commença de se multiplier comme par miracle.

Ce sentiment pour lequel nous n'avons pas de nom, que les Allemands désignent sous le nom de *gemüth*, et les Anglais sous celui de *feeling ;* ce sentiment pour lequel notre langue n'a d'autre terme que celui de *sens affectif* ou *sens émotif*, était venu poétiser la forme en l'animant. Ce n'étaient plus ces lignes froides et immobiles dont rien ne dérangeait la régularité glacée ; ce n'était plus ce visage toujours le même, mais où l'absence de la pensée imprimait le sceau du néant ; il y avait maintenant dans Eva plusieurs individualités, suivant les impressions personnelles qu'elle recevait, suivant surtout le visage de Jacques, dont elle reflétait la joie ou la tristesse.

Avec l'amour se déclara chez elle la coquetterie, qui est pour ainsi dire la fleur de l'amour. Eva, jusque-là insouciante d'elle-même, prit un plaisir extrême à soigner sa toilette, à relever et à lisser elle-même ses longs cheveux, à être belle enfin.

La perpétuelle relation dans laquelle vivaient Jacques et Eva avait créé, et chaque jour resserrait entre ces deux êtres une sympathie unique et sans borne.

Ils étaient évidemment sous l'entière puissance de cette loi universelle que les savants appliquent au monde et les poètes aux individus ; que les premiers appellent l'attraction et que les autres appellent l'amour.

Encore le mot d'amour, si délicat et si puissant qu'il soit, ne saurait-il exprimer cette vie à deux que le lien magnétique avait formé entre ce jeune homme et cette jeune fille.

Tout ce qu'on observe des affinités mystérieuses qui existent entre certains frères jumeaux que la nature a soudés l'un à l'autre, tout ce que les poètes ont raconté des sympathies de l'héliotrope et du soleil, tout ce que les savants ont imaginé des rapports enchaînés de la lune et de l'Océan, ne donnerait qu'une idée bien imparfaite de l'état d'identification auquel étaient parvenus Jacques et Eva.

Et en effet ils se pressentaient, ils se devinaient, ils se cherchaient, se parlaient dans la rêverie des bois, dans la plainte éternelle des fontaines, dans l'harmonie générale des êtres. Ils aspiraient l'un et l'autre à tout ce qui s'élève, à tout ce qui monte vers le ciel. Les jours où l'un était malade, l'autre était souffrant. S'il arrivait à Jacques de rougir, le même nuage rose se formait sympathiquement sur les joues d'Eva. Dans les moments de gaieté, un même sourire de bonheur glissait sur leurs lèvres. Ils étaient émus de la même manière par les mêmes lectures ; ce que l'un pensait, l'autre l'avait deviné déjà. C'était le même être aimant deux fois dans une seule existence ; le lien qui les unissait l'un à l'autre était une sorte d'égoïsme double.

Ils buvaient, si l'on peut s'exprimer ainsi, la vie à la même coupe.

Jacques, voulant exprimer cette parfaite conformité de sentiment, nommait Eva sa sœur ; Eva appelait Jacques son frère : mais ces deux mots comme tous les autres étaient impuissants à caractériser cette union que les langues humaines n'ont pas prévue.

Les choses trop tendres que Jacques avait pudeur de dire, car leur attachement, si intime qu'il fût, se distinguait surtout par l'absence des procédés terrestres, ou par leur innocence s'il était forcé d'y recourir, les choses trop tendres que Jacques avait pudeur de dire, il les communiquait aux arbres sous lesquels Eva venait s'asseoir ; ces arbres agitaient sur la tête de la jeune fille leurs rameaux, et leurs feuilles, comme autant de langues vertes et mobiles, racontaient dans un chuchotement mystérieux le cœur de Jacques au cœur d'Eva !

Le magnétisme a comme la magie ancienne des signes et des moyens occultes pour bouleverser les rapports naturels des choses et même pour changer les choses de goût, de nature et d'aspect. Jacques se servait de cette puissance sur Eva. Il donnait aux roses l'odeur des violettes ; il changeait l'eau en vin ; il multipliait le pain de la table ; il faisait sécher et reverdir les arbres à fruit. Tous ces miracles, bien entendu, n'existaient que dans l'esprit halluciné du sujet. Or, c'était précisément l'intention de Jacques de créer autour d'Eva un monde fabuleux sur lequel dominât sa pensée. Jacques ne se servait de cette influence redoutable que pour le bonheur de son élève. S'il s'était fait le dieu d'Eva, c'était pour achever en elle l'œuvre imparfaite du Créateur.

Un jour que Jacques était allé voir un pauvre malade à une lieue d'Argenton, et qu'une opération trop difficile pour qu'il la confiât à un autre, le retenait deux heures de plus qu'il ne comptait consacrer à ce voyage, voulant voir jusqu'où allait chez lui la transmission de la pensée, il prit une feuille de papier à lettre, blanche, tailla une plume neuve, et écrivit sans encre sur le papier, de manière que pour tout autre qu'Eva l'écriture ne laissait aucune trace.

Retardé pendant deux heures. Sois sans inquiétude, sœur chérie, et attends-moi à cinq heures, sous *l'arbre de la science du bien et du mal*.

« Ton frère,

« JACQUES. »

C'était ainsi que le docteur appelait le pommier, depuis l'aventure où, pour la première fois, Eva avait rougi.

Puis il noua le billet au cou de Scipion et lui ordonna d'aller retrouver Eva.

Scipion obéit.

Il trouva Eva près du ruisseau où il avait l'habitude de boire ; il vint à elle, la jeune fille dénoua le billet, et, quoiqu'il ne portât aucune trace d'écriture, elle lut.

Eva n'avait ni montre ni pendule, mais, sans même regarder le ciel pour voir où en était le soleil, à cinq heures moins cinq minutes elle vint s'asseoir sur le tertre.

A cinq heures précises, Jacques, rentré par la petite porte du jardin, venait s'asseoir à l'ombre du pommier où Eva, cinq minutes auparavant, venait s'asseoir elle-même.

Jacques poussa un cri de joie, Eva avait la seconde vue.

Il faisait une belle soirée d'automne. Les deux amants étaient fiers et heureux de vivre, de se voir, de se toucher sympathiquement par toutes les fibres de l'âme ; leur poitrine se gonflait superbement, il leur semblait à chaque bouffée d'air qu'ils respiraient le ciel.

A la figure solennelle et grave de Jacques, Eva se douta tout de suite qu'elle allait recevoir une communication délicate et importante.

Et en effet celui-ci regardait doucement et sérieusement la jeune fille.

— Eva, lui dit-il, j'ai exercé jusqu'ici sur vous une action qui était nécessaire pour vous amener au point moral et physique où vous êtes parvenue aujourd'hui, mais à laquelle je renonce. Au moment où je vous parle, je retire à moi toute ma puissance magnétique ; je vous rends la triple liberté de l'âme, du cœur et de l'esprit ; je vous rends votre sens moral dans toute son étendue ; je vous rends votre libre arbitre enfin ; ce n'est point à moi que vous allez obéir, c'est à vous-même. Jusqu'ici, nous n'avons jamais parlé ensemble de l'engagement que l'homme contracte avec la femme et qu'on appelle le mariage ; les devoirs de cet état, je vous les expliquerai plus tard, nous n'en sommes encore qu'aux fiançailles. Vous avez jusqu'ici vécu dans la solitude, il est temps de vous mettre en relations avec le monde et de choisir un homme que vous aimiez.

— Jacques, vous savez bien que c'est inutile, répondit Eva, mon fiancé, c'est vous.

Jacques appuya la main d'Eva contre son cœur, et, tirant un anneau d'or de son doigt :

— Si telle est votre volonté, Eva, telle est aussi la mienne. Recevez donc, selon l'usage, cet anneau d'or, c'est le témoin de notre promesse, c'est notre anneau de fiançailles.

Et il lui glissa au doigt un anneau magnétisé par lui avec l'intention que toutes les fois qu'Eva penserait à Jacques ayant cet anneau à la main, elle le verrait tout absent qu'il fût, sinon avec les yeux du corps, du moins avec les yeux de l'âme.

XIII

UNDE ORTUS ?

Arrivés au point où en étaient les deux amants, c'est-à-dire au jour de leurs fiançailles, une grave question devait se présenter à leur esprit, sinon comme un obstacle, du moins comme une inquiétude.

De qui Eva était-elle la fille ?

On sait comment Jacques Mérey avait obtenu du bra-

connier et de sa mère l'enfant qu'il avait emportée chez lui.

Deux motifs les avaient déterminés à confier la petite fille au docteur : le premier, tout égoïste, est qu'en l'emportant, il les débarrassait d'un grand ennui.

Le second, moins personnel, était l'espérance que les soins de Jacques Mérey pourraient améliorer l'état de l'idiote.

Mais, en l'emportant, le docteur avait pris l'obligation formelle de rendre l'enfant le jour où elle serait réclamée par ses parents véritables.

La certitude où il était que ces parents n'étaient ni le braconnier ni la vieille femme, la certitude qu'il avait que sa vraie famille avait voulu se débarrasser d'elle en la déposant chez le braconnier, lui donnait l'espoir qu'elle ne serait jamais réclamée.

C'est pour cela qu'il avait enfermé Eva dans le paradis terrestre qu'il lui avait créé et qu'il ne l'avait laissé voir que des quelques personnes que nous avons nommées

La première, la seconde, la troisième année même, Joseph, c'était le nom du braconnier, et Magdeleine, c'était celui de la vieille femme, n'étaient venus qu'une fois chaque année prendre des nouvelles de l'enfant et demander à la voir.

Chaque fois, Eva avait été apportée devant eux ; mais, comme dans les trois premières années sa guérison n'avait pas fait de grands progrès, ils avaient à peu près perdu l'espérance que le docteur, si savant qu'il fût, pût jamais faire de cette créature inerte, sans parole et sans pensée, un être digne de prendre sa place dans le monde des intelligences.

Puis, il faut bien accuser Jacques Mérey de cette petite tromperie dans laquelle son cœur avait fait taire sa conscience, quand le mieux s'était déclaré d'une manière sensible, c'est lui qui, sans attendre que Joseph et sa mère vinssent demander des nouvelles d'Eva, allait leur en porter

Pour se faire un ami du braconnier, à chacune de ses visites il lui faisait cadeau de quelques boîtes de poudre et de quelques livres de plomb que le braconnier, qui n'osait acheter ces objets à la ville, recevait toujours avec une vive reconnaissance.

Aux questions sur l'état, sur la santé d'Eva, le docteur répondait évasivement :

— Elle va un peu mieux, je n'ai pas perdu l'espérance, la nature est si puissante !

Et naturellement le braconnier, qui voyait toujours dans Eva la boule informe de chair qu'on avait emportée de chez lui, haussait les épaules en disant :

— Que voulez-vous, docteur, à la grâce de Dieu !

Puis les deux hommes allaient faire un tour ensemble dans la forêt. Après que le docteur avait eu soin de laisser sa bourse à la vieille mère, il tuait un ou deux lièvres, trois ou quatre lapins ; il rapportait son gibier à la maison et se gardait bien de parler à qui que ce soit de la course qu'il venait de faire et des gens qu'il avait visités.

Quant à Eva, elle avait été longtemps insouciante de sa naissance, comme de tout. Mais, lorsque sa naissance morale eut tiré son esprit des limbes où cette espèce d'hydrocéphalie dont elle était atteinte l'avait reléguée, elle commença à se préoccuper de son origine.

Elle avait un vague souvenir d'avoir revu, dans une des dernières visites qu'il lui avait faites, le braconnier et sa mère. Mais ce souvenir n'avait rien de tendre, et aucun souvenir filial ne se remuait pour eux dans son cœur.

Jacques Mérey lui avait dit que deux ans ils avaient eu soin d'elle ; elle leur était reconnaissante de ces soins, mais aucune voix intérieure ne lui disait : « Cet homme est ton père, cette femme est ta mère. »

Il y a plus ; toutes les fois qu'elle abordait cette question, Jacques Mérey l'écartait avec un certain malaise qui laissait des traces sur son visage.

Si bien qu'elle avait fini par ne plus faire de questions sur sa naissance, et par ne plus chercher à connaître ses parents.

Dans une nature comme celle d'Eva, ouverte à toutes les intuitions primitives ce silence avait lieu d'étonner.

Souvent Jacques Mérey l'avait trouvée triste, soucieuse, inquiète ; son cœur cherchait une voix mystérieuse lui demandant :

— Qui es-tu ?

L'être humain est si faible, si borné, si calamiteux, qu'il a besoin pour ne pas s'effrayer de lui-même de se chercher des points d'appui et des racines dans ceux qui l'ont précédé sur la terre. Il a besoin de savoir d'où il sort, par quelle porte il est entré dans la vie, à quel bras il s'est appuyé pour faire ses premiers pas.

Ombrageux, il a besoin de sentir un passé derrière lui ; de là le culte des ancêtres chez les Indiens comme chez tous les peuples primitifs. L'homme se considère comme une bouture de l'arbre généalogique ; comme une bouture de cet arbre, c'est à lui qu'il rapporte ses destinées. Le fils est responsable de l'âme de son père et du sort qui attend cette âme dans l'autre monde. S'il accomplit fidèlement les sacrifices, s'il remplit ses devoirs envers sa caste, il achève et développe, dans sa propre existence, l'immortalité de celui qui lui a donné le jour. Cette transmission, cette solidarité, cette communion de l'homme avec ses ancêtres, qui forme l'élément principal des anciens dogmes, tout cela est une suite de l'inquiétude du sang pour remonter à sa source.

Au nombre des questions dont l'homme doit sérieusement se préoccuper chaque fois qu'il pense et qu'il fait un retour sur lui-même, le savant Linné met en première ligne celle-ci

— *Unde ortus?* (D'où viens-je?)

Pour répondre à cette question, les peuples nouveau-nés ont eu recours aux généalogies.

On connaît celle de saint Luc, qui fait remonter Jésus jusqu'au premier homme et le premier homme jusqu'à Dieu.

Toutes les anciennes religions sont des genèses ; elles racontent sous des mythes plus ou moins enveloppés, plus ou moins transparents, la filiation des choses, l'origine du monde, la naissance de l'homme, la succession des familles représentées l'une après l'autre par un chef ; elles rétablissent en un mot le fil conducteur qui, remontant vers le passé, conduit l'homme du temps à l'éternité. Jacques Mérey pouvait encore satisfaire aux questions d'Eva sur la nature ; il lui disait le commencement des mondes, l'origine probable de la terre, la succession des êtres inorganiques et organiques, depuis les polypes jusqu'aux mammifères.

Aidé des lumières de la physique occulte, il expliquait par le mouvement des atomes la formation primitive des plantes, les différents essais de la nature sur les animaux avant d'arriver à l'homme.

Si ces explications n'étaient pas toujours concluantes, elles étaient du moins conformes à la science de son temps, dont il avait touché et même dépassé les limites.

Mais, quand Eva arrivait à une question beaucoup plus simple, quand elle semblait lui dire, par la curiosité de son regard et par le muet mouvement de ses lèvres :

— Et moi, de qui suis-je née ?

Toute la science du savant se troublait ; il en était réduit à déclarer son impuissance et à se taire.

On raconte que Pic de la Mirandole avait dû soutenir une thèse qui avait duré trois jours.

Le cercle des connaissances humaines tel qu'il était tracé dans ce temps-là avait été parcouru, et, sur tous les points, Pic de la Mirandole avait défié ses examinateurs de le mettre en défaut.

L'Envie était pâle et se mordait les lèvres, n'ayant pas autre chose à mordre.

Les théologiens s'en mêlèrent.

La théologie était une forêt pleine de traquenards dans laquelle l'esprit le plus exercé avait bien de la peine à ne pas être pris ; une sorte de puits ténébreux dans lequel les plus hardis mineurs perdaient pied, un buisson épineux où les plus vieux docteurs laissaient des lambeaux de leur robe

Lui, simple, calme, grave, avait dérouté toutes les arguties, évité tous les pièges, désarmé tous les syllogismes, échappé à tous les dilemmes, usé tous les artifices.

Ce jeune homme était véritablement doué de la science universelle.

Alors, une courtisane qui avait assisté à tous ces exercices moins pour voir et pour entendre que pour être vue elle-même, lassée de la longueur des examens, se leva et fit signe qu'elle voulait adresser, elle aussi, une question au savant invulnérable.

Un murmure de surprise fit le tour de la docte assemblée

Fier d'avoir démonté tous ses adversaires dans cette fameuse thèse *De omni re scibili et de quibusdam aliis*, Pic de la Mirandole considéra non sans un peu d'étonnement cette femme qui osait l'interroger ; un sourire de dédain plissait légèrement ses lèvres.

— Pourriez-vous, demanda la courtisane, me dire quelle heure il est ?

Pic de la Mirandole fut contraint d'avouer qu'il n'en savait rien.

Eh bien, il en était de même pour Jacques Mérey ; sa science était solide et universelle, on eût dit qu'il avait assisté au conseil du Dieu créateur, tant il connaissait bien la raison des choses, l'origine et le but des êtres, d'où ils viennent, où ils vont. Rien ne l'arrêtait dans la filiation des créatures, des éléments, des mondes, et il ne savait comment dévoiler la naissance de la femme qu'il aimait !

Tout ce qu'il savait, c'est qu'Eva n'était point la fille du bûcheron ni de la bûcheronne.

En 1792, époque à laquelle nous sommes arrivés et qui va bientôt nous emporter avec elle sur ses ailes de feu, les races n'étaient point encore mêlées en France comme elles l'ont été dans la suite par la révolution française ; il y avait vraiment alors un type aristocratique ; si la noblesse s'était maintenue longtemps dans ce pays, dont les mœurs légères

et faciles inclinent visiblement à l'égalité, cela tenait à la différence du sang.

Les femmes surtout portaient leur naissance et leur rang dans la distinction de leur personne; l'échafaud de 93 aurait confirmé l'existence de cette égalité de race si l'hérédité physiologique avait besoin de confirmation.

On ne détruit que ce qu'on ne peut pas effacer.

Je ne veux point dire que les familles nobles fussent supérieures aux familles plébéiennes; les premières recélaient en elles un germe de décadence et d'altération, tandis que les secondes, plus pures, plus vigoureuses, aspiraient fortement à la vie sociale.

Mais il est juste de dire que les anciennes familles avaient un type de beauté qui leur était propre, et qui tenait peut-être autant à l'éducation qu'à la nature.

La Révolution rencontra le type aristocratique qui par sa fine beauté blessait le type populaire, et, ne pouvant le modifier assez vite à son gré par des alliances bourgeoises, elle le faucha.

Ce type, Jacques Mérey, ce démocrate, ce socialiste par excellence, ne pouvait se défendre de le retrouver dans Eva

Saint Bernard, qui avait pour galanterie religieuse de passer en revue les perfections de la sainte Vierge et de la caresser dans ses litanies des épithètes les plus tendres et les plus flatteuses, ne trouve rien de mieux à lui dire que de l'appeler « Vase d'élection. » *(Vas electionis.)*

Ces signes d'élection, qui font de certaines femmes les vases précieux de la nature par la délicatesse de la matière et par la pureté des formes, le docteur les reconnaissait fatalement et tristement dans la jeune fille qui passait pour être celle du bûcheron.

Ses mains fines, roses et transparentes, ses doigts sans nœuds et aux ongles effilés, son pied petit et cambré, son cou onduleux qu'on eût pris pour de l'albâtre animé, tout dénonçait chez elle une race exquise, tout démentait l'origine roturière que les apparences assignaient à Eva.

Au fond, les opinions politiques de Jacques Mérey souffraient beaucoup de cet aveu qu'il était contraint de se faire à lui-même. Il lui en coûtait de démêler chez cette jeune fille les caractères d'une race qu'il détestait; il s'en voulait d'être obligé de reconnaître une beauté dans ce type dominateur; il eût donné dix ans de sa vie pour nier le témoignage de ses yeux, récuser la science et dire à la nature: « Tu as menti. »

Du moins, il se consolait en pensant que ces familles si orgueilleuses de leur sang se précipitaient toutes vers leur déclin; que la beauté des traits, la blancheur de la peau n'empêchent point dans les classes nobles l'invasion du lymphatisme et des sombres maladies qui en sont la suite.

Il savait, preuves en mains, qu'en ne renouvelant pas leurs alliances, ces races privilégiées s'épuisaient sur elles-mêmes, que les enfants de l'aristocratie naissaient vieux; que la plupart d'entre eux naissaient infirmes et la carie aux os; que les idiots et les idiotes abondaient dans les grandes maisons, et qu'après être tombée en quenouille par l'abus de la galanterie et des plaisirs, la noblesse tombait en enfance.

Les signes de cette dégénérescence lui semblaient empreints sur le roi qui gouvernait alors, sur le mou et lymphatique Louis XVI, dont la bonté négative a été caractérisée il y a dix-sept cents ans par Tacite.

Sa vertu consistait à ne pas avoir de vices.

Il retrouvait les mêmes indices d'épuisement et d'imbécillité dans cette pâle noblesse qui, poussée par une main supérieure et invisible, prenait depuis cent ans à tâche de ruiner elle-même et sa fortune et sa santé.

Eva commençait de son côté à exprimer hautement ses doutes.

— Cet homme et cette femme, disait-elle à Jacques en parlant du bûcheron et de la bûcheronne, ont eu pour moi les soins d'un père et d'une mère; et cependant rien ne me dit là, continuait-elle en mettant la main sur son cœur, que leur sang soit mon sang; bien au contraire, j'ai beau m'écouter intérieurement, rien ne remue en moi pour eux. Eh bien, je dois vous le dire, Jacques, le démon de l'incertitude me dévore; vous m'avez tirée des limbes dans lesquelles je sommeillais, vous êtes le véritable auteur de mon existence. Vous m'avez donné la lumière de l'âme et la lumière du cœur. Avant de vous connaître, je ne vivais pas, je végétais. Vous avez fait de moi une créature à votre image, et pourtant, Dieu soit loué! vous n'êtes pas mon père.

Elle rougit légèrement et reprit:

— Vous qui savez tout, mon Jacques bien-aimé, vous dont le regard perce les voiles de toute la nature, vous dont la clairvoyance s'élève jusqu'aux astres, vous qui scrutez les mondes dont l'océan de l'air est peuplé, vous qui voyez au delà de nos yeux et qui entendez ce que l'oreille des hommes n'entend pas, dites-moi de qui je suis née

Et Jacques Mérey n'osait pas répondre.

XIV

OU IL EST PROUVÉ QU'ÉVA N'EST PAS LA FILLE DU BRACONNIER JOSEPH, MAIS SANS QUE L'ON SACHE DE QUI ELLE EST LA FILLE.

Le lendemain d'un jour où les questions d'Eva étaient devenues plus pressantes, le docteur résolut, coûte que coûte, de faire une démarche pour se renseigner.

Il envoya Scipion à Joseph; Scipion avait un billet au cou. Jacques disait au braconnier:

« Demain, au point du jour, je serai chez vous avec mon fusil. J'ai besoin de gibier. »

Le lendemain, à six heures du matin, Jacques Mérey était à la cabane de Joseph.

On partit, on tira quelques coups de fusil, on tua un lièvre, deux faisans, trois ou quatre lapins, que Scipion, à qui ses nouveaux talents n'avaient rien fait perdre des anciens, rapporta tout joyeux.

L'heure du déjeuner arriva; on s'assit sur l'herbe, et Jacques Mérey tira de son carnier du pain, des fruits, un morceau de jambon, une gourde de bon vin.

Lorsque quelques gorgées de cette liqueur à laquelle il goûtait si rarement eurent mis Joseph en belle humeur, Jacques entama avec le braconnier le chapitre d'Eva.

— Joseph, lui dit-il, il y a longtemps que tu n'es venu voir la petite.

Le braconnier haussa les épaules.

— Que voulez-vous! dit-il, ça me retourne le cœur quand je la vois.

— Elle a beaucoup grandi et beaucoup embelli depuis quatre ans, mon cher Joseph, continua Jacques.

— Qu'importe, reprit Joseph, si elle ne parle pas! Samuel Simon, le crétin de la rue de l'Ecluse, lui aussi, parle: il dit *papa, maman.* A quoi ça l'avance-t-il?

— Eva parle, et parle bien, je t'assure, Joseph; elle est même très savante.

— Mais elle reste du matin au soir dans un fauteuil, comme Samuel Simon.

— Non, elle marche et elle court très légèrement.

— Ça me fait plaisir, ce que vous me dites là, monsieur Jacques; car, la pauvre petite, je m'y étais attaché, tout idiote qu'elle était, et je l'aimais comme si j'étais son père

— Quoique vous ne le fussiez point, n'est-ce pas, Joseph?

Le braconnier changea de couleur; il avait, malgré lui et sans y songer, laissé échapper son secret.

— Je crois que j'ai dit une grosse bêtise! fit-il.

— En m'avouant que tu n'étais pas son père? Il y avait longtemps que je le savais.

— Comment cela? demanda naïvement le braconnier.

Jacques haussa les épaules.

— Espérais-tu me cacher quelque chose, à moi? N'as-tu pas entendu dire de par la ville que je faisais des miracles que je savais tout, comme le bon Dieu? Comment veux-tu que celui qui donne de l'esprit à la matière n'en ait point assez lui-même pour lever les voiles d'une intrigue et pour pénétrer un secret? Entre nous, Joseph, je crains bien que ce secret ne soit sinon un crime tout à fait, du moins une abominable action.

— Comment cela, monsieur Jacques?

— Les parents de la pauvre Eva auront voulu se débarrasser d'un être inerte et inutile, au lieu de se dire que la nature ne produit rien d'inutile ni d'inerte, et de tâcher de faire ce que j'ai fait, c'est-à-dire de tailler la chair avec la science, comme le sculpteur taille le marbre avec son ciseau. Ils auront pensé d'abord à la jeter dans quelque étang, ou à l'étouffer entre deux matelas, mais la peur les aura retenus; peut-être savait-on qu'ils avaient cette enfant! En tout cas, Dieu le savait! A défaut de la justice des hommes, ils ont craint la justice de Dieu!

Sans approuver tout à fait, Joseph fit un signe de la tête qui semblait dire: « Vous pourriez bien avoir raison. »

— Tu as pensé quelquefois à cela, n'est ce pas Joseph?

— Oui, répondit le braconnier, et j'avoue que ce n'est pas sans inquiétude.

— Eh bien, le moyen de te rassurer, dit le docteur, c'est de me raconter franchement tout ce que tu sais de cette jeune fille et de sa naissance

— Je ne demanderais pas mieux, monsieur Jacques, car vous nous avez rendu un grand service et à elle aussi. mais...

— Mais quoi ?

— Mais si ce que je vais vous dire allait me compromettre et nuire à l'enfant ?

— Je te promets, Joseph, que, excepté elle, nul ne saura jamais un seul mot de ta révélation.

— Et d'ailleurs, tenez, continua Joseph en homme décidé, il y a déjà un temps que ce secret-là me pèse, et que j'éprouve le besoin de m'en décharger.

— Parle donc, je t'écoute.

— C'était le 29 décembre 1782 : il y aura au mois de décembre prochain dix ans de cela, que, voyant une jolie gelée suivie d'une petite neige fine qui recouvrait à peine la terre, je me dis à moi-même : « Joseph, mon ami, voilà un joli temps pour faire un coup de fusil. » Sur quoi, je pris mon chien.

— Scipion ? demanda Jacques.

— Non, son prédécesseur, qui n'avait pas un nom si ronflant, qui s'appelait tout simplement Canard ; et nous partîmes. Nous voilà en chasse : un coup de fusil par-ci, un coup de fusil par-là. Pif ! paf ! deux lièvres dans le carnier, l'un fera le civet, l'autre fournira la garniture ; pendant ce temps, la mère était restée à la maison, elle filait tranquillement sa quenouille, la bonne vieille. Tout à coup deux hommes masqués poussent la porte et entrent. Qui fut effrayée ? je vous le demande ; ce fut elle ! Elle crut qu'on venait pour m'arrêter, car les anciens seigneurs de Chazelay étaient durs aux braconniers, on disait même qu'ils en avaient fait pendre quelques-uns dans le parc du château, sous prétexte qu'ils avaient droit de justice sur leurs terres ; ces hommes la rassurèrent en lui donnant le bonjour avec la main ; puis l'un des deux s'approcha d'elle, laissant en arrière son compagnon, qui avait l'air de porter un paquet sous son manteau.

« — Femme, lui dit l'homme qui s'était approché d'elle, je sais que vous avez été bonne nourrice et bonne mère, quoique votre fils ait un peu tourné au chenapan...

« — Oh ! monsieur, mon pauvre Joseph ! s'écria ma mère, peut-on dire...

« Mais lui l'interrompit.

« — Ce n'est pas de lui qu'il est question, dit-il, mais de vous. Pourriez-vous vous charger d'un enfant ?

« — Bien certainement, monsieur.

« — L'aimeriez-vous ?

« — Comme s'il était le mien, pauvre agneau !

« — Vous êtes plus vieille que je ne croyais.

« — Bon ! les petits enfants et les vieilles femmes, cela s'entend toujours.

« — Mais, continua l'homme masqué, je dois vous dire une chose.

« — Laquelle ?

« — C'est que l'enfant est imbécile.

« — Elle n'en a que plus besoin de bons soins, répondit la mère.

« — Ces soins, vous les lui donnerez, alors ?

« — Oui ; mais, vous voyez, nous sommes pauvres ; il faudrait, pour que l'enfant ne manquât de rien, que les parents voulussent bien venir à notre secours.

« — Combien vous faudrait-il par an pour la traiter comme votre fille ?

« La mère calcula.

« — Cent francs, monsieur, cela vous paraît-il de trop ?

« — Vous aurez trois cents francs par an tant que l'enfant restera chez vous, et cinq cents francs tout de suite.

« — Oh ! monsieur, pour ce prix-là, elle sera traitée comme une dauphine.

« — C'est bien ; voici les cinq cents francs et voici le premier mois. Chaque mois sera payé d'avance. Faites-moi un reçu des huit cents livres et de l'enfant.

« — Ah ! monsieur, dit la mère, voilà le malheur ! c'est que je ne sais pas écrire.

« — Diable ! fit l'homme en se retournant du côté de son compagnon, voilà qui est fâcheux !

« J'étais là depuis les premiers mots de la conversation ; car, voyant entrer deux hommes chez ma mère, j'étais accouru vite et m'étais glissé par la petite porte du fournil.

« J'avais donc tout entendu. Je m'avançai.

« — Mais je sais écrire moi, monsieur, dis-je à l'inconnu, et je vais vous donner les reçus que vous demandez.

« — Quel est cet homme ? s'écria le visiteur masqué.

« — C'est mon fils Joseph, monsieur, celui que vous appeliez tout à l'heure un chenapan.

« — Il n'est point question de cela, ma mère ; que ces messieurs m'appellent comme ils voudront, je sais que je suis honnête homme ; cela me suffit.

« Je tirai une plume et du papier de l'armoire, car je voyais dans le nourrissage de l'enfant une bonne affaire, et je ne voulais pas que la mère la manquât.

« — Dictez, monsieur, dis-je en m'asseyant devant la table et m'apprêtant à écrire.

« L'homme s'appuya sur le dossier de ma chaise pour suivre ma plume des yeux et voir si j'écrivais bien ce qu'il dictait.

« — Écrivez, dit-il.

« J'écrivis :

« Cejourd'hui, 29 décembre 1782, j'ai reçu d'un inconnu « une petite fille de cinq ans reconnue idiote et incurable ; « je m'engage, au nom de ma mère et au mien, à la garder « à la cabane ou dans tout autre domicile que je choisirai, « jusqu'à ce qu'elle me soit réclamée par la personne qui « me présentera ce reçu et l'autre moitié du louis d'or dont « la première moitié sera ou plutôt est à l'instant même « déposée entre mes mains. »

« L'inconnu tira de la poche de son gilet un louis coupé en deux d'une façon bizarre, mais cependant dont les deux moitiés s'adaptaient parfaitement ; il m'en donna une et garda l'autre. Puis il continua :

« Celui qui dépose l'enfant entre les mains de Joseph « Blangy et de sa mère, outre la somme de huit cents francs « qu'ils ont reçue à la signature des présentes, s'engage « à leur payer tous les ans et d'avance la somme de trois « cents francs. Et si l'un des deux meurt, au survivant « des deux la même somme sera payée.

« Quand l'enfant aura atteint l'âge de quinze ans, comme « elle nécessitera peut-être de nouvelles dépenses, on pren- « dra de nouveaux arrangements.

« Selon les soins que l'on aura pris de l'enfant, une « récompense sera donnée. »

« — Signez, dit l'homme masqué ; signez pour votre mère et pour vous.

« J'écrivis au bas du reçu :

« Accepté pour moi et pour ma mère, avec engagement « de me conformer à tout ce qui est porté à l'engagement « ci-dessus.

« JOSEPH BLANGY. »

« — Et maintenant, monsieur, demandai-je à l'homme masqué, avez-vous d'autres recommandations à me faire ?

« — Une seule.

« — Laquelle ?

« — Te taire.

« Cela nous est facile, à ma mère et à moi, répondis-je, car nous aimons la compagnie des animaux, des arbres, des choses qui ne parlent pas enfin. Dans cette cabane, nous ne voyons jamais personne, et, excepté *bonjour* et *bonsoir*, à peine ma mère et moi échangeons-nous deux paroles en deux mois. Le plus grand bavard de la maison, c'est Canard. Il ne parle pas, il est vrai, mais il aboie.

« L'homme masqué qui avait joué un rôle actif dans toute cette histoire prit le reçu, le relut avec soin, le mit dans sa poche avec la moitié du louis d'or, et dit à ma mère :

« — Allons, venez ici, et tendez votre tablier.

« Ma mère s'approcha, fit ce qu'on lui demandait, et reçut dans son tablier la petite idiote à peu près dans l'état où vous l'avez vue.

« — Comment s'appelle-t-elle, mon cher monsieur ? demanda ma mère.

« Sans doute l'inconnu craignit-il que nous n'allions compulser les registres de baptême des environs, car il répondit :

« — Inutile que vous sachiez son nom, puisqu'elle ne répond à aucun nom ; qu'il vous suffise de savoir qu'elle est catholique.

« Puis, se tournant vers moi :

« — Tu as entendu ? dit-il, une seule chose t'est recommandée, le silence.

« Les deux hommes sortirent ; mais, en sortant, l'un d'eux dit à l'autre :

« — Scipion est resté.

« Je m'aperçus alors seulement qu'un beau chien noir était allé se coucher près du feu, ni plus ni moins que s'il était chez lui.

« — Eh bien, Scipion, lui dis-je, tu n'entends pas qu'on t'appelle ?

« Scipion ne bougea point.

« J'allais le chasser pour qu'il suivît son maître, mais celui-ci :

« — Gardez ce chien, dit-il ; il était très attaché à l'enfant, et l'enfant ne connaît que lui. Pour te dédommager de son entretien et de sa nourriture, j'engage ma parole que tu ne seras jamais inquiété comme braconnier par M. de Chazelay.

« Et il sortit en disant :

« — Reste, Scipion, reste !

« Permission dont le chien paraissait bien résolu de se passer.

« Et maintenant, monsieur Jacques, continua le braconnier, vous en savez autant que moi.

— Et la rente vous fut toujours exactement payée?
— Rubis sur l'ongle.
— Par qui?
— Par le second homme masqué.
— Et, lors des différentes visites qu'il vous a faites, vous n'avez rien pu saisir dans ses paroles?
— Il n'a jamais dit un mot. Je le crois sourd et muet. Quand il parlait avec son compagnon, il lui parlait avec les doigts, et l'autre répondait de même.
— Et vous ne savez rien de plus, Blangy?
— Non.
— Sur l'honneur?
— Sur l'honneur!
— Retournez chez vous et montrez-moi la moitié du louis d'or; vous l'avez conservée, je suppose?
— Il ne faut pas le demander! elle est dans le reliquaire de ma mère, avec un os du petit doigt de sainte Solange.
Le docteur se leva et prit le chemin de la cabane.
Dix minutes après, ils étaient arrivés, et Joseph remettait la pièce d'or au docteur.
C'était en effet la moitié d'un louis à l'effigie de Louis XV et au millésime de 1769.
Cette moitié n'avait rien de particulier, que le soin qu'on avait pris de la tailler en zigzag pour rendre impossible une erreur ou une tromperie.
Le docteur n'en savait pas beaucoup plus que lorsqu'il était parti; seulement, au lieu du doute il avait la certitude qu'Eva n'était pas la fille du braconnier

XV

OU IL NOUS FAUT ABANDONNER LES AFFAIRES PRIVÉES DE NOS PERSONNAGES POUR NOUS OCCUPER DES AFFAIRES PUBLIQUES.

En rentant dans la ville d'Argenton, Jacques Mérey fut frappé d'étonnement à la vue du trouble qui paraissait s'être emparé de cette population, d'habitude si calme et si tranquille.
Mais ce qui l'étonna bien plus, c'est que, aussitôt qu'on l'eut reconnu, cette population l'entoura en lui demandant des conseils sur ce qu'il y avait à faire dans une circonstance si critique.
— Il faut d'abord, dit Jacques Mérey, avant que je vous donne des conseils, il faut d'abord que vous vouliez bien me dire de quoi il est question.
— Comment! vous ne savez pas? s'écrièrent vingt voix.
— C'est impossible! s'écrièrent vingt autres.
Jacques Mérey haussa les épaules en homme qui n'est pas le moins du monde au courant de la situation.
— Affaire politique? demanda-t-il.
— Je crois bien, affaire politique!
— Eh bien, qu'est-il arrivé?
— Allons donc, dit une voix, vous faites semblant de ne pas savoir, et vous savez aussi bien que nous.
— Mes amis, dit Jacques Mérey avec son exquise douceur, vous savez comment je vis; à moins que ce ne soit pour faire une visite à quelque pauvre malade, je ne sors jamais de chez moi, et chez moi je travaille; j'ignore donc complètement ce qui se passe au dehors des quatre murs qui m'enferment, et où je fais de la science, avec l'espoir que cette science sera utile un jour, à vous d'abord, et ensuite à l'humanité.
— Ah! nous savons bien que vous êtes un brave homme; nous vous aimons, nous vous respectons et nous espérons vous en donner bientôt une preuve. Mais c'est justement parce que nous vous aimons et vous respectons que nous venons vous demander ce qu'il y a à faire dans l'extrémité où nous nous trouvons.
— Eh bien, voyons, mes bons amis, quelle est l'extrémité dans laquelle nous nous trouvons? demanda le docteur.
— On se bat à Paris, dit un des hommes qui entouraient Jacques.
— Comment! on se bat?
— C'est-à-dire qu'on s'est battu, mais, à ce qu'il paraît, tout est fini maintenant, dit un autre.
— Dites-moi ce qui est fini, mes enfants.
— Eh bien, reprit le premier, en deux mots, voilà ce que c'est: le peuple a voulu entrer aux Tuileries comme au 20 juin, vous savez, le jour où Capet a mis le bonnet rouge?
— Je ne sais rien, mes amis; mais continuez.
— Le roi s'y est opposé, et les Suisses ont tiré sur le peuple.
— Sur le peuple? les Suisses ont tiré sur les Parisiens?
— Oh! il n'y avait pas que des Parisiens, il y avait des Marseillais et des gardes françaises. Il paraît que c'est ceux-là qui ont fait le plus grand carnage; on s'est battu dans la cour des Tuileries, dans le vestibule, dans les appartements, dans le jardin. Il y a eu sept cents Suisses tués, et onze cents citoyens.
— Oui, dit un autre, il paraît que c'était terrible; comme c'est Saint-Antoine et Saint-Marceau qui ont principalement donné, on a remporté les morts par charretées; au sang, on pouvait les suivre; puis on les étendait de chaque côté de la rue, et chacun venait reconnaître les siens au milieu des pleurs et des sanglots.
— Et le roi? demanda Jacques Mérey.
— Le roi s'est retiré à l'Assemblée nationale avec toute la famille royale, se mettant sous la protection de la nation. Mais l'Assemblée nationale a été envahie, on a demandé la déchéance. L'Assemblée nationale a répondu qu'elle n'avait pas mission de décider d'une si grave question; que cela regardait la Convention qui allait s'ouvrir. Puis on a décidé que le roi habiterait le Luxembourg.
— Au moins, là, dit Jacques Mérey avec un sourire, s'il veut se sauver, il aura la facilité des catacombes.
— C'est justement ce qu'a dit le procureur de la commune, le citoyen Manuel. Alors, on a décidé que le roi serait enfermé au Temple; on l'y a conduit et il y est prisonnier.
— Et où avez-vous vu tout cela?
— D'abord dans *l'Ami du peuple*, du citoyen Marat; puis l'adjoint du maire est revenu de Paris, et il était à l'Assemblée nationale pendant toute la journée du 10 août.
— Et sait-on quelle résolution a prise l'Assemblée nationale? demanda Jacques Mérey.
— Aucune relativement au roi; elle veut faire face à l'ennemi avant tout.
— Oui, c'est vrai, dit Jacques Mérey avec un sentiment de tristesse profond, l'ennemi est en France. Et qu'a décrété l'Assemblée vis-à-vis de l'ennemi? car là est le véritable péril.
— Elle a décrété que la *patrie en danger* serait proclamée, et que les enrôlements volontaires se feraient sur la place publique.
— Et quelles nouvelles a-t-on de l'ennemi?
— Il est à Longwy et marche sur Verdun.
Jacques Mérey poussa un soupir.
— Mes amis, dit-il, dans des circonstances comme celles où nous nous trouvons, chacun doit sonder sa propre conscience et l'interroger sur ce qu'il a à faire. Certes, tout ce qui est jeune, tout ce qui peut porter un fusil, tout ce qui ne peut servir la France que les armes à la main doit prendre les armes. Mais, avant tout, nous avons une Assemblée nationale brave et fidèle, nous devons nous reposer sur elle avec confiance du salut de la patrie. Ce que je puis vous dire d'avance, ce qui est ma conviction, c'est que la France ne périra pas. La France, mes amis, c'est la nation élue par le Seigneur, puisqu'il a mis en elle le plus noble des sentiments que puisse contenir le cœur de l'homme, l'amour de la liberté. La France, c'est le phare qui éclaire le monde. Ce phare a été allumé par les plus grands hommes que le XVIIIe siècle ait produits: par les Voltaire, par les Diderot, par les Grimm, par les d'Alembert, par les Rousseau, par les Montesquieu, par les Helvétius. Dieu n'a pas fait naître tant et de si beaux génies pour que leur passage soit inutile et leur trace effacée. Le canon de la Prusse peut renverser les remparts de nos villes, il ne renversera pas l'Encyclopédie. Restez bons Français et laissez à la Providence le soin de conduire les événements.
— Mais enfin, s'écrièrent plusieurs voix, il faut cependant que quelqu'un nous guide. Nous ne vous demandons qu'un conseil, un conseil ne se refuse pas.
— Mes bons amis, dit le docteur, si j'avais habité Paris pendant ces derniers temps, si j'étais de l'Assemblée nationale, si j'avais suivi de l'œil et de la pensée tout ce qui s'est passé depuis quatre ou cinq ans en France et à l'étranger, peut-être en effet pourrais-je vous guider dans ce que vous avez à faire, vous autres provinciaux, en ces terribles circonstances, où l'incurie, la mauvaise foi et la trahison de la royauté vous ont mis. Mais je ne suis qu'un pauvre médecin n'ayant plus aucune prétention à la vie publique, et priant la Providence de ne pas me détourner de ma voie, et de me laisser au milieu de vous pour y faire le peu de bien auquel je suis appelé.
— Mais vous, docteur, qu'allez-vous faire maintenant? demanda la foule.
— Ce que j'ai fait par le passé, c'est-à-dire continuer ma mission ici-bas, vous soutenir dans vos défaillances, vous guérir dans vos maladies. Ebloui par les rêves de ma jeunesse et par les folles illusions de l'espérance, j'ai cru d'abord que j'étais né pour les grandes choses et que ma

place était marquée au milieu des cataclysmes que les révolutions allaient imposer à la société. Je me trompais. Comme Jacob, j'ai lutté avec l'ange, et je suis las de la lutte. J'ai pensé un instant que l'homme était le rival de Dieu, et, à l'instar de Dieu, pouvait créer. Dieu a eu pitié de mon néant ; il m'a pris comme un sculpteur sublime prend un apprenti, et il m'a donné à achever son œuvre ébauchée. Voilà tout ; il m'a payé mon travail sinon en orgueil, du moins en bonheur. Merci à Dieu !

Ces paroles parurent causer à la foule qui les écoutait, non seulement un grand étonnement mais une profonde tristesse ; quelques-uns de ceux qui paraissaient les chefs du rassemblement échangèrent quelques paroles entre eux, puis ils firent signe que l'on ouvrît les rangs pour laisser passer le docteur.

Mais un d'eux, se plaçant sur son chemin comme un dernier obstacle :

— Si vous ne savez pas ce que vous valez, monsieur Mérey, nous le savons, nous, et nous ne permettrons pas qu'un homme de votre science et de votre patriotisme reste étranger et perdu dans une petite ville comme la nôtre, lorsque vont se passer les événements les plus graves que les annales d'un peuple aient déroulés à la face du monde ; l'ennemi est en France ; l'ennemi est à Paris surtout ; la France a besoin de tous ses enfants, et il ne sera pas dit qu'un des plus dignes lui aura fait défaut. Allez maintenant, monsieur Jacques Mérey, demain vous aurez de nos nouvelles.

Et il livra passage au docteur, qui rentra chez lui sans que personne songeât plus à l'arrêter.

Le docteur avait hâte de revoir Eva. Depuis la veille au soir, il l'avait quittée, et, étant parti avant le jour, n'avait pas voulu la réveiller.

Eva l'attendait sur la porte du jardin.

— Tu venais au-devant de moi, mon cher amour ? lui dit Jacques Mérey.

— Je vous sentais approcher ; puis tout à coup vous vous êtes arrêté, n'est-ce pas ?

— Oh ! ce n'est pas moi qui me suis arrêté, c'est cette brave population, qui me demandait des conseils sur ce qu'elle avait à faire. Je lui ai dit qu'elle avait à me laisser revenir bien vite près de mon Eva.

— Et bien, moi aussi, je me suis arrêtée où j'étais, car j'avais déjà fait quelques pas au-devant de vous.

— Et quand ils ne se sont plus opposés à mon retour ?

— Je me suis sentie enlevée de terre, et je suis accourue.

— Viens, chère Eva ! lui dit-il en enveloppant sa taille flexible de son bras ; j'ai à causer avec toi de choses sérieuses.

Et il l'entraîna sous le berceau de tilleuls.

*
* *

Tandis que le docteur causait de choses sérieuses avec Eva, c'est-à-dire s'assurait de son amour et lui affirmait le sien, la ville était dans une agitation croissante, que redoublaient encore les élections à la nouvelle Assemblée, c'est-à-dire à la Convention nationale.

Ces élections se faisaient à Châteauroux.

A Argenton, comme ailleurs, les deux partis étaient en présence :

Le parti du roi ;

Le parti du peuple.

Ceux qui s'adressaient à Jacques Mérey et qui lui demandaient ce qu'il y avait à faire, c'étaient ceux du parti populaire qui, le regardant à la fois comme un savant médecin, comme un ami des pauvres, comme un homme désintéressé, pensaient que la réunion de ces qualités devait faire un bon citoyen, et se tenaient prêts à suivre ses conseils en tous points.

Mais Jacques Mérey, homme de conscience avant tout, absorbé qu'il était depuis six ou sept ans dans son œuvre, s'étant complètement détourné des affaires publiques, n'était plus assez au courant de la situation de la France pour donner un conseil dont il pût affirmer la valeur.

Puis Jacques Mérey était à cet âge où, quand l'homme aime, il aime avec toutes les puissances de son être ; sans autre amour que celui de la science à l'époque où, dans toute sa sève juvénile, il éparpille son amour dans toutes les femmes, il avait gardé concentré en lui-même cet amour qui s'allume à l'adolescence et qui brille de tout son éclat dans ce printemps de la vie aux limites duquel il allait arriver, lorsque, comme une fleur qui s'ouvre, comme un fruit qui se colore, Eva, rose et pêche à la fois, avait commencé de s'ouvrir et de se colorer sous ses yeux ; d'abord elle avait absorbé tous ses regards, puis toutes ses pensées.

Jacques avait cru faire œuvre de science en caressant sa création, — il avait fait œuvre d'amour ; — et, quand Joseph lui avait parlé de ces parents inconnus qui pouvaient réclamer Eva un jour, lorsqu'il lui avait montré cette pièce d'or dont l'autre morceau demeurait menaçant dans des mains étrangères, il avait en quelque sorte jeté un regard sur ce que serait sa vie sans Eva, et, prêt à jeter un cri de désespoir à l'aspect d'une si profonde solitude, d'un désert si aride, il avait pris sa tête entre ses mains, en murmurant ces deux mots, qui sortent au moment de la douleur du cœur des athées eux-mêmes :

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Et c'était au moment où il revenait tout frémissant encore de la grande émotion qu'il avait éprouvée, qu'on lui proposait, à lui, de mettre de côté cet amour qui était devenu toute sa vie, et de s'occuper de ce problème insoluble qu'on appelle le Progrès, de cette déesse toujours fugitive qu'on appelle la Liberté.

Avant de revoir Eva, peut-être eût-il pu hésiter. Mais, après l'avoir revue, c'était chose impossible.

Cette femme, à peine femme encore, n'était-elle pas tout à la fois sa fille et son amante ? On a vu des cœurs, qui ont besoin d'aimer, s'attacher dans la solitude à un insecte, à un oiseau, à une fleur ; à plus forte raison devait-il s'attacher d'un amour invincible à la femme qui n'eût pas existé sans lui. Il avait trouvé l'écrin vide. Il y avait mis tout un trésor de jeunesse, d'intelligence et de beauté. Maintenant, l'écrin était bien à lui et il pouvait sans crainte et sans remords l'appuyer sur son cœur.

Et c'est ce que faisait Jacques Mérey en jurant à Eva de ne jamais se séparer d'elle.

Au moment où le docteur faisait ce serment, on entendait les sons aigus de la trompette de Baptiste, lequel — la trompette détachée de sa bouche — annonçait à haute voix et officiellement, la prise des Tuileries par le peuple, l'arrestation du roi et son incarcération au Temple.

XVI

L'ÉTAT DE LA FRANCE

La population d'Argenton qui n'avait pas pénétré dans le jardin du docteur, et qui ignorait les mystères de l'arbre de science, du berceau de tilleuls et de la grotte de mousse, ne comprenait rien à l'indifférence du docteur pour les affaires publiques.

En effet, si jamais homme avait donné des preuves de haine pour la noblesse et des preuves de dévouement à la démocratie, c'était bien lui. Refus constant de soigner les riches, refus constant de rien recevoir pour avoir soigné les pauvres, promptitude à accourir au premier appel du malade plébéien, soit de jour, soit de nuit, voilà ce que l'on avait toujours trouvé chez lui lorsqu'on était venu frapper à sa porte.

Et lorsque, pour la première fois, au nom de la mère commune, au nom de cette chose sacrée qu'on appelait la patrie, on venait faire un appel au citoyen, l'homme se cachait derrière le savant, le philanthrope disparaissait.

Elle avait pourtant bien besoin du concours de tous ses enfants, cette pauvre France !

Autant que le monde avait besoin d'elle.

Et en effet, en 1791, la France avait paru au monde rajeunie et épurée ; elle semblait dater de l'avènement au trône de Louis XVI et avoir jeté aux égouts de Marly sa robe souillée par Louis XV.

Le nouveau monde la bénissait comme ayant concouru à sa délivrance. Le vieux monde était amoureux d'elle ; de tous les États tyranniques — et en 91 la tyrannie était partout — des voix gémissantes l'imploraient ; partout où elle eût étendu la main vers les peuples, les peuples si froids et si désenchantés lui eussent serré la main ; partout où elle eût mis le pied, elle eût été reçue à genoux !

C'était la trinité sublime de la justice, de la raison et du droit !

C'est qu'à cette époque, la France n'étant pas entrée dans la violence, l'Europe n'était pas entrée dans la haine.

Et en effet que voulait la France de 1791 ?

A l'intérieur, la liberté et la paix pour elle.

A l'extérieur, la paix et la liberté pour les autres nations.

Aussi, que disait l'Allemagne qui battait des mains à chaque pas que faisait la France ? « Oh ! si la France venait ! »

Quelle autre main que la main même de la Suède écrivait sur la table du successeur du grand Gustave : « Point de guerre avec la France ? »

C'est qu'à cette époque chacun savait bien qu'en travaillant pour elle, elle travaillait pour le monde !

Toute son ambition se bornait à reprendre Liége et la Savoie, deux provinces de France, puisqu'elles parlent la même langue qu'elle.

Des autres puissances, elle ne voulait rien, rien prendre ni rien accepter.

Aussi, en 91, relevait-elle la tête; elle avait le sentiment de sa puissante et féconde virginité.

Elle savait bien que par cet amour des peuples elle assumait sur elle la haine des rois.

Les haines principales lui venaient de la Russie, de l'Angleterre, de l'Autriche.

Catherine, que Diderot appelait la grande Catherine, que Voltaire appelait la Sémiramis du Nord, cette étoile polaire qui, pour faire la lumière, devait se substituer au soleil de Louis XIV; Catherine, la Messaline russe, qui, de plus que la Messaline romaine, avait assassiné son Claude; Catherine, qui par le Scythe Souvarov avait accompli les massacres d'Ismaël et de Raya, qui avait déjà dévoré une partie de la Pologne et qui s'apprêtait à dévorer l'autre; Catherine, qui, dépassant Pasiphaé, *avait une armée pour amant*, selon la terrible expression de Michelet; Catherine, insatiable abîme qui ne disait jamais: *Assez!* Catherine, le jour de la prise de la Bastille, avait reçu un soufflet en pleine face.

La tyrannie allait donc avoir une barrière.

Aussi écrivait-elle à Léopold pour lui demander comment il ne vengeait pas les insultes journalières faites à sa sœur Marie-Antoinette.

Aussi avait-elle renvoyé sans l'ouvrir la lettre par laquelle Louis XVI lui annonçait qu'il acceptait la Constitution.

L'Angleterre, dans la personne de son ministre, M. Pitt, — son roi était fou et son prince de Galles ivre, — jouissait profondément de tout ce qui se passait en France. M. Pitt nous haïssait de toute la puissance de son terrible génie, à cause de la part que nous avions prise à l'indépendance de l'Amérique. Un œil sur la carte de l'Inde, l'autre sur Paris, il voyait les pertes que faisaient nos colonies, les progrès que faisait notre révolution. La reine avait une telle peur de lui, qu'elle lui avait envoyé, quelques jours avant le 10 août, madame de Lamballe pour lui demander grâce. *Je n'en parle pas*, disait-elle, *que je n'aie la petite mort.*

L'Autriche était aussi malade que nous, plus malade encore, en supposant que des pays despotiques se résument dans leurs souverains. Elle était gouvernée par le vieux prince de Kaunitz, qui avait quatre-vingt-deux ans, et par son empereur Léopold, qui en avait quarante-quatre. Appelé à l'empire un an auparavant, il avait transporté de Florence à Vienne son harem italien. Il sentait que, épuisé de débauche, il n'avait plus que des mois à vivre, et, par des aphrodisiaques qu'il préparait lui-même, il changeait ses mois en jours. Sa maladie, du reste, était celle des rois, laquelle consiste à oublier les soucis du trône dans les abus du plaisir; de là, madame de Pompadour, madame du Barry, le Parc-aux-Cerfs; de là les trois cents religieuses de Pierre III de Portugal; de là les caprices gomorrhéens de Frédéric; de là les mignons de Gustave; de là enfin les trois cent cinquante-quatre bâtards d'Auguste de Saxe, dont l'histoire, la prude qu'elle est, n'a pas daigné signaler la naissance, mais que compte un à un la chronique, cette vieille bavarde qui regarde à travers toutes les serrures, fût-ce celles de Tzarskoë-Selo, de Windsor, de Schœnbrünn ou de Versailles.

Près de Kaunitz et de Léopold, il y avait le jeune Metternich, la grande intelligence de l'époque, qui ne voulait pas qu'on nous fît la guerre et qui résumait sa politique dans cette image toute réaliste: « Laissez bouillir la révolution française dans sa marmite. »

A ces ennemis extérieurs, qui n'avaient pas encore donné leur programme, il faut ajouter les ennemis intérieurs.

Le roi d'abord.

Et qu'ici l'on nous permette une petite digression.

D'où vient que les rois, au lieu d'acquiescer purement et simplement aux désirs de leurs peuples, réagissent contre ces désirs, et, forcés dans leurs derniers retranchements, appellent l'étranger à leur secours?

C'est que, pour eux, leur peuple est l'étranger, et l'étranger la famille.

Ainsi prenons Louis XVI, fils d'une princesse de Saxe, dont il eut le sang lourd et l'inerte obésité. Il n'a déjà dans les veines qu'un tiers de sang français, puisqu'il descend lui-même d'un prince qui avait épousé une étrangère. — Or, il épouse à son tour Marie-Antoinette, — Autriche et Lorraine; — nous voilà avec deux sixièmes de sang français sur le trône, deux sixièmes de Saxe, un sixième d'Autriche et un sixième de Lorraine.

Comment voulez-vous que le sang français l'emporte? — Impossible.

Aussi à qui Louis XVI a-t-il recours dans sa lutte politique contre la France? A son beau-frère d'Autriche, à son beau-frère de Naples, à son neveu d'Espagne, à son cousin de Prusse, c'est-à-dire à sa famille.

Les historiens et même les légendaires ont été rarement justes pour Louis XVI.

Les légendaires étaient presque tous de la domesticité du roi.

Les historiens sont presque tous du parti de la République.

Soyons du parti de la postérité, c'est le droit du romancier.

Le roi avait reçu du duc de la Vauguyon une éducation jésuitique qui avait modifié en mal le cœur droit qu'il avait reçu de son père et de sa mère. Jamais ce qu'il restait de cette loyauté primitive, ne lui permit de comprendre le plan de M. de Kaunitz et de la reine, détruire la Révolution par la Révolution. En réalité, le roi n'aimait personne ses enfants, parce qu'il doutait de sa paternité; la reine, parce qu'il doutait de son amour; et cependant la reine était la seule qui eût sur lui quelque influence. La seule de la famille, bien entendu.

Mais, en échange, il était tout aux prêtres. C'est à leur influence qu'il faut attribuer ses serments prêtés et révoqués, sa fausseté dans la comédie constitutionnelle, ses mensonges politiques enfin.

Il était toujours le roi de 88. La chute de la Bastille ne lui avait rien appris; 89 était toujours pour lui une émeute, et 92 un complot du duc d'Orléans.

Jamais il ne voulut admettre le peuple comme une majesté égale à la majesté royale. Chez lui, le droit divin primait le droit populaire, et il tint pour une offense suprême que, le 13 septembre 1791, le président Thouret, qui venait lui faire accepter la Constitution, le voyant s'asseoir se fût assis.

Ce fut ce soir-là que M. de Goguelat partit pour Vienne, avec une lettre du roi pour l'empereur.

A partir de ce moment, les Français étaient non seulement l'étranger, mais l'ennemi; et on en appelait contre eux à la famille.

Et voici dans quelle aberration son éducation jésuitique et princière jetait Louis XVI: c'est qu'il put en même temps annoncer son acceptation de la Constitution à tous les rois de l'Europe, et à l'Autriche sa protestation contre elle.

Il y aurait une histoire bien curieuse à écrire, par malheur les documents de celle-là manquent, c'est l'histoire du confessionnal de Louis XVI, c'est-à-dire d'un cœur naturellement bon, d'une âme foncièrement honnête aux prises avec l'obstination cléricale. Richelieu disait que les douze pieds carrés de l'alcôve d'Anne d'Autriche lui donnaient plus de peine à gouverner que le reste de l'Europe.

Le roi pouvait dire que sa conscience dans le confessionnal soutenait plus d'assauts que Lille.

Mais Lille résista comme une ville loyale.

La conscience de Louis XVI se rendit comme Verdun.

Par malheur, en même temps que le roi déclarait à Vienne que le peuple français était ennemi du roi, le peuple français se convainquait peu à peu que le roi était son ennemi.

Mais celle que depuis longtemps il regardait comme son ennemie, c'était la reine.

Ses sept ans de stérilité, que l'on ne savait à quoi attribuer tant que l'on ne connaissait pas l'infirmité du roi, ses amitiés exagérées avec mesdames de Polignac, de Polastron et de Lamballe, dont la dernière au moins lui fut fidèle jusqu'à la mort; ses imprudences avec Arthur Dillon et de Coigny, ses folles matinées, ses plus folles nuits au petit Trianon, ses largesses folles à ses favorites, qui la firent appeler *madame Déficit*, son opposition à l'Assemblée, qui la fit appeler *madame Veto*, cette préférence éternelle donnée à l'Autriche sur la France, cet orgueil des Césars allemands qu'elle mettait son amour-propre à ne pas voir plier, ce cri continuel dans l'attente de l'ennemi, tantôt à madame Elisabeth, tantôt à madame de Lamballe: « Ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? » en avaient fait l'exécration des Français.

Ils venaient, ces Prussiens tant désirés, tant attendus, ils venaient précédés de la terreur pour le peuple et de l'espérance pour la royauté. Ils venaient, le manifeste du duc de Brunswick à la main, et ils commençaient dès la frontière à le mettre à exécution. Ils venaient, et déjà la cavalerie autrichienne était aux environs de Sarrelouis, enlevant les maires patriotes et les républicains connus. Puis les uhlans, dans leurs passe-temps, leur coupaient les oreilles et les leur clouaient au front.

La nouvelle fut terrible aux Parisiens quand ils la lurent dans les bulletins officiels. Mais la terreur fut plus grande encore quand, l'armoire de fer forcée, on eut connaissance d'une lettre adressée à la reine dans laquelle on lui annonçait avec joie que les tribunaux arrivaient derrière les armées, et que les émigrés réunis à l'armée du roi de Prusse, déjà en possession de Longwy, instruisaient le pro-

ces de la Révolution et préparaient les potences destinées aux révolutionnaires.

Puis venait l'exagération qui accompagne d'ordinaire les grandes catastrophes.

C'était, disait-on, à Paris que les contre-révolutionnaires en voulaient ; tout ce qui avait trempé dans la Révolution, y passerait. Si les Autrichiens ont enfermé à Olmutz la Fayette, qui avait voulu sauver le roi, ou plutôt la reine, — et remarquez que l'enchanteresse avait successivement usé Mirabeau, la Fayette et Barnave. — à plus forte raison réagiraient-ils contre les trente mille personnes qui avaient été chercher le roi à Versailles ; contre les vingt mille qui avaient ramené le roi de Varennes ; contre les quinze mille qui avaient envahi le château le 20 juin, et contre les dix mille qui l'avaient forcé le 10 août.

On les exterminera depuis la première jusqu'à la dernière.

La mise en scène était déjà arrêtée.

Dans une grande plaine déserte, — il n'y a pas de plaine déserte en France, mais les souverains ayant dit : « Les déserts valent mieux que les peuples révoltés, » on en ferait une, — et les Parisiens indiquaient la plaine Saint-Denis, où l'on brûlerait tout, moissons, arbres, maisons, — on dresserait un trône à quatre faces : un pour Léopold, un pour le roi de Prusse, un pour l'impératrice de Russie, l'autre pour M. Pitt. Sur ces quatre faces, on dresserait quatre échafauds. La population, vil bétail, serait chassée alors aux pieds des rois alliés. Là, comme au jugement dernier, on séparerait les bons des mauvais, et les mauvais (les révolutionnaires, bien entendu), on les guillotinerait.

Mais, à peu d'exceptions près, les révolutionnaires, c'était tout le monde, c'étaient les cent mille hommes qui avaient pris la Bastille, c'étaient les trois cent mille hommes qui s'étaient juré fraternité au Champ de Mars, c'étaient tous ceux qui avaient mis la cocarde tricolore à leur oreille.

Et ceux qui voyaient plus loin se disaient :

— Hélas ! c'est non seulement la France qui périra, mais la pensée de la France ; c'est la liberté du monde qui sera étouffée dans son berceau, c'est le droit, c'est la justice.

Et toutes ces menaces qui épouvantaient Paris réjouissaient la reine.

Une nuit, raconte madame Campan, — qui n'est pas suspecte de jacobinisme, — une nuit que la reine veillait, c'était quelques jours avant le 10 août, et que, à travers les persiennes de la fenêtre de sa chambre restée ouverte, selon l'habitude qu'elle en avait fait prendre, elle suivait la marche de la nuit, elle appela deux fois madame Campan, qui couchait dans sa chambre.

Madame Campan lui répondit.

La reine, au clair de la lune, s'efforçait de lire une lettre ; cette lettre lui apprenait la prise de Longwy, et la marche rapide des Prussiens sur Paris.

La reine calcula les lieues, puis les jours, et, avec un soupir de satisfaction :

— Il ne leur faut que huit jours, dit-elle ; dans huit jours, nous serons sauvés !

Ces huit jours écoulés, les Prussiens étaient encore à Longwy et la reine était au Temple.

C'étaient tous ces événements dont le bruit, parvenu jusqu'à Argenton, avait porté le parti populaire à demander des conseils à Jacques Mérey.

XVII

L'HOMME PROPOSE

Le lendemain, vers neuf heures du matin, Jacques Mérey étant à son laboratoire et Eva à son orgue, on entendit au bout de la rue une grande rumeur qui allait s'approchant.

Cette rumeur n'avait rien d'inquiétant, car c'étaient les cris de joie qui y dominaient particulièrement.

Jacques ouvrit la fenêtre, jeta un coup d'œil dans la rue, et vit une grande foule portant des drapeaux. En tête marchait la musique, et en avant de la musique Baptiste avec sa trompette.

Le docteur referma la fenêtre et se remit à son fourneau.

Au bout de cinq minutes, il lui sembla que toute cette foule s'arrêtait devant sa maison.

La porte de son laboratoire s'ouvrit et Eva parut, toute pâle et tout émue.

— Qu'as-tu, ma chère enfant ? s'écria le docteur en allant à elle.

— Ces gens, dit-elle cette foule, tout ce monde, c'est pour vous, mon ami.

— Comment, pour moi, demanda Jacques.

— Oui. Elle est arrêtée devant la maison. Et, tenez, voilà la trompette de Baptiste qui va nous annoncer quelque chose.

Et elle porta machinalement ses mains à ses oreilles.

En effet, la trompette de Baptiste fit entendre son air habituel ; il n'en savait qu'un.

Puis la parole succéda au son, et, d'une voix claire et parfaitement accentuée :

— Il est fait à savoir, dit-il, aux citoyens d'Argenton, que le citoyen Jacques Mérey a été nommé hier député à la Convention.

— Vive le citoyen Jacques Mérey !

Et toute la foule répéta :

— Vive le citoyen Jacques Mérey.

En ce moment, un pas se fit entendre dans l'escalier, et Antoine parut à son tour, et, frappant du pied, prononça les paroles sacramentelles :

— Centre de vérité, cercle de justice.

Et aussitôt il ajouta :

— Tous les gens qui sont en bas demandent le docteur Jacques Mérey.

Le docteur regarda Eva.

— Il faut y aller, dit-elle.

Le docteur descendit, Eva le suivit tremblante.

Le docteur s'arrêta sur la porte de la rue qui dominait la voie publique de la hauteur de cinq ou six marches.

A son apparition, la musique entonna l'air fraternel :

Où peut-on être mieux...

Baptiste, qui ne voulait pas rester muet au milieu de la symphonie universelle, emboucha sa trompette et joua son air.

Tout ce charivari cessa pour faire de nouveau place aux cris de « Vive Jacques Mérey, notre député à la Convention ! »

Jacques Mérey avait compris. C'était cela que lui annonçait le patriote qui lui avait barré le passage la veille, et qui avait dit en le lui rouvrant :

— Allez, demain vous aurez de nos nouvelles.

Mais, depuis la veille, le docteur n'avait pas changé d'avis ; les naïves protestations d'amour d'Eva l'avaient au contraire encore plus profondément confirmé dans sa résolution.

Il fit signe qu'il voulait parler, tout le monde cria :

— Silence.

— Mes amis, dit-il, j'ai un vif regret que vous n'ayez pas voulu croire à mes paroles d'hier. Ma détermination est la même aujourd'hui. Je vous remercie du grand honneur que vous m'avez fait ; mais je n'en suis pas digne et je me récuse.

— Tu n'en as pas le droit, citoyen Mérey, dit une voix.

— Comment ! s'écria le docteur ; je n'ai pas le droit de faire de moi-même ce que je veux ?

— L'homme ne s'appartient pas à lui-même ; il appartient à la nation, reprit le citoyen qui avait parlé en passant des derniers rangs aux premiers, et quiconque osera soutenir le contraire sera proclamé par moi mauvais citoyen.

— Je suis un philosophe et non un homme politique, je suis un médecin et non un législateur

— Soit ! philosophe, tu as médité sur la grandeur et la chute des empires ; médecin, tu as étudié les maladies du corps humain ; philosophe, tu as vu que la liberté était aussi nécessaire à l'esprit, pour vivre et se développer, que l'air aux poumons pour hématoser le sang et pour respirer. Quand l'empire romain a-t-il commencé à tomber moralement (et dans les empires tout abaissement moral présage la chute physique) ? quand les Césars se sont faits tyrans. Tu es médecin, as-tu dit ? et que crois-tu donc qu'est un peuple, sinon un tout immense soumis aux lois de l'individu ? Seulement, l'individu vit des années et le peuple des siècles, mais pendant ces siècles le corps social comme le corps humain a ses maladies qu'il faut soigner, et dont il faut le guérir ; tout législateur ne saurait être médecin, mais tout médecin peut être législateur. Cicéron l'a dit, quand un membre est gangrené, il faut le couper pour sauver le reste du corps. Accepte le mandat qui t'est offert, Jacques Mérey ; prends la lancette, le bistouri, la scie ; il y a de l'ouvrage à la cour pour les médecins et surtout pour les chirurgiens.

— Comme chirurgien, la place est prise, dit Jacques Mérey, et vous avez là-bas un terrible tireur de sang qu'on appelle Marat. A lui seul il suffira, je l'espère.

— Ce n'est ni avec la lancette, ni avec le bistouri, ni avec la scie que Marat veut tirer le sang, c'est avec la hache ; j'ai parlé d'un chirurgien et non d'un bourreau.

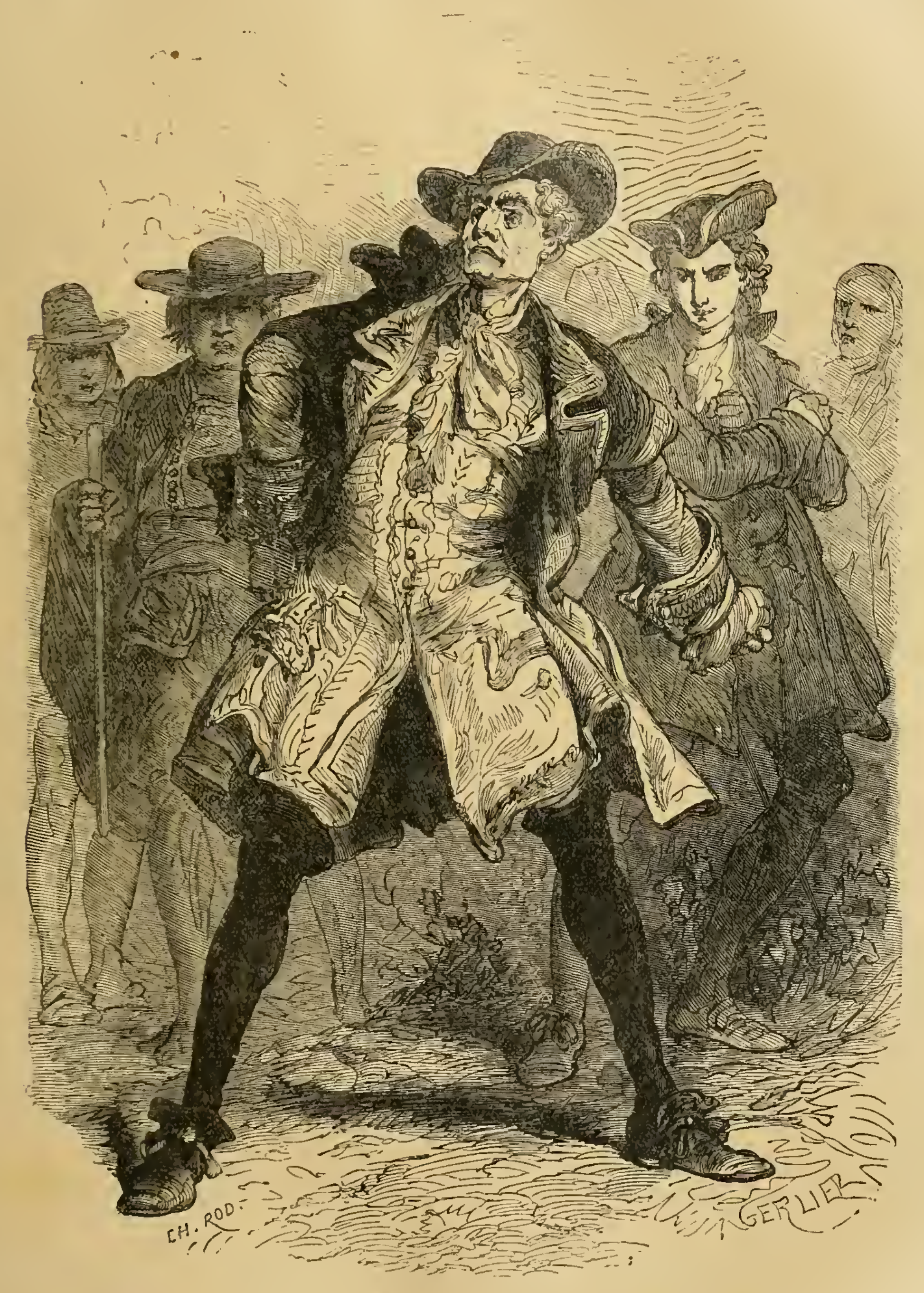
— Quand vous aurez besoin de moi là-bas, reprit Jacques avec la tristesse de l'homme qui répond à de bonnes raisons par de mauvaises, j'irai, mais le moment n'est pas

venu. N'avez-vous pas Siéyès qui est la logique, Vergniaud qui est l'éloquence, Robespierre qui est l'intégrité, Condorcet qui est la science, Danton qui est la force, Pétion qui est la loyauté, Roland qui est l'honneur? que ferais-je moi pauvre ver luisant au milieu de pareils flambeaux?

— Tu ferais ton devoir, auquel tu manques aujourd'hui, Jacques Mérey! Dieu ne t'a pas donné une haute intelligence passes à côté d'une gloire immortelle comme un aveugle près d'un trésor. Jacques Mérey, la France pouvait t'honorer, elle te méprisera; elle pouvait te bénir, elle te maudira.

— Et qui donc es-tu pour t'obstiner à forcer ainsi ma volonté?

— Je suis ton collègue Hardouin, élu aujourd'hui en même temps que toi à Châteauroux, et je me faisais une gloire



Monsieur le commissaire, dit le seigneur de Chazelet, voilà qui tranche la question.

et un profond savoir pour que tu enfouisses le tout au fond d'une province, quand Paris, le cerveau de la France, est en travail de la liberté. Pour la réussite d'un tel travail, il faut la réunion de toutes les capacités; ne vois-tu pas que c'est une volonté providentielle qui centralise dans Paris tout ce que la province a d'esprits supérieurs? L'Assemblée nationale a proclamé les droits de l'homme; la Constituante, la souveraineté du peuple. Il reste à la Convention nationale quelque chose de grand à proclamer; tu peux être de ceux-là qui crieront au monde: « La France est libre! » et tu refuses! Jacques Mérey, je te le dis, tu de m'asseoir là-bas près de toi, d'appuyer ta parole, de la combattre peut-être.

— Eh bien, Hardouin, pardonne-moi le premier et implore mon pardon de ceux qui nous écoutent; mais une cause secrète, une cause que je dois taire, une cause plus importante que toutes celles que je viens de dire, m'enchaîne ici

Hardouin monta les quelques marches qui le séparaient de Jacques Mérey.

— Cette cause, je la connais, dit-il à voix basse et en s'approchant de son oreille; tu aimes, lâche cœur, et tu sacrifies tes concitoyens, ton pays, ton honneur à un amour

insensé; prends garde, ton amour est ta faute: Dieu te punira par ton amour.

Mais Jacques Mérey ne l'écoutait plus. L'œil fixé sur une espèce de ruelle qui communiquait directement du centre de la ville à sa maison, il regardait venir avec inquiétude un groupe composé de quatre personnes, si toutefois on peut appeler groupe quatre personnes marchant deux à deux et à une certaine distance les unes des autres.

Les deux personnes qui marchaient en tête étaient le seigneur de Chazelet, que l'on commençait à appeler le *ci-devant* seigneur, et le commissaire de la ville, ceint de son écharpe.

Les deux autres étaient Joseph le braconnier et sa mère. Il faut dire que ceux-ci avaient plutôt l'air de se faire traîner que de les suivre de bonne volonté.

Ils semblaient venir droit à la maison de Jacques Mérey, que le commissaire désignait du doigt au seigneur de Chazelet.

Le docteur, de son côté, semblait les voir venir avec une angoisse croissante. Il éprouvait ce qu'éprouvent instinctivement les animaux quand un orage, s'amassant au ciel, charge l'air d'électricité et suspend le tonnerre au-dessus de leur tête.

La foule s'écarta devant le commissaire de police, tout en grondant à la vue du seigneur de Chazelet.

Le commissaire de police marcha droit au docteur.

— Citoyen Jacques Mérey, lui dit-il, je te somme, si tu ne veux encourir les peines portées par la loi contre les coupables de séquestration de mineur, de remettre à l'instant même entre les mains du citoyen Félix-Adrien-Prosper de Chazelet sa fille Hélène de Chazelet, que tu retiens depuis six ans enfermée dans ta maison, et qui t'a été confiée par Joseph Blangy et sa mère, qui n'en étaient que dépositaires, pour lui donner comme médecin les soins que nécessitait son état.

Un cri déchirant éclata derrière le docteur. Ce cri, c'était Eva qui l'avait poussé: elle venait d'entr'ouvrir la porte et avait entendu la sommation du commissaire de police.

Elle serait tombée évanouie si le docteur ne l'eût soutenue entre ses bras.

— Est-ce là la jeune fille que vous avez remise il y a sept ans entre les mains du docteur Mérey? demanda le commissaire en s'adressant à Joseph Blangy, ainsi qu'à sa mère, et en désignant Eva.

— Oui, monsieur, répondit le braconnier; quoiqu'il y ait une grande différence entre l'idiote sans forme humaine et sans intelligence que le docteur a reçue de nos mains, et ce qu'est aujourd'hui mademoiselle Eva.

— Elle ne s'appelle pas Eva, mais Hélène, dit le seigneur de Chazelet.

— Ah! s'écria le docteur, il ne lui restera rien de moi; pas même le nom que je lui avais donné.

— Allons, du courage, sois homme! dit Hardouin en lui serrant la main.

— Ah! c'est toi qui m'as porté malheur! s'écria Jacques Mérey.

— Je t'aiderai à le supporter, répondit Hardouin.

Puis, comme des murmures se faisaient entendre dans la foule à la vue de cet homme foudroyé, et à celle d'Eva, qui, revenue à elle, se suspendait d'un bras à son cou en sanglotant:

— Je reconnais, dit le seigneur de Chazelet, que les soins que vous avez donnés à ma fille méritent rémunération, et je suis prêt à vous compter telle somme que vous demanderez pour cette cure qui vous fait le plus grand honneur.

— Oh! malheureux! dit Jacques Mérey, qui offre de l'argent en échange de la beauté, du talent, de l'intelligence! n'avez-vous pas compris qu'on ne fait pas ce que j'ai fait pour de l'argent, et que c'était elle seule qui pouvait me payer?

— Vous payer, et comment cela?

— Je l'aime, monsieur! s'écria Eva.

Et tout ce qu'il y avait d'âme, de cœur et de passion en elle, Eva le mit dans ce cri.

— Monsieur le commissaire, dit le seigneur de Chazelet, voilà qui tranche la question. Vous comprenez que la dernière et l'unique héritière d'une maison comme la nôtre ne peut pas épouser le premier venu.

Jacques, à cette insulte, frissonna de la tête aux pieds et releva son front plissé par la colère.

— Oh! mon ami, mon bien-aimé, murmura Eva, pardonne-lui; il ne connaît que la noblesse des hommes et ne sait pas ce que c'est que la noblesse de Dieu.

— Monsieur, dit Jacques redevenant homme, voici mademoiselle Hélène de Chazelet que, à la vue de tous, je remets entre vos mains. Belle, chaste et pure, digne, je ne dirai pas d'être l'épouse d'un roi, d'un prince ou d'un noble, mais digne d'être la femme d'un honnête homme.

— Oh! Jacques, Jacques, vous m'abandonnez! s'écria Eva.

— Je ne vous abandonne point. Je cède à la force; j'obéis à la loi; je me courbe devant la majesté de la famille: je vous rends à votre père.

— Vous savez, monsieur Mérey, ce que je vous ai dit relativement au payement?

— Assez, monsieur! la population tout entière d'Argenton s'est chargée d'acquitter votre dette: elle m'a nommé membre de la Convention.

— Faites avancer la voiture, Blangy.

Blangy fit un signe, une voiture en grande livrée s'avança; un laquais poudré ouvrit la portière. Jacques Mérey soutint Eva pour descendre les quatre ou cinq marches qui conduisaient à la rue; puis, après lui avoir donné devant la foule un baiser au front, il la remit entre les mains de son père.

Celui-ci l'emporta évanouie dans la voiture, qui partit au galop. Scipion jeta un regard douloureux sur le docteur et suivit la voiture.

— Lui aussi! murmura Jacques Mérey.

— Et maintenant, dit Hardouin, vous acceptez, n'est-ce pas?

Le feu du génie et la flamme de la colère brillèrent tout ensemble dans les yeux de Jacques Mérey.

— Oh! oui, dit-il, j'accepte. Et malheur à ces rois qui jurent et qui trahissent leur serment! malheur à ces princes qui reviennent avec l'étranger l'épée nue contre leur mère! malheur à ces seigneurs aux enfants desquels nous donnons notre science, notre vie, notre amour, que nous tirons des limbes pour en faire des créatures dignes de s'agenouiller devant Dieu un lis à la main, et qui, pour nous remercier nous appellent les premiers venus! malheur à eux! — Au revoir, Hardouin! — Merci, citoyens électeurs; vous entendrez parler de moi, je vous le promets, je vous le jure!

Et, d'un geste superbe, prenant le ciel à témoin du serment qu'il venait de faire, il rentra chez lui, et, là, loin de tous les yeux, sans témoins de sa faiblesse, il tomba étendu sur le tapis, sanglotant, s'enfonçant les mains dans les cheveux, et criant:

— Seul! seul! seul!

XVIII

UNE EXÉCUTION PLACE DU CARROUSEL

Le samedi 26 août 1792, la diligence de Bordeaux déposait rue du Bouloi le citoyen Jacques Mérey, député à la Convention.

Une tristesse profonde planait sur Paris. Décidément Longwy, chose dont on avait douté pendant trois jours, était pris par trahison, et l'Assemblée nationale avait décrété à l'instant même que tout citoyen qui, dans une place assiégée, parlerait de se rendre, après confrontation faite avec les témoins qui auraient entendu la proposition infâme, et affirmation de ceux-ci, serait, sans autre forme de procès, mis à mort.

Les souverains alliés avaient, le 24 août, pris possession de Longwy au nom du roi de France.

La Commune de Paris, dans laquelle s'était déjà incarné le sentiment de la République, avait exigé de l'Assemblée la création d'un tribunal extraordinaire, et, malgré la résistance de Choudieu, qui avait dit: *On veut une inquisition, je résisterai jusqu'à la mort;* malgré celle de Thuriot, qui s'était écrié: *La Révolution n'est pas seulement à la France, nous en sommes comptables à l'humanité*, le tribunal extraordinaire avait été voté.

Il faut dire que, pendant les quelques jours qui venaient de s'écouler, la situation ne s'était point embellie. Le voile de deuil qui couvrait la France s'épaississait de plus en plus; les Prussiens étaient partis de Coblentz le 30 juillet. Ils avaient avec eux toute une cavalerie d'émigrés; — ces messieurs étaient trop fiers pour servir dans l'infanterie; — ils voulaient bien sauver le roi, mais à cheval. Cette cavalerie montait à quatre-vingt-dix escadrons. Le 18 août, ils avaient fait leur jonction avec le général autrichien. Les deux armées, fortes de cent mille hommes, avaient investi et pris Longwy.

L'ennemi marchait sur Verdun.

La Fayette, républicain en Amérique, constitutionnel en France, la Fayette, qui n'avait pas fait un pas depuis 83, c'est-à-dire depuis l'indépendance de l'Amérique jusqu'au 10 août, c'est-à-dire jusqu'à la chute de la monarchie française, et que nous devions, sans qu'il eût fait un pas, retrouver en 1830 tel qu'il était en 1792, la Fayette avait appelé son armée à marcher sur Paris pour y défaire le 10 août; mais l'armée n'avait pas bougé, et c'était lui qui avait été obligé de fuir, comme plus tard devait fuir Dumouriez, dont il eût fait le pendant dans l'histoire si les Au-

trichiens, en l'arrêtant et en le faisant prisonnier, n'avaient point donné à Béranger l'occasion de faire ce vers :

Des fers d'Olmutz nous effaçons l'empreinte.

L'Assemblée l'avait décrété d'accusation. Dumouriez l'avait remplacé à l'armée de l Est en même temps que Kellermann remplaçait Lukner à l'armée du Nord.

On apprenait en même temps l'insurrection de la Vendée.

A l'Est, la guerre du grand jour, la guerre étrangère.

A l'Ouest, la guerre des ténèbres, la guerre civile.

L'une marchant au-devant de l'autre, Paris mis entre les deux.

Sans compter deux ennemis puissants :

Le prêtre, la femme.

Le prêtre, inviolable dans cette sombre forteresse de chêne où il se retire et qu'on appelle le confessionnal.

La femme, endoctrinée par lui, et qui a pour elle les pleurs et les soupirs sur l'oreiller.

— Qu'as-tu ? demande le mari.

— Notre pauvre roi qui est au Temple ! Notre pauvre curé qu'on veut forcer de prêter serment ! la sainte Vierge s'en voile le visage ; le petit Jésus en pleure.

Et le lit devenait l'allié du confessionnal.

Mais, par bonheur, voici l'arrière-garde du Nord qui s'avance. Un corps de trente mille Russes vient de se mettre en marche.

La Commune de Paris, plus en contact avec tous que l'Assemblée, sentait la conspiration contre-révolutionnaire ramper du palais à la mansarde et des carrefours aux prisons.

Elle rugissait.

L'Assemblée se sentait impuissante à repousser sans quelque grand coup l'ennemi du dehors, et surtout l'ennemi du dedans.

Elle s'effrayait.

Prenant un terme moyen, au lieu du grand coup que rêvait la Commune, elle avait décrété une grande démonstration.

— Mais que demandent donc les républicains ? disaient les constitutionnels, les larmes aux yeux ; les Suisses sont morts, les Tuileries sont foudroyées, le trône est en poussière ; le roi est au Temple, les royalistes sont en prison. Demain va avoir lieu la fête expiatoire du 10 août, et ce soir même on exécute, en face des Tuileries, ce bon Laporte, ce fidèle serviteur du roi, qui est venu annoncer à l'Assemblée nationale, au nom de son maître en fuite, que ce maître n'avait jamais juré la Constitution que contraint et forcé, de sorte qu'il aimait mieux quitter la France que de tenir son serment.

C'est vrai ! les cent-suisses étaient morts : mais la masse des royalistes était en armes et prête à agir ; le roi avait perdu les Tuileries, avait perdu son trône, avait perdu sa liberté : mais, en perdant les Tuileries, le trône et la liberté, il gardait l'Europe ; mais, en rompant avec la France, il avait tous les rois pour alliés et tous les prêtres pour amis. On allait célébrer l'apothéose des morts du 10 août : mais, le soir où l'on avait appris la trahison de Longwy, les royalistes s'étaient montrés par groupes autour du Temple, échangeant des signes avec le roi ; on allait exécuter Laporte : mais, tandis qu'on punissait le valet innocent, on laissait le maître coupable conspirer tout à son aise.

« L'histoire, dit Michelet, n'a gardé le souvenir d'aucun peuple qui soit entré si loin dans la mort. Quand la Hollande, voyant Louis XIV à ses portes, n'eut de ressource que de s'inonder, que de se noyer elle-même, elle fut en moindre danger, car elle avait l'Europe pour elle ; quand Athènes vit le trône de Xerxès sur le rocher de Salamine, perdit terre, se jeta à la nage, n'eut plus que l'eau pour patrie, elle fut en moindre danger ; elle était toute sur sa flotte, puissante, organisée dans la main du grand Thémistocle, et elle n'avait pas la trahison dans son sein ; la France était désorganisée et presque dissoute, trahie, livrée et vendue. »

C'était juste en ce moment, c'est-à-dire dans l'après-midi du 26 août, que Jacques Mérey arrivait à Paris et se faisait conduire à l'hôtel de *Nantes*, qui dressait ses cinq étages sur la place du Carrousel.

Jacques Mérey commença par réparer le désordre causé dans sa toilette par une nuit et deux journées de diligence. Son intention était d'aller immédiatement rendre visite à ses deux amis Danton et Camille Desmoulins.

C'était Danton qui, du temps où il était avocat au conseil du roi, avait obtenu pour Baptiste la pension viagère qui avait si fort étonné les bonnes gens d'Argenton.

Mais, au moment où, sa toilette achevée, il s'approchait machinalement de la fenêtre, il vit s'arrêter à quinze pas de l'hôtel une charrette peinte en rouge et portant tout un mécanisme peint de la même couleur.

Deux hommes, avec des bonnets rouges et des carmagnoles, étaient assis sur la première banquette de la voiture.

Un cabriolet suivait. Un homme, tout vêtu de noir, en descendit.

La Révolution ne lui avait rien fait changer à son costume : il portait la cravate blanche, les bas de soie et la poudre. Il paraissait âgé de soixante-cinq à soixante-six ans.

C'était Monsieur de Paris, autrement dit le bourreau.

Les deux hommes en carmagnole et en bonnet rouge étaient ses aides.

Le cabriolet s'éloigna. Monsieur de Paris resta pour faire dresser la guillotine.

Jacques Mérey était resté immobile à la fenêtre. Il avait beaucoup entendu parler de la nouvelle invention de M. Guillotin, et il avait même soutenu avec le célèbre Cabanis une discussion sur la douleur plus ou moins grande que devait causer la section des vertèbres, et sur la persistance de la vie chez le décapité.

Il n'était pas du tout de l'avis de M. Guillotin, qui prétendait que les gens qui auraient affaire à sa machine en seraient quittes pour une légère fraîcheur sur le cou, et qui affirmait qu'il n'avait qu'une crainte, c est que la mort par la guillotine serait si douce qu'elle accroîtrait le nombre des suicides, et qu'on ne saurait comment se défaire des vieillards las de la vie, qui voudraient absolument finir à l'aide de la nouvelle invention.

Jacques Mérey ne pouvait pas descendre pour examiner de près le fatal instrument, qui grandissait à vue d'œil sous ses yeux ; mais il pouvait inviter Monsieur de Paris à monter chez lui, et avoir ainsi d'un professeur émérite tous les renseignements qu'il désirait obtenir sur l'invention et les améliorations de l'œuvre philanthropique qui, ne pouvant pas faire l'égalité des Français devant la vie, avait fait au moins l'égalité des Français devant la mort.

Et, comme il commençait à tomber une pluie fine qui le servait à merveille dans son dessein.

— Monsieur, dit-il à l'homme habillé de noir, il n'est point absolument besoin que vous restiez dehors et vous fassiez mouiller pour suivre l'érection de votre machine ; montez chez moi, vous verrez aussi bien que de la place, et vous serez à couvert. En outre, comme je sais que vous êtes un homme instruit, quelque peu médecin même, nous causerons sérieusement de notre art commun, car je suis, moi, médecin tout à fait.

Monsieur de Paris, reconnaissant à l'aspect et à la parole de celui qui l'interpellait, qu'il avait affaire à un homme sérieux et comme il faut, salua, et, donnant un dernier ordre à ses aides, il prit l'escalier latéral par lequel on montait aux appartements.

Jacques Mérey attendait l'homme noir à sa porte, qu'il tenait entr'ouverte pour lui indiquer l'endroit où il était attendu.

Le bourreau entra.

Tout le monde sait que l'exécuteur des hautes œuvres, M. Sanson, était un homme parfaitement distingué.

Jacques Mérey le reçut et le traita en conséquence.

Après les premiers compliments échangés :

— Monsieur, dit-il à l'exécuteur des hautes œuvres, j'ai connu autrefois un très habile praticien qui s'était, avant M. Guillotin, beaucoup occupé de la même question qui a illustré ce dernier.

— Ah ! oui, dit Sanson, vous voulez parler du docteur Louis, n'est-ce pas ? celui qui était médecin par quartier du roi ?

— Justement, dit Jacques, j'ai étudié sous lui, et j'ai été son élève.

— Eh bien, monsieur, reprit Sanson, je peux vous donner sur le docteur Louis et sur ses essais tous les renseignements que vous pouvez désirer. Un jour, il nous convoqua à quatre heures du matin, dans la cour de Bicêtre. Un instrument dans le genre de celui-ci était dressé, et trois cadavres de la nuit même attendaient l'expérience qui devait être faite. Ce fut la première fois que je vis opérer le couperet et que je le mis en mouvement ; car, vous savez, monsieur, que ce sont mes aides qui font tout, et que je n'ai, moi, qu'à détacher l'anneau du clou qui le retient et à le laisser glisser dans la rainure, comme vous pourrez d'ailleurs le voir tout à l'heure, si vous voulez assister — et vous êtes à merveille pour cela — à l'exécution de ce pauvre diable de Laporte.

— Oui, monsieur, c'est ce que je ferai, répondit Jacques Mérey et au point de vue de la science, car je vous prie de croire que je ne suis nullement sanguinaire : mais revenons à l'instrument du docteur Louis, qui, autant que je puis me le rappeler, s'appela même un temps la *petite Louisette*. Je crois que l'expérience dont vous parlez ne lui fut pas favorable.

— C'est-à-dire monsieur, que les deux premières exécutions réussirent à merveille. La tête fut détachée des cadavres comme elle l'eût été d'hommes vivants ; mais la troisième échoua

— Etait-il arrivé quelque accident à la machine ou était-ce un vice de conformation? demanda le docteur Mérey.

— C'était un vice de conformation, non pas dans la machine, monsieur, mais dans le couperet. Le couperet tombait à plat, ce qui n'eût rien empêché s'il eût été secondé par une masse de plomb comme celle qui pèse sur lui aujourd'hui.

— Ah! je comprends! dit Jacques Mérey; ce fut le docteur Guillotin qui inventa la taille en biseau et, comme Améric Vespuce, il détrôna Christophe Colomb.

— Non, monsieur, non; la chose ne s'est pas passée comme cela; le roi, — je vous demande pardon, c'est une vieille habitude, — le citoyen Capet, voulais-je dire, qui s'occupe de mécanique, voulut non pas voir celle du docteur Louis, mais s'en faire rendre compte; on lui en fit un dessin exact, qu'il examina avec soin; puis tout à coup, prenant une plume: « Là, dit-il, est le défaut. » Et il traça sur le fer cette ligne savante qui de carré le rendit triangulaire. Le docteur Guillotin alla trouver le docteur Louis avec le dessin du roi, — pardon, du citoyen Capet; — et, comme le docteur Louis était déjà fort ennuyé qu'on eût donné à son invention le nom de *petite Louisette*, n'ayant pas besoin de cela pour sa réputation, il autorisa son confrère, le docteur Guillotin, à faire à sa machine toutes les corrections qui lui conviendraient et même à la baptiser de son nom. Voilà comment le docteur Guillotin est devenu l'auteur de cet instrument de supplice qui abaisse notre profession au niveau des plus humbles professions mécaniques, puisque maintenant, pour trancher une tête, il s'agit tout simplement de décrocher un anneau d'un clou, et qu'il n'est plus besoin, comme au temps où on décollait avec l'épée, de force ni d'adresse.

— Et vous regrettez ce temps-là? dit Jacques Mérey.

— Oui, monsieur; l'épée à la main, nous étions des justiciers; la ficelle à la main, nous ne sommes plus que des bourreaux. Vous êtes jeune, vous, et vous regardez en avant; moi je suis vieux et je regrette le temps passé; mon fils, qui est mon premier aide et qui a quarante-deux ans, s'y est fait tout de suite; mon petit-fils, qui en a douze, n'y pensera plus et fera la chose comme si elle s'était toujours passée ainsi.

— Mais, dit Jacques Mérey, excusez mon indiscrétion, monsieur; vous paraissez voir avec tristesse les préparatifs de cette exécution.

— Oui, monsieur, c'est vrai. Je vous demande pardon de ne pas vous appeler citoyen, et de ne pas vous tutoyer; mais, comme vous pouvez le voir, et comme je vous l'ai dit tout à l'heure, je suis vieux et ne puis arriver à perdre mes anciennes habitudes. Oui, cette exécution m'attriste profondément; je puis vous l'avouer, à vous, monsieur, qui me paraissez être un philosophe; nous sommes, dans notre famille, les vieux serviteurs de la royauté; il m'en coûte, à mon âge, de changer de maître et de devenir le valet du peuple.

— Mais alors pourquoi, pouvant déléguer votre fils à votre place pour l'exécution de ce soir, pourquoi la faites-vous vous-même?

— Quoique M. Laporte ne soit ni un grand seigneur, ni un noble, c'est un homme éminent, qui a servi le roi avec fidélité: j'aurais cru manquer à tous mes devoirs en n'assistant pas moi-même à ses derniers moments; il peut avoir quelque mission suprême à me confier, quelque secret important à me dire; je lui manquerais sur l'échafaud, et, quoique je ne sache pas si j'en descendrai vivant, tant je me sens faible, j'ai cru qu'il était de mon devoir d'y monter. Le soir de mon mariage, il y a de cela quarante-quatre ans, nous étions en train de danser joyeusement lorsqu'une troupe de jeunes seigneurs qui revenaient de quelque joyeuse expédition, voyant le premier étage que j'habitais illuminé comme pour une fête, monta et demanda le maître de la maison.

« Je m'approchai et m'inclinai devant eux, attendant respectueusement qu'ils voulussent bien dire la cause de leur visite.

« — Monsieur, me dit celui qui paraissait chargé de porter la parole pour les autres, nous sommes, comme vous pouvez le voir, des seigneurs de la cour; il nous semble de bien bonne heure pour rentrer chez nous; vous nous paraissez en fête, quelque baptême ou quelque mariage? Nous vous promettons de ne porter malheur ni à l'enfant, ni à la mariée.

« — Monsieur, répondis-je, ce serait un grand honneur pour nous, mais je doute que vous nous le fassiez quand vous saurez qui je suis.

« — Qui êtes-vous donc? demanda-t-il.

« — Je suis Monsieur de Paris, répondis-je.

« — Comment! dit l'un d'eux, qui n'avait pas encore parlé; comment, monsieur, c'est vous qui décapitez, qui pendez, qui rouez, qui cassez les bras et les jambes?

— C'est-à-dire, monsieur, entendons-nous, ce sont mes aides qui font tout cela, lorsqu'il s'agit du commun et de criminels vulgaires; mais lorsque, par hasard, le patient est un grand seigneur comme vous autres, messieurs, je me fais un honneur de remplir toutes ces fonctions moi-même.

« Vingt ans après nous nous retrouvâmes face à face sur l'échafaud, ce jeune homme et moi; je lui tins ma parole, je l'exécutai moi-même, et je le fis souffrir le moins que je pus. C'était le baron de Lally-Tollendal.

Jacques Mérey s'inclina; il admirait cette conscience, d'autant plus sincèrement qu'en effet Sanson était fort pâle et, à la vue des premières baïonnettes qui apparaissaient au guichet du Carrousel, paraissait près de se trouver mal.

Jacques Mérey lui offrit un verre de vin.

— Oui, monsieur, lui dit-il, si vous voulez me faire l'honneur de trinquer avec moi.

— Je le veux bien, répondit le docteur; mais à la condition que vous ferez raison à mon toast, quel qu'il soit.

— C'est convenu, monsieur; c'est bien le moins que je vous doive pour le grand honneur que vous me faites.

Jacques Mérey sonna, demanda une bouteille de madère et deux verres.

Il les emplit à moitié, en présenta un au bourreau, et, le choquant du sien:

— A l'abolition de la peine de mort! dit-il.

— Oh! de grand cœur, monsieur, dit Sanson. Dieu m'épargnerait ainsi de bien tristes journées que je prévois.

Les deux hommes choquèrent de nouveau leur verre et le vidèrent d'un trait.

— Maintenant, dit l'exécuteur des hautes œuvres, serait-ce indiscret à moi de demander le nom de l'homme qui n'a pas dédaigné de toucher mon verre du sien?

— Je m'appelle Jacques Mérey, monsieur, et suis député à la Convention.

— Ah! monsieur, laissez-moi vous baiser la main, car, d'après ce que vous venez de dire, vous ne condamnerez pas à mort notre pauvre roi.

— Non, parce que je crois fermement que nul homme n'a le droit de reprendre ce qu'il n'a pas donné et ce qu'il ne peut pas rendre: la vie! Mais la peine la plus dure après la mort, je la demanderai pour lui, car ce baron de Lally, dont vous parliez tout à l'heure et que vous avez exécuté, était, près de l'homme qui a voulu livrer la France à l'étranger, plus blanc que la neige. Allez, monsieur, faites votre office terrible, et n'oubliez pas, toutes les fois que vous passerez sur cette place, qu'il y a au premier étage de l'hôtel de *Nantes* un philosophe qui vous sait gré de plaindre les victimes que vous exécutez, d'appeler Louis XVI « le roi », et non « Capet », de dire « monsieur » au lieu de « citoyen », et qui est tout prêt à vous serrer la main chaque fois que vous lui tendrez la vôtre.

Sanson s'inclina avec la dignité d'un homme qui vient d'être relevé à ses propres yeux, et sortit.

En effet, les troupes commandées pour l'exécution commencèrent à envahir le Carrousel et formèrent un carré autour de l'échafaud écartant tout le monde et laissant un espace vide entre les spectateurs et la fatale machine. La curiosité était encore grande, car c'était la quatrième ou cinquième fois qu'elle opérait, et, comme l'avait dit le grand-père Sanson, c'était la première fois qu'il allait *assister* un patient.

Il était déjà sur l'échafaud lorsque le carré se forma. Il avait essayé du pied chaque marche de l'escalier; il avait pesé sur les planches de la plate-forme pour s'assurer de leur solidité; il faisait fonctionner la bascule pour voir si rien ne l'arrêterait; enfin il faisait glisser le couperet dans sa rainure pour voir si la rainure était suffisamment graissée.

C'est ainsi que, avant la représentation d'une pièce importante, le machiniste fait, la toile baissée, la répétition de ses décors.

L'exécution était fixée pour neuf heures; elle devait se faire aux flambeaux pour produire une plus grande impression.

A huit heures trois quarts, on commença d'entendre les roulements du tambour, qui, détendu à dessein, rendait ce son sourd et funèbre qui accompagne les convois.

Bientôt les premières torches parurent à la porte du Carrousel qui donne sur la Seine. Le condamné venait de la Conciergerie, et, pour surcroît de peine, il devait être exécuté devant ce palais qu'il avait, pendant près de quarante ans, habité avec le maître pour lequel il allait mourir.

La charrette où il était amené était entourée d'escadrons de cavalerie; en tête du cortège marchaient une soixantaine de *sans-culottes* portant des torches.

Le carré de soldats s'ouvrit pour laisser passer la charrette et son conducteur, assis sur le timon.

Le condamné était seul dans le fatal tombereau; il avait refusé un prêtre assermenté, et nul n'ayant pas prêté serment n'avait osé risquer sa tête à l'accompagner sur l'échafaud.

Il était en chemise, en culotte et en bas de soie noire ; le col de sa chemise était coupé au ras des épaules et ses cheveux au ras de la nuque

Il regarda avec tristesse, mais non avec crainte, l'échafaud dressé devant lui :

— Est-il temps de descendre? demanda-t-il à haute voix.

— Attendez que l'on vous aide, cria un des valets.

— Inutile, répondit le patient, et, pourvu qu'on me mette le marchepied, je descendrai seul.

Puis, avec un sourire, et regardant le double rang d'infanterie et de cavalerie qui entourait l'échafaud :

— Vous n'avez pas peur que je me sauve, n'est-ce pas? dit-il.

On enleva alors la planche qui fermait le tombereau par derrière, on y plaça le marchepied. Le patient descendit seul et sans aide, tourna autour du tombereau, suivi du valet qui avait apporté le marchepied, et, en avant de l'escalier, où l'attendait le grand-père Sanson pour l'aider à monter sur la plate-forme, il trouva l'huissier, qui lui lut sa condamnation à mort : « pour cause de trahison au peuple. »

— Ne pourriez-vous ajouter : *et de fidélité au roi?* demanda Laporte.

— Ce qui est écrit est écrit, dit l'huissier. Vous n'avez pas de révélation à faire?

— Non, répondit Laporte, sinon que j'espère que les trois quarts des Français sont coupables comme moi, et, à ma place, se seraient conduits comme moi.

L'huissier se dérangea et démasqua l'escalier de l'échafaud.

Sanson lui offrit le bras. Le patient, orgueilleux de montrer qu'il avait conservé toute sa force en face de la mort, refusait de s'y appuyer.

Sanson lui dit deux mots tout bas, et il ne fit plus aucune difficulté de monter, aidé par lui.

Il monta lentement, mais chacun put remarquer que c'était l'exécuteur qui ralentissait son pas ; pendant ce temps, ils parlaient bas, et sans doute Laporte le chargeait-il de ses volontés dernières.

Arrivés sur la plate-forme, ils causèrent encore quelques secondes, puis Sanson lui demanda :

— Etes-vous prêt?

— M'est-il permis de faire ma prière? demanda Laporte.

Sanson fit de la tête signe que oui.

Le patient s'agenouilla, mais il indiqua que ses mains liées derrière le dos le gênaient pour prier.

Sanson les lui délia à la condition qu'il se laisserait lier de nouveau lorsque la prière serait terminée.

Laporte rapprocha ses deux mains et dit à haute voix la prière suivante, que l'on put entendre au milieu du silence solennel qui se faisait autour de l'échafaud :

— Mon Dieu! pardonnez-moi mes péchés et regardez comme une expiation la mort douloureuse que je vais supporter pour avoir été fidèle à mon roi. Qu'il sache que, à l'heure de ma mort, mon âme est à Dieu et que mon cœur est à lui.

Puis il ajouta en latin :

— *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.*

— *Amen!* dit à haute voix l'exécuteur.

De grands murmures coururent dans la foule ; mais, lorsqu'on vit le condamné se relever, faire le signe de la croix en se tournant du côté des Tuileries, et donner sans résistance ses mains à lier, cette résignation de victime toucha la foule, qui se tut.

Ce qui suivit eut la durée de l'éclair.

Le condamné fut poussé sur la bascule, sa tête glissa à travers la lucarne, le couperet tomba.

— La tête! la tête! cria la foule.

Le bourreau s'approcha d'un pas ferme, fouilla dans le panier, tirant par les cheveux blancs la tête souillée de sang, et la montra au peuple qui battit des mains.

Mais en même temps on le vit vaciller, ses doigts se détendirent et lâchèrent la tête, qui roula de l'échafaud à terre, tandis que lui tombait mort sur la plate-forme.

— Un médecin! un médecin! crièrent les aides.

— Me voilà! répondit Jacques Mérey, et, se suspendant d'une main au balcon, il se laissa tomber dans la rue.

Non seulement la foule, mais la troupe elle-même s'ouvrit devant lui. On le vit rapidement traverser l'espace vide, monter deux à deux l'escalier de la plate-forme, en criant :

— Enlevez-lui son habit!

Alors, à genoux près du corps inerte, il lui posa la tête sur son genou, et, déchirant sa chemise de manière à mettre le bras à découvert, il fouilla rapidement la veine d'un coup de lancette.

Mais, quoiqu'il se fût passé dix secondes à peine entre la chute de l'exécuteur et la tentative du docteur pour le rendre à la vie, le sang ne vint pas.

Le bourreau, fidèle à son devoir, était mort près de la victime, morte fidèle à son roi

XIX

MADAME GEORGES DANTON ET MADAME CAMILLE DESMOULINS

On se rappelle que, au moment où il venait de secouer la poussière de la route pour se rendre chez ses deux amis, Danton et Desmoulins, Jacques Mérey, en s'approchant de la fenêtre, avait vu se dresser l'échafaud, et que c'était ce spectacle nouveau pour lui qui l'avait retenu.

Aussi, après une nuit qui ne fut pas exempte de cauchemars et dans laquelle il vit à plusieurs reprises la tête pâle et sanglante de Laporte pendue par ses cheveux blancs à la main du bourreau, et où, tout endormi, il chercha sa trousse pour y trouver une lancette, Jacques Mérey se leva-t-il encore tout troublé des événements de la veille.

Il eût cru certainement avoir été le jouet de quelque mauvais rêve s'il n'eût eu devant lui la façade des Tuileries encore toute criblée des balles populaires et toute tachée du massacre des Suisses.

D'ailleurs, la guillotine était restée debout, et des groupes de curieux stationnaient autour d'elle pour se raconter les détails inouïs qui avaient accompagné et suivi l'exécution de la veille.

A neuf heures du matin, on lui avait annoncé qu'un monsieur, vêtu de noir à la manière de l'ancien régime, désirait lui parler.

Il lui avait fait demander son nom. Mais celui-ci avait refusé de répondre, lui faisant dire tout simplement qu'il était le fils de celui à qui, la veille, il avait inutilement tenté de rendre la vie.

Le docteur avait compris à l'instant même que celui qui voulait lui parler était le fils de Sanson, élevé par la mort de son père au titre de *Monsieur de Paris*.

Il donna l'ordre de faire entrer à l'instant même.

Et, en effet, il ne s'était point trompé.

— Monsieur, lui dit Sanson, je sais qu'il est peu convenable à moi de me présenter chez vous, fût-ce pour vous offrir mes remercîments ; mais notre premier aide, Legros, m'a dit avec quel empressement vous aviez tenté de porter secours à mon père ; plus le cercle qui nous enferme dans la famille est infranchissable pour les étrangers, plus l'amour de la famille est grand chez nous. J'adorais mon père, monsieur... — Et, en effet, en disant ces mots, les larmes tombaient silencieusement des yeux de l'homme qui parlait. — Il en est résulté que j'ai mieux aimé être indiscret, inconvenant même, et venir vous dire : Monsieur, je n'oublierai jamais votre dévouement à l'humanité, que d'être soupçonné par vous, d'ingratitude pour vous, d'indifférence pour mon père. Je ne sais en quoi et si jamais je puis vous être utile, mais, dans quelque circonstance que ce soit, soyez certain, monsieur, que je risquerai ma vie pour la vôtre.

— Monsieur, lui dit Jacques Mérey, croyez que je suis aise de vous voir ; j'ai eu le plaisir de boire hier à l'abolition de la peine de mort un verre de vin d'Espagne avec monsieur votre père ; je l'avais invité à monter chez moi, d'abord pour lui épargner la pluie qui tombait à torrents, et ensuite pour lui faire une question toute spéciale ; l'intérêt de la conversation m'en a fait oublier le but.

— Dites, monsieur, reprit Sanson, et, si je peux répondre à cette question, je le ferai avec bonheur.

— Je voulais connaître l'opinion de votre père sur la persistance de la vie chez les décapités ; à défaut de l'opinion de votre père, me ferez-vous l'honneur de me dire la vôtre?

— Monsieur, répondit Sanson, ce n'est pas à nous autres qui ne faisons que lâcher le fil qui tient le couperet, qu'il faut demander cela, c'est à nos aides Si vous voulez, je vais appeler celui qui est chargé des derniers détails, et je crois que là-dessus il pourra vous donner tous les renseignements que vous désirez.

Le docteur fit un signe approbatif.

Sanson s'approcha de la fenêtre, appela un gros garçon rouge et de joyeuse humeur qui déjeunait assis sur la bascule de la guillotine avec un morceau de pain et des saucisses.

Le garçon leva la tête, regarda qui l'appelait, sauta du haut en bas de la plate-forme sans se donner la peine de se servir de l'escalier, et accourut au premier étage de l'hôtel de *Nantes*, où l'attendaient Jacques Mérey et Sanson fils.

— Legros, dit l'exécuteur à celui qu'il venait d'appeler, voici monsieur, que tu reconnais bien, n'est-ce pas?

— Je crois bien, citoyen Sanson, que je le reconnais ; c'est

lui qui a sauté hier de la fenêtre du premier pour venir porter secours à ton père, comme j'ai sauté aujourd'hui du haut en bas de la plate-forme pour venir demander ce que tu désirais de moi

— Voulez-vous, monsieur, adresser vous-même à ce garçon la question que vous avez à lui faire? demanda Sanson.

— Je voulais te demander, citoyen Legros, dit Jacques Mérey, employant la langue en usage à cette époque, si tu croyais à la persistance de la vie chez les décapités?

Legros regarda le docteur en homme qui n'a pas compris.

— Persistance de la vie? demanda-t-il? Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire que je désire savoir si tu crois que, une fois séparées l'une de l'autre, les deux parties du corps du décapité souffrent encore.

— Tiens! dit Legros, tu me fais juste la même question que le citoyen Marat m'a déjà faite. — Connais-tu le citoyen Marat?

— De réputation seulement. J'ai quitté Paris il y a dix ans, et n'y suis de retour que depuis hier.

— Ah! c'est un pur, celui-là, le citoyen Marat; et, si nous en avions seulement dix comme lui, en trois mois la Révolution serait faite.

— Je le crois bien, dit Sanson, hier il demandait 223.000 têtes!

— Et qu'as-tu répondu au citoyen Marat, quand il t'a fait la même question que moi?

— Je lui ai répondu que pour le corps je n'en savais rien, mais que pour la tête j'en étais sûr.

— Tu crois qu'il y a douleur sentie et appréciée par la tête une fois séparée du corps?

— Ah çà! mais tu crois donc que, parce qu'on les guillotine, les aristocrates sont morts, toi? Eh bien, écoute, on en guillotine trois aujourd'hui; c'est pas beaucoup; j'ai un panier tout neuf, veux-tu que je te le montre demain? Ils en auront ravagé le fond avec leurs dents.

— Cela peut être une action toute machinale, une dernière contraction nerveuse, dit le docteur comme s'il se fût parlé à lui-même, mais frissonnant encore des termes expressifs dont s'était servi le valet Legros.

Puis, se retournant vers Sanson :

— Monsieur, lui dit-il, je crois qu'il y a un moyen plus sûr que celui-là; et, si vous répugnez à en faire l'épreuve, laissez ce brave garçon, qui ne me paraît pas d'une sensibilité alarmante, faire l'épreuve à votre place. Aussitôt la tête coupée, qu'il la prenne par les cheveux et qu'il lui crie son nom à l'oreille. Il verra bien à l'œil du décapité s'il l'a entendu.

— Oh! si ce n'est que ça, dit Legros, ce n'est pas bien difficile.

— Monsieur, dit Sanson, je tenterai l'épreuve moi-même, pour vous être agréable et pour vous prouver ma reconnaissance, et, ce soir, un mot de moi que vous trouverez à l'hôtel vous en dira le résultat.

Peut-être la conversation eût-elle duré plus longtemps, mais un coup de canon que l'on entendit indiqua que la fête des morts commençait.

Le 27 août était, on se le rappelle, consacré à cette fête.

L'ordonnateur de ces sortes de solennités était un des administrateurs de la commune. Il se nommait Sergent.

C'était un artiste, non pas précisément dans son art, — de son art il était graveur et dessinateur, — mais artiste en fêtes révolutionnaires; son patriotisme, un peu exagéré peut-être, était l'inépuisable volcan auquel il demandait ses inspirations sombres, lugubres, splendides, à la hauteur des fêtes qu'il avait à célébrer.

C'était lui qui, aux désastreuses nouvelles venues de l'armée, avait, le 22 juillet 1792, proclamé la *patrie en danger*.

C'était lui qui, le 27 août de la même année, un mois à peine après cette proclamation, venait d'organiser la fête des morts.

Au milieu du grand bassin des Tuileries, une pyramide gigantesque couverte de serge noire avait été dressée.

Sur cette pyramide étaient tracées en lettres rouges des inscriptions rappelant les massacres de Nancy, de Nîmes, de Montauban, du champ de Mars, imputés, comme on le sait, aux royalistes.

C'était pour faire pendant à cette pyramide que la guillotine était restée debout

On avait réservé pour cette journée trois exécutions capitales, elles faisaient partie du programme de la fête.

A onze heures du matin sortirent de la Commune de Paris, c'est-à-dire de l'hôtel de ville, entourées d'un nuage d'encens et, comme eût fait une théorie athénienne dans la rue des Trépieds, marchant au milieu des parfums, les veuves et les orphelines du 10 août, en robes blanches, serrées de ceintures à la taille, portant dans une arche, sur le modèle de l'arche d'alliance, cette fameuse pétition du 17 juillet 1791 qui hâtivement avait demandé la République, et qui reparaissait à son heure comme les choses fatalement décrétées.

De temps en temps, une femme vêtue de noir marchait seule, portant une bannière noire, sur laquelle étaient écrits ces trois mots : MORT POUR MORT.

Après cette procession lugubre et menaçante, comme pour répondre à son appel, marchait ou plutôt roulait une statue colossale de la Loi, assise dans un fauteuil et tenant son glaive.

Derrière la Loi venait immédiatement le terrible tribunal révolutionnaire institué le 17 août et qui approvisionnait déjà la guillotine.

Mêlée au tribunal, toute la Commune s'avançait, conduisant la statue de la Liberté;

Puis enfin les juges et les tribunaux chargés de défendre cette liberté au berceau, et au besoin de la venger.

Les deux statues s'arrêtèrent un instant de chaque côté de la guillotine pour voir tomber la tête d'un condamné, et continuèrent leur chemin.

Il serait difficile sans l'avoir vu de se faire une idée de ce qu'était un pareil cortège s'avançant à travers une population morne de tristesse ou ivre de vengeance, accompagné des chants de Marie-Joseph Chénier et de la musique de Gossec.

Jacques Mérey regarda défiler le cortège lugubre; puis, sentant que la douleur publique égalait sa douleur privée, avec un triste sourire sur les lèvres, il prit le chemin de la demeure de Danton.

Danton et Camille Desmoulins, ces deux amis, que la mort elle-même qui sépare tout ne put séparer, demeuraient à quelques pas l'un de l'autre.

Danton occupait un petit appartement du passage du Commerce, au premier étage d'une sombre et triste maison qui faisait et fait probablement encore aujourd'hui arcade entre le passage et la rue de l'Ecole-de-Médecine.

Camille Desmoulins demeurait au second étage d'une maison de la rue de l'Ancienne-Comédie.

Ce fut chez Danton que Jacques Mérey se présenta d'abord.

Le député de Paris n'était point chez lui. Le docteur n'y trouva que madame Danton.

Jacques Mérey lui était complètement inconnu de visage; mais à peine se fut-il nommé que madame Danton, qui avait souvent entendu parler de lui comme d'un homme du plus grand mérite, l'accueillit en ami de la maison et le força de s'asseoir.

Danton venait d'être nommé, depuis trois jours seulement, ministre de la justice, ce qu'ignorait encore Jacques Mérey. Et il était en train de s'installer dans son ministère.

Quant à sa femme, elle hésitait à abandonner son modeste appartement, répétant sans cesse à son mari : « Je ne veux pas habiter l'hôtel de la justice; il nous y arrivera malheur. »

Qu'on nous permette, puisque nous allons pendant quelque temps vivre avec de nouveaux personnages, de peindre, au fur à mesure qu'ils se présenteront à nous, les personnages avec lesquels nous allons vivre.

Danton, qui n'était point chez lui, et que nous retrouverons comme Orphée prêt à être déchiré par des bacchantes, était d'Arcis-sur-Aube; avocat au conseil du roi, mais avocat sans cause, il se maria avec la fille d'un limonadier établi au coin du pont Neuf.

Dans cette union, c'était la femme qui apportait pour dot sa confiance dans l'avenir; non seulement elle avait rêvé, mais elle avait deviné le plus puissant athlète révolutionnaire qui dût combattre et renverser la royauté.

Etait-ce pour cela, était-ce parce qu'elle était grande, calme et belle comme la Niobé antique, que Danton l'adorait? Non. C'était probablement parce que, la première, elle avait eu foi en lui.

L'Orient a dit : la femme, c'est la fortune.

Cette première femme de Danton, ce fut sa fortune à lui, tant qu'elle vécut.

Nous avons vu plus tard un second exemple de bonheur porté par la femme :

Napoléon fut invulnérable tant qu'il fut l'époux de Joséphine.

Les premières années du mariage de Danton avaient été dures. L'argent manquait souvent dans le jeune ménage; alors, on allait s'asseoir à la table du limonadier, et, si la table du limonadier était trop surchargée par la présence des deux jeunes époux, le ménage émigrait une seconde fois et s'en allait à Fontenay-sous-Bois, près Vincennes.

Danton avait été nommé membre de la Commune de Paris, et en opinions violentes il atteignait les plus exagérés de ses confrères.

C'est grâce à cette violence et surtout à ces paroles prononcées à la tribune : « Que faut-il pour renverser les ennemis du dedans et repousser les ennemis du dehors? De l'audace, de l'audace, et encore de l'audace! » qu'entre l'invasion et le massacre, il avait obtenu la terrible, nous dirons presque la mortelle faveur, d'être ministre de la justice.

Il venait encore de recevoir une formidable mission.

La trahison de Longwy près de s'accomplir, la trahison de Verdun que l'on craignait, avaient fait voter par l'Assemblée nationale une levée de trente mille volontaires à Paris et dans ses environs.

C'était Danton qui avait été chargé de faire cette razzia dans les familles. De sorte qu'à chaque instant sa femme s'attendait à le voir rentrer poursuivi par les mères et les orphelins dont il enlevait les fils et les pères.

Il venait depuis la veille seulement de proclamer ces enrôlements volontaires, et l'on dressait sur toutes les places, dans tous les carrefours, des théâtres, où les magistrats seraient chargés de recevoir les signatures de ceux qui sauraient écrire, ou les consentements de ceux qui ne le sauraient pas, et où les tambours devaient par un roulement annoncer chaque enrôlement nouveau.

Puis, pour le lendemain, il s'apprêtait à demander à l'Assemblée une chose bien autrement terrible quand on connaît l'esprit des Français : c'étaient les visites domiciliaires.

Danton avait sa mère.

Les deux femmes vivaient ensemble ; elles soignaient à qui mieux mieux les deux enfants de Danton :

L'un qui datait de la prise de la Bastille, l'autre de la mort de Mirabeau.

Mérey causa longuement avec cette femme, qui l'intéressait d'une façon étrange, car il avait vu sur son visage les signes d'une mort précoce ; ses yeux profondément cernés par les veilles et par les larmes, ses pommettes brûlées par la fièvre, le reste de son visage blêmi par les craintes incessantes, ce saint devoir accompli de nourrir elle-même les enfants qu'elle avait donnés à son mari, tout cela disait au médecin · « Tu as sous les yeux une victime marquée pour la mort. »

Et de cet intérêt qui avait pris le cœur de Jacques, de cette douceur que la pitié avait communiquée à sa voix, il était ressorti un charme qui avait été chercher jusqu'au fond de son âme la confiance de la pauvre créature.

Elle lui raconta alors combien de fois elle l'avait arrêté dans ces emportements terribles qui faisaient bondir de terreur l'Assemblée tout entière ; elle lui parla du roi qu'elle aimait et qu'elle ne voulait pas voir coupable, de la pieuse madame Elisabeth qu'elle admirait, de la reine qu'elle essayait d'excuser ; elle lui dit que, lorsque son mari avait fait le 10 août, c'est-à-dire avait renversé le roi, il lui avait juré que, une fois renversé, le roi lui serait sacré et qu'il ferait tout au monde pour lui sauver la vie.

Et Jacques Mérey écoutait tout cela avec une profonde tristesse, car il sentait que Danton avait pris là des engagements qu'il ne pourrait tenir, et il voyait la malheureuse femme, dont il eût pu compter les jours, entrer à chaque secousse plus rapidement dans la mort..

Il promit de chercher Danton dans tout Paris.

Trouver Danton n'était pas difficile ; partout où il passait, ses pas étaient marqués ; partout où il parlait, sa voix formidable laissait un écho.

S'il le trouvait, il le ramènerait à la maison, et là, lui qui paraissait si calme et si doux, il calmerait et adoucirait Danton.

Pauvre femme ! elle était loin de se douter quelle flamme brûlait dans ce cœur qu'elle croyait apaisé, et quels serments de vengeance avait prononcés cette voix douce et consolante.

Jacques Mérey se rendit tout droit du passage du Commerce à la rue de la Vieille-Comédie.

Il monta au second étage de la maison qui lui avait été indiquée, sonna et demanda Camille Desmoulins.

Camille Desmoulins était sorti comme Danton. Dans ces jours terribles, les hommes d'action se tenaient peu chez eux.

C'étaient les femmes qui gardaient la maison comme d'anciennes Romaines ; les hommes agissaient, les femmes pleuraient.

Celle qui vint lui ouvrir la porte accourut rapidement et lui ouvrit en s'essuyant les yeux.

Celle-là n'était pas comme madame Danton, marquée d'avance pour la tombe ; elle était pleine de jeunesse, exubérante de vie ; elle avait la lèvre rose, l'œil vif, les joues fraîches, et sur tout cela cependant on sentait que l'insomnie et les larmes avaient passé ; mais il y a un âge et un état de santé où l'insomnie aiguise le regard, où les larmes font sur les joues l'effet de la rosée sur les fleurs.

— Ah ! monsieur, dit-elle vivement, j'avais cru reconnaître la manière de sonner de Camille ; je sais cependant bien qu'il a sa clef pour rentrer à toute heure de la journée et de la nuit ; mais, quand on attend, on oublie tout. Venez-vous de sa part, monsieur ?

— Non, madame, répondit Jacques Mérey : j'ai deux amis seulement à Paris, où je suis arrivé d'hier : Georges Danton et votre cher Camille ; car je présume que je parle à sa bien-aimée Lucile Ce que vous me dites m'apprend qu'il n'est point à la maison.

— Hélas ! non, monsieur, il est sorti avec l'aube. Il avait dit qu'il rentrerait avant midi et il est deux heures. Mais vous dites que vous êtes son ami ; entrez donc, monsieur, entrez. Nous sommes dans un moment où il va avoir besoin de tous ses amis. Dites-moi votre nom, monsieur, afin que, si vous voulez entrer et l'attendre un instant avec moi, je sache à qui je parle, ou que, si vous vous en allez, je puisse lui dire qui est venu.

Jacques Mérey se nomma.

— Comment, c'est vous ! s'écria Lucile ; si vous saviez combien de fois je l'ai entendu prononcer votre nom ! Il paraît que vous êtes un grand savant, et que vous pourriez, si vous vouliez, jouer un rôle dans notre sainte Révolution. Plus de vingt fois, il a dit dans les heures de danger : « Ah ! si Jacques était ici, quel bon conseil il nous donnerait ! » Entrez donc, monsieur, entrez donc !

Et Lucile, avec une familiarité toute juvénile, prit le docteur par le revers de son habit, le tira dans l'antichambre, et, refermant la porte derrière lui, le conduisit ainsi jusque dans un petit salon, où elle lui montra un canapé et lui fit signe de s'asseoir.

— Tenez, continua-t-elle, dans cette fameuse nuit du 10 août, je me rappelle qu'il a demandé à Danton où vous étiez, et que Danton lui a répondu que vous étiez dans une petite ville de province, à Argenton je crois.

— Oui, madame.

— Vous voyez bien que je vous dis la vérité. « Il faut lui écrire, disait-il à Danton, il faut lui écrire. »

— Et que répondit Danton ?

— Danton haussa les épaules : « Il est heureux là-bas, dit-il, ne troublons pas des gens heureux dans leur bonheur. »

« Puis, comme nous étions à table, et que Camille et Danton mangeaient seuls, il remplit son verre, le choqua contre celui de Camille, et lui dit quelques mots en latin que je ne compris pas, mais que j'ai retenus. Je n'ai pas osé en demander l'explication à Camille.

— Vous les rappelez-vous, demanda Jacques, assez pour me les dire sans y rien changer ?

— Oh ! oui. *Edamus et bibamus, cras enim moriemur.*

— Aujourd'hui, madame, dit Jacques, je puis vous traduire ces mots, car le danger est passé, et ils s'appliquaient au danger « Buvons et mangeons, avait dit Danton à votre mari, car nous mourrons demain. »

— Ah ! si j'avais entendu cela, je serais morte de peur.

Jacques sourit.

— Je vous connaissais de réputation, madame, et, à votre charmant visage mutin, orageux et fantasque, j'aurais cru que vous étiez brave.

— Je le suis quand il est là, brave : si je meurs avec lui, vous verrez comme je mourrai bravement ; mais, si je meurs loin de lui et sans lui, je ne peux répondre de rien. Vous n'étiez pas ici, n'est-ce pas, monsieur, pendant la nuit et la journée du 10 août ?

— Je crois avoir eu l'honneur de vous dire, madame, que je n'étais arrivé à Paris que d'hier.

— Ah ! c'est vrai. Mais, je vous l'ai dit, quand il n'est pas là, je suis folle. Si vous l'aviez vu cette nuit-là, tout homme que vous êtes, vous auriez eu peur aussi, allez.

En ce moment, on entendit le bruit d'une clef qui grinçait dans la serrure.

— Ah ! c'est lui, s'écria-t-elle ; c'est Camille !

Et, bondissant du salon dans l'antichambre, elle laissa Jacques Mérey seul, admirant cette nature primesautière, prompte au rire, prompte aux larmes, recevant toutes les impressions sans essayer jamais d'en cacher aucune.

Elle rentra pendue au cou de Camille, les lèvres sur les lèvres.

Jacques Mérey poussa un profond soupir ; il pensait à Eva

Camille lui tendit les deux mains.

Camille était petit, médiocrement beau et bégayait en parlant. Comment avait-il conquis cette Lucile si jolie, si gracieuse, si accomplie ?

Par l'attrait du cœur, par le charme du plus piquant esprit.

Il fit grande fête à cet ami de collège qu'il n'avait pas vu depuis dix ans ; les questions et les réponses se croisèrent, tandis que Lucile, assise sur un de ses genoux, le regardait avec une indicible tendresse.

Camille voulut retenir Jacques à dîner. Lucile joignit ses instances à celles de son ami, et fit une adorable petite moue lorsque Jacques refusa.

Mais Jacques annonça qu'il avait promis à madame Danton de chercher son mari et de le lui ramener. Alors, ni l'un ni l'autre n'insistèrent plus : seulement, ils s'engagèrent à aller passer la soirée chez Danton et à y retrouver Jacques Mérey, si toutefois Jacques Mérey retrouvait Danton

XX

LES ENROLEMENTS VOLONTAIRES

Pendant les trois ou quatre heures que Jacques Mérey avait passées chez Danton et chez Camille Desmoulins, Paris, surtout en se rapprochant des quartiers du centre, avait complètement changé d'aspect. On se serait cru dans quelqu'une de ces places fortes menacées par l'approche de l'ennemi.

Partout des bureaux d'enrôlement, c'est-à-dire des plates-formes pareilles à des théâtres, s'étaient élevées comme si le génie de la France n'avait eu qu'à frapper avec sa baguette le sol de Paris pour les en faire sortir.

A chaque angle de rue, des factionnaires répétaient pour mot d'ordre, les uns : *La patrie est en danger* ; les autres : *Souvenez-vous des morts du 10 août.*

Danton avait fixé au même jour cette fête funèbre et les enrôlements volontaires, afin que le deuil rejaillît sur la vengeance.

Il n'avait pas fait fausse route. Cet appel des sentinelles à tous ceux qui passaient, ce cortège de veuves et d'orphelines qui sillonnaient les rues de la capitale, le saint et terrible drapeau du danger de la patrie, drapeau noir dont les longs plis flottaient à l'hôtel de ville et qu'on retrouvait sur tous les grands monuments publics, inspiraient un sentiment de solidarité profond à toutes les classes de la société. C'était à qui se ferait recruter pour la patrie, offrant des uniformes, allant de maison en maison. Les enrôlés volontaires, tout enrubannés, parcouraient les rues en tous sens et en criant : « Vive la nation ! Mort à l'étranger ! »

Tout autour des théâtres où l'on s'inscrivait, c'étaient des embrassements, des larmes, des chants patriotiques, au milieu desquels éclatait la *Marseillaise*, connue à peine.

Puis, d'heure en heure, un coup sourd, un de ces bruits qui retentissent dans toutes les âmes, un coup de canon, se faisait entendre, rappelant à chacun, si on avait pu l'oublier que l'ennemi n'était plus qu'à soixante lieues de Paris.

Jacques Mérey avait été droit à l'hôtel de ville, c'est-à-dire à la Commune. Danton venait d'en sortir. Il allait à l'Assemblée, disait-on, c'est-à-dire à côté des Feuillants.

L'hôtel de ville était encombré de jeunes gens qui venaient s'enrôler ; l'immense drapeau noir flottait à la fenêtre du milieu et semblait envelopper tout Paris.

La Commune était en permanence.

On sentait que c'était là le cœur de la Révolution ; l'air que l'on y respirait donnait l'amour de la patrie, l'enthousiasme de la liberté.

Mais là était le côté brillant, le mirage, si l'on peut dire, de la situation ; là étaient les beaux jeunes gens pleins d'ardeur, se grisant à leurs propres cris de « Vive la nation ! Mort aux traîtres ! » Mais ce qu'il eût fallu voir pour se faire une idée du sacrifice, c'était l'appartement, c'était la mansarde, c'était la chaumière d'où le volontaire sortait ; c'était le père sexagénaire qui, après avoir remis aux mains de son enfant le vieux fusil rouillé, était retombé sur son fauteuil, faible, en face de l'abandon ; c'était la vieille mère au cœur brisé, aux sanglots intérieurs, faisant le paquet du voyage, et quel voyage que celui qui mène à la bouche du canon ennemi ! et ramassant les quelques sous épargnés à grand'peine sur sa propre nourriture, et les nouant au coin du mouchoir avec lequel elle s'essuie les yeux.

Hélas ! nos mères, matrones de la République, femmes de l'Empire, ont toutes eu deux accouchements : le premier, joyeux, qui nous mettait au jour ; le second, terrible, qui nous envoyait à la mort.

Tous ne mouraient pas, je le sais bien, beaucoup revenaient mutilés et fiers, quelques-uns avec la glorieuse épaulette ; mais combien dont on n'entendait plus parler et dont on attendait inutilement des nouvelles, pendant de longs jours, pendant de longs mois, pendant de longues années !

La Sibérie, qui l'eût cru ? était devenue un espoir.

Après cette désastreuse campagne de Russie, où de six cent mille hommes il en revint cinquante mille, on se disait :

— Il aura été fait prisonnier par les Russes et envoyé en Sibérie. Il y a si loin de la Sibérie en France, qu'il lui faut bien le temps de revenir à ce pauvre enfant.

Et la mère ajoutait en frissonnant :

— On dit qu'il fait bien froid en Sibérie !

Puis, de temps en temps, on entendait dire en effet qu'un échappé de cet enfer de glaces était arrivé dans telle ville, dans tel village, dans tel hameau

C'étaient cinq lieues, c'étaient dix lieues, c'étaient vingt lieues à faire. Qu'importe ! on les faisait, à pied, à âne, en charrette. On arrivait dans la famille joyeuse. — Où est-il ? — Le voilà.

Et l'on voyait un spectre hâve, décharné, aux yeux creux, à qui, maintenant qu'il était arrivé, les forces manquaient

— En restait-il encore après vous ? demandait la mère haletante.

— Oui, l'on m'a dit qu'il y avait encore des prisonniers à Tobolsk, à Tomsk, à Irkoutsk ! Peut-être votre enfant est-il dans l'une de ces trois villes. J'en suis bien revenu, pourquoi n'en reviendrait-il pas, lui ?

Et la mère s'en allait moins triste, et, au retour, répétait à ses voisins, qui l'accueillaient avec sollicitude, les paroles qu'elle avait entendues.

— Il en est bien revenu ! pourquoi mon enfant n'en reviendrait-il pas ?

Et la mort chaque jour faisait un pas vers elle, et, sur son lit d'agonie, s'il survenait quelque bruit inusité, la pauvre vieille se soulevait encore et demandait :

— *Est-ce lui ?*

Ce n'était pas lui.

Elle retombait, poussait un soupir et mourait.

Donner leurs enfants à cette guerre implacable du monde entier contre la France, à ce gouffre de Curtius qui engloutissait des victimes par milliers et ne se refermait pas, quelques-unes s'y résignaient, mais la plupart ne pouvaient supporter cette pensée et tombaient dans des accès de rage et de maudissement.

Aussi Danton, revenant de l'hôtel de ville à l'Assemblée nationale, forcé de traverser les halles, tomba-t-il dans un groupe de ces femmes furieuses.

Il fut reconnu

Danton, c'était la Révolution faite homme. Sa face bouleversée, sillonnée, labourée par les passions, en portait à la fois les beautés et les ravages. Dans ce visage couvert de scories, comme les abords d'un volcan, à peine les yeux étaient-ils visibles, excepté lorsqu'ils lançaient des éclairs. Le nez s'efface presque sous la grêle de la petite vérole. La bouche s'ouvre terrible, entre les puissantes mâchoires de l'homme de lutte. Dans ce tempérament tout sensuel, où domine la chair, il y avait du dogue, du lion et du taureau ; enfin, derrière cette laideur sublime, beaucoup de cœur. Un cœur *généreux*, dit Béranger ; un cœur *magnanime*, dit Royer-Collard.

— Ah ! te voilà ! lui crièrent les femmes, toi qui as fait insulter le roi le 20 juin ! toi qui as fait mitrailler le palais le 10 août ! (Les dames de la halle étaient en général royalistes.) Aujourd'hui, tu nous prends nos enfants ; on voit bien que tu es aveugle de passer par les halles ; te voici entre nos mains, tu n'en sortiras plus !

Et deux d'entre elles allongèrent le bras pour porter la main sur Danton.

Mais lui les repoussa du geste.

— Bacchantes du ruisseau ! s'écria-t-il avec son rire terrible qui ressemblait à un rugissement, ne savez-vous donc point qu'on ne touche pas à Danton sans tomber mort ? Danton, c'est l'arche. Le 20 juin, votre roi, si c'eût été un vrai roi, il fût mort plutôt que de mettre le bonnet rouge. Je ne suis pas roi, Dieu merci ! mais essayez de me le mettre malgré moi, votre bonnet rouge, et vous verrez ! Le 10 août ! mais, si celui que vous appelez votre roi eût été un homme, il se serait fait tuer avant qu'un seul d'entre nous eût mis le pied dans son palais ! Votre roi ! Est-ce que c'est moi qui vous prends vos enfants ? C'est lui.

— Comment, lui ? interrompirent cent voix.

— Oui, lui ! Contre qui vont-ils marcher, vos enfants ? Contre l'ennemi. Qui a attiré l'ennemi en France ? C'est le roi. Qu'allait-il faire hors de France, lorsque de braves patriotes l'ont arrêté à Varennes ? Chercher l'ennemi ! Eh bien, l'ennemi est venu. Faut-il l'accueillir comme on l'a fait à Longwy ? Faut-il lui ouvrir les portes de Paris ? Faut-il devenir Prussien, Autrichien, Cosaque ? O folles créatures ! peut-être les attendez-vous avec impatience. ces assassins, ces brûleurs, ces violeurs ! et dans le geste que vous faites pour les inviter à venir, peut-être y a-t-il encore plus d'obscénité que de trahison.

— Que dis-tu donc là ? s'écrièrent les femmes.

— Ce que je dis ? reprit Danton en montant sur une borne, je dis que, si vous croyez, parce que vous les avez portés dans votre ventre, parce qu'ils sont sortis de vos entrailles, parce que vous les avez nourris de votre lait, si vous croyez que vos enfants sont à vous, vous vous trompez étrangement ! Vos enfants sont à la patrie. L'amour, la génération, l'enfantement, tout cela est pour la patrie ! La maternité individuelle n'est qu'un moyen de donner des défenseurs à la mère commune, la France ! Ah ! misérables rénégates que vous êtes ! la France se met d'un côté, et vous de l'autre ; la France crie : « A moi ! à l'aide ! au secours ! » Vos enfants s'élancent à ce cri et vous les retenez ! Il ne vous suffit

pas d'être des mères lâches, vous êtes des filles impies. Oh ! moi ausi, j'ai deux enfants, nés dans des heures sacrées : que la France me les demande, je lui dirai : « Mère, les voilà ! » J'ai une femme que j'adore ; que la France me la demande, je lui dirai : « Mère, la voilà ! » Et que, après mes enfants et ma femme, la France me crie : « A ton tour ! » je bondirai au-devant du gouffre en disant : « Mère, me voici ! »

Les femmes se regardèrent étonnées.

— O sainte liberté ! s'écria Danton, moi qui croyais le jour du sacrifice arrivé, et le jour de la fraternité près d'éclore, je me trompais donc ! O natures perverses, c'était à vous qu'il était réservé de me briser le cœur, c'était à vous qu'il était donné de faire une chose plus difficile que de tirer le sang de mes veines, c'était à vous qu'il était donné de me tirer les larmes des yeux ! Malheur à qui fait pleurer Danton, car il fait pleurer la Liberté même !

Et des larmes, de vraies larmes d'amour pour la France, commencèrent de couler sur les joues de Danton.

C'est qu'en effet Danton était la voix sonore et sublime de la patrie ; ce n'était point à tort qu'il disait : *Celui qui fait pleurer Danton fait pleurer la Liberté.* L'acte chez lui était au service de la parole ; il dit de sa voix énergique et profonde : « Que la Révolution soit ! » et la Révolution fut. Née de lui, la Révolution mourut avec lui.

A la vue de ces pleurs roulant sur le visage de Danton, les femmes bouleversées n'y purent tenir plus longtemps : les unes l'arrachèrent de la borne et le serrèrent entre leurs bras ; les autres s'enfuirent en cachant leur visage dans leur tablier.

Jacques Mérey avait vu toute cette scène depuis le commencement jusqu'à la fin. D'abord il s'était tenu à l'écart, prêt à porter secours à son ami, si besoin était ; puis il avait admiré cette prodigieuse éloquence qui savait se plier à toutes les circonstances, parlementaire à la tribune, populaire sur la borne il avait entendu ses premières paroles burlesques, violentes, obscènes ; il avait vu ce masque effrayant s'animer et s'embellir de sa fureur vraie ou simulée ; il avait senti pénétrer jusqu'au fond de son cœur ces syllabes brusques dardées comme des coups d'épée, puis, quand Danton pleura, lui, laissa tout naturellement couler ses larmes

Danton débarrassé de ces femmes, s'essuya le visage, vit Jacques Mérey à dix pas de lui, le reconnut et se précipita dans ses bras.

Danton, nous l'avons dit, se rendait à l'Assemblée nationale. Les premiers mots, les premières preuves d'affection échangés entre les deux amis :

— Il n'y a pas de temps à perdre, dit Danton à Jacques ; je vais à l'Assemblée pour y provoquer une mesure de la plus haute importance ; viens avec moi.

L'Assemblée était dans une grande agitation ; des nouvelles venaient d'arriver de Verdun. L'ennemi était à ses portes et le commandant Beaurepaire avait fait serment de se faire sauter la cervelle plutôt que de se rendre. Mais on assurait qu'il y avait dans la ville un comité royaliste qui forcerait la main au commandant Beaurepaire.

A la vue de Danton, un grand murmure se fit.

Danton ne parut pas même l'entendre.

Il monta à la tribune, et, sans trouble, sans hésitation, il demanda les visites domiciliaires.

Une opposition très vive éclata, on parla de la liberté compromise, du domicile violé, du secret du foyer mis au grand jour.

Danton laissa dire avec un calme dont on l'eût cru incapable ; puis, quand la tempête fut apaisée :

— Quand une armée étrangère est à soixante lieues de la capitale, quand une armée royaliste est au cœur de Paris, il faut que ceux qui sont sous la main de la France sentent peser cette main sur eux. Vous êtes tous d'avis que sans la Révolution nous péririons, que la Révolution seule peut nous sauver. Eh bien, si je représente comme ministre de la justice la Révolution, il faut que je connaisse les obstacles qu'on nous oppose et les ressources qui nous restent. Que venez-vous me parler de liberté compromise, de domicile violé, de secrets mis au grand jour ! quand la patrie est en danger, tout appartient à la patrie, hommes et choses. Au nom de la patrie, je demande, j'exige les visites domiciliaires !

Danton l'emporta. Les visites domiciliaires furent décrétées, et, pour qu'on n'eût pas le temps de rien cacher aux visiteurs, on décida qu'elles commenceraient la nuit même.

Jacques Mérey se chargea d'aller tranquilliser madame Danton ; quant à lui, Danton, il se rendrait sans perdre un instant au ministère de la justice, où il donnerait ses ordres, et où il prendrait ses mesures pour qu'ils fussent exécutés.

Il invitait madame Danton, si elle craignait quelque chose, à venir l'y rejoindre

La pauvre femme craignait tout ; elle fit charger une voiture de ses effets les plus nécessaires, et se décida, ce qu'elle n'avait pu faire encore, à aller habiter le sombre hôtel avec son mari.

Jacques Mérey l'y conduisit. Madame Danton voulait le retenir à l'hôtel ; elle pensait que plus il y aurait d'hommes dévoués autour de son mari, moins il y aurait à craindre pour lui.

Mais il était quatre heures du soir ; la générale commençait de battre dans toutes les rues, et chacun était averti de rentrer chez soi à six heures précises.

En un instant la population disparut comme par enchantement ; on entendit ce fatal claquement des portes qui se ferment, claquement que nous avons si souvent entendu depuis ; toutes les fenêtres suivirent l'exemple des portes. Des sentinelles furent mises aux barrières, la Seine fut gardée, et, quoique les visites ne dussent commencer qu'à une heure du matin, chaque rue fut interceptée par des patrouilles de soixante hommes.

Jacques Mérey ne voulait pas, pour son début à Paris, commencer par désobéir à la loi. Au milieu de la solitude la plus absolue, il rentra à l'hôtel de *Nantes*, et, mourant de faim, se fit servir à dîner.

On lui apporta sur une assiette un billet proprement plié et cacheté de cire noire.

Le cachet représentait une cloche fêlée avec cette devise : *Sans son.*

A ce cachet noir, à ce jeu de mots lugubre qui servait à indiquer que l'épître venait du bourreau, Jacques Mérey devina ce que contenait la lettre.

C'était l'éclaircissement qu'il avait demandé à l'exécuteur sur la persistance de la vie après la séparation de la tête et du corps.

Il ne se trompait pas. Voici la brève explication que contenait la lettre :

« Citoyen,

« J'ai fait l'épreuve moi-même. Ayant tranché la tête à un condamné nommé Leclère, j'ai saisi, au moment où elle allait tomber dans le panier, la tête par les cheveux, et, ayant approché son oreille de ma bouche, j'ai crié son nom. L'œil fermé s'est rouvert avec l'expression de l'effroi, mais s'est refermé presque aussitôt.

« L'épreuve n'en est pas moins décisive ; la vie persiste, c'est du moins mon avis.

« Celui qui n'ose se dire votre serviteur.

« SANSON. »

Cette presque certitude flatta l'amour-propre de Jacques Mérey, puisqu'elle confirmait son opinion ; mais elle lui ôta quelque peu de son appétit.

Il voyait toujours dans la pénombre de sa chambre cette tête sanglante aux mains du bourreau, l'œil gauche démesurément ouvert et écoutant avec la double expression de l'angoisse et de l'effroi

XXI

L'OUVRAGE NOIR !

Jacques achevait à peine son dîner que la porte s'ouvrit et que Danton entra.

Le docteur se leva avec étonnement.

— Oui, c'est moi, lui dit Danton, qui voyait l'effet produit par sa présence inattendue. Depuis que je t'ai rencontré, j'ai beaucoup réfléchi ; tu vois dans quel état est Paris ?

— Il est évident que le sentiment de la terreur y est profond, répondit Jacques.

— Et tu ne vois pas cependant comme moi dans les profondeurs de la situation. Je vais t'y conduire, et alors tu me remercieras d'avoir trouvé moyen de t'éloigner de Paris

— Ne puis-je donc pas vous être utile ici ?

— Non ! car ta mission ne commence que le 20 septembre, et jusque-là tu dois rester étranger à tous les événements qui vont se passer ici. Quelques-uns y laisseront leur vie. (Jacques fit un mouvement d'insouciance.) Je sais qu'en acceptant la charge de député à la Convention, tu as fait le sacrifice de la tienne ; mais beaucoup y laisseront leur réputation ou leur honneur. Or, tu dois te présenter à la Convention pur de tout engagement, libre de tout parti. Il sera temps pour toi, une fois que tu seras de l'Assemblée, de te faire jacobin ou cordelier, de t'asseoir dans la plaine ou sur la montagne.

— Que va-t-il donc, à ton avis, se passer ici ?

— Je vois encore vaguement l'avenir, si prochain qu'il soit, mais j'y flaire du sang, et beaucoup. Il faut que la lutte de la Commune et de l'Assemblée cesse. Jusqu'à présent, l'Assemblée s'est laissé traîner à la suite de la Commune. Chaque fois que l'Assemblée essaye de s'en défaire, la Commune montre les dents à l'Assemblée qui recule. L'Assemblée, mon cher Jacques, c'est la force selon la loi et avec la loi; la Commune, c'est la force populaire sans contrôle et sans limites. L'Assemblée, dans une de ses reculades, a voté un million par mois pour la Commune de Paris. Elle n'est pas, comme tu le comprends bien, décidée à renoncer en se suicidant à un pareil subside. Elle a placé sa dictature entre des mains effrayantes, non pas entre les mains d'hommes du peuple, j'en aurais moins peur que de celles où elle se trouve, des lettrés de taverne, des scribes de ruisseau, un Hébert qui a été marchand de contremarques, un Chaumette, cordonnier manqué, mais démagogue réussi; c'est à ce dernier qu'elle a eu l'idée de donner le pouvoir sans limite d'ouvrir et de fermer les prisons, d'arrêter et d'élargir; tous ensemble ils ont pris cette mortelle décision d'afficher aux portes de chaque prison les noms des prisonniers. Or, pendant que le peuple lit ces noms et rêve le massacre, les prisonniers eux-mêmes le provoquent; ceux de l'Abbaye, par exemple, insultent les gens du quartier à travers leurs grilles; ils font entendre des chansons antirévolutionnaires; ils boivent à la santé du roi, aux Prussiens, à leur prochaine délivrance; leurs maîtresses viennent les voir, manger et boire avec eux; les geôliers sont devenus les valets de chambre des nobles, les commissionnaires des riches; l'or roule à l'Abbaye et le peuple qui manque de pain montre le poing à cet insolent Pactole qui coule dans les prisons. Paris est inondé de faux assignats. Où dit-on qu'est la fabrique? dans les prisons mêmes; vrais ou non, ces bruits se répandent et exaspèrent la foule. Joins à cela un Marat qui, tordant sa vilaine bouche, demande tous les matins cinquante mille, cent mille, deux cent mille têtes. Non contente de fouler aux pieds toute liberté individuelle, cette féroce dictature d'où je sors et que je voudrais contenir en vain, s'attaque à une liberté bien autrement dangereuse, à la liberté de la presse. Quand c'est Marat qu'elle devrait poursuivre, c'est un jeune patriote plein de dévouement et d'intelligence qu'elle attaque; c'est Girey qu'elle poursuit, qu'elle poursuit jusqu'au ministère de la guerre où il s'est réfugié. L'Assemblée, mise en demeure, a été forcée de mander à sa barre le président de la Commune Huguenin. Huguenin n'a point paru. L'Assemblée, il y a une heure, a cassé la Commune, en déclarant qu'une nouvelle Commune serait nommée par les sections dans les vingt-quatre heures.

Au reste, singulière anomalie, qui prouvera dans quel épouvantable gâchis nous sommes: l'Assemblée, en cassant la Commune, a déclaré qu'elle avait bien mérité de la patrie.

— *Ornandum et tollandum*, a dit Cicéron.

— Oui, mais voilà que la Commune ne veut être ni couronnée ni chassée. La Commune veut rester, régner par la terreur; elle restera et régnera.

— Et tu crois qu'elle aura l'audace d'ordonner quelque grand massacre?

— Elle n'aura pas besoin d'ordonner; elle laissera faire, elle laissera Paris dans l'état de sourde fureur où est le peuple; elle laissera crier les ventres vides, hurler les estomacs affamés; et si une voix a le malheur de crier: « Assez de statues brisées comme cela! assez de marbres en morceaux! assez de plâtres en poussière! au lieu de nous en prendre à ces effigies, prenons-nous-en à ces aristocrates qui boivent à la victoire des étrangers, à ce roi qui les appelle. A l'Abbaye, au Temple d'abord, à la frontière après! » Alors, tout sera dit. Il n'y a que la première goutte de sang qui coûte à verser. La première goutte versée, il en coulera des flots.

— Mais, dit Jacques Mérey, n'y a-t-il donc point parmi vous un homme qui puisse dominer la situation et diriger l'esprit des masses?

— Nous ne sommes en réalité que trois hommes populaires, dit Danton: Marat, qui veut et qui prêche le massacre; Robespierre, qui aurait l'autorité; moi, qui aurais peut-être la force.

— Eh bien?

— Nous ne pouvons recourir à Marat pour empêcher ce qu'il demande. Robespierre ne se risquera pas à se mettre en travers du flot populaire. Pour chasser des cœurs le démon du massacre, pour faire rougir la mort d'elle-même, pour la faire rentrer dans le néant d'où elle sort, il faut être César ou Gustave-Adolphe.

— Non, répliqua Jacques Mérey, il faut être Danton; il faut prendre un drapeau et parler à ces hommes comme tu as parlé hier à ces femmes qui voulaient te déchirer. Beaucoup peuvent approuver l'idée du massacre, mais, crois-moi, les massacreurs sont peu nombreux. Mets aux portes des prisons tes deux mille enrôlés volontaires d'aujourd'hui; dis-leur que le prisonnier, tant que la sentence n'est point portée contre lui, est sacré; qu'il est sous la foi de la nation tout entière, et que la prison est un asile plus inviolable que le sanctuaire. Ils t'écouteront, et, pleins d'enthousiasme, ils donneront, s'il le faut, leur vie pour la noble cause dont tu les auras chargés.

— Ah! ma foi! non, dit Danton avec insouciance; ils se sont enrôlés pour marcher à l'ennemi, et je ne veux pas tromper leur attente; je ne pousserai point au massacre, mais je ne m'y opposerai pas; j'y risquerais ma vie.

— Et depuis quand Danton ménage-t-il sa vie? dit en riant Jacques Mérey.

— Depuis que je m'aperçois que personne ne ferait ce qui reste à faire: à établir la République. Ce n'est pas ce fou furieux de Marat qui peut être le Brutus de la nouvelle république, — lui ne fait pas le fou, il l'est réellement. — Ce n'est pas cet hypocrite de Robespierre, qui en est peut-être le Washington; il s'est opposé à la guerre que tout le monde voulait, et va être un an ou deux à rétablir sur sa base sa popularité ébranlée. Il n'y a donc que moi. Eh bien, moi, je te le dirai tout bas, au risque de t'épouvanter, moi, je ne suis pas bien convaincu qu'il soit sage de marcher à un ennemi terrible en laissant un ennemi plus terrible derrière soi. Le peuple, dans les grands cataclysmes révolutionnaires, a parfois de ces subites et foudroyantes illuminations. Oui, l'ennemi à craindre, le véritable ennemi, celui qui perdra la France si nous le laissons vivre, conspirer, correspondre, de sa prison au Temple et du Temple au camp de Frédéric-Guillaume, c'est le roi, ce sont les royalistes et tous les aristocrates.

— Comment, tu laisserais la vengeance populaire monter jusqu'au roi?

— Non, car la mort des royalistes et des aristocrates suffira pour épouvanter le roi et l'empêcher de continuer ses coupables menées. D'ailleurs, ce n'est pas dans un orage populaire qu'il faut que le roi meure, c'est par un jugement public, c'est par un arrêt de la nation, c'est de la mort des traîtres, des transfuges et des parjures.

— Mais je croyais que tu avais fait serment à ta femme non seulement de ne jamais prendre part à la mort du roi, mais de le défendre.

— Ami, aux jours de révolution, bien fou qui fait de pareils serments, et plus fous encore sont ceux qui y croient. Si j'ai fait le serment que tu dis, c'était avant la fuite de Varennes, il y a déjà longtemps de cela, et des serments faits à cette époque je me souviens à peine. Laisse écouler encore deux ou trois mois, je l'aurai oublié tout à fait. Et puis, après tout, est-ce donc un sang si pur que celui qui coulera par-dessous les portes des prisons? De faux Français, de mauvais citoyens, des traîtres, des parricides! Et puisque nous avons des hommes qui consentent à faire l'*ouvrage noir*, comme disent les Russes, couvrons-nous le visage, gémissons et laissons-les faire. Il est bon, crois-moi, de compromettre Paris tout entier aux yeux du monde, afin que Paris sache qu'il n'y a pas de pardon pour lui s'il laisse entrer l'ennemi dans ses murs.

Jacques Mérey regarda Danton, et vit dans les lignes calmes de son visage les preuves d'une inébranlable décision; il n'agirait pas, mais, comme il le disait, il n'empêcherait pas les autres d'agir.

— Tu as raison, Danton, dit Jacques Mérey, je ne suis pas encore assez profondément trempé dans le stoïcisme révolutionnaire pour dire comme toi: « Tel sang est pur, tel sang est impur; » pour moi, médecin, le sang est encore la matière la plus précieuse à la vie, de la chair coulante, une liqueur composée de fibrine, d'albumine et de sérosité, que je dois essayer de faire rentrer dans les veines de l'homme au lieu de l'en faire sortir; envoie-moi donc bien vite là où je puisse faire le bien sans faire le mal, et où je ne sois pas obligé de passer par le mal pour arriver au bien.

— Voilà justement ce qui m'a fait venir te trouver. Écoute, voici en deux mots ce qui se passe là-bas. Le 19 août 1792, les Prussiens et les émigrés sont entrés en France. Ils entrèrent par une pluie battante, présage terrible pour eux.

— Tu crois aux présages?

— Ne sommes-nous pas des Romains? Les Romains y croyaient, faisons comme eux. — Ils se présentèrent le 20 devant Longwy, c'est-à-dire que, de Coblence à Longwy, ils ont mis vingt jours à faire quarante lieues. Au huitième coup de canon, Longwy se rendit, et le roi Frédéric-Guillaume y fit son entrée. Au lieu de marcher immédiatement sur Verdun, ils restèrent huit jours campés autour de leur conquête; ils y sont encore. La France, pendant ce temps, resta sur la défensive. Or, la défensive ne va point à la France. La France n'est point un bouclier, c'est une épée: sa force est dans son attaque.

« Ces huit jours d'hésitation de l'ennemi ont sauvé la France; pendant ces huit jours, deux mille hommes sont partis chaque jour de Paris; tu crois que les enrôlements volontaires datent d'aujourd'hui, tu te trompes. Il a fallu,

il y a trois jours, un décret de l'Assemblée pour forcer de rester à leur atelier les typographes qui imprimaient les séances ; il a fallu étendre le décret aux serruriers, tous auraient pris le fusil, pas un ne serait resté pour en faire. Nos églises, désertes par la disparition d'un culte inutile, sont devenues des ateliers où des milliers de femmes travaillent au salut commun : elles préparent les tentes, les habits, les équipements militaires, chacune couvre et réchauffe d'avance son enfant qui part et qui va combattre l'ennemi.



Le vieux paysan armé veille sur son sillon.

Dans ces églises mêmes s'accomplissait sous leurs yeux une action mystérieuse et salutaire. Sur ma proposition, l'Assemblée a décidé que l'on fouillera les tombeaux et qu'on emploiera pour la défense du pays le cuivre et le plomb des cercueils.

Jacques Mérey regarda Danton avec plus d'admiration encore que d'étonnement.

— Et c'est sur ta proposition, dit-il, que l'Assemblée a rendu ce décret ?

— Oui, répondit Danton. Si près de périr, la France des vivants n'avait-elle pas le droit de demander secours à la France des morts ? Crois-tu que ces morts dont on a ouvert et pris les cercueils ne les eussent point donnés pour sauver leurs enfants et les enfants de leurs enfants ? Quant à moi, au premier tombeau ouvert, il m'a semblé entendre ce cri sorti des abîmes de la mort : « Prenez non seulement nos cercueils, mais nos ossements, si de nos ossements vous pouvez vous faire des armes contre l'ennemi. »

Jacques Mérey se leva.

— Danton, dit-il, tu es vraiment grand, plus grand encore que je ne croyais !

— Non, mon ami, répondit Danton avec simplicité, c'est la France qui est grande et non pas nous. Nous, nous n'atteignons pas la hauteur de cette femme, de cette mère qui apporta à l'Assemblée sa croix d'or, son cœur d'or, son dé d'argent, tandis que sa fille, une enfant de douze ans, apportait sa timbale d'argent et une pièce de quinze sous. Le jour où j'ai vu cela, vois-tu, j'ai dit : « La France a vaincu ! Avec ta croix d'or, avec ton cœur d'or, avec ton dé d'argent, femme ; avec ta timbale d'argent, avec tes quinze sous, enfant, la France va lever des armées. » Non ; où nous fûmes grands, sais-tu où ce fut ? C'est lorsque la Gironde, les jacobins et les cordeliers sont tombés d'accord pour confier la défense nationale au seul homme qui pouvait sauver la France :

— A Dumouriez ?

— A Dumouriez. Les Girondins le haïssaient, et non sans raison ; ils l'avaient fait arriver au ministère, et lui les

en avait chassés ; les jacobins ne l'aimaient nullement, ils savaient très bien qu'il portait deux masques et jouait un double jeu ; mais ils savaient aussi qu'il serait ambitieux de gloire et qu'avant tout il voudrait vaincre.

— Et toi, qu'as-tu fait ?

— J'ai fait plus que les autres. Je lui ai envoyé Fabre d'Eglantine, ma pensée, Westermann, mon bras, Westermann, c'est-à-dire le 10 août en personne. Tous les vieux soldats, les Luckner et les Kellermann lui ont été infériorisés. Dillon son chef lui a été soumis. Toutes les forces de la France ont été mises dans sa main.

— Et tu ne doutes pas, tu ne trembles point parfois de t'être trompé ?

— Si fait, et tu vas voir tout à l'heure que si, puisque c'est à cette occasion que je te fais partir. Tu vas te rendre à Verdun ; tu t'entendras avec Beaurepaire pour organiser la meilleure défense possible ; puis, si Verdun est pris, tu te rendras immédiatement près de Dumouriez. Je te donnerai des lettres qui t'accréditeront près de lui ; tu l'étudieras profondément. S'il marche franchement, droitement, dans la voie de la République, tu l'y encourageras par ton exemple et par tes éloges ; s'il hésite, si tu vois en lui quelque embarras, quelque manœuvre suspecte, tu lui brûleras la cervelle et tu donneras le commandement à Kellermann. Voici tes pouvoirs.

— Se bornent-ils là ?

— Si l'ennemi est vaincu, ne pas le pousser à bout en le mettant dans une position désespérée. J'ai tout lieu de croire que Frédéric-Guillaume ne tient pas énormément à la coalition. Une grande bataille, une grande victoire, et que les Prussiens arrivent à sortir de France, toute leur machine est démontée. D'ailleurs, on m'attendra, et c'est moi qui me charge de faire la conduite à ces messieurs.

— Prends garde, Danton, si tu épargnes l'armée prussienne après avoir laissé frapper si cruellement Paris, on dira que tu as reçu des subsides du roi Guillaume.

— Bon ! on dira bien autre chose de moi, va ! Mais nous autres hommes de lutte, qui faisons et qui défaisons les révolutions, nous sommes comme ces chefs barbares que leurs soldats enfermaient d'abord dans un cercueil d'or, puis dans un cercueil de plomb, puis enfin dans un cercueil de chêne. Le premier historien qui nous exhume ne voit que le cercueil de chêne ; le second le brise et ne trouve que le cercueil de plomb ; le troisième, plus consciencieux que les autres, fouille plus loin qu'eux et trouve le cercueil d'or. C'est dans celui-là que je serai enseveli, Jacques.

Jacques tendit la main à cet homme étrange, qui venait de grandir d'une coudée sous ses yeux.

— Et quand partirai-je? demanda-t-il.

— Ce soir, et il n'y a pas une minute à perdre. Verdun est à près de soixante lieues de Paris, il te faut vingt-cinq heures pour y aller. Voilà dix mille francs en or, il faut que tu en fasses assez.

— J'en aurai trop.

— Tu rendras tes comptes à ton retour. Songe que tu es en mission pour le gouvernement, et qu'aucun obstacle ne doit arrêter un homme qui a le sabre au côté, deux pistolets à sa ceinture et dix mille francs dans sa poche.

— Rien ne m'arrêtera.

— Adieu, bonne chance ! Tu vas faire la besogne sainte, poétique, glorieuse ; nous, nous allons faire *l'ouvrage noir*. Adieu !

Deux heures après, Jacques Mérey était en route.

XXII

BEAUREPAIRE

Quand le jour vint, Jacques Mérey était déjà à Château-Thierry.

Nous devons dire que se retrouvant seul avec ses souvenirs, Jacques Mérey s'y était abandonné complètement. Il avait oublié Danton, Dumouriez, Beaurepaire, Paris, Verdun, pour se replonger tout entier dans sa pauvre petite ville d'Argenton et en revenir au cœur de son cœur, — comme dit Hamlet, — à Eva.

Quelle douce et triste nuit que cette nuit passée tout entière avec l'absente. Combien de soupirs, combien d'exclamations à moitié étouffées ! Combien de fois le doux nom d'Eva fut-il répété, les bras étendus pour saisir le vide !

Paris et sa sanglante fantasmagorie faisaient fuir le rêve adoré. Mais, aussitôt que disparaissaient l'échafaud, les têtes coupées au poing du bourreau, les hurlements des femmes, les cris sortis des prisons, le pas régulier des patrouilles nocturnes, il rentrait par la porte d'or dans la vie du pauvre amant.

Mais à peine le jour fut-il venu que la vie réelle, comme une femme jalouse, vint réclamer le voyageur et s'emparer de lui par tous les sens. Les routes sont couvertes de volontaires qui rejoignent en chantant la *Marseillaise*. Les collines sont hérissées de camps, de gardes nationaux à droite et à gauche du chemin, le vieux paysan armé veille sur son sillon.

— Où sont tes enfants, vieillard ?

— Ils marchent à l'ennemi.

— Et quand l'ennemi les aura tués ?

— Il faudra nous tuer à notre tour.

Un pays défendu ainsi est invahissable.

C'était ce hérissement de baïonnettes et de piques que voyait ou plutôt que sentait l'ennemi, et voilà pourquoi il a si peu insisté, si peu combattu, si peu profité du temps.

Puis, il faut le dire, le chef de cette coalition, si menaçant dans ses manifestes, était assez inerte de sa personne. Jeune, il avait eu de beaux succès guerriers sous le grand Frédéric. Il était resté brave, spirituel, plein d'expérience ; mais l'abus des plaisirs continué au delà de l'âge avait tué la détermination rapide. L'aigle était devenu myope.

Plus Jacques Mérey avançait sur la route, plus les rangs des volontaires s'épaississaient.

Un peu au delà de Sainte-Menehould, il rencontra sur la route un bivac. Il fit arrêter sa voiture et demanda à parler au chef du détachement.

Le chef du détachement était le colonel Galbaud, conduisant à Verdun le 17e régiment d'infanterie, un bataillon de volontaires nationaux et quatre canons.

Jacques Mérey se fit reconnaître de Galbaud. Celui-ci, par ordre de Dumouriez, venait prendre le commandement temporaire de la ville pour la défendre jusqu'à la dernière extrémité, cette place étant en ce moment une des clefs de la France.

Galbaud arrivait à marches forcées et craignait de ne pas arriver à temps.

Il chargea Jacques Mérey d'annoncer sa venue à Beaurepaire et de lui donner au besoin l'ordre de faire une sortie, si Verdun était entouré, pour protéger son arrivée.

Jacques comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre et ordonna aux postillons de redoubler de vitesse.

Les postillons brûlèrent le pavé

Au point du jour, on aperçut la ville et l'on entendit une canonnade ; en même temps, Jacques Mérey vit la côte Saint-Michel se couvrir de troupes.

C'étaient les Prussiens qui arrivaient et qui investissaient la ville.

Heureusement la route par laquelle arrivait Jacques Mérey était encore libre.

Le tout était d'arriver avant les Prussiens

— Cinq louis d'or si nous entrons dans Verdun ! cria Jacques Mérey au postillon.

La voiture partit comme une trombe, passa sur le front de l'avant-garde prussienne à trois cents pas d'elle, et, au milieu d'une grêle de balles, se fit ouvrir la porte de la ville, qui se referma derrière elle.

— Où trouverai-je le colonel Beaurepaire? demanda Jacques Mérey.

Mais, au milieu de l'épouvante générale que produisait l'arrivée des Prussiens, au milieu des portes et fenêtres qui se fermaient, des habitants effarés qui regagnaient leurs maisons, il eut bien de la peine à obtenir une réponse positive.

Le colonel Beaurepaire était en conseil à l'hôtel de ville.

Au moment où Jacques Mérey en montait les degrés, il trouva le commandant de place qui les descendait.

Il le reconnut et se fit reconnaître.

Tous deux montèrent en voiture et se rendirent chez le commandant.

Un jeune officier attendait avec une impatience visible.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— La défense à outrance est arrêtée.

— Dieu soit loué ! dit le jeune officier en levant au ciel des yeux bleus d'une douceur infinie. Donnez-moi un poste où je puisse glorieusement combattre et mourir, n'est-ce pas, commandant ?

— Sois tranquille, répondit Beaurepaire, ce n'est pas les hommes comme toi que l'on oublie.

— Alors, je vais attendre ici, n'est-ce pas ?

— Attends.

Jacques Mérey et Beaurepaire entrèrent dans un cabinet retiré dont les murailles étaient couvertes de plans de la ville de Verdun.

— Qu'est-ce que ce jeune homme? demanda Jacques Mérey ; j'ai presque envie de te demander, ajouta-t-il en riant, quelle est cette jeune fille.

— Cette jeune fille est un de nos plus braves officiers. Il se nomme Marceau. Il est ici comme chef du bataillon d'Eure-et-Loir Tu le verras au feu.

Jacques Mérey justifia de ses pouvoirs à Beaurepaire et lui demanda quels étaient ses moyens de défense.

— Par ma foi! dit celui-ci, nous pourrions répondre comme les Spartiates: *Nos poitrines*; comme garnison, 3,000 hommes à peu près; 12 mortiers, dont deux hors de service; 32 pièces de canon de tout calibre, dont deux démontées; 99.000 boulets de 24 et 22.511 de tous calibres. Ajoutez à cela, pour armer des volontaires s'il s'en présente, 143 fusils d'infanterie, 368 de dragons et 71 pistolets.

— Tu sortais du conseil défensif quand je suis arrivé?

— Oui. Il avait d'abord mis la ville en état de siége, ordonné de dépaver les rues et défendu les attroupements sous peine de mort

— Ces ordres seront-ils exécutés?

— Regarde dans la rue.

— En effet, on commence à dépaver. Très bien. Maintenant, au plus pressé.

Et alors Jacques Mérey reconta à Beaurepaire qu'il avait rencontré Galbaud, qui venait pour s'enfermer dans Verdun avec un ordre de Dumouriez et un renfort de troupes.

— Morbleu! s'écria Beaurepaire, rien ne peut m'être plus agréable que ce que vous me dites là. C'est la responsabilité qu'il m'enlève et par conséquent la vie qu'il me donne. Commandant en chef de la place, j'avais juré de m'ensevelir sous ses ruines: commandant en second, je suis le sort de tous. Ma femme et mes enfants te doivent une belle chandelle, mon cher Galbaud!

— Mais tu sais que la ville est complétement entourée.

— Oui, et c'est pour cela qu'il faut aider l'entrée de Galbaud par une sortie. J'ai justement là l'homme des sorties, Marceau.

Il sonna: un planton entra.

— Prévenez le chef de bataillon Marceau que je l'attends.

On eût dit que le jeune officier avait été magnétiquement averti du désir de son chef, tant il apparut rapidement.

— Marceau, lui dit Beaurepaire, prends trois cents hommes d'infanterie, tous les cavaliers de la garnison, trois compagnies de grenadiers de la garde nationale et ceux des notables de la ville qui voudront t'accompagner en amateurs.

— Je me charge de ceux-là, dit Jacques Mérey.

— Tu viens avec nous? demanda Marceau.

— Oui, et je ne vous serai pas inutile, ne fût-ce que comme chirurgien

— Le citoyen, dit Beaurepaire à Marceau, est envoyé par le pouvoir exécutif.

— Et, comme j'aurai peut-être des ordres rigoureux à donner, des mesures rigoureuses à prendre, je ne suis pas fâché qu'on me voie un peu à la besogne et que l'on sache au besoin à qui l'on obéit! Allons examiner le terrain.

Mérey partit avec Marceau, s'empara d'un fusil de dragon, bourra ses poches de cartouches, tandis que Marceau faisait battre le rappel, sonner le boute-selle, et demander des hommes de bonne volonté parmi les notables

Cinq ou six se présentèrent.

Puis Marceau et Mérey montèrent avec une lunette sur un des clochers les plus élevés de la ville, et ils aperçurent au loin l'avant-garde de Galbaud qui arrivait par la route de Sainte-Menehould. Un cordon de Prussiens leur fermait l'entrée de la ville.

En descendant du clocher, ils reçurent un imprimé de la part du duc de Brunswick.

Beaucoup de citoyens avaient de ces imprimés et les lisaient.

Par quel moyen le duc les avait-il introduits dans la ville, nul ne le savait.

Donc, il avait des communications cachées avec Verdun.

C'était une sommation de rendre la ville.

J'ai cherché inutilement dans Thiers et dans Michelet la sommation faite à la ville par le duc de Brunswick. Plus heureux qu'eux, lorsque je me suis rendu à Verdun pour y chercher la trace de mes héros, j'ai retrouvé cette sommation entière. Comme on y rencontre le caractère orgueilleux du Prussien, et ses menaces farouches suivies de cet inexplicable repos, incompréhensible pour tous ceux qui n'en ont pas reconnu comme nous la véritable cause, c'est-à-dire le suicide de la volonté dans l'excès des plaisirs, nous donnons ici cette sommation tout entière.

La voici:

« Les sentiments d'équité et de justice qui animent Leurs Majestés l'empereur et le roi de Prusse, ont suspendu les opérations qu'elles auraient pu ordonner pour mettre sur-le-champ la ville en leur pouvoir. Elles désirent prévenir autant qu'il est en elles l'effusion du sang. En conséquence, j'offre à la garnison de livrer aux troupes prussiennes les portes de la ville et celles de la citadelle, de sortir dans les vingt-quatre heures avec armes et bagages, à l'exception de l'artillerie. Dans ce cas, elle et les habitants seront mis sous la protection de Leurs Majestés Impériale et Royale; mais, si elles rejetaient cette offre généreuse, elles ne tarderaient pas d'éprouver les malheurs qui seraient les suites naturelles de ce refus: elles seraient soumises à une exécution militaire et les habitants livrés à toutes les fureurs du soldat.

« BRUNSWICK. »

Marceau rassembla ses hommes. Jacques Mérey se mit à la tête des notables dans les rangs des gardes nationaux, et l'on se massa derrière la porte de France, de manière qu'il n'y eût plus qu'à l'ouvrir au moment donné. Une sentinelle placée sur les remparts devait indiquer le moment où Galbaud attaquerait de son côté.

Au premier coup de fusil des tirailleurs de Galbaud, la porte s'ouvrit; la cavalerie se porta en avant et l'infanterie de la garnison et la garde nationale se jetèrent de chaque côté par Jardin-Fontaine et Thierville.

A la côte de Varennes, on rencontra l'ennemi.

Par malheur, il avait eu le temps de faire filer sur ce point des renforts considérables, et particulièrement la cavalerie des émigrés.

Le combat fut acharné des deux côtés; les deux troupes patriotes furent lancées à plusieurs reprises l'une au-devant de l'autre. Jacques Mérey en arriva un moment à voir reluire les baïonnettes de Galbaud; mais rien ne put rompre la haie vivante placée entre les deux armées pour les empêcher de se rejoindre.

Un instant il sembla à Jacques Mérey voir passer, à travers la fumée de la mousqueterie, un cavalier ayant la taille et le visage du marquis de Chazelay. Il l'appela de la voix et le défia du geste; mais le fantôme ne répondit point et rentra dans la fumée d'où un instant il était sorti.

Puis, en ce moment, les Prussiens ayant fait un effort violent, les patriotes furent repoussés. De nouveaux renforts arrivèrent; les rangs ennemis s'épaissirent; tout espoir de faire jonction avec Galbaud disparut, et Marceau, épuisé, couvert du sang de ses adversaires, luttant un contre dix, fut forcé de donner le signal de la retraite.

La petite troupe rentra dans la ville, et Galbaud, renonçant à l'espoir d'entrer dans Verdun, se retira de son côté.

Le bombardement commença le 31 août, à onze heures du soir, et dura jusqu'à une heure du matin. Il ne produisit que peu d'effet, quoique les habitants de la ville haute, quartier aristocratique et clérical, eussent illuminé leurs maisons pour diriger les coups de l'ennemi.

Le 1er septembre, à trois heures du matin, le roi de Prusse vint à la batterie Saint-Michel, et le feu recommença pendant cinq heures

Quelques maisons commencèrent à s'enflammer.

Quant à l'artillerie verdunoise, elle n'atteignait point les hauteurs où étaient les Prussiens, et par conséquent ne leur faisait aucun mal.

Au reste, un seul assiégé fut tué, c'était un ex-constituant nommé Gillion, qui était venu s'enfermer dans Verdun, à la tête des volontaires de Saint-Mihiel; il fut frappé d'un éclat d'obus sur le quai de la Boucherie.

Cependant, les femmes étaient réunies en foule sur la place de l'Hôtel-de-Ville où se tenait le conseil défensif en permanence et où Beaurepaire avait un logement séparé de celui de sa femme et de ses enfants.

Ces femmes poussaient de grands cris, demandant aux membres du conseil d'avoir pitié d'elles et de leurs enfants, et de ne pas achever la ruine du pays et des propriétés particulières.

Différentes députations venaient de différentes parties de la ville pour supplier le conseil défensif d'accepter les conditions offertes la veille par le roi de Prusse dans la sommation qu'il avait introduite dans Verdun.

En même temps, on entendait la trompette d'une parlementaire.

Après une courte discussion, à la majorité de dix voix contre deux, il fut convenu qu'on le recevrait.

Il fut introduit les yeux bandés, et demandant si le bombardement de la nuit avait changé quelque chose à la décision de la ville.

Cette demande exposée, on le fit sortir sans lui avoir débandé les yeux.

La parole fut d'abord à Beaurepaire, qui se contenta de dire:

— J'ai promis de m'ensevelir sous les ruines de Verdun, l'ennemi n'y entrera qu'en passant sur mon cadavre

Puis, comme tous les regards se tournaient sur Jacques Mérey, que l'on savait chargé d'une mission particulière

— Citoyens, dit-il, vous le savez, Verdun est la clef de la France. Le brave colonel de Beaurepaire vient de vous dire ce qu'il compte faire. Vous m'avez vu au feu aujourd'hui sans que rien me forçât d'y aller; mais, ayant exposé ma vie pour vous, il m'a semblé que mon droit serait plus grand de vous dire ce que la France attend de vous.

« La France attend de vous un grand acte d'héroïsme, tenez huit jours et vous avez donné le temps à Paris d'orga-

niser la défense, et vous avez sauvé la patrie, et vous aurez le droit de mettre cette légende au bas des armes de la ville :

« *A Verdun la France reconnaissante.*

« Défendez-vous. Je courrai les mêmes dangers que vous, et, s'il le faut, je mourrai avec vous.

Soutenu par cette double allocution, le conseil exécutif demanda une trêve de vingt-quatre heures pour rendre une réponse définitive à Sa Majesté Frédéric-Guillaume.

On fit revenir le parlementaire et on lui transmit la réponse du comité.

— Messieurs, dit-il, je suis venu demander un *oui* ou un *non*, pas autre chose ; Sa Majesté le roi de Prusse est pressé

— Nous n'avons pas d'autre réponse à lui faire, répliqua Beaurepaire ; s'il est pressé, qu'il agisse.

— Alors, messieurs, dit le jeune parlementaire, préparez-vous à l'assaut.

— Et vous, dites à votre maître, répliqua Beaurepaire, que si dans l'assaut nous sommes obligés de céder au grand nombre des assiégeants, nous savons où sont les magasins de poudre et nous saurons ouvrir les tombeaux des vainqueurs sur le champ même de leur victoire.

Cette fière réponse porta ses fruits. Les vingt-quatre heures de trêve furent accordées.

Jacques Mérey savait que, dans les circonstances où l'on se trouvait, les heures avaient la valeur des jours, et il espérait pouvoir faire traîner le siège en longueur en l'embarrassant dans d'interminables pourparlers.

Mais les corps administratifs et judiciaires envoyèrent une députation composée de vingt-trois membres porteurs d'une supplique dans laquelle ils disaient que, pour éviter la ruine entière et la subversion totale de la place, il leur paraissait indispensable d'accepter les conditions offertes à la garnison de la part du duc de Brunswick au nom du roi de Prusse, puisque cette capitulation conservait à la nation sa garnison et ses armes : tandis que la ruine de la ville ne serait d'aucune utilité à la patrie.

On lut cette lettre devant Marceau, qui se trouvait là par hasard.

Il se leva

— Et moi, dit-il, au nom de l'armée, au nom de mon bataillon, au mien, je demande que la ville profite des dix-huit heures de trêve qui lui restent pour se mettre en état de résister aux coalisés.

Mais, comme si cette réponse avait été entendue de la rue, des plaintes, des gémissements, des lamentations montèrent jusqu'aux fenêtres de la salle du conseil qui étaient ouvertes. C'était un chœur d'enfants, de femmes, de vieillards, rassemblés sur les degrés de l'hôtel de Ville pour joindre leurs larmes et leurs supplications aux vœux secrets de ceux des membres défensifs qui étaient pour la reddition de la ville

Ces vœux ne tardèrent point à se formuler, et le conseil se sépara ou plutôt proposa de se séparer, en remettant au lendemain la rédaction de la capitulation.

Jacques Mérey avait les yeux fixés sur Beaurepaire, il le vit pâlir légèrement.

— Pardon, citoyens, dit-il, est-il bien décidé dans vos esprits, je ne dirai pas dans vos cœurs, que malgré ce qui vous a été dit de la nécessité pour la France que Verdun tienne, vous êtes dans l'intention de rendre la ville ?

— Nous reconnaissons l'impossibilité de la défense, répondirent les membres du conseil d'une seule voix.

— Et si je ne pense pas comme vous, si je refuse cette capitulation ? insista Beaurepaire.

— Nous ouvrirons nous-mêmes les portes de Verdun au roi de Prusse, et nous nous en remettrons à sa générosité.

Beaurepaire jeta sur ces hommes un regard de mépris terrible

— Eh bien, messieurs, dit-il, j'avais fait le serment de mourir plutôt que de me rendre : survivez à votre honte et à votre déshonneur, puisque vous le voulez, mais, moi, je serai fidèle à mon serment. Voilà mon dernier mot. Je meurs libre. Citoyen Jacques Mérey, tu rendras pour moi témoignage.

Et, tirant un pistolet de sa poche, avant qu'on eût eu le temps non seulement de s'opposer à son dessein, mais encore de le deviner, il se brûla la cervelle.

Jacques Mérey reçut dans ses bras ce martyr de l'honneur.

Le lendemain, tandis que les jeunes filles de Verdun, couvertes de voiles blancs, jetant des fleurs sur la route que devait suivre le roi de Prusse pour se rendre à l'hôtel de Ville et portant des dragées dans des corbeilles, allaient ouvrir au vainqueur la porte de Thionville, la garnison sortait avec les honneurs de la guerre par la porte de Sainte-Menehould, escortant un fourgon attelé de chevaux noirs où se trouvait le cadavre de Beaurepaire enseveli dans un drapeau tricolore.

Elle ne voulait pas laisser le cadavre du héros prisonnier des Prussiens

Le bataillon d'Eure-et-Loir formait l'arrière-garde et le dernier marchait Marceau, son commandant

L'avant-garde prussienne suivit l'armée française jusqu'à Livry-la-Perche pour observer Clermont.

Là, elle s'arrêta.

Alors, Marceau, se dressant sur ses étriers, leur envoya au nom de la France cet adieu menaçant :

— Au revoir dans les plaines de la Champagne !

XXIII

DUMOURIEZ

Si nous nous sommes si longtemps arrêté sur le siège de Verdun et sur la mort héroïque de Beaurepaire, c'est que, à notre avis, aucun historien n'a donné à la prise de Verdun l'importance qu'elle a en histoire, et à la mort de Beaurepaire l'admiration que lui doit l'historien, ce grand prêtre de la postérité.

Voici à quelle occasion j'ai été à même de remarquer cette étrange lacune.

J'ai toujours été indigné, même sous la Restauration, des autels poétiques que l'on tentait d'élever à ces prétendues vierges de Verdun qui avaient été, des fleurs d'une main, des dragées de l'autre, ouvrir à l'ennemi les portes de leur ville natale, qui était la clef de la France.

Cette trahison envers la patrie n'a d'excuse que dans l'ignorance de femmes qui ont cédé aux ordres de leurs parents et qui n'avaient pas le sentiment du crime qu'elles commettaient.

Les prêtres aussi y furent pour beaucoup.

Il en résulta que, voulant répondre par un livre aux vers de Delille et de Victor Hugo, je cherchai, voilà tantôt sept ou huit ans, des documents sur cette reddition de Verdun, qui n'eut pas une médiocre part aux 2 et 3 septembre.

Je m'adressai d'abord tout naturellement au plus volumineux de nos historiens, à M. Thiers. Mais M. Thiers, préoccupé de la bataille de Valmy, qu'il est pressé de gagner, se contente de dire, page 198 de l'édition de Furne : *Les Prussiens s'avançaient sur Verdun.*

Puis, page 342 : *La prise de Verdun excita la vanité de Frédéric.*

Puis, page 347 : *Galbaud, envoyé pour renforcer la garnison de Verdun, était arrivé trop tard.* Pas un mot de plus ; de Beaurepaire il n'en est pas question.

Le fait n'est cependant pas commun.

Une ville rendue contre la volonté d'un commandant de place qui se brûle la cervelle ;

Vingt-trois citoyens, convaincus d'en avoir ouvert les portes à l'ennemi, exécutés le 25 avril 1794 ;

Dix femmes, dont la plus vieille âgée de cinquante-cinq ans et la plus jeune de dix-huit, les suivant sur l'échafaud pour avoir offert des fleurs et des bonbons à l'ennemi, cela valait la peine d'être relaté, ne fût-ce que dans une note.

Quant à Dumouriez, dans ses Mémoires, il ne dit que quelques mots de Verdun, et appelle Beaurepaire, Beauregard !

Quand ce ne serait que pour cette erreur, Dumouriez mériterait le titre de traître.

Michelet, l'admirable historien, cet homme à qui les gloires de la France sont si chères, parce qu'il est lui-même une de ces gloires, ne passe pas ainsi à côté du cercueil de Beaurepaire sans s'arrêter.

Il s'y agenouille, il y prie

« Un sentiment tout semblable, dit-il, fit vibrer la France en ce qu'elle eut de plus profond quand un cercueil la traversa, rapporté de la frontière, celui de l'immortel Beaurepaire, qui, non point par des paroles, par un acte d'un seul coup, lui dit ce qu'elle devait faire en pareille circonstance.

« Beaurepaire, ancien officier de carabiniers, avait formé, commandé depuis 89 l'intrépide bataillon des volontaires de Maine-et-Loire. Au moment de l'invasion, ces braves eurent peur de n'arriver pas assez vite. Ils ne s'amusèrent point à parler le long de la route : ils traversèrent la France au pas de charge et se jetèrent dans Verdun.

« Ils avaient un pressentiment qu'au milieu des trahisons dont ils étaient environnés, ils devaient périr ; aussi chargèrent-ils d'avance un député patriote de faire leurs adieux à leurs familles, *de les consoler et de dire qu'ils étaient morts*. Beaurepaire venait de se marier et n'en fut pas moins ferme. Le conseil de guerre assemblé, Beaurepaire résista à tous les arguments de la lâcheté ; voyant enfin qu'il ne gagnait rien sur ces nobles officiers dont le cœur tout royaliste était déjà dans l'autre camp :

« — Messieurs, dit-il, j'ai juré de ne me rendre que mort

survivez à votre honte. Je suis fidèle à mon serment ; voici mon dernier mot : je meurs !

« Il se fit sauter la cervelle.

« La France se reconnut, frémit d'admiration ; elle mit la main sur son cœur et y sentit monter la foi. La patrie ne flotta plus aux regards, incertaine et vague ; on la vit réelle, vivante. On ne doute guère des dieux à qui l'on sacrifie ainsi. »

Mais des *vierges de Verdun*, Michelet n'en parle point.

Sans doute il n'a pas voulu près d'une si belle tache de sang mettre une tache de boue.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun historien, aucun chroniqueur, aucun contemporain, ne parle de madame de Beaurepaire. Je crois avoir rencontré les seules lignes qui aient été écrites sur elle dans une brochure intitulée *les Réminiscences du roi de Prusse.*

En effet, cette brochure contient l'anecdote suivante, qui se rapporte probablement à elle.

« Le duc de Weimar, auquel la réputation des bonbons et des liqueurs de Verdun était bien connue, s'informa de la boutique où l'on pouvait trouver ce qui se faisait de mieux. On nous conduisit chez un marchand nommé Le Roux, au coin d'une petite place. Cet homme nous reçut avec beaucoup d'amabilité, et ne manqua point en effet à nous servir parfaitement.

« Lorsqu'il commençait à faire nuit, notre collation fut troublée par un bien triste incident. La maison d'en face était habitée *par une jeune femme, parente* du défunt commandant de place. On lui avait caché l'événement jusqu'à cet instant ; mais il fallut bien le lui apprendre. Elle en fut si cruellement affectée, qu'elle tomba étendue à terre, en proie à des attaques de nerfs et à des convulsions extrêmement violentes. On ne put l'emporter qu'avec la plus grande peine. »

Il est probable que l'on ne voulut pas dire aux princesses que cette jeune femme était madame de Beaurepaire, et qu'on leur dit seulement que c'était une parente du commandant de place.

La reddition de Verdun eut un immense retentissement par toute la France.

Paris épouvanté crut voir l'ennemi à ses portes. Il y était en effet, puisqu'en cinq étapes il franchissait la distance qui l'en séparait. On battit la générale par toute la ville ; on sonna le tocsin ; le canon grondait d'heure en heure.

C'est alors que Danton, seul, inébranlable et comprenant le parti que l'on pouvait tirer du dévouement de Beaurepaire, se précipita au milieu de l'Assemblée bouleversée, et, montant à la tribune, rendit compte des mesures prises pour sauver la patrie, et dit ces mémorables paroles enregistrées par l'histoire :

— Le canon que vous entendez n'est point le canon d'alarme, c'est le pas de charge sur nos ennemis. Pour les vaincre, pour les atterrer, que faut-il ? De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace.

Ce fut alors que le dévouement héroïque de Beaurepaire fut raconté comme savait raconter Danton.

A l'instant même, une commission fut nommée qui proposa le décret suivant :

I

L'Assemblée nationale décrète que le corps de Beaurepaire, commandant le premier bataillon de Maine-et-Loire, sera déposé au Panthéon français.

II

L'inscription suivante sera placée sur sa tombe.

IL AIMA MIEUX SE DONNER LA MORT QUE DE CAPITULER AVEC LES TYRANS

III

Le président est chargé d'écrire à la veuve et aux enfants de Beaurepaire.

Le nom de Beaurepaire fut donné à une rue qui a jusqu'à ce jour, nous le croyons du moins, conservé ce nom glorieux, que nous prions M. Haussmann de transporter à une autre si celle-là était démolie.

Tandis que l'assemblée nationale rend ses derniers honneurs à Beaurepaire, tandis que Marceau, qui a tout perdu dans la ville, armes et chevaux, répond à un représentant du peuple qui lui demande : « Que voulez-vous que l'on vous rende : — Un sabre pour venger notre défaite ! tandis que le roi de Prusse, entré à Verdun, s'y trouve si commodément qu'il y reste une semaine occupé à donner des bals, à manger des dragées et à affirmer qu'il ne vient en France que pour rendre la royauté aux rois, les prêtres aux églises, la propriété aux propriétaires, tandis que le paysan dresse l'oreille et comprend que c'est la contre-révolution qui entre en France ; que celui qui a un fusil prend son fusil, que celui qui a une fourche prend sa fourche, que celui qui a une faux prend sa faux, cinq généraux étaient réunis dans la salle du conseil de l'hôtel de ville de Sedan, sous la présidence de leur général en chef Dumouriez.

Nous ne sommes pas de ceux qui pensent qu'une faute, qu'une faiblesse ou même qu'une mauvaise action doit faire perdre à un homme tous les mérites de sa vie passée. Non, les actions humaines doivent être pesées une à une et à chacune l'historien doit apporter la part de louange ou de blâme.

On comprend que ces quelques lignes ne tombent de notre plume que pour nous aider à aborder une des plus étranges personnalités de notre époque, c'est-à-dire un homme qui, royaliste au fond, sauva la République, qui fit plus que Lafayette pour la France, moins que lui contre elle, et qui cependant fut déshonoré, exilé de France, mourut en Angleterre sans éveiller un regret, tandis que Lafayette rentra sous des arcs de triomphe, devint le patriarche de la révolution de 1830, et mourut glorieux et honoré au milieu de sa glorieuse et honorable famille.

Dumouriez pouvait avoir à cette époque cinquante-six ans ; leste, dispos, nerveux, à peine en paraissait-il quarante-cinq. Né en Picardie, quoique d'origine provençale, il avait l'esprit du Méridional et la volonté de l'homme du centre. Sa tête fine s'illuminait, dans certaines occasions, de regards pleins de feu. Esprit intelligent, cerveau complet, il était bon à tout. Il avait tout à la fois, chose rare, la rouerie du diplomate et le courage obstiné du soldat. A vingt ans simple hussard, il s'était fait hacher en morceaux par six cavaliers plutôt que de se rendre ; mais à trente il s'était laissé engrener dans cette diplomatie secrète de Louis XV, médiocrement honorable en ce qu'elle touchait à l'espionnage. Tout cela fut effacé sous Louis XVI par la fondation du port de Cherbourg, dont il fut le premier agent.

C'était un de ces hommes à peu près universels, dont les grandes connaissances peuvent être appliquées à tout, mais auxquels il faut l'occasion. Jusque-là elle ne s'était pas présentée. Serait-il grand diplomate, serait-il général victorieux ? nul ne pouvait le dire, et peut-être lui-même n'avait-il pas encore la mesure exacte de son génie.

Porté en 1792 au ministère par les girondins, c'est-à-dire par les ennemis du roi, il était sorti des Tuileries complètement rallié au roi, à la suite d'une scène avec Marie-Antoinette. Au fond, Dumouriez avait bon cœur et était impressionnable aux femmes.

Deux jeunes filles vêtues en hussard, qui étaient ses aides de camp, qui ne le quittaient sur le champ de bataille que pour exécuter ses ordres, les demoiselles de Fernig, dont j'ai connu le frère, servent de preuve à ce que j'avance.

Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que Danton se défiât d'un pareil homme, et à ce qu'il envoyât le docteur Mérey, dont il connaissait la franchise, pour le surveiller.

La séance s'ouvrait au moment où nous introduisons le lecteur dans la salle du conseil.

« Citoyens, dit Dumouriez en s'adressant à ses cinq collègues, je vous ai réunis pour vous faire part de la situation grave où nous nous trouvons.

« Je vais résumer les faits en quelques mots.

« Le 19 août 1792, il y a quinze jours de cela, les Prussiens et les émigrés sont entrés en France. Si nous étions des Romains, je vous dirais qu'ils sont entrés dans un jour néfaste, dans un jour de tonnerre, de pluie et de grêle ; mais ce ne fut que sur les deux heures qu'ils arrivèrent à Brehain, la ville où ils s'arrêtèrent pour passer la nuit, pendant que leurs détachements pillent les campagnes environnantes. Pour en arriver là, Brunswick, le héros de Roshach, a fait de Coblentz à Longwy quarante lieues en vingt jours.

« Cette invasion, qui, au dire du roi de Prusse, ne devait être qu'une promenade militaire de la frontière à Paris, ne se présente pas, il faut le dire, sous un aspect d'activité bien redoutable.

« Mais, citoyens, mon système est toujours de croire, quand un ennemi aussi expérimenté que le nôtre commet une faute, mon système est toujours de croire qu'il a une raison de la commettre, ce qui ne m'empêche pas d'en profiter.

« 60,000 Prussiens, héritiers de la gloire et des traditions du grand Frédéric, s'avancèrent donc en une seule colonne sur notre centre, le 22 août dernier. Ils sont entrés à Longwy, et hier nous avons entendu le canon du côté de Verdun.

« Les Prussiens sont donc devant Verdun, s'ils ne sont point à Verdun.

« 20,000 Autrichiens, commandés par le général Clairfayt, les soutiennent à droite en marchant sur Stenay.

« 16,000 Autrichiens, sous les ordres du prince Hohenlohe-Kirchberg, et 10,000 Hessois, flanquent la gauche des Prussiens.

« Le duc de Saxe-Teschen occupe les Pays-Bas et menace les places fortes.

« Le prince de Condé, avec 6,000 émigrés, s'est porté sur Philipsbourg

« Tout au contraire, nos armées sont disposées de la façon la plus malheureuse pour résister à une masse de 60,000 hommes. Beurnonville, Moreton et Duval réunissent 30.000 hommes dans les trois camps de Maulde, de Maubeuge et de Lille.

« L'armée de 33,000 hommes que nous commandons est complètement désorganisée par la fuite de Lafayette, qui s'était fait aimer d'elle : mais cela ne m'inquiète que secondairement. Si je ne m'en fais pas aimer, je m'en ferai craindre.

« 20,000 hommes sont à Metz, commandés par Kellermann.

« 15,000 hommes, sous Custine, sont à Landau.

« Biron est en Alsace avec 30,000. Inutile non seulement de nous occuper de lui, mais d'y penser.

« Nous n'avons donc à opposer à nos soixante mille Prussiens que mes vingt-trois mille hommes et les vingt mille de Kellermann, en supposant qu'il consente à m'obéir et veuille bien faire sa jonction avec moi.

« Voilà la situation claire, nette, précise. Vos avis? »

Le plus jeune des généraux se leva ; c'était à lui de parler.

Le plus jeune des généraux c'était ce beau Dillon, qui passait pour avoir été l'amant de la reine. Après l'échauffourée de Quiévrain, son frère, que l'on avait pris pour lui, avait été tué par ses propres soldats, sous le prétexte que l'amant de la reine ne pouvait être qu'un traître.

Quant à lui, on citait à l'appui de ce bruit d'intimité avec Marie-Antoinette deux faits :

On avait reconnu à son colback une magnifique aigrette, montée en diamants, que l'on avait vue deux ou trois jours auparavant à la coiffure de la reine, et dans la cour des Tuileries il avait passé une revue paré de cette aigrette.

Puis on racontait que, à un bal où il avait eu l'honneur de valser avec la reine, la reine, qui aimait cette danse à la folie, s'était arrêtée tout étourdie pour reprendre haleine, sans s'apercevoir que le roi était derrière elle, et, se penchant nonchalamment sur l'épaule du bel officier, lui avait dit :

— Mettez la main sur mon cœur, vous verrez comme il bat.

— Madame, dit, en arrêtant la main de Dillon, le roi qui avait entendu, le colonel aura la galanterie de vous croire sur parole.

Arthur Dillon était non seulement d'une beauté remarquable, mais il était brave à toute épreuve, et si l'on pouvait reprocher quelque chose à son intelligence guerrière, c'était trop de témérité.

— Citoyens, dit-il, c'est avec la timidité d'un jeune homme que j'oserai donner mon avis devant des hommes de votre distinction et de votre expérience. Mais je crois, d'après ce que vient de nous dire le général en chef, notre ligne de défense impossible, et serais d'avis de gagner la Flandre et d'agir contre les Pays-Bas autrichiens de manière à opérer une diversion qui forçât les ennemis de revenir sur Bruxelles, où d'ailleurs la présence des Français ferait certainement éclater une révolution

Il salua et se rassit : le général Monet se leva.

— Il me semble, dit-il, tout en rendant justice à l'intention de notre jeune collègue, que nous retirer en Flandre serait abandonner le poste où la France nous a placés. Nous sommes le seul obstacle à l'invasion de Paris. Je propose de nous retirer vers Châlons et de défendre la ligne de la Marne.

En ce moment, le soldat de planton annonça qu'un cavalier couvert de poussière, arrivant de Verdun, demandait à parler sans retard au général en chef.

Dumouriez consulta de l'œil le conseil. Il reconnut dans tous les regards l'avidité des nouvelles.

— Faites entrer, dit-il.

Jacques Mérey parut avec le costume moitié civil, moitié militaire des représentants du peuple : redingote bleue à larges revers avec ceinture supportant un sabre et des pistolets, chapeau à plumes tricolores, culotte de peau collante, bottes molles montant au-dessus du genou

— Citoyens, dit-il, je suis porteur de mauvaises nouvelles ; mais les mauvaises nouvelles ne supportent pas des retards, voilà pourquoi j'ai insisté pour être introduit près de vous. Verdun a été livré à l'ennemi ; Beaurepaire, son commandant, s'est brûlé la cervelle. Le général Galbaud est en retraite sur Paris, par Clermont et Sainte-Menehould. Et je viens vous dire de la part de Danton, que le salut de la France est entre vos mains.

Et, s'avançant vers le général en chef, il lui présenta la lettre dont il était porteur.

Dumouriez salua, prit la lettre sans la lire :

— Citoyens, dit-il, quelle est l'opinion de la majorité ?

Les trois généraux qui n'avaient point encore parlé se levèrent, et l'un des trois, parlant pour lui et les deux autres :

— Général, dit-il, nous nous rallions à l'avis du général Monet.

— C'est-à-dire que vous êtes d'avis de vous retirer vers Châlons et de défendre la ligne de la Marne.

— Oui, citoyen général, répondirent les trois officiers d'une seule voix.

— C'est bien, dit Dumouriez ; citoyens, j'aviserai.

Et, levant la séance, il salua et congédia les officiers.

Puis se tournant vers Jacques Mérey.

— Citoyen représentant, dit-il, tu as besoin d'un bain, d'un bon déjeuner et d'un bon lit ; tu trouveras tout cela chez moi, si tu me fais l'honneur d'accepter l'hospitalité que je t'offre.

— De grand cœur, dit Jacques Mérey, d'autant plus que j'ai à vous laisser pressentir des nouvelles de Paris plus intéressantes et plus terribles encore peut-être que ne sont celles de Verdun.

Dumouriez, avec la courtoisie d'un ancien gentilhomme, sourit, salua et passa devant pour montrer le chemin au messager.

Il le conduisit à la salle à manger, où l'attendaient, pour se mettre à table, Westermann et Fabre d'Eglantine.

— Citoyens, dit-il à Westermann et à Fabre d'Eglantine, vous allez déjeuner aussi rapidement que possible ; puis, comme il faut faire face aux nouvelles qui viennent d'arriver, Westermann, vous allez vous rendre à Metz et donner à Kellermann l'ordre de venir me joindre sans perdre une minute à Valmy. Vous, Fabre, vous allez prendre un cheval, et vous rendre à toute bride à Châlons, où vous arrêterez la retraite de Galbaud que vous ramènerez avec ses deux ou trois mille hommes à Révigny-aux-Vaches, où ils garderont jusqu'à nouvel ordre les sources de l'Aisne et de la Marne.

Les deux hommes désignés firent un mouvement.

— Voici monsieur, dit Dumouriez, qui est envoyé comme vous par Danton, avec les mêmes instructions que vous. Il reste près de moi et suffira à me brûler la cervelle si besoin est.

— Mais, dit Westermann, notre mission est de rester près de toi, citoyen général, et non d'aller où tu nous envoies.

— Notre mission est de servir la patrie ; or, pour le service de la patrie, je vous ordonne, moi, général en chef de l'armée de l'Est, vous, Westermann, d'aller à Metz et de m'amener Kellermann et, à défaut de Kellermann, ses vingt mille hommes. Vous aurez tout à la fois dans votre poche sa destitution et votre nomination ; à vous, Fabre, d'aller à Clermont et d'arrêter la retraite. Si Galbaud essaye de vous résister, vous l'arrêterez au milieu de ses hommes et l'enverrez pieds et poings liés au comité de salut public. C'est ce que je ferai moi-même pour le premier qui me résistera.

Pendant que vous déjeunerez, j'écrirai les ordres et le citoyen Mérey prendra un bain, à la sortie duquel je le mettrai au courant de mes intentions. Déjeunez donc, chers amis ; et toi, citoyen, mon valet de chambre va te conduire au bain ; tu sais où est la salle à manger, au sortir du bain, je t'y attendrai.

Fabre et Westermann se mirent à table, Dumouriez entra dans son cabinet, qui confinait à la salle à manger, et Jacques Mérey suivit le valet de chambre du général qui le conduisait au bain.

XXIV

LES THERMOPYLES DE LA FRANCE

Lorsque Jacques Mérey, le corps convenablement frotté par le valet de chambre du général et les habits convenablement époussetés par son hussard, entra dans la salle à manger, Dumouriez y était seul et l'attendait

— Citoyen, dit-il à Jacques Mérey, je ne suis point étonné que Danton me soupçonne et multiplie autour de moi ses agents ; d'un mot, je vais le rassurer, et vous aussi.

Jacques Mérey s'inclina.

— La situation est mauvaise, continua Dumouriez, mais telle que pouvait la désirer un homme de ma trempe. La bataille que je vais livrer sauvera ou perdra la France. Je suis ambitieux et je veux attacher mon nom à une victoire. Je veux qu'on dise : Les Prussiens n'étaient plus qu'à

cinq journées de Paris ; Dumouriez, un homme inconnu, a sauvé la nation, — remarquez que je dis la nation. — D'autres. Villars à Denain, le Maréchal de Saxe, à Fontenoy, ont sauvé le royaume ; Dumouriez, à l'Argonne, aura sauvé la nation. La forêt d'Argonne, c'est les Thermopyles de la France. Je les défendrai et serai plus heureux que Léonidas. Déjeunons !

Puis en s asseyant il frappa sur un timbre.

— Appelle Thevenot et mes deux officiers d'ordonnance, dit Dumouriez, montrant en même temps un fauteuil à Jacques Mérey.

Quelques secondes après, un jeune homme portant l'uniforme de chef de brigade entra. Il pouvait avoir trente à trente-deux ans, avait l'œil ferme et intelligent, était de grande taille, et salua Dumouriez qui lui tendit familièrement la main.

— Le chef de brigade Thévenot, dit Dumouriez : mon premier aide de camp toujours, mon conseiller quelquefois.

Puis, indiquant le docteur :

— Le citoyen Jacques Mérey, docteur médecin, dit-il en souriant d'une certaine façon, pour le moment représentant du peuple attaché à ma personne.

Puis, comme deux jeunes gens, vêtus en officiers de hussards, paraissant quinze ou seize ans, entraient, il continua.

— Messieurs de Fernig, qui font sous moi leurs premières armes, et que j'aime comme mes enfants.

Et, en effet, l'œil plein d'expression et même un peu dur de Dumouriez devint, en regardant les deux jeunes gens, d'une douceur extrême.

Tous deux s approchèrent de lui, il réunit leurs quatre mains dans les deux siennes en leur souriant paternellement.

Eux l embrassèrent tour à tour au front.

Jacques Mérey, qui s'était soulevé sur son siège pour Thévenot, se leva tout à fait pour les deux frères, ou plutôt pour les deux sœurs, dont il reconnut à l'instant même le sexe.

— Nous allons nous battre, et rudement, selon toute probabilité, reprit Dumouriez ; s'il arrivait malheur à l'un ou l'autre de ces enfants, je vous le recommande, docteur.

Et presque malgré lui sa bouche laissa échapper un soupir.

— Le citoyen Mérey, qui avait été envoyé par notre *ami* Danton à Verdun, et Dumouriez souligna par son sourire et par son intonation le mot ami, est arrivé nous annonçant que, comme Longwy, la ville s est rendue aux premiers coups de canon.

— Est-ce que Beaurepaire n'était pas là? demanda Thévenot.

— Beaurepaire, forcé de capituler par la municipalité, s'est brûlé la cervelle pour ne pas signer la capitulation, dit Jacques Mérey.

— Mais ce n'est pas le tout, dit Dumouriez ; le docteur, qui a quitté Paris il y a trois jours seulement, prétend qu'il va s y passer des choses terribles.

— Dans quel genre? demanda Thévenot.

Les deux jeunes hussards étaient muets, mais leur regard parlait pour eux.

— Ce que j ai cru deviner dans les quelques mots que Danton m'a dit, reprit le docteur, c'est qu'il était important de compromettre Paris tout entier en le trempant jusqu'au cou dans la révolution, afin que les Parisiens, n'attendant point de pardon des souverains alliés, s'ensevelissent sous les ruines de la capitale.

— Et de quelle façon Danton s'y prendra-t-il?

— On a parlé du massacre des prisons. On ne peut, dit-on, envoyer les volontaires à la frontière en laissant derrière eux un ennemi plus dangereux que celui qu'ils vont combattre.

— En effet, dit Dumouriez, que la nouvelle n'étonna ni ne révolta, c'est peut-être un moyen.

Les deux jeunes gens avaient échangé un regard avec Thévenot, qui leur répondit par un mouvement d'épaules.

Leur regard disait *compassion*, le mouvement d'épaules de Thévenot signifiait *nécessité*.

En ce moment le bruit d'un cheval entrant au galop dans la cour se fit entendre. Les deux jeunes filles firent un mouvement pour se lever, Dumouriez les arrêta d'un regard.

Puis à Thévenot :

— Voyez ce que c'est, dit-il.

Thévenot alla à la fenêtre, qu il ouvrit. Il se trouvait à la hauteur du courrier qui arrivait.

— De quelle part? demanda Thévenot.

— Le général verra, répondit le courrier en tendant son pli au chef de brigade.

— Dépêche pour vous seul, à ce qu'il paraît, dit Thévenot.

Et il remit la dépêche au général, en criant aux gens de la maison qui aidaient le courrier à mettre pied à terre, brisé qu il était par la route :

— Ayez soin à ce que cet homme ne manque de rien.

— Pour *moi seul*, mon cher Thévenot, répéta Dumouriez. Vous savez que je n'ai pas de secrets pour vous ni pour personne, ajouta-t-il en se tournant du coté du docteur.

Et brisant le cachet.

— Ah ! c'est du prince, dit-il ; pardon, je ne pourrai jamais m'habituer à l appeler *Egalité*. Que voulez-vous, mon cher Thévenot, je suis un aristocrate, c est connu.

Puis se tournant vers Jacques Mérey, et lisant au fur et à mesure :

— Vous aviez raison, docteur, lui dit-il, cela a commencé avant-hier par des voitures de prisonniers que l'on amenait à l'Abbaye. La moitié des prisonniers ont été tués dans les voitures, l'autre moitié dans la cour de l'eglise où on les avait fait entrer. De là le massacre s'est étendu à l'Abbaye et va probablement s'étendre aux autres prisons. C'est Marat et Robespierre qui ont fait le coup. Danton n a point paru ; il était au champ de Mars passant la revue des volontaires

Puis s'interrompant :

— Ah ! par ma foi ; dit-il, il y en a trop long, et puis c'est une affaire entre *bourgeois*, qui ne nous regarde pas, nous autres militaires. Lisez, docteur, lisez.

Et il jeta la lettre du duc d'Orléans de l'autre côté de la table, avec une expression de mépris indiquant combien il se trouvait heureux d'être général en chef sur le théâtre de la guerre au lieu d être ministre à Paris.

Jacques Mérey la prit avec un calme prouvant qu'il n'avait rien à faire avec le mépris de Dumouriez, et la lut d'un bout à l'autre.

— Ah ! dit-il, l'Assemblée a réclamé l'abbé Sicard et l'a sauvé.

— Cette bonne Assemblée ! s'écria Dumouriez, elle a osé ! Mais elle va se faire donner le fouet par la Commune.

— Manuel, continua Jacques, a sauvé de son côté Beaumarchais.

— Par ma foi ! dit Dumouriez, il eût pu mieux choisir.

— Le duc continue, dit Jacques Mérey, en vous annonçant qu il vous enverra un courrier tous les jours, et en demandant si vous voulez ses deux fils aînés pour aides-de camp.

Et Jacques Mérey posa la lettre sur la table.

— Diable ! fit Dumouriez, voilà de ces demandes auxquelles il faut songer avant que d'y répondre. Comme il y va, monseigneur ! deux princes dans mon armée ! On verra.

Chacun demeura sérieux ou tout au moins pensif pendant le reste du repas. Seules les deux sœurs échangèrent quelques mots tout bas, puis Dumouriez se leva, et, s'adressant à Thévenot et à Jacques :

— Citoyens, leur dit-il, faites-moi le plaisir de me suivre dans mon cabinet.

Tous deux se levèrent et suivirent Dumouriez.

— Eh bien ! demanda Thévenot, qu'a-t-on décidé au conseil ?

— Rien de bon. Dillon a proposé une pointe en Flandre. C'était bon il y a quinze jours. L'ennemi serait à Paris avant que nous ne fussions à Bruxelles. Les autres veulent se retirer derrière la Marne. Laisser l ennemi faire un pas de plus en France serait une honte ; il n'y est déjà entré que trop avant.

Alors, continua Dumouriez, j'ai répondu que je réfléchirais ; mais déjà mon plan était fait. J'ai dit tout à l'heure à notre cher hôte que les bois de l'Argonne seraient les Thermopyles de la France. Je tiendrai parole. Voici, sur la plus grande échelle où j'ai pu le trouver, un plan de la forêt d'Argonne qui s étend, vous le voyez, de Semuy à Triaucourt. Maintenant il nous faudrait un homme pratique, un garde de la forêt ; nous n en sommes qu'à sept ou huit lieues ; faites monter à cheval un hussard qui prenne un cheval en main, et qu'il nous amène le premier garde venu.

— Inutile, citoyen général, dit Jacques Mérey.

— Pourquoi inutile? demanda Dumouriez.

— Mais parce que je suis de Stenay, parce que pendant dix ans j'ai herborisé, chassé et pêché même dans la forêt d'Argonne, qui est en quelque sorte enfermée par deux rivières, l'Oise et l Aisne, et que je connais ma forêt mieux qu'aucun garde.

— Alors, dit Dumouriez, le citoyen Danton nous a rendu un double service.

— Vois-tu, Thévenot, dit Dumouriez s'animant, vois-tu tous les avantages de mon plan. Outre que l'on ne recule pas, outre que l'on ne se réduit pas à la Marne comme derrière ligne de défense, on fait perdre à l'ennemi un temps précieux, on l'oblige à rester dans la Champagne-Pouilleuse, sur un sol désolé, fangeux, stérile, insuffisant à la nourriture d'une armée ; on ne lui cède pas un pays riche et fertile où il pourrait hiverner. Si l'ennemi, après avoir perdu quelques jours devant la forêt, veut le trouver, il y rencontre Sedan et toute la ligne des places fortes des Pays-Bas ; remonte-t-il du côté opposé, il trouve Metz et l'armée de Kellermann. Kellermann, moi et Galbaud réunissons alors 50.000 hommes, et à la rigueur nous pouvons livrer bataille ; d ailleurs ne vois-tu pas que le ciel est d'intelligence avec nous : une pluie constante, infatigable, tombe sur les Prussiens et les mouille à fond ; ils ont déjà trouvé la boue

en Lorraine ; vers Metz et Verdun, la terre, d'après les rapports qui me sont faits, commence à se détremper : la Champagne sera pour eux une véritable fondrière ; les paysans émigrent, les grains disparaissent comme si un tourbillon les avait emportés ; il ne restera plus pour l'ennemi que trois choses sur la route : les raisins verts, la maladie et la mort.

— Bravo, général, cria Thévenot. Ah ! voilà où je vous reconnais.

Jacques Mérey lui tendit la main. Il n'y avait point à se tromper à l'enthousiasme qui brillait dans ses yeux.

— Général, lui dit-il, disposez de moi comme garde, comme soldat, mais associez-moi d'une façon ou de l'autre à cette grande action qui va sauver la France. Soyons vainqueurs d'abord, et je me charge d'être le Grec de Marathon.

— Eh bien ! fit Dumouriez, dites-nous vite ce que vous pensez des passages qui traversent la forêt d'Argonne ? Il n'y a pas un instant à perdre, les fers de nos chevaux sont rouges.

Jacques Mérey se pencha sur la carte.

— Ecoutez, Thévenot, dit Dumouriez, et ne perdez pas un mot de ce qu'il va dire.

— Soyez tranquille, général.

Il y avait quelque chose de solennel, presque de sacré, dans ces trois hommes qui, inclinés sur une carte, conspiraient l'honneur de la France et le salut de trente millions d'hommes !

— Il y a, dit Jacques Mérey au milieu du plus profond silence, cinq défilés dans la forêt d'Argonne. Suivez-les sous mon doigt. Le premier, à l'extrémité, du côté de Semuy, appelé le *Chêne Populeux* ; le second, à la hauteur de Sugny, appelé la *Croix-aux-Bois* ; le troisième, en face Brécy, appelé *Grand-Pré*, le quatrième en face Vienne-la-Ville, appelé la *Chalade* ; le cinquième enfin, qui n'est autre que la route de Clermont à Sainte-Menehould, appelé les *Islettes*. Les plus importants sont ceux de *Grand-Pré* et des *Islettes*.

— Malheureusement aussi les plus éloignés de nous ; aussi à ceux-là je me porterai moi-même avec tout mon monde.

— Maintenant, dit Jacques Mérey, pour accomplir cette opération vous avez deux routes : l'une qui passe derrière la forêt et qui dérobe votre marche à l'ennemi, l'autre qui passe devant et qui la lui révèle.

Dumouriez réfléchit un instant.

— Je passerai devant, dit-il ; en nous voyant faire ce mouvement, je connais Clerfayt, c'est M. Fabius en personne ; il croira qu'il m'est arrivé des renforts et que j'attaque séparément Autrichiens et Prussiens ; il se retirera derrière Stenay, dans son camp fortifié de Brouenne. Mettez-vous là, Thévenot.

Thévenot s'assit, et, tout fiévreux de la même fièvre qui brûlait le général en lutte avec son génie, tira à lui plume et papier, et attendit.

— Ecrivez, dit Dumouriez, donnez ordre à Dubouquet de quitter le département du Nord et de venir occuper le Chêne-Populeux ; — à Dillon, de se mettre en marche entre la Meuse et l'Argonne. Je le suivrai avec le corps d'armée. Il marchera jusqu'aux Islettes, qu'il occupera, ainsi que la Chalade, forçant tout devant lui. Vous m'avez prié de vous employer, docteur ; je ne sais pas refuser ces demandes-là aux bons patriotes. Je vous mets au poste du danger, vous serez son guide.

— Merci dit Jacques, tendant la main à Dumouriez.

— Moi, continua Dumouriez, je me charge de la *Croix-aux-Bois* et de *Grand-Pré*. Y êtes-vous ?

— Oui, dit Thévenot, qui, sous la dictée du général, avait pris l'habitude d'écrire aussi vite que la parole.

— Maintenant, ordre à Beurnonville de quitter la frontière des Pays-Bas, où il n'a rien à faire, et d'être à Rethel le 13 avec 10.000 hommes.

— Et maintenant, faites battre le départ et sonner le boute-selle.

Ce dernier ordre fut donné par Dumouriez aux deux frères ou aux deux sœurs Fernig, qui s'élancèrent au grand galop dans la ville.

Un quart d'heure après, l'ordre de Dumouriez était exécuté, et l'on entendait, dominant le brouhaha qu'il occasionnait, les fanfares éclatantes de la trompette et les sourds roulements du tambour.

XXV

LA CROIX-AUX-BOIS

Deux heures après, toute l'armée était en marche et campait à quatre heures de Sedan.

Le lendemain, Dillon avait connaissance des avant-postes de Clerfayt, occupant les deux rives de la Meuse.

Une heure après, sous la conduite de Jacques Mérey, le général Miakinsky attaquait avec quinze cents hommes les vingt-quatre mille Autrichiens de Clerfayt, qui, ainsi que l'avait prévu Dumouriez, se retirait et se renfermait dans son camp de Brouennes.

Dillon passa devant le Chêne-Populeux qui, nous l'avons dit, devait être occupé et défendu par le général Dubouquet, et continua sa marche entre la Meuse et l'Argonne, suivi par Dumouriez et ses quinze mille hommes.

Le surlendemain, Dumouriez était à Baffu ; là, il s'arrêtait pour occuper les défilés de la Croix-aux-Bois et de Grand-Pré.

Dillon continua audacieusement son chemin ; il fit garder la Chalade, en passant, par deux mille hommes, et arriva aux Islettes, où il trouva Galbaud avec quatre mille hommes.

Le général était venu là de lui-même, et n'avait pas encore vu Fabre-d'Eglantine, qui courait après lui sur la route de Châlons.

C'est aux Islettes que Jacques Mérey fut d'une véritable utilité à Dillon ; il connaissait le pays, ravins et collines. Il indiqua au général, sur le haut de la montagne qui domine les Islettes, un emplacement admirable pour établir une batterie qui rendait ce passage inabordable et dont, après soixante-seize ans, on voit encore l'emplacement aujourd'hui.

Outre cette batterie, Dillon éleva d'excellents retranchements, fit des abatis d'arbres qui formèrent sur la route autant de barricades, et se rendit complètement maître des deux routes qui conduisent à Sainte-Menehould et de Sainte-Menehould à Châlons.

Les travaux de Dumouriez à Grand-Pré étaient non moins formidables : l'armée était rangée sur des hauteurs s'élevant en amphithéâtre ; au pied de ses hauteurs étaient de vastes prairies que l'ennemi était forcé d'aborder à découvert.

Deux ponts étaient jetés sur l'Aire, deux avant-gardes défendaient ces deux ponts ; en cas d'attaque, elles se retiraient en les brûlant ; et en supposant Dumouriez chassé de hauteur en hauteur, il descendait sur le versant opposé, trouvait l'Aisne qu'il mettait entre lui et les Prussiens en faisant sauter ces deux ponts.

Or, il était à peu près certain que l'ennemi échouerait dans ses attaques et que de ce poste élevé Dumouriez dominerait tranquillement la situation.

Le 8, on apprit que, la veille, Dubouquet, avec six mille hommes, avait occupé le passage du Chêne-Populeux ; le seul qui restât libre était donc celui de la Croix-aux-Bois, situé entre le Chêne-Populeux et le Grand-Pré. Dumouriez y alla de sa personne, fit rompre la route, abattre les arbres et y mit pour le défendre un colonel avec deux escadrons et deux bataillons.

Dès lors sa promesse était remplie ; l'Argonne, comme les Thermopyles, était gardée. Paris avait devant lui un retranchement que celui qui l'avait élevé regardait lui-même comme inexpugnable.

Le duc d'Orléans avait tenu parole. Jour par jour, Dumouriez avait été instruit des massacres des prisons ; sous une apparente insouciance, ces hideux assassinats de madame de Lamballe à l'Abbaye, des enfants à Bicêtre, des femmes à la Salpêtrière, lui soulevaient le cœur ; il notait les assassins sur le calepin des représailles, et se promettait, tout en souriant à ces horribles nouvelles, une affreuse vengeance si jamais il arrivait au pouvoir.

Le duc d'Orléans lui-même n'était pas resté impassible aux massacres. On avait porté la tête de madame de Lamballe sous ses fenêtres, sous prétexte qu'une amie de la reine devait être une ennemie du duc d'Orléans ; mais on l'avait forcé de saluer cette tête, mais on avait forcé madame de Buffon de la saluer. Elle s'était levée de table, et, pâle jusqu'à la lividité, à moitié morte, elle avait paru au balcon.

Le duc d'Orléans, qui payait un douaire à madame de Lamballe, écrivait à Dumouriez :

« Ma fortune, à cette mort, s'est augmentée de 300.000 francs de rente, mais ma tête ne tient qu'à un fil.

« Je vous envoie mes deux fils aînés, *sauvez-les*. »

Dès lors il n'y avait plus à balancer, il fallait les prendre. Le 10, le duc de Chartres arriva de la Flandre française avec son régiment, dans lequel son frère, le duc de Montpensier, servait comme lieutenant.

C'était à cette époque un beau et brave jeune homme de vingt ans à peine, ayant été élevé à la Jean-Jacques par madame de Genlis, extrêmement instruit, quoique son instruction fût plus étendue que profonde. Dans les quelques combats où il s'était trouvé, il avait fait preuve d'un rare courage.

Son frère n'était encore qu'un enfant, mais un enfant charmant, comme celui que j'ai connu et qui portait le même nom que lui.

Dumouriez les reçut à merveille, et dès ce jour une idée pointa dans son esprit.

Louis XVI était devenu impossible; trop de fautes, et même de parjures, l'avaient rendu odieux à la nation. La république était imminente; mais serait-elle durable? Dumouriez ne le croyait pas. Le comte de Provence et le comte d'Artois, en s'exilant, avaient renoncé au trône de France. Il ne fallait que populariser, par deux ou trois victoires auxquelles il prendrait part, le nom du duc de Chartres, et, à un moment donné, le présenter à la France comme un moyen terme entre la république et la royauté.

Ce fut le rêve que fit et que caressa Dumouriez à partir de ce moment.

Avec le duc de Chartres et son frère, le corps que Dumouriez avait commandé dans les Flandres vint le rejoindre: il était composé d'hommes très braves, très aguerris, très dévoués. S'il restait quelque doute sur Dumouriez, ce que les nouveaux venus racontèrent de leur général les effacèrent.

Puis Dumouriez avec sa haute intelligence comprenait que c'est surtout le moral du soldat qu'il faut soutenir. Il ordonna à la musique de jouer trois fois par jour. Il donna des bals sur l'herbe avec des illuminations sur les arbres, bals auxquels il attira toutes les jolies filles de Cerney, de Melzicourt, de Vienne-le-Château, de la Chalade, de Saint-Thomas, de Vienne-la-Ville et des Islettes. Les deux princes commencèrent leur étude de la popularité en faisant danser des paysannes. Les deux jeunes hussards les aidaient de leur mieux. Deux ou trois fois Dumouriez invita les officiers prussiens et autrichiens de Stenay, de Dun-sur-Meuse, de Charny et de Verdun à y venir: s'ils fussent venus, il leur eût fait visiter ses retranchements. Ils ne vinrent pas et il ne put se donner le plaisir de cette gasconnade.

Les souffrances cependant étaient à peu près les mêmes pour nos soldats que pour l'ennemi: la pluie cinq jours sur six; on était obligé de sabler avec le gravier de la rivière l'endroit sur lequel on dansait; mauvais vin, mauvaise bière; mais il y avait dans l'air et dans la parole du chef la flamme du Midi; en voyant le général gai, le soldat chantait; en voyant le général manger son pain bis en riant, le soldat mangeait son pain noir en criant: Vive la nation!

Un jour il se passa une chose grave, et qui montra d'outre en outre l'esprit de toute cette armée sur laquelle reposait le salut de la France.

Chaque jour des détachements de volontaires arrivaient et étaient incorporés dans des régiments. Châlons, comme les autres villes, envoya son contingent; mais Châlons s'était, au profit de la Révolution, débarrassé de ce qu'il avait de pis, c'était une tourbe de drôles, parmi lesquels se trouvaient une cinquantaine d'hommes qui, sur la circulaire de Marat! avaient septembrisé de leur mieux. Ils aboyèrent en criant Vive Marat! la tête de Dumouriez! la tête de l'aristocrate! la tête du traître. Ils croyaient rallier à eux les trois quarts de l'armée, ils se trouvèrent seuls. Puis, tandis qu'ils faisaient de leur mieux pour mettre la discorde parmi les patriotes, Dumouriez monta à cheval avec ses hussards. Les mutins virent d'un côté mettre quatre canons en batterie, de l'autre côté un escadron prêt à charger. Dumouriez ordonna à ses canonniers d'allumer les mèches, à ses hussards de tirer le sabre du fourreau; il en fit autant qu'eux, et s'approchant d'eux à la distance d'une trentaine de pas:

— L'armée de Dumouriez, dit-il à haute voix, ne reçoit dans ses rangs que de bons patriotes et des gens honnêtes. Elle a en mépris les maratistes et en horreur les assassins. Il y a au milieu de vous des misérables qui vous poussent au crime. Chassez-les vous-mêmes de vos rangs ou j'ordonne à mes artilleurs de faire feu, et je sabre avec mes hussards ceux qui seront encore debout.

Donc, vous entendez, pas de maratistes, pas d'assassins, pas de bourreaux dans nos rangs. Chassez-les. Devenez bons, braves et grands comme ceux parmi lesquels vous avez l'honneur d'être admis!

Cinquante ou soixante hommes furent chassés. Ils disparurent comme s'ils s'étaient abîmés sous terre. Le reste rentra dans les rangs, et prit l'esprit de l'armée, complètement pur des excès de l'intérieur.

Jusqu'au 10 septembre, le roi de Prusse resta à Verdun, répétant à qui voulait l'entendre qu'il venait pour rendre *au roi la royauté*, les *églises aux prêtres*, les *propriétés aux propriétaires*.

Ces mots, nous l'avons déjà dit, avaient fait dresser l'oreille au paysan. S'il ne s'était agi que de rendre l'église aux prêtres, le sentiment de la France, qui est profondément religieux, leur en eût de lui-même rouvert les portes, mais en rendant les églises aux prêtres, on rendait les biens au clergé.

Or, on avait confisqué pour quatre milliards de biens aux couvents et aux ordres religieux, et par les ventes qui depuis janvier en avaient été la suite, ces propriétés avaient passé de la main morte à la vivante, des paresseux aux travailleurs, des abbés libertins, des chanoines ventrus, des évêques fastueux aux honnêtes laboureurs (1); en huit mois une France nouvelle s'était faite.

Le 10, cependant, les Prussiens se décidèrent à se mettre en mouvement; ils sondèrent tous nos avant-postes, escarmouchèrent sur le front de tous nos détachements.

Sur plusieurs points nos soldats étaient si désireux d'en arriver à une action décisive, qu'ils escaladèrent leurs retranchements et chargèrent à la baïonnette.

Le soir même, il y eut rapport chez le général. Jacques Mérey, qui n'avait aucune fonction fixe, s'était chargé d'inspecter tous les postes. Il revint de son inspection en disant que le passage de la Croix-au-Bois n'était pas suffisamment gardé.

Mais, sur ce point, il ne se trouva malheureusement point d'accord avec le colonel qui y commandait. Le passage de la Croix-aux-Bois était le seul que les Prussiens n'eussent pas éprouvé. Le colonel prétendit qu'il leur était inconnu, et que non seulement il y avait assez d'hommes pour le garder, mais qu'il pouvait encore envoyer deux ou trois cents hommes au camp de Grand-Pré.

Jacques Mérey insista près de Dumouriez; mais le colonel, qui tenait à prouver qu'il avait raison, envoya à la Chalade un bataillon et un escadron.

La nuit suivante, tourmenté par ses pressentiments, Jacques Mérey monta à cheval et s'achemina vers le passage de la Croix-au-Bois.

Mais peu à peu d'autres pensées que celles qui avaient déterminé son départ leur succédèrent dans son esprit, et il se mit à rêver comme il rêvait quand il était seul.

A Eva;

A sa vie si vide depuis qu'elle semblait et même qu'elle était si agitée.

Oui, certes, Jacques Mérey était un excellent patriote; oui, la France tenait dans son cœur la place qu'elle devait y tenir, mais elle n'y avait rien fait perdre à la toute-puissance du souvenir d'Eva.

Où était-elle? que devenait-elle? Ne lui avait-elle pas été arrachée avant que la création complète, non pas du corps, mais du cerveau fût accomplie?

Elle resterait belle, il y avait même à parier qu'elle embellirait encore; mais son esprit serait-il assez soutenu par l'éducation pour conserver un sens moral qui pousse toujours son libre arbitre au bien; sa mémoire serait-elle assez tenace pour continuer d'enfermer dans son cœur le souvenir de celui qui, après Dieu, l'avait faite ce qu'elle était.

— Oh! murmurait Jacques, la clarté s'était faite dans son esprit, mais il y avait encore du trouble dans son âme...

Et il voyait peu à peu son image s'obscurcissant dans cette âme pour ainsi dire inachevée, jusqu'à ce qu'elle se confondît dans cette nuit du passé où flottent les rêves vains sortis par la porte d'ivoire.

Jacques Mérey avait jeté la bride sur le cou de son cheval. Il n'était plus sur la limite de la forêt d'Argonne, il ne suivait plus les rives de l'Aisne, il n'allait plus surveiller le passage menacé de la Croix-au-Bois. Il était à Argenton, dans la maison mystérieuse, sous l'arbre de la science; il conduisait Eva dans la grotte où pour la première fois elle lui avait dit qu'elle l'aimait et où elle le lui redisait encore. Il revivait enfin sa vie heureuse, quand tout à coup il crut entendre le pétillement de la fusillade suivi du cri d'alarme!

D'un même mouvement, il se dressa sur ses étriers et son cheval hennit.

Toute la fantasmagorie du passé disparut alors comme dans une féerie. Pareil à un dormeur qu'un rêve avait transporté dans des jardins délicieux, sous un lumineux soleil, et qui se réveille la nuit dans un désert, au milieu des précipices, lui se réveilla dans un chemin boueux, dans une forêt sombre, trempé par une pluie fine et glacée, au milieu des éclairs de l'artillerie et de la fusillade qui illuminaient l'épaisseur du bois.

Jacques Mérey mit son cheval au galop, mais en arrivant à la petite plaine de Longwée il se trouva au milieu des fuyards.

Il devina tout, la Croix-aux-Bois avait été attaquée comme il l'avait prévu, la position était forcée par les Autrichiens et les émigrés commandés par le prince de Ligne.

Une espèce de bataillon carré s'était formé au commencement de la petite plaine. Jacques Mérey courut là où on résistait encore. Mais comme il arrivait, trois ou quatre cents cavaliers chargeaient le colonel français au milieu de ses quelques centaines d'hommes, avec lesquels il essayait de soutenir la retraite.

Jacques Mérey se jeta au milieu de la mêlée.

Le colonel luttait corps à corps avec deux des cavaliers, qui, par une charge à fond, avaient, au cri de Vive le roi! rompu le carré. De ses deux coups de pistolet, Jacques les jeta à bas de leurs chevaux, mais à l'instant même il se

(1) Michelet, 1er vol., page 216.

trouva entouré ; il mit le sabre à la main ; puis, au milieu des ténèbres, para et porta quelques coups. La nuit était complètement sombre, on ne voyait qu'à la lueur des coups de pistolet. Deux ou trois coups échangés firent une de ces clartés éphémères ; mais à cette clarté Jacques crut reconnaître, sous l'uniforme gris et vert des émigrés, le seigneur de Chazelay. Il jeta un cri de rage, poussa son cheval sur lui ; mais au même instant il sentit son cheval faiblir des quatre pieds : une balle qui lui était destinée l'avait atteint à la tête au moment où il le faisait cabrer pour franchir l'obstacle. Il s'abîma entre les pieds des chevaux, resta un instant immobile, s'abritant au cadavre de l'animal mort ; puis, se relevant et se glissant par une éclaircie, il se trouva sous le dôme de la forêt, c'est-à-dire dans une profonde obscurité.

Il ne pouvait rien dans cette terrible échauffourée qui livrait un des passages à l'ennemi, mais il pouvait beaucoup s'il prévenait à temps Dumouriez de cette catastrophe. Il s'appuya au tronc d'un chêne, se tâta pour voir s'il n'avait rien de cassé ; puis, s'orientant, il se rappela qu'un petit sentier conduisait de Longwée à Grand-Pré, et que ce sentier côtoyait une des sources de l'Aisne ; il écouta, entendit à quelques pas de lui le murmure d'un ruisseau, descendit une courte berge, trouva la source. Dès lors il était tranquille ; comme il avait trouvé le ruisseau il trouva le sentier, éloigné seulement d'une lieue et demie de Grand-Pré. Il y fut en trois quarts d'heure.

Deux heures du matin sonnaient au moment où, trempé tout à la fois de pluie et de sueur, couvert de boue et de sang, il frappait à la porte du général.

XXVI

LE PRINCE DE LIGNE

Jacques Mérey avait instinctivement trop l'intelligence des accidents de guerre pour communiquer la nouvelle à un autre qu'au général en chef.

C'est, en pareil cas, le sang-froid, la décision rapide et surtout le silence du général qui sauvent l'armée.

Il connaissait la chambre de Dumouriez et s'apprêtait à le faire réveiller par le planton qui veillait dans son antichambre, lorsqu'il vit que la lumière filtrait à travers les rainures de la porte.

Il frappa à cette porte. La voix ferme et nette du général lui répondit :

— Entrez.

Dumouriez n'était pas encore couché. Il travaillait à ses Mémoires, où il avait l'habitude de consigner jour par jour ce qui lui arrivait.

En retard de quelques jours, il se remettait au courant.

— Ah ! ah ! dit-il en voyant Mérey couvert de boue et de sang. Mauvaise nouvelle, je parie !

— Oui, général ; le passage de la Croix-aux-Bois est forcé par les Autrichiens.

— J'en avais le pressentiment, et le colonel ?

— Tué.

— C'est ce qu'il avait de mieux à faire.

Dumouriez alla en toute hâte à un grand plan de la forêt d'Argonne pendu au mur.

— Ah ! dit-il philosophiquement, il faut que chaque homme ait le défaut de ses qualités. Ardent à concevoir, je manque souvent de patience dans l'exécution. J'aurais dû étudier chaque passage de mes propres yeux ; je ne l'ai pas fait, et, imbécile que je suis, j'ai écrit à l'Assemblée que l'Argonne était les Thermopyles de la France ! Voilà mes Thermopyles forcés, et tu n'es pas mort, Léonidas ?

— Heureusement, dit Jacques Mérey, après les Thermopyles, Salamines !

— Cela vous est bien aisé à dire, fit Dumouriez avec le plus grand calme, et si Clerfayt ne perd pas son temps, selon son habitude, s'il tourne la position de Grand-Pré, si avec ses trente mille Autrichiens il occupe les passages de l'Aisne, tandis que les Prussiens m'attaqueront de face, enfermé avec mes vingt-cinq mille hommes par soixante-quinze mille hommes, par deux cours d'eau et la forêt, je n'ai plus qu'à me rendre ou à faire tuer mes hommes depuis le premier jusqu'au dernier. La seule armée sur laquelle comptât la France est anéantie, et messieurs les alliés peuvent tranquillement prendre la route de la capitale.

— Il faut, sans perdre un instant, les débusquer de là, général.

— C'est bien ce que je vais essayer de faire. Éveillez Thévenot dans la chambre à côté.

Jacques Mérey ouvrit la porte et appela Thévenot.

Thévenot ne dormait jamais que d'un œil ; il sauta à bas de son lit, passa un pantalon et accourut.

— La Croix-aux-Bois est forcée, lui dit Dumouriez ; faites éveiller Charot, qu'il parte avec six mille hommes, et que, coûte que coûte, il reprenne le passage.

Thévenot ne prit que le temps de s'habiller, s'élança vers le quartier du général Charot, le réveilla et lui transmit l'ordre du général.

Pendant ce temps, Jacques Mérey donnait à Dumouriez tous les détails de ce qui s'était passé sous ses yeux à la Croix-aux-Bois.

Lorsque Dumouriez apprit qu'il était revenu au camp de Grand-Pré par des sentiers traversant la forêt, il lui demanda s'il pouvait par ces mêmes sentiers guider une colonne qui attaquerait en flanc tandis que Charot attaquerait en tête.

Jacques Mérey s'engagea à conduire cette colonne, pourvu qu'elle fût formée d'infanterie seulement ; quant à la cavalerie, il regardait comme une chose impossible de la faire passer par de pareils chemins.

Quelque diligence que l'on y mît, il était grand jour lorsque la colonne fut prête à partir. Mais Dumouriez réfléchit qu'une attaque de jour entraînait avec elle trop de chances diverses, tandis que, attaqué la nuit d'un côté par lequel il ne pouvait pas attendre l'ennemi, et en même temps obligé de se défendre en tête, il y avait lieu de tout espérer.

Il fallait trois heures au général Charot pour faire les trois lieues qu'il avait à franchir par la chaussée de l'Argonne qui nécessitait un double détour. Il ne fallait qu'une heure et demie à Jacques pour conduire sa colonne à la hauteur de Longwée.

Il fut donc convenu que Charot partirait à cinq heures pour arriver à la nuit close à l'entrée du défilé, et Jacques à dix heures et demie. Les premiers coups de canon de Charot, qui amenait avec lui deux pièces de campagne, devaient servir de signal à Mérey pour charger.

Mérey eut donc le temps de changer d'habits et de prendre un bain avant de se remettre en route, et, à six heures et demie, avec son costume de représentant, un fusil de munition à la main, il prit la tête de la colonne.

Le duc de Chartres avait demandé à être de l'expédition. Mais Dumouriez lui avait dit en riant :

— Patience, patience, monseigneur ; attendez une belle bataille à la lumière du soleil, les combats de nuit ne vont pas aux princes du sang.

Puis il avait ajouté à voix basse :

— Surtout quand ils sont aptes à succéder !

A huit heures, Mérey et ses cinq cents hommes voyaient à un quart de lieue, à travers les arbres, les feux des bivacs qui coupaient la forêt sur toute la ligne du défilé, mais qui se groupaient plus nombreux autour du village de Longwée où était le quartier général du prince de Ligne.

Chaque soldat posa son sac à terre, s'assit sur son sac, mangea un morceau de pain, but une goutte d'eau-de-vie, et plein d'impatience attendit.

Vers dix heures on entendit les premiers coups de fusil échangés entre les avant-postes autrichiens et l'avant-garde française.

Puis, dix minutes après, le grondement du canon annonça que l'artillerie venait de se mêler de la partie.

Dès les premiers coups de fusil, la petite colonne conduite par Jacques avait vu un grand trouble se manifester sur toute la ligne du défilé ; on voyait à la lueur des feux les soldats saisir leurs armes et courir du côté de l'attaque.

Jacques avait toutes les peines du monde à maintenir ses hommes, mais ses instructions étaient précises : ne pas donner avant le premier coup de canon.

Ce premier coup de canon tant attendu se fit enfin entendre. Les soldats saisirent leurs fusils et, Jacques Mérey à la tête, s'élancèrent.

— A la baïonnette ! cria Jacques Mérey. Ne faites feu qu'au dernier moment !

Et tous s'élancèrent à ce cri magique de Vive la nation ! qui, répété par l'écho de la forêt, eût pu faire croire aux Autrichiens et aux émigrés qu'il était poussé par dix mille voix.

Mais, pour combattre contre la France, les émigrés n'en étaient pas moins braves. Le cri de Vive le roi ! répondit au cri de Vive la nation ! Et, pareille à un tourbillon, une charge de cavalerie, conduite par un homme de trente à trente-cinq ans, portant l'uniforme de colonel autrichien, habit blanc, pantalon rouge, ceinture d'or, descendit du haut de la colline où le village était situé

— Feu à vingt pas, et recevez les survivants sur vos baïonnettes !

Puis, d'une voix qui fut entendue de tous :

— A moi l'officier ! cria-t-il.

Et, se plaçant au milieu du chemin, à la tête de la colonne, il attendit que les premiers cavaliers fussent à vingt pas de lui, ajusta l'officier, et fit feu.

Cinq cents coups de fusil accompagnèrent le sien.

Chacun s'était posté le plus commodément possible pour tirer ; chacun avait visé à la lueur du feu des bivacs. La chaussée ne permettait à la cavalerie de charger que sur huit hommes de front ; mais les balles en se croisant avaient plongé des deux côtés dans les rangs ; plus de cent chevaux et de deux cents cavaliers tombèrent.

Quant à l'officier, emporté par le galop de son cheval, il vint rouler auprès de Jacques Mérey, tué roide d'une balle au milieu de la poitrine.

La chaussée était tellement obstruée de cadavres d'hommes et de chevaux, que les derniers rangs ne purent franchir la barricade sanglante qui venait de se lever entre eux et les patriotes.

Quelques-uns des survivants, échappés au massacre, vinrent se jeter sur les baïonnettes et furent tués ou pris.

— Rechargez ! cria Mérey, et feu à volonté !

Les patriotes rechargèrent leurs fusils et, s'élançant sous bois de chaque côté de la chaussée, ce que ne pouvaient faire les cavaliers, ils les poursuivirent en les fusillant.

Quant à ceux qui étaient démontés, c'était l'affaire de la baïonnette ; tous se défendaient avec acharnement, d'abord parce qu'ils étaient braves, ensuite parce qu'ils savaient que tout prisonnier émigré était un homme fusillé.

Donc ils aimaient mieux en finir sur le champ de bataille que dans les fossés d'une citadelle ou contre un vieux mur.

Au reste, on entendait le canon de Charot qui se rapprochait, indication sûre que les Autrichiens battaient en retraite ; ils avaient fait la même faute : la Croix-aux-Bois prise, ils ne l'avaient pas fait garder par un nombre d'hommes assez considérable.

Les fuyards arrivèrent sur les derrières de la colonne autrichienne, annonçant que l'armée était coupée, que le corps des émigrés était aux trois quarts exterminé, et que son chef, le prince de Ligne, avait été tué par le premier coup de fusil qui avait été tiré.

Le désordre se mit dans les rangs des Autrichiens et des émigrés ; chacun se jeta dans les bois, tirant de son côté. La résistance cessa ou à peu près ; trois ou quatre cents Autrichiens furent tués, autant pris ; deux cent cinquante émigrés restèrent sur le champ de bataille.

Quelques-uns, après une résistance désespérée, furent conduits à Dumouriez.

Quant à Jacques Mérey, à peine le combat avait-il cessé qu'il songea aux blessés. Les ambulances étaient encore mal organisées à cette époque, ou plutôt elles ne l'étaient pas du tout. Craignant quelque retour offensif de l'ennemi, il fit réunir tous les chevaux sans maître que l'on pût trouver, y compris celui du prince de Ligne, que l'on reconnut à sa housse et à ses fontes brodées d'or, et les employa à transporter les blessés à Vouziers, où il établit le quartier général de ses malades, laissant à un plus ambitieux que lui le soin de porter la nouvelle de la victoire au général en chef.

Jacques Mérey ordonna que les Autrichiens fussent amenés avec des soins égaux à ceux qui étaient accordés aux Français ; et, couchés dans les mêmes chambres, ils recevaient les mêmes soins.

Mais à peine l'ambulance était-elle installée, à peine les premiers pansements étaient-ils faits, que le canon se fit entendre de nouveau et cette fois en se rapprochant de Vouziers, ce qui indiquait que c'était le général Charot qui à son tour battait en retraite.

En effet, au bout de deux heures, quelques-uns de ces hommes qui semblent avoir des ailes aux pieds pour annoncer les catastrophes arrivèrent à Vouziers, se disant suivis du corps d'armée du général Charot qui battait en retraite.

Clerfayt, comprenant l'importance de la position de la Croix-aux-Bois, était accouru au canon avec les trente mille hommes qui lui restaient, et avec ces trente mille hommes il avait renversé tout ce qui s'opposait à son passage.

On annonça à Jacques Mérey qu'un des soldats qui avaient combattu sous lui avait à lui remettre divers objets précieux qu'il ne voulait remettre à personne. Il fit venir l'homme, c'était un caporal. Il avait fouillé le chef des émigrés, avait trouvé sur lui une bourse contenant cent vingt louis, un portefeuille dans lequel était une lettre commencée pour sa femme, une montre enrichie de diamants et plusieurs bagues précieuses.

Il apportait le tout au docteur, sous ce prétexte tout militaire que, puisque c'était lui qui avait tué le prince, c'était lui qui en devait hériter.

— Mon ami, lui dit Jacques Mérey, je ne me crois aucun droit à tous ces objets, et cependant, comme ils sont entre mes mains, voilà à mon avis ce qu'il faut en faire : il faut faire venir des médecins, de Mézières, de Sedan, de Rethel, de Reims et de Sainte-Menehould, accepter le dévouement de ceux qui seront riches, et payer les soins de ceux qui seront pauvres avec les cent vingt louis du prince de Ligne. Es-tu de cet avis ?

— Parfaitement, citoyen représentant.

— Comme le prince de Ligne n'est point un émigré, mais un prince du Hainaut, et que ses biens ne sont pas confisqués, mon avis est encore qu'il faut remettre le portefeuille, la montre et les bijoux trouvés sur lui au général Dumouriez ; il les fera passer à sa femme, qui, quoi que tu en dises, a encore plus de droits à son héritage que moi.

— C'est encore juste, dit le caporal.

— Enfin, continua Jacques, comme il ne faut pas t'ôter aux yeux de qui de droit le mérite de ta belle action, c'est toi qui porteras au général, avec une lettre de moi, le portefeuille, la montre et les bijoux. Après quoi, aussi vite que possible, tu me rapporteras ici la réponse du général, et, comme il faut que cette réponse arrive le plus tôt possible, tu prendras le cheval du prince, que je regarde comme ma propriété, et tu diras au général que je le prie, pour l'amour de moi, de le mettre dans ses écuries.

Quatre heures après, le caporal était de retour sur un cheval que Dumouriez envoyait à Jacques Mérey en échange du sien.

Il était porteur d'une lettre de Dumouriez qui ne contenait que ces mots :

« Venez vite ; j'ai besoin de vous.

« DUMOURIEZ. »

— Eh bien ! dit-il au soldat, tu as l'air content, mon brave.

— Je crois bien, répondit celui-ci ; le général m'a fait sergent et m'a donné sa propre montre.

Et il montra à Jacques Mérey la montre que lui avait donnée Dumouriez.

— Bon, dit en riant Jacques, elle est d'argent.

— Oui, répondit le soldat ; mais les galons sont d'or !

XXVII

KELLERMANN

Jacques Mérey trouva Dumouriez calme, quoique la situation fût presque désespérée.

Charot, au lieu de se retirer sur Grand-Pré, avait été prévenu et s'était retiré sur Vouziers.

Dumouriez avec ses quinze mille hommes, se trouvait séparé de Charot, qui était, comme nous l'avons dit, à Vouziers, et de Dubouquet, qui était au Chêne-Populeux, par les trente mille hommes de Clerfayt.

Le général en chef écrivait.

Il donnait l'ordre à Beurnonville de hâter sa marche sur Rethel, où il n'était pas encore et où il eût dû être le 13 ; à Charot et à Dubouquet de faire leur jonction et de marcher sur Sainte-Menehould.

Enfin, il écrivait une dernière lettre à Kellermann, dans laquelle il le priait, quelques bruits qu'il entendît venir de l'armée, et si désastreux que fussent ces bruits, de ne pas s'arrêter un instant et de marcher sur Sainte-Menehould.

Il chargea des deux premières lettres ses deux jeunes hussards, qui, connaissant le pays et admirablement montés, pouvaient en quatre ou cinq heures atteindre Altigny par un détour ; il leur ordonna de prendre deux chemins différents, afin que si l'un des deux était arrêté en route, l'autre suppléât.

Tous deux partirent.

Alors prenant Jacques Mérey à part :

— Citoyen Jacques Mérey, lui dit-il, depuis deux jours vous nous avez donné de telles preuves de patriotisme et de courage, et de votre côté vous m'avez vu agir si franchement, qu'il ne peut plus y avoir entre nous ni doutes ni soupçons.

Jacques Mérey tendit sa main au général.

— A qui avez-vous besoin que je réponde de vous comme de moi-même ? dit-il.

— Il n'est pas question de cela. Vous allez prendre mon meilleur cheval et vous rendre au-devant de Kellermann ; vous ne lui parlerez pas en mon nom, le vieil Alsacien est blessé d'avoir été mis sous les ordres d'un plus jeune général que lui, voilà pourquoi il ne se presse pas d'obéir ; mais vous lui parlerez au nom de la France, notre mère à tous ; vous lui direz que la France, les mains jointes, le supplie de faire sa jonction avec moi ; une fois sa jonction faite, je lui abandonnerai le commandement s'il le désire, et je servirai sous lui comme général, comme aide de camp, comme soldat. Kellermann, très brave, est en même temps

prudent jusqu'à l'irrésolution : il ne doit être qu'à quelques lieues d'ici. Avec ses 20.000 hommes il passera partout, trouvez-le, amenez-le. Dans mon plan, je lui réserve les hauteurs de Gizaucourt ; mais qu'il se place où il voudra, pourvu que nous puissions nous donner la main. Voilà mon plan : Dans une heure je lève le camp ; je m'adosse à Dillon, que je laisse aux Islettes. Je rallie Beurnonville et mes vieux soldats du camp de Maulde, cela me fait 25.000 hommes les 6.000 hommes de Charot et les 4.000 de Dubouquet me font 35.000 hommes ; les 20.000 de Kellermann, 55.000. Avec 55.000 soldats gais, alertes, bien portants, je ferai tête, s'il le faut à 80.000 hommes. Mais il me faut Kellermann. Sans Kellermann, je suis perdu et la France est perdue. Partez donc, et que le génie de la nation vous mène par la main !

Une heure après, en effet, Dumouriez recevait un parlementaire prussien qu'il promenait par tout le camp de Grand-Pré ; mais le parlementaire était à peine à Chevières, qu'il faisait décamper et marcher en silence, ordonnant de laisser tous les feux allumés.

L'armée ignorait que le défilé de la Croix-aux-Bois avait été forcé. Elle ignorait le motif de cette marche et croyait faire un simple changement de position. Le lendemain, à huit heures du matin, on avait traversé l'Aisne et l'on s'arrêtait sur les hauteurs d'Autry.

Le 17 septembre, après deux de ces paniques inexplicables qui éparpillent une armée comme un tourbillon fait d'un tas de feuilles sèches, tandis que des fuyards couraient annoncer à Paris que Dumouriez était passé à l'ennemi, que l'armée était vendue, Dumouriez entrait à Sainte-Menehould avec son armée en excellent état ; il y était accompagné par Dubouquet, Charot et Beurnonville, et il écrivait à l'Assemblée nationale :

« J'ai été obligé de quitter le camp de Grand-Pré, lorsqu'une terreur panique s'est mise dans l'armée ; dix mille hommes ont fui devant quinze cents hussards prussiens. La perte ne monte pas à plus de cinquante hommes et quelques bagages.

« Tout est réparé. Je réponds de tout ! »

Pendant ce temps, Jacques Mérey courait après Kellermann.

Il ne le rejoignit que le 17, vers cinq heures du matin, à Saint-Dizier. En apprenant le 17 l'évacuation des défilés, il s'était mis en retraite.

Ce qu'avait prévu Dumouriez serait arrivé s'il n'avait eu l'idée d'envoyer Jacques Mérey à Kellermann.

Jacques Mérey lui expliqua tout comme eût pu le faire le stratégiste le plus consommé. Il lui raconta tout ce qui était arrivé, lui fit toucher du doigt les ressources infinies du génie de Dumouriez ; il lui dit quelle gloire ce serait pour lui de participer au salut de la France, et il lui dit tout cela en allemand, dans cette langue rude qui a tant de puissance sur le cœur de ceux qui l'ont bégayée tout enfant.

Kellermann, convaincu, donna l'ordre de la retraite et le lendemain celui de marcher sur Gizaucourt.

Le 19 au soir, Jacques Mérey entrait au galop dans la ville de Sainte-Menehould, et entrait chez Dumouriez en criant :

— Kellermann !

Dumouriez leva les yeux au ciel et respira.

Il avait vu pendant toute la journée les Prussiens venir, par le passage de Grand-Pré, occuper les collines qui sont au delà de Sainte-Menehould et le point culminant de la route.

Le roi de Prusse s'était logé à une mauvaise auberge appelée l'*Auberge de la Lune*, ce qui fit donner à son campement, ou plutôt à son bivac, le nom de *camp de la Lune*, nom que cette hauteur porte encore aujourd'hui.

Chose étrange ! l'armée prussienne était plus près de Paris que l'armée française, l'armée française plus près de l'Allemagne que l'armée allemande.

Le 20, au matin, Dumouriez sortit de Sainte-Menehould pour aller prendre sa position de bataille, et fut tout étonné de voir les hauteurs de Gizaucourt dégarnies et celles de Valmy occupées.

Y avait-il erreur, ou Kellermann, forcé d'obéir, avait-il voulu au moins prendre une position de son choix ?

Par malheur, sa position était mauvaise pour la retraite. Il est vrai qu'elle était bonne pour le combat.

Seulement, il fallait vaincre.

Battu, Kellermann était obligé de faire passer son armée sur un seul pont, à droite et à gauche, des marais à enfoncer jusqu'au cou si l'on essayait de se replier.

Mais, pour le combat, nous le répétons, la position était belle et hardie.

Le matin, de la fenêtre de l'auberge de la Lune, le roi de Prusse regarda avec sa lunette la position des deux généraux.

Puis, après avoir bien regardé, il passa la lunette à Brunswick.

Brunswick examina à son tour.

— Qu'en pensez-vous ? demanda le roi de Prusse.

— Ma foi ! sire, dit Brunswick en secouant la tête, je pense que nous avons devant nous des gens qui veulent vaincre ou mourir.

— Mais, en effet, dit le roi en indiquant Valmy, il me semble que ce n'est pas là, comme nous l'avait dit M. de Calonne, une armée de *vagabonds*, de *tailleurs* et de *savetiers*.

— Décidément, dit Brunswick en rendant au roi sa lunette, je commence à croire que la révolution française est une chose sérieuse.

En ce moment un brouillard commença de flotter dans l'air et de se répandre dans la plaine, cachant l'une à l'autre chacune des trois armées.

Mais l'instant d'éclaircie avait suffi à Dumouriez pour juger la position de Kellermann.

Si Clerfayt et ses Autrichiens s'emparaient du mont Yron, placé derrière Valmy, ils canonnaient de là Kellermann, qui, ayant les Prussiens en tête et les Autrichiens en queue, ne pouvait recevoir de lui aucun secours. Il envoya donc le général Steingel avec 4.000 hommes pour occuper le mont Yron, qui n'était occupé que par quelques centaines d'hommes qui ne pouvaient résister.

Puis il ordonna à Beurnonville d'appuyer Steingel avec seize bataillons.

Enfin il dépêcha Chazot avec neuf bataillons et huit escadrons pour occuper Gizaucourt.

Mais Chazot s'égara dans le brouillard et alla se heurter à Kellermann, auquel il demanda ses ordres, et qui, déjà embarrassé de ses vingt mille hommes sur son promontoire de Valmy, le renvoya à Dumouriez.

Dumouriez le renvoya à Gizaucourt ; mais Brunswick, de son côté, avait reconnu la faute que l'on avait commise en n'occupant pas tout d'abord ce village, qui offrait une position aussi avantageuse que le mont de la Lune, et l'avait fait occuper.

Vers onze heures le brouillard se leva. Dumouriez, avec son état-major si leste et si élégant, traversa la plaine de Dammartin-la-Planchette à Valmy, alla serrer la main de Kellermann, honneur qu'il rendait à son doyen d'âge, puis, sous prétexte de communiquer avec lui, il lui laissa, avec le titre de son officier d'ordonnance, le jeune duc de Chartres.

Puis, tout bas à celui-ci :

— C'est ici, dit-il, que sera le danger ; c'est ici que vous devez être. Arrangez-vous de manière à être remarqué.

Le jeune prince sourit, serra la main de Dumouriez.

Il n'avait pas besoin de cette recommandation.

Quelque temps avant que le brouillard eût disparu, les Prussiens, qui avaient une batterie de soixante pièces de canons braquées sur Valmy, sachant que les Français ne pouvaient bouger de là, commencèrent le feu.

Tout à coup, nos jeunes soldats entendirent éclater un tonnerre, et en même temps un ouragan de fer s'abattit sur eux.

Ils commençaient leur éducation militaire par la chose la plus difficile, recevoir sans bouger le feu de l'ennemi.

Nos artilleurs répondaient, c'est vrai ; mais leurs boulets à eux portaient-ils ? Au reste, c'est ce qu'ils verraient bientôt, le brouillard s'enlevait doucement et se dissipait peu à peu.

Quand le brouillard eut disparu tout à fait, les Prussiens virent l'armée française à son poste, pas un homme n'avait bougé.

En ce moment où la lumière du soleil reparut comme pour voir cette grande lutte de laquelle dépendait le destin de la France, les obus des Prussiens, mieux dirigés, tombèrent sur deux caissons qui éclatèrent ; il en résulta un peu de trouble. Kellermann mit son cheval au galop pour juger lui-même de l'importance de l'accident. Un boulet atteignit le cheval à la poitrine, à 25 centimètres du genou du général : l'homme et l'animal roulèrent dans la poussière. Un instant on les crut tués tous deux ; mais Kellermann se releva avec une ardeur toute juvénile, monta sur un cheval qu'on lui amenait, refusant celui du duc de Chartres qui avait mis pied à terre et qui lui offrait le sien. Mais, lorsqu'il arriva sur le lieu de la catastrophe, le calme était déjà rétabli.

Brunswick voyant que, contre toute attente, cette prétendue armée de vagabonds, de tailleurs et de savetiers recevait la mitraille avec le calme de vieux soldats, pensa qu'il fallait en finir et ordonna de charger. Entre onze heures et midi, il forma trois colonnes qui reçurent l'ordre d'enlever le plateau de Valmy.

Kellermann voit les colonnes se former, donne le même ordre, mais seulement ajoute :

— Ne pas tirer ; attendre les Prussiens à la baïonnette.

Du camp de la Lune à Valmy il y a à peu près deux kilomètres le terrain, pendant un quart de kilomètre, descend par une pente douce ; puis, pendant trois quarts de kilomètre à peu près, on coupe en travers une petite vallée, on arrive à un ressaut de terrain, puis au bout de deux cents pas se présente la montée assez abrupte de Valmy.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel on n'entendit que le tambour prussien battant la charge ; les trompettes de la cavalerie qui accompagnaient les colonnes pour les soutenir se taisaient. Le roi de Prusse et Brunswick, appuyés au mur de l'auberge, leur lunette à la main, ne perdaient pas un détail.

Pendant ce moment de silence, les trois colonnes prussiennes étaient descendues et commençaient de franchir l'espace intermédiaire.

Brunswick et le roi de Prusse ne perdaient pas de vue le plateau de Valmy ; ils virent les vingt mille hommes de Kellermann, les six mille hommes de Steingel et les trente mille hommes de Dumouriez mettre leurs chapeaux au bout de leurs fusils et faire retentir la vallée d'un seul cri, du cri tonnant de Vive la nation !

Puis le canon commença de gronder. Seize grosses pièces du côté de Kellermann, trente pièces du côté de Dumouriez ; Kellermann serrant les Prussiens en tête, Dumouriez les brisant en flanc

Et dans chaque intervalle des détonations de l'artillerie, les chapeaux toujours agités au bout des baïonnettes, et l'éternel cri de Vive la nation !

Brunswick repoussa avec colère les canons de sa lunette les uns dans les autres.

— Eh bien ? demanda le roi de Prusse.

— Il n'y a rien à faire contre de pareils hommes, dit Brunswick ; ce sont des fanatiques.

Les Prussiens montaient toujours, fermes et sombres ; chaque volée de Kellermann plongeait en profondeur et traçait de longs sillons dans les rangs ; chaque volée de Dumouriez coupait les lignes par des vides immenses ; les lignes flottaient un instant, puis se remplissaient de nouveau, et le mouvement de progression continuait.

Mais arrivé au ressaut de terrain que nous avons indiqué, c'est-à-dire à un tiers de portée de canon de Valmy, il sembla qu'une barrière de fer et de feu, que personne ne peut franchir, venait de s'élever ; les vieux soldats de Frédéric s'y entassaient par monceaux ; mais, comme aux flots, Dieu criait :

— Vous n'irez pas plus loin !

Et ils n'allèrent pas plus loin ; ils n'eurent pas l'honneur d'aborder nos jeunes soldats. Brunswick frémissant ordonna d'arrêter un massacre inutile : à quatre heures il fit sonner la retraite La bataille était gagnée

L'ennemi venait de faire son premier pas en arrière : la France était sauvée.

Le jeune duc de Chartres n'avait rien fait et n'avait rien pu faire de remarquable. Il était resté bravement au milieu du feu. C'est tout ce que lui demandait Dumouriez, et cela suffisait à ce que son nom fût dans le bulletin de la bataille.

* * *

Que l'on ne s'étonne pas que celui qui écrit ces lignes s'étende avec une si profonde vénération sur tous les détails de notre grande, de notre sainte, de notre immortelle Révolution ; ayant à choisir entre la vieille France, à laquelle appartenaient ses aïeux, et la France nouvelle, à laquelle appartenait son père, il a opté pour la France nouvelle ; et, comme toutes les religions raisonnées, la sienne est pleine de confiance et de foi.

J'ai visité cette longue ligne qui s'étend du camp de la Lune à ce ressaut que ne purent franchir les Prussiens. J'ai gravi la colline de Valmy, véritable *Scala santa* de la révolution, que tout patriote devrait monter à genoux J'ai baisé cette terre sur laquelle, pendant une de ces journées qui décident des destins du monde, battirent tant de vaillants cœurs et où le vieux Kellermann, l'un des deux sauveurs de la patrie, voulut que le sien fût enterré

Puis je me relevai en disant avec fierté :

— Là aussi était mon père, venu du camp de Maulde comme simple brigadier, avec Beurnonville

Un an après, il était général de brigade

Un an après, il était général en chef

XXVIII

LES HOMMES DE LA CONVENTION

Ce fut le lendemain de la grande journée que nous venons de raconter, que la salle de spectacle des Tuileries s'ouvrit pour recevoir les membres de la Convention.

Nous connaissons tous ce petit théâtre de cour, destiné à contenir cinq cents personnes à peine et qui allait recevoir sept cent quarante-cinq conventionnels

En général, plus l'arène est petite, plus le combat est acharné.

Le rapprochement, qui rend l'amitié plus solide, rend la haine plus grande.

Quand deux ennemis se touchent, ils ne se menacent plus, ils se frappent.

Que devait être la Convention ?

Un concile politique où la France, écrivant son nouveau dogme, allait assurer son unité.

Par malheur, avant d'être elle était déjà divisée.

Et cependant où était le centre de l'unité vitale ? où était le cœur de la France dans la Convention ?

Forte comme elle l'était, la France pouvait lutter contre le monde.

Mais pouvait-elle lutter contre elle-même ?

Là était la question.

Triompherait-elle avec le schisme de la Montagne et de la Gironde dans son sein ?

Triompherait-elle avec la guerre civile dans la Vendée ?

Elle ne craignait pas la royauté. Le jour où le roi avait menti, il avait donné sa démission.

UN ROI NE MENT PAS.

Elle craignait sa guerre civile de l'Ouest, ses prêtres armant le peuple contre le peuple.

Ce qu'elle craignait c'est ce qui arriva.

Au fur et à mesure qu'ils entraient, ces hommes, tous enfants du 10 août, tous inspirés de l'esprit qui avait présidé à cette grande journée, ces hommes se désignaient par les noms de royalistes et d'hommes de septembre.

Ces hommes qui venaient combattre pour la France et qui, au lieu de combattre pour la France, avaient combattu l'un contre l'autre, ces hommes s'ignoraient complètement. Ils se frappèrent sans se connaître.

Les girondins n'étaient pas royalistes, c'était eux que l'on désignait sous ce nom.

Ce fut un discours de Vergniaud qui fit le *dix août*.

« Nous avons vu, avait-il dit en désignant du doigt les Tuileries, nous avons vu vingt fois la terreur sortir de ce château. Qu'elle y rentre une fois, et que tout soit dit ! »

Les montagnards n'avaient rien à faire avec *septembre*. On savait que Danton lui-même, qui en avait pris la responsabilité pour que le sang versé ne tachât point la France, on savait que Danton n'y était pour rien.

On savait que c'était Marat et Robespierre qui avaient tout fait, avec un agent secondaire, Panis.

Les deux accusations étaient donc fausses.

Presque tous les girondins, qu'on accusait de *royalisme*, votèrent la mort du roi.

Presque tous les montagnards désapprouvèrent *septembre*.

Seulement ils ne voulurent pas que septembre fût puni. Au moment où la France avait besoin de tous ses enfants, ce n'était pas le moment, parmi les plus ardents patriotes, de se juger, de se punir et de s'épurer.

On a calculé du reste que, sur sept cent quarante-cinq membres qui s'assirent sur les bancs de la Convention le jour de son ouverture, cinq cents n'étaient ni girondins ni montagnards : tous ces nouveaux arrivants de province, marchands, avocats, bourgeois, professeurs, journalistes, venaient en amis du bien, de l'humanité, de la France. Ils voulaient tous la prospérité de la nation ; mais ils n'étaient, nous le répétons, ni girondins ni montagnards.

C'était à la Montagne à les attirer à elle par la terreur.

C'était à la Gironde à les rallier à son parti par l'éloquence.

Cependant on put voir à la nomination du président et des secrétaires, combien *l'horreur* de septembre dominait *l'envie* qu'inspirait la Gironde

Pétion fut nommé président

Les six secrétaires furent Camus et Rabaud Saint Étienne, deux constituants :

Les quatre autres, Brissot, Vergniaud, Lasource, des girondins :

Condorcet, un ami de la Gironde qui devait mourir avec

elle, et par sa mort comme par sa vie, — juste qu'il était, — la justifier dans l'histoire.

Pas un homme de la Montagne, tout est pris à droite.

La majorité est donc à la droite.

Aussi, dès son entrée, la masse, cette éternelle victime de l'erreur, était-elle dans l erreur. Ses instincts vulgaires, ses craintes personnelles, la vue basse de la bourgeoisie, ne lui permettaient pas de regarder en face l'énergique légion de la Montagne, dans laquelle était le salut national.

Il est vrai qu'au sommet de cette âpre et dure Montagne siégeait la pâle et froide figure de Robespierre, peau de parchemin collée sur un crâne d'inquisiteur, sphinx étrange posant éternellement des énigmes dont il ne disait jamais le mot; Danton, masque terrible du damné, avec sa bouche torse, son visage labouré par la petite vérole, sa voix de dictateur, son attitude de tyran; et Marat, ce roi des batraciens, qui semblait, comme Philippe-Egalité, avoir renoncé à la royauté — des reptiles — pour s'appeler Marat tout court; Marat par son père Sarde; Marat, par sa mère Suisse, n'ouvrant la bouche que pour demander *des têtes*, n'ouvrant ses lèvres jaunes que pour demander *du sang*.

Danton le méprisait, Robespierre le haïssait et tous deux cependant le toléraient.

Marat faisait peur physiquement et moralement.

En opposition à cette masse de républicains farouches, formée à cette heure encore du double club des Jacobins et des Cordeliers, on voyait les vingt-neuf girondins autour desquels se groupait le parti de la Gironde, tous hommes de bien sur lesquels la calomnie même n avait pas de prise, ou n avait à reprocher que des fautes communes à beaucoup dans cette époque de mœurs légères, plusieurs jeunes et beaux, presque tous pleins de talent, Brissot, Roland, Condorcet, Vergniaud, Louvet, Gensonné, Duperret, Lasource, Fonfrède, Ducos, Garat, Fauchet, Pétion, Barbaroux, Guadet, Buzot, Salles, Sillery.

Evidemment la sympathie était là.

Chacun prit sa place bruyamment.

Puis on fit l'appel nominal.

Quand on en vint au nom de Jacques Mérey, Danton répondit pour lui :

— En mission près de Dumouriez

L'appel nominal fini, le président et les secrétaires nommés, la Convention constituée enfin, le premier qui parla, au milieu d'un silence solennel, fut le cul-de-jatte Couthon, l'apôtre de Robespierre.

Il se souleva, et de sa place dit quelques paroles qui avaient une portée immense.

— Je propose d'ouvrir la nouvelle session en jurant haine à la royauté, haine à la dictature, haine à toute puissance individuelle.

Quoique venant de la Montagne, la proposition fut accueillie par un bravo unanime, auquel succéda un formidable cri de Vive la nation !

On eût dit l'écho de celui qui avait été poussé la veille sur le champ de bataille de Valmy.

Mais Danton se leva.

On fit silence.

— Avant, dit-il, d'exprimer mon opinion sur le premier acte que doit faire l'Assemblée nationale, qu'il me soit permis de résigner dans son sein les fonctions qui m'avaient été déléguées par l'Assemblée législative. Je les ai reçues au bruit du canon; hier nous avons reçu la nouvelle que la jonction des armées était faite; aujourd'hui la jonction des représentants est opérée. Je ne suis plus que mandataire du peuple, et c'est en cette qualité que je vais parler. Il ne peut exister de constitution que celle qui sera textuellement, nominativement, acceptée par la majorité des assemblées primaires. Ces vains fantômes de dictature dont on voudrait effrayer le public, dissipons-les; disons qu'il n'y a de constitution que celle qui est acceptée du peuple. Jusqu'ici on l'a agité, il fallait l'éveiller contre les tyrans Maintenant que les lois sont aussi terribles contre ceux qui les violeraient que le peuple l'a été en foudroyant la tyrannie, qu'elles punissent tous les coupables, abjurons toute exagération, déclarons que *toute propriété territoriale et industrielle sera éternellement maintenue*.

Cette déclaration répondait si merveilleusement aux paroles du roi de Prusse à Verdun et aux craintes de la France, qu'elle fut couverte d'applaudissements, quoiqu'elle vînt de celui que l'on regardait comme le chef des septembriseurs

Et, en effet, la crainte générale n'était pas le massacre. Chacun savait bien que, dans ce cas, organiser la défense serait chose facile. Non, la crainte générale était qu'on ne reprît les biens des émigrés, et que l'on ne déclarât nuls les ventes et les achats.

Le peuple français avait admirablement compris le mot *révolution* Il l'avait décomposé, il savait qu'il voulait dire :

Propriété facile, à bon marché, à la portée de tous, un toit pour le pauvre, un foyer pour le vieillard, un nid pour la famille

Au milieu des bravos suscités par cette promesse de l'Adamastor de la Chambre, deux voix protestèrent.

— J'eusse mieux aimé, dit Cambon, que Danton se bornât à sa première proposition, c'est-à-dire qu'il établit seulement le droit que le peuple a de voter sa constitution. Mais Danton est en opposition avec lui-même. Quand la patrie est en danger, a-t-il dit, tout appartient à la patrie. Qu'importe alors que la propriété subsiste si la personne périt !

Du groupe des girondins une autre voix, celle de Lasource, s'éleva :

— Danton, s'écria-t-il, en demandant que l'on consacre la propriété, la compromet. Y toucher, même pour l'affermir, c'est l'ébranler. La propriété est antérieure à la loi !

La Convention alla aux voix et les deux propositions de Danton furent résumées ainsi :

1° Il ne peut y avoir de constitution que lorsqu'elle est acceptée du peuple :

2° La sûreté des personnes et des propriétés est sous la sauvegarde de la nation.

Ce fut alors que Manuel se leva et dit, en étendant la main avec ce geste qui commande l'attention et le silence :

— Citoyens, ce n'est pas tout ! Vous avez consacré la souveraineté du vrai souverain, *le peuple ;* il faut le débarrasser de son faux souverain, *le roi*.

A ces mots, une voix de droite s'écria :

— Le peuple seul doit en juger.

Mais, à ces mots, Grégoire, l évêque de Blois, se leva.

Grégoire avait eu une grande autorité dans la première assemblée où il avait siégé. Il s'y était trouvé le chef du clergé populaire. La fusion des ordres consommée, il avait été élu secrétaire à la presque unanimité, avec Mounier, Sieyès, Lally-Tollendal, Clermont-Tonnerre et Chapelier. Dans la déclaration des droits de l'homme, il fit inscrire celle de ses devoirs, et le nom de Dieu; le premier il avait adhéré à la constitution civile du clergé.

Les membres de la Constituante ne pouvaient être réélus à la Législative. Grégoire alors s'était établi dans son diocèse et avait publié ses lettres pastorales; enfin, à la presque unanimité encore, il avait été nommé à la Convention.

On attendait avec impatience les paroles qui allaient sortir de sa bouche dans cette grave question.

— Inutile d'attendre, dit-il; certes, personne ne proposera jamais de conserver en France la race funeste des rois. Nous savons trop bien que toutes les dynasties n'ont jamais été que des races dévorantes vivant de chair humaine. Mais il faut pleinement rassurer les amis de la liberté; il faut détruire ce talisman dont la force magique serait propre à stupéfier encore bien des hommes. Je demande donc que, par une loi solennelle, vous consacriez l'abolition de la royauté.

Au milieu des bravos et des cris frénétiques de toute l'assemblée, d'accord en principe sur ce point, le montagnard Bascle se leva :

— Je demande, dit-il, que l'on ne précipite rien et qu'on attende le vœu du peuple.

Mais Grégoire, qui s'était rassis, se redressa à ces paroles, et tirant du plus profond de son cœur cette terrible phrase, il la jeta au visage de son adversaire :

— Le roi est dans l'ordre moral ce que le monstre est dans l'ordre physique.

Et à l'instant même, d'un élan unanime, toute la salle s'écria :

— La royauté est abolie.

En ce moment, un homme dont la pâleur dénonçait la fatigue, les habits un long voyage, le costume un représentant du peuple aux armées, entra brusquement dans la salle tenant entre ses bras trois drapeaux, deux autrichiens et un prussien.

— Citoyens, s'écria-t-il l'œil rayonnant d'enthousiasme, l'ennemi est battu, la France est sauvée. Dumouriez et Kellermann vainqueurs vous envoient ces drapeaux pris sur les vaincus. J'arrive à temps pour entendre la grande voix de la Convention proclamer l'abolition de la royauté. Place parmi vous, citoyens, car je suis des vôtres !

Et, sans répondre aux signes que lui faisait Danton pour venir prendre place près de lui sur la Montagne, il alla s'asseoir au banc des girondins; mais, avant de s'asseoir, agitant son chapeau aux plumes tricolores encore tout imprégnées de la fumée de la bataille :

— Vive la république! cria-t-il, et qu'elle date sa naissance du jour qui l'a consolidée : 21 septembre 1792.

Et en même temps on entendit le canon tonner. Il croyait ne tonner que pour la victoire de Valmy, il tonnait en même temps pour l'abolition de la royauté et la proclamation de la république.

. . .

Et de même qu'en terminant le dernier chapitre nous nous sommes incliné devant ces hommes qui avaient sauvé militairement la France, inclinons-nous devant ces autres hommes dont la mission était bien autrement dangereuse et fut pour eux bien autrement mortelle.

Une seule fois j'ai été appelé à assister à un spectacle donné dans cette salle du théâtre des Tuileries où se tint cette formidable séance que nous venons de rapporter, et tant d'autres qui en furent la suite et la conséquence.

On jouait le *Misanthrope* et *Pourceaugnac.*

Je mets à part Marat, dont le couteau de Charlotte Corday a fait justice, et qui n'était d'aucun parti.

Les girondins, qui causèrent la mort du roi, furent punis de cette mort par les cordeliers.

Les cordeliers furent punis de la mort des girondins par les montagnards.

Les montagnards furent punis de la mort des girondins par les hommes de thermidor.

Enfin ceux-ci se détruisirent entre eux.

Ce qu'ils ont fait de mal ils l'ont emporté dans leurs tombes sanglantes.

Ce qu'ils ont fait de bon est resté.

Et tous, malgré leurs erreurs, leurs fautes, leurs crimes même, étaient de grands citoyens, d'ardents amis de la patrie ; leur amour jaloux pour la France les aveugla, ce fut cet amour frénétique qui en fit des Orosmanes et des Othellos politiques : ils haïrent et tuèrent parce qu'ils aimaient.



Marat entra.

On applaudissait ce double chef-d'œuvre de Molière, qui présente les deux faces de son auteur, le rire et les larmes.

Deux rois et deux reines étaient assis avec une foule de princes sur une estrade et applaudissaient.

Et je me demandais comment les rois osaient entrer dans une pareille salle, où la royauté avait été abolie, où la république avait été proclamée, où tant de spectres sanglants secouaient leurs linceuls, sans craindre que ce dôme qui avait entendu les applaudissements du 21 septembre 1792, ne s'écroulât sur eux.

Oui, certes, nous devons beaucoup à ces hommes, à Molière, à Corneille, à Racine, qui ont tant fait pour la gloire de la France à laquelle ils ont consacré leur génie.

Mais combien ne devons-nous pas plus à ces hommes qui ont prodigué leur sang pour la liberté.

Les premiers ont fondé les principes de l'art.

Les autres ont consacré ceux du droit.

Sans les premiers nous serions encore ignorants peut-être ; sans les autres, à coup sûr, nous serions encore esclaves.

Et ce qu'il y a d'admirable dans ces hommes de 1792, c'est que tous lavèrent dans leur propre sang leurs erreurs ou leurs crimes.

Mais parmi ces sept cent quarante-cinq hommes, pas un traître, pas un concussionnaire. Rien de lâche en eux. Fondateurs de la république, ils l'avaient dans le cœur. La république, c'était leur foi, c'était leur espoir, c'était leur déesse. Elle montait avec eux dans la charrette, elle les soutenait dans le douloureux trajet de la Conciergerie à la place de la Révolution. C'était elle qui les faisait sourire jusque sous le couteau.

Le dix thermidor, elle ne voulut point descendre de l'échafaud et fut guillotinée entre Saint-Just et Robespierre.

Et voilà ce à quoi je pensais, voilà ce que je voyais comme à travers un nuage dans cette salle des Tuileries où des rois et des reines, inintelligents du passé et insoucieux de l'avenir, applaudissaient ces deux excellents comédiens que l'on appelait mademoiselle Mars et Monrose.

Notre récit serait incomplet si, le lendemain de ce grand jour que nous venons de faire apparaître rayonnant dans le lointain de notre histoire, nous ne suivions pas Jacques Mérey retournant près de Dumouriez, porteur des instructions secrètes de Danton.

Jacques Mérey avait été absent trois jours; à son retour à Sainte-Menehould, il ne trouva rien de changé: les Français, faisant toujours face à la France, semblaient l'envahir; les Prussiens, lui tournant le dos, semblaient la défendre.

Les instructions de Danton étaient précises:

Tout faire pour que les Prussiens abandonnassent la France, et, en abandonnant matériellement la France, abandonnassent moralement le roi.

En somme, la bataille de Valmy n'était qu'un échec; ce n'était point une bataille, mais une canonnade; comme nous l'avons dit, les Prussiens y avaient perdu douze ou quinze cents hommes, nous sept à huit cents.

Les Prussiens n'étaient nullement entamés matériellement; démoralisés, oui.

Les deux armées comptaient un nombre à peu près égal de combattants, soixante-dix à soixante-quinze mille hommes; mais celle des coalisés était dans un état déplorable.

Les escarmouches sur le front de l'armée n'amenaient aucun résultat, et il avait été convenu d'un commun accord de les cesser; mais Dumouriez avait détaché toute sa cavalerie dans les environs: il avait lancé tous ses cavaliers à cette chasse des vivres dont nos soldats se faisaient un plaisir et qui amenait l'abondance dans notre camp tout en poussant la famine dans le camp prussien.

L'armée coalisée perdait deux ou trois cents hommes par jour de la dysenterie.

Cependant Sa Majesté Frédéric-Guillaume tint bon pendant douze jours.

Mais nul n'était, dans toute cette armée composée d'éléments divers, plus troublé que le roi de Prusse lui-même. Il y avait schisme dans son camp, guerre civile dans sa tente, combat dans son cœur.

Le roi avait une maîtresse qu'il adorait. Les femmes n'aiment pas la guerre; la comtesse de Lichtenau était à la tête du parti des pacifiques; elle s'était avancée jusqu'à Spa et n'osait aller plus loin.

Elle craignait pour la vie de son royal amant, bien plus encore pour son cœur: les fêtes qu'on lui avait données à Verdun, ces vierges voilées qui avaient été au-devant de lui avec des fleurs et des dragées, n'étaient aucunement rassurantes. On voile souvent les vilains visages; mais plus souvent encore les beaux. Elle écrivait au roi des lettres désespérées.

En échange, la nouvelle de l'échec de Valmy avait été reçue par le parti de la paix avec autant de joie que la trahison de Verdun avait causé de terreur. Brunswick, qui prenait ses soixante-huit ans, voyant que la campagne de France ne serait point, comme il l'avait cru, précisément une promenade militaire, aspirait au repos et à son duché, loin de se douter encore que son fameux manifeste les lui ferait perdre tous les deux. Le roi, de l'avis de Brunswick et des pacifiques, n'était plus retenu que par un certain respect humain. A toutes les observations des uns et des autres, et même de sa maîtresse, il répondait:

— Mais la cause des rois, mais la liberté de Louis XVI! c'est une affaire d'honneur qu'un roi ne saurait abandonner sans une suprême honte.

Puis, il faut le dire, les nouvelles arrivaient désastreuses pour la coalition. Le 21 septembre, abolition de la royauté et proclamation de la république; le 24, Chambéry ouvre ses portes, le 29, c'est Nice: la république, comme le Nil, commençait à déborder sur le monde pour le fertiliser.

Vers les derniers jours de septembre, le malaise devint intolérable dans l'armée des coalisés. Frédéric-Guillaume, que l'empereur d'Autriche et l'impératrice Catherine attendaient à la table splendide où ils dévoraient la Pologne, n'avait pas de quoi manger dans son camp.

Dumouriez lui envoya douze livres de café, c'est tout ce qu'il en avait lui-même.

Ces douze livres de café furent le prétexte des accusations qui s'élevèrent contre Dumouriez, et, il faut le dire aussi, la seule preuve.

Aux propositions faites par les premiers parlementaires envoyés, Dumouriez avait répondu au nom de l'Assemblée:

— Les Français ne traiteront avec l'ennemi que lorsqu'il sera sorti de France.

Mais les instructions secrètes que rapportait Jacques Mérey étaient loin d'avoir cette rudesse toute romaine.

Remporter une victoire moins glorieuse, mais aussi importante que celle de Valmy, sans combattre;

Ne pas pousser l'ennemi à un de ces désespoirs qui nous ont valu Crécy et Poitiers;

Reconduire l'armée prussienne avec tous les honneurs de la guerre, mais enfin la reconduire jusqu'à la frontière;

Constater bien clairement que Frédéric-Guillaume en abandonnant la cause de Louis XVI, abandonnait la cause des rois; au lieu de mettre obstacle à la retraite des Prussiens, leur donner toute facilité de l'opérer.

Enfin le 1er octobre les Prussiens, ne pouvant tout à la fois résister à l'épidémie et à la disette, commencèrent à décamper.

Ils firent une lieue ce jour-là, une lieue le lendemain, mais enfin c'étaient deux lieues en arrière.

Le 30 septembre, une entrevue avait eu lieu entre Kellermann et Brunswick.

Brunswick avait deviné le plan de Dumouriez, mais Kellermann, esprit moins délié, ne l'avait pas compris.

Kellermann tenait absolument à poser les bases d'un arrangement.

Brunswick l'évitait; il trouvait qu'il avait bien assez écrit comme cela.

Trop peut-être!

— Mais, insista Kellermann, comment tout cela finira-t-il?

— Rien de plus simple, répondit Brunswick; nous nous en retournerons chacun chez nous, comme les gens de la noce.

— D'accord, dit Kellermann. Mais qui payera les frais de la noce? Il me semble que l'empereur, qui a attaqué le premier, nous doit bien les Pays-Bas pour indemniser la France.

— Quant à cela, la chose ne nous regarde en rien; c'est l'affaire des plénipotentiaires.

Et, comme nous l'avons dit, la retraite commença le lendemain.

La retraite fut un échange de bons procédés. Dillon seul, qui n'approuvait pas cette manière de faire la guerre, se fit donner deux ou trois fois sur les ongles en voulant serrer l'ennemi de trop près.

L'ennemi, on le caressait, on le choyait, on lui donnait du pain et du vin pour qu'il eût la force de gagner plus vite la frontière.

Verdun fut abandonné le 14, Longwy le 22.

Enfin, le 26 octobre, le dernier Prussien vivant repassait la frontière.

L'armée coalisée laissait 35,000 morts pour engraisser les plaines de la Champagne.

XXIX

UNE SOIRÉE CHEZ TALMA

Le 25 octobre de la même année, il y avait double fête, au théâtre des Variétés du Palais-Royal, où Monvel avait engagé nos meilleurs artistes, un peu effarouchés par les premiers événements de la révolution.

Mademoiselle Amélie-Julie Candeille, qui était la maîtresse de Vergniaud, donnait la première représentation de sa pièce de la *Belle fermière*, où elle jouait le rôle principal, et Dumouriez, le vainqueur de Valmy, devait venir au théâtre.

Enfin après la représentation, artistes, comédiennes, auteurs et hommes politiques devaient se rencontrer chez Talma, dans la petite maison de la rue Chantereine qu'il venait d'acheter, et où il donnait une de ces soirées, moitié bal, moitié bel-esprit, où l'on dansait et où l'on disait des vers.

Dumouriez était arrivé depuis quatre jours à Paris avec Jacques, chez lequel il avait trouvé un homme qui lui convenait sous tous les rapports.

L'œil loyal et profond du docteur l'inquiétait bien de temps en temps, en ce qu'il plongeait jusqu'au fond de sa poitrine, comme s'il n'était pas entièrement convaincu du dévouement de Dumouriez à la République; mais sous ce rapport il avait affaire à forte partie; d'ailleurs les faits étaient là pour démentir les soupçons.

On accusait Dumouriez d'avoir été un peu trop courtois pour les Prussiens en retraite; mais Jacques Mérey savait d'où lui en était venu l'ordre, puisque cet ordre c'était lui-même qui l'avait transmis.

Dumouriez, sous prétexte de présenter au ministère son plan favori de l'invasion belge, était revenu à Paris étudier de son œil intelligent la situation. La royauté abolie, la république proclamée, venaient mettre un obstacle à son plan favori: faire du duc de Chartres un roi de France; mais il savait combien facilement la France, bonne fille au fond, se laisse aller à ses haines et à ses enthousiasmes du moment.

Il pensait donc que tout espoir n'était point perdu et qu'il fallait laisser faire au temps.

A sa première entrevue avec madame Roland, Dumouriez, qui n'avait pas encore changé les talons rouges de Versailles contre les bottes de Valmy, avait traité un peu trop lestement la sévère matrone qui disait d'elle-même: Personne moins que moi n'a connu la volupté. Madame Roland, qui était le véritable ministre, qui sentait sa supériorité sur Roland et qui craignait avant tout le ridicule pour son mari, lui avait plus gardé rancune de ses façons cavalières envers elle, que de sa chute du ministère. En tout

cas, le ministère girondin avait été admirable pour Dumouriez. Il l'avait, dans la mesure de son pouvoir, soutenu physiquement, et, dans la mesure de sa popularité, soutenu moralement. C'était à Dumouriez vainqueur de reconnaître à son retour à Paris la part que ses loyaux ennemis avaient prise à sa victoire, et à amener, s'il était possible, un rapprochement entre la Montagne et la Gironde. La chose était d'autant plus facile qu'il y avait déjà eu rapprochement entre Dumouriez et Danton.

La première représentation de la *Belle fermière* devait compléter ce raccommodement.

En arrivant à Paris, Dumouriez s'était présenté au ministère de l'intérieur; puis, en passant du cabinet du ministre au salon de madame Roland, il avait fait prendre dans sa voiture un magnifique bouquet qu'il lui avait offert. Madame Roland avait reçu en souriant cet emblème des choses frivoles et éphémères; et, sur cette demande de Dumouriez:

— Voyons, que pensez-vous de moi?

Elle avait répondu:

— Je vous crois quelque peu royaliste.

Puis elle était entrée, en femme politique, dans les projets de son mari et de ses collègues; elle avait reconnu la grande intelligence de Dumouriez; mais plus cette intelligence était grande plus il fallait s'en défier.

— Plus vous avez de talent, lui dit-elle, plus vous êtes dangereux, et la République désormais se gardera bien de vous subordonner les autres généraux.

Dumouriez haussa les épaules.

— La défiance est le défaut des républiques; c'est avec la défiance qu'elles tuent le génie; c'est la défiance qui crée ces éternelles paniques, ces cris de trahison poussés au hasard, qui ôtent toute force morale à l'homme que vous employez, et qui l'envoient impuissant et désarmé devant l'ennemi. Si les autres généraux ne m'avaient pas été subordonnés, je n'eusse pas pu réunir les forces de Beurnonville aux miennes, je n'eusse pas pu tirer Kellermann de Metz et le conduire à temps à Valmy, et à l'heure qu'il est les Prussiens seraient à Paris et c'est moi qui serais prisonnier à Berlin.

Dumouriez quitta madame Roland pour se rendre à la Convention; c'était là qu'on l'attendait.

Il y avait eu changement de gouvernement; il y avait donc un nouveau serment à prêter.

Mais Dumouriez s'était avancé à la barre, avait écouté les compliments de Pétion, et avait répondu:

— *Je ne vous ferai pas de nouveaux serments.* Je me montrerai digne de commander aux enfants de la liberté et de soutenir les lois que le peuple souverain va se faire par votre organe.

Le soir, il se présenta aux Jacobins. La dernière fois il n'avait pas marchandé avec la situation, et il avait mis le bonnet rouge; cette fois il y vint tout simplement avec son chapeau de général; quoique ce fût le même qu'il portait à Valmy, il fut reçu très froidement.

Collot-d'Herbois le comédien monta à la tribune, remercia le général de l'éminent service qu'il avait rendu à la patrie; mais lui reprocha d'avoir reconduit le roi de Prusse *avec trop de politesse.*

Danton lui succéda à la tribune, et, après avoir expliqué les causes de cette conduite courtoise:

— Console-nous, lui dit-il, par des victoires sur l'Autriche, de ne pas voir ici le despote de Prusse.

On le voit, à la coupe où Dumouriez croyait venir boire le vin enivrant de la victoire, l'ingratitude démocratique mêlait déjà son fiel.

Deux des plus grands généraux de la révolution, deux des hommes à qui la république devait ses premières et ses plus belles victoires, devaient boire successivement à la coupe amère:

A peine vidée par Dumouriez, elle allait se remplir pour Pichegru.

Enfin, comme nous l'avons dit, cette fameuse soirée devait tout raccommoder, et c'était à l'œuvre innocente de mademoiselle Candeille que le baiser de paix devait se donner.

Roland avait mis sa loge à la disposition de Dumouriez.

Madame Roland devait y venir; puis, quand Roland aurait fini son labeur ministériel, il les rejoindrait.

Danton avait loué la loge à côté, pour lui, sa femme et sa mère.

Soit qu'il se trompât de loge, soit qu'il le fît exprès, il entra avec Dumouriez et sa femme dans la loge de Roland et s'y installa. Madame Roland et madame Danton ne se connaissaient pas. Madame Roland était un grand esprit, madame Danton était un grand cœur. Les deux femmes devaient se convenir; les deux femmes liées rapprochent les deux maris.

Puis l'effet était admirable pour le public:

On avait vu dans la même loge, Dumouriez et madame Roland, Danton et Vergniaud! car Vergniaud avait promis de venir.

La maladresse d'une ouvreuse de loge fit manquer tout ce beau plan.

Lorsque madame Roland se présenta au bras de Vergniaud pour entrer dans sa loge:

— Pardon, madame, lui dit l'ouvreuse, mais la loge est occupée.

Madame Roland voulut savoir qui se permettait d'occuper une loge qui était louée au nom de son mari.

— Ouvrez toujours, dit-elle.

La femme ouvrit.

Madame Roland jeta un coup d'œil rapide dans sa loge, reconnut Dumouriez, vit Danton avec une femme tenant la place qu'elle devait occuper.

Elle savait Danton peu soucieux de l'honorabilité des femmes avec lesquelles il se montrait en public; elle prit madame Danton pour une femme près de laquelle elle ne pouvait pas s'asseoir.

— C'est bien, dit-elle.

Et elle repoussa la porte, qui se ferma seule.

Avant que Danton l'eût ouverte, elle avait gagné l'escalier.

D'ailleurs ce refus d'entrer dans une loge où se trouvait madame Danton, était une insulte. Danton adorait sa femme, et d'autant plus en ce moment qu'elle avait déjà le cœur brisé par les journées de septembre. Une violente palpitation la prit, à la suite de laquelle elle s'évanouit. Elle était déjà atteinte de la maladie dont elle mourut, d'une anémie. Une partie du sang versé le 2 septembre semblait être le sien.

Il avait un dernier espoir de revoir Roland chez Talma; quant à sa femme, à coup sûr elle n'y viendrait pas.

Danton passa sa soirée dans la même loge que Dumouriez, qui fut fort applaudi, mais beaucoup moins que s'il eût apparu au public entre madame Roland et Vergniaud.

Dieu seul sait combien coûta de têtes cette vivacité de madame Roland à refermer la porte de sa loge.

La pièce de mademoiselle Candeille, quoique appartenant à cette littérature molle et insipide de l'époque, eut un grand succès et resta au répertoire. Quarante ans après cette première représentation, j'y vis débuter mademoiselle Mante.

Le spectacle fini, l'auteur nommé au milieu des applaudissements, Danton chercha inutilement son ami Jacques Mérey, pour lui confier sa femme dont la santé commençait à l'inquiéter; mais Jacques Mérey, qui devait venir le joindre au spectacle, n'avait point paru.

Les deux hommes reconduisirent madame Danton chez elle, la laissèrent passage du Commerce, et revinrent rue Chantereine, chez Talma.

La soirée était des plus brillantes. Talma était déjà à cette époque à l'apogée de sa réputation. Quoique appartenant par son opinion au club des Jacobins, quoique lié intimement avec David, l'ami de Marat, il appartenait par l'esprit, par l'art, par la littérature, à la Gironde, le plus élégant de tous les partis. Il en résultait qu'il réunissait chez lui hommes d'Etat, poètes, artistes, peintres, généraux, de toutes les opinions et de tous les partis.

Lorsque Dumouriez et Danton entrèrent, mademoiselle Candeille avait eu le temps de changer de costume et de venir recevoir les félicitations de ses camarades.

Ces félicitations étaient d'autant plus sincères que c'était un talent, comme poète, qui ne portait ombrage à personne.

Les nouveaux venus joignirent leurs compliments à ceux que mademoiselle Candeille était en train de recevoir, et, comme on venait de lui offrir une couronne de laurier, elle força Dumouriez de l'accepter.

Dumouriez la prit et alla la déposer sur un buste de Talma, où elle se fixa définitivement.

Talma présenta à Dumouriez tous ces hommes portant déjà des noms célèbres ou qui devaient le devenir. Tous ces noms étaient connus de Dumouriez, l'un des généraux les plus lettrés de l'armée; mais éloigné par son état de la société parisienne, il ne connaissait que les noms.

Là étaient Legouvé, Chénier, Arnaud, Lemercier, Ducis David, Girodet, Prud'hon, Lethière, Gros, Louvet de Coupvray, Pigault-Lebrun, Camille Desmoulins, Lucile, mademoiselle de Keralio, mademoiselle Cabarrus, Cabanis, Condorcet, Vergniaud, Guadet, Gensonné, Garat, mademoiselle Raucourt, Rouget de l'Isle, Méhul, les deux Baptiste, Dazincourt, Fleury, Armand Dugazon, Saint-Prix, Larive, Monvel, tout l'art, toute la politique du temps.

Là enfin, Dumouriez, applaudi par tous, goûtait cette joie sans mélange du triomphateur au triomphe duquel ne se mêle pas la voix de l'esclave.

Il croyait du moins que la chose se passerait ainsi.

Tout à coup une rumeur sourde courut dans les salons; une inquiétude vague sembla s'emparer de tout le monde, et le nom de Marat, vingt fois répété, tomba sur les conviés du grand artiste, non pas comme des langues de feu, mais comme des gouttes d'huile bouillante.

— Marat! dit Talma, que vient-il faire ici? Que l'on m'appelle deux domestiques, et qu'on me le mette à la porte!
Mais David s'y opposa.
— Laisse-moi d'abord voir ce qu'il veut, dit David, ensuite tu décideras.
Talma fit un signe d'assentiment.
David s'avança jusqu'au vestibule.
— Que veux-tu? demanda-t-il à Marat.
— Je veux parler au citoyen Dumouriez, répondit Marat.
— Ne pourrais-tu choisir un autre moment que celui où l'on donne une fête?
— Pourquoi donne-t-on des fêtes à un traître?
— Un traître qui vient de sauver la patrie.
— Un traître! un traître! un traître! te dis-je.
— Mais enfin que viens-tu demander?
— Je viens demander sa tête.
— Avec combien d'autres? demanda Danton qui parut à la porte.
— Avec la tienne, dit Marat, avec celle de tous ceux qui ont pactisé avec le roi de Prusse. Oui, ajouta-t-il en montrant le poing, on sait que vous avez reçu chacun deux millions.
— Laissez entrer ce fou afin que je le saigne! Il voit rouge! dit Cabanis.
Marat entra.
Mais déjà beaucoup avaient disparu ou avaient passé dans les pièces à côté.
Dugazon avait pris une pelle et l'avait mis rougir au feu.
Marat était flanqué de deux jacobins, longs et maigres, ayant la tête de plus que lui.
Il venait demander compte à Dumouriez de l'épuration des volontaires de Châlons, dont il avait fait chasser les maratistes et ceux qui demandaient du sang.
Il comptait le folliculaire gonflé de fiel et de venin, épouvanter le général vainqueur comme il épouvantait les badauds de Paris.
Dumouriez l'attendit calme, appuyé sur le pommeau de son sabre.
— Qui êtes-vous? demanda-t-il.
— Je suis Marat, répondit celui-ci, tordant sa bouche baveuse.
— Je n'ai affaire ni à vous ni à vos pareils.
Et il lui tourna le dos avec un profond mépris.
Tous ceux qui entouraient le général, et particulièrement les militaires, éclatèrent de rire.
— Ah! dit Marat, ce soir je vous fais rire, demain je vous ferai pleurer!
Et il sortit en montrant le poing et en menaçant.
A peine fut-il sorti, que Dugazon tira du feu la pelle rougie, prit une poignée de sucre en poudre, et, sans dire une parole, partout où avait passé Marat brûla du sucre.
Cet épisode grotesque rendit la gaîté qui avait disparu
Mais le but de la réunion de la Gironde à la Montagne était manqué, aussi bien dans le salon de la rue Chantereine que dans la loge du théâtre des Variétés du Palais-Royal.
Danton, en rentrant chez lui, trouva Jacques Mérey qui l'attendait avec impatience.
Le docteur vint à lui, et, sans lui donner le temps de l'interroger:
— Ami, lui dit-il, je ne veux pas, quelques jours après mon entrée à la Convention, demander un congé mais il faut, pour une affaire de la plus haute importance, que tu m'obtiennes une mission qui me laisse quinze jours de liberté appliqués à mes propres affaires.
— Diable! fit Danton, à qui veux-tu que je demande cela? Je suis mal avec Servan et Clavier. Ce qui vient d'arriver ce soir ne m'a pas mis au mieux avec Roland. Mademoiselle Manon Philippon, ajouta-t-il avec un accent de mépris, lui aura raconté la chose à sa manière. Il reste donc Garat, le ministre de la justice.
— Et comment es-tu avec celui-là?
— Oh! celui-là n'a rien à me refuser.
— C'est Garat justement qui a proposé, le 9 octobre dernier, la loi qui prononce la peine de mort contre les émigrés pris les armes à la main et leur exécution immédiate, n'est-ce pas?
— C'est lui.
— Eh bien qu'il me charge de rechercher l'identité du seigneur de Chazelay, pris à Mayence le 21 et fusillé le 22. Bien entendu que la mission est tout honoraire, et que je ferai les recherches à mes frais.
— La chose a l'importance que tu lui donnes?
— Il y va de mon bonheur.
— Tu auras ta mission demain.
Jacques Mérey avait lu le soir même dans le *Moniteur :*

« Le chef d'une petite bande d'émigrés, après avoir combattu en Champagne avec ses hommes, voyant qu'il n'y avait plus rien à faire de ce côté-là, est venu vers les premiers jours d'octobre s'enfermer dans la ville de Mayence.
« Mais la ville de Mayence s'étant rendue le 21 octobre dernier, et aucune condition n'ayant été stipulée par le gouverneur en faveur des émigrés, M. de Chazelay a été pris les armes à la main et, en vertu de la loi du 9 octobre, fusillé dans les vingt-quatre heures.
« On dit que le seigneur de Chazelay, possédait de grands biens dans le département de la Creuse, aux environs de la ville d'Argenton.
« Encore un bel héritage pour la République! »

Le lendemain Jacques Mérey avait sa mission signée Garat, mission à laquelle il pouvait consacrer depuis le 26 octobre jusqu'au 10 novembre inclusivement.
En conséquence, sans perdre un seul instant, il repartit pour Mayence avec une lettre de recommandation du général Dumouriez pour le général Custine.
La veille de son départ, sur la proposition de Garnier (de Saintes), la Convention avait rendu un décret qui bannissait les émigrés à perpétuité et qui punissait de mort ceux qui rentreraient en France, — sans distinction d'âge ni de sexe.

XXX

UNE LETTRE D'ÉVA

Jacques Mérey n'avait pas perdu un instant: à dix heures du matin, des chevaux de poste étaient attelés à une solide calèche de voyage; et lui, attendait sa mission en costume de voyageur.
A onze heures du matin, Danton lui remettait l'ordre signé Garat, les deux amis s'embrassaient, et à onze heures cinq minutes, après avoir recommandé à Danton de veiller sur la santé de sa femme, Jacques Mérey criait au postillon :
— Route d'Allemagne!
C'était celle qu'il venait de faire à son retour avec Dumouriez.
Il revit Château-Thierry, Châlons. Il salua en passant le champ de bataille de Valmy, encore tout bosselé de tombes. Il trouva Verdun occupé, par une trop grande rigueur peut-être, à faire oublier sa trop grande faiblesse. Les représailles commençaient; les malheureuses jeunes filles, dont la plupart, sans comprendre la grandeur d'un pareil crime, avaient été ouvrir les portes au roi de Prusse, étaient arrêtées et l'on instruisait leur procès. On sait que plus tard elles furent exécutées.
Il entra dans le Palatinat par Kaiserslautern et arriva à Mayence le troisième jour après son départ; il avait fait deux cent huit lieues en soixante heures.
Mais le général Custine avait continué sa marche, et il était déjà à Francfort-sur-le-Mein.
Jacques Mérey s'informa auprès des officiers restés en garnison à Mayence, s'il n'était pas à leur connaissance que les émigrés pris les armes à la main eussent été fusillés.
Le fait était exact, et la chose avait même fait une profonde sensation dans la ville; le décret était du 9, et c'était la première fois qu'il était appliqué.
Il l'avait été dans toute sa rigueur. Aucun des sept accusés n'avait échappé à la peine capitale.
Il demanda les noms de ces malheureux: on les avait oubliés.
Enfin on lui dit qu'un des officiers qui avaient fait partie du conseil de guerre était encore à Mayence, et on lui donna son nom et son adresse.
Jacques Mérey alla le trouver.
L'officier, qui était un capitaine, se rappelait parfaitement que le chef des six cavaliers émigrés avait déclaré se nommer Louis-Charles-Ferdinand de Chazelay; mais, en tout cas, il trouverait le dossier dans les mains du rapporteur, qui était le plus jeune membre du conseil, et qui appartenait comme officier d'ordonnance à la maison militaire du général Custine.
Or, nous l'avons dit, le général était à Franfort.
Jacques Mérey repartit le jour même, et le soir il descendait sur la Zeil, à l'hôtel d'Angleterre.
Jacques Mérey s'était muni des noms du jeune officier, il se nommait *Charles André.*
Le lendemain, au point du jour, Jacques Mérey se présenta chez le général; il était déjà levé et s'apprêtait à passer une revue de son corps d'armée.
Son titre de représentant du peuple effraya d'abord quelque peu Custine. Custine appartenait comme Dumouriez, par ses antécédents, au parti royaliste, et si son bras avait loyalement combattu, peut-être sa conscience n'avait-elle pas toujours été de l'avis de son bras.
La lettre de Dumouriez le rassura. Ce fut donc avec un

grand allégement du cœur qu'il fit appeler l'officier d'ordonnance Charles André, et lui donna l'ordre de mettre à la disposition de Jacques Mérey tous les documents qu'il pouvait avoir sur le ci-devant seigneur de Chazelay.

Le jeune officier promit d'être à l'hôtel d'Angleterre dans une demi-heure, avec le dossier du mort et les papiers qui avaient été trouvés sur lui et qui constataient son identité.

Il tint parole.

Ces papiers consistaient dans son interrogatoire, dans le procès-verbal d'exécution, et dans trois lettres à lui écrites par sa sœur, ex-chanoinesse à Bourges.

L'interrogatoire était conçu en ces termes :

« Le 21 octobre, à huit heures du soir, a comparu devant le conseil de guerre établi dans la ville de Mayence pour juger les émigrés pris les armes à la main, le ci-devant seigneur de Chazelay, lequel a répondu de la façon suivante aux questions qui lui ont été faites :

« D. Vos noms, prénoms et qualités?

« R. Charles-Louis-Ferdinand, seigneur de Chazelay.

« D. Votre âge?

« R. Quarante-cinq ans.

« D. Le lieu de votre naissance?

« R. Le château de Chazelay, près Argenton.

« D. Pourquoi avez-vous quitté la France?

« R. Pour ne pas être complice des crimes qui s'y commettaient.

« D. Où avez-vous été en quittant la France?

« R. Me joindre au corps des émigrés qui servait en Champagne sous le prince de Ligne.

« D. Quand avez-vous quitté la Champagne?

« R. Huit jours après la bataille de Valmy, quand j'ai su de la bouche même de M. de Calonne que la retraite était décidée.

« D. Pourquoi quittiez-vous la Champagne?

« R. Parce qu'il n'y avait plus rien à y faire.

« D. Et vous êtes venu à Mayence pour y prendre de nouveau du service contre la France?

« R. Non pas contre la France, mais contre le gouvernement qui la déshonore.

« D. Vous connaissez le décret de la Convention du 9 octobre, qui condamne à la peine de mort tout émigré pris les armes à la main?

« R. Je le connais, mais ne le reconnais pas.

« D. Vous n'avez rien à dire pour votre défense?

« R. Né royaliste et catholique, je meurs royaliste et catholique, c'est-à-dire dans la foi de mes pères.

« Le prévenu éloigné, le conseil a délibéré ; mais comme Charles-Louis-Ferdinand, ci-devant seigneur de Chazelay, n'a rien dit qui pût appuyer sa défense, et qu'au contraire il a été pour ainsi dire au-devant du châtiment qu'il avait mérité, il a été condamné à l'unanimité à la peine de mort.

« Le condamné, rappelé devant le conseil, a entendu tranquillement la lecture de son arrêt et a répondu par le cri de Vive le roi ! à la demande à lui faite s'il n'avait rien à ajouter ou à réclamer.

« Le lendemain, au point du jour, il a été fusillé et enterré dans les fossés de la citadelle. »

Jacques Mérey resta quelque temps absorbé en lui-même par cette lecture.

La conduite du seigneur de Chazelay en face du tribunal qui le jugeait était celle d'un mauvais patriote, c'est vrai, mais d'un gentilhomme brave et loyal qui, ayant engagé son serment au roi, tient son serment à la rigueur.

Comment cette foi politique se trouvait-elle dans le même homme qui, vis-à-vis de lui, avait manqué à toutes les lois de la délicatesse?

C'est que la plupart du temps, chez l'homme, la conscience n'est qu'une affaire d'éducation ; l'éducation de la noblesse en général lui traçait des devoirs pour ce qui était au-dessus d'elle, mais laissait la plus grande latitude pour ce qui était au-dessous.

Or, dans l'esprit du seigneur de Chazelay, un médecin de village était tellement au-dessous de lui, que sa conscience, qui lui avait si courageusement fait affronter la mort pour un principe politique, ne lui avait rien inspiré en faveur du grand principe moral qu'il avait violé.

Le droit divin n'était pas seulement pour les rois, il était aussi pour la noblesse, et de même que le roi régnait de droit divin sur la noblesse, la noblesse régnait de droit divin sur ce qu'elle appelait le peuple.

— Pardon, lieutenant, dit le docteur, après avoir roulé pendant un instant ces pensées dans son cerveau et en avoir tiré les déductions que nous en avons tirées nous-mêmes, mais ne m'avez-vous pas dit que trois lettres étaient jointes au dossier de M. Chazelay?

— En effet, les voici, dit le jeune officier.

— Est-ce une indiscrétion que de demander à en prendre connaissance?

— Aucunement ; j'ai ordre de vous communiquer les pièces, et même de vous en laisser prendre les copies.

— Ces lettres, disiez-vous, étaient de mademoiselle de Chazelay, ex-chanoinesse aux Augustines de Bourges.

— Voulez-vous me permettre de vous les passer par rang de date?

Jacques Mérey fit un signe affirmatif.

La première était du 16 août ; elle disait :

« Mon très cher et très honoré frère,

« Je suis revenue à Bourges avec le précieux dépôt dont vous m'avez chargée.

« Mais jusqu'à présent je ne puis, en vérité, l'apprécier que du côté physique ; quant au côté moral, je n'ai reçu de vous qu'une belle créature sans initiative et sans volonté, ne répondant pas à son nom d'Hélène et ne donnant signe d'intelligence qu'à celui d'Eva.

« Au nom d'Eva, en effet, son œil brille un instant ; elle l'arrête sur la personne qui l'a prononcé ; mais comme cette personne n'est pas celle qu'elle cherche, son œil se referme aussitôt et elle retombe dans sa somnolence habituelle.

« Je vous demande donc la permission de continuer à l'appeler Eva, puisque c'est le seul nom auquel elle réponde.

« Vous me dites dans votre lettre reçue ce matin, que vous êtes décidé à quitter la France et à aller prendre du service à l'étranger, et vous voulez bien, sur cette grande résolution, prendre l'avis d'une pauvre servante du Seigneur.

« Mon avis est qu'un Chazelay, dont les ancêtres ont participé à deux croisades, et qui porte d'azur à la croix pattée d'argent, cantonnée d'une fleur de lys d'or, ne doit point pactiser, même par sa présence, avec les choses qui se passent aujourd'hui.

« Partez donc, et quand vous trouverez à propos que nous allions vous rejoindre, écrivez-moi ; vos ordres seront ponctuellement exécutés.

« Votre sœur obéissante et qui vous aime,

« MARIE DE CHAZELAY,

« En religion SŒUR ROSALIE. »

Cette lettre était déjà de la plus haute importance pour Jacques Mérey. Il savait quelle profonde douleur avait ressentie Eva de leur séparation. L'amour est égoïste jusqu'à la cruauté. La douleur d'Eva mettait un baume sur la sienne.

Le jeune officier lui passa la seconde.

Elle était conçue en ces termes :

« Très cher et très honoré frère,

« C'est avec un grand bonheur que j'ai appris que vous étiez arrivé sans accident à Verdun, où vous êtes du moins en sûreté. J'ai été enchantée de l'accueil que S. M. le roi de Prusse vous a fait, et ne puis qu'applaudir à la résolution que vous avez prise d'entrer dans les volontaires du prince de Ligne ; c'est un noble seigneur de vieille souche, un vrai prince du saint-empire ; ce doit être, d'après son âge et le portrait que vous m'en faites, le fils de Charles-Joseph, le petit-fils de Claude de l'Amoral second ; son père, Charles-Joseph, était un des plus braves et des plus spirituels gentilshommes qui aient existé. Un Chazelay peut servir sans déroger sous un l'Amoral.

« Hélène va un peu mieux, quoiqu'elle s'obstine à ne pas répondre à ce nom qu'elle semble ne pas connaître. Au reste, depuis le jour où je l'ai emmenée du château de Chazelay, pas un mot n'est sorti de sa bouche. Elle a commencé à prendre quelques cuillerées de potage, qui, avec un ou deux verres de sirop qu'elle avale par jour, suffisent à la soutenir. Hier, au lieu de la faire asseoir à la fenêtre donnant sur la cour, je l'ai fait asseoir à celle donnant sur le jardin. A la vue de la verdure et du petit cours d'eau qui l'arrose, elle a jeté un faible cri, s'est soulevée sur son fauteuil et est retombée en disant d'une voix désespérée : Non ! non ! non ! Je ne sais ce qu'elle voulait dire, mais au moins elle a parlé.

« Comme je crois qu'il y a beaucoup de mauvaise volonté dans ce mutisme et d'entêtement dans cette prostration, ayant entendu du bruit dans la chambre de votre fille avant-hier, après que Jeanne l'eût mise au lit, hier soir, je me ménageai, à l'aide d'un trou pratiqué dans la boiserie, la facilité de voir ce qu'elle faisait lorsque Jeanne fut sortie de sa chambre.

« Elle se leva et en s'appuyant aux meubles elle alla s'agenouiller sur le prie-Dieu placé au-dessous du crucifix qui est entre les deux fenêtres, et là, je ne sais si ce fut des lèvres ou du cœur, car je n'entendis rien, là elle fit ou parut faire une longue prière.

« Il paraît que cet homme près duquel elle est restée trop longtemps pour son malheur, n'était pas dénué de tout sentiment chrétien, puisque la pauvre enfant cherche un refuge en Dieu et prie.

« Voilà pour le moment tout ce que j'ai à vous dire. J'es-

père que cette lettre, que j'adresse à Verdun avec ordre de faire suivre, vous arrivera.

« Votre sœur toute dévouée,

« MARIE DE CHAZELAY,

« En religion SŒUR ROSALIE. »

Jacques Mérey tendit vivement la main pour avoir la troisième lettre.

Voici ce qu'elle contenait :

« Très cher et très honoré frère,

« D'après ce que vous me dites de la victoire des Prussiens à Grand-Pré et de la déroute de l'armée française, ce n'est pas nous qui irons vous rejoindre en Allemagne, mais vous qui, dans quelques jours, serez à Paris.

« Hélas ! vous y arriverez trop tard pour empêcher les crimes abominables qui ont été commis, mais à temps du moins pour les venger.

« Notre pauvre roi et la famille royale sont, comme vous le savez, prisonniers au Temple. On parle de mettre l'élu du Seigneur en jugement ; mais le Seigneur pressera votre marche pour que ce crime atroce, le plus odieux de tous, ne s'accomplisse pas.

« Il n'y aurait rien d'étonnant que ce fût cet homme que vous avez cru reconnaître à la lueur d'un coup de pistolet qui fût en effet dans les rangs des républicains. Il a été nommé, comme vous le savez, membre de la Convention, et j'ai lu sur un journal qu'il était parti pour l'armée de l'Est avec une mission pour Dumouriez.

« Hélène a essayé de mettre une lettre à la poste ; mais elle a si peu de jugement que, sans penser que Jeanne, au lieu de la porter à la poste, me la remettrait, elle l'a confiée à Jeanne.

« Jeanne me l'a apportée comme une honnête fille qu'elle est. C'est le fruit d'une tête en délire. Je vous l'envoie pour que vous puissiez juger par vous-même de la folle passion de cette enfant et de la nécessité de lui faire quitter la France le plus tôt possible, si, contre notre attente, vous n'étiez pas dans quelques jours à Paris.

« Inutile de vous dire que j'ai recommandé à Jeanne d'assurer Hélène que sa lettre avait été mise à la poste ; il en sera de même de toutes celles qu'elle continuera de lui écrire. »

Jacques Mérey jeta un cri ; il venait de reconnaître entre les deux pages de la lettre de mademoiselle de Chazelay l'écriture d'Eva.

Il jeta de côté la lettre de mademoiselle de Chazelay et dévora les lignes suivantes :

« Mon ami, mon maître, mon roi, — je dirais mon Dieu si je ne devais pas garder Dieu pour le supplier de te réunir à moi.

« J'ai voulu mourir quand j'ai compris que nous étions séparés et que l'on m'a dit que c'était pour toujours.

« Mon père ou a eu peur de ma résolution ou s'est lassé de mes plaintes. A tout ce que l'on me disait je répondais par ton nom adoré, ou par ces mots : Je l'aime !

« Il a fait venir ma tante, la chanoinesse de Bourges, et il m'a donnée à elle pour qu'elle veille sur moi.

« On me croit folle. Peu s'en faut que je ne le sois, et j'ai mes pauvres idées bien troubles. Si ce n'est que je te vois sans cesse devant mes yeux et que je sais que tu vis, je me croirais morte et déjà dans le pays des ombres, tant tout me paraît gris, terne, impalpable. Cela doit être ainsi quand le cœur est mort et qu'on est enfermé dans le tombeau.

« Quitter le château de Chazelay a été pour moi une nouvelle douleur. Là je n'étais qu'à trois ou quatre lieues de toi, mon bien-aimé, et à chaque porte qui s'ouvrait je croyais que c'était toi qui allais paraître.

« En montant dans la voiture, ou plutôt quand on m'a portée dans la voiture, je me suis évanouie ; depuis lors je n'ai jamais bien complètement repris mes sens.

« Le second jour de mon arrivée à Bourges, on m'a fait asseoir à la fenêtre du jardin au lieu de me faire asseoir à celle de la rue. Là j'ai jeté un cri de joie et il m'a semblé qu'un rayon de lumière m'inondait et que je me retrouvais en face de notre Eden. Il y avait une pelouse comme la nôtre, un bassin comme le nôtre, mais pas de grotte, pas de tonnelle de tilleul, pas d'arbre de la science, et surtout pas de Jacques Mérey.

« O mon bien-aimé, je n'ai qu'une pensée, je n'ai qu'une espérance, je ne fais à Dieu qu'une prière :

Te revoir !

Si je ne te revois, je mourrai. Mais, sois tranquille, auparavant je ferai tout au monde pour te rejoindre.

Je procède de toi, j'allais à toi, sans toi il n'y a plus de moi.

Eva

— Oh ! monsieur, s'écria Jacques Mérey, vous avez dit, n'est-ce pas, que je puis copier les pièces dont je désirerais avoir le double ?

— Faites mieux, interrompit le jeune officier qui comprenait le désir du docteur, laissez-nous copie de cette lettre, que vous certifierez conforme, et gardez l'original.

Jacques Mérey jeta les bras au cou du jeune officier, voulut lui répondre pour le remercier, mais les larmes étouffèrent sa voix.

Il baisa vingt fois la lettre d'Eva, puis d'une main tremblante il commença de la copier.

La lettre copiée, il l'appuya sur son cœur.

— Monsieur, dit-il au jeune officier, je n'oublierai jamais ce que vous venez de faire pour moi.

L'officier paraissait avoir quelque chose à lui dire.

Mais il hésitait.

Jacques vit son hésitation et la comprit.

— Monsieur, lui dit-il, je n'ai pas besoin de vous dire que j'aime la fille de M. de Chazelay et que c'est moi qu'elle aime. Cette lettre que la mort de son père fait passer dans mes mains d'une si douloureuse façon m'était adressée, comme mon nom deux fois répété dans la lettre en fait foi. Je vais rentrer en France et faire tout au monde pour revoir la pauvre enfant qui sans moi est perdue. Savez-vous quelque chose de plus que ce que vous m'avez dit ?

— Monsieur, répondit le jeune officier, je me compromets en vous avouant tout cela ; mais je suis sûr que vous me garderez le secret. C'est moi qui ai commandé le feu le matin de l'exécution, et, sur le terrain même où elle allait avoir lieu, M. de Chazelay m'a remis une lettre pour sa sœur, en me priant de la lui faire passer comme sa volonté dernière. Je lui ai promis de mettre la lettre à la poste, et je lui ai tenu ma parole.

— Et, demanda Jacques Mérey, en recevant votre promesse, il n'a rien dit ?

— Il a murmuré ces mots : « Peut-être arrivera-t-elle à temps. »

Jacques Mérey sonna, baisa une dernière fois la lettre d'Eva, la mit sur son cœur, embrassa le jeune officier, fit mettre des chevaux de poste à sa voiture, passa au quartier général pour remercier Custine et lui serrer la main, puis, avec le même laconisme que, trois jours auparavant il avait dit : *Route d'Allemagne*, il dit : *Route de France*.

Et la voiture partit avec une égale rapidité.

XXXI

RECHERCHES INUTILES

Jacques Mérey, à son retour, traversa la France avec l[a] même vitesse qu'à son départ. Seulement, à Kaiserlautern, au lieu de prendre la route de la Champagne par Saint[e-]Menehould, il prit celle de la Lorraine par Nancy.

Il allait tout droit à Bourges.

En arrivant à l'hôtel de la Poste, il s'informa si l'on con[-]naissait à Bourges une demoiselle de Chazelay, ex-chanc[oi-]nesse.

A cette demande, le maître de poste s'approcha.

— Citoyen, dit-il (le 10 du même mois d'octobre, do[nt] on gagnait la fin, un décret avait substitué les noms [de] *citoyen* et *citoyenne* aux appellations de *monsieur* et [de] *madame)*, citoyen, nous connaissons parfaitement la pe[r-]sonne dont vous vous informez, seulement elle n'est pl[us] à Bourges.

— Depuis quand ? demanda Jacques Mérey.

— Tenez-vous à le savoir d'une façon positive ?

— Très positive. Je viens de faire plus de quatre cen[ts] lieues pour la voir.

— Je vais vous dire cela d'après mon registre.

Le maître de poste alla consulter son registre et cria [de] l'intérieur :

— Elle est partie le 23, à quatre heures de l'après-mi[di].

— Seule ou accompagnée ?

— Accompagnée de sa nièce, que l'on disait très mala[de] et d'une femme de chambre.

— Vous êtes sûr qu'elles étaient trois ?

— Parfaitement ; car je leur ai fait observer qu'elles p[ou-]vaient ne mettre que deux chevaux à la voiture et pa[yer] le troisième *en l'air* (1) ; ce à quoi la chanoinesse a d[it :] « Mettez-en trois, mettez-en quatre, s'il le faut, nous somm[es]

(1) Terme de poste qui signifie qu'on peut ne pas mettre le troisi[ème] cheval, pourvu qu'on paye moitié de son prix.

pressées. » Alors je leur ai mis leurs trois chevaux et elles sont parties.

— Pour où sont-elles parties?

— Je n'en sais, ma foi! rien.

— Vous devez le savoir.

— Comment cela?

— Je présume que vous ne vous êtes pas exposé à donner des chevaux sans vous être fait présenter le passeport.

— Oh! pour un passeport, elles en avaient un seulement pour quel pays? le diable m'emporte si je me le rappelle!

— Ce serait fâcheux, mon ami, dit gravement Jacques Mérey, si vous l'aviez oublié.

— Dans tous les cas, si vous y tenez absolument, vous pourrez le savoir à la préfecture qui l'a délivré.

— C'est vrai, dit Jacques Mérey.

Et comme il n'avait pas de temps à perdre :

— A la préfecture! cria-t-il.

Le postillon monta la rue au galop, et au galop entra dans la cour.

Jacques Mérey sauta rapidement à terre; mais, pensant qu'il fallait faire plus de façons avec un préfet qu'avec un maître de poste, il se munit de la lettre de Garat qui le chargeait de rechercher l'identité du seigneur de Chazelay, et, sa lettre à la main, il entra dans le cabinet du préfet.

— Citoyen préfet, dit-il, je suis chargé par le ministre de la justice, dont voici l'ordre, de constater l'identité du ci-devant seigneur de Chazelay, qui a été fusillé le 20 du présent mois à Mayence. J'arrive de Mayence, où cette identité a été constatée; mais ma mission ne s'arrêtait point à lui; elle s'étendait aux autres membres de la famille, à sa sœur et à sa fille, qui habitaient Bourges.

— Mais qui ne l'habitent plus, monsieur; elles sont parties le 24 de ce mois-ci.

— Et où sont-elles allées?

— Je ne pourrais pas vous le dire précisément; leur passeport était pour l'Allemagne.

— Sans désignation de ville?

— Sans désignation de ville. Je l'ai délivré sur le certificat du médecin constatant que la jeune fille malade avait besoin de prendre les eaux d'Allemagne.

— Et quel est le médecin qui soignait la jeune fille?

— Un excellent médecin, très patriote, M. Dupin.

— Seriez-vous assez bon pour me dire où demeure M. Dupin?

— Tout près, rue de l'Archevêché.

Jacques Mérey salua le préfet, et se fit conduire chez M. Dupin.

Là, le même interrogatoire recommença et faillit amener les mêmes réponses; mais, pressé de questions, le médecin voulut bien se rappeler qu'il avait désigné les eaux de Baden ou de Wiesbaden, seulement il ne se rappelait plus lesquelles.

Restait à Jacques Mérey à s'assurer, chose par laquelle il eût dû commencer peut-être, si quelque âme vivante n'était point restée à la maison qui pût donner des nouvelles de celles qui l'habitaient.

Mais le postillon fit observer à Jacques Mérey que, s'il le tenait une heure encore ainsi, il arriverait à lui faire doubler sa poste, ce qui était défendu par les statuts de l'administration.

Jacques Mérey reconnut la vérité de l'observation et se fit ramener Hôtel de la poste.

Là, le docteur s'informa de la demeure de mademoiselle de Chazelay.

Elle habitait la maison n° 23 de la rue du Prieuré.

Jacques prit un gamin qui était commissionnaire à l'hôtel et se fit conduire.

La maison n° 23 de la rue du Prieuré était hermétiquement close.

Le gamin frappa à toutes les portes et à toutes les fenêtres; fenêtres et portes restèrent fermées.

Une voisine sortit et répéta ce que Jacques Mérey savait déjà, c'est-à-dire que le 23, vers quatre heures de l'après-midi, ces dames étaient parties.

Elles avaient tout fermé, emporté toutes les clefs, et la chanoinesse, interrogée sur son retour probable, avait dit qu'elle allait rejoindre son frère en Allemagne et qu'elle ignorait si elle reviendrait jamais.

Par la date du départ, il était évident qu'elles ignoraient encore la mort de M. de Chazelay.

Maintenant, qu'était devenue la lettre qu'il avait écrite à l'heure de sa mort?

Le facteur passait.

Jacques Mérey l'appela.

— Mon ami, demanda Jacques Mérey, mademoiselle de Chazelay a-t-elle dit en partant où il fallait lui adresser ses lettres?

— Non, monsieur, répondit le facteur.

— Elles en ont reçu une cependant depuis leur départ.

— Elles ne l'ont pas reçue, dit le facteur, puisqu'elles n'y étaient pas.

— Je te remercie de m'avoir fait remarquer que j'étais encore plus bête que toi, mon ami, lui dit Jacques Mérey. Mais cette lettre, qu'en as-tu fait?

— Bon! comme elle était affranchie, je l'ai lancée par-dessous la porte; quand ces dames reviendront elles la trouveront.

Jacques Mérey fit un geste d'impatience; le facteur le remarqua.

— Pourquoi donc aussi affranchissent-ils leurs lettres? dit-il. Du moment où les lettres sont affranchies, la poste ne s'en occupe plus.

Et le facteur passa son chemin, enchanté d'avoir laissé derrière lui cette maxime tout à la louange de l'administration des postes.

Le gamin approcha sa joue des pavés et regarda par-dessous la porte.

— Tiens, dit-il, on la voit la lettre. Rien ne serait plus facile que de l'attirer avec une baguette.

— Mon ami, dit Jacques Mérey après avoir réfléchi un instant, cette lettre n'est point à moi, cette lettre n'est point pour moi, je n'ai pas le droit de la lire.

Et il lui donna six francs en remercîment de la peine qu'il avait prise de l'accompagner.

Puis il rentra et se fit servir à dîner.

Mais, tout en dînant, il lui vint une idée :

Comme le petit commissionnaire, pour les six francs qu'il avait reçus, croyait devoir rester pour toute la journée au service du voyageur, et qu'il se tenait à la porte de la salle à manger son chapeau à la main :

— Comment t'appelles-tu? lui demanda Jacques.

— Francis, monsieur, pour vous servir, répondit l'enfant.

— Va me chercher le postillon qui, le 23, a conduit madame de Chazelay.

— Je le connais, dit le gamin, c'est Pierrot.

— Tu en es sûr?

— Si j'en suis sûr! à preuve qu'il m'a donné un coup de fouet parce que j'avais ramassé et que je mangeais une prune qui était tombée du panier de provisions de mademoiselle Jeanne.

Et Jacques se rappela en effet que, dans une de ses trois lettres à son frère, mademoiselle de Chazelay désignait sa femme de chambre sous le nom de Jeanne.

— Eh bien, va me chercher Pierrot, garçon, dit Jacques au commissionnaire.

Pierrot accourut avec une promptitude qui annonçait que Francis lui avait parlé des façons libérales du voyageur.

Le postillon avait le visage souriant.

— C'est toi, lui demanda Jacques, qui as conduit la voiture de mademoiselle de Chazelay, le 24 octobre dernier, à trois heures de l'après-midi?

— Mademoiselle de Chazelay? attendez donc, dit Pierrot; une vieille à mine de religieuse, avec une femme de chambre et une jeune fille qui avait l'air malade, n'est-ce pas?

— C'est cela, dit Jacques Mérey.

— Tu sais bien, Pierrot, que tu m'as envoyé un coup de fouet?

— Je ne m'en souviens plus, dit Pierrot.

— Ah! mais moi je m'en souviens, dit Francis.

— Ça devait être moi, ça devait être moi, dit le postillon en essuyant sa bouche avec la manche de sa veste, geste familier aux Berrichons.

— Alors tu te rappelles qu'elles ont pris la route de Dijon?

— Oh non! pas tout à fait.

— Alors celle d'Auxerre.

— Non plus, dit Pierrot en secouant la tête, oh! vous n'y êtes pas.

— Comment, je n'y suis pas.

— Je ne voudrais pas vous contrarier, mais vous me demandez la vérité, n'est ce pas? faut que je vous la dise.

— Vous ne me contrariez pas, mon ami; au contraire, vous me rendez service en m'indiquant la véritable route qu'elles ont prise. Il faut que je les rejoigne, comprenez-vous? pour une affaire de la plus haute importance.

— Ah bien! si vous voulez les rejoindre, ça n'est ni sur la route de Dijon, ni sur la route d'Auxerre qu'il faut courir.

— Mais sur laquelle alors?

— C'est tout à l'opposé, sur celle de Châteauroux.

Un éclair passa dans l'esprit de Jacques.

— Ah! dit-il, elles sont allées au château de Chazelay. Les chevaux à ma voiture, mon ami, les chevaux tout de suite!

— Bon, dit Pierrot, c'est justement à mon tour de conduire.

Et il s'élança dans la cour. Francis disparut en même temps que lui.

Un quart d'heure après, les chevaux étaient à la voiture et Pierrot en selle.

Jacques Mérey paya sa dépense, chercha des yeux son petit commissionnaire pour lui donner le reste de la mon-

naie que lui avait rendue le maître de poste, mais il ne le vit nulle part.

La voiture partit au grand trot, ce qui était la preuve toujours que Francis n'avait pas gardé le secret sur son écu.

Mais, en sortant de la ville, Jacques Mérey vit son commissionnaire qui lui barrait la route.

Il tenait une lettre à la main.

Sur ses signes réitérés qu'il avait quelque chose à dire à son voyageur, Pierrot arrêta sa voiture.

Le gamin sauta lestement sur le marchepied

— Qu'y a-t-il encore? demanda Jacques Mérey.

— Il y a, répondit Francis que, puisque vous allez courir après madame de Chazelay jusqu'à ce que vous la rejoigniez, il vaut mieux lui porter sa lettre que de la laisser sous la grand'porte. Elle a plus de chance pour arriver.

— Eh bien? demanda Jacques Mérey.

— Eh bien! la v. là dit Francis en jetant la lettre dans la voiture, en sautant au bas du marchepied, et en criant à Pierrot :

— Fouette, postillon

Jacques Mérey réfléchit que ce que venait de lui dire l'enfant était plein de logique : que la lettre que venait de lui remettre Francis contenait, selon toute probabilité, les dernières volontés du père d'Eva ; qu'en la laissant où elle était, le vent et la pluie l'auraient bientôt rendue illisible, que mieux valait donc que, dépositaire fidèle, il la conservât intacte et inconnue jusqu'au moment où il la remettrait à l'une des deux personnes qui avaient le droit de l'ouvrir, à Eva ou à mademoiselle de Chazelay.

Il la mit en conséquence dans la poche secrète de son portefeuille

XXXII

LA MAISON VIDE

Jacques Mérey ne s'était point trompé. Mademoiselle de Chazelay était bien venue à Argenton, et, comme il était impossible d'aller en voiture au château, elle avait loué trois chevaux à la seule auberge de la ville, et s'était fait conduire à Chazelay par des hommes conduisant les trois montures au pas.

Les trois femmes y avaient passé une nuit, et le lendemain elles étaient revenues.

Puis on avait remis les chevaux de poste à la voiture, et cette fois on était parti pour la Châtre, Saint-Amand, Autun, la Bourgogne, etc., etc.

Or, comme mademoiselle de Chazelay avait cinq jours d'avance sur Jacques Mérey ; comme, n'ayant pas reçu la dernière lettre de son frère qui lui annonçait son exécution, elle n'avait pu qu'obéir à l'avant-dernière lettre dans laquelle il lui ordonnait sans doute de le rejoindre ; comme les eaux de Baden-Baden ou de Wiesbaden n'étaient qu'un moyen d'ouvrir aux trois fugitives les portes de l'Allemagne, Jacques Mérey, brisé de fatigue, ayant fait plus de 600 lieues par de mauvaises routes, ne jugea point urgent de se remettre en voyage, et se fit descendre à la porte de sa maison, si longtemps appelée la *maison mystérieuse*, et qui n'était plus que la *maison vide*.

Il y avait un peu plus de deux mois qu'il l'avait quittée.

Au bruit de la voiture s'arrêtant devant la porte, la vieille Marthe accourut et jeta un grand cri.

Elle avait cru ne jamais revoir son maître.

Lorsque Jacques Mérey fut entré et que la porte se fut refermée, il s'arrêta au bas de l'escalier, ne sachant où aller d'abord et tiré de tous côtés par ses souvenirs.

Sa mémoire réunissait dans un seul embrassement ces sept années qui, au-jourd'hui qu'elles étaient écoulées, semblaient n'avoir eu que la durée d'un jour.

Il voyait Eva depuis le moment où il l'avait déroulée sur le tapis aux yeux de Marthe objet informe, être inachevé, jusqu'à celui où elle avait été si cruellement arrachée de ses bras par un homme que la mort avait arraché de la vie avec la même cruauté, la même impitoyable froideur.

Et quoiqu'elle ne fût plus dans la maison, elle y flottait comme flotte une ombre invisible, et perceptible cependant, aux lieux que son corps a habités.

Tout était comme Jacques Mérey l'avait laissé. Il monta d'abord à la chambre d'enfant d'Eva, et retrouva le berceau dans lequel elle était restée de sept à dix ans, c'est-à-dire à cette époque végétative de la vie où, chrysalide d'amour, la beauté et l'intelligence luttaient tout ensemble contre la laideur et le néant ;

Puis à sa chambre de jeune fille, où elle commença devant le miroir magique à dérouler et à nouer ses longs cheveux en cambrant sa taille de roseau aussi onduleuse que ces beaux torses de Jean Goujon, dont les bras soutiennent des corbeilles tandis que le bas du corps se perd et se divinise dans les draperies.

Puis de là il monta dans l'atelier, où l'orgue était resté ouvert et muet ; il se rappela le jour où, à la suite d'une commotion électrique qui l'avait enveloppée d'un fluide vivifiant, elle était allée d'elle-même au piano, et, à son éternel étonnement, avait joué les mesures indécises, mais reconnaissables, d'un air entendu la veille. Là étaient les livres où ses yeux avaient déchiffré le premier mot, et lorsqu'il s'approcha sans le voir du haut de l'armoire où il était couché, le chat inapprivoisable bondit sur la fenêtre par laquelle il avait l'habitude de fuir.

Là, pêle-mêle sur les chaises, étaient les livres dans lesquels elle avait étudié la chimie, l'astronomie, la botanique ; le dernier qu'elle avait ouvert, encore à l'endroit où la lecture s'était arrêtée.

Je ne connais pas d'endroits sous le vaste dôme des cieux où tombe du passé une mélancolie plus douce que dans une chambre devenue vide par une longue absence ou par la mort, après avoir été habitée, vivifiée, animée par une belle créature de quinze ans ; son essence juvénile a passé dans tout ; son haleine, l'émanation qui flotte autour de toute sa personne, compose une atmosphère à part qui vous fait amoureux avant qu'on ne sache même ce que c'est que l'amour.

Et qu'est-ce alors, quand on le sait !

Les bras tendus, car un voile flottait devant ses yeux, Jacques Mérey ne la voyant plus au milieu de cette vapeur qui semblait, comme le nuage de Virgile, cacher une déesse, Jacques Mérey alla instinctivement à l'orgue et posa au hasard, on l'eût cru du moins, ses deux mains sur les touches.

Un frémissement sonore s'échappa de l'instrument divin ; pendant dix minutes, Jacques Mérey n'en tira que des harmonies, au milieu desquelles une plainte revenant sans cesse laissait tomber une larme sur le cœur, éveillant la même sensation que, dans un caveau sombre, fait éprouver la goutte d'eau qui tombe régulièrement dans un bassin de cristal.

Au bout de quelques instants cette plainte mélodieuse fut insuffisante, elle se traduisit par le nom d'Eva ; mais à peine Jacques Mérey l'avait-il prononcé trois fois, qu'il ne put supporter ce crescendo de douleur et que son cœur éclata en sanglots.

Le docteur s'élança hors de la chambre sans avoir rien vu de ses anciens instruments de chimie : creusets à poussière de mercure, cornues impuissantes et oubliées, matrice rouge de cinabre, aux rebords de laquelle s'est figée une écume d'argent vermeil, vase dans lequel le carbone pur a commencé de se transformer en diamant, il oublia tout. Ce nom d'Eva était le glas funèbre qui mettait au tombeau tous ces rêves que la science avait caressés, comme Ixion la nuée de laquelle naquit le peuple fabuleux des Centaures.

En deux bonds il franchit l'escalier, et du troisième il se trouva dans le jardin.

Là ses souvenirs étaient non moins pressés, non moins vivants, non moins tendres, et, par conséquent, non moins douloureux.

Là était le ruisseau dans lequel, pour la première fois, elle se regarda en buvant, la tonnelle où elle écoutait chanter le rossignol jusqu'à une heure du matin, l'arbre où, pour la première fois, en se dressant pour cueillir la pomme vermeille, elle s'aperçut qu'elle était nue et rougit de pudeur.

Et Jacques Mérey allait du ruisseau à la tonnelle, de la tonnelle à l'arbre de la science, se disant que son espoir était insensé, et n'en espérant pas moins voir tout à coup apparaître Eva à l'angle de quelque buisson, au détour de quelque allée.

Mais ce fut surtout en s'approchant de la grotte que le cœur lui battit ; c'était là, au murmure de cette source, qui, avec le ruisseau échappé du pied de l'arbre de science, alimentait la petite rivière du jardin, qu'appuyés tous deux à la roche moussue, Eva lui avait dit pour la première fois qu'elle l'aimait.

Cette voix chérie, cet accent mélodieux qui pénètre jusqu'au fond du cœur, ce mot pour lequel toutes les langues de la terre ont choisi leurs plus douces voyelles, leurs consonnes les plus euphoniques, ne l'entendrait-il plus?

Pour lui seul n'y aurait-il plus de printemps, plus de soleil, plus d'amour?

Dans quelle erreur profonde était-il lorsque, jeté dans ces débats solennels de la tribune qui faisaient et qui défaisaient des monarchies, dans ces grandes luttes de la guerre qui chassaient la terreur d'un camp dans l'autre et qui renvoyaient éclater sur l'Allemagne l'orage qui grondait sur la France, dans quelle erreur profonde était-il quand

il avait espéré donner tout cela en pâture à son cœur, à la place de son amour?

Oh! son amour, il était, certes, depuis son départ d'Argenton, demeuré au fond de toute chose; pas un jour, pas une heure, pas un instant, il n'avait cessé d'y songer, et voilà que depuis qu'il était rentré dans cette maison, pas une seconde il n'avait pensé à ces grandes catastrophes au milieu desquelles il avait déjà joué et allait encore jouer un rôle.

Voilà qu'il avait oublié, comme si jamais ils n'eusseut existé, Danton, Dumouriez, Kellermann, Valmy, le roi de Prusse, Brunswick, la Montagne, la Gironde, l'éloquent Vergniaud, madame Roland la sainte, madame Danton la martyre, l'immonde Marat laissant derrière lui chez Talma sa trace fétide, et le faible roi prisonnier au Temple, avec une femme coupable, deux enfants innocents, une sœur angélique.

Où retrouver Eva? Vivre tous les jours qui lui restaient à vivre sans jamais entendre parler de princes ou de rois, sans jamais voir reluire au soleil l'or d'une épaulette ou la lame d'un sabre, sans savoir s'il y avait un monde autour de cette maison et de ce jardin qui étaient son univers, voilà le seul bonheur qu'il eût demandé à Dieu, s'il n'eût pas placé Dieu si haut, que nos douleurs les plus poignantes, comme nos joies les plus sublimes, ne pouvaient, partant de si bas, monter jusqu'à lui.

Nous avons raconté les rêves du jour, nous n'essayerons pas de peindre ceux de la nuit.

Le premier bruit qu'entendit Jacques Mérey dans la maison fut celui d'Antoine ouvrant sa porte et frappant du pied en criant :

— Cercle de vérité, centre de justice!

Jacques Mérey eut du bonheur à revoir celui à qui il avait rendu un éclair de raison, n'ayant pas pu lui rendre sa raison tout entière.

Derrière lui monta Baptiste, qu'il reconnut à son tour au bruit que faisait sa jambe de bois frappant chaque marche de l'escalier.

Si Antoine lui devait une partie de sa raison, celui-là lui devait une partie de son corps.

C'étaient deux hommes à qui Jacques Mérey eût pu dire : Mourez pour moi, et qui seraient morts sans demander pour quelle cause il demandait leur vie.

Au reste, toute la ville d'Argenton était rassemblée devant la porte de la maison mystérieuse. Seulement, comme on savait Jacques Mérey triste, on avait banni toute gaieté de la réception qu'on voulait lui faire.



Elle était allée d'elle-même au piano.

C'étaient des électeurs qui venaient remercier leur mandataire d'avoir déjà illustré son mandat. Et, en effet, on avait appris à Argenton la conduite que Jacques Mérey avait menée à Verdun. On savait qu'il s'était chaudement battu à Grand-Pré, et que c'était lui enfin qui avait rapporté à la Convention les trois drapeaux conquis dans la campagne.

Ils avaient lu sur le journal la mort du seigneur de Chazelay; il était peu regretté dans le pays : on savait tout le mal qu'il avait fait à Jacques Mérey. Et cependant, comme on connaissait l'amour immense qu'il avait pour sa fille, toute cette foule, toute vulgaire qu'elle fût, qui attendait Jacques pour le remercier du passé et le prier de se continuer dans l'avenir, eut la délicatesse de ne pas lui dire un mot du père ni de la fille.

Mais ce fut à qui lui parlerait, obtiendrait un mot de lui, lui toucherait la main, lui jetterait son vœu de bonheur.

Si l'on eût osé, pour gagner sa voiture, Jacques Mérey eût marché sur des jonchées de feuilles et de fleurs.

Les chevaux arrivèrent ; au bruit des grelots chacun s'écarta.

Au moment de monter en voiture, Jacques Mérey fit signe qu'il voulait parler.

Aussitôt il se fit un grand silence.

— Mes amis, dit-il, nous allons entrer dans une série de luttes terribles. Peut-être y laisserai-je ma vie, mais à coup sûr je n'y laisserai pas mon honneur, et vous serez toujours non seulement contents, mais fiers de votre élu.

Si je viens à succomber dans la lutte, je vous recommande ma vieille Marthe et mes deux bons amis, Antoine et Baptiste, c'est tout ce que je laisserai sur la terre après moi.

Puis, comme la voiture s'ébranlait pour partir, il n'y put résister plus longtemps et ce cri échappa de son cœur :

— Si elle revient, n'est-ce pas, vous me le ferez savoir ?

Et de toutes ces bouches qui semblaient attendre cette confidence pour parler, de tous ces cœurs qui semblaient attendre cet appel pour s'ouvrir, s'échappa cette promesse unanime :

— Oh oui ! oui ! oui !

Pas une voix n'avait nommé Eva, et tous savaient que c'était d'elle qu'il avait voulu parler.

XXXIII

OU JACQUES MÉREY PERD LA PISTE

En quittant Argenton, la voiture prit la route de Saint-Amand. C'était le même postillon qui avait conduit mademoiselle de Chazelay qui conduisait Jacques Mérey.

A la première poste, c'est-à-dire à la Châtre, de nouvelles informations furent prises, et de postillon à postillon on eut encore une certitude.

A Saint-Amand, les renseignements commencèrent à être plus difficiles ; il fallut consulter les livres de poste, très exactement tenus à cette époque à cause des lois contre les émigrés.

A Autun, on perdit la trace. Probablement les voyageuses avaient passé pendant la nuit, et le maître de poste n'avait pas jugé à propos de se lever pour inscrire les chevaux sur son registre.

A Dijon, comme on dit en termes de chasse, on en revit, puis on continua, sur des indices plus ou moins certains, la route jusqu'à Strasbourg.

A Strasbourg, on se retrouva dans l'incertitude. Les trois dames avaient logé à l'hôtel du Corbeau. Le nom de mademoiselle de Chazelay, voyageant avec une femme de chambre, était écrit sur les registres, et le maître de l'hôtel avait été faire viser le passeport au comité, qui avait envoyé un de ses membres accompagné d'un médecin pour s'assurer si véritablement une des dames était malade et avait besoin de prendre les eaux.

Le médecin trouva, en effet, la plus jeune des trois voyageuses si faible, si pâle, si souffrante, qu'il ne fit aucune difficulté pour lui laisser continuer son voyage.

Mademoiselle de Chazelay avait passé le Rhin à Kehl, et s'était arrêtée à Bade, à l'hôtel des Ruines.

Là, elle avait annoncé qu'elle comptait rester un mois tandis que sa nièce prendrait les eaux ; elle avait fait son prix avec le maître de l'hôtel, puis tout à coup, à la lecture d'un journal, la plus âgée des voyageuses était tombée dans une attaque de nerfs et avait déclaré qu'elle voulait partir à l'instant pour Mayence.

Mais la plus jeune des voyageuses était si souffrante, que le médecin des eaux qui l'avait déjà visitée, avait déclaré qu'elle ne pouvait supporter la voiture.

On avait alors, comme faisaient les voyageurs à cette époque, frété une jolie barque et l'on avait pris la voie du Rhin.

Il n'y avait dans tout cela aucun doute pour Jacques Mérey, ces dames étaient venues à Baden-Baden, en effet, avec l'intention d'y prendre les eaux, puis mademoiselle de Chazelay avait lu dans un journal, tombé par hasard entre ses mains, l'exécution de son frère.

De là l'attaque de nerfs et la résolution de partir à l'instant pour Mayence.

Mais Jacques Mérey savait d'avance que mademoiselle de Chazelay ne trouverait sur l'exécution de son frère que les renseignements vagues qu'il eût trouvés lui-même s'il n'avait pas eu une mission spéciale à ce sujet.

Les voyageuses seraient donc forcées d'aller jusqu'à Francfort. Mais à Francfort aucune pièce ne leur serait communiquée, si ce n'est une copie de l'interrogatoire et le procès-verbal d'exécution pour servir d'extrait mortuaire.

Maintenant Custine serait-il toujours à Francfort ? Dans ce temps de rapides conquêtes, on ne savait jamais où retrouver les généraux.

Il s'informerait en passant par Mayence.

Le hasard servit Jacques Mérey à merveille ; depuis la veille le général Custine avait établi son quartier à Mayence, laissant garnison à Francfort, qui était encore fortifié à cette époque.

C'était un jour de voyage de moins, et, on se le rappelle, le docteur n'avait que quinze jours de congé.

Il arriva le 2 novembre à Mayence.

Il alla serrer la main du général, qui paraissait fort triste. Il était question de faire le procès à Louis XVI.

La Convention le jugerait.

Louis XVI, jugé par la Convention, était d'avance condamné à mort.

M. Custine, homme de vieille race, pouvait-il rester au service d'un gouvernement qui aurait condamné son roi ?

Toutes ces choses ne furent pas dites mais devinées, après quoi Jacques demanda s'il pourrait revoir son jeune ami Charles André ?

Le général sonna.

— Voyez dans les bureaux, dit-il, si le citoyen Charles André s'y trouve ; puis, se tournant vers le docteur :

— A propos, lui dit-il, n'oubliez pas de lui demander une lettre arrivée pour vous le lendemain ou le surlendemain de votre départ. Charles André, ne sachant où vous l'envoyer, l'aura gardée.

Les deux hommes se quittèrent poliment, mais sans regrets. Ces deux natures opposées s'emboîtaient mal l'une avec l'autre.

Quelle différence avec Charles André ! Les deux jeunes gens n'avaient eu besoin que d'un regard pour lire au fond du cœur l'un de l'autre ; aussi fut-ce les bras ouverts qu'ils s'abordèrent.

En deux mots Jacques lui expliqua la cause de son retour.

— Je les ai vues, dit Charles André ; c'est à moi qu'elles se sont adressées.

— Eva était bien souffrante ? demanda Jacques.

— Bien souffrante, mais bien belle.

Jacques hésita un instant ; il avait les timidités d'un premier amour.

— Vous lui avez parlé ? demanda-t-il en hésitant.

— Oui, j'ai eu le bonheur de rester seul avec elle, elle qui semblait muette ou trop faible pour parler. Je m'approchai d'elle et lui dis :

« — Mademoiselle, je l'ai vu.

« Elle bondit.

« — Vous avez vu Jacques Mérey ? dit-elle.

« Elle avait deviné que c'était de vous que je voulais parler.

« — J'ai vu Jacques Mérey, repris-je ; j'ai vu l'homme qui vous aime plus que sa vie.

« Elle poussa un cri et me jeta les bras au cou.

« — Vous êtes mon ami pour toujours, dit-elle. Oh ! moi aussi je l'aime ! je l'aime ! je l'aime !

« Et elle ferma les yeux comme si elle allait mourir.

« — Mademoiselle, lui dis-je, votre tante peut revenir d'un moment à l'autre ; laissez-moi vous dire.

« — Oui, dites, dites.

« — Une lettre que vous lui aviez écrite se trouvait dans les papiers de votre père.

« — Comment cela ?

« — Je l'ignore. Mais, en visitant les papiers, il a reconnu l'écriture et m'a demandé de copier cette lettre.

« — Oh ! cher Jacques !

« — Puis, la lettre copiée, j'ai pris la copie et lui ai laissé l'original.

« — Vous avez fait cela ? s'écria la belle enfant folle de joie.

« — Oui, ai-je eu tort ?

« — Comment vous appelez-vous, monsieur ?

« — Charles André.

« — Votre nom est là, dit-elle en mettant la main sur son cœur.

« Je m'inclinai.

« — Ah ! lui dis-je, mademoiselle, c'est trop de reconnaissance.

« — Vous ne savez pas tout ce que je lui dois à cet homme, à ce génie, à cet ange du ciel ! J'étais une pauvre créature, dénuée, abandonnée, ne connaissant rien à sept ans qu'un chien, Scipion ; c'était mon seul ami. Je ne parlais pas, je ne voyais pas, je ne pensais pas. Il m'a donné la voix ; il m'a soufflé la pensée pendant sept ans, comme le sculpteur florentin penché sur les portes du baptistère de Notre-Dame-des-Fleurs. Il a ciselé mon corps, mon cœur,

mon esprit ; tout ce que je sais, je le lui dois ; tout entière je suis à lui. Pourquoi me trouvez-vous froide à la mort de mon père ? c'est que je ne connais mon père que pour nous avoir séparés. Je n'avais jamais pleuré, je ne savais pas ce que c'était que les larmes : mon père m'est apparu et j'ai manqué mourir de douleur !

« En ce moment sa tante rentra.

« — Si vous le revoyez jamais, me dit-elle en me serrant la main, dites-lui que je l'aime.

« Mademoiselle de Chazelay entendit ces derniers mots.

« — Qui aimez-vous si fort ? demanda-t-elle sèchement.

« — Jacques Mérey, madame, répondit la jeune fille.

« — Vous êtes folle, dit mademoiselle de Chazelay.

« — Je le serai peut-être un jour, répondit la jeune fille ; mais qui m'aura rendue folle ? vous le savez.

« — Dans tous les cas, à partir d'aujourd'hui, dites-lui adieu pour toujours ; jamais nous ne rentrerons en France. Venez.

« Mademoiselle de Chazelay suivit sa tante, et je ne les ai pas revues.

— Merci, mon ami, merci, s'écria Jacques Mérey au comble de la joie. J'en sais tout ce que je pouvais espérer de savoir. Elles vont ou à Vienne ou à Berlin. Elles émigrent.

Un soupir passa à travers ses lèvres.

— Je ne puis les suivre à l'étranger, et d'ailleurs le général m'a dit que vous aviez une dépêche à me remettre.

— Ah ! c'est vrai, dit Charles André.

Et il tira d'un portefeuille une lettre portant le grand cachet de la République et le timbre du ministère de l'intérieur.

Jacques Mérey décacheta la lettre et la lut.

Lecture faite, il tendit la main au jeune officier.

— Adieu, lui dit-il, je pars.

— Vous partez ainsi, à l'instant même ?

— Quel jour du mois sommes-nous ? depuis huit ou dix jours que je cours la poste je suis brouillé avec les dates.

— Nous sommes le 2 novembre, répondit le jeune officier. Jacques calcula de tête.

— Je serai le 5, dans la journée, près de Dumouriez, dit-il.

— Près de Dumouriez ? fit Charles André avec étonnement.

— La Convention m'attache à lui dans sa campagne de Belgique comme elle m'a attaché à lui dans sa campagne de Champagne.

— Est-ce que vous avez confiance dans cet homme ? demanda le jeune officier.

— Dans son génie, oui ; dans sa moralité, non. Mais quels que soient ses projets, il a besoin d'une grande victoire. Attendez-vous à un second Valmy.

— Par où allez-vous le rejoindre ?

— Ma route est toute tracée : Hombourg, Trêves, Mézières. A Mézières, je saurai où rejoindre Dumouriez.

Les deux jeunes gens se dirent adieu, et comme Jacques Mérey avait fait renouveler les chevaux de poste pendant sa visite chez le général, il n'eut qu'à monter en voiture et à crier au postillon :

— Route de France, par Hombourg et Mézières !

XXXIV

LA VEILLE DE JEMMAPES

Dumouriez, nous l'avons dit, était revenu à Paris pour concerter avec le gouvernement son plan de l'invasion de Belgique.

Dumouriez avait pris ses mesures pour avoir, dans chaque parti puissant, un ami puissant dans ce parti :

Il avait Santerre à la Commune ;

Il avait Danton à la Montagne ;

Il avait Gensonné aux Girondins.

Ce fut d'abord Santerre, l'homme des faubourgs qu'il fit agir.

Par Santerre, il obtint que l'idée du camp sous Paris serait abandonnée ;

Que tous les rassemblements que l'on avait faits en hommes, tous les approvisionnements que l'on avait réunis en artillerie, en munitions, en effets de campement, seraient reportés en Flandre pour servir à son armée, qui manquait de tout ; qu'on y ajouterait des capotes, des souliers et six millions d'argent monnayé pour payer la solde des soldats jusqu'à leur entrée dans les Pays-Bas. Une fois là la guerre nourrirait la guerre.

Dumouriez était un stratégiste. Quoique le premier il ait donné l'exemple des victoires remportées par masses, système qui fut adopté depuis avec tant de succès par Napoléon, c'était un calculateur à longues vues ; il préparait une bataille avec la même intelligence qu'un grand joueur d'échecs prépare son échec au roi et à la reine.

Donc son plan embrassait toute la frontière, depuis la Méditerranée jusqu'à la Moselle.

Montesquiou se maintiendrait le long des Alpes, tout en achevant la conquête de Nice et en conservant la neutralité suisse ; Biron, à qui on enverrait des renforts, garderait le Rhin depuis Bâle jusqu'à Landau. Douze mille hommes aux ordres du général Meunier soutiendraient Custine, qui s'était avancé comme un fou jusqu'à Francfort-sur-le-Mein ; Kellermann quitterait ses quartiers, passerait entre Luxembourg et Trêves, et, faisant ce que Custine aurait dû faire, il marcherait sur Coblentz ; quant à lui, Dumouriez, il prendrait l'offensive avec quatre-vingt mille hommes, et porterait la guerre en Belgique, qu'il adjoindrait au territoire français ; il attaquerait par la frontière ouverte, là où, comme le disait lui-même le téméraire aventurier, on ne pouvait se défendre qu'en gagnant des batailles.

En partant de Paris, Dumouriez avait dit à la Convention :

— Je serai le 15 à Bruxelles et le 30 à Liège.

« Il se trompa, dit Michelet ; il fut à Bruxelles le 14 et à Liège le 28 ».

L'armée que commandait Dumouriez était une armée de volontaires ; quelques vieux soldats seulement de place en place, comme, après une coupe dans les forêts, restent debout des échantillons de grands chênes.

Elle commença par un revers. Il y eût eu de quoi décourager une vieille armée qui n'eût marché que selon les lois de la discipline. Celle-ci marchait à la loi de l'enthousiasme : elle sentait la main de la France qui la poussait en avant ; elle n'en tint compte.

On avait mis des réfugiés belges à l'avant-garde ; c'était pour leur rendre une patrie qu'on faisait la guerre ; il était trop juste qu'ils missent les premiers le pied sur la terre de la patrie.

A peine furent-ils à la frontière que rien ne put les retenir ; ils s'élancèrent sur la terre natale et attaquèrent les avant-postes. Les avant-postes reculèrent. Les Belges se crurent victorieux ; ils poursuivirent les Autrichiens et descendirent des hauteurs dans la plaine. Dumouriez vit la faute qu'ils commettaient, et il envoya quelques centaines de hussards, sous la conduite des deux sœurs Fernig, pour les soutenir.

Ce fut un bonheur. La cavalerie impériale les chargeait et allait les envelopper ; sans les hussards et les deux braves enfants qui les conduisaient, la terre natale s'ouvrait sous leurs pas et se refermait sur eux.

Beurnonville et Dumouriez, leur lunette à la main, suivaient l'échauffourée.

Beurnonville voulait se replier et reformer toute cette troupe dispersée en désordre. Mais Dumouriez cria : En avant ! et comme Beurnonville le regardait avec étonnement :

— Il faut, dit-il, garder à tout prix l'offensive ; le jour où, en face des impériaux, nous ferons un pas en arrière, nous serons perdus.

Les craintes de Beurnonville n'étaient pas sans raisons ; les impériaux cédaient si facilement, ils abandonnaient avec tant de courtoisie les meilleures positions, qu'il était évident qu'ils voulaient nous attirer sur un terrain connu d'eux et où ils pussent manœuvrer tout à leur aise.

— Ils veulent nous avoir à leur loisir dit Beurnonville à Dumouriez.

— Je le sais bien, répondit celui-ci.

— Ils ont préparé leur champ de bataille, dit Beurnonville.

— Je le connais d'avance, répondit Dumouriez.

— Ils veulent une grande bataille, à votre avis ?

— Et au vôtre aussi, n'est-ce pas ?

— Oui.

Eh bien, ils l'auront, et cette bataille s'appellera Jemmapes.

Et, en effet, les Autrichiens considéraient Jemmapes comme une position inexpugnable. C'était aussi l'avis du général Clerfayt, un des hommes les plus distingués de l'armée impériale. Beaulieu, qui se fit plus tard une si grande réputation en Italie, voulait, au contraire, prendre vingt-huit ou trente mille vieux soldats, tomber la nuit et par surprise sur toute notre armée composée de recrues, l'écraser et la disperser. Mais de pareils coups de main n'étaient pas dans les habitudes de la vieille stratégie autrichienne : le duc de Saxe-Teschen, qui commandait l'armée en chef, préféra attendre l'armée française à Jemmapes et y combattre à l'abri de ses retranchements

L'Europe avait les yeux sur la France ; elle voyait avec étonnement ses armées surgir du sol, non pas seulement pour défendre ses frontières menacées, mais pour envahir les frontières ennemies. On s'attendait toujours à quelque grande victoire de la part des coalisés : mais on avait entendu le canon de Valmy et l'on avait suivi les Prussiens dans leur retraite ; mais on avait vu Custine envahir le Palatinat et pousser une pointe téméraire jusqu'à Francfort-sur-le-Mein ; et voilà que l'on voyait Dumouriez pousser devant lui toute cette vieille armée impériale qui n'avait jamais eu de rivale que ces grenadiers de Frédéric, dont l'ennemi n'avait jamais vu le dos, disait Voltaire, et qui pour la première fois, dans une retraite de onze jours, nous avaient montré leurs gibernes.

Dumouriez, lui aussi, comme les Autrichiens, voulait une grande bataille. Depuis cinquante ans les Français avaient la réputation d'être les meilleurs soldats du monde, mais seulement pour un coup de main. Depuis cinquante ans, en effet, ils n'avaient pas gagné une seule grande bataille rangée. Valmy ouvrait la série nouvelle ; mais Valmy, disait-on, n'était qu'une canonnade, une bataille gagnée l'arme au bras

Le 5 au soir, Dumouriez était à Valenciennes. Mais le 5 au soir, rien de ce qu'on lui avait promis n'était arrivé. Servan, le ministre de la guerre, surchargé de travaux, avait succombé à la fatigue et rétablissait sa santé au camp des Pyrénées ; il avait été remplacé par Pache, grand travailleur, homme éclairé, simple comme un Spartiate. Il partait de chez lui le matin, emportant un morceau de pain dans sa poche, travaillant des journées entières, et ne sortant pas même du ministère pour manger.

Le 2 novembre, Dumouriez lui avait écrit qu'il lui fallait indispensablement trente mille paires de souliers, vingt-cinq mille couvertures, des effets de campement pour quarante mille hommes, et surtout deux millions d'argent monnayé pour payer la solde des soldats dans un pays où les assignats n'étaient point connus et où chaque homme serait obligé de payer ce qu'il consommerait.

Pache donna des ordres pour que Dumouriez eût tout ce dont il avait besoin ; mais en attendant, le 5 était arrivé, on était à la veille de la bataille, et nos soldats n'avaient ni souliers, ni habillements d'hiver, ni pain, ni eau-de-vie.

Ils avaient bien envie de murmurer quelque peu lorsque, vers trois heures de l'après-midi, Dumouriez passa dans les rangs ; mais aux premiers qui grognèrent, Dumouriez porta un doigt à sa bouche et, montrant la montagne de Jemmapes où étaient campés les Autrichiens :

— Silence ! enfants ! dit-il, l'ennemi vous entendrait.

Et alors, pour les consoler, il appela les officiers à l'ordre, et leur lut la lettre du ministre de la guerre leur annonçant qu'ils recevraient incessamment tout ce qui leur manquait. Les soldats battirent des mains et promirent d'attendre.

Et cependant, d'où ils étaient, ils pouvaient voir dans tout son ensemble la formidable position qu'ils auraient à enlever le lendemain. Lorsque l'on arrive par la France, on voit, à partir du moulin du Boussu, cet amphithéâtre de coteaux au milieu duquel, entre Jemmapes et Cuesmes, passe la route qui conduit à Mons. Cet amphithéâtre, en effet, commence à la ville et finit au village que nous venons de nommer. Jemmapes est à gauche, Cuesmes est à droite. Jemmapes est bâti au flanc de la montagne et la couvre en partie. Cuesmes, au pied de la montagne, au lieu de défendre, était défendu ; les deux montagnes étaient hérissées de redoutes ; la route qui les coupe en deux passait à travers une forêt. Elle était palissadée, couverte d'abatis d'arbres. Derrière les derniers abatis et les dernières redoutes, outre ces redoutes et ces abatis, qu'il fallait vaincre et déloger d'abord, on trouvait toute une armée, c'est-à-dire dix-neuf mille soldats autrichiens. L'armée de Dumouriez était plus nombreuse que celle de l'ennemi ; mais peu importait, puisque l'on pouvait se déployer et qu'il fallait absolument attaquer par colonnes.

Or tout dépendait de ces têtes de colonne ; enlèveraient-elles des maisons crénelées ? escaladeraient-elles des retranchements ? iraient-elles prendre des canons jusque dans leurs batteries ? soutiendraient-elles avec avantage, elles qui n'avaient jamais vu le feu, ce combat corps à corps où les vieilles troupes hésitent si souvent ?

Dumouriez avait porté son quartier général au petit village de Rasme. Il était défendu de front par la petite rivière qui porte ce nom ; à sa droite par un bois ; à sa gauche, par les retranchements du Boussu, élevés par les Autrichiens, et qui, ainsi que nous l'avons dit, étaient tombés en notre pouvoir.

Il venait de se mettre à table et mangeait avec grand appétit une soupe aux choux que venait de lui faire son hôtesse, regardant du coin de l'œil un poulet qui tournait au bout d'une ficelle devant un grand feu, lorsqu'une voiture s'arrêta devant la porte et qu'un homme entra en criant :

— Place ce soir à la table ! place demain à la bataille !

Cet homme, c'était Jacques Mérey, qui, comme il l'avait dit, rejoignait Dumouriez le 5.

Dumouriez jeta un cri de joie et lui tendit les bras.

— Ma foi ! dit-il, je n'attendais plus que vous pour être sûr de la victoire ; vous êtes mon porte-bonheur ; c'est vous qui vous chargerez pour la Convention des drapeaux de Jemmapes, comme vous vous êtes chargé de ceux de Valmy.

Jacques Mérey se mit à table ; tout l'état-major soupa avec la soupe aux choux, le poulet et du fromage, puis chacun se roula dans son manteau et attendit le point du jour.

Une heure avant le lever du soleil, Dumouriez était prêt ; car il n'ignorait pas la nuit que venaient de passer ses soldats, et il savait que, le jour venu, ils auraient besoin d'être encouragés.

L'armée française, en effet, avait passé toute la nuit, l'arme au bras, au fond d'une plaine humide où il avait été impossible aux bivacs d'allumer leur feu. Aussi, pendant cette nuit, Beaulieu pour la seconde fois avait-il proposé de tomber sur nos soldats, et, tout affaiblis et trempés qu'ils étaient, de les anéantir.

Comme la première fois, le général en chef avait refusé.

Pour de vieilles troupes habituées et endurcies aux camps en plein air et aux bivacs sous la voûte du ciel, cette nuit eût déjà été une nuit terrible. Lorsque Dumouriez vit ces marécages, où le sol tremblait sous les pieds, et au milieu du brouillard s'agiter toute cette armée, il fut effrayé lui-même de l'état d'anéantissement où il allait la trouver.

Son étonnement fut grand lorsqu'il entendit rire et chanter.

Il leva les yeux au ciel. Jacques Mérey lui posa la main sur l'épaule.

— C'est la force infinie de la conscience et du sentiment du droit, lui dit-il, qui a fait ce miracle.

Et lorsqu'ils passèrent au milieu d'eux, ils virent que tout en chantant nos soldats grelottaient ; le froid du matin faisait claquer les dents aux plus vigoureux, et ce qui les glaçait encore plus, c'était de voir étagés sur la montagne, lorsque le jour parut, les hussards impériaux dans leurs belles pelisses, les grenadiers hongrois dans leurs fourrures et les dragons autrichiens dans leurs manteaux blancs.

— Tout cela est à vous ! dit Dumouriez ; il ne s'agit que de le prendre.

— Ah ! répondit un volontaire de Paris, ce ne serait pas difficile si on avait déjeuné.

— Bon ! dit Dumouriez ; vous déjeunerez après la bataille ; vous en aurez meilleur appétit ; en attendant, on va vous distribuer à chacun une goutte d'eau-de-vie.

— Va pour la goutte d'eau-de-vie ! répondirent les volontaires.

O bienheureuse époque où les armées étaient réchauffées par leur enthousiasme, cuirassées par le fanatisme et vêtues par la foi !

L'histoire n'oubliera jamais que c'est pieds nus que nos soldats sont partis l'an Ier de la République, pour conquérir le monde.

XXXV

JEMMAPES

De même qu'en jetant les yeux sur la carte rien n'était plus facile que de se rendre compte de la bataille de Valmy, de même, en prenant la même peine, rien ne sera plus facile que de se rendre compte de la bataille de Jemmapes

Nous avons dit que l'armée autrichienne était rangée sur les collines qui s'étendent en amphithéâtre depuis Jemmapes jusqu'à Cuesmes.

Dumouriez adopta le même ordre de bataille.

Le général Darville, qui occupait l'extrême droite de la ligne, vers Frameries, fut chargé de partir avant le jour et d'aller occuper derrière la ville de Mons les hauteurs formant la seule retraite des Autrichiens.

Beurnonville, qui venait après Darville dans notre ordre de bataille, devait marcher droit sur Cuesmes et l'aborder de face. Le duc de Chartres, à qui, dans son plan de royauté, Dumouriez destinait les honneurs de la journée, reçut le commandement du centre, et en même temps le grade de général. Sa mission était d'attaquer Jemmapes de front, en essayant de pousser une partie de ses hommes dans la trouée que forme la grande route de Mons entre Jemmapes et Cuesmes. Enfin le général Féraud, qui commandait la

gauche, devait traverser le village de Quarégnon et se porter sur les flancs de Jemmapes pour soutenir l'attaque du prince.

Partout la cavalerie se tenait prête à soutenir l'infanterie, et notre artillerie à battre chaque redoute en flanc et à éteindre ses feux.

Une réserve considérable d'infanterie et de cavalerie se tenait prête à marcher derrière le petit ruisseau de Vasme.

Ce fut le canon qui, des deux côtés, commença l'attaque; puis, comme l'ordre en avait été donné, Féraud et Beurnonville se détachèrent, l'un allant attaquer la droite de Jemmapes, l'autre attaquant Cuesmes de front.

Mais ni l'une ni l'autre des deux attaques ne réussit.

Il était onze heures; on se battait depuis trois heures au milieu du brouillard, et le brouillard en se levant montra le peu de progrès que nous avions faits. Il fallait pour emporter la position de Jemmapes, un de ces hommes à qui on dit :

— Allez là, et faites-vous tuer!

Dumouriez avait cet homme sous la main; c'était Thévenot.

Thévenot traverse Quarégnon, fait cesser la canonnade, entraîne tout le corps d'armée de Féraud avec lui, tête baissée, musique en tête, baïonnette au bout du fusil, et aborde les Autrichiens.

De la vallée, où l'on ne pouvait, à cause du brouillard qui se levait lentement, voir les progrès de nos soldats, on les devinait à la musique, dont l'harmonie majestueuse semblait marcher devant la France. De temps en temps, des volées de canon couvraient tout autre bruit; mais, dans les intervalles de la détonation, on entendait toujours ces notes terribles de la *Marseillaise*, devant lesquelles devaient s'ouvrir les portes de toutes les capitales de l'Europe.

Au bruit de cette musique qui s'éloignait toujours, Dumouriez comprit que le moment était venu de lancer le jeune duc de Chartres. Le prince se met à la tête d'une colonne et trouve une brigade qui, voyant déboucher par la route de Mons la cavalerie autrichienne, manifestait une certaine hésitation.

Mais, dans ce moment même, le domestique de Dumouriez voyant le général qui reculait avec ses hommes, court à lui au milieu du feu, le menace de prendre sa place avec sa livrée, lui fait honte et le pousse en avant; c'est alors qu'arrive le duc de Chartres : ralliant à lui tous les fuyards, en formant un bataillon auquel il donna le nom de *bataillon de Jemmapes*, il descend de son cheval qui ne peut gravir la pente trop escarpée, et à la tête de ces héros improvisés pénètre au milieu des feux d'une artillerie qui change la montagne en fournaise, jusqu'au village de Jemmapes, d où il chasse les Autrichiens, et à l'extrémité duquel il fait sa jonction avec Thévenot.

Dumouriez, inquiet de ce qui se passait à sa gauche, prend lui-même une centaine de cavaliers et s'élance sur la route de Jemmapes; mais à peine est-il au tiers de la montagne, qu'il rencontre le duc de Montpensier envoyé par son frère pour lui annoncer que Jemmapes est au pouvoir des Français.

Du point où il est arrivé, il a vu l'hésitation des troupes qui attaquent Cuesmes; un triple rang de redoutes arrêtait Beurnonville, et cependant, au moment où Dumouriez arrivait, Dampierre s'était élancé seul en avant, et le régiment de flanc l'avait suivi, puis nos volontaires s'étaient précipités et l'on venait d'enlever le premier étage de la triple redoute.

Mais là il recevait le feu des deux autres. Un instant les volontaires parisiens crurent qu'on les avait réunis et entassés sous le feu de l'ennemi pour les anéantir. Dumouriez arrive, les trouve émus et sombres, et prononçant déjà tout bas le mot de trahison. Ce qui soutenait les deux bataillons jacobins cependant, c'était de voir le bataillon de la rue des Lombards, qui était girondin, recevoir la même pluie de feu. Puis ils étaient sous les yeux des vieux soldats de Dumouriez, qui regardaient comment ces conscrits se conduiraient sur le champ de bataille.

Ce fut en ce moment que Dumouriez, rassuré sur sa gauche, jugea important de faire un suprême effort sur sa droite et se jeta au milieu d'eux.

Comme si elle eût attendu ce moment, la lourde masse des dragons impériaux s'ébranla pour charger l'infanterie parisienne; mais Dumouriez se plaça à la tête de cette infanterie, l'épée à la main.

— Feu à vingt pas seulement! cria Dumouriez, celui qui aura fait feu avant aura eu peur.

Tous entendirent cet ordre, tous l'exécutèrent; ils laissèrent approcher jusqu'à vingt pas cette cavalerie sous laquelle la terre tremblait, puis à vingt pas les trois bataillons firent feu.

Deux cents chevaux abattus, trois cents hommes tués, leur firent un rempart; puis, ne donnant pas le temps à cette lourde cavalerie de se rallier, il lança sur elle sa cavalerie légère, qui poursuivit les dragons jusqu'à Mons.

Lui alors se mit à la tête des bataillons et entonna la *Marseillaise*.

Ce fut un entraînement général; tous ces hommes s'avancèrent à la baïonnette en chantant l'hymne de la liberté. Tous sentaient que le monde avait les yeux fixés sur eux à cette heure, et chacun d'eux fut un héros.

En quelques minutes, les deux autres redoutes furent emportées, les canonniers égorgés sur leurs pièces, et les grenadiers hongrois poignardés à leurs rangs.

Dumouriez ne fit halte que sur les hauteurs de Cuesmes, de même que Thévenot et le duc de Chartres n'avaient fait halte que sur les hauteurs de Jemmapes.

Par malheur, Darville avait mal compris l'ordre qui lui enjoignait de garder les collines par lesquelles les Autrichiens devaient faire leur retraite; il s'arrêta à Berthatmont et s'amusa à canonner sans aucun effet les redoutes.

Sans avoir été chargé d'aucune mission particulière, Jacques Mérey avait été vu partout : avec Thévenot lorsqu'il avait attaqué la gauche de Jemmapes; avec le duc de Chartres lorsqu'il avait enfoncé le centre de l'ennemi; avec Dumouriez lorsqu'il avait escaladé les redoutes.

Le lendemain il se trouvait nommé sur les rapports des trois chefs.

Le compte des morts fait, il se trouva que de chaque côté la perte était à peu près égale : quatre ou cinq mille morts.

Mais la bataille de Jemmapes avait un résultat plus sérieux qu'un calcul arithmétique. La bataille de Jemmapes c'était la cause des habitants du monde gagnée en première instance à Valmy, en appel à Jemmapes.

La bataille de Jemmapes n'était point, comme la bataille de Valmy, la victoire d'une armée.

C'était la victoire d'un peuple.

De Jemmapes date l'ère de l'infanterie française.

Sous Charles-Quint, l'infanterie espagnole fut la première infanterie du monde.

Sous le grand Frédéric, ce fut l'infanterie prussienne.

Depuis Jemmapes, c est l'infanterie française.

A partir de Jemmapes, deux chants patriotiques remplacèrent pour nos soldats le vin et l'eau-de-vie que l'on verse chez les autres peuples.

Avec la *Marseillaise* on gagna les batailles de plaine.

Avec le *Ça ira!* on enleva les redoutes.

Au lieu de déjeuner nos soldats, nus, à jeun après une nuit de novembre passée dans les marais, avaient chanté et vaincu.

A deux heures, la bataille était gagnée sur tous les points; ils cessèrent de chanter, s'aperçurent qu'ils étaient fatigués et qu'ils avaient faim.

Ils s'assirent et demandèrent du pain.

Ils eurent du pain et de la bière, ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim.

Mais, à l'horizon, les belles plaines de la Belgique, et derrière elle le monde.

J'ai visité le champ de bataille de Jemmapes, comme j'avais parcouru le champ de bataille de Valmy.

A Valmy, pas d'autre monument que le cœur de Kellermann, qui a voulu avoir sa victoire pour tombeau.

A Jemmapes, rien.

Que la France ait été ingrate envers ses enfants, c'est tout simple; les enfants ont deux mères : celle qui les a enfantés comme hommes, celle qui les a enfantés comme peuples.

A la mère qui les a enfantés comme hommes ils doivent leur amour.

A la mère qui les a enfantés comme peuples, ils doivent plus que leur amour, ils doivent leur sang.

Mais la Belgique, à qui nous ne devions rien et à qui nous donnions la liberté, ne devait-elle pas, elle, une pierre à nos soldats?

Cette pierre, elle en a fait sculpter un lion, et elle a mis ce lion sur le champ de bataille de Waterloo. Ce lion menace la France!

Orgueil de pygmée, ingratitude de géant!

XXXVI

LE JUGEMENT

Jacques Mérey fut envoyé à Paris par Dumouriez et chargé de présenter à la Convention le jeune Baptiste Renard, qui avait rallié une brigade au moment où celle-ci pliait.

Il partit le 6, à trois heures, courut la poste toute la nuit, et arriva le 7 à temps pour se présenter à la Convention et annoncer la nouvelle, attendue mais inespérée.

— Citoyens représentants, dit-il, messager de Valmy, je viens vous annoncer la victoire de Jemmapes; en quatre heures, nos braves soldats ont enlevé des positions que l'on croyait inexpugnables.

— Comment cela? demanda le président.

— En chantant, répondit Jacques Mérey.

— Et que demande le général pour sa brave armée?

— Du pain et des souliers.

Il y eut un moment d'enthousiasme immense; les canons des Invalides semblèrent faire feu d'eux-mêmes; la nouvelle s'élança par toutes les portes et s'abattit sur Paris.

La grande ville, qui n'était qu'à moitié rassurée par la victoire de Valmy qui la débarrassait des Prussiens, fut folle de joie.

Les maisons s'illuminèrent toutes seules et dégorgèrent leurs habitants; les rues s'emplirent, les cloches sonnèrent, la foule se porta aux Tuileries.

Marie-Joseph Chénier, qui était de la Convention, fit, séance tenante, la première strophe de son hymne:

La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière...

Méhul en fit la musique.

Jacques Mérey détourna l'attention de lui et la ramena sur le jeune Baptiste Renard. Il raconta ce qu'il avait fait comme il savait raconter; il montra l'âme du soldat sous la livrée du domestique, et comment tout avait grandi en France, jusqu'aux cœurs des mercenaires.

La Convention comprit qu'il fallait qu'elle grandît celui que s'était élevé; elle lui vota et lui donna séance tenante les épaulettes de capitaine.

Puis elle reprit sa séance interrompue.

Le jour où l'on apprit la victoire de Valmy, la république fut proclamée; le jour où l'on apprit la victoire de Jemmapes, le roi fut mis en jugement.

Puis les choses marchèrent à pas de géant.

Bruxelles fut occupé par le général Dumouriez.

La Convention rendit un décret par lequel elle promettait aide et secours à tous les peuples qui voudraient renverser leur gouvernement.

Qu'on me permette d'ouvrir ici une parenthèse que je n'ouvrirais pas dans un autre roman que celui-ci, ni dans un autre journal que le *Siècle*.

On a dû remarquer, ceux du moins qui nous ont lu avec attention, combien nous avons pris à tâche d'introduire l'histoire nationale dans nos livres, et combien la popularité qu'on nous a faite a été mise au service de l'éducation publique.

Michelet, mon maître, l'homme que j'admire comme historien, et je dirai presque comme poète au-dessus de tous, me disait un jour:

« Vous avez plus appris d'histoire au peuple que tous les historiens réunis..»

Et ce jour-là j'ai tressailli de joie jusqu'au fond de mon âme; ce jour-là j'ai été orgueilleux de mon œuvre.

Apprendre l'histoire au peuple c'est lui donner ses lettres de noblesse, lettres de noblesse inattaquables et contre lesquelles il n'y aura pas de nuit du 4 août.

C'est lui dire que quoiqu'il ait toujours eu ses racines dans la nation, que quoiqu'il ait existé comme commune, comme parlement, comme tiers, il ne date réellement que du jour de la prise de la Bastille.

Pour monter dans les carrosses du roi il fallait faire ses preuves de 1399.

La noblesse du peuple date du 14 juillet.

Il n'y a pas de peuple sans liberté.

Mais, nous qui oublions parfois cette sainte maxime, mais qui toujours a un moment donné nous en souvenons, il est bon de voir, malgré nos défaillances, à quel point nous avons infiltré en Europe le principe révolutionnaire; et, disons-le, relativement à la durée de la vie des peuples comparée à la vie humaine, combien rapidement il s'est fait jour!

Nous venons de dire que le 19 novembre, treize jours après la bataille de Jemmapes, la Convention, comprenant sa puissance et mesurant son droit, avait promis protection et secours à tous les peuples qui voudraient renouveler leur gouvernement.

Pourquoi n'avons-nous pas, l'un après l'autre, le temps de dire ce qu'étaient les rois qui représentaient ces gouvernements?

Angleterre: Georges III, un idiot; — Russie: Catherine, une goule; — Autriche: François II, un Tibère; — Espagne, Charles IV, un palefrenier; — Prusse: Frédéric-Guillaume, un mannequin dont ses maîtresses tenaient le fil.

Mais les peuples ne marchent que les uns après les autres sur la route de Damas, et il leur faut des années de tyrannie pour que les écailles leur tombent des yeux.

L'appel aux peuples de 1792 fut proclamé; le Brabant seul y répondit. La révolution du Brabant fut étouffée.

La révolution de 1830 arriva: le gouvernement provisoire appela les peuples à la liberté. Trois peuples répondirent.

L'Italie, la Pologne, la Belgique.

Deux peuples furent noyés dans leur sang; l'Italie et la Pologne. La Belgique y gagna la liberté et une constitution.

Puis vint la révolution de 1848, qui appela tous les peuples à la république.

Et alors ce ne fut plus seulement trois peuples qui réclamèrent leur liberté et demandèrent une constitution; ce fut l'Autriche, ce fut la Prusse, ce fut Venise, ce fut Florence, ce fut Rome, ce fut la Sicile, ce furent les provinces danubiennes, ce fut tout ce qui est éclairé enfin par le soleil de la civilisation qui proclama la république.

L'Italie y gagna son unité; l'Autriche, la Prusse, les provinces danubiennes, des constitutions.

Et nunc intelligite, reges!

Reprenons la suite des événements.

Le 27, un décret réunit la Savoie à la France.

Le 30, prise de la citadelle d'Anvers par le général La Bourdonnaye.

Arrêtons-nous ici encore un moment et jetons un coup d'œil sur l'Angleterre, sur l'Angleterre que nous appelions notre sœur aînée et que nous appelons notre amie.

L'Angleterre, le pays le plus savant en sciences mécaniques, le plus ignorant en force morale, nous avait depuis 1789 regardé faire, sans s'inquiéter autrement de nous; elle avait haussé les épaules à notre enthousiasme, elle avait raillé nos volontaires; au premier coup de canon prussien ou autrichien, elle avait cru les voir s'envoler vers Paris comme une volée d'oiseaux.

Pitt, ce grand politique qui n'a jamais été qu'un commis haineux, Pitt, doublé des Grenville, voyait la France, envahie par la Prusse, former une seconde Prusse.

Tout à coup elle voit s'illuminer le côté de la Belgique. Qu'y a-t-il?

La France est au Rhin; la France est aux Alpes; Anvers est pris!

La baïonnette de la France est sur la gorge de l'Angleterre.

Alors l'île aux quatre mers est prise d'une de ces paniques qui lui sont particulières, comme elle en prit une en 1805 quand elle vit Napoléon à Boulogne, un pied sur les bateaux plats; et une autre, en 1842, quand trois millions de chartistes entourèrent le parlement.

Déjà une société anglaise étant venue féliciter la Convention, son président Grégoire leur dit à leur grande épouvante:

— Estimables *républicains*, la royauté se meurt sur les décombres féodaux; un feu dévorant va les faire disparaître; ce feu, c'est la *déclaration des droits de l'homme*.

Vous figurez-vous l'effet que ferait la déclaration des droits de l'homme dans un pays où un paysan n'a pas le droit de tuer le renard qui mange ses poules ni le corbeau qui abat ses noix?

Cependant le procès du roi se poursuivait, et la nécessité de faire disparaître tout ce qui faisait obstacle à la révolution devenait impérieuse.

Faire la conquête du monde, pour la France, n'était pas urgent; mais faire la conquête d'elle-même était nécessaire.

La France avait contre elle trois principes ennemis:

L'Église;

La noblesse;

La royauté.

L'Église, on l'a vu par la guerre de la Vendée, qui fut toute aux mains des prêtres.

La noblesse, on l'a vu par les six mille émigrés de Condé qui portèrent les armes contre la France.

La royauté! la royauté, qui était coupable, comme l'ont prouvé les royalistes eux-mêmes, lorsque chacun a réclamé, en 1815, la récompense de services qui n'étaient rien autre chose que des trahisons, et qui cependant, par sa fausse éducation, par son invincible ignorance, par l'erreur du droit divin, pouvait se croire innocente.

La France s'était débarrassée de l'Église en décrétant la mise en vente des biens des couvents.

La noblesse avait débarrassé la France d'elle en émigrant.

Restait donc la royauté.

C'était le dernier obstacle; de là tant de haine dans sa destruction.

La maxime favorite de Louis XVI, c'est M. de Malesherbes, son défenseur, lui-même qui l'a dit, maxime qui dérive directement du fameux mot de Louis XIV L'ÉTAT, C'EST MOI, était celle-ci:

— LA LOI SUPRÊME, C'EST LE SALUT DE L'ÉTAT.

Seulement la question est là:

L'État est-il dans la royauté ou dans la nation?

La question est reconnue aujourd'hui, et ceux-là même qui règnent avouent en montant sur le trône qu'ils ne sont que les mandataires de la nation.

Il est vrai qu'une fois sur le trône ils l'oublient presque aussitôt.

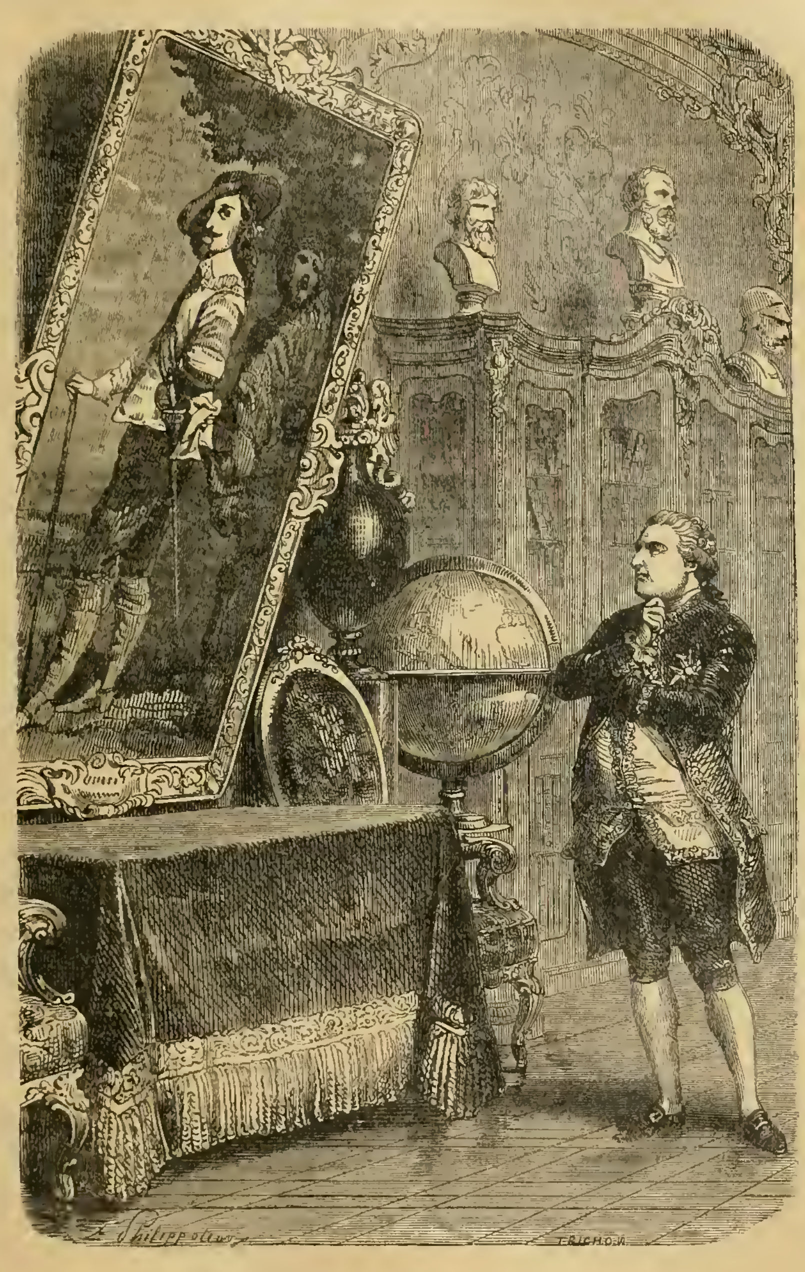
Mais oublier un principe n'est pas le détruire, c'est forcer les autres de s'en souvenir, voilà tout.

nous furent révélés qu'à la Restauration ; mais elle comprenait instinctivement que la mort du roi était nécessaire.

Le roi vivant, qu'en eût-on fait ?

Prisonnier, il eût constamment conspiré pour sortir de sa prison.

Exilé, il eût constamment conspiré pour rentrer en France.



Louis XVI se trouva en face du portrait de Charles Ier.

L'erreur disait : « La loi suprême est le salut de l'Etat ».

La vérité dit : « La loi suprême est le salut public ».

Or le roi avait conspiré contre le salut public :

En essayant de sortir du royaume ;

En continuant ses relations avec ses frères ;

En protestant contre la révolution dans son adresse au roi de Prusse ;

En demandant à son beau-frère ou en faisant demander par la reine, ce qui était la même chose, les secours de troupes autrichiennes.

La Convention ignorait tout cela, puisque ces faits ne

La vie du roi était inviolable, dira-t-on.

Mais la vie de la France était-elle moins inviolable que celle du roi ?

Tuer un homme est un crime.

Tuer une nation est un forfait.

Et cependant tous ces hommes hésitaient à porter la main non pas sur le roi, mais sur l'homme.

Presque tous, soit dans leurs discours, soit dans leurs écrits, s'étaient prononcés contre la peine de mort.

Ces hommes qui ont tant tué, — nécessité aux coins de fer ! — ces hommes avaient presque tous pour principe cette première loi de l'humanité :

Ce qu'il y a de plus sacré c'est la vie humaine.

Duport avait dit : « Rendons l'homme respectable à l'homme. »

Robespierre avait dit : « Il faut au moins pour condamner que les jurés soient unanimes. »

Aussi, pour porter le dernier coup à Louis XVI, choisit-on un homme dont l'entrée à la Chambre était une violation de la justice : il n'avait que vingt-quatre ans, Saint-Just.

Étrange précaution de la Providence.

Il monta à la tribune.

Nous connaissons tous Saint-Just. Nous l'avons vu dans ses portraits, grave, mince, roide, le cou perdu dans sa cravate de batiste, avec son teint mat, ses yeux bleu faïence d'une dureté slave, ses sourcils les couronnant comme une barre tirée à la règle au-dessus d'eux, avec cela le front bas et les cheveux descendant jusqu'aux sourcils.

— Pour juger César il n'a fallu, dit-il, d'autre formalité que vingt-deux coups de poignard.

— Il faut le tuer, il n'y a plus de loi pour le juger, lui-même les a détruites.

— Il faut le tuer comme ennemi, on ne juge qu'un citoyen ; pour juger le tyran il faudrait d'abord le faire citoyen.

— Il faut le tuer comme coupable pris en flagrant délit, la main dans le sang. La royauté est d'ailleurs un crime éternel, un roi est hors la nature ; de peuple à roi, nul rapport naturel.

Il faut lire cette page, que nous empruntons à Michelet, pour se faire une idée exacte de l'effet que produisit le discours de Saint-Just.

« L'atrocité du discours eut un succès d'étonnement. Malgré les réminiscences classiques qui sentaient leur écolier (Louis est un Catilina, etc., etc.), personne n'avait envie de rire. La déclamation n'était pas vulgaire ; elle dénotait dans le jeune homme un vrai fanatisme. Ses paroles, lentes et mesurées, tombaient d'un poids singulier et laissaient de l'ébranlement, comme le lourd couteau de la guillotine. Par un contraste choquant, elles sortaient, ces paroles froidement impitoyables, d'une bouche qui semblait féminine. Sans ses yeux bleus fixes et durs, ses sourcils fortement barrés, Saint-Just eût pu passer pour femme. Était-ce la vierge de Tauride ? Non, ni les yeux, ni la peau, quoique blanche et fine, ne portaient à l'esprit un sentiment de pureté. Cette peau très aristocratique, avec un caractère singulier d'éclat et de transparence, paraissait trop belle et laissait douter s'il était bien sain.

« L'énorme cravate serrée, que seul il portait alors, fit dire à ses ennemis, peut-être sans cause, qu'il cachait des humeurs froides. Le cou était comme supprimé par la cravate, par le collet roide et haut ; effet d'autant plus bizarre que sa taille longue ne faisait point du tout attendre cet accourcissement du cou. Il avait le front très bas, le haut de la tête comme déprimé, de sorte que les cheveux, sans être longs, touchaient presque aux yeux. Mais le plus étrange était son allure d'une roideur automatique qui n'était qu'à lui. La roideur de Robespierre n'était rien auprès. Tenait-elle à une singularité physique, à un excessif orgueil, à une dignité calculée ? Peu importe. Elle intimidait plus qu'elle ne semblait ridicule. On sentait qu'un être tellement inflexible de mouvement devait l'être aussi de cœur. Ainsi lorsque dans son discours, passant du roi à la Gironde, et laissant là Louis XVI, il se tourna d'une pièce vers la droite et dirigea sur elle avec sa parole, sa personne tout entière, son dur et meurtrier regard, il n'y eut personne qui ne sentît le froid de l'acier. »

Louis XVI fut condamné à mort sans sursis à la majorité de trente-quatre voix.

Jacques Mérey motiva ainsi son vote :

— Ennemi de la mort comme médecin et ne pouvant cependant méconnaître la culpabilité de Louis XVI, je vote pour la prison perpétuelle.

Il venait de prononcer deux arrêts à la fois, celui de Louis XVI et le sien.

XXXVII

L'EXÉCUTION

De tout ce que nous venons d'écrire il demeure clair pour les lecteurs que Louis XVI fut condamné parce qu'il *était un danger national*.

La France qui devait non seulement vivre et prospérer par sa mort, mais secouer, lui mort, l'esprit de la révolution sur les autres peuples, devait mourir avec lui et par lui.

Ce qu'on voulut tuer surtout avec le roi, c'est *l'appropriation d'un peuple à un homme*.

Le Breton Lanjuinais l'a dit : *Il y a de saintes conspirations.*

Les conspirations saintes *c'est le retour du droit, c'est la rentrée du vrai maître dans la maison, c'est l'expulsion de l'intrus.*

Les vrais régicides ne sont point Thraséas et ses complices qui tuèrent Caligula, ce sont les flatteurs qui persuadèrent à Caligula qu'il était dieu !

Le roi entendit avec beaucoup de calme sa sentence, que le ministre de la justice alla lui lire au Temple.

Une circonstance bizarre, presque providentielle, l'avait depuis longtemps mis en face de sa propre mort.

M. de Richelieu, le courtisan par excellence, avait à prix d'or, et pour en faire cadeau à madame Du Barry, acheté le beau portrait de Charles Ier par Van Dyck.

Quel rapport y avait-il entre madame Du Barry, le roi d'Angleterre et le peintre flamand ?

Il fallait un bien fin courtisan pour le trouver.

Le jeune page qui tient le cheval du roi était portrait comme le roi. C'était le page favori de Charles Ier. Il s'appelait Bary.

Il s'agissait de faire accroire à madame Du Barry que le page était un des ancêtres de son mari.

Ce ne fut pas chose difficile ; la pauvre créature croyait tout ce que l'on voulait.

Elle avait son appartement dans les mansardes de Versailles. Elle plaça le tableau debout contre la muraille. Il était de hauteur avec l'appartement.

M. de Richelieu l'avait au reste renseignée sur ce qu'était Charles Ier.

Et quand Louis XV la venait voir, elle le faisait asseoir sur son canapé, placé juste en face le portrait, et elle lui disait :

— Tu vois, la France, c'est un roi qui a eu le cou coupé pour n'avoir pas osé résister à son parlement.

Louis XV mourut. Madame Du Barry fut exilée. Le chef-d'œuvre de Van Dyck demeura dans les mansardes de Versailles.

Puis les journées des 5 et 6 octobre arrivèrent. Louis XVI et la famille royale furent ramenés à Paris.

Les Tuileries, inhabitées depuis longtemps, étaient démeublées. On prit au hasard, dans les appartements vides de Versailles, des meubles et des tableaux.

Les appartements des anciennes favorites fournirent leur contingent.

Louis XVI, en entrant dans sa chambre à coucher, se trouva en face du portrait de Charles Ier.

Il prit ce hasard pour un avertissement de la Providence, et depuis ce jour pensa à la mort.

Il dormit profondément la veille de l'exécution, se réveilla avant le jour, entendit la messe à genoux, refusa de voir la reine à qui il avait promis de dire adieu la veille, de peur de s'attendrir. Enfin, à huit heures, il sortit de son cabinet et entra dans sa chambre à coucher, où l'attendait la troupe.

Tout le monde avait le chapeau sur la tête.

— Mon chapeau ? demanda Louis XVI.

Cléry le lui remit et il se coiffa.

Puis il ajouta :

— Cléry, voici mon anneau d'alliance ; vous le remettrez à ma femme et lui direz que ce n'est qu'avec peine que je me sépare d'elle.

Puis, tirant son cachet de sa poche.

— Voici pour mon fils, dit-il.

Sur le cachet étaient gravées les armes de France.

Dans les traditions royales, c'était le trône qu'il lui transmettait.

Il s'approcha d'un homme de la Commune, nommé Jacques Roux

— Voulez-vous recevoir mon testament ? lui demanda-t-il.

L'homme se recula.

— Je ne suis ici, dit-il, que pour vous conduire à l'échafaud.

— Donnez, dit un autre municipal ; je m'en charge.

— Prenez-vous votre redingote, sire ? demanda Cléry.

Il fit signe que non.

Il était en habit de couleur sombre, en culotte noire, en bas blancs, en gilet de molleton blanc.

Au fond de la voiture, son confesseur, l'abbé Edgeworth, Irlandais, élève des jésuites de Toulouse, prêtre non assermenté, l'attendait.

Il y monta, s'assit près de lui. Deux gendarmes montèrent derrière lui et s'assirent sur la banquette de devant.

Le roi tenait un livre de messe à la main ; il se mit à lire des psaumes.

Il était dans une voiture à lui.

Les rues étaient à peu près désertes, portes et fenêtres étaient fermées ; personne ne paraissait même derrière les vitres.

On eût dit une nécropole.

Le pouls de Paris ne battait plus que sur la place de la Révolution.

Il était dix heures dix minutes lorsque la voiture s'arrêta en face le pont tournant.

Les commissaires de la Commune étaient sous les colonnes du garde-meuble ; ils avaient mission d'assister à la mort et de dresser procès-verbal de l'exécution ; autour de l'échafaud une triple batterie de canons menaçait les spectateurs de trois côtés, laissant entre leurs affûts et la plate-forme un grand espace vide ; de tous côtés on ne voyait que troupes, car il avait été question d'un complot pour enlever le prisonnier.

Grâce à cette quadruple haie de troupes qui environnaient de tout côté l'échafaud, et qui s'ouvrirent pour laisser passer les condamnés, les spectateurs les plus proches étaient à plus de trente pas.

Ces militaires étaient des fédérés que l'on avait choisis parmi les plus exaltés.

Vingt tambours, avec leurs caisses, se tenaient sur la face de l'échafaud où se trouvait la lucarne, et tournaient le dos par conséquent au pont Louis XV.

La voiture s'arrêta à quelques pas des degrés par lesquels on montait à la plate-forme.

Le roi retrouva quelques paroles impérieuses pour recommander son confesseur aux deux gendarmes qui étaient avec lui dans la voiture.

Puis il descendit vaillamment le premier ; son confesseur le suivit.

Les aides de l'exécuteur se présentèrent pour le déshabiller, mais lui fit un pas en arrière, jeta à terre son habit, son gilet et sa cravate.

Alors, au pied des degrés, une lutte d'un instant eut lieu entre les valets et lui.

Ils voulaient lui lier les mains avec des cordes.

Mais alors Sanson s'avança. Comme il l'avait dit à Jacques Mérey, il était un vieux serviteur de la royauté.

De grosses larmes roulaient le long de ses joues.

Voyant que le roi ne voulait pas se laisser lier les mains avec des cordes, il tira de sa poche un mouchoir de fine batiste, et avec la même humilité qu'un valet de chambre :

— Avec un mouchoir, sire, dit-il.

Ce mot, *sire*, que Louis XVI n'avait entendu depuis si longtemps que dans la bouche de son défenseur Malesherbes, qui, quoique en face de la Convention, ne l'appela jamais autrement, le toucha profondément. Il tendit les deux mains et se les laissa lier avec le mouchoir.

Pendant ce temps l'abbé Edgeworth s'était approché du roi et lui disait :

— Souffrez cet outrage comme une dernière ressemblance avec le Dieu qui va être votre récompense.

Mais déjà le roi avait tendu les deux mains, et en tendant les mains, acceptant cette comparaison entre lui et Jésus-Christ :

— Je boirai le calice jusqu'à la lie, dit-il.

Le roi s'appuya sur le prêtre pour monter les marches de l'échafaud trop roides pour qu'il pût les gravir sans soutien ; mais à la dernière marche une espèce de vertige lui prit ; il s'élança sur la plate-forme jusqu'à son extrémité et s'écria :

— Français, je meurs innocent du crime que l'on m'impute. Je pardonne...

En ce moment, à un signe de Henriot, les vingt tambours partirent à la fois et étouffèrent la voix du roi dans leur roulement.

Le roi devint très rouge, frappa du pied en criant d'une voix terrible :

— Taisez-vous !

Mais les tambours continuèrent.

— Je suis perdu, reprit le roi. Je suis perdu.

Et il se livra aux bourreaux.

Mais pendant qu'on lui mettait les sangles, il continua de crier :

— Je meurs innocent, je pardonne à mes ennemis. Je désire que mon sang apaise la colère de Dieu.

Les tambours continuèrent de battre et de couvrir sa voix jusqu'à ce que sa tête fût tombée.

Le valet du bourreau la prit et la montra au peuple. Sanson, appuyé à la guillotine, était prêt à se trouver mal.

Pendant les quelques secondes où le bourreau montra la tête au peuple, le peintre Greuze qui se trouvait là, et qui au reste avait eu souvent l'occasion de voir le roi, fit un terrible portrait de cette tête coupée.

Le corps, placé dans un panier, fut porté au cimetière de la Madeleine et plongé dans la chaux vive.

Pendant ce temps, les fédérés avaient rompu leurs rangs pour tremper leurs baïonnettes dans le sang. Le peuple se précipita à son tour, acheva de les disperser, et alors, soit haine, soit vexation, chacun voulut avoir une part de son sang, les uns y trempèrent leurs mouchoirs et les autres les manches de leurs chemises, les autres enfin du papier

Quelques cris de grâce se firent entendre.

Pour beaucoup, la sensation que produisit cette mort fut terrible, pour quelques-uns mortelle.

Un perruquier se coupa la gorge avec son rasoir, une femme se jeta dans la Seine, un ancien officier mourut de saisissement, un libraire devint fou.

L'agitation causée dans Paris par cette exécution fut doublée par un assassinat qui avait eu lieu la veille et qui en faisait craindre d'autres.

Ce n'était point sans raison qu'on avait parlé d'un complot ayant pour but d'enlever le roi. Cinq cents royalistes s'y étaient engagés, vingt-cinq seulement se réunirent ; la tentative même échoua.

Mais un de ces hommes voulut, autant qu'il était en son pouvoir, venger le roi pour son compte.

C'était un ancien garde du corps, nommé Pâris.

Il se tenait caché à Paris, rôdant autour du Palais-Royal, dans le but de tuer le duc d'Orléans.

Il était l'amant d'une parfumeuse ayant sa boutique à la galerie de bois.

Après le vote, et après avoir lu les noms de ceux qui avaient voté, il alla dîner dans un de ces restaurants souterrains comme il y en avait quelques-uns au Palais-Royal.

Celui-là avait une certaine réputation, et se nommait Février.

Il y voit un conventionnel qui soldait sa dépense, il entend quelqu'un en passant dire :

— Tiens, c'est Saint-Fargeau !

Il se rappelle qu'il vient de lire que Saint-Fargeau a voté la mort du roi.

Il s'approche de lui.

— Vous êtes Saint-Fargeau ? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit celui-ci.

— Vous avez pourtant l'air d'un homme de bien, dit le garde du corps d'une voix triste.

— Je le suis en effet, dit Saint-Fargeau.

— Si vous l'étiez, vous n'auriez pas voté la mort du roi

— J'ai obéi à ma conscience, dit-il.

— Tiens, dit le garde du corps, moi aussi j'obéis à la mienne.

Et il lui passa son sabre au travers du corps.

Le hasard faisait dîner Jacques Mérey à une table voisine. Il s'élança, mais à temps seulement pour recevoir le blessé entre ses bras.

On le transporta dans la chambre des maîtres de l'établissement, mais en le posant sur le lit il expira.

— Heureuse mort ! s'écria Danton en apprenant l'événement. Ah ! si je pouvais mourir ainsi !

On a vu que, dans le récit de la mort du roi, je rectifie une erreur et donne une explication. L'erreur que je rectifie est d'exonérer la mémoire de Santerre du fameux roulement de tambour.

Santerre s'en était allé avec la commune du 10 août. Henriot était venu avec la commune révolutionnaire.

Je dois cette rectification au fils de Santerre lui-même, qui est venu me trouver la preuve à la main.

Quant à l'explication elle porte sur le débat qui eut lieu au pied de l'échafaud entre le roi et les exécuteurs.

Le roi ne luttait pas dans un désespoir inintelligent pour prolonger sa vie. Il luttait pour n'avoir pas les mains liées avec une corde.

Il ne fit pas de difficulté lorsqu'il s'agit d'un mouchoir.

Je dois ce curieux détail à M. Sanson lui-même, l'avant-dernier exécuteur de ce nom.

XXXVIII

CHEZ DANTON

Le soir même de la mort du roi, deux hommes se tenaient près du lit d'une femme, sinon mourante, du moins gravement malade.

L'un était debout, pensif, lui tâtant le pouls dont il comptait les battements, et était calme et froid comme la science dont il était le représentant.

L'autre, les doigts enfoncés dans les cheveux se pressait violemment la tête de ses deux mains, tandis qu'on voyait le bas de son visage se couvrir de larmes dont la source était cachée, et que sa bouche laissait échapper un râle sourd, indice de colère plus encore que de douleur.

Ces deux hommes étaient Jacques Mérey et Georges Danton.

La mourante était madame Danton.

En rentrant chez lui, Danton avait trouvé sa femme dans un tel état de prostration qu'il avait à l'instant même envoyé chercher Jacques Mérey; puis, en l'attendant, l'homme aux violentes étreintes avait voulu serrer la chère malade contre son cœur, et doucement elle l'avait repoussé.

C'était ce faible mouvement de la main d'une femme mourante qui avait brisé le cœur de cet homme à qui l'on croyait un cœur de bronze.

Dans ce mouvement, si faible qu'il fût, il y avait la séparation éternelle de deux âmes.

Danton, dans un moment de faiblesse, avait promis à madame Danton de ne pas voter la mort du roi.

Il l'avait non seulement votée sans sursis, sans remise, mais provoquée violemment.

A dix heures et demie du matin, le roi avait été exécuté.

En sortant de la Convention, il était rentré chez lui, avait trouvé sa femme plus mal, avait voulu l'embrasser, et avait été repoussé par elle.

Il ne cherchait plus même à lire dans les yeux du médecin la mort ou la vie.

Même avec la vie c'était encore la mort pour lui. Cette femme, qu'il aimait avec toute la passion dont son cœur était capable, cette femme qui avait toujours partagé ses caresses quand elle ne les avait pas sollicitées, cette femme l'avait repoussé.

La mère de ses deux enfants l'avait repoussé.

Il y avait donc dans le cœur de cette femme quelque chose de mort avant la mort : c'était son amour pour lui.

— Mon ami, dit Jacques Mérey après un instant de silence ; veux-tu me laisser un instant seul avec ta femme?

Danton se leva, sortit en trébuchant, entra dans la chambre voisine, referma la porte ; mais, malgré la porte refermée, on entendit le bruit d'un sanglot qui s'achevait en imprécation.

La malade resta muette, mais tressaillit.

Jacques Mérey s'assit près d'elle, gardant la main qu'il tenait entre les siennes.

— Vous avez eu aujourd'hui une émotion violente? demanda Jacques Mérey à madame Danton.

— N'est-ce point aujourd'hui, à dix heures et demie du matin, que le roi a été exécuté? demanda-t-elle.

— Oui, madame.

— En entendant crier *la mort* j'ai été prise d'un vomissement de sang.

— Est-il possible, madame, fit Jacques Mérey, qu'une chose qui vous est aussi étrangère que la mort du roi ait produit un pareil effet sur vous, la femme de Danton?

— C'est justement parce que je suis la femme de Danton que la mort du roi ne saurait m'être étrangère. Ne suis-je pas la femme de l'homme qui a voté la mort sans sursis, sans délai, sans appel?

— Trois cent quatre-vingt-dix représentants l'ont votée avec lui, insista Jacques Mérey.

— Vous ne l'avez pas votée, vous! s'écria-t-elle avec un accent profondément douloureux.

— Ce n'est point parce que le roi ne la méritait pas, madame, que je ne l'ai point votée, c'est parce que mon état de médecin et mon peu de croyance à une autre vie m'obligent de combattre la mort où je la rencontre.

Il se fit un silence d'un instant.

— Combien de temps croyez-vous que j'aie encore à vivre? demanda tout à coup madame Danton.

Jacques tressaillit et la regarda.

— Mais, lui dit-il, la question n'en est pas encore là.

— Ecoutez, dit madame Danton en lui pressant faiblement la main, j'ai reçu trois coups dont un seul suffirait à tuer une existence, et chacun est entré plus profondément : le 10 août, le 2 septembre et le 21 janvier. Quand je suis entrée dans ce sombre et froid hôtel du ministère de la justice, il m'a semblé entrer dans mon tombeau et je l'ai dit à Georges en souriant tristement : — Je ne sortirai pas vivante.

« Je me trompais de bien peu, M. Mérey, j'en suis sortie mourante.

— Et pourquoi cet hôtel du ministère vous faisait-il si grand'peur, madame?

La malade haussa imperceptiblement les épaules.

— Les hommes sont faits pour les révolutions, dit-elle. Dieu, en les créant forts, leur a dit : Luttez et combattez! mais les femmes sont faites pour le foyer et l'amour ; Dieu, en les créant faibles, leur a dit : Soyez épouses, soyez mères! Pauvre fille d'un limonadier du coin du pont Neuf, toute mon ambition s'étendait à avoir comme mon père une petite maison à Fontenay ou à Vincennes. Je l'ai épousé pauvre et obscur ; je croyais au génie de l'avocat et non à l'orageuse fortune de l'homme politique ; le chêne a poussé trop vite et trop vigoureusement, il a tué le pauvre lierre.

La porte se rouvrit à ces mots, et, rugissant de douleur, Danton vint s'abattre à genoux devant le lit de sa femme, lui baisant les pieds.

— Non! criait-il, non! tu ne mourras pas. N'est-ce pas qu'on peut la sauver? Eh! mon Dieu! que deviendrais-je donc si tu mourais? Que deviendraient nos pauvres enfants?

— C'était au nom des pauvres enfants du Temple que je t'avais demandé de ne pas voter la mort du pauvre roi.

— Oh! s'écria Danton, les femmes ne comprendront donc jamais rien! Suis-je le maître de ce que je fais? pas plus que dans une tempête le patron d'une barque n'est le maître de son bateau ; une vague me soulève, l'autre m'abîme. La femme qui m'aimerait, qui m'aimerait véritablement, ne devrait pas me juger, mais se contenter de me plaindre et de panser mes éternelles blessures. Les hommes qui, comme moi, jettent une si terrible abondance de vie en dehors, les tribuns qui nourrissent les peuples de leur parole, du souffle de leur poitrine, du sang de leur cœur, ont besoin du foyer et, au foyer, de douces mains qui leur refassent le cœur, d'une douce haleine qui leur hématose le sang ; s'il y trouve les luttes, les querelles, les larmes, il est perdu.

« Non! s'écria-t-il, non, tu n'as pas le droit d'être malade! non, tu n'as pas le droit de mourir. Malade entre deux berceaux! Mourante et voulant mourir! voilà ce qu'il y a de plus douloureux, et, chaque fois que je rentre déchiré de plus de blessures que Régulus dans son tonneau, chaque fois que je laisse à la porte l'armure de l'homme politique et le masque d'acier, je trouve ici cette blessure bien autrement douloureuse, cette plaie bien autrement terrible et saignante : la certitude donnée par elle-même, par la femme que j'aime, je ne dirai pas plus que la France, puisque c'est à la France que je la sacrifie, mais plus que ma propre vie, que dans un mois, dans quinze jours, dans huit jours peut-être, je vais être déchiré de moi-même, coupé en deux, guillotiné du cœur ; dis-moi, Jacques, connais-tu un homme aussi malheureux que moi?

Et il se redressa, levant les deux poings au ciel, menaçant et terrible comme Ajax.

— Mon ami, mon Georges, dit madame Danton, tu es injuste. Je ne veux rien, moi! Je ne puis rien moi! Je me sens glisser sur une pente, voilà tout, la pente de la mort. Chaque jour, je suis un peu moins une femme, un peu plus une ombre. Je fonds. Je te fuis, je t'échappe chaque fois que tes bras essayent de me serrer contre ton cœur. Oh! mon Dieu! moi aussi, s'écria-t-elle, je voudrais bien vivre. J'ai été si heureuse ; puis elle ajouta tout bas : Autrefois!

— Le plus dur dans tout cela, vois-tu, reprit Danton, car je vois bien qu'elle dit vrai, c'est qu'il ne me sera pas même donné de la voir jusqu'au bout ; c'est que je n'aurai pas la consolation de recevoir son adieu ; c'est qu'il me faudra quitter ce lit de mort.

— Et pourquoi cela? Pourquoi cela? s'écria la pauvre femme, qui n'avait pas prévu cette suprême douleur et qui avait rêvé mourir au moins dans les bras de l'homme qu'elle aimait.

— Mais, parce que ma situation contradictoire va éclater, parce qu'il va peut-être m'être impossible, le roi mort, de mettre Danton d'accord avec Danton, parce que la France, parce que le monde ont eu les yeux sur moi dans ce fatal procès. Elle m'accuse d'avoir voté la mort. Et c'est moi qui ai hasardé le seul moyen de sauver le roi! C'est moi qui ai dit, pour me rapprocher de la Gironde, qui n'a pas eu l'intelligence de me tendre la main et de nous faire, avec la Commune et les cordeliers, une majorité, c'est moi qui ai dit par deux fois : *La peine, quelle qu'elle soit, doit-elle être ajournée après la guerre?* — Si la Gironde avait dit *oui*, la proposition passait. — C'était une planche que je posais sur l'abîme. La Gironde devait y passer la première, donner l'exemple au centre, qui l'eût suivie. La Montagne en resta muette d'étonnement. Robespierre me regarda et son œil brilla de joie. « Il se perd! disait-il, il se perd. Il avance vers la Gironde, c'est-à-dire vers l'abîme. » Vergniaud crut à une ruse : comme si Danton se donnait la peine de ruser! Au lieu de venir à moi, la Gironde alla à la Montagne : elle ne voulait que la mort de la royauté, et sa majorité vota la mort du roi. Du moment où la droite était divisée, elle était annulée. Il était facile de prévoir que le centre faible et flottant se porterait vers la gauche. Eh bien! que pouvais-je faire de plus pour elle? Le 15 décembre, jour où l'on vota sur la culpabilité, je suis resté ici, près d'elle. J'ai dit que j'étais inquiet de sa santé, et j'ai risqué ma tête. Mon acte d'accusation commencera par ces mots : Où étais-tu le 15? Quand je suis rentré le 16, il n'y avait plus de commune, il n'y avait plus de Gironde, il n'y avait plus que la Montagne tonnante et rugissante. Mais la Montagne n'est pas libre, c'est l'esprit jacobin, c'est la pression jacobine, c'est la police, c'est l'inquisition, c'est la tyrannie. La Révolution se faisant purement jacobine perdra ce qu'elle a de grand, de généreux, d'humanitaire. Je vis que la droite était perdue, et avec la droite la Convention. Je me vis, moi, Danton, avec ma force et mon génie, asservi à la médiocrité jacobine. J'avais ou à me créer une force nouvelle, ou à me laisser dévorer par la lourde mâchoire de Robespierre. C'est pour

cela que je revins tonnant et terrible, déterminé à reprendre la tête de la Révolution. N'étais-je pas le plus fort de la Commune? les gens de la Commune ne sont-ils pas des cordeliers trop heureux de me suivre. Il me fallait redevenir et je suis redevenu le Danton de la colère, du jugement et de la mort. Ils l'ont voulu; j'avais été jusque-là le Danton de 92; à partir du 16 décembre je suis le Danton de 93.

« Ecoute ceci, ma bien-aimée femme, mon épouse chérie, dit Danton, descendant des hauteurs où il venait de s'élever. Je comprends le sacrifice, je comprends le dévouement lorsque, en se jetant dans le gouffre comme Curtius, on est sûr que le gouffre se refermera sur vous et que la patrie sera sauvée. Mais aujourd'hui ce n'est pas seulement la France qu'il s'agit de sauver, c'est le monde. Périr, qu'est-ce que c'est cela périr? un homme qui périt, c'est une unité de moins, un zéro souvent; mais la France! la France c'est aujourd'hui l'apôtre, le dépositaire des droits et de la liberté du genre humain. Elle porte à travers les tempêtes, l'arche sainte des lois éternelles, elle porte cette lumière si longtemps attendue, allumée par le génie après tant de siècles. On ne peut pas laisser sombrer l'arche, on ne peut pas laisser éteindre la lumière avant qu'elle ait illuminé la France, avant qu'elle ait éclairé le monde.

Des temps mauvais viendront peut-être où elle s'affaiblira, où elle disparaîtra même comme disparaissent les volcans; mais alors, si l'on ne sait plus où la trouver, on cherchera dans nos sépulcres. La flamme d'une torche n'en rayonne pas moins pour s'être allumée à la lampe d'une tombe!

Madame Danton poussa un soupir et tendit la main à son mari en disant :

— Tu as raison; sois tout ce que tu voudras, mais reste Danton.

XXXIX

LA GIRONDE ET LA MONTAGNE

Danton l'avait dit : Dans la femme était la pierre d'achoppement de la Révolution.

Ce qui se passait chez lui se reproduisait à tout moment et partout.

Depuis le Palais-Royal, regorgeant de maisons de jeu et de maisons de filles, jusqu'aux steppes de la Bretagne, où l'on rencontre de lieue en lieue une chaumière, c'était la femme qui énervait l'homme.

Si l'on peut compter quelques femmes ardentes et courageuses, comme Olympe de Gouges et Théroigne de Méricourt, quelques nobles matrones patriotes comme madame Roland et madame de Condorcet, quelques amantes dévouées comme mesdames de Kéralio et Lucile, le nombre des torpilles fut incalculable.

Les émotions politiques trop vives, les alternatives de la vie et de la mort, poussaient l'homme aux plaisirs sensuels.

On accusait Danton de conspirer.

— Est-ce que j'ai le temps! répondit-il. Le jour je défends ma tête ou demande la tête des autres; la nuit je m'acharne à l'amour.

Craignant de mourir, on prenait l'amour comme une distraction.

Las de vivre, on prenait le plaisir comme un suicide.

A mesure qu'un parti politique faiblissait, loin de se recruter, loin de se défendre, il ne songeait plus, comme ces sénateurs de Capoue qui s'empoisonnèrent à la fin d'un repas, qu'à se couronner de roses et à mourir.

C'est ainsi que meurt le constitutionnel Mirabeau; c'est ainsi que mourra le girondin Vergniaud; c'est ainsi que mourra le cordelier Danton; et qui sait si l'amour du Spartiate Robespierre pour la Lacédémonienne Cornélie, n'a pas énervé les derniers moments du chef des jacobins?

Il y avait du plaisir pour tous les tempéraments.

Il y avait le Palais-Royal, tout éblouissant d'or et de luxe, où des courtisanes patentées venaient à vous et vous priaient d'être heureux.

Il y avait les salons de madame de Staël et de madame de Buffon, où l'on vous permettait de l'être.

Les filles étaient en général pour l'ancien régime, les grands seigneurs payaient mieux évidemment que tous ces nouveaux venus de province arrivés pour faire les affaires de la France.

Les deux salons que nous venons de nommer, sans vouloir faire et sans permettre qu'il soit fait aucune comparaison, tenaient l'autre extrémité de l'échelle sociale, mais comme les étages inférieurs, avaient une tendance à la réaction.

Supposez tous les étages intermédiaires occupés par la bourgeoisie, qui depuis le 2 septembre était paralysée par la peur.

Et vous aurez l'inertie entre deux forces attractives.

Au milieu de ces deux forces attractives agissant au haut et au bas de la société, les hommes politiques s'énervaient.

Dans le milieu inerte ils se résignaient.

Un homme politique qui se résigne est un homme perdu.

Tous ces hommes qui étaient arrivés pleins d'enthousiasme, croyant à l'unité, à l'égalité, à la fraternité, et qui voyaient dès l'abord les dissensions terribles d'une Assemblée qui devait durer trois ou quatre ans, faisaient naturellement un soubresaut en arrière; alors ils étaient attirés dans un des milieux que nous avons dit, et peu à peu ils y perdaient non pas la force de mourir, mais celle de vaincre.

Madame de Staël n'avait jamais été véritablement républicaine. Mais du temps où il s'était agi de défendre son père, elle avait fait une ardente opposition. Apôtre de Rousseau d'abord, après la fuite de son père elle devint disciple de Montesquieu. Ambitieuse et ne pouvant jouer un rôle par elle-même, ne pouvant jouer un rôle par son honnête et froid mari, elle avait voulu en jouer un par son amant. Un jour, on la vit tout éperdue d'amour pour un charmant fat sur la naissance duquel couraient les bruits les plus étranges. M. de Narbonne fut nommé ministre de la guerre; elle lui mit aux mains l'épée de la révolution. La main était trop faible pour la porter, elle passa à celle de Dumouriez.

On la croyait très bien avec les girondins, Robespierre lui aussi; mais c'était le malheur de ces pauvres honnêtes gens d'être compromis non point parce qu'ils changeaient d'opinion, mais parce que les modérés prenaient la leur : les girondins ne devenaient pas royalistes, mais bon nombre de royalistes se faisaient girondins.

Le salon de madame de Buffon, quoique placé sous le drapeau du *prince Egalité*, n'en passait pas moins pour un salon réactionnaire, et à coup sûr celui-là n'avait pas volé sa réputation. Les Laclos, les Sillery et même les Saint-Georges avaient beau faire les démocrates, si le dernier n'était pas un grand seigneur, c'était au moins le bâtard d'un grand seigneur.

Quand on est trompé par ce titre, la Gironde, on commence par chercher dans ce malheureux parti des hommes de Bordeaux ou tout au moins du département, mais on est tout étonné de n'en trouver que trois, les autres sont Marseillais, Provençaux, Parisiens, Normands, Lyonnais, Genevois même.

Cette différence d'origine n'a-t-elle pas été pour quelque chose dans leur facile décomposition? Les hommes d'un même pays ont toujours quelques points d'homogénéité par lesquels ils se soudent les uns aux autres; quel lien naturel voulez-vous qu'il y ait entre le Marseillais Barbaroux, le Picard Condorcet et le Parisien Louvet?

La première condition de cette dissonance territoriale fut la légèreté.

Il y eut un moment où la Montagne eut deux chefs : au lieu de la laisser se diviser par la dualité, les girondins se crurent assez forts pour les abattre l'un après l'autre.

Lorsque Danton donna sa démission du ministère de la justice, les girondins lui demandèrent ses comptes; des comptes à Danton, qui rentrait aussi pauvre dans son triste appartement et dans sa sombre maison des Cordeliers qu'il en était sorti.

Ces comptes il fallait les rendre. Tant qu'ils n'étaient pas rendus, Danton était accusé. Il s'abrita sous le drapeau de la Montagne; Robespierre tenait ce drapeau, il fallait à son tour attaquer Robespierre.

Robespierre avait toujours avancé à force d'immobilité; ce n'était pas lui qui marchait, c'était le terrain même sur lequel il était placé; ses adversaires en se détruisant ne lui ouvraient pas un chemin pour aller aux événements mais, ouvraient un chemin aux événements pour venir à lui.

Vergniaud n'avait pas voulu qu'on attaquât Danton, qu'il regardait comme le génie de la Montagne.

Brissot ne voulait point que l'on attaquât Robespierre, que l'on n'était pas sûr d'abattre.

Mais madame Roland haïssait Danton et Robespierre; elle était haineuse comme sont les âmes austères, comme étaient les jansénistes; enfermée dans une espèce de temple, elle avait son Eglise, ses fidèles, ses dévots; on lui obéissait comme on eût obéi à la vertu et à la liberté réunies.

Ces hommages presque divins l'avaient gâtée; elle avait fait deux grands pas vers Robespierre, mais tout aux Duplay, elle n'avait eu aucune prise sur lui.

Elle lui écrivit en 91 pour l'attirer au parti qui fut depuis la Gironde. Il se contenta d'être poli, et refusa.

Elle lui récrivit en 92.

Il ne répondit point.

C'était la guerre.

Nous avons vu comment elle avait été déclarée à Danton.

On décida d'attaquer Robespierre.

Mais, au lieu de le faire attaquer par un homme comme Condorcet, comme Roland, comme Rabaut-Saint-Etienne, par un pur enfin, on le fit attaquer par un jeune, ardent, plein de feu, c'est vrai, mais qui ne pouvait rien contre un homme continent comme Scipion, incorruptible comme Cincinnatus.

On le fit attaquer par Louvet de Coupvrai, par l'auteur d'un roman sinon obscène, du moins licencieux; on le fit attaquer par l'auteur de *Faublas*.

On fit attaquer le visage pâle, la figure austère, l'âme intègre, par un jeune homme souriant, délicat et blond, paraissant de dix ans plus jeune qu'il n'était, par un marchand de scandale qui en avait fait pas mal pour son compte car on prétendait que lui-même était le héros de son roman.

Quand il monta à la tribune pour attaquer, il n'y eut qu'un cri :

— Tiens, Faublas!

L'accusation échoua.

Dès lors il y eut rupture complète entre Robespierre et les Roland, entre la Montagne et la Gironde.

Revenons à ce que nous avons dit au commencement de ce chapitre : que depuis le Palais-Royal regorgeant de maisons de jeu et de maisons de filles, jusqu'aux steppes de la Bretagne où l'on rencontre de lieue en lieue une chaumière, c'était la femme qui énervait l'homme.

Généreuse contre elle-même, la révolution, par un de ses premiers décrets, abolissait la dîme.

Abolir la dîme, c'était faire rentrer en ami dans la famille le prêtre qui jusque-là en avait été regardé comme l'ennemi.

Faire rentrer le prêtre dans la famille, c'était préparer à la révolution son ennemi le plus dangereux :

La femme.

Qui a fait la sanglante contre-révolution de la Vendée? La paysanne, — la dame, — le prêtre.

Cette femme agenouillée à l'église et disant son chapelet, que fait-elle? Elle prie. — Non, elle conspire.

Cette femme assise à sa porte, la quenouille au côté, le fuseau à la main, que fait-elle? Elle file. — Non, elle conspire.

Cette paysanne qui porte un panier avec des œufs à son bras, une cruche de lait sur sa tête, où va-t-elle? Au marché. — Non, elle conspire.

Cette dame à cheval qui fuit les grandes routes et les sentiers battus pour les landes désertes et les chemins à peine tracés, que fait-elle? — Elle conspire.

Cette sœur de charité qui semble si pressée d'arriver, qui suit le revers de la route en égrenant son rosaire, que fait-elle? — Elle se rend à l'hôpital voisin. — Non, elle conspire.

Ah! voilà ce qui les rendait furieux ces hommes de la révolution qui se sont baignés dans le sang; voilà ce qui les faisait frapper à tâtons, tuer au hasard. C'est qu'ils se sentaient enveloppés de la triple conspiration de la paysanne, de la dame et du prêtre, et qu'ils ne les voyaient pas.

Eh bien, tout sortait de l'église, de cette sombre armoire de chêne qu'on appelle le confessionnal.

Lisez la lettre de l'armoire de fer, la lettre des prêtres réfractaires réunis à Angers, en date du 9 février 1792. Quel est le cri du prêtre? Ce n'est pas d'être séparé de Dieu, c'est d'être séparé de ses pénitentes. *On ose rompre ces communications* que l'Eglise non seulement permet, mais autorise.

Où croyez-vous que soit le cœur du prêtre? Dans sa poitrine? Non, le cœur n'est pas où il bat, où il est où il aime : le cœur du prêtre est au confessionnal.

Et s'il est permis de comparer les choses profanes aux choses sacrées, nous vous montrerons cet acteur ou cette actrice. Sublimes de sentiment, de poésie, de passion, pour qui jouent-ils si ardemment, pour qui tentent-ils d'atteindre à la perfection? Pour un être idéal qu'ils se créent, qui est dans la salle, qui les regarde, qui les applaudit.

Il en est de même du prêtre, même en le supposant chaste; il a, au milieu de ses pénitentes, une jeune fille, mieux encore, une jeune femme, — avec la jeune femme le champ des investigations est plus complet, — dont le visage, vu à travers le grillage de bois, l'éclaire jusqu'à l'éblouissement, dont la voix, dès qu'il l'entend, s'empare de tous ses sens et pénètre jusqu'à son cœur.

En enlevant au prêtre le mariage charnel, on lui a laissé le mariage spirituel, le seul dont on dût se défier. Aux yeux de l'Eglise même, ce n'est pas saint Joseph qui est le vrai mari de la Vierge, c'est le Saint-Esprit.

Eh bien! dans ces terribles années 92, 93, 94, tout homme dont la femme se confessa eut un Saint-Esprit ignoré dans la maison. Cent mille confessionnaux envoyaient la réaction au foyer domestique, soufflant la pitié pour le prêtre réfractaire, soufflant la haine contre la nation, comme si la nation n'avait pas été l'homme, la femme, les enfants! soufflant le doute contre les biens nationaux, c'est-à-dire contre la prospérité, le bien-être, le bonheur de l'avenir.

Voici pour la province, pour la Bretagne et la Vendée surtout. Paris eut la légende du Temple.

Le roi et sa famille affamés ou à peu près!

Le roi avait au Temple trois domestiques et treize officiers de bouche.

Son service se composait de quatre entrées, de deux rôtis de trois pièces chacun, de quatre entremets, de trois compotes, de trois assiettes de fruits, d'un carafon de bordeaux, d'un de malvoisie, d'un de madère.

Pendant les quatre mois que le roi resta au Temple, sa dépense de bouche fut de 40.000 francs; 10.000 francs par mois, 333 francs par jour.

On sait que le roi était grand mangeur, puisqu'il *mangeait* à l'Assemblée tandis que l'on tuait les défenseurs du château qu'il venait d'abandonner. Mais enfin avec 333 francs par jour cinq personnes ne meurent pas de faim.

Les gens que l'on retrouva fous ou hébétés à la Bastille, ne se rappelant même pas leur nom, avaient dû être plus mal nourris que ceux-là.

Toute la promenade du roi se composait de terrains secs et nus, avec des compartiments de gazons flétris, et quelques arbres brûlés au soleil de l'été ou effeuillés au vent d'automne! Il s'y promenait avec sa sœur, sa femme et ses enfants.

Mais Latude, qui resta trente ans dans les cachots de la Bastille, eût regardé comme une grande faveur de faire une pareille promenade une fois tous les huit jours.

Mais Pellisson, qui dans les mêmes cachots n'avait pour distraction qu'une araignée que son geôlier lui écrasa, à qui on enleva l'encre et le papier, qui écrivit avec le plomb de ses vitres sur les marges de ses livres, mais Pellisson, que le grand roi tint cinq ans en prison, n'avait ni la table ni la promenade de Louis XVI.

Mais ce Silvio Pellico, brûlé par les plombs et dévoré par les moustiques de Venise, mais cet Andryane qui laissait une de ses jambes gangrenées aux chaînes de son cachot, avaient-ils pour satisfaire leur appétit un dîner à trois services, et un carré de terre pour se promener?

Ce n'étaient pas des rois, je le sais bien, mais c'étaient des hommes; aujourd'hui qu'on sait qu'un roi n'est qu'un homme, je demande la même justice pour eux la même haine pour leurs bourreaux que s'ils eussent été rois.

Nous avons employé tout ce chapitre à tracer le travail sourd qui se faisait non seulement dans toute la France, mais à Paris, pour séparer la miséricordieuse Gironde de l'inexorable Montagne.

Seulement la réaction, au lieu d'amener la pitié, amena la Terreur.

Veut-on savoir où la réaction était arrivée? — Lisons ces quelques lignes de Michelet, — puissent-elles donner à la France entière l'idée de lire les autres!

« A la Noël de 92, il y eut un spectacle étonnant à Saint-Etienne-du-Mont; la foule y fut telle que plus de mille personnes restèrent à la porte et ne purent entrer.

« Chose triste que tout le travail de la révolution aboutit à remplir les églises. Désertes en 88, elles sont pleines en 92, pleines d'un peuple qui prie contre la révolution, c'est-à-dire contre la victoire du peuple. »

Ce fut ce qui détermina Danton à faire une dernière tentative pour rapprocher la Montagne et la Gironde.

XL

LE PELLETIER SAINT-FARGEAU

Voilà ce que Danton avait voulu éviter.

C'était cette épilepsie fanatique qui, à la vue du sang de Louis XVI, allait fonder en face de l'autel de la patrie le culte du roi martyr.

Voilà pourquoi il avait posé cette question :

« *La peine, quelle qu'elle soit, sera-t-elle ajournée après la guerre?* »

S'il avait obtenu ce sursis, d'abord la guerre ne finissait que quatre ans plus tard, en 1797, à la paix de Campo Formio.

Pendant ces quatre ans, la pitié, la miséricorde, la générosité, vertus françaises, faisaient leur œuvre.

Louis XVI était jugé et condamné, ce qui était d'un grand et solennel exemple. Mais il n'était pas exécuté, ce qui était un exemple plus grand et plus solennel encore.

Fonfrède ne comprit point, il se sépara de Danton, parla au nom de la Gironde et réduisit les trois questions à cette effroyable simplicité :

Louis est-il coupable?

Notre décision sera-t-elle ratifiée?

Quelle peine?

Elles obtinrent ces trois réponses, plus laconiques encore que les demandes :

Est-il coupable? — OUI.

Notre décision sera-t-elle ratifiée? — NON.

Quelle peine? — LA MORT.

Maintenant le salut de la France était dans l'unité.

Par qui et à quelle occasion faire prêcher cette unité?

L'occasion était trouvée : les funérailles de Le Pelletier Saint-Fargeau.

Restait à désigner l'orateur.

Il fallait pour cela un homme dans le passé duquel on ne pût pas trouver trace d'une idée contraire à l'unité.

Or, il y avait un homme qui n'était apparu que deux fois à la Chambre pour y annoncer deux victoires, et qui chaque fois avait été reçu au bruit des applaudissements.

Une troisième fois il s'était levé et était monté à la tribune pour apporter son vote, et son vote il l'avait formulé d'une voix si ferme, que, quoique ce fût un vote de clémence, il avait été écouté sans murmures.

Il avait dit :

— Je vote pour la prison perpétuelle, parce que ma profession de médecin m'ordonne de combattre la mort, sous quelque aspect qu'elle se présente.

Quelques voix même avaient applaudi

Cet homme s'asseyait sur les mêmes bancs que la Gironde.

On s'était demandé quel était cet homme, et l'on avait appris que c'était un médecin nommé Jacques Mérey, envoyé par la ville de Châteauroux.

A la suite de cette conversation qui eut lieu au pied du lit de madame Danton, Danton décida que l'homme qui prendrait la mort de Le Pelletier Saint-Fargeau pour prétexte de l'unité, serait Jacques Mérey.

Jacques Mérey accepta le rôle actif qu'il avait joué jusque-là dans la révolution. On ne lui avait pas encore permis de développer son talent d'orateur.

L'était-il, orateur? il n'en savait rien lui-même : il allait s'en assurer.

L'éloge était beau à faire. Pour arriver à cette vie d'unité dont la république avait si grand besoin, il avait fait pour l'enfant un plan d'éducation et de vie commune qui suffisait à sa gloire.

Le Pelletier avait une fille ; elle fut solennellement adoptée par la France et reçut le nom sacré de fille de la République ; ce fut elle qui, sous des voiles noirs et accompagnée de douze autres enfants, conduisait le deuil.

Et, en effet, c'était à des enfants de conduire le deuil de celui qui avait consacré sa vie à cette grande idée : *donner une éducation sans fatigue à une enfance heureuse.*

Le corps était exposé au milieu de la place Vendôme, à la place où est aujourd'hui la colonne. La poitrine du mort était nue afin que tout le monde pût voir la blessure ; l'arme qui l'avait faite, tout ensanglantée encore, était à côté.

La Convention tout entière entourait le cénotaphe ; au son d'une musique funèbre, le président souleva la tête du mort et lui mit une couronne de chêne et de fleurs.

Alors à son tour Jacques Mérey sortit des rangs, rejeta en arrière sa belle chevelure noire, monta deux marches, mit un pied sur la troisième, s'inclina devant le mort, et, d'une voix qui fut entendue de tous ceux non seulement qui remplissaient la place, mais qui occupaient les fenêtres comme les gradins d'un immense cirque, il prononça les paroles suivantes (1) :

« Citoyens représentants,

« Laissez-moi d'abord vous féliciter de l'unanimité que vous avez fait éclater aux yeux du monde qui avait les yeux fixés sur vous, le lendemain de la mort de Capet. Un roi égoïste a pu dire insolemment un jour, *l'Etat c'est moi.* La Convention, dévouée au grand principe de l'unité, a pu dire depuis huit jours, *la France est en moi.*

« Toutes les grandes mesures que vous avez prises ont été prises à l'unanimité.

« A l'unanimité vous avez voté, le 21 janvier, l'adresse annonçant aux départements la mort du tyran ; rédigée par la Convention, elle prend et donne à chacun de nous sa part de la mort qui a rendu la liberté à la France.

« Unanimité pour le vote des 900 millions d'assignats à émettre ; unanimité pour la levée de 300.000 hommes ; unanimité pour la déclaration de guerre à cette orgueilleuse Angleterre qui a osé envoyer ses passeports à notre ambassadeur.

« Maintenant la France a compris la grandeur de sa mission. Il ne lui reste pas seulement à défendre la France contre la ligue des rois, il lui reste à fonder l'unité de la patrie, l'indivisibilité de la république. Point de vie sans unité ; se diviser, c'est périr ! »

Ce que venait de dire Jacques Mérey répondait si complètement à la pensée générale, qu'il fut interrompu par d'unanimes applaudissements.

— « La France a trop longtemps souffert de ses divisions sous la prétendue unité royale pour croire à l'unité d'une monarchie, et c'est pour cela qu'elle a voté l'abolition de la royauté, la fondation de la République, la mort du tyran.

« La France ne peut admettre non plus comme applicable à son gouvernement ni l'unité fédérative des Etats-Unis, ni l'unité fédérative de la Hollande, ni l'unité fédérative de la Suisse.

« Peut-être la chose était-elle possible avec la France divisée en provinces ; elle est devenue impossible avec la France divisée en départements

« Royalisme et fédéralisme sont deux mots sacrilèges. Seul un meurtrier de l'humanité peut les prononcer.

« Et remarquez bien que jamais ce problème de l'unité n'a été posé devant un grand empire ; 89 n'y pensait pas ; nous y répondrons tous en 93.

« Le sphinx est là sur la place de la Révolution.

« Devine ou meurs !

« Unité, avons-nous répondu en lui jetant la tête d'un roi.

« Et cependant rien ne nous guidait que le génie de la France.

« Rousseau, lumière insuffisante ! Son *Contrat social* dit : unité pour un petit Etat.

« Son *Gouvernement de la Pologne* dit : fédéralisme pour un grand.

« Qu'était l'ancienne France? une royauté fédérative ; et Louis XI seulement a commencé l'unité.

« Si Louis XI eût vécu de nos jours, il eût été républicain et membre de la Convention.

« Qui a proclamé le premier l'unité indivisible de la France le 9 août 91?

« Notre illustre collègue Rabaut Saint-Etienne. Inclinons-nous devant le précurseur.

« La Gironde, à qui j'ai l'honneur d'appartenir en 92, veut quitter Paris menacé par les Prussiens ; une défaillance était permise dans ces jours de deuil ; elle avait rallié l'Assemblée presque entière à son opinion. L'arche de la France, le palladium de ses libertés, allait chercher un refuge dans ces riches et fidèles provinces du centre qui avaient abrité la royauté de Charles VII contre les Anglais.

« Un homme, un seul, dit non. Il est vrai que cet homme est un géant.

« Devant le *non* de Danton, Paris se rassura et demeura immobile.

« Le canon de Valmy fit le reste.

« Le christianisme lui-même, qui avait de si puissants moyens d'unité, n'est arrivé qu'à fonder la *dualité.*

« Il a fait un peuple de rois, de princes, d'aristocrates, de riches, de privilégiés, de savants, de lettrés, de poètes, le monde de Louis XIV, de Racine, de Boileau, de Corneille, de Molière, de Voltaire, et au-dessous de ce peuple d'en haut, le peuple d'en bas, le peuple des esclaves, des serfs, des misérables, le peuple pauvre, abandonné, sans culture, ne sachant ni lire ni écrire, n'ayant pas une langue mais des patois, et ne comprenant pas même la langue dans laquelle il demandait à Dieu son pain quotidien.

« Je sais bien qu'un voile couvre encore cette grande question de l'unité ; nous marchons vers l'idéal, mais avant d'y arriver nous avons à traverser comme tant d'autres une forêt ténébreuse défendue par tous les monstres de l'ignorance, une région inconnue que l'éducation répartie à tous pourra seule éclairer.

« Nous n'avons soulevé qu'un coin du voile, et ce que nous voyons nous montre une civilisation flottant à la surface, une lumière ne pénétrant pas jusqu'aux couches inférieures de la société. Nous avons inventé le théâtre populaire, nous avons décrété les fêtes nationales, mais celui qui est mort lâchement assassiné allait nous donner l'enseignement public, la première tentative d'éducation de la vie commune.

« Etait-ce son génie était-ce son cœur qui lui avait révélé ce grand secret de l'avenir?

« Je n'hésiterai point à dire que c'était son cœur qui

---

(1) Ceux qui sont familiers avec ce grand livre qu'on appelle la *Révolution*, de Michelet, et qui devrait être la Bible politique de la jeunesse française, reconnaîtront dans ce discours la paraphrase d'un des plus beaux chapitres du grand historien.

l'avait élevé au-dessus de lui-même, par la bonté d'une admirable nature ; l'assassin royaliste a deviné que ce cœur contenait la pensée la plus généreuse et la plus féconde de l'avenir. Il l'a frappé au cœur.

« Mais il était trop tard, le projet de Le Pelletier ne mourra pas avec lui. Il nous l'a légué. Nous ferons honneur à la confiance qu'il a mise en nous.

« Et remarquez, citoyens, que le projet de Le Pelletier n'est point une théorie, c'est un projet positif applicable dès demain, dès aujourd'hui, à l'instant même.

« Il n'y aura jamais d'égalité et de fraternité réelle que là où la société aura fondé une éducation commune et nationale ; c'est l'Etat qui doit donner cette éducation dans la commune natale, afin que le père et la mère puissent la surveiller en ne perdant pas l'enfant de vue.

« Celui qui est couché là et qui nous entend, si quelque chose de nous survit à ce qui a été nous, avait vu ce triste spectacle de l'enfant pauvre, grelottant et affamé, à qui la porte de l'école était close et à qui le pain de l'esprit était refusé parce qu'il n'avait pas de quoi payer le pain du corps.

« Plus que tous tu as besoin d'instruction, lui criait la tyrannie, puisque tu es plus pauvre que tous ; tu demandes l'éducation pour devenir honnête homme et citoyen utile ; ramasse un couteau et fais-toi bandit !

« Non, si l'enfant est pauvre il sera nourri, habillé, instruit par l'école ; la misère ici-bas, nous le savons, c'est le partage de l'homme ; elle doit le poursuivre, elle doit l'atteindre, mais quand il sera assez fort pour lutter contre elle. La misère s'attaquant à l'enfance est une impiété. L'homme a des fautes à expier. A l'homme le malheur, mais l'enfant doit être garanti du malheur par son innocence !

« Les Grecs avaient deux mots pour rendre la même idée : la patrie pour les hommes, la matrie pour l'enfant.

« L'éducation au moyen âge, s'appelait *castoiement*, c'est-à-dire *châtiment*. Chez nous, l'éducation s'appellera maternité.

« Bénissons l'homme honnête et bon qui a fait descendre la révolution jusqu'aux mains des petits enfants, qui leur fait téter la justice avec le lait, qui leur assure qu'éloignés du sein maternel ils n'auront plus ni faim ni soif, et qui, en leur retirant la mère de la nature, leur donnera deux mères d'adoption, la patrie et la Providence. »

Le discours de Jacques Mérey, tout humanitaire et si peu en harmonie avec ceux qui se faisaient à cette époque, produisit un grand effet. Danton l'embrassa ; Vergniaud vint lui serrer la main ; Robespierre lui sourit.

Le convoi immense, se déroulant d'un bout à l'autre de la rue Saint-Honoré, soulevait partout un deuil réel.

Et, en effet, tous ceux de ces hommes dont l'œil pénétrait quelque peu dans l'avenir, savaient bien que cette union dont Jacques Mérey avait fait l'éloge n'était qu'une union momentanée. Vergniaud avait dit : *La révolution est comme Saturne : elle dévorera tous ses enfants.* Et tous *les girondins*, les premiers, s'attendant à être dévorés, avaient le pressentiment de leur mort prochaine. Ce deuil, ces funérailles, c'étaient leurs funérailles, c'était leur deuil ; seulement, cette terre qu'ils arroseraient de leur sang serait-elle stérile ou féconde ?

Ils pouvaient bien se faire alors cette question avec inquiétude, puisque aujourd'hui, soixante-quinze ans après que ce sang a coulé, nous nous la faisons encore avec désespoir.

Le Pelletier avait les honneurs du Panthéon. Sur les marches, le frère de Le Pelletier prononça en signe de séparation éternelle, le mot : Adieu !

Et sur le corps du martyr, sur la blessure encore ouverte, sur l'arme qui l'avait frappé, montagnards et girondins firent le serment d'oublier leur haine, et se jurèrent, au nom de l'unité de la patrie, union et fraternité.

XLI

LA TRAHISON

Un mois s'écoula, pendant lequel les promesses faites sur le corps de Le Pelletier Saint-Fargeau furent loyalement tenues de part et d'autre. La Gironde avait encore la majorité morale. Quoique Robespierre eût déjà l'influence révolutionnaire, Danton et ses cordeliers faisaient, selon qu'ils se portaient à la droite ou à la Montagne, la majorité numérique.

Mais, au milieu de ce calme douteux, on voyait tout à coup briller un éclair, ou tout à coup on entendait un roulement de tonnerre. La foudre ne tombait pas, mais on la sentait suspendue au-dessus de la France.

Cinq ou six jours après l'exécution, on apprit tout à coup que Basville, notre ambassadeur à Rome, dans une émeute que le pape n'avait rien fait pour réprimer, avait été assassiné.

Un perruquier l'avait frappé d'un coup de rasoir.

La nouvelle coïncidait avec l'arrivée à Rome de mesdames Victoire et Adélaïde, filles du roi Louis XV et tantes du roi.

Le pape Pie VI fit comme Pilate, il se lava les mains du sang de Basville, mais justice ne fut pas faite du meurtre.

Il y avait longtemps que la France avait à se plaindre de ce pontife bellâtre, qui se faisait comme les courtisanes de Rome une figure avec du blanc et du rouge, qui portait frisés à l'enfant ses cheveux autrefois blonds, devenus blancs ; qui, adorateur de sa propre beauté, laquelle n'avait pas nui à son avancement dans sa scandaleuse jeunesse, avait voulu, en montant sur le trône pontifical, prendre le nom de Formose, et qui ne s'était arrêté dans ce désir que par l'atroce réputation qu'avait laissée le premier du nom, dont Etienne VI déterra le cadavre pour lui faire son procès ; pape étrange qui, plus colérique encore que Jules II bâtonnant ses cardinaux, souffletait son tailleur parce que sa culotte faisait un pli

Pie VI avait fortement contribué à la mort de Louis XVI, en l'encourageant dans sa résistance dont il lui faisait un devoir, et le jour où il mourut à Valence, sur cette terre française qu'il avait ensanglantée, il eut à répondre du demi-million d'hommes que nous a coûté la guerre de la Vendée.

Grand bruit à la Convention pour le meurtre de Basville. Kellermann, tout brillant encore des rayons de Valmy, est envoyé à l'armée d'Italie, et, en prenant congé de la Convention, dit au milieu des applaudissements :

— Je vais à Rome !

Puis vers la fin de février, bruit dans Paris à propos de la création d'un nouveau milliard d'assignats.

Baisse des assignats, hausse des marchandises, l'ouvrier ne recevait pas plus, et au contraire, recevait moins, le boulanger et l'épicier lui demandaient davantage.

Paris demande en vain le *maximum*, mais le 23 février Marat imprime :

— Le pillage des magasins à la porte desquels on pendrait les accapareurs, mettrait fin à ces malversations.

Le lendemain on pille les magasins, et sans l'intervention des fédérés de Brest on pendait les marchands.

Après une séance assez orageuse, la Gironde obtient que les auteurs et les instigateurs du pillage seront poursuivis par les tribunaux.

Mais le coup terrible fut en même temps l'insurrection Vendéenne et la trahison de Dumouriez.

A l'est, le sabre autrichien ; à l'ouest, le poignard de la Vendée ; au nord, l'Angleterre ; au sud, l'Espagne.

En partant de Paris, Dumouriez avait dit :

— Je serai le 15 à Bruxelles, le 30 à Liége.

Il se trompait. Nous l'avons dit, et plus grand que nous l'a dit avant nous. Dumouriez se trompait : le 14 il était à Bruxelles, et le 28 à Liége.

Les instructions de Dumouriez étaient : *Envahir la Belgique, la réunir à la France.*

Mais ainsi la révolution marchait trop vite et la question se trouvait par trop simplifiée.

Les Belges sentent si bien qu'ils sont dans la main de la France, et que cette main est une main amie, qu'ils offrent les clefs de Bruxelles à Dumouriez.

— Gardez-les, répond Dumouriez, et *ne souffrez plus d'étrangers chez vous.*

Paroles à double entente ; dites contre les Autrichiens, elles pouvaient, elles devaient être, elles furent interprétées contre la France.

Les Français, tout libérateurs qu'ils étaient, n'étaient-ils pas *des étrangers* pour les Belges ?

Là commençait la trahison de Dumouriez.

Quinze jours après, la Convention recevait une adresse couverte de trente mille signatures demandant, quoi ? LE MAINTIEN DES PRIVILÈGES. Nous avons toujours eu l'inégalité, nous la voulons toujours.

La lecture de cette pétition produisit à la Chambre la première tempête sérieuse qu'il y eût eu depuis la mort du roi.

Les girondins appuyèrent la pétition belge, et invoquèrent le respect du principe de la souveraineté des peuples !

Danton se leva, Danton fit signe qu'il voulait parler. En trois pas il fut à la tribune, puis sa tête puissante, railleuse, apparut échevelée et menaçante

« — O Gironde, Gironde ! dit-il, seras-tu donc toujours esclave de principes étroits et qui ne sont pas faits pour

notre époque? Ne vois-tu pas que la révolution marche à pas de géant? que 93 a laissé loin derrière lui 92? que 91 est à peine visible pour nous dans les brumes du passé? que 90 se perd dans la nuit, et que 89 est de l'antiquité? Oublies-tu que les quatre ou cinq mille lois qui ont vu le jour dans cette période ont été faites au point de vue de la royauté constitutionnelle et non pas au point de vue républicain. Nous sommes républicains depuis trois mois, nous sommes libres depuis six semaines, il est temps que nous entrions dans une nouvelle période et que nous soyons révolutionnaires

« Le principe de la souveraineté des peuples, dis-tu, ô honnête, mais aveugle Gironde! est-ce que les Belges sont un peuple? La Belgique royaume indépendant est une invention anglaise. L'Angleterre ne veut pas l'indépendance de la Belgique, elle a peur de la France à Anvers et sur l'Escaut. Il n'y a jamais eu de Belgique, il n'y en aura jamais; il y a eu et il y aura toujours des Pays-Bas. Le peuple belge n'est-il pas souverain, souverain indépendant et libre? Et tu réclames pour lui la liberté, Gironde? C'est la liberté du suicide.

« Le peuple belge! continua Danton, mais à quoi reconnaîtrez-vous qu'il y a là un peuple? à un confus assemblage de villes? Mais les villes n'ont jamais pu se grouper sérieusement en province.

« Ne voyez-vous pas d'où part le coup?

« De cet ennemi éternel que trouvera sans cesse la religion devant elle, du clergé.

« Clergé dans la Vendée, clergé en Belgique, clergé à Paris, contre-révolution partout.

« C'est le clergé des Pays-Bas, dirigé par van Cupen et Vandernot, qui a armé le peuple contre Joseph II, qui, plus Belge que les Belges, voulait les débarrasser de leurs moines.

« Que voulait Joseph II? Ouvrir l'Escaut. L'Europe, l'Angleterre en tête, fut contre lui; alors il tenta de faire deux grands ports d'Ostende et d'Anvers; il avait compté sans les jalousies municipales du Brabant, de Malines, de Bruxelles. Divisés, les Belges voulurent rester divisés. Ainsi périt l'Italie, par la jalousie, la haine, la division.

D'ailleurs qu'est-ce que trente mille signatures pour trois millions d'hommes? Ne reconnaissez-vous donc pas dans cette adresse le *credo* des jésuites? Entendez-vous le jésuite Feller qui non seulement crie, mais qui imprime « Mille morts plutôt que de prêter ce serment exécrable *Egalité, liberté, souveraineté du peuple!*

« *Egalité*, réprouvée de Dieu, contraire à l'autorité légitime;

« *Liberté*, c'est-à-dire licence, libertinage, monstre de désordre;

« *Souveraineté du peuple*, invention séduisante du prince des ténèbres. »

« Et c'est cette même population fanatique, qui en octobre encombrait Sainte-Gudule, montant à genoux, pour l'anéantissement de la maison d'Autriche, le chemin du Saint-Sacrement, c'est elle qui hurle aujourd'hui contre la France.

« O Belges! malheur à vous, malheur à ceux qui vous trompèrent; les cris de vos arrière-petits-enfants maudiront un jour votre mémoire.

« Eh bien! je vous le dis, ce sont toutes ces fausses appréciations de notre droit révolutionnaire qui nous perdent. Donnons la main aux peuples qui sont las de la tyrannie, et la France est sauvée, et le monde est libre; que vos commissaires pleins d'énergie partent cette nuit, ce soir même; qu'ils disent à la classe opulente: « Le peuple n'a que du sang, il le prodigue; vous, misérables, prodiguez vos richesses. » Quoi! nous avons une nation comme la France pour levier, la raison comme point d'appui, et nous n'avons pas encore bouleversé le monde! Je suis sans fiel, non par vertu, mais par tempérament. » — Et son petit œil étincelant, déchiré par un éclair, se tourna presque malgré lui sur Robespierre. — « La haine est étrangère à mon caractère; je n'en ai pas besoin. Ma force est en dehors de la haine. Je n'ai de passion que le bien public. Je ne connais que l'ennemi, battons l'ennemi. Vous me fatiguez de vos dissensions. Je vous répudie comme traîtres. Appelez-moi buveur de sang, que m'importe! Avant tout conquérons la liberté, mais non pour nous seuls, pour tous. Que des lois prises en dehors de l'ordre social épouvantent les rebelles. Le peuple veut des mesures terribles, soyons terribles avec intelligence pour empêcher le peuple de l'être aveuglément. Organisez séance tenante votre tribunal révolutionnaire; que demain vos commissaires soient partis; que la France se lève, coure aux armes; que la Hollande soit envahie; que la Belgique soit libre malgré elle, s'il le faut; que le commerce de l'Angleterre soit ruiné; que le monde soit vengé! »

Vergniaud s'apprêtait à répondre et à discuter la question de droit. Il retomba sur son banc, écrasé par les applaudissements qui éclataient non seulement de toutes les parties de la salle, mais des tribunes.

On vit que Danton avait quelque chose à dire encore.

Et, en effet, il était resté les deux mains appuyées sur la tribune, la tête inclinée sur la poitrine, ses vastes flancs soulevés par de profonds soupirs.

Il releva la tête, l'expression de son visage avait complètement changé. Un abattement profond s'était emparé de sa personne.

« — Citoyens représentants, dit-il, ne vous étonnez pas de ma tristesse: ma tristesse n'est point pour la patrie; la patrie sera sauvée, dussions-nous y périr tous. Mais tandis que je viens vous demander la vie d'un peuple, la mort est chez moi, la mort inflexible, inexorable, qui marque du doigt sur la pendule les heures qui restent à vivre à la personne que j'ai le plus aimé au monde. A nul de vous, dans un pareil moment, je n'oserais dire: Quitte le lit d'agonie de ta femme et va où la patrie t'appelle, avec la certitude qu'à ton retour tu ne la trouveras plus. »

Et de grosses larmes, des larmes véritables, coulèrent de ses yeux.

« — Eh bien! continua-t-il d'une voix rauque et altérée par les sanglots, envoyez-moi en Belgique, je suis prêt à partir; car moi seul puis quelque chose sur l'homme qui nous trahit et sur le peuple que l'on trompe. »

De tous côtés ces cris retentirent:

« Pars! pars! punis Dumouriez, sauve la Belgique! »

Danton fit signe à Jacques Mérey et s'élança hors de la Chambre.

Jacques Mérey rencontra Danton dans le corridor. Danton l'entraîna dans le cabinet d'un des secrétaires.

Ils étaient seuls.

Danton se jeta dans les bras de son ami. En tête-à-tête avec lui, il n'essayait pas de lui cacher ses larmes.

— Ah! lui dit-il, c'est toi que j'aurais dû envoyer en Belgique; mais, égoïste que je suis, j'ai besoin de toi ici.

— Pauvre ami! dit Mérey, lui serrant les mains.

— Tu as vu ma femme hier, dit Danton.

— Oui.

— Comment va-t-elle?

Mérey fit un mouvement d'épaules

— S'affaiblissant toujours, dit-il.

— Tu n'as aucun espoir de la sauver?

Jacques Mérey hésita.

— Parle-moi comme à un homme, lui dit Danton.

— Aucun, dit Jacques.

Danton poussa un soupir tiré du plus profond de son cœur.

— Combien de jours penses-tu qu'elle puisse vivre encore?

— Huit jours, dix jours, douze peut-être; mais une hémorrhagie peut l'emporter au moment où elle s'y attendra le moins.

— Mon ami, lui dit Danton, tu as tout entendu. Je pars; je vais essayer de sauver la Belgique que je plains, et Dumouriez que j'aime malgré moi. Tout ce que la science a de ressources, emploie-le pour la sauver; sinon pour la sauver, du moins pour prolonger sa vie. Ne m'écris pas: elle est morte ou elle va mourir; non, rien, laisse-moi dans l'ignorance, c'est le doute, le doute c'est encore l'espérance.

Jacques Mérey fit un signe d'obéissance.

— Si elle meurt, continua Danton d'une voix étouffée, embaume son corps, dépose-le dans un cercueil de chêne qui s'ouvrira avec une clef; puis dépose le cercueil dans un caveau provisoire. A mon retour je lui achèterai une tombe définitive; mais, avant de la rendre pour toujours à la terre, je veux... je veux la revoir.

Jacques lui serra la main et détourna la tête; à son tour il pleurait.

— Tu promets de faire tout ce que je demande? demanda Danton.

— Je te le jure, dit Jacques.

— Attends encore, reprit Danton.

Mérey fit signe qu'il écoutait.

— Nous sommes des hommes, nous, dit-il: nourris du lait viril de la raison, nous avons mesuré les préjugés politiques et religieux en les combattant et nous les avons vaincus; mais elle, c'est une femme; elle est restée humble et croyante; il ne faut ni la mépriser ni lui en vouloir; c'est moi qui l'ai tuée par mes actes violents.

Danton hésita.

— Parle, lui dit Jacques.

— Elle demandera sans doute un prêtre; si elle n'en demande point, c'est peut-être qu'elle n'osera. Offre-lui-en un de toi-même; laisse-le lui choisir assermenté ou non.

Quel qu'il soit, tu peux le protéger, protège-le. D'ailleurs, dans toutes ces pieuses commissions, elle aura sa mère qui recevra ses confidences et l'aidera. Quant aux deux enfants, ils sont trop faibles pour rien comprendre à leur malheur; laisse-les lui jusqu'au dernier moment, si le mal n'a rien de contagieux

— Tu seras ponctuellement obéi.

— Et je t'aurai une reconnaissance éternelle.

— Dois-je t'accompagner chez toi?

— Non, je la quitte; je veux la voir seul; je veux lui dire adieu! Puis regardant Jacques:

— Toi aussi, lui dit-il, tu as un profond chagrin.

Jacques sourit tristement.

— Le tien a-t-il conservé quelque espoir?

— Bien peu, dit Jacques.

— Eh bien! à mon retour, tu me le raconteras, et l'inconsolable tentera de te consoler.

— Au revoir!... Hélas! à elle je vais dire adieu.

Et les deux hommes se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Puis Danton sortit avec un visage désespéré.

Jacques le regarda s'éloigner avec une profonde tristesse; puis lorsque la porte se fut refermée sur lui:

— Heureux les humbles de science et les pauvres d'esprit, dit-il; ils croient à quelque chose au delà de ce monde; tandis que nous!...

Et il sortit avec un visage plus désespéré en regardant le ciel que Danton n'était sorti en regardant la terre.

XLII

LA COMMUNION DE LA TERRE

Liége n'avait pas suivi l'exemple de Bruxelles; elle s'était donné de grand cœur à la révolution. Sur cent mille votants, quarante seulement avaient refusé de se donner à la France, et dans tout le pays liégeois qui réunissait vingt mille votants, il n'y eut que quatre-vingt-douze voix contre la réunion.

Il y a trois ou quatre ans, habitant momentanément Liége, j'eus le malheur d'écrire: *Liége est une petite France égarée en Belgique.* Cette phrase, bien historique cependant, souleva un tonnerre de malédictions contre moi.

Hélas! le malheur de Liége fut d'être trop française: après avoir cru à la parole de la monarchie sous Louis XI, elle crut à la parole de la république sous la Convention; deux fois elle fut perdue par sa trop grande sympathie pour nous. Les Liégeois avaient à me reprocher l'ingratitude de la France. Ils nièrent le dévouement de Liége.

Par malheur, Liége ne savait pas quel était cet homme à face double qu'on appelait Dumouriez. Elle ignorait qu'il est difficile de tenir droite et haute l'épée loyale du soldat quand on a tenu la plume ambiguë des diplomaties secrètes de Louis XV; elle ne vit en lui que le défenseur de l'Argonne, que le vainqueur de Jemmapes, que l'homme qui avait eu besoin de se faire une position pour la vendre. Elle ne savait pas que cet homme ne pouvait s'empêcher d'écrire, de se mettre en avant, de se proposer; qu'après Valmy il avait écrit au roi de Prusse, après Jemmapes à Metternich; qu'avant d'entrer en Hollande, il écrivait à Londres à M. de Talleyrand.

Il attendait toutes ces réponses qui ne venaient pas, lorsque Danton, qu'il n'attendait point, arriva.

Il le trouva, entre Aix-la-Chapelle et Liége, derrière une petite rivière qui ne pouvait servir de défense, la Roër.

Ce dut être une curieuse entrevue que celle de ces deux hommes.

Danton — chose incontestable — avec son matérialisme en toute chose avait un immense amour de la patrie.

Dumouriez, tout aussi matérialiste, mais plus hypocrite, n'avait, lui, qu'une volonté bien arrêtée de tout sacrifier, même la France, à son ambition.

Assez étonné en voyant Danton, il se remit aussitôt.

— Ah! dit-il, c'est vous?

— Oui, dit Danton.

— Et vous venez pour moi?

— Oui.

— De votre part ou de celle de la Convention?

— De toutes les deux. C'est moi qui ai proposé de vous envoyer quelqu'un, et c'est moi qui en même temps ai proposé d'y venir.

— Et que venez-vous faire?

— Voir si vous trahissez, comme on le dit.

Dumouriez haussa les épaules.

— La Convention voit des traîtres partout.

— Elle a tort, dit Danton, il n'y a pas tant de traîtres qu'elle le croit, et puis n'est pas traître qui veut.

— Qu'entendez-vous par là?

— Que vous êtes trop cher à acheter, Dumouriez; voilà pourquoi vous n'êtes pas encore vendu.

— Danton! dit Dumouriez en se levant

— Ne nous fâchons pas, dit Danton, et laissez-moi, si je le puis, faire de vous l'homme que j'ai cru que vous étiez, ou l'homme que vous pouvez être.

— Avant tout, là où sera Danton restera-t-il une place qui puisse convenir à Dumouriez?

— Si un autre que Danton pouvait tenir la place de Danton, soyez certain que je la lui céderais bien volontiers. Mais il n'y a que moi qui, d'une main, puisse souffleter ce misérable qu'on appelle Marat, et de l'autre arracher, quand le moment sera venu, le masque de cet hypocrite qu'on appelle Robespierre. Mon avenir, c'est la lutte contre la calomnie, contre la haine, contre la défiance, contre la sottise. Comme je l'ai déjà fait plus d'une fois, et comme je viens de le faire à la dernière séance de la Convention, je serai obligé de me ranger avec des gens que je méprise ou que je hais, contre des gens que j'estime et que j'aime. Crois-tu que je n'estime pas plus Condorcet que Robespierre et que je n'aime pas mieux Vergniaud que Saint-Just? Eh bien! si la Gironde continue à faire fausse route, je serai forcé de briser la Gironde, et cependant la Gironde n'est ni fausse ni traître; elle est sottement aveugle. Crois-tu que ce ne sera pas un triste jour pour moi que celui où je demanderai à la tribune la mort ou l'exil d'hommes comme Roland, Brissot, Guadet, Barbaroux, Valazé, Pétion?... Mais, que veux-tu, Dumouriez, tous ces gens-là ne sont que des républicains.

— Et que te faut-il donc?

— Il me faut des révolutionnaires.

Dumouriez secoua la tête.

— Alors, dit Dumouriez, je ne suis pas l'homme qu'il te faut, car je ne suis ni révolutionnaire ni républicain.

Danton haussa les épaules.

— Que m'importe! dit Danton, tu es ambitieux.

— Et, à ton avis, comment suis-je ambitieux?

— Par malheur, ce n'est ni comme Thémistocle ni comme Washington; tu es ambitieux comme Monck. Belle renommée dans l'avenir que celle d'avoir remis sur le trône un Charles II!

— Les Thémistocles ne sont pas de nos jours.

— Aussi ai-je dit: ou un Washington.

— Accepterais-tu donc un Washington?

— Oui, quand la révolution du monde sera faite.

— Celle de la France ne te suffit pas?

— Les véritables tempêtes ne sont pas celles qui soulèvent un coin de l'Océan, ce sont celles qui l'agitent d'un pôle à l'autre, et voilà où tu as manqué à ta mission, Dumouriez. Au lieu de faire la tempête en Belgique, et le vent de nos grandes journées ne demandait pas mieux que de souffler de l'Atlantique à la mer du Nord, tu y as fait le calme; au lieu de réunir la Belgique à la France, tu l'as laissée maîtresse d'elle-même.

— Et que devais-je donc faire?

— Tu devais mettre une main forte sur la Belgique et t'en servir pour délivrer l'Allemagne; la Belgique devait être pour toi un instrument de guerre et pas autre chose. Tu devais pousser en avant la vaillante population du pays wallon, qui ne demandait pas mieux, et en faire l'épée de la France contre l'Autriche. Toi, pendant ce temps, tu aurais organisé le Brabant et les Flandres; tu aurais décrété la révolution partout; tu aurais saisi les biens des prêtres, des émigrés, des créatures de l'Autriche; tu en aurais fait l'hypothèque et la garantie du million d'assignats que nous venons d'émettre. Tu devais enfin ne plus rien demander à la France, ni pain, ni solde, ni vêtements, ni fourrage. La Belgique devait fournir tout cela.

— Et de quel droit aurais-je disposé du bien des Belges?

— Est-ce sérieusement que tu demandes cela? Du droit du sang que l'on venait de verser pour eux à Jemmapes; du droit de l'Escaut, rouvert et rendu à la navigation; de l'Escaut qui va nous coûter une guerre acharnée, interminable, ruineuse contre l'Angleterre. Quand nous entreprenons pour la Belgique et pour le monde une lutte qui dévorera peut-être un million de Français; quand la France répandra du sang à faire déborder le Rhin et la Meuse, la Belgique hésiterait à donner en échange dix, vingt, trente, quarante millions! Impossible! Quand la France s'est levée en 89, elle a dit: *Tout privilège du petit nombre est usurpation. J'annule et casse par un acte de ma volonté tout ce qui fut fait sous le despotisme.* Eh bien du moment où la France a mis ce principe en avant, elle ne doit pas s'en départir. Partout où elle entre, elle doit se déclarer franchement *pouvoir révolutionnaire*, se déclarer franchement, son

ner le tocsin. Si elle ne le fait pas, si elle donne des mots et pas d'actes, les peuples, laissés à eux-mêmes, n'auront pas la force de briser leurs fers.

« Nos généraux doivent donner sûreté aux personnes, aux propriétés; mais celles de l'État, celles des princes, celles de leurs fauteurs, de leurs satellites, celles des communautés laïques et ecclésiastiques, c'est le gage des frais de la guerre.

« Rassurez les peuples envahis, donnez-leur une déclaration solennelle que jamais vous ne traiterez avec leurs tyrans. S'il s'en trouvait d'assez lâches pour traiter eux-mêmes, avec la tyrannie, la France leur dira : Dès lors, vous êtes mes ennemis, et elle les traitera comme tels. Oh ! quand on creuse, en fait de révolution, il faut creuser profond, sans quoi l'on creuse sa propre fosse.

— Mais alors, dit Dumouriez qui avait écouté avec la plus profonde attention, vous voulez donc qu'ils deviennent comme nous misérables et pauvres?

— Précisément, dit Danton; il faut qu'ils deviennent pauvres comme nous, misérables comme nous; ils accourront à nous, nous les recevrons.

— Et après?

— Nous en ferons autant en Hollande.

— Et après?

— Non, non, plus loin, toujours plus loin, jusqu'à ce que nous ayons fait la terre à notre image.

Dumouriez se leva

— Vous êtes fou, dit-il, et il alla s'appuyer le front à une vitre; la tête lui flambait.

— C'est vous qui êtes fou, dit tranquillement Danton, puisque c'est vous qui êtes forcé de rafraîchir votre tête.

Puis, après un instant de silence :

— Vous avez donc oublié ce que vous avez dit à Cambon, quand nous vous avons fait nommer général de l'armée que nous envoyions en Belgique, reprit Danton

— J'ai dit bien des choses, répliqua Dumouriez du ton d'un homme qui ne se croit pas obligé de se souvenir de tout ce qu'il a dit.

— Vous avez dit : Envoyez-moi là-bas et je me charge de faire passer vos assignats.

— Faites qu'ils ne perdent pas, et alors je les ferai passer, dit Dumouriez.

— Le beau mérite, fit Danton; mais c'est à vous autres généraux de la révolution de nous conquérir assez de terre pour que nos assignats ne perdent pas; la révolution française n'est pas seulement une révolution d'idées, c'est une révolution d'intérêts, c'est l'émiettement de la propriété dont l'assignat est le signe. Vous n'avez qu'un assignat de vingt francs, mon brave homme, soit, nous vous donnerons pour vingt francs de terre; quand vous aurez pour vingt francs de terre vous en voudrez pour quarante, rien n'altère comme la propriété. Il y a chez nos paysans et même chez ceux de la Vendée, il y a chez les paysans belges, il y a chez les paysans du monde entier, qui ont été pauvres, qui ont connu la glèbe, la corvée, le servage, qui ont fécondé enfin la terre pour d'autres, il y a une religion bien autrement enracinée que la religion catholique, apostolique et romaine, il y a la religion naturelle, celle de la terre : appelez tous les indigènes à cette communion, et que l'assignat en soit l'hostie ! Et alors vous pourrez dire à tous les rois du monde : Oh ! rois du monde, nous sommes plus riches que vous tous.

— Et c'est alors, dit en riant Dumouriez, que vous me permettrez d'être Washington.

— Alors soyez ce que vous voudrez, car la France sera assez forte pour ne plus craindre même César.

— Mais jusque-là...

— Jusque-là, si vous songez à trahir, à nous donner un roi ou à vous faire dictateur, guerre à mort !

— Oh ! quant à moi, fit Dumouriez ma tête tient bien sur mes épaules; elle y est soutenue par vingt-cinq mille soldats.

— Et la mienne, dit Danton, par vingt-cinq millions de Français.

Et les deux hommes se quittèrent sur ces paroles, envisageant déjà chacun de son côté le moment où l'on en viendrait aux mains.

XLIII

LIÈGE

Deux heures après Danton était à Liège, examinant par lui-même l'état des esprits.

L'annonce de l'arrivée du célèbre tribun fut reçue diversement par les Liégeois, mais cependant il est juste de dire que le sentiment le plus général fut celui de la crainte.

Depuis que Danton, voyant Marat, Robespierre et Panis assez lâches pour renier le 2 septembre, qui était leur œuvre, avait pris la responsabilité de ces terribles journées, il apparaissait aux populations ignorantes de son dévouement comme le fantôme de la terreur. En voyant ce visage labouré par la petite vérole, bouleversé par les passions, en écoutant cette voix tonnante qui avait quelque chose du rauquement du lion, le premier sentiment qu'on éprouvait était l'effroi. Ceux-là seuls qui avaient vu ce visage terrible s'adoucir devant la douleur, cet œil orageux se mouiller des larmes de la pitié, qui avaient senti pénétrer jusqu'à leur cœur cette voix dont les cordes douces étaient accompagnées d'un tendre frémissement, savaient tout ce qu'il y avait dans cette âme d'amour pour la France et de fraternité pour le genre humain.

A peine arrivé, Danton se rendit à la commune, où il convoqua au son de la cloche, comme au jour des grandes assemblées nationales, les notables et le peuple.

Là il monta à la tribune, là il exposa le plan de la France; il mit son cœur à nu, le montra plein de l'amour des peuples opprimés. Il raconta Valmy, il raconta Jemmapes, il expliqua la nécessité de la mort du roi. Il déplora que la France eût fait le procès d'un seul individu et non pas celui de la race tout entière Il les montra assignés tour à tour à la barre de la Convention, faisant défaut, mais accusés, mais jugés tour à tour, Frédéric-Guillaume avec ses maîtresses, Gustave de Suède avec ses mignons, Catherine de Russie avec ses amants; Léopold, épuisé à quarante ans, et composant lui-même les aphrodisiaques à l'aide desquels il essaye de redevenir homme, Ferdinand, nouveau Claude aux mains d'une autre Messaline; enfin Charles IV d'Espagne pansant ses chevaux, tandis que son favori Manoel, Godoy et sa femme Marie-Louise conduisaient son royaume à la guerre civile et à la famine. Le procès, non pas du roi, mais de la royauté fait alors, la révolution commençait la conquête du monde.

Puis tout en exaltant le dévouement de Liège, tout en montrant ce qu'elle venait de mettre au jour de courage et de patriotisme, il sépara la Belgique en vrais Belges et en faux Belges.

Il montra que les vrais Belges étaient ceux-là qui voulaient la vie de la Belgique, c'est-à-dire qu'elle respirât par l'Escaut et par Ostende cet air vivace de la mer que l'on appelle le commerce.

Il montra que les vrais Belges étaient ceux-là qui voulaient la tirer des mains improductives et égoïstes des moines pour la remettre aux mains de ses grands artistes, les Rubens, les van Dyck, les Paul Potter, les Ruysdaël et les Hobbema.

Il montra enfin que les vrais Belges étaient ceux qui reniaient la vieille tyrannie des Pays-Bas, la suprématie des villes sur les campagnes, qui voulaient la liberté et l'égalité pour les paysans comme pour les notables et qui luttaient franchement contre les faux Belges, qui mettaient la patrie dans les confréries et les corporations et qui voulaient maintenir le pays étouffé et captif.

Tout cela, c'est ce que les Liégeois avaient pensé tous, mais ce que personne ne leur avait formulé encore; puis on sait combien dans ses moments de grandeur Danton se transfigurait. Homme étrange qui avait l'enthousiasme et qui n'avait pas la foi !

Tout à coup une vague inquiétude se répand dans l'auditoire; quelques personnes entrent et ressortent effarées, et trois ou quatre voix font entendre ces paroles terribles : Les Français sont en retraite sur Liège !... Dans une heure les Autrichiens seront ici !...

— Un cheval et vingt-cinq hommes de bonne volonté pour faire une reconnaissance ! s'écria Danton.

Les vingt-cinq hommes se présentent : dans dix minutes ils seront à cheval à la porte de l'hôtel de ville.

Au bout de cinq minutes, on amenait à Danton un cheval tout caparaçonné.

Il saute dessus en excellent cavalier qu'il était, court à la boutique d'un armurier, achète une paire de pistolets, les charge, les met dans ses fontes, se fait donner un sabre dont la poignée aille à sa puissante main, paye en or, met son chapeau à plumes au bout de son sabre, crie : A moi les volontaires ! les réunit et s'élance sur la route de Maestricht.

Quinze jours auparavant, Miranda, qui l'a attaquée parce que, sur la parole de Dumouriez, à la première bombe, elle devait se rendre, a jeté sur Maestricht cinq mille bombes, et cela inutilement.

Avant d'arriver aux portes de Liège Danton a déjà rencontré des fugitifs. Ils appartiennent au corps d'armée de Miaczinsky qui, après un combat meurtrier contre les Autrichiens commandés par le prince de Cobourg, combat dans lequel il a défendu une à une les maisons d'Aix-la-Chapelle, est obligé de faire retraite sur Liège.

Alors Danton change de route, et, au lieu de s'avancer vers

Maestricht, il pousse sa reconnaissance du côté d'Aix-la-Chapelle.

Il interroge alors les fugitifs et apprend que, outre le prince de Cobourg et les Autrichiens qu'il a devant lui, le prince Charles pousse hardiment les impériaux au delà de la Meuse et est à Tongres. Mais cela ne lui suffit pas, il veut voir de ses yeux, il s'avance jusqu'à Saumagne, et voit de là les têtes de colonnes autrichiennes qui débouchent d'Henry-Capelle.

Il n'y a rien à faire qu'à protéger dans sa retraite cette noble population de Liège. Il rentre dans la ville Il espérait y trouver Miranda, dont on lui avait fort vanté le calme et le courage; il n'y trouva que Valence, Dampierre et Miaczinski, qui, se jugeant trop faibles pour risquer une bataille, veulent se retirer immédiatement sur Saint-Trond, où ils feront leur jonction avec Miranda et où ils attendront Dumouriez. Dès lors, il n'y a pas un instant à perdre. Au son des cloches, Danton rassemble de nouveau les Liégeois au palais communal. Là, il expose la situation à cette malheureuse population sans lui rien cacher; lui offre l'hospitalité au nom de la France; il ne l'abandonnera pas qu'elle ne soit hors de danger, mais il lui avoue qu'il y va de la mort pour elle à ne pas s'exiler.

Il était cinq heures de l'après-midi; la neige tombait à ce point que les Autrichiens ne crurent pas devoir se risquer dans les trois lieues qui leur restaient à faire pour atteindre Liège. Heureux répit donné à la ville. S'ils eussent continué leur marche, ils surprenaient les Liégeois avant qu'ils eussent eu le temps d'évacuer la ville.

C'est là que Danton déploie cette merveilleuse activité dont la nature l'a doué pour les situations extrêmes. Il va chez les riches, quête de l'argent pour les pauvres, met en réquisition tous les chevaux, toutes les voitures, toutes les charrettes, envoie commander du pain à Landen et à Louvain, fait prévenir Bruxelles de l'émigration, garnit les charrettes de paille et de foin et y entasse les femmes et les enfants, fait placer les malades dans les voitures plus douces, forme un corps de cavalerie avec les quatre cents chevaux qu'il trouve dans la ville, un corps d'infanterie avec tout ce qu'il y a d'hommes valides, donne son cheval au bourgmestre, et se met à l'arrière-garde, à pied, le fusil sur l'épaule.

Dans la nuit du 4 mars, par un temps épouvantable plus froid qu'en hiver, par une grêle effroyable qui lui coupe le visage, la lugubre procession se met en chemin, comme ces anciennes populations chassées par les barbares et qui, sans savoir où elles s'arrêtaient, allaient en quête d'une nouvelle patrie.

Il y avait huit lieues de Liège à Landen.

Les pleurs des enfants, les gémissements des femmes, les plaintes des malades et des blessés mêlés à la population fugitive, faisaient de cette retraite quelque chose qui brisait le cœur et surtout le cœur de Danton, si pitoyable aux Liégeois.

Puis joignez à cette douleur profonde la séparation de Paris, cet arrachement du cœur; sa femme adorée mourant dans sa triste maison du passage du Commerce, qu'il trouverait vide en rentrant.

Et cependant il n'eut pas l'idée d'abandonner un instant, mauvais pasteur, le troupeau douloureux qu'il conduisait. Son devoir était là qui le rivait à la triste émigration bien plus sûrement qu'une chaîne.

Vers huit heures, les premières voitures atteignirent Landen. Alors Danton passa de l'arrière-garde à la tête de la colonne; il fit ouvrir toutes les portes, faire du feu devant toutes les maisons et barricader avec les voitures vides la rue de Maestricht.

Des sentinelles à cheval furent placées sur la grande route. Si l'on avait à craindre une attaque de l'ennemi, c'était du côté de Saint-Trond, que nos troupes avaient abandonné pendant la nuit.

Vers midi, les sentinelles se retirèrent; on entendait les pas d'une troupe de chevaux.

Danton plaça dans les deux premières maisons une vingtaine de chevaliers de l'arquebuse et une soixantaine d'autres derrière les charrettes; il recommanda à chacun de viser les hommes et d'épargner les chevaux dont on avait besoin pour les malades et les nouvelles charrettes que l'on pourrait se procurer à Landen.

Ces cavaliers dont on avait entendu le bruit, c'était un escadron de uhlans qui allaient à la découverte.

La neige tombait épaisse, on ne voyait pas à cinquante pas devant soi, les cavaliers autrichiens approchèrent sans défiance jusqu'à trente pas de la barricade. Tout à coup une fusillade terrible éclata, et une soixantaine d'hommes tombèrent de leurs chevaux qui, tout effarés, s'élancèrent dans toutes les directions.

Les uhlans en désordre se retirèrent pour aller se reformer à un quart de lieue, puis ils revinrent au grand galop sur la barricade; mais, en arrivant à la ligne de morts qu'ils avaient laissée, ils essuyèrent une seconde grêle de balles qui leur faucha encore une trentaine d'hommes.

Cette fois ils tournèrent bride, mais pour ne plus reparaître.

Chacun se mit alors à courir après les chevaux sans maître, tandis que de nouveaux volontaires accourus au bruit commencèrent à dépouiller les uhlans de leurs pelisses et de colbacks, destinés à faire des fourrures pour les femmes et pour les enfants.

Toutes les maisons de la rue de Saint-Trond furent ouvertes pour recevoir les Liégeois fugitifs, et de grands feux furent faits dans les cheminées. Là on eut du pain et de la bière en abondance. Danton paya en bons sur le trésorier général.

A deux heures on put se remettre en route. Il n'y avait que six lieues de Landen à Louvain. Les chevaux, les pelisses et les colbacks des uhlans avaient apporté de grands soulagements dans la retraite.

Ils avaient été d'autant mieux reçus que nous n'avions eu ni tués ni blessés.

On arriva à Louvain vers neuf heures du soir. Toute la ville était illuminée pour faciliter les bivacs dans la rue; les femmes et les enfants furent reçus dans les maisons, les hommes restèrent dehors.

Danton refusa les logements et les lits qu'on lui offrait, il se jeta sur une botte de paille et dormit.

Il se réveilla sombre et frissonnant entre minuit et une heure. Il avait vu sa femme en rêve. Il était convaincu qu'elle était morte à cette heure et était venue lui dire adieu.

C'était dans la nuit du 6 au 7 mars.

Le lendemain il voulait prendre congé des pauvres fugitifs; ils n'avaient plus rien à craindre de l'ennemi. Les lignes françaises s'étaient reformées derrière Saint-Trond. Le corps d'armée de Miranda tout entier bivaquait entre Landen et Louvain.

Mais il semblait à ces pauvres gens que Danton, ce tribun si redouté, cet homme de sang, était leur palladium. Les femmes se mirent à genoux sur son chemin; elles firent joindre les mains aux petits enfants.

Il pensa à ses petits enfants et à sa femme, poussa un soupir..., mais il resta.

XLIV

L'AGONIE

Pendant ce temps Jacques Mérey, fidèle à la promesse qu'il avait faite à son ami, luttait contre le mal de tout le pouvoir de la science.

En quittant Danton dans le cabinet d'un des secrétaires de la Convention, il avait laissé à celui-ci deux heures pour faire ses adieux à sa femme; mais les adieux du terrible olympien n'étaient pas de ceux que l'on fait à une femme mourante.

Il trouva madame Danton souriante et brisée tout à la fois.

A cette époque, où les travaux chimiques du dix-neuvième siècle sur le sang n'étaient point faits encore et où l'on ignorait sa composition et ses éléments, la maladie dont madame Danton était atteinte n'était point ou était à peine connue sous le nom d'anémie, mais sous le nom d'anévrisme avec lequel on la confondait.

Toute excitation exagérée et persistante du système nerveux peut amener l'anémie, c'est-à-dire sinon l'absence du moins l'appauvrissement du sang; mais ce sont surtout les chagrins et l'abattement moral prolongés qui ont ce résultat fatal; alors les globules sanguins qui composent en partie le sang diminuent dans des proportions effrayantes, et des hémorrhagies se produisent par l'effet plus aqueux du sang.

On comprend parfaitement, le tempérament de madame Danton étant donné comme celui d'une femme calme, douce et religieuse, que les événements auxquels son mari avait pris part, que ceux bien plus encore dont il avait été le héros, eussent produit sur la santé de sa femme ce terrible changement.

Jacques Mérey l'avait déjà examinée avec la plus grande attention; mais le docteur, au courant de la science, la dépassant quelquefois à force de travail et de génie, ne pouvait voir autre chose dans l'état de madame Danton que ce qu'y eût vu le plus habile médecin.

La malade était couchée sur une chaise longue, elle avait le visage blême, les lèvres pâles, les joues décolorées. Il découvrit les bras et la poitrine: les bras et la poitrine

avaient la teinte blafarde du visage. La langue et toutes les muqueuses participaient à cette pâleur.

Il lui prit le poignet; le pouls était petit, insensible, intermittent; parfois la chaleur de la peau était diminuée.

Madame Danton regarda tristement Jacques Mérey.

— Voulez-vous me dire ce que vous éprouvez? lui demanda-t-il.

— Une grande difficulté de vivre, répondit la malade; de l'essoufflement au moindre exercice.

— Des palpitations?

— Oui, des étourdissements, des étouffements, des éblouissements, des tintements d'oreille.

— Y a-t-il longtemps que vous avez perdu du sang?

Elle devait boire, chaque fois qu'elle aurait soif, une tisane amère.

Jacques prit congé de madame Danton.

Elle le suivit des yeux, et lorsqu'il fut à la porte, comme il se retournait, leurs yeux se rencontrèrent.

— Vous voulez me demander quelque chose, dit Jacques, qui se rappela les confidences que Danton lui avaient faites relativement aux tendances religieuses de sa femme.

— Oui, dit-elle.

Jacques se rapprocha de son lit.

Elle lui prit la main et le regarda.

— Je suis femme, dit-elle, et fidèle à la croyance de nos pères, je ne voudrais pas mourir hors de l'Eglise. Promet-



Danton monta à la tribune.

— Ce matin, la valeur d'un verre à peu près.

— Par la bouche ou par le nez?

— Par le nez.

— L'a-t-on mis de côté?

— Oui, ma belle-mère a dû le mettre à part.

Jacques appela madame Danton la mère; elle apporta le sang qu'elle avait conservé dans un plat creux.

La fibrine était presque nulle, tout était tourné en sérosité.

Jacques prit un papier et une plume.

Puis il prescrivit une décoction de quinquina et une préparation martiale, espèce d'opiat que l'on faisait avec de la limaille de fer et du miel.

Madame Danton devait prendre trois petits verres à bordeaux de quinquina en décoction par jour, et toutes les heures manger une cuillerée à café de miel et de limaille.

tez-moi de me dire quand il sera temps d'envoyer chercher un prêtre.

— Rien ne presse, madame, répondit Jacques.

— Il ne faudrait point par crainte de m'impressionner, continua madame Danton, m'exposer à ne pas remplir mes devoirs religieux. Je ferais une mauvaise mort. Et d'ailleurs, ajouta-t-elle, il me faut un peu de temps pour trouver un prêtre.

— Vous voulez un prêtre non assermenté? demanda le docteur.

— Oui, fit-elle en baissant les yeux.

— Prenez garde, ces hommes-là sont des fanatiques qui ne comprennent point la parole de Dieu. Ils seront implacables.

— Pour moi, n'ai-je pas toujours été bonne mère et chaste épouse?

— Non, pour votre mari.

Elle resta pensive un instant.

— Je veux essayer d'abord d'un prêtre non assermenté, dit-elle ; s'il est trop sévère, vous m'en irez chercher un autre à votre choix.

Jacques s'inclina.

— Cette pensée de la confession vous tourmente-t-elle? demanda Jacques.

— Oui, je l'avoue.

— Eh bien, quand il sera temps je préviendrai votre belle-mère et elle viendra avec le prêtre.

Madame Danton sourit, laissa retomber sa tête sur le dossier de la chaise longue, et poussa un soupir de satisfaction.

Pendant un jour ou deux les remèdes du docteur opérèrent avec une certaine efficacité. Mais le troisième jour les symptômes fâcheux reprirent le dessus. La vue se troubla, des points noirs se dessinèrent sur les objets, la susceptibilité nerveuse devint extrême.

Jacques constata ces symptômes, ordonna les toniques les plus efficaces qu'il put trouver, mais en quittant madame Danton il dit à la belle-mère :

— Demain, allez chercher le prêtre.

Le lendemain le docteur comptait n'aller voir la malade qu'à sa sortie de la séance, afin de lui laisser tout le temps d'accomplir ses devoirs religieux ; mais vers deux heures de l'après-midi Camille Desmoulins accourut, lui annonçant que madame Danton était au plus mal.

Il priait Jacques de tout quitter pour lui porter secours.

Le docteur fut étonné ; il connaissait les accidents habituels de la maladie, et ne croyait pas à la mort avant quatre ou cinq jours.

Il interrogea Camille, qui ne put rien lui dire autre chose, sinon que la belle-mère de madame Danton était accourue chez lui pour lui dire que sa fille était au plus mal.

Jacques prit une voiture et se fit conduire passage du Commerce ; les enfants et la belle-mère pleuraient ; madame Danton priait, les yeux fermés et les mains jointes.

Des larmes coulaient entre ses paupières fermées.

Il demanda ce qui s'était passé.

La belle-mère secoua la tête.

— Le prêtre, oh ! le prêtre, murmura-t-elle.

— Il a refusé l'absolution ? demanda Jacques.

— Il l'a maudite.

— Pourquoi lui avez-vous dit chez qui il était? Le nom des mourants n'est pas un péché, et le prêtre n'a pas besoin de le savoir.

— Oh ! je ne l'avais pas dit, répondit madame Danton la mère ; je m'étais rappelé votre recommandation. Mais, en entrant ici, il a vu le portrait de mon fils, par David il l'a reconnu, alors sa poitrine s'est gonflée de colère, ses yeux sont devenus sanglants, il a étendu la main vers la peinture.

— Pourquoi avez-vous le portrait de ce réprouvé ici? a-t-il demandé.

Nous n'avons répondu ni l'une ni l'autre.

— Tant que ce portrait sera ici, a-t-il dit en étendant le poing vers lui, Dieu n'y entrera pas !

Alors Georges, l'aîné des fils de Danton, s'est avancé vers le prêtre et lui a dit :

— Pourquoi montrez-vous le poing à papa ?

— Cet homme est ton père ! s'est écrié le prêtre.

— Mais oui, cet homme est mon père, a répondu l'enfant.

— Arrière, reptile !

Monsieur ! a dit ma belle-fille en étendant les bras vers son enfant.

— Ah ! vous êtes sa mère, ah ! vous êtes la femme de cet homme, ah ! vous avez vécu avec ce Satan, avec ce réprouvé, avec cet antechrist, et vous espérez le pardon du Seigneur. Jamais ! jamais ! jamais ! mourez dans l'impénitence finale. Je vous maudis, et que ma malédiction tombe sur lui, sur vous et sur vos enfants, jusqu'à la troisième et la quatrième génération.

Et il est sorti.

Les enfants pleuraient, ma fille s'est évanouie. J'ai couru chez Camille et vous l'ai envoyé. Voilà l'histoire telle qu'elle s'est passée.

— Le misérable ! s'écria Jacques. Je l'avais prévu.

Puis se tournant vers madame Danton, qui restait muette et immobile :

— Je vais vous en chercher un, moi, dit-il, et qui ne vous maudira pas.

Il sortit, remonta dans son fiacre, courut à la Convention et en ramena l'évêque de Blois, le digne Grégoire.

Celui-ci entra avec le sourire sur les lèvres et la bénédiction dans le cœur.

— Je ne vous ferai qu'une question, madame, lui dit-il.

Elle rouvrit ses yeux pleins de larmes, et voyant le costume épiscopal de son visiteur :

— Laquelle, monseigneur? demanda-t-elle.

— Aimez-vous votre mari ?

— Je l'adore, dit-elle.

— Eh bien, répliqua l'évêque, vous avez dû souffrir au delà des péchés que vous avez commis. Je vous absous.

Alors il s'assit près d'elle, lui parla de Dieu, de sa bonté infinie ; il alla chercher les fibres les plus secrètes du cœur de la mère et de l'épouse, et comme il vit que, rassurée sur elle, c'était pour le salut de son mari qu'elle tremblait, il lui montra Dieu créant dans sa science de l'avenir les hommes pour les époques où ils doivent vivre, et mesurant sa miséricorde aux missions terribles que les Titans révolutionnaires reçoivent de lui.

Il l'avait trouvée dans les larmes et rebelle à la mort. Il la quitta pleine d'espérance et tendant les bras à la grande consolatrice de tous les maux.

Jacques, dès lors, n'eut plus qu'à adoucir matériellement, autant qu'il était en son pouvoir, le terrible passage de l'éternité.

Le lendemain, la maladie avait fait de nouveaux progrès et les symptômes étaient plus graves. La vue se perdait tout à coup, et, pendant des intervalles qui allaient toujours s'augmentant, l'enflure des jambes gagnait le corps ; il y avait des syncopes pendant lesquelles on croyait que la malade allait succomber ; la parole devenait lente et inintelligible.

La journée du 4 au 5 se passa ainsi.

Les journées du 5 et du 6 ne furent qu'une longue agonie. De temps en temps la malade rouvrait les yeux et les fixait sur le portrait de son mari qu'elle voyait comme à travers un brouillard. Elle voulait parler, mais elle ne pouvait articuler qu'une espèce de souffle modulé dans lequel on croyait reconnaître le nom de baptême de son mari : Georges.

Enfin, vers le soir du 6, le coma s'empara d'elle ; vers minuit, elle fit quelques mouvements produits par une convulsion ; enfin, entre minuit et une heure, elle prononça distinctement le mot : adieu ! et expira.

Jacques Mérey alla à la pendule, et l'arrêta à minuit trente-sept minutes.

C'était juste l'heure à laquelle Danton avait affirmé qu'elle lui était apparue.

Jacques suivit de point en point les instructions de Danton, il plongea le cadavre dans une dissolution concentrée de sublimé corrosif, il le mit dans une bière de chêne s'ouvrant à l'aide d'une serrure, dont il garda la clef. Enfin, après toutes les cérémonies de l'église, après une messe mortuaire, où officia l'évêque de Blois, le cadavre de la noble créature fut déposé dans un caveau provisoire du cimetière Montparnasse.

Celui qui la conduisit à sa dernière demeure ne se doutait pas que, dans ce même pays où il avait contribué à détruire la royauté et la superstition, sous le règne du fils de Philippe-Égalité, l'archevêque de Paris, M. de Quélen, refuserait une messe à son cadavre, et qu'il serait porté à sa dernière demeure sans prières et sans prêtre, au milieu du concours vengeur de vingt mille citoyens.

XLV

RETOUR DE DANTON

Pendant l'absence de Danton, un orage terrible s'était élevé contre la Gironde.

Nous avons expliqué aussi brièvement que possible d'où venait son impopularité.

Les girondins n'étaient pas devenus royalistes, comme on le disait, mais les royalistes, de nom du moins, s'étaient faits girondins.

On sait de quelle popularité ils avaient joui d'abord ; la révolution au 20 juin et au 10 août avait été en eux.

Les jacobins, de leur côté, s'étaient jetés dans des excès qu'à tort ou à raison ils avaient cru nécessaires à la révolution.

Ils avaient fait les journées de septembre.

Les girondins regardaient les actes des 2 et 3 septembre, comme des crimes atroces ; ils avaient demandé la poursuite de ces crimes.

Ils firent, comme nous l'avons dit, accuser Robespierre à la tribune. — Par qui? Par Roland qui était l'intégrité ; par Condorcet qui était la science ; par Brissot qui était la loyauté ; par Vergniaud qui était l'éloquence? Non. Par Louvet, l'auteur de *Faublas*, c'est-à-dire aux yeux de tous par la frivolité.

Robespierre répondit par deux mensonges. Il dit qu'il n'avait jamais eu de relation avec le comité de surveillance de la Commune, premier mensonge ; il répondit qu'il

avait cessé d'aller à la Commune avant les exécutions, second mensonge.

Les honneurs de la séance furent pour Robespierre. De ce jour date le premier nuage jeté sur la popularité de la Gironde.

Il s'agissait d'élire un nouveau maire. Un ex-cordonnier de la rue Mauconseil, nommé Lhuillier, balança trois jours le candidat girondin, Chambon, qui fut nommé à grand'peine.

Signe grave et sinistre, la majorité flottait entre elle et les jacobins.

Les jacobins et la Montagne avaient cru la mort du roi indispensable, et ils avaient, comme un seul homme, voté la mort du roi, sans appel et sans sursis.

Les girondins, au contraire, au moment de la chute du roi, avaient eu l'imprudence de lui écrire; puis, le moment venu de voter, ils avaient voté sans ensemble, les uns pour la mort simple, les autres pour la mort avec sursis, les autres pour la mort avec appel.

Les girondins étaient donc divisés, et ils avaient donné prise aux montagnards et aux jacobins, qui leur reprochaient à tout moment leur faiblesse politique.

Danton, nous l'avons dit encore, avait fait un pas pour se rapprocher de la Gironde. La Gironde s'était éloignée de lui. Guadet l'avait appelé septembriseur.

Danton s'était contenté de secouer tristement la tête.

— Guadet, lui dit-il, tu as tort, tu ne sais pas pardonner, tu ne sais pas sacrifier ton sentiment à la patrie, tu es opiniâtre; tu périras!

Et Danton avait laissé aller la Gironde à la dérive.

Les girondins avaient eu un ministère tiré du cœur même de la Gironde: Roland, Larivière et Servan.

Ce ministère n'avait pas su se maintenir en position.

Ils avaient eu un général girondin: Dumouriez.

Mais après avoir gagné deux batailles, après avoir sauvé la France à Valmy et à Jemmapes, il avait été accusé de ne l'avoir sauvée qu'au profit du duc de Chartres. Un voyage qu'il avait fait à Paris, quelques ouvertures qu'il avait risquées, avaient donné créance à ces bruits que les girondins n'osaient pas démentir. Seulement Dumouriez était l'homme heureux, et par conséquent l'homme indispensable.

Mais voilà qu'en quelques jours une grêle de nouvelles plus effrayantes les unes que les autres viennent s'abattre sur Paris.

La première est la révolte de Lyon.

Lyon, avec ses maisons à dix étages, avec ses caves noires où s'enterrent les canuts, Lyon était le refuge des agents d'émigration, des prêtres réfractaires et des religieuses exaltées. Les grands commerçants qui ne faisaient plus travailler, les marchands qui ne vendaient plus, pactisaient avec les nobles. Nobles, commerçants et marchands étaient royalistes et se disaient girondins, mais ces prétendus girondins avaient armé un bataillon de fédérés qui, sous le titre des fils de famille, insultaient les municipaux, brisaient la statue de la liberté et les bustes de Jean-Jacques.

Encore une accusation sourde qui retombait sur les girondins. Ce n'était pas le tout. De même qu'à la panique de Valmy, quinze cents hommes s'étaient éparpillés, fuyant et criant partout que l'armée était battue. Les fugitifs traversaient la Belgique, les uns à pied, les autres à cheval, disant que Dumouriez trahissait et qu'il avait vendu la France.

Dumouriez, l'homme des girondins!

Mais Dumouriez avait commis des crimes bien autrement graves que de se laisser battre. A son passage à Bruges on lui avait donné un bal.

Un petit jeune homme, tout en achevant sa contredanse, se présenta à lui, disant qu'il était commissaire du corps exécutif et qu'il se rendait à Ostende et à Nieuport pour faire monter des batteries et mettre ces deux places en état de défense.

Le général le regarda par-dessus son épaule et lui dit:

— Renfermez-vous dans vos fonctions civiles, monsieur, exécutez-les modérément et ne vous mêlez pas de la partie militaire qui me regarde.

Un autre commissaire, nommé Lintaud, lui écrivait une lettre, dans laquelle il le tutoyait et lui ordonnait de marcher immédiatement au secours de Ruremonde.

Dumouriez envoya cette lettre au ministre de la guerre avec cette apostille:

« Cette lettre devrait être datée de Charenton. »

Un troisième, nommé Cochelet, avait écrit au général Miranda, lieutenant de Dumouriez, lui ordonnant de prendre Maestricht avant le 20 février, sans quoi, disait-il, il le dénoncerait comme traître.

On comprend que toutes ces noises de Dumouriez contre les agents de la Convention ne raccommodaient pas ses affaires avec les jacobins.

Ces nouvelles, en arrivant à Paris, excitèrent un grand tumulte non seulement dans les rues, mais au sein même de la Convention.

Une grande foule se précipita dans la salle, envahissant les tribunes et criant à pleins poumons:

— A bas les traîtres! à bas les contre-révolutionnaires!

C'est au milieu d'un effroyable tumulte que plusieurs voix crièrent tout à coup: Danton! Danton! et que celui-ci, dont la voiture s'était brisée et qui avait fait les trente dernières lieues à cheval et à franc étrier, entra couvert de boue à l'assemblée.

A cet aspect, tout le monde se tut.

Alors d'une voix tonnante:

— Citoyens représentants, dit-il, le ministre de la guerre vous cache la vérité; j'arrive de Belgique, j'ai tout vu; voulez-vous des détails?

Sept cents voix répondirent par le cri: Parlez! parlez!

Alors Danton, avec l'énergie que nous lui connaissons, fait le récit qu'on a lu dans le chapitre précédent; il lui montre toute cette brave population de Liège, hommes, femmes, vieillards, enfants, nos alliés, abandonnant leurs maisons, mourant de faim, de froid, par les grands chemins, se réfugiant à Bruxelles et n'ayant d'espoir que dans la France.

Seulement, où la France puisera-t-elle son espoir à elle? Dumouriez est en pleine retraite; une partie de l'armée est en pleine déroute.

Puis il ajoute:

— La loi du recrutement sera trop lente; il faut que Paris s'élance.

Alors, de toutes les tribunes et de tous les bancs, un cri s'élance:

— Dumouriez à la barre! Mort à Dumouriez! mort aux traîtres!

Mais Danton s'écrie:

— Dumouriez n'est pas si coupable que vous le croyez. On lui a promis trente mille hommes de renfort; il n'a rien; il faut que des commissaires parcourent les quarante-huit sections, appellent les citoyens aux armes et les somment de tenir leur serment; il faut qu'une proclamation soit adressée à l'instant même aux Parisiens; s'ils tardent, tout est perdu; la Belgique est envahie; armons-nous, défendons-nous, sauvons nos femmes et nos enfants; qu'on arbore à l'Hôtel-de-Ville le grand drapeau qui annonce que la patrie est en danger, et que le drapeau noir flotte sur les tours de Notre-Dame!

Puis, au milieu des applaudissements, des bravos, Danton, pâle comme un spectre, sombre comme la nuit, descend du haut de la Montagne vers l'endroit où Jacques Mérey, non moins pâle et non moins sombre, l'attendait.

Les deux hommes n'échangèrent chacun que deux mots.

— Morte? demanda Danton.

— Oui, répondit Mérey.

— La clef?

— La voilà.

Et Danton sortit comme un fou des Tuileries.

Il sauta dans une des voitures qui stationnaient pendant toutes les séances à la porte des Tuileries, mit un assignat de dix francs dans la main du cocher, en lui disant:

— Ventre à terre! passage du Commerce.

Le cocher fouetta ses chevaux qui partirent aussi vite que peuvent partir des chevaux de fiacre.

Au pont Neuf, un embarras de voitures arrêta le fiacre; Danton passa sa tête bouleversée par la portière et cria:

— Place!

Un cabriolet avait engagé sa roue avec une charrette.

Le cocher du cabriolet tirait de son côté, le charretier tirait du sien.

— Place! cela t'est bien aisé à dire, fit le cocher du cabriolet. Fais-toi faire place toi-même, si tu peux.

Le conducteur de la charrette tirait avec cet entêtement plein de malveillance du conducteur des grosses voitures qui savent que les petites ne peuvent rien contre elles. Attelé de deux chevaux, il continuait de marcher, et traînait à reculons le cabriolet et son cheval.

Danton jeta un regard sur la physionomie sournoisement riante de cet homme et vit qu'il était inutile de lui rien demander. Il ouvrit la portière, sauta à bas de son fiacre, s'approcha, passa une épaule sous l'arrière de la charrette, et d'un violent effort la jeta sur le côté.

Puis il remonta dans sa voiture en criant au cocher:

— Passe maintenant.

Après une pareille preuve de force, Danton pensait bien que personne ne se mettrait plus sur sa route; aussi les autres voitures s'écartèrent-elles en une seconde, et cinq minutes après Danton était à la porte de la triste maison.

Là, il sauta à terre, monta rapidement les deux étages; mais arrivé à la porte il s'arrêta tout tremblant.

Il n'osait sonner.

Enfin il tira le cordon et la sonnette retentit.

Des pas alourdis s'approchaient de la porte.

— C'est ma mère, murmura-t-il.

Et, en effet, la porte s'ouvrit et madame Danton, vêtue de deuil, parut sur le seuil.

Les deux enfants, en deuil comme la grand'mère, étaient venus voir curieusement qui sonnait.

— Mon fils! murmura la vieille.

— Papa! balbutièrent les enfants.

Mais Danton ne parut voir ni les uns ni les autres; il entra sans dire une parole, ouvrit toutes les portes, comme s'il espérait dans chaque chambre retrouver celle qu'il avait perdue.

Puis, le dernier cabinet ouvert, il se rejeta tout éperdu dans la chambre à coucher, enveloppa de ses bras les oreillers sur lesquels elle avait rendu le dernier soupir, et les baisa convulsivement avec des cris et des larmes.

La vieille mère profita de ce moment où son cœur semblait se fondre pour pousser les enfants dans ses bras.

Il les prit, les pressa contre sa poitrine.

— Ah! dit-il, qu'elle a dû avoir de peine à vous quitter.

Puis il tendit la main à sa mère, l'attira à lui et appuya un baiser sur chacune de ses joues flétries.

— Et maintenant, dit-il, qu'on me laisse seul.

— Comment, seul? s'écria madame Danton.

— Ma mère, dit-il, il y a une voiture à la porte, montez dedans avec les enfants, conduisez-les chez Camille, laissez-les et restez vous-même avec Lucile, et envoyez-moi Camille, il faut que je lui parle à l'instant même; voici un second assignat de dix francs que vous donnerez au cocher pour qu'il reste à ma disposition.

Dix minutes après Camille accourait se jeter dans les bras de Danton.

— Il faut, lui dit celui-ci, que tu te fasses reconnaître du commissaire de police du quartier, que tu ailles avec lui jusqu'au cimetière Montparnasse. Le corps de ma femme est déposé dans un caveau provisoire; le commissaire de police t'autorisera à mettre la bière dans le fiacre; tu me la rapporteras; je veux revoir encore une fois celle que j'ai tant aimée.

Camille ne fit pas une observation, il obéit.

Camille se nomma et nomma Danton. Le nom de celui-ci inspirait une si grande terreur que le commissaire ne chercha pas même à discuter; il monta en fiacre avec Camille Desmoulins, se rendit au cimetière Montparnasse, alla au caveau provisoire, se fit remettre la bière, que deux fossoyeurs portèrent dans le fiacre.

Danton entendit le roulement de la voiture qui s'arrêtait devant la porte; il descendit ou plutôt se précipita dans les escaliers, remercia Camille et le commissaire, qui avait voulu s'assurer qu'il venait bien au nom de Danton.

Camille voulut faire signe à deux commissionnaires qui jouaient aux cartes sur une borne; mais Danton l'arrêta, fit ses remerciements au magistrat, chargea l'objet sur ses épaules et le monta au second étage.

Une grande table avait été préparée dans la chambre à coucher de madame Danton; il posa la bière dessus.

Puis, se tournant vers Camille, il lui tendit la main.

— Je veux être seul! dit-il.

— Et si je ne voulais pas te laisser seul, moi?

— Je te répéterais: *Je veux être seul.*

Et il prononça ces paroles avec une telle énergie que Camille vit bien qu'il n'y avait pas d'observation à lui faire.

Il sortit.

Resté seul en face de la bière, Danton tira de sa poche la clef que lui avait remise le docteur, lui fit faire un double tour dans la serrure; puis, avant d'oser lever le couvercle, il attendit un instant.

La morte était enveloppée dans son suaire. Danton en écarta les plis.

Alors, on dit qu'il enveloppa le corps de ses deux bras, l'arracha à la bière et, l'emportant sur le lit où elle était morte, essaya de la faire revivre dans un funèbre et sacrilège embrassement.

XLVI

SURGE, CARNIFEX

Ainsi, après une lutte de sept mois, après deux grandes batailles gagnées, Paris se retrouvait dans la même situation qu'en août 1792.

Comme en avril 1792, Danton venait de faire un appel au patriotisme des enfants de Paris.

Comme en 1792, Marat criait, ayant un écho dans la Montagne, qu'il fallait abattre la contre-révolution et surtout ne pas laisser derrière soi d'ennemis.

Paris fut admirable.

D'autant plus admirable que cette fois il n'y avait plus d'enthousiasme, non, l'enthousiasme avait été noyé dans le sang de septembre, mais seulement du dévouement.

Le faubourg envoya une garde à la Convention, et en deux jours fit trois ou quatre mille volontaires qu'il arma et équipa.

Les halles furent sublimes: une seule section, celle de la halle au blé, donna mille volontaires. Ils défilèrent à l'Assemblée, muets, sombres, la tête inclinée en avant par l'habitude de porter des sacs sur leur tête. Ils quittèrent tout, leur métier, leur femme et leurs enfants méritant par le cœur comme par le corps le titre qu'ils s'étaient donné eux-mêmes de *Forts pour la patrie.*

Le soir il y eut aux halles repas lacédémonien; chacun apporta ce qu'il avait; ceux-là le pain, ceux-ci le vin, ceux-ci la viande et le poisson; ceux qui arrivèrent les mains vides se mirent à table comme les autres et comme les autres mangèrent.

Un cri unanime de Vive la nation! se fit entendre; puis on se sépara; chacun avait ses adieux à faire, on partait le lendemain.

Maintenant toutes ces nouvelles, qui accablaient les girondins puisqu'elles venaient à la suite d'un ministère girondin, par les fautes d'un général girondin et par la révolte d'une ville girondine, donnaient prise sérieuse aux meneurs révolutionnaires, c'est-à-dire à leurs ennemis réunis: Montagne, Commune, jacobins, cordeliers, faubourgs.

Les girondins, presque tous avocats, nous l'avons déjà dit, prêchaient la soumission à la loi. Ils disaient: Tombons, mais légalement.

Ils oubliaient que les lois dont ils voulaient mourir victimes étaient des lois faites en 91 et 92, c'est-à-dire pour une époque de monarchie constitutionnelle et non pour une époque de révolution.

La loi qu'ils invoquaient était tout simplement le suicide de la République.

Il y avait un moyen d'obvier à tout, c'était de tirer du sein de la Convention même un tribunal qui concentrerait tous les pouvoirs dans ses mains, et qui prendrait le titre du *tribunal révolutionnaire.*

Pour lui, il n'y aurait d'autre loi que la loi du salut public.

Par lui, l'influence des girondins s'appuyant sur la *loi ancienne* était neutralisée. C'était à eux de se soumettre à la *loi nouvelle.* S'ils voulaient résister, on les briserait.

Et c'est ce que ne voulait pas encore la Convention. La Convention sentait parfaitement combien l'affaiblirait la mort d'hommes éloquents, honnêtes, dévoués à la république, ayant un immense parti, et dont le seul crime était l'hésitation à mettre le pied dans le sang.

Mais il y a dans tous les partis des enfants perdus qui veulent à quelque prix que ce soit le triomphe de leur idée; les enfants perdus de la Révolution se réunissaient à l'Evêché et y formaient une société régulière qui n'était pas reconnue par la grande société jacobine.

Cette société avait trois chefs: l'Espagnol Guzman, Tallien, ancien scribe de procureur, Collot d'Herbois, ex-comédien.

Les chefs secondaires étaient un jeune homme nommé Varlet, qui avait hâte de tuer; Fournier, l'Auvergnat, ancien planteur, ne connaissant que le fouet et le bâton et célèbre dans les massacres d'Avignon; le Polonais Lazouski, héros du 10 août et qui était l'idole du faubourg Saint-Antoine.

Les six conjurés, — on peut donner le nom de conjuration à un pareil projet, — se réunirent au café Corazza et décidèrent de profiter du trouble dans lequel était Paris pour y soulever une émeute. Il s'agissait tout simplement, au milieu de l'émeute, de faire marcher une section sur le club des Jacobins et l'autre sur la Commune.

Cette dernière section, accusant la Convention de laisser échapper le pouvoir à ses mains débiles, forcerait la Commune de le prendre.

La Commune, ayant des pouvoirs dictatoriaux, épurerait alors la Convention; les girondins seraient alors expulsés par l'Assemblée elle-même, ou si elle refusait, ils seraient tués pendant le tumulte.

Danton, préoccupé de la mort de sa femme, n'y mettrait aucun obstacle, Robespierre, qui à toute occasion invectivait la Gironde, à coup sûr laisserait faire.

Les girondins eux-mêmes fournissaient des armes contre eux.

Dans leur bonne intention, et pour rassurer Paris, leurs

journaux, dirigés par Gorsas et Fiévée, disaient que Liège était évacuée, mais n'était pas prise, et que, en tout cas, l'ennemi n'oserait se hasarder en Belgique.

Et en même temps les Liégeois, démenti vivant, arrivaient à moitié nus, les pieds meurtris de la route, traînant leurs femmes par les bras, portant leurs enfants sur leurs épaules, mourant de faim, invoquant la loyauté de la France, et à son défaut la vengeance de Dieu.

Le nouveau maire de la Commune et son rapporteur, prévoyant ce qui allait se passer et voulant soustraire le pouvoir auquel ils appartenaient à cette responsabilité dont ils étaient menacés d'épurer la Convention, se présentèrent le 10 au matin à l'Assemblée.

Ils demandèrent des secours pour les familles de ceux qui partaient, mais ils demandaient surtout un tribunal révolutionnaire pour juger les mauvais citoyens. Puis des volontaires apparurent à leur tour pour faire leurs adieux à la Convention.

— Pères de la patrie, disaient-ils, n'oubliez pas que nous allons mourir, et que nous vous laissons nos enfants.

La harangue était courte et digne de Spartiates.

Mais implicitement, pour le salut de ces enfants laissés à la Convention, elle réclamait un tribunal révolutionnaire.

Alors Carnot se leva, Carnot que l'on nomma plus tard l'organisateur de la victoire.

— Citoyens, dit-il aux volontaires, vous n'irez pas seuls à la frontière, nous irons avec vous, nous vaincrons avec vous ou nous mourrons avec vous.

Et, l'Assemblée, à l'unanimité, décida que quatre-vingt-deux membres de la Convention se transporteraient aux armées.

Des députés avaient été chargés de visiter les sections; ils revinrent en disant que toutes insistaient pour la création d'un tribunal révolutionnaire. Jean Bon Saint-André se leva, appuyant la demande qui paraissait commandée par la volonté générale.

Pendant ce temps, Levasseur rédigeait la proposition.

Deux hommes doux et bons qui ignoraient quel instrument de mort ils bâtissaient!

Jean Bon Saint-André, un pasteur protestant qui nous improvisa une marine, la lança à la mer, se fit marin de prêtre qu'il était, et nous légua, après le fatal combat du 1er juin 1794, la consolante légende du *Vengeur*, qui n'est pas encore, mais qui deviendra un jour de l'histoire.

Levasseur, un médecin, qui, envoyé à une armée en pleine révolte, arrêta et soumit la révolte d'un mot.

Le tribunal révolutionnaire fut voté en principe, mais on en remit à plus tard l'organisation.

En ce moment, et au milieu du tumulte, Danton, qui depuis trois jours n'était pas venu à l'Assemblée, parut.

Danton, c'est-à-dire l'ombre de Danton! Danton, les genoux tremblants, les joues pendantes, les yeux rougis par les larmes, les cheveux blanchis aux tempes, encore livide de son contact avec la mort.

Il monta lentement et lourdement à la tribune lui qui d'habitude s'y précipitait. On eût dit qu'il sentait peser sur lui, sur sa douleur et sur les suites qu'elle avait eues, les regards de toute l'Assemblée.

Les regards de la Gironde surtout l'enveloppaient.

Ce grand parti et ceux qui s'y étaient rattachés comprenaient que cet homme qui montait à la tribune, que cet homme qu'ils avaient flétri du nom de septembriseur, que cet homme dont ils avaient refusé l'alliance, portait en lui leur salut ou leur mort.

On sentait qu'à la terreur qui pesait déjà sur l'Assemblée, Danton apportait un supplément de terreur.

— Vous avez, dit-il d'une voix rauque, voté *en principe* l'existence future du tribunal révolutionnaire, mais vous n'en avez pas décrété l'*organisation*. Quand sera-t-il organisé? quand fonctionnera-t-il? et quand satisfaction contre les traîtres sera-t-elle donnée au peuple? Avec les obstacles que nous rencontrons dans cette Assemblée même, nul ne le sait.

Puis, avec un sourire terrible: — Parlons donc d'autre chose, dit-il.

— Je vous rappellerai, continua-t-il, qu'en septembre on sauva les prisonniers pour dettes, en ouvrant les prisons la veille du massacre. Eh bien! aujourd'hui, je ne dis pas que les circonstances soient les mêmes, mais il est toujours temps d'accomplir une œuvre juste. Aujourd'hui, consacré est ce principe que nul ne peut être privé de sa liberté que pour avoir forfait à la société: plus de prisonniers pour dettes, plus de contrainte par corps; abolissons ces vieux restes de la loi romaine des douze tables et du servage du moyen âge; abolissons enfin la tyrannie de la richesse sur la misère; que les propriétaires ne s'alarment point, ils n'ont rien à craindre: respectez la misère, elle respectera l'opulence.

L'Assemblée frémit.

L'homme du 2 septembre annonçait-il un 12 mars?

En tous cas, elle comprit le sens et la portée de la nouvelle loi qu'on lui demandait; elle se leva avec empressement, et, à l'unanimité, elle vota l'abolition de la contrainte par corps.

— Ce n'est pas assez, ajouta Danton; ordonnez que les prisonniers de cette catégorie soient élargis à l'instant même.

Et l'élargissement immédiat fut voté.

Puis Danton se rassit, ou plutôt retomba sur son banc, dans le muet silence de la mort.

En ce moment, un homme assis au banc des girondins déchira une feuille de ses tablettes, écrivit dessus ces deux mots de Mécène à Octave:

— *Surge, carnifex!* Lève-toi, bourreau!

Et il signa: Jacques Mérey.

Danton, auquel un huissier remit la feuille déchirée des tablettes du docteur, tourna lentement un regard atone de son côté.

Jacques Mérey se leva, et, comme le commandeur à don Juan, il fit signe à Danton de le suivre.

Danton le suivit.

Jacques Mérey prit le corridor, ouvrit ce cabinet du secrétaire de l'Assemblée où il avait déjà eu une conférence avec Danton et attendit celui-ci.

Danton apparut un instant après lui à la porte.

— Ferme cette porte et viens, dit Mérey.

Danton obéit.

— Au nom du dernier soupir de ta femme que j'ai reçu, dit Jacques Mérey, où veux-tu en venir, malheureux?

— A vous sauver tous, dit Danton d'une voix sourde, et cela malgré vous-mêmes, qui voulez vous perdre.

— Etrange manière de t'y prendre! dit Mérey avec ironie.

— On voit bien que tu n'as pas été ministre de la justice et que tu ne sais pas ce qui se passe. Je vais te le dire en deux mots, puis je rentrerai pour faire un dernier effort en votre faveur. Tâchez d'en profiter.

— Parle! reprit Jacques Mérey.

— Commençons par la province, dit Danton, — ça ne sera pas long, sois tranquille, — et finissons par Paris. Tu sais que Lyon est révolté. La Convention n'avait pas une armée à envoyer à Lyon. La Convention a fait ce qu'eût fait Sparte: elle a envoyé un citoyen héroïque, un cœur intrépide, un homme que le sang n'effraye pas, car tous les jours depuis vingt ans il se lave les mains dans le sang, le boucher Legendre. Il a parlé comme s'il avait eu une armée de cent mille hommes derrière lui. On lui a présenté une pétition factieuse, il l'a mise en morceaux et l'a lancée à la tête de ceux qui la lui présentaient.

« Et si nous t'en faisions autant que tu viens d'en faire à notre pétition! » s'écria un des factieux.

« Faites! a-t-il répondu. Coupez mon corps en quatre-vingt-quatre morceaux et envoyez les morceaux aux quatre-vingt-quatre départements; chacun d'eux m'élèvera une tombe et chacun d'eux vouera mes assassins à l'infamie. »

Qu'est devenu Legendre? Nous n'en savons rien! assassiné probablement. Et sais-tu sous quel nom et sous quelle bannière les Lyonnais se sont révoltés? Sous le nom de *girondins*, sous la bannière de la *Gironde*. Le bataillon des fils de famille, *tous girondins*, s'est emparé de l'Arsenal, de la poudre, des canons; peut-être, à cette heure, les Sardes occupent-ils la seconde capitale de la France et le drapeau blanc flotte-t-il sur la place des Terreaux!

Sais-tu ce qui se passe en Bretagne et en Vendée? La Bretagne et la Vendée sont en pleine révolte; pendant que l'Autrichien nous met la pointe de l'épée sur la poitrine, la Vendée nous met le poignard dans le dos. Là, du moins ils ne se font pas passer pour girondins.

Mais votre général girondin trahit en Belgique, lui; nous avons à craindre non seulement la retraite mais l'anéantissement de l'armée; il ne nous y resterait ni un seul homme ni une seule ville, si Cobourg y avait lancé ses hussards et avait su profiter de l'irritation des Belges, qui seraient tombés sur nos fugitifs et les eussent anéantis. Et cependant ce Dumouriez il faut que nous le gardions jusqu'à ce qu'il nous perde, ou que nous nous sauvions en le perdant.

Maintenant, à Paris, voilà ce qui s'y passe. Les membres du club de l'Evêché ont décrété la mort de vingt-deux d'entre vous. Ces vingt-deux là seront assassinés sur leurs bancs, à la Chambre; le reste du parti sera emprisonné à l'Abbaye, et on renouvellera sur lui la justice anonyme de septembre

Veux-tu savoir ce qu'a dit Marat ce matin avant de venir à l'Assemblée?

« On nous appelle buveurs de sang, a-t-il dit, eh bien! méritons ce nom en buvant le sang des ennemis. La mort des tyrans est la dernière raison des esclaves. César fut as-

sassiné en plein sénat ; traitons de même les représentants infidèles à la patrie, et immolons-les sur leurs bancs, théâtre de leurs crimes. »

Alors Mamin, le même qui a porté la tête de la princesse de Lamballe pendant toute une journée au bout d'une pique, Mamin s'est proposé, lui et quarante de ses égorgeurs, pour vous assassiner tous cette nuit à domicile.

Hébert a appuyé.

« La mort sans bruit, donnée dans les ténèbres, a-t-il dit, vengera la patrie des traîtres et montrera la main du peuple suspendue à toute heure sur la tête des conspirateurs. »

Eh bien ! voilà ce qui a été décidé : l'assassinat de jour en pleine Convention, ou l'assassinat chez vous, nuitamment, dans vos demeures, comme à la Saint-Barthélemy.

Devines-tu maintenant ce que j'ai voulu faire pour vous? En proposant de faire élargir les prisonniers pour dettes, j'ai voulu vous faire comprendre que la mort était suspendue au-dessus de vos têtes, j'ai voulu vous donner un dernier avis.

Tu as mal interprété mes paroles, tant mieux. Tu me forces à m'expliquer clairement, je m'explique. Je ne veux pas votre mort. Je ne vous aime pas ; mais j'aime votre talent. votre patriotisme. tout mal entendu qu'il est ; votre honnêteté, toute impolitique qu'elle soit. Rentre, va t'asseoir près de tes amis ; dis-leur comme venant de toi, comme venant de moi, si tu veux, mais de moi ils se défieront. dis-leur, cette nuit, ou de se réunir en armes pour se défendre, ou de ne point coucher chez eux. Demain, demain, il fera jour ! Demain, le tribunal révolutionnaire sera organisé, et, si vous êtes véritablement des traîtres, c'est à un tribunal que vous répondrez de votre trahison.

Mérey tendit la main à Danton.

— Il ne faut pas m'en vouloir, lui dit-il, j'ai éte trompé par l'apparence.

— T'en vouloir ! dit Danton en haussant les épaules, pourquoi faire? On a besoin de la haine pour être Robespierre ou Marat, on n'a pas besoin de la haine pour être Danton, va.

Mérey avait déjà fait quelques pas vers la porte, quand Danton bondit vers lui.

— Ah ! dit-il en le serrant dans ses bras et en le pressant sur son cœur à l'étouffer, j'oubliais ce que tu as fait pour moi, ami ; je ne sais pas ce qui arrivera. mais tu as ta place dans mon cœur. Si tu es obligé de fuir, viens chez moi, et je réponds de ta vie, dussé-je te cacher dans le caveau où elle est renfermée !

Et, suffoquant au souvenir de sa femme comme un enfant que les larmes étouffent, il éclata en sanglots dans les bras de son ami.

XLVII

LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE.

Danton était bien instruit. Pendant qu'il dévoilait le complot à son ami Jacques Mérey, ce complot s'accomplissait.

Ces hommes dont la mission était d'être à la tête de toutes les actions sanglantes, ce flot révolutionnaire dont la nature était de déborder sans cesse, à qui tout ce qui tendait à fixer la Révolution était insupportable, tous ces hommes, las du nom d'assassins que Vergniaud et ses amis leur lançaient sans cesse du haut de la tribune, s'étaient mis en mouvement ; ils avaient couru à la section des Gravilliers. Elle était peu nombreuse ; ceux qui étaient présents, brisés de fatigue, dormaient.

— Nous venons, dirent les conspirateurs, au nom des jacobins ; les jacobins veulent une insurrection, et que la Commune saisisse la souveraineté, qu'elle épure la Convention.

Mais la section des Gravilliers était dans la main du prêtre assermenté Jacques Roux, celui qu'on avait présenté à Louis XVI pour l'accompagner à l'échafaud et qu'il avait refusé.

Il flaira un crime sous cette proposition : il répondit que le peuple était assemblé dans un repas civique et que c'était au peuple qu'il fallait s'adresser.

Econduits, ils s'éloignèrent.

Puis ils s'adressèrent à la section des Quatre-Nations, réunie à l'Abbaye, firent le même mensonge, obtinrent l'adhésion de quelques membres qui se joignirent à eux.

Armés de cette adhésion, ils se rendirent au repas civique qui s'étendait de l'Hôtel-de-Ville jusqu'aux halles.

On proposa à tous les convives, déjà un peu échauffés par le vin, d'aller fraterniser avec les jacobins.

La proposition fut acceptée.

Pendant qu'ils se mettaient en marche, Jacques Mérey rentrait dans la salle, laissant à Danton resté derrière lui le temps de se calmer. Assis à la gauche de Vergniaud, il lui communiqua l'avis de Danton, tendant à leur faire quitter la salle.

Vergniaud le communiqua aux autres girondins. Pas un ne bougea.

Danton rentra à son tour. Cette figure bouleversée était mobile comme l'ouragan. Chacun interpréta à sa guise la décomposition de ses traits, sa pâleur mortelle, ses soupirs profonds, qui semblaient prêts à faire éclater sa poitrine.

On venait de lire la lettre de Dumouriez ; Robespierre était à la tribune, et, contre toute attente, il disait :

— Je ne réponds pas de lui, mais j'ai encore confiance en lui.

Puis comme il ne pouvait monter à la tribune sans accuser, il ajouta que le moment demandait un pouvoir unique, secret, rapide, une vigoureuse action gouvernementale. Puis il accusa la Gironde comme toujours, revenant à son éternel refrain, disant que depuis trois mois Dumouriez demandait à envahir la Hollande et que depuis trois mois les girondins l'en empêchaient.

Danton était resté debout près de la porte, l'œil fixé sur les girondins, qui, impassibles sur leurs bancs, malgré l'avis donné, étaient restés pour faire face à la mort.

A cette nouvelle accusation de Robespierre, Danton tressaillit.

— La parole après toi ! cria-t-il à Robespierre.

— Tout de suite, répondit celui-ci, j'ai fini.

Et tandis qu'il descendait les marches de la tribune d'un côté, Danton les montait de l'autre.

Il suivit des yeux Robespierre jusqu'à ce que celui-ci eût regagné sa place entre Cambon et Saint-Just.

— Tout ce que tu viens de dire est vrai, fit-il ; mais il ne s'agit point ici d'examiner les causes de nos désastres, il s'agit d'y porter remède. Quand l'édifice est en feu, je ne m'occupe pas des fripons qui enlèvent les meubles, j'éteins l'incendie. Nous n'avons pas un moment à perdre pour sauver la République. Voulons-nous être libres? Agissons. Si nous ne voulons plus, périssons ! car nous l'avons tous juré. Mais non, vous achèverez ce que nous avons commencé. Marchons ! Prenons la Hollande, et Carthage est détruite. L'Angleterre ne vivra que pour la liberté ! Le parti de la liberté n'est pas mort en Angleterre. Tendez la main à tous ceux qui appellent la délivrance ; la patrie est sauvée, et le monde est libre. Faites partir vos commissaires : qu'ils partent ce soir, qu'ils partent cette nuit ; qu'ils disent à la classe opulente :

« Il faut que l'aristocratie de l'Europe succombe sous nos efforts, paye notre dette ou que vous la payiez ; le peuple n'a que du sang et le prodigue ; allons, misérables riches, dégorgez vos richesses ! »

Des applaudissements auxquels se mêlèrent malgré eux ceux des girondins lui coupèrent la parole.

Danton interrompit d'un geste impatient les applaudissements qui l'empêchaient de continuer, et, comme si l'avenir lui apparaissait, il continua avec un visage rayonnant :

— Voyez, citoyens, les belles destinées qui vous attendent ! Quoi, quand vous avez une nation entière pour levier, l'horizon pour point d'appui, vous n'avez pas encore bouleversé le monde?

Les applaudissements l'interrompirent de nouveau.

Mais lui, toujours impatient d'être enrayé dans sa route, sans leur donner le temps de s'éteindre, continua :

— Je sais bien qu'il faut pour cela du caractère, et vous en avez manqué tous ; je mets de côté toutes les passions, elles me sont toutes parfaitement étrangères, excepté celle du bien public. Dans des circonstances plus difficiles, quand l'ennemi était aux portes de Paris, j'ai dit à ceux qui gouvernaient alors :

« Vos discussions sont misérables ; je ne connais que l'ennemi, battons l'ennemi. Vous qui me fatiguez de vos contestations particulières, au lieu de vous occuper du salut public, je vous répudie tous comme traîtres à la patrie ; je vous mets tous sur la même ligne. Attaquez-moi à votre tour, calomniez-moi à votre tour : que m'importe ma réputation ! que la France soit libre, et que mon nom soit flétri ! »

A ce cri de Danton qui révélait toute sa pensée, qui expli-

quait septembre et le fardeau sanglant dont il s'était chargé, il n'y eut qu'un cri d'admiration dans toute la salle.

C'était le propre de cet homme d'exciter tous les sentiments extrêmes : haine, terreur, enthousiasme.

Et cependant la Convention hésitait encore. Mais un légiste estimé, député de Montpellier, qui fut plus tard rapporteur du Code civil, plus tard second consul, plus tard enfin archi-chancelier de l'empire, le doux et calme Cambacérès, se leva, et, de sa place, dit sans emportement :

— Il faut, séance tenante, décréter l'organisation d'un tribunal révolutionnaire ; il faut que tous les pouvoirs vous soient confiés, citoyens représentants, car vous devez les exercer tous ; plus de séparation entre le corps délibérant et le corps qui exécute.

En ce moment un homme vint dire quelque mots tout bas à l'oreille de Danton ; et, comme il voyait que beaucoup de membres, trouvant la séance suffisamment longue, se levaient et voulaient remettre à la nuit le vote et l'organisation du tribunal, de la tribune qu'il avait gardée :

— Je somme, dit-il d'une voix tonnante, tous les bons citoyens de ne pas quitter leur poste !

Chacun s'arrêta à ce commandement : ceux qui avaient fait déjà quelques pas revinrent à leurs bancs, ceux qui n'avaient fait que se lever se rassirent.

Danton étendit un long regard sur l'Assemblée pour s'assurer que chacun était à son poste.

— Eh quoi ! citoyens, dit-il, vous alliez encore vous séparer sans prendre les grandes mesures qu'exige le salut de la République ! Vous ne savez donc pas combien il est important de prendre des décisions judiciaires qui punissent les contre-révolutionnaires. C'est pour eux que le tribunal que nous réclamons est nécessaire, car ce tribunal doit suppléer au tribunal suprême de la vengeance du peuple : arrachez-les vous-mêmes à cette vengeance, aveugle parfois, qui peut frapper l'innocent pour le coupable, le bon pour le mauvais ; l'humanité vous ordonne d'être terribles pour dispenser le peuple d'être cruel. Organisons-le donc aujourd'hui, sans retard, à l'instant même, non pas bon, cela est impossible, mais le moins mauvais qu'il se pourra, afin que le glaive de la loi pèse sur la tête de ses ennemis au lieu du poignard des assassins ; et, cette grande œuvre terminée, je vous rappelle aux armes, aux commissaires que vous devez faire partir, au ministère que vous devez organiser. Le moment est venu, soyons prodigues d'hommes et d'argent. Prenez-y garde, citoyens, vous répondez au peuple de nos armées, de son sang, de sa fortune.

Je demande donc que le tribunal soit organisé séance tenante ; je demande que la Convention juge mes raisons et méprise les qualifications injurieuses qu'on ose me donner ; pas de retard : ce soir, organisation du tribunal révolutionnaire, organisation du pouvoir exécutif ; ce soir, départ de vos commissaires. Que la France entière se lève, que vos armées marchent à l'ennemi ; que la Hollande soit envahie, que la Belgique soit libre ; que le commerce anglais soit ruiné ; que nos armes partout victorieuses portent aux peuples la délivrance et le bonheur qu'ils attendent vainement depuis trois mille ans, et que le monde soit vengé !

C'était à cette heure le cœur de la France lui-même qui battait dans la poitrine de Danton. Ses paroles retentissaient pressées comme les battements du tambour ; c'était le pas de charge de la liberté s'élançant à la conquête du monde.

Il descendit de la tribune soulevé dans les bras de ses amis ; puis il chargea Cambacérès, auquel il parlait pour la première fois, mais qui était venu lui porter un si utile concours, de veiller sur l'exécution des mesures qui venaient d'être votées d'enthousiasme.

Puis il s'élança hors de la Convention ; le devoir qu'il s'était imposé dans cette journée terrible l'appelait ailleurs.

Cet homme qui était venu lui parler tout bas était venu lui dire :

— On propose en ce moment aux jacobins l'égorgement de la Gironde.

Voilà ce qui se passait :

Nous avons laissé les conspirateurs de l'Evêché, après avoir entraîné à leur suite quelques membres de la section des Quatre-Nations, proposant aux convives du repas civique d'aller fraterniser avec les jacobins.

La proposition acceptée, on suivit la rue Saint-Honoré avec des chants patriotiques et les cris de : Vaincre ou mourir !

Ce fut ainsi qu'ils entrèrent aux Jacobins, beaucoup à moitié ivres, quelques-uns le sabre à la main.

Un volontaire du Midi s'avança alors au milieu de la salle, et dans un patois à peine intelligible.

— Citoyens, dit-il, je demande à faire une motion. La patrie ne peut être sauvée que par l'égorgement des traîtres. Cette fois il faut faire maison nette ; tuer les ministres perfides, les représentants infidèles.

A ces mots, une femme qui écoutait des tribunes descendit rapidement l'escalier qui conduisait à la porte du club, et allant sur les premières marches de celui qui remontait à la rue, elle heurta un homme qui se précipitait dans le club.

Deux noms s'échangèrent :

— Danton ! s'écria cette femme.

— Lodoïska ! murmura Danton.

Mais il ne s'arrêta point, il ne lui adressa point la parole. Elle, de son côté, s'enfuit comme plus épouvantée qu'auparavant.

Danton comprit pourquoi cette femme fuyait.

C'était la maîtresse de Louvet, c'était celle dont il avait mis le nom et tracé le portrait dans son roman de *Faublas*, c'était celle enfin qui, compagne de sa fuite et de son exil, devait, essayant de le suivre jusque dans la tombe, boire à l'heure de sa mort les six potions d'opium que le malade devait boire en six nuits.

La dose était trop forte, l'estomac de la femme dévouée ne put la supporter ; elle la rejeta et fut sauvée malgré elle.

Danton avait tout compris. On décrétait la mort des girondins ; Lodoïska, présente, se sauvait pour annoncer à son amant et à ses amis le complot qui s'organisait contre eux et que lui-même avait découvert à Jacques.

En le voyant, la terreur de la pauvre femme s'était augmentée : elle croyait Danton l'ennemi de la Gironde.

Danton, au contraire, qui faisait en ce moment tout ce qu'il pouvait pour se rapprocher d'elle, venait pour sauver les girondins.

Il se précipita dans la salle. Un cri d'étonnement sortit de toutes les bouches. Le cordelier Danton chez le jacobin Robespierre ! le chasseur entrait dans l'antre du tigre.

Mais lui, l'athlète au bras puissant et à la voix tonnante, il eut bientôt écarté ceux qui s'opposaient à son entrée et fait taire ceux qui ne voulaient point qu'il parlât.

Une fois à la tribune il était maître de l'assemblée.

Alors il expliqua à tous ces hommes qu'en voulant sauver la patrie ils allaient la perdre ; que ce n'était pas par des assassinats et des égorgements qu'on rétablissait la tranquillité et la confiance publique ; que ce n'était point des martyrs qu'il fallait faire, mais des coupables qu'il fallait frapper ; il leur annonça qu'un tribunal révolutionnaire venait d'être voté ; qu'à ce tribunal seul désormais appartiendrait la connaissance des délit politiques. Puis l'habile orateur, après quelques louanges à leur patriotisme, après une excitation de rejoindre promptement l'armée, après le serment fait par lui, Danton, eux partis, de veiller sur la République, il les convia à aller fraterniser aux Cordeliers, où Camille Desmoulins prévenu les attendait.

Et eux, changés tout à coup :

— Il a raison, dirent-ils. Vive la Nation !

Et ils s'éloignèrent pour aller fraterniser avec les cordeliers.

En un seul bond, Danton fut des Jacobins à la Convention, de la rue Saint-Honoré aux Tuileries.

Personne ne s'était aperçu de son absence. Pas un girondin ne s'était levé de son banc.

On votait l'organisation du tribunal révolutionnaire.

Voici ce qu'on décrétait, ce que décrétaient les girondins eux-mêmes, forgeant la hache qui devait abattre leurs têtes ;

« Neuf juges nommés par la Convention jugeront ceux qui lui seront envoyés par décret de la Convention : nulle forme d'instruction ; point de jurés ; tous les moyens admis pour former la conviction.

« On poursuivra non seulement ceux qui prévariquent dans leurs fonctions, mais ceux qui les désertent ou les négligent ; ceux qui, par leur conduite, leurs paroles ou leurs écrits, pourraient égarer le peuple ; ceux qui par leurs anciennes places rappellent les prérogatives usurpées par les despotes.

« Il y aura toujours, dans la salle du tribunal, un membre pour recevoir les dénonciations. »

Les girondins avaient voté pour le tribunal révolutionnaire, mais non point pour une semblable rédaction, à laquelle se fut certes opposé Danton s'il se fût trouvé là, puisque Danton, comme eux, devait être condamné par ce tribunal

Ils votèrent contre la rédaction. La majorité l'emporta.

— C'est l'inquisition ! s'écria Vergniaud, et pis que celle de Venise !

Et il s'élança hors de la Convention, suivi de tous ses amis, qui pour la première fois commençaient à entrevoir la profondeur du gouffre où on les poussait.

XLVIII

LODOÏSKA

Louvet, que nous avons vu imprudemment élevé par ses amis, logeait dans la rue Saint-Honoré, à quelques pas seulement du club des Jacobins. Sa hardiesse à accuser l'homme populaire par excellence, l'hôte du menuisier Duplay, l'incorruptible Robespierre, comme on l'appelait, le désignait à la haine du peuple, et il savait que du premier soulèvement il serait la première victime. Aussi sa vie était-elle d'avance celle d'un proscrit. Il ne sortait, même pour aller à la Convention, qu'armé d'un poignard et de deux pistolets. La nuit, il demandait asile à quelque ami, et ne rentrait que furtivement dans sa propre maison pour visiter la jeune et belle créature qui s'était dévouée à lui.

Cette femme, dont l'œil inquiet épiait sans cesse, entendit passer avec des vociférations et des chants patriotiques cette députation qui se rendait aux Jacobins ; au milieu de ces vociférations, elle entendit les cris de : Mort aux girondins ! et, soit préoccupation, soit réalité, elle crut même entendre celui de : Mort à Louvet !

Alors elle descendit, se mêla aux groupes, pénétra dans la salle avec eux, monta aux tribunes pour s'y dissimuler, et là, dans toute son étendue, elle entendit la motion d'égorger *les traîtres, les ministres perfides et les représentants infidèles.*

Pour elle il n'y avait pas de doute ; ce que demandait cette voix c'était la mort de son amant et tout le parti dont il était un des chefs.

On a vu comment elle s'était élancée hors de la salle, comment elle avait rencontré Danton sur la porte, et comment, dans son ignorance du but qui l'amenait, sa fuite n'avait été que plus précipitée.

Où courait-elle ?

Elle n'en savait rien d'abord elle-même. Ce jour-là, elle n'avait point de rendez-vous pris avec Louvet. Chez qui allait-elle porter la nouvelle terrible ? chez Roland ? car Roland était l'âme de la Gironde. Mais la sévère madame Roland, l'inspiratrice de son mari, même pour un danger de mort, consentirait-elle à recevoir chez elle la maîtresse de l'auteur de *Faublas ?* Non.

Chez Vergniaud ? Mais Vergniaud n'était jamais chez lui. Tous ces hommes de la Révolution, sachant le peu de temps qu'ils avaient à vivre, essayaient de doubler leur existence par l'amour. Vergniaud ne serait pas chez lui ; il serait chez mademoiselle Candeille, la charmante actrice, qui, dans son égoïsme, ne laisserait pas sortir son amant, de crainte qu'il lui arrivât malheur.

Chez Kervélagan ? Mais sans doute était-il déjà au faubourg Saint-Marceau, au milieu des fédérés bretons, s'il n'était pas encore parti de Paris.

Mais n'était-ce point achever de perdre les girondins que de leur faire chercher un refuge dans les rangs des Bretons, au moment où la Bretagne se soulevait ?

Au moment où, arrêtée au coin de la rue de l'Arbre-Sec, elle hésitait pour savoir si elle continuerait sa route ou franchirait le pont Neuf, elle vit passer près d'elle un homme qu'elle crut reconnaître pour un des leurs.

Il marchait calme et avec l'insouciance de l'homme ou qui ne connaît pas le danger ou qui le méprise.

Elle alla à lui.

— Citoyen, dit-elle, je suis Lodoïska, la maîtresse de Louvet ; il me semble que je reconnais en vous un girondin, ou tout au moins un ami de la Gironde.

Celui auquel elle s'adressait la salua respectueusement.

— Vous ne vous trompez pas, madame, lui dit-il, sans partager toutes les opinions de la Gironde je partagerai probablement son sort. Jeté dans Paris par un grand amour et une grande haine, je me suis assis sur un des bancs de vos amis, espérant y faire la guerre à la noblesse et ses privilèges, dont j'étais victime : je me suis trompé. La République est tellement forte, à ce qu'il paraît, que ses enfants se divisent, et que je n'assiste plus qu'à des récriminations de parti, qu'à des accusations de faiblesse ou de trahison. Vous pouvez donc vous fier à moi, madame ; mon nom est Jacques Mérey.

Lodoïska avait entendu prononcer ce nom comme celui d'un médecin savant, humanitaire et dévoué à la République.

Elle saisit son bras.

— Aidez-moi à les sauver, dit-elle, et à vous sauver vous-même.

Jacques Mérey secoua la tête.

— Je crois bien, dit-il, que nous sommes tous perdus. Peu m'importe ! à moi qui ne tenais à la vie que par mon amour. Je peux dire cela à vous qui ne vivez que par le vôtre, madame ; mais je n'en suis pas moins tout à vos ordres, si je peux vous aider en quelque chose.

— Mais vous ne savez donc pas ce qui se passe s'écria Lodoïska.

— Oh ! si fait ! dit Jacques, je suis au courant de tout ; je quitte la Convention.

— Mais vous ne quittez pas, comme moi, les Jacobins, dit Lodoïska. Vous ne savez pas que la section des Quatre-Nations et les volontaires de la Halle sont venus au nombre de mille, avec des chants frénétiques et des cris féroces, demander la mort des girondins. — Et, tenez, dit-elle, en lui montrant une nouvelle colonne d'hommes du peuple qui s'avançait dans la rue Saint-Honoré, la plupart armés de sabres et de piques ; et tenez, voilà les bourreaux !

Et en effet ces hommes, en passant devant Lodoïska et Jacques Mérey, laissèrent échapper des imprécations de colère et des menaces de mort.

— Allons chez Pétion, lui dit Jacques Mérey ; c'est là que se sont donné rendez-vous tous nos amis.

Pétion demeurait rue Montorgueil. Mérey et Lodoïska franchirent les halles pleines de tumulte et de cris ; les femmes, qui croyaient que c'était à la trahison du ministre de la guerre Beurnonville et du général en chef Dumouriez et des girondins qu'était dû l'enrôlement forcé des derniers volontaires, étaient toutes armées de couteaux qu'elles agitaient sans nommer personne, mais en demandant la mort des traîtres. Quelques-unes avaient des piques et demandaient à marcher, elles aussi, sur la Convention.

— Ah ! murmurait Lodoïska, et quand on pense que c'est goûter les martyrs du peuple de mourir pour lui ?
20 juin, aux hommes du 10 août, aux hommes du 21 septembre, qu'on fait de pareils reproches, n'est-ce point à dégoûter les martyrs du peuple de mourir pour lui ?

Ils traversèrent toutes ces halles où, sur les tables tachées de vin, restaient des verres à moitié vides, et l'on gagna la maison de Pétion.

Là, en effet, comme le mot d'ordre en avait été donné aux girondins avant de se séparer, toute la Gironde était réunie.

En entrant dans la salle de la réunion, Lodoïska aperçut Louvet, courut à lui, lui sauta au cou en criant :

— Je t'ai retrouvé, je ne te quitte plus.

Alors, entraînant son amant dans un angle de la salle, elle laissa à Jacques Mérey le soin de tout expliquer.

Alors Jacques Mérey, en omettant seulement sa conférence avec Danton, raconta comment il avait rencontré Lodoïska et ajouta ce qu'il avait vu et entendu.

Alors la majorité des girondins décida qu'il était inutile d'aller braver la mort à la Convention ; une séance de nuit était plus dangereuse encore dans les circonstances où l'on se trouvait qu'une séance de jour, et on l'a vu, la séance de jour avait été plus que tumultueuse.

Chacun alors chercha l'asile où il pourrait passer la nuit. Vergniaud et Jacques Mérey déclarèrent que rien ne les empêcherait d'aller à la Convention. Quant à Pétion, au lieu d'aller chercher dehors un asile, après avoir écouté ce que Lodoïska et Louvet lui disaient du péril couru par lui, il alla tranquillement à la fenêtre, l'ouvrit, étendit la main au dehors, et, la rentrant toute mouillée :

— Il pleut, dit-il, il n'y aura rien.

Et, quelques supplications qu'on lui fit, il refusa de quitter la maison.

Jacques Mérey, qui était resté plus inconnu que les autres et plus populaire en même temps, parce que c'était lui qui était venu apporter la nouvelle de la victoire de Valmy et de celle de Jemmapes, offrit sa chambre à Louvet et à Lodoïska, à peu près sûr que son logement, où il ne recevait personne, auquel personne ne lui écrivait, était inconnu des assassins.

Puis, lorsqu'il les eut installés chez lui, il marcha droit à la Convention, où il trouva Vergniaud déjà établi sur son banc.

Cette colonne qui avait rencontré Lodoïska et Jacques Mérey, cette colonne qui s'avançait jetant l'insulte et la menace aux girondins, se rendait à l'imprimerie de Gorsas, rédacteur en chef de la *Chronique de Paris*, celui-là même qui avait annoncé, comme nous l'avons dit, que Liège n'était pas prise par les Autrichiens, au moment où les Liégeois proscrits, fugitifs, se répandaient dans les rues de Paris, augmentant par leur présence, la haine que l'on portait aux girondins.

Les émeutiers déchirèrent les feuilles déjà tirées, brisèrent les presses, dispersèrent les caractères et pillèrent les ateliers.

Quant à Gorsas, un pistolet de chaque main, il passa inconnu au milieu des assassins qui demandaient sa tête, agitant ses pistolets et criant comme les autres :

— Mort à Gorsas !

A la porte, il trouva un flot de peuple si épais qu'il craignit d'être reconnu par les imprimeurs de quelque autre presse ; il se glissa dans une cour par une porte entr'ouverte qu'il ferma derrière lui, puis il sauta par-dessus le mur de cette cour, et s'en alla droit à la section dont il faisait partie.

La section résolut d'aller avec lui porter plainte à la Convention.

Pendant ce temps-là, les émeutiers décidaient d'en faire autant chez Fiévée, qui, comme Gorsas, publiait une feuille girondine.

Comme chez Gorsas, tout fut pillé, brûlé, jeté à la rue.

La colonne dévastatrice ne comptait pas se borner là. Elle alla à la Convention pour y demander la mort de trois cents députés. On sentait Marat derrière toutes ces demandes. Marat procédait toujours par chiffres.

Mais voilà que, tandis que les émeutiers entraient d'un côté, Gorsas et les membres de la section, entraient par l'autre comme accusateurs. Gorsas tenant toujours ses deux pistolets à la main, s'élança à la tribune.

Inviolable à double titre, comme journaliste, comme membre de la Convention, il venait demander justice contre ceux qui avaient brisé ses presses.

Les émeutiers s'arrêtèrent étonnés : ils venaient comme accusateurs des girondins, et voilà qu'ils étaient accusés comme pillards, comme voleurs et comme assassins.

Un député alors monta à la tribune, c'était Barrère.

Il se tourna vers les émeutiers :

— Je ne sais pas, dit-il, ce que vous venez chercher ou demander ici ; je sais seulement que l'on a parlé cette nuit de couper des têtes de députés. Citoyens, dit-il en étendant vers eux une main menaçante, sachez, une fois pour toutes, que les têtes des députés sont bien assurées ; les têtes des députés sont non seulement posées sur leurs épaules, mais sur tous les départements de la République. Qui donc oserait décapiter un département de la France ? Le jour où ce crime s'accomplirait, la République serait dissoute. Allez, méchants citoyens, ajouta-t-il, et ne revenez plus dans de semblables intentions.

Les émeutiers délibérèrent un instant. Puis un des chefs s'avança, protesta de son dévouement et de celui de ses hommes à la République, et demanda à défiler devant les représentants au cri de Vive la nation !

Cette faveur leur fut accordée.

Au moment où ils passaient devant les bancs de la Gironde, occupés seulement par Vergniaud et par Jacques Mérey, tous deux se levèrent, croisèrent les bras en manière de défi.

Cette nuit, nuit du 10 au 11 mars, la Convention n'ayant plus ni argent, ni armée organisée, ni force intérieure, ni unité qui assurât son existence, la Convention créa ce fantôme sanglant qui épouvante l'Europe depuis près d'un siècle et qui fit la Révolution si longtemps incomprise :

LA TERREUR !

On l'avait invoquée armée d'un glaive contre Paris, Paris la renvoya armée d'une hache au monde.

L'armée, vaincue non point par la lutte, par les combats, mais par le doute et la lassitude, l'armée, démoralisée, fuyait devant l'ennemi ; elle allait rentrer en France, livrer la France.

Elle vit la Terreur à la frontière, elle s'arrêta et fit face à l'ennemi.

Cette armée, c'était tout ce qui restait à la République.

Rien à envoyer à Lyon ; rien à envoyer à Nantes.

Nos volontaires étaient à peine suffisants pour maintenir la Belgique qui nous échappait.

On envoya nos volontaires en Belgique.

A Lyon, Collot-d'Herbois ; à Nantes, Carrier.

C'est-à-dire la Terreur !

XLIX

DEUX HOMMES D'ÉTAT

La séance avait duré jusqu'au jour, Danton s'était endormi sur son banc, écrasé de fatigue ; personne ne songeait à le réveiller.

On eût dit un lion endormi, dont nul n'osait s'approcher.

Jacques Mérey laissa la salle s'évacuer entièrement, échangea une poignée de main, un sourire et un haussement d'épaules avec Vergniaud, puis il alla à Danton, et lui posa la main sur l'épaule.

Danton s'éveilla par un brusque mouvement et porta la main à sa poitrine, où était caché un poignard.

Chacun de ces hommes, en s'endormant libre, ignorait s'il ne s'éveillerait pas prisonnier le lendemain. Quelques minutes de repos avaient suffi à rendre la force au colosse.

Quant à Jacques Mérey, il avait cette force invincible des travailleurs et des savants habitués à lutter contre le sommeil.

Jacques prit le bras de Danton et sortit avec lui de la Convention.

Dans le corridor, ils rencontrèrent Marat qui causait avec Panis.

En voyant Danton, Marat vint à lui, jeta un regard de haine, en passant, sur Jacques, dit quelques mots à l'oreille de Danton, et s'éloigna.

— Pouah ! fit Danton avec un profond sentiment de dégoût. Du sang ! Le misérable ! toujours du sang ; il ne lui faut que du sang ! Sortons d'ici, la moitié de ces hommes me fait horreur ou pitié ; j'ai besoin de respirer un air pur.

Et il entraîna Jacques dans le jardin des Tuileries.

On était au 11 mars, au matin. La gelée était fraîche, la terre couverte d'une légère couche de neige, des stalactites de glace dans lesquelles se reflétaient, comme dans des girandoles de cristal, le soleil levant, pendaient aux arbres, et cependant on sentait que ce manteau d'hiver était jeté sur les épaules du blond avril ; les ramiers volant d'arbre en arbre et se poursuivant déjà avec des roucoulements d'amour, faisaient tomber des branches une pluie de diamants, tandis que les moineaux devenus moins frileux commençaient à reparaître et sautillaient en caquetant, à travers les lilas et les syringas des parterres.

Danton respira à pleine poitrine quelques haleines de cet air printanier et sa nature toute sanguine sembla se reprendre à la vie.

— Voilà, dit-il, des arbres, des ramiers et des oiseaux à qui tous nos débats sont bien indifférents, et qui ne connaissent ni montagnards, ni girondins, ni jacobins, ni cordeliers.

— Ajoute, dit Mérey, ni Robespierre, ni Marat ; ils sont bien heureux.

— Admire, philosophe, continua Danton, comme au milieu de tout cela la nature poursuit sa route immuable. Dans un mois les bourgeons vont pousser sur ces arbres, ces oiseaux s'aimer, ces fleurs s'ouvrir, un chant d'amour emplira la création, les nids se suspendront aux branches, le pollen fécondateur flottera dans l'air, jusqu'aux fenêtres de la Convention les hirondelles viendront gazouiller :

« Nous voilà de retour pour accomplir la grande œuvre du Seigneur, l'œuvre qui, de l'enchaînement de la vie à la mort, fait l'éternité. Que faites-vous, vous autres rois de la création, vous aimez-vous comme nous ? »

Deux voix leur répondront : Haine ! glapissantes comme celle du renard qui dira :

« Défiez-vous, citoyens ; défiez-vous de vos pères, défiez-vous de vos mères, défiez-vous de vos frères, de vos amis et de vos enfants Nous sommes entourés de traîtres. Dumouriez trahit, Valence trahit, Custine trahit, la droite trahit, la plaine trahit, la Gironde trahit. Une chaîne de trahisons nous enveloppe : Pitt en tient un bout ; je vois d'ici celui qui tient l'autre ; et les anneaux de cette chaîne sont d'or. »

L'autre coassante, comme celle des crapauds : « Du sang ! du sang ! du sang ! »

Eh ! tu en auras du sang, poursuivit Danton avec un sourire mélancolique. Combien de nous qui verront encore ce printemps ne verront pas le printemps prochain, et plus encore ne verront pas l'autre.

— Tu es de sinistre augure, ce matin, Danton.

Danton haussa les épaules.

— Je suis comme cet homme dont parle l'historien Joseph, qui pendant sept jours tourna autour de la ville sainte en criant : Malheur à Jérusalem ! malheur à Jérusalem ! et le huitième jour cria : Malheur à moi-même ! Une pierre lancée des remparts lui brisa la tête.

— Nous sommes Jérusalem, n'est-ce pas, nous autres girondins, dit Jacques, et toi l'homme à la prophétie ?

— Que veux-tu ! Dieu nous a tous frappés d'aveuglement.

— Mais puisque toi seul vois clair, puisque toi seul sais ton chemin au milieu de cette foule d'insensés, pourquoi ne t'éloignes-tu pas de ces deux hommes, dont l'un, Marat, déshonore ta politique, dont l'autre, Robespierre, use ta popularité ? et ta popularité usée, tu l'as dit toi-même, menacera ta vie !

— Que veux-tu ? dit insoucieusement Danton, voilà le printemps qui revient, je ne suis pas un lépreux comme Marat, je ne suis pas un hypocrite comme Robespierre, je suis un homme de chair et de sang, je veux vivre les quelques jours qui me restent à vivre.

— Danton, prends-y garde, dans la situation où est la France, dans la situation où est la République, avec la

place que tu as conquise dans la Convention, une pareille insouciance ou un pareil découragement sont un crime. Ne vois-tu pas que le vaisseau de la France, pour avoir trop de pilotes, n'en a pas un seul? Ne laisse prendre le gouvernail ni par un hypocrite ni par un fou. Saisis les affaires de ta main puissante; mets un frein à la populace: donne une impulsion à l'esprit public, une direction à l'Assemblée; écrase comme de vils reptiles Marat dans sa bave et Robespierre dans son orgueil; toi seul en ce moment peux à la Convention ce que tu voudras; sois l'homme que je dis; prête ta force au côté faible mais honnête de l'Assemblée, nous oublierons le passé et nous te suivrons; ton ambition sera le salut de la patrie.

Danton fixa ses yeux sur ceux de Jacques, et sembla vouloir lire jusqu'au fond de son âme.

Puis, s'arrêtant tout à coup:

— Au nom de qui me parles-tu? demanda-t-il.

— Au nom de ceux, répondit le girondin, qui méprisent Marat et qui détestent Robespierre.

— Que je méprise Marat, tout le monde le sait, puisque tout haut je l'ai dit en pleine tribune; mais qui t'a dit que je détestasse Robespierre?

— Ton intérêt politique, et, à défaut de l'intérêt politique, ton instinct de conservation. Robespierre a déjà murmuré contre toi des paroles sinistres, et, si tu ne le préviens pas, il te préviendra.

— Es-tu chargé d'un mandat près de moi?

— Non, mais je suis prêt à accepter le tien.

— Et tu me répondrais de tes girondins?

— Je ne réponds que d'une chose, du désir de t'avoir pour chef. Je te crois à la fois homme de renversement et de fondation.

— Tu me crois cela, toi, parce que tu me connais depuis longtemps; mais tes amis... tes amis n'ont pas confiance en moi; je me perdrais pour eux, et, dépopularisé, ils me livreraient à mes ennemis. Non! *Alea jacta est!* Que la mort décide!

— Danton...

— Non, il y a entre vous autres et moi un abîme infranchissable, le sang de septembre, que je n'ai pas fait couler cependant. Un jour que nous aurons du temps à perdre je te raconterai cela. En attendant, écoute, Mérey; je t'aime depuis longtemps; dernièrement, tu as fait pour moi tout ce qu'un ami, tout ce qu'un frère pouvait faire. Eh bien, pendant que je suis puissant encore, demande-moi quelque chose.

Jacques regarda Danton.

— Que veux-tu que je te demande? Je suis un savant, beaucoup plus riche qu'un savant ne l'est d'ordinaire. J'ai en Champagne et du côté de l'Argonne des biens assez considérables. Je suis médecin, et, si je voulais exercer ma profession, je gagnerais des monceaux d'or. Je me suis fait nommer député, ou plutôt on m'a nommé député malgré moi. Je n'ai accepté que dans ma haine des priviléges que je voulais combattre. J'ai voté pour la prison perpétuelle dans le procès de Louis XVI, parce que, médecin, je ne pouvais voter pour la mort; mais depuis, mon vote a constamment précédé ou suivi les votes les plus ardents au bien de la nation. Que veux-tu faire pour moi? Je ne désire rien, et ce que je regrette tu ne peux me le rendre.

— Qui sait? réfléchis. Demain peut-être les tempêtes de la tribune nous éloigneront à tout jamais l'un de l'autre. Demande-moi ce que tu voudras, et, à ton grand étonnement, peut-être pourrais-je selon ton désir.

— Oh! c'est une trop longue histoire, dit Jacques Mérey.

— Ecoute, dit Danton: j'ai acheté et meublé une maison de campagne sur les coteaux de Sèvres. Montons en voiture et viens déjeuner avec moi. Tu n'as aucun besoin de rentrer, personne qui t'attende?

— Non, au contraire, plus tard je rentrerai, plus ceux qui sont chez moi m'en sauront gré.

— Eh bien! voilà une voiture, montons-y; viens, et tu me conteras ton histoire tout le long du chemin.

Tout deux montèrent en voiture.

— A Sèvres! dit Danton.

La voiture partit.

Alors Jacques Mérey, dont le cœur trop plein débordait depuis six mois, raconta toute sa longue histoire à Danton, et, à son grand étonnement, cet homme de bronze l'écouta sans en perdre une parole, laissant son visage refléter toutes les émotions de son cœur.

Enfin Jacques aborda le véritable motif de sa confidence. Lorsqu'il lui eut dit la fuite, ou plutôt l'enlèvement d'Eva par mademoiselle de Chazelay, lorsqu'il lui eut dit comment, à Mayence, il avait perdu sa trace, ne pouvant la suivre au cœur de l'Allemagne; il lui demanda, demande difficile à faire, car elle touchait à cette accusation de trahison éternellement suspendue sur la tête de Danton par Robespierre, il lui demanda en hésitant:

— Toi qui as tant de relations à l'étranger, pourrais-tu me dire où elle est?

Danton le regarda fixement.

— Ma vie est là, dit Jacques Mérey, et, si je n'ai pas l'espoir de la retrouver, comme je ne crois à rien, quand la France n'aura plus besoin de moi, je me brûlerai la cervelle.

Et il serra la main de Danton.

On était arrivé à la porte de la maison de campagne. Le fiacre s'arrêta, les deux hommes en descendirent, sans dire un mot de plus, et montèrent dans une jolie salle à manger, située au premier étage.

Un grand feu brûlait dans l'âtre, une table était dressée avec plusieurs couverts.

— Tu attends du monde à déjeuner? dit Jacques.

— Non, mais je reviens rarement seul; mon domestique sait cela, et il s'arrange en conséquence.

Puis il s'approcha de la fenêtre, et, tandis que Jacques Mérey se réchauffait les pieds, il posa son front brûlant sur la vitre glacée et demeura immobile.

Mérey comprit qu'il attendait une apparition quelconque.

Au bout de quelques minutes, Danton fit un mouvement.

Puis, tournant la tête sur l'épaule:

— Viens voir? dit-il à Jacques.

— Quoi voir? demanda celui-ci.

— Regarde! dit Danton.

Et il approcha la tête de Mérey du carreau le plus voisin de celui par lequel il regardait lui-même.

Jacques vit alors de l'autre côté d'un petit jardin pouvant avoir vingt-cinq à trente pas de long, accoudée à une fenêtre ouverte, une petite tête blonde perdue dans ce que l'on appelait alors une palatine.

L'enfant pouvait avoir seize ans.

— Comment la trouves-tu? demanda Danton.

— C'est une charmante jeune fille, dit Jacques Mérey.

— Ressemble-t-elle à ton Eva?

— Toutes les femmes blondes se ressemblent, dit Jacques, excepté pour celui qui les aime.

— Laisse-moi ouvrir la fenêtre et causer un peu avec elle.

— Tu la connais?

— Oui.

— Et tu causes avec elle?

— Sans doute. Il faut d'abord que je l'habitue à ma laideur.

— Et puis après?

— Je l'habituerai à ma réputation.

— Et puis après?

— J'en ferai ma femme.

— Ta femme! s'écria Jacques Mérey en regardant Danton avec stupeur, et il y a huit jours à peine que ta première femme est morte!

— Oui, c'était chose convenue du vivant de l'excellente créature que j'ai perdue; Louise Gely, c'est son nom, est sa filleule, et elle l'a désignée pour servir de mère à ses enfants.

Danton ouvrit la fenêtre.

Jacques Mérey se retira en arrière.

Alors celui qu'on appelait l'homme de sang entama une idylle de Gessner avec cette jeune fille. Il lui parla du printemps, de l'amour, des fleurs, de la vie calme, du bonheur conjugal. Il fut jeune, il fut tendre, il fut amoureux, il fut poétique. Jacques, la tête posée sur sa main, regardait et écoutait avec stupéfaction. Il comprenait la fascination de cet homme sur une femme, comme celle du serpent sur l'oiseau; enfin ce fut Danton qui le premier dit à la douce jeune fille de prendre garde à la fraîcheur du temps, de se garantir de cet air glacé qui montait de la Seine au sommet des collines. Il entendit la fenêtre de Louise se refermer, et Danton rayonnant referma la sienne.

Du bout des doigts, en rentrant chez elle, Louise lui avait envoyé un baiser.

— En vérité, lui dit Jacques en le voyant refermer la fenêtre, s'asseoir à table rayonnant comme nous l'avons dit et demander son déjeuner, en vérité, tu me confonds.

— Pourquoi cela? demanda Danton; parce que devant toi philosophe, parce que devant toi médecin, je suis homme. Que t'ai-je dit ce matin? Que probablement tu ne verrais pas les fleurs de 94 et moi de 95. Eh bien! je veux vivre jusque-là.

— Alors tu penses que cette jeune fille t'aimera?

— Le sais-je? J'ai rendu de grands services à sa famille; le père était huissier audiencier au parlement; je lui ai fait avoir une place lucrative au ministère de la marine. On leur a dit quelques mots déjà de mariage; le père est royaliste, la mère est dévote. Comme tout cela va bien! Hier, je leur ai fait une visite: le père m'a reproché septembre, la mère m'a dit que l'homme qui épouserait sa fille accomplirait avant de l'épouser ses devoirs de religion.

— Tu feras cela?

— Moi, je ferai tout ce que l'on voudra pour arriver à l'accomplissement de mon désir. Je suis le tribun de la liberté, mais je suis le serf de la nature. Il y a un complot dans tout cela, complot de la sainte femme qui est morte et qui était royaliste; en me remariant à une belle jeune fille

royaliste, elle croit du fond de sa tombe me tirer de la révolution, créer un défenseur à la veuve et à l'orphelin du Temple.

— Penses-tu parfois à de semblables utopies?

— Moi? Danton haussa les épaules. Je ne pense à rien. L'enfant du Temple, Egalité, Chartres, Monsieur, frère du roi, comme ils l'appellent, est-ce que tout cela n'est pas frappé de mort et ne mourra pas de soi-même? Ce que je veux, moi, c'est de doubler mes jours avec mes nuits; c'est, la nuit, de m'acharner à l'amour, le jour au combat; c'est de lutter, de m'épuiser, de me tuer moi-même si c'est possible avant qu'ils me tuent! Ne m'a-t-on pas appelé le Mirabeau de 93?

Et en parlant ainsi Danton dévorait des viandes saignantes et buvait à proportion. Pour soutenir cette puissante nature il fallait des repas de lion.

Le déjeuner fini :

— Reviens-tu à Paris? lui demanda Jacques.

— Ma foi! non, dit Danton. Je suis fatigué, je vais rester toute la journée ici; me refaire un peu par les yeux et, qui sait? peut-être par la parole. C'est la première fois que la chaste enfant me jette une caresse : je vais lui reporter le baiser qu'elle m'a envoyé.

— Je puis prendre ton fiacre alors?

— Parfaitement, à moins que tu ne préfères rester avec moi.

— Non, il faut que j'aille rendre la liberté à deux tourtereaux que la voix de mon ami Danton a effrayés.

— Bon! je parie que c'est à Louvet et à Lodoïska?

— Justement, dit en riant Jacques.

— Si je puis sauver ces deux-là, dit Danton, je le ferai, ils s'aiment trop.

— Et si tu ne peux les sauver? demanda Jacques.

— Je tâcherai qu'ils meurent ensemble.

Jacques tendit la main à Danton; Danton la lui serra cordialement; puis, comme Jacques essayait de la retirer, il la retint.

— Jacques, dit-il, c'est à Mayence que tu as perdu la trace de ton Eva et de madame de Chazelay?

— Oui.

— Eh bien, sois tranquille, je les retrouverai. Mais ne dis jamais ni par qui ni comment tu auras eu de leurs nouvelles.

Jacques poussa un cri et se jeta dans les bras de Danton avec des larmes plein les yeux.

— Eh bien, lui dit Danton, tu vois que, toi aussi, tu es un homme!

L

TRAHISON DE DUMOURIEZ

Robespierre avait dit dans la fameuse séance de la Convention que nous avons essayé de mettre sous les yeux du lecteur :

— *Je ne réponds pas de Dumouriez, mais j'ai confiance en lui.*

Si nous revenons encore à Dumouriez, c'est que le sort des girondins était lié à son sort, et que le sort de notre héros, Jacques Mérey, était lié au sort des girondins.

Certes nous eussions pu passer plus rapidement que nous ne l'avons fait sur ces époques terribles. Mais quel est l'homme de cœur, le vrai patriote qui, penché, la plume à la main, sur ces deux années 92 et 93, sur ces deux abîmes, ne sera pas pris du vertige de raconter?

Peut-être eût-il mieux valu pour l'intérêt de notre livre, en rapprocher les deux parties romanesques, et n'écrire entre elles deux que ces mots :

« Jacques Mérey, nommé député à la Convention nationale, y adopta le parti des girondins, et, vaincu comme eux, fut proscrit avec eux. »

Mais plus nous avançons en âge, plus nous marchons sur ce terrain mouvant de l'art et de la politique, plus nous sommes convaincu que, dans des jours de lutte comme ceux où nous sommes, et tant que le grand principe proclamé par nos pères ne sera pas la religion du monde nouveau, chacun doit apporter sa part de réhabilitation à ces hommes trop calomniés par les idylles royalistes, par ce miel de belladone et d'aconit, doux aux lèvres, mortel à l'intelligence et au cœur.

Revenons donc à Dumouriez, et, une fois de plus, lavons la Montagne, dans la personne de Danton, et la Gironde, dans celle de Guadet et de Gensonné, de toute complicité avec ce traître, qui n'eut pas même le prétexte de l'ingratitude du pays pour servir d'excuse à sa trahison.

Cette trahison il l'avait déjà dans le cœur en quittant Paris au mois de janvier; il s'était engagé vis-à-vis de la coalition à sauver le roi, et la tête du roi était tombée.

Pour prouver qu'il n'était point complice du meurtre royal, Dumouriez n'avait d'autre ressource que de livrer la France.

Et en effet il était mal avec tous les partis :

Mal avec les jacobins, qui, avec raison, le tenaient pour royaliste ou tout au moins pour orléaniste;

Mal avec les royalistes pour avoir deux fois sauvé la France de l'invasion, l'une à Valmy, l'autre à Jemmapes;

Mal avec Danton, qui voulait la réunion des Pays-Bas à la France, tandis que lui voulait l'indépendance de la Belgique;

Mal enfin avec les girondins, qui, tandis qu'il negociait avec l'Angleterre, avaient fait brutalement déclarer la guerre à l'Angleterre.

L'armée seule était pour lui.

Mais voilà que trois jours après celui où Robespierre, sans répondre de Dumouriez, avait affirmé sa confiance en lui, voilà qu'une lettre de Dumouriez arrive au président de la Convention, au girondin Gensonné.

C'était le pendant du manifeste de Lafayette.

Une séparation complète de principes, une menace à la Convention, un plan de politique complètement opposé à la sienne.

Barrère voulait communiquer la lettre à l'instant même à la Convention, demander l'arrestation et l'accusation de Dumouriez. Mais un homme s'opposa à cette double proposition.

Le tribun, dans sa double force physique et morale, ne s'inquiétait jamais du mal qui pouvait résulter pour lui d'une adhésion ou d'une proposition faite par lui. Jusqu'au jour où il fut contraint pour sa propre défense, et pour ne pas tomber avec eux, de se déclarer contre les girondins, il ne sortit jamais de ses lèvres une parole qui ne s'échappât de son cœur.

Il disait, puis de ce qu'il avait dit arrivait ce qu'il plaisait à Dieu.

Cette fois encore, sans s'inquiéter de la défaveur qui pourrait rejaillir sur lui de son opposition à cette proposition d'accuser et d'arrêter Dumouriez :

— Que faites-vous? s'écria-t-il. Vous voulez décréter l'arrestation de cet homme; mais savez-vous qu'il est l'idole de l'armée? Vous n'avez pas vu comme moi, aux parades, les soldats fanatiques baiser ses mains, ses habits, ses bottes. Au moins faut-il attendre qu'il ait opéré la retraite. Qui la fera, et comment la fera-t-on sans lui?

Puis d'une seule phrase il jeta un rayon de soleil sur cette étrange dualité que chacun dès lors put comprendre.

— *Il a perdu la tête comme politique, mais non comme général.*

Le comité en revint à l'avis de Danton.

Alors cette question fut naturellement posée :

— Que faut-il faire?

— Envoyer, répondit Danton, une commission mixte au général, pour lui faire rétracter sa lettre

— Mais qui s'exposera à aller attaquer le loup dans son fort?

Danton échangea un regard avec Lacroix son collègue.

— Moi et Lacroix pour la Montagne si l'on veut, répondit Danton, pourvu que Gensonné et Guadet viennent avec nous pour la Gironde.

La proposition fut transmise à Gensonné et à Guadet, qui se trouvèrent bien assez compromis comme cela et qui refusèrent

Danton s'offrit alors de partir seul avec Lacroix; le comité, de son côté, s'engagea à garder la lettre jusqu'à son retour.

Et, en effet, au milieu de son armée, Dumouriez était impossible à arrêter. Tous ces hommes qu'il avait menés à la victoire, tous ces braves qui lui croyaient un cœur français et qui ignoraient sa trahison l'eussent défendu.

Les volontaires sans doute, qui quittaient Paris, qui avaient entendu crier tout haut la trahison de Dumouriez, qui avaient eu un instant l'intention de venir sur les bancs même de la Convention égorger les girondins comme ses complices, ceux-là se fussent engagés à aller arrêter Dumouriez jusqu'en enfer. Mais les soldats l'eussent défendu, et la guerre civile se trouvait alors transportée de la France à l'armée.

Il fallait que les soldats français le vissent au milieu des Autrichiens, fraternisant avec eux, pour que les armes leur tombassent des mains, pour que la confiance leur échappât du cœur.

Mais avant que le jour se fût fait sur cette âme douteuse, avant que Danton l'eût rejoint, Dumouriez avait été contraint par l'ennemi, qui avait cinquante mille hommes et

qui lui en savait trente-cinq mille seulement, Dumouriez avait été contraint par l'ennemi d'accepter la bataille.

La bataille fut une défaite. Elle s'appela Nerwinde, du nom du village où avait eu lieu l'action la plus meurtrière. Pris et repris trois fois, et la troisième fois par les Autrichiens, Nerwinde était un charnier de chair humaine, des rues duquel il fallut enlever quinze cents morts.

La disposition du terrain avait beaucoup de ressemblance avec celui de Jemmapes.

Le plan fut le même.

Miranda, un vieux général espagnol, calomnié par Dumouriez, devenu Français par amour de la liberté et qui devait redevenir Espagnol pour aider Bolivar à fonder les républiques de l'Amérique du Sud. Miranda commandait la gauche.

C'était la position de Dampierre à Jemmapes.

Le duc de Chartres, comme à Jemmapes, commandait le centre.

Le général Valence le gendre de Sillery-Genlis, commandait la droite.

De même qu'à Jemmapes on avait laissé écraser Dampierre jusqu'à ce que le moment fût venu de faire donner le duc de Chartres pour décider le succès de la bataille, de même, à Nerwinde, on devait laisser écraser Miranda jusqu'à ce que Valence, vainqueur à droite, et le duc de Chartres, vainqueur au centre, revinssent délivrer Miranda.

Mais le hasard fit que dans l'armée que Dumouriez avait en face de lui, il y avait aussi un prince.

C'était le prince Charles, fils de l'empereur Léopold, qui, lui aussi, faisait ses premières armes et à la popularité duquel il fallait une victoire.

La supériorité du nombre la lui assura.

Miranda, qui, dans le plan de bataille, devait occuper Leave et Osmaël, en était maître vers midi. Mais c'est alors que Cobourg, pour ménager une victoire au prince Charles, avait poussé contre Miranda colonnes sur colonnes.

La plus forte partie du corps français commandé par le général espagnol se composait de volontaires qui, voyant ces masses profondes marcher vers eux, se débandèrent, entraînant le général jusqu'à Tirlemont, malgré ses efforts surhumains pour les arrêter.

Dumouriez, vers midi, avait eu l'annonce de la victoire de Miranda, mais il n'avait eu aucune nouvelle de sa défaite. Le bruit que faisait son propre canon l'empêchait de calculer le progrès ou le décroissement du canon des autres.

Enfin la journée finie, chassé de Nerwinde, n'ayant plus que quinze mille hommes autour de lui, il comptait s'appuyer aux sept ou huit mille hommes de Miranda.

Mais des sept ou huit mille hommes de Miranda il ne restait plus que quelques centaines de fuyards.

Dumouriez apprend la défaite de son lieutenant au moment où, croyant la journée finie, il venait de mettre pied à terre. Il remonte à cheval, et, accompagné de ses deux officiers d'ordonnance, mesdemoiselles de Fernig, suivi de quelques domestiques seulement, part au galop, échappe par miracle aux hulans qui battent la campagne, arrive à minuit à Tirlemont ; il y trouve Miranda presque seul, épuisé des efforts qu'il a faits.

C'est de Tirlemont qu'il donne des ordres pour la retraite.

Dès le lendemain, Dumouriez opérait cette retraite, et Cobourg avoue lui-même dans son bulletin, justifiant le mot de Danton, que si Dumouriez avait perdu la tête comme politique, il ne l'avait pas perdue comme général, que cette retraite fut un chef-d'œuvre de stratégie.

Mais il n'en était pas moins vrai que Dumouriez avait perdu son prestige ; le général heureux avait été vaincu.

A partir de Bruxelles, Danton et Lacroix avaient trouvé la route pleine de fugitifs. D'après ces fugitifs, il n'y avait plus d'armée et l'ennemi pourrait marcher jusqu'à Paris sans obstacle.

De pareilles nouvelles faisaient hausser les épaules à Danton.

Les deux commissaires arrivèrent à Louvain.

On leur annonça que l'armée impériale ayant attaqué les deux villages d'Op et de Neervoelpe, le général avait couru lui-même au canon.

Les commissaires prirent des chevaux de poste, et, dirigés eux-mêmes par le bruit de l'artillerie, ils parvinrent au cœur de la bataille, et là trouvèrent Dumouriez qui repoussait de son mieux l'ennemi.

En les apercevant, le général fit un geste d'impatience.

Ils étaient parvenus à l'endroit le plus dangereux, et les balles et les boulets s'abattaient autour d'eux comme grêle.

— Que venez-vous faire ici ? leur cria Dumouriez ?

— Nous venons vous demander compte de votre conduite, répondirent Danton et Lacroix.

— Eh, pardieu ! dit Dumouriez, ma conduite, la voilà.

Et, tirant son sabre, il se mit à la tête d'un régiment de hussards, chargea à fond et s'empara de deux pièces d'artillerie qui l'incommodaient fort.

Danton et Lacroix étaient restés impassibles.

En revenant, Dumouriez les trouva.

— Que faites-vous là ? dit-il.

— Nous vous attendons, répondit Danton.

— Ce n'est pas ici votre place, répondit le général ; si l'un de vous était tué ou blessé, ce ne serait pas l'ennemi qu'on accuserait, ce serait moi. Allez m'attendre à Louvain ; j'y serai ce soir.

Il y avait du vrai dans ce que disait Dumouriez ; aussi les deux commissaires revinrent-ils au pas de leurs chevaux, ne voulant pas en presser l'allure de peur qu'on ne crût qu'ils fuyaient.

Dumouriez fut fidèle au rendez-vous.

On comprend que dès les premiers mots, la conversation prit un ton d'aigreur qui n'était pas propre à avancer la réconciliation du général avec la Montagne.

Les deux opinions étaient tellement éloignées l'une de l'autre ; celle de Danton voulant à tout prix garder la Belgique et lui faire accepter nos assignats, et celle de Dumouriez, au contraire, voulant que la Belgique restât libre, qu'il n'y avait pas moyen de s'entendre.

La soirée se passa en récriminations mutuelles. Dumouriez se refusa absolument à désavouer sa lettre ; tout ce qu'il fit fut d'écrire ces quelques mots :

« Le général Dumouriez prie la Convention de ne rien préjuger sur sa lettre du 12 mars avant qu'il ait eu le temps de lui en envoyer l'explication. »

Les députés partirent vers minuit avec cette lettre insignifiante.

Le lendemain, il y eut une nouvelle attaque de l'armée impériale ; Blierbeck fut attaqué et pris par une colonne de grenadiers hongrois.

Mais elle fut aussitôt chassée, avec perte de plus de la moitié des hommes, par le régiment d'Auvergne, commandé par le colonel Dumas, qui lui prit deux pièces de canon.

Trois attaques successives eurent lieu et furent repoussées. Les Autrichiens, très maltraités, se retirèrent de quelques lieues en arrière.

Mais, dès le matin de la nuit où les commissaires étaient partis, Dumouriez, qui désormais n'avait plus la crainte d'être dérangé dans ses négociations, envoya le colonel Montjoye au quartier général du prince Cobourg.

Il était chargé d'y voir le colonel Mack, chef de l'état-major de l'armée impériale.

Le prétexte était, comme toujours, une suspension d'armes, la nécessité d'échanger les prisonniers et d'enterrer les morts.

Mack laissa entendre qu'il serait heureux de conférer directement avec le général français.

Le lendemain de cette ouverture, le colonel Montjoye retournait au quartier général, et invitait de la part du général Dumouriez, le colonel Mack à venir le même jour à Louvain.

En parlant du colonel, Dumouriez dit dans ses mémoires : « *Officier d'un rare mérite.* »

A cette époque, en effet, telle était la réputation de Mack.

C'était un homme de quarante et un ans, d'une famille pauvre née en Franconie, entré au service de l'Autriche dans un régiment de dragons, et qui avait passé par tous les grades avant d'arriver à celui de colonel.

Il avait fait la guerre de sept ans sous le comte de Lacy, et la guerre de Turquie sous le feld-maréchal Landon.

En 92, il avait été envoyé au prince Cobourg, qui lui avait donné le poste de chef d'état-major. N'ayant encore éprouvé à cette époque aucun des désastres qui l'illustrèrent depuis si tristement, il avait la réputation d'un des officiers les plus distingués de l'armée autrichienne.

Voici ce qui fut ostensiblement conclu avec lui :

1° Qu'il y aurait armistice tacite ;

Que, d'après cet armistice tacite, les Français se retireraient sur Bruxelles lentement, en bon ordre et sans être inquiétés ;

2° Que les impériaux ne feraient plus de grandes attaques et que le général, de son côté, ne chercherait pas à livrer bataille.

3° Que l'on se reverrait après l'évacuation de Bruxelles pour convenir des faits ultérieurs.

Tout ce qui fut dit en dehors de ces trois conventions resta complètement inconnu à la France.

Ces conventions furent scrupuleusement tenues de part et d'autre.

Le 25, l'armée traversa Bruxelles dans le plus grand ordre et se retira sur Hall.

LI

RUPTURE DE DANTON AVEC LA GIRONDE

Le 29 mars, à huit heures du soir, Danton et Lacroix rentraient à Paris.

Au lieu de rentrer chez lui, passage du Commerce, ou à sa maison de campagne du coteau de Sèvres, Danton, profitant des ténèbres et du vaste manteau dans lequel il était caché, alla frapper à la porte de Jacques Mérey.

Sur le mot : Entrez ! la porte s'ouvrit et Danton parut sur le seuil.

Jacques le reconnut, et tandis que le regard inquiet de Danton s'assurait qu'ils étaient bien seuls, il alla droit à lui, lui tendit la main.

— Tu arrives ? lui dit-il.

— Tout droit de Bruxelles, répondit Danton.

Jacques approcha une chaise.

— Je viens à toi, dit Danton, comme à un homme que je crois mon ami, et à qui je veux prouver que je suis le sien. Ni cette nuit, ni demain je n'irai à la séance. Je veux avant d'y mettre le pied savoir bien au juste où en est l'opinion. En refusant de venir avec moi, auprès de Dumouriez, Guadat et Gensonné se sont perdus et ont perdu la Gironde avec eux. S'ils étaient venus avec moi, s'ils eussent parlé à Dumouriez avec la même fermeté que moi, j'étais obligé de rendre témoignage, et mon témoignage les défendait. Où en est-on ici ?

— L'exaspération est à son comble, répondit Jacques. Le comité de surveillance a la nuit dernière lancé des mandats d'arrêt contre Egalité père et fils, et ordonné qu'on mît sous les scellés les papiers de Roland.

— Tu vois, dit Danton s'assombrissant ; c'est la déclaration de guerre. Quelqu'un des vôtres va faire l'imprudence de m'attaquer demain : il faudra que je réponde, et je vous écraserai tous, toi malheureusement, comme les autres.

Maintenant, écoute ceci : Nous avons la nuit et la journée de demain devant nous. J'ai encore assez de pouvoir pour te faire envoyer en mission quelque part, dans le Nord, dans le Midi, à nos armées des Pyrénées, par exemple ; c'est là que tu serais le plus en sûreté ; tu n'as aucun engagement avec les girondins.

Jacques ne laissa point achever Danton ; il lui posa la main sur le bras :

— Assez, dit-il, tu ne fais pas attention que ton amitié pour moi est presque une insulte. Je n'ai aucun engagement avec les girondins, mais n'ayant pas voté la mort du roi, j'eusse été repoussé par la Montagne ; j'ai été m'asseoir dans leurs rangs, je leur étais inconnu, ils m'ont accueilli ; ils ne sont pas mes amis, ils sont mes frères.

— Eh bien, dit Danton, préviens ceux d'entre eux que tu voudras sauver, afin que d'avance, ils se ménagent des moyens de fuir lorsque le jour sera venu. Je ne suis pour rien dans la saisie des papiers de Roland, mais, selon l'habitude, c'est sur moi qu'on la rejettera. Si l'on ne m'atteint pas, je me tairai ; j'ai, Dieu merci ! assez fait pour amener une alliance entre tes amis et moi ; ils m'ont toujours dédaigneusement repoussé ; eh bien, ce n'est plus une alliance que je leur propose, c'est une simple neutralité.

— Tu ne doutes pas, répondit Jacques, de la douleur que j'éprouve lorsque je te vois en butte, d'un côté, à l'éloquence des girondins ; de l'autre, aux injures des montagnards ; mais tu sais qu'il arrive une heure où rien ne peut détourner le fleuve de sa route. Nous sommes entraînés par une force irrésistible à l'abîme, rien ne nous sauvera.

J'allais souper, soupe avec moi.

Danton jeta son manteau et s'approcha de la table toute servie.

— D'ailleurs, dit Danton, tu sais que tu n'as pas besoin de chercher un refuge, tu en as un tout trouvé chez moi ; l'on ne viendra pas t'y chercher, et, vint-on t'y chercher, moi vivant il ne tombera pas un cheveu de ta tête.

— Oui, dit Jacques en servant Danton avec le même calme que s'ils eussent parlé de choses auxquelles ils fussent étrangers ; oui, mais ta tête tombera à toi ; nous ne sommes plus à ces vieux jours de Rome où le gouffre se refermait sur Décius ; on y jettera nos vingt-deux têtes, car je crois qu'on les a déjà comptées pour le bourreau, et le gouffre restera ouvert pour la tienne et pour celles de tes amis. J'ai parfois, comme le vieux Cazotte, des moments d'illuminisme pendant lesquels je lis dans l'avenir. Eh bien, mon ami, ce que tu me disais il y a quelques jours en parlant de ceux qui ont vu ce printemps-ci et qui ne verront pas l'autre ; de ceux qui verront l'autre et pour qui l'autre sera le dernier, cela m'est souvent revenu dans l'esprit, et j'ai vu dans mes rêves bien des tombes sans nom, dans les profondeurs desquelles cependant je reconnaissais les ensevelis. Parmi ces tombes je n'ai pas vu la mienne ; je n'irai pas chez toi parce que, je te l'ai dit, je te perdrais probablement en y allant. J'ai un ami, moins cher que toi puisque je ne l'ai vu qu'une fois, mais dont la demeure est plus sûre que la tienne.

— Je ne te demande pas son nom, dit insoucieusement Danton ; tu es sûr de lui, c'est tout ce qu'il me faut. Tu as de bon bourgogne, c'est le seul vin que j'aime, leur diable de vin de Bordeaux n'est pas fait pour des hommes. On voit bien que tous tes girondins ont été nourris de ce vin-là. Eloquents et vides ! Sais-tu ceux que je crains parmi eux ? Ce ne sont pas les éloquents comme Vergniaud, comme Guadet, ce sont ceux qui vous jettent tout à coup à la face, en termes impolis, une injure à laquelle on ne sait que répondre. Heureusement que je suis préparé à tout. On m'a tant calomnié que je ne serai pas étonné le jour où on m'accusera d'avoir emporté sur mon dos les tours de Notre-Dame.

— Que fais-tu ce soir ? demanda Mérey, restes-tu avec moi ici, et veux-tu que je te fasse dresser un lit ?

— Non, dit Danton, j'ai voulu recevoir de toi un avis et t'en donner un, j'ai voulu te préparer à ce qui va se passer incessamment ; c'est-à-dire à la chute du parti auquel tu t'es allié ; comme tu n'es pas ambitieux, tu n'auras pas à regretter tes espérances perdues ; moi, je l'ai été ambitieux !

Et il poussa un soupir.

— Mais je te jure que si je n'étais pas enfoncé jusqu'à la ceinture dans la question, je te jure que si je ne croyais pas que la France a encore besoin de ma main, de mon cœur et de mon œil, je prendrais Louise, l'enfant que tu as vue l'autre jour et que je vais revoir ce soir, je prendrais Louise dans mes bras ; je fourrerais dans ses poches et dans les miennes les trente ou quarante mille francs d'assignats qui me restent et je l'emporterais au bout du monde, laissant girondins et montagnards s'exterminer à leur fantaisie.

Il se leva, reprit son manteau.

— Ainsi, tu dis que ce sera pour après-demain ? demanda Jacques Mérey.

— Oui, si tes amis me cherchent querelle ; s'ils me laissent tranquille, ce sera pour dans huit jours, pour dans quinze jours, pour la fin du mois peut-être ; mais ça ne peut aller loin. Songe en tout cas à ce que je t'ai dit. Ne te laisse pas arrêter, sauve-toi, et si l'ami sur lequel tu comptes te manque, pense à Danton, il ne te manquera pas.

Les deux hommes se serrèrent la main. Danton avait conservé sa voiture. Jacques s'était mis à la fenêtre pour le suivre des yeux ; il l'entendit donner l'ordre au cocher de le conduire à Sèvres, et, regardant le cabriolet s'éloigner vers le guichet du bord de l'eau :

— Il est heureux, murmura-t-il, il va revoir son Eva.

Jacques Mérey avait dit vrai ; jamais la Convention n'avait été plus tumultueuse. Danton était parti le 16, il revenait le 29. Pendant cet espace de temps, si court qu'il fût, une lumière s'était faite en quelque sorte d'elle-même : personne ne doutait plus de la trahison de Dumouriez. La lettre n'avait pas été lue, nulle preuve n'était arrivée, ses entrevues avec Mack étaient encore ignorées, et cette grande voix qui n'est que celle du bon sens public, après l'avoir dit tout bas, disait tout haut :

— Dumouriez trahit.

Le 1er avril, les amis de Roland, qui recevaient leur inspiration de sa femme bien plus encore que de lui, arrivèrent furieux à la Chambre. Ils avaient appris qu'on avait saisi les papiers de l'ex-ministre.

Il y avait une chose singulière, c'était, à la droite comme à la gauche, un député envoyé par le Languedoc.

Le Languedoc avait envoyé à la Chambre, nous le répétons, deux ministres protestants, deux vrais Cévenols, aussi amers, aussi âpres, aussi violents l'un que l'autre.

A la droite, c'était Lassource, un girondin ;

A la gauche, c'était Jean Bon-Saint-André, un montagnard.

Au moment où Danton entra, Lassource était à la tribune ; il annonçait que Danton et Lacroix, arrivés depuis l'avant-veille, n'avaient point encore paru, qu'on avait pu le voir à la Chambre. Que faisaient-ils ? pourquoi cette absence de vingt-quatre heures dans de pareils moments ?

Evidemment il y avait un secret là-dessous.

— Voilà, disait Lassource, voilà le nuage qu'il faut déchirer.

En ce moment, nous l'avons dit, Danton entrait. Mais, arrivé à sa place, au lieu de s'asseoir, soupçonnant qu'il était question de lui, il resta debout. C'était debout que le Titan voulait être foudroyé.

Lassource le vit se dressant devant lui comme une menace ; mais, loin de reculer, il fit un geste désignateur.

— Je demande, dit-il, que vous nommiez une commission pour découvrir et frapper le coupable ; il y a assez longtemps que le peuple voit le trône et le Capitole ; il veut maintenant voir la roche Tarpéienne et l'échafaud.

Toute la droite applaudit.

La Montagne et la gauche gardèrent le silence.

— Je demande de plus, continua Lassource, l'arrestation d'Égalité et de Sillery. Je demande enfin, pour prouver à la nation que nous ne capitulerons jamais avec un tyran, que chacun de nous prenne l'engagement solennel de donner la mort à celui qui tenterait de se faire roi ou dictateur.

Et cette fois l'assemblée tout entière se levant, Gironde comme jacobins, Plaine comme Montagne, droite comme gauche, chacun avec un geste de menace, répéta le serment demandé par Lassource.

Pendant le discours de Lassource, tous les yeux avaient été un instant fixés sur Danton. Jamais peut-être sa figure bouleversée n'avait en si peu de minutes parcouru toutes les gammes de la physionomie humaine. On avait pu y lire d'abord l'étonnement d'un orgueil qui, tout en prévoyant cette attaque, la regardait comme impossible ; la colère qui lui soufflait tout bas de bondir sur cet ennemi qui n'était qu'un insecte comparé à lui, puis le dédain d'une popularité qui croyait pouvoir tout braver. L'esprit, à le regarder, se troublait comme l'œil à plonger dans un abîme : puis, quand Lassource eut fini, il se pencha vers la Montagne en murmurant à demi-voix :

— Les scélérats ! ce sont eux qui ont défendu le roi et c'est moi qu'ils accusent de royalisme !

Un député nommé Delmas l'avait entendu :

— N'allons pas plus loin, dit-il, l'explication qu'on provoque peut perdre la République ; je demande qu'on vote le silence.

Toute la Convention vota le silence ; Danton sentit qu'en ayant l'air de l'épargner on le perdait.

Il bondit à la tribune, renversant ceux qui voulait s'opposer à son passage ; puis, une fois arrivé sur cette chaire aux harangues où il venait d'être attaqué si cruellement :

— Et moi, dit-il, je ne veux pas me taire ; je veux parler !

La Convention tout entière subit son influence, et, malgré le vote qu'elle venait de rendre, elle écouta.

Alors, se tournant du côté de la Montagne et indiquant du geste qu'il s'adressait aux seuls montagnards :

— Citoyens, dit-il, je dois commencer par vous rendre hommage. Vous qui êtes assis sur cette Montagne, vous aviez mieux jugé que moi ; j'ai cru longtemps que, quelle que fût l'impétuosité de mon caractère, je devais tempérer les moyens que la nature m'a départis, pour employer dans les circonstances difficiles où m'a placé ma mission la modération que les événements me paraissaient commander. Vous m'accusiez de faiblesse, vous aviez raison, je le reconnais devant la France entière. C'est nous qu'on accuse, nous faits pour dénoncer l'imposture et la scélératesse, et ce sont les hommes que nous ménageons qui prennent aujourd'hui l'attitude insolente de dénonciateurs.

Et pourquoi la prennent-ils ? Qui leur donne cette audace ? Moi-même je dois l'avouer ! Oui, moi, parce que j'ai été trop sage et trop circonspect ; parce que l'on a eu l'art de répandre que j'avais un parti, que je voulais être dictateur ; parce que je n'ai point voulu, en répondant jusqu'ici à mes adversaires, produire de trop rudes combats, opérer des déchirements dans cette assemblée. Pourquoi ai-je abandonné aujourd'hui ce système de silence et de modération ? Parce qu'il est un terme à la prudence, parce que, attaqué par ceux-là même qui devaient s'applaudir de ma circonspection, il est permis d'attaquer à son tour et de sortir des limites de la patience. Nous voulons un roi ! eh ! il n'y a que ceux qui ont eu la lâcheté de vouloir sauver le tyran par l'appel au peuple qui peuvent être justement soupçonnés de vouloir un roi. Il n'y a que ceux qui ont voulu manifestement punir Paris de son héroïsme, en soulevant contre Paris les départements ; il n'y a que ceux qui ont fait des soupers clandestins avec Dumouriez quand il était à Paris ; il n'y a que ceux-là qui sont les complices de sa conjuration !

Et à chaque période, on entendait les trépignements de la Montagne, et la voix de Marat, qui, à chacune de ces insinuations :

— Entends-tu, Vergniaud ? entends-tu, Barbaroux ? entends-tu, Brissot ?

— Mais nommez donc ceux que vous désignez ! crièrent Gensonné et Guadet à l'orateur.

— Oui, dit Danton, et je nommerai d'abord ceux qui ont refusé de venir avec moi trouver Dumouriez, parce qu'ils eussent rougi devant leur complice ; je nommerai Guadet, je nommerai Gensonné, puisqu'ils veulent que je parle.

— Écoutez ! répéta Marat de sa voix aigre et criarde ; et vous allez entendre les noms de ceux qui veulent égorger la patrie !

— Je n'ai pas besoin de nommer, reprit Danton, vous savez bien tous à qui je m'adresse ; je terminerai par un mot qui contient tout. Eh bien, continua-t-il, je dis qu'il n'y a plus de trêve possible entre la Montagne, entre les patriotes qui ont voté la mort du tyran et les lâches qui, en voulant le sauver, nous ont calomnié par toute la France ?

C'était ce que la Montagne attendait si impatiemment et depuis si longtemps.

Elle se leva comme un seul homme et poussa une longue exclamation de joie ; la mise en accusation des girondins, de ces éternels réprobateurs du sang, venait d'être lancée par celui-là même qui avait essayé si longtemps la réconciliation de la Montagne et de la Gironde.

— Oh ! je n'ai pas fini, cria Danton en étendant le bras ; qu'on me laisse parler jusqu'au bout.

Et le silence se rétablit aussitôt, même sur les bancs de la Gironde, silence frémissant et plein de colère, mais qui, fidèle jusqu'au bout à son obéissance à la loi, laissait parler sans l'interrompre le tribun qui l'accusait, par cela même que c'était à lui la parole.

Alors Danton sembla se replier sur lui-même :

— Il y a assez longtemps que je vis de calomnie, continua-t-il ; elle s'est étendue sans façon sur mon compte, et toujours elle s'est d'elle-même démentie par ses contradictions ; j'ai soulevé le peuple au début de la Révolution, et j'ai été calomnié par les aristocrates ; j'ai fait le 10 août, et j'ai été calomnié par les modérés ; j'ai poussé la France aux frontières et Dumouriez à la victoire, et j'ai été calomnié par les faux patriotes. Aujourd'hui les homélies misérables d'un vieillard cauteleux, Roland, sont les textes de nouvelles inculpations ; je l'avais prévu. C'est moi qu'on accuse de la saisie de ses papiers, n'est-ce pas ? et j'étais à quatre-vingts lieues d'ici quand ils ont été saisis. Tel est l'excès de son délire, et ce vieillard a tellement perdu la tête qu'il ne voit que la mort et qu'il s'imagine que tous les citoyens sont prêts à le frapper : il rêve avec tous ses amis l'anéantissement de Paris ! Eh bien, quand Paris périra, c'est qu'il n'y aura plus de République ! Quant à moi, je prouverai que je résisterai à toutes les atteintes, et je vous prie, citoyens, d'en accepter l'augure.

— Cromwell ! cria une voix partie de la droite.

Alors Danton se dressa de toute sa hauteur.

— Quel est le scélérat, dit-il, qui ose m'appeler Cromwell ? Je demande que ce vil calomniateur soit arrêté, mis en jugement et puni. Moi, Cromwell ! Mais Cromwell fut l'allié des rois. Quiconque, comme moi, frappe un roi à la tête, devient à jamais l'exécration de tous les rois !

Puis, se tournant de nouveau vers la Montagne :

— Ralliez-vous, s'écrie-t-il, vous qui avez prononcé l'arrêt du tyran ; ralliez-vous contre les lâches qui ont voulu l'épargner ; serrez-vous, appelez le peuple à écraser nos ennemis communs du dedans ; confondez par la vigueur et l'imperturbabilité de votre caractère tous les scélérats, tous les modérés, tous ceux qui nous ont calomniés dans les départements ; plus de paix, plus de trêve, plus de transaction avec eux !

Un rugissement qui partait de la Montagne lui répondit :

— Vous voyez, dit Danton, par la situation où je me trouve en ce moment, la nécessité où vous êtes d'être fermes et de déclarer la guerre à vos ennemis quels qu'ils soient. Il faut former une phalange indomptable. Je marche à la République ; marchons-y ensemble. Lassource a demandé une commission qui découvre les coupables et fasse voir au peuple la roche Tarpéienne et l'échafaud, je la demande cette commission mais je demande aussi que, après avoir examiné notre conduite, elle examine celle des hommes qui nous ont calomniés, qui ont conspiré contre l'indivisibilité de la République et qui ont cherché à sauver le tyran.

Danton descendit dans les bras des montagnards. La haine était à son comble entre les girondins et les jacobins. Les girondins n'avaient duré si longtemps que parce que Danton les avait épargnés ; son discours venait de briser la digue qui existait entre les deux partis ; c'était maintenant à la colère et au sang d'y couler.

Séance tenante, au milieu du trouble jeté dans la droite par le discours de Danton, la Convention décrète :

Que quatre commissaires seront nommés pour sommer Dumouriez de comparaître à sa barre. Si Dumouriez refuse, ils ont ordre de l'arrêter.

Ces quatre commissaires sont : le vieux constituant Camus ; deux députés de la droite, Bancal et Quinette ; un montagnard, Lamarque

Le général Beurnonville, que Dumouriez nomme son élève, et qu'il aime tendrement, les accompagnera pour employer toutes les voies de conciliation avant de rompre avec ce général que ses victoires ont rendu populaire, et qui est resté nécessaire malgré ses défaites.

LII

ARRESTATION DES COMMISSAIRES DE LA CONVENTION

Dumouriez, dont le projet était de surprendre Valenciennes, avait transporté son quartier général au bourg de Saint-Amand, où sa cavalerie de confiance était cantonnée.

C'était le général Neuilly qui commandait à Valenciennes vint lui demander la permission, sous prétexte de santé, de se retirer de l'armée

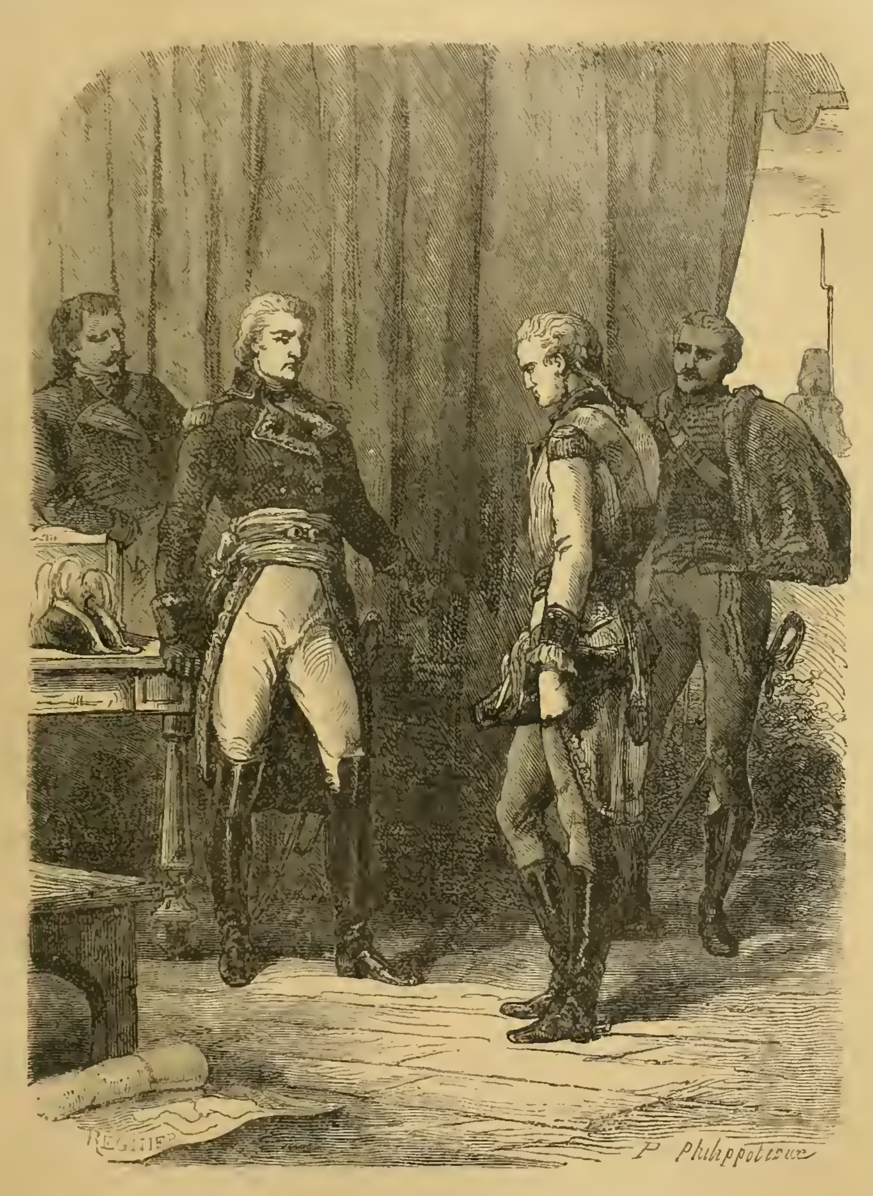
Le général la lui accordait aussitôt.

Même permission était accordée au général Stetenhoffen.

Enfin il apprenait que Dampierre, le général Chamel, les généraux Rosière et Kermowant avaient donné parole aux commissaires de rester fidèles à la Convention.

Toutes ces nouvelles étaient désespérantes, du moment où l'on sait quel était le projet de Dumouriez.

Ce projet, que je ne trouve dans aucun historien et qui cependant avait bien son importance, était celui-ci :



Le colonel Montjoye invitait le colonel Mack à venir à Louvain.

et qui, croyant à tort pouvoir rester maître de la place, lui écrivait qu'il pouvait en tous points compter sur son concours et sur celui de la ville.

Cependant Dumouriez commençait à douter. A chaque instant il était obligé d'*épurer* l'armée en faisant arrêter quelque Jacobin

Le 1er avril, ce fut un capitaine du bataillon de Seine-et-Oise nommé Lecointre, fils du député de Versailles du même nom, et l'un des plus ardents montagnards, qui déclamait contre les constitutionnels.

Le même jour, une arrestation eut encore lieu, celle d'un lieutenant-colonel, officier d'état-major de l'armée, nommé de Pile, qui déclamait contre le général en chef.

La veille, le général Leveneur, qui avait suivi Lafayette dans sa fuite et que Dumouriez avait pris auprès de lui,

Depuis longtemps Dumouriez se fût déclaré rebelle et eût marché sur Paris, en supposant que ses soldats eussent voulu le suivre, ce dont il commençait à douter, s'il n'eût été arrêté par la crainte que cette marche ne fût fatale au reste de la famille royale enfermée au Temple.

Voici ce qui avait été arrêté à Tournai entre lui et les généraux de Valence, Chartres et Thouvenot.

Le colonel Monjoye et le colonel Normann devaient être envoyés en France sous prétexte d'arrêter la fuite des déserteurs de l'armée ; ils auraient pour le ministre de la guerre Beurnonville des dépêches qui annonceraient leur séjour à Paris pendant deux ou trois jours. Ils devaient, la veille de leur départ, envoyer leurs trois cents hommes à Bondy, puis la nuit suivante arriver par le boulevard du Temple, enfoncer la garde, entrer au Temple, enlever en

croupe les quatre prisonniers, retrouver dans la forêt une voiture, et les mener à toute bride jusqu'à Pont-Sainte-Maxence, où un autre corps de cavalerie les recevrait, puis les conduirait à Valenciennes et à Lille.

Mais pour cela il fallait être sûr de Lille ou de Valenciennes, et Dumouriez venait d'apprendre que les deux villes tiendraient pour la révolution.

Ce fut alors que Dumouriez pensa à se procurer le plus d'otages possible lui répondant de la vie des prisonniers.

Et, en attendant des otages plus illustres, il commença par remettre au général Clerfayt les deux prisonniers qu'il venait de faire, Lecointre et de Pile.

Le 2 avril au matin, Dumouriez reçut avis par un capitaine de chasseurs à cheval, qu'il avait posté à Pont-à-Marck, que le ministre de la guerre avait passé se rendant à Lille, et disant qu'il se rendait près de *son ami* le général Dumouriez.

Dumouriez fut étonné de cette nouvelle; comment n'était-il pas prévenu?

Cette nouvelle ne pouvait que l'inquiéter dans la situation politique où il se trouvait.

Vers quatre heures de l'après-midi, deux courriers, dont les chevaux étaient couverts d'écume, annoncèrent au général qu'ils ne précédaient que de quelques instants les commissaires de la Convention nationale et le ministre de la guerre. Les courriers ne doutaient point que les quatre commissaires et le général Beurnonville ne vinssent pour arrêter le général Dumouriez.

Ils précédaient les commissaires et le général à si peu de distance que ceux-ci arrivèrent au moment même où ils achevaient leur annonce.

Beurnonville entra le premier; Camus, Lamarque, Bancal et Quinette le suivaient.

Le ministre embrassa d'abord Dumouriez, sous lequel il avait servi et qu'il aimait beaucoup; puis il lui montra de la main les commissaires, et lui dit:

— Mon cher général, ces messieurs viennent vous notifier un décret de la Convention nationale.

En apprenant l'arrivée du ministre de la guerre et des commissaires de la Convention, tout l'état-major de Dumouriez l'avait entouré. Il y avait là le général Valence, Thouvenot, qui venait d'être élevé à ce grade; le duc de Chartres, et les demoiselles de Fernig, dans leur uniforme de hussard.

Camus lui adressa le premier la parole, et, d'une voix ferme, il le pria de passer dans une chambre à côté pour entendre la notification du décret.

— Oh! dit Dumouriez, je le connais d'avance, votre décret. Vous venez me reprocher d'avoir été trop honnête homme en Belgique, d'avoir forcé à rendre l'argenterie aux églises, de n'avoir pas voulu empoisonner un pauvre peuple avec vos assignats. En vérité, vous, Camus, qui êtes un dévot, je suis étonné, je vous l'avoue, qu'un homme qui affiche autant de religion que vous, qui restez des heures entières devant un crucifix pendu dans votre chambre, vous veniez ici soutenir le vol des vases sacrés et des objets de culte d'un peuple ami. Allez voir à Sainte-Gudule les hosties foulées aux pieds, dispersées sur le pavé de l'église, les tabernacles, les confessionnaux brisés, les tableaux en lambeaux; trouvez un moyen de justifier ces profanations, et voyez s'il y a un autre parti à prendre que de restituer l'argenterie et de punir exemplairement les misérables qui ont exécuté vos ordres.

Si la Convention applaudit à de tels crimes, si elle ne les punit pas, tant pis pour elle et pour ma malheureuse patrie. Sachez que s'il fallait commettre un crime pour la sauver, je ne le commettrais pas. Les crimes atroces que l'on s'est permis au nom de la France tournent contre la France, et je la sers en cherchant à les effacer.

— Général, dit Camus, il ne nous appartient pas d'entendre votre justification, ni de répondre à vos prétendus griefs; nous venons vous notifier un décret de la Convention.

— Votre Convention, dit Dumouriez, voulez-vous que je vous dise ce que c'est que votre Convention? C'est la réunion de deux cents scélérats et de cinq cents imbéciles. Je vais marcher sur elle, votre Convention, je suis assez fort pour me battre devant et derrière. Il faut un roi à la France; peu m'importe qu'il s'appelle Louis ou Jacobus!

— Ou même Philippus, n'est-ce pas? dit Bancal.

Dumouriez tressaillit. On venait de le frapper au cœur de ses projets.

— Pour la troisième fois, dit Camus, voulez-vous passer dans une chambre à côté, pour entendre la notification du décret de la Convention?

— Mes actions ont toujours été publiques, dit le général, elles le seront jusqu'au bout. Un décret donné par sept cents personnes ne saurait être un mystère. Mes camarades doivent être témoins de tout ce qui se passera dans notre entrevue.

Mais alors Beurnonville s'avança.

— Ce n'est point un ordre que nous te donnons, dit-il, c'est une prière que je te fais. Qu'un de ces messieurs t'accompagne, nous te l'accordons.

— Soit! dit Dumouriez. Venez, Valence.

— Seulement la porte restera ouverte, dit Thouvenot.

— La porte restera ouverte, soit, répondit Camus.

Camus présenta alors au général le décret de la Convention qui lui ordonnait de se rendre immédiatement à Paris. Dumouriez le rendit en haussant les épaules.

— Ce décret est absurde, dit-il; est-ce que je puis quitter l'armée désorganisée, mécontente comme elle l'est? Si je vous suivais, vous n'auriez plus dans huit jours un seul homme sous les drapeaux. Lorsque j'aurai terminé mon travail de réorganisation, ou lorsque l'ennemi ne sera pas à un quart de lieue de moi, j'irai à Paris, moi-même et sans escorte. Je lis du reste dans ce décret que, en cas de désobéissance, vous devez me suspendre de mes fonctions et nommer un autre général. Je ne refuse pas positivement l'obéissance, je demande un retard, voilà tout. Maintenant, décidez ce que vous avez à faire; suspendez-moi si vous voulez; j'ai offert dix fois ma démission depuis trois mois, je l'offre encore.

— Nous sommes compétents pour vous suspendre, dit Camus, mais non pour recevoir votre démission.

— Une fois votre démission donnée, général, demanda Beurnonville, que comptez-vous faire?

— Redevenant libre de mes actions, je ferai ce qu'il me conviendra, répondit Dumouriez; mais je vous déclare, mon cher ami, que je ne reviendrai point à Paris pour me voir avili par les jacobins et condamné par le tribunal révolutionnaire.

— Vous ne reconnaissez donc pas ce tribunal? demanda Camus.

— Si fait, dit le général. Je le reconnais pour un tribunal de sang et de crimes, et, tant que j'aurai trois pouces de fer au côté, je vous déclare que je ne m'y soumettrai pas. J'ajoute même que je le regarde comme l'opprobre d'une nation libre, et que si j'en avais le pouvoir il serait aboli.

— Citoyen général, dit Quinette, il ne s'agit d'aucune résolution funeste contre vous. La France vous doit beaucoup, et votre présence fera tomber toutes les calomnies; votre voyage sera court, et, si vous l'exigez, les commissaires et le ministre resteront au milieu de vos soldats tant que durera votre absence.

— Et, dit Dumouriez, si les hussards et les dragons dits de la République, qu'on a disséminés sur la route que je dois suivre, m'assassinent, soit à Gournay, soit à Roye, soit à Senlis, où ils m'attendent, ce ne sera pas de la faute du général Beurnonville ni de vous autres, messieurs les commissaires, mais je n'en serai pas moins assassiné.

— Citoyen général, dit Quinette, je m'engage à vous accompagner pendant toute la route; je m'engage à vous couvrir de mon corps si le danger se présente; je m'engage enfin à vous ramener ici sain et sauf.

— Citoyen général, dit Bancal, rappelez-vous l'exemple de ces généraux de Rome ou de Grèce qui, au premier appel de l'aréopage ou des consuls, venaient rendre compte de leur conduite.

— Monsieur Bancal, reprit Dumouriez, nous nous méprenons toujours sur nos citations et nous défigurons l'histoire romaine en donnant pour excuse à nos crimes l'exemple de ces vertus que nous dénaturons.

Les Romains n'avaient pas tué Tarquin comme vous avez tué Louis XVI. Les Romains avaient une république bien réglée et de bonnes lois; ils n'avaient ni club des jacobins, ni tribunal révolutionnaire. Nous sommes dans un temps d'anarchie. Des tigres veulent ma tête, je ne la leur donnerai pas. Je puis vous faire cet aveu sans craindre que vous m'accusiez de faiblesse; puisque vous puisez vos exemples chez les Romains, laissez-moi dire que j'ai joué assez souvent le rôle de Décius pour qu'on me dispense de celui de Curtius.

Bancal reprit la parole, il était girondin.

— Vous n'avez affaire ni aux jacobins ni au tribunal révolutionnaire, dit-il. Vous n'y êtes appelé que pour paraître à la barre de la Convention et pour revenir sur-le-champ à votre armée.

Le général secoua la tête.

— J'ai passé le mois de janvier à Paris, dit-il; et certainement, après des revers, Paris ne s'est pas calmé depuis. Je sais par vos feuilles que la Convention est dominée par Marat, par les jacobins et par les tribunes. La Convention ne pourrait pas me sauver de leur fureur, et, si je pouvais prendre sur ma fierté de paraître devant de pareils juges, ma contenance seule m'attirerait la mort.

— Assez, dit Camus, nous perdons notre temps en paroles inutiles; vous ne voulez pas obéir aux décrets de la Conventions?

— Non, dit Dumouriez.

— Eh bien, dit Camus, je vous suspens et je vous arrête.

Pendant la discussion, tous les familiers de Dumouriez étaient entrés un à un dans la salle.

— Quels sont tous ces gens-là? demanda l'intrépide vieillard en regardant particulièrement les demoiselles de Fernig, dont il était facile de reconnaître le sexe malgré leur déguisement. Allons, donnez-moi tous vos portefeuilles.

— Ah! c'est trop fort! dit Dumouriez en français. Puis il ajouta en allemand et à voix haute :

— Arrêtez ces quatre hommes!

Les hussards allemands, qu'on avait fait venir dans la chambre à côté, se précipitèrent alors dans celle où était Dumouriez et arrêtèrent les quatre commissaires.

— Eh bien, quand je vous l'affirmais, dit Camus, que nous avions affaire à un traître!... Tout prisonnier que je suis, je te déclare traître à la patrie; tu n'es plus général; j'ordonne qu'on ne t'obéisse plus!

Alors Beurnonville alla reprendre son rang parmi les commissaires

— Et moi, dit-il à son tour, je t'ordonne de m'arrêter avec mes compagnons, pour qu'on ne croie pas que je pactise avec toi, et que, comme toi, j'ai trahi la nation!

— C'est bien, dit Dumouriez, arrêtez-le avec les autres; seulement, ayez les plus grands égards pour lui et laissez-lui ses armes.

Les quatre commissaires et le ministre arrêtés furent conduits dans la chambre voisine. Là on leur servit à dîner pendant qu'on attelait la voiture qui devait les conduire prisonniers à Tournay.

Dumouriez recommanda de nouveau les plus grands égards pour le général Beurnonville; puis il écrivit une lettre au général Clairfayt, lui mandant qu'il lui envoyait des otages qui répondraient des excès auxquels on pourrait se livrer à Paris.

Une heure après, la voiture partait escortée de ces mêmes hussards de Berchiny, qui avaient, le 13 juillet 1789, chargé dans le jardin des Tuileries.

En même temps que les commissaires de la Convention partaient pour Tournai sous escorte, Dumouriez envoyait le colonel Montjoye pour prévenir Mack de ce qui s'était passé, et pour le prier de hâter une entrevue entre lui, le prince de Cobourg et le prince Charles.

La journée du lendemain se passa sans que l'événement du 2 eût fait grand bruit et fût bien connu de l'armée. Mais cependant, dans l'après-midi du 3, le mot de *traître* commença de circuler.

Dumouriez voulait s'assurer de Condé afin d'en purger la garnison, de réunir dans cette ville tous ceux de son armée, soldats ou généraux, qui voudraient s'attacher à sa fortune, et de Condé, avec une armée mixte, autrichienne et française, marcher sur Paris.

La réponse du général Mack avait été que le 4 au matin le prince de Cobourg, l'archiduc Charles et lui se trouveraient entre Boussu et Condé, où le général se rendrait de son côté, et que là on conviendrait du mouvement à imprimer aux deux armées.

Le 4 au matin, le général Dumouriez partit de Saint-Amand avec le duc de Chartres, le colonel Thouvenot, Montjoye et quelques aides de camp.

Ils n'avaient pour escorte que huit hussards d'ordonnance, qui, avec les domestiques, formaient un groupe de trente chevaux.

Une escorte de cinquante hussards qu'il avait commandée se faisant attendre, Dumouriez, qui voyait se passer l'heure du rendez-vous du prince de Cobourg, laissa un de ses aides de camp pour se mettre à la tête de l'escorte et lui indiquer la route qu'elle devait suivre.

Parvenu à une demi-lieue de Condé, entre Fresnes et Doumet, il vit arriver au grand galop un adjudant qui venait de la part du général Neuilly, pour lui dire que la garnison était en grande fermentation, et qu'il serait imprudent à lui d'entrer dans la ville.

Il renvoya cet officier avec ordre de dire au général Neuilly d'envoyer au-devant de lui le dix-huitième régiment de cavalerie dont il croyait être sûr.

Il attendrait ce régiment à Doumet.

En ce moment il fut rejoint sur le grand chemin par une colonne de trois bataillons de volontaires qui marchaient sur Condé avec leurs bagages et leur artillerie. Étonné de voir s'accomplir une marche qu'il n'avait point ordonnée, il appela quelques-uns des officiers et leur demanda où ils allaient.

Ils répondirent qu'ils allaient à Valenciennes.

— Allons donc, dit le général, vous lui tournez le dos à Valenciennes.

Puis il ordonna de faire halte et s'éloigna à cent pas du grand chemin pour entrer dans une maison et donner par écrit l'ordre à ces trois bataillons de retourner au camp de Bruill d'où ils étaient partis.

Il était déjà descendu de cheval pour entrer dans la maison, lorsque la tête de colonne rebroussa chemin et se porta sur lui.

Il se remit aussitôt en selle et s'éloigna au petit trot jusqu'à ce qu'il fût arrêté par un canal qui bordait un terrain marécageux.

Des cris, des injures, le mot Arrête! arrête! et la marche toujours plus rapide des volontaires qui avait pris l'allure d'une poursuite, le forcèrent à passer le canal. Mais son cheval s'étant refusé à le franchir, il abandonna l'animal rétif et le passa à pied.

Mais alors, aux cris de... Arrête! arrête! commencèrent de succéder des coups de fusil.

Il n'y avait pas moyen de faire face à un pareil danger, il fallait fuir. Mais Dumouriez ne pouvait fuir à pied.

Son neveu, le baron de Schomberg, qui était arrivé la veille, et qui avait couru mille dangers pour arriver jusqu'à lui, avait sauté à bas de son cheval, le pressant de le prendre. Dumouriez refusa obstinément; mais il sauta sur le cheval d'un domestique du duc de Chartres, qui, étant très leste, répondait de se sauver à pied.

Pendant ce temps-là, les coups de fusil continuaient.

Deux hussards furent tués ainsi que deux domestiques du général, dont un portait sa redingote. Thouvenot eut deux chevaux tués sous lui, et se sauva en croupe de ce même Baptiste Renard qui, ayant reformé un bataillon en déroute à Jemmapes, avait été nommé capitaine par la Convention.

Le général dit lui-même, dans ses mémoires, que plus de dix mille coups de fusil furent tirés sur lui. Son secrétaire, Quentin, fut pris, et le cheval du général, resté de l'autre côté du canal, fut conduit en triomphe à Valenciennes.

Dumouriez ne pouvait rejoindre son camp; les volontaires lui en coupaient le chemin et ne paraissaient pas décidés à l'épargner. Il longea l'Escaut, et, toujours poursuivi d'assez près, il arriva à un bac en avant du village de Mihers.

Il passa le bac, lui sixième.

Il était sur la terre de l'Empire, traître et émigré.

Avec lui étaient le général Valence, le duc de Chartres, Thouvenot, Schomberg et Montjoye.

Et cependant le lendemain, tant la patrie est chose sacrée, tant le nom de traître est lourd à porter, Dumouriez, déterminé à périr s'il le fallait pour se relever, Dumouriez annonça au général Mack qu'il allait retourner au camp français voir s'il avait encore quelque chose à attendre de l'armée.

Mais cette fois il voulut s'exposer seul.

Mack ne voulut pas le laisser partir sans lui donner une escorte de douze dragons autrichiens.

Ce fut sa perte. Ces manteaux blancs, tant détestés de nos soldats, criaient trahison contre lui.

Sans eux peut-être réussissait-il?

Le bruit s'était répandu dans l'armée que Dumouriez avait failli être victime d'un assassinat; on le croyait mort.

Les soldats furent tout joyeux de le revoir vivant. La ligne, s'attendrissant à sa vue, cria vive Dumouriez!

Les volontaires seuls restaient menaçants et sombres.

— Mes amis, dit Dumouriez, passant sur le front de la ligne, je viens de faire la paix; nous allons à Paris arrêter le sang qui coule.

Quand les soldats sont en paix, ils demandent la guerre; mais bientôt las, quand la guerre est malheureuse, ils demandent la paix. Cette nouvelle, annoncée par Dumouriez, que la paix était faite, produisit une grande impression.

Il était alors en face du régiment de la couronne, et il embrassait un officier qui s'était distingué à la bataille de Nerwinde.

Un jeune homme sortit alors des rangs, un fourrier, nommé Fichet; il vint se placer à la tête du cheval de Dumouriez, et, montrant du doigt les Autrichiens qui l'accompagnaient :

— Qu'est-ce que ces gens-là? dit-il à Dumouriez. Et qu'est-ce que ces lauriers qu'ils portent à leurs bonnets? Viennent-ils ici pour nous insulter?

— Ces messieurs, dit Dumouriez, son devenus nos amis; ils formeront notre arrière-garde.

— Notre arrière-garde! reprit le jeune fourrier, ils vont entrer en France! Ils fouleront la terre de France! Nous sommes bien assez de trente millions de Français pour faire la police chez nous! Des Autrichiens sur la terre de la République, c'est une honte, c'est une trahison! Vous allez leur livrer Lille et Valenciennes! Honte et trahison! répéta-t-il à haute voix.

Ces deux mots, honte et trahison, coururent comme une traînée de poudre sur toute la ligne; Dumouriez fut ajusté. Le fusil détourné fit long feu. Un bataillon tout entier le mit en joue.

Dumouriez sentit qu'il était perdu, il piqua son cheval des deux et s'éloigna au galop. Les Autrichiens le suivirent. Ils avaient tracé entre lui et la France un abîme que jamais il ne put franchir.

Pour lui, la Restauration arriva vainement. Voyant les

Bourbons remonter sur le trône, il comptait sur le bâton de maréchal de France. Ils lui jetèrent dédaigneusement une pension de 20.000 francs comme général en retraite ; et, le 14 mars 1823, ignoré, oublié de ses contemporains, flétri par l'histoire, trop sévère peut-être pour lui, il mourut à Turville-Park.

Il avait passé cinquante ans dans les intrigues, trois ans sur un théâtre digne de lui, trente ans en exil.

Deux fois il avait sauvé la France

LIII

LE 2 JUIN

Du moment où la trahison de Dumouriez fut avérée et où, en livrant les commissaires de la Convention à l'ennemi, il eut mis le comble à son crime, les girondins furent perdus et les deux mois qui s'écoulèrent entre le 2 avril et le 2 juin ne furent pour eux qu'une longue agonie.

Jacques Mérey, que son vote à l'occasion de la mort du roi avait, bien plus que l'ensemble de ses opinions qui étaient jacobines, rangé parmi les girondins, avait suivi leur fortune quoiqu'il vît bien qu'ils allassent au gouffre.

La séance qui livra les girondins aux bourreaux fut terrible ; elle dura trois jours, du 31 mai au 2 juin ; pendant trois jours, Henriot, l'homme de la Commune, entoura la Convention de son artillerie ; pendant trois jours, Paris soulevé autour des Tuileries cria : Mort aux girondins ! pendant trois jours les tribunes dans la salle même se firent l'écho de ces sanglantes vociférations.

Nous eussions voulu faire assister nos lecteurs à ces séances terribles où la Convention, se sentant opprimée et ne voulant pas voter sous le couteau la mort de vingt-deux de ses membres, sortit, son président en tête, pour se frayer un passage, et partout fut repoussée, au Carrousel comme au pont tournant. Nous eussions voulu vous montrer ces hommes qui surent si mal combattre et qui surent si bien mourir ; attendant sur l'heure l'assassinat ou la prison, et ne voyant venir ni les assassins ni les gendarmes ; car on avait voulu respecter dans l'enceinte de la Chambre l'inviolabilité du député, s'élançant dans ces rues tumultueuses où la chasse à l'homme allait commencer, parcourir la Normandie et la Bretagne, et ne s'arrêter que dans les landes de Bordeaux, sur le cadavre de Pétion.

Au milieu du trouble qui régnait dans l'assemblée, il sembla à Jacques Mérey que Danton lui faisait signe de sortir.

Il se leva sur son banc, Danton se leva. Il fit un pas vers la porte, Danton aussi.

Il n'y avait plus de doute, Danton voulait lui parler.

Jacques Mérey descendit sans presser le pas, regardant fièrement tout autour de lui pour donner le temps à ses ennemis de l'arrêter si c'était leur intention.

Il atteignit ainsi la porte. Le tumulte était si grand que nul ne s'était aperçu du mouvement qu'il avait fait.

Dans le corridor il rencontra Danton.

— Fuis, lui dit-il, tu n'as pas un instant à perdre.

Et, lui donnant la main, il glissa un papier dans celle du docteur.

— Qu'est-ce que ce papier ? lui dit Jacques Mérey en le retenant.

— Ce que tu m'avais demandé, son adresse.

Jacques jeta un cri d'étonnement et de joie, se rapprocha d'un quinquet pour lire.

Pendant ce temps Danton disparaissait.

Jacques déplia le papier et lut :

« Mademoiselle de Chazelay, Josephplatz, nº 11, Vienne. »

Il se fit alors et instantanément un changement ou plutôt un bouleversement complet chez le docteur.

Son insouciance de la vie disparut comme par enchantement. Le coup qui venait de le frapper lui et ses compagnons lui sembla un bienfait du sort, et en effet sa proscription, en lui rendant la liberté personnelle, lui ouvrait les portes de l'étranger ; citoyen français protégé par la République, il pouvait parcourir impunément toute l'Allemagne !

Mais pour parcourir toute l'Allemagne il fallait d'abord sortir de France ; il fallait, ce qui était bien autrement difficile, sortir de Paris.

La séance était finie ; un flot de spectateurs débordait des tribunes et s'écoulait dans la rue, Jacques Mérey s'y jeta à corps perdu et se laissa entraîner par lui.

Le flot le poussa rue Saint-Honoré par le guichet de l'Echelle.

Neuf heures du soir sonnaient à l'horloge du Palais-Royal dont toutes les fenêtres étaient fermées depuis l'arrestation de son illustre propriétaire. Le palais, privé nuit et jour de toute lumière, semblait un tombeau.

Jacques Mérey n'avait aucun besoin de rentrer à l'hôtel de Nantes. Depuis que les girondins étaient menacés et ne savaient jamais si la séance s'écoulerait sans qu'ils fussent obligés de fuir, Jacques payait son appartement ou plutôt sa chambre au jour le jour, et portait sur lui dans une ceinture cinq cents louis en or.

Il avait en plus dans son portefeuille deux ou trois mille francs en assignats.

Au reste, le danger était moins grand à cette heure où les trois quarts de Paris ignoraient encore la proscription des girondins qu'il ne l'eût été le lendemain ; mais sur tout son chemin cependant le fugitif put se faire une idée de l'exaspération qui régnait dans Paris.

Des bandes, lancées dans les rues par Hébert, par Chaumette, par Gusman, par Varlet, les unes armées de piques, les autres de sabres, quelques-unes de haches, toutes portant des torches, passaient en criant : Mort aux traîtres ! Mort au girondins ! Mort aux complices de Dumouriez !

Sur la place des Victoires il rencontra une de ces bandes et n'eut que le temps de se jeter dans la rue Bourbon-Villeneuve ; mais, en arrivant à la rue Montmartre, il vit une autre bande avec des torches qui descendait de la rue des Filles-Dieu ; il se jeta dans la rue de Cléry, mais à peine y fut-il que, au coin de la rue Poissonnière, apparut une autre bande qui barra complètement le chemin.

Tout cela marchait vers la Convention.

Celle-là se composait de maratistes qui criaient : Vive l'ami du peuple !

Être girondin et tomber dans les mains des maratistes, c'était être massacré à coup sûr, et, depuis qu'il possédait l'adresse d'Eva, depuis qu'il avait l'espérance de la retrouver, Jacques Mérey ne voulait plus mourir.

Essayer de passer à travers cette bande sans être reconnu était une chose impossible, revenir sur ses pas était chose dangereuse.

Une de ces malheureuses créatures qui se tiennent le soir sur le seuil d'une porte entr'ouverte, et qui, sans comparaison avec la Galatée de Virgile, fuient cependant comme elle pour être poursuivies, disparut dans son allée. Jacques Mérey s'y élança derrière elle ; mais, au lieu de la suivre dans l'escalier tortueux, repoussa la porte.

La femme se rapprocha de lui.

— Ah ! ah ! citoyen, dit-elle, il paraît que tu n'es pas de la même opinion que tous ces criards-là, qui empêchent les pauvres filles de faire leur métier.

— Silence ! dit Jacques en tirant de sa poche un assignat de cent francs et en le glissant dans la main de la fille.

Et en même temps de l'autre main il essuya son front trempé de sueur.

La femme vit ce visage noble et intelligent, et comme la beauté est une puissance :

— On ne me paye que quand je travaille, dit-elle. Mais quand je rends des services c'est pour rien.

Et enlevant le chapeau de Jacques pour le mieux voir, elle lui essuya à son tour le front avec son mouchoir.

— Ah ! par ma foi ! tu as raison, mon joli garçon, dit-elle, de ne pas vouloir te laisser couper la tête. Allons, allons, reprends ton assignat.

Pendant ce temps la bande passait, criant, hurlant, vociférant.

La fille mit la main sur le cœur de Jacques.

— Et brave avec ça ! dit-elle. Son cœur ne bat pas.

La bande était passée.

Jacques essaya de faire reprendre son assignat à la fille.

— Inutile, dit-elle, quand j'ai dit non, c'est non.

— Je voudrais cependant bien te laisser un souvenir de moi, dit-il, cherchant une chaîne, une bague, un objet quelconque.

— Vraiment ? dit-elle.

— Parole d'honneur !

— Eh bien, embrasse-moi au front, dit-elle. Depuis ma mère, personne n'a eu l'idée de m'embrasser là.

Mérey étonné de trouver une perle dans cet égout, ôta son chapeau, leva en souriant les yeux au ciel, et l'embrassa au front avec le même respect qu'il eût embrassé une vierge.

— Ah ! dit-elle en soupirant, c'est bon ces baisers-là.

Puis, rouvrant la porte et voyant la rue libre :

— Maintenant, tu peux partir.

Jacques Mérey portait à la main gauche une de ces bagues fort à la mode à cette époque : c'était ce qu'on appelait un *jonc*, c'est-à-dire un cercle d'or surmonté d'un diamant, valant trois ou quatre cents francs. Il le passa vivement au doigt de la fille et bondit de l'autre côté.

— Soit ! puisque tu le veux absolument, dit-elle ; mais, en vérité, tu me gâtes ma satisfaction. En tout cas, bon

voyage et bonne chance ! Quant à moi, ma promenade est finie pour ce soir. Adieu !

Et elle referma sa porte.

Jacques Mérey continua sa route et arriva au boulevard sans accident.

Mais là Santerre, à la tête du faubourg Saint-Antoine, barrait le boulevard.

Des sentinelles étaient placées à la rue Saint-Denis et à la rue de Bondy.

Santerre, à cheval, paradait sur le boulevard vide.

Il n'y avait pas à reculer. Jacques Mérey connaissait Santerre pour un patriote ardent ; mais en même temps pour un très brave homme.

Il alla droit à lui et mit la main sur le cou de son cheval. Santerre se baissa, voyant bien que cet inconnu qui venait à lui avait quelque chose à lui dire.

— Citoyen Santerre, lui dit Jacques, je suis le représentant qui vint annoncer à l'assemblée les deux victoires de Jemmapes et de Valmy.

— C'est vrai, dit Santerre ; je te reconnais.

— Je me nomme Jacques Mérey. Je suis ami de Danton, qui m'a offert un asile chez lui, mais à qui je refuse de peur de le compromettre. Je siégeais avec les girondins et je suis proscrit comme eux ; descends de cheval, donne-moi le bras et conduis-moi jusqu'à la rue de Lancry. Demain, tu diras tout bas à Danton ce que tu as fait pour moi, et Danton te serrera la main.

Santerre ne prononça pas une parole, il descendit de cheval, donna son bras à Jacques Mérey, et le conduisit jusqu'à la rue de Lancry.

— As-tu besoin que j'aille plus loin ? lui demanda-t-il.

— Non, dans cinq minutes je serai arrivé où je vais.

— Que Dieu te conduise ! dit Santerre oubliant que Dieu était aboli.

— Merci, dit simplement Jacques, j'en eusse fait autant pour toi, Santerre.

— Je le sais bien, répondit le brave brasseur.

Les deux hommes se serrèrent la main et tout fut dit. Jacques Mérey remonta la rue de Lancry jusqu'à la rue Grange-aux-Belles, puis il prit la rue des Marais, la descendit jusqu'au numéro 33, et là, voyant une maison basse et sombre, il s'arrêta, regarda autour de lui pour s'assurer qu'il n'était point suivi et ne se trompait pas.

Il hésita un instant entre deux sonnettes, l'une à gauche, près d'une boîte fermant à cadenas.

L'autre à droite, pendant à la muraille.

Il tira celle qui était pendue à la muraille.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit et un homme vêtu de noir, cravate blanche et en culotte courte, s'effaça pour le laisser passer.

Sans doute les deux hommes se reconnurent, car l'homme vêtu de noir, ayant salué respectueusement Jacques Mérey, referma la porte et marcha devant lui en disant :

— Par ici, monsieur.

Jacques Mérey le suivit.

L'homme vêtu de noir le conduisit par un corridor, éclairé pour s'y conduire et voilà tout, à la salle à manger, dont la porte en s'ouvrant jeta un flot de lumière.

En effet, la salle à manger était illuminée comme pour un jour de fête ; six couverts étaient mis autour d'une table élégamment servie ; cinq personnes, y compris l'homme vêtu de noir, semblaient en attendre une sixième.

Ces cinq personnes étaient une femme de trente-six à trente-huit ans, encore belle, deux jeunes filles de seize à dix-huit ans, charmantes toutes deux, et un garçon de treize ans. L'homme vêtu de noir faisait la cinquième personne.

A l'arrivée de Jacques Mérey tout le monde se leva.

— Femme, et vous, enfants, voyez cet homme, dit-il en montrant Jacques Mérey, c'est lui qui, sur l'échafaud même n'a pas dédaigné de porter secours à notre...

La femme vint à Jacques Mérey, lui baisa la main, puis les deux jeunes filles, puis le jeune garçon.

— J'espère que vous n'oublierez jamais, continua l'homme vêtu de noir, qui n'était autre que M. de Paris, que le citoyen Jacques Mérey, proscrit injustement, est venu demander asile à notre humble toit.

Puis, montrant le sixième couvert à Jacques :

— Vous voyez que nous vous attendions, dit-il (1).

(1) L'épisode qui forme la fin du *Docteur Mystérieux*, a pour titre : *la Fille du Marquis*.

TABLE DES MATIÈRES

DU

DOCTEUR MYSTÉRIEUX

---*---

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

La Fille du Marquis

ILLUSTRATIONS

DE

DAUBIGNY, GUST. DORÉ, DE LA CHARLERIE,
PHILIPPOTEAUX, etc.



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LA FILLE DU MARQUIS

I

LES VOLONTAIRES DE 93

Le 4 juin 1793, sortaient de Paris, par la barrière de la Villette, deux voitures conduites en poste, l'une à quatre chevaux, l'autre à deux chevaux.

C'était un luxe assez extraordinaire, par le temps qui courait, que deux voitures de poste, pour qu'on ne les laissât point sortir de Paris sans explication.

Aussi de la seconde voiture, qui était une espèce de calèche découverte, ce qui indiquait au reste que les trois personnes qui l'occupaient n'avaient rien à craindre des investigations de la police, descendit un homme de quarante-cinq à quarante-six ans, tout vêtu de noir et portant, chose extraordinaire à cette époque, une culotte courte et une cravate blanche.

Aussi, sa présence excita-t-elle la curiosité du poste tout entier, qui se pressa autour de lui, sans s'inquiéter des deux autres voyageurs restés dans la voiture et qui portaient l'un le costume de sergent des volontaires et l'autre celui d'un homme du peuple, c'est-à-dire le bonnet rouge et la carmagnole.

Mais à peine l'homme vêtu de noir eut-il montré ses papiers, que le cercle qui s'était en quelque sorte noué autour de lui se desserra et qu'après un coup d'œil jeté pour la forme sur la première voiture, en soulevant la bâche rouge qui la couvrait, permission lui fut accordée de continuer sa route.

Dans cet homme vêtu de noir, on a reconnu M. de Paris, lequel s'en allait à Châlons, avec le second de ses aides, nommé Legros, et le fils d'un de ses amis, nommé Léon Milcent, sergent des volontaires, conduire une belle guillotine toute neuve qu'avaient réclamée les maratistes du département de la Marne, et qu'allait inaugurer et peut-être mettre en mouvement le bourreau de Paris en personne.

Son second aide, garçon très expérimenté, resterait jusqu'à ce que le bourreau de Châlons fût bien au courant. Quant au fils de son ami, le sergent de volontaires, il était en destination de Sarrelouis, dont on renforçait la garnison, nos revers en Belgique faisant craindre une seconde invasion de la Champagne.

Il devait rallier sur la route une vingtaine de volontaires allant dans le même but à Sarrelouis.

Tous ces papiers et tous ces ordres étaient émanés de la commune, souverain pouvoir pour le moment, et étaient signés : Pache, maire, et Henriot, général.

Un congé avait été demandé la veille par *M. de Paris*, qui, au reste, laissait à sa place son premier aide, un autre lui-même, et dont la demande d'ailleurs était trop patriotique pour qu'on lui fît la moindre objection.

On lui avait en outre, sans discussion aucune, donné une feuille de route pour le citoyen Léon Milcent, qui avait déjà fait la première campagne de 1792, et, la campagne finie, était rentré dans ses foyers, mais qui, au nouvel appel de la patrie, s'empressait de courir à la frontière.

Tout était vrai, excepté l'identité de Léon Milcent, qui, comme mes lecteurs l'ont déjà deviné, n'était autre que Jacques Mérey.

M. de Paris s'était chargé non seulement de faire sortir le fugitif de Paris, mais encore de le conduire à Châlons, d'où, avec une bonne feuille de route et la connaissance qu'il avait des localités, il gagnerait facilement la frontière.

Le lendemain, vers midi, les deux voitures entraient à Châlons.

Là toutes relations finissaient entre Jacques Mérey et M. de Paris. M. de Paris l'exigea, et donna le conseil à Jacques Mérey de se présenter immédiatement à la municipalité pour s'informer s'il y avait à Châlons et dans les environs des volontaires à destination de Sarrelouis.

Il y en avait onze à Châlons, sept ou huit dans les environs, et l'on devait en rejoindre cinq ou six encore avant d'arriver à Sarrelouis.

Jacques Mérey était trop au-dessus des préjugés, et en outre il devait trop à M. de Paris pour ne pas lui faire, en le quittant, les remerciments les plus sincères et les plus reconnaissants.

Le départ des volontaires fut fixé au surlendemain, et ordre fut donné à ceux qui habitaient les environs de la ville de se trouver à neuf heures du matin sur la grande place. Après avoir fraternisé par un repas lacédémonien avec la garde nationale, nos dix-huit ou vingt volontaires se mettraient en route.

Bien entendu que Jacques Mérey fut le premier sous les armes. Son grade de sergent d'ailleurs lui imposait l'obligation d'être exact.

La garde nationale, de son côté, composée d'une soixantaine d'hommes, avait veillé aux préparatifs du repas. Une longue table, pouvant réunir cent convives, était dressée sur la place de la Liberté. Les couverts en plus étaient pour les membres de la municipalité qui feraient à la garde nationale et aux volontaires l'honneur de partager leur repas.

A dix heures tout le monde était à table.

Le repas fut gai et bruyant. A Châlons, c'est-à-dire dans la capitale de la Champagne, les repas, lorsqu'ils tirent à leur fin surtout, ressemblent à un feu de peloton à volonté; seulement les bouteilles de sillery, d'aï, de moët, remplacent les fusils. Ce qui fait que les morts et les blessés qui restent sur le champ de bataille en sont quittes pour y dormir une heure ou deux. Après quoi ils vont à leurs affaires comme s'il ne leur était arrivé aucun accident.

Au milieu du feu de la mousqueterie champenoise, beaucoup de toasts furent portés, auxquels il fut fait honneur, même par Léon Milcent. D'abord les toasts à la nation, à la république, à la Convention, passèrent avec un formidable cortège de bravos; puis vinrent les toasts à Danton, à Robespierre, à Saint-Just.

Ces trois toasts furent acclamés par tous, même par notre sergent de volontaires. Jacques Mérey était trop intelligent pour ne pas voir à travers les nuages que les haines politiques jettent sur les réputations, quels grands citoyens et quels profonds patriotes c'étaient que Robespierre et que Saint-Just.

Quant à Danton, si l'on n'avait pas porté un toast à son honneur, Jacques Mérey l'eût porté lui-même.

Un enthousiaste porta un toast à Marat; les applaudissements furent modérés, mais tout le monde se leva.

Jacques Mérey se leva comme les autres, mais ne tendit pas son verre, mais ne but pas.

Un fanatique remarqua cette froideur du sergent; il but à la mort des girondins.

Un frisson courut parmi les convives. Ils se levèrent, mais sans applaudir.

Jacques Mérey resta assis.

— Eh! sergent, cria celui qui avait porté le toast, êtes-vous cloué à votre place, par hasard?

Jacques Mérey se leva.

— Citoyen, dit-il, combattant pour la liberté depuis cinq ans, je croyais avoir conquis au moins celle de rester sur ma chaise quand cela me plaisait.

— Mais pourquoi restes-tu sur ta chaise? pourquoi ne bois-tu pas à la mort des traîtres?

— Parce que je quitte Paris, las de voir des concitoyens s'égorger les uns les autres, et que je vais à la frontière pour y tuer le plus de Prussiens que je pourrai. A la place du toast proposé, je porterai donc celui-ci:

« A la vie et à la fraternité de tous les hommes de grand cœur et de bonne volonté, et à la mort de tout ennemi français ou étranger portant les armes contre la France! »

Le toast du sergent fut accueilli par des bravos unanimes, et Jacques Mérey profita de l'enthousiasme qu'il avait excité, il fit signe qu'il voulait parler encore.

Tout le monde se tut.

— Après le toast que j'ai porté, dit-il, après la façon dont il a été accueilli, je ne puis maintenant en proposer qu'un seul:

« A notre départ immédiat et à notre rapide et victorieuse rencontre avec l'ennemi. Battez, tambour! »

On a dû remarquer une chose, c'est qu'en temps de révolution, il n'y a si petit rassemblement d'hommes armés ou même désarmés, qui n'ait son tambour.

Nos volontaires avaient le leur, il se mit à battre la marche, volontaires et gardes nationaux s'embrassèrent, et la petite troupe se mit en marche en chantant la *Marseillaise* et au cri de Vive la nation!

En quittant Châlons, le sergent Léon Milcent eut encore la joie de faire un dernier signe d'adieu et de remerciement à un homme qui se tenait seul à la fenêtre d'une petite maison isolée.

C'était son hôte de la rue des Marais.

Comme la journée était déjà avancée, on ne fit que cinq lieues ce jour-là, et l'on s'arrêta à Somme-Vesle, c'est-à-dire à la première station après Châlons.

Là le sergent Milcent reçut les félicitations bien sincères de tous ses hommes sur le toast qu'il avait porté au déjeuner. En général les volontaires n'étaient ni des fanatiques ni des énergumènes: c'étaient de vrais patriotes, qui prouvaient leur patriotisme autrement que par de vaines déclamations.

Léon Milcent leur avait été présenté, nous l'avons dit, comme ayant déjà fait la campagne de 92. Aussi les soldats qui allaient pour la première fois rejoindre leur drapeau le prièrent de s'arrêter à l'endroit d'où l'on pourrait le mieux découvrir le champ de bataille de Valmy.

Le faux sergent le leur promit, et la chose lui était facile.

La campagne commença en réalité à Pont-Somme-Vesle, car, le village se composant de deux ou trois maisons seulement, il fallut organiser un bivac.

Heureusement les gardes nationaux avaient bourré les sacs des volontaires de toutes sortes de provisions. Les uns tirèrent un poulet, les autres un pâté; celui-ci une bouteille de vin, celui-là un saucisson, de sorte que le dîner se ressentit de la prodigalité du déjeuner.

Quant à la nuit (on était au 5 juin) le temps était doux; on la passa à la belle étoile, sous les arbres magnifiques qui sont à la gauche de la route en allant à Sainte-Menehould.

Les volontaires qui étaient du pays racontèrent aux autres comment c'était là, c'est-à-dire à Pont-Somme-Vesle, que le roi, lors de sa fuite, avait eu sa première déception, c'est-à-dire n'avait point trouvé les hussards qui devaient l'attendre et qui avaient été dispersés par les paysans.

Au reste, toute la légende de Louis XVI à Varennes est encore vivante dans le pays.

Dans la soirée, un postillon de Sainte-Menehould passa ramenant des chevaux de la poste de Drouet.

Jacques Mérey l'arrêta, lui donna un assignat de cinq francs à la condition qu'il dirait en passant au maître de l'auberge de la Lune, d'envoyer sur la route au-devant des volontaires, un âne chargé de pain, de vin et de tout ce qu'il aurait de viande rôtie.

L'aubergiste était invité en même temps à préparer, pour quatre heures, un dîner de vingt personnes.

Le postillon partit en promettant de s'acquitter de la commission.

Le lendemain, à six heures, le tambour réveilla les dormeurs. On se secoua, on but le reste de l'eau-de-vie que contenaient les bidons, et l'on se mit en route avec une certaine inquiétude.

Il y avait six lieues de Pont-Somme-Vesle à Sainte-Menehould, et nul n'avait connaissance des mesures prises.

La première heure de marche s'écoula assez gaiement, mais la fin de la seconde voyait la moitié de nos volontaires lutter contre un découragement croissant, lorsque le sergent Léon Milcent aperçut à la hauteur de la source de l'Aisne, un âne conduit par un petit paysan.

— Mes amis, dit-il, si j'étais Moïse, que vous fussiez des Hébreux au lieu d'être des Français, et que je vous conduisisse à la terre promise au lieu de vous conduire à l'ennemi, je croirais avoir besoin d'un miracle pour soutenir votre courage, et je vous dirais que Jéhovah nous envoie cet âne et ce paysan. Mais j'aime mieux vous dire tout simplement que c'est le maître de l'hôtel de la Lune qui nous l'envoie et qu'il porte notre déjeuner. En conséquence, comme la place me paraît propice, je me permettrai de vous crier halte! et de vous inviter à mettre les fusils en faisceaux.

Jamais harangue, si éloquente qu'elle fût, ne fut reçue par de semblables acclamations, et jamais conducteur de tribu, fût-il prophète, n'eut une ovation comparable à celle du faux sergent.

D'abord les volontaires n'y voulaient pas croire; mais le petit paysan, s'arrêtant et arrêtant son âne:

— C'est t'y pas vous, dit-il, qui avez commandé qu'on vous apporte sur la route un déjeuner et qu'on vous prépare là-bas à l'auberge un dîner de vingt personnes.

— Ah! le malheureux, s'écria Léon Milcent, il me fait manquer mon effet!

Puis, se tournant vers les volontaires:

— Mes amis, leur dit-il, vous avez bien voulu me reconnaître pour votre chef; or c'est au chef de se préoccuper de la nourriture de ses soldats.

— Ah çà ! c'est bien ici, n'est-ce pas? répéta le paysan
— Eh ! oui, idiot.
— Mais, mon sergent, dit un homme de la troupe après s'être consulté avec deux ou trois de ses camarades, il en est quelques-uns de nous qui n'ont point d'argent et qui comptaient sur l'argent du gouvernement pour nous défrayer en route ; nous aimons mieux vous dire cela tout de suite, sergent, que de vous voir nous traiter en grands seigneurs, quand nous ne sommes que de pauvres diables.
— Que cela ne vous inquiète pas, mes chers camarades, dit Jacques Mérey qui reprenait sa gaieté au fur et à mesure qu'il se rapprochait du moment où il allait revoir Eva ; — de même que je suis chargé de la nourriture de ma troupe, je suis chargé de sa paye. Quand vous serez arrivés à destination, vous recevrez votre arriéré et nous réglerons tout cela. En attendant, à table !
La table fut un beau tapis vert où chacun se coucha pour manger à la manière romaine.
Pris à l'improviste, il n'y avait point de profusion dans ce qu'envoyait l'aubergiste de la Lune, mais il y avait assez.
Le déjeuner fut d'autant plus gai qu'il était plus inattendu ; chacun y puisa des forces pour continuer son chemin. Un boiteux qui s'était donné une entorse le matin, prit l'âne et tout alla à merveille.
Le gamin seul se prétendait lésé, attendu, disait-il, que c'était à lui que l'âne devait appartenir ; mais un verre de vin et un assignat de dix sous lui rendirent sa belle humeur.
On arriva à quatre heures à l'auberge de la Lune, et l'on trouva la table prête. Selon la recommandation de Jacques Mérey, on l'avait dressée à l'extrémité du petit jardin de l'auberge qui dominait toute la plaine de Valmy.
Jacques Mérey et ses volontaires étaient juste postés à la place où, le jour de la bataille, étaient placés le roi de Prusse, Brunswick et l'état-major.
La plaine était couverte de moissons.
Des ondulations indiquaient les endroits où les Prussiens morts étaient couchés dans de grandes fosses
Partout où ces ondulations se manifestaient, une végétation plus vive attestait la présence de cet engrais animal qu'on appelle l'homme, et qui a seul l'honneur de pouvoir faire concurrence au guano.
Grâce à ces jalons, la démonstration devenait facile pour Jacques Mérey.
A un kilomètre à peu près, au fond d'une petite vallée ayant quelque ressemblance avec celle de Waterloo, les ondulations s'arrêtaient.
Les Prussiens n'avaient pas même atteint le pied de la colline de Valmy.
Sur cette colline étaient Kellermann, ses seize mille hommes et sa batterie de canons.
Derrière lui, sur le mont Ivron, les six mille hommes qu'y avait fait filer Dumouriez pour empêcher son collègue d'être tourné.
A sa gauche, le moulin à vent, derrière lequel un obus mit le feu à quelques caissons, ce qui jeta un instant de trouble dans les rangs français.
— Et vous, demandèrent les volontaires, où étiez-vous ?
Le faux sergent poussa un soupir et montra de la main l'espace compris entre Sainte-Menehould et Braux-Sainte-Cubière.
— Alors, dit un des volontaires, tu étais avec Dumouriez ?
— Oui, dit Jacques Mérey, je suis de ce pays-ci, et je lui avais servi de guide dans la forêt d'Argonne.
Jacques laissa tomber sa tête dans ses deux mains.
A peine neuf mois s'étaient écoulés depuis Valmy, cette merveilleuse aurore de la République et de la liberté, et la République se déchirait elle-même, et la liberté était plus que jamais menacée par l'ennemi. Enfin, lui-même, Jacques Mérey, lui qui, au milieu des applaudissements de la Convention, de Paris, de toute la France, était venu annoncer les deux grandes victoires que l'on croyait le salut de la patrie, il avait été obligé de fuir inaperçu de la Convention, de sortir de Paris entre le bourreau et son aide, comme s'il eût marché à l'échafaud, et il traversait la France, fugitif, déguisé, proscrit, repassant obscur et caché sous l'habit d'un volontaire, par ces mêmes pays où, neuf mois auparavant, il avait passé triomphant.
Et Dumouriez...
C'était celui-là qui devait vraiment être malheureux.
Victime d'un cataclysme révolutionnaire, Jacques Mérey reverrait peut-être un jour glorieusement la France. Il y reprendrait alors le rang que son mérite lui assignait. Mais Dumouriez, traître, matricide, n'y rentrerait jamais.
Tout cela tira une larme des yeux du faux sergent.
— Tu pleures, citoyen, lui dit un volontaire.
Jacques haussa doucement les épaules, montra d'un geste circulaire tout le champ de bataille.
— Hélas ! oui, dit-il, je pleure ! Je pleure ces jours que, comme ceux de la jeunesse, on ne revoit pas deux fois !

II

LA FAMILLE RIVERS

Le dîner fini, comme on avait encore deux heures de jour, on ne voulut point gagner Sainte-Menehould par la grande route, mais faire un pèlerinage à Valmy.
On arriverait un peu plus tard à Sainte-Menehould, mais peu importait ; on avait bien dîné, la fatigue avait disparu, chaque volontaire était dans l'admiration de ce sergent qui pourvoyait à tous les besoins du corps, et qui suffisait à ceux du cœur et de l'esprit par ses propres souvenirs.
Tous l'eussent suivi au bout du monde et se fussent fait tuer pour lui.
Et lui, quelque hâte qu'il eût de rejoindre cette âme de sa vie, cette étoile de son cœur que l'on appelait Eva, il prenait cependant en patience cette obligation où il était de gagner la frontière à petites journées.
Il marchait encore sur la terre de la patrie, que dans trois ou quatre jours il abandonnerait pour ne plus la revoir jamais peut-être.
De temps en temps il lui prenait l'envie de se jeter la face contre terre et de baiser cette mère commune qu'il y a deux mille six cents ans baisait Brutus comme mère des mères.
Tout lui en paraissait beau, tout lui en semblait précieux. Il s'arrêtait pour cueillir une fleur, pour entendre chanter un oiseau, pour voir couler un ruisselet.
Il avait un soupir de regret pour chaque chose.
Il régla son compte avec l'hôte, puis prit, entre un champ d'orge et de seigle, un petit sentier où l'on ne pouvait marcher qu'un à un, et qui conduisait à Valmy.
Les habitants du village les virent venir de loin et crurent qu'ils leur étaient envoyés, comme cela arrivait souvent à cette époque, en logement.
Ils vinrent au-devant d'eux.
Mais quand ils surent que c'était la simple curiosité qui les amenait, chacun voulait se faire cicerone et s'emparer de son volontaire.
Jacques Mérey alla s'asseoir sur le banc de pierre qui est à la porte du moulin, et quand un des garçons meuniers lui offrit de lui raconter obligeamment la bataille :
— Inutile, mon ami, lui dit le faux sergent, j'en étais !
— De ceux *d'ici?* demanda le meunier.
— Non, répondit Jacques en souriant et en montrant le camp de Dumouriez, de ceux *de là*.
On se remit en route, et par un autre sentier on alla, en longeant un petit cours d'eau, rejoindre la descente de Sainte-Menehould, là où le 23 juin 1791 M. de Dampierre avait été tué.
Chose bizarre et cependant commune dans les guerres civiles, l'oncle mourait à la descente de Sainte-Menehould en criant Vive le roi ! le neveu mourait dans le bois de Vicoigne en criant vive la République !
On entra à Sainte-Menehould à la nuit. Les volontaires reçurent à la municipalité des billets de logement. Jacques Mérey préféra coucher à l'auberge.
Avant de se séparer de ses compagnons, Jacques Mérey leur proposa de faire le lendemain grande étape, une étape de neuf lieues, afin d'aller coucher à Verdun.
On déjeunerait à Clermont.
Et comme quelques-uns des volontaires auraient peur à faire cette étape de neuf lieues, Jacques Mérey se procurerait une charrette à deux chevaux bien rembourrée de paille dans laquelle on mettrait le déjeuner d'abord, puis les fusils, puis les sacs, puis les boiteux.
Moyennant toutes ces précautions, on arriverait à Verdun vers huit heures du soir.
Le faux sergent craignait d'être reconnu à Verdun ; il désirait y arriver de nuit et en repartir avant le jour.
On déjeunerait et on ferait une halte de quatre ou cinq heures, aussi longue que l'on voudrait enfin, sous les grands arbres qui bordent l'Aire
On mangerait, en attendant, un morceau de pain, et l'on boirait la goutte *aux Islettes*, charmant village situé au cœur même de la forêt d'Argonne.
On partit de Sainte-Menehould au jour naissant, et l'on arriva au sommet de la montagne derrière laquelle se cache la forêt, à cette heure charmante de la matinée où flotte au sommet des arbres une vapeur bleue et transparente. Tout à coup la terre semble manquer sous les pieds, et la vue s'étend sur un océan de verdure ; la route s'enfonce rapide au milieu de cet océan qu'elle sépare, et dont par-

fois les vagues de feuillage se réunissent au-dessus de la tête du voyageur.

Les épaulements de la batterie de Dillon étaient encore debout et intacts, comme si l'on venait d'en enlever les canons.

Dillon, on se le rappelle, avait tenu jusqu'au dernier moment, et c'était sur lui que s'était replié Dumouriez.

La halte fut gaie, les commencements de route, où chacun est alerte et reposé, sont toujours joyeux.

La journée s'écoula selon le programme : on déjeuna au bord de l'Aire, on s'y reposa, on y joua aux cartes, on y dormit sur l'herbe pendant quatre ou cinq heures.

A huit heures on entrait à Verdun.

Verdun payait cher sa faiblesse. Tous ceux qui avaient pris part à la trahison de la ville avaient été arrêtés. On instruisait le procès des jeunes filles qui avaient été porter des fleurs et des bonbons au roi de Prusse.

Le reste de la route offrait peu d'intérêt. La marche des Prussiens, à leur entrée en France, n'avait éprouvé d'obstacles qu'au delà de l'Argonne. On coucha à Briey, puis à Thionville.

On n'avait plus qu'une étape pour arriver à destination. Jacques Mérey donna rendez-vous pour le surlendemain à ses compagnons de route à Sarrelouis, leur annonçant qu'il allait faire une visite à l'un de ses parents qu'il avait dans un petit village des environs.

Avant de quitter les volontaires, le brave sergent Léon Milcent, qui avait si paternellement veillé sur leurs besoins pendant qu'il avait été avec eux, s'informa encore de ceux qui en son absence pourraient avoir besoin de lui.

Une centaine de francs en assignats assurèrent la nourriture des plus nécessiteux, jusqu'au moment où à Sarrelouis ils toucheraient leur arriéré. La Convention accordait, somme énorme, quarante sous par jour à ses volontaires.

Ceux du sergent Léon Milcent quittèrent donc leur chef en le remerciant de tous les soins qu'il avait eus pour eux et en se promettant une fête de son arrivée à Sarrelouis.

Mais ils l'attendirent vainement le lendemain, vainement le jour suivant, et, comme il n'avait pas dit où il allait, ils ne purent s'informer de lui.

Cependant ils espéraient et attendaient toujours ; mais une semaine se passa ; quinze jours, un mois se passèrent sans nouvelles, et le temps s'écoula sans que l'on entendit jamais reparler de lui.

Qu'était-il devenu ?

Jacques Mérey, qui, avec raison, croyait n'avoir plus rien à craindre, prit à Thionville une petite voiture, dont le propriétaire, moyennant un assignat de six livres, s'engagea à le conduire à la ferme des Trois-Chênes, une des plus belles qui soient situées sur la rive droite de la Moselle, à une lieue et demie de la frontière.

A dix heures du matin, toujours sous son costume de sergent de volontaires, Jacques Mérey descendit à la porte de la ferme, et, sous l'ombrage des trois chênes qui lui avaient fait donner son nom et en homme qui est sûr d'être bien reçu, il paya et renvoya sa voiture.

Puis il regarda avec curiosité les bâtiments en homme qui cherche à rappeler ses souvenirs.

Un chien accourut en aboyant contre lui, mais il étendit la main et le calma.

Aux aboiements du chien un enfant accourut, un beau petit garçon blond comme un rayon de soleil.

— Prenez garde, monsieur, dit-il, Thor est méchant.

Thor était le nom du chien.

— Pas avec moi, dit le volontaire. Tu vois ?

Il fit un signe à Thor et Thor vint le caresser.

— Qui es-tu ? demanda le petit garçon au volontaire.

— Je n'ai pas besoin de te demander qui tu es, toi : tu es le petit-fils de Hans Rivers.

— Oui.

— Où est ton grand-père ?

— Dans la ferme.

— Conduis-moi à lui

— Venez.

Il prit la main de l'enfant et s'avança avec lui vers un perron au haut duquel parut un vieillard d'une soixantaine d'années.

— Grand-papa, dit l'enfant qui courut à lui, voici un monsieur qui nous connaît.

Le vieillard leva son bonnet de laine, saluant de la main, interrogeant des yeux.

— Monsieur, lui dit Jacques, j'avais l'âge de cet enfant quand je vins ici, et c'est la seule et unique fois que j'y vins. J'étais avec mon père, Daniel Mérey; vous signâtes avec lui le bail de cette ferme, que je vous ai renouvelé, il y a, je crois, trois ans.

— Dieu me bénisse ! s'écria Hans, seriez-vous notre maître Jacques Mérey ?

Jacques se mit à rire.

— Je ne suis le maître de personne, dit-il, car, à mon avis, l'homme n'a d'autre maître que lui-même. Je suis tout simplement votre propriétaire.

— Jeanne, Marie, Thibaud, accourez tous, s'écria le vieillard, un jour heureux nous arrive ! Venez, venez, venez !

Et au fur et à mesure qu'il appelait, les appelés accouraient et se rangeaient autour de lui.

— Regardez bien monsieur, dit-il, vous tous, tant que vous êtes, et vous aussi, dit-il, étendant l'invitation à deux garçons de charrue, à un berger et à une gardeuse de dindons, c'est à lui que nous devons tout, monsieur, c'est notre bienfaiteur, Jacques Mérey.

Un cri s'échappa de toutes les bouches, les têtes se découvrirent.

— Entrez chez vous ! dit le vieillard. Du moment où vous avez mis le pied dans la maison, nous ne sommes plus que vos serviteurs.

Tous se rangèrent.

Jacques Mérey entra

— Allez chercher à la charrue Bernard et aux vaches Rosine... Bah ! c'est aujourd'hui fête, on ne travaille pas

Bernard et Rosine étaient le fils aîné et la belle-fille du vieillard, le père et la mère de l'enfant blond.

Une heure après, tout le monde était réuni autour de la table du dîner. Il était midi.

Hans était le grand-père, Jeanne était la grand'mère, Bernard était le fils aîné, Rosine était sa femme, Thibaud était un second fils de vingt-deux ans, Marie était une fille de dix-huit ans. Richard était l'enfant blond de dix ans, le fils de Bernard et de Rosine. C'était toute la famille.

L'aïeul avait cédé son fauteuil à Jacques qui présidait la table.

On en était arrivé au dessert

— Hans Rivers, dit Jacques, combien y a-t-il de temps que vous êtes fermier dans notre famille ?

— Il y a, monsieur Jacques, attendez donc ! c'était entre la naissance de Thibaud et celle de Marie... il y a vingt et un ans, monsieur Jacques.

— Pendant combien d'années avez-vous payé vos redevances ?

— Tant que votre digne père, M. Daniel, a vécu, c'est-à-dire quinze ans.

— Il y a donc sept ans que vous ne m'avez rien payé ?

— C'est vrai, monsieur Jacques ; mais d'après votre ordre.

— Je vous ai dit : Vous êtes d'honnêtes gens, gardez vos redevances, achetez du bien avec ; plus vous serez riches, plus je le serai.

— Vous nous avez dit cela, monsieur Jacques, mot pour mot, et, en nous disant cela, vous avez commencé notre fortune.

— Et quand on a mis en vente les biens des émigrés, c'est-à-dire de ceux qui se battent contre la France, je vous ai dit : Vous devez avoir de l'argent de côté, à moi ou à vous, peu importe ; achetez du bien d'émigré, c'est du bon bien qui ne se vendra pas plus de deux ou trois cents francs l'arpent, et qui vaudra celui qui se vend six et huit.

— Nous avons fait comme vous avez dit, monsieur Jacques, de sorte qu'aujourd'hui nous avons trois cents arpents de terre à nous. Ça nous fait, Dieu nous pardonne ! presque aussi riches que notre maître. Il est vrai que là-dessus nous vous devons, avec les intérêts composés, près de quarante mille francs. Mais nous sommes prêts à vous les rendre, non pas en mauvais papier, mais en bon argent, comme nous vous le devons.

— Il n'est pas question de cela, mes amis. Je n'ai pas besoin de cet argent maintenant ; mais peut-être en aurai-je besoin plus tard.

— Vous savez, à ce moment-là vous le direz, monsieur Jacques, et huit jours après, foi de Hans Rivers ! vous serez payé.

Jacques se mit à rire.

— Vous auriez un moyen de me payer plus rapide et plus simple, dit-il ; ce serait d'aller me dénoncer. Je suis proscrit. On me couperait le cou, et vous ne me devriez plus rien.

Le père et les enfants, à ces mots, jetèrent un cri et se levèrent debout.

Puis le père leva les bras au ciel.

— Ils vous ont proscrit, vous, dit-il, vous le droit, vous la justice, vous la représentation de Dieu sur la terre ; mais que veulent-ils donc ?

— Ils veulent le bien ; ils croient le vouloir du moins. Alors, comme je suis obligé de quitter la France à mon tour et que je pourrais être arrêté à la frontière, j'ai pensé à vous, Hans Rivers.

— Ah ! voilà qui est bien ! monsieur Jacques.

— J'ai dit, Hans Rivers tient une ferme de mon père sur la Moselle, à deux kilomètres de la frontière, il doit être chasseur.

— Je ne le suis plus, mais mes deux fils Bernard et Thibaud le sont.

— Cela revient au même ; ils doivent avoir un bateau sur la rivière ?

— Ah ! oui, dit Thibaud, et un joli bateau : c'est moi qui le soigne. Vous verrez, monsieur Jacques.

— Eh bien, je mettrai les habits du père Hans ou d'un de ses enfants ; nous monterons dans le bateau, comme des chasseurs de gibier d'eau. La chasse est toujours ouverte sur la rivière. Nous nous laisserons aller à la dérive jusqu'à Trêves, et, une fois là, une fois hors de France, je serai sauvé.

— Ce sera à votre loisir, monsieur Jacques, dit le père Hans. Tout de suite si vous voulez.

— Ma foi, non ! mon brave ami, répliqua Jacques Mérey ; il sera temps demain matin. Vous croiriez que j'ai eu peur de passer une nuit sous votre toit.

Le lendemain, au point du jour, trois hommes vêtus de costumes de chasseur et accompagnés de deux chiens nageurs, détachaient une barque retenue par une chaîne au pied d'un saule, dans une petite anse de la Moselle, et descendaient dans la barque.

Deux de ces trois hommes allaient se mettre aux rames, lorsque le troisième, qui était assis au gouvernail, leur fit signe de les laisser en repos.

Puis, avec un triste sourire :

— Elle ira toujours assez vite, dit-il.

Ces trois hommes, c'étaient les deux fils de Hans Rivers et Jacques Mérey.

Jacques Mérey avait recommandé avec grand soin aux deux jeunes gens de lui dire exactement où finissait la frontière de France.

Au bout d'un quart d'heure de navigation, ils lui montrèrent un poteau : c'était la frontière. D'un côté, le Luxembourg ; de l'autre, le Palatinat. En deçà du poteau, la patrie ; au delà, la terre étrangère.

La barque s'arrêta au pied du poteau Jacques Mérey voulait une fois encore toucher du pied le sol sacré de la France.

Il enveloppa le poteau de son bras, comme si ce morceau de bois inerte était un homme, un concitoyen, un frère.

Il appuya sa tête contre lui, comme il eût fait sur l'épaule d'un ami.

Sa douleur était double, quitter la France, et la laisser dans l'état où elle était.

Toute une armée assiégée dans Mayence, presque prisonnière. L'ennemi à Valenciennes, notre dernière barrière L'armée du Midi en retraite ; l'Espagnol débordant sur la France ; la Savoie, notre fille d'adoption, retournée contre nous à la voix des prêtres ; notre armée des Alpes affamée ; Lyon en pleine révolte tirant à mitraille sur les commissaires de la Convention, qui, hélas ! le lui rendront bien ; enfin les Vendéens victorieux à Fontenay et prêts à marcher sur Paris.

Jamais nation sans se perdre ne fut si près de sa perte. Pas même Athènes se jetant à la mer pour fuir Xercès et gagnant à la nage son radeau de Salamine.

Jacques Mérey, tout matérialiste que la science l'eût rendu, sentit cependant que les événements qui se succédaient sur la terre devaient obéir à une mystérieuse puissance cachée dans les profondeurs de l'éternité et devant avoir, au point de vue de notre monde, un but intelligent et humanitaire.

Il leva les yeux au ciel, et murmura ces paroles :

— Toi qui me sers à nommer le mot que je cherche : Zeus, Uranus, Jéhovah, — Dieu, — créateur invisible et inconnu des mondes, essence céleste ou matière immortelle, je ne crois pas que l'homme individuellement ait droit à un de tes regards ; mais je crois que tu couvres toute l'espèce de ta protection toute-puissante, et que de même que les flottes subissent les vents, les grands événements des peuples se courbent sous ta puissante impulsion. De quelque façon qu'il ait été créé, l'homme vient de toi ; et si tu l'as créé seul, pauvre et nu, c'était pour lui laisser le mérite et lui donner l'expérience de créer à son tour la famille d'abord, la tribu ensuite, et enfin la société. La société constituée, restait à l'enrichir matériellement par le travail, à l'éclairer par l'intelligence. Depuis six mille ans chacun coopère à ce but selon sa force et selon son génie. Or, quel est le résultat que tu as dû espérer de tant d'efforts ? la plus grande somme de bonheur possible répandue sur le plus grand nombre d'individus. Qui a le plus fait pour accomplir cette œuvre immense, ou des monarchies de toute espèce qui se succèdent depuis mille ans à partir de la monarchie féodale de Hugues Capet jusqu'à la monarchie constitutionnelle de Louis XVI, ou des cinq années de révolution qui viennent de s'écouler ? qui a donné des droits égaux à l'homme ? qui lui a donné le pain de l'esprit par l'éducation, le pain du corps par le partage des terres ? C'est notre sainte révolution, c'est notre bien-aimée République. La France est ton élue, ô mon Dieu ! puisque tu l'as choisie en quelque sorte comme victime et offerte comme exemple au genre humain. Eh bien ! que son sang coule et le mien tout le



La ferme des Trois-Chênes.

premier ; qu'elle soit le Christ des nations comme Jésus a été le Christ des hommes, et que ces trois mots : LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ, prononcés par lui et adoptés par lui, deviennent le lumineux soleil de l'avenir !

Adieu, patrie ! adieu, patrie ! adieu, patrie !

— Et maintenant, dit Jacques Mérey en se laissant tomber dans la barque plutôt qu'il n'y descendit, jetez-moi où vous voudrez ; tout lieu m'est indifférent, puisque ce n'est plus la France.

III

HUIT JOURS TROP TARD

Les deux frères Rivers déposèrent Jacques Mérey sur la berge de la Moselle, à un kilomètre à peu près de la ville de Trèves.

Jacques les embrassa tendrement ; c'étaient les deux bras de la France qui le déposaient sur la terre étrangère.

Jacques, debout, appuyé sur son fusil, les regarda s'éloigner tristement ; puis, au premier détour de la Moselle, ils le saluèrent de leurs avirons, lui de son chapeau, la barque disparut et tout fut dit.

Jacques remit son chapeau sur sa tête, salua la France d'un long et dernier adieu, jeta son fusil sur son épaule, et suivit tête basse le petit chemin tracé par les piétons qui longe les rives de la Moselle, ce petit chemin qui conduit à Trèves.

Jacques Mérey parlait allemand comme un Allemand. Il avait à son carnier, suspendus par le col, quelques petits oiseaux de marais qu'avaient eu la précaution d'y suspendre ses deux compagnons de route. Il ne lui fut fait aucune question. Aux portes, il fut pris pour un bourgeois de la ville revenant de faire une promenade cynégétique.

Mais, la porte franchie, il s'empressa de demander qu'on lui indiquât la demeure du bourgmestre.

Arrivé chez le magistrat, Jacques Mérey se nomma ; on savait la catastrophe du 31 mai. Sans avoir le temps de devenir célèbre, le nom de Jacques Mérey avait eu celui de ne pas demeurer inconnu. Le bourgmestre s'inclina, comme tout homme de cœur s'incline devant un proscrit. Dans tous les pays du monde civilisé, à l'honneur de l'humanité et du progrès, à la honte des gouvernements, la proscription est une majesté.

Le bourgmestre demanda, en entourant sa question de toutes les délicatesses de l'homme du monde, s'il avait besoin de ces secours que les gouvernements étrangers avaient mis à la disposition des autorités pour aider à la fuite des émigrés. Mais Jacques Mérey déclara que, étant proscrit et non pas émigré, ses biens n'étaient pas saisis, et que, outre les dix ou douze mille francs qu'il avait sur lui, il laissait une fortune en France.

Ce qu'il désirait, c'était donc tout simplement un passeport pour Vienne.

Seulement, à cause des circonstances, il fut obligé de tracer le chemin qu'il voulait suivre pour aller à Vienne.

— C'était le plus direct : Carlsruhe, Stuttgart, Augsbourg, Munich et Vienne.

Une fois hors de France, et lorsqu'il ne resta plus dans le cœur de Jacques Mérey que le spectre de la patrie, la vivante image d'Eva reprit peu à peu sa puissance ; le souvenir momentanément effacé par les événements, ces événements du passé redeviennent une aurore, et, de même que l'aube se lève derrière les montagnes, ils se lèvent derrière la silhouette aride et décharnée du passé, pour éclairer un nouvel avenir.

Maintenant qu'il était sur le sol étranger, maintenant qu'il ne marchait plus sur cette terre de France sur laquelle Danton voulut mourir, ne pouvant l'emporter à *la semelle de ses souliers*, il sentit sa pensée s'imprégner de nouveau de son amour, et cet amour, comme une sève réparatrice, ruisseler par tout son corps.

Il n'avait point reçu de lettre d'Eva ; mais ce silence ne l'inquiétait aucunement, il savait que les lettres d'Eva étaient confisquées au passage.

Mais ce qui l'inquiétait, c'est qu'Eva, sans soupçon contre sa femme de chambre, devait s'étonner de son silence à lui. Sans doute dans les lettres qu'elle lui écrivait et qu'Eva croyait lui être parvenues, elle lui donnait l'adresse à laquelle il devait répondre.

Comment ne lui répondait-il pas ?

Ne se croirait-elle pas oubliée et se croyant oubliée... ?

Mais le cœur d'Eva n'était pas un cœur vulgaire ; elle connaissait l'amour immense que Jacques Mérey ressentait pour elle ; elle l'avait vu renoncer pour elle à toute ambition politique, refuser cette députation qu'il avait acceptée ensuite comme une vengeance, et dont les divisions intestines l'avaient empêché de se faire l'arme qu'il espérait pour défendre la République et frapper ses ennemis. Eva aurait meilleure pensée de son ami et d'elle-même ; elle n'avait pas pu se croire oubliée.

Jacques avait constamment porté la lettre d'Eva, qui, extraite du dossier du marquis de Chazelay, lui avait été donnée par le jeune aide de camp du général de Custine.

Cette lettre, il la savait par cœur, mais ce n'était point assez de se la redire, la parole est impalpable, et les objets matériels ont, par la vue et par le toucher, une puissance qu'elle n'aura jamais.

Cette lettre il la tirait de la poche la plus secrète de son portefeuille ; il la regardait, il la touchait, il la baisait. A trente ans, Jacques, par la façon dont il avait vécu, avait retrouvé toutes les illusions d'un jeune homme ; il n'avait jamais eu que deux amours ; la science et Eva, et encore avait-il consacré le premier au second.

Rien au reste n'est favorable à la rêverie comme le mouvement d'une voiture. Le bruit monotone des roues vous isole des autres bruits, et tandis que vous avancez toujours, vous enferme avec votre pensée.

Et alors Jacques repassait dans son esprit cette suite d'événements à laquelle il allait devoir le bonheur de retrouver Eva et de la retrouver libre.

Non, Dieu n'était point un Dieu personnel se mêlant à la vie de l'homme et influant sur l'homme. Mais Jacques croyait, nous l'avons dit, à l'influence et même à la volonté de Dieu sur la conduite des grands événements des nations, se dégageant des petits événements de la vie humaine ; et c'était ainsi que, par un fil invisible qui le rapprochait des croyances communes, il ramenait en réalité tout à Dieu, mais sans imposer à cette suprême majesté qu'elle s'appelât Dieu, Nature, Providence, la responsabilité des petits accidents de mort et de vie, qu'elle jette en pâture à ces deux divinités qui se disputent l'homme : la fatalité et le hasard.

Ainsi, quelques services qu'ait rendus Jacques à Eva et par contre-coup au marquis de Chazelay, en faisant retrouver la santé, l'intelligence et la raison à sa fille, il ne pouvait combler l'abîme qui, dans cette époque de préjugés sociaux, le séparait de celle qu'il aimait, même en jetant le service rendu dans l'abîme.

Mais si Jacques eût été un de ces chrétiens égoïstes qui rapportent tout à eux, se font le centre de tout et croient que Dieu est prêt à faire choir une étoile du ciel pour qu'ils y allument leur lampe, il se fût dit :

La France a fait une révolution pour que le marquis de Chazelay m'enlevât sa fille, que sans indélicatesse je ne pouvais prendre mystérieusement pour ma maîtresse ou pour ma femme ; pour qu'il émigrât avec elle, en la laissant sous la direction de sa tante ; pour qu'il se fît tuer en servant contre son pays, ce qui prive non seulement Eva d'un père, mais lui fait perdre toute sa fortune, puisque la confiscation des biens suit immédiatement la mort de l'émigré pris les armes à la main, et pour que sans père et sans fortune, échappant à toute tutelle, redevenant maîtresse d'elle-même, elle retrouve en moi l'appui et la fortune qu'elle a perdus.

Et, sans faire ces réflexions à ce point de vue, Jacques Mérey n'en suivait pas moins avec cet étonnement croissant de l'homme de génie qui, sans voir l'arbre, ramasse les fruits, toutes ces ramifications étranges qui servent de trame à la vie de l'homme.

Et il ne sortait de son rêve, remontant éternellement du connu à l'inconnu et redescendant sans cesse du matériel à l'idéal, que pour crier au postillon :

— Vite, plus vite !

Une fois en voiture, Jacques avait juré de n'en plus descendre, et de faire sans s'arrêter les cent soixante lieues qui le séparaient de Vienne ; mais il avait compté sans les difficultés que les événements politiques mettaient au voyage des Français en Allemagne. Pour tous les princes allemands, en opposition complète avec nos principes, tout Français était un incendiaire prêt à mettre le feu à ses États.

Or, à chaque frontière de principauté, si invisible qu'elle fût sur la carte, il fallait descendre de voiture, subir un interrogatoire et justifier de son identité.

C'est ce que faisait Jacques, et il perdait trois ou quatre heures par jour à ces formalités. Il est vrai que, une fois arrivé à Salzbourg, tout fut dit pour le reste de l'Autriche La frontière franchie, la route était libre jusqu'à Vienne.

Enfin, toujours pressant de la voix chevaux et postillon, on arriva aux portes de Vienne vers cinq heures de l'après midi.

Là le voyageur eut à subir un nouvel interrogatoire, une nouvelle visite des papiers.

On lui donna ensuite un permis de séjour d'une semaine,

après laquelle il devait faire renouveler sa carte et dire combien de temps il comptait rester dans la capitale de l'Autriche.

Comme il remontait en voiture, le postillon lui demanda où il le devait conduire.

Jacques était décidé à tout brusquer. Il répondit donc :

— Josephplatz, n° 11.

Le postillon s'engagea dans un réseau de petites rues et déboucha enfin en face de la statue de l'empereur qui a fait donner son nom à cette place.

Jacques, la tête passée par la portière, cherchait des yeux laquelle de toutes ces maisons qui forment la place pouvait être celle qu'occupait Eva.

Une seule parmi toutes avait ses portes, ses fenêtres, ses contrevents fermés comme un tombeau.

Il vit avec une angoisse qui dégénéra bientôt en terreur, que le postillon dirigeait la voiture de ce côté.

Enfin il s'arrêta à la porte de cette maison aveugle et muette.

— Eh bien? lui cria Jacques.

— Eh bien! monsieur, répondit le postillon, c'est ici.

— Ici le n° 11?

— Oui.

Jacques sauta hors de la voiture, se recula pour bien voir si c'était en effet la maison désignée, fouilla dans sa poche, rouvrit pour la centième fois le billet de Danton.

Le billet disait bien :

Josephplatz, maison n° 11.

Jacques se jeta comme un fou sur le marteau et la sonnette, et tout à la fois sonna et frappa.

Personne ne répondit.

Le son revenant mat et sourd indiquait que tout était fermé au dedans comme au dehors.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu! murmurait Jacques, qu'est-il donc arrivé?

Et il tirait le cordon de la sonnette plus violemment et frappait plus fort. On commençait à s'arrêter.

Enfin un craquement se fit entendre à la maison à côté, une fenêtre s'ouvrit, une tête passa.

C'était celle d'un homme d'une soixantaine d'années.

— Pardon, monsieur, dit-il en bon français avec la politesse viennoise; mais pourquoi vous acharnez-vous à frapper à cette maison où il n'y a personne?

— Comment, personne? s'écria Jacques.

— Non, monsieur, depuis huit jours, du moins.

— Cette maison n'était-elle pas habitée par deux dames?

— Oui, monsieur.

— Deux dames françaises?

— Oui.

— Une vieille et une jeune.

— Une vieille et une jeune, c'est bien cela à ce que je crois, du moins, ne sortant pas de ma bibliothèque et ne m'occupant pas de mes voisins.

— Pardon, pardon, excusez-moi si j'abuse de votre bonté, dit Jacques d'une voix éperdue, mais... mais ces dames, que sont-elles devenues?

— Je crois avoir entendu dire que l'une des deux était morte; oui, c'était même une catholique. Je me rappelle avoir entendu le chant des prêtres, qui m'a dérangé dans mes recherches.

— Laquelle, monsieur? dit Jacques Mérey en joignant les mains; pour l'amour de Dieu, laquelle?

— Comment, laquelle?

— Oui, laquelle, laquelle des deux est morte? la jeune ou la vieille?

— Oh! cela, dit le vieillard, je ne sais pas.

— Mon Dieu! mon Dieu! sanglota Jacques Mérey.

— Mais, reprit le vieillard, si cela vous intéresse, je vais le demander à ma femme; elle se mêle de tout ce qui ne la regarde pas... elle doit le savoir.

— Allez, allez, monsieur, cria Jacques Mérey; allez, je vous en supplie.

Un instant après le vieillard reparut, Jacques n'avait point respiré pendant son absence.

— Eh bien?

— C'était la vieille.

Jacques chercha un appui contre la voiture et respira lentement.

— Et l'autre, et l'autre? demanda-t-il d'une voix à peine intelligible.

— L'autre?

— Oui, l'autre femme, celle qui n'est pas morte, la jeune, qu'est-elle devenue?

— Je ne sais pas. Il faut que je demande à ma femme.

Et le vieillard s'apprêta à faire un nouveau voyage à la source.

— Monsieur! monsieur! lui cria Jacques. Ne pourrais-je parler directement à votre femme? Il me semble que ce serait plus court.

— Ce serait plus court, en effet, dit le vieillard; mais allez à la troisième fenêtre à partir de celle-ci, c'est celle de la chambre de madame Haal. Je ne lui permets pas de venir dans mon cabinet.

Il disparut, et Jacques alla à la troisième fenêtre.

Pendant ce temps un grand cercle de curieux s'était amassé autour du voyageur, et; comme les deux interlocuteurs avaient constamment parlé français, ceux des auditeurs qui comprenaient le français expliquaient la situation à ceux qui ne le comprenaient pas.

La fenêtre s'ouvrit et madame Haal parut.

C'était une petite vieille, toute coquette et toute bichonnée, qui commença par renvoyer son mari à son cabinet, et de l'air le plus aimable se mit à la disposition de Jacques.

Ceux qui connaissent l'admirable bonhomie des Viennois ne s'étonneront point de ces détails. Ils sont dans les mœurs de cette population, l'une des meilleures et des plus obligeantes qu'il y ait au monde.

Jacques ne laissa point à la petite vieille le temps de parler, et en excellent allemand :

— Madame, lui dit-il, j'ai le plus grand intérêt à savoir le plus tôt possible ce qu'est devenue la plus jeune des deux dames françaises qui habitaient dans la maison qui touche à la vôtre.

— Monsieur, répondit madame Haal, je puis vous le dire pertinemment; la plus jeune des deux dames, qui s'appelait mademoiselle Eva de Chazelay, est partie après les derniers devoirs rendus à sa tante, pour tâcher de retrouver en France un homme qu'elle aimait.

— Oh! murmura Jacques Mérey, pourquoi ne suis-je pas resté avec mes amis pour mourir comme eux et avec eux!

Et, sans s'inquiéter de la foule qui l'entourait, sentant son cœur se briser, il éclata en sanglots.

IV

LA SALLE LOUVOIS

Le 30 pluviôse an IV (19 février 1796), jour de fête, où l'on venait de briser publiquement la planche des assignats, après une émission de quarante-cinq milliards cinq cents millions, mesure qui n'empêchait point le louis d'or de valoir sept mille deux cents francs en papier, — ce soir, disons-nous, il y avait grande illumination au théâtre Louvois, illumination que faisait d'autant mieux ressortir la masse sombre du théâtre des Arts, acheté un an auparavant à la Montansier, qui l'avait fait bâtir, à la grande terreur des gens de lettres, des savants et des bibliophiles, à cinquante pas de la bibliothèque nationale, sur la place où l'on ne voit plus aujourd'hui que des arbres ombrageant une belle fontaine, imitation des trois Grâces de notre grand sculpteur manceau Germain Pilon.

Ce théâtre, que l'on appelait d'abord le théâtre Montansier, avait pris ensuite le nom de théâtre des Arts, puis il devint le théâtre de l'Opéra, jusqu'au moment où, le 13 février 1820, le duc de Berri fut assassiné sur ses marches par le sellier Louvel; assassinat qui fit décréter sa démolition.

Une longue file de voitures, qui s'étendait dans la rue de Richelieu jusqu'à la maison qui a fait place à la fontaine Molière, déposait la foule des élégantes à la porte du théâtre Louvois, splendidement éclairé comme nous l'avons dit, et disparaissaient par la rue Sainte-Anne, au milieu des cris des commissionnaires se disputant avec les laquais pour ouvrir les portières des carrosses.

Car, avec les maîtres, les laquais et les carrosses avaient reparu.

— *Faut-il une voiture, notre bourgeois?* avait crié à la porte de la Comédie-Française, le soir même de l'exécution de Robespierre, un gamin, qui se faisant le héraut de l'aristocratie, saluait de ces quelques mots l'arrivée de la contre-révolution.

Et depuis ce jour les voitures avaient reparu plus nombreuses qu'auparavant. Nous ne dirons cependant pas, comme beaucoup d'historiens, qu'après cette terrible journée la vieille France avait relevé la tête. Non, la vieille France avait disparu dans l'émigration, sur la place de la Concorde, comme on l'appelle maintenant, et la barrière du Trône, qui avait repris son ancien nom.

Une seule guillotine étant insuffisante sur la place de la Révolution, on sait qu'une seconde avait été établie à la barrière du Trône.

C'était, au contraire, une France toute nouvelle qui apparaissait, si nouvelle, que connue des Parisiens, qui l'avaient vu naître, elle était demeurée à peu près inconnue au reste de la France.

Costumes, mœurs, tournures, cette France nouvelle n'avait rien gardé de l'ancienne, pas même la langue. Racine et Voltaire, ces deux grands modèles du beau et du bon français, revenant en ce monde, se fussent demandé quel était le patois que parlaient les incroyables et les merveilleuses.

Qui avait amené cette transformation dans les mœurs, dans les costumes, dans la tournure, dans le langage?

D'abord le besoin qu'avait la France de jeter du sable et d'étendre des tapis sur les taches de sang qu'avait laissées partout le règne de la terreur.

Puis, comme dans toutes les rénovations, un homme s'était fait l'incarnation des besoins du moment : avidité de vivre, de jouir, d'aimer.

Cet homme, c'était Louis-Stanislas Fréron, filleul du roi Stanislas et fils d'Elie-Catherine Fréron, fondateur après Renaudot du journalisme en France.

Stanislas Fréron, au milieu des excentricités sanglantes de cette époque, au milieu des Hébert, des Marat, des Collot-d'Herbois, fut une espèce de monstre à part.

Nous ne croyons pas à ces caprices spontanés de la nature. Pour que l'homme devienne ce qu'ont été les Collot-d'Herbois, les Hébert, les Marat ; pour que, pareils à des fous furieux, ils frappent au hasard dans la société, il faut que, justement ou injustement, la société ait d'abord frappé sur eux ; il faut que, comme le comédien Collot-d'Herbois, ils aient été blessés dans leur orgueil par les huées et les sifflets de toute une salle ; il faut que, comme le marchand de contremarques Hébert, ils aient été laquais au service de gens injustes et violents, marchands de contremarques et aboyeurs à la porte des théâtres, sans que ce double métier leur ait rapporté de quoi assouvir leur faim ; il faut que, comme Marat, disgraciés de la nature, raillés par tout ce qui les entourait sur la laideur de leur visage, ils aient été vétérinaires quand ils voulaient être médecins, et aient saigné des chevaux quand ils avaient la vocation de saigner des hommes.

Stanislas Fréron avait été courbé sous une de ces fatalités. Fils d'un des critiques les plus intelligents du dix-huitième siècle, qui avait jugé Diderot, Rousseau, d'Alembert, Montesquieu, Buffon, il avait vu son père commettre l'imprudence de s'attaquer à Voltaire.

On ne s'attaquait pas impunément à ce gigantesque esprit. Voltaire avait saisi le journal que publiait Fréron, l'*Année littéraire*, dans ses mains osseuses ; mais lui, qui avait déchiré sinon anéanti la Bible, ne put ni déchirer ni anéantir un journal.

Il se rejeta sur l'homme.

Tout le monde sait comment s'est exhalée cette immense colère de l'*Ecossaise*. Tout ce qu'un homme peut supporter et souffrir d'injures et d'insultes, Voltaire les fit supporter et souffrir à Fréron. Il fut frappé comme un laquais, humilié dans sa personne, dans ses enfants, dans sa femme, dans son honneur, dans sa probité littéraire, dans ses mœurs calmes, dans son foyer domestique irréprochable. Il fut traîné sur le théâtre, chose qui ne s'était pas faite depuis Aristophane, c'est-à-dire depuis deux mille quatre cents ans.

Là chacun put le siffler, le huer, lui cracher au visage.

Fréron avait vu tout cela de l'orchestre sans se plaindre, sans dire un mot ; il avait vu le comédien qui le jouait, et qui, par le vol d'un valet, s'était procuré un de ses habits, il avait vu le comédien qui le jouait, imiter sa figure, et, s'avançant jusqu'à la rampe, dire de lui-même :

— *Je suis un sot, un voleur, un misérable, un mendiant, un folliculaire vénal.*

Mais, au cinquième acte, une pauvre femme tomba évanouie aux premières loges, en jetant un cri.

A ce cri, Fréron se retourna et s'écria :

— Ma femme ! ma femme !

Un homme aida Fréron à sortir de l'orchestre, au milieu des rires, des huées, des sifflets ; cet homme c'était ce même Malesherbes, cet athée honnête homme qui défendit Louis XVI, et qui, payant de sa vie sa généreuse intervention dans le procès, remontait comme d'habitude sa montre à midi, quoiqu'il dût être guillotiné à une heure.

Malgré tout cela, malgré la lettre méprisante de Rousseau, qui cette fois-là donna dans sa haine la main à Voltaire, Fréron tint bon. — Il continua d'exalter Corneille, Racine, Molière, aux dépens de Crébillon, de Voltaire et de Marivaux. Mais, dans cette lutte qu'il soutenait à lui seul contre toute l'*Encyclopédie*, il tomba malade de fatigue ; alité, sans force, mais dictant encore, il apprit que le garde des sceaux Miroménil, venait de supprimer le privilège de l'*Année littéraire*, et que, par conséquent, il était non seulement ruiné, mais désarmé.

Il laissa retomber sa tête sur l'oreiller, poussa un soupir, et mourut.

Grâce à l'influence de quelques protecteurs qui lui étaient restés, la veuve de Fréron fit rendre à son fils le privilège de l'*Année littéraire*.

L'enfant n'avait que dix ans, et ce furent son oncle Royou et l'abbé Geoffroy qui rédigèrent le journal, tout en lui attribuant une partie du produit. Bercé par le souvenir des souffrances de son père, il avait pris, tout jeune encore, la société en haine. Le hasard fit qu'il fut à Louis-le-Grand le condisciple de Robespierre, de sorte que, quand la révolution éclata, la place de l'homme corrompu par excellence se trouva près de l'incorruptible.

Le journal, qui n'avait été jusque-là qu'une puissance littéraire, était devenu dans les mains de Marat une puissance politique. A côté de l'*Ami du peuple*, Fréron publia l'*Orateur du peuple*. Il se livra dans cette feuille à tous les excès de l'homme timide qui ne sait pas s'arrêter dans la cruauté parce qu'il ne sait pas s'arrêter dans la faiblesse. Nommé membre de la Convention, il avait voté la mort du roi, puis avait été envoyé avec Barras à Marseille.

On sait ce qu'il y fit. On connaît ses mitraillades ; l'histoire a enregistré ces mots terribles, après une canonnade :

— Que ceux qui ne sont pas morts se relèvent, la patrie leur pardonne :

Et quand, sur la foi de cette promesse, sains et saufs, les blessés se relevèrent, ce mot plus terrible encore, car il était un mensonge sanglant :

— Feu !

Et cette seconde fois, personne ne se relevait.

Eh bien ! nous le disons, pour qu'il y ait eu une semblable haine contre les hommes dans le cœur de l'impitoyable proconsul, il fallait que l'enfant, élevé dans le cabinet de son père, se souvînt que, pour prix d'un travail acharné, de son dévouement à tous les principes conservateurs, son père n'avait recueilli que les insultes et l'ingratitude de ceux-là mêmes qu'il défendait.

Ce fut cet éclectisme dans le crime qui lui fit abandonner le parti de Robespierre et prendre celui de Tallien, se faire thermidorien de terroriste qu'il était, dénoncer Fouquier-Tinville et tous ses complices les uns après les autres, et, à la tête de la réaction antijacobine, créer cette jeunesse dorée à laquelle il donna son nom et que nous appelions tout à l'heure une France nouvelle.

Ce qui l'attirait, cette jeunesse, au théâtre Louvois, le 10 février 1796, c'était sa réouverture, sous la direction de la célèbre mademoiselle Raucourt, qui avait réuni quelques-uns de ses camarades du Théâtre-Français, et qui tentait avec eux de ramener les esprits à la belle littérature dont elle s'était faite l'interprète

Tout avait son côté politique à cette époque ; mademoiselle Raucourt avait le sien. Belle à faire damner la moitié des spectateurs, après avoir reçu des conseils de Brizard, elle avait paru pour la première fois en 1772 sur la scène du Théâtre-Français, dans le rôle de Didon.

Mais tout à coup des bruits étranges s'étaient répandus sur l'emploi qu'elle faisait de sa beauté, et, malgré les petits vers de Voltaire qui lui promettaient la royauté de la scène, malgré l'écrin que lui avait fait remettre madame du Barry en lui recommandant d'être sage, elle avait bientôt vu, sous les coups de la calomnie ou de la médisance, — nous ne saurions nous faire juge dans un pareil procès, — ses admirateurs les plus ardents l'abandonner et ses détracteurs les plus acharnés la siffler.

Criblée de dettes, ne croyant plus à cet avenir prédit par Voltaire, la belle débutante s'était réfugiée dans l'enclos du Temple, asile ouvert aux débiteurs insolvables.

Poussée comme elle l'était par le démon de la tragédie, Raucourt ne pouvait demeurer inconnue ; elle s'évada une nuit, gagna la frontière, donna des représentations devant les souverains du nord, et revint en France, où Marie-Antoinette, — la chose ne contribua pas peu à accréditer les premières rumeurs, — où Marie-Antoinette paya ses dettes, et la fit rentrer à la Comédie-Française dans ce même rôle de Didon qui lui avait valu ses premiers succès.

Ce fut alors que, se livrant à des études sérieuses, elle reconquit à force de talent la faveur du public.

Lorsque, à la suite de la représentation de *Paméla*, la Convention ordonna l'incarcération en masse de la Comédie-Française, elle fut incarcérée aux Madelonnettes avec Saint-Phal, Saint-Prix, Larive, Naudet, mesdemoiselles Lange, Devienne, Joly et Contat.

Le 11 thermidor, elle sortit de prison, joua quelque temps à l'Odéon ; mais, se trouvant trop éloignée du centre de la ville, elle entraîna ses compagnons à la salle Louvois.

La salle Louvois s'ouvrait donc, comme nous l'avons dit, sous ses auspices, par la pastorale de *Pygmalion et Galatée*, qui permettait à mademoiselle Raucourt de faire admirer ses formes magnifiques dans le rôle de la statue, et par *Britannicus*, qui lui permettait de faire admirer son génie dans le rôle d'Agrippine.

L'emprisonnement de mademoiselle Raucourt, sous prétexte d'attachement à l'ancien régime, lui assurait la sympathie de toute cette jeunesse folle qui allait encombrer la salle, et qui ne faisait qu'apparaître en passant sous le péristyle

Mais si le lecteur veut suivre un des deux escaliers qui montent à l'orchestre, s'il veut entrer dans la salle, soit du côté cour, soit du côté jardin, il pourra alors jeter un coup d'œil sur l'ensemble de cette admirable ruche, qu'au premier abord on croirait peuplée, grâce au chatolement des taffetas et des satins, grâce aux feux des diamants et des pierreries, d'oiseaux des tropiques et de papillons de l'équateur.

Pour donner une idée de l'ensemble des toilettes de toute cette jeunesse dorée, hommes et femmes, il nous suffira de peindre, en hommes, les deux ou trois incroyables, et, en femmes, les deux ou trois merveilleuses qui donnaient le style à l'époque.

Les trois femmes étaient, l'une dans une avant-scène, et les deux autres dans les loges d'entre-colonnes de la salle. Les loges d'entre-colonnes étaient, après les avant-scènes, les loges les plus recherchées.

Ces trois femmes, au nom desquelles l'admiration publique avait ajouté l'épithète de belles, étaient la belle madame Tallien, la belle madame Visconti et la belle marquise de Beauharnais.

Ce sont les trois déesses qui se partagent l'Olympe, ce sont les trois grâces qui règnent au Luxembourg.

La belle madame Tallien, — Térésia Cabarrus, — occupait l'avant-scène à droite des spectateurs; elle représentait la Grèce personnifiée dans Aspasie; elle était vêtue d'une robe de linon blanc tombant à longs plis sur un transparent rose. Sur cette robe elle portait une espèce de péplum comme Andromaque. Deux bandeaux en feuilles de laurier d'or soutenaient son voile; malgré la robe de linon blanc, malgré le transparent rose, malgré le péplum jeté sur le tout, on pouvait voir à la base d un cou de cygne le haut d'une poitrine admirablement modelée. Un collier de perles à quatre rangs faisait valoir son cou d un blanc mat, comme son cou faisait valoir les perles d'un blanc rosé. Les mêmes bracelets de perles étaient noués au haut du bras, au-dessus de mitaines roses montant jusqu'au coude.

Un journaliste avait dit quelques jours auparavant:

— Il y a deux mille ans que l'on porte des chemises, cela commence à devenir ennuyeux.

La belle madame Visconti, qui représentait la Romaine, comme son nom lui en imposait l'obligation, avait compris la vérité de cette critique et avait en effet supprimé la chemise.

Elle portait, comme madame Tallien, une robe de mousseline très claire à longues manches ouvertes de manière à laisser voir ses bras moulés sur l'antique; son front était surmonté d'un diadème de camées; son cou entouré d'un collier pareil, ses jambes et ses pieds étaient nus, à part des sandales de pourpre qui lui permettaient de porter autant de bagues aux doigts de ses pieds qu'aux doigts des mains; une forêt de cheveux noirs et bouclés s'échappaient de son diadème et retombaient sur ses épaules. C'était ce qu'on appelait une coiffure à la Caracalla

Dans la loge en face de celle de madame Visconti, la marquise de Beauharnais, avec sa grâce créole, représentait la France. Elle portait une robe ondée rose et blanc garnie d'effilés noirs. Elle n'avait point de fichu; des manches courtes et en gaze de la couleur de ses effilés, et de longs gants café au lait se nouant au-dessus du coude. Elle était chaussée de bas de soie blancs à coins verts, portait des souliers de maroquin rose. et était coiffée à l'étrusque. Elle n'avait pas un bijou sur elle, mais ses deux enfants à côté d'elle, et, comme Cornélie, semblait dire en les regardant:

— Voilà mes pierreries, à moi.

C'est à tort que nous lui avons laissé le nom de marquise de Beauharnais. Depuis quelques jours elle venait d'épouser un jeune chef de brigade d'artillerie appelé Napoléon Bonaparte. Mais, comme on regardait ce mariage au-dessous d'elle, ses bonnes amies, qui ne pouvaient s'habituer à l'appeler madame Bonaparte tout court, profitant du retour des titres, continuaient de l'appeler tout bas marquise.

Les autres femmes qui fixent tous les yeux, qui attirent à elles toutes les lorgnettes, sont mesdames de Noailles, de Fleurieu, de Gervasio, de Staël, de Lansac, de Puységur, de Perregaux, de Choiseul, de Morlaix, de Récamier, d'Aiguillon.

Les trois hommes qui donnaient le ton à Paris, et qui tous trois aussi avaient reçu l'épithète de beaux, étaient le beau Tallien, le beau Fréron, et le beau Barras.

Il y en avait un quatrième à la Convention, qui était non seulement aussi beau, mais encore plus beau qu'eux. Lui aussi on l'appelait le beau; mais sa tête était tombée en même temps que celle de Robespierre.

C'était le beau Saint-Just.

Tallien, qui allait de loge en loge, pour revenir sans cesse à celle de sa femme, dont il était amoureux comme un fou, portait ses cheveux relevés avec un peigne d'écaille entre deux oreilles de chien tombant jusqu'au bas des joues; il était vêtu d'un habit brun à collet de velours bleu de ciel, une cravate blanche avec un nœud énorme était roulée autour de son cou; il portait le gilet de basin blanc orné de broderies, pantalon de nankin collant avec la double chaîne de montre en acier, des souliers pointus et découverts, des bas de soie rayés en travers, blanc et rose; un claque sous son bras avait remplacé le bonnet phrygien du 31 mai, et un bâton noueux, tordu, à pomme et à extrémité dorées, remplaçait dans sa main le poignard de thermidor.

Le beau Fréron, qui, comme Tallien, papillonnait de loge en loge, portait un chapeau à bateau avec une cocarde tricolore, un habit brun carré, boutonné, à petit collet de velours noir, les cheveux courts à la Titus, mais poudrés, un pantalon collant noisette, avec des bottes à retroussis par-dessus. Contre son habitude, au lieu du bâton noueux, il portait, ce soir-là, un léger jonc dont une perle informe faisait le pommeau.

Barras avait loué l'avant-scène en face de madame Tallien. Il portait un habit bleu clair avec boutons de métal, culotte de nankin à rubans, bas chinés, bottes molles à revers jaune, cravate blanche énorme, gilet à transparent rose et des gants verts.

Cette furibonde toilette était complétée par un chapeau à panache tricolore et par un sabre à fourreau doré.

N'oublions pas que le beau vicomte de Barras était en même temps le général Barras, qui venait de faire le 13 vendémiaire, aidé du jeune Bonaparte, dont la figure sombre comme une médaille antique se dessinait dans la loge de madame de Beauharnais, où il venait d'entrer.

Les autres beaux étaient les Lameth, les Benjamin Constant, les Coster-Saint-Victor, les Boissy-d'Anglas, les Lanjuinais, les Talleyrand, les Ouvrard, les Antonelle.

Le spectacle que donnait la salle faisait prendre en patience celui que promettait l'affiche.

V

UN HOMME D'UNE AUTRE ÉPOQUE

Ce spectacle semblait surtout éveiller la curiosité d'un spectateur placé à l'orchestre, et qui de son côté était l'objet de l'attention de toute la salle.

Au milieu de cette foule de jeunes gens portant des habits de soie et de velours, aux couleurs brillantes, taillés à la mode de 96, était apparu tout à coup, méritant tout aussi bien que Tallien que Fréron et que Barras, et peut-être à plus juste titre, l'épithète de beau, un homme de trente à trente-deux ans, vêtu du costume sévère que l'on portait en 93. Il avait les cheveux coupés à la Titus, mais assez longs cependant pour qu'ils flottassent en boucles soyeuses sur son front pâle et retombassent aux deux côtés de ses joues; il avait la cravate blanche, mais sans exagération dans le nœud et les ornements; il portait le gilet de piqué blanc à larges revers dit à la Robespierre, la redingote grenat foncé tombant jusqu'aux genoux avec un collet flottant, et la culotte chamois avec des bottes montant jusqu'aux jarretières. Son chapeau était de feutre prenant la forme qu'on voulait lui imprimer, et portant comme tout le reste de l'habillement cette date de 93 que chacun s'efforçait d'oublier.

Il était entré à l'orchestre, non pas avec la désinvolture des jeunes gens à la mode, mais gravement, tristement, poliment; il avait prié ceux qu'il était obligé de déranger, de lui faire place, dans les meilleurs termes d'une langue oubliée.

On s'était rangé devant lui, en le regardant avec un certain étonnement, car, nous l'avons dit, il était le seul de toute la salle qui portât ce costume d'un autre temps.

Quelques éclats de rire des galeries et des balcons avaient accueilli son entrée; mais, lorsque, en levant son chapeau, il s'était adossé au rang de fauteuils placé devant lui pour embrasser la salle d'un coup d'œil, les rires avaient cessé et les femmes avaient remarqué la beauté calme et froide du nouvel arrivant, ses yeux fermes, limpides et profonds, ses mains éclatantes de blancheur; si bien, comme nous l'avons dit, qu'il avait attiré à lui une attention presque égale à celle qu'il portait lui-même à ce spectacle qu'il paraissait voir pour la première fois.

Ses voisins furent les premiers à s'apercevoir de cette suprême distinction; ils essayèrent de nouer conversation avec lui; mais, sans refuser de répondre, le nouveau venu répondit de façon à faire comprendre qu'il n'était point causeur.

— Le citoyen est étranger? lui avait demandé son voisin de droite

— J'arrive ce matin même d'Amérique, avait-il répondu.

— Monsieur veut-il que je lui nomme les notabilités qui sont dans cette salle? avait demandé son voisin de gauche.

— Merci, monsieur, avait-il répondu avec la même politesse, mais je dois les connaître à peu près tous.

Et ses yeux s'étaient fixés tour à tour, avec une étrange expression, sur Tallien, sur Fréron et sur Barras.

Barras paraissait inquiet dans sa loge, qu'il n'avait point quittée un seul instant comme l'avaient fait les autres élégants. Il semblait attendre quelqu'un, et d'où il était il avait salué les dames et les hommes de sa connaissance.

Deux ou trois fois la porte de sa loge s'était ouverte, et chaque fois il avait fait un mouvement pour s'élancer vers la porte; mais chaque fois on avait pu voir que ce n'était pas la personne attendue au nuage rapide qui avait passé sur son visage.

Les trois coups annoncèrent enfin que le rideau allait se lever.

En effet la toile se leva, et le public sentit venir à lui cette fraîcheur qui s'élance du théâtre, et qui va porter un instant de bien-être dans l'atmosphère bouillante de la salle.

Le théâtre représentait l'atelier de Pygmalion, avec des groupes de marbre, des statues ébauchées, et dans le fond une statue cachée sous un voile d'une étoffe légère et brillante; Pygmalion-Larive était en scène, Galatée-Raucourt était cachée sous le voile.

Toute voilée qu'elle était, mademoiselle Raucourt fut saluée par un tonnerre d'applaudissements.

On connaît le libretto; sorti de la plume de Jean-Jacques Rousseau, il est à la fois naïf et passionné comme son auteur. Pygmalion désespère de jamais égaler ses rivaux et jette avec dédain ses outils. La scène n'est qu'un long monologue, dans lequel le sculpteur se reproche sa vulgarité; puis enfin, rassuré sur sa renommée à venir par celui de tous ses chefs-d'œuvre que l'on ne voit pas, il s'approche de la statue voilée, porte la main au voile, hésite, finit par la soulever en tremblant, et tombe à genoux devant son ouvrage, en disant :

« — O Galatée! recevez mon hommage; oui, je me suis trompé, j'ai voulu vous faire nymphe, et je vous ai faite déesse; Vénus même est moins belle que vous! »

Puis le monologue continue, jusqu'à ce qu'au souffle de son amour la statue s'anime, descende de son piédestal et parle.

Quoique mademoiselle Raucourt n'eût que quelques mots à dire, grâce à sa foudroyante beauté et à la grâce majestueuse de ses mouvements, du moment qu'elle commençait de s'animer elle était écrasée d'applaudissements et la toile tombait, on peut véritablement le dire, sur le triomphe de la beauté physique.

Elle se releva pour que les deux grands artistes vinssent de nouveau jouir de leur popularité. Puis, après quelques secondes d'enthousiasme, la toile retomba, séparant Pygmalion et Galatée de cette salle encore frémissante sous l'impression toute sensuelle de la scène qu'elle venait d'applaudir.

Ce fut en ce moment que la porte de la loge de Barras s'ouvrit et que, comme si elle eût craint de porter ombrage à l'incomparable Raucourt, une femme inconnue, d'une beauté sans comparaison, même avec les plus belles, apparut dans la pénombre de l'avant-scène et s'avança lentement, timidement et comme à regret, sur le devant de la loge.

Tous les yeux se dirigèrent sur cette nouvelle venue, dont on ne fit, en quelque sorte, qu'entrevoir, perdu dans les plis de son voile de gaze, le visage céleste. Ses yeux se portèrent tout autour de la salle, s'abaissèrent sur l'orchestre, où son regard se croisa comme s'il y avait été attiré par une force invincible avec le regard de l'inconnu.

Tous deux en même temps jetèrent un cri, tous deux s'élancèrent vers la porte, l'un de l'orchestre, l'autre de la loge, et se trouvèrent dans le corridor.

Mais au moment où l'étranger arrivait au bas de l'escalier, une femme qui semblait en descendre les marches sans les toucher, vint tomber dans ses bras et se laissa glisser jusqu'à ses genoux, qu'elle baisa avec fureur en éclatant en sanglots.

L'inconnu la regarda et la laissa faire, puis, d'une voix douloureusement tirée des cavités de sa poitrine :

— Qui êtes-vous? dit-il, et que me voulez-vous?

— Oh! mon bien-aimé Jacques, lui dit la jeune femme, ne reconnais-tu pas ton Eva?

— Ce qui est dans la loge de Barras est à Barras! répondit froidement l'étranger, et n'est pas à moi, n'est plus à moi, n'a jamais été à moi!

En ce moment Barras parut au haut de l'escalier; il s'était étonné de cette fuite d'Eva et l'avait suivie.

— Citoyen Barras, dit Jacques Mérey, voilà une femme que je crois folle; invitez-la, je vous prie, à reprendre dans votre loge la place qu'elle doit y occuper.

Mais à ces mots Eva, avec le même rugissement de douleur que si elle eût reçu un coup de poignard à travers la poitrine, saisit Jacques à bras-le-corps, puis, le regardant avec une expression à laquelle il n'y avait pas à se méprendre.

— Tu sais, lui dit-elle, que si tu répètes les paroles que tu viens de dire, je me tue avec la première arme que je rencontre.

— C'est bien, dit Jacques. Le sang purifie. Morte, peut-être redeviendras-tu mon Eva.

Eva se redressa, et, se retournant vers Barras, mais sans lâcher le bras de Jacques qu'elle tenait avec la force d'un homme.

— Citoyen Barras, dit-elle, cet homme est celui que j'aimais, que tu m'as dit mort au 31 mai, retrouvé poignardé dans les landes de Bordeaux, à moitié mangé par les bêtes sauvages; cet homme est vivant, le voilà, je l'aime! N'essaye pas de me reprendre à lui, ou je t'accuse, ou je dis tout haut de quelle ruse tu t'es servi pour me perdre, ou je crie à la violence. Et toi, Jacques, pour l'amour de Dieu, emmène-moi, et si je meurs, que ce soit sous tes yeux!

— Vous êtes Jacques Mérey? dit Barras.

— Oui, citoyen.

— Cette femme a dit vrai; elle a toujours affirmé son amour pour vous, elle vous a cru mort; j'atteste que je le croyais aussi lorsque je le lui ai dit.

— Et qu'importait que je fusse mort ou vivant, répondit Jacques, puisqu'elle croit à un ciel où les âmes se réunissent!

— Monsieur, dit Barras, je reconnais n'avoir aucun droit sur cette femme. Sa fortune est à elle, la maison qu'elle habite est achetée de son bien, et, comme je n'ai jamais eu son cœur, elle n'aura pas besoin de le reprendre.

Puis, avec un côté chevaleresque dont il n'était point exempt, il salua, disparut dans le corridor et rentra dans son avant-scène.

Eva se retourna vivement vers Jacques.

— Tu l'as entendu, n'est-ce pas, Jacques? Cet homme m'avait dit que tu étais mort, j'ai voulu mourir, je n'ai pas pu, je te conterai tout cela; j'ai été sur la charrette jusqu'au pied de la guillotine, la guillotine n'a pas voulu de moi, j'ai été sauvée malgré moi; je ne voulais pas sortir de la prison, c'est madame Tallien qui est venue me chercher et m'a emmenée de force. Ah! si tu savais combien de larmes versées! combien de nuits sans sommeil! combien de cris poussés pour te rappeler de chez les morts!...

Et elle se laissa de nouveau glisser à ses genoux qu'elle baisa.

— Tu me pardonnerais!

Jacques fit un mouvement.

— Non, dit Eva, tu ne me pardonnerais pas. Je ne te demande pas de me pardonner, je ne suis pas digne de pardon! Mais tu peux me faire mourir lentement sous tes reproches; si je me tue, je mourrai trop vite, je n'expierai pas; tu comprends. Dis-moi que tu ne m'aimes plus, que tu ne m'aimeras jamais. Tue-moi avec des paroles; j'ai vécu par toi; je demande à mourir par toi.

— Le citoyen Barras a dit que vous aviez votre hôtel à vous, madame; où faut-il vous conduire?

— Je n'ai pas d'hôtel à moi, je n'ai rien à moi. Tu m'as prise sur un peu de paille, dans une misérable cabane de paysan; rejette-moi sur la paille où tu m'as prise. Oh! mon pauvre Scipion, mon pauvre chien, si je t'avais là, tu m'aimerais encore, toi!

Jacques abaissa ses yeux sur Eva, mais sans que ces yeux fixes et terribles changeassent d'expression. La jeune femme était abîmée à ses pieds comme la Madeleine aux pieds de Jésus.

Mais Jésus, planant au-dessus des passions humaines, avait la mansuétude d'un Dieu, tandis que Jacques avait l'invincible orgueil d'un homme.

Il avait dit vrai. Il eût préféré retrouver morte celle qu'il avait tant aimée que la retrouver vivante dans les conditions où elle était. La terre de sa tombe lui eût semblé douce à baiser, et il frissonnait rien qu'à l'idée de sentir les lèvres d'Eva sur son visage ou sur ses mains.

— J'attends toujours, lui dit-il.

Elle sembla sortir de l'agonie, renversa la tête, le regarda de ses yeux mourants.

— Quoi? dit-elle, qu'attendez-vous? Je ne comprends pas.

— J'attends que vous me disiez où vous demeurez, afin que je vous fasse reconduire chez vous.

Elle se redressa sur un genou, et, se reprenant à la fois à la douleur et à la vie :

— Et moi, je t'ai dit que je ne demeurais nulle part, répliqua-t-elle; je t'ai dit que je ne demandais que le cercueil des suicidés dans la fosse commune, avec les derniers misérables, ou une botte de paille à tes pieds pour y vivre de pain et d'eau, et pour y mourir de faim en te regardant; ce chien, ce malheureux chien enragé qui avait mordu des hommes, tu n'as pas voulu qu'on le tuât, tu l'as em-

mené avec toi, tu lui as permis de t'aimer ; je suis donc pour toi moins que ce chien !

Jacques ne répondit point, mais essaya de se débarrasser des liens dont l'enveloppait Eva.

Elle sentit l'effort qu'il faisait pour l'éloigner.

— Soit, dit-elle en se détachant de lui. Puisque tu as une telle horreur de moi, te voilà libre ; mais tu ne peux pas m'empêcher de te suivre, n'est-ce pas? Eh bien ! je te jure, par la paille où tu m'as trouvée et que je te redemande inutilement, je te jure que, à défaut d'arme, je pose ma tête sous la roue de la première voiture qui passera.

— Venez donc, dit Jacques Mérey, j'oubliais d'ailleurs que j'ai une lettre de votre père à vous remettre.

Et il lui tendit le bras.

Mais, à son accent, Eva sentit bien que ce n'était pas un pardon, mais une pitié, peut-être même un simple devoir. N'avait-il pas dit qu'il ne l'emmenait que parce qu'il avait une lettre de son père à lui donner?

— Non, dit-elle en secouant la tête, je ne veux pas abuser de votre bonté ; marchez devant, je vous suivrai.

Jacques Mérey marcha devant, Eva le suivit, un mouchoir sur les yeux.

Jacques fit approcher une voiture, et montra de la main à la jeune femme la portière ouverte.

Eva y monta.

— Une dernière fois, vous ne voulez pas me dire votre adresse? demanda Jacques.

Eva fit un cri de profonde douleur, un mouvement pour se précipiter hors de la voiture.

— Ah ! dit-elle, je croyais que vous en aviez fini avec cette torture.

Jacques l'arrêta.

— Place du Carrousel, hôtel de Nantes ! dit-il au cocher.

Il monta dans le fiacre, qui s'ébranla et roula dans la direction indiquée, et s'assit sur la banquette de devant.

Eva se laissa glisser des coussins où elle était assise, et, tombant sur ses genoux, embrassa en pleurant ceux de Jacques Mérey.

Elle ne quitta point cette humble position dans le trajet, assez court du reste, de la place Louvois à la place du Carrousel, où le fiacre s'arrêta.

VI

LA LETTRE DE M. DE CHAZELAY

Jacques Mérey était philosophe, mais en amour il n'y a pas de philosophie.

Le cœur de l'homme est ainsi fait. Lorsqu'il souffre par la femme qu'il aime, plus il l'aime, plus il éprouve le besoin de la faire souffrir à son tour ; et, dans cette souffrance qu'il lui impose il trouve une amère et inépuisable douceur.

Jacques Mérey eût été désespéré qu'Eva lui donnât cette adresse qu'il lui demandait.

Qu'aurait-il fait, que serait-il devenu quand elle n'aurait plus été là pour qu'il enfonçât dans son cœur les griffes de sa jalousie?

Il aurait passé la nuit à errer comme un insensé dans les rues de Paris.

A qui eût-il été dire la rage qui le dévorait?

Tous ceux qu'il aimait d'amitié étaient morts ; toutes les têtes aux joues desquelles il avait appuyé ses lèvres étaient tombées.

Danton était mort, Camille Desmoulins était mort, Vergniaud était mort.

Il n'y avait point jusqu'au père Sanson, à qui il avait demandé un asile et qui l'avait sauvé, il n'y avait pas jusqu'à ce brave royaliste qui était mort de douleur d'avoir été forcé de tuer le roi.

Jacques Mérey s'était réfugié en Amérique, de l'autre côté de l'Océan. Il avait suivi les événements qui se passaient en France ; il avait vu Marat frappé dans sa baignoire ; il avait vu Danton, Camille Desmoulins, Fabre d'Eglantine, Hérault de Séchelles, marcher à l'échafaud ; il avait vu la chute de Robespierre au 9 thermidor ; il avait vu les progrès de la réaction ; il avait vu les députés proscrits comme lui revenir prendre leur place sur les bancs de la Convention ; enfin il avait vu le 13 vendémiaire constituer un nouveau gouvernement ; alors, sans avoir aucune certitude pour sa sûreté personnelle, il était parti, emporté par son désir de revoir Eva.

Les vents contraires, la mer mauvaise l'avaient jeté sur les bancs de Terre-Neuve et lui avaient fait une traversée de quarante-neuf jours. Enfin il était arrivé le matin même du Havre, était descendu à l'hôtel de Nantes, tout naturellement, comme le lièvre revient à son lancer. Et le soir, ayant entendu parler de la solennité théâtrale qui s'accomplissait rue Louvois, il s'y était rendu dans l'espoir de trouver quelqu'un de connaissance qu'il pût interroger.

Le hasard l'avait servi au delà de ses souhaits.

Nous l'avons vu tout à la fois faible courage et méchant cœur, ne pouvant échapper à sa misérable condition d'homme, ramener chez lui Eva, heureuse d'y venir, sous le prétexte de lui donner la lettre de son père, mais en réalité pour la torturer plus longtemps.

Plus grand il voyait son amour, plus grand était son besoin de la faire souffrir.

Il rentra chez lui, et tandis que le garçon de l'hôtel, en allumant les bougies, regardait avec étonnement cette belle créature, mise avec une suprême élégance, qui restait anéantie sur le fauteuil où elle était tombée, il alla droit au secrétaire et y prit le portefeuille qui renfermait tous les souvenirs chers à son cœur.

Il revint alors s'asseoir près d'un guéridon de marbre sur lequel était posé un candélabre, et tira du portefeuille plusieurs papiers.

Le garçon était sorti et avait refermé la porte.

Son plan de douleur était dressé.

Il semblait que, non pas au point de l'amour, mais au point de vue humain, ce qu'il faisait était mal, mais une incroyable puissance le poussait à chercher dans ce cœur en lambeaux une preuve d'amour plus grande que les plaintes, les larmes et les sanglots.

— Puis-je parler, demanda-t-il d'une voix ferme à force de volonté, et m'écoutez-vous?

Eva joignit les mains, tourna ses beaux yeux baignés de larmes vers Jacques.

— Oh oui ! je t'écoute, dit-elle, comme j'écouterais l'ange du jugement dernier.

— Je ne suis pas votre juge, dit Jacques, mais seulement le messager chargé de vous faire connaître quelques détails qu'il est important que vous connaissiez.

— Sois pour moi ce que tu voudras être, dit-elle, j'écoute.

— Inutile de vous dire que j'ignorais où ceux qui vous avaient enlevée à moi vous avaient conduite. J'appris en même temps l'émigration et la mort de votre père, que, dans une nuit de combat, au feu de la mousqueterie, j'avais cru reconnaître dans la forêt d'Argonne.

Espérant apprendre quelque chose de vous dans les papiers laissés par votre père, je me fis autoriser à visiter ces papiers, et je partis pour Mayence dans ce but. Le quartier général français était à Francfort. Je poussai jusqu'à Francfort. Là je trouvai un aide de camp du général Custine ; j'ai eu l'ingratitude d'oublier son nom.

— Le citoyen André Simon, murmura Eva.

— Oui, c'est cela.

— Je m'en souviens, moi, dit Eva en levant les yeux au ciel.

— Il me laissa prendre connaissance des papiers.

Jacques Mérey s'arrêta un instant, il sentait que sa voix s'altérait.

— Au nombre de ces papiers, continua-t-il, il y avait une lettre de vous qui m'était adressée et qui avait été envoyée par votre tante à votre père. J'eusse donné beaucoup à cette époque pour pouvoir dire ou faire savoir que votre femme de chambre vous trahissait. Voici cette lettre, je vous la rends ; cette lettre n'a plus de raison d'être.

— Oh ! dit Eva tombant à genoux, garde-la ! garde-la !

— A quoi bon? dit Jacques en l'ouvrant, vous avez donc oublié ce qu'elle disait?

Et il lut à haute voix les premières lignes.

« Mon ami, mon maître, mon roi, je dirais mon dieu si je ne devais pas garder Dieu pour le supplier de me réunir à toi. »

— Dieu vous a exaucée, dit Jacques avec un accent d'une profonde amertume, puisque nous sommes réunis.

Et il approcha la lettre de la flamme des bougies pour la brûler.

Mais Eva se précipita sur elle et la lui arracha des mains, éteignant entre ses mains un commencement de flamme qui s'emparait d'elle.

— Oh ! non, dit-elle, puisque tu l'as gardée trois ans, c'est que tu m'aimais, c'est que tu l'as lue et relue, c'est que tu l'as baisée cent mille fois, c'est que tu l'as portée sur ton cœur. Je n'ai pas de lettre de toi, celle-là m'en tiendra lieu. Je mourrai avec cette lettre sur les lèvres, on la mettra dans ma tombe, et, si Dieu m'interroge, je lui montrerai cette lettre, en disant : Vois comme je l'aimais !

Et, couvrant la lettre de baisers et de pleurs, elle l'enfonça dans sa poitrine.

— Continue, dit-elle, tu me tues ; cela me fait du bien.

Et elle se laissa aller couchée sur le tapis

— Quant à celle-ci, dit Jacques d'une voix dont il es

sayait vainement de cacher l'altération, elle est du marquis de Chazelay ; on l'apportait chez votre tante à Bourges en même temps qu'ayant appris que vous étiez à Bourges, j'étais venu vous y chercher. On me fit observer que, puisque j'étais à votre recherche, mieux valait que je me chargeasse de la lettre que de la laisser où le facteur l'avait jetée, sous la grande porte. Je ne vous rejoignis pas quand j'arrivai à Mayence ; vous en étiez partie. J'eus de vos nouvelles par André. Il vous avait parlé de moi.

Un long sanglot fut la seule réponse d'Eva.

— Proscrit au 31 mai, j'eus encore un rayon d'espoir, et je bénis ma proscription ; elle me permettait de vous suivre en Autriche où je savais que vous vous étiez retirée. Je traversai la France et gagnai sans accident la frontière ; là, je pris la poste pour Vienne, je marchai jour et nuit ; ma voiture ne s'arrêta qu'à Josephplatz, nº 11. Vous étiez partie depuis une semaine... Ce fut ma dernière déception ; non, je me trompe, reprit Jacques Mérey, ce ne fut pas la dernière.

Et, laissant tomber son coude sur le guéridon et sa tête dans sa main.

— Tenez, madame, dit-il, voici la lettre du marquis de Chazelay, lisez, ne fût-ce que par respect pour la mémoire de votre père ; elle doit contenir ses dernières volontés. Elle est à l'adresse de votre tante, mais, votre tante étant morte, c'est à vous qu'il appartient de la décacheter.

Eva décacheta machinalement la lettre, et, comme obéissant à un ordre d'une puissance supérieure qui lui eût momentanément rendu la force, elle lut, en se rapprochant du cercle de lumière que jetait le candélabre.

« Mayence, le 1793.

« Ma sœur,

« Regardez ma dernière lettre comme non avenue, et, si vous n'êtes point partie, restez.

« Je suis jugé, puis condamné par les républicains ; dans douze heures tout sera fini pour moi dans ce monde.



Oh ! c'en est trop, murmura-t-elle.

« Au moment solennel où je vais paraître devant Dieu, mes regards se reportent sur vous et sur ma fille.

« A votre âge et avec vos principes religieux, vous me laissez peu d'inquiétude. Ou vous vivrez dans la retraite et vous échapperez à la proscription, ou vous monterez sur l'échafaud et vous y monterez la tête haute, comme une Chazelay doit y monter.

« Mais il n'en est point ainsi de ma pauvre Hélène ; elle a quinze ans, elle entre dans la vie à peine, elle ne saura ni vivre ni mourir. »

— Oh ! interrompit Eva en relevant la tête, vous vous trompez, mon père.

« Placé depuis ce matin en face du néant des choses d'ici-bas, je ne crois pas devoir, au moment de quitter ce monde, prendre mort une responsabilité qui, moi vivant, ne m'eût point épouvanté.

« Vivant, j'avais sur ma fille une puissance de direction que mort je n'aurai plus.

« Nous deux morts, personne ne l'aime plus ici-bas que cet homme, et de son côté elle n'aime que lui.

« Ce n'est pas un homme de notre caste, mais (vous l'avez entendu dire vingt fois) un homme honorable et honoré; ce n'est pas un noble, mais un savant, et il paraît qu'aujourd'hui mieux vaut être savant que noble. »

Eva leva les yeux sur Jacques Mérey; il restait impassible.

« D'ailleurs, continua Eva, reprenant sa lecture, si quelqu'un a sur elle des droits presque égaux aux miens, c'est lui qui l'a prise, masse inerte et abandonnée par moi à de vils paysans, et qui en a fait la créature belle et intelligente que vous avez sous les yeux.

« Hélène trouvera en lui un bon mari et vous, puisqu'il partage les principes damnés qui triomphent en ce moment, un protecteur. »

Eva s'arrêta; elle avait lu les lignes suivantes; elle étouffait.

— Eh bien, demanda Jacques d'une voix calme.

Eva fit un effort et continua :

« Je donne donc mon consentement à leur mariage, et, les pieds dans la tombe, je leur envoie ma bénédiction paternelle.

« Je veux que ma fille, qui n'a pas eu le temps de m'aimer pendant ma vie, m'aime au moins après ma mort.

« Votre frère,

« MARQUIS DE CHAZELAY. »

Eva laissa échapper la lettre de ses mains et, les bras étendus sur ses genoux, inclina la tête sur sa poitrine comme la Madeleine de Canova.

Ses longs cheveux, qui s'étaient dénoués, faisaient un voile autour d'elle.

Jacques la regarda un instant de cet œil dur que les hommes ont pour la femme coupable; puis, comme si, à son compte, elle n'avait point encore assez souffert :

— Ramassez cette lettre, dit-il, elle est importante.

— En quoi? demanda Eva.

— C'est son consentement à votre mariage.

— Avec toi, mon bien-aimé, dit-elle de sa voix douce et résignée, mais non avec un autre.

— Pourquoi cela? demanda Mérey.

— Parce que ton nom y est.

— Bon ! dit amèrement Jacques, mon nom s'est bien effacé de votre cœur, il s'effacera bien de ce papier.

Eva se leva chancelante. On entendait le roulement d'un fiacre; elle alla en se soutenant aux meubles à la fenêtre et l'ouvrit.

— Oh! c'en est trop! murmura-t-elle.

Et elle jeta un cri rauque qui fit retourner le cocher.

Le cocher vit une fenêtre ouverte, une forme blanche à cette fenêtre; il comprit que c'était une femme qui l'appelait; il vint et rangea sa voiture à la porte.

Eva rentra.

— Adieu, dit-elle à Jacques, adieu pour toujours!

— Où allez-vous? demanda Jacques.

— Où tu m'as envoyée, chez moi.

Jacques se rangea pour la laisser passer.

— Me donneras-tu une dernière fois la main? dit-elle avec un regard plein d'angoisse.

Mais Jacques se contenta de saluer.

— Adieu, madame, dit-il.

Eva se précipita dans l'escalier en murmurant :

— Dieu sera moins cruel que toi, je l'espère.

Jacques entendit-il ces mots? lui donnèrent-ils à penser? entrevit-il le projet d'Eva? se crut-il assez vengé ou, ne l'étant point assez, voulut-il savoir où la retrouver pour prolonger le supplice de celle à qui la veille, pour épargner un soupir, il eût donné sa vie? Le fait est qu'il revint à la fenêtre, s'effaçant de façon à ce que de la fenêtre de l'entresol il pût tout voir sans être vu.

Eva parut à la porte de l'hôtel et mit un louis dans la main du cocher.

Un louis d'or, c'était près de 8.000 francs en assignats.

Il secoua la tête.

— Comment voulez-vous que je vous rende, ma petite dame? dit le cocher; je n'ai pas de monnaie d'argent, et en assignats je ne suis pas assez riche.

— Gardez tout, mon ami, dit Eva.

— Comment! que je garde tout, vous ne me prenez donc pas à la course?

— Si fait.

— Mais alors...

— Je vous donne la différence.

— Il ne faut pas refuser le bien qui nous tombe du ciel.

Et il mit le louis dans sa poche.

Eva était montée dans le fiacre, le cocher referma la portière sur elle.

— Où faut-il vous conduire, ma petite dame, demanda-t-il.

— Au milieu du pont des Tuileries.

— Ce n'est point une adresse, cela?

— C'est la mienne, allez!

Le cocher monta sur son siége et partit dans la direction indiquée.

Jacques Mérey avait tout entendu. Il resta un instant immobile et comme hésitant.

Puis tout à coup :

— Oh! non! dit-il, moi aussi je me tuerai!

Et, sans chapeau, il s'élança hors de l'appartement, laissant portes et fenêtres ouvertes.

VII

L'INSUFFLATION

Lorsque Jacques Mérey se trouva sur la place du Carrousel, le fiacre était près de disparaître sous les arcades du bord de l'eau.

Il s'élança à sa poursuite avec toute la légèreté dont il était capable; mais lorsqu'il arriva sur le quai, la voiture était déjà engagée sur le pont. Vers le milieu du pont elle s'arrêta. Eva en descendit et marcha droit au parapet.

Jacques Mérey calcula qu'il arriverait trop tard pour l'empêcher de se précipiter. Il se laissa glisser le long du talus et se trouva au bord de la rivière.

Une forme blanche apparaissait au-dessus du parapet.

Jacques Mérey mit bas son habit et sa cravate et s'avança le plus qu'il put vers le milieu de la rivière, sur les bateaux amarrés à la plage.

Tout à coup il entendit un cri, une blanche vision raya l'ombre, un coup sourd retentit, la rivière se referma.

Jacques s'élança de manière à couper l'eau et à se trouver en avant du corps; par malheur, la nuit était sombre; on eût dit que la rivière roulait de l'encre.

Le nageur eut beau ouvrir les yeux, il ne vit rien; mais il sentit à l'agitation de l'eau qu'il ne devait pas être loin d'Eva.

Il lui fallait respirer.

Il remonta sur l'eau, vit quelque chose de blanc tourbillonner à trois pas de lui, à la surface de la rivière. Il respira profondément et plongea de nouveau.

Cette fois, ses mains s'embarrassèrent dans les vêtements d'Eva; il la tenait, il pouvait la soulever à la surface de l'eau; mais c'était sa tête qu'il fallait amener à l'air respirable.

Ses cheveux flottaient, il la prit par les cheveux et, par un vigoureux coup de pied, il remonta avec elle, et en ouvrant les yeux vit les étoiles.

Eva évanouie, complétement inerte, ne l'aidait ni ne le gênait.

Le courant était rapide. Il les avait entraînés tous deux à trente pas du pont.

Jacques Mérey calculait qu'il pouvait s'aider du courant pour gagner la berge en coupant l'eau diagonalement, lorsqu'il entendit crier derrière lui :

— Ohé, le nageur!

Jacques tourna la tête et vit une barque qui venait à lui. Il se soutint et soutint Eva au-dessus de l'eau. La barque, conduite par le courant, arriva à la portée de sa main.

Il s'y accrocha et tendit Eva à l'homme qui la montait.

L'homme tira Eva à lui, la coucha dans la barque, la tête haute.

Puis il aida Jacques à y monter à son tour.

Jacques s'aperçut alors qu'il n'avait pas de rames, mais seulement l'écope à vider l'eau.

Avec cette écope il avait godillé, et en godillant il était parvenu à l'endroit où étaient la noyée et le sauveteur.

Le batelier n'était autre que le cocher, qui, voyant ce qui se passait, était descendu sur la berge, avait sauté dans un bateau, avait détaché la chaîne, mais, ne trouvant pas les rames, enlevées par précaution, s'était servi de l'écope comme d'une godille.

En continuant la même manœuvre et au bout d'une minute ou deux, il accosta.

On tira la barque à terre; les deux hommes transportèrent Eva évanouie le long de la berge.

Arrivé au pont, le cocher alla chercher son fiacre où il l'avait laissé, l'amena sur le quai, à la naissance de l'arche, puis il souleva par les épaules Eva soutenue par Jacques Mérey et l'attira à lui

Jacques escalada le talus à son tour, et, prenant Eva entre ses bras, il la transporta dans le fiacre.

Le cocher demanda l'adresse, comme la première fois; Jacques donna celle de l'hôtel, et le fiacre partit au grand trot.

A la porte il s'arrêta, Jacques descendit avec Eva et mit sa main à sa poche pour récompenser le cocher; mais celui-ci vit le mouvement, et, écartant le bras de Jacques:

— Oh! ce n'est pas la peine, dit-il, la petite dame a payé la course, et bien payée!

Et il partit au petit trot dans la direction de la rue de Richelieu.

Jacques emporta rapidement Eva et retrouva la porte de sa chambre comme il l'avait laissée.

Il posa la jeune femme sur un lit et s'assura que la respiration et la circulation étaient suspendues; le sang, ne pouvant plus pénétrer dans les vaisseaux pulmonaires, avait reflué dans les cavités droites du cœur.

Il commença par poser Eva sur un plan incliné, puis avec un couteau il ouvrit sa robe du haut jusqu'en bas, mit le torse à nu, en l'inclinant sur le côté droit, en lui penchant légèrement la tête et en lui écartant les mâchoires avec la lame du couteau.

Puis, comme il craignait que cette eau glacée d'où il l'avait tirée n'empêchât la chaleur de revenir, il fit chauffer une couverture de laine du lit, et tandis qu'elle chauffait à la cheminée au dos d'un fauteuil, il déchira le reste des habits qui couvraient le corps toujours inerte de l'asphyxiée.

Une fois enveloppée d'une couverture bien chaude, Jacques passa aux moyens plus actifs, c'est-à-dire à la respiration artificielle.

Il commença par des pressions exercées avec la main sur la poitrine et l'abdomen, de manière à simuler l'acte respiratoire.

Sans donner un signe direct d'existence, Eva commença de rejeter une partie de l'eau qu'elle avait prise.

C'était déjà un grand point.

Jacques avait préparé sa trousse. Il était décidé, si l'immobilité continuait et si la respiration ne se rétablissait pas, à inciser le tuyau laryngo-trachéal, opération qui n'était point encore connue à cette époque, mais qu'il s'était toujours promis d'appliquer en cas de nécessité.

Il appliqua son oreille dans la région du cœur et s'assura que le cœur continuait de se contracter; alors il redoubla les pressions respiratoires, ce qui fit de nouveau rejeter à Eva une certaine quantité d'eau.

Alors il eut recours aux moyens suprêmes, qu'il semblait avoir hésité jusque-là à employer. A cette époque où Chaussier n'avait point encore inventé le tube laryngien, on employait l'insufflation pulmonaire, c'est-à-dire que, de bouche à bouche, on introduisait de l'air dans les poumons des noyés.

Jacques Mérey approcha ses lèvres des lèvres d'Eva, puis, comme il ne voulait pas lui insuffler un air déjà respiré, c'est-à-dire chargé d'acide carbonique, il emplit le plus qu'il put sa bouche d'air atmosphérique, et, lèvres sur lèvres, lui serrant les narines pour qu'il n'y eût point déperdition, il souffla à trois reprises différentes, à petites quantités, d'une façon intermittente, pour rendre l'élasticité aux poumons.

Un faible mouvement indiqua qu'Eva commençait à revenir à elle, et qu'en lui insufflant son haleine Mérey lui avait insufflé la vie.

Le traitement que venait d'employer le docteur, joint à cette suprême preuve d'amour que venait de lui donner Eva en voulant mourir parce qu'il l'abandonnait, influa sur le docteur lui-même; cette tension nerveuse, sous l'empire de laquelle il avait agi et qui l'avait si longtemps rendu impitoyable, s'amollit peu à peu; son cœur contracté et qui ne battait plus qu'au centre se dilata doucement, se gonfla de soupirs et se mouilla pour ainsi dire de larmes.

Il prit dans sa bouche une cuillerée d'eau de mélisse, et, appuyant de nouveau ses lèvres sur celles d'Eva, non plus pour l'insufflation, mais pour la distillation, il laissa tomber goutte à goutte la liqueur astringente, qui, rencontrant un obstacle dans l'œsophage, amena une légère toux. Cette toux indiquait le retour à la vie, et en même temps un reste d'eau qu'il fallait expulser.

Jacques baissa la tête d'Eva; l'eau tomba sur le tapis.

Alors il recommença ses insufflations, et nous ne voudrions pas dire que cette fois la science du médecin ne fût point un prétexte aux désirs sensuels de l'amant.

Tout à coup Jacques sentit la bouche d'Eva s'animer sous la sienne; il fit un mouvement pour s'éloigner, mais les bras de la jeune femme l'enveloppèrent, et il saisit ces mots murmurés par cette bouche qui se croyait plongée dans la mort au moment même où elle revenait à la vie:

— Mon Dieu! je te remercie de nous avoir réunis au ciel!

Mérey se dégagea vivement. C'était plus qu'il n'avait voulu. Il était loin encore d'avoir pardonné, et, au fur et à mesure qu'Eva revenait à la vie, lui rentrait dans sa douleur et dans sa sévérité.

Au reste, après les quelques mots qu'elle avait prononcés, Eva avait laissé retomber sa tête, et avait été prise de cette espèce d'assoupissement qui suit presque toujours les asphyxies et surtout les asphyxies par l'eau.

Il tâta ses pieds. Ses pieds, encore froids, indiquaient que la circulation n'était pas complètement rétablie.

Alors il sonna. Une fille de l'hôtel monta. Jacques lui donna l'ordre de mettre des draps au lit et de les bassiner chaudement.

La chambrière obéit. Jacques enleva Eva, toujours enveloppée dans sa couverture, s'assit devant le feu et la mit en travers sur ses genoux comme on met un enfant.

En sentant la douce chaleur du feu qui pénétrait sa couverture, Eva rouvrit les yeux; mais craignant ou d'être sous l'empire d'un songe, ou que Jacques, en la voyant revenir à elle, ne s'éloignât, elle les referma aussitôt sans rien dire, et s'abandonna à cette douce sensation de se sentir bercée dans les bras de l'homme qu'elle aimait.

Le lit refait et bien chauffé, Jacques y porta Eva, laissa tomber la couverture qui l'enveloppait, posa ce beau corps dans toute sa longueur, écarta aux deux côtés de ses bras les cheveux, qui encore mouillés auraient pu le refroidir, regarda un instant avec un frémissement presque convulsif cette splendide statue, et, n'y pouvant plus tenir, étouffant sous l'action du sang qui se précipitait vers son cœur, il la recouvrit rapidement, se jeta dans un fauteuil, et, les mains enfoncées dans les cheveux, moitié colère, moitié douleur, il éclata malgré lui en sanglots.

Au bruit de ces sanglots, Eva, qui ne feignait le sommeil que pour prolonger la vague situation dans laquelle elle se trouvait, se souleva doucement, tendit ses deux beaux bras vers Jacques, resta un moment immobile, haletante, comme la statue de la prière, et, ne pouvant devant cette grande douleur demeurer plus longtemps dans une fausse insensibilité, elle murmura d'une voix à peine perceptible:

— Oh! Jacques, Jacques!

Ces deux mots, si bas qu'ils fussent prononcés, furent entendus par le cœur de Jacques plus que par son oreille. Il bondit du fauteuil, tout honteux d'avoir été surpris dans son attendrissement.

Alors seulement Eva s'aperçut que Jacques était sans cravate et sans habits; il les avait jetés sur la berge de la Seine et n'avait point songé à les reprendre.

Tout préoccupé de secourir et de sauver Eva, il n'avait point songé à lui et était resté avec les mêmes vêtements qu'il avait en plongeant à la rivière. Ses cheveux étaient collés à ses tempes, et sa chemise fumait sur ses épaules et sur sa poitrine.

Elle comprit tout.

— Jacques, dit-elle, écoute-moi; je ne viens plus te prier pour moi, je viens te prier pour toi, pour toi dont la vie est mille fois plus précieuse que la mienne, pour toi qui es un apôtre de cette grande religion de l'humanité que j'ai tant entendu prêcher et vu si peu pratiquer, Jacques, ne reste pas ainsi mouillé, j'ai entendu dire que l'on pouvait mourir d'un refroidissement.

— Croyez-vous que ce serait un bien grand malheur pour moi de mourir? demanda Jacques.

Eva secoua la tête.

— Du moment où tu m'as sauvé la vie, dit-elle, tu n'as plus le droit de mourir ou de me quitter; car alors pourquoi m'aurais-tu sauvé la vie? Si tu voulais mourir, il fallait mourir avec moi quand nous roulions tous les deux dans ces eaux noires et glacées. Un instant j'en ai eu l'idée, quand je t'ai senti pour la première fois, j'ai deviné qui c'était. Quel autre miséricordieux se serait dévoué pour une misérable créature comme moi? J'avais encore le sentiment. Oui, un instant j'ai voulu t'envelopper de mes bras et t'entraîner avec moi au plus profond de la rivière. Mais je me suis dit: Peut-être ce qu'il fait il le fait par pure humanité, peut-être ne veut-il pas mourir, lui. En ce moment, j'ai perdu connaissance, tout a disparu. Je me suis sentie morte, j'ai vu noir, ou plutôt je n'ai plus vu du tout. A part une douleur obstinée au cœur, c'était un état assez doux; la sensation générale c'était le froid. Je me sentais glacée, puis j'ai senti dans ma poitrine comme des coups de lame de feu, des bondissements dans mon cœur, quelque chose comme une cataracte intérieure qui ruisselait de mon cerveau, puis mon âme s'est concentrée sur mes lèvres. Je me suis dit: Oh! il m'aime toujours, il m'embrasse. Je me trompais, ce n'était pas un baiser à la femme, c'était un secours à la noyée. Eh bien, la voilà revenue à elle, la noyée, et c'est à elle de supplier Jacques de lui obéir. Eh, mon Dieu! il n'y a pas d'amour dans tout cela; tu serais un étranger que je te supplierais tout de même. Du moment où tu m'as sauvée par pitié, du moment où ce n'est pas un baiser que tu m'as donné, du moment où je ne reviens pas à la vie la main dans ta main; du moment où tu me dis que ce ne serait pas pour

toi un grand malheur de mourir, c'est que tout est fini entre nous; mais, mon Dieu Seigneur! en échange de ton amour que je te rends, tu peux bien ne pas mourir.

Jacques Mérey n'avait plus ni soupirs ni sanglots, seulement les larmes coulaient silencieuses le long de ses joues.

Il sonna. Un garçon monta.

— Faites du feu dans la chambre à côté, dit-il, et portez-y mes malles. Je la prends pour moi. Madame garde celle-ci.

Cinq minutes après, on vint lui dire que la chambre était prête.

Jacques Mérey sortit, et, comprenant le regard suppliant d'Eva qui l'accompagnait jusqu'à la porte.

— Je reviendrai, dit-il.

Et il sortit.

Eva respira.

Mais à peine la porte se fut-elle refermée sur Jacques et Eva se trouva-t-elle seule, que, sans sortir du lit, elle allongea le bras et reprit sa robe, que, pour la déshabiller plus vite, Jacques avait ouverte avec un couteau. C'était dans le corsage de cette robe qu'elle avait caché la lettre que Jacques voulait brûler et qu'elle lui avait arrachée des mains.

Cette lettre, elle tremblait, au milieu des événements de la soirée, de l'avoir perdue.

Elle chercha avec anxiété dans les plis de la robe, dans ceux du corset, dans ceux de la chemise.

Enfin, elle jeta un cri de joie, elle venait de froisser un papier.

Ce papier c'était cette lettre bien-aimée, qui tant de fois avait été lue et relue par Jacques, tant de fois avait été baisée par lui.

Seulement, détrempée par l'eau de la Seine, une partie des caractères s'était effacée.

C'était un souvenir de plus, souvenir terrible, à ajouter aux doux souvenirs qu'éveillait ce billet.

VIII

LA SÉPARATION

Lorsque, après un quart d'heure d'absence de la chambre d'Eva, Jacques Mérey y rentra, il avait changé de vêtements, et nous dirons presque de visage.

Son front était encore triste, et l'on sentait que, pour longtemps, sinon pour toujours, il serait perdu dans de sombres nuages; mais sa physionomie, pendant quelques heures pleine de menace et de haine, avait secoué la tempête et avait pris l'aspect d'une morne sérénité.

La jeune femme jeta sur Jacques un regard inquiet; ce fut lui qui le premier prit la parole.

— Eva, dit-il, c'était la première fois qu'il l'appelait Eva, elle tressaillit; Eva, vous allez écrire à votre femme de chambre de vous envoyer pour demain matin du linge et des robes. Je me chargerai de faire parvenir votre lettre

Mais Eva secoua la tête.

— Non, dit-elle, c'est la seconde fois que vous me sauvez la vie: la première fois la vie de l'intelligence, la seconde fois celle du corps; autrefois comme aujourd'hui, vous m'avez prise nue à la mort. Je ne veux pas avoir plus de passé aujourd'hui qu'il y a neuf ans; c'est à vous de m'habiller; ce ne sera pas cher; je n'ai besoin ni de linge fin ni de belles robes.

— Mais que ferez-vous de votre maison et de tout ce qui est dedans?

— Vous vendrez la maison et tout ce qu'il y a dedans, Jacques, et vous en emploierez le prix à de bonnes œuvres. Vous rappelez-vous, mon ami, que vous disiez toujours que quand vous seriez riche vous feriez bâtir un hôpital à Argenton; l'occasion est venue, ne la laissez pas échapper.

Jacques regarda Eva, elle souriait du sourire des anges.

— C'est bien, dit-il, j'approuve votre idée, et dès demain je la mettrai à exécution.

— Je ne vous quitterai jamais, Jacques. (Jacques fit un mouvement. Eva sourit tristement.) Jamais un mot d'amour ne sortira de ma bouche, Jacques, aussi vrai que vous m'avez sauvé la vie, et, vous le voyez, j'ai déjà cessé de vous tutoyer... Oh! il m'en coûte beaucoup, continua-t-elle en essuyant avec ses draps les grosses larmes qui coulaient de ses yeux; mais je m'y ferai. Ce n'est point assez de me repentir, mon ami; il faut que j'expie.

— Ne prenons pas d'engagements éternels, Eva. Ils sont, vous le savez, trop difficiles à tenir.

Elle s'arrêta un instant; le reproche de Jacques lui avait coupé la parole.

— Je ne vous quitterai que si vous me chassez, Jacques, reprit Eva; est-ce mieux ainsi?

Jacques ne répondit point; il appuyait son front brûlant sur la vitre de la fenêtre.

— Que vous restiez à Paris ou que vous retourniez à Argenton, vous avez besoin de quelqu'un près de vous. Si vous vous mariez et que votre femme veuille me garder près d'elle, ajouta-t-elle d'une voix altérée, je serai sa dame de compagnie, sa lectrice, sa femme de chambre.

— Vous, Eva! n'êtes-vous pas riche, ne vous a-t-on pas rendu tous les biens de votre famille?

— Vous vous trompez, Jacques, je n'ai rien. Si on me les a rendus, c'est pour les pauvres; moi, je veux vivre du pain que vous me donnerez, m'habiller de l'argent que vous me donnerez; je veux dépendre en tout de vous, mon doux maître, comme j'en dépendais dans la petite maison d'Argenton, sachant que si je dépends de vous, Jacques, vous en serez meilleur pour moi.

— Nous ferons du château de votre père une maison de refuge pour les pauvres du département.

— Vous en ferez ce que vous voudrez, Jacques. Pourvu que je trouve ma petite chambre dans la maison d'Argenton, c'est tout ce que je vous demande; vous m'apprendrez à soigner les malades, n'est-ce pas? les pauvres femmes et les petits enfants; puis, s'il y a quelque fièvre contagieuse et que je l'attrape, vous me soignerez à mon tour. Je voudrais mourir dans vos bras, Jacques, car je suis bien sûre d'une chose, c'est qu'avant que je ne meure, quand vous seriez bien sûr que je n'en puis revenir, vous m'embrasseriez et me pardonneriez.

— Eva!

— Je ne parle point d'amour, je parle de mort!

En ce moment l'heure sonna à l'horloge des Tuileries.

Jacques compta trois heures.

— Vous rappellerez-vous tout ce que vous venez de dire, Eva? demanda Jacques avec une certaine solennité.

— Je n'en oublierai pas une syllabe.

— Vous rappellerez-vous que vous avez ajouté qu'il y avait des fautes pour lesquelles le repentir ne suffisait pas, pour lesquelles il fallait l'expiation?

— Je me souviendrai de l'avoir dit.

— Vous rappellerez-vous enfin que vous ferez de la charité même au risque de votre vie?

— J'ai touché deux fois la mort de la main. Je n'aurai jamais peur de la mort.

— Dormez sur cette triple promesse, Eva, et demain en vous éveillant vous trouverez sur votre lit tout ce dont vous avez besoin.

— Bonne nuit, Jacques, dit doucement Eva.

Jacques, sans répondre, passa dans sa chambre; mais une fois la porte fermée, il répondit par un soupir, en murmurant:

— Il faut que cela soit ainsi.

Le lendemain Eva trouva en effet six chemises de fine toile sur une chaise à côté de son lit, et sur son lit deux peignoirs de mousseline blanche.

Jacques était sorti au point du jour, et avait fait les achats lui-même.

Une bourse contenant cinq cents francs d'or était déposée sur la table de nuit.

Pendant toute la matinée les marchandes se succédèrent: couturières, faiseuses de mode, bonnetières, — toutes venaient de la part de la même personne, qui envoyait à choisir parmi les objets choisis par elle-même.

A deux heures de l'après-midi le trousseau était complet; mais, chose étrange, ce qui avait fait le plus de plaisir à Eva, c'était l'argent, l'argent étant un signe de dépendance. Et Eva, à quelque titre que ce fût, voulait appartenir à Jacques.

A deux heures, Jacques revint avec une procuration notariée au nom de mademoiselle Hélène de Chazelay, pour vendre et disposer de tous ses biens, meubles et immeubles, à commencer par la maison et les meubles de la rue...

Il y avait un blanc.

Eva n'avait qu'à remplir ce blanc et à signer.

Elle ne voulut pas même lire, rougit en mettant l'adresse, sourit en signant, et rendit la procuration à Jacques.

— Comment comptez-vous agir avec votre femme de chambre? demanda Jacques.

— Lui payer son mois, lui donner une gratification et la renvoyer.

— De quel prix est son mois?

— Son mois est de 500 francs en assignats, mais je lui donne d'habitude un louis d'or.

— Elle s'appelle?

— Artémise.

— C'est bien.

Jacques sortit.

La maison dont l'adresse était portée à la procuration, était située rue de Provence, n° 17.

Le notaire devant qui l'acte avait été passé se nommait le citoyen Loubou.
Elle avait été payée 400.000 francs en assignats, à une époque où, étant moins dépréciés, les 400,000 francs d'assignats valaient 60,000 francs en or.
Jacques se rendit immédiatement à la petite maison de la rue de Provence. Il se fit reconnaître de mademoiselle Artémise, fort inquiète de n'avoir pas vu rentrer sa maîtresse, lui donna trois louis, un louis pour ses gages, deux louis de gratification, et lui signifia son congé.
Resté seul dans la maison il en fit l'inventaire.
La première chose qu'il trouva dans un petit secrétaire de Boule, fut un long manuscrit avec cette suscription :

« Récit de tout ce que j'ai pensé, de tout ce que j'ai fait, de tout ce qui m est arrivé depuis que je suis séparée de mon bien-aimé Jacques Mérey, écrit pour être lu par lui si jamais nous nous revoyons. »

Jacques poussa un soupir, essuya une larme en lisant ces mots et mit le manuscrit à part.
C'était, de tous les objets que renfermait la maison et de la maison elle-même, la seule chose qui dût échapper à la vente.
Jacques envoya chercher un commissaire-priseur.
A cette époque, où le luxe faisait à Paris sa bruyante et fastueuse rentrée, tous les objets d'élégance, au lieu de perdre, augmentaient chaque jour de valeur. Le commissaire-priseur donna le conseil à Jacques de faire voir la maison telle qu'elle était à quelques-uns de ses fastueux clients, et de la vendre en bloc avec tout ce qu'elle renfermait.
Il ferait du reste un calcul détaillé qu'il lui présenterait le lendemain.
Il se mit à l'instant même à l'œuvre.
Jacques, de son côté, son manuscrit sur sa poitrine entre sa redingote boutonnée et son gilet, écrivit à Eva la lettre suivante :

« Eva,

« Comme rien ne vous retient à Paris, et qu'il est, j'espère que ce sera votre avis, inutile que vous y attendiez la fin des affaires qui m'obligent à y rester, vous pouvez partir ce soir par la diligence de Bordeaux, et vous arrêter à Argenton, où elle passe.
« Je ne sais si la vieille Marthe est morte ou vivante ; vous sonnerez à la porte ; si elle est vivante elle viendra vous ouvrir ; si elle est morte et que personne ne vous réponde, vous irez chez M. Sergent, notaire, rue du Pavillon, vous lui montrerez le paragraphe de cette lettre qui a rapport à lui, vous lui demanderez la clef de la maison et une femme pour vous servir.
« Si enfin M. Sergent était mort ou n'habitait plus Argenton, vous feriez venir Baptiste ou Antoine, et, avec l'aide d'un serrurier, vous ouvririez la porte.
« Une fois dans la maison, je n'ai plus de recommandations à vous faire.
« Comme j'ai pris à mon compte tous les objets que vous avez choisis, vous n'avez rien eu à dépenser, il vous reste donc les vingt louis que je vous ai laissés ce matin. C'est plus qu'il ne vous faut pour vous rendre à Argenton, où je ne tarderai pas à vous rejoindre.
« J'ai trouvé le manuscrit, je vais le lire.

« JACQUES MÉREY. »

Jacques appela un commissionnaire. Il lui donna un assignat de 100 francs, et l'envoya porter la lettre à l'hôtel de Nantes.
Puis il reprit la plume, et écrivit à chacun de ses fermiers :

« Mon cher Rivers,

« En attendant que nous fassions nos comptes, qui, à mon avis et sauf vérification, vous feraient mon débiteur d'une soixantaine de mille francs, envoyez-m'en, si vous le pouvez, trente mille, c'est-à-dire moitié, à l'adresse de M. Sergent, notaire à Argenton.
« Si cette somme vous paraît trop forte et qu'elle vous gêne, faites-moi vos observations. Vous savez que vous avez en moi plus qu'un ami, un homme à qui vous avez donné l'hospitalité quand il était proscrit, et que vos fils ont, au risque de leur vie, conduit hors de France.
« Votre dévoué et reconnaissant,

« JACQUES MÉREY. »

Il écrivit à ses deux autres fermiers deux lettres à peu près dans les mêmes termes, sauf les remerciments qu'il devait à Rivers et qu'il ne devait pas aux autres

Il s'était arrangé pour toucher une somme de 80,000 francs, qui, avec le produit de la vente des meubles et de la maison de la rue de Provence, devait suffire à tous ses projets.
Après un premier coup d'œil jeté sur le tout, le commissaire-priseur estima la maison 65,000 francs, et ce qu'elle contenait une somme à peu près égale, ce qui mettait à sa disposition une somme de 200,000 francs
Le lendemain, au reste, comme il l'avait dit, il donnerait un résumé exact de son inspection.
Le commissionnaire revint avec une réponse.
Elle ne contenait que ces quatre mots :

« Je pars.
« Merci.

« EVA. »

A cinq heures, en effet, la diligence de Bordeaux partait de la rue du Bouloy ; elle avait une excellente place de coupé que prit Eva.
Elle n'emportait absolument rien qui ne vînt de Jacques.
Il ne lui restait que la mémoire incessante et douloureuse du passé qu'elle n'avait pu laisser au fond de la Seine.
On arriva le lendemain soir à Argenton. La voiture relaya à l'hôtel de la Poste, et en relayant descendit Eva et son bagage à l'hôtel.
Elle prit un commissionnaire pour porter sa malle et s'achemina à pied vers la petite maison du docteur.
Il était huit heures du soir ; il tombait une pluie fine ; toutes les portes et tous les contrevents étaient fermés.
En quittant Paris, si bruyant à cette époque et si resplendissant de lumière à cette heure, on eût cru en arrivant à Argenton descendre dans une nécropole
L'homme marchait devant, son falot à la main, sa malle sur l'épaule.
Eva suivait par derrière en pleurant.
Cette obscurité, ce silence, cette tristesse lui avaient navré le cœur. Il lui semblait rentrer à Argenton sous un funeste présage. Elle fit ce que font tous les cœurs tendres et croyants en pareille occasion : les cœurs tendres et croyants sont toujours superstitieux.
Elle se posa une question sur son bonheur ou sur son malheur futur, question qu'elle chargea le hasard de résoudre.
Elle se dit :
— Si je trouve Marthe morte et la maison vide, je suis à tout jamais malheureuse ; si Marthe vit, mes malheurs n'auront qu'un temps.
Et elle pressa le pas.
Quoique la nuit fût noire, elle vit comme une masse plus noire se dresser dans la nuit la maison du docteur terminée par son laboratoire.
Le laboratoire était sombre, les volets des autres fenêtres étaient fermés, aucun filet de lumière ne passait par une fenêtre quelconque.
Elle s'arrêta, une main sur son cœur, la tête renversée en arrière.
Le commissionnaire, n'entendant plus son pas derrière le sien, s'arrêta aussi.
— Vous êtes fatiguée, mademoiselle, dit-il, ce n'est pas un beau temps pour s'arrêter en route. Je vous en préviens, une pleurésie est bientôt prise.
Ce n'était pas la fatigue qui retenait Eva en arrière, c'était la masse de souvenirs qui l'écrasait.
Puis, plus elle approchait, plus la maison lui apparaissait morne, sombre et solitaire.
Enfin on atteignit les quelques marches qui conduisaient à la porte.
Le commissionnaire déposa sa malle sur la première marche
— Faut-il frapper ou sonner? demanda-t-il.
Eva se rappela qu'elle avait l'habitude de frapper d'une certaine façon.
— Non, dit-elle, restez là, je frapperai moi-même.
En montant l'escalier, ses genoux tremblaient ; en mettant la main sur le marteau, sa main était aussi froide que le marteau.
Elle frappa deux coups rapprochés, puis un coup un peu plus espacé, et elle attendit.
Un hibou qui avait son refuge dans le grenier au-dessus du laboratoire de Jacques, répondit seul par son hululement.
— O mon Dieu ! murmura-t-elle.
Elle frappa une seconde fois ; pour mieux voir, en même temps, le commissionnaire levait sa lanterne.
En ce moment, le hibou, attiré par la lumière, passa entre la lanterne et Eva.
Eva sentit le vent de son aile.
Elle poussa un faible cri.
Le commissionnaire eut peur, il laissa tomber la lanterne, qui s'éteignit.
Il la ramassa ; une lumière brillait à travers une petite fenêtre étroite et basse.

— Je vais aller rallumer ma lanterne, dit-il.

— Non, restez, fit Eva en lui mettant la main sur l'épaule ; il me semble que j'entends du bruit dans la maison.

En effet, on venait d'entendre le bruit d'une porte qui se refermait ; puis un pas lourd qui descendait lentement l'escalier.

Le pas s'approcha de la porte. Eva était muette et tremblante comme s'il s'agissait de sa vie.

— Qui est là? demanda une voix tremblante.

— Moi, Marthe, moi! répondit Eva d'une voix joyeuse.

— O mon Dieu, notre chère demoiselle! s'écria la vieille femme, qui avait reconnu la voix d'Eva après trois ans d'absence.

Et elle ouvrit vivement la porte.

— Et le docteur? demanda-t-elle.

— Il vit, répondit Eva ; il se porte bien. Dans quelques jours il sera ici

— Qu'il revienne! Que je le revoie et que je meure! dit la vieille Marthe. Voilà tout ce que je demande à Dieu.

***

En quittant la petite maison de la rue de Provence, Jacques Mérey était rentré à l'hôtel de Nantes qu'il avait trouvé vide.

Il avait poussé un soupir.

Peut-être était-il triste d'avoir été si vite et si bien obéi.

Il fit venir une marchande à la toilette, lui donna tous les vêtements qu'Eva portait sur elle lorsqu'elle s'était jetée à la Seine, jusqu'aux bas et aux souliers, et lui ordonna en échange de donner dix francs au premier pauvre qu'elle rencontrerait.

Mais il remit et renferma dans son portefeuille la lettre du marquis de Chazelay.

Puis il s'enferma dans la chambre d'Eva, où il s'était fait servir d'avance son souper, déroula le manuscrit et commença de lire

Le titre du premier chapitre était : EN FRANCE.

IX

LE MANUSCRIT

I

Ce fut le 14 août 1792, jour de cruelle mémoire, que je fus séparée de mon bien-aimé Jacques, près duquel j'étais depuis sept ans, et que j'adorais depuis le jour où j'eus la connaissance de moi-même.

Je lui dois tout. Avant lui je ne voyais pas, je n'entendais pas, je ne pensais pas ; j'étais comme ces âmes que Jésus a tirées des limbes, c'est-à-dire des *lieux bas*, pour les conduire au soleil.

Aussi, malheur à moi si j'oubliais jamais, ne fût-ce qu'une seconde, celui à qui je dois tout!

(Arrivé là de sa lecture, Jacques poussa un soupir, laissa tomber sa tête sur sa main, et une larme glissa de ses paupières sur le manuscrit. Il l'essuya avec son mouchoir, s'essuya les yeux et se remit à lire.)

Le coup était d'autant plus violent qu'il était plus inattendu.

Une heure avant l'arrivée du marquis de Chazelay, — je n'ai pas encore le courage d'appeler mon père cet homme que je ne connais que par la douleur, — il n'y avait pas d'être plus heureux que moi. Une heure après qu'il m'eut séparée de mon Jacques, il n'y eut pas de créature plus malheureuse

J'étais folle de douleur, plus que folle, idiote. On eût dit que Jacques avait gardé avec lui toutes les idées que, avec si grand'peine, pendant sept ans, il m'avait fait entrer dans le cerveau.

On m'emmena au château de Chazelay.

Du château de Chazelay, de ses appartements immenses, de ses meubles splendides, de ses portraits de famille, je ne me souviens que d'une simple peinture.

C'était le portrait d'une femme en robe de bal

On me le montra en disant :

— Voilà le portrait de ta mère!

— Où est-elle, ma mère? demandai-je.

— Elle est morte.

— Comment?

— Un soir qu'elle s'habillait pour aller à une fête, le feu prit à sa robe ; elle se sauva d'appartement en appartement, le vent activa la flamme, elle tomba étouffant quand on vint à elle pour la secourir.

Il y avait une tradition dans les environs que, si quelque malheur devait arriver à l'un des habitants du château, on entendait des cris et l'on voyait la nuit, à travers les fenêtres, tournoyer des flammes.

On ne parlait que de la chasteté de sa vie, que du bien qu'elle faisait, que de la reconnaissance des pauvres gens pour elle.

C'était tout à la fois une sainte et une martyre.

Dans la situation d'esprit où j'étais, ma mère m'apparaissait comme mon seul refuge ; c'était mon intermédiaire naturel auprès du Seigneur.

Je passais des heures à genoux devant son portrait ; et, à force de la regarder, je croyais voir s'illuminer son auréole

Puis quand je me levais de devant elle, c'était pour aller coller mon visage aux carreaux d'une fenêtre du même salon donnant sur la route d'Argenton. J'espérais toujours, quoique je comprisse la folie de cette espérance, j'espérais toujours le voir arriver pour me délivrer.

On avait d'abord ordonné de ne pas me laisser sortir ; mais lorsque M. de Chazelay vit dans quel état de torpeur je m'enfonçais de plus en plus, il ordonna lui-même que l'on m'ouvrît toutes les portes. Il y avait tant de serviteurs au château, que l'un d'eux pouvait toujours avoir les yeux sur moi.

Un jour, voyant les portes ouvertes, je sortis machinalement ; puis, à cent pas du château, je m'assis sur une pierre et me mis à pleurer.

Au bout d'un instant, je vis une ombre se projeter sur moi ; je levai la tête : un homme était debout et me regardait avec une expression de pitié.

Moi je le regardai avec une expression d'effroi car c'était le même homme qui accompagnait le marquis et le commissaire de police quand le marquis était venu me réclamer ; le même qui t'avait fait une visite quelques jours auparavant, mon bien-aimé Jacques, et qui m'avait trouvée si fort embellie : c'était enfin mon père nourricier, Joseph le bûcheron.

Cet homme me fit horreur ; je me levai et voulus m'éloigner.

Mais lui :

— Il ne faut pas me haïr pour ce que j'ai fait, ma chère demoiselle, car je ne pouvais pas faire autrement. M. le marquis avait une reconnaissance de ma main constatant que je vous avais reçue de lui et que je m'obligeais à vous rendre à lui et à la première réquisition. Il est venu et il a exigé mon témoignage. Je l'ai donné.

Il y avait dans la voix de cet homme un tel accent de vérité que je me contentai de lui dire en me rasseyant :

— Je vous pardonne, Joseph, quoique vous ayez contribué à me rendre bien malheureuse.

— Il n'y a pas de ma faute, ma chère demoiselle, et, si je puis racheter cela par des complaisances, ordonnez et je vous obéirai de grand cœur.

— Vous iriez à Argenton si je vous en priais?

— Sans doute.

— Et vous lui remettriez une lettre?

— Certainement.

— Attendez. Mais je n'ai ni plume, ni encre, on ne voudra pas m'en donner au château.

— Je vais vous procurer du papier et un crayon.

— Où les irez-vous chercher?

— Au prochain village.

— Je vous attends ici.

Joseph partit.

Depuis que j'avais dépassé la grande porte du château j'entendais des abois désespérés

Je me retournai du côté d'où ils venaient, c'était Scipion qu'ils avaient mis à la chaîne et qui s'élançait de toute la longueur de sa chaîne pour venir me rejoindre.

Mon pauvre Scipion, pendant huit jours, comprends-tu, mon bien-aimé Jacques, je l'avais oublié!

Que veux-tu, j'eusse oublié jusqu'à ma vie, si je n'avais souffert!

Ce fut pour moi une grande joie que de revoir Scipion. Quant à lui, il était fou de bonheur.

Joseph revint avec du papier et un crayon ; je t'écrivis une lettre insensée au fond de laquelle il n'y avait en réalité que ces deux mots : je t'aime.

Mon messager partit ; le lendemain à la même heure je devais le retrouver à la même place.

J'avais peur que l'on m'empêchât d'emmener Scipion dans ma chambre, mais on n'y fit même pas attention.

Je ne pouvais me lasser de lui parler et, folle que j'étais de lui parler de toi, je ne sais si c'était ton nom qu'il reconnaissait ou l'accent avec lequel je le prononçais ; mais, à chaque fois qu'il l'entendait, il jetait un petit cri tendre, comme si lui aussi avait dit : *Je l'aime.*

Dès le point du jour j'étais à ma fenêtre ; je pensais que Joseph aurait passé la nuit chez toi à Argenton, et qu'il arriverait le matin.

Je m'étais trompée, il était revenu la nuit même. Quand je sortis du château, je vis, à l'endroit où j'étais assise la

veille, un homme qui était couché sur l'herbe et qui faisait semblant de dormir.

Je m'approchai ; c'était lui ; mais je vis bien, au premier regard que je jetai sur lui, qu'il n'avait que de mauvaises nouvelle à m'apprendre.

En effet, tu étais parti, mon bien-aimé Jacques, et cela sans dire où tu allais.

Joseph me rapportait ma lettre.

Je la déchirai en morceaux impalpables que je livrai au vent. Il me semblait déchirer mon cœur lui-même.

Joseph était au désespoir.

— Je ne puis donc rien pour vous? me dit-il.

— Si fait, lui répondis-je, vous pouvez me parler de lui.

Alors avec des choses relatives à la manière dont tu m'avais trouvée et que tu m'avais racontées toi-même, il me raconta des choses que je ne savais point. Ces espèces de miracles opérés par toi sur des animaux furieux ; comment tu domptais les chevaux, les taureaux, comment tu avais dompté Scipion ; il me montra la voûte du mur où le chien s'était réfugié, quand tu le forças de venir rampant à tes pieds ; puis des animaux il passa aux hommes et me raconta les merveilleuses cures que tu avais faites : un enfant mordu par une vipère que tu avais sauvé en suçant la plaie, un chasseur qui s'était mutilé le bras avec son fusil, à qui on voulut couper le bras, et à qui tu le conservas ; que te dirai-je, mon bien-aimé Jacques, les mêmes souvenirs que je croyais toujours nouveaux. Un jour cependant la conversation changea.

— Mademoiselle, me dit Joseph avant que j'eusse eu le temps de lui adresser la parole, savez-vous une nouvelle?

— Laquelle?

— C'est que M. le marquis part ; il émigre.

Je songeai aussitôt au changement que le départ du marquis allait faire dans mon existence, à la liberté qu'il allait me donner.

— En êtes-vous sûr? lui demandai-je avec un mouvement de joie que je ne pus réprimer.

— Cette nuit, ses amis se rassemblent au château ; on y tient conseil sur la façon d'émigrer, et, quand chaque fugitif aura arrêté son moyen de fuite, on partira.

— Mais qui vous a dit cela, à vous, Joseph? Vous n'êtes pas, il me semble, des conseils du marquis?

— Non. Mais comme il sait que je tire proprement un coup de fusil, que je tue un lapin au déboulé et une bécassine à son troisième crochet, il serait bien aise de m'avoir près de lui.

— Et il vous a fait des offres?

— Oui. Mais je suis du peuple, moi, et par conséquent pour le peuple. De sorte que je lui ai dit : Monsieur le marquis, si nous nous retrouvons là-bas, ce sera l'un contre l'autre, et non pas l'un avec l'autre.

— Mais, m'a-t-il dit, je sais que tu es honnête homme, et que le secret de mon départ, que je te confie, tu le garderas. Or, comme ce secret n'en doit pas être un pour vous et que vous ne dénoncerez pas votre père, je vous le dis pour que, de votre côté, si vous avez des mesures à prendre, vous les preniez.

— Quelles mesures voulez-vous que je prenne. Je ne dispose de rien et l'on dispose de moi ; je laisserai faire à la Providence.

Le lendemain de cet entretien, mon père me fit prier de passer chez lui.

Je ne lui avais parlé que deux fois depuis qu'il m'avait reprise à toi, mon bien-aimé ! Il m'avait demandé si je voulais manger avec tout le monde ou dans ma chambre : je m'étais empressée de répondre : Dans ma chambre ; quand on est séparé de celui qu'on aime, être seule c'est être à moitié avec lui.

Je passai chez le marquis.

Il aborda immédiatement la question.

— Ma fille, me dit-il, les circonstances deviennent telles que je dois songer à quitter la France ; d'ailleurs, mon opinion, mon rang dans la société, ma position parmi la noblesse de France, me forcent d'aller offrir mon épée aux princes. Dans huit jours j'aurai rejoint le duc de Bourbon.

Je fis un mouvement.

— Ne vous inquiétez pas de moi, dit-il ; j'ai des moyens sûrs de quitter la France. Quant à vous, qui ne courez aucun risque et n'avez aucun devoir à remplir, vous resterez à Bourges avec votre tante : elle vient vous chercher demain. Avez-vous des observations à me faire?

— Aucune, monsieur, je n'ai qu'à vous obéir.

— Si notre séjour à l'étranger paraît devoir se prolonger, ou si vous couriez quelque danger en France, je vous écrirais de venir me rejoindre, et nous nous fixerions hors de France pour tout le temps que durera leur infâme révolution, qui du reste, je l'espère bien, n'en a pas pour longtemps. Comme nous n'avons plus que trois ou quatre jours à passer ensemble, si vous voulez pendant ce temps prendre votre dîner en même temps que nous et avec nous, vous me ferez plaisir.

Je m'inclinai en signe d'assentiment.

Sans doute les jeunes nobles qui s'étaient réunis au château la nuit précédente y étaient restés, car le marquis avait une douzaine de convives.

Il me présenta à eux, et je vis bien vite quel était le but de cette présentation.

Trois ou quatre étaient jeunes, élégants, beaux, bien faits. Mon père voulait savoir si l'un d'entre eux ne parviendrait pas à attirer mes regards.

Mon père n'avait donc jamais aimé, qu'une pareille idée lui ait passé par l'esprit ! Douze jours après que je t'avais quitté, toi ma vie, toi mon âme, toi mon Jacques bien-aimé, penser que mes yeux pouvaient s'arrêter sur un autre homme !

Je ne me fâchai même pas d'une semblable supposition ; j'en haussai les épaules.

Le lendemain, ma tante arriva. Je ne l'avais jamais vue.

C'est une grande fille sèche, dévote et prude ; elle n'a jamais dû être jolie, et par conséquent n'a jamais été jeune.

Son père, ne pouvant pas la marier, en fit une chanoinesse.

En 1789 elle sortit de son couvent et rentra dans la société avec six ou huit mille livres de rentes que lui faisait mon père. Seulement elle ne voulut pas quitter Bourges, sa ville chérie, pour venir demeurer au château de Chazelay.

Elle avait donc loué une maison à Bourges.

Elle avait été, quelques années après ma naissance, mise au courant de ma laideur et de mon idiotisme ; puis on n'avait plus jugé à propos de lui parler de moi.

Quand le marquis lui écrivit de venir me chercher, elle s'attendait donc à trouver quelque horrible magote branlant la tête à droite et à gauche avec des yeux chinois, et exprimant ses désirs par des mots inintelligibles.

J'étais depuis une demi-heure en face d'elle qu'elle cherchait encore où je pouvais être. Enfin elle demanda qu'on lui amenât sa nièce, et, quand on lui dit que c'était elle qu'elle avait sous les yeux, elle fit un soubresaut d'étonnement.

Je crois que ma digne tante, forcée par les obligations qu'elle avait au marquis de me garder près d'elle, m'eût préférée plus laide et plus sotte. Mais je lui dis tout bas

— C'est comme cela qu'il m'aime, ma bonne tante, et, ne vous en déplaise, je resterai ainsi.

Notre départ fut fixé au lendemain et celui du marquis à la nuit du surlendemain. Il avait pour état-major une partie de la noblesse du Berri et une cinquantaine de paysans, auxquels il promit une solde de cinquante sous par jour.

Le jour de notre départ, je dis adieu à Joseph le braconnier, qui me dit en me quittant :

— Je ne sais pas l'adresse de Jacques Mérey, mais, comme il est de l'Assemblée nationale, en lui adressant vos lettres à la Convention, il n'y a pas de doute qu'elles ne lui parviennent.

Ce fut le dernier service que cet excellent homme me rendit !

Ir

Le lendemain de notre départ du château de Chazelay, nous arrivâmes à Bourges. Notre voyage s'était fait dans une petite voiture des remises du marquis et avec un cheval de ses écuries : un paysan nous conduisait.

Mademoiselle de Chazelay devait renvoyer le paysan et garder la voiture et le cheval.

Il résulta de cet arrangement que nous couchâmes à Châteauroux.

Je mourais d'envie de t'écrire, mon bien-aimé Jacques ! mais sans doute le marquis avait renseigné sa sœur à ton endroit, car mademoiselle de Chazelay ne détourna pas un instant ses yeux de dessus moi, et me fit coucher dans sa chambre.

J'espérais être plus libre à Bourges, et, en effet, j'eus ma chambre à moi, une chambre donnant sur un jardin.

A peine arrivée, mademoiselle de Chazelay se hâta d'organiser la maison ; elle avait une vieille servante nommée Gertrude qui l'avait suivie au couvent, mais qui, en me voyant arriver, déclara qu'elle n'admettait point ce surcroît de travail.

Ma tante fit donc demander par Gertrude une femme de chambre à son confesseur, qui lui envoya le même jour une de ses pénitentes nommée Julie.

Je l'étudiai ; mais je connais encore bien peu le cœur humain, même celui des femmes de chambre. Je crus le troisième jour pouvoir me fier à elle et lui donner une lettre pour toi ; elle m'assura l'avoir mise à la poste, ainsi qu'une seconde et qu'une troisième ; mais, comme je n'ai ja-

mais reçu de réponse de toi, je commence à croire que j'ai été trop confiante et que mademoiselle Julie les a remises à ma tante au lieu de les porter à la poste.

A part ton absence, mon bien-aimé Jacques, et le doute où j'étais, non pas de ton amour, Dieu merci, je sens à mon cœur que tu m'aimes toujours, mais de notre réunion, le mois que je passai à Bourges ne fut point malheureux; sans m'aimer, ma tante avait des égards pour moi; elle avait gardé le paysan, l'avait habillé d'une espèce de carmagnole et en avait fait son cocher. Tous les jours, sous prétexte du soin qu'elle prenait de ma santé et en même temps de la sienne, elle nous promenait deux heures, et le reste du temps, à part l'heure des repas, j'avais toute liberté dans ma chambre.

J'en usais en restant seule.

Depuis que l'idée m'était venue que Julie avait pu me trahir, je la détestais autant que je puis détester, ce qui n'est pas bien fort; et, pour ne pas voir une créature qui m'était désagréable et à laquelle je ne voulais pas faire la peine de la renvoyer, je lui interdisais l'entrée de ma chambre.

Ma tante était abonnée au *Moniteur*. Je dévorais tous les jours le journal dans l'espérance d'y trouver ton nom. Deux ou trois fois mon espérance fut accomplie. D'abord je vis ton nom parmi les députés de l'Indre lors de l'appel nominal, puis je vis que tu avais été envoyé en mission près de Dumouriez, que tu lui avais servi de guide dans la forêt d'Argonne, enfin que tu avais rapporté à la Convention les drapeaux pris à Valmy.

Mais, huit ou dix jours après la bataille de Valmy, nous reçûmes une lettre du marquis, qui nous disait que les choses politiques n'allaient point tout à fait selon son espoir, et qu'il nous invitait à nous tenir prêtes à le rejoindre au premier avis que nous recevrions de lui.

Nous fîmes nos préparatifs de départ de manière à n'avoir qu'à nous mettre en route aussitôt que le marquis nous appellerait.

Nous le trouverions occupé au siège de Mayence.

Quoique l'on commençât à être sévère aux émigrations des hommes, qui emportaient un danger avec eux puisqu'ils n'émigraient que pour revenir combattre contre la France, on s'inquiétait assez peu des émigrations des femmes. Les autorités de Bourges d'ailleurs, demeurées royalistes, nous munirent de tous les papiers nécessaires pour assurer notre voyage, et nous partîmes en poste dans notre petite voiture.

Nous gagnâmes la frontière et nous la traversâmes sans avoir couru un danger réel; mais, un peu au delà de Sarrelouis, nous trouvâmes des prisonniers émigrés que l'on ramenait à une forteresse ou à une citadelle pour les faire fusiller.

Nous poussâmes jusqu'à Kaiserlautern.

Là nous apprîmes la prise de Mayence par le général Custine. Comme deux femmes à la recherche d'un frère et d'un père ne courront jamais un risque quelconque de la part d'un général français, nous poussâmes jusqu'à Oppenheim. Là les nouvelles devinrent plus précises et en même temps plus inquiétantes.

Dans un des derniers combats qui avaient eu lieu quelques jours auparavant, un certain nombre d'émigrés avaient été pris, et, lorsque ma tante prononça le nom du marquis de Chazelay, celui qu'elle interrogeait lui dit qu'en effet il croyait avoir entendu ce nom-là. Au reste les prisonniers avaient été conduits à Mayence, et, vivants ou morts, c'était là seulement que l'on pouvait avoir de leurs nouvelles.

Nous poussâmes jusqu'à Mayence. Aux portes, on nous arrêta.

Il nous fallut écrire au général Custine. Nous ne lui cachâmes rien; nous lui dîmes qui nous étions, et le but sacré qui nous amenait à Mayence.

Un quart d'heure après, un de ses officiers d'ordonnance venait nous chercher.

— Ah! mon bien-aimé Jacques, la nouvelle était terrible. Mon père, pris les armes à la main, avait été condamné et fusillé dans les vingt-quatre heures.

Je n'avais pas de puissantes raisons d'adorer un père qui m'avait abandonnée dans mon enfance et qui ne m'avait reprise que pour me briser le cœur. Cependant, au moment où j'appris l'horrible catastrophe, je le pleurai filialement.

Mais alors un incident complètement imprévu vint faire trêve à ma douleur. Le jeune officier que le général nous avait donné pour nous accompagner, me demanda à m'entretenir d'une chose importante; d'un regard je sollicitai de ma tante la permission de l'écouter. Elle crut, comme il avait commandé le détachement exécutionnaire, qu'il avait à me transmettre de la part du marquis quelques recommandations suprêmes et je le suivis dans un cabinet, tandis que ma tante se faisait donner, pour constater le décès, le procès-verbal de l'exécution.

— Mais là, chose incroyable, de qui penses-tu que me parla cet inconnu? De toi, mon bien-aimé Jacques. Tu étais venu deux jours avant à Mayence pour savoir si parmi les papiers trouvés sur mon père il n'y en aurait pas quelqu'un qui pût t'apprendre notre adresse, et non seulement tu avais appris que nous demeurions à Bourges, mais encore tu avais pu lire une lettre de moi, à toi adressée, soustraite par ma tante et envoyée par elle à son frère. Cette lettre, mon bien-aimé Jacques! il me dit avec quels transports de joie tu l'avais lue; que tu avais demandé à la copier; qu'il t'avait autorisé à la prendre en en laissant copie; que, la copie faite, tu avais pris la lettre, tu l'avais baisée, tu l'avais mise sur ton cœur.

Mon Dieu! que cette voix du sang est peu de chose, mon bien-aimé Jacques, abandonnée à elle-même! que ces mots dits tout à coup, à propos d'un homme que l'on croyait étranger — *c'est ton père!* — ont peu de puissance, puisqu'en face de cette tombe de mon père à peine refermée, ton nom prononcé j'oubliai tout! C'est que tu es mon véritable père, toi! A part la vie matérielle, je te dois tout. Je suis ton enfant, je suis ton œuvre, je suis ta création; et avec cela, dans sa suprême bonté, Dieu a voulu que je pusse être autre chose.

Quand je sortis du cabinet où cet excellent jeune homme venait de m'apprendre ton passage, j'étais honteuse de moi. J'avais des larmes dans les yeux; mais, larmes et sourires, tout était pour toi.

Oh! que l'amour est bien ce que tu m'as dit, l'âme de la création tout entière, le fluide obstiné qui perpétue la vie, et qui des parcelles de temps de notre vie fait l'éternité des êtres. Nous rêvons Dieu, nous sentons l'amour; l'amour ne serait-il pas le seul, l'unique, le vrai Dieu?

Je cachai ma joie dans mon voile. Qu'eût dit la rigide chanoinesse en voyant ces fausses larmes et ce vrai sourire.

Ainsi je m'étais reprise à espérer. Depuis que nous avions été séparés, c'était la première fois que j'entendais parler de toi. Le fil de ma vie presque brisé se renouait, plus ardent que jamais, à l'amour et au bonheur.

Mais toi, de ton côté, qu'allais-tu faire, pauvre bien-aimé? courir après une nouvelle déception. Je te voyais reprenant la poste dans l'espoir de me retrouver à Bourges, te penchant en avant, pressant le postillon et arrivant dans notre sombre rue, en face de notre triste maison, pour trouver la maison fermée et apprendre mon départ.

Mais, n'importe! Je me disais, égoïste que j'étais, que toutes ces secousses-là feraient revivre ton amour comme celle que je venais de recevoir avait galvanisé le mien.

Le reste de la journée fut consacré à une visite à la tombe du marquis. Là, je retrouvai des larmes. Le général nous permit de mettre une pierre sur la fosse, avec le nom de celui qu'elle recouvrait.

Mademoiselle de Chazelay s'obstinait à vouloir mettre dessus: *Mort pour son roi.* Mais le général lui fit observer qu'une pareille inscription ferait mettre avant vingt-quatre heures la pierre en morceaux par les soldats de la République.

Nous quittâmes Mayence dans la même nuit, et nous prîmes la route de Vienne. C'était là que mademoiselle de Chazelay voulait fixer sa résidence. Elle avait une douzaine de mille francs en or avec elle. Il ne fallait plus compter sur autre chose. Toute notre fortune était là.

Il était évident que la République héritait des biens du marquis de Chazelay, émigré pris les armes à la main et fusillé.

Nous partîmes donc pour Vienne, mais nous cessâmes de voyager en poste. Nous prîmes nos places à une diligence, et je priai tant qu'on laissa mon pauvre Scipion monter avec nous.

Scipion, c'était le dictionnaire de ma vie passée.

Nous arrivâmes à Vienne, et nous descendîmes d'abord dans le plus beau quartier de la ville, à l'*Agneau d'or*.

Ma tante confia au maître de la maison qu'elle désirait louer une petite maison dans un quartier calme et retiré. Trois jours après, une vieille dame venait nous prendre en voiture et nous conduisait à la place de l'Empereur-Joseph où elle avait une petite maison garnie.

Cette petite maison nous convenait sous tous les rapports. La propriétaire en voulait cent louis par an. Ma tante, après longue discussion l'obtint à deux mille francs, avec faculté de renouveler le bail d'année en année tant qu'il lui plairait.

A la fin de chaque année elle pouvait résilier, mais l'année commencée elle devait payer l'année entière.

— Nous nous installâmes à Josephplatz.

Aussitôt installée, comme je n'avais plus de femme de chambre pour m'espionner, — ma tante avait jugé que nous pouvions nous servir seules, et que par conséquent cette dépense était inutile, — comme je n'avais plus de femme de chambre pour m'espionner, je t'écrivis une longue lettre et je la mis moi-même à la poste.

Ni celle-là ni trois autres que j'écrivis n'obtinrent de réponse.

Je me désespérai. M'avais-tu donc oubliée? Cela me semblait impossible.

Hélas! depuis j'ai réfléchi.

Il y avait une double raison pour que mes pauvres lettres ne t'arrivassent point.

Ne sachant point ton adresse, je t'écrivais :

« A monsieur Jacques Mérey, député du département de l'Indre à la Convention. »

J'ignorais les défiances du gouvernement autrichien. Mes lettres étaient décachetées et lues.

Puis celui qui était chargé de ce triste office de lire les lettres ne jugeait pas à propos de recacheter mes lettres et de leur faire suivre leur cours.

C'est si peu important pour un indifférent des lettres d'amour!

J'eusse donné la moitié de mon sang pour une lettre de toi!

Et, en supposant même que mes lettres eussent été remises à la poste, est-ce que la police française eût fait parvenir à *monsieur* Jacques Mérey, député à la Convention, des lettres de Vienne?

Cette appellation de *monsieur*, complètement abolie à Paris, sentait son aristocratie d'une lieue.

J'étais bien malheureuse lorsque ces observations que je fais ici me furent faites par un vieux savant, notre voisin, avec la femme duquel ma tante allait faire parfois sa partie de whist.

Une chose qui te fera rire, mon cher Jacques, c'est que ce vieux savant aimait à causer avec moi, disait-il, parce que j'étais savante.

Moi savante! Hélas la chose que j'eusse dû savoir avant tout c'est que, pour que mes lettres t'arrivassent, il ne fallait pas écrire à *monsieur* Mérey, mais au *citoyen* Mérey.

Une fois que j'eus trouvé la cause de ton silence, mon Jacques, bien loin de t'en vouloir, je t'en aimai davantage. Mais ce n'était pas le tout de t'aimer de mon côté, je voulais que tu m'aimasses du tien.

Or ce point de la cause de ton silence éclairci, tu m'aimais toujours; que m'importait le reste. Ton amour n'était-il pas tout pour moi.

III

La vie que nous menions, ma tante et moi, à Vienne, ressemblait beaucoup à celle que nous menions à Bourges.

Nous avions pris une femme pour nous servir; c'était une vieille Française, dont le mari, domestique d'un attaché d'ambassade, était mort à Vienne.

Tant qu'il y avait eu ambassade française à Vienne, l'ancien maître du mari de Thérèse avait aidé la veuve; mais depuis la guerre avec l'Autriche, l'ambassadeur français avait pris ses passeports, et Thérèse s'était mise à faire les ménages de ses compatriotes émigrés.

Depuis la mort de mon père, ma tante, tombée dans une espèce de spleen, ne s'occupait plus ou paraissait ne plus s'occuper de nos amours.

J'étais libre. j'avais ma chambre à moi; j'y demeurais seule tant que je voulais, et j'avais tout le temps de t'écrire.

Pendant le premier mois de mon arrivée, je t'écrivis toutes les semaines; seulement ma tristesse était profonde de voir que quoique je t'adjurasse, au nom des plus douces heures de notre amour, de me répondre, tu ne me répondais pas; cette fois, je ne pouvais pas même concevoir l'idée que mes lettres étaient détournées, puisque deux ou trois fois j'avais mis mes lettres moi-même à la poste.

Vers le troisième mois de notre séjour à Vienne, j'eus une grande douleur; mon pauvre Scipion s'en allait mourant de vieillesse.

C'était avec toi le seul être qui m'eût véritablement aimée; et lui qui t'avait quitté volontairement pour me suivre quand le marquis m'avait enlevée, lui qui était venu avec moi en exil ne m'aimait-il pas mieux que toi dont le silence incompréhensible accusait l'oubli?

Si ton silence venait de ta fierté blessée, je le comprenais encore tant que le marquis vivait; mais, le marquis mort, tu n'avais plus aucun motif pour ne pas m'écrire; d'ailleurs, ne savais-je point par l'officier d'ordonnance du général Custine que tu m'aimais toujours?

N'avais-je pas pleuré de joie quand il m'avait raconté tes transports de joie à la lecture de ma lettre?

Je me dis que sans doute certaine partie de mon cerveau n'avait pas été suffisamment développée par toi, que le temps t'avait manqué pour achever mon entière création; que de cette partie incomplète venait le trouble dans lequel je me perdais.

Scipion ne me quittait plus d'un pas; on eût dit que la puissance de son attachement pour moi lui avait inspiré la révélation de sa mort prochaine.

Et moi, en le voyant s'affaiblir de jour en jour, je le regardais tristement. Scipion c'était le catalogue de toute ma vie. Avant que personne m'aimât, il m'aimait; quand je n'étais qu'une masse inerte, il me réchauffait; quand j'étais impuissante à percevoir moralement, je le percevais physiquement. Il fut, quand la vue me fut donnée, le premier être que je vis, et quand peu à peu je reçus le mouvement, il fut mon premier moyen de locomotion; à tous mes souvenirs de toi, il est mêlé, et ce fut à travers lui en quelque sorte que j'arrivai à toi. Depuis que nous sommes séparés, pour parler de toi je n'ai que lui; et aujourd'hui que la mort s'approche, que son regard trouble m'entrevoit à peine, si je lui demande où est notre maître bien-aimé à tous deux, il comprend de qui il est question, et par de douces plaintes arrachées à ton nom il semble me dire. Pas plus que toi je ne sais où il est, mais comme toi, tu vois bien que je le pleure.

Les journaux français sont défendus ici; mais comme, grâce à toi, l'allemand est devenu pour moi une seconde langue maternelle, je lis les journaux allemands. J'ai vu ton vote dans le procès de ce malheureux roi dont nous ne nous étions jamais occupés ensemble, dont nous avions parlé deux ou trois fois à peine, dont j'ignorais presque l'existence. Quand, au nom de la patrie, on est venu te chercher pour lutter contre son pouvoir expirant, tu n'as pas voulu voter la peine de mort, cœur miséricordieux, et tu t'es exposé aux murmures et peut-être à la vengeance de toute l'Assemblée pour rester fidèle, non pas dans ta foi, — car je sais ce que tu pensais, — mais dans ton humanité

Tu n'as aucune idée de la façon dont on s'illusionne ici Tous les émigrés passent ici, et dans leur nombre immense nous en voyons quelques-uns parlant de leur retour en France comme d'une chose prochaine et sûre; selon eux, la mort du roi, loin de gâter les affaires de l'émigration, les rend meilleures; si la tête du roi tombe, disent-ils, toute l'Europe se soulèvera, et il me semble impossible que la France résiste à toute l'Europe, quoique je désire bien rentrer en France, puisque rentrer en France ce sera me rapprocher de toi. Je ne voudrais pas rentrer à ce prix, il me semble que c'est une impiété d'espérer une pareille chose.

Inutile de te dire que ma tante est au nombre de ceux qui espèrent rentrer en France de cette façon.

Si je n'étais pas si triste, mon bien-aimé Jacques, je rirais des étonnements que causent à ma tante les preuves successives et inattendues de l'éducation que tu m'as donnée.

D'abord, en arrivant en Allemagne, sa grande inquiétude était de savoir comment elle se ferait comprendre, lorsque tout à coup elle me vit parler couramment allemand avec les postillons et les aubergistes.

Premier étonnement.

Il y a huit ou dix jours, nous avons visité les serres du palais, qui sont fort belles. Le jardinier justement est Français, et, reconnaissant en moi une compatriote, il voulut me faire lui-même les honneurs de son royaume.

Aux premiers mots que nous échangeâmes, il vit que je n'étais point tout à fait étrangère à la botanique. Alors il me fit visiter ses orchidées les plus curieuses; il en avait de magnifiques, dont les fleurs imitaient des insectes, des papillons, des casques; puis, voyant que je m'intéressais surtout aux choses mystérieuses de la nature, il me fit voir sa collection d'hybrides.

Mais l'excellent homme ne connaissait que les hybrides naturelles, fruit et résultat d'un accident quelconque de la nature; il ne savait point en faire artificiellement en enlevant les étamines d'une fleur avant sa fécondation, et en apportant sur le pistil le pollen d'une autre espèce

Il se plaignait aussi que ses hybrides, quoique fécondes, retournassent spontanément à la tige maternelle, c'est-à-dire à l'*atavisme*. Je lui indiquai alors le moyen de combattre ce retour, en redoublant dans les générations subséquentes une nouvelle aspersion du pollen paternel.

Le jardinier était dans le ravissement; il m'écoutait comme il eût écouté Kœlreuter lui-même. Quant à ma tante, tu comprends, mon bien-aimé, elle qui est arrivée à l'âge de soixante-neuf ans sans savoir distinguer une anémone d'une tubéreuse, elle était stupéfaite

Mais ce fut bien pis lorsque hier à propos de mon pauvre Scipion, qui sera mort demain, je me pris avec le confesseur de ma tante, vieux prêtre français non assermenté d'une discussion sur l'âme des hommes et sur celle des animaux, et lorsque j'avançai que c'était l'orgueil humain qui avait converti en âme l'intelligence humaine plus perfectionnée grâce à la quantité de matière cérébrale plus considérable contenue dans le crâne humain que dans le crâne des animaux, et que j'attribuai à chaque animal une âme en harmonie avec son intelligence J'essayai vainement de faire comprendre que la nature n'était rien autre chose

dans son éternelle palpitation que cette chaîne générale des êtres, que la sève de l'arbre était le sang de l'homme, et que la moindre plante, à un degré inférieur, avait sa vie sensitive à des degrés de plus en plus supérieurs, comme le mollusque, comme l'insecte, comme le reptile, comme le poisson, comme le mammifère, comme l'homme enfin.

Le prêtre m'accusa de panthéisme, et ma tante, qui ne savait pas ce que c'était que le panthéisme, déclara simplement que j'étais une athée.

Comment se fait-il, ô mon cher maître, comment se fait-il, mon Jacques bien-aimé, que ce soit nous qui voyons Dieu en toutes choses dans les mondes qui roulent au-dessus de nos têtes, dans l'air que nous respirons, dans l'océan que ne peut embrasser notre regard, dans le peuplier qui plie au vent, dans la fleur qui s'ouvre au soleil, dans la goutte de rosée que secoue l'aurore, dans l'infiniment petit, dans le visible et dans l'invisible, dans le temps et dans l'éternité, comment se fait-il que ce soit nous qu'on accuse d'être des athées, c'est-à-dire de ne pas croire en Dieu?

Notre pauvre Scipion est mort ce matin. Il en sait maintenant autant que nous en saurons un jour sur le grand secret, que le tombeau ne révélera jamais du moment où il n'a pas répondu à la sublime interrogation de Shakspeare.

Ce matin, ne le voyant pas entrer lorsque l'on ouvrit la porte de ma chambre, je me doutai ou qu'il était mort, ou qu'il était trop malade pour venir jusqu'à moi.

J'allai donc jusqu'à sa niche.

Il était vivant encore, mais trop faible déjà pour marcher. Son œil était fixé sur la porte par laquelle il s'attendait à me voir paraître.

En m'apercevant, son œil s'anima. Il fit entendre un petit cri de joie, sa queue s'agita, il sortit à moitié de sa niche.

Je pris un tabouret et vins m'asseoir près de lui et, voyant qu'il faisait effort, je lui pris la tête et la posai sur mon pied.

C'était cela qu'il voulait.

Une fois là, l'œil fixé sur moi, de temps en temps détournant son regard pour le plonger dans le lointain, comme s'il te cherchait, mais le ramenant aussitôt vers moi, il ne s'occupa plus qu'à mourir.

En vérité, celui qui donne une âme à l'assassin sans pitié qui égorge pour quarante sous des femmes et des enfants à la porte d'une prison, et la refuse à ce noble animal qui, pareil au pécheur privilégié de l'Ecriture, après avoir fait le mal s'est repenti de l'avoir fait, et a consacré le reste de sa vie au bien et à l'amour, celui-là me semble non seulement hors de raison, mais hors d'intelligence.

Mon bien-aimé Jacques, le jour où tu liras ces lignes, si tu les lis jamais, et que tu te reporteras à leur date, 23 janvier 1793, tu me trouveras sans doute bien enfantine de m'absorber dans la contemplation d'un chien qui meurt au moment même où tu te trouves, toi, en face de l'échafaud d'un roi, au milieu des débris d'un trône qui croule. Mais tout est relatif : l'amour qu'on porte à son roi, c'est-à-dire à un homme que l'on n'a jamais vu, à qui l'on n'a jamais parlé, est une convention sociale, une affaire d'éducation, tandis que l'amitié que je porte à la pauvre bête qui agonise là sous mes yeux en pensant à moi dans la mesure de son intelligence, est un sentiment presque d'égal à égal, en supposant même que Scipion n'ait pas été longtemps mon supérieur.

Quant à ce trône qui croule, il tombe sous la mine incessante de huit siècles de despotisme, sous la parole de tous les grands philosophes et de tous les esprits sublimes de notre temps, et ses débris, symboles de haine et de vengeance, essayent, en roulant vers l'abîme, d'entraîner avec eux tout ce qu'il y a de courageux, de loyal et de patriotique dans notre époque.

Notre pauvre Scipion est mort.

Un dernier frémissement d'agonie a parcouru tout son corps, ses yeux se sont fermés, il a poussé un faible gémissement, et tout a été fini pour lui.

O mort ! ô éternité ! n'est-ce pas que tu es la même pour tous les êtres créés, ou du moins pour tous ceux dont les cœurs ont battu pour tous ceux qui ont souffert, pour tous ceux qui ont aimé.

Scipion est enterré dans le jardin, et sur la pierre qui le couvre j'ai gravé le seul mot : FIDELIS.

*
* *

Là, malgré lui, Jacques Mérey s'arrêta. Cet homme qui avait vu tant de grands événements d'un œil sec, avait senti malgré lui les pleurs obscurcir son regard ; une larme d'Eva avait laissé sa trace sur le manuscrit ; une larme de Jacques tomba près d'elle.

Puis il regarda tristement le lit où elle avait couché, la chaise où elle s'était assise, la table où elle avait mangé, fit plusieurs tours dans la chambre, vint s'asseoir sur son fauteuil, reprit son manuscrit et se remit à lire.

Mais il y avait une grande lacune entre l'endroit où il était arrivé et celui où le récit continuait.

Il reprenait à la date du 26 MAI 1793.

*
* *

Je pars pour la France demain soir. C'est le premier usage que je fais de ma liberté. Je ne crois pas courir aucun danger, et, si j'en cours, je les braverai joyeusement en pensant que c'est pour toi que je les brave.

Ma pauvre tante est morte hier d'une apoplexie foudroyante. Elle faisait son whist avec deux vieilles dames et son directeur ; c'était à son tour à jouer, elle tenait les cartes et ne jouait pas.

— Jouez donc, lui dit son partner.

Mais au lieu de jouer, elle poussa un soupir et se renversa dans son fauteuil.

Elle était morte.

Quel bonheur, le 4 juin au plus tard, je serai dans tes bras, car je ne puis croire que tu m'aies oubliée !

Tu trouveras peut-être étonnant que je n'aie pas une parole de regret pour la pauvre vieille fille que nous conduirons demain à sa dernière demeure, quand j'ai employé six pages à te parler de la mort et de l'agonie de mon chien ; mais, que veux-tu, je suis l'enfant de la nature, je ne sais pleurer que ce que je regrette, et je ne puis, en conscience, regretter une parente que je n'ai connue que comme ma geôlière.

Voici l'épitaphe que j'ai composée pour elle et dont son orgueil héraldique serait satisfait, je crois, si elle pouvait la lire

CY GIT
TRÈS-HAUTE ET TRÈS-PUISSANTE DEMOISELLE
CLAUDE - LORRAINE - ANASTASIE - LOUISE - ADÉLAIDE
DE CHAZELAY,
DE SON VIVANT CHANOINESSE ET SUPÉRIEURE
DES DAMES AUGUSTINES
DE BOURGES.
LE VENT DES RÉVOLUTIONS L'A EMPORTÉE
SUR LA TERRE ÉTRANGÈRE OU ELLE EST
MORTE
LE XXV MAI 1793.
PRIEZ LE SEIGNEUR POUR SON AME.

Au revoir, mon bien-aimé, la première fois que je te dirai *je t'aime*, ce sera de vive voix !

*
* *

Oh ! la malheureuse enfant ! s'écria Jacques Mérey en laissant tomber le manuscrit ; elle sera arrivée le surlendemain du jour où j'aurai quitté Paris !...

Mais comme l'intérêt croissait pour lui, il le ramassa avec un soupir, et en reprit avidement la lecture.

IV

Oh ! décidément, j'étais maudite avant ma naissance, et la malédiction écartée un instant par toi est retombée plus pesante sur ma tête.

J'arrive à Paris. Je m'arrête à l'hôtel même de la diligence. Je dépose mes malles dans ma chambre. Je cours à la Convention, je me précipite dans une tribune, je te cherche des yeux parmi les députés, je ne te vois pas ; je demande où sont les girondins.

On me montre des bancs vides.

— C'est là qu'ils étaient, me dit-on.

— Qu'ils étaient ?...

— Arrêtés ! prisonniers ! en fuite !

Je redescends avec l'intention d'interroger un député dont la physionomie m'inspirera quelque confiance.

Je croise un représentant dans le corridor; au moment où je le croise, une voix appelle: Camille!

Il se retourne.

— Citoyen, lui dis-je, on vient de vous appeler Camille.

— Oui, citoyenne, c'est mon nom de baptême.

— Seriez-vous le citoyen Camille Desmoulins, par hasard?

— Trop heureux si je pouvais vous être bon à quelque chose.

— Vous avez connu le représentant Jacques Mérey? lui demandai-je vivement.

— Quoiqu'il fût d'un parti opposé au mien, nous étions amis.

— Pouvez-vous me dire où il est?

— Savez-vous s'il est arrêté ou en fuite?

— Je ne savais pas même, il y a dix minutes, qu'il fût proscrit. J'arrive de Vienne. Je suis sa fiancée. Je l'aime!

— Ah! pauvre enfant! Vous avez été chez lui?

— Il y a huit mois que nous sommes séparés sans nouvelles l'un de l'autre, je ne sais pas même où il demeurait.

— Je le sais, moi. Voulez-vous prendre mon bras? nous irons à son hôtel; peut-être le propriétaire pourra-t-il nous donner des renseignements; il saura du moins s'il a été arrêté chez lui.

— Ah! vous me sauvez la vie! Allons.

Je pris le bras de Camille, nous traversâmes la place du Carrousel, nous entrâmes à l'hôtel de Nantes.

Nous demandâmes le propriétaire, Camille Desmoulins se nomma; on nous introduisit dans un petit cabinet dont le propriétaire referma avec soin la porte.

— Citoyen, lui dit Camille, tu logeais ici un député qui était mon ami à moi et le fiancé de la citoyenne.

— Le citoyen Jacques Mérey, dis-je vivement.

— Oui, à l'entresol; mais depuis le 2 juin il a disparu.

— Écoute, dit Desmoulins, nous ne sommes ni de la police, ni de la Commune, ni partisans du citoyen Marat, par conséquent tu peux te fier à nous.

— Je le ferais bien volontiers, dit le propriétaire, mais j'ignore complètement ce que le citoyen Mérey est devenu. Le soir du 2 juin, un gendarme est venu pour l'arrêter, et, voyant qu'il n'y était pas, il est resté dans sa chambre en l'attendant toute la journée d'avant-hier et d'hier; mais voyant qu'il faisait une faction inutile, il est parti.

— Depuis quand n'avez-vous pas revu Jacques Mérey?

— Depuis le 2 juin au matin. Il est sorti, comme d'habitude, pour aller à la Convention nationale.

— Je l'ai vu à son banc jusqu'à quatre heures, dit Camille.

— Et il n'a pas reparu chez vous? demanda Eva.

— Je ne l'ai pas revu.

— Si l'on vous en croyait, dit Eva, il serait parti sans vous payer, ce qui n'est pas probable.

— Le citoyen Jacques Mérey payait tous les jours sa dépense et son loyer de la veille, prévoyant justement le cas où viendrait le moment de fuir sans perdre une minute.

— Un homme qui prend ces précautions-là, dit Camille, ne les prend pas pour se laisser arrêter. Il se sera probablement dirigé vers Caen avec les autres proscrits.

— Avec lequel de ses amis de la Gironde était-il particulièrement lié?

— Avec Vergniaud, dit le maître de l'hôtel, c'est celui que j'ai vu venir le visiter le plus souvent.

— Vergniaud doit être arrêté, fit Camille; Vergniaud est trop paresseux pour avoir essayé de fuir.

— Comment s'assurer s'il est ou s'il n'est pas arrêté?

— C'est bien facile, dit Camille.

— Comment cela?

— Julie Candeille doit le savoir.

— Qu'est-ce que Julie Candeille?

— C'est une charmante actrice du Théâtre-Français qui a fait avec Vergniaud la *Belle fermière*.

— Mais mademoiselle Julie Candeille craindra probablement de se compromettre.

— Oh! pauvre fille, elle se jetterait dans le feu pour lui.

— Mais de compromettre Vergniaud.

— Je lui ferai cette simple question! Est-il ou n'est-il pas arrêté? Elle me répondra oui ou *non*, je ne vois rien là dedans qui puisse le compromettre.

— Allons chez mademoiselle Candeille.

Le propriétaire de l'hôtel appela un fiacre, nous montâmes dedans. Camille lui donna l'adresse de l'actrice. Cinq minutes après, il s'arrêtait devant le numéro 12 de la rue Bourbon-Villeneuve.

— Montez-vous avec moi, demanda Camille, ou demeurez-vous à m'attendre? Si rapide que je sois, je vous préviens que vous trouverez le temps long.

— Je monte avec vous. Mais ma présence ne l'inquiétera-t-elle point?

— Vous m'attendrez dans l'antichambre, dit Camille. Si je suis trop longtemps à revenir, vous ferez l'inconvenance d'entrer.

Nous montâmes rapidement un élégant escalier. Camille sonna. La femme de chambre vint ouvrir.

— Oh! s'écria-t-elle avant que Camille eût même ouvert la bouche; mademoiselle a défendu sa porte; elle a fait prévenir au Théâtre-Français qu'elle ne jouerait pas. Mademoiselle ne peut pas recevoir.

— Ma belle Marton, fit Camille sans s'inquiéter de la réponse, dites tout simplement à mademoiselle Candeille: *Le citoyen Camille.*

La femme de chambre entra, et presque aussitôt on entendit retentir ces mots:

— Oh! si c'est Camille, qu'il entre, qu'il entre!

Camille me fit un signe et passa dans la chambre de mademoiselle Candeille. Cinq minutes après on m'appela.

Elle était au lit, les yeux rougis de larmes; mais comme la coquetterie ne perd jamais ses droits chez la femme, elle y était dans un négligé charmant.

Jamais on n'avait mieux pris ses aises et ses avantages pour pleurer.

— Mademoiselle, me dit la belle artiste, j'apprends que nous souffrons des mêmes craintes, et que la souffrance nous rend sœurs; quoique bien malheureuse moi-même, puis-je quelque chose pour vous; alors ce sera un allègement à mes douleurs.

Et elle me fit signe de venir m'asseoir sur son lit.

J'y allai, elle me prit les deux mains.

— Et maintenant, parlez, dit-elle.

— Hélas! lui dis-je, je n'ai qu'une chose à vous demander. Il paraît que l'homme que j'aime était lié d'amitié avec l'homme que vous aimez; sont-ils arrêtés ensemble, ont-ils fui ensemble; en me donnant des nouvelles de l'un, pouvez-vous me donner des nouvelles de l'autre? L'homme que j'aime se nomme Jacques Mérey.

— Je le connais, madame; il m'a été présenté par Vergniaud comme un des hommes les plus distingués du parti. Le 1er juin, c'est-à-dire il y a quatre jours, il assista à la dernière séance où les girondins décidèrent de se retirer en province et de soulever les départements.

— Croyez-vous que Jacques ait adopté ce parti? Dans ce cas, je saurais presque où le retrouver.

— Je ne crois pas, car dans la discussion il a été d'un avis contraire; il a déclaré qu'il ne se croyait pas le droit de se faire à l'extérieur l'allié de l'Autriche, à l'intérieur celui de la Vendée. Cet avis a été aussi celui de Vergniaud.

— Et depuis lors vous n'avez eu aucune nouvelle?

— Aucune. Je m'attends seulement à apprendre d'un moment à l'autre que Vergniaud est arrêté.

Et mademoiselle Candeille porta à ses yeux, d'où coulaient de véritables larmes, un mouchoir de batiste brodé et parfumé.

— D'après ce que j'entends et d'après ce que je vois, ce qu'il y a de mieux à faire, dit Camille Desmoulins, c'est que mademoiselle — et il m'indiqua du regard — prenne un logement bien retiré, pour ne point fixer les yeux sur elle. Comme fille d'émigré, comme fiancée d'un girondin, sa présence ne me paraît pas sans danger à Paris, et le tribunal révolutionnaire en a bientôt fini avec ceux qu'il soupçonne, et surtout avec ceux qu'il ne soupçonne pas. Moi, pendant qu'elle se tiendra bien tranquille, j'irai aux informations et Lucile ou moi lui porterons des nouvelles.

Je regardai mademoiselle Candeille en l'interrogeant des yeux.

— C'est en effet ce qu'il y a de plus raisonnable à faire à mon avis du moins, dit-elle; si je vois Vergniaud, ce dont je doute, non point que j'ignore où il est, mais la police doit avoir les yeux sur moi, et la conviction que j'en ai m'impose la plus grande circonspection; si je vois Vergniaud, je l'interrogerai, et, si j'apprends quelque chose vous le saurez aussitôt, mon cher Camille; comptez sur moi dans la mesure de mes forces, ma jeune et belle amie, continua-t-elle en se tournant de mon côté. Notre cause est la même. Pour être née dans les larmes, notre amitié, je l'espère, n'en sera pas moins durable.

Et, m'embrassant une dernière fois, elle se laissa retomber dans une pose pleine de grâce sur son oreiller.

— Que décidez-vous? demanda Camille quand nous fûmes remontés dans notre fiacre.

— Je suivrai votre avis, lui répondis-je.

— Eh bien! alors, ne perdons point de temps à le mettre à exécution. Je connais, rue des Grès, un petit appartement qui, je l'espère, vous conviendra à merveille; prenez vos malles à la diligence et allons le voir.

— Mais s'il ne me convient pas?

— Nous en chercherons un autre et nous ne descendrons pas du fiacre que nous ne l'ayons trouvé. Dieu merci, les logements ne manquent point à Paris à cette heure.

Le logement de la rue des Grès me convenait à merveille: c'étaient deux petites chambres et un cabinet très propres, sur une cour; je m'y installai séance tenante.

Deux heures après j'avais la visite de Lucile, elle venait se mettre à ma disposition.

Le seul service que j'eusse à réclamer d'elle c'était de me trouver une femme de chambre sur laquelle je pusse compter. Le même soir elle m'envoya une paysanne d'Arcis-sur-Aube, dont la mère était sœur de lait de Danton ; elle était venue à Paris se recommandant de lui ; mais Danton était à Sèvres, tout entier à ses nouvelles amours. Le gladiateur prenait des forces pour les luttes futures.

Camille l'avait remplacé près de sa compatriote, et il la plaçait près de moi.

Comme elle s'appelait Marie de son nom de baptême, et Le Roy de son nom de famille, on avait cru par précaution en l'envoyant à Paris devoir changer ces deux noms, elle s'appelait Jacinthe Pommier.

Ces deux noms d'une innocence incontestable avaient remplacé les deux noms que les circonstances incriminaient.

C'était une bonne fille dont je n'eus jamais qu'à me louer.

Quelques jours après Camille vint me voir, il avait des nouvelles de Caen. Il savait que Guadet, Gensonné, Péthion, Barbaroux, et deux ou trois autres proscrits avaient trouvé asile dans cette ville ; mais Jacques Mérey n'était point avec eux.

Quelques jours après, Jacinthe m'annonça Danton. Il était enfin revenu à Paris. Je savais qu'il avait été le meilleur ami de Jacques, et Camille Desmoulins m'avait même dit qu'il lui avait offert un asile qu'il avait refusé.

Je courus ouvrir moi-même la porte de la chambre où je me tenais d'habitude, mais, si bien que je fusse prévenue de cette laideur léonine de Danton, je fis un pas en arrière.

— Bon, dit-il en riant, c'est encore un tour de ma figure. Et comme je voulais m'excuser.

— N'en faites rien, me dit-il, j'y suis habitué.

Puis, en prenant la chaise que je lui offrais :

— Savez-vous, me dit-il, ce qui m'a rendu athée ? c'est ma laideur. Je me suis dit que si Dieu entrait pour quelque chose, ne fût-ce que comme conseil, dans la composition de la race humaine, il y aurait trop d'injustice à vous faire, vous, si belle, et moi si laid. Non, j'aime mieux mettre cela sur le compte du hasard, c'est-à-dre de la matière inintelligente qui produit sans s'occuper de la production. Et quand on pense qu'il y a un homme plus laid que moi encore, c'est Marat ; connaissez-vous Marat ?

— Non, citoyen ; je ne l'ai jamais vu.

— Voyez-le, et je vous réponds qu'après vous me recevrez sans broncher.

— Mais je vous jure, citoyen..., lui dis-je en rougissant.

— Ne parlons plus de cela, parlons de Jacques Mérey.

— Vous venez m'en donner des nouvelles, m'écriai-je en lui pressant les mains.

— Ah ! voilà que j'embellis, dit en riant Danton.

— Je vous en supplie, citoyen, dites-m'en ce que vous savez.

— Je n'en sais rien, sinon qu'il vous aime comme un fou, et il a, ma foi ! bien raison, il n'y a rien de bon que l'amour. Tel que vous me voyez, et avec cette figure-là, je suis amoureux, amoureux de ma femme, que je viens d'épouser. Un ange comme vous, pas si belle que vous, mais digne cependant de porter avec vous la queue de la robe de la Vierge. Vous savez que pour me marier j'ai reconnu tout cela, la Vierge, le Saint-Esprit, Dieu le père, la sainte Trinité, tout le hataclan. Je me suis confessé des pieds à la tête. Si Marat savait cela, il y aurait de quoi me faire couper le cou ; mais vous ne le lui direz point, n'est-ce pas, et en échange je vous dirai que, probablement à cette heure, s'il est parvenu à gagner la frontière, Jacques Mérey bouleverse Vienne pour vous trouver.

— Mais qui lui a dit que j'étais à Vienne ?

— Moi. Josephplatz, maison nº 11. Etait-ce bien cela ?

— Oh ! oui, mon Dieu !

— Eh bien, si vous aviez eu la patience de l'attendre, il est probable qu'à l'heure qu'il est il vous serrerait contre son cœur.

— Pour l'amour du ciel ! citoyen Danton, m'écriai-je, mettez un peu d'ordre dans ce que vous me dites ou vous me rendrez folle.

— Eh bien ! voyons, je ne demande pas mieux ; vous connaissez la catastrophe du 31 mai.

— Vous voulez parler de la proscription des girondins

— Qui n'a eu lieu en réalité que le 2 juin, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien ! depuis longtemps Jacques m'avait confié son amour pour vous et m'avait prié de chercher à savoir où vous demeuriez. Il est inutile que je vous dise par quel moyen j'ai eu votre adresse ; le 30 mai elle m'est arrivée ; de sorte que le 2 juin, en prenant congé de lui et en lui offrant un asile chez moi, qu'il m'a refusé sous prétexte qu'il en avait un plus sûr, mais en réalité, je crois, pour ne pas me compromettre, j'ai pu, pour dernier adieu, lui laisser dans la main, *Josephplatz, 11, Vienne.*

— Et alors il est parti ?

— Je le crois.

— Sauvé, alors ?

— N'ayez pas trop grande confiance sous ce rapport ; la Providence est bonne fille, mais elle a ses caprices ; dans tous les cas nous n'avons aucune nouvelle de lui. Vous connaissez le proverbe, *Pas de nouvelles, bonnes nouvelles.*

— Mais, ajoutai-je en hésitant.

— Parlez.

— Par le même moyen que vous vous êtes procuré l'adresse, pourra-t-on avoir des nouvelles ?

— Je l'espère.

— Que dois-je faire ?

— Ce que vous faisiez là-bas quand vous étiez là-bas et qu'il était ici, attendre.

— Attendre ; c'est bien long d'attendre.

— Quel âge avez-vous ?

— Pas encore dix-sept ans.

— Vous pouvez attendre un an ou deux, même trois, sans qu'il vous trouve trop vieille à son retour.

— Vous croyez donc que tout sera fini dans deux ou trois ans ?

— Dame ! quand il n'y aura plus personne à guillotiner, il faudra bien que cela finisse, et du train dont nous y allons, la besogne marche.

— Mais lui...

— Oui, je comprends, il n'y a que lui qui vous inquiète.

— Vous espérez qu'il aura gagné la frontière.

— Nous sommes aujourd'hui le 20 juin, s'il était pris, on le saurait ; s'il était tué, et l'on ne se tue pas quand on aime, on le saurait encore. Il y a donc bien des chances pour qu'il ait gagné l'étranger. Je vais mettre ma police en campagne, et aux premières nouvelles vous me reverrez, à moins que...

Il se mit à rire.

— Monsieur Danton, lui dis-je, voulez-vous me laisser vous embrasser en récompense des bonnes nouvelles que vous m'avez apportées ?

— Moi ? fit-il tout étonné.

— Oui, vous.

Il approcha du mien son terrible visage, que j'embrassai sur les deux joues.

— Ah ! par ma foi ! dit-il, il faut que vous l'aimiez bien ! Et il sortit en riant.

Oh ! oui, je t'aime, mon bien-aimé et je ferais bien autre chose que d'embrasser Danton pour te revoir.

Quelques jours plus tard je vis entrer Danton.

Sa figure avait une expression remarquable de tristesse.

— Pauvre enfant ! dit-il, aujourd'hui vous ne m'embrasseriez pas...

Je restai debout, muette et pâlissante.

— Puis, après un effort :

— Oh mon Dieu ! m'écriai-je, est-il mort ?

— Non ; mais il a quitté l'Europe. Il s'est embarqué à Stettin.

— Pour où ?

— Pour l'Amérique.

— Il ne court plus aucun risque alors.

— Excepté celui d'être nommé président des Etats-Unis.

Je poussai un grand soupir, et, tendant la main à Danton.

— Puisque je n'ai plus rien à craindre pour sa vie, tout est bien, lui dis-je. Aujourd'hui je ne vous embrasserai pas, c'est vous qui m'embrasserez.

Deux larmes lui vinrent aux yeux.

Ah ! mon bien-aimé Jacques, quel cœur il y a sous cette rude enveloppe !

V

O mon Jacques bien-aimé, je viens de voir une horrible chose qui me restera bien longtemps présente aux yeux et à la pensée !

Je t'ai dit que j'avais pris un petit logement rue des Grès.

La rue des Grès donne dans la rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, qui donne elle-même dans la rue de l'Ecole-de-Médecine.

Ce soir, comme Jacinthe venait de dresser la table et de servir mon souper, j'entendis un grand tapage dans la rue, et au milieu des cris de haine et de colère qui montaient jusqu'à moi.

— Les girondins ! ce sont les girondins !

Je savais que Vergniaud et Valazé avaient été arrêtés. Je crus que de nouvelles arrestations venaient d'être faites, et,

malgré ce que m'avait dit Danton, je te vis aux mains des gendarmes, traîné, déchiré, mis en morceaux par le peuple. Je descendis comme une folle, je me précipitai dans la rue, et je courus où l'on courait.

Un immense rassemblement était formé en face d'une grande et triste maison n° 20 (1) de la rue de l'Ecole-de-Médecine, attenante à celle de la tourelle qui fait le coin de la rue.

Les cris furieux, les menaces sanglantes se croisaient; les cris de meurtre, d'assassinat faisaient retentir l'air. Tous les yeux étaient fixés sur les fenêtres du premier étage; mais les rideaux tirés avec soin empêchaient les regards curieux d'y pénétrer.

Tout à coup une des fenêtres s'ouvrit et une femme pâle, échevelée, furieuse, tachée de sang, parut à la fenêtre en criant :

— Plus d'espoir, il est mort! L'ami du peuple est mort! Marat est mort!... Vengeance, vengeance!

— C'est Catherine Evrard, c'est madame Marat! cria la foule.

Et elle voulut forcer la porte que gardaient deux sentinelles.

Au milieu de tout ce tumulte, j'entendis sonner l'heure, le timbre vibra sept fois.

Les sentinelles allaient être forcées quand le commissaire de police arriva, avec six hommes pris au prochain corps-de-garde.

Un perruquier parut près de cette malheureuse créature qui continuait de crier en se tordant les bras.

— Tenez, dit-il en brandissant le couteau ensanglanté, tenez, voilà le couteau avec lequel elle l'a tué!

— Ce sont les girondins! cria la femme; elle vient de Caen! la malheureuse! ce sont eux qui l'ont envoyée pour l'égorger!

Cependant, par la fenêtre ouverte, les regards avaient plongé, et des exclamations s'échappaient de la foule.

— Oh! je le vois.

— Où?

— Dans sa baignoire.

— Mort?

— Oui, ses bras pendent; il est tout rouge de sang!

Puis, comme des rafales de vent, passaient des bouffées de voix furieuses criant :

— Mort aux girondins! mort aux traîtres! mort aux amis de Dumouriez!

La foule devenait tellement compacte que je commençais à avoir peur d'être étouffée, et que, voyant qu'il n'était pas question de toi et que tu ne courais aucun danger, je cherchais une issue par où me retirer, lorsque je sentis une main qui se posait sur mon épaule.

Je me retournai et reconnus Danton.

— Que faites-vous dans une pareille foule, me dit-il, vous voulez donc être écrasée?

— Non, lui dis-je tout bas, mais j'ai entendu crier : *A mort les girondins!* j'ai eu peur, et je suis accourue.

— Est-il vraiment mort? me demanda-t-il.

— Il paraît que oui. Cette femme a ouvert la fenêtre et a annoncé sa mort au peuple.

— C'est un grand événement que cette mort, dit Danton, et qui va nous replonger dans le sang.

— Mais il me semble qu'au contraire Marat ne demandait que cela.

— Non, il commençait à se lasser. D'autres vont venir qui prendront sa coupe vide et qu'il faudra abreuver à leur tour. Cette mort de Marat, voyez-vous, mon enfant, c'est notre mort à nous.

— Votre mort! m'écriai-je.

— La mienne surtout. Cet homme était entre moi et Robespierre. Robespierre frappait sur lui quand il n'osait frapper sur moi. J'en faisais autant de mon côté. Maintenant, plus de Marat, nous allons nous trouver en face, moi et l'incorruptible; plus personne pour recevoir les coups. Il faudra que l'un de nous deux tombe, et, quel que soit celui de nous deux qui tombera, la République est finie. Vous reverrez Jacques Mérey plus tôt que je ne croyais, mon enfant! En attendant, voulez-vous voir Marat?

— Grand Dieu! que me proposez-vous là?

— Vous avez tort, c'est un spectacle curieux que vous ne reverrez jamais. On dit qu'il a été assassiné par une jeune fille de votre âge, aussi belle que vous.

— Une jeune fille! m'écriai-je impossible!

— Ne croyez-vous donc plus aux Judiths et aux Jahels.

— Une jeune fille! et quel motif a pu la porter à un pareil acte?

— L'amour de la patrie; elle a vu que la France avait donné sa démission, elle a pris la place de la France. Venez, vous dis-je, je vous promets que vous ne vous en repentirez pas.

— Mais comment entrerez-vous?

— Comme entrent en ce moment Drouet, Chabot et Legendre; j'entrerai comme député.

— Et moi, comment entrerai-je?

— Vous entrerez comme étant au bras de Danton. Oh! avant que nous tombions l'un ou l'autre, Robespierre ou moi, nous avons encore à grandir tous les deux.

Danton fit un mouvement pour m'entraîner. Je frissonnai de tout mon corps.

— Oh! jamais! lui dis-je.

— Et moi, reprit-il, je veux que vous racontiez ce spectacle à votre, ou plutôt à notre ami, quand Robespierre et moi ne serons plus pour le lui raconter.

Je me laissai entraîner, j'étais prise d'une irrésistible curiosité.

Et cependant à la porte je fis un mouvement pour échapper à mon conducteur.

— Bon, dit Danton en riant, quand ce ne serait que pour vous assurer qu'il y a, — je me trompe, — qu'il y a eu au monde des hommes encore plus laids que moi!

Je me laissai entraîner. Je savais que ce que j'allais voir serait hideux; mais l'horrible a son vertige, l'horrible m'attirait.

Je montai dix-sept degrés, de ces escaliers moitié bois moitié brique, avec une grosse rampe carrée; puis nous nous trouvâmes sur le palier.

Deux soldats gardaient la porte de l'appartement. Nous traversâmes une première chambre, où avaient pénétré quelques curieux, chambre donnant par un dégagement sur des pièces obscures donnant sur la cour, et où l'on composait et pliait le journal.

— Tout droit, tout droit, me dit Danton, ça c'est le domaine du prote et des ouvriers.

De la première chambre nous passâmes dans un petit salon, non seulement fort propre, mais fort coquet, qu'on était tout étonné de trouver chez Marat; il est vrai que ce salon n'était pas *chez Marat*, Marat n'avait point de chez lui : ce salon était à la pauvre créature qui lui donnait un asile. Cet homme de sang et de ténèbres, ce sombre oiseau de l'émeute qui ne faisait que glapir la mort sur tous les tons, tant Dieu est bon, tant la nature est immense, cet homme avait trouvé une femme qui l'aimait.

C'était elle qui avait ouvert la fenêtre pour crier malédiction sur son assassin.

Ce n'était point encore dans le salon qu'était Marat.

Dans le salon étaient les familiers de la maison, les protes, les compositeurs, les plieuses, les ouvriers qui vivaient de cet autre ouvrier plus pauvre qu'eux.

Puis enfin on arrivait à une pièce petite, obscure, éclairée par deux chandelles seulement et par un reste de jour blafard venant de la fenêtre.

Lorsque nous apparûmes sur le seuil, Danton, dominant tout de sa haute stature, moi appuyé à son bras, la vieille femme s'élança vers nous les ongles en avant comme pour me déchirer le visage.

— Une femme! encore une femme! s'écria-t-elle, et jeune et belle! Sortez d'ici, ce n'est point votre place, péronnelle!

Je voulus fuir, Danton me retint en serrant mon bras sous le sien.

Puis écartant de la main cette furie qui sentant depuis quelque temps la mort à la porte de Marat, n'avait laissé entrer Charlotte Corday qu'à son corps défendant.

— Je suis Danton, dit-il.

— Ah! vous êtes Danton, dit Catherine, et vous avez voulu voir, n'est-ce pas? Je comprends, le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.

Et elle alla s'asseoir, brisée, dans un coin.

Alors je me trouvai en face de cet horrible spectacle qui m'avait attirée.

Sur une petite table placée à la tête de la baignoire, un peu à gauche, un greffier écrivait sous la dictée du commissaire de police, qui achevait de dresser son procès-verbal.

A la tête de la baignoire était une belle jeune fille de vingt-quatre à vingt-cinq ans, avec des cheveux superbes contenus par un ruban vert, coiffée du bonnet bien connu des femmes du Calvados : malgré une chaleur intense, malgré la lutte qu'elle venait de soutenir, sa poitrine était couverte d'un épais fichu de soie solidement renoué derrière la taille, sa robe était blanche, mais tachée d'un jet de sang. Deux soldats lui tenaient les mains, lui disant à demi-voix des injures et des menaces, qu'elle écoutait calme, les joues roses; plutôt avec le sourire de la femme contente d'elle qu'avec le calme mélancolique de la martyre.

Cette femme c'était l'assassin, c'était Charlotte Corday.

C'était à ses pieds, dans la baignoire, qu'était le spectacle hideux.

Marat dans sa baignoire, dont l'eau était devenue couleur de sang, Marat, recouvert à moitié d'un drap sale, la tête renversée en arrière, la bouche encore plus tordue que

(1) Aujourd'hui 18

de coutume, le bras pendant hors de la baignoire, les cheveux coiffés d'une serviette grasse, Marat, avec sa peau jaune, ses membres grêles, semblait un de ces monstres sans nom que les bateleurs exposent dans les foires !

— Eh bien ? me dit tout bas Danton.

— Silence ! répondis-je. Ecoutez.

Le greffier disait à l'accusée :

— Vous vous reconnaissez donc coupable de la mort de Jean-Paul Marat ?

— Oui, monsieur, répondit la jeune fille d'une voix ferme, vibrante, presque enfantine.

— Qui vous inspira la haine que vous avez manifestée contre lui d'une si terrible façon ?

— Personne. Je n'avais pas besoin de la haine des autres, j'avais assez de la mienne.

— Cet acte a dû vous être suggéré ?

Charlotte secoua doucement la tête, et avec un sourire :

— On exécute mal, dit-elle, ce qu'on n'a pas conçu soi-même.

— Que haïssiez-vous dans le citoyen Marat ?

— Ses crimes.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Les plaies de la France.

— Qu'espériez-vous en le tuant ?

— Rendre la paix à mon pays

— Croyez-vous donc avoir tué tous les Marat ?

— Celui-là mort, les autres auront peur, peut-être !

— Depuis quand avez-vous formé ce dessein ?

— Depuis le 31 mai.

— Racontez-nous les circonstances qui ont précédé l'assassinat ?

— Aujourd'hui en traversant le Palais-Royal, j'ai cherché un coutelier et j'ai acheté un couteau tout frais émoulu à manche d'ébène.

— Combien l'avez-vous payé ?

— Deux francs.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— Je l'ai caché dans ma poitrine ; j'ai pris une voiture rue Notre-Dame-des-Victoires, et je me suis fait conduire ici.

— Continuez

— Cette femme ne voulait pas me laisser entrer.

— Oh ! non, interrompit Catherine Evrard, j'avais comme un pressentiment. C'est lui, le pauvre homme, qui a crié : Laissez-la entrer, je veux qu'elle entre.

— Ah ! continua-t-elle en sanglotant, on n'échappe pas à sa destinée.

Et elle se laissa retomber sur sa chaise.

— Pauvre femme ! murmura Charlotte en la regardant tristement ; j'ignorais qu'un pareil monstre pût être aimé.

— Que se passa-t-il, demanda le commissaire de police, entre vous et le citoyen Marat quand vous fûtes entrée ?

— Je fus effrayée de la laideur de cet homme et je m'arrêtai près de la porte.

— C'est vous, me dit-il, qui m'avez écrit pour m'offrir des nouvelles de la Normandie ?

— Oui, répondis-je.

— Approchez et donnez-m'en. Les girondins sont arrivés à Caen ?

— Oui

— Et ils y ont été bien reçus ?

— A bras ouverts.

— Combien sont-ils ?

— Sept.

— Nommez-les.

— Il y a Barbaroux, il y a Péthion, il y a Louvet, il y a Roland, il y a...

Il ne me laissa point achever.

— C'est bien, dit-il, avant huit jours ils iront à la guillotine.

Ce fut son arrêt de mort. Je le frappai. Il ne dit que ces mots :

— A moi ! ma chère amie.

Et il expira.

— Vous avez frappé de haut en bas ? demanda le commissaire de police.

— Ma position m'y forçait.

— Puis, ajouta le commissaire de police, en frappant horizontalement, vous pouviez rencontrer une côte et ne pas le tuer.

— Puis, dit avec son mauvais sourire le capucin Chabot qui était là, elle s'y était sans doute exercée à l'avance.

— Oh ! le misérable moine, dit Charlotte, je crois qu'il me prend pour un assassin !

Les soldats crurent devoir venger Chabot et secouèrent cruellement Charlotte.



Charlotte se dressa dans la charrette.

Danton fit un mouvement pour marcher sur eux. Je le retins.

— Venez, lui dis-je, vous avez vu tout ce que vous vouliez voir, n'est-ce pas?

— Et vous aussi? me répondit-il.

— Oh ! moi, j'en ai vu plus que je ne voulais

— Eh bien ! allons-nous-en.

En regagnant la porte, nous vîmes Camille Desmoulins, qui était venu comme les autres curieux.

— Eh bien, lui dit à demi-voix Danton, que penses-tu de cela?

— Je pense, dit Camille en plaisantant selon son habitude, qu'il est bien malheureux de ne prendre qu'un bain dans sa vie et qu'il tourne si mal.

— Incorrigible ! murmura Danton. Il ne se fera pas couper le cou pour un principe ; il se fera couper le cou pour une plaisanterie.

VI

On peut s'éloigner matériellement de pareils spectacles, mais la pensée s'y acharne ; on n'arrive pas à les fuir.

Ramenée chez moi par Danton, restée seule, je revis dans un angle de ma chambre, comme par une ouverture de théâtre on voit une décoration, je revis toute cette scène : la femme Evrard affaissée sur sa chaise ; ce commissaire de police appuyé des deux poings sur la table et dictant ; ce greffier impassible écrivant ; cette belle jeune fille debout, maintenue et maltraitée par deux soldats, pareille à la statue de la justice arrachée à sa base ; puis ce capucin immonde la regardant avec des yeux de haine et de luxure.

Toutes les autres figures formaient un deuxième et troisième plan au tableau, mais indistinctes et à peine esquissées.

Et malgré moi je tendais les bras à cette belle héroïne, et malgré moi je l'appelais ma sœur.

A trois heures il se fit un grand bruit ; les rues n'avaient pas un instant cessé d'être pleines de curieux. Au milieu de la foule, des hommes aux bras nus criaient, hurlaient, demandaient qu'on leur livrât l'assassin.

C'était Charlotte Corday que l'on conduisait à la prison de l'Abbaye.

Contre toute attente, elle y arriva sans être mise en morceaux.

Le lendemain, à mon grand étonnement, je vis arriver chez moi Danton avec sa femme, belle enfant blonde, de mon âge à peine, qu'il poussa dans mes bras.

Il l'amenait passer la matinée avec moi, à la condition qu'ils m'emmèneraient dîner à la campagne, où je resterais quelques jours avec elle.

Ma solitude était si triste, mon cher bien-aimé, que j'acceptai ; puis ce me serait une occasion de parler de toi avec une femme, avec un cœur jeune qui me comprendrait.

D'ailleurs tu aimais Danton ; ne pouvant aimer Danton, je voulais aimer sa femme.

Danton sortit pour aller aux nouvelles ; depuis le matin le jour s'était fait sur cette jeune fille. Ce n'était point la première venue, comme on eût pu le croire ; ce n'était point une passion amoureuse pour un girondin fugitif qui l'avait fait sortir de sa retraite et de son obscurité ; c'était l'amour profond de la patrie. La France lui était apparue comme une dormeuse haletante sur le sein de laquelle est accroupi ce monstre qu'on appelle le cauchemar. Elle avait pris un couteau et avait frappé le monstre.

Elle se nommait Marie-Charlotte de Corday d'Armans.

Chose bizarre, son père était républicain, elle était républicaine, ses deux frères étaient à l'armée de Condé.

Il n'y a que les révolutions pour faire de pareils écartèlements dans les familles.

C'était l'arrière-petite-nièce de Corneille, la sœur d'Emilie, de Chimène et de Camille.

Elevée au couvent de l'Abbaye-aux-Dames de Caen, fondée par la comtesse Mathilde, la femme de Guillaume le Conquérant, où l'on recevait les filles de la noblesse pauvre, elle s'était réfugiée, à la suppression des maisons religieuses, chez une vieille tante nommé mademoiselle de Bretevelle.

Elle ne voulut point accomplir une pareille œuvre, qui la conduisait droit à l'échafaud, sans être munie de la bénédiction de son père ; elle donna tous ses livres, sauf un volume de Plutarque qu'elle emporta avec elle, passa par Argentan, où était M. de Corday, s'agenouilla devant lui, et, bénie et embrassée par lui, reprit sa place dans la diligence, arriva à Paris le 11, et descendit rue des Vieux-Augustins, nº 17, à l'hôtel de la Providence.

Le prétexte de son voyage avait été le besoin de retirer du ministère de l'intérieur des pièces utiles à une amie émigrée, mademoiselle de Forbin ; elle s'était fait donner en conséquence une lettre de Barbaroux pour son collègue Duperret.

Elle avait employé la journée du 12 à ses démarches Son interrogatoire nous avait dit que le 13, jour du meurtre, une heure avant le meurtre, elle avait acheté au Palais-Royal le couteau qui devait l'accomplir.

Ah ! j'ai oublié de te dire, mon Jacques bien-aimé, que le seul moment de faiblesse qu'elle ait manifesté, pendant l'interrogatoire auquel nous assistâmes, fut quand on lui présenta le couteau sanglant, en lui demandant si c'était bien celui-là dont elle s'était servie.

— Oui, avait-elle dit en détournant les yeux et en l'écartant de la main, je le reconnais.

Voilà ce que l'on savait d'elle le 14, à une heure de l'après-midi.

Elle avait été interrogée pendant la nuit par les membres du comité de sûreté générale et par plusieurs députés, et c'était le résultat de ses interrogatoires qui se répandait dans Paris.

Quant à Marat, il était tout simplement question pour lui du Panthéon.

Je restai toute la journée avec madame Danton. Je lui parlai de toi : elle me parla de son mari.

Elle me dit la peur qu'il lui avait d'abord inspirée, et comment elle s'était aperçue bientôt que sous cette rude enveloppe battait un cœur toujours prêt à déborder, et que la moitié de son génie était fait de bonté.

Non certes elle ne l'aimait pas comme je t'aime, elle l'aimait comme une épouse honnête doit aimer son mari. Tandis que toi je t'aime comme un ami, comme un frère, comme un époux, comme un amant, comme mon maître, comme mon Dieu !

Oh ! où es-tu, mon bien-aimé? penses-tu à moi avec cette pensée qui dévore, qui me fait me tordre les bras et t'appeler en criant sans le savoir au milieu de la nuit, réveillant la pauvre Jeannette qui accourt tout éperdue et me demande ce que je veux?

— Rien, lui dis-je, je rêve.

Danton revint nous chercher à six heures.

Il était dans l'enthousiasme de Charlotte. Jamais il n'avait vu, disait-il, cœur à la fois si naïf et plus fortement trempé.

On avait en la fouillant trouvé sur elle son dé à coudre, des aiguilles et du fil.

— Pourquoi avez-vous ces objets sur vous? lui avait-on demandé.

— J'avais pensé qu'après la mort de Marat je serais probablement fort maltraitée, que quelques-uns de mes vêtements seraient déchirés, et, une fois en prison, je voulais avoir le moyen de les recoudre.

— N'est-ce pas toi, lui avait demandé le boucher Legendre, qui t'es présentée chez moi, vêtue en religieuse, pour m'assassiner?

— Le citoyen se trompe, répondit-elle avec un sourire ; je n'estimais point que sa vie ou sa mort importât au salut de la République.

Et comme avec son dé à coudre, son fil et ses aiguilles, on avait trouvé dans sa poche sa bourse et sa montre, et que Chabot ayant demandé à les voir, les gardait trop longtemps à son avis entre ses mains :

— Je croyais, dit-elle, que les capucins avaient fait vœu de pauvreté?

Chabot semblait s'être attaché à elle avec une idée obscène : il voulait la fouiller ; il prétendait que son fichu n'était si bien fermé que parce qu'elle y cachait quelque chose, et, profitant de ce qu'elle avait les mains liées, il se jeta sur elle et glissa sa main dans sa gorge.

Mais au contact de l'impur la chaste jeune fille éprouva un tel dégoût, qu'elle brisa les liens qui lui retenaient les mains ; mais par l'effort même son fichu ouvert laissa voir son sein.

Les larmes en vinrent aux yeux des geôliers ; ils achevèrent de lui délier les mains pour qu'elle pût se rajuster

En outre, on lui avait permis de rabattre ses manches et de mettre des gants sous ses chaînes.

C'étaient toutes les nouvelles de la journée.

Ah ! j'oubliais : un peintre nommé David, ami de Marat, a passé la journée près de sa baignoire, à faire son portrait, juste dans la même pose où nous l'avons vu

Demain on doit proposer à l'Assemblée de porter le corps de Marat au Panthéon.

A six heures, nous partîmes pour la campagne de Danton. C'est là qu'il habite avec sa femme.

Pendant les huit premiers jours de son mariage, il ne l'a pas quittée un seul instant Même devant moi il n'y peut tenir et l'accable de caresses. Elle, de son côté, me paraît éprouver plus d'étonnement et de peur que d'amour. Le lion a beau limer ses dents, rogner ses griffes, elle ne

ne paraît pas le moins du monde rassurée devant le monstre sublime.

Il y a séance de nuit à la Convention. La sépulture de Marat doit y être discutée.

Louise elle-même a poussé son mari à aller à Paris.

— J'espère bien, lui a-t-elle dit, que vous ne laisserez pas profaner le Panthéon en permettant que le cadavre de ce vampire y entre.

Imagine-toi, cher Jacques, que ton ami Danton, c'est-à-dire la révolution faite homme, a épousé une jeune fille royaliste. J'ai vu cela dans la soirée que je viens de passer avec elle sur une colline qui domine la Seine, et d'où l'on voit toute la vallée de Saint-Cloud.

Quel calme admirable! quelle majesté douce dans toute cette nature! Se douterait-on qu'on est à deux lieues à peine de ce volcan qui rugit et qui jette des flammes qu'on appelle Paris? Non. Le soir son bourdonnement immense, mélange de cris, de huées, d'imprécations, arrive comme un doux murmure de feuilles agitées, de ruisseaux pleurants, d'oiseaux amoureux.

Nous nous demandions avec la pauvre petite Louise, comment, lorsque l'homme peut vivre si calme, si heureux sous la voûte diamantée du ciel, couché sur un gazon doux et frais, avec un ruisseau à ses pieds, et l'ombre des feuilles tremblant sur son front, nous nous demandions comment il leur préfère les luttes de la tribune, les haines des partis, la boue sanglante des rues.

Puis l'ombre de Charlotte de Corday passait devant nous. Elle aussi était doucement blottie dans un nid de mousse; elle aussi avait des ruisseaux, du gazon, de l'ombre, dans sa belle Normandie, le pays des grands ormes. Eh bien, elle femme, elle a quitté tout cela, et elle a fait cinquante lieues, un couteau à la main, pour venir le plonger dans le cœur d'un homme qu'elle n'avait jamais vu, contre lequel elle n'avait pas de rancune personnelle et qu'elle ne haïssait que de toute la violence de son amour pour la patrie.

O mon bien-aimé! si jamais les révolutions s'apaisent, si Dieu permet que les cœurs séparés se rejoignent, si, au lieu de ces jours terribles qu'on appelle le 20 juin, le 10 août, le 2 septembre, le 21 janvier, le 31 mai, on a des jours sans date, calmes et mélangés d'ombre et de soleil, oh! nous aurons, nous aussi, une maison, une chaumière, une cabane sur une colline du haut de laquelle nous puissions voir couler l'eau, blondir les moissons, frissonner les arbres; nous nous y assoirons au crépuscule, et nous verrons se coucher le soleil, tirant après lui le crêpe mystérieux de la nuit, et nous saluerons chaque beauté de la nature qui passera à son tour devant nous par un regard, par un sourire, par un baiser.

Nous restâmes là bien avant dans la soirée; nous entendîmes successivement s'éteindre tous les bruits du jour, le roulement des voitures sur les routes, le retentissement de la hache du bûcheron dans la forêt, le chant du vigneron dans sa vigne, le gazouillement des oiseaux dans les arbres, les derniers cris du merle dans les cépées. Puis nous vîmes s'allumer çà et là des points d'or, étoiles de la terre, avec elles le silence se répandit et plana sur la campagne, et la seule rumeur qui traversa l'espace et éveilla l'écho fut l'aboi inattendu, prolongé parfois, mais plus souvent s'éteignant aussitôt, de quelque chien veillant dans sa niche à la porte d'une ferme, ou faisant sa garde autour d'un parc de moutons.

Oh! que nous étions loin en écoutant ce monde qui s'endormait de penser à l'assemblée tumultueuse, à Marat posant dans sa baignoire pour le peintre David, et à Charlotte Corday, attendant en écrivant à Barbaroux, l'échafaud dans sa prison.

Danton revint à minuit; la séance avait été orageuse, les cordeliers avaient demandé le Panthéon pour Marat, les jacobins accueillirent froidement cette demande, Robespierre se déclara contre, la motion fut repoussée.

Le lendemain Charlotte Corday devait être transportée à la Conciergerie, et Marat devait être enterré au cimetière de la vieille église des cordeliers, près du caveau où si longtemps il avait écrit.

Il y avait à propos de cette mort un grand mouvement dans le peuple. Les pauvres gens savaient qu'il avait été leur défenseur, qu'il avait, toute sa vie, écrit pour eux, et, sans qu'ils eussent lu ses journaux, ils lui étaient reconnaissants. La pompe eut lieu de six heures à minuit. Danton y assista et nous emmena avec lui. Marat fut déposé, à la lueur des torches, sous un des saules qui poussaient çà et là dans le cimetière.

Il était près d'une heure du matin quand le dernier discours fut achevé.

Après chaque discours, les cris de Vive Marat! Mort aux jacobins! s'élançaient de dix mille bouches et venaient me frapper au cœur.

Beaucoup demandaient que Charlotte Corday fût amenée et égorgée sur la tombe fraîche. Danton avait beau me rassurer, à chaque mouvement dans les groupes je me figurais que c'était *elle* qu'on était allé chercher à l'Abbaye et que l'on amenait victime expiatoire.

Nous rentrâmes à Sèvres au jour. J'étais brisée de terreur.

VII

Nous étions au 18 juillet; depuis quatre jours Marat était mort, depuis quatre jours Charlotte était arrêtée.

On commençait à crier dans les rues de Paris que le procès était bien long; on se demandait ce que faisaient les juges.

La nouvelle qu'elle avait été conduite à la Conciergerie avait donné bonne espérance aux maratistes. On savait que le séjour que faisaient les prisonniers à la Conciergerie n'était jamais bien long.

Charlotte devait comparaître ce jour même devant le tribunal révolutionnaire.

Danton s'était pris d'enthousiasme pour cette âme romaine; il voulut assister au jugement.

On savait déjà qu'elle avait écrit à un jeune député, neveu de l'abbesse de Caen. La lettre ne le trouva point chez lui ou il n'osa point y répondre et céda l'honneur de la défense à un autre.

On lui donna pour avocat d'office un jeune homme encore inconnu, le citoyen Chauveau-Lagarde.

Danton revint émerveillé.

— Eh bien? lui demandâmes-nous quand il revint.

— C'est elle qui les a jugés tous, nous répondit-il, et elle les a condamnés au bagne de l'histoire.

Nous lui demandâmes des détails, mais tout s'était résumé pour lui dans le majestueux ensemble de son apparition. Seulement il avait remarqué que pendant l'interrogatoire de l'accusée, un jeune peintre allemand qu'il connaissait, nommé Hauer, avait fait son portrait.

Elle aussi l'avait remarqué, avait souri et s'était posée du mieux qu'elle avait pu, pour lui faciliter sa tâche.

En rentrant dans sa prison, elle avait trouvé un prêtre qui l'attendait. Mais, républicaine jusqu'au bout, elle avait refusé le secours de celui qui était venu lui offrir le soutien de sa parole.

— J'ai la voix d'en haut, et j'espère qu'elle me suffira, avait-elle répondu.

Tout cela est bien beau, n'est-ce pas, mon ami? mais il me semble que cela dépasse la taille de la femme.

L'exécution aura lieu ce soir à huit heures. Danton veut que nous y assistions, j'ai fait quelques difficultés, mais Danton a dit :

— Cette femme donnera une leçon de mort, même aux hommes, et, dans les temps où nous sommes, il est bon de prendre de ces sortes de leçons. Puis d'ailleurs, a-t-il ajouté, c'est un dernier hommage à lui rendre que d'aller la voir mourir.

J'irai, mon bien-aimé Jacques; dans le cas où je serais condamnée, moi aussi, je veux apprendre à bien mourir, afin de ne point te faire honte.

***

Oh! mon ami, comment te raconterai-je cela? Danton avait raison : c'est un grand et sublime spectacle que celui d'une créature qui meurt noblement pour sa conviction.

La hache n'était point encore tombée que Charlotte Corday en était déjà à la légende. On répétait de bouche en bouche parmi les spectateurs ce qu'elle avait fait.

Le peintre, qui était commandant au second bataillon des cordeliers, avait, grâce à son grade probablement, obtenu d'achever dans le cachot de la condamnée le portrait qu'il avait commencé d'elle à l'audience. Il était en conséquence revenu avec elle à la Conciergerie.

Ne sachant pas qu'elle serait jugée, condamnée et probablement exécutée dans la journée, Charlotte avait promis aux concierges de déjeuner avec eux.

Il paraît que ce sont d'excellentes gens que l'on appelle Richard.

— Madame Richard, dit-elle en rentrant, vous m'excuserez si je ne déjeune pas demain avec vous, comme je vous l'ai promis, mais mieux que personne vous saurez qu'il n'y a pas de ma faute.

Charlotte, rentrée dans son cachot, posa de nouveau et causa tranquillement avec le peintre, lui faisant promettre d'exécuter pour sa famille une copie de son portrait.

Le peintre y donnait les dernières touches lorsque le bourreau ouvrit une petite porte placée derrière elle.

Elle se retourna; il tenait à la main les ciseaux destinés à lui couper les cheveux, et sur son bras la chemise rouge qu'elle devait revêtir.

La chemise des parricides à cette martyre! Quelle profanation!

A cette vue Charlotte tressaillit.

— Eh quoi, déjà ? dit-elle.

Puis, comme honteuse de ce mouvement de faiblesse :

— Monsieur, demanda-t-elle au bourreau, de sa plus douce voix et avec son meilleur sourire, voulez-vous me prêter vos ciseaux, s'il vous plaît ?

Le bourreau les lui tendit.

Alors, coupant elle-même une boucle de ses longs cheveux, elle la donna au peintre.

— Je n'ai que cette boucle de cheveux à vous offrir, dit-elle, gardez-la en mémoire de moi.

On disait que le bourreau s'était détourné et que les gendarmes eux-mêmes pleuraient.

En effet, mon bien-aimé, il s'était, en l'honneur de l'humanité, fait dans les masses un heureux changement.

Pendant les quatre jours qui s'étaient écoulés, le bruit de la sérénité de la prisonnière s'était tellement répandu, l'énergie et la précision de ses réponses avaient fait un tel effet, que l'admiration commençait à succéder au premier mouvement d'horreur qu'inspire toujours un assassin. De sorte qu'au moment où à sept heures du soir, sous la sombre arcade de la Conciergerie, on vit sous un ciel orageux à la lueur des éclairs apparaît la belle victime drapée dans son manteau rouge, on crut que la tempête n'éclatait au ciel que pour reprocher à la terre le crime qu'elle allait commettre.

Des cris s'élevèrent accusant deux fanatismes contraires, des cris de haine et des cris d'admiration.

L'orage sembla fuir devant elle ; lorsqu'elle arriva au pont Neuf, il avait disparu. Une grande clarté se faisait sur la place de la Révolution, où le firmament avait repris toute sa limpidité. A la rue Saint-Honoré, le dernier nuage qui couvrait le soleil se dissipa et il put caresser de ses plus onduleux rayons la vierge qui allait mourir.

Danton déposa sa femme au palais qui donne sur la place de la Révolution, soit qu'il craignît pour elle un accident, soit qu'il lui crût le cœur trop faible pour assister au terrible spectacle de plus près.

Et comme je voulais rester avec elle :

— Non, dit-il, vous êtes une âme vaillante, vous, vous viendrez avec moi. Quand une femme comme celle-là va mourir, on ne la regarde pas de la loge d'un cirque ou du balcon du garde-meuble, on va se placer près d'elle, et on lui dit des yeux :

— Meurs tranquille, tu ne mourras pas tout entière, sainte victime, ton souvenir restera dans nos cœurs !

Et nous allâmes nous placer sur le flanc droit de la guillotine.

J'avoue que je marchais machinalement, subissant l'impulsion que je recevais ; mes jambes tremblaient, mes yeux ne voyaient plus qu'à travers un nuage ; je n'entendais qu'un bruissement confus.

J'étais dans le même état qu'une créature qui s'évanouit quand son esprit, n'ayant pas encore quitté le jour, n'est pas encore non plus complètement entré dans les ténèbres.

De grands cris me tirèrent de ma torpeur. J'ouvris les yeux, mes pieds se cramponnèrent au sol, je me tournai du côté d'où venait le bruit ; la charrette apparaissait à la porte Saint-Honoré et se dirigeait vers l'échafaud.

O mon bien-aimé, non, rien de plus beau, rien de plus saint, rien de plus sublime n'est apparu à des yeux mortels depuis le commencement des siècles, que cette autre Judith offrant son sang pour racheter les péchés de Béthanie et ayant sur la première l'avantage d'être immaculée !

De ce moment mes yeux se fixèrent sur elle et ne purent plus s'en détacher.

Un rayon de soleil brilla sur le couteau et se refléta dans ses yeux.

A cet éclair précurseur de la mort il me sembla qu'elle pâlissait ; mais ce moment de faiblesse eut la rapidité de l'éclair même.

Charlotte se dressa dans la charrette, s'appuya aux traverses et sourit doucement, sans ostentation comme sans dédain.

Elle descendit seule du tombereau, monta seule les degrés de l'échafaud ; le bourreau et ses aides la suivaient comme des serviteurs suivent une reine.

Arrivée sur la plate-forme, elle regarda lentement tout autour d'elle.

C'était un ange ; à cette exécution qui devait surtout soulever des flots de peuple, c'était le peuple qui manquait.

Ce n'étaient point des curieux qui entouraient l'échafaud, c'étaient des observateurs sérieux, des hommes graves ; c'étaient des médecins, c'étaient des députés, c'étaient des philosophes.

Puis une foule de femmes douces, sympathiques, bien mises, qui étaient venues là comme on vient aux funérailles d'une sœur, d'une parente ou d'une amie.

Au lieu du tumulte habituel, il se faisait sur la place de la Révolution un sombre silence

Ce silence fut interrompu par un cri de la patiente. Le bourreau, en lui arrachant son fichu, lui avait mis le sein à découvert.

Ce cri, ce n'était pas la crainte, c'était la pudeur qui l'avait poussé.

— Dépêchons, dit-elle en voyant sa gorge à demi nue.

Elle se jeta d'elle-même sur la bascule.

Un grand cri retentit. On avait vu le couperet passer comme un éclair vertical.

Au moment où la belle tête virginale tomba, un aide de l'exécuteur, nommé Legros, la prit par les cheveux et la montra au peuple.

Puis il eut l'indignité de lui donner un soufflet.

Les yeux se rouvrirent et les joues, déjà pâlies, reprirent leur rougeur.

Un murmure d'horreur et d'indignation s'éleva de la foule.

— Arrêtez cet homme pour insulte à l'humanité ! s'écria Danton.

— Oui, oui ! crièrent mille voix, arrêtez-le !

Les gendarmes qui avaient accompagné Charlotte Corday montèrent sur l'échafaud et l'arrêtèrent.

Danton avait dit vrai, mon bien-aimé ; s'il me fallait mourir maintenant, je crois, grâce à l'exemple que je viens d'avoir sous les yeux, que la chose me serait facile.

Et en effet j'avais admirablement supporté ce spectacle, si terrible qu'il fût ; il m'avait exaltée au lieu de m'abattre.

Je me disais :

— Si j'apprenais la mort de mon bien-aimé, moi aussi j'achèterais un couteau, j'irais chez Robespierre, je le tuerais, et je mourrais comme vient de mourir Charlotte.

Le croirais-tu, un instant j'enviai le sort de cette belle vierge, décapitée, souffletée par un valet de bourreau, et j'eusse voulu être à sa place.

Mais serais-je aussi belle qu'elle ? Le soleil ferait-il pour moi ce que pour elle il a fait, m'enverrait-il, pour me faire comme à elle une auréole, son plus beau, son plus doux, son dernier rayon ?

Je n'ai qu'une peur, bien-aimé, c'est que votre vieux Brutus païen ne soit détrôné, et qu'il ne se fonde une religion dans le sang de Charlotte Corday :

La religion du poignard !

Nous allâmes chercher madame Danton au balcon du garde-meuble. La pauvre femme m'avoua qu'elle avait profité de ce que son mari n'était plus là pour se réfugier dans l'intérieur de l'appartement.

Elle n'avait rien vu.

Nous prîmes une voiture découverte pour nous reconduire à Sèvres. L'orage avait complètement épuré le ciel ; on respirait cette vivifiante odeur qui flotte dans l'air après les tempêtes.

Danton était devenu rêveur.

Le courage simple et grandiose de cette jeune fille l'avait profondément impressionné.

— Je croyais bien à sa fermeté, dit-il, mais je ne croyais pas à sa douceur. C'est beau à son âge de ne pas plus en vouloir à la mort. Je ne croyais pas à ces regards pénétrants, à ces vives et humides étincelles jaillissant de ses beaux yeux jusque sur l'échafaud. Tout ce qu'elle haïssait est mort dans la personne de Marat. Elle est partie sans même penser à pardonner à ses bourreaux. Son âme planait au-dessus des petites inspirations terrestres ; je crois que, si j'étais jeune homme, j'éprouverais une sombre volupté à la suivre et à la chercher dans le monde inconnu où elle vient de descendre.

Ordinairement les condamnés se soutiennent par l'animation, par les chants patriotiques, par des injures qu'ils échangent avec leurs ennemis, par des sourires que leur envoient leurs amis.

Elle n'a eu besoin de rien de tout cela, elle avait la foi. La foi a été son pilier d'airain.

Dieu sait comment je mourrai, mais je voudrais mourir comme elle !

Madame Danton pleurait, moi je serrais la main de Danton.

VIII

L'anniversaire du 10 août arrivait. Te rappelles-tu, mon bien-aimé Jacques, que ce fut ce jour-là même où parvinrent à Argenton les détails de cette terrible journée, de laquelle date notre séparation ?

La date peut être glorieuse pour la révolution, mais, à coup sûr, elle est fatale pour moi...

Les nouvelles du dehors étaient mauvaises ; les Anglais continuaient d'assiéger Dunkerque ; les armées coalisées marchaient sur Paris ; la fête se donnait sous les yeux des

Prussiens et des Autrichiens ; en quatre jours de marches forcées ils eussent pu y assister.

Les nouvelles de l'intérieur étaient pires. Marat mort, le journal le *Père Duchesne* avait succédé à l'*Ami du Peuple*, et comme Hébert disposait du ministère de la guerre et de la Commune, il puisait à deux mains dans la double caisse, et, selon qu'il le jugeait nécessaire à ses intérêts, à sa haine ou à son amitié, faisait tirer son journal à six cent mille exemplaires.

A tout moment des incendies éclataient dans les ports ; on les attribuait aux Anglais ; Pitt vient d'être déclaré par la Convention l'ennemi du genre humain ; les clubs ne parlent que de tuer. On va tuer la reine à la première occasion ; on va tuer les girondins au premier caprice ; on veut tuer la royauté jusque dans le passé ; on vient d'ordonner la destruction des tombeaux de Saint-Denis.

Danton s'est épuisé à leur crier : Créez un gouvernement ! Et, en effet, personne ne gouverne et tout le monde tue.

Danton est sombre et inquiet ; il sent qu'il n'a plus les mêmes moyens d'action sur le peuple qu'il avait en 92, l'enthousiasme a disparu ; il est vrai que le dévouement continue.

— Mais des hommes ne suffisent plus, dit Danton ; il faut des soldats.

Nos fédérés de 93 n'ont rien à ce qu'il paraît des volontaires de 92 ; ils sont soucieux, mis humblement, ils donnent leurs bras, ils donnent leur vie, mais froidement, tristement, comme des hommes qui accomplissent un devoir.

Puis ce n'est plus cette entraînante *Marseillaise* qui les pousse en avant : c'est le *Chant du départ* qui les guide. La musique de Méhul est véritablement splendide ; il y a dans ce chant des coups de trompette qui doivent percer l'Europe à jour.

On dit que la Convention a dépensé un million deux cent mille francs à la fête qu'elle vient de nous donner.

On a ouvert deux musées. Danton nous y a conduites, sa femme et moi.

L'un est celui du Louvre ; le monde artiste tout entier a contribué à sa composition ; l'école flamande et italienne surtout y sont richement représentées.

M. Danton, qui de son côté est un excellent juge, a bien voulu s'étonner de mes connaissances en peinture.

L'autre musée, celui des monuments français, est un admirable trésor archéologique. Les couvents, les églises, les palais, ont contribué à le peupler. David, l'ordonnateur de la fête, le même qui a fait le portrait de Marat mort dans sa baignoire, a classé toute cette grande chronologie de la France par siècle, presque par règne.

Tous ces dormeurs de marbre, étendus sur leurs tombes avec la double rigidité de la mort et du granit, offrant, de la croix de Dagobert jusqu'aux bas-reliefs de François Ier, l'histoire de douze siècles, parlent à l'imagination avec la voix de la science. Là encore, par ma connaissance exacte des costumes, j'ai mérité l'éloge de M. Danton. Il paraît que tu as fait de moi, cher bien-aimé, une femme plus complète que je ne croyais ; la pauvre petite madame Danton, qui ne sait rien de tout cela et qui n'a jamais entendu parler d'art ni de sciences dans sa famille, est encore plus étonnée que son mari ; elle me regarde presque avec admiration, ce qui me fait rougir, mais en même temps me rappelle que c'est à toi que je dois tout cela.

Je m'attendais à voir paraître dans la fête quelque effigie gigantesque de Marat. Je me trompais. Danton dit que c'est Robespierre qui s'y est opposé.

Je vais te raconter la fête telle que Danton me l'a expliquée.

Peut-être un jour liras-tu ce manuscrit. Alors tu sauras que je n'ai pas été un instant sans songer à toi.

Voici ce qu'il m'a dit :

David, pour cette occasion s'était fait à la fois historien, architecte et auteur dramatique.

Il a fait une pièce en cinq actes de la Révolution.

D'abord, sur la place de la Bastille, il a dressé une statue colossale de la Nature, quelque chose comme une Isis aux cent mamelles, jetant par chacune d'elles, dans un bassin immense, l'eau de la régénération.

La liberté, colosse de la même taille, qu'il a mise sur la place de la Révolution.

Enfin un troisième Titan, le peuple, Hercule terrassant devant l'hôtel des Invalides le Fédéralisme sous les traits de la Discorde.

Pour arriver à ce dernier groupe, il faut passer sous un arc de triomphe tenant toute la largeur du boulevard d'Italie ; puis, du groupe des Invalides, on va à l'autel de la Patrie, situé au milieu du Champ de Mars.

Sur chacun de ces points, désignés à l'avance comme des reposoirs le jour de la Fête-Dieu, s'arrêtait et accomplissait un acte patriotique le cortège parti de la place de la Bastille.

Danton, qui était obligé de marcher avec la Convention, nous avait remises, sa femme et moi, pour ce jour-là, à la garde de Camille Desmoulins et de Lucile.

Camille Desmoulins, quoique membre de la Convention, ne tenait aucune place obligée dans toutes ces fêtes. Curieux comme un gamin de Paris, il voulait tout voir pour tout critiquer. Lucile riait comme une folle des saillies de son mari ; moi, je l'avoue, ce spectacle avait un côté de grandeur qui m'impressionnait énormément.

C'est Hérault de Séchelles qui, en sa qualité de président de la Convention, menait la tête du cortège ; si on l'avait choisi pour sa beauté, on ne pouvait faire un meilleur choix. C'est bien l'homme des cérémonies nationales, et je me le figurais avec la robe grecque ou la toge romaine ; il monta sur les débris de la Bastille, tendit une coupe étrusque, la remplit d'eau, la porta à ses lèvres, et la passa aux quatre-vingt-six vieillards représentant les quatre-vingt-six départements, dont chacun portait une bannière, et chacun d'eux, buvant à son tour, disait après avoir bu :

— Nous nous sentons renaître avec le genre humain.

Le cortège descendit le boulevard ; la terrible société des jacobins marchait en tête avec sa bannière, symbole de sa police universelle, montrant un œil ouvert dans les nuages. Derrière la société des jacobins marchait la Convention.

David, pour symboliser la fraternité du peuple avec ses mandataires, avait dépouillé les représentants de leur costume ; habillés en bourgeois, il n'y avait aucune différence de vêtements entre eux et les gens qui les avaient nommés. Seulement, ils étaient enfermés d'un ruban tricolore, que tenaient les envoyés des assemblées primaires.

Camille ne put s'empêcher de rire.

— Voyez donc, nous dit-il, la Convention menée en laisse par les jacobins !

Les seuls juges révolutionnaires portaient un panache noir, indice de leur terrible mission de deuil.

Tous les autres, la Commune, les ministres, les ouvriers, marchaient pêle-mêle. Seulement, comme parure et comme signe de la noblesse du travail, les ouvriers portaient leurs outils.

Les rois de la fête étaient les humbles et les malheureux de la société. Les aveugles, les vieillards, les enfants trouvés allaient sur des chars. Les tout petits qui ne pouvaient se tenir debout étaient traînés dans leurs berceaux. Deux vieillards, un homme et une femme, étaient, comme Cléobis et Biton, traînés dans une petite charrette par leurs quatre enfants.

Une urne sur un char était censée contenir les cendres des héros. Huit chevaux blancs avec des panaches rouges, relevant et secouant la tête à chaque coup de trompette, traînaient ce char. Les parents de ceux qui avaient été tués dans cette grande journée marchaient derrière, le front joyeux et couronné de fleurs, indiquant qu'ils ne sont point à regretter ceux-là qui sont morts pour la patrie.

Une charrette ressemblant à celle du bourreau emportait les trônes, les couronnes et les sceptres.

L'échafaud avait disparu de la place de la Révolution. Au pied de la statue de la Liberté, le président fit verser le tombereau contenant les insignes de la royauté. Le bourreau y mit le feu.

Trois mille oiseaux délivrés en même temps, s'envolèrent dans toutes les directions comme un joyeux nuage.

Deux colombes allèrent se reposer dans les plis de la robe de la Liberté.

Le lendemain, l'échafaud, de retour à son poste, devait les faire envoler.

De la place de la Révolution on se rendit au Champ de Mars ; la statue d'Hercule écrasant le Fédéralisme était placée sur un rocher élevé devant lequel on avait ménagé une plate-forme. Au pied de la montagne était placé le niveau de l'égalité.

Tout le monde passa dessous.

Arrivés sur la plate-forme, les quatre-vingt-six vieillards remirent chacun à son tour, au président, la pique qu'ils tenaient à la main.

Le président les relia toutes avec un ruban tricolore proclamant ainsi l'alliance des départements avec la capitale. Ils étaient debout, et à la vue de tous, et en face de l'autel fumant d'encens.

Hérault de Séchelles lut l'acceptation de la loi nouvelle, proclamant l'égalité.

A ses dernières paroles le canon éclata.

Mon ami, je ne suis qu'une femme, mais je vous jure qu'en ce moment j'éprouvai un si profond sentiment d'enthousiasme, que mes larmes coulèrent malgré moi. Ah ! si vous eussiez été là ! Oh ! si j'eusse été appuyée à votre bras au lieu d'être appuyée à celui d'un étranger ! Ah ! comme je me serais jetée dans votre poitrine, et comme j'y eusse pleuré tout à mon aise !

La République française, fondée sur la base de l'égalité ! Le char portant la cendre des victimes du 10 août s'avança jusqu'au temple qui était élevé à l'extrémité du Champ de Mars ; là, on prit l'urne, on la déposa sur l'autel, et tous

s'agenouillant le président baisa l'urne et on l'entendit dire à haute voix ces paroles :

— Cendres chéries! urne sacrée, je vous embrasse au nom du peuple!

Un homme s'approcha de Camille Desmoulins et lui demanda :

— Citoyen, peux-tu me dire pourquoi je ne vois plus ici, comme en 92, ce glaive de justice couvert de crêpes que portaient des hommes couronnés de cyprès?

— Parce que, répondit Desmoulins, quand on sent le glaive partout, il est inutile de le montrer.

J'ai oublié de te dire, mon bien-aimé Jacques, que l'arc de triomphe des Italiens était consacré aux femmes des 5 et 6 octobre, qui ramenèrent de Versailles le roi, la reine et la royauté.

Seulement j'ai entendu raconter que ces héroïnes étaient de vraies mères de famille, qui s'étaient arrachées mourantes de faim à leurs enfants; de belles jeunes filles, chastes, qui n'osèrent parler lorsqu'elles se trouvèrent en face du roi, et qui s'évanouirent en face de la reine, tandis qu'ici le peintre les a remplacées par des modèles hardis et effrontés.

Les femmes de l'arc de triomphe des Italiens sont plus belles, mais les autres, j'en suis sûre, étaient plus touchantes.

Aux premières ombres du soir, toute la foule s'éparpilla; les uns, parmi ceux qui la composaient, entrèrent calmes et paisibles dans Paris; les autres, non moins calmes et paisibles, s'assirent sur l'herbe déjà flétrie du mois d'août et dînèrent en famille de ce qu'ils avaient apporté.

Nous étions à moitié chemin de Sèvres, où Danton devait nous rejoindre; Camille et Lucile y dînaient avec nous. Nous prîmes une voiture, et en une demi-heure, du Champ de Mars nous fûmes à la maison de campagne de Danton.

Danton ramena avec lui un homme que je ne connaissais pas, mais que tu dois connaître, toi; il se nomme Carnot; c'est un petit homme en culottes courtes, coiffé à la Jean-Jacques Rousseau, avec un habit gris. Il a l'air d'un sous-chef de ministère. C'est sur lui que l'on compte pour faire face à la fois aux Anglais qui sont devant Dunkerque et aux Prussiens qui ont pris Valenciennes, ou plutôt à qui Valenciennes a été livrée.

Par sa position au ministère de la guerre, il sait toutes les nouvelles, et les nouvelles sont déplorables à ce qu'il paraît. Danton a une grande confiance en lui; mais il paraît que Robespierre ne l'aime pas. C'est un travailleur obstiné, qui passe, quand il est à Paris, sa vie à aller de la rue Saint-Florentin aux Tuileries, où il fouille les anciens cartons. Quand il va à l'armée, il ôte son habit gris pour prendre un habit de général, puis la bataille gagnée, il reprend son habit gris et revient faire son plan à Paris.

Ce qui l'inquiète surtout c'est Valenciennes, qui est devenu un foyer de réaction et de fanatisme. On y chante sur la terre de France, le *Salvum fac imperatorem*; les femmes pleurent de joie, remercient Dieu; les émigrés tirent leurs épées et crient : — A Paris! à Paris!

Je m'émerveille quand je pense que ce petit homme, qui a à peine cinq pieds deux pouces et qui ne boit que de l'eau, va aller avec sa culotte courte et son habit gris combattre le duc d'York, frère du roi d'Angleterre, qui a six pieds de haut et qui boit dix bouteilles de vin après son dîner. Il paraît qu'il aurait bien voulu rester tranquille à Valenciennes, n'aimant pas à se déranger; mais qu'il a été tellement tourmenté par les belles dames, qui raffolent de lui et par les émigrés qui le comparent à Marlborough, qu'il a fini par tirer son épée comme les autres et par crier : *Nor now, or never!* Maintenant ou jamais!

Ses dernières nouvelles lui annonçaient que les avant-postes ennemis étaient à Saint-Quentin.

Danton a rédigé un décret de levée en masse que l'homme à l'habit gris proposera et fera adopter demain à la Convention, et qui me paraît un chef-d'œuvre.

Tous les Français sont en réquisition permanente. Les jeunes gens iront au combat, les hommes mariés forgeront des armes et transporteront des subsistances, les femmes feront des tentes, des habits et serviront les hôpitaux, les enfants feront la charpie; les vieillards, sur les places, animeront les guerriers, enseignant la haine des rois et l'unité de la république.

Dès demain nous nous mettons au travail, madame Danton et moi.

IX

Oh! mon bien-aimé, je suis brisée. Comment vivre? comment mourir? Mourir me paraît bien plus facile que de vivre, et ce n'est pas la première fois que l'envie me prend d'aller t'attendre ou d'aller te rejoindre à ce rendez-vous de la mort où nul n'a jamais manqué.

Ton nom vient d'être répété dix fois, vingt fois, cent fois : tu leur manquais pour leur chiffre; il leur fallait vingt-deux têtes. Ils ont remplacé la tienne par celle d'un certain Mainvielle, connu et célèbre par les assassinats de la Glacière, à Avignon. Toi, disent-ils, tu es mort de fatigue dans je ne sais quelle grotte du Jura avec Louvet, ou dévoré par les loups avec Roland.

Mais pour eux tu es mort, et ce n'est qu'à cette condition que tu n'as pas été jugé avec eux.

Oh! si j'étais sûre que ce fût vrai, comme j'en finirais vite au profit de l'âme avec cette maladie du corps qu'on appelle la vie!

Depuis quelque temps, je voyais Danton passer par des alternatives de douleur et de colère. Il avait toujours espéré que le procès des girondins n'aurait pas lieu. N'étaient-ce pas les girondins qui avaient pris l'initiative de la révolution? n'étaient-ce pas les girondins qui avaient fait le 10 août? n'étaient-ce point les girondins qui avaient déclaré la guerre à tous les rois!

Mais voilà que tout à coup, tandis que les Anglais, au nord, assiègent Dunkerque, voilà qu'au midi les royalistes livrent Toulon aux Anglais.

C'était trop de clémence envers la reine et envers les girondins. N'accusait-on pas les girondins de complicité avec la reine, et, par conséquent, avec les royalistes?

Le jour où l'on sut à Paris la prise de Toulon, Robespierre, maître de la situation, ordonna de commencer deux procès qu'on n'avait point osé attaquer jusque-là; le procès des girondins, le procès de la reine.

Aux Prussiens entrant en France par la Champagne on avait opposé le massacre des prisons.

Aux royalistes faisant la Vendée à l'ouest; aux Anglais achetant Toulon au midi, on opposait la tête de la reine et celle des vingt-deux girondins.

Comprends-tu, mon bien-aimé? quoique douze de tes amis seulement fussent aux mains du tribunal révolutionnaire, les autres étant ceux-ci morts, ceux-là en fuite, on avait promis au peuple les vingt-deux girondins, il fallait les lui donner.

On ajouta des députés qui n'avaient jamais voté avec la Gironde. On avait voulu faire entrer Danton au comité de salut public; en y entrant il sauvegardait sa vie. Qui eût osé toucher à un membre de ce terrible comité?

Oui, mais pour y entrer il fallait accepter deux conditions terribles :

La mort des girondins!

Les massacres de la Vendée!

Nous vîmes rentrer Danton, un soir, plus abattu que jamais.

— Je suis las de toutes ces boucheries d'hommes! nous dit-il.

Puis à sa femme :

— Prépare-toi à venir demain avec moi à Arcis-sur-Aube, lui dit-il.

Arcis-sur-Aube c'était son lieu de naissance. Comme Antée qui reprenait des forces en touchant sa terre natale, Danton allait redemander aux sources de sa vie sa vigueur perdue.

— Venez-vous avec nous? me demanda-t-il.

— Oh! non, lui répondis-je. Vous devez comprendre que si j'ai une chance d'apprendre quelque nouvelle de *lui*, ce sera en suivant minute à minute le procès des girondins.

— Nous avons tort tous les deux, me dit-il; je devrais rester; vous devriez partir.

Le même soir, Garat vint le voir. C'est celui, tu te le rappelles, qui a été ministre de la justice après lui.

Il le trouva malade; plus que malade, consterné.

Il fit tout ce qu'il put pour obtenir qu'il restât à Paris; il lui montra Robespierre profitant de son absence pour déraciner tour à tour Hébert et Chaumette; quand il reviendrait, ses amis seraient ceux de Robespierre et se tourneraient contre lui, comme les amis des Girondins s'étaient tournés contre eux.

— Ton départ, lui dit-il enfin, c'est tout simplement un suicide; tu n'oses pas te tuer, tu veux mourir

— Peut-être! fit Danton. Mais la ruine de mon parti, mais la perte de mon influence mais ma popularité anéantie! Tout cela n'est rien! Ce qui m'anéantit, ce qui me perd le cœur, c'est de ne pouvoir les sauver. Vergniaud, l'éloquence même; Péthion, l'honneur; Valazé, la loyauté; Ducos et Fonfrède, le dévouement.

Et de grosses larmes tombaient de ses yeux.

— Et c'est moi, dit-il, c'est moi qui, le 31 mai, ai frappé le coup terrible! Je voulais les écarter de mon chemin, je ne voulais pas les tuer.

Garat quitta son ami sans avoir rien obtenu de lui.

Camille et Lucile me restaient; mais j'étais bien loin

d'être liée avec eux comme avec Danton et sa femme. J'avais pour Danton l'amitié confiante et respectueuse que l'on a pour l'homme de génie. Même dans ses faiblesses je le trouve immense.

Le 13 octobre, il partit. Le volcan était éteint. Se rallumera-t-il jamais? J'en doute.

Le 16, la reine mourut sur l'échafaud.

Sa mort ne fit pas à Paris tout l'effet qu'on en pouvait attendre.

On savait que le général Jourdan livrait à Wattignies une bataille de laquelle dépendait le salut de la France.

Le petit homme à l'habit gris et à la culotte courte avait quitté Paris. Il était arrivé à l'armée; il avait mis son habit de général, s'était battu deux jours.

On les avait d'abord enfermés à la prison des Carmes, encore toute sanglante des massacres de septembre; on les plaça dans un quartier distinct du reste de la prison. Un seul de ces cachots contenait dix-huit lits.

Vergniaud, déjà depuis plusieurs mois en prison, n'avait rien voulu demander à personne; ses vêtements tombaient en lambeaux et, depuis longtemps, son dernier assignat était passé dans la main d'un prisonnier plus pauvre que lui.

Son beau-frère, M. Alluaud, revint de Limoges, lui apportant un peu d'argent et des habits. Il obtint de voir Vergniaud et entra dans sa prison avec son fils, enfant de dix ans.

L'enfant, en voyant son oncle traité comme un scélérat,



On fit descendre les condamnés vers la cour du palais

La première journée avait été perdue; mais avec son armée, que l'ennemi croyait en retraite, il avait attaqué l'ennemi et l'avait battu.

Puis il avait remis son habit gris, était revenu à Paris le 19, et avait annoncé que le général Jourdan venait de remporter une grande victoire.

De lui-même il n'avait pas dit un mot.

Cette victoire donnait une force énorme à Robespierre, à qui, dans un moment de défaillance, Danton avait cédé la place, et qui, étant resté seul maître, s'était fait gouvernement

Le lendemain de cette victoire, Fouquier-Tinville demanda les pièces pour faire le procès de tes malheureux amis. Toutes les mesures avaient été prises non seulement pour les tuer, mais pour les déshonorer.

Leur procès vint immédiatement après celui d'un misérable nommé Perrin, voleur de deniers publics, condamné aux galères et à l'exposition, qu'il avait subie sur la guillotine. Entre lui et les nobles girondins on eut soin de ne trancher la tête à personne; il fallait que l'échafaud restât pilori.

le visage pâle et amaigri, les cheveux épars, la barbe inculte et les habits déchirés, se mit à pleurer et, au lieu d'aller embrasser son oncle qui lui tendait les bras, il se réfugia entre les genoux de son père.

Mais Vergniaud l'attira à lui, lui disant :

— Rassure-toi, et regarde-moi bien; quand tu seras grand, quand la France sera libre, quand on ne rencontrera plus dans les rues de Paris cette hideuse machine qu'on appelle la guillotine, tu diras :

— Quand j'étais enfant, j'ai vu Vergniaud, le fondateur de la République, dans le plus beau temps et dans le plus glorieux costume de sa vie, celui où, persécuté par des misérables, il se préparait à mourir pour les hommes libres.

Mais l'apôtre parmi eux, le martyr heureux du supplice, c'était Valazé, que son grade dans l'armée avait familiarisé avec la mort. Celui-là a la foi et prétend qu'à toutes les religions nouvelles il faut du sang. On sentait qu'il était heureux d'offrir le sien en sacrifice.

— Valazé, lui dit un jour Ducos, comme on te punirait si on ne te condamnait pas!

Le 22 octobre on leur communiqua leur acte d'accusation, le 26 leur procès commença.

A midi, ils furent introduits devant le tribunal révolutionnaire. Chacun d'eux avait un gendarme près de lui.

J'étais au bras de Camille, Lucile était au mien. Nous les vîmes tous s'asseoir l'un après l'autre au banc des accusés, ces nobles martyrs sur la figure desquels on eût cherché vainement un de ces signes qui font dire :

— Voilà un coupable !

Il n'y eut pas d'hypocrisie dans le procès au moins. Tout le monde vit bien que tout ce qui précéderait l'échafaud ne serait qu'une forme et qu'il ne s'agissait que de tuer. Les accusateurs Hébert et Chaumette furent reçus comme témoins. Pas d'avocat pour les défendre.

On leur reprochait des choses étranges : les assassinats de septembre, dont ils avaient toujours poursuivi la punition ; on leur reprochait d'avoir été les amis de la Fayette, de d'Orléans et de Dumouriez. Et cependant les juges avaient honte de condamner sur de pareilles accusations et sur de pareils témoignages.

Le procès dura sept jours, et le septième jour il était moins avancé que le premier.

Il fallut que les jacobins s'en mêlassent ; une députation vint sommer l'assemblée de décréter que le troisième jour, ne le fût-il pas, le jury pouvait se déclarer suffisamment éclairé.

Camille m'a dit qu'on avait retrouvé la minute tout entière écrite de la main de Robespierre, car Robespierre voulait leur mort à tout prix.

Le second jour du procès, et quand on vit clairement tout l'odieux de l'accusation, Garat, que j'avais vu chez Danton le soir de son départ, fit une démarche près de Robespierre pour sauver les girondins. Il avait préparé une espèce de plaidoyer pour la clémence ; il le lui lut.

Il a raconté tout ce que Robespierre avait souffert pour l'écouter ; son masque, si froid qu'on eût dit un parchemin tendu sur une tête de mort, était agité de frémissements musculaires ; aux passages pressants, il se couvrait les yeux de sa main pour qu'on ne vît pas le poignard de la haine dans ses prunelles. Cependant il le laissa lire jusqu'au bout. Puis :

— C'est à merveille, dit-il, mais que voulez-vous que j'y fasse ? je n'y puis rien, ni moi, ni personne. Vous dites qu'ils n'ont point d'avocat ; ils n'en ont pas besoin, puisqu'ils le sont tous, avocats !

Le décret de la Convention fut apporté au tribunal révolutionnaire à huit heures du soir.

Grâce à ce décret, le jury se trouva éclairé tout à coup et déclara qu'il était inutile de continuer les débats. Les jurés ne firent qu'entrer et sortir dans la salle des délibérations. Le président, sur son âme et conscience, annonça que les vingt-deux girondins étaient condamnés à mort.

Je sentis frissonner le bras de Camille.

— Oh ! malheureux que je suis, murmura-t-il tout bas, c'est mon livre qui les tue !

Il paraît que Camille avait écrit un livre contre les girondins.

Cette condamnation était si inattendue que les spectateurs n'y voulaient pas croire. Les condamnés poussèrent un cri de malédiction contre leurs juges. Les gendarmes étaient paralysés ; chaque accusé eût pu tirer du fourreau le sabre du gendarme placé près de lui, et poignarder les juges sans que personne s'y opposât.

En ce moment, Valazé sembla s'évanouir et glissa sur le parquet.

— Tu pâlis, Valazé ? lui dit Brissot.

— Non, je meurs, répondit celui-ci.

Il venait de s'enfoncer la pointe d'un compas dans le cœur.

Il était onze heures du soir.

Après un moment donné à l'émotion du public, aux malédictions des condamnés, aux soins inutiles portés à Valazé, qui s'était tué raide, les condamnés se serrent l'un contre l'autre et crient :

— Nous mourons innocents ! Vive la République !

Le mort et les vivants descendirent du tribunal et prirent l'escalier qui les conduisait à la Conciergerie. Ils avaient promis aux autres détenus de les informer de leur sort ; ils trouvèrent un moyen bien simple : ils chantèrent le premier couplet de la *Marseillaise*, en changeant un seul mot au quatrième vers :

> Allons, enfants de la patrie !
> Le jour de gloire est arrivé !
> Contre nous de la tyrannie
> Le *couteau* sanglant est levé !

Les autres prisonniers attendaient et écoutaient. Ce mot *couteau* substitué au mot *étendard* leur dit tout.

On entendit alors par tous les cachots des cris, des pleurs et des sanglots.

Eux ne pleuraient pas.

Un repas les attendait, envoyé par un ami.

Valazé, tout mort qu'il était, y assista. Le tribunal avait ordonné que le corps du suicidé serait réintégré dans la prison, conduit sur la même charrette au lieu du supplice, et inhumé avec eux.

Terrible tribunal, auquel on n'échappait pas par la mort, et qui suppliciait la mort.

On dit que c'est le représentant Bailleul, proscrit comme eux, mais échappé à la proscription et caché dans Paris, qui leur a envoyé ce dernier repas qui leur a permis de faire ce que les chrétiens dévoués au cirque appelaient le *repas libre*.

Vergniaud avait été nommé président du repas ; son visage resta calme et souriant.

— Ne vous en étonnez pas, dit-il, craignant d'humilier ses amis par sa sérénité. Je ne laisse derrière moi ni père, ni mère, ni épouse, ni enfants. J'étais seul dans la vie, je vais vous avoir tous pour frères dans la mort.

Comme personne n'a assisté à ce dernier repas, comme aucun des convives n'a survécu, on ne saurait dire sur quel sujet roula la conversation.

Cependant un geôlier entendit Ducos qui disait :

— Que ferons-nous demain à pareille heure ?

— Notre journée sera faite, répondit Vergniaud, et nous dormirons.

Lorsque le jour descendant par une lucarne dans le cachot des girondins fit pâlir les bougies :

— Allons nous coucher, dit Ducos, la vie est si peu de chose qu'elle ne vaut pas l'heure de sommeil que nous perdons à la regretter.

— Veillons, dit Lasource, l'éternité est si redoutable que mille vies ne suffiraient pas à nous y préparer.

A dix heures, ceux qui dormaient furent réveillés par le bruit des verrous ; ceux qui ne dormaient pas virent entrer les exécuteurs, qui venaient pour préparer leurs têtes au couteau.

Les uns après les autres vinrent alors, souriants et soumis, incliner leur tête sous les ciseaux et tendre leurs bras aux cordes.

On avait permis à un autre prisonnier, l'abbé Lambert, d'entrer près d'eux à ce moment suprême, pour préparer à la mort ceux qui demanderaient les secours de la religion.

Gensonné ramassa une boucle de ses cheveux noirs, et, la donnant à l'abbé :

— Dites à ma femme que c'est tout ce que je puis lui envoyer de mes restes, mais que je meurs en lui adressant toutes mes pensées.

Vergniaud tira sa montre, l'ouvrit, et sur la boîte d'or grava un chiffre et la date du 30 avec la pointe d'une épingle ; puis il chargea l'abbé Lambert de la remettre à une femme qu'il aimait, mademoiselle Candeille probablement.

Lorsque la toilette fut terminée, on fit descendre les condamnés vers la cour du palais.

Cinq charrettes les attendaient, entourées d'une foule immense. Le jour s'était levé, pâle et pluvieux, un de ces jours blafards qui ont toute la désespérance de l'hiver. On avait défendu de donner aucun cordial aux condamnés, espérant qu'ils resteraient au-dessous d'eux-mêmes.

Ils étaient quatre dans chaque charrette ; dans la dernière seulement cinq et le cadavre de Valazé. Sa tête, cahotée par les secousses du pavé, ballottait sur les genoux de Vergniaud, destiné à mourir le dernier comme le plus coupable de tous, c'est-à-dire comme le plus éloquent, comme le plus brave.

Au moment où les cinq charrettes sortirent de la sombre arcade de la Conciergerie, ils entonnèrent tout d'une voix, et comme une marche funèbre, la première strophe de la *Marseillaise* :

> Allons, enfants de la patrie !

Ce chant choisi par eux n'avait-il pas à la fois la double signification du patriotisme et du dévouement ? Ne signifiait-il pas que partout où vous pousse la voix de la patrie, même à la mort il fallait y aller en chantant ?

Au pied de l'échafaud la première charrette versa les quatre victimes. Ils s'embrassèrent en signe de communion dans la liberté, dans la vie, dans la mort.

Puis ils montèrent un à un, celui qui montait continuant de chanter comme les autres.

La pesante masse de fer étouffa seule sa voix.

Tous moururent en héros. Seulement le chœur allait diminuant au fur et à mesure que tombait la hache ; les rangs s'éclaircissaient, la *Marseillaise* continuait toujours.

Enfin une seule voix resta pour glorifier l'hymne patriotique.

C'était celle de Vergniaud, qui, nous l'avons dit, devait mourir le dernier.

Ses paroles suprêmes furent :

Amour sacré de la patrie !

Puis tout fut dit. Le silence se fit sur la foule comme sur l'échafaud. Le peuple se retira consterné ; il comprenait que quelque chose d'essentiel à la Révolution venait de mourir.

Pourquoi n'étions-nous pas ensemble sur la dernière charrette ?

X

Hélas ! je n'ai plus que des exécutions à te raconter. Celle des girondins eut son retentissement jusqu'à Arcis-sur-Aube, mais ne suffit pas cependant pour arracher Danton à sa torpeur.

Sa jeune femme, qui était enceinte, m'écrivait que son mari passait quelquefois deux ou trois heures de la nuit à la fenêtre de sa chambre à coucher qui donnait sur la campagne.

Là, les yeux fixés au ciel, écoutant chaque bruit, aspirant chaque brise, Danton, dont toute la religion n'était qu'un vaste panthéisme, semblait se préparer à rendre à la nature tous les éléments qu'il avait reçus d'elle.

Il reparut le 3 décembre, il reparut retrempé par la solitude et par le repos. Il parla avec une éloquence qu'il n'avait jamais eue ; mais nul ne sut de quoi il avait parlé. A peine sut-on même qu'il avait reparu à la Convention. Le *Moniteur* avait reçu l'ordre de ne pas imprimer son discours.

Il trouva le vide autour de lui ; ses amis les plus chauds s'étaient ralliés à Robespierre ; un ou deux seulement lui étaient restés fidèles : Bourdon de l'Oise et Camille.

On se rappelle ce cri poussé par Camille au jugement des girondins :

— Malheureux ! c'est moi qui les ai perdus !

Ce cri, le club des jacobins en demanda compte. Camille, qui écrivait très bien, parlait très mal. Il était bègue, et Robespierre avait bien compté qu'il pataugerait dans son bégayement, et ne pourrait se faire entendre.

Mais voilà que pour faire face à l'art que lui a refusé la nature, son cœur lui donna tout à coup la puissance des larmes.

— Oui, s'écria-t-il, oui, je le répète ici : je me suis trompé. Sept des vingt-deux étaient nos amis. Hélas ! soixante amis vinrent à mon mariage, tous sont morts ! Il ne m'en reste que deux, Robespierre et Danton !

Le discours de rentrée de Danton qui n'avait point été imprimé au *Moniteur* était de sa part une espèce d'abdication de toute prétention politique.

Il avait dit, — ce qui était parfaitement vrai, — que les deux années de lutte qu'il avait soutenues ne lui avaient laissé ni orgueil, ni vanité, ni velléité de concurrence. Cette fois, comme Camille, il s'était rallié à Robespierre, s'était fait son second ; enfin son discours s'était terminé par un vœu :

— Puisse la république, hors de péril, faire un jour comme Henri IV, grâce à ses ennemis !

Deux ou trois jours après, Robespierre avait demandé de sa voix larmoyante cinq cent mille francs pour les indigents.

Cambon, le vrai ministre des finances de l'époque, le dantoniste Cambon, qui avait tant de mal à lâcher son argent, répondit de sa voix rude :

— Cinq cent mille francs, ce n'est pas assez. J'offre dix millions.

Les dix millions avaient été mis aux voix et adoptés.

Enfin il était arrivé ceci que, le 26 décembre, le jour même où Robespierre réclamait l'accélération des jugements révolutionnaires, un dantoniste monta à la tribune, pâle et égaré, en criant :

— On va guillotiner un innocent, et en voilà la preuve !

Il y avait un tel besoin de retour vers la clémence, que la Convention vota un sursis à l'instant même, et plus de vingt membres se précipitèrent alors de la salle, les uns courant au palais de justice, les autres à la place de la Révolution, pour empêcher que cet *innocent* ne fût exécuté.

Cela donna du cœur aux dantonistes. Ils allèrent plus loin que Danton lui-même n'aurait voulu.

Bourdon de l'Oise, une espèce de sanglier à poils roux, rejeta toutes les précipitations sur l'agent public du comité de sûreté, Héron, qui était l'agent secret de Robespierre.

L'immaculé Robespierre était censé n'avoir aucune relation avec la police ; jamais il n'avait vu Héron.

Mais du petit hôtel où se tenait le comité de salut public il y avait un corridor obscur communiquant avec les Tuileries.

C'était là que les hommes de Héron venaient remettre à Robespierre des papiers cachetés qui le tenaient au courant de tout ce qui se passait.

Souvent des petites jeunes filles portaient des paquets pareils aux demoiselles Duplay. Robespierre les trouvait en rentrant chez son menuisier.

Robespierre, qui une fois sa confiance donnée la maintenait jusqu'à l'imprudence, avait assuré l'impunité à cet agent, ce qui le rendait insolent au point d'insulter les députés.

Comme beaucoup avaient à se plaindre de lui, la proposition de Bourdon (de l'Oise) fut acceptée. L'assemblée vota. Héron fut arrêté.

Alors tous les robespierristes accourent ; ils avaient reçu le mot de Robespierre, la mesure avait été prise en son absence, et, si elle était maintenue, Robespierre était sinon perdu, du moins cruellement entamé.

Ce fut d'abord Couthon qui vint demander que l'assemblée continuât sa confiance au comité de salut public. Puis Moïse Bayle, qui vint témoigner que, dans plusieurs affaires, Héron s'était montré adroit et hardi. Puis ce fut Robespierre lui-même qui joua l'attendrissement, qui parla des âmes sensibles et de son ambition d'obtenir la palme du martyre.

L'arrestation de Héron fut révoquée.

Si Héron eût été arrêté, c'était notre ami Danton qui régnait à la place de Robespierre ; Brune, l'ami de la maison, homme déterminé s'il en fût, mettait la main sur les satellites de Héron, Westermann sabrait Henriot et soulevait avec son ami Santerre la grande rue du grand faubourg.

Il venait alors imposer l'homme populaire par excellence, Danton, à l'assemblée qui ne demandait pas mieux.

Robespierre sauvé, c'était Danton qui était mort.

Robespierre avait vu de trop près l'abîme pour ne pas le combler avec les cadavres des dantonistes. En le voyant tout pâle et tout tremblant du choc, Billaud lui prit la main et lui dit tout bas :

— Il faut tuer Danton, n'est-ce pas ?

Robespierre bondit d'étonnement qu'on eût osé prononcer une semblable parole.

— Quoi ! dit-il, en regardant Billaud les yeux dans les yeux, vous tueriez donc les premiers patriotes !

— Pourquoi pas ? répondit Billaud.

— Mais vous ? dit Robespierre.

— Oui, moi, répondit celui-ci.

Robespierre fit appeler Saint-Just et Couthon. Il leur dit qu'on se plaignait de l'immoralité, de la corruption de Danton.

Couthon et Saint-Just applaudirent.

On commença d'en parler au comité de salut public. Lindet, qui était dans les bureaux, fit avertir Danton.

Danton haussa les épaules.

— Eh bien, soit, dit-il ; j'aime mieux être guillotiné que guillotineur.

Et comme nous lui disions au moins de fuir :

— Est-ce que vous croyez, répondit-il, que l'on emporte la patrie à la semelle de ses souliers ?

— Au moins cachez-vous, lui dis-je.

— Est-ce que l'on cache Danton ? dit-il.

Et, en effet, Danton était difficile à cacher.

Aussi, sans qu'il sût même encore qu'il allait être accusé, déjà créait-on pour lui un nouveau cimetière.

Et cependant Danton semblait avoir un pressentiment de ce qui devait arriver.

Danton nous racontait lui-même que, sortant du palais de justice avec Souberbielle, juré du tribunal révolutionnaire, et Camille, par une de ces soirées sombres et froides qui préparent aux impressions sinistres et qui laissent échapper les secrets de l'âme, il s'était arrêté sur le pont Neuf et regarda mélancoliquement couler l'eau. Souberbielle s'approcha de lui :

— Que fais-tu là ? lui demanda-t-il.

— Regarde, dit Danton, est-ce que la rivière ne te fait pas l'effet de rouler du sang ?

— C'est vrai, dit Souberbielle, le ciel est rouge, il y a bien d'autres pluies de sang derrière ces nuages.

Danton se retourna, et s'adossant au parapet :

— Sais-tu, lui dit-il, que du train dont on y va, il n'y aura plus bientôt de sûreté pour personne : les meilleurs patriotes sont confondus sans choix avec les traîtres, le sang versé par les généraux sur le champ de bataille ne les dispense pas de verser le reste sur l'échafaud ; je suis las de vivre !

— Que veux-tu ? dit Souberbielle, ces gens-là ont commencé par demander des juges inflexibles, et j'ai accepté la position de juré : mais ils ne veulent plus que des bourreaux complaisants. Que puis-je, moi ? je ne suis qu'un patriote obscur. Ah ! si j'étais Danton !

Danton lui posa la main sur l'épaule :

— Danton dort, tais-toi, lui dit-il ; il se réveillera quand il sera temps. Tout cela commence à me faire horreur.

Je suis un homme de révolution ; je ne suis pas un homme de carnage... Mais toi, poursuivit Danton en s'adressant à Camille Desmoulins, pourquoi gardes-tu le silence?

— J'en suis las du silence! répondit Camille. La main me pèse ; j'ai quelquefois envie de faire de ma plume un stylet et d'en poignarder ces misérables. Mon encre est plus indélébile que leur sang : elle tache pour l'immortalité.

— Bravo, Camille! reprit Danton. Commence dès demain. C'est toi qui as lancé la révolution, c'est à toi de l'enrayer, et, sois tranquille, cette main t'aidera. Tu sais si elle est forte.

Trois jours après, le *Vieux Cordelier* parut.

Voici ce qu'il disait dans son numéro 6, le lendemain du jour où on avait arrêté le poète Fabre d'Eglantine, ami de Camille :

« Considérant que l'auteur du *Philinte* vient d'être mis au Luxembourg avant d'avoir vu le quatrième mois de son calendrier ; voulant profiter du moment où j'ai encore encre et papier et les deux pieds sur les chenets pour mettre ordre à ma réputation, je vais publier ma foi politique, dans laquelle j'ai vécu et mourrai, soit d'un boulet, soit d'un stylet, soit de la mort des philosophes, comme dit le compère Mathieu. »

Ce numéro, déjà très violent, annonçait un numéro plus violent encore.

Je vis que Camille se perdait, et, n'oubliant pas qu'il était un des deux amis à qui tu m'avais léguée et qui m'avaient accueillie à mon arrivée à Paris, je courus rue de l'Ancienne-Comédie, où j'avais autrefois été reçue par Lucile, au temps de la toute-puissance de Danton et de Camille, et où leurs amis terrifiés venaient prier Camille de s'arrêter pendant qu'il en était temps encore.

Il y avait là un officier très patriote nommé Brune, et qui ne paraissait nullement timide. Il déjeunait avec Camille et lui conseillait la prudence. Mais Camille était lancé; il regardait comme une lâcheté de faire un pas en arrière.

On lui apporta ses épreuves ; il les corrigea tranquillement, et, entre deux filets, il ajouta :

— Miracle! Cette nuit un homme est mort dans son lit!

Puis, comme Brune haussait les épaules :

— *Edamus et bibamus*, dit-il en latin, pour n'être pas entendu de Lucile, et, croyant que je ne comprenais pas, il continua :

— *Cras enim moriemur.*

J'allai à Lucile et lui dis tout bas ce que je venais d'entendre. Elle faisait le chocolat.

— Laissez-le, laissez-le, dit-elle ; qu'il remplisse sa mission, c'est lui qui sauvera la France ; ceux qui pensent autrement n'auront pas de mon chocolat.

Le lieu où l'on devait enterrer Danton étant marqué d'avance, il n'y avait plus qu'à l'arrêter.

Camille fit déborder le vase en demandant dans son journal un comité de la clémence.

Le 28 mars, Danton nous annonça qu'il dînait avec Robespierre : des amis communs avaient tenté un dernier effort pour les réunir.

Je résolus de rester à Sèvres cette nuit-là, afin d'avoir des nouvelles de cette réunion, où le dîner n'était qu'un prétexte.

C'était chez Panis, à Charenton.

Danton revint vers une heure du matin.

— Eh bien! nous écriâmes-nous en le voyant paraître.

— Rien, dit-il, cet homme est impassible ; ce n'est pas un homme, c'est un spectre. On ne sait par où le prendre, il n'a rien d'humain ; je crois que nous sommes plus brouillés que nous ne l'avons jamais été.

— Mais enfin, dit madame Danton, que s'est-il passé? Donne-nous des détails.

— Pourquoi faire? Est-ce que je sais moi-même ce qui s'est dit? Est-ce que l'on peut tirer quelque chose de clair de cette parole terne et visqueuse de Robespierre? Des récriminations des deux côtés ; il m'a reproché septembre, comme s'il ne savait pas que c'est Marat qui a fait septembre. Moi je lui ai reproché Lyon et Nantes. Bref, nous nous sommes quittés au plus mal.

Le lendemain, le bruit s'était déjà répandu de ce qui s'était passé.

Robespierre avait dit à Panis :

— Tu le vois, il n'y a pas moyen de ramener cet homme au gouvernement ; dedans il corrompt ; dehors il menace. Nous ne sommes pas assez forts pour mépriser Danton, nous sommes trop courageux pour le craindre ; nous voulions la paix, il veut la guerre : il l'aura.

Les amis de Danton accoururent à Sèvres, le suppliant de conjurer l'orage qui se préparait, tous le poussaient à la résistance :

— La Montagne est à toi, lui disait le boucher Legendre.

— Les troupes sont à toi, disait l'Alsacien Westermann.

— Le sentiment public est à nous, disait Camille Desmoulins, qui à travers les numéros du *Vieux Cordelier*, sentait palpiter le cœur de la France.

Mais Danton ne répondit que par un sourire d'indifférence et d'orgueil en disant :

— Ils n'oseront s'attaquer à moi, je suis plus fort qu'eux!

Le lendemain, 31 mars, à six heures du matin, lui et ses amis étaient arrêtés.

Ce fut le pauvre Camille que cette arrestation frappa le plus cruellement.

Les gendarmes entrèrent justement au moment où il décachetait une lettre qui commençait par ces mots :

« Ta mère est morte! »

Il apprit en même temps que Danton était arrêté.

— C'est bien, dit-il, où il ira, j'irai.

Il embrassa son fils, le petit Horace, qui dormait dans son berceau, et se livra aux gendarmes.

On le conduisit à la prison du Luxembourg. Il y arrivait en même temps que Danton ; ils y entrèrent tous deux ensemble, et la première chose qu'ils virent fut Hérault de Séchelles, qui, en attendant la mort, jouait au bouchon avec les enfants du concierge.

Il courut à Danton et à Camille et les embrassa.

Quand le bruit de leur arrestation se répandit dans Paris, Paris fut consterné.

Camille Desmoulins était comme un fou ; il se frappait la tête contre la muraille, il pleurait, il appelait Lucile.

— A quoi bon ces larmes? demanda Danton, on nous envoie à l'échafaud ; marchons-y gaiement.

Une voix faible arriva d'un cachot voisin.

C'était celle de Fabre d'Eglantine.

— Qui es-tu, pauvre malheureux au désespoir? demanda la voix.

— Je suis Camille Desmoulins, répondit le prisonnier.

— La contre-révolution est donc faite? s'écria Fabre.

En entrant au Luxembourg et en baissant sa tête sous la voûte qu'on ne repassait que pour mourir, Danton murmura :

— C'est à pareil temps que j'ai fait instituer le tribunal révolutionnaire. J'en demande pardon à Dieu et aux hommes.

Le 2 avril, à onze heures du matin, on amena les accusés.

Madame Danton, malade de sa grossesse, n'avait pas eu le courage d'assister à la séance ; on avait réuni deux ou trois hommes salis par leurs tripotages d'argent, et on les avait adjoints au procès pour que le public crût Danton, Camille Desmoulins et Hérault de Séchelles les complices de ces misérables.

A la vue de Danton entre ces deux larrons, Delaunay et Despagnac, le greffier du tribunal n'y put tenir, il jeta sa plume et alla embrasser Danton.

— Votre âge, votre nom et votre demeure? demanda-t-on à Danton.

— Je suis Danton, répondit-il ; j'ai trente-cinq ans ; ma demeure sera demain le néant, mon nom restera au Panthéon de l'histoire.

La même question fut faite à Camille Desmoulins.

— Je suis Camille Desmoulins, dit-il, j'ai trente-trois ans, l'âge du sans-culotte Jésus-Christ.

Depuis qu'il était en prison, Camille avait écrit à sa femme deux lettres qui lui étaient parvenues.

Elle errait, éperdue de douleur, autour du Luxembourg. Camille, collé aux barreaux, essayait de la voir, ne pensant qu'à elle et à la mort.

Elle s'adressa à Robespierre ; elle lui écrivit, elle lui rappela que Camille avait été son ami, qu'il avait été témoin de son mariage.

Robespierre ne répondit pas.

Elle vint trouver madame Danton ; elle voulait l'entraîner chez Robespierre, que toutes deux ensemble et à genoux lui demandassent la grâce de leurs maris.

Madame Danton s'y refusa obstinément.

— Quand même je serais sûre de sauver mon mari, dit-elle, je ne ferais pas une pareille démarche. Quand on s'appelle Danton, on peut mourir, mais on ne doit pas être avili.

— Vous êtes plus grande que moi, dit Lucile à madame Danton.

Et elle nous quitta désespérée.

Inutile de mentionner leur condamnation.

A quatre heures, les valets du bourreau vinrent lier les mains des condamnés et couper leurs cheveux.

Danton se laissa faire ; puis, se regardant dans une glace :

— Ils ont réussi, dit-il, à me faire encore plus laid que d'habitude ; heureusement que ce n'est point ainsi que je paraîtrai devant la postérité.

Camille Desmoulins n'avait jamais pu croire que Robespierre consentit à sa mort. Quand il vit entrer les exécuteurs, il entra dans un terrible accès de rage. Il n'attendit point qu'ils vinssent à lui, il se jeta sur eux, luttant en désespéré.

Il fallut le terrasser pour lui lier les mains et lui couper les cheveux.

Les mains liées, il pria Danton d'y glisser une boucle de cheveux de Lucile qu'il portait sur sa poitrine et qu'il voulait serrer en mourant.

Ils étaient quatorze dans la même charrette.

Tout le long de la route, Camille en appela au peuple.

— Peuple, criait-il, tu ne me reconnais donc pas ! Je suis Camille Desmoulins ! C'est moi qui ai fait le 14 juillet, c'est moi qui t'ai donné la cocarde que tu portes !

Et à tous ces cris la foule ne répondit que par des insultes, tandis que Danton, essayant de le calmer, lui disait :

— Meurs donc tranquille, et laisse cette vile canaille.

Quand on arriva rue Saint-Honoré, devant la maison du menuisier Duplay, habitée par Robespierre, on la trouva portes et volets fermés. La foule redoubla de cris.

Mais Danton se leva dans la charrette, et l'on se tut.

— Si bien caché que tu sois, cria-t-il, tu entendras ma voix. Je t'entraîne, Robespierre ! Robespierre, tu me suis !

Et Robespierre l'entendit en effet, et l'on assure que, baissant la tête, il dit :

— Oui, tu as raison, Danton, innocents ou coupables, nous donnerons tous notre tête à la République La Révolution reconnaîtra les siens de l'autre côté de l'échafaud.

Hérault de Sécbelles descendit le premier, mais, avant de descendre, il se tourna pour embrasser Danton.

L'exécuteur ne le lui permit pas.

— Imbécile ! dit Danton, tu n'empêcheras pas nos têtes tout à l'heure de se baiser dans le panier.

Camille Desmoulins monta ensuite et, reprenant tout son calme sur l'échafaud, il regarda le couperet ruisselant du sang et dit :

— Voilà donc la fin du premier apôtre de la liberté.

Puis, au bourreau :

— Fais remettre à ma belle-mère les cheveux que tu trouveras dans ma main.

Danton monta le dernier. Jamais il n'avait été plus superbe et plus imposant à la tribune ; il regarda en pitié le peuple à droite et à gauche, et, s'adressant au bourreau :

— Tu leur montreras ma tête, dit-il ; elle en vaut bien la peine.

Lorsque le lendemain je voulus aller à Sèvres mêler mes larmes à celles de madame Danton, je trouvai portes et fenêtres fermées ; toute la pauvre famille, décapitée dans la personne de son chef, avait quitté le pays sans dire où elle allait.

Je revins chez Lucile : elle avait été arrêtée ce matin même.

Huit jours après, elle montait à son tour sur l'échafaud.

Avec elle je perdis ma seule et ma dernière amie. Paris n'était plus qu'un désert.

Alors, les idées les plus désespérées me passèrent par l'esprit.

Un instant j'eus l'intention de quitter la France, de partir pour l'Amérique, de te chercher, de t'appeler dans ce monde nouveau.

Hélas ! une chose à laquelle je n'avais pas pensé me donna le dernier coup.

Quelques centaines de francs me restaient seulement : je n'avais pas de quoi payer ma traversée.

XI

A partir de ce moment, me sentant seule, complètement abandonnée, sans nouvelles de toi, sans certitude de ta vie, je tombai dans une torpeur dont je ne sortis momentanément que pour y retomber plus profondément encore.

Je t'ai dit que j'avais près de moi une fille de la campagne nommée Jacinthe. Le surlendemain de la mort de Danton, elle me demanda à aller passer le dimanche chez une tante à elle, qui demeure à Clamart.

Je lui donnai la permission qu'elle désirait.

Sachant que je n'avais qu'elle pour me servir, elle apprêta tout, afin que je ne manquasse de rien pendant les vingt-quatre heures que devait durer son absence.

Puis elle partit.

Le lendemain, elle revint plus tôt que je ne l'attendais. Il s'était passé quelque chose d'extraordinaire à Clamart.

Vers neuf heures du matin, un homme jeune encore, à la barbe longue, aux yeux égarés, aux habits mutilés par une marche nocturne dans les ronces, entra au cabaret du *Puits-sans-vin*. Il demanda à manger et mangea assez avidement pour éveiller la curiosité des paysans qui buvaient à côté de lui et qui faisaient partie du comité révolutionnaire de Clamart.

Tout en mangeant il se mit à lire, tournant les pages du livre avec des mains si blanches et si soignées que les sans-culottes qui étaient là ne doutèrent pas un instant qu'ils n'eussent affaire à un ennemi de la République.

Les paysans l'avaient arrêté et l'avaient conduit au district. Seulement, comme ses pieds étaient déchirés et qu'il ne pouvait faire un pas, on l'avait hissé sur un vieux cheval et on l'avait conduit à la prison de Bourg-la-Reine.

Je m'empressai de demander quel âge avait le prisonnier.

Jacinthe me répondit qu'il était tellement défait par la fatigue et les privations, qu'il était impossible de deviner son âge ; seulement elle avait entendu dire que c'était un de ceux qui, proscrits le 31 mai et le 2 juin avec les girondins, étaient parvenus à se sauver.

Alors il me vint à la fois une espérance et une douleur, c'est que ce proscrit c'était toi, mon bien-aimé Jacques. J'envoyai chercher une voiture, je fis monter Jacinthe avec moi, et nous partîmes à l'instant même pour Clamart, quoique je susse bien qu'il n'y était pas, mais je ne voulais perdre aucun des renseignements que je voulais recueillir.

Dès Clamart, je commençai à douter que ce fût toi ; le signalement qu'on me donna du prisonnier était loin de se rapporter au tien ; mais la souffrance fait de tels ravages en nous que je n'en continuai pas moins ma recherche.

Nous arrivâmes vers le soir à Bourg-la-Reine ; le prisonnier était au cachot, et il devait être ramené le lendemain à Paris.

Nous couchâmes dans un petit hôtel, où j'attendis avec impatience le jour sans me coucher et sans dormir.

Là on m'avait confirmé la nouvelle que le prisonnier, caché depuis près d'un an, soit en France, soit à l'étranger, avait été pris lorsqu'il essayait de rentrer dans Paris.

Ils se trompaient. C'est au moment où il essayait d'en sortir, au contraire.

Au point du jour, j'ouvris la fenêtre. Il y avait un grand tumulte dans le village ; tout le monde courait du côté de la prison.

J'y envoyai Jacinthe. Je sentais que les forces m'auraient manqué.

Jacinthe revint tout effrayée.

Le prisonnier s'était empoisonné pendant la nuit ; on l'avait trouvé mort dans son cachot.

Tant que je le savais vivant, les forces, comme je l'ai dit, m'avaient manqué ; mais lui mort, je n'eus plus un instant d'hésitation.

En arrivant à la prison, nous apprîmes son nom. C'était un nom que j'avais entendu prononcer bien souvent, et avec respect, par Danton et par Camille Desmoulins. Il s'appelait Condorcet.

Je voulus le voir.

Nous entrâmes dans la prison ; il était couché sur son lit. On eût dit qu'il dormait.

C'était un homme de cinquante-cinq ans à peu près, presque chauve ; une figure grave, douce et pleine de noblesse.

Je me penchai sur son lit et je le regardai longtemps.

C'était donc cela, la mort !

Pour la seconde fois, je fus prise d'un sentiment de profonde envie. Ce repos ne valait-il pas mille fois mieux que la vie agitée et sans espoir que je menais ! Pourquoi continuer cette vie? Pour apprendre un jour ou l'autre ta mort, comme madame de Condorcet allait apprendre celle de son mari. Sans doute c'était un poison bien doux et bien facile que celui qui lui avait donné une mort si calme. Il en fallait bien peu aussi ; car on montrait la bague dans laquelle il était enfermé.

— Où trouverai-je de ce poison, et pourquoi ne t'avais-je point dit, mon ami, avant de te quitter, de me préparer une bague pareille, pour le cas où je serais séparée de toi ?

Je m'informai si quelqu'un s'était offert pour veiller près du mort. Personne n'avait eu cette pitié. Je demandai à rester près de lui et à prier.

Je savais que M. de Condorcet avait une femme jeune et belle. Je savais qu'elle avait un jeune enfant et qu'elle aimait d'une profonde tendresse cet homme qui eût pu être son père ; je savais encore qu'elle avait, rue Saint-Honoré, nº 352, un petit magasin de lingerie. Au-dessus de la boutique, elle faisait des portraits, et de ce travail, ainsi que de la vente de son magasin, elle vivait, elle, sa sœur malade, sa vieille gouvernante et son jeune enfant.

La permission demandée par moi m'étant accordée et

le cadavre ne devant être enterré que le lendemain, je pris une plume et j'écrivis à madame de Condorcet :

« Madame,

« Je suis comme vous une femme qui pleure l'homme dont elle est séparée peut-être pour toujours. Le hasard m'a conduite près du lit de mort d'un des plus grands hommes de notre époque. Je ne vous le nomme pas, madame ; vous devinerez de qui je veux parler. Je vous envoie ma femme de chambre et la voiture qui m'a conduite ici ; elle vous y amènera ; ce n'est point à moi qu'est réservé l'honneur de rendre les derniers devoirs à celui pour qui je prie. »

Je donnai la lettre à Jacinthe, je lui dis de partir pour Paris et de la porter à son adresse.

Elle partit.

Vers le soir, les visiteurs, qui avaient entouré le lit toute la journée, devinrent plus rares.

Telle est l'influence des choses pieuses que, parmi tous ces hommes grossiers, pas un ne songea non seulement à m'insulter, mais à rire de moi.

La nuit venue, le geôlier apporta deux chandelles, qu'il déposa sur la cheminée, et me demanda si je désirais quelque chose.

Je demandai un bouillon, qui me fut apporté, et je restai seule.

Qui donc peut dire, mon bien-aimé Jacques, que la mort est une chose effrayante? quand l'amour, qui est l'âme de la vie, se couche tristement à l'horizon, comme fait le soleil chaque soir ; la vie alors n'est pas autre chose que la nuit, et la nuit pas autre chose que la sœur de la mort.

Aussi, pendant les cinq ou six heures que je veillai près de ce cadavre, je pris cette résolution bien arrêtée.

J'ai encore pour deux mois à peu près d'argent. Je ne veux pas mendier. Je ne sais pas travailler ; je vivrai encore deux mois, espérant pendant ces deux mois que la Providence permettra que tu me donnes de tes nouvelles. Si dans deux mois je n'en ai pas, comme la faim est une mort trop douloureuse, j'irai, un jour d'exécution, sur la place Louis XV, je crierai : Vive le roi ! et en trois jours tout sera fini, et je dormirai aussi calme et aussi impassible que ce corps près duquel je viens de passer la nuit.

Hélas ! mon ami, plus je regardais ce corps, plus je m'enfonçais à sa vue dans la fatale croyance du néant. Ce cadavre, c'était celui d'un homme de génie, d'un homme de bien, d'un homme selon le cœur de Dieu. Si jamais une âme émanant de l'essence céleste a habité un corps, ce fut celui-là.

Combien de fois lui demandai-je pendant une longue veille, seul à seul avec lui au milieu de la solitude, au milieu du silence, quand moi seule veillais dans la prison et peut-être dans le village ; combien de fois lui demandai-je : Cadavre, qu'as-tu fait de ton âme?

Il me semble que si l'âme existait, quand elle serait adjurée ainsi, dans la solennité de la nuit, elle donnerait un signe quelconque de sa présence. Il n'y a que ce qui n'existe pas qui ne répond pas.

Si l'âme eût dû répondre, elle eût certes répondu à Shakspeare interrogeant la mort par la bouche d'Hamlet. Jamais plus sublime apostrophe, plus pressante prière ne lui avait été adressée.

Aussi que fait Shakspeare? Voyant que la mort est muette, il envoie Hamlet lui-même chercher dans la mort le secret de la mort.

Ce secret, si c'était tout simplement le néant, si l'homme avait vécu toute une vie d'angoisses et de douleurs, suspendu à cette espérance vague et fragile, pour voir cette espérance se rompre à son dernier soupir, pour retomber dans cette nuit sans écho, sans souvenir, sans lumière, d'où il est sorti le jour de sa naissance !

Alors que deviendraient nos beaux projets, mon Jacques bien-aimé, d'une vie éternelle passée l'un près de l'autre ; après les illusions du temps perdu viendrait la perte des illusions de l'éternité !

Encore si l'on pouvait comprendre quel a été le dessein de Dieu en nous laissant dans le doute ! Mais non, ses actes sont incompréhensibles comme lui !

Lorsqu'un roi envoie un messager de l'autre côté des mers, de peur que ce messager ne s'égare en route, il lui dit le but de son message.

Louis XVI, lorsqu'il envoyait La Pérouse en Océanie, lui traçait la route qu'il avait à suivre dans ce monde inconnu.

La Pérouse y est mort. Mais au moins savait-il dans quel but il avait été envoyé, ce qu'il allait chercher, ce qu'il devait rapporter s'il eût survécu.

Nous, on nous envoie sur un océan bien autrement orageux que l'océan Indien, et l'on ne nous dit pas ce que nous allons y faire, et ce qu'il adviendra de nous lorsqu'une tempête nous aura engloutis.

Et lorsqu'on pense que les plus grands esprits, créés par ce Dieu muet et invisible depuis six mille ans, peut-être le double, qu'ils s'appellent Homère ou Moïse, Solon ou Zoroastre, Eschyle ou Confutzée, Dante ou Shakspeare, ont posé en face du cadavre d'un frère, d'un ami ou d'un étranger, les questions que je pose à ce cadavre qui devrait être d'autant plus disposé à me répondre qu'il a été de lui-même au-devant de la mort, et que pas un n'a vu frissonner une fibre du cadavre pour lui répondre oui ou pour lui répondre non.

Oh ! mon ami, quand tu étais là, je croyais, parce qu'il est facile de croire quand on est pleine d'espérance, d'amour et de joies ; mais loin de toi, dans mon isolement, dans ma solitude, dans ma douleur, je ne m'arrête pas même au doute ; et je ne crois qu'à l'absence du bien et du mal, qu'au repos éternel, qu'à la dissolution de notre être dans le sein de cette nature ignorante qui produit, sans plus d'affection pour l'un que pour l'autre, l'arbre vénéneux et la plante bienfaisante, le chien qui caresse son maître, le serpent qui mord celui qui l'a réchauffé.

A trois heures du matin, j'entendis une voiture rouler sur le pavé du village et s'arrêter à la porte de la prison.

On frappa, les portes s'ouvrirent, et, conduite par le geôlier et par Jacinthe, qui resta à la porte, entrait madame de Condorcet.

Son premier mouvement fut de se jeter à corps perdu sur le lit où était étendu le corps de son mari.

Je profitai de la douleur dans laquelle elle était plongée, pour sortir de la chambre, redescendre dans la rue et m'éloigner rapidement.

A six heures du matin, j'étais rentrée chez moi et je m'endormais tranquillement.

Ma résolution était prise.

XII

Mon premier soin en m'éveillant fut de compter le peu d'argent qui me restait.

Il me restait cent dix francs en argent, à peu près trente ou quarante mille francs en assignats. Mais la chose revenait au même, puisqu'un pain qui coûtait douze sous en argent coûtait quatre-vingts francs en assignats.

Je devais un mois à Jacinthe ; je lui payai ce mois et deux autres d'avance, en tout soixante-quinze francs.

Il me resta cent trente-cinq francs.

Je ne dis rien à la pauvre fille de ma résolution et continuai de vivre comme d'habitude.

Hélas ! personne ne vivait plus comme d'habitude ; nous étions sinon dans la nuit éternelle, du moins dans le crépuscule qui y conduit. 93 était un volcan, mais sa flamme était une lumière. A cette époque, on vivait et l'on mourait ; aujourd'hui l'on agonise.

Il y avait des cris dans les rues : on criait l'*Ami du peuple*,

L'ami du peuple est mort ;

On criait le *Père Duchesne*,

Le père Duchesne est mort ;

On criait le *Vieux Cordelier* ;

Le vieux cordelier est mort.

On disait : voilà Danton qui passe ! Et l'on courait pour voir Danton.

Aujourd'hui l'on dit : Voilà Robespierre qui passe ! et l'on ferme sa porte pour ne pas voir Robespierre.

Je l'ai vu pour la première fois et je l'ai reconnu tout de suite.

J'étais allée au cimetière Monceaux, je ne dirai pas prier, sur les tombes de Danton, de Desmoulins et de Lucile, — tu ne m'as pas appris à prier — mais les consulter.

J'espérais que les tombes des tribuns seraient plus éloquentes que le cadavre du philosophe.

La mort c'est non seulement la nuit, c'est surtout le silence.

Les fosses de nos amis sont près du mur qui sépare le cimetière du parc réservé de Monceaux.

J'entendis parler de l'autre côté du mur. J'eus la curiosité de savoir qui osait d'une parole si élevée venir troubler les morts.

Le mur est bas, une pierre tombée du mur me permit de regarder par-dessus.

Je regardai. C'était lui, Robespierre.

Il paraît que tous les jours il a besoin d'une promenade de deux heures, et qu'il a choisi le parc réservé de Monceaux.

Sait-il que la mort est à deux pas de lui?

Sait-il qu'un mauvais petit mur le sépare seul de l'enclos aride du lit de chaux vive et dévorante où il a couché Danton, Camille Desmoulins, Hérault de Séchelles, Fabre d'Eglantine? Est-ce un défi qu'il jette aux morts comme il l'a jeté aux vivants?

Il marchait vite, ses compagnons avaient peine à le suivre. Les yeux clignotant, les muscles de la face agités, épuisé, maigri, où va-t-il donc ainsi et quand s'arrêtera-t-il?

Il est temps cependant. A force de voir guillotiner des femmes et des enfants, la peur de la guillotine a passé

Le journal de Prudhomme, le seul qui reste, et qui après avoir cessé vient de reparaître, racontait, il y a quelques jours, qu'un curieux, en revenant de voir fonctionner l'échafaud, demandait à son voisin :

— Que pourrais-je bien faire pour être guillotiné?

L'autre jour, un des condamnés lisait quand on l'appela. Il se laissa faire sa toilette tout en lisant, continua de lire jusqu'à l'échafaud, au pied de la guillotine, mit le signet, posa le livre sur le banc de la charrette, puis donna ses bras à lier.

Avant-hier, c'est Jacinthe qui m'a raconté cela, cinq prisonniers échappent aux gendarmes, non pas pour se sauver, mais pour aller une fois encore au Vaudeville.

L'un des cinq revient au tribunal qui l'a condamné :

— Pouvez-vous me dire où sont mes gendarmes? je les ai perdus.

Elle sait qu'il reste encore quatre girondins cachés, deux à Bordeaux, deux dans la grotte de Saint-Emilion.

Elle ne sait pas leur nom ; elle aura de leurs nouvelles et m'en donnera.

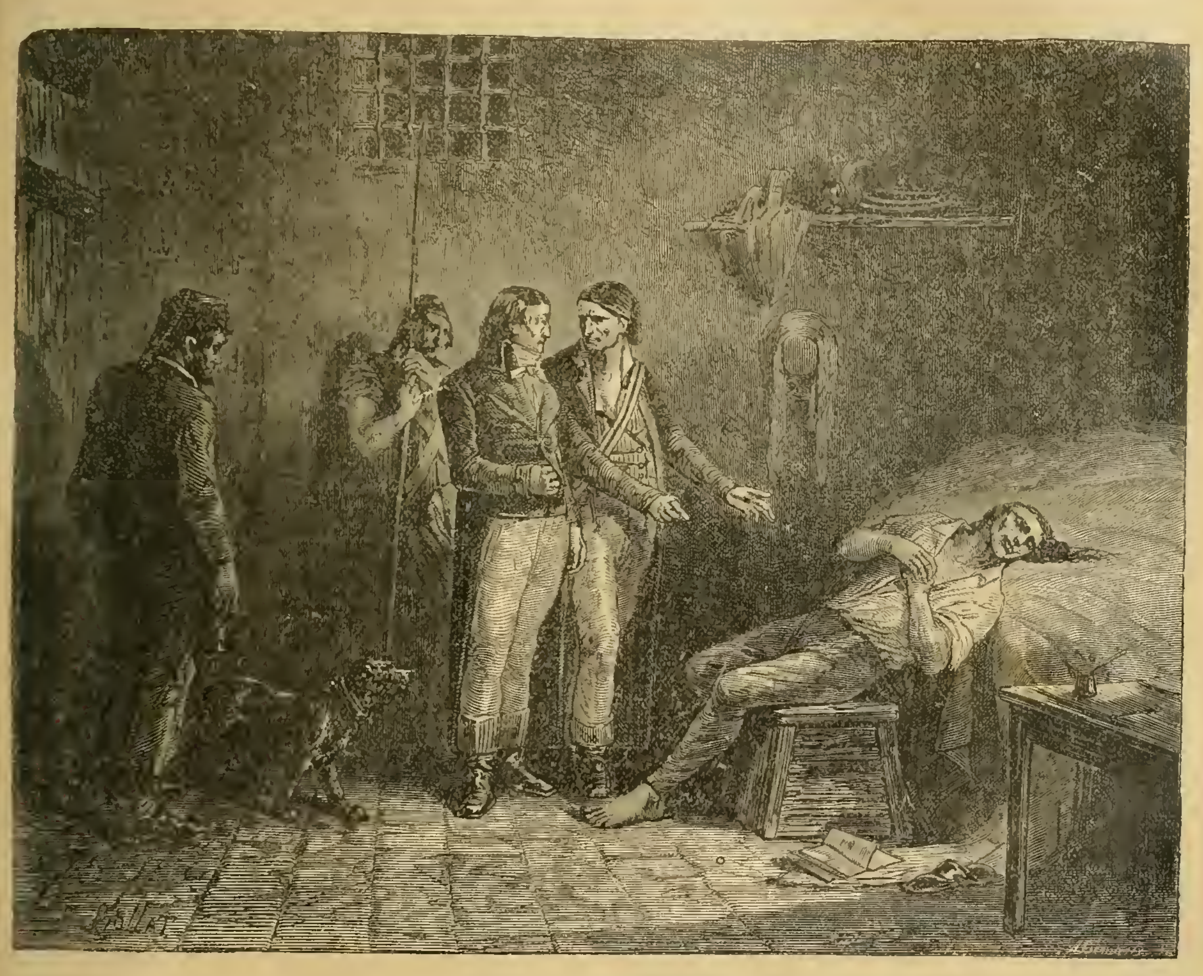
Oh ! mon bien-aimé Jacques, qu'y aurait-il d'étonnant que tu fusses un de ces quatre réservés !

D'ici à un mois, d'ici à deux mois, tout peut changer. On hait bien Robespierre, je te jure.

Depuis la mort de Danton, tout est retombé sur lui. On n'oublie pas que c'est leur appel à la clémence qui a poussé nos amis dans la tombe.

Robespierre a tué les femmes, les femmes le tueront, non dans le sens matériel de Charlotte Corday, mais moralement.

La mort de Charlotte Corday, calme, intrépide, sublime, a fondé une religion, la religion de l'admiration.



Le prisonnier s'était empoisonné pendant la nuit.

Un homme est trouvé endormi dans une des tribunes de la Convention

— Que faites-vous ici ? lui demande-t-on.

— J'étais venu pour tuer Robespierre ; mais, comme il parlait, je me suis endormi

J'ai eu la visite de madame de Condorcet, qui est venue me faire ses remerciments.

C'est une virginale figure, que Raphaël aurait prise pour type de la métaphysique. Elle a trente-trois ans. Elle a d'abord été chanoinesse. Ce n'est pas pour revenir près d'elle que Condorcet s'est exposé à être pris, c'était pour s'en éloigner, au contraire ; il était caché rue Servandoni, et, une fois par semaine, tremblante et le cœur brisé, elle allait le voir.

Il s'effraya des dangers que courait sa femme. Il s'était fait donner par Cabanis un poison sûr. Comme moi, il avait fixé un terme à son supplice. Il devait terminer son livre du *Progrès de l'esprit humain*. Le 6 avril, il écrivit la dernière ligne dans la nuit, et, au point du jour, il partit.

Il n'alla pas loin, comme on voit. A Clamart, il fut reconnu ; à Bourg-la-Reine, il s'empoisonna.

Il était réservé à cette pauvre femme *triste jusqu'à la mort*, comme dit l'Evangile, de me donner un moment de joie.

Celle de la Dubarry, pauvre créature criant sur l'échafaud : « Un instant encore, monsieur le bourreau, un instant encore », a fondé la religion de la pitié.

Mais l'exécution de notre pauvre Lucile a fait plus que tout cela. Il n'y a pas eu une créature humaine, de quelque opinion qu'elle soit, qui n'ait eu le cœur arraché de cette mort.

Qu'avait-elle fait? Elle avait voulu sauver son amant ; elle avait erré autour de la prison ; elle avait prié, pleuré ; elle avait écrit à Robespierre : Vous m'avez aimée, vous avez voulu m'épouser.

Là peut-être était le crime, surtout si mademoiselle Cornélie Duplay avait lu la lettre.

A Lucile, tout le monde a dit : Oh ! ceci c'est trop !

Et voici la preuve de ce que je te disais, mon bien-aimé Jacques. Comme je l'ai dit plus haut, madame de Condorcet tient un petit magasin de lingerie et a son atelier de peinture à quelques maisons de celle qu'habite Robespierre ; un grand rassemblement et beaucoup de bruit l'ont attirée à sa fenêtre.

Ce bruit se faisait devant la maison du menuisier Duplay.

Voilà ce qui est arrivé une jeune fille royaliste, fille d'un

papetier de la Cité, s'est présentée trois fois pour voir Robespierre.

A la troisième fois son insistance a inspiré des soupçons à mademoiselle Cornélie, qui a appelé les ouvriers et a arrêté la jeune fille.

Elle avait deux petits couteaux dans un panier.

Interrogée sur la cause de son insistance. elle n'a répondu autre chose. sinon qu'elle avait voulu voir ce que c'était qu'un tyran.

Elle a été conduite à la Force, et fera partie d'une grande fournée que l'on prépare, sous le titre des assassins de Robespierre.

Le soir, aux jacobins, Legendre et Rousselin ont demandé, en pleurant de crainte, que l'on donnât une garde à Robespierre.

Ainsi, quand un homme est condamné, et celui-là l'est, amis et ennemis se réunissent pour le perdre.

La pauvre petite Renaud. son ennemie, l'appelle tyran en voulant le tuer.

Rousselin et Legendre, ses amis, l'ont proclamé tyran en demandant une garde pour lui.

J'ai passé toute la nuit à rêver, mon bien-aimé, et à me demander, puisque j'étais décidée à mourir, si mieux ne valait pas utiliser ma mort.

Ainsi il doit faire, à ce que l'on raconte, une grande solennité, une fête à l'Etre suprême, dans laquelle il se symbolisera lui-même comme le rédempteur du monde.

Ce n'est pas assez pour cet homme d'être maître, il veut être Dieu.

Je me demandais si ce ne serait pas un grand exemple à donner que de le frapper au milieu de son triomphe.

Mais si c'est un grand exemple à donner, pourquoi Dieu ne le donne-t-il pas?

Du moment où un pareil homme existe, c'est que Dieu permet son existence. Du moment où Dieu permet son existence, c'est qu'il le sert dans ses vues.

Vit-il comme instrument de punition divine?

Non, car il ne frapperait que les mauvais; non, car il épargnerait les femmes et les enfants.

Vit-il par oubli ou par indulgence?

Est-ce à l'homme en ce cas de corriger les défaillances de Dieu?

Non, mon bien-aimé, je n'ai l'âme ni d'une Jahel, ni d'une Judith, ni d'une Charlotte Corday. J'aime mieux me présenter à l'être inconnu qui me recevra de l'autre côté de la vie les mains pures de sang.

J'aurai assez à rendre compte du mien.

Sa fameuse fête a eu lieu. Jamais tant de fleurs n'ont jonché le chemin que le jour de sa fête, Dieu lui-même parcourait autrefois. On dit que le règne du sang est fini, que celui de la clémence lui succède. Robespierre a officié comme pontife de l'Etre suprême.

La guillotine a disparu de la place de la Révolution?

Oui, mais comme disparaît le soleil pour reparaître le lendemain, comme le soleil elle s'est couchée à l'occident et s'est relevée à l'orient.

Les exécutions se feront désormais au faubourg Saint-Antoine, voilà ce que Paris aura gagné à la fête de l'Etre suprême.

Les charrettes n'auront plus à traverser le Pont-Neuf, la rue du Roule et la rue Saint-Honoré.

Robespierre veut bien condamner, mais il ne veut pas que les condamnés crient en passant, comme Danton, devant la maison du menuisier Duplay :

— Je t'entraîne, Robespierre! Robespierre, tu me suis!

C'est pourtant une belle fête que celle qu'on lui prépare.

Cinquante-quatre personnes pour un jour, dont sept ou huit femmes jolies et deux ou trois toutes jeunes.

Si le procès pouvait tarder un peu, j'aurais l'espoir d'en être.

On raconte tous les jours des choses horribles et qui font monter la colère publique comme la lave d'un volcan.

Voilà ce qui s'est passé hier au Plessis :

Un condamné nommé Osselin, nom d'une triste célébrité, au moment où on l'appela pour le faire monter sur la charrette, à défaut d'autre arme, s'enfonça un clou dans le cœur.

On le prit et on le traîna. Lui poussait toujours le clou, mais ne parvenait pas à se tuer. Les geôliers en avaient pitié et le tiraient en arrière, disant :

— Il est mort.

Les aides du bourreau le tiraient en avant, en disant :

— Il vit!

Ils furent les plus forts. On mit la charrette au trot, et l'ont put le guillotiner vivant encore.

Ne trouves-tu pas, mon bien-aimé, que de pareilles choses souillent la lumière de Dieu, et qu'on est honteux de vivre encore quand on les a vues?

J'ai envie de jeter les deux ou trois louis qui me restent dans la Seine afin d'en finir plus vite.

Habituons-nous à la mort en partant un peu cimetière.

Te rappelles-tu, mon bien-aimé, cette magnifique scène d'*Hamlet* où, les fossoyeurs plaisantant entre eux, l'un demande à l'autre quel est le monument qui dure le plus longtemps, et qui, voyant son interlocuteur s'égarer de plus en plus, lui dit :

— Imbécile! c'est une fosse, puisque le jugement dernier doit seul en voir la fin.

Eh bien! mon ami, dans notre époque où rien n'est solide, la fosse a atteint la fragilité de toutes les choses humaines.

Cette grande pitié inspirée par la mort des femmes, et qui après la mort de Lucile s'est écriée : *C'est trop!*

Eh bien! elle s'est éteinte.

Comment n'en serait-il pas ainsi? Les charrettes, jusqu'à Danton et Lucile, étaient de vingt ou vingt-cinq condamnés; aujourd'hui elles sont de soixante.

C'est une maladie aiguë qui est devenue chronique.

La guillotine a l'habitude de prendre son repas de deux à six heures du soir; on vient la voir manger comme les animaux féroces du Jardin des Plantes. A une heure, les charrettes se mettent en route pour lui apporter sa viande

Au lieu de quinze à vingt bouchées qu'elle faisait, elle en fait cinquante ou soixante, voilà tout : l'appétit lui est venu en mangeant.

Aujourd'hui c'est une sorte de routine, une mécanique arrangée.

Fouquier-Tinville tourne la roue et se grise en la tournant. Il y a deux jours, il a proposé de mettre la guillotine dans le théâtre même.

Mais tout cela fait des morts, et aux morts il faut des cimetières.

La pléthore cadavérique a commencé par la Madeleine. Il est vrai que le roi, la reine et les girondins sont là.

Les voisins ont dit : Assez! et l'on a fermé le cimetière pour ouvrir celui de Monceaux.

Danton, Desmoulins, Lucile, Fabre d'Eglantine, Hérault de Séchelles, etc., etc., l'ont inauguré.

Puis, comme il n'a que vingt-neuf toises de long sur dix-neuf de large, il a été bientôt plein. La guillotine changea de place.

On lui donna le cimetière Sainte-Marguerite. Il était déjà comble à soixante cadavres par jour. Il ne tarda point à déborder.

Il y eût eu un remède c'eût été de jeter un pied de chaux sur chaque mort; mais les suppliciés étaient pêle-mêle avec les autres morts. Il fallait tout brûler, morts des faubourgs et morts de la ville.

Par une piété qui se comprend, le faubourg ne voulut pas laisser brûler ses morts.

On transporta les suppliciés à l'abbaye Saint-Antoine, mais voilà qu'à sept ou huit pieds de profondeur on trouve l'eau, et que tous les puits du quartier risquent d'être empoisonnés.

Les hommes se taisent mais la terre parle, elle dit qu'on la surmène; elle se plaint qu'on lui donne plus de morts qu'elle n'en peut décomposer.

Je t'avoue, mon bien-aimé, que plus j'approche du terme que je me suis fixé à moi-même, plus je pense à mon pauvre corps. Que va dire mon âme, qui en a toujours eu un si grand soin, quand elle va planer au-dessus de lui et le voir, repoussé par l'argile, se fondre et bouillonner au soleil? J'ai envie d'écrire à la Commune qui me paraît très embarrassée, et de proposer de brûler les corps comme à Rome.

Seulement il ne faut pas que je perde de temps; nous sommes au 9 juin, et dans quelques jours...

XIII

A la bonne heure, on a rétabli la guillotine sur la place de la Révolution. Cela m'a rendu toute ma tranquillité.

J'étais horriblement contrariée de ne pas mourir sur la place des gens comme il faut.

Que veux-tu, mon bien-aimé Jacques, le sang ne ment pas, et quoiqu'il ne me reste de mes terres, de mes châteaux, de mes maisons, de mes fermes, de mes cent mille francs de rentes enfin, que huit francs dans mon tiroir, je n'en suis pas moins mademoiselle de Chazelay!

Il y a du moins un point sur lequel je suis tranquillisée, c'est l'immortalité de l'âme. Du moment où Robespierre l'a reconnue au nom du peuple français, c'est qu'elle existe. Un peuple tout entier et aussi intelligent que le nôtre n'aurait pas unanimement reconnu une chose qui ne lui serait pas matériellement prouvée.

La fête des chemises rouges approche. On dit que ce sera pour le 17 de ce mois.

C'est probablement le dernier spectacle de ce genre que je verrai.

Les deux principaux personnages de ce terrible drame sont la mère et la fille.

Madame et mademoiselle de Saint-Amarante.

La mère est veuve, dit-elle, d'un garde du corps tué au 6 octobre.

La fille est mariée au fils de M. de Sartines.

Ces deux dames, royalistes d'opinion, recevaient beaucoup ; elles habitaient la maison qui fait l'angle de la rue Vivienne.

Elles avaient dans leur salon, où l'on jouait, beaucoup de portraits du roi et de la reine.

Robespierre jeune était un des habitués de la maison.

Je t'ai dit l'espèce de réaction qui commence à s'organiser contre Robespierre aîné.

On arrêta les deux femmes et tous les habitués de leur maison.

On espérait que Robespierre jeune sauvegarderait ses deux amies. Alors Robespierre aîné revenait à la clémence. Mais il y revenait par des femmes royalistes et par des créatures tarées.

La calomnie avait un beau champ à exploiter.

Mais Robespierre n'avait pas la fibre fraternelle tellement tendre qu'il ne tombât dans le piège. Il ordonna encore qu'on leur adjoignît la fille Renaud, qui s'était présentée chez lui pour voir ce que c'était qu'un tyran, et cet homme qui, venu pour l'assassiner, s'était endormi dans les tribunes.

Puis, comme à plus juste raison il était le père de la patrie, il fut convenu que la fournée de ses assassins marcherait à l'échafaud en chemises rouges.

Ce sera une grande fête, d'autant mieux que le 17 juin coïncidera justement avec la fin de mes ressources.

Mon bien-aimé, j'ai eu hier dix-sept ans ; pendant dix ans, je n'ai été ni heureuse ni malheureuse, n'ayant ni le sentiment de la joie ni celui de la tristesse ; pendant quatre ans, j'ai été aussi parfaitement heureuse qu'une femme peut l'être : j'ai aimé, j'ai été aimée.

Depuis deux ans ma vie se passe en alternatives d'espérances et d'angoisses ; comme je n'ai jamais fait de mal à personne, je ne suppose pas que Dieu veuille m'éprouver et à plus forte raison me punir Peut-être vaudrait-il mieux pour moi à cette heure, au lieu de l'éducation philosophique que j'ai reçue de toi, avoir reçu d'un prêtre l'éducation catholique qui dispose le chrétien à recevoir le bien comme le mal en bénissant Dieu ; mais ma raison se refuse à un autre raisonnement que celui-ci :

Ou Dieu est bon ou Dieu est mauvais.

Si Dieu est bon, il ne peut envoyer le mal à qui n'a point fait le mal.

Si Dieu est mauvais, je le renie ; ce n'est pas mon Dieu.

Rien ne pourra me faire croire qu'une chose injuste sorte d'une essence céleste.

J'aime mieux en revenir, mon bien-aimé, à cette grande et intelligente philosophie qui n'admet pas un Dieu personnel, s'occupant des individus quand il a à régler l'ordre universel de la nature.

« Il faut l'ordre de Dieu pour qu'un passereau tombe, » dit Hamlet.

Mais Dieu a dit une fois pour toutes : les passereaux tomberont ; — et les passereaux tombent.

Quand, où, comment, Dieu ne s'en inquiète.

Il en est de nous, mon bien-aimé, comme des passereaux. Dieu a peuplé notre globe de toutes les races vivantes, depuis le monstrueux éléphant jusqu'à l'invisible infusoire ; éléphant ou infusoire ne lui ayant pas plus coûté à créer l'un que l'autre, il n'aime pas plus l'un que l'autre. Il a pris ses mesures pour la conservation des races.

Pourquoi la race humaine croit-elle particulièrement avoir un Dieu pour elle? Est-ce parce qu'elle est la plus insoumise, la plus vindicative, la plus féroce, la plus orgueilleuse des races? Aussi vois le Dieu qu'elle s'est fait, le Dieu des armées, le Dieu des vengeances, le Dieu des tentations ; n'a-t-elle pas introduit ce blasphème dans sa plus sainte prière ; *ne nos inducas in tentationem?* Vois-tu, mon bien-aimé, Dieu s'ennuyant dans sa grandeur éternelle, dans sa majesté inouïe, et s'amusant à quoi?

A nous induire en tentation.

Et l'on nous ordonne de prier Dieu le soir et le matin, de lui demander de nous pardonner nos offenses.

Demandons-lui d'abord de nous pardonner nos prières quand elles sont une offense.

Et puis cet orgueil, à nous autres pygmées, de croire que nous pouvons offenser Dieu !

En quoi ? Comment? — En le méconnaissant?

Nous ne le méconnaissons pas, nous le cherchons.

S'il eût voulu être connu, il se fût révélé.

Comprends-tu Dieu se faisant énigme et se donnant à deviner à l'homme pendant l'éternité?

De sorte que chaque peuple s'est fait un Dieu à sa guise, qui n'est bon que pour lui seul et qui ne peut pas servir aux autres.

Les Hindous se sont fait un Dieu à quatre têtes et à quatre mains, tenant dans ses quatre mains la chaîne qui soutient les mondes, le livre de la loi, le poinçon à écrire et le feu du sacrifice.

Les Egyptiens se sont fait un Dieu mortel, et dont l'âme, à sa mort, passe dans le corps d'un bœuf.

Les Grecs se sont fait un Dieu parricide ; tantôt cygne, tantôt taureau, jetant d'un coup de pied du ciel sur la terre le seul fils légitime qu'il ait eu.

Les Juifs se sont fait un Dieu jaloux et vindicatif, qui noie la terre pour rendre les hommes meilleurs, et qui s'aperçoit qu'ils sont plus mauvais après qu'auparavant.

Seuls les Mexicains se sont fait un Dieu visible, le soleil.

Nous, les privilégiés de la création, nous avons eu l'Homme-Dieu à la morale sainte ; il nous a donné une religion faite d'amour et de dévouement.

Mais allez la chercher, perdue qu'elle est dans les dogmes de l'Eglise, avec le prêtre — roi de Rome — qui, au lieu, comme le divin fondateur, de rendre à César ce qui appartient à César, fait commerce de trônes, lui dont le royaume n'est pas de ce monde !

Seigneur ! Seigneur ! au moment où je vais paraître devant vous, je ferais peut-être mieux de prier, de m'humilier, de croire, de soumettre mon intelligence à la foi, c'est-à-dire de ne pas croire à ce que je vois et de croire à ce que je ne vois pas. Mais si vous m'avez donné cette intelligence, c'est pour que je m'en serve. Vous l'avez dit : La lumière n'est pas faite pour être mise sous le boisseau. Le soleil est fait pour éclairer la terre.

Non, Seigneur, non, âme du monde, non, créateur de l'infini, non, maître de l'éternité, non je ne croirai jamais que ta suprême jouissance soit d'être adoré par ce troupeau vulgaire qui te reçoit tout fait des mains de ses prêtres et qui t'enferme dans le dogme étroit de la croyance irraisonnée, quand l'univers tout entier n'est pas assez large pour te contenir !

C'est aujourd'hui que se célèbre la messe rouge au grand autel de la Révolution.

Hier, madame de Condorcet est venue pour me voir ; elle avait quelque chose à m'apprendre

J'étais allée dire adieu à mes tombes du cimetière Monceaux.

J'irai aujourd'hui vers deux heures chez madame de Condorcet ; elle demeure rue Saint-Honoré, 352. Je serai à merveille pour voir passer le cortège.

Maintenant, mon ami, je ne sais pas moi-même ce qui va se passer, je ne sais pas si ce manuscrit te sera jamais remis, car j'ignore ce que tu es devenu, j'ignore si tu vis, j'ignore si tu es mort.

Madame de Condorcet est la seule personne que je connaisse au monde : si tu n'es qu'exilé et que tu rentres en France, elle est plus à même que personne de savoir ton retour : c'est donc entre ses mains que je dépose mon manuscrit.

Pourrai-je le continuer en prison? pourrai-je jusqu'au moment où je monterai sur la fatale charrette te dire : je t'aime? Non ; t'écrire je t'aime ; te le dire, je le pourrai toujours, et ce sera le dernier mot que je jetterai au vent sur l'échafaud, et la hache le coupera en deux dans ma gorge.

Au reste, je l'emporte avec moi ; peut-être ce qu'elle avait à me dire a-t-il quelque importance, et peut-être chez elle aurai-je encore le temps d'ajouter quelque chose.

J'avais bien fait de l'emporter, tu sauras du moins que je ne suis morte, mon bien-aimé, qu'après avoir perdu ma dernière espérance.

On a lu hier à la Convention cette lettre de l'agent de Robespierre à Bordeaux.

Bordeaux, 13 juin, au soir.

« Vive la République une et indivisible.

« Les deux girondins que l'on savait cachés à Bordeaux ont été dénoncés et arrêtés. Un d'eux s'est poignardé et est mort sur le coup.

« Les deux autres sont dans les grottes de Saint-Emilion, où on les chasse avec des chiens.

« Huit heures du soir.

« J'apprends à l'instant qu'on vient de les prendre. Malheureusement l'un des deux a été étranglé dans la lutte.

« Les deux survivants ont refusé de dire leurs noms ; ils sont inconnus à Bordeaux.

« Demain soir la guillotine en aura fait justice.

« Vive la République ! »

Il y a quatre jours que la lettre est écrite, par conséquent ils sont morts !

Si tu étais une de ces quatre victimes, comment ton âme n'est-elle pas venue me dire adieu?

Une fois mort, tu as su où j'étais, les morts savent tout.

Ou tu n'étais point parmi eux, ou il n'y a pas d'âme.

Oh! moi, si tu vis, j'irai te dire adieu partout où tu seras, à moins que...

Voici le cortège des assassins de Robespierre.

C'est vraiment très beau: cinquante-quatre chemises rouges, pense donc! Dix charrettes, elles ont mis deux heures pour venir de la Conciergerie ici.

Et la maison du menuisier Duplay qui est fermée comme le jour de l'exécution de Danton et de Camille Desmoulins!

Je comprends les fenêtres fermées ce jour-là, c'étaient des amis.

Mais aujourd'hui, Robespierre, ce sont tes assassins; est-ce que tu n'en serais pas bien sûr, est-ce que tu n'y croirais pas?

En ce cas, tends une chaîne en travers de la rue, et que le cortège d'innocents n'aille pas plus loin que ta porte.

Ne peux-tu pas faire une fois grâce, toi qui tues tous les jours?

Voilà une belle occasion de jouer le dieu.

Allons, souverain pontife, étends la main, et prononce le fameux *quos ego!* de Neptune.

Ah! cette fois l'offrande est digne de la divinité.

On t'a glané cette gerbe humaine sur tous les degrés de l'échelle sociale. Voilà madame Sainte-Amarante et sa fille: voici quatre municipaux: Marino, Soulès, Froidiez et Daugé; voici mademoiselle de Grandmaison, une artiste des Italiens; voici Louise Giraud, qui a voulu voir ce que c'était qu'un tyran.

Elle l'a vu.

Et cette pauvre petite fille de seize ans, cette malheureuse Nicole, qui n'a rien fait que porter à manger à sa maîtresse.

Oh! que cela va être beau à voir; l'exécution durera au moins une heure.

Puis des canons, des soldats. On n'a rien vu de pareil depuis l'exécution de Louis XVI.

Adieu, mon ami, adieu, mon bien-aimé, adieu, ma vie, adieu, mon âme, adieu, tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'aime, tout ce que j'aimerai jamais... Adieu!

Je vais voir tout cela et jeter ma malédiction à cet homme.

XIV

(SUITE DU MANUSCRIT D'ÉVA SUR DES FEUILLES VOLANTES)

La Force, 17 juin 1794, au soir.

Je suis à la Force, dans la chambre longtemps occupée par Vergniaud

Voilà ce qui est arrivé.

Voulant assister à l'exécution, je suis descendue de chez madame de Condorcet, et je me suis mise non pas à suivre, mais à précéder la charrette.

Un homme en grand uniforme de général, couvert de plumes et de panaches, faisant le moulinet avec un grand sabre, frayait le chemin à la charrette.

C'était le général de la commune, Henriot. On eut soin de me dire qu'il ne se faisait le maréchal des logis de la guillotine que dans les occasions solennelles.

Celui qui me donna ces explications était une espèce de bourgeois de quarante-cinq ans, large d'épaules, et fort connu, à ce qu'il paraît, du peuple de Paris, car sans qu'il eût besoin de se servir de sa force, la foule s'ouvrait devant lui en saluant.

— Monsieur, lui dis-je, j'ai le plus grand intérêt à voir ce qui va se passer, voulez-vous me permettre de marcher près de vous, afin que je profite de votre force et même de votre popularité?

— Faites mieux que cela, ma petite citoyenne, me dit le gros homme, prenez mon bras, mais ne m'appelez pas *monsieur*; c'est une anse qui, ajoutée au nom, sent un peu trop l'aristocrate pour un faubourien comme moi; prenez mon bras, et, si vous voulez bien voir, vous serez servie à souhait.

Je pris son bras. Ce que je voulais, c'était voir, mais surtout être vue.

Il n'avait pas promis plus qu'il ne pouvait tenir. Quoique très épaisse, la foule continuait à s'ouvrir devant lui avec force coups de chapeau, et, au bout de dix minutes, nous nous trouvâmes placés au même endroit où j'étais avec Danton le jour de l'exécution de Charlotte Corday, c'est-à-dire sur le côté droit de la guillotine.

Derrière moi était la fameuse statue de la Liberté, sculptée par David pour la fête du 10 août.

Seulement, qu'étaient devenues les deux colombes réfugiées dans les plis de sa robe?

Les charrettes s'arrêtèrent dans l'ordre où elles étaient sorties de la cour de la Conciergerie, au milieu des cris des insulteurs.

On n'avait point rangé les condamnés par plus ou moins coupables, afin de commencer par ceux-ci et de finir par ceux-là; non, l'on savait bien que cette fois tous les coupables étaient innocents.

Tu ne pourras jamais te faire une idée, mon bien-aimé Jacques, de l'aspect que présentait cette effroyable boucherie.

Une heure, une heure durant, pendant une longue heure, l'horrible machine fonctionna, retombant cinquante-quatre fois, et chaque fois tranchant une vie avec toutes ses illusions, toutes ses espérances.

C'étaient les bourreaux qui étaient las; c'étaient les patients qui les pressaient.

Je sentais l'homme au bras duquel j'étais appuyée qui, chaque fois que le couteau tombait, serrait d'un mouvement convulsif et en frissonnant mon bras sur sa poitrine, et qui murmurait tout bas:

— Oh! c'est trop, c'est trop! Des hommes, passe encore! Mais des femmes! oh! des femmes!

Enfin il ne resta plus que la pauvre petite fille, la petite ouvrière, qui n'avait fait que porter à manger à mademoiselle de Grandmaison. Le mouchard qui l'avait arrêtée racontait que, lorsqu'il arrivait au septième étage, où elle logeait, sous le toit, sans autre meuble qu'une paillasse, les larmes lui étaient venues aux yeux et qu'il avait dit au comité qu'il était impossible de faire mourir cette enfant. Mais ses observations n'avaient point été écoutées, elle avait été jugée, condamnée, mise sur la charrette avec les autres. Elle avait vu, la pauvre créature, guillotiner ses cinquante-trois compagnons, elle était morte cinquante-trois fois en eux avant de mourir.

Enfin son tour était venu.

— Oh! murmurait mon protecteur, et celle-là aussi, et celle-là aussi! Est-ce que vous ne trouvez pas que c'est infâme? et devant tant d'hommes qui ne disent rien! Oh! voilà qu'ils la prennent, voilà qu'ils la font monter sur l'échafaud! n'ont-ils pas de honte! Tenez! tenez! elle s'arrange d'elle-même sur la planche...

On entendit alors une voix douce qui dit:

— Monsieur le bourreau, suis-je bien comme cela?

Puis la planche bascula, on entendit un coup sourd.

L'homme auquel je m'appuyais tomba comme foudroyé; moi, au milieu de ce lugubre silence, je criai:

— Ah! maudit soit Robespierre et le jour où il a donné ce spectacle à la terre et au ciel!... Maudit! maudit! maudit!

Il se fit un grand mouvement: je me sentis emportée, et, tandis qu'on m'emportait, j'entendis ces mots:

— Le citoyen Santerre qui s'est trouvé mal! c'est pourtant un homme, celui-là.

Quand j'eus assez repris mes sens pour me rendre compte de ce qui se passait, je me vis dans un fiacre avec deux agents de police qui me conduisaient en prison.

Seulement, ne connaissant pas du tout le quartier de Paris où j'étais, n'y étant jamais venue, je demandai où l'on me conduisait:

Un des agents répondit:

— A la Force.

Au moment d'arriver, je lus à l'angle du carrefour, *rue Pavée*, puis une porte massive s'ouvrit. Je me trouvai dans une cour; on me fit descendre et entrer dans une geôle.

Là on me demanda mon nom.

— Eva, répondis-je.

— Votre nom de famille?

— Je n'ai pas de famille.

— Qu'a-t-elle fait? demanda le geôlier.

— Elle a poussé des cris séditieux.

Mon écrou fut promptement fait.

— C'est bien, dit le geôlier; maintenant vous pouvez vous retirer.

Les deux hommes sortirent.

Le concierge me fit monter au deuxième. Arrivé au corridor, il siffla un énorme chien.

— N'ayez pas peur, me dit-il, il n'a jamais fait de mal à personne.

Il me fit flairer par lui.

— Là! dit-il; maintenant, voici votre véritable gardien. Si jamais vous essayez de fuir, ce dont je doute que vous ayez envie, c'est lui qui sera chargé de vous en empêcher. Mais il ne vous fera aucun mal, Tranquillisez-vous. N'est-ce pas, Pluton? L'autre jour, un prisonnier a tenté de s'évader; Pluton l'a pris par le poignet et me l'a amené sans que sa main eût la moindre égratignure.

Arrivée à ma chambre:

— Est-ce que vous croyez que j'en ai pour bien longtemps? lui demandai-je.

— Pour trois ou quatre jours, peut-être.

— C'est bien long, murmurai-je.

Le geôlier me regarda avec étonnement.

— Seriez-vous pressée, par hasard?

— Enormément.

— En effet, dit-il philosophiquement, lorsqu'il faut en finir...

— Autant en finir tout de suite, répondis-je.

— Si vous êtes bien résolue, nous recauserons de cela.

— Comment ferez-vous?

— Je vous donnerai un tour de faveur, comme on dit au théâtre. C'est ici la prison des comédiens : nous avons eu ce qu'il y avait de mieux à l'Opéra ; nous avons dans ce moment-ci une partie de la Comédie-Française. En attendant, comment vivrez-vous?

— Comme on vit ici ; c'est la première fois que j'y viens, ajoutai-je en souriant, et je ne connais pas les habitudes de la maison.

— Je veux dire, avez-vous de l'argent pour que l'on vous fasse la cuisine seule, ou mangerez-vous à la gamelle?

— Je n'ai pas un denier, lui répondis-je, mais voici une bague; vous me nourrirez sur cette bague : elle répondra bien de deux ou trois jours de nourriture.

Le geôlier examina la bague en homme qui se connaissait en bijoux. En effet, depuis dix ans qu'il était à la Force, il lui en était passé quelques-uns entre les mains.

— Oh ! dit-il, je vous nourrirais deux mois sur cette bague que je ne ferais pas encore une mauvaise affaire.

Puis, appelant sa femme :

— Madame Ferney, dit-il.

Madame Ferney arriva.

— Voici la citoyenne Eva que je vous recommande, dit-il. Ecrouée sous inculpation de cris séditieux. Donnez-lui une bonne chambre et tout ce qu'elle vous demandera.

— Même du papier, de l'encre, et des plumes? demandai-je.

— Même du papier, de l'encre, et des plumes. C'est ce que nous demandent toutes nos prisonnières en arrivant.

— Allons, dis-je, je vois que je n'aurai pas le temps de m'ennuyer ici.

— J'en ai peur, fit le geôlier ; j'aimerais cependant bien à vous garder le plus longtemps possible.

— Même plus longtemps que ne durerait la bague? lui demandai-je en riant.

— Aussi longtemps que Dieu voudrait.

Cette douceur du geôlier, cette politesse de sa femme, ce mot *Dieu* vibrant sous la voûte d'une prison, tout cela ne laissait pas que de m'étonner un peu.

Il y était passé tant d'aristocrates dans ces prisons que la rudesse des geôliers avait fini par s'user à leur frottement.

Au reste, chose que je ne savais pas et que j'ai apprise, c'est que les Ferney avaient une réputation de bonté déjà faite parmi les prisonniers.

La bonne madame Ferney, tout en balayant ma chambre, tout en me mettant des draps blancs à mon lit, tout en me promettant de l'encre, des plumes et du papier pour le même soir, me demanda ce que j'avais fait pour avoir été mise en prison.

— Mais, lui dis-je, vous le savez par mon écrou. J'ai proféré des paroles séditieuses contre le roi Robespierre.

— Chut ! mon enfant, me dit-elle, taisez-vous. Nous avons ici une foule de gens qui font l'horrible métier d'espion. Ils viendront à vous, ils vous avoueront des crimes supposés pour tirer de vous des crimes véritables. Il y en a pour les femmes comme pour les hommes. Défiez-vous ; nous sommes obligés de recevoir cette vermine-là, mais autant que nous pouvons nous prévenons les prisonniers comme d'honnêtes gens que nous sommes.

— Oh ! moi, je n'ai rien à craindre.

— Ah ! ma pauvre enfant, les innocents eux-mêmes doivent trembler.

— Mais moi je suis coupable, moi j'ai crié à bas Robespierre ! à bas le monstre ! Je l'ai maudit.

— Pourquoi avez-vous fait cela?

— Pour mourir.

— Pour mourir? répéta la bonne femme étonnée.

Et, prenant la lumière, elle revint me regarder en face, ce qu'elle n'avait pas encore fait :

— Mourir? vous ! Quel âge avez-vous donc?

— Je viens d'avoir dix-sept ans.

— Vous êtes jolie.

Je haussai les épaules.

— Votre mise annonce que vous êtes riche.

— Je l'ai été.

— Et vous voulez mourir?

— Oui.

— Allons donc, patience ! fit-elle en baissant la voix ; ça ne peut pas durer longtemps, voyez-vous.

— Peu m'importe que cela dure longtemps ou que cela cesse bientôt.

— Je vois la chose, fit la mère Ferney en reposant sa lumière sur la table et en continuant son nettoyage. Pauvre jeunesse, ils lui ont guillotiné son amant, et elle veut mourir !

Je ne répondis rien, la geôlière continua sa besogne.

Puis, la besogne achevée, elle me demanda ce que je voulais pour souper.

Je lui demandai une tasse de lait.

Un instant après, elle remonta avec une tasse de lait, du papier, de l'encre et une plume.

— Vous ne savez pas qui l'on vient d'amener? dit-elle.

— Non.

— Santerre, mon enfant, le fameux Santerre, le roi du faubourg Saint-Antoine. Ah ! celui-là, par exemple, on ne le guillotinera pas sans que l'on crie. Voulez-vous le voir

— Je le connais.

— Bah !

— Non seulement j'étais à son bras quand on m'a arrêtée, mais je suis probablement cause de son arrestation. Je voudrais qu'il me pardonnât, voilà tout. Puis-je lui parler?

— Je vais le dire à Ferney, il ne demandera pas mieux Ah ! ici du moins, les prisonniers peuvent se voir et se consoler, ils ne sont pas au secret.

Elle sortit. Je restai pensive en me faisant cette éternelle question éternellement sans réponse :

Qu'est-ce donc que la destinée?

Voilà un patriote bien connu plutôt par son exagération que par son indifférence. Il a pris part à tout ce qui s'est passé depuis la prise de la Bastille jusque aujourd'hui. Il a tenu son faubourg comme un lion à la chaîne ; il a rendu d'énormes services à la Révolution. Il a la curiosité comme moi de voir cette dernière exécution. Je le rencontre ; la crainte d'être écrasée me fait m'appuyer à son bras. La vue du même spectacle nous produit un effet opposé. Il l'anéantit et m'exaspère. Du haut de son corps j'envoie une malédiction au bourreau, et nous voilà tous les deux dans la même prison, destinés probablement à la même charrette et au même échafaud. Si je ne l'avais pas rencontré, la même chose arrivait de moi, puisque c'était un parti pris. Mais la même chose arrivait-elle de lui?

En ce moment ma porte s'ouvrit, et j'entendis la grosse voix du brasseur qui disait :

— Où est-elle donc la jolie petite citoyenne qui veut que je lui pardonne? Je n'ai rien à lui pardonner.

— Si fait, lui dis-je, c'est moi probablement qui suis cause de votre arrestation.

— Qu'est-ce que vous dites là? C'est moi qui me suis évanoui comme une femme. C'est un crime que de s'évanouir? Mais qui va penser qu'un éléphant comme moi s'évanouira? Double, double brute que je suis ! Cependant avouez que cette petite Nicole, qui de sa voix si douce dit au bourreau : « Monsieur le bourreau, suis-je bien comme cela? » avouez que cela vous arrache l'âme. Vous n'avez pas pu avaler votre malédiction, vous la lui avez jetée à la face et vous avez bien fait ; qu'elle déchire les entrailles de ceux qui n'ont point osé la lui cracher au visage. Oh ! ces morts de femmes, voyez-vous, ces morts de femmes, c'est ce qui le tuera !

— Alors vous me pardonnez?

— Ah ! je crois bien ! Mais je vous loue ! mais je vous admire ! J'ai une fille de votre âge, pas si belle que vous ; eh bien, je voudrais qu'elle eût fait ce que vous avez fait, dût-elle mourir comme vous mourrez, et dussé-je la conduire à l'échafaud et y monter avec elle !

— Vous me faites du bien, monsieur Santerre. Sachant que vous aviez été arrêté à cause de moi, je ne serais pas morte tranquille.

— Morte ! vous ne l'êtes pas encore. Ah ! quand on va savoir dans le faubourg que je suis arrêté, cela va faire une rude bacchanale. Je voudrais être là pour voir mes ouvriers.

— Oui, mais arrêtons d'avance une chose, monsieur Santerre, c'est que, quelque chose qu'il arrive, vous ne ferez rien pour me sauver, attendu que je veux mourir.

— Mourir, vous?

— Oui, et, si je vous en prie, vous m'y aiderez même, n'est-ce pas?

Santerre secoua la tête.

— Dites encore une fois que vous me pardonnez et rentrez chez vous ; la citoyenne Ferney me fait signe qu'il est temps de nous séparer.

— Je vous pardonne de grand cœur, dit-il, quand notre connaissance devrait me conduire sur l'échafaud. — A demain !

— Comme vous dites cela : A demain !

Je me tournai vers madame Ferney :

— Pourrons-nous nous voir demain?

— Aux heures des promenades, oui

— Alors je dirai comme vous, citoyen Santerre, à demain.

Il sortit. Je pris ma tasse de lait et je me mis à t'écrire.

J'entends deux heures qui sonnent à l'Hôtel de Ville. Tu n'as pas l'idée de la tranquillité que me donne la certitude de mourir demain ou après-demain.

A la Force, 18 juin 1794.

Mon ami, je crois que je viens d'avoir de la mort l'idée la plus complète que l'on puisse avoir. J'ai dormi six heures d'un sommeil profond, sans rêve, avec toute absence du sentiment de la vie.

Et cependant quelque comparaison qu'on lui cherche, rien ne peut ressembler à la mort que la mort.

Si la mort n'était qu'un sommeil comme celui dont je sors, personne ne craindrait la mort plus qu'on ne craint le sommeil.

Lavoisier a dit que l'homme était un *gaz solidifié*, on ne peut pas réduire l'homme à une plus simple expression.

Le couperet vous tombe sur le cou et le gaz est fondu.

Mais le gaz qui a constitué l'homme, à quoi sert-il, que devient-il mêlé de nouveau au grand tout, c'est-à-dire retourné à sa source?

Ce qu'il était avant de naître?

Non, car avant de naître il n'avait pas été.

La mort est nécesaire, aussi nécessaire que la vie. Sans la mort, c'est-à-dire sans la succession des êtres, il n'y aurait pas de progrès, il n'y aurait pas de civilisation. C'est en montant les unes sur les autres que les générations élargissent leurs lointains.

Sans la mort le monde resterait stationnaire.

Mais que fait la mort des morts?

L'engrais des idées, le fumier des sciences.

Il n'est vraiment pas gai de penser que ce soit la seule chose à laquelle nos corps soient bons une fois devenus cadavres.

Fumier cette sublime Charlotte Corday! fumier cette bonne Lucile! fumier cette pauvre petite Nicole!

Oh! que le poète anglais est bien autrement consolateur quand il met dans la bouche du prêtre bénissant Ophélie sur sa couche funèbre, les quatre vers suivants!

O toi qui de tes jours n'as pu porter le faix,
Dans cet humble tombeau, vierge, repose en paix,
Pour que le Seigneur fasse, en ses métamorphoses,
Avec ton âme un ange, avec ton corps des roses.

Hélas! la science moderne admet encore que le corps fasse des roses, mais elle n'admet plus que l'âme fasse un ange.

Cet ange une fois fait, où le loger?

Tant que l'ignorance astronomique a cru à l'existence d'un ciel, on le loge au ciel; mais la science moderne a fait tout ensemble disparaître l'empyrée des Grecs, le firmament des Hébreux, le ciel des chrétiens.

Quand la terre était le centre du monde; quand, selon Thalès, elle était portée sur les eaux comme un grand navire; quand, selon Pindare, elle était soutenue par des colonnes de diamant; quand, selon Moïse, c'était le soleil qui tournait autour d'elle; quand, selon Aristote, nous avions huit cieux au-dessus de nous, le ciel de la Lune, celui de Mercure, celui de Vénus, celui du Soleil, celui de Mars, celui de Jupiter, celui de Saturne, et enfin le firmament, voûte solide où étaient enchâssées les étoiles, on pouvait, quoique ce fût le ciel païen, placer là Dieu, les anges, les séraphins, les dominations, les saints, les saintes, comme on place un conquérant dans le royaume qu'il a conquis. Maintenant que la terre est après la lune la plus petite planète, que c'est la terre qui marche et le soleil qui est fixe, que les huit ciels ou les huit cieux, comme on voudra, ont disparu pour faire place à l'infini, dans quelle portion de l'infini placerons-nous vos anges, Seigneur?

O mon ami, pourquoi m'as-tu appris toutes ces choses, arbre de la vie, arbre de la science, arbre du doute?

Ferney et sa femme m'ont dit que, à moins que les agents n'aient été me dénoncer directement au tribunal révolutionnaire, il était possible que l'on m'oubliât ici sans me faire mon procès.

Ce serait jouer de malheur, tu en conviendras.

Je suis tellement lasse de la vie, plus déserte, plus silencieuse, plus muette pour moi que la mort, que tous les moyens me seront bons pour en sortir.

Voilà ce que j'ai trouvé.

Puisqu'il paraît que l'on ne veut pas me faire mon procès, je m'en passerai.

Il y a ici deux récréations par jour;

A toutes deux il est permis aux prisonniers de prendre part:

La promenade dans le préau; voir partir les condamnés pour la place de la Révolution.

A la première fournée, nous descendrons, Santerre et moi, pour voir partir les condamnés. J'aurai les mains liées derrière le dos, les cheveux noués sur le haut de la tête.

Je me glisserai parmi les condamnés, et je monterai dans la charrette. Et alors, ma foi! j'aurai bien du malheur si la guillotine ne veut pas de moi.

Seulement il faut décider Santerre; je crois que ce sera là la difficulté.

C'est vraiment un bien brave homme que ce digne brasseur. Lorsque je lui ai dit que c'était toi que j'aimais, quand je lui ai dit que l'on venait de chasser à courre les deux derniers girondins dans les grottes de Saint-Emilion; quand je lui ai dit que l'un des deux martyrs était probablement toi, et qu'il se fut rappelé qu'on le lui avait dit aussi; quand enfin je lui ai dit qu'à lui seul je pouvais me fier, qu'à lui seul je pouvais demander ce service, il y a consenti en pleurant; mais enfin il y a consenti.

Demain il doit y avoir exécution. On a annoncé trois charrettes, ce qui indique au moins dix-huit personnes.

Une de plus, une de moins, nul n'y fera attention, pas même la mort!

Je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire, mon bien-aimé: je vais employer ma nuit à tâcher de bien dormir.

Comme le chevalier de Canolles:

Je m'essaye.

Quelle bonne nuit j'ai passée, mon bien-aimé! Puisse la première être aussi douce! J'ai rêvé de notre maison d'Argenton, j'ai rêvé du jardin, de la tonnelle, de l'arbre de vie, de la source; j'ai revu enfin tout notre passé en rêve.

Est-ce un avant-goût de votre éternité, Seigneur? Si vous me faites ainsi, grâces vous soient rendues!

L'heure de l'arrivée des charrettes va sonner, je ne veux pas faire attendre.

Adieu, mon bien-aimé, adieu. Cette fois, c'est bien la dernière. Je vais donc cette fois voir le spectacle du théâtre au lieu de le voir du parterre.

Jamais, mon bien-aimé, je n'ai eu le cœur si calme et si joyeux. Encore une fois, je te redis:

Si tu es mort, je vais te rejoindre; si tu es vivant, je vais t'attendre. Oh! mais... le néant! le néant!

Les charrettes entrent dans la cour, adieu.

Santerre vient me chercher.

J'y vais.

Je t'aime.

Ton EVA

Dans la vie et dans la mort.

XV

L'échafaud ne veut pas de moi. En vérité, je suis maudite!

J'espérais si bien, à l'heure où j'écris ces lignes, me reposer des lassitudes de ce monde dans les bras du Seigneur, ou tout au moins sur le sein de la terre!

Serais-je donc obligée de me tuer pour mourir?

Je t'écris à tout hasard. Ma conviction est que tu es mort, mon bien-aimé Jacques. J'ai encore cherché à savoir le nom des quatre girondins morts sur l'échafaud à Bordeaux ou déchirés par les chiens dans les grottes de Saint-Emilion.

Impossible de savoir leurs noms; les journaux constatent leur mort, voilà tout.

Enfin il se peut que tu vives, et ce n'est peut-être que pour cela que Dieu n'a pas voulu me laisser mourir.

Tout s'est passé comme je l'espérais, excepté le dénoûment.

Je m'étais vêtue de blanc; n'allais-je pas te rejoindre, mon cher fiancé?

Arrivée dans la cour, je trouvai des charrettes chargeant les condamnés et Santerre m'attendant.

Une fois encore il me supplia de renoncer à mon projet; j'insistai en souriant.

Je ne puis te dire quelle profonde sérénité s'était infiltrée en moi; on eût dit que l'azur du ciel coulait dans mes veines.

La journée était magnifique, c'était une de ces belles journées de juin à la fin desquelles, ma main dans ta main, nous écoutions, sous la tonnelle de notre paradis perdu, chanter le rossignol dans ses massifs de syringas.

Sur mon ordre exprès, il me lia les mains. Un rosier montait contre la muraille tout chargé de fleurs. Je te

demande un peu, mon bien-aimé, où vont fleurir les rosiers ?

Il est vrai que les fleurs de celui-ci étaient rouges comme du sang.

— Cassez ce bouton, dis-je à Santerre, et donnez-le-moi.

Il cassa le bouton et me le passa entre les dents. Je penchai mon front vers lui, il y posa doucement les lèvres. Comprends-tu, mon bien-aimé, la dernière héritière des Chazelay recevant pour son dernier adieu sur la terre le baiser du brasseur du faubourg Saint-Antoine !

Je montai dans la dernière charrette. On ne me fit aucune difficulté. Il est si rare de voir les hommes courtiser la compagnons ; mais les charrettes se mirent en route ; j'envoyai un dernier regard de remerciement à Santerre et nous partîmes.

La population qui nous suivait ou que nous refoulions, entassée sur notre route, paraissait aussi étonnée que les gendarmes de me voir au milieu de ces étranges compagnons ; d'autant plus que, placée en septième dans la charrette qui n'avait que six places, tous les condamnés étaient assis, moi seule me tenais debout.

En général ma présence excitait des murmures, mais des murmures de pitié. Le peuple lui-même commençait à se lasser de voir transporter sur les places publiques ces abat-



Santerre.

mort que nul ne se douta que je n'étais point condamnée.

Nous étions trente sur cinq charrettes ; je faisais la trente et unième. Je cherchai inutilement, parmi mes malheureux compagnons, quelque figure sympathique, mais je n'en trouvai point. La guillotine devenait de plus en plus avide, et les aristocrates de plus en plus rares.

L'avant-dernière journée, celle de madame Sainte-Amarante, avait fourni avec bien de la peine vingt-cinq nobles sur cinquante-quatre guillotinés. La dernière fournée, qui était de trente-quatre, n'avait pour toute illustration qu'un fils naturel de M. de Sillery, et le pauvre représentant Osselin, condamné pour avoir caché une femme qu'il aimait. Encore celui-ci était-il un patriote et non un aristocrate.

Mes compagnons à moi étaient trente galériens, de ces voleurs serruriers devant lesquels aucune porte ne tient, qui avaient mérité le bagne seulement, et que, faute de mieux, on élevait à la hauteur de l'échafaud. Pauvre guillotine, elle avait mangé son pain blanc le premier.

Je crus un instant que les gendarmes allaient me faire descendre, tant le contraste était grand entre moi et mes toirs humains. J'entendais des voix dans la foule qui disaient :

— Voyez donc comme elle est belle !

Et d'autres.

— Je parie qu'elle n'a pas seize ans.

Un homme cria en se détournant :

— Je croyais que depuis la Sainte-Amarante, on en avait fini avec les femmes.

Et les murmures recommençaient, se mêlant aux insultes dont on accompagnait les autres condamnés.

Au coin de la rue de la Ferronnerie la foule devint plus épaisse et les marques de sympathie plus grandes.

C'est étrange comme l'approche de la mort donne une suprême acuité aux sens. J'entendais tout ce qu'on disait, je voyais tout ce qu'on faisait.

Une femme cria :

— C'est une sainte qu'on égorge avec des brigands pour les racheter.

— Vois donc, disait une jeune fille, elle tient une fleur à sa bouche.

— C'est une rose que lui aura donnée son amant en se séparant d'elle, répondait sa compagne, et elle veut mourir avec cette rose.

— Si ce n'est pas un meurtre de tuer des enfants de cet âge! qu'est-ce que ça peut avoir fait, je vous le demande?

Ce concert de miséricorde qui s'élevait en ma faveur me faisait un singulier effet; il me soulevait pour ainsi dire matériellement au-dessus de mes compagnons, et, me précédant au ciel, semblait m'en ouvrir les portes.

Un beau jeune homme de vingt ans fendit les flots du peuple, arriva au premier rang, et, posant la main sur l'arrière de la charrette.

— Promettez-moi de m'aimer, dit-il, et je risquerai ma vie pour vous sauver.

Je secouai doucement la tête et levai en souriant mes yeux au ciel.

— Allez dans votre gloire! dit-il.

Les gendarmes qui l'avaient vu me parler, voulurent l'arrêter, mais il se défendit, et, aidé par la foule, il disparut au milieu d'elle.

J'étais dans un état de bien-être que je n'avais jamais éprouvé qu'appuyée contre ton cœur. Il me semblait qu'au fur et à mesure que je m'avançais vers la place de la Révolution, je me rapprochais de toi. A force de regarder le ciel, il s'était formé par éblouissement une espèce d'auréole à travers laquelle je voyais Dieu dans sa redoutable et sublime majesté.

Il me semblait qu'outre les bruits et les mouvements de la terre je commençais de voir et d'entendre des choses que seule je voyais et entendais; j'entendais les sons d'une harmonie lointaine et céleste; je voyais des êtres lumineux et transparents tout à la fois glisser sur le firmament.

Au coin de la rue Saint-Martin et de la rue des Lombards, je fus tirée de mon extase par un encombrement de voitures. Un tombereau venant soit de la Roquette, soit de Saint-Lazare, soit de Bicêtre, conduisait de l'autre côté de la Seine une douzaine de prisonniers entassés entre ses planches.

Cette fois le comité du salut public avait eu la main heureuse: c'étaient bien des aristocrates.

Quatre gendarmes escortaient les prisonniers; notre charrette accrocha le tombereau; le choc attira mes yeux vers la terre.

Parmi les prisonniers était une jeune femme, de mon âge à peu près, brune, avec des yeux noirs, splendide de beauté.

Nos regards se fixèrent les uns sur les autres, nos âmes échangèrent je ne sais quelle effluve sympathique; elle me tendit les bras; les miens étaient liés derrière mon dos... Je roulai mon bouton de rose entre mes lèvres et je le lui lançai de toute la force de mon souffle. Il tomba sur ses genoux. Elle le prit et le porta à sa bouche.

Puis le tombereau et la charrette se décrochèrent; le tombereau continua sa route vers le pont Notre-Dame et la charrette son chemin vers la place de la Révolution.

Cet épisode du voyage avait forcé mon esprit à redescendre des hauteurs sublimes où la contemplation l'avait transporté sur les choses communes de la terre.

Je jetai les yeux sur mes malheureux compagnons.

J'avais autour de moi l'amour de la vie et la terreur de la mort sous tous ses aspects.

Ces misérables, en effet, sans vertus, sans conscience; sans remords, n'ayant pas même la foi politique qui soutenait les condamnés de cette époque, ces misérables n'avaient d'appui ni sur la terre ni au ciel.

Ils n'osaient relever la tête, ils n'osaient regarder autour d'eux; d'une voix sourde, de temps en temps, l'un ou l'autre demandait, pour savoir combien de minutes lui restaient à vivre:

— Où sommes-nous?

Je leur répondis d'abord, espérant les consoler:

— Sur la route du ciel, mes frères!

Mais l'un d'eux, brutalement:

— Nous ne demandons pas cela, nous demandons s'il y a encore loin.

— Nous entrons dans la rue Saint-Honoré, répondis-je.

Puis plus tard, et deux fois encore à la même question:

— Barrière des Sergents, — palais Égalité.

Et eux répondaient par des grincements de dents et par des blasphèmes où le nom de Dieu se trouvait machinalement mêlé.

La charrette arriva devant le magasin de lingerie de madame de Condorcet. J'essayai de la voir une dernière fois, mais tout était fermé chez elle, au rez-de-chaussée comme au premier.

— Adieu, sœur de mon deuil, lui dis-je en passant; je vais porter de tes nouvelles à l'homme de génie qui t'a aimée à la fois comme un père et comme un époux.

Un de mes compagnons m'entendit, celui qui était le plus rapproché de moi; il se laissa glisser sur ses genoux et tomba à mes pieds.

— Tu crois donc à une autre vie? demanda-t-il.

— Si je n'y crois pas, du moins, j'y espère.

— Et moi je ne crois ni n'espère, dit-il.

Et il se frappa convulsivement la tête contre le banc sur lequel un instant auparavant il était assis.

— Que fais-tu, malheureux? lui demandai-je.

Il rit convulsivement:

— Je me prouve par la douleur que je vis encore, et toi?

— La mort me prouvera tout à l'heure par le repos que j'ai cessé de vivre.

Un autre releva la tête et me regarda d'un air égaré et d'un œil sanglant:

— Tu sais donc ce que c'est que la mort? me demanda-t-il?

— Non, mais dans un instant je vais le savoir.

— Quel crime as-tu commis pour qu'on te fasse mourir avec nous?

— Aucun.

— Et tu meurs, cependant!

Puis, comme si ce blasphème pouvait atteindre le créateur de toutes choses:

— Il n'y a pas de Dieu: il n'y a pas de Dieu: il n'y a pas de Dieu! cria-t-il.

Pauvre misérable humanité qui croit un Dieu individuel, et qui, dans son orgueil, pense que ce Dieu n'a autre chose à faire que de la suivre de sa naissance à sa mort! et qui, à chaque instant, pour satisfaire un caprice ou pour lui épargner une souffrance, le prie... de déranger par un miracle l'ordre immuable de la nature

— Mais, dit un des condamnés, à défaut de la justice divine il devrait y avoir une justice humaine. J'ai volé, j'ai brisé des fenêtres, enfoncé des portes, forcé des caisses, escaladé des murailles; j'ai mérité le bagne, mais non l'échafaud Qu'on m'envoie à Rochefort, à Brest, à Toulon, on en a le droit; mais on n'a pas celui de me tuer!

— Tiens, lui dis-je, crie cela à Robespierre, nous passons devant la porte de son menuisier, il t'entendra peut-être.

Le forçat poussa un gémissement sourd, et se dressant sur ses pieds!

— Tigre d'Arras! dit-il, que fais-tu donc de toutes les têtes que l'on coupe pour toi et de tout le sang qu'on verse en ton nom?

Un concert de malédictions se leva de toutes les voitures et se mêla aux cris de la foule, où le nom de Robespierre commençait à se dépopulariser.

— Je te remercie, roi de la terreur, tu me réunis à ce que j'aime.

Puis, cette explosion passée, les condamnés retombèrent dans leur torpeur, et le silence plana de nouveau sur les charrettes. Au reste, un tiers à peine de ces misérables avait eu la force de se relever et de crier.

Celui qui s'était frappé le front contre le banc et qui était resté à genoux, me dit:

— Sais-tu des prières?

— Non, lui répondis-je, mais je sais prier.

— Alors, prie pour nous.

— Que voulez-vous que je demande à Dieu?

— Ce que tu voudras; tu sais mieux que nous ce qu'il nous faut.

Je me rappelai ces vierges du cirque qui consolaient les mourants dont elles étaient entourées, avant que ces mourants eussent le bonheur d'être des martyrs.

Je levai les yeux au ciel.

— A genoux, vous autres, dit le forçat; elle va prier.

Les six forçats s'inclinèrent; ceux des autres charrettes, qui ne pouvaient entendre, roulaient comme des animaux qu'on conduit au marché.

— Mon Dieu! dis-je, si vous existez autrement que comme immensité impalpable, que comme toute-puissance invisible, que comme éternelle manifestation de l'œuvre sublime de la nature; si, comme les dogmes de notre Église le disent vous vous êtes incarné dans une apparence humaine, si vous avez des yeux pour voir nos douleurs, si vous avez des oreilles pour entendre nos prières; si enfin vous vous êtes, dans un monde supérieur, réservé la récompense des vertus et le châtiment des crimes de ce monde-ci, daignez vous rappeler, en voyant ces hommes devant vous, que la justice humaine a empiété sur vos droits, que, déjà punis et au delà de leurs crimes sur la terre, ils ne peuvent encore être punis dans ce royaume inconnu que la science cherche vainement et que les livres saints appellent le ciel! Qu'ils reposent donc là pour l'éternité, dans le mérite de leur expiation et dans la gloire de votre miséricordieuse justice!

— Amen! murmurèrent deux ou trois voix.

— Mais si, au contraire, continuai-je, la porte sous laquelle nous allons passer tous est celle du néant, si nous tombons du même coup dans la nuit, dans l'insensibilité et dans la mort, si rien n'est après la vie comme rien n'était avant elle, alors, mes amis, remercions encore Dieu, car

l'absence du sentiment améne l'absence de la douleur, et nous dormirons alors pendant l'éternité de ce sommeil sans rêve dont la fatigue d'une journée pénible nous a parfois donné un avant-goût en ce monde.

— Oh ! non, s'écrièrent les forçats, que Dieu nous punisse plutôt par d'éternelles souffrances que par le néant éternel !

— Seigneur ! Seigneur ! m'écriai-je, ils ont clamé à vous du fond de l'abîme ; écoutez-les, Seigneur !

XVI

Nous fîmes quelques pas en silence. Puis tout à coup un grand frisson courut parmi cette foule et gagna les condamnés eux-mêmes, car, comme les charrettes tournaient la porte Saint-Honoré, quoiqu'ils fussent assis à reculons et qu'ils ne pussent par conséquent voir l'instrument de leur supplice, ils devinèrent qu'ils étaient arrivés en face de lui.

Moi, au contraire, j'éprouvai un sentiment de joie ; je me dressai sur la pointe des pieds et je vis la guillotine élevant au-dessus de toutes les têtes ses deux grands bras rouges vers le ciel, où tendent toutes choses. J'en étais arrivée à préférer même le néant, qui effrayait tant ces malheureux, au doute dans lequel je vivais depuis plus de deux ans.

— Nous .y sommes, n'est-ce pas? demanda un forçat d'une voix sombre.

— Nous allons y être dans cinq minutes.

— On nous guillotinera les derniers, puisque nous sommes dans la dernière charrette, dit un autre de ces malheureux se parlant à lui-même. Nous sommes trente, un par minute, c'est encore une demi-heure que nous avons à vivre.

La foule continuait à hurler contre eux et à me plaindre ; elle était devenue si épaisse que les gendarmes qui précédaient les charrettes ne purent leur ouvrir un chemin. Il fallut que de la place de la Révolution, où il veillait prés de l'échafaud, le général Henriot en personne se détachât, le sabre à la main, et, suivi de cinq ou six gendarmes, ouvrît la voie avec des jurements terribles.

Son cheval était lancé si brutalement que, de l'élan que lui avait donné son cavalier, renversant femmes et enfants, il pénétra jusqu'à la dernière charrette.

Il me vit debout au milieu de tous ces hommes agenouillés.

— Pourquoi n'es-tu pas à genoux comme les autres, me demanda-t-il.

Le forçat qui m'avait dit de prier pour eux entendit la question et se redressa :

— Parce que nous sommes coupables et qu'elle est innocente, parce que nous sommes faibles et qu'elle est forte, parce que nous pleurons et qu'elle nous console.

— Bon ! cria Henriot, encore quelque héroïne comme Charlotte Corday ou madame Roland ; je croyais pourtant bien que nous étions débarrassés de toutes ces viragos.

Puis aux charretiers :

— Allons, dit-il, le chemin est libre, marchez !

Et les charrettes se remirent en marche.

Cinq minutes après, la première charrette s'arrêtait au pied de l'échafaud.

Les autres s'arrêtèrent d'un mouvement successif qui s'étendit de la première à la cinquième.

Un homme en carmagnole et en bonnet rouge était au pied de l'échafaud, entre l'escalier de la guillotine et les charrettes qui, l'une après l'autre, apportaient leur chargement.

Il appela à voix haute le numéro et le nom du condamné.

Le condamné descendait seul, ou soutenu par les aides, montait sur la plate-forme, s'y agitait un instant, puis disparaissait. On entendait un coup mat, puis tout était fini.

L'homme à la carmagnole appelait le numéro suivant.

Le forçat qui avait calculé qu'il y en avait encore pour une demi-heure, comptait ces coups sourds, et à chacun de ces coups tressaillait et gémissait.

Au bout de six coups il y eut une interruption.

Il poussa un soupir et secoua la tête pour en faire tomber la sueur qu'il ne pouvait essuyer.

— C'est fini avec la première charrette, murmura-t-il.

En effet, la seconde charrette prit la place de la première, puis la troisième celle de la seconde ; le mouvement parvint ainsi jusqu'à nous, et nous approchâmes de l'échafaud de toute la longueur de la première charrette vide.

Puis les coups continuèrent à retentir, et le malheureux continua de compter en pâlissant et en frissonnant de plus en plus.

Au sixième coup, même interruption, même mouvement.

Les coups recommencèrent, plus perceptibles seulement à mesure que nous nous rapprochions.

Le forçat continuait de compter ; mais, au numéro 18, la parole s'éteignit sur ses lèvres, il s'affaissa sur lui-même, et l'on n'entendit plus qu'une espèce de râle.

Les coups continuaient à retentir avec une effrayante régularité. La charrette que l'on vidait séparait seule la nôtre de l'échafaud.

Le forçat qui m'avait dit de prier releva la tête.

— Notre tour vient, dit-il, sainte enfant, bénis-moi !

— Le puis-je, avec mes mains liées? lui demandai-je.

— Tourne-moi le dos, dit-il.

Je fis le mouvement qu'il désirait, et avec les dents je sentis qu'il dénouait la corde qui me liait les mains.

Une fois déliées, je les élevai au-dessus de sa tête.

— Que Dieu vous soit miséricordieux, lui dis-je, et autant qu'il est permis de bénir à une pauvre créature qui aurait besoin de bénédiction pour elle-même, je vous bénis !

— Et moi ! et moi ! dirent deux ou trois voix.

Et les autres forçats se soulevaient avec effort.

— Et vous aussi, leur dis-je. Du courage, mourez en hommes et en chrétiens !

Les hommes se redressèrent sous ma parole, et comme la dernière charrette était vide, la nôtre fit un tour sur elle-même et alla prendre sa place.

Alors le funèbre appel commença.

Mes compagnons, nommés tour à tour, descendirent les uns après les autres. Celui qui avait compté les coups était le vingt-neuvième : il fallut l'emporter, il était sans connaissance.

Le trentième se leva de lui-même avant qu'on l'eût appelé. On l'appela.

— Priez pour moi, dit-il ; et il descendit, calme et ferme. Sous ma parole, il était revenu du désespoir à la sérénité.

Avant de se coucher sur la fatale bascule, il me jeta un dernier regard.

Je lui montrai le ciel.

Sa tête tomba, je descendis à mon tour.

L'homme à la carmagnole me barra le chemin.

— Où vas-tu? me demanda-t-il étonné.

— Je vais mourir, lui répondis-je.

— Comment te nommes-tu?

— Eva de Chazelay.

— Tu n'es pas sur ma liste, dit-il.

J'insistai pour passer.

— Citoyen exécuteur, cria l'homme à la carmagnole, voilà une jeune fille qui n'est pas sur ma liste et qui n'a pas de numéro ; que faut-il faire?

Le bourreau se rapprocha de la balustrade, et, me regardant :

— La reconduire en prison, dit-il, ce sera pour un autre jour.

— Pourquoi remettre la chose à un autre jour puisqu'elle est là? cria Henriot. Allons, finissons-en tout de suite, je suis attendu à dîner.

— Pardon, citoyen Henriot, dit l'exécuteur avec une certaine déférence, mais d'une voix ferme ; l'autre jour, pour la pauvre petite Nicole, j'ai été injurié et menacé, et cependant elle avait son numéro et elle était sur la liste ; avant-hier, pour Osselin, qui était à moitié mort et qu'on aurait bien pu laisser mourir tout à fait et tranquillement, on m'a jeté des pierres, et cependant il avait son numéro et était sur la liste. Aujourd'hui, pour cette jeune femme, qui n'a pas de numéro, qui n'est pas sur la liste, on me mettrait en morceaux ! Merci ! c'était bon dans les commencements, mais aujourd'hui on se lasse. Tenez, entendez-vous comme la foule commence à gronder !

Et, en effet, il se faisait dans le peuple ce mouvement de houle qui se fait sur les flots au moment de la tempête.

— Mais puisque je consens à mourir ! criai-je à l'exécuteur, qu'importe que je sois sur la liste ou que je n'y sois pas !

— Il m'importe, à moi, la belle enfant ! dit le bourreau ; je ne fais pas mon métier par enthousiasme.

— Diable ! et à moi aussi, dit l'homme à la carmagnole. Je dois mes comptes au tribunal révolutionnaire ; ma demande est de trente têtes, et non de trente et une. Les bons comptes font les bons amis.

— Misérable ! cria Henriot en brandissant son sabre et en s'adressant à l'exécuteur, je t'ordonne d'en finir avec cette aristocrate ! Et, si tu ne m'obéis pas, tu auras affaire à moi.

— Citoyens, cria l'exécuteur s'adressant au peuple, j'en appelle à vous ! On m'ordonne d'exécuter une enfant qui n'est pas sur ma liste. Dois-je le faire?

— Non ! non ! non ! crièrent des milliers de voix.

— A bas Henriot ! à bas les guillotineurs ! crièrent quelques spectateurs.

Henriot, à demi ivre comme toujours, poussa son cheval dans la foule, du côté d'où venaient les menaces.

Alors les pierres commencèrent à pleuvoir et les bâtons à se lever.

— Prends mon bras, citoyenne, dit l'homme à la carmagnole.

Le tumulte augmentait. Le peuple se jetait sur l'échafaud pour le démolir ; les gendarmes accouraient au secours de leur chef. Je voulais bien mourir, mais je ne voulais pas être mise en pièces ni écrasée sous les pieds des chevaux.

Je me laissai entraîner.

Le peuple, qui me reconnaissait et qui croyait qu'on voulait me sauver, s'ouvrit de lui-même devant moi en criant :

— Passez ! passez !

Au coin du quai des Tuileries, nous trouvâmes une voiture.

L'homme à la carmagnole en ouvrit la porte, m'y poussa et monta après moi.

— Aux Carmes ! cria-t-il au cocher.

La voiture partit au grand trot, longea le quai des Tuileries, gagna le pont aussi vite qu'elle put et s'enfonça dans la rue du Bac. Au bout d'une course d'un quart d'heure, elle s'arrêta devant le couvent des Carmes, changé en prison depuis deux ans.

Mon compagnon descendit de fiacre et frappa à une petite porte devant laquelle se promenait une sentinelle.

La sentinelle s'arrêta, regarda curieusement dans l'intérieur du fiacre, vit une femme seule, ne jugea point qu'il y eût rien là d'inquiétant, et continua sa promenade.

La porte s'ouvrit, le concierge parut accompagné de deux chiens.

Ces chiens me rappelèrent ceux de la Force, auxquels le brave Ferny m'avait fait reconnaître le jour de mon arrivée dans la prison.

— Ah ! c'est toi, citoyen commissaire ! dit le concierge; qu'y a-t-il de nouveau ?

— Une pensionnaire que je t'amène, dit l'homme à la carmagnole.

— Tu sais que nous regorgeons, citoyen commissaire, répondit le concierge.

— Bon ! c'est une ci-devant, tu peux la mettre dans le même cachot que les deux aristocrates que je t'ai envoyées aujourd'hui.

— Qu'elle vienne, dit le concierge en haussant les épaules; une de plus, une de moins...

— Viens ! me cria l'homme à la carmagnole.

Je descendis du fiacre et j'entrai. La porte se referma derrière moi.

— Passe à la geôle, me dit le concierge.

— Prenez un faux nom, me dit tout bas l'homme à la carmagnole.

J'étais toute étourdie de tout ce qui venait de se passer autour de moi. J'obéis sans me rendre compte de ce que je faisais... Ce fut ton nom, mon bien-aimé, qui se présenta à ma bouche.

— Comment te nommes-tu ? me demanda le concierge.

— Hélène Mérey, répondis-je.

— Sous quelle accusation es-tu conduite ici ?

— Elle ne le sait pas elle-même, se hâta de dire le commissaire ; mais tout s'éclaircira sous deux ou trois jours. Je vais m'occuper d'elle, et je reviendrai.

Puis tout bas :

— Vous, dit-il, ne songez qu'à une chose, c'est à vous faire oublier.

Et il sortit en me faisant un signe d'espoir. Il croyait sans doute que je tenais à la vie.

Je restai seule avec le concierge.

— As-tu de l'argent, citoyenne ? demanda-t-il.

— Non, lui répondis-je.

— Alors, tu vivras au régime de la prison.

— Au régime que vous voudrez.

— Viens.

— Je vous suis.

Nous traversâmes la cour, puis par un corridor humide il me conduisit à un cachot étroit et sombre dans lequel on descendait par deux marches et qui ouvrait par une lucarne grillée sur le jardin de l'ancien monastère. Il y avait déjà dans ce cachot, comme j'en avais été prévenue à l'avance, deux femmes : l'une des deux femmes était cette belle personne que j'avais rencontrée dans le tombereau des prisonniers au coin de la rue Saint-Martin ; elle tenait encore à la bouche le bouton de rose que je lui avais envoyé.

Elle me reconnut, poussa un cri de joie et vint à moi les bras ouverts.

Je répondis par un cri pareil et la pressai contre mon cœur.

— C'est elle ! comprends-tu, chère Joséphine ? c'est elle ! Quel bonheur de la revoir quand je la croyais guillotinée.

Cette belle créature à qui j'avais jeté mon bouton de rose était Terezia Cabarrus.

L'autre était Joséphine Tascher de la Pagerie, veuve du général Beauharnais.

XVII

Quelqu'un m'aimait encore dans ce monde ; j'étais rattachée à la vie.

Cette amitié naissante s'étendit par des fils imperceptibles à mon amour pour toi. Je ne sais comment il me revint au cœur un peu de cet espoir complètement perdu.

De temps en temps, au fond de ma poitrine, une voix sourde murmure :

— S'il n'était pas mort cependant !

Mes deux nouvelles compagnes me demandèrent d'abord le récit de mes aventures. Mon retour avait été non seulement quelque chose d'étonnant, mais de fabuleux. Comme Eurydice, je revenais du pays de la mort.

Après m'avoir vue sur la charrette des condamnés, après avoir reçu mon dernier héritage, ce bouton de rose cueilli au mur d'une prison, Terezia me revoyait vivante.

J'avais passé sous la guillotine au lieu de passer dessus.

Je leur racontai tout.

Elles étaient jeunes toutes deux, toutes deux aimaient, toutes deux se consumaient de souvenirs, d'impatience, de soif de vivre. Chaque fois qu'on frappait à la porte, elles se regardaient tremblantes, sentant passer jusqu'à leur cœur les affres de la mort.

Elles m'écoutèrent avec un étonnement qui touchait à l'incrédulité. J'avais seize ans, j'étais belle, et cependant, fatiguée de la vie, j'avais aspiré à la mort.

A cette seule idée de voir les condamnés diminuer un à un, d'entendre trente fois de suite le bruit du couperet mordant dans la chair, elles étaient prêtes à tomber en convulsions.

A leur tour elles me dirent leur vie.

Je ne sais pourquoi il me semble que ces deux femmes sont trop belles et trop distinguées pour ne pas être appelées un jour à jouer un grand rôle dans le monde. Voilà pourquoi je vais m'occuper d'elles un peu longuement.

Puis, si c'était moi qui mourusse et toi qui revinsses, il est bon que tu saches les deux femmes à qui tu peux demander les derniers secrets de mon cœur. Puis que ferais-je si je ne t'écrivais pas ? T'écrire c'est essayer de me persuader encore que tu es vivant. Je me dis qu'il n'est pas probable, mais qu'il est possible qu'un jour tu lises ce manuscrit ; à chaque page tu verras que je pense à toi, et que pas un instant seul je n'ai cessé de t'aimer.

Terezia Cabarrus est la fille d'un banquier espagnol ; elle a été mariée à quatorze ans à M. le marquis de Fontenay.

C'était un véritable ci-devant, comme on appelle maintenant un marquis, entiché de son blason et de ses girouettes, croyant à l'imprescriptibilité de ses droits féodaux, vieux, joueur et libertin.

Dès les premiers jours de son mariage, Terezia se sentit mal mariée.

Les sentiments du marquis de Fontenay se rattachaient corps et âme à l'ancien régime, et, lorsque la loi des suspects parut, il se rendit justice à lui-même et se trouva tellement suspect qu'il résolut d'émigrer en Espagne.

Il partit emmenant avec lui Terezia.

A Bordeaux, les fugitifs s'arrêtèrent chez un oncle de Terezia, portant comme son père le nom de Cabarrus.

Pourquoi s'arrêtèrent-ils à Bordeaux au lieu de continuer leur route ?

Pourquoi ? Que de fois j'ai vu se dresser cette interrogation sur le chemin de la vie humaine.

Parce que c'était leur destinée d'être arrêtés à Bordeaux, et que toute leur existence peut-être devait découler de cette arrestation.

Pendant qu'elle est chez son oncle, Terezia apprend qu'un capitaine de vaisseau anglais, qui devait mettre à la voile emportant trois cents émigrés, refuse de lever l'ancre parce que la somme qui devait lui être comptée n'est point complète. Il manque trois mille francs à cette somme, et, ni par eux, ni par leurs amis, les fugitifs ne peuvent la faire.

Depuis trois jours ils attendent dans l'espoir et dans l'angoisse.

Terezia, qui ne dispose pas de sa fortune, demande trois mille francs à son mari, qui lui dit que, fugitif lui-même, il ne peut se dessaisir d'une si forte somme.

Trois mille francs en or, à cette époque, c'était une fortune.

Elle s'adresse à son oncle, qui fait une partie de la somme ; elle vend des bijoux pour le reste et va porter les trois mille francs au capitaine anglais, qui attendait dans une auberge de la ville.

Le capitaine demande à l'aubergiste quelle est cette jolie

femme qui sort de chez lui et qui n'a pas voulu dire son nom.

L'aubergiste la regarde s'éloigner ; il ne la connaît pas ; elle n'est pas de Bordeaux.

Le capitaine raconte à son hôte qu'elle vient de lui apporter les trois mille francs qu'il attendait et qu'il va partir.

Et, en effet, il règle son compte et part.

L'aubergiste était robespierriste : il court au comité et dénonce la citoyenne***. Il voudrait bien dire son nom, mais il ne le sait pas. Il sait seulement qu'elle est très jeune et très jolie.

En revenant du comité, il traverse la place du Théâtre et voit la marquise de Fontenay se promener au bras de son oncle Cabarrus. Il reconnaît la femme mystérieuse, il confie le secret à trois ou quatre amis terroristes comme lui, et tous se mettent à suivre Terezia en criant :

— La voilà ! la voilà celle qui donne de l'argent aux Anglais pour sauver les aristocrates !

Les terroristes se jettent sur elle et l'arrachent au bras de son oncle.

Peut-être allait-on la mettre en morceaux sur place, sans forme de procès, lorsqu'un jeune homme de vingt-quatre a vingt-cinq ans, beau, portant admirablement le costume des députés en mission, voit du balcon de son appartement ce qui se passe sur la place, se précipite dehors, fend la foule, arrive à Terezia, lui prend le bras et dit :

— Je suis le représentant Tallien. Je connais cette femme. Si elle est coupable, elle appartient à la justice ; si elle ne l'est pas, frapper une femme, et une femme innocente, serait un double crime ; sans compter, ajoute-t-il, ce qu'il y a de lâche à maltraiter une femme !

Et Tallien, remettant la marquise de Fontenay au bras de son oncle Cabarrus, qu'il reconnaît, lui dit tout bas :

— Fuyez ! vous n'avez pas de temps à perdre.

Mais Tallien avait compté sans le président du tribunal révolutionnaire, Lacombe. Lacombe, qui avait appris ce qui venait de se passer, avait ordonné d'arrêter la marquise de Fontenay.

On l'arrêta comme elle faisait mettre les chevaux à la voiture pour partir.

Le lendemain de son arrestation, Tallien se présenta au greffe.

Tallien n'avait-il pas réellement reconnu madame de Fontenay ou avait-il fait semblant de ne pas la reconnaître ?

L'amour-propre de la belle Terezia voulait qu'il eût fait semblant.

Je n'avais jamais vu Tallien à cette époque ; je reçus donc sur lui les impressions que voulut me faire partager la belle prisonnière.

Ses relations jusque-là avec Tallien avaient été tout un roman ; seulement ce roman était-il fait par un caprice du hasard ou par un calcul de la Providence ?

Le dénouement donnera raison à l'un ou à l'autre.

Voilà ce que m'a raconté Terezia, voilà ce que j'écris sous sa dictée :

Madame Lebrun était alors le peintre à la mode pour les femmes ; elle voyait la nature sous son côté le plus beau et le plus gracieux. Il en résultait que la plus jolie femme était encore embellie et gracieusée par elle.

Le marquis de Fontenay voulut avoir, plus pour montrer à ses amis que pour le voir lui-même, un portrait de sa femme. Il la conduisit chez madame Lebrun, qui, en extase devant la beauté du modèle, s'engagea à faire le portrait, mais à la condition qu'on lui donnerait autant de séances qu'elle en demanderait.

Quand madame Lebrun, en effet, avait une femme d'une beauté médiocre à peindre, une fois qu'elle l'avait embellie, tout était dit ; le modèle n'en pouvait demander davantage.

Mais quand le modèle était lui-même une beauté parfaite, c'était madame Lebrun qui recevait sa leçon de la nature au lieu de la lui donner, et alors elle ne négligeait rien pour atteindre à la reproduction parfaite de l'original qu'elle avait sous les yeux.

Madame Lebrun dans ce cas, et lors des dernières séances, prenait avis de tout le monde, si bien que M. de Fontenay, désireux de tenir enfin le portrait qu'on lui faisait tant attendre, avait un jour invité quelques-uns de ses amis à assister à la dernière ou tout au moins à l'avant-dernière séance du portrait que madame Lebrun était en train de faire de sa femme.

Rivarol était un de ses amis.

Comme presque tous les hommes dont l'esprit touche au génie, mais n'y atteint pas, Rivarol, étincelant dans la conversation, perdait énormément la plume à la main, et surchargeait de ratures une écriture déjà indéchiffrable par elle-même.

Il avait fait pour le libraire Panckoucke le prospectus d'un nouveau journal que celui-ci venait de publier.

Les compositeurs et le prote s'étaient exténués sur le prospectus de Rivarol, et n'étaient point arrivés à le lire.

Tallien, qui était correcteur chez l'illustre libraire, proposa de porter le prospectus à M. Rivarol, de le lire avec lui, et, après cette espèce de traduction, de revenir le faire composer.

En conséquence, il s'était présenté chez Rivarol, avait insisté pour le voir, et avait obtenu de sa servante cette confidence qu'il était chez madame Lebrun, c'est-à-dire dans la maison à côté.

Tallien se présenta, trouva la porte de l'appartement ouverte, chercha vainement quelqu'un pour l'annoncer, entendit parler dans l'atelier, et usant du privilège qui commençait à mettre toutes les classes sur le même pied, il ouvrit la porte et entra.

Tallien, en homme d'esprit qu'il etait, eut trois mouvements parfaitement distincts et parfaitement appréciables : le premier, pour madame Lebrun, mouvement de respect ; le second pour madame de Fontenay, mouvement d'admiration ; le troisième, pour Rivarol, mouvement de condescendance envers l'homme d'esprit et de réputation.

Puis se tournant vers madame Lebrun avec beaucoup d'aisance et de grâce :

— Madame, lui dit-il, j'ai un avis fort pressé à demander sur un de ses ouvrages à M. de Rivarol... M. de Rivarol est fort difficile à trouver chez lui. On m'a renvoyé chez vous, et je me suis hasardé, autant par le désir de connaître un peintre célèbre que par le besoin de trouver M. Rivarol, je me suis hasardé à commettre cette indiscrétion.

Tallien avait vingt ans à peine à cette époque ; lui aussi, comme Terezia, était dans toute la fleur de la jeunesse et de la beauté ; de longs cheveux noirs, bouclés naturellement et se séparant sur le front, encadraient un visage éclairé par des yeux magnifiques, où brillait le germe de toutes les ambitions.

Madame Lebrun, admiratrice du beau, comme nous l'avons dit, salua Tallien, et, étendant la main vers Rivarol :

— Faites comme chez vous, dit-elle, voici celui que vous cherchez.

Rivarol, un peu blessé du procès fait à son écriture, voulut traiter Tallien en petit prote d'imprimerie. Mais Tallien, très fort sur le latin et sur le grec, releva avec beaucoup d'esprit deux fautes faites par M. de Rivarol, l'une dans la langue de Cicéron, l'autre dans celle de Démosthènes. Rivarol, qui avait cru faire rire aux dépens de Tallien, comprit que Tallien venait de faire rire aux siens et se tut.

Tallien allait se retirer lorsque madame Lebrun l'arrêta.

— Monsieur, lui dit-elle, vous venez de signaler si heureusement deux erreurs de langue à M. de Rivarol, que je ne doute pas que vous n'ayez étudié Apelle et Phidias comme vous avez étudié Cicéron et Démosthènes. Vous n'êtes pas flatteur, monsieur, et c'est ce qu'il me faut, car tous ceux qui m'entourent ne sont occupés, quelque chose que je puisse leur dire, qu'à me cacher les défauts de mes œuvres.

Tallien se rapprocha sans embarras, et comme acceptant cette fonction de juge qui lui était dévolue.

Puis il regarda le portrait longuement et longuement l'original.

— Madame, dit-il enfin, il vous arrive à vous ce qui arrive aux peintres du plus grand talent, aux van Dyck, aux Velasquez, aux Raphaël même. Toutes les fois que l'art peut atteindre la nature, l'art triomphe ; mais quand la nature dépasse la portée de l'art, c'est l'art qui est vaincu. Je ne crois pas qu'il reste rien à faire à la figure, vous n'atteindrez jamais à la perfection de l'original ; mais vous pourriez placer la tête sur une teinte plus foncée, ce qui lui donnerait toute sa valeur. Cette légère correction faite, je crois, madame, que vous pourrez rendre le portrait à la personne qu'il représente. Toutes les fois qu'il sera loin d'elle, il sera parfait ; seulement, quelque chose que vous fassiez, quelque artifice artistique que vous employiez, le rapprochement lui nuira toujours.

Deux ans s'étaient passés. Tallien avait grandi, il était devenu le secrétaire particulier d'Alexandre de Lameth.

Un soir que la marquise de Fontenay avait dîné chez son amie, madame de Lameth, Tallien, sans doute dans le but de revoir une seconde fois celle dont l'image était restée profondément empreinte dans sa poitrine, prit des lettres et vint demander si M. Alexandre de Lameth n'était point là.

Les deux dames prenaient le frais sur une terrasse toute garnie de massifs de fleurs.

— Alexandre n'est point là, dit la comtesse, mais j'allais sonner pour que l'on coupât pour madame de Fontenay cette branche de rosier toute chargée de roses blanches ; vous n'êtes pas un serviteur, M. Tallien, aussi c'est à titre de service que je vous prie de couper cette branche.

Tallien la brisa entre ses doigts et la présenta à la comtesse.

— Ce n'était pas pour moi que je vous demandais ces fleurs, dit madame de Lameth, mais puisque vous avez eu la peine de briser la branche, ayez au moins le plaisir de l'offrir à celle à qui elle est destinée.

Tallien s'approcha de madame de Fontenay, et, tout en

lui offrant la branche, brisa du bout du doigt une des roses, qui tomba sur les genoux de la marquise.

La marquise comprit tout ce qu'il y avait de désirs dans les yeux du jeune homme ; elle prit la rose et la lui donna.

Tallien s'inclina, rouge de bonheur, et sortit.

Madame de Fontenay avait donc tout droit de croire, lorsqu'on lui annonça dans sa prison de Bordeaux, que le proconsul Tallien désirait lui parler, que le proconsul l'avait reconnue, tout en faisant semblant de ne pas la reconnaître.

XVIII

Je me suis interrompue pour t'écrire ce charmant roman de Tallien et de Terezia Cabarrus. Le lendemain Tallien se présenta au greffe.

Ne trouves-tu pas, mon bien-aimé, que, de tous les systèmes philosophiques et sociaux, le système des atomes crochus de Descartes soit encore le plus spécieux?

Tallien fit appeler madame de Fontenay.

Madame de Fontenay fit répondre qu'il lui était impossible de marcher et qu'elle priait le citoyen Tallien de descendre dans son cachot.

Le proconsul se fit conduire.

Le geôlier marchait devant lui, honteux de n'avoir pas donné une meilleure chambre à une prisonnière que le citoyen Tallien *estimait* au point de la venir voir dans sa prison.

Ce n'était pas une chambre que le geôlier avait donnée à Terezia ; il l'avait jetée dans une véritable fosse.

Il y a des gens qui naissent tellement ennemis de l'élégance et de la beauté, qu'il suffit d'être riche et belle pour avoir droit à toute leur haine.

Le geôlier était un de ces hommes-là.

Tallien trouva Terezia accroupie sur une table au milieu de son cachot, et, comme il lui demandait ce qu'elle faisait sur cette table :

— Je fuis les rats, dit-elle, qui m'ont mordu les pieds toute la nuit.

Le proconsul se retourna vers le geôlier ; son œil lança un rayon qui brilla dans la nuit comme un éclair.

Le geôlier eut peur.

— On peut mettre la citoyenne dans une meilleure chambre, dit-il.

— Non, fit Tallien, ce n'est point la peine ; laissez ici votre lanterne et envoyez chercher mon aide de camp.

Le geôlier tenta de s'excuser de nouveau ; mais Tallien le congédia d'un geste qui paralysait l'idée de toute résistance.

Le misérable sortit.

— Voilà donc, citoyen Tallien, comment nous devions nous voir pour la troisième fois, dit amèrement Terezia. Sur ma parole, nos deux premières entrevues me donnaient une meilleure idée de la troisième.

— Je n'ai su votre arrestation que ce matin, dit Tallien, et, l'eussé-je sue hier soir, je n'eusse osé venir. Je ne puis au milieu des espions qui m'entourent, faire quelque chose pour vous qu'à la condition que l'on ignorera que nous nous connaissons.

— Eh bien ! soit, nous ne nous connaissons pas ; mais vous allez me faire sortir d'ici.

— De ce cachot, oui, à l'instant même.

— Non pas de ce cachot, de cette prison.

— De cette prison, cela m'est impossible. Vous êtes dénoncée, vous êtes arrêtée, il faut que vous passiez devant le tribunal révolutionnaire.

— Comparaître devant votre tribunal, non ; je serais condamnée d'avance. Une pauvre créature comme moi, fille d'un comte, femme d'un marquis, qui manque mourir de peur pour avoir couché une nuit avec une douzaine de rats ! mais je suis par le temps qui court un vrai gibier de guillotine.

Tallien se frappa le front.

— Mais aussi de quoi vous mêlez-vous, je vous le demande, de venir à Bordeaux pour payer à un capitaine anglais le passage des ennemis de la nation !

— Je ne suis pas venue pour cela. Trois cents malheureux se sont trouvés sur mon chemin que j'ai pu racheter de l'échafaud pour trois poignées d'or. Supposez qu'au lieu d'avoir ce chapeau à panache et cette ceinture tricolore, vous fussiez simple citoyen, vous en feriez autant que moi.

— Mais ce n'est pas le tout que de favoriser l'émigration des autres, vous émigrez vous-même.

— Moi, oh ! par exemple ! je vais voir en Espagne mon père, que je n'ai pas vu depuis quatre ans. Vous appelez ça émigrer ! Voyons, faites-nous rendre bien vite la liberté, à mon mari et à moi, et que nous partions.

— A votre mari ? Je croyais que vous étiez divorcée.

— Peut-être le suis-je en effet, mais ce n'est pas au moment où il est en prison, où sa tête est menacée, que je m'en souviendrai.

— Ecoutez, dit Tallien, je ne suis pas maître absolu, je ne puis lâcher que l'un de vous deux, l'autre restera en otage. Voulez-vous partir? je garde votre mari ; voulez-vous que votre mari parte ? je vous garde.

— Et la vie est-elle garantie à celui qui reste ? dit madame de Fontenay.

— Oui, autant que ma propre tête tiendra sur mes épaules.

— En ce cas, faites partir mon mari, je reste, dit madame de Fontenay avec un charmant abandon.

— Votre main en signe de pacte.

— Oh ! non, vous n'êtes pas digne de baiser ma main, après l'abandon où vous m'avez laissée ; mon pied tout au plus, ou plutôt ce que les rats en ont laissé.

Et elle déchaussa son pied charmant, son pied d'Espagnole, grand comme la main, sur lequel était visible la trace des dents des rongeurs nocturnes, et le lui donna à baiser.

Tallien le prit tout entier dans ses deux mains, l'appuya contre ses lèvres.

— Je joue ma tête, dit-il ; mais que m'importe ! je suis payé d'avance.

En ce moment la porte se rouvrit et l'aide de camp reparut, suivi du geôlier

— Amaury, dit Tallien, attends ici l'ordre de sortie de la citoyenne Fontenay. Je vais chercher cet ordre au tribunal, et, lorsque tu l'auras reçu, elle-même te dira où il faut la conduire.

Un quart d'heure après l'ordre arrivait ; madame de Fontenay se faisait conduire chez Tallien, et le geôlier écrivait à Robespierre :

« La République est trahie de tous les côtés ; le citoyen Tallien vient de faire grâce, de son autorité privée, à la ci-devant marquise de Fontenay, arrêtée par ordre du comité du salut public, avant même qu'elle ait été interrogée. »

Terezia avait tenu sa parole ; son mari parti, elle était restée en otage, non seulement à Tallien, mais chez Tallien

A partir de ce moment, Bordeaux respire. Il est bien rare qu'une femme jeune et dans la fleur de sa beauté soit cruelle ; Terezia, à la fois la grâce, la douceur et la persuasion, avait captivé Tallien, elle captiva Isabeau, elle captiva Lacombe.

C'était une de ces natures comme les Cléopâtre et les Théodora, sous la main desquelles la nature se plaît à courber la tête des tyrans.

Bordeaux bientôt comprit tout ce qu'elle devait à la belle Terezia. Aux théâtres, aux revues, aux sociétés populaires, le peuple l'applaudissait ; il croyait voir en elle l'Egérie de la Montagne, le génie de la république.

Terezia avait compris qu'elle n'avait qu'une excuse à son amour, c'était d'adoucir le représentant farouche, l'homme implacable ; c'était d'arracher les dents et de couper les griffes du lion. Le repos de la guillotine était sa gloire, si elle fréquentait les clubs, si elle y prenait la parole, c'était pour faire tourner sa popularité au profit de la miséricorde.

Elle se souvenait, pour une nuit passée dans un cachot de la prison de Bordeaux, d'y avoir vu ses jolis pieds mordus par les rats : elle se faisait donner par Tallien les listes des prisonniers. « Qu'a fait celui-ci? Qu'a fait celle-là? demandait-elle. Suspects, et moi aussi j'étais suspecte. Voyons, la république en serait-elle plus forte quand vous m'auriez guillotinée ? »

Une larme tombait sur un nom et l'effaçait.

Cette larme levait l'écrou.

Mais la dénonciation du geôlier porta ses fruits. Un matin arriva à Bordeaux l'homme de Robespierre. Tallien était remplacé par le nouveau venu. Il partit pour Paris avec Terezia.

Robespierre fut trompé dans son attente ; le vent, un vent inconnu, soufflait la clémence. Tallien, que Robespierre croit dépopularisé par son indulgence, est nommé président de la Convention.

A partir de ce moment ce sera entre ces deux hommes une haine inextinguible.

L'homme de Robespierre lui avait écrit de Bordeaux :

— Prends garde à toi, Tallien aspire à jouer un grand rôle.

Robespierre, n'osant attaquer Tallien en face, donna ordre au comité de salut public de faire arrêter Terezia.

L'arrestation eut lieu à Fontenay-aux-Roses.

Terezia fut conduite à la Force.

C'était quinze jours à peu près avant que j'y fusse conduite moi-même.

Elle fut jetée dans un cachot noir et humide qui lui rappela les rats de Bordeaux. Elle y dormit accroupie sur une table, le dos appuyé au mur.

Deux ou trois jours après on leva le secret et on la mit dans une grande chambre, avec huit femmes.

Devine, mon bien-aimé, à quoi s'amusaient ces femmes pour abréger les longues nuits sans sommeil?

Elles jouaient au tribunal révolutionnaire.

L'accusée était toujours condamnée, on lui liait les mains, on lui faisait passer la tête entre les barreaux d'une chaise, on lui donnait une chiquenaude sur le cou, et tout était dit.

Cinq des huit femmes qui avaient habité cette chambre partirent successivement pour jouer en réalité sur la place de la Révolution le rôle qu'elles avaient répété dans la chambre de la Force.

Pendant ce temps Tallien, enveloppé d'un manteau, errant autour de la prison où était enfermée Terezia, cherchait à voir sa silhouette chérie à travers les barreaux d'une fenêtre.

Il finit par louer une mansarde de laquelle il plongeait dans la cour où les prisonniers avaient permission de se promener.

Un soir, au moment où elle allait rentrer, et où, par grâce spéciale, le brave Ferney l'avait laissée un instant seule après les autres, une pierre tomba à ses pieds.

Tout est événement pour les prisonniers; il lui sembla que cette pierre avait une signification quelconque; elle la ramassa et trouva un petit billet lié à la pierre.

Elle cacha soigneusement la pierre, ou plutôt le billet qui y était attaché. Elle ne pouvait le lire puisqu'il faisait nuit et que la lumière n'était pas permise; elle dormit tenant le billet dans sa main, et le lendemain au point du jour elle s'approcha de la fenêtre et lut aux premiers rayons du matin:

Je veille sur vous; tous les soirs, allez dans la cour; vous ne me verrez pas, mais je serai près de vous. »

L'écriture était déguisée, il n'y avait pas de signature; mais quel autre que Tallien eût pu écrire ce billet?

Elle attendit avec impatience le moment où montait le père Ferney; elle fit tout ce qu'elle put pour le faire parler, mais sa seule réponse fut de mettre le doigt sur ses lèvres.

Huit jours de suite, Terezia, par le même moyen, eut des nouvelles de son protecteur.

Mais sans doute Robespierre fut averti par sa police que Tallien avait loué une chambre près de la Force. Ordre fut donné de conduire Terezia aux Carmes avec huit ou dix autres prisonniers.

Elle partait de la grande Force en même temps que je partais de la petite Force.

Seulement la charrette des condamnés était sortie par la porte de la rue du Roi-de-Sicile, tandis que le tombereau des prisonniers était sorti par la porte de la rue des Rosiers.

Ils s'étaient rejoints à la rue des Lombards, forcé qu'était le tombereau de traverser la rue Saint-Honoré pour gagner le pont Notre-Dame.

C'est là où j'avais vu Terezia; c'est là où je lui avais envoyé mon bouton de rose.

En arrivant aux Carmes, on l'avait mise dans la chambre de madame de Beauharnais, dont on venait d'enlever madame d'Aiguillon.

Madame de Beauharnais était une femme de vingt-neuf à trente ans, née à la Martinique, où son père était gouverneur de port. Elle était venue en France à l'âge de quinze ans, et avait épousé le vicomte Alexandre de Beauharnais.

Le général de Beauharnais (car son mari a servi d'abord la révolution, qui l'a dépassé comme tant d'autres) venait de mourir sur l'échafaud.

Quoique assez malheureuse avec son mari comme madame de Fontenay, elle avait fait ce qu'elle avait pu pour le sauver, mais ses démarches n'avaient abouti qu'à la compromettre elle-même. Elle avait été arrêtée, conduite aux Carmes, et s'attendait d'un jour à l'autre à être traduite au tribunal révolutionnaire.

Elle avait eu deux enfants du général Beauharnais, l'un nommé Eugène, l'autre Hortense; mais sa misère était si grande qu'Eugène était entré comme apprenti chez un menuisier et Hortense pour sa nourriture chez une lingère.

La veille de l'arrivée de Terezia, on était venu enlever le lit de sangle de madame d'Aiguillon.

— Mais que faites-vous donc là? avait dit Joséphine au geôlier.

— Vous le voyez bien, j'enlève le lit de votre amie.

— Mais où couchera-t-elle demain?

Le geôlier s'était mis à rire

— Demain, dit-il, elle n'aura plus besoin de lit.

En effet, on était venu chercher madame d'Aiguillon, qui n'avait point reparu.

Il était resté un matelas jeté à terre.

Il devait nous servir à toutes trois, à moins que deux ne préférassent coucher sur des chaises

Il faut dire que l'aspect de notre chambre n'est pas gai, mon bien-aimé; elle a été, au 2 septembre, le théâtre de l'assassinat de plusieurs prêtres, et le sang, en plusieurs endroits, avait taché les murailles.

En outre, plusieurs inscriptions lugubres couvraient les murs, — dernier cri d'espérance ou de désespoir.

Le soir vint, et avec la nuit les idées plus sombres. Nous nous assîmes toutes trois sur le matelas, et comme j'étais la seule qui ne frissonnait pas:

— Tu n'as donc pas peur? me dit Terezia.

— Ne t'ai-je pas raconté, lui répondis-je, que j'avais voulu mourir?

— Voulu mourir à ton âge, à seize ans?

— Hélas! j'ai plus vécu que telle femme morte à quatre-vingts ans.

— Oh! moi, dit Terezia, j'avoue que je tremble à chaque bruit. Mon Dieu! tu as vu guillotiner trente personnes avant toi; tu as senti le vent du couteau qui passait comme un éclair devant tes yeux, et tes cheveux n'ont pas blanchi!

— Comme Juliette voyait Roméo couché sous son balcon, il me semblait voir mon bien-aimé couché dans la tombe. Je ne mourais pas, j'allais à lui, voilà tout. Vous avez tout dans la vie vous autres, fiancés, enfants, voilà pourquoi vous voulez vivre. J'ai tout dans la mort, moi, voilà pourquoi je veux mourir.

— Mais maintenant, me dit-elle d'un ton caressant, maintenant que tu as trouvé deux amies, veux-tu mourir toujours?

— Oui, si vous mourez.

— Mais si nous ne mourons pas?

Je haussai les épaules.

— Je ne demande pas mieux que de vivre, répondis-je.

— Et par exemple, dit Terezia en me serrant contre son cœur et en m'embrassant sur les yeux, si tu pouvais nous sauver la vie!

— Oh! m'écriai-je, je le ferais avec bonheur mais comment?

— Comment?

— Oui. Je suis prisonnière comme vous.

— Seulement, d'après ce que tu m'as raconté, tu pourrais sortir si tu voulais.

— Moi! de quelle façon?

— N'es-tu pas protégée par un commissaire?

— Suis-je protégée?

— Certainement. Ne t'a-t-il pas fait écrouer sous un faux nom?

— Oui.

— Ne t'a-t-il pas dit que tu le reverrais?

— Quand? voilà la question

— Je ne sais; mais il faut que ce soit le plus tôt possible.

— Les jours vont vite.

— Si seulement tu savais son nom?

— Je ne le sais pas.

— On pourrait le savoir par le concierge.

— Ne vaudrait-il pas mieux le laisser revenir? puisqu'il a dit qu'il reviendrait.

— Oui, mais si d'ici là...?

— Je puis sauver l'une de vous, dis-je, en répondant pour elle et en montant sur la charrette à sa place.

— Mais laquelle? demanda vivement Terezia

— Il serait juste que ce fût celle qui a des enfants, madame de Beauharnais.

— Vous êtes un ange, me dit celle-ci en m'embrassant; mais je n'accepterai jamais un pareil sacrifice.

— Ecoutez, mes bonnes amies, leur dis-je, combien y a-t-il de temps que vous êtes arrêtées?

— Moi, dit Terezia, voilà vingt-deux jours.

— Et moi, dit madame de Beauharnais, en voilà dix-sept.

— Eh bien! il est probable que ce n'est ni demain ni après-demain que l'on pensera à vous. Nous avons donc trois ou quatre jours pour faire revenir notre commissaire s'il ne revient pas de lui-même; dormons en attendant, la nuit porte conseil.

Et nous nous couchâmes sur notre seul matelas, dans les bras l'une de l'autre.

Mais je crois bien que moi seule dormis.

XIX

Les jours se passaient et n'apportaient aucun changement à notre situation. Nous n'apprenions aucune nouvelle du dehors. Nous ne savions à quel degré d'irritation ou de lutte en étaient arrivés les partis.

Mes deux malheureuses compagnes tremblaient et pâlissaient au moindre bruit qui se faisait dans les corridors.

Un matin, la porte s'ouvrit, et le concierge me dit que l'on me demandait à la geôle.

Mes deux compagnes me regardèrent avec terreur.

— Ne craignez rien pour moi, leur dis-je; je ne suis pas jugée, pas condamnée, et ne puis par conséquent être exécutée.

Elles ne m'embrassèrent pas moins comme si elles ne devaient pas me revoir.

Mais je leur jurai que je ne quitterais pas les Carmes sans leur dire adieu.

Je descendis. Comme je m'en doutais, j'étais attendue par mon commissaire.

— J'ai à interroger cette jeune fille, dit-il; laissez-moi seul au parloir avec elle.

Il avait le même costume que la première fois; la carmagnole et le bonnet rouge lui donnaient, au premier abord, un aspect atroce; mais sous ce masque on retrouvait des yeux bons et francs, et des lignes douces aboutissant a une bouche bienveillante.

— Tu vois, citoyenne, me dit-il, que je ne t'ai pas oubliée?

Je m'inclinai en signe de remercîment.

— Maintenant traite-moi en homme qui te veut du bien, et dis-moi ton secret.

— Je n'en ai pas.

— Comment te trouvais-tu sur la charrette des condamnés quand il n'y avait contre toi ni arrêt ni condamnation?

— Je voulais mourir.

— Ce que l'on m'a dit à la Force était donc vrai, que tu t'étais fait lier les mains, et que tu étais montée sur la charrette par surprise?

— Qui t'a dit cela?

— Le citoyen Santerre lui-même.

— Il ne lui arrivera pas malheur pour le service qu'il m'a rendu?

— Non?

— Eh bien! il t'a dit la vérité. A mon tour à parler.

— J'écoute.

— Quel intérêt prends-tu à moi?

— Je te l'ai dit, je suis commissaire de section. C'est moi qui ai été chargé de l'arrestation de la pauvre petite Nicole; les larmes me sont venues aux yeux en l'arrêtant. Son exécution m'a donné les premiers remords que j'aie eus de ma vie. Alors je me suis juré que si l'occasion se présentait de pouvoir sauver une pauvre innocente comme elle, je ne la laisserais pas échapper. La Providence vous a conduite sur mon chemin et je viens vous dire: Voulez-vous la vie?

Je tressaillis; la vie m'était indifférente pour moi-même, mais je réfléchis combien comptaient sur elle les deux pauvres créatures que j'allais laisser derrière moi en prison.

— Comment vous y prendrez-vous, lui demandai-je, pour me tirer d'ici?

— C'est bien simple. Il n'y a aucune charge contre vous; je me suis renseignée à la Force; vous êtes écrouée ici sous un faux nom. Je viens vous chercher pour vous transporter dans une autre prison. Je vous laisse en passant sur le pont Neuf ou le pont des Tuileries, et vous allez où vous voudrez.

— J'ai promis de dire adieu à mes deux compagnes de chambre.

— Comment les appelez-vous?

— Je puis vous dire leurs noms sans danger pour elles?

— Ne voyez-vous point que vous m'offensez?

— Madame Beauharnais, madame Terezia Cabarrus.

— La maîtresse de Tallien?

— Elle-même.

— Toute la question est aujourd'hui entre son amant et Robespierre. Si Tallien triomphe, vous me recommanderez à elle?

— Soyez tranquille.

— Remontez à votre chambre et descendez vite. Nous sommes dans un temps où l'on peut faire attendre la mort, mais pas la vie.

Je remontai toute joyeuse.

— Oh! dirent mes deux amies en m'apercevant, bonne nouvelle, n'est-ce pas?

— Oui, dis-je, j'ai revu mon commissaire, il offre de me faire sortir.

— Accepte, s'écria Terezia en me sautant au cou, et sauve-nous!

— Comment?

Elle tira de sa poitrine un poignard espagnol fin comme une aiguille, mortel comme une vipère; puis, avec de petits ciseaux que madame d'Aiguillon avait laissés à madame de Beauharnais, elle coupa une boucle de ses cheveux et en enveloppa le poignard.

— Tiens, dit-elle, tu iras trouver Tallien; tu lui diras que tu me quittes, que tu m'as demandé mes commissions pour lui, que je t'ai remis ces cheveux et ce poignard, en te disant: « Donne ce poignard à Tallien, et dis-lui de ma part que je suis appelée après-demain devant le tribunal révolutionnaire, que si dans vingt-quatre heures Robespierre n'est pas mort, c'est un lâche!

Je comprenais cette furia espagnole.

— C'est bien, répliquai-je, je le lui dirai. Et vous, madame, continuai-je en me retournant vers madame de Beauharnais, n'avez-vous pas de votre côté quelque recommandation à me faire?

— Moi! dit-elle de sa douce voix créole, je n'ai que Dieu pour me défendre et pour veiller sur moi. Mais si vous passez dans la rue Saint-Honoré, entrez au magasin de lingerie du nº 362, et embrassez sur le front ma chère Hortense, qui rendra ce baiser à son frère. Dites-lui que je me porte aussi bien qu'on peut le faire en prison et avec un cœur rongé d'inquiétudes. Ajoutez que je mourrai en disant son nom et en la recommandant à Dieu.

Nous nous embrassâmes. Terezia me tira à elle.

— Tu n'as pas d'argent, me dit-elle, et peut-être pour notre salut t'en faudra-t-il. Partageons.

Elle mit dans ma main vingt louis.

Je voulus faire quelques observations.

— Pardon, pardon, dit-elle, mais je ne me soucie pas que dans une affaire de cette importance, où il est question de nos trois têtes, tu sois arrêtée par un louis ou deux

Elle avait raison; je pris les vingt louis de Terezia, je les mis dans ma poche. Je cachai son poignard dans ma poitrine et j'allai rejoindre mon protecteur au parloir.

Pendant mon absence, il avait tout arrangé avec le concierge.

Il me donna le bras; nous sortîmes. Un fiacre nous attendait.

Pendant la course, mon commissaire de police, qui ne me paraissait pas bien sûr de l'inamovibilité de Robespierre, me mit au courant des événements.

Robespierre, qui, depuis l'exécution des chemises rouges s'était retiré sous sa tente, laissant en apparence la France aller au hasard, mais maintenant toujours la main sur le comité de salut public auquel il faisait signer des listes par Herman, Robespierre était revenu le 5 thermidor.

Il attendait Saint-Just pour éclater. Saint-Just revenait les mains pleines de dénonciations. Quand le triumvirat Saint-Just, Couthon et Robespierre serait réuni, on demanderait les dernières têtes qu'il était indispensable de sacrifier à la Terreur.

C'étaient celles de Fouché, de Collot-d'Herbois, de Cambon, de Billaud-Varennes, de Tallien, de Barrère, de Léonard Bourdon, de Lecointre, de Merlin de Thionville, de Fréron de Panis, de Dubois-Crancé, de Bentabole, de Barras...

Quinze ou vingt têtes, voilà tout.

Après quoi on en viendrait à la clémence.

Restait à savoir si ceux dont on allait demander les têtes les laisseraient prendre. En effet, de leur côté ils avaient préparé une accusation contre celui qu'ils appelaient le *dictateur*.

Seulement le dictateur leur donnerait-il le temps d'accuser?

Pendant le mois où il était resté absent, Robespierre avait rédigé son apologie.

Homme de la légalité, il croyait n'avoir à répondre qu'à la légalité.

On était au 8 thermidor, tout se dénouerait certainement avant trois ou quatre jours.

Je demandai à mon commissaire où je pourrais trouver Tallien.

Il m'indiqua son domicile, rue de la Perle, nº 460, au Marais.

Je me fis descendre à la porte Saint-Honoré.

Là, mon protecteur prit congé de moi. Je lui demandai son nom

— Inutile, me dit-il; si vous réussissez, vous me reverrez, et je viendrai demander moi-même ma récompense. Si vous échouez, vous ne pourrez rien pour moi, je ne pourrai rien pour vous. Nous ne nous connaissons pas.

Il partit avec son fiacre du côté des boulevards.

J'entrai dans la rue Saint-Honoré et gagnai le nº 352.

J'entrai dans le magasin de lingerie. On se rappelle que c'était celui de madame de Condorcet.

Je demandai mademoiselle Hortense.

On me montra une charmante petite fille d'une dizaine d'années, avec des cheveux et des yeux magnifiques.

Elle travaillait pour sa nourriture.

Je demandai la permission de lui parler en particulier: la permission me fut accordée. Je l'entraînai dans une arrière-boutique, et je lui dis que je venais de la part de sa mère.

La pauvre enfant éclata en sanglots, tout en se jetant à mon cou et en m'embrassant.

Je lui donnai deux louis pour sa petite toilette. Elle en avait grand besoin.

Je demandai à voir madame Condorcet.

Elle était à son atelier de l'entresol.

J'y montai

Elle jeta un cri en m'apercevant et se précipita dans mes bras.

— Oh! me dit-elle, je vous croyais bien morte; on m'avait dit vous avoir vue passer sur la charrette.

En deux mots je lui racontai tout.

— Qu'allez-vous faire? me demanda-t-elle.

— Cela est d'autant plus facile, me dit-elle, que je couche à ma maison d'Auteuil et que vous serez maîtresse ici.

Et elle me remit la clef à l'instant même.

La séance de la Convention avait été orageuse. L'apologie de Robespierre n'avait pas eu le succès qu'il en attendait. Son début avait été de la plus grande maladresse. La



Lequel de vous tous est le citoyen Tallien?

— Je n'en sais rien, répondis-je en souriant. Peut-être suis-je la montagne renfermant la souris dans mon sein; peut-être suis-je le grain de sable où versera brisé le char de la Terreur.

— En tout cas, vous restez ici, dit-elle.

— Après ce que je vous ai dit, n'avez-vous pas peur de moi? lui demandai-je.

Elle sourit et me tendit la main.

Je la prévins que j'aurais une course à faire la nuit même, et lui demandai si je pouvais avoir une clef de son appartement pour y rentrer et en sortir quand je voudrais.

séance s'était ouverte par Barrère annonçant la reprise d'Anvers, c'est-à-dire la reprise de la Belgique tout entière.

Or, c'était contre Carnot, qui venait de reprendre Anvers, que Robespierre, qui ne se doutait pas de cette reprise, avait dirigé son attaque.

Par malheur, Robespierre n'était point assez habile improvisateur pour se tirer d'un pareil embarras, et, ne changeant rien à son discours, il avait débuté par ces mots:

« L'Angleterre, tant maltraitée par nos discours, est ménagée par nos armes. »

Le discours dura deux heures.

Lecointre, l'ennemi de Robespierre, voyant le peu d'effet que le discours de Robespierre avait fait, demanda à grands cris l'impression.

Un robespierriste n'eût pas osé la demander.

Cependant l'assemblée vota par habitude l'impression.

Alors un homme s'était élancé à la tribune. C'était Cambon, l'homme intègre par excellence. Robespierre l'avait appelé fripon, comme il avait appelé Carnot traître.

— Un instant, dit-il, ne nous hâtons pas. Avant d'être déshonoré, je parlerai.

Et il exposa clairement et en peu de mots son système de finances. Terminant par ces mots :

— C'est l'heure de dire la vérité. Un homme paralyse à lui seul toute la Convention. Cet homme, c'est Robespierre. Jugez-nous.

Alors Billaud s'était écrié:

— Oui, tu as raison, Cambon, il faut arracher les masques. S'il est vrai que nous n'ayons plus la liberté d'opinion, j'aime mieux que mon cadavre serve de trône à un ambitieux que de devenir par mon silence le complice de son crime.

— Moi, dit Panis, je lui demande seulement si mon nom est sur la liste de proscription. Qu'ai-je gagné à la révolution? pas de quoi acheter un sabre à mon fils et une jupe à ma fille.

Les cris : *Rétracte-toi! rétracte-toi!* éclatèrent alors dans la salle.

Mais Robespierre avec calme :

— Je ne rétracte rien, dit-il. J'ai jeté mon bouclier ; je me suis présenté à découvert à mes ennemis; je n'ai flatté personne, je n'ai calomnié personne, je ne crains personne! Je persiste et ne prends aucune part à ce que décidera la Convention pour l'impression ou la non-impression de mon discours.

De toutes les parties de la salle des voix crièrent :

— Révoquons l'impression !

L'impression fut révoquée.

L'échec était terrible.

Du moment où la Convention n'acceptait pas les accusations de friponnerie, de trahison, de conspiration, portées par Robespierre contre les comités et les représentants du peuple en mission, la Chambre accusait Robespierre de calomnies contre les représentants du peuple et les comités.

C'était aux jacobins que Robespierre comptait prendre sa revanche. Cette société, qui lui devait sa fondation, sa force et son éclat, était son pilier d'airain.

Je résolus d'assister à la séance. J'étais prévenue que je ne trouverais Tallien chez lui qu'à minuit.

Je m'enveloppai d'une mante de femme du peuple que me prêta madame Condorcet.

On étouffait dans l'espèce de cave où les jacobins tenaient leurs séances.

La Commune était déjà prévenue de l'échec qu'avait éprouvé son héros; on voyait passer Henriot ivre, chancelant sur son cheval, comme cela lui arrivait dans les grandes occasions. Il donnait des ordres pour que la garde nationale prît les armes le lendemain.

Vers neuf heures, Robespierre entre au milieu des acclamations générales. Sa tête pâle se roidit sur ses épaules, ses yeux verts s'illuminèrent. Il monta à la tribune tenant, pour la lire aux jacobins, son apologie qu'il avait déjà lue à la Convention.

Mais Robespierre n'était jamais las de lire ses discours.

Il fut écouté avec la religion d'apôtres pour leur dieu, applaudi avec enthousiasme.

Puis, lorsqu'il eut fini, lorsque la triple salve d'applaudissements se fut éteinte.

— Citoyens, dit-il, c'est mon testament de mort que je vous apporte. Je vous laisse ma mémoire, vous la défendrez. S'il me faut boire la ciguë, vous me verrez calme.

— Je la boirai avec toi! cria David.

— Tous, nous la boirons tous! — crièrent les assistants, en se jetant dans les bras l'un de l'autre.

Et ce ne furent plus que larmes et sanglots.

L'enthousiasme atteignait la frénésie.

Couthon monta à la tribune et demanda qu'on rayât de la Convention les membres qui avaient voté contre l'impression du discours de Robespierre.

Les jacobins votèrent d'une seule voix.

Ils ne s'apercevaient pas que ce refus d'impression ayant été voté à la majorité, ils venaient de voter la destitution de la majorité de la chambre.

Les Robespierristes ardents entourèrent alors leur apôtre.

Ils demandaient un mot de lui pour faire un second 31 mai.

Robespierre, pressé, entouré, laissa tomber ces paroles :

— Eh bien! essayez encore, délivrez la Convention, séparez les bons des méchants.

En ce moment une grande rumeur se fit entendre dans la partie la plus sombre de la salle. Les jacobins venaient de reconnaître parmi eux Collot-d'Herbois et Billaud, ces deux grands ennemis de Robespierre qui venaient d'entendre tout ce qui avait été dit contre la Convention, ainsi que l'autorisation donnée par Robespierre à ses séides de séparer les méchants des bons.

Des cris de mort se firent entendre contre eux, les couteaux se levèrent.

Quelques jacobins, qui ne voulaient pas que leur salle fût tachée de sang, les entourèrent, les protégèrent, les aidèrent à fuir.

Le président annonça que la séance était levée.

Les deux partis n'avaient pas trop de la nuit pour se préparer au combat du lendemain.

Je sortis avec la foule. Il était plus de onze heures du soir. C'était donc le moment de trouver Tallien chez lui.

Je me trouvais derrière Robespierre.

Il sortait appuyé sur Coffinhal. Le menuisier Duplay passait près de lui.

On parlait de la séance du lendemain. Le triomphe des jacobins ne rassurait pas complétement les amis de Robespierre.

— Je n'attends plus rien de la Montagne, disait-il ; mais la majorité est jeune, la masse de la Convention m'entendra.

La femme Duplay et ses deux filles attendaient Robespierre à la porte de la rue.

Elles coururent à lui en l'apercevant. Il les rassura. Tous rentrèrent dans l'allée qui conduisait à la maison du menuisier. La porte se referma sur eux.

Je revins sur mes pas; la curiosité m'avait entraînée à la suite de cet homme, et je repris la rue Saint-Honoré, marchant cette fois du côté du palais Égalité.

Quoiqu'il fût tard, les rues n'étaient point désertes. Une fièvre ardente courait dans les veines de la capitale. Des gens sortaient mystérieusement de chez eux; d'autres y entraient non moins mystérieusement ; on échangeait des paroles d'un côté à l'autre de la rue, des signaux d'une fenêtre à l'autre; arrivée au bout de la rue de la Ferronnerie, je pris la rue du Temple et j'atteignis la rue de la Perle.

La rue était mal éclairée; j'avais peine à lire les numéros. Je croyais cependant me trouver devant le numéro 460

Mais j'hésitais à frapper à la porte d'une allée étroite qui me paraissait la seule entrée de cette maison sombre, sur la façade de laquelle aucune lumière ne transparaissait.

Tout à coup la porte de l'allée s'ouvrit et un homme vêtu d'une carmagnole et armé d'un gros bâton, parut.

J'eus peur, et je fis un pas en arrière.

— Que veux-tu, citoyenne? demanda cet homme en frappant le pavé de son bâton.

— Je veux parler au citoyen Tallien.

— D'où viens-tu?

— De la prison des Carmes.

— De la part de qui viens-tu?

— De la part de la citoyenne Terezia Cabarrus.

L'homme tressaillit.

— Dis-tu vrai? demanda-t-il.

— Conduis-moi près de lui et tu verras.

— Viens.

L'homme entr'ouvrit la porte. Je me glissai dans l'allée. Il prit les devants, monta un escalier faiblement éclairé.

Dès les premières marches j'avais entendu le bruit d'un grand nombre de voix qui paraissaient discuter.

La discussion était violente, et à mesure que je montais les marches le bruit me parvenait plus distinct.

J'entendais les noms de Robespierre, de Couthon, de Saint-Just, d'Henriot.

Ces voix venaient du second étage.

L'homme au bâton s'arrêta devant une porte et l'ouvrit.

Un flot de lumière envahit l'escalier, mais à sa vue la discussion cessa ; toutes les voix se turent.

— Qu'y a-t-il? demanda Tallien.

— Une femme qui vient des Carmes, dit mon guide, et qui apporte, dit-elle, des nouvelles de la citoyenne Terezia Cabarrus.

— Qu'elle entre! dit vivement Tallien.

L'homme au bâton s'effaça. Je laissai tomber ma mante sur la rampe de l'escalier, et je m'avançai dans cette chambre où chacun avait gardé la pose dans laquelle je l'avais surpris.

— Lequel de vous tous est le citoyen Tallien? demandai-je.

— Moi, répondit le plus jeune de tous ces hommes.

Je m'avançai vers lui.

— Je quitte la citoyenne Terezia Cabarrus. « Porte cette boucle de cheveux et ce poignard à Tallien, et dis-lui que je suis appelée au tribunal révolutionnaire après-demain, et que, si dans vingt-quatre heures Robespierre n'est pas mort, c'est un lâche! »

Tallien sauta sur la boucle de cheveux et sur le poignard.

Il baisa la boucle de cheveux, et, levant ce poignard

— Vous avez entendu, citoyens, dit-il ; libre à vous de ne pas décréter demain Robespierre d'accusation ; mais si vous ne le décrétez pas d'accusation, je le poignarde, et

à moi seul sera la gloire d'avoir délivré la France de son tyran.

D'un seul geste, tous ceux qui étaient présents étendirent la main au-dessus du poignard de Terezia Cabarrus.

— Nous jurons, dirent-ils, que demain nous serons morts ou que la France sera libre!

Alors Tallien se tournant de mon côté:

— Si tu veux voir quelque chose de grand comme la chute d'Appius ou la mort de César, viens à la séance de demain, jeune fille, et tu pourras aller dire à Terezia ce que tu auras vu!...

— Oui; mais si vous voulez réussir, dit une voix, ne vous lancez pas dans les discussions, ne lui donnez pas la parole. *La mort sans phrases!*

— Bravo, Sieyès! crièrent toutes les voix; tu es homme de bon conseil et ton conseil sera suivi.

XX

Tallien voulut absolument me faire reconduire par l'homme au bâton, qui n'était autre que son garde du corps.

Je revins chez madame Condorcet par le même chemin que j'avais pris pour aller chez le citoyen Tallien. J'éprouvais une singulière sensation. Je venais peut-être d'être l'intermédiaire entre le bras qui doit frapper et la poitrine qui doit être frappée.

J'avais pris, en me laissant entraîner, une part active à ce qui se passerait le lendemain; que le poignard servît à frapper Robespierre, que le poignard servît à frapper Tallien lui-même, dans l'un et l'autre cas c'était moi qui avais remis le poignard.

Tant qu'il avait été entre mes mains, tant que j'avais été poussée par le désir de sauver mes deux amies, je n'y avais pas songé; mais du moment où il était dans la main de Tallien, je devenais sa complice. La fièvre qui m'avait soutenue tant que ma mission n'était pas accomplie, m'avait abandonnée du moment où j'étais redescendue dans la rue. Le bruit s'était calmé: mais cependant, dans cette grande artère Saint-Honoré si passagère, on rencontrait encore un grand nombre de personnes, seulement pas de groupes. Ces personnes passaient seule à seule. J'eus la curiosité d'aller jusqu'à la porte du menuisier Duplay. Tout était fermé, pas un rayon ne filtrait au dehors. Dormait-on dans le calme des consciences pures? Veillait-on silencieusement dans le trouble des imaginations agitées?

Je remerciai l'homme au bâton: je lui donnai une monnaie d'argent. Il la prit en disant:

— C'est par curiosité que je la prends, ma petite citoyenne; il y a si longtemps que je n'en ai vu.

Je remontai dans mon entresol; je fermai mes jalousies, mais je regardai au travers, laissant mes fenêtres ouvertes; je ne pouvais pas dormir. J'étais dans une grande inquiétude pour mes deux amies.

Le lendemain soir, tout serait décidé. Moi qui n'avais pas craint pour moi, qui avais vu sans pâlir le couteau de la guillotine, moi qui avais regardé sans cligner des yeux le rayon de soleil qui se réfléchissait sur ce couteau, rouge du sang de trente personnes, je tremblais pour ces deux femmes que je connaissais depuis quelques jours à peine, qui m'étaient étrangères, mais qui m'avaient ouvert les bras quand tous les bras étaient fermés.

D'après ce que j'avais vu le soir à la séance des cordeliers, j'avais pu juger de l'ascendant que Robespierre avait sur la multitude.

— Je boirai la ciguë, avait-il dit, calme comme Socrate.

Et tout un chœur de fanatiques avait répondu:

— Nous la boirons avec toi!

Nos amis, ou plutôt nos alliés, auraient, je n'en doutais pas, le courage d'entamer le combat, mais auraient-ils celui de le poursuivre? Auraient-ils, surtout, la force de se bien imprégner de ce conseil de Sieyès:

— La mort sans phrases.

Combien peu de mots il faut au génie pour exprimer sa pensée! pour la faire comprendre au présent et à l'avenir; pour la mouler en bronze, enfin

Evidemment, Sieyès était l'homme de génie de cette réunion; mais il ne pouvait être l'homme d'exécution, étant prêtre.

Vers trois heures, je refermai ma fenêtre et je me couchai.

Mais je ne pus dormir que de ce sommeil fiévreux qu'habitent les rêves insensés.

La seule chose qui continuât à battre dans mon cerveau comme le balancier d'une pendule c'était la phrase de Sieyès. C'était dans cette phrase qu'était la véritable condamnation de Robespierre.

Le jour vint comme je commençais de m'endormir. Vers huit ou neuf heures je m'éveillai. J'entendis du bruit dans la rue; je me levai promptement, j'entre-bâillai ma fenêtre.

Il y avait déjà un groupe de jacobins (et par jacobins j'entends des habitués du club) à la porte du menuisier Duplay. Beaucoup de gens entraient et sortaient; ils allaient évidemment prendre le mot d'ordre de Robespierre.

Au milieu de toute cette foule un homme s'arrêta; deux yeux se fixèrent sur moi, un regard passa par l'entre-bâillement de ma jalousie. Je la refermai rapidement: mais il était trop tard, j'avais été reconnue.

Deux minutes après on frappait à ma porte, et j'allais ouvrir sans trop d'inquiétude.

De mon côté, j'avais reconnu mon commissaire de police; je l'invitai à entrer et à se reposer.

— Ce n'est pas de refus, dit-il. Je suis brisé, j'ai été toute la nuit sur pied. Les partis sont décidément en présence et le combat aura lieu aujourd'hui.

— Oh! dis-je, je vous avoue que je voudrais assister à cette bataille. Où croyez-vous qu'elle aura lieu? aux jacobins ou à la Convention?

— A la Convention, évidemment. C'est là qu'est la légalité, et Robespierre est l'homme de la légalité.

— Comment faire pour assister à la séance? On se battra aux portes de la Convention, et je suis seule.

— Prenez cette carte, me dit-il. La séance s'ouvrira à onze heures; mangez vite quelque chose qui vous permette de rester jusqu'à la fin de la discussion. En sortant, vous me trouverez, si vous avez besoin de moi; vous savez bien que je suis à vos ordres.

— Si vous aviez une heure devant vous, vous devriez bien me rendre un service très grand. Ce serait d'aller jusqu'aux Carmes, et par un moyen quelconque, de faire dire à Terezia Cabarrus que sa commission est faite.

— Je vais faire mieux que cela, me dit-il, je vais, pour dérouter nos limiers, la faire changer de prison; si Tallien échoue, le premier ordre donné par Robespierre sera, pour se venger, de faire mettre la main sur sa maîtresse Eh bien, pendant qu'on la cherchera aux Carmes, pendant qu'on sera en quête de l'endroit où elle aura été transportée, il s'écoulera deux ou trois jours. Et, dans les circonstances où nous sommes, c'est quelque chose d'avoir plusieurs jours devant soi.

— Oh! si nous réussissons, lui dis-je, que pourrais-je donc faire pour vous?

— Quand nous en serons là, répliqua-t-il, comme tout passera entre les mains de Tallien, de Barras et de ses amis, la chose ne sera pas difficile.

— Eh bien, c'est convenu, lui dis-je, partez, ne perdez pas un instant, songez qu'elles doivent être dans les angoisses de l'agonie.

— Vous n'avez personne pour vous servir? me demanda-t-il.

— Personne.

— Eh bien, en descendant, je vais vous envoyer quelque chose du café: deux œufs frais et un bouillon.

— Vous me rendrez service... Faites.

— N'oubliez pas, aussitôt votre déjeuner fini, d'aller à la Convention, si vous voulez ne rien perdre de ce qui s'y passera aujourd'hui.

Une demi-heure après j'étais installée dans la tribune la plus proche du président. A onze heures, la salle s'ouvrit: les tribunes s'encombrèrent, comme je l'avais prévu; mais, chose qui indiquait l'inquiétude profonde des membres de l'assemblée, c'est qu'ils n'arrivaient pas, ou pour mieux dire qu'ils n'arrivaient qu'en petit nombre.

Et d'abord, sur les sept cents députés qui avaient proclamé la République le 21 septembre 1792, plus de deux cents manquaient, tombés sur l'échafaud.

Sur tous les bancs, chose terrible à voir, il y avait des vides qui n'étaient autre chose que des tombes.

Au centre, d'abord, vaste comme une fosse commune, la place des girondins.

Sur la Montagne, le banc de Danton, le banc de Hérault de Séchelles et de Fabre d'Eglantine.

Puis, çà et là, des caprices de la mort, où, depuis qu'elles étaient libres, personne n'osait plus s'asseoir.

Tous ces vides accusateurs qui les avait faits?

Un seul homme.

Qui avait frappé les vingt-deux girondins, par la voix de Danton?

Qui avait frappé les vingt-cinq cordeliers par la voix de Saint-Just?

Qui avait frappé Chaumette?

Qui avait frappé Hébert?

Le même homme toujours.

Que l'on interroge tous ces vides, toutes ces fosses, soit simultanément, soit l'une après l'autre, toutes ne rejetteront qu'un seul nom:

Robespierre!

C'étaient de terribles complices pour les conjurés que ces tombes béantes. J'ai toujours vu, au jour sangtant des re-

présailles, que la main invisible des morts faisait plus que la main des vivants.

Et la veille, aux Jacobins, il avait eu la faiblesse de promettre, ou la force d'ordonner une épuration.

Combien en proscrivait-il par cette épuration?

Il l'ignorait lui-même. Comme Sylla, il pouvait répondre : *Je ne sais pas.*

Et cependant, peu à peu, les députés se rendaient à leur poste. Ils étaient fatigués, plus inquiets encore que fatigués.

On voyait que peu de ces hommes avaient passé la nuit dans leur lit. Les uns, parce qu'ils faisaient partie de quelque projet de conspiration, les autres, parce qu'ils avaient eu peur d'être arrêtés.

Leurs yeux cherchaient... Quoi?... Ce que cherchent les yeux, quand un grand événement s'approche, quand une tempête s'amasse au ciel, quand un tremblement de terre s'apprête à secouer le sol :

L'inconnu !

J'avais vu en revenant le peuple ondoyer dans la rue avec le désœuvrement menaçant de l'attente.

Midi venait de sonner et Robespierre n'était pas encore arrivé. Blessé de son échec de la veille, disait-on, il ne rentrerait dans la Convention qu'à la tête de la Commune armée et ce qui venait à l'appui de ce dire, c'est qu'Henriot, ivre comme toujours, venait de mettre ses canons en batterie sur la place du Carrousel.

Tallien non plus n'avait point paru dans la chambre des séances. Mais on savait qu'il était dans la salle de la Liberté avec tous ses amis, et que, comme il fallait passer par cette salle pour entrer dans celle de la Convention, il arrêtait tous les députés au passage, en gardait quelques-uns avec lui, et envoyait les autres à leurs places avec leur leçon faite.

Attendait-il Robespierre comme Brutus, Cassius et Casca attendaient César? Allait-il le poignarder là, *sans phrases*, comme avait dit Sieyès?

Enfin un murmure annonça l'entrée de celui qu'on attendait avec tant d'impatience, et quelques-uns peut-être avec plus de crainte que d'impatience encore.

Le chimiste qui eût pu décomposer ce murmure y eût trouvé un peu de tout, depuis un commencement de menace jusqu'à un reste de lutterie.

Jamais, même le fameux jour de la fête de l'Etre Suprême, Robespierre n'avait mis un pareil soin à sa toilette. Il portait l'habit bleu barbeau ; la culotte claire, le gilet de piqué blanc avec des effilés ; il avait la démarche lente et assurée. Lebas, Robespierre jeune, Couthon, ses fidèles, marchaient du même pas que lui. Ils s'assirent autour de lui, ne regardant personne, ne saluant personne. Et cependant ils voyaient de leur place, avec un certain dédain qu'ils n'étaient pas maîtres de cacher, les chefs de la Plaine et de la Montagne, irréconciliables jusqu'à ce jour, et qui ce jour-là, entraient, chose menaçante, au bras l'un de l'autre, se soutenant l'un à l'autre.

Il y eut un instant de silence.

Saint-Just entra à son tour, tenant à la main le discours qu'il allait lire, discours qui devait amener la chute des comités et leur renouvellement par des hommes dévoués à Robespierre.

La veille, le parti jacobin, craignant l'emportement de ce jeune homme, avait exigé qu'il lût ce discours à une commission avant de le prononcer. Mais il n'avait pas eu le temps. Il venait d'en écrire la dernière ligne à peine. Sa pâleur de cendre, ses yeux cerclés de noir, disaient le mal qu'il y avait eu.

Il alla droit à la tribune ; un flot de représentants, à la tête desquels étaient Tallien, entra derrière lui. Collot-d'Herbois, l'ennemi personnel de Robespierre, tenait le fauteuil du président. Il avait été choisi tout exprès, et à ses côtés se tenait pour prendre sa place, si le courage lui manquait, un homme auquel on était sûr que le courage ne manquerait pas, un dogue du parti de Danton, Thuriot, qui avait voté, tu te le rappelles, la mort du roi avec tant d'acharnement que depuis ce temps on ne l'appelait plus Thuriot, mais Tue-roi.

Soit négligence, soit mépris, Saint-Just, oubliant de demander la parole, monta droit à la tribune et commença son discours.

Mais à peine avait-il prononcé les premières phrases, que Tallien, tenant sa main dans sa poitrine, et probablement dans sa main le poignard de Terezia, fit un pas en avant de et dit :

— Président, je demande la parole, qu'a oublié de demander Saint-Just.

Un frisson courut parmi les assistants. Ces paroles, on le sentait, étaient une déclaration de guerre.

Qu'allait dire Collot-d'Herbois? Allait-il laisser la tribune à Saint-Just? Allait-il la donner à Tallien?

— La parole est à Tallien, dit Collot-d'Herbois.

Il se fit un silence profond. Tallien monta à la tribune, sortit sa main encore crispée de sa poitrine.

— Citoyens, dit Tallien, dans le peu que vient de nous dire Saint-Just, j'ai entendu qu'il se vantait de n'être d'aucun parti. J'ai la même prétention, et c'est pour cela que je vais faire entendre la vérité. On s'en étonnera, sans doute. La vérité tonnera, je n'en doute point, car partout autour de nous depuis quelques jours on ne sème que troubles et mensonges. Hier, un membre du gouvernement s'est isolé et a prononcé un discours en son nom particulier. Aujourd'hui, un autre fait de même. Tous ces individualismes viennent encore aggraver les maux de la patrie, la déchirer et la précipiter dans l'abîme ; je demande que le rideau soit entièrement déchiré.

— Oui, cria de sa place Billaud-Varennes, plus pâle et plus sombre encore que d'habitude ; oui, hier la société des jacobins a voté l'épuration de la Convention. On a voté quoi? c'est à ne pas croire, on a voté d'égorger la majorité qui a refusé de voter l'impression du discours du citoyen Robespierre. Or, cette épuration, cette majorité, c'est tout simplement 250 d'entre nous.

— Impossible ! impossible ! cria-t-on de toutes parts.

— Collot-d'Herbois et moi étions là, citoyens, et nous n'avons que par miracle échappé aux couteaux des assassins. Et là ! là ! dit-il en allongeant le poing avec un geste menaçant, là, sur la Montagne, je vois un des hommes qui ont levé le couteau sur moi.

A ces mots toute la Convention se lève, et les cris :

— Arrêtez-le! arrêtez l'assassin ! retentissent.

Billaud le nomme ; c'est un nom inconnu des auditeurs, mais connu des huissiers, qui se jettent sur lui et l'arrêtent.

Mais, après son arrestation, il reste dans l'air un de ces frémissements qui planent sur les assemblées tumultueuses et dans lesquelles il va se passer de grands événements.

— L'Assemblée, continue Billaud, ne doit pas se dissimuler qu'elle est entre deux égorgements. Une heure de faiblesse, et elle est perdue !

— Non ! non ! s'écrièrent tous les membres en montant sur leur banc et en agitant leur chapeau ; non ! c'est elle, au contraire, qui écrasera ses ennemis ! Parle, Billaud, parle ! Vive la Convention ! vive le Comité de salut public !

— Eh bien ! puisque nous en sommes à l'heure des éclaircissements, continua Billaud, je demande que tous les membres de cette assemblée que l'assemblée interrogera s'expliquent. Vous frémirez d'horreur quand vous saurez la situation où vous êtes, quand vous saurez que la force armée et confiée à des mains parricides, qu'Henriot est le complice des conspirateurs ; vous frémirez quand vous saurez qu'il y a ici un homme, — et il lança un regard sanglant à Robespierre, — qui, lorsqu'il fut question d'envoyer des représentants du peuple dans les départements, compulsa comme un dictateur la liste des conventionnels, et, sur plus de sept cents membres que nous étions, n'en trouva pas vingt qui fussent dignes de cette mission.

Un murmura d'orgueil blessé, le plus menaçant de tous les murmures, s'éleva de tous les bancs.

— Et c'est Robespierre, continue Billaud, qui vient nous dire hier à nous, qui ose nous dire qu'il s'est éloigné du comité parce qu'il y était opprimé. N'en croyez rien, il s'est éloigné, parce qu'après avoir dominé seul pendant six mois le comité, le comité s'est révolté de cette domination et a organisé la résistance contre lui. Heureusement pour nous, car c'est au moment où il voulait faire adopter le décret du 22 prairial, ce décret de mort qui a fait que le plus pur de nous a instinctivement porté sa main à sa tête

Des éclats de voix interrompent Billaud de tous côtés : non pas pour l'arrêter dans ses accusations, mais pour l'y affermir.

Un instant le silence se fait ; mais un de ces silences qui contiennent autant de menaces que le silence qui précède la tempête qui va éclater.

XXI

Et ce silence est tellement celui qui précède la tempête, que les regards fulgurants de tous ces hommes se croisent comme des éclairs.

— Oui, citoyens, poursuit Billaud-Varennes, sachez que le président du tribunal révolutionnaire, lui à qui toute initiative devrait être défendue, a proposé hier aux Jacobins, à cette assemblée non seulement ennemie, mais illégale, de chasser de la Convention et de proscrire les membres qui ont osé résister à Robespierre.

Mais le peuple est là, continue Billaud en se tournant vers les tribunes. N'est-ce pas, peuple, que tu veilles sur tes représentants?

— Oui, oui, le peuple est là, crient les tribunes d'une seule voix.

— Nous avons vu depuis quelque temps un étrange spectacle, en vérité ; c'est que ce sont ces mêmes hommes qui sans cesse parlent de vertu et de justice, qui sans cesse foulent aux pieds la justice et la vertu. Quoi ! des hommes qui sont isolés, qui ne connaissent personne, qui ne se mêlent d'aucune intrigue, qui sauvent la France en organisant la victoire, ces hommes sont des conspirateurs ; et c'est le jour même où, sur les conseils et grâce à un plan donné par eux, qu'Anvers est repris par la France aux Anglais, que des conspirateurs viennent les accuser de trahir la France !

Mais l'abîme est sous nos pas, mais les véritables traîtres sont devant nous : il faut que l'abîme soit comblé par leurs cadavres ou par les nôtres.

Le coup a été frapper Robespierre en pleine poitrine ; il n'y a plus à reculer ; pâle et convulsif, il s'élance à la tribune :

— A bas le traître ! A bas le tyran ! A bas le dictateur ! crie-t-on de tous côtés.

Mais Robespierre a compris que l'heure suprême était venue ; qu'il fallait, comme le sanglier, faire face à toute cette meute hurlant contre lui. Il saisit la rampe de la tribune, il s'y cramponne ; il monte malgré tout le monde ; il touche à la plate-forme. L'eau coule sur son front ; il est pâle jusqu'à la lividité ; un dernier pas et il a remplacé Billaud. Il ouvre la bouche pour parler au milieu d'un effroyable tumulte, mais peut-être qu'aussitôt que sa voix aigre se fera entendre, le tumulte cessera.

Tallien voit que la tribune va être conquise ; il comprend le danger, il s'élance, écarte brutalement Robespierre du coude.

C'est un nouvel ennemi, c'est un nouvel accusateur. Le silence se fait à l'instant même.

Robespierre regarde avec étonnement autour de lui ; il ne reconnaît plus cette assemblée qu'il est habitué depuis trois ans à pétrir sous sa main.

Il commence seulement à comprendre le danger qu'il court et dans quelle lutte mortelle il s'est engagé.

Tallien profite du silence et s'écrie :

— Je demandais tout à l'heure que l'on déchirât le rideau, c'est chose faite ; les conspirateurs sont démasqués, la liberté triomphera ?

— Oui, crie toute la salle en se levant. Elle triomphe déjà. Achève, Tallien, achève !

— Tout présage, continue Tallien, que l'ennemi de la représentation nationale va tomber sous nos coups : jusqu'ici je m'étais imposé le silence ; je le laissais tranquillement dresser dans l'ombre sa liste de proscription, je ne pouvais pas dire : *J'ai vu, j'ai entendu !* Mais moi aussi j'étais hier aux Jacobins, et *j'ai vu et entendu* et frémi pour la patrie.

Un nouveau Cromwell recrutait son armée, et ce matin j'ai pris ce poignard, qui dormait derrière le buste de Brutus, pour lui percer le cœur, si la Convention n'a pas le courage de le décréter d'accusation.

Et Tallien mit le poignard de Terezia sur la poitrine de Robespierre. Un rayon de soleil en fit briller la lame.

Robespierre ne fit pas un mouvement pour éviter le coup ; mais à l'éclat de l'acier ses yeux clignotèrent comme ceux des oiseaux de nuit à l'éclat du jour.

— Mais non, dit Tallien en écartant son poignard de la poitrine qu'il menaçait : nous sommes des représentants du peuple et non des assassins ; et ce tyran pâle et chétif n'a ni la puissance ni le génie de César. La France a remis entre nos mains le glaive de sa justice et non le poignard de ses vengeances. Accusons le traître, jugeons-le, ne l'assassinons pas ! Plus de 31 mai, plus de proscriptions, même contre celui qui a fait le 31 mai et les proscriptions !

A la justice nationale Robespierre !

Jamais pareil tonnerre d'applaudissements n'avait ébranlé les voûtes de la Convention nationale.

— Et maintenant, ajouta Tallien, je demande l'arrestation du misérable Henriot, qui à cette heure et pour la troisième fois traîne ses canons contre nous. Désarmons le dictateur avant tout, enlevons-lui sa garde prétorienne d'abord, et nous le jugerons après.

Une espèce de rugissement se fit entendre dans toute l'assemblée ; c'étaient deux ans de haine et de terreur qui se faisaient jour et qui grondaient par cette soupape que venait d'ouvrir Tallien.

— Je demande, continua-t-il, que nous décrétions la permanence de notre séance jusqu'à ce que le glaive de la loi ait assuré l'existence de la République en frappant ceux qui conspirent contre elle.

Toutes les propositions de Tallien sont mises aux voix et votées d'enthousiasme.

Robespierre veut parler, il n'a pas abandonné la tribune, il y est resté cramponné, les lèvres palpitantes, les muscles des joues contractés.

Le rictus de sa bouche est à peine visible tant ses dents sont serrées.

Mais de tous côtés les cris s'élevèrent : A bas le tyran ! ! !

Le mot d'ordre donné par Sieyès a été tenu. Robespierre ne parlera pas. Donc il ne fera *pas de phrases*.

Tallien reprend :

— Il n'est pas un de nous qui ne puisse citer de cet homme un acte d'inquisition ou de tyrannie ; mais c'est sur sa conduite d'hier aux Jacobins que j'appelle toute votre horreur. C'est là que le tyran s'est découvert ! c'est par là que je veux le terrasser. Ah ! si je voulais rappeler tous les actes d'oppression qui ont eu lieu, je prouverais que c'est depuis que Robespierre a été chargé de la police générale qu'ils ont été commis tous.

Robespierre fait un effort, arrive presque face à face avec Tallien, et s'écrie en étendant la main :

— C'est faux ! je...

Mais le tumulte recommence, plus terrible qu'auparavant.

Robespierre alors voit que jamais il ne pourra s'emparer de la tribune, qu'une conspiration la lui enlève ; il cherche un endroit d'où sa voix puisse dominer l'assemblée. Il voit la Montagne, descend rapidement les escaliers de la tribune, s'élance parmi ses anciens amis, et d'une place vide veut parler.

— Tais-toi ! lui crie une voix ; tu es à la place de Danton ?

Robespierre redescend au centre :

— Ah ! vous ne voulez pas me laisser parler, montagnards, dit-il, eh bien, c'est à vous, hommes purs, que je viens demander asile et non à ces brigands.

— Arrière ! crie une voix du centre, tu es à la place de Vergniaud.

Robespierre bondit hors des rangs de la Gironde, comme s'il était en effet poursuivi par les ombres de ceux qu'il a fait décapiter.

A moitié foudroyé, il s'élance de nouveau à la tribune, et, montrant le poing au président :

— Président d'une assemblée d'assassins, lui crie-t-il, pour la dernière fois veux-tu me donner la parole ?

— A ton tour tu l'auras, répond Thuriot qui a remplacé au fauteuil Collot-d'Herbois brisé.

— Non ! non ! crient les conjurés ; il se défendra, comme les autres, devant le tribunal révolutionnaire.

Mais lui s'obstine ; on entend au-dessus de tous ces bruits, de tout ce tumulte, de tous ces cris, les glapissements de la voix de Robespierre qui tout à coup s'éteignent dans un enrouement subit.

— C'est le sang de Danton qui l'étouffe ! crie une voix à ses côtés.

Sous ce dernier coup de poignard, Robespierre tressaille et se tort comme sous la pile voltaïque.

— L'accusation ! crie une voix de la Montagne.

— L'arrestation ! crie une voix du Centre.

L'assemblée tout entière appuie.

Robespierre anéanti, à bout de force, à bout d'espérance, tombe sur un banc.

— Puisqu'on accuse et qu'on juge Robespierre, s'écrient ensemble deux voix, je demande à être accusé et jugé avec lui !

L'une de ces deux voix est celle de Lebas ; l'autre est celle de Robespierre jeune.

— Mon frère ! s'écrie Robespierre en se relevant, qui se dévoue pour moi.

Si on l'eût laissé parler, peut-être sortait-il de l'accusation par cette porte ouverte sur la pitié; mais non, ces deux mots : *l'accusation ! l'arrestation !* retombent sur lui comme le rocher de Sisyphe.

— Ah ! qu'un tyran est dur à abattre ! hurle Fréron, qui demande vengeance pour le sang de Camille Desmoulins et celui de Lucile.

L'arrestation est mise aux voix par le président Thuriot, et décrétée à l'unanimité.

— Maintenant ce n'est pas le tout de la voter, dit une voix : qu'on l'exécute.

Thuriot, pour la seconde fois, donne l'ordre d'exécuter le décret, qui comprend Robespierre, Lebas et Robespierre jeune. Couthon et Saint-Just vont se ranger près de lui. Ils sont au premier banc de la Plaine, et un grand vide s'établit autour d'eux.

Les huissiers hésitent à faire leur devoir : comment oseront-ils porter la main sur ces rois de l'assemblée dont ils ont si longtemps reçu les ordres?

Enfin ils se décident à s'approcher d'eux et leur signifient le décret de la Convention.

Les cinq accusés se lèvent et sortent lentement pour être conduits devant les comités.

Toute l'assemblée respire. Cette lutte de quatre cents députés contre un seul homme indique à quel point cet homme était puissant. Tant qu'il était là, chacun se demandait: Est-ce fini? Moi aussi je respire, moi aussi je m'élance.

Déjà le bruit de l'arrestation de Robespierre s'est répan-

du dans la cour du Carrousel, et de la cour du Carrousel a plané sur tout Paris.

Je ne sais si c'est une illusion, mais il me semble que tous les cœurs sont joyeux, que toutes les bouches sourient; des gens qui ne se connaissent pas courent les uns aux autres en criant :

— Eh bien! vous savez?

— Non, quoi?

— Robespierre est arrêté.

— Impossible!

— Je l'ai vu conduire aux comités.

Et celui qui vient de recevoir la nouvelle court la répandre.

Mais à travers les portes de chêne, à travers les barreaux de fer des prisons, les nouvelles sont lentes à passer. Je cherche des yeux mon commissaire, qui m'a promis de se tenir dans la cour du Carrousel.

Mes yeux se fixent sur un homme qui semble attendre que je le regarde. Je jette un cri : c'est lui.

Seulement il a devancé l'opinion publique; il ne porte plus son bonnet rouge, il a mis bas sa carmagnole, il est habillé comme tout le monde. C'est qu'il a assisté de la tribune à la chute de Robespierre.

Il s'approche de moi sans affectation :

— Avez-vous besoin de mes services? me dit-il.

— Je voudrais bien annoncer le triomphe de Tallien à mes pauvres amies, répondis-je.

— Faites-y attention, me dit-il, et ne vous lancez pas trop avant dans le domaine de l'espérance : les comités devant lesquels il est amené peuvent déclarer qu'il n'y a pas motif à l'accusation et rendre une ordonnance de non-lieu. Le tribunal révolutionnaire devant lequel il va être conduit et qui lui appartient entièrement, peut déclarer qu'il n'est pas coupable et lui faire un triomphe comme celui de Marat. En somme, ce n'est qu'une première manche.

— N'importe! répondis-je, elle est gagnée, n'est-ce pas? Maintenant, à la seconde.

— Marchez doucement, me dit-il, traversez le pont, entrez dans la rue du Bac, à la hauteur de la rue de Lille, je vous rejoindrai avec une voiture.

Je m'acheminai sans répondre vers la rue du Bac. Au moment où j'atteignais la rue de Lille, j'entendis un fiacre qui s'arrêtait derrière moi. J'y montai. Le commissaire m'y attendait.

Il ordonna au cocher de suivre la rue de Lille, de prendre les quais jusqu'à la Grève et de nous conduire à la Force.

Il avait ramené les prisonnières d'où elles étaient parties.

Je retrouvai mon brave concierge Ferney; je retrouvai Santerre qui jeta les hauts cris, il me croyait guillotinée. Je leur appris l'arrestation de Robespierre.

Chose bizarre! celui qui me parut le plus content fut le geôlier.

Aussi ne fit-il aucune difficulté lorsque mon conducteur, se faisant reconnaître, lui ordonna de me conduire à la chambre des deux nouvelles prisonnières.

En m'apercevant elles jetèrent un cri. Mon sourire leur disait que j'apportais de bonnes nouvelles.

— Triomphe! leur criai-je, triomphe! Robespierre est accusé et arrêté.

— Et Tallien, demanda Terezia, comment a-t-il été?

— Magnifique de courage et surtout d'amour.

— Le fait est que s'il ne s'était agi que de lui il se serait laissé couper le cou, il est si paresseux!

— Allons, allons, tu vas porter un beau nom, citoyenne Tallien, dit madame de Beauharnais.

— J'en ambitionne un plus beau encore, dit Terezia avec sa fierté toute espagnole.

— Lequel?

— Celui de Notre-Dame-de-Thermidor!

Mais, comme l'avait dit très judicieusement mon commissaire, nous n'en étions qu'à la première manche, et Robespierre pouvait sortir de là plus puissant que jamais.

Nous convînmes avec mes deux amies que le lendemain je suivrais dans tous leurs détails les événements, non moins importants à coup sûr que ceux qui venaient de s'accomplir.

Terezia pensa alors combien il serait difficile de suivre les événements, qui peut-être allaient se passer au milieu de foules immenses, avec un costume de femme.

Elle m'offrit d'aller prendre dans sa maison des Champs-Élysées un de ses costumes d'homme, qu'elle avait l'habitude de prendre pour suivre son premier mari dans ses courses à cheval et à la chasse; elle me donna une lettre pour sa vieille nourrice qui la gardait. Je devais en même temps donner à la bonne femme de ses nouvelles et la rassurer sur son compte. Je lui racontai tout ce que je devais au brave homme qui m'avait pris sous sa protection, tout en prévenant d'avance que si nous étions victorieux c'était un protégé à ne point oublier. Elle promit tout ce que je voulus.

L'heure s'avançait, il fallait quitter la prison. Je ne promis pas de revenir le lendemain, attendu que si nous étions vainqueurs je comptais aller droit à Tallien, et, pour lui épargner toute recherche inutile, lui dire où il trouverait son amie. Mais je promis de lui écrire, mot par mot, heure par heure, tout ce que j'aurais vu. Grâce à l'intermédiaire de mon brave commissaire, j'étais sûre que ma lettre lui serait remise. »

Nous nous embrassâmes étroitement, madame Beauharnais, Terezia et moi, et je descendis, légère et pleine d'espérance, cet escalier que la dernière fois j'avais descendu croyant aller à l'échafaud.

XXII

Nous rencontrâmes la voiture et nous allâmes droit à la maison de Terezia, située allée des Veuves. Là je trouvai la vieille Espagnole qui l'avait élevée. Je commençai par lui donner de bonnes nouvelles de sa maîtresse, puis la lettre par laquelle elle lui ordonnait de me laisser choisir parmi ses habits d'homme celui qui irait le mieux à mon goût et à ma taille. Je choisis une redingote marron à collet rabattu; un chapeau à larges bords qui abritait complètement mon visage, avec une boucle d'acier et un large ruban noir, sans plume; deux chemises à jabot, deux gilets, un blanc, l'autre chamois; une culotte de couleur claire et des bottes venant au-dessus du genou.

Nous remontâmes en voiture, et mon commissaire me reconduisit chez moi. Nous eûmes grand'peine à traverser la rue. Il y avait un rassemblement énorme devant la maison des Duplay. On venait d'y apprendre l'arrestation de Robespierre, et les cris de M. Duplay et de la vieille mère avaient attiré les voisins d'abord, puis ceux qui passaient, puis enfin ceux que la curiosité clouait à cette place, comptant que ce serait là qu'on aurait les plus fraîches et les meilleures nouvelles.

J'étais aussi curieuse qu'aucune des personnes réunies aux lamentations de ces braves gens; car, il faut le dire, dans tout le quartier, la famille passait pour la plus honnête qu'il y eût au monde. Comme mon entresol n'était qu'à quelques pas de leur magasin, je remontai rapidement et je jugeai que c'était le moment d'utiliser le costume de Terezia. J'étais peu accoutumée aux costumes masculins, mais cependant au bout de dix minutes j'étais assurée, grâce au manteau qui m'enveloppait tout entière, de pouvoir traverser les groupes sans être reconnue pour une femme. Je descendis et j'allai me mêler aux curieux. Madame Duplay, fanatique de son locataire, en appelait à l'inattaquable réputation de Robespierre comme honnête homme, comme citoyen incorruptible; à ceux qui doutaient ou qui avaient l'air de douter, elle disait :

— Ah! vous pouvez entrer, citoyens, vous pouvez visiter l'appartement qu'il habite, et, si vous y trouvez une pièce d'argent, un bijou ou un assignat de cinquante francs, je reconnais mes torts et j'avouerai que Robespierre était un homme vénal.

Et en effet on entrait comme à un pèlerinage, et dès l'entrée on sentait que c'était bien la maison de l'incorruptible. Dès le seuil, la cour avec son hangar, ses établis chargés de scies, de varlopes, de rabots, tout disait : Vous êtes ici chez l'ouvrier honnête et travailleur. Puis, si l'on montait à la mansarde habitée par Robespierre, c'était là où se déroulait véritablement la preuve de cette vie de labeur, pauvre et occupée. Les papiers, rangés sur les planches de sapin, entassés les uns sur les autres, disaient ces travaux infatigables. Et cependant on sentait qu'on avait mis là, comme dans le tabernacle d'un dieu, les meilleurs meubles de la maison, un beau lit bleu et blanc comme un lit de jeune fille, avec quelques bonnes chaises; un bureau, en sapin, c'est vrai, mais fait par le maître de la maison, sur un plan donné certainement et avec toutes les exigences de son locataire, était tourné de façon à ce que celui-ci pût, en travaillant, plonger son regard dans la cour et se distraire à la vue des quatre jeunes filles, du fils et du neveu, qui formaient la famille du brave menuisier.

Dans une petite bibliothèque de sapin, bibliothèque non fermée, il y avait un Rousseau et un Racine, et, sur tous les murs, la main fanatique de madame Duplay et la main passionnée de sa fille Cornélie avaient suspendu tous les portraits que l'on avait pu se procurer de l'idole; de sorte que, de quelque côté que Robespierre se tournât, il avait toujours devant lui un portrait de Robespierre. Un de ces portraits le représentait avec une rose à la main; et, tour à tour, la vieille mère Duplay, la femme du menuisier et ses filles, faisant passer les curieux, disaient :

— Est-ce là la demeure du méchant homme qu'on veut

faire croire un tyran et qui visait, disent ses misérables ennemis, à la dictature ou à la royauté?

Une des quatre filles de madame Duplay ne disait rien, ne se mêlait à rien, sanglotant dans un coin, assise sur une chaise ; c'était la femme de Lebas, dont le mari venait de se sacrifier pour Robespierre et avait été arrêté avec lui. Au moment où je sortais, deux soldats gardaient la porte et deux autres entraient : ils venaient arrêter toute la famille du menuisier.

J'avoue que la vue de cet intérieur presque pauvre, l'inspection de cette chambre modeste, me produisit une profonde impression.

Est-ce que je m'étais trompée? Est-ce que ces gens qui avaient accusé Robespierre ne m'avaient pas dit la vérité? Je me rappelais ce que tant de fois, mon bien-aimé Jacques, tu m'avais répété de cet homme, de la voie dans laquelle il marchait. Inflexible, mais incorruptible, me disais-tu ; son inflexibilité l'a conduit trop loin, elle en a fait l'homme sanglant, haï de tous, et, à l'heure qu'il est, il faut qu'il meure ou que des milliers de têtes tremblent.

On emmena madame Lebas comme les autres. Elle ne se défendit point, elle ne se lamenta point de son arrestation ; elle continua de pleurer celle de son mari, voilà tout.

Je rentrai chez moi ; j'avais le cœur profondément serré ; j'avais sans cesse devant les yeux cette chambre si modeste où les Duplay désiraient qu'on trouvât une pièce d'argent, un bijou ou un assignat de cinquante francs. Cet homme qui avait si peu de besoins, de quoi pouvait-il donc être ambitieux? D'or? On voyait partout, écrit en toutes lettres, son mépris de l'argent. De puissance peut-être. D'orgueil à coup sûr. Tous ces portraits dans sa chambre, ce cortège de Robespierres entourant Robespierre criait tout haut que c'était au besoin de bruit, à l'avidité de renommée, que cette apparence si modeste avait tout sacrifié. C'était cet orgueil si longtemps froissé, c'était cette bile extravasée au fond du cœur qui lui avait fait abattre toute tête dépassant la sienne.

Il répétait sans cesse, disait la mère Duplay, que l'homme, quel qu'il fût, n'avait pas besoin de plus de trois mille francs par an pour vivre. Que de souffrances avait dû éprouver ce cœur envieux chaque fois qu'il avait regardé au-dessus de lui !

Toute la nuit il se fit grand bruit dans la rue ; il n'était resté dans la maison que la plus jeune des filles de Duplay et une vieille servante ; elles ne fermèrent pas la porte ; c'était inutile ; il leur aurait fallu l'ouvrir trop souvent. L'enfant et la vieille femme s'endormirent brisées de fatigue, laissant la maison vide à la merci de ceux qui voulaient y entrer.

Il s'était passé une chose terrible que je ne sus que le lendemain. Au moment où le bruit de l'arrestation de Robespierre se répandit par la ville, le cri qui sortit de toutes les bouches, cri unanime, cri joyeux, fut :

— Robespierre est mort, plus d'échafaud !

Tant, dans ce terrible mois de messidor qui venait de s'écouler, il avait identifié son nom avec celui de la guillotine !

Et cependant, comme si Robespierre n'eût pas été arrêté, le tribunal révolutionnaire continuait de juger. Une accusée en s'asseyant sur son banc, fut prise d'un accès d'épilepsie ; la violence de l'accès fut telle que les juges eux-mêmes lui demandèrent si elle était affectée habituellement de ce mal.

— Non, répondit-elle, mais vous m'avez fait asseoir juste à la même place où vous avez fait asseoir hier mon fils, et le malheureux enfant vous l'avez condamné !

Comme la séance de la Convention avait été terminée à trois heures, comme à trois heures et demie tout le monde savait dans Paris la chute de Robespierre, le peuple espérait car, nous l'avons dit, c'était le peuple surtout qui était las de ces boucheries), le peuple espérait qu'il n'y aurait plus d'exécution. Le bourreau lui-même répondait à ceux qui l'interrogeaient en secouant la tête, et lorsque, selon son habitude, le tribunal révolutionnaire eut préparé sa fournée quotidienne, lorsque les lourdes et pesantes charrettes vinrent à l'heure accoutumée rouler dans la cour du palais de justice, l'exécuteur demanda à Fouquier-Tinville :

— Citoyen accusateur public, n'avez-vous pas d'ordre à me donner?

Fouquier ne se donna même pas la peine de réfléchir, et répondit sèchement :

— Exécute la loi

C'est-à-dire : Continue de tuer !

Ce jour-là, il y avait quarante-cinq condamnés, et ce qui rendait la mort plus cruelle encore, c'est qu'ils avaient tout entendu dire, tout raconter, qu'ils savaient Robespierre arrêté et qu'ils avaient eu l'espérance que cette arrestation était leur salut.

Mais non, on vit sortir de la noire arcade cinq charrettes chargées de condamnés qu'on conduisait à la barrière du Trône pour y être exécutés.

Ces malheureux criaient grâce, levaient au ciel leurs mains liées, demandant comment, puisqu'on allait faire le procès de leur ennemi, leurs procès à eux pouvaient être bons, condamnés qu'ils étaient par celui qu'on était en train de condamner.

La foule commença de gronder ; elle trouva que ces pauvres gens avaient bien raison, et, comme eux, elle criait grâce. Quelques-uns sautèrent à la bride des chevaux, arrêtèrent les charrettes, voulurent les faire rétrograder ; mais Henriot, sur lequel on n'avait pu exécuter l'ordre d'arrestation donné par l'assemblée, arriva au galop avec ses gendarmes, sabra tout, condamnés et libérateurs, et la foule se dispersa en jetant au ciel une dernière malédiction et en disant :

— Ce n'était donc pas vrai, cette bonne nouvelle qu'on nous avait annoncée, que Robespierre était arrêté et que nous étions délivrés de l'échafaud?

Vers sept heures du soir j'entendis battre le rappel de tous côtés ; mon déguisement m'encourageant, j'allais sortir au risque de ce qui pouvait m'arriver, lorsque, dans l'escalier, je rencontrai mon brave commissaire. Il était très pâle.

— Vous n'allez pas sortir, me dit-il ; ce que j'avais prévu est arrivé. La Commune se met en insurrection contre l'assemblée. Henriot, arrêté au Palais-Royal, à son retour de l'exécution de la barrière du Trône, a été presque immédiatement délivré ; le geôlier de la prison du Luxembourg, où l'on conduisait Robespierre et ses amis, a refusé d'ouvrir la porte de la prison, disant qu'il agissait d'après un ordre de la Commune. Robespierre, au contraire, insistait pour être écroué : le tribunal révolutionnaire c'était pour lui le connu, tous les membres en avaient été nommés par lui et étaient à sa dévotion ; au contraire, l'insurrection de la Commune, la lutte qui en serait la suite, le combat qu'il faudrait soutenir contre la Convention, c'était l'inconnu.

C'était plus que l'inconnu pour lui, c'était l'illégalité. Avocat comme Vergniaud, il était prêt à sacrifier sa vie, et, comme Vergniaud, il voulait mourir dans la légalité.

Voyant que le Luxembourg ne voulait pas ouvrir ses portes pour lui, Robespierre ordonna à ses gardiens de le conduire à l'administration de la police municipale ; ils obéirent. Il leur eût ordonné de le laisser libre qu'ils eussent obéi de même. Tout prisonnier qu'il était, son immense pouvoir contre-balançait le pouvoir exécutif de la Convention.

Voilà où l'on en était ; il y aurait certainement un conflit pendant la nuit. Mon commissaire me supplia de me tenir renfermée au moins jusqu'au lendemain matin, où il viendrait me délivrer et m'annoncer ce qui serait arrivé pendant la nuit. J'étais une chose si précieuse pour lui, qu'il m'eût volontiers mise sous clef. Et, en effet, Robespierre triomphant, on ignorait tout ce qu'il avait fait pour moi, il se retrouvait sur ses pieds. Robespierre abattu, les services qu'il nous avait rendus étaient pour lui une source de fortune.

J'étais très fatiguée ; sa position lui permettait d'être mieux renseigné que moi ; je lui promis de ne pas sortir, mais à la condition que le lendemain, dès le matin, je connaîtrais par lui tous les renseignements de la nuit.

Il m'offrit de me faire monter à souper ; j'acceptai : je n'avais rien pris depuis le matin, et il était près de minuit.

Je dormis mal, au milieu de soubresauts continuels : moi qui avais voulu mourir, moi qui avais été poser ma tête sous la hache, moi qui croyais n'avoir plus un seul motif d'intérêt dans ce monde, moi dont la guillotine enfin n'avait pas voulu, je tressaillais au moindre bruit, mon cœur battait au galop des chevaux qui passaient.

Étrange chose que cet amour de la vie ! la mienne, à défaut de l'homme que j'aimais, s'était rattachée à deux femmes inconnues ; j'eusse donné ma vie pour les sauver certainement encore, mais je ne l'eusse pas donnée sans regrets

Quelques minutes après le départ du commissaire, on m'apporta mon souper. Depuis quelque temps déjà le tocsin de la Commune sonnait, et comme mes fenêtres étaient ouvertes et mes jalousies seules fermées, j'entendais ses vibrations qui m'annonçaient que quelque chose de grave venait de se passer.

Je demandai au garçon de café ce que signifiait ce tocsin Il me dit que le bruit courait que Robespierre était délivré.

— Mais, lui dis-je, délivré !... Je croyais que Robespierre ne voulait pas l'être.

— Bon, dit le garçon, on ne lui a pas demandé son avis. La Commune a tout simplement envoyé un Auvergnat nommé Coffinhal, qui lèverait les tours de Notre-Dame, avec ordre de lui apporter Robespierre.

Coffinhal n'a fait ni une, ni deux, il a été à la mairie, et, quand il a vu que Robespierre ne voulait pas venir avec lui, il a pris Robespierre et l'a emporté.

Ses amis le suivirent tout joyeux. Ils n'avaient pas le regard perçant de Robespierre ; mais lui savait bien qu'on

l'arrachait à la prison pour le porter à la mort, et il criait à cette foule :

— Vous me perdez, mes amis, vous perdez la République !

Si bien qu'à l'heure qu'il est, continua le garçon de café, le citoyen Robespierre est maître de Paris s'il n'en est pas le roi !

Je me couchai sur cette nouvelle, qui ne laissa pas de m'inquiéter pendant le reste de la nuit

Le matin, mon commissaire fut fidèle au rendez-vous. Dès huit heures, il frappait à ma porte. Depuis deux heures j'étais levée et habillée, regardant à travers mes jalousies.

La nuit s'était passée dans une singulière situation. La Convention était restée calme et digne, s'arrangeant pour mourir avec dignité, et Collot-d'Herbois, au fauteuil de président, disait :

— Citoyens, sachons mourir à notre poste !

La Commune attendait comme la Convention ; son secours principal lui devait venir de la société des jacobins, et aucune députation sérieuse n'arrivait de la société : Robespierre et Saint-Just se regardaient comme abandonnés. Couthon, cul-de-jatte, qui, dans les grands événements, se considérait plutôt comme un embarras que comme un aide, s'était retiré chez lui avec sa femme et ses enfants. Comme c'était l'homme éminent des jacobins, Robespierre et Saint-Just lui écrivirent de l'Hôtel-de-Ville :

« Couthon,

« Les patriotes sont proscrits ; le peuple entier s'est levé : ce serait le trahir que de ne pas te rendre à la Commune, où nous sommes. »

Couthon vint, et, Robespierre lui tendant la main, tandis que Collot-d'Herbois disait à la Convention : « Sachons mourir à notre poste », Robespierre disait à Couthon : « Sachons supporter notre sort. »

Trois mois auparavant, un pareil événement eût bouleversé Paris. Les partis se fussent armés, se fussent rués les uns sur les autres et eussent combattu. Mais les partis étaient épuisés. Tous avaient perdu le meilleur de leur sang, la vie publique était anéantie.

Ce que tout le monde ressentait, c'était une lassitude immense, un ennui universel Paris avait semblé revivre un instant dans ces repas publics qui paraissaient le repas libre de la pauvre ville agonisante. La Commune les avait défendus.

La nuit tout entière s'était donc passée à des mesures sans efficacité. Un député inconnu, nommé Beaupré, avait fait voter la création d'une commission de défense, laquelle se contentait de chauffer les comités. Les comités se rappelèrent un certain Barras, qui avait été collègue de Fréron lors de la reprise de Toulon sur les Anglais ; ils le nommèrent général. Mais, général sans armée, Barras ne put que faire quelques reconnaissances autour des Tuileries.

Comme mon narrateur en était là de son récit, nous entendîmes un grand bruit de cavalerie, de caissons et de canons roulants. Nous nous mîmes à la fenêtre : c'était la section de l'*Homme-Armé* qui, convoquée pendant la nuit à son de caisse, avait décidé que ses canons seraient envoyés à l'assemblée

Tallien était cause de ce mouvement. Comme il demeurait rue de la Perle, au Marais, il avait couru à cette section et avait annoncé que la Convention était en danger, que la municipalité se mettait au-dessus de la Convention nationale en donnant asile aux députés décrétés par elle d'arrestation. La section de l'*Homme-Armé* envoyait ses canons aux Tuileries et se chargeait de courir de quartier en quartier afin d'entraîner les quarante-sept autres sections de Paris.

Les choses commençaient à se dessiner en faveur de la Convention. J'obtins de mon guide qu'il me conduirait jusqu'à la Commune afin que je pusse juger par mes yeux de quel côté pencherait la fortune de la journée.

XXIII

La Convention était parvenue à grand'peine à réunir à peu près dix-huit cents hommes dans la cour du Carrousel. Elle les avait mis sous les ordres de Barras, son général. Nous les vîmes en passant aux Tuileries. Barras était occupé à les aligner sur les quais

C'était un jeune gendarme de dix-neuf ans qui, la veille, avait arrêté Henriot Il avait manqué d'être assassiné quand Henriot avait été délivré, et il avait couru au comité de salut public pour annoncer la délivrance d'Henriot.

Il y trouva Barrère et lui apprit que le général de la Commune était en liberté.

— Comment, lui dit Barrère, tu le tenais et tu ne lui as pas brûlé la cervelle ! Je devrais te faire fusiller.

Le jeune homme se le tint pour dit. Son ambition était de faire dans la journée quelque grand coup qui le distinguât de ses camarades et lui ouvrît la carrière militaire. Armé de son sabre et de deux pistolets chargés de plusieurs balles, il prit le chemin de l'Hôtel-de-Ville, où étaient Robespierre, Saint-Just, Couthon, Lebas et Robespierre jeune.

En arrivant quai Le Peletier, nous vîmes un immense rassemblement qui arrêtait toute circulation. Nous demandons ce que c'est, et l'on nous répond d'une voix effarée :

— Ce sont eux !

— Qui eux ?

— Les députés hors la loi, Robespierre, Couthon.

A ces mots nous redoublons d'efforts pour pénétrer jusqu'au centre occupé par la compagnie de la section des Gravilliers. Là, à terre, sur le pavé, étaient deux hommes couchés, perdant leur sang par d'horribles blessures. L'un de ces hommes était tellement défiguré par un coup de pistolet qui lui avait brisé la mâchoire, que nous ne le reconnûmes point. Il fallut que l'on nous dît que c'était Robespierre.

Nous n'en voulions rien croire, jusqu'à ce que mon compagnon, lui ayant levé la tête, se tourna de mon côté et me dit épouvanté :

— C'est bien lui !

Comment une telle catastrophe avait-elle pu s'opérer ? comment trouvions-nous dans un ruisseau, entourés d'hommes féroces qui criaient : « Jetons ces charognes à la Seine ! » deux hommes dont le regard, trois jours auparavant, faisait trembler tout Paris.

— Écoutez, me dit mon compagnon, il ne s'agit point ici de faire les aristocrates. Vous êtes en homme, nous allons entrer dans le cabaret le plus proche, vous vous assoirez à une table. Je commanderai le déjeuner, et, tandis que vous m'attendrez, vous, je me glisserai parmi tous ces hommes et je reviendrai avec la clef de cette énigme qui nous paraît impossible. Comme ils sont là tous les deux, Couthon et Robespierre, c'est-à-dire les deux gros bonnets du parti, on ne fera rien sans eux. Si on les emmène, suivez-les : je saurai toujours bien où on les aura conduits, et je vous rejoindrai.

Comme ce qu'il me proposait était ce qu'il y avait de mieux à faire, j'acceptai. Nous trouvâmes un petit cabaret. Je montai à l'entresol ; une table était dans l'embrasure de la fenêtre, et, assise près de cette table, je pourrais voir tout ce qui se passerait dans la rue.

— Allez et revenez vite, dis-je à mon compagnon.

Il partit. J'appelai le tavernier sous prétexte de lui donner la carte de notre déjeuner, mais en réalité pour lui demander l'explication de toute cette terrible tragédie. Il n'en savait pas beaucoup plus que nous. Robespierre, au moment d'être arrêté, disait-il, s'était tiré un coup de pistolet dans l'intention de se brûler la cervelle, mais il s'était manqué ou plutôt il avait atteint le bas de sa figure au lieu d'en atteindre le haut.

D'autres disaient que c'était un gendarme qui avait voulu l'arrêter, et que, comme Robespierre se défendait, il avait tiré sur lui le coup de pistolet qui l'avait mis hors de combat.

Au bout d'un quart d'heure, mon compagnon revint. Il avait été à la source, c'est-à-dire à l'Hôtel-de-Ville, et il apportait des renseignements exacts.

Le jeune gendarme qui, la veille, avait arrêté Henriot et que Barrère avait menacé de faire fusiller pour l'avoir laissé échapper, avait résolu, comme nous l'avons dit, de faire un coup d'Etat, et nous l'avons vu partir avec son sabre et ses pistolets chargés pour se rendre à l'Hôtel-de-Ville. Son intention était d'arrêter Robespierre.

En arrivant sous l'Hôtel-de-Ville, il trouva la place de Grève à peu près vide. La moitié des canons d'Henriot était tournée contre la Commune, les autres ouvraient leurs gueules dans toutes les directions ; mais rien n'indiquait l'intelligence de la défense ou de l'attaque dans ceux qui les avaient abandonnés ainsi.

Il y avait deux sentinelles à la porte de la Commune, et, sur les escaliers, les jacobins les plus fanatiques et les plus obstinés.

On veut empêcher de passer le jeune gendarme.

— Ordonnance secrète, répond-il.

Devant ce mot, tout s'écarte. Il franchit le perron, monte l'escalier, passe la salle du conseil, entre dans un corridor, où tant de gens se pressent qu'il ne sait plus comment faire pour passer.

Mais là il avise un homme qu'il reconnaît pour appartenir à Tallien. C'est Dulac, l'homme à la canne, le même qui m'a reconduite la surveille. Le gendarme et lui échangent deux mots.

Ils arrivent ensemble à la porte du secrétariat. Dulac frappe plusieurs fois : la porte s'entr'ouvre ; il pousse le gendarme par l'entre-bâillement, tire la porte à lui et regarde par les carreaux ce qui va se passer.

C'était dans cette salle qu'étaient Robespierre et ses amis.

Le jeune gendarme cherche un instant des yeux, voit Couthon assis à terre à la manière turque, Saint-Just debout tambourinant contre un carreau. Lebas et Robespierre jeune causant ensemble de la façon la plus animée, Robespierre aîné au fond, assis dans un fauteuil, les coudes sur les genoux et la tête appuyée sur sa main.

A peine l'a-t-il reconnu qu'il tire son sabre, court à lui, lui en met la pointe sur le cœur et lui crie :

hommes s'enfuient, abandonnant celui qu'ils essayaient de sauver. Les grenadiers et les gendarmes traînent Couthon par les pieds jusque dans la salle du conseil général ; on fouille Robespierre, on lui prend son portefeuille et sa montre ; et comme on croit Couthon et Robespierre morts, que Robespierre est trop blessé et Couthon trop fier pour se plaindre, on les traîne hors de l'Hôtel de Ville, jusqu'au quai Le Peletier. Là on va les jeter à l'eau, lorsque Couthon, de sa voix calme que n'avaient pu altérer toutes les douleurs qu'il venait de souffrir :

— Un instant, citoyens, dit-il, je ne suis pas encore mort.

Alors la colère des assassins s'était tournée en curiosité : ils avaient appelé les passants, criant :



Robespierre fut déposé sur une table dans la salle du Comité de Salut public.

— Rends-toi, traître !

Robespierre, qui ne s'attendait pas à cette agression, fait un soubresaut, regarde le gendarme en face, et lui dit tranquillement :

— C'est toi qui es un traître, et je vais te faire fusiller !

A peine ces mots sont-ils prononcés qu'on entend un coup de pistolet, que le groupe sur lequel tous les yeux étaient tournés se perd dans la fumée, et que Robespierre roule sur le parquet.

La balle l'avait pris au menton et lui avait brisé la mâchoire gauche inférieure. Un grand tumulte se fait alors, que dominent les cris de Vive la République ! Les gendarmes et les grenadiers qui accompagnaient l'assassin entrent violemment dans la salle. La terreur se répand parmi les conjurés qui se dispersent ; tous fuient, excepté Saint-Just, qui se précipite sur Robespierre gisant à terre, le relève et le rassied dans le fauteuil duquel le coup de pistolet l'a fait tomber.

A ce moment on vient dire au jeune homme qui a causé tout ce tumulte qu'Henriot se sauve par un escalier dérobé.

Il lui restait encore un pistolet armé et chargé ; il court à cet escalier, atteint un fuyard, croit que c'est Henriot, tire sur le groupe d'hommes qui emportait Couthon ; ces

— Venez voir Couthon ; venez voir Robespierre.

Des grenadiers de la section des Gravilliers avaient alors entouré les deux agonisants, le quai s'était encombré de curieux. C'est dans ce moment que nous étions arrivés.

Il était inutile de chercher d'autres détails que ceux que m'apportait mon compagnon ; ils devaient être vrais, et nous fûmes confirmés en cette certitude lorsque nous vîmes apporter un cadavre et des blessés.

Le cadavre était celui de Lebas. Au moment où les gendarmes firent invasion dans la salle, au moment où il vit tomber Robespierre frappé d'une balle, il tira un pistolet de sa poche, l'appuya contre sa tempe et se fit sauter la cervelle.

Robespierre jeune essaya de fuir ; il croyait son frère mort et ne pouvait plus donner l'exemple d'amour fraternel qui lui avait fait demander de mourir avec lui. Il avait ôté ses souliers, il avait passé par la fenêtre et marché pendant quelques secondes, tenant ses souliers à la main, sur le fronton de pierre qui règne autour du monument. Puis alors, voyant la place de l'Hôtel-de-Ville complètement abandonnée, et que, gagnât-il la fenêtre voisine, et que cette fenêtre le conduisît-elle à un escalier, il n'avait aucune chance de fuite et de salut, il se laissa tomber du

deuxième étage et se brisa sur le pavé, mais sans se tuer du coup.

C'étaient ces pauvres débris, cadavres ou agonisants, que l'on avait ramassés et que, par le quai Le Peletier, on conduisait à la Convention, qui rallièrent en passant Robespierre blessé et Couthon mourant.

Saint-Just seul, la tête haute et sans blessure, suivait ses amis, attaché à l'extrémité d'une corde. Robespierre était porté sur une planche ; le mort et les autres blessés étaient traînés dans une voiture de commissionnaire à bras.

Nous suivîmes ce triste cortège.

Robespierre fut déposé sur une table dans la salle du comité du salut public. On lui mit par pitié, sous la tête, une boîte de sapin qui avait renfermé des pains de munition.

Tout le monde disait qu'il était mort.

Si horrible que fût ce spectacle, comme je voulais porter des nouvelles sûres à nos prisonnières, je parvins à pénétrer avec mon compagnon dans la salle d'audience, juste au moment où il commençait à ouvrir les yeux. Il était sans chapeau ; sans doute avait-il ôté lui-même sa cravate, qui devait l'étouffer. Sa mâchoire gauche pendait jusque sur sa poitrine, dégouttante de sang et montrant ses dents brisées. Un chirurgien, que l'on appela, le pansa, remit la mâchoire à peu près à sa place, banda sa blessure, et fit placer à côté de lui une cuvette remplie d'eau.

J'assistai à ce pansement, qui dut lui causer des douleurs atroces ; il ne jeta pas un cri, ne poussa pas une plainte ; seulement son teint avait déjà pris la lividité de la mort.

Tout était fini de ce côté, il n'y avait plus rien à craindre.

Je pensai que le plus pressé était de rassurer mes deux belles amies. Mon protecteur n'avait plus de raison, dans l'état où était Robespierre, de cacher la protection qu'il m'accordait. Il ne fit donc aucune difficulté pour monter en fiacre avec moi et venir à la Force, où j'étais attendue, comme on le comprend, avec toute l'impatience de deux cœurs qui ne demandent qu'à vivre et à aimer et qui ont peur de mourir.

Nous arrivâmes à la prison vers onze heures du matin. Les prisonniers, sans savoir précisément ce qui était arrivé, en avaient quelque idée et étaient en pleine révolte. Il eût été difficile de les conduire à l'échafaud comme on avait encore fait la veille. Chacun s'était fait une arme de ce qu'il avait pu trouver ; presque tous avaient brisé leurs lits, et des pieds s'étaient fait des espèces de massue. On n'entendait que cris et hurlements, et l'on se serait cru non pas dans une prison politique, mais dans une maison de fous.

Je trouvai mes deux compagnes enfermées dans leur chambre, tremblantes de tout ce vacarme dont elles ignoraient la véritable cause, se tenant embrassées et serrées l'une contre l'autre.

A ma vue, à la joie qui éclatait sur mon visage, elles jugèrent qu'elles n'avaient plus rien à craindre, jetèrent un cri d'espoir et se précipitèrent dans mes bras.

Mais à peine eus-je prononcé le mot sauvées ! que madame de Beauharnais tomba à genoux, criant :

— Mes enfants !

Et que Terezia s'évanouit.

J'appelai du secours, la porte s'ouvrit, mon commissaire accourut ; il avait un flacon de vinaigre qu'il fit respirer à Terezia qui revint bientôt à elle. Je profitai de ce moment pour leur présenter mon compagnon et leur dire tous les services qu'il nous avait rendus.

— Ah ! monsieur, vous pouvez être tranquille, dit Terezia, qui avait renoncé bien vite à l'appellation de *citoyen* ; si nous sommes quelque chose, et si nous pouvons quelque chose dans le gouvernement qui va s'établir, nous n'oublierons pas vos services. Eva va me dire votre nom et me donner votre adresse, et c'est Tallien que je chargerai d'acquitter ma dette envers vous.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Le nom et l'adresse de monsieur ? lui dis-je. Il était trop prudent pour me les donner avant de savoir comment les choses tourneraient ; mais maintenant je crois qu'il n'a plus aucun motif pour nous les cacher.

Notre homme sourit à son tour, alla à une table sur laquelle il y avait de l'encre, du papier et des plumes et écrivit :

« Jean Munier, commissaire de police de la section du Palais-Egalité. »

— Maintenant, mes bonnes amies, leur dis-je, il est probable que le citoyen Tallien va courir aux Carmes pour vous délivrer. Aux Carmes on ne saura pas lui dire où vous êtes, mais seulement qu'on est venu vous enlever hier dans la matinée ; je crois que l'important serait de le rejoindre et de vous l'amener le plus vite possible. Il doit avoir une foule de choses à dire à Terezia, qui, de son côté, ne sera pas fâchée, je le présume, qu'il lui rapporte son poignard.

Terezia se jeta à mon cou.

— Je vais donc me mettre à sa recherche, continuai-je, et vous ne me reverrez qu'avec lui, ou, si au milieu de cet effroyable bouleversement il lui était impossible de venir, qu'avec votre ordre de mise en liberté.

J'allais sortir ; madame de Beauharnais s'était accrochée à mon bras et me regardait suppliante.

— Que puis-je faire pour vous, chère Joséphine ? demandai-je.

— Oh ! dit-elle, bonne Eva, j'ai deux enfants ; est-ce que je ne pourrais pas voir mes enfants avant de sortir d'ici ? Ou tout au moins est-ce que vous ne pourriez pas leur donner de mes nouvelles ?

— Oh ! grand Dieu ! m'écriai-je avec bonheur. Dites-moi où ils sont, et je courrai à eux.

— Mon fils Eugène est chez un menuisier de la rue de l'Arbre-Sec, la troisième ou quatrième maison à gauche en entrant par la rue Saint-Honoré. Ma fille est presque en face, chez une grande lingère à la barrière des Sergents. Et comme on pourrait refuser de vous les confier parce qu'on ne vous connaît pas, je vais vous donner un mot qui tout au moins les rassure, si vous ne pouvez me les amener.

Et Joséphine, en effet, me donna quelques lignes qui devaient me faire reconnaître comme une amie du menuisier et de la lingère où ses deux enfants étaient en apprentissage.

Comme il était probable que le citoyen Jean Munier trouverait le citoyen Tallien plus tôt que moi, il fut convenu qu'il allait se mettre en quête de lui et que je les attendrais tous les deux rue Saint-Honoré, à l'entresol de madame Condorcet.

Je pris congé avec de nouveaux embrassements de mes deux amies, et nous traversâmes les corridors et descendîmes les escaliers en criant :

— Plus de Robespierre ! plus d'échafaud !

Santerre, que je rencontrai sur les degrés du perron, me retint quelques secondes, mais en dix paroles je le mis au fait.

Nous sautâmes dans notre voiture.

La rue Saint-Honoré était pleine de monde, tout ce monde avait un air de fête et de joie que la population parisienne n'avait pas présenté depuis longtemps. A peine si l'on pouvait se faire jour, tant chacun se pressait de demander des nouvelles et de savoir où en étaient les événements.

Mon commissaire, que je pouvais désormais appeler par son nom, ce qui me donnait une grande facilité pour dialoguer avec lui, me remit à ma porte et me promit de m'amener Tallien.

Quant à faire entrer à la Force les deux enfants de madame de Beauharnais, il s'en chargeait comme d'une chose facile à lui.

Je remontai à mon entresol, n'ayant plus aucune raison de me cacher ; j'ouvris en conséquence mes persiennes toutes grandes et je me mis à la fenêtre.

La porte de la maison des Duplay avait été fermée, soit qu'on eût enlevé les deux personnes qui y restaient encore, soit que, lasses d'insultes et de grossières injures, elles s'y fussent enfermées.

Je ne m'attendais à l'exécution que pour le lendemain ; je fus donc bien étonnée lorsque, vers quatre heures, j'entendis de grands cris du côté du palais Egalité. Je vis la foule se heurter, se ruer, se culbuter. La tête et le buste des gendarmes apparaissaient au-dessus de la foule, et dans les mains de ces archers de la mort leurs sabres flamboyaient comme l'épée de l'ange exterminateur.

C'était la hideuse exhibition dont Fouquier-Tinville et ses juges gratifiaient une fois encore le public.

Les cris : « Les voilà ! les voilà ! » se firent entendre.

Et, en effet, c'étaient les guillotineurs qui allaient à leur tour, hués et maudits, subir la terrible loi du talion.

XXIV

Ne remarques-tu pas, mon bien-aimé Jacques, combien il semble que le caprice de mon génie, bon ou mauvais, me fait voir tout ce qui se passe, soit que moi-même j'aille au-devant des événements, soit que les événements viennent au-devant de moi.

Aussi je ne saurais moi-même me rendre compte de l'ébranlement étrange qui secoue mon cerveau. Je ne sais pas comment cela se fait, mais il me semble que je ne suis plus complètement maîtresse de moi-même, et qu'il y a en moi une fatalité plus forte que ma volonté qui, à un moment donné, me poussera malgré moi sur la pente de quelque grand malheur.

J'ai parfois des espèces d'hallucinations pendant lesquelles il me semble que, le jour où j'ai pris place dans la charrette, j'ai été véritablement guillotinée. Je crois parfois en rêve que je sens la douleur de la hache passant entre les vertèbres de mon cou : je me dis que depuis ce jour je suis morte et que c'est mon ombre qui croit vivre et s'agite encore sur la terre.

Dans ces moments de visions sépulcrales, je te cherche partout. Il me semble que nous ne sommes séparés que par des brouillards épais, dans lesquels nous errons tous les deux, et dans lesquels, en punition de quelque faute que je cherche à me rappeler en vain, nous sommes condamnés à errer continuellement sans nous retrouver jamais.

Dans ces moments-là, je crois que mon pouls ne bat plus que quinze ou vingt fois à la minute, que mon sang se refroidit, que mon cœur s'endort ; dans ces moments-là, je serais aussi incapable de me défendre d'un homme qui en voudrait à ma vie, que d'un homme qui en voudrait à mon honneur. Je suis comme ces malheureux tombés en catalepsie, que l'on croit morts, devant lesquels on discute la question de leurs funérailles, dans quel cercueil on les mettra, de plomb ou de chêne, qui entendent tout, dont le cœur bondit de terreur, mais qui cependant ne peuvent s'opposer à rien.

Eh bien ! j'étais en voyant apparaître les fatales charrettes, dans un de ces moments-là : je croyais faire un rêve ; tout ce que j'avais accompli depuis huit jours n'était point des actions de la vie, mais des actes de la mort.

Allons donc ! si j'étais pour quelque chose dans les blessures, dans l'agonie, dans le supplice de tous ces gens-là, est-ce que je me le pardonnerais jamais ?

Voilà une chose hideuse. Voilà des morts, des mourants : voilà des êtres humains, des frères, oui, des frères, — car nul ne peut renier la fraternité humaine, — que l'on conduit à la guillotine. Ils sont cassés, brisés, disloqués ; l'un d'eux est déjà entré dans la mort, les autres y ont un pied. Et je suis pour quelque chose dans cette horreur ?.. Impossible !

Moi, ton Eva, Jacques, comprends-tu ? moi que tu appelais ta fleur, ton fruit, ton oiseau chanteur, ton ruisseau, ta goutte de rosée, ton souffle d'air !

Si fait ! Je me rappelle. Mon destin m'a jetée dans une prison. Dans cette prison j'ai connu deux femmes, belles comme des anges de lumière. Elles aimaient. L'une était mère et avait des enfants ; l'autre, d'un amour moins pur, aimait un homme qui n'était pas son mari. Toutes deux avaient peur de mourir ; moi, qui n'avais pas peur pour moi, j'eus peur pour elles. Je me jetai dans ce terrible labyrinthe politique où je n'avais jamais mis le pied. — Et moi aussi, alors, la soif du sang m'a prise ; j'ai dit : Je voudrais que ces hommes-là mourussent pour que ces femmes-là ne mourussent point ; et je vais aider à faire mourir les uns pour faire vivre les autres.

Et dès lors j'ai oublié que j'étais une jeune fille, une femme timide ; j'ai couru les rues de Paris la nuit ; j'ai porté un poignard qui parlait : il disait : je demande à tuer ! et un facteur lui répondait : Tue sans phrases !

Ce poignard, le lendemain je l'ai vu briller dans la main d'un homme sur la poitrine d'un autre homme. Il n'a pas tué, c'est vrai, mais il a dit : Prenez garde, si vous ne tuez pas avec la voix, je tuerai avec le fer.

Et l'on a tué avec la voix. Voilà pourquoi le poignard que j'avais porté n'a pas tué avec le fer.

Mais au reste celui que je poussais à tuer était un homme maudit, un homme exécré, un homme dont la mort sera comme une source de vie pour des milliers de personnes qui, s'il vivait, peut-être allaient mourir.

Mais c'est lui qui va mourir, et le voilà qui vient à moi. Horrible ! horrible ! horrible ! comme dit Shakspeare. Il a la tête enveloppée d'un linge sale taché d'un sang noir. Le voilà qui vient, écrasé, pliant le front sous sa douleur et sous les malédictions qui courbent sa tête ! tu sens donc le remords !

Mais non ; sa roide attitude est la même : son œil sec est fixé sur moi. Grand Dieu ! l'approche de la mort le rend-elle voyant ? Devine-t-il, sous ce déguisement où je me cache, que c'est moi qui ai crié : « Sus au tyran ! » que c'est moi qui ai porté le poignard ? Mais détourne donc les yeux de moi, démon ! ne me regarde donc plus, fantôme !!!

Ah ! par bonheur, voilà quelque chose qui détourne ses yeux de moi. Il regarde la maison de Duplay : cette maison qu'il a habitée et où sa vue, qui partout ailleurs répandait la crainte, répandait la joie ; — là on attendait son retour avec des palpitations d'orgueil, on l'écoutait avec délices, on l'applaudissait avec enthousiasme. Cette maison a vu les seules heures heureuses de sa vie. La regardera-t-il en passant et ne se rappellera-t-il pas que Dante, ce peintre des grandes douleurs, a dit :

« Le plus grand supplice qu'il y ait au monde est de se rappeler les jours heureux pendant les jours d'infortune ! »

Non seulement il la regarde, mais les charrettes font halte. Ah ! l'on va faire pour Robespierre ce que l'on a fait pour Philippe-Egalité, on va lui montrer une dernière fois son palais.

Ce fut alors seulement que je m'aperçus de l'effroyable affluence du monde qui s'était aggloméré sur ce point. Sans doute on avait lancé d'avance le programme de la funèbre comédie qui devait être jouée à cette place, et les spectateurs y étaient accourus en foule. Pas une fenêtre qui ne fût occupée, beaucoup avaient été louées des prix insensés. Des parents des victimes attendaient là Robespierre pour jouer autour de sa charrette et jusqu'au pied de l'échafaud le rôle du chœur de la vengeance antique.

Il me passa comme un éblouissement : non seulement j'étais pour quelque chose dans le supplice de ces malheureux, j'étais le grain de sable, c'est vrai, qui avait fait pencher la balance, mais encore j'étais pour quelque chose dans l'évocation de tout ce monde qui sortait on ne sait d'où, de ces hommes à cheveux poudrés, à habits et à culottes de soie, qui jusque-là s'étaient contentés d'errer la nuit, comme des phalènes, dans les rues de Paris, et qui, pour la première fois, osaient s'y montrer le jour ; de ces femmes barbouillées de rouge, coiffées de fleurs, à quatre heures de l'après-midi, demi-nues, accoudées aux fenêtres comme au jour de la Fête-Dieu, sur des tapis de velours et sur des châles de pourpre ; si mon mauvais génie ne m'eût point conduite à la prison des Carmes, si je n'eusse point porté ce poignard rue de la Perle à Tallien, tout ce monde ne serait point là, ce seraient ceux qui vont à l'échafaud en ce moment qui y en enverraient d'autres.

Mais enfin ne pourrait-on pas les y conduire, à cet échafaud dont ils ont frayé le chemin, sans cette augmentation de supplice ? La peine de mort est la privation de la vie, voilà tout, mais non une vengeance.

On s'était arrêté pour faire exhibition des patients ; ces mêmes gendarmes, ces sbires d'Henriot qui sabraient la veille ceux qui voulaient sauver les condamnés, piquaient aujourd'hui les condamnateurs d'hier de la pointe de leurs sabres et disaient à Couthon, affaissé sur ses jambes paralysées : « Lève-toi donc, Couthon ! » et à Robespierre, brisé par une horrible blessure : « Tiens-toi donc droit, Robespierre ! » Et, en effet, la fatigue avait fait retomber celui-ci sur son banc. Mais, au premier appel à son orgueil, il s'était redressé, avait promené sur la foule ce regard terrible, dont j'eus ma part : il m'avait revue.

Mais aussi pourquoi n'avais-je pas quitté ma fenêtre ? Qui me tenait clouée à cette fenêtre ?

Un pouvoir plus fort que ma volonté.

Je devais voir ce qui allait se passer : c'était ma punition à moi.

Cette sanglante féerie devait avoir son ballet : c'était pour cela que l'on s'était arrêté devant la maison Duplay. Une ronde se forma. Des femmes, si cela peut s'appeler des femmes, se mirent à danser en rond en criant :

« A la guillotine, Robespierre ! A la guillotine, Couthon ! A la guillotine, Saint-Just !

Je n'oublierai jamais de quel calme et fier regard le beau jeune homme, le seul qui n'eût point essayé d'échapper à la mort ou qui n'eût point attenté à sa vie, regarda cette ronde de furies et écouta ces cris de malédictions. C'était à tout remettre en doute ; on voyait la conscience transparaître dans ces grands yeux méprisants et pleins de dédain de la vie.

Mais ce n'était pas le tout, et la fête devait avoir son dénoûment immonde comme le reste. Un de ces horribles gamins qui sortent des égouts, un de ces bâtards du ruisseau, que l'on ne voit, comme certains reptiles, que les jours de pluie, était là avec un seau plein de sang pris à l'abattoir. Il trempa un balai dans le sang, et se mit à peindre en rouge l'innocente maison de Duplay.

Oh ! cette dernière injure, il ne put la supporter ; il plia la tête, et, qui sait ! de cet œil fixe et sec peut-être une larme tomba-t-elle !

Mais lorsque les charrettes se remirent en mouvement au cri de : A la guillotine ! à la guillotine ! cette tête livide dont on ne voyait plus que les yeux se redressa, et ses yeux se fixèrent sur moi.

Alors, tu te rappelles, mon Jacques bien-aimé, cette ballade allemande que nous lûmes ensemble, où un fiancé mort enleva sa fiancée vivante, dont le crime a été de blasphémer en apprenant sa mort, partout où ils passent, à un cri que jette le sombre cavalier, tous les morts soulèvent la pierre de leur tombeau et le suivent contraints par une force magique. Eh bien ! ce fut ainsi que son regard me déracina pour ainsi dire de l'endroit où j'étais, et m'entraîna par une force contre laquelle ma volonté ne pouvait rien, à la suite de ce spectre vivant.

Je quittai ma fenêtre, je descendis dans la rue, je suivis le cortège. J'avais les yeux sur la charrette, je ne pouvais pas les en détourner ; il y avait une foule à faire trembler, elle m'emportait avec elle sans que je sentisse son étouffante

pression. Je marchais et cependant il me semblait que mes pieds ne touchaient pas la terre.

Arrivée à la place de la Révolution, je me trouvai, je ne sais comment cela se fit, une des *mieux placées*.

Je vis porter Couthon, je vis monter Saint-Just. Celui-ci mourut le sourire aux lèvres. Lorsque le bourreau montra sa tête au peuple, le sourire n'était pas encore effacé.

Le tour de Robespierre vint. Certes, cet homme ne pouvait plus aspirer qu'à une chose : à mourir ! La tombe, c'était le port où devait jeter l'ancre ce vaisseau brisé. Il monta calme et ferme. Il me sembla que son œil me cherchait et jetait une étincelle de haine en me rencontrant. Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! permettrez-vous que ce regard d'un mourant me porte malheur ?

Mais alors, au moment où je m'en doutais le moins, il se passa sur l'échafaud une chose odieuse, infâme, inouïe.

Un des aides du bourreau, une bête féroce, — il y a des hommes indignes du nom d'homme, — voyant cette rage, entendant ces malédictions, voulut jouer son rôle dans la symphonie infernale : il saisit par un de ses angles cette serviette qui soutenait sa mâchoire et l'arracha.

C'était plus de douleur que la machine humaine n'en pouvait supporter. La mâchoire brisée retomba comme celle d'un squelette.

Robespierre poussa un rugissement.

Je ne vis plus rien.

J'entendis un coup sourd qui frappait dans l'ombre.

J'étais évanouie.

XXV

Lorsque je revins à moi, j'étais seule dans ma chambre et couchée sur mon lit.

Je me levai sur mon séant, je laissai glisser mes jambes hors de mon lit et me trouvai assise.

— Oh ! murmurai-je, quel abominable rêve !

En effet, tout ce que j'avais vu en réalité se représentait à moi sous la forme d'un rêve.

J'étais au milieu de l'obscurité la plus complète, mais je voyais se dessiner sur la muraille tout l'effrayant spectacle auquel j'avais assisté.

Les charrettes fatales défilaient devant moi avec ces misérables, mutilés, disloqués, brisés. Au milieu d'eux, seul, Saint-Just sain et sauf, la tête haute et le sourire dédaigneux, puis cette halte à la porte du menuisier, ce misérable gamin barbouillant la porte de sang, enfin, sur la place de la Révolution, ce valet de bourreau arrachant à Robespierre cet appareil qui conservait seul à son visage une forme humaine. J'entendais ce cri, ce rugissement sous lequel j'étais tombée écrasée, me demandant par quelle fatalité, à la même place, mon cœur avait défailli devant la victime et devant le bourreau.

Je fus tirée de cette hallucination par le bruit de ma porte qui s'ouvrait. J'ignorais complètement où j'étais ; je me crus dans un cachot et qu'on venait me chercher pour me conduire à mon tour à la mort.

Je jetai un cri et demandai :

— Qui va là ?

— Moi, me répondit la voix bien connue de Jean Munier

— De la lumière ! de la lumière ! demandai-je.

Il alluma une bougie. Je m'assis sur mon lit, la main sur mes yeux d'abord, puis je regardai où j'étais, et je reconnus mon entresol.

Alors tout me revint en mémoire.

— Ah ! dis-je, eh bien ! le citoyen Tallien ?

— Je l'ai vu, je l'ai rassuré sur sa belle Terezia, mais je lui ai dit que par vous seule il pouvait savoir où elle était, ne voulant pas vous priver du bonheur de le réunir à votre amie. Par malheur il est président de la Convention. La Convention s'est déclarée en permanence ; jusqu'à minuit il est au fauteuil ; si à minuit il est parvenu à faire remplacer ou modifier dans son sens le comité de salut public, il aura l'ordre de liberté.

— Mais là-bas ! m'écriai-je, nos deux malheureuses amies ?

— Elles savent qu'elles ne seront pas guillotinées, c'est le principal. Je retourne à la Convention, Tallien m'a fait promettre d'y revenir ; je l'attends, et, à quelque heure que ce soit, je viens vous prendre ici avec lui. Pendant ce temps, rhabillez-vous en femme et allez chercher votre garçon menuisier et votre apprentie lingère ; avec votre habit d'homme, peut-être ne vous les confierait-on point.

Il me sembla que mon brave commissaire pouvait bien avoir raison ; aussitôt son départ, je me hâtai de me transformer, et je descendis pour prendre un fiacre et aller chercher les deux enfants.

Mais il n'était plus question de fiacre ; la rue Saint-Honoré était en fête et les voitures n'y circulaient pas. Il y avait des feux de joie de vingt en vingt pas, et devant ces feux, autour de ces feux de joie, des danseurs de toutes les classes de la société.

D'où sortaient tous ces jeunes gens en habit de velours, en culotte de nankin, en bas de soie chinés ? D'où sortaient toutes ces femmes barbouillées de rouge comme des roues de carrosse, décolletées jusqu'à la ceinture ! Qui avait dicté les paroles, qui avait fait la musique de ces carmagnoles royalistes plus déhanchées que la carmagnole républicaine ? Jamais je n'eusse imaginé pareille folie.

Je traversai toute cette saturnale repoussant vingt bras qui voulaient m'entraîner dans ces rondes insensées. Sur la place du Palais-Égalité on ne savait où mettre le pied ; les fusées vous inondaient, les pétards vous éclataient dans les jambes, la population était, aux flambeaux et aux torches, visible comme s'il eût été grand jour.

Sans cette circonstance j'eusse bien certainement trouvé les portes de mes deux magasins fermées ; mais elles étaient toutes grandes ouvertes, et maîtres, maîtresses et commensaux de la maison prenaient part à la fête. De vieilles servantes qui ne pouvaient trouver de cavaliers dansaient avec leurs balais.

J'entrai au magasin des Deux-Sergents ; on me prit pour une pratique qui, malgré l'heure avancée, venait acheter quelque objet de lingerie, et l'on me remit au lendemain. On avait bien le temps de vendre, la terreur était finie le commerce allait refleurir.

Je me fis reconnaître ; je dis le motif de ma visite. J'appris, chose qu'on ne savait pas, que madame de Beauharnais n'avait point été exécutée pendant les derniers jours, qu'elle vivait encore et qu'elle attendait ses enfants.

La joie de ces braves gens fut grande. Ils adoraient la petite Hortense. On l'appela à grands cris : elle s'était retirée dans sa chambre et pleurait pendant que les autres se réjouissaient ; mais à peine eut-elle su que sa petite mère vivait toujours et qu'il ne lui était rien arrivé, qu'elle se mit à sauter et à rire. C'était une charmante enfant de dix à onze ans, avec une peau satinée, de beaux cheveux blonds, de grands yeux bleus transparents comme l'éther.

On ne fit sur le billet aucune objection, et l'on s'apprêta à me remettre l'enfant ; mais pour une pareille solennité la maîtresse de la maison voulut absolument qu'on la fît belle. On vêtit Hortense de sa plus jolie robe et on lui mit un bouquet à la main, et pendant ce temps j'allai chercher son frère.

Le menuisier, sa femme et tous les apprentis dansaient et chantaient autour d'un grand feu qui brûlait dans la rue de l'Arbre-Sec ; je m'informai du jeune Beauharnais et on me le montra accoudé à une borne et regardant tristement toute cette joie à laquelle il ne prenait aucune part.

Mais lorsque j'eus été à lui, quand je me fus fait reconnaître, que je lui eus dit de quelle part je venais, lui, au lieu d'éclater en rires joyeux, il se mit à pleurer, ne prononçant que ces deux mots : Ma mère ! ma mère !

Lequel des deux enfants aimait le mieux sa mère ; autant l'un que l'autre, mais tous deux l'aimaient avec un caractère différent.

En un instant Eugène eut fait sa toilette. C'était un grand jeune homme de seize ans, avec de beaux yeux noirs, de beaux cheveux noirs tombant sur ses épaules. Il m'offrit son bras, je le pris, et nous nous hâtâmes de traverser la rue pour aller prendre sa sœur.

Elle nous attendait tout habillée, son bouquet à la main : elle avait une robe de mousseline blanche, une ceinture blanche et un chapeau de paille rond avec un ruban bleu ; de son chapeau de paille s'échappaient des flots de cheveux blonds. Elle était charmante.

Nous reprîmes en courant la rue Saint-Honoré.

Onze heures sonnaient à l'horloge du Palais-Égalité ; les feux commençaient de s'éteindre et l'on circulait un peu plus librement. Tout le long de la route, je n'étais occupée, à droite et à gauche, qu'à répondre aux questions des deux enfants sur leur mère.

Nous arrivâmes à mon entresol, à la porte duquel j'avais laissé la clef, mais mon commissaire n'était pas encore de retour. J'expliquai aux deux enfants que j'étais obligée d'attendre le citoyen Tallien, qui pouvait seul ouvrir les portes de la prison de leur mère. Ils le connaissaient de nom, mais ni l'un ni l'autre n'était fort au courant de l'histoire de la révolution, qui ne leur était venue que tamisée par le milieu commercial dans lequel ils vivaient.

Il y avait deux fenêtres à ma chambre, les enfants se mirent à l'une, moi à l'autre ; nous attendîmes.

Il faisait un temps magnifique, un de ces temps qui font croire, lorsqu'il arrive de grands événements, que pour leur accomplissement le ciel donne la main à la terre. J'entendais le jeune homme, qui avait quelques notions d'astronomie, dire à sa sœur le nom des étoiles.

Puis tout à coup, un peu après minuit sonné, le roulement

d'un fiacre se fit entendre, venant par la petite rue qui longe la grille de l'Ascension, et il s'arrêta à notre porte.

La portière s'ouvrit, deux hommes sautèrent sur le pavé. C'étaient Tallien et le commissaire.

Celui-ci leva le nez, m'aperçut à la fenêtre, arrêta Tallien qui allait se lancer dans l'allée, et m'appela.

Puis, se retournant vers Tallien :

— Inutile de perdre son temps à monter, dit-il, elle descend.

En effet, je descendais avec les deux enfants.

— Ah ! mademoiselle, me dit Tallien, je sais tout ce que je vous dois. Croyez que Terezia et moi ne l'oublierons jamais.

— Vous vous aimez, vous allez vous revoir, vous allez être heureux, lui dis-je, ce sera pour moi une bien douce récompense.

Il serra mes mains dans les siennes et me montra la portière du fiacre ouverte ; j'y montai, pris Hortense sur mes genoux, mais notre complaisant commissaire déclara que, pour ne pas nous gêner, il montait sur le siège avec le cocher.

Peut être n'était-il pas fâché de me laisser le temps de causer avec Tallien au moment où le feu de la reconnaissance n'avait pas encore eu le temps de s'attiédir.

Si c'était là son intention, il devina juste. A peine la portière refermée, le cocher eut-il pris au galop le chemin de la Force, que j entamai le chapitre des faits et gestes de messire Jean Munier. — Un mot que je dirais tout bas à Terezia, lui ferait ajouter ses recommandations aux miennes.

Les chevaux ne cessaient d'aller au galop, et cependant Tallien, passant sa tête à la portière, criait à chaque instant :

— Plus vite ! plus vite !

Nous arrivâmes à la Force. Il y avait à la porte les restes d'un rassemblement qui s'y était tenu toute la journée ; c'étaient des parents et des amis dont les amis et les parents étaient enfermés dans la prison. On avait craint que, comme la veille, les charrettes ne continuassent de fonctionner, et chacun était venu avec une arme quelconque pour s'opposer en ce cas au départ des prisonniers. L'heure passée, le rassemblement avait continué d'avoir lieu la nuit sans que l'on sût pourquoi et par la seule raison qu'il avait eu lieu le jour.

On regarda curieusement les personnes qui descendaient du fiacre, et j'entendis tout bas murmurer le nom de Tallien par une personne qui avait reconnu l'ex-proconsul de Bordeaux.



Il y avait, de vingt en vingt pas, des danseurs de toutes les classes de la société.

Mais comme Tallien avait frappé en maître à la porte de la Force, la porte s'était ouverte rapidement, et rapidement s'était refermée.

Le commissaire nous servait de guide. J'eusse pu en faire autant, car je commençais à être familière avec la prison et le père Ferney m'appelait en riant sa *petite pensionnaire*.

Tallien laissa au guichet le commissaire avec les papiers nécessaires à l'élargissement des prisonniers, et s'élança par les escaliers, ne voulant pas être retardé par ces formalités.

Le père Ferney nous donna un guichetier ; mais, comme je connaissais le chemin aussi bien que lui et que j'étais plus légère, j'étais avant lui à la porte.

— C'est nous ! criai-je en frappant trois coups.

Deux cris me répondirent, et des pas légers s'élancèrent vers la porte accourant au devant de moi.

— Et Tallien ? dit la voix de Terezia.

— Il est là, répondis-je.

— Et mes enfants ? demanda la voix de Joséphine.

— Eux aussi, ils y sont !

Une double exclamation monta au ciel.

Je démasquai la porte.

La clef grinça dans la serrure, la porte roula sur ses gonds, le flot se précipita dans la chambre, l'amant vers l'amante, les enfants vers la mère.

Je n'étais ni amante ni mère. J'allai m'asseoir sur le lit, je m'aperçus que seule j'étais seule : et je pleurai.

— Où étais-tu ? mon Jacques bien-aimé !

Pendant quelques secondes on n'entendit que des baisers, des cris de joie, des mots entrecoupés : Ma mère ! Mes enfants ! Ma Terezia ! Mon Tallien !

Puis, égoïstes à force d'amour, ne voyant plus qu'eux au monde, les prisonniers sortirent en deux groupes, sans s'inquiéter de celle qui restait derrière eux.

La chambre demeura vide. Oh ! elle avait vu sans doute de grandes tristesses cette chambre, elle avait entendu sans doute de bien douloureux sanglots ; elle avait vu des enfants s'arracher aux bras de leur mère, des femmes à ceux de leur époux, des pères à ceux de leurs filles. Eh bien ! elle n'avait rien entendu de pareil, j'en suis sûre, au soupir que je poussai en me renversant sur ce lit.

Je fermai les yeux ; j'aurais voulu me croire morte. Sous cette terre insensible j'avais plus de parents et plus d'amis que dans ce monde d'oublieux et d'ingrats.

C'était la seconde fois que je regrettais que la guillotine n'eût pas voulu de moi.

Je tombai dans un état de torpeur impossible à décrire.

Une voix connue me tira de mon abattement.

Elle disait :

— Eh bien ! vous ne venez donc pas, vous ?

Je rouvris les yeux ; c'était mon commissaire qui venait me chercher.

Il ne m'avait pas oubliée, lui !

Il avait encore besoin de moi.

XXVI

Je le suivis la mort dans l'âme !

A la porte nous cherchâmes vainement une voiture, celle qui nous avait amenés avait disparu. Tallien, qui, je l'ai dit, avait été reconnu en entrant, avait trouvé en sortant une foule immense. On savait la part qu'il avait eue à la chute de Robespierre ; on lui avait préparé une ovation. La voiture qui contenait les cinq prisonniers et leur libérateur fut escortée aux flambeaux ; elle traversa Paris au cri de : Mort au dictateur ! vive Tallien ! vive la république ! Ce fut le commencement de ses triomphes !

Rien ne laisse après soi plus d'obscurité que la lumière ; rien ne laisse plus de silence que le bruit.

Nous avions l'air, Jean Munier et moi, de deux ombres errant dans une ville morte.

De temps en temps nous entendions au loin devant nous les hourras poussés par la foule.

Comme elle devait être heureuse cette amante qui revenait à la vie au milieu des cris du triomphe de son amant ! Qu'elle devait être heureuse cette mère qui ressuscitait dans les bras de ses enfants, qu'elle avait cru ne revoir jamais.

Nous traversâmes Paris dans la moitié de sa longueur, de la Force à l'Ascension. Là je pris congé de mon compagnon, et je remontai chez moi, seule et désespérée.

Je me jetai tout habillée sur mon lit. Je ne m'y couchais point pour dormir, mais pour pleurer.

Le sommeil ou plutôt l'évanouissement de mes facultés vint au milieu des larmes et sans que je m'en aperçusse. Je continuais de pleurer en dormant.

Le lendemain, il me sembla entendre quelque bruit dans ma chambre, et, au milieu d'un rayon de soleil, je vis, me regardant, une créature si belle, que je la pris pour un ange du ciel.

C'était Terezia.

Elle s'était souvenue de moi ; elle accourait me chercher, m'enlever de bonne volonté ou de force, me dire que je ne la quitterais plus.

Je crois que d'abord je me détournai de ses baisers ; je secouai la tête.

— Seule je suis, lui dis-je, seule je dois rester.

Mais alors cette créature toute de flamme se jeta sur moi, me pressa contre son cœur, rit, pleura, pria, ordonna, mit au service de son cœur toutes les ressources de son esprit, et finit enfin par me soulever de mon lit et me porter devant ma glace.

— Regarde-toi, mais regarde-toi donc, me dit-elle ; est-ce que l'on est seule, est-ce que l'on a le droit de rester seule quand on est belle comme toi ? Oh ! comme les larmes te vont bien, comme tes yeux sont beaux dans ce cercle de bistre ! Moi aussi j'ai eu des yeux comme cela, moi aussi j'ai été seule et bien seule ! Regarde-moi, est-ce qu'il y a trace de douleur sur mon visage ? Non, une nuit de bonheur a tout effacé, et toi aussi tu auras une nuit de bonheur qui effacera tout.

— Ah ! moi, m'écriai-je, tu le sais bien, Terezia, celui-là seul qui pouvait me donner le bonheur est mort. A quoi bon attendre un voyageur qui ne peut revenir ? Mieux vaut l'aller rejoindre où il est, dans la tombe.

— Oh ! les vilains mots ! dit Terezia, est-ce que de pareils mots peuvent sortir d'une bouche jeune et fraîche comme la tienne. La tombe, dans soixante ans nous y penserons. Ah ! vivons, ma belle Eva, tu vas voir dans quel paradis nous allons vivre. D'abord, tu vas quitter cette chambre, où tu ne peux respirer.

— Cette chambre n'est pas à moi, dis-je.

— A qui est-elle donc ?

— A madame de Condorcet.

— Mais toi, où vivais-tu avant d'être ici ?

— Je te l'ai dit : à bout de toutes ressources, j'avais pour mourir moi-même crié : Mort à Robespierre !

— Eh bien ! raison de plus, tu vas venir avec moi. Ta chambre ou plutôt ton appartement est préparé à la Chaumière. Tu m'as dit que tu étais riche avant la révolution ?

— Très riche, je le crois du moins, ne m'étant jamais occupée d'argent.

— Eh bien ! nous te ferons rendre tes rentes, tes terres, tes maisons ; tu redeviendras riche, nous allons rentrer dans une période de la société où les femmes seront reines ; toi, belle comme tu es, tu seras impératrice ; d'abord tu vas me laisser t'habiller, te parer, t'embellir ce matin ; nous déjeunerons chez moi avec Barras, Fréron et Chénier, quel malheur que son frère André ait été guillotiné il y a quatre jours, quels beaux vers il t'aurait faits. Il t'aurait appelée Néère, il t'aurait comparée à Galatée, il t'aurait dit :

> Néère, ne va te confier aux flots,
> De peur d'être déesse et que les matelots
> N'invoquent au milieu de la tourmente amère
> La blanche Galatée et la blanche Néère.

Et au milieu de ce flot de paroles, de promesses, de louanges, elle m'embrassait, me caressait, me serrait sur son cœur ; elle voulait me faire croire que je n'étais pas seule et que la reconnaissance ferait pour moi d'elle une sœur.

Hélas ! puisque je vivais encore, je ne demandais pas mieux que de me laisser persuader et de prendre la vie en patience.

Je souris.

Terezia surprit ce sourire ; elle avait vaincu.

— Voyons, dit-elle, qu'allons-nous mettre qui puisse t'embellir encore ? Je veux que tu éblouisses mes convives.

— Mais que voulez-vous que je mette. Je n'ai rien à moi. Tout ce qui est ici est à madame de Condorcet, et, en vérité, je ne puis sortir avec la robe que j'ai sur moi, souillée et fripée comme elle est.

— Et les robes d'une femme philosophe de quarante ans ne peuvent point t'aller. Non, il te faut des robes d'une folle comme moi. M. Munier ? dit-elle.

Je me retournai.

Mon brave commissaire était debout sur le seuil de ma porte.

— M. Munier, dit-elle, descendez, prenez ma voiture : allez à ma petite maison qui fait le coin de l'allée des Veuves et du Cours-la-Reine, et dites à ma vieille Marceline de vous donner une de mes robes du matin, qu'elle choisira parmi les plus élégantes.

— Vous êtes folle, Terezia, lui dis-je ; pourquoi me donner les apparences d'une fortune que je n'ai pas. Faites de moi votre humble dame de compagnie, mais n'en faites pas une rivale en richesse et en beauté.

— Faites ce que je vous dis, Munier.

Le commissaire avait déjà disparu pour obéir à la belle dictatrice.

— Oh ! mais, dit Terezia, allons-nous les faire enrager toutes ces femmes, car nous sommes plus jeunes et plus belles qu'elles !

— Joséphine est bien jolie, et vous êtes injuste pour elle, Terezia !

— Oui, mais elle a vingt-neuf ans, et elle est créole. Tu en as seize, toi ; et moi, moi ! J'en ai à peine dix-huit. Tu verras madame Récamier, elle est très belle certainement, mais, pauvre femme, dit-elle avec un rire singulier, à quoi cela lui servira-t-il d'être belle ; tu verras madame Krudner, elle est belle aussi, peut-être à la rigueur même plus belle que madame Récamier, mais une beauté allemande. Oh ! et puis, c'est une prophétesse qui prêche une religion nouvelle, le néo-christianisme ou quelque chose comme cela. Je ne suis pas forte sur les questions religieuses. Toi qui sais tout, tu verras bientôt à travers tout cela. Tu verras madame de Staël ; elle n'est point belle, mais c'est l'arbre de la science.

Je mis mes mains sur mes yeux et cessai d'écouter ce qu'elle disait. Oh ! mon bel arbre de la science ! le roi de mon paradis d'Argenton, des racines duquel coulait le ruisseau qui avivait tous les jardins, où buvaient la tige de mes iris et les racines de mes roses.

Oh ! depuis longtemps je n'écoutais plus ce qu'elle disait, lorsque le bruit de la voiture traversa ma rêverie et que le citoyen Munier rentra avec les robes de Terezia.

— Attendez-nous en bas, Munier, dit Terezia ; vous viendrez avec nous, et je vous présenterai au citoyen Barras, qui sera probablement quelque chose dans le gouvernement qui succédera à celui-ci, et qui, aidé de Tallien, pourra faire pour vous ce que vous désirez.

Elle salua de la tête, et Munier, déjà dressé à obéir, s'inclina jusqu'à terre et disparut.

Terezia fut quelque temps à choisir dans ses deux robes celle qui me conviendrait le mieux ; les femmes vraiment belles ne craignent pas les belles femmes et sont d'avis au contraire que la beauté fait valoir la beauté.

Je suis forcée de dire que, lorsque je sortis des mains de Terezia, j'étais aussi belle que je pouvais être.

Nous montâmes en voiture, nous traversâmes la place de la Révolution. Robespierre n'y était plus, mais la guillotine y était toujours.

Je cachai ma tête dans la poitrine de Terezia.

— Qu'as-tu ? me demanda-t-elle.

— Ah ! si vous aviez vu, lui dis-je, ce que j'ai vu hier.

— Ah ! c'est vrai, tu les as vu guillotiner !

— Et je les verrai toujours. Pourquoi cette affreuse machine est-elle encore là ?

— C'est nous autres femmes que cela regarde ; ce matin à déjeuner, nous allons commencer à la démolir, ce sont nos mains à nous qui renversent les choses auxquelles les hommes n'osent toucher.

Nous arrivâmes à une petite maison cachée dans un massif de lilas au-dessus duquel se balançaient quelques peupliers.

On l'appelait la Chaumière ; elle était en effet couverte de chaume, mais peinte à l'huile, ornée de bois grume, et toute enguirlandée de roses, comme une chaumière à l'Opéra-Comique.

C'était la demeure de Terezia.

Il était un peu plus de dix heures du matin quand nous arrivâmes ; le déjeuner était pour onze heures.

Pour une maison abandonnée par sa maîtresse depuis six semaines, elle était parfaitement tenue par la vieille Marceline. Seulement le cuisinier et le cocher avaient été congédiés. Les voitures étaient sous la remise, prêtes à être attelées ; les chevaux à l'écurie, prêts à être mis aux voitures ; la cuisine éteinte, prête à être rallumée.

Le déjeuner devait être apporté tout servi de chez un des traiteurs en renom.

Terezia me conduisit d'abord à *mon appartement :* il se composait d'un petit boudoir, d'une chambre et d'un cabinet de toilette.

Tout cela ravissant de goût et d'élégance.

Je voulus refuser, je demandai à quel titre j'irais, en m'installant chez elle, me mêler à son existence et prendre une partie de sa maison.

Elle me répondit tout simplement :

— Ma chère Eva, tu m'as sauvé la vie ; si je ne t'avais pas rencontrée sur ma route, c'était moi que l'on guillotinait hier, selon toute probabilité, à la place de Robespierre. Je suis ton obligée, j'ai donc droit absolu sur toi. Puis, j'ose te répondre que ce ne sera pas long, que dans quinze jours toute ta fortune te sera rendue, et que ce sera toi qui pourras m'offrir un appartement chez toi.

Alors elle me conduisit dans sa chambre ; tandis qu'elle mettait la dernière main à sa toilette, Tallien entra doucement sur la pointe du pied. Tournée vers la porte, je le vis entrer.

Elle le vit, elle, dans la glace de la psyché où elle se regardait.

Elle se retourna vivement et lui ouvrit les bras.

— Lui aussi m'a sauvé la vie, dit-elle, mais après toi, Eva.

— Je veux bien accepter la place secondaire que tu me donnes, chère Terezia, enchanté que je serai toujours, de céder le pas à une jolie femme, répliqua Tallien, mais elle vous dira que, lorsqu'elle est entrée chez moi venant de votre part, la mort de Robespierre était jurée.

— Oui, mais avouez que mon poignard et l'avis que je vous ai donné ont été pour quelque chose dans la résolution que vous avez prise ?

— Pour tout, Terezia, pour tout ! L'idée que si je tardais d'un jour, d'une heure, d'un moment, vous pouviez être la victime de ce monstre, m'a décidé non pas à renverser Robespierre, mais à hâter sa chute. C'est à toi que la France doit de respirer trois ou quatre jours plus tôt.

— Nous l'aimerons bien, n'est-ce pas ? dit en me montrant Terezia à Tallien. Puis, le plus tôt possible, il faut lui faire rendre ses biens. C'est une Chazelay. La maison était noble et riche. Noble, ils n'ont pas pu lui ôter cela. Mais ils pouvaient la ruiner, et ils l'ont fait.

— Eh bien ! rien de plus facile ; elle n'est pas émigrée, elle a été victime de la terreur, puisqu'elle a failli mourir sur l'échafaud. J'en parlerai à Barras et nous arrangerons cela ensemble. Seulement, ajouta-t-il en riant, comme c'est une chose juste, ce sera un peu plus long et plus difficile que si c'était une chose arbitraire.

La vieille Marceline annonça que le citoyen Barras venait d'arriver.

— Va le recevoir, dit Terezia, nous descendons.

Tallien descendit après avoir échangé avec elle un coup d'œil d'intelligence dans lequel il était incontestablement question de moi.

Quelques minutes après lui, nous descendîmes à notre tour.

Le salon était plein de fleurs, et l'on y arrivait par des corridors fleuris comme le reste de la maison. Tallien avait en quelques heures changé le voile de tristesse jeté sur la maison pendant l'absence de Terezia en une robe de fête.

On sentait que la joie et l'amour venaient d'en ouvrir les fenêtres au splendide soleil de juillet.

Comme je l'ai dit, Barras était au salon et nous attendait.

Il était vraiment beau, plutôt élégant que beau, avec son costume de général de la révolution, à grands revers bleus brodés d'or, avec son gilet de piqué blanc, sa ceinture tricolore, son pantalon collant et ses bottes à retroussis. En apercevant Terezia, il lui tendit les bras.

Terezia lui sauta au cou comme à un ami intime et s'effaça pour me faire place.

Barras demanda la permission de baiser la belle main qui savait si bien tirer les verrous des prisons. Tallien lui avait en deux mots raconté tout ce que j'avais fait.

Il me parla de la reconnaissance de son ami, qu'il avait pris à tâche d'acquitter envers moi, et le remercia d'avoir bien voulu le charger de ce rôle. Puis il me dit de lui faire une note de ce qu'était ma fortune avant la révolution.

— Hélas ! citoyen, lui dis-je, vous me demandez là tout simplement une chose impossible. Je n'ai point été élevée chez mes parents ; je sais seulement que mon père était riche. Mais il me serait impossible de donner sur cette fortune aucun détail.

— Il n'est pas nécessaire que l'on tienne ces détails de vous, citoyenne ; mieux vaut même qu'ils nous arrivent envoyés par une main tierce ; vous avez bien un homme de confiance que vous puissiez envoyer à Argenton et qui puisse s'entendre avec le notaire de votre famille.

J'allais répondre non, lorsque je pensai à mon brave commissaire, Jean Munier. C'était de tout point l'homme intelligent qu'il me fallait, et ce serait en même temps le moyen de lui offrir le payement des services rendus.

— Je chercherai, citoyen, répondis-je avec une révérence de remerciement, et j'aurai l'honneur de vous envoyer l'homme, afin qu'il puisse, grâce à un sauf-conduit de vous, accomplir tranquillement sa mission, dans laquelle il pourrait être troublé s'il n'y était soutenu par vous.

Barras, en homme du monde, comprit que ma révérence signifiait que la conversation avait duré assez longtemps. Il me salua et alla au-devant de Joséphine et de ses enfants, qui venaient d'arriver.

Hélas ! ils étaient vêtus tous trois de noir.

Madame de Beauharnais avait appris en sortant de sa prison seulement, et le lendemain même de sa sortie que, huit jours auparavant, son mari avait été exécuté ; elle venait faire à Terezia sa visite de veuvage, mais se dégager de l'invitation qui lui avait été faite la veille.

Barras et Tallien savaient la nouvelle, mais n'avaient pas jugé à propos de la lui apprendre.

Elle reçut les compliments de condoléances de Barras et de Terezia, puis elle vint à moi.

— Oh ! ma chère Eva, dit-elle, que de pardons pour l'abandon où nous vous avons laissée hier. Je croyais vous voir toujours avec nous, tant vous m'aviez jeté du bonheur plein les yeux. Le bonheur aveugle. Quand je me suis aperçue que vous n'étiez plus avec nous, nous étions trop loin. Et puis, chère Eva, que pouvais-je vous offrir, moi, l'hospitalité de l'auberge ? Nous avons été coucher, mes enfants et moi, rue de la Loi, à l'hôtel de l'Egalité.

— Ainsi, lui dis-je, vous voilà dans la même situation que moi. J'ai perdu mon père, fusillé comme émigré, vous avez perdu votre mari, décapité comme aristocrate.

— Complètement. Les biens de M. le vicomte de Beauharnais sont sous le séquestre ; toute ma fortune personnelle est aux Antilles ; je vais vivre d'emprunts jusqu'à ce que le citoyen Barras arrive à me faire rendre les propriétés de mon mari. Croyez-vous que s'il n'y eût pas eu nécessité absolue, j'aurais mis mes chers enfants, l'un chez un menuisier, l'autre chez une lingère. Oh non ! mais les voilà, ils ne me quitteront plus.

Joséphine fit signe à Hortense et à Eugène, qui accoururent à elle et se groupèrent de manière à faire d'elle la Cornélie antique.

Ils restèrent ainsi un instant embrassant et embrassés au milieu des larmes ; puis, s'excusant encore une fois sur la tristesse que mettait parmi nous leur présence, ils se retirèrent, croisant Fréron, qui, lui aussi, connaissait la mort du général et s'inclina devant cette triple douleur.

XXVII

On devine ce que dut être comme élégance un déjeuner servi par Beauvillers à trois sybarites comme Barras, Tallien et Fréron.

Dans ces sortes de réunions, où les femmes ne comptent pas, tout est fait pour elles cependant, jusqu'à l'esprit qui pétille de tous côtés. L'esprit est au moral ce que le parfum des fleurs est au physique. Quoique je n'aie aucune idée de ce que c'est que la gourmandise, je compris dès les premiers mots la différence de saveur qu'il y a entre un déjeuner vulgaire et un déjeuner entre trois femmes jeunes et belles et trois hommes qui passaient alors comme les plus spirituels de Paris.

On disait le beau Barras, le beau Tallien, l'élégant Fréron.

Fréron, on se le rappelle, allait donner son nom à toute une jeunesse qui allait s'appeler la jeunesse dorée de Fréron.

J'entrais dans un côté de la vie que j'ignorais complètement, dans la vie sensuelle.

Le déjeuner était servi avec toute la finesse qui devait succéder à la brutale époque dont nous sortions. Les vins étaient versés dans des verres de mousseline qui laissaient presque les lèvres se toucher en buvant. Le café était versé dans des tasses du Japon frêles comme des coquilles d'œufs, et ornées de figures et de plantes des couleurs les plus capricieuses et les plus brillantes.

Il y a dans les excès du luxe une espèce d'ivresse. Je n'eusse bu que de l'eau dans ces verres et dans ces tasses, au milieu de cet air parfumé, que je n'en eusse pas moins eu l'esprit un peu troublé.

J'étais placée entre Barras et Tallien.

Tallien fut tout à Terezia ; mais Barras n'eut à s'occuper que de moi.

Comme il y avait entre les deux femmes un complot pour me rendre Barras favorable, c'était à qui me ferait valoir aux yeux du futur dictateur.

Les parfums ont une immense influence sur moi. Lorsqu'on se leva après le déjeuner, j'étais pâle, et malgré ma pâleur mes yeux étincelaient.

Je passai devant une glace ; je me regardai et m'arrêtai étonnée de l'étrange expression de mon visage. Ma narine se dilatait pour sentir mes yeux s'ouvraient pour voir, comme si ces parfums étaient une chose saisissable. J'étendis les bras et les rapprochai de moi comme pour presser sur mon cœur l'arome de toutes ces plantes, de tous ces vins, de toutes ces liqueurs, de tous ces mets auxquels j'avais à peine touché.

J'allai sans y songer m'asseoir devant un piano. Terezia en souleva le couvercle et je me trouvai le doigt sur les touches ; alors je ne sais pas comment il se fit que je me reportai à ce jour où, excitée par l'orage, je répétai de moi-même les premières mélodies que tu m'avais fait entendre ; mes doigts coururent sur l'ivoire, je ne dirai pas avec une science, mais je dirais tout à la fois avec une vigueur, une légèreté et une morbidezza qui m'étonnèrent moi-même. Je me sentais frissonner et frémir à ces mélodies inconnues qui s'éveillaient sous mes doigts ; ce n'étaient plus des notes, c'étaient des pleurs, des soupirs, des sanglots, des retours à la joie, à la vie, au bonheur, un hymne de reconnaissance à Dieu ; je ne vivais plus de ma vie ordinaire, mais d'une vie convulsive et fiévreuse où se résumait comme sensation tout ce que j'avais éprouvé, ressenti, souffert depuis un mois. J'improvisai en quelque sorte avec les doigts le récit terrible des événements qui venaient de s'écouler.

J'étais à moi seule le chœur et les personnages d'une tragédie antique.

Enfin je fermai les yeux, je jetai un cri et m'évanouis entre les bras de Terezia.

Je revins à moi par un éclat de rire nerveux ; on avait fait sortir les hommes pour me donner les soins que nécessitait mon évanouissement. J'étais à moitié déshabillée ; je tenais Terezia pressée contre mon cœur et ne voulais pas la lâcher. Il me semblait qu'en la lâchant je tomberais dans un précipice.

Je haletai longtemps avant de reprendre complètement et ma connaissance d'abord et mon pouvoir sur moi-même ensuite ; puis enfin, au lieu d'une indisposition, me sentant noyée dans un bien-être étrange, je demandai moi-même où étaient nos convives.

En un instant je fus rajustée et on les fit rentrer.

Ils avaient parfaitement vu qu'il n'y avait rien de joué dans mon évanouissement ; que j'avais succombé sous le poids d'une excitation nerveuse plus forte que moi.

Barras vint à moi et me tendit les deux mains en me demandant si j'allais mieux ; elles étaient froides et tremblantes. On voyait que lui-même avait été fortement ému ; la même émotion, mais à des degrés différents, se peignait sur les visages de Tallien et de Fréron.

— Mais, bon Dieu ! qu'avez-vous donc eu, mademoiselle ? me demanda Barras.

— Je ne sais moi-même. Ces dames viennent de me dire que je m'étais trouvée mal après avoir joué je ne sais quelle fantaisie sur le piano.

— Vous appelez ça une fantaisie, mademoiselle ? Mais c'est une symphonie comme jamais dans ses plus beaux jours Beethoven n'en a composé une. Ah ! s'il y avait eu là un sténographe musical, de quel chef-d'œuvre vous eussiez enrichi ce répertoire si restreint, qui, au lieu de parler à l'âme avec la voix seule, lui parle par le cœur à tous les sens !

— Je ne sais, lui dis-je en haussant légèrement les épaules. Je ne me souviens de rien.

— De sorte que si l'on vous priait de recommencer ?... demanda Barras.

— Ce serait impossible, répondis-je. J'ai improvisé, je le présume du moins, et pas une des notes que vous avez entendues n'est restée dans mon souvenir.

— Oh ! mademoiselle, dit Tallien, nos salons, avec la tranquillité qui est revenue, je l'espère, vont se reformer. Nous ne sommes point une société de tigres comme ont pu vous le faire croire les six ou huit derniers mois qui viennent de s'écouler. Nous sommes un peuple lettré, spirituel, accessible à toutes les sensations ; il faut que vous ayez été élevée dans le meilleur monde. Quel est votre maître ? qui vous a appris à composer de pareils chefs-d'œuvre ?

Je souris tristement, car je pensais à vous, mon Jacques bien-aimé.

J'éclatai en sanglots.

— Ah ! m'écriai-je, mon maître, mon bon maître chéri est mort.

Et je me jetai dans les bras de Terezia.

— Laissez-la tranquille, messieurs, dit-elle ; ne voyez-vous pas que c'est encore une enfant, qu'elle n'a eu de maître encore en rien, qu'une nature exubérante et prodigue qui lui a donné avec la beauté le sentiment du beau. Donnez-lui un pinceau, elle peindra ; hélas ! c'est une de ces créatures réservées à toutes les délices de la vie ou à toutes ses douleurs.

— A toutes ses douleurs, oh ! oui ! m'écriai-je.

— Imaginez-vous, dit Terezia, qu'elle s'est trouvée, jeune et belle, tellement abandonnée de tout, qu'elle a voulu mourir, et que, ne voulant pas se tuer sans doute par respect pour ce chef-d'œuvre que la création avait fait en elle, elle a crié, à l'exécution de la Sainte-Amarante : A bas le tyran ! Mort à Robespierre ! Imaginez-vous que, ne trouvant pas la mort assez lente dans la prison où elle était enfermée, elle est montée sur la charrette de l'échafaud. C'est là qu'elle m'a rencontrée sur la charrette où on me conduisait moi-même aux Carmes ; c'est là qu'elle m'a soufflé le bouton de rose qu'elle tenait à la bouche, et que j'ai reçu comme le dernier présent d'un ange qui va mourir. Descendue la dernière de la charrette fatale, il s'est trouvé qu'elle faussait le compte de têtes données au bourreau. Il l'a chassée de l'échafaud. Un brave homme que nous allons vous présenter tout à l'heure l'a conduite aux Carmes, où nous étions déjà réunies Joséphine et moi. Là, elle nous a raconté sa vie, un roman sublime comme celui de Paul et Virginie. Vous savez les services qu'elle nous a rendus ; c'est elle qui a été mon messager près de vous, Tallien, et hier soir, pour la remercier, ingrates que nous étions, Joséphine et moi, nous l'oublions dans la prison de la Force. C'est moi qui, ce matin, ai été la chercher dans le petit entresol de madame Condorcet. Cette enfant, qui est née avec quarante ou cinquante mille livres de rentes, n'avait point une robe à elle, et vous la voyez avec une robe à moi.

— Oh ! madame ! murmurai-je.

— Laissez-moi dire tout cela, enfant. Il faut bien qu'ils le sachent, puisque c'est à eux de réparer les torts de la fortune. Son père a été fusillé comme émigré à Mayence, un Chazelay, une noblesse des croisades. De quoi était-elle accusée ? D'avoir crié : A bas le tyran ! à bas Robespierre ! Tout cela, qui était un crime digne de mort il y a huit jours, est aujourd'hui un acte de vertu digne de récompense. Eh bien ! Barras ; eh bien ! Tallien ; eh bien ! Fréron, il faut que vous fassiez rendre ses biens à celle qui m'a rendue à vous. Ses terres et son château sont situés dans le Berri, près de la petite ville d'Argenton. Vous ferez faire un rapport sur tout cela, n'est-ce pas, Barras ? afin qu'elle sorte promptement de cette position de mon hôtesse que j'ai eu toutes les peines du monde à lui faire accepter et dont elle rougit.

— Oh ! non, madame, je ne rougis pas, m'écriai-je, et je ne demande pas qu'on me rende toute cette grande fortune, mais seulement de quoi vivre dans cette petite ville d'Argenton où j'ai été élevée et dans ma petite maison, que j'achèterai, si elle est à vendre

— Il faut, mademoiselle, dit Barras, il faut nous occuper de cela le plus tôt possible ; il va y avoir une foule de réclamations du genre de la vôtre, pas si sacrées, je le sais, mais il ne faut pas nous laisser prévenir. Vous avez quelque homme d'affaires, n'est-ce pas, à qui nous pourrions nous adresser pour aller faire là-bas le relevé de vos propriétés, pour savoir si elles sont toujours sous le séquestre ou si elles ont été vendues ?

— J'ai, monsieur, répondis-je, le brave homme qui m'a recueilli sur la place de la Révolution au moment où le bourreau m'a repoussée. Il m'avait vu jeter à Terezia la fleur que je tenais dans ma bouche ; il avait cru que je la connaissais, tandis que ce n'était point à une femme, mais à la statue de la beauté, que je jetais cette fleur. Il était commissaire de police ; il m'a conduite aux Carmes sans m'y faire écrouer, pensant qu'une prison était l'asile le plus sûr pour moi. C'est lui qui, depuis ce temps, ne m'a pas quittée, qui m'a ramenée hier soir de la Force à l'entresol de madame Condorcet ; c'est lui qui m'a aidée à aller trouver M. Tallien avec la mission que j'avais de Terezia pour vous ; c'est lui qui est enfin ce matin chez moi quand Terezia est venue me chercher, et c'est à lui que j'ai pensé quand cette bonne amie m'a dit qu'il me faudrait un homme intelligent pour aller à Argenton relever la liste de mes biens.

— Et où est cet homme ? demanda Barras.

— Il est ici, mon cher citoyen, répondit Terezia.

— Eh bien, dit Barras, si vous le permettez, nous allons le faire monter et causer avec lui de cette affaire.

On appela Jean Munier, qui monta aussitôt.

Barras, Tallien et Fréron l'examinèrent tour à tour et trouvèrent en lui un homme plein d'intelligence.

C'était tout à fait l'homme qu'il fallait pour une semblable commission.

— Maintenant, dit Barras, que pouvons-nous faire ? nous n'avons aucune position constituée, nous ne pouvons donner des ordres.

— Oui, mais vous pouvez donner un certificat de civisme à un homme chargé par vous d'aller faire une enquête dans le département de la Creuse. Vos trois noms sont aujourd'hui le meilleur passeport que l'on puisse emporter avec soi.

Barras regarda ses deux amis, qui lui firent chacun un signe d'adhésion.

Il prit alors sur le petit secrétaire de Terezia une feuille de papier parfumée sur laquelle il écrivit :

« Nous, soussignés, recommandons aux bons patriotes, amis de l'ordre et ennemis du sang, le nommé Jean Munier, qui nous a prêté aide et assistance dans la dernière révolution qui vient de s'opérer, et qui a conduit à la fin Robespierre à l'échafaud.

« Il s'agit tout simplement de faire des recherches sur la fortune réelle de l'ex-marquis de Chazelay, et de savoir si cette fortune a été séquestrée simplement ou si les biens mobiliers et immobiliers ont été vendus.

« Nous prions les magistrats, en les assurant de notre reconnaissance, de vouloir bien aider le citoyen Jean Munier dans ses recherches.

« Paris, ce 11 thermidor an II. »

Et ils signèrent tous trois.

N'était-il pas étonnant que ce fût Fréron, l'homme de Lyon ; Tallien, l'homme de Bordeaux ; et Barras, l'homme de Toulon, qui fissent un appel aux bons patriotes ennemis du sang versé.

Jean Munier partit dès le lendemain.

A trois heures un cocher en livrée bourgeoise amena deux magnifiques chevaux que l'on attela à une calèche. Fréron avait affaire, il nous quitta ; Terezia, Tallien, Barras et moi y montâmes seuls.

Il faisait un temps magnifique, les Champs-Elysées étaient pleins de monde, les femmes tenaient à la main des bouquets de fleurs, les hommes des branches de laurier, en souvenir de la victoire remportée quatre jours auparavant.

Il eût été difficile de dire d'où sortait la quantité innombrable de voitures que l'on rencontrait, quand huit jours auparavant on eût pu croire qu'il n'y avait plus dans Paris que la charrette du bourreau.

Paris avait un aspect si différent de celui que je lui avais vu quelques jours auparavant, que l'on ne pouvait s'empêcher de partager l'enivrement général.

Au milieu de tous les équipages, le nôtre était assez élégant pour être remarqué.

Bientôt il fut non seulement remarqué, mais ceux qui l'occupaient furent reconnus.

Alors les noms de Barras, de Tallien, de Terezia Cabarrus se répandirent dans la foule qui gronda aussitôt.

Il y a quelque chose du tigre dans la foule : elle gronde d'amour comme de colère.

Cinq minutes après, la voiture était enveloppée et ne pouvait plus marcher qu'au pas.

Alors les cris de Vive Barras ! Vive Tallien ! Vive madame Cabarrus ! éclatèrent, et au milieu de tous ces cris une voix retentit, c'était une voix de femme, qui cria :

« Vive Notre-Dame de thermidor ! »

Le nom resta à la belle Terezia.

Nous fûmes reconduits jusqu'à la chaumière de l'allée des Veuves par ces cris frénétiques, car il nous fut impossible de continuer notre promenade.

Mais ce ne fut point tout ; la foule stationna devant la porte et continua ses cris jusqu'à ce que Barras, Tallien et madame Cabarrus se fussent montrés à elle.

Cela dura jusqu'à ce qu'on eût demandé un peu de repos pour Terezia, qui se trouvait, dit-on, un peu indisposée.

Quant à moi, j'étais ivre d'un sentiment singulier, qui tenait encore plus de l'étonnement que de l'enthousiasme.

Barras ne me quitta pas un instant de toute la soirée, sans qu'il me fût possible, lui parti, de me rappeler un seul mot de ce qu'il m'avait dit ou de ce que je lui avais répondu.

XXVIII

Lorsque Barras fut parti, Terezia s'empara de moi.

La conversation tomba sur Barras. Comment l'avais-je trouvé ? N'était-il pas gai, spirituel, charmant ?

C'est vrai, il était tout cela.

Terezia me conduisit à ma chambre ; elle ne voulut pas me quitter qu'elle n'eût fait ma toilette de nuit, comme elle avait fait ma toilette de jour.

Aux lumières, ma chambre était encore plus coquette que dans la journée. Tout servait de réflecteur aux bougies : les cristaux des chandeliers, les potiches du Japon et de la Chine, les glaces de Venise et de Saxe semées le long de la muraille.

Mon lit, tout en étoffe de soie gris-perle avec des boutons de rose, faisait un si grand contraste avec la paille des Carmes et de la Force, le lit de madame Condorcet, celui de ma petite chambre que j'avais quittée faute de pouvoir la payer plus longtemps, que je le caressais de la main et des yeux comme les enfants font d'un joujou.

Puis, au milieu de toutes ces richesses, cette créature si belle, si élégante, si courageuse, que tout un peuple avait acclamée lorsqu'elle s'était montrée à lui, et qui avait voulu dételer sa voiture ; qui disait vouloir faire de moi son amie, ne plus me quitter, vivre continuellement avec moi, me faire rendre ma fortune, joindre son luxe au mien pour mener une grande existence, tout cela, je l'avoue, était si opposé aux mauvais jours que je venais de traverser, à mon dégoût de la vie, aux tentatives que j'avais faites pour mourir, que lorsque je pensais à mon passé, je croyais sortir d'un rêve fiévreux et insensé, ou plutôt être entrée dans une nouvelle vie qui n'avait aucune raison d'être et qui allait s'évanouir comme les décorations de jardins enchantés et de palais splendides dans les contes de fées.

Je m'endormis sous les caresses de Terezia.

Des songes charmants les continuèrent.

En me réveillant, je vis des fleurs, des arbres, j'entendis chanter les oiseaux : étais-je encore à Argenton ?

Hélas ! non ; j'étais à Paris, allée des Veuves, aux Champs-Elysées.

Une jeune femme de chambre, vraie soubrette d'opéra-comique, entra chez moi, riante, coquette, marchant sur la pointe du pied, pour me demander mes ordres.

On déjeunerait à onze heures, mais d'ici là que prendrais-je, café ou chocolat ?

Je demandai du chocolat.

Combien cette vie de prison, si douloureuse pour moi, avait dû peser sur ces femmes habituées à ce luxe quotidien ! et je compris que Terezia me fût reconnaissante de l'avoir aidée à reconquérir tout cela.

Nous étions encore à table après le déjeuner lorsque Barras, sous prétexte de parler des affaires publiques avec Tallien, se fit annoncer.

Il nous fit ses compliments ordinaires, et prétendit que j'étais plus belle en négligé du matin qu'en toilette du soir.

— Ah ! mon ami, je n'étais point habituée à ce langage, jamais vous ne m'aviez parlé ainsi, vous ; jamais vous n'aviez loué ni ma beauté ni mon esprit ; il vous suffisait de me dire :

— Je suis content de toi, Eva.

Puis de temps en temps vous me preniez la main, vous me regardiez et vous me disiez :

— Je vous aime.

Oh ! si je vous voyais, même en rêve, me regarder ainsi ; si je vous sentais me serrer la main ainsi si je vous entendais me dire ainsi : « Je vous aime ! » tout ce mirage qui m'enveloppe s'évanouirait, et je serais sauvée.

En sortant de chez Tallien, Barras entra.

— Je me suis déjà occupé de vous, me dit-il, et je crois vous avoir trouvé, dans un des quartiers élégants de Paris, une petite maison telle qu'elle vous conviendra sous tous les rapports.

— Mais, citoyen Barras, lui dis-je, il me semble que vous allez bien vite.

— Quelque chose qu'il arrive, reprit Barras, vous restez toujours à Paris, et il faudra bien que vous y logiez.

— D'abord, répondis-je, je ne sais pas si je resterai à Paris, et, dans tous les cas, pour que j'y achète une maison et pour que j'y demeure, il me faut une fortune indépendante ; je n'en ai pas encore.

— Oui, mais vous aurez bientôt la vôtre, dit Barras. Je viens de voir Sieyès et de le consulter ; c'est, comme vous le savez, un jurisconsulte habile ; il m'a dit que rien ne s'opposerait à la restitution de vos biens, et je vais tout tenir prêt pour que, une fois vos biens rendus, vous n'ayez pas de temps à attendre. Non pas que Terezia ne tienne pas à vous garder chez elle le plus longtemps possible, mais je comprends votre gêne dans une maison qui n'est pas la vôtre.

Barras avait cinquante raisons pour une de venir trois ou quatre fois par jour chez Tallien ; et quand il n'en avait pas, il en inventait.

Les journées passaient rapidement, et je me liais de plus en plus avec Terezia, abandonnée par madame de Beauharnais que les premiers jours de son veuvage laissaient toute à sa douleur.

Son mariage avec le vicomte n'avait point été heureux, mais elle le perdait si douloureusement, au moment où il allait être sauvé comme les autres par la mort de Robespierre, que, ne connaissant pas les décrets de la Providence sur elle, et qu'il fallait pour qu'ils s'accomplissent que son mari la laissât veuve, elle éprouvait dans son amour pour ses enfants plutôt que dans son amour pour lui un grand regret du présent, un grand doute de l'avenir.

Quinze jours se passèrent ainsi sans qu'un seul jour Barras manquât de se faire voir deux ou trois fois.

Comme on l'avait présumé, les thermidoriens étaient près d'hériter de la puissance qu'ils avaient abattue Il était évident que, au premier changement qui se ferait dans la forme du gouvernement, ils arriveraient au pouvoir.

Tallien et Barras restaient en ce cas chefs de parti.

Au bout de huit jours, j'avais des nouvelles de Jean Munier. Il écrivait que les biens avaient été mis sous séquestre, mais non vendus Il relevait maintenant leur valeur et promettait d'arriver aussitôt que ce relevé serait fait par l'arpenteur et le notaire.

En effet, le quinzième jour, il arriva.

Les biens qui étaient en maisons, en châteaux, en plaines et en forêts, pourraient monter à la valeur d'un million et demi, dans ce temps de dépréciation. Dans tout autre, ils eussent valu deux millions, c'est-à-dire une soixantaine de mille livres de rente.

C'était là d'excellentes nouvelles, et j'avoue que j'en bondis de joie Du degré d'espérance où j'étais arrivée, s'il m'avait fallu redescendre au niveau de cette douleur, de cet oubli de tout, de cet abandon de soi-même qui m'avaient fait chercher la mort, je ne sais si j'aurais eu le même courage

Avec vous mon bien-aimé Jacques, je me sentais la force de tout supporter mais sans vous mais en votre absence, mon pauvre cœur perdait toute sa force. Oh ! Jacques, Jacques, vous avez plus soigné chez moi le corps que l'âme ; vous avez eu le temps de faire ce corps d'une beauté qui, dit-on, éblouit les yeux ; mais l'âme ! l'âme ! vous l'avez laissée faible et n'avez pas eu le temps d'y insuffler votre puissante haleine.

Barras, mes pièces de propriété à la main, le procès-verbal de la mort de mon père reçu de Mayence, commença les démarches nécessaires Loin d'être antipathique au mouvement qui venait de s'opérer j'avais tout perdu et j'avais failli perdre la vie sous le gouvernement des jacobins.

La faveur, comme c'est l'habitude commençait à revenir aux victimes de la révolution, et ceux-là même qui avaient été les plus furieux entre les démagogues commençaient, comme Fréron, à se laisser entraîner aux excès les plus opposés.

Quant à moi, je sortais tous les jours avec Terezia et Tallien. En vertu de la loi du divorce elle avait pu se remarier, son premier mari vivant encore et, chose étrange qui caractérise parfaitement l'Espagnole, elle avait voulu se remarier devant un prêtre, et un prêtre non assermenté. Barras n'avait fait qu'augmenter d'attentions pour moi. Il était facile de voir qu'il obéissait à une irrésistible passion. De mon côté, soit dans l'espérance des services que j'attendais de lui, soit que je cédasse peu à peu et malgré moi, à ce charme qui l'entourait, soit enfin, mon ami, que l'absence opérât son effet habituel sur une âme vulgaire, moi j'avais pris une telle coutume de le voir que, s'il venait une fois de moins que d'habitude, j'étais inquiète le soir et l'attendais avec impatience.

Deux mois s'écoulèrent. Un jour Barras vint me chercher dans un joli coupé attelé de deux chevaux. Il avait quelque chose à me faire voir, disait-il.

Au point d'amitié où j'en étais vis-à-vis de lui, je ne voyais aucune difficulté à sortir en tête-à-tête.

Il me conduisit dans une petite maison de la rue de la Victoire, située entre cour et jardin. Un valet de chambre attendait sur le perron.

Il me fit visiter la maison, du rez-de-chaussée au second étage. Il était impossible de voir un plus charmant bijou, tout était d'une élégance parfaite auquel le luxe avait part sans qu'il fût possible de le reconnaître tant il était déguisé sous le bon goût qui marche si rarement avec lui. Il y avait dans le salon deux charmants tableaux de Greuze. Dans une chambre à coucher, un Christ apparaissant à la Madeleine, de Prud'hon. La chambre à coucher avait l'air d'un boudoir taillé pour un colibri dans un bouton de rose.

Il ouvrit un secrétaire placé entre les deux fenêtres et me montra l'acte qui levait le séquestre de mes biens placé sur les titres de propriété, puis enfin, comme je voulais remonter en voiture pour partir avec lui.

— Restez, madame, dit-il, cette maison est à vous : elle est à moitié payée par les quatre années de revenus que votre père ni vous n'avez point touchés. Vous êtes riche d'un million et demi, et toutes vos dettes montent à quarante mille francs qui vous restent à payer sur cette maison ; seulement, je fais une réserve : Tallien, sa femme et moi venons aujourd'hui pendre la crémaillère avec vous. La voiture et les domestiques sont à vous, il va sans dire que, si nous sommes mécontents du cuisinier, après le dîner nous le changerons.

Et, avec la légèreté et l'élégance que savaient mettre en toutes choses ces hommes-là, Barras prit ma main, la baisa et sortit.

Sa voiture l'attendait à la porte.

La mienne restait attelée dans la cour.

Une jeune et jolie femme de chambre vint demander mes ordres et m'ouvrit deux ou trois armoires pleines de robes les plus élégantes, qui avaient été commandées par Terezia et dont la mesure avait été prise sur elle.

Je restai confondue.

Mon premier mouvement fut de rouvrir l'armoire où étaient mes papiers d'affaires. Je trouvai le contrat de la maison passé en mon nom par Jean Munier, mon procurateur général. Elle avait été payée, dans ces jours de dépréciation mobilière, soixante-dix mille francs. Ce n'était pas la moitié de ce qu'elle valait.

Elle avait été payée sur les fonds arriérés restés entre les mains des fermiers, qui n'avaient su à qui rendre leurs comptes depuis quatre ans.

A la suite du contrat d'acquisition étaient les mémoires acquittés du tapissier qui avait fourni l'ameublement complet, lesquels montaient à quarante mille francs ; puis venaient les notes isolées des peintres, des marchands d'objets de fantaisie, de ces mille riens ravissants qui parent les cheminées et les consoles ; tout cela était parfaitement payé par moi, comme me l'avait dit Barras, avec l'argent de mes revenus, et la seule chose qu'il se fût permis de m'offrir était une montre enfermée dans un bracelet, marquant l'heure à laquelle j'étais entrée dans la maison

Ce retour à ma fierté native satisfait, je n'eus plus d'hésitation à accepter une chose que j'avais payée de l'argent de ma famille et de l'héritage de mon père ; je trouvai de plus une réserve de mille louis enfermés dans un petit coffret sur lequel étaient écrits ces mots

« Reste des revenus de mademoiselle Eva de Chazelay pendant les années 1791, 1792, 1793 et 1794. »

Quant aux robes, les factures acquittées se trouvaient à part. Elles me furent remises par la femme de chambre, qui me renouvela la question :

— Madame a-t-elle des ordres à donner ?

— Oui, lui dis-je, habillez-moi et dites au cocher de ne pas dételer.

Elle m'habilla, car j'avais pensé que, ayant quitté Terezia sans rien dire, la politesse la moins exigeante voulait que j'allasse lui renouveler l'invitation que lui avait sans doute faite Barras, de venir avec son mari pendre, comme il disait, la crémaillère chez moi

Lorsque je fus habillée, je remontai en voiture et donnai

l'ordre au cocher de retourner allée des Veuves à la Chaumière, à la porte même où il m'avait prise.

Un concierge, qui n'avait pas la prétention d'être un suisse, mais qui n'avait qu'à changer d'habit pour le devenir les jours de cérémonie, ouvrit les deux battants de la porte et les chevaux s'élancèrent.

Dix minutes après j'étais dans les bras de Terezia.

— Eh bien! ma chère, me dit-elle, es-tu contente?

— Emerveillée, lui dis-je, mais surtout de la manière délicate dont tout cela a été fait.

— Oh! cela, dit Terezia, je puis t'en répondre. Dans toutes choses j'ai été consultée, et dans toutes choses j'ai donné mon avis.

retrouver et se mettre sous votre protection en France? Vous étiez parti, vous étiez à l'étranger, vous étiez mort peut-être.

Tuée à moitié par ces nouvelles, j'ai continué de vivre en me rapprochant chaque jour de la misère et de la tombe. Nulle âme vivante n'a mis le pied plus avant dans le sépulcre que moi. J'en fus tirée par un miracle, et voilà que ce même miracle m'a rendu la liberté, la fortune, la vie et tout ce qui en fait l'éclat.

N'y avait-il pas de quoi tourner la tête d'une pauvre enfant idiote, comme je l'ai dit déjà pendant sept années?

Dieu avait été bien bon pour moi.

Pardonne-moi, Jacques, je me trompe, bien cruel.



Tous les soirs il y avait grande réunion chez madame Récamier.

— Mais tu connais la maison? lui demandai-je.

— Ingrate! dit-elle, n'as-tu pas reconnu dans les moindres détails la main d'une femme et d'une amie, d'une amie un peu égoïste, car tu as vu que ton coupé ne contient que deux places. Je ne veux pas, quand nous irons au bois ensemble, qu'une troisième personne soit entre nous et nous empêche de nous faire nos plus intimes confidences.

— Eh bien, veux-tu que nous commencions? ma voiture est en bas, tu es habillée et moi aussi, allons faire un tour au bois.

Nous montâmes en voiture toutes deux et nous partîmes.

Je dois avouer que cette première promenade, dans une charmante voiture à moi, avec la plus jolie femme de Paris, se fit sous l'empire d'un charme inexprimable. N'étais-je pas cette même enfant idiote jusqu'à l'âge de sept ans, à la création de laquelle vous travaillâtes heure par heure, jour par jour, pendant sept autres années; qui vous fut arrachée un jour pour aller demeurer avec une tante quinteuse, dans une rue sombre de la vieille ville de Bourges; qui, mandée par son père à l'étranger, n'arriva à Mayence que pour y lire son procès-verbal d'exécution; qui ne sachant pas qu'au moment de la mort il avait autorisé mon mariage avec vous, alla s'enfermer avec sa tante, et jusqu'à la mort de sa tante, dans une triste maison de Vienne; qui partit aussitôt, l'espoir dans le cœur, pour venir vous

XXIX

Je ne sais pas, ô mon bien-aimé Jacques, lorsque tu liras ces lignes, si tu comprendras ce qui se passait dans mon âme au moment où je les écrivais. Un trouble étrange était dans mon esprit, pareil à celui qu'éprouverait un homme, qui, étant resté dans une chambre où l'on aurait manipulé des liqueurs fortes, se serait grisé à leurs vapeurs sans en avoir approché une goutte de ses lèvres.

J'avais quelque chose de vague dans l'esprit et dans les yeux qui me faisait faire des compliments auxquels je ne comprenais rien.

Le jour où nous avions fêté mon entrée à ma petite maison de la rue de la Victoire, on m'avait fait improviser sur le piano des choses qui m'avaient paru folles à moi-même, mais qui avaient ravi à l'admiration ceux qui m'écoutaient.

Il n'y a pas de poison plus subtil et qui s'infiltre plus profondément dans les veines que la louange. Nul ne savait

distiller ce poison goutte à goutte comme Barras. La musique avait sur moi cette influence fatale qu'elle m'enlevait le reste de ma raison.

Quand je tombais dans cet état cataleptique qui était presque toujours la suite de mes improvisations, j'étais littéralement à la merci de ceux avec qui je me trouvais. Les occupations de la journée au reste ne me prédisposaient que trop à cet état dangereux.

Tous les jours se passaient en fêtes. Paris tout entier semblait avoir échappé à l'échafaud et voulait faire de la vie une jouissance éternelle. Le matin, les amis se visitaient, se félicitant de se retrouver vivants. A deux heures, on allait promener au bois; on y apercevait des gens dont on n'avait pas osé demander de nouvelles, on faisait arrêter les voitures l'une près de l'autre, on passait de l'une dans l'autre, on se serrait les mains, on s'embrassait, on se promettait de se revoir beaucoup, on s'invitait à des bals, à des soirées, pour oublier tout ce qu'on avait souffert.

Tous les soirs il y avait grande réunion ou chez madame Récamier, ou chez madame de Staël, ou chez madame Krüdner, puis des bals où jamais femme du monde n'avait mis les pieds et qui étaient encombrés de femmes du monde.

On éprouvait non seulement la joie de vivre, mais le besoin absolu d'être heureux en vivant. Des femmes, sur la vie desquelles les plus mauvais esprits n'avaient jamais eu à s'égayer, sortaient en tête-à-tête avec des hommes qu'on leur donnait pour amants sans que personne s'en formalisât. Bien des liaisons se formèrent à cette époque, desquelles personne ne s'inquiéta, et qui, un an plus tôt ou un an plus tard, eussent scandalisé tout le monde. Puis l'on s'occupait de littérature, chose inconnue pendant cinq ans.

D'un amour humain puisé dans le sein de Dieu il y avait des héros nouveaux qui ne ressemblaient à aucun autre, qui s'appelaient *René*, *Chactas*, *Atala*; il y avait des poèmes nouveaux qui, au lieu de s'appeler les *Abencérages*, les *Numa Pompilius*, s'appelaient le *Génie du christianisme* et les *Martyrs*.

L'or, ce métal peureux qui fuit ou qui se cache à l'approche des révolutions, semblait rentrer dans Paris par des chemins nouveaux et inconnus. A la vue de cet or, les marchands semblaient éblouis et pris de la fièvre de vendre; tout en vous cédant les choses aux prix ordinaires, ils semblaient les donner pour rien. Alors les femmes se couvraient de bijoux, de dentelles, défroques inventées pour les époques de luxe. Il se passait quelque chose de pareil à ce que Juvénal raconte du temps de Messaline et de Néron.

On demandait tout haut à des jeunes filles et à des femmes mariées des nouvelles de leurs amants. C'était un mélange singulier de naïveté et d'impudeur.

Où prirent leur appui les créatures assez heureuses pour avoir échappé à l'influence de ces jours d'immoralité. Celles-là avaient sans doute des croyances ou des superstitions qui leur donnèrent la force de résister.

Toute ma force à moi était en vous. Vous n'étiez plus là. J'ignorais si je vous reverrais jamais. Je vous aimais toujours, mais d'un amour solitaire et sans espérance, qui m'irritait plutôt qu'il ne me défendait. Je me rappelle m'être éveillée bien souvent au milieu de la nuit, au bruit de ma voix qui vous appelait à mon secours. Vous n'étiez pas là, et je me rendormais brisée d'une lutte dont je ne me rendais pas compte.

Souvent je racontais cet état étrange de mon corps et de mon âme à Terezia; elle souriait, m'embrassait, mais jamais elle ne leva le voile qui m'empêchait de lire en moi-même, jamais elle ne me donna un conseil que je puisse lui reprocher.

Tous les hommes élégants de l'époque semblaient s'être donné rendez-vous partout où j'allais; partout où je me trouvais, c'était le même bourdonnement d'admiration à mon arrivée. Les femmes dont la réputation n'avait jamais subi la moindre tache se donnaient à cette époque des plaisirs d'actrices ou de danseuses. Terezia jouait admirablement la comédie. Madame Récamier dansait cette fameuse danse du châle qui a été transportée sur le théâtre et qui y a fait fureur. Moi l'on me faisait chanter ou improviser sur le piano, mais mes inspirations musicales seulement pouvaient donner une idée de ce qui se passait en moi. Aucun chant, aucune parole, aucune poésie ne pouvaient rendre l'état tumultueux de mon cœur. A tout moment j'entendais dire autour de moi. Quel malheur qu'une personne si bien organisée pour le théâtre soit une femme du monde riche d'un million. Ah! pourquoi vous a-t-on rendu votre fortune, vous eussiez été obligée d'avoir recours à votre talent, et alors, au lieu de n'avoir appartenu qu'à vous-même, vous nous eussiez appartenu à tous.

Moi-même je commençais à regretter de ne pas m'être jetée dans cette vie ardente et fougueuse de l'art. Au moins mon âme aurait eu quelque chose à dévorer, j'aurais combattu, j'aurais lutté, j'aurais souffert. Comprenez-vous cela, mon ami? Moi qui avais tant souffert, j'avais des besoins de souffrir encore.

Par malheur Terezia vint en aide, sans le savoir, à cette aspiration d'amour et de souffrance. C'était la mode à cette époque de jouer la comédie et même la tragédie. Barras et Tallien étaient liés avec Talma, elle les pria de lui présenter le grand artiste, à qui, disait-elle, elle voulait demander des conseils pour jouer la tragédie.

L'invitation fut faite; Talma ne se fit pas prier.

Il vint chez Terezia d'abord. Il était alors dans la toute-puissance de son talent, de sa jeunesse et de sa beauté. C'était un homme distingué sous tous les rapports; je n'avais jamais vu de près un comédien, ce fut pour moi un objet d'une attention toute particulière.

Mon étonnement fut grand de trouver en lui toute la courtoisie, toute la politesse, toutes les aptitudes de l'homme du monde.

En voyant deux jeunes femmes comme Terezia et moi, il crut avoir affaire à deux petites filles capricieuses qui voulaient, en jouant la comédie, se donner un ridicule de plus.

Madame Tallien était à sa toilette lorsque Barras l'introduisit au salon, où je me trouvais seule. Il laissa Talma avec moi et monta pour hâter la toilette de Terezia, ce qui n'était pas une petite affaire.

J'étais très émue, non pas de l'idée de me trouver en tête-à-tête avec un comédien, mais à celle d'avoir à répondre à un homme de génie. Il s'avança vers moi, me salua gracieusement, et me demanda si c'était moi qui voulais prendre de lui des leçons.

— A un homme comme vous, monsieur Talma, lui répondis-je, on ne demande pas des leçons, mais des conseils.

Il s'inclina.

— M'avez-vous vu jouer? me demanda-t-il.

— Non, monsieur, lui répondis-je; je vais même vous faire un aveu étrange pour une personne de mon âge, avide d'instruction et de plaisirs; je n'ai jamais été au spectacle.

— Comment! mademoiselle, dit Talma, vous n'avez jamais été au spectacle? mais si nous ne sortions pas d'une révolution, je vous demanderais si vous sortez d'un couvent.

Je me mis à rire.

— Monsieur, lui dis-je, je n'ai jamais osé, ignorante comme je suis en question d'art, désirer vous voir. C'est Terezia qui est la coupable. Mon éducation diffère complètement de celle des autres femmes. Je n'ai jamais été au couvent, et je n'ai jamais été au spectacle. Vous dire que les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres me soient étrangers, oh! non, je les sais par cœur, quoiqu'ils ne me satisfassent point.

— Pardon, me dit Talma, mais vous me paraissez bien jeune encore, mademoiselle.

— J'ai dix-sept ans.

— Et vous avez déjà des idées *faites*?

— Je ne sais pas, monsieur, ce que vous appelez des idées faites; je juge avec mes sensations. Je crois que les grandes émotions viennent, au théâtre, des grandes passions. L'amour, à ce qu'il m'a semblé, était une des passions les plus tragiques. Eh bien, je trouve que la façon dont nos poètes dramatiques expriment l'amour contient plus de rhétorique amoureuse que de vérité du cœur.

— Excusez-moi, mademoiselle, reprit Talma, mais vous parlez d'art comme si vous professiez l'art vrai.

— Il y a donc un art vrai et un art faux, lui demandai-je.

— J'ose à peine l'avouer, moi qui suis tour à tour appelé à représenter Corneille, Racine et Voltaire; mais parlez-vous une autre langue que la nôtre, mademoiselle?

— Je parle l'anglais et l'allemand.

— Mais comment parlez-vous anglais et allemand? comme une pensionnaire.

Je rougis du doute du grand artiste sur ma philologie.

— Je parle anglais et allemand comme une Anglaise et comme une Allemande, répondis-je.

— Et vous connaissez les auteurs qui ont écrit dans ces deux langues?

— Je connais Shakspeare, Schiller et Gœthe.

— Et vous trouvez que Shakspeare ne parle pas bien la langue de l'amour?

— Oh! au contraire, monsieur, je trouve tant de vérité dans cette langue chez lui, que cela me rend probablement injuste envers les auteurs qui l'ont parlée après lui.

Talma me regarda avec étonnement.

— Eh bien? lui demandai-je.

— Eh bien, dit-il, je suis tout étonné de trouver cette justesse de raisonnement dans une jeune fille de votre âge; si ce n'était point trop indiscret, je vous demanderais si vous avez beaucoup aimé?

— Je vous répondrai, moi, j'ai beaucoup souffert.

— Savez-vous par cœur quelque chose de Shakspeare?

— Je sais tous les morceaux remarquables d'*Hamlet*, d'*Othello*, de *Roméo et Juliette*.

— Pouvez-vous me dire en anglais quelque chose de *Roméo*?

— Et vous, entendez-vous l'anglais?

— J'ai joué la tragédie dans cette langue avant de la jouer en français.

— Eh bien, je vais vous dire alors le monologue de Juliette au moment où le moine lui remet le narcotique qui doit la faire passer pour morte.

— J'écoute, dit Talma.

Je commençai un peu émue d'abord, mais bientôt la puissance de la poésie reprit le dessus, et ce fut avec une certaine poésie que je dis ces vers:

Adieu! le Seigneur sait quand nous nous reverrons.
La terreur sur mon front agite son vertige
Et mon sang suspendu dans mes veines se fige.

(Elle se retourne du côté où sont sorties la nourrice et la signora Capulet).

Si je les rappelais pour calmer mon effroi?
Nourrice! Signora!... Pauvre folle, tais-toi!
Qu'ont à faire en ces lieux ta mère ou ta nourrice?
Il faut que sans témoins la chose s'accomplisse;
A moi breuvage sombre!

(Hésitant).

Et si tu faiblissais
Demain je serais donc au comte, non! je sais
Un moyen d'échapper au terrible anathème.
Poignard, dernier recours, espérance suprême,
Repose à mes côtés.

(Hésitant de nouveau).

Si c'était un poison
Que le moine en mes mains eût mis par trahison,
Tremblant qu'on découvrit mon premier mariage!
Mais non, chacun le tient pour un saint personnage;
Et d'ailleurs c'est l'ami de mon cher Roméo.
Qu'ai-je à craindre?

(Un instant épouvantée)

Mais si, déposée au tombeau,
J'allais sous mon linceul dans la sombre demeure,
Seule au milieu des morts m'éveiller avant l'heure
Où doit mon Roméo venir me délivrer!
Cet air, que nul vivant ne saurait respirer,
Assiégeant à la fois ma bouche et ma narine,
De miasmes mortels gonflerait ma poitrine,
Me suffoquant avant que vainqueur du trépas
Mon bien-aimé ne pût m'emporter dans ses bras
Ou même si je vis, pour mon œil quel spectacle!
Ce caveau n'est-il pas l'antique réceptacle
Où dorment les débris des aïeux trépassés
Depuis plus de mille ans, l'un sur l'autre entassés?
Où Thybald, le dernier étendu sur sa couche,
M'attend livide et froid la menace à la bouche.
Puis quand sonne minuit, mon Dieu! ne dit-on pas
Qu'éveillés par l'airain, les hôtes du trépas,
Pour s'enlacer hideux dans leurs rondes funèbres,
Se lèvent en heurtant leurs os dans les ténèbres
Et poussent dans la nuit de ces cris émouvants
Qui font fuir la raison du cerveau des vivants
Oh! si je m'éveillais sous les arcades sombres,
Justement à cette heure où revivent les ombres;
Si se traînant vers moi dans le sépulcre obscur,
Ces spectres me souillaient de leur contact impur,
Et m'entraînant aux jeux que la lumière abhorre,
Me laissaient insensée au lever de l'aurore!
Je sens en y songeant ma raison s'échapper.
Oh! fuis! fuis! Roméo, je vois, pour te frapper,
Thybald qui lentement dans l'ombre se soulève.
A sa main décharnée étincelle son glaive.
Il veut, montrant du doigt son flanc ensanglanté,
Sur sa tombe te faire asseoir à son côté.
Arrête, meurtrier! au nom du ciel, arrête!

(Portant le flacon à ses lèvres).

Roméo, c'est à toi que boit ta Juliette!

Talma ne m'avait point interrompue tant que j'avais parlé. Il ne m'applaudit pas lorsque je me tus; mais, me tendant la main, il me dit:

— C'est tout simplement merveilleux, mademoiselle.

Terezia et Barras entrèrent comme Talma achevait de me faire ses compliments

— Ah! citoyen Barras, dit-il, citoyenne Tallien, je regrette vivement que vous ne soyez pas entrés plus tôt.

— Est-ce que la leçon est déjà donnée? demanda en riant Terezia.

— Oui, est donnée, répondit Talma, mais à moi. Vous auriez entendu mademoiselle dire des vers comme j'ai eu rarement l'occasion d'en applaudir.

— Comment! ma pauvre Eva, dit Terezia en riant, est-ce que par hasard tu serais tragédienne sans t'en douter?

— Mademoiselle est tragédienne, comédienne, poète, tout ce que l'on peut être avec un cœur élevé et une âme aimante. Mais je doute qu'elle trouve jamais en français les intonations prodigieusement naturelles qu'elle a trouvées en anglais.

— Tu parles donc anglais? demanda Terezia.

— Admirablement, dit Talma. Citoyen Barras, vous m'avez prié de vous venir voir pour donner des conseils à ces dames: je n'ai rien à apprendre à mademoiselle, pas de conseils à lui donner; je lui dirai: Dites comme vous sentez et vous direz toujours juste. Quant à madame Tallien, je la prierai d'entendre d'abord son amie, puis ensuite, si elle veut toujours étudier, je me mettrai à sa disposition.

— Et où et quand entendrons-nous mademoiselle? demanda Terezia.

— Chez moi, quand monsieur Talma voudra.

— Demain soir, dit Talma, je ne joue pas. Vous savez la grande scène de Roméo et Juliette au balcon, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien, je la repasserai; je ne me sens pas assez fort pour la jouer avec vous sans une étude nouvelle; n'ayez que quelques amis, vous savez bien qu'on dit que je ne suis pas bon dans les amoureux.

— Alors, dit Barras, nous dînons tous ensemble demain chez mademoiselle?

— Oh! non, dit Talma, quand je joue le soir, je mange à trois heures de l'après-midi et je soupe

— Eh bien, alors, dit Barras, nous souperons chez mademoiselle.

Et il donna mon adresse à Talma.

J'ai retardé autant que j'ai pu, mon bien-aimé Jacques, l'aveu terrible que j'ai à vous faire, mais il faut enfin que je l'aborde; à demain!

Quand il y avait par hasard de ces sortes de fêtes chez moi, c'était Barras qui en faisait tous les préparatifs. Nul ne s'entendait comme Barras à préparer ces fêtes immenses où l'on recevait cinq cents personnes dans ses palais et dans ses jardins, ou de ces petites fêtes bien plus difficiles, à mon avis, où l'on recevait seulement quinze ou vingt amis et où il fallait s'arranger de manière à renvoyer tout le monde content.

En enlevant une cloison, mon salon et ma chambre à coucher donnaient l'un dans l'autre; la fenêtre, placée dans un angle de la chambre, figurait à merveille la fenêtre au balcon; on avait fait entrer, par cette fenêtre qui simulait l'entrée de ma chambre, des lierres, des chèvrefeuilles et des jasmins.

Des réflecteurs invisibles, placés qu'ils étaient sur le ciel de mon lit, invisible lui-même derrière un massif d'orangers, éclairaient cette fenêtre aussi vivement qu'auraient pu le faire les rayons de la lune.

Un échafaudage dressé dans le jardin me permettait de me tenir debout à cette fenêtre et de m'appuyer à la barre toute garnie de plantes grimpantes comme j'aurais pu le faire à un balcon.

A sept heures, on m'apporta un ravissant costume de Juliette dont Isabey avait fait le dessin. C'était une attention de Terezia; elle savait mieux que moi quelles étaient la coupe et les couleurs qui m'avantageaient.

Le rendez-vous était donné pour huit heures.

Je ne connaissais personne à Paris, c'était donc Tallien et Barras qui avaient fait les invitations. Je me rappelle seulement qu'il y avait là Ducis, qui, vingt-trois ans auparavant, avait fait une traduction de Roméo et Juliette si toutefois cette faible esquisse de magnifiques tableaux pouvait s'appeler une imitation.

A huit heures précises, on annonça le citoyen Talma.

En entrant au salon il jeta le manteau dont il était enveloppé et apparut dans son costume de Roméo, emprunté au petit livre vénitien dessiné par le cousin de Titien.

Quoique un peu petit et déjà un peu gros pour le personnage, ce costume lui allait très bien.

Barras et Tallien avaient eu soin qu'il trouvât là sa société habituelle: Chénier, le citoyen Arnault, Legouvé, Lemercier, madame de Staël, Benjamin Constant, Trénis, le beau danseur, toutes personnes enfin que je ne connaissais pas et qui se connaissaient entre elles.

J'avais chargé madame Tallien de faire les honneurs du salon. J'avais pour m'habiller l'habilleuse de mademoiselle Mars et de mademoiselle Raucourt. Toutes deux m'attendaient dans un boudoir donnant sur ma chambre à coucher.

La porte de communication entre le salon et la chambre à coucher, c'est-à-dire entre la salle de spectacle et le théâtre, était fermée par une simple draperie de velours rouge qui se tirait de chaque côté comme des rideaux de lit ou de fenêtre.

Lorsque je fus habillée, je descendis par le jardin et montai sur mon échafaudage.

Il faisait beau comme en été, je fus éblouie, en jetant les yeux sur l'intérieur de ma chambre, de la voir complètement changée en un parterre de fleurs.

Pardon de m'appuyer sur tous ces détails; mais, sur le point d'avouer une grande faute, il faut bien que je cherche dans la nature tout entière des excuses à ma faiblesse.

Une espèce de tente accolée à la maison figurait ma chambre, peinte à la manière du commencement du seizième siècle.

On avait substitué à la fenêtre, une fenêtre en ogive qui s'adaptait à merveille sur l'autre.

A mon arrivée au balcon, elle était fermée, mais destinée à s'ouvrir de mon côté, c'est-à-dire du côté opposé où elle s'ouvrait.

A travers les carreaux peints, je vis entrer Talma. Il s'arrêta un instant, ne sachant où poser le pied, tant le parquet était couvert de fleurs, puis il vint prendre sa place au pied de mon balcon.

Une main invisible frappa trois coups.

Les rideaux de la porte s'ouvrirent.

Tous les spectateurs du salon poussèrent un cri d'étonnement, personne ne s'attendait au charmant tableau de Miéris que faisait ma fenêtre, éclairée en dedans et toute sillonnée de branches de clématite, de jasmin et de chèvrefeuille.

Ce cri devint un applaudissement général qui ne cessa que lorsqu'on vit ma fenêtre s'éclairer et moi apparaître derrière le vitrail colorié.

D'ailleurs Talma allait parler, et tout le monde se taisait pour écouter Talma.

De même que le grand artiste avait mis une suprême coquetterie dans son costume, il avait appelé à son aide toute la magie de sa voix veloutée.

Il commença donc en anglais :

Quelle clarté soudaine à travers la fenêtre
S'allume? Est-ce l'Amour ou toi qui va paraître,
Belle Juliette, ange blond et vermeil
Qui fait pâlir Phébé? Lève-toi, doux soleil,
Bien autrement brillant que cette reine pâle
Qui porte sur son front la couronne d'opale.
Puis sur ton char nacré, Phébé, c'est l'astre d'or.
Ma vierge, mon amour, mon ange, mon trésor,
Ta lèvre qui s'agite est-elle donc muette
Que mon oreille écoute en vain, ô Juliette?
Que tes yeux sans ta voix me parlent à leur tour,
Et je leur répondrai par un seul mot : Amour.
Tes yeux, qu'ai-je dit là, non, ce sont deux étoiles
Que la nuit veut en vain éteindre dans ses voiles,
Et qui, lançant leurs feux à l'horizon lointain,
Font chanter les oiseaux qui rêvent le matin.
Voyez comme sa joue avec grâce tombée,
Cherche un flexible appui sur sa main recourbée
Que ne suis-je le gant qui couvre cette main,
Et de sa joue en fleur caresse le carmin.

J'ouvris la fenêtre au milieu des applaudissements donnés à Talma et qui redoublèrent à ma vue.

J'avais à répondre un seul mot :

Hélas !

ROMÉO

Elle a parlé! Tais-toi, brise inquiète,
Laisse venir à moi la voix de Juliette.
Messager lumineux, aux paroles de miel
Qui de la part de Dieu descend vers moi du ciel
Et passe plus brillant à travers le nuage
Que ne le fait l'éclair, ce glaive de l'orage!

JULIETTE

Oh! Roméo pourquoi te nommer Roméo?
Oh! renonce à ce nom, si terrible et si beau!
Renonce à ta famille ou bien dis-moi je t'aime!...
Et c'est moi qui, dès lors, encourant l'anathème,
Reniant aussitôt le nom qui te déplaît,
C'est moi qui cesserai d'être une Capulet.

ROMÉO, à lui-même.

Dois-je à présent parler? ou dois-je encor me taire?

JULIETTE

C'est ton nom qui te fait un crime involontaire,
Et cependant, grand Dieu! que m'importe ton nom;
T'appelant Montaigu, m'aimerais-tu moins? — Non!
Aucun des éléments qui composent notre être
N'est dans le nom qu'un père à son fils doit transmettre.
Ton nom n'est ni ta main, ni tes yeux, ni ton cœur,
Ni cette douce voix qui te fait mon vainqueur.
Car enfin, Roméo, si nous nommions la rose,
Aux baisers du matin sous le buisson éclose,
D'un autre nom offrant un autre sens pour nous,
Le parfum de la rose en serait-il moins doux?
L'escarboucle qui luit dans la nuit la plus sombre
Par son nom ou ses feux éclaire-t-elle l'ombre?
Si Roméo voulait n'être plus Roméo
En serait-il moins brave, en serait-il moins beau?
Le fourreau changerait seulement, non la lame,
Et dans le même corps survivrait la même âme.

ROMÉO, se faisant voir de Juliette.

Au lieu de m'appeler de ce nom détesté,
Appelle-moi l'Amour ou la Fidélité.
Et me venant de toi, je tiendrai le baptême
Pour être aussi sacré que venant de Dieu même.

JULIETTE

Qui donc es-tu qui viens épiant mes ennuis
Si promptement répondre à mes plaintes?.

ROMÉO

Je suis
Un homme dont le nom est maudit, chère sainte,
Puisque ce nom chez toi n'éveille que la crainte,
Et qui renoncerait à ce nom criminel,
Fût-il prêt d'en signer son bonheur éternel.

JULIETTE

A peine ai-je une fois parmi des bruits frivoles,
Entendu cette voix prononcer vingt paroles
Que déjà de mon cœur son accent est connu,
N'es-tu pas Roméo, le fils de Montaigu?

ROMÉO

Non, non, je ne suis pas Roméo, je te jure.

JULIETTE

Ta présence en ces lieux, jeune homme, est une injure.
Que veux-tu? qui t'amène en ce jardin? pourquoi
Y venir à cette heure et dans la nuit, dis-moi?
Comment as-tu franchi la muraille, elle est haute.
S'il t'arrive un malheur, ce sera par ta faute.
Car si quelqu'un des miens te rencontrait ici,
De lui tu n'obtiendrais ni pitié, ni merci.

ROMÉO

L'amour de son flambeau m'a prêté la lumière;
Tu sais que pour son aile il n'est point de barrière;
Son aile m'a porté de ce côté des murs
Et son flambeau guidé par les chemins obscurs.
Quant à craindre des tiens la présence importune,
Je risque en ce moment une pire infortune,
Et bien plus que leur glaive à l'éclair furieux,
Je crains le doux éclair qui jaillit de tes yeux.

JULIETTE

Oh! pour le monde entier, si près de ma demeure,
Non, je ne voudrais pas qu'on te vît à cette heure.

ROMÉO

Oh ! ne crains rien, te dis-je, à l'œil qui me poursuit
J'échappe enveloppé du manteau de la nuit !
Et d'ailleurs une mort regrettée et prochaine
Vaut mieux que de longs jours exposés à ta haine.

JULIETTE

Mais quelle intention sitôt avant le jour
T'a conduit en ces lieux ?

ROMÉO

Juliette, l'amour !
Qui règne sur nos cœurs comme le vent sur l'onde
Et qui pour te revoir à l'autre bout du monde
M'entraînerait bravant les flots et les éclairs
Au sein de la tempête et par delà les mers.

JULIETTE

Si le masque des nuits ne couvrait mon visage
Tu verrais, crois-le bien, de la pudeur sauvage
La rougeur virginale à cet aveu trop prompt
S'élancer de mon cœur et monter à mon front.
Mais pourtant, Roméo, si tu m'aimes, écoute.
Dis la main sur ton cœur : *oui, je t'aime !* Le doute
Est permis à qui veut aimer sincèrement
Et tout donner, cœur, âme et corps à son amant.
On dit que Jupiter, patron de l'imposture,
Sourit aux faux amants dont la foi se parjure ·
Mais que nous fait à nous Jupiter, dieu païen.
Le Dieu qui nous écoute et se fait le gardien
Des serments échangés entre deux nobles âmes,
N'est point un Dieu jaloux du déshonneur des femmes
C'est un Dieu bon, aimant, miséricordieux,
Que s'il a mis l'amour en mon âme et tes yeux,
L'a mis pour qu'en tes yeux mon âme le respire
Et qu'en mon âme alors tes yeux le puissent lire.
Et si je dis cela si vite, souviens-toi
Que c'est qu'en ce jardin, t'ignorant près de moi,
J'ai laissé de mon cœur comme une onde de l'urne,
Echapper le secret de ma fièvre nocturne.
Ce qui vient à l'instant par toi d'être entendu
Etait dit à la nuit seule, beau Montaigu.
Ne va donc pas à tort me croire trop pressée
Par l'éblouissement d'une amour insensée.

ROMÉO

Oh ! je te jure ici par la reine des cieux
Qui fuit à l'horizon, croissant silencieux...

JULIETTE, l'interrompant.

Oh ! non, ne jure pas par la lune infidèle
Qui chaque nuit présente une face nouvelle
Car ton amour serait peut-être aussi changeant
Qu'est changeante la reine à la face d'argent

ROMÉO

Quelle divinité veux-tu donc que je prenne
A témoin de l'amour qui brûle dans ma veine ?

JULIETTE

Aucune ! Il vaut bien mieux ne pas jurer, crois-moi.
Dis seulement : Je t'aime ! et confiante en toi,
Pour t'entendre redire une autre fois : Je t'aime !
Ami, je te dirai : Jure-moi par toi-même.
Et je n'ai plus besoin et de prêtre et d'anneau,
Car d'aujourd'hui mon cœur s'appelle Roméo.

ROMÉO

Ange d'amour, merci !

JULIETTE

Maintenant, ma chère âme.
Que mon cœur a jeté sa trop subite flamme,
Ne va pas comparer cette flamme à l'éclair
S'éteignant aussitôt qu'il a brillé dans l'air.
Non, le bourgeon d'amour que ce soir favorise,
S'il est tout un printemps caressé par la brise,
Peut par nous doucement, jusqu'à l'été conduit,
Après sa belle fleur nous donner son beau fruit !
Et maintenant, ami, que ta nuit soit plus douce
Que celle que l'oiseau dort dans son lit de mousse !

ROMÉO

Eh quoi ! partir déjà ?

JULIETTE

Qu'en dis-tu, mon amour ?

ROMÉO

Je dis pour te quitter qu'il est bien loin du jour :
J'aurais voulu de toi quelque faveur plus grande.

JULIETTE

Voyons, explique-toi, qu'exiges-tu, demande ?
Ne crains pas d'épuiser mon amour s'il t'est cher ;
Mon amour est profond et grand comme la mer.

LA NOURRICE, appelant de l'intérieur.

Juliette !

JULIETTE

On m'appelle !

ROMÉO

O chère âme !

JULIETTE, à sa nourrice.

Demeure.
Nourrice, me voici.

(A Roméo).

Je reviens tout à l'heure ;
Je reviens pour te dire encore un mot.

(Elle sort).

ROMÉO, seul.

O nuit !
Par quelque illusion ne m'as-tu pas séduit,
Et mon bonheur venant à l'heure du mensonge,
Ne va-t-il pas demain s'envoler comme un songe ?

JULIETTE, revenant.

Ce mot, cher Roméo, c'est je t'aime, aime-moi ;
Et maintenant que j'ai ton amour et ta foi,
Que cet amour ne veut qu'une issue honorable,
Demain je t'enverrai, mon cher inséparable,
Quelqu'un ; tu fixeras le jour, l'heure, le lieu
Où le prêtre unira nos deux mains devant Dieu.
Et dès lors, te donnant ma fortune et ma vie,
Je te suivrai partout confiante et ravie.
Enverrai-je demain ?

ROMÉO

Sera le bienvenu
Qui viendra de ta part ; fût-ce un mendiant nu
A mes yeux il aura plus opulente mine
Qu'un sénateur couvert de brocart et d'hermine.

JULIETTE

Merci, mon Roméo. Vers quelle heure, dis-moi
Du matin ou du soir, puis-je envoyer chez toi ?

ROMÉO

Neuf heures du matin ; l'heure est-elle propice ?

JULIETTE

Oui.

ROMÉO

Que ta volonté, ma reine, s'accomplisse !

JULIETTE

Adieu donc !

ROMÉO

Te quitter c'est mourir

JULIETTE

Je voudrais
Que tu fusses pareil à l'oiseau des forêts
Qui, ne sachant briser le fil qui le dirige,
Autour de sa maîtresse incessamment voltige,
Et ne pouvant jamais sortir du cercle étroit,
Retombe à chaque instant sur sa tête ou son doigt.

ROMÉO

Le sort d'un tel oiseau serait digne d'envie,
Oh ! près de toi chanter le bonheur et la vie,
Et par ta douce main se sentir caresser !

JULIETTE

Non, je t'étoufferais en voulant t'embrasser.
Bonne nuit, bonne nuit, et si je te rappelle,
Sois plus vaillant que moi contre l'heure cruelle.
Ne te retourne pas pour me parler d'amour,
Ou je te redirais bonne nuit jusqu'au jour !

(Elle rentre en lui envoyant des baisers).

ROMÉO

Que sur toi le sommeil plus doucement se pose
Que ne le fait le soir l'abeille sur la rose !

Les rideaux se refermèrent sur ces deux derniers vers, mais à peine fûrent-ils fermés, que les cris Juliette et Roméo ! retentirent au milieu des applaudissements. Nous étions rappelés comme dans les grands succès d'acteurs où l'on éprouve le besoin de revoir ceux qui viennent de profondément vous impressionner.

Je me laissai aller à l'enivrement ; je n'étais plus Eva, je n'étais plus mademoiselle de Chazelay, j'étais Juliette ; les vers de Shakspeare avaient versé en moi tout le vertige de l'amour et du triomphe.

Pas un homme qui ne voulût me baiser la main, pas une femme qui ne voulût m'embrasser.

Au milieu de ces démonstrations, la porte s'ouvrit à deux battants, et le maître d'hôtel cria :

— Madame est servie !

Je pris le bras de Talma, c'était le moins que je dusse au grand artiste à qui je devais le seul moment de bonheur parfait que j'eusse éprouvé depuis que je t'avais perdu, et nous passâmes dans la salle à manger.

Je fis asseoir Barras à ma droite et Talma à ma gauche. Barras, qui connaissait toutes les sympathies et toutes les antipathies, avait désigné les autres places de façon à ce que chacun fût content.

Aussi, ne vis-je jamais réunion plus spirituelle, fusion plus complète de sentiments, feu d'artifice plus brillant d'esprit français.

Puis, il faut le dire, à cette heure de la nuit où chacun a oublié les soucis du jour, le cœur est plus dilaté, l'imagination plus vive, le propos plus joyeux qu'à toute heure de la journée.

Je dois assurer que je n'étais guère à toute cette macédoine de mots, de doux sentiments et de gracieux propos. J'étais retombée en moi-même, où, comme un oiseau chanteur, le souvenir me disait la séduisante symphonie de la vanité satisfaite ; ce fut alors seulement que je m'aperçus que l'assiduité de Barras près de moi avait été remarquée.

Barras le vit aussi, et il craignit que je fusse blessée de ce commencement d'indiscrétion émanant d'elle-même, et sur un compliment plus positif du luxe avec lequel la table était servie.

— Messieurs, dit-il, il faut au moins que vous connaissiez votre hôtesse et que je vous raconte la vie extraordinaire de la personne qui vous a donné ce soir de si vives jouissances d'art, et qui veut bien, pour compléter notre soirée, nous donner un si bon souper.

J'ignorais moi-même qu'il sût tous ces détails de ma vie, qu'il tenait de madame Cabarrus, à qui j'avais tout raconté en prison.

Barras, éloquent à la tribune, était un charmant causeur de salon. Nul ne racontait avec plus de grâce et de délicatesse que lui. Légèrement blessée de l'intimité qu'on m'avait laissée entrevoir sur nos relations, je fus agréablement rafraîchie par cette douce pluie de justification louangeuse qui tombait de la bouche de Barras.

Vingt fois je cachai ma tête dans mes mains, sentant la rougeur ou les larmes qui l'envahissaient. On ignorait la part que j'avais prise au 9 thermidor. Barras fut terrible en racontant le désespoir qui m'avait poussée à monter sur la charrette sans que mon tour fût venu

Il fut ravissant lorsqu'il raconta notre première entrevue aux Carmes entre Terezia, Joséphine et moi. Il fut dramatique quand il me suivit dans l'accomplissement de la mission que Terezia m'avait donnée de venir remettre son poignard aux mains de Tallien.

Et madame Tallien, de son côté, comme si elle eût juré de ne laisser dans mon esprit aucune lueur de raison, appuyait Barras, ajoutait aux détails donnés par lui de ces riens pleins de séduction qui portent les sympathies à leur comble.

Que l'on songe à cette réunion de poètes, d'artistes, de romanciers, d'historiens, devant lesquels ma vie dans ses accidents les plus intimes était ainsi mise au jour, et l'on se fera une idée de ce que j'éprouvais pendant ce récit, que Barras termina par l'énumération des biens de famille qu'il m'avait fait rendre et qui, explication de mon luxe, furent plutôt exagérés que diminués par lui.

Puis vint l'éloge des talents qu'on ne connaissait pas, de cette étrange aptitude à l'improvisation d'une musique qui semblait se former sous mes doigts, de notes ignorées et qu'on entendait pour la première fois.

J'étais toute tremblante ; il prit ma main, la baisa en me disant :

— Oh ! si vous vous évanouissez à chaque fois que vous entendrez faire votre éloge, ma jeune et belle amie, vous vous évanouirez souvent, car nul ne pourra vous voir et vous connaître sans vous adorer.

Toutes les forces que j'avais réunies pour me lever, sortir de table, échapper à ces louanges amollissantes, se fondirent dans un soupir et dans une larme ; je retombai sur la chaise et laissai ma main dans la sienne.

Oh ! ne laissez jamais votre main dans la main d'un homme qui vous aime, ne l'aimassiez-vous pas. Il y a dans cette puissance masculine une vigueur magnétique qui énerve votre résistance.

Au bout de dix minutes que ma main était dans celle de Barras, je n'y voyais plus.

Le souper était fini ; il me conduisit au salon, et, sans que je m'en doutasse, il me fit asseoir devant le piano, qu'il découvrit.

On sait, du moment que j'étais mise en contact avec cet instrument, dans quel état d'exaltation magnétique j'entrais La première vibration des touches, si vague qu'elle fût, fit courir dans toutes mes veines un frisson fiévreux. La scène où Roméo descend du balcon après avoir passé sa première nuit d'amour avec Juliette se présenta à mon esprit, et c'est sur ce texte, qui s'enchaînait à la première scène du balcon, que j'entrepris de broder une symphonie d'émotions inconnues puisque je n'avais jamais eu de nuit pareille à cette nuit des deux amants.

Je ne sais pas moi-même ce que je jouais ; il me serait impossible de remettre à sa place une des notes de cette improvisation. Or, comme dans la foudre antique, où Vulcain avait tordu en un seul faisceau le tonnerre, les éclairs et la pluie, j'avais tordu moi, le plaisir, le bonheur et les larmes.

On m'a reparlé tant de fois de cette improvisation qu'il fallait bien qu'elle eût quelque chose d'extraordinaire.

Comme toujours, elle me laissa mourante.

Mais madame Tallien et Barras, qui avaient déjà vu deux ou trois fois le même effet se reproduire sur moi, loin d'être inquiets, affirmèrent qu'il fallait me laisser à moi-même, que les soins de ma femme de chambre me suffiraient, et que le lendemain je m'éveillerais plus fraîche et plus belle

Alors j'entendis le bruit que firent les dames en prenant leurs châles et leurs chapeaux. Quelques lèvres féminines se posèrent sur mon front. Les adieux s'échangèrent. Barras à son tour me dit adieu en me serrant la main ; je crois que je la lui serrai à mon tour.

J'entendis les voitures qui quittaient l'hôtel, puis la voix de ma femme de chambre qui me demandait si je voulais me mettre au lit.

Je m'appuyai à son bras, haletante, la tête renversée, et je gagnai ma chambre.

Les fleurs en avaient disparu, mais le parfum en était resté. C'était un mélange d'odeurs énervantes ; la rose, le jasmin, le chèvrefeuille y avaient mêlé leurs aromes. Ma femme de chambre me dévêtit de mon costume de Juliette et me mit au lit.

Mon lit lui-même était imprégné d'odeurs enivrantes. Je continuai mes rêves quoiqu'à moitié éveillée, mes yeux se fixèrent sur la fenêtre par où Juliette attendait Roméo.

Tout à coup la fenêtre s'ouvrit, je reconnus Barras.

J'étendis la main vers la sonnette, je voulus pousser un cri, mais ma main fut arrêtée par une autre main, mon cri fut étouffé sous la pression de deux lèvres brûlantes.

Je retombai inerte et éperdue sur mon lit.

Et moi qui disais chaque matin : « O mon Dieu ! faites que je le revoie un jour ! » je m'écriais le lendemain, au milieu des larmes et des sanglots :

« O mon Dieu ! faites que je ne le revoie jamais ! »

X

LE RETOUR D'EVA

Nous avons vu dans quelle condition cette rentrée avait eu lieu, le soir, par un temps humide et froid. La vieille Marthe avait reconnu d'abord Eva à la voix, puis enfin la porte ouverte, les deux femmes s'étaient jetées dans les bras l'une de l'autre.

Si c'eût été le jour, s'il eût fait beau temps, ce premier baiser donné à d'anciennes sympathies, Eva se fût élancée dans le jardin et eût voulu revoir en réalité tous les objets qu'elle ne voyait plus depuis trois ans qu'en souvenir.

L'arbre de la science du bien et du mal, le ruisseau qui filtrait à travers ses racines, la grotte des fées, la tonnelle, etc.

Mais, par cette nuit noire, par cette pluie fine et glacée, une pareille visite était impossible.

Elle monta droit à sa petite chambre, blanche et pure comme si elle l'eût quittée la veille et comme si elle y eût été attendue d'heure en heure. Là, il lui fallut répondre aux questions qui se pressaient sur les lèvres de Marthe. La vieille femme avait sa passion aussi ; elle aimait Jacques Mérey d'un autre amour qu'Eva, mais aussi profond et presque aussi passionné.

Cependant elle s'aperçut qu'Eva, mourante de fatigue et d'insomnie, avait besoin d'être seule.

Elle voulut la déshabiller et la mettre au lit comme autrefois.

Eva, qui ne demandait pas mieux que de reprendre ses anciennes habitudes, se laissa faire, mais exigea seulement qu'en sortant de sa chambre Marthe laissât une bougie allumée ; les yeux d'Eva avaient besoin de passer en revue tous les objets familiers à son enfance dont la chambre était semée et devant lesquels, en présence de Marthe, son cœur n'eût point osé se répandre comme dans la solitude et le silence.

Aussi à peine Marthe fut-elle sortie que ses yeux se rouvrirent et qu'elle revit avec ravissement son buis bénit apporté par Baptiste et son christ d'ivoire autour duquel son buis faisait une espèce de crèche.

Eva pensait dans quelle pureté d'âme elle avait été arrachée à cette chambre bénie, et à tout ce qu'elle avait vu, à tout ce qu'elle avait éprouvé, à tout ce qu'elle avait souffert depuis qu'elle en était sortie.

Pas un souvenir qu'elle eût à combattre ou à repousser dans toute cette chambre ; c'était le côté blanc et radieux de sa vie. Le seuil de cette chambre dépassé, la porte de la rue fermée sur elle, là avait commencé la vie de douleur, de tristesse et de remords.

Marthe sortie, elle se leva, prit sa bougie, visita tous ces objets qui à peine avaient un nom et qui étaient son univers à elle, les baisa, les salua comme à un retour, se mit à genoux devant son christ, quoiqu'elle ne sût pas prier les prières ordinaires, mais seulement verser devant l'homme du dévouement, devant le Dieu de la douleur, le trop-plein de son âme.

Elle voulut ouvrir la fenêtre et essayer de regarder dans le jardin, mais le vent s'y engouffra, éteignit la bougie, et la pluie qui tombait toujours épaisse et l'absence complète de lune l'empêchèrent de rien distinguer, comme si ce passé dans lequel elle essayait de rentrer était désormais fermé pour elle.

Elle repoussa et referma la fenêtre, gagna son lit à tâtons, y rentra toute mouillée et toute grelottante et jeta par-dessus sa tête son drap pareil à un linceul.

Là, dans cette tombe anticipée, les objets commencèrent à se fondre les uns dans les autres et à s'éteindre lentement dans son esprit. Elle ressentit cette sensation glaciale qu'elle avait éprouvée, quand roulée par les flots de la Seine elle avait cru qu'elle allait mourir, et, dans une condition pareille d'insensibilité croissante, il lui sembla glisser sur cette pente rapide de la vie à la mort.

Puis il vint un moment où elle n'éprouva plus rien que cette sensation douloureuse au cœur qui disparut peu à peu, et qui en disparaissant ne lui laissa même pas le sentiment de son existence.

Elle crut être morte : elle dormait.

Le lendemain, n'ayant pas eu le temps de fermer les volets de sa fenêtre, elle fut réveillée par un doux rayon de soleil qui venait se jouer sur son visage. Ce soleil, soleil de mars encore pâle et maladif, lui arrivait à travers les branches sans feuillage des arbres encore mal éveillés et à peine revenus à la vie. Il y avait entre ces arbres et elle une ressemblance : c'était, malgré les souvenirs du passé, une espèce d'hésitation à renaître.

Mais enfin ce soleil, tout pâle qu'il fût, était déjà un rayon d'espérance, une certitude d'exister encore. Eva ouvrit sa fenêtre : la pluie avait cessé, il faisait un de ces temps troubles du printemps où l'air est si chargé de vapeurs qu'il a peine à entrer dans les poumons, et que la poitrine, tout en respirant, reste oppressée par une atmosphère trop lourde.

Tout était la même chose dans le jardin, seulement tout semblait devenu inculte et avoir poussé au hasard comme la tristesse dans le cœur ; l'herbe était haute et détrempée, le ruisseau grossi par la pluie était sorti de son lit, l'arbre de la science n'avait plus ni fruits ni feuilles, et courbait au vent sa tête échevelée ; la tonnelle, réduite aux rameaux tortueux de la vigne, semblait un berceau dévasté, aux treillages duquel se suspendaient des sarments languissants et morts, ou près de mourir.

Aucun oiseau ne chantait, son beau rossignol et ses douze fauvettes n'étaient point encore revenus, et peut-être ne reviendraient pas ou, reviendraient comme elle tristes et silencieux.

De ses beaux jours écoulés dans cette petite maison bien-aimée, Eva ne se souvenait que des jours joyeux du printemps, des jours brûlants de l'été et des jours poétiques de l'automne : elle avait oublié ces jours mélancoliques d'hiver, où son jardin ne lui donnait ni soleil ni ombre, et où elle ne l'animait plus elle-même par ses cris joyeux et sa jeunesse vagabonde.

Elle fut obligée de refermer sa fenêtre et de rentrer dans son lit ; bientôt elle entendit des pas : c'étaient ceux de la vieille Marthe, qui, dans son empressement de la revoir, venait s'informer si elle était éveillée. Elle lui cria d'entrer.

La vieille femme entra, alla l'embrasser dans son lit, et se prépara comme autrefois à lui faire son feu.

Hélas ! entre cet autrefois et aujourd'hui, rien n'avait passé pour elle, si ce n'est des jours tellement semblables les uns aux autres, qu'elle confondait les jours d'été, les jours d'hiver, ou plutôt qu'il n'y avait pour elle qu'une espèce de crépuscule étendu depuis l'époque où Jacques et Eva l'avaient quittée, jusqu'à ce jour où elle revoyait Eva avec la promesse de revoir Jacques.

Le feu allumé, elle se retourna, regarda dans son lit ; Eva répondit à ce regard par un triste sourire.

— Ma chère demoiselle, dit-elle en secouant la tête, vous n'êtes plus la même que lorsque vous étiez ici ; vous êtes malheureuse ; mais qui peut donc vous rendre malheureuse, puisque notre bon cher maître vit toujours, que vous l'aimez toujours et que probablement lui vous aime toujours aussi ?

— Ma pauvre Marthe, dit Eva, les jours sont bien changés.

— Oui, dit la vieille Marthe, nous avons su ici que vous aviez perdu votre père et que votre tante était morte ; que, à la suite de ces deux malheurs, toute votre fortune avait été confisquée, car vous étiez, qui est-ce qui aurait dit ça ? pauvre enfant si longtemps sans parole et sans pensée, une des plus riches héritières de notre pays. Mais on a dit aussi que par la protection d'un des nouveaux grands seigneurs qui ont poussé à la place des anciens, tous vos biens et toute votre fortune vous avaient été rendus.

— Oh ! ne me parle pas de cela, ne m'en parle jamais, chère Marthe. Je reviens ici plus pauvre, plus malheureuse, plus dénuée de tout que je ne l'ai jamais été.

— Et Scipion ? demanda Marthe. Je n'ose pas vous demander de ses nouvelles. La pauvre bête, elle a tout quitté pour vous suivre. Ah ! si notre pauvre maître avait pu, quoique ce fût un homme, il aurait bien fait comme elle, allez ; car c'était lui et elle, cette pauvre bête, qui vous aimaient le mieux, moi après.

— Scipion est mort, Marthe, et, j'ai honte de le dire, au milieu de tout le deuil qui a pesé sur moi, celui de mon pauvre Scipion a été un des plus lourds à porter.

— Mais enfin, dit Marthe aux yeux de laquelle la situation ne se débrouillait pas, notre maître, notre cher maître, vous aime toujours, lui ?

Eva éclata en sanglots

— Oh ! ne me parle jamais de son amour, s'écria-t-elle. Me verrais-tu pleurer s'il m'aimait encore? Y a-t-il autre chose dans le monde que son amour qui vaille la tristesse ou la joie, le sourire ou les larmes? Oh ! s'il m'aimait toujours, si je croyais qu'un jour son cœur pût revenir à moi, est-ce que je ne serais pas sur la porte de la rue à l'attendre, puisqu'il doit revenir?

Marthe baissa la tête ; on voyait que tout ce qu'il y avait d'intelligence dans la pauvre vieille se courbait sous cette incompréhensible parole :

— Il vit encore, et il ne l'aime plus!

Elle qui avait vu à travers le cœur de son maître comme à travers un cristal, elle ne comprenait pas comment ce cœur que l'amour seul faisait battre pouvait continuer de vivre sans amour : mais depuis longtemps elle était pauvre et comme toutes les créatures soumises aux volontés des autres, résignée. C'était un nouveau malheur sans raison, comme tant d'autres qu'elle avait vus frapper la pauvre humanité. Elle courba la tête et dit en elle-même :

— Puisque cela est, c'est qu'il fallait que cela fût.

Et comme dans toutes les circonstances de la vie où le malheur l'avait frappée elle-même, elle courba encore une fois la tête et encore une fois se résigna.

Elle regarda Eva qui avait son mouchoir sur ses yeux et qui soulevait le drap des palpitations de son sein, puis pour ne pas peser de sa propre douleur sur cette douleur bien autrement grande, elle sortit sur la pointe du pied pour ne pas être entendue.

Mais aucun de ces sentiments, si délicats qu'ils fussent, n'avait échappé à Eva. Dans la douleur, tous les sens arrivent à la perfection de l'acuité, et la bonne Marthe eût dit ses pensées tout haut qu'elles n'eussent pas été plus claires pour Eva que cachées comme elle les avait gardées dans le fond de son cœur.

Eva resta immobile, et peu à peu le côté poignant de sa douleur se calma ; ce côté avait été éveillé par les questions de Marthe, mais les larmes sont comme le sang : une fois taries, il faut qu'on leur fasse une nouvelle ouverture pour qu'elles sortent. Eva entendit sonner neuf heures à l'horloge de l'église. A cette heure, autrefois, Marthe ne manquait jamais, le dernier coup sonnant, d'entrer dans sa chambre quand elle n'était pas encore descendue, et de lui dire :

— Ma chère demoiselle, votre déjeuner vous attend.

Le dernier coup sonnait encore qu'Eva entendit le pas de Marthe, que la porte de sa chambre s'ouvrit, et que la voix de la bonne femme lui dit, d'un ton plus triste peut-être, mais sans changer la formule ordinaire :

— Ma chère demoiselle, votre déjeuner vous attend.

— C'est bien, Marthe. J'y vais répondit Eva.

Marthe referma la porte, Eva s habilla rapidement et descendit.

Rien n'était changé à la salle à manger : la table et les chaises étaient à la même place, la petite table ronde à laquelle, pendant sept ans, s'était assise Eva en face de Jacques !

Cette fois il n'y avait qu'un couvert, mais cette fois encore c'était le déjeuner ordinaire : du beurre, du miel en rayon, des œufs et du lait.

Marthe ne s'était point informée si pendant sa longue absence Eva avait changé d'habitudes, elle avait servi son déjeuner d'autrefois ; pour elle, Eva, toujours jeune, toujours belle, était restée la même Eva.

Chacune des choses qu'elle voyait produisait une sensation nouvelle sur la jeune fille : la vieille femme entrant à la même heure, lui annonçant avec les mêmes paroles que le déjeuner était servi ; Eva descendant par le même escalier, entrant dans la même salle à manger, mais se trouvant seule à cette table sur laquelle le même déjeuner était servi ! c'était un mélange de sentiments doux et cruels à la fois. Quoique ces sentiments lui ôtassent cet appétit juvénile avec lequel elle faisait fête à ce repas frugal, elle ne voulut pas attrister Marthe, se mit à table comme elle avait coutume de le faire et s'efforça de manger.

Marthe la regardait avec bonheur. Chez les esprits vulgaires, l'appétit ou même l'apparence de l'appétit est dans les douleurs physiques comme dans les douleurs morales un symptôme de convalescence.

Lorsqu'Eva eut mangé un œuf, écorné son rayon de miel, goûté son beurre battu du matin même et bu la moitié de sa tasse de lait, Marthe, qui ne s'apercevait pas que c'était pour elle qu'elle avait fait cet effort, se disait joyeusement tout bas :

— Allons, allons, tout n'est pas perdu encore.

Quelque envie qu'eût Eva de visiter le jardin, il était encore inabordable ; mais le soleil, qui allait s'éclaircissant et s'échauffait de plus en plus, promettait de le sécher avant la fin de la journée.

Eva, d'ailleurs, avait dans la maison bien d'autres points à revoir et qui lui étaient aussi chers que ceux du jardin ; elle avait à revoir, mais elle n'y songeait pas sans une plus vive émotion encore, le laboratoire de Jacques Mérey...

Ce laboratoire, qui était sa demeure ordinaire, et dont elle avait cherché la lueur de la lampe à travers la haute et étroite fenêtre ! c'était à cette lampe que regardaient ceux qui venaient le soir ou la nuit pour réclamer les soins du docteur.

Tant que cette lampe brûlait, nul n'hésitait à frapper : il est vrai qu'éteinte on frappait encore, mais avec hésitation, quoique le docteur mît la même rapidité à répondre.

C'est dans ce laboratoire qu'était le piano où Eva avait pris ses premières leçons de musique et où la première fois, à la suite d'un effroyable orage et de la révolution produite chez elle par le tonnerre tombé à trente pas d'elle, elle avait joué d'une façon continue et même remarquable un air que Jacques essayait depuis trois mois inutilement de lui faire répéter.

C'est à ce laboratoire que montait régulièrement Baptiste, dont elle reconnaissait la présence au son particulier que rendait sa jambe de bois en frappant sur les marches de l'escalier ! et, comme si rien de ses anciens souvenirs ne devait lui faire défaut, au moment où montée elle-même à ce laboratoire, dont elle n'avait ouvert la porte qu'avec une anxiété superstitieuse, tant il lui semblait qu'elle allait y retrouver Jacques poursuivant quelqu'une de ses expériences mystérieuses, Eva regardait tristement les touches muettes et poudreuses du piano qui n'avait pas été touché depuis trois ans, elle entendit frapper à la porte et, un instant après le bruit sur l'escalier de la jambe de bois de Baptiste qui allait se rapprochant.

Enfin la porte s'ouvrit, et Baptiste parut sur le seuil, toujours le même, toujours joyeux, toujours reconnaissant.

— Ah ! chère demoiselle, dit-il en joignant les mains et en la regardant avec son admiration habituelle, il y a cinq minutes que j'ai appris que vous étiez revenue cette nuit, et j'accours vous demander de vos nouvelles et de celles de notre cher maître, le citoyen Jacques. Car s'il était revenu après ce qui s'est passé, ce n'eût point été une preuve que vous dussiez revenir. Mais du moment où c'est vous qui revenez, rien ne peut empêcher, s'il est vivant encore, qu'il revienne à son tour. Seulement vous avez les yeux rouges et vous avez bien pleuré. Est-ce qu'il serait mort?

— Non, mon ami, Dieu merci ! répondit Eva.

— Ah ! c'est qu'on nous avait dit tant de choses dans cette maudite ville ! dit Baptiste. On nous avait dit qu'il avait été tué dans une émeute ; puis égorgé dans les grottes, je ne sais plus lesquelles ; puis enfin qu'il s'était réfugié en Amérique. Depuis plus de dix-huit mois nous n'avions entendu parler de lui. Mais vous voilà revenue et avec vous l'espoir de le revoir. Reviendra-t-il? Dites-nous ça, voyons, que je fasse la joie de tout le pauvre monde qui l'aime toujours. Ah ! ce que les seigneurs appellent la canaille, ça a du cœur, ça se souvient ; c'est pas comme les aristocrates, qui ne se souviennent que pour faire de la peine. Je ne dis pas ça pour votre père, mademoiselle, quoique ça puisse s'appliquer à lui

— Mon pauvre Baptiste ! dit Eva en lui tendant la main et tout en laissant dans la sienne un louis qui valait à cette époque, en assignats sept à huit mille francs.

Baptiste regarda le louis, regarda Eva, baisa le louis et d'une voix triste, il dit :

— Vous êtes donc toujours bonne, mademoiselle Eva?

Eva porta son mouchoir à ses yeux.

— Et malheureuse, ajouta-t-il, c'est trop juste !

— Mon bon Baptiste, dit Eva, le docteur va revenir dans trois ou quatre jours ; j'espère que vous reprendrez l'habitude de revenir le voir tous les matins?

— Oh oui ! mademoiselle, et Antoine aussi ; comment n'est-il pas encore ici? je l'ai rencontré dans la rue, il m'a dit qu'il venait.

En effet la porte du laboratoire s'ouvrit et Antoine parut. Il frappa du pied selon son habitude et s'écria

— Justice de Dieu ! centre de vérité ! Vous êtes toujours belle et jeune, mademoiselle Eva, tant mieux.

— Bonjour, mon cher Antoine, et vous comment vous portez-vous.

— Moi je suis toujours le prophète, dit Antoine, envoyé pour porter la parole du Seigneur.

— Et cette parole du Seigneur que vous m'apportez, quelle est-elle? dit en soupirant Eva.

— Les honnêtes gens auront leur tour, répondit Antoine, les malheureux redeviendront heureux et les affligés seront consolés.

— Dieu vous entende ! dit Eva.

Elle lui mit dans la main un louis, comme elle avait fait à Baptiste.

Les deux vieillards étendirent la main vers elle comme pour l'envelopper de leur double bénédiction.

Puis, appuyés à l'épaule l'un de l'autre, ils descendirent et Eva put entendre la jambe de bois de Baptiste s'éloigner graduellement, comme elle l'avait entendue graduellement se rapprocher.

Alors elle tomba assise devant le piano, ses doigts coururent sur les touches, une douce symphonie courut sous ses doigts ; on eût dit que cette prédiction de l'insensé avait

réveillé dans son cœur cette espérance si prête à s'éteindre, et que c'était cette espérance fugitive comme la raison de celui qui l'avait donnée qui jetait des touches de lumière sur la sombre mélodie qui venait faire tressaillir l'écho muet depuis trois ans dans ce laboratoire abandonné.

A la suite de ces excitations musicales, Eva tombait invariablement ou dans une extase douloureuse ou dans un accès de nerveuse gaîté. Cette fois, les sons s'éteignirent peu à peu sous ses doigts, sa tête s'inclina mélancoliquement sur sa poitrine et aucun des accidents ordinaires ne se manifesta.

Lorsqu'elle sortit de cette espèce de sommeil, le soleil semblait avoir repris toute la force des beaux jours, et les gouttes d'eau de la nuit qui n'étaient pas encore séchées étincelaient à l'extrémité des herbes et des feuilles, pareilles à des diamants

XI

LE RETOUR DE JACQUES

Il n'y a pas de moments plus doux dans la vie morale comme dans la vie physique que celui où, après un désespoir complet, on recommence à espérer un peu, et que celui où, après l'orage et la foudre, le ciel commence à s'éclaircir et à reprendre une teinte d'azur.

Eh bien. Eva en était là, la prédiction du fou avait produit l'effet moral ; le retour du soleil produisit l'effet physique. Elle descendit l'escalier, ouvrit la porte du jardin et hasarda son pied sur les terrains raffermis.

Comme nous avons dit, quelques gouttes de pluie restaient encore à la cime des herbes, mais on sentait cette douce odeur qui émane de tous les objets mouillés lorsque la nature et le soleil commencent à triompher du tonnerre et de la pluie.

Elle s'arrêta un instant sur le seuil ; de là son regard embrassait toute la petite enceinte. Dans l'atmosphère éclaircie on voyait ce virginal je ne sais quoi qui annonce le retour du printemps. Mars, le mois précurseur, malgré ses bourrasques de pluie et de grêle, est parfois un des mois charmants de l'année.

La pluie et la grêle d'octobre annoncent l'hiver ; la pluie et la grêle en mars annoncent le retour des douces brises et des jours dorés.

Eva se hasarda sur ces gazons qui deux heures auparavant étaient détrempés, et que deux heures de soleil avaient suffi pour raffermir.

Parmi ces gazons on apercevait, la tête penchée, quelques peureuses pâquerettes, quelques craintifs boutons d'or. Les bords du ruisseau, ravivés, se tapissaient d'une mousse printanière dans laquelle frémissaient les premiers atomes de la vie végétale.

Le bassin que formait l'eau était encore trouble, mais peu à peu l'eau se filtrait et commençait à transparaître ; enfin l'arbre de la science du bien et du mal, le beau pommier qui faisait le point culminant du jardin, avant même ses premiers bourgeons, laissait distinguer ses premières fleurs.

Si l'on eût appuyé son oreille contre la terre, à coup sûr, dans le sein de cette mère commune, on eût entendu sourdre la vie et se préparer les fleurs du printemps et les fruits de l'été.

Eva prit son beau pommier entre ses bras et baisa ses branches rougissantes. Le pommier dont elle avait vu rougir les fruits, le ruisseau où elle s'était regardée pour la première fois en allant y boire comme *Scipio*, étaient ses deux plus vieux amis. Puis elle regarda dans la grotte des Fées ce bassin d'eau limpide où elle allait chercher la fraîcheur du bain pendant les jours brûlants de l'été, et où elle avait donné ses premiers signes de pudeur qui annonçaient non seulement qu'elle devenait intelligente, mais encore qu'elle devenait femme.

Elle descendit de là jusqu'à la tonnelle de vigne ; là, aucune apparence de vie ne s'éveillait encore : la vigne, qui contient ce sang végétal qui a tant de ressemblance avec notre sang, est la dernière qui s'éveille parmi les arbrisseaux ; des buissons de syringa où venait chanter le rossignol étaient encore dénudés de toutes leurs feuilles.

Mais à défaut du rossignol, virtuose du printemps, ils avaient déjà donné asile au rouge-gorge, rustique chanteur chargé de consoler la chaumière, par sa présence et son babil, de l'absence du soleil et du silence des autres oiseaux chanteurs.

Souvent Eva s'était amusée, pendant les jours anniversaires de ceux qui passaient sur sa tête, à regarder cet hôte familier et amical pour qui tout semble sujet de curiosité et qui, de son œil vif et spirituel comme celui de la fauvette et du rossignol, vient examiner l'homme, dans lequel il ne peut s'habituer à voir un ennemi.

Etait-ce un nouvel habitant du jardin, ou le gentil oiseau l'avait-il déjà connue aux jours de son bonheur ? il s'approcha si près d'elle qu'elle eut grande envie de croire qu'il la reconnaissait et qu'il voulait aussi fêter son retour.

Eva avait retrouvé son paradis, mais son paradis que sa faute avait fait triste et désert, et celui qu'elle y attendait en frissonnant encore plus de crainte que d'amour, ce n'était point Adam, le complice de sa faute, c'était l'ange à l'épée flamboyante qui venait de la part de Dieu pour lui pardonner ou la punir

Ces rayons si doux du soleil, était-ce le sourire d'un Dieu intelligent ou la douce et tranquille chaleur d'un astre insensible accomplissant son œuvre ?

Elle interrogeait tout sur ce grand mystère du pardon : le globe lumineux qui s'avançait en pâlissant vers l'occident ; le nuage qui s'empourprait en passant de ses derniers feux ; la fleur qui poussait avant la feuille ; tout, jusqu'au petit oiseau qui s'approchait d'elle dans ce moment de repos et de silence et qui s'éloignait d'elle à son moindre mouvement et à son plus léger soupir.

Nulle part n'était l'affirmation du bien et du mal, partout le doute.

Le *que sais-je?* de Montaigne était jeté comme un voile sur toute la nature et s'étendait plus épais à chaque instant entre elle et l'avenir.

Une voix l'appela.

C'était celle de Marthe : la nuit était venue, quatre heures sonnaient, et Marthe, ponctuelle comme l'horloge elle-même, venait l'avertir que le dîner était servi.

C'était là que l'attendait une solitude plus grande. Souvent il arrivait que, plongé dans ses travaux, poursuivant un problème qu'il se croyait près de résoudre et qui lui échappait sans cesse, comme tout ce que l'homme croit tenir, Jacques faisait prier Eva de déjeuner seule et ne descendait point ; mais, en ce cas, Jacques était toujours là, et Eva savait qu'un simple plancher la séparait de lui.

Mais à dîner Jacques était toujours présent, c'était sa véritable heure de jouissance, l'heure à laquelle il retrouvait Eva, séparée matériellement de lui par l'absence et intellectuellement par sa pensée qui s'arrêtait sur un travail nouveau et exigeant qui appelait toute son attention.

Alors il la revoyait des yeux, il la retrouvait du cœur, et son visage, comme celui d'un enfant, un instant troublé par l'étude, reprenait toute la sérénité du bonheur.

Il n'était plus là ; ce n'était plus un travail absolu, mais sa volonté, qui le retenait loin d'elle. Reviendrait-il ? Quand reviendrait-il ? Avec quel sentiment reviendrait-il ?

C'était l'éternelle question qu'Eva cherchait à rouler hors de son cœur comme le rocher de Sisyphe, et qui comme le rocher de Sisyphe retombait éternellement sur son cœur.

Comme elle avait reconnu le déjeuner, Eva reconnaissait le dîner. Il était exactement le même que si Jacques eût dû le partager, le couvert manquant à sa place indiquait seul qu'il était absent.

Marthe ne s'en aperçut qu'en desservant.

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle, comme vous avez peu mangé, ma chère demoiselle !

— Ce n'est pas que j'ai peu mangé, répondit Eva, c'est que j'ai mangé seule.

— Que ferai-je de tout ce qui reste ? demanda Marthe.

— Vous appellerez demain une pauvre femme et vous le lui donnerez pour elle et pour ses enfants.

— Faudra-t-il continuer à vous servir le même dîner ?

— Oui ! dit Eva, les pauvres mangeront sa part, et, soyez tranquille, chère Marthe, il ne se plaindra pas de ce surcroît de dépense, qui, comme vous le voyez, ne sera point perdu.

— Vous avez raison, mademoiselle, il était si bon autrefois !

— Il est meilleur encore aujourd'hui, Marthe.

— Oh ! cela n'est pas possible ! s'écria la bonne femme

— J'espère cependant que cela est, dit Eva en levant les yeux au ciel

Après le dîner, elle monta au laboratoire et plaça une bougie de manière à ce qu'elle fût vue du dehors.

— Mais on va croire, dit Marthe, que M. le docteur est arrivé !

— Vous direz à ceux qui viendront, Marthe, qu'il n'est pas encore arrivé, mais qu'il va venir, et les pauvres sauront qu'ils vont avoir un protecteur contre tous les maux dont ils sont menacés et même contre le bien qu'ils n'apprécient pas, contre la mort.

— Pourquoi dites-vous des choses pareilles depuis que vous êtes revenue, mademoiselle ? demanda Marthe je ne vous les avais jamais entendues dire avant votre départ.

— Marthe, je ne suis point partie, on m'a arrachée à lui. Marthe, j'ai été trois ans sans voir celui qui était tout pour moi, mon dieu, mon maître, mon roi, mon idole, le seul homme que j'aie aimé, que j'aimerai jamais !

Elle allait s'écrier : « et qui ne m'aime plus » ; mais la pudeur étouffa ce cri.

Elle plaça sa bougie où Jacques plaçait sa lampe, puis elle continua de rêver dans ce laboratoire à peine éclairé.

Et cependant l'étoile des pauvres avait déjà été vue par eux ; avant qu'Eva descendît, elle entendit sonner ou frapper deux ou trois fois à la porte de la rue

C'étaient les pauvres qui accouraient à ce phare sauveur et qui s'en allaient déjà à moitié consolés en apprenant qu'il n'était point encore arrivé, mais qu'il allait bientôt venir.

Eva descendit, laissant brûler sa bougie et guidée seulement par les rayons de la lune, splendide ce soir-là, tout au contraire de ce qu'elle était la veille. Mais elle trouva Marthe, qui l'attendait dans sa chambre.

Marthe ne reconnaissait plus la joyeuse et régulière enfant dans la jeune fille triste et fantasque qui lui était revenue.

Deux ou trois fois elle avait failli laisser échapper son secret devant Marthe. Ce secret était à coup sûr celui de sa tristesse, et Marthe eût voulu le savoir, car elle était certaine qu'elle la consolerait.

Ce n'était point Eva qui n'aimait plus Jacques, son amour pour lui était passé au contraire à l'état de religion, mais ce n'était pas Jacques non plus qui pouvait ne plus aimer Eva. Comment ne pas aimer cette adorable enfant devenue plus ravissante que jamais?

Marthe s'en remit au temps de lui apprendre ce secret. Ce temps ne pouvait être long puisque Jacques devait arriver d'un moment à l'autre Seulement Eva lui parut plus calme que la veille, et la bonne vieille attribua au retour de Jacques qui approchait ce changement dans le caractère de sa jeune amie.

Eva l'interrogea sur ses anciennes connaissances, et surtout sur les jeunes filles sans fortune et les vieilles femmes pauvres.

C'était donc toujours la charité comme autrefois qui était le mobile de ses actions Elle s informa du nombre d'enfants que l'on pourrait réunir dans une double école gratuite de jeunes filles et de jeunes garçons Elle s'enquit du nombre de vieillards des deux sexes qui avaient recours à la charité publique.

Personne mieux que Marthe ne pouvait lui dire cela

Eva la pria de rappeler tous ses souvenirs pendant la nuit, et de l'aider le lendemain à faire une liste des malheureux qui avaient besoin d'être secourus.

On le voit, Eva n'avait pas besoin du retour de Jacques pour commencer à entreprendre sa pieuse mission.

Marthe la quitta à une heure du matin ; son sommeil fut calme, et le lendemain, sur la même table où était servi son déjeuner, elle trouva du papier, une plume et de l'encre pour dresser ses listes.

La journée fut employée à ce travail, ce qui la fit rapidement passer.

Le soir, il fut reconnu qu'il y avait soixante vieillards, hommes et femmes, à mettre dans un hospice, à peu près cinquante à cinquante-cinq enfants à faire élever dans deux pensions, et trente à quarante braves gens à secourir chez eux.

Ce fut seulement après ce travail fait qu'Eva visita de nouveau son beau jardin Il lui sembla que depuis la veille les herbes avaient séché, que les fleurs de son pommier s'étaient ouvertes, que les rives de son ruisseau avaient reverdi et que son rouge-gorge était devenu plus joyeux et plus familier.

Elle avait comme la veille, reçu à l'heure habituelle la visite de Baptiste et d'Antoine, qui lui avaient annoncé qu'il y aurait fête dans la ville parmi les pauvres gens pour le retour de Jacques Mérey.

Eva se demanda à elle-même, mais sans pouvoir résoudre la question, pourquoi c'était toujours les pauvres gens qui aimaient les bonnes gens et comment il se faisait que les gens qu'on appelait *comme il faut* n'avaient aucun enthousiasme pour les véritables philanthropes.

Le soir, plus de cinquante personnes attendaient l'arrivée de Jacques. Cette fois encore l'attente fut trompée et la fête remise au lendemain.

Eva ne jugea point qu'il fût utile d'attendre l'arrivée de Jacques pour commencer son office de dame de charité. Jacques ne lui avait-il pas laissé une bourse de vingt-cinq louis, et avec la moitié de cette somme ne pouvait-elle pas déjà calmer bien des besoins?

Elle s'enveloppa d'une grande pelisse, et suivie de Marthe, elle alla dans une douzaine de maisons où sa présence devenait bien nécessaire.

L'hiver de 96 à 97 avait été très froid, par conséquent la misère avait été plus grande

Cette première visite d'Eva laissa sa trace de bien-être dans la pauvre population. Le boulanger reçut ordre de porter soixante pains à domicile et le marchand de vin soixante bouteilles. Elle prit note des enfants qui n'étaient pas suffisamment vêtus pour la faiblesse de leur âge et commanda quinze ou vingt habillements des draps les plus chauds qu'elle put trouver.

La journée passa ainsi avec une rapidité dont Eva n'avait aucune idée ; elle commença de s'apercevoir que l'état de bienfaitrice était pour le cœur une des plus grandes distractions qu'il pût se procurer. Elle se vit avec la direction de deux ou trois maisons d'asile et de charité, et trouva que ce qu'elle s'était imposé comme une expiation serait un suprême bonheur. Au milieu de tout cela, elle interrogeait, elle questionnait, elle apprenait ces rudes secrets de la misère qui font bondir de joie les cœurs qui peuvent et veulent les soulager.

Comme il ne s'agissait point de lui inspirer une pitié rebelle, on n'essayait pas de la tromper. On lui racontait les choses comme elles étaient, et les choses telles qu'elles étaient lui paraissaient presque toujours dignes de son intérêt, presque de ses larmes.

Elle était arrivée depuis la surveille au soir, et il n'y avait déjà plus dans tout Argenton une maison qui ignorât que la pupille du docteur était revenue et que le docteur à son tour allait revenir.

Ceux qui l'avaient vue disaient qu'elle était plus jolie que jamais, mais en même temps plus triste. En effet, aux yeux de ceux qui ignoraient dans quelles conditions elle était revenue, elle avait perdu son père et vu sa fortune séquestrée ; c'était ce séquestre surtout qui jetait dans une foule de conjectures ceux qui lui voyaient faire de nombreuses aumônes, et tout payer, même ses aumônes, avec de l'or.

Comme on avait toujours ignoré à Argenton la véritable fortune du docteur, et qu'on l'avait toujours vu vivre avec l'économie d'un homme qui aurait une centaine de louis de rentes, on commençait à faire sur lui les contes les plus bizarres.

On disait, ce qui était vrai, qu'il avait été en Amérique et qu'il y avait fait fortune. Il n'y avait pas fait fortune, il y avait seulement augmenté la sienne.

On disait qu'il avait trouvé un trésor dans les grottes de Saint-Émilion, où il avait été obligé de se réfugier lors de la proscription des girondins.

On disait qu'il était devenu l'ami d'un riche Yankee qui lui avait laissé sa fortune. Mais enfin l'avis de tous était qu'il revenait riche et qu'il revenait à Argenton pour partager cette fortune avec les pauvres.

Quant à mademoiselle de Chazelay, comme on avait vu Jean Munier à une certaine époque venir prendre des renseignements sur ses biens meubles et immeubles, et qu'on n'avait pas présumé que ce fût pour les rendre à leur légitime propriétaire, on la regardait comme complètement ruinée et ne vivant que des bienfaits de Jacques Mérey.

Mais du reste ce pouvait être de Jacques Mérey qu'elle prenait tous les renseignements nécessaires et comme on la connaissait bonne on ne doutait point de ses intentions.

Baptiste et Antoine, qui avaient été consultés par elle et qui l'avaient aidée à compléter ses listes, concouraient encore, à répandre par leurs indiscrétions le bruit des futurs projets philanthropiques du docteur et de sa pupille.

Enfin l'heure de l'arrivée de la diligence arriva.

Comme la veille, la surveille et le jour précédent, une partie de la population pauvre d'Argenton attendait au relais.

Cette fois l'attente ne fut pas trompée.

Lorsqu'on vit descendre le docteur de la voiture, les cris de Vive Jacques Mérey ! retentirent de tous côtés. Antoine d'une part Baptiste de l'autre, portant chacun une torche à la main et suivis de toute une population portant des flambeaux, entourèrent le docteur et, toujours aux mêmes cris, le ramenèrent à travers les rues d'Argenton jusqu'à sa petite maison.

Depuis longtemps Eva et Marthe entendaient ces cris, mais Eva seule devinait ce qu'ils voulaient dire. Cependant lorsqu'ils approchèrent de la maison, Marthe appela la jeune fille pour qu'elle vînt voir de la porte ce qui se passait.

Mais Eva avait tout deviné · tremblante comme le jour où elle l'avait reçu, n'osant se présenter à lui, n'osant s'éloigner de peur des conjectures, elle attendait derrière la porte que cette porte s'ouvrît et que son juge se présentât à elle.

La vieille Marthe avait enfin compris que c'était son maître qu'on acclamait ; elle avait ouvert la porte, et, toute joyeuse au seuil de cette porte, levant les bras au ciel, elle s'écriait ·

— Oh ! c'est notre maître ! notre cher maître le docteur ! Mais où êtes-vous donc, mademoiselle? mais venez donc, mademoiselle ! Que va-t-il dire en ne vous voyant pas là?

Mais, pour Eva, cette voix si pleine de tendresse et de joyeuse sympathie était la voix de l'archange jetant le cri terrible :

« Terre, rends tes morts ! »

Oh ! oui, à ce moment elle eût voulu être confondue parmi

ces milliers de morts qui apparaîtront à la face du Seigneur plus blancs que les suaires dont ils seront enveloppés.

Elle entendit Jacques faire d'une voix émue ses remercîments à tout ce brave peuple. Chaque son de cette voix adorée remuait une fibre de son âme. Puis la porte se referma Jacques entra. Au fur et à mesure qu'il avançait, elle montait une à une et à reculons les marches de l'escalier.

— N'avez-vous donc pas vu Eva? demanda-t-il enfin d'une voix qu'il voulait rendre calme et comme s'il eût fait la question la plus indifférente du monde.

— Si fait, mon cher maître, dit Marthe, elle était là tout à l'heure, c'est elle qui la première a deviné que toutes ces voix annonçaient votre retour, elle a failli s'évanouir et je l'ai vue s'appuyer au mur pour ne pas tomber. Sans doute, elle se sera trouvée mal quelque part, dans votre laboratoire, qu'elle n'a presque pas quitté depuis son retour.

Jacques arracha la bougie des mains de Marthe et monta rapidement à son laboratoire.

Mais appuyée extérieurement à la porte, il trouva Eva à genoux dans la posture de la Madeleine de Canova : il s'arrêta, mit malgré lui la main sur son cœur pour la regarder.

— Seigneur ! seigneur ! dit-elle, je voudrais avoir tous les baumes de l'Arabie pour en parfumer vos pieds ; mais je n'ai que mes larmes. Acceptez mes larmes.

Et elle saisit à bras le corps les genoux de Mérey, qu'elle baisa dans un transport où il était impossible de dire s'il y avait plus d'humilité que d'amour ou d'amour plus que d'humilité.

Jacques Mérey inclina la tête et la regarda avec une profonde pitié ; mais courbé qu'elle tenait son front vers la terre, elle ne put pas voir cette expression de son visage ; puis, au bout d'un instant de silence, lui tendant la main :

— Relevez-vous, dit-il, et allez en paix.

Puis, l'embrassant au front, mais plutôt avec les lèvres d'un père qu'avec celles même de l'ami, il rentra dans son laboratoire et referma la porte, la laissant sur l'escalier.

Quoiqu'il y eût une grande douceur dans l'accent de sa voix quoique ses mouvements fussent plutôt tendres qu'irrités, le cœur d'Eva se gonfla, et ce fut avec des ruisseaux de larmes qu'à son tour elle rentra chez elle.

Elle ne dormit point les deux ou trois premières heures de la nuit, et, tout le temps de cette insomnie, elle entendit marcher Jacques Mérey sur sa tête du pas mesuré d'un homme rêveur.

XII

LA CABANE DE JOSEPH LE BRACONNIER

Le lendemain la vieille Marthe invita Eva au nom de Jacques à monter à son laboratoire.

Au moment de le revoir, son serrement de cœur la reprit, et elle sentit de nouveau les larmes lui sauter aux yeux ; mais elle dompta ce premier mouvement, essuya ses yeux, les frotta avec son mouchoir et monta souriante auprès de Jacques.

En la voyant paraître, Jacques alla au-devant d'elle, l'embrassa au front de ce même baiser calme et froid qui l'avait glacée la veille, et lui montra un fauteuil.

Eva jeta les yeux sur le lit de Jacques : elle vit qu'il n'était pas défait.

Jacques ne s'était pas couché.

Elle s'agenouilla devant son lit, murmura une courte prière, et revint s'asseoir près de lui à la place qu'il lui avait indiquée.

— Eva, dit Jacques, nous voici de retour à Argenton ; vous voici de nouveau dans cette petite maison qui, dites-vous, vous est plus chère que tous les pays du monde. J'y suis revenu sur votre promesse. La tiendrez-vous?

— Je la tiendrai.

— Tout entière?

— Tout entière.

— Vous m'avez autorisé à vendre la maison de la rue de Provence, 21.

— Oui.

— Je l'ai vendue.

— Vous avez bien fait, mon ami.

— Vous m'avez autorisé à vendre tout ce qu'il y avait dedans.

— Oui.

— J'ai tout vendu.

Jacques garda un moment de silence.

— Vous ne me demandez pas combien j'ai vendu le tout.

— Peu m'importe ! dit Eva. Cet argent n'avait-il pas sa destination?

— Oui, il était destiné à fonder un hôpital. Mais vous redeviez quarante mille francs sur cette maison.

— C'est vrai.

— Ces quarante mille francs payés, il reste quatre-vingt-dix mille francs net. Ce n'est point assez pour bâtir et fonder un hôpital de quarante lits.

— Prenez sur une autre portion de mes propriétés.

— J'ai pensé à une chose : le château de Chazelay est debout, il ne vous rappelle que de sombres souvenirs ; un soir de bal, votre mère y a été brûlée vive.

Eva étendit la main comme pour prier Jacques de ne pas réveiller ce souvenir.

— Vous ne l'avez habité, m'avez-vous dit, du moins, que pour pleurer notre séparation.

— Oh ! je vous le jure !

— Tous nos projets accomplis, il vous restera à peine de quoi vivre. Ce château n'est point celui d'une recluse, c'est celui non seulement d'une femme, mais d'une famille du monde. Qu'y feriez-vous seule?

Eva frissonna.

— Je ne veux habiter rien seule, dit-elle ; je veux rester avec vous, près de vous.

— Eva !

— Je vous ai dit que je ne vous parlerais pas d'amour, je vous le répète. Faites du château de Chazelay ce que vous voudrez.

— Nous y reprendrons le portrait de votre mère, et, quelle que soit la chambre que vous habitiez, ce portrait sera dans votre chambre.

Eva saisit la main de Jacques et la baisa avant que celui-ci eût eu le temps de l'en empêcher.

— C'est de la reconnaissance, dit-elle, ce n'est pas de l'amour. N'est-il pas convenu que ce n'est point assez que je me repente, qu'il faut que je me rachète.

— Il faudra cependant nous quitter un jour, Eva?

Eva le regarda avec terreur, mais son regard ne contenait aucun reproche.

— Je ne vous quitterai, Jacques, que si vous me chassez. Quand vous serez las de moi, vous me direz : Va-t'en ; et je m'en irai. Seulement, cherchez-moi ou faites-moi chercher, cela ne vous donnera pas grand'peine, mon cadavre ne sera pas loin. Mais pourquoi me chasseriez-vous?

— Si jamais je me marie, dit Jacques.

— N'ai-je pas tout prévu, même ce cas-là? dit Eva d'une voix étouffée. N'est-il pas convenu que si votre femme veut me garder, je serai sa dame de compagnie, sa lectrice, sa femme de chambre. Laissez cela à sa décision, je la prierai tant qu'elle me prendra.

— Revenons au château de votre père. Vous ne voyez donc pas d'inconvénient à ce que nous en fassions une maison de refuge? Il est tout bâti, et, en vendant les meubles, nous aurons certainement assez pour fonder une rente. On m'a dit qu'il y avait des tableaux d'un grand prix, un Raphaël, un Léonard de Vinci, trois ou quatre Claude Lorrain ; le goût du luxe reprend, le goût des beaux-arts revient, nous ferons facilement trois ou quatre cent mille francs rien qu'avec la collection des tableaux.

— J'ai entendu dire à mon père qu'il y avait un Hobbema dont on lui avait offert quarante mille francs, deux ou trois Miéris charmants, et un Ruysdaël qui n'a pas son pareil dans les musées de Hollande.

— C'est bien, voilà qui est réglé pour le château. Si nous n'avons pas assez de la vente des tableaux, nous prendrons sur la vente des terres. Vous rappelez-vous que vous m'avez dit que vous ne reculeriez devant aucun danger, que vous soigneriez les femmes, les petits enfants, et que, dans un cas de fièvre contagieuse, vous feriez de la charité même au risque de votre vie.

— Je l'ai dit et j'ai même ajouté que j'espérais en remplissant ce pieux devoir contracter quelque fièvre contagieuse ; qu'alors vous me soigneriez à mon tour, que je mourrais dans vos bras, et qu'une fois bien sûr que je ne pourrais en revenir, vous m'embrasserez et me pardonnerez.

— Encore? dit Jacques.

— Vous me demandez si je me souviens, il faut bien que je vous prouve que oui.

— C'est bien ! dit Jacques. Il faut que je monte à cheval, ne m'attendez que pour dîner. Si je ne revenais pas aujourd'hui, ne soyez pas inquiète, c'est que je serais retenu.

— Merci, Jacques ! dit doucement Eva.

Elle se leva, se retira en regardant Jacques, et rentra dans sa chambre.

Un instant après, elle entendit le galop d'un cheval. Elle se précipita vers la fenêtre et vit Jacques Mérey qui tournait le coin de la petite ruelle par laquelle on allait au château de Chazelay.

Eva se trompait, ce n'était que secondairement que Jacques allait au château.

Il allait d'abord à la cabane de Joseph le bûcheron. Il

eut quelque peine à pénétrer à cheval jusqu'à cette cabane, tant le bois avait grandi, tant les taillis avaient poussé.

Il l'aperçut enfin. Joseph était assis à la porte et rajustait les batteries de son vieux fusil.

Jacques le reconnut, mais il était si loin de penser au docteur qu'il fallut qu'il se nommât pour que sa mémoire revint au cerveau du braconnier.

— Ah ! c'est vous, monsieur le docteur ? s'écria le brave homme. Vous me retrouvez seul, ma pauvre vieille est morte.

— Mais vous vous portez bien, vous, Joseph, et vous me paraissez ne pas avoir renoncé à votre ancien état ?

— Que voulez-vous ? Tant que M. le marquis de Chazelay a vécu, j'ai espéré être le garde général de toutes ses propriétés, mais le pauvre diable, il a été fusillé, et il n'a pas tenu à lui que je ne fusse fusillé avec lui, il voulait m'emmener faire la guerre ; mais faire la guerre contre mon pays, jamais ! Je ne suis qu'un pauvre paysan, mais j'ai de la France plein le cœur.

— Ainsi vous dites donc, mon ami, demanda Jacques, que l'objet de votre ambition était d'être garde général des biens de M. de Chazelay ?

— Oui, monsieur le docteur. Maintenant qu'on ne pend plus les braconniers, si les propriétaires sont intelligents, ils feront les braconniers gardes. Il n'y a pas à nous en conter à nous autres sur la passée des lièvres et des lapins, nous savons où les trappes se pratiquent et où les collets se tendent, et celui qui aurait confiance en moi aurait un gaillard qui ne se laisserait pas mettre dedans.

— A qui appartient ce petit bois dans lequel vous habitez ?

— Je croyais vous avoir dit autrefois qu'il appartenait à M. le marquis.

— Alors, demanda Jacques, il fait partie de sa succession ?

— Certainement.

— Mais peut-être ne voudriez-vous pas quitter ce bois et votre cabane, même pour une plus belle ?

— Oh ! dit le braconnier en secouant la tête d'un air mélancolique, depuis que la petite Hélène l'a quittée, depuis que Scipion n'y est plus, depuis que la mère y est morte, je la donnerais pour une épingle.

— Alors tout peut s'arranger, dit Jacques. C'est moi qui suis chargé par mademoiselle de Chazelay de vendre les biens de son père, et je ferai une condition à celui qui achètera de vous nommer son garde. Comme appointements, quelle serait votre ambition ?

— Ah ! M. le docteur sait bien, n'est-ce pas, qu'on ne peut pas faire un état sans être payé ?

— Oui, je le sais, mon ami, c'est pourquoi je vous demande combien vous désirez ?

— M. le docteur, un bon garde ça n'a pas de prix. Mais nous allons coter au plus bas. Un bon garde, voyez-vous, ça vaut quatre-vingts francs par mois : il doit tuer deux lapins tous les jours et un lièvre le dimanche.

— Je me charge de vous obtenir ça et de vous faire bâtir à l'endroit que vous préférerez une jolie petite maison en pierres à la place de cette cabane.

— Je vous l'ai dit, monsieur le docteur, peu m'importe l'endroit. Tous les endroits me sont indifférents, celui-ci seulement est plus triste pour moi que tous les autres, et si j'avais su où aller, je l'aurais déjà quitté. J'étais bien décidé à décamper d'ici et même du canton à la première chicane qu'on m'aurait faite, mais on me craint dans le pays, je ne sais pas pourquoi, je ne suis pourtant pas méchant. Il est vrai que j'ai dit dans un temps que je tuerais comme un chien celui qui essayerait de me faire sortir de cette cabane, mais dans un autre temps, quand la petite se roulait là avec mon pauvre Scipion et que la vieille mère nous faisait la soupe pour tous les trois.

— Combien ce petit bois peut-il avoir environ ? demanda Jacques.

— Trois ou quatre arpents, avec des sources magnifiques dont on pourrait faire une jolie petite rivière, allez !

— Mais il n'y aurait pas de route pour venir ici ?

— Il y a la route du château, monsieur le docteur, qui passe à un demi quart de lieue d'ici. Il y aurait un chemin à caillouter, voilà tout : ce serait l'affaire de quelques centaines de francs.

— Mais, dit Jacques, je croyais vous retrouver riche ?

— Moi riche, et comment cela ?

— Il me semble bien que le marquis de Chazelay aurait pu vous donner une dizaine de mille francs pour lui avoir fait retrouver sa fille.

— Oh ! il n'aurait pas fallu beaucoup le presser : mais vous me croirez si vous voulez, monsieur Jacques Mérey, quand j'ai vu revenir la pauvre enfant au château, si malheureuse et si désolée, au lieu de chercher à rencontrer M. le marquis, quand je le voyais d'un côté je m'en ensauvais de l'autre. Puis, je vous dis, j'ai refusé de partir avec lui, j'ai dit que j'étais pour le nouvel ordre de choses, ça a tout rompu entre nous et je crois bien avec ça qu'il a su que je m'étais chargé d'une lettre de sa fille pour vous : de ce moment-là tout a été fini.

— Oui, dit Jacques, je sais que vous lui avez rendu service à la pauvre petite, et, tenez, voilà une année de vos appointements, comme garde général, payée d'avance.

Et il lui donna un petit sac de peau dans lequel il avait, avant de partir d'Argenton, compté mille francs.

— S'il vient ici des gens avec des grands papiers, des cartons et des pinceaux ; que ces gens-là vous disent qu'ils sont architectes, vous les laisserez faire.

— Tout ce qu'ils voudront, monsieur le docteur.

— Puis, pas un mot, ajouta Jacques, sur ce qui vient de se passer entre nous, car il n'y aurait rien de fait.

— Mais, si je ne dis pas un mot, c'est arrêté comme cela, n'est-ce pas ?

— Oui, mon ami.

— Monsieur Jacques, quand on passe un marché et qu'on ne signe pas, on se touche dans la main ; entre honnêtes gens ça vaut mieux qu'une signature. Donnez-moi la main, monsieur le docteur.

— La voilà et de grand cœur, dit Jacques en la lui serrant cordialement. Maintenant la route la plus courte pour aller au château ?

Joseph marcha devant, et, par un sentier que n'avait jamais vu Jacques, il le conduisit jusqu'à la lisière du bois.

— Tenez, dit-il, vous voyez bien ces girouettes ?

— Oui.

— Eh bien ! ce sont celles du château de Chazelay. Pauvre marquis, y tenait-il à ses girouettes ! Quelle bêtise ! maintenant qu'il est à six pieds sous terre ! il ne les entend même plus crier, ses girouettes.

Et Joseph haussa les épaules avec un geste de profonde philosophie.

XIII

LE CHATEAU DE CHAZELAY

Le docteur suivit au petit pas de son cheval le sentier que lui avait indiqué Joseph. Il était en effet à peine à un quart de lieu du château, et à moitié chemin il rencontra la route ferrée qui y conduisait, et qui ne passait pas en effet à plus de trois ou quatre cents pas du petit bois.

Celui qui était gardien du château était ce même Jean Munier autrefois commissaire de police, et devenu intendant du domaine de Chazelay.

Au moment où ses biens avaient été rendus à Eva, elle avait demandé au brave homme s'il préférait une place tranquille avec six ou sept mille francs d'appointements à un poste à Paris qu'il pouvait perdre d'un moment à l'autre. Aussi n'était-il pas sans inquiétude sur cette place d'intendant, ayant entendu dire que le château et toutes ses dépendances allaient être vendus.

Il vit donc approcher avec une certaine crainte Jacques Mérey, qu'il prenait pour un acquéreur.

En effet, les premières questions de Jacques, qui demanda à voir le château dans tous ses détails, n'étaient point faites pour le rassurer, et de ce moment tâcha-t-il de se faire du nouvel arrivant un protecteur.

Il questionna à son tour :

— Je ne crois pas, lui dit Jacques, que ce château soit vendu, mais il aura sans doute une autre destination ; si mademoiselle de Chazelay vous a promis de se charger comme vous dites de votre avenir, je lui rappellerai sa promesse. Dites-moi votre nom et vous n'aurez pas à vous repentir de m'avoir rencontré sur votre chemin.

— Monsieur, je me nomme Jean Munier. C'était le nom du commissaire de police qui avait recueilli Eva au pied de l'échafaud.

Il le regarda fixement.

— Jean Munier, dit-il : en effet, mademoiselle de Chazelay vous a de grandes obligations ; si vous ne lui avez pas sauvé précisément la vie, vous la lui avez conservée dans des circonstances terribles.

— Vous savez cela, monsieur ?

— Oui... et peut-être lui avez-vous entendu prononcer mon nom.

Jean Munier regarda l'inconnu avec une nouvelle curiosité.

— Je m'appelle Jacques Mérey, répondit le docteur en fixant son regard profond sur l'intendant.

Jean Munier bondit, joignit les mains ; puis, avec une expression de joie à la sincérité de laquelle il n'y avait point à se tromper :

— Ah ! monsieur, s'écria-t-il, elle vous a donc retrouvé ?

— Oui, répondit froidement Jacques.

— Ah ! qu'elle doit être heureuse, la chère demoiselle ! s'écria l'ancien commissaire de police. Si elle vous a nommé ? Ah ! je le crois bien ! à tout moment elle vous appelait avec des cris de douleur, avec des larmes. Savez-vous où je l'ai trouvée, monsieur, continua le brave homme en saisissant le bras du docteur, je l'ai trouvée au pied de l'échafaud, où elle voulait mourir parce qu'elle vous croyait mort. Et c'est un miracle qu'elle n'y ait pas passé comme les autres. Vingt têtes ont tombé sous ses yeux ! heureusement que le père Sanson savait son compte et n'a voulu entendre à rien, elle s'obstinait à mourir. Elle n'est pas morte, Dieu merci, elle vit, elle est riche, vous allez l'épouser, n'est-ce pas ?

Jacques devint pâle comme un mort.

— Montrez-moi le château, dit-il.

Jean Munier prit les clefs, et, le chapeau à la main, conduisit Jacques Mérey à l'escalier d'honneur.

Jacques n'avait jamais vu le château de Chazelay qu'à l'extérieur. Du vivant du marquis, il avait toujours refusé d'y entrer, quoique trois ou quatre fois on l'eût envoyé chercher, soit pour une indisposition des maîtres de la maison, soit pour des maladies des gens de M. le marquis.

C'était un château, nous croyons l'avoir déjà dit, du seizième siècle, avec des restes de tours, de remparts et de ponts-levis. Il avait la formidable assise des châteaux de ce temps de guerre, et l'on eût pu à la rigueur y soutenir un dernier siège.

Comme dans tous les châteaux de cette époque, on débutait par une salle des gardes, grande à elle seule à tenir toute une maison moderne ; puis de la salle des gardes on passait dans des salons, dans des chambres, dans des cabinets, dans des boudoirs s'étendant sur trois façades et éclairés par quatre-vingts fenêtres. De là une vue magnifique dominait tous les environs. Une seule de ces chambres, qui paraissait avoir été autrefois une chambre à coucher, était complètement démeublée et ne conservait pour tout ornement qu'un grand portrait de femme ressemblant à Eva

C'était la chambre où sa mère avait été brûlée le soir du bal. Ce portrait, c'était celui dont elle parlait dans le manuscrit et devant lequel, aux jours de sa tristesse, elle s'agenouillait et faisait ses prières. Puis, après cette chambre, continuait la suite des appartements meublés et, comme nous l'avons dit, somptueusement meublés.

C'est là, c'est dans ces chambres, dans ces cabinets, dans ces boudoirs, que Jacques retrouva les tableaux dont on lui avait parlé, le Raphaël qui représentait une sainte Geneviève filant au fuseau, entre un mouton et le chien du troupeau ; c'est là qu'il retrouva les Claude Lorrain, les Hobbema, les Ruysdaël, les Miéris, un Léonard de Vinci merveilleux ; enfin tout un trésor de peintures italiennes et flamandes.



C'est plongé dans ces pensées, qu'il rentra à Argenton.

Il nota tous ces tableaux sur un carnet, donna la liste à Jean Munier et lui ordonna de les faire mettre dans des caisses. Puis, à toutes les cheminées, des miniatures de Petitot, Latour, d'Isabey et de madame Lebrun, trois ou quatre Greuze, ravissantes toiles de boudoir, de ces bijoux de vieux Saxe dont sont chargées les cheminées des vieux châteaux des bords du Rhin. Il y avait une fortune rien que dans ces inutilités qui sont la première nécessité du luxe. Tout cela fut noté par Jacques avec ordre de les déposer dans des commodes et des secrétaires de Boule et de bois de rose dont regorgeaient les grands appartements du château.

Des girandoles, des glaces de Venise, des lustres avec des milliers de cristaux taillés à facettes, des chandeliers capricieux comme des rêves de la Pompadour et de la Dubarry ; des dessus de porte de Boucher, des Watteau, des Vanloo, des Joseph Vernet, des collections d'émaux de Limoges, des trésors enfin auxquels Eva n'avait pu faire attention, soit qu'elle en ignorât la valeur, soit qu'elle fût trop triste pour s'occuper de pareilles bagatelles.

Au second étage, tout un assortiment de meubles Louis XVI,

qui à cette époque ne valaient que leur prix d'achat, mais qui aujourd'hui eussent ruiné un collectionneur.

Il eût fallu non pas un jour, mais un mois pour visiter toutes les chambres et tous les salons et pour en estimer les richesses ; il y avait des tapisseries de Beauvais et d'Arras merveilleuses, des chambres entières tendues en étoffe de Chine, dont tous les meubles, dont tous les ornements, dont toutes les porcelaines étaient de Chine ; il avait fallu trois générations de maîtres riches et de maîtresses coquettes pour réunir ce que contenait ce gigantesque écrin de granit.

Comme tous les émigrés, le marquis de Chazelay croyait faire une absence de quatre ou cinq mois ; il avait donc laissé dans leurs étuis, dans leurs boîtes, les objets les plus précieux ; le séquestre avait tout conservé intact. Il y avait de quoi meubler quatre maisons et deux châteaux comme on commençait à les faire à cette époque-là avec ce que Jacques Mérey allait recueillir dans le seul château de Chazelay.

Les terrains environnant le domaine étaient consacrés à des jardins fruitiers, à des jardins de promenade comme on commençait à les faire en France, d'après la mode anglaise ; et enfin à un de ces grands parcs dont les allées sans fin semblaient conduire au bout de l'univers.

Rien qu'à abattre les bois inutiles il y en avait pour plus de cent mille francs.

Au bas du plateau sur lequel le château était situé s'étendait une petite rivière, qui, après avoir formé deux ou trois étangs pleins de poissons, allait se jeter dans la Creuse.

Rien de plus pittoresque que ces moulins qui ressemblaient à ces fabriques que l'architecte de la reine Marie-Antoinette avait élevées au petit Trianon et qui avaient donné naissance à la plupart des propos calomnieux peut-être qui avaient poursuivi la pauvre reine pendant sa vie et qui la poursuivaient encore après sa mort.

Chacune de ces bâtisses contenait un petit retrait pour un poète, pour un peintre, pour un compositeur. Par chacune des fenêtres ménagées avec beaucoup d'art, on apercevait un point de vue différent, toujours bien choisi, tantôt terrible, tantôt gracieux.

L'intendant que Jacques avait trouvé au château, où du reste il montait tous les jours pour s'assurer que tout était en bon ordre, habitait un de ces petits retraits avec sa femme encore jeune et deux petits enfants.

Jacques lui dit ce qu'il avait fait pour Joseph le bûcheron. Jean Munier connaissait l'homme, mais ne connaissait pas la part qu'il avait eue dans la vie d'Eva et de Jacques.

Sans lui en dire plus qu'il n'en savait sur ce point, sans lui laisser pressentir ce qu'il voulait faire du bois où était située la cabane du bûcheron, Jacques lui recommanda d'être bon pour lui et de le laisser chasser tant qu'il le voudrait.

A chaque pas de son retour, Jacques rencontrait un souvenir. Là il avait guéri un enfant qui était tombé d'un arbre en dénichant un nid ; plus loin, c'était une mère qui avait attrapé le croup en soignant sa petite fille ; ici, c'était un vieillard paralytique sur lequel il avait essayé pour la première fois la cure par les poisons, c'est-à-dire par la strychnine et la brucine. Un paysan dont le fusil avait crevé à l'affût s'était mutilé la main, et grâce aux soins méticuleux que le docteur avait pris de lui, il le vit travaillant de cette main qu'un autre eût coupée, et qu'il lui avait conservée, lui, pour l'aider à nourrir sa famille.

Tous ces gens le reconnaissaient, l'arrêtaient, lui parlaient de lui, sans qu'aucun le quittât sans lui parler aussi d'Eva, et sans renouveler pour lui cette douleur toujours croissante de prononcer son nom.

Du reste, ce nom n'était-il pas plus présent que jamais à sa pensée? Ne suivait-il pas cette même route par laquelle il était revenu le jour où il rapportait Eva dans un coin de son manteau? Il y avait bientôt dix ans de cela, et chaque détail de la route lui était encore aussi présent aujourd'hui que s'il eût fait cette route hier, accompagné de Scipion, courant devant lui, revenant à sa rencontre et sautant après le manteau replié dans lequel était roulée sa jeune maîtresse.

Tout entier à ses pensées, il laissait aller son cheval au pas ordinaire en reconnaissant que le refus de Dieu à l'homme de soupçonner l'avenir était un suprême bienfait lorsque, dans le but non seulement de faire une bonne action, mais de pousser d'un pas la science en avant, il emportait ce corps inerte et mal formé, n'espérant pas même le voir arriver à un développement aussi parfait que celui qu'il avait obtenu à force de soins. Il était loin de deviner l'influence que cet enfant sans parole, sans regard, sans intelligence, presque sans souffle, prendrait sur sa destinée.

L'homme avait-il sa page écrite d'avance dans le livre de l'univers, où l'homme allait-il se heurtant au hasard à tous les accidents de son chemin dont chacun en le poussant à droite ou à gauche changeait quelque chose à son avenir inconnu à Dieu comme à lui.

Qu'eût-il fait de cet être informe qui ralentissait sa marche en l'embarrassant? S'il eût su que de lui naîtrait cette source de douleurs à laquelle il s'abreuvait et à laquelle pendant six ans il avait cru boire toutes les délices de la vie, sans doute il l'eût abandonné à quelque tournant de route ou tout au moins reporté sur la paille fétide où il l'avait pris. Eh bien, non, tant le cœur a de sombres mystères ! la curiosité lui eût rendu peut-être cette petite créature plus chère et plus intéressante lorsqu'il l'eût sue l'instrument dont le malheur se servirait pour sonder son inépuisable bonté. Non ! il l'eût gardée vivante et, pour les instants de bonheur que lui avait donnés cette rencontre inattendue, il aurait risqué ces longues tortures, qu'il était obligé de s'avouer à lui-même n'être pas sans une amère douceur.

C'est plongé dans ces pensées qu'il rentra à Argenton. Il vit de loin la petite maison avec son belvédère où l'attendait Eva, et ce fut avec un sentiment douloureux, mais qu'il n'eût pas voulu ne point éprouver, qu'il se dit qu'il allait retrouver là cette belle fleur issue de la plante rachitique qu'il y avait apportée.

A vingt-cinq pas de la maison il rencontra Baptiste, qui vint à lui la figure joyeuse. Il était allé pour voir le docteur, ne l'avait point trouvé, mais avait trouvé Eva.

Il appuya familièrement la main sur le cou du cheval de Jacques, et l'accompagna tout en le remerciant pour la centième fois de lui avoir sauvé la vie.

— Tu es donc heureux, mon pauvre Baptiste? demanda Jacques.

— Ma foi ! oui, monsieur le docteur, répondit celui-ci, et je crois vraiment qu'il y a une Providence pour les pauvres.

— Pourquoi pour les pauvres, Baptiste?

— Ah ! parce que les riches, il faut trop de choses pour contenter leurs désirs, monsieur Jacques ; tandis que les pauvres, il ne leur faut que trois ou quatre jours de pain d'avance pour qu'ils soient contents. La moindre chose qui leur tombe du ciel les satisfait. Il y a trois jours, je n'avais pas un sou, pas un chiffon de pain à la maison ; j'apprends que mademoiselle Eva est arrivée, je suis heureux de la nouvelle et cela me donne à déjeuner ; je viens la voir, elle me donne un louis, en voilà pour dix ou douze jours et dans dix ou douze jours j'atteindrai un des quartiers de la pension que vous m'avez fait avoir.

Mérey poussa un soupir. Eva commençait donc à exercer d'elle-même et sans y être poussée cette charité dont il comptait lui faire un devoir.

Il donna son cheval à reconduire à Baptiste, tira la clef de sa poche, ouvrit la porte et rentra.

C'était l'heure du dîner. Jacques Mérey se rendit directement à la salle à manger.

En passant devant la chambre d'Eva, il la vit ouverte et l'ombre de la jeune fille dans sa chambre.

La table était mise, mais il y avait un seul couvert sur la table.

Il appela Marthe et d'un ton plus brusque que de coutume :

— Où est donc Eva? lui demanda-t-il.

— Dans sa chambre, répondit Marthe, où sans doute elle attend que vous la fassiez demander.

— Qui a dit de ne mettre qu'un couvert sur cette table.

— Elle.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'elle a dit qu'elle ne savait si vous lui permettriez de dîner avec vous.

Des larmes vinrent aux yeux du docteur.

— Eva ! cria-t-il d'un mouvement irréfléchi.

— Me voilà, mon doux maître, dit Eva en poussant la porte.

— Mettez le couvert de mademoiselle, dit le docteur à Marthe en se détournant pour cacher l'altération de son visage.

XIV

M. FONTAINE, ARCHITECTE

Orgueil ! fouet de vipère et bouquet de fleurs avec lequel le sort à son caprice plutôt qu'à l'ordre d'un maître souverain flagelle ou caresse l'homme. Mobile de toutes les grandes actions, source de tous les grands crimes, qui perdit Satan, qui glorifia Alexandre. Tour à tour obstacle, moyen, que l'on trouvera sur toutes les routes, à tous les instants, sous toutes les formes pour aider l'homme dans ses espérances et le contrarier dans ses projets.

Mais de tous les orgueils, à coup sûr le plus puissant est celui qui se cache au fond du cœur comme dans un tabernacle sous le nom sacré d'amour.

Etre aimé d'une jolie femme est une supériorité sur les autres hommes ; être oublié ou dédaigné par elle est une chute qui vous renverse au-dessous d'eux, et la haine qu'inspire la trahison de celle ou celui qu'on aimait est d'autant plus grande, d'autant plus durable, d'autant plus persévérante, que tout rapprochement entre les deux cœurs blessés est un souvenir forcé de la faute, disons mieux, de l'ingratitude que l'un des deux a commise.

Plus les deux corps se rapprochent, plus les deux âmes tendent à se confondre, plus les deux lèvres se cherchent, plus une voix intérieure vous crie :

— L'autre ! l'autre ! l'autre !

Et alors cet amour qui était prêt à rentrer dans votre être, à s'emparer de nouveau de votre personne, se change en un sentiment de haine, et, au lieu du dictame que vous teniez déjà pour appuyer sur votre plaie, vous met le poignard flamboyant et empoisonné des Malais à la main.

O Othello ! sombre miroir que le plus grand poète qui ait jamais existé a présenté aux regards de l'homme, sois notre éternelle admiration !

Rien ne désarme la jalousie. Une caresse ? Un autre a reçu la pareille. Une larme ? Elle a pleuré pour un autre. Je t'aime ! Elle l'a dit à un autre comme elle le dit à toi. Elle est triste ? elle se souvient. Elle est gaie ? elle oublie. Deux fautes aussi grandes l'une que l'autre aux yeux du cœur ulcéré qui sous ses regards brûlants fait éclore l'un après l'autre tous les sentiments du cœur qui l'a trompé.

A cette touchante humilité d'Eva : « Voudra-t-il que je mange à la même table que lui ? » Jacques avait été près d'éclater, de lui ouvrir les bras et de l'emporter dans une nuit assez sombre pour ne pas même la voir. Mais tout en ne la voyant pas, il l'eût sentie contre lui appuyée à sa poitrine, et c'eût été encore trop, car elle avait été, ne fût-ce qu'une fois, appuyée ainsi à la poitrine d'un autre.

Non, il faut le temps, il faut que la blessure se referme, il faut que là où elle a été les chairs s'endurcissent par le travail de la guérison, et que cet endroit qui a été le plus douloureux de tout notre corps tant que les chairs saignantes ont été au contact de l'air, devienne le plus insensible sous le calus de la cicatrice.

Il faut le temps.

Le temps qu'ils passèrent à table l'un près de l'autre ne fut qu'une longue douleur, plus aiguë peut-être, mais plus supportable s'ils eussent été loin de l'autre.

Jacques Mérey se leva le premier ; sans doute c'était celui qui souffrait le plus. Il sourit en disant bonsoir à Eva et sortit.

Il y avait tant de tristesse dans ce sourire, tant de larmes dans cet adieu, qu'à peine la porte fut-elle refermée qu'Eva éclata en sanglots.

— Qu'a donc notre maître ? s'écria Marthe en entrant toute effarée ; il monte chez lui en pleurant et je vous trouve pleurant ici ?

Eva saisit les mains de la bonne vieille femme.

— Pleurait-il ? demanda-t-elle. Es-tu sûre qu'il pleurait ?

— Je l'ai vu comme je vous vois, dit Marthe étonnée.

— Oh ! moi, je ne pleure pas, dit Eva.

Et elle essuya ses yeux qui en effet brillaient comme deux étoiles allumées par un éclair dans la nuit sombre.

Eva monta chez elle, heureuse du premier moment de bonheur qu'elle eût eu depuis qu'elle avait retrouvé Jacques. L'homme qu'elle adorait, pour lequel elle eût donné sa vie, souffrait autant qu'elle, puisqu'il pleurait comme elle.

Le lendemain, un homme inconnu, qui avait l'air d'un artiste et qui était arrivé la veille par la diligence, se fit annoncer par Marthe à Jacques, sous le nom de M. Fontaine, architecte.

Jacques s'enferma avec lui, se fit servir à déjeuner avec lui dans son laboratoire et passa toute la journée à travailler avec lui.

Eva déjeuna et dîna seule, ou plutôt ne mangea ni à déjeuner ni à dîner. Le moment de joie de la veille était effacé. Ses projets de séparation tenaient donc plus que jamais, puisque l'homme qui devait y contribuer était arrivé.

Le lendemain, tous deux sortirent, mais cette fois en voiture.

Ils allaient visiter le bois du braconnier Joseph et le château de Chazelay. Ils allèrent en voiture jusqu'à l'angle qui se rapprochait le plus du bois ; de là la voiture les attendit, et tous deux se rendirent à pied à la cabane de Joseph.

Ils y entrèrent et trouvèrent le braconnier tout joyeux encore de sa conversation avec l'intendant de mademoiselle de Chazelay, qui lui avait affirmé que, quelque chose qui arrivât, sa place ne pouvait que devenir meilleure.

Jacques indiqua à M. Fontaine le point précis où il avait trouvé Eva et qui devait devenir le point central d'une jolie maison, moitié cottage, moitié château, avec tous ses accidents de rentrants et de sortants que les Anglais et les Américains donnent à leurs habitations.

M. Fontaine, homme classique de l'école grecque, ne comprenait que la maison à terrasse avec un fronton comme celui de Jupiter Stator. Il élevait donc difficultés sur difficultés, lorsque Jacques prit un crayon et dans un quart d'heure bâtit sa pensée sur le papier ; puis, à côté de ce charmant dessin qui révélait un habile paysagiste, il fit le plan géométral intérieur de cette maison.

— Mais, monsieur Mérey, lui dit l'homme pratique, il fallait donc me dire que, vous aussi, vous étiez architecte.

— Oui, monsieur, architecte amateur, répondit en riant Jacques, mais simple faiseur de croquis, assez habile dans cet art que j'ai beaucoup exercé, ayant beaucoup couru le monde. Il y a longtemps que j'ai rêvé cette petite bâtisse comme étant la mieux appropriée aux besoins d'un ménage ayant quatre chevaux, deux voitures et six domestiques.

— Et que comptez-vous mettre à cette fantaisie, demanda l'architecte ?

— Ce que vous voudrez, monsieur, répondit Jacques.

L'architecte prit un crayon, aligna des chiffres.

— Cela vous coûtera, dit-il au bout de dix minutes, de cent vingt à cent trente mille francs.

— Soit ! répondit Jacques, maintenant il faut dessiner le parc.

— Eh bien ! monsieur, continuez de faire ce que vous avez commencé, dit l'architecte.

— Volontiers, dit Jacques.

Il tira de sa poche un plan du petit bois, au milieu duquel il plaça sa bâtisse, en la proportionnant à la grandeur du plan ; puis tout autour de la maison, les massifs d'arbres qu'il fallait ménager, ceux qu'il fallait abattre ; il se servit des accidents de terrain pour l'envelopper aux trois quarts de l'eau des sources qui traversaient le bois. Il ménagea les jours qui donnaient sur chaque point de vue pittoresque, tira parti du château, de la jolie petite ville d'Argenton, et de la vallée de la Creuse qui allait se perdre dans un horizon azuré.

— Il y a beaucoup de travaux de terrassements, monsieur, dit l'architecte.

— Mettons soixante-dix mille francs pour ces travaux, dit Jacques.

— Oh ! ce sera plus que suffisant, répondit M. Fontaine.

— Eh bien ! signons un devis de 200.000 francs, dit Jacques, que je n'aie plus à m'occuper de rien et qu'au mois de juin tout cela soit fait.

— C'est possible, dit M. Fontaine, mais alors comme il faudra payer la rapidité, nous dépasserons peut-être de quelque dix mille francs le devis.

— Mettons dix mille francs pour les imprévus, dit Jacques.

— Ma foi ! monsieur, dit l'architecte, vous réglez largement les choses, et il y a plaisir à traiter avec vous.

Jacques prit une feuille de papier, et écrivit dessus :

« Je prie M. Ainguerlo de payer à M. Fontaine, architecte, soit en un seul payement, soit en plusieurs, et à sa volonté, la somme de deux cent dix mille francs à mon compte sur l'argent qu'il a à moi.

« JACQUES MÉREY. »

— Maintenant, dit Jacques, vous entendez bien, monsieur, je vais vous donner le détail des ornements intérieurs. Je ne veux m'occuper de tout cela que pour visiter les travaux une fois ou deux par mois. Vous aurez un homme à vous dont nous réglerons le traitement à part et qui surveillera les travailleurs.

Puis il écrivit sur une autre feuille de papier :

« Je m'engage à livrer à M. Jacques Mérey la petite maison du bois de Joseph, ainsi que le parc dessiné à l'anglaise selon le devis qui en a été fait par moi, dans le délai de quatre mois, moyennant la somme de deux cent dix mille francs, que je reconnais avoir reçue comptant. »

Il passa le papier à M. Fontaine : celui-ci le signa, Jacques Mérey le plia et le remit dans son portefeuille.

— A présent, dit-il, nous n'avons plus rien à faire ici, n'est-ce pas ?

— Non, répondit l'architecte.

— Eh bien, alors, allons au château.

Tous deux rejoignirent la voiture qui les attendait à l'angle du chemin, et, cinq minutes après, ils étaient au château de Chazelay.

Ce fut à la vue de ce château surtout que la haine classique de M. Fontaine pour les bâtisses du moyen âge éclata dans toute sa force.

Il s'éleva contre les tours, contre les herses, contre les ponts-levis, contre les portes à plein cintre, contre les fenêtres ogivales, contre les murs de dix pieds d'épaisseur. Il démontra qu'avec ce qui était entré de matériaux inu-

tiles dans ce château, il y avait de quoi en bâtir trois autres, et il déplora de la façon la plus éloquente du monde, en sortant des années 1793, 94, 95 et 96, ces années de barbarie où il fallait que les seigneurs élevassent de semblables forteresses contre leurs sujets et leurs voisins.

M. Fontaine, de même qu'il ne comprenait que la bâtisse grecque, ne comprenait que l'ameublement antique; il ne comprenait pas qu'on s'assît sur une chaise si elle n'avait pas la forme curule, sur un fauteuil s'il n'était pas taillé sur le modèle de celui de César ou de Pompée. Aussi tous ces charmants meubles Louis XV et Louis XVI le faisaient-ils entrer dans des transports de fureur contre le mauvais goût de l'époque.

— De ces meubles, ne vous en occupez pas, lui dit Jacques, j'en ai l'emploi, ils meubleront ma maison du bois Joseph et ma maison de Paris, car vous aurez, monsieur l'architecte, une maison aussi à me bâtir à Paris.

Cette promesse raccommoda un peu M. Fontaine avec le pitoyable spectacle qu'il avait sous les yeux

— Et de ceci, demanda-t-il, que comptez-vous faire?

— Qu'appelez-vous ceci d'abord?

— Mais de ce vieux bahut de château.

— De ce vieux bahut de château, monsieur Fontaine, nous ferons un hôpital.

— Ah! fit l'architecte; au fait, ce n'est guère bon qu'à cela.

— Croyez-vous que les malades seront bien ici?

— Ce n'est pas l'air qui leur manquera, fit l'architecte.

— L'air, dit Jacques, est un de mes moyens curatifs.

— Vous êtes donc médecin, monsieur?

— Médecin amateur, oui.

— Vous me donnerez, j'espère, vos dispositions intérieures pour la construction de cet hôpital, dit l'architecte; j'ai bâti plus de châteaux que d'hospices.

— C'est-à-dire, reprit en souriant Jacques, que vous avez bâti plus de choses inutiles que de choses nécessaires.

— Citoyen et philanthrope? demanda M. Fontaine.

— En amateur, oui, monsieur. Quant aux jardins, je ne crois pas qu'il y ait quelque chose à y changer, continua Jacques, ils ont de grandes allées de tilleuls où il fait de l'ombre par le soleil le plus ardent, et des endroits découverts où l'on peut se réchauffer au moindre rayon de soleil de décembre ou de janvier.

— Mais cette grande salle d'armes, dans laquelle on ferait entrer le Louvre avec tous ses portraits de famille et toutes ses cuirasses, qu'en comptez-vous faire?

— Un promenoir d'hiver, bien chauffé, pour mes malades. Trouvez-vous qu'ils seront mal ici?

— Mais il faudra mettre un poêle à chaque coin, fit observer l'architecte

— Les poêles sont malsains, mais cette immense cheminée, demanda Jacques, croyez-vous qu'elle soit là comme simple ornement?

— Faudrait brûler des chênes tout entiers dans votre cheminée.

— On en brûlera, dit Jacques, le château de Chazelay a dix mille arpents de forêts, et par conséquent quelque chose comme dix milliers de chênes à brûler. Mais j'aime les choses, vous le savez, qui vont rondement, il me faut soixante-dix à quatre-vingts cellules pour mes malades. Trouvez-moi ça au rez-de-chaussée et trouvez-m'en autant pour mes pauvres au premier.

L'architecte se mit à l'œuvre, toisa, arpenta, mesura, et au bout de deux heures pendant lesquelles Jacques Mérey resta pensif et rêveur, les yeux tournés vers Argenton, il fit son devis.

— En nous servant de tous nos moyens, dit-il, et en faisant nos cloisons en simple bois blanc ou en plâtre, nous arriverons avec soixante ou soixante-dix mille francs.

— Je vous passe soixante-dix mille francs, cher monsieur Fontaine, dit Jacques.

Il écrivit :

« Je prie M. Ainguerlo de payer à M. Fontaine, soit en un payement, soit en plusieurs, à sa volonté, la somme de soixante-dix mille francs, à la condition que le château de Chazelay sera transformé en hospice à la fin de juin de la présente année »

Et il signa.

De son côté, M. Fontaine remit à Jacques son engagement d'être prêt à l'époque fixe.

M. Fontaine tenait à partir le soir même pour Paris. Jacques Mérey le reconduisit droit à la diligence.

— Et votre maison de Paris, demanda M. Fontaine, nous n'en disons rien?

— Je vous en écrirai, dit Jacques. Je n'en ai besoin que pour cet hiver.

Et sur ces mots, M. Fontaine prit congé de Jacques, monta en voiture et partit.

XV

ECCE ANCILLA DOMINI

Le mois de mars et la moitié du mois d'avril s'écoulèrent sans rien changer à la position des deux jeunes gens vis-à-vis l'un de l'autre.

De la part de Jacques Mérey surtout, il y avait une fixité remarquable dans ses rapports avec Eva. Il était bienveillant en tout, dans ses paroles, dans le son de sa voix, dans ses regards; mais jamais ni tendre ni amoureux. Il avait adopté un diapason duquel il ne se départait jamais.

De la part d'Eva, c'était la gamme de l'humilité, de la soumission et de la tendresse qui servait de base à toutes ses paroles. Elle ne s'occupait plus ni de musique ni de dessin; aussitôt que Jacques sortait, et il sortait souvent sous le prétexte de ses visites aux pauvres, elle se mettait à son rouet et filait.

Marthe lui avait appris à filer

Dévouée comme elle avait promis de l'être aux misères humaines, elle avait substitué les travaux utiles de la ménagère aux talents de la femme du monde, d'un monde où sa place était effacée.

Un jour Jacques Mérey rentra plus tôt que de coutume, et la vit comme Marguerite assise à son rouet. Il s'approcha d'elle, la regarda un instant avec une attention pleine de bienveillance, puis, avec un léger mouvement de tête :

— Bien, Eva ! dit-il.

Et il se retira dans son laboratoire sans ajouter un mot.

Les deux mains d'Eva tombèrent à ses côtés, sa tête se renversa sur le dossier de son fauteuil, ses yeux se fermèrent et les larmes coulèrent de ses paupières.

Les premiers beaux jours du printemps, sans revenir encore, apparaissaient déjà à l'horizon. A certaines parties du jour, des teintes roses et azurées tamisaient les brouillards fugitifs de l'hiver. On sentait dans les derniers souffles d'avril passer les douces brises de mai et déjà, sur les arbres plus hâtifs que les autres, les bourgeons cotonneux éclataient et laissaient passer les pointes vertes de leurs premières feuilles.

Sous cette haleine tiède et amicale, le jardin de la petite maison reprenait tout son charme et toute sa juvénile virilité. Les fleurs poussaient, non plus éparses à travers les flaques d'eau ou les îles de neige, mais par massifs. L'arbre du bien et du mal, non seulement était couvert de toutes ses fleurs étoilées, mais encore son feuillage venait au secours de ses fleurs contre les gelées du printemps.

Le ruisseau avait repris son murmure et sa transparence, et quelques jours encore la tonnelle allait étendre ses feuilles sur le treillage encore transparent

Les premiers chanteurs du printemps, les rouges-gorges, les mésanges, les pinsons cherchaient les endroits où bâtir leurs nids; de temps en temps on entendait deux ou trois notes mélodieuses échappées au gosier de la fauvette. Le rossignol essayait d'égrener ses notes comme des perles, mais tout à coup il s'arrêtait, un reste de froid étreignait son chant mélodieux et le forçait de s'arrêter.

Les hirondelles avaient reparu.

Pas un des symptômes de ce retour à la vie et à l'amour n'échappait à Eva; c'était bien plus un oiseau qu'une femme, un être sensitif qu'un être raisonneur. Le vent, le soleil, la pluie avaient leur reflet en elle; elle éprouvait une partie des modifications de la nature. Parfois elle surprenait de son côté Jacques Mérey l'œil fixé sur toutes ces transformations végétales et animales qui accompagnent le réveil de la nature. Sans doute y trouvait-il le même charme qu'elle, mais, comme s'il eût condamné sa bouche à ne plus sourire aux douces émotions, dès qu'il s'apercevait qu'il était épié, il poussait un soupir et rentrait chez lui.

Cependant de temps en temps il reprenait avec Eva les conversations longues et suivies. C'était alors qu'il lui racontait comment il avait fait du château de Chazelay un hospice modèle où les vieillards, les femmes et les enfants pauvres auraient bon air, bonne nourriture et beau soleil. Alors Eva demandait à voir et à suivre ces travaux philanthropiques; mais Jacques lui répondait toujours :

— Je vous y conduirai lorsqu'il sera temps, et vous aurez tout le loisir de vous livrer à cette sainte occupation.

Vers la fin du mois de mai, Eva vit revenir le même homme au carton qui était déjà venu une fois. C'était M. Fontaine, qui venait s'assurer par ses propres yeux que ses travaux s'exécutaient avec ponctualité et intelligence.

On mit les chevaux à la voiture et Jacques Mérey et lui repartirent comme ils avaient déjà fait.

La petite maison du bois Joseph était complètement achevée, et Jacques venait pour recevoir les bouquets qu'offrent les maçons aux propriétaires lorsqu'ils n'ont plus rien à faire à l'œuvre entreprise par eux.

Jacques n'avait cessé d'y donner ses soins, quoi qu'il eût dit à M. Fontaine, aussi n'y avait-il pas un détail dans la sculpture et l'architecture qui fit défaut

Malgré son horreur pour les toits aigus, l'architecte avait compris que dans notre belle France, où il neige un tiers de l'année, où il pleut l'autre, les toits en terrasse ne sont bons qu'à faire des réservoirs au sommet des maisons.

Comme toutes les boiseries avaient été taillées et sculptées en même temps que la maison était bâtie, il n'y eut qu'à mettre des gonds aux ouvertures et à y appliquer les portes et fenêtres. Jacques Mérey choisit les couleurs des papiers. M. Fontaine se chargea de les envoyer de Paris avec des ouvriers habitués à coller les tentures, non point par rouleaux, mais par larges bandes et par larges placards.

Puis il s'en alla enchanté de la façon dont la besogne avait marché, promettant de revenir sous quinze jours pour voir la maison dans son ensemble d'achèvement.

Jacques Mérey lui avait fait en même temps le plan de la maison de Paris et l'avait chargé d'acheter un terrain du côté du faubourg Saint-Honoré ou de la rue de l'Arcade..

Quatre ou cinq jours après, ouvriers et tentures arrivaient, si bien qu'en dix jours, papier, rideaux et portières furent posés.

Jacques avait choisi des papiers foncés pour faire valoir les tableaux, et, lorsque M. Fontaine revint, il fut forcé d'avouer qu'il n'y avait au monde qu'un seul peintre, nommé Raphaël, mais que l'école flamande, que l'école vénitienne, l'école napolitaine, l'école florentine, l'école espagnole, l'école hollandaise et même l'école française ont bien aussi leur mérite.

Jacques Mérey n'avait pas utilisé pour sa maison du bois Joseph les deux tiers des tableaux que lui fournissait le château de Chazelay. Il lui en restait le double de ce qu'il avait employé et de ce qu'il emploierait dans sa maison de Paris, tous les tableaux de sainteté étant réservés pour la petite église de l'hôpital. Il y avait surtout une chambre dans la petite maison du bois Joseph qu'il avait traitée avec un soin tout particulier : c'était celle où il avait placé en face du lit le portrait de madame la marquise de Chazelay, la mère d'Eva, celle-là qui avait si malheureusement péri par le feu.

Tout ce qu'il y avait de plus jolis meubles en bois de rose et en ébène incrusté d'ivoire, tout ce qu'il y avait de plus finement travaillé en meubles de Boule étaient réunis dans cette chambre. Les vases de la cheminée et la pendule étaient du saxe le plus ingénieusement travaillé, les cadres des glaces étaient en saxe et la cheminée elle-même en porcelaine de Dresde

Tout cela ressortait admirablement, le portrait de la marquise de Chazelay compris, sur une tenture de velours grenat.

Il va sans dire que les tapis des chambres étaient assortis à leurs tentures

Cette chambre, qui se trouvait au centre même du bâtiment, juste au-dessus de l'endroit où Jacques, conduit par Scipion, avait trouvé la petite Hélène, avait sa vue sur le charmant paysage que nous avons décrit et qui lui donnait le château de Chazelay pour son horizon de gauche et la vallée de la Creuse pour son horizon de droite.

En face de ses deux fenêtres du milieu était une large ouverture à travers le bois qui permettait d'apercevoir Argenton et, avec une lunette d'approche, de distinguer la maison du docteur avec son laboratoire.

La chambre du docteur, au contraire, attenant à celle que nous venons de décrire, d'un côté par un cabinet de toilette et de l'autre par un corridor, était d'une sévérité tout antique. C'était celle de Cicéron, exécutée à Cumes sur le modèle des plus belles fabriques retrouvées à Pompéi. Elle donnait d'un côté dans une bibliothèque et de l'autre dans un salon moderne meublé tout entier dans le goût Louis XV, avec tous les objets de cette époque que lui avait fournis le château de Chazelay Les peintures du cabinet, imitées de celles de Pompéi, étaient exécutées par des élèves de David.

Il y avait une salle à manger d'hiver, dans une serre toute plantée de fleurs exotiques, et une salle à manger d'été donnant sur un charmant parterre de nos fleurs d'Occident les plus vives et les plus parfumées

Jacques avait fait enfermer le bois tout entier, de sorte que l'on passait sans s'en apercevoir du jardin dans la forêt.

L'hôpital était non moins avancé que la maison de campagne. Toutes les séparations étaient faites, tout était peint à la détrempe en gris perle avec des encadrements cerise. Dans chaque cellule, il y avait pour tout ornement un crucifix, que les fenêtres en s'ouvrant inondaient de lumière. Des jalousies qui se serraient et se desserraient à volonté, donnaient le degré de jour que le médecin jugeait nécessaire au malade.

Il y avait place déjà pour quarante ou cinquante lits, une vingtaine de cellules vides s'offraient dans le cas où ces quarante ou cinquante lits seraient insuffisants.

Le brave Jean Munier surveillait tout cela avec un soin à la fois égoïste et reconnaissant.

Les cellules vides renfermaient pour le moment la partie de l'ameublement et des tableaux qui n'avait pas encore été employée

Nous avons dit que les tableaux de sainteté avaient été réservés pour l'église. C'est que, quoique toutes les églises eussent été fermées à Paris, il n'en était point ainsi en province. Certaines localités plus religieuses que les autres, et l'on connaît la sincérité des Berrichons à leur culte, avaient non seulement conservé leurs églises, mais leurs prêtres.

Ainsi le prêtre du château de Chazelay, brave homme, fils d'un paysan à qui M. de Chazelay avait fait donner une éducation religieuse dans un séminaire de Bourges, ne s'était point inquiété de la proscription des prêtres ni du serment qu'on avait exigé d'eux. Personne n'était venu lui demander le serment constitutionnel et il n'avait été l'offrir à personne ; il était resté avec les serviteurs du château, conservant son habit moitié ecclésiastique, moitié paysan, et personne n'avait fait attention à lui. Il n'était pas assez important en bien ou en mal pour qu'on songeât à le dénoncer, son peu d'importance le sauva.

Lorsqu'on lui dit que les biens du château de Chazelay étaient rendus après la mort du marquis à sa fille, il vint la féliciter et lui faire une visite, en demandant de rester attaché à la maison au même titre et aux mêmes conditions où il était auparavant

Eva s'était parfaitement rappelé le digne homme, elle l'avait vu dans le court séjour qu'elle avait fait au château, il s'était approché d'elle et lui avait offert les secours de la religion, mais elle l'avait remercié, elle ignorait en quoi les secours de la religion pouvaient l'aider à supporter un malheur qu'elle regardait comme irréparable, puisqu'elle se croyait à tout jamais séparée de l'homme qu'elle aimait

— D'abord, lui avait-elle dit lors de la visite qu'il lui avait faite à Argenton, le château était destiné à devenir un hospice, et dans un hospice plus encore que dans un château on avait besoin d'un bon prêtre, parlant à la fois la langue simple et naïve de la religion, puisqu'il s'adressait à des paysans, c'est-à-dire à des hommes simples et naïfs.

Plusieurs fois Jacques Mérey, dans ses voyages au château, avait causé avec lui et l'avait toujours trouvé indulgent et paternel ; c'étaient les deux grandes qualités qu'à son avis devait avoir un prêtre. Il lui avait donc, comme à Joseph le braconnier, comme à Jean Munier, l'intendant, promis que rien ne serait changé sinon en mieux à sa position. Il était chargé de visiter tous les villages environnants et de faire une liste des gens vraiment pauvres qui devaient recevoir des secours à domicile et de ceux qui, n'ayant pas de domicile, ne pouvaient en recevoir qu'à l'hospice.

Ce jour-là Jacques Mérey s'enferma avec lui et causa longuement.

C'était sans doute d'Eva et de ses projets futurs dont s'entretinrent ces deux hommes, car, aussitôt la conversation terminée, le prêtre sella un petit cheval qui lui servait dans ses courses pieuses, et prit le chemin d'Argenton.

Deux heures après, Jacques Mérey partit à son tour, et à une lieue d'Argenton il rencontra M. Didier, c'était le nom du brave homme, qui revenait au château.

— Eh bien, lui demanda-t-il, qu'a-t-elle répondu?

— Elle a répondu : « Que sa volonté et celle de Dieu soient faites, » puis elle a joint les mains et prié. C'est une sainte personne que mademoiselle Eva

— Merci, mon père, dit Jacques, et il continua son chemin.

Mais il était facile de voir que s'il avait imposé quelque nouvelle pénitence à Eva, il supportait lui-même et douloureusement une portion de cette pénitence, car, au fur et à mesure qu'il se rapprochait d'Argenton, son front se rembrunissait ; et, quand il mit la main sur le marteau de la porte de la petite maison, comme s'il eût voulu annoncer sa présence et ne point paraître tout à coup à l'aide de sa clef, on eût pu voir que sa main tremblait.

Il frappa cependant et Marthe vint ouvrir.

— Il ne s'est rien passé d'extraordinaire en mon absence? demanda Jacques.

— Non, monsieur, répondit la vieille Marthe ; le curé du château, M. Didier, est venu ; il a causé pendant dix minutes avec mademoiselle Eva : celle-ci a pleuré, je crois, et s'est retirée dans sa chambre.

Jacques Mérey fit un signe de la tête, hésita un instant

s'il entrerait dans la chambre d'Eva ou s'il monterait dans son laboratoire sans y entrer ; mais arrivé au premier, il s'avança doucement jusqu'à la porte, écouta et frappa :

— Entrez, dit la voix d'Eva, qui, sachant que Jacques Mérey ne frappait pas d'habitude à la porte de la rue, ne l'avait pas reconnu et croyait avoir affaire à un étranger.

Mais à peine eût-il ouvert la porte qu'elle jeta un cri, tomba à genoux et dit en ouvrant les mains et les bras :

— *Ecce ancilla Domini.*

XVI

LA CORBEILLE DE MARIAGE

Jacques la releva.

— J'hésitais à vous voir, dit-il.

— Pourquoi cela ? demanda Eva en levant ses grands yeux clairs sur le docteur.

— Je craignais, répondit celui-ci, que votre entretien avec M. Didier n'eût fait sur vous une plus vive impression.

— Oh ! dit Eva, vous m'aviez déshabituée des choses cruelles, Jacques ! L'impression, croyez-vous qu'elle soit moins violente parce que je n'éclate pas en sanglots, parce que je ne me roule pas à vos pieds : vous vous trompez, mon ami. Si vous m'avez trouvée à genoux, c'est que je ne voulais pas vous attendre assise et que je n'étais point assez forte pour vous attendre debout. D'ailleurs, n'étais-je pas prévenue, n'est-ce pas moi-même qui vous ai dit : Si jamais vous vous mariez, ne m'éloignez point pour cela de vous ; le prêtre est venu m'annoncer votre mariage ; mais il m'a annoncé en même temps que vous me gardiez comme une sœur et comme une amie. Je n'en espérais pas tant. Vous m'avez parlé d'expiation, jusqu'à présent, Jacques, je n'ai rien expié, je n'ai fait que suivre au penchant de votre volonté la route que j'eusse suivie seule. Vous avez employé une partie de ma fortune à des œuvres de charité, c'est ce que j'eusse fait moi-même. Aucune grande douleur qui puisse compenser celle que je vous ai faite n'a véritablement atteint mon cœur. Je commence d'aujourd'hui à marcher au milieu des ronces et des épines, sur des cailloux aigus. Mais que vous ai-je dit ? que vous ne vous apercevriez pas de ma souffrance, car j'aurais trop peur de vous lasser si je me laissais aller à ma douleur par mes plaintes et par mes sanglots. Je vous sais gré d'avoir choisi un homme de paix et de pardon pour m'annoncer cette nouvelle ; mais, au premier mot qu'il m'a dit, j'ai tout deviné, tout compris, et vous ai remercié du fond du cœur d'avoir eu pour moi ce dernier ménagement inutile. J'eusse mieux aimé tout apprendre de votre bouche. Vous avez craint mes larmes, vous avez redouté mes gémissements, j'allais dire mes reproches. J'oubliais que je n'avais pas de reproches à vous faire. Non ! j'eusse eu sur moi-même cette puissance de vous écouter avec le même sourire que j'ai sur les lèvres en vous écoutant à cette heure. J'ai promis, mon ami, je tiendrai jusqu'au bout.

— Merci, Eva, dit Jacques.

Et lui prenant la main il la baisa.

Mais à peine ses lèvres eurent-elles touché la main de la jeune fille, que celle-ci jeta un cri, devint pâle comme une morte et tomba sans connaissance sur une chaise.

Elle avait assez de force pour une douleur, pas assez pour une caresse.

Jacques profita de ce qu'elle avait les yeux fermés pour la regarder avec une incommensurable expression d'amour ; peu s'en fallut, car ses bras s'ouvrirent, qu'il ne la prît entre ses bras et ne la serrât contre son cœur.

Mais lui aussi avait une puissante volonté et avait juré d'aller jusqu'au bout.

Il tira un flacon de sa poche, et le lui fit respirer.

Si douloureuse qu'eût été la blessure, elle portait son baume avec elle. Eva rouvrit les yeux, ne prononça pas une parole, mais un double ruisseau de larmes coula sur ses joues et elle murmura :

— Oh ! que je suis heureuse. Qu'est-il donc arrivé ?

— Je vous laisse seule, Eva, dit Jacques, rappelez-vous !

Et il sortit.

Eva et Jacques ne se revirent qu'au dîner, et il ne fut plus question entre eux de la cause qui avait amené M. Didier à Argenton. Seulement de jour en jour le cercle de bistre qui s'était formé autour des yeux d'Eva allait s'élargissant. Sa pâleur devenait plus mate, et deux ou trois fois Jacques Mérey, se levant sur la pointe du pied, allait écouter à sa porte et l'entendait pleurer.

Lui-même alors, voulant ramener la conversation sur cet objet, parut embarrassé devant Eva, balbutia quelques paroles qu'il n'acheva point, comme s'il eût craint de lui faire une trop grande peine et de lui demander quelque chose au delà de ses forces ; aussi ce fut elle-même qui vint au secours de ses désirs.

Un soir qu'il paraissait plus troublé encore que d'habitude, elle s'agenouilla devant lui et, lui prenant les mains :

— Mon ami, dit-elle, vous avez quelque chose à me dire et vous n'osez point. Voyons, parlez, dites-moi tout, fût-ce mon arrêt de mort. Vous le savez, tout ce qui viendra de votre bouche me sera cher.

— Eva, dit Jacques, il va falloir nous séparer pour quelques jours.

Elle tressaillit et sourit tristement.

— Jacques, dit-elle, notre vraie séparation date du jour où vous ne m'avez plus aimée.

— Et cependant, continua Jacques, si vous le vouliez, nous ne nous séparerions pas, même pour ces quelques jours.

— Comment cela ? dit-elle vivement.

— Je vais à Paris pour faire des achats. *La personne* est orpheline, n'a point de parente qui puisse me guider dans l'achat des choses agréables à une femme.

— Eh bien, Jacques, demanda Eva, le cœur gonflé de sanglots, mais commandant encore à son émotion, ne suis-je pas là, moi ?

— Le fait est, Eva, reprit Jacques, que, si vous vouliez m'accompagner dans ce voyage, vous me rendriez un grand service.

— Me voilà, partons, plus vous me ferez souffrir, Jacques, plutôt je serai pardonnée de Dieu et de vous.

— Si cependant, reprit vivement Jacques, ce sacrifice est au-dessus de vos forces !

— Il n'y a qu'une chose qui soit au-dessus de mes forces, c'est de ne plus vous aimer.

— Eva !

— Pardon, c'est de toutes les promesses que je vous ai faites celle qui est la plus difficile à tenir ; il faut être indulgent pour moi à cet égard, mon ami. Quand partons-nous ?

— Demain soir, si vous voulez.

— Ma volonté est la vôtre ; demain soir je serai prête.

Jacques envoya retenir les trois places du coupé de la diligence, et le lendemain soir, après avoir été jeter dans la journée un regard sur le château de Chazelay et sur la maison du bois Joseph, qui était prête à recevoir ses maîtres, il partit avec Eva pour Paris.

A cette époque on mettait encore deux jours pour venir d'Argenton à Paris. Jacques arriva à sept heures du soir.

C'était du 15 au 20 juin, c'est-à-dire dans les plus beaux jours de l'année ; il faisait clair comme en plein midi. Jacques appela un fiacre, y fit monter Eva, monta derrière elle et dit au cocher :

— Hôtel de Nantes.

Eva tressaillit, elle regarda Jacques d'un œil qui voulait dire :

« Mais vous ne m'épargnerez donc aucune douleur. »

Jacques ne parut pas faire attention à ce regard, mais lui prenant la main, il la serra cordialement en lui disant :

— Eva, vous êtes une bonne créature ; on peut se fier à votre parole comme à celle d'un homme.

Quelque effort que fît Eva sur elle-même, au fur et à mesure qu'elle approchait de l'hôtel, cette espèce de tressaillement qu'elle avait eu en entendant donner cette adresse se changea en un tremblement dont elle n'était plus maîtresse.

Jacques demanda les deux chambres qu'il avait déjà occupées ; elles étaient libres.

Au pied de l'escalier, les jambes d'Eva lui refusèrent leur secours. Comme il avait déjà fait une fois, Jacques la prit dans ses bras et la porta jusqu'à l'entresol.

— Oh ! ici, dit-elle en entrant dans la chambre, ici j'ai été bien heureuse : j'ai cru mourir.

Et elle alla s'asseoir sur le lit, les mains étendues sur ses genoux, la tête basse, les yeux pleins de larmes.

— Pardonnez-moi, dit-elle à Jacques ; mais pourquoi m'avez-vous conduite ici ?

— Parce que c'est l'hôtel où je descends toujours, répondit Jacques, et que j'y ai mes habitudes.

— Pas pour autre chose, demanda Eva, pas pour me faire souffrir ?

— Pourquoi me dites-vous cela, Eva ? ces chambres sont des chambres, quelles traces ont-elles gardées de ce qui s'est passé ?

— Vous avez raison, Jacques, mais vous ne pouvez pas empêcher que je me souvienne. Il y avait un grand feu dans cette cheminée, le tapis était inondé d'eau, il y avait çà et là des habits déchirés, vous ne m'aimiez plus, mais du moins vous ne me haïssiez pas encore.

— Je ne vous ai jamais haïe, Eva ; je vous ai plainte. Les reproches que je vous ai faits, je me les adressais à moi-même. J'ai trop soigné l'admirable perfection de votre corps ; je n'ai point assez développé les forces de votre âme. C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute. Mais ne pensons plus à tout cela. Que voulez-vous faire ce soir, Eva ? voulez-vous sortir, voulez-vous rester dans cette chambre à regarder les passants ?

— Je veux rester dans cette chambre, dit Eva, à regarder dans mon âme. Ne craignez pas que je m'y ennuie ; elle est peuplée de souvenirs pour des siècles. Mais assez là-dessus, Jacques, je vous fatigue et je me brise le cœur. Vous avez les mesures prises pour les objets que vous voulez commander ?

— Non, mais je tâcherai de trouver une personne qui soit à peu près de la même taille qu'elle.

— Si j'avais le bonheur de ressembler en quelque chose à cette bienheureuse personne, je vous dirais, Jacques : Prenez-moi, vous être utile serait ma plus grande joie.

Jacques regarda Eva, comme si seulement alors il pensait à cette possibilité.

— Ah ! par ma foi ! dit-il, c'est étrange, vous êtes juste de la même taille, et je suis certain qu'une mesure prise sur vous lui irait admirablement à elle.

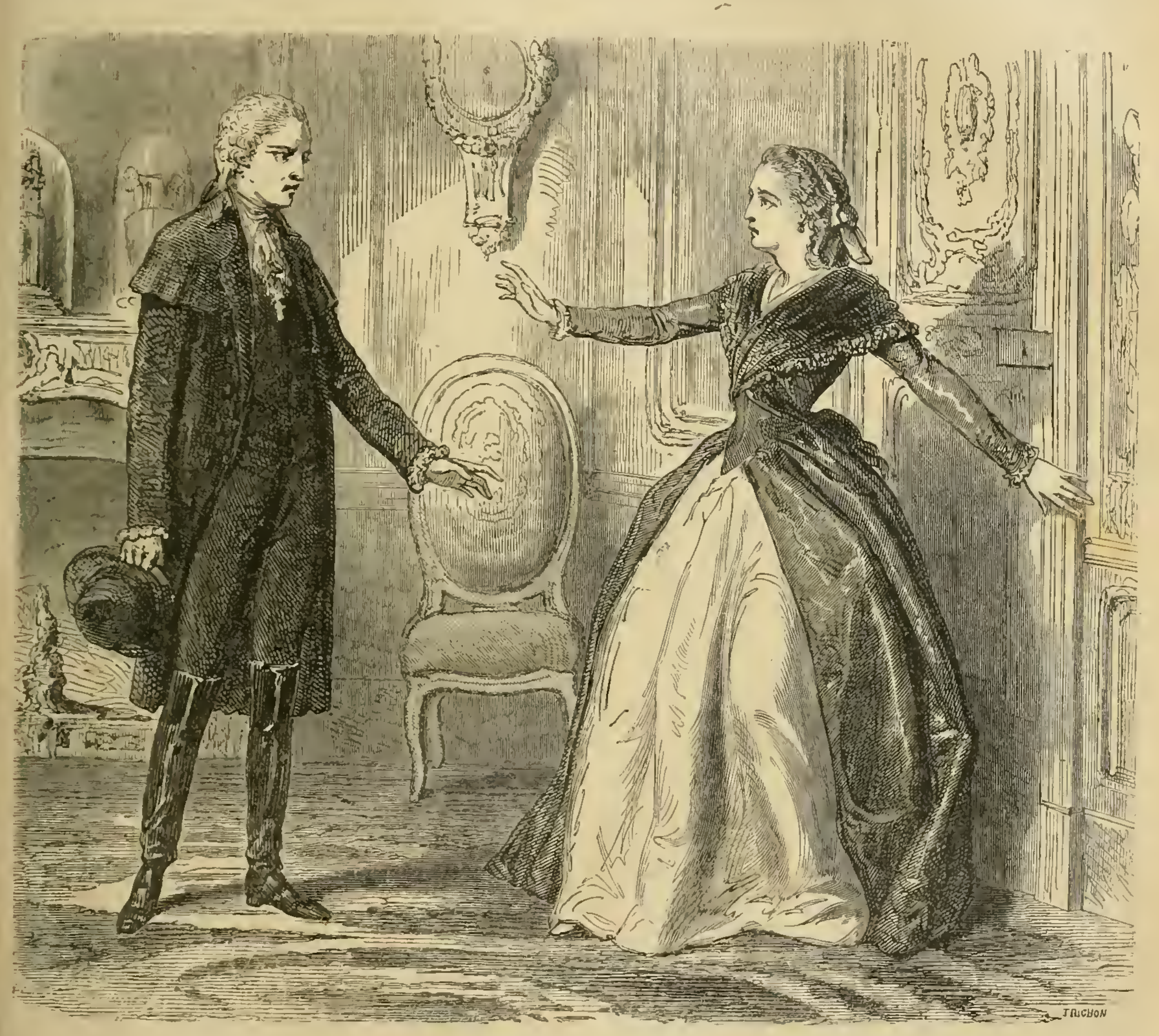
— Disposez de moi, Jacques ; ne suis-je pas une chose à vous appartenante et dont vous pouvez user à votre loisir ?

— Eh bien, demain je donnerai ici rendez-vous aux tailleuses, aux couturières et aux marchands de châles et d'étoffes.

Le lendemain Jacques sortit dès le matin, en recommandant à Eva de se tenir prête pour neuf heures. A huit heures et demie il rentra, fit servir à déjeuner, fut aussi gai et aimable que possible avec Eva, chez laquelle les marchands de modes, les tailleuses, les couturières commencèrent à faire irruption vers dix heures du matin.

Alors, le cœur serré, mais le sourire sur les lèvres, Eva choisit les étoffes pour les robes, les formes pour les chapeaux, les cachemires pour les couleurs, puis vinrent les détails de peignoirs, de jupons, de tout ce monde de femmes enfin, comme l'appelle Juvénal.

Puis vint le tour des bijoux, des bagues, des colliers, des montres, des peignes ; puis on passa aux gants, qu'on acheta par douzaines ; au linge que Jacques recommanda à Eva de choisir le plus beau possible, et Eva, avec une petite robe de toile de printemps, sans un seul bijou aux doigts ni au cou, un de ces bonnets chiffonnés comme en portent les femmes le matin, choisit pour dix mille francs de bijoux, pour vingt mille francs de châles, pour douze ou quinze mille francs de linge, sans indiquer un seul instant de tristesse ou de jalousie en voyant passer à une autre tous ces trésors de toilette.



Je ne vous ai jamais haïe, Eva.

L'après-dînée fut employée aux mêmes détails d'une toilette féminine extrêmement élégante : des bas de soie, des jupons, des dentelles, etc. Il lui fallut assortir tout cela à la blancheur du teint, à la couleur des yeux, à la nuance des cheveux. Sous ce rapport, Jacques donna tous les renseignements avec une exactitude qui serra de plus en plus le cœur d'Eva, car elle prouvait quel souvenir fidèle il avait de la personne pour qui tous ces achats étaient faits, et Eva, la chose était visible, avait hâte de quitter Paris ; mais il était impossible que toutes ces toilettes fussent livrées avant trois ou quatre jours.

Eva se tint constamment enfermée dans sa chambre de l'hôtel de Nantes

Le troisième jour, tout était prêt. Jacques commanda des caisses.

— Où donc emportez-vous tout cela? demanda Eva.

— Mais en province, répondit Jacques.

— Ne vous... mariez-vous point ici? demanda avec hésitation la jeune fille.

— Non, je me marie à Argenton.

— Habiterez-vous... Argenton? articula Eva.

— De temps en temps, répondit Jacques... Mais nous avons une maison de campagne pour l'été et une maison de ville à Paris pour l'hiver.

— Il me sera permis de rester à Argenton, n'est-ce pas? demanda Eva, dans la petite chambre de notre petite maison.

Et en disant « notre petite maison », les larmes jaillirent malgré elle de ses yeux.

— Vous resterez où vous voudrez, bonne Eva, lui dit Jacques.

— Oh! bien obscure, bien cachée, bien inconnue, mais près de vous.

— Soyez tranquille, dit Jacques.

Ils repartirent le lendemain pour Argenton, avec toute une corbeille de mariage dont se fût contentée une princesse.

XVII

LE PARADIS RETROUVÉ

A leur retour à Argenton, autant Jacques était heureux d'avoir été si bien secondé dans ses achats par Eva, autant celle-ci paraissait triste d'être si fort ressemblante à la femme qu'allait prendre Jacques que l'on pût mesurer les habits de l'une à la taille de l'autre.

Tant que le jour de ce mariage avait été éloigné, Eva l'avait regardé d'un œil assez philosophique; mais au fur et à mesure que ce jour approchait, à l'idée qu'une autre femme allait s'installer dans la maison et matériellement s'emparer de l homme qu'elle aimait plus que sa vie et pour lequel deux fois elle avait voulu mourir, une souffrance impossible à surmonter s'emparait d'elle. Cette douce quiétude qui était le fond de son caractère avait peu à peu fait place à une sensibilité nerveuse qui ne lui permettait pas de se tenir un seul instant tranquille.

Au moment où on s'y attendait le moins, et où elle s'y attendait le moins elle-même, elle bondissait de sa place, allait d'un bout à l'autre du salon, appuyait sa tête contre un marbre ou contre un carreau de vitre, se tordait les bras, jetait un cri, s'élançait dans le jardin et, au pied du pommier ou sous la tonnelle, restait des heures entières comme abîmée dans sa douleur.

Avec l'été le rossignol avait retrouvé sa plus douce voix. Le soir, elle se levait de la chambre où Jacques étudiait un plan de maison, sortait comme une insensée, allait s'asseoir sous la tonnelle, et, tout à coup, au milieu de ses plus douces mélodies, comme fatiguée de cet hymne au bonheur, elle se levait, le forçait de s'envoler et rentrait en pleurant.

Mis en demeure de lui dire quel jour arrivait sa fiancée, Jacques lui avait indiqué le 1er juillet, ce qui lui donnait encore huit ou dix jours de répit.

Tous les jours en se levant elle prenait une plume et tirait une barre noire sur le jour où elle venait d'entrer. Trois ou quatre jours restaient encore à s'écouler avant le moment fatal, lorsque l'abbé Didier se présenta à la petite maison du docteur avec une jeune fille qui demandait à entrer à l'hospice comme sœur de charité.

Elle était belle, elle avait seize ans, elle était orpheline; jamais elle n'avait senti son cœur battre sous aucune passion, et, heureuse de la vie qu'elle avait menée jusque-là, elle désirait continuer de vivre dans le même calme et la même sérénité.

Pendant que l'abbé Didier et cette jeune fille étaient dans le laboratoire de Jacques, Eva ouvrit la porte et fit signe à l'abbé Didier qu'elle avait quelque chose à lui dire.

L'abbé Didier consulta Jacques des yeux; celui-ci lui donna congé par un signe et l'abbé suivit Eva dans sa chambre.

Un instant après il rentrait et amenait avec lui la jeune sœur qui avait été agréée par Jacques Mérey.

Dans quelques villes, ces douces et inoffensives congrégations avaient été abolies comme les autres ordres religieux; mais, dans cette pieuse partie de la France qu'on appelle le Berri, elles avaient continué de subsister, et les malheureux n'avaient point été privés de ces soins physiques que donnent de blanches et douces mains et de ces consolations spirituelles que donnent de jeunes et douces voix.

Sur quatre sœurs qui devaient se partager le soin des pauvres et des malades de l'hospice de Chazelay, trois avaient déjà été arrêtées, et c'était la troisième qui sortait de chez le docteur avec la promesse formelle d'être reçue.

Tout le reste de la journée, Eva parut plus calme. Au lieu de fuir la présence de Jacques, elle semblait la chercher; à son tour, on voyait qu'elle avait quelque chose à lui dire, quelque grâce à lui demander, mais qu'elle n'osait point.

De son côté, Jacques semblait résolu à ne point l'interroger; il ne fuirait pas une explication, mais il n'irait pas au-devant.

La journée et la soirée se passèrent ainsi. A dix heures, Eva, pâle, la poitrine haletante, se leva et marcha droit à Jacques dans l'intention de lui parler; mais elle n'en eut point la force, et se détournant elle se contenta de lui tendre la main, de lui dire bonsoir, et de sortir vivement; mais le sanglot qu'elle emportait avec elle refusa d'aller plus loin sans éclater.

Jacques entendit ce sanglot.

Depuis deux jours il voyait ce qu'elle souffrait, et souffrait autant qu'elle; mais il voulait que ce fût sa confiance en lui qui lui desserrât les lèvres, et non pas une prière ou un ordre de sa bouche.

Il resta donc l'œil fixe et l'oreille tendue vers la porte. Il comprit qu'elle s'était arrêtée en entendant le bruit de ses pleurs, qui, au lieu de s'éloigner par l'escalier qui conduisait à sa chambre, continuait de venir du palier.

— Eva, demanda-t-il, pourquoi pleurez-vous ce soir plus amèrement qu'hier ou avant-hier?

Eva rouvrit la porte, rentra toute chancelante et vint s'abattre à ses pieds.

— Je pleure plus amèrement ce soir que les autres jours, dit-elle, parce que je sens qu'il me sera impossible de tenir jusqu'au bout la promesse que je vous ai faite. Je voulais, quelque chose qui arrivât, rester près de vous, mon bon Jacques, mais je serais pour vous une source d'ennuis. Quelle femme, fût-ce une sainte, pourrait me souffrir près de vous, voyant mes yeux chercher vos yeux, mes mains chercher vos mains? Je vous connais toujours bon pour votre pauvre amie, vous ne la repousserez pas, et quelle femme vous aimant ne sera pas jalouse de moi et ne vous rendra pas malheureux par sa jalousie?

— Vous n'avez rien à craindre sous ce rapport, répliqua Jacques, je lui ai tout dit; seulement je n'ai accusé que moi. Jamais, vous pouvez être certaine, une observation ne vous sera faite de sa part.

— Vous répondez d'elle, Jacques, et je crois à votre promesse, mais c'est moi alors qui ne pourrais supporter le spectacle que j'aurais sans cesse sous les yeux. Je me trompais, je mentais à vous et à moi-même quand je vous disais que je pourrais vivre près d'elle, sous le même toit qu'elle, être sa dame de compagnie, son amie, au besoin son esclave. S'il y avait une femme capable d'un pareil abandon d'elle-même, croyez-le, Jacques, ce serait moi; mais ce que je ne puis pas nul ne le pourra, non! Il faut sans m'éloigner de vous, Jacques, il faut que je vous quitte. O ma pauvre petite maison! O mon pauvre nid si doux à mon corps meurtri! O chers objets que mes yeux ont été habitués à voir et ne verront plus, c'est demain qu'il faudra vous dire adieu, puisqu'elle arrive après-demain.

Et elle baisait le parquet, et en étendant les bras, elle prenait les pieds du bureau qu'elle serrait contre son front et en faisant deux pas elle allait jusqu'au piano sur les touches duquel elle appuyait ses lèvres.

Jacques étendit le bras, saisit sa main et l'attira vers lui; elle retomba à genoux, appuyée au bras de son fauteuil.

— Mais du moment où vous me dites ça, reprit-il, c'est que vous avez arrêté dans votre esprit un projet quelconque. Quel est ce projet?

— Ecoutez, dit Eva; cette jeune fille qui est venue aujourd'hui avec l'abbé Didier m'a ouvert les yeux sur ce que j'avais à faire Je voudrais, comme elle, revêtir le saint costume des servantes; je voudrais, comme elle, me vouer au service de l'hôpital fondé sur l'emplacement du château où je suis née. Exigez de moi ce que je peux donner, ou demandez-moi ma vie, souffrez que je me rachète, puisque je n'ai pas le courage d'expier.

— C'est là-dessus que vous avez aujourd'hui consulté l'abbé Didier, n'est-ce pas?

— Oui.

— Et que vous a dit ce saint homme?

— Il m'a dit que c'était une inspiration du ciel, qu'il me soutiendrait, qu'il m'encouragerait dans la voie du salut. Puis ce qu'il m'a dit surtout, et ce qui m'a décidée à vous demander grâce pour le reste d'une pénitence que je n'ai pas la force de faire, c'est qu'une fois par semaine au moins vous viendriez visiter les pauvres et qu'alors je vous verrais.

— Mais vous savez, Eva, que les dignes sœurs ne peuvent posséder, et vous êtes riche encore de plus d'un million.

— Comment faire, Jacques, pour me débarrasser de toute cette fortune? N'avez-vous pas ma procuration générale? donnez ou vendez tout, faites ce que vous voudrez. Ce que vous ferez sera bien fait, pourvu que dans la solitude je puisse me vouer aux pauvres, à Dieu et à vous.

— Réfléchissez bien, Eva; si vous alliez vous repentir après avoir endossé le saint costume des filles de Dieu, il serait trop tard.

— Je ne me repentirai pas, soyez tranquille. Cette fois, je suis sûre de moi, je veux.

— Ecoutez, réfléchissez jusqu'à demain cinq heures. Demain à cinq heures nous monterons en voiture, je vous conduirai au château de Chazelay; là vous prendrez une dernière fois conseil de l'abbé Didier et je ferai ensuite à votre égard ce que vous désirerez que je fasse.

— Merci, Jacques, merci, dit-elle en saisissant la main de Mérey et en y appliquant de fiévreux baisers.

Puis elle se retira dans sa chambre, passa une partie de la nuit en prières et ne s'endormit qu'au jour.

Lorsqu'en se réveillant Eva demanda Jacques Mérey, on lui dit qu'il était parti dès le matin, mais en la faisant prévenir qu'il reviendrait la chercher à cinq heures du soir.

A cinq heures en effet la voiture s'arrêtait à la porte de la petite maison.

La journée s'était passée pour Eva à prendre congé de tous ses chers souvenirs. Elle emportait des feuilles de tous les arbres, des fleurs de toutes les plantes; elle avait baisé l'un après l'autre tous les meubles de sa chambre et du laboratoire de Mérey. Son intention avait été d'abord de demander d'emporter sa chambre tout entière avec elle. Mais l'abbé Didier avait répondu que c'était impossible, attendu que cela établirait une distinction entre elle et les autres sœurs. Elle n'avait donc pas insisté et n'avait de toute sa chambre pris que le Christ d'ivoire que lui avait donné Jacques.

Le moment du départ fut cruel; elle ne pouvait s'arracher des bras de la bonne Marthe, qui, de son côté, pleurait toutes les larmes de son corps. Enfin, son mouchoir sur les yeux, elle s'élança dans la voiture, dont les deux chevaux prirent aussitôt le galop.

Elle n'était point revenue au château depuis l'heure où elle l'avait quitté avec sa tante pour aller habiter Bourges; il ne lui rappelait donc que de tristes souvenirs, et elle ne regretta aucun des ornements seigneuriaux que l'hospice avait enlevés à la châtellenie.

A la porte, deux personnes paraissaient l'attendre; l'une était Jean Munier, à qui elle tendit doucement la main; l'autre était Joseph le braconnier, à qui elle tendit les deux mains, et à qui elle dit humblement:

— Embrassez-moi, mon père, car vous avez été un père pour moi.

— Et lui? demanda Joseph en montrant Jacques Mérey.

— Lui! dit-elle en lui baisant la main, il a été plus qu'un père, il a été un dieu!

Jacques était déjà à terre. Il tendit la main à Eva qui sauta près de lui

— Voulez-vous visiter l'établissement dont vous êtes la fondatrice, ma chère Eva? demanda Mérey.

— Volontiers, répondit-elle en s'appuyant à son bras, car tant de sentiments divers s'agitaient en elle que sa tête tournait et que ses jambes ne pouvaient plus la porter.

Il y avait déjà dans l'hôpital quinze ou vingt malades, et dans l'hospice qui faisait le premier étage une dizaine de mères, de veuves avec leurs enfants. Tous ces malades et tous ces malheureux avaient été prévenus que celle qui allait les visiter était l'ancienne propriétaire du château, dont elle avait fait un refuge par miséricorde et par renonciation aux biens de ce monde.

Tous alors l'entourèrent, ceux des malades qui n'étaient pas alités comme les autres; tous la suivirent en l'accablant de bénédictions Ils traversèrent successivement toutes les salles occupées des deux étages. Eva interrogeait les veuves sur leurs malheurs et les malades sur leurs souffrances.

Elle rencontra la jeune sœur qui était venue la veille avec l'abbé Didier, elle la reconnut et l'embrassa. Puis elle s'éloigna d'elle en jetant un long regard sur son costume si pittoresque et en même temps si triste.

Eva demanda quel était le bâtiment qui était illuminé intérieurement.

On lui répondit que c'était l'église.

— Allons-y, dit-elle.

A l'instant même les enfants se répandirent dans le jardin, cueillirent des fleurs; les mères brisèrent des branches pour représenter les rameaux; les enfants semèrent leurs fleurs depuis la porte de l'église jusqu'au pied de l'autel; les hommes et les femmes formèrent un berceau de feuillage sous lequel passèrent Eva et Jacques.

L'abbé Didier, en costume d'officiant, se tenait devant l'autel; il avait à ses pieds un coussin

Eva ne douta point qu'il ne l'attendît pour lui faire un discours sur les devoirs de l'état qu'elle allait embrasser par humilité; elle écarta le coussin et se mit à genoux sur la pierre nue.

Alors, au grand étonnement d'Eva, Jacques s'agenouilla à ses côtés.

— Mon père, dit-il, je vous amène non seulement une sainte, mais une martyre. Je l'aime et je désire qu'en face de toute cette population qui lui doit le repos et la tranquillité, vous nous unissiez tous deux par le saint sacrement du mariage.

Eva poussa un cri qui ressemblait plus à un cri de douleur qu'à un cri de joie; puis, se redressant tout à coup et prenant sa tête entre ses deux mains:

— Est-ce que je deviens folle? dit-elle. Vous tous ici présents, est-ce que cet homme ne vient pas de dire qu'il m'aimait?

— Oui, Eva, je vous aime, répéta Jacques, non pas comme vous méritez d'être aimée, mais autant qu'un homme puisse aimer une femme.

— O mon Dieu! mon Dieu! s'écria Eva.

Et elle pâlit et s'affaissa sans connaissance sur le pavé de l'église.

Lorsqu'elle revint à elle, elle se trouva dans la sacristie. Jacques Mérey était à ses genoux et la serrait contre son cœur.

Et l'air retentissait des cris de:

— Vive le docteur Mérey! vive mademoiselle de Chazelay!

CONCLUSION

Les évanouissements causés par la joie ne sont, quoi qu'on en dise, ni longs ni dangereux.

Au bout de dix minutes, Eva était rentrée dans l'entière possession d'elle-même, à part le doute qu'elle ne fût pas sous l'empire d'un rêve.

A la porte de l'église, la voiture l'attendait. Mais Eva était si faible que Jacques fut obligé de l'y porter dans ses bras. Le cocher savait où il devait aller; il ne demanda aucun ordre, et, au milieu des cris: Vive Jacques Mérey! vive mademoiselle de Chazelay! la voiture s'éloigna et tout rentra dans l'obscurité et le silence.

Eva regarda autour d'elle et près d'elle, ne vit rien que Jacques; elle poussa un cri de joie, se jeta dans ses bras et fondit en larmes.

Depuis cette insufflation à la suite de l'asphyxie, insufflation qui avait fini par un baiser, aucune caresse d'amant n'avait été échangée entre Jacques et Eva.

Ils restèrent donc enlacés dans les bras l'un de l'autre, Eva demandant au ciel, si c'était un rêve, que ce rêve ne finît pas.

Tout à coup la portière s'ouvrit, une vive lumière força Eva d'ouvrir les yeux et elle se trouva au milieu de domestiques tenant des flambeaux.

Jacques l'aida à descendre de voiture; elle ignorait complètement où elle était.

A peine avait-elle calculé que le roulement durait depuis cinq minutes que la voiture s'était arrêtée devant cette maison inconnue qu'elle n'avait jamais vue aux environs du château de Chazelay.

Elle monta sur un perron orné de fleurs, entra dans un vestibule orné de candélabres et de vases de Chine dont la forme lui était connue sans qu'elle pût dire cependant où elle les avait vus, autrement que dans la profondeur d'un rêve.

Puis elle passa dans le salon, tout orné de l'ameublement Louis XV qu'elle se rappelait aussi avoir vu; du salon par deux portes on entrait dans deux chambres à coucher.

L'une était la chambre grenat dont, nous l'avons dit, le seul ornement était un grand portrait de femme avec un prie-Dieu au-dessous.

En voyant ce portrait, Eva s'écria:

— Ma mère!

Et elle se jeta à genoux sur le prie-Dieu.

Jacques l'y laissa prier un instant, puis, l'enveloppant de son bras, il la souleva à la hauteur de ses lèvres:

— Mère, dit-il, je te prends ta fille, mais je m'engage à la rendre heureuse.

— Mais où sommes-nous donc? demanda Eva en regardant autour d'elle et en voyant à travers les vitres des fenêtres étinceler les lumières d'Argenton.

— Tu es dans la maison du bois Joseph ou dans ta villa Scipion, comme tu aimeras mieux Ta chambre à coucher,

et tu devines au portrait de ta mère que c'est ta chambre à coucher à toi, est juste à l'endroit où s'élevait la cabane du braconnier Joseph, qui est garde général de tes bois.

— Ah ! dit Eva en se jetant au cou de Jacques, tu n'oublies rien, et de tous les souvenirs tu fais une chose sacrée.

On sait que par un corridor les deux chambres à coucher donnaient l'une dans l'autre. Mérey conduisit Eva de sa chambre à coucher dans la sienne.

Eva n'avait encore rien vu qui ressemblât à cela, c'était du Pompéi tout pur. Les peintures dont les murailles étaient couvertes l'occupèrent un instant, puis elle passa dans deux boudoirs qui semblaient des frères jumeaux tant ils étaient pareils l'un à l'autre, excepté par les tableaux dont l'un appartenait à l'école lombarde et l'autre à l'école florentine.

Puis venait une galerie garnie de tableaux appartenant à toutes les écoles.

La visite se termina par les deux salles à manger. Une table à deux couverts était servie dans la salle à manger d'été, et, comme on était aux plus beaux jours, les fenêtres en étaient ouvertes, et de l'endroit où l'on devait s'asseoir on voyait tout à la fois les fleurs, les feuilles des arbres et les étoiles du ciel.

Jacques fit signe à Eva de prendre sa place, lui baisa la main et s'assit devant elle.

Elle soupa sans faire attention qu'elle mangeait. Les émotions de la journée l'avaient affaiblie. Rien ne donne appétit comme les larmes. Tant qu'ils sont malheureux, les malheureux ne veulent pas en convenir; mais, une fois qu'ils ne le sont plus, c'est une vérité reconnue même par eux.

Ce fut là où Jacques Mérey mit Eva au courant de leurs affaires. L'hôpital était bâti et fondé ; la villa Scipion ou la maison du bois Joseph était complètement achevée ; au mois d'octobre, un hôtel les attendrait à Paris, et de la fortune d'Eva et de celle de Mérey, aussi considérables l'une que l'autre, il restait encore cent mille livres de rentes.

Eva avait voulu fermer l'oreille à tous ces calculs, mais Jacques avait jugé nécessaire de l'informer de toutes choses.

Lorsque le souper fut fini, Jacques reconduisit Eva à sa chambre.

— Ici, dit-il, vous êtes complètement chez vous ; les portes ne ferment que de votre côté. Quand vous les laisserez ouvertes, c'est que permission me sera accordée d'y entrer.

Eva le regarda tendrement.

— Jacques, dit-elle, une dernière prière. Retournons ce soir à Argenton.

— Pourquoi cela, chère amie ? demanda Jacques.

— Parce qu'il me semble que ce serait une ingratitude de passer la plus heureuse nuit de ma vie hors de la maison où tu m'as créée et où je me suis rachetée.

Jacques prit Eva dans ses bras.

— C'est toi qui n'oublies rien, lui dit-il Partons pour Argenton, partons à l'instant même.

Et une heure après la porte de la petite maison se refermait sur les deux êtres les plus heureux de la création.

———※———

TABLE DES MATIÈRES

DE

LA FILLE DU MARQUIS

TABLE DU VOLUME


UN
CADET
DE
FAMILLE
G. Doré

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Un Cadet de Famille

ILLUSTRATIONS

DE

CASTELLI, GUSTAVE DORÉ, FOULQUIER,
F. MÉAULLE, ETC.



PARIS
A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS
33, rue de Fleurus, 33



UN CADET DE FAMILLE

MON CHER EDITEUR,

Lisez le roman, les mémoires, les aventures, la *chose* enfin que je vous envoie, et que je viens de publier dans *le Mousquetaire*, sous le titre du *Cadet de Famille*.

Ce sont les aventures de jeunesse du fameux pirate Trelawnay, ami de lord Byron.

Il y avait autrefois un libraire modèle qu'on appelait Dumont. Il fut alors ce qu'est aujourd'hui Cadot, l'étoile du cabinet littéraire dans le ciel de la librairie. Ils sont d'ailleurs les deux bouts d'une ligne d horizon qui aboutit à moi. Dumont fut mon premier, Cadot sera probablement mon dernier libraire. J'allai un jour, je ne sais pourquoi, dans la librairie de Dumont. Il y a bien longtemps de cela, mon cher Editeur : il y a quelque chose comme trente ans. Je faisais *Henri III*.

— Lisez donc cela, me dit Dumont en me remettant trois volumes dans la main, c'est amusant en diable.

— Qu'est-ce que c'est que cela, Dumont?

— Un livre que je viens de faire traduire.

Je n'avais pas une énorme confiance dans le goût littéraire de Dumont, qui venait de refuser d'imprimer mon premier volume, les *Nouvelles contemporaines*. J'ouvris donc son livre, je dois le dire, avec une certaine nonchalance.

J'y fus pris ; je lus le livre de la première à la dernière page.

D'autres y furent pris comme moi, sans doute, car lorsque, vingt-six ou vingt-huit ans après, voulant relire ce livre, qui m'avait tant plu pendant ma jeunesse, j'allais écrire mon enfance : ce que c'est que d'être vieux ! je ne le pus retrouver.

J'eus alors l'idée de le faire traduire, et de le publier dans *le Mousquetaire*. Je m'adressai à un de mes amis, garçon fort habile et que j'aime beaucoup, nommé Victor Perceval, et je le chargeai de ce travail.

Ce travail accompli, à ma grande satisfaction, je le publiai dans *le Mousquetaire*.

Publiez-le à votre tour, mon cher Editeur ; mettez-le dans votre collection, et je vous promets qu'il ne la déparera en aucune façon.

Tout à vous.

20 août 1856

A. DUMAS.

I

Ma naissance est mon premier malheur. Je suis venu au monde dénoncé comme un vagabond, quoique je fusse le cadet d'une famille fière de son antiquité. Dans une telle maison, mon inopportune arrivée fut à peu près accueillie comme celle des jeunes loups, sur la tête desquels le bon roi Edgard avait mis un prix, à l'époque de l'invasion de ces animaux, qui infestèrent de leur désolante présence les années de son règne.

Mon grand-père était général. A sa mort, il ne laissa à l'auteur de mes jours, son fils unique, qu'un nom sans tache et des protections dans la carrière qu'il avait parcourue. La nature avait été plus généreuse à l'égard de mon père, en lui prodiguant toutes les qualités extérieures qui mènent à la fortune plus promptement encore que le travail, le courage et la vertu. Il était jeune, beau, spirituel, et avait des manières gracieuses, simples et distinguées. La jeunesse de mon père ne se signala par aucun fait remarquable; il menait la vie aventureuse et galante des jeunes gens de l'époque. Le vin, les femmes, la cour et le camp formaient le théâtre de ses exploits, mais il jouait parfaitement son rôle.

A l'âge de vingt-quatre ans, il devint amoureux d'une douce et charmante jeune fille. Ses pensées prirent alors une nouvelle direction, et en apportant un peu de régularité dans le désordre de sa vie, elles calmèrent l'effervescence de son goût effréné pour les plaisirs.

Mon père découvrit bientôt que la jeune fille partageait son amour (car il était savant dans l'étude des sentiments du cœur), que le seul obstacle qui s'opposait à leur union était la fortune. Leurs familles, non leurs espérances d'avenir, se trouvaient égales; car la jeune fille était pauvre, et l'ambition de mon père aurait pu, en dirigeant sa conduite, le faire arriver à une brillante fortune. Mais la jeunesse et l'amour ne calculent pas, et l'argent, les contrats, les douaires, sont des mots dont ils n'apprécient nullement la valeur; puis lorsque ce sentiment se révèle pour la première fois, il est trop sincère, trop vif, trop passionné pour être retenu par l'intérêt personnel. Intérêt sordide, qui, à une certaine époque de la vie, se trouve si bien mélangé à tous les sentiments, qu'il les fait naître et mourir à l'aide d'un chiffre. Des passions nobles et généreuses, animées par le premier amour, impriment souvent sur le caractère incertain et irrésolu de la jeunesse une stabilité que le temps ne peut pas tout à fait détruire. Plût au ciel que mon père eût uni sa destinée à celle de cette charmante femme, car son mérite et sa constance ont résisté aux épreuves du temps et de ses vicissitudes!

Pendant que mon père essayait de vaincre les difficultés matérielles qui s'opposaient à son mariage, il lui fut soudainement ordonné de partir pour l'Ouest avec son régiment.

Pensant que leur séparation ne serait que momentanée, les deux jeunes gens se dirent adieu, comme tous ceux qui se trouvent dans la même situation, avec des larmes et des serments de fidélité éternelle; et quoique mon père fût un soldat joyeux et galant, il s'éloigna avec l'accablement du regret, et fit honneur à ses promesses pendant trois mois entiers.

Pour célébrer sa nouvelle dignité, le shérif du comté où mon père était en garnison donna un bal à ses administrés. Mon père y fut invité, ainsi que les premiers officiers de son grade, car il était capitaine.

Les honneurs de la soirée étaient faits par la fille du riche gentleman. Celle-ci était le bonheur, l'idole et l'unique héritière de son père. A l'ouverture du bal, le shérif engagea sa fille à choisir pour cavalier l'homme le plus haut placé dans le monde par ses distinctions sociales: la jeune personne répondit qu'elle n'accorderait cette faveur qu'au plus charmant, et tendit la main à mon père. Cette flatteuse préférence enivra l'orgueilleux capitaine, car elle attira sur lui l'attention générale, et le brillant officier fut dès ce moment le sujet de toutes les causeries. Dès lors une modification complète s'opéra dans les idées de mon père, et lui fit concevoir des désirs que, sans cet événement, il n'eût jamais soupçonnés.

La fille du shérif avait vingt-huit ans, les traits prononcés, la tournure sans grâce. Ses gestes, ses allures et le son de sa voix avaient quelque chose de masculin et de peu agréable; mais elle était riche, et en parant ses imperfections des splendeurs de la fortune, elle les rendait intéressantes.

Naturellement, ou par l'exemple du monde, mon père était très égoïste. Son ambition, prenant un nouveau point de départ, lui fit abandonner le chemin de l'amour et considérer la richesse et la beauté comme des dons semblables. Les constantes attentions de l'héritière, en élevant mon père au-dessus de ses rivaux, lui donnèrent encore le désir de les vaincre complètement par l'éclat d'une triomphante victoire, et ceux dont il avait autrefois envié le sort devinrent alors jaloux de lui.

Ce dernier succès fut le voile sous lequel disparurent les vivants souvenirs de sa première affection; car son premier amour passa bientôt dans son esprit à l'état de folie de jeunesse. L'or devint son unique idole, car il avait cruellement ressenti les humiliantes souffrances de la pauvreté. Il prit donc la résolution de sacrifier son cœur au dieu de la fortune, et n'attendit plus qu'un instant favorable pour dévoiler son apostasie envers l'amour. Il appelait sa conduite prudence, sagesse, nécessité, essayant ainsi d'en dissimuler le cruel et froid égoïsme. Ses lettres à l'aimante jeune fille si lâchement trahie devinrent moins longues, moins expansives, moins tendres; l'intervalle entre chaque jour de cette correspondance fut d'une interminable longueur; puis enfin elle cessa tout à fait, et la pauvre enfant fut entièrement convaincue de son abandon. Elle pleura ses illusions, son bonheur et sa jeunesse à jamais flétrie par d'inconsolables regrets; car la malheureuse fille resta fidèle aux serments violés par le trompeur oublieux.

Mon père consacra donc tous ses loisirs à sa nouvelle conquête, et finit par lui donner son nom. Mais pourquoi nous arrêter ainsi sur un événement si commun dans le monde? N'arrive-t-il pas journellement que nous jetons loin de nous la vertu et la beauté pour prendre la laideur et la richesse, quoique ce soit le diable qui nous les donne?

Une fois initié aux affaires embrouillées du shérif, mon père découvrit que la fortune de sa femme était des plus médiocres. Désespéré de s'être si aveuglément laissé éblouir par les luxueuses apparences d'une fausse splendeur, il rentra au régiment avec la conscience peu satisfaisante d'avoir mérité sa punition. Non seulement par l'excès des exigences de la dame, mais encore pour continuer la parade de son élévation, il dépensa en bals et en festins une bonne partie de la dot, et six mois après mon père quittait l'armée sous le faux prétexte d'une maladie de poitrine, mais véritablement pour se retirer à la campagne et y végéter, en attendant mieux, dans les privations d'une tardive et sévère économie.

Le savant Malthus n'avait pas encore éclairé le monde, et chaque année mon père enregistrait à contre-cœur dans la Bible de la famille la naissance d'un fardeau vivant. Des dépenses inévitables le fatiguèrent tellement, qu'il s'attrista et perdit le courage de tâcher d'y pourvoir. Sur ces malheureuses entrefaites, un legs lui fut laissé, et, en relevant son affaiblissement moral, cette bonne fortune augmenta, s'il était possible, son système d'économie et ses désirs d'amasser de l'argent.

Cette avare préoccupation devint alors l'unique emploi de son temps; il y concentra toutes ses facultés, et fut enfin ce que l'on appelle un homme prudent. Si un pauvre parent se hasardait à venir demander à mon père l'appui d'un secours, il lui était refusé au milieu de phrases sonores qui élevaient au-dessus de toute considération les devoirs qu'il avait à remplir envers sa femme, et les nécessités sans cesse renaissantes d'un essaim d'enfants dont le chiffre n'était pas encore arrêté.

Plus la fortune de mon père prenait d'accroissement, et plus il s'entourait des apparences de la misère, plus il criait contre le prix déraisonnable de toutes les denrées. Son avarice, en ne se relâchant jamais que pour lui-même, mettait dans sa tête des idées absurdes. D'abord il se persuadait et essayait de persuader aux autres qu'il était au-dessus de ses moyens de nous envoyer en pension, parce que l'éducation coûtait bien au delà de sa valeur; il partait de là pour prouver encore que ses études à Westminster ne lui avaient été ni utiles ni agréables, et n'avaient apporté aucun changement à la direction de sa vie, puisqu'il n'avait point relu les livres grecs et latins qu'il avait été forcé d'y apprendre.

Cependant, disait-il, je ne suis ni plus sot ni plus ignorant qu'un autre: tout ce que l'on doit savoir, c'est la valeur de l'argent, les avantages qu'il procure et la nécessité d'en amasser beaucoup; la science vient quand on en a besoin. Car il croyait peut-être à la doctrine du talent inné, en trouvant qu'il n'était nécessaire de s'instruire qu'au moment de faire le choix d'une profession. Comme il me destinait, ainsi que mon frère, à celle des armes, nos études devaient se borner à la plus légère superficie de toutes les sciences. Mon père détestait les superflus onéreux; d'ailleurs il avait observé dans son régiment que ceux qui étaient instruits étaient les plus niais et les plus pédants, et que la profondeur de leur érudition ne les avançait pas d'une ligne dans la carrière militaire.

II

Mon frère James, garçon à peu près de mon âge (nous étions entre neuf et dix ans), avait un caractère doux, inoffensif, généreux. Il ne se plaignait jamais de la tristesse de notre vie, mais il en souffrait passivement. Quant à moi, j'étais sans cesse grondé par mon père, car, en suivant les caprices de mon imagination, je me révoltais violemment contre le frein qu'il voulait y mettre, et les entraves de sa volonté, le transport de ses furieuses colères ne servaient qu'à augmenter mon vif penchant pour l'indiscipline. Entre les mille rigueurs qui bornaient l'étroit horizon de notre liberté, il en était une que je n'ai jamais pu admettre : celle de nous promener dans le jardin sans jamais en franchir les allées.

Mon frère se soumettait tranquillement à cette règle, tandis que j'allais chercher une compensation à ce plaisir restreint en maraudant dans les propriétés voisines, d'où je revenais les mains et les poches remplies de racines, de fruits et de fleurs. En outre de la monotone promenade du jardin, nous avions celle plus monotone encore d'une route peu fréquentée qui longeait la maison, et pendant que le pacifique James arpentait lentement l'espace fixé, je grimpais sur les collines, et là, riche de mes frauduleuses récoltes, je passais une grande partie du jour mangeant, dormant, rêvant, sans être préoccupé une seule minute de l'accueil qui attendait mon retour.

A la nuit tombante, j'abandonnais ma solitude aérienne pour les eaux bleues du lac dans lequel j'appris à nager. Les coups qui célébraient mes rentrées nocturnes ne changeaient rien à mes projets pour le lendemain, car je les réalisais avec autant d'insouciance pour leurs mauvais résultats que j'avais, avec la même perspective, réalisé ceux de la veille. Je détestais les réprimandes, les sermons, les maîtres, les curés, enfin tous ceux qui se prétendent sages et qui ne sont qu'ennuyeux.

Loin d'intimider mes passions et de les contraindre, la cruelle sévérité de mon père ne faisait qu'en décupler les forces, et je recherchais toujours et plus avidement que les autres les actions dangereuses à tenter ou qu'il m'était défendu de faire ; car c'était précisément celles qui s'emparaient avec le plus de force de mon esprit, et j'étais incapable de résister à cet entraînement qui me poussait à la désobéissance avec une joie d'esclave emporté par le courant d'une révolte.

Si, à la place de ses brutales remontrances, mon père m'eût témoigné un peu d'affection ou même un semblant d'amitié, je serais resté doux et gentil, comme je l'étais aux premiers jours de mon enfance. Mais les privations, les coups, les pénitences aigrirent mon caractère ; et ce sont les seules preuves d'amour paternel dont je puisse me souvenir.

Mon père possédait depuis fort longtemps un affreux corbeau, pour lequel il avait, malgré sa sécheresse de cœur, une profonde amitié. Ce corbeau, qui était vieux, laid, sale, boiteux, passait sa vie à rôder solitairement dans le jardin, et détestait les enfants, car lorsque nous apparaissions à la porte il accourait vers nous en jetant des cris de fureur et nous chassait de son domaine. Bien certainement je ne lui eusse jamais disputé la possession de ce territoire, s'il n'eût mis tant de méchanceté à en constater les droits. Mais le sauvage égoïsme de cette odieuse bête, soutenu par mon père, nous la faisait considérer comme le second tyran du logis.

Il était hideux à voir ; sa démarche chancelante sur des pattes roidies par les années et aussi dures que l'écorce d'un liège, son regard lourd et faussement engourdi donnaient à son approche quelque chose d'effrayant. Mon frère en avait peur ; quant à moi, il ne m'inspirait qu'un invincible dégoût. L'affreuse bête passait la moitié du jour couchée au soleil, sur la crête d'un mur contre lequel était appuyé un des pruniers du jardin et le plus productif. La privation de ces prunes délicieuses, dont le corbeau défendait énergiquement la possession, augmenta notre haine et nous fit enfin, épuisés de patience, concevoir le projet de nous en rendre maîtres.

Avant d'en arriver à de trop vives représailles, nous essayâmes de le déloger amicalement, d'abord par des offres de fruits, de viandes qu'il aimait, puis enfin par de douces paroles.

Mais tout échoua devant l'impassible regard d'un œil flasque et vitreux. L'entêtement raisonné de la méchante bête, qui semblait deviner nos désirs, l'impossibilité de satisfaire ces désirs et la rage de nous voir vaincus nous rendirent tout à fait furieux. Nous eûmes alors recours aux procédés qu'on employait si souvent envers nous, procédés sans réplique, qui étaient de rosser d'importance la maligne bête. Mais nous étions trop faibles pour agir avec efficacité sur sa vieille carcasse, car les pierres et les coups de bâton l'atteignirent à peine ; il fallait y renoncer et attendre une meilleure occasion. Le soir de la bataille, je demandai justice au jardinier en lui exposant nos griefs contre le corbeau ; mais, dans la crainte de déplaire à son maître, le jardinier nous donna tort et se moqua de notre gourmandise.

Le lendemain de cette orageuse journée, en jouant sur la route avec la petite fille d'un de nos voisins, je fus entraîné à lui offrir des fruits, car, ayant soif, elle voulait nous quitter, et son départ eût suspendu nos plaisirs. Sans être vus, même de mon père, nous entrâmes tous les deux dans le jardin avec l'intention de remplir clandestinement nos poches de poires. Mais au moment où, joyeux de notre mystérieuse escapade, nous commencions notre récolte, le corbeau fondit sur nous et saisit la petite fille par la manche de sa robe. Eperdue d'épouvante et trop effrayée pour se débattre, la pauvre enfant jeta un cri d'angoisse, auquel je répondis en me précipitant sur le corbeau.

A mon approche, le monstre tourna sa fureur contre moi, et son bec de fer mordit violemment ma main, à laquelle il se cramponna. Mais, insensible à la douleur, car la colère de voir couler les larmes de ma compagne, que j'aimais tendrement, m'avait rendu furieux, je saisis le corbeau par le cou, et le forçant de lâcher prise, je le frappai violemment contre l'arbre. Mais cette dure secousse ne semblait lui faire aucun mal. Son corps rebondissait comme une balle élastique, et son regard restait terne et froidement féroce. Nous combattîmes ainsi pendant quelques minutes, et ses efforts pour échapper à l'énergique pression de mes mains, trop faibles pour le contenir, me causèrent de vives douleurs. J'étais évidemment moins fort que lui, et j'allais succomber.

— Si j'appelais le jardinier? me demanda l'enfant, dont l'effroi avait suspendu les larmes.

— Non, car il dirait à mon père que nous avons pris des poires. Je vais pendre ce lâche oiseau ; donne-moi ta ceinture.

La petite fille me tendit le ruban bleu qui retenait les plis de sa robe, et je réussis, malgré mes blessures, à l'attacher au cou de notre ennemi. Après avoir grimpé sur l'arbre, j'attachai le ruban à une branche, et nous eûmes le plaisir de voir le corbeau à la portée de nos coups et dans l'impossibilité de se défendre.

Nous commencions à peine à prendre notre revanche, lorsque mon frère arriva vers nous. La vue de mes blessures, dont il ne comprit la cause qu'en apercevant lié comme un criminel celui qui les avait faites, changea vite sa tristesse en joie, et il nous aida à assaillir le corbeau d'une volée de pierres.

Quand nous fûmes fatigués de ce divertissement, et que, d'après l'immobilité de l'oiseau, nous le jugeâmes mort, je remontai sur l'arbre, et je repris le ruban de notre petite amie. Le corbeau détaché tomba au pied du poirier. Pour compléter notre triomphante victoire, mon frère prit une branche de sureau et le frappa encore violemment sur la tête, quand tout à coup, — à notre grande surprise et surtout à notre grande consternation, — l'infernal oiseau s'élança dans l'air en jetant un cri aigu. Mais sa méchanceté fut sa perte ; car après avoir tournoyé un instant au-dessus de nous, il dirigea son vol oblique contre mes regards, levés vers lui, et auxquels il préparait un aveuglant coup de bec. Je le saisis par ses ailes en criant à mon frère de ne pas fuir, car la terreur l'avait jeté à vingt pas de moi, et nous emprisonnâmes de nouveau notre invincible ennemi. Mais il était enfin comme anéanti. Son regard terrifiant se voilait des ombres de la mort, le sang coulait de son bec entr'ouvert et ses ailes battaient la terre. J'avais le pied sur sa queue à moitié arrachée, et cependant l'expirante bête employait encore son dernier souffle à la conservation de sa vie. J'étais aussi ensanglanté que le corbeau, qui mourut enfin sous nos piétinements.

Nous lui attachâmes une pierre au cou, afin de cacher son corps et notre impardonnable crime dans la profondeur de l'étang. Ce duel est le premier et le plus redoutable que j'aie jamais eu. Je le raconte, quoiqu'il soit puéril, non seulement parce qu'il s'est fortement imprimé dans ma mémoire, mais ensuite parce que la revue de ma vie m'a prouvé qu'il fut l'anneau auquel se sont liées toutes mes actions. Cet événement est une preuve que, jusqu'à une certaine limite, je puis supporter les ennuis et les vexations, mais qu'une fois révolté contre ma chaîne, je la brise sans souci, sans crainte, sans arrière-pensée, sans réflexion surtout. Je vois le but, je le saisis sans regarder ni en avant ni en arrière.

Cette brusque révélation d'une nature fort patiente, mais inexorable dans la démonstration de sa force trop longtemps contenue, est un grand défaut, et ce défaut m'a donné

de vifs, de profonds remords; car j'ai tué sans justice, par violence, dans des circonstances où les corrections eussent été suffisantes. En commettant une action que mon emportement me faisait trouver naturelle et justifiable, ceux qui en souffraient ou qui vivaient avec moi la considéraient comme une horrible vengeance.

III

D'après le règlement établi dans notre famille par les convictions de mon père sur l'inutilité de l'enseignement précoce, on nous laissa jusqu'à l'âge de dix ans sans nous apprendre à lire.

J'étais à cette époque d'une taille élancée, grand, malgre, gauche dans tous mes mouvements, surtout en présence de mon terrible père.

En me voyant si rapidement atteindre la stature d'un adolescent, ma famille commença à entrevoir la nécessité de me mettre au collège, et on s'occupa journellement à discuter l'instant précis de ce départ et du choix à faire de la maison d'enseignement.

Comme mes parents n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur la solution de ces importantes affaires, elles traînèrent en longueur, et ne se seraient peut-être jamais résolues si un événement puéril, et même trivial, n'était venu couper court à toutes leurs discussions.

La fatigante oisiveté qui absorbait lentement les longues heures du jour, en laissant mon esprit occupé à la recherche des distractions, me conduisait naturellement à mal faire, et cela parce que je ne savais que faire.

Un jour donc, excédé d'ennui et de désœuvrement, j'entrai au jardin, malgré la défense que nous avions reçue de ne jamais y reparaître, éternelle expiation de la mort du corbeau. Mon frère m'avait suivi. Je grimpai lestement sur un pommier, et nous nous amusâmes, moi à lui jeter des pommes, lui à riposter à mes agaceries par la dégringolade de celles qu'il atteignait avec des projectiles. Au milieu de l'animation d'un plaisir qui provoquait nos éclats de rire, nous fûmes violemment interrompus par cette foudroyante exclamation :

— Ah ! les voleurs !

C'était la voix de mon père.

James voulut s'enfuir, mais, pris par l'oreille, il fut contraint d'attendre que mon père m'eût jeté en bas de l'arbre. Lorsque nous nous trouvâmes tous deux en sa possession, il nous dit d'un ton furieux :

— Suivez-moi, brigands !

Je m'attendais aux inévitables coups de canne dont mon père gratifiait si généreusement nos épaules pour la moindre faute ; mais il passa devant la maison sans s'y arrêter, traversa la route et se dirigea vers la ville

Nous marchâmes ainsi pendant une heure et sans échanger la moindre parole. Moi, je suivis mon père d'un air bourru, tandis que le pauvre James, ivre de peur, trébuchait à chaque pas, et, sans ma main qui saisit la sienne, il serait infailliblement tombé de faiblesse et d'épouvante.

Arrivés à l extrémité de la ville, mon père questionna un marchand assis devant sa porte, et d'après la réponse qui lui fut faite, il se dirigea d'un air superbe vers un sombre édifice entouré de hautes murailles. Nous suivîmes automatiquement notre majestueux conducteur dans un long passage, au bout duquel se trouvait une porte massive, lourde et chargée de serrures comme celle d'une prison. Mon père frappa, le domestique qui ouvrit nous fit traverser d'abord une immense salle remplie d'ombre et d'une atmosphère glaciale, puis enfin il nous laissa dans un petit parloir sévèrement et tristement meublé de quelques chaises.

Après dix minutes d'une silencieuse attente, minutes dont l'anxieuse longueur me parut éternelle, un petit homme parut. La tête de cet homme, renversée en arrière, soit dans le dessein de relever par la fierté de cette pose la médiocre apparence de sa frêle personne, soit par l'habitude de regarder de haut en bas son interlocuteur en le toisant comme une bête de somme, donnait à sa physionomie, à demi cachée sous de grandes lunettes bleues, quelque chose de faux, de lâche et de servilement bas. Les grandes boucles d'argent qui reluisaient sur ses souliers, le col étroit qui emprisonnait son cou comme un carcan de fer, ajoutaient à la première impression produite par son aspect un air précis, froid et terriblement méthodique pour l'imagination d'un enfant.

Le regard rapide de ses yeux de faucon, sous ses lunettes relevées, tomba d'abord sur mon père, et, quand il nous eut également examinés, il comprit sans doute le but de notre visite, car il avança une chaise à mon père, et d'un signe brusque et impératif il nous engagea tous deux à nous asseoir.

— Monsieur, dit mon père après avoir répondu à la profonde salutation du petit homme, vous êtes, je crois, monsieur Sayers ?

— Oui, monsieur.

— Pouvez-vous disposer de deux places dans votre pension ?

— Certainement, monsieur.

— Eh bien ! répliqua mon père, maintenant, monsieur, voulez-vous vous charger de ces indomptables vagabonds qui me rendent fort malheureux, car il m'est impossible d'en obtenir respect et obéissance ? Celui-ci, continua mon père en me désignant, fait plus de mal, cause plus de tourments et de discorde dans ma maison que ne le font ici, bien certainement, vos soixante pensionnaires.

En entendant ces paroles, le pédagogue remit ses lunettes sur le bout pointu de son nez, et me regarda en dessous. Ses deux mains se joignirent comme rapprochées par l'étreinte d'un bouleau correcteur, et il jeta à mon pére un coup d'œil oblique.

— Ce mauvais garçon, ajouta mon père, qui comprit l'éloquente réponse de son interlocuteur, a un naturel féroce, sauvage ; je le crois incorrigible.

Un petit ricanement déplissa les lèvres froncées du maître.

— Incorrigible ! s'écria-t-il en faisant un pas vers moi.

— Oui, et tout à fait. Il montera un jour sur l'échafaud si vous ne fouettez énergiquement le diable qu'il a dans le corps. Je l'ai vu commettre ce matin un acte de déloyauté, d'insubordination, de félonie, pour lequel il mérite la corde. Mais je me contente de satisfaire ma juste fureur par son exil, et c'est, je vous assure, trop d'indulgence. Mon fils aîné, que voici, est déjà gâté par les insinuations de ce vaurien, dont il a eu la faiblesse de se faire le complice. Cependant il y a plus à espérer de sa nature, qui est douce, tranquille, et que le travail polira complètement.

Quand mon père eut enfin achevé la longue énumération de nos crimes, dont je supprime les trois quarts, il prit avec M. Sayers les arrangements indispensables, nous recommanda encore chaleureusement à toutes les rigueurs de sa domination et sortit du parloir sans même nous regarder.

Je souffris mortellement de cet insensible abandon, et je restai bouche béante, immobile, terrifié, ne comprenant que trop la cruauté de la conduite de mon père, qui nous arrachait sans commisération du lieu de notre enfance, des bras de notre mère, dont il ne nous avait même pas été permis de rencontrer le regard. Cet exil, ce pouvoir étranger, cette maison à l'extérieur horrible, me causaient une si vive impression, que je ne m'aperçus pas que j'étais poussé par M. Sayers dans une vaste et triste cour, au milieu d'une quarantaine d'enfants. En les voyant tous, grands et petits, se grouper autour de moi, en entendant leurs questions déplacées, leurs rires moqueurs, je repris mes sens, et je souhaitai de toutes les puissances de mon âme que la terre s'entr'ouvrît pour me dérober à leur insolente inspection et à la misérable existence qui m'était promise.

Le cœur gonflé par les larmes que je n'osais répandre, je demandai intérieurement au ciel, avec une énergie bien au-dessus de mon âge, la fin de ma vie, et je venais d'atteindre à peine ma neuvième année !

Eh bien ! si à cette époque il m'eût été permis d'apercevoir l'avenir qui m'attendait, je me serais brisé la cervelle contre le mur auquel je m'appuyai, morne, stupide de chagrin, sans voix et sans regard.

Le caractère tranquille et doux de mon frère le rendait capable de supporter patiemment sa destinée ; mais sa figure pâle et triste, mais l'imperceptible tremblement de ses mains, la lourdeur de ses paupières, la faiblesse de sa voix, montraient que, si nos souffrances étaient dissemblables dans l'expression, elles avaient la même force et nous oppressaient également le cœur. Quoique je me sois constamment trouvé malheureux pendant mes deux années de collège, les douleurs qui marquèrent le premier jour de mon installation se sont plus fortement encore que les autres gravées dans mon souvenir. Je me rappelle que le soir, au souper, il me fut impossible de porter jusqu'à mes lèvres, tremblantes de fièvre, l'immonde nourriture qui nous fut servie en portions d'une cruelle mesquinerie.

Je ne trouvai un peu de soulagement que dans le misérable grabat qui me fut assigné loin de mon frère, car déjà on nous séparait.

Lorsque les lumières furent éteintes, et que les ronflements de mes nouveaux camarades m eurent laissé en pleine liberté, je me pris à pleurer amèrement, et mon oreiller se mouilla de mes larmes. Si le frôlement d'une couverture ou la respiration d'un dormeur éveillé troublait le silence, j'étouffais vivement le bruit de mes sanglots ; et la nuit s'écoula dans l'épanchement de cette surabondante douleur

Je m'endormis vers le matin ; mais cette heure de repos fut courte, car au point du jour on m'éveilla brusquement, et sitôt habillé il fallut descendre dans les salles d'étude.

Les enfants élevés sous l'oppression brutale, cruelle et absolue d'un maître sans cœur, perdent complètement les bons instincts qui gisent au fond des natures en apparence les plus mauvaises. La brutalité leur révèle leurs forces, les décuple pour le mal, en comprimant les efforts généreux qu'elles pourraient leur faire entreprendre si elles étaient doucement dirigées vers le bien. Mais la parole sans réplique d'une volonté supérieure par ordre, et non par mérite, mais la froide cruauté des punitions, souvent injustes, en aigrissant le caractère à peine formé d'un enfant, étouffent ses bonnes dispositions, en donnant naissance à la ruse, à l'égoïsme et au mensonge, car ce sont ses paroles. Car ses plus terribles punitions ne faisaient naître en moi qu'un âcre ressentiment, sans même m'inspirer le désir de m'y soustraire par un peu d'obéissance. J'étais devenu non seulement insensible aux coups, mais à la honte, mais à toutes les privations. Si mes maîtres se fussent adressés à mon cœur, si le sentiment de ma dégradation intellectuelle m'eût été représenté avec les images du désespoir que je pouvais répandre dans la vie de ma mère, mon esprit se fût plié à des ordres amicalement grondeurs ; mais la bonté, la tendresse étaient bien inconnues à des êtres qui martyrisaient sans pitié un misérable enfant. Et, sous le joug du despotisme sauvage qui me courbait comme un esclave exécré, j'ajoutai à tous les mauvais instincts de ma nature, si indignement asservie, une obstination contre laquelle se brisaient toutes les volontés.

Je devins encore vindicatif, et, par d'injustes représailles,



Je devins brutal et méchant envers mes camarades.

alors les seuls moyens de défense qu'il puisse opposer à d'indignes traitements.

Après le sonore appel de la cloche qui nous réunissait dans la salle, le professeur parut, sa férule à la main. C'était encore, comme le maître de la maison, un pédagogue du vieux temps, à l'air dur, à la physionomie froide, revêche, ennuyée. Il avait aussi une croyance absolue dans l'efficacité des coups, et la prouvait continuellement en les employant dans toutes les circonstances où la sagesse de l'élève paraissait douteuse. Cette pension, dans laquelle on n'entendait depuis le matin jusqu'au soir que des cris, des pleurs, des murmures de rébellion et des sanglots d'épouvante, ressemblait bien plus a une maison de correction qu'à une académie de sciences, et quand je songeais aux recommandations qu'avait faites mon père de ne point m'épargner la verge, je sentais dans tout mon corps un vif tressaillement, et mon cœur palpitait d'effroi.

Comme mon temps de pension a été, depuis le premier jusqu'au dernier jour, une horrible souffrance je suis obligé d'en raconter les détails, non seulement parce qu'elle a cruellement influé sur mon caractère, mais encore parce que ces rigueurs des maisons d'enseignement, quoique bien modérées aujourd'hui, sont cependant encore commises à la sourdine sur les enfants pauvres, ou qu'un motif de haine particulière livre à la tenace rancune d'un professeur.

Pour suivre à la lettre les ordres de mon père, on me fouettait tous les jours, et à toutes les heures une volée de coups de canne m'était administrée. Je m'étais habitué si bien à ces horribles traitements que j'y étais devenu insensible, et que les heureuses améliorations qu'ils apportèrent dans mon caractère furent de le rendre entêté, violent et fourbe.

Mon professeur proclama enfin que j'étais l'être le plus sot, le plus ignare et le plus incorrigible de la classe. Sa conduite à mon égard prouvait et motivait la vérité de

brutal et méchant envers mes camarades, sur lesquels je déchargeais ma colère .. La peur me gagna non leur amitié, mais leur respect, et si je n'étais pas supérieur à tous par mon application ou mes progrès dans l'étude, je l'étais du moins par la force corporelle et par l'énergie de ma volonté. J'appris ainsi ma première leçon, de la nécessité de savoir se défendre et ne compter que sur moi-même. A cette rigide école mon esprit gagna une force d'indépendance que rien ne put ni comprimer ni affaiblir. Je grandissais en courage, en vigueur d'âme et de corps, dans mon étroite prison, comme grandit, malgré le vent destructeur des tempêtes, un pin sauvage dans la fente d'un rocher de granit.

IV

En augmentant de vigueur, mes forces corporelles me rendirent adroit et leste dans tous les jeux et dans tous les exercices de la gymnastique. J'acquis en même temps la malice, la finesse et la rouerie d'un singe. Résolu à ne jamais rien apprendre, je réservais pour le plaisir toute la vivacité, toute la fougue de mon esprit ; je dominais si entièrement mes camarades, qu'ils me choisirent pour chef dans tous leurs complots de rébellion. Lorsque je fus certain de l'ascendant que j'avais sur eux, je songeai à la possibilité de me venger de M. Sayers; mais, avant d'arriver à lui, je voulus essayer ma puissance sur le sous-maître. Après avoir fait un choix parmi les élèves les plus forts et les plus intrépides, je leur communiquai mon intention, à laquelle ils applaudirent avec des transports de joie et de reconnaissance

Tout bien projeté, discuté, arrangé, nous attendîmes la première sortie.

Une fois par semaine, on nous faisait faire dans la campagne une longue promenade, et le pédagogue désigné pour être le support de notre colère était d'ordinaire le surveillant qui nous accompagnait.

Le jour de sortie arriva le surlendemain, à la grande satisfaction de notre impatience. Nous partîmes joyeusement pour la campagne, et le maître arrêta notre course sous l'ombre d'un grand bois de chênes et de noisetiers. Les élèves qui ignoraient le complot se dispersèrent dans le taillis, tandis que ceux qui étaient initiés à la préparation de la bastonnade attendirent le signal en armant leurs mains du bouleau vengeur. Le sous-maître s'était solitairement assis, un livre à la main, sous l'ombre d'un arbre. Nous approchâmes de lui en silence, et lorsque la position de la bande en révolte m'eut assuré la victoire, je sautai sur notre ennemi, que je maintins immobile en le saisissant par les bouts de sa cravate nouée en corde. Au cri d'effroi et au geste violent qu'il fit pour se dégager de ma furieuse étreinte, mes compagnons tombèrent les uns sur ses jambes, les autres sur ses bras, et nous réussîmes, après de prodigieux efforts, à le jeter sans défense sur le gazon. Nous eûmes alors l'indicible plaisir de lui rendre largement les coups que nous en avions reçus, entre autres un échantillon du fouet dont il garda longtemps le visible souvenir.

Je fus aussi insensible à ses cris, à ses prières et à ses plaintes, qu'il l'avait été aux sanglots de mes souffrances et je le laissai à demi mort de rage, de honte, d'indignation et de douleur.

A notre retour au collège, notre maître et pasteur (car M. Sayers était ecclésiastique) resta stupéfait en entendant la narration de notre conduite : il commença à comprendre jusqu'à quel point nous étions irrités contre les règlements de sa maison, et de quels emportements la colère nous rendait capables. L'idée terrible que le sous-maître lui donna de ma violence éveilla la crainte que la sainteté de sa vocation et de sa robe sacerdotale ne fût pas plus respectée que ne l'avait été le grade de premier maître d'étude. M. Sayers comprit qu'ayant une fois goûté les douceurs de la victoire, nous serions assez présomptueux pour refuser nettement d'obéir à ses ordres, que le mauvais exemple de ma rébellion et mon influence pernicieuse, en encourageant les élèves dans l'indiscipline, nuiraient à son autorité, qui deviendrait alors de jour en jour plus faible et plus chimérique.

Ce châtiment si durement infligé au professeur confondit son esprit en lui ouvrant les yeux sur la nécessité de prendre, pour préserver l'avenir, des mesures fermes et décisives : il lui conseilla de faire un exemple en me punissant sévèrement avant que je devinsse assez audacieux pour comploter quelque méchanceté contre lui. Sa prévoyance et ses précautions étaient trop tardives.

A la classe du soir, le lendemain, M. Sayers entra et s'assit sur l'estrade à la place du maître. Quand il eut promené sur nous son œil de faucon, redressé ses lunettes, il m'appela d'une voix dure. Comme de jeunes chevaux qui viennent d'apprendre tout nouvellement leur force et leur pouvoir, les élèves bondissaient sur leurs sièges, et les énergiques soufflets appliqués par les professeurs n'arrêtaient pas leur turbulente agitation. J'escaladai mon banc, et je parus devant M. Sayers, non pas comme autrefois, pâle, tremblant, mais le regard hautain, le pied ferme, le front calme, et, par moquerie de la tenue de mon juge, audacieusement renversé en arrière. L'air sévère du prêtre ne me fit pas rougir. Mon œil se fixa hardiment sur le sien, et j'attendis son accusation avec arrogance.

Après avoir froidement écouté le récit de ma faute, je répondis en énumérant les griefs que j'avais à venger, et je plaidai, non pas ma cause, mais celle de mes camarades. Sans attendre la fin de ma défense, M. Sayers me frappa à la figure, et cela si violemment, que mes dents s'entrechoquèrent. Je devins furieux, et par un effort soudain, plutôt irréfléchi que calculé, je saisis le féroce directeur par les jambes, je le renversai en arrière, et il tomba lourdement sur la tête. Les professeurs accoururent à son secours, mais les élèves ne firent pas un geste ; ils ricanaient entre eux, attendant avec anxiété le résultat de ma brusque revanche. Peu désireux d'être saisi par le sous-maître déjà bâtonné, qui, entre la peur que je lui inspirais et ses devoirs envers son chef, demeurait irrésolu, je m'élançai hors de la classe.

J'avais pris depuis longtemps la détermination de quitter le collège ; l'invincible effroi que m'inspirait mon père avait toujours mis un sérieux obstacle à ce projet. Mais en me promenant dans la cour du pensionnat, je résolus de ne jamais y remettre les pieds et de m'évader le soir même. Depuis deux ans que duraient mes souffrances, elles avaient tellement accablé ma patience, qu'il était impossible de songer à la mettre plus longtemps à l'épreuve. J'étais désespéré, et par conséquent sans espoir de résignation et sans peur de personne.

Vers la nuit tombante, je reçus l'ordre par un domestique de rentrer dans la maison ; l'impossibilité d'un départ subit me contraignait forcément à l'obéissance, et, après quelques minutes d'hésitation, je le suivis sans réplique.

Un des professeurs m'enferma sans mot dire dans une chambre élevée de la maison, et, à l'heure du souper, on me donna un morceau de pain. C'était un pauvre repas, mais celui que nous faisions ordinairement n'était pas meilleur.

Le lendemain, je ne vis que la servante ; elle m'apporta encore la maigre pitance du régime des prisonniers.

Le soir de ce même jour, on me laissa, sans doute par inadvertance, un bout de chandelle pour me coucher.

Une idée affreuse me vint à l'esprit ; mais elle ne fut point dictée par un désir de vengeance : ce fut plutôt l'espoir de conquérir ma liberté.

Je pris cette chandelle, et j'enflammai les rideaux de mon lit : le feu se propagea rapidement, et sans même avoir la pensée de m'enfuir, je regardais les progrès avec un plaisir joyeux et enfantin.

Après avoir consumé les rideaux, le feu gagna le lit, la boiserie, les meubles, et la chambre devint le centre d'un violent incendie.

Je commençais à suffoquer de chaleur et d'étourdissement, car une épaisse fumée obscurcissait par intervalles la brillante clarté des flammes. Le domestique vint reprendre sa chandelle ; à son entrée, le vent s'engouffra par la porte et augmenta rapidement l'intensité du feu.

— Georges, criai-je au domestique, dont la peur avait paralysé les mouvements, vous m'avez dit que, malgré le froid, je me passerais de feu ; eh bien, j'en ai allumé un moi-même.

Le valet me prit sans doute pour un démon, car il s'enfuit en jetant des rugissements d'épouvante et d'alarme. On accourut ; l'incendie fut rapidement éteint, mais il avait entièrement dévoré les meubles. Je fus transporté dans un autre appartement, et un homme resta toute la nuit pour me surveiller. Cette précaution me rendit extrêmement fier, et doubla, à mes yeux, la terrible crainte que j'inspirais. Cependant, lorsque j'entendais appeler mon action sacrilège, blasphème, frénésie, j'en restais un peu surpris, car je n'en comprenais pas le sens. On me laissa entièrement seul pendant toute la journée, et, à mon grand étonnement, je ne vis point mon révérend professeur ; sans doute, il se ressentait encore de sa chute sur la tête. Mes maîtres défendirent expressément aux élèves de pénétrer jusqu'à moi, et cette recommandation se montra encore plus sévère à l'égard de mon frère, auquel on assura que j'étais un être maudit, et que mon contact serait sa perdition.

Le lendemain de cette mémorable journée, je fus reconduit sous bonne garde au domicile paternel. Fort heureusement pour mes épaules, mon père était absent, car une fortune imprévue et considérable venait de lui être léguée.

A son retour au logis, il feignit d'ignorer la cause de mon renvoi du collège : soit parce que son humeur morose s'était adoucie dans son enchantement d'hériter, soit par mesure politique ; toujours est-il qu'il ne me parla nullement de mon aventure.

Un jour, en sortant de table, il dit à ma mère :

— Je crois, madame, que vous avez un peu d'influence sur l'indomptable caractère de votre fils. Donnez-lui vos soins, je vous prie, car je suis fermement résolu à ne jamais m'occuper de lui. S'il veut se conduire raisonnablement, gardez-le ici, sinon il faut songer à lui trouver un autre domicile.

J'avais à cette époque à peu près onze ans.

Après une assez vive discussion sur le prix fabuleux qu'avaient coûté mes deux années de collège, mon père finit par conclure qu'il avait eu bien tort de sacrifier tant d'argent, parce qu'il eût été tout aussi bien de m'envoyer à l'école de la paroisse, à laquelle il était obligé de contribuer. Et pour connaître le bénéfice que cet onéreux déboursé de pension avait pu rapporter en savoir, il se tourna vers moi et me dit brusquement :

— Eh bien ! monsieur, qu'avez-vous appris ?

— Appris ? répondis-je en hésitant, car je craignais les suites de sa question.

— Est-ce la manière de répondre à votre père, lourdaud ? Parlez plus fort, et dites *monsieur*. Me prenez-vous pour un laquais ? continua-t-il en élevant sa voix jusqu'à un rugissement.

Cette expression furibonde chassa de ma tête le peu de science que le maître m'avait enseignée avec des coups et des punitions abominables.

— Qu'avez-vous appris, canaille ? redit mon père, que savez-vous, imbécile ?

— Pas grand'chose, monsieur.

— Parlez-vous latin ?

— Latin ? monsieur, je ne sais pas le latin.

— Vous ne savez pas le latin, idiot ? comment, vous ne le savez pas ? mais je croyais que vos professeurs ne vous enseignaient que cela.

— Autre chose encore, monsieur, le calcul.

— Eh bien ! quels progrès avez-vous faits en arithmétique ?

— Je n'ai pas appris l'arithmétique, monsieur, mais le calcul et l'écriture.

Mon père avait l'air encore plus stupéfait que grave. Cependant, malgré l'étrangeté de ma réponse, il continua son interrogatoire.

— Pouvez-vous faire la règle de trois, sot que vous êtes ?

— La règle de trois, monsieur ?

— Connaissez-vous la soustraction, nigaud ? répondez-moi : ôtez cinq de quinze, combien reste-t-il ?

— Cinq et quinze monsieur ; et, comptant sur mes doigts, en oubliant le pouce, je dis : cela fait... dix-neuf.

— Comment, sot incorrigible, s'écria furieusement mon père, comment ! Voyons, reprit-il avec un calme contraint, savez-vous votre table de multiplication ?

— Quelle table, monsieur ?

Mon père se tourna vers sa femme et lui dit :

— Votre fils est complètement idiot, madame ; il est fort possible qu'il ne sache seulement pas son nom ; écrivez votre nom, imbécile.

— Ecrire, monsieur : je ne puis pas écrire avec cette plume, car ce n'est pas la mienne.

— Alors, épelez votre nom, ignorant, sauvage !

— Epeler, monsieur ?

J'étais si étourdi, si confondu, que je déplaçai les voyelles.

Mon père se leva, exaspéré de colère; il renversa la table, et se meurtrit les jambes en essayant de me donner un coup de pied.

Mais j'évitai cette récompense de mon savoir en me précipitant hors de l'appartement.

V

Malgré son augmentation de fortune, mon père n'augmenta pas ses dépenses. Bien au contraire, il établit un système d'économie plus sévère encore que celui qui régissait sa maison à l'époque de ses désastres. Il éprouvait plus de bonheur dans la sourde accumulation de ses richesses qu'il n'en avait jamais ressenti dans le cours de son existence, dont la jeunesse avait été pourtant si joyeusement occupée. L'unique symptôme de vivacité d'esprit et d'imagination que montra encore mon père, au milieu des soucis abrutissants de l'avarice, était dans l'élévation fabuleuse de ses châteaux en Espagne ; mais, heureusement pour lui, ses chimères étaient posées sur un piédestal plus solide que celles de la généralité des visionnaires. Les lingots, l'argent monnayé, les terres, les maisons, enfin tout ce qui a une valeur positive et réelle, étaient les objets de ses rêves, l'unique espoir de son ambition.

A ce travail de tête se joignit bientôt le travail plus sérieux de l'arithméticien. Mon père fit l'acquisition d'un petit livre tout rempli de règles de calcul, et sur lequel il chiffra, à un sterling près, la valeur relative de toutes les fortunes dont il pouvait espérer une parcelle. En écrivant sur les marges de ce précieux volume, son inséparable compagnon, le nom de ses parents, de ceux de la famille de sa femme, il y joignit leur âge, leur filiation, l'état moral, physique et financier de leur position ; et quand il se fut rendu un compte exact de la valeur de chacun, en faisant la part des maladies, des accidents, de la goutte, il décida qu'on entretiendrait avec les riches une correspondance suivie et amicale, mais que les pauvres seraient entièrement expulsés du cercle des relations familières.

Comme mon père ne se trouvait jamais dans la dure nécessité d'emprunter de l'argent, il éprouvait une horreur profonde pour ceux qui avaient ce triste besoin, et cette horreur doubla son antipathie pour la générosité, car il lui était difficile de débourser sans tristesse même la valeur d'un penny. Si, par le hasard de ses relations, mon père se rencontrait avec des gens dont il fût présumable ou prouvé que la position était précaire, il se lançait alors dans de graves discours sur la cherté des vivres, sur ses obligations personnelles, sur la prévoyance de l'avenir. Toute cette phraséologie était entremêlée de proverbes, de citations faisant preuves, du récit fabuleux des plus fabuleuses tromperies. En ajoutant à cela le témoignage de son dédain pour les pauvres et de son horreur pour l'aventureuse condescendance de prêteur, il épouvantait les plus hardis, et on renonçait promptement à tenter une inutile démarche ; car le vol, les tortures de la faim ou le suicide étaient préférables à l'insolent refus de mon père, dont la fortune et l'avarice avaient fermé le cœur.

Nous ne nous sommes jamais mis à table sans un discours en trois points sur l'économie. Ce discours produisait l'effet ordinaire des remontrances et des sermons sur ma nature toujours en révolte. Je prenais l'ordre, la parcimonie, la prévoyance en dégoût, me jurant en mon âme d'être toujours généreux, prodigue et dépensier.

L'excessive mesquinerie de nos repas, en me faisant souffrir la faim, m'indiqua la ruse et le vol comme les remèdes à opposer aux tiraillements de mon estomac. Je m'emparai donc sans scrupule des fruits, du vin, des confitures, pour lesquelles j'avais un goût particulier, et j'arrivai à satisfaire, non sans quelques soufflets, lorsque j'étais pris la tête dans un bol de crème, mon appétit toujours en éveil.

Un jour cependant je jouai tout à fait de malheur, car les élans contradictoires de ma générosité, sans cesse en lutte avec l'avarice de mon père, m'attirèrent une scène semblable à celles dans lesquelles mon maître, M. Sayers, jouait le premier rôle, celui du plus fort. Mon action parut si monstrueuse à mon père, qu'il maudit la destinée de lui avoir donné un fils si infâme, et afin que mon exemple ne nuisît plus à mes frères et ne les ruinât pas entièrement, il résolut de se débarrasser de moi.

Le crime odieux que j'avais commis, crime que mon père n'a jamais ni oublié ni pardonné, était celui d'avoir pris dans le buffet un pâté de pigeons, et d'avoir donné le pâté et le plat à une pauvre vieille femme qui se mourait de faim. Après son succulent dîner, la trop consciencieuse vieille rapporta le contenant vide du contenu, et cette démarche fit ma perte.

Je maudis de tout mon cœur l'honnêteté de la pauvresse, et, depuis cette époque, il m'est impossible de supporter les vieilles femmes.

Appelée devant mon père, la mendiante écouta silencieusement ses cris, ses reproches, ses menaces de la faire enfermer dans une maison de correction ; puis, lorsque mon père se fut épuisé devant cette statue, qui paraissait sourde et muette, il la chassa, et me fit avancer près de lui.

— Vous êtes plus qu'un voleur, me dit-il d'une voix de stentor, vous êtes un criminel endurci, un monstre !

Et il accompagna ces paroles de soufflets et de coups de pied.

Je me tins ferme, aussi ferme que je m'étais tenu autrefois devant les fureurs de M. Sayers. J'avais tellement appris à souffrir, que les coups effleuraient à peine ma peau, épaissie et durcie par de nombreuses cicatrices.

Lorsque les pieds et les mains de mon père furent fatigués de cet exercice, il me dit furieusement :

— Hors d'ici, vagabond, hors d'ici !

Mais je ne bougeai pas, et je soutins d'un œil froid et intrépide le sanglant regard de ses yeux injectés de sang.

De peur qu'on ne s'imagine que j'étais réellement un mauvais sujet et que cet excès de sévérité était urgent pour corriger mes défauts, je dirai que mes frères et mes sœurs ont été gouvernés avec la même barre de fer. La seule différence qui existât entre nous était qu'ils se soumettaient avec patience à ces durs traitements, tandis que rien, ni coups ni sermons, n'avait d'influence sur moi, et que mon insubordination exaspérait mon père. Mais pour montrer entièrement la férocité de son cœur, un seul trait suffira.

Quelques années après l'histoire du pâté de pigeons, mon père résidait à Londres. Il avait toujours eu l'habitude d'accaparer pour lui seul une chambre de la maison dans laquelle il serrait soigneusement les choses qu'il aimait, comme les vins rares, les conserves étrangères, les cordiaux. Ce *sanctum sanctorum* était une chambre du rez-de-chaussée ayant un abat-jour au-dessus de la fenêtre. Une après-midi, les enfants de nos voisins s'amusaient à jouer, quand tout à coup ils eurent la maladresse d'envoyer leur balle sur le toit plombé de la maison mystérieuse. Deux de mes sœurs, âgées de quatorze à seize ans, mais en apparence déjà de grandes et belles jeunes filles, coururent à la fenêtre du salon pour essayer d'attraper la balle. La plus jeune glissa sur le toit et fut précipitée, au travers de l'abat-jour, sur les bouteilles et les pots qui étaient placés sur une table au-dessous. La pauvre enfant fut horriblement blessée : ses mains, ses jambes et sa figure étaient toutes meurtries, et elle a longtemps conservé les traces de cette effrayante chute.

Au cri d'alarme de ma sœur aînée, ma mère courut à la porte de la chambre, essayant de l'ouvrir avec toutes les clefs de la maison, mais n'osant en forcer la serrure. Pendant ces infructueux efforts, la pauvre enfant pleurait en demandant du secours. Si j'avais été là, j'aurais enfoncé la porte, malgré la défense expresse qu'avait faite mon père de ne jamais pénétrer dans la chambre bleue. Enfin, ma pauvre sœur attendit l'arrivée de mon père, qui était à la chambre des communes, dans laquelle il siégeait. Quel admirable législateur ! A sa rentrée, ma mère l'informa de l'accident survenu, en mettant toute la faute

sur la maladroite exigence des voisins; mais, sans écouter ses tremblantes explications, mon père se dirigea à grands pas vers sa chambre.

Au bruit sonore de cette rapide approche, l'innocente coupable réprima ses sanglots; et lorsqu'elle parut devant son juge, pâle, effrayée, la figure pleine de larmes rougies par le sang de ses blessures, elle reçut un soufflet et fut chassée de l'appartement.

Lorsque mon père se trouva seul, il transvasa en soupirant le vin qui restait encore dans les bouteilles cassées.

VI

Ma famille manifesta le désir de m'envoyer à l'université d'Oxford, car un de mes oncles avait à sa disposition plusieurs bénéfices, et mon père eût été désolé d'en perdre les avantages; mais, soit dans la crainte d'être obligé d'entrer en lutte avec l'insubordination de mon caractère, soit dans le désir de connaître sérieusement mes goûts, ma famille usa d'un meilleur procédé que celui par lequel elle m'avait conduit chez M. Sayers. Mon père daigna me consulter sur l'urgence de ce prochain départ; mieux encore, il voulut bien en préciser le lieu et me présenter l'image de ma future position sous l'aspect le plus séduisant.

Malheureusement pour la réalisation des espérances de mon père, je réfutai ses arguments à l'aide d'une parole si ferme et avec des manières si éloignées de toute concession, qu'il comprit enfin que je ne serais jamais guidé dans ma conduite ni par l'égoïsme ni par l'intérêt personnel.

A ma grande joie, je fus quelques jours après conduit à Portsmouth et embarqué comme passager sur un vaisseau de ligne nommé le *Superbe*, qui allait rejoindre à Trafalgar l'escadre de Nelson.

Le *Superbe* était commandé par le capitaine Keates. De Portsmouth, nous mîmes à la voile pour Plymouth, afin de prendre à bord l'amiral Duckworth; mais un ordre de l'amiral contraignit le vaisseau à stationner trois jours dans la rade, et ces trois jours furent employés par les officiers à maugréer tous bas contre un ordre qui retardait la satisfaction de leur vif désir d'être joints à l'escadre, et par les matelots à transporter sur le bâtiment des moutons et des pommes de terre de Cornwal, destinés à la table de l'amiral.

Ce maudit délai jeta tout l'équipage dans le désespoir, car nous rencontrâmes la flotte de Nelson deux jours après sa victoire immortelle.

J'étais bien jeune à cette époque mémorable de ma vie, et cependant je fus vivement impressionné par la scène qu'amena l'approche du schooner *le Pickle*, qui portait les premières dépêches de la bataille de Trafalgar et le récit circonstancié de la mort du héros. Le commandant du schooner brûlait d'une si ardente impatience pour être le premier à porter la grande nouvelle en Angleterre, que nos signaux furent vainement aperçus; il n'arrêta pas sa course, et nous nous trouvâmes dans l'obligation de nous détourner de notre route pendant plusieurs heures pour lui donner la chasse, afin de le contraindre à venir sur notre vaisseau.

Le capitaine Keates reçut le commandant sur le pont, et, lorsque d'une voix tremblante il lui demanda des nouvelles de l'escadre, je me trouvais à côté de lui. Un profond silence régnait partout; les officiers se tenaient immobiles, pâles et frémissants, à quelques pas de leur chef, qui marchait sur le pont tantôt avec une précipitation fiévreuse, tantôt avec un calme d'écrasant désespoir.

Bataille, Nelson, vaisseaux, étaient les seules paroles intelligibles que pouvaient recueillir les oreilles avides de ces jeunes officiers, bouillants d'impatience et d'ardeur. Le capitaine trépignait, le sang avait jailli à sa figure, et sa voix haletante saccadait les interrogations.

L'amiral Duckworth, retiré dans sa cabine, attendait le résultat des ordres qu'il avait donnés d'arrêter le schooner. Son humeur irritable et violente s'était justement exaspérée du refus d'obéissance qu'avait opposé le commandant à son pressant appel; dès qu'il fut instruit de l'arrivée du schooner, il fit demander le capitaine. Mais Keates n'entendit ni l'ordre ni même la voix qui le transmettait, car il s'appuyait chancelant contre une batterie; et, frappé au cœur, il méconnut pour la première fois la voix de son chef.

— Maudite destinée! murmurait sourdement le capitaine, déplorable délai qui nous enlève la gloire d'avoir participé à la plus magnifique bataille, au plus illustre combat de l'histoire navale!

Un nouvel ordre de l'amiral, qui bouillait de rage et d'impatience, interrompit le sombre monologue du capitaine.

Je suivis Keates dans la cabine du chef, et je m'arrêtai derrière lui sur le seuil de la porte violemment ouverte par l'amiral.

— Une grande bataille vient d'avoir lieu à Trafalgar, dit le capitaine d'une voix basse et entrecoupée par l'émotion, les flottes combinées de la France et de l'Espagne sont entièrement détruites, et Nelson a rendu le dernier soupir.

Après un court silence, le capitaine ajouta d'un ton plein d'amertume:

— Si nous n'avions pas perdu trois jours à Plymouth, nous serions au nombre des vainqueurs... Le commandant du schooner vous supplie, monsieur, de ne pas le retenir, de ne pas détruire ses espérances comme vous avez détruit les nôtres...

L'amiral pâlit; mais, sachant qu'il méritait les reproches, il ne fit aucune observation et monta sur le tillac pour interroger le commandant du schooner, qui ne répondit aux questions de Duckworth que par des monosyllabes.

Irrité contre lui-même et contre son entourage, l'amiral renvoya le messager et fit déployer toutes les voiles, afin de réparer par la marche d'une double vitesse les heures qu'il venait de perdre.

Pendant l'exécution de cette manœuvre, l'amiral se promena seul au milieu des officiers, qui gardaient tous un profond silence, et dont les physionomies exprimaient la tristesse et le mécontentement.

Placé au centre de cette désolation, j'en subis l'atteinte, et sans me rendre un compte bien exact du motif de mon chagrin, je m'affligeai avec tout l'équipage

Le lendemain matin, nous rencontrâmes quelques vaisseaux de la flotte victorieuse; notre amiral communiqua avec eux, et reçut des dépêches du général Collingwood, qui mettait aux ordres du *Superbe* six vaisseaux de ligne, pour l'aider dans la poursuite des débris de la flotte vaincue. Au nombre de ces vaisseaux se trouvait celui sur lequel je devais prendre une place d'élève: j'y fus donc transbordé.

Il n'est pas nécessaire de dépeindre les misères de l'existence d'aspirant de marine, je les trouvai moindres que celles que j'avais supportées à la pension Sayers, et préférables aux bastonnades de mon père. Du reste, je dois dire en toute franchise que je fus traité par mes supérieurs et même par mes camarades avec une rare bonté, et que cet entourage d'extérieure affection me fit trouver heureux un temps de dure servitude.

L'inutilité de nos poursuites contre les flottes alliées nous obligea à voguer vers Portsmouth, et la traversée fut très orageuse; les vaisseaux étaient la plupart démâtés, et le nôtre avait subi des atteintes plus graves; car, fracassé par les boulets ennemis, le pont supérieur était presque incendié. Ce galant vaisseau, qui peu de jours auparavant faisait voltiger ses voiles jusque dans les nuages, tandis qu'il s'avançait fièrement sur les flottes réunies, que l'on nommait avec ostentation les invincibles, était maintenant — quoique son victorieux drapeau flottât encore dans les airs — entraîné çà et là à la miséricorde du vent et des flots. Enfin, après des travaux et des dangers inouïs, et au milieu des acclamations de triomphe de tous les navires auprès desquels nous passions, nous arrivâmes en sûreté à Spithead.

Quelle scène de joie, quel accueil enthousiaste, quel attendrissement universel célébrèrent notre débarquement! Du vaisseau au rivage il y avait un pont de bateaux, et chacun s'efforçait d'arriver jusqu'à nous. Des personnes mourantes d'angoisse et d'inquiétude demandaient d'une voix tremblante et passionnée un père, un frère, un fils chéri, un mari adoré. Ces appels étaient suivis ou par un cri de joie délirante, ou par les sanglots déchirants d'un pauvre infortuné qui retournait seul au rivage.

Après les transports de félicitations qui réunirent les amis aux amis, les parents aux parents, vint se faire entendre la voix nasillarde des usuriers juifs, qui offraient aux matelots, d'une main crochue, des poignées d'or en échange de leur part de butin. Aux juifs succédèrent les enfants, les femmes et les parents des matelots; toute une population, tout un peuple qui ne poussait qu'un cri de bonheur; enfin, avec les provisions fraîches, une nuée de femmes de mauvaise vie envahit le vaisseau comme les sauterelles d'Égypte.

Ces femmes arrivèrent en une si prodigieuse quantité, que de huit mille qui demeuraient à cette époque à Portsmouth et à Gaspart, il n'en resta pas plus d'une douzaine dans les deux villes. En peu de temps elles eurent achevé ce que les flottes ennemies avaient menacé de faire, c'est-à-dire de prendre possession de l'escadre de Trafalgar.

Je me rappelle que le lendemain, pendant qu'on déchargeait le vaisseau, ces effrontées pécheresses enlevèrent les

trois canons de 32, et je pense qu'il y en avait bien trois ou quatre cents qui viraient le cabestan.

Aussitôt notre débarquement opéré, le capitaine Morris écrivit à mon père pour lui demander ce qu'il fallait faire de moi, puisque son vaisseau, hors de service, était obligé de rester en rade

Mon père répondit que, bien déterminé à ne pas me recevoir dans sa maison, il priait le capitaine de m'envoyer de suite dans l'école de navigation du docteur Burney

Je fus épouvanté à l'annonce de cette nouvelle; je pensais en avoir fini avec les pensions; car, pour moi, elles ressemblaient toutes à celle du collège Sayers. Je pressentis donc une vie de pénitences imméritées et d'impitoyables tortures.

Le capitaine Morris, qui souffrait d'une cruelle blessure, fut obligé de quitter le vaisseau, et il me plaça, avec deux autres enfants de mon âge, sous la surveillance d'un contremaître qui nous amena avec lui à Gaspard. Ce marin avait reçu l'ordre du capitaine de nous conduire dans la maison du docteur Burney.

VII

Le vieux Noé et sa famille hétérogène, en mettant le pied *in terra firma*, ne ressentirent point, bien certainement, un plaisir plus vif que celui qui nous remplit le cœur lorsque nous quittâmes le vaisseau. Le visage du contremaître, qu'une longue habitude d'obéissance et à la fois d'autorité avait rendu impassible et grave comme une figurine de bois, venait de s'épanouir et ressemblait à celui d'un joyeux bouffon.

Il regardait autour de lui avec autant de majesté que s'il eût été conquérant et possesseur de l'île entière. Comme le vieux brave traitait de trahison et de blasphème l'expression pensive ou morose d'un débarqué, il se tourna brusquement vers moi, et me dit d'une voix grave :

— Holà! mon garçon, qu'avez-vous? Votre physionomie est aussi renfrognée que si nous étions en un jour de dimanche, et que la cloche sonnât pour annoncer l'heure des prières. Vous ne me prenez pas sans doute pour cet idiot de curé que nous avions à bord?

Le contremaître avait deviné juste, en pressentant qu'une idée attristante absorbait ma joie. C'était le souvenir des ordres donnés par mon père et que le marin devait exécuter.

— N'allez jamais à l'église sur terre, mon fils, reprit vivement le contremaître; sur mer on ne peut pas toujours en éviter l'obligation; mais là, les prières se comprennent, il y a quelque chose à demander à Dieu : le beau temps et de riches butins; mais à terre, garçon, il n'y a rien du tout à souhaiter. Allons, mes enfants, marchez la tête haute et cherchons la taverne de *la Couronne et l'Ancre*; elle doit être quelque part dans ces latitudes, si elle n'a pas échappé à son amarrage.

Ces paroles du contremaître me firent bondir de joie.

— Un répit! m'écriai-je en mon âme; il a oublié la pension et nous allons à la taverne!

Je doublai le pas, marchant de l'allure impatiente et décidée d'un cheval sans frein, quand j'aperçus (car je dévorais les enseignes du regard) une brillante couronne suspendue au-dessus de l'auvent d'une porte; je la montrai à notre gardien, qui nous y entraîna rapidement.

Au moment de franchir le seuil de l'entrée, le marin s'arrêta, et, passant la main sur son front, il nous dit d'un air effaré :

— Arrière, mes garçons, arrière, voyons! Voyons, le capitaine m'a dit de... de vous conduire à... au... où diable est-ce? Dites donc, garçons, où faut-il que vous alliez?

— Aller? répétâmes-nous d'un commun accord et de l'air le plus surpris.

— Certainement, le capitaine m'a ordonné de vous conduire quelque part; c'est très drôle que vous ne le sachiez pas, et plus drôle encore qu'il me soit impossible de le rappeler à ma satanée mémoire. Bon, j'y suis... au docteur; quelqu'un de Gaspard, enfin... Oui, oui, j'ai entendu parler du bonhomme; je me souviens que dans le temps mon père voulait me faire nager dans son sillage; mais j'étais rusé comme un jeune marsouin, et je n'ai point voulu entrer dans sa maudite frégate. Pour vous, garçons, c'est différent, il faut obéir; j'en suis responsable. Voyons, je suis libre, loin du drapeau, et je puis agir à ma guise : eh bien, mes petits hommes, que pensez-vous? qu'allez-vous dire? Vous sentez-vous entraînés par le courant sur le sable de l'école? Diable! vous regardez autour de vous comme si vous aviez envie de prendre le large et d'échapper à ma surveillance (nous songions en effet à nous évader). Allons, allons, enfants, suivez-moi; nous parlerons raison le verre en main; j'ai trois jours de bombances à faire, et il suffit à ma conscience de voir vos noms inscrits sur les registres du docteur un quart d'heure avant de me présenter devant le capitaine. Alerte, mes gaillards; filez votre nœud vers la taverne.

Un garçon s'empressa de nous faire entrer dans une chambre, et pendant qu'il arrangeait le feu en attendant des ordres, notre commodore criait de toute sa force :

— Eh! là-bas, vous autres, vous faites pas mal de poussière comme ça avec votre fourneau d'enfer, et si vous ne vous dépêchez pas de nous apporter du grog afin de nettoyer notre gorge, je verrai si une application de tapes sur votre poupe ne vous fera pas agir avec plus de vitesse. — Arrêtez, continua-t-il en rappelant le garçon qui se hâtait de courir pour chercher la consommation demandée. — Enfants, et il se tourna vers nous, ne sentez-vous pas le vent entrer dans votre tillac? Quelle heure est-il, garçon?

— Monsieur, il est dix heures.

— Fort bien, apportez-nous quelque chose à manger.

— Que désirez-vous, monsieur; nous avons du bœuf et du jambon froids?

— Je ne désire ni l'un ni l'autre, gronda le contremaître; voulez-vous donc nous donner le scorbut, affreux coquin?

— Nous avons aussi des côtelettes et des biftecks.

— C'est cela, apportez-en et faites mouvoir vos jambes un peu plus vite que cela, imbécile que vous êtes... Attendez... serait-il possible d'avoir des poulets?

— Oui, monsieur, oui, nous en avons un superbe dans le garde-manger, répondit le garçon ahuri, et se tenant prudemment à distance du maître d'équipage.

— Un poulet! stupide animal; je vous dis de faire rôtir tout le poulailler et de vous dépêcher, encore; car s'ils ne sont pas sur la table dans cinq minutes, dites à la mère... je ne sais pas son nom... à l'hôtesse, que je l'embrocherai elle-même. Eh bien! pourquoi ne bougez-vous pas? Mais allons donc, butor! Arrêtez... Comment!... Mais où diable est donc le grog que j'ai demandé il y a une heure?

— Mais, monsieur... balbutia le garçon, de plus en plus effrayé.

— Taisez-vous, bélître, dit le marin en lançant au travers de la chambre son chapeau orné de dentelles d'or; taisez-vous et filez sous le vent, ou sinon...

Le garçon, à qui cette manière claire et précise de commander donnait des ailes, se baissa sous la table, et se levant avec l'élasticité d'un diable de tabatière, il s'élança vers la cuisine et disparut comme l'éclair sous les yeux du vieux loup de mer.

Celui-ci, à qui cette rapidité exagérée dans l'exécution de ses ordres était loin de déplaire, jeta sur nous un regard de triomphante satisfaction; puis, élevant la main droite jusqu'à la hauteur de sa bouche, il en retira, avec une délicatesse suprême, une chique qui y était toujours emprisonnée et qui faisait croire aux étrangers que le vieux marin avait sous une de ses joues un incurable abcès. Après avoir, par une seconde manœuvre, transporté de la main droite au creux de la main gauche ce morceau de tabac, à qui il ne donnait de répit qu'aux heures solennelles des repas, notre homme saisit son verre avec la ferme assurance d'un homme habitué à cet exercice, et en avala d'un trait le contenu.

— Diable! dit-il en faisant claquer bruyamment sa langue contre le palais, voilà un petit brandy que j'aime bien mieux dans ma gorge qu'une corde alentour d'elle, et je ne serais pas fâché, avant d'approfondir les côtelettes et les biftecks qu'on doit nous apporter, de renouveler connaissance avec lui... Je vais donc lui dire encore un mot.

Et le contremaître versa encore dans son verre une rasade de cognac, pour laquelle il mit pour la forme un passe-poil d'eau claire.

Ce grog fulminant étant avalé, les yeux de notre mentor brillèrent et s'humectèrent d'une larme de satisfaction, puis, s'affermissant sur sa chaise et fixant un regard assuré sur la table, que le garçon, revenu de sa frayeur, avait abondamment garnie de viandes, il brandit sa fourchette et nous donna le signal du branle-bas, en s'écriant :

— Adieu va! mes enfants, sus à l'ennemi!

L'ennemi, je veux dire les côtelettes et les biftecks, ne tint pas longtemps devant nos appétits aiguisés par une longue traversée, et, après une courte résistance, la table fut couverte des débris de notre victoire et de plusieurs bouteilles et flacons morts. Ces malheureux, qui avaient perdu l'esprit dans la bataille, furent dédaigneusement jetés sur le carreau par notre général en chef, qui, ainsi que nous, avait oublié et le vaisseau et la pension.

D'un pas légèrement festonné, nous arrivâmes à Gaspart. Là, notre pilote nous promena de boutique en boutique, et dans chacune d'elles il faisait une emplette, en nous engageant à l'imiter. Comme il nous avait avertis

qu'il prenait à son compte personnel tout le montant des dépenses, et que nous savions que notre commanditaire n'aimait pas à être désobéi, nous nous donnâmes bien garde de le contrarier, et nous sortîmes des magasins où il nous avait menés chargés de butin.

Durant tout le cours de cette *bordée* ou plutôt de cette invasion à Gaspart, le vieux marin, qui avait le vin très hospitalier, invitait tous les camarades qui se trouvaient sur son passage et toutes les figures qui lui plaisaient — et il était facile de lui plaire dans ces moments-là — à dîner à la taverne de *la Couronne et l'Ancre* à deux heures précises.

Ce n'était pas seulement aux hommes que le prodigue amphitryon s'adressait. Non moins tendre que généreux, à toutes les jeunes et jolies femmes qu'il rencontrait également de sa connaissance, — et Dieu sait si le nombre en était grand, — il tenait ce discours flatteur :

— Mes toutes belles, virez de bord, mettez le cap sur votre domicile, balayez les ponts, mettez un peu d'ordre dans votre cabine, gréez-vous le plus coquettement possible, et venez me rejoindre au théâtre. Surtout, mes petits amours, ne manquez pas de remplir vos petites bouteilles de poche, afin d'avoir beaucoup de grog dans la cambuse ; je serai exact au poste.

Ces invitations terminées, le contremaître, qui était prévoyant et systématique dans les arrangements de sa fête, alla au théâtre, pour lequel il prit trois loges, et rentra enfin à *la Couronne et l'Ancre*, en se plaignant de son *travail à sec*, c'est-à-dire d'avoir travaillé sans boire.

Les nombreuses connaissances de notre joyeux commodore commencèrent bientôt à arriver. Les salutations extravagantes, rudes et folles le ballottèrent des mains de l'une dans les bras de l'autre. Ce fut une orgie de paroles qui précéda l'orgie d'action. On servit la table, et les viandes disparurent comme par miracle ; les bouteilles vides volèrent çà et là, accompagnées des plats et des assiettes. Au dessert, l'eau-de-vie, la limonade spiritueuse et le rhum firent le tour de la table. On chanta, on porta des toasts, on fit des plaisanteries jusqu'au moment où notre méthodique amphitryon, se levant de table, nous dit avec gravité :

— Vous, là-bas, dans ce coin au bout de la table, jeunes chiens de mer, arrêtez votre jargon, ou je vous porte à l'instant dans les bras du docteur, vous comprenez... Maintenant, mes braves, ceci s'adresse à tous, que pensez-vous de l'offre d'une petite promenade? Il est l'heure du spectacle, et vous devez savoir que, pour aller aux églises et aux théâtres, il faut être de sang-froid ; là, par respect pour les curés ; ici, par amour pour les dames. Il n'est point admis dans les belles manières de s'enivrer avant le coucher du soleil, et je ne le permettrai pas. Ainsi, avancez à l'ordre ; je n'ai plus qu'un toast à porter, et après cette dernière salve je hisse mon pavillon.

Le contremaître fut bruyamment interrompu par les cris des convives.

— Silence ! gronda-t-il d'une voix de tonnerre.

Tout le monde se tut, excepté les verres et les bouteilles, qui tremblèrent et rendirent un son cristallin.

Quand le calme fut un peu rétabli, le marin ajouta :

— Remplissez vos verres, messieurs, mais faites-le sans bruit, car nous allons porter un toast très solennel. Je m'aperçois avec peine de la négligence que ce rustaud de garçon apporte à remplir ses devoirs envers nous ; les bouteilles sont à moitié vides ; eh bien ! je vous ordonne d'empoigner chacun une bouteille, de la désenfiler complètement et de lui casser la tête.

Cet ordre reçu avec acclamation, satisfaisait fort peu le garçon de service, qui se hasarda à murmurer quelques remontrances.

— Marins ! cria notre chef, soutenez votre capitaine. Qu'est-ce à dire, drôle, tu te révoltes?... Sors d'ici... Ah ! tu ne veux pas vider le pont, eh bien ! mes braves, écoutez ceci : un, deux, et quand je dirai trois, souvenez-vous que la tête de ce requin est une cible.

Le domestique, effaré, se précipita hors de la chambre, contre les portes de laquelle les bouteilles allèrent se briser.

Après avoir bu avec une gravité chancelante à la santé du grand Nelson, nous fîmes irruption dans la ville, tâchant, tant bien que mal, de marcher ensemble dans la direction du théâtre. Cette orgie fut ma première leçon d'ivresse, et j'étais tellement ébloui par les liqueurs que j'en respirais partout, et que l'air me semblait imprégné d'alcool.

Je ne me rappelle absolument rien de la pièce que je vis représenter au théâtre ; il me souvient seulement que l'auditoire était composé de matelots et de leurs joyeuses compagnes.

Si le son de la grande cloche de Saint-Paul avait remplacé la musique aiguë qui remplissait les entr'actes, il n'eût pas été perceptible.

A minuit, un souper fabuleux nous réunit encore à la taverne, et à deux heures nous roulions, ivres de joie et de vin, dans les rues de la ville, attaquant les gardes de nuit, les employés du chantier de la marine royale et quelques soldats que le hasard nous fit rencontrer.

Malgré la prodigieuse quantité de liqueurs que le contremaître avait absorbée, sa tête était aussi saine et aussi calme que la bonde de bois d'un tonneau de rhum. Quant à moi, je marchais en trébuchant ; les maisons se livraient devant mes yeux atones à des danses macabres, et pour un pas que je faisais en avant, j'en faisais deux en arrière : mais le contremaître veillait sur la faiblesse des traîneurs jusqu'à ce qu'il nous eût tous conduits au quartier général, ainsi qu'il appelait notre auberge. Là, il nous remit tous les trois dans les mains d'une vieille haridelle à la figure rouge comme un boulet en feu, en lui disant d'un ton emphatique d'avoir pour nos petites personnes les attentions les plus grandes.

La vieille femme répondit qu'elle nous traiterait avec des égards d'hôtesse et une affection de mère.

Ce soin accompli, le fastueux amphitryon donna l'ordre de préparer dans sa chambre un lit et une bassinoire, d'ajouter à cela un hareng salé, du pain et un bol de punch, puis il nous souhaita une bonne nuit, et sortit de la taverne pour aller en ville.

Notre prévenante et soumise hôtesse nous fit promptement préparer des lits, nous donna à chacun un verre de grog très fort, et nous fit observer prudemment qu'il était fort tard. Sur ces paroles, elle me conduisit dans ma chambre, me coiffa d'un de ses bonnets en me disant que j'étais un très joli garçon, et ajouta encore, après m'avoir embrassé :

— Maintenant, sois sage, et n'oublie pas de dire ta prière avant de t'endormir.

Je m'éveillai au point du jour ; des rêves affreux avaient tourmenté mon sommeil, et si j'avais connu ce fantôme qu'on appelle le cauchemar, je me serais imaginé que ce hideux visiteur s'était glissé dans les rideaux de mon lit. J'étais encore étourdi des libations de la journée, et ma mémoire cherchait à rassembler les souvenirs confus des scènes de la veille. L'entrée de la servante dans ma chambre dissipa entièrement les nuages qui enveloppaient mon esprit.

Après avoir pris un bain et m'être habillé, je descendis au parloir, dans lequel se trouvait le contremaître ; j'y entrai, les yeux timides, la démarche honteuse, craignant des reproches, sans songer que c'était dans le seul but de me distraire que mon gardien s'était fait l'instrument de ma faute.

Le contremaître était assis comme un empereur ou comme un prince abyssinien, dans un large fauteuil que la corpulence de sa royale personne remplissait en entier ; il emprisonnait le feu entre ses jambes posées en arcs-boutants. Sur une table posée près de lui se prélassaient des tasses sans soucoupes, des théières sans manches, un morceau de beurre salé enveloppé dans du papier brun, une rôtie de pain à moitié mangée et des débris de hareng. Tous ces restes témoignaient de la sobriété du bon marin, lorsqu'il n'avait pas de convives pour lui tenir tête.

A la fin de deux jours de fêtes aussi bruyantes que celles que j'ai racontées, le contremaître nous conduisit, mes camarades et moi, au collège du docteur Burney ; mais, avant de se séparer de nous, il nous glissa à chacun deux guinées dans la main, nous engagea à être sages, en nous recommandant le silence sur l'emploi de nos jours de liberté.

Nous l'embrassâmes en pleurant, et il avait disparu que nous le cherchions encore et du cœur et des yeux.

VIII

Je passai un temps très court dans la maison du docteur Burney, car je n'y étais entré qu'avec la condition expresse qu'au premier départ d'un vaisseau je serais immédiatement embarqué.

Parmi les élèves du docteur, il s'en trouvait quelques-uns qui avaient déjà vu la mer ; je me liai de préférence avec ceux-là, et l'un d'eux me joua un mauvais tour, qui s'est gravé dans ma mémoire, comme le seul souvenir de ces quelques mois de collège.

Le capitaine Morris m'avait donné une lettre pour mon père. Un jour j'obtins la permission de sortir, afin de la mettre à la poste, et je fus accompagné par Joseph, le camarade rusé dont je n'ai pas même oublié le nom.

— Pour qui est cette lettre? me demanda-t-il lorsque nous fûmes hors de la maison ; montrez-moi l'adresse, je vous prie.

Et prenant la lettre de mes mains, sans attendre mon refus ou mon consentement, il la sentit lourde et s'écria :

— L'enveloppe renferme quelque chose de plus précieux qu'un chiffon de papier.

Je lui dis alors que le capitaine Morris m'avait fortement recommandé de faire parvenir cette lettre à mon père, et cela dans le plus bref délai.

— Ah ! ah ! par Jupiter, je comprends : cette lettre renferme un trésor, et c'est bien certainement le reste des billets de banque que votre père avait donnés au capitaine pour satisfaire aux nécessités de votre entretien. J'espère que vous ne serez pas assez niais pour commettre la folie de l'envoyer.

— Mais si, répondis-je en essayant de lui prendre la lettre.

— Mon Dieu, que vous êtes stupide ! Cet argent vous appartient, puisqu'il vous était destiné ; gardez-le, il vous est bien nécessaire, puisque vos deux guinées sont dépensées ; un garçon de votre âge ne doit jamais rester les poches vides.

Joseph ajouta tant de moqueries, tant d'arguments à ces paroles, qu'il parvint à éveiller en moi un sentiment de rancune contre l'avarice de mon père. Je songeai aussi qu'il me serait difficile de rencontrer la nouvelle occasion d'une pareille aubaine, et je ne fis aucune objection pour repousser la déloyauté des conseils de mon camarade.

— Vous avez droit, et un droit incontestable, à la moitié de cette somme, reprit-il ; et comprenant que mon silence était une affirmation, il brisa doucement le cachet de la lettre.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Joseph, regardez, la lettre vient de s'ouvrir. Quel heureux hasard ! Voici vos billets de banque.

La vue de l'argent me grisa la conscience ; je le pris de ses mains et nous déchirâmes la lettre.

Généreusement aidé par Joseph, j'eus bientôt dépensé un trésor que, sur le premier moment, j'avais jugé inépuisable. Ma part, bien moindre que celle de mon compagnon, car il avait fait le partage, fut presque absorbée par l'achat d'un fusil, d'une boîte de poudre et d'un paquet de balles.

Le lendemain, le docteur Burney nous permit de sortir pour faire la chasse aux oiseaux.

Joseph me laissa tirer le premier coup, et comme nous étions convenus de mettre en commun la jouissance du fusil en nous en servant tour à tour, je le lui donnai aussitôt.

Mais après s'en être injustement servi, et à différentes reprises, il refusa de me le rendre.

Irrité de cet égoïsme, je lui dis qu'en bonne conscience il devait avouer que l'arme était à moi seul, et que ma complaisance méritait un meilleur remercîment.

— Ah ! le fusil est à toi ! s'écria-t-il en tournant le canon vers ma figure ; mais il rabaissa l'arme, et d'un geste furieux m'appliqua un soufflet.

Je pâlis de colère et nous marchâmes en silence : Joseph fatigué de ne rien tuer ou de ne pouvoir rien tuer, ce qui est absolument la même chose, moi exaspéré d'indignation.

Vers le milieu de l'après-dîner, mon despotique compagnon eut faim, et m'ordonna de dépenser mon dernier écu à l'achat de quelques rafraîchissements dans une ferme dont nous longions les murs.

Je ne pouvais ni refuser ni hésiter à obéir ; Joseph avait le fusil, il était donc mon maître.

A la fin de notre repas, l'insolence du coquin devint tout à fait impérieuse, car il me contraignit à placer mon chapeau à vingt pas de lui, afin d'avoir un but pour exercer son adresse.

— Puisque tu m'as obéi, dit-il d'un air de condescendance, je te permettrai tout à l'heure de viser ton chapeau ; mais si je mets dedans plus de balles que toi, tu me donneras le reste de ton écu.

J'acceptai cet arrangement d'un air si joyeux et si satisfait, que Joseph me prit sans doute pour un imbécile.

Il tira maladroitement et me donna le fusil en ayant l'espoir d'une heureuse revanche à sa seconde tentative.

En saisissant l'arme, je me jetai à quelques pas de Joseph ; je visai froidement, non pas mon chapeau, mais celui qui était sur sa tête, en lui disant :

— Chapeau pour chapeau !

Je tirai la détente.

Mon mouvement fut si rapide et si imprévu, que le jeune garçon ne trouva la force de crier qu'à l'instant où je m'aperçus que le fusil était sans amorce.

— Ne tire pas ! hurla-t-il d'une voix perçante, tu me brûlerais la cervelle.

— C'est mon intention, répondis-je d'un ton glacial, et je rechargeai l'arme.

Le coquin s'enfuit en courant, et il essayait de franchir un mur, lorsque, rapidement arrivé jusqu'à lui, je fis feu...

Joseph tomba.

Mais, lorsque je vis la victime de ma colère étendue par terre, sans mouvement et le visage décoloré, le transport de rage qui m'avait égaré se changea en une indicible épouvante. Je jetai mon arme avec horreur et je me précipitai vers mon camarade.

— Tu m'as tué, dit Joseph d'une voix faible.

L'examen de la blessure me rassura sur les suites de mon emportement, car ce n'était qu'une légère égratignure dans un endroit où l'insolent aurait dû recevoir des coups de pied.

La peur paralysait tellement l'intelligence de ce lâche, qu'il balbutiait d'une voix éperdue :

— Ne me fais aucun mal... je vais mourir... tâchons de rentrer au collège... Ce soir je n'existerai plus.

La première chose que fit Joseph à notre retour, et cela en violant sa promesse de garder le silence, fut de courir — car il avait retrouvé l'usage de ses jambes — tout raconter au docteur.

Sans approfondir la cause de ce qu'il appela ma rage, M. Burney se saisit de mon arme et m'enferma dans une chambre.

En me rendant ma liberté quelques jours après, le docteur m'annonça qu'une lettre de mon père lui donnait l'ordre de me conduire à bord d'une frégate, et mon départ eut lieu le lendemain.

Le capitaine de ce bâtiment connaissait ma famille ; c'était un Ecossais à la figure hideuse, au caractère sournois et flagorneur, et qui n'avait atteint ce grade qu'à force de bassesses, de cajoleries envers ses chefs et de servilité à l'égard de tous. Le premier lieutenant de ce mauvais drôle était né à Guernesey. D'une nature aussi vile que celle du capitaine, il avait de plus des manières communes, un esprit méchant, envieux, et cette dernière qualité lui faisait prendre en haine, et cela indistinctement, jalousement, sans cause excusable, toutes les personnes qui lui étaient supérieures, ce qui étendait son aversion sur l'univers entier.

Malgré la bonne intelligence qui régnait entre les élèves et moi, je ne pus m'habituer au régime de cette nouvelle existence, dans laquelle je ne trouvais ni la grandeur ni l'indépendance dont la vie maritime s'était parée à mes yeux. De l'ennui j'arrivai promptement à la résolution de rompre toutes les entraves qui me retenaient sous une volonté plus puissante que la mienne, et j'y songeai avec une impatiente ardeur.

Le capitaine, qui avait entre ses mains une autorité sans bornes, pouvait à son choix faire du vaisseau un paradis ou un enfer, et il préférait certainement le baptiser de ce dernier titre, car il usait de son pouvoir avec un rigorisme qui était à la fois injuste et cruel.

Les intraitables défauts de mon caractère, entier et dans sa résistance et dans l'expression de cette résistance, me rendaient incapable de soumission. Ne pouvant ni me plier devant des caprices ni m'abaisser à de vaines, à de fausses flatteries, je parvins à me faire détester cordialement de mes chefs. Dès lors les jours s'écoulèrent pour moi ou dans l'émancipation d'une révolte constante, mais sans résultat heureux, ou dans l'isolement des cachots ; puis, en secouant avec une impuissante vigueur les chaînes de cet esclavage, je déplorais la perte des illusions qui m'avaient fait entrevoir des batailles sans nombre, de victorieux combats dans l'armée navale. J'avais souri autrefois, d'un air incrédule, aux histoires d'un vieux matelot qui m'assurait avoir déjà vécu cinquante ans sur mer sans connaître encore la portée d'un boulet de canon, et je voyais avec effroi qu'il pouvait avoir raison.

La bataille de Trafalgar semblait être le dernier exploit guerrier de la marine, et la passion du vieux Duckworth pour les moutons et les pommes de terre de Cornwall m'avait fermé le livre de gloire dans lequel j'aurais pu lire, sur d'émouvantes pages, à quel prix et comment la renommée s'acquiert.

Ce regret amena le désenchantement dans mon âme, et le mépris que m'inspirait la conduite abjecte et sans dignité des jeunes officiers du bord changea ce désenchantement en profond dégoût.

Je n'aurais jamais pu réussir, même avec la volonté la plus tenace, à courber ma nature sauvage sous le droit d'une autorité injuste ou d'un titre, comme le faisaient mes compagnons. Et il m'est encore difficile de comprendre comment des fils de bonne maison, dont l'intelligence a été développée par l'étude, peuvent descendre à cet abandon complet de leur individualité. Ces jeunes gens n'ont là ni idée à eux ni caractère propre ; ce sont des brebis toujours prêtes à se laisser tondre.

Le réglement qui discipline les rapports entre les élèves et les chefs est formé de façon que la tyrannie soit entière et sans contrôle d'un côté, et la soumission absurde et complète de l'autre. On doit avoir sans cesse son chapeau à la main, ne jamais exprimer, même par un signe le plus simple, le moins sensible, un mécontentement. Si une que-

relle s'élève, si le droit est du côté du plus faible, n'importe, vous avez mal agi, vos supérieurs ont raison ; car, de même que l'infaillible royauté, ils ne peuvent avoir tort. Cette suprématie est peut-être nécessaire au maintien de la discipline, soit ; mais, en admettant l'utilité de sa rigoureuse exigence, on ne peut s'empêcher de la considérer comme arbitraire et souverainement despotique.

Cette appréciation de la loi est faite sans espoir d'en corriger les abus ; mais ces abus ont toujours violemment froissé les hommes qui s'en trouvaient les victimes, et leur ont inspiré le désir d'y apporter des remèdes à l'heure du pouvoir. Malheureusement la nature humaine a tant de faiblesses, d'irrésolutions dans la pensée, d'égoïsme dans l'action, que, l'instant venu où une parole juste et ferme pourrait changer le déplorable état des choses, l'améliorer, ils oublient leurs projets de réforme, ou, pour mieux dire, ils ne les considèrent plus sous leur véritable jour.

Les changements, appelés de tant de vœux à une époque où ils leur eussent été personnellement utiles, ne sont, quand ils n'aident pas à leur bien-être, que des innovations dangereuses, des impossibilités, un abandon du droit.

Ils expriment alors leurs nouvelles croyances à l'aide de phrases spécieuses, telles que celles-ci :

« Il faut faire comme les autres. — Les choses sont bien ainsi. La tentative de les améliorer serait présomptueuse. »

Toutes ces défaites cachent maladroitement leur désir de tyrannie, désir souvent immodéré dans le cœur de ceux qui ont le plus crié à l'injuste en étant le moins maltraités.

Ils continuent donc à suivre le même chemin, à perpétuer le même système, car ils ne vivent que pour eux et agissent, sinon honnêtement, du moins avec prudence.

Bacon a dit de la fourmi : « C'est une sage créature pour elle-même, mais un fléau pour un jardin. » On oppose généralement d'infranchissables obstacles à ceux qui essayent de faire accepter des changements dans les habitudes invétérées par un long usage, parce que ces changements sont regardés comme une insulte à la mémoire ou à l'expérience des hommes qui ne les ont pas conçus, parce que c'est dire aux uns qu'ils ont été des sots, aux autres qu'ils le sont encore.

De tout temps et dans tous les siècles, les réformateurs, n'importe quel a été leur motif ou leur but, ont souffert le martyre, et la multitude a toujours montré une sauvage exaltation en assistant à leur supplice. Faites entrer la lumière dans un nid de jeunes hiboux, ils crieront contre l'injure que vous leur faites. Eh bien ! les hommes médiocres sont de jeunes hiboux : quand vous voulez leur présenter des idées vivaces, fortes et brillantes, ils les dénigrent en les déclarant absurdes, fausses et dangereuses. Chaque abus qu'on tente de réformer est le patrimoine de ceux qui ont plus d'influence que les réformateurs, un bien défendu et insaisissable.

IX

Mon esprit se préoccupait donc exclusivement de la recherche des moyens à employer pour rompre les contrats d'un apprentissage qui me faisait souffrir autant au moral qu'au physique. J'avais dans ma force et dans mon courage une foi si complète et si aveugle qu'il me parut possible de hasarder, au premier débarquement, une désertion. Cette désertion, me disais-je, en me rendant ma liberté, me mettra à même de choisir le genre de vie qui convient à mes goûts. Sans vouloir cependant renoncer tout à fait à suivre la carrière maritime, je voulais arriver à conquérir plus d'indépendance et surtout plus de considération pour le rang que m'assignait mon titre de gentilhomme. Ces espérances illusoires avaient été puisées dans la lecture des romans et des histoires du vieux temps, qui racontaient les aventures de jeunes héros partis pour les Indes pauvres et nus, et qui avaient rapporté dans leur patrie les trésors d'un nabab.

La réelle misère de ma situation présente glissait parfois de sombres nuages au milieu de ces rêves d'or, et je songeais avec peine qu'étant sans amis, sans argent, sans expérience, j'aurais d'effroyables obstacles à surmonter pour conquérir même la médiocre fortune à laquelle j'aspirais dans mes jours de réel découragement. L'impitoyable abandon de mon père, le silence sans doute imposé à mes sœurs, la privation éternelle de la vue de ma mère, étaient, à mes heures de réflexion, de cruels supplices. Mais à quoi bon sonder les mystères de l'âme, à quoi bon ! Je m'impose la tâche de raconter l'histoire de ma vie, et je ne dois qu'effleurer d'une plume légère la surface de ses affreuses douleurs.

J'aimais passionnément la lecture, et j'avais su me procurer une grande quantité de livres, seul charme de mes heures de prison ou de loisir.

Ces livres, qui étaient les uns de vieilles tragédies, les autres des récits de voyages, m'enseignèrent un peu d'histoire et beaucoup de géographie.

J'avais appris de mémoire et d'un bout à l'autre la narration du voyage du capitaine Bligh dans les îles de la mer du Sud ; la révolte de ses hommes m'impressionna vivement, mais son récit partial ne m'illusionna pas sur ses propres mérites. Je détestais sa tyrannie, et l'impétueux Christian fut mon héros. J'enviais la destinée de ce jeune homme, en désirant que la mienne eût les mêmes hasards, car je brûlais du désir d'imiter sa conduite, si courageusement rebelle à des ordres cruels.

Ce livre m'instruisit, m'exalta et laissa dans mon cœur une impression qui a eu la plus grande influence sur les actions de ma vie.

Le secrétaire du capitaine s'aperçut un jour que je possédais beaucoup de livres, et que, n'ayant pas de place pour les serrer convenablement, je m'en trouvais quelquefois embarrassé. Pensant que ces volumes seraient un ornement pour sa cabine, il me proposa de construire une espèce de bibliothèque et de les y enfermer.

— Vous pourrez, me dit-il, disposer de ma chambre pour lire tant que vous le voudrez ; moi, je n'ouvre jamais un livre.

J'acceptai joyeusement cette offre, que j'eus la niaiserie de juger comme une complaisance de bon camarade.

Quelques jours après, ayant une heure à perdre, je descendis chercher un livre.

Comme je sortais de la chambre en emportant le volume, il me dit d'un ton grossier :

— Lisez ici ; je ne veux pas qu'un seul de ces ouvrages sorte de ma cabine.

— Ils ne sont donc pas à moi ? lui demandai-je avec calme.

— Non, me répondit sèchement le secrétaire.

— Comment, monsieur ! auriez-vous l'intention de m'en disputer la jouissance hors de votre chambre, et la possession si je voulais les reprendre ?

— Voyons, voyons, pas d'insolence, s'il vous plaît.

— Donnez-moi mes livres ; je ne veux pas les laisser un instant de plus ici, et je comprends l'indélicatesse de votre conduite.

— Je vous défends d'y toucher.

— Ah ! c'est comme cela ! m'écriai-je en m'élançant vers la planche sur laquelle ils étaient posés.

Ce déloyal garçon me frappa : je lui rendis le coup.

L'adversaire inattendu avec lequel j'allais entrer en lutte était un gros homme de trente ans et plus ; moi, j'avais une quinzaine d'années, mais ma taille souple, mince, élancée, me donnait l'extérieur d'un jeune homme de dix-huit ans.

Très étonné de mon audace, le secrétaire resta un instant silencieux.

Quelques élèves étaient descendus, attirés par le bruit de la dispute, et, immobiles auprès de la porte ouverte, ils en attendaient le dénoûment.

Lorsque j'eus rendu avec usure le soufflet de l'insolent secrétaire, j'entendis ces paroles :

— Très bien ! très bien, camarade !

L'approbation des élèves irrita le sot et méprisable griffonneur. Il rougit, et, me saisissant par le cou, il cria d'un ton féroce :

— Jeune vagabond, je vous dompterai.

Appuyé contre les parois de la cabine, sans la possibilité de pouvoir faire un mouvement, je subis, dans la contrainte d'une indicible rage, des coups de règle et des soufflets. Enfin un instant d'inattention échappée à mon bourreau dégagea mes mains emprisonnées par la pression de son bras de fer, et je me défendis autant que mes forces purent me le permettre.

Les élèves m'encourageaient par de bonnes paroles, mais leur lâcheté craintive, cette lâcheté qui leur galvanisait le cœur les empêcha de me porter secours.

La tête me tourna ; le sang jaillissait à flots de mon nez et de ma bouche ; j'étais physiquement vaincu, mais mon courage ne faiblit pas, car je défiai le misérable d'une voix insolente et ferme.

Cette bravade augmenta sa fureur.

— Hors d'ici ! hurla-t-il d'une voix terrible ; hors d'ici, ou je vous extermine !

— Non. Je ne sortirai pas de votre cabine, je veux mes livres.

Le secrétaire redoubla la fureur de ses coups, et je compris que j'allais perdre connaissance, car tous les objets tourbillonnaient devant mes yeux. J'étais au désespoir de me sentir battre par un lâche, par une brute que je méprisais de toute mon âme, et dont les paroles insultantes et l'air vainqueur me torturaient plus encore que les mauvais traitements.

ans à peine, la taille fine et élancée, la figure rose et blanche, de grands yeux bleus doux et tendres, et une couronne de cheveux blonds si luxuriants, que le méchant bonnet de toile bise qui couvrait sa tête ne pouvait parvenir à les emprisonner, si bien qu'ils débordaient à flots de tous côtés.

Quoique le costume de la belle suppliante fût des plus humbles, étant fait de simple toile, le seigneur Jean remarqua tout cela, et, comme il ne haïssait pas les jolis minois, il répondit par un sourire à l'éloquence du regard de la charmante paysanne.

Mais, comme il la regardait sans lui répondre, et que, pendant ce temps-là, les coups allaient toujours, elle ajouta d'une voix et avec un geste plus suppliants encore :

— Grâce, au nom du ciel, monseigneur ! Dites à vos gens de laisser aller ce pauvre homme, dont les cris me fendent le cœur.

— Mille charretées de diables verts ! répondit le louvetier ; tu t'intéresses bien à ce drôle, ma belle enfant ! Est-ce donc ton frère ?

— Non, monseigneur.

— Ton cousin ?

— Non, monseigneur.

— Ton amoureux ?

— Mon amoureux ! Monseigneur veut rire.

— Pourquoi pas ? Dans ce cas, ma belle fille, je t'avoue que j'envierais son sort.

L'enfant baissa les yeux.

— Je ne le connais pas, monseigneur, et je le vois aujourd'hui pour la première fois.

— Sans compter qu'elle le voit à l'envers, hasarda Engoulevent, qui crut que c'était le moment de placer une mauvaise plaisanterie.

— Silence, là-bas ! dit durement le baron.

Puis, revenant à la jeune fille avec son sourire :

— Vraiment ! dit le baron. Eh bien, s'il n'est ni ton parent ni ton amoureux, je veux voir jusqu'où tu pousseras l'amour de ton prochain : un marché, la jolie fille !

— Lequel, monseigneur ?

— La grâce de ce maraud contre un baiser.

— Oh ! de grand cœur ! s'écria la jeune fille. Racheter pour un baiser la vie d'un homme ! je suis sûre que M. le curé lui-même dirait que ce n'est point pécher.

Et, sans attendre que le seigneur Jean se baissât pour prendre lui-même ce qu'il sollicitait, elle jeta son sabot loin d'elle, appuya son pied mignon sur l'extrémité de la botte du louvetier, prit en main la crinière du cheval, fit un effort, et, s'élevant à la hauteur du visage du rude veneur, elle présenta d'elle-même à ses lèvres ses joues rondes, fraîches et veloutées comme le duvet de la pêche au mois d'août.

Le seigneur Jean était convenu d'un baiser, mais il en prit deux ; puis, fidèle observateur de la foi jurée, il fit signe à Marcotte de suspendre l'exécution.

Marcotte comptait scrupuleusement les coups : le douzième était en l'air lorsqu'il reçut l'ordre de s'arrêter.

Il ne jugea point à propos de le retenir ; peut-être même pensa-t-il qu'il serait convenable de lui donner la valeur de deux horions ordinaires, afin de faire bonne mesure et de donner le treizième ; toujours est-il que celui-là sillonna plus rudement encore que les autres les épaules de Thibault.

Il est vrai qu'on le détacha immédiatement après.

Pendant ce temps, le baron Jean causait avec la jeune fille.

— Comment te nomme-t-on, ma mignonne ?

— Georgine Agnelet, monseigneur, du nom de ma mère ; mais les gens du pays se contentent de m'appeler Agnelette.

— Diable ! voici un mauvais nom, mon enfant, dit le baron.

— Pourquoi cela, monseigneur ? demanda la jeune fille.

— Parce qu'il te promet au loup, la belle. Et de quel pays es-tu, Agnelette ?

— Je suis de Préciamont, monseigneur.

— Et tu viens ainsi seule en forêt, mon enfant ? C'est bien hardi pour une agnelette.

— Il le faut bien, monseigneur. Nous avons trois chèvres qui nous nourrissent, ma mère et moi.

— Alors tu viens à l'herbe pour les chèvres ?

— Oui, monseigneur.

— Et tu n'as pas peur ainsi, toute seule, jeune et jolie comme tu es ?

— Quelquefois, monseigneur, je ne puis m'empêcher de trembler.

— Et pourquoi trembles-tu ?

— Dame ! monseigneur, on raconte aux soirées d'hiver tant d'histoires de loups-garous, que, lorsque je me vois perdue au milieu des arbres, lorsque je n'entends plus que le vent de l'ouest qui fait craquer leurs branches, il me court une espèce de frisson le long du corps, et je sens mes cheveux qui se roidissent. Lorsque j'entends le bruit de votre trompe ou les cris de vos chiens, je suis tout de suite rassurée.

Cette réponse plut énormément au baron Jean, qui reprit, en caressant complaisamment sa barbe :

— Il est vrai que nous leur faisons une assez rude guerre, à messieurs les loups ; mais, par la mort-Dieu, ma belle, il est un moyen de t'épargner désormais ces inquiétudes.

— Lequel, monseigneur ?

— Viens-t'en à l'avenir au château de Vez ; jamais loup, garou ou non garou, n'en a franchi le fossé ni la poterne, autrement que pendu par une hart à une perche de coudrier.

Agnelette secoua la tête.

— Non, tu ne veux pas ? Et pourquoi refuses-tu ?

— Parce que je trouverais là pis que le loup.

La réponse provoqua chez le baron Jean un joyeux éclat de rire, et toute la bande des veneurs, voyant rire le maître, fit chorus avec lui.

En effet, la vue d'Agnelette avait rendu au seigneur de Vez toute sa bonne humeur, et peut-être serait-il resté un assez long temps à rire et à causer avec elle, si Marcotte, qui avait sonné la retraite manquée et accouplé les chiens, n'eût respectueusement rappelé à monseigneur qu'il lui restait un assez long trajet à faire pour regagner le château. Le seigneur Jean fit du doigt à la jeune fille un signe affectueusement menaçant et s'éloigna suivi de ses gens.

Agnelette demeura seule avec Thibault.

Nous avons dit ce qu'Agnelette avait fait pour Thibault, et combien Agnelette était jolie.

Eh bien, cependant, la première pensée de Thibault, en se trouvant seul avec la jeune fille, ne fut point pour celle qui venait de le sauver ; sa première pensée fut pour la haine et la vengeance.

Comme on le voit, depuis le matin, Thibault marchait rondement dans la voie du mal.

— Ah ! si le diable cette fois m'exauce, seigneur maudit ! s'écria-t-il en montrant le poing à tout le cortège qui venait de disparaître ; si le diable m'exauce, je te rendrai avec usure tout ce que tu m'as fait souffrir aujourd'hui, va !

— Ah ! que c'est mal, ce que vous faites là ! dit Agnelette en s'approchant de Thibault. Le baron Jean est un bon seigneur, fort humain avec le pauvre monde, et toujours courtois avec les femmes.

— Bon ! vous allez voir que je lui devrai de la reconnaissance pour les coups qu'il m'a baillés.

— Allons, tout franc, compère ! dit en riant la fillette : avouez que ces coups-là vous ne les aviez pas volés.

— Ah ! ah ! fit Thibault, il paraît que le baiser du seigneur Jean vous a tout affolée, la belle Agnelette ?

— Je n'eusse jamais pensé que, ce baiser-là, ce serait vous qui me le reprocheriez, monsieur Thibault ; mais ce que j'ai dit, je le soutiens : le seigneur Jean était dans son droit.

— En me faisant rouer de coups ?

— Dame ! pourquoi chassez-vous sur les terres des grands seigneurs ?

— Est-ce que le gibier n'est pas à tout le monde, aussi bien aux paysans qu'aux grands seigneurs ?

— Non ; car le gibier se tient dans leurs bois, se nourrit de leur herbe, et vous n'avez pas le droit de lancer votre épieu sur un daim de monseigneur le duc d'Orléans.

— Qui donc vous a dit que j'eusse lancé mon épieu sur son daim ? répondit Thibault en s'avançant sur Agnelette d'un air presque menaçant.

— Qui me l'a dit ? Mes yeux, qui, je vous en préviens, monsieur Thibault, ne sont pas des menteurs. Oui, je vous ai vu lancer votre épieu, là, lorsque vous étiez caché derrière ce hêtre.

L'assurance avec laquelle la jeune fille opposait la vérité à son mensonge fit incontinent tomber la colère de Thibault.

— Eh bien, après tout, dit-il, quand une fois, par hasard, un pauvre diable ferait bonne chère avec le superflu d'un grand seigneur ! Êtes-vous aussi de l'avis des juges, mademoiselle Agnelette, qui disent que l'on doit pendre un homme pour un malheureux lapin ? Voyons, pensez-vous que le bon Dieu avait créé ce daim plutôt pour le baron Jean que pour moi ?

— Le bon Dieu, monsieur Thibault, nous a dit de ne pas convoiter le bien d'autrui ; suivez la loi du bon Dieu, et vous ne vous en trouverez pas plus mal !

— Ah çà ! vous me connaissez donc, la belle Agnelette, que vous m'appelez comme ça tout couramment par mon nom ?

— Mais oui ; je me rappelle vous avoir vu un jour à la fête de Boursonnes ; on vous appelait le beau danseur, et l'on faisait cercle autour de vous.

Ce compliment acheva de désarmer Thibault.

— Oui, oui, dit-il ; moi aussi, à présent, je me rappelle vous avoir vue. Eh bien, mais, à cette fête de Boursonnes, nous avons dansé ensemble ; seulement, vous étiez moins grande qu'à cette heure : voilà pourquoi je ne vous reconnaissais pas ; mais je vous reconnais maintenant. Oui, vous aviez une robe rose et un joli petit corsage blanc ; nous

avons dansé dans la laiterie. J'ai voulu vous embrasser ; mais vous n'avez pas voulu, disant que l'on n'embrassait que son vis-à-vis et non sa danseuse.

— Ah ! vous avez bonne mémoire, monsieur Thibault !

— Savez-vous, Agnelette, que cette année, car il y a un an de cela, vous avez profité pour embellir en même temps que pour grandir ? Ah ! vous vous y entendez, vous, pour faire deux choses à la fois !

La jeune fille rougit et baissa les yeux.

Sa rougeur et son embarras ajoutèrent au charme de sa physionomie.

Thibault se prit à la considérer plus attentivement que jamais.

— Avez-vous un amoureux, Agnelette ? demanda-t-il à la belle fille d'une voix qui n'était point exempte d'une certaine émotion.

— Non, monsieur Thibault, dit-elle, je n'en ai point et ne peux ni ne veux en avoir.

— Et pourquoi cela ? L'amour est-il donc si mauvais garçon, qu'il vous fasse peur ?

— Non ; mais ce n'est point un amoureux qu'il me faut, à moi.

— Que vous faut-il donc ?

— Un mari.

Thibault fit un mouvement qu'Agnelette ne vit pas ou fit semblant de ne pas voir.

— Oui, répéta-t-elle, un mari. Grand'mère est vieille et infirme, et un amoureux me distrairait des soins que je lui donne ; au contraire, un mari, si je trouve un brave garçon qui veuille bien m'épouser, un mari m'aidera à la soulager dans son grand âge, et il partagera la tâche que le bon Dieu m'a donnée d'adoucir ses derniers jours.

— Mais, dit Thibault, ce mari vous laissera-t-il aimer votre grand'mère plus que vous ne l'aimerez lui-même, et ne sera-t-il pas jaloux de la tendresse que vous témoignerez à la vieille femme ?

— Oh ! reprit Agnelette avec un adorable sourire, il n'y a point de danger à cela ; je m'arrangerai pour lui faire la part si large, qu'il ne sera pas tenté de se plaindre ; plus il sera doux et patient pour la bonne femme, plus je me dévouerai à lui, plus je travaillerai pour que notre petit ménage ne manque de rien. Vous me voyez chétive et frêle, et vous vous méfiez de ma force ; mais je suis brave et courageuse à l'ouvrage, allez ! Quand le cœur a dit son mot, nuit et jour on peut travailler sans fatigue ensuite. Je l'aimerai tant celui qui aimera grand'mère ! Oh ! je vous en réponds, elle, mon mari et moi, nous serons bien heureux tous les trois.

— Tu veux dire que vous serez bien pauvres tous trois, Agnelette !

— Allons ! les amours et les amitiés des riches valent-elles une obole de plus que celles des pauvres ? Lorsque j'ai bien câliné grand'mère, monsieur Thibault, qu'elle me prend sur ses genoux, m'enlace dans ses pauvres bras tremblants, que sa bonne vieille figure s'appuie sur la mienne ; lorsque je me sens les joues humides des larmes d'attendrissement qui coulent de ses yeux, je me mets à pleurer aussi, et ces larmes-là, monsieur Thibault, elles sont si faciles et si douces, que jamais dame ou demoiselle, fût-elle reine ou fille de roi, n'a eu, j'en suis sûre, de joie plus vive dans ses plus heureux jours ; eh bien certainement nous sommes cependant, ma grand'mère et moi, les deux créatures les plus dénuées qu'il y ait à la ronde.

Thibault écoutait tout cela sans répondre, restant rêveur, de cette rêverie particulière aux ambitieux.

Et cependant, au milieu de ses rêves d'ambition, il avait des moments d'affaissement et de dégoût.

Lui qui avait si souvent passé des heures entières à regarder les belles et nobles dames de la cour de monseigneur le duc d'Orléans monter et descendre les escaliers du perron ; lui qui avait si souvent passé des nuits entières à regarder les fenêtres ogivales du donjon de Vez, resplendissant dans la nuit de la lumière des festins, il se demandait si ce qu'il avait si souvent ambitionné, une noble dame et une riche demeure, vaudrait un toit de paille avec cette douce et belle enfant qu'on appelait Agnelette.

Il est vrai que cette brave petite femme était si gentille, que tous les comtes et tous les barons du pays la lui eussent bien certainement enviée à leur tour.

— Eh bien, par exemple, Agnelette, dit Thibault, si un homme comme moi s'offrait pour être votre mari, l'accepteriez-vous ?

Nous avons dit que Thibault était beau garçon, qu'il avait de beaux yeux et de beaux cheveux noirs, que ses voyages du tour de France en avaient fait plus qu'un simple ouvrier. D'ailleurs, on s'attache vite aux gens par le bien qu'on leur a fait, et Agnelette, selon toute probabilité, avait sauvé la vie à Thibault ; car, à la façon dont Marcotte frappait, le patient serait mort avant le trente-sixième coup.

— Oui, dit-elle, s'il était bon pour ma grand'mère !

Thibault lui prit la main.

— Eh bien, Agnelette, dit-il, nous reparlerons de cela, et le plus tôt possible, mon enfant.

— Quand vous voudrez, monsieur Thibault.

— Et vous ferez serment de bien m'aimer si je vous épouse, Agnelette ?

— Est-ce qu'on peut aimer un autre homme que son mari ?

— N'importe, je voudrais bien un tout petit serment, quelque chose comme ceci, par exemple : « Monsieur Thibault, je vous jure de n'aimer jamais que vous. »

— A quoi bon un serment ? La promesse d'une brave fille doit suffire à un brave garçon.

— Et à quand la noce, Agnelette ? dit Thibault en essayant de passer son bras autour de la taille de la jeune fille.

Mais Agnelette se dégagea doucement.

— Venez voir ma grand'mère, dit-elle ; c'est à elle d'en décider ; pour ce soir, contentez-vous de m'aider à charger mon faix de bruyère ; car il se fait tard, et j'ai près d'une lieue à faire pour aller d'ici à Préciamont.

Thibault aida, en effet, la jeune fille à recharger la gerbe ; puis il la reconduisit jusqu'à ce que l'on vît le clocher de son village.

Arrivé là, il pria tant la belle Agnelette, qu'elle lui laissa prendre un baiser à compte sur son bonheur futur

Beaucoup plus émue de ce seul baiser qu'elle ne l'avait été de la double accolade du baron, Agnelette pressa le pas, malgré le fardeau qu'elle portait sur sa tête, et qui semblait bien lourd pour une si frêle et si chétive créature.

Thibault resta quelque temps à suivre des yeux Agnelette s'en allant par les bruyères.

Les jolis bras de la séduisante fille, en soutenant le fardeau dont était chargée sa tête, dégageaient sa taille et semblaient doubler sa flexibilité et sa grâce juvénile.

Sa fine silhouette se découpait d'une adorable façon sur le fond bleu de l'horizon.

Enfin, la jeune fille touchait presque aux premières maisons, lorsque tout à coup elle s'enfonça derrière un pli de terrain et disparut aux regards émerveillés de Thibault.

Celui-ci poussa un soupir et resta un instant abîmé dans ses réflexions.

Ce soupir, ce n'était point la satisfaction de songer que cette bonne et charmante créature pouvait être à lui, qui l'avait tiré de la poitrine de Thibault.

Non ; il avait désiré Agnelette parce qu'Agnelette était jeune et belle, et qu'il était dans la malheureuse nature de Thibault de vouloir tout ce qui était ou pouvait être à autrui.

Il s'était abandonné à ce désir sous l'impression de la naïveté avec laquelle elle lui avait parlé.

Mais l'image d'Agnelette était dans son esprit et non dans son cœur.

Thibault était incapable d'aimer comme il faut aimer, alors que, pauvre soi-même, on aime une pauvre fille sans rien voir, sans rien ambitionner au delà de voir son amour payé d'un amour égal

Non, tout au contraire : au fur et à mesure qu'il s'éloignait d'Agnelette, comme il s'éloignait de son bon génie, il sentait renaître dans son âme les envieuses aspirations qui le tourmentaient si fréquemment.

Il était nuit lorsqu'il rentra chez lui

IV

LE LOUP NOIR

Le premier soin de Thibault fut de souper, car sa fatigue était grande.

La journée avait été accidentée, et il paraît qu'au nombre de ces accidents, il en était quelques-uns qui avaient le privilège de creuser l'estomac.

Ce souper n'était pas aussi savoureux que celui qu'il s'était promis en tuant le daim.

Mais le daim, comme nous l'avons dit, n'avait pas été tué par Thibault, et l'appétit féroce qui le galopait lui faisait trouver le goût du daim à son pain noir.

Ce frugal repas était à peine commencé, lorsque Thibault s'aperçut que sa chèvre — nous croyons avoir dit qu'il avait une chèvre — poussait des bêlements désespérés.

Il pensa qu'elle aussi bramait après son souper, et, prenant dans l'appentis une brassée d'herbes fraîches, il alla les lui porter.

Lorsqu'il ouvrit la petite porte de l'étable, la chèvre en sortit si brusquement, qu'elle faillit renverser son maître.

Puis, sans s'arrêter à la provende que lui apportait Thibault, elle courut à la maison.

Thibault jeta son fardeau et s'en alla chercher l'animal pour le réintégrer dans son domicile. Mais ce fut chose impossible. Il lui fallut employer la force, et encore à la force la pauvre bête opposa-t-elle toute la résistance dont une chèvre est susceptible, se roidissant en arrière, s'arc-boutant sur ses jambes, tandis que le sabotier la tirait par les cornes.

Vaincue dans cette lutte, la chèvre finit par rentrer dans son étable.

Mais, malgré le copieux souper que lui avait laissé Thibault, elle continua de pousser des cris lamentables.

Impatienté et intrigué tout ensemble, le sabotier quitta une seconde fois son repas et ouvrit l'étable avec tant de précaution, que la chèvre ne put s'en échapper.

Puis il se mit à chercher des mains dans tous les coins et recoins ce qui pouvait lui causer tant d'effroi.

Tout à coup ses doigts rencontrèrent la fourrure épaisse et chaude d'un animal étranger.

Thibault n'était pas un poltron, il s'en fallait.

Cependant, il se retira précipitamment.

Il rentra chez lui, prit la lumière, et revint à l'étable.

La lampe faillit lui tomber des mains quand il reconnut, dans l'animal qui avait tant effrayé sa chèvre, le daim du baron Jean ; celui-là même qu'il avait poursuivi, qu'il avait manqué, qu'il avait désiré avoir au nom du diable, ne pouvant l'avoir au nom de Dieu ; celui sur lequel les chiens avaient fait défaut ; celui, enfin, qui lui avait valu de si jolis horions.

Thibault s'approcha doucement de lui, après s'être assuré que la porte était bien fermée.

Le pauvre animal était, ou tellement fatigué, ou si singulièrement apprivoisé, qu'il ne fit pas un mouvement pour fuir, se contentant de regarder Thibault avec ses deux grands yeux de velours noir, rendus plus expressifs encore par la crainte qui l'agitait.

— J'aurai laissé la porte ouverte, murmura le sabotier se parlant à lui-même, et le daim, ne sachant plus où se fourrer, sera venu se réfugier ici.

Mais, en recueillant ses souvenirs, Thibault se rappela parfaitement que, lorsqu'il avait pour la première fois ouvert l'étable, dix minutes auparavant, le verrou de bois qui fermait la porte était si bien poussé, qu'il avait dû se servir d'un caillou pour le faire sortir de la gâche.

D'ailleurs, la chèvre, qui, ainsi qu'on l'a vu, ne paraissait pas tenir à la société du nouveau venu, eût profité pour fuir de l'ouverture de cette porte, si elle eût été ouverte.

Puis, en y regardant de plus près, Thibault s'aperçut que le daim était attaché au râtelier par une corde.

Quoique, nous l'avons déjà dit, le sabotier fût assez brave, une sueur froide commença de perler à grosses gouttes à la racine de ses cheveux, un frisson singulier parcourut tout son corps, et ses dents claquèrent en s'entre-choquant.

Il sortit de son étable, en ferma la porte et s'en alla retrouver sa chèvre, qui avait, pour fuir, profité du moment où le sabotier était venu chercher une lumière, et qui était couchée au coin de l'âtre, en apparence très décidée cette fois à ne plus quitter une place qu'elle paraissait, ce soir-là du moins, préférer de beaucoup à son gîte ordinaire.

Thibault se rappelait parfaitement le vœu impie qu'il avait adressé à Satan, mais, tout en reconnaissant que ce vœu avait été miraculeusement exaucé, il ne pouvait croire à sa diabolique intervention.

Cependant, comme cette protection de l'esprit des ténèbres lui faisait instinctivement peur, il essaya de prier ; mais lorsqu'il voulut porter la main à son front pour faire le signe de la croix, son bras refusa de plier, et, bien que jusqu'alors il l'eût récité tous les jours, il ne put se remettre en mémoire un seul mot de l'*Ave Maria*.

En même temps qu'il tentait ces deux efforts infructueux, il se faisait dans la cervelle du pauvre Thibault un effrayant remue-ménage.

Les mauvaises pensées lui revenaient si abondamment, qu'il lui semblait ouïr leur murmure à son oreille, comme on entend le murmure des flots quand monte la marée, ou le bruit des branches froissées quand le vent d'hiver passe dans les branches dépouillées de leurs feuilles.

— Après tout, murmurait-il, le front pâle et l'œil fixe, que ce daim me vienne de Dieu ou du diable, c'est toujours une bonne aubaine, et bien fou serais-je de secouer mon sarrau lorsque la manne y tombe. Si je crains que cette bique ne soit viande d'enfer, rien ne m'oblige à la manger ; d'ailleurs, je ne la pourrais pas manger tout seul, et ceux que j'inviterais à la manger avec moi me dénonceraient ; mais je puis la conduire toute vivante au couvent des religieuses de Saint-Rémy, dont la dame abbesse me l'achètera bien cher pour divertir ses nonnes ; l'air d'un lieu saint la purifiera, et la poignée de bons écus bénits que je recevrai en payement ne peut mettre mon âme en péril.

Combien de jours ne me faudra-t-il pas suer au travail et virer la tarière pour gagner le quart de ce que je recevrai sans prendre autre peine que de conduire la bête à son nouveau bercail ! Décidément, mieux vaut diable qui vous protège qu'ange du ciel qui vous abandonne. Si messire Satan veut me conduire trop loin, il sera toujours temps de me tirer de ses griffes ; je ne suis pas un enfant, de par Dieu ! ni un agnelet comme Georgine, et je sais marcher devant moi et aller où je veux.

Il oubliait, le malheureux, qui prétendait marcher devant lui et aller où il voulait, que, cinq minutes auparavant, il n'avait pu conduire sa main jusqu'à son front.

Thibault se donna à lui-même tant de raisons si bonnes et si concluantes, qu'il résolut de garder le daim, de quelque part qu'il lui fût venu, et décida même que le prix qu'il en recevrait serait consacré à acheter la robe de noce de sa fiancée

Car, par un étrange retour de mémoire, son souvenir se fixait sur Agnelette.

Il la voyait vêtue d'une longue robe blanche avec une couronne de lis blanc au front et un grand voile.

Il lui semblait que, s'il avait dans sa maison un si gentil auge gardien, le diable, si fort ou si rusé qu'il fût, n'oserait jamais en franchir la porte.

— Bon ! dit-il, c'est encore un moyen : si messire Satan me tourmente par trop, je cours demander Agnelette à sa grand'mère, je l'épouse, et, si je ne me rappelle plus mes prières et ne puis plus faire le signe de la croix, j'aurai une belle petite femme qui ne sera pas engagée avec Satan et qui fera tout cela pour moi.

Et, sur cette espèce de compromis, pour que le daim ne perdît rien de sa valeur et restât digne des saintes dames auxquelles il comptait le vendre, Thibault, à peu près rassuré, alla garnir le râtelier de fourrage et s'assurer que la litière était assez épaisse pour que l'animal pût y reposer moelleusement.

La nuit se passa sans nouvel incident et même sans mauvais rêve.

Le lendemain, le seigneur Jean chassait encore.

Seulement, cette fois, ce n'était point un daim timide qui conduisait les chiens : c'était le loup dont Marcotte avait eu connaissance la veille et qu'il était parvenu à rembucher le matin même.

C'était un vrai loup que celui-là.

Il devait compter de nombreuses années, quoiqu'on l'eût entrevu au lancer, et que l'on se fût aperçu avec étonnement qu'il était tout noir.

Mais, noir ou gris, il était hardi, entreprenant, et promettait rude besogne à l'équipage du baron Jean.

Attaqué près de Vertefeuille, dans le fond Dargent, il avait traversé le champ Meutard, laissé Fleury et Dampleux à sa gauche, traversé la route de la Ferté-Milon, et était allé se faire battre dans les fonds d'Ivors.

Là, renonçant à poursuivre la pointe commencée, il avait fait un hourvari, était rentré dans ses voies et revenu sur ses pas en suivant si exactement le chemin qu'il avait déjà parcouru, que le baron Jean retrouvait, tout en galopant, les empreintes que le sabot de son cheval avait laissées le matin.

Rentré dans le canton de Bourg-Fontaine, le loup l'avait battu dans tous les sens ; puis il avait amené les chasseurs juste à l'endroit où avaient commencé leurs mésaventures de la veille précisément aux environs de la hutte du sabotier.

Thibault, qui, d'après les résolutions que nous avons dites, comptait dans la soirée aller rendre visite à l'Agnelette, s'était mis à la besogne de grand matin.

Vous me demanderez pourquoi, au lieu de se mettre à une besogne qui rapportait si peu à l'ouvrier, de son propre aveu, Thibault n'allait pas conduire son daim aux dames de Saint-Rémy.

Thibault s'en serait bien gardé !

Ce n'était point pendant le jour qu'il pouvait traverser la forêt de Villers-Cotterets avec un daim en laisse.

Qu'eût-il dit au premier garde qui l'eût rencontré ?

Non, Thibault comptait partir un soir de chez lui à la brune, suivre la route de droite, puis la laie de la Sablonnière, puis déboucher par la route du Pendu dans la plaine de Saint-Rémy, à deux cents pas du couvent.

Lorsque Thibault, pour la première fois, entendit les sons du cor et l'aboi des chiens, il se hâta d'amonceler devant la porte de l'étable, où était enfermé son prisonnier, un énorme tas de bruyère sèche, de façon à dissimuler cette porte aux regards des piqueurs et de leur seigneur, si, par hasard, ce jour-là, comme la veille, ils venaient à s'arrêter devant la hutte.

Puis il avait repris sa besogne, et il travaillait avec une ardeur que lui-même ne s'était jamais vue, ne levant pas même les yeux de dessus la paire de sabots qu'il façonnait.

Tout à coup, il lui sembla entendre gratter à la porte de la hutte.

Il s'apprêtait à quitter son appentis pour aller ouvrir, lorsque la porte céda et, au grand étonnement de Thibault,

un énorme loup noir entra dans la chambre, marchant sur ses deux pattes de derrière

Arrivé au milieu de l'appartement, il s'assit à la manière des loups et regarda fixement le sabotier.

Thibault saisit une hache qui se trouvait à sa portée, afin de recevoir dignement l'étrange visiteur, et, pour l'effrayer, il brandit la hache au-dessus de sa tête.

Mais la physionomie du loup prit une singulière expression de raillerie.

Il se mit à rire.

C'était la première fois que Thibault entendait rire un loup.

Il avait entendu dire souvent que les loups aboyaient comme des chiens.

Mais il n'avait jamais entendu dire que les loups riaient comme des hommes.

Et de quel rire encore !

Un homme qui eût ri comme ce loup eût fort effrayé Thibault.

Il laissa retomber son bras déjà levé.

— Par le seigneur au pied fourchu, dit le loup d'une voix pleine et sonore, voilà un gaillard auquel, sur sa demande, j'envoie le plus beau daim des forêts de Son Altesse Royale, et qui, pour ma récompense, veut me fendre la tête d'un coup de hache ; reconnaissance humaine bien digne de hurler avec la reconnaissance des loups.

En entendant une voix pareille à la sienne sortir du corps de l'animal, les genoux de Thibault commencèrent à flageoler, et la hache lui tomba des mains.

— Voyons, continua le loup, soyons raisonnables et causons comme deux bons amis Tu as désiré hier le daim du baron Jean, et je l'ai conduit moi-même dans ton étable ; et de peur qu'il ne t'échappât, je l'ai attaché moi-même au râtelier ; cela vaut mieux qu'un coup de hache, il me semble.

— Sais-je qui vous êtes ? répondit Thibault.

— Ah ! tu ne m'avais pas reconnu ! voilà une raison.

— J'en appelle à vous-même : pouvais-je soupçonner un ami sous cette vilaine peau ?

— Vilaine ! dit le loup en lustrant son poil avec une langue rouge comme du sang ; peste ! tu es difficile. Mais il n'est point question de ma peau. Voyons, es-tu disposé à reconnaître le service que je t'ai rendu ?

— Certainement, dit le sabotier avec un certain embarras ; mais encore faudrait-il connaître vos exigences De quoi s'agit-il ? que désirez-vous ? Parlez.

— D'abord, et avant tout, je désire un verre d'eau, car ces maudits chiens m'ont mis tout hors d'haleine.

— A l'instant, seigneur loup.

Et Thibault courut chercher une écuelle d'eau fraîche et limpide à la source qui coulait à dix pas de la hutte.

Thibault prouvait, par cet empressement, combien il était heureux d'en être quitte à si bon marché.

Il déposa l'écuelle devant le loup en lui faisant une profonde révérence.

Le loup lapa le contenu de l'écuelle avec délices, puis s'étendit sur le sol, les pattes allongées à la manière des sphinx

— Maintenant, dit-il, écoute-moi.

— Il y a donc autre chose ? demanda Thibault tout frissonnant

— Pardieu ! et une chose très urgente, répondit le loup noir Entends-tu les abois des chiens ?

— Par ma foi ! oui, je les entends, et, comme ils vont se rapprochant, dans cinq minutes, ils seront ici.

— Eh bien ! il s'agit de m'en débarrasser.

— De vous en débarrasser ! et comment ? s'écria Thibault, qui se rappelait ce qu'il lui en avait coûté pour s'être mêlé, la veille de la chasse du baron Jean.

— Dame ! vois, cherche, ingénie-toi !

— C'est qu'en effet ce sont de rudes chiens que les chiens du baron Jean, et ce que vous me demandez là, seigneur loup, c'est tout simplement de vous sauver la vie ; car, je vous en préviens, s'ils vous rejoignent, et ils vous rejoindront selon toute probabilité ils vous mettront de la première goulée en charpie. Or, si je vous épargne ce désagrément, ajouta Thibault croyant sentir qu'il prenait le dessus, quelle sera ma récompense ?

— Comment, la récompense ? Et le daim ? dit le loup.

— Et la jatte d'eau ? dit Thibault Nous sommes quittes, mon brave loup. Maintenant, faisons de nouvelles affaires, si vous voulez, je ne demande pas mieux.

— Soit ! Que veux-tu de moi ? Parle vite

— Il y a, dit Thibault, des gens qui abuseraient de leur position et de la vôtre, et qui demanderaient des choses par-dessus les maisons de les faire riches, puissants, nobles que sais-je, moi ! Je ne les imiterai pas hier, j'ai souhaité le daim, et vous me l'avez donné, c'est vrai ; mais, demain, je souhaiterai autre chose Depuis quelque temps, c'est une folie qui s'est emparée de moi, je ne fais que souhaiter, et vous, vous n'aurez pas toujours du temps à perdre à m'écouter Faites donc une chose : accordez-moi, puisque vous êtes le diable en personne ou quelque chose d'approchant, accordez-moi le don de voir se réaliser tout ce que je désirerai.

Le loup fit une grimace moqueuse.

— Rien que cela ? dit-il. La péroraison cadre mal avec l'exorde.

— Oh ! reprit Thibault, soyez tranquille, mes vœux sont honnêtes et mesures, et tels qu'ils conviennent à un pauvre paysan comme moi : quelques misérables coins de terre, quelques méchants brins de bois, voilà tout ce que peut vouloir un homme de mon espèce.

— Je ferais avec grand plaisir ce que tu me demandes, dit le loup ; mais la chose m'est tout simplement impossible.

— Alors, il faut vous résigner à passer par ces terribles dogues.

— Tu crois cela, et tu fais l'exigeant parce que tu penses que j'ai besoin de toi ?

— Je ne crois pas, j'en suis sûr.

— Eh bien, regarde.

— Où ? demanda Thibault.

— A la place où j'étais, dit le loup.

Thibault recula de deux pas.

A la place où était le loup, il n'y avait plus rien. Le loup avait disparu, on ne savait par où ni comment. La place où il était demeurait parfaitement intacte. Il n'y avait pas au plafond un trou où passer une aiguille ; il n'y avait pas au plancher une fente à laisser filtrer une goutte d'eau.

— Eh bien, crois-tu que je ne puisse pas me tirer d'affaire sans toi ? dit le loup.

— Où diable êtes-vous donc ?

— Ah ! si tu m'interpelles par mon vrai nom, dit en ricanant la voix du loup, je vais être obligé de te répondre. Je suis toujours au même endroit.

— Mais je ne vous vois plus !

— Tout simplement parce que je suis invisible.

— Mais les chiens, mais le piqueur, mais le seigneur Jean vont venir vous chercher ici ?

— Sans doute ; seulement, ils ne m'y trouveront pas.

— Mais, s'ils ne vous y trouvent pas, ils vont s'en prendre à moi.

— Comme hier. Seulement, hier, tu étais condamné, pour avoir soustrait le daim, à trente-six coups de ceinturon ; aujourd'hui, pour avoir caché le loup, tu seras condamné à soixante et douze, et Agnelette ne sera plus là pour te tirer d'affaire avec un baiser.

— Ouf ! que dois-je faire ?

— Lâche le daim vivement ; les chiens se tromperont à la piste, et ce sont eux qui recevront les coups à ta place.

— Mais comment de si fins courants se tromperaient-ils au point de prendre les fumées d'un daim pour celles d'un loup ?

— Cela me regarde, répondit la voix ; seulement, ne perds pas de temps, ou les chiens seront ici avant que tu sois à l'étable ; ce qui serait désagréable, non pas pour moi, qu'ils ne trouveraient pas, mais pour toi, qu'ils trouveraient

Thibault ne se le fit pas dire deux fois.

Il courut à l'étable

Il détacha aussitôt le daim, qui, poussé comme par un ressort, s'élança hors de la maison, en fit le tour, croisant la voie du loup, et s'enfonça dans le taillis de Baisemont.

Les chiens n'étaient plus qu'à cent pas de la cabane.

Thibault écouta leurs abois avec anxiété.

Toute la meute vint rabâcher à la porte

Puis, tout à coup, deux ou trois voix retentirent, s'éloignant du côté de Baisemont, et enlevèrent toute la meute.

Les chiens avaient pris le change.

Ils étaient partis sur la piste du daim.

Ils avaient abandonné celle du loup.

Thibault respira à pleine poitrine

Voyant la meute s'éloigner de plus en plus, il rentra dans sa chambre au bruit d'un joyeux bien-aller que sonnait le baron à pleine trompe.

Le loup noir était tranquillement couché à la même place, et l'on ne voyait pas plus par où il était entré que l'on n'avait pu voir par où il était sorti.

V

LE PACTE

Thibault s'arrêta sur le seuil de la porte tout étourdi de cette réapparition.

— Nous disions donc, reprit le loup, comme si rien ne s'était passé, que je ne puis t'accorder que tout le bien que tu souhaiteras t'arrive.

— Alors, je n'ai rien à attendre de vous?

— Si fait, car je puis faire que le mal que tu souhaiteras à ton prochain se réalise.

— Bon! et à quoi cela m'avancera-t-il?

— Niais! Un moraliste a dit: « Il y a toujours dans le malheur de notre plus cher ami un point qui nous est agréable. »

— C'est un loup qui a dit cela? Je ne savais pas que les loups eussent des moralistes.

— Non, c'est un homme.

— Que me demandez-vous, alors?

— Un de tes cheveux au premier vœu que tu feras, deux au second, quatre au troisième, et ainsi de suite en doublant toujours.

Thibault se mit à rire.

— Si ce n'est que cela, messire loup, dit-il, j'accepte, et je vais tâcher de souhaiter une si bonne chose du premier coup, que je ne serai jamais forcé de porter perruque. Topons donc!

Et Thibault tendit la main.



Le loup s'étendit sur le sol, les pattes allongées.

— On l'a pendu?

— Non; on l'a fait gouverneur d'une province du Poitou. Il est vrai qu'il y a beaucoup de loups dans cette province-là. Or, si dans le malheur du meilleur ami il y a toujours quelque chose d'agréable, comprends donc ce qu'il peut y avoir de réjouissant dans le malheur du plus grand ennemi.

— Il y a du vrai là dedans, dit Thibault.

— Sans compter qu'il y a toujours moyen que le mal du prochain nous profite, que le prochain soit ami ou ennemi.

— Vous avez, ma foi, raison, seigneur loup, répondit Thibault après quelques secondes de réflexion. Et vous m'accorderiez ce service en échange de quoi? Voyons, donnant, donnant, n'est-ce pas?

— Oui. Chaque fois donc que tu formeras un vœu, et que ce vœu ne profitera pas à toi-même, je veux avoir en propriété une petite partie de ta personne.

— Eh! eh! fit Thibault en reculant tout effrayé.

— Oh! sois tranquille, je ne te demande pas une livre de ta chair, comme certain juif de ma connaissance a fait pour son débiteur.

Le loup noir leva la patte, mais il laissa la patte levée.

— Eh bien? fit Thibault.

— Je réfléchis, dit le loup, que j'ai des griffes pointues, et que, sans le vouloir, je pourrais te faire grand mal. Mais je vois un moyen de conclure le marché sans aucun inconvénient. Tu as une bague d'argent; moi j'ai une bague d'or: — troquons. — Tu vois que le marché est à ton avantage

Et le loup montra sa patte, à l'annulaire de laquelle brillait, en effet, à travers le poil, une bague de l'or le plus fin.

— Ah! dit Thibault, j'accepte.

L'échange des anneaux se fit.

— Bon! dit le loup, nous voilà mariés.

— Oh! fit Thibault, fiancés, messire loup. Peste! comme vous y allez!

— C'est ce que nous verrons, maître Thibault. Et maintenant, retourne à ta besogne, je retourne à la mienne.

— Adieu, seigneur loup.

— Au revoir, maître Thibault.

A peine le loup avait prononcé ces mots *au revoir*, sur lesquels il avait appuyé d'une sensible façon, qu'il disparut

comme une pincée de poudre à laquelle on met le feu, et, comme une pincée de poudre, laissant une odeur de soufre.

Thibault resta un instant abasourdi. Il ne pouvait s'habituer à cette manière de faire sa sortie, comme on dit en terme de théâtre; il regarda de tous les côtés: plus de loup.

Le sabotier crut un instant qu'il avait été le jouet d'une vision.

Mais, en abaissant les yeux, il vit la bague diabolique à l'annulaire de sa main droite.

Thibault la tira de son doigt et l'examina. Il lui sembla qu'il y avait un chiffre gravé dans l'intérieur de la bague, et il reconnut qu'il se composait de deux lettres, un T et un S.

— Ah! ah! dit-il avec une sueur froide. Thibault et Satan, les noms de famille des deux parties contractantes. Ma foi, tant pis! quand on se donne au diable, il faut s'y donner de bon cœur.

Et Thibault, pour se griser, entonna une chanson.

Mais sa voix avait un si singulier accent, qu'elle lui fit peur à lui-même.

Il se tut donc, et, pour se distraire, se remit à l'ouvrage.

Mais, au troisième ou quatrième coup de paroir qu'il donna à son sabot, il entendit dans le lointain, du côté de Baisemont, une reprise de la meute et une reprise du cor du baron.

Thibault suspendit son travail pour écouter chiens et trompe.

— Cours, mon beau seigneur, dit-il, cours après ton loup! ce n'est pas de celui-là, je t'en réponds, que tu cloueras la patte à la porte de ton château. Ventregai! la bonne aubaine! me voilà devenu presque fée, et, tandis que tu ne te doutes de rien, mon honnête bailleur d'étrivières, il ne tient qu'à moi de jeter un sort sur ta tête et de me venger grassement de toi.

Thibault, à cette pensée, s'arrêta court.

— Tiens, au fait, dit-il, si je me vengeais de ce damné baron et de maître Marcotte? Bah! pour un cheveu, je puis bien me passer cette fantaisie.

Thibault passa sa main dans son épaisse et soyeuse crinière, fournie et riche comme celle d'un lion.

— Bon! dit-il, j'en ai de reste à perdre, des cheveux; va donc pour un cheveu! D'ailleurs, c'est un moyen de m'assurer que mon compère le diable ne s'est pas gaussé de moi. Donc, je désire un bon accident pour le seigneur Jean; et, quant à ce grand vaurien de Marcotte, qui m'a si rudement fustigé hier, je suppose qu'il ne serait que juste qu'il fût une fois plus maltraité que son maître.

Tout en faisant ce double vœu, Thibault était fortement ému. Malgré ce qu'il avait vu de la puissance du loup noir, il craignait que celui-ci n'eût abusé de sa crédulité. Aussi, le vœu fait, lui fut-il impossible de reprendre son ouvrage. Il s'écorcha les doigts au paroir, qu'il prit à l'envers, et gâta, en s'obstinant à les parer, une paire de sabots de douze sous.

Pendant que Thibault déplorait cet irréparable accident et qu'il secouait sa main ensanglantée, il se fit un grand bruit du côté de la vallée.

Il courut à la route de la Chrétiennelle et vit de loin un cortège d'hommes qui revenait à petits pas.

Ces hommes, c'étaient les piqueurs et les valets de chiens du seigneur de Vez.

La route de la Chrétiennelle a près de trois quarts de lieue de long.

Thibault fut donc quelque temps à distinguer ce que faisaient ces hommes qui lui paraissaient marcher d'un pas lent et solennel, pareil à celui d'un convoi mortuaire.

Mais, quand ces hommes ne furent plus qu'à cinq cents pas, Thibault s'aperçut qu'ils portaient deux civières.

Sur ces deux civières, deux corps inanimés étaient étendus:

Celui du seigneur Jean et celui de son piqueur Marcotte.

Une sueur froide lui passa sur le front.

— Oh! oh! dit-il, qu'est-ce que cela?

Voici ce qui était arrivé:

Tant que le daim s'était tenu sous le couvert, l'expédient dont Thibault avait usé pour donner le change aux chiens avait eu un heureux résultat.

Mais, en faisant un retour du côté de Marolle, la bête, traversant une bruyère, vint passer à dix pas du seigneur Jean.

Celui-ci crut d'abord que le daim s'était levé d'effroi au bruit des chiens et se dérobait.

Mais, derrière lui, à cent pas à peine, il vit paraître la meute tout entière, quarante chiens courant, jappant, hurlant, criant les uns en basse comme des bourdons de cathédrale, les autres à voix pleine comme des tams-tams, les autres en fausset comme des clarinettes qui détonnent, tous y allant à pleine gorge, avec autant de cœur et de liesse que si jamais ils n'eussent humé l'odeur d'un autre animal.

Le seigneur Jean entra alors dans une de ces colères près desquelles les colères de Polichinelle sont de pâles colères.

Il ne criait plus, il hurlait.

Il ne jurait plus, il sacrait.

Il ne se contentait plus d'allonger des coups de fouet à ses chiens, il trépignait sur eux des quatre fers de son cheval, se démenait sur sa selle comme un diable dans un bénitier.

Toutes ces malédictions allaient à l'adresse de son premier piqueur, qu'il accusait d'ânerie, ni plus ni moins.

Cette fois, il n'y avait plus rien à dire, pas d'excuse à donner, et le pauvre Marcotte était bien honteux de la bévue de ses chiens et bien inquiet de la grande rage de monseigneur.

Il résolut donc de faire tout ce qui est au pouvoir d'un homme et même davantage pour réparer l'un et calmer l'autre.

En conséquence, il lança son cheval au galop à travers futaies et taillis, criant de toute la force de ses poumons:

— Arrière, chiens! arrière!

Et il distribuait à droite et à gauche des coups de fouet si vigoureux, que chacun d'eux creusait son sillon dans le poil des pauvres bêtes.

Mais il avait beau faire, beau crier, beau fouetter, les chiens n'en semblaient que plus enragés sur la voie.

On eût dit qu'ils avaient reconnu leur daim de la veille et que leur amour-propre, piqué au vif, tenait à avoir sa revanche.

Marcotte prit alors un parti désespéré: celui de traverser la rivière d'Ourcq, près de laquelle on se trouvait, et que la chasse traversait elle-même en ce moment, ou plutôt qu'elle était près de traverser.

En se pliant sur l'autre bord et en fouaillant les chiens lorsqu'ils remonteraient sur l'autre rive, il espérait rompre la meute.

Il lança son cheval dans la direction de la rivière et d'un bond fut au milieu du courant.

Tous deux, cheval et cavalier, étaient tombés à l'eau avec assez de bonheur.

Mais, par malheur, comme nous l'avons déjà dit, la rivière était horriblement grossie par les pluies; le cheval ne put tenir contre le courant: il tournoya plusieurs fois sur lui-même et disparut.

De son côté Marcotte, voyant son cheval perdu, voulut l'abandonner pour gagner la rivière

Mais ses pieds étaient si fortement engagés dans les étriers, qu'il ne put les en retirer, et disparut trois secondes après son cheval.

Pendant ce temps, le baron était arrivé avec ses gens au bord de la rivière, et sa colère s'était tout simplement métamorphosée en désespoir quand il avait pu se rendre compte de la situation critique de son piqueur.

Le seigneur de Vez aimait sincèrement ceux qui le servaient dans ses plaisirs, autant les hommes que les bêtes.

Il cria de toute la force de ses poumons:

— Mille tonnerres du diable! sauvez Marcotte! Vingt-cinq louis, cinquante louis, cent louis à celui qui le sauvera!

Hommes et chevaux sautèrent à l'eau à l'envi comme des grenouilles effrayées.

Lui-même poussa son cheval à la rivière; mais on le retint, et l'on mit tant d'empressement à empêcher le digne seigneur d'exécuter son héroïque projet, que le témoignage d'affection donné au maître devint fatal au malheureux piqueur.

On l'oublia une minute.

Cette minute suffit pour le perdre.

Marcotte reparut à un endroit où l'Ourcq fait un coude, battit l'eau de ses bras, parvint à dégager son visage, cria une dernière fois:

— Au retour, chiens! au retour!

Mais l'eau, en revenant sur sa bouche, étouffa la dernière syllabe du dernier mot, et ce ne fut qu'un quart d'heure après que l'on retrouva son corps sur un petit banc de sable où le courant l'avait amené.

Marcotte était mort.

Cet accident eut de funestes résultats pour le seigneur Jean.

En noble homme qu'il était, il ne haïssait pas le bon vin, et cela l'avait un tant soit peu prédisposé aux coups de sang.

Or, la commotion qu'il ressentit en face du cadavre de son serviteur fut tellement vive, que le sang, affluant avec violence vers le cerveau, y détermina une apoplexie.

Thibault fut épouvanté de l'exactitude scrupuleuse avec laquelle le loup noir avait rempli ses engagements. Il ne songeait pas sans un certain frisson à la ponctualité que maître Isengrin était en droit d'exiger en retour de la sienne. Puis il se demandait avec inquiétude si le gaillard

serait loup à se contenter toujours de quelques cheveux, — et cela d'autant plus qu'au moment du souhait et dans les quelques secondes qui l'avaient suivi, c est-à-dire au moment de son accomplissement, il n'avait ressenti aucune impression dans le cuir chevelu, pas même le plus petit chatouillement.

Le cadavre du pauvre Marcotte lui produisit un assez vilain effet. Sincèrement, il ne l'aimait point et se croyait fondé à ne point l'aimer; mais son aversion pour le défunt n'avait jamais été jusqu'à souhaiter sa mort, et le loup avait évidemment outre-passé ses souhaits.

Il est vrai que Thibault n'avait point précisément indiqué ce qu'il voulait, et avait laissé de la marge à la malice du loup.

Il se promit à l'avenir de mieux préciser sa volonté, et surtout d'être plus réservé dans les vœux qu'il formerait.

Quant au baron, il n'était pas mort; mais il n'en valait guère mieux.

Depuis le moment où il avait été frappé comme d'un coup de foudre par le souhait de Thibault, il n'avait pas repris ses sens.

On l'avait couché à l'air sur le tas de bruyères que le sabotier avait amassées afin de cacher la porte de son étable, et ses gens, tout effarés, bouleversaient la maison pour trouver quelque condiment qui rappelât leur bon seigneur à la vie.

L'un demandait du vinaigre pour lui en frotter les tempes, l'autre une clef pour la lui fourrer dans le dos, celui-ci une planchette pour lui frapper dans les mains, celui-là du soufre pour lui brûler sous le nez.

Au milieu de toutes ces voix qui battaient évidemment la campagne, on entendit la voix du petit Engoulevent qui criait :

— Par la rate-Dieu ! ce n'est pas tout cela qu'il nous faudrait, c'est une chèvre. Ah ! si nous avions seulement une chèvre !

— Une chèvre? s'écria Thibault, qui n'était point fâché de voir le seigneur Jean rétabli, ce qui eût dégagé sa conscience de la moitié du poids qui pesait sur elle, et en même temps sauvé sa pauvre cabane du pillage. Une chèvre? J'en ai une !

— Vraiment ! vous possédez une chèvre? s'écria Engoulevent. Ah ! mes amis, voilà notre cher seigneur sauvé !

Et, dans son transport, Engoulevent sauta au cou de Thibault, disant :

— Amenez votre chèvre, mon ami ! amenez votre chèvre !

Le sabotier entra dans l'étable et tira derrière lui l'animal, qui le suivait en bêlant.

— Tenez-la ferme par les cornes, dit le petit valet du chenil, et soulevez-lui la patte de devant.

Et, en parlant ainsi, l'apprenti veneur avait tiré de sa gaine le petit couteau qu'il portait à la ceinture et l'aiguisait soigneusement à la meule où Thibault repassait ses outils.

— Que comptez-vous donc faire? demanda le sabotier, assez inquiet de ces préparatifs.

— Comment ! dit Engoulevent, ne savez-vous donc pas qu'il y a dans le cœur des chèvres un petit os en croix qui, mis en poudre et broyé, est souverain contre les coups de sang?

— Vous voulez tuer ma chèvre ! exclama Thibault en lâchant tout à la fois la corne et la patte de la pauvre bête; mais je ne veux pas qu'on la tue, moi !

— Ah ! fi ! dit Engoulevent; ce n'est pas joli, ce que vous dites là, monsieur Thibault ! Pouvez-vous mettre en parallèle l'existence de notre bon seigneur avec celle de cette misérable bique? Vrai, j'en rougis pour vous.

— Vous en parlez bien à votre aise. Cette chèvre, c'est toute ma fortune, tout mon bien. Elle me donne son lait, et j'y tiens.

— Ah ! monsieur Thibault, bien certainement que vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites là, — et, par bonheur, le seigneur baron ne vous entend pas; — sans quoi, il aurait le cœur navré de voir sa précieuse santé ainsi marchandée par un vilain.

— D'ailleurs, dit un des piqueurs en riant d'un rire narquois, si maître Thibault estime sa chèvre un prix que monseigneur puisse seul lui payer, rien ne l'empêchera de venir réclamer ce prix au château de Vez. On le lui payera avec ce qui lui est redû sur son compte d'hier.

Thibault n'était pas le plus fort, à moins d'appeler de nouveau le diable à son aide.

Mais il venait de recevoir de monseigneur Satan une si belle leçon, qu'il n'y avait pas de danger que, le même jour au moins, il s'exposât à pareille aubaine.

Il n'eut donc pour le moment qu'une préoccupation : ce fut de ne rien souhaiter de mauvais à aucun de ceux qui se trouvaient là.

Un homme trépassé, un autre à moitié mort, c'était une suffisante leçon.

Il en résulta que, quoique les physionomies qui l'entouraient fussent ou menaçantes ou railleuses, il détourna les yeux de ces physionomies de peur qu'elles ne lui montassent la tête.

Pendant qu'il avait les yeux détournés, on égorgeait la chèvre, du supplice de laquelle il ne fut informé que par le cri douloureux que jeta le pauvre animal.

Lorsque la chèvre eut expiré, on chercha dans son cœur tout pantelant le petit os qu'Engoulevent avait indiqué.

On le prit, on le mit en poudre, on le délaya avec du vinaigre dans lequel on avait introduit treize gouttes de fiel extraites de la vésicule qui le contenait; au moyen de la croix d'un chapelet, on mélangea le tout dans un verre d'eau, puis, les dents du seigneur Jean ayant été desserrées à l'aide de la lame d'un poignard, on lui versa doucement cette mixture dans le gosier.

L'effet du breuvage fut prompt et vraiment miraculeux.

Le seigneur Jean éternua, se dressa sur son séant et demanda d'une voix encore un peu embarrassée, mais cependant déjà intelligible :

— A boire.

Engoulevent lui présenta de l'eau dans un vidercome de bois, héritage de famille, dont Thibault était très fier.

Mais le baron n'y eut pas plutôt trempé ses lèvres et ne se fut plutôt aperçu de l'abominable liquide que l'on avait eu l'impudence de lui offrir, qu'il fit un *pouah !* des plus significatifs, lança à toute volée le vidercome contre la muraille et le brisa en mille pièces.

Puis, d'une voix pleine et sonore, et qui annonçait son entier retour à la santé :

— Du vin ! cria-t-il.

Un des piqueurs monta à cheval et courut jusqu'au château d'Oigny demander quelque vieux flacon de bourgogne au seigneur du lieu.

Dix minutes après, le piqueur était de retour.

On déboucha deux bouteilles que le seigneur Jean, faute de verre, attaqua corps à corps, bouche à goulot, et qu'il vida chacune d'un trait.

Puis il se tourna du côté de la muraille en murmurant :

— Mâcon, — 1745.

Et il s'endormit profondément.

VI

LE CHEVEU DU DIABLE

Les valets, tranquillisés désormais sur la santé de leur maître, partirent à la recherche des chiens, que l'on avait laissés continuer leur chasse.

Ils les trouvèrent couchés et dormant à un endroit où la terre était rouge.

Il était clair qu'ils avaient forcé, pris et mangé le daim, et, s'il leur fût resté aucun doute, ce doute leur eût été enlevé par la présence des bois avec un reste de mâchoire, seules parties du corps qu'ils n'eussent pas pu broyer et faire disparaître.

Quoi qu'il en semblât, ils étaient les seuls qui eussent lieu d'être satisfaits de leur journée.

On les enferma dans l'étable de Thibault, et, comme le baron reposait toujours, les veneurs songèrent à souper.

Ils s'emparèrent de tout ce que la huche du pauvre diable contenait de pain, firent rôtir la chèvre et invitèrent poliment Thibault à partager ce repas, dont il avait un peu fait les frais.

Thibault refusa, sous le prétexte plausible qu'il n'était pas encore remis de la profonde émotion que lui avaient causée la mort de Marcotte et l'accident du baron.

Il rassembla les débris de son beau vidercome, et, après s'être bien assuré qu'il était inutile de songer à les rapprocher, il se mit à réfléchir sur ce qu'il pourrait bien faire pour sortir au plus tôt de la vie misérable que les deux jours qui venaient de s'écouler lui rendaient plus insupportable que jamais.

La première image qui se présenta à son esprit fut celle d'Agnelette.

Comme les enfants voient en rêve passer de beaux anges, il la vit toujours, toute vêtue de blanc, glisser sur un ciel bleu avec de grandes ailes blanches.

Elle semblait bien heureuse, et, lui faisant signe de la suivre :

— Ceux qui viendront avec moi seront bien heureux, disait-elle.

Mais, à cette charmante vision, Thibault répondit par un mouvement de tête et d'épaules qui voulait dire :

— Oui, oui, l'Agnelette, je te reconnais bien, c'est toi. Mais c'était bon pour hier, de te suivre ; aujourd'hui que, comme un roi, j'ordonne à la vie et à la mort, je ne suis pas un homme à faire de déraisonnables concessions à un amour né de la veille et balbutiant à peine son premier mot. Devenir ton mari, ma pauvre Agnelette, au lieu de nous affranchir des dures nécessités de la vie, ne serait-ce pas un moyen de doubler et tripler le fardeau sous lequel nous succombons chacun de notre côté? Non! l'Agnelette, non! Vous feriez une charmante maîtresse ; mais, pour femme, il faut quelqu'un qui apporte en écus dans le ménage l'équivalent de ce que j'apporte en pouvoir.

Sa conscience lui disait bien qu'il y avait engagement pris entre lui et l'Agnelette.

Mais il se répondait que, s'il rompait l'engagement, c'était pour le bien de la douce créature.

— Je suis honnête homme, murmurait-il tout bas, et je dois immoler mes satisfactions personnelles au bonheur de la chère enfant. D'alleurs, elle est assez jeune, assez jolie et assez sage pour trouver un sort bien meilleur que celui qui l'attendrait quand elle serait la femme d'un simple sabotier.

La conclusion de toutes ces réflexions fut pour Thibault qu'il fallait laisser emporter à la brise les ridicules promesses de la veille et oublier des fiançailles qui n'avaient eu pour témoins que les feuilles tremblotantes des bouleaux et les fleurs roses des bruyères.

D'ailleurs, il y avait au moulin de Coyolles une belle meunière dont l'image n'était pas tout à fait étrangère au nouveau parti que prenait Thibault.

C'était une jeune veuve de vingt-six à vingt-huit ans, fraîche et dodue, aux yeux malins et agaçants.

Elle passait, en outre, pour le plus riche parti des environs ; car son moulin ne chômait guère, et, sous tous les rapports, comme on voit, c'était bien mieux l'affaire de Thibault.

En d'autres temps, jamais Thibault n'eût osé élever ses visées jusqu'à la riche et belle madame Polet.

C'était ainsi que s'appelait la meunière, et voilà pourquoi son nom se trouve pour la première fois sous notre plume.

En effet, pour la première fois, celle que l'on désignait par ce nom se présentait sérieusement à l'esprit de notre héros.

Il était tout étonné lui-même de n'avoir pas pensé plus tôt à la meunière, et il se disait qu'il y avait bien pensé autrefois, mais sans espoir, tandis qu'aujourd'hui, avec la protection du loup, et fort du pouvoir surnaturel qu'il tenait de lui et avait déjà eu l'occasion d'exercer, il lui paraissait facile d'écarter tous ses concurrents et d'en arriver à ses fins.

Les mauvaises langues disaient bien la meunière de Coyolles quelque peu méchante et acariâtre.

Mais le sabotier pensa qu'avec le diable dans sa manche, il ne devait guère se soucier du malin esprit, pauvre petit démon secondaire qui pouvait nicher dans le corps de madame veuve Polet. Or, lorsque le jour vint, il était décidé à se rendre à Coyolles ; car toutes ces visions, naturellement, se passaient la nuit.

Le seigneur Jean se réveilla avec le premier chant de la fauvette. Il se sentait tout à fait remis de son indisposition de la veille ; il fit lever tout haut son monde à grands coups de houssine, et, après avoir expédié le corps de Marcotte au château de Vez, il décida qu'il ne rentrerait pas bredouille au logis et qu'il chasserait un sanglier, comme si rien d'extraordinaire ne lui fût arrivé le jour précédent.

Enfin, vers six heures du matin, il quitta la maison de Thibault, après avoir assuré à celui-ci qu'il était bien reconnaissant de la bonne hospitalité que lui, ses chiens et ses gens avaient trouvée dans cette pauvre hutte ; en considération de quoi, il jura d'oublier complètement les petits griefs qu'il pouvait avoir contre le sabotier.

On devine si Thibault vit partir sans regret seigneur, chiens et gens

Puis seigneur, chiens et gens partis, il contempla pendant quelques instants sa demeure saccagée, sa huche vide, ses meubles brisés, son étable solitaire, le sol jonché de débris.

Mais il se dit que c'était là le résultat naturel du passage d'un grand seigneur, et l'avenir lui apparaissait trop lumineux pour qu'il s'arrêtât longtemps à ce spectacle.

Il revêtit ses hardes du dimanche, s'attifa de son mieux, mangea sur son dernier morceau de pain le dernier lopin de sa chèvre, but un grand verre d'eau à la source, et se mit en route pour Coyolles.

Thibault avait résolu de tenter fortune, dès le même jour, près de madame Polet.

Il partit donc vers les neuf heures du matin.

Le chemin le plus court pour aller à Coyolles était par la queue d'Oigny et Pisseleu.

Maintenant, comment se fit-il que Thibault, qui connaissait toute la forêt de Villers-Cotterets comme un tailleur connaît les poches qu'il a faites, comment se fit-il que Thibault prit l'allée de la Chrétiennelle, qui devait l'allonger d'une bonne demi-lieue?

C'est que cette allée de la Chrétiennelle le rapprochait de l'endroit où il avait vu Agnelette pour la première fois, et que, tout en allant par calcul au moulin de Coyolles, il était tiré par le cœur du côté de Préciamont.

Et, en effet, un peu au delà de la Ferté-Milon, il aperçut au bord du chemin la jolie Agnelette, qui faisait de l'herbe pour ses chèvres.

Il eût pu passer sans qu'elle le vît ; la chose lui était facile : elle lui tournait le dos.

Mais le démon le tenta et il marcha droit à elle.

Elle, de son côté, penchée pour couper de l'herbe avec sa faucille, entendant venir quelqu'un, leva la tête et reconnut Thibault. Elle rougit.

Mais, en rougissant, un joyeux sourire se répandit sur toute sa physionomie ; ce qui prouvait bien que cette rougeur n'avait rien d'hostile à Thibault.

— Ah ! dit-elle, vous voilà ; j'ai bien rêvé à vous et bien prié pour vous cette nuit.

Thibault, en effet, se rappela qu'il avait vu dans ses rêves, à lui, Agnelette passant dans le ciel les mains jointes avec une robe et des ailes d'ange.

— Et à quel propos avez-vous rêvé de moi et prié pour moi, la belle enfant? demanda Thibault d'un air aussi dégagé qu'eût pu le faire un jeune seigneur de la cour du prince.

Agnelette le regarda avec ses grands yeux couleur de ciel.

— J'ai rêvé de vous parce que je vous aime, Thibault, dit-elle ; j'ai prié pour vous parce que j'ai vu l'accident arrivé au seigneur Jean et à son piqueur, ainsi que tout l'embarras qui en était résulté pour vous . Ah ! si je n'en avais cru que mon cœur, j'aurais vivement couru à vous pour vous aider.

— Il fallait venir, Agnelette ; vous eussiez trouvé joyeuse compagnie, je vous en réponds !

— Oh ! ce n'est pas cela que j'eusse cherché, monsieur Thibault ; j'eusse cherché à vous être utile pour la recevoir. Oh ! mais qu'est-ce donc que cette belle bague que vous avez au doigt, monsieur Thibault?

Et la jeune fille désignait l'anneau que Thibault avait reçu du loup.

Thibault sentit un frisson lui courir dans les veines.

— Cette bague? dit-il.

— Oui, cette bague.

Agnelette, voyant que Thibault hésitait à lui répondre, détourna la tête et poussa un soupir.

— Sans doute un cadeau de quelque belle dame, murmura-t-elle.

— Eh bien, reprit Thibault avec l'assurance d'un menteur consommé, voilà ce qui vous trompe, Agnelette : c'est l'anneau de nos fiançailles, l'anneau que j'ai acheté pour vous le passer au doigt le jour de notre mariage.

Agnelette secoua tristement la tête.

— Pourquoi ne pas me dire la vérité, monsieur Thibault? demanda-t-elle.

— Je vous la dis, Agnelette.

— Non.

Et elle secoua la tête plus tristement encore.

— Et qui vous fait croire que je mens?

— C'est que cette bague est large à y fourrer deux de mes doigts.

En effet, le doigt de Thibault faisait bien deux des doigts de la jeune fille.

— Si elle est trop large, Agnelette, dit-il, nous la ferons resserrer.

— Adieu, monsieur Thibault.

— Comment ! adieu ?

— Oui.

— Vous vous en allez?

— Je m'en vas.

— Et pourquoi, Agnelette?

— Parce que je n'aime pas les menteurs

Thibault chercha un serment pour rassurer Agnelette, mais il n'en put trouver.

— Écoutez, dit Agnelette les larmes aux yeux, car elle ne s'éloignait pas sans faire un grand effort sur elle-même, si cette bague m'est vraiment destinée...

— Agnelette, je vous le jure.

— Eh bien, donnez-la-moi à garder jusqu'au jour de notre mariage, et, ce jour-là, je vous la rendrai pour que vous la fassiez bénir.

— Je ne demande pas mieux que de vous la donner, Agnelette, reprit Thibault ; mais je veux la voir à votre jolie main. Vous m'avez fait une observation très juste : c'est qu'elle était trop large pour vous. Je vais aujourd'hui à Villers-Cotterets : nous allons prendre la mesure de votre doigt, et je la ferai scier par M. Dugué, l'orfèvre.

Le sourire reparut sur les lèvres d'Agnelette et les larmes se séchèrent subitement dans ses yeux.

Elle tendit sa petite main à Thibault.

Thibault la prit un instant dans les siennes, la tourna et la retourna, puis il y appliqua un baiser.

— Oh ! dit Agnelette, ne baisez donc pas ma main ainsi : elle n'est pas assez belle, monsieur Thibault.

— Alors, donnez-moi autre chose.

Agnelette lui donna son front.

Puis, avec une joie enfantine :

— Voyons, dit-elle, voyons la bague.

Thibault tira la bague de sa main, et, en riant, voulut l'essayer au pouce d'Agnelette.

Mais, à son grand étonnement, la bague se trouva trop étroite et ne put passer la seconde phalange.

— Tiens ! fit Thibault, qui jamais aurait dit cela ?

Agnelette se mit à rire.

— En effet, dit-elle, c'est drôle !

Thibault essaya l'anneau au doigt indicateur d'Agnelette. L'anneau refusa d'entrer, comme il avait fait pour le pouce.

Alors Thibault essaya du médium.

On eût dit que l anneau se rétrécissait de plus en plus, comme s'il craignait de souiller cette main virginale.

Après le médium, Thibault voulut passer la bague à l'annulaire.

C'était le même doigt auquel il la portait lui-même.

Même impossibilité que pour les autres.

Au fur et à mesure que l'expérience se faisait, Thibault sentait trembler la main d'Agnelette dans les siennes, et la sueur tombait de son front, à lui, comme s'il eût accompli la plus fatigante besogne.

Il sentait qu'il y avait là-dessous quelque chose de diabolique.

Enfin, il l'essaya au petit doigt d'Agnelette.

Ce petit doigt, frêle et transparent, autour duquel l'anneau devait jouer aussi facilement qu'un bracelet eût joué à celui de Thibault, ce petit doigt, malgré les efforts que fit Agnelette, ne put entrer dans l'anneau.

— Ah ! monsieur Thibault, s'écria l'enfant, que veut donc dire cela, mon Dieu ?

— Anneau de Satan, retourne à Satan ! s'écria Thibault.

Et il jeta l'anneau contre un rocher, dans l'espérance de l'y briser.

L'anneau fit feu comme si Thibault eût donné un coup de pied contre le granit, rejaillit vers lui, et, en rejaillissant, rentra de lui-même à son doigt.

Agnelette vit cette évolution étrange de la bague et regarda Thibault avec effroi.

— Eh bien, demanda Thibault essayant de payer d'audace, qu'y a-t-il ?

Agnelette ne répondit pas.

Seulement, elle regardait Thibault d'un œil de plus en plus effaré.

Thibault ne savait pas ce qu'elle regardait.

Mais elle leva lentement la main jusqu'à la tête de Thibault, et, le doigt étendu :

— Oh ! monsieur Thibault, dit-elle, oh ! monsieur Thibault, qu'avez-vous donc là ?

— Où ? demanda Thibault

— Là ! là ! dit Agnelette pâlissant de plus en plus.

— Mais, enfin, où ? s'écria le sabotier en frappant du pied la terre. Dites ce que vous voyez.

Mais, au lieu de répondre, Agnelette ramena ses mains sur ses yeux ; puis, en poussant un cri de terreur, se mit à fuir de toutes ses forces.

Thibault, tout abasourdi de ce qui lui arrivait, n'essaya pas même de la suivre.

Il resta au même endroit, immobile, muet, interdit.

Qu'avait donc vu Agnelette de si effrayant ? et que désignait-elle du doigt ?

Etait-ce le sceau que Dieu avait imprimé au premier meurtrier ?

Pourquoi pas ? Comme Caïn, Thibault n'avait-il pas tué un homme, et, au dernier prêche d'Oigny, le curé n'avait-il pas dit que tous les hommes étaient frères ?

Ce doute dévorait Thibault.

Il fallait avant tout savoir ce qui avait si fort épouvanté Agnelette.

Thibault eut l'idée d'entrer à Bourg-Fontaine et de se regarder dans une glace.

Mais, s'il était véritablement marqué du signe fatal, et si ce signe était vu par une autre qu'Agnelette !

Non, il fallait trouver un autre moyen.

Il y avait bien celui d'enfoncer son chapeau sur son front, de s'en retourner tout courant à Oigny et de se regarder dans un fragment de miroir.

Mais c'était bien long.

Il y avait, à cent pas de là, une source transparente comme un cristal, qui alimentait l'étang de Baisemont et ceux de Bourg.

Thibault pouvait s'y mirer comme dans la plus fine glace de Saint-Gobain.

Thibault s'agenouilla au bord de la source et se regarda.

Il avait toujours les mêmes yeux, le même nez, la même bouche, et pas le plus petit signe au front.

Thibault respira.

Mais, enfin, il fallait bien qu'il y eût quelque chose. Agnelette n'avait évidemment pas pris peur pour rien.

Thibault se pencha un peu plus vers le cristal de la fontaine.

Alors il aperçut au milieu de ses cheveux quelque chose de brillant qui scintillait dans leurs boucles noires et retombait sur son front.

Il se pencha davantage encore.

C'était un cheveu rouge qu'il avait aperçu.

Mais d'un rouge singulier, qui ne tenait ni du blond ardent, ni du blond carotte, ni de la nuance sang de bœuf, ni de la nuance ponceau.

C'était un rouge sanglant, ayant la couleur et l'éclat de la flamme la plus vive.

Sans chercher par quel phénomène un cheveu d'une couleur aussi insolite avait poussé là, Thibault tenta de se l'arracher.

Il fit pendre à la surface de l'eau la boucle dans laquelle flamboyait le terrible cheveu rouge, le saisit délicatement entre le pouce et l'index et lui imprima une vigoureuse secousse.

Le cheveu résista.

Thibault alors jugea que la pince n'avait pas été assez serrée, et essaya d'un autre moyen.

Il enroula le cheveu autour de son doigt et fit un violent effort.

Le cheveu entama l'épiderme du doigt plutôt que de céder

Thibault enroula le cheveu récalcitrant autour de deux doigts et tira.

Le cheveu souleva le cuir chevelu et ne bougea pas plus que si le sabotier se fût escrimé sur le chêne qui étendait ses rameaux ombreux au-dessus de la source.

Thibault songea d'abord à continuer sa route vers Coyolles, se disant à lui-même, qu'après tout, ce ne serait probablement pas la nuance équivoque d'un cheveu qui ferait avorter ses projets de mariage.

Mais cependant ce misérable cheveu le taquinait, l'obsédait, lui papillotait devant les yeux avec les mille éblouissements que donne la flamme quand elle court de tison en tison.

Enfin, s'impatientant, et frappant du pied.

— Mille noms d'un diable ! s'écria Thibault, je ne suis pas encore si loin de chez moi, et je veux avoir raison de ce cheveu damné.

Il revint sur ses pas tout courant, entra dans sa hutte, retrouva son cheveu en se regardant dans son fragment de glace, prit un ciseau de menuisier, l'appuya sur le cheveu le plus près de la tête qu'il lui fut possible, plaça cheveu et outil dans cette position sur son établi et donna une vigoureuse impulsion au manche du ciseau.

Le ciseau entailla profondément le bois de l'établi, mais le cheveu resta intact.

Il renouvela la même manœuvre ; mais cette fois, s'armant d'un maillet et élevant le bras au-dessus de sa tête, il frappa à coups redoublés sur le manche du ciseau.

Il n'en fut pas plus avancé.

Il remarqua seulement qu'il y avait au tranchant de son outil une petite brèche juste de la largeur d'un cheveu.

Thibault soupira ; il comprit que ce cheveu, prix du souhait qu'il avait fait, appartenait au loup noir, et il renonça à son entreprise.

VII

LE GARÇON DU MOULIN

Thibault, voyant qu'il lui était impossible de couper ou d'arracher le cheveu maudit, résolut de le cacher du mieux qu'il lui serait possible en l'enfouissant sous les autres.

Tout le monde n'aurait peut-être pas les yeux d'Agnelette.

Au reste, Thibault avait, comme nous l'avons dit, une fort belle chevelure noire, et, en faisant une raie sur le côté, en donnant une certaine tournure à sa touffe, il espérait que le cheveu passerait inaperçu.

Il envia fort les jeunes seigneurs qu'il avait vus à la cour de madame de Maintenon, et qui portaient de la poudre

sous laquelle ils pouvaient cacher la couleur de leurs cheveux, quelle qu'elle fût.

Malheureusement, il n'y avait pas moyen de porter de la poudre ; les lois somptuaires du moment ne le permettaient pas.

Son cheveu rouge artistement caché sous les autres à l'aide d'un habile coup de peigne, Thibault résolut d'aller faire sa visite à la belle meunière.

Seulement, cette fois-ci, de peur de rencontrer Agnelette, il se garda bien de suivre le même chemin, et, au lieu d'appuyer à gauche, il appuya à droite.

Il en résulta qu'il déboucha à la route de la Ferté-Milon et prit à travers les champs un petit sentier qui le conduisit droit à Pisseleu.

Une fois à Pisseleu, il descendit dans la vallée qui conduit à Coyolles.

Il n'y était pas depuis cinq minutes, qu'il aperçut, marchant devant lui et conduisant deux ânes chargés de blé, un grand garçon qu'il reconnut pour un sien cousin, nommé Landry. Le cousin Landry était premier garçon de moulin chez la belle meunière.

Comme Thibault ne connaissait la veuve Polet qu'indirectement, il avait compté sur Landry pour être son introducteur au moulin.

C'était donc une bonne fortune que sa rencontre.

Thibault doubla le pas et rejoignit Landry.

En entendant le bruit des pas qui emboîtaient les siens, Landry se retourna et reconnut Thibault.

Thibault, qui avait toujours trouvé dans Landry un bon compagnon de joyeuse humeur, fut tout étonné de lui voir cette fois la physionomie triste et chagrine.

Landry s'arrêta, tandis que ses ânes continuaient leur route, et attendit Thibault.

Ce fut celui-ci qui, le premier, lui adressa la parole.

— Eh bien, demanda-t-il, cousin Landry, qu'est-ce que cela ? Je me dérange, je quitte mon atelier pour venir serrer la main à un parent et à un ami que je n'ai pas vu depuis plus de six semaines, et voilà la mine que tu me fais !

— Eh ! mon pauvre Thibault, répondit Landry, que veux-tu ! je te fais la mine que j'ai, et cependant, tu me croiras si tu veux, mais au fond je suis bien joyeux de te voir.

— Au fond, oui, mais pas à la surface.

— Comment cela ?

— Tu me dis que tu es joyeux d'un ton à porter le diable en terre. Jadis, mon cher Landry, tu étais gai et sautillant comme le tic tac de ton moulin, que tes chansons accompagnaient toujours ; aujourd'hui, tu es morne comme les croix du cimetière. Ah çà ! l'eau ne fait donc plus tourner la meule ?

— Oh ! si fait, Thibault ! l'eau ne manque pas : non, tout au contraire, l'eau vient mieux que jamais et l'écluse ne chôme pas ; mais, au lieu de froment, vois-tu, c'est mon cœur qui est sous la meule, et cette meule tourne tant et si bien, que mon cœur est tout broyé et qu'il n'en reste que poudre.

— Bon ! Es-tu donc si malheureux que cela dans le moulin de la Polet ?

— Ah ! plût à Dieu que je fusse tombé sous sa roue le jour où j'y ai mis le pied pour la première fois !

— Ah çà ! mais tu m'effrayes, Landry !... Raconte-moi tes peines, mon garçon.

Landry poussa un gros soupir.

— Nous sommes fils de frère et de sœur, continua Thibault, et, que diable ! si je suis trop pauvre pour te bailler quelques écus si tu es dans un embarras d'argent, je puis au moins te donner quelque bon conseil si tu es pris par un chagrin de cœur.

— Merci, Thibault ; mais ce que j'ai, ni conseils ni argent n'y peuvent faire.

— Dis toujours ce que tu as ; cela soulage de raconter sa peine.

— Eh ! non ! tu auras beau faire, je ne parlerai pas.

Thibault se mit à rire.

— Tu ris ? lui demanda Landry d'un air étonné et fâché à la fois ; mon chagrin te fait rire ?

— Je ne ris pas de ton chagrin, Landry ; je ris de ce que tu espères m'en cacher la cause, quand rien n'est plus facile que de la deviner.

— Alors, devine.

— Eh bien, tu es amoureux, pardieu ! Ce n'est pas plus difficile que cela.

— Moi, amoureux ! s'écria Landry. Et qui est-ce qui t'a fait ce mensonge-là ?

— Ce n'est pas un mensonge, c'est une vérité.

Landry poussa un second soupir plus gros encore de désespoir que le premier.

— Eh bien, oui ! dit-il, là ! c'est vrai, je suis amoureux !

— Ah ! c'est bien heureux ! voilà le grand mot lâché ! dit Thibault avec un certain battement de cœur, car il pressentait un rival dans son cousin. Et de qui es-tu amoureux, Landry ?

— De qui je suis amoureux ?

— Oui, je te le demande.

— Quant à cela, cousin Thibault, tu m'arracheras plutôt le cœur de la poitrine que de me le faire dire.

— Tu me l'as dit.

— Comment ! je te l'ai dit ? s'écria Landry en fixant sur le sabotier des yeux stupéfaits.

— Sans doute.

— Ah ! par exemple !

— N'as-tu pas dit que mieux eût valu que tu tombasses sous la roue du moulin, le jour où tu es venu demander du service à la Polet, que d'être accepté par elle comme premier garçon ! Tu es malheureux dans le moulin, tu es amoureux ; donc, c'est de la meunière que tu es amoureux, et c'est cet amour qui cause ton malheur.

— Ah ! tais-toi donc, Thibault ! Si elle nous entendait !...

— Bon ! et comment pourrait-elle nous entendre ? où veux-tu donc qu'elle soit, à moins qu'elle n'ait le don de se rendre invisible ou de se changer en papillon ou en fleur ?

— N'importe, Thibault, tais-toi !

— Elle est donc sévère, la meunière ? elle n'a donc pas pitié de ton désespoir, pauvre garçon ? répliqua Thibault.

Il est vrai que ces paroles pleines de commisération en apparence étaient empreintes d'une certaine nuance de satisfaction et de raillerie.

— Ah ! je le crois bien qu'elle est sévère ! dit Landry. Dans le principe, je m'étais imaginé qu'elle ne repoussait pas mon amour... Toute la journée, je la dévorais des yeux, et, de temps en temps, aussi, son regard, à elle, se fixait sur moi, et, après m'avoir regardé, elle souriait... Hélas ! mon pauvre Thibault, j'étais si heureux de ces regards et de ces sourires-là !... Mon Dieu ! pourquoi ne m'en suis-je pas toujours contenté ?

— Ah ! voilà, dit philosophiquement Thibault ; l'homme est insatiable !

— Hélas ! oui : j'ai oublié que j'avais affaire à plus huppé que moi, j'ai parlé. Alors madame Polet est entrée dans une grande colère ; elle m'a dit que j'étais un petit gueux et un grand insolent, et que, la semaine prochaine, elle me jetterait à la porte.

— Ouf ! fit Thibault ; et combien y a-t-il de cela ?

— Il y a trois semaines à peu près.

— Et la semaine prochaine est encore à venir ? demanda le sabotier, qui, connaissant mieux les femmes que son cousin Landry, sentait revenir ses inquiétudes un moment amorties.

Puis, après un instant de silence :

— Allons, allons, dit-il, tu n'es pas si malheureux que je le croyais.

— Pas si malheureux que tu croyais !

— Non.

— Ah ! si tu savais quelle vie est la mienne ! Plus de regards, plus de sourires ! Quand elle me rencontre, elle se détourne, et, lorsque je vais pour lui rendre compte de ce qui s'est passé au moulin, elle m'écoute d'un air si dédaigneux qu'au lieu de lui parler de son, de blé, de seigle, d'orge ou d'avoine, de coupe et de recoupe, je me mets à pleurer, et alors elle m'adresse des *Prenez garde !* si menaçants, que je me sauve et cours me mettre derrière mes blutoirs.

— Mais aussi pourquoi t'adresser à ta bourgeoise ? Il ne manque pas de filles dans le canton, qui ne demanderaient pas mieux que de t'avoir pour galant.

— Ah ! c'est bien malgré moi que je l'ai aimée, va !

— Prends une autre bonne amie, et ne pense plus à elle.

— Je ne saurais.

— Bon ! essaye toujours. D'abord, il se pourrait que de te voir donner ton cœur à une autre, cela rendît la meunière jalouse, et qu'alors elle courût après toi comme maintenant tu cours après elle. Les femmes sont si singulières !

— Oh ! si j'étais sûr de cela, j'essayerais tout de suite... quoique maintenant...

Et Landry secoua la tête.

— Eh bien, quoi... maintenant ?

— Quoique maintenant, après ce qui s'est passé, tout est inutile.

— Que s'est-il donc passé ? demanda Thibault, qui tenait à tout savoir.

— Oh ! quant à cela, rien, répondit Landry, et je n'ose pas même en parler.

— Pourquoi ?

— Parce que, comme on dit chez nous, quand le malheur dort, il ne faut pas l'éveiller.

Thibault eût bien insisté pour savoir de quel malheur parlait Landry ; mais on approchait du moulin, et une explication, en supposant qu'elle eût eu son commencement, n'aurait pas eu sa fin.

D'ailleurs, Thibault, à son avis, en savait assez.

Landry aimait la belle meunière, mais la belle meunière n'aimait pas Landry.

Et, en effet, un tel rival lui semblait peu dangereux

Il comparait avec un certain orgueil, suivi d'une satisfaction intérieure, la mine enfantine et chétive de son cousin, jeune gars de dix-huit ans, avec ses cinq pieds six pouces et sa taille bien prise; ce qui l'amenait tout naturellement à penser que, pour peu que madame Polet fût une femme de goût, l'insuccès de Landry était une raison pour que sa réussite, à lui, fût infaillible.

Le moulin de Coyolles est situé dans une position charmante au fond d'une fraîche vallée; l'eau qui l'alimente, et qui forme un petit étang, est ombragée par des saules aux têtes monstrueuses et par des peupliers élancés; les arbres nains et les arbres géants sont reliés entre eux par de magnifiques aunes et par d'immenses noyers au feuillage odoriférant. Après avoir fait tourner la roue du moulin, l'eau écumeuse s'écoule par un petit ruisseau qui chante son hymne éternel en bondissant sur les cailloux de son lit et en constellant, des diamants liquides qui jaillissent de ses cascatelles, les fleurs qui se penchent coquettement pour se mirer dans les eaux.

Quant au moulin, il est si bien perdu dans un bouquet de plantes, de sycomores et de saules pleureurs, qu'à cent pas de distance on n'en aperçoit que la cheminée, d'où sort la fumée en montant à travers les arbres comme une colonne d'albâtre azurée.

Le site, quoique bien connu de Thibault, lui causa cette fois un enchantement qu'il n'avait jamais éprouvé.

C'est que jamais il ne l'avait regardé dans les conditions où il se trouvait; il avait déjà en lui cette satisfaction égoïste du propriétaire qui visite un domaine qu'il a acquis par procuration.

Mais sa joie fut bien autre quand il entra dans la cour et que le tableau s'anima.

Les pigeons au cou d'azur et de pourpre roucoulaient sur les toits, les canards criaient en faisant mille évolutions dans le ruisseau, les poules gloussaient sur le fumier, les dindons se rengorgeaient en faisant la roue près de leurs femelles, de belles vaches brunes et blanches revenaient des champs les mamelles gonflées de lait; ici, on déchargeait une charrette; là, on ôtait le harnais à deux beaux chevaux du Perche, qui, en hennissant, tendaient vers leurs râteliers leurs bonnes têtes dégagées d'entraves; un garçon montait un sac au grenier, une fille apportait un sac de croûtes et d'eau de vaisselle à un énorme porc qui se chauffait au soleil en attendant sa transformation en petit-salé, en saucisses, en boudin; tous les animaux de l'arche depuis l'âne brayant jusqu'au coq chantant, mêlaient leurs voix discordantes à ce concert champêtre, tandis que le tic tac du moulin, en battant la mesure, semblait en régler le rhythme.

Thibault en eut un éblouissement.

Il se vit d'avance le propriétaire de tout cela, et il se frotta si allégrement les mains, que bien certainement Landry eût remarqué cette joie que rien ne motivait, s'il n'eût pas été absorbé dans sa douleur, qui augmentait au fur et à mesure qu'il approchait du logis.

La veuve, de la salle à manger où elle se tenait, les aperçevait au seuil de la porte.

Elle paraissait tout intriguée de savoir quel était l'étranger qui revenait avec son premier garçon.

Thibault traversa la cour, s'approcha des bâtiments d'habitation d'un air dégagé, se nomma, et expliqua à la meunière comment le désir de visiter Landry, son unique parent, l'avait décidé à se présenter chez elle.

La meunière se montra fort courtoise.

Elle engagea le nouveau venu à passer la journée au moulin, avec un sourire que celui-ci trouva du meilleur augure.

Thibault venait avec son cadeau.

Tout en traversant la forêt, il avait décroché quelques grives qu'il avait trouvées pendues à des collets amorcés de sorbiers.

La meunière les donna à plumer à l'instant même, en disant qu'elle espérait bien que Thibault en mangerait sa part.

Cependant Thibault remarqua que, tout en causant avec lui, la belle meunière semblait chercher des distractions par-dessus son épaule.

Il se retourna vivement, et reconnut que l'objet de la préoccupation de la belle meunière, c'était Landry, qui déchargeait les deux ânes.

Madame Polet, voyant que sa préoccupation n'avait pas échappé à Thibault, devint rouge comme une cerise.

Puis, se remettant aussitôt :

— Monsieur Thibault, dit-elle à sa nouvelle connaissance, il serait charitable à vous qui paraissez si vigoureux, d'assister votre cousin; vous voyez bien qu'un tel ouvrage est trop fort pour lui tout seul.

Et elle rentra dans la maison.

— Diable! diable! fit Thibault en suivant la meunière du regard et en reportant ensuite les yeux sur Landry, ce gaillard-là serait-il plus heureux qu'il ne s'en doute lui-même, et faudra-t-il que, pour me débarrasser de lui, j'appelle le loup noir à mon aide?

Thibault n'en fit pas moins ce dont l'avait prié la meunière.

Comme il se doutait bien que, par quelque ouverture de rideau, la belle veuve le regardait, il employa toutes ses forces et développa toutes ses grâces dans l'accomplissement de la besogne à laquelle il coopérait.

L'ouvrage terminé, on se réunit dans la chambre, où une fille de charge était occupée à dresser la table.

La table mise, la veuve s'assit à la place d'honneur et fit asseoir Thibault à sa droite.

Madame Polet fut pleine de soins et d'attentions pour ce dernier; si bien que Thibault, qui avait douté un instant, reprit cœur à la joie et à l'espérance.

La meunière, comme pour faire honneur au présent de Thibault, avait elle-même accommodé les grives avec des baies de genièvre, et, ainsi préparées, elles étaient bien devenues le meilleur manger qui pût chatouiller un palais.

Cependant, tout en riant aux drôleries que lui contait Thibault, elle jetait de temps en temps à la dérobée un coup d'œil sur Landry, et elle s'aperçut qu'il n'avait pas encore touché à ce qu'elle-même avait placé sur l'assiette du pauvre garçon.

Elle s'aperçut, en outre, que de grosses larmes roulaient le long de ses joues et venaient grossir la sauce au genièvre des grives, intactes dans son assiette.

Cette douleur muette la toucha.

Son regard devint presque tendre, et elle fit de la tête un geste qui voulait dire, tant elle y mit d'expression :

— Mangez, Landry, je vous en prie.

Il y avait tout un monde de promesses d'amour dans cette petite pantomime.

Landry comprit la belle meunière, car il faillit s'étrangler en avalant son oisillon d'une seule bouchée, tant il mit d'empressement à obéir aux ordres de sa maîtresse.

Rien de tout cela n'échappa à Thibault.

— Par la rate-Dieu, murmura-t-il (c'était un juron qu'il avait entendu dire au baron Jean, et, maintenant qu'il était l'ami du diable, il croyait pouvoir parler la langue des grands seigneurs; par la rate-Dieu! est-ce qu'elle serait décidément amoureuse du garçonnet? Ce serait une preuve de bien mauvais goût, sans compter que cela ne ferait pas le moins du monde mon affaire. Non, non, ce qu'il vous faut, ma belle meunière; c'est un gaillard qui puisse facilement diriger les affaires du moulin, et ce gaillard, ce sera moi, ou le loup noir y perdra son latin.

Puis, remarquant presque immédiatement que la meunière avait repris les anciennes traditions d'yeux en coulisse et de sourires que Landry lui avait signalées :

— Allons, continua-t-il, je vois qu'il va falloir en venir aux grands moyens, car il est impossible que je la laisse échapper; c'est dans tout le pays le seul parti qui me convienne. Oui, mais aussi que faire du cousin Landry? Son amour dérange mes projets; mais, en vérité, je ne puis réellement pour si peu l'envoyer rejoindre dans l'autre monde le pauvre Marcotte. Ah! par ma foi, je suis bien bon de me détraquer le cerveau à chercher une invention! Cela ne me regarde pas; cela regarde le loup noir.

Puis, tout bas :

— Loup noir, dit-il, arrange-toi de manière, mon ami, que, sans qu'il lui arrive accident ni malheur, je sois débarrassé de mon cousin Landry.

Il n'avait pas achevé cette prière, qu'il aperçut, descendant de la montagne et se dirigeant vers le moulin, une petite troupe de quatre ou cinq hommes vêtus de costumes militaires. Landry les aperçut aussi; car il jeta un grand cri, se leva pour fuir, mais retomba sur sa chaise, comme si les forces lui manquaient

VIII

LES SOUHAITS DE THIBAULT

En remarquant l'effet que faisait sur Landry la vue des militaires qui s'avançaient vers le moulin, la veuve Polet fut presque aussi effrayée que son premier garçon.

— Eh! mon Dieu! demanda-t-elle, qu'y a-t-il donc, mon pauvre Landry?

— Oui, qu'y a-t-il? demanda à son tour Thibault.

Seulement, la voix lui tremblait tant soit peu en faisant la demande.

— Il y a, reprit Landry, que, dans un moment de déses-

poir, jeudi dernier, j'ai rencontré le racoleur à l'hôtel du *Dauphin*, et que je me suis engagé.

— Dans un moment de désespoir ! s'écria la meunière ; et pourquoi désespériez-vous ?

— Je désespérais, dit Landry en faisant un effort, je désespérais parce que je vous aimais.

— Et c'est parce que vous m'aimiez, malheureux ! que vous vous êtes fait soldat ?

— Ne m'aviez-vous pas dit que vous me chasseriez du moulin ?

— Vous en avais-je chassé ? demanda la meunière avec une expression à laquelle il n'y avait point à se tromper.

— Oh ! mon Dieu ! demanda Landry, vous ne m'auriez donc pas renvoyé ?

— Pauvre garçon ! dit la meunière avec un sourire et un haussement d'épaules qui, dans un autre moment, eussent fait pâmer Landry de joie, et qui, dans celui où l'on se trouvait, redoublèrent sa douleur.

— Eh bien, mais alors, dit Landry, peut-être bien que j'aurai le temps de me cacher.

— Te cacher ! dit Thibault, c'est bien chose inutile, je t'en réponds.

— Pourquoi pas ? dit la meunière. J'y vais essayer, moi. Viens, mon pauvre Landry.

Et elle emmena le jeune homme avec les signes de la plus vive sympathie.

Thibault les suivit des yeux.

— Ça va mal pour toi, Thibault, mon ami, dit-il ; heureusement que, si bien qu'elle le cache, ils ont le nez fin, et ils le trouveront.

Thibault disait cela sans se douter qu'il faisait un nouveau souhait.

Il paraît que la veuve n'avait pas caché Landry bien loin. Elle rentra après quelques secondes d'absence.

Pour être proche, la cachette n'en était probablement que meilleure.

Une minute après que la veuve Polet était rentrée toute haletante, le sergent des racoleurs parut sur la porte avec un de ses compagnons.

Deux étaient restés en dehors, probablement pour surveiller Landry, dans le cas où il tenterait de s'échapper.

Le sergent et son compagnon entrèrent en gens qui se sentent dans leur droit.

Le sergent jeta dans la salle un regard investigateur, ramena son pied droit à la troisième position et porta la main à la corne de son chapeau.

La meunière n'attendit point que le sergent lui adressât la parole.

Avec son plus charmant sourire, elle lui offrit de se rafraîchir.

C'est une offre que les racoleurs ne refusent jamais.

Puis, tandis qu'ils dégustaient le vin, jugeant le moment favorable, elle demanda aux deux militaires ce qui les amenait au moulin de Coyolles.

Le sergent répondit qu'il était à la recherche d'un jeune garçon meunier qui, après avoir bu avec lui à la santé de Sa Majesté et avoir signé son engagement, n'avait point reparu.

Ce jeune garçon meunier, interrogé sur son nom et son domicile, avait déclaré se nommer Landry et habiter chez madame veuve Polet, meunière à Coyolles.

En vertu de quoi, il venait chez madame veuve Polet, meunière à Coyolles, réclamer son réfractaire.

La meunière, persuadée qu'il était permis de mentir quand l'intention sanctifiait le mensonge, assura qu'elle ne connaissait pas Landry et que personne de ce nom n'avait jamais habité le moulin de Coyolles.

Le sergent répondit à la meunière qu'elle avait les plus beaux yeux du monde et une bouche charmante, mais que ce n'était pas une raison pour qu'il en crût ses yeux sur regard et sa bouche sur parole.

En conséquence, il signifia à la belle veuve qu'il allait faire la perquisition dans son moulin.

La perquisition commença.

Au bout de cinq minutes, le sergent rentra.

Il demanda à la belle meunière la clef de sa chambre.

La meunière parut très choquée d'une pareille demande.

Mais le sergent insista tant et si bien, que force fut à la meunière de donner la clef.

Cinq minutes après, le sergent rentrait, ramenant Landry, qu'il tenait par le collet de sa veste.

A cette vue, la veuve pâlit horriblement.

Quant à Thibault, le cœur lui battait à lui briser la poitrine ; car il voyait bien qu'il avait fallu l'assistance du loup noir pour que le sergent allât chercher Landry où il était.

— Ah ! ah ! mon garçon, s'écria le sergent en raillant, nous préférons donc le service de la beauté à celui du roi ? Cela se conçoit ; mais, quand on a le bonheur d'être né sur les terres de Sa Majesté et d'avoir bu à sa santé, il faut un peu le servir à son tour. Vous allez donc nous suivre, mon beau garçon, et, après quelques années passées dans les gardes-françaises, vous pourrez revenir prendre rang sous votre premier drapeau. Allons, en route !

— Mais, dit la meunière au sergent, Landry n'a pas encore vingt ans ; on n'a pas le droit de le prendre avant vingt ans.

— C'est vrai, dit Landry, je n'ai pas vingt ans.

— Et quand les avez-vous ?

— Demain seulement.

— Bon ! dit le sergent. Eh bien, nous allons vous mettre cette nuit sur une botte de paille, comme une nèfle, et demain, au jour, nous vous réveillerons mûr.

Landry pleura.

La veuve pria, conjura, supplia, se laissa embrasser par les racoleurs, supporta patiemment les plaisanteries grossières que leur inspira son chagrin, et enfin elle alla jusqu'à offrir cent écus pour le racheter.

Tout fut inutile.

On lia le pauvre Landry par les poignets ; un des soldats prit le bout de la corde et les quatre hommes se mirent en chemin, mais non sans que le garçon de moulin eût trouvé le temps d'assurer à la belle meunière que, de près ou de loin, il l'aimerait toujours, et que, s'il mourait, son nom serait la dernière parole qu'il prononcerait.

La belle veuve, de son côté, avait, en face d'une si grande catastrophe, perdu tout respect humain, et, avant de laisser Landry s'éloigner, elle l'avait tendrement pressé sur son cœur.

Lorsque la petite troupe eut disparu derrière les saules, la douleur de la meunière devint si vive, qu'elle tomba en syncope et qu'il fallut la transporter sur son lit.

Thibault lui prodigua les soins les plus touchants.

La violence de l'affection que la veuve avait témoignée à son cousin l'épouvantait un peu.

Cependant, comme il ne s'applaudissait que davantage d'avoir coupé le mal dans sa racine, il conservait de très vives espérances.

Lorsque la veuve revint à elle, le premier nom qu'elle prononça fut celui de Landry.

Thibault fit un geste de commisération hypocrite.

La meunière se mit à sangloter.

— Pauvre enfant ! s'écria-t-elle en pleurant à chaudes larmes, que va-t-il devenir, lui si faible et si délicat ? Le poids seul de son fusil et de son sac le tuera.

Puis, se retournant vers son hôte :

— Ah ! monsieur Thibault, dit-elle, c'est un bien grand chagrin pour moi, mais vous vous êtes peut-être aperçu que je l'aimais ? Il était doux, il était bon, il n'avait aucun défaut ; pas joueur, pas buveur ; jamais il n'eût contrarié mes volontés, jamais il n'eût tyrannisé sa femme, ce qui m'eût semblé bien doux après les deux cruelles années que j'ai passées avec feu M. Polet ! Ah ! monsieur Thibault ! monsieur Thibault ! il est bien douloureux pour une pauvre malheureuse femme de voir ainsi tomber dans le gouffre tous ses projets d'avenir et de tranquillité.

Thibault pensa que l'occasion était bonne pour se déclarer. Du moment où il voyait pleurer une femme, il avait cette fausse opinion de croire qu'elle ne pleurait que pour être consolée.

Cependant il crut ne pouvoir arriver à son but que par un détour.

— Certes, je comprends votre douleur, répondit-il ; je fais mieux, je la partage, car vous ne pouvez douter de l'affection que je porte à mon cousin ; mais il faut se résigner, et, sans nier les qualités de Landry, je vous dirai : Eh bien, belle meunière, cherchez qui le puisse valoir.

— Qui le puisse valoir ! s'écria la veuve ; mais il n'en est pas. Où trouverais-je un garçon gentil et sage comme celui-là ? Il avait une figure poupine qui me charmait, et en même temps il était si tranquille, si rangé dans ses mœurs ! il travaillait jour et nuit, et, avec tout cela, d'un coup d'œil je le faisais rentrer sous terre. Non, non, monsieur Thibault, je vous le dis dans toute la sincérité de mon cœur, le souvenir de celui-là m'ôtera l'envie d'en chercher d'autres, et je vois bien qu'il faut me résigner à rester veuve toute ma vie.

— Peuh ! fit Thibault, Landry était bien jeune !

— Oh ! dit la veuve, ce n'est pas là un défaut.

— Qui sait s'il eût conservé plus tard ses aimables qualités ! Croyez-moi, meunière, ne vous désolez plus et cherchez, comme je vous ai dit, quelqu'un qui vous le fasse oublier. Ce qu'il vous faut, à vous, ce n'est point un bambin comme celui-là, c'est un homme fait, qui ait tout ce que vous regrettez dans Landry, mais qui soit assez rassis pour que vous n'ayez point à craindre qu'un beau jour toutes vos illusions ne s'envolent et que vous ne vous trouviez en présence d'un libertin et d'un brutal.

La meunière secouait la tête.

Mais Thibault continuait :

— Ce qu'il vous faut enfin, c'est un gaillard qui, tout en

étant pour vous un porte-respect, fasse fructifier le moulin. Que diable ! dites un mot, et vous ne serez pas longtemps sans vous trouver lotie, belle meunière, un peu mieux que vous ne l'étiez tout à l'heure.

— Et où rencontrerai-je un pareil miracle d'homme ? demanda la meunière en se dressant sur ses pieds et en regardant le sabotier comme pour lui porter un défi.

Celui-ci, se méprenant au ton qu'avait mis la veuve à prononcer ces paroles, crut l'occasion excellente.

Il résolut d'en profiter pour lui faire connaître ses intentions.

— Eh bien, fit-il en vous disant que vous n'iriez pas loin, belle Polet, pour rencontrer l'homme qu'il vous faut, je vous l'avoue, je songeais à moi qui serais bien heureux et bien fier de devenir votre époux. Ah ! continua-t-il, pendant que la meunière le regardait avec des yeux qui devenaient de plus en plus menaçants, ah ! avec moi, vous n'auriez pas à redouter d'être contrariée dans vos volontés ; je suis un agneau pour la douceur, et je n'aurai qu'une loi et qu'un désir la loi de vous obéir, le désir de vous plaire ; quant à votre fortune, j'ai certains moyens de l'accroître que je vous divulguerai plus tard...

Thibault n'acheva point sa phrase.

— Eh quoi ! s'écria la meunière, d'autant plus furieuse qu'elle s'était contenue plus longtemps ; eh quoi ! vous que je croyais son ami, vous osez me parler de prendre sa place dans mon cœur ! vous cherchez à en arracher la foi que je veux conserver à votre cousin ! Hors d'ici, misérable ! hors d'ici ! car, si je n'en croyais que ma colère et mon indignation, j'appellerais quatre hommes et je te ferais jeter sous la roue du moulin !

Thibault voulut répondre.

Mais lui, qui ne manquait point d'arguments à l'ordinaire, ne trouva pas une parole pour sa justification.

Il est vrai que la meunière ne lui en laissa point le temps.

Elle avait à la portée de sa main une belle cruche neuve qu'elle saisit par l'anse et qu'elle envoya à la tête de Thibault.

Par bonheur pour lui, Thibault inclina la tête à gauche, et la cruche, sans l'atteindre, alla se briser contre la cheminée.

La meunière prit un escabeau, et, avec la même violence, l'envoya au même but.

Cette fois, Thibault inclina la tête à droite et l'escabeau alla briser trois ou quatre vitres à une fenêtre.

Au bruit que firent les carreaux en tombant, les garçons et les filles du moulin accoururent.

Ils trouvèrent leur maîtresse envoyant à tour de bras à Thibault, bouteilles, pot à l'eau, salières, assiettes, tout ce qu'enfin elle trouvait sous sa main.

Par chance pour Thibault, la belle Polet était si furieuse, qu'elle ne pouvait parler.

Si elle eût pu parler, elle eût crié :

— Tuez-le ! égorgez-le ! c'est un coquin ! c'est un misérable !

En voyant le renfort qui arrivait à la meunière, Thibault voulut fuir et s'élança vers la porte, que les racoleurs, en emmenant Landry, avaient laissée ouverte.

Mais, au moment où il la franchissait, l'honnête pourceau que nous avons vu faire sa sieste au soleil, surpris dans son premier somme par tout cet affreux tintamarre, crut que c'était à lui qu'on en voulait, et, tentant de regagner son étable, il vint en courant donner dans les jambes de Thibault

Thibault perdit son centre de gravité.

Il alla, à dix pas de là, rouler dans la boue et le fumier.

— Que le diable t'emporte, animal maudit ! s'écria le sabotier tout meurtri de sa chute, mais plus furieux encore de voir ses habits neufs souillés de fange.

Thibault n'avait pas achevé ce souhait, que le pourceau fut pris d'une frénésie soudaine et se mit à parcourir comme un furieux la cour du moulin, cassant, brisant, renversant tout ce qui pouvait faire obstacle à son passage.

Les garçons de moulin et les filles de ferme, accourus aux cris de leur maîtresse, crurent que ce qui motivait ces cris, c'était la frénésie du pourceau. — et ils se mirent à sa poursuite.

Mais inutilement ils tentèrent de se rendre maîtres de l'animal.

Celui-ci renversa garçons et filles les uns après les autres, comme il avait renversé Thibault, jusqu'à ce qu'enfin, passant à travers une cloison qui séparait le moulin de l'écluse aussi facilement que si c'eût été une tenture de papier, il se précipitât sous la roue...

Il y disparut comme dans un gouffre.

La meunière, pendant ce temps, avait retrouvé la parole.

— Tombez sur Thibault ! criait-elle, car elle avait entendu la malédiction que le sabotier avait envoyée à son pourceau, et elle était restée confondue de la promptitude avec laquelle ce souhait s'était accompli.

« Tombez sur Thibault : assommez-le ! c'est un magicien ! c'est un sorcier ! c'est un loup-garou !

Et, avec cette dernière qualification, elle donnait à Thibault la plus terrible épithète que, dans nos forêts, on puisse donner à un homme.

Thibault, qui ne se sentait pas la conscience bien nette, profita du premier moment de stupeur que cette invective de la meunière fit naître dans l'esprit de ses gens.

Il passa au milieu des filles et des garçons, et, tandis que celui-ci cherchait une fourche, celui-là une pelle, il franchit la porte du moulin, et se mit, avec une facilité qui ne fit que confirmer les soupçons de la belle meunière, à monter à grande course une montagne à pic que l'on avait toujours crue inaccessible, du moins par le chemin qu'avait pris Thibault pour la gravir.

— Eh bien, cria la meunière, eh bien, vous vous lassez ainsi ! vous ne le poursuivez pas ! vous ne le rejoignez pas ! vous ne l'assommez pas !

Mais eux, secouant la tête :

— Eh ! madame, dirent-ils, que voulez-vous que nous fassions contre un loup-garou ?

IX

LE MENEUR DE LOUPS

En fuyant les menaces de la meunière et les armes de ses gens, Thibault s'était instinctivement dirigé vers la lisière de la forêt.

Son intention était, au premier ennemi qui paraîtrait, d'entrer dans le bois, où à cette heure nul n'oserait le poursuivre de peur d'embuscade.

D'ailleurs, armé du pouvoir diabolique qu'il avait reçu du loup noir, Thibault n'avait pas grand'chose à craindre de ses ennemis, quels qu'ils fussent.

Il n'avait qu'à les envoyer où il avait envoyé le pourceau de la belle meunière.

Il était bien sûr d'en être débarrassé.

Mais, par le serrement de cœur qu'il éprouvait de temps en temps au souvenir de Marcotte, il se disait à lui-même que, si déterminé que l'on soit, on n'envoie pas les hommes au diable comme on y envoie les cochons.

Tout en réfléchissant à ce pouvoir terrible, et tout en regardant derrière lui pour savoir s'il aurait besoin d'en faire usage, Thibault avait gagné les derrières de Pisseleu, et la nuit était venue.

Nuit d'automne sombre et orageuse, pendant laquelle le vent, qui arrache aux arbres leurs feuilles jaunissantes, promène dans la forêt des bruits lamentables et des plaintes lugubres.

Ces clameurs funèbres du vent étaient de temps en temps coupées par le houhoulement des hiboux, dont le cri semble celui des voyageurs égarés qui s'appellent et se répondent.

Tous ces bruits étaient familiers à Thibault et ne l'impressionnaient que médiocrement.

D'ailleurs, il avait eu le soin, en arrivant à la lisière de la forêt, d'y couper un bâton de châtaignier de quatre pieds de long, et, familier comme il l'était avec l'exercice du bâton à deux bouts, Thibault, armé de sa canne, n'eût pas craint l'attaque de quatre hommes.

Il entra donc hardiment dans la forêt, à l'endroit que l'on appelle encore aujourd'hui la Bruyère-aux-Loups.

Il cheminait depuis quelques minutes dans une laie étroite et obscure, tout en maudissant la bizarrerie des femmes qui préfèrent, sans raison aucune, un enfant débile et timide à un vigoureux et hardi compère, lorsqu'il entendit, à une vingtaine de pas derrière lui, le bruit des feuilles qui craquaient.

Il se retourna.

Dans l'obscurité, il vit d'abord, et avant tout, deux yeux qui luisaient comme des charbons ardents.

Puis, en y regardant plus attentivement, et en forçant, pour ainsi dire, ses yeux à distinguer dans les ténèbres, il vit un grand loup qui le suivait pas à pas.

Ce n'était pas celui qu'il avait reçu dans sa cabane.

Le loup de la cabane était noir, et celui-ci était roux.

On ne pouvait les confondre ni d'après la couleur de leur pelage, ni d'après leur taille.

Thibault n'avait aucune raison de croire que tous les loups fussent animés vis-à-vis de lui d'intentions aussi bienveillantes que le premier auquel il avait eu affaire.

Il commença donc à serrer entre ses deux mains son bâton et à lui faire faire le moulinet, pour voir s'il n'avait pas désappris la manœuvre.

Mais, à son grand étonnement, l'animal se contentait de

trotter derrière lui sans manifester aucune intention hostile, s'arrêtant quand Thibault s'arrêtait, reprenant sa course quand Thibault se remettait en chemin, et hurlant seulement de temps en temps comme pour appeler du renfort.

Ces hurlements ne laissaient pas Thibault sans inquiétude.

Tout à coup, le voyageur nocturne vit devant lui deux autres lumières ardentes et qui brillaient par intervalles dans l'obscurité, devenue de plus en plus épaisse.

Tenant son bâton haut et prêt à frapper, il s'avança sur ces deux lumières, qui restaient immobiles, et il pensa trébucher sur un corps couché en travers du chemin.

C'était le corps d'un second loup.

Sans réfléchir qu'il était peut-être imprudent d'attaquer le premier de ces animaux, le sabotier commença par porter à celui-ci un vigoureux coup de son gourdin.

Le loup le reçut en plein sur la tête.

Il poussa un hurlement douloureux.

Puis, se secouant comme un chien que son maître a battu, il se mit à marcher devant le sabotier.

Thibault alors se retourna pour voir ce que devenait son premier loup.

Le premier suivait toujours, et toujours à égale distance.

Mais, en ramenant les yeux d'arrière en avant, il s'aperçut qu'un troisième loup côtoyait sa droite.

Son regard, instinctivement, se porta vers la gauche.

Un quatrième le flanquait de ce côté-là.

Il n'avait pas fait un quart de lieue, qu'une douzaine de ces animaux formaient un cercle autour de lui.

La situation était critique.

Thibault en sentait toute la gravité.

Il essaya d'abord de chanter, espérant que le bruit de la voix humaine effrayerait ces animaux.

Ce fut inutilement.

Pas un d'eux ne quitta la place qu'il occupait dans le cercle formé autour de lui comme avec un compas.

Alors il pensa à s'arrêter au premier arbre touffu, à se jeter dans ses branches et à y attendre le jour.

Mais, après avoir bien réfléchi, il lui sembla plus sage d'essayer d'atteindre sa demeure, dont il approchait de plus en plus, les loups, malgré leur nombre, ne manifestant pas d'intentions plus hostiles que lorsqu'il n'y en avait qu'un seul.

Il serait temps de grimper sur un arbre si les loups changeaient de manière d'agir à son égard.

Nous devons dire que Thibault était si troublé, qu'il touchait à sa porte et ne l'apercevait pas.

Il reconnut enfin sa maison.

Mais, à sa grande stupéfaction, arrivé là, les loups qui marchaient en avant se rangèrent respectueusement pour le laisser passer, s'asseyant sur leur derrière comme pour faire la haie.

Thibault ne perdit pas de temps à les remercier de leur courtoisie.

Il se précipita dans l'intérieur de sa cabane, en tirant vivement la porte derrière lui.

Puis, la porte tirée et verrouillée, il poussa contre elle le bahut, afin de la consolider et de la mettre en état de résister à un assaut.

Puis il tomba sur une chaise et commença seulement de respirer à pleine haleine.

Lorsqu'il fut un peu remis de son trouble, il s'en alla regarder au carreau qui donnait sur la forêt.

Une ligne de regards flamboyants lui démontra que, loin de faire retraite, les loups s'étaient symétriquement rangés en file devant sa demeure.

Ce voisinage eût été encore très effrayant pour tout autre ; mais Thibault, qui, il y avait quelques instants, marchait escorté de toute la terrible bande, se sentait réconforté en songeant qu'une muraille, si mince qu'elle fût, le séparait de ses maussades compagnons de route.

Thibault alluma sa petite lampe de fer et la posa sur la table.

Il rassembla les tisons épars dans le foyer, jeta sur ces tisons un tas de copeaux et fit un grand feu, dont la réverbération, il l'espérait ainsi, devait faire fuir les loups.

Mais les loups de Thibault étaient sans doute des loups particuliers, familiarisés avec la flamme.

Ils ne bougèrent pas du poste qu'ils s'étaient choisi.

Aux premières lueurs de l'aube, Thibault, que l'inquiétude avait tenu éveillé, put les revoir et les compter.

Comme la veille, ils paraissaient attendre, les uns assis, les autres couchés, ceux-ci sommeillant, ceux-là se promenant comme des sentinelles.

Mais enfin, lorsque la dernière étoile se noya et se fondit dans les flots de lumière empourprée qui montaient de l'orient, tous les loups se levèrent à la fois, et, poussant cette espèce de hurlement lugubre avec lequel les animaux des ténèbres saluent le jour, ils se dispersèrent de côté et d'autre et disparurent.

Les loups disparus, Thibault en revint à réfléchir à sa mésaventure de la veille.

Comment se faisait-il que la meunière ne l'eût point préféré à son cousin Landry ?

N'était-il plus le beau Thibault, et s'était-il fait dans sa personne quelque changement à son désavantage ?

Thibault n'avait qu'un moyen de s'en assurer : c'était de consulter son miroir.

Il prit le fragment de glace pendu à la cheminée et l'approcha de la lumière en se souriant coquettement.

Mais à peine eut-il vu son visage, réfléchi par le miroir, qu'il poussa un cri, moitié d'étonnement, moitié de stupeur.

Il était bien toujours le beau Thibault.

Mais son cheveu rouge, grâce aux souhaits imprudents qui lui étaient échappés, s'était converti en une véritable mèche, dont les reflets pouvaient lutter avec les lueurs les plus ardentes de son foyer.

Une sueur froide lui passa sur le front.

Sachant qu'il était parfaitement inutile d'essayer d'arracher ou même de couper les cheveux maudits, il résolut de s'en tenir à ce qu'il en avait, et de faire à l'avenir le moins de souhaits possible.

Il s'agissait de chasser toutes les idées ambitieuses qui l'avaient si fatalement agité et de se remettre à la besogne.

Thibault essaya.

Mais il n'avait plus cœur à l'ouvrage.

Il avait beau chercher dans sa mémoire les noëls qu'il chantait aux bons jours, alors que le hêtre et le bouleau se façonnaient si prestement entre ses mains, son outil restait inactif pendant des heures entières.

Il rêvait et se demandait s'il n'était pas triste, alors qu'en dirigeant bien ses désirs, on pouvait si facilement arriver au bonheur, de suer sang et eau pour n'arriver en somme qu'à poursuivre une existence souffreteuse et misérable.

Apprêter son petit repas n'était plus pour lui, comme jadis, une distraction ; lorsque la faim se faisait sentir, il mangeait avec répugnance un morceau de pain noir, et l'envie, qui n'avait été jusque-là chez lui qu'une sorte d'aspiration vague vers le bien-être, prenait peu à peu dans le fond de son cœur le caractère d'une rage sourde et violente qui lui faisait haïr son prochain.

Cependant, si longue que cette journée semblât à Thibault, elle passa comme les autres.

Lorsque vint le crépuscule, il quitta son établi et alla s'asseoir sur le banc de bois qu'il avait dressé de ses mains devant sa porte.

Là, il resta abîmé dans de sombres réflexions.

Mais à peine les ténèbres commencèrent-elles à épaissir, qu'un loup sortit du taillis et vint, comme la veille, se coucher à quelque distance de la maisonnette.

Comme la veille aussi, ce loup fut suivi d'un second, puis d'un troisième, enfin de toute la bande, laquelle reprit le poste qu'elle avait occupé la nuit précédente.

Au troisième loup, Thibault était rentré.

Il s'était barricadé aussi soigneusement qu'il avait fait la veille.

Mais, plus que la veille encore, il était triste et découragé.

Aussi n'eut-il point la force de veiller.

Il alluma son feu, l'organisa de manière qu'il durât toute la nuit, se coucha sur son lit et s'endormit.

Lorsque Thibault s'éveilla, il faisait grand jour.

Le soleil était aux deux tiers de sa hauteur.

Ses rayons chatoyaient sur les feuilles tremblotantes et jaunissantes du taillis, et les teignaient de mille nuances d'or et de pourpre.

Il courut à la fenêtre.

Les loups avaient disparu.

Seulement, on pouvait compter sur l'herbe humide de rosée les places que leurs corps avaient occupées pendant la nuit.

Le soir, les loups se réunirent encore devant la demeure de Thibault, qui, petit à petit, commençait à se familiariser avec leur présence.

Il en arriva à supposer que ses relations avec le grand loup noir lui avaient concilié quelques sympathies chez la gent de cette espèce, et il résolut de savoir, une fois pour toutes, à quoi s'en tenir sur leurs desseins.

Ayant donc passé à sa ceinture une serpe fraîchement émoulue, ayant pris à la main un bon épieu, le sabotier ouvrit la porte et s'avança résolument vers la troupe.

Mais, à sa grande surprise, au lieu de chercher à s'élancer sur lui, les loups commencèrent à remuer leurs queues comme des chiens qui voient venir leur maître.

Leurs façons amicales furent si expressives, que Thibault en vint à passer la main sur l'échine de l'un d'eux, qui non seulement se laissa faire, mais qui, en outre, donna les marques d'une satisfaction très profonde.

— Oh ! oh ! murmura Thibault, dont l'imagination vagabonde allait toujours au grand galop, si la docilité de ces drôles-là correspond à leur gentillesse, me voilà propriétaire d'une meute comme jamais le seigneur Jean n'en

a possédé une, et je suis certain maintenant d'avoir de la venaison chaque fois qu'il m'en prendra fantaisie.

Thibault n'avait pas fini de parler, que quatre des plus vigoureux et des plus alertes parmi les quadrupèdes se détachèrent du reste de la bande et s'enfoncèrent dans la forêt.

Quelques instants après, un hurlement retentissait sous la voûte des taillis, et, au bout d'une demi-heure, un des loups reparaissait traînant une belle chevrette qui laissait sur le gazon une longue traînée de sang.

La chevrette fut déposée par le loup aux pieds du sabotier, avait nettement dit qu'il n'entendait pas raillerie touchant cette malheureuse difformité.

Sur ces entrefaites, le malheur voulut que le duc d'Orléans et madame de Montesson vinssent passer quelques jours à Villers-Cotterets. Ce fut une nouvelle excitation pour la folle ambition de Thibault.

Toutes les belles dames et tous les jeunes seigneurs des châteaux voisins, les Montbreton, les Montesquiou, les Courval, accoururent à Villers-Cotterets.

Les dames dans leurs plus riches atours, les jeunes seigneurs dans leurs plus élégants costumes.



Il poussa un hurlement douloureux.

qui, transporté d'aise en voyant ses désirs non seulement accomplis, mais prévenus, dépeça proprement l'animal et fit à chacun sa part, se réservant pour lui le râble et les deux cuissots de la bête.

Puis, d'un geste impérial et qui prouvait que seulement alors il entrait dans son rôle, il congédia les loups jusqu'au lendemain.

Le lendemain, avant le jour, il partit pour Villers-Cotterets, et, moyennant deux gros écus, l'aubergiste de la *Boule-d'Or* le débarrassait de ses deux cuissots de chevrette.

Le lendemain, ce fut une moitié de sanglier que Thibault porta au même aubergiste, dont il devint un des pourvoyeurs les plus assidus.

Thibault, prenant goût à ce trafic, passait la journée entière dans la ville, hantant les cabarets et ne faisant plus de sabots.

Quelques-uns avaient bien voulu plaisanter sur cette mèche de cheveux rouges qui, si bien qu'il l'ensevelit sous les autres cheveux, trouvait toujours moyen de soulever la couche supérieure et d'apparaître au jour; mais Thibault

La trompe du seigneur Jean retentit plus bruyante que jamais dans la forêt.

On voyait passer, comme de ravissantes visions, emportés par la course de magnifiques chevaux anglais, de sveltes amazones et de rapides cavaliers avec leurs beaux habits de chasse rouges, galonnés d'or.

On eût dit des éclairs de flamme qui sillonnaient les sombres et épaisses futaies.

Le soir, c'était bien autre chose.

Toute cette aristocratique compagnie se réunissait pour les festins et les bals.

Mais, entre les festins et les bals, on montait dans de belles calèches dorées avec des armoiries de toutes couleurs.

Thibault était toujours là au premier rang des curieux.

Il dévorait des yeux ces nuages de satin et de dentelles, qui, en se relevant, laissaient voir de fines chevilles chaussées de bas de soie et de petites mules à talons rouges.

Puis tout cela passait devant le peuple ébahi, laissant derrière soi une vapeur de poudre à la maréchale et d'essence parfumée aux plus douces senteurs.

Thibault se demandait pourquoi il n'était pas, lui, un de ces jeunes seigneurs aux habits brodés.

Pourquoi il n'avait pas pour maîtresse une de ces belles dames à froufrou de satin.

Et l'Agnelette lui paraissait alors ce qu'elle était en effet, une pauvre petite paysanne ; et la veuve Polet, ce qu'en effet elle était aussi, une simple meunière.

Et c'était quand il s'en revenait à travers la forêt, la nuit, escorté de cette meute de loups qui, du moment où la nuit était venue et où il avait mis le pied dans la forêt, ne le quittaient pas plus que des gardes du corps ne quittent un roi, c'était alors qu'il faisait les plus fatales réflexions.

Entouré de tentations semblables, il était impossible que Thibault, qui avait déjà marché dans la voie du mal, s'arrêtât et ne rompît pas avec ce qui lui restait encore, c'est-à-dire avec le souvenir de la vie honnête.

Qu'étaient les quelques écus que lui donnait l'aubergiste de la *Boule-d'Or* pour prix du gibier que lui procuraient ses bons amis les loups !

Amassés pendant des mois, des années, ils eussent été insuffisants à satisfaire le plus humble des désirs qui grondaient dans son cœur.

Je n'oserais pas dire que Thibault, qui avait commencé par souhaiter un cuissot du chevreuil du seigneur Jean, puis le cœur d'Agnelette, puis le moulin de la veuve Polet, se fût contenté maintenant du château d'Oigny ou de Longpont, tant ces pieds mignons, ces jambes fines et rondes, tant ces douces senteurs qu'exhalaient ces vêtements de velours et de satin avaient exalté son ambitieuse imagination.

Aussi se dit-il un jour qu'il serait décidément bien sot de demeurer toujours pauvre, lorsqu'une puissance aussi formidable que la sienne était mise à sa disposition.

Dès ce moment, il résolut d'exploiter cette puissance par les souhaits les plus exagérés, dût sa chevelure ressembler un jour à la couronne flamboyante que l'on aperçoit la nuit voltigeant au-dessus de la haute cheminée des manufactures de glaces de Saint-Gobain.

X

LE BAILLI MAGLOIRE

Ce fut dans ces dispositions aventureuses que Thibault, sans s'être encore arrêté à rien, passa les derniers jours de l'année et entra dans l'année nouvelle.

Seulement, songeant sans doute aux dépenses qu'amène pour chacun le bienheureux jour de l'an, il avait, au fur et à mesure qu'il s'était approché de ce terrible passage d'une année à l'autre, exigé de ses pourvoyeurs double ration de gibier, dont naturellement il avait tiré double profit chez l'aubergiste de la *Boule-d'Or*.

De sorte que, à part une mèche de cheveux rouges d'un volume assez inquiétant, Thibault entrait matériellement dans l'année en meilleures conditions qu'il n'avait jamais été.

Remarquez que nous disons matériellement et non spirituellement ; car, si le corps paraissait en bon état, l'âme était cruellement compromise.

Mais le corps était bien couvert, et dans les poches de la veste sonnaient gaillardement une dizaine d'écus.

Thibault, ainsi costumé et accompagné de cette musique argentine, avait l'air, non plus d'un ouvrier sabotier, mais d'un métayer à son aise, ou même d'un bon bourgeois qui exerce un état peut-être, mais pour son plaisir.

C'était avec cette apparence que Thibault s'était rendu à une de ces solennités villageoises qui sont les fêtes de la province.

On pêchait les magnifiques étangs de Berval et de Poudron.

La pêche d'un étang est une grande affaire pour le propriétaire ou le fermier, sans compter que c'est un grand plaisir pour les spectateurs.

Aussi les pêches sont-elles affichées un mois à l'avance, et vient-on à une belle pêche de dix lieues à la ronde.

Et, par ce mot pêche, que ceux de nos lecteurs habitués aux us et coutumes de la province n'aillent pas croire qu'il s'agit d'une pêche à la ligne avec l'asticot, le ver rouge ou le blé parfumé, ou d'une pêche à la ligne de fond, à l'épervier ou au verveux ; non pas, il s'agit de vider parfois un étang de trois quarts de lieues ou d'une lieue de long, et cela depuis le plus gros brochet jusqu'à la plus petite ablette.

Voici comment la chose se pratique :

Il n'y a, selon toute probabilité, pas un de nos lecteurs qui n'ait vu un étang.

Tout étang a deux issues :

Celle par laquelle l'eau entre, et celle par laquelle l'eau sort.

Celle par laquelle l'eau entre n'a pas de nom ; celle par laquelle elle sort s'appelle la bonde. C'est à la bonde que se fait la pêche.

L'eau, en sortant de la bonde, tombe dans un vaste réservoir d'où elle s'échappe à travers les mailles d'un vigoureux filet. L'eau sort, mais le poisson reste.

On sait combien de jours il faut pour vider un étang.

On ne convoque donc les curieux et les amateurs que pour le deuxième, troisième ou quatrième jour, selon le volume d'eau que l'étang doit dégorger avant d'arriver au dénoûment.

Le dénoûment, c'est l'apparition du poisson à la bonde.

A l'heure de la convocation à la pêche d'un étang il y a, selon l'étendue et l'importance de cet étang, une foule comparativement aussi considérable, et, comparativement toujours, aussi élégante qu'aux courses du Champ de Mars ou de Chantilly, quand doivent courir les chevaux et les jockeys de renom.

Seulement, on n'assiste pas au spectacle dans des tribunes ou en voiture.

Non, chacun vient comme il veut ou comme il peut, en cabriolet, en char à bancs, en phaéton, en charrette, à cheval, à âne ; puis, une fois arrivé, — à part le respect qu'on a toujours dans les pays les moins civilisés pour les autorités, — chacun se place selon le moment de son arrivée ou selon la force de ses coudes, et le mouvement plus ou moins accentué de ses hanches.

Seulement, une espèce de treillage solidement établi empêche les spectateurs de tomber dans le réservoir.

On comprend, à la teinte et à l'odeur de l'eau, si le poisson approche.

Tout spectacle a son inconvénient. A l'Opéra, plus la réunion est belle et nombreuse, plus on respire d'acide carbonique. A la pêche d'un étang, plus le moment intéressant approche, plus on respire d'azote.

D'abord, au moment où l'on ouvre la bonde, l'eau vient belle, pure et légèrement teintée de vert, comme l'eau d'un ruisseau.

C'est la couche supérieure qui, entraînée par son poids, se présente la première.

Puis l'eau, peu à peu, perd de sa transparence et se teinte de gris.

C'est la seconde couche qui se vide à son tour, et, de temps en temps, au milieu de cette seconde couche et à mesure que la teinte se fonce, apparaît un éclair d'argent.

C'est un poisson de trop petite taille qui, n'ayant pas su résister au courant, apparaît en éclaireur.

Celui-là, on ne se donne pas même la peine de le ramasser, on le laisse tranquillement faire, à un, et en cherchant quelques-unes des petites flaques d'eau qui stagnent au fond du réservoir, ces sortes de cabrioles que les saltimbanques appellent pittoresquement des sauts de carpe.

Puis vient l'eau noire.

C'est le quatrième acte, c'est-à-dire la péripétie.

Instinctivement, le poisson, selon ses forces, résiste à ce courant inusité qui l'entraîne ; rien ne lui a dit que le courant est un danger, mais il le devine.

Aussi, chacun remonte de son mieux le courant.

Le brochet nage côte à côte avec la carpe qu'il poursuivait la veille et qu'il empêchait de trop engraisser ; sans lui chercher dispute, la perche chemine avec la tanche, et ne songe même pas à mordre dans cette chair dont elle est si friande.

C'est ainsi que, dans une même fosse creusée pour prendre du gibier, des Arabes trouvent parfois confondus gazelles et chacals, antilopes et hyènes, et les hyènes et les chacals sont devenus aussi doux et aussi tremblants que les gazelles et les antilopes.

Mais enfin les forces des lutteurs s'épuisent.

Les éclaireurs que nous avons signalés tout à l'heure deviennent plus fréquents ; la taille des poissons commence à devenir respectable, et la preuve leur est donnée par les ramasseurs du cas qu'on fait d'eux.

Ces ramasseurs sont des hommes en simple pantalon de toile et en simple chemise de coton.

Les jambes du pantalon sont relevées jusqu'au haut des cuisses, les manches de la chemise sont retroussées jusqu'au haut de l'épaule.

Ils entassent le poisson dans des corbeilles.

Celui qui doit être vendu vivant ou conservé pour le repeuplement de l'étang est transvasé dans des réservoirs.

Celui qui est condamné à mort est tout simplement étendu sur la prairie.

Le même jour, il sera vendu.

Une foule d'hommes qui ressentaient le même besoin se pressa d'en bas et s'accroupit sur les talons en petits cercles, divisés par tribus : ils mangèrent leur messalo (mets) de riz, de ghée, du bumbalo sec et des fruits frais.

Ayant bientôt rempli le vide de mon estomac, je me couchai sur le canapé, et je fumai le hooka de de Ruyter en faisant l'inventaire de sa cabine. Elle était basse, mais grande, bien éclairée, et l'air y entrait librement par les embrasures de la poupe. Elle contenait deux lits aux côtés opposés d'une fenêtre, et entre l'espace de ces lits il y avait deux étoiles formées de pistolets, c'est-à-dire une quinzaine de ces armes, dont les bouches réunies formaient le centre de l'étoile tandis que les crosses en étaient les rayons. La projecture en avant de la cabine était garnie de barres de bambou, auxquelles étaient suspendus des baïonnettes et des poignards malais, dentelés et réunis dans les formes les plus fantastiques. Comme le disait de Ruyter, c'était son équipement de guerre ; mais la partie arrière de la cabine était certainement dédiée à la paix. Ses rayons étaient encombrés de livres, de matériaux pour écrire, d'instruments nautiques. Dans d'autres coins se trouvaient des télescopes, des cartes de géographie, et, quoique moins pittoresques, mais également indispensables, les articles dont j'avais eu besoin pour mon souper.

Comme il ne m'était pas défendu de dormir, et que j'étais sans la crainte d'encourir une punition pour la négligence de mes devoirs, j'étais vigilant et alerte. Mon esprit était occupé de la responsabilité que de Ruyter avait remise entre mes mains ; je remontai donc sur le pont pour regarder la girouette et attendre que la première caresse du vent de la terre me donnât le signal du départ.

A minuit, un souffle d'air la fit tourner sur elle-même, je dis au rais de lever l'ancre, et de la lever sans bruit si cela était possible.

— La première chose est facile à faire, me dit-il, mais quant à la seconde, elle est indépendante de ma volonté.

Nous levâmes l'ancre vers une heure du matin, et nous mîmes à la voile.

XXV

Lorsque les puissances matérielles ou morales d'un être ont été poussées par des moyens artificiels à un hâtif développement, cet être parvient à une croissance prodigieuse et rapide ; mais s'il a porté des boutons et des feuilles, ils ont été vite flétris, et les fruits ont toujours paru malsains et sans goût.

Il en est ainsi des animaux : lorsque les facultés de leur nature élevée se trouvent excitées par les bienfaits de la civilisation, ils donnent l'espoir d'une force extraordinaire ; mais ces promesses ne sont jamais réalisées, elles sont anéanties dans leur fleur, en laissant les traces de l'âge et de la décrépitude.

Il y a dans le Nord quelques hommes rares qui, sans soin et sans culture, s'élancent dans la vie avec la merveilleuse rapidité du vent, et la source de leur force ne peut être altérée ni par le temps ni par la fatigue, si bien qu'on les voit, à l'âge où l'homme penche vers sa fin, se tenir debout fermes et robustes comme des hommes de fer.

Tels étaient les patriarches des anciens temps, et encore maintenant, que le monde est mûri par la guerre, par les calamités qui déciment les peuples, il y a des êtres qui survivent à tout, qui ne comptent plus le temps par année, mais qui renvoient pour leur histoire aux annales du monde, et qui s'étonnent de ce que leurs frères soient morts de maladie.

Quoique je ne fusse pas un de ces piliers de granit, je donnais des signes non équivoques de ma ressemblance avec leur vaillante espèce, car, à cette période de ma vie, je possédais les attributs d'un homme fait. J'avais six pieds de haut, j'étais robuste, avec des os saillants jusqu'à la maigreur, et à la force de la maturité je joignais cette souplesse des membres que la jeunesse peut seule donner. Naturellement d'une nuance foncée, mon teint se brunit si bien, sous les feux du soleil, que je devins complètement bronzé. J'avais les cheveux noirs et les traits arabes. A dix-sept ans on m'en aurait donné vingt-sept. Comme, à toutes les époques de ma vie, j'ai été forcé de me frayer par mes propres forces un passage à travers la foule, mes progrès avaient été prompts dans ce qu'on appelle la connaissance du monde. Connaissance que l'expérience fait mieux approfondir que la maturité des années.

J'ai raconté les suites de ma première rencontre avec de Ruyter et les commencements de notre amitié ; je crains qu'on ne puisse concevoir qu'il ait voulu tirer un profit de l'abandon de ma jeunesse ; loin de là, de Ruyter était un grand cœur, et mon jugement sur lui n'était point erroné, car maintenant j'ai éprouvé cet homme par la pierre de touche, et je l'ai trouvé d'or pur. De Ruyter était lui-même un voyageur délaissé, un homme qui s'était délivré des entraves de la civilisation, et il était naturel qu'avec une imagination aussi élevée que la sienne et un esprit aussi bien cultivé, il cherchât un objet sur lequel il pût répandre ses affections et trouver un retour de sympathie.

Cet être n'était pas facile à rencontrer, au milieu d'un genre de vie qui conduisait de Ruyter dans toutes les parties du monde. Parmi les barbares il avait été inutile de le chercher, car les aventuriers européens étaient dispersés de tous les côtés, entièrement occupés du soin d'accumuler des richesses ou exclusivement engagés dans les vues particulières de leur propre ambition. Quelques rares amis lui avaient été enlevés par la mort, ou, ce qui est la même chose, par la distance. De Ruyter n'était pas formé pour être asiatique. Sa nature libre et légère le forçait de rechercher la société de quelques compagnons, et comme le hasard m'avait jeté sur son chemin dans un moment où il était isolé, les sentiments affectueux de son cœur se concentrèrent sur moi. De Ruyter avait pénétré jusqu'au fond de mon âme, et il ne doutait pas que, bien dirigé, je ne devinsse l'ami utile dont il poursuivait depuis si longtemps la possession.

Naturellement observateur, de Ruyter découvrit qu'en outre des frais et chaleureux sentiments de la jeunesse, je possédais l'honnêteté, la sincérité, le courage, et que je n'étais encore ni usé, ni gâté par les bourbiers du monde. D'après ces observations, la tendresse dont de Ruyter m'entoura n'est point si absurde que pourraient le trouver quelques observateurs superficiels, car depuis l'heure où j'avais consommé ma vengeance sur le lieutenant écossais, je me trouvais rayé de la liste maritime, sous le coup d'une condamnation injuste et infamante, sans amis, sans protection ; la bienveillance de de Ruyter fut un appui suprême, et il me traita en frère dans le sens énergique et profond de ce mot... Frère ! n'est-ce pas dire un second soi-même ? Si les parents suivaient cet exemple d'urbanité, nous entendrions moins de plaintes sur l'insipide et éternel jargon de l'obéissance filiale, jargon qui est aussi émoussé que faux.

L'instabilité de l'esprit de de Ruyter le forçait à chercher une vie d'aventures et par conséquent une vie de périls. J'étais un scion de la même tige, mes inclinations étaient homogènes, et si le hasard ne m'avait pas favorisé en me donnant un si noble compagnon, j'eusse poursuivi seul les aventures d'une existence errante.

Comme j'écris maintenant plutôt pour ma propre satisfaction et pour passer sans ennui de longues heures de solitude que pour des étrangers, il faut qu'ils me donnent du câble et de l'espace pendant que je raconte cette partie de mon histoire, qui, quoique sèche et ennuyeuse pour eux, est pour moi la plus intéressante. Il est peu de personnes sur la terre dont le cœur ne batte avec plaisir au souvenir de ses vingt ans. Il n'en est pas ainsi pour moi, car à vingt et un ans j'étais semblable à un jeune bouvillon transporté de la pâture à la boucherie, ou comme un cheval sauvage choisi dans le troupeau et *razoed* au milieu de sa carrière par les *Gauchos* de l'Amérique du Sud. Le fatal nœud coulant était jeté autour de mon cou, ma fière crête abaissée vers la terre ; mon dos, auparavant libre, plié sous un fardeau que je ne pouvais ni supporter ni rejeter loin de moi. Mes mouvements souples et élastiques étaient changés en un amble pénible. Bref, j'étais marié, et marié à... Mais il ne faut pas que j'anticipe sur les événements. Pendant l'heure où j'écris, il faut que je tâche d'oublier les moments douloureux, il faut que je raconte mes aventures dans l'Inde avec l'esprit ouvert et ardent que donne la liberté, et non avec le ton larmoyant, plaintif et soucieux d'un mari.

Le vaisseau sortit doucement du port, « juste avec assez d'air, comme disaient les matelots, pour endormir les voiles. »

Au point du jour, le havre était encore visible, et nous aperçûmes le vieux dow qui se traînait paresseusement, comme une tortue, le long du rivage

A midi, une brise s'éleva du sud-ouest, et au coucher du soleil nous étions à une telle distance de Bombay, que nos appréhensions d'être guettés dans nos mouvements furent complètement détruites. Nous avançâmes de quelques lieues vers la terre, nous carguâmes les voiles, et nous jetâmes l'ancre.

Armé d'un télescope, j'aperçus bientôt le dow, qui était semblable à une tache noire sur la mer bleue.

J'ordonnai au timonier de larguer, et chargés de voiles nous rejoignîmes le dow à huit heures.

Je le hélai, et de Ruyter vint à notre bord.

De Ruyter se retira avec moi dans la cabine, et pendant que nous déjeunions, il me demanda mon opinion sur le grab.

— Il semble se mouvoir indépendamment du vent, lui répondis-je ; hier, nous sommes passés devant un vaisseau de guerre comme devant un rocher.

— Il est d'allure légère, mon cher Trelawnay, et il n'y a pas un vaisseau qui puisse l'approcher. Pendant un orage, il tangue beaucoup, mais s'il n'est pas trop chargé, il est rapide, flottant, et tient bien le vent. En conséquence, ne l'accablez pas trop de voiles, ou il sera enseveli.

XXVI

Après un entretien nautique, de Ruyter changea le sujet de la conversation et me dit en souriant :

— Tout ce que je vous ai raconté à Bombay est vrai, mon cher enfant ; là, j'étais simplement un marchand, mais comme j'ai fini mes affaires mercantiles, je suis prêt à fréter un vaisseau ou à me battre ; mais généralement, quelque bonnes et pacifiques que soient mes intentions, je suis toujours forcé de commencer par le dernier. Ma conduite n'est cependant pas invariable, le grab et moi nous sommes à la merci des circonstances.

— Comment allons-nous régler notre course maintenant ?

— Dans cette vaste mer, sillonnée en tous sens par des aventuriers européens en guerre ouverte avec les rajahs, se disputant entre eux la pâture, se déchirant, se coupant la gorge les uns aux autres pendant que les loups anglais s'insinuent au milieu de la bagarre et filent avec les bestiaux, l'occupation ne peut pas nous manquer, quoiqu'il soit nécessaire de faire un choix avant de décider un plan d'attaque. D'abord, il faut que nous allions à Goa, et après y avoir réglé quelques affaires et rendu le dow, nous nous réunirons. Quel âge avez-vous, Trelawnay ?

— Dix-sept ans.

— Dix-sept ans ! je croyais que vous en aviez vingt-quatre. C'est bien, n'importe votre âge, un tronc vert produit souvent le plus mûr et le plus riche des fruits. L'expérience que vous acquerrez bientôt et beaucoup de contrôle sur vos passions vous donneront toutes les qualités nécessaires pour faire un bon chemin dans la vie, soit que vous adoptiez la carrière maritime, soit que vous en choisissiez une autre, car vous êtes et serez toujours libre de vos actions. Si vous préférez travailler sur terre, j'ai des amis çà et là qui, par amitié pour vous et par considération pour moi, seront heureux de vous employer. Si vous restez avec moi, je n'ai pas besoin de vous dire que vous serez toujours le bienvenu. Mais ma vie est une vie rude, et si vous allez juger mes actions d'après les narquois raisonnements du monde, vous pourrez voir leur légalité comme étant quelque chose de plus que douteux ; il vaut peut-être mieux ne pas hasarder votre réputation.

— Au diable tout cela, de Ruyter ! Avec votre permission, je resterai où je suis ; je vous ai déjà dit que je désirais partager votre existence, et, je vous le répète encore, je ne veux pas connaître vos projets ; vous m'apprendrez ce que vous voudrez, lorsque vous me croirez assez d'expérience pour vous aider de mes conseils.

— Vous êtes un homme pour l'intelligence, et vous avez plus de fermeté dans le caractère que la plupart de ceux avec lesquels j'ai eu des relations. Pour quelque chose que j'ai fait, les sauterelles dévorantes de l'Europe m'ont dénoncé comme boucanier. Ces sordides fripons, qui arracheraient les yeux de leurs pères, s'ils étaient des muscades, ne permettent à aucun homme de chauffer son sang avec de l'épice ou de le rafraîchir avec du thé, sans qu'ils y trouvent leur profit, comme ils nomment cela, leur *dustoory*. Ils accaparent tout, et dès que dans un coin il y a quelque chose à gagner, ils en trouvent, ils en suivent la piste, et ils la suivraient au travers du sang et de la boue sans vouloir admettre personne au partage du butin.

Maintenant j'aime aussi l'épice et le thé, et leur système de droit exclusif n'étant pas en harmonie avec mes idées, j'entrepris un commerce pour moi-même. Ils me dénoncèrent, saisirent mon vaisseau, et me firent faire banqueroute. Mais je ne me suis ni laissé pourrir en prison, ni anéantir par un abject désespoir. Je n'ai pas non plus prodigué mon temps à écrire de misérables pétitions. Je me suis relevé seul, comme un lion blessé et non vaincu ; et, quoique borné par d'étroites limites, je pris la résolution de rendre coup pour coup.

Entre ma ruine et mon retour à une vie maritime, je satisfis mon désir de voir l'intérieur de l'Inde, et j'en traversai la plus grande partie. Je demeurai quelque temps avec Tippoo Saïb. Lui seul possède toutes les grandeurs de la noblesse. Je l'accompagnai dans quelques-unes de ses principales batailles ; mais vous connaissez sa destinée. A cette époque, je fus du nombre de ces enthousiastes visionnaires qui, poussés par un amour ardent de la liberté, essayaient d'arrêter le courant qui emporte les hommes faibles et sans résistance.

Comme un pauvre torrent de la montagne se débattant contre l'entraînement d'une puissante rivière, j'écumai et je luttai pour soutenir ma cause ; mais ce fut en vain, je fus emporté comme les autres jusqu'à ce que, mêlé avec eux, je me trouvai perdu dans le vaste océan. Je croyais sottement qu'on pouvait persuader aux hommes de mettre de côté pendant une saison leurs propres intérêts, et laisser dormir leurs passions, comme dorment les scorpions en hiver, jusqu'à ce que le soleil de la liberté apparût et leur donnât le loisir, sans être interrompus par une invasion étrangère, de reprendre leurs dissensions civiles et religieuses.

Je conjurai les princes et les prêtres (les avoués du monde) de relâcher leur prise sur la gorge des uns et des autres, jusqu'à ce que l'ennemi général fût chassé du pays à la mer d'où il était venu. Mais la vérité ressemble à une arme meurtrière dans la main d'un enfant, elle n'est dangereuse que pour lui seul. Ma doctrine fut trouvée damnable ; je me sauvai avec difficulté pour éviter de voir mon nom compléter la longue liste des martyrs.

Dans toutes les parties de l'Est, j'ai vu la nécessité d'une grande révolution morale. Le vieux système est établi là dans toute la grisâtre horreur de la désolation et de la décadence ; il y restera triste et hideux jusqu'à ce qu'un autre, entièrement nouveau, précipite sa chute par son élévation. Le temps seul peut opérer cette métamorphose, et les efforts des mains semblables aux miennes, pour hâter son pas de tortue, sont vains et puérils.

— Il me semble, de Ruyter, qu'en Europe il y a des hommes dont les esprits, aussi bien que les mains, ont déjà commencé l'ouvrage de la régénération.

— Oui, mais pour eux-mêmes, comme parmi les natifs ici. L'Europe est l'enfant d'un vieillard, un avorton dénaturé et ridé, créé des débris de l'Est, raccommodés et unis ensemble avec ingénuité, mais sans force. L'Europe est un bronze antique rapiécé et barbouillé de cosmétique ; un petit modèle de plâtre d'après une statue de granit. Le doigt de la destruction est déjà dessus comme celui d'une mère spartiate sur son chétif enfant.

Mais je fus éveillé de mes rêves de réformation ; j'avais dépensé mon or ; je manquais de pain ; je résolus donc d'aller vers le courant, en disant avec ce sage philosophe, le vieux Pistol :

« Le monde est mon huître ; je l'ouvrirai avec mon épée ! »

XXVII

Je retournai à la mer ; j'allai à l'île Maurice, j'équipai à crédit un vaisseau armé, et j'eus bientôt quadruplé mon capital. Ma personne n'est pas beaucoup connue, cependant je ne me hasarde que rarement dans les résidences. Ma visite à Bombay avait un but, une affaire importante ; ce n'était point pour y disposer de la mesquine cargaison du grab. Cependant, ajouta de Ruyter en riant, on pouvait m'attraper là ; qu'en pensez-vous ? Cette même cargaison, ils l'ont déjà payée une fois, et peut-être deux, si les premiers vendeurs n'en ont pas été fraudés. Il y a six mois que, croisant dans le grab sous les couleurs françaises, je détruisis un fainéant vaisseau de la compagnie d'Amboine, qui se mouvait lentement derrière son convoi. La cargaison du grab était la sienne. Je sais qu'il y a d'autres vaisseaux chargeant à Banda, et peut-être les rencontrerons-nous. Quand ils seraient ventrus comme des sangsues gorgées de sang, je les serrerai jusqu'à ce qu'ils en meurent.

Mais le soleil s'abaisse dans les vagues, et son manteau couleur de sang nous présage une brise. Je n'ai que ceci à ajouter : je ne suis pas un chien affamé, assis tranquille dans l'espoir de ronger un des os que ces nobles marchands blanchissent en général avec assez de succès avant de les laisser tomber. Laissons-les se gorger jusqu'à ce que, comme le vautour, le poids de leur ventre entraîne leurs ailes ; alors, semblables aux faucons, après les avoir guettés at-

tentivement, nous tomberons sur eux. Il n'y a pas de mal à dépouiller les voleurs. Un convoi de vaisseaux de pays, appartenant à la Compagnie, est parti pour les îles épicières. A propos, Trelawnay, il faut que vous vous transformiez en Arabe. Sous ce déguisement, ils ne pourront pas vous découvrir J'ai écrit tout ce qu'il faut faire. Continuez votre course jusqu'à Goa, où je vous suivrai. Ne quittez pas le vaisseau jusqu'à mon arrivée. Le marchand perse, pour lequel j'ai préparé une lettre, fera tout ce que vous désirerez. Voyez, la brise s'élève; tirez le bateau bord à bord.

De Ruyter me serra la main, sauta dans le bateau et remonta sur le vieux dow.

Rien d'extraordinaire ne se présenta jusqu'à notre arrivée à Goa. Je m'étais habillé en Arabe, avec un large pantalon de couleur sombre, une veste écarlate et un grand chapeau de Mantois d'Astracan. Un châle de cachemire entourait ma taille, et dans ses plis j'avais mis un élégant poignard. Mes cheveux étaient rasés, à l'exception de la précieuse mèche du milieu de la tête, par laquelle les houris aux yeux noirs devaient m'emporter dans le paradis de Mahomet. Mes dents étaient teintes de la brillante couleur rouge des échecs; mon cou, mes bras et mes jointures, soigneusement frottés d'huile, étaient luisants et polis comme de l'ivoire. Les hommes du bord s'assemblèrent autour de moi, et d'une voix unanime, je fus déclaré un véritable Arabe.

Nous nous arrêtâmes près de la pointe du cap Ramas, et j'attendis toute la nuit l'arrivée du dow.

Vers le matin, je donnai l'ordre de jeter l'ancre dans le port de Goa. Le soleil s'était levé magnifiquement; il enveloppait dans ses rayons d'or les monastères de marbre, les arches des ponts et les collèges en ruines de l'ancienne ville. Ces ruines, disséminées sur une vaste étendue de terrain, montraient qu'autrefois elles avaient paré de leurs splendeurs éteintes une belle et florissante cité. La jetée était entaillée par la mer, et dans le port il n'y avait qu'un assemblage bigarré de petits bateaux appartenant à la Compagnie.

J'envoyai le rais dans la ville avec les papiers du vaisseau et la lettre de Ruyter destinée au marchand perse, puis, vers le soir, le dow arriva et vint jeter l'ancre sous notre poupe.

Le lendemain, de Ruyter alla dans la campagne à la rencontre de quelques agents envoyés par le rajah du Mysore et par un prince mahratte, me laissant à Goa pour y décharger le reste de la cargaison de café et de riz, y prendre lest et renouveler notre provision d'eau.

Quand de Ruyter reparut à Goa, il était accompagné par un Grec et par un Portugais, deux espions qu'il employait à la surveillance de ceux dont il avait à redouter le pouvoir. Les conférences de mon ami avec ces deux hommes avaient lieu pendant la nuit, dans les ruines d'un monastère de l'ancienne ville, tout près de la mer. Pour se rendre à ces rendez-vous, de Ruyter venait à bord du grab chercher un des bateaux, et l'équipage de ce bateau était choisi par lui-même.

Après avoir fait tous mes préparatifs pour nous remettre en mer, nous transportâmes hors du dow, qui devait être rendu à son propriétaire, les hommes et les choses dont nous avions besoin. Je touai le grab en dehors du port, et tous les soirs, au coucher du soleil, je guindais les bateaux à bord, afin d'être prêt à partir au premier signal.

Le dixième jour de notre arrivée dans le port de Goa, et au milieu de la nuit, je vis une lumière phosphorique et brillante sur la surface noire de l'eau, qui s'avançait vers nous avec une vitesse extraordinaire. Le bruit lointain du havre était calme et toute la ville était plongée dans une nuit profonde; cependant j'avais cru voir du mouvement sur la jetée, mais le bruit presque insaisissable de ce mouvement avait été emporté par les brises de la terre, et tout était redevenu silencieux.

Tout à coup j'entendis distinctement héler un bateau dans le port; ce cri se répéta plusieurs fois, et les intonations s'élevèrent à la rudesse d'un ordre donné avec fureur; puis des lumières apparurent le long du rivage, puis enfin un bruit d'avirons, de barres et de bateaux, comme s'il y en avait un qui se détachât des autres pour prendre sa course vers la terre. Le fracas augmentant, je dirigeai mes regards vers le premier objet qui avait attiré mon attention, et quoique tout parût tranquille, je distinguais toujours le bouillonnement de l'eau et la ligne de lumière qui, semblable à une étoile volante, courait dans le sillage du bateau. Par le bruit des avirons et par les coups longs et lourds que de Ruyter avait appris aux rameurs de son bateau préféré, je reconnus son approche, tout en m'étonnant de le voir rentrer avant l'heure habituelle. Je compris tout de suite qu'il courait un danger, et mon cœur battit sans qu'il me fût possible d'en préciser la cause. J'appelai vivement le sérang qui dormait (le rais était dans le bateau), je lui dis d'éveiller les hommes, et, dans mon impatience, je les jetai à bas des hamacs avec des coups de pied

— Vite! armez le cabestan, détachez la misaine, lâchez les grandes voiles de l'avant à l'arrière!

Je retournai à l'embelle, d'où je vis distinctement le bateau, que je hélai.

Mais, au lieu de recevoir la réponse habituelle de *Acbar*, j'entendis une voix basse et contenue murmurer: *Yup! yup!* (silence! silence!) Ayant reçu des instructions à l'égard de ce signal, je me précipitai à l'avant, je saisis la hache qui était là toute prête, et j'ordonnai de lever le beaupré, afin de tourner le vaisseau. Impatienté de n'être pas assez lestement obéi, je coupai le câble et un morceau de la jambe d'un Arabe qui se trouvait à côté.

A ce moment, de Ruyter franchissait le bord:

— Vous avez bien fait de couper le câble, mon garçon, me dit-il; mais soyez moins emporté; vous avez blessé ce pauvre diable: envoyez-le à l'infirmerie. Chargez toutes les voiles immédiatement, j'irai à l'arrière. Les limiers ont trouvé la piste; ils croyaient nous prendre comme on prend les poules des jungles, mais ils trouveront une panthère qui n'est jamais endormie.

Le vaisseau se tourna lentement, et, comme je maudissais la longueur de sa quille et la légèreté de la brise qui le faisait se mouvoir avec une incroyable lourdeur, de Ruyter s'approcha de moi et me dit à voix basse:

— Armez les hommes, mais seulement avec leurs lances; ne laissez aucun bateau venir côte à côte du grab, ni même l'essayer. Parlez doucement; mais si un homme met la main sur l'échelle, tuez-le comme vous tueriez un sanglier. Pas de salpêtre, cela fait du bruit. Harponnez-les, mais seulement quand je vous le dirai. Il faut que je me tienne en arrière, afin de ne pas être vu; s'ils vous interrogent sur le marchand de Witt, dites que vous ne le connaissez pas.

Deux bateaux s'approchaient.

Le premier nous salua de ces paroles:

— Grab! hola! Arrêtez, je désire voir le capitaine.

Je dis au sérang de laisser tomber la grande voile, de détacher celle du perroquet, et je répondis:

— Nous allons en pleine mer; j'ai mes acquits du port, les papiers du vaisseau sont tous signés, je suis en règle, que voulez-vous? me faire perdre cette brise?

— Arrêtez de suite, monsieur, où nous allons vous y contraindre par l'ordre de faire feu sur vous.

— Ce serait un ordre absurde! m'écriai-je.

Nous n'avions pas assez de voiles sur notre vaisseau pour l'éloigner du premier bateau, qui appartenait au capitaine du port. De Ruyter ordonna aux hommes de se coucher sur le pont, tandis qu'il se tenait debout au gouvernail. De Ruyter allait me dire de me mettre à l'abri, quand, avec un éclat de lumière venant du bateau, une balle siffla près de ma tête et alla se loger dans le mât. Pour obéir aux ordres de Ruyter, mais bien à contre cœur, je ne rendis pas le coup. Bientôt après, comme le bateau s'élançait pour nous aborder, de Ruyter élargit le grab, et les agresseurs se trouvèrent à notre côté, sous le vent. Ne pouvant pas nous aborder là, ils perdirent du temps en reculant en poupe, avant qu'il leur fût possible de se servir des avirons. De cette manière (le vent s'était levé), nous les tînmes éloignés quelques minutes, pendant lesquelles aucune parole ne fut prononcée.

De Ruyter resta au gouvernail, tandis que moi et une partie des hommes armés de lances nous étions prêts à empêcher l'abordage. Le second bateau s'approchait; celui-là avait déjà tiré sur nous plusieurs coups de mousquet, mais ils furent perdus, car nous étions protégés par les bastingages du vaisseau. Le premier bateau avait saisi les chaînes de la poupe, et ils s'occupaient avec le plus grand sang-froid à tenter l'abordage. De Ruyter dit tout à coup: *Cheela chae!* (avancez, mes garçons!) Nous poussâmes nos lances à travers les sabords et trois ou quatre hommes tombèrent blessés en jetant des cris de douleur.

Malgré les ordres que donna un officier de recommencer l'attaque, ils ne voulurent pas la tenter; mais comme l'autre bateau s'avançait vers la poupe, j'avançai un des canons de l'arrière, et, le mettant hors du sabord, je hélai les deux bateaux en leur disant:

— Si vous tirez un autre coup dans notre sillage ou si vous continuez vos feux d'artifice sous notre poupe, vous entendrez le rugissement de ce serpent d'airain. Commandez où vous avez le pouvoir de forcer à l'obéissance, et non ici, où vous n'en avez aucun.

Je soufflai sur la mèche de coton, et ils virent abaissée au niveau de leur coquille de noix la brillante bouche d'airain du canon, avec laquelle je pouvais les faire sauter en l'air brisés en mille morceaux

Ils retournèrent lentement au rivage, et les injures menaçantes de leur rage inassouvie se mêlèrent aux murmures des vagues, et furent emportées par le vent, pendant que notre vaisseau, chargé de voiles, glissait majestueusement hors du port.

XXVIII

Après avoir examiné la position de la terre, de Ruyter me frappa sur l'épaule en me disant d'un air joyeux :

— Ceux qui se battent sous la bannière du silence remportent la victoire ; mais ceux qui s'amusent à faire du bruit et à menacer de leur attaque sont vaincus. La force de l'air et celle du feu comprimés sont irrésistibles, souvenez-vous de cela, mon jeune ami ; souvenez-vous aussi qu'un homme silencieusement armé est plus à craindre qu'un fanfaron. Je suis content de vous, Trelawnay ; votre prudence s'est montrée aussi prévoyante que celle d'un vieux loup de mer. Dites-moi, pour quelle raison êtes-vous donc si alerte ? pour quelle raison avez-vous tout préparé pour mettre à la voile, même avant que je vous eusse hélé ? J'ai cru un instant que ces hiboux du rivage m'avaient devancé auprès de vous.

— Quelques mouvements sur la jetée, un bruit de rames, peut-être un pressentiment, m'ont fait craindre un danger pour vous.

— Merci, mon cher enfant, merci ; j'avais déjà pour vous une haute estime, mais je m'aperçois aujourd'hui que votre jugement n'a pas besoin des leçons de l'expérience. Vous m'égalez en tout ; vous êtes digne de l'affection que je vous porte. Mais allez dormir, mon garçon, allez ; je veillerai pendant le reste de la nuit

J'étais à moitié endormi, ma tête appuyée sur l'écoutille, et je n'entendais que confusément les bienveillantes paroles de mon ami. De Ruyter me secoua le bras en me disant d'un ton amical :

— La rosée du soir, mêlée au vent de la terre, est aussi pernicieuse ici que la morsure d'un serpent, car elle est chargée de la vapeur des jungles. Bonsoir, mon enfant, bonsoir, bonne nuit.

— Laissez-moi dormir sur le pont, de Ruyter ; il fait horriblement chaud dans la cabine, et puis nous pourrions encore être attaqués.

— N'ayez point cette crainte avant l'aurore ; l'œil d'un aigle perché sur la plus haute montagne ne nous découvrirait pas.

J'obéis aux ordres réitérés de de Ruyter, mais je fus bientôt éveillé par le changement de l'atmosphère, et ce changement s'opère une heure avant l'apparition du jour. Je montai en trébuchant l'échelle qui conduisait sur le pont, et ce ne fût qu'en meurtrissant mes jambes contre l'affût d'un canon que je parvins à me réveiller. Un télescope de nuit à la main, de Ruyter était debout près de la poupe : la lune éclairait sa figure livide d'insomnie, ses cheveux et ses moustaches étaient humides de rosée, et toute sa personne révélait une horrible fatigue physique, mais soutenue par l'énergie de la volonté.

— Déjà levé, mon garçon ! s'écria de Ruyter ; les jeunes gens et les heureux du monde reposent pendant la disparition du soleil, mais quand vous aurez mon âge, vous tiendrez compagnie à la lune, et vous préférerez le sombre silence de la nuit à l'éblouissante clarté du jour.

Nous dirigions notre course, toutes voiles déployées, vers le midi-ouest ; les sentinelles dormaient sous l'abri des demi-ponts, et un calme enchanteur régnait dans l'air et sur l'Océan. Nous étions à une si grande distance du havre que tous les objets étaient confondus dans une masse d'ombres enveloppées de légères vapeurs. Nous quittâmes la terre, et, avant de se retirer dans sa cabine, de Ruyter marqua sur la carte marine la course du vaisseau, me donna ses instructions, et, en les suivant, je dirigeai le grab vers le sud-est, afin de gagner la plus méridionale des îles Laquedives

En entrant dans la latitude de ces îles, nous fûmes forcés de rester en panne pendant quelques jours. Ce contre-temps ne m'apporta aucun ennui, car j'aimais la mer, n'importe sous quelle forme. Pendant la journée, je m'occupais du vaisseau ; et quoique le grab restât aussi stationnaire que s'il avait pris racine dans les profondeurs de la mer, les heures passaient pour moi avec la rapidité d'un vol de mouette. Pour la première fois de ma vie, mes goûts et mes devoirs se trouvaient confondus ensemble, et le stupide et paresseux garçon s'était transformé, comme par magie, en un jeune homme actif, énergique et courageux.

De Ruyter désira donner à son vaisseau un air plus martial. Il fit donc transporter sur le pont quatre canons de neuf livres, ordonna de remplir les boîtes à balles, fit faire des cartouches et préparer des fourneaux pour chauffer les balles. Nous mîmes le magasin en ordre, de Ruyter passa la revue des hommes, les divisa en quatre parties et les exerça à tirer les canons ainsi que les petites armes. Moi, j'appris à manier la lance sous la tutelle du raïs.

Nous avions à bord quatorze Européens : des Suédois, des Hollandais, des Portugais et des Français, de plus quelques Américains et un échantillon de tous les natifs de l'Inde qui vont sur mer, des Arabes, des musulmans, des Daccamen, des Lascars et des cooleys.

Notre munitionnaire était un métis français ; le mousse, Anglais ; le chirurgien, Hollandais ; l'armurier et le maître d'armes, Allemands. De Ruyter ne faisait aucune distinction entre ses hommes, ni par rapport au pays qui les avait vus naître, ni à la religion qui gouvernait leur conscience il ne les distinguait les uns des autres que pour leur mérite personnel. J'étais parfois extrêmement étonné de voir tant d'ingrédients incongrus et dissemblables mêlés et fraternellement unis avec la plus parfaite entente.

L'adresse de la main du maître opérait journellement ce miracle ; sa manière d'agir, froide et ferme, dirigeait tout, et avant que le murmure du mécontentement se fût fait entendre, il y trouvait le remède. De Ruyter travaillait sur le vaisseau comme un manœuvre : actif, infatigable, il était toujours le premier au-devant du danger ; mais les actions de de Ruyter dépeindront mieux son caractère que ne le ferait une brève analyse.

Le quatrième jour de notre station en pleine mer, la monotonie de la scène du ciel bleu et de l'eau limpide subit un changement : des masses de nuages commencèrent à se mouvoir et à se rencontrer, jusqu'à ce que l'horizon se revêtit d'un voile d'ombre.

Nous carguâmes nos petites voiles et celles du perroquet. Les pattes de chat ou les vents légers glissèrent le long des eaux parmi les éclairs et les sourds roulements d'un tonnerre bas.

La pluie tomba par torrents ; les bouillonnements de la mer furent bientôt accompagnés par une brise ferme, et à la place du violent orage que nous avions attendu, nous eûmes un temps magnifique.

Au point du jour, nous vîmes en face de nous les îles Laquedives.

La surprenante rapidité des canots de ce pays m'étonnait beaucoup. Les Européens appellent ces légères embarcations des *proues volantes*. Un de ces canots s'avança vers nous, et, quoique, sous l'influence d'une excellente brise, le grab filât onze nœuds à l'heure, le canot passa auprès de nous comme si nous avions été stationnaires. Deux ou trois hommes se tenaient debout sur les agrès de dehors, ils semblaient voler sur l'eau. Le canot ne glissait pas entre les vagues, mais il passait au travers, car de minute en minute il disparaissait sous des flots d'écume.

Tout en me la décrivant, de Ruyter fit une esquisse de cette embarcation.

— Ces ignorantes gens, me dit-il, ont complété dans la construction de ce bateau le triomphe de la perfection de l'architecture navale, dans laquelle, malgré notre érudition, nos études et les encouragements qui nous ont été donnés, nous ne sommes pas allés au delà de l'A B C pour la vitesse, la dextérité, et surtout pour la simplicité de manœuvre. Ce bateau les surpasse tous. La construction de leur proa est complètement en désaccord avec nos idées sur l'architecture navale. Nous bâtissons la proue ou la poupe d'un vaisseau aussi dissemblables que possible ; ces gens les construisent de la même forme et dans les mêmes proportions.

Les côtés de nos vaisseaux sont, au contraire, précisément les mêmes ; mais, dans le proa, vous voyez que les côtés sont tout à fait différents. Le proa ne revire jamais ; il navigue indifféremment avec l'un ou avec l'autre bout en avant, selon l'occasion, mais le même côté est toujours celui du côté du vent. Le côté gauche (ou côté opposé au vent) est aussi plat qu'une ligne de plomb peut le faire. Le côté du vent est rond, et, à cause de sa longueur et de son étroit timon, le proa chavirerait ; pour l'empêcher un agrès de dehors, construit de bambous, saillit considérablement dans la mer et supporte un grand billot de bois de coco : cela lui donne un immense timon artificiel, sans opposer beaucoup de résistance à l'eau. Entre cet agrès de dehors et le côté plat du proa, l'eau passe sans peine : voilà la cause de sa rapidité.

Le proa lui-même, ou le corps du bateau, est composé seulement de quelques planches cousues ensemble et bourrées entre les joints avec de l'étoupe, car il n'y a ni un clou, ni un morceau de métal. Les voiles sont du paillasson, les mâts et les vergues du bambou.

Quand ceux qui conduisent le canot veulent virer, ils larguent, tournent la poupe au vent et meuvent le talon de la voile triangulaire jusqu'à ce qu'ils l'attachent à l'autre extrémité, en même temps ils transportent la barre dans la direction opposée, de sorte que ce qui était la poupe est maintenant la proue.

Il y a toujours un homme ou deux pour naviguer le vaisseau. Il peut être dit d'eux qu'ils marchent aussi

rapidement que le vent. Pas un seul vaisseau européen n'a pu avantageusement lutter de vitesse avec eux.

Ces canots sont admirablement adaptés pour la navigation des îles situées dans la latitude des vents alizés, car ils peuvent passer d'un vent à l'autre avec un essor aussi sûr que celui d'une grue, tandis que, dans nos vaisseaux, si nous allons contre le vent, nous laissons échapper l'objet de nos poursuites. Il est vrai que ces canots sont d'une très petite dimension et ne peuvent être employés que pour l'échange des produits superflus ou pour les choses absolument nécessaires. Le canot indien ordinaire ne servirait pas à leurs besoins, car il coule à fond dans les rafales imprévues, ou il est chassé par le vent loin de sa destination. Les natifs ont ingénieusement inventé le proa, et ils ont obtenu les importantes améliorations que je viens de vous désigner.

XXIX

En approchant d'une des îles Laquedives, je débarquai pour voir les natifs et pour en obtenir quelques fruits. Pendant la nuit, le vent s'affaiblit, et au point du jour nous aperçûmes, à trois lieues de nous, quelques vaisseaux en panne. J'abordai un de ces vaisseaux, accompagné d'une dizaine d'hommes tous bien armés. Le rais du premier bâtiment me dit que, hors du golfe Persan, il avait été abordé par un grand brigantin malais plein d'hommes, qui non seulement avaient pillé son vaisseau et deux autres, mais encore avaient tué une partie de son équipage en les traitant avec la plus grande cruauté. Ce *Malais* croise à l'entrée du golfe, et il s'est déjà rendu maître de plusieurs bâtiments.

J'amenai le rais sur le grab avec quelques hommes de son équipage. De Ruyter écouta son histoire, et en m'assurant que tous les détails en étaient vrais, il me dit :

— Nous allons poursuivre cet affreux pirate et nous en emparer.

— *Le Malais* est chargé d'or, dit le rais ; sa cargaison est si riche, que le capitaine a été obligé de faire jeter dans la mer d'énormes ballots de soierie persane, n'ayant pas de place pour les arrimer.

Vers le soir, une légère brise s'éleva, et nous fîmes une longue course vers le nord-ouest, avec l'espoir de rencontrer *le Malais* avant qu'il entrât dans le détroit de Malacca.

Pendant quelques jours, nous voguâmes heureusement, abordant les bateaux de tous les pays pour leur demander des nouvelles du pirate. Notre vigilance était sans repos, sans trêve, et, d'heure en heure, l'apparition d'une voile dans les vapeurs nuageuses de l'horizon nous donnait de décevantes espérances. La patience de Ruyter commençait à s'épuiser ; il avait des dépêches importantes pour l'île Maurice, et il ne voulait plus prodiguer son temps en de vaines poursuites. A contre cœur, et surtout à mon grand chagrin, de Ruyter donna l'ordre de diriger la course vers le sud.

Le lendemain, au point du jour, l'homme qui était de faction sur la cime du mât cria :

— Une grande voile à l'avant !

Je pris vivement un télescope, et je montai sur le mât.

— Eh bien ! qu'est-ce ? demanda de Ruyter.

— C'est *le Malais*, répondis-je avec confiance.

— Quelle route prend-il ?

— Il ne nous a pas encore vus, et sa course se dirige vers le nord.

Je descendis sur la poupe.

L'horizon devint obscur ; et comme *le Malais* avait négligé d'être attentif, nous espérâmes l'approcher de très près avant qu'il nous découvrît.

Nous avancions vers lui toutes voiles déployées ; mais, à huit heures, *le Malais* nous aperçut et élargua.

Nous avions considérablement gagné sur lui, et de notre poupe la cime de ses plus basses antennes était tout à fait visible.

— Si la brise continue jusqu'à midi, dis-je à de Ruyter, il ne peut pas nous échapper.

Une vive allégresse se répandit sur le vaisseau, et tout l'équipage, excité par l'espérance du butin, se prépara activement au combat. Nous pompâmes l'eau qui était dans le vaisseau, et, pour l'alléger un peu, on jeta dans la mer quelques tonneaux de ballast. Les ponts furent débarrassés pour l'action, les armes et les bateaux apprêtés, et ensuite, comme un faucon qui guette un courlis, nous suspendîmes toute notre attention à la manœuvre du vaisseau.

A midi, le vent se rafraîchit encore, et nous gagnâmes rapidement sur *le Malais*. Il était près de six heures quand nous arrivâmes à la portée du canon, mais nos coups n'attirèrent point l'attention du pirate. De Ruyter hissa un drapeau français tricolore, et comme nous avions un Malais à bord du grab, il lui ordonna de héler le vaisseau en l'engageant à nous envoyer ses papiers.

Le corsaire ne répondit pas, et nous rendîmes la parole au canon. A cette nouvelle attaque, il opposa une décharge de quatre caronades, de plusieurs petits pierriers sur ses plats-bords et de vingt ou trente mousquets.

Quand les morceaux de vieux fer, de verre et de clous tombèrent sur nos agrès, trois de nos hommes furent blessés.

— Arrêtons leur insolence ! cria furieusement de Ruyter.

Nous commençâmes à faire feu, manœuvrant avec nos volées sur sa poupe et sur ses quartiers. Nos coups étaient si bien dirigés que de Ruyter nous cria bientôt de cesser. Nous n'avions pas seulement imposé silence aux canons ennemis, mais encore vidé son pont, coupé ses agrès en morceaux et jeté à bas son gouvernail. Trois de nos bateaux furent apprêtés, et je partis avec trente hommes pour aborder l'ennemi.

— Tenez-vous bien sur vos gardes, me dit de Ruyter ; méfiez-vous de leurs ruses et de leur perfidie !

Nous nous avançâmes vers *le Malais* avec beaucoup de précaution, et il ne mit pas le moindre obstacle à notre approche ; personne ne paraissait sur le pont.

— Abordez sur l'avant avec vos Arabes, dis-je au rais, qui commandait un des bateaux, mes Européens et moi, nous allons grimper sur la poupe de bambou.

En arrivant à bord, nous trouvâmes quelques blessés et beaucoup de morts, mais rien de plus. Les voiles et les vergues pendaient de tous côtés en désordre. Installé sur le pont avec une partie de mes hommes, je me préparais à descendre, quand tout à coup retentit un tumultueux et sauvage cri de guerre. Je m'élançai à l'avant, et je vis apparaître d'en bas un bosquet de lances passées au travers du paillasson. Ces lances blessèrent plusieurs de mes hommes.

J'étais certainement aussi étonné de cette nouvelle mode de guerre que le fut Macbeth en voyant marcher la forêt de Dunsinam. Je me sauvai vers l'endroit le plus solide du pont, et je n'échappai qu'avec peine aux coups dirigés contre moi. Plusieurs de mes hommes avaient reculé.

— Tirez en bas, à travers les treillis ! m'écriai-je.

Une partie des hommes commandés par le rais s'étaient jetés dans la mer pour regagner le bateau. J'expliquai à de Ruyter notre position.

— Je vais vous envoyer une haussière, pour l'attacher au beaupré du *Malais*, puis vous reviendrez sur le grab.

Très soigneux de la vie de ses hommes, de Ruyter ne voulait pas les voir lutter plus longtemps contre l'irrévocable résolution des pirates, qui, une fois déterminés à ne pas être pris, devaient mourir dans l'énergie de leur résistance.

— Si j'avais des boules à feu, de Ruyter, je les ferais bien sortir, car nous en avons déjà tué un grand nombre avec nos armes ; les Européens consentent à me suivre, mais les natifs résistent, et seuls nous aurons peu de chances de succès, car, incapables de voir nos ennemis dans l'obscurité, ils nous perceraient à coups de lance sans aucun danger pour eux.

L'équipage s'occupait à relever nos blessés et à les mettre dans les bateaux.

Un garçon suédois, pour lequel j'avais une vive amitié, avait été atteint au pied par un affreux coup de lance ; il souffrait horriblement ; je donnai l'ordre de le soulever avec précaution, et en courant à l'avant pour voir descendre mon protégé dans le bateau, je passai contre le corps d'un Malais mourant, qui avait été atteint par une balle avant que nous eussions abordé le vaisseau.

En observant mon entourage, au premier pas que j'avais fait sur le pont, j'avais remarqué sa mine particulièrement féroce, ainsi que l'expression méchante de sa large et brutale figure.

Au moment où j'allais passer sur lui, je fus arrêté par un regard de son œil profondément enfoncé dans l'orbite, mais qui brillait comme un ver luisant. Mon pied glissa sur le sang caillé échappé d'une blessure que cet homme avait reçue à la tête, et je tombai sur lui. Le moribond m'empoigna avec sa main osseuse, et fit un horrible effort pour se soulever. L'impossibilité de ce mouvement lui donna l'idée d'une dernière vengeance : il tira un poignard de sa poitrine et essaya de le plonger dans la mienne. La haine survivait aux forces physiques, le poignard ne fit que m'égratigner légèrement. Mais l'effort du malheureux était surhumain, car ses mains se détendirent, et il jeta un dernier cri d'agonie et de désespoir. Des hommes tels que ceux-ci ne peuvent être vaincus, pensai-je en moi-même ; ils meurent dans un sanglant triomphe.

De Ruyter devint tout à fait péremptoire en nous ordonnant de rentrer à bord du grab, car la nuit approchait et les Malais commençaient de nouveau à faire feu sur nous

avec leurs mousquets. Je fus donc obligé de retourner au grab le cœur plein de rage et fort désappointé.

Nous avions en tout huit hommes de blessés. A mon arrivée sur le grab, de Ruyter me dit :

— Il n'y a pas de remède, il faut maintenant que nous tâchions de touer *le Malais* vers la terre ; quand ils seront près du rivage, ils se sauveront peut-être à la nage, mais j'ai bien peur que nous ne réussissions pas à les vaincre.

Nous remplîmes nos voiles et nous commençâmes à touer *le Malais*. Une bande d'hommes fut placée à notre poupe, prête à tirer sur les objets qu'elle verrait mouvoir à bord de l'ennemi. Nous eûmes beaucoup de peine à réussir dans notre tentative, car, n'étant pas gouverné, *le Malais* tournait sur lui-même. Quelques secondes après le succès de nos efforts, les hommes de l'équipage avaient trouvé le moyen de couper la corde de touage. Protégés par une volée de mousquets, nous attachâmes une autre corde ; rien de vivant ne parut sur le pont, mais la haussière fut encore tranchée.

De Ruyter le héla à plusieurs reprises sans obtenir la moindre réponse. La nuit se passa dans le calme ; mais au point du jour, de Ruyter prit la résolution de couler à fond *le Malais*. Nous nous y résignâmes en faisant feu sans relâche avec nos plus grands canons. Des symptômes d'incendie se manifestèrent ; bientôt une fumée opaque s'éleva lentement, et quelques explosions de poudre se firent entendre. Enfin, la fumée s'éleva plus noire et plus épaisse ; les sauvages parurent, se traînant à plat ventre sur le pont. Nous avions jeté leurs canons dans la mer, et par conséquent ils étaient sans défense. Des rayons de feu s'échappèrent des écoutilles et des embrasures, et quand les balles percèrent *le Malais*, les Arabes s'écrièrent : « Nous voyons de la poudre d'or, des perles, des rubis, qui tombent dans la mer. » Je ne pouvais ni en dire autant, ni sentir l'eau de rose qu'ils prétendaient voir couler comme une fontaine des dalots. Je ne voyais que les flammes, l'épaisse fumée et les pauvres diables fourmillant sur le pont ou se jetant dans les vagues.

Dès que nous eûmes cessé notre canonnade, nous nous éloignâmes à quelque distance du *Malais*, dont nos regards suivaient anxieusement l'agonie. Après une explosion qui vibra dans l'air, semblable à un violent coup de tonnerre, nous ne vîmes qu'un nuage noir étendu sur la surface de l'eau, et comme un drap mortuaire obscurcissant le ciel. La place occupée quelques instants auparavant par le pirate ne pouvait être distinguée que par un bouillonnement de la mer, pareil au confluent des marées. D'énormes fragments du vaisseau voguaient çà et là, des mâts, des cordages, de temps à autre une tête d'homme surnageait à la surface, hurlant d'une voix faible son dernier cri de guerre. La carène du vaisseau était enfoncée la poupe la première, et sa tombe se remplit bientôt.

La secousse de l'explosion avait été si grande, que le vent s'était calmé, et que la carène du grab tremblait comme si elle avait peur. Le nuage noir disparut et passa doucement le long de la surface de l'eau, puis il monta et resta suspendu dans les airs, concentré en une masse épaisse. Je le regardais fixement, car il me semblait que le pirate était métamorphosé et non détruit, il me semblait que son équipage de démons peuplait l'immensité des airs.

— Nous venons d'assister à un terrible, à un pénible spectacle, me dit de Ruyter, mais ils méritaient leur destinée. Allons, donnons de l'ouvrage à nos hommes, faites hausser les bateaux et mettons toutes voiles dehors pour notre propre course.

Deux jours après cet événement, un de nos Arabes mourut de ses blessures, et ses camarades l'ensevelirent dans la mer, en présidant à cette cérémonie par des formes graves et mystiques.

Le corps du trépassé fut soigneusement lavé ; sa bouche, ses narines, ses oreilles et ses yeux remplis de coton saturé de camphre, avec lequel son corps avait été également imbibé.

Les articulations de ses jambes et celles de ses bras furent brisées et resserrées les unes contre les autres, à la façon des momies égyptiennes ; puis, avec un boulet de douze livres attaché aux extrémités, ce cadavre mutilé fut jeté dans l'Océan.

Je demandai aux Arabes pour quelle raison ils avaient cassé les jointures du mort.

Leur réponse fut que c'était pour l'empêcher de suivre le vaisseau ; « car, ajoutèrent-ils, si nous avions négligé ce devoir sacré, le corps flotterait sur les eaux, et l'esprit du mort nous poursuivrait éternellement ».

Heureusement pour nous, les Malais n'avaient pas empoisonné leurs lances, car nos hommes se rétablirent bientôt, à l'exception du pauvre garçon suédois, dont la blessure était tellement grave, que si de Ruyter n'avait pas possédé quelques notions médicales, nous aurions eu à déplorer sa perte.

De Ruyter l'installa dans sa propre cabine, et nous le soignâmes avec toute l'attention possible, cherchant à éviter pour lui une horrible opération que le chirurgien du grab démontrait comme indispensable.

Van Scolpvelt, notre Esculape, avait été engagé à bord d'un east *Indiaman* hollandais, dans lequel il avait été employé comme aide-chirurgien ; il y vieillit, espérant voir arriver le jour où il lui serait possible d'exercer ses grandes capacités de découpeur de chair. Mais rien n'était capable de remuer le courage boueux de ces bourgeois hollandais, dont l'antipathie contre la poudre était aussi forte que celle des quakers ; de sorte que Van Scolpvelt s'attrista de manquer d'exercice et que les instruments de son métier se rouillèrent dans leurs boîtes. Tout le travail qu'il avait à faire à bord de l'east *Indiaman* consistait en celui de donner un *enseto catharticus*, un *enoma* ou simple déjection aux Hollandais ventrus, lorsque leur gloutonnerie avait dérangé les fonctions gastriques.

XXX

Van Scolpvelt trouvait sa dignité et surtout celle de sa chère profession odieusement compromises par cette dégradante application de la science. Il accepta donc avec joie la proposition que lui fit de Ruyter de monter à son bord et de l'accompagner dans ses voyages.

— De Ruyter, disait le docteur, est un homme sensé, et généralement il me trouve assez d'ouvrage : cependant il a un défaut de caractère qui est inexplicable dans la nature d'un homme si libéral et si humain, ce défaut est celui d'approuver tous les païens préjugés de son barbare équipage, qui s'oppose toujours à l'amputation.

— Sur ce point, continua le docteur en s'adressant à moi, les Anglais sont les êtres les plus éclairés du monde. Votre gouvernement donne un prix pour tous les membres enlevés au tronc paternel : non seulement l'opérateur est récompensé, mais encore la personne sur laquelle il opère, et souvent cette personne gagne davantage à être estropiée qu'à continuer les labeurs d'une vie de fatigues. Ainsi, moi, moi Van Scolpvelt, continua le docteur en s'animant, j'ai vu couper la jambe droite à un homme sur une frégate anglaise, et c'est bien la plus magnifique opération que j'aie jamais vue de ma vie. L'homme était tombé du mât, de sorte que l'os du genou était passé au travers des téguments.

Le lendemain, le blessé reprit ses facultés, et nous commençâmes à travailler sur lui.

Si vous aviez été là, monsieur, votre cœur se serait réjoui. C'était un glorieux sujet, et personne ne pouvait assister à l'opération sans plaisir et sans étonnement.

L'homme ne jeta pas un cri, ne fit pas une grimace, ne dit pas un mot. A la fin de l'opération, il tourna flegmatiquement sa chique dans sa bouche et demanda un verre de grog. S'il n'y avait qu'une bouteille d'eau-de-vie dans le monde, il l'aurait eue, le courageux marin. Je l'adorais !

Les Anglais sont de braves gens ; ils ne sentent pas plus le mal que ce morceau de bois que le charpentier est en train de couper. Les patients doivent être tous comme cela.

Maintenant, monsieur, parlons de ce garçon qui est dans la cabine du capitaine. Si on voulait, je lui ôterais la jambe sans lui rien dire, et demain nous lui demanderions comment il se porte, s'il survit toutefois !

Eh bien ! ce cas existant, il serait envoyé à l'hôpital pour le reste sa vie : s'il meurt, rien de plus. En le soignant, pour le guérir sans fracturer sa jambe, il me faudra trois ou quatre mois : pendant ce temps, il mangera, il boira, et cela sans faire aucun ouvrage. De Ruyter ne pense nullement à l'inutilité de cette dépense ; persuadez-le de me laisser agir, j'ôterais la jambe au blessé avec si peu de douleur pour lui et avec tant de plaisir pour moi !

J'arrêtai brusquement les cajolantes lamentations du docteur en lui disant d'un air glacial :

— Si ma jambe n'était soutenue à mon corps que par un morceau de peau, et si un chirurgien essayait de me la couper, je le poignarderais avec ses propres instruments.

Le docteur me regarda d'un air surpris et méprisant, puis il mit sous son bras sa boîte d'instruments, avec laquelle il avait fait son discours, et se sauva en faisant autant de bruit qu'en fait la nageoire d'un requin, nageoire à laquelle ses pieds plats ressemblaient beaucoup. De Ruyter appela le docteur, et, tandis qu'il se rendait aux ordres de son chef, je m'amusai à jeter un coup d'œil sur sa figure extraordinaire. Il avait le corps petit, sec, sans sève, et, comme il s'était déshabillé dans l'espoir de faire cette opération, il me fut permis de le comparer à une énorme chenille au poil roussâtre.

La maigre figure de ce laid personnage était froncée comme celle d'un mandarin chinois, son crâne chauve entouré de longs cheveux d'un gris rougeâtre ; les poils qui auraient dû former des sourcils, des cils et de la barbe,

avaient déserté leurs postes respectifs et étaient pointillés çà et là sur ses maigres joues et sur son cou, pareil par sa longueur à celui du héron. Quatre ou cinq défenses irrégulières et incrustées de jaune s'élançaient de sa mâchoire comme de celle d'un sanglier, et sa large bouche aux lèvres poisseuses achevait de compléter sa ressemblance avec un *john dory* (poisson). Ses yeux, petits et enfoncés, avaient pris leur couleur dans un mélange du rouge clair, du vert et du jaune.

Cependant, malgré l'amour immodéré que le docteur avait pour l'exercice de sa vocation, malgré son absurde et risible extérieur, il ne manquait pas d'une certaine habileté, et il était fort enthousiaste et fort instruit dans les mystères de sa profession. Quand il n'était pas activement occupé des soins à donner à ses malades, il lisait avec beaucoup d'attention de vieux manuscrits annotés sur toutes les pages par sa propre main, et ornés d'effrayantes opérations coloriées avec une férocité de conception inouïe.

Le costume ordinaire du docteur était composé de divers articles qu'il avait ramassés dans le quartier des malades, ou arrachés aux cadavres des sauvages. Quant à son âge précis, il était à peu près impossible de s'en former une idée, car il avait l'air d'une momie égyptienne ressuscitée.

Quand le docteur revint vers moi — après avoir causé avec de Ruyter — il ouvrit la main en faisant d'affreuses contorsions, comme s'il eût cherché à saisir une victime de son fanatisme ; il était très fier de cette main longue, crochue, étroite et osseuse comme la serre d'un oiseau de proie. De plus, elle était si maigre, qu'un soir, en rencontrant le docteur avec une chandelle cachée entre ses doigts réunis, je crus qu'il tenait une lanterne, et voulus la lui emprunter. Van Scolpvelt trouvait sa main admirable de forme, et surtout précieuse pour son utilité, car, ainsi qu'il le disait, « n'importe à quelle profondeur va une balle, je puis la suivre, » et il avançait un affreux doigt, orné d'une antique bague en escarboucle montée en argent.

Je descendis avec le docteur à l'infirmerie pour voir les blessés, et sans mots de commisération ni d'encouragement pour les uns et les autres, il se mit à l'ouvrage, maniant sa sonde avec la même indifférence que mettrait un homme à bourrer sa pipe.

Quand le chirurgien eut sondé, coupé ou touché ceux qui n'étaient que légèrement blessés par les lances ou par les coups de mousquet, de Ruyter lui fit regarder l'égratignure que j'avais à la poitrine. Il l'examina attentivement, et narra aux spectateurs la physiologie de cette partie du corps, harangue sur l'action et sur l'effet que produit le poison indien. Il s'étendit avec complaisance sur la subtilité avec laquelle il s'infuse par absorption dans le corps, et surtout par le moyen de la circulation du sang par le système nerveux.

— Pour vous dire toute la vérité, reprit le passionné docteur en admiration devant lui-même, ce poison, après avoir empoisonné, paralysé et miné son chemin à travers la cosse et la coquille, commence à manger l'amande ; ensuite il arrive aux extrémités, qu'il détruit, puis il assemble et concentre ses forces jusqu'à ce que le venin touche le cœur. Quand le malade est saisi de convulsions, le poison a atteint son but, car il tue dans sa dernière étreinte.

Telle était la joyeuse chanson que le médecin hollandais chantait à mes oreilles pendant qu'il faisait rougir un fer qu'il appliqua sur ma poitrine d'un air plein de sensualité.

Si cette opération mit un obstacle à l'agréable voyage du poison dans mon corps, elle changea une légère blessure en une horrible plaie qui me fit longtemps souffrir.

Quand Van Scolpvelt examina pour la seconde fois la blessure vraiment dangereuse du pauvre matelot suédois, il se replongea à plaisir dans une description des muscles et des nerfs déchirés du cou-de-pied.

— La gangrène et la mortification des chairs sont, dit-il, les moindres choses qui suivront cet affreux coup, et si le pied n'est pas amputé de suite au-dessus de la cheville, dans vingt-quatre heures je serai obligé de couper la jambe entière jusqu'à la hanche, mais avec peu de probabilité de lui conserver la vie, car généralement le malade meurt pendant l'opération.

Le pauvre blessé cria, supplia le docteur, et s'adressa à moi ; je fis appeler de Ruyter, qui défendit énergiquement l'opération.

Pour se dédommager un peu, le chirurgien donna l'ordre de maintenir le malade immobile, puis il se mit à travailler sur lui avec autant de satisfaction et d'adresse qu'un Indien en met à scalper son ennemi. Heureusement, le pauvre garçon devint insensible à cette horrible torture ; le docteur le regarda d'un air surpris, et dit en riant :

— Pourquoi a-t-il crié, pourquoi s'est-il évanoui comme une jeune fille ? En vérité, je lui gratte seulement l'os.

— Docteur, dit de Ruyter, vous ressemblez à une vieille cuisinière qui, mettant un jour dans un pâté brûlant des anguilles vivantes, leur frappait sur la tête en leur criant : « Restez donc tranquilles, folles que vous êtes ! »

Quand le Suédois reprit ses sens, de Ruyter lui donna un verre d'eau-de-vie et ne laissa plus le docteur tourmenter le malade, il en prit soin lui-même.

En dépit des prédictions de Van Scolpvelt, mon protégé recouvra la santé et l'usage de sa jambe. J'ai parlé assez longuement de ce garçon, parce que j'aurai à raconter dans la suite de cette histoire sa mélancolique et triste destinée.

XXXI

Nous n'avancions que très lentement vers le but de notre voyage, car nous étions fréquemment forcés de mettre le vaisseau en panne ; malgré ces contre-temps, dont s'impatientait de Ruyter, je passai les longues heures du jour d'une manière fort agréable, car nous avions à bord une foule d'amusements. La douceur de la température, jointe à la sobriété de nos natifs, rendait le grab plus facile à gouverner que ne le sont généralement les vaisseaux équipés d'Européens. Ceux que nous avions à bord avaient été choisis avec un grand soin, et ils avaient tous des situations responsables sur le vaisseau. De Ruyter n'était pas seulement un hardi et excellent commandant, mais encore un admirable compagnon, de sorte qu'il m'était impossible de trouver une cause pour me plaindre de ma situation.

Après avoir quitté les îles Laquedives, nous nous arrêtâmes à Diego-Rayes pour y prendre du bois et de l'eau, et après avoir passé les îles des Frères, nous dirigeâmes notre course vers le sud. A quelques jours de là nous nous trouvions entre le grand banc de Galapagos et les îles de Saint-Brandau.

Un matin, l'homme stationné sur le mât cria :

— Deux voiles étrangères à l'ouest ! elles sont dans notre chemin.

Une rafale de brouillard et de pluie nous surprit, et pendant quelque temps nous perdîmes de vue les voiles étrangères. Quand la rafale fut passée, elles devinrent encore visibles. J'appelai de Ruyter.

— J'aperçois deux frégates, lui dis-je, et je les crois françaises, du port de Saint-Louis, dans l'île Maurice.

— Elles peuvent l'être, dit-il, mais j'en doute ; donnez-moi le télescope. Trop élevées hors de l'eau, murmura de Ruyter, voiles trop sombres, carène trop courte, et les vergues ne sont pas assez carrées pour être françaises ; non, ce ne sont pas des Français. Lâchez les voiles, revirez le vaisseau près du vent.

En voyant exécuter cet ordre, le premier vaisseau étranger revira aussi pendant que l'autre continuait sa course. Nous ne faisions tous que tourner contre le vent, qui était très léger. La première frégate manœuvrait remarquablement bien, et laissait sa compagne en arrière. Mais cependant sa vitesse n'était pas comparable à la nôtre. Toutes nos craintes étaient de voir tomber le vent, ou de perdre la frégate de vue, ce qui arriva après le coucher du soleil. Pendant la nuit nous fûmes sur le qui-vive, et de Ruyter ne permit pas de lumière, dans l'appréhension que le grab fût aperçu par les frégates.

Nos ponts étaient arrangés pour l'action, les canons apprêtés, et les petites armes furent montées et disposées en faisceaux, non dans la vaine espérance de pouvoir attaquer la frégate, mais dans celle de prévenir les tentatives qu'elle pourrait faire si elle essayait de nous aborder avec les bateaux.

Au milieu de la nuit une légère brise s'éleva du canal de Galapagos, et nous fîmes une longue course vers l'est ; puis le vent changea, et la nuit devint tout à fait obscure.

Les frégates ne montraient aucune lumière, et rien ne pouvait nous révéler la position qu'elles avaient prise.

Notre désir était de gagner le groupe d'îles les Frères, et de nous y cacher pour éviter leur rencontre ; car, selon toute probabilité, elles devraient tenir position entre nous et le port, dans la direction duquel nous naviguions quand elles nous avaient aperçus.

Le vent était si bas que le grab se mouvait à peine, et la nuit si obscure que nos télescopes ne pouvaient servir.

Nous attendîmes donc le jour avec une horrible anxiété. Enfin les sombres nuages de l'est commencèrent à disparaître et à changer leur couleur, qui devint pourpre et frangée d'une teinte orange ; le cercle de l'horizon s'élargit, et chaque figure s'éclaircissait en considérant le lever de l'aurore. De Ruyter était debout sur un canon, regardant évaporer une épaisse masse d'obscurs nuages sur le côte opposé au vent, quand tout à coup il cria :

— La voici !

Je suivis la direction des yeux de de Ruyter, et je vis une des frégates sortir comme une île de la vapeur dont elle était enveloppée. Elle nous vit, car elle vira dans notre

sillage et chargea toutes les petites voiles qu'elle avait. Elle était à peu près à neuf ou dix milles derrière nous; sa compagne se trouvait encore en arrière et à une très grande distance. Nous mettions tous nos soins à arranger le grab, et nous déployâmes toutes les voiles qu'il avait, puis les vieux effets furent jetés à la mer.

Après avoir examiné la frégate pendant quelques instants, de Ruyter nous dit :

— Par le ciel ! elle navigue bien ; je crois qu'elle marche aussi vite que nous, et sa rapidité m'étonne d'autant plus que je ne connais pas de vaisseau qui puisse égaler le grab en légèreté. Ce doit être une frégate nouvelle et récemment arrivée d'Europe. D'ailleurs, avec cette assiette, le grab n'est pas lui-même. Je n'aime pas l'apparence du temps ; quand le soleil se lèvera, nous n'aurons plus d'air. Il faut donc tout préparer pour ce changement.

Deux heures après, l'eau devint calme. Le soleil sortit du sein des flots comme un globe de feu ; il avait l'air terrible, et on ne pouvait qu'avec peine supporter ses rayons, car ils brûlaient jusqu'à la cervelle. J'étais à chaque instant obligé de fermer les yeux ; son éblouissant éclat me privait de la vue.

Malgré l'étouffante chaleur qui embrasait l'air, la frégate osa envoyer ses bateaux à notre poursuite ; et, en admirant la hardiesse de cette chasse dangereuse, de Ruyter s'écria :

— Ces garçons travaillent inutilement ; à midi, nous aurons un vent de mer, ils seront obligés de se rappeler qu'ils perdent du temps.

Comme l'avait prédit notre commandant, vers midi, des bouffées de vent commencèrent à agiter légèrement la surface de la mer ; puis un faible courant d'air souleva la girouette ornée de plumes. Nous étendîmes nos mains vers le ciel, comme pour retenir le vent. Les légères voiles de coton du haut le sentirent les premières, et, au lieu de s'attacher au mât comme si elles y avaient été collées, elles se gonflèrent et prirent leur forme arquée.

— On croirait, dis-je à de Ruyter, que vous avez une communication avec les éléments.

— C'est vrai, me répondit-il : toute ma vie je les ai étudiés ; mais l'existence d'un homme est trop courte, elle ne lui permet pas d'en pénétrer les mystères. Les éléments sont un livre sur lequel un marin doit toujours avoir les yeux attachés, car il est continuellement ouvert devant lui. Ceux qui ne se livrent pas à cette constante étude ne doivent pas accepter la responsabilité de l'existence des hommes qui se confient à eux.

Nous vîmes la frégate hausser son signe de rappel pour ses bateaux, et donner l'ordre, par signe télégraphique, à sa compagne de se mettre en panne à quelque distance de nous, pour nous intercepter le chemin, si, pendant la nuit, nous tentions de gagner l'île de France. De Ruyter avait une copie des signaux de l'amirauté et de ceux des vaisseaux de guerre. Cette copie lui fut extrêmement utile en plusieurs occasions. Nous continuâmes à avancer vers l'île la plus proche de nous ; le vent augmenta de force, et nous fûmes forcés de carguer nos petites voiles. De Ruyter s'impatientait de voir que le grab ne devançait pas la frégate, comme il l'avait toujours fait lorsqu'il était poursuivi par un vaisseau hostile.

— Il est embarrassé dans ses mouvements ! s'écria de Ruyter.

Et, pour alléger le grab, les étais du mât furent relâchés, le bateau de la poupe retranché, et les ancres qui pressaient sur l'avant du vaisseau furent mises plus en arrière ; puis de Ruyter donna l'ordre aux hommes de venir sur l'avant du vaisseau, chacun avec une balle de dix-huit livres dans les mains ; ensuite il les transporta de place en place ; mais, malgré tout cela, nous avancions avec une très grande peine.

— Le cuivre du grab a été gâté, dit de Ruyter, par la maudite vase de Bombay.

— Oui, répondis-je, et la frégate est un vrai clipper 'vaisseau rapide).

Le soleil se coucha dans un nuage de sang, la brise fraîchit, et, vers onze heures du soir, étant rapprochés de la terre, de Ruyter se détermina à gagner le côté de l'île opposé au vent et d'y jeter l'ancre. Nous le fîmes, espérant que la frégate continuerait sa course vers le vent et qu'elle nous perdrait de vue. Cependant nous restâmes toute la nuit sur le qui-vive, et ceux qui dormaient avaient leurs armes toutes prêtes.

XXXII

Le docteur avait, pour respirer l'odeur du sang, un nez aussi subtil que celui du tigre ; aussi, après avoir fait une plate-forme de caillebotis dans le fond de la calle pour ses blessés futurs, il passa sa tête hors de l'écoutille pour demander à quel heureux moment le massacre commencerait, et il sollicita de deux garçons la promesse de lui servir d'aides.

Dès que la nuit eut obscurci le ciel, Van Scolpvelt se hasarda sur le pont en tirant derrière lui un bandage aussi long qu'un câble, qu'il roulait adroitement autour de ses doigts.

— Mon cher garçon, me dit le docteur, il est temps que je vous instruise. Asseyez-vous pour une minute sur ce canon, je vais vous montrer comment il faut s'y prendre pour appliquer un tourniquet.

En disant ces amusantes paroles, Van Scolpvelt en tira un de son ceinturon.

— Vous êtes absurde, docteur, laissez-moi tranquille, j'ai bien autre chose à faire qu'à perdre mon temps à vous écouter.

— Ah ! vous êtes jeune et entêté. Tous les hommes doivent savoir comment on applique un tourniquet, car si ce n'est pas fait avec promptitude, je perds mon patient et le blessé meurt.

Appelé à l'arrière par le rais, je quittai le docteur, qui se dirigea vers de Ruyter en le suppliant de se laisser enseigner comment il fallait mettre les doubles bandages et les bandages en travers. De Ruyter accueillit avec brusquerie la prière du docteur, qui descendit en murmurant :

— Le manque de sommeil crée la fièvre, la fièvre enfante le délire, et le délire amène la folie.

Quelques instants après, Van Scolpvelt fit une seconde apparition sur le tillac, une bouteille et un verre à la main. Il supplia de Ruyter, il m'engagea, il invita l'équipage à prendre un verre de son eau, en disant :

— C'est un breuvage rafraîchissant ; il calme la chaleur du corps, il est même plus doux dans ses effets et plus utile que le sommeil.

De Ruyter, qui voulait réparer l'emportement de sa rebuffade, prit un verre de cette eau, en nous assurant que nous pouvions sans danger satisfaire la fantaisie du docteur, parce que son breuvage n'était que de l'acide citrique et de la soude.

En voyant de Ruyter si docile à suivre ses conseils, Van Scolpvelt tira de nouveau de sa poche quelques brasses de bandages ; mais, à la vue de l'énorme ruban qui se déroulait entre les mains frémissantes du chirurgien, de Ruyter se sauva en criant.

Alors le docteur s'attaqua à moi, mais je pris la fuite. A défaut d'auditeurs et de commentateurs sérieux, il se rejeta sur l'équipage ; mais celui-ci repoussa insensiblement tous les efforts de cette verbeuse éloquence, qui tendaient à lui faire ingurgiter la précieuse composition.

Désespéré de l'insuccès de ses tentatives, le docteur absorba furieusement un grand verre de son eau, et il aurait infailliblement vidé la bouteille, s'il n'avait songé que, se trouvant sans moyen de défense, les malades lui en épargneraient la peine ; en conséquence, il se précipita à travers les écoutilles dans la salle de ses triomphes.

J'attendais le jour avec anxiété, car j'étais harassé de fatigue. Habitués à de pareilles scènes, les vieux marins dormaient profondément, couchés à leur poste, tandis que de Ruyter marchait sur le pont avec un télescope de nuit dans les mains.

A la première et soudaine lueur du jour, nous fûmes très étonnés de voir la frégate amarrée à trois milles de nous. Elle était stationnée près de la terre, et sa carène nous était cachée par de hauts rochers qui s'avançaient dans la mer. Ces rochers nous avaient empêchés de la voir pendant la nuit.

Les yeux vifs et perçants de de Ruyter découvrirent la frégate avant que celle-ci nous eût aperçus.

Notre câble fut vivement coupé, et le grab mit à la voile avec la rapidité de l'éclair.

La frégate nous suivit bientôt ; mais elle avait à naviguer autour d'un sombre rocher de corail, qui était semblable à un énorme crocodile.

Les sinuosités qu'elle eut à suivre, en ralentissant sa marche, nous permirent d'avancer considérablement.

Nous allégeâmes de nouveau le grab, en jetant à la mer toutes les inutilités et du lest ; mais, craignant d'être obligé de mettre en panne, de Ruyter disposa sérieusement les préparatifs du combat.

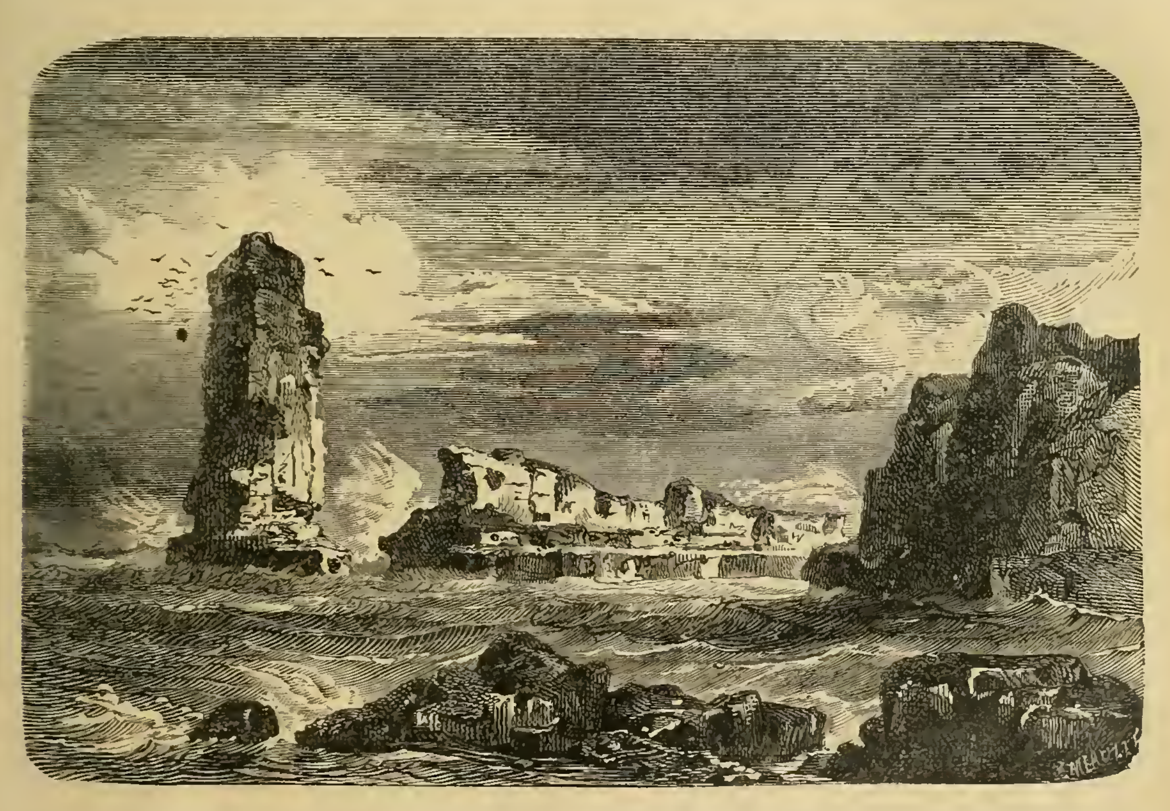
La brise était tombée, et à dix heures la frégate se trouvait à quatre milles de nous et commençait à préparer ses bateaux. Aidés par un peu de vent, et avec une peine infinie, nous réussîmes à continuer notre course. En voyant notre fuite, la frégate envoya sept bateaux à notre poursuite.

— Il n'y a pas d'espérance de vent jusqu'à ce soir, dit de Ruyter, et des efforts surhumains n'empêcheraient pas les bateaux de la frégate de gagner sur nous d'ici à trois ou quatre heures.

Après un instant de silence pensif, le beau front de de Ruyter devint sombre, et son regard ferme et sans peur parut attristé.

— Trelawnay, me dit-il en m'attirant à lui, voyez-vous là-bas ce rocher, celui qui s'avance hardiment dans la mer? il est blanchi par le soleil et possède des cavernes creusées par le temps. Il n'y a point de végétation dans les fentes de son granit, non plus que dans son entourage; il reste là comme une sentinelle surveillante de l'île. Vous remarquerez par la couleur et par la tranquillité de l'eau qu'elle est très profonde de ce côté, et vous voyez une longue ligne semblable à un banc de poissons, s'étendant aux alentours en forme de croissant: c'est un sillon de corail blanc dont l'île abonde.

Maintenant, voici le but de ma description: je désire que le grab tourne le roc, mais vous vous en tiendrez à une certaine distance pour éviter le cap. Placez des hommes à la barre et à l'avant pour veiller aux écueils. Là, nous trouverons une petite place sablonneuse abritée contre les vents alizés qui soufflent à cette époque, et tout y est si bien protégé par les bancs, les rocs et les courants, que personne ne voudrait en approcher, à moins d'en connaître parfaitement



Ce rocher, blanchi par le soleil, reste là comme une sentinelle.

les difficultés; car si le moindre vent chasse le vaisseau, ou si les vagues sont gonflées par la brise, tout est en commotion et fort dangereux même pour un léger bateau, car le corail coupe comme l'acier. Par un vent même modéré, le plus hardi navigateur n'ose pas s'aventurer à quelques lieues du rivage; les fortes lames qui s'élèvent entre cette île et le grand banc de Baragas sont très redoutables.

Les montagnes de vagues sont brisées — comme des armées régulières par des guérillas — par ces rochers sans nombre dont vous voyez les sommets se réfléchir dans les eaux; alors la mer, retenue mais non arrêtée, couvre la moitié de l'île d'écume et de débris; de l'autre côté, rien ne s'oppose à la course de la mer, et le mugissement de ses vagues étouffe, dans un sourd roulement, le bruit du plus violent tonnerre. Dans la brèche qui conduit au rocher, brèche qui ne semble pas plus grande qu'un nid d'albatros, nous placerons le grab en travers pour donner le combat à ces hommes qui se battent par amour avec autant de férocité que les autres le font guidés par la haine. Avec mes hommes, je pourrais vraiment les rencontrer sur un meilleur terrain, et sans en craindre le résultat.

Mais les jours de la chevalerie sont passés; la ruse, la fourberie et la finesse constituent aujourd'hui l'art de la guerre. Je désire épargner l'effusion du sang, mais il faut que je défende le grab, et je le défendrai à tout hasard, même si la frégate venait côte à côte de nous. Les sauvages malais nous ont appris que la mort était préférable aux prisons. Si tous les hommes pensaient ainsi, il n'en existerait pas. Qu'en dites-vous, mon garçon?

— J'adore les combats, et je déteste l'air impur!

— Mais ils sont...

— J'en suis fâché; les dogues, vous le savez, se battent contre leurs propres parents; et je ne suis pas un métis: je montrerai ma race.

De Ruyter sourit, et je le quittai pour aller encourager les hommes, placer les sentinelles et donner des ordres au timonier.

XXXIII

Suivant le plan tracé par de Ruyter, à deux heures de l'après-midi, nous tournions autour du roc. La frégate était en panne au nord, à l'extrémité de l'île. Ses bateaux gagnaient sur nous rapidement. Quand nous fûmes encapalés parmi les battures et renfermés par le rivage, nous les perdîmes tous de vue, car ils étaient cachés à nos yeux par la proximité du roc. Je fis ferler toutes les voiles, et nous prîmes position à l'entrée intérieure de la petite baie. Des haussières furent suspendues à l'avant et à l'arrière du grab, et, avec une peine inouïe, nous réussîmes à les attacher au roc.

De Ruyter rassembla tous ses hommes; il n'y en avait que cinquante-quatre en état de porter les armes, et parmi eux plusieurs étaient fort ignorants dans l'art de s'en servir.

Tout était prêt, et un pénible silence régna sur le pont pendant qu'on attendait les bateaux, qui traversaient difficilement le cap.

Malgré mon insouciance habituelle et mon ardeur pour les combats, je ressentais une singulière émotion. Ne me trouvais-je pas ligué avec des Maures au teint bruni contre mes compatriotes aux cheveux blonds?

Quand le premier bateau parut, nous entendîmes leur cri d'encouragement, répété de bateau en bateau jusqu'à ce qu'il s'éteignît dans les murmures de l'Océan. Mon cœur battait tumultueusement dans ma poitrine, et des gouttes de sueur glacée tombaient de mon front.

Il régnait sur le grab un écrasant silence, et des pensées peu agréables commençaient à s'emparer de moi, lorsqu'elles furent chassées par la voix expressive, claire et vibrante de

de Ruyter, qui s'avançait vers ses hommes le pas ferme et le regard tranquille, leur disant :

— Allons, répondez par le cri de guerre arabe ; il n'est point dans vos habitudes d'être silencieux. Regardez si le premier des bateaux est à la portée des canons.

Je fis feu.

— Ce canon, dit de Ruyter, est trop élevé. Je vais essayer celui-ci ; apportez une mèche. Oui, c'est cela.

Le boulet partit en ligne droite, frappa l'eau, bondissant comme une balle de crosse (jeu anglais), et passa au-dessus du premier bateau.

J'ai oublié de dire qu'en tirant le premier coup nous avions hissé les couleurs françaises, et que chaque bateau de la frégate avait l'*union jack* (1).

Quand les bateaux furent tous réunis, nous vîmes qu'ils tenaient conseil. A la fin d'une courte séance, ils se divisèrent en deux parties et avancèrent le long du cap ; peu effrayés de notre défense, ils répondaient à chaque coup de canon par ce cri : « Courage ! » en hâtant leur course vers nous.

— Regardez de Ruyter, dis-je à mon ami peut-être avec un peu d'exaltation ; regardez quel courage héroïque ! Un des bateaux, atteint par un boulet, coule à fond, et les autres ne s'arrêtent même pas pour ramasser les hommes ! Ils étouffent leurs souffrances et le désespoir de leurs pertes sous des acclamations aussi joyeuses que s'ils se réjouissaient au milieu d'un festin.

De Ruyter me répondit froidement :

— Butin, promotion, habitude font beaucoup. Maintenant donnons-leur une volée de balles ; il faut que nous estropiions les chefs.

J'étais placé à l'avant du vaisseau, et presque tous les Européens étaient placés sous mon autorité. Après m'avoir donné les derniers ordres, de Ruyter se mit à l'arrière, entouré de ses Arabes, sur lesquels il avait une grande influence.

Un autre bateau chavira, et les pertes des Anglais devenaient évidemment si effrayantes, que nous les entendions s'appeler audacieux ! Ils l'étaient certainement, et nous les vîmes délibérer avec attention sur la manière qu'il fallait employer pour avancer avec plus de vitesse ; quant à reculer, ce mot n'était pas connu parmi des hommes que le succès avait rendus présomptueux.

Le plus lourd de leurs bateaux avait une caronade de dix-huit livres ; il était rempli de matelots, et il s'avança à l'attaque avec sa barge. J'entendis l'ordre de *give way, my lads !* (avançons, mes garçons !) et, protégés par un feu bien nourri qui porta quelques dommages sur notre bord, ils s'approchèrent rapidement. Nos ennemis avaient supporté une fatigue énorme, et l'atmosphère était chargée d'un air aussi brûlant que celui qui sort de la bouche d'un fourneau. Il était évident qu'ils ne s'étaient attendus ni à une aussi chaleureuse réception ni à un combat aussi inégal. Le désespoir de leur bravoure caractéristique semblait seul les exciter à continuer.

Cinq bateaux de leur petite escadre vinrent côte à côte de nous, et nous fûmes forcés de repousser leurs attaques de nos lances et de nos petites armes. Cependant quelques-uns des plus actifs grimpaient dans nos chaînes, et, quoique toujours repoussés, ils renouvelaient leurs tentatives pour gagner le bord. Pendant que nous étions tous occupés à soutenir le feu de l'avant, la barge passa à travers la poupe ; une brise et une légère houle tournèrent la proue du grab vers la terre, et plusieurs Anglais se précipitèrent sur le tillac. Cette action imprévue captiva notre attention, et de petites bandes en profitèrent pour abordor à l'arrière.

J'aperçus un lascar dont j'avais, quelques minutes auparavant, tancé la poltronnerie, qui se glissait vers l'écoutille. Toutes étaient fermées, à l'exception de la principale, sous laquelle le docteur devait recevoir les blessés, et de Ruyter, qui se méfiait du courage des matelots de Bombay, avait ordonné à Van Scolpvelt de ne permettre à personne (à l'exception des blessés et des porteurs de poudre) de descendre ou de monter.

— Docteur, avait ajouté de Ruyter en riant, coupez les jambes des lâches qui déserteront leur quartier.

— N'ayez pas peur, capitaine, répondit Van Scolpvelt en saccadant ses mots dans un ricanement joyeux ; connaissant le mauvais exemple de la poltronnerie et la rapidité avec laquelle se répand une terreur panique, je ne manquerai pas les petits hérons.

Je laissai au lascar le temps de gagner l'entrée des écoutilles, et, au moment où il posait le pied sur la première marche de l'escalier, je lui cassai la tête d'un coup de mousquet, et il tomba lourdement sur le dos de Van Scolpvelt, qui était déjà en train de tenailler les jambes d'un déserteur. Mais je ne pus répondre aux acclamations de surprise que poussa notre chirurgien, car je reçus en pleine poitrine un affreux coup de couteau.

(1) Drapeau des marins anglais.

— Regardez sur la proue à tribord ! me cria de Ruyter, qui, à la tête de ses Arabes, ravageait le pont.

Nos adversaires se battaient avec un courage téméraire ; les blessés se cramponnaient aux cordages et combattaient vaillamment. Après les avoir repoussés dans les bateaux ou jetés dans la mer, nous les crûmes vaincus ; mais ils s'efforcèrent encore de grimper sur le vaisseau. Mes veines semblaient remplies d'une lave brûlante ; je ressentis une surexcitation si vive qu'elle me rendait presque fou, et, quoique plusieurs parties de mon corps fussent coupées et mutilées, je ne ressentais aucune douleur.

Deux bateaux ennemis coulèrent encore à fond, et les Anglais qui se trouvaient à bord du grab cessèrent bientôt d'opposer une inutile résistance. J'en entendis un qui disait d'un ton vivement peiné : — Que je sois damné si je baisse pavillon devant un nègre, n'importe comment il me traitera !

Pour mettre en repos sur ce point la scrupuleuse délicatesse de ces hommes, je leur dis avec bienveillance : — Allons, mes garçons, rendez vos armes ; je vais vous faire donner une chose qui vous est plus utile en ce moment-ci, un morceau de porc salé et un bon verre de grog.

— Bien, dit un homme en se tournant vers ses compagnons ; tout est fini, tout ; et quoique ce jeune officier ne soit pas habillé il parle comme un chrétien.

Les Anglais qui étaient à l'avant du vaisseau vinrent à moi, et me tendirent silencieusement leurs armes.

Après l'action, de Ruyter me raconta qu'aussitôt que Van Scolpvelt avait appris que j'étais l'auteur de la mort du lascar, il était monté sur le pont, et qu'au milieu des clameurs du combat il avait crié d'une voix de stentor :

— Trelawnay a agi contrairement aux ordres ; il m'a volé d'une manière inadmissible un excellent patient, un patient dont j'avais guetté les allures, et sur lequel je me proposais d'essayer un nouvel instrument de mon invention.

— Et, ajouta de Ruyter, le docteur me poursuivait dans tous les coins du vaisseau, tenant à la main le fameux instrument, qu'il nomme un hexagone, et cet hexagone coupe, dit-il, les chairs sans causer la moindre douleur.

Quand de Ruyter fut parvenu à se débarrasser de Van Scolpvelt, ce dernier, tout en regagnant son poste, continua le cours de ses désolantes plaintes.

— Quel mépris de la science ! s'écria le pauvre docteur ; certainement Trelawnay complote pour arriver à flétrir dans leur germe les plus belles espérances de ma philanthropie. Ce magnifique instrument restera peut-être inconnu, peut-être incompris !

Cette dernière crainte bouleversa tellement l'esprit du docteur, qu'oublieux de la défense faite par de Ruyter, il reparut sur le pont, cherchant du regard un blessé, un mourant ou un mort. Le souhait du docteur se réalisa : un pauvre matelot, frappé au cœur par une balle, alla tomber sans vie à ses pieds. Van Scolpvelt fondit sur le malheureux comme un faucon sur sa proie ; il le saisit par les bras, donna au corps la forme d'un Z, et, l'enlevant sur son épaule avec une force miraculeuse, il se dirigea vers l'écoutille en murmurant :

— Eh bien ! si je ne puis essayer ma scie sur un patient vivant, je l'essayerai du moins sur un sujet mort !

XXXIV

Nous avions ordonné à quelques-uns de nos hommes de prendre possession des bateaux et de la barge de l'ennemi, qui se trouvaient côte à côte du grab, pendant que le cutter et une autre bateau rempli d'officiers fuyaient en pleine mer. Mais une poignée de matelots, guidés par un officier, s'opposa à l'opération, revint à la charge, et tenta de se frayer à l'arrière un passage jusqu'à de Ruyter.

Soit qu'ils voulussent, d'un commun accord, s'attaquer au commandant de notre sombre équipage, soit que l'officier eût l'intention de se mesurer avec mon ami, soit encore qu'il ne voulût être désarmé que par un égal, toujours est-il qu'il se fraya bravement un passage au travers de la foule compacte des marins.

De Ruyter comprit le véritable désir de l'officier, car il cria impérieusement :

— Retirez-vous, Arabes, laissez passer le chef, mais seul !

Au lieu de rendre son épée, ainsi que je m'y étais attendu, l'officier s'élança vers de Ruyter avec l'impétuosité de la foudre. Sa taille, vigoureusement élancée, égalait la souplesse de celle de l'ennemi qu'il voulait combattre. La résolution de l'officier parut sourire à de Ruyter, car sa figure se dilata, et un éclair jaillit de ses yeux expressifs et perçants

De Ruyter tenait un pistolet dans la main gauche, et sa main droite s'appuyait sur une courte épée d'abordage. A

plusieurs reprises, et presque inutilement, il ordonna aux matelots de s'éloigner de lui, les menaçant de ses armes s'ils n'obéissaient pas. Enfin l'espace fut laissé libre, et les deux champions se trouvèrent en présence.

L'arme de l'étranger, espèce de coutelas fait d'un mauvais métal, plia comme un cerceau quand elle se frappa contre la garde de l'épée de Ruyter, qui se tenait seulement sur la défensive. A ce moment critique, et croyant en danger la vie de son capitaine, le cuisinier du grab, un noir de Madagascar, s'arma de son couteau, et il allait le plonger dans la poitrine de l'officier anglais, lorsque de Ruyter, qui s'était aperçu du mouvement, changea de position, lui cassa la tête d'un coup de pistolet, et dit à l'étranger :

— Allons, lieutenant, vous avez agi en brave, et il fait trop chaud pour nous donner des coups d'épée. Vous oubliez que vous êtes sur le vaisseau d'un ami. Allons, allons, jetez votre arme !

En entendant les bienveillantes paroles de de Ruyter, je m'élançai vivement vers l'officier, et après un court examen de ses traits, je m'écriai avec joie :

— Aston ! Comment, c'est vous, Aston !

Aston jeta son épée et me regarda avec surprise. Il pouvait à peine distinguer une figure humaine au travers du voile de sang, de sueur et de poudre qui me masquait le visage.

— Ah ! dit-il, je vous vois tous deux maintenant : le bien connu de Ruyter, qui se nommait autrefois de Witt, laborieux marchand de Bombay, et... et vous !

Aston me considéra tristement, et reprit, après m'avoir laissé comprendre par un muet reproche combien il blâmait ma conduite :

— En luttant contre un équipage commandé par deux pareils hommes, nous n'avions aucune chance de succès ; il était ensuite impossible de vous prendre dans une position si bien fortifiée ; nous avons inutilement perdu les plus braves garçons de notre vaisseau. Quelle sottise ou quelle folie ! Je ne sais de quel terme qualifier notre témérité ; mais elle vient de l'ignorance du nom de l'ennemi que nous voulions combattre.

Quelques uns des hommes appartenant à la frégate essayaient encore de se sauver, et deux bateaux partis pendant la confusion tentaient de s'emparer d'un troisième dont nos Arabes avaient pris possession ; de sorte qu'il y avait encore de temps en temps des coups de canon et de pistolet. Irrité de l'entêtement des vaincus, de Ruyter s'avança vers Aston et lui dit d'un ton grave :

— Je vous en supplie, monsieur, parlez à vos hommes. S'ils désirent profiter des usages de la guerre, ils doivent abandonner des efforts inutiles pour soutenir une opposition plus longue ; leur lutte est une folie, plus encore, une déloyauté. Je ne puis m'opposer, en face d'une attaque, à la défense de mes gens ; mais, après avoir baissé leur drapeau, vos hommes ne doivent ni fuir ni essayer de reprendre leurs bateaux ; et, croyez-le bien, lieutenant, le seul désir qui dicte mes paroles est celui d'éviter l'effusion du sang.

Aston sauta sur le devant du navire, et ordonna aux hommes qui se battaient dans la barge de venir à bord du grab.

Quand cet ordre fut exécuté, Aston se tourna vers de Ruyter et lui dit en souriant : — Permettez-vous à ceux qui sont partis de profiter de leur chance ?

— Certainement, répondit de Ruyter ; je n'ai besoin ni de bateaux ni de prisonniers ; cependant il faut que je remplisse le devoir qui m'oblige de garder ceux que je possède, quoique je sois excessivement contrarié de les avoir. Je n'ai jamais de ma vie gagné une bataille aussi inutile, et non seulement j'ai perdu mes meilleurs hommes, mais encore les services momentanés de ceux qui sont entre les mains du docteur.

— Un succès continuel, fit observer Aston en contemplant avec tristesse les débris de sa petite flotte, rend trop confiant, et en voici les résultats.

— Non, dit de Ruyter, c'est au contraire cette confiance qui assure votre succès dans presque tout ce que vous entreprendrez. Toutes les nations ont eu leur tour, et aussi longtemps qu'elles se sont crues invulnérables, elles l'ont été. Quand elles commencent à douter de leurs forces, elles ne sont plus victorieuses. Il faut que ces races — de Ruyter désigna un drapeau américain qui couvrait une écoutille — prennent l'essor en haut, c'est leur station... Mais, Trelawnay, conduisez votre ami en bas, traitez-le en frère. Mon Dieu, garçon, qu'avez-vous ? je ne vous croyais que très légèrement blessé !

En prononçant ces paroles, de Ruyter s'élança sur moi, et la promptitude de ce mouvement amortit ma chute, car je tombai sans connaissance.

Depuis quelques instants, Van Scolpvelt se promenait sur le pont, examinant, additionnant, récapitulant avec une indicible satisfaction la riche moisson de patients que la bataille lui avait faite. Malgré la joie qui remplissait le cœur du bourreau Esculape, un froncement de sourcils très prononcé accompagnait son regard lorsqu'il rencontrait, dans les évolutions de sa promenade fantastique, la figure bienveillante et douce d'un médecin anglais qui avait suivi Aston sur le grab, et auquel, par l'autorisation de de Ruyter, devaient être confiés tous les blessés de sa nation, beaucoup plus nombreux que les nôtres, et qui ne prétendaient nullement aux soins de Van Scolpvelt, bien au contraire, et il en eut l'irrécusable preuve.

Occupé à chercher dans le groupe des malades de son confrère un cas d'amputation, afin de tenter une seconde épreuve de son nouvel instrument, Van Scolpvelt fut interrompu dans son ardente et silencieuse perquisition par la voix d'un matelot qui disait avec l'accent d'une frayeur jouée :

— Tom, mon ami, regarde ; voici un Indien, un diable, un cannibale, il va enlever le paillasson de nos têtes (c'est-à-dire nous scalper), nous hacher en morceaux, et ensuite il nous servira sous le nom de porc salé aux mauricauds qui seront assez forts pour se mettre à table à l'heure du dîner.

— Que je sois damné, répondit l'homme appelé Tom, si je n'oppose pas à la fourchette de ce vieux Belzébuth la défense d'une bonne cuiller !

Et il ramassa une des cuillers à balles.

Offensé par ces séditieuses paroles, l'opérateur vint pour se plaindre à de Ruyter au moment où je perdais connaissance.

En me voyant tomber, Van Scolpvelt se frotta les mains, se pencha vers moi, et dit en souriant d'un air content de lui-même :

— Je savais bien qu'il succomberait. Lorsque je l'ai vu blessé à la figure, je lui ai offert mes soins, mais il les a refusés, il a ri, — ri ! Il ne rira plus maintenant. Oui, en vérité, il se croit plus savant que moi, plus savant que le docteur Van Scolpvelt !... Je préférerais fumer ma meerschaum (pipe) dans le magasin à poudre que de prendre la peine de le saigner, car il est aussi entêté, aussi opiniâtre qu'une femme. Il a tué mon patient ; n'aurait-il pas été plus simple, plus juste et surtout plus utile de me laisser scier les jambes du lascar ? Mais non, il aime à tuer, c'est la passion de sa nature brutale, féroce, indomptable. Enfin, il a reçu sa punition, car ceci est un jugement de Dieu. Sans lui j'aurais eu un sujet, un sujet magnifique.

Pendant ce monologue, qu'Aston me répéta, je fus transporté dans ma cabine. Là, Van Scolpvelt détacha ma ceinture, et en ôtant ma chemise rougie par le sang, il trouva deux autres blessures, l'une faite par une balle qui avait traversé le bras gauche, l'autre par la crosse d'un mousquet.

— Jugement de Dieu, punition du ciel, reprit Van Scolpvelt, pour le plus atroce des crimes, celui de tromper son chirurgien. Il ne voulait pas non plus apprendre comment on applique un tourniquet, imprudent, déraisonnable jeune homme ! Je ne doute pas, on ne doit pas douter qu'il aimerait mieux perdre la vie que l'opiniâtre entêtement de son caractère ; rien ne l'émeut, rien ne l'arrête, rien ! Il m'a triché, volé, frustré d'un patient !

Ici, Van Scolpvelt coupait les chairs meurtries et fourrait de l'étoupe dans la blessure.

A un vif tressaillement de douleur qui me fit reprendre mes sens, Van Scolpvelt s'écria d'un ton surpris :

— Ah ! ah ! il n'aime pas cela ; je croyais pourtant qu'il n'avait pas la moindre sensibilité.

Sur ces paroles, le docteur me quitta en me confiant à la garde d'Aston.

XXXV

Lorsque j'eus entièrement repris connaissance, je vis Aston penché sur moi, attentivement occupé à laver ma figure avec de l'eau mêlée de vinaigre.

Quelques minutes se passèrent avant qu'il me fût possible de comprendre l'état dans lequel je me trouvais et même de me rendre compte des circonstances qui l'avaient produit. La figure d'Aston me rappela la boutade que j'avais eue de me jeter du haut du mât dans la mer, et je lui dis, en me croyant encore sur le vaisseau du capitaine-fermier :

— Est-ce bien vous, Aston ; où suis-je ?

— Où je suis fâché de vous trouver, Trelawnay ; peut-être vous eussé-je pardonné tout autre drapeau que celui-ci.

— Voyons, Aston, — car ces paroles me firent revenir à la réalité, — avouez que j'ai eu mille raisons pour m'être à tout jamais dégoûté du premier. Maintenant, je ne me bats que sous les ordres de de Ruyter. Montrez-moi un homme plus loyal, plus chevaleresque, plus brave plus noble, et je le quitte à l'instant.

— L'appréciation que vous faites du grand caractère de de Ruyter est connue, mon cher Trelawnay. Aussi bien que vous, je sais que c'est un homme d'un rare mérite ; mais là n'est point le sujet du regret que j'exprime, et votre réponse nous éloigne de la question.

— Eh bien ! Aston, pour y répondre, je ne puis qu'interro-

ger vos souvenirs ; ils vous rappelleront, sans doute, la situation dans laquelle je me trouvais à l'époque où je me suis mis non dans la dépendance, mais sous l'amicale protection de de Ruyter. A ma place, quel parti auriez-vous pris ?

Aston réfléchit quelques instants, me serra affectueusement la main et me dit avec bonté :

— Par le ciel ! je crois que j'aurais agi comme vous l'avez fait... mais, ajouta-t-il en souriant, à votre âge.

— Si vous connaissiez de Ruyter comme je le connais, Aston, vous n'ajouteriez pas cette parenthèse. Sur tout homme de cœur, mon ami exercera l'irrésistible puissance qu'il a exercée sur moi : je l'ai suivi parce que je l'aime, et je le suivrai toujours parce que je l'aimerai toujours. En conséquence, ne parlons de rien qui puisse, même indirectement, assombrir l'éclatante lueur de cette amitié... Comment vont les choses sur le pont ? Il me semble que la nuit est bien profonde, et que nous sommes dans une singulière situation. Est-ce le ressac qui frappe contre le grab ?

— Non, mais contre les rocs. Il n'y a au monde que l'aventureux de Ruyter qui soit capable de se hasarder dans un pareil ancrage. Je comprends aujourd'hui son but, c'était celui d'empêcher notre vaisseau de venir côte à côte du sien. Quelle profondeur d'idée ! Je n'eusse jamais pensé à cette ingénieuse défense.

— Et ce n'est point la première fois qu'il a jeté l'ancre à l'abri de ces rochers, mon cher Aston ; mais le temps et les circonstances vous apprendront à connaître la supériorité de notre ami ; en attendant, parlons de choses fort terrestres : donnez-moi à manger ou un verre de grog, car il faut que je me hâte de remplacer la liqueur rouge qui s'est échappée de mes blessures.

Mais comment diable le vieux Scolpvelt a-t-il arrangé mon bras ? Je sens l'empreinte de ses griffes envenimer ma chair. Cet homme a toutes les qualités voulues pour être bourreau en chef des enfers. Aston, appelez, je vous prie, votre médecin. Van Scolpvelt a gâté mon appétit.

Aston envoya chercher son chirurgien, et me dit, en reprenant sa place auprès de moi :

— Van Scolpvelt a certainement une mine extraordinaire, et je ne puis pas dire que j'aime la coupe de sa figure.

— Je le crois, répondis-je en riant. Eh bien, mon ami, son affreux visage n'a rien de malséant ni de désagréable, en comparant la vue au toucher de ses mains, qui brûlent comme une pierre rougie dans un brasier.

Le chirurgien d'Aston parut.

Généralement les médecins ne censurent jamais avec franchise leurs confrères en profession, mais ils le font par une discrète implication, c'est-à-dire en défaisant tout ce que l'autre a fait : ce qui fut exécuté par le médecin anglais, mais sans un mot de blâme. Pour apaiser l'irritation des chairs, du liniment était appliqué sur la blessure ; mon nouveau docteur l'enleva, ainsi que les bouchons d'étoupe. Cette opération me soulagea aussi vivement que si on avait ôté une écharde de mon doigt.

Remis à mon aise par l'habileté du médecin, je repris ma conversation avec Aston, je lui serrai les mains en lui demandant des nouvelles de notre vaisseau, et pour quelle raison il l'avait quitté, car je savais que ce n'était pas celui-là qui nous avait poursuivis.

— Un de mes amis, me dit-il, avait reçu le commandement d'une frégate, et il m'a donné la place de premier lieutenant à son bord. Ayant reçu des nouvelles de deux frégates françaises, nous étions partis en toute hâte porter ces nouvelles à l'amiral, arrêté à Madras, et, en nous faisant accompagner d'une autre frégate, il nous avait ordonné de veiller sur elles et de ne point les perdre de vue. Nous les découvrîmes au Port-Louis, qu'elles avaient bloqué pendant quelques jours. Outre cela, on nous avait avertis que de Ruyter était sur mer avec sa corvette, et nous avions ordre d'intercepter son retour au port. Je n'avais pas la moindre idée de le trouver ici sur le grab, que j'avais pris pour un vaisseau arabe. Je croyais bien cependant l'avoir vu quelque part, et je n'ai jamais pu me souvenir que c'était à Bombay. Mais alors je n'avais pas de cause pour supposer que de Ruyter et même de Witt avaient quelque connexion avec le grab, et à plus forte raison qu'ils étaient l'un et l'autre une même personne. De Ruyter a fait plus de tort au commerce de la Compagnie que tous les vaisseaux de guerre français. Aussi sa tête vaut-elle la rançon d'une frégate. Il est merveilleux, quelque habile qu'il soit, qu'il ait pu éviter si longtemps les pièges tendus sur son passage.

Après avoir fini ses arrangements sur le pont, de Ruyter vint nous retrouver ; il serra la main que lui tendait Aston et lui dit avec bonté :

— Le désastre qui vous a fait tomber entre nos mains ne sera pas un très grand malheur, et il est bien préférable que la victoire soit de mon côté. Quelle miséricorde pourrais-je espérer des marchands inquisiteurs s'ils me tenaient dans leurs griffes ? Je préférerais mille fois sentir sur ma poitrine le genou d'un éléphant en fureur. Pour vous mettre à l'aise, autant que les circonstances peuvent le permettre, je laisse à votre jugement la disposition de vos hommes. Combien aviez-vous de personnes sur les bateaux ?

— Soixante au plus, en comptant les officiers, répondit Aston.

— Bien. Profitez du voisinage de la frégate pour envoyer votre docteur à bord avec les hommes qui sont sérieusement blessés ; ils y seront mieux soignés qu'ici, car nous sommes très serrés, et nous nous attendions peu à recevoir des hôtes. Si vous avez des lettres à écrire, préparez-les.

De Ruyter remonta sur le pont ; Aston commença sa correspondance, et, brisé de fatigue, je m'endormis jusqu'au matin.

Le lendemain, je me trouvai assez fort pour monter sur le pont à l'aide d'un appui.

Une vigie que nous avions placée sur la pointe d'un rocher nous avertissait des mouvements de la frégate.

Vers huit heures, elle s'approcha de nous aussi près que purent le lui permettre le caprice du vent et le bouillonnement des vagues.

Nous envoyâmes notre chaloupe à son bord, pavoisée d'un drapeau de trêve. Elle contenait le docteur anglais, les blessés et un porteur des lettres d'Aston.

Le capitaine de la frégate renvoya ses remerciements ; mais il promit à de Ruyter, tout en lui sachant gré de sa conduite polie et humaine, de le forcer à sortir de sa cachette

Pour y réussir, tous les expédients furent employés ; mais de Ruyter, en étudiant les signaux faits à l'autre frégate, savait que, sous aucun prétexte, elle ne devait quitter le blocus du Port-Louis. La première frégate, dépourvue de bateaux, ne pouvait donc rien faire par elle-même, et il lui était tout à fait impossible d'approcher du grab. La seule chance de succès qui restait à la frégate était de nous bloquer ; mais les fréquents et dangereux orages de la saison ne pouvaient lui permettre de le faire efficacement.

Pour éviter la prolixité, — ai-je été assez fortuné jusqu'à présent pour y échapper ? — et pour éviter le rocher sur lequel tant de gens ont fait naufrage, j'emprunterai un extrait du journal abrupt et concis de de Ruyter :

« *Dix heures du matin.* — Temps sombre, couvert de nuages, éclairs, fortes ondées ; nous levons l'ancre, nous touons le vaisseau de son ancrage ; aidés par les éclairs et par le vent frais de la terre, nous évitons les battures.

« *Une heure.* — Nous mettons à la voile et nous quittons l'île qui a été notre refuge. »

Ceci fut écrit trois jours après notre victoire. Nous dirigeâmes notre course vers Diego Garcia, et nous fûmes bientôt loin des frégates.

Nous avions à bord du grab mon ami Aston et vingt-six Anglais

XXXVI

De Ruyter aurait volontiers libéré Aston, si ce dernier avait voulu accepter les offres généreuses de mon ami.

— Non, disait-il en fermant la bouche à de Ruyter, je dédaigne d'éviter les conséquences naturelles et méritées de ma folle entreprise. Si le succès qui a couronné votre défense avait récompensé mes efforts, il est certain que je me serais montré aussi généreux que vous. Malheureusement, les preuves de mes bonnes dispositions seraient limitées. Il est donc préférable que les événements aient pris cette marche. Je me soumets volontiers aux usages de la guerre, et je vous supplie, mon cher de Ruyter, de ne pas hasarder votre réputation en froissant les engagements que vous avez contractés envers la France. Ne vous servez pas de votre pouvoir pour me préserver de la punition qui m'attend. Ce ne sera qu'un emprisonnement rigoureux, mais court ; puis il y a tant de prisonniers dans l'Inde, qu'un échange pourra promptement s'effectuer.

— Votre volonté sera la mienne, mon cher Aston ; seulement, soyez assuré de ceci, — j'ai du moins assez de pouvoir pour vous le promettre avec certitude, — que si le nom de prisonnier ne vous tourmente pas, vous n'éprouverez aucune des indignités qui accompagnent ordinairement cette fâcheuse position. Si je pensais que dans les lieux où je commande il pût en être autrement, je vous libérerais malgré vous. Ma fidélité aux Français est de l'encre, et non du sang ; je ne leur en dois pas. Notre contrat est un mutuel intérêt ; cet intérêt n'existant plus, chaque parti peut le briser sans un instant d'hésitation. La lie que la révolution de 93 a fait bouillir m'ouvre l'île de France, une seconde Botany-Bay où la France exile ses félons. Là, ils sont aussi

frivoles, aussi légers, aussi violents que les brises du Mousan à Port-Louis, où le vent souffle de chaque quartier de la boussole, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil ; mais ils n'osent pas se jouer de moi ; je dis ils n'osent pas, parce qu'avec toutes leurs batteries de trompette, leurs cœurs ne sont ni nobles ni braves. Leur courage est une parole, leur fureur un ouragan en jupon. Ils vous détesteront parce que vous êtes brave, parce que vous êtes beau garçon, parce que vous avez un habit élégant ; ils sont aussi envieux, aussi cruels, aussi lâches que l'est la race caquetante des singes de Madagascar.

Aston regarda de Ruyter avec surprise, tandis que je riais de cette moqueuse tirade.

— Je vous dis tout cela, lieutenant, parce que je désire que vous compreniez que, sous leur drapeau, je ne sers que mes intérêts. Comme nation, je les méprise, quoiqu'il y ait quelques bonnes âmes parmi eux. Malgré toute leur civilisation, — civilisation dont ils sont très fiers, — malgré toute leur élégance de geste et de langage, ils vous traiteront avec indignité, car rarement ils ont eu ici l'occasion de décharger leur bile sur un prisonnier anglais. Mais, je vous le jure, ils vous respecteront, et je ne permettrai pas qu'un de mes prisonniers reçoive d'eux-mêmes un regard de mépris. Ainsi, nous nous comprenons.

— Maintenant, mes garçons, allons voir ce qu'il y a pour souper ; j'ai peur que notre cuisine et notre faïence aient souffert depuis que ces rudes visiteurs nous ont abordés, et pourtant, avec un temps si froid et si obscur, nous n'avons pas besoin d'absinthe pour aiguiser notre appétit ; descendez en bas, je jetterai seulement un coup d'œil sur la mer et je vous rejoindrai.

En descendant, j'appelai notre munitionnaire Louis, et je lui dis que nous étions aussi affamés que des hyènes.

— Mais, Louis, m'écriai-je en jetant un coup d'œil sur la table, qui pourra avaler le porc sec et la salaison pourrie que vous avez servis ? Allons, mon vieux garçon, donnez-moi quelque chose de mieux, ou je serai obligé de faire rôtir Van Scolpvelt.

— Une fois que vous l'aurez avalé, vous ne mangerez plus, me répondit le munitionnaire ; je préférerais dîner avec le sabot d'un cheval.

Au même instant, le docteur parut, attiré par le désir d'examiner mes blessures.

— Laissez-moi tranquille, vieux Van, lui dis-je ; pas de chevilles caustiques pour moi. Asseyez-vous, et remplissez un peu votre peau, qui traîne sur vos os comme un morceau de canevas goudronné et ratatiné.

— Comment ! s'écria Van Scolpvelt en essayant d'attirer à lui tout le service de la table pour le faire disparaître, mais il ne faut pas que vous mangiez. J'ai ordonné au garçon de vous préparer du conzé.

— Que votre eau de riz soit maudite ! Allez, Louis, allez auprès du cuisinier, et dites-lui de nous faire rôtir deux poulets, ainsi qu'un morceau de porc ; j'ai besoin de prendre quelque chose de solide et de réconfortant.

Van Scolpvelt allait contremander cet ordre, lorsque je lui mis impatiemment la main sur les lèvres. Puis, à la grande surprise du pauvre docteur, je versai dans une tasse le contenu d'une bouteille de madère, et je me préparais à la vider, lorsque, revenu de sa stupeur, Van s'élança sur moi en s'écriant :

— Pendant que vous êtes mon patient, je ne vous permettrai pas d'attenter à vos jours ; vous ne stigmatiserez pas mon système. Au lieu de madère, vous boirez du jus de citron, à moins que vous ne préfériez du gruau de conzé ; mais le citron vaut mieux : c'est le fruit du *citrus* de la classe *polyadelphia*, ordre *icosandria*, le principal ingrédient dans l'acide citrique, précieux pour les usages pharmaceutiques sur terre, et mille fois plus utile sur un vaisseau, où on ne peut jamais le trouver. Mais moi, moi Van Scolpvelt, j'ai travaillé longtemps pour le rendre applicable par la condensation. Jusqu'à présent, dans les mains des chimistes, il a montré des symptômes de décomposition ; mais, avec l'aide d'un précieux mémoire composé par le savant Winschatan, précepteur de l'immortel Boerhaave, et daté de 1673, j'ai réussi à le préserver dans la forme concrète. Il a maintenant seize mois, et vous verrez qu'il est meilleur et plus frais qu'à l'époque où on l'a enlevé de l'arbre. Garçon, donnez-le-moi.

Tout occupé de prendre sa composition des mains de son aide, Van Scolpvelt oublia le madère, que j'avalai d'un trait.

Le docteur se leva gravement, et, après m'avoir jeté un regard froid, il prit sa bouteille, l'engouffra dans sa large poche et disparut.

— Capitaine, dit-il à de Ruyter, qu'il poursuivit sur le pont, Trelawnay est un fou : je ne suis pas habitué à les soigner ; seulement, je vous conseille de lui faire mettre un gilet de force.

A la fin du souper, Louis plaça sur la table une bouteille de grès couverte de poussière et contenant du skiedam couleur de bambou.

Nous nous assurâmes qu'il avait conservé son véritable goût et, selon la délicate observation de Louis, qu'il possédait la saveur d'une flamme mêlée avec le fumet de genièvre.

— Allons, Louis, faites-nous griller un biscuit ; vous êtes le seul homme utile à bord ; personne n'est capable d'égaler votre adresse pour faire cuire un biscuit à point.

Quand Louis fut descendu pour remplir sa mission, Aston me demanda :

— Quel homme est donc ce Louis ?

— Le munitionnaire ; il remplit de plus les fonctions de commis et quelquefois celles de cuisinier. C'est un homme double, un garçon sans pareil. Né à l'île Maurice, il réunit dans sa personne les traits caractéristiques de deux nations, le gros ventre et la taille carrée d'un Hollandais aux maigres bras et aux jambes d'un Français ; il ressemble à un muid de skedam posé sur des échasses. Sa figure est un burlesque mélange des traits de son père et de ceux de sa mère ; grasse et ronde comme une citrouille, elle laisse une large place à un nez français, semblable à une figue mûre, rouge et à la queue élevée. Sa bouche, fendue d'une oreille à l'autre, a des lèvres grosses, flasques, humides, qui en s'entr'ouvrant montrent une rangée de dents tout à fait pareilles aux pieux posés à l'entrée d'une digue hollandaise, et, comme cette digue, toujours prête à recevoir ce qu'on lui offre. Le véritable menton de Louis est ridiculement court, mais, d'une nature aussi féconde que son estomac, il s'est ajouté trois ris. C'est une masse de gras collée sur un vrai cou français, long, osseux et courbé à la façon de celui du dromadaire. La tête de Louis paraît être formée pour porter une couronne d'or, car, à moins de quelque chose de cette forme et de ce poids, rien ne peut rester sur sa tête lorsqu'il fait du vent ; aussi ses compagnons lui ont-ils donné le sobriquet de *Louis le Grand*. Mais le voici, regardez-le bien, et dites-moi si j'ai exagéré le portrait que je viens de faire.

Quand les biscuits furent placés sur la table, je dis à Louis :

— Racontez au lieutenant de quelle façon vous avez obtenu la place de munitionnaire.

— Quand le dernier mourut, monsieur.

— Soit, bien, je sais cela ; mais comment mourut-il ?

— Monsieur, dit Louis dans un jargon mêlé d'anglais et de français, ce munitionnaire avait un très grand amour pour l'économie, et un soir, comme il était en train de placer sur la table de la cabine un morceau de fromage dur, sec et salé, je voulus lui faire observer que ce fromage n'était pas mangeable. Il ne répondit à la justesse de ma remarque qu'en m'appelant niais, délicat, extravagant, et il me soutint que ce fromage était un très bon fromage ; pour me le prouver, tout en continuant de m'appeler entêté, imbécile il en cassa un morceau et essaya de l'avaler ; mais le morceau resta dans sa gorge comme restent dans celle d'un serpent les cornes d'une chèvre qu'il a avalée tout entière. Van Scolpvelt était sur terre, j'étais l'ami du pauvre munitionnaire, et je frappai sur son dos pour lui faire rendre l'étouffant fromage. Ma foi, monsieur, je frappai tant et tant qu'il en mourut, et je pris tout naturellement la place du défunt.

XXXVII

L'équipage du grab s'amusait constamment aux dépens de Louis, dont il ridiculisait les gestes, la figure et les habitudes ; mais cette amicale moquerie était rieuse, inoffensive, sans méchanceté, car tous les hommes du bord avaient contracté envers ce brave et loyal garçon une dette d'amitié et de reconnaissance. Toujours bon, toujours honnête et serviable Louis se montrait infatigablement industrieux : puis, comme son estomac avait la régularité d'un véritable chronomètre il ne mettait jamais le moindre retard dans le service des rations, du partage desquelles, malgré son économie, il n'était nullement parcimonieux.

La parfaite organisation du système de dépense établi par le consciencieux munitionnaire satisfaisait tout le monde, et Louis était enchanté de voir ses matelots joyeux, dodus et bien portants.

Un seul personnage paraissait indifférent, non seulement au physique, mais encore au moral, à l'excellente nourriture distribuée par Louis, et ce personnage était l'étique Van Scolpvelt.

— Je crois, disait le munitionnaire, que ce docteur hollandais est le diable sous forme humaine ; il vit de lecture et de tabac ; sa pipe fume toute la journée ; il ne mange pas, il ne dort que d'un œil.

En entendant l'éloge que nous faisions des admirables qualités de Louis, de Ruyter, qui entrait dans la cabine, dit en s'asseyant près de nous :

— Il n'y a rien de si utile et de si important pour un commandeur que de bien nourrir ses hommes. Les matelots mangent très peu, mais si les aliments leur sont parcimonieusement limités, ils deviennent aussi indomptables et aussi sauvages que les bêtes fauves. Votre flotte, ajouta de Ruyter en se tournant vers Aston, s'est révoltée une fois, et cette flotte vous prit vos murs de bois, parce que vous aviez mesuré en petites portions leur part de nourriture. Pour nous, qui tenons notre autorité du suffrage universel de ceux qui se placent sous sa domination, il serait excessivement dangereux d'être entouré par des hommes mécontents et affamés. La faim est sourde à la voix de l'honneur ; elle ne connaît pas la crainte ; elle brise les liens de fer de l'habitude. Le seul abus qu'il soit nécessaire de réprimer à bord d'un vaisseau est celui des liqueurs, car l'ivresse réveille les idées d'indépendance et d'insubordination.

— Allons, vieux Louis, dit de Ruyter, donnez-nous encore une rasade de genièvre, et comme mes hommes ont beaucoup travaillé, je vous engage à leur porter à boire. Vous avez corrompu l'orthodoxie de nos Arabes, votre superbe éloquence a vaincu leurs scrupules. Ce Louis, continua de Ruyter en riant, a persuadé à mon équipage musulman que le gin n'a jamais été défendu par Mahomet, que les libations prohibées sont celles du vin ; la raison de cette dernière défense vient de la faveur dont jouit le gin dans le paradis des croyants. Une vision miraculeuse m'a assuré ce que je vous dis, déclama Louis le munitionnaire : les jours où quelques rebelles refusèrent le genièvre, un ange m'est apparu ; il m'a donné une bouteille de grès pleine de gin, et ce gin était un échantillon de celui qui se boit dans le séjour des bienheureux.

Après avoir accompli sa commission, Louis vint nous dire qu'un requin suivait notre sillage.

— Nos provisions fraîches sont épuisées, ajouta-t-il, je vais l'attraper ; il sera très bon à manger, car je le ferai cuire moi-même.

Aston et de Ruyter me suivirent sur le pont. J'appâtai le croc avec des entrailles de volailles, et je le lançai devant le poisson. A peine le vorace animal eut-il aperçu ma friandise qu'il se précipita sur elle, et, sans bénir le ciel de la trouvaille, il avala viande et pointes de fer. Nous le hissâmes sur le pont, et Louis eut bientôt taillé sur ses côtes un plat de côtelettes.

— Ma foi, il a mérité sa mort, dit le munitionnaire en montrant les restes d'une jaquette de matelot enfouis dans l'estomac du monstre.

Les hommes du bord passèrent la soirée autour du requin. De Ruyter s'absorba dans la lecture d'un drame de Shakspeare, et je restai songeur, cherchant à prévoir l'avenir qui m'était réservé.

Le temps passait, toujours rapidement, emporté sur les ailes de la satisfaction ; si quelquefois l'harmonie de notre tranquillité était interrompue par les inévitables rencontres d'un voyage à travers l'Océan, ces nuages fuyaient bientôt vers l'horizon, en laissant le ciel plus bleu et plus limpide. J'étais donc heureux entre deux hommes que j'aimais et que j'admirais à la fois. Il ne manquait au complément de mon bonheur que la présence de Walter. Un déluge eût englouti le monde, que le grab serait resté mon arche. Je n'aurais rien perdu, car, à cette époque, l'affection que je ressentais pour de Ruyter absorbait mon cœur. Il y avait entre mes deux amis, malgré la différence de leur éducation, de leur patrie, de leurs habitudes, une profonde ressemblance. Chez l'un comme chez l'autre existaient une grande stabilité d'esprit, un courage héroïque, des manières douces, affectueuses, un air mâle, fier, et l'inaltérable bonté des grands caractères.

Les marins considèrent la mer comme leur patrie, et tous les vrais enfants de Neptune sont frères ; les préjugés nationaux lavés et effacés par les éléments permettent de former vite des amitiés qui durent longtemps. Quand les marins partagent leur bourse, cette action se fait avec plus d'empressement et de générosité que n'en mettra sur terre un frère à obliger son frère avec la garantie des hypothèques. Le mot emprunter ou prêter n'existe pas dans le langage d'un matelot. Il donne ou il reçoit ; ce qui ferait croire que l'amitié, la confiance et la sincérité ont cherché un refuge sur l'océan.

Un matin, nous aperçûmes à l'ouest une voile étrangère, qui dirigeait sa course vers nous.

De Ruyter nous dit :

— C'est une corvette française.

Nous hissâmes un signal secret, et elle répondit.

Au coucher du soleil, la corvette vint sous nos quartiers, et, après une conversation avec le capitaine, de Ruyter alla à son bord.

Au retour de notre commandeur, nous changeâmes notre course vers l'île de Madagascar.

Plusieurs de nos blessés moururent, et, n'ayant pas assez de place sur le grab pour garder les prisonniers sans un grand embarras, de Ruyter demanda à Aston s'il voulait lui permettre de les confier au capitaine de la corvette.

— C'est un homme humain, dit de Ruyter, ils seront très bien traités.

— J'y consens, répondit Aston, qui présida lui-même au transfert des prisonniers.

Aston et quatre Anglais dévoués à leur jeune lieutenant restèrent avec nous.

XXXVIII

— Cette corvette, nous dit de Ruyter, a été envoyée pour examiner et mentionner les détails d'un acte de piraterie qui, on le suppose a été commis par les Marratti, formidable nid de brigands perché vers le nord, sur la pointe de Madagascar.

Les Portugais et les Français ont tenté plusieurs fois de s'établir dans l'île de Madagascar, mais leur séjour n'a jamais pu s'y prolonger, tellement les natifs le leur rendaient odieux. Ils harcelaient nuit et jour ces faibles colons, qui abandonnaient l'île en rejetant l'insuccès de leurs efforts sur l'insalubrité du climat. Quelques-uns n'avaient même pas le temps de fuir : ils étaient assassinés ; ceux qui parvenaient à s'échapper le faisaient avec une telle précipitation, qu'ils abandonnaient leurs bâtiments, leur famille, et les Marratti s'emparaient de tout.

Ces Marratti sont une ancienne horde de pirates qui demeurait autrefois à l'est de Madagascar. De là, ils jetèrent dans les îles voisines une profonde terreur, car ils étaient alliés avec les corsaires de Nassi-Ibrahim, nommés plus tard les corsaires de Sainte-Marie. Ils détruisaient ou s'emparaient des provisions et des bestiaux envoyés aux îles par Madagascar. Quelquefois ils débarquaient sur les côtes, brûlaient et massacraient tous les habitants des îles Maurice et Bourbon. Les Hollandais, qui possédaient alors l'île Maurice, furent si tourmentés par le manque de vivres, si harassés par ces frelons, qu'ils abandonnèrent le pays. Comme les Portugais, les Hollandais eurent leur excuse toute préparée. Ils prétendirent que les sauterelles et les rats étaient la cause qui activait le désordre de leur fuite. Mais, ainsi que le dit le vieux Shylock, il y a des rats de terre et des rats d'eau. Ce furent des rats d'eau qui chassèrent les Hollandais.

Retirés au cap de Bonne-Espérance, les pauvres gens y trouvèrent le sauvage Hottentot, un animal peu agréable, mais cependant moins dangereux et moins rongeur que les rats (c'est-à-dire les pirates). Les Français, qui s'étalent établis dans l'île Bourbon, profitèrent avidement du départ des buveurs de gin : ils se précipitèrent dans leur nid, sans attendre même qu'il fût froid. A cette époque, Port-Louis était un misérable hameau ; car les Hollandais adorent la boue et le bois, matériaux avec lesquels ils construisent leurs habitations.

Quelque temps après ces diverses installations, les compagnies française, portugaise et hollandaise équipèrent un armement pour exterminer les Marratti, qui continuaient à faire un grand ravage dans leur commerce. Ils attaquèrent la place forte de Nassi-Ibrahim, refuge des pirates, et réussirent, non sans de grandes pertes, à détruire une partie de leurs canots de guerre et à les chasser vers les montagnes de Madagascar.

Un mois de repos suivit cet exploit, puis les Marratti, après avoir exterminé une colonie française que la compagnie avait établie dans la baie d'Antongil, se rétablirent de nouveau sur les côtes de Madagascar, près du cap de Saint-Sébastien, où leur nombre devint alors formidable. Encouragés par les natifs, qui les trouvèrent moins désagréables que les Européens, lesquels ravageaient leurs côtes et les tuaient pour conquérir plus facilement des œufs frais ou une salade, les Marratti élargirent le cercle de leurs dévastations ; ils dépeuplèrent le Comore, Mayatta, Mahilla et toutes les îles de leur voisinage, dont ils saisissaient les habitants pour les vendre comme esclaves aux marchands européens.

Avant leur expulsion de Nassi-Ibrahim, on ne pouvait leur persuader d'entrer dans le commerce des esclaves, car ils avaient pour ce commerce une si profonde horreur qu'ils massacraient invariablement l'équipage de chaque vaisseau qui tombait dans leurs mains, poursuivant comme une vengeance ce détestable trafic en comparaison duquel leur piraterie leur paraissait honorable. Cette conduite antérieure à leur première défaite avait servi à la combinaison de la compagnie pour arriver à les anéantir comme des barbares peu chrétiens et assez aveuglés pour ne pas comprendre leur propre intérêt. A Saint-Sébastien (qui, je le suppose, est le patron des esclaves), les Marratti prouvèrent qu'ils avaient non seulement changé leur manière d'agir, mais encore qu'ils étaient moins portés vers le paganisme qu'on voulait bien le croire, car avec un vrai zèle chrétien, ils entrèrent dans toutes les ramifications du commerce des esclaves, ils acca-

parèrent ce trafic dans l'Est avec le système exclusif dont se servaient les méthodiques Hollandais pour vendre l'épice, et les Anglais pour exploiter les feuilles de thé.

Pour tout faire avec ordre, les Marratti comptèrent leur population, se divisèrent en districts, calculèrent leurs produits, et au commencement de chaque saison ils envoyèrent une flotte de proas pour visiter en rotation les différentes îles. Mais ils se gardaient bien de tomber sur la même île plus d'une fois dans l'espace de quatre années. Quand ils faisaient leur descente, ils choisissaient les habitants jeunes et robustes, depuis l'âge de dix ans jusqu'à celui de trente. Après avoir été marqués d'un fer chaud noirci de poudre, ces malheureux étaient transportés à Saint-Sébastien et vendus comme esclaves aux Français, aux Portugais, aux Hollandais et aux Anglais. Les Marratti s'instruisaient fort à l'école des Européens; ils apprirent encore à savoir tirer un grand parti de la discorde en semant le germe de ces disputes parmi les natifs de Madagascar, et cela en leur montrant l'avantage qu'ils auraient de se vendre les uns les autres. A ce trafic, les Marratti gagnèrent un très joli intérêt, une sorte de *dustovery*. Alors les fils furent vendus par leurs pères, les frères et les sœurs par l'aîné de la famille, et tout fut accepté comme un commerce juste et honorable.

Sur ces entrefaites, un schooner français, ayant débarrassé un village de ses volailles et de ses moutons, fut poursuivi par les Marratti, abordé, pris, avant que les Français eussent eu le temps de couper la gorge aux moutons; ils furent eux-mêmes massacrés, et les innocents agneaux reprirent le chemin de leur pâturage. Les représentants de la grande nation, établis à l'île Maurice, furent frappés d'horreur, et on décida que si cette audacieuse atrocité n'était pas expiée par une destruction complète des pirates, l'honneur de la France se trouverait compromis. Le massacre des natifs de Madagascar fut d'abord prémédité, mais ce projet de rigueur échoua devant une malheureuse circonstance. Toutes les forces que les Français avaient à leur disposition se composaient de deux frégates, bloquées dans le Port-Louis par deux vaisseaux anglais. Enfin une corvette arriva et fut envoyée par des ordres très amples; mais les moyens sont limités pour les exécuter. Cette corvette, mes amis, est celle que nous venons de rencontrer.

Quand de Ruyter nous eut quittés, je dis à Aston : — Bien certainement, nous allons attaquer les Marratti.

Le lendemain, le commandeur de la corvette vint à notre bord. Il employa tous les arguments possibles pour persuader à de Ruyter de se joindre à l'expédition.

— Venez dîner à mon bord avec ces messieurs, ajouta-t-il en désignant Aston et moi; vous me donnerez, au dessert, votre réponse définitive.

XXXIX

— Il y a une grande difficulté à l'exécution de votre projet, commandant, dit de Ruyter; mais si vous croyez qu'il nous soit possible de la surmonter, je me ferai non seulement un devoir, mais encore un plaisir de partager les périls de votre expédition. Cette difficulté est notre faiblesse matérielle, car par nous-mêmes il nous est littéralement impossible d'agir. D'abord nous ignorons dans quel lieu ils se trouvent, ces Marratti. (Je ne parle pas ici de les attaquer à Saint-Sébastien.) Puis, quel est leur nombre? Il faut également que nous soyons informés du motif de leur attaque contre le drapeau français, et si le schooner leur avait donné réellement un sujet de plainte. Car, mon cher commandant, et je suis fâché de le dire, nous sommes quelquefois trop emportés et trop arrogants dans notre manière d'agir vis-à-vis les natifs de ces îles. En conséquence, notre devoir est de chercher à connaître le premier agresseur. Si les Marratti ont tort, nous les punirons.

— J'ai abordé plusieurs vaisseaux, capitaine, répondit le commandeur, et tous m'ont dit qu'ils avaient été récemment pillés par les canots de guerre de Saint-Sébastien.

— Je croyais que les Marratti n'allaient sur mer que vers le sud-ouest, à l'époque des moussons. Cependant je ne mets pas en doute la mauvaise action dont ils se sont rendus coupables envers le schooner. Malheureusement je suis forcé d'être prudent et de me demander si une attaque faite avec passion ne sera pas une témérité regrettable.

— Ils sont en mer dans ce moment, capitaine, et je suis certain de la vérité de mes paroles; seulement il m'est impossible de désigner le lieu où ils se trouvent. Pensons d'abord à vos dépêches, car je crois que nous allons avoir une occasion pour les envoyer; je m'attends tous les jours à faire la rencontre de nos bateaux de transport.

La corvette et le grab marchèrent ainsi de compagnie. Le temps était beau, et nous passions les heures du jour et celles de la nuit d'une manière très agréable. Aston, qui avait été prisonnier en France pendant son premier séjour sur la mer, parlait français aussi bien que de Ruyter. Au point du jour les deux vaisseaux se séparaient, et au coucher du soleil nous les rapprochions, afin de passer la nuit ensemble.

Le premier vaisseau que nous rencontrâmes fut un schooner, et après l'avoir chassé longtemps, nous découvrîmes que c'était un bâtiment américain. Aussitôt qu'à son tour il nous eut reconnus pour être des Français, il mit en panne. Cet américain était un magnifique vaisseau aux mâts élancés, terminés en pointe, aux girouettes en queue-d'aronde, volant çà et là comme des feux follets. Le drapeau étoilé voltigeait sur la poupe, et quand le vaisseau tourna sous le vent pour se mettre en panne, il mit dans ses mouvements une vitesse et une légèreté d'oiseau qui n'appartiennent qu'à cette classe de bâtiments. Il s'agitait avec la grâce et la fierté qu'apporte dans sa course un coursier arabe traversant le désert.

L'Amérique a le mérite d'avoir perfectionné cette merveille nautique, et elle surpasse tous les autres vaisseaux par ses proportions exquises, par sa beauté autant que la fine et souple gazelle surpasse toute la nature animale.

Un bateau léger, presque féerique, fut lancé à la mer par-dessus le plat-bord, et j'avais de la peine à comprendre comment il était possible que ce léger esquif pût supporter le poids des quatre hercules qui en dirigeaient la course. Deux ou trois coups de rames l'amenèrent auprès de nous, et de Ruyter fut joyeusement surpris en reconnaissant des compatriotes; car, Hollandais par son père, il s'était fait naturaliser Américain. Après avoir affectueusement serré la main du capitaine du schooner, qui était de ses amis, après avoir longuement causé de Boston-Ville, où s'était écoulée sa première jeunesse, de Ruyter demanda pour quelle destination voyageait le schooner.

Il avait touché à Saint-Malo et voguait vers l'île Maurice.

Ce schooner était un de ces vaisseaux qui sont remarquables pour l'excessive rapidité avec laquelle ils naviguent, et qui suivent ce que l'on appelle un commerce forcé de drogues et d'épices. Généralement ces vaisseaux étaient américains, et, après avoir quitté l'Amérique, ils touchaient à quelque port français, prenant du papier, des livres, des commissions, des lettres; et comme tous les hommes du bord avaient une part dans les profits de la cargaison, ils étaient tous intéressés au succès de l'entreprise.

Le schooner que nous venions de rencontrer avait, à mon avis, une cargaison plus riche qu'une mine d'or; elle se composait des meilleurs vins de France et de différentes liqueurs européennes. Tous ces précieux liquides devaient être échangés à l'île Maurice contre des épices. Le schooner avait déjà passé sous les baguettes de l'escadre anglaise, dans la baie de Biscaye, ainsi qu'au cap de Bonne-Espérance; et si nous ne l'avions pas informé des événements, il n'eût point évité les Marratti.

De Ruyter conseilla au capitaine d'entrer dans le port de l'île Maurice par le côté opposé au vent; il lui donna nos dépêches, ainsi qu'un paquet de lettres. En échange, le capitaine fit passer sur notre bord une pipe de vin de Bordeaux, une pièce de cognac et une grande quantité de vivres.

La corvette vint nous rejoindre. Nous nous séparâmes du schooner, et nous continuâmes notre course vers Saint-Sébastien.

Quelques jours après, nous fîmes la rencontre de plusieurs vaisseaux arabes; ils avaient été pillés, et la plupart n'avaient plus à leur bord que de pauvres vieillards. Cet outrage avait été commis par une flotte de dix-huit proas, montés chacun par une quarantaine d'hommes. Ces malheureux nous apprirent que la flotte se dirigeait vers les îles situées dans le canal de Mozambique.

Après une longue conférence avec le capitaine de la corvette, il fut décidé que, pendant l'absence d'une partie des pirates, nous ferions une descente sur Saint-Sébastien.

— Nous allons, dit de Ruyter, nous diriger vers ce repaire de brigands pendant la nuit; il nous sera facile de les surprendre, de détruire leurs fortifications, de brûler leur ville et d'emmener leurs prisonniers.

Ce plan d'attaque arrêté, la corvette nous donna deux canons de cuivre et quinze de ses soldats.

Aucun événement particulier ne troubla notre course, et nous arrivâmes bientôt en vue des montagnes de Madagascar. Des pêcheurs de baleines nous donnèrent toutes les informations dont nous avions besoin pour diriger savamment notre attaque.

A la faveur du crépuscule, de Ruyter nous pilota au travers d'un étroit canal dans la retraite, et vers minuit nous nous trouvâmes à l'est, près des rochers cachés par le cap placé entre la ville et nous.

La nuit était profondément obscure. Nous fîmes sortir nos bateaux, et nous débarquâmes cent trente soldats et marins, tous résolus et bien armés. Pour rendre justice et pour faire apprécier le caractère du capitaine français, je dois dire ici qu'il n'était point jaloux de la supériorité de de Ruyter;

que non seulement il la reconnaissait, mais encore qu'il avait insisté pour que ce dernier prît le commandement. Il ordonna donc à ses officiers d'obéir implicitement aux ordres du commandeur du grab, car il restait lui-même sur la corvette.

En débarquant, de Ruyter divisa ses hommes en trois parties, se réservant pour lui une troupe composée de cinquante hommes armés de mousquets et de baïonnettes. Le lieutenant français eut trente-cinq marins sous ses ordres, moi j'en reçus trente, et parmi ces hommes j'avais plusieurs Arabes de la compagnie favorite de de Ruyter.

Nous marchâmes ensemble jusqu'à ce que nous fûmes passés de l'autre côté du cap. Là, de Ruyter me dit de grimper sur les rochers et de faire le tour de la colline au pied de laquelle était située la ville ; je ne devais m'arrêter qu'en me trouvant placé au-dessus de Saint-Sébastien. Le lieutenant continua sa course le long du rivage et se mit en face de moi ; de Ruyter dirigea ses hommes en avant. Nous devions marcher aussi près que possible les uns des autres et prendre les précautions les plus minutieuses pour éviter d'être découverts. Il avait encore été convenu que nous devions jusqu'au point du jour rester en silence dans nos positions respectives, que le signal annonçant l'heure de l'attaque serait une roquette faite par de Ruyter.

Protégés par la solitude de la nuit, nous pouvions faire toutes les observations possibles, afin d'entrer facilement dans la ville, qui n'était défendue que par des murs de boue, et qui avait trois portes d'entrée. En prenant possession de ces trois portes, nous devions y laisser une partie de nos hommes, afin de les garder. Il fut ordonné de tuer ou de faire prisonnière toute personne qui essayerait de fuir. Si nous étions découverts et attaqués avant le signal, il fallait se replier sur de Ruyter.

— Ne tuez que les gens armés, avait encore dit notre commandant, et surtout évitez de faire aucun mal aux femmes, aux enfants et aux prisonniers.

XL

Mes hommes m'avaient précédé de quelques pas, et nous suivions un sentier rude, étroit et irrégulier. Nous fûmes arrêtés tout à coup par un infranchissable obstacle ; un profond ravin coupait la route, et nous entendions clapoter une eau que l'obscurité nous montra noire et boueuse. Franchir cet abîme était une chose à la fois impossible et dangereuse, car, ne pouvant agir librement, deux hommes se seraient facilement opposés à notre entrée dans la ville. Nous descendîmes plus bas, et cette descente ne put s'opérer sans de grandes fatigues et une perte de temps considérable ; enfin nous réussîmes à passer de l'autre côté du ravin.

Quelques minutes avant l'aurore, nos sentinelles avancées me donnèrent l'agréable nouvelle que nous étions à quelques pas de notre destination. Je fis arrêter ma petite troupe, et, suivi de deux Arabes, je descendis vers la ville par un étroit sentier bordé d'arbrisseaux et d'informes blocs de cocotiers. Nous entendions distinctement le choc des vagues qui frappaient contre la terre avec la monotone régularité du mouvement de pendule. Le terrain devint plus ferme, et nous aperçûmes au-dessous de nos pieds les huttes basses de la ville, tout à fait semblables à des ruches d'abeille ; puis, sur la hauteur d'une petite colline, je découvris un bâtiment en ruines : il était vide, et je me dis que, si on venait à nous surprendre, ce bâtiment pouvait être un excellent poste.

Je gagnai le mur de la ville ; il était fort bas et commençait à tomber en poussière. Sur un coin de ce mur, une hutte était bâtie. Elle avait dans le bas une entrée, ou plutôt un trou qui devait conduire dans l'intérieur. Après avoir examiné la place dans son ensemble et dans ses détails, je rejoignis ma troupe. Les nuages commençaient à disparaître, le jour allait poindre. Accompagné de dix hommes, je m'avançai sous l'ombre du mur, et nous nous plaçâmes à une portée de fusil de la première porte. Là, nous prîmes position, attendant avec impatience de voir paraître le signal concerté avec de Ruyter.

Le calme du silence fut interrompu par le sifflement de la roquette, qui vola comme un météore sur la maudite ville des pirates ; mais elle ne venait pas de de Ruyter, car elle monta directement en face de la place que nous occupions. Cette roquette annonçait que le lieutenant était découvert, ou seulement qu'il le craignait. Je répondis à cet appel, et à la même minute la fusée de de Ruyter s'élança dans les airs : l'heure de l'attaque était arrivée.

Je brisai lestement les frêles obstacles de l'entrée, et, dans mon emportement, je tombai sur quelque chose qui était par terre. L'homme, car c'était un de nos sauvages, essaya de se relever, mais je le saisis par la gorge. La plupart de mes Arabes se précipitèrent sur la hutte, au pied de laquelle dormait le Marratti que je tenais dans mes mains. Ils en forcèrent l'entrée, et les quelques individus qu'elle contenait furent expédiés avant d'avoir pu jeter un seul cri d'alarme.

L'homme que je tenais n'avait plus besoin de défense ; il était mort sous la crispation de mes doigts. De l'autre côté de la ville, le bruit de l'assaut commençait à se faire entendre. Je donnai à quelques-uns de mes hommes l'ordre de garder l'entrée, et je courus vers les habitations ; elles s'ouvraient toutes les unes après les autres : les habitants en sortaient pâles, à demi vêtus et dans la plus grande confusion. La surprise était horrible et complète. Ceux qui passèrent devant ma petite troupe furent percés par nos lances, et les fuyards arrêtés à coups de fusil. Nous ne leur laissions pas le temps de se rallier, et en tuant tous ceux qui s'opposaient à mon passage, je gagnai un grand bâtiment, dont l'heureuse situation au milieu de la ville m'inspira l'idée d'y établir un quartier général. Le lieutenant et de Ruyter vinrent bientôt m'y rejoindre.

— Fort bien, mon garçon, me dit le commandant, je suis content de vous, mais je vous engage à aller reprendre votre poste à l'entrée de Saint-Sébastien. Je crains que les habitants n'essayent de fuir par cette sortie, qui les conduirait dans la montagne.

Comme pour appuyer la vérité des paroles prononcées par de Ruyter, un feu très vif fut ouvert à cet endroit de la ville. J'y courus en toute hâte.

Douze hommes, placés sous la garde d'un officier, furent chargés par de Ruyter de la surveillance du poste que j'avais désigné comme le centre de la ville, et tous les prisonniers devaient y être conduits.

Les balles de mousquet volaient çà et là, des cris de désespoir, d'horreur, d'impuissance et de rage faisaient retentir l'air du bruit sinistre d'un affreux hurlement. Des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards couraient éperdus dans toutes les directions, et leurs clameurs épouvantées se mêlaient aux cris de guerre des Arabes, aux *allons !* et aux *vite !* des Français.

En approchant de la porte par laquelle nous étions entrés, je vis une foule mêlée de sauvages nus de tout âge, armés de poignards, de fusils, de couteaux et de lances de bambou, qui essayait de se creuser un passage dans la muraille vivante qui barrait la porte. J'arrêtai mes hommes, et en prenant l'ennemi de côté, je lui fis donner une volée de mousquets ; il se retourna vers moi, et se défendit avec la férocité que donne le désespoir ; mais sa résistance était sans méthode, et il fut bientôt vaincu.

Nos hommes oublièrent les recommandations faites par de Ruyter. Ils massacrèrent sans pitié tous les Marratti qui leur tombèrent sous la main, car le sang produit une ivresse plus insatiable encore que celle donnée par l'eau-de-vie, et il est plus facile de persuader à un homme ivre de cesser de boire pendant qu'il peut encore tenir son verre, que d'arrêter le furieux emportement d'un homme dont les mains sont couvertes de sang, et qui a la possibilité d'en verser encore.

Bientôt le jour commença à poindre ; les objets devinrent plus visibles, et je m'aperçus de l'horrible confusion et de l'effroyable carnage qui décimait les malheureux habitants de Saint-Sébastien. Je réunis quelques hommes, et je leur donnai l'ordre de garder la sortie que nous venions de défendre, car j'avais versé tant de sang et j'en avais tant vu verser, que mon regard était obscurci par un voile de pourpre.

Enveloppé dans leurs murs, les Marratti firent des efforts surhumains pour essayer de sauver de la mort leurs femmes et leurs enfants ; mais comprenant bientôt qu'il n'y avait pour leurs familles aucun espoir de salut, ils revinrent sur nous avec l'intrépidité ou l'imprudence d'un tigre tombé dans un piège. Ils couraient de porte en porte avec une furie aveugle, se jetant la tête la première sur les baïonnettes et sur la pointe acérée des lances.

N'ayant jamais entendu parler de miséricorde ou de soumission, n'ayant jamais demandé grâce, ces malheureux ne voyaient que la mort ou le succès.

Depuis leur enfance, ils avaient été habitués à verser le sang, soit celui des hommes, soit celui des singes, et l'un comme l'autre avec une profonde indifférence, car les Européens tombés entre leurs mains avaient toujours été traités avec une odieuse brutalité. Sachant par eux-mêmes le sort d'un prisonnier de guerre (ils nous jugeaient aussi féroces qu'eux), les Marratti se battaient vaillamment, et, malgré nos désirs, il nous était impossible d'épargner même les femmes, qui nous attaquaient avec un incroyable courage.

J'éprouve maintenant une honte réelle, une peine profonde, lorsque mes souvenirs me rappellent avec quelle férocité j'ai massacré ces barbares, et surtout le délice sauvage et inhumain que j'ai trouvé dans cette odieuse action.

La destruction des habitants de Saint-Sébastien eût été complète, si quelques-uns ne s'étaient sauvés en faisant des trous dans la boueuse maçonnerie du vieux mur qui entourait la ville.

Quelques minutes après l'entière défaite de nos ennemis, une femme, sur laquelle j'avais marché fort involontairement, essaya de me couper une jambe. Ma première pensée fut de lui briser la tête ; mais ma fureur tomba devant son impuissante faiblesse, et, au lieu de l'écraser sous le talon de ma botte, je la fis transporter au poste du milieu de la ville.

— Nous avons versé assez de sang, me dit de Ruyter, laissez fuir ces pauvres diables ; appelez vos hommes, et conduisez-les aux huttes, sur cette colline de sable, là-bas, à l'extrémité de Saint-Sébastien ; vous y trouverez un chef arabe qui a été pris et emprisonné par les Marratti ; quelques prisonniers de différentes nations se trouvent avec ce malheureux. Veillez, je vous prie, mon enfant, à ce qu'il ne leur soit fait aucun mal. Mais, ajouta de Ruyter en apercevant ma blessure, reposez-vous plutôt, mon cher Trelawnay, et faites mettre un bandage sur votre jambe, car vous perdez beaucoup de sang.

XLI

Je pris à la hâte le soin recommandé par de Ruyter, et, suivi de mes hommes, je grimpai lestement sur la colline sablonneuse, dont une des principales huttes renfermait les prisonniers des Marratti.

Un horrible spectacle se présenta à mes regards.

Les malheureux prisonniers étaient couchés par terre, enchaînés les uns aux autres, bâillonnés, pieds et mains liés, et une troupe immonde de vieilles femmes, accroupies sur ces corps sans défense, les massacraient en poussant d'effroyables cris de triomphe. Mes hommes tombèrent comme la foudre sur ces odieuses sorcières, qui furent bientôt jetées sans vie en dehors de la hutte.

Nous détachâmes les prisonniers, et, après leur avoir donné les premiers secours, j'aperçus, dans un coin reculé de la vaste et sombre pièce qu'ils occupaient, un pauvre Arabe attaché à un court poteau enfoncé dans la terre. Le corps de cet homme, vieux et faible, était couvert de coups de poignard ; il nageait dans une mare de sang. Quoique enchaîné, impuissant et presque sans vie, le vieillard semblait ne pas sentir ses douleurs ; son regard brillant et fier avait encore une suprême puissance. Je m'approchai vivement de lui, et, avec une surprise pleine d'horreur, j'aperçus une vieille femme couchée auprès du moribond, un couteau à la main, et hachant sa victime à l'aide de faibles coups ; à la droite du vieillard, une toute jeune fille, presque nue, criait avec un accent intraduisible de souffrance et de terreur :

— Mon père, mon père, laissez-moi me lever !

Mais l'Arabe retenait l'enfant, dont il cachait la poitrine sous la forte pression d'un de ses bras, cherchant à la soustraire au démon qui se cramponnait si cruellement à lui.

Je bondis comme un tigre sur la vieille Hécate, et, la saisissant par la ceinture de drap qui entourait ses reins, j'envoyai sur le sable de la rue sa carcasse flétrie. La violence de la chute la fit rester immobile, et, comme un crapaud écrasé, elle mourut sans jeter une plainte.



Saint-Sébastien était livré au pillage

Cette scène me montra la cruauté sous sa forme la plus hideuse et la plus diabolique ; elle me remplit le cœur d'épouvante et de pitié.

J'ordonnai à un de mes hommes de détacher le vieillard, et je m'occupai de la jeune fille.

Pendant les minutes que ce soin remplit, l'Arabe, peu inquiet de son sort, suivait avec inquiétude tous mes mouvements ; il semblait douter de sa délivrance, plus encore de ma loyauté. Je devinai les craintes de ce pauvre père, et, pour les dissiper entièrement, je m'avançai vers lui, je le fis asseoir, et je tirai un poignard de ma ceinture.

L'Arabe me lança un regard de flamme, un regard brillant de fureur.

Je compris son impuissante menace. Le sourire aux lèvres, je mis l'arme dans ses mains en lui disant d'une voix émue et affectueuse :

— Nous sommes des amis, mon père, des sauveurs ne craignez rien.

Le vieillard voulut parler, mais un flot de sang noir s'échappa de ses lèvres, et il ne put que balbutier des paroles inintelligibles

Débarrassée de ses liens, la jeune fille s'enveloppa dans un manteau que j'avais jeté sur ses épaules, et vint s'agenouiller auprès de son père : elle se pencha sur lui, et son regard exprima une profonde angoisse. Les yeux du vieillard se mouillèrent de larmes. J'étais profondément ému ; involontairement, et peut-être sans avoir conscience de mon action,

je m'agenouillai auprès du mourant, que je soutins dans mes bras. L'Arabe prit ma main dans la sienne, il la porta à ses lèvres, ôta une bague de son doigt, la posa dans ma main, qu'il unit à celle de sa fille; puis il nous regarda alternativement, murmura quelques mots, et pressa avec tendresse nos deux mains unies.

Je me pris à pleurer comme un enfant. Cette scène me brisait le cœur; le pauvre vieillard frissonna; ses doigts se glacèrent; ses yeux perdirent le regard; il tressaillit faiblement, et l'âme de ce malheureux père s'enfuit en gémissant de sa demeure terrestre; mais la main froide du moribond retint encore si fortement celle de sa fille et la mienne, que l'expression de la pensée, du désir, de l'ordre, survivait à l'existence même.

Immobile comme une statue de marbre, pâle et sans haleine, la jeune fille avait le regard attaché sur son père avec une si effrayante fixité, que je crus un instant qu'elle avait cessé de vivre. Cette affreuse angoisse me rendit la raison. Je me dégageai doucement, mais par un énergique effort, de l'étreinte du vieillard, et je m'approchai de la jeune fille.

Quand j'essayai de l'enlever, elle me repoussa, et se jeta en sanglotant au cou de son père, qu'elle serra contre son sein avec une force convulsive.

Je fis sortir mes hommes, tous émus de ce triste spectacle, et j'ordonnai à dix Arabes de garder l'entrée de la hutte, puis j'en sortis moi-même; j'avais besoin d'air; mon cœur battait dans ma poitrine avec une violence telle que je craignais de perdre tout à fait l'usage de mes sens. Je jetai ma carabine sur mes épaules et je m'élançai vers la ville, faisant tous mes efforts pour arrêter le carnage.

Saint-Sébastien était livré au pillage. Des chaloupes appartenant au grab et à la corvette attendaient au rivage, car les vaisseaux ne pouvaient longer le tour du cap, l'eau était trop calme. En conséquence, nous commençâmes à charger les bateaux et quelques canots qui se trouvaient dans la rade. Le butin était considérable: il se composait d'or, d'épices, de ballots de soieries, de mousselines des Indes, de drap, de châles du golfe Persique, de sacs de bracelets, de bijoux d'or et d'argent, de maïs, de blé, de riz, de poisson salé, de tortues, et d'une immense quantité d'armes et de vêtements; en outre, d'esclaves de tous les pays et de tous les âges. Les yeux de nos hommes brillaient de joie, et chaque dos ployait sous un fardeau précieux.

Dans les premiers instants du pillage, les marins se trouvèrent très insouciants du choix de leur butin; mais bientôt ils devinrent insatiables et si avares, qu'ils regardèrent tout avec des yeux d'envie; leur désir de possession augmenta tellement, qu'ils emportèrent des viandes dont un chien sauvage n'aurait pas voulu: les uns s'étaient chargés de poissons gâtés, de riz moisi, de ghée rance, de pots, de casseroles cassées, de vêtements en lambeaux, de nattes et de tentes. Ils ne trouvaient rien ni d'inutile ni de dégoûtant, tellement leur avidité devenait insatiable. Tout ce qu'ils ne pouvaient pas porter sur leur dos, ils le portaient dans leur estomac, car, comme l'autruche, ils se gorgeaient jusqu'à en perdre la respiration.

Van Scolpvelt et le munitionnaire apparurent bientôt, et chacun prit sa place respective. Certes, le but de l'un et de l'autre était bien dissemblable. Le docteur semblait hors de lui; il contemplait avec un regard insensé de joie la riche variété de patients qu'il avait devant les yeux. Il courait comme un fou sur le champ de bataille, et sa chemise retroussée laissait voir ses bras maigres, nus, osseux et velus; d'une main il tenait une boîte remplie d'instruments d'un effrayant reflet, et dans l'autre une énorme paire de ciseaux arrondie dans la forme d'un croissant. Quelques-uns, à moitié expirants, menacèrent Van Scolpvelt avec leurs poignards; d'autres jetèrent des cris de terreur quand il s'avança vers eux pour examiner leurs blessures; les plus effrayés ou les plus faibles moururent de la peur de son approche.

D'un autre côté, en voyant l'énorme quantité de butin et le massacre des Marratti, qu'il détestait pour leurs pirateries, le munitionnaire ricanait de joie. Mais cette joie fut bientôt amoindrie, car il vint me dire d'un ton triste, et avec un jargon mélangé d'anglais et de français, plus bizarre encore que celui que je lui donne:

— Ah! capitaine, pouvez-vous laisser ces imprévoyants imbéciles gâcher tant de bonnes choses; regardez la terre, elle est couverte de grains et de farine, comme s'il avait neigé. Voyez-vous là-bas ces vigoureuses tortues: elles sont bien les plus belles, les plus délicieuses créatures qui existent sous le ciel. Quels brutaux sauvages, de les laisser ici! Dites à vos hommes de jeter toutes les choses inutiles qu'ils emportent à bord du grab. *Avez-vous?* et faites charger les bateaux de tortues. Pensez-vous que les noirs corbeaux que vous envoyez dans les chaloupes nous seront utiles à quoi que ce soit, on ne peut pas les manger. *Pouvez-vous?* Bah! je déteste les sauvages et j'adore la tortue, *vous aussi, n'est-ce pas?* Je n'en ai jamais vu d'aussi magnifiques que celles que je vous montre. *Avez-vous?*

L'esprit de Louis s'absorba dans le désir de posséder des tortues. Il épuisa les menaces, les supplications, les prières, pour persuader aux hommes qu'ils devaient emporter des tortues; puis enfin il devint furieux devant l'énergique opposition que firent les Arabes, qui ont ce poisson en horreur.

Tout en criant que les Arabes donnaient dans l'expression méprisante du refus de leur aide une preuve qu'ils n'avaient pas de goûts humains, il commença à en charger les esclaves et les femmes, assurant que ces dernières n'avaient jamais de leur vie été si bien utilisées. Pendant le transport, Louis se tourna vers moi, et me dit, avec sa voix dont la singulière expression commençait comme un roulement de tambour et finissait comme l'aigre tintement d'une sonnette:

— J'ai, avez-vous?

De Ruyter vint me rejoindre, accompagné par Aston, qui était venu seulement pour voir la place. Je lui racontai la scène que j'avais vue dans la tente des esclaves. Le tendre cœur d'Aston fut vivement affecté, et il me reprocha d'avoir trop légèrement abandonné la jeune fille.

— Mon cher Aston, lui répondis-je, j'ai cru agir avec délicatesse en laissant cette enfant épancher dans une solitude gardée et respectée la première violence de sa douleur.

XLII

— Ne perdons pas les précieux instants qui nous restent pour regagner le grab, dit de Ruyter; mais profitons en toute hâte du désordre et de la stupeur qui affaiblissent les forces des Marratti. Ceux qui errent encore dans les murs de Saint-Sébastien ne sont pas à redouter; mais les hommes enfuis peuvent se rallier d'une minute à l'autre, appeler à leur aide les habitants de Madagascar et nous attaquer à leur tour. Ainsi, cher Trelawnay, ramassez les traînards, dirigez-les vers les bateaux; les prisonniers sont embarqués, il faut que nous les suivions.

— Occupons-nous d'abord de la pauvre orpheline, répondis-je à de Ruyter. Voulez-vous m'accompagner auprès d'elle, Aston?

Le lieutenant me suivit, et nous nous dirigeâmes vers la hutte.

A notre approche, là jeune fille se leva vivement, joignit les mains, et sa figure, inondée de larmes, s'inclina sur le pâle visage du mort, dont elle n'avait pas encore compris l'effrayante immobilité.

— Mon père, dit-elle d'une voix pleine de sanglots, lève-toi, les étrangers sont bons, regarde, ils viennent nous libérer. La vieille femme ne m'a pas tuée, je suis bien portante; lève-toi, j'ai enveloppé tes blessures, le sang s'est arrêté.

La pauvre enfant avait soigneusement bandé les bras et les jambes du vieillard avec l'unique vêtement que les sauvages lui eussent laissé.

— Chère sœur, dis-je à la jeune Arabe en prenant doucement sa main, vous êtes libre; venez, il faut que nous quittions sans retard la ville de ces cruels Marratti.

— Mais voyez comme mon père dort, dit-elle en dégageant sa main de l'étreinte de la mienne; parlez bas, il faut le laisser dormir, car il est bien fatigué.

— Mais, chère, nous sommes obligés de quitter Saint-Sébastien, venez.

— Nous en aller, mon frère, nous en aller quand notre père dort; non.. S'il le faut absolument, reprit-elle en m'enveloppant d'un regard de prière, eh bien, réveillez-le, nous lui donnerons à manger; j'ai des fruits, de beaux fruits; un Arabe libre me les a apportés. Regardez comme les lèvres de notre pauvre père sont sèches et froides. Vous dites qu'il faut partir; vous ne songez donc pas que pendant notre absence les cruels Marratti pourront revenir, et alors qui défendra mon père contre leurs coups meurtriers? Mon père, si épuisé par les privations, par le manque de sommeil, par sa longue captivité! Pitié pour ta fille, père, pitié pour ta pauvre Zéla! ouvre les yeux, tiens, essaye de boire le jus de cette grenade; parle-moi, lève-toi.

— On nous appelle, dit Aston, hâtons-nous. Si vous le voulez, je vais prendre cette enfant dans mes bras, et je la porterai jusqu'à un bateau.

— Je vous en prie, ma sœur, venez avec nous, dis-je en dégageant doucement les mains de Zéla des mains de son père, auxquelles la pauvre enfant s'était cramponnée.

La jeune fille voulut résister; mais je couvris vivement ses épaules avec mon *abbah*, et Aston la prit dans ses bras.

Les cris de la pauvre enfant étaient lamentables. Elle se débattait, appelait son père, et les tremblantes mains d'Aston pliaient, non sous le léger fardeau de ce corps d'enfant, mais sous l'émotion d'une profonde peine.

Quelques Arabes accompagnèrent Aston, et je me rendis auprès de de Ruyter, qui tâchait de réunir ses hommes.

Quand Aston passa auprès de Louis, celui-ci s'écria d'un ton de fureur comique :

— Qu'est-ce donc qu'il emporte, Seigneur Dieu ? Comment ! une jeune fille ! elle ne sera pas utile, qu'il la laisse ; il vaut mille fois mieux qu'il emporte cette grande tortue près de laquelle il passe sans seulement la regarder, et cependant elle est magnifique ; il faut un homme fort pour la porter. Monsieur Aston, laissez aller la jeune fille, prenez la grosse tortue ; votre compagne portera cette petite que je tiens, et j'en prendrai une autre ; il y en a des masses de ces belles filles-là, et ces belles filles-là se mangent ; celle que vous leur préférez ne sera bonne à rien, c'est un fardeau inutile ; laissez-le, prenez cette bonne tortue, elle fera une excellente soupe ; elle est très jolie, beaucoup plus jolie que votre petite fille..

J'arrivai auprès de Louis au moment où il achevait cette lamentable prière.

— Venez à bord, lui dis-je, venez-y vite, si vous ne voulez pas que les Marratti fassent de la soupe, non avec une tortue, mais avec un munitionnaire.

— Comment, capitaine, comment, laisser cette tortue? Cette tortue qui vaut à elle seule toutes celles que nous avons prises. Jamais ! jamais ! répéta Louis en se tordant les mains dans une indicible angoisse, jamais !

Des Marratti armés apparurent sur les collines. De Ruyter perdit patience, et ce fut avec fureur qu'il hâta la marche de ses hommes. La plupart des Français étaient ivres, et nous ne pouvions les faire sortir des huttes. Des exclamations de rage se firent entendre sur la colline. De Ruyter sortit par la grande porte de Saint-Sébastien, et je restai avec quelques Arabes pour ramasser les traînards.

J'ai oublié de dire que nous avions incendié la ville dans plusieurs endroits, brûlé deux vaisseaux arabes et sept ou huit canots appartenant aux vaincus.

Les natifs se précipitèrent vers la ville, et nous aperçûmes bientôt des groupes d'hommes armés, courant le long de la rivière que nous avions à traverser. Evidemment, ces hommes avaient l'intention de nous attaquer là. Tout en préparant nos armes, nous hâtâmes le pas ; de Ruyter traversait la rivière, et une partie de ses hommes protégeait son passage par une volée de mousquets tirée presque à bout portant sur les natifs. Un messager vint m'avertir de hâter ma course, et il me prévint que de Ruyter allait garder les bateaux. Mais, retenu par la difficulté que j'avais de faire marcher les hommes ivres, je ne pouvais mettre obstacle au rassemblement des natifs, qui s'augmentait de minute en minute.

Quand le nombre des Marratti parut leur promettre une force suffisante, ils s'enhardirent et attaquèrent les marins que de Ruyter avait placés sur l'autre côté du rivage, puis ils traversèrent le courant, se réunirent derrière nous, et un réel danger menaça notre sortie du cap. Je tins ferme et je restai sur le rivage jusqu'à ce que mes hommes eussent passé la rivière. Au moment où j'allais les suivre avec mes Arabes, j'entendis derrière moi des coups de fusil, puis apparut tout à coup, au détour d'un banc de sable, un énorme personnage revêtu d'une brillante armure écailleuse. C'était le munitionnaire, portant sur ses épaules la fameuse tortue, l'un et l'autre accompagnés et protégés par un soldat hollandais.

— Marchez rapidement, leur criai-je de toutes mes forces, car les minutes sont précieuses.

Eh bien, malgré l'extrême danger de ma position, je ne pouvais m'empêcher de rire en considérant l'étrange aspect de Louis.

Il s'avançait vers moi en chancelant sous le poids de son fardeau, et il était difficile de distinguer dans l'ensemble de Louis les formes d'un être humain : il ressemblait à un hippopotame. Le soldat hollandais qui suivait Louis était gonflé dans des proportions ridicules : son surtout rouge de Guernesey et son ample pantalon hollandais, attachés aux poignets et aux genoux, étaient remplis d'une masse d'or et de bijoux qu'il avait découverts après la démolition d'une hutte. Il ressemblait à un ballot de laine, et se mouvait comme un dogre hollandais manœuvrant dans une houle.

— Jetez tout ce que vous portez, si vous tenez à votre vie ! leur criai-je avant de m'élancer dans la rivière.

Les natifs approchaient à grands pas de notre arrière-garde, et les difficultés que nous avions à surmonter pour nous servir de nos armes encourageaient les Marratti. Sans l'aide des hommes stationnés de l'autre côté de la rivière, nous n'aurions pas eu la possibilité d'échapper à la mort. Leur feu mettait entre les vaincus et nous une légère distance. Nous étions donc obligés non de nous éloigner, mais bien de fuir en grande hâte.

Tout d'un coup j'entendis quelque chose se débattre dans l'eau, et un cri sauvage de triomphe fut jeté par les natifs. Je regardai vivement autour de moi, le soldat hollandais venait de disparaître, trop chargé par son trésor. Le malheureux avait glissé sur le gué et il coulait à fond. Malgré ses efforts, il lui fut impossible de se débarrasser du poids écrasant qui l'entraînait dans les profondeurs de l'eau. Ce malheur m'affecta, et cependant je n'y pouvais apporter aucun secours. Mon attention fut bientôt distraite par le munitionnaire qui venait également de tomber dans l'eau.

Je courus en arrière, et je tendis ma lance à Louis, qui s'y cramponna avec force. Ce mouvement fit tomber l'énorme tortue, qui profita de ce répit de liberté pour ouvrir ses lourdes nageoires et regagner en triomphe son élément naturel.

Quand Louis se fut redressé, il s'écria avec une expression de physionomie lamentable :

— Mais où est ma tortue ? Ah ! ne faites pas attention à moi, capitaine, sauvez la tortue !

— La tortue ! m'écriai-je, que la tortue soit maudite ! je voudrais qu'elle fût dans votre gorge !

— Ah ! et moi aussi, capitaine, c'est tout ce que je désire. Ah ! ma tortue, ma tortue, où est ma tortue?

Au moment où le désespéré Louis vociférait cette demande, la tortue s'éleva à la surface de l'eau et nagea vers Louis, comme si elle eût voulu se moquer de son ennemi. Dès que le munitionnaire vit la brillante carapace du crustacé reluire au soleil, il tendit les bras, fit le geste de se précipiter au-devant d'elle, en criant d'une voix suppliante :

— La voilà, elle revient, elle approche. Oh ! sauvez-la, capitaine ! sauvez-la !

N'entendant qu'à moitié les prières de Louis, je crus qu'il me parlait du soldat.

— Où? m'écriai-je en mettant dans ma question autant d'empressement qu'il avait mis d'instance dans sa prière.

— Ici, me dit-il en me désignant la tortue. Oh ! capitaine, je ne vous ai pas encore dit comme elle est belle et vigoureuse ; je lui ai coupé la gorge, il y a deux heures, mais elle ne mourra pas avant le soir : elles ne meurent jamais de suite. Mais si nous la laissons fuir, elle sera perdue, perdue ! Vous ne le voudriez pas, j'en suis certain, capitaine.

J'ordonnai à un de mes hommes de s'emparer de Louis ; la force l'entraîna au milieu de nous, mais le pauvre munitionnaire marchait aussi obliquement qu'un crabe, les yeux fixés sur la bien-aimée tortue.

Arrivés de l'autre côté du rivage, nous nous empressâmes de regagner nos bateaux ; quatre de nos marins furent légèrement blessés pendant cette retraite, mais je n'eus que ce malheur à déplorer, en y joignant toutefois la perte du soldat hollandais et celle de la magnifique tortue.

XLIII

Partout où le terrain présentait des irrégularités, partout où se trouvait un abri de rochers ou d'arbrisseaux, nous trouvions des Marratti ; ils se formaient autour de nous par groupes ou disséminés en espèce de cercle. En conséquence, nous nous retirâmes tout près de la mer, et nous courûmes le long du bord.

Nous avions encore un passage très dangereux à traverser : c'était celui qui se trouvait sous la rude proximité des rochers, dont les pointes inégales s'avançaient vers la mer, à un demi-mille de laquelle nos bateaux étaient stationnés. Les natifs s'étaient rangés en file le long des sommets, et un feu très vif était déjà commencé. Dans le premier moment, je fus surpris que de Ruyter m'eût abandonné seul au hasard d'une lutte aussi dangereuse, et en réfléchissant sur le meilleur parti que j'avais à prendre, je vis sur l'extrême pointe d'un rocher son drapeau en queue-d'aronde. Il veillait sur nous.

Je fis courir mes hommes, et nous fûmes bientôt appelés par nos camarades, qui, ayant vu que ce poste était occupé par l'ennemi, l'avaient chassé sur les rochers et avaient ainsi préparé notre passage.

Malgré le ferme appui de cet utile secours, chaque pouce du terrain nous fut disputé, et six de mes hommes y trouvèrent la mort ; car, protégés par les rochers et se couchant par terre, les natifs, armés de leurs longs mousquets, avaient sur nous le grand avantage d'être presque invisibles.

Les bateaux s'approchèrent, et les soldats français furent rangés sur le rivage. Quoique n'osant pas tout à fait s'approcher de nous, les natifs continuèrent le feu ; nous nous embarquâmes au milieu des cris farouches des sauvages, et dès que nous eûmes quitté la terre, ils vinrent comme une innombrable multitude de corneilles faire autour de nous un fracas et un tapage épouvantables. Quelques-uns même nous suivirent dans l'eau, et leurs flèches, leurs pierres, leurs balles tombèrent sur le grat comme une pluie d'orage

Une joie universelle régna à bord dès que nous fûmes tous rentrés à peu près sains et saufs sur le vaisseau, et à la nuit tombante nous dirigeâmes notre course vers l'île Bourbon.

En calculant nos pertes personnelles ainsi que celles de la corvette, nous nous aperçûmes qu'il nous manquait quatorze hommes; mais nous en avions vingt-huit assez grièvement blessés. J'inscrivis ces particularités sur le journal de mer de de Ruyter, et je lui dis :

— Il me semble qu'en considérant et les dangers que nous avons eu à courir et le nombre de nos adversaires, nos pertes n'ont pas été grandes.

— Si, elles ont été très grandes, dit Louis, qui venait de descendre l'escalier; vous n'en reverrez jamais une si belle. J'aurais voulu que tous les hommes, oui, tous, eussent été perdus plutôt qu'elle. Vous aussi, n'est-ce pas?

— Je ne vous comprends pas, Louis. Que voulez-vous dire?

— Ce que je veux dire? s'écria Louis; je veux dire que je déplore la perte, l'irréparable perte de la tortue. Vous l'avez vue, capitaine, et vous auriez pu la sauver! Ne le pouviez-vous pas? Mais M. Aston et vous, vous ne pensez à rien, car une petite fille, ce n'est rien, ma tortue valait toutes les filles du monde, n'est-ce pas vrai? ajouta Louis en tournant sur lui-même comme il le faisait à chaque interrogation, et en avançant ses narines dilatées jusque sur le visage de ses interlocuteurs.

— Cet homme, dit de Ruyter, est un Hindou; il croit que le monde est soutenu sur le dos d'une énorme tortue.

— Et je ne serais pas étonné, ajoutai-je, s'il faisait un voyage au pôle nord, non pas dans l'intérêt de la navigation, mais pour se livrer à la recherche des crustacés. Quel luxe et à la fois quel bonheur pour vous, Louis, si vous pouviez prendre un bain dans une mer de gras-vert! (graisse de tortue.) Ne serait-il pas? ajoutai-je en imitant sa forme de dialogue interrogative et incompréhensible.

— Oui, me répondit-il, mais dans le pôle nord au lieu de tortues, il y a des *wabrusses*, des ours blancs et des baleines.

Van Scolpvelt apparut tenant quelques esquilles dans une main et une scie dans l'autre.

— Voyez, nous dit-il, j'ai trépané un crâne, et tout ce que je vous ai dit est vrai; tâtez les bords de l'os, ils sont aussi unis que l'ivoire, et ils ont un lustre qui est tout à fait beau. J'ai extrait une balle, et le *cerebrum* n'est point blessé, car le poids d'un cheveu n'est pas même tombé dessus.

Van Scolpvelt allait dire qu'il avait opéré avec une adresse si remarquable, que le patient, n'ayant point souffert, se portait admirablement bien, lorsqu'on vint lui dire que le malade était mort.

— Voilà un affreux mensonge! s'écria le docteur en se précipitant sur l'échelle derrière le messager, qui courait devant Scolpvelt tout effrayé de la scie.

A la descente de l'escalier, l'instrument chatouilla le dos du garçon, et ce contact le fit bondir jusqu'au bas aussi lestement qu'une balle lancée par une main ferme.

Quelques heures après cet incident, et sous la surveillance de Louis, un festin, qui pouvait très bien être nommé un festin de tortue, fut servi sur la table

Une énorme soupière, sur la surface de laquelle une flotte de canots aurait pu se livrer bataille, fut placée en face de moi par le munitionnaire lui-même, qui nous dit en essuyant son front couvert de sueur :

— Goûtez cela, et vous vivrez un siècle. En vérité, l'odeur seule est un régal, aussi bien pour un prolétaire que pour un empereur. Je n'ai jamais respiré une odeur aussi délicieuse, *avez-vous?*

Après la soupe, la chair de tortue fut servie sous toutes les formes : une partie bouillie ou rôtie, une autre hachée et roulée en boules. Quand ce premier service eut été enlevé, Louis le Grand nous dit, sans s'apercevoir du dégoût que nous éprouvions pour la chair de tortue :

— Maintenant, voici deux plats que j'ai inventés moi-même, et personne n'en a le secret, quoique des bourgeois et des ambassadeurs étrangers m'aient été envoyés pour le découvrir, pour me l'acheter avec le prix de la rançon d'un roi; mais je n'ai voulu ni vendre ni donner mon secret, parce que ce secret me rend plus puissant que les rois du monde, qui, avec toute leur puissance, ne peuvent pas acheter la science d'un homme. Non, je ne l'ai pas voulu, ajouta Louis en clignant les yeux d'un air content de lui. J'aurais refusé un royaume! Voudriez-vous?.. La seule chose que je vous dirai, et je n'en ai jamais dit autant à personne, c'est que les œufs mous, la tête, le cœur et les entrailles sont tous là! Mais il y a aussi bien d'autres différents ingrédients, et je ne veux pas, je ne dois pas en parler.

Louis jeta les yeux sur mon assiette, et, y voyant le gras-vert que j'avais laissé, il me demanda d'un ton surpris :

— Pourquoi ne l'avez-vous pas mangé?

— Je ne puis pas, mon cher Louis, je ne l'aime pas.

— Vous ne l'aimez pas? vous ne pouvez pas? s'écria-t-il. Comment! mais moi, moi qui vous parle, si j'étais mourant, si je n'avais que la force d'ouvrir la bouche, ce serait pour demander et avaler cette divine nourriture. Et vous ne l'aimez pas? Alors, capitaine, vous n'êtes pas un chrétien. Est-il? Mais c'est impossible, je ne le crois pas; le croyez-vous?

Je tendis mon assiette à Louis, qui avala le gras-vert et qui sortit en faisant un geste mêlé de plaisir et d'indignation.

XLIV

Madagascar est une des plus grandes, des plus belles et des plus fertiles des îles du monde; elle a presque neuf cents milles de longueur sur trois cent cinquante de largeur. Une magnifique chaîne de montagnes traverse tout le pays, et de grandes et navigables rivières y prennent leur source. L'intérieur de cette île n'est pas plus connu que ses habitants; mais les parties de la côte que j'ai longuement visitées donnent d'abondantes preuves que la nature y a prodigué d'une main généreuse ses plus précieuses richesses. Rien ne manque à cette terre productive, rien, excepté la science et la civilisation, qui sont indispensables pour arriver à placer cette île sur le premier rang que tiennent les grands et puissants empires. A l'époque de mes voyages, la sauvagerie y était si complète, qu'à peine pouvait-on distinguer une différence de manière entre les hommes et les animaux.

La soirée était singulièrement belle; la mer calme, limpide comme un miroir, et notre équipage se reposait des accablantes fatigues de la journée. De Ruyter était dans sa cabine; et en compagnie d'Aston, qui était couché sur la poupe élevée du vaisseau, contre laquelle je m'appuyais, je regardais la terre. Les formes des montagnes devenaient sombres et indistinctes, le bleu profond et transparent de la mer disparaissait dans une sombre couleur d'un vert olive subdivisée par une infinité de barres confuses et brillant faiblement, comme si elles étaient bordées par une ligne de diamants. Le soleil s'enfonçait dans la mer, et ses rayons expirants nuançaient le ciel des brillantes couleurs de la topaze, de la pourpre et de l'émeraude, rayées d'azur de blanc et de violet.

Quand le soleil disparut dans l'eau, tout le firmament fut teint en cramoisi et laissa l'ouest plus brillant que de l'or fondu. La lumière argentée de la lune fit disparaître les joyeuses couleurs, qui s'éteignirent en laissant çà et là sur la nacre du ciel de légères taches aux nuances délicates et presque indistinctes. La poupe du grab tourna, et je vis notre compagne la corvette, dont la carène et les ailes blanches coupaient la ligne de l'horizon. Eclairée par la lune, elle ressemblait à un esprit de la mer se reposant sur l'immensité de l'eau.

Absorbés dans la contemplation des merveilleuses beautés d'une nuit de l'Orient, nous passâmes la nuit dans un poétique et suave silence. Après les écrasantes fatigues d'une journée de combat, ce calme surnaturel avait sur l'esprit une influence plus douce, plus magique et plus rafraîchissante que celle du sommeil. Quoique endormi, mais cédant à la force de l'habitude, le timonier criait de temps en temps : — Doucement! doucement!

La formule ordinaire de changer le quart avait été négligée, et les sentinelles qui avaient la garde des prisonniers, ignorant que l'heure de leur devoir était passée, dormaient à leur poste. Le baume du sommeil guérissait les blessés, rendait libre les captifs, qui rêvaient peut-être qu'une chasse bruyante les entraînait dans les montagnes de leur pays natal; peut-être encore croyaient-ils qu'assis à l'ombre des cocotiers ils jouaient avec les jeunes barbares leurs fils, et ces malheureux, dont les rêves étaient si doux, devaient s'éveiller enchaînés, liés avec des menottes, dans le pire des donjons, le fond de cale d'un vaisseau, sous la mer, et condamnés à la mort ou à l'esclavage.

Le calme enchanteur de la nuit fut troublé tout à coup par un bruit étrange, mais dont, au premier instant, il me fut impossible de comprendre les causes. Je prêtai l'oreille, et mon ardente attention me permit de saisir le murmure confus d'un piétinement assez vif, auquel se joignit bientôt le râle d'une respiration haletante.

Aston tressaillit, se leva vivement, et me dit d'un ton ému : — Que se passe-t-il donc?

— Je l'ignore, répondis-je, mais nous allons le savoir.

Aston bondit sur le tillac, et nous avançâmes de quelques pas vers l'avant.

Tout d'un coup une ombre noire se dressa devant nous. Croyant qu'elle allait essayer de nous barrer le passage, je saisis le poignard malais qui ne quittait jamais ma ceinture, et j'attendis l'approche de l'immobile fantôme.

Mais il ne bougea pas, et fit seulement entendre une sorte de sanglot.

— Est-ce vous, Torra? demandai-je, en croyant reconnaître la voix d'un nègre de Madagascar que de Ruyter avait émancipé

— Oui, maître.

— Que voulez-vous, et quelle est la cause du bruit que nous venons d'entendre à l'avant?

— Ce bruit est celui qu'a fait Torra en tuant mauvais frère avec ce grand couteau.

— Tué! m'écriai-je avec surprise; qui avez-vous tué?

— Mon frére, mauvais frére Brondoo.

— Quel frère? vous êtes ivre ou fou, je ne vous connais pas de frère.

— Torra pas fou, Torra pas ivre, maître.

Les hommes du bord avaient entendu le bruit de la lutte criminelle que révélait l'aveu de Torra; ils se levaient tous les uns après les autres et s'approchaient lentement de nous.

En voyant les hommes du bord se grouper en silence à quelques pas de lui, Torra les examina d'un air triste et froid, puis il me dit avec douceur:

— Torra parlera à maître quand jour sera venu.

La vue du couteau rougi par le sang, et que le nègre tenait encore dans ses mains, irritait ou effrayait les hommes. Torra comprit le sentiment d'horrible effroi qui était peint sur la physionomie de ses compagnons. Il secoua la tête, sourit et murmura doucement:

— Ne craignez pas Torra, Torra ne fait pas de mal; il a seulement tué mauvais frére. Arme fait peur à vous? eh bien, voilà l'arme! — Et il lança son couteau dans la mer. — Maître, continua l'esclave en se tournant vers moi, vous bon, vous aimer pauvre nègre! vous ne pas laisser marins tuer Torra pendant que le ciel tout noir ne montre point les faces; mais demain vous devoir écouter Torra, parce que Torra dira vrai; il ne désire pas vivre; vous tuerez lui, et il ira rejoindre son frère dans le bon pays. Au bon pays, il n'y a point d'esclaves, point de mauvais hommes blancs pour acheter pauvre noir! pour enchaîner pauvre noir!

Je crus le malheureux fou, et je donnai l'ordre à mes gens de le charger de fers sans lui faire de mal. Ne comprenant pas le mouvement que les hommes firent vers lui, Torra répéta d'une voix troublée:

— Il ne faut pas tuer Torra la nuit, il faut attendre le matin, le jour, le soleil; Torra dira tout.

Je n'écoutai plus les supplications inutiles du nègre, dont je ne connaissais pas encore le crime réel, et je me rendis à l'avant, suivi d'Aston. Un de nos hommes nous avait devancés, car à mon approche, il souleva un vêtement de coton blanc tout taché de sang, et me dit:

— Le voici!

Quelques Arabes qui s'étaient joints à nous reculèrent épouvantés en criant: — Allah! Allah!

Les rayons de la lune, dégagée d'un voile de nuages, tombèrent sur le cadavre d'un homme noir et nu: la couverture blanche qui le couvrait à demi nous laissa voir sa tête horriblement défigurée par une affreuse balafre et presque entièrement séparée du corps.

J'interrogeai tous mes hommes, afin de pouvoir donner un nom à ce cadavre; mais l'ignorance de l'équipage était aussi complète que la mienne: personne ne connaissait la victime. Après un long examen des traits, je finis par découvrir que cet homme était un des prisonniers marratti. La mort bien constatée et tout secours se trouvant inutile, je donnai l'ordre que, placé sur un treillis, le cadavre fût porté à l'arrière du vaisseau, sous la garde d'une sentinelle qui veillerait également sur l'assassin.

Cet horrible spectacle semblait avoir banni le sommeil; les hommes se réunissaient, parlaient à voix basse, tout émus et tressaillant presque au murmure de leur propre parole. Une réelle épouvante se communiqua à tout l'équipage et ces mêmes hommes, dont les mains et les vêtements étaient encore humides et souillés du sang d'un terrible combat, ces mêmes hommes, qui avaient assailli quelques heures auparavant une ville entourée de murailles et défendue par des pirates intrépides, frémissaient d'horreur devant la preuve d'un crime commis dans l'ombre. Quelques-uns se groupèrent silencieusement autour de Torra, qui était assis sur ses talons, la tête dans ses mains.

Aston et de Ruyter conféraient ensemble. J'étais seul à veiller sur le pont. En sentant une légère brise s'élever de la terre, j'appelai toutes les mains aux voiles; l'équipage, qui était plongé dans une sorte de torpeur, tressaillit au son de ma voix. J'allais donner l'ordre de raccourcir les voiles, de carguer le perroquet, lorsque de Ruyter vint à moi et me dit:

— Pourquoi toutes les mains? Je ne vois aucune apparence de tempête.

— Ni moi non plus, répliquai-je; mais une panique dangereuse règne à bord, attriste les hommes, il faut que je tâche de les distraire par une grave occupation; ils sont sous la puissance d'un mauvais charme, et si une rafale survenait, nous perdrions nos mâts avant qu'ils eussent la conscience du danger.

— Vous avez eu une très bonne pensée, mon garçon.

Les marins obéirent à mes ordres, et leur préoccupation intérieure était si grande, qu'ils ne s'apercevaient pas de l'inaltérable tranquillité de la mer. Dans un tout autre moment, je me serais certainement attiré une averse de malédictions et de blasphèmes.

Mes ordres remplis, je laissai la garde du pont à de Ruyter, et en dépit de ce qui venait d'arriver, l'excès de la fatigue me fit tomber mourant de sommeil sur l'oreiller de mon lit.

XLV

Dans un corps jeune, bien constitué, plein de santé et de vigueur, un cœur généreux cherche naturellement asile; car pour s'épanouir, se développer, il faut qu'il ait une large place, il faut que ses impulsions ardentes puissent se répandre sans obstacle. Dans ce corps privilégié par la nature, l'âme ou l'esprit qui nous gouverne est fortement engendré; sa naissance et sa vitalité sont puissantes.

En revanche, quand l'âme est emprisonnée dans une poitrine étroite, sous le fardeau des humeurs sombres et tristes, quand elle manque d'air et d'espace, sa flamme vacille obscurément dans la lampe de la vie, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement éteinte.

Le philanthrope Owen de Lanark et la sage et pieuse Hannah More disent que la différence des constitutions fait la différence du caractère des hommes, et que la nature nous a envoyés dans le monde également disposés pour faire le bien et pour faire le mal.

Shakspeare et Bacon pensaient autrement, et ils sont aussi profonds et aussi savants que les autres sont ignorants et superficiels.

Bacon dit: « Les gens difformes sont généralement méchants de caractère; la nature leur ayant fait du mal, ils en font autant par instinct que par vengeance: ils naissent donc exclusivement méchants, et n'apportent point avec eux cette part de bonté qu'on croit commune à tous les hommes. »

Le double souvenir d'Aston et de de Ruyter m'éloigne de mon sujet; pour eux, la nature avait été prodigue de ses dons en leur accordant non seulement la beauté du visage, la grâce des formes, mais encore la vigueur d'une âme fortement trempée à la puissance magnétique, car eux seuls m'ont révélé, en me l'inspirant, cette vive amitié qui unit les hommes les uns aux autres plus saintement, plus tendrement surtout qu'ils ne le sont par les liens du sang. Avant d'avoir connu ces deux nobles cœurs, j'avais pensé que le monde était peuplé de démons et que j'étais emprisonné dans un enfer.

Avec quel plaisir je puise dans les souvenirs des jours passés auprès de mes amis! Avec quelle joie je leur paye ici le tribut de mon affection et de ma reconnaissance, faible prix pour tout le bonheur que m'a fait connaître leur vive et sérieuse tendresse! Ma vie auprès d'eux a été un enchantement; sous leur regard brillant d'amitié, le monde me paraissait un jardin plein de fruits et de fleurs. A cette époque, je n'eusse pas échangé mon existence contre les délices du paradis, tels qu'ils sont dépeints par les enthousiastes. Cependant je menais une vie de fatigues et de dangers presque sans exemple; une vie partagée entre les combats, la douleur des blessures, les tourments de la faim et ceux plus ardents encore de la soif. J'ai si douloureusement connu ce dernier supplice, que plus d'une fois il m'est arrivé de vouloir donner mon sang et mes deux mains pleines d'or pour quelques gouttes d'eau.

L'abondance est venue, mes souffrances sont oubliées, et, si je m'en souviens, c'est seulement pour en faire la narration ou donner plus de saveur aux mets exquis que l'habitude rend communs et inappréciés. J'ai souvent dormi ma tête sur une boîte à balles, et le fer me paraissait alors plus doux que le duvet, couvert d'un canevas goudronné pour me protéger contre la violence de la pluie, contre la glaciale étreinte de l'écume dans laquelle j'étais presque submergé, profondément endormi dans ce qu'on pourrait

bien appeler un cercueil de mer, près d'un rivage dangereux, parmi les éclairs et le tonnerre, dans une tempête dont la violence aurait déraciné un cèdre aussi facilement qu'un homme déracine une tige de blé.

Eh bien ! ce sommeil de repos, si près de l'éternel sommeil, était aussi calme, aussi doux, aussi profond que celui d'un enfant fatigué. Si, soutenu par l'affection, il m'a été possible de supporter ces fatigues sans en souffrir, sans m'en plaindre, quelle conduite odieuse et dénaturée faut-il que mes parents aient tenue vis-à-vis de moi, pour arriver à me dégoûter de la vie dans l'âge le plus tendre, pour me faire concevoir et méditer sérieusement ma propre destruction ! Non seulement je l'ai méditée, mais à l'âge de quatorze ans je me suis vu sur le point de mettre à exécution cet effroyable projet.

Je ne m'éveillai qu'à midi, et la première personne sur laquelle tomba mon regard fut l'aide du docteur, qui tenait d'une main une bouteille d'huile camphrée, avec laquelle je devais frotter mes blessures, et de l'autre une potion calmante, dont, suivant l'ordonnance de Van Scolpvelt, il était nécessaire que j'abreuvasse mon estomac.

Je me levai et, suivi du garçon, dont je repoussais les offres, j'entrai dans la cabine où se trouvait Louis aux heures de repas.

Le munitionnaire, qui donnait au cuisiner l'ordre de préparer un second festin de tortue, s'interrompit brusquement, et se tournant vers le garçon, il lui dit, avec un inimitable accent de mépris dans le geste et dans la voix :

— A quoi le camphre est-il bon, je vous prie, si ce n'est à bourrer les narines et la bouche d'un Arabe mort ? J'en déteste l'odeur : la détestez-vous ? Le docteur vous croit-il de la race des scorpions et des centipèdes, qu'il veut vous nourrir de poison ? Le croyez-vous ? Le capitaine a besoin de remplir son estomac, et nullement d'avaler des potions et de masser ses jambes. La soupe est prête, et je garantis que son bienfaisant bouillon, après avoir visité l'estomac, descendra jusqu'aux ongles des pieds, et même qu'il circulera autour des cors, dont il amortira les élancements douloureux, si toutefois le capitaine a des cors. Avez-vous ? Ma soupe est un remède, un remède universel pour toutes les maladies, n'est-ce pas ?

J'approuvai le raisonnement de Louis, car, aussi affamé que l'est un oiseau par une forte gelée, je trouvais une immense différence entre une bonne assiettée de soupe et la nauséabonde potion du docteur

Le garçon disparut, et Louis posa sur la table une immense soupière remplie de potage.

Quand de Ruyter et Aston vinrent me rejoindre, je leur demandai ce qu'on avait fait de Torra.

— Il est toujours assis sur ses talons, la tête dans ses mains, répondit de Ruyter.

— Pauvre garçon ! Avez-vous découvert le mystère que cache son étrange conduite ? car je suis convaincu qu'il doit avoir été excité au crime par un puissant motif ; il m'a toujours paru bon, naïf, doux et tranquille.

— Vous devinez juste, répondit de Ruyter ; mais j'observe depuis longtemps que les hommes aux extérieurs calmes sont les plus dangereux, les plus vindicatifs et les plus cruels. S'ils ont une raison de haine, ils projettent la vengeance et l'accomplissent pendant que les brailleurs se contentent de paroles. N'avez-vous pas remarqué l'effroyable rage qu'apportait Torra dans la destruction des Marraiti ? Il était couvert de sang comme un peau-rouge.

— Je me suis aperçu en effet de cette ivresse furieuse, mais je l'ai attribuée à l'entraînement du combat. J'avoue même que, tout en comprenant l'exaltation de cette conduite, elle m'a effrayé, car Torra se jetait avec une sorte de désespoir au centre même de l'ennemi et n'avait pour arme qu'un immense couteau, le même qui lui a servi pour tuer son frère. Malgré cette apparente cruauté, je suis certain que le cœur de Torra est bon, qu'il est d'une nature honnête et brave. Rappelez-vous, de Ruyter, la preuve de sensibilité et de dévouement qu'il a donnée l'autre jour en se précipitant dans la mer pendant une rafale pour sauver la vie à mon oiseau, à mon charmant loriot ; oui, je le répète, Torra est brave, Torra est honnête, car il était presque continuellement dans cette cabine, où les dollars sont aussi abondants que les biscuits et les liqueurs ; eh bien, il n'a jamais pris ni un dollar ni un biscuit, ni même un verre de vin : n'est-ce pas, Louis ? demandai-je au munitionnaire, qui écoutait bouche béante, n'est-ce pas que Torra est un brave garçon ?

— Oui, capitaine, oui, je suis sûr de la loyauté de ce pauvre nègre ; j'en suis si sûr que je n'hésiterais pas à lui confier ma fortune si j'avais une fortune. Ecoutez-en une preuve, une preuve évidente, non de ma confiance, mais de son honnêteté, quoique ce soit ma confiance qui l'ait fait ressortir. Auprès de Ceylan, je ramassai un jour une petite tortue, que vous preniez tous pour un morceau de bois, mais je savais bien que c'était une tortue ; je verrais une tortue à vingt milles de nous, quand bien même elle ne montrerait au-dessus de l'eau que la rondeur de sa carapace. Quand les tortues dorment, elles aiment à sentir la chaleur du soleil : vous aussi, n'est-ce pas ?

Eh bien ! rappelez-vous que je pris la tortue tout doucement, sans l'éveiller, comme on prend dans un berceau un petit enfant endormi. Au moment où je glissais mon couteau dessous sa carapace, elle sortit sa jolie petite tête et me regarda d'un air de reproche ; mais elle n'eut pas le temps de m'attendrir, car je la mis aussitôt dans le pot, qui était sur le feu. Ah ! oui, l'homme noir est honnête et brave, car il assomma un des hommes, qui voulait mettre sa cuiller dans ma soupe. Eh bien ! messieurs, je laissai Torra seul auprès de ma tortue ; il en respecta la cuisson et ne mit même pas son doigt dans le pot pour le lécher avec gourmandise.

Ah ! je le dis et je le dirai toujours, ce nègre est le plus honnête homme du monde ; tout autre que lui aurait goûté ma soupe ; *n'auriez-vous pas ?* Un homme noir, un homme si différent d'un chrétien et qui ne vole pas une cuillerée de soupe, c'est un homme remarquable. J'aime Torra rien que pour sa discrétion ; et vous ?

— Allons, bavard, dit de Ruyter, faites passer les longs bouchons et débarrassez le pont.

Le vin mis sur la table, Louis se retira dans l'office, et nous l'entendîmes manger comme un glouton un cormoran, son mets favori.

— Le vaisseau serait en feu, dit Aston, que Louis ne bougerait pas de son amarrage ; il s'y tient ferme.

— Maintenant, de Ruyter, dis-je en me tournant vers mon ami, racontez-nous ce que vous savez sur les causes qui ont conduit Torra au crime.

— Volontiers, mais il faut d'abord que je vous raconte l'histoire de sa vie.

XLVI

— Il y a dix mois, en touchant à l'île Rodrigues pour y prendre du bois et de l'eau, il me prit fantaisie d'aller chasser dans les jungles ; je découvris dans une crevasse de rocher un homme nu, sauvage et affamé. Ce malheureux, était Torra.

— Comment ! s'écria Louis, qui ne se leva pas de son siège, mais qui avança son énorme tête en dehors de la porte de l'office ; comment ! répéta-t-il, affamé ! S'il a encore faim, je lui donnerai de cette tortue, je ne puis pas tout manger, et il y en a en abondance sur le vaisseau ; j'aime Torra, moi, parce que c'est un honnête homme.

La sueur qui coulait du front de Louis, la graisse de tortue qui suintait de sa bouche, ses yeux brillants de satisfaction sensuelle, nous firent éclater de rire. Il retira sa tête en grommelant un interrogatif *croyez-vous ?*

— Mon arme ne permettait pas à l'esclave de fuir, reprit de Ruyter, je lui fis signe d'approcher de moi et je l'interrogeai.

Avec une peine et une attention inouïes, je parvins à comprendre qu'il avait fui les tortures que lui faisait subir un inspecteur hollandais, son maître ; il me dit encore qu'il avait été employé avec d'autres esclaves, dans le nord de l'île Rodrigues, à saler du poisson et à attraper des tortues pour les expédier à l'île de France.

Torra s'était évadé au moment où ses compagnons et lui allaient partir pour Macao, avant que le sud-ouest mousson fût passé, et depuis cette époque, qui datait de plusieurs semaines, il avait vécu dans les bois, se nourrissant d'œufs, de poissons et de fruits. Bien que ce lamentable récit me parût une vieille histoire, l'histoire de tous les nègres marrons, je pris ce pauvre diable en pitié et je l'emmenai sur le grab. Depuis cette époque, il s'est parfaitement comporté.

Lorsque Louis fut rassasié, il vint nous engager à prendre un verre de skedam.

— Il est très urgent de m'obéir, ajouta Louis ; l'absorption de cette liqueur apaisera la tortue que vous avez mangée, car, quoique vous l'ayez dans l'estomac, elle ne mourra pas avant le coucher du soleil, n'ayant été tuée qu'au matin. Une tortue devrait toujours avoir la gorge coupée le soir, alors elle mourrait tout de suite. Torra sait cela, mais les autres hommes du bord sont des imbéciles qui ne savent absolument rien ; savent-ils quelque chose ? Allons, buvez cette petite goutte, elle tournera la tortue, qui restera tranquille jusqu'au soir, et passé le soir, vous n'entendrez plus parler d'elle. Le vin français n'est bon que pour faire digérer la soupe de tortue, et encore est-il bien inférieur au madère.

Comme Louis ne pouvait arriver à nous persuader que le gin était meilleur que le vin de Bordeaux, il essaya de

se consoler de cet échec en remplissant de la liqueur dédaignée une tasse de coco qu'il nommait un dé de voilier, et, ouvrant sa large bouche, il vida la tasse d'un trait.

De Ruyter reprit le récit de l'histoire de Torra.

— Hier au soir, après votre départ, je questionnai le nègre, et il me raconta sa vie; je vais, autant que ma mémoire pourra me le permettre, vous traduire ses propres paroles.

— Soyez consciencieux, mon cher de Ruyter, dis-je en riant, et ne faites pas le récit que nous attendons avec votre brièveté habituelle. Vous êtes un impitoyable rogneur des histoires des autres, et je désire connaître toutes les particularités de l'existence de Torra; car, pour me servir de l'expression de Louis, je dirai simplement je l'aime, et je serais très fâché de m'apercevoir qu'en le jugeant bon et brave, j'ai commis une grande erreur.

— Je serai plus honnête, mon cher Trelawnay, que ne le sont la plupart des narrateurs; car, si je ne raconte pas l'histoire littérairement vous aurez du moins la matière pure, sans aucune digression morale, soit comme épisode, préface, notes, choses qu'un sot se permet d'ajouter au récit de l'auteur en croyant que plusieurs sots les liront.

« Je suis né, m'a dit Torra, dans un village habité par des pêcheurs; ce village est situé au nord-est de Madagascar, dans la baie d'Antongil. Mon père était pauvre; il prit une femme, et eut d'elle un garçon chétif et qui ne valait pas grand'chose. » Sa mère ne voulait pas le laisser travailler, et désirait avoir un autre enfant; mais c'était chose impossible, car elle vieillissait, et sa vieillesse la rendait méchante, ou, pour mieux dire, d'une détestable maussaderie.

Ainsi vous voyez que les mêmes femmes florissent en Europe et à Madagascar. Quand nous leur faisons la cour, elles nous donnent leur main couverte de faveurs, et, la trouvant douce comme le velours, nous les épousons. Le nœud conjugal formé, les mains deviennent griffes, la douce voix se change en sifflement furieux.

Aston et moi nous nous mîmes à rire. De Ruyter oubliait vite l'engagement qu'il avait pris de faire d'une manière concise et dépourvue de toute réflexion le récit de l'histoire de Torra.

De Ruyter comprit la cause de notre gaieté, car il reprit vivement :

— Par le ciel, mes amis, ceci est une traduction littérale ou pour mieux dire l'imitation d'une comparaison faite par Torra. Ecoutez donc ses propres paroles : « Dans sa jeunesse, une femme ressemble à une tortue verte; sa coquille est douce et souple; mais, dans sa vieillesse, elle est plus dure que du bois de fer. Mon père voulut calmer l'irritation de sa femme, sa peine fut perdue; alors, en homme prudent, il acheta une autre femme et eut d'elle trois beaux enfants.

« La première épouse fut froissée, et elle ne permit pas à son mari d'introduire cette seconde femme dans la maison. Mon père ne discuta pas, il traversa la rivière et se bâtit une autre hutte. Là, il eut du bonheur; il fit de bonnes pêches et en vendit le produit aux blancs. Séparé de sa vieille femme, dont le fils était assez grand pour travailler, mon père leur donna un canot, un filet de pêche et une lance. Mais aussi paresseux l'un que l'autre, la mère et le fils devinrent très pauvres.

« Je grandis et je fus un bon pêcheur, mon père m'aimait. Quelquefois je partageais avec mon frère le poisson que j'avais pris, et lorsque ma journée avait été mauvaise, ne voulant pas qu'il en souffrît, je lui donnais des courses (petite coquille, argent des Indiens sauvages). Ayant appris que la place occupée par mon père était bonne, les blancs de l'île de France vinrent s'y établir. D'abord ils parlèrent doucement à mon père, qui ne voulut pas les écouter. Quand ils virent cela, ils se fâchèrent et bâtirent une place forte dans le champ où mon père cultivait son pain. Mon père n'était pas content; voyant son irritation, les blancs le tuèrent et prirent ma mère et mes sœurs pour en faire des esclaves.

« Je me sauvai dans les montagnes et je me rendis à Nassi-Ibrahim. Là existe un très brave peuple; il vole sur l'eau, c'est vrai, mais il ne fait point d'esclaves. Quand je leur dis que les blancs étaient venus tuer mon vieux père, ils dirent qu'ils étaient contents, parce que le vieillard avait eu tort d'établir un commerce avec les blancs; mais quand je terminai mon récit en ajoutant que ma mère et mes sœurs étaient devenues les esclaves des blancs, ils s'écrièrent :

« — Ceci est mal, et nous allons tenir conseil.

« Ils me dirent :

« — Nous voudrions parler aux hommes blancs.

« Un vieillard, qui était un ami de mon père, dit :

« — Non, il ne faut pas parler aux blancs : leurs paroles sont blanches comme le matin, mais leurs actions sont noires comme la nuit; il est inutile de les entendre : il faut les tuer, voilà tout.

« Après un long entretien, l'assemblée se rendit aux conseils du sage vieillard. On arma de grands canots de guerre, et pendant la nuit cette petite armée traversa l'eau pour aller surprendre et attaquer les blancs. Il n'y avait pas de lune, pas d'étoiles, et la nuit était sombre.

« — J'aime la nuit sombre, dit le sage vieillard, parce que les blancs ont peur de l'obscurité, parce qu'ils n'aiment à se battre que sous les rayons du soleil. L'homme noir est un hibou qui voit pendant la nuit; mais eux, ils sont semblables aux coqs d'Inde sauvages, qui ne voient rien; leurs tonnerres ne frappent pas.

« Les hommes blancs étaient en réjouissance; car c'était le grand jour de leur bon esprit, et ils étaient tous ivres dans la maison des pauvres noirs. Quand nous ne les entendîmes plus chanter, nous descendîmes la montagne. Ils dormaient autour des débris d'un festin; nous les tuâmes tous.

« Mes amis prirent ce qu'ils trouvèrent, et ils me dirent adieu.

« Je souffrais de rester dans les lieux où était mort mon père. Je pris ma mère et mes sœurs avec moi, et nous allâmes de l'autre côté de l'eau, dans la première maison de mon père.

« Mon frère aîné parut très chagrin de la mort de mon père, et nous fûmes bientôt de très bons amis. Je travaillais pour tous, mais je travaillais seul; car mon frère s'absentait souvent, et il ne disait pas où il allait.

« Quatre lunes après la destruction des blancs qui avaient tué mon père, je me rendis à Nassi-Ibrahim pour voir le vieillard, car il était bon, et son âge commandait le respect. Quand je rentrai à la maison, je n'y trouvai personne, et cependant l'heure du repos était venue. Enfin, après de grandes recherches, je découvris mon frère couché dans le champ et presque mort de douleur. — Les Marratti, me dit-il d'une voix frémissante, sont venus; ils ont pris ta mère et mes sœurs, et comme la vieille mère les suppliait d'avoir pitié, et comme elle ne valait pas grand'chose, ils l'ont tuée. Maintenant, continua mon frère avec une poignante expression de souffrance répandue sur tous ses traits, faisons du feu pour brûler le corps de cette pauvre femme.

« Nous le fîmes en pleurant.

« — Les larmes ne sont pas utiles, me dit mon frère, elles ne feront point revenir les femmes.

« — Pourquoi les Marratti ne t'ont-ils pas pris? demandai-je à mon frère.

« — Ah ! me dit-il, je courais sur la montagne et ils ne m'ont pas vu.

« — Je vais aller demander conseil au sage vieillard de Nassi-Ibrahim, dis-je.

« — Non, Torra; le peuple est pauvre et il ne vend ni n'achète d'esclaves. Mais les Marratti de Saint-Sébastien sont un très grand peuple, et il a beaucoup d'esclaves. Parmi les Marratti il y a des hommes qui sont bons, allons les trouver; un d'eux est frère de ma mère : il nous fera rendre ce que nous avons perdu, car il m'aime. Allons-y.

« Je partis avec mon frère. »

XLVII

— Vous devez comprendre, reprit de Ruyter, que le pauvre niais de Torra fut vendu par son frère, qui, étant l'aîné de la famille, avait non seulement des droits de père sur son cadet, mais encore le pouvoir de vendre tous ses parents. Sa vieille mère avait voulu mettre un obstacle à cet odieux trafic, et elle avait trouvé la mort dans les tentatives d'une vaine opposition. Torra fut envoyé en esclavage à Rodrigues, et sa mère ainsi que ses sœurs furent expédiées à l'île de France. Vous connaissez déjà la fin tragique de l'histoire de Torra; il n'y a rien à y ajouter que ceci : Hier matin, après notre débarquement. Torra a traversé la rivière à la nage pour se joindre à vos hommes.

— C'est vrai, mon cher de Ruyter, et quand nous avons dû franchir le ravin, entreprise que l'obscurité rendait très difficile et très dangereuse, il nous a guidés en nous montrant un endroit plus bas et plus praticable; en outre, il nous a conduits à la porte de la ville.

Pour vous dire la vérité, son empressement était si grand, que j'ai craint un instant qu'il ne voulût nous jouer un mauvais tour; en conséquence, je guettai tous ses gestes; mais, quand le signal de l'attaque eut été donné, mes soupçons se dissipèrent : le gaillard était le plus actif de nous tous; sa fureur m'étonnait, mais vous m'avez fait comprendre le sentiment de vengeance qui le faisait agir avec une si implacable cruauté.

Pendant les premières minutes de notre entrée dans la ville, je fis la rencontre d'un homme dont je saisis la gorge

pour l'empêcher de donner l'alarme. Torra agit, lui, avec plus de promptitude et surtout plus d'efficacité, car il imposa silence à trois Marratti en les tuant dans leur sommeil. Après m'avoir aidé à forcer l'entrée qui conduisait dans l'intérieur de la ville, il s'éloigna de moi, et je le revis une heure après couvert de sang depuis les pieds jusqu'à la tête, se précipitant de hutte en hutte.

Partout où se trouvait Torra, l'air était rempli par des hurlements de rage, par des râles de mort. J'ai cru un instant que ce massacreur était fou, tellement que je fus obligé de lui envoyer une balle dans les jambes, car il était inutile de lui parler, il n'entendait pas. J'arrêtai donc, en le blessant, ses furieux cris de guerre.

— Mais, demanda Aston à de Ruyter, vous ne nous parlez pas de la rencontre de Torra avec son frère.

— Ah! s'écria de Ruyter, son récit a été vraiment touchant, et je l'avais cependant oublié. Torra est un rêveur, il a des visions; comme je ne me rappelle jamais mes propres rêves, vous ne devez pas être étonnés que je mette un instant en oubli ceux de mon ami Torra. Par Jupiter! son rêve est miraculeux et il mérite d'être enregistré dans les annales des songes. Ecoutez donc le rêve de Torra, il a décidé le dénoûment de sa vie.

« — J'étais dans la ville des Marratti et je fouillais inutilement toutes les huttes pour trouver mon mauvais frère; cette recherche infructueuse m'agitait tellement, que mon sang bouillonnait dans mes veines comme une lave enflammée. Je tuais tous les êtres que je rencontrais; ils fuyaient ou tombaient sous mes coups, mais aucun ne voulait se battre avec moi. Les lâches avaient peur de Torra, et Torra n'avait qu'un seul couteau à opposer à leurs lances, à leurs mousquets, à leurs épées. Si par hasard un fer me frappait, il ne faisait pas de mal; les fusils ne blessent point Torra.

« Je rentrai malade à bord du grab, et j'allai me coucher dans les filets des hamacs du gaillard d'avant, mais non pas pour dormir, je souffrais trop. Je me reposais en regardant la mer, quand tout à coup je vis mon vieux père sortir lentement de la profondeur des eaux. Il était assis dans une grande coquille et tenait son filet de pêche à la main. Mon père s'arrêta en face de moi, me regarda avec une fixité étrange, et me dit d'un ton sombre:

« — Torra, mon fils?

« J'essayai de répondre à cet appel, mais la terreur paralysait ma langue.

« — Où est ta mère, Torra? Où sont tes sœurs, mon fils?

« — Mon père, elles sont esclaves chez les hommes blancs.

« — Non, Torra, elles sont libres. Regarde, c'est toi qui es un esclave, mais ta mère et tes sœurs sont avec moi; regarde, regarde.

« J'obéis à mon père, et je vis ma mère et mes sœurs dans la coquille.

« — Où est ton frère, Torra? demanda mon père.

« — Je ne sais pas, murmurai-je d'une voix tremblante.

« Au même instant un vieillard blanc parut dans les sombres nuages qui obscurcissaient la nuit; il tenait à la main une lance couleur de feu, et, se faisant l'écho de mon père, il répéta:

« — Où est ton frère?

« — Où est-il? redit mon père en secouant son filet de pêche; Torra, tu es un mauvais fils, un mauvais frère, puisque tu n'as pas envoyé à l'esprit du mal le parricide et le parjure. L'esprit m'a ordonné de jeter mon filet pour y recevoir ton frère, et nous n'aurons, tant qu'il vivra, ni bonheur ni repos. Nous sommes condamnés à le suivre. Je sais qu'il se trouve sur le vaisseau où tu es esclave; je sais que dans cet instant il dort. Tu as donc oublié ou renié la loi du pays, Torra: du sang pour du sang, dit le juste. J'attends, j'attends!

« Mon père jeta son filet dans la mer, le retira vide, le rejeta encore, tandis que le démon blanc des nuages agitait sa lance en appelant mon frère: — Brondoo, Brondoo!

« Je regardai attentivement sur le pont, et j'aperçus mon frère: il dormait à quelques pas de moi.

« Je descendis de mon hamac et je tuai Brondoo. A travers le sabord, je vis le filet de mon père se fermer sur l'âme du mort, que le démon blanc prit du bout de sa lance. Après avoir accompli la tâche imposée par l'esprit du mal, mon père poussa un cri de joie. Mes sœurs frappèrent leurs mains l'une contre l'autre, la coquille s'enfonça dans la mer, et le démon disparut. »

Voilà la vision de Torra; qu'en pensez-vous? Je vous assure maintenant que ce nègre est un garçon d'un esprit sérieux; mais il croit si fermement aux hallucinations de ce délire, qu'il me supplie de le laisser aller rejoindre son père; je m'y oppose, car je trouve que la coquille paternelle est déjà bien assez chargée.

— Pauvre garçon! dit Aston, le sort a été cruel envers lui, et le malheur a éteint le peu d'intelligence qu'il possédait.

— Par le ciel! m'écriai-je, vous êtes injuste, mon cher Aston, le plus sage des hommes aurait perdu l'esprit dans une pareille situation. Quant au crime d'avoir tué son frère, et le mot crime est une expression que j'emploie non pour qualifier, mais pour désigner la faute qu'on reproche à Torra; eh bien! ce crime n'en est pas un, et s'il avait massacré une myriade de pareils hommes, il mériterait de magnifiques récompenses.

— Vous avez raison, Trelawnay, me répondit de Ruyter, mais il faut que les préjugés des hommes pèsent dans les balances de la justice. Notre équipage se révolterait si je faisais grâce à Torra. Etant l'aîné, je vous l'ai déjà dit, son frère avait sur lui des droits patriarcaux, et il pouvait vendre tous ses parents. L'ordre du père, quoique illusoire, peut justifier le crime de Torra, mais, comme ce père n'est pas ici pour témoigner de l'innocence relative de son fils, il faut que le sang de Torra paye pour celui qu'il a versé.

— Comment, de Ruyter? Mais votre intention, je l'espère, n'est pas de punir ce malheureux visionnaire.

— Non, mais il faut que nous fassions semblant de rendre justice. Quand nous serons près de terre, je saisirai un moment favorable pour sauver Torra.

La bonne intention de de Ruyter fut perdue, car deux jours après la nuit du meurtre, Torra, enchaîné, sauta sur la proue du vaisseau, regarda la mer en s'écriant:

— Le voilà, il m'attend!

De la proue Torra bondit dans la mer et le vaisseau passa sur son corps. Il était inutile de faire un effort pour le sauver, le poids des menottes précipita le pauvre nègre dans les profondeurs de l'Océan.

Le souvenir de ce malheureux nous attrista pendant quelques jours. Aston, qui avait une foi de marin dans les rêves et dans les présages, prit la peine, dès notre arrivée à l'île de France, de s'informer si les particularités de la vision relative aux sœurs et à la mère de Torra étaient vraies. Il s'adressa donc à un bureau du gouvernement, qui tient enregistrée la mort des esclaves, et il apprit qu'en se rendant à l'île Bourbon les trois femmes s'étaient jetées dans la mer. Cet événement avait eu lieu la nuit même du rêve de Torra. Je n'ai pas besoin d'ajouter que cette étrange coïncidence des faits affermit la foi d'Aston dans les rêves, les présages, les pressentiments et les visions.

XLVIII

Nous nous trouvions sous les vents alizés de l'ouest, et nous hâtâmes gaiement notre course, accompagnés par la corvette. De Ruyter décida que nous rentrerions au port Bourbon, dans l'île Maurice, sur le côté sud-est, puisque les frégates anglaises bloquaient le port au nord-ouest.

— Le port Bourbon, dit de Ruyter, est le meilleur port pour entrer dans l'île, mais il est le plus difficile pour en sortir. Cependant, c'est un havre magnifique, et nous serons obligés d'y rester jusqu'à ce que la mousson du nord-ouest, qui va bientôt commencer, soit tout à fait tombée. D'ailleurs, nous serons plus près de mon pays, et surtout plus tranquilles, car il n'y a guère de vaisseaux au port Bourbon, le commerce n'étant suivi qu'à côté, sous le vent de Port-Louis.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis notre conquête de Saint-Sébastien, et je pensai qu'il était temps de faire une visite à ma petite captive. Malgré mon apparent abandon, je n'avais point négligé de l'entourer de soins, car elle habitait ma propre cabine, et j'avais ordonné au bon vieux rais de trouver, parmi les gens que nous avions à bord du vaisseau, ceux qui étaient de la même tribu que Zéla ou qui avaient été ses domestiques.

Privilégié par son âge et par son rang, le rais put aller voir la jeune fille, lui parler, et l'assurer qu'elle ne manquerait de rien. Le rais me dit que trois femmes qui avaient été avec Zéla sur le vaisseau de son père étaient déjà auprès d'elle, et qu'il avait donné à ces femmes toutes les choses dont elles avaient eu besoin. Par respect pour le père de Zéla, qui avait été non seulement un Arabe, mais encore scheik d'une tribu dans le golfe Persique, près de sa propre patrie, le vieux rais avait prévenu tous mes désirs.

— Il faut, me dit-il, que je traite cette jeune fille comme je traiterais ma propre enfant, car nous sommes tous des frères.

De Ruyter, qui se trouvait auprès de moi et qui entendait notre conversation, se tourna vers le rais.

Lorsque de Ruyter parlait au vieillard, il lui donnait le nom de père, car c'était ainsi que tous les marins nommaient le commandeur des Arabes. De Ruyter consultait toujours le rais dans les décisions qu'il devait prendre lorsqu'elles

étaient relatives à ses hommes, de plus, il ne s'opposait jamais à l'accomplissement des cérémonies des sectateurs de Mahomet. Pendant ses voyages secrets aux ports anglais, le commandement du vaisseau était confié au vieil Arabe, et de Ruyter prenait alors le caractère d'un marchand arménien, persan ou américain.

— Mon père, dit de Ruyter, j'ai dit à ce garçon que la jeune fille arabe était légitimement sa femme, et cela de la manière la plus sacrée selon les coutumes de votre pays. N'ai-je pas dit la vérité?

Les hommes qui avaient été témoins de la mort du père de Zéla en avaient raconté tous les détails.

— Certainement, malek, où est la personne qui pourrait en douter? La chose cependant me paraît étrange; car, tout vieux que je suis, c'est la première fois que j'entends dire qu'un scheik arabe, dont les générations sont innombrables comme les grains de sable dans le grand désert, donne sa fille et mêle le sang des ancêtres de sa race à celui d'un infidèle d'un pays si nouvellement découvert, d'un pays que nos pères ne connaissaient pas; le père même qui a donné sa fille ne pouvait admettre l'existence d'un giaour (chien).

— Bah! répondit de Ruyter, le père savait que Trelawnay était un Arabe; il est certain qu'il le savait et qu'il lui était impossible de craindre une erreur. Ce garçon a-t-il l'air d'un chrétien? n'a-t-il pas le Coran dans sa cabine? Allons, mon fils, récitez votre *namaz.*

— Vous êtes savant, malek, dit le rais, cela est bien vrai, il n'est donc point extraordinaire alors que le père ait pris Trelawnay pour un Arabe. Je suis un homme ignorant, mais si son père n'est pas Arabe ou descendant d'un Arabe, je serai surpris, car je n'ai jamais vu aucun homme de l'Ouest avoir le teint basané et les traits du visage caractérisés comme ceux de ce garçon. Il est honnête et brave, il aime notre peuple, il se bat avec nos armes, il a les mêmes habitudes que nous, il est donc Arabe. Sa véritable nature se révélera maintenant que, par la grâce divine de Mahomet, notre saint prophète, il possède une femme arabe. J'espère qu'il cherchera la tribu de ses ancêtres, qu'il s'établira au milieu d'elle en déplorant que l'auteur de ses jours ait fait la folie d'aller loin de son pays natal habiter les rochers blancs de la mer.

Le rais dit tout cela si sérieusement, que de Ruyter ne parvint qu'avec peine à réprimer une violente envie de rire. Pour compléter la comédie, il conversa si savamment sur le sujet, que je finis par avoir des doutes sur ma propre identité.

Avec la conviction que j'étais Arabe, le rais s'appuya encore, pour consolider mon mariage, sur les ordres donnés par le père de Zéla, qui avait joint nos mains avant de mourir.

— Au moment suprême où s'opère la séparation de l'âme avec le corps, dit le rais, si les objets éloignés deviennent indistincts, les choses que le regard embrasse sont miraculeusement développées. En conséquence, continua le rais, le père ne s'est pas trompé; il a vu dans le passé, dans le présent et dans l'avenir, et cela d'un seul regard par l'analyse d'une chose visible, la physionomie. Il savait donc dans quelles mains il confiait sa fille, les espérances de sa maison et le soin de ses enfants.

— Quels enfants? demanda Aston. A-t-il d'autres enfants?

Je commençais déjà à réfléchir à l'embarras de la situation dans laquelle m'avait placé ma sympathie pour Zéla, une femme, des enfants, et quoi encore...

— Des enfants, reprit le rais, oh! oui, mais pas beaucoup, car c'était un brave et intrépide guerrier, et la moitié de sa tribu a été exterminée dans des guerres contre des gens semblables aux Marratti, qui ont pillé son village et tué presque tous les habitants; il lui reste donc à peine une trentaine d'enfants.

— Trente! s'écria Aston, c'est bien assez, je vous assure.

— Je trouve aussi que c'est un joli nombre, dit de Ruyter en imitant la manière de parler de Louis, et vous aussi, n'est-ce pas?

En écoutant cette conversation, en apparence des plus sérieuses, je suppose que ma figure n'était pas très animée, et peut-être était-elle aussi triste que celle d'une des vigoureuses tortues de Louis après qu'il lui avait coupé la gorge. Cependant, je fus un peu consolé en découvrant que les enfants de l'Arabe, tombés pour la plupart sous le poignard de ses ennemis, n'étaient qu'une famille fictive, c'est-à-dire les fils de sa tribu.

De Ruyter m'assura sur son honneur et en mettant toute plaisanterie à part que les paroles du vieux rais étaient aussi vraies que le Coran. — Mais, ajouta-t-il, le Coran n'est rien pour vous, et la loi arabe n'est point la vôtre.

— C'est vrai, mais la jeune fille, de Ruyter, que pensera-t-elle?

— Que, fiancée à vous par son père, elle doit vous regarder comme son mari. Ainsi votre devoir aussi bien que votre honneur exigent que vous preniez soin d'elle, que vous la conduisiez avec sa suite dans son pays natal. Je sais que vous avez autant de générosité que d'honneur, et que vous ne faillirez point à vos obligations; je n'ai jamais donné d'oiseux conseils, mon cher enfant, car pour les digérer il faut un estomac aussi fort que celui d'une autruche. D'ailleurs vous n'êtes pas de ceux qui s'arrogent exclusivement à eux-mêmes leur secte et leur patrie (comme le font beaucoup de compatriotes) et toute la beauté et toute la vertu qui existent sous le soleil. La lumière n'est que plus brillante sur les sables de ces sauvages enfants du désert; car elle n'est pas obscurcie par ce que l'on appelle faussement la civilisation. Quoiqu'ils ne soient pas échauffés ou affraîchis par le même été ou par le même hiver, dit le vieux Shylock, les juifs, les mahométans et les chrétiens sont tous des hommes; si vous les piquez ils saignent, et ainsi de suite.. Vous me comprenez?...

— Descendons, et, après avoir discuté cette grave question, discutons celle bien moins grave d'un verre de claret.

— Quel parti allez-vous prendre relativement à Zéla? me demanda Aston.

— Quel parti je vais prendre, mon ami? comment! vous n'avez donc pas entendu? Mon parti est pris; tout est terminé.

— Quelle est donc la chose terminée?

— Mon mariage, sans bans ni chuchoteries. Ce n'est que pareil à la première secousse qu'on ressent en se baignant: les timides souffrent le plus en entrant dans l'eau peu à peu; les courageux s'y plongent la tête la première et ne sentent pas la douloureuse sensation que fait éprouver l'étreinte de l'eau. Je ne suis pas craintif; s'il faut que je plonge, donnez-moi de l'eau profonde et une hauteur pour sauter dedans.

— Mais, mon garçon, réfléchissez, dit Aston. Zéla n'est qu'une enfant, et vous l'avez à peine vue.

— Bien. Mais quel Arabe voit une femme avant de l'avoir épousée?

— Comment pourrez-vous l'emmener en Angleterre? Votre intention n'est pas de passer votre vie avec des Arabes?

— Pourquoi pas? Je n'ai pas de patrie, pas de foyer domestique. Le vieux père rais dit que mon pays est ici. Je l'admets, car je l'aime. Je préfère le soleil à la neige. Allons, Aston, ne froncez pas le visage comme le fronce un curé dans sa chaire en exhortant ses paroissiens à obéir à l'appel de sa cloche. Allons, allons, effacez les rides de votre front, videz ce verre de vin de Bordeaux. N'avez-vous pas entendu dire qu'on célébrait ce soir la confirmation de mon mariage? Faisons-le gaiement. Je déteste les sermons et j'aime le vin: buvons!

Nous passâmes la soirée à fumer et à vider des bouteilles. De Ruyter et Aston me plaisantèrent, mais mon humeur était trop joyeuse pour s'attrister d'une bagatelle aussi insignifiante qu'un mariage. Je le traitais légèrement en ce temps-là.

Quand Louis apprit la nouvelle, il vint auprès de moi et me dit:

— Moi aussi j'ai une femme, mais elle ne vaut pas grand'-chose. Quand j'allais sur mer, elle buvait tout mon gin et je ne pouvais jamais garder une seule goutte de bon skiedam dans la maison, je n'aimais pas cela; *l'auriez-vous?* Tout à coup, elle devint très grosse et tout le monde disait: « Cette femme est enceinte. » Moi, je riais, car je savais mieux que les commères que si ma femme avait là quelque chose, c'était des caques de gin. Les médecins pensaient la même chose, et ils voulurent lui faire rendre ce qu'elle avait conservé là; mais ma femme aimait trop les liqueurs pour y consentir, elle ne leur donna que de l'eau. Je fus saisi de surprise, de l'eau! Je ne lui en avais jamais vu boire une seule goutte. *L'auriez-vous?* Elle détestait l'eau, parce que, disait-elle, l'eau enrhume l'estomac

Fatigué de ma femme, je la laissai, et je partis sur un vaisseau; la mer lui faisait peur, j'étais donc bien sûr d'être débarrassé d'elle. Après mon départ, elle devint triste, chagrine, pauvre femme! et cela parce qu'elle n'avait plus de gin, car j'avais emporté toute la cave avec moi

XLIX

Van Scolpvelt descendit, tenant dans ses mains la liste des malades et des blessés. Il était toujours si occupé que nous ne l'apercevions presque jamais, à l'exception toutefois de sa tête qu'il avançait de temps en temps hors de l'écoutille pour prendre l'air, absolument comme le fait une baleine en haussant sa tête au-dessus de l'eau. Le docteur nous expliqua la loi relative aux assassins, dont les corps, dans tous les pays civilisés, étaient disséqués. — En faisant du bien à

la science, ajouta-t-il, les assassins sont peu coupables, et il est vraiment dommage que de nos jours il y ait si peu de meurtres. Après avoir émis cette belle réflexion, Van Scolpvelt nous accusa de l'indigne pensée de vouloir paralyser l essor de la science, les tentatives des hommes studieux, non seulement en mettant l'obstacle de notre défense à l'amputation des membres, mais encore en le privant d'une dissection après la mort. — Si vous aviez agi avec discernement, vous auriez pendu Torra, qui était un magnifique sujet, et vous m'auriez donné son corps. Je le croyais un honnête homme, mais je vois aujourd'hui qu il ressemblait aux autres ; il conspirait également pour tromper mes espérances, car il m a trahi en se jetant aux poissons. Ne m'appartenait-il pas légitimement ?

Le docteur prit un verre, le remplit de vin, le vida avec gravité et se rendit auprès de ses malades.

— Si je ne voyais pas le docteur boire de temps en temps, dit Louis, je le prendrais pour un démon ; mais cependant aucun homme ne peut vivre d'un liquide seul, quelles que soient sa force et sa saveur. Ne le pensez-vous pas ?

— Cela suffirait avec l addition d'une tortue, dis-je en riant ; je crois que je pourrais vivre avec ces deux choses. Pensez-vous, Louis, qu'il y ait des tortues au ciel ?

— Je suis sûr qu'il y en a, répondit Louis ; sans cela, quelle est la personne raisonnable qui désirerait y aller ? Le désireriez-vous ? Le ciel ne serait pas un paradis sans les tortues, n'est-ce pas ? Puis, il y a beaucoup d'eau dans la lune, d'où aurions-nous la pluie, s'il n en était pas ainsi ? De sorte qu'il faut encore qu'il y ait du gin pour chasser l'humidité.

Je montai sur le pont pour la première faction. De Louis et de ses tortues, mes pensées se dirigèrent vers ma petite tourterelle en cage.

Je vis alors les choses sous un aspect plus favorable à mes désirs, tout me parut joyeux, et je me trouvai grandi au moral autant qu'au physique. Mes pensées furent presque semblables à celles d'Alnaschar le bavard, frère du barbier, le marchand de verres ; comme la sienne, mon imagination était étourdie. Je pris la résolution d'être d'abord un mari doux et aimant, puis austère et bourru, puis enfin cruel et bienveillant tour à tour. Pendant une heure entière, je me plongeai à plaisir dans les rêveries les plus folles et les plus absurdes, sans qu'une pensée raisonnable vînt un seul instant en obscurcir la lumière. La cloche sonna minuit, et un autre prit ma place. Les soucis de la vie conjugale ne troublèrent pas mon sommeil ; je suis encore étonné d'avoir dormi aussi profondément.

Je fus éveillé par le docteur, qui secouait ma jambe. Je me jetai vivement en bas du lit, car j'eus l'horrible crainte que Van ne se fût permis d'opérer sur ma jambe pendant mon sommeil.

— Qu'est-il donc arrivé ? lui demandai-je.

— Un des prisonniers, un Arabe, est mourant, et il désire vous voir.

Je plongeai ma tête dans un seau d'eau de mer et je suivis le docteur.

Malgré Louis, qui voulut m'arrêter pour me faire déjeuner, en me disant qu'il était dangereux d'entrer dans un chambre de malade l'estomac vide, je me rendis en toute hâte auprès du prisonnier.

Sérieusement blessé, l'Arabe désirait me recommander d'être bon pour l'enfant de son père, et, en même temps, obtenir la permission de voir Zéla avant de mourir, afin de prendre le message qu'elle voulait envoyer à son père, auprès duquel le mourant allait bientôt se trouver. — Car, ajouta-t-il, je vois l'ange de la mort voltiger sur mon lit, et il est impatient de s'élancer vers le ciel. Soyez un père pour mes deux femmes et pour mes cinq enfants, continua le moribond, et dites-leur qu'il faut, *ish Allah* (s'il plaît à Dieu), qu'ils continuent la guerre commencée contre les Marratti, parce que, pendant qu'il en restera sur la terre l'âme de leur père ne pourra pas entrer au ciel.

La dernière prière de l'Arabe fut pour me demander qu'on respectât son corps qui devait être enseveli dans la mer avec toutes les cérémonies habituelles de son pays. Il me supplia encore de ne pas permettre à l'Indien blanc au long couteau (il désigna Van Scolpvelt) de le scalper ou de lui fracturer les membres. — Car, ajouta l'Arabe, s il coupe un morceau de mon corps pour le manger, je ne serai pas capable d'être un guerrier dans l'autre monde.

Van Scolpvelt fronça les sourcils, et sa figure exprima un mélange d'horreur, d étonnement et de férocité ; il rugit comme une hyène en fureur. La colère du médecin effraya le malade et hâta sa mort, car il rendit le dernier soupir pendant que j'essayais de calmer l'irritable Van.

Je remis le corps entre les mains des Arabes ; ils l'enveloppèrent dans de la toile et répétèrent les cérémonies que j'ai déjà racontées. Seulement je me trouvai dans l'obligation de participer à leurs mystères.

Voici donc un nonchalant garçon de l'Ouest, sans lien ni famille, transformé en scheik de mer, en Arabe, en musulman, et marié. Pour donner l'idée combien ces changements (du moins le dernier, qui gouverne les autres) pesaient peu sur mon esprit, je n'aurais même pas reconnu ma femme au milieu d'un groupe de jeunes filles. Tout occupé de son père, je n avais point remarqué ses traits. Je ne savais même pas son nom, quoique je l aie employé ici pour faciliter ma narration. Je possédais un Coran, mais j'ignorais où était le pays que désormais je devais considérer comme le mien.

La première démarche que je fis pour me rapprocher de Zéla fut, je crois, excellente, car cette démarche tendait à obtenir des renseignements sur la dame. En conséquence et pour bien commencer, j'appris d'abord son nom. Ce nom, faiblement gravé dans ma mémoire à cette époque, sera trouvé profondément imprimé sur mon cœur lorsque j'aurai cessé de vivre. Si par hasard un Van Scolpvelt désire disséquer mon corps, je le lui permets volontiers, plus volontiers encore j'accorde cette faveur à l'estimable Van, s'il existe. Il verra bien que je n'ai pas pour la science cette haine sans bornes qu'il m'a si souvent reprochée. Il trouvera joint un codicille à mon dernier testament, et ce codicille exprime le désir que mon corps, enseveli dans un tonneau de vrai skiedam, soit envoyé à Amsterdam (ville natale de Van Scolpvelt) : l'un sera pour le scientifique docteur, l'autre pour la femme du bon munitionnaire, si toutefois elle a eu l'esprit de faire passer son hydropisie.

Après avoir déjeuné et satisfait la dernière demande de l'Arabe mourant, dont le corps fut jeté dans la mer, mes pensées s envolèrent vers l'asile de mon épouse vierge. J'avais appris, quoique avec peine, la gutturale prononciation de son nom, tâche fort difficile, car j'avais été obligé d'en répéter cent fois les deux syllabes avant que la vieille duègne fût satisfaite de ma sifflante aspiration. Après cette première étude, la bonne femme me dit :

— Il ne faut ni toucher le voile de lady Zéla, ni effleurer ses vêtements ; il ne faut pas beaucoup parler, et ne rester auprès d'elle que pendant quelques minutes, car les pensées de lady Zéla conversent avec l'âme de son père ; toutes ses joies de jeune fille sont mortes avec le bon vieillard. Ses yeux, qui autrefois étaient plus brillants que les étoiles, sont maintenant ternes et sans regards ; sa figure, plus belle que la lune, est obscurcie par les sombres nuages de l'affliction ; ses lèvres, rouges comme du henné, sont blanches de chagrin. Toute sa beauté est cachée sous une éclipse, car les larmes sont sa seule nourriture. La paix et le sommeil ont abandonné la jeune fille, depuis que l'âme de son père l'a laissée seule dans un monde inconnu. O étranger, soyez bon pour elle, et le bonheur sera votre récompense.

L

— Je vais me rendre auprès de lady Zéla, me dit la duègne, et dans une heure elle sera préparée à recevoir visite.

L'heure demandée par la vieille femme fut suivie de tant de minutes, que bien certainement mon ardeur se serait refroidie jusqu'à l'indifférence si j'avais été un amoureux vif et impatient. Je dois peut-être ajouter que la certitude d'être solidement marié aidait beaucoup à calmer mes désirs, de plus que cette heure d'attente, étant celle où j'avais l'habitude de fumer ma pipe en savourant avec lenteur le nectar de mon café, fit qu'elle ne me parut ni plus longue ni plus courte que tout autre moment de la journée. Je n'ai jamais perdu ce vice ou plutôt cette vertu, car au moment où je parle, si je me trouve dans l'obligation de sortir avant d'avoir pris mon café ou fumé ma pipe, je suis aussi bourru qu'un dogue auquel on prend un os ou qu'une femme qui voit son mari, harassé de fatigue, s'étendre nonchalamment sur un chapeau neuf posé avec soin au milieu d'un fauteuil.

Au lieu de me perdre dans les vagues rêveries d'un amoureux, je me perdais dans l'odorante fumée de tabac de Skiray ; j'en remplissais mes poumons, j'en savourais l'enivrante odeur, odeur aussi douce et aussi parfumée que celle des roses de Bénarès. Tantôt mes lèvres capricieuses retenaient la vapeur, tantôt elles la renvoyaient comme un jet d'eau vers le ciel, tantôt encore elles la faisaient monter en spirales pour la laisser s'empreindre des chatoyantes couleurs d'un rayon de soleil égaré sur moi. Ce jeu amusait et absorbait tellement mon attention, que je n'avais point vu entrer la vieille femme arabe. Je suppose que les beautés de l'intéressante duègne s'étaient cachées, comme celles de la lune, sous un nuage ou sous une éclipse, car sa sombre figure me fit tressaillir, et je crus

un instant que la fumée de ma pipe s'était condensée dans une sorcière noire.

— Lady Zéla, me dit la vieille Arabe d'un ton de reproche, a attendu jusqu'à ce que le café servi pour vous fût entièrement froid et que les confitures fussent devenues aigres.

Personne n'est venu m'avertir, répondis-je en me levant.

La figure de la messagère était si froide et si irritée, que bien certainement un seul de ses regards avait dû opérer la transformation de l'atmosphère du café et de la qualité des confitures. Cependant elle dissimula sa colère et me répondit d'un ton plaintif :

— Je suis restée ici debout pendant un si long espace de temps, que mes pieds y ont pris racine.

Je me mis à rire ; la pauvre vieille disait vrai, et voici pourquoi : la chaleur de ses pieds nus avait fait fondre le goudron, et comme le vaisseau était penché de côté, l'Arabe avait toutes les peines du monde à se maintenir en équilibre.

Après avoir cherché dans mon esprit les choses les plus aimables, après les avoir dites à la messagère d'un ton et d'un air aussi gracieux que possible, je la suivis dans la cabine qu'habitait Zéla.

La porte du mystérieux sanctuaire fut ouverte par une petite esclave malaise (cette esclave était le premier cadeau que j'avais fait à Zéla), et je pénétrai dans la chambre de ma jolie captive avec autant de respect, d'émotion et de silence qu'en met une femme pieuse en entrant dans le sanctuaire d'une église. La jeune fille était assise les jambes croisées sur une petite couche, et elle était si hermétiquement enveloppée dans une draperie blanche (deuil national de son pays), qu'il me fut impossible de distinguer les merveilleuses perfections vantées par l'Arabe. La pose de Zéla avait la grâce froide et digne des statues de marbre qu'on pose aux portes des temples égyptiens ; mais un mouvement me révéla bientôt que la charmante statue était une créature humaine. Après avoir lentement décroisé ses jambes, la jeune fille se leva, glissa ses pieds nus dans des pantoufles brodées, s'avança vers moi et me prit la main, que de son front elle porta à ses lèvres.

— Asseyez-vous, je vous prie, ma chère sœur, lui dis-je, tout ému de cette naïve caresse, de ce gracieux témoignage de sa reconnaissance.

Zéla reprit sa première position et resta immobile ; ses bras retombèrent nonchalamment le long de son corps, et ses pieds mignons se cachèrent dans le lin du vêtement qui l'enveloppait, comme se cachent de petits oiseaux sous l'aile de leur mère.

La seule chose visible de cet ensemble de grâces (suivant la vieille Arabe) était les cheveux, et ces cheveux, d'un noir de jais, couvraient Zéla tout entière. J'avais senti et savouré avec un inexprimable bonheur la douce pression des lèvres tremblantes de la belle Arabe, et l'imagination, ou peut-être un léger contour que la fantaisie me fit voir gravé sur ma main, me dépeignait la bouche de Zéla adorablement petite (je déteste les grandes bouches) ; et je pense maintenant que cette pression silencieuse forma le premier anneau de la chaîne de diamant qui nous unit, chaîne qui n'a pu être brisée ni par le temps ni par l'usage.

Quelques minutes s'écoulèrent en silence. J'étais plongé dans l'extase d'un enchantement indéfinissable ; mais j'avoue que je fus presque heureux d'en être distrait quand la porte s'ouvrit pour donner passage à la duègne, les mains chargées d'un plateau sur lequel étaient servis du café et diverses espèces de confitures.

Zéla se leva une seconde fois. Je fis un geste pour essayer de l'en empêcher, mais la vieille femme me pria de rester assis et silencieux. Zéla prit une petite tasse sur un plateau d'argent et me la présenta.

J'étais si occupé à regarder, à admirer la blancheur et la délicatesse de forme des jolis doigts de Zéla, que je renversai le café en portant la tasse à mes lèvres, tasse que j'aurais pu avaler sans peine, car elle n'était pas plus grande que l'aromatique coquille du macis (enveloppe de la muscade).

Quelques jours après ma première entrevue avec Zéla la vieille femme me fit observer qu'elle regardait la maladresse de mon action comme d'un très mauvais présage pour mon bonheur à venir.

Après m'avoir offert des confitures, Zéla rendit le plateau à la duègne, et se rassit sur sa couche.

J'ôtai de mon doigt un anneau d'or entouré de deux cercles formés avec des poils de chameau (l'anneau donné par le père de la jeune fille), et je l'offris à Zéla.

La pauvre enfant baissa les yeux et sanglota si amèrement que son ample veste se soulevait sous les battements de son cœur. Je voulus cacher l'objet dont la vue réveillait de si douloureux souvenirs ; mais la jeune fille tendit la main vers moi, saisit l'anneau, le porta à ses lèvres et le baigna de ses larmes.

La vieille Arabe dit quelques mots à Zéla, et, sans être guidée par le regard, la belle enfant tendit vers moi ses jolies petites mains, prit une des miennes, et glissa doucement l'anneau à mon doigt.

Cet anneau était l'antique sceau de la tribu de son père, et, comme tous les cachets des princes, il rendait vrai le faux, faux le vrai ; il donnait ou il reprenait, il faisait ou il défaisait les lois, selon la capricieuse volonté de celui qui en était l'heureux possesseur.

Avant de laisser retomber ma main, Zéla la porta encore à son front et l'effleura doucement de ses lèvres.

Je pris vivement dans ma poche une bague que j'avais choisie dans les bijoux de de Ruyter, bague d'un grand prix, car elle était massive, d'or pur, et fermée par un rubis de la grosseur d'un grain de raisin ; et, prenant avec tendresse la main de Zéla, qui pendait immobile entre les plis de son grand voile, je plaçai cette bague au second doigt de sa main droite.

La vieille femme sourit.

L'approbation tacite de ce sourire éveilla mon audace ; je gardai, pressée entre les miennes, la main de Zéla, et j'en couvris de baisers les petits doigts tremblants.

J'outre-passais sans doute les droits que j'avais sur Zéla, car le front de la vieille femme se rembrunit, ou pour mieux dire, les rides de sa figure devinrent plus profondes, changement de physionomie peu avantageux aux agréments extérieurs de ce gardien de l'étiquette, à qui le temps et le soleil avaient donné au teint l'ineffaçable couleur du bronze. Je laissai tomber la main de Zéla, qui alla se cacher, toute rougissante d'effroi ou de pudeur, sous les plis de son voile blanc.

L'échange mutuel de nos bagues était la déclaration définitive de notre mariage.

— Chère lady, dit-je à Zéla, veuillez me donner vos ordres ; que puis-je faire pour vous être agréable, pour vous rendre moins tristes et moins longues les heures de votre isolement ? J'ai mis en liberté toutes les personnes qui appartenaient à la tribu de votre père, et elles sont traitées par mes ordres avec la plus grande bonté. Je suis un étranger, chère lady, j'ignore une grande partie de vos habitudes ; daignez donc, je vous en supplie, guider ma conduite par vos bienveillants conseils. Le rais, qu'on nomme ici le père des Arabes, vous aime avec tendresse : il sera, si vous le voulez, l'écho de vos pensées ; parlez-lui, ordonnez ; entendre et obéir ne seront pour moi qu'une seule et même chose.

Zéla ne répondit à mes supplications que par de violents sanglots.

Cette douleur m'attrista profondément ; je gardai le silence, puis la crainte de devenir importun me fit songer à la retraite.

— Ma chère sœur, dis-je en me levant, calmez-vous, je vous en prie, et souvenez-vous de mes paroles : Je suis et je serai toujours votre esclave le plus humble, le plus soumis et le plus dévoué.

Après avoir salué l'éplorée jeune fille, je sortis de la cabine triste et heureux à la fois.

LI

Je rendis plusieurs visites à ma jolie captive avant que le bonheur d'entendre sa voix musicale me fût accordé. Zéla semblait muette et souvent aussi immobile qu'une statue de marbre. Ni supplications ardentes ni prières murmurées tout bas n'avaient le don d'émouvoir cette insensibilité extérieure, qui puisait peut-être son calme dans la grande froideur de ses sentiments pour moi. Cependant, malgré l'apparente monotonie de nos tête-à-tête, malgré la tristesse dans laquelle ils me jetaient, j'éprouvais un véritable bonheur auprès de Zéla, bonheur étrange, mystérieux, indéfinissable, bonheur réel pourtant, car il occupait les heures du jour, car il remplissait de rêves enchanteurs le sommeil de la nuit.

Après avoir soigneusement cherché à être agréable à Zéla en l'entourant de toutes les choses qui, par leur possession, pouvaient lui apporter un amusement, je fouillai dans l'immense butin enlevé aux Marratti. Les vêtements, les meubles, les bijoux, enfin tout ce qui appartenait à Zéla, tout ce qui venait de son père ou de sa tribu, fut déposé dans la cabine de la jeune fille. Le désir de lui plaire, celui d'attirer son regard, celui plus ardent encore d'entendre sa voix mélodieuse, me rendaient infatigable ; mais, à mon grand chagrin, Zéla parut si froide, si indifférente, si insensible, que j'en arrivai à croire qu'il serait infiniment plus logique d'adorer une momie des pyramides, et bien certainement, si l'exaspération que je ressentais

n'avait pas été adoucie par les généreuses paroles de mon ami Aston, je me serais donné l'amer plaisir d'exprimer à Zéla le vif mécontentement que me faisait éprouver sa conduite. Dans l'excès de ma mauvaise humeur, je me jurais à moi-même de cesser entièrement mes visites : mais tout en jurant je consultais ma montre pour savoir combien d'heures ou de minutes me séparaient encore de l'instant de mon entrevue avec elle. J'aurais, je l'avoue, difficilement renoncé au bonheur de la voir et quoique ma visite fût un monologue ou un silence, elle était l'oasis de ma vie, le repos de mon existence active.

Heureusement pour moi la vieille Arabe n'était ni discrète, ni silencieuse, ni reservée. Quand elle traversait le pont pour remplir soit une commission de Zéla auprès du rais, soit une partie de son service, elle s'arrêtait et me parlait de la jeune fille. Dans les premiers jours de ses longues causeries, je maudissais souvent la force des jambes de la vieille, car les miennes se fatiguaient à rester ainsi stationnaires ; mais ni engagement, ni prières ne pouvaient parvenir à persuader à la duègne que je lui permettais de s'asseoir.

— Non, me disait-elle d'une voix grave, je dois rester debout devant mon malek, et, du reste, sa bonté me permettrait-elle de prendre un siège qu'il me serait encore impossible d'user de cette bienveillante autorisation. Lady Zéla attend mon retour pour prendre son café.

Je conclus de là que la jeune fille était douée d'une merveilleuse patience, si elle attendait ainsi une douzaine de fois par jour la rentrée de sa camériste, qui causait souvent de longues heures avec moi.

J'avais tant de plaisir à écouter, à faire répéter à la vieille femme que Zéla n'était pas insensible à mes soins, qu'elle disait que j'étais bon, que je l'étais non seulement parce qu'elle le jugeait ainsi, mais parce que son peuple le trouvait, qu'il était bien dommage que je ne parlasse sa langue qu'imparfaitement, bien dommage encore que j'appartinsse à une tribu si éloignée de la sienne, qu'elle était fâchée que la grande *Kala passée* mer Noire) se trouvât entre moi et le pays de ses pères, mais que j'étais doux, bon, beau comme un zèbre, et qu'elle aimait à entendre ma voix.

Ce délicieux poison rallumait des espérances qui commençaient à s'éteindre ; il me faisait croire à l'avenir et souffrir avec patience les douleurs du présent. A mes yeux la bonne vieille devint un personnage amusant, spirituel ; elle s'embellit de ses paroles comme d'un fard, et je finis par trouver sa voix dure et sèche plus musicale que le son harmonieux d'une harpe éolienne. Mes veilles de nuit s'abrégeaient merveilleusement, elles se remplissaient de l'éclatante lumière des yeux de Zéla, que je n'avais cependant pas vus.

Je ne m'explique pas encore par quelle puissance attractive et magnétique j'ai pu si tendrement aimer Zéla, dont je n'avais pas entendu la voix, dont je n'avais pas rencontré le regard, dont je n'avais pas même reçu un signe de sympathie, car son premier et bienveillant accueil n'avait été que l'accomplissement d'une coutume ; elle avait reçu son sauveur, son mari, mais le cœur n'entrait pour rien dans le témoignage de son respect et de sa gratitude.

Mon esprit indépendant ne s'était jamais plié ni même arrêté à la recherche de ce grand sentiment qu'on appelle l'amour, et en vérité je ne sais pas quand et pourquoi, où et comment il a pu pénétrer et remplir si exclusivement mon cœur.

Avant de comprendre que j'aimais ardemment Zéla, les soins dont je l'entourais m'apparaissaient sous la forme froide de l'accomplissement d'un devoir, devoir sacré, parce qu'il m'avait été imposé par un père mourant, par un père dont la suprême volonté me confiait son enfant prisonnière et orpheline. Dans la transparente pureté de la jeunesse, les scènes [illegible] se reflètent comme sur un lac d'azur, et cette scène de deuil, d'exil, de larmes, fut la première dans laquelle le hasard me fit jouer un rôle, la première où un appel sympathique fut fait aux bons sentiments de mon cœur, qui [illegible] une fontaine scellée, mais qui s'ouvrit bientôt à la pitié et à la tendresse, et maintenant l'amour en coule comme un puissant torrent, il emporte tout ce qu'il trouve devant lui.

Le pauvre petit oiseau captif bâtissait donc silencieusement son nid sous l'abri de mon cœur, tandis que je le croyais tranquillement encagé dans la chambre qui lui servait de prison.

Les paroles de la duègne, en ranimant le feu de mes espérances, me conduisirent plus souvent auprès de Zéla, dont je regardais pendant des heures entières la passive main pressée entre les miennes. L'air qui entourait la jeune fille me semblait chargé de parfums odoriférants, et le contact de ses insensibles cheveux, plus gracieux que les branches pendantes d'un saule, remplissait mon âme d'amour quand par hasard ils effleuraient ma joue. Tous mes sens me parurent délicieusement raffinés, et un monde de nouvelles pensées, un monde d'idées naquit dans mon cœur.

Quand enfin il me fut permis de voir la radieuse splendeur des grands yeux noirs de Zéla, mes membres chancelèrent, mon cœur palpita convulsivement, et, les deux mains de la jeune fille, enfermées dans les miennes, je restai pendant un quart d'heure dans l'extase d'une adoration absolue et muette. Je ne sais pas si la jeune fille remarqua mon agitation, si elle en fut émue ou seulement flattée ; mais elle retira vivement ses mains et couvrit ses yeux de diamant Je les avais assez vus leur regard de flamme avait embrasé mon cœur, et le feu en devint inextinguible.

D'une voix entrecoupée, Zéla murmura quelques paroles qui bourdonnèrent à mon oreille comme le chant d'un colibri, oiseau charmant et gazouilleur des bosquets de cannebiers. L'haleine de Zéla fut plus odoriférante que ne le sont ces arbres. La tête me tourna, et je crus devenir fou en contemplant le monde de délices qui s'ouvrait devant mes yeux.

C'est ainsi que l'amour s'alluma dans mon sein, un amour pur, profond, ardent et impérissable. Depuis le jour où je plongeai mon regard dans le brillant miroir où se reflétait l'âme divine de Zéla, elle fut l'étoile de ma vie, la déité à laquelle je devais offrir la virginité de mes affections. Jamais un saint dévot ne s'est consacré à son Dieu avec une adoration plus intense que la mienne. Je n'étais ni l'époux ni l'amant de Zéla, j'étais son esclave ; ma vie lui appartenait sans partage, elle était tout pour moi, j'étais à elle pour elle.

Quand la triste mortalité rendra mon corps au néant, quand mon âme s'envolera, comme une colombe longtemps captive, elle n'aura de joie et de repos que le jour où il lui sera permis d'être réunie à celle de Zéla. Alors ces deux âmes sœurs se confondront ensemble, et comme un rayon de soleil elles s'élanceront brillantes dans l'éternité.

LII

Aucune circonstance digne d'être mentionnée ne marque dans mes souvenirs l'époque de ce mémorable voyage. Nous nous trouvâmes bientôt dans la latitude de l'île Maurice, à trente-deux lieues N.-O. de l'île Bourbon.

En visitant l'île Maurice, en 1521, les Portugais la nommèrent l'île des Cygnes, parce qu'elle était l'asile favori de cet oiseau. Les lourds et avares Hollandais furent les premiers qui prirent possession de cette île, mais vers une époque très éloignée du passage des Portugais, c'est-à-dire vers l'an 1600. Ces nouveaux possesseurs changèrent le doux nom de l'île des Cygnes en celui de Maurice, faisant, par cette dénomination, un compliment à l'amiral dont Maurice était le prénom.

Comme je l'ai déjà dit, les Français succédèrent aux Hollandais, et ils appelèrent l'île Ile de France : ils en firent leur place de ralliement et le rendez-vous de tous leurs croiseurs. Les Français avaient soin d'apprendre le moment du départ des flottes indiennes appartenant à la compagnie qui rentraient dans leur patrie ou qui partaient pour l'étranger. Dans l'un ou l'autre cas, ils envoyaient leurs vaisseaux pour les arrêter, et les vaisseaux, secrètement armés en guerre, avaient des lettres de marque.

Ce mode d'attaque faisait beaucoup de tort aux flottes anglaises, qui souvent marchaient protégées par leurs propres vaisseaux de guerre. Mais les petits croiseurs français, qui naviguaient très vite et qui étaient remplis d'aventuriers intrépides, s'attachaient aux flottes anglaises comme s'attachent des Arabes vagabonds autour d'une caravane dans le désert ; tandis que les vaisseaux de guerre anglais étaient empêchés d'agir par la crainte de perdre de vue les vaisseaux marchands, qui pouvaient être arrêtés d'un autre côté pendant leur absence.

Les Français s'exposaient rarement à attaquer les Anglais en plein jour ou quand il faisait beau temps, à moins cependant qu'ils ne fussent soutenus par une frégate, presque toujours à leur suite, dans l'espoir de s'emparer de quelque traînard. Quand il faisait mauvais temps et pendant les nuits obscures, les Français trompaient les Anglais en faisant de faux signaux pour les attirer ; cela avait lieu au moment des rafales, qui sont très fréquentes dans ces latitudes. Si les Anglais perdaient leur convoi de vue, ce qui arrivait souvent, ils étaient sûrs d'être attaqués par un ou par plusieurs de ces corsaires français ; mais étant tous très bien armés, les vaisseaux réussissaient quelquefois à se défendre non seulement contre les vaisseaux de guerre

secrets de l'ennemi, mais encore ils parvenaient à chasser bravement l'escadre française.

La possession de l'île Maurice était d'une très grande importance pour les Français, car elle les mettait à même de pouvoir harceler le commerce de l'Angleterre et de tenir un pied dans l'Inde. Ils n'épargnaient aucune dépense pour fortifier l'île, et, pour dire la vérité, ils employèrent peu de temps pour obtenir le résultat d'en rendre le sol utile et productif. Ils y introduisirent et y cultivèrent avec succès les épices et les fruits de l'Inde. Ils y ajoutèrent du riz et plusieurs espèces de blé : celui de Bourbon, de la Cochinchine et de Madagascar. Mais l'île étant très petite (elle n'a que dix-neuf lieues de circonférence), les améliorations apportées par les Français furent naturellement fort limitées.

Par leur négligence, les Hollandais avaient laissé le plus précieux de leurs ports, au nord-ouest, se remplir de la boue et des pierres envoyées par le torrent des montagnes qui s'élèvent tout auprès.

Dirigé par un gouverneur habile et entreprenant, les Français débarrassèrent ce port, bâtirent un mur et construisirent un magnifique bassin pour recevoir leurs vaisseaux de guerre et les mettre à l'abri des vents, qui sont toujours, dans les tempêtes, d'une violence épouvantable.

Nous découvrîmes bientôt la terre de Bourbon, et nous arrivâmes bientôt en vue de l'île Maurice.

Cette île a une forme ovale, et la partie dont nous rasions le côté nord-ouest est grande, inégale, ayant çà et là des signes de végétation.

— Ce côté de l'île, nous dit de Ruyter, a été retourné sens dessus dessous par l'action des volcans, et les gens instruits de cet événement croient que l'île Maurice était autrefois liée à celle de Bourbon, mais qu'elles ont été divisées en deux par la force d'un feu intérieur.

Nous vîmes plusieurs énormes cavernes voûtées dans lesquelles la mer s'écoulait avec un bruit de tonnerre ; de gros morceaux de rocher gris, rudes et calcinés, étaient entassés les uns sur les autres dans un désordre fantastique, puis la terre s'éleva peu à peu, et nous vîmes des roches escarpées, même au centre de l'île, s'unissant à une montagne qui s'élève comme un dôme.

— Cette montagne, dit de Ruyter, était autrefois une plaine élevée de treize cents pieds au-dessus de la mer, quoique, du côté où nous sommes, elle nous paraisse d'une roideur impraticable ; l'autre côté, au Port-Louis, a l'élévation si graduelle qu'un cheval peut aller au galop jusqu'à son sommet, qu'on nomme le *piton du Milieu*. Ce piton, pointu comme un pain de sucre, est entouré par une plaine.

Nous découvrîmes encore sept montagnes qui ressemblaient à sept grands géants tenant un conseil ; puis plusieurs petits promontoires étendant dans la mer leurs racines pleines de rochers, et qui formaient de magnifiques baies, des rivages couverts de sable blanc et des vallées étroites, entrecoupées par des ruisseaux et des rivières verdoyantes et boisées. Ces vallées étaient remplies d'arbrisseaux et de fleurs

Aston, de Ruyter et moi, nous étions debout sur le pont, armés de télescopes, et nous admirions le ravissant paysage qui se déroulait devant nos yeux.

— Que cette vallée est tranquille et belle ! dis-je à mes amis ; allons y demeurer.

Puis, quand la marche du vaisseau nous montrait un site plus enchanteur encore, nous répétions la même exclamation.

Tous les trois, nous aimions les beautés de la nature, et de Ruyter se plaisait à nous faire admirer les changements merveilleux de ce splendide panorama.

— Vraiment, m'écriai-je, cette île est le paradis des poëtes orientaux. Quelle est la personne sensée qui voudra quitter cette terre après l'avoir connue? O mes amis, abandonnons l'incertain océan, abandonnons la mer capricieuse, la mer aux sourires perfides qui nous attire vers la souffrance, vers le désappointement et vers la mort !

Aston n'était pas moins enthousiasmé que moi, et notre enchantement était partagé par tout l'équipage. La joie illuminait toutes les figures, chaque cause personnelle de chagrin ou de mécontentement était oubliée ; l'union et l'harmonie la plus parfaite régnaient sur le vaisseau. Quand nous jetâmes l'ancre, les hommes montèrent aux mâts comme des écureuils, et dans un instant les voiles furent ferlées. Des canots rôdèrent bientôt autour du grab, presque submergés par la grande quantité de poissons et de fruits qu'ils venaient nous offrir.

Le plaisir qui remplissait mon cœur était presque de l'ivresse, car j'avais à mes côtés ma petite fée orientale, ma belle Zéla, qui, cédant à mes ardentes prières, avait consenti à m'accompagner sur le pont.

Quand le doux vent de la terre vint jouer dans les cheveux de la jeune fille, quand il pressa contre elle ses légers vêtements de gaze, en révélant les contours de ses formes élégantes, Aston la regarda avec une admiration surprise, et compara la belle enfant à un jeune faon.

De Ruyter, qui parlait parfaitement la langue de Zéla, s'approcha d'elle pour lui adresser quelques paroles d'affectueuse bienvenue. Il prit sa main ; mais, stupéfait de la merveilleuse beauté de la jeune fille, il resta silencieux, ne pouvant que par sa muette contemplation lui exprimer combien il la trouvait belle. Après quelques secondes de cet éloquent silence, de Ruyter parla à la jeune Arabe d'une voix douce et caressante comme un chant, puis, se tournant vers moi, il me dit en anglais :

— Cette jeune fille est une fée de l'Orient ; elle est trop délicate et trop frêle pour être touchée par la main d'un homme. Je vous félicite de tout mon cœur, mon cher Trelawnay, et il n'existe pas un homme qui puisse rester froid et indifférent devant votre bonheur. Par le ciel ! mon ami, je croyais que votre mariage était un sacrifice ; mais je trouve que vous possédez un diamant pour lequel un roi donnerait sa couronne. Souvenez-vous, mon garçon, que si vous ne gardez pas ce trésor comme on garde son propre cœur, le bonheur vous abandonnera, et la fortune sera toujours impuissante pour vous donner une femme comparable à lady Zéla.

La jeune fille regardait autour d'elle comme une gazelle effrayée. Surprise de se voir entourée et regardée par tant d'étrangers, elle rougit ; la pauvre enfant aurait bien voulu rentrer dans sa cabine ; mais je tenais sa main emprisonnée dans la mienne et je feignais de ne pas comprendre la prière de son regard.

Pour retenir Zéla le plus longtemps possible auprès de moi, j'envoyai chercher un tapis et des coussins, puis, environnée de ses femmes, la jeune fille s'assit sur le pont.

LIII

De Ruyter se rendit à bord de la corvette pour dire à son capitaine que les Anglais avaient levé le blocus du Port-Louis. Contraints à cette retraite par les pertes qu'ils avaient faites de leurs hommes et de leurs bateaux, les Anglais voulaient encore avoir le temps de rentrer à Madras avant que le sud-ouest mousson commençât à se faire sentir. D'ailleurs, comme la flotte qui devait regagner l'Angleterre était censée avoir passé les latitudes des îles, le but des frégates qui bloquaient Port-Louis se trouvait atteint.

De Ruyter convint avec la corvette qu'aussitôt qu'elle aurait renouvelé sa provision d'eau et de vivres, elle irait au Port-Louis, et que, par la traverse sur terre, de Ruyter la rejoindrait avant son départ pour lui donner les dépêches destinées au général français.

Cet arrangement fait, de Ruyter remonta sur le grab et nous envoyâmes les prisonniers et les blessés sur la corvette.

— Il faut maintenant songer à nos malades, me dit de Ruyter, lorsque le transport des étrangers fut opéré. Je vais me mettre à la recherche de quelques logements, et vous envoyer toutes les choses dont vous pourvez avoir besoin.

Le lendemain, de Ruyter nous quitta encore pour se rendre au Port-Louis ; mais, avant son départ, il me donna des instructions précises sur tout ce que je devais faire pendant son absence, et il quitta le vaisseau en nous promettant d'être rentré dans trois ou quatre jours.

Il avait été convenu qu'après avoir chargé le grab, nous le mettrions dans un lieu sûr, et que nous irions passer quelque temps dans la maison de campagne de de Ruyter, car mon ami possédait des terres considérables dans l'intérieur de l'île.

Cette île a, relativement au climat, une particularité digne de remarque, et je n'ai jamais trouvé dans aucune autre partie de l'Inde l'étrange bizarrerie de sa température Généralement les îles ont sur les côtes une atmosphère douce et fraîche, tandis que l'intérieur des terres est chaud, malsain, excepté toutefois les hauteurs du centre de l'île ; mais, à l'île Maurice, c'est le contraire : il fait si horriblement chaud le long de la côte entière, l'air y est si impur, qu'à Port-Louis et dans ses environs, personne n'ose sortir pendant six mois de l'année, tellement on est sûr de recevoir un coup de soleil, coup de soleil fort dangereux, car d'ordinaire il amène la frénésie, la fièvre, le choléra-morbus ou la dyssenterie. En revanche et à la même période de l'année, dans l'intérieur de l'île, et surtout au côté opposé au vent, l'air est doux, suave et sain.

Depuis novembre jusqu'en avril, l'air de la ville de Saint-Louis est si insupportablement chaud, que peu de personnes, à l'exception des esclaves, osent y rester. Les habitants

assez heureux pour avoir la liberté de choisir le lieu de leur résidence vont s'établir dans l'intérieur de l'île. Ajoutez à ces six mois d'étouffante chaleur une fin d'année pluvieuse, pendant que d'horribles orages ravagent les côtes. Toujours à la même époque, l'intérieur de l'île est calme, doucement chauffé par le soleil. J'ai été témoin de ce fait, fait d'autant plus étrange que l'île, nous l'avons dit, n'a que dix-neuf lieues de circonférence.

J'exécutais avec une infatigable ardeur les ordres de de Ruyter; l'insomnie et le travail étaient pour moi un plaisir, car mon corps était fort et mon esprit avait des ailes. Nous eûmes bientôt construit sur le rivage des magasins en barres de bois, en planches et en paillassons, et toutes les choses qui n'appartenaient pas au grab furent débarquées et envoyées dans la ville sur le dos des mulets, des buffles et des esclaves. Je rougis d'être obligé de dire que les esclaves sont les principales bêtes de somme de l'île Maurice.)

De Ruyter avait fait de grands efforts et de grands sacrifices afin d'obtenir des buffles et des ânes pour remplacer les esclaves dans l'humiliante et pénible fatigue de porter des fardeaux pendant des journées d'une chaleur insupportable. Mais la pire indifférence, mais le cruel égoïsme avec lesquels les propriétaires des esclaves accueillirent les humaines propositions de de Ruyter rendirent sa tâche difficile.

Ces trafiquants sans cœur ne veulent ni voir ni entendre parler d'un projet qui ne tend pas à augmenter sur-le-champ leur bénéfice. Chez eux, les organes communs de la nature sont abrutis; leur vue des choses est rétrécie à la circonférence qu'embrasse le regard.

Ils sont semblables à la guêpe, dont l'œil, rond comme une lentille, grossit dans des proportions énormes le plus petit objet qui se trouve devant lui, mais qui ne peut pas distinguer un mur d'une fleur, s'il est éloigné d'un mètre du centre de son regard. Ces hommes stupides voient donc les objets aussi clairement que la guêpe. Il était inutile de leur parler d'un gain à venir, gain que la recherche des ânes et des buffles pouvait leur produire. Ils disaient que cette recherche était une perte de temps, et que, les esclaves étant tout prêts, il fallait s'en servir. Quant à la souffrance de ces malheureux, elle ne pouvait attendrir des êtres qui n'ont pas de sentiments humains. A toutes les réflexions généreuses que fit de Ruyter, ils opposèrent cette étrange question :

— Est-ce la loi? Je ne puis pas la trouver : elle n'est pas dans mon livre.

Tel est, en un mot, le résumé de leurs réponses aux avocats de l'humanité. A chaque appel, ils restent aussi sourds que des crocodiles, et pendant que vous leur parlez de charité chrétienne, ils fouettent ou donnent l'ordre de fouetter le dos nu d'un pauvre esclave succombant de fatigue sous le poids d'une trop lourde charge.

J'ai vu de ces malheureux nègres couverts d'ulcères, et dont les plaies saignantes étaient déjà à moitié dévorées par des mouches et par des vers. C'est alors que ces infortunés appellent de tous leurs vœux celle que les riches craignent tant : la mort, la mort qui devient leur seul refuge, leur seule espérance, est accueillie comme une fée bienfaisante et, après la suprême séparation de l'âme d'avec le corps, ce corps, masse morte et corrompue, est jeté, sans cercueil, dans la mer ou dans un fossé. J'ai vu le dos de ces pauvres martyrs aussi couvert de nœuds qu'un pin, et la peau en était aussi dure et aussi rocailleuse; de cette peau, semblable à de l'écorce d'arbre, le sang tombait goutte à goutte comme de la gomme.

Pendant que des centaines de ces malheureux travaillaient tous les jours dans les chantiers, à Port-Louis, sous un soleil brûlant, leurs maîtres, abrités et protégés dans l'intérieur de leurs habitations, se plaignaient de la chaleur en faisant de temps à autre des pas de tortue pour donner un ordre.

La pitié et la douleur que je ressentis en voyant le déplorable état dans lequel se trouvaient les esclaves à l'île Maurice, ne pouvaient être comparées, dans l'énergie de leur sensation, qu'à l'ardent souhait que je fis en suppliant le ciel d'envoyer sur la tête des oppresseurs les plus terribles malédictions. Ces monstres seront un jour anéantis, je l'espère, et s'ils doivent être immortels, que ce soit dans l'éternité, mais dans une éternité de souffrance. En toute justice, le mal qu'ils ont fait aux nègres doit leur être rendu, et je défie l'invention la plus hardie des démons d'arriver à égaler la cruauté de ces êtres sans âme.

Quoique ce barbare traitement des esclaves ne fût pas tout à fait aussi rigoureux dans l'intérieur de l'île, je me hâtai, le cœur plein de dégoût, de reconquérir, en terminant mes affaires le plus promptement possible, le bonheur d'aller chercher quelques jours de repos sur la colline déserte et boisée que de Ruyter m'avait indiquée comme étant le lieu de sa résidence. Je savais que là, s'il y avait du pouvoir, la douleur de l'oppression y était non seulement adoucie, mais encore à peine sensible.

De Ruyter rentra au grab le troisième jour de son départ, et, quoique actif et énergique dans toutes ses entreprises, il fut étonné de l'extrême promptitude que nous avions mise à opérer le débarquement. Le vaisseau qui, avec sa carène chargée et toutes voiles déployées, était entré dans le port quelques jours auparavant à demi submergé sous le poids de sa cargaison, flottait maintenant sur l'eau aussi légèrement qu'une mouette endormie. Ses voiles étaient détendues, ses mâts et ses vergues baissés et démantelés, et le grab lui-même amarré près du rivage.

De Ruyter apprit à Aston qu'il avait obtenu la permission de le garder avec lui, ainsi que les quatre hommes de sa frégate, et que la parole d'honneur du jeune lieutenant était la seule chaîne qui l'attachât au grab.

Aston parut enchanté, et serra avec une reconnaissante affection la main de de Ruyter.

A l'arrivée de notre commandant, je traitais avec Aston la grande question des esclaves. De Ruyter prit la parole et nous dit :

— Il y a de cela deux jours, je me rendais vers la porte d'une église (je ne vais jamais au delà), qui, ouverte pour la première fois à la piété des fidèles, venait d'être consacrée. J'allais donc aux environs de cette église pour y chercher un marchand d'esclaves avec lequel j'avais une affaire à traiter. Cet homme, qui est un misérable fripon, ajoute à ses vices naturels celui d'être faussement religieux et d'affecter une grande exactitude dans l'accomplissement de ses devoirs de chrétien; il pousse l'hypocrisie si loin, que, s'il restait sur le globe en compagnie d'un seul homme dont les croyances différeraient de celles qu'il a adoptées, il poignarderait ou brûlerait cet homme. Sa foi est un fanatisme, un fanatisme aveugle, irréfléchi et intolérant.

Ne trouvant pas mon coquin, je m'approchai de la porte ouverte de l'église. Un coup d'œil dans l'intérieur me montra que les carreaux blancs de la nef étaient obscurcis par une douzaine de prêtres noirs. Une foule de monde venue pour voir la cérémonie encombrait l'église. Rien ne m'intéressant, j'allais continuer mes recherches, car un mélange d'encens, d'ail et de sueur formait une si horrible atmosphère que, pour l'avoir respirée une seconde, j'avais déjà des nausées.

Au moment de mon départ, je fus presque coudoyé par un esclave converti qui entrait dans l'église. Voyant à sa droite un bassin de pierre rempli d'eau, le nègre crut que cette eau était mise là pour servir aux ablutions; il y plongea vivement ses deux mains et lava jusqu'aux coudes ses bras noirs et sales. Un dévot, qui s'aperçut de cette action, frappa sur la tête du nègre penché avec une croix qu'il tenait à la main. La croix de la rédemption servit à exécuter un meurtre! Je frissonnai; je ne comprends pas ainsi la religion. Si j'avais été Dieu, j'aurais foudroyé ce stupide enthousiaste. Le pauvre nègre tomba baigné dans son sang, il n'eut même pas le temps d'exhaler une plainte.

— Qu'a-t-on fait à ce misérable assassin? demanda Aston.

— Rien. La cérémonie ne fut pas interrompue, car un nègre n'est pas un homme.

— C'est horrible! m'écriai-je; mais n'en parlons plus, de grâce, et hâtons-nous d'aller établir nos quartiers sur la colline, loin des oppresseurs et des esclaves.

LIV

De Ruyter laissa le rais à bord du grab en qualité de commandant, et quand tous les préparatifs de notre départ furent terminés, nous nous mîmes en route.

Le personnel de la caravane se composait de de Ruyter, d'Aston, de Zéla, accompagnée de ses femmes et de quelques Arabes de sa tribu. Notre voyage dans l'intérieur des terres se fit sur des mulets, des petits chevaux et des ânes. Nous suivîmes le rivage de la mer, qui était magnifiquement tessellé d'une grande variété de coquillages de toutes les couleurs et de toutes les formes. Je marchais aux côtés de Zéla, qui était gracieusement assise sur un petit cheval dont elle dirigeait vaillamment la marche.

— Chère sœur, lui dis-je regardez la sublime beauté de ce paysage, voyez comme les nuages gris laissent à découvert le sommet des collines, tandis que leurs bases sont encore cachées par la vapeur : elles ressemblent à un groupe de magnifiques îles ou à une compagnie de cygnes noirs nageant sur un lac calme et silencieux. Quelques-unes sont couvertes d'arbres et de buissons jusqu'à la crête, tandis que d'autres se montrent dépouillées et flétries par les feux volcaniques.

Le sang d'une race intrépide coulait dans les veines de Zéla. Elle avait été élevée au milieu des périls de la guerre, et ne savait point affecter des sentiments qu'elle n'éprouvait pas. Elle traversa les ravins, marcha le long des précipices, passa à gué les ruisseaux et les rivières, non seulement sans nous arrêter par une représentation de craintes imaginaires, de larmes forcées, de prières, de cris, d'évanouissement ; mais encore en ne faisant attention aux dangers réels des passages que pour dire de sa voix douce et mélodieuse que les endroits que nous traversions étaient charmants aux regards, ou bien encore elle arrêtait sa monture sur les bords d'un précipice pour cueillir quelque fleur rare ou arracher les ondoyantes branches du plus gracieux des arbres indiens, l'impérial mimosa, dont la délicatesse est aussi sensible que celle de l'amour vrai, car il fuit le toucher des mains profanes.

— Mettez cette branche fleurie dans votre turban, me dit Zéla en me tendant une de celles qu'elle venait de cueillir, car je suis sûre que dans ces cavernes ou dans ces abîmes il y a des ogres qui nourrissent leurs petits avec du sang humain, et ils aiment à leur donner les hommes jeunes et beaux. Mettez donc la branche dans votre turban, mon frère ; je vous nomme ainsi parce que vous m'avez priée de ne point vous appeler mon maître, et ne froncez jamais vos sourcils : je n'aime pas l'expression que cet air sévère donne à votre physionomie, il nuit à votre beauté ; le sourire vous va bien, mais ne riez pas maintenant, prenez ma branche, elle sera pour vous un préservatif contre les charmes de la magie

J'acceptai en souriant les fleurs du mimosa et je les plaçai dans mon turban.

En traversant une plaine sablonneuse, Zéla tressaillit, et sans arrêter son cheval, qui marchait lentement, elle sauta par terre et courut comme une biche vers une colline de sable. N'ayant jamais été le témoin d'une adresse et d'une légèreté semblables, Zéla eut le temps de revenir avant que l'étonnement dans lequel j'étais plongé se fût tout à fait dissipé.

— Un ogre vous a-t-il attirée par un mauvais regard ? lui dis-je en riant.

— Oh ! non, s'écria-t-elle ; regardez, vous qui aimez les fleurs, dites-moi si vous en avez jamais vu une qui soit aussi radieusement belle que celle-ci. Sentez-la, son odeur et sa beauté sont supérieures à celles de la rose, qui perd parfum et fraîcheur par jalousie si elle se trouve auprès de cette invincible rivale.

Je crus un instant que Zéla était ensorcelée par l'odieuse fleur dont elle aspirait si joyeusement la prétendue suavité. Cette fleur était une grande branche rouge, couverte de boutons bruns, de baies jaunes, et exhalant l'horrible odeur du musc.

— En vérité, ma chère sœur, m'écriai-je, la rose aurait autant raison d'être jalouse que vous de craindre le voisinage de la figure de Kamalia, votre nourrice. Cette fleur ressemble à une ronce, et son abominable odeur me rend malade.

Je fus sans doute poussé à accueillir la fleur de Zéla avec ces rudes paroles par l'impatience et le chagrin que me firent éprouver les caresses dont elle couvrit la branche appuyée sur ses lèvres.

Les yeux noirs de Zéla se dilatèrent ; et pendant une seconde elle me contempla avec un étonnement plein de tristesse, puis l'éclat de son regard se ternit, et ses longues paupières se couvrirent d'une rosée de perles ; la branche aimée s'échappa des mains de la jeune fille, sa figure pâlit, et le son de sa voix eut la navrante tristesse du dernier adieu qu'elle fit à son père, lorsqu'elle murmura faiblement :

— Pardonnez-moi, étranger, je ne me souvenais plus que vous n'étiez pas né dans la tribu de mes pères. Cet arbre, que j'aime, ressemble à celui qui abritait la tente de ma famille ; il nous protégeait contre l'ardeur du soleil, quand nous dormions sous son ombre. Nos vierges entrelacent ces fleurs en couronne pour parer leurs fronts, et si elles meurent, on en couvre la pierre de leurs tombeaux. Pardonnez-moi d'avoir cueilli ce souvenir du passé, je ne puis empêcher mon cœur de préférer cette fleur à toutes les fleurs ; mais puisque vous dites qu'elle vous rend malade, eh bien !... je ne l'aimerai plus, je ne la cueillerai plus !... Puis, ajouta la jeune fille d'une voix entrecoupée par les sanglots, pourquoi parerais-je mes cheveux d'une couronne de cette fleur, puisque j'appartiens à un étranger et que mon père est mort ?

Je n'ai pas besoin de dire que non seulement je ramassai la fleur pour la remettre entre les mains de Zéla, mais encore je lui fis comprendre que mon ignorance était l'excuse de ma conduite. Après avoir calmé le chagrin de la douce et sensible enfant, je courus sur la colline, j'arrachai l'arbre garni de ses racines, et je dis à Zéla :

— Chère sœur, j'ai dédaigné cette fleur uniquement parce que vous avez dit du mal de la rose, la plus belle parure de nos parterres, mais en examinant de près cet arbuste chéri (et je regardai Zéla), je me suis assuré que la rose peut en être jalouse aussi bien que mes compatriotes pourraient l'être de vous. Je planterai cet arbre dans le jardin de notre habitation.

— Vous êtes bon, mon frère, me dit Zéla. Eh bien, moi, je planterai un rosier auprès de lui, et ces deux charmantes fleurs uniront leurs parfums. Notre affection et nos soins pour ces chers arbustes les feront grandir, prospérer et vivre ensemble, sans rivalité jalouse. On doit aimer sans préférence exclusive tout ce qui est beau ; moi, j'aime tous les arbres, tous les fruits et toutes les fleurs.

Malgré ces paroles joyeuses et calmes, je voyais à travers les plis vaporeux de la légère robe de Zéla son pauvre petit cœur aussi agité qu'un oiseau mis en cage. Pour arracher ses pensées au sujet qui l'avait attristée, je dis en lui serrant la main :

— Vous devez être fatiguée, chère Zéla ; mais ne craignez rien, voici le dernier ruisseau que nous avons à traverser, et nous serons bientôt dans cette magnifique plaine.

— Oh ! me répondit la jeune fille, Zéla n'a jamais craint que son père quand il était en colère, car alors ceux qui osaient regarder les éclairs qui déchirent la nue en feu ne pouvaient soutenir le regard de leur chef. La voix de mon père était plus forte que le bruit du tonnerre, et sa lance plus fatale que l'éclat de la foudre. Hier au soir, en parlant à cet homme grand qui est si doux, je croyais que vous alliez le tuer, et je voulais vous dire de ne pas le faire, parce que j'avais lu dans ses yeux qu'il vous aime de tout son cœur ; c'est très mal, mon frère, de se fâcher contre ceux qui nous aiment.

— Vous voulez parler d'Aston, ma chère Zéla, mais je n'étais nullement en colère contre lui : je l'aime beaucoup, et nous sommes les meilleurs amis du monde ; la vivacité de mes paroles était puisée dans le sujet de notre conversation, car nous parlions des horribles cruautés qui sont exercées dans l'île Maurice sur les pauvres esclaves.

— Je voudrais bien connaître votre langue, mon frère, j'aimerais tant à vous écouter ! Si j'avais compris vos paroles, j'aurais passé une nuit calme ; car, ignorant le sujet de votre conversation, j'ai beaucoup pleuré, j'avais tant de chagrin de vous croire fâché contre une personne qui vous aime !

Je rassurai bien tendrement l'adorable jeune fille, et nous reprîmes avec joie notre route. De Ruyter vint nous rejoindre, et nous nous trouvâmes bientôt sur une plaine élevée nommée Vacois, au milieu de l'île. Notre montée avait été très difficile et très rude. Devant nous, au centre de la plaine que nous traversions, se trouve la montagne pyramidale dont j'ai déjà parlé, et qu'on nomme le *piton du Milieu*. Sur notre droite s'étendaient le port et la ville de Saint-Louis. Vers le sud, nous découvrîmes de grandes et magnifiques plaines, dont la riche végétation se mire dans une belle rivière ; et vers le nord, d'autres plaines se penchant vers la mer : elles paraissaient les unes arides, les autres cultivées. On distinguait çà et là des champs de cannes à sucre, d'indigo et de riz. Du sud à l'est, le pays volcanique et montagneux est couvert de jungles et d'anciennes forêts, mais le nord-est est presque une surface plane. Dans la plaine où nous nous trouvions, il y a un grand nombre de mares d'eau qui forment de jolis lacs, et à l'époque des grandes pluies, le débordement de ces lacs rend la plaine marécageuse et la couvre de cannes, de roseaux et d'herbes gigantesques.

Telle était la magnifique scène qui se déroulait sous nos yeux. Le soleil, qui s'était levé à l'est au-dessus de la montagne, dispersa les brouillards jaunes du matin et découvrit entièrement les beautés mystérieuses de cette île, fraîche et radieuse comme une vierge sortant du bain.

Nous mîmes pied à terre pour nous reposer sous l'ombrage d'un groupe de bananiers qui semblaient s'être plu à dessiner un cercle enchanté autour d'un chêne incliné vers le lac, dont l'eau, claire et limpide comme un diamant, avait une incommensurable profondeur. Des poissons rouges de la Chine jouaient sur la surface de l'eau, et les mouches-dragons rouges, vertes, jaunes et bleues volaient en bourdonnant autour de nous.

Interrompus dans leurs ablutions matinales le chaste pigeon ramier et la blanche colombe s'envolaient vers les bois ; la perdrix grise courait se cacher, les oiseaux aquatiques plongeaient dans l'eau, tandis que les perroquets jaseurs caquetaient sur les arbres comme des femmes mariées en mauvaise humeur. Pendant le bruissement harmonieux de ces fuites, de ces gais ramages, le nonchalant babouin au ventre rebondi mangeait avec la gloutonne voracité d'un moine : il était inattentif à tout ce qui ne tendait pas à gorger de bananes son insatiable panse.

LV

On nous avait dit à l'île Maurice que le lac auprès duquel nous nous reposions possédait des crevettes aussi grosses que des homards, et que des anguilles avaient quinze ou vingt pieds de longueur.

Les deux principales rivières de l'île prennent leur source dans cette plaine; en marchant elles augmentent leur volume par le tribut que leur payent une infinité de ruisseaux, jusqu'à ce qu'elles arrivent à être fortes et puissantes. Coulant parallèlement pendant quelque temps, elles finissent, en rivales bien apprises, à tenter de se surpasser en largeur et en vélocité. Après cette lutte ambitieuse et coquette, elles se séparent; l'une va forcément à droite, l'autre à gauche, arrosent leurs districts respectifs, et finissent par payer à leur tour un tribut au puissant océan.

Après avoir rassasié nos sens de la vue des incomparables beautés de cette riche nature, nous fûmes obligés de penser à des choses moins poétiques et moins délicates, car nos estomacs demandaient à grands cris d'être promptement restaurés. Nos gens placèrent devant nous les mets favoris des marins, c'est-à-dire du poisson, des fruits, des légumes, nourriture simple et sans apprêt, dont nous savourâmes les délices avec un zèle vraiment sacerdotal.

Vers la fin de ce frugal déjeuner, nous retombâmes insensiblement dans la contemplation des sublimes merveilles que renfermait cette île. La tiède chaleur du soleil levant faisait monter vers nous le parfum des citrons, des oranges, des framboises, celui encore plus doux des mangoustans sauvages et des fraises. Ces enivrantes odeurs se mêlaient à celles des herbes et des arbrisseaux aromatiques dont la vallée envoyait l'encens confondu avec la rosée du matin. L'air pur et frais des premières heures du jour, en se pénétrant de toutes ces émanations embaumées, remplissait nos cœurs et nos sens d'un indéfinissable bien-être. Mes membres étaient si légers, si souples, si élastiques, qu'il ne m'eût pas semblé impossible de devancer à la course les cerfs en émoi que nous apercevions traversant les clairières pour se précipiter dans la profondeur des couverts.

Le plaisir que je ressentais se communiqua à Zéla; elle effeuillait des fleurs en nous montrant, sous ses beaux sourires, l'émail de ses dents de perle.

Nous mangions pour la première fois ensemble le pain et le sel, et quand je lui en fis l'observation, elle me dit gaiement :

— Il faut aujourd'hui, mon frère, que nous soyons bons amis, et si vous tenez à suivre les coutumes de notre pays, vous ne devez plus froncer les sourcils en me regardant, parce que je suis votre hôte jusqu'à ce que le soleil se couche et se lève de nouveau.

En nous promenant ensemble, j'aidai Zéla à cueillir des fleurs, et je l'interrogeai sur leur classification, non sur celle que leur assigne la botanique, mais les poètes orientaux qui ont chanté l'amour.

De Ruyter interrompit notre douce causerie en nous criant qu'il fallait nous mettre en route.

Après avoir laissé le lac à notre droite, traversé la base du *piton du Milieu*, sur un terrain volcanique et réduit en poudre, nous nous dirigeâmes vers le sud et nous nous trouvâmes bientôt dans des plaines entourées de montagnes.

Ces plaines vertes, bordées de bois sombres, se trouvaient coupées par des marais remplis de vétyver, de fougère, de mauve, de bambous ondoyants et de tabac sauvage. Nous aperçûmes encore des plantations de manioc, de maïs, de patates, de cotonniers, de cannes à sucre, de café et de clous de girofle. Après avoir traversé ces vastes champs, nous franchîmes des canaux, dont l'eau claire et limpide coulait sans bruit, réfléchissant dans son onde cristalline des chênes nains, des oliviers d'un vert sombre, près desquels fleurissait le figuier au fruit rouge comme une fraise. Plus loin le majestueux palmier, isolé de tout entourage, élevait vers le ciel sa tête couronnée d'un unique fruit, et quand ce roi de la végétation perd son diadème, semblable aux monarques de la terre, il cesse de vivre en cessant de régner.

Nous pénétrâmes bientôt dans les sauvages forêts où poussent l'arbre de bois de fer, le chêne le cannellier noir, le pommier, l'acacia, le tamarin et la muscade. Le chemin que nous suivions était couvert comme une charmille par des vignes vierges, du jasmin et une multitude infinie de plantes rampantes d'un rouge brillant. Ces plantes avaient si épaissement entrelacé leurs vivants cordages, que ni le soleil ni la tempête ne pouvaient les pénétrer. Si, par hasard, un rayon égaré trouvait un passage au travers de cet épais treillis, il ne lui était possible d'étendre sa lumineuse clarté que sur une touffe de violette ou de fraisier. La bienfaisante chaleur de ce doux rayon réchauffait le fruit et la fleur, qui grandissaient avec force, en regardant d'un air de commisération les pâles et frêles enfants de l'obscurité.

Les songes les plus poétiques des rêveurs ne pourront jamais inventer de plus radieuses, de plus admirables merveilles que celles que nous présentait cette nature sauvage et si réellement idéale. Ces retraites, ombragées par de grands arbres verts, ces gazons émaillés de fleurs suaves, me semblaient la demeure d'un peuple de génies, et je considérais notre passage comme une odieuse profanation de leurs droits divins.

Pour la première fois de ma vie, les belles voix d'Aston et de de Ruyter me parurent discordantes, leurs formes si magnifiquement dessinées, leurs fronts fiers, mais hâlés, ne me paraissaient nullement en harmonie avec le lieu dans lequel nous nous trouvions.

— Ils sont fort déplacés ici, pensais-je en moi-même, le véritable encadrement qui puisse faire ressortir leurs martiales figures est le pont d'un vaisseau armé en guerre.

J'avais beau chercher à les assimiler à l'entourage de féerie qu'embrassait ma vue, il m'était impossible de les grouper, ni par la pensée, ni par les yeux, d'une façon assez avantageuse pour les faire contribuer à la splendeur de la scène. Le regard le plus bienveillant, le plus favorablement disposé, ne pouvait les prendre que pour des démons, des jungles *admee* (hommes sauvages), des orangs-outangs ou des centaures.

La vieille nourrice Kamalia, suivie de deux esclaves noirs, marchait derrière nous, et je fus si certain, dans la fièvre de mon imagination, qu'elle était ou une sibylle ou une sorcière accompagnée de deux démons prêts à exécuter les plus horribles enchantements, que je commençai à maudire l'obscurité de la forêt en désirant de revoir le soleil. Zéla arrêta tout à coup son cheval, et la sorcière noire, toujours suivie de près par les deux démons, s'approcha de la jeune fille.

Sous l'influence de mon étrange hallucination, je me précipitai vers Zéla, je saisis la bride de son cheval, dont j'excitai vivement la marche. J'avais peur de voir ma petite fée se transformer en faon blanc et s'élancer vers les bois. La suite de cette métamorphose devait m'envelopper dans la peau d'un chien noir et me condamner à poursuivre la fugitive dans les mystérieux sentiers de cette ténébreuse et impénétrable forêt.

Mes craintes se dissipèrent un peu quand je vis Zéla maintenir avec force l'impétuosité de son cheval, qui voulait s'élancer en avant, et, penchée vers moi, me dire de sa voix musicale :

— Laissez-moi libre, mon frère, vous allez me faire tomber; marchez un peu en avant, je désire parler à Kamalia et lui demander le nom des belles fleurs rouges qui sont sur cet arbre. Oh ! regardez, ce ne sont point des fleurs, mais de petits oiseaux; vous les avez effrayés en voulant arrêter ma marche. Quel malheur ! ils se sont enfuis.

Revenu à moi, je communiquai en riant mes chimériques angoisses à la jeune fille.

— Et, me demanda-t-elle, quelle figure avais-je prise dans votre esprit avant d'être transformée en faon ?

— Vous, chère, vous êtes le doux Ariel, l'esprit enchanteur de ce bois, votre demeure, votre empire. Rien d'humain ne doit vous entourer, car chaque chose humaine a sa faiblesse ou son défaut. Ici, il y a des murs de fleurs pour vous cacher à tous les regards : vous vivrez comme les abeilles, comme les brillants oiseaux que vous venez d'admirer, de parfums, de fruits et de rosée.

— Ce bois est un séjour vraiment enchanté, mon frère, je partage votre admiration; mais je ne voudrais pas y vivre toute seule, puis je ne saurais être heureuse emprisonnée : fleurs ou barreaux, marbre ou pierre, les murs sont toujours sombres, et j'aime la liberté, l'espace, le caprice qui m'emporte où m'appelle ma fantaisie.

— Ma bien-aimée, répondis-je à Zéla, je resterai avec vous comme votre esclave.

— Mon esclave ! oh ! non, non, non, pas d'esclave; vous avez dit hier qu'il ne devait point y en avoir, je pense et je dis comme vous : la liberté pour tous.

Le sentier que nous suivions s'élargit bientôt; son obscurité se dissipa, et nous atteignîmes l'entrée d'une grande plaine. L'éblouissante clarté d'un ciel limpide, brillamment inondé par les rayons du soleil, nous rendit presque aveugles.

En traversant une rivière sur un pont rustique, je reconnus la main de de Ruyter dans la construction forte et élégante de ce pont. Après avoir gravi de nouveau un sentier très irrégulier, nous montâmes, au travers d'une longue allée d'arbres et de buissons, sur une plate-forme élevée. Sur cette plate-forme était assise la maison de Ruyter.

— Aston, criai-je joyeusement au lieutenant, voici notre résidence, je suis certain que c'est bien elle. Quel autre que

de Ruyter aurait eu l'esprit de trouver cette délicieuse, cette ravissante situation ! Toutes les beautés que nous avons admirées ne sont point comparables à celles qui environnent ce charmant séjour. La possession de ce paradis terrestre doit satisfaire à jamais toutes les ambitions, tous les désirs d'un homme ; car la nature y a jeté à profusion toutes ses parures pour le rendre parfait.

— Vous dites vrai, me répondit Aston en regardant autour de lui et dans l'immensité de l'espace ; quelle magnificence ! quelle grandeur ! je n'ai jamais rêvé rien d'aussi splendidement beau.

— Allons, allons, cria de Ruyter, descendez de cheval ; demain, vous aurez la journée entière pour admirer tout cela. Maintenant il faut songer au repas ; votre mari, continua de Ruyter en se tournant vers Zéla, n'est bon à rien, si ce n'est cependant à rôder dans les déserts ; regardez, mon enfant, il a choisi la place la moins ombragée du jardin, afin de recevoir sur sa tête toute la chaleur des rayons du soleil. Par le ciel ! je crois qu'il ôte son turban ; il serait un saint parmi les Raypaats (descendants du soleil).

Zéla accourut vers moi et me dit doucement :

— Ne restez pas au soleil, mon frère ; dans ce moment-ci sa chaleur est très dangereuse. Voyez comme les boutons et les fleurs cherchent à échapper à son brulant contact, en fermant leurs corolles et en se cachant sous l'ombre des feuilles, qui baissent également avec tristesse leur tige fatiguée. Les oiseaux, les insectes sont tous endormis dans les bois ; il n'y a pas un animal qui ose rester sans abri quand la chaleur est aussi étouffante. Tout dort maintenant ; le vent même est allé se cacher dans les cavernes que nous avons vues ce matin sur le rivage. Il n'y a que la méchante mouche qui soit éveillée ; elle ramasse les vapeurs empoisonnées pour s'en faire un venin, et la nuit elle jette son cri de guerre ; puis elle perce avec sa lance le doux et bienfaisant sommeil : la mouche est le mauvais esprit des ténèbres et le sommeil en est le bon. Venez, mon frère, le capitaine l'ordonne, et vous obéissez mieux à sa voix qu'à celle de Zéla.

Je suivis la jeune fille, en pensant qu'elle avait fait une très jolie description de la tribu des mouches.

Tout le monde mit pied à terre sous une verandah, et nous fûmes conduits par de Ruyter dans l'intérieur de la maison. Une double rangée de persiennes protégeait les appartements contre les ardeurs du soleil, et laissait l'air et le vent circuler par les ouvertures en toute liberté. La salle d'entrée occupait le tiers de la maison : elle était pavée en grands carreaux de marbre blanc, et un bassin d'une forme ovale, rempli d'eau, jetait dans l'air la fraîcheur la plus suave.



Ces retraites, ombragées par de grands arbres verts, me semblaient la demeure d'un peuple de génies.

En visitant le jardin, je découvris une citerne dont l'eau, après avoir arrosé la terre, formait une cascade et allait sauter de rocher en rocher, jusqu'à ce qu'elle eût atteint la rivière, dont on voyait, des hautes fenêtres de la maison, la nappe calme et argentée.

De Ruyter avait fait creuser la montagne jusqu'à la source d'une de ces fontaines, dont il dirigeait le cours dans ses terres.

Autour de la salle dans laquelle nous étions entrés s'étendait un large divan garni de coussins ; les murs étaient ornés d'armes indiennes et européennes pour la chasse, mêlées à des dessins et à des gravures de prix.

Zéla et ses femmes furent conduites dans une aile de la maison, et sur la porte d'entrée de l'appartement qui s'y trouvait était écrit ce mot en caractères persans : *Le Zennanah.*

— Cette désignation, nous dit de Ruyter, est une fantaisie de l'artiste qui a peint l'intérieur de la maison ; car votre Zéla est la première femme qui entre ici.

Après avoir montré à Aston la chambre qui lui était destinée, de Ruyter se tourna vers moi et me dit :

— Je crois, mon cher Trelawnay, qu'une chambre entourée de murailles ne pourrait convenir à votre esprit errant : nous vous laisserons aller çà et là ; du reste, je sais que vous le feriez sans ou avec ma permission. Si vous avez besoin de quelque chose, frappez dans vos mains, et si ces besoins sont des besoins réels, ils seront à l'instant satisfaits. Quant aux choses luxueuses, j'évite ce luxe du climat ; mais il n'est pas défendu. La défense n'atteint jamais son but et met une valeur sur des ombres. Quand la cloche sonnera une heure, le déjeuner sera servi dans la salle.

LVI

Quand de Ruyter nous eut quittés, Aston s'écria d'un ton surpris :

— Que veut-il dire? Quel est le sens réel de sa phrase? Parle-t-il bien sérieusement du luxe intérieur de sa maison, de ce luxe dont la grandiose simplicité surpasse les splendeurs les plus raffinées et les plus exquises de la civilisation?

— Je crois, répondis-je en riant, que de Ruyter se moque de nous, ou qu'il cherche à se mettre en garde contre les excès complimenteurs de notre juste admiration.

— Vous avez peut-être raison, mon cher Trelawnay, reprit mon ami ; mais une chose dont je suis bien certain, c'est qu'un long séjour dans cette royale résidence du désert nous rendra fort difficiles sur le choix d'une habitation, en les faisant toutes paraître à nos yeux plus laides et plus sales qu'une hutte irlandaise.

Tout en causant, nous nous promenions autour de la salle, et j'allais proposer à Aston de m'accompagner dans le jardin, lorsque la cloche dont nous avait parlé de Ruyter annonça que le déjeuner était servi.

Nous nous mîmes à table.

— Je crains fort, mon cher Trelawnay, me dit de Ruyter en riant, que vous ne soyez un triste convive, si la reine des abeilles ne daigne pas abandonner en votre faveur les coutumes de son pays pour se conformer à celles du nôtre.

Une femme fut appelée, et je lui donnai l'ordre d'aller chercher lady Zéla. Après d'assez longues hésitations entremêlées de pourparlers, la jeune fille se décida à se rendre à nos prières.

Une couche disposée à la hâte reçut la belle Arabe, qui ne s'était jamais assise sur une chaise.

Les jolis petits doigts de Zéla essayèrent vainement de se servir pour manger d'une vilaine fourchette de fer : leurs gracieux et impuissants efforts donnaient à tous les gestes de la jeune fille une si adorable gaucherie, qu'après avoir contemplé un instant son léger embarras, je lui ôtai la fourchette des mains en la priant de m'apprendre à me servir de mes doigts pour ramasser les grains de riz servis sur mon assiette et les porter à mes lèvres ; mais la leçon, rieusement donnée, fut très peu profitable, car l'impatience me faisait avaler ensemble et le riz et la chair du poulet.

Zéla sortit de table avant la fin du déjeuner, et nous promit gracieusement que sa présence charmerait notre promenade du soir.

Quand les débris du repas eurent été remplacés par le café et les pipes, nous nous couchâmes sur les divans qui entouraient la salle, et nos yeux, alanguis par la fatigue, se reposèrent doucement dans la contemplation de l'eau limpide du bassin, qui ressemblait à une glace entourée d'un cadre de marbre. Trop heureux pour analyser nos jouissances et nous faire part mutuellement des sensations de bien-être qui remplissaient nos cœurs, nous restions silencieux, et cet engourdissement moral se répandit peu à peu sur la nature physique ; car nous tombâmes, sans nous en apercevoir, dans le repos d'un profond sommeil.

. . . .

Deux heures après nous sortions du bain, et on nous apportait des rafraîchissements avec une corbeille remplie de fruits et de confitures. Quand nous eûmes savouré le jus acide de la grenade et celui de l'orange mêlé à de l'eau glacée, nous rentrâmes dans la salle, où du café brûlant et nos pipes nous aidèrent à attendre sans impatience la disparition du soleil derrière les montagnes. A la chute du jour, Zéla se rendit à notre appel, et nous visitâmes les terres cultivées qui entouraient la maison de de Ruyter.

Un sentier sablonneux, ombragé d'arbres touffus, nous conduisit par une montée facile dans une chambre d'été, dont la construction extérieure, aussi bien que la couleur des murs, ressemblaient exactement aux draperies d'une tente. Des fenêtres de cette chambre on découvrait un panorama magnifique, car toutes les mystérieuses beautés de l'île se montraient sans voile : d'un côté, les plaines laissaient pleinement voir leur robe de pourpre et d'émeraude ; de l'autre, la mer et le port entier de Bourbon s'offraient aux regards.

— Je vois le vaisseau ! s'écria Zéla en frappant joyeusement ses petites mains l'une contre l'autre ; regardez, mon frère, ne dirait-on pas qu'il est tout près de nous ?

Armé d'un télescope, je vis si distinctement le grab, que mon imagination me montra aussitôt Louis le Grand, l'air empressé, égorgeant des tortues sous la banne du pont.

Je sortis avec Zéla de la chambre d'été, et j'allai m'asseoir sur un morceau de rocher, qui formait un dôme arrondi au-dessus d'un profond abîme. Des hauteurs de ce trône improvisé je pus, sans être importun, suivre des regards les mouvements légers et souples de Zéla, qui voltigeait, comme une abeille, de fleurs en fleurs, d'arbres en arbres, effleurant tout du bout de ses jolis doigts, penchant sur chaque arbuste ou sur chaque buisson sa jolie tête et ses beaux yeux rayonnants de plaisir.

Les mouvements gracieux et élégants du corps, l'adresse modeste et dégagée des gestes atteignent dans l'Est une réelle perfection. Comme si elle redoutait la rivalité de l'art, comme si elle s'en indignait, tout en dédaignant de le combattre, la nature a jeté là ses dons les plus rares, les plus précieux et les plus recherchés. Innés chez ce peuple, ils sont défigurés sous la laide forme de l'affectation dans les pays qu'on appelle civilisés : la beauté du corps, la majesté simple et naturelle des gestes, la grâce des mouvements, cet ensemble des qualités extérieures qui ont un charme si séduisant, a déserté les villes populeuses pour se jeter dans les déserts et dans les montagnes. La beauté vit là ; elle joue avec les enfants, elle pare le front des jeunes filles, elle flotte sur l'aile du pigeon ramier, elle étincelle dans le brillant et doux regard de la sauvage gazelle.

Un enfant du désert ressemble à une vigne vierge étendant avec profusion ses branches couvertes de feuilles. Arrêtez cette croissance, taillez la vigne, rendez-la productive, et vous aurez un vilain feuillage et une mesquine vendange. La vigne et l'olivier sont les enfants des collines et des sables, ils sont nourris par les rayons du soleil ; libres de grandir, ils deviennent splendides. Le cheval du désert et l'antilope sont les plus rapides et les plus beaux des animaux.

Le majestueux roi des oiseaux, ce roi dont le plumage voltige sur le diadème des souverains du monde ou se penche en triomphe sur un corbillard royal, habite les landes sablonneuses.

Les fruits les plus riches, les fleurs les plus belles, l'air le plus odoriférant, l'eau la plus limpide, se trouvent dans les plaines, dans les rochers, dans les sables, et sont tous nourris dans la solitude par le soleil de la liberté.

C'est là que l'homme parle avec son Dieu jusqu'au moment où le cœur, rempli d'amour et d'admiration, divinise ses sentiments.

J'ai vu les vierges de l'Est (Zéla en était une) aussi ignorantes que ses plus sauvages enfants, et dont la beauté exquise ferait tomber le ciseau des mains des sculpteurs grecs. J'ai regardé leurs formes, leurs traits, l'expression de leurs figures, et tout se mêlait si harmonieusement ensemble, que je ne pouvais pas comprendre qu'il fût possible de rester froid devant tant de beauté, en cherchant à découvrir si les lignes étaient de la forme grecque ou romaine. Il serait plus facile au hibou de regarder le soleil sans en être ébloui, qu'à un homme de cœur et d'imagination de contempler avec calme l'idéale beauté des vierges de l'Est.

La plus belle et la plus délicieuse de ces vierges était à mes yeux ma jeune et charmante femme. Zéla venait d'atteindre sa quinzième année ; et quoique ne pouvant, même dans l'Est, être considérée comme une femme faite, son développement précoce donnait des promesses de la plus rare beauté. Elevée dans l'ombre, Zéla avait le teint pâle, et cette pâleur de camellia paraissait de l'albâtre au milieu des femmes brunes qui entouraient la jeune fille. La largeur et la profondeur du front de Zéla, clair et poli comme de l'ivoire, étaient à moitié cachées par une magnifique couronne de cheveux fins, abondants et légèrement ondulés.

Ses yeux étaient expressifs, même pour une Orientale, mais ni brillants, ni saillants ; ils étaient aussi doux que ceux d'une grive, lorsque le calme du repos ne laissait ni la joie, ni la douleur, ni la surprise y jeter leur brillante étincelle de satisfaction ou de souffrance. Les cils d'ébène qui ombrageaient ce beau regard étaient extraordinairement longs, et quand la jeune fille dormait, ils se pressaient contre ses pâles joues en y jetant le doux reflet

de leur ombre. La bouche était pleine d'harmonie et de grâce ; la figure, petite et ovale, était fièrement portée par un joli cou aux mouvements onduleux ; les membres de Zéla, longs, pleins et arrondis, avaient des gestes vifs et légers.

Au moment où j'analysais les rares perfections de la jeune fille, elle se tenait debout sous l'ombrage d'un arbre dont les languissantes branches tombaient en grappes autour d'elle. Cet arbre indou cache, dit-on, dans ses feuilles fermées, l'asile d'une fée. Je crus que Zéla, leur reine, était descendue de sa demeure de verdure pour folâtrer un instant sur un gazon de fleurs, et, sous la fascination de cette idée, je descendis rapidement auprès d'elle.

— J'ai guetté votre chute, lui dis-je en la prenant dans mes bras, chère enfant ! Je vous tiens, je vous garderai auprès de moi.

— Oh ! mettez-moi par terre, s'écria la jeune fille effrayée, vous me faites mal. Je ne suis pas tombée ; laissez-moi, je vous prie, laissez-moi m'en aller.

— J'y consens, si vous voulez me promettre de ne pas fuir, de ne pas remonter dans le feuillage de cet arbre, votre féerique habitation.

— Je ne vous comprends pas, me répondit Zéla en ouvrant de grands yeux ; laissez-moi, vous me serrez avec trop de violence.

Je posai doucement la jeune fille à terre et je lui fis part de mes craintes ; mais elle m'écouta à demi, car, à peine libre, elle courut vers sa vieille nourrice d'un air aussi effrayé qu'un jeune levraut.

Le lecteur aurait tort s'il m'accusait d'exagération dans l'éloge que je fais des Arabes de l'Inde. S'il doute de ma véracité, il en croira peut-être mieux les paroles d'un savant voyageur tout à fait exempt de préjugés. Ce voyageur dit :

« Les Arabes sont nombreux dans l'Inde ; ce sont des hommes magnifiques, au teint blanc, aux formes belles, osseuses et musculeuses ; leurs mines nobles, leurs costumes pittoresques, leurs regards intelligents, hardis, etc., etc. »

Ceci est donc le portrait du père de Zéla. Sa mère, d'une beauté célèbre, avait été apportée du Caucase géorgien, et le hasard de la guerre l'avait faite deux fois captive. La naissance de Zéla fut la mort de cette femme, et elle quitta le monde, heureuse d'y laisser sa vivante image.

Zéla était belle, plus belle que je n'ai pu la décrire, car je ne suis pas versé dans la science des paroles, et les paroles sont souvent impuissantes à représenter ce que l'œil voit, aussi bien qu'à exprimer ce que le cœur ressent.

LVII

Quand je rejoignis Aston et de Ruyter, je les trouvai en train de discuter sur la nécessité de faire une visite officielle au commandant de Saint-Louis. Comme cette visite, dont ils fixèrent l'heure pour le lendemain, ne me paraissait ni agréable à faire ni urgente à mes intérêts personnels, je priai de Ruyter de vouloir bien m'en dispenser. La soirée se termina très agréablement, quoiqu'il y eût manqué, pour l'entière satisfaction de mon cœur, la présence aimée de la belle Arabe.

Obligés de nous lever le lendemain aux premiers rayons du soleil, nous nous couchâmes de bonne heure, et, si Aston et de Ruyter se reposèrent, il me fut bien impossible de trouver le sommeil. Mon esprit inquiet me jeta bientôt hors du lit et hors de la maison. J'errai dans les champs, je pris un bain, je tuai les heures, et je vis arriver, sans avoir fermé les yeux un instant, les splendides lueurs de la plus belle journée.

Quand mes deux amis parurent, nous allâmes visiter les plantes et les arbrisseaux que de Ruyter avait apportés des différentes îles de l'archipel des Indes. De Ruyter avait une grande passion pour le jardinage, la construction et l'agriculture. Il aimait l'île Maurice, non seulement pour la douceur de son climat, mais encore pour la bonté de son terrain, qui produisait toute chose et en profusion.

— J'ai questionné sur leur bonheur, nous dit-il, toutes sortes de gens, même des princes, et j'ai vu que les hommes heureux, mais heureux dans toute l'acception du mot, sont les jardiniers. Je confesse avec franchise que si le hasard ne m'avait pas fait marin, j'aurais été, par choix, un modeste cultivateur.

Il n'existe pas dans le monde un fruit ou une fleur qui soit resté inconnu à de Ruyter. Il avait tout vu, tout recueilli, tout réuni dans son jardin, et au milieu de cette quantité innombrable d'arbres et de plantes, il y en avait au moins le quart qui m'étaient complètement inconnus. A l'exception de la plate-forme, sur laquelle était bâtie la maison, et qui comprenait le jardin, les terres d'alentour étaient incultes. On avait en partie déraciné tous les arbres, en laissant çà et là des groupes de cannelliers ou de chênes d'une hauteur prodigieuse.

La maison n'avait qu'un seul étage. Sa façade regardait le sud, en dominant une plaine ; la mer formait l'horizon au nord-ouest, et l'est déployait un immense rideau de bois, de précipices et de rochers. A l'exception d'une plaine voisine de la maison, rien n'indiquait le travail de la culture ; on se serait cru dans la solitude d'un immense désert, si, dans le clair-obscur des avenues et des sentiers qui coupaient cette plaine, on n'eût découvert des chaumières de bois. De Ruyter avait eu le soin de faire produire à ses terres les choses indispensables à la vie, et de les peupler de travailleurs heureux dans leur dépendance libre.

Il serait, nous dit-il, plus avantageux, d'après les règles du calcul, d'ensemencer la terre des grains, des fruits ou des végétaux qu'elle reproduit avec le plus d'abondance, pour en échanger le surplus inutile à la consommation de la maison contre les choses de luxe qui y manquent : mais, outre la satisfaction que je ressens de voir tout le monde heureux autour de moi, j'ai le plaisir de la distraction, le bonheur de la santé et celui plus grand encore d'améliorer la cruelle destinée de ceux qui souffrent sous les impitoyables lois d'un système détestable, d'un système que j'abhorre, mais auquel malheureusement il m'est impossible d'apporter des remèdes : ce système est celui de l'esclavage.

J'ai fait pour le bien-être des noirs tout ce que j'ai pu ; vous ne trouverez pas un seul esclave dans mon domaine. Le pain que vous mangez n'est peut-être pas le meilleur, le plus blanc, le plus exquis des pains, mais il n'est ni aigri ni taché par le sang ou les larmes d'un pauvre captif surchargé de travail. Une centaine d'esclaves, que j'ai rachetés ou trouvés libres, sont devenus mes fermiers.

Je reçois d'eux une partie des fruits de la terre : un m'apporte tous les ans du blé, un autre du café, et ainsi de tous. J'ai donc de cette manière du riz, du sucre, des épices, du coton, du tabac, du vin, de l'huile, enfin tout ce que la terre produit. Je dispose à ma guise du superflu des choses que vous mangez ; ici ce sont les fruits d'un travail libre, et je crois que cette connaissance des faits vous rendra la modeste chère que je vous fais faire infiniment plus savoureuse.

Je ne suis point un de ces pédants et lourds moralistes qui prêchent l'émancipation des nègres en faisant des pas de géant pour fuir l'exécution de leurs pompeuses paroles, ni un de ces gaillards qui examinent la doctrine d'un tailleur avant de se hasarder à porter l'habit qu'il leur a fait, quoiqu'ils n'aient pas l'idée honnête et juste de le lui payer. Je regarde la perfection de l'ouvrage et non la piété de ceux qui l'ont fait, et je suis mieux servi par des gens libres, travaillant de bonne volonté, que par des mains d'esclaves sans cœur.

La visite que de Ruyter et Aston devaient faire au commandant de Saint-Louis fut remise au lendemain, et nous procédâmes à nous occuper suivant la loi de nos fantaisies. De Ruyter traça le plan d'un pavillon qu'il voulait construire, comme un *zennanah*, pour les femmes. Aston arracha des pommes de terre et des yams ; moi, je construisis un berceau de bambous entrelacés, et je plantai sous son abri notre arbre mystique, le jahovnov chéri de ma chère Zéla.

Après avoir terminé mon petit travail, la fatigue d'une nuit sans repos se fit sentir : elle affaiblit mes forces, et, n'ayant ni l'envie ni la prudente pensée de gagner mon lit, je me couchai sous l'ardeur d'un soleil brûlant, près du faible ombrage d'un laurier-rose, et je m'endormis profondément.

Je fus éveillé par la chaleur intense des rayons du soleil, qui dardaient sur moi leur fulgurante lumière. Je sentais que ma tête, presque sans abri, allait être livrée à la flamme de cette lave ardente, et que j'en éprouverais de vives douleurs. Mais mes forces étaient tellement abattues, que je n'avais pas l'énergie de me relever.

Au moment où j'allais forcer la paresse à se plier aux ordres de la raison, j'entendis un léger frôlement. D'où pouvait-il provenir ? Tout en m'adressant cette question, je restais immobile, car j'étais étendu sur la terre avec tant d'indolence, que je ne pouvais ni remuer ni regarder, quoique mon ouïe fût violemment tendue dans la direction de l'indistinct murmure qui venait de se faire entendre. Je sentais pourtant qu'il était nécessaire de quitter la position nonchalante que j'avais prise, car le bruit augmentait de minute en minute. « C'est peut-être un serpent », pensai-je en moi-même. Ce rapide soupçon fut bientôt détruit par le souvenir de l'assurance que de Ruyter m'avait donnée qu'il n'y avait dans l'île aucun reptile venimeux. J'écoutai encore et, toujours immobile, je me dis : « Ce sont des lézards qui attrapent des mouches » ; au même instant, je sentis sur mon

front un toucher froid et dont la douce sensation me fit soudain ouvrir les yeux. Zéla et Ador, la petite esclave malaise, cherchaient à me garantir contre les rayons du soleil en plaçant sur ma tête un morceau de feuille de palmier tallipot, car une feuille entière a quelquefois trente pieds de circonférence.

Quand Zéla s'aperçut que j'étais éveillé, elle voulut s'enfuir, mais je saisis avec promptitude l'ourlet de son ample pantalon brodé, et je lui dis en souriant :

— Laissez-moi vous remercier, chère.

— Non, je ne suis pas contente de vous; pourquoi vous coucher ainsi au soleil ? Ne savez-vous pas que sa chaleur est plus dangereuse que la morsure du *chichta?* et que, si elle tombe sur un front nu, elle est plus fatale que le *bahr*?

— Douce Zéla, pourquoi êtes-vous venue ici?

— Pour cueillir des fruits.

— Pour quelle raison avez-vous apporté cette feuille de palmier? il n'y en a pas de ce côté du jardin.

Les yeux de la jeune fille découvrirent l'arbre que j'avais planté; et elle me répondit vivement :

— Pour qui pensez-vous donc que j'aie pu l'apporter? J'ignorais que vous étiez assez imprudent pour vous coucher au soleil; ma feuille est destinée à couvrir le jahovnov.

— Comment avez-vous appris, chère sœur, que je l'avais planté? je n'en ai parlé à personne.

Zéla rougit et je lus dans ses yeux charmants, dans l'expression de ses traits, ce limpide miroir de l'âme, que je ne lui étais plus indifférent. Je pris la main de la jeune fille, et nous regagnâmes l'habitation le sourire aux lèvres et la joie dans le cœur.

LVIII

A la porte de la maison nous rencontrâmes de Ruyter, qui dit à Zéla :

— J'allais vous rendre une visite, chère lady, et vous demander une tasse de ce café exquis que fait si bien la vieille Kamalia.

— Venez, je vous en prie, capitaine, répondit en souriant la jeune fille; ma nourrice excelle, il est vrai, dans l'art de distiller les liqueurs; elle fait non seulement de très bon café, mais encore des sorbets délicieux, et son *arekee* est excellent; de plus, la science de Kamalia ne se borne point à cette seule connaissance; elle est très savante, car elle sait lire dans les vieux livres de notre pays et dans un ciel plein d'étoiles.

— Son air antique me laisse croire, répondit de Ruyter, qu'elle a étudié dans des papyrus, et je ne serais pas étonné si elle pouvait découvrir le mystère des hiéroglyphes.

Nous nous rendîmes au *zennanah*, et quand la vieille gouvernante nous eut comptés sur ses quatre maigres doigts, elle alla remplir le rite sacré qui n'est jamais négligé dans l'Est, celui de présenter des rafraîchissements sans la cérémonie avare et sans cœur qui est usitée en Europe, cérémonie qui consiste à demander aux visiteurs s'ils veulent oui ou non prendre quelque chose, puis à les regarder d'un air féroce s'ils acceptent l'offre.

Je suivis Kamalia pour apprendre comment se fait le véritable café oriental.

Les musulmans seuls savent faire le café, car les liqueurs fortes leur étant défendues, leur palais est plus fin et leur goût plus exquis.

Un feu brûlant de charbon de terre brûlait dans un poêle; Kamalia prit quatre poignées de baies de moka, pas plus grandes qu'un grain d'orge (ces baies avaient été soigneusement choisies et nettoyées), puis elle les mit dans une casserole de fer où elles furent lestement rôties; la vieille femme ne les retira de cette casserole qu'au moment où elles eurent atteint une couleur d'un brun foncé; les baies trop cuites furent enlevées et les autres mises dans un grand mortier de bois pour y être broyées. Réduit en poudre, le café fut tamisé au travers d'un morceau de drap en poil de chameau et, pendant cette opération, une cafetière qui contenait quatre tasses d'eau bouillait sur le feu. Quand la gouvernante se fut assurée de la finesse de la poudre de café, elle la versa dans l'eau, replaça la cafetière sur le feu, et, au moment où ce mélange fut sur le point de bouillir, elle ôta la cafetière, la frappa contre le poêle et la remit sur les charbons; cette dernière opération fut répétée cinq ou six fois.

J'ai oublié de dire que Kamalia avait mis dans le café un très petit morceau de macis, mais pas assez cependant pour qu'il fût possible d'en distinguer la saveur. Pour faire ainsi le café, il faut que la cafetière soit en étain et sans couvercle, autrement il serait impossible que l'ébullition pût former sur sa surface une épaisse couche de crème.

Quand le café fut tout à fait ôté du feu, Kamalia le laissa reposer un instant et le versa dans les tasses, où il garda pendant quelques instants une onctueuse couche de crème.

Ainsi préparé, le café a non seulement une délicieuse odeur, mais encore le goût le plus exquis. On pourrait croire que l'opération est ennuyeuse à faire, à en juger par mon récit; elle n'est cependant ni longue ni difficile. Kamalia demandait deux minutes par personne, de sorte que pour quatre tasses elle avait employé huit minutes.

Zéla nous offrit le café; la petite esclave malaise la suivait auprès de chacun de nous, portant dans ses mains des confitures et de l'eau. Après avoir servi le café, Zéla m'apporta une chibouque (pipe turque), car quand une femme arabe est dans son propre appartement, elle emplit et allume une pipe, mais seulement pour son père ou pour son mari. Zéla ôta de ses lèvres de corail le pâle bout d'ambre de la pipe et me l'offrit, en croisant ses mains sur son front, puis elle me quitta pour s'occuper d'Aston et de de Ruyter.

La seule boisson admissible pour conserver la sensibilité du goût, pendant qu'on respire la vapeur de cette exquise et inestimable feuille qui pousse à Chiraz, sur un bras de mer, à l'est du golfe Persique, est le café comme je l'ai dépeint, ou le jus d'un fruit dans de l'eau glacée, ou bien encore du thé du Tonkin, cueilli pendant que les feuilles étaient imbibées de la rosée du matin. Pour bien faire le thé, il faut choisir les meilleures feuilles et les mettre dans l'eau un instant avant qu'elle ne bouille, et non les étuver comme on fait en Europe. Quand les feuilles commencent à s'ouvrir, l'infusion est piquante et aromatique, sans être ni devenir amère ou fade. Les fumeurs raffinés ont une antipathie prononcée pour les liqueurs fortes, parce qu'ils trouvent qu'elles affaiblissent la sensation délicate du palais, en détruisant la saveur de la pipe.

Le père de Zéla était profondément versé dans l'art de fumer, et il avait initié théoriquement sa fille dans les mystères les plus cachés, comme étant une partie indispensable de l'éducation féminine, et de Ruyter, qui n'était point ignorant de cette science pratique, nous disait entre deux nuages de fumée odorante :

— Je considère les perfections des femmes européennes comme des pièges dans lesquels les imbéciles seuls se laissent attraper. Ces femmes n'ont généralement aucune connaissance utile; elles sont coquettes, vaniteuses, et ressemblent beaucoup au muckarungo, au pimpant paon, ou au geai bigarré, stupide, arrogant et bavard, et cependant elles se moquent des filles arabes, les traitent de barbares, parce qu'elles seules ont l'esprit d'apprécier les choses utiles.

Les femmes arabes savent fabriquer des étoffes, en faire des vêtements, semer le blé, le broyer et en confectionner le meilleur pain, chasser et tuer l'antilope ou l'autruche, et les faire cuire de plusieurs manières. Fidèle au serment d'amour qui l'attache à un homme, l'Arabe est active, vigilante, dévouée, courageuse; sa poitrine et son amour sont le bouclier qui protège, qui sauve quelquefois son mari. Quant à la beauté des femmes en général, c'est une question qui ne peut être résolue que par le goût.

A Siam et à Arracan, les grandes oreilles et les dents noires sont trouvées charmantes, et, en Chine et en Tartarie, la beauté consiste en de grosses lèvres. Dans d'autres parties de l'Europe, les points de beauté sont considérés homogènes à ceux d'un cheval; il faut la grandeur, largeur et solidité de structure. En Angleterre, il y a une race amazone qui est arrivée à réunir en elle les perfections du cheval, du bœuf et du chêne. Mais ceux qui aiment les formes délicates, friandes et féminines doivent les chercher dans les pays où fleurissent le cerba aux belles fleurs cramoisies, la datte et l'ondoyant bambou, car ces arbres aiment les coins les plus sauvages de la nature, et refusent de mêler leurs beautés avec la jungle et surtout avec les plantes cultivées.

Le lendemain matin, Aston et de Ruyter se rendirent à Port-Louis pour faire au commandant de la ville la visite qui avait été projetée. Je regardai partir mes deux amis, et, fort peu désireux de les accompagner, je pris une bêche et je me rendis dans le jardin.

Zéla commençait à se plaire auprès de moi, et je n'étais réellement heureux que pendant les heures qui nous réunissaient soit dans le *zennanah*, soit à l'heure des repas ou des promenades.

La figure si placide et si calme de la jeune fille s'animait un peu; la pâleur des joues avait fait place à l'incarnat du bonheur; nous étions pourtant l'un et l'autre bien ignorants de l'amour. Malgré les fautes que je faisais en parlant la langue arabe, nous causions assez bien sur les sujets ordinaires, mais nous étions également novices dans le langage du cœur. La violence de mes passions, violence qui me rendait si impétueux, était maintenue par la plus grande sensibilité.

Je ne pouvais trouver des paroles assez tendres, assez

émouvantes pour exprimer mes nouveaux sentiments, car leur profondeur exigeait, pour être bien comprise, la perfection de l'éloquence. Si j'essayais de parler, les mots expiraient sur mes lèvres, et quand j'étais assis auprès de Zéla, sous l'ombre d'un arbre, nous causions à l'aide des antiques caractères de son pays, et ces caractères sont pour des amoureux bien supérieurs à l'alphabet de Cadmus.

Nous dessinions sur le sol rouge et sablonneux des images d'oiseaux, de vaisseaux, de maisons, et à ces hiéroglyphes nous ajoutions le langage muet des fruits et des fleurs. Ces figures charmantes, nos regards, le doux mouvement des lèvres de Zéla, le toucher de nos mains unies me semblaient une langue éloquente, et surtout fort intelligible. Le temps passait aussi rapidement que les petites bouffées de vent qui agitaient la surface miroitante de la citerne ou que celles qui courbaient, en nous effleurant, la tige des fleurs.

Après avoir longuement causé, nous nous promenions çà et là, ravageant le jardin, le dépouillant à plaisir de ses plus beaux fruits, et nos grandes disputes avaient pour cause la grosseur ou la maturité d'un fruit. Zéla s'animait dans ses éloges sur la fraîcheur d'une datte, moi je soutenais que rien ne pouvait surpasser l'ananas à la fière crête ou le doux brugnon. Pendant l'ébat de cette joyeuse querelle, Aston, qui s'était doucement approché de nous, s'écria en riant :

— Le mangoustan est le meilleur des fruits, car non seulement il a une saveur personnelle, mais encore celle du brugnon, de la datte et de l'ananas.

— Eh quoi ! Aston, vous êtes là ? Je vous croyais parti pour la ville ; mais c'est trop tard maintenant, le soleil est chaud. Pourquoi n'êtes-vous pas allé avec de Ruyter ?

— Vous rêvez, répondit Aston. De Ruyter et moi nous sommes partis il y a de cela six heures, et nous sommes de retour. Midi vient de sonner, nous vous avons cherché partout ; le dîner est prêt.

— Vous plaisantez, très cher. Zéla et moi nous sommes ici depuis une heure.

— Eveillez-vous, rêveur que vous êtes ! et regardez le soleil. Ne voyez-vous pas qu'il a passé le sud, et qu'il plane maintenant au-dessus de votre tête ? Il faut en vérité qu'il ait affecté votre cervelle ! Mais, allons, Trelawnay, levez-vous : nous qui comptons le temps par nos appétits et les dates du calendrier, nous avons besoin de quelque chose de plus substantiel et de plus solide que la délicate nourriture de l'amour.

Etonnés de comprendre avec quelle rapidité le temps s'était écoulé, nous rentrâmes à la maison, et, ignorante de tout artifice, Zéla ne sut répondre aux railleries de de Ruyter que par cette phrase ingénue :

— Je ne savais pas qu'il était si tard, et je crains d'avoir trop dormi.

Comme j'avais, ainsi que Zéla, mangé beaucoup de fruits, nous avions parfaitement oublié l'heure du dîner.

— Le commandant de Port-Louis désire vous voir, me dit de Ruyter. Il nous a tous invités à dîner, et Aston a été reçu avec la plus grande bonté.

Quelques jours après, de Ruyter décida que le lendemain, à la pointe du jour, nous nous rendrions à la ville. En conséquence, aux premiers rayons de l'aurore, nous nous mîmes en route. Nous passâmes le *Piton*, et par un chemin assez beau, nous arrivâmes à la ville de Port-Louis. Sur ce côté, les montagnes penchent aussi doucement vers la mer, que de l'autre elles s'élèvent hautes et escarpées. Les terres voisines de la ville étaient bien cultivées ; des groupes de jolies cabanes, aux vérandahs vertes, étaient dispersées çà et là dans des plantations, et ces plantations étaient séparées les unes des autres par des avenues d'arbres. Ces arbres étaient des vacours impénétrables, à cause de l'épaisseur et de la quantité de leurs feuilles hérissées et pointues. Nous vîmes une grande variété de bananiers et de champs d'ananas fermés par des haies de pêchers, de roses persanes et par un magnifique arbrisseau indien, nommé le *neshouly*, puis encore, pareil à un saule pleureur, le bambou qui penchait sa tête sur la rivière d'un air amoureux de sa gracieuse forme.

LIX

En arrivant à la ville, qui est bâtie près du port, à l'entrée d'une charmante vallée que nous venions de franchir, et au-dessus de laquelle était une montagne, nous passâmes devant d'assez jolies maisons entourées de jardins remplis de fruits et de fleurs. Après avoir traversé les faubourgs, nous franchîmes plusieurs rues sales, étroites, dépavées, aux maisons construites avec des matériaux mélangés de mauvaises pierres, de boue et de bois. En approchant du havre, nous découvrîmes la maison du commandant, et les vilaines habitations qui entouraient cette résidence lui donnaient l'apparence extérieure d'un magnifique palais.

Le commandant nous reçut avec une politesse parfaite, avec cette politesse française qui contraste si vivement avec les manières du grossier et roide Anglais au pouvoir, qui, du haut de sa puissance, regarde chaque étranger comme un importun, et lui demande d'un air bourru :

— Que voulez-vous, monsieur ?

Si, contre sa nature, ce personnage vous engage à entrer dans l'intérieur de sa maison, et si vous trouvez sa femme, qui n'est point préparée à recevoir votre visite, elle rougit de colère, et, après avoir adressé à son mari quelques mots à demi prononcés, elle sort du salon comme une furie ; à moins que vous n'ayez personnellement ou par un moyen quelconque la puissance de calmer cette femme, elle sera de mauvaise humeur pendant toute la durée du jour, et à ses yeux vous passerez éternellement pour un importun.

La réception que nous fit le commandant français fut tout à fait différente, car il nous accabla de prévenances et d'amitiés.

Pendant qu'on préparait des rafraîchissements, il m'entraîna dans le boudoir de sa femme et lui dit :

— Ma chère, je vous présente un jeune chef arabe.

Quand le commandant nous eut quittés, la dame me fit asseoir à côté d'elle sur un canapé, et m'adressa, sans en attendre la réponse, une foule de questions, ne mettant pas un seul instant en doute que je n'étais pas ce que je semblais être.

— Vous êtes fort beau, me dit-elle, mais vos châles sont encore plus magnifiques que vous. Je désirerais bien savoir s'ils sont de véritables cachemires. Pourquoi rasez-vous votre tête ? Croyez-vous à la Vierge Marie ? Avez-vous jamais aimé ? Voudriez-vous être baptisé ?

Les mains de la dame étaient aussi vives que sa langue, et elle me déshabillait presque pour examiner plus à l'aise chaque partie de mes vêtements.

— Votre peau est bien douce, reprit-elle après un court silence, et vous n'êtes pas très noir. Les femmes arabes sont-elles belles ? Aimez-vous les Françaises ? Mon intention est de rentrer bientôt en France. Je ne puis plus supporter ni la chaleur, ni l'entourage d'un peuple barbare, ni le manque absolu d'une société amusante ; les choses indispensables au bien-être de l'existence sont ici en profusion, mais j'en suis lasse, car elles ne satisfont plus que des besoins matériels.

L'arrivée de de Ruyter suspendit pendant quelques minutes le bavardage de l'éloquente dame, et elle accueillit mon ami avec un empressement qui prouvait la haute considération qu'elle avait pour son hôte. Pour elle, de Ruyter était le seul gentleman de l'île ; il avait passé plusieurs années à Paris, et elle lui parlait sans cesse de cette chère ville.

— Cher de Ruyter, ce garçon vous appartient-il ? Où l'avez-vous trouvé ? Il me plaît beaucoup, et je suis positivement déterminée à l'emmener avec moi à Paris. Pensez donc à la magique sensation qu'il y fera ! N'est-il pas surprenant que ces peuples, qui vivent dans les déserts avec des lions et des tigres, aient un air si distingué et se comportent d'une manière si convenable ? Mon cher de Ruyter, vous faites-vous une idée de ce que sera ce garçon quand il aura passé un hiver à Paris, et appris à valser ? La belle et chère créature ! Souvenez-vous bien que vous m'avez donné ce garçon, de Ruyter Qu'il met donc bien son turban ! Quel est votre nom ? Allons, montrez-moi comment vous pliez vos châles ; tout Paris raffolera de vous.

Madame *** bavarda ainsi jusqu'à ce que l'accès de fatigue la contraignît à se taire, puis elle protesta qu'il lui serait impossible que je la quittasse un instant. Elle se coucha sur le canapé et me dit de lui donner un *punka* et un éventail.

— Ah ! s'écria-t-elle, qui voudrait vivre dans un pays où la chaleur est si insupportable : on ne peut dire un seul mot de bienvenue à un ami sans être près de mourir de fatigue. Je vous assure que ce mois-ci je n'ai pas prononcé vingt paroles. Ce garçon doit être bien las aussi. Vous connaissez notre maison, de Ruyter, et je vous prie — voilà une chère créature ! — de m'envoyer quelques-unes de mes femmes et de me passer cette eau de Cologne.

Après un magnifique déjeuner, le commandant nous conduisit, avec le capitaine et quelques officiers de la corvette, qui était alors à Port-Louis, dans un cabinet de lecture que les marchands avaient établi là ; nous trouvâmes rassemblées les principales personnes militaires, civiles et mercantiles du pays. Le commandant fut prié de lire une lettre de remerciements adressée par tous les habitants de l'île au capitaine de la corvette, aux officiers, à de Ruyter, en un mot à tout l'équipage du grab et de la corvette, pour

le grand service qu'ils avaient rendu en exterminant les pirates de Saint-Sébastien.

Le capitaine français dit que le succès de l'entreprise devait être attribué à l'adresse et à l'intrépidité de de Ruyter.

Après cet éloge, auquel répondirent des félicitations chaleureuses, le commandant offrit aux capitaines des vaisseaux deux belles épées, et au premier lieutenant et à moi deux coupes d'argent avec des inscriptions dessus.

Pour se conformer à un désir exprimé par de Ruyter, le commandant de l'île ne fit aucune mention de la frégate anglaise.

Après avoir pris quelques rafraîchissements, feuilleté des livres et parcouru des journaux, nous nous séparâmes.

A notre rentrée dans la maison du commandant, où un dîner public devait se donner le soir, nous trouvâmes sa femme, qui voulait absolument nous contraindre à dormir pendant la chaleur de la journée, mais je pris la fuite et je me rendis sur le port.

Le magnifique schooner américain était là, et j'aurais volontiers consacré mon séjour à Port-Louis à la contemplation de ses formes merveilleuses, si les plaintes des esclaves chancelants sous leurs lourds fardeaux, si leurs fronts couverts de sueur, leurs yeux fatigués et leurs dos meurtris ne m'eussent chassé loin de ce triste spectacle.

Je poursuivis ma promenade autour de Port-Louis. La ville a une population de dix-sept à dix-huit mille âmes, et il y a au moins huit cents Européens. Le reste est un mélange de toutes les nations, ce qui fait que le nombre des esclaves y est énorme. Ces esclaves sont presque tous natifs de Mozambique, de Madagascar ou de différentes îles. La ville n'emploie pour le transport de ses marchandises ou de ses denrées ni chevaux ni charrettes, et les esclaves et les buffles sont les bêtes de somme. Je pénétrai dans les cabanes des natifs et je causai avec eux jusqu'au moment où l'heure m'annonça qu'il était temps de rentrer dans la maison du commandant.

A la nuit tombante, notre hôte nous conduisit jusqu'au dehors de la ville, et nous quitta en nous engageant à aller lui rendre visite toutes les fois que nous voudrions bien songer à lui.

LX

J'éprouvais une si ardente impatience de rentrer à la maison, que je n'accordai aucun égard au paysage.

— Quelle opinion avez-vous de cette dame? me demanda de Ruyter.

— C'est un ange de douceur ; elle a un caractère divin, des sentiments et un courage de lionne! Quoiqu'elle soit très silencieuse, elle est spirituelle, parce que son silence est la timidité d'une méditation profonde, car des yeux si beaux et une bouche si adorable ne peuvent être sans signification.

— Arrêtez là, mon jeune ami, vous en avez assez dit. J'admets qu'elle possède les beautés de sa nation, c'est-à-dire la jeunesse et la toilette ; quant aux charmes que vous énumérez si pompeusement, je ne suis pas sur la voie qui peut me les faire découvrir, et je n'ai même aucune idée de leur mystérieuse existence. J'ai vécu, Trelawnay. Appelez-vous timidité l'air et les manières d'une courtisane? Quant à sa profonde méditation, vous pouvez tout aussi bien appeler contemplatifs les criards perroquets. Vous parlez encore de son extrême silence, mais je préférerais être couché dans un gouffre avec un ouragan sur ma tête, ou bien encore être condamné aux galères, que de supporter l'horrible torture d'entendre parler une Française une heure par jour dans un climat des tropiques.

— Une Française! m'écriai-je, de qui parlez-vous?

— De qui? Mais de quelle autre personne pensez-vous que je puisse parler, si ce n'est de la femme avec laquelle nous avons passé la journée?

— Ah! je l'avais tout à fait oubliée ; j'ai cru que vous me parliez de Zéla.

— Ah! ah! répondit de Ruyter en riant, vous êtes le garçon qui écrivit à son père en finissant ainsi sa lettre :

« Ma bien-aimée Zéla, je suis toujours à toi. »

Je vous croyais plus grand dans vos vues que cela. Trelawnay. Les esprits sérieux ne doivent jamais se laisser assujettir par un ennemi aussi rampant et aussi faible que l'amour. Vous vous nourrissez d'un poison qui tuera les nobles sentiments de votre cœur et l'énergie de votre nature ; vous avez maintenant dans le sein un feu aussi inextinguible que celui qui brûle dans le flanc de cette montagne. Souvenez-vous de mes paroles, mon garçon ; il vous détruira comme ce volcan détruira cette montagne, quoiqu'elle soit de granit.

Pauvre enfant, je vous plains, car je vois que vous êtes déjà soumis et résigné comme un esclave sans espoir, résigné et soumis à la plus énervante des passions humaines!

Les femmes ressemblent à des plantes parasites qui jettent leurs sauvages tendrons sur un arbre, sur deux, sur trois, jusqu'à ce que, devenues un dur cordage, elles étranglent ceux qu'elles embrassent.

Votre front grand et ouvert indique un jugement qui, à sa maturité, devra écraser la vile passion au premier jour de sa naissance. Des hommes comme vous, Trelawnay, sont créés pour accomplir de nobles et grandes choses, pour faire des actions qui les placent au-dessus de la faiblesse du genre humain ; ils ne doivent consacrer leur temps ni aux idées étroites et intéressées, ni aux plaisirs d'un seul individu, quelque digne qu'il en soit. Comment, vous vous livrez à l'amusement puéril de caresser une pauvre petite babiole, une poupée d'enfant!

Me voyant silencieux et attristé, de Ruyter termina son discours par la citation d'une phrase de son auteur favori (Shakspeare), mais, comme tout le monde, il citait dans l'espoir de gagner sa propre cause :

« Réveillez-vous, enfant, et le faible, le lascif Cupidon desserrera de votre cou son étreinte amoureuse, et, comme une goutte de rosée rejetée de la crinière d'un lion, il tombera à vos pieds. »

Pour adoucir la peine qu'il m'avait faite, de Ruyter ajouta :

— Je ne blâme pas positivement l'amour que vous avez pour Zéla : elle est votre femme, et, de plus, digne d'être aimée ; mais je blâme une affection exclusive qui vous fait perdre votre temps et vos talents, et ils peuvent l'un et l'autre être utilement employés.

Quand de Ruyter eut épuisé un sujet de conversation auquel mon silence donnait des limites restreintes, il essaya de réveiller en moi l'intérêt que j'avais autrefois pour mes devoirs particuliers.

Je répondis peu à ses bienveillantes paroles, et, pour éviter une plus longue discussion, je donnai un coup de cravache à mon cheval, je laissai de Ruyter causer avec Aston.

En galopant vers la hauteur sur laquelle était située la maison, je fus très surpris de voir que les fenêtres et les jalousies de la salle du milieu étaient hermétiquement fermées. La soirée était fraîche, le soleil avait disparu derrière les collines ; à l'ouest, une douce brise venant de la mer faisait bruire les arbres et demandait l'ouverture de toutes les croisées. Un malheur devait être arrivé, pour que la préoccupation empêchât de prendre le soin habituel de changer l'air des appartements. Comme Zéla occupait entièrement mes pensées, malgré la censure que de Ruyter venait de me faire sur l'amour, je sautai à bas de mon cheval, je brisai une jalousie et je tombai dans la salle.

La soudaine transition de la lumière à une complète obscurité m'empêcha de distinguer les objets.

— Qui est là? criai-je vivement.

— Fermez la fenêtre, me répondit une voix, fermez la fenêtre ; elle se sauvera, fermez vite.

En avançant, je fis un faux pas et je tombai dans le bassin.

La voix vociférait toujours :

— Fermez la fenêtre. Ah! elles se sauveront! elles se sauveront!

Je sortis du bassin, et en regardant autour de la salle, je vis une forme longue, maigre et sombre qui s'avançait vers moi.

Je reconnus bientôt le pas flasque et le visage fantastique de Van Scolpvelt.

D'une main le docteur tenait une lanterne, et de l'autre il brandissait un long bambou blanc.

Il passa près de moi sans me regarder, car ses yeux, presque hors des orbites, dévoraient le plafond.

Après avoir fermé la fenêtre, il murmura :

— Elles ne se sont pas échappées, les voilà, et l'air leur a fait du bien, elles étaient un peu étourdies, mais elles ont repris leur vivacité première. Eh bien! c'est vraiment merveilleux ; regardez... Ah! c'est vous, capitaine? . Je croyais que c'était un des noirs ; je suis content que vous soyez venu, car vous serez enchanté de voir les jolies bêtes qui folâtrent dans l'air.

— Que voulez-vous dire, docteur? Je ne vois rien ; je crois, en vérité qu'une vision diabolique occupe votre esprit ; il le faut vraiment pour que vous ayez la force de supporter l'étouffante atmosphère de cette chambre.

— Je ne sens pas la chaleur, répondit Van Scolpvelt. N'ouvrez pas les fenêtres, regardez-les, je vous en prie.

— Je les vois et j'entends leurs faibles cris. Que faites-vous renfermé avec ces oiseaux? Etes-vous en train de les ensorceler?

— Des oiseaux, hum ! des oiseaux ! Elles ne sont pas plus des oiseaux que moi, elles sont vivipares et classées dans le même rang que les animaux, et que vous-même. L'autre jour, quand je vous ai envoyé mon Spallanzani, vous l'avez rejeté. Eh bien ! si vous l'aviez lu, vous ne seriez pas si ignorant ; une chauve-souris un oiseau !

— Allons, Van, ouvrez les fenêtres, j'ai mal au cœur.

— Mal au cœur ! qu'est-ce que cela fait, ne suis-je pas ici ? Je désire vous faire voir le secret de l'expérience. Ne croiriez-vous pas, en regardant leurs mouvements, qu'elles ont l'usage de leurs orbes visuels ? Imaginez-vous qu'ils ont été brûlés !

— Brûlés ?

— Oui, il y a une demi-heure.

— Quelle est la brute qui a fait cela ?

J'ouvris la porte et je vis accourir Zéla qui me dit en pleurant :

— Je suis bien contente que vous soyez revenu : cet horrible Indien jaune a attrapé des chauves-souris et il leur a arraché les yeux avec des aiguilles brûlantes.

Voici ce qui était arrivé. En venant rendre visite à de Ruyter, le docteur avait trouvé des chauves-souris dans les trous d'un vieux mur en ruine. Il en avait attrapé trois, aveuglé deux avec un fil de fer rouge, et, après avoir arraché les yeux à la troisième, il les avait mises en liberté dans la chambre, afin de voir s'il leur était possible de diriger leur vol avec la même rapidité et la même précision qu'avant d'être si horriblement privées de la vue. Van nommait cela une expérience intéressante, délicieuse, et surtout satisfaisante.

— Spallanzani, me dit-il, a fait ce même essai sur la chauve-souris ordinaire, mais moi j'essaye sur la classe vampire. Ce soir je résoudrai une autre question. On dit que les chauves-souris sont de si admirables phlébotomistes qu'elles insinuent leurs langues, — qui sont pointues comme les plus fines lancettes, — dans les veines des personnes endormies ; elles se servent de leurs longues ailes comme d'un éventail pour rendre le sommeil plus calme, puis elles extraient une énorme quantité de sang. Ces vampires ailés préfèrent les veines qui sont derrière le cou ou sur les tempes. Quelquefois la victime meurt insensiblement, affaiblie degré à degré par la perte de son sang.

Maintenant, capitaine, vous qui êtes jeune, échauffé, fiévreux ; vous dont les veines sont grandes et pleines, vous devez aller reposer cette nuit à côté de ce vieux mur. Je réglerai la quantité de sang qu'aspirera le vampire, et je m'engage à empêcher que vous saigniez après, ce qui constitue le seul danger de cette expérience. Pensez au bienfait dont vous doterez la science, car si le succès couronne notre tentative, les ventouses, les sangsues, enfin tous les moyens employés pour ôter le sang seront avantageusement remplacés par cet inestimable phlébotomiste. Vers le matin nous ferons l'examen de la construction physiologique de la langue du vampire, car peut-être y découvrirons-nous un moyen pour perfectionner les lancettes dont on se sert usuellement.

Échauffé par ses désirs, le docteur devint éloquent, et son éloquence, que n'interrompit pas l'arrivée de de Ruyter et d'Aston, me faisait rire aux éclats.

Comme je savais qu'il était parfaitement inutile de disputer avec Van Scolpvelt, je me contentai de refuser nettement sa charmante proposition en lui exprimant l'horreur que je ressentais pour tout ce qu'il avait déjà fait.

Le docteur se tourna vers Aston et vers de Ruyter en les suppliant, l'un et l'autre, toujours au nom de la science, de se soumettre à cette savante expérience. Mais les trouvant sourds à ses ardentes prières, le docteur donna à ses traits la mine la plus plaintive et la plus attendrissante, et dit à Zéla :

— Et vous, me. .

La jeune fille n'en écouta pas davantage, elle se sauva avec la rapidité d'un lièvre.

Van Scolpvelt gronda sourdement contre l'égoïsme des hommes, contre la légèreté d'esprit des femmes, puis il dit d'un air inspiré :

— Eh bien, ce sera moi ! oui, moi ! Je me coucherai auprès du mur ; qu'on m'y fasse immédiatement porter une couche ou des tapis suffisants.

LXI

Aston et moi nous nous jurâmes de punir Van Scolpvelt de sa cruauté envers les chauves-souris. Notre plan d'attaque fut arrêté, et pendant que de Ruyter tint compagnie au docteur, je me fis suivre de deux garçons noirs afin d'examiner sur toutes leurs faces les localités du puits. Bâti à la façon orientale, ce puits était large, profond, et des marches de pierre cassées, usées, conduisaient à la proximité de l'eau. Couchées au centre d'une végétation de plantes grasses, de fleurs gluantes, les marches étaient glissantes, et les excréments des chauves-souris, le passage des crapauds, ne contribuaient pas faiblement à les rendre fort dangereuses. Quand je fus parvenu, avec une peine inouïe, à descendre ce gluant escalier, je plongeai un bambou dans l'eau afin de me rendre compte de sa profondeur ; cette profondeur n'était que de trois pieds.

J'envoyai un garçon me chercher le hamac de de Ruyter, et nous le plaçâmes, la tête sur les marches du puits, en passant une corde dans les anneaux qui étaient à chaque bout ; à ces deux soutiens nous joignîmes une seconde corde mise transversalement, afin de donner de la roideur au hamac quand le docteur y serait étendu.

Les branches d'un grand arbre ombrageaient l'ouverture du puits, nous attachâmes une poulie à la plus forte des branches, à celle dont le feuillage nous parut assez épais pour dissimuler le jeu de la poulie. Ceci fait, j'instruisis les noirs de mes projets ; je leur appris les rôles qu'ils avaient à jouer, et je les emmenai à la maison, pour les habiller suivant les exigences du devoir qu'ils devaient consciencieusement remplir.

En entrant dans la salle pour appeler de Ruyter, — car il avait été convenu qu'Aston resterait avec le docteur pour l'amuser jusqu'à l'heure qui devait sonner le repas, — je fus obligé de m'arrêter pour écouter avec une juste admiration le discours prononcé par le savant Esculape.

— Je voudrais, criait Van Scolpvelt d'une voix stridente, je voudrais que ma mère ne m'eût point donné la vie, ou bien encore que cette vie m'eût été accordée par le ciel mille années avant cette époque de ténébreuse ignorance, époque désastreuse, qui laisse lâchement dépérir la science. Si les hommes étaient sages, sensés ou seulement raisonnables, ils eussent fait des prodiges pour activer la marche tortueuse de la science. Elle se serait avancée à la voix protectrice de l'encouragement, à l'aide des protections du pouvoir ; elle eût prospéré, grandi, et son éclatante lumière serait venue dissiper les sombres nuages qui nous enveloppent. Le chimiste et sa batterie galvanique ne seraient pas en train de détruire, mais de créer ! O ma mère, si vous étiez arrivée jusqu'à cette sombre période, si vous aviez connu une époque de faiblesse telle, qu'il soit impossible au savant de trouver un homme assez généreux pour se coucher auprès d'un puits ! Qu'auriez-vous dit dans la stupeur de votre affliction ? vous, ma mère, qui m'aimiez, vous qui ne révériez que la science et moi, votre unique enfant ; et, en aimant ce fils de vos entrailles, vous aimiez encore la science ! la science, à laquelle j'avais consacré mes jours et mes nuits ; et vous savez, ma mère, avec quelle ardeur les Van Scolpvelt ont poursuivi leur divine, leur sainte profession. Vous souvient-il encore du jour où les suites d'une trop grande application à l'étude vous donnaient une vive douleur à l'œil ? cette douleur s'augmenta, et je vous dis :

— Ma mère, si vous ne me laissez pas arracher votre œil, vous aurez un cancer.

— Mon fils, ôtez-le.

Ce fut votre seule réponse. J'enlevai à l'instant votre œil, et vous ne laissâtes échapper ni une plainte, ni un regret, ni un soupir ; votre beau front rayonna de joie, car la main de l'opérateur avait été calme, légère, sûre et ferme ; et, ajouta Van Scolpvelt avec exaltation, où trouveriez-vous aujourd'hui une pareille femme ?

Notre réponse fut un immense éclat de rire.

Van Scolpvelt se leva furieux ; il alluma, en grondant de sourdes paroles, l'inséparable amie de ses études, son *écume de mer*, et il se rendit au jardin en rappelant à Aston qu'il avait promis d'aller, d'heure en heure, lui rendre visite dans sa couche aérienne.

Nous préparâmes aussitôt les noirs aux rôles qu'ils avaient à jouer. Avec de la chaux liquide, de Ruyter dessina sur le corps nu des jeunes garçons des lignes blanches, et dont l'éclat ressortait vivement sur la teinte noire de leur peau ; ces lignes donnaient à nos acteurs une apparence de squelette réellement effrayante. Ce ne fut pas tout ; nous attachâmes à leur dos, en forme d'ailes, des archets malais couverts de papier noir rayé de blanc, ensuite nous leur mîmes entre les mains des aiguilles à coudre, liées ensemble avec du fil, mais séparées les unes des autres comme celles dont les matelots se servent pour tatouer leur peau.

Vers minuit, Aston et de Ruyter se placèrent au bout du cordage qui devait être hissé au moment du signal. Sans être ni vu, ni entendu, je me glissai sous l'arbre qui avoisinait le puits, et les garçons spectres se cachèrent sous les buissons de chaque côté du hamac. Les noires chauves-souris voltigeaient les unes autour du puits, les autres au-dessus de la tête de Van Scolpvelt, qui était couché sur le dos, et qui semblait les regarder avec une anxiété curieuse et non effrayée. Van s'était muni d'un bandage, afin d'arrêter l'écoulement du sang, quand, en

sa qualité de médecin, il se serait écrié : — Arrêtez, assez !...

Le plus profond silence régnait dans le jardin. Je donnai le signal de l'entrée en scène. Aussitôt les spectateurs se levèrent, et leur voix criarde jeta un hurlement aigu ; ils battirent bruyamment leurs ailes, et vinrent envelopper le docteur dans les pans du hamac. Un second signal éleva l'amant de la science au-dessus de l'arbre, et, quand il redescendit à la hauteur du puits, les noirs gambadèrent autour du docteur et le piquèrent du bout de leurs aiguilles avec une rapidité si légère et à la fois si tourmentante, que le docteur dut se croire la proie d'un essaim de guêpes sauvages.

Après cette seconde scène, nous précipitâmes le hamac dans les profondeurs du puits ; alors le spectacle devint étrange : troublées dans leur retraite, les chauves-souris s'élancèrent dehors en battant confusément leurs ailes ; les crapauds et les rats augmentèrent le tapage, et ce fut la symphonie la plus horriblement discordante que j'aie jamais entendue. Quand le hamac fut posé au fond du puits, nous poussâmes ensemble le cri aigu des Indiens ; ce cri retentissant effraya tous les habitants du puits, qui sortirent en désordre de leur sombre demeure.

Pour nous, qui ne faisions que regarder dans le puits, ce spectacle était épouvantable, et pour celui qui était au centre même de l'insurrection, il devait être horrible.

Je commençai à comprendre que mon espièglerie pouvait devenir dangereuse, et je fis part de mes craintes à de Ruyter.

— Ne vous tourmentez pas, me répondit-il, Van Scolpvelt a le cœur d'un stoïcien ; c'est sa philosophie ou sa peur, — car ces deux sentiments ne sont pas incompatibles, quoiqu'ils doivent l'être, — qui l'empêche d'appeler au secours

— Chut ! dis-je tout bas, j'entends sa nageoire agiter l'eau ; il se remue, écoutez : son coassement s'élève plus haut que celui des crapauds.

Nous entendîmes Van marmoter des plaintes en faisant des efforts inutiles pour se délivrer de sa prison. Il clapota dans l'eau quelques instants, et resta enfin silencieux.

Nous étions assez certains de ne faire qu'une méchanceté sans conséquence pour ne pas nous effrayer du silence de Van. Une heure s'écoula. A la dernière minute de cette éternité (pour le docteur), Aston se dirigea vers le puits d'un air nonchalant, parut très surpris de ne pas trouver le docteur, et l'appela en arpentant le jardin dans toutes les directions. J'avais suivi Aston, et nous approchâmes doucement du puits. Van se débattait dans l'eau en maudissant le jour de sa venue dans le monde, les chauves-souris, le puits et tous les diables qui se trouvaient dedans. Ces malédictions étaient proférées en hollandais, en latin et en anglais. Aston daigna enfin entendre la voix du docteur ; il s'exclama, s'attendrit, s'indigna, et nous courûmes chercher des cordes et des lumières.

Un garçon descendit dans le puits, attacha une corde autour des reins du docteur, et nous le hissâmes jusqu'aux dernières branches de l'arbre avec une telle rapidité, que le pantalon et la chemise du pauvre savant se déchirèrent par lambeaux.

Quand le docteur fut déposé par terre, il était tellement épuisé, tellement ému, qu'il lui fut à peine possible de respirer. La résurrection de Lazare ne donne qu'une faible idée de la figure de Van Scolpvelt, dont la pâleur livide prenait, sous la terne lueur de nos lanternes, des teintes cadavéreuses. La tête du docteur oscillait sur ses épaules ; ses jambes pliaient comme des bambous sous les caresses du vent ; son cou, ses mains et son front étaient couverts d'une vase verte ; ses cheveux longs et minces pendaient comme ceux d'une sirène ; les sourcils de Van se tenaient droits, et son regard effaré paraissait aussi bourru et aussi furieux que celui d'un chacal pris dans un piège.

Quand il se sentit en état de marcher, il nous tourna le dos et se dirigea vers la maison sans répondre un seul mot à nos pressantes questions.

— Eh bien, docteur, lui demandai-je, avez-vous vu les vampires ? Qui donc vous a poussé dans le puits ? Avez-vous été saigné ?

Van Scolpvelt me regarda d'un air féroce et ne répondit rien.

On lui prépara un verre de skiedam ; il le but sans mot dire, passa une chemise et se coucha sur le divan de la salle.

LXII

Le lendemain, munis de nos lances, Aston et moi, nous grimpâmes le côté boisé de la montagne. Après avoir rôdé pendant quelque temps, nous suivîmes le cours d'une petite rivière qui était à moitié consumée par l'aride chaleur d'un temps sec et sans air. Les eaux de cette rivière serpentaient sous l'ombrage des arbres et des arbrisseaux qui, maintenus dans leur verdure par l'humide contact de l'eau, se penchaient amoureusement vers leur faible nourrice pour lui payer en retour de ses bienfaits le tribut de leur ombre.

Le soleil brûlant dévorait comme un ardent incendie tout ce qui affrontait ses rayons. Le chêne robuste, le fin pin, le palmier gigantesque, le teck majestueux, qui s'élèvent comme des chefs au-dessus de tous les arbres de la forêt, montraient tristement leurs cimes brûlées, séchées, presque anéanties par l'angoisse de la soif. Les bruyants perroquets étaient silencieux, et les singes inconstants, à moitié endormis, se traînaient sur les branches avec une apathie si nonchalante, qu'ils nous laissaient passer indifféremment.

Si je cherchais à attirer leur attention en leur jetant ma lance ou une pierre, ils montaient doucement et d'un air chagrin sur une branche plus élevée, ou bien encore ils changeaient simplement de place. Il n'y avait pas, sous ce ciel brûlant, un autre animal visible.

Notre vive jeunesse, notre santé de fer semblaient nous mettre à l'épreuve du soleil, car nous marchions joyeusement, insouciants de tous les obstacles que nous présentaient les buissons, les bambous et les ronces. Nous débarrassions les chemins avec nos lances, et nous nous faisions une passage aussi adroitement que les sangliers dont nous cherchions les traces.

En traversant la rivière pour rentrer au logis (midi venait de sonner dans nos estomacs), nous fûmes étonnés d'entendre tout près de nous la détonation d'une arme à feu. Cette détonation, dont le silence tripla la sonorité, fut semblable à celle d'un coup de canon, car elle se répéta de rocher en rocher.

Dans une seconde, tout le bois fut en confusion ; tous ses hôtes, effrayés, s'agitèrent. Nous courions vers l'endroit d'où le coup de mousquet avait dû partir, quand un sanglier, suivi par une litière de petits, qui joignaient au cri de leur mère leur timide voix, passa rapidement devant nous.

Nous nous jetâmes hardiment à la poursuite de cette précieuse bande. La féroce mère se retourna et mit sa poitrine entre ses enfants et nos armes.

Je voudrais que ma bonne mère pensât ainsi quelquefois aux siens ; mais il y a si longtemps qu'elle leur a donné le jour, qu'il est bien possible qu'elle ne s'en souvienne plus.

Je devançai Aston, et je me précipitai au-devant du sanglier. Ma lance se brisa, car le coup, mal dirigé, ne fit qu'effleurer la peau dure et ridée de l'animal. La terre, sèche et glissante, me fit perdre pied, et je tombai devant la bête. Je saisis le petit poignard que j'avais dans ma poitrine, et, sans m'effrayer des regards féroces et des défenses énormes de mon ennemi, j'allais l'attaquer quand Aston me cria :

— Restez tranquille ! ne bougez pas !

Je retins mon haleine, et je sentis la lance d'Aston glisser au-dessus de moi. Elle atteignit le sanglier au cœur, et la bête, expirante, tomba sur moi.

Une voix inconnue s'écria aussitôt et d'un ton ravi :

— Cette belle personne fera des jambons excellents. Je l'emporterai là-bas pour la saler et la préparer.

Et au même moment quelqu'un, le propriétaire de la voix, empoigna mes jambes.

— Que je sois pendu si vous faites cela ! m'écriai-je en me levant et en regardant le personnage qui n'était autre que Louis, arrivé le matin à la maison avec une provision de vivres.

— Ah ! me dit-il, je ne vous avais pas vu. Le beau porc !

Et le munitionnaire riait de plaisir, se régalait en imagination sur le cadavre encore chaud de la victime d'Aston.

Tout à coup l'attention de Louis fut attirée par les cris des pourceaux, qui couraient éperdus en cherchant leur mère çà et là.

— Comment, cria-t-il, elle a des petits et vous ne me le dites pas ?

Nous réussîmes sans peine à attraper tous les orphelins Louis les dorlota, les caressa ; il les pressa dans ses bras en les appelant ses jolis petits chéris.

— Ne pleurez pas, mes amours, leur dit-il ; je vous donnerai des soins aussi tendres que ceux que vous a prodigués votre mère.

En achevant cette bienveillante promesse, Louis se tourna vers nous.

— Avez-vous faim ? nous demanda-t-il ; si vous le voulez, je vais allumer du feu afin de faire cuire deux de ces petits ?

— Sur quel animal avez-vous tiré un coup de fusil, Louis ?

— Ah ! c'est vrai. J'ai tiré, et fort adroitement. Je l'avais tout à fait mis en oubli ; mais, avant de vous montrer ma victime, laissez-moi attacher les jambes de ces belles petites créatures. Mon fusillé n'est pas encore mort.

Après avoir enchaîné ses jolis petits chéris, Louis nous montra un arbre sur une branche duquel était couché un énorme babouin.

Les entrailles de la pauvre bête sortaient de son corps au milieu d'un ruisseau de sang.

Quoique à l'agonie, il se collait à l'arbre avec ses pieds de derrière.

A notre approche, il nous fit la grimace et se mit à caqueter.

Louis rechargea son fusil, et, quand il dirigea le canon vers l'arbre, la pauvre bête parut désespérée ; sa colère se changea en peur, elle nous jeta un regard pitoyable et fit un dernier effort pour fuir vers une branche moins à portée des coups de son ennemi. Ce mouvement fut fatal au babouin, car il tomba sans vie au pied de l'arbre.

Louis sauta sur le singe, le saisit promptement par la nuque et lui coupa la gorge.

Cette action ressemblait tellement à un homicide, que je frissonnai.

— Allons-nous-en, dis-je d'un ton impatienté ; laissons-le, laissons-le !

— Pourquoi ? demanda Louis ; moi je veux l'emporter, la chair du singe est excellente : si vous ne savez pas cela, vous ne savez rien du tout.

— En vérité, s'écria Aston, cet homme est un cannibale, allons-nous-en.

Nous quittâmes Louis en lui promettant d'envoyer une litière et des domestiques pour enlever le sanglier.

LXIII

Notre première rencontre fut celle de Van Scolpvelt, qui, assis sous une haie de poiriers épineux, dévorait du regard et de la pensée les caractères d'un grand in-folio ouvert devant lui. De temps à autre, il s'occupait attentivement à regarder, à l'aide d'un microscope, un objet d'abord invisibe à nos yeux.

Van Scolpvelt ne fit pas le moins du monde attention à notre approche. Il continua à tenailler avec un petit couteau un malheureux hérisson.

— Regardez, dit-il à Aston d'un ton dur, regardez cet héroïque animal ; je le perce de part en part, il est vivant, il a des muscles, des nerfs, et cependant il ne remue pas, il ne se plaint pas, il ne fait pas le moindre bruit, il ne trouble pas inutilement, sottement, le cours d'une savante expérience : que ce calme dévoué soit une leçon pour vous

En entrant dans la maison, nous trouvâmes de Ruyter occupé à parcourir des journaux et à feuilleter des livres nouvellement arrivés.

— Jetez un coup d'œil sur les papiers du grab, me dit-il en me les montrant du regard ; ils sont dignes d'intérêt.

— Mon cher de Ruyter, dit Aston, je vous renouvelle devant Trelawnay une prière que je vous ai déjà faite : celle de livrer à la publicité les charmants récits que renferme votre journal particulier.

J'attendis avec impatience la réponse de Ruyter, et elle frappa vivement mon esprit.

— Si j'étais ambitieux, nous dit-il, si j'aspirais à la vaine gloire de rendre mon nom immortel, et si pour le faire je n'avais qu'à écrire, je n'écrirais pas. Quand la vie d'un homme est pure de toute mauvaise action, quand elle est brillante et sans tâche, il a conquis, par l'effort seul de sa volonté, la plus appréciable des gloires, celle de l'estime de ses concitoyens.

Il y a peu de héros grecs et romains qui aient été des auteurs, et cependant leurs noms, illustrés par leurs actions, se sont perpétués jusqu'à nous. Eschyle, Sophocle sont lus ; mais Socrate, Timoléon, Léonidas, Portia et Arie sont admirés et connus. Les éclatantes actions de l'héroïsme, de la dévotion, de la générosité, les ont préservés de l'oubli. L'immortalité qui est conquise par la conduite est la plus honorable. Il y a des milliers de gens qui sont incapables de comprendre les idées d'un grand auteur, mais qui s'échauffent et qui brûlent de plaisir en écoutant le récit d'une action noble et généreuse.

Pour en revenir à la demande que vous m'avez faite, je ne puis en satisfaire les désirs, parce que je ne tiens qu'à une seule chose, et cette chose est la bonne opinion, l'estime, l'amitié de ceux que j'aime. Je tiens à la vôtre surtout, mes chers amis, et j'y attache plus de valeur qu'à l'approbation du gouvernement français, qui m'a écrit ici, mon cher Aston, que vous deviez être emprisonné en attendant la possibilité d'un échange. Cet ordre n'a point de personnalité, mais en égoïste, je vous offre votre liberté sans conditions, et je vous donnerai un passage dans un de vos ports, aussitôt que la vie de ma résidence vous paraîtra fastidieuse.

— Si vous attendez cette époque pour m'embarquer, mon cher de Ruyter, j'ai de longs jours devant moi, car bien certainement elle n'arrivera jamais. Jusqu'à présent j'ai à peine joui d'un plaisir vrai ou ressenti une joie qui puisse être comparée à celle qui remplit mon cœur depuis que j'habite votre résidence. Je suis parfaitement heureux ici, et je n'y éprouve pas un désir qui ne soit à l'instant satisfait. Le seul nuage qui obscurcisse mon bonheur est l'incertitude de sa durée. De sorte, mon cher de Ruyter, que je me vois obligé de vous confesser sincèrement que mes lèvres démentiraient mon cœur si je vous remerciais, en voulant les mettre à profit, des bonnes intentions que vous avez pour moi en me rendant libre.

— Epargnez-vous cette inutile phraséologie, répondit de Ruyter en se levant et en serrant la main d'Aston ; vous vous plaisez ici, restez-y, amusez-vous et laissez-moi arranger le reste. Je ménagerai le commandant, et, d'après ce que vous m'avez dit de vos affaires, votre séjour au milieu de nous ne peut vous faire aucun tort dans votre profession.

— Que ma profession soit maudite ! s'écria Aston lorsque de Ruyter eut quitté la salle. Je n'étais qu'un enfant quand je suis entré au service, et je n'ai été qu'un imbécile de persister dans cette carrière ; elle ne me laisse voir dans l'avenir ni gloire ni fortune, et je me sais incapable aujourd'hui de remplir un emploi sérieux et productif. Je suis dans la marine depuis l'âge de dix ans, et j'en ai vingt-cinq. Je n'ai jamais séjourné trois mois consécutifs sur terre ; ma peau est noircie par le soleil, mes cheveux presque blanchis par les orages ; je possède des cicatrices, le rang de lieutenant, et voilà tout ce que j'ai gagné et probablement tout ce que je gagnerai.

— Oui, ajoutai-je, et vous aurez de plus, dans vos vieux jours, une bonne place à l'hôpital de Greenwich, une jolie petite cabine grande de six pieds, mais toute à vous seul ; des vivres, un jardin planté de choux pour promenade, et trois sous par jour, juste assez pour acheter votre tabac. Que peut-on désirer de plus ?

Aston continua de se plaindre, de maugréer, et moi de lui donner pour consolation la perspective de l'hôpital.

— Croyez-moi, mon cher Aston, lui dis-je en quittant le ton de la plaisanterie, abandonnez la carrière maritime ; vous la suivez sans espoir de promotion, et elle ne vous mènera pas à la gloire. Puisque vous n'avez point de fortune, associez-vous avec nous, et bien certainement, au bout de quelques années, vous aurez une aisance qui vous permettra de jouir en repos de la seule ambition de votre cœur : celle de consacrer vos jours à la culture de la terre Car, continuai-je, un homme sans argent n'a point de patrie. D'ailleurs, Aston, vous êtes Canadien, et, si vous allez en Angleterre sans argent, vous serez obligé de vous apercevoir qu'à l'entrée des villes il y a de laides affiches, des affiches très désagréables à la vue, quoique proprement peintes, et qui glissent dans l'intelligence des arrivants pauvres de malhonnêtes insinuations ; quelque chose comme ceci : « *Les mendiants ne sont pas reçus ici,* » de sorte que Greenwich...

Aston se leva, saisit une lance, et je me sauvai en riant par la fenêtre.

Aston refusait d'écouter avec sérieux mes propositions, et il m'était impossible de lui infuser mes goûts et les principes qui en dérivaient.

Quant à de Ruyter, il ne songeait même pas à lui demander quel parti il voulait prendre.

C'était assurément un excès de délicatesse, car Aston et lui étaient des amis sérieux et inséparables.

Je me rendis au port, où était amarré le grab, pour donner aux hommes une considérable portion de leur part de prise. J'en congédiai un grand nombre, ne laissant sur le grab que les hommes nécessaires au vaisseau. Je dis au raïs que deux fois par semaine je me rendrais à bord du grab, et qu'à son tour il viendrait nous voir à la résidence.

Quand j'eus réglé tous les comptes qui regardaient le grab, je me dévouai de cœur, de corps et d'âme aux plaisirs de la vie rurale.

Presque tous les jours j'explorais l'île dans une nouvelle direction ; je découvrais les endroits bien fournis de gibier, les rivières et les lacs riches en poisson ; quelquefois de Ruyter était mon guide ; mais plus souvent encore je servais de cicerone à Aston.

Quand le jour était bon pour la chasse, nous allions tous ensemble, chargés de provisions, dîner à l'ombre des bois. Dans ces occasions, comme il n'y avait presque rien à faire sur le grab, Louis était notre pourvoyeur. Si le temps se montrait favorable aux travaux du jardin, nous passions la journée à planter, à bêcher, à arroser L'orage,

la pluie ou les variations capricieuses de l'atmosphère nous trouvaient dans la salle escrimant, lisant, écrivant ou dessinant. Nous évitions autant que possible l'ennui d'aller à la ville, et nous répondions assez mal aux invitations journalières qui nous étaient faites par la femme du commandant, ainsi que par les officiers et les marchands. De Ruyter et, pour dire la vérité, chacun de nous detestait ce qu'on appelle le monde. En conséquence, mon ami avait, pour y construire son habitation, choisi un endroit presque inaccessible, surtout dans la saison des pluies. Il fermait ainsi avec finesse l'entrée de sa solitude aux paresseux, frivoles et ennuyeux visiteurs. A ce propos, de Ruyter citait les paroles de Morin, philosophe français, qui disait :

« Ceux qui viennent me voir me font un honneur, mais ceux qui s'en abstiennent me font une faveur. »

Quand quelques personnes de Port-Louis se hasardaient à venir nous rendre une visite, leurs discours n'avaient qu'un sujet, celui des dangers qu'ils avaient affrontés en passant à gué les rivières et les marais. En écoutant ces lamentations, de Ruyter souriait avec malice, et il montrait qu'on pouvait remédier au mal par quelques travaux dont il avait déjà le plan.

— Au retour de mon prochain voyage, ajoutait-il, mes projets prendront une forme, je ferai construire une route directe d'ici à Port-Louis.

Quand les niais visiteurs nous avaient débarrassés de leur présence, de Ruyter s'écriait :

— Comment s'y sont-ils pris pour arriver ici avec tant de facilité ? Il faut que nous enfermions l'eau, afin d'augmenter le marécage des prairies, la force du torrent et les vibrations du pont de bambou. — Malgré cet amour de la solitude, de Ruyter n'était pas insociable ; les hommes de cœur, de talent ou d'esprit, en un mot, les hommes estimables, étaient les bienvenus, et quand la porte de la maison s'ouvrait devant eux, de Ruyter serrait leurs mains, et chaque trait de son visage exprimait le plaisir. De Ruyter sentait et faisait sentir que l'offre de son hospitalité, que l'acceptation de cette offre étaient des deux parts une grande preuve d'amitié.

Plus le séjour de ces personnages privilégiés et dignes de l'être était long, plus de Ruyter paraissait content. J'ai vécu dans peu de maisons (celles des hommes mariés sont en dehors de la question) où les convives, ainsi que leur hôte, eussent le droit de jouir d'une liberté égale à celle qui régnait chez de Ruyter. Si les hommes qui s'appellent gentlemen ressemblaient à de Ruyter, ils n'auraient pas besoin de grands mots, de vernis sur leurs bottes et d'amidon à leur chemise pour se distinguer du commun des martyrs.

Ma petite épouse, orpheline, ne connaissait point la civilisation, que le ciel en soit béni ! car sa timidité naïve et vraie était celle du pigeon ramier et non la mine affectée d'une coquette. Pauvre chère enfant, elle croyait que son mari seul avait le droit d'occuper ses pensées, et elle ne s'imaginait pas qu'en Angleterre la fashion fait de ce sentiment un crime plus odieux que celui de l'adultère.

Les circonstances de notre première rencontre, notre vie sur le vaisseau et enfin notre séjour sous le même toit achevèrent en peu de temps de former un lien d'intimité qui, dans d'autres circonstances, eût demandé bien des mois.

D'ailleurs les coutumes arabes, toutes favorables au mari, le dispensent sagement du fatigant ennui de faire la cour. Je dis sagement, parce que, quand on offre son amour à une femme jeune et belle, le jugement est aveuglé par la passion. En Orient, les choses sont mieux arrangées, le procès est court ; les parents, dont la raison est formée et les passions flétries, se chargent de tous les préliminaires nécessaires à la conclusion du mariage. L'époux et l'épouse se voient et sont mariés dans la même heure ; « car, disait le vieux raïs, et il était savant, les jeunes hommes et les jeunes femmes ressemblent à du feu et à de la poudre ; en conséquence, on doit les séparer ou les unir. »

En Europe, les jeunes gens parlent du bonheur domestique et de l'affection conjugale avec enthousiasme, et j'ai vu des maris écouter ces paroles en faisant des grimaces de possédé ; quelques-uns, c'est vrai, ont la tête aussi dure que celle d'un bélier, et leur peau est à l'épreuve des coups de leur femme et endure le joug avec magnanimité. C'est dans l'Est que règne en triomphe l'amour conjugal ; là, les gens non mariés sont les seuls à peu près qui soient pauvres, abandonnés et méprisés.

Quoique jeune, Zéla était sensée ; la mort de son père, sans être mise en oubli, ne laissait plus dans son souvenir que la trace d'une affliction calme, sereine, et dont la force avait été amortie par les sentiments d'un amour protégé par les volontés paternelles.

J'apprenais l'anglais à Zéla ; elle me donnait quelques notions de la langue arabe, et nous passions de longues heures à étudier ensemble. Zéla était une bonne élève, et la seule punition que je me permettais de lui infliger pour une faute de paresse ou de négligence était un déluge de baisers sur son beau front.

Ma femme m'accompagnait dans mes promenades, et, armée d'une légère lance, elle nous suivait dans les bois et sur les montagnes. Son corps de fée, souple et délicat, était doué, malgré cet extérieur de faiblesse, d'une force et d'une agilité merveilleuses. Si nous étions arrêtés dans notre course par les eaux d'un torrent ou par la profondeur d'un ravin, je portais Zéla dans mes bras. Notre bonheur ne pouvait plus s'accroître, car il était parfait, absorbant, et nous ne pensions pas plus aux autres, quand nous étions ensemble, qu'aux événements qui pouvaient se passer dans la lune ou dans les étoiles.

Ceux qui demeuraient avec nous occupaient la petite part de pensées et d'affection qui pouvait, sans lui nuire, être dérobée à notre profonde tendresse. Aston et de Ruyter sympathisaient avec nos sentiments et regardaient avec admiration un amour si étrange et si en dehors de toute comparaison.

LXIV

Nous jouissions depuis quelques mois du calme bonheur d'une vie tranquille, quand des nouvelles inattendues firent prendre à de Ruyter la résolution de se mettre en mer. L'esprit de notre commandant ne pouvait se permettre aucun repos quand un but à atteindre fixait son attention. Il était donc, dans chaque circonstance et dans les diverses occupations de sa vie, entièrement absorbé par les causes ou par les choses qui réclamaient son expérience et ses soins.

En arrivant chez lui, de Ruyter s'était dépouillé de son costume de marin pour revêtir celui de planteur, et, avec la blanche veste du colon, il en avait pris le caractère. Ce vêtement seyait si bien à la belle figure de de Ruyter, qu'un étranger aurait pu croire qu'il n'en avait jamais porté aucun autre. Exclusivement occupé de jardinage, d'agriculture, de tailles et de semences, de Ruyter n'allait jamais au port ; il détestait l'odeur du goudron et nous disait avec le plus grand sérieux :

— La vue de la mer me donne mal au cœur, et je maudis sa brise, car elle déracine mes cannes à sucre et détruit mes jeunes plantes. — Cette haine du moment s'étendait si loin, qu'une défense expresse interdisait dans la conversation toute phrase nautique et dans les repas la présence des viandes salées.

Un jour, occupé dans le jardin à transplanter des fleurs, je fus tout surpris de m'entendre appeler par de Ruyter de la manière suivante :

— Holà ! mon garçon, venez à l'avant, nous avons besoin de vous.

— A l'avant ! m'écriai-je en rejetant aussitôt ma bêche, et je courus vers la maison tout disposé à gronder de Ruyter, mais je fus arrêté dans mon projet par l'étonnement que me causa l'occupation de mon ami.

Le parquet était couvert de cartes maritimes, d'instruments nautiques, et, agenouillé devant ces cartes, de Ruyter mesurait la longueur des distances à l'aide d'une échelle géographique et d'un compas. La grande et maigre forme du raïs arabe était penchée sur mon ami, et il désignait avec sa main osseuse un groupe d'îles dans le canal de Mozambique.

De Ruyter était si attentivement occupé de son travail, qu'au premier moment il ne s'aperçut pas de mon entrée ; je me mis donc à examiner sa mobile physionomie. Le nuage qui pendant les jours de calme couvrait les yeux de de Ruyter s'était évaporé ; ils brillaient d'un éclat étrange et donnaient à sa physionomie un air visible de satisfaction. De la figure de de Ruyter mon examen tomba sur celle du raïs, mais les traits en étaient aussi immobiles que la proue d'un vaisseau. Bruni par le goudron et par les tempêtes, le visage du vieux marin ressemblait à un antique cadran solaire dont la surface corrodée ne marque plus les heures.

— Mon garçon, me dit de Ruyter en levant la tête, il faut que nous nous mettions en mouvement. Donnez l'ordre de brider nos chevaux, nous allons nous rendre au port.

Quand j'eus rempli les désirs de de Ruyter, il changea de costume et nous nous mîmes en route.

Le cheval de de Ruyter n'allait pas assez vite au gré de l'impatience de son fougueux cavalier.

— Laissons là ces paresseux, dit-il en mettant pied à terre, ils ne sont bons que pour des moines. Traversons les collines à pied avec notre boussole

Un domestique qui nous avait accompagnés prit les chevaux, et nous nous élançâmes en avant avec une rapidité égale à l'essor d'une grue.

Une barque nous porta sur le grab, et de Ruyter, en reprenant son autorité, si bien mise en oubli depuis quelques mois, fit lever d'un regard les nonchalants Arabes couchés sur le pont, mit d'un geste tout l'équipage à ses ordres. Les nouveaux mâts, les barres et les voiles étaient en partie terminés; le fond du vaisseau avait été caréné, sa proue allongée, car le grab se dessinait en corvette.

Quand de Ruyter m'eut fait connaître ses intentions, quand il eut donné ses derniers ordres, il débarqua avec le rais pour recruter dans Port-Louis les hommes de son équipage, acheter les provisions et terminer toutes ses affaires. Aussitôt que la population flottante de la ville eut appris que de Ruyter avait besoin de volontaires, des aventuriers, des matelots de toutes les nations vinrent en foule lui offrir leurs services.

Le nom de de Ruyter était un aimant attractif pour tous ces hommes, et celui qui avait le bonheur d'être engagé pour un voyage croyait sa fortune faite; au lieu de fuir la rencontre de ses créanciers, il flânait nonchalamment dans les rues, buvait et se querellait chez le marchand de vin, promenant ensuite d'un air vainqueur la volage maîtresse qui avait fui pendant les jours de tempête.

De Ruyter était fort difficile dans le choix de ses hommes, surtout lorsqu'il les prenait parmi les Européens; et, pour dire la vérité, il ne s'adressait à eux que dans les cas d'extrême urgence, car l'expérience lui avait appris combien il est difficile de gouverner de pareils vagabonds. Quand de Ruyter eut fait son choix, il chargea le vieux rais de compléter le nombre voulu pour son équipage avec des Arabes et différents natifs de l'Inde, tâche que l'encombrement des gens oisifs et de bonne volonté rendait extrêmement facile. Pendant ce recrutement, je travaillais ferme à bord du grab (je continuerai toujours de désigner ainsi le vaisseau, car il subira plusieurs transformations, et mes lecteurs pourraient se fatiguer d'un continuel changement de nom).

Après quelques jours de travail, au lieu de ressembler à une carène flottante, le grab eut les allures d'un vaisseau de guerre; ses côtés étaient peints en couleurs différentes, l'un entièrement noir, l'autre traversé par une grande raie blanche. En me faisant comprendre qu'il irait seul en mer, de Ruyter m'avait dit :

— Je pars pour intercepter quelques vaisseaux anglais dans le canal de Mozambique, et je ne serai absent que pendant un mois ou six semaines. Employez ce temps à vos plaisirs, surveillez les plantations et faites achever les travaux que nous avons commencés. Vous semblez être si parfaitement heureux ici, vous êtes devenu un si bon planteur, et il y a tant de choses là-bas qui exigent la présence d'un maître, qu'il vaut mieux, puisqu'un de nous doit rester, que ce soit vous, mon cher Trelawnay. D'ailleurs, en admettant même que votre présence ne soit pas indispensable au bon ordre de ma maison, une cause sérieuse vous obligerait à y rester : il est impossible que nous abandonnions Aston à lui-même.

A mon retour, je vous communiquerai les projets que j'ai en vue, projets qui sont fort importants; ainsi donc, attendez-moi patiemment; sitôt rentré, nous arrangerons le grab, nous nous embarquerons tous et nous conduirons Aston dans une colonie anglaise.

Quand de Ruyter eut complété ses approvisionnements, nous fîmes un festin sur le grab, et à la fin de cette apparente réjouissance, nous nous séparâmes.

De Ruyter leva l'ancre avec le vent de la terre, et le matin de son départ, aux premiers rayons du jour, Aston et moi nous grimpâmes sur une hauteur pour voir le grab, dont la carène noire et les ailes blanches effleuraient l'eau comme un albatros.

Ma vie de planteur reprit son cours; c'était une vie calme et heureuse, embellie surtout par mon amour pour Zéla, qui n'avait point diminué. Tous les jours je découvrais en elle une qualité nouvelle, une qualité digne d'admiration.

Zéla était ma compagne inséparable, car je pouvais à peine supporter qu'elle me quittât un instant, et mon amour était trop profond pour craindre la satiété. Mon imagination n'errait loin de Zéla que pour la comparer avantageusement à tout ce qui l'entourait.

La jeune fille s'était si bien enlacée autour de mon cœur, qu'elle était devenue une partie de moi-même; la vivacité de nos sentiments, si libres de s'épancher dans la solitude, s'était journellement accrue, et nous nous aimions d'une affection dans laquelle se rencontraient tous les intérêts de notre vie. Je ne me rendais à Port-Louis que dans le cas d'absolue nécessité, ou quand mon devoir et le souvenir des recommandations de de Ruyter me forçaient à aller rendre une visite au commandant de la ville. La femme de cet aimable Français, qui était vraiment une bonne créature, conservait sa prédilection pour moi; elle aurait bien voulu non seulement me garder dans sa maison, mais encore obtenir une visite de Zéla.

— Cette jeune fille, me disait-elle, deviendrait un bijou de grand prix si vous l'initiiez aux élégantes manières du monde.

J'étais trop profondément dégoûté des femmes polies et maniérées pour partager l'opinion de la femme du commandant. Même dans leur extrême jeunesse, la beauté des femmes civilisées est sinon détruite, du moins amoindrie par les mains officieuses des maîtres de danse, de musique, qui leur apprennent une grâce affectée, sans charme, gauche, et quelquefois même malséante.

Quand on présente ces pauvres jeunes filles dans le monde, elles y sont minutieusement examinées par ces êtres qu'on appelle gentlemen, titre qu'ils ont gagné en buvant, en dansant ou jouant aux cartes. Si la jeune fille est riche, un joueur sans argent l'épouse pour remettre un peu d'ordre dans le dérangement de sa fortune; mais si elle est pauvre, elle doit passer sa vie à attendre le hasard, qui, en la sauvant des pièges tendus à sa vertu, doit lui donner une position honorable. Je savais donc tout ce que Zéla avait à craindre du contact des femmes et du regard des hommes, et je tenais à la laisser dans toute la candeur de sa sauvage naïveté.

LXV

De Ruyter était absent depuis cinq semaines, quand je fus éveillé un matin par l'arrivée d'un homme qui venait m'annoncer que le grab était amarré dans le port de Saint-Louis.

Sans prendre le temps d'adresser au messager une seule question, je sautai hors de mon lit, je traversai à grands pas le bois encore obscur, et je grimpai sur le *Piton du Milieu* avec l'agilité d'un chevreuil.

Le jour était encore trop assombri par les vapeurs du crépuscule pour qu'il me fût possible, d'une hauteur d'où cependant je dominais la ville, de distinguer dans le port autre chose qu'une masse confuse de carènes et de mâts.

Je poursuivis ma course dans la direction de Saint-Louis, et j'aperçus bientôt le corps noir, long et bas du grab, dont les mâts s'élevaient au-dessus de tous les autres vaisseaux. Il était amarré en dehors du havre, sur le point de hausser son drapeau.

A la longueur d'un câble, derrière le grab, je vis le beau schooner américain, qui flottait aussi légèrement sur la mer troublée — le vent avait été frais pendant la nuit — qu'une mouette peut le faire. Le schooner avait quitté l'île Maurice pour Manille et devait retourner en Europe. J'étais donc fort étonné de le voir hisser un pavillon français et un drapeau anglais en dessous. Que voulait dire cela?

Certainement ce vaisseau n'était pas arrivé au port en même temps que de Ruyter. Je descendis la colline, et d'un pas rapide je gagnai le port.

Une fois arrivé là, il me fallut perdre quelques secondes à la recherche d'un bateau qui pût me conduire sur le grab. Mon impatience ne me permit pas de consacrer un quart d'heure à parlementer avec un batelier. Je saisis un canot, des rames, et je volai vers le grab avec la légèreté d'un oiseau. La voix claire et sonore de de Ruyter frappa mon oreille; je bondis sur le pont, et nos mains se joignirent dans une fiévreuse étreinte.

La main gauche de mon ami était enveloppée dans une écharpe. Trop essoufflé pour parler, je lui fis un signe qui demandait avec instance comment il avait été blessé.

De Ruyter sourit et me montra le schooner.

— Que voulez-vous dire? m'écriai-je.

— Descendons, mon cher Trelawnay, je vous raconterai tout ce qui s'est passé.

Après avoir croisé pendant quelque temps sur la côte au nord du canal de Mozambique, j'appris qu'une frégate anglaise était entrée dans Moka pendant un orage. Pour l'éviter, je dirigeai ma course vers des îles entourées d'un banc d'ambre.

En naviguant, je voyais, ou plutôt je croyais voir, car l'obscurité de la nuit ne laissait rien distinguer, des lumières bleues et des roquettes à notre côté sous le vent. Croyant que c'était un jeu de la frégate, je m'éloignai autant que possible. Vers la pointe du jour le vent s'abaissa, et bientôt après, à ma grande surprise aussi bien qu'à ma grande joie, j'aperçus une voile de notre côté, sous le vent, et cette voile n'était certainement pas la frégate. Le vaisseau se trouvait placé trop loin de moi pour reconnaître à quel pays il appartenait. Nous déferlâmes nos voiles de perroquet et nous nous dirigeâmes vers l'étranger. Il nous

fut facile de l'approcher, car il était en panne, et la cime de son mât était brisée.

Quand je fus près du vaisseau, l'examen de son corps et de ses mâts me fit découvrir que c'était notre schooner de Boston, — qui l'avait vu une fois ne pouvait l'oublier. — Doublement empressé de lui porter secours, je chargeai le grab de toutes ses voiles, et sa mince et longue proue s'ensevelit dans les vagues au point de me faire croire qu'à notre tour nous allions être démâtés. Les faibles barres du grab pliaient comme des bambous, et les étais de ses mâts, si forts et si élastiques, se brisaient comme du fer fondu, non parce qu'il y avait trop de vent, mais parce qu'il n'y en avait pas assez. Dès que j'eus montré mon drapeau, une sorte de terreur se répandit sur le schooner, et je fus surpris de le voir, malgré sa faiblesse, mettre à la voile et s'éloigner de nous.

Vous savez que le grab navigue mal devant la brise. Heureusement que le schooner avait la même difficulté à surmonter. Cependant il levait sa voile carrée, et avec sa grande voile il semblait nous tenir tête. Au moment où, fort intrigué de la fuite du schooner, j'allais essayer d'activer la marche du grab, un homme stationné sur le mât cria : « Une autre voile étrangère au côté sous le vent ! » Pendant que je réfléchissais sur tout ce que cela voulait dire, le mât de misaine du schooner se brisa en deux. Je chargeai le grab de voiles, et je me mis à portée du canon du schooner avant qu'il eût eu le temps de se débarrasser ou de retrancher le mât, qui bientôt après flotta auprès de nous. Pour lui faire montrer ses couleurs, je tirai un coup de canon ; mais il ne se montra point jusqu'à ce qu'un second coup, chargé à balles, fût tiré au-dessus de lui. Alors, hissant un pavillon anglais, il nous laissa pénétrer le mystère de sa fuite.

Le schooner avait été pris par la frégate, dont nous apercevions de loin les voiles, et les deux vaisseaux avaient été séparés par les rafales de la nuit ; il ne fallait donc pas perdre de temps pour s'en emparer. Quoique très éloignée, la frégate était sous le vent ; mais la grande distance qui nous séparait de la petite taille du grab nous laissaient l'espérance de n'avoir pas été aperçus. Nous avions de grandes difficultés à surmonter, car le courage des marins anglais ne peut s'affaiblir, quelque horrible que soit la situation dans laquelle ils se trouvent. Après s'être débarrassé des débris de son mât de misaine, le schooner dirigea sa course vers sa compagne et commença à faire feu sur nous avec tous les canons qu'il put décharger. Bientôt, côte à côte de lui, je fus forcé de lui donner plusieurs volées de canon, et, en restant entre le schooner et la frégate, nous lui ôtâmes toute possibilité de se sauver. Alors il baissa son drapeau, et j'en pris possession.

— Mais, de Ruyter, vous oubliez de me dire combien vous avez perdu d'hommes, et quelle gravité a la blessure qui vous prive de l'usage de votre bras.

— Nous avons eu un homme de tué, deux de blessés, et ma nageoire atteinte par une balle.

— La blessure n'est pas sérieuse, j'espère ?

— Non, ce n'est rien.

— Comment ! s'écria notre vieil ami Van Scolpvelt, qui venait d'entrer dans la cabine les mains chargées d'emplâtres et de ciseaux ; qu'appelez-vous rien ? Moi qui exerce ma profession depuis près de cinquante ans, je puis dire que je n'ai jamais vu une contusion aussi dangereuse. N'y avait-il pas deux doigts lacérés, et l'index tout à fait brisé ?

— Bah ! répondit de Ruyter, deux doigts collés ensemble, voilà tout...

— Oui, dit le docteur en regardant d'un air joyeux la main à laquelle il allait donner des soins.

Quand il eut enlevé les bandages, il la posa sur la table en s'écriant :

— Si je n'avais pas coupé l'index et enlevé chaque morceau d'os fracassé, si vous aviez eu le malheur d'être traité par un autre médecin que moi, vous auriez non seulement perdu un doigt, mais encore la main entière ; et maintenant vous appelez cela rien ! Oui, vous avez raison, quand je les soigne, les blessures ne sont rien ; je les guéris. J'opère si doucement !

Ici le docteur appliqua sur la blessure une compresse d'eau-forte.

— Mes patients sont plus portés à dormir qu'à se plaindre.

Voyant que de Ruyter souffrait, je dis à Van :

— C'est-à-dire que vous faites souffrir vos patients jusqu'à ce qu'ils tombent dans l'insensibilité.

Sans me répondre, Van regarda de Ruyter.

— Je suis content de vous voir souffrir, dit-il d'un ton cruellement calme.

— Que le diable vous emporte ! s'écria de Ruyter.

— J'en suis enchanté, reprit le docteur sans faire la moindre attention aux paroles de de Ruyter, car c'est une preuve que la sensibilité des chairs va vous être rendue. Je vois aussi que le muscle granule. Je vais dompter l'enflure, et votre main sera bientôt guérie.

Le vieux Louis vint me saluer, et il me demanda avec empressement des nouvelles d'une tortue qu'il avait donnée à Zéla.

Pendant qu'on préparait le déjeuner, je montai sur le pont afin de serrer les mains du rais et celles de mes anciens camarades.

A la fin du déjeuner, de Ruyter continua la narration de son voyage.

— J'appris, dit-il, que les Américains appartenant au schooner, à l'exception de cinq qui avaient la fièvre, avaient été transportés à bord de la frégate, et que dix-sept matelots et deux jeunes officiers anglais étaient placés sur le schooner avec l'ordre d'accompagner la frégate ; mais, comme je vous l'ai déjà dit, ils avaient été séparés pendant la nuit par une rafale. J'envoyai ces hommes sur le grab, et je les remplaçai par une forte partie de mes meilleurs marins. Je pris le schooner en touage, et je commençai à le radouber avec les matériaux que nous avions sur le grab. La frégate nous chassa et nous garda à vue pendant deux jours ; enfin je parvins à gagner un groupe d'îles que les Anglais ne connaissent pas. Je les frustrai de leur prétention de conquête en jetant l'ancre, pendant la nuit, près d'une des îles opposées au vent. Je perdis bientôt la frégate de vue ; alors je plantai un mât de ressource sur le schooner, et me voici.

Maintenant, mon garçon, prenez un bateau, et allez à bord du schooner. Tâchons d'entrer dans le port, ou... arrêtez, il vaut mieux que vous restiez sur le grab ; le vent s'abaisse, il faut que je débarque. Vous allez amarrer les deux vaisseaux ensemble dans notre ancienne place. Il est nécessaire que j'aille causer avec le commandant, faire des arrangements pour débarquer nos prisonniers, et voir les marchands auxquels le schooner était consigné.

LXVI

Quoique le schooner eût été arrêté par les Anglais, ils ne se l'étaient pas encore tout à fait approprié quand je l'ai pris, de sorte que je n'ai droit qu'au salvage du vaisseau et de sa cargaison ; mais le salvage sera assez lourd.

Cette formalité diminuait un peu mon plaisir ; car j'avais regardé le schooner d'un œil de propriétaire, j'espérais en avoir le commandement, et ce commandement était la chose que je désirais le plus au monde ; je l'aurais préféré à un duché.

Depuis notre première rencontre avec le schooner, et surtout après l'avoir examiné pendant son amarrage au Port-Louis, je l'avais regardé avec un œil plein de jalousie et de convoitise. L'apparente impossibilité de posséder ce vaisseau ne fit qu'augmenter mon désir de l'avoir. Je n'aurais pas seulement sacrifié mon droit d'aînesse, si je l'avais eu, mais une articulation de mes membres et tout ce que je possédais au monde, à l'exception toutefois de ma bien-aimée Zéla.

De Ruyter s'était souvent moqué de moi à ce sujet, et maintenant que l'objet de mon ambition était à la portée de ma main, je ne pouvais pas comprendre la loi de salvage dont parlait de Ruyter. Il avait pris le schooner, il devait le garder et me le donner ; cet arrangement était la seule loi que je considérasse comme juste et raisonnable.

J'attendis le retour de de Ruyter avec impatience, mais quand il me rejoignit je ne fus point calmé, car il n'avait pu voir les marchands. Le lendemain ce fut encore la même histoire, et ainsi de suite pendant plusieurs jours. Je déteste les transactions tardives ; j'abhorre les calculs ; ils font plus de mal que les tremblements de terre en détruisant les édifices mal fondés ; les calculs ressemblent au mors à l'aide duquel un mameluk contient la fougue d'un cheval impatient. Comme le cheval, cependant, je fus forcé de me soumettre.

Un temps considérable s'écoula avant que de Ruyter eût fini ses arrangements ; il paya une somme assez forte, donna des sécurités, signa des contrats, et enfin eut l'entière possession du schooner.

Un mois après, j'étais enfin au comble de mes vœux.

Aidé par de Ruyter, je préparai le schooner à reprendre la mer. Pendant que je fus obligé de rester à bord, Zéla, qui s'ennuyait seule, resta auprès de moi. De temps en temps nous allions faire dans la ville quelques dîners fins, quelques longues promenades, et le vaisseau restait alors sous la surveillance d'Aston.

Quand le grab et le schooner furent radoubés, de Ruyter me donna ses instructions, et nous levâmes l'ancre ensemble ; fort heureusement la main de Ruyter était presque guérie. Les Américains qu'on avait laissés sur le schooner

et les quatre marins anglais pris avec Aston étaient volontairement entrés à mon service sur le schooner. Mon équipage avait été complété par de Ruyter, et il était assez bon. J'étais armé de six caronades do douze livres et de quatre canons longs de six livres, et nous avions de l'eau et des provisions pour deux mois. Zéla, que la force seule eût pu retenir à la résidence, — et je n'avais nullement l'intention de l'employer, — était auprès de moi. Ainsi, je n'avais plus rien à désirer, et ma joie était aussi vaste, aussi illimitée que l'élément sur lequel je flottais; de plus, je croyais qu'étant aussi profonde, elle serait aussi éternelle Non seulement je n'étais pas un arithméticien, mais encore je n'avais pas le don de la prescience, qui change la joie en douleur en calculant l'avenir! Je ne le fis jamais, et je repris la mer aussi libre d'esprit, aussi intrépide que le lion quand il quitte les jungles pour aller chasser dans les plaines.

Nous naviguâmes vers le nord avec le projet de gagner d'abord les îles de Saint-Brandon et ensuite un groupe de petites îles nommées les Six; de là, nous devions croiser dans l'océan Indien, au nord, pour nous trouver sur la route des vaisseaux qui passent de Madras à Bombay pendant la mousson du sud-ouest.

Nous passâmes deux jours à faire lutter de force et de vitesse le grab et le schooner; autrefois, le grab dépassait en vitesse tous les vaisseaux de l'Inde, mais en faisant plusieurs expériences, nous fûmes convaincus que le schooner était son égal.

Nous passâmes l'île de Saint-Brandon sans incident digne de remarque. Bientôt après, je donnai la chasse à un brigantin, et je le contraignis de s'arrêter. Ce brigantin était français, venant de l'île de Diego-Garcia. Il voguait vers l'île Maurice. Son capitaine nous dit qu'il faisait le commerce de poisson et de tortues fraîches, qui, les dernières surtout, sont très abondantes dans la vicinité de Diego-Garcia

— Cette île n'est point habitée, me dit le capitaine; quelques marchands m'y ont envoyé avec des esclaves, et, pendant que j'embarquais ma cargaison, j'ai été surpris par un vaisseau de guerre anglais, et, quoique je sois parvenu à me sauver, les esclaves et ma cargaison sont tombés entre les mains des Anglais.

Quand de Ruyter eut entendu cela, il me dit:

— Croyez-vous que nous ayons la possibilité de reprendre les esclaves et la cargaison?

— Je le crois.

Aussi riche en projets qu'il était intrépide dans leur exécution, de Ruyter trouva bientôt un stratagème que nous devions, de concert, rendre efficace à la réalisation de nos désirs.

Après avoir conseillé au capitaine du brigantin, qui ne naviguait pas très vite, de se rendre au port de l'île des Six, de Ruyter et moi nous arrangeâmes que, si par hasard le grab et le schooner étaient séparés, ce port serait notre lieu de rendez-vous. Ceci arrêté, nous dirigeâmes notre course, avec le vent en notre faveur, vers Diego-Garcia. La forme de cette île est celle d'un croissant, et elle contient dans son enceinte une toute petite île, derrière laquelle il y a un port vaste et en dehors de tout danger.

En approchant de l'île et apercevant la frégate anglaise qui y était amarrée, nous nous dirigeâmes vers la terre. Nous eûmes soin de naviguer de manière à laisser la petite île entre nous et la frégate. Cette dernière ne nous aperçut pas, et nous jetâmes l'ancre. Le lendemain nous la levâmes ensemble, et le grab, déguisé en vaisseau qui fait le trafic des esclaves, apparut à l'entrée du havre comme s'il était dans l'ignorance qu'il y eût là un vaisseau.

La frégate l'aperçut, et, en virant de bord, le grab mit à la voile comme pour fuir. Sous les mains promptes et alertes des marins anglais, la frégate eut bientôt levé l'ancre pour se mettre à la poursuite du grab.

Mais cette manœuvre occupa assez de temps pour permettre à de Ruyter de prendre largue, et à moi de me tenir caché en gagnant la partie de l'île contre le vent.

J'avais envoyé un homme sur la petite île, et, de son poste, il m'instruisait de tous les mouvements de la frégate. Je pris si bien mes mesures, qu'au moment où elle barrait le port, en tournant l'angle saillant de l'île, moi je doublais l'extrême pointe de la petite île, j'entrais dans la baie et je débarquais sur le rivage, accompagné d'une forte partie d'hommes. Le plan était si bien arrangé, il avait été si lestement exécuté, que je pris à l'improviste une partie des marins appartenant à la frégate; quelques-uns étaient occupés à garder les esclaves pris au brigantin, d'autres à couper du bois, d'autres à ne rien faire.

Nous transportâmes les esclaves sur le schooner, ainsi que du poisson salé et des tortues; cette occupation prit quatre heures.

Quant à mes compatriotes, leur situation me parut si malheureuse, que je les laissai, et avant de leur dire adieu je leur fis jurer que j'étais le meilleur homme du monde; il faut dire que je les avais tous enivrés de liqueurs. D'ailleurs je dois avouer, pour leur honneur, que je les avais trompés en hissant les couleurs américaines. Sachant que le schooner était de ce pays, ils n'avaient eu garde de fuir; loin de là, ils avaient attendu et assisté à notre débarquement sans aucune défiance. Ces pauvres diables étaient fort chagrins de l'abandon momentané de la frégate qui chassait le français; ils étaient, disaient-ils, bien certains que le grab appartenait à la France. Nous étions si bons amis, quand nous nous séparâmes, qu'en me voyant quitter le rivage, les Anglais me saluèrent de trois hourras, en récompense de trois bouteilles de rhum que je leur avais données.

LXVII

Je doublai la pointe nord de l'île, et, chargé de voiles, le schooner se hâta magnifiquement vers le port, où je devais rencontrer de Ruyter. Je n'avais pas douté le moins du monde du succès de son stratagème pour attirer l'attention de la frégate, afin de me donner le temps de me sauver, et je pensais bien qu'après avoir fatigué la frégate pendant quelque temps, le grab fuirait à son tour; l'obscurité de la nuit favorisait cette double manœuvre.

Le temps était couvert, et de violentes rafales de vent et de pluie, qui étaient très favorables à notre course, nous conduisirent dans le canal au milieu des îles, et le grab nous y rejoignit bientôt.

Nous jetâmes l'ancre dans un port que j'ai déjà dit hors de tout danger, et nous y passâmes la nuit à l'abri des vents.

Le lendemain, le brigantin apparut et vint jeter l'ancre auprès de nous. Je laissai de Ruyter régler avec le capitaine l'affaire des esclaves, et je descendis à terre.

Je ne me rappelle rien de particulier sur les natifs des îles des Six. Ils sont simples, hospitaliers, et se composent principalement de pêcheurs. Nous achetâmes des chèvres, du poisson, de la volaille, des légumes, et nous dirigeâmes notre course vers les îles Maldives, afin de gagner la côte de Malabar avant que le nord-est mousson commençât à se faire sentir.

Peu de temps après nous abordâmes et nous pillâmes plusieurs vaisseaux porteurs de papiers anglais. Parmi ces vaisseaux il y en avait un qui appartenait à une femme hollandaise, dont la taille était presque aussi grosse que celle du vaisseau. Cette femme possédait une quantité considérable de marchandises avec lesquelles elle trafiquait entre Madras et Bombay. Son défunt mari avait été employé par la compagnie anglaise, et c'était assez pour me faire considérer ce vaisseau comme une prise légitime.

Après avoir choisi les choses les plus précieuses de la cargaison et jeté dans la mer tout ce qui était inutile, je me rappelai que nous avions besoin d'eau.

Il y avait sur le pont cinq ou six tonneaux qui en contenaient.

Pendant que j'attendais qu'on eût achevé de préparer la chaloupe qui devait servir à transporter l'eau sur le schooner, le monstre hollandais me faisait les plus beaux sourires en m'engageant d'une voix de basse, mais qu'elle avait très douce, à la suivre dans sa cabine. A cette prière était jointe celle de ne pas la priver de son eau.

— Il fait diablement chaud, lui dis-je, et j'ai besoin de me rafraîchir.

— Passez-moi un seau, dis-je à un de mes hommes en saisissant un des tonneaux.

— Oh! celle-là n'est pas bonne à boire, me dit la huileuse Hollandaise; garçon, allez chercher de l'eau dans ma cabine. Ne prenez pas de celle-là, capitaine, je vais vous chercher du vin de Constantia, du Cap lui-même.

— Allons, allons, dis-je à un homme, ôtez le bondon de ce tonneau.

L'homme essayait de l'arracher avec son couteau, quand la mégère le supplia de tenter cet effort sur un autre.

— Je vous assure, capitaine, dit-elle, que l'eau renfermée dans ce baril est imbuvable.

— Pourquoi alors, vieille folle que vous êtes, ce tonneau est-il en perce? Il renferme peut-être du constantia, et je veux l'emporter sur mon vaisseau.

Fort intrigué par les obstacles que la dame voulait mettre à mon action, je saisis un levier de fer et j'arrachai le bondon, car je crus que le tonneau renfermait ou du skiedam ou du vin. Le bondon enlevé, je mis un seau sous l'ouverture pendant que mon aide penchait le tonneau de côté.

L'eau jaillit de l'ouverture, et je me mis à rire de l'entêtement de la vieille décrépite, qui aussitôt jeta un cri

perçant et aigu. A ce cri de rage je répondis par une exclamation de surprise, en voyant tomber dans le seau un magnifique collier de perles. La figure livide de la vieille femme devint plus rouge qu'une cornaline.

— Otez le fond et videz l'eau, criai-je ; voilà une prise heureuse.

La vieille s'élança sur moi.

— Ne touchez pas à ces babioles, ou je vous coupe les mains ; mettez-les toutes dans le seau.

Nous trouvâmes une grande quantité de bagues, de perles, de coraux et de cornalines.

Les bijoux étaient la spéculation particulière de la grosse Hollandaise, qui, pendant que nous poursuivions son vaisseau, les avait cachés si adroitement. Je ne savais quelles justes félicitations m'adresser à moi-même pour l'insistance que j'avais mise à vouloir boire un verre d'eau. Cette fantaisie nous livrait une moisson de perles.

Nous fîmes dans tout le vaisseau de minutieuses recherches ; mais nous ne trouvâmes plus rien.

A force de prières, la vieille obtint la restitution d'une bague qu'elle me jura être un bijou de famille. Je la passai en riant à son doigt court et épais.

— Ne vous chagrinez pas, ma belle amie, lui dis-je, car ceci est un contrat de mariage suivant les coutumes arabes ; ainsi, vous êtes ma femme. La prochaine fois que nous nous rencontrerons, je consommerai le rite, mais jusque-là soignez votre douaire.

Je me rendis sur le grab pour y déposer le butin, car nous n'avions que peu d'arrimage à bord du schooner.

Je racontai au munitionnaire ce qui s'était passé entre sa compatriote et moi.

— C'est bien certainement votre femme, Louis, si j'en juge par la description physique que vous m'avez faite de sa personne. Elle vous cherche, soyez-en sûr.

Louis prit un air grave, réfléchit un instant, et me dit bientôt avec gaieté :

— Ma femme n'a pas de bijoux, pas de bagues ; elle donna un jour son anneau de mariage pour une bouteille de skiedam.

Nous rencontrâmes une flotte de vaisseaux des compagnies de Ceylan et de Pondichéry, escortée par un brigantin de guerre. De Ruyter me fit le signal de me mettre en panne pour examiner les vaisseaux, pendant qu'il allait se mettre à la poursuite du croiseur de la Compagnie. Ces vaisseaux étaient de toutes les formes : grabs, snows, padamas. Voyant que nous étions des ennemis, les vaisseaux de la Compagnie mirent à la voile et laissèrent les autres se tirer d'affaire au gré de leur force ou de leur adresse.

Aussitôt que je me fus placé à la portée d'un canon, je fis feu : ils se séparèrent comme une bande de canards sauvages, allant çà et là, vers chaque point des directions de la boussole, pendant que je les poursuivais comme le beneta poursuit le poisson volant. Quelques-uns réussirent à se sauver, mais je finis par m'emparer du plus grand nombre. Nous les abordions tour à tour ; ils étaient frétés de paddy, de bétel, de ghée, de poivre, d'arrac et de sel ; cependant nous trouvâmes quelques pièces de soierie, de mousseline, de châles, et, avec une peine extrême, je réussis à ramasser quelques sacs de roupies.

De Ruyter était loin de nous, mais le bruit du canon m'apprit qu'il continuait un feu croisé avec le brigantin, qui semblait naviguer très vite.

J'abandonnai les petits vaisseaux, et, toutes voiles dehors, je partis pour rejoindre le grab.

Dans la direction où allaient les deux vaisseaux, il y avait un groupe de rochers dont le sommet s'élevait au-dessus de l'eau.

Entre ces rochers se trouvait un passage vers lequel le brigantin semblait vouloir se diriger.

Il m'était impossible de deviner son but ; mais quand il approcha des rochers, il vit qu'il ne pouvait plus ni avancer ni reculer ; il se mit en panne et commença un engagement avec de Ruyter.

Un signal du grab me donna l'ordre de naviguer au côté des rochers sous le vent, afin de mettre obstacle à la fuite du brigantin.

A en juger par les apparences, le grab avait trop d'avantage sur son ennemi pour que mon concours fût de la moindre utilité.

Avant qu'il me fût possible d'obéir au signal de Ruyter, le brigantin s'était laissé aller contre les rochers dans l'intention de s'y briser.

Après cet effort, il baissa son pavillon. Aussitôt le grab et moi nous fîmes sortir nos bateaux, nous abordâmes le brigantin, et nous essayâmes de le touer hors des rochers.

C'était un beau vaisseau, armé de seize caronades de dix-huit livres, avec quatre-vingt-dix hommes ou officiers à bord. Il ne s'était pas battu avec le grab plus de quinze minutes, et cependant il était fracassé. Sept morts et un blessé formaient les pertes de l'équipage du brigantin ; le grab avait trois hommes blessés et un matelot mort par accident.

Ce matelot était dans les chaînes, en train de mettre une cartouche dans un canon (le canon n'avait pas été épongé et le trou était bouché) quand il fut foudroyé par l'explosion.

Le rais me dit d'un air froid et grave :

— Je regardais à bâbord, et je dis à l'homme qui chargeait le canon de prendre garde à lui, car il me paraissait trop pressé dans ses mouvements. L'explosion du canon l'empêcha de me répondre ; je regardai de nouveau, et je ne vis plus qu'un morceau de bonnet rouge : l'homme avait disparu.

— C'était don Murphy. Pauvre garçon !

— Oui, répondit le rais, il ne faisait nullement attention aux ordres de ses chefs.

Nous fîmes tous les Européens prisonniers ; nous enlevâmes une partie des armes et des provisions du brigantin, et nos malades, ainsi que le butin que nous avions amassé, tout fut transporté sur son bord.

Après avoir réparé les avaries du brigantin, — car nous l'avions retiré des rochers, contre lesquels il ne s'était que très faiblement meurtri, — nous l'envoyâmes à l'île de France.

Quelques jours après, nous plaçâmes les lascars et les matelots qui avaient appartenu au brigantin sur un vaisseau de campagne, en leur donnant leur liberté. Ils l'acceptèrent joyeusement, à l'exception de huit ou dix, qui voulurent entrer au service de de Ruyter.

LXVIII

De Ruyter prit la résolution de traverser le détroit de la Sonde, pendant que je dirigerais ma course vers la baie de Malacca, afin d'apprendre des nouvelles des vaisseaux anglais. Avant de nous séparer, nous fixâmes pour rendez-vous une époque assez proche et une île qui avoisine celle de Bornéo.

De Ruyter me donna, en outre, d'amples et de minutieuses instructions, en m'engageant à ne pas les mettre en oubli, puis il souhaita à Aston une vie heureuse, et le contraignit à accepter des armes de prix, pour lesquelles le jeune lieutenant avait déjà plusieurs fois manifesté une grande admiration.

Dans ce mutuel adieu, qui séparait pour toujours, il était peu probable qu'il en fût autrement, deux hommes qui s'aimaient, il eût été difficile de découvrir la profonde souffrance qui leur serrait le cœur, car ils cachaient leur mutuelle émotion sous le masque transparent d'une indifférence et d'un calme affectés. Après cet adieu, de Ruyter me renouvela ses recommandations, embrassa Zéla, me pressa affectueusement les mains et remonta sur le grab.

Nous mîmes à la voile chacun de notre côté, et nous voguâmes dans des directions différentes. Aussitôt que j'eus atteint l'entrée de la baie, je me dirigeai vers la côte malaise, et je jetai l'ancre entre deux îles. Là, je me mis en communication avec les natifs ; et, sans avoir de trop grandes difficultés à surmonter, j'obtins un proa d'une vitesse remarquable. Ce mode d'embarcation me paraissait la voie la plus sûre pour conduire Aston à Poulo-Pinang, ville qui se trouve à l'entrée de la baie, et qui appartenait aux Anglais.

En naviguant le long de la côte malaise, dans un canot du pays, je ne devais être ni remarqué par les natifs, ni inquiété par les Anglais. De plus, j'avais la facilité de débarquer dans la partie de l'île qu'il nous plairait de choisir.

Poulo-Pinang avait été achetée aux Malais par la compagnie anglaise des Indes orientales ; elle porte maintenant le nom de l'île du Prince de Galles. Cette île est petite, mais très féconde ; parallèle à la côte malaise, qui est très élevée, elle est entourée d'un canal qui offre aux vaisseaux un magnifique port. Bien décidé à accompagner Aston, j'équipai le proa avec six Arabes et deux Malais (ils devaient cacher leurs armes). Je pris de l'eau et des provisions pour trois jours, et nous nous embarquâmes : Aston vêtu d'une jaquette et d'un pantalon blanc, moi d'un costume de matelot arabe.

Je laissai le schooner à la garde du premier contremaître, un Américain que de Ruyter m'avait instamment recommandé, et auquel je pouvais en toute confiance livrer le soin de mon bonheur et de ma fortune. Cet Américain était non seulement un parfait marin, mais encore un homme actif, courageux et intelligent. Né et élevé à New-York, il avait, depuis sa plus tendre enfance, vécu sur la mer et

s'y était formé une santé de fer ; il était aussi fort et aussi robuste qu'un cheval de Suffolk.

Mon second contremaître, Anglais de naissance, avait été capitaine du gaillard d'avant à bord de la frégate d'Aston, et il avait toutes les qualités qui distinguent d'entre tous les marins ceux qui appartiennent aux vaisseaux de guerre ; il était taciturne, brave et froid. Ce brave garçon adorait le grog, et Aston m'avait raconté qu'étant sur la frégate, le capitaine du fond de cale, ami intime du capitaine du gaillard d'avant, avait mis dans un tonneau vide qui avait contenu du rhum quatre litres d'eau afin de leur donner l'esprit de se transformer en excellent grog. Notre capitaine du gaillard d'avant, ayant trop bu de cette composition, manqua de respect à un officier supérieur. Le bosseman du vaisseau, qui était jaloux des réelles qualités de cet homme, richement couvert d'ananas que peut l'être de navets un champ de paysan en Angleterre.

Toujours affamés comme des écoliers en maraude, nous fîmes une fabuleuse consommation d'ananas, cueillant, choisissant, et en rejetant de beaux pour en trouver de magnifiques.

Nous pénétrâmes sans obstacle dans la ville, et, pour mieux dire, notre arrivée n'attira aucun regard.

Après nous être établis dans un hôtel où Aston fit sa toilette, il se rendit chez le président, auquel il raconta de son histoire ce que nous avions jugé utile de faire connaître.

Le président, qui appartenait à l'armée de terre, se montra fort aimable : il engagea vivement son compatriote à venir demeurer chez lui jusqu'à l'arrivée d'un vaisseau de guerre ou d'un bâtiment anglais dans le port.



Je continuai ma promenade jusqu'à une rangée de boutiques.

qui était froissé de la déférence qu'on lui témoignait habituellement, le fit punir sans pitié.

Cette disgrâce imméritée affligea si bien le pauvre garçon, qu'il résolut de se vouer à jamais au service de mon bord.

— D'ailleurs, disait-il en appuyant sa désertion du drapeau anglais sur un raisonnement simple et vrai, depuis vingt ans que je sers le roi dans les Indes orientales et occidentales, tout le profit que j'en ai retiré se résume en ceci : deux jours de congé, la fièvre jaune, des blessures et rien de plus.

Nous montâmes dans le proa sous l'ardeur d'un soleil de feu, et nous dirigeâmes notre course le long de la côte malaise. Vers le soir, nous arrivâmes à Prya, ville protégée par un fort. Après avoir conversé avec quelques Malais qui suivaient notre sillage dans une barque de pêcheurs, nous allâmes avec eux jusqu'à la rivière de Pinang, qui se trouve au sud de la ville de Georges, dans l'île du Prince de Galles. Comme nous avions à faire une course de près de deux milles, nous prîmes le temps d'avaler les délicieuses huîtres qui sont si célèbres venant de cette côte. En traversant la rivière, je m'aperçus que notre proa était trop grand pour gagner le rivage ; j'engageai Aston à débarquer, et je dis à mes hommes de conduire le proa dans le havre.

Nous passâmes la nuit dans une hutte de pêcheur, et le lendemain, aux premiers rayons du jour, nous partîmes pour la ville.

Les collines élevées de ces îles étaient couvertes de magnifiques bois et le chemin que nous suivions tout parfumé de l'odorante émanation des fleurs et des épices. Près de la ville, et sur le rivage de la mer, s'étendait une grande plaine, dont le sol, blanchâtre et sablonneux, était aussi

La prudence exigeait qu'Aston acceptât l'offre qui lui était faite ; ce fut donc comme une faveur qu'il demanda à rester deux ou trois jours à l'hôtel pour y attendre l'arrivée de ses bagages.

Aston me retrouva à l'hôtel, et, avant de songer à regagner le proa, nous nous disposâmes à passer la journée d'une manière agréable. En conséquence, nous fîmes servir un magnifique déjeuner, tout en commandant un somptueux repas pour le soir. Aston profita de notre tête-à-tête pour me renouveler la prière qu'il m'avait déjà faite tant de fois, et cela si inutilement, celle de rentrer dans la marine.

— De graves malheurs peuvent vous attendre, mon cher Trelawnay, me dit-il, vous ne pourrez en conscience passer toute votre vie aux ordres de de Ruyter, sous les plis d'un drapeau en guerre avec le vôtre. Du moins, si les circonstances vous enchaînent loin de vos compatriotes, restez neutre dans les combats et ne faites rien contre eux.

— Quand j'aurai réalisé une petite fortune, mon cher Aston, je suivrai l'exemple de notre ancien capitaine, je deviendrai cultivateur. Mais, avant toute chose, il faut que je ramasse de l'argent. Je commence à vieillir, j'ai une femme, j'aurai un jour des enfants, il faut donc que je prévoie l'avenir, que je songe à eux. Si, comme vous, Aston, j'avais le bonheur d'être jeune, étourdi et célibataire, ce serait tout à fait autre chose.

— Allons donc, rieur que vous êtes, s'écria mon ami, mais votre femme, vos futurs enfants et vous tous réunis, vous n'atteignez pas l'âge de trente ans.

— Trente ans ! Mais à trente ans, Aston, un homme est vieux, fatigué, presque décrépit.

LXIX

Après avoir joué au billard en nous jetant la balle d'une conversation rieuse de forme, mais tres grave dans le fond, nous allâmes, en nous promenant, examiner les vaisseaux amarrés dans le port. Notre proa était derrière un vaisseau arabe, près d'une descente qui conduisait à une place où se trouvait un vaisseau de campagne nouvellement construit.

La crainte d'attirer l'attention publique nous fit rentrer à l'hôtel, où nous attendait un dîner de prince, dîner après lequel je me sentis sinon ivre, du moins prêt à le devenir. Je proposai donc à mon sobre ami de venir respirer l'air en parcourant la ville.

Nous rôdâmes pendant quelque temps dans des rues irrégulières et parmi des huttes de boue brûlées par le soleil, puis enfin nous atteignîmes, Aston d'un pas ferme, moi en chancelant à chaque minute, un vaste terrain appelé place Bambou, autour duquel s'étendait une rangée de boutiques, abritées le jour contre les ardeurs du soleil par des bambous et des paillassons.

Un roulement de tambour et un grincement musical nous attirèrent vers une rangée de huttes, exclusivement occupées par des filles nâch. Aston aimait la musique et les danseuses : moi, j'avais, comme tout homme marié doit le faire, renoncé aux illégitimes amours ; de plus, l'odeur de l'huile rance, du ghée et de l'ail n'avait pas un assez grand attrait pour me retenir.

J'abandonnai Aston, et je continuai ma promenade jusqu'à une rangée de boutiques nommée *le bazar des Bijoutiers*.

Ce bazar, rempli de monde, était éclairé par des lampes en papier de diverses couleurs et qui produisaient un effet charmant. Après avoir jeté un coup d'œil sur l'ensemble des boutiques, je m'approchai de celle qui me parut la plus élégante, et dont le propriétaire était un Parsée. Occupé à vendre à une femme voilée de la tête aux pieds, le marchand ne s'aperçut pas de ma présence, et j'eus tout le loisir d'examiner la dame. Elle faisait achat de plusieurs anneaux pour ses oreilles et pour son nez, et, toute exagération à part, ces anneaux étaient, en circonférence, presque aussi grands qu'un cerceau de collégien.

En lui montrant ces ridicules merveilles, le marchand louait d'un air pompeux et leur simplicité et leur élégance. Quand le prix des bijoux fut fixé, la dame enleva une partie de sa coiffure, et nous laissa voir son nez et une moitié de son oreille : le premier était affreux ; l'autre, aussi large et aussi plate qu'une assiette, pendait comme un morceau de chair morte. Le bijoutier passa son pouce dans la fente de l'oreille pour la tenir ouverte, et il y suspendit l'anneau, qui ressemblait à un candélabre. La dame n'avait pas besoin de glace pour admirer l'effet de cette jolie parure : il lui suffisait de tourner un peu la tête sur son épaule, et d'attirer sous son regard le bout de l'oreille si bien parée.

A la vue de ce cercle, elle ricana non seulement de satisfaction, mais encore pour montrer une rangée de longues dents teintes d'une couleur bistrée.

Frappé de tant de beauté, le bijoutier s'écria :

— Quel ange !

Je me mourais de l'envie d'éclater de rire au nez de la dame et à la barbe du marchand ; mais je me retins, et je continuai de suivre du regard la marche des emplettes de cet ange si bien nommé.

— Je désire une boite de métal, dit l'étrangère d'une voix gutturale.

— En voici en or, madame, s'écria l'empressé marchand ; aucun autre métal ne doit être touché par vos belles mains.

Ces boîtes étaient très bien faites, et comme la pensée de donner un souvenir à Aston vint frapper mon esprit, je pris sur le comptoir deux de ces boîtes. Je les examinai, et sans faire attention au prix que me fixa le bijoutier, car je déteste de marchander, je mis les boîtes dans les plis du châle qui entourait mes reins, et je tendis, sans les compter, une pleine main de pièces d'or au bijoutier. Il les prit, calcula la valeur qu'elles représentaient, et voyant que je n'étais ni calculateur, ni même prudent, il doubla le prix de ses boîtes et me soutint que je n'en payais qu'une.

— J'en paye deux, lui dis-je, et au delà même de leur valeur.

— Vous êtes un impudent, un escroc ! cria le marchand ; et en vociférant ces injures il étendit la main vers moi, saisit le bout de mon turban et me l'arracha de la tête.

Je me retournai et je lui appliquai un si furieux coup de poing, qu'il tomba comme une masse morte au milieu de ses caisses.

Un Parsée ne pardonne jamais le mal qu'on lui fait ; du reste, cette rancune est assez générale. En se relevant, le bijoutier saisit un couteau et voulut se jeter sur moi avec l'intention évidente de me poignarder, mais il n'eut aucun succès dans cette tentative, et elle ne servit qu'à doubler ma colère. Mon sang coulait dans mes veines comme une lave ardente ; je bondis vers cet effronté voleur, et après l'avoir souffleté, je lui lançai à la tête une boîte de bijoux.

Les personnes qui se trouvaient dans la boutique, ainsi que celles qui en entouraient la porte, se mêlèrent de l'affaire et prirent fait et cause pour le marchand. La nouvelle de la dispute courut, comme une traînée de poudre, incendier et mettre en rumeur tous les habitants du bazar.

Presque fou de rage, la tête et la figure ensanglantées, le bijoutier m'appelait brigand, assassin, voleur ! et il criait à ceux qui m'entouraient :

— Conduisez-le en prison, et s'il résiste, s'il se défend, s'il vous frappe, tuez-le !

La foule augmentait de minute en minute, et enhardies par la certitude d'être secourues, plusieurs personnes s'avancèrent vers moi, pendant que l'exaspéré Parsée tentait de me saisir les bras.

La vue du danger, en calmant ma colère, me rendit le sang-froid dont j'étais si heureusement doué.

Je tirai de ma ceinture un pistolet et un poignard, excellentes armes quand on est pressé entre les remparts d'une foule ennemie, et menaçai mes furieux assaillants.

Les défenseurs du marchand reculèrent. Pendant la minute de trêve que leur hésitation m'accorda, minute qui tint ma destinée par un fil aussi mince qu'un cheveu, je jetai un coup d'œil sur le champ de bataille, et je vis qu'il me serait impossible de me sauver par la porte de la boutique, car elle était encombrée de monde. J'aurais mille fois préféré la mort à l'ignominie d'être traîné en prison par cette foule injuste, cruelle et menaçante, et cependant j'étais sur le point de subir l'effroyable supplice d'une arrestation.

Un profond regard, un regard qui embrassa tous les dangers contre lesquels je voulais lutter, me montra un espoir de salut.

La querelle et les coups qui avaient fait naître un si grand désordre avaient commencé et s'étaient donnés sur le seuil de la porte. Debout à l'entrée de la boutique, tenant, par la vue de mes armes amorcées, la foule à une certaine distance, il me vint à l'esprit de chercher un refuge dans l'antre même de mon ennemi, non pas, bien entendu, dans la pensée d'implorer son appui, que le ladre eût accordé à mes pièces d'or, mais celle de fuir par une sortie que j'avais aperçue en face de la porte.

Je fis donc, pour atteindre mon but de délivrance, un mouvement si rapide, que ceux qui m'entouraient reculèrent.

Un homme tenta cependant de s'opposer à mon passage, je le frappai d'un coup de poignard, je terrassai le bijoutier accouru à l'aide de l'homme, qui était son frère ; puis, d'une main de fer, j'arrachai les deux bambous perpendiculaires qui soutenaient le hangar. Le toit s'effondra entre le peuple et moi, et je disparus dans l'obscurité d'un passage qui s'étendait derrière le bazar.

Les gutturales malédictions des Malais et les furieuses menaces du marchand volèrent dans l'air comme des balles meurtrières ; j'en écoutai un instant le bruit sinistre, puis je m'enfonçai dans les dédales de l'étroit passage.

La prudence me conseillait cette fuite, car non seulement il était fort dangereux de lutter contre l'aveugle fureur d'une populace irritée, mais encore de laisser connaître mon nom et ma profession : l'un et l'autre eussent été un arrêt de mort.

Si la sagesse s'était faite mon seul guide, je me serais à sa voix promptement dirigé vers le port, où mon proa était amarré. Malheureusement pour moi, mon cœur trouva un obstacle dans la rapidité de ce départ, et cet obstacle était mon ami Aston. J'aurais eu plus que de la peine d'abandonner le lieutenant sans lui dire un dernier adieu. Je me serais senti honteux de la cause qui aurait motivé mon abandon.

Retenu par le désir de voir Aston, je suivis en silence le passage irrégulier et étroit dans lequel je m'étais engagé, et je m'éloignai du bazar.

En traversant une place éclairée qui attenait aux boutiques, je fus étonné de passer inaperçu ; j'avais craint des poursuites, et en conséquence je m'étais élancé au travers de la place d'un pas rapide, après avoir eu la prudence de faire à mon costume quelques changements.

Après avoir franchi un labyrinthe de rues boueuses, de sombres allées, je parvins à gagner l'hôtel dans lequel je pus entrer sans être aperçu ; mais notre commune chambre était vide : Aston était encore absent.

La crainte que le lieutenant se trouvât mêlé à la dispute, ou qu'un accident eût révélé à mes ennemis qu'il était entré le matin dans la ville avec moi, me décida à aller à sa recherche.

J'échangeai mes vêtements arabes contre la jaquette et le pantalon blanc d'Aston, et la transformation fut si com-

plète, que le domestique qui nous avait servi à dîner parut fort indécis sur la connaissance de ma personne.

Après un court examen, auquel je fus forcé de me soumettre pendant qu'il m'ouvrait la porte de la rue, cet homme sourit, et ce triomphant sourire fut la première lueur de la trahison qui devait bientôt éclater.

Je me rendis en toute hâte au bazar. La haute taille d'Aston, dont la figure calme et la belle tête blonde dominaient la foule, fut le premier objet qui frappa mes regards. Le peuple, furieux, entourait encore la porte du bijoutier, ou plutôt le seuil de la porte, car elle n'était plus qu'un espace vide; mais ce rassemblement populaire n'était point formé par les mêmes personnes, il y avait une vingtaine de sepays et des officiers de police. Aston et un officier écoutaient en silence la narration de l'événement. Pâle, effaré, hagard, le bijoutier se tenait devant eux et leur racontait ses malheurs. A ce groupe s'étaient joints la famille et les amis du marchand, et ils mêlaient aux plaintes du Parsée un lamentable concert d'injures et de malédictions.

Après avoir montré d'un regard plein de larmes la place où s'élevait sa boutique quelques heures auparavant, le Parsée se jeta sur le toit effondré, le trépigna furieusement, fit un long et pitoyable discours; puis, arrachant le turban de sa tête, mettant ses vêtements en lambeaux, il jura de se venger.

Quand ce serment fut tombé de ses lèvres rougies par le sang, le Parsée repoussa ses amis, ses parents, la foule qui voulait le consoler, et disparut.

LXX

Pour éviter toute attention, soit inoffensive, soit dangereuse; pour fuir toute question, je rentrai à la taverne, où Aston vint bientôt me rejoindre.

— Une affaire très grave vient de mettre en rumeur tout le bazar, me dit-il en me serrant la main, et je m'y suis rendu dans la crainte que la vivacité de votre esprit et l'emportement de votre caractère ne vous eussent mêlé à la dispute, qui était à peu près générale.

— Que s'est-il donc passé? demandai-je d'un air et d'un ton pleins de curieuse indifférence.

— La boutique d'un orfèvre a été démolie, et je suis arrivé sur le lieu du désastre au moment où la foule commençait à piller le marchand, qui tentait en pure perte de défendre son bien. Tous les vagabonds du port se trouvaient là, et je crois vraiment qu'ils n'eussent pas laissé au pauvre homme une seule pièce d'or si je ne lui avais porté secours Malheureusement j'étais sans armes; mais j'ai fait de prodigieux efforts pour arrêter le pillage. Non seulement je me suis donné le plaisir de terrasser quelques-uns de ces effrontés vauriens, mais j'ai encore envoyé chercher les sepays.

— Vous ne me parlez pas, mon ami, de l'origine de la dispute.

— Tout ce bruit, tout ce scandale, tout ce malheur, ont été causés par un Arabe. Les querelles et les vols ne sont pas chose rare ici; mais, ce qui est plus rare, c'est l'audace et l'intrépidité qu'a montrées cet homme. Le bazar était plein de monde, brillamment éclairé; et, tandis que l'orfèvre faisait voir à une femme des bijoux de prix, — cette femme était sans nul doute la complice du voleur, — un Arabe entre dans la boutique, saisit tous les objets qui tombent sous ses mains, poignarde un homme, frappe le bijoutier, et disparaît chargé du butin, après avoir, à l'aide d'une force herculéenne, démoli la boutique.

— Signale-t-on particulièrement le voleur? demandai-je à Aston.

— Je ne sais pas, on dit qu'il est Arabe et rien de plus; mais on a arrêté quelques pillards.

— Allumez votre cigare, mon cher Aston, je suis mieux instruit que vous, et je vais vous raconter toute l'affaire.

Grande fut la surprise d'Aston quand il eut appris que j'étais celui qu'on désignait sous le nom de voleur.

— Vous avez commis là, me dit-il, une bien coupable étourderie; elle peut vous causer de graves embarras: le bijoutier a juré pouvoir vous reconnaître entre mille personnes, de plus il a fait serment par sa religion qu'il ne prendrait aucune nourriture avant de s'être vengé.

— S'il tient sa parole, son jeûne le conduira au tombeau, car je partirai cette nuit avec le vent de terre.

Le diable se mêla de l'affaire, car toute la nuit il fit un temps si détestable, que l'impossibilité d'un embarquement immédiat me contraignit à attendre les événements que pouvait amener la journée du lendemain.

Malgré la contrariété que j'éprouvais, j'étais loin de partager les angoisses de mon ami, parce que je n'avais aucune raison qui pût me faire croire que j'étais particulièrement soupçonné, surtout dans une ville où les querelles sont des événements journaliers, où la mort d'un homme est considérée comme une chose de fort peu d'importance, et peuplée de Malais, gens qui, de toutes les nations orientales, sont ceux qui respectent le moins la propriété, et qui de plus ne trouvent pas que l'assassinat soit un crime; mon action ne pouvait être dans cette ville, si souvent le théâtre de brigandages, qu'un événement naturel. J'avais donc peu de dangers à courir; le pillage avait été le crime, car le frère du Parsée n'était pas mort.

Le lendemain, Aston se rendit chez le président; de mon côté, je me promenai dans la ville, après avoir eu la précaution de me coiffer avec un bonnet d'Arricain. Du port, où je recueillis quelques nouvelles, je visitai les boutiques, j'achetai les choses dont j'avais besoin, et de plus je remplis plusieurs commissions très importantes données par de Ruyter. Ces commissions étaient de prendre sur l'état des affaires du gouvernement quelques renseignements sérieux, et d'envoyer des lettres dans l'intérieur de l'Hindoustan Un agent français, qui avait des espions dans tous les ports de l'Inde, m'apprit ce que je désirais savoir.

Quoique fort occupé de mes affaires pendant cette matinée, je crus m'apercevoir que j'étais suivi; je rentrai à l'hôtel sans tourner la tête, me croyant accompagné, soit réellement, soit en imagination, par un homme de haute taille.

En nous servant à déjeuner, le domestique de l'hôtel, celui-là même qui avait souri en me reconnaissant vêtu en colon, fit quelques observations sur l'événement de la nuit, et les termina en disant que le bijoutier auquel un Arabe avait si audacieusement volé plusieurs boîtes pleines de bijoux, avait l'habitude d'apporter ses marchandises à l'hôtel quand il s'y trouvait des étrangers.

Nous passâmes la journée avec autant de plaisir que la précédente. Cependant je n'étais pas tout à fait tranquille: l'affaire du bijoutier me préoccupait peu, et ce que je redoutais le plus était le hasard d'une découverte personnelle. Quelques-uns des vaisseaux que j'avais pillés pouvaient entrer dans le port, et malgré les changements que j'avais opérés dans mon costume, il était facile de me reconnaître.

A ces inquiétudes s'était jointe la crainte d'abandonner trop longtemps le schooner à mon contremaître, et celle, plus grande encore, des angoisses qui devaient tourmenter mon adorée Zéla, qui, j'en étais certain, veillait dans le silence des nuits plus longtemps que les étoiles, et ne prenait point de repos pendant mon absence.

Cette dernière considération l'emporta sur toutes les autres: je me décidai à partir la nuit même, malgré le temps qui était couvert, variable, ainsi que cela arrive souvent dans ces latitudes.

Je ne veux pas m'arrêter sur le déchirement de cœur que me causa ma séparation d'avec mon cher compatriote, car cet attristant souvenir est encore plein de regret.

Mon dernier adieu se traduisit en quelques lignes, et à ces paroles d'une tendresse de frère désolé, je joignis une centaine de louis, et je cachai le tout dans une manche de sa jaquette.

Je n'annonçai mon départ à personne; n'étant pas embarrassé par mes bagages, qui se composaient de mon abbah seul, je pus partir sans aucun aide.

Je n'ai jamais compris l'habitude de se charger en voyageant de peignes, de rasoirs, de brosses, de linge, friperie inutile, embarrassante, et qui laisse croire qu'un homme est incapable de dormir loin de sa maison sans être entouré par la moitié d'une boutique de mercier.

Mes dents, aussi blanches et aussi fortes que celles d'un chien, n'avaient pas besoin de recourir, pour conserver leur beauté, au frottement des brosses.

Ma tête n'était plus rasée comme autrefois, mais au contraire richement fournie d'une épaisse chevelure, et cette chevelure poussait sans soin, semblable à un buisson de ronces, et j'avoue que je ne lui accordais pas plus d'attention qu'on n'en accorde aux rejetons sauvages de ce rampant parasite.

Cette comparaison est puisée dans un souvenir d'enfance, car je me rappelle que la mûre et le noisetier ont été mes ressources et mes consolations lorsque, chassé du jardin, je ne savais avec quel fruit remplir mes poches ou mon estomac.

LXXI

Je quittai l'hôtel à minuit, sans prévenir de mon départ ni les domestiques ni le maître de la maison; et n'étant pas embarrassé par mes bagages, qui se composaient uniquement de mon abbah, il me fut facile d'effectuer silencieu

sement ma fuite. Afin de gagner le port sans attirer l'attention des passants attardés ou des promeneurs nocturnes, je me glissai le long des rues obscures et boueuses, qui, par des voies plus longues, mais aussi plus détournées, devaient me conduire au havre.

Après une heure de marche, marche à la fois craintive et haletante, j'atteignis un grand emplacement désert, dans lequel se trouvait un chantier en pleine construction, et à quelques pas de ce chantier, dans l'eau verdâtre d'une espèce de bassin, mon proa était amarré.

Le temps, assez beau, promettait une nuit calme, et la brise de la terre parfumait l'air des suaves senteurs des plantes aromatiques. Clair et sombre tour à tour, le ciel couvrait la nuit de lueurs ou de ténèbres, lueurs quand la lune se laissait voir dans sa limpidité lumineuse, ténèbres quand de noirs nuages estompaient son disque d'argent. Le seul bruit qui, de minute en minute, vint attirer l'anxieuse attention de mon oreille, était les voix confuses et indistinctes de quelques hommes occupés sur le bord du rivage et le : *Tout va bien* des sentinelles sepays.

En me trouvant hors de la ville, l'agitation presque fiévreuse de tout mon être se calma insensiblement, et elle se transforma en sécurité quand mes regards plongèrent à ma droite sur l'immensité de la mer, et à ma gauche dans les sombres et mystérieux sentiers des montagnes.

Là, la vaste étendue de l'Océan ; ici, le protecteur refuge des jungles. J'étais sauvé !

Le cœur plein de joie, joie bien légitime, bien naturelle après les angoisses qui l'avaient précédée, j'atteignis un groupe de huttes entouré d'une palissade de bois. A mon approche une sentinelle, que je n'avais pas aperçue, s'avança en dehors de cette frêle enceinte de bambous, et me dit :

— Qui va là ? Arrêtez !

Je ne savais ni si cet homme était seul ni si le voisinage d'une garde pouvait venir à son aide. Cette dernière crainte me fit désirer de mettre obstacle à un cri d'alarme. En conséquence, j'obéis à son ordre, et, pour conserver mon caractère indien, je répondis en cette langue :

— Un ami !

Après m'avoir questionné, la sentinelle objecta à mes réponses que, pour gagner mon proa, il me fallait un ordre.

— Je sais cela, lui dis-je, j'en ai un.

Je fouillai dans ma poche, j'en tirai un chiffon de papier, puis, d'un air très naïf, je m'approchai du sepays en lui disant :

— Voici mon billet de passe, monsieur.

— Ne m'approchez pas, dit la sentinelle ; tendez-moi l'ordre, voilà tout.

Au moment où, pour prendre le papier de ma main tendue, le soldat posait son mousquet, je bondis sur lui, et, le saisissant à la gorge, je l'empêchai de donner l'alarme.

L'irascible soldat de Bombay se débattit courageusement pour arracher son cou à ma violente étreinte ; mais il n'eut pas plus de succès que n'en pourrait avoir un chat entre les griffes d'un mâtin. La lune se cacha sous un manteau de nuages, et, profitant à la hâte de cette bienheureuse obscurité, je lâchai l'homme et je me sauvai à toutes jambes dans la direction de la ville, comme un homme qui se rejette dans le chemin qu'il a déjà parcouru. Mais une fois assez éloigné pour n'avoir aucune poursuite à craindre, je repris, pour revenir à mon premier but, une direction contraire, et en m'éloignant de l'arsenal je gagnai les abords de la mer.

Plus d'une fois, pendant cette course à travers les champs, je crus m'apercevoir qu'un homme me suivait. Je m'arrêtai ; je sondai du regard l'obscurité de l'espace, et je ne vis rien. Je continuai ma course. Tout à coup une ombre se réfléchit sur un mur dont je longeais les bases ; cette ombre marchait en silence dans la même direction que moi. Fort peu effrayé, mais en revanche fort décidé à connaître la figure de ce sombre et mystérieux compagnon, j'ôtai de son fourreau la fine lame de mon poignard, et, retournant sur mes pas, je recherchai l'inconnu. La capricieuse variation de la lumière que répandait la lune, tantôt claire, tantôt ténébreuse, entrava mes recherches, et je ne découvris rien.

— Ma foi, dis-je en moi-même, si c'est un ennemi, qu'il approche... Si c'est un fantôme de mon imagination, je perds mon temps : c'est un tort.

Et je repris ma course.

Quand la lune éclaira de nouveau la vaste solitude dans laquelle je marchais, j'aperçus entre moi et la mer l'échaudoir public, et un peu plus loin, un terrain sur lequel un vaisseau avait été construit ; un demi-mille plus loin, entre le chantier et la mer, mon proa était amarré.

Je m'arrêtai sur l'élévation que formait un monticule de sable, et de ce promontoire mes regards plongèrent dans la direction où se trouvait mon bateau.

Pendant ces quelques minutes d'observation, je m'appuyai le dos contre un des murs de l'échaudoir, et dans cette position, qui permettait à mon ombre de tracer sur le sable une silhouette gigantesque, je vis à côté d'elle un long bras armé d'une plus longue lance, dont le mouvement plein de fureur cherchait à m'atteindre. Je me retournai avec vivacité, et en levant ma main gauche je m'enveloppai le bras droit dans les plis de mon manteau, afin d'éviter le coup ; car un homme, armé d'un poignard, était auprès de moi. Ce mouvement de défensive n'intimida point mon agresseur, et son arme perça de part en part, mais sans m'atteindre, les nombreux plis de mon manteau. Je poussai un cri de fureur, et, me rejetant en arrière, je pris dans ma ceinture un pistolet qu'Aston m'avait donné, et je visai hardiment la figure de ce nocturne assassin. La babiole de Birmingham n'était qu'un objet de luxe : le coup ne partit pas. Je jetai loin de moi l'inutile jouet, et je saisis mon poignard dont, grâce au bon rais, je savais parfaitement me servir. Je me trouvais placé sur un terrain plus élevé que celui sur lequel piétinait mon ennemi, et cette position ne lui permettait pas de renouveler facilement son attaque.

Croyant que le premier coup qu'il m'avait donné avait non seulement déchiqueté mon manteau, mais encore effleuré mon bras (l'arme était empoisonnée et son attouchement mortel), l'homme essaya de se sauver.

Je m'élançai à sa poursuite ; mais il était très agile, et paraissait parfaitement connaître les sinuosités d'un terrain contre lesquelles je me butai plusieurs fois. Cependant je l'effrayai si bien en lui criant à plusieurs reprises : « Arrêtez, ou je fais feu ! » (on ne doit pas oublier que je n'avais qu'un poignard), qu'il se précipita, pour se soustraire à mes regards, à travers l'ouverture d'un mur ; de ce mur se détachèrent quelques pierres, et je lançai au fuyard les plus grosses dont je pus m'emparer.

Ce mur, les entraves qui à chaque pas embarrassaient ma course, me montrèrent que nous étions dans un chantier provisoire, entouré par une haute palissade, et dans lequel j'étais venu plusieurs fois pour parler à mes hommes. Un profond canal, qui avait été coupé pour faire flotter un vaisseau, mais qui maintenant était presque vide, se trouvait devant le chantier.

— Mon homme est pris, me dis-je.

Ma croyance était vaine, car il continua sa course, hésita un instant et se tourna vers moi. Je crus qu'il allait m'attaquer de nouveau.

Je me remis à sa poursuite. Le ciel s'éclaircit, mais il était encore trop obscur pour me permettre de distinguer les traits du coquin. Je ne pouvais voir que ses yeux, dont la féroce expression révélait une indicible rage. En le gagnant de vitesse, j'allais me précipiter sur lui, quand, après avoir évité mon étreinte, il se rejeta en arrière et me dit :

— Voleur et assassin, vous n'oserez pas m'approcher !

— Comment ? m'écriai-je.

Je fis quelques pas en avant, et la clarté du ciel me montra le mystère de la bravade du drôle.

Un tronc d'arbre sans écorce, et dont le bout le plus large était de mon côté, se trouvait horizontalement placé au travers d'un abîme voisin de l'échaudoir, et l'homme le traversait à pieds nus avec les plus grandes précautions.

Au milieu du dangereux passage, l'inconnu s'arrêta pour me défier, et tout surpris non seulement de le voir presque calme au-dessus d'un gouffre dans lequel le moindre choc pouvait le précipiter, mais encore d'entendre sa menace insultante, je lui répondis, sans trop savoir ce que je disais :

— Rampant esclave, qui êtes-vous, et pourquoi m'avez-vous attaqué ?

La pâle figure s'anima, et une voix gutturale me répondit :

— Je suis le bijoutier que vous avez volé, je suis le frère de l'homme que vous avez poignardé, je suis celui qui s'est vengé !

— Vous vous trompez, vous n'êtes pas vengé.

— Imbécile ! s'écria le bijoutier, si mon arme n'a pas pénétré jusqu'à votre cœur, le poison dont sa pointe est imbibée y pénétrera.

— Vraiment !

Et sans hésitation, sans réflexion surtout, j'arrachai mes souliers et je bondis vers le tronc de l'arbre.

Le bijoutier fit sur le pont un saut d'hyène en furie, soit pour en augmenter l'effrayante vibration, soit pour se retourner et fuir, soit pour se jeter au-devant de moi. Je ne puis assigner une cause précise à son mouvement.

Irrité jusqu'à la fureur, j'arrivai sur lui avec la véloce rapidité que met un éclair à courir le long d'une barre de fer.

La violence de notre rencontre nous fit perdre l'équilibre, et, sans avoir eu le temps de nous servir de nos poignards, nous tombâmes ensemble. Le bijoutier, qui était sur une partie de l'arbre mince et arrondie et sur le point de se tourner, fit l'effort surhumain de se retenir ou de m'entraîner avec lui dans l'abîme. Sa fureur le servit mal ; il se saisit d'un pan de ma ceinture, le morceau lui resta dans la main, et il tomba lourdement dans le gouffre.

J'étais tombé sur le tronc ; mes jambes se croisèrent autour de lui, mes bras l'enlacèrent, mais faiblement, car ma chute m'avait foulé le poignet gauche, et, avec mille peines et une incommensurable lenteur, je réussis à gagner la terre.

LXXII

Je ne puis me rappeler sans frémir la fatigue et les souffrances que j'ai supportées en me traînant à plat ventre sur ce pont dangereux, si dangereux, qu'il me semble aujourd'hui qu'il a été aussi difficile à traverser que le pont que Mahomet nommait *Al Sirut*, lequel était plus étroit qu'un cheveu et plus pointu que le fil d'une épée, et avait en outre l'enfer au-dessous de lui.

Chose étrange ! quand le bijoutier me saisit, quand il déchira mes vêtements, les boîtes de métal, causes de tant de malheurs, tombèrent de ma poitrine, — car, après ce qui était arrivé, je n'avais pas cru prudent de les donner à Aston, — et disparurent dans le gouffre avec le malheureux bijoutier.

Je regagnai tout haletant et presque épuisé de fatigue les bords de l'épouvantable gouffre, et je tombai presque mourant, car une vive douleur alourdissait ma tête, et mon poignet foulé me faisait en outre douloureusement souffrir. Quand j'eus repris l'usage de mes sens, une invincible curiosité attira mes regards vers l'abîme, et les rayons de la lune me le montrèrent dans toute son effrayante profondeur.

Un silence lugubre planait dans l'air ; mais ce silence fut bientôt interrompu par les gémissements sourds, par le bruit indistinct que faisait le bijoutier en cherchant à s'arracher aux étreintes de la mort.

Le fond du canal, dans lequel gisait le malheureux, était une mare d'eau stagnante mélangée de sable, de boue et d'ordures envoyées par les débouchés de l'échaudoir. Ce mastic humide ne permettait à un homme ni de trouver un appui ferme pour son pied, ni d'atteindre le désespéré refuge de la mort en se laissant couler au fond de l'eau. Les efforts que faisait le Parsée pour reprendre son équilibre augmentaient, au lieu de les amoindrir, les dangers de sa situation. La lourdeur de la chute du malheureux lui avait creusé un lit dans le gouffre, et ses pénibles luttes l'enfonçaient de plus en plus dans la gluante composition de cette bourbe immonde.

Penché sur l'abîme, je suivais avec angoisse le mortel combat que livrait ce malheureux ; mais il m'était difficile de distinguer autre chose qu'une masse sombre qui se tordait en faisant entendre le râle sinistre d'une suprême agonie.

Ce spectacle était horrible, et, quoique d'une nature peu impressionnable, je me trouvais incapable d'en supporter la vue sans frissonner de la tête aux pieds.

Moralement, et presque physiquement, je souffrais autant que mon ennemi.

Le vain espoir de porter secours au Parsée me fit jeter autour de moi des regards d'une anxieuse interrogation ; mais j'étais seul sur un emplacement vide, et la splendide clarté de la lune, tout à fait dégagée d'un voile de nuages, me montra l'impossibilité de mes espérances.

Le cœur serré de ne pouvoir rien faire pour cet homme, dont les plaintes retentissaient à mon oreille comme un sanglant reproche, je voulus fuir le théâtre de ses souffrances ; mais ma faiblesse corporelle, ou plutôt une fascination sauvage, me retint involontairement auprès du moribond. La pensée d'aller chercher du secours dans le port, celle de donner l'alarme, me vinrent à l'esprit ; car, entièrement occupé du pauvre marchand, je ne songeais pas au danger dans lequel mon dévouement pouvait m'entraîner.

Ce dévouement eût été inutile.

Les efforts du Parsée s'affaiblirent, le râle de sa voix devint plus indistinct, et son corps s'enfonça lentement dans le linceul de boue sur lequel il était couché.

Tout était fini... Une sueur glacée perla sur mon front ; j'avais la fièvre, et de ma vie je n'ai éprouvé une douleur semblable à celle qui oppressa mon cœur quand la surface agitée du canal fut devenue entièrement calme.

Tout d'un coup, au milieu de ma sombre et désolante contemplation, je fus vivement frappé par ces mots, qui me parurent prononcés à quelques pas de moi : *Tout va bien*.

La voix d'une sentinelle lointaine, emportée par le vent, criait ces paroles, et elles étaient si peu en harmonie avec les douloureuses sensations qui m'oppressaient le cœur, qu'elles me parurent presque injurieuses.

Les premières lueurs du jour éclairaient le sommet des montagnes ; je dus songer à poursuivre ma route. Mais ce ne fut pas sans un vif chagrin que mes regards embrassèrent pour la dernière fois cette ville d'où je fuyais en vagabond ; ce gouffre qui renfermait un homme dont j'avais si peu méchamment, mais avec tant de fatalité, anéanti l'existence et la fortune. Qui sait encore si le malheur s'était borné là, si le frère avait survécu, si la famille ne jetait pas sur ma tête les malédictions les plus sombres et les plus horribles ? O démon du mal, pourquoi as-tu guidé ma main pour me laisser le remords, le regret et la honte !

Quelques réflexions calmes sur cette bien triste affaire me firent comprendre que, soupçonné ou par le garçon de l'hôtel ou par une autre personne, le bijoutier avait été le confident intéressé de ces soupçons. Reconnu par cet homme, il m'avait gardé à vue jusqu'au moment de notre fatale rencontre.

Si le marchand avait eu le bon esprit de s'adresser à la justice, en me désignant comme le chef de l'attaque qui avait ruiné son commerce, il eût été amplement vengé. Malheureusement pour le Parsée, son caractère vindicatif ne lui permit pas d'attendre : il préféra se venger directement. Sa faute retomba sur lui, car il pouvait prendre une éclatante revanche, en allant simplement déposer au palais de justice une accusation contre moi !

Je gagnai rapidement le rivage et je me disposais à héler mon proa, quand la crainte d'attirer l'attention des sentinelles me fit prendre le parti, quoique blessé à la tête et le poignet en très mauvais état, de gagner mon proa à la nage, si je ne pouvais rencontrer de bateau.

Une exploration anxieuse me montra la nécessité de compter sur mes forces seules. En conséquence, je serrai dans mon turban les objets que l'eau pouvait abîmer, et je m'élançai dans la mer.

LXXIII

Je gagnai rapidement le proa, et après avoir ordonné à mes hommes de lever silencieusement le grappin, nous nous couchâmes dans le fond du bateau, et le courant du canal nous emporta mollement vers les canots des pêcheurs qui sortaient du port.

Une fois confondu dans le groupe des embarcations du pays, j'élevai la voile du mât, et nous prîmes notre course vers les côtes du Malabar.

Les capricieuses variations du vent et la lourdeur de l'atmosphère, en me faisant pressentir l'orageuse nuit qui se préparait, me décidèrent à aller chercher du repos et un abri dans une petite baie ouverte, où il n'y avait pas le moindre vestige d'habitants.

Nous débarquâmes, et après avoir amarré le proa au rivage, mes hommes s'occupèrent à préparer un repas composé de viandes froides et de poissons tués sur les rochers. Non seulement pour faire cuire nos comestibles, mais encore pour nous réchauffer, car le temps était glacial, nous allumâmes un grand feu au pied d'un pin gigantesque. Ce feu, que nous crûmes éteint le jour de notre départ, se communiqua à l'arbre, de là à une forêt, qu'il mit huit mois à consumer entièrement. Aujourd'hui encore, il m'est impossible de songer sans effroi à mon voyage à Poulo-Pinang, car une fatalité déplorable en a marqué tous les incidents.

A la fin du repas, je plaçai deux sentinelles non loin de notre petit groupe, et harassé de fatigue, les pieds étendus vers le feu, la tête appuyée contre une pierre douce, je m'endormis si profondément que ni le vent ni la pluie, qui tomba à torrents, ne parvinrent à me réveiller.

J'ouvris les yeux une heure avant le jour. Mes membres étaient tellement glacés et raidis par le froid, qu'un instant je pus me croire paralysé.

Après une promenade de quelques minutes, j'avalai une tasse de café brûlant, je fumai une bonne pipe, et ces deux infaillibles remèdes dissipèrent entièrement mon malaise.

Nous mîmes le proa à l'eau, et une douce brise de terre nous aida à faire avant midi une longue course. Vers cette heure, le temps s'éclaircit ; un resplendissant soleil illumina le ciel, et nous arrivâmes bientôt au nord-est de l'île, où se trouvait le schooner.

Le vaisseau était si bien placé pour échapper aux regards, que je ne l'aperçus qu'après avoir doublé un bras de mer. Un homme de l'équipage, placé en vigie sur la rive, donna le signal de notre approche, et en voguant avec rapidité j'atteignis promptement le vaisseau, sur le pont duquel Zéla était en observation, un télescope à la main.

Franchissant d'un bond le plat-bord du schooner, je tombai presque agenouillé auprès de ma chère Zéla, et mes mains frémissantes voulurent se croiser, comme autrefois, autour de sa taille d'abeille, mais la belle enfant n'avait déjà plus la frêle ceinture d'une jeune fille. Je pris donc dans mes bras mon précieux trésor, et je l'emportai dans ma cabine.

Le contremaître, qui attendait des questions ou des ordres, m'avait silencieusement suivi.

— Avez-vous vu des étrangers dans la largue, Strang? lui demandai-je.

— Les bateaux du pays, et rien de plus, capitaine.

— Bien ! Faites lever l'ancre, nous allons diriger notre course vers l'est.

Le contremaître remonta sur le pont, et à la prière de Zéla, je consentis à accorder un peu d'attention aux blessures que j'avais reçues.

Les grands et nombreux plis de mon abbah, fait en drap de poil de chameau, et les châles qui entouraient mes reins m'avaient préservé de l'atteinte du poignard ; mais mes yeux étaient noircis par le coup que j'avais reçu sur le front, et mon poignet gauche me faisait cruellement souffrir.

La vieille Kamalia me mit une compresse sur la tête, enveloppa soigneusement mon poignet, et ma jeune et belle Arabe parfuma mes tempes et frotta mes membres raidis avec de l'huile et du camphre.

Les remèdes employés pour soulager mes douleurs, remèdes qui les guérirent et d'une manière presque radicale, furent l'huile chaude, le magnétisme d'une main charmante, un poulet rôti du vin de Bordeaux, du café, une pipe et deux lèvres roses. Lequel de ces remèdes a le mieux opéré, je l'ignore ; je sais seulement qu'ils me rendirent la santé. Mon bras seul résista au charme de ces applications externes et internes, car je fus obligé de le garder pendant longtemps enveloppé dans une écharpe ; je crois même qu'il n'a jamais reconquis sa force première.

En me quittant, de Ruyter m'avait dit :

— Quand j'aurai franchi les détroits de la Sonde, je m'arrêterai à Java, dirigez-vous vers Bornéo.

Je traversai les détroits de Drion, et je ne ralentis plus la rapidité de ma course pour aborder les vaisseaux du pays dont je faisais journellement la rencontre.

Un matin cependant j'abordai un vaisseau d'un aspect étrange. Singulièrement construit, encore plus singulièrement équipé, ce vaisseau, qui, selon les apparences, était de cent tonneaux, avait deux mâts. Ses cordages étaient faits avec une herbe d'une couleur sombre, et ses voiles, en coton blanc mélangé de violet, ne me révélaient, ni par leur nuance ni par leur forme, à quelle nation il appartenait. Très élevé hors de l'eau, le corps du navire avait une teinte d'un gris blanchâtre aussi terne que triste ; en outre, il était si mal gouverné, qu'il allait d'un côté et de l'autre avec la plus surprenante irrégularité.

J'envoyai un coup de mousquet à l'inconnu, dans l'intention de le forcer à s'arrêter, car nous pouvions à peine nous tenir éloignés de lui.

A cet ordre, il mit en panne, mais en s'y prenant d'une façon si inhabile et si gauche, qu'il fut presque démâté.

Alors apparut à mes yeux un fantastique équipage, entièrement composé de sauvages nus et tatoués de la tête aux pieds. Les uns, groupés sur le pont, nous regardaient d'un air stupide ; les autres, suspendus aux agrès, semblaient attendre notre approche avec la stupeur et l'effroi.

Quand j'eus hissé un drapeau anglais, ils répondirent à cette politesse par l'exhibition d'un morceau de drap peint et en lambeaux. Il était impossible de deviner d'où venait ce vaisseau, à quelle nation il appartenait, où il allait ; tout cela était un mystère. En outre de cet extérieur fabuleux, le pauvre vaisseau était si fracassé, il avait à sa carcasse tant d'ouvertures qu'on pouvait voir du dehors tout ce qui se passait à l'intérieur.

Ces visibles marques de décrépitude, le bizarre accoutrement des gens qui encombraient le pont en désordre, donnaient à ce vaisseau l'air d'avoir été construit avant le déluge, et je trouvais un véritable miracle dans son apparition sur l'eau ; comment avait-il la force de s'y maintenir ?

Le capitaine de ce vaisseau fantôme essaya de mettre à l'eau, afin de passer à notre bord, un vieux débris de canot ; mais n'ayant ni la patience ni le temps d'attendre la fin de la difficile opération, et, de plus, désirant examiner l'étranger, plutôt par curiosité que dans un espoir de conquête, je fis descendre un bateau de notre poupe et je me dirigeai vers lui.

Vu de près le triste bâtiment était encore d'un aspect plus sauvagement bizarre, et lorsque j'eus grimpé sur ses côtés saillants, il m'apparut dans toute sa fabuleuse étrangeté.

Le pont supérieur était couvert d'un paillasson, et ses sauvages habitants, coiffés avec des feuilles de palmier, n'avaient point d'autres vêtements. A mon approche, un homme mince, osseux et d'une haute taille, vint au-devant de moi.

Cet homme se distinguait de son farouche entourage par la blancheur de sa peau et par la différence de son accoutrement. Avant de lui adresser la parole j'examinai un instant sa figure. Je vis que des traits saillants et réguliers, des cheveux blonds, un visage ovale avaient fait de cet homme un être d'une beauté réelle, beauté qu'il eût conservée si un tatouage extraordinaire et grotesque n'avait point effacé la délicatesse du teint et grossi le modelé des formes. Ce hideux tatouage couvrait la figure, les bras, la poitrine, et l'image peinte d'un affreux serpent était enlacée autour de la gorge, de manière à faire croire que, non content d'étrangler sa victime, le reptile voulait encore se précipiter dans sa bouche, car une tête armée d'une langue rouge et pointue était dessinée sur la lèvre inférieure. L'œil vert et la langue effilée du serpent étaient si bien rendus, qu'en voyant l'homme agiter sa mâchoire il semblait que l'affreuse bête se mît en mouvement.

Ce tatouage d'une sauvagerie inouïe faisait ressortir le front calme et les yeux pensifs de l'étranger. Mon rapide examen avait embrassé tous les détails dans l'ensemble, et il était achevé quand le capitaine me demanda d'une voix douce et d'un ton aussi affable que poli :

— Vous êtes Anglais, monsieur ?

— Oui, monsieur. Et vous ?

— Moi, je suis de l'île de Zaoo.

— De l'île de Zaoo ? Où est-elle située ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— Dans la direction de l'archipel de Sooloo.

— Tout cela est étrange, lui dis-je, car je ne connais ni l'île dont vous me parlez, ni l'archipel où elle se trouve. Mais êtes-vous de ces îles ?

— Oui, monsieur.

— Natif ?

— Non, monsieur.

— Et de quel pays êtes-vous ?

Le capitaine hésita un instant à me répondre, puis il me dit :

— Je suis Anglais, monsieur.

— Vraiment ! et comment diable se fait-il que vous vous trouviez sur un pareil vaisseau, et arrangé d'une aussi inconcevable façon ?

— Si vous voulez descendre dans ma cabine, monsieur, je vous le dirai, mais j'ai peur de n'avoir pas de rafraîchissements à vous offrir.

En approchant des écoutilles, j'entendis les cris d'une femme.

Le capitaine s'arrêta.

— J'avais oublié, me dit-il, que nous ne pouvons pas descendre là.

— Quelqu'un est malade !

— Oui, monsieur, une de mes femmes est en couche, et, je crois, avant terme, car les douleurs de l'enfantement ont été occasionnées par le mal de mer ; la pauvre créature souffre beaucoup.

— La nourrice de ma femme, dis-je à l'étranger, connaît un peu la science médicale, je vais l'envoyer chercher.

Le capitaine me remercia, et la vieille Arabe fut bientôt installée auprès de la malade. Pour ne pas gêner les femmes, nous nous installâmes sur le pont auprès de la poupe, et l'étranger me dit :

— Il y a si longtemps que je n'ai parlé l'idiome de ma jeunesse, et tant d'années se sont écoulées depuis l'époque où les événements que je vais vous raconter ont eu lieu, que j'ai grand'peur, monsieur, de ne pouvoir me faire comprendre.

— Le temps est calme, capitaine, vous n'avez pas besoin de vous presser ; faites-moi donc tranquillement le récit de vos malheurs, et comme vous ne semblez pas très bien fourni en provisions de bouche, permettez-moi d'envoyer chercher des choses qui rafraîchiront votre mémoire en dégageant votre esprit.

A ma demande, le schooner nous envoya du bœuf, du jambon, du vin de Bordeaux et de l'eau-de-vie.

Les Anglais se détestent jusqu'à ce qu'ils aient mangé ensemble.

En mangeant, nous nous traitâmes de compatriotes, et au choc des verres, nos cœurs s'ouvrirent avec l'abandon d'une vieille camaraderie.

Le seul témoignage de civilisation que donnât encore cet Européen transformé en sauvage était un goût prononcé pour le tabac, et, en véritable gentleman, il fumait du matin au soir.

Quand le capitaine eut dégusté un dernier verre d'eau-de-vie, quand l'odorante fumée du tabac eut tracé autour de nous un vaporeux nuage, il commença le récit de son histoire. Mais ce récit fut fait dans un idiome si bizarre, il le suspendit tant de fois pour l'entremêler d'étonnantes réflexions, qu'afin d'éviter à mes lecteurs la peine que j'ai eue à deviner le sens des mots, le fond de l'idée, l'ensemble du tout, je vais prendre la liberté de corriger la phraséologie de ce capricieux narrateur.

LXXIV

« J'ai quitté l'Angleterre, il y a sept ou huit ans, avec un vaisseau de la Compagnie des Indes orientales, protégé par un convoi, et qui se rendait à Canton. Le premier officier du bord, qui avait opéré avec mon père des transactions mercantiles, et qui lui devait pour une livraison de marchandises

considérablement d'argent, eut l'esprit de persuader à mon père de lui fournir encore une grande quantité d'objets. Comme mon père ne s'était point rendu aux désirs de l'officier sans une vive et longue discussion, il fut convenu en dernier ressort, et pour contenter les deux parties, que j'accompagnerais l'officier à bord en qualité de midshipman.

A l'époque où ce marché eut lieu, j'étais employé comme premier commis dans la maison de mon père, et les traités de l'affaire me parurent si avantageux pour ma famille et pour moi, que j'y donnai de grand cœur mon adhésion. Voici quelles étaient les clauses de ce marché : je devais faire le voyage en passager, et recevoir pour le compte de mon père la moitié du bénéfice des ventes qui seraient opérées par l'officier. Si la carrière maritime me convenait, je devais la suivre ; sinon, au retour du vaisseau, je m'installais de nouveau dans la maison de mon père.

Je n'ai pas besoin de vous exprimer, monsieur, avec quel plaisir j'avais quinze ans; je quittai le comptoir paternel, les livres de facture, les livres de compte, pour aller voir un pays dont j'avais entendu faire de merveilleuses descriptions. Au curieux désir qui accompagne tous les voyageurs se joignait l'orgueilleuse joie de prendre place parmi les aspirants de marine, qui étaient si fiers et qui semblaient si heureux lorsqu'ils étaient sur terre. Je ne savais pas à cette époque que la cause de leur joie était leur délivrance momentanée d'un assujettissement tyrannique. Je l'ignorais, mais j'en eusse été instruit que ma satisfaction serait restée la même, tant il me semblait que, sous la protection d'un premier officier, mon initiation au service devait être aussi facile qu'agréable.

Mes illusions se dissipèrent vite, et dès que nous eûmes quitté les downs ma situation devint insupportable. Outre les fonctions serviles et abjectes que mes camarades et moi nous étions obligés de remplir, le premier contremaître, mon patron, ajouta à ces ennuis le tourment de sa haine. Un jour, étant de faction avec lui, il m'injuria, et, non content d'une méchanceté de paroles que je n'avais point provoquée, il m'accabla de coups. Trop faible et trop timide pour me défendre, je fus dès lors en butte à ses moqueries et à ses mauvais traitements. Une autre fois, et toujours sans cause, l'officier me dit :

— Votre usurier de père vous a fourré auprès de moi pour lui servir d'espion, pour me voler mes profits. Ce vieux juif ne s'est pas contenté de ma parole, il lui a fallu un écrit ; mais je veux bien être damné si je ne fais pas de vous un domestique, un esclave.

Ma vie devint de jour en jour plus triste et plus misérable. Notre capitaine vivait à bord comme une espèce de demi-dieu, et je suis bien certain qu'il se croyait supérieur à l'humanité entière. Il ne fréquentait que deux ou trois des passagers qui appartenaient à la noblesse, et tous ses ordres étaient transmis à l'équipage par le premier officier.

Une nuit, nous étions à la hauteur de Madère, et le vent soufflait avec violence, un homme placé en vigie cria :

— Une voile étrangère à notre gauche !

— Très bien, répondis-je, je vais avertir.

Mais avant de remplir ma mission, je jetai un coup d'œil sur la mer, où je ne vis qu'un énorme nuage noir. Je trouvai l'officier de faction endormi sur la glissoire d'une caronade. La vue de ce sommeil si calme au moment de la tempête fit naître en moi le premier sentiment de haine et de vengeance qui eût jamais entr'ouvert les replis de mon cœur. »

— Bien ! m'écriai-je en interrompant le capitaine, vous avez poignardé le coquin et jeté sa carcasse dans la mer ?

« — Non, monsieur, non. J'étais jeune, et ma rancune n'avait encore que la malice de l'enfance. Si je rencontrais aujourd'hui cet homme sans âme, j'agirais peut-être avec plus de vaillance que je ne l'ai fait à cette époque. Je ne troublai point le sommeil de mon ennemi ; je descendis doucement auprès du capitaine, que je réveillai en lui disant :

— Il y a un grand vaisseau de notre côté, sous le vent.

— Où est l'officier de quart ? me demanda le capitaine en sautant hors de son lit.

— Je l'ai inutilement cherché, monsieur.

— Il n'est pas à son poste ! s'écria le capitaine en se précipitant sur le pont.

L'officier dormait toujours ; le capitaine courut jusqu'à lui et l'appela par son nom.

En entendant la voix bien connue de son sévère commandant, l'officier épouvanté se dressa sur ses pieds et balbutia quelques excuses.

Mais, sans lui répondre, le capitaine s'éloigna de l'échelle, car on ne pouvait perdre de temps en paroles ; un ouragan terrible se préparait, la mer était violente, et la masse noire et remuante que j'avais prise pour un nuage apparaissait sous la forme effrayante d'un énorme vaisseau démâté, lancé vers nous avec une vélocité extraordinaire.

— Abaissez le gouvernail, mettez tous les hommes à l'ouvrage ! cria le capitaine d'une voix forte.

Tout s'agita.

Une voix humaine, qui essayait de se faire entendre au milieu de la rumeur des éléments bouleversés, nous héla, et cette voix semblait descendre des hauteurs d'une tour, car l'énorme vaisseau, poussé par le vent et emporté par les vagues gigantesques qui l'élevaient au-dessus de nous, paraissait avoir des proportions énormes.

Les lumières bleues qui brûlaient sur son gaillard d'avant se réfléchissaient dans notre voile de perroquet, bien carguée. Il paraissait inévitable qu'au moment où l'étranger allait être replongé dans l'auge profonde où nous étions placés, sa descente nous écraserait ou nous couperait en deux. Nos voiles se frappaient contre les mâts avec un bruit pareil au roulement du tonnerre, et l'équipage, en chemise, à moitié endormi, se précipitait pêle-mêle hors des écoutilles et jetait des cris horribles en voyant le vaisseau s'avancer vers nous.

Paralysés par l'épouvante, nous restions inactifs, le regard et l'esprit suspendus aux mouvements du vaisseau que la mer et le vent faisaient tournoyer sur lui-même. Cette scène effrayait les plus hardis ; les faibles tombaient à genoux, se tordaient les bras ou se précipitaient la tête la première dans les écoutilles. Quoique cet affreux spectacle n'eût duré qu'un moment, cet instant d'angoisse avait eu assez de puissance pour me transformer d'enfant en vieillard.

Une voix forte et distincte nous héla avec une trompette et nous dit :

— Tribord votre gouvernail, si vous ne voulez pas être écrasés !

Au même moment une vague nous éleva en l'air, et l'étranger nous frappa. Ce choc fut suivi d'un craquement horrible ; nos hommes répondirent à ce fracas par de désolantes clameurs ; je crus tout perdu, et, les mains convulsivement pressées contre les haubans, j'attendis la mort.

Mes yeux étaient fixés sur le vaisseau étranger : je crus le voir passer au-dessus de nous et rester dans l'air comme un rocher gigantesque. Le vent mugissait avec furie dans nos haubans, et la mer inondait de ses lames froides le pont de notre vaisseau.

Après cette pause terrifiante, la confusion, le bruit du vent et des vagues, le murmure des voix me rendirent la raison. L'étranger avait atteint notre quartier, enlevé le bateau de la poupe, ainsi que notre grand mât, mais rien de plus, et nous étions hors de danger. Après avoir hélé une troisième fois, le vaisseau nous demanda notre nom, et nous ordonna de rester auprès de lui toute la nuit, ajoutant à cette demande qu'il appartenait à Sa Majesté Britannique et qu'il s'appelait *la Victoire*.

Le capitaine n'adressa aucun reproche au premier officier, mais il fut provisoirement mis en prison.

La frayeur causée par la fatale rencontre de ce vaisseau avait été si grande que chacun semblait avoir l'esprit sous la domination d'un mauvais enchantement, et notre capitaine, ainsi que les officiers, n'accomplissaient leur devoir qu'à l'aide des fréquents signaux de *la Victoire*, qui veillait sur elle et sur nous, tant elle avait peur de nous voir fuir.

Le lendemain je me rendis sur le pont, et je m'aperçus que nous avions perdu notre convoi, et que *la Victoire* nous faisait signe qu'il fallait la prendre en touage. Pour effectuer ce difficile travail sans mettre un bateau à la mer, qui était très agitée, nous jetâmes dans l'eau un tonneau vide, ayant une corde que le vaisseau devait prendre à son bord. Ils l'attrapèrent et attachèrent des aussières aussi grandes que nos câbles à la corde ; nous les tirâmes à bord et elles furent attachées à un mât ; puis, chargés de toutes nos voiles, nous nous dirigeâmes vers l'île de Madère.

Cette entreprise de sauvetage rendait notre situation très périlleuse ; car, malgré l'immense longueur des aussières avec lesquelles nous touâmes, le poids et la grandeur de *la Victoire*, qui était à cette époque le plus grand vaisseau du monde, nous donnaient des secousses terribles, surtout quand nous étions élevés sur la crête des vagues et qu'elle s'enfonçait auprès de nous dans l'abîme de la mer. Quelquefois les cordes de touage, en dépit de leur grosseur, qui était celle d'un corps humain, cassaient en deux comme un fil d'Écosse, et nous étions obligés de recommencer la tâche dangereuse et difficile de l'attacher à notre bord. Heureusement le vent diminua de violence ; car s'il avait gardé sa force première, nous eussions infailliblement échoué.

Le poids de *la Victoire* était si lourd, qu'outre le danger d'emporter notre mât, il avait fait entr'ouvrir les joints du vaisseau, et la mer débordait sur nous en emportant tout ce qu'elle rencontrait.

Notre capitaine héla *la Victoire* et lui montra les difficultés insurmontables de notre situation.

— Si vous coupez les cordes de touage, répondit le capitaine du vaisseau royal, nous vous ferons couler à fond.

A bord de *la Victoire*, ils avaient allégé le poids du vaisseau en jetant dans la mer tous les canons de son pont supérieur, et en plaçant des voiles d'orage sur les troncs des mâts inférieurs, et par tous les moyens qui se trouvaient en leur pouvoir.

Le lendemain le vent diminua mais la mer fut encore très agitée.

Nous rencontrâmes un grand vaisseau des Indes orien-

tales faisant route pour Madère, nous le fîmes arrêter, et il fut contraint de prendre notre place.

Alors notre capitaine se rendit à bord du vaisseau de feu l'amiral Nelson, et son commandant, après avoir grondé le nôtre pour sa négligence, lui pardonna sa faute en considération du service qu'il avait rendu à la Grande-Bretagne en sauvant le plus précieux de tous les vaisseaux anglais, celui qui portait le corps de Nelson et son triomphant drapeau.

Le commandant de *la Victoire* donna à notre capitaine un certificat sur lequel étaient détaillés tous les incidents de sa belle conduite. Ce témoignage de satisfaction calma un peu notre fier commandant, dont la colère contre le coupable officier avait disparu avec le danger.

Cette indulgence était naturelle ; un lien de parenté unissait les deux hommes, et ils portaient l'un et l'autre le nom de Patterson. Vous savez, monsieur, que les Ecossais ont des clans, et qu'il leur importe fort peu que tout le monde soit détruit si leur propre clan est sauvé, ou s'il gagne par la perte générale. Mais je vous demande pardon, monsieur, peut-être y a-t-il parmi eux des hommes très dignes, très honnêtes et très bons. »

LXXV

« — Le premier officier, reprit le capitaine après une pause de quelques secondes, connut bientôt l'auteur de la disgrâce qu'il avait encourue, et je crois fort inutile de vous dire, monsieur, que cette découverte n'adoucit pas à mon égard les cruels procédés de mon chef. J'étais déjà fort misérable, je le devins plus encore ; et souvent, bien souvent, je me suis surpris à envier l'existence orageuse du vagabond, et celle du mendiant, sans pain et sans asile. L'un et l'autre n'étaient-ils pas mille fois plus heureux que moi ? Mais pardon, monsieur, tout cela est fort peu intéressant pour vous, et cette narration, que votre courtoisie daigne écouter, vous paraît bien insipide et bien longue. »

— Non, non, mon cher capitaine, votre histoire n'est ni dépourvue d'intérêt, ni trop étendue ; je l'écoute avec plaisir et avec attention. Continuez-en donc le récit ; je suis tout à vous.

Et mes paroles étaient vraies, car chaque mot de ce pauvre homme faisait vibrer en moi un tendre souvenir, souvenir triste et qui mettait devant mes yeux la pâle et mélancolique figure de mon ami Walter. N'existait-il pas en effet entre ce narrateur à demi sauvage et mon pauvre compagnon d'infortune une similitude étrange ?

Tous deux, forcément jetés dans une carrière antipathique à leurs goûts, avaient été les victimes d'une haine brutale sans cause, et partant sans excuse. Ce rapport, si poignant pour moi et qui remplissait mon cœur d'une douloureuse compassion, m'attira vers le capitaine.

Sa parole lente, sa voix douce, son regard pensif, me firent oublier les affreuses caricatures qui souillaient son corps, et je ne vis plus ses traits qu'au travers de mes souvenirs ou, pour mieux dire, que dans la beauté de son âme.

« — Enfin, reprit le conteur en me remerciant de mon attention par un bienveillant sourire, nous entrâmes dans la mer de la Chine.

Une nuit le vaisseau était amarré près d'une île (j'ai oublié pour quelle raison), on m'ordonna d'aller me coucher dans le bateau qui était derrière le bâtiment, afin de le garder. J'obéis avec joie, car en entendant cet ordre, l'idée que je pouvais saisir cette occasion pour me sauver me traversa l'esprit. Sans craindre ni même réfléchir sur les dangereux hasards d'une pareille entreprise, je m'abandonnai à l'impulsion rapide qui se faisait la maîtresse de ma conduite.

Je trouvai dans le bateau un mât, une voile et un petit baril d'eau, car la veille on s'en était servi pour aller explorer l'île. La trouvaille inattendue de ces différents objets me persuada que la Providence, après m'avoir inspiré, veillait encore sur moi ; ma détermination fut dès lors complètement arrêtée.

Pauvre insensé que j'étais ! Il ne me vint pas même à l'esprit qu'il me manquait les choses les plus indispensables, et surtout la première de toutes : du pain.

Mon repas du soir était dans ma poche, et il se composait de biscuit et d'un morceau de bœuf. Quant au lendemain, Dieu y pourvoirait, ou pour mieux dire, je ne songeais ni à mes besoins futurs ni aux difficultés inouïes que j'allais avoir à surmonter.

La nuit était sombre ; une brise fraîche soufflait hors du golfe, et la nuit était assez calme.

Quand tout fut tranquille sur le pont, je dénouai le câble qui attachait le bateau, et, après quelques minutes d'anxieuse attente, j'élevai le mât ; je virai, et ma légère embarcation se trouva bientôt loin du vaisseau.

Une heure s'écoula, et cette heure eut pour mon cœur palpitant la durée d'un siècle. J'avais si grand'peur d'être vu et par conséquent arrêté dans ma fuite ! Les hommes de quart découvrirent l'enlèvement du bateau, car une lanterne fut hissée et je vis distinctement une lumière bleue.

Ce signal m'épouvanta, et je me dirigeai vers l'île de manière à gagner son côté opposé au vent, pour m'y cacher jusqu'à l'entière disparition du vaisseau.

Grâce à mon penchant pour les voyages sur mer, grâce encore à l'intérêt d'enfant et de jeune homme que j'avais pris à examiner les bateaux dans les chantiers du port de Londres, je savais très bien en gouverner la marche.

Veuillez, monsieur, réfléchir pendant quelques secondes sur l'étrange métamorphose non seulement de mon esprit, mais encore de mes vues et de mon caractère. Né au milieu du confort d'une existence heureuse, j'avais été, dans l'espace de quelques mois, de fils de famille aimé et libre dans la maison paternelle, transformé en misérable, en domestique, en esclave, et à ce changement déplorable en succédait un peut-être plus déplorable encore, mais dont mon esprit n'approfondissait pas les inévitables douleurs.

Le lendemain de ma fuite, j'entrevis l'abandon réel de ma position, et j'eus peur en me voyant seul, sans vivres, sans carte, sans boussole, sur un petit bateau, frêle planche de salut, pour m'aider à franchir cet abîme immense qu'on appelle l'Océan. Je vous avoue franchement que j'aurais été heureux de reprendre ma chaîne sur le vaisseau. Je pleurai amèrement, et mes mains défaillantes abandonnèrent le gouvernail.

La vie me devint odieuse, et mes yeux aveuglés suivirent d'un regard morne la marche du bateau, qui voguait à la grâce du vent et des flots.

Les cruels tiraillements de la faim m'empêchèrent de dormir. Cependant le besoin de repos est si impérieux pour un corps jeune, qu'après avoir bu quelques gouttes d'eau mes yeux se fermèrent et une somnolence agitée m'étendit, faible et sans courage, dans le fond de ma barque.

Je dormis et quand je m'éveillai, le jour était resplendissant. Je tendis ma voile au souffle de la brise, et je naviguai avec le vent en cherchant à découvrir dans quelle latitude je me trouvais.

A en juger par la direction du vent et par la position de l'étoile du Nord, je marchais vers les îles de l'archipel de Sooloo, et la terre élevée que j'avais aperçue en m'éveillant était Bornéo. Je naviguai vers le sud, pensant que l'île de Paraguai, près de laquelle j'avais laissé le vaisseau, se trouvait derrière moi.

La brise se maintint douce et fraîche. Nul vaisseau n'apparaissait sur la nappe d'azur de l'Océan, et ma barque volait sur l'eau comme une mouette effrayée.

Je voulais gagner Bornéo, mais le vent changea, et je fus contraint, ne pouvant lutter avec lui, de continuer ma course au gré de son caprice.

La crainte de mourir de faim me donnait d'affreux tiraillements d'estomac. Je surmontai cette douleur, plutôt morale que réelle, et je m'occupai de la course de mon léger bâtiment. Le vent doublait de force, et j'étais sûr d'arriver bientôt à une des nombreuses îles dont je voyais les formes devant moi, et j'étais bien déterminé à descendre sur le premier rivage qui s'offrirait à mes regards.

Je passai la journée dans les spasmes de l'agonie ; j'avais horriblement faim, et je me sentais aussi malade que désespéré.

J'atteignis le soir sans découvrir aucune terre, et je perdis de vue celles qui étaient derrière moi. Ces alternatives d'espoir et de mécomptes accablèrent mon esprit, et j'accusai le ciel de m'avoir abandonné sans commisération à mon inexpérience et à ma faiblesse. La nuit était aussi claire que le jour ; mais cette clarté, propice si j'avais eu une boussole pour guide, ne m'était d'aucun secours. Triste, fiévreux et maussade, je tenais d'une main faible le gouvernail, lorsqu'un bruit indistinct me fit tressaillir ; quelque chose venait de franchir les bords de mon bateau ; je me traînai vers cet objet inconnu, et une joie bien naturelle remplit mon cœur, lorsque je découvris un poisson aux écailles argentées et pesant près d'une livre. Mais ma joie fut de courte durée, car je n'avais ni feu pour faire cuire mon imprudent visiteur, ni couteau pour lui enlever son épaisse écaille. J'étais entièrement dépourvu de tout.

Je rejetai le poisson au fond du bateau, et je repris avec désespoir mon poste au gouvernail.

Quelques minutes après, je fus encore arraché à mes sombres réflexions par la vue de quelque chose de noir qui flottait à la surface de l'eau.

Je manœuvrai du côté de cet objet, et je saisis une tor-

tue Ces deux enfants de la mer, envoyés par cette divine protectrice des malheureux que nous nommons la Providence, en m'ôtant la crainte de mourir de faim, tranquillisèrent mon esprit. Je remerciai le ciel, et après avoir attaché le gouvernail, je m endormis presque calme.

Malheureusement je fus éveillé par le froid de l'eau qui se précipitait sur moi par-dessus le plat-bord du bateau, penché de côté et tout près de couler à fond. Je sautai sur la voile, dont je défis lestement les nœuds, et, quoique pleine d eau, la barque se releva.

J'employai tout mon courage et toutes mes forces à vider avec ma casquette ce dangereux réservoir d'eau, et quand j'eus achevé cette pénible besogne, le vent souffla avec violence, la mer s'agita et la lourdeur de l'air me fit pressentir un orage. Je remis la voile à sa place, et le bateau glissa sur la mer avec une rapidité si grande, qu'elle me donna la certitude de pouvoir approcher de la terre avant le lever du soleil.

Les tiraillements d'estomac dont je souffrais depuis quarante-huit heures devinrent si violents, que j'y cherchai un remède dans la repoussante nourriture de mon poisson cru. Je mordis donc sa queue, et grâce à ma faim, le goût du poisson m'en parut si délicieux que, tout surpris de la rafraîchissante saveur de sa chair rosée, je me demandai comment il était possible qu'on eût adopté la maladroite coutume de faire cuire le poisson. Malgré le vif plaisir que je ressentais en dégustant mon frugal repas, j'eus assez de prudence et d'empire sur moi-même pour en réserver une partie; mais celle que j'avais mangée, au lieu de satisfaire mon appétit, en augmenta l'importunité, et mes souffrances redoublèrent

Mes regards avides cherchèrent la tortue. Je la vis se débattre convulsivement au fond du bateau, et comme elle avait été sur le point de fuir quand l'eau avait inondé mon frêle esquif, je l'attachai par ses nageoires, et je passai le reste de la nuit à me demander par quels moyens il me serait possible d'arriver à sa chair.

— Quelle imprévoyance, me disais-je en contemplant avec désespoir la forte carapace du crustacé, quelle imprévoyance de m'être hasardé seul sur l'immensité de l Océan sans couteau, sans vivres et sans boussole! Car il me semblait que la possession de ces trois choses m'aurait facilité et même rendu agréable une navigation de dix ans tout autour du globe. »

LXXVI

« Dès que les premières lueurs du jour eurent fait disparaître les étoiles qui diamantaient le ciel, je cherchai d'un regard inquiet à découvrir la terre. Mais je ne vis rien, et je tombai anéanti dans la morne stupeur d'un profond désespoir. La mer était si houleuse, que ses vagues agitées remplissaient à chaque instant mon pauvre bateau, et j'étais dans l'obligation, malgré mon excessive faiblesse, de vider l'eau goutte à goutte, car ma casquette n'offrait pas, pour cette opération, une ressource bien grande.

Je me sentais mourir, et de minute en minute mon désespoir prenait une nouvelle énergie, énergie sombre, et qui me disait de hâter sans hésitation l'heure dernière de ma misérable vie.

Je ne saurais vous dépeindre, monsieur, le profond découragement qui s'empara de moi lorsque je m aperçus que, pendant l'obscurité de la nuit, j'avais rasé le rivage de plusieurs îles, et que je n'avais plus devant moi que l'immensité de la mer, mer isolée, sublime de grandeur, mais sans horizon.

Je fis de vains efforts pour virer afin de regagner les îles que je laissais derrière moi, mais la violence du vent et l'agitation de la mer entravèrent si complètement le succès de mes tentatives, que je fus obligé de mettre le bateau sous vent afin de ne pas couler à fond.

Quelques heures s'écoulèrent ainsi, car je me pliais forcément aux variations de la brise. Rendu presque fou par la douleur, je faisais de vains efforts pour maintenir mes regards sur les brumes de l'horizon, espérant y voir poindre l unique espérance qui me retenait à la vie, un morceau de terre pour diriger vers elle ma fiévreuse course. Mais la faim dévorante qui rongeait mon estomac attirait involontairement toute mon attention sur la tortue.

J essayais vainement de porter mes pensées loin d'elle, mes yeux s'y trouvaient si invinciblement attachés, que je fus forcé de comprendre qu'il eût été presque aussi logique de secouer une boussole que d'en éloigner mon attention. Comme l'aiguille magnétique, ma prunelle se tournait toujours vers le même point.

Après avoir longuement réfléchi sur les moyens à employer pour enlever la carapace du crustacé, je lui détachai les pattes et je l'apportai à l'avant du bateau.

Quand j'eus bien examiné les lignes confuses et coloriées peintes sur son dos, examen presque aussi attentif que celui auquel on se livre sur une carte maritime la veille d'un grand voyage sur mer, je compris avec désespoir qu'il me serait impossible de briser, avec le seul secours de mes faibles mains, ce granit d'écaille.

Je n'avais de ma vie vu une chose aussi bien claquemurée, à l'exception toutefois de la caisse en fer du bureau de mon père, et il me semblait que le fer seul avait la puissance de se rendre maître de l'une ou de l'autre.

Malgré l'inutilité de mes observations, je ne renonçai pas à la conquête de ce pauvre mais bien nécessaire repas. En conséquence, je mis tous mes soins à chercher dans le bateau la possibilité d'extraire, sans danger de destruction, un fort clou, une pointe ou un morceau de fer qui pût remplir l'office de couteau; malheureusement mes recherches furent inutiles et je ne découvris absolument rien.

Les extrémités du corps de la tortue étaient bien en mon pouvoir, mais ces extrémités se trouvaient sous la dure protection de sa tête calleuse et de ses nageoires, dont la peau était plus coriace que la semelle de mon soulier. Sans nul doute, un pressentiment secret avertissait la tortue du mal que je voulais lui faire, car elle ne se hasardait pas à sortir sa tête en dehors de la carapace.

La colère de l'insuccès faisait bouillir mon sang, et, dans le transport d'une irritation bien excusable chez un malheureux affamé, je frappai la tortue contre le plat-bord du bateau, dans l'espoir, sinon de la briser en mille pièces, du moins de fendre ou d'écailler sa dure carapace; mais je crois vraiment que j'aurais plutôt fracassé ma barque qu'entamé, même légèrement, cette espèce de pierre. Après une lutte acharnée, lutte de violence, d'adresse et de ruse, je parvins à saisir la tête de la tortue, je l'attachai fortement avec une corde, et à l'aide de ce dernier moyen je la tuai. »

— Je ne m'explique pas de quelle manière, dis-je au capitaine.

« — En rongeant la peau de sa gorge, malgré la défense vigoureuse qu'elle m'opposa, car je fus presque aveuglé par ses nageoires Quand la tortue se trouva sans vie, j'enfonçai mes doigts dans sa poitrine et j'arrachai ses nageoires; mais mon empressement ou mon ignorance me fit répandre le fiel, car, malgré les soins que j'avais de laver les chairs, le goût m'en parut très amer. Le corps de la tortue était rempli de petits œufs d'une excessive délicatesse, et l'absorption de ces œufs calma tout à fait mes douleurs d'estomac.

Une fois bien rassasié, je mis toute mon attention à la découverte de la terre, et bientôt un cri de joie s'échappa de mes lèvres: elle se montrait à ma gauche. »

En me faisant le récit de l'égorgement de la tortue, les gestes et les regards du capitaine étaient devenus si féroces et si véhéments que je poussai devant lui les restes du jambon qui se trouvaient encore sur la table, et, par excès de prudence, je tins ma gorge à une distance respectable de ses mains, dont les lignes noires et tatouées ressemblaient à des griffes de vautour.

« — A la vue de la terre, reprit le capitaine, mes défaillantes espérances se relevèrent radieuses; mais la brise augmenta, et, dans la crainte terrible de voir éclater en orage les sombres nues qui couraient dans le ciel, je mis toutes mes forces à diriger ma barque vers l'île qui se montrait devant mes yeux. Malgré la rapidité de ma barque, qui volait sur l'eau en m'inondant de l'écume des vagues, je croyais, dans la fièvre de mon impatience, que je flottais sur l'eau avec autant de lenteur et de nonchalance qu'une bûche de bois mort Le soleil était couché quand je me trouvai assez près de la terre pour distinguer le ressac qui se jetait sur les rochers. Mon ardent désir de gagner la terre me fit commettre l'imprudence de laisser marcher mon bateau sans le diriger le long du rivage, ainsi que j'aurais dû le faire, afin de chercher une descente ou une berge, et d'éviter, par cette précaution, les rochers ou les bancs de sable.

Je continuai donc étourdiment ma course, et j'atteignis un endroit où le ressac était d'une prodigieuse hauteur. Tout d un coup je me trouvai encaissé entre des rochers au-dessus desquels les vagues se précipitaient avec violence et sans trêve. Dans mon empressement à fuir les dangers de la mer, je me jetai entre des rochers où je pouvais trouver une mort plus douloureuse encore.

Les mouettes volaient au-dessus de moi en jetant de hauts cris, et ma petite barque, presque ensevelie dans l'écume, était jetée, tournée de tous les côtés, et si pleine d'eau, que je ne savais plus si j'étais dans le bateau ou dans la mer.

Bientôt ma barque fut emportée par une haute lame contre un des rochers; je me vis perdu, mais la lame ne se brisa pas, elle rebondit en arrière en me ballottant comme un jouet. Le cri des mouettes, le bruit des vents,

le sonore murmure des vagues, faisaient entendre un si étourdissant concert, que ma tête vacillait, étourdie, sur mes épaules inondées par l'écume des vagues. L'espace qui me séparait du rivage était aussi blanc et aussi écumeux que du lait en ébullition. Ce rivage était proche, et je n'avais cependant aucun espoir de l'atteindre. Tout d'un coup, une lame furieuse balaya devant elle mon frêle esquif.

Nageur intrépide, je me dirigeai rapidement vers la terre, mais les vagues me prirent, et je me trouvai porté par elles si près des rochers, qu'il m'eût été facile de les toucher avec les mains. De là, je fus emporté plus loin ; comme les démons du mal, ces lames furieuses semblaient se jouer de mes suprêmes efforts. Enfin, épuisé de fatigue, ensanglanté par les blessures que j'avais reçues en me heurtant contre les rochers, je sentis que je coulais à fond.

Je dois vous dire, monsieur, que la mort par la submersion n'est point aussi douloureuse qu'on veut bien le dire ; il faut peut-être attribuer mes paroles et le sentiment qui me remplit alors le cœur plutôt de joie que de tristesse, à l'ennui mortel qui m'accablait depuis quelques jours, à la désolante perspective d'une vie d'abandon et d'insupportable misère. Toujours est-il qu'une ineffable sensation de bien-être inonda mon corps quand l'eau l'enveloppa comme un linceul mortuaire. Je me souviens cependant que je me débattis mécaniquement ou convulsivement ; que je recommandai mon âme à Dieu ; puis que j'éprouvai une sensation d'angoisse comme si mon cœur eût éclaté dans ma poitrine ; puis, enfin, je perdis entièrement connaissance. »

LXXVII

L'étranger suspendit pendant quelques instants le cours de sa narration, puis, lorsqu'il eut achevé d'utiliser ce laps de temps en vidant le contenu de son verre et en remplissant le bassin de sa pipe, il me dit d'un air moitié grave, moitié souriant :

« — Je n'étais pas mort, monsieur, mais je n'avais ni plus de force ni plus de connaissance qu'un cadavre. Combien de temps suis-je resté dans la mer, ballotté à droite et à gauche par les vagues bondissantes, je l'ignore.

La première sensation que je ressentis, et dont je me rappelle très faiblement la douleur, car elle prend dans mon esprit la forme d'un rêve, fut une suffocation. Il me semblait — car j'étais incapable de me rendre compte de ce qui se passait en moi et autour de moi — qu'on essayait malgré ma résistance, résistance morale et partant imaginaire, qu'on essayait, dis-je, de comprimer les élans de mes derniers efforts, et cela en enveloppant toute ma personne dans l'avalanche des eaux torrentielles qui tombaient des rochers. Le froid glacial de l'eau, le bruit sonore par lequel elle étouffait mes cris, me jetaient dans le désespoir d'une impuissance complète.

Quand je repris un peu la connaissance des choses, j'aperçus autour de moi des personnages aux physionomies bizarres, à l'accoutrement plus bizarre encore. Plus surpris qu'effrayé, je les contemplai un instant ; mais la faiblesse de mon corps dompta cette curiosité, et je refermai machinalement les yeux. Je souffrais, j'étais étourdi, malade et tout tremblant de froid. Les gens qui m'entouraient m'accablaient de pressantes questions, à en juger par la volubilité des paroles et par l'intérêt qu'exprimait la voix ; mais le langage qui traduisait leurs sentiments m'était parfaitement inconnu. J'augurais bien de mes sauveurs, car les soins les plus attentifs m'étaient prodigués pour me rappeler à la vie.

Je m'oublie, monsieur, en arrêtant mon récit et votre attention si bienveillante sur ces infimes détails, et qui n'avancent point la narration de mon histoire, puisqu'ils ne font que vous révéler les impressions d'un homme qui, par un miracle providentiel, a eu le bonheur d'échapper aux tourments d'une misérable mort.

En ouvrant les yeux pour la seconde fois, je me vis couché sur des nattes et couvert d'étoffes de coton. Trois femmes presque nues, — mon premier regard les avait vues habillées, et les bonnes créatures s'étaient dépouillées de leurs vêtements pour m'en couvrir, — me considéraient avec l'anxieuse attention de l'espoir.

La figure, le cou et les bras de ces femmes étaient couvert de lignes noires, et des anneaux d'or, des cercles du même métal entouraient leurs poignets ainsi que le bas de leurs jambes.

Jeunes et presques blanches, ces femmes eussent été très belles, si le tatouage étrange qui rayait leur peau n'en eût pas voilé l'éclat et la fraîcheur.

Après avoir essayé de me soulever, j'adressai à mon tour quelques questions aux jeunes sauvages ; le son de ma voix et le langage qu'elle exprimait leur firent jeter des cris de surprise ou d'effroi.

La parole étant inutile entre nous, j'eus recours aux signes, et leur fis comprendre, non sans peine, que je mourais de faim.

Toutes les trois coururent à la recherche d'un aliment réparateur, et bientôt leurs mains mignonnes mirent entre les miennes une abondante moisson de fruits et de racines. Je dévorais tout, et les pauvres filles ouvrirent de grands yeux effarés en considérant la voracité avec laquelle je faisais disparaître le frugal repas.

Quand la faim qui me dévorait les entrailles fut entièrement satisfaite, je songeai, non à découvrir par quels moyens j'avais échappé à la mort, chose impossible par l'interrogation, mais à savoir dans quel endroit je me trouvais.

La natte qui me servait de lit était posée sur le bord d'une petite rivière calme et transparente ; mais, à côté du calme enchanteur de cette eau limpide, se faisait entendre le bruit du ressac, et ce bruit sinistre me fit vivement tressaillir. Je ne pouvais voir cependant l'endroit où il se produisait, car de hauts rochers se trouvaient placés entre la mer et moi.

J'appris plus tard de quelle manière j'avais échappé à la fureur des vagues. Un fort tournant m'avait emporté dans ses innombrables détours jusqu'à l'embouchure de cette petite rivière, qui, aussi calme qu'un lac et protégée contre les vents par un rempart de rochers, n'était pas visible sur la mer, quoiqu'elle y versât ses eaux, dont elle prenait la source dans des jungles.

Trois jeunes filles qui traversaient cette rivière en canot, pour y faire une pêche de poissons, avaient aperçu mon corps à la surface de l'eau.

Courageuses et bonnes, les pauvres enfants, quoique effrayées et surprises, avaient réuni toutes leurs forces pour me traîner jusqu'au rivage.

Pendant quelques heures les pêcheuses m'avaient cru mort, néanmoins, après avoir allumé du feu, elles m'avaient frictionné et enfin rendu à la vie

Maintenant, monsieur, je vais vous parler du lendemain de ce mémorable jour, car toute la nuit je restai sans force, couché sur ma natte, et attentivement veillé par mes jeunes protectrices.

Le lendemain donc, assez fort pour me lever, je pus m'établir dans le canot. J'avoue qu'une vive répugnance me fit reculer de quelques pas lorsque mes compagnes me montrèrent la rivière. J'obéis cependant à leurs désirs, et, comme je l'ai déjà dit, je m'établis au fond de la petite barque.

Quand nous eûmes quitté le lac formé par la rivière et entouré de rochers, de cocotiers et de mousse jaune, nous suivîmes le cours de l'eau en remontant vers la source.

Cette rivière, semblable à un miroir limpide, glissait entre deux rives si épaissement fournies de bambous et d'arbres fruitiers, que par moments l'enchevêtrement des branches formait sur nos têtes un dôme impénétrable même pour les rayons du soleil. Sur quelques-uns de ces arbres, si luxurieusement développés, pendaient en grappes et comme des fruits animés de petits singes noirs pas plus gros qu'une pomme.

L'odeur aromatique des arbres et des fleurs, les bienveillants et doux regards des jeunes filles qui m'accompagnaient, furent de si puissants remèdes, que les dernières traces de mon mal s'effacèrent non seulement de mon corps, mais encore de mon souvenir. La rivière faisait, de droite à gauche et de gauche à droite, une infinité de détours, et par moments elle devenait tellement étroite, que deux barques de front eussent été incapables de marcher.

Dans plusieurs endroits, l'eau avait franchi le rivage, s'y était divisée en petits cours d'eau, et cet arrosement naturel se révélait au regard par la fraîcheur des arbres, au feuillage d'un vert d'émeraude, et par la croissance extraordinaire de la végétation.

Après deux heures de promenade, car la lenteur de notre marche ressemblait fort peu à un voyage, nous atteignîmes un large filet d'eau. Mes compagnes dirigèrent leur barque dans ce ruisseau, presque aussi profond que la rivière, et m'engagèrent à débarquer. J'obéis avec empressement ; mais la végétation était si épaisse, l'herbe qui couvrait la terre paraissait tellement vierge de tout contact, que je n'y pus découvrir aucun sentier.

Mon embarras fit rire mes protectrices, et d'un signe elles m'invitèrent à les suivre.

Après avoir suivi pendant quelques minutes la partie la moins profonde du ruisseau, nous arrivâmes à un sentier qui en côtoyait les bords.

Au bout de ce sentier, et au milieu d'un bouquet de grands arbres tout à fait débarrassés de taillis, je vis une multitude de petites huttes construites en bois et couvertes en

feuilles. Trois de ces huttes étaient réunies dans un même espace et semblaient appartenir à un seul propriétaire.

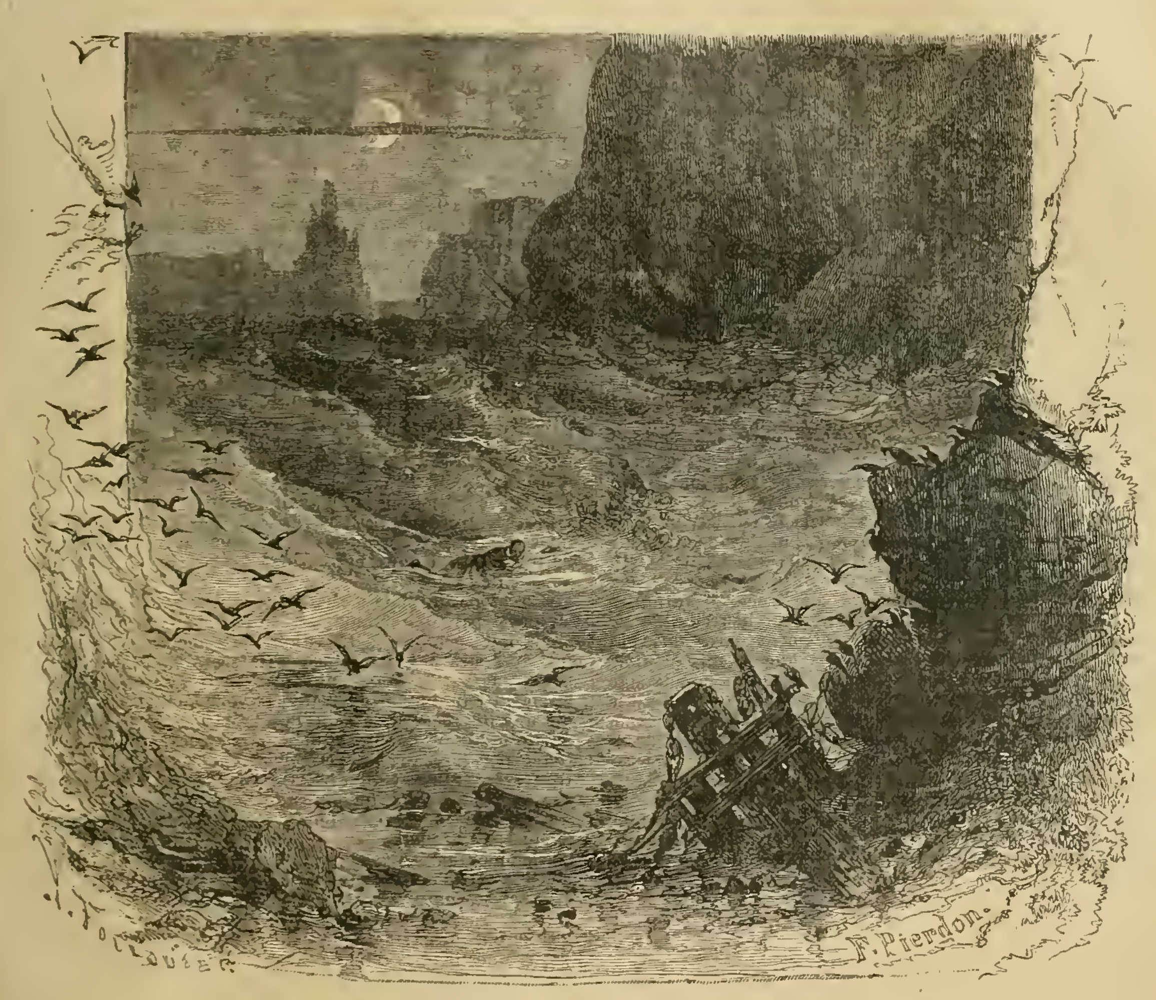
Ce fut vers ce groupe que mes conductrices me conduisirent. Quand elles m'eurent fait entrer dans la plus grande de ces cabines, entourées d'une haie de poiriers épineux, elles frappèrent leurs mains l'une contre l'autre.

A cet appel répondit une apparition de vieilles femmes, de jeunes filles et d'enfants demi-nus ; tout ce monde fit entendre des cris de joie, des acclamations de surprise, questionna mes amies, m'examina curieusement, et finit enfin par toucher mes cheveux, mes mains, mes pieds, en demandant le récit de mon histoire. Averties par la rumeur,

A la nuit tombante, je fis comprendre à mes hôtesses que je désirais dormir. La jeune fille à laquelle j'adressai la demande d'un lit de repos disposa promptement dans un coin de la hutte un tapis de roseaux et de nattes, causa pendant quelques minutes avec ses sœurs, et, lorsqu'elles m'eurent conduit toutes les trois vers ma couche, je fus tout surpris de voir que l'aînée venait prendre place auprès de moi. »

— Ah ! ah ! m'écriai-je en riant ; mais mon intempestive gaieté ne plut pas au Zaoo anglais, car il dit d'un ton froid :

— Monsieur, mon hôtesse accomplissait la loi de ses



Combien de temps suis-je resté ballotté par les vagues bondissantes ?

les matrones du village accoururent avec un empressement qui donnait à leur marche pesante une sorte de légèreté ; elles m'entourèrent et me considérèrent en jetant des cris de ravissement.

La curiosité bien satisfaite me laissa enfin un peu de liberté, et mes hôtesses profitèrent de ce repos pour placer devant moi des viandes rôties, des fruits, du maïs et du riz.

Une chose qui m'étonna singulièrement le jour de mon installation au milieu de cette peuplade fut l'absence des hommes. Je n'en vis pas un seul, à l'exception de trois ou quatre vieillards.

— La nuit s'avance, me dit tout à coup le capitaine ; j'abuse de votre bonté, monsieur, et je dois autant que possible abréger le récit d'une vie qui me paraît avoir eu hier son premier jour, tant elle est vide d'accidents. — Je trouvai donc un asile dans le domaine des êtres les plus bienveillants et les plus naïfs du monde, et j'appris plus tard que j'étais arrivé dans le pays quelques jours après le départ du roi et de ses sujets, qui faisaient ensemble une grande chasse autour de l'île. Ces chasses avaient lieu deux fois par an.

Les jeunes femmes à la bonté desquelles je devais la vie étaient les filles du roi

pères : la fille aînée d'une maison partage, si elle n'est pas mariée, la couche de l'étranger recueilli.

— Continuez, mon cher capitaine, je trouve cette habitude charmante, et mon hilarité n'exprime que ma joie ; en vérité, je désire de tout mon cœur que cette admirable coutume devienne universelle.

« — Le lendemain, reprit le narrateur, cette jeune fille fut déclarée ma femme. »

— Diable ! pensai-je, c'est autre chose, et je pris un air grave.

« — Quand le roi reparut dans ses domaines, accompagné de sa suite, il fut joyeusement surpris, et me traita en fils bien-aimé.

Je m'habituai peu à peu aux mœurs douces et naïves de ce peuple primitif. J'appris à parler la langue qui lui était familière, et je fus, en peu de temps, aussi aimé et aussi respecté que le roi lui-même.

Porté par mes goûts, dès ma plus tendre enfance, vers tout ce qui a rapport à la construction des navires, il me fut très agréable d'utiliser mon savoir en le mettant au service du chef de ce petit Etat.

Le bon vieillard conçut alors pour moi une amitié si tendre, une reconnaissance si profonde, qu'à la prière de ses deux filles, mes belles-sœurs, il consentit à me les

donner pour femmes. A ce don il ajouta une hutte spacieuse, dans laquelle je pus m'établir avec ma nouvelle famille ; mais le roi supportait mal cette apparente séparation, et m'appelait auprès de lui à chaque heure du jour.

Comme vous le voyez, monsieur j'ai perdu tout vestige de civilisation, ou pour mieux dire, je suis véritablement un natif de l'île. »

— Vous oubliez de me dire, capitaine, pour quel port vous êtes destiné.

— Votre remarque est fort juste, monsieur, et je ne connais aucune raison qui puisse m'empêcher de vous le dire. Depuis deux ou trois ans, plusieurs vaisseaux appartenant aux Espagnols et aux Hollandais ont touché à notre île, et, non contents de ravager, de piller nos côtes, ils ont saisi, pour en faire des esclaves, plusieurs peuplades sans défense.

Ces vaisseaux sont venus des îles Philippines. Je vais donc, monsieur, solliciter l'assistance du gouvernement anglais, acheter des armes et des munitions pour soutenir l'assaut s'ils reviennent.

— Mon cher capitaine, l'achat des armes et des munitions est très utile, mais la pensée et le fait d'adresser à la Compagnie une pétition pour lui demander un secours personnel sont choses absurdes et infaisables. Qu'avez-vous fait pour intéresser la Compagnie au sort de ces peuplades? ou plutôt que pouvez-vous lui donner? L'intérêt seul guide ses démarches, et, dans celui de l'humanité, elle ne fera absolument rien.

— Je puis enrichir la Compagnie, monsieur ; je connais un banc de perles d'une incommensurable valeur, et nulle personne au monde, excepté moi, ne sait dans quel coin de la mer gît ce trésor.

— Taisez-vous ! m'écriai-je en posant ma main sur les lèvres du capitaine, ne parlez de ce secret à personne, si vous ne voulez pas perdre votre île, et la perdre à tout jamais. Écoutez le bon conseil d'un ami, d'un frère, d'un compatriote. Ramassez vos perles en cachette, échangez-les pour des armes, ou, si ce mode de commerce ne vous sourit pas, laissez ces grains précieux où ils se trouvent.

Je ne sais si le brave Anglais a gardé le silence, mais je sais bien que je n'ai pas trahi son admirable confiance.

— Cependant, reprit le capitaine, il faut que j'aille à Calcutta ; j'ai l'espoir d'y apprendre quelques nouvelles de ma famille, et je désire l'informer de mon sort, et lui faire savoir qu'en tout point il est parfaitement heureux. Je ne rentrerai jamais en Europe, non seulement parce que j'ai des femmes et des enfants, mais parce que je suis si aimé de ce pauvre peuple, que mon départ serait le témoignage de la plus odieuse ingratitude ; outre cela, il est impossible que je reparaisse dans ma patrie tatoué comme un sauvage, et tout à fait sauvage par mes goûts, mes mœurs, mes habitudes.

Ces signes, qui vous paraissent si étranges, monsieur, servent ici à me faire respecter, car ils montrent que je suis fils de roi. A Londres, ils seraient la risée du peuple, le bonheur des gamins, et je serais suivi et pourchassé, dans ma ville natale, comme une bête fauve échappée de sa cage.

LXXVIII

— Mais, au nom du vieux Neptune ! mon cher capitaine, dites-moi, de grâce, où vous avez trouvé cet antique vaisseau ; ou bien encore, est-ce le banc d'huîtres remplies de perles que vous avez mis à flot?

— Je vais vous le dire, monsieur. Il y a dix-huit mois, je fis un voyage autour de la partie de l'île au sud-est, et ce fut pendant ce voyage que je trouvai ce vaisseau sans mâts, poussé vers la terre par la seule force du vent. Je l'approchai, et, ne voyant personne sur le pont, j'en franchis les bords.

« En ouvrant les écoutilles pour descendre dans l'intérieur du vaisseau, je sentis l'horrible exhalaison qui se répand hors des corps putréfiés, et nous en trouvâmes un grand nombre jetés pêle-mêle les uns sur les autres, et dans un désordre difficile à décrire. Quelques vestiges de vêtements en lambeaux, de coiffures à demi pourries nous firent supposer que les corps étaient ceux d'un équipage arabe ou lascar, et peut-être un mélange de ces deux nations. Un énorme chat et quelques rats d'eau d'une monstrueuse grosseur déchiraient et mangeaient les corps, dont l'odeur était renversante.

« Mes gens me dirent, — et je crus en leurs paroles, — que ce bâtiment était un vaisseau du pays, attaqué par des pirates, qui, non contents de piller le pauvre navire, en avaient massacré l'équipage.

« Nous touâmes le vaisseau dans le petit port de l'île, après l'avoir nettoyé et arrangé autant qu'il nous fut possible de le faire. J'ai travaillé pendant toute une année pour réparer les nombreuses avaries de ce pauvre naufragé, et vous voyez, monsieur, que mes soins et ma bonne volonté ont produit peu de chose. Mais je n'avais ni outils convenables, ni fer, ni cordages, ni goudron, et je manquais encore de canevas, d'ancre et de câbles.

« Je suis donc maintenant fort embarrassé, monsieur, car je ne sais si je dois continuer ma course ou obéir à la voix de la raison, qui me dit de regagner mon île ; votre bienveillance m'encourage et m'enhardit à vous demander un conseil. Monsieur, que dois-je faire? Quel parti dois-je prendre? »

Je pressai affectueusement les mains du capitaine, et je lui dis d'un ton amical :

— Je ne puis vous donner de conseils, mon ami ; mais quelque parti que vous preniez, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour qu'il soit le plus utile et le plus favorable à vos intérêts. Nous causerons de cela demain, car la nuit s'avance, et il faut que je retourne au schooner.

Dès que le jour parut, je me fis conduire sur le vaisseau de mon compatriote, accompagné, dans cette seconde visite, par un charpentier et par le bosseman ; ils devaient m'aider à examiner le vaisseau, afin de savoir s'il était possible de le mettre en mer.

Le résultat de nos observations ne fut pas tout à fait défavorable au vaisseau. Le prince de Zaoo m'expliqua une fois encore les obligations qui le contraignaient à visiter un port européen pour y faire achat d'armes, de munitions et d'une quantité d'articles différents dont il avait besoin.

Le vaisseau pouvait marcher. Je conseillai donc à Son Altesse de diriger sa course, avec les brises de la terre, le long de la côte de Malabar et de toucher à Poulo-Pinang, où son vaisseau serait réparé et mis en état de tenir la mer ; de là, je l'engageai à se rendre au Bengale pour y acheter les objets dont il avait besoin.

L'itinéraire de ce petit voyage une fois arrêté, nous prîmes un verre de grog, et le capitaine répondit aux questions que je lui adressai sur la position, la beauté et la grandeur de son île.

— Très petite et très basse, me dit-il, cette île est coupée en deux par une montagne, et les natifs prétendent que, si on doit en croire la tradition, cette montagne était autrefois toujours enflammée, ce qui ferait supposer, ajouta le prince, que l'île était un volcan sorti du fond de la mer, et élargi par du corail vivant ; et vous connaissez, monsieur, la rapidité merveilleuse de la végétation de ce climat. Les natifs ajoutent que le village où demeure le roi était entouré par les eaux de la mer et par les coquillages qu'on trouve en creusant la terre. On peut croire à cette opinion, car elle est presque fondée sur des preuves.

L'île entière est maintenant couverte de bois touffus et de forêts impénétrables, à l'exception toutefois du sommet de la montagne et de certaines places qui avoisinent les rivières et les golfes, mais cela parce qu'elles ont été éclaircies par les naturels, qui désiraient y construire leurs habitations. Nous avons dans l'île des sangliers, des chèvres, des daims, des singes, de la volaille. On y trouve aussi des racines bonnes à manger, et une grande variété d'herbes potagères, des mangoustans, des plantains, des noix de coco, et bien d'autres fruits. Ajoutez à cela que les côtes de la mer nous fournissent des coquillages et du poisson. La Providence est si généreuse en notre faveur, que la prodigalité de ces dons nous laisse peu d'inquiétude pour nos besoins matériels. La pêche et la chasse sont nos uniques travaux.

Assez sages pour se contenter de ce qu'ils ont, les habitants de l'île n'usent pas leurs forces pour acquérir un superflu inutile. L'excès de travail rend amer au goût le fruit forcément arraché à la terre, aussi ne lui demandent-ils que les choses qu'elle veut bien donner.

Les femmes veillent avec soin à l'intérieur de leurs maisons.

Notre peuple, répandu dans l'île, habite de petits villages, gouvernés par leurs propres lois, qui sont simples, justes et concises. Un grand conseil est tenu deux fois par an, les rois y assistent, entendent les plaintes et jugent les différends.

Les femmes sont entièrement libres. Chacune d'elles peut épouser l'homme de son choix et rentrer dans sa famille si, maltraitée par son mari, elle désire s'en séparer.

Avant le mariage, le commerce entre personnes de différents sexes est toléré ; mais, quand on est marié, une telle liberté attirerait sur les deux parties le déshonneur, et, de plus, le mépris de la société. La polygamie est permise, quoique les chefs seuls aient la permission d'avoir plus de deux femmes.

Comme chaque femme est obligée de faire l'ouvrage de

sa maison, non seulement elle est contente que son mari prenne une autre femme, mais généralement elle la lui procure elle-même, soit une sœur favorite, soit une amie, car il n'y a parmi elles ni servantes, ni esclaves.

Les femmes sont bien faites, agréables et très attachées à leurs familles ; propres en leur personne, elles sont vêtues d'habits faits de l'écorce d'un arbre, et cette écorce, qui est douce et durable, se teint très facilement et de toutes les couleurs.

Nos maisons sont élevées sur un étage de bambous, et la partie inférieure sert de magasin de provisions. Le tabac que vous fumez croît dans l'île ; tout le peuple s'en sert. Les natifs fabriquent leurs pipes de bois avec une sorte de jasmin rampant, et cela en forçant la moelle à sortir de la tige, lorsque celle-ci est verte ; le bassin de la pipe se fait avec un bois brûlé extrêmement dur. Ils font eux-mêmes leurs éperons et leurs couteaux, et les manches de ces derniers sont ornés de sculptures.

Il y a une remarquable diversité dans les traits et dans le teint du peuple.

Il y a eu autrefois quelques relations commerciales par échanges (car la monnaie est inconnue) avec de petits vaisseaux de Bornéo, qui apportaient du fer, des haches, du fil de métal, de solides vêtements, de l'airain et de vieux mousquets, et qui recevaient en échange une variété de gommes, de résines, de noix de coco, de l'huile et du bois de sandal ; mais les abords de l'île sont dangereux à cause des courants et des immenses récifs de corail sur lesquels la mer se brise constamment. Il n'y a qu'un port, encore est-il très petit et très peu sûr.

— Avez-vous une religion, capitaine, et en quoi consiste-t-elle ?

— Nous avons nos superstitions, monsieur ; mais nous n'avons pas de prêtres. Nos chefs président les cérémonies particulières, chantent les prières et offrent des sacrifices aux mauvais esprits.

— Mais, mon cher prince, quelle est leur foi ?

— Oh ! elle est fondée sur le même principe que la vôtre, une croyance dans le bon esprit qui est sur la terre, et dans le mauvais esprit qui est dessous.

Le prince de Zaoo avait approvisionné son vaisseau de viande de daim et de chèvre coupée en tranches de l'épaisseur d'une côtelette, de poissons trempés dans l'eau salée et séchés au soleil, et, de plus, d'un grand nombre de noix de coco, d'une réserve d'arrack fait de la sève fermentée de l'arbre, avec melons, citrons, oignons, et une extraordinaire quantité de tabac en feuilles menues, mais d'un excellent parfum.

Le capitaine me donna une charge de tabac et une de ses pipes. J'ai conservé et je conserve encore cette dernière comme un précieux souvenir de cet être étrange. Des figures grotesques et sauvages d'animaux inconnus sont profondément ciselées sur cette pipe.

Pendant la journée, une de ses femmes, accoucha d'un prince, et, à ma grande surprise, elle parut sur le pont, avec l'intention de prendre un bain dans la mer.

Ayant déjà employé plus de temps qu'il ne m'était possible à tenir compagnie au capitaine, je songeai à quitter définitivement son bord : je lui fis cadeau d'une carte marine, d'une boussole, de quelques bouteilles d'eau-de-vie et d'un sac de biscuit.

Le bon capitaine m'accabla de remercîments et me contraignit à accepter une petite bourse de perles. Je lui promis de visiter son île à mon premier loisir, et, après nous être cordialement embrassés, nous fîmes voile chacun de notre côté.

LXXIX

Constamment à la recherche de quelque découverte, je ne laissais passer ni à la portée de mon regard ni à celle de ma voix les vaisseaux ou les embarcations du pays qui traversaient la mer. Je les arrêtais tous, les abordant lorsqu'ils en valaient la peine, ou les laissant continuer leur course si leur chargement ne tentait ni mes goûts, ni l'ambition de mon équipage.

Un matin j'aperçus à notre droite, sous le vent, une jonque chinoise chassée hors de son chemin, à son retour de Bornéo. Cette jonque glissait et flottait si légèrement sur l'eau, qu'elle ressemblait tout à fait à une caisse de thé. Elle avait le fond de sa carène et les côtés du haut bord peints de décorations représentant des dragons verts et jaunes. Les mâts, au nombre de six, étaient de bambou. Une double galerie, ornée de la proue à la poupe, haute comme un grand mât de hune, portait six cents tonneaux. L'intérieur de cette galerie était un véritable bazar, et une grande foule l'encombrait. Chaque individu avait en sa possession une petite part de la galerie, et les parts étaient métamorphosées, là en magasins, ici en boutiques, plus loin en tentes.

L'aspect général de cette jonque était tellement étrange, que je ressentis le plus vif désir de l'examiner dans ses détails.

Tous les métiers y étaient pratiqués comme au milieu de la ville la plus active, depuis la forge du fer, jusqu'à la fabrication de la paille de riz. On s'y occupait encore de la sculpture des éventails d'ivoire, des broderies d'or sur mousseline, et même de la préparation des porcs gras, que l'on portait sur des bambous pour être vendus. Dans une cabine, un Tartare voluptueux et un Chinois au ventre arrondi se préparaient ensemble, et à l'aide d'un mélange de leurs provisions personnelles, à faire le plus grand des festins.

Devant un brasier ardent rôtissait un superbe chien farci de curcuma, de riz, de gousses d'ail et lardé avec des tranches de porc. A ce rôti, d'un choix si bizarre pour un Européen, était joint le délectable et célèbre colimaçon de mer ou nid d'hirondelle marine, les nageoires d'un requin cuites à l'étouffée dans une gelée d'œufs. Un immense bol chinois, plein de punch, était au centre de la table, et un jeune garçon était chargé d'agiter, avec une cuiller, le contenu de ce bol.

De ma vie je n'avais vu de pareils gourmands, et ils maniaient leurs fourchettes avec la même dextérité qu'apporte un jongleur à faire passer d'une main dans l'autre les objets à l'aide desquels il donne les preuves de son adresse.

Les petits yeux noirs du Chinois étincelaient de plaisir, et le Tartare, qui avait une bouche aussi grande que l'écoutille d'un vaisseau, paraissait avoir tout autant d'arrimage.

Quand j'eus appris que les deux gloutons étaient les principaux marchands du bord, et partant les personnages les plus remarquables, je me fis annoncer auprès d'eux. Mais, pareils aux immondes pourceaux qui s'absorbent entièrement dans la dégustation de la nourriture étalée devant eux, ils refusèrent de m'écouter, ne voulant pas même, par une seconde d'attention, détourner leur regard et leur esprit de la table à laquelle ils étaient presque cramponnés.

Par mon ordre, un matelot m'introduisit dans la cabine, et dit au propriétaire tartare que je désirais lui parler.

Le Tartare grogna une incompréhensible réponse, et sa main, salie par la graisse, plaça une poignée de riz sur un coin de la table, l'étendit avec ses doigts, et, après avoir ajouté au riz quelques morceaux de lard et cinq ou six œufs, il me fit signe de m'asseoir et de manger.

Cette offre dégoûtante me souleva le cœur ; je fis un signe de refus, et, laissant ces brutes malpropres à leur trivial plaisir, je me rendis dans la cabine du capitaine, cabine bâtie près du gouvernail.

Etendu sur une natte, le capitaine fumait de l'opium à travers un roseau, et, en regardant attentivement la carte et la boussole, il chantait d'une voix traînante :

— *Hié ! Hooé ! Hié ! Chée !*

J'adressai vainement à ce personnage une foule de questions, et je fus enfin forcé de comprendre que pour obtenir une réponse, il serait aussi raisonnable d'interroger le timon.

D'un côté, un rêveur abruti ; de l'autre, deux hommes stupéfiés par la double ivresse de la bonne chère et du punch. Nullité complète d'un côté aussi bien que de l'autre.

Je pris vivement la résolution de me servir moi-même. En conséquence, je hélai le schooner en lui donnant l'ordre de m'envoyer une bonne partie de l'équipage.

Mes gens arrivés, nous commençâmes une perquisition générale. Chaque cabine fut visitée, et tout à coup, au milieu de mes recherches, mes oreilles furent frappées par un bruit, par un caquetage tellement assourdissant, que, de mémoire d'homme, il ne s'en était jamais entendu un pareil. Ajoutez à cela les mille évolutions, les allées et venues, les tours d'adresse des singes, des perroquets, des kakatoès, des canards, des cochons et de diverses autres bêtes et oiseaux qu'on voyait par centaines dans cette arche de Mackow.

La consternation et la terreur répandues parmi la foule bigarrée de l'équipage ne peuvent se décrire : elles étaient délirantes. On n'aurait jamais pu croire qu'un vaisseau placé sous le pavillon sacré de l'empereur de l'univers, le roi des rois, le soleil de Dieu qui éclaire le monde, le père et la mère des hommes, pût, et dans ses propres mers, être aussi mal gouverné.

Le premier instant de stupeur passé, l'équipage s'écria :

— Qui êtes-vous ? Depuis quand êtes-vous là ? Que faites-vous ici ?

Toutes ces questions étaient faites sans qu'un regard dai-

gnât apercevoir le schooner, dont les bords bas et noirs, tandis qu'il était en travers de la poupe de la jonque, semblaient appartenir à un simple bac ou à un serpent d'eau. Quand les Chinois découvrirent mon vaisseau, ils parurent fort surpris qu'une troupe si nombreuse et si bien armée fût sortie d'un bâtiment à l'apparence tellement insignifiante, que sa carène sortait à peine des eaux.

En voyant transporter ses ballots de soieries dans nos bateaux, un marchand de Hong nous offrit des foulards, en protestant contre la confiscation de ses marchandises, et cela sous le prétexte que nous ne saurions trouver de place pour les arrimer.

Plus irrités que ce marchand, quelques Chinois se montrèrent réfractaires et appelèrent au secours pour défendre leur propriété. A cet appel répondirent des soldats tartares, et leur petite troupe, bien serrée, s'abritait sous la corpulence du gras et gourmand propriétaire, qui, la main armée de la carcasse du chien et suivi du Chinois, s'avançait à ma rencontre en soufflant et en crachant.

Je saisis le Tartare par ses moustaches, et cela me fut facile, car elles pendaient jusqu'à ses genoux; de son côté, mon adversaire fit mine de me casser un mousquet sur la figure; mais son action ne fut qu'un insultant défi et non une véritable atteinte, car je lui fermai pour toujours la mâchoire d'un coup de pistolet. La balle entra dans la bouche du gros personnage. Comment aurait-elle pu faire autrement, cette bouche étant fendue d'une oreille à l'autre?

L'homme tomba avec moins de grâce que César, mais comme un bœuf frappé à la tête par un coup de massue.

Les Chinois ont autant d'antipathie pour le salpêtre (excepté dans les feux d'artifice) que les bœufs de Hatspur et les seigneurs bien vêtus, et leur empereur, la lumière de l'univers, punit aussi sévèrement celui qui tue ses sujets qu'un propriétaire celui qui tue ses oiseaux.

Un comte anglais me disait l'autre jour qu'il ne voyait pas de différence entre le meurtrier d'un lièvre et le meurtre d'un homme, car il réclamait la même punition pour les deux cas. Cependant j'ai tué bien des lièvres sur les propriétés du comte, et bien des hommes dans le temps de mes excursions au travers du globe.

Mais revenons à la jonque.

Une escarmouche fut livrée sur le pont, mais elle ne dura qu'une ou deux minutes; quelques flèches furent tirées et deux hommes tombèrent.

Irrité de l'opposition que les Chinois tentaient de mettre à la réalisation de mes desseins, je ne ramassai point les objets de prix que j'avais convoités, je refusai l'argent qu'ils m'offrirent pour racheter leur cargaison, et je m'emparai de la jonque comme d'une proie légitime.

Nous commençâmes alors un pillage régulier, et l'intérieur des magasins et des cabines fut entièrement dévalisé. Tout fut fouillé: coins obscurs, réduits discrets, coffres, boîtes, malles, et les ballots ouverts tombèrent sur le pont.

La partie massive de la cargaison, qui consistait en camphre, bois de teinture, drogues, épices, fer, étain, fut abandonnée, mais les soies, le cuivre, une quantité considérable d'or en lingots, quelques diamants et des peaux de tigre devinrent notre propriété.

En mémoire du vieux Louis, je mis de côté plusieurs sacs remplis de colimaçons de mer, car j'avais trouvé une prodigieuse quantité de ces précieux animaux dans la cabine du marchand tartare. Je n'oubliai pas de m'emparer des œufs salés qui, avec du riz et de la graisse de porc, formaient la première partie de l'approvisionnement de la jonque. Quelques milliers de ces œufs me donnaient pour mes hommes une excellente et agréable nourriture.

Les Chinois conservent les œufs en les faisant simplement bouillir dans l'eau salée jusqu'à ce qu'ils soient durs: le sel pénètre à travers la coquille, et ils peuvent être gardés ainsi pendant de longues années.

Le capitaine philosophe, dont la mission était de veiller à la navigation et au pilotage de la jonque, n'ayant rien à faire avec les hommes et la cargaison, continuait à aspirer paisiblement sa drogue narcotique.

Son regard appesanti était encore fixé sur la boussole, et sa voix psalmodiait:

— Hié! Hooé! Hié! Chée!

Quoique je lui eusse demandé à plusieurs reprises et sur tous les tons s'il était attaché à sa natte, je n'avais pu obtenir pour toute réponse que cet éternel refrain:

— Hié! Hooé! Hié! Chée!

Voyant l'inutilité de mes demandes, je dirigeai mon couteau sur la poitrine du capitaine; mais mon geste passa inaperçu, car les yeux du dormeur éveillé restèrent fixés sur la boussole. Je cassai le réservoir de sa pipe, et il continua à aspirer par le tuyau, en répétant:

— Hié! Hooé! Hié! Chée!

Je poussai le capitaine hors de sa cabine, et, passant à la poupe, je coupai les cordes du timon; la jonque glissa au gré des flots; mais j'entendis encore le capitaine chanter sur le même ton de calme indifférence:

— Hié! Hooé! Hié! Chée!

Nous avions fait une bonne capture; tout notre vaisseau était rempli de marchandises; nos hommes échangèrent leurs guenilles contre des chemises et des pantalons de soie aux couleurs variées, et cet accoutrement leur donnait plus de ressemblance avec des jockeys qu'avec des matelots.

Quelques jours après, je fis sortir d'un ballot de pourpre, dans lequel elle s'était nichée, une nonchalante et belle truie chinoise, qui pensait peut-être que ce lit royal lui était acquis parce qu'il faisait partie de l'équipage, ou parce qu'il avait servi à la transporter à bord.

J'eus aussi quelques armes curieuses, entre autres le mousquet qui, s'il avait obéi à la bienveillante intention de son maître, eût terminé ma carrière. Le canon, la platine et les montures de ce mousquet étaient profondément ciselés, des roses et des figurines d'or massif les couvraient. Je conserve ce mousquet, parce que sa vue me rappelle la circonstance qui l'a mis en ma possession. Sans l'intérêt du souvenir que j'y attache, il aurait, comme tant d'autres objets, été éloigné de moi, et par le temps, dont l'immensité absorbe tout, et par la préoccupation de plus graves événements.

LXXX

Je me trouvai bientôt au sud-est de l'île de Bornéo; le moment de rencontrer de Ruyter était proche; je songeai donc à me diriger en toute hâte vers le lieu de notre rendez-vous, qui était un petit groupe d'îles situé tout près de Bornéo. Mais, au moment de gagner la vue de la terre, le vent s'abaissa tout à fait, et nous restâmes stationnaires pendant trois ou quatre jours. Cet arrêt me fut doublement fatal, car il retarda mon arrivée auprès de de Ruyter, et me fit perdre un de mes meilleurs hommes. Attaché par des cordes et suspendu au-dessous de la proue, sur laquelle il clouait un morceau de cuivre, cet homme jeta tout à coup un cri terrible. J'étais sur le pont: je courus vers la proue, et je vis un énorme requin dont la mâchoire monstrueuse s'était saisie de la jambe du matelot. Le monstre fouettait la mer à l'aide de sa longue queue, et il tiraillait sa victime en cherchant à l'entraîner avec lui. Une forte corde était attachée sous les aisselles de l'homme, qui se cramponnait aux chaînes en faisant de violents efforts pour échapper à la cruelle mort qui le menaçait. Quand il m'eut aperçu, il s'écria d'un ton lamentable:

— O capitaine, capitaine, sauvez-moi!

Je dis aux hommes accourus à l'appel désespéré de leur malheureux camarade d'apporter des harpons, des piques d'abordage, et de mettre à l'eau le bateau de poupe.

Avec la promptitude des matelots, qui ne craignent rien quand ils voient un de leurs amis en danger, ils attaquèrent le monstre. Un frère du malheureux sauta dans la mer, armé d'un poignard. L'écume était rougie par le sang, car le vorace et cruel démon de la mer avait été blessé et harponné avant d'avoir lâché sa proie. Malheureusement la corde du harpon ne put résister au double effort de la lutte du requin et de la persistance des hommes: elle se brisa, et notre proie disparut dans la profondeur de la mer.

Evanoui de douleur et d'épouvante, le pauvre matelot fut doucement posé sur le pont; sa jambe était mutilée d'une manière horrible, la chair du mollet était arrachée; elle pendait comme un bas, en laissant les os entièrement à découvert.

J'avais, à bord du schooner, une espèce de chirurgien que Van Scolpvelt avait ramassé à l'île de France. C'était un paresseux, un ivrogne, mais il connaissait parfaitement son métier. Malgré les soins habiles du docteur, le blessé mourut. Cette perte était inévitable, car la gravité de la blessure dépassait l'art de la chirurgie.

A bord d'un vaisseau, une mort inattendue produit toujours de profondes et douloureuses sensations; tous les hommes de l'équipage en souffrent. Ces sensations se traduisent chez les uns par un abattement moral qui vient de la crainte d'un pareil sort; chez les autres, par une sorte de superstition craintive. Les matelots sont aussi ignorants et ont aussi peu de rapport avec les gens instruits que les Arabes emprisonnés dans l'immensité du désert.

Le matelot n'étudie que la mer, l'Arabe ne voit que ses landes sablonneuses, les vents et les étoiles. Semblable aux

livres de magie, le caractère des éléments ne peut être déchiffré, et qui pourrait contempler les puissances mystérieuses du ciel et de la mer sans devenir superstitieux? Certainement ce n'est ni l'Arabe rêveur ni le matelot craintif, car la croyance de ces deux hommes dans la vérité des signes et des présages est aussi vieille que le sable et la mer. Cette superstition est donc générale; elle a été partagée par les marins de toutes les nations et de tous les cultes, depuis le grand Nelson, depuis même le capitan-pacha, commandant de la marine ottomane, jusqu'au corsaire mainotte et au rais arabe, qui assurent que c'est un terrible présage de malheur de commencer un voyage le vendredi. Cependant ce jour est celui du sabbat, du mosleum et de plus encore celui du crucifiement du Sauveur des hommes.

J'avais commencé mon dernier voyage et quitté l'île de Poulo-Pinang pendant la matinée d'un de ces jours néfastes; et une chose digne de remarque, c'est que trois hommes de mon bord, et trois des meilleurs marins et des plus estimables par la grandeur de leur caractère, s'étaient montrés vivement peinés lorsque j'avais donné l'ordre de lever l'ancre. La moquerie insouciante avec laquelle j'accueillis l'expression de leurs superstitieuses craintes m'attira cette prophétique réponse:

— Vous verrez, monsieur, vous verrez; nous ne sommes pas encore rentrés au port.

Le malheureux dont j'avais à déplorer la perte était un de ces trois hommes, et le frère de cet infortuné mourut peu de temps après, et d'une manière aussi bizarre.

Un jour que je me trouvais en panne à la hauteur de Bornéo, je quittai le schooner dans un bateau pour aller voir une petite baie située à l'embouchure d'une rivière. Quand j'eus visité la baie, nous suivîmes le courant de la rivière et nous jetâmes le grappin afin de dîner en repos. A la chute du jour, mes hommes se baignèrent. Le frère du mort, nageur de première force, engagea un Malais à lutter avec lui de vigueur et d'adresse; ils se jetèrent ensemble au milieu du courant et disparurent bientôt à nos regards. Cette disparition me parut si longue, que je commençai à m'en effrayer. Tout à coup, la noire tête de l'Indien se montra à la surface de l'eau.

— Sur mon âme, s'écria-t-il en aspirant l'air à pleins poumons, cet homme est le diable en personne, car il m'a vaincu.

Le noir regagna le bateau, mais le marin ne revint pas. Notre anxiété fut terrible: tous les regards étaient tournés vers l'eau comme s'ils avaient eu la puissance d'en pénétrer le profond courant; mais le malheureux plongeur ne se montrait pas. Nous sondâmes la rivière, et j'employai à cette malheureuse recherche tous les moyens dont il m'était possible de disposer. Ils furent infructueux.

La nuit nous obligea à regagner le schooner. La mort bizarre de ces deux frères produisit sur l'équipage une douloureuse impression. Quel obstacle avait arrêté ce pauvre garçon dans son retour vers nous? Etait-ce la végétation touffue qui rampait dans le fond de la rivière, ou bien encore les branches d'un arbre l'avaient-elles entouré de leurs réseaux de mort? Je m'adressai vainement toutes ces questions, questions insolubles et dont le secret était entre les mains de Dieu. Quelques-uns de mes hommes pensèrent que le chagrin avait porté le pauvre matelot à chercher un refuge dans une mort volontaire.

La fatale destinée de ces deux hommes nous attrista horriblement, et leur souvenir couvrit le schooner d'un voile de deuil.

Nous reprîmes notre course en nous avançant avec lenteur le long de la côte du sud-est pour gagner le port où avait été fixé le rendez-vous avec de Ruyter. Le temps, extraordinairement clair et beau, était rafraîchi par de calmes et douces brises.

Un soir, quelques minutes avant le coucher du soleil, de légères et diaphanes vapeurs commencèrent à envelopper les montagnes du côté de l'ouest. Au moment où le soleil disparut derrière ce voile de gaze, une barre de flamme s'élança le long du sommet des montagnes, s'entrelaça autour du sombre dôme de la cime la plus élevée et y resta pendant dix minutes, étincelante comme une couronne de rubis. La lune était d'un rouge sombre, la mer changea de couleur et devint extraordinairement calme et transparente. Je tressaillis en voyant les rochers, les poissons et les coquillages qu'elle renfermait dans son sein. Nous sondâmes, il y avait douze brasses d'eau. L'atmosphère était brûlante et lourde, et la flamme d'une chandelle allumée sur le pont s'élevait aussi claire que si elle avait été dans une caverne.

Je donnai l'ordre de ferler les voiles, de laisser tomber l'ancre en attendant, pour la lever, le premier souffle du vent.

— Mon brave, dis-je au second contremaître, qui, avec les deux frères, s'était montré soucieux quand j'avais choisi un vendredi pour le jour de mon départ, maintenant que nous sommes amarrés, le charme fatal est détruit, n'est-ce pas?

— Nous ne sommes pas encore dans le port, monsieur, me répondit le marin d'un ton et d'un air pleins d'humeur.

LXXXI

Le rivage qui se trouvait auprès de nous était excessivement bas: il ressemblait à un immense marais couvert de prodigieux roseaux qu'on voyait onduler çà et là sans que le moindre souffle du vent en agitât les hautes tiges. Ce marais était la demeure des sauvages éléphants, des tigres, des boas, et l'air pestilentiel qui s'en exhalait en rendait l'abord et même le voisinage extrêmement dangereux.

Au milieu du profond silence de la nuit, nous crûmes entendre le rugissement des tigres; ces voix graves et sonores nous faisaient frissonner d'épouvante. J'attendais avec une anxieuse impatience le premier souffle de brise, tellement je souffrais d'exposer mon équipage aux réels dangers de ce sombre rivage. Evidemment le pays était inhabité et inhabitable pour des hommes, et cependant l'obscurité de la nuit nous laissa voir des lumières semblables à celles dont se servent les pêcheurs, et qui vacillaient çà et là; d'autres nous paraissaient stationnaires, comme si elles provenaient des huttes d'un village.

Le ciel n'avait ni étoiles, ni nuages; il était pur, et son calme menaçant fut enfin troublé par le rayonnement des éclairs qui illuminèrent les montagnes.

J'étais assis sur le pont avec Zéla, et nous regardions ces signes extraordinaires et qui nous pénétraient insensiblement d'une profonde mélancolie. Zéla me racontait, de sa voix douce et musicale, les effrayantes tempêtes qu'avaient vues ses premières années. Elle me parlait de ces feux étranges, des simouns, des orages, passage du vent dans les brûlants déserts de son pays natal. Tout à coup, un bruit étrange, bruit plus fort que celui que fait le tonnerre en se précipitant dans l'espace, fit retentir l'air d'une sinistre clameur.

— Chut! m'écriai-je en laissant tomber la main de Zéla. Que s'est-il passé?

Je bondis sur le pont; mais le coup était porté avant qu'il me fût possible d'appeler mes hommes endormis sur le tillac.

Nous étions complétement démâtés.

Je regardai en haut, et la clarté des éclairs me montra deux longues perches nues. Les barres de bois, les vergues, les agrès, tout avait été emporté par le vent. La mer, qui était blanche d'écume, nous couvrait comme si nous avions été placés sous une cataracte.

Nos sabords et une grande partie des passages avaient été emportés, les fers des canons enlevés, et les canons eux-mêmes détachés à leur place. Notre petit vaisseau plongeait follement dans la mer, et pendant une seconde, nous nous trouvâmes entièrement submergés. D'une main je saisis Zéla, de l'autre les haubans, mais c'était avec une peine inouïe que je résistais à l'entraînement de l'eau. Si le câble attaché à l'ancre ne s'était pas brisé, nous eussions infailliblement coulé à fond.

Enfin, je repris un peu d'espoir en voyant la proue du schooner reparaître au-dessus de l'eau.

Je hélai mes hommes, mais personne ne répondit à mon appel.

— Mon Dieu! m'écriai-je, la mer a-t-elle englouti tout l'équipage?

Quelques matelots, pâles, muets, haletants, se traînèrent vers moi.

— Y a-t-il des hommes hors du navire? leur demandai-je avec angoisse.

Et, en faisant cette question, je regardai à la proue.

— Oh! capitaine! s'écria une voix venant de la mer, à l'aide, par grâce, à l'aide!

Les éclairs qui sillonnaient la nue resplendissaient comme des rayons de soleil sur la blancheur immaculée de la mer, et dans cette nappe d'argent je pus distinguer plusieurs têtes noires qui luttaient faiblement contre la violence des vagues.

La voix qui m'avait appelé était celle d'un garçon suédois que j'aimais beaucoup, et mon imagination me montra aussitôt le pauvre marin dans le désespoir d'une horrible agonie.

Le fatal simoun était passé. Je détachai Zéla, qui s'était suspendue à mon bras par une étreinte convulsive, et, après l'avoir mise en sûreté, j'ordonnai à mon contremaître américain de tenir le gouvernail. Cela fait, je me précipitai vers un petit bateau qui était sur la poupe, car celui de la proue avait été emporté, et, voyant avec joie qu'il avait échappé à

la violence des vagues, je criai aux hommes de venir m'aider à sauver leurs camarades. Ils hésitèrent un instant, car les pauvres diables savaient à peine s'ils étaient sauvés eux-mêmes. Ils se mirent néanmoins à ma disposition, et, pour exciter le courage de mes compatriotes, je les appelai par leurs noms en disant :

— Voyons, mes garçons, faut-il que nos camarades périssent faute d'un bateau et d'une corde ? Bon courage ! venez, mettez vite le bateau à l'eau. Où est Stang ? Par le ciel, il est dans la mer, car je n'aurais pas eu besoin de l'appeler... Vite, mes garçons, poussez le bateau, bien ; maintenant, prenez garde, il peut vous échapper ou couler à fond. Là, là, il est à flot ; maintenant, que quatre des meilleurs hommes du bord entrent dedans. Je vais avec vous ; je sais où ils sont ; et vous, criai-je au contremaître, gardez le vaisseau sous le vent, hissez des lumières et préparez des cordes.

Nous quittâmes le vaisseau ; le vent s'était soudainement abaissé ; mais la mer était aussi agitée et aussi tumultueuse que l'est une rivière à l'endroit où elle se jette dans la mer. Les éclairs avaient disparu, et la nuit était profondément obscure.

Aussitôt que nous fûmes derrière le schooner, nous ramassâmes deux hommes qui s'étaient sauvés en s'attachant aux morceaux de bois qui flottaient auprès du vaisseau. Je fis ramer dans toutes les directions, en appelant mon second contremaître et le garçon suédois qui s'étaient perdus. Nos recherches furent vaines, et la crainte de périr nous-mêmes m'obligea à faire diriger notre marche sur le vaisseau.

Le vent et la pluie nous fouettaient la figure ; la nuit était horrible ; ce fut avec une peine inouïe que nous arrivâmes à gagner le côté droit du vaisseau, que le vent poussait avec violence vers la mer.

Au moment où les naufragés essayèrent de grimper à bord du schooner, un roulis frappa le bateau, qui coula à fond, me laissant avec six hommes flotter sur la surface de l'eau.

Je m'éloignai rapidement de mes compagnons, dans la crainte d'être saisi par la main convulsive d'un mourant, car j'entendais aussi confusément que dans un rêve leurs cris de désespoir.

En entrant dans le sillage du vaisseau, qui s'éloignait rapidement, je vis les hommes du bord se précipiter à l'arrière pour nous jeter des cordes ; aucune ne nous atteignit. Alors on nous cria de saisir les barres de bois qui flottaient autour du vaisseau ; mais ces barres étaient trop loin de la portée de nos mains.

— Une corde, ou nous sommes perdus ! criai-je d'une voix distincte, car je savais que le seul bateau qui restait sur le schooner ne pouvait pas être mis à l'eau.

Je crus que ma dernière heure était arrivée. Tout à coup, quelque chose de blanc parut sur le pont du schooner, et une voix divine, une voix céleste, une voix qui pénétra mon cœur, qui domina le bruit de la tempête et les cris des malheureux, cria :

— Voici une corde, mon Dieu ! portez-la jusqu'à lui ou faites-moi mourir !

L'extrême bout d'une petite corde blanche vint tomber presque dans ma main. Bien sûrs étaient les yeux qui l'avaient dirigée, bien ferme la main qui l'avait tendue. Cette main était la tienne, Zéla ; ton petit bras et tes doigts mignons possédèrent en ce moment suprême plus de force que ceux des plus vigoureux marins ; ils sauvèrent cinq hommes qui n'avaient plus devant eux pour tout avenir qu'une minute d'existence !

Je puis à peine voir le papier sur lequel j'écris, car les longues années qui se sont écoulées depuis ce jour heureux et néfaste n'en ont point amorti le souvenir.

O mon ange adoré, ne m'avez-vous pas, du haut du ciel, pris sous la sainte égide de votre protection, en me préservant de la mort dans les batailles où je la cherchais avec désespoir ? N'avez-vous pas, esprit gardien, détourné le coup de l'assassin prêt à frapper un cœur dévoué à vous seul ? N'avez-vous pas guéri les blessures qui étaient trop graves pour se cicatriser à l'aide des remèdes humains, et ouvert les mains de la mort quand j'ai senti ses doigts glacés se presser sur ma poitrine ? Ne m'avez-vous pas rendu la santé par les moyens les plus miraculeux ?

LXXXII

Mais, esclave de mes devoirs, je suis forcé de reprendre le cour de ma narration. Zéla, qui n'avait pas quitté le pont (elle ne le quittait jamais à moins d'y être forcée par mes prières), avait été présente à toute la calamité. Comme je l'ai déjà dit, Zéla appartenait à une race énergique, et sa forme fragile possédait un caractère et une âme d'une incroyable énergie. Elle avait montré aux matelots à bord du schooner — les yeux de l'amour percent les ténèbres de la plus sombre nuit — où il fallait jeter les cordes ; mais, n'ayant pas confiance en l'adresse des matelots, elle avait saisi la sonde de la mer sur laquelle, heureusement, il n'y avait pas de plomb, et, après avoir démêlé un grand rouleau, elle courut sur les cordes du pied du grand mât. L'homme qui me fit la narration de ce qui s'était passé me dit que Zéla courait comme un esprit de l'air.

Quand Zéla fut sur l'extrême bout, elle entendit ma voix et, dirigée par le son, elle jeta le rouleau de corde. Dans la crainte de mal viser son but, la pauvre enfant avait attaché l'autre bout avec l'intention de se jeter dans la mer pour me l'apporter. Quatre des hommes qui étaient avec moi saisirent la corde, qui n'était pas beaucoup plus grosse qu'une corde à fouet, et il est vraiment merveilleux qu'elle ait pu nous supporter.

Le schooner nous jeta un autre appui, et nous nous trouvâmes bientôt en sûreté.

Deux hommes qui, ne sachant pas nager, s'étaient entortillés dans les cordages du bateau, disparurent avec lui, car il est bon de remarquer que les marins sont généralement très mauvais nageurs.

Dès que j'eus franchi le bord du schooner, Zéla se jeta dans mes bras. Ses lèvres étaient aussi froides que de la glace, et son visage, d'une pâleur livide, paraissait couvert des ombres de la mort. Je plaçai Zéla sur l'écoutille, à côté de la jeune fille malaise, et, en voyant son corps inanimé soutenu par la petite esclave, je m'écriai avec angoisse :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! va-t-elle donc mourir ?

La vieille Kamalia, qui était couchée dans la cabine, s'écria aussitôt :

— Non, malek, il est vrai que la Mort est venue, mais ce n'est pas encore pour ma jeune maîtresse ; quand elle viendra de nouveau, la sombre fille de la nuit, la noble race de Bani Bedar Kurcish, qui est contemporaine avec les sables, sera éteinte pour toujours. Quand la vague salée et destructive touche la racine des dattiers du désert, ils meurent ; ceci est écrit dans le livre du prophète. Je rachète par ma mort la vie de lady Zéla, et je jurai, le jour où la Mort prit sa mère, qu'au moment où cette déesse des ténèbres prendrait une âme de notre maison, cette âme serait celle de la vieille Kamalia. Démon bleu ! le prophète m'a entendue, il faut que tu lui obéisses.

Ces paroles furent suivies d'un râle étouffant, et je crus que la pauvre nourrice se noyait.

Je savais que la cabine avait été remplie par l'eau de mer, je demandai une lanterne, et j'ordonnai à la jeune fille malaise et à deux hommes de porter la pauvre femme sur le pont.

Il n'y avait pas un seul vêtement sec sur le vaisseau, et tous les soins que je pouvais donner à ma chère Zéla se réduisaient à des caresses. Je pressais convulsivement contre mon sein le corps glacé de la pauvre enfant ; je soufflais sur ses yeux, et après mille peines, j'eus le bonheur de voir monter sur ses joues pâlies une légère rougeur.

Les hommes que j'avais chargés d'enlever la vieille Kamalia de la cabine envahie par l'eau me crièrent qu'elle était morte, raide et froide comme une pierre.

Lorsque la cabine fut mise en état de recevoir ma femme, je l'y transportai, aidé par la jeune fille malaise, qui me promit de veiller sur elle ; et, le cœur plus tranquille, je me rendis sur le pont.

Le soin de débarrasser le vaisseau des débris qui l'encombraient occupa trop mon esprit pour me donner le loisir de faire l'énumération des pertes d'hommes que nous avions faites. Tout à coup, mes oreilles furent frappées par des cris perçants poussés par la jeune Malaise. Je me précipitai vers la cabine, et je trouvai Zéla dans les convulsions de l'agonie. La pauvre chère était saisie avant terme par les douleurs de l'enfantement, et elle mit au monde un petit être sans vie. Quand les douleurs de Zéla se furent calmées, je la contraignis à boire un verre de grog très fort. Cette brûlante composition réchauffa son sang, et elle tomba bientôt dans le calme d'un profond sommeil.

Sous la bienfaisante influence de cet heureux repos, le visage de Zéla reprit son expression de douceur divine, et elle me parut si parfaitement belle, que je la regardais avec autant de plaisir et de surprise que si mon regard ne s'était jamais fixé sur sa délicieuse figure.

Dans la crainte que le souvenir de la vieille Kamalia ne vînt, au réveil, frapper l'esprit de Zéla, je défendis à la Malaise de parler de la mort de la pauvre femme, et je me disposai à faire disparaître son corps.

Une lanterne à la main, je m'approchai de l'endroit où son cadavre avait été déposé. La figure de Kamalia n'avait subi aucun changement ; elle ressemblait à une momie que j'avais vue à l'île de France, et qui, datant de l'époque de Cléopâtre, avait été enterrée près de deux mille ans.

La momie dont je parle avait autant d'apparence de vie que les restes livides et flétris de la nourrice. Les vers étaient bien fraudés de leur proie, car la peau, d'un bleu livide,

ne couvrait que des os. Une raie, d'un cramoisi terne, tachait une veine des tempes, et sur cette veine descendaient quelques mèches de cheveux gris semblables à de la mousse sur un arbre mort. Les bras de Kamalia pendaient raides, et toute la pose de ce corps avait une expression de rigidité sauvage. Je cachai le cadavre de la fidèle servante dans une cabine isolée, et je remontai sur le pont.

— Des battures à l'avant !... cria un homme en vigie.

Malgré son état fracassé, le schooner, qui avait quelques voiles, passa les battures, et nous vîmes le ressac qui se brisait sur les rochers enfoncés dans l'eau. Au point du jour, le temps reprit sa tranquillité, le soleil se leva dans toute sa splendeur, et un voile de brouillard vaporeux se suspendit au-dessus du rivage d'où l'ouragan nous avait éloignés.

Le vaste et sombre marais dont nous avions rasé les bords couvre une immense étendue de terre ; il est exactement placé au-dessous de l'équateur. Je bénis encore le ciel que sa fureur nous ait chassés des rives dangereuses de cet impur terrain, dont la vapeur pestilentielle nous eût évidemment été mortelle.

Le constructeur du schooner n'aurait pas reconnu le pauvre vaisseau, et bien certainement le prince Zaoo se serait refusé à faire un échange entre mon bâtiment et la vieille carcasse pourrie sur laquelle il naviguait. Fracassé, démâté et brisé, le schooner était livré à la merci des vagues et du vent. Outre cela, notre butin et nos provisions étaient entièrement gâtés.

Après avoir donné mes ordres, je laissai le pont à la charge du contremaître. Je fis la revue de mes hommes, et je me retirai dans ma cabine.

Nous avions perdu le contremaître, le munitionnaire, le garçon suédois et sept matelots.

Je trouvai Zéla endormie, et, pour ne pas réveiller la chère créature, je plaçai des chaises à côté de sa couche ; mes bras enveloppèrent le cou de Zéla, et dans cette position, je m'endormis profondément.

Mais mon sommeil fut horrible ; je rêvai qu'on me faisait subir d'effroyables supplices, que j'étais déchiré en mille morceaux par des requins et des tigres, que ma tête était écrasée comme une noisette entre les énormes mâchoires d'un crocodile. Dans l'effervescence des prodigieux efforts que je tentai pour me sauver, je renversai les chaises et je tombai en entraînant Zéla dans ma chute.

— Qu'avez-vous, mon ami ? s'écria Zéla tout épouvantée.

Je ne pus répondre ; la sueur coulait de mon front, et j'étais sans haleine.

— Très cher, dit Zéla en m'embrassant, vous venez de faire un mauvais rêve ; ne vous effrayez pas ainsi, le temps est calme et nous sommes ensemble.

Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'il me fût possible de me ressouvenir de tout ce qui s'était passé. Quand je repris mes sens, mon cœur bondit de joie ; mon adorée Zéla était appuyée sur lui, et son beau visage était souriant.

Retardés par la faiblesse du vent, par le manque de toile, nous mîmes cinq jours à gagner notre port de destination.

En retrouvant de Ruyter, toutes nos souffrances furent oubliées, et nous nous arrêtâmes sous la proue du grab en chantant et en poussant des cris de joie, comme si nous avions fait un voyage des plus propices. Tant il est vrai qu'un rayon de joie fait oublier les souffrances les plus longues et les plus terribles !

De Ruyter monta sur notre bord ; il était stupéfait de nous voir si fracassés par la tempête.

— Holà ! mes garçons, nous dit-il, avez-vous fait un voyage au pôle arctique ? Avez-vous été environnés par des remparts de glace pendant un demi-siècle ?

— Non, lui répondis-je ; seulement nous avons transformé le schooner en une cloche à plongeur ou en une torpille, afin de croiser en dessous de l'eau.

— Mais que vous est-il donc arrivé ? et ses yeux perçants parcoururent le vaisseau : vous êtes-vous battus avec le simoun ? Il n'y a pas de machines humaines capables d'opérer une pareille dévastation. Ah ! ah ! tous vos hommes ne sont pas ici, il manque plusieurs figures bien familières.

De Ruyter possédait le don si rare de ne pas oublier une figure sur laquelle il avait arrêté son regard.

Quand j'eus raconté à de Ruyter notre funeste histoire, il me dit en souriant :

— Fort bien ; vous avez été sauvés par un miracle. Le mal n'avait point de remède. Il faut que nous nous occupions de réparer le désastre. J'espère que le corps du vaisseau n'est pas endommagé. Nous avons ici assez de barres de bois, et je vous fournirai des cordages et de la toile. Quant à moi, j'ai eu plus de succès en attendant un convoi de vaisseaux en course dans les détroits de la Sonde. Nous avons démâté un fainéant croiseur de la compagnie, pris deux vaisseaux chargés, l'un de munitions navales et militaires, l'autre de provisions. Je les ai conduits à Java, et j'ai vendu fort avantageusement les vaisseaux et leurs cargaisons.

En revenant de Java, nous avons ramassé deux vaisseaux marchands particuliers, dont un, destiné pour Macao, était chargé de caisses d'opium, ce qui vaut mieux que les dollars car l'opium est très cher dans ce moment-ci. L'autre bâtiment était chargé d'huile, de café, de sucre candi et de plusieurs autres choses ; du reste, vous les verrez tous deux, ils sont là dans le port. Outre cela, j'ai rendu de grands services au peuple de ces parages, peuple que les Maures nomment des Beajus ou hommes sauvages, et pour ces services ils m'ont fait roi de leur île. Me voici donc un roi prospère, avec mille Calibans pour mes sujets. Regardez, ils m'apportent du bois, de l'eau, et ils m'ont fait voir et apprécier toutes les qualités de leur territoire.

— Quels services avez-vous donc rendus à ce peuple ? demandai-je à de Ruyter.

— Voici. Près des îles de Tamboc, qui ne sont point habitées, je fus tout surpris de découvrir une flotte de proas. Les prenant pour des pirates, je passai au beau milieu de leur flotte. Comme ils étaient amarrés auprès du rivage, plusieurs se sauvèrent. Quelques-uns levèrent l'ancre et tentèrent de fuir ; mais, à l'exception de deux ou trois, je m'emparai de tous. Quand j'eus abordé les bateaux, je découvris qu'ils appartenaient à des pirates malais et mauresques. Ces pirates avaient visité la côte au sud-est de Bornéo, surpris les habitants, qui, par la raison que leur pays est inondé d'eau pendant la saison des pluies, vivent dans des maisons flottantes attachées à des arbres. Les malheureux ne purent se sauver, car les corsaires arrivaient auprès d'eux avec leurs chaloupes et prenaient indistinctement les hommes, les femmes et les enfants. Après cet exploit, les ravisseurs se mirent en mer, et ils avaient touché aux îles de Tamboc pour prendre des provisions et de l'eau, quand, fort heureusement pour les prisonniers, je les surpris à mon tour. Je trouvai près de deux cents captifs dans les différents proas ; je les mis tous en liberté, et, leur faisant cadeau des chaloupes, je les amenai ici, près de leur pays natal.

Je dois faire observer au lecteur que nous étions amarrés dans un port au sud de l'île de Bornéo. Ce port était dans une baie formée par trois petites îles, qui n'étaient point habitées ni même habitables, car la plus grande n'avait pas un mille de circonférence. Le canal entre nous et la plus grande des îles avait à peine un mille de largeur, et le passage en était fermé par un banc de sable sur lequel la mer se jetait sans cesse. Le grab se trouvait tout à fait environné de terre, et j'avais eu une grande peine, malgré les descriptions de de Ruyter, à découvrir le lieu de notre rendez-vous.

Pour ajouter un malheur de plus aux calamités qui avaient accablé le schooner, mes hommes furent soudainement saisis d'une fièvre putride et de la dysenterie. Nous attribuâmes ce fléau à l'atmosphère pestilentielle qui s'était exhalée du fatal rivage marécageux auprès duquel nous nous étions arrêtés. Quelques malades moururent et à peine leurs âmes furent-elles séparées de leurs corps que nous fûmes obligés de les jeter dans la mer, tant l'odeur qu'ils répandaient était insupportable. Et tous ces malheurs étaient attribués à la néfaste journée du vendredi.

LXXXIII

On croit que les Beajus sont une partie des aborigènes de la grande île de Bornéo, chassés dans l'intérieur du pays, qui se compose de collines et d'énormes montagnes sombres, escarpées et pleines de précipices. Une chaîne de ces montagnes avoisine la partie de l'île à laquelle nous étions amarrés, et les bases de ces montagnes, en s'étendant dans la mer, rendent en certains endroits l'approche de l'île fort dangereuse. Si les petites îles ne nous avaient pas protégés, nous n'aurions pu trouver un ancrage, même à la distance de plusieurs lieues. La mer, environne les deux côtés du pays, pendant que l'énorme marais forme une barrière dans l'intérieur ; de sorte qu'à l'exception de quelques maraudeurs qui viennent dans leurs proas de temps en temps pour ravager les villages dispersés çà et là, sur une plaine qui se trouve aux limites du marais, les Beajus vivent en paix, grâce à l'impôt qu'ils payent à une colonie malaise située sur la côte ouest.

Libres d'être gouvernés par leurs propres chefs, les Beajus vivent avec une simplicité patriarcale. La chasse et la pêche sont leurs principales occupations, et ils ont une quantité suffisante de riz, de maïs et d'autres grains, ainsi que des fruits, des racines et des herbes.

La saison pluvieuse commence en avril ; elle dure une moitié de l'année, et ne cesse de tomber avec des ouragans épouvantables au-dessus de l'immense marais. Les bêtes sauvages osent seules errer quelquefois dans cette affreuse solitude.

Ce marais a été nommé l'île de la Puissance destructive

on le dit peuplé de démons qui préparent là toutes les souffrances humaines pour les disperser sur le monde au gré de leurs caprices.

Afin d'adoucir la colère de ces démons, les Beajus leur offraient des sacrifices; mais ils n'en offraient pas, malgré leur croyance en elle, à la puissance bonne et suprême, disant : « Comme cette puissance ne fait que du bien, nous ne devons ni essayer de la corrompre par des sacrifices ni implorer sa clémence. »

Les chefs des Beajus étaient élus par des vieillards. Chaque chef de famille devait répondre de ceux qui lui appartenaient. Ils n'étaient cités devant une grande assemblée que pour de grands crimes, et l'adultère, étant considéré comme le plus atroce, était puni de mort.

Le bon service que de Ruyter avait rendu à ce peuple ne fut ni oublié ni méconnu, car leur reconnaissance fut sans bornes. Les deux cents personnes qu'il avait libérées se firent les esclaves de leur sauveur; elles nous rendirent toutes sortes de services et refusèrent d'en recevoir le payement. Les plus riches se tenaient constamment côte à côte à bord de nos vaisseaux pour nous donner des fruits, des volailles, du poisson, des chèvres et toutes les choses que produisaient leur pays. Ils bâtirent des huttes très commodes sur la plus grande des îles pour recevoir nos malades et nos blessés, qui étaient nombreux sur les deux vaisseaux. Ces huttes furent placées sous la surveillance de Van Scolpvelt, qui avait toujours soin d'être bien fourni de médicaments. D'ailleurs, herboriste lui-même, il consacrait ses heures de loisir à chercher des herbes et des plantes pour les distiller et en faire des décoctions et des onguents. Le docteur avait à ses ordres un des canots des Beajus, et, à l'aide de ce canot, il faisait sur la côte des excursions journalières.

Pendant quelques jours je fus exclusivement occupé à réparer le schooner, et, pour lui rendre toute sa force première, je cherchai dans les forêts les planches de bois dont j'avais besoin.

Malgré tous mes soins, j'avais à surmonter de grandes difficultés pour trouver un bois qui possédât les qualités nécessaires. Quant à un bois de charpente, il y en avait assez pour bâtir des flottes.

Un jour, étant allé bien loin le long de la côte, je débarquai dans une petite baie dont l'approche était inaccessible du côté de la terre, car elle se trouvait gardée par une montagne couverte de jungles. Les buissons et les cannes de ces jungles, entrelacés ensemble par d'énormes plantes rampantes, laissaient croire qu'un rat seul avait la possibilité d'en franchir les sinueux détours. La vue de quelques sapins me détermina cependant à tenter l'approche de cet impénétrable fourré. En conséquence, après avoir fait aborder Zéla sur le rivage, j'envoyai mon bateau au schooner avec l'ordre de ramener les charpentiers. Nous étions cependant à une distance considérable du vaisseau; mais ma petite barque naviguait admirablement bien, et, comme le vent était bon, je calculai que les ouvriers pouvaient se rendre à mes ordres dans l'espace de quelques heures.

En attendant le retour de mes envoyés, nous examinâmes la place, afin de trouver un chemin praticable; mais nos recherches furent complètement inutiles. En désespoir de cause, nous nous promenâmes çà et là sur le bord de la mer, et nous ramassâmes des huîtres et des moules, car de hauts rochers qui s'avançaient au-dessus de nous en étaient couverts.

Pendant que Zéla s'occupait à préparer du café, je fis ma sieste, étendu sur un fragment de rocher, et bientôt le bruit monotone des vagues, le chant du coq des jungles et la voix éloignée du faon, voix aiguë et plaintive, m'endormirent profondément. Tous ceux qui ont joué un rôle dans les actives scènes de la vie maritime ou militaire ont trouvé un bonheur exquis dans les douceurs du repos, soit qu'on le goûtât dans l'isolement, soit qu'il fût partagé avec une compagne jeune, belle et chérie. Dans cette solitude enchanteresse, on peut décharger les fardeaux qui pèsent sur le cœur, se confier mutuellement ses joies ou ses angoisses, être libre enfin, échapper à la dédaigneuse pitié des amis dont les paroles banales sont plutôt un ennui qu'une consolation. Les amis sont généralement des prophètes officieux qui prévoient les malheurs et qui avertissent d'éviter ce qui est inévitable; puis, quand le mal est sans remède, ils justifient leur conscience par ces mots :

— Il n'a pas voulu écouter mes conseils; c'est une faute dont il subit les conséquences !...

Quand le café fut prêt, Zéla mit sa tête sur mon épaule et me montra une tache blanche sur les eaux en me disant :

— C'est un canot du pays, très cher; parions-nous !

— C'est notre bateau, mon amour, il n'y a aucun danger à craindre.

— Parions, dit Zéla.

— Parions, répétai-je d'un ton joyeux.

Mais afin qu'on ne m'accuse pas d'avoir de si bonne heure le goût du jeu, il faut que je dise que le gain de nos paris n'était que des baisers. De sorte que, bateau ou canot, je gagnais toujours, car c'était donner au lieu de recevoir, ce qui est aussi agréable l'un que l'autre. Quand j'eus persuadé à Zéla que la tache blanche était notre bateau, je lui demandai un baiser. La chère enfant me le donna; mais je fus obligé de le lui rendre. Le sujet de notre joyeux pari était le canot du docteur. Tout à coup un petit bruit sourd se fit entendre dans les jungles. Cachés par une saillie du rocher, il nous fut facile de nous mettre sans être vue en état de défense ; j'armai silencieusement ma carabine.

Un taoo parut au-dessus de nos têtes.

— Soyez prudent, mon ami, me dit Zéla : un tigre s'approche, car cet oiseau le précède toujours de quelques pas.

LXXXIV

J'ajoutai une balle de plomb à ma carabine, dont j'appuyai la crosse sur le rocher, décidé à ne faire feu qu'en cas d'attaque, et je calculai rapidement qu'il nous serait possible de fuir et de gagner le bateau à la nage si notre ennemi n'était pas atteint par ma balle. Après avoir ôté ma casquette, je jetai un coup d'œil au-dessus du rocher; le bruit ne cessait pas. Tout à coup, et à ma grande surprise, j'aperçus un vieillard gris et couvert de poils. Il écarta les buissons, et après un long examen de son entourage, il se baissa et sortit de l'ouverture de la petite baie. Au geste que je fis pour m'élancer vers l'inconnu, Zéla tressaillit, et me prit la main en murmurant à voix basse :

— Cachez-vous et ne bougez pas.

L'étranger avait la plus étonnante figure du monde, et cette figure ne ressemblait à aucune de celles que j'avais vues chez les différents peuples de la mer des Indes. Ses membres étaient remarquablement longs, et la seule arme qu'il portât était une énorme massue, pareille, du reste, à celles dont se servent les insulaires du Sud. La figure de cet homme était noire, couverte de poils gris et profondément ridée; sa taille semblait courbée par l'âge et par les infirmités, mais néanmoins il marchait à grands pas sur le terrain inégal. Les yeux de cet étrange personnage avaient une expression de malignité qui les faisait ressembler à ceux d'un démon.

Quand il fut arrivé sur les bords de la mer, mais dans une direction opposée à celle où nous nous trouvions, il s'assit sur un rocher, et, à l'aide d'une pierre pointue qu'il avait ramassée, il arracha des moules qu'il dévora d'un air horriblement avide. Après avoir terminé son repas, le sauvage cueillit une grande feuille, y mit des huîtres et des moules, puis il serra sa pêche avec soin. Avant de s'éloigner, l'homme examina pendant quelques minutes le canot de Van, qui voguait rapidement vers nous, hocha la tête, et d'un pas alerte il reprit le chemin des jungles et disparut.

— Je veux le suivre, dis-je à Zéla, et je me levai vivement.

Zéla voulut me retenir.

— C'est un *Jungle-Admée*, me dit-elle; on assure qu'ils sont plus rusés, plus cruels et plus féroces que les tigres et les lions.

— Il est seul, mon amie, et bien certainement j'ai assez de force et d'énergie pour lui tenir tête; d'ailleurs, en le suivant, je trouverai un chemin qui me sera utile.

Je mis aussitôt mon idée à exécution, et, après m'être traîné sous un massif de kantak, je découvris un étroit et tortueux sentier que le vieillard suivait à pas lents; je me glissai sur ses traces, accompagné de l'intrépide Zéla.

Après un quart d'heure de marche, le vieillard dirigea sa promenade vers le marais, traversa le lit d'un ruisseau de la montagne, grimpa sur un rocher d'une quinzaine de pieds de haut, et de là sur un vieux pin couvert de mousse.

Quand le sauvage eut gravi le tronc de l'arbre, il se trouva plus élevé que le rocher; alors il s'attacha par les bras à une branche horizontale, et, semblable à un matelot qui traverse les étais d'un mât et change continuellement la position de ses membres, l'étranger gagna le sommet du rocher. Une fois là, il soutint son corps avec ses mains, et, se laissant doucement tomber de l'autre côté, il continua sa marche. Nous le suivîmes en évitant avec soin de faire le moindre bruit.

L'inconnu franchit plusieurs rochers, dans les crevasses desquels poussaient les pins dont j'avais besoin.

Arrivé là, le vieillard suspendit sa marche pour considérer un énorme pin qui, tombé de vieillesse, produisait encore une infinité de vigoureux rejetons. Le sauvage arracha quatre jeunes pins, qu'il dépouilla de leurs branches pour les placer commodément sur son épaule gauche. Cela fait, il se dirigea vers un petit espace de terrain sur lequel se trouvaient des mangoustans sauvages et des bananes. Après

avoir cueilli quelques fruits bien mûrs, le sauvage fit plusieurs détours et arriva sur un petit emplacement ombragé par un arbre couvert de grandes fleurs blanches. Sous la merveilleuse épaisseur des branches de cet arbre, nous aperçûmes une jolie petite hutte construite avec des cannes entrelacées ensemble.

Ce fut avec une véritable admiration que mes regards parcoururent le délicieux entourage de la pittoresque habitation du solitaire, car un goût parfait avait présidé au choix de l'emplacement et à l'harmonieuse disposition des objets



L'horrible bête dirigeait sa marche vers Zéla, muette de terreur.

extérieurs. A droite de la hutte se trouvait un banc de rochers couvert de tamarins et de muscades sauvages; à la base de ce banc, on voyait une excavation à moitié ombragée par trois grands arbres de bétal, qui, avec leurs troncs droits, à l'écorce d'un blanc argenté, étaient d'une beauté tellement resplendissante, qu'ils semblaient être les Grâces de la forêt Derrière l'ermitage s'étendait à perte de vue une jungle impénétrable, dans laquelle je distinguai le tamarin, la muscade, le cactus, l'acacia et le sombre feuillage du bambou.

Après avoir déposé le paquet de jeunes pins à la porte de sa demeure, le vieux sauvage entra à quatre pattes dans la hutte, dont la porte était très basse, car le toit, couvert de feuilles de palmier, n'était élevé que de deux pieds au-dessus de la terre.

Pendant que j'examinais attentivement la hutte, un bruit sourd dans le buisson sous lequel j'étais caché me fit tourner la tête, et je vis avec un indicible effroi la tête noire et l'œil brillant d'un cobradi-capello. L'horrible bête dirigeait sa marche vers Zéla, qui, muette de terreur, semblait fascinée par les yeux du reptile.

Le danger de ma femme étouffa ma prudence. Je courus à elle en poussant un cri formidable. Le serpent ne parut point alarmé; il se retira doucement dans un buisson et disparut.

— Oh! le Jungle-Admée, s'écria Zéla.

Je me retournai vivement.

Le vieillard s'avançait vers nous en tenant fermement serrée dans ses deux mains la massue, qu'il faisait voltiger au-dessus de sa tête comme un bâton à deux bouts.

A en juger par la férocité du regard du vieux scélérat décharné, par le grincement de ses dents, par la fureur qu'exprimaient tous ses gestes, il était bien certain qu'il se préparait au combat.

J'avais à la main ma carabine armée: mais, avant d'avoir eu la possibilité de la diriger contre mon agresseur, je fus obligé de reculer vivement en arrière pour éviter un coup de massue. Eloigné du sauvage par ces quelques pas, je visai sa poitrine, et tout le contenu de mon arme fut logé dans son corps. Le vieillard bondit sur ses pieds et vint lourdement tomber sur moi. Le choc me fit trébucher, et, me croyant perdu, je criai à Zéla de courir au bateau, afin de se sauver. Mais, au lieu de fuir, l'héroïque enfant enfonça une lance de sanglier dans le dos du sauvage, en me disant d'une voix calme:

— Il est tout à fait mort, mon ami; levez-vous.

J'eus quelque peine à me débarrasser de l'étreinte du sauvage, et, en me relevant, je vis que la balle, en traversant le cœur, était la cause de l'élan convulsif qui avait failli causer ma perte.

Bien certain de la mort du Jungle-Admée, nous pénétrâmes dans sa maison. L'intérieur différait fort peu de celui des habitations de tous les hommes de l'île, seulement cet intérieur était plus propre, et surtout plus commode.

A un bout de la chambre s'élevait un mur mitoyen, sorte de défense opposée à l'invasion des voleurs pendant l'absence du maître. Sur une table grossièrement construite était soigneusement étalée une provision de racines et de fruits. En vérité, on eût dit que la chambre de cet homme était la demeure d'un philosophe écossais.

En entendant la détonation des mousquets et le son des voix qui nous appelaient, je fus tout surpris de m'apercevoir que nous étions tout près de la mer.

Nous nous hâtâmes de regagner le rivage, où stationnait Van dans son canot.

L'endroit où nous nous étions arrêtés avait été désigné au docteur par les hommes de notre bateau ; la détonation de ma carabine avait si fort épouvanté notre Esculape, qu'il avait donné l'ordre à ses compagnons de tirer, en forme d'appel, plusieurs coups de mousquet.

— Bonne nouvelle, Van ! lui dis-je ; j'ai trouvé pour vous ici un magnifique sujet.

Et je racontai au docteur mon aventure avec l'homme sauvage.

— Où est-il ? s'écria Van.

Brûlant de curiosité, le docteur me suivit sur le lieu du combat.

— Comment ! c'est cela ? Mais cet être n'appartient pas à la classe *bimana*, à la classe *genus homo* ou homme ; il appartient à la seconde classe des *quadrumana*, êtres de la race *simii*, qui se compose de singes, de guenons et de babouins : le *pelvis* étroit, le *falx* allongé, les bras longs, les pouces courts et les côtes plates.

« Celui-ci, continua Van en tournant le corps, est un orang-outang. En vérité, je n'en ai jamais vu un aussi grand : il ressemble beaucoup au *genus homo* ; mais touchez-le, il a treize côtes ; et il n'y a guère de différence entre votre conformation et la sienne. Buffon dit que les orangs-outangs n'ont aucun sentiment de religion, et quel sentiment en avez-vous ? Ils sont aussi braves et aussi féroces que vous ; de plus, ils sont très ingénieux, et vous ne l'êtes pas. D'ailleurs, autre supériorité, c'est une race réfléchissante, sensée, et ils ont le meilleur gouvernement du monde ; ils divisent un pays en départements ; ils ne se rendent jamais coupables d'une invasion et ne détruisent point les biens des autres.

« Ils sont gouvernés par des chefs et vivent bien sous la douceur d'une loi juste et protectrice. Celui-ci a été méchant, séditieux, et sans nul doute banni de la communauté de ses semblables.

« Je conserverai son squelette pour en faire hommage au collège de chimie d'Amsterdam, car c'est une espèce rare. »

Nous laissâmes Van travailler sur l'orang-outang pour aller examiner les bois de charpente et tracer un chemin jusqu'au rivage.

Vers le soir, nous regagnâmes nos bateaux, car les natifs nous assurèrent que l'île était infestée par des tigres et par des serpents.

LXXXV

J'ai remarqué que les individus qui possèdent des qualités réelles sont détestés et maltraités. La masse du peuple s'occupe généralement à s'aimer elle-même, à penser à son bien-être personnel et à dire du mal des autres, et cela pendant qu'elle essaye de leur enlever une portion de leurs richesses. Il faut que tous ceux qui ambitionnent son estime mentent, se plient à ses caprices et lui rendent hommage.

Le mérite, la vaillance, la sagesse et la vertu sont presque toujours sans pain et sans vêtements.

Les Malais, dispersés sur les bords de la mer des Indes et sur ses plus belles îles, sont déclarés, d'après l'opinion publique, féroces, perfides, ignorants et rebelles à toute tentative de civilisation, et même incapables d'aucun sentiment de bonté, par la raison qu'ils sont capables de commettre tous les crimes.

De Ruyter, qui n'ajoutait aucune foi dans les clameurs du monde, qui n'était jamais guidé par l'opinion des autres quand il avait la possibilité de juger par lui-même, me donna bientôt sur le caractère des Malais de véritables renseignements. En disant que ce peuple était généreux, esclave de sa parole, doué d'un courage invincible, de Ruyter lui rendait justice.

Tous les efforts tentés par les Européens pour arriver à vaincre ce peuple ont été sans succès. Si une partie de leur pays est prise par une force supérieure à leurs moyens de défense, ils abandonnent la lutte, mais avec le courage qui cède sans plier, mais avec leur profond amour de la liberté, qu'ils acquièrent par les conquêtes de leurs victorieuses batailles. Sur la côte du Malabar et dans les trois grandes îles de la Sonde, les Malais sont fort nombreux et sont encore le seul peuple de l'Inde qui ait conservé un caractère national et le libre arbitre de leur sort.

Les Malais ont peu de besoins, et sont hardis, braves et aventureux, et il n'y a guère de pays dans le monde où une pareille race ne puisse trouver les moyens de vivre. Semblables au coco, ils ne sont jamais loin de la mer, et, comme les Arabes, ils s'approprient sans scrupule le superflu des riches étrangers : mais quelle est la créature pauvre qui ne désire pas un peu une partie du bien des riches ?...

Les lâches mendient, les rusés volent et l'homme brave prend à l'aide de sa force.

Les richesses de l'Inde et celles de l'Asie, obtenues par la force et par la ruse, sont journellement transportées le long des côtes malaises en voguant vers l'Europe, et les Malais seraient de véritables barbares s'ils n'en prenaient pour eux une petite portion. Donc, ils s'emparent de tout ce qui tombe sous leurs mains ; et, quoique leur pays ait été ravagé, quoiqu'on les ait massacrés en grande partie, ils n'ont perdu ni leur force ni leur courage.

Les Malais possèdent plusieurs colonies sur la côte à l'est de Bornéo, et la situation de cette côte leur permet d'exercer sur le commerce chinois un constant maraudage.

Les Portugais, les Hollandais, les Anglais, ainsi que plusieurs autres nations, ont de temps en temps formé des colonies sur diverses parties de l'île, protégés dans leur installation par le roi de Bornéo. Mais cette protection eut une grande ressemblance avec celle qu'un fermier accorde à l'industrieuse abeille. Ainsi, quand les colons eurent établi des usines, quand ils eurent encaissé les trésors produits par leur travail, on les chassa, et leurs biens furent confisqués.

Le roi moresque, qui demeure à Bornéo, la capitale de l'île, n'a ni influence ni pouvoir en dehors de sa province, et, de plus, fort peu d'autorité sur les Chinois, qui ont accaparé tout le commerce de l'île et qui vivent à Bornéo dans une complète indépendance.

Mais revenons à nos amis les Malais.

Sur la partie de la côte où nos vaisseaux étaient amarrés se trouvait une colonie malaise ; nous nous liâmes bientôt avec les principaux habitants, afin de nous débarrasser des Beajus, qui sont le peuple le meilleur, mais aussi le plus stupide de la terre.

Un matin, de Ruyter exprima au chef de cette colonie le vif désir que nous avions de faire une chasse au tigre.

— Je suis tout à fait à vos ordres, nous répondit le Malais, et demain nous organiserons cette partie. Je vous servirai de guide, quoique le plaisir que vous vous promettez me soit entièrement inconnu, car ici nous n'attaquons le tigre qu'en cas de légitime défense ou pour protéger nos propriétés contre ses dangereuses invasions.

Je ne dois pas oublier de dire que, pendant la durée de notre amarrage, de Ruyter fit de temps en temps lever l'ancre du grab, afin d'aller voir si la mer était traversée dans nos parages par quelque vaisseau de la Compagnie. Pendant l'excursion de notre commandant, je veillais sur le schooner, dont les réparations marchaient à grands pas, car, grâce à l'orang-outang, nous avions trouvé du bois convenable.

Nous faisions souvent des parties de chasse sur la terre pour tuer des daims, des sangliers, des chèvres et quelquefois des buffles, afin d'approvisionner nos vaisseaux de viandes fraîches et d'épargner nos provisions pour la mer.

L'intention de Ruyter était d'attendre, pour s'en emparer, le passage d'une flotte chinoise qui faisait voile pour la France.

Ce temps d'arrêt nous permit de visiter l'île, et les natifs nous parlèrent des ruines d'une ancienne ville, située sur les bords du grand marais, en ajoutant que ces ruines étaient la demeure des tigres et d'une infinité d'autres bêtes sauvages. Nous nous décidâmes bientôt à aller les visiter.

Nos vaisseaux étaient toujours en ordre, et aucun soin n'était mis en oubli pour les préserver d'une attaque soit par terre, soit par mer. Nous avions monté deux canons et élevé une batterie pour protéger le schooner et les malades débarqués sur l'île, et trois de nos hommes étaient constamment placés en sentinelle à la porte des huttes et en face du vaisseau.

Nous nous occupâmes enfin des préparatifs qu'exigeait notre chasse aux tigres. Le chef malais nous servait de guide ; de Ruyter prit avec lui une vingtaine d'hommes, je me fis suivre de plusieurs marins du schooner, et nous partîmes joyeusement.

LXXXVI

Les Malais ont le caractère vraiment chevaleresque. Ils adorent la guerre et son inséparable accompagnement de bruit et de danger. La chasse au faucon, les combats de coqs, l'amour, sont les exercices récréatifs qui plaisent le plus à cette nation et surtout à notre chef malais.

Une des plus grandes particularités de son caractère était l'observation scrupuleuse du code qui dit : Dent pour dent, œil pour œil, mal pour mal. Je doute fort, en vérité, qu'il soit possible d'établir une comparaison entre les chevaliers de la Croix-Rouge et notre Hostpur de l'Est : il leur était trop supérieur en énergique cruauté.

Pendant un voyage, ce terrible chef s'arrêta à Batavia pour y vendre la cargaison d'un vaisseau dont il avait fait la conquête. Batavia était gouvernée par des Hollandais. Les Hollandais sont aussi scrupuleux et minutieux pour la propreté de leur maison qu'un laird écossais. En revanche, ils n'ont aucun soin de leur propre personne et aucune recherche de confort dans leurs habitudes. Un Hollandais bien carrément assis dans un fauteuil, la pipe aux lèvres, une bouteille de skiedam à la portée de sa main, ressent tous les plaisirs qu'il rêve dans les délices du paradis. En fumant, il regarde par sa fenêtre ce qui se passe dans la rue, et pour éviter de salir sa maison, il jette sa salive au dehors. Un malheureux débit de cette espèce, venant de la croisée d'une maison hollandaise, tomba un beau jour sur le front du chef malais. Après avoir vainement cherché l'auteur de cet affront, le Malais, ivre de colère, tira son poignard du fourreau, en courant comme un fou dans toutes les rues de la ville ; il massacra sans pitié les inoffensives personnes qui se rencontrèrent sur sa route. Les Hollandais se ruèrent sur l'intrépide chef ; toute la garnison le poursuivit de ses coups et de ses clameurs ; il ne tomba pas. Sa vengeance accomplie, quinze ou seize personnes étaient mortes ; il se précipita à la mer et gagna son bateau à la nage.

Une autre fois, et peu de temps après cet événement, un vaisseau de Bombay ayant jeté l'ancre à la hauteur de la côte où son père était chef, fit avec le vieillard l'échange de plusieurs armes, telles que mousquets de Birmingham, haches, doloires, contre des produits du pays. Le propriétaire du vaisseau avait certifié au vieux chef que les armes étaient toutes en bon état. Confiant en ses paroles, le Malais se servit du mousquet pour chasser des oiseaux. Le mousquet éclata entre les mains du chef, et un morceau du canon, entré dans sa cervelle, le tua. Le fils de la victime fit assembler tous les gens de la maison de son père, aborda le vaisseau pendant la nuit, s'en rendit maître, et, de sa propre main, massacra tout l'équipage. Après cette horrible revanche, il fit élever un bûcher sur le vaisseau même, plaça sur ce bûcher le corps de son père, et y mit le feu après avoir entouré le mort de trente cadavres.

Cependant, la première journée de notre chasse, je fus témoin d'un exploit de cet être irascible.

Un Tiroon, qui remplissait le rôle de mahout (conducteur) auprès du petit éléphant sur lequel Zéla était assise, fit signe à l'intelligente bête de tuer un pauvre malheureux qui sortait, pour mendier un secours, des ruines d'une citerne.

L'éléphant obéit au mahout.

Je causais avec le chef lorsque la voix de Zéla me fit tourner la tête. Ma femme me montrait du regard un sale lépreux dont le corps était tellement couvert d'ulcères, que le malheureux n'avait plus de ressemblance avec un être humain.

Le Tiroon mahout appartenait à une race qui se plaît à verser le sang, car ils font journellement des sacrifices à leurs dieux et à la femme qu'ils aiment. Un Tiroon ne peut se marier qu'après avoir présenté à sa fiancée une tête sanglante ; peu importe de quelle manière il l'a conquise : ruse, force, adresse, lâcheté, tout moyen est bon ; le résultat le justifie. Il faut donc que le cadeau de noce soit une vie humaine, et l'amoureux qui présente à la femme de son choix un bouquet de têtes voit toujours sa demande parfaitement accueillie. Aussitôt que le chef malais se fut aperçu de l'odieuse conduite du mahout, il saisit un bâton et bondit sur lui en le frappant avec une extrême violence. Le Tiroon prit à sa ceinture une flèche empoisonnée, dont il essaya de se faire une arme ; mais le chef la lui arracha des mains, jeta le mahout contre un arbre et l'y maintint à l'aide de ses pieds. Livré sans défense à la fureur de son maître, le Tiroon tomba pour ne plus se relever. Il est impossible de se faire une idée de la furieuse exaspération du Malais. Ses yeux brillaient comme des diamants, tout son corps frémissait de rage : il ressemblait tout à fait à un démon vengeur.

— Je vais préparer ma carabine, dis-je à de Ruyter ; cet homme est ivre de colère, bien certainement il va tout à l'heure s'attaquer à nous.

Quand le chef se fut assuré de la mort du Tiroon, il jeta son corps auprès de celui du lépreux, puis regarda le ciel.

— Les voici ! hurla-t-il d'un ton de triomphe sauvage, en montrant, avec sa main rougie par le sang, un faucon aux longues ailes occupé à se battre avec un corbeau, que l'odeur du sang avait attiré près nous.

Le chef nous déclara positivement que le faucon était l'âme du lépreux, et le corbeau celle du Tiroon.

Les deux oiseaux se battaient avec acharnement ; d'abord ils dirigèrent leur vol oblique vers la terre, puis ils gagnèrent le sommet des arbres, puis enfin ils montèrent dans l'espace et furent pour nos regards aussi peu visibles que les atomes perdus dans un rayon de soleil ; mais les yeux d'aigle du chef suivaient les combattants, ils ne perdaient aucune des péripéties de cette lutte aérienne.

— Le lépreux triomphe ! s'écria le Malais ; il descend sur l'âme de son noir assassin.

En effet, le faucon tomba comme la foudre sur sa victime, l'enveloppa de ses ailes, et tous deux tombèrent à terre.

Le chef se frotta joyeusement les mains et courut à l'endroit où étaient tombés les deux oiseaux. Ce fut avec une sorte de cri sauvage que le Malais nous apprit le résultat de la victoire. Le corbeau était bien mort ; quant au faucon, triomphalement perché sur la branche d'un arbre, il parut attendre notre départ pour commencer son repas.

C'était donc sous la protection de ce fougueux personnage que nous étions placés ; mais je dois dire qu'à part les rages insensées dont il se sentait quelquefois invinciblement atteint, c'était un brave et bon compagnon. Doué d'une très grande sagacité, le chef était un excellent guide et nous faisait prendre toutes les précautions possibles afin d'éviter la rencontre des peuplades dont nous traversions les districts.

Un constant exercice avait rendu les sens du Malais excessivement fins ; il pouvait distinguer les objets, leur forme et leur couleur, avant même que nous les eussions aperçus, et son ouïe était plus vive que celle d'un chien.

Nous marchions malgré nous avec une désespérante lenteur, et les éléphants étaient obligés de nous creuser des chemins à travers les jungles. Rien ne révélait dans ces solitudes profondes le voisinage des hommes, car il n'y avait ni blé ni culture, et quoique le paysage fût toujours le même, nous rencontrions à chaque instant des animaux inconnus et des oiseaux étrangers à nos souvenirs et à nos regards.

LXXXVII

Pendant la chaleur de la journée et le soir, nous nous exercions à tirer avec une seule balle sur les daims, les sangliers et les paons sauvages, car ces derniers voltigeaient par milliers au-dessus de nos têtes pour aller chercher leurs juchoirs dans les bois. Autant que possible, nous avions soin de chercher du repos loin des arbres, et surtout à une assez grande distance des jungles. Si la nécessité nous mettait dans l'obligation de coucher près des savanes, le chef malais en faisait incendier une partie, afin de chasser les bêtes venimeuses et de purifier l'air.

Quand nous quittâmes les bois, ce fut pour traverser une grande étendue de plaine, couverte d'énormes roseaux, entremêlés de cannes aussi hautes que de jeunes sapins. Si les éléphants sauvages ne s'étaient pas créé un chemin que nous suivions sur leurs traces, il nous eût été impossible de traverser ce sauvage désert.

En face de nous s'élevaient des montagnes dont toute la hauteur était ombragée par des arbres d'une prodigieuse force ; à notre gauche s'étendait un massif de rochers, et du centre de ces rochers on voyait surgir une élévation de terre semblable à une île entourée de récifs. Les Malais nous dirent que sur cette élévation de terre se trouvaient les ruines d'une grande ville moresque, nommée autrefois la Ville des Rois.

Le soir du cinquième jour de notre marche, nous approchâmes du lieu de la chasse, sur la côte, au sud-est de l'île. L'atmosphère était chargée de miasmes si impurs, que nous étions obligés, par précaution de fumer sans cesse. Zéla imitait mon exemple, et le mahout, assis sur le cou de mon dromadaire, portait devant lui un pot de charbon de terre allumé et un grand sac de tabac. Le tabac me préserva de la fièvre, car tous ceux qui, malgré mes conseils, dédaignèrent de s'en servir, eurent le vertige, des maux de cœur et crachèrent le sang.

Nous arrivâmes enfin au massif de rochers au bas duquel s'étendait vers le nord, et beaucoup plus bas que la plaine que nous venions de traverser, un immense et fétide marais. Nous avions encore une journée de marche à faire pour arriver à la colline verte et boisée vers laquelle nous nous dirigions. Une terrible et profonde obscurité couvrait le marais, sur la surface duquel ondoyaient les noires et soyeuses touffes des roseaux, et cependant l'air était tellement calme que les feuilles des arbres restaient dans la plus complète immobilité. Quand la nuit fut venue, quand le vent de la terre passa sur le marais, des éclairs faibles et d'un bleu pâle illuminèrent ce noir séjour du mal. Ce spectacle me donna le frisson, car il me fit songer au malheur qui avait failli m'atteindre lorsque la tempête m'avait jeté sur ces bords.

Après avoir disloqué ma mâchoire dans l'infructueuse tentative de manger un paon sauvage à moitié cuit, je me couchai dans ma tente, sur une peau de tigre, en mettant ma carabine sur ma tête. Zéla vint se nicher auprès de moi, et nous nous couvrîmes avec une peau d'élan tannée. Au milieu de la nuit, je fus réveillé par Zéla. La vie sauvage et dangereuse que la jeune fille avait menée depuis son enfance était cause qu'elle se réveillait au moindre bruit. Je lui ai vu très souvent ouvrir les yeux au léger bourdonnement que faisait entendre un moustique en voltigeant au-dessus de nous.

Zéla venait donc d'être reveillée par un petit bruit sourd ; en se levant pour en chercher la cause autour d'elle, la jeune femme aperçut un grand serpent venimeux qui rampait tranquillement sur mes jambes nues.

Le profond sommeil dans lequel j'étais plongé immobilisait tellement mon corps, que je ressemblais plutôt à un cadavre qu'à un être vivant.

Avec un admirable sang-froid, la jeune fille suivit, à la lueur du feu qui brûlait devant la tente, tous les mouvements du reptile, qui, attiré par la chaleur, se glissa doucement vers le feu. Si j'eusse fait le moindre mouvement, ou si Zéla eût donné l'alarme, le serpent m'aurait mortellement blessé.

Quand il fut tout à fait en dehors de la tente, Zéla me réveilla. Je sautai aussitôt hors du lit pour courir vers mes compagnons, qui dormaient à quelques pas de nous, et, avant de les réveiller, je suivis le serpent, qui marchait lentement vers le feu.

Mon approche fit lever la crête du reptile, et il tourna la tête pour me regarder. Ce mouvement me donna l'idée de décharger sur lui ma carabine, remplie de balles de plomb. Un homme endormi près du feu se leva vivement et retomba bientôt sur la terre : je crus l'avoir tué.

Le chef malais donna l'alarme et s'élança vers moi suivi de tous ses gens ; je lui montrai le monstre qui se débattait au milieu des charbons.

— Vous tirez un coup de carabine contre un chichta, me dit le chef d'un air presque courroucé ; vous avez tort, monsieur, d'user votre poudre et de troubler pour si peu de chose le sommeil de vos hommes. Il y a ici des milliers de ces vers ennuyeux, et voici comment on les tue.

En achevant ces mots, le chef perça la tête du serpent avec sa lance et le maintint dans la braise.

Le serpent entortilla son corps autour de la lance jusqu'à ce que sa queue atteignit la main du chef.

— Si vous voulez le faire rôtir, me dit le Malais, vous trouverez que sa chair est aussi bonne que celle du meilleur poisson.

Quand le serpent fut tout à fait mort, le chef le jeta dans le feu, le couvrit avec des cendres, et me dit encore :

— Nous le mangerons au réveil ; bonsoir, je vais essayer de me rendormir.

Peu désireux d'être encore interrompu par des êtres si désagréables, j'engageai Zéla et de Ruyter à finir la nuit avec moi auprès du foyer.

Notre conversation tomba bientôt sur la chasse aux tigres, et de Ruyter, qui avait non seulement une passion très vive pour ce plaisir, mais qui s'était rendu célèbre par ses exploits dans les provinces supérieures de l'Inde, nous dit en terminant.

— La chasse aux tigres, de la manière dont on la fait dans l'Inde, est moins dangereuse que celle qui a pour but la destruction des renards. Pour chasser le tigre, une vingtaine d'hommes se réunissent et s'entourent d'une prodigieuse quantité d'éléphants Enfermés dans les bondahs avec une douzaine de mousquets, qui sont vite rechargés par des domestiques, les chasseurs sont dans une position aussi sûre qu'un homme perché sur un arbre et tirant sur un daim. Il arrive quelquefois qu'un mahout est égratigné, car il court un peu plus de danger que son maître ; mais le héros du combat, c'est le noble éléphant : il fait face au tigre, et tout le succès dépend de son courage, de sa vaillance et de sa fermeté. Si l'éléphant ne veut pas rester, s'il a peur, s'il se sauve, la vie du chasseur est en péril ; car un bœuf enragé, ou notre Malais en colère, ne sont rien en comparaison d'un éléphant en révolte.

Le plus admirable spectacle du monde, reprit de Ruyter, est celui qu'offrent les lions en chassant les animaux dont ils font leur principale nourriture. Bien différents des lâches et cruels tigres, les lions ne se cachent pas pour surprendre leur proie. Pendant les heures silencieuses de la nuit, ils dorment, mais ils se lèvent avec l'aurore, et donnent la chasse aux premiers animaux qu'ils rencontrent, en faisant trembler la forêt au bruit de leur voix de tonnerre.

Un jour, il y a longtemps de cela, étant allé à la rencontre d'un prince de la famille de Bolmar-Singh, près de Rhatuk, dans le voisinage duquel j'avais été retenu pour quelques jours, je dirigeai ma marche vers Ramoon, pays des montagnes Himalaya, et habité par une race sauvage qu'on nomme Silks. J'avais à ma suite un très petit nombre de domestiques, et une demi-douzaine d'éléphants des montagnes.

Nous traversâmes par des chemins secrets et détournés une grande étendue de terrain couverte d'arbres et de jungles. Je n'ai jamais passé tant de jours sans voir le soleil depuis l'époque où j'ai traversé les sombres chemins de ce pays d'ombrages. Ni le soleil ni le vent n'avaient pu pénétrer le mystère de ces charmilles vierges.

Dans la solitude de ces éternelles ténèbres gambadaient d'énormes hiboux et des chauves-souris vampires, et les rares animaux que nous rencontrions avaient la couleur terne des plantes moussues et moisies.

Le poil des lièvres, celui des renards et des chacals était d'un gris terne, et il y avait dans le fourré des champignons qui, par leur couleur et par leur force, ressemblaient à des lionnes reposant avec leurs petits. Cette ressemblance était si frappante, que, sachant la forêt peuplée de bêtes féroces, nous fîmes à cette vue des préparatifs de défense.

De pauvres plantes rampantes, qui, comme moi sans doute, désiraient un peu d'air, avaient plongé si profondément leurs racines dans la terre, que leur tronc avait atteint la grandeur d'un teah (arbre). Sur ce tronc, elles avaient grimpé de jour en jour pour étaler au soleil leurs fleurs cramoisies.

LXXXVIII

Je ressentis un véritable plaisir quand je pus m'échapper de ce séjour de mort, quand je vis resplendir au-dessus de ma tête l'éblouissant rayonnement du soleil. La scène ressemblait à un lac entouré de forêts ; vers l'est, les montagnes s'élevaient à une hauteur étonnante ; elles bordent l'empire chinois.

Après avoir traversé un ruisseau, nous arrivâmes à la source d'un torrent des montagnes. Le torrent, rendu aride par l'extrême chaleur, se divisait en petits lacs d'eau saumâtre, et, au milieu d'une couche de gravier, entremélée de fragments de rochers, se trouvait une petite île, couverte de mousse, de fleurs et d'arbrisseaux.

La beauté du lieu, la sécurité de la position, nous engagèrent à le choisir pour y prendre quelques heures de repos.

A cette époque, mon cher Trelawnay, j'étais aussi jeune et aussi romanesque que vous ; il ne vous sera donc pas difficile de comprendre que le lendemain, au réveil, je songeai, en fumant ma pipe, à ne jamais abandonner la solitude de ce magnifique désert. La transition de la nuit au jour s'opéra si doucement, que j'y fis à peine attention.

Vers le matin, un troupeau de buffles sauvages vint paître à quelques pas de nous. Pendant que j'examinais leur forme surnaturelle, un bruit confus, qui ressemblait au sourd grondement de l'orage, se fit entendre dans la forêt.

Les chacals, les renards et les daims marquetés s'élancèrent hors du bois, et le troupeau de buffles noirs cessa de paître et se tourna vers la place d'où venait le bruit. Une foule de brillants paons voltigea au-dessus de nos têtes en jetant de grands cris, et un pélican, qui venait de prendre une couleuvre, laissa tomber sa proie et s'envola lourdement. Nos petits éléphants, qui mangeaient les arbrisseaux autour de nous, s'effrayèrent tellement, qu'ils firent la tentative d'échapper à leurs gardiens pour grimper sur les rochers.

Tout à coup, un mohr de la race des élans sortit de la forêt : sa taille dépassait celle qui est ordinaire à ces animaux, et ses cornes entortillées étaient aussi longues que la lance d'un Malais. Après l'apparition du mohr, un

rugissement clair, sonore, terrible comme un éclat de tonnerre, annonça le lion chasseur suivi de quatre lionceaux; il se creusa un chemin à travers les buissons et les ronces. En entrant dans la plaine, le lion chercha la piste en posant son nez pointu sur la terre. Quand il l'eut trouvée, il poussa un second rugissement, et ce cri de triomphe fut répété par sa royale escorte. Le lion se remit à la poursuite du cerf, suivi de sa bande; cette bande formait une ligne, et je fis la remarque qu'il n'était point permis de devancer le roi, car au premier mouvement d'insubordination, il s'arrêtait court, et sa voix se faisait entendre plus sonore et plus tonnante.

Avec la vitesse d'un aigle, l'élan se dirigeait vers le lac. Mais, en essayant de franchir d'un bond un morceau de rocher, il tomba dans l'eau; promptement relevé, il suspendit un instant sa course haletante et parut écouter la voix rugissante de son ennemi. Après ce court instant de repos, le cerf gravit le talus et se glissa dans le lit du torrent.

J'ai oublié de vous dire, mon cher Trelawnay, que le troupeau de buffles, en s'écartant pour livrer passage aux lions, n'en parut nullement effrayé. Mes guides m'assurèrent que ces animaux sont plus forts que le lion, et qu'ils peuvent se rendre facilement maîtres de plusieurs tigres. Quand le lion traversa la ligne formée par ces énormes bœufs, sa crinière droite et terrible, sa queue raboteuse ondoyèrent au-dessus d'eux. Evidemment le lion chassait par l'odeur et non par la vue, car, au lieu de traverser la rivière dans la plus proche direction de l'endroit où le cerf était tombé, il suivit le cours de l'eau, grimpa sur le talus, et, toujours sur la piste de sa proie, il traversa la source du torrent.

Selon toute probabilité, le pauvre cerf avait été blessé dans sa chute, car la vitesse de sa fuite diminua de rapidité, tandis que celle du lion augmentait de minute en minute. Suivi de près par les lions, le cerf avait rasé la base du rocher sur lequel j'étais debout. De mon poste, je pus parfaitement distinguer tous les acteurs de ce drame: le premier lion était vieux, décharné, sa peau noire luisait à travers ses poils minces, étoilés et rougeâtres; sa queue était nue, sale, et les poils de sa crinière étaient en mottes; la longue et énorme mâchoire de ce vieux roi des forêts était abaissée et sa langue pendait en dehors comme celle d'un chien fatigué. Le cerf fit des efforts terribles pour monter le banc, il semblait vouloir gagner les jungles; mais la terre n'était pas solide et il perdait pied à chaque instant. Quand la pauvre bête eut franchi les trois quarts de l'élévation escarpée, elle tomba et fut incapable de se relever; les rugissements du lion étaient magnifiques lorsqu'il sauta sur le cerf à l'aide d'un puissant élan. Alors, une patte posée sur le corps du vaincu, il gronda les lionceaux qui voulaient approcher, et fit, avec lenteur, les préparatifs de son festin. La famille dut se contenter des membres du cerf et des os que le vieux lion jetait royalement derrière lui.

Mais voilà notre sauvage chef, finissez de boire votre café, Trelawnay, et partons pour la Ville des Rois; j'entends, en imagination, un concert de rugissements.

LXXXIX

Le terrain qui avoisinait la colline était rougeâtre, et les jungles parsemées çà et là couvraient le sol d'un tapis de baies jaunes et rouges. Une quantité prodigieuse de poules d'Inde sauvages, de hérons, de grues et d'oiseaux de mer voltigeaient dans l'air, et nous étions surpris à chaque instant par l'apparition inattendue d'une bande de chacals, d'une troupe de renards et de beaucoup d'autres animaux que je n'avais jamais vus. De temps en temps un coup d'œil jeté en arrière nous faisait apercevoir des troupeaux d'éléphants sauvages et de buffles qui paissaient sur la plaine que nous venions de traverser. A midi, nous fûmes arrêtés par une rivière large, boueuse, peu profonde, mais qui, sans doute, inondait le haut de la plaine pendant la saison pluvieuse, c'est-à-dire sept ou huit mois de l'année, et se faisait ensuite un passage jusqu'au marais. Après une longue hésitation, les éléphants se décidèrent à traverser le gué de la rivière; une fois sur l'autre bord, nous nous reposâmes. Le lendemain il fallut gravir la colline hantée par les esprits. Cette colline inspire aux natifs une superstition si respectueuse, qu'ils n'osent troubler par leur présence ce lieu consacré aux géants et aux esprits, qui, disent-ils d'un air convaincu, veillent nuit et jour sur leur sauvage propriété. La crédulité de ce peuple primitif avait un appui sur les restes d'une ville quelconque, et de Ruyter nous dit que les ruines qui parsemaient la plaine étaient moresques. Nous trouvâmes d'énormes masses de pierre, des citernes bouchées, des puits que la végétation couvrait de mauvaises herbes, de plantes rampantes et d'une infinité d'arbrisseaux.

Nous dressâmes nos tentes sur la partie de la colline la plus couverte de rochers et la moins voisine des jungles. Après avoir allumé des feux et mangé un jeune cerf, nous fîmes les arrangements nécessaires à la journée du lendemain, et nous nous endormîmes. Le chef malais fut debout avant l'aurore; il réveilla ses gens, fit préparer nos montures et disposa tout pour le départ. Zéla, qui voulait absolument nous accompagner, fut assise sur un petit éléphant, et enfermée dans le seul houdah que nous eussions.

Après de longues recherches, nous découvrîmes plusieurs traces de tigres dans les lieux couverts et sur le bord des étangs, mais les hautes herbes et l'épaisseur des buissons nous empêchèrent de suivre leurs traces jusque dans leurs retraites. En revanche, nous trouvions à chaque pas des daims, des sangliers, et une grande variété d'oiseaux.

Quand de Ruyter eut soigneusement examiné le voisinage, il nous assura que trois tigres habitaient la jungle, car il avait découvert les os d'un élan récemment tombé sous leurs griffes.

Cette nouvelle nous combla de joie, et, bien préparés pour l'attaque, nous nous dirigeâmes vers la retraite de nos ennemis. Guidés par de Ruyter, il nous fut facile d'atteindre sans de longs détours le lieu où se trouvaient les restes du cerf. Ces restes étaient entourés d'une terre humide qui conservait jusqu'au jungle les traces du passage des tigres.

Avant de commencer la chasse, de Ruyter, qui voulait bloquer toutes les sorties, divisa notre troupe. La plupart de mes hommes étaient à pied, et ils semblaient aussi tranquilles et aussi rassurés qu'à l'approche de l'attaque d'un nid de belettes. Je laissai Zéla à l'entrée du bois, sous la garde de quatre Arabes, et je descendis de cheval pour aider de Ruyter à débarrasser le passage. Les Malais furent divisés en deux groupes, et nous recommandâmes aux matelots d'agir avec une extrême prudence en faisant usage de leurs armes à feu, car les accidents étaient plus à craindre que la férocité des tigres.

— J'ai grand'peur, dit de Ruyter, que nos éléphants ne soient pas de force à faire face aux tigres. Mais cependant il est nécessaire, avant de renoncer à nous en servir, que nous les mettions à l'épreuve.

En approchant des buissons, nous mîmes en déroute des daims, des lièvres et des chats sauvages.

De Ruyter me montra les ruines d'un palais moresque, en me disant que la sagacité de nos éléphants nous ferait éviter les masses brisées des édifices, les abîmes et les puits couverts de verdure humide. L'endroit où nous nous trouvions était d'une sauvagerie surnaturelle; elle impressionna tellement nos matelots, que leur joie orageuse fut changée en une sorte de tristesse rêveuse. Les furieux trépignements de pieds de nos éléphants nous apprirent que l'antre des tigres était proche. Une ruine voûtée s'élevait devant nous, et un bruit indistinct agitait les buissons.

— Tenez-vous fermes, mes garçons! cria tout à coup de Ruyter.

Au même instant un tigre monstrueux s'élança sur nous. Nous fîmes feu tous ensemble, mais pendant les premières minutes qui suivirent cette terrible décharge, je ne pus en connaître le résultat, car, enragés de terreur, nos éléphants désertaient.

Mon mahout se jeta par terre et une branche d'arbre me fit tomber.

J'entendis un effroyable cri de guerre, et on fit une seconde fois un feu bien nourri.

L'éléphant de de Ruyter bondit en arrière et tomba dans un puits à moitié caché sous une couche d'herbe; l'intrépide chasseur se dégagea lestement, et nous laissâmes nos montures agir à leur guise.

— Il y a encore des tigres sous la voûte de ces ruines, me dit de Ruyter; forçons-les à sortir.

Nous réunîmes quelques-uns de nos hommes, et, d'un pas ferme, guidés par l'abominable odeur qu'exhalent ces bêtes fauves, nous gagnâmes le lieu de leur retraite. Bientôt des rugissements sonores et des grognements aigus nous donnèrent l'assurance d'un prochain succès.

— Attention! dit de Ruyter, l'antre renferme une tigresse avec ses petits; prenez garde à vous, mes garçons: ne tirez que sur elle, et tirez bas.

Un jeune tigre sortit le premier pour nous attaquer.

— La mère va sortir, me dit tout bas de Ruyter, ne tirez pas encore.

Effrayé de notre position hostile, le tigre courut se cacher sous un épais buisson; il y resta en grognant; une seconde après, deux autres petits sortirent à leur tour et se cachèrent avec autant d'effroi et de promptitude qu'en avait montré le premier.

Le rugissement de la mère devint terrible, et un coup de fusil tiré par de Ruyter sur un des jeunes tigres la fit apparaître à l'ouverture de la voûte, les yeux en feu, et écumant de rage. La tigresse se précipita violemment sur nous. Je fis feu des deux canons de mon fusil, et nous reculâmes de quelques pas

Atteinte par mon arme, la tigresse frissonna, et, toute chancelante, elle voulut attaquer de Ruyter ; mais, trop faible pour l'atteindre, elle ploya sur ses jarrets. Un coup de lance l'étendit sans vie à nos pieds.

Pendant que je rechargeais mon fusil, un jeune tigre s'élança sur moi. L'attaque fut si brusque, si inattendue, qu'elle me renversa. Avant de pouvoir me relever, je vis de Ruyter mettre tranquillement son fusil dans l'oreille de la bête déjà blessée, et lui faire sauter la cervelle en l'air. Pendant cette lutte partielle avec la mère et le premier tigre, les matelots continuaient à faire feu, et les balles volaient au-dessus de nos têtes ; quelques-unes blessèrent les jeunes tigres, mais sans les tuer, car ils se sauvèrent.

— Plaçons-nous derrière ce rocher, me dit de Ruyter ; les matelots se servent d'un mousquet comme ils se servent d'un cheval : ils emportent tout ce qui se trouve sur leur passage.

Des Malais, envoyés en éclaireurs par le chef, vinrent nous dire que la jungle était vivante de tigres, qu'ils en avaient déjà tué deux, et qu'un de leurs hommes était mort.

Une heure après cette première victoire, il y avait autant de bruit et de confusion dans la jungle que pendant une bataille navale ou qu'au saccagement d'une ville. Je remarquai cependant que les tigres ne sont point aussi formidables qu'on veut bien le dire. Ils se couchaient en rampant dans les longues herbes, et nous avions de grandes peines à prendre avant de pouvoir les en faire sortir. Pour arriver à ce but, nous étions obligés de leur envoyer une balle, et bien des fois, au lieu de se jeter sur nous, ils essayaient de fuir sous le couvert, et c'était seulement en face des passages bloqués que, poussés par le désespoir, ils se précipitaient aveuglément sur nous.

Deux hommes courageux et bien armés peuvent aller sans crainte jusqu'aux approches de l'antre d'un tigre et le forcer à quitter sa retraite pour venir tomber sous leurs coups.

Un grand nombre de tigres se sauva vers la plaine, et il nous était impossible de diriger notre chasse de ce côté-là. Plusieurs de nos hommes étaient blessés, soit par les tigres, soit par des chutes dans les décombres, et un Malais eut l'échine dorsale si fracassée, qu'après une heure d'agonie il expira

XC

Quand la chasse fut désorganisée, je songeai à Zéla, qui, bien certainement, devait s'effrayer des bruits du combat et de ma longue absence. Je me dirigeai donc seul, — car tous nos gens étaient dispersés çà et là, — vers la partie du jungle où quatre Arabes devaient faire la garde autour d'elle.

En approchant de l'endroit où la jeune femme devait attendre mon retour, j'entendis un bruit affreux, un bruit entremêlé de cris perçants, de rugissements de tigres et de trépignements de pieds. Je hâtai ma course, autant que purent me le permettre les épais buissons et l'inégalité du terrain ; car, à chaque pas que je faisais en avant, j'entendais, plus féroces, plus sonores et plus distincts, les effroyables rugissements du fauve habitant des jungles.

Arrivé à quelques mètres de l'endroit où devait se trouver Zéla, j'aperçus un énorme tigre suspendu par les pattes aux flancs de l'éléphant de ma pauvre abandonnée. Zéla n'était pas visible, et le tigre portait sa tête, en écumant de rage, jusqu'au houdah.

— La malheureuse enfant a été dévorée ! m'écriai-je en me frappant le front. Oh ! fou, fou que je suis !

Un frisson mortel arrêta dans mes veines la circulation du sang, puis il fit place à une flamme brûlante dont la vapeur me monta au cerveau.

Ma carabine n'était pas chargée : je la rejetai loin de moi, et, sans aucune autre arme qu'un poignard malais, je me précipitai, furieux et sans crainte, au secours de Zéla. A quelques pas du groupe formé par l'éléphant et son sauvage antagoniste, un petit tigre déchirait à belles dents un objet que je ne pris point le temps d'examiner.

L'éléphant de Zéla trépignait, criait, se débattait avec désespoir pour se débarrasser du tigre. L'affreuse bête tomba, mais en emportant dans sa chute une victime humaine, enveloppée dans un vêtement blanc. Je bondis sur le tigre, qui gronda sourdement, et dont la patte, appuyée sur sa victime, n'oscilla même pas. Il attendait mon attaque.

Je frappai l'animal d'un coup de poignard, et lorsque, près d'être atteint par le blessé, je cherchais autour de moi un moyen de défense plus sûr que mon poignard, j'entendis murmurer cette douce invocation :

— Saint prophète, protégez-le !

Comme pour exaucer la prière de cette douce voix, l'éléphant frappa le tigre avec son pied de derrière. Le coup fut bien porté, car mon ennemi roula sur les flancs, et je pus lui enfoncer dans le cœur mon poignard jusqu'à la garde.

Un cri terrible, cri dont la bruyante clameur étouffa le rugissement du tigre, vint tout à coup frapper mon oreille ; je me retournai vivement : c'était le chef malais. Son arrivée était d'un admirable à-propos, car le tigre se relevait et son jeune compagnon courait sur moi. Le Malais perça le jeune tigre avec sa lance, et enfonça vingt fois son poignard dans le corps du vieux.

— Quel plaisir ! me dit-il en brandissant sa lance, je suis fou de bonheur. Allons encore dans les jungles, il y a un monde de tigres : nous les tuerons tous.

Le chef disait ces paroles en rugissant comme un lion. Voyant que je n'y prêtais pas une bien grande attention, il secoua sa lance et disparut dans le bois.

Heureusement pour moi, mes regards éperdus tombèrent sur la douce figure de Zéla, qui s'était prosternée à mes pieds. Je fis vainement la tentative de la relever, je n'avais plus de force, je chancelais, je me sentais sur le point de devenir fou. Quand les deux bras de la jeune femme eurent entouré ma tête, je repris mes sens, et je couvris son visage adoré des plus tendres caresses.

Zéla était hors de danger ; les corps des deux tigres gisaient à nos pieds : tout était calme autour de nous.

En apercevant la victime du tigre, je dis à Zéla, car je ne pouvais en distinguer ni les traits ni la forme :

— Qui a donc succombé sous les coups de cette horrible bête ?

— Le pauvre mahout, très cher, et j'ai grand'peur qu'il ne soit mort.

— Heureusement, ce n'est que lui, chérie ; je craignais tant que ce ne fût vous ! Je craignais tant que vous ne fussiez devenue un esprit, mon bon esprit ; car, vous le savez, la loi arabe me permet deux guides spirituels : un bon et un mauvais.

Ma colère tomba bientôt sur les Arabes auxquels j'avais confié Zéla, et, à mon appel, ils sortirent d'un fourré où, me dirent-ils d'une voix tremblante, ils avaient trouvé le petit d'un léopard tué par de Ruyter.

J'étais tellement furieux contre ces hommes, qu'avec l'intention d'en tuer un, j'armai mon pistolet.

L'arme était dirigée sur la poitrine de l'Arabe le plus proche de moi ; j'allais lâcher la détente quand une main retint mon bras.

Je me retournai brusquement : les yeux de Zéla rencontrèrent les miens, son regard pénétra mon cœur, regard charmant et qui eût apporté le calme dans l'esprit irrité d'un fou.

— Il est notre frère, me dit la jeune femme d'une voix vibrante et mélodieuse. Ne nous détruisons pas les uns les autres. Remercions le prophète, dont la miséricorde vous a fait le sauveur du dernier enfant de notre père. Le mauvais esprit qui a poursuivi mon père jusqu'au jour de sa mort est-il donc descendu sur vous ? Sa main cruelle est dans ce moment-ci posée sur votre cœur. Prenez garde, mon ami, car l'ombre du mauvais esprit plane sur vous comme l'ombre sur le soleil ; elle vous fait paraître, même à mes yeux, féroce et inexorable

— Vous êtes le faucon de notre Malais, chère, mais l'aile du noir corbeau a disparu ; le soleil ne s'est point obscurci ; l'oiseau de mauvais augure m'a quitté. Allons, la paix est faite, n'est-ce pas ? il faut que je rentre dans la jungle : montez sur votre éléphant ; je préfère vous confier à sa sagacité qu'à un millier d'Arabes. C'est une noble et courageuse bête.

Je flattai l'éléphant avec la main, et je donnai à Zéla du pain et des fruits pour les faire manger à notre sauveur.

L'éléphant semblait être plongé dans une triste contemplation, et il regardait avec un sentiment de pitié sympathique le corps prosterné du mahout mourant. Il ne fit pas attention à nous, et quand ses yeux tombèrent sur le tigre mort, il trépigna, prit un air féroce et fit entendre un cri de sauvage triomphe.

Puis, mécontent de lui-même pour n'avoir fait que venger le mahout, qu'il eût voulu sauver, il baissa sa trompe et ses oreilles vers la terre, et, quoique blessé et sanglant, il paraissait ne songer ni à lui ni à nous, mais à son ami mort. Les yeux humides et rêveurs de l'éléphant mon

traient que toutes ses pensées étaient absorbées par la perte qu'il venait de faire. Son regard pensif était fixé sur les Arabes occupés à faire une sorte de claie pour emporter le moribond, car sa poitrine était lacérée par les coups de griffe.

La noble bête, tout à son chagrin, refusa de manger, et, lorsque je plaçai l'échelle de bambou pour faire monter Zéla dans le hondah, elle tourna sa trompe, me regarda, et, voyant que c'était encore la jeune femme qu'elle allait porter, elle reprit sa première position en continuant à pousser de sourds gémissements.

L'homme que pleurait l'éléphant avait été longtemps le pourvoyeur de ses besoins, et depuis la mort du Tiroon, tué par le chef, cet homme avait pris la place de mahout. L'éléphant n'avait point paru attristé à la mort de son premier conducteur, qui avait été, sans nul doute, un maître méchant et cruel. S'il m'eût été possible de garder l'éléphant, je m'en serais fait un devoir et un plaisir ; car quand nous le quittâmes, Zéla l'embrassa en pleurant, et coupa, près de ses oreilles, quelques-uns de ses poils. J'ai conservé et je conserve encore ce souvenir du sauveur de Zéla ; il remplit le chaton d'une bague sur laquelle est gravé, comme dans mon cœur, le nom de cette chère moitié de moi-même.

Mais j'éloigne mon esprit du sujet qui m'occupe en cet instant ; c'est une faute involontaire, car, malgré moi, je suis entraîné à faire le récit des puérils événements qui me rendent Zéla pleine de vie ! Aujourd'hui, ma cervelle ressemble à un griffonnage confus encore, croisé en tous les sens et illisible pour tout autre que moi.

XCI

Après avoir réussi, non sans quelque peine, à rassembler une partie de nos hommes, je rentrai dans la jungle pour appeler de Ruyter, dont la longue absence me causait de vives inquiétudes. A ma grande satisfaction, j'entendis bientôt sa voix appeler, en le désignant par son nom, un homme du grab ; je courus à la rencontre de mon ami, et je m'aperçus qu'un vif chagrin préoccupait son esprit. Les yeux inquiets de de Ruyter erraient autour de lui, et il disait d'un ton alarmé :

— Cherchez dans le bois, mes enfants, fouillez la jungle, il doit être égaré.

— Qui est égaré ? demandai-je.

— Un Français, mon secrétaire.

Comme tous les tigres avaient fui dans la plaine, nous pûmes sans danger nous diviser en groupes de trois ou quatre, et nous disperser dans la jungle pour découvrir le protégé de de Ruyter. Mais nos courses dans toutes les directions de la grande étendue du hallier furent infructueuses ; recherches, coups de mousquet, appels, tout resta inutile : le Français fut introuvable.

L'approche de la nuit nous obligea à quitter la sombre demeure des tigres, des reptiles et de la fièvre. Nous regagnâmes donc nos tentes en nous demandant entre nous, avec une superstitieuse terreur, ce qui était arrivé de fatal au pauvre Français.

Ce Français était un jeune homme que de Ruyter avait pris sous sa protection, et auquel il avait donné son amitié, dans le compatissant espoir de guérir une tristesse maladive, dont le souvenir de récents malheurs avait accablé le jeune étranger. Dans ce désir louable et généreux, de Ruyter avait enlevé le jeune homme à la monotone existence de bureau d'un de ses agents, et lui avait donné sur le grab la charge de subrécargue. Pendant les premiers jours de son installation, le nouvel employé remplit ses devoirs avec la plus scrupuleuse exactitude ; il sortait à peine de sa cabine et n'avait de communication volontaire qu'avec de Ruyter.

Le pauvre et triste étranger mangeait à peine, lisait du matin au soir, et les poésies qu'il composait paraissaient avoir seules le pouvoir d'apporter un peu de consolation dans sa désespérante mélancolie. Il restait plongé pendant des heures entières dans ses rêveuses pensées, et ces pensées n'étaient chassées loin de lui que lorsque sa main pâle et frêle frôlait, pour en tirer de divins accords, les cordes d'une guitare cassée. Quand je me trouvais sur le grab, j'apercevais l'étranger, et plus d'une fois j'eus la sottise de me formaliser de ses manières froides, de son air indifférent, prenant pour de l'orgueil le navrant mutisme d'un profond chagrin. Un jour même, emporté par cette égoïste personnalité qui fait commettre de si lourdes fautes, j'adressai au subrécargue une question presque insolente, et à laquelle il ne répondit pas. Mais ma question parut si douloureusement le blesser, qu'il descendit du couronnement de la poupe, et rentra dans la cabine.

Van Scolpvelt, qui avait été témoin de ma petite attaque, me dit assez aigrement :

— Vous avez très mal agi, capitaine ; vous blessez cruellement, et par manière de jouer, un homme fort malheureux, un homme qui est hypocondriaque, et que mes conseils seuls pourront empêcher de devenir fou. Comme cet infortuné prend plus d'opium qu'un Chinois, je le crois en outre un philosophe rêveur. Pendant l'hallucination produite par cette drogue, ses facultés sont extatiques ; il est frappé de folie et compose des vers. Il ne peut le nier, quand bien même il le voudrait : je l'ai pris sur le fait. Les imbéciles peuvent croire que l'étranger est inspiré ; moi, je sais qu'il est fou, car il faut être fou pour faire des vers. Les maniaques ont généralement des intervalles lucides, et cet éclair de raison donne l'espoir qu'avec le temps leur maladie peut s'amoindrir et devenir guérissable, mais ceux qui ont la folie de l'esprit ne donnent aucun espoir. Pour eux, la terre et la science sont sans remède.

Une nuit que, assis sur la poupe du grab, j'attendais — me croyant seul éveillé sur le vaisseau — le retour de de Ruyter, qui était dans l'île, je vis le jeune Français monter l'écoutille. La brillante clarté de la lune tombait sur sa figure, dont la cadavéreuse pâleur glaça le sang dans mes veines. Quand l'étranger fut arrivé sur le pont, il arpenta d'un mouvement rapide, en jetant autour de lui des regards inquisiteurs, l'espace qui sépare l'arrière de la proue. Son air triste, résolu, sa démarche inquiète, me firent croire que, second Torra, il cherchait à se venger de l'insulte que je lui avais faite.

Tranquille et en apparence endormi, j'attendis l'approche et l'attaque du jeune homme. Après s'être avancé vers la poupe, il en fit deux ou trois fois le tour ; mais je n'étais point l'objet de cette promenade fiévreuse, car l'étranger me regarda à peine, et ses mains inoffensives pressèrent son front dans une étreinte désespérée. De la proue, il se dirigea vers l'arrière du vaisseau, et, après avoir ramassé une boîte à balles, il monta avec précipitation sur le couronnement de la poupe. Je levai les yeux vers lui, sa figure pensive était tournée vers le ciel. Rien n'était d'un aspect plus désolant que cette belle et pâle figure, dont les lèvres murmuraient faiblement d'indistinctes paroles.

Un voile de nuages me cacha l'étranger ; ce voile était-il l'émotion qui baignait mes yeux ou une vapeur du ciel ? Je l'ignore, et je n'eus pas le temps de m'en informer, car le bruit d'un corps tombant dans la mer retentit dans la nuit.

Je réveillai précipitamment un homme couché auprès de moi, et, bondissant vers l'endroit où le malheureux était tombé, je fis entendre cet appel désolant :

— Alerte ! un homme à la mer ; faites tomber le bateau de la poupe !

Le schooner était amarré derrière le grab, et la nuit était si tranquille, que ma voix pénétra dans les deux équipages ; mon bateau et celui de mes hommes furent mis à l'eau en même temps.

J'arrivai le premier à l'endroit où avait disparu le protégé de de Ruyter. La mer était si transparente, qu'il me fut facile de voir le corps plié en deux, la figure renversée. La crainte du danger que je pouvais courir n'opposa point d'obstacle à mon vif désir de sauver l'étranger. Je plongeai donc dans la mer la tête la première, et j'arrivai jusqu'à lui. Je saisis le Français par le bras, et, à l'aide du violent effort qu'emploie un nageur pour remonter sur l'eau, je ramenai le noyé à la surface de la mer, en tâchant de redresser son corps, qui résistait presque à nos efforts, tant il était extraordinairement lourd. Entraîné par ce poids étrange, je disparus dans les flots, et j'avalai tant d'eau, que je me crus sur le point de perdre tout à fait la respiration. J'allais renoncer forcément à poursuivre ma dangereuse tentative, lorsque, par bonheur, le bateau du schooner me tendit un aviron. Voyant que ce moyen de salut m'échappait encore, deux hommes se jetèrent à la mer, et nous remontâmes sur le bateau. A ma grande surprise, le Français était devenu léger, et nous pûmes très facilement le transporter sur le grab, mais immobile et froid comme un cadavre et ne donnant aucun signe de vie.

Malade, fatigué, la tête en feu, je fis appeler Van Scolpvelt pour qu'il vînt me tâter le pouls.

— Vous aviez besoin de prendre une médecine, me dit-il, et l'eau de mer est un très bon purgatif pour un homme dont l'estomac est fort. Seulement, vous avez eu tort d'en prendre une si grande quantité ; je n'en ordonne jamais plus d'un verre, et encore faut-il le prendre à jeun.

— J'ai bu forcément, docteur ; mais allez voir notre malade en bas ; si j'ai engouffré un baril d'eau, moi, il en a bien avalé un tonneau, et il faut que cette absorption le tue si vous ne lui prêtez le généreux secours de votre assistance.

— Combien de temps est-il resté dans l'eau ? demanda Van Scolpvelt.

— Je ne sais pas, docteur; je ne me suis pas amusé à compter les minutes en plongeant dans la mer.

— Le sauvetage a pris la durée d'un quart d'heure, dit le rais.

— Fort bien, répondit le docteur. Ne vous inquiétez pas, capitaine; on peut, sans crainte de perdre la vie, rester dans l'eau pendant vingt minutes, pourvu cependant que ma science vienne en aide à la nature. Suivez-moi, capitaine.

Van Scopvelt descendit d'un air superbe l'escalier de l'écoutille, fit mettre le corps du Français sur une table et le dépouilla de ses vêtements. Les soins du docteur firent bientôt apparaître de faibles symptômes de vie. Le munitionnaire Louis, profitant habilement d'une inattention du docteur, fourra dans la bouche de l'asphyxié le goulot d'une bouteille de skiedam; mais, au grand désespoir de l'intrépide Hollandais, le docteur vit le geste et repoussa l'étrange remède avec indignation

Quelques heures après, l'espoir de sauver le pauvre Français devint une certitude, et j'eus le plaisir d'entendre Van Scolpvelt et Louis s'attribuer personnellement, en se le disputant l'un à l'autre, l'honneur d'avoir rendu la vie au protégé de de Ruyter.

Nous apprîmes le lendemain qu'avant de se jeter à la mer, le Français avait, pour lui servir de balast, chargé ses mains de deux gros boulets de canon.

Une sorte de haine fut la seule récompense que m'accorda l'étranger pour tout remerciment.

Suis-je donc un esclave? dit-il à de Ruyter un jour. Suis-je la propriété de cet Anglais maudit? N'ai-je pas aussi bien que tout homme la libre disposition de mon corps? Pour quelle raison ce féroce Trelawnay s'est-il mis entre la mort et moi? Sa nature brutale se plaît pourtant dans le carnage, car il aime à exterminer ceux qui tiennent à la vie, et je ne puis comprendre dans quel but, pour quel motif, il m'a retiré de la mer! J'étais déjà si heureux, je me croyais au ciel, endormi sur ses genoux! Ah! malheur au démon qui s'est placé entre elle et moi; malheur à celui qui m'a ramené sans pitié dans l'enfer de l'existence! Je n'ai plus ni repos ni espoir; je veux mourir, et ils s'unissent tous pour me forcer à vivre, pour m'attacher à la chaîne de mes amers chagrins!

Pendant trois jours, nous continuâmes à chasser dans les jungles: pendant trois jours, de Ruyter explora les ruines pour y découvrir les traces du jeune Français.

— J'ai raison de croire, me dit de Ruyter, qu'après m'avoir juré sur l'honneur qu'il n'attenterait pas à sa vie, le jeune Français s'est livré à la férocité d'un tigre, croyant, par cette action, ne pas enfreindre les engagements qu'il avait pris avec moi.

La mystérieuse disparition d'une personne pour laquelle nous ressentions une amicale pitié nous attrista profondément, et ce ne fut qu'en désespoir de cause que nous abandonnâmes nos recherches.

L'équipage assurait d'une voix unanime que, pendant le séjour du jeune homme sur le vaisseau, l'esprit du suicide hantait le grab, qu'on le voyait assis sur le couronnement de la poupe, qu'on entendait ses plaintes lugubres. Si un matelot était assez hardi pour vouloir approcher le fantôme, ce dernier se jetait dans la mer et suivait en gémissant le sillage du vaisseau.

Cette superstitieuse terreur se répandit si bien parmi les matelots, que la plupart n'osaient aller le soir à l'arrière du vaisseau sans appeler à leur aide la divine protection du ciel.

XCII

Un soir, au coin du feu, de Ruyter nous raconta l'histoire du jeune Français.

L'agent de correspondance que notre commodore avait à l'île de France, ayant eu besoin d'un commis, écrivit en Europe. Quelques mois après le départ de sa lettre, deux jeunes gens se présentèrent à lui, protégés par une instante recommandation. Ces jeunes gens se dirent frères, et cette assertion était justifiée par une grande ressemblance de gestes, d'allures et de visage. L'aîné semblait avoir près de vingt ans, le cadet paraissait beaucoup plus jeune. Les deux frères étaient beaux, doux, excessivement distingués dans leurs manières et dans leur langage. Un appartement fut donné aux nouveaux commis dans la maison du marchand, qui, pendant les premiers jours de l'installation de ses employés français, fut plus content de leur zèle que de leur savoir.

Enfin, après un travail assidu, les deux étrangers devinrent d'admirables arithméticiens. Constamment heureux de se trouver ensemble, les beaux jeunes gens sortaient seuls, ne fréquentaient ni les cafés ni les bals, consacrant à la promenade où à l'étude leurs heures de liberté. Cette conduite régulière enchanta le négociant, et, pour en prouver sa satisfaction, il accorda un congé de huit jours à ses protégés, et leur permit d'aller passer cette semaine de repos dans une maison de campagne qu'il possédait à Port-Louis.

Quatre jours après le départ des deux Français, le marchand, inquiet de leur silence, car ils avaient promis d'écrire, se décida d'aller leur rendre visite. En approchant de la villa, le négociant fut très surpris de voir que, malgré la fraîcheur de la soirée, les fenêtres de la maison, hermétiquement closes, ne laissaient pénétrer à l'intérieur ni jour ni air. Il franchit rapidement le jardin et frappa à la porte; personne ne répondit.

Epouvanté de ce silence, le négociant brisa les carreaux d'une fenêtre du rez-de-chaussée et pénétra dans la maison. D'un pas rapide il parcourut l'appartement du premier étage; le plus grand ordre y régnait, mais le séjour des deux étrangers n'y avait laissé aucune trace. L'épouvante du bon marchand se changea bientôt en terreur; une plainte sourde, lugubre, profondément douloureuse, jeta sa note au milieu du mortel silence qui planait sur la villa. Le négociant bondit vers la chambre d'où s'était échappé ce râle d'agonie, et il trouva couchés sur un lit en désordre, pâles et presque sans vie, les deux pauvres étrangers. Les secours de l'art ou ceux de l'amitié étaient inutiles au plus jeune: il était mort depuis quelques heures, et, à sa stupéfaction, le négociant découvrit que l'habit masculin cachait une femme.

La touchante histoire des deux employés fut vite comprise par le propriétaire, qui, avec une bonté réelle, mit tous ses soins à rappeler le survivant à la vie. Une lettre cachetée, mise en évidence sur un table et adressée au négociant, lui révéla tout le mystère. Le jeune homme disait qu'incapable de supporter la perte de sa maîtresse, enlevée par une fièvre du pays, il s'empoisonnait avec de l'opium.

Le jeune homme guérit. Pendant quelques mois, il vécut dans une sorte de somnolence oublieuse du passé; mais quand la raison revint, quand l'esprit lucide put sonder les souffrances du cœur, le malheureux amant retomba dans un désespoir furieux. Ce fut alors que de Ruyter, instruit par le marchand, conçut l'espoir d'améliorer le sort du Français en l'emmenant avec lui sur le grab.

Appartenant tous deux à une noble famille française, ces deux jeunes gens s'étaient aimés dès leur plus tendre enfance. La jeune fille avait été élevée à Paris dans un couvent, et son orgueilleuse mère l'avait condamnée à une réclusion perpétuelle, dans l'intérêt de son fils unique, qui, par cette mort apparente de sa sœur, héritait de toute sa fortune. Protégé par une parente de sa maîtresse, le jeune homme pénétra dans le couvent et enleva la future religieuse. Tous deux quittèrent Paris, et avec l'intention de fuir à l'étranger, ils se rendirent au Havre-de-Grâce; là, à force d'argent, ils eurent le bonheur de faire consentir un capitaine hollandais à les recevoir sur son bord. Les yeux d'argus de la police française cherchaient les fugitifs; un embargo fut mis sur le port, et tous les vaisseaux en partance furent soigneusement visités. Le capitaine hollandais, qui ne voulait rendre ni l'argent ni les bijoux qu'il avait reçus des deux enfants, qui voulait de plus éviter une amende ou un emprisonnement, se montra aussi rusé que la police française.

Pendant la durée de l'embargo, l'adroit maître hollandais cacha les amoureux dans les caves de son agent, qui était contrebandier, si bien que la visite qu'on fit à son bord n'amena aucune découverte. Quand la permission de quitter le port fut accordée aux vaisseaux, le prudent commodore fourra les jeunes gens dans des tonneaux vides amarrés sur le pont. Il s'attendait à une seconde visite de la méfiante police. Cette seconde recherche s'effectua, et cela avec tant de rigueur qu'un officier ôta le bondon du tonneau où la jeune fille était cachée et fourragea l'intérieur avec son épée. L'arme déchirait la poitrine de l'enfant, tandis qu'avec un ton d'admirable nonchalance le capitaine disait:

C'est un tonneau vide, monsieur.

L'amour donne au cœur de la femme le courage du héros, car la pauvre blessée ne fit pas entendre une plainte.

Les deux jeunes gens arrivèrent en Hollande sans amis et presque sans argent, car, après les avoir dépouillés de tout, le capitaine eut l'air de craindre les poursuites de la police, en manifestant un vif désir de se séparer des fugitifs.

A cette époque, les Hollandais employaient tous les moyens possibles pour arriver à persuader aux aventuriers qu'ils avaient un avantage réel de sécurité et de fortune en allant s'établir dans leurs colonies indiennes. Le capitaine du vaisseau se trouvait précisément un des agents les plus actifs du gouverneur des colonies. En conséquence, il conseilla au jeune homme de s'embarquer pour l'île de France, et à ce conseil il ajouta une lettre de recommandation pour le marchand dont nous avons déjà parlé.

XCIII

La recherche du Français avait employé une si grande partie de notre temps, que, pour en réparer la perte, nous nous hâtâmes de regagner nos vaisseaux, et ce fut avec un plaisir réel que je trouvai le schooner presque en état de reprendre sa course.

Dans les renseignements que j'avais pris à Poulo-Pinang pour les transmettre à de Ruyter, se trouvait la nouvelle que la Compagnie anglaise préparait une expédition pour aller attaquer les pirates à Sambas. Les maraudeurs, très nombreux sur cette île, avaient commis un grand dégât, aussi bien sur terre que sur mer, dans les possessions de la Compagnie.

Les Anglais avaient donc pris la résolution d'attaquer les pirates dans leur résidence même, à Sambas ; de son côté, de Ruyter avait le désir de s'opposer à la tentative des Anglais ; malheureusement pour moi, le schooner était si fracassé qu'il était impossible de me mettre sur-le-champ à la recherche des croiseurs français, afin de les réunir à nous pour attaquer de concert la flotte de la Compagnie.

Enfin, et à ma grande satisfaction, je mis à la voile pour Java, tandis que de Ruyter se dirigeait vers Sambas ; il emportait avec lui une bonne partie de mes hommes et deux canons du schooner

J'avais pour commission un immense achat de vivres et le soin de faire parvenir au gouverneur de Batavia les dépêches de de Ruyter. Ces deux devoirs accomplis, il fallait, sans perdre de temps, revenir vers le grab.

Rien de particulier ne m'arriva pendant ma course à Java, si ce n'est la capture ou plutôt la *recapture* (car il avait été déjà pris par un vaisseau anglais) d'un petit bâtiment espagnol appartenant aux marchands des Iles Philippines, chargé de camphre et des célèbres nids d'oiseaux bons à manger.

Il n'y avait à bord du vaisseau, quoique sa charge fût bien précieuse, que six matelots anglais et un midshipman ; naturellement, toute résistance de leur part fut impossible.

Quelques jours avant ma conquête, un brigantin anglais de haut bord s'était emparé, à la hauteur des îles Philippines, d'un vaisseau espagnol chargé de nids. Quand, après avoir abordé le prisonnier, l'officier anglais demanda la nature du chargement, les Espagnols répondirent :

— Des nids d'oiseaux.

— Des nids d'oiseaux ! s'écria le capitaine ; comment ! coquins, me prenez-vous pour un imbécile ? Des nids d'oiseaux... brutes stupides ! menteurs, insolents moricauds ! je vais vous en donner, des nids d'oiseaux ! Ouvrez les écoutilles !

Les matelots anglais fouillèrent le fond de cale, stupéfaits de ne trouver dans le vaisseau que des sacs de toile remplis de sales et boueux nids d'hirondelles. Croyant toujours que cet engrais gluant n'était là que pour cacher un transport plus précieux, les Anglais en jetèrent une grande partie dans la mer, afin d'arriver plus vite à la découverte de la véritable possession des Espagnols. Après avoir vidé le vaisseau, après l'avoir fouillé, sondé, visité, du pont en bas, les accapareurs restèrent les mains vides : il n'y avait réellement que des nids d'oiseaux. La tristesse désespérée des Espagnols excita la gaieté des Anglais. Ils accablèrent donc leurs prisonniers des réflexions les plus moqueuses sur l'étrange chargement qu'ils avaient pris aux îles Philippines.

A son retour sur le brigantin, l'officier fit à son commandant un récit circonstancié de la visite qu'il venait de faire.

— Les Espagnols n'avaient point menti, dit-il en riant ; ils étaient véritablement gardiens d'un fumier d'ordures ; je les ai débarrassés de ce sale arrimage.

— Vous avez bien fait, répondit le stupide commandant, et, comme le vaisseau est espagnol, nous devons le garder ; il n'a plus que du ballast, il est vrai, mais le corps a quelque valeur.

Vraiment, s'écria encore le stupide commandant, ces pauvres Espagnols avaient perdu la tête le jour où il leur vint la sotte idée de remplir leur vaisseau de bourbe, et à plus forte raison de mettre cette puante glaise dans des sacs.

A la suite de ce beau raisonnement, le capitaine chargea un midshipman et quatre marins de prendre la direction du vaisseau et de le conduire dans le port le plus voisin.

La seule chose sensée que fit ce John Bull fut de transporter sur le brigantin les prisonniers espagnols, qui, sans cette précaution, se seraient certainement permis de reprendre leur vaisseau.

A son arrivée dans un port chinois, le commandant raconta d'un air plaisant le tour de moquerie qu'il avait joué aux Espagnols. Son récit fut accueilli par un blâme si général, que le niais personnage comprit enfin la perte considérable qu'il venait de faire.

A cette époque, les nids mangeables se vendaient au marché chinois trente-deux dollars espagnols la *rattic*, ce qui faisait évaluer la charge du vaisseau à quatre-vingt-dix mille livres. Le pauvre diable de capitaine, dont vingt ans de service n'avaient pas garni l'escarcelle de cent livres d'économie, se désespéra, s'arracha les cheveux et reprit la mer avec l'espoir de regagner le vaisseau.

Pour la première fois de sa vie, le commandant du brigantin se recommanda à la miséricorde de Dieu ; mais le ciel ne jugea pas à propos d'écouter cette sordide prière, et le vaisseau, mal dirigé par les marins, échoua sur les côtes de la Chine. La trouvaille de quatre livres d'or n'aurait pas donné aux Chinois la satisfaction qu'ils ressentirent en voyant arriver près d'eux cette cargaison de nids d'hirondelles.

L'annonce de l'aubaine parcourut le pays comme un feu grégeois ; alors les timides Chinois oublièrent leur crainte du danger, ne firent attention ni aux vents ni aux vagues, et se précipitèrent à travers le ressac écumant. Les forts foulèrent aux pieds les faibles, les frères passèrent sur leurs frères, et tous arrivèrent sur le vaisseau naufragé ; le pauvre vaisseau fut si bien pillé qu'il flotta sur l'eau aussi légèrement que le ferait une boîte à thé vide ; pas un morceau, pas même un fragment de la cargaison ne fut laissé sur les parois du fond de cale.

Le vainqueur de la prise dont je venais de m'emparer à mon tour appartenait à la classe savante du commandant anglais. Ce fut donc son ignorance qui fit mon succès, et, pour être bien certain de ne pas perdre ma prise, je la mis en touage derrière le grab.

Louis, le munitionnaire, qui était avec moi, me demanda la permission d'aller à bord du navire capturé pour y faire l'expérience culinaire de la soupe renommée de nids d'hirondelles. Cette soupe a, dans la Chine, une si grande réputation de saveur, qu'elle a donné naissance à ce proverbe : « Si l'esprit de la vie, si l'âme immortelle quittait le corps d'un homme, l'odeur seule de ce mets divin le ferait revenir, sachant bien que le paradis ne peut offrir de délices qui soient comparables à cette merveilleuse nourriture. »

— Capitaine, me dit Louis avant de quitter le grab, si je parviens à introduire en Europe cet excellent potage, et le non moins célèbre arrak-punch, je serai, à bon droit, aussi connu que Van Tromp ou que le prince de Galles ? Hein ! dites ! savez-vous ?

Excité par cette glorieuse ambition, Louis le Grand fit mille politesses au cuisinier chinois, et se mit si joyeusement à l'ouvrage, que vers le soir il me pria de lui envoyer un bateau, afin de m'apporter un échantillon de son triomphant succès.

Ce mets est bon, mais il est trop gluant pour un estomac habitué comme l'était le mien à une chère simple et frugale. Le nid, fondu par la cuisson, devient une gelée brune ; on ajoute à cette gelée des nerfs de daim, des pieds de cochon, les nageoires d'un jeune requin, des œufs de pluvier, du macis, de la cannelle et du poivre rouge.

La fameuse soupe de tortue a le goût fade en comparaison de l'épicé potage aux nids d'hirondelles ; cependant la réelle saveur du mets mérite d'être connue par les nombreux gastronomes européens, et je les engage fort à faire cette offrande à leur précieux palais.

XCIV

Je touchai à une des îles Barbie, parce qu'elle se trouvait sur mon chemin, mais je ne pus obtenir des habitants que deux sacs de tabac chinois.

En faisant l'achat de cette marchandise, je pris sur mes genoux une belle petite fille malaise dont les yeux avides et intelligents convoitaient mes pièces d'or.

— Allons, allons, me dit la mère de la jolie petite fille, donnez-moi encore une pièce d'or, et vous aurez le tabac, quatre poulets, un panier d'œufs, des fruits et mon aînée par-dessus le marché, car il me semble qu'elle vous plaît.

Je donnai à la marchande l'argent qu'elle demandait, et je dis à mes hommes d'emporter mes acquisitions sur le bateau. La petite fille me prit la main, et sans jeter un regard à sa mère, sans recevoir d'elle une caresse ou un mot d'adieu, elle s'élança, légère comme un faon, sur les traces des hommes du grab. Je fis cadeau à Zéla de cette fleur malaise, et, dans mon âme, je sentis une réelle admiration pour cette mère qui n'était point imbue des préjugés étroits qui prévalent en Europe. Toute la nature nous enseigne que l'enfant sevré ne doit être ni une charge ni un embarras

pour sa mère ; la lionne abandonne le lionceau, et les mères chrétiennes vraiment éclairées laissent leurs enfants libres, guidées sans doute dans leur conduite par la supériorité d'un instinct naturel.

A l'époque de mes voyages, la France et la Hollande étaient réunies sous la même dictature, et je fus très bien accueilli par le gouverneur de Batavia, qui était un officier hollandais. Après avoir reçu mes dépêches, il ordonna aux autorités de la ville de me faciliter par tous les moyens possibles mes achats de provisions. Ces achats devaient se faire, pour mon intérêt, avec la plus grande promptitude, car il était fort dangereux de communiquer journellement avec les habitants de l'île, sur lesquels le choléra-morbus sévissait d'une manière horrible.

Les négociants de la factorerie hollandaise étaient si officieusement bons, bienveillants et hospitaliers, que leurs offres de repas, de rafraîchissements, me causaient malgré moi une sorte de dégoût. De Ruyter était le héros de ces marchands, et la confiance illimitée que notre commodore avait en moi, — puisque, possesseur de sommes considérables, je pouvais en disposer à ma guise, — produisait sur les habitants de Java un effet presque magique.

Bien que le nom et l'amitié de de Ruyter fussent pour moi un excellent patronage, je pouvais à la rigueur me passer de cette protection dans les endroits où nous étions connus. J'avais établi depuis longtemps par mes actions une renommée particulière, et mon nom seul suffisait pour m'ouvrir toutes les portes. Depuis, la médisance, ou, pour mieux dire, la calomnie, a analysé ma conduite : elle a prétendu que je méritais la corde... mais cette assertion n'est qu'une méchante, qu'une malicieuse envie.

J'ai eu des torts de jeunesse, je l'avoue, car semblable à Michel Cassio, j'avais la tête inflammable, et je ne pouvais supporter avec calme l'aiguillon d'un excès de vin. Je dois cependant m'accorder le mérite d'avoir toujours fui avec une profonde horreur les dégoûtants excès de la bouche, et ce dégoût me faisait repousser avec une inflexible politesse les offres hospitalières des négociants hollandais. Quand j'eus terminé mes affaires, je regagnai en toute hâte ma petite cabine, séjour charmant, qui, pour moi, contenait le monde, puisqu'elle abritait Zéla. Nos étions toujours insatiables de caresses : notre affection était l'inépuisable trésor dans lequel nos mains avides se croisaient sans cesse. Je rentrai, et nous dînâmes tête-à-tête, nous régalant ensemble sur la même grappe de raisin, buvant du café dans la même tasse ; heureux, enfin, heureux ! Ce mot résume tout ! L'excès de l'amour était mon seul excès ; j'étais robuste, je vivais sobrement, et le mal qui frappait les habitants de Java me laissa dans la quiétude physique la plus parfaite.

Les Européens qui se trouvaient à bord et sur terre me dirent que le préservatif le plus efficace contre les attaques du choléra-morbus était une excellente nourriture et même un abus des liqueurs fortes. La fièvre cholérique, ajoutaient-ils, n'ose attaquer les gens forts qui la bravent, mais elle tyrannise les faibles qui la craignent.

J'approuvai les diseurs, mais je ne suivis pas leurs conseils. Quant à eux, ils les mirent aussitôt en pratique, mangeant et buvant du matin jusqu'au soir pour activer la circulation du sang. On défendit, comme fort dangereuses, les consommations de riz, de légumes ; moi, je mangeai tout cela, ainsi que mon équipage, et nous vécûmes en parfaite santé ; tandis que les Européens, en dépit de toutes leurs précautions, moururent comme des moutons atteints par la mortalité.

Plusieurs vaisseaux qui se trouvaient dans le havre furent chassés par le vent sur le rivage, faute de mains pour les attacher ; d'autres, tout frétés, n'avaient pas assez de monde pour lever leur ancre. Deux vaisseaux de guerre français et hollandais, qui avaient reçu l'ordre de mettre à la voile, se trouvaient dans un état si déplorable, qu'il leur fut impossible de quitter le port.

Si le choléra-morbus avait pu être chassé par l'excellence de la nourriture, il n'eût point attaqué la partie européenne de mon équipage ; ainsi, non seulement la maladie nous frappa, mais elle n'atteignit exclusivement que les robustes fils du Nord, et respecta sa propre race, les enfants du soleil.

XCV

Comme si la contagion se fût proposé de résoudre la question relative à la nourriture, elle frappa à la tête le principal organe du système de l'abus des liqueurs, et le vaincu fut le pauvre munitionnaire. Si l'abondance de la nourriture, si l'excès des boissons avaient la puissance de préserver de la mort, Louis existerait encore. Il mangeait comme un vautour, et, bien certainement, le foie d'une baleine n'aurait pu produire autant d'huile que le corps de ce gastronome en contenait. En outre, il buvait d'une manière effrayante, et il faut que sa gorge ait été doublée d'un métal aussi insensible que l'asbeste, à l'épreuve du feu, pour qu'elle ait pu supporter le passage brûlant de l'alcool qu'il buvait sans cesse.

Depuis que le choléra-morbus avait commencé ses ravages à bord du schooner, Louis faisait toutes les heures sonner une cloche en criant :

— Garçon, ne savez-vous pas que le cadran vient de tourner ? Ne savez-vous pas que la fièvre est arrivée à bord ? Apportez lestement la bouteille de grès, afin que je chasse cette importune visiteuse.

Une fois la bouteille dans ses mains, Louis se versait une ample rasade de skiedam et l'avalait d'un trait.

Le chronomètre d'Arnold, qui se trouvait dans la cabine, ne marquait pas l'heure avec plus de justesse que Louis avec sa bouteille. Son palais était si infaillible, qu'à la plus petite négligeuce du garçon chargé de lui donner à boire, il s'écriait d'un ton furieux :

— Garçon, la bouteille, la bouteille, paresseux, veau marin que vous êtes !

Un matin, Louis vociféra après avoir bu :

— Ah ! jeune scorpion, qu'avez-vous fait ? Vous avez vidé ma bouteille, et vous l'avez remplie d'eau de mer ?

— Monsieur, je vous assure...

— Taisez-vous ; le skiedam que vous dites me donner n'est qu'une drogue dégoûtante ; elle ferait bondir le cœur d'un cheval marin.

Quand le garçon voulut essayer de prouver à Louis que la liqueur qu'il venait d'absorber était bien du skiedam, Louis se mit en fureur, jeta la bouteille à la tête du garçon, et sa rage était si grande, que je fus obligé d'intervenir.

— Voyons, voyons, mon cher Louis, lui dis-je en me plaçant devant le garçon, donnez-moi la bouteille, je veux savoir si vous avez tort ou raison. Vous avez tort, mon brave, cette bouteille contient du skiedam pur.

— Comment ! capitaine, me prenez-vous pour un niais ? Croyez-vous que je sois devenu assez stupide pour ne plus reconnaître le goût de ma liqueur favorite ? Mais le diable lui-même serait incapable de m'y faire tromper. Je bois du genièvre depuis l'âge de cinq ans, et Van Sülphe, le grand marchand de liqueurs d'Amsterdam, a déclaré qu'après lui j'étais le meilleur connaisseur de toute la Hollande ; je dirai mieux, de toute l'Europe. D'ailleurs, ayant avalé depuis que je suis au monde liqueur sur liqueur, assez de quoi suffire à mettre le schooner à flot, je dois me connaître en saveur, goût et parfum. Ceci est une drogue, une médecine ; ce garçon m'a trompé, volé : il a bu mon genièvre. L'as-tu bu ? dis ! Hein, monsieur, le savez-vous ?

Un silence de quelques minutes suivit cette interrogation. Les regards de Louis erraient vaguement sur le pont, et ses lèvres balbutiaient de sourdes menaces.

— Damné garçon ! reprit-il d'une voix haletante, fils du diable ! tu as vidé ma pauvre bouteille et tu l'as remplie avec une composition du vieux Van ; tu sais pourtant, tout le monde sait, que je déteste les docteurs, les drogues, et toutes les piètres choses dont on régale les malades. Allons, allons, alerte ! Démarre, voleur ; alerte ! va me chercher une autre bouteille.

Le garçon obéit. Louis porta le skiedam à ses lèvres ; mais pour lui le fluide vivifique avait perdu toute saveur : le pauvre munitionnaire bredouilla, toussa, repoussa le verre, ôta de sa bouche une pipe nouvellement allumée et baissa la tête.

— Vous souffrez, mon bon Louis ? lui demandai-je d'un ton amical.

Il ne répondit pas.

J'examinai attentivement la figure du munitionnaire. La vivacité lumineuse de ses petits yeux noirs était obscurcie ; ses lèvres blanches se couvraient d'écume, et sa mâchoire inférieure tremblait légèrement.

— Holà ! vieux Louis, répondez ; qu'avez-vous ? êtes-vous malade ?

— Malade, capitaine ? Non, je ne suis pas malade : j'ai mal au cœur, et rien de plus. Cette damnée drogue m'a empoisonné ; mais, du reste, je vais bien, très bien.

Cette menteuse affirmation fut suivie d'un tremblement convulsif.

— Vous êtes malade, mon ami ; il ne faut pas rester au soleil. Allez vous reposer à l'arrière du vaisseau.

— Vous vous trompez, capitaine, je ne souffre pas : je n'ai point la sottise de me croire malade. Cependant, je n'ai jamais eu le cœur aussi faible qu'aujourd'hui. Si cependant, une fois, dans la mer du Sud, à l'île d'Otahiti, quand les missionnaires vinrent à bord... Comme un grand sot, je les suivis sur terre, et ils me donnèrent du gin à boire. Ce n'était point du gin, capitaine, mais une infernale drogue. Ces bonnes gens me dirent qu'ils avaient établi dans l'île une distillerie de gin ; les croyant sur parole, je les jugeai bons, intelligents, utiles. Leur gin était mauvais, détestable ; il me fit souffrir un mal pareil à celui que je ressens aujourd'hui.

En achevant ces mots, Louis pressa ses deux mains l'une contre l'autre en disant :

— Ma tête est en feu ; j'ai un incendie dans le corps.

J'aimais sincèrement Louis, et je suivais avec une peine profonde l'altération rapide qui se manifestait sur sa bonne et loyale figure.

Je lui pris le bras, et, sans résistance de sa part, je parvins à le conduire dans ma cabine, chargeant la douce Zéla de lui donner des soins

— Lady Zéla n'est point une femme, me dit Louis en se jetant sur ma couche, c'est un ange de bonté, un ange descendu du ciel.

Louis tomba bientôt dans une sommeil fiévreux, agité, presque convulsif, puis enfin dans une insensible torpeur dont les instants lucides étaient remplis par l'indistinct murmure d'incohérentes paroles. Au point du jour, par une habitude qui survivait à l'égarement de l'esprit et à la faiblesse du corps, Louis se souleva sur un de ses coudes et dit d'une voix distincte :

— Garçon, apportez-moi la bouteille.

Fatigué et à moitié endormi, le garçon se traîna vers l'armoire consacrée, et y prit une bouteille remplie de genièvre.

— Comment vous trouvez-vous, Louis? demandai-je.

— J'ai chaud, j'ai très chaud, capitaine ; je meurs de soif, et mon corps, aussi sec qu'un morceau de bois calciné, n'a pas la moindre moiteur. Je suis dans un four, je brûle ; garçon, la bouteille, la bouteille !

Je n'eus pas le courage de résister au suppliant regard que Louis jeta sur le skiedam, ni celui de regarder longtemps l'avide joie de ses mains tremblantes lorsqu'elles prirent le verre plein de liqueur. Mais au moment où l'esprit de la vie (suivant Louis) toucha ses lèvres blanches et glutineuses, il jeta le verre loin de lui en s'écriant d'un ton désespéré :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! je demande une mer d'eau, et ce démon m'apporte du feu ; mais je brûle, misérable, je brûle ; je suis dans un gouffre de flammes !

Jusqu'au milieu du jour, Louis passa de minute en minute de l'agitation la plus furieuse à l'abattement le plus profond.

Vers une heure de l'après-midi, le garçon vint me dire que le munitionnaire dormait.

Je descendis dans la cabine, et ce fut en frissonnant que je contemplai le cruel ravage opéré par la maladie. La figure de Louis était livide, la peau du cou pâle et rayée ; de larges rides bleuâtres indiquaient que le pauvre voyageur avait baissé son pavillon devant le terrible roi des pirates. La bannière grise de la mort planait au-dessus de lui. Je plaçai un miroir devant les lèvres serrées du pauvre Louis, et aucun souffle ne vint en ternir la limpidité. Comme si la destruction avait été impatiente de commencer son œuvre d'anéantissement, elle s'emparait du corps avant même que l'étincelle vitale se fût entièrement éteinte. J'avais à peine essuyé les larmes qui remplissaient mes yeux, que le docteur, penché auprès de moi, me dit impatiemment :

— Etes-vous sourd, capitaine? Je vous dis que, si vous ne voulez pas jeter ce corps dans la mer, nous périrons tous.

— Comment ! m'écriai-je, le sincère, l'honnête, le bon et jovial Louis, Louis, la vie de l'équipage, va être la proie des chiens de mer? il sera jeté hors du vaisseau comme un mouton pourri, avant que nous soyons bien certains que la vie l'a tout à fait abandonné? Non, non, touchez-le, docteur, il est encore chaud, et je ne veux pas qu'il soit jeté dans la mer.

XCVI

Le docteur remonta sur le pont, et, au bout de quelques heures, je fus obligé de comprendre que son conseil était bon à suivre. La décomposition du corps était si rapide, que l'atmosphère du vaisseau devenait de minute en minute plus lourde et plus épaisse, et je sentis qu'un danger réel planait autour de nous. Je donnai l'ordre à deux matelots de coudre un hamac (ce cercueil des marins) et d'y enfermer les restes du pauvre Louis ; de plus, ils devaient attacher aux pieds du mort deux lourds sacs de plomb.

Après avoir fait descendre le cadavre dans un bateau, je le couvris d'un drapeau hollandais en guise de drap mortuaire, et nous nous dirigeâmes en dehors du havre pour le faire couler à fond, car il était expressément défendu d'ensevelir les pestiférés près du port. Si j'avais pu trouver sur le schooner un livre de prières, je me serais fait un devoir de lire la messe des morts sur le corps de Louis. Malheureusement, nous étions fort peu religieux, et nos intentions seules étaient bonnes. Je fus donc obligé de me contenter des honneurs qu'on rend aux marins. En conséquence, on tira trois volées de mousquets sur le cadavre de mon pauvre ami, et, le cœur serré par l'étreinte d'une vive douleur, je vis s'enfoncer lentement dans l'abîme de la mer ce bon et loyal serviteur.

Tout à coup mes hommes s'écrièrent, et d'une voix visiblement effrayée :

— Ne ramons plus, il est là, il revient !

En effet, l'eau un instant troublée avait repris son calme, et le cadavre reparaissait à la surface, flottant auprès de nous aussi légèrement qu'aurait pu le faire une branche d'arbre mort.

Les superstitieux marins étaient tellement émus, qu'ils ne cherchaient point à découvrir une cause naturelle à l'apparition de Louis, et cette cause était bien certainement la faiblesse ou la chute des balles de plomb que nous avions mises dans le canevas. Nous fîmes virer le bateau, et je crois, en vérité, que mes hommes apportèrent à se rapprocher de Louis le même empressement qu'ils auraient mis à sauver un de leurs frères en péril. Lorsque j'eus découvert que le balast s'était échappé, je cherchai autour de moi un objet assez lourd pour en réparer la perte. Notre grappin seul était à ma disposition : je m'en servis, et le corps s'enfonça une seconde fois.

— Que je sois damné ! s'écria un vieux marin, si toutes les ancres de la marine royale de Portsmouth ont assez de force pour amarrer ce dogre hollandais sous l'eau. Jamais, au grand jamais, le pauvre Louis n'a mis dans ses dalots autre chose que du skiedam ou du kirsch, et il n'est ni juste ni naturel qu'il se plaise dans un linceul d'eau de mer.

J'avais amarré le schooner aussi loin du port qu'avaient pu le permettre notre sécurité et notre bien-être. Malgré cette précaution, les ravages exercés par le choléra se propagèrent à bord, et je perdis plusieurs hommes aussi rapidement que j'avais perdu le pauvre Louis. Je passais les nuits au chevet des malades, et les quelques heures de repos que le soin personnel de ma santé me contraignait à prendre s'écoulaient pour moi dans des inquiétudes mortelles. Je ne savais quel remède il fallait employer pour dompter le mal, ou du moins pour en éviter moi-même les atteintes ; car mon ivrogne de docteur avait déserté, et, malgré mes recherches, je n'avais pu lui donner un successeur.

Après avoir longuement causé avec mes deux contremaîtres, je pris la décision, peut-être dangereuse, de lever l'ancre et de fuir le lendemain au premier rayon du soleil.

Vers quatre heures du matin, un homme descendit dans ma cabine et me dit précipitamment :

— Capitaine, il est encore à flot, il marche côte à côte du schooner ; faut-il qu'il vienne tout à fait à bord, monsieur ?

— Oui, dis-je à moitié endormi, oui, laissez-le venir à bord ; mais qui est-ce? de quelle nation?

— Comment, monsieur, de quelle nation? C'est lui, vous dis-je, lui !

— Qui, lui ?

— Le munitionnaire, monsieur.

— Le munitionnaire ! Quel munitionnaire ?

— Le vieux Louis, capitaine. Ne l'avais-je pas dit? il ne veut pas rester amarré sous l'eau.

Je montai rapidement sur le pont, et je vis le corps du défunt couché sur l'eau, à travers la proue et dans une position qui pouvait faire croire qu'il était soutenu par le câble. Tous les marins se pressaient à l'avant du schooner ; ils étaient stupéfaits, et je dois dire que mon étonnement était aussi grand que le leur, tant l'apparition de Louis était miraculeuse. Le grappin avait été parfaitement attaché, et sa force était suffisante pour amarrer un bateau pendant une houle. Je ne comprenais rien à la muette résistance de cet inerte cadavre : mais en examinant le canevas qui l'enveloppait, le mystère fut bientôt éclairci. Les requins de terre avaient coupé le hamac afin d'arriver au corps, qui était horriblement déchiré. N'osant pas porter les mains sur ces restes informes, nous les touâmes jusqu'au rivage : là, je fis faire un grand trou dans le sable, et après y avoir enseveli le munitionnaire, je plaçai sur sa tombe le fond d'un bateau naufragé. Ce double soin le préservait à jamais du contact de l'eau.

XCVII

Lorsque tous mes préparatifs de départ furent terminés, je me rendis chez le commandant, je visitai les marchands avec lesquels j'avais fait des affaires pour tout terminer au plus tôt, et, ces divers soins remplis, je mis à la voile.

Nous étions restés quatre jours dans le port, et pendant ces quatre jours le vent n'avait pas rafraîchi la lourdeur de l'atmosphère. Batavia est, comme Venise, entrecoupée de canaux, mais ces canaux sont des réceptacles de toutes les

immondices qui découlent des habitations : la boue et les morts bouchent les issues, croupissent, et l'odeur nauséabonde que cette eau exhale produit d'affreuses maladies. L'intérieur de l'île et les montagnes qui avoisinent la ville sont habitables; mais la ville elle-même est annuellement ravagée par cette fièvre mortelle qu'on désigne sous le nom de fièvre de Java.

Les hommes jeunes et forts étaient toujours les premiers atteints par le terrible fléau. Quant aux grands mangeurs, ils n'échappaient jamais à ses coups. Je déteste les gourmands autant que Moïse et Mahomet détestaient les pourceaux, et je me réjouis de leur mort. Cependant je fais une exception en faveur du bon, du brave, de l'honnête Louis, dont toute la gourmandise ne pouvait étouffer ni même amoindrir les impulsions généreuses. Ceux qui parmi nous étaient de la race des levriers, ceux qui avaient la poitrine large, les membres longs, étaient rarement saisis par la fièvre, en dépit même de leurs excès. Notre charpentier, véritable chien de mer, buvait journellement un demi-gallon d'arack et il travaillait comme une machine à vapeur.

J'avais une peine infinie à maintenir l'ordre et la discipline sur le schooner; mon équipage était composé en grande partie d'hommes bannis de l'Ouest ou de ceux qui avaient perdu leur casque dans l'Est. Ces hommes rebelles aux lois, au caractère indomptable, ne connaissaient ni les liens de parenté ni les liens d'affection, et plus d'une fois mon pouvoir sur eux s'est trouvé dans un danger imminent. Cependant j'avais pour réels protecteurs de vieux marins attachés à de Ruyter, quelques braves Européens et les fidèles Arabes de Zéla. La petite fille malaise que j'avais achetée à sa tendre mère me servait de sauvegarde, en m'avertissant journellement de ce qui se passait sur le pont. Outre cela, j'avais encore le bras du premier contremaître, qui était lié à de Ruyter par l'intérêt, la seule certitude de fidélité que puisse avoir un homme sur un autre. — Mais la partie la plus difficile à gouverner était une bande de Français, dont le caractère était si violent et si irascible, que, pour la moindre parole, ils s'armaient de longs couteaux en menaçant de tout tuer. Le chef de cette bande eut un jour une discussion avec le contremaître américain, qui était un homme paisible et fort timide. Je me trouvais sur le pont et j'entendis la dispute. Irrité depuis longtemps de la conduite de cet homme, je bondis vers lui; mon approche ne l'émut même pas, car ses yeux hautains supportèrent effrontément mon regard, et il ne baissa pas l'arme qu'il tenait dans ses mains.

— Saisissez le scélérat! m'écriai-je d'un ton furieux.

A cet ordre, le Français rougit de colère et appela ses compatriotes.

Je n'attendis pas l'arrivée des mutins; je saisis d'une main ferme le rebelle, et j'enfonçai dans son cœur mon poignard malais.

— Allez à vos devoirs, dis-je d'une voix calme et froide aux Français accourus sur le pont, allez, et sans mot dire. Votre chef est mort, et je punirai ainsi tous ceux qui auront l'audace de me désobéir.

Les Français obéirent en grondant; mais, depuis ce coup de maître, ma domination fut entière, absolue, et je n'eus qu'à me féliciter de mon énergique détermination; car, malgré ma colère, je n'avais point été poussé au meurtre par la violence, je n'avais que saisi un instant propice à l'exécution d'un projet depuis longtemps médité.

XCVIII

Nous parcourûmes le long de la côte de l'est afin de découvrir une baie où, d'après ma carte maritime, se trouvait un ancrage; là, je devais prendre de nouvelles provisions et de l'eau, et continuer tranquillement ma course. Nous marchions aussi près que possible du rivage, afin de profiter des vents de la terre; mais ils étaient si faibles, que pendant plusieurs jours nous fûmes forcés de rester stationnaires. Les eaux de la mer semblaient pétrifiées, tant elles étaient unies et calmes; de plus, la chaleur était si étouffante, que les Raipoots, qui adorent le soleil, se débattaient sur le pont pour conquérir un pied carré de l'ombre de la banne. Le seul rafraîchissement qui eût la puissance de calmer un peu mes douleurs de corps et de tête était un bain pris d'heure en heure, malgré ce soin, mes lèvres et ma peau étaient aussi gercées que l'écorce d'un prunier. Il n'y a point de vaisseau qui soit si mal adapté pour un climat chaud qu'un schooner; il lui faut beaucoup d'hommes pour la manœuvre, et, pour les contenir, il a beaucoup moins de place que tout autre bâtiment.

Comme les calmes de la vie, les calmes de la mer sont passagers et rares; il faut toujours qu'une brise, qu'une rafale ou une tempête suive son repos. Bientôt, aussi tendres que la voix d'un amoureux, les vents vinrent caresser les vagues endormies, et nous passâmes doucement le long du rivage pour gagner notre ancrage près de Balambua, en dedans de l'île d'Abarau. Là, nous trouvâmes une rive sablonneuse, une petite rivière et un bois si largement fourni, qu'on eût pu croire que les arbres verdoyants étaient amoureux de l'écume des eaux. Un petit village javanais se trouvait à l'embouchure de la rivière, et, en échange d'une petite quantité d'eau-de-vie et de poudre, le chef de ce village nous donna la permission de prendre sur l'île toutes les choses dont nous aurions besoin. Nous débarquâmes nos tonneaux d'eau vides, et mes hommes s'occupèrent, sous la direction du charpentier, à abattre les plus beaux arbres.

Les calmes, l'excessive chaleur et le manque d'air avaient contribué à propager la fièvre et la dysenterie dans mon équipage, et pour remède j'avais ordonné l'éther, l'opium et de bon vin pour les convalescents. Désespéré de mon ignorance, je regrettais vivement de n'avoir apporté aucune attention aux discours médicaux de Van Scolpvelt, je regrettais encore d'avoir si bien négligé mes études. En dépit de cette ignorance, je continuais mon rôle de docteur, et cependant je n'avais, pour en dissimuler les fautes, ni perruque doctorale, ni canne à pomme d'or, et je droguais les malades avec aussi peu de contrition que les membres du collège royal des médecins.

En faisant mes préparatifs de départ, j'appris qu'une dispute avait eu lieu entre quelques-uns de mes hommes et les Javanais. Deux natifs avaient été blessés par un coup de fusil, et ces emportements meurtriers étaient fréquents, parce que les matelots ne voulaient pas comprendre que sur terre ils étaient sujets à des lois d'ordre et de discipline.

— Sur le vaisseau, disaient-ils, nous sommes liés par des devoirs, nous appartenons à la mer; mais, en revanche, il faut que sur terre nous fassions notre volonté. Quand nous avons de l'argent, nous sommes assez justes pour payer nos dépenses ou nos dégâts; mais quand nous n'en avons pas, on doit nous donner les choses qui nous sont nécessaires. Il n'est pas légal, ajoutaient-ils en forme de péroraison, que les natifs gardent pour eux toutes les productions du rivage, puisque, aussi bien que la mer, la terre appartient aux hommes.

Ce raisonnement était l'invariable réponse que j'obtenais de mes hommes lorsque je les sermonnais sur la brutalité avec laquelle ils assaillaient, volaient et massacraient les natifs.

L'impossibilité dans laquelle j'étais de me faire tout à fait obéir amenait de si grandes querelles, que je me vis contraint de récompenser les plus cruellement battus, sans pouvoir punir les tourmenteurs.

Un jour cependant il me fut rapporté que dans une nouvelle bataille le tort était du côté des villageois; je ne pus connaître toute la vérité, mais je craignis une revanche sanglante; pour l'éviter, je pris sur un bateau quelques objets de valeur pour le chef et je me dirigeai vers le village. Mon cadeau fut assez mal accueilli; cependant, après une heure d'explications, je réussis à pallier les torts de mes hommes, et nous nous quittâmes amis. Je tenais beaucoup à cette réconciliation, car l'inimitié des natifs eût pu me causer de grandes pertes de temps, d'hommes et de provisions.

Quand mes préparatifs de départ furent achevés, le chef javanais vint à bord du schooner, et m'invita à l'accompagner dans une partie de l'île où se trouvait une grande quantité de daims et de sangliers. J'avais déjà manifesté le désir de faire une partie de chasse, mais le chef en avait toujours différé la réalisation en disant qu'il était bon d'attendre les jours pluvieux, parce que la pluie chasse les animaux de la montagne vers la plaine. Comme un violent orage venait d'inonder la terre, l'invitation du chef me parut le résultat d'une promesse faite. Je lui donnai donc avec le plus grand plaisir l'heure de notre départ pour cette vaillante promenade. D'un air affectueux et sincère, le chef me supplia de ne pas faire naître parmi son peuple des craintes jalouses en emmenant avec moi une grande quantité d'hommes armés.

Je m'engageai à suivre ses conseils sur ce point, et nous nous séparâmes en nous donnant rendez-vous pour le lendemain.

XCIX

J'étais réellement sans crainte, et aucune méfiance ne pénétra mon esprit. Néanmoins je pris les précautions les plus minutieuses pour assurer le salut de mes hommes et le mien.

Je débarquai le lendemain, accompagné de quatorze marins, tous fidèles, braves, courageux et bien armés. En outre, j'ordonnai aux bateaux qui nous avaient conduits de s'éloigner du rivage, de jeter le grappin, et d'avoir la prudence de ne point adresser la parole aux natifs.

Le chef m'attendait accompagné seulement de cinq hommes, armés de poignards et de lances de sanglier.

Nous pénétrâmes dans l'intérieur du pays en suivant les sinuosités de la petite rivière, que la pluie d'orage avait rendue jaunâtre et boueuse. Nous fûmes obligés plusieurs fois de traverser la rivière à gué, et, avant d'effectuer ce passage, je dis à mes hommes de mettre dans leurs casquettes les balles et la poudre, et de ne point mouiller leurs armes. L'expérience m'avait rendu vigilant et soupçonneux, si bien que je remarquai plusieurs choses qu'une personne moins attentionnée eût laissées passer inaperçues. Le chef javanais causait souvent avec ses hommes, souvent encore il voulait nous faire traverser la rivière dans des endroits où elle était boueuse et remplie de trous profonds. Tout à coup, et sans m'expliquer les causes de ce changement, il se mit à l'arrière de la troupe et voulut diriger notre marche d'un côté opposé à celui que nous devions suivre. Cette conduite éveilla mes soupçons, et sans rien dire je me mis à surveiller tous les mouvements du chef. Afin de laisser croire au Javanais que j'avais en lui la plus entière confiance, je le suivis sans observation. Mais j'avais le soin de noter dans ma mémoire les localités que nous traversions, ainsi que les gués de la rivière. Le danger dans lequel j'avais placé Zéla en l'emmenant avec moi à la chasse aux tigres m'avait donné une cruelle leçon de prudence, et l'idée de la savoir seule, quoique en sûreté sur le schooner, me rendait sage, sensé, et surtout fort méfiant. Grâce aux importunités de ma chère petite fée, j'avais pris avec nous Adoa la Malaise. Cette enfant était vive, adroite et rusée comme un lutin. On pouvait avoir en son instinct sauvage la plus entière confiance. Adoa ne pensait, n'aimait personne au monde que sa chère Zéla ; pour Zéla elle eût donné sa vie. La seule chose qui l'attachât à moi était l'amour que me portait ma femme. Adoa avait à peu près le même âge que sa maîtresse ; mais il n'y avait pas dans le monde deux êtres moins ressemblants : la fille malaise était rabougrie dans sa croissance, large et osseuse ; son front bas était à moitié caché par des cheveux noirs, rudes et qui tombaient en mèches roides sur sa figure plate et d'une couleur bistrée. Les petits yeux bruns d'Adoa semblaient, par la distance qui les séparaient, être tout à fait indépendants l'un de l'autre et pouvaient regarder à la fois à bâbord et à tribord, au nord et au sud. Ces yeux vifs, brillants, avaient la vigilance de ceux d'un serpent ; mais la ressemblance avec ce hideux reptile s'arrêtait là, car la pauvre petite Adoa était la plus fidèle, la plus aimante et la plus dévouée des servantes. J'aimais tant cette sauvage créature que je lui avais donné la place haute et importante de *tchibookgée*, et elle était sans rivale dans l'art de faire un *chilau*, un hookah, ou pour préparer un callian, toutes choses qui sont difficiles à bien faire.

Nous continuâmes notre route le long de la rivière, et, après être arrivés sur une hauteur escarpée et pleine de rochers, notre chef me proposa de nous arrêter dans quelques huttes situées sur la hauteur, pour nous y reposer un instant et nous rafraîchir avec du café et des mangoustans. « Pendant la durée de cette petite halte, ajouta le chef, deux de mes gens iront à la découverte du gibier. » Cette proposition, qui semblait amoindrir les forces protectrices du chef, dissipa entièrement mes craintes. On nous apporta du lait, des fruits et du café. Comme j'étais un grand épicurien, je dis à Adoa de surveiller la préparation de la tasse qui m'était destinée, et la jeune fille s'empressa de se rendre à mon désir.



Les natifs s'étaient échelonnés sur la route pour nous attaquer.

Nous nous étions assis dans une des huttes vides, afin d'être protégés par la toiture de cannes entrelacées contre les rayons du soleil, et pendant que, le cœur rempli du souvenir de Zéla, je fumais mon callian, mes hommes mangeaient et buvaient. Le chef s'était assis près de moi sur une natte, et la sortie de la hutte était bloquée par les trois Javanais. Je m'étais couché sur la terre, et ma tête reposait contre un des bancs de bambou qui soutenaient la hutte ; ma main droite allait porter à mes lèvres la tasse de café posée devant moi, lorsque je fus averti par un léger mouvement de tourner la tête à gauche, vers le fond de la hutte.

— Ne bougez pas, chut, chut !

Ces quelques paroles, prononcées avec un accent de terreur indicible, me firent prudemment jeter un demi-regard vers l'endroit d'où la voix était sortie, et, à travers le paillasson qui formait le mur de la hutte, je distinguai le regard perçant d'Adoa.

Je m'inclinai doucement vers la jeune fille, et sa voix haletante murmura à mon oreille :

— Ne buvez pas le café !... sortez de la hutte... défiez-vous... mauvaises gens !..

Plusieurs de mes hommes s'étaient plaints du mal de cœur aussitôt après avoir absorbé le café, et je compris le vif empressement qu'avait apporté le chef en me faisant passer la tasse qui m'était destinée. Heureusement que la préparation de ma pipe, ayant occupé mon attention, m'avait fait oublier le café. Au premier mouvement que je fis pour sortir de la hutte, le chef échangea d'une manière expressive un regard avec ses hommes, et tous les yeux se fixèrent sur moi. Je n'avais ni le temps ni la possibilité de former un plan de conduite et de consulter mes gens. Je compris vite que le chef attendait du renfort pour nous attaquer ; je sortis donc lestement mon pistolet, et je franchis la porte de la hutte. Le chef, armé de son poignard, voulut s'emparer de moi, mais il n'en eût ni l'adresse ni la force, car je lui brûlai la figure en déchargeant mon

arme à bout portant, et mon coup de feu fut suivi du cri de guerre arabe : « Mes garçons, nous sommes trahis ! suivez-moi ! »

Mes mouvements avaient été si rapides, si imprévus, que, frappés d'une terreur panique, les Javanais se précipitèrent dans les jungles.

— Ne les poursuivez pas, dis-je à mes hommes, regardez plutôt si vos armes sont en bon état, et arrangez vos baïonnettes.

J'appris par Adoa qu'un poison ou un narcotique avait été mis dans le café, et que le chef attendait pour nous massacrer l'arrivée d'une grande quantité d'hommes.

C

Le premier danger était passé, mais notre situation était encore excessivement périlleuse. Nous reprîmes d'un pas rapide, pour regagner nos bateaux, le chemin que nous avions parcouru, espérant arriver en peu de temps assez près du schooner pour l'avertir par un signal du malheur qui nous menaçait, car naturellement nous pensions que les natifs s'étaient échelonnés sur la route pour nous attaquer. Nous fîmes les trois quarts du chemin sans être arrêtés, sinon sans être vus ; car de temps en temps la tête d'un sauvage apparaissait derrière un arbre ou dans le creux d'un rocher, et ces visions rapides étaient suivies d'un farouche hurlement. Cet éloignement rendait nos ennemis peu dangereux, et Adoa, qui courait près de moi, guettait sans relâche les mouvements des natifs pour m'avertir de leurs faits et gestes. A chaque pas que nous faisions en avant se révélaient les terribles difficultés que nous avions à vaincre Outre le réel danger du chemin il y avait celui d'une attaque impossible à soutenir sans désavantage. Nous arrivâmes enfin à un angle de la rivière, et nous fûmes obligés de la traverser. Grâce au stimulant de la peur, le poison ne produisit sur mes hommes qu'une fébrile agitation ; il faut ajouter encore que, par elle-même, la drogue était sans doute peu dangereuse. Toujours est-il que personne ne s'en plaignit en fuyant l'attaque des Javanais.

Je conduisis mes hommes à travers la rivière en sondant le chemin à l'aide de ma lance. L'eau était peu profonde ; mais le fond de la rivière était si sale, si glissant et si boueux, que nous avions la plus grande peine à nous soutenir.

— Malek, ils viennent, me dit Adoa.

Je mis ma carabine sur mon épaule, et je criai aux hommes qui se trouvaient en arrière de hâter le pas.

Les natifs sortirent tumultueusement de leur embuscade, déchargèrent leurs mousquets et coururent sur les bords de la rivière. Dans toutes les guerres sauvages, le premier cri et la première décharge sont un excitant et un moyen d'inspirer la terreur. Les sauvages ressemblent aux chiens glapissants qui chassent celui qui se sauve, mais qui fuient devant le fort. En conséquence, si la première attaque des sauvages est reçue avec une courageuse fermeté, ils sont surpris, intimidés, et quelquefois vaincus. Voyant que nous étions fermes, et qu'à notre tour nous nous disposions à faire feu, les Javanais s'arrêtèrent sur les bords de la rivière. Je fis décharger nos mousquets sur eux, et j'eus le plaisir de les voir courir épouvantés dans la direction des jungles. Cette fuite nous donna le temps de traverser sans perte d'hommes le gué de la rivière.

Les natifs revinrent sur leurs pas et nous suivirent en proférant des menaces de mort et d'horribles malédictions ; de minute en minute, le nombre de nos ennemis s'augmentait, et au moment où nous atteignîmes la partie la moins fourrée de la jungle, Adoa me dit :

— Malek, je vois des cavaliers qui viennent au-devant de nous.

L'odeur de la mer parvint jusqu'à nous, et cette odeur âcre me donna une sensation plus délicieuse que celle apportée journellement par les parfums du tabac ou le fumet d'un verre de vin de Tokay.

— Courage, mes garçons, criai-je à mes hommes, courage ! La mer est en avant.

Mes hommes coururent vers le banc de sable du haut duquel je les appelais avec plus d'empressement et d'allégresse qu'ils n'en témoignaient en montant sur les agrès pour voir la terre après un long et ennuyeux voyage. Quand nous vîmes les joyeuses girouettes aux queues d'aronde briller sur les mâts de notre schooner, lui-même encore invisible, nous jetâmes de concert un triomphant hourra, croyant un peu trop vite que nos dangers étaient passés.

Sur la large plaine sablonneuse qui bordait la mer se trouvait une masse noire et confuse. A cette vue, les natifs poussèrent un sauvage cri de joie, et ce cri me donna la preuve que les yeux de faucon d'Adoa n'avaient point commis d'erreur en découvrant une bande de cavaliers

Ces cavaliers devinrent bientôt tout à fait visibles.

Un corps d'hommes du pays, à peu près nus, nous approcha rapidement ; ils étaient montés sur de petits chevaux aux allures vives, souples et légères. Le nombre de ces hommes n'était pas grand ; mais, unis à ceux qui nous suivaient de près, ils avaient assez de force pour détruire les espérances des plus sages et contraindre les âmes pieuses à songer au ciel.

Au milieu de la rivière que nous venions de traverser se trouvait un banc de sable ; de vieux troncs d'arbres et des canots naufragés étaient fermement plantés dans ce banc. A notre gauche se trouvaient une surface plane, sablonneuse et une lande déserte ; à notre droite, trois blocs de rochers informes qui nous cachaient la vue du schooner. Je pris rapidement possession du banc de la rivière, et, les pieds bien affermis sur un terrain solide, nous attendîmes l'attaque. J'avais toujours mes quatorze hommes, et, quoique à la tête d'une bien petite troupe, j'eus l'espérance, grâce à la grande quantité de munitions qui remplissait nos poches, que nous arriverions, sinon à détruire, du moins à mettre en fuite nos sauvages ennemis.

CI

Les natifs s'avancèrent vers nous en criant et en hurlant, mais la décharge de leurs mousquets ne nous atteignit pas. Ces cavaliers féroces et sauvages étaient conduits par leur prince, monté sur un petit coursier fougueux, dont la robe était d'un rouge vif ; la crinière et la queue de ce cheval voltigeaient dans l'air comme voltigent des banderoles sous les caresses de la brise. Son cavalier était le seul qui portât un turban et qui fût convenablement habillé. L'énergique férocité du regard jeté par le prince sur notre petite troupe me fit souvenir de mon violent ami de Bornéo. Inspiré par le démon qu'il portait sur son dos, le petit cheval était sans cesse en mouvement ; il semblait avoir du feu dans les naseaux et des ailes dans les jarrets. Le prince se précipita dans l'eau, déchargea son pistolet sur un de mes hommes, jeta sa lance à la tête d'un autre, s'élança de nouveau sur le rivage, guida ses cavaliers, cria contre ceux qui cherchaient à fuir, se rejeta dans la rivière, et pendant le cours de ses fantastiques évolutions, le petit cheval hennissait, bondissait, galopait ; il ne lui manquait que la parole. Caché derrière le tronc d'un arbre, je fis plusieurs fois partir ma carabine en visant le prince ; mais une hirondelle dans l'air ou une mouette balancée par une vague n'aurait pas été un but plus difficile à atteindre La position que nous avions prise était si avantageuse et notre feu était si parfaitement dirigé, que, malgré ses efforts, le prince météore ne pouvait parvenir à nous chasser du banc de sable. Le succès cependant n'était pas certain, car nos munitions étaient fortement diminuées : deux de mes hommes avaient été atteints par les balles meurtrières, et deux autres étaient assez grièvement blessés. En revanche, nous avions fait un grand dégât parmi les natifs, dont la situation fort exposée nous donnait l'avantage de frapper toujours juste. La cavalerie, qui agissait avec la plus grande intrépidité en se précipitant dans la rivière au-dessus et au-dessous de nous, souffrait de notre feu, mais elle souffrait davantage encore de l'inégalité du terrain de la rivière, sur lequel les chevaux trébuchaient à chaque pas. D'ailleurs ils n'avaient point d'armes à feu, et le prince seul se servait de pistolets.

Nous fûmes bientôt forcés de faire l'impossible pour gagner le rivage, et ce rivage était gardé par une foule de natifs qui hurlaient d'une manière épouvantable. Dans cette situation périlleuse, épuisé et presque mort de fatigue, je fis passer mes hommes un à un sur le banc opposé. Quand les cavaliers, bien diminués par nos coups, s'aperçurent de cette manœuvre, ils se dirigèrent au triple galop vers la mer, avec l'intention d'intercepter notre passage.

Le premier homme qui débarqua fut tué par la pierre d'une fronde, et notre troupe fut réduite à neuf personnes, et cela en me comptant. Afin d'apaiser la soif ardente qui leur brûlait la gorge, mes hommes avaient bu l'eau saumâtre de la rivière ; cette eau leur donnait un mal de cœur si violent, qu'ils chancelaient comme des hommes ivres.

Nous nous trouvions à un mille de la mer, et en nous tenant rapprochés les uns des autres, nous réussîmes à traverser le gué. Les natifs épiaient nos mouvements avec tant de persistance, que nous étions obligés de faire halte à chaque instant pour leur donner une volée de mousquets. Enfin, après une demi-heure de marche, nos yeux distinguèrent parfaitement le schooner. Cette vue redoubla notre courage, et nous hâtâmes le pas vers notre cher vaisseau. Tout à coup un nuage de sable obscurcit nos regards, et quand le vent l'eut dispersé, je vis le prince vampire paraître comme un centaure dans le mirage vaporeux produit par le sable blanc. La manœuvre du prince nous enfermait entre deux camps. Je jetai vivement les yeux autour de moi; à notre gauche se trouvait un groupe de palmiers, dont les branches touffues ombrageaient quelques huttes en ruines. Atteindre ces palmiers fut dès lors ma seule espérance. Je dirigeai ma troupe vers cette petite fortification, et je puis dire que nos cœurs battaient avec violence quand nos mains crispées purent saisir et opposer à nos ennemis le frêle rempart des murailles de la première hutte. Malheureusement notre course avait été si rapide qu'un de nos blessés avait succombé à cette énervante fatigue; il était tombé mort ou mourant. Je n'eus point la possibilité de lui porter secours. Le bruit sinistre d'un sauvage et joyeux hurlement me fit tourner la tête, et mon regard indigné rencontra le prince, dont le cheval furieux piétinait le corps du pauvre marin. A un ordre de leur chef, les cavaliers accoururent, s'approchèrent de notre lieu de refuge et nous lancèrent des pierres. Nous répondîmes à cette nouvelle attaque par des coups de mousquet. Un de nos hommes tira sur le prince: la balle l'atteignit sans doute, car son cheval s'éloigna d'un pas chancelant, et les plumes qui ornaient le turban du prince voltigèrent dans l'air.

— La mort de mon pauvre ami est vengée, pensai-je en moi-même.

Mais cet espoir ne fut pas de longue durée; car, après avoir arrêté son cheval le prince mit pied à terre, examina l'animal, secoua la tête, et, en se remettant en selle, il reprit la direction de sa petite troupe avec autant d'empressement, mais avec moins d'ardeur et de fermeté.

Notre position devenait extrêmement périlleuse; nous n'avions plus que trois ou quatre cartouches chacun, et l'ennemi nous entourait de toute part.

Désespérés et presque morts de fatigue, nous nous préparâmes à vendre chèrement notre vie. Je songeai plus à la mort qu'à ma défense; l'image de de Ruyter traversa mon esprit; mais ce bon et triste souvenir fut bientôt chassé par celui de ma pauvre Zéla. Qu'allait-elle devenir? supporterait-elle son isolement cruel? Ces tristes pensées relevèrent mon courage; j'invoquai comme une égide protectrice le nom de ma bien-aimée, et je dis à mes hommes:

— Courage, mes garçons, nous ne sommes pas encore vaincus.

La muraille du fond de la hutte était très élevée; nous la trouâmes avec nos baïonnettes, et de là nous vîmes que les natifs se préparaient à incendier la hutte. Nous réussîmes cependant à les chasser, mais non à éteindre le feu de bois mort et de roseaux secs qu'ils avaient déjà allumé. Devant la hutte se trouvaient des palmiers entourés par une haie de vacoua, et cet arbuste formait une haie piquante et tout à fait impénétrable. Plusieurs fois, durant la première escarmouche, je m'étais repenti d'avoir préféré la hutte à cette place, que l'entourage rendait inaccessible aux chevaux. Nous aurions eu et plus d'espace et plus de moyens d'attaque.

Le prince javanais ordonnait aux sauvages de nous empêcher de quitter la hutte. Cet ordre, dont l'exécution était notre mort, fit murmurer mes hommes, et leur mauvaise humeur retomba sur moi, car ils écoutaient faiblement mes pressantes prières; enfin, ils furent forcés de suivre mon exemple et de quitter la hutte pour se ranger en bataille dans la cour, derrière les vacouas.

CII

Au moment de commencer notre attaque, le son bas et sourd d'un canon retentit dans l'air et salua nos oreilles; c'était le schooner. L'effet produit par cette voix d'airain fut magique; mes hommes, tristes, désespérés, reprirent courage et jetèrent leurs casquettes en l'air en hurlant comme des bêtes fauves. Le canon nous annonçait du secours, et cette promesse nous rendit toutes nos forces. Un second coup traversa l'air, bondit vers la jungle et l'écho des collines en recueillit le son; ce bruit inattendu causa une terreur si grande dans la petite troupe des cavaliers qu'ils se dispersèrent. Je profitai de l'effroi des natifs pour nous jeter sous l'abri des palmiers; car, là, nous n'avions plus à craindre les atteintes du feu.

Malgré le mauvais succès de leur attaque, les natifs revinrent sur nous, guidés par le prince, dont le courage n'était point affaibli. Nous n'avions plus que cinq ou six cartouches, et tout notre espoir reposait sur nos baïonnettes. Ne voyant point arriver de secours, les sauvages nous jugèrent vaincus, car ils s'approchèrent tout à fait de la haie de vacoua, et à l'aide de leurs lances ils blessèrent plusieurs de mes hommes. Notre situation était en réalité plus désespérée que jamais, quoique la plupart des cavaliers fussent partis vers la mer; mais le prince ne nous quittait pas. Je commençai à croire que mes hommes avaient raison en disant que ce chef javanais était invulnérable: nos coups effleuraient son corps sans le blesser, sans lui faire perdre un seul instant sa sauvage vélocité. Tout à coup, les natifs se tournèrent vers la mer en jetant des cris d'épouvante; ces cris furent suivis d'une décharge de mousquets, et le doute inquiétant qui remplissait mon esprit fut dissipé: mon équipage venait à notre secours.

Notre première idée fut de courir à la rencontre de nos sauveurs, mais je ne voulus pas abandonner nos blessés. Bientôt le bonnet rouge des Arabes étincela sous les rayons du soleil; je déchargeai ma carabine, et j'entendis distinctement le cri de guerre de mes braves amis. Le prince se jeta au-devant de la troupe, suivi de ses cavaliers; mais cette manœuvre ne m'inquiéta pas, je savais qu'un feu bien nourri pouvait facilement repousser les efforts du prince. Aussi, après une lutte acharnée des deux parts, mes gens avancèrent vers notre poste; dans mon impatience, je franchis l'enclos et j'encourageai d'une voix éclatante mon brave équipage. J'allais courir jusqu'à lui, quand je vis paraître une forme légère, bondissante; le vent faisait flotter les cheveux de cette délicieuse vision, qui, rapide comme une hirondelle, s'élança jusqu'à moi. Cette vision, cet oiseau printanier, c'était mon bonheur, ma joie, mon espérance, mon unique pensée, ma Zéla chérie; la chère adorée tomba sur mon cœur et je la pressai tendrement dans mes bras épuisés de fatigue, mais que son contact rendait fermes et vigoureux. Les hardis matelots oublièrent leur danger pour nous regarder d'un œil ému.

— Quelles nouvelles, capitaine? demandait l'un.

— Où sont nos camarades? demandait l'autre.

Et ces questions étaient suivies de menaces de mort, de cris de vengeance contre les Javanais.

En aidant nos blessés à marcher, nous regagnâmes le bord de la rivière, et, toujours en bon ordre, ma petite troupe se dirigea vers le rivage. Des bandes de natifs rôdaient autour de nous, mais elles étaient impuissantes à nous barrer le chemin. Le prince avait pris les devants dans l'intention évidente d'attaquer nos bateaux avant notre arrivée ou de s'opposer à notre embarquement. Cette double crainte nous fit hâter le pas, car je savais que le schooner était trop éloigné pour qu'il lui fût possible de protéger les bateaux.

— N'ayez aucune crainte, capitaine, me dit mon second contremaître, j'ai ordonné aux bateaux de s'éloigner du rivage et de laisser tomber leurs grappins; de plus, la chaloupe qui nous attend a une caronade.

Nous étions épuisés de fatigue, affamés, mourants de soif; Zéla seule, en véritable enfant du désert, avait songé à apporter de l'eau, et cette eau fut un grand soulagement pour les blessés. Il était évident que les natifs ne voulaient pas permettre aux bateaux d'approcher du rivage; le schooner était visible et il levait l'ancre afin de se rapprocher de nous. En arrivant sur le bord de la mer, je réunis mes hommes, et après avoir dispersé avec une volée de mousquets la foule qui était devant nous, je réussis à faire embarquer les blessés; mais, au moment où mes hommes allaient les suivre, les Javanais renouvelèrent l'attaque; la confusion fut si grande qu'il me devint impossible de diriger sûrement nos coups de mousquet. Avec l'aide de quatre hommes sûrs, je plaçai Zéla dans la chaloupe, et quand les natifs s'y précipitèrent pour saisir le plat-bord, nous déchargeâmes la caronade, qui était bourrée de balles de plomb.

J'étais debout sur la poupe du bateau, ayant une mèche à la main; les natifs dispersés fuyaient avec épouvante le bruit du canon, et le rivage était couvert de morts et de mourants. La bataille touchait à son terme, quand l'invulnérable prince, dont la fureur n'était point diminuée, reparut à la tête d'une demi-douzaine de cavaliers; mais la vue du canon, dont la bouche était tournée vers eux, les fit reculer. Indigné du mouvement, le prince leur adressa un violent reproche, jeta un cri terrible et lança son cheval vers la poupe du bateau, en face du canon. Je soufflai la mèche et je touchai l'amorce, elle ne prit point feu. Le prince me jeta son turban à la figure et déchargea

un pistolet sur moi. La secousse me fit chanceler, un éblouissement aveugla mon regard et tout disparut à mes yeux. L'intrépide Zéla prit la mèche tombée de mes mains et déchargea le canon.

Un cri perçant courut le long du rivage, et un cheval blessé plongea dans l'eau en roulant aux pieds son cavalier désarçonné.

Mais le cavalier n'était point le prince.

A quelques pas plus loin, dans des flots rougis de son sang, se trouvait une masse de restes mutilés; mais ces restes informes étaient cependant assez distincts pour qu'il fût possible de reconnaître le meilleur cheval que guerrier ait jamais monté et le plus héroïque chef qui ait conduit ses hommes au combat.

CIII

J'étais sérieusement blessé, mais je souffrais tant qu'il me fut impossible, pendant les premières minutes qui suivirent l'explosion du pistolet, de savoir quelle partie de mon corps avait été atteinte par l'arme du prince. Un mortel engourdissement affaiblit tout à coup mes membres, mes yeux se voilèrent et je tombai comme une masse inerte sur le banc des rameurs.

Le coup de canon tiré par Zéla avait si fort épouvanté les natifs, qu'ils fuyaient dans toutes les directions en jetant des cris de rage et d'effroi. Cette terreur nous permit de quitter sans combat les bords du rivage.

Lorsque je repris l'usage de mes sens, ce fut pour souffrir les tortures d'une véritable agonie, et la douce voix de ma compagne aimée ne put, tant elles étaient violentes, en adoucir l'affreuse douleur.

— Zéla, mon bon ange, dis-je à la jeune femme d'une voix entrecoupée, croyez-vous que le destin ait déjà marqué l'heure de mon trépas? Croyez-vous qu'Azraël, le démon rouge de la mort, ait mortellement frappé le cœur qui vous aime?

— Vous vivrez, mon ami, murmura la pauvre éplorée, vous vivrez parce qu'Allah, le bon esprit, a paralysé le bras du cruel guerrier. Dieu est fort, nous sommes faibles, mais il veillera sur nous; ayez confiance, ayez courage.

La balle du pistolet avait pénétré dans mon corps au-dessus de l'aine droite, et la position élevée du tireur lui avait permis de viser horizontalement. Mes douleurs augmentaient de violence, mais la blessure ne saignait pas, et je ne savais quel moyen il fallait employer pour apporter un peu de soulagement à mes souffrances. Le bon et savant docteur n'était plus là. On me hissa péniblement sur le pont du schooner, et trois matelots me descendirent dans ma cabine. Le prince avait tiré son coup si près de moi, que, selon toute probabilité, une grande partie de la poudre avait suivi la balle et brûlé les chairs, qui étaient noires et livides. Pour enlever la poudre, Zéla enduisit la blessure de jaune d'œuf · le remède oriental fut très efficace, et ce premier soin rempli, la chère enfant lava la plaie avec du vin chaud et la couvrit d'un cataplasme.

Je souffris horriblement pendant cinq jours, mais le dévouement de Zéla m'aida à supporter, presque avec patience cette longue agonie Je crois, en vérité, que la pauvre petite souffrait au moral autant que je souffrais au physique. Un ami de notre sexe est incapable de supporter les ennuis et la fatigue que donnent les soins réclamés par un malade; il partage bien un danger, sa bourse, il offre bien son assistance, ses conseils; mais il lui est moralement impossible de sympathiser avec une douleur qu'il ne ressent pas. L'être qui est bon, généreux, dévoué, c'est la femme qui aime, elle seule peut veiller attentive pendant de longues nuits, elle seule peut comprendre et supporter les caprices de l'esprit, les fantaisies absurdes que manifeste le malade. Quelque ardente et sincère que soit l'amitié d'un homme, elle ne peut égaler en force et en grandeur l'idolâtrie dévouée que consacre une femme à l'objet de ses affections vierges. L'amitié est fondée et repose sur la nécessité; il faut qu'elle soit plantée et cultivée avec soin, car elle ne s'épanouit que sur de bons terrains, tandis que l'amour, qui est indigène, fleurit partout. L'amitié est le soutien de notre existence, mais l'amour en est l'origine et la cause. Puis-je penser à mes souffrances et aux tendres soins dont Zéla les a entourées, sans faire une digression sur l'incomparable amour de la femme? S'il y avait une partie de ma vie que je voulusse arracher du sombre abîme du passé, ce serait ce mois de douleur, ce mois pendant lequel, faible, morose, ennuyé, je fus soigné par mon ange comme l'est un enfant malade par la plus tendre mère.

J'ai oublié de dire qu'une fois installé dans ma cabine à bord du schooner, nous ne perdîmes pas de temps pour faire hisser les bateaux et mettre à la voile. Nous dirigeâmes notre course vers le nord-est, avec le désir de rejoindre promptement le grab, pour recourir à la science du bon Van Scolpvelt. Je n'avais pas encore appris à cette époque une chose que l'expérience m'a depuis fait connaître, c'est que, sur dix blessures causées par les balles d'un fusil, il y en a neuf pour lesquelles la science d'un chirurgien est parfaitement inutile. Les tempéraments sains doivent laisser agir le merveilleux instinct de la nature, qui seule a plus de pouvoir que tous les médecins du monde. Je me souviens encore du vif plaisir que je ressentis lorsque j'eus assez de force pour manger un morceau d'agneau. Le lendemain du jour où s'était fait ce premier pas vers la santé, Zéla m'apporta un gigot; j'accueillis ce repas avec un bonheur indicible, il réalisait en partie mes rêves de la matinée; mais quand j'eus dévoré ce rôti, je m'écriai d'un ton chagrin :

— Est-ce tout, chère? Ah! combien je sens aujourd'hui la perte du pauvre munitionnaire! il ne m'aurait pas abandonné la cuisse d'un petit cabri, mais bien la mère entière, et le fils eût servi d'ornement.

Avec l'appétit revint la force, et je repris, appuyé sur deux béquilles, mes devoirs sur le pont. Un de nos blessés mourut; mais je ne crois pas que sa mort fut la suite de la blessure qui l'avait alité, ce fut la puissance narcotique de la drogue que les natifs avaient mise dans le café. Pendant quelques jours, les matelots se plaignirent du mal que leur faisait éprouver l'absorption du poison javanais. Je leur laissais accuser les natifs, et je savais fort bien que mon remède était la seule cause de leurs souffrances; pour guérir les malades, j'avais, faute de mieux, ordonné du vin.

Une brise de mer constante, une température modérée et du repos détruisirent la fièvre, et mes hommes reprirent gaieté, force et courage.

Quelques mots expliqueront à mes lecteurs comment il se fit qu'un secours si prompt et si efficace nous arriva au milieu de nos dangers à Java.

Zéla et sa plus jeune servante s'étaient embarquées dans un petit canot que, par fantaisie, ma femme appelait sa barge. Elles avaient dirigé leur frêle esquif le long du rivage, vers une petite place ombragée où, loin de tout regard, il leur était possible de se livrer à leur plaisir favori, celui de nager. J'avais si bien fait prendre l'habitude et le goût des bains à Zéla, qu'elle était presque amphibie. Pendant notre séjour à l'île de France, de Ruyter me compara à un requin, et ma belle Arabe, qui me précédait toujours dans l'eau, vêtue d'un caleçon bleu et blanc, au poisson pilote. En nageant avec sa compagne, Zéla entendit le bruit des mousquets apporté par le vent de terre sur la surface ombragée et calme de la mer. Le son était si bas, si sourd, si indistinct, que, pendant les premières minutes, la jeune femme crut qu'il était le bruit naturel à notre chasse. Cependant un indéfinissable sentiment de tristesse glissa dans l'esprit de Zéla; elle remit donc ses vêtements et voulut débarquer, mais une réflexion l'empêcha de suivre cette première idée. La décharge des fusils devint plus distincte, et la finesse exquise de l'oreille de Zéla la rendit capable de distinguer le bruit de ma carabine, qui avait le son aigre et retentissant.

Bientôt après, la jeune femme entendit, quoique faiblement, les cris des natifs, et ces cris lui parurent les clameurs de la guerre et non celles d'une joyeuse chasse. Zéla regagna donc en toute hâte le schooner et communiqua ses craintes au contremaître. Inquiet et obéissant, le brave homme grimpa sur le mât, et de là il vit la cavalerie javanaise sortir en toute hâte du village. Fort heureusement, les bateaux étaient côte à côte du schooner, ainsi que la chaloupe; ils furent donc vivement équipés et armés.

Zéla conduisit les hommes. Son instinct merveilleux les guida si bien, qu'ils arrivèrent à temps pour m'arracher à une mort horrible. C'est donc avec justice, avec vérité, avec bonheur que j'appelle Zéla l'ange de ma destinée.

CIV

Avec les calmes et les rafales qui se suivaient les uns les autres, avec la poursuite des vaisseaux de toutes nations qui éveillaient notre convoitise, notre vie n'était point une vie de paresse, de repos et de tranquillité. Dans l'Inde, l'autorité se sert de son pouvoir uniquement en vue de

son intérêt personnel, et je crois que cette conduite est généralement adoptée par tous les hommes libres. J'avais acquis des inclinations féroces, et le mal que je faisais n'avait d'autre limite que l'impossible. Le golfe de Siam et les mers chinoises retentirent longtemps des ravages exercés par le schooner, et l'approche des trombes, des ouragans qui y sont si dangereux, était moins redoutée que l'approche de notre vaisseau. J'ai fidèlement raconté, dans la première partie de cette histoire, et nos exploits et notre manière de vivre ; j'ajouterai donc des ailes à mon récit, afin d'éviter les petits détails qui mènent à une répétition sans fin, pour éviter la stupidité méthodique contenue dans ce livre de plomb qu'on appelle un journal de mer.



Nous touchâmes à l'île de Caramata afin d'y prendre de l'eau.

Nous touchâmes d'abord à l'île de Caramata afin d'y prendre de l'eau, car notre arrimage était si bien rempli par le butin, que nous n'avions qu'un très petit espace pour notre eau. La plus horrible torture punissait souvent notre avarice, et cette torture, la plus grande que puisse, sans y succomber, supporter la nature humaine, est celle de la soif. Bien des fois, nous nous trouvions limités à ne boire que trois demi-quarts d'une eau sale, saumâtre et fermentée ; alors le plus avare de nous eût volontiers échangé sa part de butin pour une cruche d'eau limpide. Dans les moments de privation, je ne rêvais le bonheur qu'au milieu d'un lac ; une rivière me semblait trop petite pour arriver à satisfaire mon insatiable soif. Nous étions donc dans cet horrible état de souffrance lorsque nous arrivâmes à Caramata. Là, je me procurai une abondante provision d'eau, du fruit, de la volaille, et nous reprîmes notre course.

Le premier des rendez-vous assignés par de Ruyter était fixé dans le voisinage des îles Philippines. En suivant le long de la côte de Bornéo, nous abordâmes une grande jonque chinoise qui rasait les bords de deux îles en flammes. Une de ces îles était très petite ; les bords polis de son cratère volcanique étaient dorés par le feu, et du centre de ce feu s'élevait constamment une mince colonne de vapeur. Cette île était jointe à l'autre par un banc de sable qui, selon toute probabilité, avait été formé par la lave ; cette dernière île était assez vaste, mais elle n'avait point de feu sur son sommet, dont la forme ressemblait à celle d'un bonnet persan ; sous ce bonnet imaginaire s'ouvrait une immense bouche qui laissait échapper de temps à autre une épaisse bouffée de fumée noire.

— Capitaine, me dit le quartier-maître, regardez ce grand paresseux de Turc, j'espère qu'il a une belle place : assis dans la mer et fumant avec nonchalance cette immense pipe d'eau !

La comparaison fantastique du vieux marin n'était point inapplicable.

La jonque était remplie de Chinois qui émigraient à Bornéo pour s'y établir. J'échangeai des provisions fraîches contre quelques nids d'oiseaux, puis je laissai la cargaison vivante continuer sa route sans lui faire aucun mal.

Quelques jours après, nous eûmes le malheur de raser un banc de sable ; mais, grâce à la faiblesse du vent, il nous fut facile d'éviter un naufrage.

Après avoir laissé à notre gauche l'île de Panawan, nous nous arrêtâmes dans un ancrage passable, à la hauteur du cap Bookelooyrant, et nous y attendîmes de Ruyter pendant deux jours. Ne voyant rien venir, je levai l'ancre, et nous fîmes une course vers le nord pour gagner le second rendez-vous, qui était une île appelée le Cheval Marin. Cette île n'était point habitée, et dans un certain endroit que de Ruyter m'avait soigneusement dépeint, je trouvai une lettre contenant ses instructions. Il m'ordonnait de continuer ma course dans une ligne parallèle à la latitude, jusqu'à ce que j'arrivasse en vue de la côte de la Cochinchine. Je suivis avec les caprices du temps la ligne tracée par mon ami ; mais ces caprices étaient souvent contraires à mon devoir et à mes désirs. Parfois cependant l'atmosphère était splendide et les nuits si lumineuses et si fraîches que je les passais presque toutes sur le pont, causant avec Zéla ou écoutant des histoires arabes. Pendant quelques

jours, nous restâmes en panne à la hauteur d'une île appelée Andradas; le temps allait changer et ne nous présageait rien de favorable à la continuation de notre course.

Un silence de mort planait dans l'air, qui était humide et chargé d'une épaisse rosée. L'île se voila bientôt, et ses contours se perdirent dans une vapeur bleuâtre. Le soleil prit des proportions immenses, mais son éblouissante clarté s'affaiblit si bien que le regard pouvait en supporter l'éclat; les étoiles etaient visibles au milieu du jour: on eût dit qu'elles allaient plonger dans la mer. Ce sinistre et mélancolique prélude était réfléchi d'une manière épouvantable par le miroir de l'eau et sur les figures attristées de mon équipage. J'eus mille peines à réveiller mes hommes de cette torpeur craintive, mille peines pour réussir à les préparer au combat que nous allions avoir à soutenir avec les vagues et les éléments en fureur.

CV

Les hommes placés en haut amenaient les légers mâts et les vergues, tandis que nous carguions les voiles et que les Arabes et les natifs étouffaient leurs craintes sous la grande voix d'un bruyant travail.

J'examinai l'horizon avec inquiétude: ses couleurs grises et sombres devenaient à chaque instant plus épaisses et plus obscures. Tout à coup une boule de feu que je pris pour une étoile volante descendit du ciel perpendiculairement sur notre vaisseau, qui était stationnaire et immobile; cette boule tomba dans la mer, tout près de notre quartier, et elle fit autant de bruit qu'un boulet de canon. A la même minute, le ciel se déchira en deux avec un craquement épouvantable, le schooner trembla comme s'il se fût heurté contre un rocher, et alors la pluie, le vent et le tonnerre éclatèrent furieusement. Par bonheur, l'orage nous emporta en avant et nous chassa avec une force violente et irrésistible devant la tempête. Après avoir supporté le premier choc, nous nous remîmes de notre terreur, et l'orage s'établit au nord-est. Nous déferlâmes les voiles d'orage, afin de mettre le vaisseau sous le vent dès que la violence de la tempête se serait épuisée. Le schooner était un incomparable navire, et quand j'eus fait mettre tout en sûreté à bord, nous le mîmes au vent et en panne avec la grande voile d'orage bien carguée. Le ciel était noir, tout à fait sans étoiles; la mer blanche d'écume.

Je descendis dans ma cabine afin de regarder sur la carte marine dans quel endroit nous nous trouvions, mais un cri général me fit rapidement monter sur le pont. Muet de terreur je vis un grand vaisseau qui marchait tout droit sur nous. Il courait avec des mâts sans voiles; évidemment il nous avait vus, et je distinguai la figure d'un homme qui tenait une lanterne au-dessus de sa proue et qui nous demandait, à l'aide d'un porte-voix, qui nous étions. A la suite de la question, j'entendis cette menace: « Arrêtez, schooner, arrêtez, ou nous vous ferons couler à fond! »

Dans une seconde tout fut en commotion à bord de la frégate. J'avais d'un regard découvert la forme du navire; elle sortait ses canons, faisant en grande hâte des préparatifs pour s'en servir. Ma surprise m'empêchait de répondre, et ce ne fut qu'à la voix des canons et à cet ordre: « Baissez-vous! » que, reprenant mon sang-froid, je criai d'une voix de stentor:

— Haussez le gouvernail!

Nous larguâmes jusqu'à ce que nous eussions le vent à notre quartier. Plusieurs canons furent déchargés sur nous, et notre seule espérance était d'augmenter les voiles du schooner. Aussitôt qu'il sentit le canevas, il se trouva délivré de la gêne et vola comme une levrette qu'on laisse suivre sa proie. Le schooner se précipita donc follement à travers les crêtes des vagues écumantes qui sifflaient et fumaient comme de l'eau en ébullition. Sa fuite laissa derrère lui une ligne de lumière aussi brillante qu'un météore qui traverse les cieux.

Pendant que nous nous félicitions de notre succès, la vigie nous cria:

— La frégate à l'avant!

Nous avions juste le temps de hausser le gouvernail, et nous rasâmes un vaisseau. Mais une lumière suspendue à sa poupe me montra que c'était un vaisseau encore plus grand que la frégate: nous l'avions à peine dépassé que nous nous frôlions à la poupe d'un autre. J'étais égaré.

Le contremaître me dit d'un air épouvanté et craintif:

— Capitaine, ce ne sont point de vrais vaisseaux, mais bien le *Hollandais volant*.

A cette affirmation, le vieux quartier-maître répondit d'un ton narquois:

— Que je sois damné, monsieur, si c'est le *Hollandais volant!* que je sois damné si, au contraire, ce n'est point une flotte chinoise!

La vérité de cette découverte me frappa l'esprit: c'était bien en effet une flotte de Canton.

Quand nous fûmes suffisamment éloignés de notre dangereuse rencontre, nous mîmes en panne pour attendre l'aurore.

Après une nuit d'inquiétude, d'embarras et de dangers, l'obscurité disparut lentement, et de sombres rayons de lumière encore chargés d'orage me permirent d'examiner le cercle étroit et bruni de l'horizon. Quel changement dans un seul jour! Le matin précédent, un bateau de papier aurait pu sûrement flotter sur l'eau, et maintenant des vaisseaux anglais d'une grandeur colossale, en comparaison desquels le schooner ressemblait à une coquille de noix, flottaient, ballottés çà et là, comme une barque abandonnée. Pareille à une montagne de glace, chaque lame menaçait de les submerger. Fouettée par le vent, la mer semblait bouillonner de fureur, et l'écume blanche formée sur la surface remplissait l'air d'un nuage neigeux. Le vieux quartier-maître, qui tenait le gouvernail, nous disait en essuyant l'écume qui volait sur lui: « La femme du vieux Neptune a besoin sans doute d'une tasse de thé ce matin! car, pour le faire, elle ordonne à l'eau de bouillir, et j'espère, capitaine, qu'elle se servira des feuilles contenues dans ces boîtes à thé. Il en faut trois. Ma femme se servait toujours de trois cuillerées pour faire sa tisane: une était pour moi, l'autre pour elle, la troisième pour la théière.

Les trois *east indiamen*, qui étaient de douze à quinze cents tonneaux, semblaient avoir beaucoup souffert. Ils étaient en panne, et je crus qu'ils attendaient l'arrivée de leurs compagnons, car il était évident qu'ils formaient une partie du convoi que j'avais rencontré la nuit. Dans la crainte de voir apparaître les vaisseaux de guerre, je profitai du calme, qui arrive généralement avec l'aurore, pour mettre sous le vent. Je l'ai déjà dit, et je le répète encore, jamais un meilleur navire que le schooner n'a flotté sur les eaux. Toutes nos légères barres furent attachées sur le pont, les écoutilles et les embrasures fermées, et nous flottâmes sur les eaux avec une sorte de sécurité pendant que les lourds vaisseaux anglais, bâtis très haut, chargés d'hommes et de choses, ne ressemblaient point à des cygnes nageant sur un lac. Quand la lueur du jour fut éclaircie, je pus, à l'aide d'un télescope, compter sept autres vaisseaux, parmi lesquels une large banderole désignait le bâtiment de guerre dirigé par le commodore. Ce dernier faisait des signaux à la frégate, et celle-ci se dirigea vers les vaisseaux pour assister, selon toute apparence, ceux qui avaient le plus souffert, car ils étaient tous rassemblés sous le vent, à l'exception d'une seule barque, dont on ne pouvait distinguer que la grande voile de perroquet. Cette barque changea la direction de sa course, non pour se mettre avec les autres, car son but semblait être d'accompagner le convoi sans en faire partie. Je regardais attentivement la coupe des voiles de ce bâtiment, la vitesse de ses manœuvres et la vélocité avec laquelle il naviguait, bien convaincu que c'était un vaisseau de guerre; et cependant il n'était pas anglais.

— Prenez le télescope, dis-je au vieux quartier-maître: je ne connais pas ce navire, ou plutôt je ne comprends pas sa conduite. Ah! il change sa course et se dirige vers nous: il faut lui montrer notre poupe. Que pensez-vous de ce bateau, mon vieil ami?

— Comment, monsieur! s'écria le marin, avez-vous jamais vu dans les Indes trois voiles d'avant et d'arrière telles que celles-ci? J'appris cette coupe en servant dans un bateau de pilote, à New-York, et c'est moi qui ai coupé ce canevas-là, aussi sûr que mon nom est Bill Thompson!

— Vraiment! m'écriai-je; serait-ce le grab?

— Sans doute, c'est le grab, capitaine, répondit Bill.

CVI

La joyeuse nouvelle se répandit dans le vaisseau, et toutes les figures rayonnèrent de bonheur. Au bout d'une heure, le grab vint côte à côte de nous, et nous jetâmes ensemble un hourra qui s'éleva au-dessus du bruit de la mer. Il m'est impossible de dépeindre le plaisir que je ressentis, et ce

plaisir était doublé par son à-propos. Comme la mer était trop agitée pour mettre un bateau sur l'eau, nous ne pûmes communiquer qu'à l'aide de nos signaux particuliers, et de Ruyter m'ordonna de me tenir près du grab et de suivre ses mouvements.

La brise continuait à souffler du golfe de Siam, et poussait le convoi vers Bornéo. Nous suivîmes de Ruyter, qui se dirigeait vers la flotte, et je remarquai que la plupart des vaisseaux avaient beaucoup souffert. Un d'eux avait eu son mât de misaine frappé par la foudre ; le commodore tenait celui-là en touage ; un autre n'avait plus ni perroquet ni beaupré ; il était très grand, éloigné des autres, mais rapproché de la frégate, qui l'avait en touage. Les autres vaisseaux essayaient de se tenir ensemble pour se protéger mutuellement pendant que de Ruyter utilisait tous les moyens nautiques pour les harasser et les diviser, tandis qu'avec une effronterie nonchalante j'aidais de tout mon pouvoir les tentatives de mon ami. Nuit et jour nous rôdâmes autour du convoi comme rôdent des loups autour d'une bergerie protégée par des chiens de garde.

La supériorité de notre navigation nous donna le plaisir d'ennuyer nos ennemis ; mais, outre les vaisseaux de guerre, la plupart de ceux qui appartenaient à la compagnie marchande étaient plus forts que nous, avaient plus d'hommes et portaient de trente à quarante canons. Malgré cela, nous entravâmes tellement leur marche, soit à l'aide d'attaques fausses ou réelles, soit par des lumières ou des coups de canon, qu'ils firent tous leurs efforts pour nous détruire, afin de se débarrasser de nous. La frégate nous chassa l'un après l'autre, et malgré sa force et son adresse, ses tentatives de délivrance n'eurent aucun résultat.

Ma témérité mit plusieurs fois le schooner en danger, et, chassé par la frégate, qui portait plus de voiles que moi, j'allais tomber entre ses mains lorsque, au moment où elle commençait à faire feu, son beaupré et son perroquet se brisèrent.

Nous réussîmes à gêner le convoi et à le diviser malgré les vaillants efforts que l'ennemi opposait à nos attaques, car nous étions favorisés par les îles, les bancs et les rochers dispersés sur leur côté opposé au vent et vers lesquels la houle et le courant conspiraient avec nous pour les chasser. Le vaisseau que la frégate avait de temps en temps en touage était chassé par le vent bien loin derrière les autres lorsqu'il était privé de cette assistance, et nous avions fortement contribué à la lui faire perdre, en le tenant sans cesse dans une craintive alerte. Au coucher du soleil, de Ruyter vint côte à côte de nous bien avant de la flotte, et me dit :

— Dans vingt-quatre heures, la force de cette brise sera épuisée ; profitons-en et faisons un dernier effort pour réussir à exterminer le vaisseau protégé par la frégate. J'empêcherai cette dernière de lui porter secours jusqu'au coucher du soleil, et alors son secours deviendra inutile. Je me rendrai à votre côté contre le vent, vous irez derrière le vaisseau et vous me trouverez près de vous.

Après ces paroles, de Ruyter me quitta, et, plus audacieux qu'il ne l'avait jamais été, il dirigea le grab au centre même du convoi, et échangea des coups de canon avec les grands vaisseaux. Les mouvements de de Ruyter furent si rapides, que la frégate se mit sur le qui-vive. Les vaisseaux des Indes ressemblent à des jonques chinoises, étant équipés pour la plupart avec de pauvres malheureux lascars. Un de ces vaisseaux était démâté, et de Ruyter et moi, après avoir réussi à le détacher du convoi, nous espérâmes en faire la conquête.

L'Angleterre a raison d'être fière de ses galants matelots, aussi hardis et aussi battus par la tempête que les rochers de sa côte de fer. La richesse d'une seule île, qui est pauvre et insignifiante par elle-même, contient plus de puissants vaisseaux de guerre que l'Europe entière ; mais aussi tout y est sacrifié. Cependant il est un fait singulier, et ce fait est que les vaisseaux employés au commerce sont, sans exception, les plus laids, les plus sales et les plus lourds voiliers du monde, et pendant les temps de guerre ils sont horriblement équipés, car alors la marine s'empare de tous les hommes utiles. En vertu de l'injuste loi qui régit les impôts, les droits de tonnage sont levés sur l'étendue de la contre-quille et de la largeur du vaisseau, et non point sur la quantité de tonneaux qu'un bâtiment peut contenir. L'étude du marchand de bâtiments est de diminuer le poids de l'impôt, et, pour arriver à cela, il continue la largeur avec peu de diminution depuis la proue jusqu'à la poupe, en faisant la partie supérieure du vaisseau très saillante et en donnant à la cale la profondeur d'un puits du désert : de sorte que, suivant l'absurde mesurage de notre gouvernement, un vaisseau qui est enregistré porteur de sept cent cinquante tonneaux a généralement mille ou onze cents tonneaux de cargaison. Ce système absurde ne peut être égalé que par celui des Chinois qui protègent cette ordonnance par amour pour son antiquité. Ils mesurent la largeur du vaisseau depuis le milieu du mât de misaine jusqu'au milieu du mât d'artimon, et la dimension est prise vers la poupe, ce qui fait que la longueur est multipliée par la largeur. Cette méthode fait qu'un brigantin paye souvent plus cher que ne paye un vaisseau, et un vaisseau de cent tonneaux ne paye que la moitié de l'impôt mis sur un vaisseau de mille tonneaux. Et cependant les Anglais et les Chinois sont appelés des hommes savants !

CVII

Le temps se calma un peu ; les petits nuages frisés qui avaient tous couru dans la même direction se rassemblèrent au côté contre le vent, et ils restèrent stationnaires, réunis en lignes horizontales, jusqu'à ce que, incorporés dans le banc sombre et escarpé de l'horizon, ils changeassent leur couleur grise en une teinte d'opale. La nuit tomba, et l'obscurité devint si grande, qu'il me fut impossible de distinguer les vaisseaux des Indes ; mais j'étais guidé vers eux par les signaux de détresse qu'ils faisaient à ceux qui ne pouvaient ni les entendre ni les voir. Quoique un peu affaibli, le vent soufflait encore avec violence, et pendant que les intervalles de calme nous débarrassaient de la pression du vent, les vagues furieuses lançaient çà et là des avalanches d'eau sur notre pont. Pour ajouter un péril de plus à nos dangers, il y avait des bancs de sable et une ligne de rochers submergés tout à fait au-dessus de notre quartier opposé au vent. Nous ne vîmes point le grab avant les premières lueurs du jour, et de Ruyter me dit qu'il avait la crainte que le vaisseau que nous avions poursuivi ne se fût brisé contre les rochers.

— J'ai vainement averti l'étranger de ce dangereux voisinage, continua de Ruyter ; je lui ai conseillé de mettre en panne ; mais sans m'écouter ou sans m'entendre, ignorant où il était, il est parti avec le vent. Maintenant il faut ou qu'il périsse ou qu'il demande assistance en déchargeant ses canons, mais j'ai grand'peur que son appel ne soit trop tardif.

Le pressentiment de de Ruyter se changea en vérité. La première chose que mon regard rencontra au lever de l'aurore fut le pauvre vaisseau naufragé : il était couché sur un lit de rochers et attaché à ses dures pointes comme par une vis cyclopéenne. Les vagues furieuses frappaient avec colère les bases du rocher, s'élevaient en pyramides ou se précipitaient en avant, puis elles continuaient leur chemin jusqu'au moment où la houle les dispersait en écume. Au milieu de l'horrible gouffre battu par le ressac, qui tombait avec autant de force que s'il eût été vomi par un volcan, se voyait le pauvre naufragé.

Le convoi avait disparu sous le sombre voile de nuages qui couvrait l'extrême pointe de l'horizon. Après s'être tourné vers l'est, où il souffla encore avec violence, le vent s'affaiblit et enfin tomba tout à fait après le lever du soleil. Nous étions tellement secoués et ballottés, que nos mâts se courbaient avec la flexibilité des cannes des Indes, et que le vaisseau gémissait en faisant entendre de sourds craquements.

Il était parfaitement inutile de songer à secourir l'équipage, si toutefois quelques hommes existaient encore. A l'aide d'un télescope, je découvris que la grande vergue et le tronc du mât d'artimon étaient les seules parties du naufragé sur lesquelles la mer ne se jetât pas continuellement. La partie de devant du vaisseau était fracassée, les ponts enlevés, et la cargaison avait dû céder à la violence de l'eau. Si quelques marins avaient réussi à se sauver, ce ne pouvait être qu'à l'aide de la grande vergue, qui était considérablement élevée avec le côté opposé au vent.

A neuf heures du matin, les houles étaient si bien diminuées, qu'en voyant de Ruyter préparer un bateau, je suivis son exemple, et je réussis à mettre à l'eau une barque excessivement légère, équipée avec mon second contremaître et quatre des meilleurs marins du schooner. A mon grand regret, je me vis contraint de rester sur le vaisseau, ma blessure me faisant encore souffrir. De Ruyter héla mon bateau ; ils marchèrent de compagnie et firent un grand détour pour tenter l'intrépide sauvetage des naufragés. J'enviais de Ruyter, le brave, le courageux de Ruyter, et, impuissant comme une vieille femme malade, je ne pouvais que maudire le membre paralysé, obstacle insurmontable à l'imitation du noble exemple que donnait mon ami.

Vers midi seulement, les deux bateaux longèrent les rochers pour revenir vers le grab. J'avais pu distinguer, malgré l'éloignement des hommes qui remuaient sur la grande vergue du naufragé, que les bateaux avaient assez approché pour persuader aux hommes de descendre dans la mer en

se laissant glisser sur des cordes. Comme le schooner était plus léger que le grab, je donnai l'ordre de le faire approcher des bateaux, et ces derniers nous rejoignirent sains et saufs. De Ruyter s'élança à bord à l'aide d'une corde, et, lorsque ses deux mains pressèrent les miennes, sa figure me parut rayonnante de joie.

— Si cet imbécile de vaisseau, me dit-il, ne s'était pas jeté sur les rochers, j'aurais gagné quarante mille dollars ; eh bien, cependant, je ne sais pas trop pourquoi je suis plus heureux d'avoir sauvé quatre hommes que d'être possesseur d'une montagne de boîtes à thé. Les pauvres garçons ! Il faut vraiment qu'ils soient doués de la force des loutres pour avoir supporté sans mourir une pareille nuit. Haussez-les à bord, mes enfants ; commencez premièrement par nous donner le père et le fils.

Ces paroles furent à peine prononcées qu'un homme parut sur le pont : cet homme était couvert d'une jaquette déchirée de camelot rouge, aux parements jaunes, brodés de cordonnets d'argent. Il marchait en chancelant, employant pour se tenir debout toute la force d'une ferme volonté. Un jeune homme brun et nu jusqu'à la ceinture suivait le premier arrivé, en cherchant à lui prêter l'appui de son bras. L'homme à la jaquette, âgé de cinquante ans, était capitaine dans un régiment du Bengale, et il rentrait en Europe après un service de vingt-cinq ans dans les Indes. Ces longues années de travail avaient fait gagner à l'étranger la solde à vie de quatre-vingts livres par an. Si le climat des Indes avait été moins funeste au vieux soldat, il lui eût été possible de jouir pendant quelques années de ce pauvre salaire ; mais, incarcéré dans Calcutta, dont l'atmosphère est étouffante, son foie avait pris les proportions dénaturées de celui d'une oie de Strasbourg, et par les mêmes moyens : la chaleur et l'excès de nourriture. La bile, et non le sang, circulait sous la peau verte et jaune de cet homme à moitié mort de fatigue et d'épuisement. Le jeune garçon, son fils, né d'une femme indienne, avait dix-sept ans.

Greffé sur une race indigène, le jeune homme avait grandi et promettait de porter un jour de bons fruits. Les deux autres naufragés faisaient partie de l'équipage du navire : un était le contremaître, homme fort et carré du nord de l'Angleterre, habitué aux orages, ayant été élevé dans un bâtiment charbonnier, sur les dangereuses côtes de son pays ; le second remplissait sur le vaisseau perdu les fonctions de bosseman. C'était un homme d'une beauté rare, d'un courage éprouvé, et dont la force me parut prodigieuse. Sans parler ni même paraître se souvenir du danger qu'ils avaient couru, le contremaître et le bosseman nous racontèrent avec admiration le dévouement que le jeune Anglo-Indien avait témoigné à son père en cherchant à le sauver au prix de sa propre existence.

CVIII

Quand le contremaître anglais eut réparé ses forces avec quelques heures de sommeil et un bon repas, il nous raconta l'histoire du naufrage.

— Notre vaisseau, dit-il, qui était un des plus grands du convoi, avait perdu ses perroquets et un de ses mâts. La frégate l'avait pris en touage, mais la violence du temps rendait ce secours très dangereux pour elle, sans être efficace au navire démâté. La cargaison se composait de thé, de soieries et de plusieurs autres objets de commerce ; de plus, le vaisseau portait à son bord des femmes, des enfants, des domestiques nègres, enfin un personnel de trois cents individus. Le vaisseau souffrit si cruellement à la chute du jour de l'agitation de la mer, qu'il s'était fendu en plusieurs endroits. En le mettant au vent pour l'alléger, deux des canons du grand pont s'étaient détachés, et un avait enfoncé une embrasure, qui laissa pénétrer l'eau. Quand le grab nous eut avertis du voisinage des rochers, nous essayâmes de tourner le vaisseau ; mais, faute de voiles, il nous fut impossible de réussir. Pour activer notre destruction, le vent, les vagues et le golfe poussèrent le vaisseau à travers un étroit canal de rochers. Là, nous fûmes arrêtés, avec la poupe en avant, sur une couche de rochers submergés, et tous les lascars se précipitèrent, pour y chercher un refuge, sur les agrès et les mâts. Les lamentations et les cris étaient si bruyants, que la désolante clameur étouffait le bruit du vent et des vagues. Tout le monde croyait le vaisseau englouti, et ceux qui se trouvaient sur le pont étaient si effarés, que les vagues les emportèrent avant même qu'ils eussent compris le réel danger de notre situation. Bientôt rien ne resta plus visible aux regards que l'écume blanche qui bouillonnait autour du vaisseau. Non seulement nous ignorions dans quelle partie de la mer le malheur nous atteignait, mais encore ce qu'il fallait faire pour le combattre. Je grimpai dans les agrès, que les lascars, ainsi que plusieurs officiers, avaient pris pour refuge ; ne pouvant trouver de place, je passai sur la grande vergue, qui était également chargée de monde. Le mât d'artimon tomba dans la mer, entraînant avec lui une foule d'hommes ; pas un ne reparut plus sur la surface de l'eau. Un bruit de tonnerre nous annonça que les ponts emportés laissaient la mer envahir le navire. Vers le point du jour, le vaisseau gronda sourdement et s'inclina sur le côté gauche : le mouvement eut tant de violence et de rapidité, qu'un second mât, chargé d'Européens, fut précipité dans l'eau. Le bosseman ne m'avait pas quitté, et nous nous encouragions mutuellement à supporter notre extrême fatigue. L'ardente activité que j'apportais dans l'examen de notre entourage me fit voir que le mât de hune allait se briser. Nous nous traînâmes sur la grande vergue ; elle était presque abandonnée, car les cordes qui la supportaient avaient été enlevées, et, en se détachant, la grande voile avait jeté à la mer ceux qui étaient sur la vergue. J'aperçus alors le vieux capitaine, que son fils avait traîné sur le rocher ; ils y étaient collés tous deux comme des homards endormis. Quand le jour parut, je cherchai mes compagnons d'infortune, et je comptai six êtres vivants ! Nous étions épuisés, sans espérance. Dieu nous envoya vos bateaux. Mais, en regardant autour de nous, je perdis l'espoir donné par votre apparition, car il était presque impossible de franchir, pour arriver jusqu'à nous, la ceinture de rochers et le banc de sable qui nous enfermaient. Outre cette crainte d'insuccès désespérante, nous savions que vous êtes des corsaires français, et peut-être l'espoir du pillage vous attirait-il près de nous !

Ici le dur visage du contremaître eut une expression de reconnaissance profonde, ses petits yeux brillèrent, et il reprit en nous jetant un regard humide :

— J'ai vu de braves et bons bateliers sortir dans leurs bateaux de sauvetage des rives de notre côte pendant la tourmente, mais on n'a jamais vu arracher d'un pareil gouffre quatre hommes inconnus en risquant l'existence de braves marins ! Les houles qui tournaient autour de nous jetaient en l'air des corps humains, des boîtes de thé, des tonneaux, des ballots de soieries, du coton, des voiles de vaisseau, des bateaux de réserve, des hamacs, des avirons, et tout cela pêle-mêle, en désordre, en confusion. Dans le groupe informe, tantôt séparé, tantôt réuni, j'aperçus une vieille nourrice noire qui tenait dans ses bras un enfant blanc ; elle paraissait, par ses mouvements, vouloir le porter à bord, près de nous, et son corps, ballotté par la mer, courait autour des rochers. Un homme cramponné à la vergue, près de moi, suivait d'un œil fasciné toutes les allées et venues de la vieille femme ; puis tout à coup il se précipita dans la mer, la tête la première, en criant :

« — Oui, oui, vieux diable, oui, je te suis, je te suis !

« — Ne regardez pas la mer, me cria le vieux capitaine, cette vue vous donnera le vertige et vous tomberez. »

Un poisson n'aurait pu flotter dans cet horrible gouffre, et cependant le capitaine américain approcha assez près de nous pour jeter sur notre bord une ligne de plomb Malheureusement, le premier homme qui tenta de la saisir fut emporté par les vagues. La ligne fut jetée une seconde fois, et le jeune créole, qui était aussi agile qu'un singe, réussit à la prendre. J'y attachai le bout d'une corde que le capitaine tira à bord. Nous descendîmes donc un à un, et nous gagnâmes les bateaux. Que Dieu soit béni pour nous avoir accordé la grâce de rencontrer des compatriotes sur votre bord, et je dois ajouter que, malgré son origine américaine, je n'ai jamais vu un navire aussi bon, et des marins aussi secourables et aussi dévoués à leurs frères malheureux.

CIX

Aussitôt que le calme du temps nous eut permis de lever l'ancre, nous dirigeâmes notre course vers le nord-est, afin d'atteindre trois petites îles situées à la hauteur des côtes de Bornéo, et près desquelles nous nous étions déjà arrêtés une fois.

J'avais donné à de Ruyter un récit circonstancié de tout

ce que j'avais vu, entendu ou fait, et son émotion me serra le cœur lorsqu'il eut appris la mort du pauvre Louis.

— Comment ferons-nous sans son aide? me dit de Ruyter : depuis longtemps il avait le contrôle de nos affaires d'argent, et c'était un admirable arithméticien ; il nous sera fort difficile de trouver un homme assez honnête pour tenir honorablement la place qu'il occupait près de nous. Il y a du danger dans le maniement de l'argent et dans la connaissance du calcul ; cette connaissance donne une trop grande facilité pour soustraire aux autres dans son propre intérêt. Elle rend l'âme sordide, et vous savez que la rapacité des banquiers et des munitionnaires est si bien connue, qu'elle est proverbiale En conséquence, comme il nous serait impossible de trouver un homme digne de remplacer le pauvre Louis, nous partagerons entre nous les charges de cet emploi.

Après avoir attentivement écouté le récit de mon aventure avec les Javanais, de Ruyter s'écria :

— Vous êtes allé à une chasse d'oies sauvages ou de sangliers, excité à le faire, je suppose, par sa dangereuse absurdité. Il est vrai que vous êtes sorti du piège avec une admirable sagacité ; mais quel autre homme que vous, Trelawnay, se serait rendu coupable d'une si grande folie? Vous êtes plus téméraire et plus inconsidéré que notre ami malais, le héros de Sambas.

— A propos de lui, de Ruyter, dites-moi si votre alliance avec cette rapace tribu des Malais n'est pas un acte de folie chevaleresque aussi coupable que mon expédition à Java?

De Ruyter me regarda en riant, frotta joyeusement ses mains l'une contre l'autre, et me répondit d'un ton de visible contentement :

— Non, mon garçon, non ; harasser, humilier et détruire les ennemis du drapeau que je sers est un devoir ; je confesse que je ne m'engagerais pas volontiers dans des entreprises inutiles, mais je déteste, j'abhorre la compagnie marchande anglaise, et, du reste, toutes les compagnies, parce qu'elles sont liées ensemble par des vues étroites et des liens intéressés. La vengeance, ou plutôt la rétribution, est pour moi comme le diamant sans pareil que possède le sultan de Bornéo, comme le soleil sans prix. Un ministre poète de votre nation a dit ceci :

La vengeance est le courage de rappeler les dettes de notre honneur. »

Et vous savez, mon garçon, qu'il faut que mes dettes d'honneur soient scrupuleusement payées. Je crois, en vérité, que pour chaque dollar qu'ils m'ont enlevé autrefois, les Anglais ont perdu des milliers de dollars.

Depuis longtemps la Compagnie essaye de s'établir sur ce côté de Bornéo, mais le manque de port et les obstacles opposés par les braves Malais continuent à frustrer toutes leurs espérances. Enfin la Compagnie fixa ses yeux avides sur la ville de Sambas, qui a une rivière, un bon ancrage assez rapproché et défendu par un fort ; en outre, sa situation est des plus favorables au commerce et à l'agriculture. Aussi perfides dans leurs desseins qu'atroces dans leurs actions, ils dirent que le but de l'entreprise était celui de détruire cette colonie de pirates, et la cause réelle qui guidait leur attaque était la conquête de l'île. Le grab avait pris une position excellente et le Malais s'était engagé pour son peuple à me donner la direction de toutes les tribus. En conséquence, j'ordonnai au chef de faire embarquer ses gens dans leurs proas de guerre, et accompagnés par une forte partie d'hommes dans mes bateaux, nous avançâmes le long de la côte jusqu'à notre arrivée au cap Tangang. Je débarquai là et j'y laissai les bateaux.

Nous traversâmes la contrée à pied ; les grands canons et d'autres articles lourds avaient été envoyés à la ville dans les proas. Après avoir passé une longue et triste journée à traverser des forêts, des montagnes gigantesques et escarpées, des plaines sans chemin, des rivières, des torrents et des marais, nous arrivâmes aux bords de la rivière de Sambas. D'un côté s'étendait un marais immense, de l'autre une jungle inextricable. Mais, guidé par les natifs, je vis bientôt devant moi la ville de Sambas, la ville dont la possession était ambitionnée par les Anglais. Les habitants étaient pêle-mêle dans de misérables huttes bâties en cannes et protégées par une masse informe de boue et de bois, à laquelle on donnait le nom de fort. Çà et là se trouvaient des habitations qui ressemblaient à des corbeilles soutenues par des béquilles, et, selon toute apparence, les propriétaires de ces masures étaient prêts à fuir vers la ville quand leurs affaires ou la nécessité les y obligeraient. J'avais remarqué, chemin faisant, une grande et magnifique baie entourée d'îles à l'est de la ville malaise, et je compris de suite que les assaillants mettraient là leurs vaisseaux en ancrage pour faire débarquer leurs troupes. Je trouvai les natifs occupés à déménager leurs meubles et leurs bateaux de guerre pour les conduire dans les places fortes, plus disposés à éviter l'invasion qu'à la soutenir. A ma prière, le chef malais se rendit dans les jungles, dans les marais, monta aux cavernes des montagnes pour haranguer les chefs aux barbes grises de case retirée, et pour les rallier à nous.

Aux noms de bataille et de butin, les guerriers qui s'étaient cachés sortaient de leurs retraites comme des troupes de chacals. L'âme entreprenante du chef enthousiasma tous les cœurs et se répandit comme un feu incendiaire des jungles à la plaine, de la plaine aux montagnes.

La haine des Malais pour les Européens et le désir de s'égaler mutuellement en force et en courage, multiplièrent le nombre des natifs et les réunirent dans un seul corps. Le second jour de mon arrivée, je mis la forteresse en état de défense, et je donnai l'ordre d'enfoncer des arbres dans le lit de la rivière afin d'en fermer le passage. Vers le milieu de cette même journée, j'entendis le sauvage cri de guerre des nobles barbares. Ils se précipitaient au bas de la montagne comme un déluge, et je fus bien heureux d'avoir pris possession de la forteresse de boue pendant le premier accès de leur fièvre inflammatoire. Les gestes violents des Malais, leurs cris perçants, le bruit de leurs armes à feu, celui de leurs trompettes de conque qui se répétaient de rocher en rocher, auraient pu faire croire qu'ils étaient devenus fous. Mon ami le chef vint bientôt me rejoindre, accompagné par les plus puissants chefs des diverses tribus. Il me présenta à ces chefs, et, après un festin abondant sans être splendide, nous nous occupâmes des choses importantes. Le chef, qui était un grand orateur, fit une longue harangue, et dans cette harangue il exalta mes services et finit par me proposer, au nom du peuple, le commandement de l'armée. Je l'acceptai, et mon premier acte d'autorité fut de diviser les tribus, de leur fixer à chacune une retraite sûre où elle devait se tenir cachée jusqu'au débarquement de l'ennemi. Je dis à un de mes corps de bataillon qu'il devait apparaître à une certaine distance de la baie, quand une troupe de Malais cachée dans les jungles s'avancerait sur l'ennemi.

Quand tout fut préparé pour la défense, nous attendîmes l'arrivée de la flotte de Bombay. Nous avions placé des vigies tout le long de la côte, et des proas qui naviguaient très vite avaient été envoyés dans le large. L'attente fut longue, et nous désespérions déjà du bonheur d'assouvir notre vengeance quand nous les aperçûmes.

Le sol de l'Inde a été rougi du sang de ses enfants, et ses sultans, ses princes et ses guerriers ont été exterminés. Je donnerais ma vie pour voir l'Océan de l'est rougi par le sang, comme l'était la mesquine rivière de Sambas le jour où nous nous précipitâmes avec violence à travers les rangs des chrétiens, le jour où les féroces et indomptables Malais repoussèrent les renégats sepays et les jetèrent avec une incroyable fureur dans les sombres eaux de la rivière. Il n'y eut pas de quartier et surtout fort peu de butin. Nous poursuivîmes les fugitifs, et la plupart furent tués au moment de regagner leurs vaisseaux. Quelques bateaux étaient encore occupés à débarquer des munitions, des armes et des troupes, qui s'échappèrent. Mais le nombre des morts fut bien supérieur à celui des vivants.

— Mais, arrêtons-nous, mon garçon, j'entends notre chef malais qui approche du vaisseau. Montez avec moi sur le pont, je lui dois un bon accueil.

Le chef et sa suite étaient montés sur notre bord. Le chef se précipita vers de Ruyter, se mit à genoux devant lui et embrassa ses mains ; ensuite il se releva et fit un discours dont il n'avait point étudié les paroles à l'école de Démosthènes ; mais ce discours avait une telle énergie dans les expressions, qu'il montrait que l'éloquence passionnée et simple peut aussi bien toucher le cœur de l'homme que le langage complaisant et subtil du philosophe grec.

Le chef renouvelait à de Ruyter ses remerciments et ceux de son peuple, qui le conjurait de rester à Sambas et d'être leur prince.

— Nous vous bâtirons une maison sur la montagne d'or et au pied de laquelle coule une rivière de diamants. (Cette offre n'était point illusoire, car une grande quantité d'or et de très beaux diamants sont trouvés dans la rivière.) Nous vous donnerons tous nos biens et vous serez notre père. Un seul petit bienfait sera notre récompense, et ce bienfait est celui d'employer votre influence sur les grands guerriers de votre nation pour les entraîner à la petite île des grands vaisseaux (l'Angleterre) ; là, vous brûlerez les bâtiments, vous détruirez l'île et vous noierez tout le peuple. Ton fils, continua le chef en me désignant, restera avec nous pendant toute la durée de ton absence. Chaque vieillard sera son père, et par lui ta voix sera écoutée et comprise ; n'est-il pas ton sang!

Pendant que le chef faisait ces offres, on préparait un festin auquel il prit part, et à la fin du repas il dit à de Ruyter que toutes sortes de provisions lui seraient envoyées le lendemain.

— Tu aimes mon peuple, dit le Malais en sortant de table, car tu as fait pour lui plus que leurs pères et

leurs mères : s'ils lui ont donné la vie, plus généreux encore, tu leur as donné la liberté. Mon peuple est pauvre, il aime les cadeaux ; mais je lui ai défendu d'accepter les présents de tes serviteurs (en disant ces mots, le chef regarda ses hommes d'un air terrible), et je tuerai celui qui enfreindra ma défense, fût-il né dans les mêmes entrailles que moi, eût-il été nourri au même sein !

Le chef baisa encore une fois les mains de de Ruyter et regagna son proa, qui prit le chemin du rivage.

CX

Fatigué d'être renfermé sur le schooner, et désirant voir mes anciens amis du grab, je me rendis sur son bord accompagné de Zéla et de de Ruyter. La nuit entière se passa sous la banne à rire, à souper, à causer, tandis que l'équipage, joyeux et un peu ivre, — j'avais donné aux hommes un petit baril d'arack rapporté de Java, — dansait sur le pont.

Je trouvai Van Scolpvelt tel que je l'avais quitté, et mon premier regard le découvrit à travers l'abat-jour de son dispensaire, qui ressemblait tout à fait à un pigeonnier. Près des fentes et des crevasses, se trouvaient plusieurs longs centipèdes, qui se traînaient çà et là, et tous les escarbots du vaisseau y cherchaient un refuge. Ce voisinage était peu redouté de Van ; seulement, il n'aimait pas que ces noirs visiteurs entrassent dans sa bouche pendant qu'il dormait, ce qui arrive souvent lorsque ces insectes manquent d'eau. A part cette partie respectée de son individu, Van les laissait courir sur ses vêtements, et il lui était parfaitement égal de les voir tomber dans sa soupe ou dans son thé ; peut-être même prenait-il, à regarder les escarbots brûlés par le liquide, le plaisir que trouvait Domitien à voir l'agonie des mouches qu'il jetait dans les toiles d'araignées. Van était donc assis, fumant son meerschaum, et il retirait par sa patte velue, hors de sa tasse de thé, un magnifique escarbot. Le thé était tiède, et la petite bête n'avait été que rafraîchie par son plongeon dans la tasse. Frappé par la vue de la force extraordinaire de l'escarbot, ou dans l'unique désir de tuer le temps, le docteur le perça scientifiquement avec une aiguille, puis il examina sa victime avec un microscope. Quand la curiosité de Van fut entièrement satisfaite, il jeta l'insecte et but son thé à petits coups. Les penchants anatomiques du docteur étant réveillés, il songea à les satisfaire, et je le vis, les yeux fixés sur la poutre, se lever sans bruit et fixer du bout des doigts la tête d'un centipède contre le bois. La pression de la main de Van empêcha le reptile de se servir de son venin ; mais son corps se tordit, ses cent pattes frissonnèrent, et Van le prit et le plaça dans une bouteille qui en renfermait déjà une douzaine.

De Ruyter appela le docteur. A la voix de son commandant, l'illustre chirurgien alluma sa pipe, revêtit sa jaquette et se précipita sur le pont. Van me tendit sa sale nageoire ; et, malgré le venin qui la souillait encore, je la serrai avec force.

— Et vos malades, capitaine ?

Le récit de nos misères fut dévoré par Van ; il était insatiable et voulait à chaque instant de nouveaux détails, de nouvelles explications. La mort du pauvre Louis l'affligea cependant beaucoup ; mais cette affliction fut diminuée par le souvenir de l'incrédulité du bon munitionnaire relativement à la science médicale.

— Ne m'a-t-il pas appelé pendant sa maladie, capitaine ? n'a-t-il point déploré mon absence ?

— Non, docteur.

— Non, répéta Van indigné, non !... Alors il est mort puni par le ciel, il est mort en infidèle profane ; moi seul aurais pu le sauver.

Quand j'eus raconté à Van la perte que j'avais faite d'un Arabe mort empoisonné par la drogue des Javanais, il me demanda s'il n'avait point eu d'autre mal que celui-là.

— Il avait été légèrement blessé.

— Quelle était l'apparence de la blessure ?

— Elle était rouge et très irritée.

— Ah ! s'écria le docteur, c'était une plaie *phagédénique*, ou une inflammation *érysipélateuse* ; sans doute le *chylopeotic viscera* était dérangé. Qu'avez-vous appliqué sur la blessure ?

— J'ai dit à l'homme de boire de l'eau de congée avec du citron dedans, et de laver sa jambe avec de l'eau-de-vie ; mais il a lavé son gosier avec la liqueur, et la plaie avec de l'eau de congée.

— Vraiment ! alors le brave vous montrait qu'il était plus instruit que votre ordonnance ; ce gaillard méritait de vivre et vous de mourir.

Van maudit avec véhémence le médecin qui avait déserté son poste pendant la bataille ; il enviait ce poste de toutes les forces de son âme. Ensuite Van demanda à examiner ma blessure.

— Selon l'apparence, me dit-il, tous les chirurgiens croiraient que quelques morceaux de vos vêtements sont entrés avec la balle, et qu'ils empêchent la plaie de se cicatriser ; mais une longue suite d'expériences m'ont prouvé que, dans une blessure causée par une balle, il importe fort peu qu'elle entraîne avec elle un fragment d'étoffe ; ce fragment sera masseux, à moins que la balle ne soit presque consumée, et alors la blessure qu'elle cause n'est point profonde.

Van conclut son discours en me disant qu'il voyait des symptômes de jaunisse dans mes yeux et sur ma peau.

Le vieux contremaître, qui se tenait à côté de moi la bouche béante d'étonnement, car il ne comprenait rien à ce langage embrouillé et scientifique, s'écria tout à coup :

— Je voudrais savoir quel vaisseau il met à l'eau maintenant. Je suis depuis trente ans dans la marine, et cependant je n'ai jamais entendu parler du *Hajademec* et du *Chylapostic !* Je suppose que ce sont des vaisseaux hollandais. J'ai entendu parler de la corvette de guerre la *Cockatrice*.

— Que marmotte ce vieux chien-là ? dit Van en se retournant. Il est pourri par le scorbut, regardez.

Et Van appuya son pouce sur le bras rouge du vieux marin. Après avoir pressé les chairs, le docteur ôta sa griffe et me montra la place.

— Regardez, reprit-il, l'empreinte de mon doigt y reste, les muscles affaissés ont perdu leur force.

Le contremaître ne fit nulle attention aux remarques du docteur, car il nous dit en riant :

— *Collapse*... Ah ! il veut parler du *Colasse*, de 74 canons. Quant à la *Ticity* et à l'*Ansudation*, je suppose que ce sont encore des vaisseaux hollandais.

Van me quitta en me promettant de visiter le lendemain matin les malades du schooner.

CXI

Les traits sévères du vieux rais se radoucirent quand il me vit, et Zéla, qui lui était toujours reconnaissante des bontés qu'il avait eues pour elle, lui baisa la main et s'assit à côté de lui. Ils parlèrent longuement de leur patrie et de leur tribu, car sur ce sujet le bon vieillard était inépuisable d'éloges et de citations. Zéla parlait avec enthousiasme des beautés de la ville de Zedana, de ses sombres et vertes montagnes, de ses eaux limpides, des brises si fraîches envoyées par le golfe Persique, puis encore des îles bleues de Sohar, dont son père avait été le cheik.

Le rais admettait tout cela ; mais il protestait avec chaleur contre la comparaison entre le pays de Zéla et les richesses de Kalat ou les splendeurs de Rasolhad ; à ces merveilleuses descriptions, il ajoutait celle du sommet des montagnes de Tar, qui touchent au ciel, du désert où il avait passé sa jeunesse, et qui est plus grand que la mer. Malheureusement, toute possibilité de ressemblance finissait là, car il n'y avait pas une goutte d'eau dans cette vaste circonférence. Cependant il essayait de persuader à Zéla que ce désert aride était un paradis terrestre, qu'on y vivait tranquille en patriarche, se nourrissant, il est vrai, de ce qu'on pouvait prendre aux caravanes ou à tous ceux qui traversaient cet océan de sable inhospitalier ; mais enfin on y était libre et heureux. En répondant aux questions de Zéla, le rais se trouvait dans l'obligation d'avouer les horribles tourments que lui avait fait souffrir la soif, et que ce n'était qu'en suivant la découverte des corps desséchés des voyageurs qu'ils parvenaient à suivre les caravanes.

Ces rencontres les récompensaient amplement de leur courage et de leur patience.

— Dieu seul connaît les besoins réels de ses enfants, ajouta le vieillard.

Et pendant qu'il reprenait le récit des horribles assassinats

commis dans le désert, je jetai sur sa tête un seau d'eau, et j'emmenai Zéla sur le schooner.

Quelques minutes après, nous fûmes entourés par les bateaux du pays, chargés de poissons, de fruits et de légumes en si grande quantité, que cet approvisionnement eût suffi pour remplir les magasins d'une frégate.

Les quatre personnes sauvées du naufrage furent transportées sur le grab, et de Ruyter leur promit de profiter de la première occasion amenée par le hasard pour les envoyer dans les colonies anglaises. Peu de temps après, le capitaine de ma carabine nous tint lieu de broche. Tout fier de ma nouvelle dignité de chef de famille, et franc tenancier d'un terrain sans bornes, j'arpentais fièrement mon domaine en disant :

— Chère Zéla, que nous serions heureux ici, mille fois plus heureux que dans ce schooner, qui ressemble à un cercueil, et où nous sommes serrés et ballottés comme des dattes mises en caisse et portées sur le dos d'un dromadaire boiteux !.. Que nous serions heureux !...

Ici je fus interrompu par un bruit de pas, et, ne voyant



Ce n'était qu'en suivant la découverte des corps desséchés des voyageurs qu'ils parvenaient à suivre les caravanes.

et son fils furent dirigés vers l'Angleterre ; nous avions mis dans leur malle une bourse pleine d'or, car ils avaient tout perdu au naufrage du navire. Le vieux capitaine mourut au cap de Bonne-Espérance ou à l'île Sainte-Hélène, et nous n'entendîmes jamais reparler de son fils. Le contremaître trouva une place dans un vaisseau de commerce du pays qui naviguait le long des côtes, et le bosseman resta avec lui.

Avant de mettre à la voile, nous examinâmes le schooner, afin de nous assurer si, en se heurtant contre le banc de sable, il n'avait pas souffert. Quelques morceaux de cuivre s'étaient détachés, et rien de plus.

Le grab fut métamorphosé en vaisseau arabe avec une poupe élevée, et un gaillard d'avant couvert en grosse toile peinte. Le schooner reprit sa coupe américaine, et fut peint avec de grandes raies d'un jaune brillant.

Suivi du chef malais, de Ruyter fit plusieurs excursions dans l'intérieur de l'île, car il désirait examiner un pays qui à cette époque était tout à fait inconnu aux Américains. Nous visitâmes, Zéla et moi, nos anciennes retraites, et, après avoir dessiné le plan d'un bungalow, je traçai un jardin en calculant combien il me faudrait de temps et de travail pour que le terrain produisît du blé, du riz, du vin. Pendant que mon imagination bâtissait une retraite pour l'amour, j'aidai matériellement Zéla à bâtir une hutte, dont la construction consistait en quatre bambous perpendiculaires couverts de feuilles de palmier. Avec une adresse culinaire incomparable, Zéla fit cuire du poisson, et la baguette rien paraître, je commençai à croire à la résurrection de mon vieil ami l'orang-outang, qui sans nul doute reparaissait dans le monde pour venir me disputer la possession de ses biens, car nous avions bâti notre hutte sur les ruines de son ancienne demeure. Mais à la place du sauvage vieillard apparut dans le feuillage la belle figure de de Ruyter. Pour la seconde fois les rires moqueurs de mon ami dérangeaient mes plans imaginaires d'une vie rurale.

— Allons, mon garçon, le Malais m'a fait prévenir qu'une voile étrangère était dans le largue vers le sud ; venez, il est temps de vous remettre sur le dos du dromadaire boiteux... Le grab n'est pas tout à fait en état de se mettre en mer ; allez à la recherche de l'étranger et amenez-le ici.

Dix minutes après, j'étais à bord, j'avais levé l'ancre, et, favorisés par une excellente brise, nous fîmes une course qui nous plaça en vue de l'étranger avant le coucher du soleil. Il naviguait remarquablement bien ; nous le perdîmes de vue pendant la nuit, mais il reparut le matin, et, après une chasse de neuf heures, il tomba en notre pouvoir. Ce vaisseau marchand, venu de Bombay et destiné à Canton, était un magnifique brigantin bâti en bois de teck de Malabar par les parsis de Bombay, et frété de laine, de coton, d'opium, de fusils, de perles d'Arabie, de nageoires de requin, d'huile des îles Laccadives et de quatre ou cinq sacs de roupies.

Cette précieuse prise nous indemnisa amplement de nos fatigues, et bientôt une satisfaction universelle illumina les figures brunies de mon sombre équipage

Tout fier de ma capture, je fis diriger le schooner vers notre ancrage. Deux jours après mon retour au rivage, de Ruyter envoya son ami le Malais à Pontiana, riche et puissante province de l'Ouest fondée depuis peu de temps par un prince arabe. La ville capitale est située sur les bords d'une rivière navigable, et elle possédait une factorerie hollandaise avec laquelle notre Malais faisait des affaires considerables. Il y était allé afin de trouver un agent et de disposer de la cargaison de Bombay, car nous n'avions pas assez d'hommes pour envoyer la prise à une distance plus éloignée.

Le capitaine du brigantin, qui avait un intérêt dans le vaisseau, l'aimait tellement, qu'il nous proposa de le racheter.

Je profitai avec joie des jours de repos que m'accordait cette affaire pour continuer avec Zéla mes plans de bonheur futur et nos charmantes promenades dans notre nouvelle propriété.

CXII

Les dispositions nécessaires à la vente de notre prise demandaient un temps si considerable, que de Ruyter profita de ce délai pour utiliser son loisir ; il partit avec le grab, afin de glaner quelques bonnes rencontres sur les mers de Chine, me laissant dans l'île pour y surveiller nos vaisseaux. Je confiai au premier contremaître la garde de notre prise, dont l'équipage fut installé dans les petites huttes que les Malais avaient construites pour nos malades. Le second contremaître et une bande d'hommes s'occupèrent à saler la chair des sangliers, des buffles, des daims et des canards donnés par l'ami de de Ruyter, et moi à faire une immense provision de riz et de maïs.

Le peu de loisir accordé par mes nombreuses occupations était employé à des travaux champêtres, et je poursuivais la continuation de ces travaux avec tout le zèle que donnent la nouveauté et l'ardeur d'un homme qui vient de s'établir dans une colonie nouvelle. La petite rivière où je m'étais baigné avec Zéla quelques heures avant notre rencontre avec le *Jungle-Admée* était mon arsenal naval. Nous y passions des journées dans le plus complet isolement, car cette partie de la rivière était séparée de l'île par un mur de jungles. De la hauteur des rochers, nos regards plongeaient sur le schooner en rade avec sa prise, et, à l'aide d'un drapeau, nous pouvions correspondre avec l'équipage. Au coucher du soleil, nous rentrions à bord, autant pour amuser nos hôtes que pour me trouver à mon poste pendant la nuit.

Un soir, nous nous trouvâmes en si grande disposition de nous amuser, que le pont fut bientôt couvert par une grande quantité de coupes de punch, d'arack, d'eau-de-vie, de gin, de vin de Bordeaux, charmantes liqueurs qui empêchent le cœur de s'ossifier, et qui ferment les crevasses faites à notre corps par la brûlante chaleur du soleil. Les Indiens disent que la sève du mimosa est un antidote contre le chagrin. C'est vrai, et nous en avions une preuve dans notre commandant captif. Au commencement de la soirée, le pauvre homme avait pleuré sur la perte de son bien-aimé vaisseau, en me disant que s'il avait plu à la Providence de lui enlever sa femme et ses six enfants, il aurait pu se soumettre à cet affligeant décret, mais que sur son navire il avait mis tout son espoir, toutes ses habitudes, toutes ses espérances, et qu'il lui serait impossible d'en supporter la perte avec résignation.

Quand le magique talisman de l'esprit-de-vin eut touché l'âme du capitaine, la tristesse s'enfuit, il parla, il chanta, me serra les mains en m'appelant son meilleur ami. Notre orgie fut interrompue tout à coup par la voix du vieux contremaître, qui annonçait l'arrivée d'un ami.

Un grand prao, à la marche rapide rasait les flots, et lorsqu'il fut côte à côte avec nous, le chef malais apparut sur le schooner.

Pendant que je faisais des merveilles d'attention pour comprendre le chef, en dépit des chants furibonds du capitaine, qui hurlait comme un bosseman : *Rule Britannia!* un petit homme à l'air effaré sauta sur le pont, et, poussé par le chef, vint reculer jusqu'à moi. Je me levai pour recevoir l'étranger, mais il me fut impossible de garder mon sérieux en face de la gravité stupide de sa figure plate et carrée, en face de son gros ventre, qui ressemblait à une voile de perroquet gonflée par le vent.

Les proportions des membres de cet homme étaient si courtes, qu'elles en paraissaient absurdes, et, selon le quartier-maître, on pouvait croire que le vieux bâtiment naviguait sous des mâts de ressource.

Il s'avança vers moi d'un pas mesuré et me dit avec une gravité de plomb :

— Monsieur, je suis Barthélemy-Zacharie Jans, agent de la compagnie hollandaise établie à Pontania, et, de plus, agent particulier de Van Olans Swamerdam. Ayant appris que vous désiriez vendre une prise faite dans ces parages, je suis venu vous faire des offres d'achat.

Comme si le capitaine avait compris le sujet de notre conversation, il laissa brusquement l'air qu'il chantait pour psalmodier d'un ton plaintif la mélancolique complainte de *Pauvre Tom Bowling*.

Notre facteur hollandais s'assit sur les écoutilles, et, après avoir nettoyé ses ivoires avec un verre de skiedam dont la dimension eut surpris même le pauvre Louis, il jura n'avoir jamais rencontré de liqueur aussi exquise, assurant en même temps que l'addition d'un morceau de biscuit lui permettrait d'en prendre un second verre.

J'ordonnai au quartier-maître d'avoir soin de notre hôte, en l'engageant à aller éveiller le mousse pour lui servir d'aide dans les détails de cette importante fonction ; le vieux marin obéit en marmottant entre ses dents :

— Je n'ai jamais vu un aussi drôle de navire, il est tout magasinage. *Le Téméraire*, qui avait trois ponts, ne possédait pas, pour mettre son pain, autant de place que cet homme. Il demande un biscuit ! un biscuit ! mais il lui faudrait un sac de biscuits, et encore flotteraient-ils dans sa panse comme des petits pois dans la chaudière d'un vaisseau. Allons, garçon ! allons, réveillez-vous, et apportez sur le pont tout ce que vous trouverez dans le garde-manger.

Je vis bientôt apparaître un morceau de porc froid, un énorme canard et la moitié d'un fromage de Hollande. L'agent attaqua les viandes avec une taciturnité immobile, et, quand il eut vidé les plats et une grande bouteille de grès remplie de gin, il me dit, toujours d'un air grave :

— Il est déjà tard, capitaine, et je crois qu'il est fort dangereux de causer d'affaires après souper ; ainsi donc, comme la nuit est chaude et que je suis fatigué, je vais me reposer ici.

En achevant ces mots, le facteur se coucha, non sans de grandes difficultés, sur la grande voile qui était par terre, se couvrit d'un drapeau, et dit au garçon de lui remplir sa pipe. Bientôt après il fuma et ronfla de tout son cœur, et nos ivrognes suivirent son exemple.

Vers le matin, Barthélemy-Zacharie Jans remplaça la perte de sa chaleur matérielle avec du porc salé et du gin, puis il m'accompagna sur le vaisseau étranger.

Je découvris bientôt que j'avais affaire à un marchand froid, calculateur et fort rusé. Cette conviction me mit en colère, car, malgré mon ignorance des affaires, je comprenais parfaitement les cas dans lesquels je pouvais être dupe. Outre les traits caractéristiques de son pays, qui sont la ruse, la finesse et la patience, mon homme avait la sordide avarice d'un Écossais. Quand, avec la franchise d'un marin, le capitaine de Bombay vint exposer sa position à l'agent en lui demandant le rachat du corps du vaisseau, ce mercantile personnage se montra plus indifférent aux souffrances humaines qu'un Hollandais doublé d'un Écossais ou que le diable lui-même. Il regarda le capitaine banqueroutier avec une apathie vide, insensible et sèche, apathie dont j'ai revu l'inerte expression sur la figure d'un propriétaire irlandais qui écoutait d'un air calme les réclamations de ses pauvres tenanciers affamés et sales. Sans répondre un seul mot à la demande du pauvre capitaine, le facteur examina les papiers de la prise, ses factures et les listes de la cargaison.

— Vous ne serez pas oublié à la vente, dis-je au prisonnier désespéré.

— Je proteste contre des stipulations ! s'écria le facteur ; mais, si le capitaine donne un bon prix, ou bien encore s'il offre d'excellentes sécurités, sa proposition sera accueillie : c'est-à-dire toutefois si la Compagnie devient acquéreur, et si Van Olans Swamerdam y donne son consentement.

J'étais fort jeune à cette époque, et ne sachant pas que de pareils caractères sont excessivement communs, je refusai net d'entrer en marché avec cette brute féroce ; j'allais même lui donner une raclée et le faire jeter à la mer, lorsque, fort heureusement pour lui, on me conseilla de ne pas me laisser emporter par la fureur, et le facteur fut chassé du schooner au milieu des huées de tout l'équipage.

CXIII

De Ruyter vint bientôt nous retrouver, tenant en touage un petit schooner dont il avait fait la conquête sans avoir à déplorer aucune perte d'hommes. Nous levâmes l'ancre pour aller la jeter sans retard dans le port de Batavia. Ayant à vendre non seulement nos deux prises, mais encore une

foule d'objets qu'il avait mis en dépôt dans une maison de la ville, de Ruyter prit un logement à Batavia, et nous nous y installâmes. Les vaisseaux, amplement pourvus de provisions, étaient, en outre, dans un ordre parfait. En conséquence, j'avais la libre disposition de mon temps, et j'en usai en faisant parcourir à Zéla la partie montagneuse de la riche et populeuse île des Javanais. Les productions du territoire de l'île, telles que bois de charpente, grains, légumes et fruits, sont d'une qualité fort supérieure à toutes celles que j'avais vues dans l'Inde, en faisant une exception toutefois en faveur des produits de Bornéo.

Le général Jansens, vieil ami de de Ruyter et gouverneur de l'île, fut très poli pour moi, et je passai plusieurs jours à sa maison de campagne.

Il y a ou il y a eu en Europe une sorte de fanatisme pour les jeunes filles aux cheveux dorés ; à Java, ce fanatisme est consacré aux femmes dont la peau a cette teinte jaune.

Dans la maison du marchand habitée par de Ruyter vivait une veuve très riche, née dans la capitale de Jug, ville encore gouvernée par des princes natifs.

Cette dame au teint jaune était si belle aux yeux des jeunes gens de Batavia, qu'ils consacraient la plus grande partie du jour à passer devant sa porte, dans l'espérance d'attirer l'attention de cette merveille, dont voici le portrait :

Elle avait à peu près quatre pieds de hauteur, et sa peau était d'un jaune si brillant, que les rayons du soleil pouvaient s'y refléter comme sur un dôme. Les petits yeux noirs de la dame, assez vifs d'expression, disparaissaient enfouis sous ses joues aussi rondes qu'une orange, et auxquelles un petit nez en bec d'oiseau et des lèvres africaines donnaient un ensemble des plus bizarres. Quant aux cheveux, ils étaient si courts, si épars, sur cette petite tête, qu'en les rassemblant tous, il eût encore été très difficile de réunir la quantité qui est nécessaire pour ombrager les lèvres d'un homme.

Cependant, l'affreuse caricature que je viens de dépeindre était l'idéal de la beauté chère aux Javanais, et de tous les coins les plus reculés de l'île, on venait en foule briguer ses faveurs et lui rendre les hommages d'une adoration enthousiaste.

Dans cette heureuse partie du monde, les femmes jouissent du privilège inestimable qu'accorde le divorce, et l'incomparable veuve usait tant de ce privilège, qu'elle en abusait. A peine âgée de vingt-quatre ans, la belle dame s'était mariée dix fois ! un de ses époux était mort, deux avaient été tués on ne sait comment, six s'étaient mal conduits envers elle, et enfin le dernier avait disparu.

Les Javanais sont une race extraordinairement petite ; les hommes dépassent rarement cinq pieds, et les femmes quatre et demi. De Ruyter et moi, qui avions l'un et l'autre six pieds de hauteur, des muscles d'acier et une force proportionnée à notre stature, nous semblions des géants au milieu de ce petit peuple. Notre extérieur herculéen fit une grande impression sur la sensibilité de la veuve, qui, en notre honneur, traita avec mépris les nains de l'île, qu'elle appelait des fragments d'homme. Après un scrupuleux examen, après une mûre délibération, après une étude approfondie de la figure, de l'air et des manières de de Ruyter, la veuve, qui s'était sentie entraînée vers lui au premier coup d'œil, arriva bientôt à me donner la préférence, non seulement parce que j'étais le plus jeune, mais encore parce que, venant d'avoir la jaunisse, j'étais le plus doré. Ne doutant pas un instant du bonheur et de l'empressement que je mettrais à accueillir ses avances, la dame dit à de Ruyter qu'elle m'offrait ses charmes sans condition, et qu'à ce don suprême elle ajouterait des champs semés de riz, de café, de cannes à sucre, des maisons, des esclaves, des domestiques ; enfin, un domaine assez vaste pour me mettre en égalité parfaite avec les plus puissants princes de la province de Jug.

— Madame, répondit de Ruyter avec le plus grand sérieux, mon ami sera charmé de votre attention ; il en sera fier, il en sera dans le ravissement. Vous me voyez moi-même confondu de joie et de surprise. Malheureusement, madame, un petit obstacle s'oppose à la réalisation de ce bel avenir : mon ami est déjà marié.

— Marié ! exclama la veuve, marié ! je ne puis pas le croire ; et cependant, ajouta-t-elle d'un ton empreint de doute et d'amertume, je l'ai vu accompagner à la promenade une pâle et maladive jeune fille qui a les cheveux tournés autour de la tête en forme de turban. Mais, monsieur, cette jeune fille est mince, frêle comme un roseau ; de plus, elle a les yeux si grands et la bouche si petite, que sa figure en est ridicule. Tous les hommes doivent avoir cette petite fille en horreur. Fi donc ! elle ressemble à une femme marine, et doit bien certainement aimer l'eau comme un poisson.

Après cette réponse, la veuve découvrit à de Ruyter ses charmes éblouissants, et lui dit d'un air orgueilleux :

— Regardez-moi...

De Ruyter avoua à la veuve qu'elle ne pouvait être comparée à la jeune fille marine sous aucun rapport, mais qu'il fallait faire la part des goûts excentriques des hommes, goûts qui sont aussi capricieux que les flots de la mer.

— Monsieur, s'écria la veuve, envoyez-moi votre ami ; je veux que ses regards décident la question. Laissez-le contempler en moi la véritable beauté, et son âme sera émue et son cœur brûlera d'amour.

Enchanté de profiter d'une si belle occasion pour donner cours à son humeur railleuse, de Ruyter me parla depuis le matin jusqu'au soir de la princesse jaune en m'appelant Altesse royale. De Ruyter se disait mon agent auprès de la veuve, disposait en imagination de tous ses biens, et voulait absolument l'épouser pour moi. Cette conduite excitait si bien l'ardeur de la dame, qu'elle m'accablait de cadeaux, et le schooner était encombré de ses nombreux envois de café, de tabac, de sucre, de fruits et de fleurs. Mes entrevues avec la veuve furent fréquentes ; car, quoique mahométans, les Javanais ne gardent que l'extérieur de la loi. Quant à leurs actions, elles n'ont d'autres limites que l'étendue de leurs désirs, et les femmes obéissent pieusement au précepte de la nature qui dit : « Croissez et multipliez. »

J'étais presque fâché de voir Zéla indifférente aux agaceries que me faisait la veuve ; car non seulement elle n'y puisait aucun sentiment jaloux, mais encore elle encourageait les plaisanteries de de Ruyter. Le soupçon, le doute, la méfiance étaient inconnus à Zéla : cette loyale et simple nature ne pouvait les comprendre.

CXIV

Pendant un de ses voyages à travers les nombreuses îles dispersées dans le golfe de la Sonde, de Ruyter avait été obligé de se mettre en panne, et, en explorant la place, il vit sur une couche de rochers le corps d'un navire échoué. Selon les apparences, ce navire était de construction européenne. De Ruyter examina attentivement la situation de la côte où il faisait cette découverte, et l'inscrivit sur sa carte, dans l'intenton de revenir à une époque plus favorable à son projet, celui de faire lever le vaisseau.

Le calme du temps et l'obligation de rester quelques jours à Batavia, la turbulence de l'équipage, ennuyé de son inaction, engagèrent de Ruyter à tenter la pêche du navire. Après avoir disposé tout ce qui était nécessaire, il prit à ses gages une troupe d'habiles plongeurs, et nous nous dirigeâmes avec un bon vent de terre vers le lieu de notre destination.

Nos bateaux nous conduisirent à la place même marquée par de Ruyter sur sa carte marine ; mais la chute du jour nous obligea à l'abandonner jusqu'au matin.

Au lever du soleil, nous étions en face du vaisseau échoué. L'eau était aussi transparente que de la glace, et en laissant tomber la sonde sur le corps du vaisseau, nous fûmes assurés qu'une vingtaine de pieds d'eau seulement nous séparaient de son pont. Nous laissâmes une bouée afin de marquer la place, et nous remontâmes à bord des vaisseaux, qui s'approchaient de nous.

Après avoir pris des lignes, des aussières, des grappins et d'autres instruments nécessaires, nous reprîmes notre course vers le vaisseau submergé. Lorsqu'on regardait fixement et avec attention dans la mer, chaque partie du vaisseau devenait parfaitement visible. On distinguait aussi les masses de poissons à coquille qui incrustaient et peuplaient son pont d'une vie marine. Quand les noirs plongeurs descendirent sur les ponts, l'eau multiplia leurs figures, et ils prirent l'aspect fantastique d'une bande de démons réunis pour défendre leur vaisseau attaqué dans le sanctuaire de l'Océan. Après plusieurs heures de travail, nous réussîmes à attacher des tonneaux aux cordages du naufragé pour pomper l'eau qui le remplissait, et à le remuer en faisant passer au-dessous de lui de fortes aussières. Le second jour, le grab et le schooner furent placés de chaque côté du navire, afin que leurs forces réunies vinssent à notre aide pour faire monter le bâtiment à la surface de l'eau. Un succès complet couronna nos efforts. Le vaisseau ressemblait à un énorme cercueil, et la lumière du jour brillait étrangement sur son corps blanc incrusté et plein de bourbe. Des étoiles de mer, des crabes, des écrevisses et toute sorte de poisson à coquille ne traînaient sur le corps du vaisseau. Nous vidâmes l'eau qui remplissait le navire, et je vis que, s'il était troué, ses avaries n'étaient pas grandes. Les objets qui garnissent le pont d'un vaisseau ainsi que la principale cale avaient été enlevés ou par l'eau ou par les natifs de Sumatra, qui probablement avaient vu le naufragé pendant leurs courses sur la mer ; mais la cale d'arrière, protégée par un double pont, n'avait pas été touchée.

En débarrassant le pont, mes hommes trouvèrent, le prenant pour un câble, un énorme serpent d'eau; ou ce reptile avait un goût prononcé pour les poissons à coquille, ou il préférait un chenil de bois à une cave de corail; peu intéressés, du reste, à approfondir les causes de sa conduite, nous l'attaquâmes avec des piques, et il fallut le frapper rudement avant de le contraindre à baisser pavillon pour nous laisser le temps de continuer notre travail. Les plongeurs disaient, en considérant le corps palpitant du reptile :

— Vraiment, il eût été de force à nous manger.

Je ne sais pas si les nègres parlaient d'or, mais je suis bien certain que, plus féroces que leur ennemi, ils le mangèrent sans scrupule et sans remords.

Après avoir toué le naufragé vers l'île, nous le fîmes échouer sur un banc de sable afin de vider la cale d'arrière remplie d'eau, et sur laquelle flottaient plusieurs barils. Nos premières trouvailles furent des sacs de grains gâtés, des barils de poudre et une masse d'autres articles tellement mêlés ensemble, qu'il était impossible de les distinguer les uns des autres. Pour complaire aux secrets pressentiments de de Ruyter, nous fîmes des fouilles, et je trouvai deux petites boîtes soigneusement attachées et cachetées; de Ruyter les ouvrit, et trouva huit mille dollars espagnols noircis par l'eau de la mer, ainsi que le vaisseau et tout ce qui se trouvait à son bord.

La meilleure partie de notre prise était, selon moi, non les dollars, mais deux tonneaux de vin espagnol et deux barils d'arack. Donnez-moi la mer comme cave à vin! Un liquide aussi délectable n'avait encore de ma vie humecté mes lèvres, satisfait mon palais, réchauffé mon cœur et extasié mes sens!

Cette délicieuse liqueur rendit tout le monde joyeux et même éloquent; le vieux rais déclara que ce vin ressemblait à l'onguent de koïreisch, apporté de la Mecque par les hadjis.

CXV

On disait à Batavia que nous avions découvert un banc de dollars espagnols en échouant dessus, et que nos vaisseaux étaient encombrés par l'immense quantité de cette merveilleuse trouvaille. A ce conte, la rumeur ajoutait que nos plongeurs avaient pêché dans les profondeurs de la mer des tonneaux de vin portant pour date le millésime de 1550. Ces nouvelles remplirent le grab de visiteurs qui avaient tous le désir de boire le vin ou l'arack. Si l'un ou l'autre de ces liquides eût été un élixir d'immortalité, bien certainement on les aurait bus avec moins de plaisir et d'avidité. Les graisseux marchands hollandais s'assemblaient à bord du grab, et passaient la nuit à chanter des alleluias pour exprimer leur satisfaction. Grâce au bon conseil de Ruyter, je substituai d'autres vins à notre nectar espagnol, et nous le gardâmes pour les malades, pour nos marins, auxquels il rendit plus d'une fois la souplesse de leurs membres et l'énergie dans l'action.

En vendant nos prises, de Ruyter n'oublia pas le capitaine de Bombay. Son bien-aimé vaisseau lui fut cédé pour un prix fort modique, et il lui fut loisible de reprendre la mer avec tout son équipage.

Quand tout fut terminé, nous levâmes l'ancre pour quitter Java.

La veuve de Jug resta frappée d'étonnement lorsqu'elle apprit notre départ. L'amour triompha de son apathie pour la mer, et elle nous suivit dans un bateau à rames, en criant, en faisant des signaux et en se déchirant les bras à l'aide de ses ongles.

Sa fureur comique ne connut plus de bornes lorsqu'elle s'aperçut que je ne faisais aucune attention à ses gestes et à ses cris, dont le bruit assourdissant semblait augmenter le vent de la terre. Mon télescope me laissait voir la veuve décharger sa colère sur les esclaves qui conduisaient le bateau; les pauvres diables courbaient le dos sous une furieuse avalanche de coups de bambou. Sachant fort bien qu'un homme n'a pas plus de force qu'une femme en se servant des armes offensives et défensives de la langue, des ongles et des larmes, j'avais agi prudemment en évitant la bataille. Si l'âme de la veuve n'eût pas été chargée d'argile, elle se serait attachée à mes pas dans mes voyages autour du monde. Mais aussitôt que l'esquif de mon amoureuse sentit les vagues en dehors du havre, il tourbillonna sur lui-même, et je vis la princesse jaune, — ou plutôt je ne la vis pas, car elle était tombée dans le bateau. — reprendre le chemin du rivage; si bien que je puis dire d'elle :

— Elle aima et s'éloigna à la rame.

J'avais été si tourmenté, si persécuté par ce dragon femelle, que je l'avais en horreur. Un jour, elle me gorgeait de baisers et de gâteaux; le lendemain, elle m'accablait d'injures et de menaces. Depuis cette époque, j'ai fait serment de ne jamais mettre les pieds dans le repaire d'une veuve, car la férocité maligne d'un tigre est de la mansuétude en comparaison de celle d'une veuve contrariée dans ses désirs.

En quittant le port de Batavia et son eau sale, pour voguer sur le limpide océan de la mer, j'étais accablé d'une inconcevable tristesse. Pour la première fois de ma vie le doute et la crainte obscurcissaient mon esprit, et cependant ma santé était excellente; celle de Zéla ne me donnait aucune crainte, car ses yeux étaient brillants, et son haleine plus parfumée que les fleurs d'une matinée de printemps. Quelle cause assombrissait ainsi mon cœur? quelle cause me rendait soucieux et pensif comme à l'approche d'un grand malheur? Ce n'étaient ni les persécutions de la veuve ni ses menaces; j'avais tout oublié en perdant de vue son bateau. Son esprit s'attachait-il donc à moi comme un vampire? Je me souvins alors qu'elle m'avait dit : « Si vous m'abandonnez, je vous ferai souffrir mille morts. »

Dans l'Est, la vie est à très bon marché, et à Java quelques roupies suffisent pour acheter la conscience d'un homme qui se charge alors d'assassiner ou d'empoisonner la victime qu'on lui désigne. Le poison est là si indigène, qu'il coule des plantes, des arbrisseaux, et les natifs sont très habiles dans l'art de l'utiliser. Cependant la veuve ne s'était point servie contre moi de cette arme dangereuse, et j'étais loin de sa portée; d'où venaient donc mes craintes?

Une nuit je fus éveillé par des visions affreuses. D'abord parut la veuve; en cherchant à échapper à ses caresses, je vis surgir auprès d'elle une vieille sorcière jaune; cette femme hideuse sauta sur mon lit et voulut me contraindre à manger un fruit vénéneux qu'elle pressait contre mes lèvres. Je voulus arracher à la furie le fruit empoisonné et le jeter loin de moi; mais mes forces me trahirent et je tombai anéanti sur ma couche. Tout à coup la fidèle Adoa entra dans ma cabine et s'empara du fruit en criant : « C'est du poison! c'est la mort! » Derrière Adoa apparut le prince javanais monté sur son cheval couleur de sang; le cheval escalada mon lit, et ses pieds me frappèrent violemment à la tête; puis tout s'évanouit dans l'obscurité; alors une femme blanche suivie par une ombre s'inclina sur moi et une voix mélodieuse me dit doucement :

— Vous devez vivre; moi seule dois mourir!

Après ces paroles, le fantôme noir qui accompagnait Zéla souleva le crêpe qui lui couvrait la figure, et je reconnus les traits pâles et livides de la vieille Kamalia.

— Etranger, me dit-elle d'un ton solennel, vous vous êtes parjuré; vous avez souillé le meilleur sang de l'Arabie; vous avez brisé le cœur de mon enfant d'adoption.

Un violent effort me réveilla tout à fait.

La tête me faisait horriblement mal, et cette souffrance, causée par des rêves, m'a poursuivi longtemps après mon départ de Batavia.

Le second jour de notre départ du port, nous rencontrâmes deux belles frégates françaises et un schooner à trois mâts qui rentraient à Batavia après une longue course.

Nous dirigeâmes notre course le long de la côte, à l'est de Java, vers les îles de la Sonde, et nous n'y rencontrâmes que de petits vaisseaux destinés ou appartenant à cet archipel, et chargé d'huiles de ghée et de coco. Ces denrées, plus précieuses à leurs yeux que des monceaux d'or et d'argent, étaient trop viles à nos yeux pour valoir même une pensée.

CXVI

Une longue et forte brise nous chassa vers les côtes de la Nouvelle-Hollande, et, quand elle eut cessé, nous vîmes un petit bateau battu par la houle et évidemment en détresse : je me hâtai de diriger notre course vers lui.

La force de la brise nous mit promptement bord à bord de la barque, et nous reçûmes son équipage, qui se composait de quatre matelots et d'un contremaître appartenant à une frégate anglaise qui, après avoir capturé un brigantin, en avait confié la charge à une petite partie de ses hommes. Le brigantin avait été séparé de la frégate par une forte rafale en entrant dans le détroit de la Sonde; outre cela, les mâts et les agrès du navire captif avaient beaucoup souffert; dans ce misérable état, une énorme va-

gue vint fracasser une partie de la poupe, et l'eau envahit si rapidement le vaisseau, que ce ne fut qu'à force d'adresse et de dextérité que les marins réussirent à mettre à la mer un lourd bateau qui se trouvait au milieu du brigantin. Le vaisseau coula si promptement à fond, que les naufragés n'eurent que le temps nécessaire à la conservation de leurs propres personnes; car deux hommes qui avaient essayé de sauver quelques débris de vêtements et de vivres furent ensevelis sous l'écume de la mer. Le bateau était aussi vieux et aussi fracassé que le navire auquel il avait appartenu; mais fort heureusement, pendant son séjour sur le brigantin, il avait été le réceptacle de vieux canevas, de petites voiles, de rames, de bouts de corde et enfin d'une mue qui contenait six canards, un vieux bouc et un poulet. En voyant leurs provisions vivantes, les matelots remerciérent la Providence, et quelques heures s'écoulèrent avant que ces terribles paroles fussent prononcées: « Il n'y a pas d'eau fraîche sur le bateau! » Et chacun répéta d'une voix désespérée: « Il n'y a pas d'eau fraîche! nous allons mourir de soif! »

Déjà une altération anticipée desséchait les lèvres des pauvres marins et faisait trembler leurs braves cœurs. Les dangers passés et présents furent oubliés. Ce n'était rien d'être dans un vaisseau troué, fracassé et mal bâti, à peine assez grand pour contenir le reste de l'équipage, et s'agitant dans la mer comme un marsouin harponné; tout cela n'était rien en comparaison du manque d'eau.

Heureusement l'officier qui se trouvait avec les marins était un homme intelligent, faible d'extérieur, de constitution, mais courageux et fort par son âme et par son cœur. L'officier ranima les esprits accablés de ses hommes; il leur dit qu'ils étaient près de la terre, qu'ils avaient des voiles et assez de vent pour les gonfler; qu'en outre le bateau était léger, peu rempli, et qu'on pouvait sans mourir supporter la soif pendant quelques jours.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, nous avons des bêtes vivantes à bord; leur sang est aussi rafraîchissant que de l'eau, et je crois même qu'une bonne pluie s'amasse dans les nuages noirs qui couvrent l'horizon.

L'air calme et intrépide du jeune chef eut encore plus d'influence sur le tremblant équipage que les paroles qui promettaient du secours, car il devint calme et attendit la réalisation des espérances qu'on lui faisait entrevoir.

Le contremaître réussit à mettre le bateau à l'épreuve de l'eau en fermant ses crevasses avec des chiffons, puis il disposa les voiles et se mit sous le vent; mais, pour arriver à ce résultat, il avait fallu une adresse parfaite, un coup d'œil sûr et une main ferme. L'officier n'avait ni compas ni carte marine pour lui servir de guide dans ce chemin perdu; rien, sinon les étoiles et le soleil, et ce dernier était si ardent, si éblouissant, qu'il n'osait pas le regarder. La seule espérance du pauvre navigateur était de gagner les îles de la Sonde ou les côtes de la Nouvelle-Hollande, ou bien encore de faire la rencontre de quelque barque vagabonde.

Le bouc fut tué, et chaque œil glacé de crainte regardait avec une avide angoisse la petite part du sang distribué par le contremaître. Quand on découpa l'animal, son estomac contenait encore du sang coagulé et quelque humidité. Ce sang fut loyalement partagé: le contremaître nous dit qu'il en avait extrait le fluide en mâchant la substance sans l'avaler, et il voulut persuader ses hommes qu'ils trouveraient un avantage à suivre son exemple. Quelques-uns écoutèrent leur chef, mais la plupart furent impuissants à résister aux déchirements affreux qui torturaient leurs entrailles.

— En m'abstenant de manger, nous dit encore l'officier, je supportai mieux la soif, et, au bout de quelques jours, j'éprouvais un grand soulagement, en gardant dans ma bouche un fragment de substance.

Nous examinions avec une ardente inquiétude la forme et le changement des nuages. Enfin nous vîmes avancer vers nous du fond de l'horizon un épais nuage évidemment surchargé de pluie. Ceux qui ont vu ou qui peuvent concevoir la situation d'un pèlerin perdu dans les sables brûlants du désert, et qui aperçoit enfin l'oasis désirée, peuvent se faire une idée de nos sensations. Quand les premières gouttes de la pluie si ardemment appelée touchèrent nos lèvres arides, des prières profondément religieuses furent murmurées par des hommes qui seraient morts au combat au milieu d'un jurement ou d'un blasphème. Mais, hélas! le nuage humide fut avare de son trésor; il en laissa tomber quelques gouttes, et s'enfuit rapidement pour mêler ses eaux à celles du vaste Océan.

Les pauvres marins désespérés couvrirent leurs yeux enflammés de leurs mains tremblantes, et tombèrent dans les spasmes de l'agonie. Ces hommes souffrirent ainsi pendant sept jours, espace de temps qui paraît bien court aux heureux du monde, mais qui eut pour eux la durée de soixante et dix ans.

Dans la frénésie de cette horrible souffrance, deux hommes se jetèrent dans la mer pour étancher leur soif dans ses eaux salines; ils en moururent; un autre se déchira le bras, but son propre sang, et s'endormit pour ne plus se réveiller. Le septième jour, l'équipage se trouvait réduit à quatre hommes, y compris l'officier. Au moment de notre heureuse arrivée, ces malheureux, qui n'avaient plus d'humain que la forme, ne gardaient plus dans le fond de leur cœur le moindre rayon d'espérance; l'officier seul possédait encore un peu de raison; quant aux autres, ils étaient abrutis et presque morts. Lorsque le courageux marin fut arrivé sur le pont du schooner, il regarda tranquillement autour de lui en disant d'une voix éteinte:

— Nous mourons de la mort des damnés; donnez de l'eau à mes hommes.

Après avoir rempli ce dernier devoir de protection, il nous montra sa lèvre couverte d'écume et tomba sans connaissance.

L'adresse de de Ruyter et la science de Van Scolpvelt arrêtèrent la fuite de la vie pendant qu'elle voltigeait sur les lèvres du courageux marin. Après une longue agonie, les forces revinrent à notre malade, et ses premières paroles intelligibles furent adressées à Van:

— Qui êtes-vous? Le diable?... Où suis-je? Où sont mes hommes? ont-ils de l'eau? Laissez-moi les voir, les pauvres garçons!

Van Scolpvelt sauva le contremaître et deux des hommes; mais le dernier mourut dans les convulsions d'un violent délire.

La guérison de l'officier fut la plus décisive et la plus rapide. Il resta longtemps au milieu de nous, et je contractai avec Darwel (il se nommait ainsi) une étroite amitié. La vie de ce brave garçon a été courte, ainsi que celle de tous ceux avec lesquels je me suis lié. A l'âge de trente ans, je n'avais plus d'amis; ce tendre sentiment de l'amitié est mort pour moi, je n'en ai plus que le souvenir; son baume ne rafraîchira plus les blessures de mon cœur flétri. Des choses bien plus médiocres que ce sentiment ont leurs mausolées, leurs colonnes, leurs pyramides; moi, je me contenterai de faire le récit des actions de tous ceux que j'ai aimés, et de garder leurs noms dans mon cœur et dans ma mémoire.

CXVII

Après avoir dirigé notre course vers le nord, nous nous trouvâmes parmi les îles de la Sonde, qui sont aussi brillantes, aussi serrées, aussi nombreuses dans l'océan de l'Est que les nuages par un beau ciel d'été. Ces îles défient tous les efforts patients et infatigables des navigateurs qui essayent de les compter; elles sont de toutes les formes, de toutes les grandeurs, et commencent sur un petit banc de corail, où la vague passe sans rides. Les îles que nous apercevions étaient couvertes de montagnes, de ruisseaux, de vallons et de plaines encombrées de fruits, d'arbrisseaux et de fleurs. Les nonchalants insulaires semblaient regarder avec surprise l'approche de nos bateaux, et nous trouver bien étranges d'avoir la fantaisie de voguer au milieu des grandes eaux sur des barques flottantes, tandis qu'à moitié endormis, pendant tout le jour, ils se reposaient sous des arbres, dont ils ne se servaient point pour faire des canots. Nous leur fîmes comprendre par des signes que nous avions besoin d'eau et de fruits; et, pour toute réponse, ils nous montrèrent les ruisseaux et les arbres. Ils n'aidaient ni ne s'opposaient au débarquement, nous laissant la liberté d'agir à notre guise, et celle de prendre toutes les choses dont nous avions besoin.

Plusieurs de ces îles étaient inhabitées, d'autres étaient presque civilisées, car elles possédaient un commerce, des vaisseaux, des armes, ainsi que leurs infaillibles associés, la guerre, le vice et le vol.

A quelque distance de la grande ville de Cumbava, nous rencontrâmes deux grandes flottes de proas qui se battaient avec violence. La faiblesse du vent et le déclin du jour ne nous permirent pas d'approcher d'assez près pour interrompre ce combat naval.

— Je suppose, dis-je à de Ruyter, que ce sont les insulaires qui disputent la suprématie de la mer.

— Ou bien la possession d'un coco, me répondit-il en riant.

Les yeux d'aigle de mon ami avaient reconnu les belliqueux Malais, dont les proas avaient attaqué les natifs marchands qui faisaient le commerce de coco entre Cumbava et les îles Célèbes.

— Les Malais ont trouvé des antagonistes dignes d'eux, ajouta de Ruyter, car ces insulaires aiment le combat avec

passion, et peut-être réunissent-ils déjà leurs flottes pour nous attaquer. Ainsi débarrassez les ponts.

Au point du jour, la flotte malaise se dirigea vers nous, et les marchands prirent une autre direction et disparurent bientôt à nos regards. Notre physionomie trompait les Malais, qui nous prenaient pour des vaisseaux marchands; mais une décharge de nos grands canons changea leurs cris de guerre en cris de terreur, et ils se sauvèrent en désordre. Bientôt après, nous nous arrêtâmes au côté à l'est de l'île de Cumbava, continuant à saisir toutes les circonstances favorables qui pouvaient nous aider à fournir nos vaisseaux de provisions fraîches. Comme la plupart des îles nous fournireut une abondante récolte de bananes, d'ananas, de cocos, de james et de pommes de terre, nous eûmes, en y ajoutant des sangliers, de la volaille et du poisson, une excellente nourriture à fort peu de frais.

Un soir, après avoir soupé sur le grab avec Zéla, nous rentrâmes à bord du schooner. Tout à coup j'entendis près du rivage un sifflement et un bruit qui semblaient provenir de la marche d'une troupe de marsouins.

— Hâtons-nous de remonter à bord, me dit Zéla; les natifs quittent le rivage à la nage, et j'ai entendu dire à mon père qu'ils attaquaient les vaisseaux en venant les surprendre pendant la nuit.

Je hélai le grab, qui se trouvait un peu en avant de moi, afin de le prévenir du danger qui nous menaçait; puis je réveillai les hommes du schooner en leur disant de s'armer.

De la poupe, je vis distinctement une foule de têtes noires dont les cheveux flottaient sur les eaux, et cette foule s'approchait rapidement. Nous hélâmes les visiteurs dans une demi-douzaine de langues différentes, mais nous ne reçûmes pour réponse qu'un bruit qui ressemblait à un battement d'ailes et des sons semblables à des gazouillements d'oiseau. Quelques-uns de mes hommes voulaient décharger leurs fusils; mais, voyant que les étrangers étaient sans armes, je défendis sévèrement de faire feu.

Tout à coup Zéla et la petite Adoa s'écrièrent:

— Ce sont des femmes! Que veulent-elles?

C'étaient vraiment des femmes.

Un long éclat de rire s'éleva à bord du schooner, et mon quartier-maître, qui regardait dans un télescope de nuit, s'écria:

— Regardez, capitaine, voici une multitude de sirènes qui abordent le schooner.

Ne sachant que penser, je donnai l'ordre à mes marins bien armés de se mettre dans l'ombre, et j'engageai mes visiteuses flottantes à grimper à mon bord.

Elles comprirent cela bien vite, et, au bout de quelques minutes, nous fûmes abordés dans toutes les directions par ces dames aquatiques, qui grimpaient sur les chaînes, sur la poupe, sur la proue, et notre pont fut tout à fait encombré.

Il n'y avait pas le moindre doute à concevoir sur le sexe de ces assaillantes inattendues, et nos hommes, armés de leurs pistolets, de leurs coutelas et de leurs piques d'abordage, étaient parfaitement ridicules devant des femmes qui, bien loin d'avoir des armes défensives ou offensives, n'avaient d'autres armes que celles données par la nature, et d'autres vêtements qu'une masse de longs cheveux noirs. Pour rendre justice à ces dames, je dois dire que, si plusieurs d'entre elles n'étaient pas blondes et jolies, elles étaient jeunes, avaient la peau douce et de charmants traits mauresques. J'étais si exclusivement amoureux de Zéla, que mes pensées ne se tournaient jamais vers une autre femme. Il est vrai que j'avais eu l'enfantillage de faire des niches à la veuve de Jug, et il était infiniment préférable que je les eusse faites à la maligne panthère, bête cent fois moins malfaisante qu'une vieille femme vicieuse et contrariée. — Mais passe ton chemin, maudite réflexion sur le temps qui n'est plus; tiens-toi éloignée de moi. Ah! mémoire fatale, démon subtil que tu es!

Au point du jour, les femmes amphibies se rassemblèrent sur le pont comme un troupeau de crécerelles. Après avoir glané les offrandes des matelots, offrandes qui consistaient en vieux boutons, en clous, en perles, en vieilles chemises, gilets, jaquettes et autres défroques dont les pauvres filles s'étaient parées d'une manière ridicule, elles se pavanèrent sur le pont en se regardant mutuellement. Une avait une chemise de couleur; une autre une jaquette blanche; d'autres un bas, un soulier; toutes, enfin, un chiffon sans valeur, mais que leur ignorance trouvait fort précieux. Toutes ces pauvres filles s'examinaient afin de savoir quelle était la plus favorisée du sort; enfin l'apparition d'une vieille femme qui s'était insinuée dans les bonnes grâces du quartier-maître rendit toutes les femmes immobiles d'étonnement et de jalousie. L'insulaire privilégiée avait si bien ensorcelé le quartier-maître, qu'il lui avait donné son vêtement d'honneur, un gilet cramoisi! ce gilet qui avait causé tant de dégâts dans le cœur des jolies filles de Plymouth! ce gilet qui, en dépit d'une foule d'aspirants, avait gagné au marin le cœur et la possession légitime d'une célèbre beauté de la province.

En voyant cette brillante femme marcher d'un air superbe, les jeunes filles se frappèrent les mains l'une contre l'autre, avec un sentiment mêlé d'envie et de plaisir. Puis, empressées d'éviter une dangereuse comparaison, elles cachèrent leurs parures déjà bien moins estimées, se jetèrent dans l'eau la tête la première, et nous les entendîmes babiller comme une nuée de mouettes jusqu'à ce qu'elles eussent atteint le rivage.

CXVIII

Afin d'éviter une seconde orgie nocturne, nous traversâmes avec circonspection de nombreux groupes d'îles dont le nom et même la situation ne sont point marqués sur les cartes marines, et nous jetâmes l'ancre près de celle qui nous parut la plus riche en ombrages et en fruits. Malgré les profondes connaissances de de Ruyter dans la navigation, nous avions de très grands dangers à surmonter pour franchir les courants, dont la violence emportait le grab et le schooner dans des directions différentes, ou les frappait violemment l'un contre l'autre. La marche rapide d'un vaisseau ou le galop effréné d'un cheval poussé par l'éperon m'a toujours donné un vif plaisir; mais ce plaisir, comme tous ceux qui ont pour cause une excitation nerveuse, est souvent payé par une fatigue réelle, par un accablement moral et physique profondément triste.

En visitant avec Zéla les îles inconnues et inhabitées de l'archipel des Indes, je fus vraiment heureux, et c'était avec l'extase d'un étonnement inexprimable que nous contemplions chaque fruit, chaque fleur, chaque herbe: car tout nous était inconnu, de nom, de couleur et de forme. A nos yeux ignorants et ravis, les rochers, les sables et les coquilles du rivage prenaient un aspect merveilleux et presque fantastique. Il nous semblait même que les oiseaux, les lézards, les insectes et les grands animaux n'étaient point pareils à ceux que nous connaissions.

Pendant que je restais en extase devant la splendeur d'un arbre gigantesque, Zéla cueillait avec un plaisir d'enfant les fleurs merveilleuses qui couvraient la prairie d'un tapis aux mille couleurs. Les oiseaux et les bêtes nous regardaient sans témoigner d'effroi, mais avec une sorte de stupeur. Ils pensaient sans doute, ou plutôt je pensais pour eux qu'ils étaient indignés de notre usurpation.

Comme je n'écris pas l'histoire de mes découvertes, mais bien celle de ma vie, je laisse aux systématiques navigateurs la description de chacune de ces îles, car elles sont maintenant comprises dans la cinquième division du monde.

Après une longue et difficile navigation, nous arrivâmes aux îles Aroo, îles charmantes dont la vue laisse dans le cœur et dans la mémoire un souvenir ineffaçable. Ces îles sont si belles, que leur beauté surpasse l'idéal du merveilleux. Les oiseaux du soleil (ou, comme on les appelle généralement, les oiseaux du paradis) sont nés dans cet Eden. On y trouve encore le loris, oiseau charmant, dont les couleurs diverses et distinctement marquées surpassent en splendeur celles des plus rares tulipes, et le mina aux ailes d'un bleu plus profond que le ciel, et dont la crête, le bec et les pattes sont d'un jaune d'or. Les épices sur lesquelles vivent une infinité d'oiseaux-mouches de toutes nuances, depuis le rouge cramoisi jusqu'au vert d'émeraude, répandent dans l'air des odeurs délicieuses.

Nous vîmes de loin Papua ou la Nouvelle-Guinée, et nous dirigeâmes notre course vers le nord-ouest pour gagner l'île épicière hollandaise d'Amboine. Tous les habitants de l'île étaient en confusion, car ils attendaient une attaque de leurs ennemis les Anglais. Le gouverneur cependant ajoutait moins de foi à cette rumeur que ses sujets, et, quoiqu'il consultât de Ruyter, notre ami était trop fin pour faire à la question de l'insulaire une réponse qui dût ranimer ses craintes: il sentait trop bien le danger que nous pouvions courir en étant contraints par la prière, la force ou la ruse, à prêter aux natifs l'appui de notre secours. Outre cette politique pensée, de Ruyter sentait encore qu'en laissant entrevoir au gouverneur la certitude qu'il avait d'une prochaine attaque, il serait difficile à l'un d'acheter des provisons, et à l'autre de les fournir. Quelques jours après ce nouvel approvisionnement, nous fîmes prisonnier un petit vaisseau du pays, frété de clous de girofle, de macis et de muscades. Nous enlevâmes les épices, et le navire continua sa course.

Le désir de de Ruyter était de gagner les îles Célèbes, et nous naviguâmes dans cette direction sans faire de nouvelles rencontres. Notre commodore nous fit jeter l'ancre à la hauteur du port de Rotterdam, à Macassar, colonie hollandaise, comme l'indique le nom du port. Cette île, située entre Java et Bornéo, a la forme d'une énorme tarentule, dont le petit corps a quatre longues jambes disproportionnées. Les quatre coins de l'île s'étendent donc dans la mer en formant des péninsules étroites et allongées.

CXIX

Nous étions enchantés de nous trouver sains et saufs, après une pénible navigation, dans le port d'une jolie ville européenne qui pouvait satisfaire à tous nos besoins. Pendant quelques jours, on donna liberté entière à l'équipage des deux vaisseaux, et nous goûtâmes avec l'enivrement de la fatigue les douceurs d'une vie abondante et d'un repos bien mérité. Plusieurs vaisseaux hollandais amarrés dans le port nous fournirent les articles européens dont nous avions besoin ; tels que du vin, du fromage, du vrai skiedam, liqueur que le pauvre Louis trouvait aussi indispensable que le gouvernail à la marche active d'un vaisseau. Nous transportâmes, avec le regret de nous en séparer, Darwell et les trois hommes que nous avions sauvés, à bord d'un vaisseau neutre, et ce fut pour ma part un véritable chagrin que de quitter ce brave et courageux garçon. A cette époque, mon cœur avait une force de sentiment qui me rendait l'esclave de toutes les affections, et, comme on a dû s'en apercevoir dans le cours de ce récit, je me liais facilement avec les hommes véritablement honnêtes et bons. Depuis, le temps et les chagrins ont pétrifié mon cœur, et si je rencontre des âmes d'élite, je reconnais leur grandeur sans me sentir le courage ni l'envie de réclamer une part de leur tendresse. Je suis devenu ascétique et morbide, et quoique je ne veuille point médire de la nature humaine, je suis forcé d'avouer et de reconnaître que les amis de ma jeunesse ne peuvent entrer en ligne de comparaison avec les gens que je fréquente aujourd'hui, et auxquels je donne le nom d'amis, auxquels je suis forcé de dire *chers* en les invitant à dîner. Quoique je ne sois pas un critique verbeux, il est de mon devoir de protester contre la profanation du mot ami. La loyauté m'impose l'obligation d'établir une différence entre le diamant oriental et la fausse pierre, de séparer le bon grain de l'ivraie, et les mots qui n'ont aucune valeur des réalités substantielles, qui sont plus lourdes que l'or.

Ayant découvert que le beaupré du grab était endommagé, et que les vaisseaux avaient besoin de quelques réparations, de Ruyter nous fit lever l'ancre pour nous conduire au sud de la côte, dans la baie de Baning.

Le rajah de l'île reçut parfaitement de Ruyter, et donna l'ordre à son peuple de nous accueillir avec bienveillance, en nous laissant prendre le bois de charpente dont nous avions besoin.

Pendant que de Ruyter s'occupait à défaire ses mâts, à enlever son beaupré, nous détruisions les rats qui encombraient la cale du grab. Van Scolpvelt facilita le massacre en fournissant une composition horrible, dont la vapeur, disait-il, suffoquerait infailliblement tous les diables de l'enfer, s'il était possible d'en introduire dans le brûlant séjour.

Quand le grab fut entièrement débarrassé des centipèdes, des escarbots et des rats, je débarquai sur le rivage afin de reprendre avec Zéla le cours de nos aventureuses excursions. Les Bounians sont aimables, francs, hospitaliers, honnêtes, entreprenants et braves ; je les préférerais infiniment aux intrépides Malais, dont la nature a quelque chose de trop sauvage pour être bien appréciée par un homme civilisé. La politique hollandaise encourageait les guerres civiles parmi les princes natifs, et cela dans le but d'assurer et d'augmenter ses propres possessions. L'établissement des Hollandais sur cette île était fort commode, parce qu'il établissait une ligne de communication avec leurs colonies de l'Est. Dans la grande baie de Baning se trouvait une belle rivière dont le cours menait à un grand lac situé dans l'intérieur du pays ; le prudent rajah défendait aux Européens de visiter cette rivière, car, disait-il, la cupidité des hommes du Nord, la cupidité seule de leurs regards n'est égalée que par la rapacité de leurs mains. Afin d'utiliser mes promenades autour de la grande baie, je m'étais muni d'armes à feu et de filets. Notre course le long du rivage nous conduisit dans une baie plus petite que la première, mais dans laquelle les vagues se précipitaient avec bruit pour aller se briser contre les rochers d'une colline. Les pentes de cette colline étaient nues, mais son sommet avait une couronne d'arbres magnifiques et de buissons couverts de fleurs, aux nuances d'un rouge vif. La baie était entourée d'un tapis de sable excessivement fin et poli, et sur ce sable nous trouvâmes de brillants coquillages et des os blanchis par l'eau et par le soleil. La transparence bleuâtre de l'eau indiquait l'absence des rochers et des bancs de sable, aussi bien que sa profondeur, et cette nuance était d'autant plus remarquable qu'elle contrastait avec l'irrégularité du rivage, sur lequel ne se trouvait pas une seule surface plane.

J'élevai une tente pour Zéla au bord du rivage, et, pendant que nous explorions l'île, nos hommes s'occupèrent à chercher sur la baie un endroit favorable à notre pêche. Le filet remplit notre bateau d'une prodigieuse quantité de poissons. Nous les transportâmes sur le rivage, où ils furent entassés littéralement les uns sur les autres.

En dépit du proverbe qui assure que les yeux sont plus insatiables que la bouche, nous nous lassâmes bientôt de voler l'Océan, car nous avions assez de poisson pour suffire aux besoins d'une flotte affamée.

Quand l'imagination et le désir de posséder, inné dans l'homme, furent complètement rassasiés, nous fîmes du feu pour faire cuire une partie de notre pêche. On dit que le chasseur ne travaille pas pour remplir la marmite, c'est vrai ; cependant il y a des exceptions, et nous en étions une, car le produit de notre pêche nous procura un festin royal... et une indigestion générale.

CXX

Je laissai Zéla avec ses jeunes filles malaises, et, accompagné d'un de mes hommes, je grimpai, à l'aide d'une lance, sur les rochers escarpés de la colline, afin de jeter un coup d'œil sur la baie. J'aimais beaucoup, lorsque j'étais jeune, à grimper sur les rochers ou sur les montagnes, et maintenant je ne rends visite qu'avec une peine extrême à celles de mes connaissances qui habitent un second étage. Quant à monter jusqu'à un troisième, cela m'est impossible ; je n'irais y chercher ni un ami ni un ennemi.

Nous avançâmes lentement le long des côtes escarpées de la rude barrière qui garde les limites de la baie, et avec une peine infinie je parvins à gravir un rocher dont la pointe formait une sorte de plate-forme. Nous nous y arrêtâmes, et, après avoir allumé ma pipe, je regardai la baie, dont l'eau, vue ainsi, paraissait basse et calme. Mon Arabe, qui avait des yeux de faucon, me montra une ligne de taches noires qui se remuaient vivement dans l'eau. Au premier coup d'œil, je pris cette ligne pour des canots chavirés ; mais l'Arabe m'assura que c'étaient des requins.

— La baie est nommée baie des Requins, ajouta mon compagnon, et puisqu'ils viennent de la mer, c'est un signe infaillible de mauvais temps.

Un petit télescope de poche me prouva que c'étaient vraiment des requins ; ils étaient au nombre de huit. Après avoir majestueusement navigué ensemble jusqu'à l'embouchure de la petite baie, un grand requin se détacha du groupe, qu'il parut guider comme un éclaireur. Au moment de franchir l'embouchure, suivi de sa petite armée, le requin amiral parut hésiter : un narval venait des bords du rivage, où il s'était tenu caché pour s'opposer à son passage. L'hésitation du requin dura peu ; il attendit son ennemi, invisible pour moi, et un combat fut aussitôt livré. Je distinguai enfin l'intrépide assaillant : c'était un empereur ou licorne de la mer, chevalier errant des eaux, qui attaque tous ceux qui passent dans ses domaines. La tête de ce monstre marin est aussi dure qu'un rocher, et du centre de cette tête s'élève horizontalement une lance d'ivoire, qui est plus longue et plus dure qu'une arme de fer. Cette lance sert à la licorne de hache d'abordage ; elle coupe tout ce qu'elle attaque. Le requin agita sa queue avec une rapidité effrayante, afin de repousser ou d'étourdir son ennemi. Soit par délicatesse, soit par amour de la justice, les autres requins se tenaient à l'écart, sans se mêler de la dispute en aucune façon. Je voyais, par le tournoiement de l'eau, que le requin cherchait à attirer son ennemi dans le fond de la mer, en s'y plongeant lui-même. Cette tactique était excellente, car, lorsque la colère s'empare de la licorne, elle se jette aveuglément contre un rocher, y brise sa lance, ou bien encore la bourbe du fond de l'eau la prive de ses moyens de défense.

De Ruyter me raconta un jour que, se trouvant sur un vaisseau de campagne, une licorne qui, sans nul doute, pre-

nait ledit vaisseau pour une baleine, l'attaqua si violemment, que sa lance passa au travers de la proue et s'y brisa. Cette lance avait sept pieds de longueur; la partie attachée à la tête était creuse et de la largeur de mon poignet; le reste, solide et lourd, formait un magnifique morceau d'ivoire. Le combat naval du requin et de la licorne dura longtemps; la limpidité de l'eau était favorable à la licorne, car elle réussit à blesser son antagoniste, qui se dirigeait, en fouettant l'eau avec rage, le long de la baie. La licorne poursuivit le requin pendant quelques minutes, puis elle l'abandonna et disparut à nos yeux. Le requin gagna le rivage, il semblait mourant; ses sept compagnons, peu soucieux de son sort, reprirent le chemin qu'ils avaient parcouru et s'éloignèrent lentement. Je courus précipitamment sur le rivage; mes hommes y étaient déjà rassemblés, tirant à plaisir des coups de mousquet sur la carcasse du requin. Je les laissai tête à tête avec cet inoffensif ennemi, et je descendis la côte, afin d'aller rejoindre ma bien-aimée Zéla.

CXXI

En arrivant près de la tente, j'entendis des lamentations, des pleurs, et mes regards tombèrent sur quelques gouttes de sang qui en souillaient l'entrée. Une sorte de vertige s'empara de mes sens lorsque, après avoir violemment soulevé les rideaux de la tente, je vis Zéla étendue sur sa couche comme un cadavre. Les longs cheveux noirs de la pauvre enfant tombaient épars sur sa poitrine; ses yeux et sa bouche fermés ne laissaient échapper ni un regard ni un souffle de vie. Je la crus morte. Les jeunes filles malaises, agenouillées aux pieds de Zéla, sanglotaient douloureusement en frappant la terre de leur front, en mettant en lambeaux leurs légers vêtements. Cet horrible spectacle paralysa mon corps pendant quelques minutes; puis une sorte de folie succéda à l'épouvantable torpeur qui glaçait tout mon être. Je me jetai éperdu sur la couche de cet être adoré, et je pleurai amèrement sans avoir la réelle conscience de notre mutuelle situation. Quand la première effervescence de ma douleur fut un peu calmée, je posai mes lèvres brûlantes sur la bouche fermée de Zéla, je défis sa veste, et les battements légers de son cœur me rendirent quelque espoir. Bientôt elle ouvrit ses grands yeux noirs, s'agita sur sa couche et murmura d'une voix affaiblie quelques paroles indistinctes.

— Ma bien-aimée Zéla, lui dis-je en la pressant sur mon cœur, qu'avez-vous?

La pauvre enfant essaya de sourire, et me répondit d'un ton plein de douceur:

— Rien, mon amour, puisque vous êtes auprès de moi! Je me porte bien, très bien.

— Très bien, chère! non, non, car vous souffrez.

Zéla fit de la tête un petit signe négatif, puis elle essaya de se soulever; mais ce vain effort fut aussitôt suivi d'un horrible cri d'angoisse.

— Mon Dieu, mon Dieu! m'écriai-je avec désespoir, qu'est-il arrivé?...

— Je suis tombée, dit Zéla, je m'en souviens maintenant. Ma chute m'a fait un peu de mal; mais ce n'est rien, mon ami, rien. Ah! où est donc Adoa? La pauvre petite s'est blessée également. Vous voilà, Adoa? Laissez-moi... soignez-vous... Regardez sa blessure, très cher... Moi, je vais bien... ne vous occupez plus de moi...

Sans quitter les mains de Zéla, je regardai Adoa: la figure, les bras et les mains de la pauvre Malaise étaient couverts de sang; mais elle ne paraissait nullement inquiète de son état, car ses regards suivaient avec angoisse les changements de la physionomie de Zéla. La bonne figure de la dévouée esclave fut traversée par un rayon de joie lorsque les yeux de Zéla lui exprimèrent dans un tendre regard la profonde gratitude de son cœur.

Je fis plusieurs questions à la Malaise pour connaître les réelles blessures de ma femme, qui, par excès d'affection pour moi, refusait de me les faire connaître.

— Maîtresse a reçu un coup à la tête, me dit Adoa, et je crois que tout son corps est fortement contusionné.

— Soignez Adoa, soignez Adoa! s'écria Zéla. Je ne souffre plus, je me sens très bien.

Pour la première fois de ma vie je restai sourd aux prières de ma bien-aimée compagne, et je pansai ses blessures avant de m'occuper de celles de la Malaise, qui eût souffert mille morts avant de consentir à faire arrêter l'écoulement de son sang pendant que celui de sa maîtresse rougissait les tapis de la couche.

L'insensibilité de Zéla avait eu pour cause le coup reçu à la tête et les contusions qui couvraient son corps de blessures douloureuses, mais peu susceptibles d'attaquer le principe de la vie.

Lorsque je fus un peu rassuré sur l'état de ma chère Zéla, je m'occupai de la petite Adoa. La pauvre esclave, épuisée par les pertes de sang, par les pleurs et par la souffrance, était tombée sans connaissance sur le sable de la tente. Ce ne fut qu'après une heure de soins que je réussis à rappeler à la vie le corps inerte de cette dévouée créature.

Depuis longtemps inquiets de ma disparition, et épouvantés des bruits sinistres qui s'échappaient au dehors par les ouvertures de la tente, mes hommes s'étaient rassemblés en groupe, faisant, dans leur ignorance des choses, les plus étranges commentaires.

— Préparez le bateau, leur dis-je en les éloignant d'un regard, nous allons rejoindre le schooner.

— La mer est mauvaise, capitaine, me répondit le bosseman, et il sera impossible de ramer avec un pareil temps.

— Un pareil temps! Que voulez-vous dire, mon garçon? Mais c'est un calme!

— Regardez, monsieur.

Je suivis le conseil du bosseman, et je m'aperçus avec effroi de l'approche d'une rafale. Épouvanté de ce nouveau malheur, car ses conséquences pouvaient être terribles pour Zéla, je courus vers le cap, afin de juger par moi-même si la rafale était tout à fait dangereuse. Hélas! elle l'était plus encore que ne l'avait prévu le bosseman: le vent soufflait avec violence, le soleil avait disparu, le ciel se couvrait prématurément des voiles obscurs du soir, et la mer, blanche d'écume, bondissait avec fureur.

Il n'y avait plus à en douter: notre embarquement était impossible, car les nuages semblaient surchargés de tonnerre et d'eau. Je rejoignis mes hommes à la hâte, et nous commençâmes par mettre le bateau dans un endroit élevé avant de nous occuper à rendre la tente aussi solide que possible. Les voiles et les cordages du bateau lui servirent de couvert et de support, tandis que des fragments de roche et du sable furent amoncelés à sa base. Heureusement pour nous, le bateau contenait un petit baril d'eau et du pain, ainsi que plusieurs autres choses fort nécessaires; en outre, une lanterne. Avec l'obscurité augmenta l'orage, et le vent mugissait avec tant de fureur dans la baie, qu'un ébranlement général des rochers semblait répondre à sa grande voix.

Nous passâmes la nuit dans une angoisse terrible, dans la crainte effrayante d'être emportés par le vent ou par les torrents de pluie vers l'abîme de la mer. En arpentant le rivage, mon esprit, occupé de présages sinistres, me faisait souhaiter la mort, la mort pour nous tous. Cette invocation, je ne l'ai pas encore révoquée, et plût à Dieu que sa miséricorde en eût accompli les terribles conséquences!

CXXII

Désirant épargner à Zéla le contact du sable mouillé, je m'assis au pied de l'étançon et je la pris dans mes bras.

— Le temps se calme, chère, lui dis-je; mes craintes sont un peu dissipées. Racontez-moi, je vous prie, comment est arrivé l'accident dont les suites nous sont si douloureuses.

— Deux heures après votre départ, mon ami, — et, sans reproche, pourquoi m'aviez-vous laissée pour aller seul sur la montagne? Vous savez bien que je suis leste et agile, puisque vous m'avez dit un jour que le lézard seul grimpait aussi bien que moi...

— Et c'était vrai, mon amour, car à cette époque vous aviez le poids léger d'un oiseau; mais aujourd'hui l'enfant que vous portez dans votre sein demande plus de retenue, plus de prudence. Vous n'avez pas oublié, chère, que pour me sauver, votre cœur a déjà sacrifié notre premier lien d'amour...

— Pouvais-je hésiter entre vous et lui, mon très cher? La vie d'un enfant est-elle plus précieuse pour une femme que celle de son mari? D'ailleurs, quelle est la pauvre orpheline qui désire donner le jour à un être aussi faible et aussi malheureux qu'elle-même! Mais enfin reprenons le récit qui doit vous apprendre la cause de mes souffrances.

« Je suivis le rivage jusqu'au promontoire de rochers à l'entrée de la baie, avec le désir de trouver un endroit

calme et ombragé pour y prendre un bain avec Adoa. Nous avions placé en vigie la petite fille malaise, et sachant que vous admirez les branches de corail qui poussent sous l'eau, je dis à Adoa d'aller en plongeant m'en chercher une branche. Pendant que nous cherchions un banc de corail, Adoa, qui, comme vous le savez, a des yeux excellents, me dit :

« — Je vois là-bas des marsouins qui jouent et qui sautent dans la mer. C'est un signe infaillible de mauvais temps.

« Nous nageâmes encore pendant quelques minutes ; puis Adoa me dit :

« — Je vois le capitaine sur le rivage, maîtresse, et comme je sais mieux nager que vous, je serai la première à lui souhaiter la bienvenue.

« Adoa nageait plus vite qu'un poisson, et j'essayai de la suivre en la grondant de la méchante pensée d'orgueil qui lui faisait humilier sa maîtresse.

« Tout en continuant de nous railler, d'engager des paris, nous atteignîmes la base d'un rocher. Adoa y grimpa malgré les difficultés que lui opposaient la mousse et l'humidité des

heureux si j'avais eu l'énergie de suivre le conseil funeste que me donna le désespoir, conseil qui tuait mes craintes, qui anéantissait à jamais notre double existence !

Mes hommes vinrent nous dire que la fin de l'orage laissait espérer un temps calme.

Je déposai doucement Zéla sur sa couche et je fis mettre le bateau en état de nous recevoir. Lorsque tous les préparatifs de notre embarquement furent terminés, je transportai Zéla et Adoa sur des coussins placés dans le fond de la barque, et je ramai avec les hommes, tant était grande mon impatience de regagner les vaisseaux.

Le pont du grab était rempli d'hommes quand nous rasâmes son bord comme un éclair, pour gagner celui du schooner.

De Ruyter me héla pour me demander la cause de notre marche rapide.

Sans répondre à sa question, je le suppliai de venir auprès de nous avec le docteur.

Une chaise fut envoyée de la grande vergue dans notre bateau ; j'y déposai Zéla, et, sans dire un mot, le désespoir paralysait mes lèvres, j'emportai la jeune femme dans ma



Nous pleurions notre prochaine et funeste séparation.

plantes grasses qui couvraient le rocher. Tout à coup la petite Malaise, que j'avais placée en sentinelle, cria d'une voix épouvantée :

— Des requins ! des requins !

« Je redoublai d'efforts pour rejoindre Adoa, car j'entendais le bruit des requins et les cris des matelots. Adoa me tendit une main, dont je me saisis avec une terreur facile à comprendre, tandis que mon bras s'était fortement cramponné à une plante marine. Alourdi par l'effroi, mon corps ne put être supporté par ces légers soutiens, et Adoa, qui ne voulait pas m'abandonner, tomba dans la mer ; mais, aussi prudente que dévouée, la pauvre fille se jeta dans l'eau, la tête la première, pour ne pas m'écraser dans sa chute. En perdant l'appui de la plante marine, et malgré les efforts d'Adoa, je tombai sur les rochers de corail, et sans ma fidèle compagne, qui m'a traînée jusqu'au rivage, je serais morte bien loin de vous.

« J'avais perdu connaissance, et vos lèvres, mon amour, ont rappelé le vie dans le cœur de celle qui vous aime Maintenant je suis bien, tout à fait bien ; je ne souffre plus. »

Et en répétant d'une voix tremblante cette affectueuse affirmation : « Je ne souffre plus, » Zéla s'endormit ; mais son sommeil fiévreux, entrecoupé de plaintes et de tressaillements, me prouva qu'une fois encore la femme avait sacrifié la mére. Des présages sinistres remplirent mon âme. Ils me montrèrent un malheur que je n'osais pas concevoir : la perte de ma compagne bien-aimée ! Mille fois

cabine. De Ruyter et Van vinrent bientôt nous rejoindre, et l'un et l'autre furent douloureusement frappés du terrible changement qui s'était opéré en vingt-quatre heures dans la douce et belle figure de Zéla. De Ruyter frémit involontairement, ferma les yeux et couvrit son visage avec ses deux mains. L'impénétrable docteur, qui n'avait jamais montré de sympathie pour la douleur humaine, ôta ses lunettes afin d'essuyer les larmes qui aveuglaient son regard. Puis, avec une tendresse étrangère à ses habitudes générales, il examina les blessures de la douce patiente. Ni Van ni de Ruyter ne m'adressèrent de questions, et, pendant toute la durée de l'examen du docteur, un silence lugubre régna dans la cabine.

Après avoir pansé la blessure de la tête, Van visita avec soin les contusions du corps, fit prendre à Zéla une potion soporifique et nous emmena avec lui sur le pont.

— Docteur, est-elle en danger ? demandai-je à Van d'un ton aussi humble que celui d'un esclave adressant une question à un puissant seigneur.

— Non, me dit Van surpris de ma douceur et de ma politesse ; non, il lui faut des soins, du calme, du repos, de la patience.

Je n'ai pas besoin de dire que la fidèle Adoa partageait les soins qui étaient prodigués à Zéla, dont elle habitait la cabine. La petite esclave souffrait moins que sa maîtresse, car ses traits n'avaient subi qu'un changement imperceptible, tandis que ceux de Zéla étaient devenus presque méconnaissables.

CXXIII

Je fis à de Ruyter un récit détaillé des événements qui avaient amené cette fatale maladie, en déplorant avec amertume la malheureuse conséquence que je prévoyais devoir en être l'inévitable suite.

Afin de détourner mon esprit de cette douloureuse pensée, de Ruyter m'annonça que le gouverneur de l'Inde équipait une flotte afin d'arracher l'île Maurice des mains des Français.

— Cette nouvelle m'a été annoncée par mon correspondant, marchand arménien qui a réussi à connaître tous les détails de cette prochaine expédition. Ceci changera naturellement mes projets : nous n'avons plus de temps à perdre, et il faut nous mettre à l'ouvrage pour expédier lestement les réparations et l'équipement de nos vaisseaux.

Dans tout autre temps cette nouvelle m'eût causé un véritable plaisir ; mais je l'accueillis, préoccupé de Zéla, avec tant d'indifférence, que de Ruyter comprit enfin la réelle profondeur de mon désespoir.

— Prenez une tasse de café très fort pour vous tenir éveillé, me dit de Ruyter.

Je suivis machinalement ce conseil, et, pendant que mon ami me détaillait ses moyens d'attaque et de défense, mes yeux se fermèrent et je m'endormis d'un profond sommeil.

J'appris plus tard que de Ruyter avait fait mettre une dose d'opium dans mon café, car, depuis l'accident arrivé à Zéla, je n'avais ni dormi ni mangé.

Je me réveillai le lendemain et je courus à la cabine ; j'y trouvai le docteur occupé de ses deux patientes.

La jeune fille malaise était beaucoup mieux, mais la pauvre Zéla souffrait toujours autant. La figure de Zéla était pâle ; ses yeux, ternes, sans chaleur, avaient un regard navrant de tristesse ; ses lèvres, légèrement colorées par la fièvre, essayaient encore de sourire, mais ce sourire était pour moi plus triste que des pleurs.

Pour plaire à de Ruyter, je pris machinalement la direction du vaisseau, car un emploi actif était nécessaire à mon corps, qui sans ce travail de tout instant eût succombé dans les tortures de mon cœur.

Les douleurs de Zéla devinrent bientôt si horriblement violentes, que la mort me parut inévitable, et je passai les nuits agenouillé auprès d'elle avec un désespoir si terrible, que le docteur tremblait lorsque ma voix furieuse lui demandait : « Doit-elle donc mourir? »

— Vous êtes un ignorant, me répondit un jour le docteur, elle vit. La crise dangereuse est passée ; elle n'est pas plus morte que moi ; elle dort. Ces paroles tombèrent sur mon cœur comme une huile balsamique. Mon désespoir s'adoucit, et je pressai affectueusement dans les miennes les deux mains du docteur.

Le calme d'un bon sommeil nuança d'un rose pâle les joues blanches de mon adorée Zéla ; je la baisai au front, et, le cœur plein de joie, je courus communiquer mon bonheur à de Ruyter.

Tout l'équipage partagea mon enchantement, car il aimait la douceur, le courage et la bonté de cette chère enfant.

De Ruyter me communiqua de nouveau les nouvelles envoyées par son correspondant, et nous mîmes à la voile pour gagner l'île de France. Le rajah, avec lequel de Ruyter était lié, lui donna à son départ une grande quantité de différentes huiles, car son île est aussi célèbre pour ses onguents que Java pour ses poisons.

Comme le but de de Ruyter était de gagner au plus vite l'île de France, nous ne nous arrêtâmes à aucune des îles qui se trouvaient sur notre route. En passant les détroits de la Sonde, de Ruyter eut une entrevue avec le gouverneur de Batavia ; le général Jansens confirma à mon ami la vérité des nouvelles qui lui avaient été transmises par son correspondant. Après avoir pris dans l'île quelques bestiaux et des provisions fraîches, nous continuâmes notre voyage. Pendant notre longue course à travers l'océan Indien, nous voguions aussi vite que possible sans retarder notre marche par le désir de nous trouver ensemble. D'ailleurs, un accident inattendu pouvait nous séparer forcément, et, dans cette prévision, de Ruyter m'avait donné un duplicata des dépêches et le pouvoir d'agir en son nom dans ses affaires particulières. Toutes ces prudentes et sages considérations étaient dominées par mon inquiétude et par l'urgente nécessité que j'avais des soins de Van Scolpvelt pour Zéla, qui, à mes yeux, était encore par moments entre la vie et la mort.

Je marchais donc, en dépit de mes devoirs, dans le sillage du grab, car toutes mes espérances reposaient maintenant sur la science du brave et savant docteur.

CXXIV

Les événements ordinaires d'un voyage sur mer ne méritent pas d'être mentionnés, et je suis bien certain que le lecteur trouverait autant de plaisir à feuilleter le livre d'un marchand qu'à parcourir le journal ordinaire d'un vaisseau. Je dois avouer cependant que mon cœur était si plein de tristesse, que j'accordais une très faible attention à ce qui se passait autour de moi. Les ailes de mon âme ne voulaient plus me soutenir, et mon imagination veillait sans cesse au chevet de ma pauvre malade. Les liens qui m'avaient uni à Zéla n'étaient point des liens ordinaires : oiseau chassé de le terre par les tempêtes, elle était venue se réfugier dans mon sein ; je l'avais réchauffée, nourrie, aimée, oh ! aimée à en mourir !

Le docteur, qui partageait son temps entre les deux vaisseaux, continuait à prédire le rétablissement de Zéla ; seulement il était forcé d'avouer que la convalescence serait longue et suivie d'une extrême faiblesse.

Un mois après notre embarquement, vers le matin, je quittai Zéla, auprès de laquelle j'avais veillé pendant toute la nuit, pour aller me reposer sous la banne du pont. Une heure s'écoula pour moi dans un demi-sommeil, et j'en fus bientôt arraché par Adoa, qui, sans parler, mais la figure pleine de larmes, me faisait signe de courir au secours de Zéla.

Ma femme se tordait dans les spasmes de l'agonie en criant qu'un incendie dévorait ses entrailles.

Je criai au contremaître de faire un signal au grab. Malheureusement il était hors de vue, et nous n'avions pas de vent.

Je questionnai Adoa.

— Ma maîtresse, me dit-elle, n'ayant pas mangé depuis longtemps, a désiré des confitures ; nous avons cherché, la petite Malaise et moi, et j'ai trouvé cette jarre de fruits confits que vous voyez sur la table ; maîtresse, qui aime les sucreries, en a beaucoup mangé ; elle en a donné à la petite, et la pauvre enfant souffre les mêmes douleurs que lady Zéla. Quant à moi, j'ai à peine goûté aux fruits, voulant les conserver pour maîtresse, et cependant j'ai bien mal au cœur ; je suis sûre, malek, qu'il y a du poison dans cette jarre.

Le mot *poison* traversa ma cervelle comme une flèche aiguë.

Je regardai la jarre nouvellement ouverte, et je m'aperçus qu'elle avait été fermée avec un soin plus qu'ordinaire. Je vidai les fruits sur la table : c'étaient des muscades jaunes et vertes, très belles et confites dans du sucre candi blanc. Si le petit serpent vert de Java, dont le contact du venin est mortel, s'était élevé jusqu'à mes lèvres, sa vue ne m'aurait pas causé un effroi plus terrible que celui de mes souvenirs en face de ce cadeau fatal qui venait de la veuve. Je me rappelai aussitôt que, dans la maison de cette horrible femme, j'avais mangé de pareilles muscades, que ces muscades m'avaient fait mal. Quand je m'en plaignis en riant à la veuve, une vieille esclave, dont j'avais gagné les bonnes grâces par quelques présents et surtout par le don d'un morceau de papyrus chargé d'hiéroglyphes, papyrus qui était à ses yeux, suivant mes paroles, un laissez-passer pour le ciel, me dit tout bas :

— Avez-vous déjà chagriné ma maîtresse? Si cela est, il faut me reprendre le passeport qui conduit au ciel.

— Pourquoi cela?

— Parce que vous avez mangé des muscades.

— Quel danger y a-t-il à croquer de si bons fruits?

— Un des maris de ma maîtresse m'a fait un jour la même question, et il n'ajouta aucune foi à ma réponse, parce que les hommes sont incrédules, parce qu'ils n'écoutent point les vérités dites par les vieilles femmes, mais qu'ils attachent une confiance aveugle aux mensonges des jeunes et des belles. Ma maîtresse vit un jour un homme plus aimable que son mari, et le lendemain elle donna à mon maître une jarre de muscades : il mourut ; l'homme aimé entra dans la maison et mit à ses pieds les pantoufles encore tièdes du défunt, et il se coiffa avec le turban de celui qui n'était plus ! Tant que maîtresse vous aime, vous n'avez rien à craindre ; mais prenez garde ! sa haine est aussi fatale que le poison de l'arbre cheetic, de l'arbre maudit qui pousse dans les jungles et sur lequel le soleil ne repose pas ses rayons.

L'avertissement de la vieille esclave m'avait rendu prudent ; pas assez, mon Dieu, puisque j'avais permis que ses cadeaux fussent reçus à mon bord.

Effrayée de mon silence, qui ne dénonçait que mieux la fureur que j'éprouvais contre l'horrible femme, Zéla m'attira doucement à elle et me dit presque gaiement :

— Je puis supporter toutes les douleurs, à l'exception de celle de vous voir souffrir. Vos regards m'épouvantent, mon

amour; prenez cette grenade que le poète Hafiez appelle la perle des fruits : elle rafraîchira vos lèvres brûlantes.

Le calme de Zéla était sur le point de ranimer mes espérances, lorsqu'il fut suivi par des tressaillements nerveux, par une agonie qui défigura complètement ses traits.

Quand le docteur arriva, son premier regard fut la poignante surprise de la science impuissante. Il examina cependant la jarre, étudia les souffrances des deux malades, et fut contraint de déclarer la présence du poison.

Je n'ai pas la force de détailler les souffrances de Zéla ; elle dépérit de jour en jour. Je ne quittais jamais sa cabine, et aux instants lucides nous pleurions dans les bras l'un de l'autre notre prochaine et funeste séparation.

Un soir la vigie cria :

— Ile de France !

— Ah ! s'écria Zéla, combien je suis contente, mon bien-aimé mari ; nous allons aller à terre : mais il faudra m'emporter dans vos bras, mon amour, car je suis incapable de marcher.

J'étais agenouillé auprès du lit de la pauvre enfant, et ses bras amaigris entouraient mon cou.

— Je suis bien heureuse, murmura-t-elle d'une voix défaillante, bien heureuse ; je vis dans ton cœur, donne-moi tes lèvres, serre-moi dans tes bras.

Je posai mes lèvres sur les siennes, et ce chaste et doux baiser emporta l'âme de Zéla.

CXXV

Il me serait impossible de dépeindre l'épouvantable douleur que je ressentis et que je ressens encore aujourd'hui, quoique mon cœur soit presque épuisé de souffrance. La mort de Zéla fut l'anéantissement moral et physique de tout mon être, et je pris dans mes allures, dans mes actions, dans mon air, une roideur et un stoïcisme que le Turc le plus grave, ou le plus roide des lords, m'eût certainement enviés. A en juger par ma physionomie, j'étais l'homme le plus indifférent et le plus heureux de la terre ; toutes mes actions étaient réglées avec une gravité méthodique, et je n'exprimais jamais ni un regret du passé ni une plainte sur mon sort présent. Je remplissais avec soin, avec attention, les devoirs les plus ennuyeux et les plus monotones, buvant de l'opium pour dormir, travaillant du matin au soir pour ne pas penser.

Après avoir communiqué à de Ruyter les intentions que j'avais de rendre les derniers devoirs à Zéla, je transportai une bonne partie de mes hommes sur le grab, et nous nous séparâmes.

Le grab se dirigea vers le port de Saint-Louis, et moi, je me rendis à Bourbon, qui est au sud-est de l'île, et où nous avions déjà jeté l'ancre.

Il était convenu qu'après une conversation avec le gouverneur et l'envoi des dépêches, de Ruyter viendrait me joindre par terre, accompagné du raïs et du docteur.

Je n'avais gardé sur le schooner que les hommes nécessaires à la manœuvre et principalement les natifs de l'Est, les restes fidèles de la tribu maintenant sans chef. Nous jetâmes l'ancre pendant la nuit dans le port de Bourbon.

Pendant le court intervalle qui sépare la mort de la décomposition, j'avais cherché par quels moyens les moins répulsifs je pouvais disposer du corps de Zéla. Le réceptacle ordinaire de la mort occupa naturellement mes premières pensées, et le berceau de fleurs que nous avions construit de nos propres mains dans l'odoriférant jardin de de Ruyter me semblait être un endroit convenable ; mais je me souvins qu'en bêchant la terre, j'y avais trouvé des myriades de vers et d'insectes. Je changeai donc d'idée pour considérer le pur et blanc tombeau de la mer ; le souvenir de Louis détruisit encore ce second projet.

Il m'était impossible de faire embaumer Zéla ; je résolus donc de détruire le corps de cet ange par le feu, ou plutôt de ne pas le détruire, mais de le rendre à son état primitif en le mêlant aux éléments dont il est un atome.

De Ruyter trouva l'idée bonne, et Van Scolpvelt se chargea volontiers de fournir tout ce qui était nécessaire à l'exécution de ce projet, dont il connaissait parfaitement la pratique.

Je débarquai au point du jour pour choisir un endroit propice à cette triste cérémonie, et j'envoyai une partie de mon équipage arabe y dresser une tente et rassembler autour d'elle une grande quantité de bois sec. Je passai le reste de la journée en contemplation devant les restes chéris de celle qui avait été pour moi ce qu'est le soleil pour la terre.

La petite fille malaise était guérie ; mais Adoa, tombée dans une insensibilité abrutissante, ne mangeait que contrainte par la force, et ne dormait plus.

De Ruyter signala son approche. J'avais revêtu Zéla d'une veste jaune ornée de rubis ; sa chemise et son ample pantalon étaient en crêpe de l'Inde et brodés d'or. Les vêtements extérieurs de la jeune femme formaient un voile neigeux de fine mousseline ; ses pantoufles, sa coiffure et ses cheveux étaient couverts de perles fines. Je gardai pour tout souvenir visible une longue natte de ses beaux cheveux noirs.

L'heure approchait enfin ; je baisai les paupières closes de cette idolâtrée créature ; j'enveloppai son frêle corps dans les plis d'un manteau arabe, et je me rendis sur le rivage.

D'un pas ferme, je marchai droit au bûcher, car je regardais sans les voir les hommes rassemblés autour de moi ; les paroles qu'ils m'adressaient n'étaient qu'un son, je ne voyais ni je n'entendais rien.

Un noir fourneau de fer, à la forme allongée comme celle d'un cercueil, fut placé sur le bûcher. Je le vis, mais sans comprendre sa destination ; car, pendant quelques minutes, je restai debout, tenant pressé contre mon sein le frêle fardeau dont l'abandon était pour moi une mortelle douleur. La nécessité m'imposa l'obligation de finir ce que j'avais commencé ; avec des soins et la douceur d'une mère qui couche son enfant dans un berceau, j'étendis Zéla dans la sombre coquille. De Ruyter et le raïs usèrent de violence pour m'entraîner loin du bûcher. Je voulus parler ; mes lèvres ne produisirent aucun son ; je suppliai par signes de me rendre ma liberté ; de Ruyter refusa, et je restai sans force, anéanti, presque fou.

Un cri de terreur poussé par Van, qui arrachait Adoa des flammes où elle s'était jetée, attira l'attention de mes hommes, qui me relâchèrent. Je courus vers le bûcher, avec la même pensée qui avait conduit la jeune fille malaise ; mais mes forces me trahirent, et je tombai sur le sable, ne brûlant que mes mains là où j'aurais voulu me consumer tout entier.

Quand je repris mes sens, j'étais couché dans un hamac à bord du schooner.

Les affaires de de Ruyter le contraignirent à rester à Port-Louis ; mais il vint souvent me voir pour m'engager à le suivre à la ville. Toutes ses prières furent vaines ; ma vie était dans la cabine solitaire du schooner, mes pensées sur la petite boîte qui contenait les cendres de Zéla.

CXXVI

Un mois après la mort de Zéla, de Ruyter, me trouvant plus calme, me dit qu'il avait obtenu du gouverneur de l'île la permission de porter des dépêches en Europe.

Le mot Europe me causa involontairement une sorte d'effroi ; mais bientôt la réflexion me fit désirer ce voyage.

— Je voudrais, dis-je à de Ruyter, me transporter au bout du monde ; je voudrais oublier le passé, car le passé me tue.

Mon chagrin ne me rendait pas égoïste, et, avant de songer à nos préparatifs de départ, je demandai à de Ruyter ce que nous devions faire d'Adoa, de la petite Malaise et des Arabes qui avaient appartenu à Zéla. Après de mûres délibérations, il fut convenu que le raïs, déclaré chef de cette petite tribu, l'emmènerait dans son pays. Nous donnâmes au raïs une somme considérable pour lui-même, et chaque homme reçut pour sa part assez d'argent pour n'avoir plus rien à désirer.

Je savais si bien qu'il serait inutile de raisonner avec Adoa sur la nécessité de notre séparation, que je priai de Ruyter d'employer la ruse pour éloigner cette enfant.

La partie orientale de notre équipage fut mise à terre, le grab vendu, et les Européens de son bord se transportèrent sur le schooner.

Quand Adoa eut découvert que le vaisseau portant les cendres de sa maîtresse avait quitté le port, elle s'échappa des mains du raïs, mit à la mer un bateau du pays et quitta le havre avec le vent de terre. L'esprit de la pauvre fille n'était occupé que d'une seule chose, du désir de rattraper le schooner. Elle n'avait point réfléchi à la folie de son entreprise, et quant aux dangers, elle ne pouvait pas les comprendre.

Quand le raïs eut appris la disparition d'Adoa, il suivit ses traces, équipa une chaloupe et fit une longue course sur la mer, en suivant notre piste. Pendant deux jours les recherches du raïs furent sans résultat ; enfin, il découvrit à l'extrémité de l'île de France, voguant seule au gré des flots, une petite barque du pays. C'était celle qui manquait au port. La mort d'Adoa était certaine, mais il me fut impossible d'en pénétrer le mystère.

Les désespérantes nouvelles annoncées par le raïs me firent autant souffrir que si la lame d'une épée eût traversé mon cœur ; je tressaillis dans tout mon être, j'eus froid, j'eus

chaud, et mes mains crispées se joignirent en s'élevant peut-être vers le ciel, d'où vient toute douleur, comme aussi toute espérance.

— Pauvre petite Adoa ! m'écriai-je, pauvre corps séparé de ton âme, pauvre esprit séparé de ton cœur, tu t'es jetée éperdue sur les traces éternellement effacées de celle qui est partie, tu t'es jetée à leur recherche sur l'Océan immense, sur cette plaine désormais déserte pour toi comme elle l'est pour l'amant, pour le mari, pour celui qui a aimé et qui aimera toujours Zéla. Va, pauvre oiseau, va mouiller tes ailes dans les vagues blanchissantes de la mer, va les y replier, va t'endormir dans leur draperie d'écume, va, pauvre fille, nous sommes séparés ; Zéla est morte et personne ne t'aimerait plus sur la terre !

Au milieu de ma vive souffrance, je ressentis intérieurement une sorte de joie mêlée de surprise ; toute la sensibilité de mon cœur n'était pas détruite, puisque j'avais encore des larmes pour la cruelle disparition de la dévouée servante de Zéla.

— Mon Dieu, me disais-je intérieurement, pourquoi de Ruyter a-t-il mis obstacle à mon désir d'emmener Adoa? pourquoi a-t-il non seulement conseillé, mais presque exigé que j'en confiasse le soin au vieux rais; près de moi Adoa eût moins souffert, nous eussions parlé de Zéla, et les souvenirs sont les consolations de la douleur. Pour la première fois de ma vie, je regrettais d'avoir soumis ma volonté à celle de de Ruyter ; pour la première fois de ma vie, je trouvais en défaut le jugement si sain et si impartial de mon brave compagnon.

En face des déplorables conséquences d'une faute si involontairement commise, je jurai de ne plus obéir qu'à la propre impulsion de mes sentiments, et ce serment, je l'ai si bien tenu, que les bonnes ou mauvaises fortunes qui ont depuis accompagné mes actions ainsi que mes entreprises n'ont eu à remercier de leur succès que moi-même, et à se plaindre de leur défaite qu'à moi-même.

Je ne puis me souvenir d'aucun événement digne d'être mentionné avant notre départ de l'île de France, ni pendant notre voyage. Nous fûmes poursuivis plus d'une fois, mais je ne connaissais pas de vaisseaux capables de lutter de vitesse avec le schooner, et les incidents de notre trajet ne m'en firent pas connaître. Dans la mer de la Manche, des croiseurs anglais nous entourèrent; mais nous eûmes l'adresse d'éviter les attaques des uns et de fuir les approches des autres.

Après un voyage d'une extrême rapidité, nous jetâmes l'ancre dans le port de Saint-Malo, en France, port constamment rempli, à cette époque, de bâtiments d'armateurs et de vaisseaux de guerre.

Dès que nous fûmes en rade, de Ruyter partit pour Paris afin de délivrer ses dépêches au gouvernement, et je restai seul avec mes hommes à bord du schooner.

Nous avions en arrimage une forte cargaison de thé de première qualité, des épices, et, par un hasard dont je ne me rendis pas compte, plusieurs tonneaux de sucre blanc cristallisé. Le motif qui me fait insister sur la possession de ce dernier article est l'extrême élévation de son prix à l'époque de mon arrivée en France. Cette élévation de prix était si extraordinaire, que la vente de ces quelques tonneaux paya amplement tous les frais de notre voyage. Les divers produits des îles occidentales nous firent également réaliser d'énormes bénéfices, et je compris, en voyant scintiller dans mes mains, en échange de mes denrées, une grande quantité d'or, que le commerce, bien mieux que la guerre, est la source où le travail puise réellement les richesses. Mais cette réflexion n'excitait en moi aucune cupidité, aucun désir : sans mépriser la fortune, je ne l'enviais pas, et je ne me sentais aucune envie de travailler pour la conquérir. Depuis mon retour en Angleterre, mes idées générales ont pris sur bien des choses une autre forme, un autre aspect, mais elles n'ont point encore admis cet amour de possession, de luxe et de dépenses qui occupe, ou, pour mieux dire, qui absorbe si complètement le cœur de la plupart des hommes.

La nécessité et la possibilité de secourir les malheureux, je ne vois rien au delà.

Les occupations continuelles du bord, les privations qui accompagnent toujours un voyage fait dans un vaisseau encombré d'hommes et de marchandises, la nécessité de surveiller l'ordre intérieur et la marche du schooner, en occupant mon esprit, avaient forcé mes muscles lassés à reprendre leur vigueur première. Néanmoins j'étais toujours moralement abattu, et mon corps était si maigre, que la peau semblait prête à chaque instant à livrer passage à mes os. Ma figure hagarde et soucieuse eût révélé à l'observateur le moins perspicace combien j'avais dû souffrir. En effet, il était presque extraordinaire que la douleur eût si violemment meurtri la nature vigoureuse d'un homme à peine âgé de vingt et un ans, d'un homme qui avait à peine atteint ce nombre d'années qui le dégage de toute entrave, qui le fait libre. Libre ! quelle dérision ! c'est-à-dire maître d'errer comme Caïn, et de péniblement gagner, loin des siens, à la sueur de son front, quelque immonde nourriture !

CONCLUSION

Je passai à Saint-Malo, tantôt errant dans la ville, tantôt surveillant le schooner, huit longs jours d'attente. Enfin, de Ruyter arriva de Paris.

— Les heures m'ont paru des siècles, lui dis-je en essayant de sourire.

— Pauvre garçon ! me répondit de Ruyter, vous êtes toujours pâle, toujours triste ; je donnerais bien des choses pour vous voir gai...

— Gai ! de Ruyter, m'écriai-je.

— Sinon bien portant, reprit vivement de Ruyter.

— La santé reviendra... Qu'avez-vous fait à Paris?

— J'ai eu avec l'empereur Napoléon de très longues conférences ; mais Sa Majesté me paraît si absorbée par ses projets de la conquête de l'Europe, qu'elle s'intéresse peu pour le moment à ce qui se passe dans les autres parties du monde.

« — J'aurais la possibilité, avait dit l'empereur, d'accaparer le commerce des Indes occidentales comme l'ont fait les Anglais, que je reculerais devant cet accaparement, tant je suis convaincu qu'il enrichirait de simples particuliers, en finissant tôt ou tard par ruiner la nation, et les Anglais apprécieront un jour la justesse de cette remarque, s'ils continuent à agir comme ils agissent dans ce moment.

« — Votre pensée est la mienne, sire, répondit de Ruyter ; mais, comme le fondement de la puissance politique de l'Angleterre est dans son commerce, ce commerce même devient pour nous le point vulnérable de notre attaque. L'Angleterre possède l'île de France, qui a deux bons ports, celui de Saint-Louis, celui de Bourbon...

« — Comment ! s'écria l'empereur, croyez-vous que la richesse et le sang de la France soient d'assez peu de valeur pour être sacrifiés au maintien des îles dans l'océan Indien ; îles qui ne sont que de vaines pyramides faites pour célébrer la mémoire d'une dynastie maudite, dont le nom devrait être rayé des pages de l'histoire?

« — Mais le nom?· dit de Ruyter avec l'intrépide franchise qui caractérisait l'illustre marin.

« — Le nom ! interrompit vivement l'empereur ; les chétifs rochers ainsi désignés sont pour moi de trop peu de valeur ; que les Anglais les gardent ! ils y tiennent pour la légitimité de leurs appellations. Parlez-moi maintenant de l'état actuel de l'Inde. Peut-on y faire quelque chose? Donnez-moi votre opinion sur ce grave sujet. Nous avons entendu parler de vous, de Ruyter ; votre nom est un nom célèbre, grand, et qui mérite la réputation qu'on lui a faite, l'estime dont je l'honore ! Je veux être votre pionnier, je veux vous donner le moyen de vous élever encore : je veux aider à l'accroissement de votre fortune de gloire, de vaillance et de grandeur. Votre pays, la Hollande, nation vraiment commerciale, peut devenir rapidement grande ; mais sa splendeur ne sera jamais que passagère. Pour durer toujours, il faut qu'une nation soit bâtie sur les fondements de son propre sol. Nous n'avons nulle difficulté pour trouver des chefs à mes soldats. Regardez ces hommes, de Ruyter (et l'empereur désigna au commodore un régiment de ses gardes formé en ligne en dehors des Tuileries) : il n'y a pas un homme parmi eux qui ne puisse être un général habile, et bien certainement plusieurs porteront les épaulettes d'officier. Mais si je possède de bons soldats, j'ai vainement cherché des de Witt, des de Ruyter, des Van Tromp. Si je tenais sous mes ordres de pareils hommes, j'anéantirais demain les remparts de bois qui entourent l'Angleterre, remparts vantés, qui, pareils aux murs de la Chine, ne sont formidables qu'en raison de l'impuissance des nations voisines. Les Français ont tous le tempérament bilieux : sur terre ils sont de bronze, sur l'Océan ils ont le mal de mer. J'aurais été marin si mon foie l'avait permis Je ne suis jamais entré dans un bateau sans que son balancement naturel me rendît aussi impuissant qu'une femme. Nos amiraux sont encore moins aguerris. Je me souviens qu'étant un jour à Boulogne, deux commandants me dirent que la vue seule des vaisseaux se balançant dans le port leur donnait mal au cœur. Un Anglais restera un an sur mer, et se fatiguera d'un séjour d'une semaine sur terre. Les Anglais sont nés marins, nous sommes nés pour être soldats, pour fuir et détester l'eau.

« Maintenant dites-moi un mot sur les natifs, sur les princes de l'Inde ; parlez-moi de la population, du caractère particulier de ces peuples, et surtout de leur courage et de leur habileté. »

Quand de Ruyter eut répondu aux questions de l'empereur, Napoléon resta un instant pensif, puis il ajouta :

« — Il est bizarre que les Turcs et les Chinois soient les seuls peuples qui aient atteint le résultat naturel d'une conquête, c'est-à-dire une véritable augmentation de force nationale. Si l'intolérance et la bigoterie leur ont prêté de puissants secours, les Anglais auraient dû égaler les Chinois et les Turcs, car ils sont encore plus intolérants et plus bigots »

Napoléon accorda plusieurs audiences à de Ruyter, car il aimait à causer sans réserve avec cet homme au cœur fort, à l'esprit fin, au dévouement sans bornes.

— Mais, politique à part, me dit de Ruyter, il faut songer maintenant à prendre un parti. Voulez-vous agir sagement? Voulez-vous rentrer dans votre pays natal? Je crois nécessaire que vous vous informiez des changements qui ont pu survenir dans votre famille. Elle est nombreuse, elle est riche; vous y trouverez peut-être quelqu'un digne de votre affection. Vous avez tort, mon cher garçon, bien tort, croyez-moi, de vouloir rompre toute relation avec les personnes qui vous sont attachées, sinon par le cœur, du moins par les liens du sang. Votre santé demande des soins, des soins journaliers, constants et dirigés par le cœur. Cherchez une fem...

— De Ruyter!... m'écriai-je.

— Un voyage en Amérique pendant la dure saison d'hiver serait infailliblement votre perte, répondit de Ruyter, sans relever l'interruption violente du jeune homme; essayez de passer quelques mois à Londres, cherchez des distractions. Aux premiers jours du printemps je reviendrai, et, si le cœur vous en dit, nous partirons ensemble pour l'Amérique.

J'eus beaucoup de peine à trouver raisonnables les conseils de de Ruyter, et ce ne fut qu'après une longue résistance que je parvins à les trouver justes et à me décider à les suivre.

Le moment de notre séparation était proche: le schooner était prêt à lever l'ancre, et les Américains de de Ruyter avaient grand désir de quitter les côtes de France. Le départ de mon ami était fixé pour le lendemain; quant au mien, je ne me sentais pas le courage de lui assigner une époque fixe.

Quelques heures avant le départ, un courrier de Paris vint apporter à de Ruyter une dépêche signée de l'empereur. Napoléon appelait auprès de lui le brave marin. De Ruyter partit, et revint m'annoncer deux jours après qu'une mission importante l'envoyait en Italie.

Il fut décidé que le schooner rentrerait en Amérique sous le commandement du contremaître, auquel de Ruyter donna ses pleins pouvoirs.

Je vis partir le beau vaisseau avec un véritable serrement de cœur, et mes yeux, aveuglés par un brouillard qui ressemblait à des larmes, suivirent ses voiles ondoyantes jusque dans les brumes de l'horizon.

Au moment de me séparer de de Ruyter, de cet homme au noble cœur, au noble visage, de cet homme que j'aimais si tendrement, que j'aimais comme on aime quand les sentiments sont jeunes et forts, le peu d'énergie qui me soutenait encore m'abandonna complètement; je me sentis mourir, et mes paroles, étranglées dans ma gorge, ne montèrent à mes lèvres qu'avec un bruissement de sanglots.

De Ruyter partageait ma souffrance, car sa figure basanée devint couleur de plomb.

— Allons, du courage, mon cher Trelawnay, mon cher enfant, me dit de Ruyter en me prenant le bras avec un geste paternel; du courage et de l'espoir: dans trois mois nous nous reverrons.

Je baissai tristement la tête, j'étais anéanti par cette nouvelle douleur.

De Ruyter partit; je n'eus pas la force d'assister à ce départ. Je n'avais plus ni larmes, ni battements de cœur, ni désirs, ni espérances; j'étais un cadavre animé. La nuit qui suivit notre séparation fut pour moi une nuit affreuse. J'appelai la mort de tous mes vœux, me voyant seul, sans ami, sans amour, sans patrie, sans famille.

La première mission de l'empereur envoya donc de Ruyter en Italie; il y passa deux mois, et pendant ces deux mois nous échangeâmes des lettres remplies du désir de nous revoir, de repartir ensemble, de continuer l'un avec l'autre nos périlleux et émouvants voyages.

A son retour d'Italie, de Ruyter, qui avait à peine eu le temps de m'annoncer son arrivée en France, fut envoyé par Napoléon sur les côtes de la Barbarie. Ce voyage fut fatal à mon noble de Ruyter; les journaux m'apprirent qu'en avançant vers Tunis, la corvette commandée par de Ruyter rencontra une frégate anglaise; au moment où on signalait l'approche du vaisseau ennemi, de Ruyter s'élança sur la poupe, afin de jeter ses dépêches dans la mer: la frégate fit feu, et une volée de caronades coupa la corde du drapeau et balaya tous ceux qui se trouvaient sur le pont.

Le corps de de Ruyter fut trouvé par les vainqueurs enveloppé dans les plis du noble drapeau pour lequel il avait si longtemps et si victorieusement combattu.

Je continuerai un jour l'histoire de ma vie, dont ce livre n'est qu'une période; mais je dois dire, avant de le terminer, que je suis heureux de voir le soleil de la liberté éclairer les pâles esclaves de l'Europe. L'esprit de l'indépendance voltige comme un aigle au-dessus de la terre, et l'esprit des hommes en reflète les brillantes couleurs. Les yeux et les espérances des bons et des sages sont fixés sur la France, et chaque cœur bat et sympathise avec elle. Il me semble que ceux qui vivent maintenant ont survécu à un siècle de désespoir.

ALEXANDRE DUMAS
ILLUSTRÉ

Aventures de John Davys

ILLUSTRATIONS
DE
DAUBIGNY & PHILIPPOTEAUX



PARIS
A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS
33, Rue de Fleurus, 33



AVENTURES DE JOHN DAVYS

I

Il y a à peu près quarante ans, à l'heure où j'écris ces lignes, que mon père, le capitaine Edouard Davys, commandant la frégate anglaise *la Junon*, eut la jambe emportée par un des derniers boulets partis du vaisseau *le Vengeur*, au moment où il s'abîmait dans la mer plutôt que de se rendre.

Mon père, en rentrant à Portsmouth, où le bruit de la victoire remportée par l'amiral Howe l'avait précédé, y trouva son brevet de contre-amiral; malheureusement, ce titre lui était accordé à titre d'honorable retraite, les lords de l'amirauté ayant, sans doute, pensé que la perte d'une jambe rendrait moins actifs les services que le contre-amiral Edouard Davys, à peine arrivé à l'âge de quarante-cinq ans, pouvait rendre encore à la Grande-Bretagne, s'il n'avait point été victime de ce glorieux accident.

Mon père était un de ces dignes marins qui ne comprennent pas trop de quelle nécessité est la terre, si ce n'est pour se ravitailler d'eau fraîche et y faire sécher du poisson. Né à bord d'une frégate, les premiers objets qui avaient frappé ses yeux étaient le ciel et la mer. Midshipman à quinze ans, lieutenant à vingt-cinq ans, capitaine à trente, il avait passé la plus belle et la meilleure partie de sa vie sur un vaisseau, et, tout au contraire des autres hommes, ce n'était que par hasard, et presque à son corps défendant, qu'il avait parfois mis le pied sur la terre ferme; si bien que le digne amiral, qui aurait retrouvé son chemin, les yeux fermés, dans le détroit de Behring ou dans la baie de Baffin, n'aurait pu, sans prendre un guide, se rendre de Saint-James à Piccadilly. Ce ne fut donc point sa blessure en elle-même qui l'affligea, ce furent les suites qu'elle entraînait après elle: c'est que, parmi toutes les chances qui attendent un marin, mon père avait souvent songé au naufrage, à l'incendie, au combat, mais jamais à la retraite, et la seule mort à laquelle il ne fût pas préparé était celle qui visite le vieillard dans son lit.

Aussi la convalescence du blessé fut-elle longue et tourmentée; sa bonne constitution finit cependant par l'emporter sur la douleur physique et les préoccupations morales. Il faut dire, au reste, qu'aucun soin ne lui manqua pendant son douloureux retour à la vie: sir Edouard avait près de lui un de ces êtres dévoués qui semblent appartenir à une autre race que la nôtre, et dont on ne trouve les types que sous l'uniforme du soldat ou la veste du marin. Ce digne matelot, âgé de quelques années de plus que mon père, avait constamment suivi sa fortune, depuis le jour où il était entré comme midshipman à bord de *la Reine Charlotte* jusqu'à celui où il l'avait relevé, avec une jambe de moins, sur le pont de *la Junon*; et, quoique rien ne forçât Tom Smith à quitter son bâtiment, quoique lui aussi eût rêvé la mort d'un soldat et la tombe d'un marin, son dévouement pour son capitaine l'emporta sur son amour pour sa frégate: aussi, en voyant arriver la retraite de son commandant, il sollicita immédiatement la sienne, qui, en faveur du motif qu'il faisait valoir, lui fut accordée, accompagnée d'une petite pension.

Les deux vieux amis — car, dans la vie privée, la distinction des grades disparaissait — se trouvèrent donc tout à coup appelés à un genre de vie auquel ils étaient loin d'être préparés, et dont la monotonie les effrayait d'avance; cependant il fallait en prendre son parti. Sir Edouard se

rappela qu'il devait avoir, à quelque centaine de milles de Londres, une terre, un vieil héritage de famille, et, dans la ville de Derby, un intendant avec lequel il n'avait jamais eu de relations que pour lui faire passer de temps en temps quelque argent dont il ne savait que faire, et qui provenait de ses gratifications ou de ses parts de prise. Il écrivit donc à cet intendant de le venir joindre à Londres, et de se préparer à lui donner, sur l'état de sa fortune, tous les renseignements dont, pour la première fois, les circonstances dans lesquelles il se trouvait lui faisaient sentir le besoin.

En vertu de cette invitation, M. Sanders arriva à Londres avec un registre sur lequel étaient inscrites, dans l'ordre le plus scrupuleux, les recettes et les dépenses de Williams-house, et cela depuis trente-deux ans, époque de la mort de sir Williams Davys, mon grand-père, lequel avait fait bâtir ce château et lui avait donné son nom. En outre, et par ordre de dates, étaient portées en marge les différentes sommes envoyées successivement par le possesseur actuel, ainsi que l'emploi qui en avait été fait; emploi qui, presque toujours, avait eu pour but d'arrondir la propriété territoriale, laquelle, grâce aux soins de M. Sanders, était dans l'état le plus florissant. Relevé fait de l'actif, il se trouva que sir Edouard, à son grand étonnement, jouissait de deux mille livres sterling de rente, qui, jointes à son traitement de retraite, pouvaient lui constituer soixante-cinq à soixante et dix mille francs de revenu annuel. Sir Edouard avait, par hasard, rencontré un intendant honnête homme.

Quelque philosophie que le contre-amiral eût reçue de la nature et surtout de l'éducation, cette découverte ne lui était pas indifférente. Certes, il eût donné cette fortune pour ravoir sa jambe et surtout son activité; mais, puisque force lui était de se retirer du service, mieux valait, à tout prendre, s'en retirer dans les conditions où il se trouvait, que réduit à sa simple retraite: il prit donc son parti en homme de résolution, et déclara à M. Sanders qu'il était décidé à aller habiter le château de ses pères. Il l'invita, en conséquence, à prendre les devants, afin que toutes choses fussent prêtes pour son arrivée à Williams-house, arrivée qui aurait lieu huit jours après celle du digne intendant.

Ces huit jours furent employés, par sir Edouard et par Tom, à réunir tous les livres de marine qu'ils purent trouver, depuis les *Aventures de Gulliver* jusqu'aux *Voyages du capitaine Cook*. A cet assortiment de récréations nautiques, sir Edouard joignit un globe gigantesque, un compas, un quart de cercle, une boussole, une longue-vue de jour et une longue-vue de nuit; puis, toutes ces choses emballées dans une excellente voiture de poste, les deux marins se mirent en route pour le voyage le plus long qu'ils eussent jamais fait à travers terres.

Si quelque chose avait pu consoler le capitaine de l'absence de la mer, c'était certes la vue du gracieux pays qu'il traversait: l'Angleterre est un vaste jardin tout parsemé de massifs d'arbres, tout émaillé de vertes prairies, tout baigné de tortueuses rivières; d'un bout à l'autre du royaume se croisent en tous sens de grandes routes sablées, ainsi que les allées d'un parc, et bordées de peupliers onduleux, qui se courbent comme pour souhaiter aux voyageurs la bienvenue sur les terres qu'ils ombragent. Mais, si ravissant que fût ce spectacle, il ne pouvait combattre, dans l'esprit du capitaine, cet horizon toujours le même, et cependant toujours nouveau, de vagues et de nuages qui se confondent, d'un ciel et d'une mer qui se touchent. L'émeraude de l'Océan lui paraissait bien autrement splendide que le tapis vert des prairies; et, si gracieux que fussent les peupliers, ils étaient loin d'avoir, en se courbant, la mollesse d'un mât chargé de toutes ses voiles; quant aux routes, si sablées qu'elles fussent, il n'y en avait pas qu'on pût comparer au pont et à la dunette de *la Junon*. Ce fut avec un désavantage marqué que le vieux sol des Bretons déroula aux yeux du capitaine tous ses enchantements; et c'est sans avoir fait une seule fois l'éloge des pays à travers lesquels il avait passé, pays qui sont cependant les plus beaux comtés de l'Angleterre, qu'il arriva au haut de la montagne du sommet de laquelle on découvrait, dans toute son étendue, l'héritage paternel dont il venait prendre possession.

Le château était bâti dans une situation charmante; une petite rivière prenant sa source au pied des montagnes qui s'élèvent entre Manchester et Sheffield coulait tortueusement au milieu de grasses prairies, et, formant un lac d'une lieue de tour, reprenait sa course pour aller se jeter dans la Trent, après avoir baigné les maisons de Derby. Tout ce paysage était d'un vert vivace et réjouissant; on eût dit une nature éclose de la veille et toute virginale encore, échappée à peine des mains de Dieu. Un air de tranquillité profonde et de bonheur parfait planait sur tout l'horizon, borné par cette chaîne de collines aux courbes gracieuses qui prend naissance dans le pays de Galles, traverse toute l'Angleterre, et va s'attacher aux flancs des monts Cheviots. Quant au château lui-même, il datait de l'expédition du Prétendant; il avait été élégamment meublé à cette époque, et les appartements, quoique déserts depuis vingt-cinq à trente ans, avaient été entretenus avec un tel soin par M. Sanders, que les dorures des meubles et les couleurs des tapisseries semblaient être sorties la veille des mains de l'ouvrier.

C'était, comme on le voit, une retraite très confortable pour un homme qui, lassé des choses de ce monde, l'eût choisie volontairement; mais il n'en était pas ainsi de sir Edouard: aussi toute cette nature calme et gracieuse lui parut-elle quelque peu monotone, comparée à l'éternelle agitation de l'Océan, avec ses horizons immenses, ses îles grandes comme des continents et ses continents qui sont des mondes. Il parcourut en soupirant toutes ces vastes chambres, sur le parquet desquelles résonnait tristement sa jambe de bois, s'arrêtant aux fenêtres de chaque face, afin de faire connaissance avec les quatre points cardinaux de sa propriété, et, suivi de Tom, qui cachait son étonnement à la vue de tant de richesses inconnues à lui jusqu'alors sous un dédain superbe et affecté. Lorsque l'inspection, qui s'était faite dans le plus grand silence, fut terminée, sir Edouard se retourna vers son compagnon, et, appuyant ses deux mains sur sa canne:

— Eh bien, Tom, lui dit-il, que penses-tu de tout cela?

— Ma foi, mon commandant, répondit Tom pris à l'improviste, je pense que l'entre-pont est assez propre; reste à savoir maintenant si la cale est aussi bien tenue.

— Oh! M. Sanders ne me paraît pas homme à avoir négligé une partie aussi importante de la cargaison. Descends, Tom, descends, mon brave, et assure-toi de cela. Je vais t'attendre ici, moi.

— Diable! fit Tom, c'est que je ne sais pas où sont les écoutilles.

— Si monsieur veut que je le conduise? dit une voix qui partait de la chambre voisine.

— Et qui es-tu, toi? dit sir Edouard en se retournant.

— Je suis le valet de chambre de monsieur, répondit la voix.

— Alors, avance à l'ordre.

Un grand gaillard, vêtu d'une livrée simple mais de bon goût, parut aussitôt sur la porte.

— Qui t'a engagé à mon service? continua sir Edouard.

— M. Sanders.

— Ah! ah! Et que sais-tu faire?

— Je sais raser, coiffer, fourbir les armes, enfin tout ce qui concerne le service d'un honorable officier comme l'est Votre Seigneurie.

— Et où as-tu appris toutes ces belles choses?

— Auprès du capitaine Nelson.

— Tu t'es embarqué?

— Trois ans à bord du *Boreas*.

— Et où diable Sanders a-t-il été te déterrer?

— Lorsque *le Boreas* a été désarmé, le capitaine Nelson s'est retiré dans le comté de Norfolk, et, moi, je suis revenu à Nottingham, où je me suis marié.

— Et ta femme?

— Elle est au service de Votre Seigneurie.

— De quel département est-elle chargée?

— Elle a la surveillance de la lingerie et de la basse-cour.

— Et qui est à la tête de la cave?

— Avec la permission de Votre Seigneurie, M. Sanders a jugé le poste trop important pour en disposer en votre absence.

— Mais c'est un homme impayable, que M. Sanders! Entends-tu, Tom? la direction de la cave est vacante.

— J'espère, répondit Tom avec un léger mouvement d'inquiétude, que ce n'est pas parce qu'elle est vide?

— Monsieur peut s'en assurer, dit le valet de chambre.

— Et, avec la permission du commandant, s'écria Tom, c'est ce que je m'en vais faire.

Sir Edouard fit signe à Tom qu'il lui donnait congé pour cette importante mission, et le digne matelot suivit le valet de chambre.

II

C'est à tort que Tom avait conçu des craintes: la partie du château qui était en ce moment l'objet de son inquiète curiosité avait été approvisionnée par le même esprit prévoyant qui avait présidé à l'arrangement de toute la maison. Dès le premier caveau, Tom, qui était expert en pareille matière, reconnut, dans la disposition des récipients, une intelligence supérieure: selon que les qualités ou l'âge du vin l'exigeaient, les bouteilles étaient debout ou couchées; mais toutes étaient pleines, et des étiquettes, écrites sur des cartes et clouées au bout d'un petit bâton fiché en terre, indiquant l'année et le cru, servaient de bannières

à ces différents corps d'armée, rangés dans un ordre qui faisait le plus grand honneur aux connaissances stratégiques du digne M. Sanders. Tom fit entendre un murmure d'approbation, qui prouvait qu'il était digne d'apprécier ces savantes dispositions; et, voyant qu'auprès de chaque tas une bouteille était placée comme échantillon, il fit main basse sur trois de ces sentinelles perdues, avec lesquelles il reparut devant son commandant.

Il le retrouva assis devant une fenêtre de l'appartement qu'il avait choisi pour le sien, et qui donnait sur le lac dont nous avons déjà parlé. L'aspect de cette pauvre petite étendue d'eau, qui brillait comme un miroir dans le vert encadrement de la prairie, avait rappelé au capitaine tous ses vieux souvenirs et tous ses regrets; mais, au bruit que fit Tom en ouvrant la porte, il se retourna, et, comme s'il eût été humilié d'être surpris ainsi pensif et les larmes aux yeux, il secoua vivement la tête en faisant entendre une espèce de toux qui lui était habituelle, lorsqu'il prenait le dessus sur ses pensées et qu'il leur ordonnait, en quelque sorte, de suivre un autre cours. Tom vit, au premier coup d'œil, quelles sensations préoccupaient son commandant; mais celui-ci, comme s'il eût été honteux d'être surpris, par son vieux camarade, dans des dispositions aussi mélancoliques, affecta, à sa vue, une liberté d'esprit dont il était bien éloigné.

— Eh bien, Tom, lui dit-il en essayant de donner à sa voix un accent de gaieté dont celui auquel il s'adressait ne fut pas dupe, il paraît, mon vieux camarade, que la campagne n'a pas été mauvaise, et que nous avons fait des prisonniers?

— Le fait est, mon commandant, répondit Tom, que les parages d'où je viens sont parfaitement habités, et vous avez là de quoi boire longtemps à l'honneur futur de la vieille Angleterre, après avoir si bien contribué à son honneur passé.

Sir Edouard tendit machinalement un verre, avala, sans y goûter, quelques gouttes d'un vin de Bordeaux digne d'être servi au roi George; siffla un petit air; puis, se levant tout à coup, fit le tour de la chambre, regardant sans les voir les tableaux qui la décoraient; enfin, revenant à la fenêtre:

— Le fait est, Tom, dit-il, que nous serons ici aussi bien, je crois, qu'il est permis d'être à terre.

— Quant à moi, répondit Tom voulant, par le ton de détachement qu'il affectait, consoler son commandant, je crois qu'avant qu'il soit huit jours, j'aurai tout à fait oublié *la Junon*.

— Ah! *la Junon* était une belle frégate, mon ami, reprit en soupirant sir Edouard, légère à la course, obéissante à la manœuvre, brave au combat. Mais, n'en parlons plus, Tom, ou plutôt parlons-en toujours, mon ami. Oui, oui, je l'avais vu construire depuis sa quille jusqu'à ses mâts de perroquet; c'était mon enfant, ma fille... Maintenant, c'est comme si elle était mariée à un autre. Dieu veuille que son mari la gouverne bien; car, s'il lui arrivait malheur, je ne m'en consolerais jamais. Allons faire un tour, Tom.

Et le vieux commandant, ne cherchant plus cette fois à cacher son émotion, prit le bras de Tom et descendit le perron qui conduisait au jardin. C'était un de ces jolis parcs comme les Anglais en ont donné le modèle au reste du monde, avec ses corbeilles de fleurs, ses massifs de feuillage, ses allées hombreuses. Plusieurs fabriques, disposées avec goût, s'élevaient de place en place. Sur la porte de l'une d'elles, sir Edouard aperçut M. Sanders; il alla à lui; de son côté, l'intendant, voyant approcher son maître, lui épargna la moitié du chemin.

— Pardieu! monsieur Sanders, lui cria le capitaine sans même lui donner le temps de le joindre, je suis bien aise de vous avoir rencontré pour vous faire tous mes remerciments; vous êtes un homme précieux, sur ma parole. (M. Sanders s'inclina.) Et, si j'avais su où vous trouver, je n'aurais pas attendu si longtemps.

— Je remercie le hasard qui a conduit Votre Seigneurie de ce côté, répondit M. Sanders visiblement très réjoui du compliment qu'il recevait. Voici la maison que j'habite, en attendant qu'il plaise à Votre Seigneurie de me faire connaître sa volonté.

— Est-ce que vous ne vous trouvez pas bien dans votre logement?

— Au contraire, Votre Honneur; voilà quarante ans que j'y demeure; mon père y est mort, et j'y suis né; mais il se pourrait que Votre Seigneurie lui eût assigné une autre destination.

— Voyons la maison, dit sir Edouard.

M. Sanders, le chapeau à la main, précéda sir Edouard, et l'introduisit, avec Tom, dans le *cottage* qu'il habitait. Cette demeure se composait d'une petite cuisine, d'une salle à manger, d'une chambre à coucher et d'un cabinet de travail, dans lequel étaient rangés, avec un ordre parfait, les différents cartons renfermant les papiers relatifs à la propriété de Williams-house; le tout avait un air de propreté et de bonheur à faire envie à un intérieur hollandais.

— Combien touchez-vous d'appointements? demanda sir Edouard.

— Cent guinées, Votre Honneur. Cette somme avait été fixée par le père de Votre Seigneurie à mon père; mon père est mort, et, quoique je n'eusse alors que vingt-cinq ans, j'ai hérité de sa place et de son traitement; si Votre Honneur trouve que cette somme est trop considérable, je suis prêt à subir telle réduction qu'il lui conviendra.

— Au contraire, répondit sir Edouard, je la double, et vous donne au château le logement que vous choisirez vous-même.

— Je commence par remercier, comme je le dois, Votre Honneur, reprit M. Sanders en s'inclinant; cependant je lui ferais observer qu'une augmentation aussi considérable de traitement est inutile. Je dépense à peine la moitié de ce que je gagne, et, n'étant pas marié, je n'ai pas d'enfant à qui laisser mes économies. Quant au changement de demeure..., continua en hésitant M. Sanders.

— Eh bien? reprit le capitaine voyant qu'il n'achevait pas.

— Je me conformerai, pour cela comme pour tout le reste, aux volontés de Votre Seigneurie, et, si elle me donne l'ordre de quitter cette petite maison, je la quitterai; mais...

— Mais quoi? Voyons, achevez.

— Mais, avec la permission de Votre Honneur, je suis habitué à ce cottage, et lui est habitué à moi. Je sais où toute chose se trouve, je n'ai qu'à étendre le bras pour mettre la main sur ce que je cherche. C'est ici que ma jeunesse s'est passée; ces meubles sont à une certaine place où je les ai toujours vus; c'était à cette fenêtre que s'asseyait ma mère, dans ce grand fauteuil; ce fusil a été accroché au-dessus de cette cheminée par mon père; voilà le lit où le digne vieillard a rendu son âme à Dieu. Il est présent ici en esprit, j'en suis sûr; que Votre Honneur me pardonne, mais je regarderais presque comme un sacrilège de rien changer volontairement à tout ce qui m'entoure. Si Votre Honneur l'ordonne, c'est autre chose.

— Dieu m'en garde! s'écria sir Edouard; je connais trop, mon digne ami, la puissance des souvenirs, pour porter atteinte aux vôtres; gardez-les avec religion, monsieur Sanders. Quant à vos appointements, nous les doublerons comme nous avons dit, et vous vous arrangerez avec le pasteur pour que cette augmentation profite à quelques pauvres familles de votre connaissance... A quelle heure dînez-vous, monsieur Sanders?

— A midi, Votre Honneur.

— C'est mon heure aussi, monsieur, et vous saurez, une fois pour toutes, que vous avez votre couvert mis au château. Vous faites de temps en temps votre partie d'hombre, n'est-ce pas ?

— Oui, Votre Honneur; quand M. Robinson a le temps, je vais chez lui, ou il vient chez moi, et alors c'est une distraction qu'après une journée bien remplie, nous croyons qu'il nous est permis de prendre.

— Eh bien, monsieur Sanders, les jours où il ne viendra pas, vous trouverez en moi un partenaire qui ne se laissera pas battre facilement, je vous en préviens, et, les jours où il viendra, vous l'amènerez avec vous, si cela peut lui être agréable; et nous changerons l'hombre en whist.

— Votre Seigneurie me fait honneur.

— Et vous, vous me ferez plaisir, monsieur Sanders. Ainsi, c'est chose convenue.

M. Sanders s'inclina jusqu'à terre; sir Edouard reprit le bras de Tom, et continua sa route.

A quelque distance de la maisonnette de son intendant, le capitaine trouva celle du garde-chasse, qui cumulait cette fonction avec celle de conservateur de la pêche. Ce dernier avait une femme et des enfants, et c'était une famille heureuse. Le bonheur s'était, comme on le voit, réfugié dans ce coin de terre, et tout ce petit monde, qui craignait que l'arrivée du capitaine ne changeât quelque chose à sa vie, fut bientôt rassuré par sa présence. Le fait est que mon père, qu'on citait dans la marine anglaise pour sa sévérité et son courage, était, dès qu'il ne s'agissait plus du service de Sa Majesté Britannique, l'homme le plus doux et le meilleur que j'eusse jamais connu.

Il rentra au château un peu fatigué de sa course, car c'était la plus longue qu'il eût encore faite depuis son amputation, mais aussi content qu'il pouvait l'être avec le regret éternel qu'il nourrissait au fond du cœur. Sa mission était changée: maître et arbitre encore du bonheur de ses semblables, il passait seulement du commandement au patriarcat, et il résolut, avec la promptitude et la régularité qui lui étaient familières, de soumettre dès ce jour l'emploi de son temps aux règles adoptées à bord de sa frégate. C'était un moyen de ne point amener de dérangement dans ses habitudes. Tom fut prévenu de cette décision; Georges s'y conforma d'autant plus facilement qu'il n'avait point encore oublié la discipline du *Boreas*;

le cuisinier reçut ses ordres en conséquence, et, dès le lendemain, toutes choses furent établies sur le pied où elles étaient à bord de *la Junon*.

Au lever du soleil, la cloche, remplaçant le tambour, devait donner à tout le monde le signal du réveil : une demi-heure était laissée, depuis le moment où elle avait sonné jusqu'à celui où chacun devait se mettre au travail, pour faire un premier déjeuner, usage tout à fait en honneur sur les bâtiments de l'Etat, et fort approuvé par le capitaine, qui n'avait jamais souffert que ses matelots affrontassent, l'estomac vide, le brouillard morbifique du matin. Le déjeuner fini, au lieu de procéder au lavage du pont, on devait se mettre au frottage des appartements ; du frottage, on passait au fourbissage : cette occupation, à bord des bâtiments, comprend le nettoyage de tout ce qui est cuivre. Or, les serrures, les boutons des portes, les anneaux des pelles et pincettes et les devants de feu nécessitaient, pour que le château de Williams-house fût confortablement tenu sous ce rapport, l'application d'une discipline aussi sévère que celle qui régnait à bord de *la Junon*. Aussi, à neuf heures, le capitaine devait-il passer l'inspection, suivi de tous les domestiques, et ceux-ci avaient été prévenus, avant de s'engager, qu'en cas de manquement au service, ils subiraient les peines militaires en usage sur les bâtiments de l'Etat. A midi, tout exercice devait être interrompu par le dîner ; puis, de midi à quatre heures, tandis que le capitaine se promènerait dans le parc, comme il avait l'habitude de le faire sur sa dunette, on devait s'occuper des réparations à faire aux vitres, aux charpentes, aux meubles, au linge ; à cinq heures précises, la cloche sonnait pour le souper. Enfin, la moitié des serviteurs, traités comme l'équipage en rade, devait aller se coucher à huit heures, abandonnant le service de la maison à la moitié qui était de quart.

Cependant cette vie n'était, si l'on peut le dire, que la parodie de celle à laquelle sir Edouard était habitué : c'était toute la monotonie de l'existence maritime, moins les accidents qui en font le charme et la poésie. Le roulis de la mer manquait au capitaine comme manque à l'enfant qui s'endort le mouvement maternel qui l'a bercé si longtemps. Les émotions de la tempête, pendant lesquelles l'homme, comme les géants antiques, lutte avec Dieu, laissaient par leur absence son cœur vide, et le souvenir de ces jeux terribles, où l'individu défend la cause d'une nation, où la gloire est la récompense du vainqueur, la honte, la punition du vaincu, rendait à ses yeux toute autre occupation mesquine et frivole : le passé dévorait le présent.

Cependant le capitaine, avec cette force de caractère qu'il avait puisée dans une existence où sans cesse il était forcé de donner l'exemple, cachait ses sensations à ceux qui l'entouraient. Tom seul, chez lequel les mêmes sentiments, quoique portés à un degré moins vif, éveillaient les mêmes regrets, suivait avec inquiétude les progrès de cette mélancolie intérieure, dont toute l'expression était de temps en temps un regard jeté sur le membre mutilé, suivi d'un soupir douloureux, auquel succédait ordinairement autour de la chambre une évolution rapide, accompagnée d'un petit air que le capitaine avait l'habitude de siffloter pendant le combat ou la tempête. Cette douleur des âmes fortes, qui ne se répand pas au dehors, et qui s'alimente de son silence, est la plus dangereuse et la plus terrible : au lieu de filtrer goutte à goutte par la voie des larmes, elle s'amasse dans les profondeurs de la poitrine, et ce n'est que lorsque la poitrine se brise que l'on voit le ravage qu'elle a produit. Un soir, le capitaine dit à Tom qu'il se sentait malade, et, le lendemain, il s'évanouit lorsqu'il essaya de se lever.

III

L'alarme fut grande au château : l'intendant et le pasteur, qui, la veille encore, avaient fait leur partie de whist avec sir Edouard, ne comprenaient rien à cette indisposition subite, et la traitaient en conséquence ; mais Tom les prit à part et rectifia sur ce point leur jugement, en assignant à la maladie le caractère et l'importance qu'elle devait avoir. Il fut donc convenu que l'on ferait prévenir le médecin, et que, pour ne pas donner au capitaine la mesure des inquiétudes que l'on avait conçues, le docteur viendrait le lendemain, comme par hasard et sous le prétexte de demander à dîner au maître du château.

La journée se passa ainsi que d'habitude. Avec le secours de son énergique volonté, le capitaine avait surmonté sa faiblesse ; seulement, il mangea à peine, s'assit de vingt pas en vingt pas pendant sa promenade, s'assoupit au milieu de sa lecture, et deux ou trois fois compromit par des distractions incroyables les intérêts du digne M. Robinson, son partenaire au whist.

Le lendemain, le docteur arriva comme il était convenu : sa visite tira pour un moment, par une distraction inattendue, le capitaine de son marasme ; mais bientôt il retomba dans une rêverie plus profonde que jamais. Le docteur reconnut les caractères du spleen, cette terrible maladie du cœur et de l'esprit contre laquelle tout l'art de la médecine est impuissant. Il n'en ordonna pas moins un traitement ou plutôt un régime, qui consistait en boissons toniques et en viandes rôties ; le malade devait essayer, en outre, de prendre le plus de distractions possibles.

Les deux premières parties de la prescription étaient faciles à suivre : on trouve partout des jus d'herbes, du vin de Bordeaux et des biftecks ; mais la distraction était chose rare à Williams-house. Tom avait, sur ce point, épuisé toutes les ressources de son imagination ; c'était toujours la lecture, la promenade et le whist, et le brave matelot avait beau retourner ces trois mots, comme la phrase du *Bourgeois gentilhomme*, il changeait la place et l'heure, voilà tout ; mais il n'inventait rien qui pût tirer son commandant de la torpeur qui le gagnait de plus en plus. Il lui proposa bien, comme moyen désespéré, de le conduire à Londres ; mais sir Edouard déclara qu'il ne se sentait pas la force d'entreprendre un si long voyage, et que, puisqu'il ne pouvait pas mourir dans un hamac, il aimait encore mieux accomplir cette dernière et solennelle action dans un lit que dans une voiture.

Ce qui inquiétait Tom, surtout, c'est que le capitaine, au lieu de continuer à rechercher, comme il l'avait fait jusqu'alors, la société de ses amis, commençait à s'éloigner d'eux. Tom lui-même semblait maintenant lui être à charge. Le capitaine se promenait bien encore, mais seul ; et, le soir, au lieu de faire sa partie comme d'habitude, il se retirait dans sa chambre en défendant qu'on le suivît. Quant aux repas et à la lecture, il ne mangeait plus que juste ce qu'il fallait pour vivre, et ne lisait plus du tout ; il était, d'ailleurs, devenu intraitable sous le rapport des jus d'herbes, et depuis que sa répugnance pour ces sortes de boissons avait été poussée au point qu'il avait jeté au nez de Georges une tasse de ce liquide que le pauvre valet de chambre voulait, dans une bonne intention, le forcer d'avaler, personne ne s'était plus hasardé à reparler d'infusions amères, et Tom les avait remplacées par du thé dans lequel il étendait, au lieu de crème, une cuillerée et demie de rhum.

Cependant toutes ces rébellions contre l'ordonnance du docteur laissaient prendre au mal une intensité chaque jour plus grande ; sir Edouard n'était plus que l'ombre de lui-même : toujours solitaire et sombre, à peine si l'on pouvait tirer de lui une parole qui ne fût accompagnée d'un signe visible d'impatience. Il avait adopté, dans le parc, une allée écartée, au bout de laquelle était un berceau ou plutôt une véritable grotte de verdure formée par l'entrelacement des branches : c'était là qu'il se retirait et demeurait des heures entières sans que personne osât le déranger ; c'était inutilement que le fidèle Tom et le digne Sanders passaient et repassaient, avec intention, à portée de son regard ; il semblait ne pas les voir, pour n'être pas obligé de leur adresser la parole. Ce qu'il y avait de pis dans tout cela, c'est que chaque jour ce besoin de solitude était plus grand, et que le temps que le capitaine passait hors de la compagnie des commensaux du château était plus considérable ; de plus, on allait atteindre les mois nébuleux, qui sont, comme on le sait, aux malheureux attaqués du spleen, ce que la chute des feuilles est aux phtisiques, et tout faisait présager qu'à moins d'un miracle, sir Edouard ne supporterait pas cette époque fatale : ce miracle, Dieu le fit par l'intermédiaire d'un de ses anges.

Un jour que sir Edouard, dans sa retraite accoutumée, était en proie à une de ses rêveries mortelles, il entendit, sur le chemin qui conduisait à la grotte, le froissement des feuilles sèches sous un pas inconnu. Il leva la tête, et vit venir à lui une femme qu'à la blancheur de ses vêtements et à la légèreté de sa démarche, il pouvait, dans cette allée sombre, prendre pour une apparition ; ses yeux se fixèrent avec étonnement sur la personne qui ne craignait pas de venir ainsi le troubler, et il attendit en silence.

C'était une femme qui paraissait âgée de vingt-cinq ans, mais qui devait avoir un peu plus que cela, belle encore, non de cette première et éclatante jeunesse, si vive mais si passagère, en Angleterre surtout, mais de cette seconde beauté, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui se compose d'une fraîcheur mourante et d'un embonpoint naissant. Ses yeux bleus étaient ceux qu'un peintre eût donnés à la Charité ; de longs cheveux noirs qui ondulaient naturellement s'échappaient d'un petit chapeau qui semblait trop étroit pour les contenir ; son visage offrait les lignes calmes et pures particulières aux femmes qui habitent la partie septentrionale de la Grande-Bretagne ; enfin son costume simple et sévère, mais plein de goût, tenait le milieu entre la mode du jour et le puritanisme du XVIIe siècle

Elle venait solliciter la bonté bien connue de sir Edouard en faveur d'une pauvre famille, dont le père était mort la veille, après une longue et douloureuse maladie, laissant une femme et quatre enfants dans la misère. Le propriétaire de la maison qu'habitaient cette malheureuse veuve et ces pauvres orphelins voyageait en Italie, de sorte que, pendant son absence, l'intendant, strict observateur des intérêts de son maître, exigeait le payement de deux termes arriérés ; on menaçait mère et enfants de les mettre à la porte. Cette menace était d'autant plus terrible que la mauvaise saison s'avançait. toute cette famille avait donc tourné ses regards vers le généreux capitaine, et avait choisi pour intermédiaire celle qui venait solliciter le bienfait.

Ce récit fut fait avec une telle simplicité de gestes et d'une voix si douce, que sir Edouard sentit ses yeux se mouiller de larmes ; il porta la main à sa poche, en tira une bourse pleine d'or qu'il donna à la jolie ambassadrice sans dire un mot ; car, ainsi que le Virgile de Dante, il avait désappris de parler à force de silence. De son côté, la jeune femme, dans un premier moment d'émotion dont elle ne fut pas maîtresse, en voyant sa mission si promptement et si dignement remplie, saisit la main de sir Edouard, la baisa, et disparut sans lui adresser d'autres remercîments, pressée qu'elle était d'aller rendre la sécurité à cette famille, qui était loin de penser que Dieu lui enverrait de si promptes consolations.

Resté seul, le capitaine crut qu'il avait fait un rêve. Il regarda autour de lui ; la blanche vision avait disparu, et, n'eût été sa main, encore émue de la douce pression qu'elle venait d'éprouver, et la bourse absente de son gousset, il se serait cru le jouet d'une apparition fiévreuse. En ce moment, M. Sanders traversa par hasard l'allée, et, contre son habitude, le capitaine l'appela. M. Sanders se retourna étonné. Sir Edouard lui fit de la main un signe qui confirma par la vue le témoignage auriculaire auquel il avait peine à croire, et M. Sanders s'approcha du capitaine, qui lui demanda, avec une vivacité dont sa voix avait perdu depuis longtemps l'habitude, quelle était la personne qui venait de s'éloigner.

— C'est Anna-Mary, répondit l'intendant, comme s'il n'était pas permis d'ignorer quelle était la femme qu'il désignait par ces deux noms.

— Mais qu'est-ce qu'Anna-Mary? demanda le capitaine.

— Comment ! Votre Seigneurie ne la connaît pas? répondit le digne M. Sanders.

— Eh ! pardieu ! non, répliqua le capitaine avec une impatience du meilleur augure ; je ne la connais pas, puisque je vous demande qui elle est.

— Qui elle est, Votre Honneur? La Providence descendue sur la terre, l'ange des pauvres et des affligés. Elle venait solliciter Votre Seigneurie pour une bonne action, n'est-ce pas?

— Oui, je crois qu'elle m'a parlé de malheureux qu'il fallait sauver de la misère.

— C'est cela, Votre Honneur ; elle n'en fait jamais d'autres. Toutes les fois qu'elle apparaît chez le riche, c'est au nom de la charité ; toutes les fois qu'elle entre chez le pauvre, c'est au nom de la bienfaisance.

— Et qui est cette femme?

— Sauf le respect que je dois à Votre Seigneurie, elle est encore demoiselle ; une digne et bonne demoiselle, Votre Honneur.

— Eh bien, femme ou fille, je vous demande qui elle est.

— Personne ne le sait précisément, Votre Honneur, quoique tout le monde s'en doute. Il y a une trentaine d'années, oui, c'était en 1764 ou 1766, son père et sa mère vinrent s'établir dans le Derbyshire ; ils arrivaient de France, où, disait-on, ils avaient suivi la fortune du Prétendant ; ce qui fait que leurs biens étaient confisqués, et qu'ils ne pouvaient s'approcher de soixante milles de Londres. La mère était enceinte, et, quatre mois après son établissement dans le pays, elle donna naissance à la petite Anna-Mary. A l'âge de quinze ans, la jeune fille perdit ses parents à quelque intervalle l'un de l'autre, et se trouva seule avec une petite rente de quarante livres sterling. C'était trop peu pour épouser un seigneur, c'était trop pour être la femme d'un paysan. D'ailleurs, le nom que probablement elle porte, et l'éducation qu'elle avait reçue, ne lui permettaient pas de se mésallier ; elle resta donc fille, et résolut de consacrer sa vie à la charité. Depuis lors, elle n'a point failli à la mission qu'elle s'était imposée. Quelques études médicales lui ont ouvert les portes des pauvres malades, et, là où sa science ne peut plus rien, sa prière est, dit-on, toute-puissante ; car Anna-Mary, Votre Honneur, est regardée par tout le monde comme une sainte devant Dieu Il n'est donc pas étonnant qu'elle se soit permis de déranger Votre Seigneurie, ce que personne de nous n'aurait osé faire ; mais Anna-Mary a ses privilèges, et un de ses privilèges est de pénétrer partout sans que les domestiques se permettent de l'arrêter

— Et ils font bien, dit sir Edouard en se levant, car c'est une brave et digne créature. Donnez-moi le bras, monsieur Sanders ; je crois qu'il est l'heure de dîner.

C'était la première fois, depuis plus d'un mois, que le capitaine s'apercevait que la cloche était en retard sur son appétit. Il rentra donc, et, comme, au moment où il l'avait arrêté, M. Sanders retournait chez lui pour se mettre à table, le capitaine le retint au château. Le digne intendant était trop heureux de ce retour à la sociabilité pour ne pas accepter à l'instant même ; et, jugeant par les questions que sir Edouard lui avait adressées qu'il était, contre son habitude, en disposition de parler, il profita de l'occasion pour l'entretenir de plusieurs affaires d'intérêt que sa maladie l'avait forcé de laisser en suspens. Mais, soit que l'esprit de loquacité du capitaine fût passé, soit que l'intendant touchât à des sujets qu'il croyait indignes de son intérêt, le malade ne répondit mot ; et, comme si les paroles qu'il entendait n'étaient qu'un vain bruit, il retomba dans sa taciturnité habituelle, dont, pendant tout le reste de la journée, aucune distraction ne put le tirer.

IV

La nuit se passa comme de coutume, et sans que Tom s'aperçût d'aucun changement dans l'état du malade ; le jour se leva triste et nébuleux. Tom essaya de s'opposer à la promenade du capitaine, craignant l'effet pernicieux des brouillards de l'automne ; mais sir Edouard se fâcha, et, sans écouter les représentations du digne matelot, s'achemina vers la grotte Il y était depuis un quart d'heure à peu près, lorsqu'il vit apparaître au bout de l'allée Anna-Mary, accompagnée d'une femme et de trois enfants : c'étaient la veuve et les orphelins que le capitaine avait tirés de la misère, et qui venaient le remercier.

Sir Edouard, en apercevant Anna-Mary, se leva pour aller au-devant d'elle ; mais, soit émotion, soit faiblesse, à peine eut-il fait quelques pas, qu'il fut forcé de s'appuyer contre un arbre : Anna vit qu'il chancelait, et accourut pour le soutenir ; pendant ce temps, la bonne femme et les enfants se jetaient à ses pieds et se disputaient ses mains, qu'ils couvraient de baisers et de larmes. L'expression de cette reconnaissance si franche et si entière toucha le capitaine au point que lui-même se sentit pleurer. Un instant il voulut se contenir, car il regardait comme indigne d'un marin de s'attendrir ainsi ; mais il lui sembla que ses larmes, en coulant, le soulageraient de cette oppression qui, depuis si longtemps, lui pesait sur la poitrine, et, sans force contre son cœur, resté si bon sous sa rude enveloppe, il se laissa aller à toute son émotion, prit dans ses bras les bambins qui se cramponnaient à ses genoux, et les embrassa les uns après les autres, en promettant à leur mère de ne pas les abandonner.

Pendant ce temps, les yeux d'Anna-Mary brillaient d'une joie céleste. On eût dit que l'envoyée d'en haut avait accompli sa mission de bienfaisance, et, comme le conducteur du jeune Tobie, s'apprêtait à remonter au ciel : tout ce bonheur était son ouvrage, et l'on voyait que c'était à de tels spectacles, souvent renouvelés, qu'elle devait la douce et impassible sérénité de son visage. Dans ce moment, Tom vint, cherchant son maître, décidé à lui faire une querelle s'il ne voulait pas rentrer au château. En voyant plusieurs personnes autour du capitaine, il sentit redoubler sa résolution, car il était certain qu'elle serait appuyée ; aussi commença-t-il, moitié grondant, moitié priant, un long discours dans lequel il essaya de démontrer au malade la nécessité de le suivre ; mais sir Edouard l'écoutait avec une telle distraction, qu'il était visible que l'éloquence de Tom était perdue. Cependant, si les paroles qu'il avait dites avaient été sans puissance sur le capitaine, elles n'avaient point été sans effet sur Anna : elle avait compris la gravité de la situation de sir Edouard, qu'elle avait cru jusque-là seulement indisposé ; aussi, jugeant comme Tom que l'air humide qu'il respirait pouvait lui être nuisible, elle s'approcha de lui, et, lui adressant la parole avec sa douce voix :

— Votre Honneur a-t-il entendu? lui dit-elle.

— Quoi? répondit sir Edouard en tressaillant.

— Ce que lui a dit ce brave homme, reprit Anna.

— Et qu'a-t-il dit? demanda le capitaine.

Tom indiqua, par un mouvement, qu'il allait reprendre son discours ; mais Anna lui fit signe de se taire.

— Il a dit, continua-t-elle, qu'il était dangereux pour vous de rester ainsi à cet air froid et pluvieux, et qu'il fallait rentrer au château

— Me donnerez-vous le bras pour m'y reconduire ? demanda le capitaine.

— Oui, sans doute, répondit Anna en souriant, si vous me faites l'honneur de me le demander...

En même temps, elle tendit son bras ; le capitaine y appuya le sien, et, au grand étonnement de Tom, qui ne s'attendait pas à le trouver si docile, il reprit le chemin du château. Au bas du perron, Anna-Mary s'arrêta, renouvela ses remercîments, et, saluant sir Edouard avec une grâce parfaite, elle se retira, accompagnée de la pauvre famille. Le capitaine demeura immobile où elle l'avait laissé, la suivit des yeux tant qu'il put la voir ; puis, lorsqu'elle eut disparu derrière l'angle du mur, il poussa un soupir, et se laissa conduire jusqu'à sa chambre, docile comme un enfant. Le soir, le docteur et le curé vinrent faire leur partie de whist, et le capitaine avait commencé à jouer avec assez d'attention, lorsque, tandis que Sanders battait les cartes, le docteur dit tout à coup :

— A propos, commandant, vous avez vu aujourd'hui Anna-Mary ?

— Vous la connaissez ? demanda le capitaine.

— Certainement, répondit le docteur ; elle est mon confrère.

— Votre confrère ?

— Sans doute, et confrère fort à craindre même : elle sauve plus de malades avec ses douces paroles et ses remèdes de bonne femme, que je n'en sauve avec toute ma science. N'allez pas me quitter pour elle, commandant ; car elle serait capable de vous guérir.

— Et moi, dit le curé, elle me ramène plus d'âmes par son exemple, que je n'en gagne par mes sermons ; et je suis sûr, commandant, que, si endurci pécheur que vous soyez, si elle se le mettait en tête, elle vous conduirait tout droit en paradis.

A partir de ce moment, M. Sanders eut beau battre et distribuer les cartes, il ne fut plus question que d'Anna-Mary.

Ce soir-là, le capitaine non seulement écouta, mais encore parla comme il ne l'avait pas fait depuis longtemps ; il y avait un mieux sensible dans son état. Cette apathie profonde, de laquelle il semblait que rien désormais ne pût le tirer, disparut tant qu'Anna-Mary fut le sujet de la conversation. Il est vrai qu'aussitôt que M. Robinson eut changé de thème, pour raconter les nouvelles de France qu'il avait lues dans le journal du matin, quoique ces nouvelles fussent de la plus haute importance politique, le capitaine se leva et se retira incontinent dans sa chambre, laissant M. Sanders et le docteur chercher sans lui un moyen d'arrêter les progrès de la révolution française, recherche à laquelle ils se livrèrent une heure encore après la retraite du capitaine, sans que leurs savantes théories, on a pu le voir, aient d'une manière efficace traversé le détroit.

La nuit fut bonne ; le capitaine se réveilla plus préoccupé que sombre : il semblait attendre quelqu'un et se retournait à chaque bruit qu'il entendait. Enfin, comme on prenait le thé, Georges annonça miss Anna-Mary ; elle venait demander des nouvelles du capitaine, et lui rendre compte de l'emploi de ses fonds.

A la manière dont sir Edouard reçut sa belle visiteuse, il fut clair pour Tom que c'était elle qu'il attendait, et sa docilité de la veille fut expliquée par le salut plein de vénération avec lequel il l'accueillit. Après quelques questions faites sur sa santé, que sir Edouard assura s'améliorer sensiblement depuis deux jours, Anna-Mary entama l'affaire de la pauvre veuve. La bourse que lui avait donnée le capitaine contenait trente guinées : dix avaient été consacrées à payer les deux termes en retard ; cinq à acheter à la mère et aux enfants les objets de première nécessité, dont ils manquaient depuis bien longtemps ; deux avaient payé pendant un an l'apprentissage du fils aîné chez un menuisier, qui, en échange de cette petite somme et de son temps, lui donnait le logement et la nourriture ; la petite fille était entrée, moyennant deux autres guinées, dans une école où elle devait apprendre à lire et à écrire ; quant au dernier enfant, qui était un garçon, il était demeuré près de sa mère, étant trop jeune encore pour qu'elle pensât à s'en séparer. Restait donc à la pauvre femme onze guinées avec lesquelles, à la vérité, elle pouvait vivre quelque temps, mais qui, une fois épuisées, si elle ne trouvait pas quelque place pour utiliser sa bonne volonté, la laisseraient dans la même misère qu'auparavant. Cette place, le capitaine l'avait justement disponible : il fallait à la femme de Georges une aide dans son double service. Sir Edouard offrit de prendre chez lui mistress Denison, et il demeura convenu que, le lendemain, elle et le petit Jack seraient installés au château.

Soit reconnaissance pour sa protégée, soit instinct que sa présence était agréable, Anna-Mary resta près de deux heures avec le capitaine, et ces deux heures passèrent pour lui comme une minute. Au bout de ce temps, elle se leva et prit congé de lui, sans que sir Edouard osât la retenir, quoiqu'il eût donné tout au monde pour que la belle visiteuse ne le privât pas si tôt de sa compagnie. En sortant, elle trouva Tom qui l'attendait pour lui demander une recette ; Tom s'était informé dans le village, il avait été édifié sur les connaissances médicales d'Anna-Mary, et, d'après ce qu'il avait vu la veille et le jour même, il ne doutait pas qu'elle ne réussît merveilleusement, pour peu qu'elle voulût bien entreprendre cette cure, que, trois jours auparavant, il regardait comme désespérée. Anna-Mary elle-même ne se dissimulait pas la gravité de la situation de sir Edouard : les maladies chroniques, du genre de celle dont était attaqué le capitaine, pardonnent rarement, et, à moins d'une diversion violente et soutenue, s'acheminent avec obstination vers un résultat mortel. Le docteur et le curé ne lui avaient point caché l'influence qu'avait eue sa visite et l'attention inaccoutumée avec laquelle le malade avait écouté ce qu'on disait pendant tout le temps qu'il avait été question d'elle. Anna-Mary ne s'en était point étonnée ; elle avait, comme le racontait la veille le docteur, guéri plus d'une fois par sa présence ; et, dans ce genre de maladie surtout, dont la distraction est le seul remède, elle comprenait parfaitement l'influence que peut avoir l'apparition d'une femme : elle était donc revenue, était restée deux heures près du capitaine, et avait pu juger par elle-même de l'effet que sa présence avait produit sur le malade ; cette présence, elle était disposée à l'accorder au pauvre capitaine, sans y mettre d'autre importance que celle qu'il plairait à Dieu d'y attacher pour sa guérison. Aussi, comme la recette qu'elle donna à Tom était exactement pareille à l'ordonnance du docteur, auquel Anna-Mary avait servi plus d'une fois de pieux complice, et que le digne matelot manifestait quelque crainte au sujet du jus d'herbes, Anna-Mary promit de revenir le lendemain pour présenter elle-même le remède à sir Edouard.

Ce jour-là, ce fut le capitaine qui parla le premier, et à tout le monde, de la visite qu'il avait reçue. A peine eut-il appris que mistress Denison était installée au château, qu'il la fit monter, sous prétexte de lui donner ses instructions, mais, en effet, pour avoir occasion d'entendre parler d'Anna-Mary. Il ne pouvait pas mieux s'adresser : mistress Denison, outre sa disposition naturelle à utiliser le don que Dieu lui avait fait de la parole, était, cette fois, poussée par un sentiment profond de reconnaissance ; elle ne tarit donc point en éloges sur la *sainte*, car c'est ainsi que, dans ce village, on appelait, par anticipation, Anna-Mary. Ce bavardage conduisit, sans qu'il s'en aperçût, le capitaine jusqu'à l'heure du dîner. En passant à la salle à manger, il y trouva le docteur.

L'effet que ce dernier avait attendu était visiblement produit : sir Edouard commençait à dérider sa sévère physionomie ; aussi, voyant qu'il entrait dans la bonne voie, le docteur donna au capitaine le conseil de faire mettre les chevaux à la voiture et de sortir, en sa compagnie, après le dîner. Il avait quelques malades à visiter au petit village qu'habitait Anna, et, si le capitaine consentait à diriger sa promenade de ce côté, il serait enchanté qu'il voulût bien l'y conduire, le poney sur lequel il faisait habituellement ses courses étant gravement indisposé.

Aux premiers mots de cette offre, sir Edouard commençait à froncer le sourcil ; mais il n'eut pas plus tôt entendu que la promenade proposée devait avoir pour but le village où demeurait Anna, qu'il fit donner au cocher l'ordre de se tenir prêt, et qu'à partir de ce moment, ce fut lui qui pressa le docteur ; il en résulta que celui-ci, qui aimait à dîner tranquillement, se promit, à l'avenir, de ne plus donner de pareilles ordonnances qu'au dessert.

La distance qui séparait le château du village était de quatre milles : les chevaux la franchirent en vingt minutes ; et cependant le capitaine se plaignit, pendant tout ce temps, de la lenteur avec laquelle ils avançaient. Enfin, ils arrivèrent, et la voiture s'arrêta devant la maison dans laquelle le docteur avait affaire ; par hasard, c'était juste en face de cette maison qu'était située celle d'Anna, et, en descendant de voiture, le docteur la fit remarquer au capitaine.

C'était une jolie maisonnette anglaise, à laquelle des contrevents verts et des tuiles rouges donnaient un air de propreté et de joie charmant à voir. Pendant tout le temps que le docteur consacra à sa visite, sir Edouard ne détourna point les yeux de la porte par laquelle il espérait toujours voir sortir Anna ; mais son attente fut trompée, et le docteur, après sa visite faite, le retrouva en contemplation.

Le docteur monta sur le premier plant du marchepied ; puis, s'arrêtant là, il proposa à sir Edouard, comme une chose toute simple, de rendre à Anna-Mary la visite qu'elle avait faite au château. Le capitaine accepta avec un empressement qui dénotait un progrès toujours croissant dans le retour des sensations, et tous deux s'acheminèrent vers la

petite porte. Le capitaine avoua, depuis, que, pendant ce court trajet, il avait senti son cœur battre plus fort qu'au premier branle-bas qu'il avait entendu.

Le docteur frappa à la porte, et une vieille gouvernante, que les parents d'Anna avaient ramenée de France, et qui avait été son institutrice, vint ouvrir. Anna n'était point à la maison ; on l'avait envoyé chercher pour un enfant atteint de la petite vérole, et qui demeurait dans une chaumière isolée, à un mille du village ; mais, comme le docteur était un ami de mademoiselle de Villevieille, il n'en proposa pas moins au capitaine d'entrer pour visiter l'intérieur du petit cottage, dont la gouvernante s'offrit complaisamment à faire les honneurs. Il était impossible de voir quelque chose de plus frais et de plus charmant que cet intérieur : le jardin semblait une corbeille, et les appartements, quoique d'une simplicité extrême, étaient cependant décorés avec un goût exquis ; un petit atelier de peinture, d'où étaient sortis tous les paysages qui ornaient les murailles, un cabinet d'étude, dans lequel on voyait un piano tout ouvert, et une bibliothèque choisie de livres français et italiens, indiquaient que les rares moments que la charité laissait à la maîtresse de cette demeure étaient employés à des distractions artistiques ou à des lectures instructives. Cette petite maison était la propriété d'Anna, ses parents l'ayant achetée et la lui ayant laissée avec les quarante livres sterling de rente qui, ainsi que nous l'avons dit, formaient toute sa fortune. Le capitaine, pris d'une curiosité qui fit grand plaisir au docteur, la visita depuis l'office jusqu'au grenier, à l'exception cependant de la chambre à coucher, ce *sanctum sanctorum* des maisons anglaises.

Mademoiselle de Villevieille, sans rien comprendre à cette investigation, sentit cependant que ceux qui l'avaient faite, et surtout le capitaine, devaient avoir besoin de se reposer. Arrivée au salon, elle offrit donc aux visiteurs de s'asseoir, et sortit pour préparer le thé. Resté seul avec le docteur, sir Edouard retomba dans le silence qu'il avait interrompu pour faire à mademoiselle de Villevieille une foule de questions relatives à Anna ou à ses parents. Mais, cette fois, le docteur fut sans inquiétude, car ce silence était de la rêverie et non du mutisme. Le capitaine était plongé au plus profond de ses réflexions, lorsque la porte par laquelle était sortie mademoiselle de Villevieille se rouvrit ; mais, au lieu de la gouvernante, ce fut Anna qui entra, portant d'une main une théière, et de l'autre une assiette de sandwichs ; elle était revenue à l'instant, et, ayant appris qu'elle avait des hôtes sur lesquels elle était loin de compter, elle avait voulu leur faire elle-même les honneurs de la maison.

En l'apercevant, le capitaine se leva avec un mouvement visible de plaisir et de respect, et salua la bien arrivée. Celle-ci commença par déposer sur la table à thé ce qu'elle apportait, puis rendit au capitaine, en échange de son salut, une révérence française et un bonjour anglais. Anna-Mary était charmante en ce moment : la course qu'elle venait de faire lui avait donné ces vives couleurs de la santé qui succèdent, par moments et dans certaines occasions, à cette première fraîcheur de la jeunesse qui disparaît si vite. Ajoutez à cela un certain embarras de trouver chez elle deux personnes étrangères, joint à une volonté grande de leur rendre cette courte visite agréable, et l'on comprendra qu'en face d'elle le capitaine eut une loquacité que, depuis bien longtemps, le digne docteur ne lui avait pas vue. Il est vrai que cette loquacité ne fut peut-être pas strictement renfermée dans les règles des convenances, et qu'un rigide observateur des formes eût peut-être trouvé que les éloges tenaient dans la conversation de sir Edouard une trop grande place. Mais le capitaine ne savait dire que ce qu'il pensait, et il pensait beaucoup de bien d'Anna-Mary. Cependant sa préoccupation ne fut pas si grande qu'il ne s'aperçut que la théière et l'argenterie portaient des armoiries surmontées d'un tortil de baron. Sans qu'il se rendît compte de la cause, cela fit plaisir à son vieil orgueil aristocratique. Sir Edouard aurait été humilié de trouver une telle supériorité chez une fille du peuple ou de la bourgeoisie.

Ce fut le docteur qui se vit forcé de rappeler au capitaine que sa visite durait depuis deux heures. Sir Edouard eut quelque peine à reconnaître la vérité de cette assertion ; mais à peine lui fut-elle démontrée par un coup d'œil jeté sur sa montre, à laquelle il en appelait, qu'il comprit toute l'inconvenance d'une plus longue station. En conséquence, il prit congé d'Anna en lui faisant promettre de venir, le lendemain, avec mademoiselle de Villevieille, prendre, à son tour, le thé au château. Anna promit en son nom et au nom de sa gouvernante, et le capitaine remonta en voiture.

— Pardieu ! docteur, dit le capitaine en rentrant au château, vous avez parfois d'excellentes idées, et je ne sais pourquoi nous ne faisons pas tous les jours une pareille promenade, au lieu de laisser engorger les jambes de mes chevaux.

V

Le lendemain, le capitaine se leva une heure plus tôt que d'habitude, et parcourut le château, donnant lui-même les instructions qu'il croyait nécessaires à la grande solennité qui s'apprêtait. L'ordre et la propreté avec lesquels était tenue la petite maison d'Anna-Mary avaient séduit sir Edouard, et il avait résolu que désormais Williams-house serait mis sur le même pied ; en conséquence, outre le cirage des parquets et le frottage des meubles, il ordonna, par extraordinaire, le débarbouillage des tableaux. Il en résulta que les ancêtres du capitaine, qui étaient couverts d'une véritable couche de poussière, semblèrent reprendre une nouvelle vie, et regarder d'un œil plus vif ce qui allait se passer dans ces vieux appartements où, depuis vingt-cinq ans, si peu de choses se passaient. Quant au docteur, il suivait le capitaine, qui semblait avoir retrouvé, pour ces préparatifs, tout le feu de ses belles années, en se frottant les mains avec un air de parfaite satisfaction. M. Sanders arriva sur ces entrefaites, et, voyant tout le monde à l'œuvre avec tant d'empressement, demanda si c'était que le roi George allait visiter le Derbyshire ; et son étonnement ne fut pas médiocre, lorsqu'il apprit que tout ce remue-ménage se faisait à l'occasion d'une tasse de thé qu'Anna-Mary devait venir prendre au château. Quant à Tom, il était tombé, depuis trois jours, dans la stupéfaction la plus profonde, et, à mesure que ses craintes s'évanouissaient au sujet du spleen, elles se tournaient du côté de la folie ; le docteur seul paraissait marcher hardiment dans cette voie obscure pour tous et suivre un plan arrêté dans son esprit. Quant au digne M. Robinson, il voyait l'état de sir Edouard amélioré, et c'était tout ce qu'il demandait, habitué qu'il était à s'en remettre à la Providence des moyens, et à rendre grâces à Dieu des résultats.

A l'heure dite, Anna-Mary et mademoiselle de Villevieille arrivèrent, sans se douter que leur visite avait occasionné tant de préparatifs. Ce fut, à son tour, le capitaine qui fit les honneurs de son château. A le voir si alerte et si affairé, quoique encore pâle et faible, il était impossible de croire que ce fût le même homme qui, huit jours auparavant, se traînait dans ces mêmes appartements, lent et muet comme une ombre. Pendant qu'on prenait le thé, le temps, ordinairement si brumeux au mois d'octobre, dans les contrées septentrionales de l'Angleterre, s'éclaircit tout à coup, et un rayon de soleil glissa entre deux nuages comme un dernier sourire du ciel. Le docteur en profita pour proposer une promenade dans le parc ; les visiteuses acceptèrent. Le docteur offrit son bras à mademoiselle de Villevieille, et le capitaine le sien à miss Anna ; il fut d'abord un peu embarrassé de ce qu'il allait dire dans cette espèce de tête-à-tête ; mais Anna-Mary était en même temps si simple et si gracieuse, que cet embarras disparut au premier mot qu'elle prononça. Anna avait beaucoup lu, le capitaine avait beaucoup vu ; entre gens pareils, la conversation ne peut tomber : le capitaine raconta ses campagnes et ses voyages, comment deux fois il avait manqué de périr enfermé dans les glaces polaires, et comment il avait fait naufrage dans les mers de l'Inde ; puis vint l'histoire de ses onze combats, et du dernier, le plus terrible de tous, où, une cuisse emportée, il s'était relevé sur le pont pour battre des mains en voyant s'abîmer un vaisseau dont l'équipage tout entier avait mieux aimé périr que de se rendre, et s'était enfoncé dans la mer, son pavillon cloué à son grand mât, et aux cris de : « Vive la France ! vive la République ! » Anna avait commencé à écouter par complaisance ; puis, peu à peu, l'intérêt était venu, tant il est vrai que, si inexpérimenté que soit le narrateur, il y a toujours une éloquence puissante dans le récit des grandes choses, fait par celui qui les a vues. Le capitaine avait cessé de parler, qu'Anna écoutait encore, et la promenade avait duré deux heures sans que le capitaine eût éprouvé la moindre fatigue ni Anna le moindre ennui. Ce fut mademoiselle de Villevieille, que la conversation du docteur préoccupait le moins, à ce qu'il paraît, qui vint rappeler à sa jeune maîtresse qu'il était temps de retourner au village.

L'absence d'Anna-Mary ne se fit pas sentir immédiatement après son départ, son apparition avait rempli toute la journée de sir Edouard ; mais, lorsque, le lendemain, il pensa qu'il n'y avait aucune raison pour qu'elle vînt au château, et que lui n'avait aucun prétexte pour aller au village, il lui sembla que la matinée dans laquelle il entrait n'aurait pas de fin, et Tom le trouva aussi triste et aussi abattu qu'il l'avait vu, la veille, alerte et joyeux.

Le capitaine était arrivé jusqu'à l'âge de quarante-cinq

ans avec un cœur vierge de tout amour. Entré au service de Sa Majesté George III, au moment où il sortait à peine de l'enfance, la seule femme qu'il eût connue était sa mère. Son âme s'était ouverte d'abord aux grands spectacles de la nature; les instincts tendres y avaient été étouffés par les habitudes sévères, et, tant qu'il avait été à bord de son bâtiment, il avait considéré une moitié de la création comme une chose de luxe que Dieu avait semée sur la terre, ainsi qu'il a fait des fleurs qui brillent et des oiseaux qui chantent. Il faut convenir aussi que celles de ces fleurs ou ceux de ces oiseaux qu'il avait rencontrés n'avaient rien de séduisant. C'étaient quelques maîtresses de cabaret, tenant les hôtels les plus achalandés des différents ports où il avait relâché, des négresses de la côte de Guinée ou de Zanguebar, des Hottentotes du Cap ou des Patagones de la Terre de Feu. L'idée que sa race s'éteindrait avec lui n'était jamais venue au capitaine, ou, dans le cas contraire, ne lui avait pas causé, sans doute, une inquiétude bien grande. Grâce à cette indifférence passée, il était probable que la première femme un peu jeune, un peu jolie, un peu spirituelle qui croiserait le chemin du capitaine, le ferait changer de route; à bien plus forte raison surtout si cette femme, comme Anna-Mary, était remarquable sous tous les rapports. Or, comme on l'a vu, ce qui devait arriver arriva. Le capitaine, qui ne pensait pas à être attaqué, ne s'était pas occupé de la défense, si bien qu'il avait été mis hors de combat et fait prisonnier à la première escarmouche.

Le capitaine passa la journée comme un enfant qui a égaré son plus beau jouet et qui refuse de se distraire avec les autres. Il bouda Tom, tourna le dos à M. Sanders, et ne parut reprendre quelque bonne humeur qu'en apercevant le docteur, qui, à l'heure accoutumée, venait faire sa partie. Mais ce n'était pas l'affaire du capitaine; il laissa Tom, M. Sanders et le curé chercher un quatrième partenaire, et emmena le docteur dans sa chambre, sous un prétexte aussi maladroit que s'il n'eût eu que dix-huit ans. Là, il lui parla de tout, hors de ce qu'il avait véritablement à lui dire, lui demanda des nouvelles du malade qu'il avait au village, lui offrit de l'y conduire le lendemain: malheureusement, le malade était guéri. Sir Edouard chercha alors une querelle au digne Esculape qui guérissait tout le monde, excepté lui, qui, ce jour-là, s'était mortellement ennuyé. Il ajouta qu'il se sentait plus malade que jamais, et déclara qu'il était perdu s'il passait seulement encore trois jours comme celui qui venait de s'écouler. Le docteur ordonna au capitaine les jus d'herbes, les biftecks et la distraction. Le capitaine envoya promener le docteur, et se coucha plus maussade qu'il ne l'avait jamais été, mais sans avoir osé prononcer une seule fois le nom d'Anna-Mary. Le docteur se retira en se frottant les mains: c'était un drôle d'homme que le docteur.

Le lendemain, ce fut bien autre chose; sir Edouard n'était pas abordable. Une seule pensée vivait dans son esprit, un seul désir animait son cœur: voir Anna-Mary... Mais comment la voir? Le hasard les avait rapprochés la première fois; la reconnaissance avait ramené Anna le lendemain; le capitaine avait fait une visite de convenance; miss Anna avait rendu sa visite au capitaine: tout s'arrêtait là; et il aurait fallu une imagination plus féconde en expédients que ne l'était celle de sir Edouard, pour le tirer de la situation perplexe où il se trouvait. Le capitaine n'avait plus d'espoir que dans les veuves et les orphelins; mais il ne meurt pas un pauvre diable tous les jours, et ce pauvre diable fût-il mort, peut-être Anna-Mary n'eût-elle pas osé venir renouveler sa demande au capitaine. C'eût été un tort: sir Edouard était, à cette heure, en disposition de placer toutes les veuves et d'adopter tous les orphelins du monde.

Le temps était pluvieux, ce qui ne permettait pas au capitaine d'espérer qu'Anna-Mary viendrait au château; en conséquence, il ordonna de mettre les chevaux à la voiture, résolu qu'il était de sortir lui-même. Tom demanda s'il devait accompagner le capitaine; mais le capitaine répondit brusquement à Tom qu'il n'avait pas besoin de lui, et, lorsque le cocher, voyant son maître installé dans le carrosse, vint lui demander respectueusement où il fallait le conduire, celui-ci, à qui toute route était indifférente parce qu'il n'osait pas indiquer la seule qu'il désirait prendre, lui répondit:

— Où tu voudras.

Le cocher réfléchit un instant; puis, remontant sur son siège, il partit au galop. La pluie tombait par torrents, et il était évident qu'il était pressé lui-même d'arriver quelque part. En effet, au bout d'un quart d'heure, il s'arrêta. Le capitaine, qui jusque-là, plongé dans ses réflexions, était resté couché au fond de sa voiture, mit le nez à la portière: il était à la porte de l'ex-malade du docteur, et, par conséquent, en face de la maison d'Anna-Mary. Le cocher s'était rappelé que, la dernière fois qu'il était venu au même endroit, son maître était resté deux heures en visite, et il espérait que, si le capitaine faisait cette fois ainsi que l'autre, la pluie passerait pendant ces deux heures, et qu'il aurait du beau temps pour le retour. Le capitaine tira le cordon attaché au bras du cocher; celui-ci descendit et ouvrit la portière.

— Que diable fais-tu? dit le capitaine.

— Eh bien, je m'arrête, Votre Honneur.

— Et où t'arrêtes-tu?

— Ici.

— Et pourquoi ici?

— Est-ce que ce n'est pas ici que Votre Seigneurie voulait venir?

Hélas! le pauvre diable avait deviné juste sans s'en douter. En effet, c'était bien là que sir Edouard voulait venir; aussi ne trouva-t-il rien à dire à cette réponse.

— Tu as raison, dit le capitaine; aide-moi à descendre.

Le capitaine descendit et frappa à la porte de l'ex-malade, dont il ne savait pas même le nom. Ce fut le convalescent lui-même qui vint lui ouvrir. Le capitaine prétexta l'intérêt que lui avait inspiré le cas grave où se trouvait le malade lorsqu'il avait lui-même, quatre jours auparavant, amené le docteur, et ajouta qu'il était venu en personne pour prendre de ses nouvelles. L'ex-malade, qui était un gros brasseur qu'une indigestion, prise au dîner des noces de sa fille, avait forcé de recourir à la science du docteur, fut très sensible à la visite du capitaine, le fit entrer dans sa plus belle chambre, le supplia de lui faire l'honneur de s'asseoir, et apporta devant lui tous ses échantillons de bière.

Le capitaine plaça sa chaise de manière à pouvoir, tout en causant, regarder dans la rue, et se versa un verre de porter pour avoir le droit de rester tant que le verre ne serait pas bu. Quant au brasseur, il entra, pour satisfaire à l'intérêt que lui avait témoigné le capitaine, dans tous les détails de l'indisposition dont il venait d'être victime, et qui n'était aucunement due à l'intempérance, mais à l'imprudence qu'il avait faite de boire deux doigts de vin, liqueur pernicieuse s'il en fut jamais. Le brasseur profita de cette occasion pour faire ses offres au capitaine, et le capitaine fit prix pour deux tonneaux de bière. Puis, comme ce marché avait établi une certaine familiarité entre le brasseur et le capitaine, le brasseur se hasarda à lui demander ce qu'il regardait dans la rue.

— Je regarde, reprit le capitaine, cette petite maison à contrevents verts qui est en face de la vôtre.

— Ah! fit le brasseur, la maison de la *sainte*.

Nous avons déjà dit que c'était sous ce nom que l'on désignait généralement Anna-Mary.

— Elle est jolie, dit le capitaine.

— Oui, oui, c'est un beau brin de fille, répondit le brasseur, qui croyait que le capitaine parlait de sa voisine, mais surtout c'est une brave créature; tenez, aujourd'hui, malgré le temps qu'il fait, elle est allée, à cinq milles d'ici, soigner une pauvre mère qui avait déjà six enfants de trop et qui vient d'accoucher de deux autres. Elle allait partir à pied, parce que rien ne l'arrête quand il s'agit d'une bonne action; mais je lui ai dit: « Prenez ma carriole, miss Anna, prenez ma carriole. » Elle ne le voulait pas; je lui ai dit: « Prenez-la! » Et elle l'a prise.

— Tenez, j'y pense, dit sir Edouard, vous m'enverrez quatre tonneaux de bière au lieu de deux.

— Que Votre Seigneurie songe bien, pendant qu'elle y est, s'il ne lui en faut pas davantage, répondit le brasseur.

— Non, non, dit en souriant le capitaine. Mais je ne parlais pas de miss Anna; je parlais de la maison: je disais que la maison est jolie.

— Oui, oui, pas mal; mais c'est tout ce qu'elle possède avec une petite rente de rien, dont les mendiants lui enlèvent encore la moitié; ce qui fait qu'elle ne peut pas même boire de bière, pauvre fille! et qu'elle boit de l'eau.

— Vous savez que c'est l'habitude des Françaises, dit le capitaine, et miss Anna a été élevée par mademoiselle de Villevieille, qui est Française.

— Ecoutez, Votre Honneur, reprit le brasseur en secouant la tête, il n'est pas naturel de boire de l'eau quand on peut boire de la bière. Oui, je sais bien que c'est l'habitude des Françaises de boire de l'eau et de manger des sauterelles; mais miss Anna est Anglaise, et de la vieille Angleterre même, fille du baron Lampton, un brave homme, que mon père a connu du temps du Prétendant, et qui s'est battu comme un diable à Preston-Pans, ce qui fit qu'il perdit toute sa fortune et fut longtemps exilé en France. Oh! voyez-vous, Votre Honneur, non! non! ce n'est pas par goût, c'est par nécessité, qu'elle boit de l'eau; et cependant, si elle avait voulu, elle aurait pu boire de la bière, et de la fameuse, tout le reste de sa vie.

— Et comment cela?

— Parce que mon fils aîné avait fait la folie de s'amouracher d'elle et qu'il voulait absolument l'épouser.

— Et vous vous y êtes opposé?

— Tant que j'ai pu, mon Dieu! Comment! un garçon qui

aura dix mille bonnes livres sterling en mariage, et qui pouvait trouver le double et le triple, épouser une fille qui n'a rien ! Mais il n'y a pas eu moyen de lui faire entendre raison, et il m'a fallu consentir.

— Et alors ? dit le capitaine d'une voix tremblante.

— Alors, c'est elle qui a refusé

Le capitaine respira.

— Et cela, voyez-vous, par orgueil et parce qu'elle est de noblesse. Ah ! tous ces nobles, Votre Honneur, je voudrais que le diable...

— Un instant, dit le capitaine en se levant, j'en suis, moi.

— Oh ! Votre Honneur, répondit le brasseur, je ne parle que de ceux qui ne boivent que de l'eau ou du vin ; je ne peux pas dire cela pour Votre Honneur, qui m'a demandé quatre tonneaux de bière.

— Six, répondit le capitaine.

— Oui, six ! s'écria le brasseur ; c'est moi qui me trompais. C'est tout ce qu'il faut à Votre Seigneurie ? continua le brasseur en suivant sir Edouard le chapeau à la main

— C'est tout. Adieu, mon brave homme.

— Adieu, Votre Honneur.

Le capitaine remonta en voiture.

— Au château ? dit le cocher.

— Non, chez le docteur, répondit le capitaine.

Il pleuvait à verse. Le cocher reprit en grommelant place sur son siège, et mena le capitaine ventre à terre. Au bout de dix minutes, il était arrivé. Le docteur n'était pas chez lui.

— Où faut-il conduire Votre Honneur ? dit le cocher.

— Où tu voudras, répondit le capitaine.

Cette fois, le cocher profita de la permission et rentra au château ; quant au capitaine, il remonta dans sa chambre sans parler à personne.

— Il est fou ! dit le cocher à Tom, qu'il rencontra sous le vestibule.

— Eh bien, veux-tu que je te dise, mon pauvre Patrice, répondit Tom, j'en ai peur !

En effet, une si grande agitation avait succédé à l'apathie du capitaine, et cela d'une manière si subite et si inattendue, qu'il était permis aux deux braves serviteurs, qui en ignoraient la cause véritable, d'avoir conçu l'opinion un peu hasardée qu'ils venaient d'exprimer à demi-voix ; aussi fut-ce celle qu'ils transmirent, le soir même, au docteur, lorsqu'il arriva à son heure accoutumée.

Le docteur les écouta avec la plus grande attention, les interrompant de temps en temps par des « tant mieux ! » plus ou moins accentués ; puis, lorsqu'ils eurent fini, il monta à la chambre de sir Edouard en se frottant les mains. Tom et Patrice le regardèrent en secouant la tête.

— Ah ! dit le capitaine du plus loin qu'il aperçut le docteur, venez, mon pauvre ami ; je suis bien malade, allez !

— Vraiment ? répondit le docteur. Eh bien, mais c'est déjà quelque chose que de vous en apercevoir.

— Je crois que, depuis huit jours, j'ai le spleen, continua le capitaine.

— Et moi, je crois que, depuis huit jours, vous ne l'avez plus, reprit le docteur.

— Je m'ennuie de tout.

— De presque tout.

— Je m'ennuie partout.

— Presque partout.

— Tom m'est insupportable.

— Je comprends cela.

— M. Robinson m'assomme.

— Dame, ce n'est pas son état d'être amusant.

— M. Sanders me crispe.

— Je le crois bien, un intendant honnête homme !

— Eh ! tenez, vous-même, docteur, il y a des moments...

— Oui ; mais il y en a d'autres...

— Que voulez-vous dire ?

— Je m'entends.

— Docteur, nous nous brouillerons !

— Je chargerai Anna-Mary de nous raccommoder.

Sir Edouard devint rouge comme un enfant pris en faute.

— Parlons franchement, capitaine, continua le docteur.

— Je ne demande pas mieux, répondit sir Edouard.

— Vous êtes-vous ennuyé le jour où vous êtes allé prendre le thé chez Anna-Mary ?

— Pas une minute.

— Vous êtes-vous ennuyé le jour où Anna-Mary est venue prendre le thé chez vous ?

— Pas une seconde.

— Vous ennuieriez-vous, si vous aviez, chaque matin, la certitude de la voir ?

— Jamais.

— Et, alors, Tom vous serait-il insupportable ?

— Tom ! mais je l'aimerais de toute mon âme.

— M. Robinson vous assommerait-il encore ?

— Il me semble que je le chérirais.

— M. Sanders vous crisperait-il toujours ?

— Je le porterais dans mon cœur.

— Et seriez-vous tenté de vous brouiller avec moi ?

— Avec vous, docteur, ce serait à la vie et à la mort.

— Vous ne vous sentiriez plus malade ?

— J'aurais vingt ans, docteur.

— Vous ne vous croiriez plus attaqué du spleen ?

— Je serais gai comme un marsouin.

— Eh bien, rien n'est plus facile que de voir Anna-Mary tous les jours.

— Que faut-il faire, docteur ? Dites, dites.

— Il faut l'épouser.

— L'épouser ? s'écria le capitaine.

— Eh ! pardieu ! oui, l'épouser : vous savez bien qu'elle n'entrera pas chez vous comme fille de compagnie.

— Mais, docteur, elle ne veut pas se marier.

— Chanson de jeune fille.

— Elle a refusé des partis très riches.

— Des marchands de bière. La fille du baron Lampton faisant les honneurs d'un comptoir, c'eût été joli !

— Mais, docteur, je suis vieux.

— Vous avez quarante-cinq ans, et elle en a trente.

— Mais il me manque une jambe.

— Elle vous a toujours vu comme cela, elle doit y être habituée.

— Mais, docteur, je suis d'un caractère insupportable.

— Vous êtes le meilleur homme du monde.

— Vous croyez ? dit le capitaine avec un doute d'une naïveté parfaite.

— J'en suis sûr, répondit le docteur.

— Il n'y a, dans tout cela, qu'une difficulté.

— Laquelle ?

— C'est que jamais je n'oserai lui dire que je l'aime.

— Eh ! où est la nécessité que ce soit vous qui le lui disiez ?

— Qui s'en chargera à ma place ?

— Moi, pardieu !

— Docteur, vous me sauvez la vie.

— C'est mon état.

— Et quand irez-vous ?

— Demain, si vous voulez.

— Pourquoi pas aujourd'hui ?

— Mais, aujourd'hui, elle n'est pas chez elle.

— Vous attendrez qu'elle y rentre.

— Je vais faire seller mon poney.

— Prenez ma voiture, plutôt.

— Faites atteler, alors.

Le capitaine sonna à casser la sonnette. Patrice accourut tout effrayé.

— Mettez les chevaux, dit le capitaine.

Patrice sortit plus convaincu que jamais que le capitaine avait perdu la tête. Derrière Patrice, entra Tom ; le capitaine lui sauta au cou. Tom poussa un gros soupir ; il n'y avait pas de doute, le capitaine était complètement fou. Un quart d'heure après, le docteur partait, muni de ses pleins pouvoirs.

La visite eut le résultat le plus satisfaisant pour sir Edouard et pour moi : pour sir Edouard, en ce que, six semaines après, il épousa Anna-Mary ; pour moi, en ce que, dix mois après qu'il l'eût épousée, je vins heureusement au monde.

VI

Je ne me rappelle rien autre chose des trois premières années de ma vie, si ce n'est que ma mère m'a toujours dit que j'étais un enfant charmant.

Au plus loin que mes regards puissent se reporter en arrière, je me vois roulant sur une vaste pelouse de gazon qui s'étendait en face du perron, et au milieu de laquelle s'élevait un massif de lilas et de chèvrefeuilles, tandis que ma mère, assise sur un banc peint en vert, levait de temps en temps les yeux de dessus son livre ou de dessus sa tapisserie pour me sourire et m'envoyer des baisers. Vers les dix heures du matin, après avoir lu les journaux, mon père paraissait sur le perron ; ma mère courait à lui ; je la suivais sur mes petites jambes, et j'arrivais au bas des marches en même temps qu'elle les redescendait avec lui. Alors nous faisions une petite promenade, qui avait presque toujours pour but l'endroit qu'on appelait la grotte du Capitaine ; nous nous asseyions sur le banc où sir Edouard était assis la première fois qu'il aperçut Anna-Mary. Georges venait nous dire que les chevaux étaient à la voiture ; nous allions faire une course de deux ou trois heures, une visite, soit à mademoiselle de Villevieille, qui avait hérité des quarante livres sterling de rente et de la petite maison de ma mère, soit à quelque famille malade ou pauvre, à laquelle la *sainte* apparaissait toujours comme un ange gardien et consolateur ; puis, du meilleur appétit du monde, nous revenions dîner au château. Au dessert, je devenais la pro-

priété de Tom, et c'était mon heure de joie : il m'emportait sur son épaule, et m'emmenait voir les chiens et les chevaux, me dénichait des nids au plus haut des arbres, tandis que je lui tendais les mains d'en bas en criant : « Prends garde de tomber, mon ami Tom. » Enfin, il me ramenait écrasé de fatigue et les yeux à demi fermés par le sommeil ; ce qui ne m'empêchait pas de faire très mauvaise mine à M. Robinson, dont l'arrivée était presque toujours le signal de ma retraite. En cas de trop grande résistance de ma part, c'était encore à Tom qu'on avait recours ; alors il entrait dans le salon, et avait l'air de m'emporter malgré tout le monde ; je sortais en grommelant, et Tom me couchait dans un hamac qu'il balançait en me contant toutes sortes d'histoires qui m'endormaient ordinairement à la première syllabe ; puis ma bonne mère venait et me transportait du hamac dans mon lit. Qu'on me pardonne tous ces détails : à l'heure où j'écris ces lignes, mon père, ma mère, ni Tom, n'existent plus, et je me retrouve seul, à l'âge où mon père y est revenu, en ce vieux château dans le voisinage duquel il ne reste plus d'Anna-Mary.

Je me rappelle le premier hiver qui vint, parce qu'il fut pour moi la source de nouveaux plaisirs ; il tomba beaucoup de neige, et Tom inventa mille moyens, fourchettes, trappes, filets, etc., pour prendre les oiseaux qui, manquant de nourriture dans les champs, se rapprochaient des maisons pour en trouver. Mon père nous avait abandonné un grand hangar que Tom avait fait fermer par un treillage assez fin pour que les plus petits oiseaux ne pussent point passer au travers : c'est dans ce hangar que nous enfermions tous nos prisonniers, qui y trouvaient ample nourriture et bon abri dans trois ou quatre sapins en caisse que Tom y avait fait transporter. Je me rappelle qu'à la fin de l'hiver le nombre des captifs était incalculable. Tout mon temps se passait à les regarder ; je ne voulais plus pour rien au monde rentrer au château ; à peine pouvait-on m'avoir aux heures des repas. Ma mère s'inquiétait d'abord pour ma santé ; mais, lorsque mon père lui montrait, en les pinçant entre ses doigts, mes grosses joues rouges, elle se rassurait et me laissait retourner à ma volière. Au printemps, Tom m'annonça que nous allions lâcher tous nos pensionnaires. Je jetai d'abord les hauts cris ; mais ma mère me démontra, avec cette logique du cœur qui lui était si naturelle, que je n'avais pas le droit de garder de force de pauvres oiseaux que j'avais pris par surprise. Elle m'expliqua que c'était injuste de profiter de la détresse du faible pour le réduire en esclavage ; elle me montra les oiseaux, aux premiers bourgeons qui reparurent, essayant de passer à travers le treillage pour se répandre au milieu de cette nature qui revenait à la vie, et ensanglantant leurs petites têtes aux barreaux de fil de fer qui les retenaient captifs. Pendant une nuit, un d'eux mourut : ma mère me dit que c'était le chagrin de ne pas être libre. Le même jour, j'ouvris la cage, et tous mes prisonniers s'envolèrent en chantant dans le parc.

Le soir, Tom vint me prendre, et, sans me rien dire, me conduisit à ma volière : ma joie fut grande, lorsque je la vis presque aussi peuplée que le matin ; les trois quarts de mes petits commensaux s'étaient aperçus que le feuillage du parc n'était pas encore assez touffu pour les garantir du vent de la nuit, et ils étaient revenus chercher l'abri de leurs sapins, où ils chantaient leurs plus doux chants, comme pour me remercier de l'hospitalité que je leur donnais. Je revins tout joyeux raconter cet événement à ma mère, et ma mère m'expliqua ce que c'était que la reconnaissance.

Le lendemain, lorsque je me réveillai je courus à ma volière, et trouvai tous mes locataires déménagés, à l'exception de quelques moineaux francs, qui, plus familiers que les autres faisaient, au contraire, toutes leurs dispositions pour profiter du local que leur abandonnaient leurs camarades. Tom me les montra transportant à leur bec de la paille et de la laine, et m'expliqua que c'était pour faire leurs nids. Je sautai de joie en pensant que j'allais avoir des petits oiseaux que je pourrais regarder grossir sans prendre la peine de grimper au haut d'un arbre, comme je l'avais vu faire à Tom.

Les beaux jours arrivèrent, les moineaux pondirent, et les œufs devinrent des moineaux. Je les suivis dans leur développement avec un bonheur que je me rappelle encore aujourd'hui, lorsque, après quarante ans passés, je me retrouve en face de cette volière toute brisée. Il y a pour l'homme un si grand charme dans tous ces premiers souvenirs, que je ne crains pas de fatiguer mes lecteurs en m'appesantissant un peu sur les miens, tant je suis sûr qu'ils se trouveront en contact avec quelques-uns des leurs. D'ailleurs, il est permis lorsqu'on a un long voyage à faire à travers des volcans enflammés, des plaines sanglantes et des déserts glacés, de s'arrêter un instant au milieu des vertes et douces prairies que l'on rencontre presque toujours au commencement du chemin.

L'été vint, et nos promenades s'agrandirent. Un jour, Tom me mit, comme d'habitude, sur son épaule ; ma mère m'embrassa plus tendrement que de coutume ; mon père prit sa canne et vint avec nous. Nous traversâmes le parc, nous suivîmes les bords de la petite rivière, et nous arrivâmes au lac. Il faisait très chaud. Tom ôta sa veste et sa chemise ; puis, s'approchant du bord, il éleva les mains au-dessus de sa tête, fit un bond pareil à celui que j'avais vu faire parfois aux grenouilles que mon approche faisait fuir, et disparut dans le lac. Je poussai un grand cri et voulus courir au bord, je ne sais dans quelle intention, mais peut-être pour m'élancer après lui : mon père me retint. Je criais du plus profond de mon cœur, en trépignant de désespoir : « Tom ! mon ami Tom ! » lorsque je le vis reparaître. Alors je le rappelai à moi avec de telles instances, qu'il revint aussitôt : je ne fus rassuré que lorsque je le vis dehors.

Alors mon père me montra les cygnes qui glissaient à la surface de l'eau, les poissons qui nageaient à quelques pieds au-dessous d'elle, et m'apprit qu'en combinant des mouvements d'une certaine manière l'homme était parvenu, malgré son peu de dispositions naturelles pour cet exercice, à rester plusieurs heures dans l'élément des poissons et des cygnes. Joignant alors le précepte à la démonstration, Tom redescendit tout doucement dans le lac, et, cette fois, sans disparaître ; il nagea sous mes yeux, me tendant les bras de temps en temps, et me demandant si je voulais venir avec lui. J'étais combattu entre la crainte et le désir, lorsque mon père, voyant ce qui se passait en moi, dit à Tom :

— Ne le tourmente pas davantage, il a peur.

Ce mot était un talisman avec lequel on me faisait faire tout ce qu'on voulait. J'avais toujours entendu parler, à Tom et à mon père, de la peur comme d'un sentiment si méprisable, que, tout enfant que j'étais, je rougis à l'idée qu'on pouvait supposer que je l'éprouvais.

— Non, je n'ai pas peur, dis-je, et je veux aller avec Tom.

Tom revint à terre. Mon père me déshabilla, me mit sur le dos de Tom, autour du cou duquel j'enlaçai mes bras ; Tom se remit à l'eau en me recommandant de ne pas le lâcher. Je n'avais garde !

Tom dut sentir, à la pression de mes bras, que mon courage n'était pas si grand que je voulais le faire croire. Au premier moment, le froid de l'eau m'étouffa ; peu à peu, cependant, je m'y habituai : le lendemain, Tom m'attacha sur une botte de joncs, et nagea près de moi en m'indiquant les mouvements ; huit jours après, je me soutenais seul ; à l'automne, je savais nager.

Ma mère s'était réservé le reste de mon éducation ; mais elle savait entourer les leçons qu'elle me donnait de tant d'amour, et ses ordres d'une si douce raison, que je confondais mes heures de récréation avec mes heures d'étude, et que l'on n'avait aucune peine à me faire quitter les unes pour les autres. Nous étions à l'automne, le temps commençait à se refroidir ; les promenades au lac me furent interdites, et cela me fit d'autant plus de chagrin, que j'eus bientôt lieu de soupçonner qu'il se passait de ce côté quelque chose d'extraordinaire.

En effet, j'avais vu arriver à Williams-house des figures inconnues ; mon père s'était longtemps entretenu avec ces étrangers ; enfin, ils avaient paru tomber d'accord. Tom était sorti avec eux par la porte du parc qui donnait sur la prairie ; mon père était allé les rejoindre, et, à son retour, il avait dit à ma mère : « Tout sera prêt pour le printemps prochain. » Ma mère avait souri comme d'habitude, ce n'était donc pas une chose inquiétante ; mais, quel qu'il fût, ce mystère n'en piquait pas moins ma curiosité. Chaque soir, ces hommes revenaient souper et coucher au château et il ne se passait pas de jour que, de son côté, mon père n'allât leur faire une visite.

L'hiver vint, et avec lui la neige. Cette fois, nous n'eûmes pas besoin de tendre des trappes et des filets pour attraper les oiseaux ; nous n'eûmes qu'à ouvrir les portes de la volière ; tous nos pensionnaires de l'année précédente revinrent, et avec eux beaucoup d'autres, à qui, sans doute, ils avaient vanté, dans leur langage, la bonne hospitalité qu'ils avaient reçue. Ils furent les bienvenus tous tant qu'ils étaient, et retrouvèrent leur chènevis, leur millet et leurs sapins.

Pendant les longues heures de cet hiver, ma mère avait achevé de m'apprendre à lire et à écrire, et mon père avait commencé à me donner les premiers éléments de géographie et de marine. J'étais très ardent amateur de tous les récits de voyages. Je savais par cœur les *Aventures de Gulliver*, et je suivais sur un globe les entreprises de Cook et de Lapérouse. Mon père avait sous verre, sur la cheminée de sa chambre, un modèle de frégate qu'il me donna, et bientôt je sus le nom de toutes les pièces qui composent un bâtiment. Au printemps suivant, j'étais un théoricien fort remarquable, auquel il ne fallait plus que de la pratique ; et Tom prétendait que, comme sir Edouard, je ne pouvais manquer d'arriver au grade de contre-amiral ; opinion qu'il n'avançait jamais, du reste, sans que ma mère portât aussitôt les yeux sur la jambe de bois de son mari, et n'essuyât une larme qui venait mouiller le coin de sa paupière.

L'anniversaire de la naissance de ma mère arrivait ; elle était née au mois de mai, et, chaque année, cette fête reve-

nait, à ma grande joie, avec le beau temps et les fleurs. Ce jour là, je trouvai, au lieu de mes habits ordinaires, un costume complet de midshipman. Ma joie fut grande, comme on peut le penser, et je descendis au salon, où je trouvai mon père en uniforme. Toutes nos connaissances étaient venues, comme d'habitude, passer la journée au château. Je cherchai Tom : lui seul était absent.

Après le déjeuner, on parla de faire une promenade au lac : la proposition fut adoptée à l'unanimité. Nous partîmes, mais sans suivre la route accoutumée ; celle de la prairie pic, on déferla les huniers, puis toutes les voiles s'abaissèrent successivement, et le brick commença de marcher.

Je ne puis exprimer le ravissement que j'éprouvais à voir ainsi, de près et en grand, cette machine merveilleuse que l'on nomme un bâtiment. Quand je le sentis se mouvoir sous mes pieds, je battis des mains, et des larmes de joie coulèrent de mes yeux. Ma mère aussi se mit à pleurer ; mais ce fut en pensant, elle, qu'un jour je monterais sur un véritable navire, et qu'alors ses songes, jusqu'alors si doux et si palsibles, seraient pleins de tempêtes et de combats. Au reste,



Père, un brick !...

était plus courte. mais celle du bois plus jolie ; je ne m'étonnai donc point de ce changement dans notre itinéraire habituel. Je me rappelle encore ce jour comme si c'était hier. Ainsi que tous les enfants, je ne pouvais m'astreindre au pas grave et mesuré du reste de la compagnie, et je courais devant, cueillant des pâquerettes et des muguets, quand tout à coup, en arrivant à la lisière du bois, je restai comme pétrifié, les yeux fixés sur le lac, sans avoir la force de dire autre chose que :

— Père, un brick !...

— Il l'a, pardieu, distingué d'une frégate et d'une goélette ! s'écria mon père au comble de la joie. Viens ici John, que je t'embrasse !

En effet, un charmant petit brick, pavoisé aux armes d'Angleterre, se balançait gracieusement sur le lac. A sa proue était écrit : *l'Anna-Mary*, en lettres d'or. Les ouvriers inconnus, qui, depuis cinq mois, habitaient le château, étaient des charpentiers venus de Portsmouth pour le construire. Il avait été achevé le mois d'auparavant, lancé à l'eau et gréé sans que j'en susse rien. En nous apercevant, il fit feu de toute son artillerie, qui se composait de quatre pièces. J'étais au comble de la joie.

A l'anse du lac la plus proche du petit bois par où nous devions sortir, était la yole, montée par Tom et par six matelots : toute la compagnie y descendit. Tom se plaça au gouvernail, les rameurs se courbèrent sur leurs avirons, et nous glissâmes légèrement sur le lac. Six autres matelots, commandés par Georges, attendaient le capitaine à bord, pour lui rendre les honneurs dus à son rang, honneurs qu'il reçut avec toute la gravité que comportaient les circonstances. A peine sir Edouard fut-il sur le pont, qu'il prit le commandement. Nous virâmes sur l'ancre jusqu'à être à chacun acceptait franchement le plaisir que mon père avait eu l'intention de nous donner. Le temps était superbe, et *l'Anna-Mary* obéissait à la manœuvre comme un cheval dressé. Nous fîmes d'abord le tour du lac, puis nous le traversâmes dans toute sa longueur ; enfin, à mon grand regret, on jeta l'ancre, on cargua les voiles. Nous descendîmes dans la yole, qui nous reconduisit à terre ; puis, au moment où nous disparaissions pour nous acheminer vers le château, où le dîner nous attendait, une seconde salve d'artillerie salua notre départ comme elle avait salué notre arrivée.

A compter de ce jour, je n'eus plus qu'une pensée, qu'une récréation, qu'un bonheur : c'était le brick. Mon pauvre père était ravi de me voir une vocation aussi prononcée pour la marine ; et, comme les ouvriers constructeurs, qui nous avaient jusqu'alors servi d'équipage, nous quittaient pour retourner à Portsmouth, il engagea six matelots de Liverpool, afin de les remplacer. Quant à ma mère, elle souriait mélancoliquement à cet apprentissage maritime, et se consolait en songeant que j'avais encore sept ou huit ans à passer auprès d'elle avant de m'embarquer réellement. Ma pauvre mère oubliait le collège, cette première séparation si pénible mais qui a l'avantage de préparer doucement à une seconde séparation plus sérieuse, qui la suit presque toujours.

Comme on l'a vu, je connaissais déjà le nom des différentes pièces qui composent un bâtiment ; peu à peu j'en appris l'usage. A la fin de l'année, je commençais à exécuter moi-même de petites manœuvres ; Tom et mon père se relayaient tour à tour pour être mes instructeurs. L'autre partie de mon éducation s'en ressentait, mais on l'avait renvoyée à l'hiver.

Depuis que j'étais monté à bord du brick, et que j'avais

revêtu un uniforme, je ne me croyais plus un enfant ; je ne rêvais que manœuvres, tempêtes et combats. Un coin du jardin fut destiné à une cible ; mon père me fit venir de Londres une petite carabine et deux pistolets de tir. Sir Edouard, avant de permettre que je touchasse à ces instruments de destruction, voulut que j'en connusse parfaitement tout le mécanisme. Un armurier de Derby vint, deux fois par semaine, au château, m'apprendre à monter et à démonter chaque pièce de la batterie ; puis, lorsque je pus, quoique séparées les unes des autres, les désigner toutes par leur nom, il consentit enfin à ce que j'en fisse usage. Tout l'automne fut employé à cet amusement, et, lorsque vint l'hiver, je commençais à me servir assez habilement de mon arsenal.

Le mauvais temps n'interrompit pas nos manœuvres nautiques ; il vint, au contraire, en aide à mon père pour compléter mon éducation. Notre lac se permettait d'avoir des tempêtes comme une véritable mer, et, lorsque les vents du nord soufflaient, ils soulevaient sur sa surface, ordinairement si calme et si pure, des vagues qui ne laissaient pas que de donner au bâtiment un roulis très convenable. Alors je montais avec Tom prendre des ris aux plus hautes voiles, et ces jours-là étaient mes jours de fête ; car, rentré au château, j'entendais raconter à tout le monde, par mon père et par Tom, les prouesses de la journée, et mon amour-propre me grandissait presque à la hauteur d'un homme.

Trois ans se passèrent ainsi dans ces travaux, dont on avait su faire pour moi des amusements. Non seulement, j'étais, au bout de ce temps, un excellent marin, habile et hardi à la manœuvre, mais je connaissais la manœuvre au point de la commander. Quelquefois mon père me remettait un petit porte-voix, et, de matelot, je devenais capitaine ; à mon commandement alors, l'équipage exécutait sous mes yeux les mouvements que je venais d'exécuter avec lui, et je pouvais juger les fautes que j'avais commises, en voyant de plus savants que moi parfois les commettre. Le reste de mon éducation avait, il est vrai, suivi un progrès plus lent ; cependant, j'étais aussi fort en géographie que peut l'être un enfant de dix ans : je savais un peu de mathématiques, mais pas du tout de latin. Quant à mes exercices du tir, j'y faisais merveille, à la grande satisfaction de tout le monde, excepté de ma pauvre mère, qui ne voyait dans tout cela qu'une étude de destruction.

Le jour fixé pour mon départ de Williams-house arriva. Mon père avait choisi, pour m'y faire faire mes études, le collège d'Harrow-sur-la-Colline, rendez-vous scolastique de toute la jeune noblesse de Londres. C'était ma première séparation d'avec mes bons parents ; elle fut douloureuse, quoique chacun de nous fît ce qu'il put pour cacher son chagrin aux autres. Tom seul devait m'accompagner ; il reçut de mon père une lettre pour le docteur Butler, dans laquelle étaient indiquées les parties d'éducation dont il désirait que l'on prît un soin particulier ; la gymnastique, l'escrime et la boxe y étaient soulignés. Quant au latin et au grec, sir Edouard en faisait assez peu de cas ; cependant il ne défendit point qu'on m'apprît ces langues.

Je partis avec Tom, dans la voiture de voyage de mon père, non sans avoir fait des adieux presque aussi tendres à mon brick et à mon équipage qu'à mes bons parents. La jeunesse est égoïste ; elle ne distingue pas les affections des plaisirs.

Tout sur la route était nouveau et extraordinaire pour moi. Malheureusement, Tom, qui n'avait jamais fait un pas dans l'intérieur des terres jusqu'au moment où il était venu à Williams-house, et qui, depuis qu'il était à Williams-house, n'avait pas quitté le château un instant, se trouvait fort peu en mesure de satisfaire ma curiosité. A chaque ville un peu grande que nous rencontrions sur notre route, je demandais si c'était Londres. Enfin, il était impossible d'être plus naïf que moi sur tous les points où je n'étais pas fort instruit.

Nous arrivâmes enfin au collège d'Harrow. Tom me conduisit aussitôt chez le docteur Butler : il venait de succéder au docteur Drury, qui était fort aimé, et son avènement au professorat avait amené dans le collège une émeute, qui était à peine calmée. Cette circonstance donna une solennité plus grande à ma présentation. Le docteur me reçut, assis dans un grand fauteuil, lut la lettre de mon père, fit un signe de tête pour m'annoncer qu'il consentait à me recevoir au nombre de ses élèves, et, indiquant du doigt une chaise à Tom, il commença à me faire subir un interrogatoire en me demandant ce que je savais. Je lui répondis que je savais manœuvrer un vaisseau, prendre hauteur, monter à cheval, nager et tirer à la carabine. Le docteur Butler me crut fou, et renouvela sa question en fronçant le sourcil. Mais Tom vint à mon secours en assurant que c'était la vérité, et que je savais tout cela.

— Ne sait-il rien autre chose ? demanda le docteur avec un air de dédain qu'il ne se donna même pas la peine de dissimuler.

Tom resta ébahi : il croyait mon éducation fort avancée, et avait toujours regardé comme chose fort inutile que l'on m'envoyât au collège, où, selon lui, je n'avais plus rien à apprendre.

— Pardonnez-moi, repris-je : je sais très bien le français, passablement la géographie, un peu de mathématiques, et pas mal l'histoire.

J'oubliais le patois irlandais que, grâce à mistress Denison, je parlais comme un véritable fils de l'antique Erin.

— C'est quelque chose, murmura le professeur, étonné de voir un enfant de douze ans qui paraissait ne rien savoir de ce que les autres enfants savent à cet âge, et qui connaissait beaucoup de choses qu'ils n'apprennent ordinairement que dans un âge plus avancé ; mais n'avez-vous pas reçu les premiers éléments du latin et du grec ? continua-t-il

Je fus forcé d'avouer que j'étais parfaitement ignorant sur ces deux langues. Alors le professeur Butler prit un grand registre et écrivit dessus :

« John Davys, arrivé au collège d'Harrow-sur-la-Colline, le 7 du mois d'octobre 1806, entré dans la dernière classe. »

Et, comme il répéta cette inscription tout haut après qu'il l'eut écrite, j'entendis parfaitement la phrase humiliante qui la terminait. J'allais me retirer, la rougeur sur le front, lorsque la porte s'ouvrit et donna passage à un élève. C'était un jeune homme de seize à dix-sept ans, au visage pâle, aux traits fins et aristocratiques et au regard hautain ; il portait des cheveux noirs et bouclés, rejetés d'un côté de sa tête avec beaucoup plus de soin que n'en prend ordinairement de cette partie de sa toilette un enfant de cet âge ; il avait, en outre, et contre les habitudes des collégiens, les mains blanches et potelées comme des mains de femme ; à l'une d'elles était une bague de prix.

— Vous m'avez fait appeler, monsieur Butler ? dit-il de la porte avec un accent de hauteur qui perçait jusque dans ses paroles les plus indifférentes.

— Oui, milord, répondit le professeur.

— Et pourrais-je, sans indiscrétion, savoir ce qui me procure cet honneur ?

Il prononça ces deux derniers mots avec un sourire qui n'échappa à aucun de nous.

— Je voudrais savoir, milord, pourquoi, à l'expiration du terme, qui a eu lieu hier, vous n'êtes point, malgré mon invitation, — et à son tour le professeur appuya sur ces mots — venu dîner chez moi avec les autres élèves ?

— Dispensez-moi de vous répondre, monsieur.

— Malheureusement, milord, je ne le puis : vous avez commis hier une infraction à toutes les habitudes du collège, et je vous répète que je désire en connaître la cause, si toutefois cependant vous en avez une, murmura le professeur en haussant les épaules.

— J'en ai une, monsieur.

— Laquelle ?

— Eh bien, docteur Butler, dit le jeune homme avec la plus impertinente tranquillité, si vous passiez dans mon voisinage, lorsque je prends mes vacances en mon château de Newstead, je ne vous inviterais certes pas à dîner ; je ne dois donc pas recevoir de vous une politesse que je ne suis en aucune façon disposé à vous rendre.

— Je dois vous prévenir, milord, reprit le professeur, la flamme de la colère sur le front, que, si vous persistez dans ces manières de faire, vous ne pouvez rester au collège d'Harrow.

— Et moi, monsieur, je viens vous prévenir que je le quitte demain pour le collège de la Trinité, de Cambridge, et voici la lettre de ma mère qui vous donne connaissance de cette détermination.

A ces mots, il tendit la lettre, mais sans approcher.

— Eh ! mon Dieu ! dit le professeur Butler, venez donc, milord ; on sait bien que vous boitez.

Ce fut le tour du jeune homme d'être profondément blessé ; mais, au lieu de rougir comme avait fait le professeur, il devint affreusement pâle.

— Tout boiteux que je suis, monsieur, répondit le jeune pair en froissant la lettre qu'il tenait à la main, tâchez de me suivre où j'irai : c'est ce que je vous souhaite. James, dit-il en se retournant vers un domestique en livrée, qui, sans doute, avait apporté la lettre, faites seller mes chevaux, nous partons.

Et il ferma la porte sans prendre autrement congé du professeur Butler.

— Allez à votre classe, monsieur Davys, me dit celui-ci après un moment de silence, et prenez exemple de cet impertinent jeune homme pour ne pas lui ressembler.

En traversant la cour, nous vîmes celui dont on m'avait recommandé de ne pas suivre les traces au milieu de ses compagnons, qui prenaient congé de lui. Un domestique, déjà monté sur son cheval, en tenait un autre en bride. Le jeune lord sauta légèrement en selle, salua de la main, partit au galop, se retourna une fois encore pour envoyer un dernier adieu à ses amis, et disparut à l'angle d'un mur.

— Voilà un lascar qui ne me paraît pas honteux, murmura Tom en le regardant s'éloigner.

— Demande donc son nom, dis-je à Tom, pressé de la plus vive curiosité.

Tom alla à un écolier, lui parla et revint.

— Il s'appelle George Gordon Byron, me dit-il.

J'entrai donc au collège d'Harrow-sur-la-Colline le jour où lord Byron en sortit.

VII

Le lendemain, Tom repartit pour Williams-house après avoir recommandé surtout qu'on soignât les parties essentielles de mon éducation, c'est-à-dire la gymnastique, l'escrime et la boxe. Je me trouvai seul pour la première fois de ma vie, perdu au milieu de mes jeunes compagnons, comme je l'aurais été dans une forêt dont je n'eusse connu ni les fleurs ni les fruits, et n'osant goûter à rien de ce qui m'entourait, de peur de mordre dans l'amertume. Il en résulta qu'en classe je ne levai pas la tête de dessus mon papier, et qu'aux heures des récréations, pendant deux ou trois jours, je restai caché dans un coin de l'escalier, au lieu de descendre dans la cour avec les autres. Ce fut dans ces quelques heures de méditation forcée que la douce vie de Williams-house, entourée de l'affection de mes bons parents et de Tom, m'apparut dans tout son charme et toute sa sainteté : mon lac, mon brick, mon tir, mes lectures de voyage, mes courses avec ma mère chez les pauvres ou chez les souffrants, tout cela repassa tour à tour dans ma mémoire et devant mes yeux, et je me sentis pris d'un découragement profond ; car, d'un côté de ma vie, tout était lumière et joie, tandis que, de l'autre, je ne voyais encore que ténèbres. Ces pensées, qui pesaient sur moi d'un poids d'autant plus lourd qu'elles étaient d'un autre âge, m'accablèrent au point que, le troisième jour, je m'assis dans le coin du palier et me mis à pleurer. J'étais plongé au plus profond de ma douleur, mes deux mains sur mes yeux et revoyant tout mon Derbyshire à travers mes larmes, lorsque je sentis qu'on me posait la main sur l'épaule ; je fis, sans lever la tête et sans changer de position, un de ces mouvements d'impatience familiers aux écoliers qui boudent ; mais celui qui s'était arrêté près de moi ne se tint pas pour battu, et, d'une voix grave en même temps qu'affectueuse :

— Comment se fait-il, John, me dit-il, que le fils d'un brave marin comme sir Edouard Davys pleure ainsi qu'un enfant ?

Je tressaillis, et, comprenant que pleurer était une faiblesse, je relevai la tête, des larmes sur les joues, mais les yeux secs.

— Je ne pleure plus, dis-je.

Celui qui m'adressait la parole était un garçon de quinze ans, à peu près, qui, sans être encore dans les *seniors*, n'était déjà plus dans les *fags*. Il avait l'air plus calme et plus sérieux qu'on ne pouvait l'attendre de son âge, et je n'eus besoin de jeter qu'un seul coup d'œil sur lui pour sentir qu'il m'était entièrement sympathique.

— Bien ! me dit-il ; tu seras un homme. Maintenant, si quelqu'un te cherche dispute et que tu aies besoin de moi, je m'appelle Robert Peel.

— Merci, lui dis-je.

Robert Peel me tendit la main et remonta dans sa chambre. Je n'osai pas le suivre ; mais, comme j'eus honte de rester où j'étais, je descendis dans la cour ; les écoliers mettaient à profit la récréation et jouaient à tous les jeux en honneur dans les collèges. Un grand jeune homme de seize à dix-sept ans s'approcha de moi.

— Personne ne t'a encore pris pour *fag* ? me dit-il.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répondis-je.

— Eh ! je te prends, moi, continua-t-il. A compter de cette heure, tu m'appartiens ; je m'appelle Paul Wingfild. N'oublie pas le nom de ton maître. Allons...

Je le suivis sans résistance ; car je ne comprenais rien à ce que j'entendais, et cependant je voulais avoir l'air de comprendre pour ne point paraître ridicule ; d'ailleurs, je croyais que c'était un jeu. Paul Wingfild alla reprendre sa partie de balle interrompue ; quant à moi, pensant que j'étais son partenaire, je me plaçai près de lui.

— Derrière, me dit-il, derrière

Je crus qu'il me réservait le fond, et je me reculai. En ce moment, la balle, renvoyée vigoureusement par son adversaire, força Paul. J'allais la reprendre et la renvoyer, lorsque je l'entendis me crier :

— Ne touche pas à cette balle, petit drôle, je te le défends !

La balle était à lui, il avait le droit de m'empêcher d'y toucher, et mes notions du juste et de l'injuste étaient d'accord avec sa défense. Cependant, comme il me sembla qu'il aurait pu m'exposer son droit de propriété d'une manière plus polie, je me retirai.

— Eh bien, où vas-tu ? me dit Paul

— Je m'en vais, répondis-je.

— Mais où cela ?

— Où il me plaît.

— Comment, où il te plaît ?

— Sans doute ; puisque je ne suis pas de votre jeu, je puis aller où il me convient. Je croyais que vous m'aviez invité à jouer avec vous ; il paraît que je m'étais trompé. Adieu.

— Va me chercher cette balle, dit Paul en montrant du doigt l'objet qu'il me demandait et qui avait été rouler au fond de la cour.

— Allez-y vous-même, répondis-je ; je ne suis le valet de personne

— Attends, dit Paul, je vais te faire obéir, moi.

Je me retournai, et je l'attendis. Sans doute, il comptait que j'allais prendre la fuite ; aussi fut-il un peu déconcerté de mon attitude. Il hésita, ses camarades se mirent à rire ; aussitôt le rouge de la honte lui monta à la figure, et il vint à moi.

— Va me chercher cette balle, me dit-il une seconde fois.

— Et, si je n'y vais pas, qu'arrivera-t-il ?

— Il arrivera que je te battrai jusqu'à ce que tu y ailles.

— Mon père m'a toujours dit, répondis-je tranquillement, que quiconque battait un plus faible que lui, était un lâche. Il paraît que vous êtes un lâche, monsieur Wingfild.

A ces mots, Paul ne se posséda plus, et me donna de toute sa force un coup de poing au milieu du visage. Je fus près de tomber, tant le choc avait été violent. Je mis la main sur mon couteau ; mais il me sembla que la voix de ma mère me criait à l'oreille : « Assassin ! » Je retirai donc ma main de ma poche, et, comprenant à la taille de mon adversaire, que je chercherais inutilement une vengeance, si je me bornais à repousser la force par la force, je lui répétai :

— Vous êtes un lâche, monsieur Wingfild !

Ces mots allaient peut-être me valoir une seconde gourmade plus violente encore que la première ; mais deux des amis de Paul, nommés Hunzer et Dorset, l'arrêtèrent. Quant à moi, je me retirai.

J'étais, comme on a pu le voir par le récit que je viens de faire de mon entrée dans le monde, un singulier enfant. Cela tenait à ce que j'avais toujours vécu avec des hommes Il en résultait que mon caractère avait, si je puis le dire, le double de mon âge. Paul avait donc frappé, sans s'en douter, un jeune homme, quand il n'avait cru battre qu'un enfant. Aussi, à peine eus-je reçu le coup, que je me rappelai mille histoires racontées par mon père et par Tom, où, dans une circonstance semblable, l'offensé avait été demander à l'offenseur satisfaction les armes à la main. C'était, dans ce cas, avait souvent dit mon père, une exigence de l'honneur ; et quiconque recevait un soufflet sans en tirer vengeance était déshonoré. Or, comme il n'était jamais venu dans l'idée, à mon père et à Tom, de faire devant moi une ligne de démarcation entre l homme et l'enfant, ni de me dire à quel âge cette susceptibilité devait naître, je pensai que, si je ne demandais pas raison à Paul, j'étais déshonoré.

Je montai donc lentement à mon dortoir, et, comme, en partant de Williams-house, j'avais eu soin de mettre mes petits pistolets de tir au fond de ma malle, croyant que les récréations qui m'attendaient étaient pareilles à celles que je venais de quitter, je tirai ma malle de dessous mon lit, je mis mes pistolets sous ma veste, de la poudre et des balles dans mes poches, et je me dirigeai vers la chambre de Robert Peel. Lorsque j'entrai, il était occupé à lire ; mais, entendant le bruit que faisait la porte en s'ouvrant, il leva la tête.

— Grand Dieu ! me dit-il, John, mon enfant, qu'avez-vous ? Vous êtes tout en sang !

— J'ai, lui répondis-je, que Paul Wingfild m'a frappé au milieu du visage ; et, comme vous m'avez dit que, si quelqu'un me cherchait dispute, je devais venir à vous, me voilà.

— C'est bien, me dit Peel en se levant ; sois tranquille, John, il va avoir affaire à moi.

— Comment, affaire à vous ?

— Sans doute ; ne viens-tu pas me prier de te venger ?

— Je viens vous prier de m'aider à me venger moi-même, répondis-je en posant mes petits pistolets sur la table.

Peel me regarda avec étonnement.

— Quel âge as-tu donc ? me dit-il.

— J'ai bientôt treize ans, répondis-je.

— Et à qui sont ces armes ?

— Elles sont à moi.

— Depuis quand t'en sers-tu ?

— Depuis deux ans.

— Qui t'a montré à t'en servir ?

— Mon père.

— Pour quelles occasions ?

— Pour les occasions pareilles à celle où je me trouve.

— Toucherais-tu cette girouette ? continua Peel en ouvrant la fenêtre de sa chambre et en me montrant une tête de dragon qui tournait, en grinçant, à la distance de vingt-cinq pas, à peu près.

— Je le crois, répondis-je.

— Voyons un peu, reprit Peel.

Je chargeai un des pistolets, je visai avec attention le but qui m'était offert, et je mis une balle dans la tête du dragon, à côté de l'œil

— Bravo ! s'écria Peel ; son bras n'a pas tremblé ; il y a du courage dans ce petit cœur.

A ces mots, il prit les pistolets, les déposa dans le tiroir de sa commode et en mit la clef dans sa poche.

— Et maintenant, dit-il, viens avec moi, John.

J'avais une telle confiance dans Robert, que je le suivis sans faire d'observations. Il descendit dans la cour. Les écoliers étaient réunis en groupe ; ils avaient entendu le coup de pistolet et cherchaient de quel côté venait le bruit. Robert alla droit à Paul.

— Paul, lui dit-il, savez-vous d'où est parti ce coup de pistolet que vous avez entendu ?

— Non, répondit Paul.

— De ma chambre. Maintenant, savez-vous qui l'a tiré ?

— Non.

— John Davys. Enfin, savez-vous où est allée la balle ?

— Non.

— Dans cette girouette ; regardez.

Tous les yeux se tournèrent vers la girouette, et chacun put se convaincre que Robert disait la vérité.

— Eh bien, après ? demanda Paul.

— Après ? dit Robert. Après, vous avez frappé John ; John est venu me trouver parce qu'il voulait se battre avec vous ; et, pour me prouver que, tout petit qu'il est, il pouvait vous mettre une balle au milieu de la poitrine, il a mis une balle au milieu de cette girouette.

Paul devint très pâle.

— Paul, continua Robert, vous êtes plus fort que John, mais John est plus adroit que vous. Vous avez frappé un enfant qui a le cœur d'un homme, c'est une erreur dont vous porterez la peine. Ou vous vous battrez avec lui, ou vous lui ferez des excuses.

— Des excuses à un enfant ! s'écria Paul.

— Ecoutez, dit Robert en se rapprochant de lui et en lui parlant à demi-voix, aimez-vous mieux autre chose ? Je suis du même âge que vous ; je suis, à l'épée, de la même force que vous ; nous mettrons chacun notre compas au bout d'une canne, et nous irons faire ensemble un tour derrière le mur du collège. Vous avez jusqu'à ce soir pour adopter l'un de ces trois partis.

En ce moment, l'heure sonna et nous rentrâmes en classe.

— A cinq heures, me dit Robert Peel en me quittant.

Je travaillai avec une tranquillité qui surprit tous mes camarades, et qui ne permit pas aux maîtres de rien soupçonner de ce qui s'était passé. La récréation du soir arriva ; nous sortîmes de nouveau dans la cour. Robert vint à moi.

— Tenez, me dit-il en me donnant une lettre, Paul vous écrit qu'il est fâché de vous avoir frappé ; vous ne pouvez lui en demander davantage.

Je pris la lettre : elle était telle que me le disait Robert.

— Maintenant, continua celui-ci en me prenant par-dessous le bras, John, il faut que tu saches une chose. J'ai fait ce que tu as désiré parce que Paul est un mauvais camarade, et que je n'étais pas fâché qu'il reçût une leçon d'un plus jeune que lui. Mais nous ne sommes point des hommes, nous sommes des enfants. Nos actions n'ont aucun poids, nos paroles aucune valeur : il se passera encore pour moi cinq ou six ans, et pour toi neuf ou dix, avant que nous prenions réellement place dans la société ; nous ne devons pas devancer notre âge, John. Ce qui est un déshonneur pour un citoyen ou pour un soldat n'a pas d'importance pour un écolier. Dans le monde, on se bat ; mais, au collège, on se tape. Sais-tu boxer ?

— Non

— Eh bien, je te l'apprendrai, moi ; et, si quelqu'un t'attaque avant que tu sois en état de te défendre, je le rosserai, moi.

— Merci, Robert ; et quand me donnerez-vous ma première leçon ?

— Demain, pendant la récréation de onze heures.

Robert me tint parole. Le lendemain, au lieu de descendre dans la cour, je montai à sa chambre, et, le même jour, mon éducation commença. Un mois après, grâce à mes dispositions naturelles, secondées d'une force de beaucoup supérieure à celle des enfants de mon âge, je pouvais tenir tête aux plus grands de l'école. Au reste, mon affaire avec Paul avait fait du bruit, et personne ne s'y frotta. J'ai raconté cette aventure dans tous ses détails, parce qu'elle doit donner une idée exacte de la différence qu'il y avait entre moi et les autres enfants. Mon éducation avait été tellement exceptionnelle, qu'il n'était point étonnant que mon caractère s'en ressentît : si jeune que je fusse, j'avais toujours entendu mon père et Tom faire, en toute occasion, un si grand mépris du danger, que, dans tout le cours de ma vie, je ne le regardai jamais comme un obstacle. Ce n'est pas chez moi une faveur de la nature, c'est le produit de l'enseignement. Mon père et Tom m'ont appris à être brave, comme ma mère m'a appris à lire et à écrire.

Au reste, les instructions transmises au docteur Butler, par la lettre paternelle, furent exactement suivies ; on me donna un maître d'escrime, comme à plusieurs autres écoliers plus grands que moi, et je fis des progrès très rapides en cet art ; quant à la gymnastique, ses exercices les plus difficiles n'étaient rien en comparaison des manœuvres que j'avais exécutées cent fois sur mon brick. Aussi, dès le premier jour, je fis toutes les choses que les autres faisaient, et, le second jour, beaucoup de choses qu'ils ne pouvaient faire.

Le temps s'écoula donc pour moi beaucoup plus rapidement que je ne m'y étais attendu. J'étais laborieux et intelligent, et, à part mon caractère roide et entier, on n'avait rien à me reprocher ; aussi voyais-je bien, par les lettres de ma bonne mère, que les renseignements que l'on recevait sur moi, à Williams-house, étaient d'une nature on ne peut plus satisfaisante. Cependant ce fut avec un grand bonheur que je vis arriver le temps des vacances. A mesure que l'époque de quitter Harrow approchait, mes souvenirs de Williams-house reprenaient toute leur force. De jour en jour, j'attendais Tom. Un matin, pendant la récréation, je vis s'arrêter notre voiture de voyage ; je courus à elle ; Tom n'en descendit que le troisième. Mon père et ma mère avaient voulu l'accompagner.

Ce fut un instant de délicieux bonheur pour moi, que de les revoir. Il y a, comme cela, dans l'existence, trois ou quatre moments où l'homme est parfaitement heureux ; et, si courts qu'ils soient, ces moments suffisent pour lui faire regretter la vie. Mon père et ma mère me conduisirent faire, avec eux, une visite chez le docteur Butler. Là, comme j'étais présent, on ne me loua pas trop, mais on donna parfaitement à entendre à ma mère que l'on était satisfait de moi. Mes bons parents étaient dans la joie de leur âme.

En sortant de chez le docteur Butler, je trouvai Robert qui causait avec Tom. Tom semblait radieux de ce que lui racontait Robert. Ce dernier venait prendre congé de moi, et, de son côté, allait passer le mois de vacances chez ses parents. Au reste, son amitié pour moi ne s'était pas démentie depuis le jour de mon aventure avec Paul. A la première occasion, Tom prit à son tour mon père à part ; en revenant à moi, mon père m'embrassa, en marmottant entre ses dents : « Oui, oui, ce sera un homme. » Ma mère, de son côté, voulut savoir ce que c'était ; sir Edouard lui fit un signe de l'œil pour lui dire de prendre patience, et qu'elle saurait la chose en temps convenable ; effectivement, à ses embrassements du soir, je vis parfaitement que la journée ne s'était point passée sans qu'il lui tînt parole.

Mon père et ma mère m'offrirent d'aller passer huit jours à Londres ; mais j'avais un tel besoin de revoir Williams-house, que je préférai partir à l'instant pour le Derbyshire. Mon désir fût accompli. Dès le lendemain matin, nous nous mîmes en route.

Je ne puis exprimer l'effet que me produisit, après cette première absence, l'aspect des objets qui étaient familiers à ma jeunesse : la chaîne des collines qui sépare Chester de Liverpool ; l'allée de peupliers qui conduisait au château, et dont chaque arbre semblait, en s'inclinant sous le vent, prendre une voix pour me saluer ; le chien de garde qui s'élançait hors de sa niche, à briser sa chaîne, pour venir me caresser ; mistress Denison, qui me demanda, en irlandais, si je ne l'avais pas oubliée ; ma volière, toujours pleine de prisonniers volontaires ; le bon M. Sanders, qui vint, comme c'était son devoir, dit-il, saluer son jeune maître ; enfin, il n'y eut pas jusqu'au docteur et à M. Robinson que je ne revisse avec joie, malgré mes anciens griefs contre eux, basés, on se le rappelle, sur ce que l'heure de leur arrivée était, sans miséricorde, celle de ma retraite.

Rien n'était changé au château. Chaque meuble était à sa place habituelle : le fauteuil de mon père près de la cheminée, celui de ma mère près de la fenêtre, la table de jeu dans l'angle à droite de la porte. Chacun avait continué, en mon absence, cette vie heureuse et tranquille qui devait ainsi le conduire, par une route droite, unie et facile, jusqu'au tombeau. Il n'y avait que moi qui avais changé de chemin, et qui, d'un regard confiant et joyeux, commençais à découvrir d'autres horizons.

Ma première visite fut pour le lac. Je laissai Tom et mon père en arrière, et je pris ma course, de toute la force de mes jambes, pour revoir mon brick un instant plus tôt. Il se balançait toujours gracieusement à la même place ; sa banderole élégante se déroulait au vent ; le canot était amarré dans son anse. Je me couchai dans la grande herbe, toute pleine de boutons d'or et de marguerites, et je me mis à pleurer de joie et de bonheur. Mon père et Tom me rejoignirent ; nous montâmes dans le canot et nous nous rendîmes à bord. Le pont était frotté et ciré de la veille : on voyait que j'étais attendu sur mon palais naval. Tom chargea un canon et y mit le feu. C'était le signal d'appel à

tout l'équipage. Dix minutes après, nos six hommes étaient à bord.

Je n'avais rien oublié de la théorie, et mes exercices gymnastiques m'avaient singulièrement renforcé sur la pratique. Il n'y avait pas une manœuvre que je ne pusse exécuter avec plus de rapidité et d'assurance que le plus habile matelot. Mon père était heureux et tremblant à la fois, en voyant mon adresse et mon agilité; Tom battait des mains; ma mère, qui était venue nous rejoindre, et qui nous regardait du bord, détournait à chaque instant la tête. La cloche du dîner nous rappela. Il y avait convocation au château pour célébrer mon retour. Le docteur et M. Robinson nous attendaient sur le perron. Tous deux m'interrogèrent sur mes classes, et tous deux parurent fort satisfaits de ce que j'avais appris dans le cours d'une année. Aussitôt après le dîner, Tom et moi, nous allâmes au tir; le soir, je redevins, comme autrefois, la propriété exclusive de ma mère.

Dès les premiers jours, ma vie avait repris toutes ses anciennes habitudes; j'avais retrouvé ma place partout, et, au bout de trois jours, cette année de collège, à son tour, me semblait presque un songe. Oh! les belles et fraîches années! comme elles passent vite, et cependant comme elles emplissent de souvenirs tout le reste de la vie! Que de choses importantes j'ai oubliées, tandis que ma mémoire me retrace encore, dans leurs moindres détails, ces jours de vacances et de collège! jours pleins de travail, d'amitié, de plaisirs et d'amour, et pendant lesquels on ne comprend pas pourquoi toute une existence ne s'écoule pas ainsi.

Quant à moi, les cinq ans qui suivirent mon entrée au collège passèrent comme un jour; et cependant, lorsque je regarde en arrière, ils me semblent illuminés par un autre soleil que celui qui éclaira le reste de ma vie. Quelques malheurs qui me soient arrivés depuis, je bénis Dieu pour ma jeunesse, car je fus un enfant heureux. Nous parvînmes ainsi à la fin de l'année 1810. J'avais seize ans passés. Mon père et ma mère vinrent me chercher, comme d'habitude, vers la fin du mois d'août; mais, cette fois, ils m'annoncèrent que c'était pour ne plus revenir. Je trouvai à mon père un air grave et à ma mère un air triste que je ne leur avais jamais vu. Quant à moi, cette nouvelle, que j'avais tant de fois souhaité d'apprendre, me serra le cœur

Je pris congé du docteur Butler et de tous mes camarades, avec lesquels, au reste, je n'avais jamais contracté de grandes amitiés. Ma seule liaison intime était celle que j'avais formée avec Robert, et, depuis un an, il avait quitté le collège d'Harrow pour l'université d'Oxford. En arrivant à Williams-house, je repris mes exercices habituels; mais, cette fois, mon père et ma mère semblaient s'en éloigner, et Tom, lui-même, tout en s'y livrant avec moi, avait perdu un peu de sa joyeuse humeur. Je n'y comprenais rien, et moi-même, sans savoir pourquoi, je me sentais sous l'influence de cette tristesse générale. Enfin, un matin, pendant que nous prenions le thé, Georges apporta une lettre scellée d'un grand cachet rouge aux armes de la couronne. Ma mère reposa sur la table la tasse qu'elle portait à ses lèvres. Mon père prit la dépêche en faisant un *ah! ah!* qui lui était habituel dans toutes les circonstances où deux sentiments opposés se combattaient en lui; puis, après l'avoir tournée et retournée sans l'ouvrir:

— Tiens, dit-il en me la passant, cela te concerne.

Je brisai le cachet et je trouvai ma commission de midshipman à bord du vaisseau *le Trident*, capitaine Stanbow, en rade à Plymouth.

Le moment si désiré par moi était venu; mais, quand je vis ma mère détourner la tête pour cacher ses larmes, quand j'entendis mon père siffloter le *Rule Britannia*, quand Tom, lui-même, me dit d'une voix qu'il ne pouvait rendre ferme malgré tous ses efforts: « Eh bien, mon officier, cette fois-ci, c'est pour tout de bon? » il se fit en moi un bouleversement si grand, que je laissai tomber la lettre, et que, me jetant aux genoux de ma mère, je saisis sa main, que j'embrassai en pleurant.

Mon père ramassa la dépêche, la lut et la relut trois ou quatre fois, afin de laisser cette première expansion suivre son cours; puis, pensant que nous nous étions assez livrés tous aux sentiments tendres qu'il subissait tout bas en les taxant tout haut de faiblesse, il se leva en toussant, secoua la tête, et, après avoir fait trois ou quatre tours dans le salon:

— Allons, John, dit-il en s'arrêtant devant moi, sois un homme!

A ces mots, je sentis les bras de ma mère m'enlacer, comme pour s'opposer tacitement à cette séparation, et je restai courbé devant elle.

Il y eut un moment de silence; puis la douce chaîne qui me retenait se dénoua lentement et je me relevai.

— Et quand doit-il partir? dit ma mère

— Il faut qu'il soit le 30 septembre à bord, et nous sommes le 18; c'est encore six jours à passer ici: le 24, nous partirons.

— Le conduirai-je avec vous? demanda timidement ma mère.

— Oh! oui, oui, sans doute, m'écriai-je. Oh! je ne veux vous quitter que le plus tard possible.

— Merci, mon enfant, me dit ma mère avec une expression de reconnaissance impossible à exprimer; merci, mon John; car tu m'as récompensée, par une seule parole, de tout ce que j'ai souffert pour toi.

Au jour fixé, nous partîmes, mon père, ma mère, Tom et moi.

VIII

Comme mon père, afin de ne partir de Williams-house qu'au dernier moment, ne s'était réservé que six jours pour notre route, nous laissâmes Londres à notre gauche, et nous traversâmes, pour nous rendre directement à notre destination, les comtés de Warwick, de Glocester et de Sommerset; au matin du cinquième jour, nous entrâmes dans le Devonshire, et, le même soir, vers les cinq heures, nous nous trouvâmes au pied du mont Edgecombe, situé à l'ouest de la baie de Plymouth: nous touchions au terme de notre voyage. Mon père nous invita à mettre pied à terre, indiqua au cocher l'auberge à laquelle il comptait descendre, et la voiture continua de s'avancer sur la grande route, tandis que nous gravissions un sentier qui devait nous conduire sur la plateforme de la montagne. Je donnais le bras à ma mère, et mon père nous suivait, appuyé sur celui de Tom. Je montai lentement, tout plein de pensées tristes qui semblaient passer, par le contact, du cœur de ma pauvre mère dans le mien; mes yeux étaient fixés sur le haut d'une tour en ruine, qui semblait grandir à mesure que nous avancions, quand tout à coup, en abaissant mes regards de son sommet à sa base, je jetai un cri de surprise et d'admiration. La mer était devant moi.

La mer, c'est-à-dire l'image de l'immensité et de l'infini; la mer, miroir éternel que rien ne peut ni ternir ni briser; surface indélébile qui, depuis la création, reste la même, tandis que la terre, vieillissant comme un homme, se couvre tour à tour de rumeurs et de silence, de moissons et de déserts, de villes et de ruines; la mer, enfin, que je voyais pour la première fois, et qui, pareille à une coquette, se montrait à moi à son heure la plus favorable, c'est-à-dire au moment où, toute frémissante d'amour, elle semble envoyer ses flots d'or au-devant du soleil qui se couche. Je restai un moment dans une contemplation muette et profonde; puis, de l'ensemble, qui avait absorbé toutes mes facultés, je passai aux détails. Quoique, de l'endroit où nous étions, la mer parût calme et unie comme une glace, une large frange d'écume, qui bordait l'extrémité de la nappe étendue sur le rivage, trahissait, en avançant et en se retirant, la respiration éternelle et puissante du vieil Océan; devant nous était la baie, formée par ses deux promontoires; un peu à gauche, la petite île de Saint-Nicolas; enfin, à nos pieds, la ville de Plymouth, avec ses milliers de mâts tremblants qui semblaient une forêt sans feuillage, ses nombreux vaisseaux qui rentraient ou sortaient en saluant la terre, sa vie bruyante, son mouvement animé et ses rumeurs confuses composées de coups de maillet et de chants de matelots, que la brise nous apportait tout imprégnés de l'air parfumé de la mer.

Chacun de nous s'était arrêté, laissant se refléter sur son visage les impressions différentes qui agitaient son cœur: mon père et Tom, joyeux de revoir une ancienne maîtresse, moi, étonné de la nouvelle connaissance que je venais de faire: ma mère, effrayée comme en face d'une ennemie. Puis, après quelques minutes données à la contemplation, mon père chercha, au milieu du port, que nous dominions de toute la hauteur de la montagne, le bâtiment qui devait m'emporter loin de lui, et, avec l'œil exercé d'un marin qui reconnaît un navire au milieu de mille autres, comme le berger un mouton dans un troupeau, il distingua *le Trident*, beau vaisseau de soixante et quatorze, qui se balançait sur son ancre, tout fier de son pavillon royal et de son triple rang de canons. Le maître de ce bâtiment était, comme nous l'avons dit, le capitaine Stanbow, vieux et excellent marin, ancien compagnon d'armes de mon père; aussi, lorsque, le lendemain, jour fixé pour mon installation, nous nous présentâmes à bord du *Trident*, sir Edouard y fut accueilli, non seulement comme un ami, mais encore comme un supérieur On se rappelle que sir Edouard, en se retirant, avait, en effet, reçu le grade et obtenu la retraite de contre-amiral; le capitaine Stanbow exigea donc que mon père, ma mère et moi restions à dîner avec lui, tandis que Tom, qui avait demandé à manger avec les matelots, valut à l'équipage qui le festoyait de son côté, une double ration de vin et une distribution de rhum. Mon arrivée à bord du *Tri-*

dent fut ainsi l'occasion d'une espèce de fête, dont le souvenir resta dans tous les cœurs. J'étais entré, comme un vieux Romain, sous des auspices heureux.

Le soir, le capitaine voyant les larmes qui roulaient dans les yeux de ma mère, quelque effort qu'elle fît pour les cacher, me permit de passer encore cette nuit avec ma famille, à la condition expresse, cependant, que je serais à bord le lendemain matin à dix heures. Quelques instants en pareille circonstance semblent une éternité; ma mère remercia le capitaine avec autant de reconnaissance que si chaque minute qu'il lui donnait eût été une pierre précieuse.

Le lendemain, à neuf heures, nous nous rendîmes au port. Le canot du *Trident* m'attendait; car pendant la nuit, le nouveau gouverneur que nous devions conduire à Gibraltar était arrivé, porteur de dépêches qui ordonnaient de mettre à la voile le 1er octobre. Le moment terrible était venu, et cependant ma mère le supporta mieux que nous ne nous y étions attendus. Quant à mon père et à Tom, ils essayèrent d'abord de faire de l'héroïsme; mais, à l'instant de nous séparer, ils ne purent y tenir, et ces hommes, qui n'avaient jamais pleuré peut-être, versèrent de véritables larmes de femme. Je vis que c'était à moi de terminer cette scène, et, pressant une dernière fois ma bonne mère contre mon cœur, je sautai dans le canot, qui, au même instant, et comme s'il n'eût attendu, pour s'éloigner de la terre, que l'impulsion que je lui donnais glissa légèrement sur la mer et s'avança vers le vaisseau. Le groupe que je quittais n'en resta pas moins immobile à me suivre des yeux jusqu'à ce que je fusse monté à bord. Arrivé là, je saluai une dernière fois de la main; ma mère me répondit avec son mouchoir, et je descendis chez le capitaine, qui avait recommandé qu'aussitôt mon arrivée on me prévînt qu'il avait quelque chose à me dire. Je le trouvai dans sa cabine avec le premier lieutenant, ayant sous les yeux une carte des environs de Plymouth, sur laquelle les villages, les chemins, les petits bois et jusqu'aux buissons étaient indiqués avec une exactitude remarquable. Au bruit que je fis en entrant, il leva la tête et me reconnut.

— Ah! c'est vous? me dit-il avec un sourire d'amitié. Je vous attendais.

— Serais-je assez heureux, capitaine, pour vous être utile à quelque chose le jour même de mon arrivée? C'est une bonne fortune à laquelle j'étais loin de m'attendre, et dont je remercie le ciel.

— Peut-être, dit le capitaine; venez ici, et regardez.

Je m'approchai et fixai mes yeux sur la carte

— Voyez-vous ce village? continua-t-il.

— Walsmouth? répondis-je.

— Oui. A combien de distance le croyez-vous dans l'intérieur des terres?

— Mais à huit milles, à peu près, si j'en crois l'échelle de proportion.

— C'est cela. Vous ne connaissez pas ce village?

— Je ne savais même pas qu'il existât.

— Cependant, avec les renseignements topographiques que vous avez sous les yeux, vous iriez de la ville à ce village sans vous égarer?

— Certainement.

— Eh bien, c'est tout ce qu'il faut; tenez-vous prêt pour six heures; au moment de partir, M. Burke vous dira le reste.

— Il suffit capitaine.

Je saluai M. Stanbow ainsi que le lieutenant, et remontai sur le pont. Mon premier regard fut pour la partie du port où j'avais laissé tout ce que j'aimais au monde. Cette partie du port était toujours animée et vivante; mais ceux que j'y cherchais n'y étaient plus. C'en était donc fait, je venais de laisser derrière moi une partie de mon existence. Cette partie, que j'apercevais encore comme à travers une porte entr'ouverte sur le passé, était le doux voyage de ma jeunesse, que j'avais accompli au milieu de fraîches prairies, sous un beau soleil de printemps et appuyé sur l'amour de tout ce qui m'entourait. Cette porte fermée, une autre s'ouvrait, et celle-là donnait sur l'âpre et rude chemin de l'avenir.

J'étais plongé au plus profond de ces pensées, les yeux fixés sur la terre et appuyé tristement contre le mât de misaine, lorsque je sentis qu'on me frappait sur l'épaule. C'était un de mes futurs camarades, jeune homme de seize à dix-sept ans, à peu près, et qui, depuis trois ans déjà, était au service de Sa Majesté Britannique. Je lui fis un salut qu'il me rendit avec la politesse ordinaire des officiers de la marine anglaise; puis, avec un sourire demi-railleur:

— Monsieur John, me dit-il, je suis chargé, par le capitaine, de vous faire les honneurs du vaisseau, depuis le perroquet du grand mât jusqu'à la soute aux poudres. Comme vous avez, selon toutes les probabilités, quelques années à passer à bord du *Trident*, peut-être ne serez-vous pas fâché de faire connaissance avec lui.

— Quoique *le Trident* soit, monsieur, je le présume, comme tous les vaisseaux de soixante et quatorze, et que son arrimage n'ait sans doute rien de particulier, je ferai avec grand plaisir cette visite en votre compagnie, que je conserverai, je l'espère, aussi longtemps que celle du bâtiment. Vous connaissez mon nom; puis-je vous demander le vôtre, afin que je sache à qui je devrai ma première leçon?

— Je me nomme James Bulwer; je suis sorti, il y a trois ans, de l'école de marine de Londres, et, depuis ce temps, j'ai fait deux voyages, l'un au cap Nord, l'autre à Calcutta. Sans doute, vous sortez aussi de quelque école préparatoire?

— Non, monsieur, répondis-je; je sors du collège d'Harrow-sur-la-Colline, et avant-hier, pour la première fois, j'ai vu la mer.

James ne put dissimuler un sourire.

— Alors, continua-t-il, je crains moins de vous ennuyer; les objets que vous allez voir seront, sans doute, pour vous, aussi curieux que nouveaux.

Je m'inclinai en signe d'assentiment et je m'apprêtai à suivre mon cicerone, qui, me faisant descendre par l'escalier du mât d'artimon, me conduisit d'abord dans le second pont. Là, il me fit entrer dans la salle à manger, qui était de vingt à vingt-deux pieds de longueur, et me montra qu'elle était terminée par une cloison qui pouvait se démonter au moment du combat; puis, dans la grande pièce qui joignait cette cloison, il me fit voir six cabinets en toile, destinés à disparaître aussi dans un moment d'urgence: c'étaient nos chambres à coucher En avant de cette grande chambre, nous rencontrâmes le poste des gardes de la marine, l'office, la boucherie; et, en passant sous le gaillard d'avant, les cuisines, les potagers, le petit four réservé à la table du capitaine, et, de chaque côté, à bâbord et à tribord, une magnifique batterie de trente canons de dix-huit.

De ce second pont, nous descendîmes dans le premier, que nous visitâmes dans le même détail et avec la même attention. C'est ce pont qui renferme la sainte-barbe, les chambres de l'écrivain, du maître canonnier, du chirurgien, de l'aumônier, et tous les hamacs des matelots suspendus au-dessous des poutres. Il était armé de vingt-huit canons de trente-huit, montés sur leurs affûts, avec tous les palans et ustensiles nécessaires. De là, nous descendîmes dans le faux pont, dont nous fîmes d'abord le tour par les galeries, pratiquées afin qu'on puisse voir, pendant le combat, si un boulet perce le bâtiment à fleur d'eau, et, dans ce cas, boucher le trou avec des tapons de calibre; puis nous entrâmes dans les soutes à pain, à vin et à légumes; de là, nous passâmes dans celles du chirurgien, du pilote et du charpentier, et, de ces dernières, dans la fosse aux câbles et aux lions. Enfin, vint le tour de la cale, que nous visitâmes avec la même religion que le reste du bâtiment.

James avait raison: quoique tous ces différents objets ne fussent pas aussi nouveaux pour moi qu'il le pensait, ils n'en étaient pas moins curieux. A part la différence qu'il y a d'un brick à un vaisseau, c'était bien là l'aménagement qui m'était familier; mais, relativement à ce que j'avais vu jusqu'alors, le tout se présentait à moi sur une échelle si colossale, que j'éprouvais la même sensation que si, comme Gulliver, j'avais été transporté tout à coup dans le pays des Géants. Nous remontâmes sur le pont, et James s'apprêtait à me faire faire dans la mâture un voyage pareil à celui que nous venions d'exécuter dans la carène, lorsque la cloche du dîner sonna. Elle nous appelait à une opération trop importante pour que nous pussions la retarder d'une seconde; aussi nous rendîmes-nous à l'instant même à la cabine, où quatre autres jeunes gens de notre âge nous attendaient.

Quiconque a mis le pied à bord d'un bâtiment de guerre anglais sait ce que c'est que le dîner d'un midshipman. Un morceau de bœuf à demi rôti, des pommes de terre cuites à l'eau et revêtues de leur robe grise, une liqueur noirâtre baptisée du nom usurpé de porter, le tout dressé sur une table boiteuse, couverte du torchon qui sert à la fois de nappe et de serviette, et qu'on renouvelle tous les huit jours, forment l'ordinaire des Howes futurs et des Nelsons à venir. Heureusement, je sortais du collège et mon apprentissage était fait. Je pris donc ma part du repas en homme qui ne veut pas quitter le morceau pour l'ombre, et je tirai si bien à moi, que je finis par en avoir à peu près autant que les autres, au grand désappointement de mes camarades, qui avaient, sans doute, compté augmenter leurs cinq portions de la sixième.

Après le dîner, James, qui probablement aimait les digestions tranquilles, au lieu de me reparler de notre promenade aérienne, proposa une partie de cartes: c'était justement jour de paye; chacun avait de l'argent dans le gousset, de sorte que chacun accepta sans conteste. Quant à moi, dès cette époque, je ressentais pour le jeu une sainte horreur, qui n'a fait qu'augmenter avec l'âge; je m'excusai donc de ne pouvoir répondre dignement à l'honneur qu'on voulait bien me faire, et je remontai sur le pont. Le temps était beau, le vent soufflait ouest-nord-ouest; cette direction était la plus favorable qu'il pût adopter rela-

tivement à nous : aussi tous les préparatifs d'un départ prochain, préparatifs invisibles peut-être à tout autre œil que celui d'un marin, s'exécutaient-ils sur tous les points du bâtiment. Le capitaine se promenait à tribord du gaillard d'arrière, s'arrêtant de temps en temps pour donner un coup d'œil à chaque chose ; puis il reprenait sa marche, mesurée comme celle d'une sentinelle, tandis qu'à bâbord le second se mêlait à ces préparatifs d'une manière plus active, sans cependant y prendre part autrement que par un geste impérieux ou une parole brève.

Il ne fallait que voir ces deux hommes, pour apprécier la différence de leurs caractères. M. Stanbow était un vieillard de soixante à soixante-cinq ans : appartenant à l'aristocratie anglaise, il avait conservé la tradition des formes élégantes et des manières polies, et s'était même fortifié dans le culte de cette tradition par un séjour de trois ou quatre années en France. D'un naturel un peu paresseux, c'était surtout lorsqu'il s'agissait de punir que sa lenteur devenait visible, et ce n'était jamais qu'à regret, et après avoir longtemps tourné et retourné entre ses doigts sa prise de tabac d'Espagne, qu'il se décidait à prononcer le châtiment. Cette faiblesse donnait alors à son jugement un caractère d'hésitation qui lui ôtait son apparence de justice ; de sorte que, quoiqu'il ne frappât jamais à tort, rarement il frappait à temps. Tous ses efforts n'avaient pu lui faire vaincre cette bonté facile de caractère, si agréable dans le monde, si dangereuse sur un vaisseau. Cette prison flottante, où quelques planches seulement séparent la vie de la mort et le temps de l'éternité, a ses mœurs spéciales, sa population particulière : il lui faut des lois spéciales et un code particulier. Un matelot est à la fois au-dessus et au-dessous de l'homme civilisé ; il est plus généreux, plus hardi, plus grand, plus redoutable ; mais, toujours en face de la mort, le danger, qui exalte ses bonnes qualités, développe aussi les mauvaises. Le marin est comme le lion qui, lorsqu'il ne caresse plus son maître, le déchire. Il faut donc d'autres ressorts pour exciter ou retenir les rudes fils de l'Océan que pour dominer les débiles enfants de la terre ferme. Eh bien, c'étaient ces ressorts violents que notre doux et vénérable capitaine n'avait jamais su employer. Il est juste de dire cependant qu'au moment du combat ou de la tempête, cette hésitation disparaissait sans laisser de trace. Alors la grande taille de M. Stanbow se redressait de toute sa hauteur, sa voix devenait ferme et vibrante, et son œil, qui retrouvait toute la vivacité de la jeunesse, lançait de véritables éclairs ; puis, le moment du danger passé, il retombait dans cette apathique douceur, seul défaut que ses ennemis mêmes pussent lui reprocher.

M. Burke offrait avec le portrait que nous venons de tracer un contraste si remarquable, qu'on eût dit que la Providence, en réunissant ces deux hommes sur le même vaisseau, avait voulu corriger l'un par l'autre et combattre la faiblesse par la sévérité. M. Burke était un homme de trente-six à quarante ans : né à Manchester, dans les classes inférieures de la société, son père et sa mère, qui avaient voulu lui donner une éducation plus élevée que celle qu'ils avaient reçue eux-mêmes, avaient commencé à faire quelques sacrifices pour lui, lorsque tous deux moururent à six mois de distance. L'enfant, qui n'était soutenu dans sa pension que par le prix de leur travail, se trouva sans personne au monde pour l'aider à poursuivre ses études, et, trop jeune pour exercer un métier, il s'embarqua, avec une demi-éducation, sur un vaisseau de l'Etat. Là, toutes les lois de la discipline, appliquées rudement au jeune marin, l'avaient rendu, à mesure qu'il était passé des grades inférieurs au grade qu'il occupait, impitoyable pour les autres. Tout au contraire du capitaine Stanbow, la justice exercée par M. Burke prenait le caractère de la vengeance. On aurait dit qu'il voulait rendre aux malheureux qu'il punissait, à bon droit, sans doute, tous les mauvais traitements dont il avait été, peut-être injustement, frappé. Une autre différence plus remarquable existait encore entre lui et son digne commandant : c'était au moment de la tempête et du combat qu'on pouvait remarquer en M. Burke une certaine hésitation. On eût dit alors qu'il sentait que sa position sociale ne lui avait pas donné, en naissant, le droit de commander aux hommes ni la force de lutter avec les éléments. Néanmoins, comme, tant que durait le feu ou le vent, il était le premier aux coups et à la manœuvre, nul ne l'avait jamais accusé de ne pas faire alors strictement son devoir. Il n'en était pas moins vrai que, dans ces deux cas, une certaine pâleur de visage, une légère altération de la voix, laissaient percer une émotion intérieure dont il n'était jamais parvenu à se rendre maître au point de la cacher à ses subordonnés ; et cela aurait pu faire croire que le courage, chez lui, était non pas un don de la nature, mais un résultat de l'éducation.

Au reste, ces deux hommes, qui tenaient chacun sur le gaillard d'arrière, la place que la hiérarchie maritime assignait à leur rang, paraissaient plutôt encore séparés par une antipathie naturelle que par l'étiquette de leur grade. Quoique les formes du capitaine fussent pour son premier lieutenant ce qu'elles étaient pour tout le monde, c'est-à-dire décentes et polies, on ne pouvait pas se dissimuler que sa voix ne conservait pas en lui parlant cet accent de bienveillance qui le faisait chérir de ses subordonnés. Aussi M. Burke recevait-il d'une manière toute particulière les ordres du capitaine, et sa soumission, quoique entière, avait quelque chose de sombre et de contraint, qui contrastait avec l'obéissance joyeuse et rapide du reste de l'équipage.

Cependant un événement de quelque importance les avait momentanément réunis, comme on l'a vu, au moment où je mettais le pied sur le vaisseau. On s'était aperçu, la veille, qu'il manquait sept hommes à l'appel du soir.

La première idée qui vint au capitaine fut que les sept drôles, dont quelques-uns étaient connus pour ne pas détester le gin, s'étaient attardés seulement autour de la table d'un cabaret, et qu'ils en seraient quittes pour passer trois ou quatre heures en pénitence sur les haubans du grand mât. Mais, à cette espèce d'excuse suggérée au capitaine Stanbow par sa bonté naturelle, M. Burke secoua la tête en signe de doute ; et, comme la nuit s'écoula sans que le vent qui venait de terre apportât la moindre nouvelle des absents, il fallut bien que, le lendemain, le digne capitaine, si porté qu'il fût à l'indulgence, reconnût que le cas, ainsi que l'avait prévu M. Burke, était d'une certaine gravité.

En effet, ces désertions sont assez fréquentes à bord des vaisseaux de Sa Majesté Britannique, attendu qu'il arrive souvent que les matelots de la marine militaire trouvent sur les bâtiments de la Compagnie des Indes un meilleur engagement que celui que leur ont fait MM. les lords de l'amirauté, qui, en général, ne les consultent pas sur les conditions. Cependant, une fois l'ordre donné de se mettre en mer, comme le bâtiment doit obéir au premier vent favorable, il n'y aurait pas moyen d'attendre leur retour volontaire ou forcé. C'est dans ce cas que l'on a ordinairement recours au moyen ingénieux de la presse, moyen qui consiste à descendre dans la première taverne venue, et à enlever un nombre d'hommes égal à celui qui fait défaut. Mais comme, dans ces sortes d'expéditions, on ne peut prendre que ce que l'on trouve, et que, parmi les sept hommes qui nous manquaient, il y en avait trois ou quatre qui, une fois à l'œuvre, faisaient parfaitement leur office de matelot, il avait été décidé, par le capitaine, qu'on tenterait d'abord tous les moyens possibles de les ramener à bord du bâtiment.

Il y a, dans tous les ports d'Angleterre, soit dans la ville même, soit dans quelque village des environs, une ou deux maisons portant enseigne et titre de taverne, et dont la véritable industrie est de recéler les déserteurs. Comme ces maisons sont connues de tous les équipages, c'est d'abord sur elles que se portent les soupçons, lorsqu'un déficit quelconque est reconnu sur un navire, et presque toujours les premières expéditions sont dirigées de leur côté ; mais aussi, plus les honorables propriétaires de ces maisons sont exposés à ce genre de visite militaire, plus ils prennent de précautions pour en contrarier le résultat : c'est une affaire de contrebande dans laquelle, le plus souvent, les douaniers sont dupes. Au reste, M. Burke était si convaincu de cette vérité, que, quoique le commandement d'une semblable entreprise fût fort au-dessous de son rang, il n'avait voulu en céder la direction à personne, et c'était lui qui en avait réglé tous les détails, que le capitaine avait approuvés.

En conséquence, dès le matin, les quinze plus vieux matelots du *Trident* avaient été convoqués, et, en présence du capitaine et du second, un conseil avait été tenu, dans lequel, au rebours des autres réunions de ce genre, les opinions inférieures devaient être celles qui auraient le plus de poids. Dans le cas dont il s'agissait, les matelots étaient, en effet, beaucoup plus experts que les officiers ; et, si la direction devait toujours rester à ceux-ci, les renseignements ne pouvaient venir que de ceux-là. Le résultat de la délibération fut que les coupables, selon toutes les probabilités, étaient réfugiés dans la taverne de *la Verte Erin*, honnête maison tenue par un Irlandais nommé Jemmy, et qui faisait partie du petit village de Walsmouth, situé à huit milles, à peu près, dans l'intérieur des terres. Il avait donc été décidé que l'expédition se dirigerait sur ce point.

Cette décision prise, une proposition qui devait en assurer le succès avait été faite : c'était d'envoyer d'avance un éclaireur qui, sous un prétexte quelconque, pénétrerait dans la taverne de maître Jemmy et parviendrait à savoir dans quelle partie de son établissement se tenaient les réfractaires ; car les précautions, de la part de ces derniers, étaient probablement prises avec d'autant plus de soin, que, le moment du départ du *Trident* étant arrivé, ils devaient bien penser que l'on était en quête de leurs respectables personnes.

Mais là s'était présentée une difficulté sérieuse : c'est que le matelot qui aurait joué le rôle d'éclaireur courrait grand risque, après la réussite de l'expédition, de payer cher la part qu'il y aurait prise ; d'un autre côté un officier, si bien déguisé qu'il fût, ne pouvait manquer d'être reconnu ou

par M. Jemmy, ou par les déserteurs. Le conseil tout entier était donc dans une grande perplexité, lorsqu'il vint à l'idée de M. Burke de me charger de cette mission : arrivé le jour même, et, par conséquent, inconnu de tout le monde, je ne devais éveiller les soupçons de personne, et, si j'avais le quart de l'intelligence que m'avait d'avance accordée le bon capitaine, je ne pouvais manquer de conduire la chose à un heureux résultat. Ce préambule explique les questions que m'avait faites M. Stanbow, et la recommandation, qui les avait suivies, d'aller prendre les ordres de M. Burke.

On vint donc me dire, vers les cinq heures, que le lieutenant m'attendait dans sa cabine. Je m'empressai de me rendre à son invitation, et, là, après m'avoir mis brièvement au courant de ce qu'on attendait de moi, il tira d'un coffre une chemise, des pantalons et une jaquette de matelot, qu'il m'invita à revêtir en échange de mon costume de midshipman. Quoique j'éprouvasse, au fond du cœur, quelque répugnance pour le rôle qui m'était réservé dans cette tragi-comédie, force me fut d'obéir. M. Burke parlait au nom de la discipline, et l'on sait combien, à bord des vaisseaux anglais, la discipline est une maîtresse sévère ; d'ailleurs, le lieutenant, je l'ai dit, n'était pas un homme à souffrir une réplique, quelque respectueuse qu'elle fût. Je ne perdis donc pas mon temps en observations inutiles, je mis bas mon costume de midshipman, et, grâce à mon large pantalon, à ma chemise de flanelle rouge, à mon bonnet bleu et à mes dispositions naturelles, j'eus bientôt acquis cet air de vaurien qui forme le caractère distinctif du personnage que j'étais appelé à représenter

Mon déguisement achevé, nous descendîmes dans la chaloupe, M. Burke, moi et les quinze matelots qui avaient formé le conseil du matin Dix minutes après, nous étions à Plymouth ; comme nous ne pouvions traverser ainsi la ville en masse sans être remarqués, et que, dans ce cas, l'alarme, sans aucun doute, devait être portée à Walsmouth, nous nous séparâmes sur le port, nous donnant rendez-vous, dix minutes après notre séparation, sous un arbre isolé que l'on voit de la rade, et qui s'élève sur une petite colline au delà de la ville. Au bout d'un quart d'heure, nous fîmes l'appel ; tout le monde était à son poste

Le plan de la campagne était d'avance arrêté dans la tête de M. Burke, et, arrivé au moment de l'exécuter, il me fit l'honneur de me l'expliquer dans tous ses détails : il avait décidé que je me dirigerais aussi vite que me le permettraient mes jambes, dont à cette occasion chacun me fit l'honneur d'exagérer la vélocité, vers le village de Walsmouth, tandis que le reste de la troupe me suivrait au pas ordinaire. Comme, en vertu de cette disposition, je devais gagner près d'une heure sur mes compagnons, il était convenu qu'ils m'attendraient jusqu'à minuit dans une masure située à une portée de fusil en avant du village. Si, à minuit, je n'étais pas de retour, c'est que j'étais prisonnier ou tué, et, dans ce cas, on devait marcher immédiatement sur *la Verte Erin*, pour me délivrer ou venger ma mort.

Il ne fallait pas moins que l'aspect d'un danger comme celui qu'on me faisait entrevoir, pour rehausser, à mes propres yeux, la singulière mission dont j'étais chargé. L'œuvre que j'accomplissais était une tâche de chacal, et non une besogne de lion ; je le sentais au fond du cœur, et cela m'avait jusqu'alors donné un certain malaise dont je n'étais pas le maître de triompher ; mais, du moment que ma vie courait quelque chance, du moment qu'il y avait lutte enfin, il pouvait y avoir victoire, et la victoire justifie tout : c'est le talisman qui change le plomb en or.

En ce moment, sept heures sonnèrent à Plymouth : il fallait, à moi une heure et demie, et à mes compagnons deux heures au moins pour arriver à Walsmouth. Je pris donc congé de mes compagnons. M. Burke adoucit sa voix rude pour me souhaiter une chance heureuse, et je partis.

Nous entrions dans les mois brumeux de l'automne, le temps était sombre et bas, des nuages, pareils à des vagues silencieuses, roulaient à quelques pieds au-dessus de ma tête, et, de temps en temps, des rafales de vent, qui arrivaient tout à coup et passaient de même, courbaient les arbres de la route, leur arrachant, à chaque bouffée, quelques-unes de leurs dernières feuilles qui venaient me fouetter le visage. La lune, sans paraître cependant, jetait, à travers les voiles qui la couvraient, assez de lumière pour éclairer tous les objets d'une teinte grisâtre et maladive ; par intervalles, de larges ondées tombaient, ou dégénéraient en pluie fine, jusqu'à ce qu'une nouvelle cataracte s'ouvrît ; au bout de deux milles, j'étais à la fois glacé et couvert de sueur. Je continuai de marcher ou plutôt de courir, au milieu de ce morne silence qui n'était interrompu que par les plaintes de la terre et les larmes du ciel Je ne me rappelle pas avoir jamais vu une nuit plus triste que cette triste nuit.

Après une heure et demie de cette course, que je n'avais pas ralentie un instant, et pendant laquelle je n'avais point éprouvé la moindre fatigue, tant cette nuit sombre et la préoccupation de ce qui allait se passer séparaient mon esprit de mon corps, j'aperçus les premières lumières de Walsmouth. Je m'arrêtai un instant pour m'orienter ; car il me fallait aller droit à la taverne de maître Jemmy, sans demander ma route. Cette demande n'aurait pas manqué d'exciter les soupçons, vu que c'était une des choses qu'il n'était pas permis à un matelot d'ignorer. Mais, comme, du lieu où j'étais, je ne voyais qu'un amas de maisons, je résolus d'entrer dans le village, espérant que quelque indice extérieur me guiderait. En effet, d'un bout d'une rue à l'autre, j'aperçus bientôt la lanterne que mes camarades m'avaient indiquée comme le fanal qui devait me conduire, et je m'approchai, résolu, puisque j'en étais là, à payer bravement de ma personne.

Le cabaret de maître Jemmy n'avait du moins pas la prétention de tromper les yeux par une fausse apparence ; c'était un véritable repaire : la porte, qui semblait celle d'un cachot, tant elle était basse et étroite, avait, à hauteur d'homme, cette petite ouverture grillée, appelée généralement *le trou de l'espion*, en argot de taverne, parce que c'est à travers ce vasistas que le maître de la maison s'assure de la nature des visites qu'il reçoit. J'en approchai mon œil, et je regardai à travers le grillage ; mais cette ouverture donnait sur une espèce de caveau sombre où je ne pus rien apercevoir, que des filets de lumière qui, se glissant à travers les fentes d'une porte, indiquaient, au moins, que la chambre attenante était éclairée.

— Holà, quelqu'un ! criai-je alors, en frappant et en appelant en même temps.

Si fermement qu'ils eussent été dits, et quoiqu'un vigoureux coup de poing les eût accompagnés, ces mots restèrent sans réponse. J'attendis un instant, puis je les répétai une seconde fois, mais sans plus de succès. Je m'éloignai alors à reculons de cette maison étrange, afin de regarder si, à défaut de la porte, qui n'était peut-être placée là que pour ne pas détruire la symétrie de l'architecture, il n'y avait pas quelque autre entrée plus praticable ; mais les fenêtres étaient barricadées avec un soin tout particulier ; force me fut donc d'en revenir au moyen d'introduction ordinaire. Je rapprochai une troisième fois ma tête de l'ouverture : mais, cette fois, je m'arrêtai à quelques pouces du grillage : une autre tête, collée contre les barreaux, me regardait de l'autre côté.

— Enfin ! dis-je, ce n'est pas malheureux.

— Qui êtes-vous ? que demandez-vous ? dit une voix douce à laquelle j'étais loin de m'attendre en pareille circonstance, et que je reconnus pour celle d'une jeune fille.

— Qui je suis, la belle enfant ? répondis-je en tâchant de mettre mon fausset au diapason du sien. Je suis un pauvre diable de matelot qui ira probablement coucher en prison, si vous lui refusez la porte.

— A quel équipage appartenez-vous ?

— Au *Boreas*, qui fait voile demain matin.

— Entrez, dit la jeune fille en entr'ouvrant la porte dans une largeur qui semblait si bien calculée d'après celle de mon corps, qu'elle n'eût pas permis à un oiseau-mouche de pénétrer en même temps que moi Et aussitôt elle referma la porte, dont deux énormes verrous et une barre de bois assuraient la solidité.

Au bruit que firent en glissant derrière moi ces garants de la sûreté intérieure, je sentis, je l'avoue, l'eau et la sueur se glacer sur mon front ; mais il n'y avait pas à reculer : d'ailleurs, au même moment, la jeune fille ouvrit la porte, et je me trouvai dans la lumière. Aussitôt mes regards parcoururent la chambre et s'arrêtèrent avant tout, je dois l'avouer, sur maître Jemmy, dont l'aspect formidable n'était pas de nature à rassurer un homme qui eût été moins résolu que je ne l'étais. C'était un grand gaillard de près de six pieds, aux membres robustes, aux cheveux et aux sourcils roux ; sa figure disparaissait de temps en temps derrière la fumée de sa pipe, qui, en s'évanouissant, laissait briller deux yeux qui semblaient habitués à aller chercher au fond de l'âme la pensée de celui qu'ils regardaient.

— Mon père, dit la jeune fille, c'est un pauvre garçon en faute qui vient vous demander l'hospitalité pour cette nuit

— Qui es-tu ? demanda Jemmy en laissant écouler quelques secondes entre les paroles de sa fille et les siennes, et avec un accent si prononcé, qu'il dénonçait un Irlandais à la première syllabe.

— Qui je suis ? répondis-je dans le patois de Munster, que je parlais comme ma propre langue, ma mère étant de Limerick. Pardieu ! maître Jemmy, il me semble qu'à vous, moins qu'à tout autre, j'ai besoin de le dire.

— C'est ma foi vrai ! s'écria l'hôte de *la Verte Erin* en se levant de sa chaise par un premier mouvement dont il n'avait pas été le maître, en entendant l'idiome chéri de son île : un Irlandais !

— Et pur sang, répondis-je

— Alors, sois le bienvenu, me dit-il en me tendant la main.

Je m'avançai aussitôt pour répondre à l'honneur que me faisait maître Jemmy ; mais, comme si une réflexion soudaine le faisait repentir de son trop de confiance :

— Si tu es Irlandais, dit-il en remettant ses deux mains derrière son dos, et en me regardant de nouveau avec ses petits yeux de démon, tu dois être catholique?

— Comme saint Patrick, répondis-je.

— C'est ce que nous allons voir, dit maître Jemmy.

A ces mots, qui ne laissaient pas de m'inquiéter, il s'avança vers une armoire, et, tirant un livre, il l'ouvrit.

— *In nomine Patris et Filii et Spiritûs sancti*, dit-il.

Je le regardais avec la plus profonde surprise.

— Réponds, dit-il, réponds ; si tu es véritablement catholique, tu dois savoir la messe.

Je compris aussitôt, et, comme, étant enfant, j'avais joué souvent avec le missel de mistress Denison, orné de figures saintes, j'essayai de rappeler tous mes souvenirs.

— *Amen*, répondis-je.

— *Introïbo ad altare Dei*, continua mon interrogateur.

— *Dei qui lætificat juventutem meam*, répondis-je avec le même aplomb.

— *Dominus vobiscum* dit maître Jemmy en levant les mains et en se retournant comme un prêtre qui a fini son office.

Mais j'étais au bout de mon latin ; et, comme je ne répondais rien, maître Jemmy resta la main sur la clef de l'armoire, attendant cette dernière réponse, qui devait le convaincre.

— *Et cum spiritu tuo*, me souffla tout bas la jeune fille.

— *Et cum spiritu tuo*, m'écriai-je de toute la force de mes poumons.

— Bravo ! dit Jemmy en se retournant, tu es un frère. Maintenant, que désires-tu? que veux-tu? Demande, et tu seras servi, pourvu que tu aies de l'argent, toutefois.

— Oh ! l'argent ne manque pas, répondis-je en faisant sonner quelques écus que j'avais dans mon gousset.

— Alors, vivent Dieu et saint Patrick ! mon enfant, s'écria le digne hôte de *la Verte Erin*, tu arrives à merveille pour être de la noce.

— De la noce? repris-je étonné.

— Sans doute ; connais-tu Bob?

— Bob? Certainement que je le connais.

— Eh bien, il se marie.

— Ah ! il se marie?

— En ce moment même.

— Mais il n'est pas seul du *Trident?* demandai-je. ,

— Sept, mon ami ; ils sont sept, autant qu'il y a de péchés capitaux.

— Et, sans indiscrétion où pourrai-je les rejoindre?

— A l'église, mon fils, et je vais t'y conduire.

— Oh ! répondis-je vivement, ne vous dérangez pas, maître Jemmy ; j'irai bien tout seul.

— Oui-da, en tournant par la rue, n'est-ce pas, pour que les espions de Sa Majesté Britannique te mettent la main dessus? Non pas. Viens par ici, viens, mon enfant.

— Vous avez donc une communication avec l'église?

— Oui, oui ; nous sommes machinés ni plus ni moins que le théâtre de Drury-Lane, où l'on fait vingt-cinq changements à vue dans une pantomime. Viens par ici, viens.

Et maître Jemmy me saisit par le bras et m'entraîna de l'air le plus amical du monde, mais, en même temps, avec une telle force, que, si même l'envie m'en fût venue, je me fusse trouvé dans l'impossibilité de faire la moindre résistance. Cependant ce n'était point là mon affaire : je n'avais pas le moindre désir d'être mis en face de nos déserteurs. Par un mouvement instinctif, je glissai la main jusqu'au manche de mon poignard de midshipman, que j'avais eu la précaution de cacher sous ma chemise rouge, et, ne pouvant résister au bras de fer qui m'entraînait, je suivis mon terrible guide, décidé à prendre conseil des circonstances, mais à ne reculer devant rien ; car toute ma carrière maritime dépendait probablement de la manière dont je mènerais à bout cette dangereuse entreprise.

Nous traversâmes deux ou trois pièces, dans l'une desquelles étaient dressés sur une table tous les préparatifs d'un souper plus copieux que recherché ; puis nous descendîmes dans une espèce de cave sombre, où, sans me lâcher, Jemmy continua de s'avancer à tâtons. Enfin, après un moment d'hésitation, il ouvrit une porte. Je sentis la fraîcheur de l'air arriver jusqu'à nous ; je heurtai les marches d'un escalier ; à peine eus-je monté quelques degrés, que les gouttes d'une pluie fine vinrent me picoter le visage. Je levai les yeux, je vis le ciel au-dessus de ma tête. Je regardai autour de moi : nous étions dans un cimetière, au bout duquel s'élevait l'église, masse sombre et informe, dans laquelle se découpaient deux fenêtres éclairées, qui semblaient nous regarder comme des yeux ardents. Le moment du danger approchait ; je tirai à demi mon poignard, et je m'apprêtai à continuer ma route ; mais alors ce fut Jemmy qui s'arrêta.

— Maintenant, me dit-il, tu peux aller droit devant toi, mon enfant, et sans crainte de te perdre ; moi, je retourne à mon souper ; tu reviendras avec les mariés et tu trouveras ton couvert à table.

En même temps, je sentis se desserrer l'étau dans lequel mon bras était enfermé, et, sans me donner le temps de répondre, maître Jemmy reprit seul le chemin par lequel nous étions venus tous les deux, et disparut sous la voûte avec une rapidité qui prouvait l'habitude que le digne propriétaire de *la Verte Erin* avait de ce passage. A peine fus-je seul, qu'au lieu de continuer mon chemin vers l'église, je m'arrêtai en remerciant Dieu de ce que maître Jemmy n'avait pas eu l'idée de m'accompagner plus loin ; puis, comme mes regards commençaient à s'habituer à l'obscurité, je m'aperçus que la clôture était assez peu élevée ; cela me permettait de sortir de l'enclos où j'étais enfermé sans passer par l'église. Je courus aussitôt vers le mur le plus proche de moi, et, grâce à ses aspérités dont je me fis des échelons, je fus bientôt à cheval sur le faîte. Une fois arrivé là, je n'eus plus qu'à me laisser glisser de l'autre côté, et je tombai sans accident au milieu d'une petite ruelle déserte.

Il m'était impossible de savoir précisément où j'étais ; mais je m'orientai sur le vent : pendant tout le chemin, je l'avais eu en face ; je n'avais donc qu'à lui tourner le dos, et j'étais à peu près sûr de ne pas faire fausse route. J'exécutai à l'instant cette manœuvre, et je marchai vent arrière jusqu'à ce que je me trouvasse hors du village. Arrivé là, j'aperçus à ma gauche, pareils à de grands fantômes noirs, les arbres qui bordent la route de Plymouth à Walsmouth. Je me dirigeai aussitôt de ce côté. A vingt-cinq pas du grand chemin était la masure : je piquai droit dessus ; nos hommes étaient à leur poste. Il n'y avait pas un instant à perdre. Je leur racontai ce qui venait de se passer. Nous divisâmes nos troupes en deux pelotons, et nous entrâmes dans Walsmouth au pas de course, mais en gardant un tel silence, que nous ressemblions plutôt à une troupe de spectres qu'à une bande d'hommes vivants. Arrivés au bout de la rue qui conduisait à la taverne de Jemmy, je montrai d'une main au lieutenant Burke la lanterne qui indiquait l'entrée de *la Verte Erin*, de l'autre le clocher de l'église, qui, grâce à une éclaircie, dessinait dans le ciel sa flèche noire et aiguë, et je lui demandai lequel des deux détachements il voulait que je dirigeasse. A cause de la connaissance que j'avais des localités, il m'abandonna celui qui devait s'emparer de la taverne et qui se composait de six hommes ; puis, à la tête des neuf autres, il se dirigea vers l'église. Comme l'église et la taverne étaient à une distance à peu près égale, il était évident qu'en marchant du même pas notre double attaque devait être simultanée, ce qui était chose importante ; car nos déserteurs étant surpris à la fois par devant et par derrière, il leur devenait impossible de nous échapper.

En arrivant devant la porte, je voulus recourir à la même manœuvre qui m'avait déjà réussi, et ordonnant à mes hommes de se coller le long du mur, j'appelai par le grillage : j'espérais que, de cette manière, nous pourrions entrer chez maître Jemmy sans effraction ; mais je ne tardai pas à m'apercevoir, au silence profond qui régnait dans la maison, malgré l'appel que je faisais à ses habitants, qu'il fallait renoncer aux voies de douceur. En conséquence, j'ordonnai à deux de nos hommes, qui par précaution s'étaient munis de haches, de jeter la porte en dedans ; en un tour de main, malgré les verrous et la barre, la chose fut faite, et nous nous précipitâmes sous la première voûte.

La seconde porte était fermée, et, ainsi que la première, il fallut la briser. Comme elle était un peu moins forte, cette besogne nous prit un peu moins de temps, et nous nous trouvâmes dans la chambre où Jemmy m'avait fait servir la messe. Elle était sans lumière. J'allai au poêle ; on venait de l'éteindre avec de l'eau. Un de nos hommes battit le briquet ; mais nous cherchâmes en vain une lampe ou une chandelle. Je me souvins de la lanterne, et courus à la porte pour la décrocher ; elle était éteinte. Décidément, la garnison était prévenue et opposait une force d'inertie qui présageait, selon toute probabilité, une résistance plus sérieuse. Quand je rentrai, la chambre était éclairée ; un de nos hommes, canonnier de la troisième batterie de bâbord, avait par hasard sur lui une mèche, et venait de l'allumer ; mais il n'y avait pas de temps à perdre : la lumière qu'elle donnait ne devait durer que quelques secondes ; je pris la mèche et m'élançai dans la chambre voisine en criant :

Suivez-moi !

Nous traversâmes cette seconde chambre, puis celle du souper, sur lequel nos hommes, en passant, jetèrent de côté un coup d'œil plein d'une expression intraduisible ; puis, enfin, au moment où la mèche s'éteignait, j'arrivai à la porte du caveau. Elle était refermée ; mais on n'avait sans doute pas eu le temps de la barricader comme les autres, car, en étendant la main, je sentis la clef. Comme je me rappelais à peu près le chemin qu'une demi-heure auparavant j'avais fait à tâtons, j'y passai le premier, tâtant chaque marche avec le pied, étendant les bras en avant et retenant mon haleine. J'avais, en suivant Jemmy, compté les marches de l'escalier : il y en avait dix. Je les comptai de nouveau, et, quand je fus arrivé à la dernière, je tournai à droite ; mais à peine eus-je fait

quelques pas dans l'espèce de souterrain, que j'entendis une voix qui murmurait à mon oreille le mot *renégat*. En même temps, il me sembla qu'une pierre, se détachant de la voûte, me tombait d'aplomb sur la tête. Je vis des millions d'étincelles, je jetai un cri, et je tombai sans connaissance.

Lorsque je revins à moi, je me retrouvai dans mon hamac, et sentis, au mouvement du vaisseau, que nous devions être en train d'appareiller. Mon accident, causé par un simple coup de poing de mon ami, l'hôte de *la Verte Erin*, n'avait en rien entravé le succès de l'expédition. Le lieutenant Burke était entré dans la sacristie au moment même où les fiancés, les garçons de noce y étaient réunis; nos hommes avaient donc été pris comme dans une souricière, et, à l'exception de Bob, qui avait trouvé le moyen de s'échapper par une fenêtre, ils avaient tous été arrêtés. L'absence du fugitif était même compensée, si l'on avait voulu admettre le proverbe français: « Un homme en vaut un autre; » car le lieutenant, qui était, comme nous l'avons dit, à cheval sur les règles de la discipline et qui voulait son nombre avant tout, avait jeté le grappin sur un des assistants et l'avait, malgré ses cris et sa résistance, ramené à bord du *Trident* avec les autres prisonniers. Ce pauvre diable, qui se trouvait d'une manière si inattendue enrôlé dans la marine britannique était un perruquier du village de Walsmouth, qui se nommait David.

IX

Quoique l'accident sous lequel j'avais succombé m'eût empêché de prendre une part active au dénoûment de l'entreprise, il n'en est pas moins vrai que l'on devait, en grande partie, l'heureux résultat de l'expédition à la manière dont je l'avais conduite.

Aussi, lorsque je rouvris les yeux, ce que je ne pus faire que quelques moments après que le sentiment de mon existence me fût revenu, tant le coup que j'avais reçu était bien appliqué je trouvai près de moi notre brave capitaine, qui venait en personne s'informer de mon état. Comme, à part une certaine lourdeur dans la région cérébrale, je me sentais, du reste, parfaitement bien, je lui répondis que, dans un quart d'heure, je serais sur le pont, et que, le jour même, j'espérais reprendre mon service. En effet, à peine le capitaine fut-il sorti, que je sautai à bas de mon hamac, et que je procédai à ma toilette. La seule trace visible qui me restât du coup de poing de maître Jemmy était une injection sanglante dans les yeux. Sans aucun doute, si je n'avais pas eu le crâne aussi solide, j'étais assommé comme un bœuf.

Comme je l'avais jugé au mouvement de la frégate, nous étions en train d'appareiller. L'ancre dérapait du fond, et le navire commençait son abatée à tribord Le capitaine lui aidait de son mieux en faisant appareiller les focs; puis, cette manœuvre accomplie, comme nous faisions trop d'arrivée, nous bordâmes l'artimon et restâmes en panne jusqu'à ce que l'ancre fût haute. Ces précautions prises, le capitaine abandonna au lieutenant la conduite du bâtiment, et descendit dans sa chambre prendre connaissance de ses dépêches, qu'il ne devait ouvrir qu'au moment où le vaisseau mettrait à la voile.

Il y eut alors sur le navire un moment d'inaction, dont tous mes camarades profitèrent pour me féliciter de mon expédition et me demander de mes nouvelles. J'étais en train de leur raconter mon accident dans tous ses détails, lorsque nous aperçûmes une barque venant de terre, à force de rames, et nous faisant toutes sortes de signaux; un des midshipmen, qui avait une lunette, la braqua vers elle :

— Dieu me damne! dit-il au bout d'un instant d'examen, si ce n'est pas Bob le souffleur qui nous arrive.

— Voilà un farceur! dit un matelot; il se sauve quand on court après lui, et il court après nous quand nous nous retournons.

— Il est peut-être déjà brouillé avec son épouse, dit un autre.

— En tout cas, je ne voudrais pas être dans sa peau, murmura un troisième.

— Silence! dit une voix qui avait l'habitude de nous faire trembler tous; chacun à son poste. Le gouvernail à tribord! orientez la misaine! Ne voyez-vous pas que le navire cule?

L'ordre fut aussitôt exécuté que donné, et le navire, cessant son mouvement rétrograde, demeura quelques moments immobile; puis enfin il commença à marcher. En ce moment, une voix cria :

— Une barque à bâbord!

— Voyez ce qu'elle veut, dit le lieutenant, que rien ne pouvait faire déroger à l'ordre établi.

— Ohé! de la barque, reprit la même voix, que demandez-vous?

Puis, se retournant après avoir entendu la réponse :

— Mon lieutenant, continua le matelot, c'est Bob le souffleur qui vient de faire un petit tour à terre, et qui désire remonter à bord

— Jetez une corde à ce drôle, dit le lieutenant sans même regarder de son côté, et conduisez-le avec les autres, dans la fosse aux lions.

L'ordre fut ponctuellement exécuté, et, au bout d'un instant, on aperçut, au-dessus des bordages de bâbord, la tête de Bob, qui, justifiant l'épithète que ses camarades lui avaient donnée, soufflait de toute la force de ses poumons

— Allons, allons, mon vieux cachalot, lui dis-je en m'approchant de lui, mieux vaut tard que jamais; huit jours à fond de cale au pain et à l'eau, et tout sera dit.

— C'est juste, c'est juste, je le mérite; et, si j'en suis quitte pour cela, je n'aurai pas encore trop à me plaindre. Mais, auparavant, avec votre permission, monsieur le midshipman, je voudrais parler au lieutenant.

— Conduisez cet homme au lieutenant, dis-je aux deux matelots qui s'étaient déjà emparés de leur camarade.

M. Burke se promenait sur le gaillard d'arrière, son porte-voix à la main, et continuait de donner ses ordres pour la manœuvre, lorsqu'il vit s'approcher de lui le coupable. Il s'arrêta, et, le regardant de cet œil sévère que les matelots connaissaient si bien pour être l'expression d'une volonté irrévocable :

— Que veux tu? lui dit-il.

— Sauf votre respect, mon lieutenant, dit Bob en tournant son bonnet bleu entre ses mains, je sais que je suis fautif, et, quant à moi, je n'ai rien à dire.

— C'est bien heureux! murmura M. Burke avec un sourire qui n'exprimait rien moins que la gaîté.

— Aussi, mon lieutenant, vous ne m'auriez probablement jamais revu, si je n'avais pas su qu'il y en avait un autre qui payait ici l'écot de Bob. Alors, je me suis dit : « Ça ne peut pas se passer comme ça, Bob, mon ami; il faut retourner à bord du *Trident*, ou tu serais une canaille; » et me voilà.

— Après?

— Après? Eh bien, puisque me voilà pour recevoir les coups, faire mon service et tenir ma place, vous n'avez pas besoin d'un autre, et vous allez renvoyer David à sa femme et à ses enfants, qui sont là-bas à terre qui se désolent... Tenez, mon lieutenant, les voyez-vous là-bas?

Et il lui montra du doigt un groupe de plusieurs personnes sur la pointe la plus avancée du rivage.

— Qui a permis à ce drôle-là de venir me parler?

— C'est moi, monsieur Burke, répondis-je.

— Vous garderez les arrêts un jour, monsieur, me dit le lieutenant, pour vous apprendre à vous mêler de ce qui ne vous regarde pas.

Je saluai et je fis un pas en arrière.

— Mon lieutenant, dit Bob d'une voix ferme, ce que vous faites là n'est pas juste, et, s'il arrive malheur à David, c'est vous qui en répondrez devant Dieu.

— Jetez-moi ce drôle à fond de cale avec les fers aux mains et aux pieds! cria le lieutenant.

On emmena Bob. J'étais descendu par un escalier et lui par l'autre; cependant nous nous rencontrâmes dans le faux pont.

— C'est ma faute si vous êtes puni, me dit-il, et je vous en demande pardon; mais je vous revaudrai cela, je l'espère.

— Ce n'est rien, mon brave, lui répondis-je; mais, au nom de votre pauvre peau, ayez patience.

— Ce n'est pas pour moi que j'en manque, mon officier, c'est pour ce pauvre David.

Les matelots entraînèrent Bob à fond de cale et moi, je me retirai dans ma chambre. Le lendemain, le matelot qui me servait, après avoir fermé la porte avec précaution, s'approcha de moi, et, avec un air mystérieux :

— Avec la permission de Votre Honneur, me dit-il, est-ce que je pourrais vous répéter deux mots de la part de Bob?

— Répète, mon ami, lui dis-je.

— Eh bien, mon officier, voilà la chose : Bob dit que c'est juste que lui et les déserteurs soient punis mais que ce n'est pas juste que David, qui n'est en rien coupable, bien au contraire, soit puni comme eux.

— Et il a raison.

— Eh bien, puisque c'est votre avis, mon officier, continua le matelot, il demande que vous en disiez deux mots au capitaine. Sans lui dire que je parlais au nom de Bob, et qu'une injustice soit faite.

— Cela sera fait aujourd'hui, mon ami; tu peux le dire, de ma part, à Bob.

— Merci, mon officier.

En effet, il était sept heures du matin, et, comme mes arrêts expiraient à onze, j'allai immédiatement trouver le capitaine. Sans lui dire que je parlai au nom de Bob, et comme si la chose venait de moi, je lui parlai du pauvre diable de perruquier, et de l'injustice qu'il y avait à le retenir dans la fosse aux lions avec les autres. La chose

était trop juste pour que le capitaine ne la comprît pas : aussi donna-t-il des ordres en conséquence. Je voulais me retirer ; mais il me retint pour prendre le thé avec lui. Le brave homme avait su que je venais d'être victime d'une boutade de son lieutenant, et voulait me faire comprendre que, laissant leur cours aux règles de la discipline, il n'avait pas dû s'y opposer, mais que cependant il ne les approuvait pas.

Le thé pris, je remontai sur le pont. Les matelots étaient réunis en cercle autour d'un homme que je ne connaissais pas : c'était David.

Le malheureux était debout, se tenant d'une main à un cordage, tandis que l'autre retombait le long de son corps ; ses regards étaient fixés sur la terre, qui n'apparaissait plus à l'horizon que comme un léger brouillard, et de grosses larmes silencieuses coulaient de ses yeux. Telle est la puissance d'une douleur profonde et réelle, que tous ces durs loups de mer, habitués au danger, au sang et à la mort, et dont pas un peut-être ne se serait retourné, dans un naufrage ou un combat, au cri d'agonie de leur meilleur camarade, étaient réunis, tristes et compatissants, autour de cet homme qui pleurait sa famille et sa patrie. Quant à David, il ne voyait rien que cette terre qui, à chaque instant, devenait moins distincte, et, à mesure qu'elle disparaissait, son visage, se contractant de plus en plus, prenait une expression de douleur qu'on ne peut décrire ; enfin, quand la terre eut disparu tout à fait, il s'essuya les yeux, comme s'il eût pensé que c'étaient ses larmes qui l'empêchaient de voir ; puis, étendant le bras vers le dernier point du rivage qui avait cessé d'être visible, il poussa un long sanglot, se renversa en arrière et tomba évanoui.

— Qu'est-ce ? demanda le lieutenant Burke en passant.

Les matelots s'écartèrent en silence et lui laissèrent voir David étendu sans connaissance.

— Est-il mort ? continua-t-il avec un peu plus d'indifférence que s'il se fût agi de Fox, le chien du cuisinier.

— Non, mon lieutenant, dit une voix ; il n'est qu'évanoui.

— Jetez un seau d'eau à la figure de ce drôle, et il reviendra.

Heureusement, le chirurgien arriva en ce moment et révoqua l'ordonnance du lieutenant ; car déjà, rigide observateur des ordres reçus, un matelot s'approchait avec l'objet demandé. Le chirurgien fit transporter David dans son hamac, et, comme il demeurait toujours évanoui, il pratiqua une saignée qui le fit revenir.

Pendant ce temps, le navire marchait vent arrière, et, laissant à sa gauche les îles d'Aurigny et de Guernesey, avait doublé l'île d'Ouessant et était entré à pleines voiles dans l'Océan Atlantique ; de sorte qu'au bout de deux jours, lorsque David, parfaitement remis, quant au physique, de son indisposition, remonta sur le pont, il ne vit plus que le ciel et l'eau. Cependant l'affaire de nos fugitifs avait pris, grâce à la bonté du capitaine, une marche moins terrible que celle qu'elle paraissait devoir suivre : tous avaient affirmé qu'ils étaient dans l'intention de revenir, la nuit même, à bord du vaisseau, mais que le désir d'assister à la noce d'un camarade l'avait emporté chez eux, sur la crainte d'une punition. La preuve qu'ils alléguèrent à l'appui de cette assertion, fut qu'ils s'étaient laissé prendre sans résistance, et que Bob, qui s'était sauvé afin de ne pas être privé des bénéfices de sa position conjugale, était de lui-même revenu le lendemain matin : en conséquence, ils devaient en être quittes pour huit jours de fosse aux lions au pain et à l'eau, et vingt coups de fouet. Cette fois, on ne pouvait trop se plaindre, et le châtiment, loin d'être exagéré, était resté au-dessous de la faute ; il en était, au reste, ainsi dans toutes les choses de haute juridiction qui relevaient directement du capitaine.

Le jeudi arriva ; le jeudi, jour redouté par tous les mauvais matelots de la marine britannique, car c'est le jour des exécutions disciplinaires. A huit heures du matin, moment fixé pour le règlement des comptes de toute la semaine, les soldats de marine prirent leurs armes, les officiers à leur tête, et, après un exercice préparatoire, se rangèrent à bâbord et à tribord ; puis parurent les patients accompagnés du capitaine d'armes et de ses deux aides, et, au grand étonnement de la plupart de ceux qui assistaient à cette triste cérémonie, au nombre des patients se trouvait David.

— Monsieur Burke, dit le capitaine Stanbow aussitôt qu'il eut reconnu le pauvre perruquier, cet homme ne saurait être traité comme déserteur, puisque, lorsqu'on l'a pris à terre, il ne faisait point partie de notre équipage.

— Aussi n'est-ce point comme déserteur que je le fais punir, capitaine, répondit le lieutenant ; c'est comme ivrogne, hier, il est monté sur le pont ivre à ne pouvoir se tenir.

— Capitaine, dit David, croyez bien que peu m'importe de recevoir ou de ne pas recevoir une douzaine de coups de fouet, car j'ai dans l'âme, soyez-en sûr, une douleur plus vive que celle qu'on pourra jamais infliger à mon corps ; mais pour l'honneur de la vérité je dois dire, et cela, capitaine, je le jure sur mon salut, que, depuis que j'ai mis le pied sur le vaisseau, je n'ai pas bu une seule goutte de gin, de vin, ni de rhum : j'en appelle à mes camarades, à qui, à chaque repas, j'ai donné ma portion.

— C'est vrai, c'est vrai, dirent plusieurs voix.

— Silence ! cria le lieutenant.

Puis, se retournant vers David :

— Si cela était, continua-t-il, comment, en montant hier sur le pont, ne pouviez-vous pas vous tenir ?

— Il y avait beaucoup de roulis, répondit David, et j'avais le mal de mer.

— Le mal de mer ! répondit en haussant les épaules le lieutenant ; vous étiez ivre ; et ce qui le prouve, c'est que j'ai bien voulu vous soumettre à l'épreuve usitée en pareil cas, et que vous n'avez pu faire trois pas sur le bordage sans tomber.

— Suis-je habitué à marcher sur un vaisseau ? répondit David.

— Vous étiez ivre, cria le lieutenant d'une voix qui n'admettait pas de réplique.

Puis s'adressant au capitaine :

— Au reste, continua-t-il, M. Stanbow peut vous remettre la peine que vous avez méritée ; seulement, il songera aux conséquences qu'une indulgence pareille peut avoir pour la discipline.

— Que justice soit faite, dit le capitaine, qui, dans le doute, ne pouvait gracier David qu'en donnant tort au lieutenant.

Personne n'osa plus ajouter un mot, et le capitaine d'armes ayant lu à haute voix la sentence, que chacun écouta tête nue, l'exécution commença. Les matelots, habitués à cette sorte de punition, la supportèrent avec plus ou moins de courage ; quand vint le tour de Bob, qui était l'avant-dernier, il ouvrit la bouche comme s'il avait quelque chose à dire ; mais, après un moment d'indécision, il monta sur le petit échafaud en faisant signe que ce serait pour plus tard.

Ce n'était pas à tort que les camarades de Bob l'avaient surnommé le souffleur : à mesure que les coups tombaient sur lui, sa respiration devenait si bruyante, qu'on eût dit que quelque cachalot naviguait bord à bord avec le navire. Il est juste d'ajouter que ce fut la seule expression de douleur qu'il laissa entendre ; aussi, vers la fin, ressemblait-elle plus au rugissement d'un lion qu'à la respiration d'un homme. Au vingtième coup, Bob se releva ; sa rude peau, bronzée par le soleil, endurcie par l'eau salée, était toute meurtrie. Cependant, comme si l'on eût frappé sur un cuir trop épais pour pouvoir être entamé, pas une goutte de sang n'était sortie. On vit, qu'il voulait parler et on fit silence.

— Voici ce que j'avais à demander au capitaine, dit Bob en se retournant vers M. Stanbow, et en faisant passer sa chique d'une joue à l'autre : c'est que pendant que je suis là, on me donne tout de suite les douze coups de David.

— Que demandes-tu là, Bob ? s'écria le perruquier.

— Laisse-moi donc dire, fit Bob avec un geste d'impatience et en reprenant sa respiration comme s'il l'eût tirée de ses talons. Ce n'est pas à moi de décider, capitaine, s'il est fautif ou non ; seulement, je sais une chose : c'est que, s'il reçoit douze coups de fouet comme ceux qu'on vient de me donner, il en mourra ; que sa femme sera veuve et que ses enfants seront orphelins ; tandis que, moi, j'en ai reçu, un jour, trente-deux, ce qui est juste le compte que je réclame, et quoique j'en ai été un peu malade, me voilà.

— Descendez, Bob, dit M. Stanbow les larmes aux yeux.

Bob obéit sans répondre un seul mot, et David lui succéda. Lorsqu'il fut monté sur l'échafaud, les deux aides du capitaine d'armes lui enlevèrent sa veste et sa chemise, et, en voyant ce corps blanc et grêle, chacun fut de l'avis de Bob. Quant à moi, qui avais à me reprocher d'avoir pris bien innocemment part à l'arrestation de ce malheureux, je fis un mouvement vers le capitaine. M. Stanbow le vit, et, comprenant, sans doute, ce que j'avais à lui dire, il m'indiqua, par un geste de la main, qu'il désirait que je demeurasse à ma place. Puis, se retournant vers les aides :

— Faites votre devoir, dit-il.

Un profond silence succéda à ces paroles. Le martinet se leva, et, en retombant, imprima ses neuf lanières en sillons bleuâtres sur les épaules du patient ; le second coup tomba à son tour, et neuf autres sillons se croisèrent en réseaux avec les premiers ; au troisième coup, le sang s'échappa par gouttes ; au quatrième, il jaillit et éclaboussa les plus voisins de l'échafaud !

— Assez ! dit le capitaine.

Chacun respira ; car toutes les poitrines étaient oppressées, et, au milieu de ces respirations, on entendait le souffle plus bruyant de Bob ; puis on détacha les mains de David : quoiqu'il n'eût pas jeté un seul cri, il était pâle comme s'il allait mourir ; malgré sa pâleur, il descendit d'un pas ferme l'échelle de l'échafaud, et, se retournant vers le capitaine :

— Merci, monsieur Stanbow, lui dit-il ; je me souviendrai de la miséricorde comme de la vengeance.

— Il ne faut vous souvenir que de vos devoirs, mon ami, dit le capitaine.

— Je ne suis pas matelot, dit David d'une voix sourde, je suis mari, je suis père ; et Dieu me pardonnera de ne pas accomplir à cette heure mes devoirs de père et de mari, car ce n'est pas ma faute.

— Reconduisez les coupables dans le faux pont, et que le chirurgien les visite.

Bob offrit son bras à David.

— Merci, mon brave ami, lui dit David, merci, je descendrai bien seul.

Et David descendit, en effet, l'escalier de la première batterie d'un pas aussi ferme qu'il avait descendu celui de l'échafaud.

— Tout cela finira mal, dis-je à demi-voix à M. Stanbow.

— J'en ai peur, me répondit-il.

Puis il ajouta :

— Voyez ce pauvre diable, monsieur Davys, et tâchez de le calmer.

X

Deux heures après, je descendis dans le faux pont ; David était sur son hamac avec une fièvre ardente. Je m'approchai de lui.

— Eh bien, David, mon ami, lui demandai-je, comment cela va-t-il ?

— Bien, me dit-il d'une voix brève et sans regarder de mon côté.

— Vous répondez sans savoir qui vous parle ! Je suis M. Davys.

David se retourna vivement.

— M. Davys !... dit-il en se soulevant sur un bras et en me regardant avec des yeux pleins de fièvre ; M. Davys !... Si vous vous appelez véritablement M. Davys, j'ai à vous remercier. Bob m'a dit que c'était vous qui aviez demandé au capitaine qu'on me tirât de la fosse aux lions. Sans vous, je n'en serais sorti qu'avec les autres, et je n'aurais pas revu une dernière fois l'Angleterre... Merci, monsieur Davys, merci !

— Détrompez-vous, mon cher David, vous reverrez votre pays, et pour ne plus le quitter. Le capitaine est un excellent homme, et il m'a promis qu'à son retour il vous laisserait libre de quitter le bâtiment.

— Oui, le capitaine est un excellent homme ! dit David avec un accent amer ; cependant il m'a laissé battre et fouetter comme un chien par cet infâme lieutenant... et cependant le capitaine savait bien que je n'étais pas coupable.

— Il ne pouvait pas vous faire grâce entière, David ; la première loi de la discipline est qu'un supérieur ne doit jamais avoir tort. Mais vous avez bien vu qu'au quatrième coup, il a ordonné de cesser l'exécution.

— Oui, oui, murmura David ; c'est-à-dire que, s'il avait plu à M. Burke de me faire pendre, au lieu de me faire fouetter, le capitaine m'aurait fait grâce de huit brasses de corde sur douze.

— David, répondis-je on ne pend que pour vol ou pour assassinat, et vous ne serez jamais ni un voleur ni un assassin.

— Qui sait ? me répondit David.

Je vis que mes paroles, au lieu de l'adoucir, l'irritaient encore davantage. Faisant donc signe à Bob, qui, assis dans un coin sur un tas de câbles roulés, buvait l'eau-de-vie qu'on lui avait donnée pour faire des compresses, et l'invitant à venir auprès du hamac de son camarade, je remontai sur le pont. Tout y était aussi tranquille que si rien d'extraordinaire ne s'y fût passé un instant auparavant : le souvenir de la scène que nous avons racontée semblait déjà effacé de tous les esprits comme, à cent pas de nous, était effacé le sillage de notre vaisseau. Le temps était beau ; il ventait bon frais, et nous filions nos huit nœuds à l'heure. Le capitaine se promenait sur l'arrière, d'un pas mesuré et machinal, qui indiquait la préoccupation de son esprit. Je m'arrêtai à une distance respectueuse de lui ; deux ou trois fois, dans la ligne qu'il parcourait, il s'approcha et s'éloigna de moi ; enfin il leva la tête et m'aperçut.

— Eh bien ? me dit-il.

— Il a le délire, répondis-je, préférant, si David faisait quelques menaces, qu'elles fussent attribuées à la fièvre plutôt qu'à la vengeance.

Le capitaine secoua la tête et fit entendre un petit claquement de langue ; puis, s'appuyant sur mon bras :

— Monsieur Davys, me dit-il, c'est, pour tout homme aux mains duquel un pouvoir quelconque est remis, une chose bien difficile que d'être juste, et, s'il faut que je vous le dise, j'ai bien peur de ne pas avoir été juste envers ce malheureux.

— Vous avez été plus que juste, monsieur, répondis-je, vous avez été miséricordieux ; et, si quelqu'un a des reproches à se faire, ce n'est pas vous.

— Pensez-vous donc que M. Burke n'était pas convaincu que David fût coupable ?

— Je ne dis pas cela, capitaine ; mais il passe pour être d'une sévérité qui touche à la barbarie. Quant à moi, je vous l'avoue, il a une manière de commander qui, dès le premier moment, m'a inspiré l'envie de lui désobéir.

— Ne faites jamais cela, monsieur, me dit le capitaine en essayant de donner à ses traits une expression sévère, car je serais forcé de vous punir. Davys mon cher enfant, ajouta-t-il en répétant presque les mêmes paroles, mais avec une expression de voix si différente, qu'il semblait passer de la menace à la prière, au nom de votre père, mon vieil ami, ne faites jamais cela ; j'en aurais trop de douleur.

Nous nous promenâmes un instant côte à côte et sans nous regarder ; puis, après quelques minutes de silence :

— A quelle hauteur estimez-vous que nous soyons, monsieur Davys ? reprit le capitaine passant avec intention d'un sujet à un autre.

— Mais à la hauteur du cap Mondégo, à peu près, je pense.

— Vous ne vous trompez pas, monsieur, me dit-il, et c'est à merveille pour un débutant. Demain, nous doublerons le cap Saint-Vincent ; et, si ce nuage noir que nous voyons là-bas, et qui ressemble à un lion accroupi, ne nous joue pas quelque mauvais tour, après-demain au soir nous serons à Gibraltar.

Je tournai les yeux vers le point de l'horizon que me désignait le capitaine. Le nuage indiqué par lui faisait une tache livide dans le ciel ; mais j'étais, à cette époque, encore trop novice pour tirer par moi-même aucune conséquence de ce présage. Ma seule inquiétude, pour le moment, était donc de savoir où nous irions, notre première mission accomplie. J'avais vaguement entendu dire que nous étions destinés à faire échelle dans le Levant, et cet espoir n'avait pas peu contribué à adoucir la douleur que j'avais de me séparer de mes dignes parents. Renouant donc la conversation où elle avait été interrompue :

— Est-ce, dis-je, une indiscrétion, monsieur Stanbow, que de vous demander si vous comptez rester longtemps à Gibraltar ?

— Je ne le sais pas moi-même, monsieur Davys. J'y attendrai les ordres des lords de l'amirauté, me répondit le capitaine en tournant de nouveau la tête vers le nuage, qui paraissait lui donner d'instant en instant plus d'inquiétude.

J'attendis quelques instants pour voir s'il reprendrait la conversation ; mais, comme il continuait de garder le silence, je le saluai et me retirai. Il me laissa faire quelques pas ; puis, me rappelant d'un signe de tête :

— A propos, monsieur Davys, me dit-il, faites-vous monter, par le sommelier, quelques bouteilles de bon vin de Bordeaux, de ma cave, que vous donnerez comme venant de vous, à ce pauvre diable de David.

Je pris la main du capitaine entre les miennes, et je voulus la porter à mes lèvres, tant j'étais attendri. Il la dégagea en souriant.

— Allez, allez, me dit-il, je vous recommande ce malheureux. Tout ce que vous ferez sera bien fait.

Lorsque je remontai sur le pont, mon premier coup d'œil je l'avoue, fut pour le nuage ; il avait perdu sa forme et semblait, comme une décoration de l'Opéra, occupé à faire son changement à vue. Peu à peu, il prit la forme d'un aigle gigantesque, aux ailes éployées ; puis une de ses ailes s'étendit démesurément du sud à l'ouest, et couvrit tout l'horizon d'une bande sombre. Rien cependant ne paraissait changé à bord. Les matelots jouaient ou causaient sur l'avant avec leur insouciance ordinaire. Le capitaine se promenait toujours sur le gaillard d'arrière ; le premier lieutenant était assis ou plutôt couché sur l'affût d'une caronade ; la vigie perchait à sa barre de perroquet, et Bob, appuyé sur les bastingages de tribord, semblait profondément occupé à suivre des yeux les flocons d'écume qui couraient au flanc de notre vaisseau. J'allai m'asseoir près de lui, et, voyant qu'il paraissait de plus en plus plongé dans l'intéressante occupation qui absorbait toutes ses pensées, je me mis à siffler un vieil air irlandais avec lequel mistress Denison m'avait bercé dans mon enfance. Bob m'écouta un instant sans rien dire ; mais bientôt, se retournant de mon côté, il ôta son bonnet, le roula dans ses mains, et quoiqu'il lui en coûtât visiblement de me faire une observation aussi inconvenante :

— Sauf votre respect, monsieur Davys, me dit-il, j'ai entendu dire par de plus vieux que moi qu'il était dangereux d'appeler le vent, quand il y en avait à l'horizon un chargement aussi considérable que celui que le grand amiral des nuages tient en ce moment à notre disposition.

— Cela veut dire, mon vieux souffleur, répondis-je en riant, que ma musique te déplaît, n'est-ce pas, et que tu désires que je me taise?

— Je n'ai pas d'ordres à donner à Votre Honneur, et, bien au contraire, c'est moi qui suis tout prêt à obéir aux siens, d'autant plus que je n'ai pas oublié ce que vous avez fait pour ce pauvre David; mais, pour le moment, monsieur John, comme je me permettais de vous le dire, je crois que ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de ne pas réveiller le vent. Nous avons une jolie brise nord-nord-est, et c'est tout ce qu'il faut à un honnête bâtiment qui marche sous sa voile de grand perroquet, ses deux huniers et sa misaine.

— Mais, mon cher Bob, repris-je dans l'intention de faire causer le bonhomme, qui vous fait présumer que le temps doive changer? J'ai beau regarder de tous côtés, à l'exception de cette raie sombre, je vois partout le ciel pur et brillant.

— Monsieur John, me dit Bob en me posant sa large main sur le bras, il faut huit jours pour apprendre à un mousse à nouer le point de ris ou à passer une garcette; il faut toute la vie d'un marin pour apprendre à lire l'écriture de Dieu dans les nuages.

— Oui, oui, répondis-je en portant de nouveau les yeux vers l'horizon, je vois bien quelque chose qui se brasse là-bas comme une survente; mais cela ne me paraît pas bien dangereux.

— Monsieur John, dit Bob avec une gravité qui ne laissa pas que de produire sur moi une certaine impression, celui qui achètera ce nuage-là pour un grain ou une rafale gagnera cent pour cent dessus. C'est une tempête, monsieur John, une véritable tempête.

— Cependant, mon vieux prophète, continuai-je, enchanté de trouver une occasion de m'éclairer moi-même aux leçons de son expérience, j'aurais parié que nous n'avons pas, pour le moment, à craindre autre chose qu'un grain blanc.

— Parce que vous ne regardez qu'un côté du ciel et que vous vous faites une opinion qui est aussi fausse que celle d'un juge qui n'entendrait qu'une déposition; mais tournez-vous vers l'est, monsieur John, et, quoique je n'y aie pas encore jeté l'œil, aussi vrai que je m'appelle Bob, je suis sûr qu'il s'y passe quelque chose.

Je me retournai, ainsi que m'y invitait Bob, et je vis effectivement une ligne de nuages qui, sortant de la mer comme un archipel d'îles, montraient leurs têtes blafardes à l'horizon opposé. Dès lors, il était évident, comme l'avait prévu Bob, que nous allions nous trouver pris entre deux orages. Cependant, attendu qu'il n'y avait rien à faire tant que la tempête n'aurait pas pris un cours, chacun demeurait tranquille à sa place, et continuait son jeu, sa conversation ou sa promenade. Peu à peu la brise, grâce à laquelle marchait le vaisseau, souffla incertaine et haletante; le jour se rembrunit; la mer, de verdâtre qu'elle était, devint couleur de cendre, et l'on entendit dans le lointain le roulement sourd du tonnerre. C'est un bruit qui commande le silence sur la terre et sur l'Océan; aussi toutes les conversations s'arrêtèrent-elles à l'instant même, et l'on entendit le bruit de la voile du perroquet qui commençait à fasier.

— Holà! de la barre de cacatois! cria le capitaine au matelot en vigie, avez-vous des nouvelles de la brise?

— Elle n'est pas encore morte tout à fait, capitaine, répondit celui à qui cette question était adressée; mais elle n'arrive plus que par bouffées, et chaque bouffée est moins forte et plus chaude que celle qui l'a précédée.

— Descendez! cria le capitaine.

Le matelot obéit avec un empressement qui prouvait qu'il n'était pas fâché de voir abréger le temps de sa faction, et, se laissant glisser le long des étais, il prit place parmi ses camarades. Le capitaine continua sa promenade, et tout rentra dans le silence.

— Mais, dis-je à Bob, il me semble que votre camarade s'est trompé; voilà nos voiles qui se gonflent de nouveau, et le navire qui marche. Voyez.

— C'est le râle de la brise, murmura Bob. Nous aurons encore deux ou trois soupirs comme celui-là, et tout sera dit.

Effectivement, comme venait de le prophétiser Bob, le vaisseau, poussé par un dernier souffle, fit encore un quart de mille à peu près; puis, cessant de recevoir l'impulsion de la brise, il roula lourdement, n'ayant plus d'autre mouvement que celui que lui communiquait la houle.

— Tout le monde sur le pont! cria le capitaine.

A l'instant même, on vit sortir, par toutes les ouvertures du vaisseau, le reste de l'équipage, et chacun se tint prêt à obéir aux ordres qui lui seraient donnés.

— Oh! oh! dit Bob, notre capitaine prend ses précautions à l'avance. Il me semble que nous avons encore une bonne demi-heure devant nous avant que le vent nous fasse savoir de quel côté il est décidé à souffler.

— Tenez, dis-je à Bob, voyez, il a réveillé jusqu'à M. Burke, et le voilà qui se lève.

— M. Burke ne dormait pas plus que vous, monsieur John, murmura Bob.

— Bah! regardez-le, il bâille comme un lévrier.

— On ne bâille pas toujours de sommeil, murmura Bob; demandez plutôt au chirurgien.

— Eh! quel signe est-ce donc encore?

— Le signe que le cœur se gonfle, monsieur John. Regardez le capitaine, il ne bâillera pas, lui, allez... Tenez, voilà monsieur Burke qui s'essuie le front avec son mouchoir. Que ne prend-il une canne pour marcher... lui qui a le pied si sûr!

— Que voulez-vous dire par là, Bob?

— Rien; je m'entends.

M. Burke s'approcha du capitaine, et tous deux échangèrent quelques paroles.

— Attention! cria le capitaine.

Et ce mot, prononcé d'une voix forte au milieu du silence, fit tressaillir tout l'équipage. Puis, après un instant qu'il employa à regarder d'un œil ferme et assuré si tout le monde était à son poste:

— La chaîne du paratonnerre à l'eau! continua-t-il; faites remplir les seaux et la pompe à incendie! retirez les amorces des canons! bouchez les lumières! fermez les sabords, les hublots et les fenêtres! qu'il n'y ait pas un seul courant d'air dans tout le vaisseau!

En ce moment, un roulement de tonnerre plus rapproché se fit entendre, menaçant, comme si la foudre eût compris les précautions que l'on prenait contre elle et s'en fût irritée. Au bout de dix minutes, l'ordre donné était accompli, et chacun avait repris sa place sur le pont.

Pendant ce temps, la mer avait encore calmi, et semblait un immense lac d'huile. Pas un souffle d'air ne se faisait sentir; les voiles pendaient tristement le long de leurs supports, le jour devenait de plus en plus sombre, la chaleur était étouffante; un ciel cuivré s'appesantissait lentement et semblait peser sur l'extrémité de nos mâts. Nos moindres mouvements retentissaient, avec un bruit sinistre, au milieu d'un silence de mort, qui n'était interrompu que par le roulement de la foudre, et cependant rien n'indiquait encore de quel côté le coup devait venir. On eût dit que la tempête, semblable à un malfaiteur, hésitait avant de commencer son œuvre de destruction. Enfin, de légers frissonnements, appelés par les matelots des pattes de chat, égratignèrent, de place en place, la mer, s'avançant d'orient en occident; de faibles résolins frémirent dans les voiles. Une raie de lumière se montra à l'est, entre la mer et les nuages, comme si un rideau se fût levé pour laisser passer le vent; un bruit violent et terrible se fit entendre, montant des profondeurs de l'Océan; sa surface se rida et se couvrit d'écume, comme si une herse de bronze l'eût labourée; puis une espèce de brouillard transparent accourut de l'horizon oriental. C'était enfin la tempête.

— Courage, enfants! cria le capitaine; le vent nous vient de la terre, et nous avons de l'espace à franchir avant de trouver un rocher... La barre au vent!... Nous marcherons devant la tempête jusqu'à ce qu'elle se lasse de courir après nous.

Le vaisseau, qui était resté quelque temps immobile, était heureusement bien placé pour obéir à la manœuvre commandée par le capitaine. L'ordre fut aussitôt exécuté que donné; la barre fut mise au vent. Le vaisseau, de son côté, sensible à la manœuvre comme un cheval bien dressé l'est au frein, se prêta aux efforts du timonier. Deux fois ses grands mâts se baissèrent vers l'horizon, au point que le bout des vergues trempa dans la mer, et deux fois ils se relevèrent gracieusement. Enfin les voiles prirent le vent perpendiculairement ou à angle droit, et le vaisseau bondit sur les flots comme une toupie chassée par le fouet d'un écolier, devançant les vagues qui semblaient le poursuivre, mais qui se brisaient derrière lui sans l'atteindre.

— Oui, oui, murmura Bob comme se parlant à lui-même, *le Trident* est un fin voilier qu'il n'est pas facile d'acculer, et le capitaine le connaît comme une nourrice son enfant. C'est une belle leçon que vous prenez là, monsieur John, ajouta-t-il en se tournant de mon côté; mais profitez-en vite, car elle ne sera pas longue; ou je ne m'y connais plus, ou nous ne sommes pas au fort de la tempête. Que croyez-vous que le vent file de pieds par seconde, monsieur John?

— Mais de vingt-cinq à trente pieds.

— Bien répondu, s'écria Bob en frappant ses larges mains l'une contre l'autre, bien répondu pour un homme qui n'a fait connaissance avec la mer que depuis deux semaines; mais, à chaque instant, le vent file quelques pieds de plus, et il finira par aller plus vite que nous.

— Eh bien, nous augmenterons les voiles.

— Hum! monsieur John, nous portons tout ce que nous pouvons porter; voyez plutôt, là-haut, ce mât de perroquet qui plie comme une baguette de saule; c'est tenter Dieu que de laisser à du bois, qui n'a pas de raison, une pareille responsabilité.

— Hissez le petit foc et déployez la bonnette de misaine, cria M. Stanbow d'une voix qui se fit entendre au-dessus du sifflement de la tempête.

La manœuvre ordonnée fut exécutée à l'instant même avec autant de précision que si le vaisseau eût filé tranquillement ses dix nœuds à l'heure, et la vélocité du *Trident* s'en augmenta encore. Cependant, comme ces nouvelles voiles faisaient porter le vaisseau en avant, il y eut un moment où il enfonça tellement sa proue dans les montagnes qu'il fendait comme Léviathan, que tous les hommes qui étaient à l'avant se trouvèrent, pendant quelques secondes, dans l'eau jusqu'à la ceinture. Mais aussitôt le vaisseau se redressa et, comme un cheval généreux qui, après une faute, se relève et secoue sa crinière, il continua sa course, plus rapide qu'auparavant.

Malgré les prédictions sinistres de Bob, le vaisseau continua de marcher ainsi une heure, à peu près, sans qu'il se brisât, dans toute sa voilure, un seul fil de caret; la tempête, ainsi qu'il l'avait prévu, continuait cependant d'augmenter de violence; enfin elle arriva à un tel point, que la vitesse des lames dépassa celle du bâtiment, et qu'une vague, menaçante comme une montagne, passant par-dessus la poupe, vint rouler sur le pont. En même temps, les nuages, qui semblaient soutenus par le bout des mâts, s'ouvrirent, laissant voir le ciel, béant et enflammé comme le cratère d'un volcan; un bruit pareil à celui d'un coup de canon se fit entendre, un serpent de feu tourna un instant autour du contre-cacatois, glissa le long du grand perroquet, et, s'enroulant au conducteur, alla s'éteindre dans la mer.

Il s'était fait, après cette explosion, un moment de silence terrible, et la tempête elle-même, comme épuisée de cet effort, avait paru se calmer. Le capitaine profita de ce moment de répit, pendant lequel la flamme d'une torche serait montée perpendiculairement vers le ciel, et, au milieu de la torpeur générale, on entendit sa voix :

— A la cape, enfants! carguez toutes les voiles jusqu'au dernier lambeau, depuis la proue jusqu'à la poupe! Du monde aux cargues-points de huniers! Monsieur Burke, qu'on mette les huniers sur les cargues; à l'œuvre partout; coupez ce que vous ne pourrez pas dénouer!

Il est impossible de rendre l'impression que produisit sur l'équipage, un instant abattu, cette voix frémissante qui semblait celle du roi de la mer: nous nous élançâmes tous à la manœuvre, montant dans cette atmosphère encore ensoufrée du passage de la foudre. En un instant, cinq des six voiles déployées au vent s'abaissèrent comme des nuages qui seraient descendus du ciel. James et moi, nous nous trouvâmes ensemble dans la grande hune.

— Ah! ah! c'est vous, me dit-il, monsieur John ? J'espérais que nous continuerions notre visite par un plus beau temps.

— Voulez-vous qu'à mon tour je vous fasse les honneurs de la mâture, comme vous m'avez fait ceux de la carène? répondis-je en riant; il y a là-haut une voile de perroquet qui a oublié de descendre avec les autres, et qu'il n'y aurait pas de mal à ferler, je crois.

— La tempête qui arrive s'en chargera bien toute seule : croyez-moi, monsieur John, faites comme moi, descendez vite.

— Tous sur le pont! cria le capitaine, excepté un seul homme pour couper cette voile de perroquet : descendez tous, descendez!

Les matelots ne se le firent pas répéter deux fois : tous se laissèrent glisser le long des agrès, de sorte que je me trouvai seul dans la grande hune; je m'élançai aux haubans pour gagner la barre de perroquet; mais, avant que j'y fusse arrivé, la bourrasque nous avait atteints. Je voyais au-dessus de ma tête la voile, dont on avait laissé flotter les rides, gonflée comme un ballon, et menaçant d'arracher le mât de sa base. je m'élançai aussi rapidement qu'il était possible au milieu d'une pareille tourmente; me cramponnant d'une main à la barre de perroquet, et tirant de l'autre mon poignard, je me mis à scier la large corde qui attachait à la vergue un des coins de la voile : la besogne eût été longue, si la violence du vent elle-même ne me fût venue en aide. A peine la corde eut-elle été sciée au tiers, qu'elle se brisa tout à fait; un des liens rompu, l'autre éclata : la voile, retenue seulement alors par les vergues de cacatois, flotta un instant au-dessus de ma tête, pareille à un immense linceul; puis un craquement se fit entendre, et je la vis disparaître, emportée comme un nuage, dans les profondeurs du ciel. Au même instant, le vaisseau éprouva une secousse furieuse; je crus entendre par-dessus le mugissement de la tempête, la voix du capitaine Stanbow qui prononçait mon nom. Une vague énorme venait de prendre le vaisseau par la hanche; je le sentis qui se couchait sur le flanc comme un animal blessé, je me cramponnai de toutes mes forces aux haubans; aussitôt les mâts s'inclinèrent vers la mer, que je voyais bouillonner au-dessous de moi. J'eus un instant de vertige, il me sembla que ces abîmes mouvants hurlaient mon nom; je sentis que ce n'était pas assez de mes pieds et de mes mains pour me retenir, je saisis la corde avec mes dents, et je fermai les yeux, m'attendant à chaque seconde à sentir la fraîcheur mortelle de l'eau. Je me trompais, *le Trident* était un trop brave vaisseau pour s'engager ainsi du premier coup; je le sentis qui se relevait, je rouvris les yeux, et vis, au-dessous de moi, comme à travers un brouillard, le pont et les matelots. C'était tout ce qu'il me fallait; je saisis un cordage, et me laissant glisser, je tombai sur le gaillard d'arrière, entre M. Stanbow et M. Burke, au moment où tout le monde me croyait perdu. Le capitaine me serra la main, et le danger que je venais de courir fut oublié. Quant à M. Burke il se contenta de me saluer, mais sans m'adresser la parole.

La nouvelle manœuvre que M. Stanbow venait d'adopter, forcé qu'il était d'y recourir par la rapidité de l'ouragan, consistait à *capeyer* au lieu de fuir devant la terre; elle nécessitait un virement de bord, puisque, dans ce cas, au lieu de présenter la poupe à la tempête, on défie le vent et la mer avec son avant. C'était pendant ce virement de bord qu'une vague nous avait pris par le travers, et m'avait fait décrire la courbe gracieuse qui m'avait valu le serrement de main du capitaine.

Alors M. Stanbow n'avait pas perdu son temps. Au lieu de grandes voiles, qui un instant auparavant couvraient le vaisseau, il avait fait déployer seulement le petit foc et le foc d'artimon, et hisser à la tête du mât de misaine une voile latine qui, assurée au pistolet de misaine, se bordait sur le gaillard d'avant. Sous ces voiles, et pourvu que nous présentassions, le moins possible, notre travers au vent, nous ne risquions pas d'embarquer les vagues; aussi cette manœuvre avait-elle obtenu l'assentiment complet de Bob, qui, après m'avoir fait son compliment sur la manière dont je m'étais tiré de mon voyage aérien, voulut bien me montrer l'excellence de cette disposition, et m'en expliquer la cause. Selon lui, le plus fort de l'orage était passé, et le vend du sud-est ne pouvait manquer, d'un moment à l'autre, de passer brusquement au nord-est en brise carabinée. Dans le cas où cette saute de vent aurait lieu, nous n'avions qu'à hisser la misaine ou la grande voile, et nous nous retrouvions en mesure, à l'instant même, de rattraper le temps perdu.

Ce qu'avait prévu Bob arriva. Le fort de la tempête était passé, en effet, quoique les vagues restassent toujours furieuses, et, vers le soir, le vent souffla d'ouest-nord-ouest; nous le reçûmes bravement par tribord, et, le lendemain matin, nous avions regagné la ligne dont la tempête de la veille nous avait fait dévier.

Le même soir, nous eûmes connaissance de Lisbonne, et, le surlendemain, en nous réveillant, nous nous trouvâmes en vue des côtes d'Afrique et d'Europe. L'aspect de ces deux rives, ainsi rapprochées, est d'une ravissante beauté : de chaque côté s'élèvent de hautes montagnes couronnées de neige, et, sur la rive espagnole, s'éparpillent, de distance en distance, des villes moresques qui appartiennent bien plutôt à l'Afrique qu'à l'Europe, et qui semblent, un jour, avoir capricieusement passé le détroit, laissant presque déserte la côte opposée. Tout l'équipage monta sur le pont pour jouir de ce magnifique spectacle. Je cherchai, parmi les matelots, mon pauvre David, que j'avais, depuis quatre jours, complètement oublié; lui seul, insensible à tout, était resté dans le premier pont. Trois heures après, nous mouillâmes sous les batteries du fort, que nous saluâmes de vingt et un coups de canon, et qui nous rendit courtoisement notre salut.

XI

Gibraltar n'est point une ville, c'est une forteresse, dont la discipline sévère s'étend jusqu'aux citoyens : aussi n'a-t-elle d'importance que comme position militaire; tout le monde, sous ce rapport, connaît sa valeur, et je n'en parlerai pas.

Nous devions, après avoir déposé le nouveau gouverneur, attendre en rade les ordres du gouvernement. Le capitaine Stanbow, avec sa bonté ordinaire, pour nous rendre l'attente moins fastidieuse, permettait tous les jours, à la moitié de l'équipage, de descendre à terre; nous eûmes bientôt fait connaissance avec quelques officiers de la garnison, qui nous présentèrent dans les maisons où ils étaient reçus. Cette distraction, une très belle bibliothèque appartenant à la forteresse, et des promenades à cheval dans les environs de la ville, formaient tous nos amusements. Je m'étais lié d'une véritable amitié avec James; nous goûtions ensemble le peu de plaisir que l'on peut prendre à Gibraltar, et, comme, pour toute fortune, il n'avait que sa paye d'officier, j'avais soin que la plus forte portion des dépenses faites

dans toutes nos parties retombât sur moi, sans que cependant sa délicatesse pût être froissée. Ainsi, j'avais loué deux beaux chevaux arabes pour tout le temps que je resterais en rade, et tout naturellement James, profitant de cette prodigalité factice, en montait un.

Un jour, dans une de nos courses, nous vîmes un aigle qui s'était abattu sur un cheval mort, et qui, n'en déplaise aux poétiques historiens de ce noble oiseau, dévorait avec une telle voracité cette proie infecte, qu'il me laissa approcher de lui à une distance de cent pas. J'avais souvent vu nos paysans, quand ils aperçoivent un lièvre au gîte, user d'un moyen bien simple pour s'en emparer ; ce moyen consiste à tourner autour de l'animal, en resserrant toujours le cercle, au point de s'en approcher assez pour lui casser la tête d'un coup de bâton. L'immobilité du roi de l'air me donna l'idée de tenter sur lui la même épreuve. J'avais, dans mes fontes, d'excellents pistolets de tir de Menton ; j'en armai un et je tournai autour de l'aigle avec toute la rapidité dont était capable mon cheval, que j'avais mis au galop, tandis que James, immobile à l'endroit où je l'avais quitté, regardait l'épreuve et secouait la tête. Soit qu'effectivement ce procédé renferme une fascination qui enchaîne l'animal à sa place, soit que l'oiseau, dans son accès de gastronomie, eût tant mangé, qu'il éprouvât de la difficulté à s'envoler, il me laissa approcher ainsi jusqu'à la distance de vingt-cinq pas ; arrivé là, j'arrêtai mon cheval tout à coup, m'apprêtant à tirer ; voyant alors que sa vie était sérieusement compromise, l'aigle tenta de s'envoler ; mais, avant qu'il eût quitté la terre, le coup était parti, et je lui avais cassé une aile.

Nous jetâmes un cri de joie, James et moi, et nous nous précipitâmes à bas de nos chevaux, pour nous emparer de notre capture ; malheureusement, le plus fort de la besogne restait à faire ; le blessé s'était mis en défense et ne paraissait pas disposé à se rendre sans combat. J'aurais pu le tuer ; mais nous avions la prétention de le prendre vivant, et de le conduire au vaisseau ; nous commençâmes donc une attaque en règle. Je n'ai jamais rien vu de plus beau et de plus fier que l'attitude du royal oiseau, suivant de son œil puissant toutes nos dispositions d'attaque. Notre première intention avait d'abord été de le saisir par le milieu du corps, de lui mettre la tête sous l'aile, et de l'emporter comme une poule qu'on endort ; mais deux ou trois coups de bec, dont l'un fit à James une blessure assez grave à la main, nous forcèrent de recourir à d'autres moyens. Nos deux mouchoirs firent l'affaire : je coiffai l'aigle avec l'un, tandis que James lui liait les serres avec l'autre. Ces deux opérations terminées, nous lui bandâmes l'aile autour du corps avec ma cravate ; je l'attachai à l'arçon de ma selle, couvert de bandelettes comme une momie d'ibis, et nous revînmes à Gibraltar, tout glorieux de la capture que nous avions faite. Notre canot nous attendait dans le port, et nous conduisit en triomphe au vaisseau.



David avait voulu redoubler.

Comme nous avions fait des signaux indiquant que nous

étions porteurs de quelque chose d'extraordinaire, nous trouvâmes tout ce qu'il y avait de l'équipage à bord nous attendant au haut de l'échelle. Notre premier soin fut de réclamer l'aide du chirurgien pour pratiquer l'amputation. Nous détachâmes donc le bandeau qui retenait l'aile du blessé ; mais comme il était assez difficile de distinguer notre aigle, affublé comme il était, d'un poulet d'Inde, l'apprenti docteur déclara que la fonction pour laquelle nous l'appelions était du ressort du maître *cook*, et non du sien. Nous fîmes, en conséquence, venir celui-ci, qui, moins fier que le carabin, fit en un tour de main ce qu'on demandait.

L'opération terminée, nous déliâmes les serres de l'oiseau, puis nous dégageâmes la tête, et tout l'équipage salua par un cri d'admiration le noble prisonnier que nous avions fait. Dès ce moment, avec la permission du capitaine, il fut installé à bord ; huit jours après, Nick était apprivoisé comme un perroquet.

A Plymouth, j'avais donné une preuve d'habileté en dirigeant l'expédition de Walsmouth ; pendant la tempête, j'avais donné une preuve de courage en coupant la voile du grand perroquet ; je venais d'en donner une d'adresse en cassant d'un coup de pistolet l'aile d'un aigle, c'était tout ce qu'il fallait pour n'être plus regardé, à bord du *Trident*, comme un enfant, ni comme un novice. Aussi, à compter de ce jour, fus-je considéré comme un homme et comme un marin.

M. Stanbow continuait à avoir pour moi toute l'amitié qu'il pouvait me témoigner sans blesser mes camarades, tandis qu'au contraire je paraissais faire des progrès en sens inverse dans les sentiments de M. Burke. Au reste, c'était un malheur que je partageais avec tous ceux de mes jeunes camarades et des officiers qui appartenaient, comme moi, à l'aristocratie. Il fallut bien faire comme ils faisaient eux-mêmes, c'est-à-dire m'en consoler. Je redoublai d'activité dans mes devoirs ; et, comme je ne donnai pas, pendant toute notre station dans la rade, une seule occasion à M. Burke de me punir, il fallut bien qu'il réservât pour un meilleur temps la bonne volonté qu'il en avait.

Nous étions ainsi, depuis près d'un mois, dans le port de Gibraltar, attendant toujours les instructions qui devaient nous arriver d'Angleterre, lorsque, le vingt-neuvième jour, on signala un bâtiment qui manœuvrait pour entrer dans le port. Nous reconnûmes *la Salsette*, frégate de quarante-six canons, au service de Sa Majesté Britannique, et nous ne doutâmes pas que les instructions attendues ne fussent à bord. Ce fut un sujet de joie pour tout l'équipage ; matelots et officiers commençaient à être las de la vie que nous menions sur notre rocher. Nous ne nous étions pas trompés dans nos conjectures : le soir même, les dépêches tant désirées furent apportées à bord du *Trident* par le capitaine de *la Salsette*. Outre les ordres du gouvernement, il y avait plusieurs lettres particulières ; une de ces lettres était adressée à David. M. Stanbow, qui avait fait le dépouillement lui-même, me la donna, afin que je la remisse à son adresse.

Pendant les vingt-neuf jours que nous étions restés en rade, David n'avait pas profité une seule fois de la permission accordée à l'équipage de descendre à terre ; malgré les sollicitations de Bob et de ses camarades, il s'était constamment tenu à bord, sombre et muet, et cependant s'acquittant de son service avec une intelligence et une exactitude qui eussent fait honneur à un matelot de profession. Je le trouvai dans la soute au voilier, occupé à faire quelques réparations à la misaine, qui avait souffert dans le dernier coup de vent, et je lui remis la lettre ; à peine eut-il reconnu l'écriture, qu'il la décacheta avec un empressement qui indiquait l'importance qu'il y attachait. Dès les premières lignes, je le vis pâlir : ses lèvres tremblantes devinrent pâles comme le papier qu'il tenait à la main ; puis, de la racine de ses cheveux de grosses gouttes de sueur roulèrent sur son visage ; la lettre achevée, il la replia et la mit dans sa poitrine.

— Que contient cette lettre, David ? lui demandai-je.

— Rien à quoi je ne dusse m'attendre, me répondit-il.

— Et cependant elle vous a affecté vivement.

— Pour y être préparé, on n'en reçoit pas moins le coup.

— David, lui dis-je, confiez-vous à un ami.

— Il n'y a point d'ami qui puisse maintenant quelque chose pour moi ; je ne vous en remercie pas moins, monsieur John, et je n'oublierai jamais ce que vous et le capitaine avez fait pour moi.

— Allons, David, du courage !

— Vous voyez bien que j'en ai, répondit-il en reprenant la voile déchirée et en se remettant à la couture qu'il était occupé à y faire.

Oui, certes, il avait du courage, mais c'était celui du désespoir et non celui de la résignation. Je remontai près du capitaine avec une tristesse dont je ne pouvais me rendre maître, et qui s'emparait de moi chaque fois que je me retrouvais en contact avec ce malheureux. J'allais lui faire part de mes craintes sur David, lorsque, sans me laisser le temps de lui parler :

— Monsieur Davys, me dit-il, je vais vous rendre bien content ; nous partirons demain pour Constantinople, où nous allons appuyer de notre présence les remontrances que M. Adair, notre ambassadeur, est chargé de faire, de la part de notre gouvernement, à la Sublime Porte. Vous allez voir l'Orient, cette terre des *Mille et une Nuits* qui était votre rêve, et vous allez la voir peut-être à travers la fumée du canon, ce qui ne lui ôtera rien de sa poésie à vos yeux, je le suppose. Faites savoir cette décision à l'équipage, et que chacun se tienne prêt à appareiller au point du jour.

Le capitaine avait deviné juste ; rien ne pouvait m'être plus agréable que la nouvelle qu'il m'annonçait ; aussi fit-elle rapidement diversion à toutes les autres pensées que j'avais dans l'esprit, et je ne m'occupai plus que de transmettre au premier lieutenant les ordres relatifs au départ. Depuis l'aventure de David, le capitaine ne s'adressait presque plus directement à lui, et m'avait choisi pour son intermédiaire ; M. Burke, de son côté, s'était aperçu de cette affectation que mettait M. Stanbow à éviter avec lui tous rapports, et cela ne le rendait pas, à beaucoup près, plus aimable avec moi. Cependant, dans cette circonstance comme dans toutes les autres, comme j'affectais, en lui parlant, les formes respectueuses de la plus sévère discipline, il y répondit, ainsi que d'habitude, par une politesse froide et contrainte, et tout fut dit.

Le même soir, nous appareillâmes, et comme le vent était bon, pendant la nuit nous mîmes à la voile, et, le lendemain, à quatre heures de l'après-midi, nous avions entièrement perdu de vue la terre. On venait de relever le premier quart du soir, dont je faisais partie, et je m'apprêtais à me déshabiller, lorsque tout à coup une grande rumeur qui partait du gaillard d'arrière se fit entendre, et le cri terrible *à l'assassin !* parvint jusqu'à moi. Je m'élançai sur le pont, et là, un terrible spectacle auquel j'étais loin de m'attendre, frappa mes yeux. David, tenant à la main un couteau ensanglanté, était contenu par quatre vigoureux matelots, tandis que le premier lieutenant, jetant bas son habit, découvrait une large blessure qu'il venait de recevoir dans le haut du bras gauche. De quelque étonnement que je fusse frappé à cette vue, le fait était trop positif pour que je doutasse un instant ; David venait de frapper M. Burke ; heureusement, averti par le cri d'un matelot qui avait vu briller le fer, le premier lieutenant avait paré avec le bras, et le coup destiné à sa poitrine lui avait traversé seulement les chairs de l'épaule. David avait voulu redoubler ; mais M. Burke lui avait saisi le poignet, et, les matelots étant arrivés à son secours, David avait été arrêté. Presque en même temps que moi, M. Stanbow était monté sur le pont et avait pu être témoin du même spectacle ; on ne saurait se faire une idée de l'expression de douleur qui se peignit sur la figure vénérable de ce digne vieillard à la vue de ce qui venait de se passer. Il avait toujours, dans son cœur, pris le parti de David contre M. Burke ; mais cette fois, il n'y avait pas de raisons qui pussent excuser une pareille violence ; c'était un assassinat, un véritable assassinat, avec préméditation et guet-apens : le capitaine ordonna en conséquence de mettre les fers à David et de le jeter à fond de cale ; puis le conseil militaire fut convoqué pour le surlendemain.

Pendant la nuit qui précéda la réunion de la commission militaire, M. Stanbow me fit appeler pour me demander si je ne connaissais pas quelques détails particuliers sur cette malheureuse affaire, et si j'avais appris que David eût été de nouveau victime de quelque mauvais traitement de la part de M. Burke. Je ne savais de tout cela que ce que le capitaine en savait lui-même, je ne pus donc lui donner aucun renseignement. J'essayai de rappeler toutes les injustices que le coupable avait souffertes ; mais M. Stanbow secoua la tête tristement. Je lui offris de descendre dans la cale pour tâcher de tirer de David lui-même quelques éclaircissements ; mais ce que je proposais était contre les lois disciplinaires : David devait rester au secret jusqu'au moment où il paraîtrait devant le conseil. Le capitaine fut donc forcé d'attendre ce moment.

Le lendemain, après le fourbissage, c'est-à-dire vers les dix heures du matin, le conseil s'assembla dans la grande cabine ; une table, couverte d'un tapis vert et sur laquelle on avait posé une grosse Bible, était placée au milieu. Les juges prirent place devant la partie qui faisait face à la porte : c'étaient le capitaine Stanbow, les deux lieutenants en second, le contre-maître, et James, qui, comme le plus ancien des midshipmen, se trouvait appelé à la délibération. Aux deux côtés, se tenaient le prévôt d'armes et l'officier chargé de soutenir l'accusation, tous deux tête découverte, et le premier l'épée nue. Quand les juges furent placés, les deux battants de la porte s'ouvrirent et donnèrent passage aux matelots, qui se rangèrent dans l'espèce d'hémicycle qu'on leur avait réservé. Quant au premier lieutenant, il était resté dans sa cabine.

On amena le prisonnier : il était pâle, mais parfaitement calme ; chacun de nous frémit en voyant cet homme, qu'on

avait été heurter violemment, dans la vie obscure, mais heureuse, qu'il menait, et qui, déplacé de son centre d'affections, était venu comme un aveugle et un insensé, se briser contre un crime. Quoique la loi fût, en ce cas, pour le pouvoir, ceux-là mêmes qui l'avaient exercée sentaient, au fond de leur âme, que la loi n'est pas toujours le droit; et cependant, malgré ce sentiment de l'équitable qui vibrait à l'unisson dans tous les cœurs, cet homme, dont le crime était à lui, mais dont le malheur venait de nous, était là, un pied dans la tombe, sans que nous pussions faire autre chose, quelque pitié que nous ressentissions pour lui, que de l'y pousser tout à fait. Il se fit, même avant qu'il fût entré, un moment de silence, pendant lequel ces pensées se présentèrent, sans doute, à l'esprit de tous ceux qui étaient présents à cette scène imposante; car tous les visages exprimaient un même sentiment de triste et sévère pitié. Enfin la voix du capitaine se fit entendre :

— Vos noms ? demanda-t-il.

— David Munson, répondit le coupable d'une voix plus ferme que celle qui l'avait interrogé.

— Quel âge avez-vous?

— Trente-neuf ans et trois mois.

— Où êtes-vous né ?

— Au village de Saltash.

— David Munson, vous êtes accusé d'avoir tenté dans la nuit du 4 au 5 décembre dernier, d'assassiner M. Burke?

— L'accusation est vraie, monsieur.

— Quels sont les motifs qui vous ont porté à ce crime?

— Vous en connaissez une partie, monsieur Stanbow, répondit David; ceux-là, je n'ai pas besoin de vous les rappeler. Maintenant, voici les autres.

A ces mots, l'accusé tira un papier de sa poitrine, et le déposa sur la table. Je reconnus la lettre que je lui avais remise, trois jours auparavant, à Gibraltar. Le capitaine la prit et la lut avec une émotion visible; puis il la remit à son voisin, qui la parcourut à son tour; elle passa ainsi, de main en main, jusqu'au dernier, qui la rejeta sur la table.

— Qu'y a-t-il dans cette lettre? demanda l'officier accusateur.

— Il y a, monsieur, dit David, que ma femme, restée veuve, moi vivant, avec cinq enfants, a d'abord vendu tout ce que nous possédions pour les nourrir; puis elle a mendié. Enfin, un jour que la pitié publique était sourde pour elle, entendant ses malheureux enfants qui pleuraient en proie aux tourments de la faim, elle a volé un pain chez un boulanger, et, par grâce spéciale, vu les circonstances atténuantes, au lieu d'être pendue, elle a été condamnée à une reclusion perpétuelle, et mes enfants ont été enfermés dans un hôpital comme vagabonds. Voilà ce que contient cette lettre!... Oh! mes enfants, mes pauvres enfants! s'écria David avec un sanglot si déchirant et si inattendu, qu'il nous fit jaillir à tous les larmes des yeux! Oh! continua David, après un moment de silence, je lui aurais tout pardonné, comme doit le faire un chrétien, je le jure sur la Bible que vous avez là devant vous, messieurs; je lui aurais pardonné de m'avoir enlevé à ma patrie, à mon pays, à ma famille; je lui aurais pardonné de m'avoir fait battre comme un chien!... je lui aurais pardonné tout ce qu'il aurait pu amener de tortures sur moi-même; mais le déshonneur de ma femme et de mes enfants!... mais ma femme dans une prison, mes enfants dans un hôpital! Oh! quand j'ai reçu cette lettre, ç'a été comme si tous les démons de l'enfer étaient entrés dans mon cœur, me criant tous à la fois : « Vengeance! » Et maintenant, oui, messieurs, oui, en face de la mort, je n'ai qu'un regret, c'est de l'avoir manqué.

— Avez-vous autre chose à dire? demanda le capitaine.

— Rien, monsieur Stanbow, si ce n'est que je vous prie de ne pas me faire languir plus longtemps. Tant que je vivrai, j'aurai devant les yeux ma malheureuse femme et mes pauvres enfants; vous voyez donc bien que mieux vaut que je meure, et que le plus tôt sera le mieux.

— Reconduisez le prisonnier, dit le capitaine d'une voix dont il essayait en vain de dissimuler l'émotion.

Deux soldats de marine emmenèrent aussitôt David. On nous fit sortir derrière lui, car le conseil allait entrer en délibération; mais nous restâmes tous à la porte pour attendre le résultat du jugement. Au bout de trois quarts d'heure, le prévôt d'armes sortit, tenant à la main un papier revêtu de cinq signatures : c'était la condamnation à mort de David Munson.

Quoique tout le monde s'y attendît, la sensation fut douloureuse et profonde. Quant à moi, je sentais au fond du cœur renaître, plus violent que jamais, ce mouvement de remords que j'avais déjà éprouvé plus d'une fois. En effet, quoique je n'eusse pas à me reprocher d'avoir arrêté David, j'avais pris part à cette expédition. Je détournai la tête pour cacher mon émotion, et je vis, derrière moi, Bob, appuyé à la muraille du bâtiment, et qui, plus naïf que moi dans sa douleur, n'essayait pas de dissimuler deux grosses larmes qui roulaient de ses paupières sur ses joues.

— Monsieur John, me dit-il, vous avez toujours été la providence du pauvre David; est-ce que vous l'abandonnerez dans un pareil moment?

— Eh! que puis-je faire pour lui, Bob? Dites, connaissez-vous un moyen de le sauver? Dût-il compromettre ma vie, je le tenterai.

— Oui, oui, murmura Bob en soufflant de toute la force de ses poumons; oui, je sais que vous êtes un brave jeune homme. Eh bien, ne pourriez-vous pas proposer à tout l'équipage d'aller, en masse, demander sa grâce au capitaine? Vous savez, monsieur John, comme il est bon et miséricordieux.

— Triste espérance, Bob, si vous n'avez que celle-là. N'importe! vous avez raison, il faut tout tenter. Parlez-en à l'équipage, Bob; nous ne pouvons pas, nous, comme officiers, faire une pareille ouverture.

— Mais vous pouvez vous charger, n'est-ce pas, de transmettre au commandant la prière de ses vieux matelots? vous pouvez lui dire que la demande que vous lui adresserez est faite par des hommes qui sont prêts à mourir sur un mot de lui?

— Tout ce que vous voudrez sous ce rapport, Bob. Arrangez cela avec vos camarades.

Un cri de joie accueillit la proposition de Bob. James et moi, nous fûmes chargés de porter au capitaine la demande en grâce de l'équipage.

— Maintenant, mes amis, leur dis-je, croyez-vous que nous ne devrions pas prier M. Burke de nous accompagner chez le capitaine? C'est sur lui, qui est cause de tous les malheurs de David, que l'attentat a été commis; ou ce n'est pas un homme, ou, dans cette circonstance, il sera plus éloquent que nous.

Un sombre silence accueillit cette proposition. Cependant elle était si naturelle que personne ne la repoussa. Seulement, quelques murmures de doute se firent entendre. Bob hocha la tête et respira bruyamment. Nous n'en résolûmes pas moins, James et moi, de faire la démarche de miséricorde auprès du premier lieutenant.

Nous le trouvâmes marchant à grands pas dans sa chambre, la manche de sa veste ouverte, et portant le bras soutenu à son cou par une cravate noire. Il ne me fallut qu'un coup d'œil pour juger qu'il était en proie à une grande agitation. Cependant, à peine nous eût-il aperçus, que sa figure reprit à l'instant le calme sombre et sévère qui était l'expression habituelle de sa physionomie. Il y eut un instant de silence; car nous le saluâmes sans lui adresser les paroles d'usage, et lui nous regarda comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de notre cœur. Enfin, il prit le premier la parole :

— Puis-je savoir, messieurs, ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

— Une grande et bonne action à vous proposer, monsieur Burke.

Il sourit amèrement. Je vis ce sourire et je le compris; mais je n'en continuai pas moins :

— Vous savez que David a été condamné à mort?

— Oui, monsieur, à l'unanimité.

— Et la condamnation est juste, monsieur; car il n'y avait qu'un seul homme sur tout le bâtiment qui pût élever la voix en faveur de l'assassin, et cet homme ne devait pas assister au conseil. Mais, maintenant que le jugement est rendu, monsieur, maintenant que la justice a fait son œuvre, ne croyez-vous pas que c'est à la miséricorde de commencer la sienne?

— Je vous écoute, monsieur; vous parlez comme notre saint ministre. Achevez.

— L'équipage a donc décidé qu'une députation serait envoyée au capitaine, pour obtenir de lui la grâce de David; il nous a désignés, M. James et moi, pour cette bonne œuvre; mais nous avons pensé, monsieur Burke, que nous n'avions pas le droit d'usurper une mission que vous vous étiez peut-être réservée à vous-même.

Le premier lieutenant laissa apparaître, sur ses lèvres pâles et minces, un de ces sourires dédaigneux qui n'appartenaient qu'à lui.

— Et vous avez eu raison, messieurs, répondit-il en faisant un léger signe de tête. Si le crime avait été commis sur la personne du dernier contre-maître, et que j'eusse été désintéressé dans la question, vous me trouveriez inflexible, comme il serait de mon devoir de l'être. Mais l'assassinat a été commis sur moi, c'est autre chose; je puis donc, dans la position exceptionnelle où m'a placé le couteau de votre protégé, faire quelque chose selon mon cœur. Suivez-moi, messieurs, je vais vous introduire chez le capitaine.

Nous nous regardâmes, James et moi, sans échanger une parole. Dans tout ce qu'il nous avait dit, M. Burke avait bien été ce qu'il était toujours, l'homme qui se commande à lui-même avec la même sécheresse qu'il commande aux autres, et dont le visage, au lieu d'être le miroir du cœur,

n'est que la porte de la prison dans laquelle il est enfermé.

Nous entrâmes chez le capitaine ; il était assis ou plutôt couché sur l'affût du canon du bâbord de sa cabine, et semblait plongé dans une tristesse profonde. En nous apercevant, il se leva et fit un pas vers nous. M. Burke prit alors la parole, et lui exposa la cause de notre visite. Je dois l'avouer, ce qu'il dit au capitaine était bien la même chose que ce qu'eût dit un avocat ; mais il fit ce qu'eût fait strictement un avocat, c'est-à-dire un discours et non une prière. Pas un mot du cœur ne vint rafraîchir les paroles sèches qui sortaient une à une de ses lèvres ; et je compris, en écoutant une pareille demande, que, quelle que fût la disposition favorable du capitaine, il lui était impossible de l'accorder. La réponse fut telle que nous l'attendions ; seulement, comme si l'intervention du premier lieutenant eût tari jusqu'au fond du cœur de M. Stanbow les sources de la sensibilité, sa voix avait un accent de sécheresse que je ne lui avais jamais connu. Quant à ses paroles, elles avaient le caractère officiel que leur eût donné un homme qui aurait su que sa réponse devait être mise sous les yeux des lords de l'amirauté.

— C'eût été de bon cœur, dit-il, si j'y avais vu la moindre possibilité que j'eusse accédé aux vœux de l'équipage, surtout présentés par vous, monsieur Burke ; mais vous n'ignorez pas qu'un devoir supérieur m'ordonne de fermer l'oreille à votre appel. Les intérêts du service exigent qu'un crime aussi grave soit puni de toute la rigueur des lois militaires ; l'utilité publique ne peut céder à l'influence des sentiments privés ; et vous savez aussi bien que personne, monsieur Burke, que je me compromettrais gravement si je montrais la moindre indulgence dans une affaire qui intéresse d'aussi près le maintien de la discipline militaire.

— Mais monsieur Stanbow, m'écriai-je, songez donc à la position exceptionnelle du malheureux David, à la violence, légale peut-être, mais injuste, certainement, qui l'a fait matelot. Songez à tout ce qu'il a souffert, et, au nom de la miséricorde divine, pardonnez comme Dieu pardonnerait.

— Dieu ne doit compte de ses arrêts à personne, monsieur, et, comme il est la toute-puissance, il peut être la suprême miséricorde ; mais moi, j'ai reçu des lois toutes faites, dont je ne suis que l'exécuteur, et les lois seront exécutées, monsieur.

James voulut ouvrir la bouche, mais le capitaine étendit la main comme pour lui commander le silence.

— Alors nous n'avons plus qu'à vous demander pardon, capitaine, murmura James, le cœur serré et la voix tremblante.

— Et je vous l'accorde, messieurs, répondit le capitaine d'une voix qui avait complètement changé d'expression ; car je ne vous en veux pas d'avoir tenté près de moi une démarche selon votre cœur, et, malgré mon refus, je puis dire selon le mien ; ainsi, retirez-vous, messieurs, et laissez-moi seul avec M. Burke. Exprimez à l'équipage tout mon regret de ne pouvoir lui accorder ce qu'il demande d'une voix unanime, et annoncez-lui que l'exécution aura lieu demain à midi.

Nous saluâmes et nous sortîmes, laissant le capitaine et le premier lieutenant ensemble.

— Eh bien ? s'écrièrent toutes les voix en nous voyant reparaître.

Nous secouâmes tristement la tête ; car nous n'avions pas le courage de parler.

— Ainsi, dit Bob, vous n'avez rien obtenu, monsieur John ?

— Non, mon pauvre Bob. David n'a plus qu'une chose à faire, c'est de se préparer à mourir.

— Et c'est ce qu'il fera en homme et en chrétien, monsieur John.

— Je l'espère, Bob.

— Et à quand l'exécution, monsieur ?

— A demain midi, mon brave.

— Pourra-t-on le voir d'ici là ?

— J'en demanderai, pour vous, la permission au capitaine.

— Merci, monsieur John, merci ! s'écria Bob en se jetant sur ma main et en essayant de la porter à ses lèvres.

Je la retirai.

— Et maintenant, mes amis, chacun à sa besogne, et du courage !

Les matelots obéirent avec la soumission passive et prompte qui leur est habituelle ; cinq minutes après, moins la tristesse et le silence qui régnaient à bord, et qui faisaient ressembler le bâtiment à un vaisseau fantôme, on eût dit qu'il ne s'était rien passé.

Quant à moi, j'avais une espèce de devoir de conscience à acquitter ; j'avais pris part à l'expédition qui avait amené le malheureux David à bord du *Trident*, et, depuis le moment où j'avais vu vers quelle douloureuse fin les choses marchaient, j'avais constamment éprouvé une sorte de remords. Je descendis donc dans le faux pont, et me fis ouvrir la prison où David était renfermé. Il était assis sur un escabeau de bois, le front appuyé sur ses genoux, et avait les fers aux pieds et aux mains. En entendant le bruit de la porte qui s'ouvrait et se refermait, il releva la tête ; mais comme la lampe était disposée de manière à laisser ma figure dans l'obscurité, il ne me reconnut pas d'abord.

— C'est moi, David, lui dis-je, moi qui, quoique l'une des causes les plus innocentes de votre malheur, ai voulu vous voir encore une fois, pour vous dire combien du fond de mon cœur j'y prenais part.

— Oui, je le sais, monsieur John, me dit David en se levant, oui, vous avez toujours été bon pour moi : c'est vous qui m'avez fait sortir de cette même prison assez à temps pour voir une dernière fois les côtes d'Angleterre ; c'est vous qui, le jour où M. Burke, Dieu lui pardonne comme je lui pardonne moi-même ! m'a fait battre de verges, avez intercédé en ma faveur ; c'est vous enfin qui, tout à l'heure encore, avez été, au nom de l'équipage, demander ma grâce au capitaine. Soyez béni pour votre miséricorde, monsieur Davys ; c'est une sainte vertu qui, je l'espère, vous précédera là-haut pour vous ouvrir les portes du ciel.

— Vous savez donc déjà le jugement qui a été rendu, David ?

— Oui, monsieur John, le greffier vient de me le lire ; c'est pour demain ; à midi, n'est-ce pas ?

— Asseyez-vous donc, David, lui répondis-je pour éluder la question ; vous devez avoir besoin de repos.

— Oui, monsieur John, oui, j'en ai besoin ; et, grâce au ciel, Dieu va me l'accorder, profond et éternel. Ah ! monsieur John, vous qui êtes un homme instruit et qui savez beaucoup de choses, croyez-vous qu'il existe une autre vie où l'on est récompensé selon les souffrances que l'on a endurées en celle-ci ?

— David, lui dis-je, ceci n'est point une affaire de science, mais de foi ; ce ne sont point les livres qui apprennent à croire, c'est le cœur qui a besoin d'espérer. Oui, David, oui, il est une autre vie où vous retrouverez, un jour, votre femme et vos enfants ; et, cette fois, vous serez réunis sans qu'aucune force humaine puisse jamais vous séparer.

— Cependant, monsieur John, me dit David avec crainte, cependant j'ai commis un crime.

— Vous en repentez-vous, David ?

— Je tâcherai de m'en repentir, monsieur, je tâcherai ; cependant je ne suis pas assez près de la mort pour être tout à coup détaché de mes amours et de mes haines. Mais, dites-moi, monsieur John, si je n'en avais pas la force, et j'espère qu'il n'en sera pas ainsi, je vous le répète, la mort que je vais subir ne serait-elle pas une expiation ?

— Oui, devant les hommes, David, mais pas devant Dieu

— Eh bien, je tâcherai, monsieur John, je tâcherai de lui pardonner, non pas ma mort, Dieu sait que je la lui pardonne, mais la honte de ma femme, la misère de mes enfants. Oui, je tâcherai de lui pardonner tout cela, je vous le promets.

En ce moment, la clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit une seconde fois, et le capitaine parut, précédé du matelot qui servait de geôlier.

— Qui donc est ici ? dit-il en cherchant à me reconnaître.

— Moi, monsieur Stanbow, m'écriai-je avec joie, espérant tout de cette visite inattendue ; vous le voyez, j'étais venu dire un dernier adieu à ce pauvre David.

Il y eut un moment de silence pendant lequel le capitaine porta ses yeux sur moi, puis sur le prisonnier, qui se tenait debout, dans une attitude sombre mais respectueuse ; enfin, parlant le premier :

— David, lui dit-il, je viens vous demander pardon, comme homme, de vous avoir condamné comme juge ; mais la discipline militaire en a fait à ma position, sinon à ma conscience, un devoir rigoureux. Je ne pouvais pas faire autrement, croyez-moi.

— Je ne me suis pas abusé sur le sort qui m'était réservé, capitaine : j'ai voulu donner la mort : donc, j'ai mérité la mort ; seulement, tous les crimes pareils ne sont point frappés de la même punition.

— Croyez-moi, David, répondit le capitaine d'une voix triste et solennelle, un crime est un crime aux yeux de la justice céleste, et ceux qui, à l'aide d'un déguisement, se cachent à l'investigation des hommes, n'échappent point pour cela au regard de Dieu. Voilà pourquoi je suis descendu près de vous, David, car j'ai le cœur plein de doutes sur moi-même. Pendant le peu de temps que j'ai pu vous voir, j'ai reconnu que vous aviez un cœur au-dessus de votre position ; d'ailleurs, le malheur agrandit l'intelligence et élève la pensée. Répondez-moi donc, David, comme vous répondriez à Dieu : croyez-vous que je pusse faire autrement que je n'ai fait ?

— Oui ! oui ! s'écria David, oui ! vous pouviez faire autrement ; car vous pouviez être sans pitié pour moi, comme l'a été M. Burke, et vous pouviez me faire mourir au milieu du désespoir et des malédictions, quand j'aurais pensé qu'il n'y avait plus un cœur humain sur la terre ; mais au lieu de cela, capitaine, oui, je le déclare dans toute la reconnaissance de mon cœur, oui, vous avez fait tout ce que vous

avez pu. Quand vous avez vu mon désespoir, vous m'avez fait dire, par M. John, qu'au retour de la campagne, vous me rendriez ma liberté ; quand vous avez vu que vous deviez me punir, quoique je ne fusse pas coupable, vous avez, autant qu'il a été en votre pouvoir, adouci la punition ; et quand enfin, il vous a fallu me condamner à mort, vous êtes descendu dans ma prison, capitaine, pour me montrer vos yeux en larmes et votre cœur saignant. Oui, capitaine, oui, vous avez fait tout ce que vous avez dû, plus que vous ne deviez même, pour un malheureux que tant de bonté retient et encourage à la fois de vous faire une dernière demande.

— Laquelle ? Dites, dites ! s'écria M. Stanbow en étendant les bras vers David.

— Mes enfants, capitaine, dit David en se jetant aux pieds du digne vieillard, mes enfants, qui, en sortant de l'hôpital, seront obligés de tendre la main aux passants...

— A compter de cette heure, David, interrompit le capitaine, vos enfants seront les miens ; ne craignez rien pour eux. Puissent-ils me pardonner de leur avoir enlevé leur père, comme vous me pardonnez de vous avoir enlevé à vos enfants ! Quant à votre femme, le jour même de mon retour, je mettrai aux pieds de Sa Majesté quarante ans de bons et loyaux services, et il faudra bien, qu'en échange, il m'accorde la grâce que je lui demanderai.

— Merci, capitaine, merci ! s'écria David éclatant en sanglots. Oh ! maintenant, je vous le jure, maintenant, je ne crains plus la mort, je la bénis même, puisqu elle donne à ma famille un aussi noble protecteur. Maintenant, capitaine, ah ! je le sens, je suis revenu à des sentiments vraiment chrétiens ; maintenant, mon amour s'est augmenté, ma haine s'est éteinte ; maintenant, je voudrais voir M. Burke entre vous et M. John, et, dans mon humilité, capitaine, je baiserai la main qui m'a frappé.

— Assez, assez ! voulez-vous m'ôter le courage ? Mon pauvre martyr, embrassez-moi et disons-nous adieu.

Un rayon de joie orgueilleuse éclaira la figure du condamné, et il embrassa le capitaine avec une dignité qui semblait appartenir à un autre rang que celui qu'il avait reçu du hasard.

— Maintenant, David, ne puis-je plus rien faire pour vous ?

— Ces fers me gênent, monsieur Stanbow, et j'ai peur qu'ils ne m'empêchent de dormir ; or, j'ai besoin de sommeil pour être fort demain. Je voudrais mourir avec fermeté devant des hommes et des soldats.

— On va vous les ôter, David ; est-ce tout ?

— Il y a un ministre, à bord du bâtiment ?

— Je vais vous l'envoyer.

— Bob sollicite la faveur de l'accompagner, capitaine, dis-je à mon tour, et de passer la nuit avec David ?

— Bob sera libre d'entrer et de sortir tant qu'il voudra.

— C'est plus que je n'osais demander ; vous me comblez de bontés, monsieur Stanbow. Aujourd'hui, je vous remercie sur la terre ; demain, je prierai pour vous dans le ciel.

C'était tout ce que nous pouvions supporter, le capitaine et moi. Nous frappâmes à la porte, on l'ouvrit et nous sortîmes. M. Stanbow donna aussitôt des ordres pour que tout ce qu'avait désiré David fût ponctuellement exécuté. Dans la batterie de trente-six, je trouvai Bob, qui se tenait sur notre route pour savoir si sa demande lui était accordée. Je lui annonçai qu'il pouvait descendre près de David, et qu'on lui ferait porter dans la prison double souper, double part de vin et de grog. Cette fois, je ne pus empêcher Bob de me baiser les mains.

Je prenais le quart à quatre heures : je restai donc sur le pont jusqu'à deux heures du matin ; pendant tout ce temps, je ne vis pas reparaître Bob, ce qui me prouva qu'il n'avait pas quitté son ami David. A deux heures, on me releva ; mais, avant de regagner ma chambre, je voulus passer devant la prison pour m'informer si les ordres donnés à l'égard de David avaient été exécutés. Toutes les instructions du capitaine avaient été religieusement remplies : les fers avaient été détachés, le ministre était descendu pour offrir au condamné les consolations de l'Eglise ; il était resté près de lui jusqu'à une heure, et ne l'avait quitté que sur la prière instante que celui-ci lui avait faite d'aller prendre quelque repos. David et Bob étaient donc demeurés seuls · j'approchai mon oreille de la porte pour savoir s'ils dormaient ; mais tous deux veillaient encore, et Bob, succédant au ministre dans ses saintes fonctions, consolait de son mieux son ami David.

— Après tout, disait Bob, vois-tu David, ce n'est qu'un instant ; une cravate plus ou moins serrée, voilà tout. As-tu jamais avalé de travers ? Eh bien, c'est cela. J'ai vu pendre trente hommes, à bord, dans un seul jour, des pirates brésiliens que nous avions pris, et leur affaire a été faite en une demi-heure, de bon compte ; c'est donc une minute, l'un dans l'autre, pour chacun ; et pour toi, David, ça ira encore plus vite, vois-tu, attendu que tout le monde sera réuni, tandis que, ce jour-là, l'équipage était disséminé.

— Ah ! ce n'est pas précisément le moment de la mort qui m'effraye, dit David d'une voix assez ferme ; ce sont les préparatifs.

— Les préparatifs, David, ça se passera entre amis ; ainsi, il n'y a rien là dedans de désagréable : ça n'est pas comme si tu étais pendu pour vol et à terre, vois-tu ; oh ! alors, c'est autre chose ; tu aurais affaire au bourreau et à ses aides, ce qui est toujours une chose désagréable ; puis tu aurais des spectateurs qui te mépriseraient de ce que, étant un homme, tu n'as pas su vivre du travail de tes mains comme un homme. Ici, c'est autre chose : chacun te plaindra, David, et, s'il fallait que chaque matelot donnât un mois de sa vie pour te refaire un total d'existence, je suis bien sûr qu'il n'y en aurait pas un qui refuserait de mettre à la masse, sans compter les officiers, qui mettraient le double, j'en suis sûr, comme si, de ce côté-là aussi, ils avaient double paye : et quoique le capitaine, d'après son âge, est celui qui naturellement a le moins à vivre, eh bien, lui, je suis sûr qu'il ne lésinerait pas plus que les autres, et qu'il mettrait le trimestre.

— Tu me fais du bien, Bob, dit David en respirant, comme si une montagne venait de lui être enlevée de sur la poitrine ; j'avais peur d'être méprisé, parce que ma mort était méprisable.

— Méprisé, toi, David ? Jamais, jamais !

— Et pourtant, Bob, crois-tu qu'au moment de mourir, et, en face de tous, le dernier des officiers du bâtiment voudrait m'embrasser comme l'a fait aujourd'hui le digne M. Stanbow ? car il m'a embrassé, Bob, comme si j'étais un homme de sa condition ; mais aussi nous étions seuls.

— Quant à ce qui est de cela, David, j'ose dire que j'en connais un, moi, qui ne te refuserait pas cette petite satisfaction, s'il savait que cela pût te faire plaisir ; et cet officier, c'est M. John.

— Oui, oui, M. John a été bon pour moi, et je ne l'oublierai pas, ni ici, ni là-haut.

— Eh bien, David, veux-tu que je lui dise un mot de ton désir ?

— Non, Bob, non ; c'est un mouvement d'orgueil qui m'a dicté les paroles que j'ai dites, et l'orgueil ne convient pas au chrétien qui va mourir d'une pareille mort. Non, tout se passera ainsi que la chose a été réglée ; mais, après, Bob, qui ensevelira mon pauvre corps ?

— Qui, David, qui ?... Moi, répondit Bob en soufflant comme une baleine, et personne ne te touchera que moi, vois-tu, et tu pourras te vanter d'être cousu aussi proprement dans ton hamac que si c'était la meilleure couturière de Piccadilly qui ait été chargée de la besogne. Après quoi, je te mettrai au pied un sac de sable, pour que tu descendes aussi lestement que possible au fond ; et, là, David, là, tu seras couché dans la tombe d'un marin, une belle tombe, où tu ne seras pas gêné comme dans un misérable cercueil, et où je viendrai te rejoindre un jour ou l'autre, entends-tu, David ? car j'espère bien finir ma vie à bord d'un vaisseau, comme un brave marin que je suis, et non pas crever sur mon lit, comme un gueux dans un hôpital. De ce côté-là comme de l'autre, sois donc tranquille, David, et repose-toi sur un ami.

— Merci, Bob, répondit le condamné ; maintenant, je suis tranquille, si tranquille, que je voudrais dormir.

— Bonne nuit, David ! dit Bob ; je ne voulais pas t'en parler le premier, mais je ne serais pas fâché de faire un somme non plus.

Les deux amis firent leurs dispositions ; puis, un instant après, j'entendis le ronflement sonore de Bob et la respiration plus douce du pauvre David. Alors je me retirai dans ma chambre, mais sans avoir l'espérance d'en faire autant qu'eux. Je ne pus fermer en effet l'œil de la nuit ; le matin, au point du jour, j'étais sur le pont.

En passant de l'arrière à l'avant, comme le jour ne paraissait encore qu'à peine, je heurtai quelque chose qui se trouvait au pied du grand mât ; je me baissai pour voir ce que c'était, et je reconnus une poulie bouclée sur le parquet.

— Que fait ici cette poulie ? dis-je au matelot qui se trouvait le plus près de moi.

Celui-ci, sans me répondre, me montra du doigt une seconde poulie attachée à la grande vergue, et une troisième poulie de rappel que l'on était en train de clouer à la dunette. Alors je compris tout : les préparatifs de l'exécution étaient déjà faits. Je levai les yeux au haut du grand mât, et je vis deux matelots occupés à lier au contre-cacatois le pavillon de justice ; il était encore enroulé autour de sa lance, retenu par un fil qui pendait sur le pont, et qui, tiré au moment de l'exécution, devait le laisser flotter en liberté.

Tous ces apprêts se faisaient dans un silence profond, interrompu seulement par Nick, qui, perché sur le bout de la grande vergue, semblait, avec ses plumes hérissées et son cri aigu et triste, un messager de mort. Le temps était gris et sombre, la mer houleuse et couleur de cendre,

l'horizon étroit et brumeux ; le jour était en deuil comme les cœurs.

A huit heures, on changea le quart. A mesure que les nouveaux appelés paraissaient sur le pont, ils jetaient un coup d'œil sur la poulie du plancher, puis sur celle de la vergue, puis enfin sur celle de la dunette, et, voyant que tout était prêt, ils se rendaient à leur poste en silence. A huit heures et demie, l'inspection eût lieu comme d'habitude ; à neuf heures, le capitaine sortit de la chambre du conseil et monta sur la dunette par l'escalier de bâbord. Chacun jeta sur lui un regard à la dérobée, et tous demeurèrent convaincus, en voyant son visage, qui portait l empreinte d'une ferme résignation, que, quoiqu'il souffrît intérieurement autant que personne, le jugement qu'il avait prononcé ne subirait aucune modification.

A onze heures et demie, le tambour appela tout le monde sur le pont. Les soldats de marine se rangèrent à bâbord et à tribord, à quelques pieds de la muraille formant retour à la hauteur du dôme et en avant du mât d'artimon, laissant ainsi la dunette aux officiers, et le passavant et l'avant aux matelots. A midi moins dix minutes, il ne manquait, parmi les matelots, que maître Bob.

Ce fut alors seulement qu'on prépara la corde ; elle passait sous la poulie du pont, allait tourner derrière la poulie de rappel attachée à la dunette ; un bout pendait de la poulie de la vergue avec un nœud coulant ; l'autre était aux mains de six vigoureux matelots.

A midi moins cinq minutes, David parut sur l'escalier de l'avant ; il était accompagné d'un côté par maître Bob et de l autre par le ministre ; son visage était pâle comme le bonnet qui couvrait sa tête ; sa démarche cependant était assurée ; il jeta un coup d'œil sur les préparatifs de l'exécution ; puis, voyant que les soldats qui le suivaient ne le poussaient pas en avant :

— Mon père, dit-il en se retournant, que me reste-t-il à faire ?

— A recommander votre âme à Dieu, mon fils, répondit le ministre.

— Oui, oui, murmura Bob, c'est le moment. Du courage, David !

David sourit tristement, et s'avança jusqu'au pied du grand mât ; puis, arrivé là, il regarda autour de lui comme pour adresser un dernier adieu à tout l'équipage ; ses yeux s'arrêtèrent sur moi. Alors, je me rappelai le désir qu'il avait exprimé la veille. Traversant la haie de soldats, j'allai à lui.

— David, lui dis-je, avez-vous quelque dernière recommandation à me faire à l'égard de votre femme et de vos enfants ?

— Non, monsieur John ; vous avez entendu ce qu'a dit le capitaine ; et je sais que, tant qu'il vivra, il tiendra parole.

— Embrassez-moi donc, et mourez tranquille.

Il fit un mouvement pour se jeter à mes pieds. Je le pris dans mes bras ; en ce moment, l'horloge piqua midi.

— Merci, monsieur John, s'écria-t-il, merci ; et maintenant, éloignez-vous ; voici l'heure.

Effectivement, deux matelots s'approchaient de lui : l'un lui passa la corde au cou, l'autre lui rabattit son bonnet sur les yeux ; puis il y eut un moment de silence solennel et terrible ; tous les regards étaient fixés sur le malheureux. Le prévôt d'armes donna le signal, et les matelots qui tenaient la corde s'élancèrent d'un même élan.

— Seigneur, ayez pitié...

Ce fut tout ce que put dire le pauvre David ; le nœud coulant étrangla le reste de sa prière. On vit son corps s'élever en l'air ; au même instant, un coup de canon fendit l espace, et le pavillon de justice, libre du lien qui le tenait enroulé, se déploya au haut du grand mât. Tout était fini : David avait cessé d'exister.

A peine cette cérémonie funèbre fut-elle terminée, que chacun se retira par les escaliers et qu'il ne resta sur le pont que ceux que leur service y enchaînait et les deux soldats de marine qui devaient, pendant une heure, garder le cadavre du supplicié. Au bout d'une heure, ils détachèrent la corde et le descendirent. Pendant tout ce temps, Bob avait attendu au pied du grand mât.

Fidèle à sa parole, il prit le corps de son ami, comme il aurait pu faire d'un enfant, et l'emporta dans le faux pont, où il commença à l'ensevelir comme il le lui avait promis. Plusieurs matelots s'offrirent pour l'aider dans cette triste besogne ; mais Bob refusa toute coopération. A quatre heures du soir, tous les préparatifs funéraires étaient achevés. Un roulement de tambour rappela tout le monde sur le pont. Cependant les matelots n'arrivèrent point avec cette précipitation bruyante qui leur était habituelle, mais les uns après les autres, sans bruit et comme des fantômes.

Le corps, selon l'habitude, avait été placé dans son hamac et cousu avec soin. A ses pieds, Bob avait placé un sac de sable double de celui que l'on met ordinairement, et dont le poids devait le précipiter au fond de la mer. Il le déposa sur le caillebotis, et le caillebotis sur le passavant. Puis le ministre s'avança. La justice humaine était satisfaite, c'était au tour de la religion d'accomplir son œuvre sainte. La mort avait expié le crime, le coupable avait disparu ; il ne restait plus qu'un cadavre, sur lequel elle venait prier.

Cette cérémonie, déjà si triste et si solennelle en elle-même, l'était encore davantage par l'heure à laquelle elle s'accomplissait. Le soleil, qui s était montré un instant à l'occident, se couchait dans la mer tout sillonné de larges bandes violâtres, et le crépuscule descendait avec cette rapidité qui lui est ordinaire dans les climats méridionaux. Tout l'équipage était debout et la tête découverte. Le ministre ouvrit le livre saint, et chacun écouta respectueusement et en silence l'office des morts, qu'il répéta entièrement, depuis ces paroles : « Je suis la résurrection et la vie, dit le Seigneur, » jusqu'à celles-ci : « Nous confions donc son corps aux profondeurs de la mer. »

A ces mots, auxquels tout l'équipage répondit : « Ainsi soit-il ! » Bob poussa le caillebotis ; le hamac glissa dans les vagues, qui se refermèrent sur lui, et le vaisseau s'éloigna majestueusement, effaçant, par son sillage, les cercles que le cadavre du pauvre David avait tracés en tombant dans la mer. Cet événement laissa une profonde tristesse dans l'équipage, et cette tristesse régnait encore dans tous les cœurs, lorsque nous arrivâmes, dix jours après, en vue de Malte.

XII

A peine le vaisseau fut-il entré dans le port de la cité victorieuse, appelé port des Anglais, qu'il se vit entouré de petites barques chargées de melons, d'oranges, de grenades, de raisins et de figues de Barbarie ; ceux qui nous apportaient ces fruits nous apportaient leur marchandise avec des cris si variés et dans un patois si bizarre, que nous aurions pu nous croire au milieu des naturels de quelque île sauvage de la mer du Sud, si nous n'avions pas eu devant les yeux une des merveilles de la civilisation humaine, Malte, cet amas de briques calcinées qui semblent entassées sur les cendres d'un volcan.

Je ne parlerai pas des ouvrages merveilleux qui rendent Malte imprenable, et qui faisaient dire à Caffarelli, qui visitait les fortifications avec Bonaparte et les officiers français étonnés de leur facile victoire : « Savez-vous, général, que nous avons été bien heureux qu'il y ait eu une garnison ici pour nous ouvrir les portes ? » Le moindre plan consulté par le lecteur lui en dira plus que toutes les descriptions possibles ; mais, ce qu'aucun plan ne pourrait lui dire, et ce que je me sens moi-même parfaitement incapable de retracer, quelque confiance que j'aie en mon talent de narrateur, c'est le tableau exact que présente le débarcadère de la cité Valette. A peine si nos uniformes, si respectés partout, pouvaient là nous ouvrir un passage au milieu des marchands qui venaient nous brûler leur café jusque dans les jambes, des femmes qui nous poursuivaient avec leurs paniers pleins de fruits, des marchands d'eau à la glace qui nous assourdissaient de leurs cris d'*aqua para*, et, enfin, des mendiants couverts de haillons, dont les chapeaux, incessamment tendus vers nous, formaient une barrière qu'on ne pouvait franchir qu'à la manière de Jean Bart. Au reste, il paraît que le métier est bon, malgré la concurrence ; chaque mendiant lègue à son fils la place qu'il occupe sur les degrés de la *strada* qui conduit du port à la ville, comme un lord lègue le siége qu'il remplit dans la chambre haute. Le terrain sur lequel se passent ces mutations héréditaires semble, par son nom même, l'apanage exclusif de ceux qui l'occupent : c'est le fameux *Nix mangare*, dont les savants seraient, sans doute, fort en peine de retrouver l'étymologie, si je n'allais au-devant de leurs recherches. Un vieux mendiant arabe, qui ne savait ni l'italien ni le maltais, s'avisa de formuler sa pétition aux passants de la manière suivante :

— *Nix padre, nix madre, nix mangare, nix bebere.*

Ce qui voulait dire : « Je n'ai ni père, ni mère, ni de quoi manger, ni de quoi boire. » Les matelots de tous les pays qui s'arrêtaient à Malte furent si frappés de l'expression douloureuse qu'il donnait aux deux mots *nix mangare*, qu'ils baptisèrent ainsi les degrés sur lesquels le mendiant avait coutume d'exercer son industrie.

Le costume des Maltais consiste en une petite veste, garnie de trois ou quatre rangées de boutons de métal, dont la forme ressemble à celle d'une cloche. Ils portent sur la tête un mouchoir rouge, et, autour de la taille, une ceinture de la même couleur ; ils ont, en général, des traits durs et heurtés, que n'adoucissent nullement leurs yeux noirs remplis d'audace brutale ou de basse perfidie. Les femmes joignent à ces défauts naturels une malpropreté ré-

voltante. Les seules jolies figures que l'on rencontre çà et là appartiennent à des Siciliennes ; on reconnaît, à la première vue, ces filles de la Grèce : elles ont le visage gracieux, le sourire plein de finesse, des yeux doux et caressants comme le velours, et dont les regards semblent se reposer de préférence sur les épaulettes des officiers et sur les aiguillettes et le poignard des midshipmen. Ce sont elles, en général, qui s'arrogent le droit d'exploiter la sensibilité des marins. Les Maltaises ont bien voulu leur disputer ce privilège, et quelquefois tentent de le disputer encore ; mais il est inutile de dire que, presque toujours, la victoire reste à leurs jolies voisines.

Nous fûmes frappés, en entrant dans la cité Valette, du contraste qui existait entre la ville et le port ; autant le port était gai et bruyant, autant la ville nous parut triste et morne. C'est qu'elle aussi venait d'avoir ses exécutions, qui, sans éveiller tout à fait les mêmes sympathies que chez nous le supplice du pauvre David, avaient cependant, par leur nombre, répandu la tristesse dans l'île ; un régiment tout entier s'était révolté, et venait d'être détruit par la corde, le fer et le feu, jusqu'au dernier homme, et cela avec des circonstances si particulières, que ce récit, je l'espère, si en dehors qu'il soit de mes propres aventures, ne sera pas sans intérêt pour le lecteur.

La guerre, qui se prolongeait entre l'Angleterre et la France, commençait à rendre insuffisantes les recrues levées au sein de la population des îles Britanniques. Il fallut trouver de nouveaux expédients pour fournir à l'armée anglaise le contingent d'hommes qui lui était nécessaire ; le gouvernement passa donc des marchés avec des spéculateurs qui, moyennant rémunération convenable, s'engagèrent à lui fournir des soldats recrutés en pays étranger. On pense bien que les regards de ces honnêtes fournisseurs se tournèrent d'abord sur les Albanais, ces Suisses de la Grèce, qui vendaient leur courage et leur sang aux puissances du midi de l'Europe, comme font les habitants des Alpes à l'égard des puissances de l'Occident. Un émigré français, resté fidèle aux Bourbons, et qui, par conséquent, n'avait point voulu rentrer en France, offrit au secrétaire d'Etat de la guerre de se rendre dans la Grèce continentale et dans l'Archipel, pour faire la traite ; l'offre fut acceptée, et, grâce à l'activité de son caractère, stimulée encore par la haine qu'il portait au gouvernement de Napoléon, il réussit en peu de temps à former un corps considérable composé d'Allemands, d'Esclavons, de Grecs de l'Archipel et de Smyrniotes ; ce régiment, formé de tant de matières indisciplinables, reçut, je ne sais pourquoi, le nom germanique de Frohberg. Quoi qu'il en soit, en vertu, sans doute, de ce nom tudesque, des officiers allemands, que M. de Méricourt avait amenés avec lui, soumirent immédiatement les soldats qu'il venait de réunir aux pratiques disciplinaires de leur pays, et les hommes les plus libres du monde, après les Arabes du grand désert, commencèrent à faire, trois fois par jour, l'exercice à la prussienne. Cette disposition sévère sembla réussir d'abord à merveille, et, au bout de quelque temps, le régiment des volontaires de Frohberg fut assez bien exercé pour tenir son rang à une parade et faire le service dans une garnison. Il fut, en conséquence, envoyé à Malte et caserné dans le fort Ricasoli, situé sur la pointe de la portion de terre qui s'avance en saillie, pour commander, avec le fort Saint-Elme, auquel il correspond, l'entrée du grand port. C'est là que le sauvage régiment de Frohberg devait faire son apprentissage de discipline européenne. Afin d'en hâter les progrès, on adjoignit aux officiers instructeurs allemands quelques sous-officiers anglais ; ceux-ci, habitués aux flegmes et apathiques natures du Nord, voulurent soumettre à la même règle ces organisations ardentes du Midi ; les châtiments corporels furent appliqués aux moindres fautes ; ces hommes, pour lesquels un signe, un geste, un mot, sont des affronts mortels qui ne se lavent que dans le sang, reçurent des coups de canne et des soufflets ; ces ours du Magne, ces loups de l'Albanie, furent fouettés comme de misérables chiens ; ils murmurèrent d'abord doucement, et comme pour prévenir leurs maîtres qu'ils avaient des griffes et des dents ; ceux-ci n'en tinrent compte et redoublèrent de sévérité. Alors la révolte s'organisa avec toute la prudence et la dissimulation grecques, et, comme, un jour, on voulait arracher des rangs, pour lui imposer une punition infamante, un soldat qui avait commis une légère faute, tous s'élancèrent vers les portes, les fermèrent en dedans ; puis, se ruant sur les officiers, dont la sévérité avait si longtemps tenté leur vengeance, ils les égorgèrent comme des lions eussent fait de gladiateurs dans un cirque.

Le bruit de cette boucherie retentit bientôt dans la ville ; des troupes s'avancèrent, sous les ordres du général Woog. Mais les révoltés étaient déjà en état de défense : par mer, le fort était imprenable ; par terre, on ne pouvait penser à s'en emparer qu'au moyen de l'occupation successive des ouvrages avancés, qui n'eussent été enlevés qu'avec des pertes énormes. Le général établit un blocus.

Le fort, qui n'était pas disposé pour un siège, ne se trouvant approvisionné que pour quelques jours il fallut donc bientôt diminuer les rations, et recourir à ces expédients qui marquent les progrès d'un blocus par les différents degrés de privation qu'ils imposent à ceux qui le supportent. C'était mettre les malheureux à une seconde épreuve plus terrible que la première ; ils étaient, comme on le pense bien, moins disposés encore à supporter une pareille pénurie que les rigueurs de la discipline allemande. Nulle autorité ne fut assez forte pour présider à une distribution parcimonieuse ; des querelles éclatèrent parmi ces hommes, qui avaient si grand besoin d'être unis ; chaque race se sépara pour former un corps à part ; les partis différents s'aigrirent de plus en plus ; chaque repas était le signal de quelque rixe particulière, qui menaçait de devenir générale : comme le cercle de l'enfer dont parle Dante, l'aire du fort Ricasoli était pleine de cris et de gémissements. On eût dit que les révoltés voulaient faire, les uns sur les autres, la besogne du bourreau ; et c'est probablement ce qui serait arrivé, si une partie de la garnison ne s'était entendue pour ouvrir une porte et se livrer à discrétion aux troupes anglaises. Il ne demeura dans le fort que cent cinquante hommes ; mais, comme on le pense bien, ils étaient déterminés à le défendre tant qu'il y resterait pierre sur pierre.

Au reste, leur situation s'était améliorée par la fuite de leurs camarades : comme ils étaient moins nombreux, la disette de vivres était moins grande ; cela leur donnait du temps, et, prenant l'inaction de leurs ennemis pour de la crainte, ils espéraient toujours obtenir d'eux une honorable capitulation. Puis, comme ceux qui restaient étaient tous Grecs, sans aucun mélange d'Albanais ni d'Esclavons, ils étaient parvenus à établir entre eux une certaine discipline. Ils paraissaient donc moins disposés que jamais à se rendre, et, tous les jours, on les voyait reparaître au haut des murailles, silencieux, sévères et menaçants.

Cependant, une nuit, ils furent réveillés par le cri : « Aux armes ! » Habitués à un blocus inactif, ils s'étaient endormis dans une fausse sécurité. Las de tous ces retardements, le capitaine Collins, officier de la marine royale, avait obtenu, du général Woog, de tenter, pour son propre compte, avec des hommes de bonne volonté, un assaut de nuit. Cette tentative, menée avec autant d'audace que d'adresse, réussit en partie, et, malgré la défense acharnée et mortelle des assiégés, les Anglais, au point du jour, se trouvèrent maîtres de tous les ouvrages. Trente ou quarante rebelles avaient été tués, et le reste pris, à l'exception de sept soldats qui s'étaient réfugiés dans le magasin à poudre. Pour des hommes d'un courage éprouvé, et réduits à une extrémité semblable, le lieu même où ils avaient trouvé un abri était une arme formidable et désespérée. Aussi le capitaine Collins, au lieu de les poursuivre dans ce dernier retranchement, ordonna-t-il de cesser l'attaque, et, dispersant ses soldats dans tous les ouvrages environnants, il en revint au système du général Woog, c'est-à-dire à un blocus muet et rigoureux, blocus qui devint d'autant plus rigide, que ceux qu'il enfermait étaient moins nombreux et plus avant dans une position extrême. Au reste, toute voie de conciliation était interdite, et le général Woog avait défendu qu'on reçût aucun de ces malheureux à composition. Il ne leur restait donc, pour dernière ressource, que de se rendre à merci.

Pendant ce temps, on dressait le procès de ceux qui avaient été faits prisonniers pendant l'assaut. Tous furent condamnés à mort. C'était la première fois, depuis l'occupation anglaise, qu'une pareille condamnation était prononcée dans l'île de Malte ; les peines les plus sévères, jusque-là, s'étaient bornées à des coups de canne pour les soldats, et aux arrêts pour les officiers. On comprend donc l'impression que dut produire, sur la population, cette condamnation en masse de plus de cent personnes. En vertu de la rapidité des commissions militaires, des gibets furent immédiatement dressés sur la place de la Conservatorerie, qui avait été désignée pour le lieu de l'exécution, et, le surlendemain du jugement, les condamnés furent conduits au supplice. Mais les échafauds se ressentaient de l'ignorance de ceux qui les avaient construits ; les bourreaux, qui exerçaient pour la première fois, opéraient avec timidité. Sur les cinq condamnés qu'on essaya d'abord de pendre, on fut obligé d'achever, à coups de poignard, deux malheureux dont la corde s'était cassée. Un pareil spectacle commençait à émouvoir les esprits ardents des Maltais ; des murmures se faisaient entendre parmi cette multitude, qui prend toujours parti contre le pouvoir. Une tentative de strangulation ayant de nouveau échoué, et le malheureux ayant crié au secours, ce cri retentit dans tous les cœurs. Les Anglais eux-mêmes, touchés sans doute de compassion, donnèrent ordre de cesser le supplice. On avait mis près de deux heures à pendre six hommes : à ce compte, les exécutions auraient duré plusieurs jours, et qui sait, alors, ce qui serait arrivé ! Les condamnés furent donc ramenés à la prison, et, pendant la nuit, transportés à la Floriana.

Un instant, Malte espéra que c'était pour une commutation de peine; c'était une erreur; les malheureux n'avaient obtenu qu'un changement de mort: ils devaient être fusillés au lieu d'être pendus; comme on va le voir, c'était un surcroît de rigueur au lieu d'un adoucissement.

La place d'armes de la Floriana est un grand espace découvert, situé près des fortifications intérieures. D'un côté est le mur d'un jardin public, peu élevé, et qui tient toute la longueur de la place; en face se trouve un bastion qui commande ce jardin. Les deux autres côtés sont occupés, d'une part, par un rang de casernes, de l'autre, par les glacis.

Le lendemain du jour où ils avaient été transférés, de la ville haute dans la basse ville, les patients furent conduits sur cette espèce de plate-forme que nous venons de décrire; et, s'ils avaient pu concevoir quelque espérance, arrivés là, cette espérance dut s'évanouir, car rien n'avait été préparé pour leur cacher le sort qui les attendait. Il y a plus, on n'eut pas même pour eux cette pitié qui sauve au condamné la vue des apprêts de son supplice: il eût été trop long, sans doute, de bander les yeux à quatre-vingt-dix hommes. On se contenta de les placer au centre du carré, et, de là, ils virent leurs bourreaux reprendre les armes des faisceaux les charger, faire l'exercice préparatoire, enfin les mettre en joue. Au mot « Feu! » tout le régiment tira, et les deux tiers des condamnés tombèrent tués ou blessés.

La vue de leurs camarades mutilés, l'aspect du terrain, dont leurs yeux, restés libres, leur permettaient de juger la disposition favorable, donnèrent à ceux qui restaient debout une force et une agilité surhumaines. Profitant du désordre qui s'était mis parmi les soldats après cette première décharge, tous se lancèrent, comme des insensés, dans des directions différentes: les uns coururent se cacher dans les replis des fortifications; les autres sautèrent par-dessus le mur du jardin et gagnèrent la campagne, à travers laquelle on les vit fuir aussitôt. Mais cette circonstance avait été prévue; des piquets de soldats, placés aux portes des bastions de Saint-Luc, de Saint-Jacques et de Saint-Joseph, se mirent à leur poursuite. Une véritable chasse commença, dont les créatures humaines étaient le gibier. Tous furent atteints successivement, et tués çà et là, dans la campagne; quant à ceux qui s'étaient sauvés dans les fortifications, il fut encore plus facile de les joindre, et ils furent égorgés les uns après les autres à coups de baïonnette.

Au milieu de cette scène de massacre, qui donna lieu, comme on doit le penser, à des épisodes variés et étranges, il y en eut un qui fixa l'attention générale: un des fuyards, au lieu de suivre ses camarades, s'élança vers un ancien puits, situé au milieu de la place, et recouvert de grosses pierres que les habitants écartent et replacent quand ils viennent puiser de l'eau. Peut-être espérait-il une mort plus douce et plus rapide, en cherchant à se précipiter; peut-être n'était-il qu'insensé, et courait-il devant lui sans savoir où il allait. Quoi qu'il en soit, en arrivant à quelques pas du puits, il heurta une pierre et tomba; cette chute sembla avoir immédiatement changé sa résolution, car, se relevant et courant au glacis, il se précipita d'une hauteur de cinquante pieds, et tomba dans une espèce de marais où il entra jusqu'à la ceinture, et d'où il ne put parvenir à se dégager. Loin de là, tous les efforts qu'il fit n'eurent d'autre résultat que de l'y enfoncer davantage. Les soldats, accourus sur le bastion, le virent s'engloutir insensiblement, battant de ses bras la boue liquide, qui allait lui servir de tombeau. Enfin, les bras s'enfoncèrent à leur tour, la tête seule parut à la surface. Ses cris se firent entendre encore pendant quelque temps, puis la boue gagna la bouche et la remplit; on vit alors ressortir les deux mains crispées de ce malheureux. Enfin, un soldat, qui en eut pitié, ajusta le crâne, qui ne paraissait plus que pareil à un point rond au milieu de cet étang de vase. La balle alla le frapper comme une cible, le sang jaillit, la boue s'agita; puis au bout d'un instant, tout disparut, et il ne resta plus qu'une tache sanglante à la place où s'était englouti ce malheureux.

Cependant les sept hommes restés au fort Ricasoli continuaient à garder la poudrière, qui en était le centre; ils avaient entendu la fusillade, et ils avaient compris que c'étaient leurs camarades que l'on égorgeait; ils avaient conclu de là qu'ils n'avaient aucune grâce à attendre, s'ils étaient pris les armes à la main. Ils tentèrent donc des négociations avec le général Woog; mais toutes leurs propositions furent dédaigneusement repoussées et n'obtinrent qu'une réponse: « Rendez-vous à merci. » Se rendre à merci, c'était aller au-devant de la mort, et la mort venait déjà assez vite pour eux: car, si peu nombreux qu'ils fussent, et quelque sobriété qu'ils apportassent dans leurs repas, les provisions s'épuisaient avec une rapidité effrayante. Chaque jour, ils tentaient d'ouvrir des négociations nouvelles, et, chaque jour, ils étaient repoussés plus durement que la veille; des fortifications où les soldats les gardaient comme des animaux féroces enfermés dans une cage, le général Woog venait les examiner de temps en temps, et, chaque fois, il distinguait sur leurs visages sombres les progrès que la faim et la misère y imprimaient malgré eux. De leur côté, fidèles à l'instinct natal, il n'était pas de biais et de ruses qu'ils n'imaginassent pour nouer des négociations, toujours repoussées dédaigneusement: tantôt ils sollicitaient une trêve de quelques heures, tantôt ils promettaient de se rendre, si on voulait leur accorder quelques vivres qu'ils demandaient; mais toutes ces tentatives échouaient devant l'opiniâtreté du général. Une semaine se passa ainsi pendant laquelle, chaque jour, plus hâves et plus épuisés, on croyait à tout instant les voir tomber de faiblesse et mourir de faim. Enfin, le septième jour, l'un d'eux, qu'ils avaient élu pour commandant, et qui se nommait Anastase Iremachos, se présenta au lieu ordinaire des communications, pour exposer une nouvelle demande: c'était un Grec spirituel et artificieux comme ceux de sa nation, un Ulysse moderne, doué d'assez d'audace pour ne pas reculer devant une entreprise qui eût, sur vingt chances mauvaises, offert une seule chance de succès, mais aussi trop prudent pour ne pas éviter tout danger inutile. Il passa comme d'habitude sa tête pâle et amaigrie par une petite ouverture pratiquée pour la communication des assiégés avec les assiégeants, et sollicita une entrevue avec un agent du gouverneur: cette faveur lui fut accordée, et un officier se présenta devant le guichet. Iremachos lui exposa, d'une voix suppliante, sa détresse et celle de ses compagnons: depuis la veille, ils avaient à lutter contre un ennemi plus terrible qu'aucun de ceux auxquels ils avaient résisté jusqu'à ce jour, la soif. Leurs outres étaient épuisées, ils en appelaient à la générosité du gouverneur, et demandaient un peu d'eau; ils savaient bien que se rendre, c'était mourir; ils voulaient vivre quelques jours encore. Si on leur refusait cette misérable grâce, leur détresse était telle, que, ne pouvant la supporter plus longtemps, ils étaient décidés à se faire sauter, le soir même, avec le magasin à poudre; quelques gouttes d'eau, qu'ils demandaient au nom de tous les saints du paradis, pouvaient prévenir cette catastrophe. Mais, si on leur refusait cette grâce, que les Turcs accordent au patient lui-même sur le pal, à neuf heures du soir, au premier coup de la cloche de la cathédrale de Saint-Jean, le magasin sauterait en l'air.

Soit que l'on n'ajoutât point foi aux menaces d'Iremachos, soit que le général Woog voulût rester fidèle au texte du code militaire, qui interdit toute composition avec des soldats en révolte, un refus pareil aux autres refus suivit cette nouvelle demande. Le guichet se referma, l'officier rejoignit son poste, et, comme les soldats avaient appris à connaître le caractère résolu de ceux à qui ils avaient affaire, tout le jour s'écoula dans la stupeur d'une horrible attente. De temps en temps, cependant, le guichet se rouvrait, Iremachos, avec un visage plus pâle et une voix plus affaiblie, demandait de l'eau, et, après chaque nouveau refus, renouvelait sa menace; si bien que l'effroi général augmentait à mesure que l'on approchait davantage de l'heure désignée.

La nuit vint à sept heures et demie, car on était dans le mois d'octobre: nuit sombre et silencieuse, sans une étoile au ciel, sans un seul autre bruit que le cri de détresse des assiégés, qui se renouvelait de dix en dix minutes. Une heure s'écoula encore ainsi; puis les sept Grecs parurent sur la plate-forme du magasin à poudre, tenant chacun une torche à la main, et demandant de l'eau. Aucune réponse ne fut faite à ce dernier appel du désespoir. Alors ils se mirent à secouer leurs flambeaux et à exécuter une danse mortuaire, entremêlée de cris et d'imprécations. Le capitaine Collins, voyant l'effet que produisait sur ses hommes cette espèce de sabbat fantastique, fit monter un peloton sur la plate-forme des fortifications, et, là, dans l'ombre et le silence, leur ayant ordonné d'ajuster de leur mieux, il commanda le feu. Mais, soit hasard, soit que les mains tremblassent, la décharge se fit entendre, et les balles sifflèrent autour de ceux qu'elles devaient atteindre sans que pas un en parût avoir été touché. Néanmoins ce fut un avertissement pour eux, et tous, éteignant leurs flambeaux, disparurent dans l'ombre, comme des spectres qui s'évanouissent, ou des démons qui rentrent dans l'enfer.

Dès lors, il n'y eut plus de doute sur leur intention, et le capitaine Collins ordonna aussitôt la retraite. Une telle crainte s'était emparée des soldats, qu'ils se précipitèrent vers les portes et que ce fut une véritable déroute, tous s'éloignant par la voie la plus directe. Mais, au milieu de leur course précipitée, la cloche de l'église Saint-Jean sonna le premier coup de neuf heures; au même instant, la terre s'agita comme si elle eût tressailli elle-même d'épouvante; un bruit affreux se fit entendre, le port s'illumina comme en plein jour, toutes les fenêtres volèrent en morceaux; puis, quand l'île eut bondi comme si la dernière heure fût arrivée pour elle, tout rentra dans l'obscu-

rité, et le silence ne fut plus troublé que par les cris des malheureux blessés, qui annonçaient que les auteurs de ce désastre, ainsi qu'ils l'avaient prédit, s'étaient fait de sanglantes funérailles.

Le jour, en se levant, montra toute l'étendue du ravage produit par l'explosion de la poudrière : le fort et les fossés ne présentaient plus qu'un monceau de ruines, toutes jonchées de débris de cadavres. Quant aux corps des assiégés, il n'en restait pas le moindre vestige.

Comme les soldats qui avaient péri appartenaient aux troupes anglaises et n'avaient dans l'île ni parents ni famille, la pitié fut tout entière pour les malheureux qu'une sévérité aussi cruelle avait poussés à une pareille extrémité. On ne s'étonna plus que des Kleftes, qui jusque-là avaient vécu libres comme les aigles de leurs montagnes, n'eussent pu supporter la discipline humiliante des soldats prussiens. Quoique les Grecs fussent la cause du dégât commis par toute l'île, ce fut donc sur les Anglais que la haine en retomba.

On commençait, non pas à oublier cet événement, car les débris étaient encore fumants et les cadavres à peine enterrés, mais à moins s'en occuper, lorsque le bruit se répandit que l'âme d'un des malheureux Grecs était apparue à un vieux prêtre qui retournait à son *cazal*, situé dans un district de l'intérieur. Le prêtre suivait, disait-on, la route, monté sur son âne, chargé, selon les règles de prévoyance ecclésiastique, de fruits, de viandes et de poisson, laissant pendre les jambes de côté, et charmant l'ennui du chemin en psalmodiant, d'une voix nasillarde, une chanson que sa nationalité pouvait seule recommander à un prêtre, et que tout Maltais reconnaîtra à ce premier vers :

Tên en hobhoc jaua calbi (1)

La monture du prêtre fit soudain un écart si inaccoutumé, qu'il jugea qu'il se passait derrière son dos quelque chose d'extraordinaire. Il se retourna aussitôt, et aperçut un homme, ou plutôt un spectre, qui le couchait en joue, en lui criant d'arrêter. A cette vue et à ce cri, le bon curé, malgré son âge, retrouva toute la vigueur de sa jeunesse, et, se laissant glisser à bas de son âne, qui lui servait comme de rempart, placé qu'il était entre lui et le fantôme, il s'élança dans un petit bois, où il eut bientôt disparu, toujours courant, pour ne s'arrêter qu'au milieu de ses paroissiens et sur la place de son village.

On devine quel crédit dut obtenir une pareille histoire chez un peuple aussi superstitieux que les Maltais. Quoique cette manière de demander des prières ne fût pas celle qu'emploient habituellement les âmes en peine, on ne douta point que cette variante n'eût sa cause dans l'état qu'avait exercé le corps de son vivant. Le gouverneur anglais, peu crédule de sa nature, eut seul quelque peine à ajouter foi au récit du bon curé. Il ordonna des recherches actives, afin de calmer les craintes qu'inspirait cette apparition. Un régiment reçut l'ordre de battre l'île, et, dans le creux d'un rocher, on découvrit sept hommes, qu'à leur uniforme on reconnut pour les sept Grecs du magasin à poudre. Comment ils avaient échappé à l'explosion, c'est ce qui, peut-être, était plus miraculeux encore que l'apparition d'une ombre ; aussi, à peine arrêtés, furent-ils interrogés sur ce point. Ils n'avaient aucun intérêt à rien taire ; et Iremachos, qui avait conduit toute l'entreprise, n'hésita point à donner, sur ce fait extraordinaire, toutes les explications qu'on lui demanda.

Du moment où Iremachos, enfermé dans le magasin à poudre avec ses compagnons, avait été revêtu du commandement, il avait conçu un plan d'évasion qui avait été communiqué à ses camarades et approuvé par eux. Dès lors, ils s'étaient mis à l'œuvre avec un courage, une patience et une dissimulation qui n'appartiennent qu'à leur race. De ce moment, pas une de leurs actions ne fut fortuite ou irréfléchie, et chaque mouvement, au contraire, fut un pas vers l'exécution du projet arrêté. En visitant toutes les constructions placées sous leur dépendance, Iremachos avait pensé que l'on pourrait, sans grande difficulté, pratiquer une issue sur la mer en perçant le mur qui bordait le rivage, et, en conséquence, ses compagnons et lui s'étaient mis à la besogne. Ils trouvèrent la pierre plus tendre, et, par conséquent, la tâche plus facile encore qu'ils ne l'avaient espéré ; mais il était évident qu'en ne les voyant point paraître le matin, on se mettrait en quête de ce qu'ils étaient devenus ; et, comme l'île n'avait point d'endroits couverts, les soldats, auxquels le trou du mur indiquerait leurs traces, les auraient bientôt retrouvés. Ce fut alors qu'Iremachos résolut de faire sauter la poudrière : la brèche de la muraille paraîtrait causée par l'explosion ; puis, comme on supposerait qu'ils en avaient été victimes, on s'occuperait d'abord du désastre qu'elle aurait causé dans le fort et dans la ville. Pendant ce temps, les fugitifs gagneraient l'extrémité de l'île, et trouveraient bien, soit à l'ancre, soit en mer à quelque distance du rivage, une barque qui les conduirait en Sicile. Comme on l'a vu, ce plan avait été exécuté de point en point : les privations réelles avaient été exagérées, et ils avaient si bien joué leur rôle, que les assiégeants avaient été complètement dupes du stratagème. A l'heure fixée, ils descendirent de la plate-forme et se placèrent à l'extrémité du passage, après avoir établi une traînée de poudre qui correspondait au magasin. Dès que le premier coup de la cloche de Saint-Jean eut sonné, ils mirent le feu à la poudre, et s'élancèrent dans la campagne par l'issue qu'ils venaient de percer. Leurs prévisions ne les avaient pas trompés : l'ouverture disparut en même temps que le mur où elle était pratiquée, et chacun crut que ces malheureux Grecs avaient été dévorés par le volcan qu'ils avaient allumé eux-mêmes. Mais là s'arrêta leur fortune : ils furent trois jours sans apercevoir de barque : enfin, le troisième jour, ils virent un *speronare* tiré sur le rivage, et qu'ils essayèrent de mettre à la mer. Au milieu de leur besogne, le patron les surprit, et donna, par ses cris, l'alarme au village. Les fugitifs n'eurent que le temps de se jeter au milieu des rochers qui bordent la côte vers cette partie de l'île. Les jours suivants s'écoulèrent sans leur présenter aucun moyen d'évasion. Pendant toute une semaine, ils ne vécurent que de quelques coquillages ramassés au bord de la mer, de racines et de feuilles, et cependant ces privations, quelque dures qu'elles fussent, ne leur firent commettre aucune violence, jusqu'au moment où, pressé par la faim, l'un d'eux voulut partager avec le vieux prêtre les provisions qu'il rapportait du marché, tentative qui tourna si mal pour lui et ses compagnons.

Ces malheureux rentrèrent dans la ville, encore tout ensanglantée du meurtre de leurs camarades, trop certains du sort qui les attendait ; et cependant, malgré leurs visages hâves et décharnés, qui accusaient tout ce qu'ils avaient souffert, leurs yeux brillaient encore de cette audace qui fait de l'homme le fils du ciel, en prouvant qu'il peut commander à tout, même à la mauvaise fortune. Livrés, en arrivant, à une cour martiale, ils furent condamnés, après une procédure de quelques heures, à cette mort qu'ils avaient si longtemps évitée par leur adresse, et ils la subirent avec le courage qu'ils avaient constamment montré depuis le jour de leur insurrection.

Les Maltais avaient donc vu, la veille de notre arrivée, périr le dernier reste du malheureux régiment de Frohberg, et, comme je l'ai dit, l'impression avait été si profonde, que nous en avions été frappés à notre entrée dans la ville. Au reste, comme nous n'avions mis pied à terre que pour renouveler l'eau, aussitôt notre provision faite, nous remontâmes sur *le Trident*, et, comme le vent était favorable, le soir même nous remîmes à la voile.

Nous continuâmes de marcher vent arrière toute la nuit et la journée du lendemain, sans qu'une seule fois M. Burke reparût sur le pont ; le soir, on releva le quart et on l'envoya coucher, comme d'habitude, dans la batterie de trente-six. Chacun était, depuis une heure à peu près, bercé dans son hamac par le roulis des vagues ioniennes, lorsqu'une balle siffla dans nos cordages et troua la voile du petit foc ; elle fut suivie immédiatement d'une autre balle, qui se fit jour à travers notre voile de misaine. L'homme de garde s'était endormi, sans doute, et nous avions rencontré un bâtiment qui nous mettait sa carte : était-ce un vaisseau, une frégate, une chaloupe canonnière ? C'est ce que l'on ignorait complétement, vu l'obscurité de la nuit. Au moment où je m'élançais sur le pont, une troisième balle frappait le cabestan. La première personne que je heurtai fut M. Burke, qui donnait quelques ordres contradictoires ; surpris à l'improviste, sa voix n'avait pas sa fermeté accoutumée, et, pour la seconde fois, l'idée me vint que cet homme n'était pas réellement brave, et que ce n'était que par un effet moral qu'il parvenait à se commander à lui-même. Je fus encore confirmé dans cette opinion en entendant, sur le gaillard d'arrière, la voix ferme et précise du capitaine.

— Vite, à la manœuvre ! criait le vieux loup de mer, qui, dans ces circonstances, retrouvait une énergie étrange. Sous les armes ! chacun à son poste ! Accrochez les hamacs ! Où est le gardien des signaux ? où est tout le monde ?

Il y eut un instant de tumulte que je renonce à décrire ; puis cette confusion s'organisa, et en moins de dix minutes tout le monde se trouva à son poste.

Pendant ce temps, nous avions fait une manœuvre qui nous avait mis hors de la vue de l'ennemi ; mais, comme nous étions prêts à lui répondre, le capitaine ordonna de laisser porter droit sur lui. Au bout d'un instant, nous vîmes poindre dans la nuit ses voiles blanches, qui semblaient de légers nuages courant dans le ciel ; au même instant, il s'illumina d'une ceinture de flamme ; nous en-

(1) Voici, à peu près, le sens du premier couplet de cette chanson : « Je vous aime dans le fond de mon cœur ; mais je vous hais en présence du monde. Il ne faut pas m'en demander la raison, car, ma chère, vous savez bien pourquoi. »

tendîmes craquer nos agrès, et quelques débris des vergues tombèrent sur le pont.

— C'est un brick ! cria le capitaine. Ah ! mon petit monsieur, je te tiens... Silence, avant et arrière ! Holà ! brick, continua-t-il avec son porte-voix, qui êtes-vous? Nous sommes *le Trident*, vaisseau de soixante-quatorze, de Sa Majesté Britannique.

Une voix, qui semblait être celle d'un esprit de la mer, traversa, un instant après, l'espace à son tour.

— Et nous, *le Singe*, sloop de Sa Majesté.

— Diable ! dit le capitaine.

— Diable ! répéta tout l'équipage.

Et chacun se mit à rire ; car, dans tout cela, il n'y avait eu personne de blessé.

Nous allions tirer sur les nôtres, comme ils avaient tiré sur nous, sans la sage précaution du capitaine ; et, probablement, nous ne nous serions reconnus qu'à l'abordage, en criant *hourra !* dans la même langue. Le capitaine du *Singe* vint à bord, et nous fit ses excuses, qui furent acceptées autour d'une table à thé. Pendant ce temps, les hamacs redescendirent, les signaux disparurent, les canons retournèrent à leur place, et la partie de l'équipage qui n'était pas de quart reprit tranquillement son sommeil interrompu.

XIII

A peine étions-nous dans le port de Smyrne et avions-nous fait nos signaux de reconnaissance, que notre consul nous fit remettre une lettre par un canot. Cette lettre nous prévenait que, si notre destination était pour Constantinople, nous étions invités à y transporter un Anglais de distinction, porteur d'une invitation des lords de l'amirauté à tout vaisseau anglais en station dans le Levant de le prendre à son bord, lui et sa suite. Le capitaine fit répondre qu'il était prêt à recevoir son noble passager, mais que celui-ci eût à se dépêcher, attendu qu'il n'avait jeté l'ancre que pour savoir s'il y avait quelque ordre du gouvernement qui le concernât, et qu'il comptait partir le même soir.

Vers les quatre heures, une barque se détacha du rivage et rama dans la direction du *Trident ;* elle nous amenait notre passager, deux de ses amis et un domestique albanais. En mer, le moindre événement est un sujet de curiosité et de distraction ; aussi tout l'équipage était-il sur les passavants pour recevoir nos hôtes. Celui qui monta le premier, comme si cette distinction eût été chez lui un droit, était un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, au front hautain, aux cheveux noirs et bouclés, aux mains de femme. Il était vêtu d'un uniforme rouge, orné de broderies et d'épaulettes de fantaisie, et portait un pantalon de peau collant avec des bottes par-dessus ; tout en montant l'échelle, il donna, en grec moderne, qu'il parlait fort couramment, quelques ordres à son domestique. Dès le premier instant où je l'avais aperçu, mes yeux n'avaient pu se détacher de lui ; je me souvenais vaguement d'avoir vu cette figure si remarquable, sans pouvoir cependant me rappeler où je l'avais vue, et le son de la voix ne fit que me confirmer dans cette conviction. En arrivant sur le pont, le passager salua les officiers en se félicitant de se retrouver, après un an d'absence, au milieu de ses compatriotes. M. Burke répondit avec sa froideur habituelle à cette politesse, et, comme il en avait reçu l'ordre, conduisit les nouveaux venus dans la cabine du capitaine. Un moment après M. Stanbow monta avec eux sur la dunette, et trouvant là rassemblé le corps entier des officiers, il s'avança vers nous, tenant par la main le jeune homme vêtu d'un habit rouge.

— Messieurs, nous dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter lord George Byron et ses deux amis, les honorables MM. Hobhouse et Ekenhead. Je n'ai pas besoin de vous recommander d'avoir pour lui tous les égards dus à son talent et à sa naissance.

Nous nous inclinâmes. Je ne m'étais pas trompé : le noble poète était le jeune homme que j'avais vu sortir enfant du collège d'Harrow-sur-la-Colline, le jour où j'y entrais, et dont, depuis ce temps, j'avais souvent entendu parler, parfois d'une manière étrange, et presque toujours d'une manière diverse.

Au reste, lord Byron était, à cette époque, plus connu par ses bizarreries que par son talent ; on citait de lui vingt traits plus singuliers les uns que les autres, qui pouvaient aussi bien appartenir à un fou qu'à un homme de génie. Il se vantait de n'avoir jamais eu que deux amis, Mathew et Long, qui tous deux s'étaient noyés. Cela ne l'avait pas empêché de continuer à se livrer avec fureur à l'exercice de la natation ; au reste, il passait une partie de son temps à faire des armes et à monter à cheval. Ses orgies du château de Newstead étaient célèbres dans toute l'Angleterre, et par elles-mêmes et par la société que lui et son ours y recevaient, et qui se composait de jockeys, de boxeurs, de ministres et de poetes, qui, vêtus de robes de moines, avaient pris l'habitude de passer toutes les nuits à boire du bordeaux et du champagne dans le crâne d'un vieil abbé monté en coupe. Quant à ses vers, il n'en avait encore publié que le volume intitulé *Heures d'oisiveté*, dont les meilleures pièces, déjà remarquables par leur grâce et leur forme, étaient bien loin d'annoncer cependant les éblouissantes merveilles de poésie que depuis il versa sur le monde. Aussi ce volume avait-il été cruellement critiqué par la *Revue d'Edimbourg*, et cette critique avait d'abord abattu le noble poète au point de faire croire à un de ses amis, qui entrait chez lui au moment où il achevait de la lire, qu'il était malade ou qu'il venait de lui arriver quelque grand malheur. Mais presque aussitôt la réaction s'opéra ; l'auteur blessé par la critique résolut de se venger par la satire. Sa fameuse *Epître aux critiques écossais* parut, et le poète fut soulagé ; puis, sa vengeance accomplie, lassé de tout, après avoir attendu inutilement que ceux qu'il avait cruellement insultés vinssent lui demander raison, il avait quitté l'Angleterre, avait visité le Portugal, l'Espagne, Malte, où il avait pris querelle avec un officier de l'état-major du général Oakes, qui, au moment où il l'attendait sur la plage avec ses deux témoins, lui avait fait faire des excuses ; de là, il était remonté aussitôt sur son vaisseau, et était parti pour l'Albanie, où il était arrivé après huit jours de traversée, disant adieu à la vieille Europe et aux langues chrétiennes ; il avait fait cent cinquante milles pour aller saluer, à Tebelin, le fameux Ali-Pacha, qui, sachant d'avance qu'un Angais de distinction devait le venir visiter, avait laissé des ordres pour qu'on lui préparât un palais, et pour qu'on mît à sa disposition des armes et des chevaux.

A son retour, Ali s'était empressé de le recevoir avec des honneurs tout particuliers et une affection extrême. Peut-être le terrible pacha, qui reconnaissait l'homme de race à ses cheveux frisés, à ses oreilles petites et à ses mains blanches, avait-il aussi des signes pour reconnaître l'homme de génie. Quoi qu'il en soit, son amitié pour lord Byron, qu'il avait prié de le considérer comme un père, et qu'il appelait son fils, était si grande, qu'il lui envoyait vingt fois par jour des sorbets, des fruits et des confitures. Enfin, après un mois de séjour à Tebelin, Byron était parti pour Athènes ; arrivé dans la capitale de l'Attique, il avait pris un logement chez la veuve du vice-consul, mistress Theodora Macri, à la fille aînée de laquelle il adressa, en quittant la ville de Minerve, le chant qui commence par ces mots : « Vierge d'Athènes, avant de nous séparer, rends-moi, oh ! rends-moi mon cœur. » Enfin, il était parti pour Smyrne et y avait achevé, dans la maison du consul général, où nous l'avions pris, les deux premiers chants de *Childe-Harold*, commencés cinq mois auparavant à Janina.

Dès le jour de son arrivée à bord, j'avais rappelé à lord Byron la circonstance de sa sortie du collège d'Harrow, et, comme un des caractères de son esprit était la religion des premiers souvenirs, il avait longtemps causé avec moi des maîtres, de Wingfild, qu'il avait connu, et de Robert Peel, qui était son ami. Ce fut, du reste, pendant les premiers jours de notre connaissance, le seul sujet de nos conversations. Nous parlâmes ensuite de sujets généraux, et je lui racontai l'aventure du malheureux David et la révolte du régiment de Frohberg, qu'il connaissait en masse, mais dont aucun détail ne lui était parvenu ; enfin nous en arrivâmes aux conversations intimes, et, comme je n'avais pas grand'chose à lui dire de moi, elles roulaient le plus ordinairement sur lui.

Autant que j'en pus juger dans ces heures d'abandon, le caractère du noble poète était un mélange de sentiments opposés et souvent extrêmes : orgueilleux de sa naissance, de sa beauté tout aristocratique, de son adresse aux exercices du corps, il parlait presque toujours de ses prouesses de boxeur ou de maître d'armes, rarement de son génie. Dès cette époque, quoiqu'il fût fort maigre, la crainte d'engraisser le tourmentait ; peut-être voulait-il avoir ce trait de ressemblance avec Napoléon, dont il était fort enthousiaste à cette époque, et dont il imitait la signature par les deux initiales de son nom de baptême et de son nom de famille, N. B., Noël Byron. Il avait conservé, de ses lectures d'Young, un amour des impressions funèbres qui, appliqué à la vie antipoétique des sociétés modernes, avait quelquefois son côté ridicule ; il le sentait lui-même et parlait quelquefois, en haussant les épaules, de ces fameuses nuits de Newstead, où lui et ses amis avaient essayé de ressusciter à la fois les compagnons de Henri V et les brigands de Schiller. Comme, au fond du cœur cependant, il avait besoin de ce merveilleux que lui refusait la civilisation, il l'était venu chercher sur cette terre des vieux souvenirs, au milieu de ces populations errantes, au pied

de ces montagnes aux noms sublimes qui s'appellent l'Athos, le Pinde et l'Olympe. Là, il semblait à son aise, l'air qu'il respirait était celui qui convenait à sa poitrine ; il avait semé sur son chemin juste assez de dangers pour tenir constamment éveillés la curiosité et le courage. Aussi, depuis son départ d'Angleterre, il vivait, disait-il, comme marchait notre vaisseau toutes voiles dehors.

Après moi, l'être vivant de tout l'équipage qu'il avait pris le plus en affection était l'aigle que j'avais blessé à Gibraltar, et qui se tenait presque toujours perché sur le bord de la chaloupe amarrée au pied du grand mât. Depuis l'arrivée de lord Byron à bord du *Trident*, il s'était fait un grand changement dans l'ordinaire de Nick ; c'était le noble lord qui s'était chargé de fournir aux besoins de son appétit et de lui servir lui-même ses repas, qui se composaient maintenant de pigeons et de poules, tués d'abord par le cuisinier et loin des yeux de lord Byron, qui ne pouvait souffrir voir égorger un animal quelconque. Il me raconta qu'en allant à la fontaine de Delphes, il avait vu, ce qui est fort rare, une troupe de douze aigles prendre leur essor, et que ce présage, qui lui était accordé sur la montagne consacrée au dieu de la poésie, lui avait donné l'espérance que la postérité le saluerait poète, comme avaient semblé le faire ces nobles oiseaux. Au bord du golfe de Lépante, près de Vostizza, il avait tiré aussi sur un aiglon qu'il avait blessé, mais qui, malgré ses soins, était mort quelques jours après. De son côté, Nick paraissait fort reconnaissant des attentions que lui prodiguait son pourvoyeur, et, dès qu'il l'apercevait, il jetait un cri de joie et battait de l'aile. Aussi lord Byron le touchait-il avec une confiance que ne partageait personne, et jamais Nick ne lui fit la moindre égratignure. Cette conduite, à ce que prétendait le noble poète, était la plus sûre à tenir vis-à-vis des animaux sauvages ou féroces. Ce procédé lui avait réussi pour Ali-Pacha, pour son ours et pour son chien Boastwain, qui était mort de la rage sans qu'il eût cessé de le caresser et de lui essuyer avec ses mains nues la bave mortelle qui coulait de sa gueule.

L'homme auquel lord Byron me paraissait le plus ressembler de caractère était Jean-Jacques Rousseau. Je me hasardai un jour à le lui dire, et je vis, à l'empressement avec lequel il se mit à repousser cette prétendue ressemblance, que le parallèle ne lui était pas agréable. Au reste, me disait-il, je n'étais pas le premier qui lui eût fait un pareil compliment ; et il appuya sur ce mot, sans donner cependant à son accent une signification précise. Comme je vis que la discussion allait probablement faire jaillir quelque trait de caractère, je persistai dans mon opinion.

— Au reste, me dit-il, mon jeune ami, vous voilà atteint d'une maladie que je communique, à ce qu'il paraît, à tout ce qui m'entoure. On ne m'a pas plus tôt vu, qu'on me compare : chose fort humiliante pour moi, puisque la première probabilité qui ressort de là est que je n'ai pas assez d'originalité pour être moi-même. Je suis l'homme du monde qu'on a le plus comparé. On m'a comparé à Young, à l'Arétin, à Timon d'Athènes, à Hopkins, à Chénier, à Mirabeau, à Diogène, à Pope, à Dryden, à Bruns, à Savage, à Chatterton, à Churchill, à Kean, à Alfieri, à Brummel, à un vase d'albâtre éclairé en dedans, à une fantasmagorie et à un orage. Quant à Rousseau, c'est peut-être l'homme auquel je ressemble le moins. Il écrivait en prose, j'écris en vers ; il était du peuple, je suis de l'aristocratie ; il était philosophe, je déteste la philosophie ; il publia son premier ouvrage à quarante ans, j'ai écrit le mien à dix-huit ; son premier ouvrage lui valut les applaudissements de tout Paris, le mien m'a valu la critique de toute l'Angleterre ; il s'imaginait que tout le monde conspirait contre lui, et, à la manière dont tout le monde me traite, ce serait à croire que le monde s'imagine que c'est moi qui conspire ; il aimait la botanique par science, je n'aime les fleurs que par instinct ; il avait une mauvaise mémoire, j'en ai une excellente ; il composait avec peine, j'écris sans une rature ; il ne sut jamais monter à cheval, ni faire des armes, ni nager : je suis un des meilleurs nageurs qui existent, assez fort sur l'escrime, surtout quand je manie la claymore ; bon boxeur, et la preuve, c'est qu'un jour, chez Jackson, j'ai renversé Purling et lui ai démis la rotule ; enfin je suis cavalier passable, quoique assez timide, ayant eu une côte enfoncée dans mon cours de voltige. Vous voyez bien que vous êtes fou, et que je ne ressemble en rien à Rousseau.

— Mais, lui répondis-je, Votre Seigneurie ne parle là que de contrastes extérieurs, non des rapprochements que l'on peut fonder sur des rapports d'âme et de talent.

— Ah ! pardieu ! s'écria-t-il, je serais curieux de connaître ceux-là, monsieur John.

— Puis-je vous les dire sans crainte de vous blesser ?

— Dites, dites.

— Eh bien, la réserve habituelle de Rousseau, son peu de foi dans l'amitié, sa défiance des hommes, son dédain pour la justification intime et sa disposition à prendre le public en masse pour confident, ont certainement quelque rapport avec la marche de votre génie. Enfin Rousseau a écrit ses *Confessions*, espèce de statue de lui-même qu'il a exposée sur le piédestal de son orgueil, au grand jour de la publicité ; et vous venez de me lire deux chants de *Childe-Harold* qui m'ont bien l'air d'être un buste ébauché de l'auteur des *Heures d'oisiveté* et de l'*Epître aux critiques écossais*.

Lord Byron réfléchit quelques minutes :

— Au fait, dit-il en souriant, vous pourriez bien être celui de tous mes juges qui s'est approché le plus de la vérité ; et, dans ce cas, elle n'a rien que de flatteur. Rousseau était un grand homme, et je vous remercie, monsieur John. Vous devriez tâcher d'écrire dans une revue, cela me donnerait l'espoir d'être jugé, une fois par hasard, selon mes mérites.

Toute cette conversation, qui était pour moi d'un immense intérêt, se tenait au milieu du plus beau pays du monde, pendant que nous voguions à travers ces milliers d'îles jetées, comme des corbeilles de fleurs, sur la mer qui vit naître Vénus. Au bout de quelques jours, quoique nous eussions le vent contraire, nous avions côtoyé Scio, la terre des parfums, et doublé Mételin, l'ancienne Lesbos ; enfin, une semaine après notre départ de Smyrne, nous découvrîmes la Troade, avec Ténédos, sa sentinelle avancée, et nous vîmes s'ouvrir le détroit auquel Dardanus a donné son nom. Nous étions en admiration devant le magnifique paysage qui se déployait sous nos yeux, lorsqu'un coup de canon parti du fort vint nous tirer de notre contemplation ; une frégate turque nous héla, et deux canots montés par quelques soldats et un officier s'approchèrent de notre bâtiment pour s'assurer si nous n'étions pas un vaisseau russe naviguant sous les couleurs d'Angleterre. Nous justifiâmes de notre commission ; mais nous n'en reçûmes pas moins l'invitation d'attendre à l'entrée du détroit un firman de la Porte qui nous autorisât à approcher de la cité sacrée. Nous nous soumîmes à cette formalité, quelque désobligeante qu'elle nous parût ; deux personnes, au reste, étaient enchantées de ce retard : c'étaient lord Byron et moi. Il sollicita la permission de descendre à terre ; je réclamai le commandement de la barque qui devait l'y conduire, et, le consentement du capitaine ayant été facilement obtenu, nous résolûmes, dès le lendemain, de visiter les champs *où fut Troie*.

A peine lord Byron eut-il mis le pied sur la barque, qu'il me pria, dans son impatience, de faire prendre à la voile le plus de vent possible ; je lui fis remarquer que, sur cette mer aux lames courtes et où se fait ressentir encore le courant du détroit, il nous exposait à chavirer. Il me demanda alors si je ne savais pas nager. Comme je vis dans cette demande une espèce de doute sur mon courage, j'invitai, pour toute réponse, le noble lord à ôter son habit pour être moins gêné en cas d'accident, et j'exposai au vent jusqu'au dernier pouce de toile. Contre mon attente, et grâce à l'adresse du timonier, la petite embarcation, voguant, se culbutant, soulevant sa proue, montrant sa quille, nous débarqua sains et saufs derrière le promontoire de Sigée, appelé aujourd'hui le cap Janissaire.

En un instant, nous fûmes tous au haut de la colline où la tradition place les restes d'Achille, et dont, par vénération, Alexandre, lors de son expédition dans l'Inde, fit trois fois le tour, le corps nu et la tête couronnée de fleurs. A quelques toises de cette prétendue tombe, on distinguait les ruines d'une ville, qu'un moine grec ne manqua pas de nous désigner comme les restes de Troie ; mais, malheureusement pour lui, du lieu où nous étions, nous apercevions la vallée où cette ville devait être située entre le mont Ida et les montagnes de Kifkalasie. Au fond de cette vallée coule un ruisseau qui n'est autre que le fameux Scamandre, qu'Homère, sous le nom de Xanthus, place au rang des dieux ; un peu au-dessus d'un village appelé Enai, le Simoïs vient le joindre, et alors seulement, grâce à cette réunion, il prend l'apparence d'un fleuve. Nous nous dirigeâmes vers cette vallée, où nous fûmes arrivés en moins d'une demi-heure : lord Byron s'assit sur un fragment de rocher, MM. Ekenhead et Hobhouse se mirent à chasser des bécassines, comme ils auraient pu faire dans les marais de Cornouailles, et moi, je m'amusai à mesurer le géant homérique en sautant par-dessus. Au bout d'une heure, lord Byron était plus incertain que jamais sur l'endroit positif où était située la ville de Priam. MM. Hobhouse et Ekenhead avaient tué une vingtaine de bécassines et trois façons de lièvres assez semblables à ceux d'Europe, et moi, j'étais tombé trois fois, non pas dans l'eau, mais dans cette vénérable vase qui servait autrefois de couche aux jeunes filles qui venaient offrir leurs premières faveurs au fleuve.

Nous nous réunîmes alors, et, comme lord Byron avait résolu de suivre les rives du Scamandre jusqu'à l'endroit où il se jette dans la mer, nous nous remîmes en route, après avoir pris toutefois la précaution de faire dire à la barque de suivre la côte et de nous attendre au cap Yénihisari. A Bornabachi, nous fîmes halte pour déjeuner ; puis nous

repartîmes, et, une heure après, nous étions au bord du détroit, à l'endroit même où il se resserre entre le nouveau château d'Asie et le cap Grec. Arrivé là, l'envie prit à lord Byron de renouveler l'exploit de Léandre, et de traverser à la nage le détroit, qui peut avoir en cet endroit à peu près une lieue de largeur. Nous essayâmes de le dissuader de cette folie; mais tout ce que nous pûmes dire ne servit qu'à le faire persister davantage dans sa résolution, qu'il aurait probablement abandonnée comme une plaisanterie, si nous ne l'avions pas contredite; car la force de volonté, chez lord Byron, avait quelque chose de l'entêtement d'un enfant ou d une femme. Au reste, cette persévérance constituait une partie de son génie. On lui refusait le talent de versificateur, il s'obstina, et devint poète; la nature l'avait créé estropié, il lutta contre cette difformité, et passa pour un des plus beaux hommes de son temps. Nous lui faisions observer qu'il avait chaud, qu'il venait de déjeuner et que le courant était rapide; peu s'en fallut qu il ne se jetât à l'eau tout couvert de sueur et sans attendre une minute. Faire changer d'avis à lord Byron, c'était essayer de soulever une montagne et de la transporter d'Asie en Europe.

Cependant, à force de prières, j'obtins de lui qu'il attendrait que la barque fût arrivée: j'y trouvais un double avantage, celui de lui laisser le temps de se refroidir et de digérer, et celui de pouvoir l'accompagner à quelques pas, ce qui ôtait à l'entreprise tout danger réel. Je montai, en conséquence, sur le point le plus élevé de la côte, et, comme la barque était à son poste, je lui fis signe d'arriver. Lorsque je revins, lord Byron était déjà tout nu: dix minutes après, il était à la mer, et je le suivais à la distance de dix pas. Pendant trois quarts d'heure, à peu près, la chose alla à merveille, et il fit, sans trop dévier de son chemin, les deux tiers de la route; mais alors je m'aperçus, à la manière dont il élevait la poitrine presque entièrement au-dessus de l'eau, qu'il commençait à se fatiguer. Je le lui dis, et voulus ramer de son côté; mais il me fit signe de la tête de m'éloigner. J'obéis juste ce qu'il fallait pour le satisfaire, mais sans le perdre de vue un instant. Au bout d'une centaine de brasses, sa respiration devint bruyante, et, sans rien lui dire, je me rapprochai insensiblement de lui. Bientôt ses membres se roidirent, et il n'avança plus que par secousse; enfin, deux fois l'eau lui passa sur la tête, et, à la troisième, il appela au secours. Nous lui tendîmes un aviron qu'il saisit, et en un instant nous l'eûmes tiré dans la barque.

C'est alors que se montra toute la puérilité de son caractère; il était abattu comme d'un malheur, ou plutôt honteux comme d'une défaite. Sa lèvre supérieure se relevait avec une expression de bouderie étonnante, et il ne nous dit pas un mot pendant que nous le ramenions à bord.

Au reste, il ne se tint pas pour battu; il attribuait avec raison sa mésaventure à la rapidité du courant, et pensa que, s'il choisissait un endroit moins resserré, la distance serait plus grande, il est vrai, mais la difficulté moins forte. Il fut donc résolu que, le lendemain, nous irions à Abydos, et que lord Byron renouvellerait son entreprise, à l'endroit même où Léandre avait si souvent accompli la sienne. Cette résolution prise, nous revînmes au vaisseau.

Le lendemain, nous étions à terre au point du jour. Nous prîmes des chevaux au petit village de Renne-Keni, et, formant une cavalcade digne de figurer sur les boulevards de Paris, ou dans la rue du Corso, un jour de carnaval, nous laissâmes à notre gauche les moulins, les cabanes et les fontaines qui bordent la rive, pour remonter la côte d'Asie. Le temps était chaud, quoique nous fussions arrivés au commencement de l hiver d'Europe; une poussière enflammée, qui semblait un tourbillon de cendre rouge, se levait sous les pieds de nos chevaux, et nous faisait ardemment désirer d'atteindre un bois de cyprès qui s'élevait près de la route, plein d'ombre et de verdure, lorsque en arrivant à deux cents pas, à peu près, de ce bois, un détachement de cavaliers turcs en sortit tout à coup et se rangea en bataille. Des cris gutturaux, qu'il eût été difficile d'attribuer à des gosiers humains, si nous n'avions pas vu aussi distinctement ceux qui les poussaient, nous saluèrent d'un *qui vive?* que personne de nous ne put comprendre, et auquel, par conséquent, personne ne répondit. Nous nous regardions incertains sur ce que nous devions faire, lorsque lord Byron donna l'exemple, en mettant son cheval au galop et en s'avançant sur le bois, dont il paraissait tout à fait décidé à disputer la jouissance à ses possesseurs. A ce mouvement hostile, tous les sabres furent tirés du fourreau, et les pistolets des ceintures. Lord Byron venait d'en faire autant, lorsque notre guide se jeta au-devant de son cheval et l'arrêta; puis, courant à toutes jambes et seul vers les Turcs, il leur expliqua que nous étions des voyageurs anglais, et que nous visitions la Troade dans les intentions les plus pacifiques. Ces messieurs nous avaient pris pour des Russes, la Porte étant en guerre, en ce moment, avec la Russie. Comment nous étions venus des faubourgs de Moscou au détroit des Dardanelles, voilà ce qu'ils ne s'étaient pas donné la peine de se demander à eux-mêmes. Une pareille demande eût exigé quelques secondes de réflexion, et un Turc rêve toujours, mais ne réfléchit jamais.

C'était, au reste, une scène admirablement guerrière et poétique, que cet escadron turc se préparant à combattre. Comme les animaux féroces, ils semblaient respirer le sang; leurs épaisses moustaches se hérissaient; au lieu de rester silencieux, impassibles et froids, comme ces murailles humaines qui forment nos armées d'Occident, ils faisaient piaffer leurs chevaux et semblaient s'exciter, comme fait, dit-on, le lion en rugissant et en battant ses flancs avec sa queue. Au reste, ces vestes couvertes d'or, ces turbans mobiles, ces chevaux arabes avec leurs housses de velours, donnaient, sous le rapport de l effet pittoresque, une merveilleuse supériorité à cette troupe sur les plus beaux régiments français ou anglais que nous eussions jamais vus. Pendant ce moment d'hésitation, dont nous ignorions encore quelle serait l'issue, je jetai les yeux sur lord Byron. Quoique ses joues fussent fort pâles, ses yeux étincelaient, et ses lèvres crispées laissaient apercevoir deux rangées de dents magnifiques. On voyait que le loup scandinave n'aurait pas été fâché d'en venir aux coups avec les tigres d'Orient. Heureusement, il n'en fut pas ainsi. Notre guide fit entendre raison à l'officier turc, les sabres se replongèrent dans le fourreau, les pistolets rentrèrent dans leur ceinture, et les moustaches hérissées et menaçantes se couchèrent insensiblement le long des lèvres. On nous fit signe d'avancer, et en un instant nous nous trouvâmes amicalement mêlés à ceux que cinq minutes auparavant nous regardions comme des ennemis.

Lord Byron avait bien raison de tenir à se reposer dans le bois: il y régnait une fraîcheur délicieuse, entretenue par un petit ruisseau qui le traversait comme un filet d'argent. Nous nous assîmes au bord de ce fleuve sans nom, qui va orgueilleusement se jeter dans la mer, comme un Rhône ou un Danube, et nous tirâmes les provisions du panier. Elles consistaient en vins de Bordeaux et de Champagne, et en un pâté colossal, fait avec le gibier tué la veille. Je ne me rappelle pas avoir fait, dans un plus beau site et en meilleure compagnie, un plus merveilleux déjeuner. Lord Byron était d'une humeur charmante. Il nous raconta tout son séjour à Tebelin, ses relations avec Ali, comment celui-ci l avait pris dans une affection étrange; il finit par m'offrir, pour Ali, des lettres que j'acceptai à tout hasard, sans présumer qu'elles me seraient jamais utiles, et bien plutôt pour avoir un autographe de notre poète qu'une recommandation pour le vieux pacha.

Aussitôt le repas terminé, nous nous remîmes en route, et, au bout de deux heures, nous étions dans un misérable village que son passé mythologique soutient seul, en y amenant de temps en temps quelques voyageurs curieux ou quelques amants intrépides. A notre grand étonnement, nous y trouvâmes un consul anglais. Ce consul anglais était un juif italien, marié à une Grecque épirote. Soit dénûment réel, ce qui est assez improbable, la Grande-Bretagne laissant rarement ses agents dans le besoin, soit saleté native, ce malheureux n'était vêtu que de haillons, et ces haillons étaient couverts eux-mêmes des insectes les plus immondes, qui paraissaient y vivre dans une tranquillité qui faisait le plus grand honneur à la religion pythagoricienne de leur hôte. Nous échappâmes aussi vite que possible aux civilités dont nous accablait notre représentant, et nous nous rendîmes au bord de la mer, où devait être faite la deuxième épreuve. Cette fois, M. Ekenhead tentait l entreprise avec lord Byron. J'avais grande envie de me mettre aussi de la partie; la chose ne me paraissait pas très difficile, vu que la distance n'est guère, d'Abydos à Sestos, que d'un mille et demi; mais je devais veiller, de la chaloupe, sur la vie de mes deux nobles compatriotes, et la responsabilité était trop grande pour me permettre d'agir légèrement.

Tous deux nageaient bien, et, quoique lord Byron fût réellement plus fort dans cet exercice que M. Ekenhead, celui-ci, au premier coup d'œil, semblait avoir la supériorité: cela tenait au défaut de conformation du pied de lord Byron, qui ne lui permettait pas de repousser l'eau d'une manière parfaitement égale, et le faisait à la longue légèrement dévier de sa route, même dans une eau calme, à plus forte raison dans un courant. Comme la veille, je le suivais à trois distances de rames; mais, cette fois, soit qu'il fût excité par l'émulation, soit qu'effectivement le courant fût moins rapide au-dessus des Dardanelles qu'au-dessous, il gagna l'autre rive en une heure dix-huit minutes; il est vrai qu'il dévia au point de n'aborder que trois milles au-dessous de l'endroit qu'il voulait atteindre. M. Ekenhead avait atteint le bord huit minutes avant lui. Quant à nous, comme nous ne pouvions toucher la terre d'Europe sans enfreindre les lois turques, nous nous tînmes à une portée de fusil de la côte.

Lord Byron, mal remis de sa tentative de la veille, était tellement harassé en touchant le bord, qu'il resta étendu sur le sable, presque sans connaissance. Un pauvre pêcheur qui raccommodait ses filets, et qui, de temps en temps, avait levé les yeux sur ces deux hommes, dont il ne pouvait comprendre l'intention, vint à lui quand il le vit ainsi haletant, et lui offrit de venir prendre quelque repos dans sa cabane. J'ai déjà dit que Byron parlait le romaïque : il comprit donc l'offre qui lui était faite, et répondit, dans la même langue, qu'il l'acceptait. M. Ekenhead désirait rester près de lui ; mais Byron ne voulait pas renoncer à ce qu'offrait d'aventureux la situation : il exigea que son ami le laissât seul. Je fis un paquet de ses habits, que j'attachai sur ma tête, et, me mettant à l'eau à mon tour, j'allai les lui porter ; puis, nous revînmes avec M. Ekenhead, qui, de son côté, était si fatigué, qu'à peine il put nager jusqu'à la barque, quoiqu'elle ne fût éloignée que de trois cents pas. Comme nous y remontions, lord Byron nous cria de ne pas être inquiets de lui, si nous ne le voyions pas revenir le lendemain.

Le Turc n'avait aucune idée du rang ni de l'importance de son hôte, ce qui ne l'empêcha point d'avoir pour lui tous les soins que lui commandait l'hospitalité, la seule déesse antique qui soit restée debout en Orient des six mille divinités de l'Olympe. Au reste, lui et sa femme firent si bien, qu'au bout de cinq jours, il fut complètement rétabli ; alors il résolut de profiter d'une barque qui retournait à Ténédos, pour rejoindre le vaisseau. Au moment de partir, son hôte lui donna un grand pain, un fromage et une outre remplie de vin ; il le força d'accepter quelques pièces de monnaie, dont chacune avait à peu près la valeur de vingt centimes, et lui souhaita un bon voyage. Byron reçut, comme un don sacré, tout ce qui lui offrait le pauvre Turc, et se borna à lui faire un simple remercîment ; mais à peine arrivé sur le vaisseau, où nous commencions à être fort inquiets de lui, il expédia son fidèle Stéfano, le serviteur même qui lui avait été donné par Ali-Pacha, pour aller, de sa part, porter au pêcheur un assortiment de filets, un fusil de chasse, une paire de pistolets, six livres de poudre et douze aunes d'étoffe de soie pour sa femme. Tout cela fut remis le jour même à ce brave homme, qui ne pouvait comprendre qu'on fit un aussi riche présent pour une aussi pauvre hospitalité. Aussi, le lendemain, le malheureux, ne voulant pas laisser son hôte sans remercîment pour toutes les belles choses qu'il lui avait envoyées, se détermina-t-il à traverser à son tour l'Hellespont ; il lança donc sa barque et gagna le large ; mais, comme il arrivait au milieu du canal, il s'éleva un coup de vent terrible qui le fit chavirer, et, comme il était moins bon nageur que lord Byron et M. Ekenhead, il se noya avant de gagner le bord

Nous apprîmes cette triste nouvelle deux jours après, et lord Byron en éprouva une douleur profonde. Il envoya aussitôt cinquante dollars à la pauvre veuve, avec son adresse à Londres, le tout écrit en romaïque, en lui faisant dire, qu'en toute circonstance, elle pouvait compter sur lui. Il voulait aller, en personne, la visiter le lendemain ; mais, le soir même, nous reçûmes le firman tant attendu, qui nous ouvrait enfin le passage des Dardanelles ; comme il avait mis huit jours à venir, le capitaine était pressé de regagner le temps perdu. Nous appareillâmes donc à l'instant, et, le surlendemain, vers trois heures de l'après-midi, nous jetions l'ancre devant la pointe du Sérail.

XIV

Pendant ces deux jours de navigation, l'Asie, à notre droite, et l'Europe, à notre gauche, avaient déployé un si splendide tableau, que nous fûmes tentés de nous demander, en arrivant à la pointe du Sérail, où était cette magnifique Constantinople tant vantée par les voyageurs, et qui dispute au golfe de Naples la royauté pittoresque du monde. Mais, quand, pour conduire le capitaine à l'ambassade anglaise, située dans le faubourg de Galata, nous eûmes passé du vaisseau dans la yole, et, doublant la pointe du Sérail, longé la Corne d'or, la ville impériale se déroula enfin à nos yeux, sur le penchant de sa vaste colline, avec son amphithéâtre de maisons, ses palais aux dômes dorés, ses cimetières, dont un sombre bois de cyprès ombrage les sépultures, et nous reconnûmes alors la belle courtisane d'Orient, qui rendit Constantin infidèle à Rome, en l'enchaînant, comme eût fait une néréide, avec l'écharpe azurée de ses eaux.

Il n'eût point été prudent, à cette époque, de traverser les rues de Galata sans être accompagné d'une garde ; aussi M. Adair, qui connaissait déjà notre arrivée, avait-il envoyé au-devant de nous un janissaire, dont la présence indiquait que nous étions sous la protection du sultan. Dans ce pays, où tout le monde est armé, jusqu'aux enfants, les rixes sont fréquentes et se vident sur-le-champ ; la justice intervient presque toujours trop tard, pour qu'elle puisse faire autre chose que venger la mort de la victime ; il était donc important, dans le moment d'irritation où se trouvait Constantinople à l'égard des Grecs et des Russes, de nous désigner bien clairement comme appartenant à une nation amie.

Nos marins restèrent dans la chaloupe, sous la surveillance de James, et M. Stanbow, lord Byron et moi, nous nous acheminâmes vers l'ambassade. A moitié chemin, à peu près, nous trouvâmes la rue tellement encombrée, que nous n'aurions su comment nous ouvrir un passage, si notre janissaire, qui portait un bâton à la main, n'eût frappé sur cette muraille humaine avec tant de force et de persistance, qu'il parvint à y pratiquer une brèche. Cette agglomération était causée par un Grec que l'on conduisait au supplice, et qui traversait la grande rue entre deux bourreaux ; nous arrivâmes juste pour le voir passer. C'était un beau vieillard à la barbe blanche, qui marchait d'un pas grave et assuré, regardant sans crainte et sans orgueil toute cette populace qui le poursuivait de ses cris et de ses malédictions. Cette vue nous impressionna tous fortement, mais surtout lord Byron, qui demanda aussitôt à notre interprète, si par l'intervention de l'ambassadeur, ou en payant une forte somme, on ne pourrait pas sauver ce malheureux ; mais l'interprète, d'un air effrayé, mit un doigt sur sa bouche, en faisant signe au noble poète de garder le silence. Cette recommandation, si pressante qu'elle fût, ne put empêcher lord Byron, lorsque le vieillard passa devant lui, de lui crier, en romaïque : *Courage, martyr!* A cette voix consolatrice, le Grec se retourna, et, à défaut des mains, levant les yeux au ciel, il indiqua qu'il était préparé à mourir. Au même moment, un autre cri se fit entendre derrière une jalousie en face de nous ; des doigts passèrent à travers le treillage qu'ils ébranlèrent un instant. A ce cri, qui semblait poussé par une voix connue, le vieillard tressaillit et s'arrêta ; mais un des bourreaux le poussa par derrière avec la pointe de son yatagan. En voyant le sang jaillir, lord Byron fit un mouvement, et, moi-même, je portai la main à mon poignard. Aussitôt M. Stanbow, qui comprit notre intention, nous saisit le bras à tous deux :

— Pas un mot, ou vous êtes morts, nous dit-il en anglais.

Et il nous montra le janissaire qui commençait à nous regarder de travers ; puis, nous retenant ainsi, il attendit que le cortège fût passé.

Bientôt la rue se trouvant libre, nous continuâmes notre route vers l'ambassade, où nous arrivâmes au bout de dix minutes, encore tout pâles et tout émus. Le motif pour lequel nous étions venus à Constantinople n'existait plus, même avant notre arrivée. Les satisfactions que nous devions appuyer par notre présence étaient accordées, et notre ambassadeur avait obtenu, au nom du gouvernement britannique, toutes les excuses qu'il avait exigées. L'entretien politique de M. Stanbow et de M. Adair fut donc court, de sorte qu'au bout d'un instant nous fûmes introduits, et lord Byron fut présenté. Après les compliments d'usage, il s'empressa de demander à M. Adair quel crime avait commis le vieillard que nous venions de voir mener au supplice. M. Adair sourit tristement Le vieillard avait commis trois crimes énormes, dont un seul, aux yeux des Turcs méritait la mort : il était riche ; il rêvait l'affranchissement de son pays ; enfin, il se nommait Athanase Ducas, c'est-à-dire qu'il était l'un des derniers descendants de la race royale qui avait régné au XIIe siècle. Vaincu par les sollicitations de ses amis, il avait d'abord quitté Constantinople ; puis, au bout de quelques mois, ne pouvant résister au désir de revoir sa famille, il s'était hasardé à revenir ; le soir même de son retour à Galata, il avait été arrêté ; sa fille, que l'on citait comme un trésor de beauté, avait été enlevée et vendue, pour vingt mille piastres, à un riche Turc ; et sa femme, chassée de son palais, qui avait été confisqué au profit du Grand Seigneur, n'avait pu obtenir de partager ni la captivité de sa fille, ni la mort de son mari ; elle avait demandé asile à plusieurs maisons grecques, dont les portes s'étaient fermées à sa vue. Enfin, M. Adair lui avait fait dire que l'ambassade d'Angleterre lui offrait une hospitalité inviolable et sacrée ; la pauvre femme avait accepté avec reconnaissance cette offre généreuse ; mais, depuis la veille au soir, elle avait disparu, et l'on ignorait le lieu de sa retraite.

M. Adair invita lord Byron à demeurer à l'ambassade pour tout le temps qu'il resterait à Galata ; celui-ci, craignant de ne pas être assez libre, refusa constamment, et pria M. Adair de s'intéresser à ce qu'on lui trouvât une petite maison turque, dans laquelle il pût vivre tout à fait à la manière du pays. Il acceptait, au reste, le patronage diplomatique qui lui était offert, pour le cas où M. Adair aurait quelque audience du sultan, qu'il parviendrait ainsi à voir de près, comme attaché à l'ambassade : notre arrivée à Constantinople rendait cet événement plus que probable.

Nous quittâmes M. Adair au bout d'une heure d'une causerie aussi cordiale qu'attachante, et nous reprîmes notre chemin à travers les rues de Galata, toujours conduits par notre janissaire. Cependant nous reconnûmes bientôt qu'il prenait un autre chemin que celui par lequel nous étions venus; nous allions en demander la cause à notre interprète, lorsque celui-ci, devinant notre intention, nous montra du doigt, au centre de la place où nous venions d'entrer, un groupe informe qui nous causa un frisson involontaire, sans que nous pussions deviner encore de quoi il se composait. A mesure que nous en approchions, l'objet prenait une forme humaine; nous distinguâmes bientôt un cadavre agenouillé et décapité ayant sa tête entre ses cuisses; enfin, nous reconnûmes que cette tête était celle du vieillard que nous avions vu passer il y avait une heure; près du corps, une femme était assise, le front appuyé dans ses deux mains, pareille à la statue de la Douleur. De temps en temps, elle quittait cette attitude pour étendre la main vers un bâton posé à côté d'elle, et chasser les chiens qui venaient lécher le sang; cette femme, c'était la veuve du martyr, celle-là qui s'était sauvée, la veille même, de l'ambassade, et qu'on n'avait pas revue. Le changement de route qui nous avait étonnés était une attention de notre janissaire: il avait voulu, sans doute, nous donner une idée de la clémence de son gracieux maître, en nous faisant passer devant ce terrible spectacle.

Nous étions arrivés à Constantinople dans un bon moment, et nous y débutions comme des héros des *Mille et une Nuits*. Cette tête tranchée, cette fille esclave, cette femme veuve, tout cela me semblait un rêve, et la vue des costumes merveilleux qui nous entouraient entretenait mon illusion. A Constantinople, on n'aperçoit ni pauvres, ni haillons; tous les vêtements semblent tissus pour un peuple de princes; l'habit d'un paysan turc est aussi élégant que celui d'un officier de hussards français; la femme du plus petit marchand a des fourrures d'hermine et porte, pour rester chez elle, plus de bijoux que n'en étale à Londres la femme d'un membre des communes qui va en soirée chez un lord. Il y a dans chaque famille un costume héréditaire, qui se transmet de père en fils, comme les diamants en Allemagne qu'on ne revêt que les jours de grande solennité, et qui se nomme le *calram*. Après cette fête, on le plie, et il ne revoit le jour qu'à la fête prochaine. Ce costume est le même qu'on portait du temps de Mahomet II ou d'Orcan; car, à Constantinople, la mode est immobile. Cependant, tout en partant d'un même principe et en respectant toujours le fond, elle a des variétés infinies dans ses détails. Un œil exercé reconnaît du premier coup, au milieu de la foule, le dandy turc, aux yeux duquel la toilette est une affaire aussi sérieuse qu'elle l'est à Londres pour le promeneur de Saint-James, et à Paris pour l'habitué du boulevard de Gand. La forme à donner à la barbe, les plis à imposer au turban, la courbe des babouches jaunes, les demi-tons du *guibeth*, les arabesques des pistolets et les ornements des canjiars, ne sont pas des affaires moins graves pour l'élégant osmanli que pour nos plus brillants merveilleux. Le turban surtout est la partie du costume la plus soumise à l'influence du caprice; c'est, pour les Turcs, l'objet d'un travail aussi compliqué que la cravate pour un Parisien. Il y a des turbans à la candiote, à l'égyptienne, à la stambouline; le Syrien se reconnaît à son turban rayé, l'émir d'Alep à son turban vert, le Mamelouk à son turban blanc. Constantinople, au reste, comme tous les grands centres de population, forme une mosaïque d'hommes, dont les Occidentaux, avec leurs habits pauvres et sévères, sont les pierres les moins précieuses.

Je ne sais l'effet que produisit sur mes compagnons cette vue étrange; mais, quant à moi, je revins au bâtiment en proie à une espèce de fièvre. Lord Byron lui-même, malgré son affectation de froideur, paraissait fort ému, et je suis convaincu que, s'il n'avait pas, dès cette époque, joué au grand homme, il se serait laissé, comme moi, aller à ses impressions. Il est vrai que le noble voyageur était déjà depuis près d'un an hors de l'Angleterre, qu'il avait passé six mois de cette année en Grèce, et que ces six mois l'avaient préparé au spectacle qui se déroulait sous nos yeux. Mais il en était de moi tout autrement: absent depuis deux mois à peine, j'avais, presque sans transition, sauté de la vie ordinaire dans ce monde étrange, où j'étais toujours dans l'attente d'un événement imprévu et extraordinaire.

La journée se passa cependant sans autre événement que la visite à bord de quelques-uns des Turcs oisifs et désœuvrés qui constituent, à Constantinople, cette partie honorable de la société qu'on désigne à Paris sous le nom significatif de gobe-mouches. Leurs longues pipes traînaient sur le pont; et, comme nous avions un chargement de poudre assez considérable, vu qu'en partant de Londres nous ne savions pas encore dans quelle disposition nous trouverions la Sublime Porte, on ne put qu'après une très longue négociation leur faire comprendre qu'il était défendu de fumer à bord. Lorsqu'ils eurent compris ce que nous exigions d'eux, ils parurent fort surpris que nous prissions des précautions contre un malheur, puisque, si Mahomet avait décidé que ce malheur dût arriver, toutes les précautions du monde ne pourraient rien contre lui. Ayant pris notre invitation pour une impolitesse, ils allèrent donc s'asseoir, de mauvaise humeur et les jambes croisées, sur nos caronades. C'était contre la consigne; aussi le maître canonnier les fit-il prier de déloger au plus vite. Ce manque d'hospitalité acheva de les choquer, au point qu'ils ne voulurent point demeurer plus longtemps avec nous. Ils descendirent tous gravement dans la chaloupe qui les avait amenés, et le dernier, au moment de mettre le pied sur l'échelle, se retourna, et, avec une expression de mépris profond, cracha sur le pont. Cette dernière infraction pensa lui coûter cher. Bob, qui se trouvait près de lui, l'avait déjà empoigné par le bras et voulait lui faire essuyer le pont avec sa barbe, lorsque, par bonheur, j'arrivai à son aide. J'obtins à grand'peine de Bob qu'il voulût bien desserrer l'étau dans lequel le bras gauche du malheureux Turc était prisonnier; il est vrai qu'en même temps je fus forcé de mettre la main sur le bras droit que ce digne fils de Mahomet portait tout naïvement à son canjiar. Bob, qui avait vu le mouvement, chercha des yeux autour de lui, et aperçut un anspect, dont il s'empara. Je profitai de ce moment pour faire éloigner le Turc; les rameurs donnèrent en même temps une violente secousse, la barque se trouva à quelques toises du bâtiment, et les vaillants antagonistes furent séparés.

Il n'était resté sur le pont qu'un juif, nommé Jacob, qui était venu pour exercer son commerce; je n'ai jamais vu de type plus merveilleux du génie mercantile: ses poches étaient pleines d'échantillons; il y avait dans une boîte un assortiment des objets les plus disparates. Cet homme vendait de tout, depuis des cachemires jusqu'à des pipes, et encore, à la deuxième phrase qu'il me dit, je m'aperçus que son industrie ne se bornait pas là. Il avait, à Galata, un magasin dont il me donna l'adresse, et où, m'assura-t-il, je trouverais le meilleur tabac de tout Constantinople, sans excepter celui qu'on apportait directement de Latakié et du mont Sinaï pour le Grand Seigneur. Je pris l'adresse à tout hasard, et je promis de lui rendre bientôt visite. Jacob parlait assez l'anglais pour que je le comprisse parfaitement, et un pareil homme était une trouvaille pour un chercheur d'aventures comme lord Byron et un rêveur éveillé comme moi. En attendant, nous lui demandâmes s'il pouvait nous procurer un guide intelligent pour le lendemain; lord Byron avait résolu de faire le tour des murs de Constantinople, et avait demandé pour moi la permission de l'accompagner, permission que le capitaine m'avait aussitôt accordée avec sa bonté ordinaire. Notre juif s'offrit: il habitait Constantinople depuis vingt ans il connaissait mieux la ville que les trois quarts des Turcs qui y étaient nés; et, comme il n'avait aucun préjugé social ni religieux, il s'engageait à nous raconter tout ce qu'il savait des hommes que nous pourrions rencontrer sur notre route, et des localités que nous allions visiter. Nous acceptâmes, quittes à prendre un autre cicerone, si nous étions, après une première course, mécontents de celui-ci.

Nous partîmes de grand matin, et, comme certaines parties des murailles plongent à pic dans les eaux du Bosphore, nous prîmes une barque qui nous conduisit au château des Sept-Tours, où nous descendîmes à terre. Là, notre juif nous attendait avec des chevaux qu'il avait loués pour nous, mais qu'il était autorisé à nous vendre pour peu qu'ils nous convinssent. En effet, telle est l'excellence de cette race arabe, que nos montures, qui devaient, dans l'ordre chevalin, occuper à Constantinople à peu près le même rang que les chevaux de fiacre occupent en France et en Angleterre, nous semblèrent pleines d'ardeur et de bonne volonté. Ces chevaux ne marchent qu'au pas et au galop; le trot, comme l'amble, est une allure bâtarde complètement inconnue en Orient. Nous choisîmes le pas, notre intention étant de visiter les choses en détail.

Constantinople offre, du côté de la terre, un aspect plus ravissant encore, s'il est possible, que celui sous lequel on la découvre, soit du Bosphore de Thrace, soit de la Corne d'or. Imaginez un espace de quatre milles d'étendue, depuis les Sept-Tours jusqu'au palais de Constantin, entouré d'immenses et triples créneaux couverts de lierre et surmontés de deux cent dix-huit tours; puis, de l'autre côté de la route, des cimetières turcs, tout remplis d'énormes cyprès pleins de tourterelles, de fauvettes et de rossignols. Tout cela se mire dans une mer d'azur, et se noie dans un ciel que les dieux de l'antiquité, c'est-à-dire les dieux qui entendaient le mieux le confortable, avaient choisi pour leur Olympe.

A la pointe du palais de Constantin, espèce de ruine qui ressemble beaucoup plus à une caserne qu'à un palais, nous traversâmes, nous et nos chevaux, la Corne d'or, et nous nous retrouvâmes en Asie. Notre juif nous conduisit à une colline nommée Bourgoulou, à distance des mu-

railles d'un mille environ, d'où l'on découvre à la fois la mer de Marmara, le mont Olympe, les plaines d'Asie, Constantinople et le Bosphore, qui serpente à travers des jardins couverts de la plus riche verdure et émaillés de kiosques et de palais peints de toutes couleurs. Ce fut à cette même place que Mahomet II, enchanté des merveilles qui se déroulaient à sa vue, planta son étendard, en jurant par le prophète qu'il prendrait Constantinople ou laisserait sa vie devant ses murailles. Après cinquante-cinq jours de siège, il tint sa parole avec la fidélité d'un vrai croyant.

Non loin de là est la porte de Tophana, par laquelle Constantin Dracosès fit sa dernière sortie. Blessé mortellement, il fut transporté sous un arbre, où il expira. Un spéculateur arménien eut l'excellente idée d'exploiter cette tradition historique en faisant bâtir un café à la place même où le dernier des Paléologues perdit la vie et l'empire. Epuisés de fatigue et de chaleur, nous mîmes pied à terre sous le platane qui ombrage la porte ; et, à peine entrés dans l'intérieur du café, nous fûmes forcés de mettre de côté l'amour-propre national et d'avouer que les Turcs seuls comprennent les félicités de la vie. Au lieu de nous entasser, comme on l'eût fait en France ou en Angleterre, dans quelque grande salle publique, ou de nous étouffer dans quelque cabinet particulier, notre hôte nous conduisit, par les détours d'un charmant jardin, jusqu'au bord d'une fontaine. Là, nous nous étendîmes voluptueusement sur un tapis de gazon qui eût fait honte à ceux de nos parcs ; l'hôte nous apporta des pipes, des sorbets et du café, et nous laissa faire, à notre guise, un déjeuner tout oriental. Lord Byron était déjà blasé sur les délices qu'il avait éprouvées en Grèce ; mais j'étais dans un ravissement réel, moi qui les goûtais pour la première fois.

Lorsque nous eûmes fumé chacun plusieurs pipes du meilleur tabac de notre juif, dans des narghilés parfumés à l'eau de rose, nous remontâmes à cheval pour continuer notre course, qui, au bout d'un quart d'heure, aboutit à une petite église grecque fort vénérée dans tout le pays. A peine y fûmes-nous entrés, qu'au lieu de nous faire voir l'intérieur, le frère qui remplissait l'office de cicerone nous conduisit vers un étang entouré d'une balustrade dorée. Arrivé là, il émietta dans l'eau un morceau de pain dont il s'était muni avant de partir, et quelques poissons, que je crus reconnaître pour des tanches, s'élancèrent aussitôt du fond, et vinrent prendre à la surface la nourriture que leur pourvoyeur leur jetait avec des égards et des salutations qui me parurent assez inusités ; dans un cas pareil, j'avais toujours cru que la reconnaissance devait être du côté des poissons ; cette fois, j'étais dans l'erreur. les poissons étaient sacrés, et les moines ne faisaient que leur rendre, en mie de pain, une bien petite partie de ce qu'ils leur rapportaient en aumônes. L'événement qui leur valut les honneurs de la canonisation se rapporte à la prise de Constantinople, et je le transmets au lecteur dans toute la pureté traditionnelle.

Après la prise de Constantinople, Mahomet, qui comptait faire de cette ville le siège de son empire, voulut concilier la reconnaissance qu'il avait vouée à ses soldats avec les égards qu'il devait à sa future capitale : en conséquence, il prit un terme moyen, autorisa le pillage, et défendit le feu. Les soldats s'acquittèrent religieusement de la première de ces fonctions, et, comme ils n'avaient que trois jours à l'exercer, ils s'en donnaient à cœur joie, pénétrant dans les sanctuaires les plus inconnus et les plus retirés. Or, le mur auquel était adossée l'église du couvent passait pour inaccessible ; et, se reposant sur cette croyance, le supérieur, au milieu de la crise générale, confiant en saint Dimitri, sous la protection duquel vivait sa communauté, s'occupait tranquillement à faire frire des poissons pour son dîner. Il était entièrement absorbé dans cette grave occupation, lorsqu'un des moines entra, criant que les Turcs avaient pratiqué une brèche dans la muraille, et pénétraient dans l'enceinte sacrée. Cette nouvelle, malgré l'air effaré de celui qui l'apportait, parut si peu croyable au bon prieur, qu'il leva les épaules, et, montrant aux frères les poissons près d'arriver à ce point de cuisson si estimé des amateurs, qu'il fait le désespoir des cuisiniers médiocres : « Je croirai plus volontiers, s'écria-t-il, que ces poissons vont sauter hors de la poêle et nager sur le plancher, que d'ajouter foi à un fait aussi impossible que celui dont vous me parlez. » Il n'avait pas achevé ces paroles, que les poissons étaient à terre et frétillaient de leur mieux sur les dalles. Epouvanté d'un pareil miracle, le révérend recueillit aussitôt les poissons dans les plis de sa robe, et sortit pour les reporter à toutes jambes dans l'étang où il les avait pêchés ; mais à peine avait-il mis le pied dans le jardin, qu'un Turc, qui allait entrer dans la maison, se méprenant sur son intention et croyant qu'il cherchait à fuir, lui porta un coup de poignard dans la poitrine. Quoique blessé mortellement, le digne prieur n'en continua pas moins sa route, et vint tomber au bord de l'eau. Les poissons, alors, sautèrent de la robe comme ils avaient sauté de la poêle, et se retrouvèrent dans leur élément, où ils vécurent sacrés, tandis que le révérend archimandrite mourait martyr.

C'était la postérité de ces vénérables poissons qui amenait autour de l'étang les pèlerins du pays et les curieux étrangers, lesquels ne sortaient jamais du couvent sans y laissser une aumône proportionnée à leur rang ou à leur croyance. Je me hâte de dire que, tout hérétiques que nous étions, le bon caloyer qui nous avait fait les honneurs de son miracle n'eut pas à se plaindre de notre offrande.

Du couvent, situé à moitié chemin de la colline de Péra, nous redescendîmes vers un cimetière dont nous avions aperçu de loin la sombre verdure. Comme les anciens Romains, les Turcs poussent au delà de la vie la recherche de la volupté. Une des plus grandes jouissances de ce climat brûlant est l'ombre et la fraîcheur ; les musulmans ont voulu, après avoir cherché toute leur vie ces biens si rares en Orient, être certains, du moins, de les trouver après leur mort. Aussi les cimetières turcs sont-ils, non seulement un délicieux champ de repos pour les trépassés, mais encore une charmante promenade pour les vivants. Les tombes, ornées d'une colonne peinte en rose ou en bleu, surmontées d'un turban et incrustées de lettres d'or, semblent bien plutôt de pittoresques et riants caprices que des monuments funéraires. C'est dans ces lieux véritables rendez-vous d'amour, que les lovelaces de Constantinople attendent, mollement couchés sur des coussins, les messages de leurs belles, qui leur sont apportés par des esclaves grecs ou des femmes juives. Dès que l'ombre s'avance, on déserte, il est vrai, ces merveilleuses promenades ; elles deviennent le domaine des voleurs ou le théâtre des vengeances, et, le matin, il n'est pas rare de trouver quelque cadavre, qui, séduit par la beauté du lieu, semble y être venu demander une tombe.

La journée s'avançait, et nous avions fait le tour des murailles, c'est-à-dire à peu près dix-huit milles ; nous priâmes donc notre cicerone de nous faire voir rapidement ce qui restait de plus curieux à visiter dans la ville dont nous venions de faire le tour. Mais ceci nécessitait une nouvelle évolution : il nous fallut retourner à l'ambassade anglaise pour prendre un janissaire, de crainte d'être insultés ou même attaqués dans les rues de la ville sainte, dont les environs et les faubourgs ne sont déjà qu'à grand regret abandonnés aux giaours. Nous nous acheminâmes, en conséquence, vers le palais de M. Adair, qui nous fit faire chez lui une station d'un instant, pendant laquelle on nous apporta, selon la mode turque, des pipes, des sorbets et du café ; puis nous nous remîmes en route pour traverser de nouveau la Corne d'or de la route de Galata à la Validé ; c'était le même chemin que nous avions déjà pris pour venir faire notre première visite à M. Adair. Je retrouvai la rue où nous avions rencontré le malheureux vieillard que l'on conduisait à la mort. Par un mouvement instinctif et rapide, je levai les regards vers la fenêtre d'où était parti un cri de femme : il me sembla, à travers la jalousie, si soigneusement close qu'elle fût, voir briller des yeux de flamme. Je restai un peu en arrière de la troupe ; un doigt mince et effilé passa à travers les barreaux, et, en se retirant, laissa tomber un objet que je ne pus distinguer. Je fis cinq ou six pas en avant, et, confiant mon cheval à un portefaix, je descendis comme si j'avais perdu moi-même quelque chose. Ce qu'avait laissé tomber la belle invisible était une bague d'émeraude du plus grand prix. Ne doutant pas que la chute de ce bijou précieux ne fût volontaire, je le ramassai et le passai à mon doigt, espérant que c'était le talisman qui devait me conduire, un jour ou l'autre, vers quelque aventure amoureuse. Au reste, pour un débutant, j'avais exécuté mon évolution d'une manière si adroite, que personne n'en avait pu connaître la cause, si ce n'est notre juif, qui jeta deux ou trois fois les yeux sur ma main ; mais ce fut en vain, car la bague était cachée sous mon gant.

J'avoue que dès lors mon esprit, entièrement occupé de folles rêveries, laissa mon corps visiter avec une complaisance toute machinale les merveilles qui nous restaient à voir ; ces merveilles se composaient de l'extérieur de Sainte-Sophie, car l'intérieur n'est réservé qu'aux vrais croyants ; de l'hippodrome et de l'obélisque, des citernes, de trois ou quatre lions maigres et galeux que Sa Hautesse conserve précieusement dans un hangar, de quelques ours noirs et d'un éléphant. A peine si la porte du sérail, avec ses vertèbres de baleine, ses têtes coupées et les chapelets d'oreilles qui lui servent de décoration, put me tirer de mes pensées, et je revins au vaisseau, rêvant toutes les aventures des *Mille et une Nuits*. Mon premier soin fut de descendre dans ma chambre, d'en fermer la porte, et d'examiner à loisir ma bague, pour voir si quelque inscription cachée ne mettrait pas un terme à mes doutes ; mais j'eus beau chercher, c'était un simple anneau d'or, dans lequel était enchâssée une émeraude qui me parut d'un grand prix ; et l'examen auquel je me livrai, si minutieux qu'il fût, au lieu de fixer mes conjectures, ne fit que leur ouvrir un champ plus vaste et plus ambitieux.

Je remontai sur le pont, afin de jouir des derniers rayons du soleil, qui n'allait point tarder à se coucher derrière les montagnes d'Europe, et qui nous donnait, chaque soir, le plus magnifique spectacle qui se puisse imaginer. Tout l'équipage, propre et endimanché, qui n'avait pas oublié comme moi la succession des jours, gardait religieusement l'étiquette et le silence du sabbat, si respectés des matelots. Les uns dormaient sur les écoutilles, les autres lisaient couchés sur des cordages, quelques-uns se promenaient avec gravité sur l'avant du vaisseau, lorsque tout à coup des cris partis du rivage, à la hauteur du sérail, firent tourner toutes les têtes de ce côté. Un Turc sortit par une des portes, apparut sur la plage, poursuivi par une multitude frénétique, et se jeta dans une barque qu'il démarra avec l'adresse et la force du désespoir. Quelque temps, le fugitif sembla indécis sur la route qu'il devait prendre; mais, la foule s'étant à son tour élancée dans les chaloupes qui bordaient le rivage, et toute cette flottille tumultueuse s'étant mise à sa poursuite, il dirigea le bec de fer de sa barque du côté du *Trident*, et, malgré la démonstration hostile de notre sentinelle, qui le couchait en joue, il saisit l'échelle de bâbord; puis, s'élançant sur le pont, il courut au cabestan, et, là, agenouillé et déchirant son turban, il fit le signe de la croix en prononçant des paroles que personne ne comprit. En ce moment, Jacob, attiré par le bruit, remonta avec lord Byron, qui venait de lui payer les émoluments de sa journée, et nous expliqua que cet homme, qui, sans doute, avait commis quelque crime, abjurait le mahométisme afin de rendre notre protection plus sympathique, et indiquait, par ses signes et ses paroles, qu'il voulait se faire chrétien. Notre interprète ne se trompait pas: presque au même moment, de grands cris partirent de la mer, redemandant le meurtrier, et *le Trident* se trouva littéralement assiégé par plus de cinquante barques contenant au moins quinze cents hommes.

Il faut avoir vu ce spectacle pour s'en faire une idée. Comme leurs coursiers, qui ne connaissent que deux allures, le pas et le galop, les Turcs n'ont pas de milieu entre une quiétude entière et une extrême violence. Dans ce dernier cas, ils semblent des démons: leurs gestes sont rapides, insensés et mortels comme la colère qui les agite. A défaut de vin, que leur a défendu leur prophète, la vue du sang les enivre, et, dès qu'ils en ont goûté, ce ne sont plus des hommes, ce sont des bêtes fauves, sur lesquelles ne peuvent rien ni le raisonnement ni la menace. C'était miracle que l'interprète pût distinguer quelque chose au milieu de ce torrent de paroles, d'accents gutturaux, de réclamations féroces, qui montaient à nous pareils à un tourbillon. Il y avait quelque chose de fantastique dans cette scène, et elle se présentait avec un tel caractère de gravité, que, sans ordre reçu, et par instinct de sa propre conservation, chaque matelot s'était armé comme pour défendre le bâtiment contre un abordage. Cependant, lorsqu'ils virent ces préparatifs de défense, les assaillants parurent un peu refroidis, et M. Burke, qui était monté sur le pont, profita de ce moment pour ordonner à notre juif de demander à cette multitude ce qu'elle voulait. Au moment où Jacob essaya de parler, les cris et les vociférations redoublèrent, les sabres, les canjiars sortirent du fourreau, et le tumulte recommença plus menaçant que jamais.

— Prenez cet homme, dit M. Burke montrant le fugitif, qui, la tête rasée, les yeux animés à la fois de terreur et de colère, semblait enchaîné au mât d'artimon, qu'il tenait serré entre ses bras; prenez cet homme, jetez-le à la mer, et que tout soit fini.

— Qui donne des ordres sur mon bord, lorsque j'y suis? dit une voix ferme qui s'éleva, comme elle avait l'habitude de le faire dans la tempête et le combat, au-dessus de toutes les voix.

Chacun se retourna et reconnut le capitaine, qui était monté sur la dunette sans que personne le vît, et qui dominait toute cette scène. M. Burke se tut et pâlit; les Turcs eux-mêmes virent, sans doute, que cet homme à l'habit brodé, à la grande taille et aux cheveux blancs, était le chef des chrétiens; car toutes les têtes se tournèrent vers lui, et les cris de vengeance redoublèrent.

Le capitaine demanda à Jacob comment on disait *silence* en turc, et, approchant son porte-voix de sa bouche, il répéta le mot indiqué avec une telle puissance, qu'il gronda sur cette multitude comme un éclat de tonnerre. Aussitôt le tumulte cessa comme par enchantement, les sabres et les canjiars rentrèrent dans leurs fourreaux, les rames retombèrent immobiles, et Jacob, prenant pour tribune la dernière écoutille de l'avant, demanda quel crime avait commis l'homme que l'on poursuivait. Toutes les voix reprirent, avec la force et l'unanimité d'un chœur:

— Il a tué! qu'il périsse!

Jacob fit signe qu'il voulait parler; on se tut de nouveau.

— Qui a-t-il tué? comment a-t-il tué?

Un homme se leva.

— Je suis le fils de celui qu'il a tué, dit cet homme; le sang qui est sur son cafetan est le sang de mon père. Je jure, par ce sang, que j'aurai son cœur; je l'arracherai de sa poitrine, et je le donnerai à mes chiens.

— Comment a-t-il tué? demanda Jacob.

— Il a tué par vengeance. Il a tué d'abord mon frère, qui était dans la maison; puis mon père, qui était assis sur le seuil de la porte. Il les a tués lâchement, l'un enfant, l'autre vieillard, en mon absence, et sans que ni l'un ni l'autre pussent se défendre! Il a donné la mort, il mérite la mort!

— Répondez que cela peut être vrai, dit le capitaine, mais qu'alors c'est à la justice de le condamner.

Jacob parut avoir quelque difficulté à traduire cette phrase en turc; cependant il finit par s'acquitter de sa mission, si clairement même, à ce qu'il paraît, que de grands cris accueillirent sa réponse.

— Qu'est-ce que la justice? vociféraient les Turcs. Il n'y a à Constantinople d'autre justice que celle qu'on se fait soi-même! Il nous faut l'assassin! nous le voulons! L'assassin! l'assassin!

— L'assassin sera reconduit à Constantinople et remis entre les mains du cadi.

— Non, non!... crièrent les Turcs; il nous le faut, et, si vous ne voulez pas nous le donner, par le chameau de Mahomet! nous l'irons prendre.

— Il est dit dans le Coran, repartit Jacob: « Ne jurez pas par le chameau. »

— A bas le juif! crièrent les Turcs, tirant de nouveau leurs sabres et leurs canjiars. A mort les chrétiens! à mort!

— Relevez les escaliers de bâbord et de tribord! cria le capitaine, se servant de nouveau de son porte-voix pour dominer le tumulte, et feu sur le premier qui s'approche!

L'ordre fut aussitôt exécuté, et une vingtaine d'hommes grimpèrent aussitôt dans les hunes, armés de mousquetons et d'espingoles.

Ces préparatifs, auxquels il n'y avait pas à se tromper, calmèrent un peu la colère des assiégeants, qui se reculèrent à une trentaine de pas du bâtiment. Pendant cette retraite, deux coups de feu partirent de leurs barques, qui heureusement ne blessèrent personne.

— Tirez-leur un coup de canon à poudre, et, si cet avertissement ne leur suffit pas, coulez à fond une ou deux barques, et puis nous verrons après.

Un instant de silence suivit cet ordre; puis, après quelques secondes d'attente, le vaisseau s'ébranla sous la détonation d'une pièce de trente-six; un nuage de fumée monta, enveloppant la dunette, se jouant aux vergues, et piqua vers le ciel avec une lenteur qui indiquait la tranquillité de l'atmosphère. Lorsqu'il fut dissipé, nous aperçûmes toutes les barques qui fuyaient, excepté celle où était le fils du mort. Il était resté seul, et semblait, avec son canjiar, défier tout l'équipage.

— Que trente soldats de marine, bien armés, descendent dans la chaloupe, cria le capitaine, et conduisent le meurtrier au cadi!

La chaloupe fut aussitôt mise à la mer, le meurtrier y fut porté; trente hommes, ayant leurs fusils chargés et six coups à tirer dans leur giberne, obéirent à l'ordre du capitaine, et la chaloupe, enlevée par douze vigoureux rameurs, glissa sur l'eau, qui commençait à s'assombrir, sans autre bruit que celui des avirons qui fouettaient la mer.

A cette vue, les barques se réunirent en flottille, décrivirent un grand cercle et se rapprochèrent du rivage, suivant, mais de loin, le meurtrier, cause sanglante de tout ce tumulte.

Le vaisseau fit alors un mouvement circulaire pour présenter toute sa batterie au rivage, afin d'être à même de protéger nos hommes; mais la précaution était inutile, les assaillants continuèrent de se tenir à une distance respectueuse, et les soldats mirent pied à terre et entrèrent dans la ville sans être inquiétés. De leur côté, les Turcs abordèrent tout le long du rivage, laissant flotter leurs chaloupes sans s'inquiéter de ce qu'elles deviendraient; puis ils rentrèrent dans la ville par la porte où étaient passés nos soldats. Dix minutes après, nous vîmes les nôtres reparaître en bon ordre, et regagner la chaloupe sans accident. Le coupable était entre les mains de la justice, et, dans cette circonstance, comme dans toutes celles qui dépendaient d'un jugement sain et d'un courage inflexible, M. Stanbow avait fait ce qu'il avait dû faire.

Pendant quelque temps encore, nous vîmes des groupes menaçants et inquiets s'agiter le long du rivage; peu à peu l'ombre s'épaissit autour d'eux, les cris devinrent moins bruyants. Bientôt toute cette vaste étendue d'eau, couverte il n'y avait qu'un instant de bruit et de clameurs, rentra dans un profond silence. Nous attendîmes ainsi une heure, à peu près; puis, de peur de quelque surprise, le capitaine ordonna de tirer une fusée. Presque aussitôt une ligne de feu monta dans le ciel, où elle éclata, et, à la lueur de ses milliers d'étoiles qui éclairèrent un instant Constantinople depuis les Sept-Tours jusqu'au palais de Constantin, nous

n'aperçûmes plus qu'une troupe de chiens qui cherchaient, en hurlant, leur pâture nocturne sur le rivage.

M. Stanbow reçut, le lendemain, de M. Adair, pour lui et pour tous les officiers du *Trident*, une invitation d'accompagner Sa Hautesse à la mosquée, où elle allait rendre grâce au Prophète de ce qu'il avait inspiré à l'empereur Napoléon l'idée de déclarer de nouveau la guerre à la Russie. Au retour, nous étions invités à dîner au sérail, et, après le dîner, nous devions avoir l'honneur d'être reçus par Sa Hautesse.

Une lettre pour lord Byron était jointe à l'invitation ; elle lui annonçait que sa petite maison était prête dans Péra, et qu'il pouvait en prendre possession quand bon lui semblerait. Notre illustre commensal fit, en conséquence, ses dispositions, et, le jour même, il quitta le bâtiment, accompagné de MM. Hobhouse et Ekenhead et suivi de ses deux valets grecs. Je demandai à M. Stanbow la permission d'aller installer lord Byron dans son nouveau domicile, permission qui me fut accordée, à condition que je serais de retour à bord du *Trident* à neuf heures du soir.

Le nouveau domicile de lord Byron était un charmant petit palais, disposé entièrement à la turque, c'est-à-dire s'élevant au milieu d'un beau jardin de cyprès, de platanes et de sycomores, avec de grandes plates-bandes de tulipes et de roses, qui, sous ce climat délicieux, fleurissent en toute saison. Quant à l'intérieur, c'était l'ameublement ordinaire des Orientaux : des nattes, des divans et quelques armoires, ou plutôt des coffres peints ou incrustés de nacre et d'ivoire. M. Adair avait cru devoir ajouter trois lits à ces meubles, présumant que, quelque enthousiaste que fût le noble poète de la vie orientale, il ne pousserait pas le fanatisme jusqu'à dormir, comme font les Turcs, tout habillé, sur des coussins. Cette supposition indigna lord Byron, qui, malgré les cris de ses deux compagnons, renvoya, le soir même, les trois lits à l'ambassade.

XV

Le matin du jour désigné pour la solennité de notre réception, pendant que j'étais occupé à faire une toilette assez élégante pour ne pas laisser un trop grand avantage aux officiers turcs au milieu desquels nous allions faire tache par notre simplicité, Jacob entra dans ma cabine et referma la porte derrière lui, en homme chargé d'une mission aussi importante que secrète ; puis, lorsque toutes ces précautions furent prises, il s'approcha de moi, marchant sur la pointe du pied et tenant un doigt sur ses lèvres. Je le suivais des yeux pendant qu'il accomplissait tous ces préparatifs mystérieux, riant de l'importance qu'il se donnait, et convaincu que toutes ces simagrées allaient aboutir à l'offre de quelque marchandise prohibée dans les Etats de Sa Hautesse, lorsque, regardant une dernière fois derrière lui, pour s assurer que nous étions seuls :

— Vous avez, me dit-il, à la main gauche, une bague d'émeraude ?

— Pourquoi cela ? m'écriai-je tressaillant malgré moi de plaisir à l'idée que j'allais obtenir quelque éclaircissement sur une aventure qui jusqu'alors m'était constamment demeurée présente à l'esprit.

— Cette bague, continua Jacob, sans répondre à ma question, vous a été jetée d'une fenêtre, à Galata, le jour de notre promenade autour des murs de la ville ?

— Oui ; mais comment savez-vous cela ?

— C'est une femme qui l'a laissée tomber ? reprit Jacob, fidèle à son même système de narration interrogative.

— Une femme jeune et belle, n'est-ce pas ?

— Désirez-vous la voir ?

— Pardieu ! m'écriai-je, je le crois bien.

— Vous savez à quoi vous vous exposez ?

— Que m'importe le danger ?

— Alors, trouvez-vous chez moi, ce soir, à sept heures.

— J'y serai.

— Silence ! voici quelqu'un.

James entra, et Jacob nous laissa seuls. Mon jeune camarade, dont la toilette était achevée, le suivit des yeux en souriant.

— Ah ! ah ! me dit-il, il paraît que vous êtes en relation secrète avec il signor Mercurio ? Ma foi, mon cher John, je vous souhaite meilleure chance qu'à moi ; j'en suis revenu à ne plus demander que du tabac, tant ce qu'il m'a livré était au-dessous des offres qu'il m'avait faites. Il vous promettra, comme à moi, des Circassiennes, des Grecques et des Géorgiennes, comme s'il n'en savait que faire, puis il vous livrera quelque misérable juive dont ne voudrait pas un portefaix de Piccadilly.

— Vous vous trompez, James, interrompis-je en rougissant moi-même à l'idée que mes rêves iraient peut-être aboutir à une pareille fin, ce n est pas moi qui cherche une aventure ; c'est, au contraire, une aventure qui me cherche. Tenez, voyez cette bague.

Et je lui montrai l'émeraude.

— Ah ! diable ! alors, c'est encore pis, continua-t-il. J'ai été bercé avec des histoires de bouquets parlants, de bouches muettes et de sacs de cuir vivants qui poussent des cris quand on les jette dans la mer. J'ignore si toutes ces histoires sont vraies ; mais ce que je sais, c'est que nous sommes sur le théâtre où l'on prétend qu'elles se passent.

Je fis un geste de doute.

— Et puis-je savoir, continua-t-il, comment ce magnifique talisman est parvenu entre vos mains ?

— On me l'a jeté de cette fenêtre grillée d'où s'est élevé un si grand cri, le jour où nous avons rencontré ce vieux boyard grec que l on conduisait au supplice. Vous devez vous la rappeler ?

— Parfaitement. Alors, c'est dans cette maison qu'on vous attend ?

— Je le présume.

— Et quand cela, sans indiscrétion ?

— Ce soir, de sept à huit heures.

— Vous avez résolu d'y aller ?

— Sans doute.

— Allez-y, mon cher ; car, en pareille occasion, rien ne pourrait me détourner d'une telle aventure. De mon côté, je ferai, pendant ce temps-là, ce que vous feriez si j'étais à votre place et si vous étiez à la mienne.

— Que ferez-vous ?

— C'est mon secret.

— Eh bien ! faites ce que vous voudrez, James ; je m'en rapporte à votre amitié.

James me tendit la main, et, ma toilette étant achevée, nous remontâmes sur le pont.

Une salve de coups de canon qui partit du sérail annonça au peuple de Constantinople qu'il allait bientôt jouir de l'auguste présence de Sa Hautesse. La caserne des janissaires et la Tophana lui répondirent : à cet appel, tous les vaisseaux à l'ancre dans le Bosphore arborèrent les couleurs de leurs nations respectives, et mêlèrent les décharges de leur artillerie à celles qui venaient de la terre. C'était quelque chose de magique que l'aspect de Constantinople en ce moment : toute la Corne d or était en flammes ; de notre vaisseau, grondant et bondissant comme les autres, nous apercevions, à travers les déchirures de la fumée, des mosquées, des fortifications, des minarets, des maisons rouges, des jardins d'un vert sombre, des cimetières avec leurs grands cyprès, un amphithéâtre de bâtiments bizarrement entassés les uns sur les autres, qui, grâce au voile vaporeux à travers lequel ils nous apparaissaient, prenaient des dimensions gigantesques, des formes fantastiques ; tout cela vague et flottant comme les visions d'un songe. C'était véritablement à se croire sur une terre de féerie.

Ce canon, qui grondait ainsi de tous côtés, nous appelait au sérail ; nous nous hâtâmes donc de descendre dans la chaloupe du capitaine, et nous fîmes force de rames vers la terre. Des chevaux richement caparaçonnés nous attendaient sur le rivage ; un beau cheval gris pommelé, couvert d'un harnais d'or, digne d'être monté par un général en chef un jour de bataille, m'échut en partage. Je m'élançai dessus avec une légèreté et une habitude que m'envia plus d'un officier de marine. En arrivant à la porte, nous trouvâmes l'ambassadeur, qui venait d'arriver, accompagné de lord Byron : ce dernier portait un habit écarlate richement brodé d'or, et à peu près taillé sur le modèle de celui d un aide de camp anglais. Cette cérémonie, à laquelle l'ambassadeur l'avait invité à assister comme à un simple spectacle curieux, était devenue, pour le noble poète, une affaire de la plus haute importance. Il s'était occupé avec une grande inquiétude de la place qu'il devait occuper dans le cortège ; car il tenait beaucoup à conserver, même aux yeux des infidèles, les prérogatives de son rang. M. Adair eut beau lui assurer qu'il ne pouvait lui assigner une place particulière, et que, d'ailleurs, les Turcs ne considéraient, dans le cérémonial, que les individus attachés à l'ambassade et ignoraient complètement l'ordre de préséance en usage parmi la noblesse anglaise, lord Byron ne consentit à venir que lorsque le ministre d'Autriche, arbitre irrécusable en matière d étiquette, lui eut assuré, sur ses trente-deux quartiers, qu'il pouvait, sans se compromettre, prendre à la suite de M. Adair la place qu'il choisirait.

Nous entrâmes dans la première cour, où nous devions rester jusqu'à ce que le cortège, en défilant, nous offrît la place qui nous était réservée : il ne nous fit pas attendre.

Ceux qui parurent en tête étaient les janissaires. J'eus quelque peine, après la magnifique description que j'avais entendu faire de ce corps, à le reconnaître dans ces guerriers

chétifs et malpropres, coiffés de leurs hauts bonnets d'où pendait la fameuse manche rouge, avec leur baguette blanche à la main, et marchant pêle-mêle, sans ordre et sans garder de rang, en criant à tue-tête le *Mahomet Rassout Allah*. Si cet illustre corps n'avait pas été trop haut placé pour attacher quelque importance à l'opinion d'un giaour, il eût été fort humilié du souvenir qu'il avait éveillé dans mon esprit ; en effet, il m'avait merveilleusement rappelé cette fameuse milice de Falstaff, qui éveille toujours un rire homérique lorsqu'elle apparaît conduite par son digne racoleur, sur le théâtre de Drury-Lane ou de Covent-Garden. Cependant, au respect ou plutôt à la crainte qu'on leur témoignait, il était évident qu'ils conservaient tout l'éclat de leur ancien nom, tout le prestige de leur ancienne force. Sélim avait lutté avec le serpent, mais sans parvenir à l'étouffer, et le serpent s'était redressé plus irrité et plus terrible de sa blessure ; c'était à Mahmoud qu'il était réservé de couper d'un coup les sept têtes de l'hydre. Après les janissaires venaient les *delhis*, avec leurs javelines antiques et leurs bonnets ornés de flammes pareilles à celles des piques de nos lanciers. Puis s'avançaient les *tophis*, ou bombardiers, qui forment le corps le mieux organisé de l'empire, composé qu'il est de jeunes gens des premières familles de Constantinople, qui ont reçu à la Tophana, sous la direction d'officiers français, une espèce d'instruction militaire. Je les suivais des yeux avec une certaine curiosité, lorsque les grands de l'empire apparurent tout à coup, comme un nuage d'or, revêtus de costumes empruntés presque tous, pour la forme, pour les ornements, et surtout pour la richesse, à l'ancienne cour des empereurs grecs. Au milieu d'eux resplendissaient l'uléma, le mufti et le kislar-aga, c'est-à-dire le garde des sceaux, l'archevêque et le chef des eunuques noirs ; trinité bizarre, marchant sur la même ligne et jouissant d'un pouvoir à peu près égal. Parmi ces trois nobles personnages, ce fut le kislar-aga qui attira le plus directement mon attention ; il faut avouer aussi qu'il en était digne sous tous les rapports. Outre son titre de concierge du Jardin de la Félicité, bien fait pour exciter la curiosité d'un Européen, il se recommandait singulièrement par son propre physique, qui était assez laid pour être curieux : il se composait d'un corps court et ramassé, surmonté d'une tête monstrueuse, au milieu de laquelle brillaient irrégulièrement deux yeux jaunes, qui donnaient à sa physionomie épaisse et rechignée la dignité solennelle et assoupie du hibou. Cette espèce de Caliban était cependant le maître d'Athènes, que les Turcs ont voulu mettre, sans doute, au-dessous de toutes les autres villes du monde en lui donnant un eunuque pour gouverneur ; après le sultan, c'est lui qui possède le harem le plus riche et le plus nombreux. Bizarre anomalie, qui pourrait sembler un étrange superflu en France et en Angleterre, mais qui, à Constantinople, a droit de chose jugée.

Enfin, apparut celui que j'attendais avec tant d'impatience. Contre mon attente, la présence du sultan Mahmoud II fut annoncée, non par des cris et des acclamations pareils à ceux dont l'Europe occidentale salue ses rois, mais par un majestueux et profond silence. Il faut avouer aussi que l'aspect du noble sultan était fait pour commander, même à des infidèles, la vénération et le respect ; c'était, dans tout son ensemble, un de ces beaux types devant lesquels la foule éblouie s'arrête, et qu'elle salue, comme malgré elle, du titre de roi ou d'empereur.

Tout en Mahmoud laissait deviner, dès cette époque, le caractère fier et implacable qu'il a manifesté depuis. Son œil cave et pénétrant semblait pouvoir lire au fond de l'âme ; son nez bien fait, quoique moins long et moins courbe que celui des Turcs, se dilatait, en respirant, comme celui du lion ; ses lèvres contractées, dont on apercevait à peine la double ligne sanglante, perdue qu'elle était dans les flots de sa longue barbe noire, avaient, même dans le silence, un formidable caractère de commandement ; sa tête, qui semblait avoir été coulée en bronze dans un moule antique, ne présentait, sur toute sa surface olivâtre, aucun de ces plis creusés par les passions humaines. Rien dans le visage n'indiquait la circulation intérieure du sang ; l'ensemble, au contraire, était d'un caractère sévère, pâle et immobile comme la mort ; seulement, de temps en temps, et par un mouvement inattendu, comme lorsqu'on secoue une torche qui semble éteinte, des gerbes de lumière sortaient de ses yeux.

On voyait que cet homme commandait à des millions d'hommes, et qu'il avait la conscience intime et profonde de sa puissance indéfinie et de son autorité sans bornes. Le cheval qui frémissait sous lui, et qui semblait soumis pour lui seul, tout blanc d'écume, quoiqu'il marchât au pas, était l'image réelle, le symbole visible de ce peuple que, le premier, Mahmoud devait soumettre au frein. Aussi, lorsque le sultan passait devant ses sujets, se voilaient-ils le visage comme pour ne pas être éblouis de sa majesté ; et cependant son costume était plus simple, au premier aspect, que celui du dernier officier de sa suite ; la pelisse de martre noire était le seul signe de sa dignité ; l'aigrette où brillait le fameux diamant *Eghricapouc*, trouvé, en 1679, dans un tas d'immondices, par un mendiant, qui l'échangea contre trois cuillers de bois, et qui est devenu le plus précieux diamant du sérail, était sa seule parure.

Devant le sultan marchait son trésorier, qui jetait au peuple de petites pièces d'argent nouvellement monnayées, et derrière lui son secrétaire, qui recevait, dans un portefeuille jaune, les pétitions et les requêtes qu'on lui présentait. Je ne sais pas qui venait ensuite, et je n'eus jamais envie de le savoir. L'ambassadeur nous fit signe que c'était à nous de prendre rang dans le cortège ; nous poussâmes nos chevaux dans un espace laissé vide avec intention entre la garde du sultan et un corps de cavalerie, dont nous ne fîmes qu'apercevoir les casques dorés, et nous nous acheminâmes à la suite de Sa Hautesse, véritablement éblouis, mais peut-être encore plus émus de ce luxe de l'Orient, dont l'Europe occidentale, en mettant au jour tous ses trésors, tenterait en vain d'atteindre la majesté

Nous devions traverser toute la ville pour nous rendre du sérail à la mosquée du sultan Achmet, située vers le côté méridional de la place de l'Hippodrome, dont les Turcs ont échangé le nom grec, si fameux dans les fastes byzantins, contre celui d'At-Meidam, qui n'est que la traduction de l'autre et qui signifie l'arène aux chevaux. Nous passâmes tour à tour sur des places magnifiques et dans des rues si étroites, que nous ne pouvions marcher que deux à deux, et que nous voyions quelquefois, grâce aux étages qui surplombent à mesure qu'ils s'élèvent, des enfants passer d'un toit à l'autre à quarante ou cinquante pieds au-dessus de nos têtes. Arrivés au lieu de notre destination, tout le cortège fit halte, le sultan descendit de cheval, et entra, avec ses principaux officiers, dans la mosquée ; quant à nous, cette faveur nous était interdite, vu notre qualité d'infidèles ; mais, pour nous rendre cette interdiction moins sensible, le sultan Mahmoud II, avec une délicatesse toute occidentale, avait étendu la prohibition aux trois quarts de sa suite, qui resta avec nous au pied de l'obélisque de Théodose.

Je profitai de cette station pour examiner à loisir cette merveille des capricieux loisirs du prince le plus artiste qui, peut-être, ait jamais existé : c'est un véritable palais des *Mille et une Nuits* ; la main des génies seule a pu tisser les dentelles de pierre qui ceignent ces colonnes de granit. C'est de cette place, du pied du bloc triangulaire qui servait jadis à marquer le milieu du stade, que sont parties toutes les révoltes de janissaires qui, depuis cinq siècles, ont changé, du jour au lendemain, la face du sérail ; et, par un juste retour, c'était encore du pied de ce bloc que devait partir, au mois de juin 1826, l'ordre vengeur qui épuisa jusqu'à la dernière goutte du sang de cette turbulente milice, garde et bourreau des sultans.

Après une demi-heure passée dans la mosquée, le sultan Mahmoud reparut pour aller présider le jeu de djérid ; l'emplacement de ce tournoi, passe-temps chéri des Turcs et des Égyptiens, était fixé aux Eaux-Douces, promenade favorite des amants de Constantinople. Nous reprîmes donc notre marche, et, passant de nouveau près du sérail de Constantin, nous suivîmes le rivage jusqu'à l'endroit indiqué, reconnaissable par de petits atterrissements de terrain qui s'élevaient des deux côtés, pareils aux sièges d'un théâtre. Au milieu, était la plate-forme réservée au sultan et à sa cour, et, en face du sultan, la lice était terminée par un bouquet d'arbres, sous lesquels s'était entassée la population qui n'avait pas droit aux places réservées.

Dès que le sultan eut pris sa place, les gradins se remplirent, les uns d'hommes, les autres de femmes. Ce ne fut pas sans quelque étonnement, avec les idées fausses que nous recevons, en général, de l'Orient, que je vis les femmes des premières maisons de la ville assister à une fête publique, séparées des hommes et voilées, il est vrai, mais plus libres cependant que ne l'étaient les femmes de l'antiquité, ordinairement exclues des jeux du gymnase et du stade. C'est que les femmes turques sont beaucoup moins esclaves qu'on ne se l'imagine : à l'exception des femmes du Grand Seigneur, sévèrement gardées, afin de conserver le sang impérial dans toute sa pureté, les autres communiquent entre elles, vont au bain, courent les boutiques, visitent les promenades, reçoivent leurs médecins et même quelques amis, toujours voilées, sans doute ; mais il y a loin de cette liberté à la réclusion à laquelle, généralement, nous les croyons condamnées.

Bien différente de nos réunions d'Angleterre ou de France, dont les femmes, par leur toilette, font le principal ornement, la réunion à laquelle j'assistais était tout entière à l'honneur des hommes. Couvertes de leurs longs voiles, qui ne laissent apercevoir que les yeux, les spectatrices, placées sur quatre rangs, semblaient de longues files superposées de fantômes ; tandis que les hommes, revêtus de leurs habits de guerre resplendissants d'or et de pierreries, présentaient le coup d'œil le plus splendide que l'on puisse imaginer Quant au sultan, il était isolé, comme nous l'avons dit, sous un dais véritablement impérial, et entouré de quatre cents jeunes gens, tous vêtus de robes blanches et placés en rangs égaux sur les quatre côtés du trône. Tout cela était

encadré par un ciel bleu foncé et par des arbres d'une végétation sombre et vigoureuse, qui faisaient encore mieux ressortir les teintes riches et variées du tableau.

Dès que le sultan fut assis, on donna le signal, et aussitôt, par les quatre angles laissés libres, et que masquaient des gardes qui s'écartèrent, entrèrent quatre escadrons de jeunes gens, tous pris dans les premières familles de l'empire, ne portant aucun costume particulier, si ce n'est une veste courte, dont la couleur et les ornements étaient laissés au caprice de son propriétaire. Ils étaient tous montés sur des étalons de l'Yémen ou de Dongolah, la jument étant regardée comme une monture indigne d'un noble osmanli, et ils se précipitèrent dans la lice avec une telle fougue, qu'on eût cru qu'hommes et chevaux allaient se briser en se rencontrant ; mais, d'un mouvement spontané, que le cavalier turc sait seul imprimer à son coursier, chacun s'arrêta au milieu de la lice.

Aussitôt tous les rangs se mêlèrent avec une telle rapidité, qu'il était impossible de rien distinguer à ce tourbillon, qui formait un nuage éblouissant et confus de selles cramoisies, d'étriers d'or, de yatagans de vermeil, de poitrails d'argent et d'aigrettes de rubis. La fête devait commencer par de simples exercices d'équitation. En effet, ces cavaliers sans armes mêlaient leurs rangs, les démêlaient, les remêlaient encore avec tant de régularité et tant d'art, qu'ils devaient, comme les comparses d'un théâtre, avoir répété bien souvent cet étonnant exercice. A chaque tour, les jeux de formes et de couleurs prenaient plus d'éclat ; les groupes s'enroulaient en chiffres, s'épanouissaient en fleurs, s'éparpillaient en tapis.

Enfin des écuyers nubiens entrèrent dans la lice, chargés de blanches javelines émoussées, faites avec le bois élastique et pesant du palmier. Chaque cavalier, en passant près de lui, prit son djérid ; puis d'autres écuyers entrèrent, portant, comme les premiers, des faisceaux de baguettes ; mais celles-ci étaient terminées par un fer recourbé, qui servait à ramasser les djérids tombés, sans que les cavaliers eussent besoin de descendre de leurs chevaux ; puis, quand chacun fut armé, les écuyers se retirèrent. La course devint plus impétueuse et la mêlée prit un caractère plus précis. Les cavaliers se mirent à tourner rapidement autour de l'arène en brandissant leur djérid au-dessus de leur tête. Enfin l'un d'eux se retourna tout à coup, et lança l'arme inoffensive à celui qui le suivait de plus près.

Ce fut le signal : les évolutions générales se changèrent en combats individuels, où chacun s'efforça de montrer son adresse en touchant son adversaire et en évitant ses coups. Ce fut alors que la baguette à crochet de fer remplit son office et révéla une adresse incroyable dans ceux qui la maniaient. Il est vrai que d'autres, plus habiles encore, méprisaient ce moyen, et, se laissant glisser presque sous le ventre de leurs chevaux, sans arrêter ni même ralentir leur course, ramassaient leurs armes avec la main. Je crus un instant que je me trouvais à Grenade, au milieu de ces fameuses joutes des Abencerages et des Zégris, et que cette brillante chevalerie de l'Orient était sortie de son tombeau pour se disputer de nouveau cette terre enchantée qu'elle avait préférée à la verte vallée de l'Egypte et aux montagnes neigeuses de l'Atlas.

Enfin, après deux heures de cette lutte merveilleuse, où, quoiqu'ils n'eussent ni armure ni casque à visière, aucun des tenants ne fut blessé, — ce qui, au reste, n'arrive pas toujours, — une effroyable musique, qui avait déjà donné le signal de l'entrée des combattants, donna celui de leur retraite. Aussitôt, les djérids cessèrent de voler, et reprirent leur place à l'arçon de la selle ; de nouvelles évolutions commencèrent en arabesques variées ; puis tout à coup les quatre groupes, se tournant le dos, disparurent par les quatre angles avec cette fantastique rapidité que nous avions admirée en les voyant paraître, laissant vide et silencieuse cette lice une seconde auparavant toute pleine d'hommes, de chevaux, de cris et de rumeurs.

Aux cavaliers succédèrent immédiatement des bateleurs, des comédiens ambulants, des jongleurs et des montreurs d'ours. Tous ces dignes industriels entrèrent ensemble, et les uns commencèrent à danser, les autres à réciter leurs farces, ceux-ci à faire leurs tours, ceux-là à montrer leurs animaux, de sorte que chacun put adopter le spectacle qui lui convenait parmi tous les spectacles, ou, d'un œil distrait, embrasser l'ensemble grotesque et hétérogène amassé sous ses yeux. Quant à moi, je l'avoue à ma honte, je fus de l'opinion de lord Sussex dans *Kenilworth*, qui décide, on se le rappelle, contre Shakspeare en faveur de l'ours, et je m'abandonnai tout entier à la contemplation de ce gracieux animal. Il est juste de dire aussi que son gardien, Turc plein de gravité, qui ne riait pas plus que sa bête, fut bien pour quelque chose dans cette préférence ; on voyait qu'il était pénétré, depuis la houppe de soie de son bonnet jusqu'à la pointe recourbée de ses babouches, de l'honneur auquel il avait été appelé.

Aussi, chaque fois que Sa Hautesse témoignait sa satisfaction, convaincu que c'était à lui et à son ours que s'adressait ce témoignage, il s'arrêtait, saluait avec dignité, faisait saluer son ours, et reprenait le cours de ses exercices, que le sultan interrompit, à mon grand regret, en se levant, rappelé qu'il était au sérail par l'heure du dîner. Au signal donné par le maître, chacun répondit de la même manière, et, au bout d'un instant, comédiens, bateleurs, jongleurs, montreurs d'ours, peuple et courtisans, tout avait disparu.

Quant à moi, toujours préoccupé de l'idée de mon rendez-vous, et ne sachant pas si je pourrais m'échapper du sérail, je résolus de renoncer à l'honneur de dîner avec Sa Hautesse ; et, jetant la bride de mon cheval au bras d'un domestique, je m'acheminai, sans que ma fuite fût remarquée de personne, vers le rivage, où je pris une barque qui me conduisit au faubourg de Galata ; là, grâce à quelques mots de langue franque que j'avais retenus, et à l'adresse que m'avait donnée Jacob, je ne tardai pas à trouver son magasin.

Le digne négociant ne m'attendait pas si tôt, car le rendez-vous n'était que pour sept heures, et à peine en était-il cinq ; mais je lui expliquai la cause de ma promptitude, en le priant de remplacer par un dîner quelconque celui que je venais de sacrifier. Jacob était un homme précieux et qui exerçait toutes les professions, depuis celle de commissionnaire jusqu'à celle d'ambassadeur. Il me trouva, en un instant, un dîner aussi confortable qu'il est possible de se le procurer à Constantinople, c'est-à-dire un poulet bouilli, du riz au safran et des pâtisseries ; puis, au dessert, de délicieux tabac dans un narguilé parfumé à l'eau de rose.

J'étais voluptueusement couché sur un divan, enveloppé du nuage odoriférant qui s'échappait de mes lèvres, lorsque Jacob entra dans ma chambre, accompagné d'une femme couverte d'un long voile, et ferma la porte derrière lui. Je crus que c'était la déesse qui daignait se manifester à moi sous les traits d'une mortelle, et je me levai vivement ; mais Jacob m'arrêta comme je commençais mes démonstrations respectueuses.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, me dit-il.

— Mais il me semble, lui dis-je, que je m'apprêtais à agir selon le conseil que vous me donnez.

— Vous vous trompez ; celle-ci n'est que la suivante.

— Ah ! ah ! dis-je un peu désappointé.

— Ecoutez, me dit Jacob : il est encore l'heure de reculer. Vous vous engagez dans une entreprise périlleuse dans tous les pays du monde, et à Constantinople surtout. J'ai reçu de l'argent pour vous proposer un rendez-vous, je l'ai fait ; mais, pour rien au monde, je ne voudrais prendre sur moi la responsabilité de ce qui peut vous arriver.

Je tirai ma bourse, et, versant dans ma main la moitié de ce qu'elle contenait, je le lui offris.

— Voici, lui dis-je, quelques sequins en remercîments de votre message, et qui prouvent que je suis prêt à tenter l'aventure.

— Eh bien, alors, continua Jacob en détachant le voile et la grande robe de la femme qui se tenait debout près de la porte sans comprendre ce que nous disions, affublez-vous de ce déguisement, et que Dieu vous garde !

J'avoue que je sentis ma résolution près de m'échapper, lorsque je vis qu'il me fallait m'envelopper de cette robe et de ce voile qui ne devaient pas laisser à mes bras plus de liberté qu'à ceux d'une momie. Mais je m'étais trop avancé pour reculer ; je continuai donc à marcher bravement dans la voie aventureuse.

— Et que faudra-t-il que je fasse, lorsque j'aurai revêtu ce costume ? demandai-je à Jacob. Donnez-moi quelques instructions.

— Elles seront courtes, me répondit-il ; suivez l'esclave qui vous conduira, et, sous aucun prétexte, ne laissez échapper une parole, car une parole vous perdrait.

Tout cela n'était pas rassurant, mais n'importe. Le lecteur doit savoir que je ne manquais pas de courage, et le démon de la curiosité me poussait en avant. Je me contentai donc de bien assurer mon poignard de midshipman à ma ceinture ; puis je me laissai emprisonner les bras dans la robe et couvrir la tête du voile. Affublé ainsi de ces deux vêtements, qui dissimulaient toute forme humaine, je ressemblais, à s'y tromper, à celle dont je venais de prendre les habits. C'est ce que m'affirma un signe d'intelligence qu'échangèrent entre eux le juif et la vieille suivante.

— Et maintenant, dis-je impatient de voir où tout cela me conduirait, que faut-il faire ?

— Me suivre, répondit Jacob, et surtout...

Il mit le doigt sur sa bouche.

Je lui fis signe que je comprenais, et, ouvrant la porte moi-même, je descendis l'escalier et me trouvai dans le magasin.

Un esclave noir nous y attendait. Trompé par mon déguisement, et me prenant pour celle qu'il avait amenée, il courut, aussitôt qu'il me vit paraître, détacher un âne, monture ordinaire des femmes turques. Jacob me conduisit révérencieusement jusqu'à la porte, me donna la main pour me mettre en selle, et je partis, tout étourdi de ce qui venait de se passer, sans savoir où l'on me conduisait.

XVI

Nous marchâmes pendant dix minutes à peu près, sans que je pusse reconnaître aucune des rues que nous suivions, et nous nous arrêtâmes à la porte d'une maison de belle apparence ; mon conducteur l'ouvrit, j'entrai, il la referma derrière nous, et je me trouvai dans une cour carrée, bien connue, à ce qu'il paraissait, de ma monture ; car elle alla d'elle-même s'arrêter à une autre porte en face de la première, et qui donnait entrée dans la maison. Je voulus alors sauter sur les dalles qui précédaient le seuil ; mais l'esclave s'approcha de moi, mit un genou en terre pour que j'y plaçasse mon pied, et me présenta sa tête pour que j'y appuyasse ma main. Je me conformai au cérémonial d'usage ; puis, voyant qu'il bornait là les services qu'il comptait me rendre, et qu'il s'apprêtait à reconduire son âne à l'écurie, je lui fis un geste impérieux pour lui indiquer qu'il eût à marcher devant moi. Il ne se le fit pas dire deux fois, et obéit avec une intelligence qui prouvait que le langage des signes lui était familier.

Bien m'advint, au reste, d'avoir pris cette précaution ; car je n'aurais certes pu me reconnaître dans le dédale de chambres et de corridors à travers lesquels mon guide me fit passer. Tout en avançant, je jetai les yeux autour de moi pour chercher à m'orienter, dans le cas où une retraite précipitée deviendrait nécessaire, et je vis, au nombre de valets et de gardes qui passaient comme des ombres ou se tenaient immobiles comme des statues, que nous étions dans la maison de quelque grand seigneur. Enfin, au bout d'une longue file d'appartements, une dernière porte s'ouvrit, donnant dans une chambre plus éclairée, plus riche et plus élégante qu'aucune de celles que nous avions traversées. Mon guide me laissa entrer, referma la porte derrière moi, et je me trouvai en face d'une jeune fille de quatorze à quinze ans à peine, et qui me parut d'une merveilleuse beauté.

Mon premier soin fut de pousser le verrou doré qui fermait la porte en dedans ; puis je me retournai et restai un moment immobile d'étonnement et de joie, dévorant des yeux la fée dont la baguette magique semblait m'avoir ouvert les portes d'un palais enchanté. Elle était couchée sur des carreaux de satin, vêtue d'un cafetan de soie rose à fleurs d'argent, et d'une antère de damas blanc à fleurs d'or, prenant juste la taille et échancrée de manière à laisser voir une partie du sein ; les longues manches de cette espèce de redingote pendaient par derrière et découvraient celles d'une chemise de gaze de soie blanche, attachée au cou par un bouton de diamant ; une ceinture couverte de pierreries la fixait autour du corps par un ruban de lumière. Elle portait sur la tête le *talpock*, cette délicieuse coiffure des femmes turques, qui se compose d'une calotte de velours cerise posée sur le côté de la tête et du milieu de laquelle pend un gland d'or. Sur la tempe, que le talpock laissait découverte, la chevelure était lissée en bandeau, et dans ce bandeau était fixé un bouquet de différentes pierreries, représentant des fleurs naturelles : les perles imitaient les boutons d'oranger ; les rubis, les roses, les diamants, le jasmin, et les topazes, la jonquille. Des cheveux, d'une longueur inconnue chez nous, s'échappaient de ce bonnet, et, se partageant sur les épaules, serpentaient, en tresses infinies, jusqu'aux babouches de cabron blanc, brodé d'or, où la belle indolente cachait ses petits pieds. Quant à ses traits, ils étaient de la régularité la plus parfaite ; c'était le type grec dans toute sa fière et gracieuse majesté, avec ses grands yeux noirs, son nez apollonien et ses lèvres de corail.

Cet examen fut le résultat d'un coup d'œil. Pendant ce temps, celle qui en était l'objet avait avancé la tête, en courbant son cou comme un cygne et en fixant sur moi un regard inquiet. Je me rappelai mon déguisement, et je vis qu'elle doutait encore que je fusse bien celui qu'elle attendait. Alors, par un mouvement rapide comme la pensée, saisissant robe et voile, je déchirai tout à pleines mains, et me trouvai dans mon costume de midshipman. Aussitôt la belle Grecque poussa un cri, se leva chancelante, et, étendant vers moi ses mains jointes :

— Seigneur officier, me dit-elle en italien, pour l'amour de la Panagie (1), sauvez-moi !

— Qui êtes-vous? m'écriai-je en courant à elle et en la soutenant sur mon bras au moment où elle allait tomber ; et de quel danger demandez-vous que je vous sauve?

— Qui je suis? répondit-elle. Hélas ! je suis la fille de celui que vous avez rencontré lorsqu'il marchait au supplice : et le danger dont vous pouvez me sauver, c'est d'être la maîtresse de celui qui l'a fait assassiner.

— A quoi puis-je vous être bon? m'écriai-je. Parlez ; me voilà, disposez de moi.

(1) Nom que les Grecs donnent la Vierge.

— Il faut d'abord que vous sachiez ce que je crains et ce que j'espère. Ecoutez ; en deux mots, j'aurai tout dit.

— Mais ne perdrons-nous pas en paroles un temps précieux? Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes malheureuse, vous avez eu confiance en mon courage et ma loyauté, puisque vous m'avez fait venir. Qu'ai-je besoin de plus?

— Non, je crois que, pour le moment, il n'y a rien à craindre. Le tzouka-dar (1) est retenu au sérail par la fête, et trop de monde veille et passe encore, pour que nous osions risquer de fuir en ce moment.

— Parlez donc.

— Mon père était Grec, de sang royal, et riche, trois crimes qui, à Constantinople, méritent la peine de mort. Le tzouka-dar le dénonça ; mon père fut arrêté, et moi, je fus vendue ; lui conduit en prison, moi amenée ici ; lui condamné à mourir, moi condamnée à vivre. Ma mère seule fut épargnée.

— Oh ! je l'ai vue, m'écriai-je ; c'était sans doute elle qui veillait auprès du cadavre de votre malheureux père?

— C'est cela, c'est cela, répondit la jeune fille en se tordant les bras. Oui, c'était elle, c'était elle !

— Du courage, lui dis-je, du courage !

— Oh ! j'en ai, me répondit-elle avec un sourire plus effrayant que les larmes : vous le verrez dans l'occasion. Je fus donc conduite chez mon maître, chez l'assassin de mon père, chez celui qui m'avait achetée avec l'argent de ma famille ; il m'enferma dans cette chambre. Le lendemain, j'entendis quelque bruit ; espérant toujours, sans savoir ce que j'espérais, je courus à la fenêtre : c'était mon père que l'on conduisait à la mort !

— Alors, c'est vous qui avez passé vos mains à travers ce treillage, c'est vous qui avez poussé ce cri douloureux qui a retenti jusqu'au fond de mon cœur?

— Oui, oui, c'est moi, et je vous vis lever la tête à ce cri, je vous vis porter la main à votre poignard ; je devinai que vous aviez un cœur généreux, et que vous me sauveriez, si cela était en votre pouvoir.

— Oh ! me voilà, ordonnez.

— Mais il fallait, pour cela, que je pusse parvenir à lier quelque communication avec vous. Je résolus de prendre sur moi de supporter la vue de mon maître. Oui, je regardai sans colère celui qui était encore tout souillé du sang de mon père ; je lui adressai la parole sans le maudire. Alors, il se crut heureux, et il voulut me récompenser par ces riches habits, par ces bijoux magnifiques. Un matin, je vis entrer Jacob, le plus riche joaillier de Constantinople.

— Comment ! m'écriai-je, ce misérable juif?

— Lui-même. Je le connaissais depuis longtemps. Mon père, qui n'avait que moi d'enfant et qui m'accablait de bontés, lui avait acheté parfois des pierreries et des étoffes pour des sommes immenses. Je lui fis signe que j'avais à lui parler ; alors il dit au tzouka-dar qu'il n'avait rien sur lui de ce que je lui demandais, mais qu'il reviendrait le lendemain. Le lendemain, le chef des pages devait être de service ; mais il ordonna que le juif fût introduit devant moi, même en son absence ; deux de ses gardes devaient assister à l'entrevue. Ce fut dans cet intervalle que, de la fenêtre où je passais tout mon temps, dans l'espoir de vous revoir, je vous aperçus une seconde fois. J'eus alors l'idée de laisser tomber ma bague ; vous la ramassâtes avec une telle expression de joie, qu'à compter de ce moment je fus certaine d'avoir un ami. Le lendemain, Jacob revint. Nos gardes ne nous quittèrent point ; mais je lui dis en italien tout ce dont il s'agissait. Je lui donnai votre signalement, depuis la couleur de vos cheveux jusqu'à la forme de votre poignard : j'avais tout retenu. Il me dit qu'il croyait vous connaître. Jugez de ma joie ! Alors, incertaine si nous pourrions nous revoir, nous prîmes toutes nos mesures pour aujourd'hui, jour où la fête que donnait le sultan retenait le tzouka-dar au sérail. Ma nourrice, qu'on m'avait laissée, par indifférence plutôt que par pitié, devait sortir, comme d'habitude, conduite par un capidgi, pour aller acheter des parfums chez Jacob ; là, elle vous trouverait, elle vous donnerait son voile et sa robe, et vous rentreriez au palais à sa place. Pendant ce temps, elle courrait prévenir ma mère, qui, avec l'aide de quelques serviteurs restés fidèles, tiendrait une barque prête au pied de la tour de Galata. Si vous acceptiez le rendez-vous, Jacob devait m'envoyer une guitare... Je l'ai reçue aujourd'hui... et la voilà... Vous... vous voici, à votre tour ; êtes-vous disposé à venir à mon aide?... Tout a bien réussi jusqu'à présent, vous le voyez : le reste dépend de vous.

— Eh bien, que faut-il faire? Parlez vite, voyons.

— Essayer de traverser cette longue file d'appartements, c'est impossible ; il n'y a donc que la fenêtre qui donne dans ce cabinet par laquelle nous puissions sortir.

— Mais elle est à douze pieds de terre !

— Oh ! ce n'est point là ce qui doit vous inquiéter ; avec ma ceinture, vous me ferez descendre. Mais, derrière ce treillage, il y a des barreaux de fer.

(1) Chef des pages.

— J'en ferai sauter un avec mon poignard.

— Mettons-nous donc à la besogne, alors ; car je crois qu'il est temps.

J'entrai dans le cabinet, et, derrière le rideau de damas rose du boudoir, je vis les barreaux de la prison. En plongeant dans la rue, il me sembla apercevoir deux hommes cachés à l'angle de la rue en face ; je n'en commençai pas moins en silence mon opération, bien persuadé qu'ils étaient là pour leurs propres affaires, et non pour surveiller les nôtres.

d'attente, pendant lequel je sentis la sueur me monter au front :

— C'est lui qui rentre ! me dit-elle.

— Que faut-il faire ? répondis-je.

— Prendre conseil des circonstances ; peut-être ne viendra-t-il pas ici, et, alors, peu nous importe son retour.

Elle écouta de nouveau ; puis, après un moment de silence :

— Il vient ! me dit-elle.

Je fis un mouvement pour m'élancer dans la chambre et me trouver face à face avec lui, quand il ouvrirait la porte.



Je me trouvai en face d'une jeune fille d'une merveilleuse beauté.

La pierre était tendre, et cependant je n'en pouvais à chaque coup emporter que de faibles parcelles. La jeune Grecque me regardait faire avec toute la curiosité de l'espoir. Mon rôle était changé ; mais je ne sais vraiment pas, malgré sa beauté merveilleuse, si je n'étais pas plus fier d'avoir été choisi par elle comme sauveur que comme amant. Il y avait, dans mon aventure, quelque chose de plus chevaleresque ainsi, et je l'acceptai dans toutes ses conséquences de dévouement désintéressé.

J'étais au plus fort de mon travail, et la base du barreau commençait à se dégager de sa prison de pierre, lorsque la jeune fille posa une main sur mon bras et étendit l'autre dans la direction d'un bruit qui venait de la frapper. Elle resta un instant ainsi immobile et écoutant, pareille à une statue, et sans me donner d'autre signe d'existence que de me serrer le bras de plus en plus. Enfin, après un instant

— Pas un mot, pas un geste, pas un pas, ou vous êtes perdu ! me dit-elle ; et moi, je le suis avec vous.

— Mais je ne puis rester ainsi caché ! Ce serait lâche et infâme à moi.

— Taisez-vous ! me dit-elle en mettant une de ses mains sur ma bouche et en m'arrachant, de l'autre, mon poignard ; taisez-vous, au nom de la Vierge, et laissez-moi faire.

Alors elle s'élança dans la chambre, et cacha mon poignard sous les coussins qui lui servaient de lit quand j'étais arrivé. En ce moment, on frappa à l'autre porte.

— Qui va là ? demanda la jeune Grecque en replaçant le coussin dérangé.

— Moi ! répondit une voix d'homme pleine à la fois de force et de douceur.

— Je vais ouvrir à mon seigneur et à mon maître, reprit la jeune fille ; car il est le bienvenu chez son esclave.

A ces mots, elle vint au cabinet, ferma la porte, en poussa le verrou, et je restai caché, témoin par l'ouïe, sinon par la vue, de la scène qui allait se passer.

Je doute que, pendant tout le cours de ma vie aventureuse, et qui fut, par la suite, exposée à tant de dangers différents, il y en ait un seul qui ait produit chez moi une sensation aussi pénible que celle que j'éprouvais en ce moment. Sans armes, ne pouvant rien pour ma défense ni pour celle de la femme qui m'avait appelé à son aide, j'étais obligé de laisser jouer à un être faible, et qui n'avait pour elle que la ruse familière à sa nation, une partie dans laquelle ma vie était en jeu. Si elle perdait, j'étais pris dans ce cabinet comme un loup dans une trappe, sans pouvoir m'échapper ni me défendre ; si elle gagnait, c'était elle qui avait fait face au péril comme un homme, et c'était moi qui m'étais caché comme une femme. Je cherchai autour de moi s'il n'y avait pas quelque meuble dont je pusse me faire une arme ; mais je ne trouvai que des coussins, des chaises de roseau et des vases de fleurs. Je revins à la porte et j'écoutai.

Ils parlaient turc, et, privé de la vue des gestes qui accompagnaient les paroles, je ne pouvais comprendre ce qu'ils disaient. Cependant je jugeai, à la douceur de l'accent de l'homme, qu'il en était à la prière plutôt qu'à la menace. Au bout de quelques instants, j'entendis les sons de la guitare ; puis la voix de la jeune Grecque s'éleva en notes pures et harmonieuses, et un chant, qui semblait à la fois une prière sainte et un hymne d'amour, tant il était religieux et doux, se fit entendre. J'étais stupéfait d'étonnement. Cette enfant, qui n'avait pas quinze ans encore, qui, à l'instant même, pleurait, en se tordant les bras, la mort de son père, la misère de sa famille et sa propre captivité, cette enfant qui venait d'être interrompue dans son œuvre d'évasion au moment où elle était près de retrouver sa liberté perdue, qui me savait dans le cabinet à côté, qui n'avait plus d'autre espoir que le poignard caché sous les coussins où elle était assise ; cette enfant chantait, en face de l'homme qu'elle détestait plus que la mort, d'une voix en apparence aussi tranquille que si elle eût célébré les mérites de la Vierge au milieu de sa famille, sous le platane qui ombrageait la porte de sa maison.

J'écoutais, et je me laissais aller, sans essayer même de réagir, par la pensée, contre tout ce qui m'entourait ; il me semblait, comme dans un songe, être emporté par une puissance supérieure. J'attendis donc, écoutant toujours. Le chant cessa. Les paroles qui lui succédèrent devinrent plus tendres encore que celles qui les avaient précédées ; puis il y eut un moment de silence qu'interrompit tout à coup un cri douloureux et étouffé. Je demeurai sans haleine, les yeux ouverts et fixes comme s'ils eussent pu percer la muraille. Un gémissement sourd se fit entendre, puis un calme de mort lui succéda. Bientôt des pas légers, que j'avais peine à distinguer au milieu du bruit que faisait le battement de mon cœur, s'approchèrent du cabinet ; le verrou glissa, la porte s'ouvrit, et, à la lueur de la lune, qui pénétrait par la fenêtre restée ouverte, je vis reparaître la jeune Grecque, vêtue seulement d'une longue robe de dessous, pâle et blanche comme un fantôme, et n'ayant conservé, de toute sa parure, que le bouquet de pierreries que j'avais vu briller dans ses cheveux. Je voulus jeter un coup d'œil derrière elle ; mais toute lumière était éteinte, et je ne pus rien distinguer dans la nuit.

— Où es-tu ? me dit-elle ; car j'avais reculé devant l'apparition terrible, et je me trouvais dans l'ombre.

— Me voici, répondis-je en faisant un pas en avant et en me replaçant dans le rayon de lumière qui l'éclairait elle-même.

— Eh bien, j'ai fait ma tâche, me dit-elle ; maintenant, achève la tienne.

Et elle me présenta le poignard.

Elle le tenait par la poignée, je le pris par la lame. La lame était tiède et humide ; je rouvris ma main, et, à la lumière de la lune, je m'aperçus que ma main était pleine de sang. C'était le premier sang humain qui me touchait ! Mes cheveux se dressèrent sur mon front, et je sentis un frisson parcourir tout mon corps ; mais je n'en compris que mieux qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et je me remis à l'ouvrage. Les deux hommes étaient toujours au coin de la rue ; mais je ne m'inquiétai pas d'eux et je continuai, quoique, au bruit que je faisais, leurs regards parussent se fixer sur la fenêtre. Enfin le barreau céda, laissant un intervalle assez large pour que nous pussions passer. Restait le treillage extérieur ; je n'eus qu'à le pousser pour qu'il tombât.

Au même instant, un des deux hommes s'élança jusqu'au milieu de la rue.

— Est-ce vous, John, me dit-il, et avez-vous besoin de secours ? Nous voici, Bob et moi, prêts à vous en donner.

— James ! Bob ! m'écriai-je.

Puis, me retournant vers la jeune Grecque, qui n'avait pu comprendre ce qu'on me disait dans une langue qu'elle n'entendait pas :

— Maintenant, nous sommes sauvés, lui dis-je. Non, non, repris-je en me retournant vers mes amis, je n'ai pas besoin d'autre secours que de celui d'une corde ; en avez-vous une ?

— Nous avons mieux que cela, me répondit James, nous avons une échelle. Bob, viens ici, continua James, et mets-toi contre ce mur.

Le marin obéit ; en un instant, James monta sur ses épaules et me tendit les deux bouts d'une échelle de cordes, que je liai aux deux barreaux voisins de celui que j'avais enlevé ; puis James, redescendant aussitôt, assujettit l'autre extrémité, de manière à ce que l'échelle fût tendue et non flottante, ce qui donnait à ma compagne une plus grande facilité pour descendre. Elle ne perdit pas de temps, et, montant aussitôt sur la fenêtre, elle se trouva un instant après, sans accident, dans la rue, au grand étonnement de James et de Bob, qui ne pouvaient deviner ce que cela voulait dire. En un instant, je fus près d'eux.

— Que vous est-il donc arrivé, au nom du ciel ? s'écria James. Vous êtes pâle comme la mort et tout sanglant. Seriez-vous poursuivis ?

— Non ; à moins que ce ne soit par un spectre, lui répondis-je. Mais ce n'est pas ici le moment de vous raconter cette histoire. Nous n'avons pas un instant à perdre. Où la barque vous attend-elle ? demandai-je, en italien, à ma jeune Grecque.

— A la tour de Galata, répondit celle-ci ; mais je suis incapable de vous y conduire ; je ne sais pas le chemin.

— Je le sais, moi, lui répondis-je en lui saisissant la main et en essayant de l'entraîner avec moi ; mais, au même instant, je m'aperçus qu'elle était pieds nus et qu'elle ne pourrait pas nous suivre. Je fis un mouvement pour la prendre dans mes bras ; mais Bob, devinant mon intention, me prévint, et, l'enlevant de terre comme une plume, il se mit à courir vers le rivage. James me passa une paire de pistolets qu'il tenait à la main, et, en tirant une autre de sa ceinture, il me fit signe de marcher à la droite de Bob, tandis qu'il marcherait à sa gauche.

Nous avançâmes ainsi sans rencontrer aucun obstacle. A l'extrémité de la rue, nous vîmes luire tout à coup, comme un immense miroir, la mer azurée de Marmara. Alors, tournant à gauche, nous suivîmes le rivage ; plusieurs barques traversaient le canal, allant de Galata à Constantinople ou de Constantinople à Galata. Parmi toutes ces barques, une seule était immobile, à quatre brasses du rivage. Nous nous arrêtâmes devant celle-là, et la jeune Grecque la regarda un instant, car elle semblait vide. Cependant, du fond de la barque, une espèce de fantôme se leva.

— Ma mère ! cria d'une voix étouffée la jeune fille.

— Mon enfant, répondit une voix dont l'accent profond nous fit tressaillir ; mon enfant, est-ce toi ?

Aussitôt quatre rameurs cachés parurent ; la barque vola sur la mer comme une hirondelle, et aborda en un instant au rivage ; les deux femmes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre ; puis la mère tomba à nos genoux, demandant lesquels elle devait embrasser ; je la relevai ; et, comme il n'y avait pas de temps à perdre :

— Partez ! dis-je ; au nom du ciel, partez ! Il y va de votre vie et de celle de votre mère ; ne tardez donc pas un instant.

— Adieu, dit la jeune fille en me pressant la main ; Dieu seul sait si nous nous reverrons. Nous allons tâcher de gagner Cardiki, en Epire, où sont les restes de notre famille. Votre nom, afin que je le garde dans ma mémoire, et que je prie tous les jours pour celui qui le porte ?

— Je me nomme John Davys, lui répondis-je. Je voudrais avoir fait davantage pour vous ; mais j'ai fait ce que j'ai pu.

— Et moi, je me nomme Vasiliki, reprit la jeune fille ; et Dieu me dit que ce n'est pas la dernière fois que nous nous voyons.

A ces mots, elle s'élança dans la barque, et, arrachant de sa tête le bouquet de pierreries, qu'à mon grand étonnement elle avait conservé :

— Tenez, me dit-elle, voici la récompense promise à Jacob. Dieu vous en garde une qui vaut mieux que tous les diamants de la terre !

Le bouquet tomba à mes pieds ; la barque s'éloigna rapidement du rivage. Je vis quelque temps briller, comme les voiles de deux ombres, les vêtements blancs de la mère et de la fille ; puis, enfin, barque, rameurs, voiles blancs, tout disparut comme une vision et s'enfonça dans l'obscurité.

Je restai un moment immobile sur le rivage ; et, certes, j'aurais pris ce qui venait de m'arriver pour un rêve, si je n'avais pas eu sous les yeux ce bouquet de diamants, et dans la mémoire ce nom de Vasiliki.

XVII

Notre premier sentiment, lorsque la barque eut disparu et que nous nous trouvâmes seuls sur le rivage, fut un retour sur nous-mêmes ; notre position n'était pas rassurante. D'abord, nous étions tous trois, à minuit, hors du vaisseau sans permission ; puis nous avions à suivre, depuis Galata

jusqu'à la Tophana, le rivage de la mer, tout couvert de chiens errants par troupes, qui semblaient nous reconnaître pour des étrangers, et qui avaient tous l'air de se croire, en conséquence, le droit de nous dévorer. Enfin, je n'oubliais pas que, quoique je ne fusse pour rien dans le meurtre, il n'y en avait pas moins un fils de Mahomet poignardé, et que ce fils de Mahomet était le tzouka-dar.

Les deux dernières raisons, malgré la punition que nous savions nous attendre à notre rentrée à bord, nous poussaient à ne pas perdre de temps. Aussi nous mîmes-nous en route, marchant serrés les uns contre les autres, et suivis d'un véritable troupeau de chiens affamés, dont les yeux brillaient, dans les ténèbres, comme des escarboucles. De temps en temps, ces animaux s'approchaient si près de nous et avec des intentions si visiblement hostiles, que nous étions obligés de nous retourner et de leur faire face. Alors, comme Bob tenait à la main un bâton, dont il jouait avec beaucoup d'adresse, force était à nos antagonistes de faire quelques pas en arrière ; nous en profitions aussitôt pour nous remettre en route ; mais nous n'avions pas fait vingt pas, qu'ils étaient de nouveau sur nos talons. Si l'un de nous se fût écarté ou eût chancelé dans sa marche, c'était fait de lui et probablement de nous, car, une fois qu'ils eussent goûté du sang, il n'y eût plus eu moyen de les écarter.

Les chiens nous accompagnèrent ainsi jusqu'à la Tophana, où Bob et James retrouvèrent enfin leur barque. James y descendit le premier, je l'y suivis ; Bob soutint la retraite, ce qui n'était pas chose facile. Alors nos antagonistes, comprenant que nous allions leur échapper, s'avancèrent si près de nous, que Bob, d'un coup de son bâton, étendit sur le rivage un des plus hardis ; aussitôt tous les autres se jetèrent sur le cadavre, et, en un instant, le dévorèrent. Bob profita de cette diversion pour ouvrir le cadenas qui retenait la chaîne, et pour sauter avec nous dans la barque ; puis, ramant vigoureusement, James et moi, nous nous éloignâmes, accompagnés par des hurlements qui nous donnaient à entendre tout le chagrin qu'éprouvaient ceux qui les faisaient retentir de nous voir partir sans avoir fait avec nous plus ample connaissance. A cent pas du rivage, Bob nous reprit les avirons, et se mit à ramer à lui seul plus efficacement que nous ne l'avions fait, James et moi.

Il faut s'être épanoui à ces nuits douces et souriantes de l'Orient, pour s'en faire une idée ; vue ainsi au clair de lune, avec ses maisons peintes, ses kiosques aux coupoles dorées, ses arbres semés partout avec une confusion pittoresque, Constantinople semblait un vrai jardin de fée ; le ciel était pur et sans un seul nuage ; la mer, calme et pareille à un miroir, réfléchissait toutes les étoiles du ciel. Notre bâtiment, ancré un peu en avant du sérail de Scutari, à la hauteur de la tour de Léandre, avait derrière lui le fanal qui s'élève sur le promontoire du port de Chalcédoine, et dessinait, sur sa flamme protectrice, sa mâture élégante et ses cordages pareils à des fils d'araignée. Cet aspect nous ramena à notre position, que la beauté du paysage nous avait fait oublier, et, comme nous nous rapprochions du navire, nous dîmes à Bob de ramer plus doucement, afin que les avirons fissent jaillir moins de flamme de la mer phosphorescente, et en même temps produisissent moins de bruit. Nous espérions atteindre ainsi le bâtiment sans que la sentinelle nous vît, ou, si elle était de nos amis, sans qu'elle fît semblant de nous voir ; puis, après être rentrés par quelqu'une de ces ouvertures qui sont toujours béantes au flanc d'un vaisseau, regagner nos hamacs sans souffler une parole, et, le lendemain, à notre quart, monter sur le pont comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé ; malheureusement, toutes les précautions étaient prises pour que les choses allassent autrement. Quand nous fûmes à environ trente pas du *Trident*, la sentinelle, dont nous ne voyions que la tête au-dessus de la muraille, monta sur le banc de bâbord, et nous cria, de toute la force de ses poumons :

— Holà ! de la barque, que demandez-vous ?

— A remonter à bord, répondis-je en mettant mes mains devant ma bouche pour porter mes paroles avec moins de bruit.

— Qui êtes-vous ?

— Les midshipmen John et James, et le matelot Bob.

— Au large !

Nous nous regardâmes, d'autant plus stupéfaits, que nous avions reconnu dans la sentinelle un matelot particulièrement ami de Bob, et qui, au fond du cœur, était très disposé, nous en étions certains, à cacher notre petite espacade. Je me retournai donc vers lui, croyant qu'il avait mal entendu :

— Vous avez mal compris, Patrick, lui criai-je ; nous sommes du bâtiment et nous y rentrons, James, Bob et moi. Ne reconnaissez-vous pas ma voix ? Je suis John Davys.

— Au large ! cria Patrick d'une voix si forte et si impérieuse, qu'il était évident qu'une troisième interpellation du même genre réveillerait tout le bâtiment ; aussi Bob, comprenant le danger, se remit-il aussitôt à ramer sans l'attendre.

Nous comprîmes son intention, et nous lui fîmes, en silence, un signe de tête pour lui indiquer que nous l'approuvions. Son intention était de se mettre hors de vue du bâtiment ; puis, comme nous avions échoué à bâbord, il voulait, en décrivant un cercle et en se rapprochant avec des précautions plus grandes encore que la première fois, voir si nous ne serions pas plus heureux à tribord. En conséquence, une fois hors de vue, nous nous arrêtâmes un instant pour envelopper l'extrémité des avirons avec nos mouchoirs de poche et une petite voile que nous déchirâmes en deux parties ; puis, ces précautions prises, Bob se remit à ramer si sourdement, que nous-mêmes n'entendions pas le bruit que nous produisions, et que le sillon de feu que nous laissions après nous pouvait seul nous dénoncer. Nous nous applaudissions de ce stratagème, grâce auquel nous espérions enfin rentrer à bord, lorsque, arrivés à cinquante pas du bâtiment, nous vîmes le fusil du soldat de marine en sentinelle à tribord passer du mouvement à l'état fixe ; et, au bout d'un instant, cette nouvelle interpellation arriva jusqu'à nous :

— Ohé ! de la barque, que voulez-vous ?

— Rentrer à bord, pardieu ! répondit James, qui commençait comme moi à s'impatienter du manège qu'on nous faisait faire.

— Au large ! cria la voix.

— Mais, que diable ! dis-je à mon tour, reconnaissez-nous donc une fois pour toutes, nous ne sommes pas des pirates.

— Au large ! répéta la sentinelle.

Nous ne tînmes aucun compte de l'avertissement, et nous fîmes signe à Bob de continuer de ramer vers le bâtiment.

— Au large ! répéta une troisième fois la sentinelle en abaissant son fusil vers nous ; au large, ou je fais feu.

— Il y a du M. Burke là-dessous, murmura Bob. Croyez-moi, monsieur John, obéissons ; c'est ce que nous avons de mieux à faire.

— Et quand donc pourrons-nous rentrer ? demandai-je au soldat.

— Au quart du matin, répondit celui-ci ; il fera jour.

C'était encore quatre heures à attendre ; mais il n'y avait pas d'observations à faire ; nous prîmes donc notre parti, et, en quelques coups de rames, nous nous trouvâmes à la distance exigée. Bob nous proposa alors de nous conduire au rivage, où nous serions mieux, pour reposer un instant, que dans notre barque ; mais la compagnie que nous y avions trouvée nous avait dégoûtés de la terre ferme pendant la nuit. Nous préférâmes donc rester au milieu du Bosphore. Notre punition, réduite à cette halte nocturne, n'eût pas été bien grande, vu la beauté du ciel et la douceur de l'atmosphère ; mais les préliminaires nous avaient appris que nous devions nous attendre à quelque chose de plus sérieux ; du caractère dont nous connaissions M. Burke, ce quelque chose, qui n'était encore pour nous que de l'inconnu, ne laissait pas que d'être assez inquiétant. Aussi, malgré la beauté du paysage, sur lequel l'aurore se leva, et qui, en tout autre moment, éclairé ainsi aux premiers rayons du soleil, m'eût, pour mon compte, jeté dans l'extase, nous passâmes quatre des plus mortelles heures d'attente que le temps ait jamais sonnées. Enfin un coup de sifflet nous apprit que le moment de relever le quart était arrivé, et nous nous rapprochâmes du vaisseau, qui, cette fois, nous laissa faire sans aucun signe extérieur d'hostilité.

En arrivant sur le pont, la première personne que nous aperçûmes fut M. Burke en grand uniforme, à la tête du corps d'officiers, qui semblait rassemblé en conseil de guerre. Comme notre escapade était tout bonnement de celles que l'on punit, chez les midshipmen, par quelques jours de prison, et, chez les matelots, par quelques coups de fouet, nous ne pûmes croire d'abord que c'était pour nous qu'on avait déployé un si formidable appareil. Mais nous fûmes bientôt détrompés, et nous vîmes que M. Burke avait l'intention de nous faire les honneurs de la désertion ; aussi, à peine eûmes-nous mis le pied sur le pont, que, se croisant les bras et nous regardant de cet œil que l'espoir d'imposer un châtiment faisait toujours briller chez lui d'une lueur étrange :

— D'où venez-vous ? nous dit-il.

— De terre, monsieur, répondis-je.

— Qui vous a donné permission ?

— Vous savez, monsieur, que j'étais du cortège de M. Stanbow.

— Mais, comme les autres, vous deviez être rentré à dix heures, et tout le monde est rentré, excepté vous.

— Nous nous sommes présentés à minuit, on a refusé de nous laisser monter.

— Rentre-t-on, sur un bâtiment de guerre, à minuit ?

— Je sais, monsieur, que ce n'est pas l'heure habituelle ; mais je sais aussi qu'il est certaines circonstances où la discipline est moins sévère.

— Avez-vous une permission du capitaine ?

— Non, monsieur.

— Vous garderez les arrêts quinze jours

Je m'inclinai en signe d'adhésion ; mais je restai pour attendre ce qui serait décidé à l'égard de James et de Bob.

— Et vous, monsieur, dit, en souriant de son sourire de démon, M. Burke, qui, ayant fini avec moi, commençait d'en-

treprendre James, étiez-vous aussi de l'escorte du capitaine?

— Non, monsieur, répondit James ; aussi je ne cherche pas d'excuses, je suis coupable d'avoir été à terre sans permission. J'ai mérité d'être puni : punissez-moi donc ; seulement, punissez-moi pour deux.

— Ah ! ah ! murmura M. Burke entre ses dents, il paraît que nous allons avoir une scène de Pythias et Damon.

Puis, à haute voix :

— Et pourquoi vous punirais-je pour deux, s'il vous plaît?

— Parce que c'est moi, monsieur, qui, sous ma responsabilité, ai emmené Bob.

— Sous votre responsabilité? dit M. Burke en souriant de cette façon méprisante qui n'appartenait qu'à lui, la responsabilité d'un midshipman !...

James se mordit les lèvres jusqu'au sang, mais ne dit pas un mot, quoique M. Burke, avec intention, lui laissât tout le temps de répondre.

— Alors, voilà tout ce que vous avez à dire pour votre défense? continua le lieutenant après un moment de silence.

— Oui, monsieur, répondit James.

— Vous garderez les arrêts pendant un mois, et Bob recevra vingt coups de fouet.

— Monsieur, dis-je alors en m'avançant vers M. Burke, pourrais-je obtenir de vous la faveur d'un entretien particulier?

Il me regarda avec étonnement, et comme surpris de ma hardiesse.

— Q'avez-vous à me dire? me demanda-t-il.

— Des choses qui pourront peut-être changer votre décision.

— A votre égard?

— Non, monsieur, à l'égard de James et de Bob.

— Et ces choses sont si secrètes, qu'elles ont besoin du tête-à-tête?

— Je crois, du moins, convenable de ne vous les dire qu'ainsi.

— Veuillez me suivre, monsieur ; je descends à la cabine, et, là, je vous écouterai.

Il fit quelques pas vers la dunette ; puis, se retournant, et s'adressant aux soldats de marine, en désignant alternativement James et Bob :

— Conduisez monsieur à sa chambre, et mettez une sentinelle à sa porte. Jetez-moi ce drôle dans la fosse aux lions, et mettez-lui les fers aux pieds et aux mains. Puis, se retournant avec la même tranquillité que s'il venait de dire la chose la plus simple, il descendit, marchant devant moi, et sifflotant un de ces airs qui n'existent pas.

Je le suivais, je l'avoue, sans aucun espoir d'en rien obtenir pour mes pauvres amis ; mais je sentais que, pour l'acquit de ma conscience, je devais cependant essayer ce dernier moyen. Arrivé dans la cabine, M. Burke s'arrêta, et, demeurant debout pour m'inviter à la brièveté :

— Parlez, monsieur, me dit-il ; nous voilà seuls, et je vous écoute.

Alors je lui racontai dans tous ses détails la cause de mon absence ; comment j'avais reçu un rendez-vous que j'avais d'abord cru une intrigue d'amour ; puis comment les choses avaient pris un tour romanesque, et amené un dénoûment tragique. Je lui expliquai enfin le dévouement de James et de Bob, qui, craignant pour moi, avaient préféré risquer une punition, mais avaient voulu être à même de me prêter secours, si besoin était.

M. Burke m'écouta dans le plus profond silence ; puis, lorsque j'eus fini :

— Tout cela est fort touchant, sans doute, me dit-il avec son méchant sourire ; mais Sa Majesté Britannique nous a envoyés à Constantinople, monsieur, pour tout autre chose que pour faire les chercheurs d'aventures et les chevaliers errants. Partant, vous trouverez bon que votre récit, tout intéressant qu'il est, ne change rien à la décision que j'ai rendue.

— Non, sans doute, à mon égard, monsieur Burke ; mais punirez-vous, chez James et chez Bob, un excès de dévouement?

— Je punirai, répondit M. Burke en pâlissant, comme il le faisait à la moindre contrainte, toute infraction aux règles de la discipline.

— Quelle que soit la cause qui l'ait amenée?

— Quelle qu'elle soit.

— Permettez-moi de vous dire, monsieur, que vous agissez, ce me semble, sous l'empire d'un sentiment exagéré de vos devoirs, et que, si j'avais affaire au capitaine au lieu d'avoir affaire à vous...

— Malheureusement, monsieur, répondit le lieutenant avec son éternel sourire, vous avez affaire à moi, et non à lui ; M. Stanbow est resté à terre, et, en son absence, c'est moi qui suis maître à bord ; or, comme maître souverain, je vous ordonne de vous rendre à votre chambre, et d'y prendre les arrêts.

— Vous savez bien que, quant à moi, je ne refuse pas, et que, si je vous demande grâce, c'est pour James et pour Bob.

— M. James, au lieu d'un mois, restera six semaines aux arrêts ; et Bob, au lieu de vingt coups de fouet, en recevra trente.

Ce fut moi qui devins affreusement pâle à mon tour. Cependant, me maîtrisant encore :

— Monsieur Burke, lui dis-je, ce que vous faites là est injuste.

— Un mot de plus, me répondit-il, et je double la dose.

Je fis un pas vers lui.

— Mais, monsieur Burke, lui dis-je, vous me déshonorez ! Mes amis, en voyant augmenter leur punition sans avoir rien fait pour cela, croiront que je suis descendu avec vous pour faire contre eux quelque délation infâme? Punissez-moi ! punissez-moi doublement, mais pas eux, de grâce !

— Assez, monsieur. Sortez !

— Mais...

— Ah !... s'écria M. Burke en levant sa canne.

Ce qui se passa en moi à la vue de ce geste est impossible à décrire. Je sentis tout mon sang, qui, un instant auparavant, avait reflué vers mon cœur, s'élancer à mon visage. Si j'eusse cédé à mon premier mouvement, je me fusse élancé sur lui et je l'eusse poignardé ; mais l'ombre du malheureux David passa entre lui et moi comme une apparition protectrice ; je poussai un cri étouffé, qui ressemblait à un rugissement, et je m'élançai hors de la cabine. En ce moment, c'était un bienfait pour moi que ces arrêts forcés. J'avais besoin d'être seul.

A peine me trouvai-je dans ma chambre, que je me jetai la face contre terre en m'enfonçant les mains dans les cheveux, et que je restai immobile et comme anéanti, ne donnant d'autre signe d'existence qu'une espèce de râlement sourd qui s'échappait des plus profondes cavités de ma poitrine ; puis, au bout de je ne sais combien de temps, car tout calcul de durée m'était impossible dans l'état violent où je me trouvais, je me relevai lentement, en souriant à mon tour, car la possibilité d'une vengeance venait de s'offrir à moi.

Je fus tellement absorbé tout le jour par cette idée, que je ne touchai point à la nourriture qu'on m'envoya, et que je passai la nuit sur ma chaise. Cependant, en apparence, j'étais calme, et le matelot qui vint m'apporter mon déjeuner ne put rien connaître de ce qui se passait en moi. Pour ne lui inspirer, au reste, aucun soupçon, je mangeai devant lui, tout en lui demandant si M. Stanbow était de retour à bord. Il était revenu la veille, et avait paru très peiné de notre double condamnation. Au reste, pour punir, autant que la chose était en eux, le lieutenant de son nouveau jugement contre nous, qu'ils regardaient comme une infamie, tous les officiers du bâtiment l'avaient mis en *quarantaine*. Cette démonstration me fit plaisir ; car elle me prouva que tous, à bord, jugeaient la conduite de M. Burke ainsi que je l'avais jugée moi-même, et je me sentis affermi dans la résolution que j'avais prise.

Maintenant, je dois expliquer à ceux de mes lecteurs qui ne sont pas au fait de la vie maritime, ce qu'on appelle, à bord d'un bâtiment, mettre un officier en quarantaine.

Lorsqu'un supérieur, par un caractère intolérable ou par une rigueur exagérée, a indisposé contre lui ses subordonnés, ces derniers, qui ne peuvent lui rendre les punitions qu'il leur inflige, en ont inventé une dont ils disposent et qui est peut-être plus cruelle qu'aucune de celles qui sont dans le code militaire. Ils se réunissent en espèce de conseil de guerre, et, là, ils déclarent leur officier en quarantaine pour un temps plus ou moins long. Il faut néanmoins que le jugement soit rendu à l'unanimité ; car tous doivent concourir à l'application de la peine qu'il porte.

Or, voici ce que c'est que ce châtiment :

Du moment qu'un officier est en quarantaine, c'est un paria, un lépreux, un pestiféré. Personne ne l'approche que pour les besoins du bâtiment, et ne lui répond que par les paroles strictement nécessaires au service. S'il tend la main, on reste les bras croisés ; s'il offre un cigare, on refuse ; s'il vient sur l'avant, on passe à l'arrière. A table, on ne lui présente rien ; tout s'arrête à son voisin de gauche ou à son voisin de droite ; il est obligé de demander ou de prendre. Or, comme la vie, à bord d'un bâtiment, n'est pas semée de distractions bien variées, on peut juger, au bout d'un certain temps, ce qu'a de mortel une pareille punition ; c'est à vous faire devenir fou, c'est à vous rendre enragé : aussi, ordinairement, l'officier cède-t-il. Alors tout rentre dans l'ordre accoutumé ; il redevient un homme et remonte au rang de citoyen jouissant de ses droits civils ; il cesse d'être une exception et rentre dans la vie commune. Mais, s'il persiste, nul ne se relâche, et, tant que dure l'entêtement, dure la quarantaine.

Du caractère dont on connaît M. Burke, on devine facilement que ce ne devait pas être lui qui céderait le premier. D'ailleurs, cette mesure prise vis-à-vis d'un tel homme offrait bien peu de changement dans son existence. Mais là n'était point la question ; la question était dans l'audace que l'on avait eue d'appliquer à un officier supérieur une peine qui,

ordinairement, ne s'inflige pas au-dessus du grade de second lieutenant. Aussi M. Burke en devint-il encore, s'il était possible, plus sombre et plus sévère.

Quant à moi, ma solitude ne faisait que m'entretenir dans une seule pensée. Parfois, au souvenir inattendu de l'offense que M. Burke m'avait faite, je sentais mon cœur se serrer et le sang me monter au visage; d'autres fois, il est vrai, je sentais s'affaiblir ma résolution, et je cherchais des excuses à cette conduite brutale et haineuse. J'étais dans cette disposition chrétienne le jeudi qui suivit ma reclusion et qui devait amener la punition de Bob. Je m'étais même promis que, si M. Burke lui faisait grâce de la moitié de sa peine, je lui ferais grâce, moi, de toute ma vengeance.

C'était une espèce de terme moyen que j'avais adopté pour concilier mon orgueil avec ma raison. J'attendis donc ce jour avec une certaine inquiétude; car il devait m'affermir dans ma résolution ou me la faire oublier. Ce jour arriva. J'entendis, au bruit des pas mesurés des soldats de marine, qu'ils se rendaient à l'exécution. Elle fut assez longue: il y avait cinq ou six matelots à punir. C'est ce qui arrivait toujours, lorsque M. Burke avait été chargé d'un intérim. Quelques cris parvinrent jusqu'à moi; mais je connaissais trop Bob pour ne pas être bien certain que ce n'était point lui qui donnait cette marque de faiblesse. Enfin j'entendis de nouveau le bruit des pas des soldats qui redescendaient dans la batterie de trente-six. Tout était fini; mais je ne pouvais rien savoir avant une heure; car c'était à une heure seulement que le matelot m'apportait mon dîner.

Ce jour-là, justement, le matelot de garde auprès de moi était Patrick, le même qui avait reçu l'ordre de tirer sur nous, si nous approchions du bâtiment; cet ordre, auquel il avait été forcé d'obéir, lui avait été donné par M. Burke, dès qu'il avait su que le capitaine restait à terre, et que je n'étais pas porté sur la liste de ceux qui étaient demeurés auprès de lui. Dès le matin, le pauvre garçon m'avait fait ses excuses sur cette sévérité de la consigne, à laquelle il n'avait rien pu adoucir; et je lui avais dit de me rendre compte de l'exécution, ajoutant que j'espérais bien que Bob ne recevrait pas les vingt coups auxquels, dans un premier mouvement de colère, M. Burke l'avait condamné. Le fait est que, soit capitulation de conscience, soit difficulté de croire à une pareille sévérité, j'avais fini par demeurer convaincu que cela se passerait comme, au fond du cœur, je désirais que cela se passât; aussi, lorsque Patrick parut, je le regardai d'un air presque riant:

— Eh bien, lui dis-je, comment cela a-t-il fini, mon garçon?

— Mal pour le pauvre Bob, monsieur John.

— Comment! aurait-il reçu les vingt coups auxquels il était condamné?

— Trente, monsieur John, trente.

— Trente coups de fouet? m'écriai-je; mais il n'était condamné qu'à vingt!

— Je le pensais comme vous, Votre Honneur, et tout le monde le pensait comme moi; Bob même ne se doutait pas du supplément qui l'attendait. Quand il eut reçu, après avoir bien soufflé, ce qu'il croyait son contingent, il voulut se relever; mais le prévôt d'armes lui présenta son compte, et il vit qu'il avait un boni de dix coups sur lequel il ne comptait pas.

— Et il n'a pas réclamé? m'écriai-je.

— Si fait! mais tout ce qu'il y a gagné, c'est de savoir d'où lui venait la gratification.

— Et d'où lui venait-elle?

— Dame, je ne sais pas si c'est vrai: on lui a dit que c'était à vous qu'il en avait l'obligation; alors, il s'est recouché en disant: « En ce cas, c'est autre chose; tout ce qui vient de M. John est le bienvenu. Frappez! »

— Oh! m'écriai-je, et tu es certain que Bob a reçu trente coups de fouet?

— Pardieu! Je les ai comptés les uns après les autres. D'ailleurs, vous pourrez demander à Bob, la première fois que vous le verrez; je suis sûr qu'il a retenu son total, lui.

— C'est bien, dis-je; merci, Patrick. Je sais tout ce que je voulais savoir.

Le matelot, qui était loin d'attacher à ces mots un autre sens que celui qu'ils paraissaient avoir, s'inclina et sortit.

M. Burke était condamné.

XVIII

De ce moment, il n'y eut plus d'hésitation dans mon esprit, et le projet que j'y ballottais depuis trois ou quatre jours y fut définitivement arrêté. Cependant je ne me laissai point aller, comme David, à une de ces aveugles vengeances qui peuvent avorter, et retombent alors sur celui qui l'a conçue. Je voulais délivrer l'équipage de son bourreau, mais non pas par un assassinat. M. Burke avait levé sur moi sa canne; il m'avait insulté comme homme, c'était comme homme qu'il me rendrait raison. S'il me tuait dans un duel loyal, tout était dit: si c'était moi, au contraire, que le sort favorisait, ma carrière militaire était perdue; car, ayant tiré l'épée contre un supérieur, je ne pouvais échapper à une condamnation capitale, si je remettais le pied sur le vaisseau. J'étais donc décidé, après le combat, à fuir en Grèce, en Asie Mineure ou en Egypte, mais à rester en Orient. Une seule pensée combattait cette résolution: c'était le souvenir de mon père et de ma mère, qui se présentait à mon esprit avec l'idée que je me séparais d'eux pour toujours. Mais tous deux étaient des âmes fortes, et j'étais sûr que mon père, tout le premier, lorsqu'il saurait quelle insulte m'avait été faite, approuverait la manière dont je l'avais repoussée.

Je commençai donc dès lors à tout préparer pour cet événement. Je fis la visite de ma bourse: elle contenait cinq cents livres sterling, tant en or qu'en traites, et c'était plus qu'il ne m'en fallait pour vivre deux ans à l'abri du besoin; à l'âge que j'avais alors, deux ans sont deux siècles. J'écrivis à mon père et à ma bonne mère une longue lettre, pleine des sentiments que j'avais pour eux, et où je leur racontais, dans tous ses détails, ce qui s'était passé à bord du *Trident* depuis que je les avais quittés. L'expédition de Walsmouth, l'enlèvement de David, sa punition, sa mort, mon insulte, tout y était; ma lettre s'arrêtait à la résolution que j'avais prise, et un mot de ma main, ajouté en post-scriptum, devait leur apprendre le résultat, si j'étais vainqueur; si j'étais tué, au contraire, je priais M. Stanbow, dans une lettre qu'il devait recevoir de son côté, de faire passer à mes bons parents ces dernières lignes, que l'on trouverait sur moi, et qui leur seraient une preuve que j'étais mort en pensant à eux.

Une fois ces dispositions générales terminées, je fus plus tranquille; il me semblait qu'il y avait commencement d'exécution, et qu'il était déjà trop tard pour que je revinsse sur la résolution prise. Je m'occupai donc des moyens. Proposer, à bord du bâtiment, un duel à M. Burke, eût été une folie: j'arrêtai, en conséquence, mon plan d'une toute autre façon.

Pour ses propres affaires ou pour celles du service, M. Burke était appelé, de temps en temps, à notre ambassade. Or, comme M. Burke, ainsi qu'on le sait, était médiocrement sociable et assez peu curieux, il s'y rendait ordinairement seul et par le chemin le plus court. Ce chemin traversait un des plus beaux et des plus vastes cimetières de Constantinople; là, je l'attendrais seul aussi, car je ne voulais compromettre personne, et, bon gré mal gré, je le forcerais de se battre. L'arme m'était égale, pourvu qu'il en acceptât une; chacun de nous aurait son épée au côté, et j'emporterais une paire de pistolets.

Sur ces entrefaites, le tour de Bob arriva d'être de service auprès de moi. Dès que le pauvre garçon entra, m'apportant mon déjeuner, je me jetai à son cou: il avait, comme à son ordinaire, déjà oublié la correction qu'il avait reçue; et, d'ailleurs, à ce qu'il m'assura, il n'avait jamais cru un instant que je fusse pour quelque chose dans le surcroît de coups qui lui était tombé si inopinément sur les épaules; comme je m'en étais douté, il en avait laissé tout l'honneur à M. Burke. Il me dit qu'au reste le premier lieutenant était toujours en quarantaine, et plus exécré que jamais, et que, quant à lui, il était convaincu que M. Burke finirait mal. C'était aussi mon opinion, et je ne fus pas fâché de la voir si généralement partagée; il me semblait que la Providence, qui m'avait choisi pour le vengeur de tant de braves gens, ne pouvait m'abandonner.

Je demandai des nouvelles du juif Jacob: il était venu plusieurs fois au bâtiment et avait demandé après moi; mais il n'avait pu me voir à cause de mes arrêts. Je comprenais son inquiétude; j'avais à lui remettre le bouquet de Vasiliki, lequel, on s'en souvient, était le prix de son entremise dans l'événement que j'ai raconté. Je chargeai Bob de lui dire qu'une fois libre, je le lui porterais sans retard, et que, d'ailleurs, j'avais, pour ma part aussi, à lui demander un service dont il serait bien récompensé.

Le jour de ma sortie approchait, et tout était préparé pour que je pusse profiter de la première occasion qui se présenterait de mener ma résolution à fin; elle arriva. Au bout d'un mois, heure pour heure, mes arrêts furent levés.

Ma première visite fut pour le capitaine. Je retrouvai le bon et digne vieillard tel qu'il avait toujours été pour moi. Il me gronda doucement de ne lui avoir pas demandé une permission qu'il m'eût accordée, et me fit raconter dans tous ses détails l'aventure de la jeune Grecque, le dévouement de James et de Bob, notre retour au bâtiment et ma scène avec M. Burke. Je lui dis tout comme je l'eusse dit à un confesseur; car M. Stanbow, dans la circonstance où je me trouvais, avait pour moi un caractère sacré, celui d'ami de mon père. Lorsque j'en arrivai au geste insultant

que M. Burke s'était permis en m'ordonnant de me retirer, je vis M. Stanbow pâlir

— Il a fait ce que vous dites? interrompit-il.

— Il l'a fait, monsieur, répondis-je froidement.

— Mais vous le lui avez pardonné, n'est-ce pas? C'est un fou.

— Oui, repris-je en souriant. Seulement, c'est un fou furieux, et qu'il faut lier.

— Que voulez-vous dire? demanda M. Stanbow avec inquiétude. John, mon enfant, n'oubliez jamais que le premier devoir d'un marin est la discipline.

— Mon habitude est-elle d'y manquer, monsieur Stanbow? demandai-je au capitaine.

— Non, monsieur John, non; vous êtes, au contraire, un de mes meilleurs officiers. C'est une justice que je me plais à vous rendre.

— Et qui m'est d'autant plus précieuse, répondis-je, qu'elle m'est rendue au moment où je viens d'être puni.

M. Stanbow soupira; puis, encore une fois:

— Mais pourquoi ne m'avez-vous pas demandé cette permission? me dit-il; pourquoi n'avez-vous pas dit que je vous l'avais donnée? Je ne vous eusse pas démenti.

— Je vous remercie, monsieur Stanbow, m'écriai-je les larmes aux yeux, je vous remercie du fond du cœur; malheureusement, je ne mens jamais.

— C'est pour cela que je veux que vous m'affirmiez que vous ne vous souvenez de rien.

Je restai muet.

— Allons, allons, continua-t-il, c'est trop exiger en ce moment, j'en conviens, et il y aurait plus que de l'héroïsme à l'abnégation de la rancune au moment où elle doit être dans toute sa force. Prenez de l'air et du plaisir, vous en avez besoin, après un mois de reclusion; et que l'air et le plaisir emportent vos mauvaises pensées, si, par hasard, vous en aviez conçu. Voulez-vous aller à terre?

— Merci, monsieur; pas dans ce moment. Si j'y étais appelé par quelque affaire, je vous en demanderais la permission.

— Tant que vous voudrez; mais à moi, entendez-vous bien? à moi, John. Pour tout ce qui dépend de moi, au nom du ciel! n'ayez affaire qu'à moi. N'oubliez pas que c'est à moi, et non à un autre, que votre respectable père, mon bon vieil ami, vous a confié; je lui réponds donc de vous contre tout ce qui n'est pas combat ou naufrage. Avez-vous de l'argent?

— Oui, monsieur.

— Ne vous gênez pas; vous savez que sir Edouard m'a constitué votre banquier.

— J'ai encore plus de douze mille francs, monsieur.

— Allons, je vois que je ne puis rien faire pour vous aujourd'hui; demain, peut-être, serai-je plus heureux.

Merci, capitaine, cent fois merci. Vous dites que vous ne pouvez rien faire pour moi? Détrompez-vous, car vous faites plus, avec vos seules paroles, que ne pourrait faire le roi George avec tout son pouvoir. Adieu, monsieur; je profiterai de votre offre; et, si j'ai besoin d'aller à terre, je viendrai vous demander la permission.

— Mieux que cela, John; je pourrais ne pas y être, et il résulterait de mon absence une nouvelle source de contrariétés pour vous.

Il se mit à son secrétaire, et écrivit quelques mots sur un papier.

— Tenez, voici une permission écrite à laquelle vous n'aurez que la date à mettre, et qui vous garantira de tout reproche. Voyons, cherchez bien, avant de me quitter; n'avez-vous point autre chose à me demander?

— Eh bien, monsieur, répondis-je, puisque vous me donnez cette latitude, je vais en profiter.

— Faites.

— Vous savez que James, pour m'avoir accompagné à terre, avait d'abord été condamné, comme moi, à garder les arrêts pendant un mois, et que, sur la prière que j'ai faite à M. Burke de ne point le punir pour une action que vous eussiez récompensée, les arrêts de James ont été portés à six semaines?

— Oui, je sais cela.

— Eh bien, capitaine, je demande qu'il soit fait remise à James de ces quinze jours.

— C'est déjà fait.

— Comment cela?

— Oui, oui; j'ai arrangé la chose avant votre sortie, pour qu'on ne pût pas dire que c'était vous qui m'aviez demandé cette grâce, et vous en vouloir de cette demande. James a été mis en liberté en même temps que vous

— Alors, monsieur, au lieu d'une justice, une grâce: laissez-moi vous baiser la main.

— Embrassez-moi, mon enfant!

Je me jetai dans ses bras.

— Ah! dit-il en secouant la tête, si nous n'avions plus cet homme à bord, nous serions bien heureux.

— N'est-ce pas, monsieur Stanbow, m'écriai-je, que c'est votre avis, à vous aussi, et que cet homme est fatal et odieux à vous-même, comme à tout l'équipage, et que celui qui vous en débarrassera...?

— Silence, mon enfant! s'écria le vieillard Il n'y a que les lords de l'amirauté qui aient ce pouvoir. Il faut nous en rapporter à eux et attendre... Adieu, adieu, John; vos camarades doivent être impatients de vous revoir, depuis un mois qu'ils ne vous ont pas vu.

Puis, me faisant un geste de la main:

— Ainsi, c'est convenu, n'est-ce pas? pour toute chose, vous vous adresserez à moi.

Je lui fis un signe d'assentiment; car il se fût peut-être aperçu, à l'altération de ma voix, de ce qui se passait dans mon cœur; et, m'inclinant avec un respect plein de reconnaissance pour tant de bontés, je sortis de la cabine.

M. Stanbow avait dit vrai: tous mes camarades m'attendaient sur le pont, et James avec eux; si bien que ma sortie de chez le capitaine eut tout l'air d'un véritable triomphe. Aussi, dès que l'équipage m'eut aperçu, ce fut un hourra général, que M. Burke dut entendre de sa cabine, où, depuis un mois, à part les heures de service et de repas, il s'imposait des arrêts volontaires, aimant mieux demeurer seul dans sa chambre que rester isolé sur le pont. Il avait été décidé, par tout le corps des officiers, que l'on donnerait à James et à moi un grand dîner. Cette solennité fut fixée, séance tenante, au surlendemain, et sur-le-champ on alla en demander la permission à M. Stanbow, qui l'accorda avec sa bonté ordinaire.

Au moment où on relevait le quart du soir, M. Burke monta sur le pont; c'était la première fois que je le revoyais depuis notre altercation, et je sentis bouillonner au dedans de moi toutes les passions haineuses qu'il m'avait inspirées. Il me sembla que le moment le plus heureux de ma vie serait celui où je me vengerais de cet homme, et que le bonheur de le tuer de mes propres mains valait bien un exil éternel. Quant à lui, je le trouvai plus sombre et plus soucieux encore qu'à l'ordinaire. Personne ne lui parla. La quarantaine n'était point encore levée.

Le lendemain, M. Burke, qui, sans doute, se souciait peu d'assister à la fête que l'on me donnait, prévint le capitaine qu'il s'absenterait pour quelques affaires qu'il avait à régler avec l'ambassade, et ne reviendrait au bâtiment qu'après le quart du soir. Cette nouvelle, lorsqu'elle me parvint, me fit frissonner jusqu'au fond du cœur, si désireux que je fusse de l'apprendre: c'est que, dans toutes les circonstances suprêmes, si bien arrêtée que soit une décision, il y a lutte entre l'intérêt et la volonté. Certes, mon intérêt était de dévorer cette offense, qui n'était connue de personne que du capitaine, et de continuer une carrière qui, par le crédit de mon père et avec l'appui de M. Stanbow, pouvait me conduire aux premiers grades Mais ma volonté était dans ma dignité offensée par un de ces gestes qu'un homme ne peut pardonner à un autre homme sans être un lâche; ma volonté était toute opposée à mon intérêt; ma volonté était dans la conviction qu'en m'attaquant à M. Burke, je me sacrifiais au salut de tous; ma volonté était dans la certitude que, quel que fût mon sort, les regrets et la reconnaissance de l'équipage tout entier me suivraient ou dans la tombe ou dans l'exil. Ma volonté l'avait emporté sur mon intérêt; je m'affermis dans mon projet, et je regardai le jour du lendemain comme celui que Dieu avait fixé pour son exécution.

Qu'on ne s'étonne point que je revienne plusieurs fois sur cette pensée, et que j'avoue, non les doutes, mais les agitations de mon esprit. Un duel avec un supérieur n'est point un duel ordinaire, puisque, vaincu, c'est la mort; puisque, vainqueur, c'est au moins l'exil. Or, l'exil, à l'âge que j'avais, était un exil long et douloureux, un exil qui me séparait à jamais de tout ce qui m'était cher au monde, un exil qui brisait ma vie tout entière, telle que mes bons parents me l'avaient faite, pour la remplacer par une vie inconnue que je serais obligé de me faire moi-même.

Je passai la journée entière plongé dans ces réflexions, mais sans qu'elles pussent, si sombres qu'elles étaient, faire faiblir un instant ma volonté. Je dormis peu, et cependant ma nuit fut assez tranquille. Dès le matin, je demandai à M. Stanbow la permission d'aller à terre. Il me fit observer, en riant, que ma démarche était inutile, puisque j'avais une permission écrite; mais je lui dis que je gardais celle-là pour une autre occasion. Je pris congé de James, qui me fit promettre d'être de retour à midi juste; je m'y engageai positivement, et je partis.

J'avais deux visites à faire: l'une à notre juif Jacob, l'autre à lord Byron. Je remis au premier le bouquet de Vasiliki, et j'y ajoutai une gratification de vingt-cinq guinées; puis, lui en donnant vingt-cinq autres, je le chargeai de s'informer si, parmi tous les navires en rade, il n'y en avait pas un qui dût partir pour l'Archipel, l'Asie Mineure ou l'Egypte, et, dans ce cas, d'y retenir passage pour une personne; peu importait de quelle nation fût le

navire. Il me promit que, le soir, la chose serait faite ; l'engagement, au reste, était d'autant plus facile à remplir, qu'il n'y avait pas de jour que nous ne vissions quelque bâtiment faire voile pour les Dardanelles. Je chargeai, en outre, Jacob de m'acheter un costume grec complet.

Lord Byron me reçut avec son affabilité ordinaire. Inquiet de ne pas me voir, il était venu faire une visite à M. Stanbow, et lui avait demandé de mes nouvelles. Il avait alors appris que j'étais aux arrêts, et, comme la consigne était formelle, il n'avait pu arriver jusqu'à moi. Je lui dis que, comptant, si nous devions croiser encore longtemps dans le Bosphore, demander un congé pour voyager en Grèce, je venais lui demander une lettre pour Ali-Pacha, que je désirais visiter. Il se mit à l'instant même à son bureau, écrivit d'abord la lettre en anglais, afin que je pusse juger de la force de la recommandation, la fit traduire par le Grec que lui avait donné Ali, et qui lui servait à la fois de valet de chambre et de secrétaire ; puis il la signa, et appuya près de la signature son cachet à ses armes, qui étaient d'argent à trois cotices de gueules placés en barre dans la partie supérieure de l'écu, avec cette devise : *Creaé Byron*.

L'heure me rappelait au bâtiment. Je pris congé de lui sans lui rien dire ; d'ailleurs, je comptais le revoir une fois encore.

Le Trident était en joie ; on avait, comme pour le branle-bas de combat, abattu toutes les cloisons, et une table de vingt couverts s'étendait dans toute la longueur de la salle à manger et de la salle du conseil.

Je fus le véritable héros de la fête : on eût dit que chacun savait le projet arrêté dans mon cœur, et voulait prendre congé de moi par une dernière démonstration amicale. Quant à moi, dans la préoccupation de mon esprit, il me semblait que tout cela était arrangé d'avance, et que Dieu me laissait voir le fil qui conduisait les choses.

Au dessert, on porta des toasts, comme c'est l'habitude en Angleterre. L'un d'eux fut adressé à l'amitié, et James, qui était près de moi, m'embrassa au nom des convives ; tout cela était si merveilleusement approprié à la circonstance, qu'il avait l'air de prendre congé de moi, et que, les larmes aux yeux, je murmurai, en l'embrassant, le mot *adieu*.

L'horloge piqua six heures, je n'avais pas de temps à perdre ; je demandai la permission de prendre congé de la compagnie pour une affaire importante ; cette permission me fut accordée, accompagnée de toutes les plaisanteries d'usage en pareille circonstance. Je fis bon visage pour les soutenir, et je descendis dans ma chambre sans que nul ne se doutât de rien. En descendant, je donnai à Bob l'ordre de faire préparer un canot pour me conduire à terre.

Tout était prêt. Je bouclai autour de moi une ceinture pleine d'or avec des lettres de change sur Smyrne, Malte et Venise ; je fis la visite de mon portefeuille, pour m'assurer que, dans le cas où je serais tué, tous mes papiers étaient en ordre. Je mis une paire de pistolets dans mes poches, je suspendis à mon cou un portrait de ma mère, que je baisai avec une confiance superstitieuse, avant de reboutonner sur lui mon habit, et, faisant signe au canot de s'approcher, je descendis par un sabord.

A peine fus-je à trente pas du bâtiment, que James, m'ayant aperçu, appela tout le monde sur le pont. Alors ce furent des hourras tels, que M. Stanbow sortit de sa cabine. Je ne puis exprimer ce qui se passa en moi, lorsque j'aperçus, au milieu de tous les jeunes gens, dont il était le père, ce bon vieillard dont j'allais cesser d'être le fils ; les larmes me vinrent aux yeux, j'eus un moment de doute ; mais je n'eus qu'à fermer les yeux pour revoir M. Burke et son geste insultant, et je fis signe à mes rameurs de redoubler de force.

Nous débarquâmes devant la porte de Tophana. Je sautai à terre, et, en sautant, un de mes pistolets tomba de ma poche ; Bob, qui avait paru soucieux pendant tout ce trajet, le ramassa et me le rendit : il se trouva ainsi seul à terre avec moi.

— Monsieur John, me dit-il, vous n'avez pas confiance en Bob, parce que c'est un simple matelot, et vous avez tort.

— Comment cela, mon ami ? lui demandai-je.

— Oh ! je m'entends, répondit-il ; je n'ai pas besoin de vivre dix ans avec les personnes pour connaître leur caractère, et ce n'est pas pour un rendez-vous d'amour que vous êtes venu à terre.

— Qui t'a dit cela ?

— Personne. En tout cas, si vous avez, pour quelque chose, besoin de Bob, vous savez qu'il est à vous, de jour comme de nuit, de corps et d'âme, à la vie comme à la mort.

— Merci, Bob, lui dis-je. Si vous avez deviné ce qui m'amène à terre, ce dont cependant je doute, vous devez comprendre qu'il serait indélicat à moi d'entraîner personne dans une pareille affaire. Seulement, Bob, si, demain matin, ni moi ni M. Burke, nous n'étions rentrés, dites à James de demander une permission, de prendre un canot, et venez faire ensemble un tour dans le cimetière de Galata ; il se peut alors que vous appreniez de nos nouvelles.

— Oui, oui, murmura Bob, c'est bien ce que j'avais pensé. En tout cas, monsieur John, vous êtes mon supérieur, et je n'ai pas le droit de vous faire d'observation, mais tout le monde peut donner un avis : défiez-vous de l'homme, monsieur, défiez-vous-en !

— Merci, Bob, je suis sur mes gardes ; et maintenant, mon ami, sur ta parole d'honneur, pas un mot.

— Foi de Bob, monsieur John.

— Tiens, continuai-je en tirant ma bourse de ma poche, voilà pour boire à ma santé.

— Entendez-vous, vous autres ? dit Bob en versant tout l'argent dans les mains d'un matelot et en mettant la bourse vide sur sa poitrine, voilà une gratification que M. John vous donne.

— Vive M. John ! crièrent tous les matelots.

— Oui, oui, murmura Bob, vive M. John, c'est bien dit ; et, s'il y a un Dieu au ciel, il entendra le souhait que vous faites. Adieu, monsieur John ; je ne vous souhaite pas du courage, vous en avez, Dieu merci, comme un amiral. Mais de la prudence, monsieur John, de la prudence !

— Sois tranquille, Bob ; et maintenant, à mon tour, adieu.

Je mis les doigts sur mes lèvres, pour lui recommander une seconde fois le silence.

— C'est dit, c'est dit, murmura Bob.

Je lui tendis la main, il la porta à ses lèvres avant que j'eusse eu le temps de l'en empêcher ; puis, sautant dans la barque :

— Allons, vous autres, au large, dit-il.

Et, prenant un aviron :

— Ce n'est pas adieu, monsieur John, c'est au revoir. Mais à bon entendeur, salut : de la prudence !

Je lui fis un dernier signe de tête, et, comme l'heure s'avançait, je pris le chemin de l'ambassade, qui, ainsi que je l'ai dit, traversait le cimetière de Galata.

XIX

C'était un magnifique cimetière turc, l'un des plus beaux de Constantinople, avec ses sombres sapins et ses verts platanes, solitaire et silencieux, même au milieu du jour et du bruit. Je m'appuyai contre la tombe d'une jeune fille dont le monument, en forme de colonne brisée à la moitié de la hauteur qu'elle aurait dû atteindre, était couronné d'une guirlande de marbre représentant des roses et des jasmins, doux symboles de l'innocence chez tous les peuples. De temps en temps, une femme, pareille, sous sa robe et son long voile qui ne laissaient apercevoir que les yeux, à l'ombre d'un des morts que je foulais aux pieds, passait sans que ses babouches, de satin brodé d'argent, laissassent aucune trace ni fissent le moindre bruit. Le seul son que l'on entendait était le chant des rossignols, qui, en Orient, se plaisent surtout au milieu des cimetières, et que les Turcs, dans leur mélancolie rêveuse, écoutent sans se lasser, parce qu'ils les prennent pour les âmes des jeunes filles mortes vierges.

Au milieu de ce repos, de ce silence, de cette fraîcheur, je fus prêt, en leur comparant l'agitation, le bruit et la chaleur qui, par opposition, faisaient de ce coin de terre une oasis délicieuse, à envier ce calme des morts qui avaient de si doux concerts, de si beaux arbres et de si riches monuments. Cette rêverie, qui entrait pour la première fois dans mon âme par la porte des sens, y amenait un détachement étrange de l'existence. Je me rappelais ma vie passée, mon service à bord, les châtiments qui, deux ou trois fois, avaient été la suite de la haine sans cause de M. Burke ; ce dîner plein de vides et bruyantes paroles auquel j'étais assis, jouant mon rôle d'insensé, il y avait une heure à peine ; je comparais toute cette agitation au calme de ces hommes que nous appelons barbares parce qu'ils passent leur existence assis et fumant auprès d'un ruisseau, sans s'inquiéter des creuses rêveries de la science ou des vagues et sanglantes théories de la politique, n'obéissant qu'à leur instinct animal, qui leur montre la femme, les armes, les chevaux, les parfums, comme des choses à l'usage de leur caprice ; de ces hommes qui, à la fin d'une vie de sensualité, vont se coucher dans une oasis pour se réveiller dans un paradis ; et il me semblait que le temps parcouru depuis ma naissance jusqu'à ce jour était une période de fièvre et de folie. Après cette rêverie, quoique ma résolution n'eût point changé, mon cœur était devenu presque indifférent au résultat, et je me sentais un courage qui touchait à l'insouciance.

J'étais dans cet état, qui devait me donner un si grand avantage sur mon adversaire, lorsque j'entendis le bruit de pas qui s'approchaient. A ce bruit, et au léger tressail-

lement qu'il me fit éprouver, je n'eus pas même besoin de regarder l'arrivant pour être certain que c'était M. Burke; car, en ce moment, je me sentais doué d'une espèce de double vue Je le laissai donc s'avancer jusqu'à la distance de trois ou quatre pas; alors seulement, je levai la tête et me trouvai face à face avec mon ennemi.

Il était si loin de m'attendre à cette heure et en cet endroit, il y avait sur mon visage un tel caractère de résolution, qu'avant même que j'eusse proféré une seule parole, il fit un pas en arrière et me demanda ce que je voulais.

Je me mis à rire.

— Ce que je veux, monsieur, lui dis-je, votre pâleur me prouve que vous vous en doutez : mais, en tout cas, je vais vous le dire. Il se peut, monsieur, que, parmi les ouvriers de Birmingham ou de Manchester, où vous êtes né, les supérieurs châtient d'habitude leurs subordonnés à coups de canne, et que ceux-ci, convaincus de la misère de leur position, s'y soumettent sans murmurer; c'est ce que je ne sais pas, c'est ce que je ne veux pas savoir; mais, entre nous autres gentilshommes, et il n'est pas étonnant que vous ignoriez cela, monsieur, il est convenu que, quelle que soit la supériorité ou l'infériorité des grades, les ordres seront donnés et reçus avec la courtoisie qu'un gentilhomme doit à un autre gentilhomme, et que tout geste insultant amènera une réparation proportionnée à l'insulte. Donc, monsieur, vous avez levé sur moi votre canne, comme vous l'eussiez levée sur un chien ou sur un esclave, et, dans le code de la noblesse, c'est une insulte qui est punie de mort! Vous avez votre épée, j'ai la mienne : défendez-vous !

— Mais, monsieur John, dit le lieutenant en pâlissant encore, vous oubliez que les lois de la discipline militaire défendent à un midshipman de se battre avec un lieutenant?

— Oui, monsieur Burke, répondis-je; mais elles ne défendent pas à un lieutenant de se battre avec un midshipman. Vous êtes donc dans votre droit, vous, et c'est tout ce qu'il faut. Au-dessus des lois de la discipline militaire, il y a les lois de l'honneur, auxquelles toutes les autres doivent céder. Défendez-vous!

— Mais, monsieur, réfléchissez que, quelle que soit l'issue de ce combat, il ne peut que vous être fatal, à vous; par pitié pour vous-même, n'insistez donc point davantage, et laissez-moi passer.

Il fit un mouvement, j'étendis le bras.

— Je vous remercie de l'avis, monsieur; mais il est inutile. Depuis un mois que l'événement dont je demande raison est arrivé, j'ai eu le temps de réfléchir et de faire mes dispositions; mes réflexions sont faites, mes dispositions sont prises. Il n'y a point à revenir là-dessus; défendez-vous!

— Mais, encore une fois, dit M. Burke d'une voix altérée, comme votre supérieur et comme votre aîné, je dois vous rappeler que, du moment où votre épée sera sortie du fourreau, votre carrière est perdue et votre vie est en danger. Que ferez-vous alors?

— Puisque vous voulez bien prendre un si grand intérêt à moi, monsieur, je vais vous le faire connaître : si vous me tuez, tout est dit; les lois militaires, si sévères qu'elles soient, sont impuissantes contre un cadavre. On m'enterrera dans un cimetière pareil à celui-ci; et, une fois mort, mieux vaut dormir, vous en conviendrez, comme dorment ceux que nous foulons aux pieds, sous l'ombre et la fraîcheur de ces grands arbres, que d'être cousu dans un hamac et jeté au fond de l'eau, pour servir de proie aux requins. Si je vous tue, au contraire, mon passage est, à cette heure, retenu à bord d'un bâtiment qui m'emmènera cette nuit, je ne sais où, peu m'importe. Mais, comme mon père a cinquante à soixante mille livres sterling de revenu, et que je suis fils unique, partout où j'irai je pourrai vivre à ma volonté et à mon caprice. Je perdrai, il est vrai, mes appointements de midshipman, qui peuvent monter à mille ou douze cents francs de France, et la chance de devenir, un jour, à quarante ans, lieutenant comme vous; mais, monsieur Burke, je me serai vengé, et, en me vengeant, j'aurai encore vengé Bob, James, David, tout l'équipage. Cela vaut bien la peine de risquer quelque chose. Allons, monsieur, maintenant que je vous ai tiré d'inquiétude à mon égard, vous n'avez plus de motifs pour me refuser la satisfaction que je vous demande; ayez donc la bonté de vous mettre en garde.

— Monsieur, me dit M. Burke de plus en plus agité, je suis votre supérieur, et, comme tel, j'avais droit de vous punir; si l'on faisait un crime à un officier de chaque punition qu'il inflige, il n'y aurait plus de discipline à bord. Je vous ai puni selon mon droit et selon les règlements maritimes en usage à bord des vaisseaux de Sa Majesté Britannique, et vous n'avez pas de réparation à exiger pour cela.

Et il essaya de nouveau de passer; je me mis devant lui.

— Aussi, monsieur, repris-je avec le même calme, mais avec plus de mépris, n'est-ce point de la punition que je vous demande satisfaction; c'est de l'insulte : je ne me plains pas de l'arrêt, je me plains du geste

— Mais, monsieur, si le geste a été involontaire et si je le désavoue, vous n'avez plus rien à dire.

— Si fait, monsieur; j'ai à dire une chose dont je m'étais aperçu déjà, mais que je ne voulais pas croire : c'est que vous êtes un lâche.

— Monsieur! s'écria M. Burke en devenant livide de colère, c'est vous qui m'insultez à votre tour et c'est moi qui vous demande raison de cette insulte. Je me battrai demain, monsieur.

— Vous voulez le temps de faire votre déclaration, n'est-ce pas, et vous ne seriez pas fâché de prendre un conseil de guerre pour votre second?

— Vous supposez, monsieur...

— Je suppose tout de votre part.

— Vous vous trompez, monsieur; la seule cause du retard que je demande, c'est que, comme je n'ai jamais mis le pied dans une salle d'armes, vous auriez, à l'épée, trop d'avantage sur moi; au pistolet, à la bonne heure.

— Cela tombe alors à merveille, et j'avais prévu votre objection, répondis-je en tirant mes pistolets de ma poche; voilà justement ce que vous demandez, monsieur, et vous n'aurez pas besoin d'attendre à demain; les deux armes sont chargées d'une manière égale; d'ailleurs, choisissez.

M. Burke chancela, une sueur froide lui couvrit le visage, je crus qu'il allait tomber; puis, au bout d'un instant :

— Mais c'est un guet-apens! s'écria-t-il; c'est un assassinat.

— La peur vous fait délirer, monsieur; il n'y a ici d'assassin que celui-là qui, sur un faux rapport, a poussé un malheureux au désespoir; car on assassine de différentes manières, et le plus lâche de tous les assassinats est celui qui a une apparence légale. Ce n'est pas vous qui serez assassiné, monsieur, c'est David qui l'a été, et c'est vous qui avez assassiné David. Allons, allons, monsieur Burke, un peu de courage, je vous en supplie, au nom de votre uniforme, qui est le mien.

— Je ne me battrai pas sans témoins, dit M. Burke.

— Alors, je vous déshonorerai, monsieur; du moment que je vous ai menacé, c'est comme si je m'étais battu, et, comme j'ai encouru la même peine, je ne retournerai pas au bâtiment; mais, demain, quelqu'un s'y présentera de ma part : il portera une lettre signée de ma main, et qui racontera tout ce qui s'est passé entre nous. De deux choses l'une : ou vous ne démentirez pas la lettre, et alors vous serez un objet de mépris pour tous, ou vous la démentirez, et, comme celui qui vous la portera ne sera pas votre subordonné, vous serez, en face de tous, songez-y bien, forcé de donner satisfaction de ce démenti; car, si vous ne le faites, on vous chassera, comprenez-vous, monsieur? on vous chassera de la marine anglaise, comme un lâche et un infâme!

Je fis un pas vers lui.

— On vous arrachera vos épaulettes, comme je vais vous les arracher.

Je fis un second pas vers lui.

— On vous crachera au visage, comme je vais le faire.

Je fis un troisième pas vers lui, et, alors, je me trouvai si près, que j'étendis la main pour joindre l'effet à la menace.

Il n'y avait pas moyen de reculer; M. Burke mit l'épée à la main. Je jetai mes pistolets, et je tirai mon épée à mon tour. Aussitôt nos fers se croisèrent, car il s'était précipité sur moi, espérant que je n'arriverais pas à temps; mais les conseils de Bob n'avaient point été perdus, et j'étais sur mes gardes.

A la première passe, je sentis que M. Burke m'avait fait un mensonge, et qu'il connaissait à fond l'art qu'il prétendait n'avoir jamais étudié. J'en fus aise, je l'avoue : cela nous mettait sur un pied d'égalité qui faisait, dès lors, de notre duel le jugement de Dieu. Le seul avantage que j'eusse donc sur lui était ce sang-froid terrible, fruit des réflexions étranges qui avaient précédé notre lutte. Une fois engagé, au reste, M. Burke fit bonne contenance : il avait compris que notre combat ne finirait pas par une égratignure, et que c'était ma vie qu'il lui fallait pour sauver la sienne.

Nous nous battîmes ainsi cinq minutes à peu près, pied à pied, et si rapprochés l'un de l'autre, que nous parions autant avec la poignée de nos épées qu'avec la lame. Probablement, nous sentîmes tous deux, en même temps, le désavantage de cette position; car tous deux nous fîmes en même temps un pas de retraite, de sorte que nous nous trouvâmes hors de la portée l'un de l'autre. Mais je fis aussitôt un pas en avant, et nous nous retrouvâmes engagés à distance convenable.

Il arrivait, dans cette circonstance, à M. Burke, ce qui lui arrivait dans la tempête et dans le combat : le premier moment, qui était tout entier à son naturel, était la timidité; puis l'orgueil ou la nécessité reprenait le dessus, et M. Burke redevenait brave par calcul.

Je l'ai dit, M. Burke, auquel personne ne connaissait

ce talent, était de première force à l'escrime ; mais, grâce aux recommandations de mon père et de Tom, cette partie de mon éducation était loin d'avoir été négligée. Ce fut une découverte que fit à son tour M. Burke, et qui lui rendit sa première hésitation. Il avait le bras plus fort que le mien, mais j'avais la main plus légère que la sienne, de sorte que, profitant de ce moment de trouble, je le pressai ; M. Burke rompit : c'était avouer son désavantage. J'en repris une nouvelle force ; nos épées semblaient deux couleuvres ardentes qui se jouent, et deux ou trois fois le n'avait encore été qu'un jeu. Je sentis une ou deux fois le froid du fer ; je sentis une ou deux fois que mon épée avait touché. Cependant pas un de nous ne dit mot ; il n'y avait plus entre nos deux lames de place pour les paroles ; enfin, dans une riposte portée à fond, je sentis une résistance étrange ; en même temps, M. Burke jeta un cri, mon épée lui avait passé au travers du corps, et avait été recourber sa pointe mal trempée contre le tombeau de marbre ; de sorte que je ne pus la retirer à moi, et qu'à mon tour je fis un bond en arrière, laissant l'arme dans



Mon épée lui avait passé au travers du corps.

bout de mon fer effleura sa poitrine, au point de percer son habit. M. Burke rompit encore, mais, je dois le dire, comme il eût fait dans une salle d'armes. Cependant, en rompant, il s'était dérangé de la ligne droite, et à trois pas derrière lui se trouvait un tombeau. Je le pressai de plus en plus, et à son tour son épée vint m'effleurer le visage ; le sang coula.

— Vous êtes blessé, me dit-il.

Je répondis par un sourire, et, faisant encore un pas en avant, je le forçai de faire un pas en arrière ; je ne lui donnai point de relâche, et me retrouvai si près de lui, que je ne pus dégager mon épée que par un coupé sur les armes ; un bond en arrière le sauva seul de ma riposte ; mais j'en étais arrivé où je voulais, M. Burke était acculé au tombeau. Il n'y avait plus moyen, pour lui, de rompre.

Ce fut alors le véritable combat ; car le duel, jusque-là la blessure. La précaution était inutile, M. Burke était atteint trop cruellement pour me poursuivre ; il essaya cependant de faire un pas en avant ; mais, sentant que les forces lui manquaient, il laissa échapper son épée, et tomba presque aussitôt en poussant un second cri, et en se tordant les bras de rage.

Je l'avoue, en ce moment toute ma colère disparut pour faire place à la pitié. Je me précipitai vers M. Burke. Le plus urgent secours à lui porter était de le débarrasser du fer ; je fis donc une seconde tentative, et je ne pus lui arracher l'épée du corps, quoiqu'il la tirât lui-même à pleines mains. Ce dernier effort lui fut fatal ; je le vis ouvrir la bouche comme pour parler ; mais ce fut une gorgée de sang qui vint à ses lèvres ; au même moment, ses yeux semblèrent se retourner dans leurs orbites ; il eut deux ou trois convulsions ; puis, se roidissant avec un dernier râle, il expira.

Je m'assurai qu'il était mort ; et, comme je ne pouvais lui être d'aucun secours, je songeai à ma sûreté. La nuit était entièrement venue pendant ce combat. Je ramassai mes pistolets, qui étaient d'excellentes armes auxquelles je tenais beaucoup : je sortis du cimetière et m'acheminai vers la maison de Jacob. Il m'attendait, comme nous en étions convenus ; il s'était mis en quête, et avait trouvé un navire napolitain en partance pour Malte, Palerme et Livourne ; le lendemain matin, il devait lever l'ancre ; c'était justement ce qu'il me fallait ; aussi avait-il arrêté ma place, en prévenant que je m'y rendrais dans la nuit. Quant aux habits, il s'en était occupé avec un égal succès, et me montra un magnifique costume de palikare qui m'attendait sur un divan, et un autre, plus simple, sur une chaise.

Je me dépouillai à l'instant de mon uniforme, que je ne pouvais garder sans être reconnu, et je me revêtis de l'un de mes nouveaux costumes ; il m'allait à merveille, et semblait fait pour moi. Avec le sabre et le yatagan, cette nouvelle garde-robe me revenait à quatre-vingts guinées ; j'en ajoutai soixante et dix aux vingt-cinq que j'avais données, le matin, à Jacob, et sa commission se trouva payée. Je le priai alors de s'occuper des moyens de transport ; c'était déjà chose faite : il avait donné rendez-vous, à onze heures, à une barque qui devait nous attendre au pied de la tour de Galata.

Je passai cet intervalle à ajouter un post-scriptum à la lettre que j'avais préparée pour mon père. Je lui racontais l'événement du duel, je lui disais la nécessité où je me trouvais de fuir, et je terminais en le priant de me faire ouvrir un crédit à Smyrne. Comme je comptais rester en Orient, Smyrne, avec sa situation centrale et sa population cosmopolite, à laquelle je pouvais me mêler en restant inconnu, était bien la ville qu'il me fallait.

J'écrivis aussi à lord Byron pour le remercier de sa bienveillance pour moi et le prier d'employer son crédit auprès des lords de l'amirauté, s'il se trouvait en Angleterre lorsque mon procès serait fait. Il connaissait M. Burke, il savait la haine que lui portait tout l'équipage, et combien cette haine était motivée. Je n'avais pas l'espoir que son crédit influât sur la décision des juges ; mais son témoignage pouvait beaucoup sur le public. Je remis cette lettre à Jacob avec celles de M. Stanbow et de mon père ; il devait se rendre, dès le matin, à bord du *Trident*, et, après avoir remis ces différents messages, indiquer l'endroit où l'on retrouverait le corps de M. Burke.

L'heure était arrivée ; nous sortîmes enveloppés de nos manteaux, et nous nous acheminâmes vers la tour de Galata.

La barque nous attendait, nous y montâmes aussitôt ; car il était près de minuit, et, le bâtiment auquel nous nous rendions étant à l'ancre dans le port de Chalcédoine, près du *Fanarlkiosk*, nous avions toute la largeur du canal à traverser diagonalement. Heureusement, nos matelots étaient bons rameurs ; aussi en un instant eûmes-nous traversé la Corne d'or et doublé la pointe du Sérail.

La nuit était pure et la mer tranquille. Au milieu du canal et un peu en avant de la tour de Léandre, je voyais s'élever majestueusement notre beau vaisseau, dont les mâts, les étais et jusqu'aux moindres cordages se dessinaient sur le cercle lumineux que la lune étendait autour d'elle. Cette vue me serra profondément le cœur. *Le Trident* était ma seconde patrie ; Williams-house et *le Trident*, c'était tout ce que je connaissais du monde ; après mon père, ma mère et Tom, qui étaient à Williams-house, ce que j'aimais le mieux se trouvait à bord du *Trident*. J'y laissais M. Stanbow, ce bon et digne vieillard que je vénérais comme un père ; James, dont la franche et loyale amitié ne m'avait pas failli un instant ; enfin, Bob, ce type du véritable marin, avec son cœur d'or sous sa rude enveloppe ; il n'y avait pas jusqu'au vaisseau lui-même qui n'eût une part dans mes regrets.

A mesure que nous approchions, il grandissait merveilleusement à nos yeux, et bientôt nous nous en trouvâmes si près, que, grâce à la sérénité de la nuit, l'officier de quart aurait pu, si je l'eusse dit tout haut, entendre l'adieu que j'envoyais tout bas à mes bons camarades, qui, après la fête qu'ils m'avaient donnée la veille, étaient loin de se douter qu'à cette heure je passais si près d'eux, les fuyant pour toujours. Ce fut un des moments les plus pénibles que j'éprouvai de ma vie. Je ne regrettais point ce que j'avais fait, car mon action était le résultat d'une longue méditation et d'une inébranlable volonté ; mais je ne pouvais me dissimuler que, d'un seul coup, j'avais brisé ma vie et échangé un avenir certain contre un avenir inconnu. Quel était cet avenir hasardeux ? Dieu seul le savait.

Cependant, nous avions dépassé *le Trident*, et, à la lueur du fanal, nous commencions à distinguer les bâtiments à l'ancre dans le port de Chalcédoine. Jacob me montra de loin la mâture de celui à bord duquel j'étais attendu ; et, quoique je n'y dusse faire qu'un séjour momentané, je ne pus m'empêcher, à mesure que nous en approchions, de l'inventorier avec l'œil d'un marin. Après avoir habité *le Trident*, qui était un des plus beaux vaisseaux de Sa Majesté Britannique, la comparaison ne pouvait pas être favorable au bâtiment napolitain ; cependant, autant que j'en pouvais juger, il avait été assez habilement construit, dans le double but que s'étaient proposé les armateurs, c'est-à-dire la marche et le commerce. Sa carène était faite sur un bon modèle, assez large pour contenir une quantité suffisante de marchandises, et assez étroite pour fendre l'eau vigoureusement. Quant à sa mâture, elle était, comme celle de tous les bâtiments destinés à la navigation de l'Archipel, un peu basse, afin que le navire pût se raser, en cas de besoin, derrière les roches et les îles. Cette précaution, prise contre les pirates, qui, à cette époque, infestaient la mer Egée, pouvait être favorable au navire dans le voisinage des terres et à l'approche de la nuit ; mais elle lui devenait nuisible, si le bâtiment avait à fuir dans un grand espace découvert. Toutes ces réflexions instinctives furent faites avec la rapidité de l'œil du marin, qui, avant qu'il ait mis le pied à bord d'un bâtiment, en connaît déjà les bonnes et mauvaises qualités. Quand j'arrivai sur le pont de *la Belle-Levantine*, je savais donc déjà à quoi m'en tenir sur elle-même ; restait à faire connaissance avec son équipage

Comme me l'avait dit Jacob, on m'attendait à bord. Je n'eus donc qu'à répondre *passager*, à la sentinelle, qui me héla en italien, pour qu'on me jetât l'échelle de corde. Quant à mes effets, ils n'étaient pas d'un transport difficile ; comme le philosophe antique, je portais tout avec moi. Je payai donc mes rameurs ; je pris congé de Jacob, qui m'avait servi, dans son intérêt, il est vrai, mais avec fidélité, ce qu'on ne trouve pas toujours partout, et je grimpai à mon nouveau bord avec l'habitude et la légèreté d'un marin.

Sur le pont, je trouvai un homme qui veillait pour me conduire à ma chambre.

XX

Après les aventures qui s'étaient passées dans la journée, on apprendra sans surprise que je dormis assez mal, et que, m'étant couché à trois heures du matin, je me trouvais néanmoins au point du jour sur le pont Tout s'apprêtait pour le départ, et le capitaine commençait à donner les ordres nécessaires ; de sorte que j'eus, en ma qualité d'amateur, le temps de faire connaissance avec l'équipage.

Le capitaine était de Salerne, et me rappela, aux premiers ordres qu'il donna, que la ville où il était né était plus célèbre par son université que par son école de marine ; quant à l'équipage, il était composé de Calabrais et de Siciliens. Comme *la Belle-Levantine* était spécialement destinée au commerce de l'Archipel, elle avait un aspect demi-guerrier, demi-marchand, qui donnait à son pont une certaine coquetterie à la fois formidable et amusante. Ce qui représentait le côté militaire du navire était deux pierriers et une pièce de huit allongée, qui, roulant sur son affût, pouvait être transportée à volonté à l'avant ou à l'arrière, à bâbord ou à tribord. J'avais, du reste, en montant sur le pont, donné un coup d'œil à l'arsenal, et je l'avais trouvé en assez bon état : il se composait d'une quarantaine de fusils, d'une douzaine d'espingoles, enfin de sabres et de haches d'abordage en nombre suffisant pour qu'on pût, en cas de besoin, armer tout notre équipage

Comme il s'était, deux heures avant le jour, levé une bonne brise de l'est, et que ce vent nous était parfaitement favorable pour appareiller, je trouvai, en montant sur le pont, la tournevire garnie et attachée au câble avec des garcettes Le demi-tour du câble avait été dégagé des bittes, *la Belle-Levantine* n'était donc à l'ancre que par la tournevire. Pour expliquer de mon mieux à nos lecteurs la manœuvre à laquelle j'allais être appelé à prendre part, je me vois forcé d'essayer de leur faire comprendre ce que c'est que la tournevire et le cabestan.

La tournevire est une corde s'enroulant autour de la barre du cabestan, et qui n'était alors attachée au câble que jusqu'à la grande écoutille, où les garcettes étaient dénouées ; elle retournait alors de l'autre côté du navire, et était attachée à l'écubier ; le câble descendait dans la cale, où il était attaché par l'étalingure autour du grand mât.

Quant au cabestan, c'est un cylindre de bois placé sur le gaillard d'arrière, et qu'on fait agir au moyen de leviers qui le traversent, et qui, partant d'un même centre, divergent en rayons ; la principale fonction du cabestan est de rouler un câble à l'aide duquel on lève les plus lourds fardeaux. Pour le mettre en mouvement, on pousse avec les mains ou les épaules, en proportion du degré de résistance apporté par la lourdeur des objets à soulever, les leviers ou

les barres dont nous avons parlé ; c'est ainsi, à peu près, que des chevaux font tourner la roue d'un pressoir à cidre. Le fardeau que le cabestan avait à lever, à cette heure, était la maîtresse ancre de *la Belle-Levantine*, qui pouvait peser de six à sept milliers.

Comme d habitude, tous les matelots étaient rassemblés sur le pont pour cette manœuvre ; peu à peu les passagers, paraissant aux échelles, venaient se joindre à l'équipage, curieux qu ils étaient de voir la manœuvre du départ. Ces passagers étaient presque tous de petits commerçants grecs et maltais qui, n'étant pas assez riches pour fréter des bâtiments eux-mêmes, payaient le passage pour eux et le transport pour leurs ballots ; ils étaient donc doublement intéressés au salut du bâtiment, d abord pour leur propre sûreté, ensuite pour celle de leurs marchandises.

Pendant ce temps, les matelots avaient garni le cabestan de ses leviers, et se tenaient prêts à obéir aux ordres du capitaine, qui, tournant les yeux autour de lui et voyant qu'il avait une honorable galerie de spectateurs, pensa qu'il ne devait pas tarder plus longtemps à commencer l'opération ; il prit donc son porte-voix, et cria à tue-tête, quoique la chose fût inutile :

— Poussez au cabestan !

Les marins obéirent aussitôt avec une ardeur que j'eus plaisir à voir ; on juge d'un équipage par une manœuvre et d'un capitaine par un commandement. Or, la suite prouvera que j'avais, du premier coup, bien jugé le capitaine et l'équipage.

En même temps, comme le vent devenait plus fort, les voiles de hune étaient déployées, bordées à joindre et hissées, et les vergues brassées de manière à placer la proue du navire vers la mer. Mais, lorsque l'ancre fut à pic, la résistance du cabestan devint si forte, que les hommes occupés à cette manœuvre, au lieu de continuer à avancer, eurent besoin de toutes leurs forces pour ne pas être repoussés en arrière Il y eut un instant de perplexité, pendant lequel on ne sut vraiment pas qui céderait, de la force inerte ou de la force intelligente ; mais, tout à coup, quatre hommes vinrent se joindre, de leur propre volonté, à ceux qui étaient déjà à la manœuvre, les matelots réunirent leurs forces, et, par un dernier effort, l'ancre, arrachée du fond de la mer, fut en une couple de minutes tirée de l eau. Je croyais qu'on allait, selon l'habitude, la hisser à contre-bord et la fixer à son poste ; mais, comme probablement le capitaine avait, pour le moment, quelque chose de plus pressé à faire, il se contenta de la faire saisir par le croc de capon. Je fis un mouvement ; j'étais prêt à lui dire de compléter la manœuvre en faisant traverser l'ancre ; mais, me rappelant que je n'étais plus rien sur ce bord, je me contentai de hausser les épaules

Dans ce moment, une voix douce m'adressa, en grec moderne, quelques paroles que je n'entendis pas ; je me retournai, et vis un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, beau comme un marbre antique, mais aux yeux ardents de fièvre, et enveloppé dans son manteau, quoique le soleil, montant sur l'horizon, commençât à nous inonder de chaleur.

— Pardon, monsieur, lui dis-je en italien ; je n'entends pas le romaïque : pouvez-vous me parler en anglais, en français, ou dans la langue dont je me sers pour vous répondre ?

— C'est moi qui vous demande pardon à mon tour, monsieur, reprit-il ; mais j'avais été trompé à votre habit, et je vous prenais pour un compatriote.

— Je n'ai pas cet honneur, répondis-je avec un demi-sourire : je suis Anglais : je voyage pour mon plaisir, et j'ai adopté ce costume, le trouvant plus commode et surtout plus pittoresque que notre habit d'Occident. Mais, quoique je n'aie point entendu ce que vous me disiez, à l'accent de votre voix, j'ai cru comprendre que vous me faisiez une question ; maintenant que nous pouvons nous entendre, monsieur, si vous voulez bien répéter cette question, je suis prêt à vous répondre.

— Vous ne vous étiez pas trompé, monsieur : nous autres, enfants des Archipels, alcyons des Sporades, habitués à passer d'une île à l'autre, nous sommes trop naturellement marins pour qu'une manœuvre mal faite nous échappe. Or, dans la dernière manœuvre que le capitaine a commandée, vous avez paru partager mon sentiment, car je vous ai vu hausser les épaules. Je vous demandais donc si vous étiez marin, monsieur ; car, dans ce cas, je vous eusse prié de m'expliquer quelle faute avait été commise.

— Elle est bien simple, monsieur : comme nous commençons à marcher, l'ancre devrait être mise à son poste au lieu d'être retenue par un simple croc ; ou, du moins, en supposant que le capitaine ait quelque raison d'agir ainsi, il devrait faire ôter les barres du cabestan. En effet, si le croc qui retient l'ancre avait le malheur de se rompre, l'ancre retomberait à l'instant dans le fond de la mer, et le cabestan, se déroulant en sens inverse de celui où l'on vient de le pousser, deviendrait une espèce de catapulte qui lancerait au milieu de nous toutes ces barres ou ces leviers.

— Mais, dit le jeune homme, s'interrompant après ce premier mot pour tousser d'une toux sèche et cracher un peu de sang, ne pourriez-vous pas, monsieur, au nom de tous les passagers, faire au capitaine cette observation ?

— Il est trop tard, m'écriai-je en attirant le jeune Grec avec moi derrière le mât de misaine ; prenez garde à vous !

En effet, au même instant où je venais d'entendre le bruit sourd d'un corps pesant tombé à la mer du côté de l'avant, le cabestan se mit à tourner avec la rapidité de l'aiguille d'une montre dont le grand ressort vient de se briser, envoyant de tous côtés, comme je l'avais prévu, les barres que l'on avait eu l imprudence de laisser après lui ; plusieurs matelots furent renversés, le capitaine lui-même fut jeté contre la drome. Un silence profond, causé par la terreur, succéda à ce moment de confusion, pendant lequel le cabestan s'arrêta. Quant à l'ancre, entraînée par sa pesanteur, elle arracha successivement le petit nombre de garcettes qui attachaient la tournevire au câble, et atteignit bientôt le fond de la mer ; mais, comme le navire commençait à marcher, le câble continua de filer avec un bruit effrayant, et s'arrêta enfin, grâce à l'étalingure du grand mât. Le bâtiment éprouva aussitôt une secousse si violente, qu'une partie de ceux qui étaient sur le pont tombèrent à la renverse ou furent jetés contre la muraille.

Quant à moi, comme je m'attendais à cet accident, j'avais étreint le jeune Grec de mon bras gauche, et, du droit, je m'étais cramponné au mât de misaine ; de la sorte, malgré le choc, nous étions restés debout. Mais ce n'était encore rien ; le câble, à cette épouvantable secousse, s'était brisé comme un fil, amenant la proue du vaisseau dans le vent ; de sorte que, n'étant plus retenus par rien, nous allions bravement au diable, comme on dit en marine, c'est-à-dire que nous marchions la poupe en avant et la proue en arrière. De plus, le capitaine, qui avait perdu la tête, donnait des ordres parfaitement contradictoires, et l'équipage les exécutait avec ponctualité Aussi les vergues, que l'on devait brasser, tirées en même temps et avec force égale à bâbord et à tribord, restaient-elles parfaitement carrées, tandis que le vaisseau, comme s'il comprenait la manœuvre impossible qu'on lui imposait, gémissait tristement, tout couvert de l'écume de la mer, qui refusait de s'ouvrir devant lui. En ce moment, un aide-charpentier s'élança sur le pont en criant qu'une vague avait brisé les faux sabords des fenêtres du premier pont, et l'avait inondé. Je vis qu'il n'y avait pas de temps à perdre, si je voulais sauver le navire, et, m'élançant d'un bond sur la poupe, j'arrachai le porte-voix des mains du capitaine, et, l'approchant de ma bouche, je criai, d'une voix qui dominait le tumulte :

— Silence sur l'avant et l'arrière !

A cette voix brève et sévère qui retentissait avec toute la puissance du commandement, l'équipage demeura à l'instant même silencieux et attentif.

— Attention ! continuai-je ; et, après un moment d'attente, quand je vis tout le monde prêt : Le charpentier et ses aides à la cabine pour placer les faux sabords ! la barre bâbord tout ! du monde au bras de l'avant à tribord ! abraquez les vergues de l'avant ! bordez le grand foc du côté du vent ! en ralingue le perroquet de fougue ! larguez les écoutes d'avant ! changez devant la barre droite !

Chacun de ces commandements avait été à l'instant même suivi d'une exécution ponctuelle ; de sorte que, peu à peu, le vaisseau obéissant tourna avec grâce sur lui-même, et, comme si quelque déesse de la mer l'eût tiré avec un ruban, se trouva bientôt comme il devait être, marchant vent arrière et laisant son ancre au plongeur assez habile pour l'aller chercher. Ce malheur, à part la perte pécuniaire, était médiocre : nous avions deux autres ancres à bord.

Cependant je ne rendis point encore le porte-voix ; je continuai à donner des ordres jusqu'à ce que toutes les voiles fussent bien orientées, les câbles raidis et les ponts balayés. Alors je m'approchai du capitaine, qui, pendant tout ce temps, était demeuré à sa place, immobile et stupéfait, et, lui remettant son porte-voix :

— Capitaine, lui dis-je, je vous demande pardon de m'être mêlé de votre besogne ; mais, à la manière dont vous vous en acquittiez, il était permis de croire que vous aviez fait un traité avec le diable pour nous conduire tous en enfer. Maintenant que nous voilà remis dans la bonne route, reprenez le signe du commandement ; à tout seigneur tout honneur.

Le capitaine reprit son porte-voix sans dire une seule parole, tant il était étourdi de ce qui s'était passé, et j'allai rejoindre mon jeune Grec, qui, ne pouvant rester si longtemps debout, s'était assis sur l'affût de la pièce de huit.

La manière dont nous avions fait connaissance, le ser-

vice que je venais de rendre à l'équipage, service qui ouvre également le cœur de celui qui le reçoit et de celui qui le rend, enfin la parité de nos âges, tout cela nous donna, dès le premier moment, l'un pour l'autre, une sympathie réelle et profonde. Ajoutez à cela que j'étais exilé, lui souffrant, et que je cherchais la consolation comme lui le secours.

C'était le fils d'un riche négociant de Smyrne, mort depuis trois ans. Sa mère, le voyant malade et jugeant qu'il avait besoin de distraction, l'avait envoyé surveiller pendans quelque temps, à Constantinople, un comptoir que son père y avait fondé vers les dernières années de sa vie. Mais, après deux mois d'absence, se sentant plus souffrant que jamais et éprouvant le besoin de revoir les personnes qui lui étaient chères, il avait retenu son passage sur *la Belle-Levantine*. Quant à sa maladie, qu'il appelait en langage franc *il sottile malo*, je reconnus du premier coup que c'était une phtisie pulmonaire arrivée à son second degré. Au bout d'un quart d'heure de conversation, je savais tous ces détails. A mon tour, je lui racontai ce que je n'avais aucune raison de taire, puisque j'étais hors de danger, c'est-à-dire ma querelle avec mon supérieur, mon duel avec lui et sa mort, qui me forçait de quitter le service. Il m'offrit aussitôt, avec cette charmante confiance de la jeunesse, de venir passer quelque temps dans sa famille, qui, après le service que je lui avais rendu, serait trop heureuse de me recevoir. J'acceptai l'offre avec la même franchise qu'elle m'était faite ; puis, alors seulement, nous songeâmes à nous demander nos noms. Il s'appelait Emmanuel Apostoli.

Pendant cette double confidence, divers symptômes m'avaient encore confirmé dans la conviction où j'étais que mon nouvel ami était plus gravement malade qu'il ne croyait l'être lui-même. Une oppression de poitrine presque continuelle, une toux sèche mêlée de crachats striés de sang, et, plus encore que tout cela, une tristesse instinctive répandue sur tout son visage aux pommettes enflammées, me dénotaient clairement chez lui la présence d'une affection grave.

On comprendra que ces symptômes n'aient pu m'échapper, si l'on veut bien se rappeler qu'à Williams-house j'étais toujours, dans nos excursions médicales, le second de ma pauvre mère, et souvent le bénévole du docteur. Sous ce double patronage, j'avais appris ce qu'il fallait de médecine ou de chirurgie pour risquer quelques médicaments, pratiquer une saignée, remettre un bras ou panser une plaie.

Je rappelai donc tous mes anciens souvenirs ; et comme il n'y avait pas de médecin à bord, mais seulement, comme c'est l'usage, une caisse de médicaments, j'entrepris, à compter de cette heure, non point la guérison, mais le traitement du pauvre Apostoli. C'était chose bien simple ; car, dans ces sortes de maladies, si parfaitement connues, le traitement n'est, à proprement dire, qu'un régime. Après lui avoir fait quelques questions sur ce qu'il éprouvait et la manière dont il avait été traité, je lui ordonnai donc de ne se nourrir que de consommés légers et de légumes, de se couvrir le corps de flanelle, le prévenant que, si l'oppression continuait, je ferais une petite saignée dérivative. Le pauvre Apostoli, qui ne doutait pas que je n'eusse en médecine les mêmes connaissances qu'en marine, souriait tristement, et me promettait de s'abandonner tout entier à mon traitement.

Je ne puis dire combien je me sentais heureux, dans la disposition d'esprit où je me trouvais, de rencontrer une âme pleine de jeunesse et de naïveté où verser la mienne. Apostoli me parlait de sa sœur, belle, disait-il, comme un ange ; de sa mère, qui l'aimait de toute la force de son âme, car il était son seul fils ; puis, enfin, de sa patrie, soumise au despotisme infâme des Turcs. Moi, de mon côté, je lui parlais de Williams-house et de ses habitants, de mon père, de ma mère, de Tom, du vieux docteur lui-même, dont j'appliquais, après dix ans d'intervalle et à huit cents lieues de distance, les bienfaisantes leçons ; et je sentais moins cet exil où j'étais condamné et cette espèce de remords qui suit toujours la mort d'un homme dans le cœur de celui qui la lui a donnée, quelle que soit la justice de sa cause.

Nous passâmes la journée ainsi, marchant peu, car le vent était faible, et ne perdant pas de vue les côtes ni à droite ni à gauche. Vers le soir, nous nous trouvâmes à la hauteur de l'île de Calo-Limno, située, comme une sentinelle, à l'embouchure du golfe de Mondania. Apostoli monta sur le pont pour voir le soleil se coucher derrière les montagnes de la Roumélie ; mais, la nuit venue, j'exigeai qu'il descendît aussitôt. Il m'obéit avec la simplicité d'un enfant, et je restai près de son hamac, ne souffrant point qu'il parlât, et lui racontant, pour le distraire, les différentes aventures de ma vie. Quand j'en fus à l'histoire de Vasiliki, que j'avais sauvée, le pauvre garçon se jeta à mon cou en pleurant. Dès lors, il fut plus décidé que jamais que je m'arrêterais à Smyrne ; que, de Smyrne, nous irions ensemble à Chio par Téos, la ville d'Anacréon ; par Clazomènes, l'hospitalière, où Simonide, grâce à ses vers, reçut un si bon accueil, après son naufrage, et, enfin, par Eréthri, cette patrie de la sybille Erithrée, qui annonça la chute de Troie, et de la prophétesse Athénaïs, qui prédit les victoires d'Alexandre.

Ces projets nous tinrent éveillés une partie de la nuit. J'oubliais, comme Apostoli le faisait lui-même, que nous bâtissions sur le sable ; je me voyais déjà parcourant toute la Grèce antique, avec le savant cicerone que le hasard ou plutôt la Providence, avait jeté sur ma route. Puis, je sentais tout à coup sa main se couvrir d'une moiteur fiévreuse, et son pouls, que je consultais, s'élever désordonnément comme le battement d'une pendule qui avance, et dont un dérangement invisible et irrémédiable abrège les heures. Cela me fit songer que cette veille prolongée était dangereuse pour mon malade, et je regagnai ma cabine, le laissant plus heureux que moi ; car, ignorant son état, il s'endormit dans nos doux rêves.

Au jour, je montai sur le pont, et Apostoli vint bientôt m'y rejoindre. Il avait passé une nuit assez douce, quoique dérangée par des sueurs fiévreuses ; mais son cœur était joyeux, il se trouvait plus calme. Pendant la nuit, nous avions continué d'avancer, et nous nous trouvions sur le point d'entrer dans le canal qui sépare l'île de Marmara, l'ancienne Proconnèse, de la presqu'île d'Artaki, l'ancienne Cyzique. Apostoli avait visité ces deux villes, et il en connaissait l'histoire comme celle de tout le reste de son pays. La première, qui a aussi porté le nom de *Nebris*, ou faon de biche, parce que, comme un faon, elle semblait se jouer à quelque distance de sa mère, fournissait ce beau marbre de Cyzique, si apprécié des anciens sculpteurs, qui lui a fait donner, ainsi qu'à toute la mer qui l'entoure, le nom moderne de Marmara. La seconde était autrefois une île ; mais le canal étroit qui la séparait du continent est aujourd'hui comblé. C'est de ce point qu'Anacharsis s'embarqua pour regagner le pays des Scythes, sa patrie. Cyzique avait alors un temple magnifique de marbre poli, qui fut renversé depuis par un tremblement de terre, et dont les colonnes furent jugées dignes d'être transportées à Byzance, pour orner la cité dont Constantin venait de faire la capitale du monde.

Une partie de la ville, dont on voit encore aujourd'hui les ruines couchées au pied du mont Arctos, communiquait alors au continent par deux ponts, dont l'un, ouvrage de la nature, était nommé *Panorme*, et l'autre, œuvre des hommes, s'appelait *Chytus*. Après la bataille navale que les Athéniens remportèrent sur les Spartiates, cette ville tomba au pouvoir du vainqueur, et révéla à Alcibiade le degré de malheur où étaient tombés ses ennemis, par cette lettre laconique que les vaincus écrivaient aux éphores : « La fleur de l'armée a péri, Mindare est mort, le reste des troupes meurt de faim, et nous ne savons que faire ni devenir. »

On ne saurait croire combien tous ces détails, oubliés dans mon esprit, ou que, dans mon ignorance, je ne pouvais appliquer aux lieux où ils se rapportaient, avaient de charme, rappelés en vue de cette terre historique, et racontés par un enfant de ce peuple ancêtre, mort après avoir jeté au vent sa science, son art et sa poésie, que s'est partagé, comme un héritage sublime, le reste du monde. Aussi Apostoli était fier de son passé, et espérait dans l'avenir ; on eût dit que, comme les sibylles, ses anciennes compatriotes, il lisait au livre du destin la régénération prochaine de sa belle Argolide. Apostoli était, en effet, originaire de Nauplia, et quoique, depuis deux générations, sa famille eût quitté la Grèce pour l'Asie Mineure, il avait, comme le jeune Grec de Virgile, qui mourait en se rappelant sa douce Argos, conservé dans son âme, sinon le souvenir, du moins l'amour de sa patrie.

Aussi tout lui était-il présent, et la fable la plus reculée n'était pour lui qu'une tradition pleine de réalité. Le détroit vers lequel nous avancions n'était ni le passage des Dardanelles, ni le canal Saint-Georges ; c'était l'antique Hellespont, auquel la fille d'Athamas, voulant éviter les persécutions de sa belle-mère Ino, avait donné son nom comme à une tombe, lorsque, fuyant avec Phryxus, montée sur un bélier et entourée d'une nue, elle s'effraya du bruit des vagues et tomba dans la mer. Lampsaki, quoiqu'il ne lui restât de sa splendeur passée que deux cents maisons à peine, éparses au milieu des ruines, et ces vignobles fameux, donnés par Xerxès à Thémistocle, redevenait, sous la baguette merveilleuse de l'imagination du jeune Grec, la ville célèbre où l'on adorait le fils monstrueux de Vénus et de Jupiter, et qu'Alexandre eût détruite sans l'ingénieuse intercession de son maître Anaximène. Après Lampsaque, c'étaient Sestos et Abydos, doublement célèbres par l'amour de Léandre et l'orgueil de Xerxès. Enfin, tout revivait dans sa parole, tout jusqu'à Dardanus, qui, en s'effaçant de la carte du monde, a légué son nom moderne au détroit qu'elle commandait, comme une reine, au temps

où Mithridate et Sylla s'y réunissaient pour y traiter de la paix du monde.

Nous mîmes un jour et demi seulement à parcourir la distance qui se trouve entre l'île de Marmara et la pointe où est situé le nouveau château d'Asie ; car, aidés par le courant, nous débouchâmes dans la mer Egée au moment où les derniers rayons du soleil teignaient de rose les cimes neigeuses du mont Ida. Alors, malgré la beauté du spectacle, comme il venait un vent froid de Thrace, j'exigeai d'Apostoli qu'il rentrât dans sa cabine, où je promis de le rejoindre au bout d'un instant ; il avait, toute la journée, éprouvé une grande oppression, et j'étais décidé à le saigner le soir. Je le rejoignis donc, comme je le lui avais promis ; à peine me vit-il entrer, que, plein de confiance en moi, il me tendit, non point la main, mais le bras. Soit que les anciens souvenirs de sa patrie eussent agité son sang, soit qu'il se fût irrité la poitrine en parlant, il avait, ce soir-là, les pommettes enflammées et les yeux ardents ; je n'hésitai donc pas un instant, et, rappelant tous mes souvenirs de chirurgie comme j'avais fait des souvenirs de médecine, je lui bandai le bras, et lui fis l'opération avec toute la sûreté d'un docteur. L'effet fut rapide et répondit à mon attente : à peine Apostoli eut-il perdu trois ou quatre onces de sang, qu'il respira plus librement et que la fièvre se calma. Bientôt, affaibli par la perte qu'il avait faite, si peu considérable qu'elle fût, il ferma les yeux, et le sommeil s'empara de lui. J'écoutai un instant sa respiration douce et égale, et, certain qu'il passerait une bonne nuit, je sortis de la chambre pour aller respirer un instant l'air du soir.

A la porte de la cabine, je trouvai un matelot de quart qui venait, de la part du maître timonier, prier *il signore Inglese* de monter sur le pont.

XXI

Ce maître timonier était un Sicilien du village della Pace, près de Messine, dont j'avais déjà eu l'occasion, lors de notre sortie du port de Chalcédoine, de remarquer le courage et le sang-froid. De son côté, lorsqu'il avait vu le vaisseau tiré, par mes soins, du danger où l'avait mis le capitaine, il était venu à moi, et m'avait complimenté avec la franchise d'un vieux marin. Depuis ce temps, chaque fois que nous nous étions rencontrés, soit sur les échelles des panneaux, soit sur le pont, nous avions échangé quelques paroles, et nous étions restés bons amis.

Je le trouvai assis sur la drome, le coude appuyé sur la muraille et tenant à la main une longue-vue de nuit ; il me fit signe de m'approcher de lui, et, me passant sa lunette :

— Pardon, me dit-il, d'avoir dérangé Votre Seigneurie ; mais je n'étais pas fâché de lui demander ce qu'elle pense d'un petit point blanc que l'on aperçoit vers le nord-nord-ouest, et qui m'a bien l'air d'être un certain bâtiment que j'ai vu, au coucher du soleil, déboucher de la pointe de Coccino, marchant d'une allure tout à fait suspecte. Si je ne me trompe, ou il fait même route que nous, ou il nous donne la chasse, et, dans ce dernier cas, j'avoue que j'aimerais autant vous voir commander la manœuvre, que d'être forcé d'obéir au capitaine.

— N'avez-vous donc pas de second à bord du bâtiment? lui demandai-je.

— Si fait, nous en avions un ; mais il est tombé malade à Scutari, et nous avons été obligés, malheureusement, de l'y laisser ; je dis malheureusement, car c'était un homme qui savait aussi bien son métier que le capitaine connaît mal le sien, et, dans une circonstance grave comme celle où j'ai peur que nous ne nous trouvions bientôt, son avis n'aurait point été à dédaigner. Il est vrai, continua le timonier, que, si Votre Seigneurie veut donner le sien, nous n'aurons rien à y perdre, bien au contraire.

— Vous me faites trop d'honneur, maître, répondis-je en riant ; mais n'importe, je vais toujours vous dire ce que j'en pense.

Je braquai ma longue-vue vers le point indiqué, et, comme la lune éclairait magnifiquement la mer, je reconnus, comme le maître timonier, une felouque grecque qui venait à nous toutes voiles dehors : elle était distante à peu près de trois milles, et paraissait gagner sur nous ; en ce moment, sans doute, elle devint visible à l'œil nu, car le matelot en vigie aux barres traversières de la grande hune cria tout à coup :

— Une voile !

— Certainement, une voile, murmura le timonier ; croit-il que nous dormons ou que nous sommes aveugles? Oui, oui, c'est une voile, et je voudrais bien que nous fussions seulement une vingtaine de lieues plus au sud, du côté de Métélin.

— Mais, dis-je, faites-y attention, maître, c'en est peut-être une seconde.

— Oui, oui, cela pourrait bien être, dit le timonier car ces pirates, que Dieu confonde, sont de la race des chacals, et chassent parfois en compagnie.

Puis, haussant la voix :

— Ohé, de là-haut ! cria-t-il ; de quel côté est cette voile?

— Vers le nord-nord-ouest, directement sous notre vent, répondit le matelot.

— C'est bien cela, dis-je au maître timonier, et, s'il nous faut jouer des jambes ou du canon, nous n'aurons, au moins, affaire qu'à un seul. En attendant, je crois qu'il serait bon de réveiller le capitaine.

— Malheureusement, oui, répondit le timonier ; car j'aimerais mieux que vous pussiez prendre sa place, et que tout se passât pendant qu'il dort. En attendant, est-ce que l'on ne pourrait pas toujours ajouter quelques chiffons de toile à ceux que nous portons déjà?

— Mais il me semble qu'il n'y a pas d'inconvénient à cela, répondis-je, et que c'est ce qu'il ordonnerait lui-même ; d'ailleurs, continuai-je en portant de nouveau la longue-vue à mon œil, il n'y a pas de temps à perdre, car il gagne sur nous d'instant en instant. Envoyez donc un homme réveiller le capitaine, et que les autres matelots de quart se tiennent prêts à obéir à la manœuvre. Vous connaissez l'endroit où nous nous trouvons?

— Comme Messine, Votre Seigneurie ; c'est-à-dire que j'y conduirais le bâtiment les yeux fermés, depuis Ténédos jusqu'à Lérigo.

— Comment *la Belle-Levantine* porte-t-elle ses voiles?

— Comme une Espagnole sa mantille, Votre Seigneurie ; vous pouvez déplier jusqu'à son cacatois, et la coquette ne dira jamais qu'elle en a assez.

— C'est quelque chose, murmurai-je.

— Oui, oui, c'est quelque chose, répondit le maître ; mais ce n'est point assez.

— Croyez-vous qu'une felouque puisse la gagner de vitesse?

— Si c'était une felouque ordinaire, je ne voudrais pas en jurer, tant *la Belle-Levantine* est bonne voilière ; mais j'ai cru voir, à bâbord et à tribord du bâtiment qui nous suit, une certaine écume qui ne me paraît pas très catholique.

— Et que vous fait-elle présumer?

— Qu'outre ses ailes, la felouque pourrait bien avoir aussi des pattes, ce qui lui donnerait un avantage sur nous.

— Ah ! ah ! murmurai-je en comprenant et en partageant à mon tour la crainte du timonier ; je ne m'étonne plus alors si elle va de ce train-là.

Je portai de nouveau la longue-vue à mon œil ; la felouque s'était encore rapprochée, et paraissait n'être plus qu'à deux milles de nous à peu près, ce qui me permettait de la mieux examiner.

— Sur mon âme! m'écriai-je au bout d'un instant, vous aviez raison, maître, et je commence à distinguer le jeu des avirons ; il n'y a pas un instant à perdre. Holà ! à la manœuvre ! est-on prêt?

— Oui, répondirent les matelots.

— Amenez la grande voile et la voile de misaine, et déployez celle de perroquet !

— Qui donne des ordres à mon bord? demanda en ce moment le capitaine, tandis que les matelots exécutaient la manœuvre commandée.

— Celui qui veille pendant que vous dormez, monsieur, répondis-je, et qui vous remet le commandement, espérant, comme le danger n'est pas moindre, que vous vous en tirerez mieux cette fois-ci que la première.

J'allai m'asseoir, au même instant, sur le bossoir de tribord, remettant la longue-vue au timonier.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le capitaine avec inquiétude.

— Il y a que nous sommes chassés par un pirate grec, répondit le timonier : voilà ce qu'il y a ; mais, si vous jugez que cela ne valait pas la peine de vous réveiller, vous pouvez aller vous recoucher, capitaine.

— Que dites-vous là? s'écria le pauvre diable au comble de la terreur.

— Rien dont vous ne puissiez vous assurer à l'instant même par vos propres yeux, répondit le timonier. Il tendit la longue-vue à son chef, qui la prit, et, la portant à ses yeux, la dirigea avec empressement vers le point désigné.

— Et vous croyez que c'est un pirate?

— Je voudrais être aussi sûr du salut de mon âme ; cela me tranquilliserait, au moment où je me verrai près de passer de ce monde-ci dans l'autre.

— Que faire alors? demanda le capitaine.

— Voulez-vous m'en croire, monsieur? répondit le timonier.

— Parle.

— Vous désirez savoir ce qu'il faut faire, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien, je vous conseille de le demander à ce seigneur anglais qui est assis là-bas, sur le bossoir de tribord, comme si la chose ne le regardait pas.

— Monsieur, dit le capitaine en s'approchant de moi, seriez-vous assez bon pour me dire ce que vous feriez, si vous étiez à ma place?

— Je réveillerais à l'instant le quart qui dort et je réunirais en conseil les passagers.

— Tout le monde sur le pont! cria le capitaine d'une voix à laquelle la crainte donnait une si grande force qu'on aurait pu l'attribuer à la résolution.

Comme il n'y avait pas de second pour répéter l'ordre du capitaine, le contremaître fit, à l'instant même, entendre le cri bien connu qui appelait à l'aide de leurs camarades les matelots dont le quart était fini. Or, ainsi que je l'ai dit, comme c'étaient de braves marins, en un instant ils furent hors de leurs hamacs et montèrent, à moitié nus, sur le pont; le capitaine se retourna de mon côté et me regarda, comme pour m'interroger.

— Vous savez ce que votre bâtiment peut porter de voiles, lui dis-je; ainsi, agissez en conséquence, car, autant que j'en puis juger à l'œil nu, la felouque continue de gagner sur nous.

— Déployez la bonnette de misaine et celle du grand et du petit hunier! cria le capitaine.

Puis, se tournant de mon côté, tandis que les matelots exécutaient son ordre :

— Je crois que c'est tout ce que nous pouvons risquer, me dit-il; voyez, monsieur, le mât de hune plie comme une houssine.

— Vous avez des mâts de rechange?

— Oui, certainement, monsieur; mais un mât brisé est une grande dépense pour les armateurs.

— Que vous comptez éviter en laissant prendre le bâtiment? Vous êtes habile calculateur, monsieur; et je félicite vos armateurs d'avoir fait, pour diriger leur bâtiment, choix d'un représentant aussi économe que vous

— D'ailleurs, reprit le capitaine, comprenant qu'il avait dit une niaiserie, j'ai toujours vu *la Belle-Levantine* faire eau, quand on la fatigue.

— Vous avez des pompes?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, alors, ajoutez la voile de petit perroquet à celles qui sont déjà déployées, et nous verrons plus tard s'il est urgent de la faire accompagner de ses bonnettes.

Le capitaine restait confondu de la manière dont je comptais traiter son bâtiment, lorsqu'en ce moment les passagers commencèrent à paraître sur le pont

Eveillés au milieu de leur premier sommeil et se doutant qu'on n'eût point porté atteinte à leur repos sans un événement grave, ils arrivaient avec des figures si grotesquement bouleversées, que, dans toute autre circonstance, leur aspect m'eût fait éclater de rire. Parmi eux était mon pauvre Apostoli, qui, aussitôt qu'il m'aperçut, vint à moi.

— Qu'y a-t-il donc? me dit-il avec sa voix douce et son sourire triste : c'était, grâce à vous, la première fois que je dormais d'un bon sommeil depuis deux mois, et voilà qu'on est venu me réveiller sans pitié.

— Il y a, mon cher Apostoli, répondis-je, que nous faisons, en ce moment-ci, une partie de barres avec les descendants de vos ancêtres, et que, si nous n'avons pas de bonnes jambes, il nous faudra avoir de bons bras.

— Sommes-nous chassés par quelque pirate?

— Vous l'avez deviné; et, en vous tournant de ce côté, vous pouvez voir l'ennemi.

— En effet, dit Apostoli; mais ne pouvons-nous forcer de voiles?

— Oui, oui, répondis-je; nous avons bien encore quelques chiffons à étendre; mais nous n'y gagnerons pas grand' chose.

— N'importe, dit Apostoli, il faut tout tenter; et puis, si malgré cela ils nous rejoignent, eh bien, nous nous battrons.

— Mon pauvre ami, lui dis-je, c'est votre âme qui parle, et non votre corps; d'ailleurs, savez-vous si le capitaine est disposé à se battre?

— Nous l'y forcerons bien! s'écria Apostoli; le véritable capitaine ici, c'est vous, John, c'est vous, qui avez déjà sauvé le bâtiment; c'est vous, qui le sauverez encore.

Je secouai la tête en homme qui n'a pas grand espoir.

— Attendez, dit Apostoli.

Et il s'élança au milieu du groupe de passagers auxquels le capitaine expliquait la position où nous nous trouvions.

— Messieurs! s'écria-t-il de toute la force de sa voix affaiblie, en se frayant un passage pour arriver au centre du rassemblement; messieurs, nous sommes dans une de ces circonstances où il est urgent de prendre une résolution rapide et forte. Notre vie, notre liberté, notre fortune, tout est en jeu à cette heure, tout dépend d'un ordre bien ou mal donné, d'une manœuvre bien ou mal faite Eh bien, j'adjure le capitaine de déclarer, à l'instant même, sur son honneur, s'il se croit à la hauteur de la mission qui lui est confiée, et s'il prend l'événement sous sa responsabilité?

Le capitaine balbutia quelques mots inintelligibles.

— Mais, dit un des passagers, vous savez bien que le second lieutenant est tombé malade à Scutari, et que le capitaine est le seul à bord, qui puisse commander la manœuvre.

— Vous avez la mémoire courte, Gaëtano, s'écria Apostoli; car vous avez, à ce qu'il paraît, déjà oublié celui qui nous a tirés, avec quelques paroles, d'un danger au moins égal à celui-ci. Au moment du péril, le seul chef, l'unique maître, le véritable capitaine, c'est celui qui a le plus de science ou de courage; or, nous avons tous le courage, continua Apostoli; mais voilà le seul qui ait la science.

Et, en disant ces paroles, il étendit le bras vers moi.

— Oui, oui! crièrent tous les passagers : oui, que l'officier anglais soit notre capitaine.

— Messieurs, répondis-je en me levant, comme il s'agit ici, non point de simples formalités de politesse, ou de simples règles de préséance, mais bien d'une question de vie ou de mort, j'accepte; mais je dois vous dire auparavant quelles sont mes intentions.

— Parlez! crièrent toutes les voix.

— Je prendrai chasse autant que possible, et j'espère, grâce à la légèreté du bâtiment, vous conduire dans quelque port, soit à Scyros, soit à Métélin, avant que la felouque ait pu nous rejoindre.

— Très bien, crièrent toutes les voix

— Mais, dans le cas contraire, et si les pirates nous gagnent, je vous préviens que je les combattrai jusqu'à la dernière extrémité, et que je vous ferai plutôt sauter tous avec moi que de me rendre.

— Mourir pour mourir, dit Apostoli, mieux vaut mourir en combattant que d'être pendus ou jetés à la mer.

— Nous combattrons jusqu'à la mort, cria l'équipage; qu'on nous donne des armes!

— Silence! m'écriai-je; ce n'est point à vous à décider cela, mais à ceux qui ont un double intérêt dans le bâtiment. Vous avez entendu ce que j'ai dit, messieurs; je vous laisse cinq minutes. Délibérez

Je me rassis. Les passagers se réunirent en conseil; au bout de cinq minutes, ils vinrent à moi, conduits par Apostoli.

— Frère, me dit-il, d'une voix unanime, tu es nommé notre chef : à compter de cette heure, notre vie, nos bras et notre fortune sont à toi : disposes-en.

— Et moi, dit le capitaine en s'approchant à son tour, je m'offre à être votre second et à transmettre vos ordres; si vous m'en jugez capable; sinon, vous me placerez à la manœuvre, comme le dernier matelot.

— Bravo! crièrent à la fois les passagers et l'équipage; hourra pour l'officier anglais! hourra pour le capitaine!

— C'est bien, messieurs, j'accepte, répondis-je en tendant la main au capitaine; maintenant, silence partout!

Chacun se tut à l'instant même, attendant les ordres que j'allais donner.

— Monsieur le contremaître, dis-je au chef timonier, qui cumulait ces deux fonctions à bord de *la Belle-Levantine*, consultez le compas, et dites-nous à quelle distance nous sommes de ces coquins, afin que je voie si votre estime s'accorde avec la mienne.

Le contremaître fit le calcul demandé.

— Ils sont à deux milles de nous, monsieur, pas un point de plus, pas un point de moins.

— C'est cela, répondis-je. Eh bien, messieurs, nous allons voir ce que sait faire *la Belle-Levantine* au moment du danger.

— Attention! Hissez le cacatois de grand et de petit perroquet et le contre-cacatois; déployez la voile du perroquet de fougue et le clin-foc, et, quand vous aurez fait cela, il n'y aura plus, sur *la Belle-Levantine*, un lambeau de toile qui ne soit au vent.

L'équipage obéit avec une rapidité et une précision qui indiquaient l'importance qu'il attachait au résultat d'un pareil ordre; en effet, c'était le dernier effort que *la Belle-Levantine* pût faire, et si, grâce à ce supplément de voiles, elle ne laissait pas en arrière la felouque, il n'y avait plus rien à faire qu'à se préparer au combat. Le bâtiment lui-même semblait comprendre, comme un être animé, le danger qu'il courait, et, dès qu'il sentit la pression des nouvelles voiles qui venaient d'être déployées, il s'inclina un peu plus encore sur le côté au vent, montrant de l'autre les premières bandes de son cuivre sortant de la mer et fendant, avec sa proue, l'eau qui rejaillissait en écume jusque sur le pont.

Pendant ce temps, confiant dans la science du timonier,

j'avais repris la longue-vue, et je l'avais de nouveau braquée sur la felouque ; elle aussi avait mis toutes ses voiles dehors, et l'on voyait, à l'agitation de l'eau bouillonnant sur ses flancs, que ses rameurs ne restaient point oisifs. Il se faisait, au reste, quoique tout le monde fût sur le pont, un tel silence, que l'on entendait jusqu'au moindre craquement des mâts, qui semblaient ainsi me prévenir de l'imprudence que je commettais en les chargeant outre mesure ; mais j'avais décidé d'avance que tous les avis de ce genre seraient complètement méprisés, et je n'avais de chance de gagner la partie qu'en jouant le tout pour le tout. Cet état d'anxiété durait depuis une heure à peu près, sans qu'il fût arrivé, au reste, le moindre accident, lorsque je donnai au contremaître l'ordre de consulter de nouveau le compas. Pendant qu'il faisait son calcul, je reportai les yeux sur la felouque, qu'il me semblait tenir maintenant à une distance un peu plus grande.

— Par sainte Rosalie ! s'écria le contremaître, nous gagnons sur elle, monsieur ; oui, aussi vrai que j'ai une âme et que j'espère qu'elle sera sauvée, nous la laissons en arrière.

— Et de combien ? lui demandai-je, commençant à respirer plus à mon aise.

— Oh ! de peu de chose, il est vrai.

Le contremaître demeura un instant muet : puis, ayant vérifié ses calculs :

— Un quart de mille à peu près, me dit-il.

— Et vous appelez cela peu de chose ! m'écriai-je, un quart de mille en une heure ; par saint Georges ! vous êtes difficile, mon maître, et je me serais contenté de moitié, moi !... Messieurs, continuai-je en m'adressant aux passagers, vous pouvez vous retirer maintenant, et dormir tranquilles ; demain, vous vous réveillerez hors de la portée des pirates... à moins que...

— A moins que ?... répéta Apostoli.

— A moins que, comme cela arrive quelquefois, le vent ne tombe une heure ou deux après le lever du soleil.

— Et alors ? demandèrent les passagers.

— Alors, ce serait autre chose ; il ne faudrait plus songer à fuir, mais à nous battre ; cependant, d'ici à quatre heures du matin vous n'avez rien à craindre. Retirez-vous donc tranquillement, et attendez.

Les passagers se retirèrent ; Apostoli voulait rester ; mais j'exigeai qu'il descendît à l'instant même dans sa chambre : l'agitation qu'il avait éprouvée avait naturellement aggravé son état, et, quoiqu'il ne s'en aperçût pas lui-même, dans l'agitation où il était, il était dévoré de fièvre. Après une légère lutte, il obéit comme un enfant : c'était toujours ainsi que finissait toute résistance opposée par cette âme douce et qui n'avait rien perdu de sa jeunesse en marchant si vite vers la mort.

— Maintenant, monsieur, dis-je au capitaine, lorsque nous fûmes seuls, nous pouvons envoyer se reposer la moitié de l'équipage ; si le vent continue ainsi, un enfant suffirait à conduire le bâtiment ; si le vent tombe, nous aurons besoin de tous les bras, et, dans ce cas-là, il n'y aurait point de mal qu'ils fussent bien reposés.

— Tout ce qui n'est point de quart, sous le pont ! cria le capitaine.

Cinq minutes après, il ne restait plus debout que les hommes qui étaient strictement de service.

La Belle-Levantine continuait de raser les flots comme une hirondelle de mer, car il faisait une de ces belles brises comme en demanderait un capitaine pour manœuvrer un bâtiment devant sa maîtresse. Quant à la felouque, au bout d'une demi-heure, elle avait encore perdu un quart de mille : il était donc évident que, si rien ne changeait dans l'atmosphère avant la fin de la journée du lendemain, nous serions à l'abri dans quelque port de l'Archipel.

J'avais fait un rapide progrès, comme on le voit, dans la hiérarchie militaire : de midshipman, j'étais passé d'emblée capitaine, et, tel est l'orgueil humain, qu'oubliant que cette promotion momentanée s'était faite à bord d'un pauvre bâtiment marchand, j'étais tout fier de cette position qui ne devait durer que tant que durerait le danger. Je n'en avais pas moins pris mon intérim au sérieux, et cela avait, au moins, chassé toutes les tristes pensées qui accablaient mon esprit ; je me demandais pourquoi je n'aurais pas un bâtiment à moi, soit un simple yacht, pour voyager à mon plaisir, soit un trois-mâts marchand pour commercer avec l'Inde ou le nouveau monde.

Ainsi, je parviendrais peut-être à satisfaire cette soif d'activité qui est la fièvre de la jeunesse, et à oublier l'exil auquel je m'étais volontairement condamné ; puis, comme à cette époque nous étions en guerre avec la France, peut-être aurais-je le bonheur, par quelque action d'éclat, de me faire pardonner le crime que j'avais commis contre les règles de la discipline ; alors, je rentrerais dans la marine anglaise avec le grade que j'aurais conquis, et, guidé par les traces de mon père, je deviendrais un Howe ou un Nelson. L'étrange et merveilleuse chose que l'imagination, qui jette un pont sur l'impossible et qui s'égare, tout éveillée, dans des jardins plus splendides que ceux que l'on verra jamais en songe !

Ces rêveries me bercèrent quelque temps encore ; puis, comme il était deux heures du matin, et que nous continuions de gagner sur la felouque, je laissai la conduite du bâtiment au pilote, je plaçai le contremaître en vigie, et, m'enveloppant dans mon manteau, je me couchai sur un pierrier.

Je ne sais depuis combien de temps je dormais avec toute l'ardeur de mon âge, lorsque je crus entendre que l'on m'appelait ; en même temps, et, comme je ne me réveillais pas assez vite à ce qu'il paraît, on me toucha sur l'épaule. J'ouvris aussitôt les yeux, et vis devant moi le contremaître :

— Qu'y a-t-il de nouveau ? demandai-je en me rappelant que j'avais commandé de m'éveiller, si quelque chose allait mal.

— Il y a que, comme vous l'aviez prévu, le vent est tombé et que nous ne marchons plus.

La nouvelle était triste ; mais c'était une raison de plus de ne pas perdre de temps pour y faire face. Je jetai mon manteau sur le pont, et, ne voulant confier à personne le soin d'étudier le ciel, j'empoignai les haubans de misaine, et je grimpai jusqu'à la barre du petit perroquet. Arrivé à cette hauteur, il y avait encore quelques souffles d'air qui de temps en temps traversaient l'espace, mais à peine suffisants pour gonfler les voiles les plus élevées et faire flotter notre banderole. Je tournai alors les yeux vers la felouque ; elle ne paraissait plus que comme un point blanc à l'horizon, mais elle paraissait encore : il était évident qu'elle avait espéré en cette chute du vent, que nous craignions, et qu'elle avait continué sa chasse sans se ralentir ; cependant, nous l'avions laissée à trois lieues de nous, à peu près.

Je portai ensuite mon regard circulairement sur l'horizon ; nous étions à la hauteur du cap Baba, l'ancien *Lectum Promontorium ;* nous avions devant nous, à l'est-sud-est, Métélin, dont je distinguais parfaitement les montagnes, et Scyros, berceau d'Achille et tombe de Thésée ; mais la première de ces deux îles était à sept lieues, et la seconde à dix lieues à peu près de notre navire. Trois heures de cette même brise et nous étions sauvés ; mais nous n'en avions plus que le râle, et encore, dans quelques minutes, son dernier soupir allait-il s'éteindre.

Cependant, comme je ne voulais rien avoir à me reprocher, je redescendis sur le pont, et, faisant amener toutes les voiles basses, je ne laissai que le grand et le petit hunier, le perroquet de fougue, le grand et le petit perroquet et les bonnettes. *La Belle-Levantine* parut alors respirer un instant, débarrassée qu'elle était de cet amas de toiles, et, comme une nymphe qui glisse sur la mer en tenant son écharpe arrondie au-dessus de sa tête, elle fit, aspirant les derniers souffles de l'air, une demi-lieue encore ; puis elle s'arrêta, laissant pendre tristement ses voiles le long de ses mâtereaux et de ses mâts : la brise était morte.

Alors je fis mettre, afin qu'elles fussent déferlées au besoin, toutes les voiles sur des fils de caret, à l'exception du grand hunier et du clin-foc, et comme le contremaître me demandait mes ordres :

— Trouvez-moi, lui dis-je, un mousse et un tambour, et que l'on fasse entendre à l'instant même le branle-bas de combat.

XXII

A peine les premiers sons du mélodieux instrument qui appelait l'équipage aux armes s'étaient-ils fait entendre, que tout le monde fut sur le pont ; il en résulta un moment de désordre, qui me fit comprendre la nécessité d'une discipline sévère. Je fis passer tout l'équipage sur l'avant, et, appelant les passagers sur l'arrière, je leur expliquai, qu'ainsi que je l'avais craint, le vent était tombé au point du jour, et leur montrai d'une main nos voiles qui fasaient, et de l'autre la felouque qui commençait à grandir, non plus poussée par le vent, dont elle était privée comme nous, mais nageant à l'aide de ses rames.

Il n'y avait donc pas d'autre alternative que de nous préparer vigoureusement au combat, attendu que dans quatre heures si la felouque marchait toujours du même pas, elle arriverait à un abordage qu'il me paraissait impossible d'éviter ; car il n'était pas probable que quelque bonne brise en se levant, nous permît de déployer nos voiles et nous mît de nouveau hors de sa portée. Si les honnêtes commerçants à qui j'avais affaire n'avaient eu d'inquiétude que pour leur vie, peut-être eussent-ils faibli ; mais ils

avaient leurs marchandises à défendre, et je les trouvai braves comme des lions.

Il fut donc décidé que toute puissance me serait remise, et que le capitaine, forcé d'abdiquer tout grade, serait déchargé de toute responsabilité. Je profitai aussitôt de cette bonne volonté, et, choisissant parmi les passagers ceux qui me paraissaient les plus déterminés, je les désignai comme combattants, chargeant les autres, sous la direction d'un matelot qui avait été maître canonnier à bord d'un navire sarde, de préparer des poulevrins d'amorce et de faire des cartouches, afin qu'on ne manquât pas de munitions pendant le combat. Mais ce fut en vain que je voulus forcer Apostoli de descendre avec ces derniers; pour la première fois, il résista à ma volonté, déclarant qu'aucun ordre ne le déterminerait à me quitter tant que durerait le péril. Je me décidai donc à le garder près de moi à titre d'aide de camp.

Ce partage fait et le pont débarrassé d'une partie des passagers, je pris le porte-voix, ce signe du commandement, et désirant savoir d'avance comment mes ordres seraient exécutés, je l'approchai de ma bouche en criant :

— Attention !

Tout bruit cessa aussitôt, et chacun attendit, prêt à obéir. Je continuai :

— Un homme en vigie aux barres de perroquet pour épier le vent ! les hardes et les hamacs dans les filets de bastingages ! les armes sur le pont !

Au même instant, un homme s'élança avec l'adresse et l'agilité d'un singe, par les haubans du grand mât, vers le poste désigné, tandis que les autres disparaissaient par les panneaux et les écoutilles, pour reparaître, un instant après, chargés de leurs hamacs qu'ils amarrèrent sur la muraille et qu'ils recouvrirent d'une toile goudronnée, tandis que le contremaître, que j'avais élevé au grade de capitaine d'armes, faisait mettre les fusils en plusieurs faisceaux, et les haches et les sabres en divers tas.

Certes, la manœuvre ne s'était pas faite comme à bord d'un vaisseau de guerre; mais je n'en vis pas moins avec plaisir que, quoiqu'elle se fût opérée lentement, elle s'était opérée sans confusion; cela me donna bon espoir de l'avenir; et je regardais Apostoli, qui, assis au pied du mât de misaine, m'avait répondu, avant même que je n'eusse parlé, par ce sourire doux et triste qui lui était habituel.

— Eh bien, mon brave fils d'Argos, lui dis-je, nous allons donc combattre Grec contre Grec, frère contre frère, Attique contre Messénie?

— Hélas ! oui, répondit Apostoli, en attendant que tous les enfants de la même mère et tous les adorateurs du même Dieu se réunissent contre le même maître.

— Et cela viendra un jour; tu le crois? lui demandai-je avec une expression de doute qu'il m'était impossible de réprimer.

— Si je le crois ! s'écria Apostoli; j'en suis sûr : il est impossible que la Panagie ait ainsi abandonné ses enfants; et, quand cette heure viendra, vois-tu, continua le jeune homme, le teint animé et les yeux ardents, ces mêmes pirates, qui sont aujourd'hui la honte et l'effroi de l'Archipel, en deviendront la gloire et l'honneur; car ce n'est pas leur inclination qui les a poussés là, mais le despotisme et la misère.

— Tu es bien indulgent pour tes compatriotes, Apostoli !

Alors, voyant que l'équipage attendait les instructions :

— Que le capitaine d'armes choisisse les hommes désignés pour le service des deux pierriers et de la pièce de huit, et fasse mettre des grappins d'abordage au bout des vergues des deux bords.

Puis, cet ordre donné, je me retournai vers Apostoli.

— Et tu es bien sévère, John, me répondit-il; car, ainsi que tous les Francs, tu juges toujours les peuples au point de vue de la civilisation européenne; tu ne le sais pas, toi, ce que nous souffrons depuis quatre siècles; tu ne sais pas que, depuis quatre siècles, rien n'est à nous, ni la fortune de nos pères, ni l'honneur de nos filles; tu ne sais pas qu'il n'y a de liberté que pour ces aigles de mer aux ailes rapides, qui fondent sur leur proie, puis se retirent dans des nids trop élevés pour que le lourd despotisme turc ose les y poursuivre. Il en est ainsi de tout peuple opprimé, vois-tu. L'Espagne a ses guérillas, la Calabre ses brigands, le Magne ses klephtes, l'Archipel ses pirates. Vienne le jour de la liberté, et tous redeviendront des citoyens.

Je souris d'un air de doute.

— Écoute, John, continua Apostoli en me posant la main sur le bras, écoute ce que je vais te prédire : Si tu demeures exilé de ta patrie, prends la Grèce pour mère; elle est charitable comme tout ce qui a souffert et généreuse comme tout ce qui est pauvre. Alors, avant qu'un long temps soit écoulé, tu entendras le cri d'indépendance courir de montagne en montagne et d'île en île; alors tu seras l'ami, le frère, le compagnon de ces hommes que tu vas combattre; tu partageras la même tente, tu boiras au même verre et tu briseras le même pain.

— Et quand ce fortuné moment doit-il arriver? dis-je au prophète qui me l'annonçait avec tant de confiance.

— Dieu seul le sait ! répondit Apostoli en levant les yeux au ciel; mais il ne doit pas tarder, car il y a quatre siècles que tout un peuple l'attend; et plus l'oppression est vieille, plus elle est près de la jeune liberté.

— C'est fait, capitaine, vint dire le contremaître; avez-vous autre chose à ordonner?

— Que le charpentier ou le maître calfat, s'il y en a un à bord, amarre des cordages en dehors et tout autour du vaisseau, avec des crampes et une ceinture pour s'y suspendre; qu'il tienne préparés des bouchons de bois, des pelotes d'étoupes et des plaques de plomb garnies et percées, et qu'il prépare des mannes et des havre-sacs pour jeter à l'eau, si un homme tombe à la mer.

Il se fit un moment de silence, pendant lequel ce nouveau commandement s'exécuta; puis, quand tout fut rentré dans l'ordre, comme on voyait grandir la felouque à vue d'œil, et que nous restions en panne :

— Oh ! des barres du perroquet, demandai-je, avez-vous du vent là-haut?

— Non, monsieur, répondit le matelot, pas un souffle, et, à moins que ce petit nuage noir, qui pointe là-bas derrière Scyros, ne nous en apporte, je crois que nous serons obligés de nous en passer pour toute la journée.

Je portai les yeux du côté indiqué, et je vis effectivement poindre à l'horizon un nuage qui, d'où j'étais, semblait un écueil jeté au milieu de cette seconde mer qu'on appelle le ciel. C'était un léger espoir. Dans la situation où nous étions, j'aimais mieux une tempête qu'un combat, et, à quelque prix que ce fût, j'eusse acheté du vent.

En attendant, tout était calme, la mer s'était aplanie comme un miroir, et, à part ce petit point, imperceptible à tout autre œil que celui d'un marin, pas une tache ne ternissait l'azur du ciel.

— Combien de temps croyez-vous qu'il leur faille encore, demandai-je au contremaître, pour être dans nos eaux, au train dont ils marchent?

— Trois heures, à peu près, monsieur.

— Oui, oui, c'est ce que j'avais prévu. Vous aurez soin, monsieur, de tenir, sur les ponts et les gaillards, des charniers remplis d'eau douce pour rafraîchir l'équipage pendant le combat, et, pour que personne ne quitte son poste, attendu que nous n'avons pas trop de bras, deux hommes feront courir des bailles.

— Cela sera fait, monsieur.

— Frère, me dit Apostoli, la felouque change de route, ce me semble; peut-être nous sommes-nous trompés et ne vient-elle point à nous.

Je pris vivement la longue-vue et la braquai sur elle : effectivement, elle semblait, dans la nouvelle direction qu'elle venait d'adopter, devoir nous passer à un mille ou deux à l'arrière, et avoir tourné le cap vers Porto-Petera, l'ancienne Méthymne.

— C'est, sur mon âme, la vérité ! m'écriai-je. Pardieu ! Apostoli, je voudrais de tout mon cœur m'être trompé et faire amende honorable à tes compatriotes.

Mais, voyant que le contremaître, qui avait entendu ce que je venais de dire, secouait la tête :

— Que pensez-vous de cela, monsieur? lui demandai-je.

— Je pense, capitaine, qu'ils ont vu, ainsi que nous, le point noir qui vient de ce côté, et que, comme des marsouins, ils flairent le vent; de sorte qu'ils veulent se mettre entre nous et Mételin, de peur que nous ne leur échappions en gagnant la terre.

— Vous avez raison, monsieur, et je ne sais pas où j'avais la tête de ne pas deviner cela tout de suite. Oui, oui, leur intention est bien évidente. Et pas un souffle de vent?...

— Pas un souffle ! répondit le contremaître.

— Alors, à la grâce de Dieu ! attendons.

Nous attendîmes ainsi quatre heures; car le détour que nos pirates avaient été forcés de faire nous avait fait gagner du temps. Ils avaient passé à une lieue à peu près de l'arrière, et, décrivant un demi-cercle, de tribord, où ils nous étaient apparus, ils nous arrivaient par bâbord; cependant, ils étaient encore à trois milles de nous, à peu près, lorsque le matelot en vigie cria tout à coup :

— Ohé ! une bouffée de vent !

Je bondis plutôt que je ne me levai.

— De quel côté vient-elle?

Il attendit un instant, afin de pouvoir faire une réponse précise; puis, ayant senti une seconde bouffée :

— Ouest-sud-ouest, répondit-il.

— Eh bien? demanda Apostoli.

— Eh bien, mon cher ami, il ne pouvait pas nous être plus parfaitement contraire, et je commence à croire que le diable est pour eux.

— Ne dis point de pareilles choses au moment où nous sommes, frère.

— Avez-vous entendu? demandai-je au contremaître timonier.

— Oui, monsieur; oui, parfaitement.

— Eh bien, nous n'avons plus qu'une chance; c'est, au premier souffle qui va venir, de virer de bord et de fuir devant le vent, dussions-nous retourner d'où nous venons.

— Nous ne pouvons pas faire cette manœuvre si vite, monsieur, que nous n'essuyions une ou deux bordées, et songez qu'à la moindre avarie qu'ils nous auront faite dans la mâture, grâce à leurs maudites rames, ils nous rejoindront toujours.

— Connaissez-vous un autre moyen, monsieur?

— Je n'en connais pas, répondit le maître.

— Vous voyez donc bien, alors, qu'il faut employer celui-ci. Ohé! des barres de perroquet! criai-je à l'homme en vigie, sentez-vous le vent d'une manière certaine?

— Oui, monsieur, le voilà qui arrive.

— John! cria Apostoli, voilà encore la felouque qui change de direction.

Effectivement, je tournai les yeux de son côté, et je la vis, qui, par le seul secours de ses rames et de son gouvernail, virait de bord avec la facilité d'une chaloupe, et, comme si elle eût deviné notre intention, s'apprêtait à nous gagner au vent.

— Vous savez votre métier, monsieur, me dit le contremaître; mais le capitaine de cette felouque m'a l'air de ne pas mal connaître le sien.

— N'importe, monsieur, nous le gagnerons de vitesse, j'espère. Attention tout le monde: y êtes-vous?

L'équipage répondit par un seul cri

— Carguez l'artimon et la grande voile; mettez le perroquet de fougue et le grand hunier en ralingue; la barre du gouvernail sous le vent; coiffez et contrebassez les voiles d'avant; filez les écoutes des focs, des voiles d'étai et de la misaine! C'est cela, enfants; voilà *la Belle-Levantine* qui vire, et tout à l'heure vous allez la voir filer comme une fille bien élevée qui marche devant sa mère. Là! maintenant, éventez les voiles de l'arrière et brassez-les carrément; changez le gouvernail, larguez les écoutes des focs et des voiles d'étai! C'est bien, nous y sommes.

— Elle marche! cria tout l'équipage d'une seule voix, elle marche!

En effet, après avoir culé pendant quelques minutes, le navire, tiré en avant par les deux dernières voiles que j'avais ordonné de déployer, commençait à obéir au vent, et, le cap sur Lemnos, reprenait la route que nous avions déjà suivie. Je reportai alors les yeux sur la felouque; pendant que nous avions fait notre évolution, elle avait fait sa manœuvre, et s'était couverte de toile. Les deux bâtiments suivaient alors une ligne presque parallèle, qui devait aboutir à un point donné; ce n'était donc plus qu'une question de vitesse; mais, dans tous les cas, si nous évitions son abordage, nous devions nécessairement passer sous son feu.

Nous étions alors assez près de la felouque pour qu'aucun détail ne nous échappât, même à l'œil nu: c'était un véritable bâtiment de proie, allongé comme une pirogue, avec deux mâts penchés sur l'avant d'environ trois degrés; ses deux voiles latines étaient enverguées, par leur grand côté, à une antenne beaucoup plus longue que le mât. Le bâtiment portait deux canons sur l'avant, plus vingt-quatre pierriers tenus avec des chandeliers et plantés dans le platbord. Les rameurs, dont nous distinguions la tête coiffée d'un bonnet grec, étaient assis, non sur des bancs, mais sur les traversins des écoutilles, et leurs pieds s'appuyaient contre d'autres traversins établis en travers du bâtiment. Comme le vent était encore assez faible, leurs avirons leur donnaient sur nous un énorme avantage, et je vis que, quelque diligence que nous fissions, il nous faudrait toujours passer sous le feu de la felouque à une portée de pistolet.

Je donnai alors les derniers ordres: ils consistaient à traîner à tribord les trois seuls canons que nous eussions; à distribuer des fusils, des espingoles, des haches et des sabres à l'équipage et aux passagers; à monter sur le pont quelques caisses de cartouches, et à retourner le sablier pour trois ou quatre heures. En même temps, j'ordonnai à une douzaine d'hommes de monter dans les hunes, afin de faire feu de haut en bas.

Un moment de silence terrible et solennel succéda à ces préparatifs, pendant lesquels le point noir de Scyros s'était étendu sur tout l'horizon méridional, et menaçait de devenir un orage. Un vent lourd et chaud soufflé par bouffées capricieuses, et, cessant quelquefois tout à coup, laissait pendre nos voiles le long des mâts; de grosses vagues, qui semblaient se former au fond de l'abîme et monter à sa surface, couvraient la mer d'une nappe d'écume frémissante, mais tous ces signes, qu'en un autre temps nous eussions étudiés avec soin, étaient négligés par nous dans l'attente d'un plus grand danger.

Les deux navires se rapprochaient insensiblement, sans que ni l'un ni l'autre parût prendre un avantage marqué: ils n'étaient plus séparés que par un mille, et l'on voyait parfaitement, sur le pont de la felouque, son équipage, qui semblait être le double du nôtre, à peu près, faisant de son côté ses dernières dispositions pour le combat.

Il n'y avait donc plus aucun doute: c'était bien des pirates, et c'était à nous que ces pirates en voulaient; d'ailleurs, s'il nous était resté quelque incertitude, elle eût été bientôt dissipée; car tout à coup nous vîmes le plat-bord de la felouque se couvrir de fumée, et, en même temps, avant que le bruit, que le vent emportait, fût parvenu jusqu'à nous, une pluie de mitraille vint s'abattre à quelques pas du navire: les pirates, dans l'ardeur qu'ils avaient de nous joindre, avaient mal calculé la distance et fait feu de trop loin.

— Avec votre permission, monsieur, me dit le contremaître, je ne serais pas fâché, puisque ces messieurs nous ont salués les premiers, de leur rendre leur politesse. Et voilà, continua-t-il en me montrant la pièce de huit, une jeune personne bien élevée, qui ne dit qu'un mot de temps en temps, mais dont chaque parole vaut mieux que tout ce babillage que nous venons d'entendre.

— Déliez-lui donc la langue, maître, répondis-je; car je suis aussi curieux que vous de l'entendre parler; je présume que c'est vous qui avez fait son éducation, et je ne doute pas que, dans la circonstance délicate où nous nous trouvons, elle ne fasse honneur à son maître.

— Elle n'attend que votre ordre, monsieur; mais, comme c'est une fille très obéissante, elle désire avoir ses instructions.

— Pointez en belle, c'est ce qu'il y a de mieux.

Le contremaître traîna son canon au milieu du sabord, et, pointant en plein bois:

— Feu! dit-il.

Le commandement fut aussitôt suivi que donné; un jet de flamme sortit des flancs de *la Belle-Levantine*, et le messager de mort alla frapper au milieu des rameurs, où il fut facile de voir, au désordre qu'il occasionnait, que son coup n'avait pas été perdu.

— Bravo! maître, m'écriai-je, votre élève a fait merveille; mais elle n'en restera pas là, je l'espère.

— Oh! non, monsieur, répondit le timonier, qui commençait à prendre goût à la chose; Rosalie, c'est le nom que je lui ai donné en honneur de la patronne de Palerme, Rosalie est comme feu ma pauvre mère: une fois qu'elle a commencé de parler, on ne peut plus la faire taire. Eh bien, qu'est-ce que vous faites donc, vous autres? est-ce que ce qui se passe là-bas vous regarde? Voyons, amorcez.

Pendant que le chef du poste obéissait à cet ordre, un nouveau nuage de fumée s'éleva aux flancs de la felouque, et, comme les deux navires s'étaient rapprochés dans l'intervalle, on entendit les grêlons de fer grésiller par tout le bâtiment; au même instant, un homme tomba de la grande hune dans les haubans du grand mât, puis, de là, sur le pont. Les pirates, qui avaient vu l'effet du coup, poussèrent de grands cris de joie.

Mais la mort, qui avait visité *la Belle-Levantine*, était déjà retournée à bord de la felouque avec le boulet du contremaître, et aux cris de joie succédèrent des imprécations de colère. Le coup, plus heureux que le premier, avait traversé la muraille et emporté deux canonniers.

— De mieux en mieux, maître! m'écriai-je; mais vous avez là deux pierriers qui sont muets comme des tanches; est-ce qu'ils ne feront pas entendre leur voix à leur tour?

— Tout à l'heure, monsieur, tout à l'heure; le moment n'est pas encore venu de leur couper le filet. *Patienza! patienza!* comme nous disons, nous autres Siciliens, et chaque chose aura son temps. Rentrez donc derrière la muraille, vous autres, rentrez donc! vous voyez bien qu'il va nous arriver encore une averse.

Effectivement, un nouvel ouragan de feu vint s'abattre en sifflant sur le pont, tuant un de nos hommes, en blessant deux ou trois autres.

De nouveaux hourras retentirent à bord de la felouque; mais, comme la première fois, ils furent interrompus par la triple décharge de nos deux pierriers et de la pièce de huit. Trois rameurs tombèrent, qui furent aussitôt remplacés, et la course continua sans être interrompue, plus ardente et plus acharnée qu'auparavant; car le capitaine des pirates commençait à reconnaître qu'il n'arriverait pas à temps pour nous aborder, et nous le voyions, sur le gaillard d'arrière, donnant ses ordres et excitant ses rameurs. Cette conviction, qui était aussi celle de l'équipage de *la Belle-Levantine*, nous donnait une nouvelle ardeur; en ce moment, l'orage se mit de la partie, et l'on entendit gronder le tonnerre. Ce grondement fut suivi d'une bouffée de brise, qui donna à *la Belle-Levantine* une heureuse impulsion.

— Courage, enfants, courage! m'écriai-je; vous voyez que le ciel est pour nous, et que l'orage nous pousse comme avec la main. Jusqu'à présent ils ne nous ont pas fait grand mal; car mieux vaut qu'ils nous enlèvent de la chair que du bois.

— Oh! chaque chose aura son tour, monsieur, reprit le

contremaître tout en pointant ses pièces ; et c'est quand nous les aurons dépassés, et qu'ils nous tiendront de bout en bout, avec leurs deux canons de l'avant, que la véritable danse commencera. Allons, feu, vous autres !

Les décharges des deux bâtiments n'en firent qu'une ; mais j'étais si préoccupé de la vérité de ce que venait de dire le contremaître, que je ne suivis l'effet ni de l'une ni de l'autre. J'entendis seulement quelques gémissements à bord ; en jetant les yeux sur le pont, je vis deux hommes qui se tordaient dans l'agonie de la mort ; j'appelai deux matelots.

— Voyez ceux qui sont déjà trépassés, leur dis-je à demi-voix ; il ne faut pas laisser le pont s'encombrer, cela gêne la manœuvre et cela décourage ; vous descendrez les corps dans le faux-pont, et vous les jetterez à la mer par bâbord, afin que les pirates ne voient rien de cette opération.

Les deux matelots obéirent, et je reportai les yeux vers la felouque.

Nous étions arrivés au point extrême de notre course, et, comme je l'avais espéré, nous y étions arrivés les premiers ; mais, parvenus là, nous nous trouvions si rapprochés, qu'un homme vigoureux aurait pu lancer une pierre d'un bord à l'autre. Je crus que c'était le moment de faire jouer la mousqueterie, et je commandai le feu ; j'entendis au même instant la voix du chef des pirates qui donnait le même ordre, et la fusillade commença pour ne plus s'interrompre.

Pendant quelque temps, les rameurs de la felouque firent de tels efforts, qu'ils nous prolongèrent ; mais, le vent nous étant venu en aide, nous finîmes par les dépasser. Ils nous envoyèrent alors, à quarante pas à peine, une volée terrible, à laquelle nous répondîmes de notre mieux avec nos trois pièces et notre mousqueterie ; puis, se laissant tomber dans notre sillage, ils commencèrent à nous donner la chasse.

Au bout d'un instant, nous entendîmes le bruit de deux grosses pièces d'artillerie, et un boulet vint frapper, presque à fleur d'eau, dans notre gaillard d'arrière, tandis qu'un autre traversait toute notre voilure, mais sans lui faire d'autre mal que de trouer la brigantine, la misaine et le petit foc.

— Voilà le jeu de boules qui commence, monsieur, me dit le contremaître ; maintenant, gare à nos quilles !

— Mais ne pourriez-vous donc faire traîner Rosalie à l'arrière, lui demandai-je, et leur rendre, sinon la monnaie de leur pièce, du moins la pièce de leur monnaie ?

— Si fait, monsieur, si fait ; on s'en occupe, comme vous voyez. Allons donc, fainéant ! dit le contremaître à un de ses servants qui secouait sa main droite, dont le pouce avait été écrasé par un biscaïen contre la bouche d'un pierrier, aide un peu à la roue, tu te dorloteras après... Là, bien.

Mais on n'avait pas encore eu le temps de recharger la pièce, qu'une nouvelle détonation se fit entendre, suivie d'un craquement terrible ; en même temps le cri : « Prenez garde à vous, capitaine ! » se fit entendre de tous côtés.

Je levai les yeux, et je vis le perroquet de fougue brisé un peu au-dessus de la hune d'artimon, qui, vacillant comme un arbre attaqué par sa base, s'inclinait sous le poids de ses voiles, et s'abattait à tribord. Au même instant, toute la poupe fut couverte de toiles, de bois et de cordages, et le navire, privé de ses deux voiles les plus importantes pour fuir vent arrière, ralentit sa marche à l'instant même.

— Coupez tout ! criai-je, sans me donner le temps de mettre le porte-voix à ma bouche, coupez tout, et à la mer !

Les matelots, qui comprenaient l'urgence de la situation, s'élancèrent, comme des tigres, sur les cordages, et, à l'aide des haches, des sabres et des couteaux, ils eurent bientôt coupé jusqu'au fil qui retenait le perroquet de fougue au mât d'artimon ; puis, réunissant tous leurs efforts, mâtereaux, voiles et cordages, ils jetèrent tout par-dessus le bord.

Malgré la promptitude de cette mesure, je compris, au ralentissement de la marche du navire, qu'il n'y avait plus moyen d'éviter l'abordage : je jetai les yeux autour de moi, et je vis que nous n'avions pas essuyé de grandes pertes. Trois ou quatre matelots étaient tués ; nous en avions à peu près autant hors de combat, les autres blessures n'étaient que légères, de sorte qu'il nous restait, les passagers compris, encore vingt-cinq à trente hommes en état de se défendre. Je donnai l'ordre qu'on fit monter tous ceux qui, depuis le matin, étaient occupés à faire des cartouches, et, me penchant vers Apostoli, qui ne m'avait pas quitté d'une seconde :

— Frère, lui dis-je, nous avons fait résistance ; maintenant, il est trop tard pour nous rendre ; que crois-tu qu'il nous arrive, si nous sommes pris ?

— Nous serons massacrés ou pendus, répondit tranquillement le jeune homme.

— Mais, toi, en ta qualité de Grec, n'as-tu point chance de leur échapper ? car, enfin, ce sont tes compatriotes.

— Raison de plus pour qu'ils ne m'épargnent pas. On accorde rarement merci à qui l'implore dans la même langue.

— Et tu es certain de ce que tu dis ?

— Comme de la pureté de la Vierge.

— Eh bien, lui dis-je, demande au contremaître une mèche allumée, et, quand tu m'entendras dire : *Il est temps !* descends par le panneau de l'arrière, jette la mèche dans la soute aux poudres, et tout sera dit.

— Bien, me répondit Apostoli avec son doux et triste sourire, et, comme si je venais de lui donner un ordre ordinaire : cela sera fait.

Je lui tendis la main ; il se jeta dans mes bras.

Puis, mettant le porte-voix à ma bouche d'une main et saisissant une hache de l'autre :

— Serrez le vent à petites voiles, criai-je de toute ma force ; des hommes au bout des basses vergues et sur les gaillards ! la barre toute au vent, et que tout le monde se tienne prêt pour l'abordage.

La manœuvre fut exécutée à l'instant même, et *la Belle-Levantine*, au lieu de continuer à fuir vent arrière, ralentit sa course, et présenta le flanc à la felouque, qui, s'avançant avec la double rapidité de ses voiles et de ses rameurs, engagea son beaupré dans nos haubans de misaine, et nous aborda bord à bord, brisant du choc une partie de notre muraille. En même temps, et comme si les deux bâtiments s'étaient enflammés par le contact, un nuage de fumée s'éleva, suivi d'une détonation et d'une secousse si terribles, que *la Belle-Levantine* en trembla jusque dans sa membrure : les pirates avaient, à bout portant, fait feu de leurs douze pierriers. Heureusement, j'avais eu le temps de crier :

— Ventre à terre !

Car nous étions si près, que j'avais vu la fumée des boutefeu.

Tout ce qui suivit mon ordre fut sauvé, tout ce qui ne l'entendit pas fut balayé par la mitraille. Puis, comme nous nous relevions, à travers le nuage de vapeur qui nous enveloppait, nous vîmes apparaître, semblables à autant de démons, les pirates se laissant glisser de leurs vergues, descendant par leur beaupré, ou sautant de leur bord au nôtre. Il n'y avait plus d'ordre à donner, il n'y avait plus de règles à suivre ; je me jetai en avant, et je fendis, d'un coup de hache, la tête du premier que je rencontrai.

Essayer de rendre les détails de la scène qui se passa alors serait chose impossible : chacun entreprit un combat isolé et mortel. J'avais donné mes pistolets à Apostoli ; car il était trop faible pour se servir d'un sabre ou d'une hache, et deux fois je vis tomber deux adversaires sous des coups qui n'étaient pas portés par moi. Je me jetai en avant comme un insensé ; car je ne voulais pas survivre à notre défaite, qu'il était facile de prévoir ; mais, comme par miracle, au bout d'un quart d'heure de cette lutte gigantesque, après avoir renversé tout ce qui s'était présenté à moi, j'étais encore sans blessure.

En ce moment, deux pirates s'élancèrent en même temps sur moi ; l'un était un jeune homme de dix-huit ans, à peu près, l'autre un homme de quarante. En faisant le moulinet avec ma hache, j'atteignis le jeune homme au haut de la cuisse ; il poussa un cri, et tomba. Débarrassé de celui-ci, je m'élançai sur l'autre pour lui fendre la tête. Mais, d'une main, il saisit le manche de mon arme, tandis que, de l'autre, il me portait dans le côté un coup de poignard qui s'amortissait sur ma ceinture pleine d'or. Alors, craignant qu'il ne redoublât, je le saisis corps à corps ; jetant aussitôt un coup d'œil rapide autour de moi, et voyant que les pirates étaient vainqueurs sur tous les points : *Il est temps !* criai-je, d'une voix de tonnerre, à Apostoli, qui aussitôt glissa, comme une apparition, par le panneau de l'arrière.

Le pirate était un homme d'une grande force ; mais j'étais habile à la lutte comme un athlète antique. Jamais frères qui se revoient, après une longue absence, ne s'embrassèrent plus étroitement que nous ne le faisions pour nous étouffer. Nous arrivâmes ainsi ,toujours nous étreignant, jusqu'à un endroit où la muraille avait été brisée par le choc des deux vaisseaux : et, comme il n'y avait plus de parapets, et que ni l'un ni l'autre de nous ne remarqua cette brèche, nous tombâmes tous les deux à la mer, sans que personne fît attention à nous

A peine fûmes-nous dans l'eau, que je sentis les bras du pirate se détacher. De mon côté, emporté par ce sentiment de conservation dont l'homme n'est pas le maître, je lâchai mon ennemi, et, nageant quelque temps entre deux eaux, je ne revins sur la surface de la mer qu'à quelques pas derrière la poupe de *la Belle-Levantine*. Je restai là un instant, étonné de ne pas la voir sauter ; car je connaissais trop Apostoli pour craindre que mon ordre ne fût pas exécuté. Mais, comme, pendant quelques secondes encore

que j'attendis, rien de nouveau ne se passa, je pensai qu'il était arrivé quelque accident à mon pauvre ami. Les pirates étaient entièrement maîtres du bâtiment ; je profitai donc du crépuscule, qui commençait à tomber, pour gagner le large sans savoir où j'allais, mais allant toujours, mû par cet instinct physique qui nous pousse à retarder, autant que possible, l'heure de notre mort. Cependant, je me rappelai bientôt qu'au moment où le feu de la felouque avait brisé notre perroquet de fougue, nous étions en vue de la petite île de Neœ, qui, selon mon estime, devait être à deux lieues, à peu près, vers le nord.

Je me dirigeai donc vers cette île, nageant autant que possible entre deux eaux, afin de me dérober à la vue des pirates, ne sortant la tête que pour respirer. Cependant, quelques précautions que je prisse, deux ou trois balles perdues, qui vinrent faire jaillir l'eau autour de moi, me prouvèrent que j'avais été découvert ; mais aucune ne m'atteignit, et je me trouvai bientôt hors de portée.

Cependant ma position n'en était guère meilleure. Avec une mer calme, je me croyais assez bon nageur pour faire facilement ces deux lieues ; mais l'orage grossissait, les vagues devenaient de plus en plus houleuses, le tonnerre grondait au-dessus de ma tête, et, de temps en temps, des éclairs, pareils à des serpents immenses, illuminaient les flots d'une teinte bleuâtre qui leur donnait un caractère effrayant. D'ailleurs, j'étais horriblement gêné par mes vêtements, et ma *fustanelle* (1), imprégnée d'eau, alourdissait ma marche. Au bout d'une demi-heure, je sentis que mes forces faiblissaient, et que, si je ne me débarrassais de ce poids incommode, j'étais perdu ; je me retournai donc sur le dos, et, après des efforts inouïs, je parvins à briser les cordons qui retenaient la fustanelle ; puis, la faisant glisser le long de mes jambes, je me trouvai assez soulagé pour reprendre ma course.

Je nageai encore une demi-heure, à peu près ; mais la mer devenait de plus en plus mauvaise, et je sentais qu'il était impossible que je résistasse longtemps à la fatigue que j'éprouvais. Il n'y avait plus à couper le flot, comme dans un temps ordinaire ; il fallait se laisser emporter par lui, et, chaque fois que je redescendais avec la vague, il me semblait être précipité dans un abîme. Une fois, tandis que j'étais au sommet d'une de ces montagnes liquides, un éclair brilla, et je vis à ma droite, à une distance énorme encore, le rocher de Neœ. N'ayant rien pour me diriger, j'avais dévié de ma route, et il me restait à peu près encore autant de chemin à faire que j'en avais déjà fait. Je sentis un découragement profond ; car il y avait en moi le sentiment de l'impossible. J'essayai de me reposer en nageant quelque temps sur le dos ; mais je me sentais saisi de terreurs invincibles, quand j'étais précipité à la renverse et la tête la première dans ces vallées sombres et profondes qui, à chaque instant, se creusaient de plus en plus.

Je commençais à sentir ma poitrine se serrer, un bourdonnement sourd battait dans mes oreilles, mes mouvements se roidissaient sans harmonie, j'avais des envies instinctives de crier pour appeler du secours, quoique je susse bien que, perdu comme je l'étais au milieu des flots, il n'y avait que Dieu qui pût m'entendre. Alors tous mes souvenirs se représentèrent à moi comme dans un rêve. Je revis ma mère, mon père, Tom, M. Stanbow, James, Bob, M. Burke ; il y eut des choses qui me revinrent à l'esprit, et qui étaient tout à fait sorties de ma mémoire ; il y en eut d'autres qui me semblaient des révélations d'un autre monde. Je ne nageais plus, je roulais de vague en vague, sans résistance et sans volonté. Parfois je sentais que j'enfonçais, et que les flots me passaient au-dessus de la tête. Alors, par un effort inouï et qui faisait jaillir à mes yeux des milliers d'étincelles, je revenais à la surface de l'eau, je revoyais le ciel, qui me semblait noir et tout parsemé d'étoiles rouges. Je poussais des cris auxquels je croyais entendre des voix répondre.

Enfin, je sentis que les forces me manquaient ; je sortis hors de l'eau jusqu'à la ceinture, regardant avec terreur autour de moi. En ce moment, un éclair brilla ; je vis, au haut d'une vague, quelque chose comme un rocher, qui allait rouler dans les profondeurs où je me débattais. Au même instant, j'entendis mon nom crié si distinctement, que ce n'était plus une illusion. Je voulus répondre ; ma bouche s'emplit d'eau. Il me sembla alors qu'une corde me frappait au visage ; je la saisis avec les dents, puis avec les mains. Une force motrice m'attirait à elle ; je me laissai faire, sans résistance et sans volonté ; puis bientôt je ne sentis plus rien : j'étais évanoui.

Quand je revins à moi, je me trouvais dans la cabine de *la Belle-Levantine*, et je vis Apostoli assis près de mon hamac.

(1) On appelle ainsi la jupe grecque, qui est d'autant plus élégante qu'elle est composée de plus de morceaux. Il y a des *fustanelles* qui ont jusqu'à cinq cents coutures.

XXIII

En deux mots, Apostoli me mit au fait ; il n'avait pu faire sauter le vaisseau, parce que le capitaine, qui avait prévu mon intention, avait noyé les poudres ; il remontait donc par l'escalier du grand panneau, pour venir me retrouver, lorsqu'il rencontra les pirates qui, maîtres du bâtiment, descendaient dans la cabine du capitaine le jeune homme que j'avais blessé. Le pauvre garçon perdait tout son sang, et demandait à grands cris un chirurgien. Alors l'idée de me sauver, en me donnant ce titre, s'était présentée à l'âme ardente et dévouée de mon ami ; Apostoli s'écria qu'il y avait un chirurgien dans l'équipage de *la Belle-Levantine*, et qu'on ordonnât de cesser le carnage, s'il était encore temps. Deux hommes s'élancèrent aussitôt sur le pont en commandant, au nom du fils du capitaine, que, sous peine de vie, il ne fût plus donné un seul coup. Apostoli les suivit avec anxiété, me cherchant partout, ne me trouvant nulle part ; en ce moment, les pirates poussèrent de grands cris de joie ; leur capitaine, qui avait disparu dans la lutte, remonta par une amarre, et, s'élança sur le pont en criant :

— Victoire !

Apostoli reconnut l'homme avec lequel il m'avait laissé luttant, et courut à lui pour lui demander ce que j'étais devenu. Le pirate n'en savait rien et me croyait noyé. Apostoli s'empressa de dire que j'étais médecin, et que, seul, je pouvais sauver le fils du capitaine.

Alors le père, désespéré, demanda à grands cris si personne ne m'avait vu reparaître ; deux pirates dirent avoir tiré sur un homme qui nageait dans la direction de l'île de Neœ. Le capitaine ordonna que l'on mît aussitôt une chaloupe à la mer, partagé entre le désir de descendre près de son fils et celui de venir lui-même à ma recherche ; mais Apostoli lui dit qu'il était mon frère de cœur, et qu'avec l'aide de la Vierge, il me retrouverait. Le capitaine était donc descendu dans la cabine, et Apostoli s'était élancé dans la barque. A la lueur des éclairs, les hommes envoyés à ma recherche avaient vu flotter quelque chose de blanc et l'avaient atteint ; c'était ma fustanelle.

De ce moment, certains qu'ils étaient sur ma voie, ils avaient repris courage, et, pensant que mon intention était de gagner l'île, ils avaient ramé dans cette direction. Ils ne s'étaient pas trompés : au bout d'une demi-heure, un second éclair leur avait montré un homme se débattant contre la mort ; ils avaient dirigé la barque de mon côté, et étaient arrivés au moment où j'allais probablement disparaître pour toujours.

Comme Apostoli achevait de me donner cette explication, la porte de ma cabine s'ouvrit, et le capitaine entra. Au premier coup d'œil, je reconnus mon adversaire, quoique l'expression de sa physionomie fût bien différente ; car, à cette heure, sa figure était presque aussi abattue que je l'avais vue terrible : il venait, non plus en ennemi, mais en suppliant. Ayant vu que j'avais repris mes sens, il s'élança vers mon lit, et me cria en langage franc :

— Au nom, au nom de la Vierge ! seigneur médecin, sauvez mon Fortunato, et demandez-moi ce que vous voudrez.

— Je ne sais si je pourrai sauver ton fils, répondis-je au pirate ; mais, avant tout, ce que j'exige, c'est que pas un des prisonniers que tu as faits ne périsse ; la vie de ton fils me répond de la vie du dernier matelot.

— Sauve Fortunato ! s'écria une seconde fois le pirate, et j'étoufferai de mes propres mains celui qui osera toucher à un cheveu de leur tête ; mais, à ton tour, jure-moi une chose.

— Laquelle ?

— C'est que tu ne quitteras point Fortunato qu'il ne soit guéri ou mort.

— Je le jure !

— Viens donc, dit le pirate.

Je sautai à bas de mon lit, et je suivis le capitaine, avec Apostoli, dans la chambre du malade.

Je reconnus également celui que j'avais blessé. C'était un beau jeune homme de dix-huit à vingt ans, aux cheveux noirs, au teint foncé. Les lèvres du malade étaient violacées ; il pouvait à peine parler pour se plaindre ; de temps en temps, il demandait à boire ; car la fièvre le brûlait. Je m'approchai de lui, je levai le drap dont il était recouvert, et le trouvai nageant dans le sang. La plaie était longitudinale, située à la partie supérieure et externe de la cuisse droite ; elle pouvait avoir cinq pouces de longueur environ, sur un pouce et demi dans sa plus grande profondeur. Du premier coup d'œil, je vis qu'elle n'avait pu offenser l'artère, et je pris bon espoir ; d'ailleurs, je savais que les plaies longitudinales sont moins dangereuses que les plaies transversales

Je fis coucher le blessé sur le dos, pour donner au membre une position horizontale, et je lavai la blessure avec l'eau la plus fraîche que l'on put trouver. Quand le sang fut bien étanché, j'appliquai de la charpie dans toute la longueur de la plaie; puis, passant une bande par-dessous la cuisse, je ramenai les deux bouts en tirant en sens contraire, afin de réunir les deux lèvres béantes de la blessure; je tournai la bande jusqu'à ce que la plaie fût entièrement recouverte. Ce pansement fini, je fis soulever le malade avec des sangles, de manière à ce que l'on substituât un matelas et des draps frais à ceux qu'il avait trempés de sang; j'ordonnai que, d'heure en heure, on continuât d'arroser la plaie avec de l'eau, et, pour dernier règlement, je prescrivis la diète la plus absolue.

Alors, à peu près certain que la nuit du blessé serait bonne, je demandai au capitaine la permission de me retirer moi-même; car on comprend qu'après la journée que je venais de passer, je devais avoir besoin de quelques moments de repos. Cette permission me fut accordée à la condition que, s'il arrivait quelque accident au malade, on me réveillerait aussitôt.

Je me retrouvai seul avec Apostoli. Ce fut alors seulement que je compris toute l'étendue de son dévouement et de sa présence d'esprit. Sans lui, à l'heure où nous étions, mon cadavre eût roulé de vague en vague, jusqu'à ce que, échoué au pied de quelque rocher, il eût servi de pâture aux oiseaux de proie. Nous nous embrassâmes encore une fois, en hommes qui ne devaient plus se revoir et qu'un miracle avait réunis; puis je lui demandai des nouvelles de notre équipage. Le carnage n'avait épargné que treize hommes et cinq passagers; tous les blessés des deux partis avaient été jetés à la mer, et au nombre de ceux-ci était le pauvre contre-maître. Quant à notre capitaine, il avait raconté ce qui s'était passé; comment, malgré lui, *la Belle-Levantine* avait fait résistance; il avait prouvé qu'au moment décisif, c'était lui qui avait sauvé tout le monde en noyant les poudres, et, grâce à ces explications, confirmées par Apostoli, il avait eu la vie sauve. Rassuré alors sur le sort de tout le monde, je me retirai dans ma chambre, où je ne tardai pas à m'endormir d'un profond sommeil.

Sur les deux heures, je me réveillai; je pensai aussitôt à mon blessé, et quoique l'on ne fût pas venu me chercher, preuve qu'aucun accident fâcheux ne s'était manifesté, je me levai et je me dirigeai vers la cabine du capitaine. Il était assis près du lit de son fils, qu'il avait voulu veiller lui-même, et dont, de minute en minute, il humectait la blessure. Son visage, si dur et si terrible dans l'action, avait pris un caractère de tendresse et d'anxiété incroyables; ce n'était plus un chef de pirates, c'était un père tremblant et soumis. Aussitôt qu'il m'aperçut, il me tendit la main en me faisant signe d'observer le plus grand silence, de peur de réveiller son enfant.

Le jeune homme dormait d'un sommeil paisible et sans fièvre, affaibli qu'il était par la perte du sang. J'écoutai sa respiration; elle était faible, mais calme; jamais je n'avais vu, au reste, plus belle figure que la sienne: pâlie ainsi et encadrée dans ses noirs cheveux, c'était une de ces nobles têtes comme on en trouve parfois dans les tableaux du Titien et de Van Dyck, et que l'on croit n'exister que dans l'imagination de l'artiste. Tout allait donc au mieux, et je rassurai le père; mais, malgré mes efforts pour l'y engager, il ne voulut point abandonner le lit de Fortunato.

Je me retirai dans ma chambre, où je dormis tranquillement jusqu'à huit heures du matin. Je retournai près de Fortunato. Il était réveillé et avait la fièvre: c'était le cours que devait suivre sa guérison; je m'en inquiétai donc peu et j'ordonnai quelques boissons rafraîchissantes; puis j'allai voir mon autre malade.

Hélas! celui-là était en voie toute contraire: soutenu par l'exaltation morale pendant le combat, et par le dévouement fraternel lorsqu'il avait fallu me sauver, Apostoli avait surmonté sa faiblesse; mais un tel effort l'avait épuisé. Un instant après que je l'avais quitté, la veille, il avait été pris d'une toux violente qui avait amené un vomissement de sang; puis était venue la fièvre, et, le matin, il se trouvait si faible, qu'il n'essaya même pas de se lever.

J'étais au bout de mes connaissances en médecine, et je n'osais plus rien risquer. J'ordonnai de ces choses indifférentes qui n'ont d'autre but que de faire croire au malade qu'il y a encore pour lui des chances de guérison, puisque l'on continue de combattre la maladie. Ensuite, je restai près de lui, pensant que la distraction était encore ce qui pouvait lui faire le plus de bien.

Ce fut alors que se révéla à moi toute cette âme d'ange, qui n'avait point encore eu une pensée qui ne fût sainte. Par une de ces grâces accordées aux malades en proie aux mortelles et implacables souffrances de la phthisie, il n'avait aucun pressentiment de son danger, et se croyait atteint d'une de ces fièvres, si communes en Grèce, qui vous prennent on ne sait pourquoi et vous quittent on ne sait comment. Pendant tout ce jour, que je passai près de lui, il ne me parla que de sa mère, de sa sœur et de son pays: aucun autre amour n'avait encore chassé de son cœur les amours primitifs; c'était un beau lis qui s'ouvrait plein de parfums et de fraîcheur.

Le soir, je montai sur le pont; les deux bâtiments, réparés aussi bien que possible, marchaient de conserve, longeant, à la distance de deux lieues, à peu près, une côte que j'avais déjà vue lorsque nous étions venus à Smyrne pour y prendre lord Byron, et que je crus reconnaître pour celle de Scio. Que d'événements étranges s'étaient passés depuis cette époque, et combien ils étaient loin de ma pensée, lorsque, cinq ou six mois auparavant, j'avais, à bord du *Trident*, passé dans les mêmes eaux!

Je m'étais, d'ailleurs, aperçu, dès les premiers pas que j'avais faits sur le pont, que j'étais un objet de respect pour tout l'équipage, qui, me croyant un très savant médecin, m'avait pris, selon la coutume orientale, en haute vénération. Je ne vis, au reste, aucun des passagers de *la Belle-Levantine*; ce qui me fit penser qu'ils avaient été transportés sur la felouque.

Au bout d'une heure, je redescendis près d'Apostoli; il était un peu plus calme. Je me gardai de lui dire que nous allions avoir dépassé Scio et, par conséquent, Smyrne De son côté, il ne s'informa pas non plus de la marche que nous suivions: on eût dit que peu importait quelle était sa voie sur la terre, à cette âme qui allait au ciel.

Pendant la nuit, nous éprouvâmes un de ces grains si communs dans la mer de l'Archipel. J'allais du lit d'Apostoli à celui de Fortunato: tous deux étaient extrêmement fatigués par le mouvement du navire; je dis à Constantin — c'était le nom du capitaine de pirates — qu'il serait urgent de prendre terre, à cause des deux malades. Il se consulta un instant, en grec, avec son fils; puis il monta sur le pont, sans doute pour voir où nous étions. Ayant reconnu que nous doublions la pointe méridionale de Scio, et que nous étions arrivés à la hauteur d'Andros, à peu près, il décida que, le lendemain, nous mouillerions à Nicaria. J'allai porter cette nouvelle à Apostoli; il la reçut avec son sourire habituel, et me dit qu'il espérait que la terre ferme lui ferait du bien.

Le lendemain était le troisième jour écoulé depuis la blessure de Fortunato, et le moment était venu de lever l'appareil. Je m'apprêtais à faire cette opération; mais Constantin m'arrêta en me demandant de le laisser se retirer. Cet homme de sang et de carnage, cet aigle de mer, dont toute la vie avait été un combat, n'osait assister au pansement de son fils: étrange contradiction entre le sentiment et l'habitude! En conséquence, il monta sur le pont, et je restai seul avec Fortunato et un jeune pirate qu'on m'avait donné comme servant.

Je levai l'appareil et trouvai la plaie un peu enflammée; j'étendis donc du cérat sur la nouvelle charpie que je substituai à l'ancienne, je rebandai la blessure avec les mêmes précautions que la première fois, et j'ordonnai de l'arroser avec de l'eau mucilagineuse. Le pansement fini, je remontai sur le pont pour porter à Constantin la nouvelle que Fortunato était en voie de guérison.

Je le trouvai avec Apostoli, qui, se sentant un peu plus fort, avait désiré prendre l'air. Ils étaient tous deux à l'avant, les regards tournés vers l'horizon, où commençait à surgir, comme un écueil, l'île de Nicaria, qui était le but momentané de notre voyage. A sa gauche était Samos, qui, par le vert sombre de ses oliviers, se confondait presque avec la mer. Au premier mot que je lui dis, Constantin retourna joyeux auprès de son fils, et me laissa seul avec Apostoli.

C'était la première fois que je le revoyais au grand jour, depuis le moment du combat, et, quoique préparé à cette vue, je fus effrayé du ravage que trois jours avaient apporté dans toute sa personne. Il est vrai que ces trois jours avaient amassé et versé sur lui, dans l'espace de quelques heures, les émotions de toute une année; les pommettes de ses joues étaient plus saillantes et plus enflammées; ses yeux avaient grandi d'un tiers, et une sueur éternelle perlait à la racine de ses longs cheveux.

— Viens, mon Esculape, me dit-il en souriant; viens, que je te montre l'île où nous te bâtirons un temple, quand tu nous auras guéris, Fortunato et moi. Ce n'est qu'un rocher, il est vrai; mais les dieux modernes passent si vite, qu'ils doivent être moins exigeants que les dieux antiques.

— Et comment appelles-tu cette île où tu veux me faire adorer?

— Oh! sois tranquille, me répondit-il, les hommages des hommes ne t'y fatigueront pas; car, du temps de Strabon, elle était déjà déserte; mais tu y entendras, nuit et jour, le murmure de la mer; tu y seras visité par les alcyons de Délos et de Méconi, et, de temps en temps, quelque pirate qui n'osera pas jeter l'ancre dans le port d'une ville, et dont l'enfant chéri aura été blessé dans un combat, viendra mystérieusement y faire une prière à la Vierge et

à toi. Et puis un jour se lèvera où tu seras témoin d'un beau spectacle, crois-moi, celui de toutes ces îles qui nous environnent s'allumant comme des fanaux : c'est qu'alors la croix de feu aura été vue pour la troisième fois au-dessus de Constantinople, c'est qu'alors le cri d'indépendance retentira, de montagne en montagne, depuis l'Albanie jusqu'au cap Saint-Ange, et depuis le golfe de Salonique jusqu'à Candie. Alors tu verras passer, chargées non plus de pirates, mais de soldats, des barques rasant la mer comme des oiseaux aux longues ailes ; tu entendras des cris de désespoir et de mort, et ces cris suprêmes, ce ne seront plus les esclaves qui les pousseront. Quant à moi, continua Apostoli avec son doux sourire, si je devais mourir hors de ma patrie, je demanderais pour tombe un de ces beaux cercueils qui avaient déjà un nom il y a deux mille ans, afin que, si je n'avais pas contribué comme acteur à cette régénération tant attendue, mon ombre pût, du moins, y assister comme spectatrice.

— Et quelle est la sibylle aux paroles dorées qui t'a promis une pareille résurrection, pauvre fils des anciens jours? lui demandai-je en secouant la tête.

— Celle qui n'a jamais cessé de rendre des oracles, dont le temple n'est ni à Dodone, ni à Delphes, mais dans le cœur de tous les hommes, l'Espérance !

— Celle-là, Apostoli, lui dis-je, est encore plus trompeuse que l'autre ; car ce n'est pas même sur des feuilles qu'elle écrit ses prédictions, mais sur des nuages : le vent ne faisait que disperser les unes, et l'on en retrouvait au moins quelque chose ; le moindre souffle emporte les autres ; ils se fondent dans l'azur du ciel ou se mêlent à la tempête, et l'on n'en retrouve jamais rien.

Apostoli me regarda un instant ; puis, avec un sourire :

— Tu es donc bien heureux, que tu ne crois pas? Ecoute, John, continua-t-il, l'extrême infortune touche au bonheur comme l'extrême bonheur touche à l'infortune : tu vois Samos, — et il étendit la main du côté de la plus grande des deux îles vers lesquelles nous voguions ; — là vivait Polycrate, qui avait toujours été heureux ; partout où il avait fait la guerre, le succès l'avait accompagné ; il avait cent vaisseaux à cinquante rameurs, et mille archers, les meilleurs, les plus braves et les plus adroits de toute la Grèce ; il s'était rendu maître d'un grand nombre d'îles et de plusieurs villes du continent ; il avait vaincu les Lesbiens dans un combat naval, et il avait fait creuser, par ses prisonniers, autour de sa ville, un fossé d'enceinte si profond, que tu en verras encore aujourd'hui la trace ; si bien que l'on avait l'habitude de dire par toute la Grèce, quand on voulait désigner un homme parfaitement heureux, qu'il était heureux comme Polycrate. Or, au plus haut terme de sa prospérité, il reçut une lettre que lui envoyait Amasis, roi d'Egypte, qui avait autrefois contracté une alliance avec lui ; elle était conçue en ces termes :

« Amasis écrit a Polycrate ce qui suit :

« Il est doux d'apprendre qu'un ami et qu'un allié est dans le bonheur ; cependant des succès aussi constants que les vôtres ne me plaisent point, à moi, qui sais combien la Divinité est jalouse. Je souhaite donc, pour moi et pour tous ceux que j'aime, tantôt des succès, tantôt des revers, et je préfère que la vie soit accompagnée d'une suite de biens et de maux, plutôt que de s'écouler dans un bonheur sans mélange ; car je ne connais personne, ni par moi-même, ni par ce que j'ai entendu dire, qui, ayant réussi en tout, n'ait fini par quelque renversement total de sa fortune. Si donc vous m'en croyez, vous agirez vous-même contre vos prospérités, et vous ferez ce que je vais vous dire. Réfléchissez à ce que vous avez de plus précieux, à la chose dont la perte vous affligerait le plus vivement, et cherchez à vous en défaire de manière à l'anéantir ; si, après cette perte, les événements continuaient à se succéder en votre faveur, sans alternative de bien et de mal, pour y remédier, vous auriez recours de nouveau au moyen que je viens de vous indiquer. »

« Voilà ce qu'écrivit Amasis, le pharaon égyptien, à Polycrate, le tyran de Samos, et celui-ci, pour la première fois, tomba dans une rêverie profonde, dont le résultat fut qu'il suivrait le conseil donné par son allié. L'objet le plus précieux qu'il possédât, celui qu'il aimait le plus au monde, était un anneau d'or dans lequel était enchâssée une émeraude gravée par Théodore, fils de Télècle ; et ce fut par la perte de cet anneau qu'il se décida à désarmer les dieux. Il fit donc équiper une de ses barques à cinquante rameurs, s'y embarqua, ordonna qu'on le conduisît en pleine mer, et, lorsqu'il fut arrivé là, à la vue de tout le monde, il jeta la bague dans les flots ; puis il fit voile vers Samos, où, rentré dans son palais, il versa sur sa belle émeraude perdue les premières larmes de douleur qui eussent mouillé sa paupière.

« Quelques jours après, un pêcheur demanda à être admis devant Polycrate pour lui offrir un poisson magnifique et inconnu qu'il venait de prendre. Curieux de voir cette merveille, Polycrate permit que le pêcheur fût admis en sa présence ; celui-ci entra, et, déposant sa pêche aux pieds du roi :

« — Quoique je ne vive que du travail de mes mains, lui dit-il, je n'ai pas voulu vendre ce poisson au marché : il m'a paru digne de toi ; je te l'apporte et te le donne.

« — On ne peut mieux dire ni faire, répondit le roi, et je suis doublement reconnaissant, et de ce que tu fais et de ce que tu dis ; remets ce poisson à mes cuisiniers, et viens souper avec moi, je t'y invite.

« Le pêcheur obéit, et se prépara à revenir le soir. Mais, avant que le soir fût venu, le cuisinier avait rapporté à Polycrate l'anneau d'or jeté à la mer, et qu'il avait retrouvé dans les entrailles du poisson ; ce qu'ayant appris Amasis, il écrivit à Polycrate qu'il rompait l'alliance contractée avec lui, craignant que la paix de son âme ne fût troublée par les malheurs qui ne pouvaient manquer de lui arriver.

— Eh bien, dis-je en riant à Apostoli, qu'est-ce que cela prouve, frère? C'est qu'il y avait, à cette époque, comme de nos jours, des hommes qui ne savaient pas porter la moitié du malheur d'un ami, et qu'Amasis était un drôle à qui je suis fâché que Cambyse n'ait pas coupé les oreilles.

— Il n'en avait pas moins raison, me répondit Apostoli ; car, un jour qu'Orètes et Mitrobate, deux capitaines de Cyrus, se trouvaient ensemble à la porte du palais, ils eurent, pour savoir lequel des deux entrerait le premier, une dispute dans laquelle chacun exalta son mérite et abaissa celui de son rival. Je ne sais ce qu'Orètes reprocha à Mitrobate ; mais voici ce que Mitrobate reprocha à Orètes :

« — C'est bien à vous, lui dit-il, de vous compter au nombre des capitaines d'un aussi grand roi que le nôtre, quand vous n'avez pas même pu lui acquérir cette île de Samos qui touche à votre province ! Il est cependant si facile de la soumettre, que Polycrate, aidé de quinze hommes armés seulement, a trouvé le moyen de s'en faire le roi.

« Ce reproche était d'autant plus terrible qu'il était vrai, et, par quelque moyen que ce fût, Orètes, à compter de ce jour, résolut de s'emparer de Samos.

« Or, ayant appris que Polycrate rêvait l'empire de la mer, il lui envoya Myrsas, fils de Gygès, avec un message ainsi conçu :

Orètes a Polycrate

« Je sais que vous avez formé de grands projets ; mais, comme je sais aussi que vous n'avez pas l'argent nécessaire pour les exécuter, je vous offre un moyen d'élever votre puissance, et, en même temps, de me sauver la vie. Cambyse menace mes jours, et je suis instruit de ses desseins contre moi. Je vous propose donc de venir me chercher pour me transporter hors d'ici, moi et toutes les richesses que je possède. De ces richesses, une partie vous appartiendra, et vous me laisserez jouir du reste ; mais, avec les trésors que je vous abandonne, vous vous rendrez aisément maître de toute la Grèce. Si vous avez des doutes sur l'existence de mes biens, vous pouvez envoyer ici quelqu'un à qui je les ferai voir. »

« Polycrate envoya Meandrius, l'un des principaux citoyens de Samos, et Orètes lui montra huit grandes caisses remplies de pierres, mais à la surface desquelles il avait étendu une couche de lingots d'or ; puis Meandrius retourna vers Polycrate, et lui raconta ce qu'il avait vu.

« Polycrate résolut d'aller lui-même à Magnésie ; en vain sa fille voulut-elle l'arrêter en lui racontant un songe qu'elle avait fait, et dans lequel elle avait vu le corps de son père lavé par Jupiter et oint par le soleil. Tout fut inutile : l'or avait ébloui Polycrate, ses jours de prospérité étaient arrivés à leur terme ; il quitta Samos et remonta le Méandre, ayant près de lui Démocède, fils de Calliphonte, son médecin, qui ne le quittait jamais, et une grande suite de courtisans et de serviteurs. En arrivant à Magnésie, il fut arrêté par Orètes et cloué sur une croix, et, sur cette croix, il accomplit le rêve de sa fille ; car il fut lavé par Jupiter qui versa sur lui les eaux de la pluie, et oint par le soleil, qui le sécha de ses rayons.

« Eh bien, continua Apostoli, nous sommes aussi malheureux, nous, que Polycrate était heureux. Si nous jetions à la mer le fouet avec lequel on nous frappe, nous trouverions aussi quelque poisson qui le rapporterait à notre maître. Rien ne présage notre bonheur, comme rien ne présageait notre infortune. Mais il y a peut-être, à cette heure, se disputant à la porte du sultan Mahmoud, un vizir et un pacha dont l'un ou l'autre aura besoin de notre liberté pour sauver sa tête. D'où nous viendra la résurrection? Je ne le sais pas encore ; mais elle viendra avant qu'il soit longtemps, crois-moi, John, et puisses-tu être un de ceux qui marcheront à cette lumière ! »

J'avoue que de pareils oracles, dans la bouche d'Apostoli, me causaient quelque émotion ; j'ai toujours cru aux pré-

dictions des mourants; on n'est pas si près de la tombe sans distinguer ce qui s'étend au delà, on ne touche pas à l'éternité sans pouvoir lire dans l'avenir.

Tandis que, les yeux sur Samos, nous évoquions ses antiques traditions, nous nous étions approchés de notre but, et nous étions entrés dans une espèce de petit port où les bâtiments étaient sûrs d'un bon ancrage.

A l'instant même, les pirates avaient transporté à terre deux tentes qu'ils avaient placées à quelque distance l'une de l'autre, la première près d'un ruisseau, la seconde sous l'ombrage d'un petit bois. Ils avaient transporté dans ces tentes des coussins et des tapis; puis ils avaient tourné l'ouverture vers la terre, afin que, de leur lit, les malades pussent voir Samos; derrière Samos, le sommet bleuâtre du mont Mycale, et, de chaque côté de Samos, Ephèse et Milet, ou plutôt la place où furent ces villes; puis, autour de ces deux tentes, les pirates établirent leur camp.

Ces préparatifs terminés, on descendit Fortunato à terre, et on le transporta vers l'une des deux tentes; l'autre fut abandonnée à Apostoli; puis on me fit jurer une seconde fois de ne pas chercher à fuir avant que Fortunato fût guéri, et on me laissa libre. Ce serment était inutile; car pour rien au monde je n'eusse quitté Apostoli.

Sous cette délicieuse température, qui n'a point changé depuis qu'Athénée y vit, dans la même année, fleurir deux fois la vigne et mûrir deux fois le raisin, le froid de la nuit n'était point à craindre. Je voulus m'en assurer moi-même en couchant dans la même tente qu'Apostoli, tandis que Constantin couchait sous celle de Fortunato. Quant aux pirates, moitié campèrent autour de nous, et moitié restèrent sur le bâtiment.

Dès le lendemain, Constantin envoya une barque à Samos pour acheter des vivres frais et des fruits. Je demandai que l'on me ramenât une chèvre pour Apostoli; elle me fut aussitôt accordée, et, dès le même jour, je ne lui permis que le lait pour toute nourriture.

J'avais levé le second appareil de Fortunato, et il allait de mieux en mieux. La plaie commençait à se joindre vers le centre, et promettait une prompte cicatrisation. Je n'avais donc plus aucune inquiétude de ce côté. Il n'en était pas de même d'Apostoli: chaque soir, il se couchait avec plus de fièvre, et, chaque matin, il se levait plus faible. Dans les premiers jours, nous montions quelquefois, pour voir se lever ou se coucher le soleil, jusqu'au sommet d'une petite colline qui était le point culminant de l'île; mais bientôt cette promenade, si courte qu'elle fût, devint trop fatigante pour lui. Chaque jour, il faisait quelques pas de moins, et s'asseyait sur quelque point plus rapproché que celui d'où il était parti. Puis il finit par être enchaîné à la porte de sa tente, et ce fut alors seulement qu'il commença à comprendre l'extrémité de sa position.

Apostoli était un de ces hommes qui éveillent, chez tous ceux qui les entourent, les sentiments doux et tendres; aussi tout le monde l'aimait-il et le plaignait-il. Je ne doutai donc pas qu'en demandant à Constantin qu'il le laissât retourner à Smyrne, pour mourir dans les bras de sa famille, il ne le lui permît à l'instant même. Je ne m'étais pas trompé: le pirate ne fit aucune difficulté, et m'offrit même, comme la traversée était courte, de le faire reconduire, par une barque, jusqu'à Théos, d'où on le transporterait facilement à Smyrne. J'allai porter à Apostoli cette bonne nouvelle; mais, à mon grand étonnement, il la reçut avec une certaine froideur.

— Et toi? me dit-il.

— Comment, lui dis-je, et moi?

— M'accompagnes-tu, frère?

— Je ne le lui ai pas demandé.

Apostoli sourit tristement.

— Ah! continuai-je vivement, crois bien que c'est parce que je suis sûr qu'il ne m'accorderait pas ma liberté.

— Informe-t'en d'abord, nous verrons ce que je ferai après.

Je retournai près du pirate, qui se consulta un instant avec Fortunato. Bientôt il revint me dire que je lui avais donné ma parole de ne point quitter son fils qu'il ne fût guéri, et que, comme son fils était encore étendu sur son lit de douleur, il ne pouvait pas me laisser partir.

Je rapportai cette réponse à Apostoli. Il réfléchit un instant; puis, me prenant les mains et me faisant asseoir près de lui, devant la porte de sa tente:

— Ecoute, frère, me dit-il; si j'avais pu, en allant dire adieu à ma mère, lui laisser, à ma place, un fils, et à ma sœur un frère, je l'aurais fait, vois-tu; car j'aurais espéré que, leur donnant plus qu'elles ne perdaient, elles seraient bientôt consolées. Mais, puisqu'il n'en peut pas être ainsi, il vaut mieux que je leur épargne la douleur des derniers moments. J'ai vu mourir mon père, John, et je sais ce que c'est que d'attendre jour par jour, heure par heure, au chevet d'un lit, une guérison qui ne vient jamais, et une mort qui tarde à venir. L'agonie est plus longue pour celui qui regarde que pour celui qui souffre. Je perdrais ma force à la vue de leur douleur. Là-bas, je serais mort sous les larmes de ma mère; ici, je mourrai sous le sourire de Dieu. Puis, ajouta-t-il, ce sera toujours, pour elle, quelques heures de tranquillité de plus. J'avais même pensé à une chose: c'était à lui cacher ma mort, à lui faire dire que je voyageais, et à te laisser des lettres, que, de temps en temps, tu lui eusses envoyées comme si je vivais toujours. Ma mère est âgée et souffrante; peut-être eussions-nous pu la conduire ainsi jusqu'au moment où, sur son lit de mort, à son tour, on lui eût dit qu'elle n'allait pas me quitter, mais me rejoindre. Cependant, je n'ai point osé, John; j'ai trouvé qu'il était étrange à un mort de mentir, et j'ai reculé devant cette idée.

Je me jetai dans ses bras.

— Mais, lui dis-je, mon cher Apostoli, pourquoi t'arrêter à de si tristes pensées? Tu es jeune, tu habites un pays où l'air est si doux, la nature si belle; le mal dont tu es atteint, mortel dans nos climats d'Occident, ne l'est point ici. Ne pensons plus à la mort, pensons à ta guérison; puis, lorsque tu seras guéri, nous irons ensemble retrouver ta mère, et, au lieu d'un fils, elle en aura deux.

— Merci, frère, me répondit Apostoli avec son doux sourire; mais il est inutile que tu essayes de me tromper. Je suis jeune, dis-tu?

Il essaya de se lever, et retomba sans force.

— Tu le vois... Qu'importe le compte de mes années, si, à dix-neuf ans, je suis faible comme un vieillard. J'habite un pays où l'air est doux et où la nature est belle; cet air si doux me brûle la poitrine, cette nature si belle commence à s'effacer à mes yeux... Chaque jour, frère, un voile s'épaissit entre moi et les objets qui m'entourent; chaque jour, ils perdent de leur forme et de leur couleur. Bientôt le soleil le plus ardent ne les éclairera plus que comme un crépuscule, et, du crépuscule, je passerai doucement à la nuit. Alors, écoute, John, et promets-moi de faire de point en point ce que je vais te demander.

Je lui fis signe de la tête qu'il pouvait parler; car, à moi, les larmes m'étouffaient la voix.

— Quand je serai mort, me dit-il, tu me couperas les cheveux, et tu tireras cet anneau de mon doigt. Les cheveux seront pour ma mère, l'anneau sera pour ma sœur; c'est toi qui leur apprendras ma mort: car tu leur diras cette triste nouvelle mieux et plus doucement que tout autre. Tu entreras dans la maison comme les messagers antiques, une branche de verveine à la main; et, comme elles n'auront point entendu parler de moi depuis longtemps, comme elles ne sauront pas ce que je suis devenu, elles comprendront que je suis mort.

— Je ferai tout ce que tu voudras, lui répondis-je; mais ne me dis plus de pareilles choses, tu me fais mourir.

Et je me levai en secouant la tête pour me retirer; car je sentais que j'allais éclater en sanglots.

— Reste donc, me dit-il, et ne t'afflige point ainsi. Tu sais bien que nous ne mourons que pour revivre, et que, nous autres Grecs, nous nous sommes toujours crus immortels, quels que fussent nos dieux. A mille ans de distance, Orphée et saint Jérôme nous ont laissé, dans la même langue, des hymnes à Pluton et des prières au Christ.

Et alors il commença, dans sa belle langue mélodieuse, l'hymne antique à Pluton:

« Magnanime Pluton, toi qui parcours les espaces sombres des enfers, le Tartare obscur et les immensités silencieuses voilées par les ténèbres, je t'implore en t'offrant un don favorable. Toi, qui environnes de tous côtés la terre qui produit toutes choses; toi qui as obtenu, par le sort, l'empire de l'Averne, demeure des immortels et dernière demeure des hommes, toi qui tiens tes droits des largesses de la Mort; dieu puissant qui, vaincu par l'Amour, enlevas la fille de Cérès au milieu d'un pré fleuri et l'entraînas, sur ton char, à travers les plaines azurées de la mer jusqu'à l'antre d'Athide, où sont les portes de l'Averne; dieu qui sais toutes les choses connues et inconnues, dieu puissant, dieu illustre, dieu très saint, qui te réjouis des louanges et du culte sacré de tes autels, sois-moi propice, je t'en supplie, Pluton, ô divin Pluton! »

Je chercherais en vain à exprimer ce qui se passait en moi, tandis que le descendant d'Agamemnon disait cette prière dans la langue d'Orphée: il me semblait avoir reculé de deux mille ans dans le passé, et assister à la fin de quelques-uns de ces philosophes grecs dont la vie et la mort étaient un enseignement. Tout ajoutait à cette illusion, tout, jusqu'à cette bande de pirates qui s'étaient abattus sur l'île d'Icare, comme une volée d'oiseaux de mer fatigués, et qui semblaient n'attendre que la fin du chant du cygne pour reprendre leur vol vers le rocher où était leur nid.

En ce moment, le soleil se couchait entre les îles d'Andros et de Ténos, et ses derniers rayons éclairaient si vivement l'horizon, qu'à cinq lieues de distance, on distinguait les cabanes de pêcheurs éparses sur les rivages de Samos. Je me retournai vers Apostoli, et, pour essayer de le distraire, je lui dis de regarder le magnifique paysage qui se déroulait à nos yeux.

— Oui, me dit-il, tu vois tout cela ; et, moi aussi, je le vois encore avec les yeux de l'esprit ; mais je ne le vois plus avec ceux du corps ; car tout cela est, pour moi, couvert d'un voile qui sera levé demain. Demain, je verrai, non seulement les choses qui sont maintenant, mais encore les choses qui ne sont plus depuis longtemps et les choses qui seront un jour. Crois-moi, John, celui qui meurt dans une telle foi est plus heureux que celui qui vit sans croire.

— Tu ne dis pas cela pour moi, Apostoli, répondis-je ; car, quoique notre religion diffère dans quelques-uns de ses dogmes, ainsi que toi je fus élevé par une mère pieuse et croyante, dont je suis, hélas ! peut-être séparé plus éternellement que tu ne l'es de la tienne ; et, ainsi que toi, je crois et j'espère.

libres ; il n'y a que toi, John, qu'il m'a supplié, au nom de ma mère, de lui laisser jusqu'à ce que Fortunato soit guéri. Pardonne-moi ; mais, au nom de ma mère, j'ai cédé, et j'ai promis, en ton nom, que tu l'accompagnerais à Céos.

— J'acquitterai ta promesse, Apostoli ; peu m'importe où je vais... Ne suis-je pas exilé ? Mais comment as-tu obtenu un pareil sacrifice de cet homme ?

— Nous sommes tous deux, me répondit Apostoli, de la société des hétéristes, fondée pour la régénération de la Grèce, et l'un de nos premiers règlements est de ne rien refuser de ce que nous demande un ami au lit de mort... Donc, à mon lit de mort, je lui ai demandé la liberté des captifs, et il me l'a accordée.

— Et voilà ce qui te fait plus grand que tes ancêtres, m'écriai-je. Un ancien Grec eût demandé une hécatombe...



Il laissa retomber sa tête sur mon épaule.

— Eh bien, écoute, me dit Apostoli, je voudrais un prêtre. Dis à Constantin de venir me parler ; j'ai cela à lui demander, et beaucoup d'autres choses encore.

— Que veux-tu donc demander à cet homme ? Songe bien que tout ce que tu demandes à un autre, c'est un vol que tu me fais.

— Je veux lui demander la liberté des malheureux matelots et des pauvres passagers qu'il retient captifs ; je veux lui demander que le jour de ma mort soit celui de leur délivrance, afin qu'ils bénissent ce jour, afin qu'eux et ceux qui les aiment prient pour moi qui les aurai délivrés.

— Et tu crois qu'il t'accordera cette grâce ?

— Aide-moi à rentrer dans la tente, John, car l'air est froid, et puis tu l'iras chercher, et tu me l'amèneras.

J'aidai Apostoli à marcher jusqu'à son lit ; car il était si faible, qu'il ne pouvait plus se soutenir seul, et j'allai chercher Constantin, que je ramenai près de lui.

Ils restèrent une demi-heure à peu près ensemble, causant en romaïque, langue que je n'entendais point ; mais il m'était facile de voir, à leur accent, que Constantin accordait à Apostoli tout ce qu'il lui demandait. Sur un seul point, ils discutèrent un instant ; mais Constantin dit quelques paroles avec un accent qui ressemblait à la prière, et Apostoli cessa d'insister.

— Eh bien ? lui demandai-je quand Constantin fut parti.

— Eh bien, me dit Apostoli, demain matin, j'aurai un prêtre, et, le jour de ma mort, tous les prisonniers seront

tandis que, toi, pauvre agneau sans tache, tu as demandé une amnistie... car tu ne veux pas seulement qu'on te pleure, tu veux encore qu'on te bénisse.

Apostoli sourit tristement ; puis, comme je vis qu'il disait tout bas quelques prières, je le laissai seul s'entretenir avec le Dieu que, dans quelques heures, ainsi que Moïse, il allait voir face à face.

Je montai au sommet de la colline qui marquait le centre de l'île ; c'était, comme je l'ai dit, notre promenade habituelle, lorsque Apostoli avait encore quelques forces.

Souvent il m'avait dit, en brisant une branche de laurier-rose et en l'enfonçant dans un petit tertre qui dominait la source d'un ruisseau qui descendait dans la mer :

— Si j'étais libre de choisir ma tombe, je voudrais être enterré ici.

La dernière branche qu'il avait plantée, en me disant ces paroles, était encore là, fanée et mourante, comme si elle eût gardé sa place. Je me couchai près de la branche ; et, voyant au-dessus de ma tête ces milliers d'étoiles, que nous ne soupçonnons même pas dans notre ciel d'Occident, et autour de moi ces myriades d'îles bercées sur la mer comme des corbeilles de fleurs, je compris qu'il y avait quelque douceur, pour un mourant, à choisir sa dernière couche dans un pareil lieu. Du reste, ainsi sont les Orientaux, insouciants du lieu où passe leur vie mortelle et éphémère mais recherchés pour la tombe où ils doivent mourir éternellement.

Quand je rentrai dans la tente, Apostoli dormait d'un sommeil assez calme ; mais, au bout d'une demi-heure, ce sommeil fut interrompu par une toux qui amena un vomissement de sang terrible. Deux ou trois fois, pendant cette crise, le pauvre enfant s'évanouit dans mes bras, croyant, chaque fois, qu'il allait expirer, et, chaque fois, revenant à la vie avec ce sourire triste et angélique que je n'ai connu qu'à ceux qui doivent mourir jeunes. Enfin, vers les deux heures du matin, cette dernière lutte de la mort et de la vie se calma. La vie était vaincue, et semblait ne plus demander à son ennemie que le temps de s'éteindre chrétiennement.

Au jour entra le prêtre grec, que l'on avait envoyé chercher à Samos ; ce fut un moment de pure joie pour Apostoli. Je voulus les laisser seuls ; mais, se tournant vers moi :

— Reste, John, me dit-il ; nous n'avons pas assez longtemps à demeurer ensemble pour que tu me quittes ainsi.

Alors il raconta, devant moi, au vieux moine, sa vie pure comme celle d'un enfant. Le prêtre était profondément attendri, et, me montrant tour à tour Apostoli mourant, et les pirates qui de temps en temps, venaient regarder à la porte :

— Voilà, me dit-il, ceux qui s'en vont, et voilà ceux qui restent.

— Dieu a ses desseins, mon pére, dit Apostoli ; moi, faible, il m'appelle auprès de lui pour prier, et il laisse ici-bas les forts pour combattre. Mon pére, quand je serai mort, vous prierez pour moi, n'est-ce pas ? et moi, je prierai pour la liberté.

— Sois tranquille, mon fils, répondit le moine, avant qu'il soit longtemps, les cris vengeurs de tes frères te feront tressaillir dans ta tombe ; mort et aux pieds de Dieu, tu pourras plus pour ta patrie que tu n'aurais pu vivant.

— Vienne donc la mort, mon pére ! dit Apostoli avec une exaltation sublime ; car, à cette condition, je l'attends et la bénis.

— *Amen !* dit Constantin en entrant dans la tente et en s'agenouillant prés du lit du mourant.

Alors le prêtre lui donna la communion. Et moi, je commençais à croire à cette résurrection prochaine en voyant un jeune homme, un vieux moine et un chef de pirates, entre lesquels Dieu avait mis la distance qui s'étend de l'enfance à la vieillesse et creusé l'abîme qu'il y a du crime à la vertu, réunis par un lien mystérieux, par un amour unique, par une espérance commune, que celui qui montait au ciel léguait à ceux qui restaient sur la terre, et dont le corps du Christ était le pacte et le garant.

Cette cérémonie achevée, Apostoli parut encore plus calme qu'auparavant, soit que cet acte religieux lui eût effectivement fait du bien, soit que l'on dise des phthisiques, avec raison, qu'au moment où leur dernière heure approche, elle conduit la mort voilée et couronnée comme l'espérance.

Le vieux moine fut à peine sorti, que le malade se trouva mieux et demanda à être conduit au seuil de sa tente ; nous l'y portâmes, Constantin et moi, en prenant par les quatre coins le matelas sur lequel il était couché ; et à peine y fut-il, qu'il s'écria avec extase qu'il n'avait plus devant les yeux le voile funèbre dont il se plaignait depuis quelques jours, mais qu'il revoyait le ciel, la mer de Samos, et jusqu'à la côte qui, noyée dans les premiers rayons du soleil, ne nous paraissait à nous-mêmes qu'une vapeur flottante et indécise. Il y avait alors une telle joie dans ses yeux, une telle expression de bonheur sur son visage, que je doutai de sa mort prochaine pour croire en un miracle. Apostoli lui-même semblait visité intérieurement par quelque ange consolateur. Je m'assis près de lui ; alors il me parla de sa mère et de sa sœur, non plus comme il l'avait fait les jours précédents, mais comme un voyageur longtemps absent de son toit, qui va y rentrer et retrouver, sur le seuil, les personnes qui lui sont chères.

Toute la journée s'écoula ainsi ; cependant il était visible que la faiblesse physique s'augmentait en raison de l'exaltation morale. Le soir vint, un de ces beaux soirs d'Orient, avec de douces brises, qui vous apportent des bouffées de parfums, avec de beaux nuages roses qui se reflètent dans la mer, avec un soleil qui quitte le monde en souriant. Depuis quelque temps, Apostoli ne nous parlait plus, et semblait abîmé dans son extase ; toute la journée, il avait suivi le soleil, et, le soir venu, il avait désiré que je le tournasse vers l'astre enflammé. Au moment où le bord du disque toucha aux montagnes d'Andros la force parut lui revenir ; il se souleva, comme pour le suivre des yeux plus longtemps, se soutenant davantage et avec une force plus grande à mesure qu'il disparaissait ; enfin, lorsqu'on ne vit plus que ses derniers rayons, il étendit encore les bras vers le soleil, murmura le mot *adieu*, et laissa retomber sa tête sur mon épaule.

Le pauvre Apostoli était mort, mort sans crise, sans secousse, sans douleur, mort comme une flamme qui expire, comme un son qui s'envole, comme un parfum qui monte au ciel.

Je coupai ses cheveux, ainsi qu'il m'avait dit de le faire, et je pris sa bague, que je passai à mon doigt

Toute la nuit, je le veillai. Le matin, deux femmes vinrent de Samos ; elles lavèrent le cadavre, le frottèrent avec des parfums, couronnèrent sa tête d'iris et de nymphéas, et lui mirent sur la poitrine un lis, comme celui que tenait l'ange Gabriel, lorsqu'il vint aunoncer à la Vierge qu'elle portait dans ses flancs le Sauveur du monde. Puis j'allai, avec deux pirates, au sommet de la colline, et, à l'endroit même où était plantée la branche de laurier-rose, je fis creuser une fosse.

Toute la journée, on transporta les marchandises qui étaient à bord de *la Belle-Levantine* à bord de la felouque grecque. Le soir, le vieux moine revint, s'agenouilla près du lit, et commença les prières. Alors on fit sortir les prisonniers, et on les amena devant la tente : ils reconnurent Apostoli, et, comme tout le monde l'aimait, tout le monde le pleura.

Quand les prières furent dites, on déposa le corps dans la bière, que l'on plaça découverte sur les épaules de quatre pirates. Le prêtre sortit le premier, suivi de deux enfants de chœur portant des torches allumées ; ensuite venait le corps, puis les deux femmes de Samos, portant chacune sur la tête un grand plat de froment à demi bouilli surmonté de la figure d'une colombe, faite d'amandes blanches ; les bords du plat étaient garnis de raisins, de figues et de grenades. Arrivé au lieu de la sépulture, on déposa les deux plats sur le corps, où ils restèrent tout le temps que le prêtre dit l'office des morts ; puis, les prières étant terminées, tandis que l'on clouait le couvercle de la bière et que chaque coup de marteau me retentissait jusqu'au fond du cœur, on passa les plats à la ronde, et chacun en mangea un morceau ; bientôt on entendit rouler la première pelletée de terre, suivie de toutes les autres, qui allèrent s'assourdissant ; enfin, lorsque les fossoyeurs eurent fait leur office, Constantin étendit le bras, et, avec une dignité étrange :

— Celui qui repose ici, dit-il en se tournant vers les prisonniers, m'a demandé votre liberté avant de mourir. Voici votre bâtiment qui vous est rendu, voici la mer qui vous est ouverte, voici la brise qui se lève ; partez, vous êtes libres.

Ce fut la seule oraison funèbre qui retentit sur la tombe d'Apostoli.

Chacun fit alors ses préparatifs de départ. Les passagers, trop heureux d'en être quittes pour la perte de leurs marchandises, et le capitaine, à qui on rendait son bâtiment, ne comprenaient rien à cette générosité inouïe dans un chef de pirates. Moi-même, je l'avoue, je commençais à envisager cet homme sous un autre aspect. Fortunato, qui n'avait pas pu suivre le convoi, s'était fait conduire à la porte de sa tente, et, de cet endroit, l'avait vu passer. J'allai à Fortunato, et je lui tendis la main en pleurant.

— Oui, oui, me dit-il, c'était un digne enfant de la Grèce ; aussi, vous voyez que nous avons fidèlement accompli la première parole que nous lui avons donnée ; et, quand le jour sera venu de tenir la seconde, croyez-moi, monsieur, ce sera avec la même fidélité.

Ainsi, au fond de tous ces cœurs, une dernière flamme veillait : c'était l'espérance de la liberté.

Il n'y avait plus rien à craindre du roulis de la mer pour Fortunato, dont la blessure commençait à se cicatriser ; aussi, le même soir, fut-il transporté à bord de la felouque Je l'y suivis, pour accomplir en tout point les dernières volontés de celui que nous allions abandonner seul au milieu de cette île, où il voulait bâtir un temple à Esculape ; puis, au dernier rayon du jour, les deux bâtiments sortirent du petit port, et, faisant voile en sens opposé, s'éloignèrent de Nicaria.

Au moment où le soleil se couchait, à l'heure même où la veille, Apostoli avait rendu le dernier soupir, une volée de cygnes, qui allaient du nord au midi, s'abattit sur la tombe.

— Vois-tu, me dit Fortunato, ce sont les âmes des martyrs qui viennent chercher l'âme d'un bienheureux.

Puis la nuit vint ; et, comme le vent était bon, et que nos matelots faisaient force de rames, nous perdîmes bientôt de vue l'île de Nicaria

XXIV

Le lendemain, lorsque nous nous réveillâmes, nous nous trouvâmes au milieu de la mer Egée, et voguant vers un groupe d'îles que je reconnus pour les Cyclades. Le même soir, nous nous engageâmes dans le canal qui sépare Ténos de Myconi ; et, l'ayant franchi, nous jetâmes l'ancre dans le port d'une petite île de trois milles de long sur un mille de large, à peu près. Constantin me dit que nous y passerions la nuit, et m'invita, si je voulais voir chasser les cailles au filet, à suivre quelques-uns de ses hommes qui des

cendaient à terre pour se livrer à ce divertissement; je devais ensuite revenir souper avec lui et Fortunato. Je n'avais pas grand plaisir à me livrer à cet amusement, le cœur triste comme je l'avais de la mort de mon pauvre Apostoli; mais, lorsque je sus que cette petite langue de terre, sous le nom moderne d'Ortygie, cachait le nom antique de Délos, je descendis dans la chaloupe, non pas pour chasser les cailles, mais pour visiter le berceau flottant de Diane et d'Apollon.

Cette île, qui autrefois, dit Pline, était fertile en palmiers, et sur laquelle on chercherait vainement aujourd'hui un seul de ces arbres, vint recevoir Latone au moment où, poursuivie par le serpent Python, et ne trouvant plus d'asile sur la terre, qui refusait de la porter, elle allait se jeter à la mer. C'était Neptune qui l'avait fait naître du sein des vagues — de là son nom de Délos — et qui, après l'avoir fait flotter pendant assez longtemps pour mettre la pauvre déesse à l'abri du monstre, lui ordonna de se fixer, cachée comme elle l'est à tous les yeux, entre Scyros et Myconi. Là, les douleurs de l'enfantement la prirent, et, aux premiers cris qu'elle jeta, Théa, Dioné et Amphitrite montèrent du fond des eaux et accoururent auprès d'elle; mais elles restèrent neuf jours sans pouvoir lui porter aucun secours; car, séduite par Junon, Ilithye, la déesse de la délivrance, ne voulait pas quitter le ciel. Il fallut la corrompre, et, comme Iris était venue, de la part de Jupiter, demander des nouvelles de Latone, les déesses lui donnèrent, pour Ilithye, un ruban de neuf aunes, broché d'or; Ilithye, ne pouvant résister à un don si précieux, descendit aussitôt dans l'île de Délos, et Latone fut délivrée.

En vertu de cette tradition qui la faisait sacrée, les Grecs avaient choisi Délos pour y déposer le trésor public. Tous les ans, les Athéniens y envoyaient un vaisseau pour faire des sacrifices. Ce voyage s'appelait *théorie*, ce qui veut dire *visite au dieu*; et il était défendu de faire mourir personne dans Athènes, depuis le moment où le prêtre d'Apollon avait couronné de fleurs la poupe du vaisseau jusqu'à celui où il rentrait dans le port. Ce fut ainsi que l'exécution de l'arrêt de mort de Socrate fut retardée de trente jours, parce qu'il avait été prononcé le lendemain du départ, et qu'il fallut attendre le retour.

En une heure, j'eus fait le tour entier de l'île, qui, aujourd'hui, est inhabitée, et sur laquelle on ne rencontre que des ruines. Je retrouvai les matelots, qui avaient fait une chasse superbe: ils s'étaient servis d'appeaux qui imitent le cri de la femelle de la caille, et qui attirent le mâle sous des filets. C'est l'abondance de ces oiseaux qui a fait donner à l'île son nom moderne d'Ortygie (île aux cailles).

Je retrouvai Fortunato et Constantin ensemble; ils m'attendaient pour souper. C'était la première fois qu'une même table nous réunissait, et ils avaient mis à ce repas une certaine solennité. Au reste, depuis le moment où j'avais entrepris si heureusement la cure de Fortunato, je n'avais pas eu un seul instant à me plaindre de leurs procédés à mon égard; il y avait même dans ces deux hommes une instruction et une délicatesse qui semblaient si mal s'accorder avec leur état, que plusieurs fois je m'étais étonné de cette anomalie. Ce soir-là, ils se montrèrent encore meilleurs pour moi que de coutume; aussi, après le souper, lorsque le vin de Samos eut deux fois, pour chacun de nous, rempli une coupe d'argent, et que les domestiques qui nous servaient nous eurent remis à chacun une longue pipe tout allumée, je ne pus m'empêcher de leur témoigner ma surprise de cette disposition; tous deux se regardèrent en souriant.

— Nous nous attendions à cette question, me dit Constantin; tu nous juges comme tout autre nous jugerait à ta place. Nous n'avons donc rien à dire.

Alors il me raconta son histoire, cette vieille histoire, toujours nouvelle et toujours pleine d'intérêt, des existences exceptionnelles qui, rejetées hors de la société par une injustice, ne se remettent en contact avec elle que pour rendre aux hommes le mal qu'elles en ont reçu. Constantin était d'origine mainiote; ses ancêtres étaient de ces loups du Taygète que les Turcs n'étaient jamais parvenus à apprivoiser, et avaient fini par laisser tranquilles dans leurs montagnes, n'ayant pu les en chasser. Démétrius, son père, était devenu amoureux d'une jeune Grecque qui avait suivi ses parents à Constantinople. Alors il avait accompagné sa maîtresse, et s'était établi à Péra. Il y vivait au milieu de ses enfants, plein de jours et de bonheur, lorsqu'un incendie éclata dans la maison d'un Turc, située à quelques pas de la sienne. Huit jours après, les bruits qui s'éveillent toujours en pareille occasion se répandirent.

On dit que c'étaient les Grecs qui avaient incendié la demeure d'un de leurs ennemis; et, comme on ne demandait qu'une cause à la persécution, une nuit, la populace cerna le quartier, et toutes les maisons des Grecs furent envahies. Fortunato et Constantin se défendirent quelque temps; mais, ayant vu tomber à leurs pieds leur père et leur aïeul assassinés, ils s'échappèrent, avec le reste de leur famille, par une porte dérobée, emportant tout l'or qu'ils purent ramasser et abandonnant leurs maisons et leurs marchandises. Ils parvinrent à gagner la mer de Marmara, et, de là, l'Archipel, où ils se firent pirates. Depuis ce temps, ils couraient les mers, pillant les cargaisons et brûlant les vaisseaux, comme on avait pillé leurs marchandises et brûlé leurs maisons, et, lorsqu'un Turc leur tombait sous la main, ils vengeaient sur lui la mort de leurs parents.

— Maintenant, me dit Fortunato, lorsque son père eut achevé ce récit, tu dois comprendre notre inquiétude comme nous avons compris ta curiosité. Après m'avoir frappé, tu as guéri, comme Achille, la blessure que tu m'avais faite. Pour nous, tu es donc devenu un frère; mais, pour toi, nous ne sommes toujours que des pirates et des brigands. Nous n'avons rien à craindre des Grecs nos compatriotes, qui, au fond du cœur, font des vœux pour nous. Nous n'avons rien à craindre des Turcs, aux vaisseaux desquels nous échappons avec la même facilité que l'hirondelle échappe au hibou, et qui n'oseraient venir nous attaquer dans notre fort. Mais, toi, John, tu es d'un peuple dont la puissance s'étend sur le monde; ses vaisseaux ont des ailes aussi rapides que celles de nos misticks les plus légers. Une offense faite à l'un de ses enfants est une offense faite à tous, que ton roi ne laisse jamais impunie. Jure-nous donc, John, comme jamais tu n'auras à te plaindre de nous, que jamais tu ne dénonceras la retraite où nous allons t'introduire. Nous ne te demandons pas ton amitié, que tu ne dois pas à des pirates; mais nous te demandons le secret, que tu dois à tout homme qui t'a introduit dans sa maison et dans sa famille. Si tu refuses de nous faire cette promesse, nous demeurerons ici, et sans aller plus loin, jusqu'à ce que je sois guéri. Une fois que je serai guéri, selon nos conventions, tu seras libre. Nous te donnerons ce que tu nous demanderas en or et en bijoux, car, ajouta Fortunato en poussant du pied une cassette, nous avons dans ce coffre de quoi payer Esculape lui-même. Alors tu nous quitteras, et tu pourras aller te plaindre à tes consuls, et peut-être nous nous retrouverons encore face à face et les armes à la main. Dans le cas contraire...

Il détacha un chapelet de son cou et le jeta sur la table.

— Fais-nous serment, sur cette relique, que mon grand-père a reçue des mains du patriarche de Constantinople, de ne jamais te plaindre, ni nous dénoncer, et, ce soir même, nous levons l'ancre; demain, tu es notre ami, notre hôte, notre frère, notre maison est la tienne, et rien n'est plus caché pour toi.

— Hélas! répondis-je à Fortunato, ne sais-tu pas qu'à cette heure je suis, comme toi, proscrit, et qu'au lieu de penser à réclamer l'appui de ma nation, il faut que je me cache moi-même pour me soustraire à sa vengeance?... Tu me parles de récompense? Tiens, lui dis-je en détachant la ceinture pleine d'or et de lettres de change qui ne m'avait pas quitté, tu vois que je n'en ai pas besoin. Je suis d'une famille noble et riche, et je n'ai qu'un mot à écrire à mon père pour que, tous les ans, il m'envoie le double de cette somme, qui est le revenu de l'un de vos princes. Je n'ai donc qu'un seul devoir à accomplir: c'est d'aller moi-même, en personne, annoncer la mort d'Apostoli à sa mère et à sa sœur, et leur remettre à toutes deux les reliques funèbres qui m'ont été confiées. Promets-moi que, le jour où je voudrai accomplir cette mission sacrée, je serai libre, et alors je ferai sur cette relique le serment que tu me demandes.

Fortunato regarda son père, qui lui fit un signe d'assentiment. Alors, prenant la relique, il murmura une prière, la baisa; puis, la replaçant sur la table, il se leva, et, étendant la main sur le chapelet:

— Je jure, me dit-il, en mon nom et au nom de mon père, et je prends la Vierge à témoin de mon serment, que, le jour où tu réclameras ta liberté, tu seras libre, et que nous te fournirons tous les moyens qui seront en notre pouvoir de te rendre à Smyrne, ou en tout autre lieu où il te plaira d'aller.

Je me levai à mon tour.

— Et moi, dis-je, je te jure, par la tombe d'Apostoli, notre lien commun, ce frère qui nous fait frères, que pas un mot ne sortira de ma bouche qui puisse vous compromettre, à moins que vous n'ayez plus rien à craindre, ou que vous ne m'ayez rendu ma parole.

— C'est bien, dit Fortunato en me tendant la main. Tu l'as entendu, père; donne donc l'ordre du départ; car, ainsi que moi, je pense que tu es pressé de revoir ceux qui nous attendent et de rassurer ceux qui ne savent pas ce que nous sommes devenus, et qui prient pour nous.

Aussitôt Constantin donna quelques ordres en grec, et, un instant après, au mouvement de la felouque, je m'aperçus que nous nous remettions en marche.

Lorsque je me réveillai, le lendemain matin, et que je montai sur le pont, nous faisions force de voiles et de rames vers une grande île qui étendait de notre côté les deux langues de terre, abri de son port, comme deux bras ouverts pour nous recevoir. Derrière le port s'élevait une montagne, qui me parut avoir plus de six cents mètres de hauteur. Les matelots étaient pleins d'ardeur, et faisaient entendre des

chansons joyeuses, tandis qu'à la vue du bâtiment la population commençait à s'amasser sur le port, et répondait, par des cris, aux chansons de nos rameurs. Il était évident que ce retour était une fête pour toute l'île.

Quoique très faible et très pâle encore, Fortunato était monté sur le pont, vêtu, ainsi que son père, de ses plus beaux et de ses plus riches habits. Enfin, nous entrâmes dans le port, et nous allâmes jeter l'ancre devant une très belle maison, bâtie aux flancs de la montagne, au milieu d'un bois de mûriers. En ce moment, un bras passa à travers une des jalousies de cette maison et agita un mouchoir blanc, brodé d'or. Fortunato et Constantin répondirent à ce salut en tirant chacun, en l'air, un coup de pistolet : c'était le signal d'un heureux retour. Aussi les cris de joie redoublèrent, et nous mîmes pied à terre au milieu des acclamations.

Nous étions dans l'île de Zéa, l'antique Céos, où Nestor aborda en revenant de la guerre de Troie, et où naquit le poète Simonide.

XXV

La maison de Constantin s'élevait, comme nous l'avons dit, solitaire, au milieu d'un petit bois d'oliviers, de mûriers et de citronniers, sur le versant nord-ouest de la montagne de Saint-Elie. De la plate-forme où elle était placée, elle dominait, non seulement le port et le village, qui s'étendent en cercle, mais encore toute la mer, du golfe d'Egine à Négrepont. Devant sa façade septentrionale, et à la distance de huit ou dix lieues, à peu près, venait mourir, à la pointe du promontoire de Sunium, la chaîne du Parnasse, derrière laquelle se cache Athènes. On arrivait à la porte par un sentier facile à défendre, et qui, se continuant au delà de son enceinte, s'escarpait, après l'avoir traversée, jusqu'au sommet de la montagne. Là s'élevait, pareille à une aire d'aigle, une petite forteresse imprenable, où l'on pouvait se retirer en cas d'alarme, et destinée, en attendant, à loger une sentinelle, qui, de ce point élevé, découvre à vingt lieues en mer la moindre barque qui s'approche de l'île. Comme toutes les maisons qui appartiennent à la classe aisée, elle avait une avant-cour, entourée de hautes murailles, un rez-de-chaussée, et au-dessus, un balcon qui faisait tout le tour du premier étage ; puis une seconde cour intérieure, où nul ne pouvait pénétrer que par un escalier, dont le maître seul avait la clef, et qui conduisait à un pavillon isolé, dont toutes les fenêtres étaient grillées, à la manière des maisons turques, avec des jalousies de roseaux. Ces jalousies, en vieillissant, avaient pris une couleur rosée qui s'harmoniait admirablement avec le blanc éclatant de la pierre. Enfin, derrière ce pavillon mystérieux s'étendait un grand et beau jardin, entouré de remparts, de sorte que ses habitants, même en se livrant au plaisir de la promenade, se trouvaient à l'abri de tous les yeux.

Le rez-de-chaussée, qui n'était, à proprement parler, qu'un immense portique, était occupé par les serviteurs de Constantin, dont le costume était celui des klephtes du Magne. Cette partie de la maison était leur domaine, et ils y étaient établis comme dans un camp, y jouant le jour, y couchant la nuit. Les murailles et les piliers qui soutenaient la voûte étaient couverts d'yatagans ciselés, de pistolets aux crosses d'argent, et de longs fusils incrustés de nacre et de corail. Au reste, cette antichambre guerrière donnait à la puissance de Constantin une grandeur sauvage, qui rappelait la pompe féodale du XVe siècle. Nous traversâmes toute cette troupe, qui accueillit son chef bien plus comme des soldats reçoivent un officier que comme des valets reçoivent un maître ; on sentait, dans l'obéissance de ces hommes, quelque chose de volontaire et d'indépendant qui grandissait à la fois celui qui commandait et ceux qui recevaient les ordres ; c'était du dévouement, et non de la servitude.

Constantin adressa à chacun d'eux quelques mots affectueux, les nomma par leur nom, et, autant que j'eu pus juger, s'informa de leurs pères, de leurs femmes et de leurs enfants ; puis, ayant eu soin que chacun prît sa part dans les paroles du retour, il me présenta à eux comme étant celui qui avait sauvé Fortunato. L'un d'eux s'approcha aussitôt de moi, et me baisa la main, non point comme un domestique saluant un maître, mais avec la fierté d'un roi qui fait hommage à un empereur. Alors, comme Fortunato marchait encore avec peine, quatre hommes le prirent dans leurs bras et le portèrent au premier étage par un escalier extérieur aboutissant au balcon qui faisait le tour de la maison.

Ce premier étage offrait, avec le rez-de-chaussée un contraste complet. Il se composait de trois chambres entourées de divans et pleines de fraîcheur et de silence. La seule décoration qui rappelât celle du rez-de-chaussée était les armes magnifiques, les pipes d'ambre et les chapelets de corail suspendus aux parois. A peine fûmes-nous entrés dans la pièce principale, qui était celle du milieu, que deux beaux enfants, aux vestes et aux bottines de velours brodées d'or, vinrent nous apporter le café et les pipes. Nous prîmes quelques tasses de café, nous fumâmes quelques pipes ; puis Constantin me conduisit dans ma chambre, qui formait l'angle oriental de la maison, et, après m'avoir fait remarquer un escalier qui descendait au rez-de-chaussée et me donnait la liberté de sortir directement, il rentra dans son appartement, dont il ferma soigneusement la porte.

Je restai seul, et je pus méditer à loisir sur la nouveauté de ma situation. Tant d'événements s'étaient écoulés pour moi, dans l'espace de quelques mois, qu'il me semblait parfois être sous l'empire d'un rêve, dont, au premier moment, je devais me réveiller. En effet, élevé sous la surveillance pleine de sollicitude d'un père et d'une mère qui me chérissaient, et n'étant sorti de l'esclavage du collège que pour me soumettre à la discipline d'un vaisseau, je me trouvais tout à coup libre d'une telle liberté, que je n'en savais que faire, et que je m'étais arrêté au premier endroit où je m'étais posé, comme un oiseau qui se sent l'aile trop faible pour un grand espace. Maintenant, où étais-je ? Dans un repaire de pirates qui, jusqu'à présent, me rappelait assez la caverne du capitaine Rolando de *Gil Blas*. Et cependant où irais-je en le quittant ? Je n'en savais rien : toutes les portes du monde m'étaient ouvertes, il est vrai ; mais une devait me rester fermée à toujours, et celle-là, c'était celle de ma patrie.

Je ne sais combien de temps je demeurai, ni surtout combien de temps je serais demeuré plongé dans mes rêveries, si un rayon du soleil, en glissant à travers ma jalousie de roseaux, ne fût venu me chercher sur le divan où j'étais couché. Je me levai pour échapper à cette visite incommode ; mais en m'approchant de la fenêtre, j'oubliai pourquoi j'y étais venu. Deux femmes, dont on ne pouvait distinguer aucune forme, tant elles étaient cachées dans leur cape, mais qu'à leur démarche sûre et légère on reconnaissait pour jeunes, traversaient la cour, se rendant de notre corps de logis au pavillon à l'une des fenêtres duquel j'avais vu, en entrant dans le port, s'agiter un mouchoir. Quelles étaient ces femmes, dont jamais ni Constantin ni Fortunato ne m'avaient parlé ? Des filles de Constantin, des sœurs de Fortunato, sans doute ; car Fortunato était trop jeune pour être marié, et Constantin ne l'était plus assez pour avoir une femme de l'âge dont devaient être les deux inconnues derrière lesquelles les portes du pavillon venaient de se refermer.

Je restai debout à ma fenêtre, et, au lieu de fermer l'ouverture incommode par laquelle filtrait le soleil, je cherchai à l'agrandir, afin de voir, et peut-être un peu pour être vu : mais je réfléchis qu'au moindre soupçon d'une pareille tentative, Constantin, pour peu qu'il fût soumis aux coutumes de l'Orient, pourrait bien me faire fixer mon domicile dans une autre partie de la maison. Je demeurai donc immobile derrière mon châssis, espérant apercevoir l'une ou l'autre de mes voisines. Au bout d'un instant, deux tourterelles apprivoisées étant venues se poser sur le bord de la fenêtre, le châssis se souleva, et je vis passer une petite main blanche et rose, qui, s'étendant vers les oiseaux de Vénus, les fit entrer l'un après l'autre dans l'intérieur de l'appartement.

O fille et femme d'Adam, Eve, notre mère commune, pécheresse à qui tes enfants pardonnent si facilement ce péché auquel ils doivent la mort, combien est puissante la curiosité que tu as léguée au monde, puisque, après tant de générations écoulées, elle fit à l'instant même oublier à l'un de tes fils patrie et famille ! Tout cela disparut en voyant cette main, comme dans un théâtre disparaît, au sifflet du machiniste, une sombre forêt ou une caverne terrible, pour faire place à un palais de fées. Cette petite main avait tiré le voile qui me cachait le véritable horizon : Zéa n'était plus un misérable écueil jeté au milieu de la mer ; Constantin n'était plus un capitaine de pirates en hostilité avec toutes les lois de toutes les nations ; je n'étais plus moi-même un pauvre midshipman sans patrie et sans avenir. Zéa était Céos, l'île au doux nom, où Nestor bâtit un temple à Athena Nedusea ; Constantin était un roi, fondant, comme Idoménée, quelque Salente nouvelle ; et moi, j'étais un proscrit, cherchant, comme le fils d'Anchise, quelque amoureuse Didon ou quelque chaste Lavinie.

J'étais plongé au plus doré de ces rêves, lorsque ma porte s'ouvrit, et que l'on m'annonça que Constantin m'attendait pour dîner. Je me félicitai de ce qu'il ne s'était pas acquitté de ce message lui-même ; car mon hôte m'eût trouvé devant ma fenêtre, immobile comme une statue, et eût facilement pu juger, à mon trouble, de ce que j'y attendais. Par bonheur, c'était tout simplement un de ses pages qui, ne pouvant pas m'expliquer autrement qu'en romaïque la cause de son message, fut réduit à me la faire deviner par gestes ; or, comme le geste qui correspond à la pensée qu'il exprimait est un des plus simples du vocabulaire mimique, je le compris à l'instant même et m'empressai de suivre mon introducteur, espérant que la petite main aux colombes serait du dîner.

Je me trompais. Constantin et Fortunato m'attendaient seuls auprès d'un repas asiatique par sa composition, mais européen par son service. Au moment où nous nous asi-

mes devant la table, elle était couverte, pour entrée, d'un monticule de riz formant une île conique au milieu d'un immense plat de lait caillé, et autour duquel s'élevaient deux plats d'œufs frits dans l'huile, et deux plats de légumes cuits à l'eau. Ce premier service disparut pour faire place à une volaille bouillie, assaisonnée avec une espèce de pâte, qui, par sa fermeté, ressemblait à notre plum-pudding, à un rôti de veau et à un plat d'entrailles de saumon et de sèche assaisonnées avec de l'ail et de la cannelle, mets très recherché dans le pays et que je commençai par trouver détestable, mais auquel, au bout de quelques jours, j'avais fini par m'habituer. Puis vint le dessert, composé d'oranges, de figues, de dattes et de grenades, les plus belles à l'œil et les plus délicieuses au goût qui se puissent trouver. Les pipes et le café terminèrent le repas.

Pendant tout le dîner, nous causâmes de choses différentes, sans qu'une seule fois Constantin et Fortunato fissent le moins du monde allusion à la seule chose qui me préoccupât. Puis, après que nous eûmes fumé notre troisième ou quatrième pipe, Constantin me rendit la liberté, en me disant que j'en pouvais user, soit pour chasser dans l'île, qui est très giboyeuse en cailles et en lièvres, soit pour visiter les antiquités. Je préférai ce dernier plaisir ; il ordonna aussitôt que l'on me sellât un cheval, et que l'on me donnât une escorte et un guide.

Cet ordre de seller un cheval me paraissait assez étrange dans une île qui a à peine six ou huit lieues de tour. Je trouvais bizarre que des hommes aussi robustes et aussi habitués à la fatigue que me paraissaient l'être Constantin et Fortunato eussent besoin de chevaux pour se transporter d'un point à l'autre de leurs domaines. Je n'en acceptai pas moins l'offre, et je descendis dans la première cour avec Constantin, Fortunato étant encore trop souffrant pour quitter facilement la chambre.

Nous étions à peine dans la cour depuis quelques minutes, lorsqu'on amena le cheval demandé. C'était un de ces charmants coursiers de l'Elide, dont la race, vantée par Homère, s'est perpétuée jusqu'à nos jours ; seulement, le palefrenier avait, en le harnachant, commis une légère erreur : ne sachant pas pour qui était le cheval, il lui avait mis sur le dos une selle de femme de velours rouge, toute brodée d'or. De ce moment, tout me fut expliqué : les chevaux servaient de monture à mes mystérieuses voisines, lorsque l'envie leur prenait de sortir de leur pavillon ; et, comme Constantin, en ordonnant de harnacher l'un d'eux, n'avait pas donné d'autres explications, le palefrenier l'avait amené dans son équipage habituel. Constantin lui dit quelques mots en romaïque, et, un instant après, le cheval reparut avec un harnais de palikare.

Il était deux heures de l'après-midi ; par conséquent, je n'avais pas le temps de faire le tour de l'île, et il me fallait choisir entre les ruines des trois puissantes villes, Carthée, Corésus et Vouli, qui s'élevaient autrefois sur son rivage. Je me décidai pour Carthée, d'après ce qu'en dit Tournefort, que, pour voir quelque chose de superbe, il faut en prendre la route, ajoutant que les gens du pays en désignent les ruines par le nom de *Polis*, c'est-à-dire la ville.

Tout le long de la route, je vis de jeunes Zéotes faisant la récolte des feuilles de mûrier ; car, sans avoir la célébrité dont jouissait autrefois la soie de Céos, qui, au dire, de Varron, faisait des habits d'un tissu si fin et si délié, qu'on pouvait distinguer toutes les parties du corps au travers, la soie de Zéa est encore en réputation d'un bout à l'autre de la Grèce. L'île entière, d'ailleurs, était parfaitement cultivée, et je trouvai toutes les pentes méridionales couvertes de vignes et d'arbres fruitiers. Aussi, peut-être à cause de cette fertilité même, les habitants sont-ils les plus casaniers de tout l'Archipel.

Au reste, les Zéotes tiennent de leurs ancêtres cette antipathie de la locomotion, antipathie qui avait augmenté la population, au point qu'il y avait une loi ordonnant de faire mourir tous les vieillards au-dessus de soixante ans. Il est vrai que ceux-ci étaient libres de quitter l'île, s'ils voulaient se soustraire à cet arrêt ; mais leur dégoût du mouvement était tel, qu'ils préféraient ordinairement, lorsqu'ils étaient arrivés à l'âge fatal, s'inviter à un festin, et, là, couronnés de fleurs, au son des instruments joyeux, la coupe pleine de ciguë à la main, ils faisaient aux dieux un sacrifice dont ils étaient les prêtres et les victimes.

Les Zéotes, au reste, n'étaient pas beaucoup plus tendres pour ceux qui tenaient le jour d'eux que pour ceux dont ils l'avaient reçu. Assiégés par les Athéniens, qui les pressaient vigoureusement, ils proposèrent de massacrer tous les enfants qui, par les soins qu'ils exigeaient, détournaient les parents des travaux de la défense. Heureusement pour les objets de cette délibération que les Athéniens, l'ayant apprise, aimèrent mieux abandonner le siège de la ville que d'être cause et témoins d'une pareille action.

Carthée était, comme nous l'avons dit, la patrie du poète Simonide, qui mérita le nom d'*Aimé des dieux* ; le sobriquet, au reste, n'était pas usurpé ; car voici la circonstance à laquelle il le dut.

Scophas, vainqueur au pugilat, avait fait marché avec le poète pour un chant en l'honneur de sa victoire. Celui-ci, après avoir loué de son mieux l'athlète, s'était étendu sur les mérites de Castor et de Pollux, les deux divins patrons des lutteurs ; ce que voyant Scophas, il paya Simonide le tiers de la somme, et le renvoya, pour les deux autres tiers, aux enfants de Tyndare, qu'il avait si bien chantés, invitant, au reste, le poète au festin qu'il donnait le lendemain. Les poètes de cette époque, comme ceux de la nôtre, étaient habitués, à ce qu'il paraît, à ne pas être payés très exactement ; car Simonide prit le tiers et accepta l'invitation. Au milieu du repas, un serviteur vint dire à Simonide que deux hommes couverts de poussière, et qui semblaient avoir fait une longue course, l'attendaient à la porte. Simonide se leva, et suivit l'esclave.

En effet, hors du portique, il aperçut deux beaux jeunes gens appuyés l'un sur l'autre : il s'avança vers eux ; mais à peine eut-il le pied hors du seuil, qu'il se retourna au bruit qu'il entendit derrière lui : la maison de Scophas s'était écroulée, écrasant le lutteur et les convives. Simonide jeta alors les yeux du côté des jeunes gens ; mais ils avaient disparu. Ces deux jeunes gens étaient Castor et Pollux, qui avaient accepté la lettre de change tirée sur eux par Scophas, et qui venaient de payer leur dette au poète.

Il est inutile de dire que toutes ces traditions, vivantes chez nous, sont mortes et oubliées sur les lieux mêmes qu'elles poétisent ; à peine si, par toute la Grèce, cinq ou six mémoires saintes, comme celle d'Apostoli, gardent religieusement le trésor des souvenirs antiques. Quelques faits historiques, tels que la mort de Socrate, le passage des Thermopyles ou la bataille de Marathon, sont bien demeurés dans la mémoire des Spartiates et des Athéniens ; mais ils ne savent point à quelle époque et sous quels dieux ces événements se sont passés ; ce qu'ils vous en disent, ils l'ont appris de leurs pères, leurs pères de leurs aïeux, et leurs aïeux de leurs ancêtres. Aussi toutes les questions que je fis, relativement à Carthée, furent-elles parfaitement inutiles. Il est vrai de dire que j'interrogeais en italien, et que mon guide me répondait en romaïque : aussi, ne pus-je pas tirer de lui autre chose, quelque débris que je lui indiquasse, que le mot de *polis*.

Vers les six heures, je quittai la ville morte pour reprendre le chemin de la ville vivante. La soirée était délicieuse, et, les derniers rayons du soleil donnant à l'atmosphère cette limpidité qui précède le crépuscule, j'apercevais jusqu'aux moindres détails du rocher de Giaros et de l'île d'Andros, tandis que, devant moi, le mont Saint-Elie formait un immense rideau de verdure et de roches qui se détachait, en vigueur et au premier plan, sur deux lointains magnifiques, Négrepont avec ses monts violâtres, et le golfe Saronique avec ses eaux bleues. Enfin, je tournai la base du mont, et j'arrivai à temps pour voir le soleil se coucher derrière la chaîne du Parnasse.

Constantin et Fortunato m'attendaient pour souper. En voyant ce dont se composait le repas, et en sondant l'appétit que ma course m'avait donné, je regrettai jusqu'aux entrailles de saumon et jusqu'aux sèches à l'ail que j'avais dédaignées le matin ; les *castaneæ molles* du berger de Virgile en faisaient le plat le plus substantiel ; le reste du service se composait de lait caillé et de fruits. Heureusement que mes deux convives, sobres comme des Orientaux, mangèrent fort peu ; ce qui me permit de me venger de la qualité sur la quantité. Après ce repas tout bucolique, nous prîmes une tasse de café et fumâmes quelques pipes ; puis Constantin, se levant, me laissa maître de me retirer chez moi.

Je profitai de la permission : j'avais hâte de voir si rien n'était changé aux jalousies de mes voisines, et la lune était si belle, que l'examen n'était guère plus difficile qu'en plein jour ; mais j'eus beau regarder, je les vis parfaitement closes. Alors je résolus de faire le tour des murailles, pour m'assurer s'il n'y avait pas quelque autre entrée, et je descendis dans la première cour. J'eus un instant la crainte que nous ne fussions soumis à la discipline des villes de guerre, et que, passé huit heures, nos portes ne se fermassent ; je me trompais, le passage était libre toute la nuit. J'en profitai pour mettre mon projet à exécution.

Cependant, si pressé que je fusse de procéder à mon investigation, je ne pus m'empêcher de m'arrêter un instant devant le paysage ravissant que j'avais sous les yeux, et auquel la nuit donnait un caractère de grandeur plus merveilleux encore : au-dessous de moi étaient la ville et le port, puis une mer si calme qu'elle semblait un immense rideau d'azur étendu et tiré de manière à ce qu'il ne fît pas un pli ; toutes les étoiles du ciel s'y réfléchissaient, scintillantes comme des flammes, et, de l'autre côté de cette nappe, sur une pente sombre qui semblait un nuage et qui n'était rien autre chose que les côtes de l'Attique, brûlait un feu immense, quelque forêt, sans doute, à laquelle un pâtre avait mis le feu en préparant son souper.

Je restai un moment immobile devant cette étendue plus profonde et plus mystérieuse encore, grâce à la nuit ; puis je commençai ma promenade autour du domaine de Cons-

tantin, cherchant inutilement une porte, une ouverture, une meurtrière, qui pût servir de communication à l'œil ou à la voix entre l'extérieur et l'intérieur ; mais tout était hermétiquement fermé par des murailles de quinze pieds de hauteur. Je m'élançai alors sur la montagne, pour voir si je pourrais découvrir le jardin ; mais la maison était bâtie de manière à se trouver toujours entre les points dominants et le but où les regards voulaient arriver. Je rentrai tristement dans ma chambre, réduit, pour l'avenir, à ce que je pourrais surprendre à travers les jalousies où j'avais déjà surpris la petite main.

J'étais sur le point de me jeter sur mon divan et d'appeler le sommeil à mon secours, espérant qu'un rêve me montrerait ce que je ne pouvais voir en réalité, lorsque des sons, que je reconnus pour ceux d'une *guzla*, parvinrent jusqu'à moi, mais si sourds et si étouffés, qu'il me fut impossible d'abord de deviner de quel point ils s'élevaient. J'ouvris successivement la porte de mon escalier, les fenêtres qui donnaient sur le port et celles qui plongeaient sur la cour, sans que les sons parussent se rapprocher ; enfin, en m'avançant vers la porte qui communiquait de mon appartement à celui de Constantin, il me sembla que les vibrations des cordes devenaient plus sonores. Je m'arrêtai, écoutant ; bientôt je n'eus plus de doute, les sons étaient trop éloignés pour venir de la chambre voisine ; mais certainement ils venaient de la pièce précédente, c'est-à-dire de chez Fortunato. Maintenant, était-ce le jeune homme qui chantait ? était-ce une des deux femmes que j'avais vues ? C'est ce que je ne pouvais dire, les sons de l'instrument arrivant seuls jusqu'à moi. J'essayai alors d'ouvrir la porte, dont l'épaisseur amortissait le bruit ; mais la chose me fut impossible, elle était fermée du côté de l'appartement de Constantin.

Je n'en restai pas moins immobile, retenant ma respiration, et bientôt ma patience, ou plutôt ma curiosité, fut récompensée. la porte qui conduisait de chez Fortunato chez Constantin, et qui était parallèle à la mienne, s'ouvrit un instant, et les sons arrivèrent alors jusqu'à moi, plus clairs et plus distincts, accompagnés d'une voix qu'à sa douceur on ne pouvait méconnaître pour celle d'une femme. J'eusse pu comprendre les paroles, tant elles me semblaient bien accentuées, si elles n'eussent appartenu à la langue romaïque. Il me parut, au reste, que ce devait être une de ces légendes populaires dans lesquelles la Grèce moderne cherchait la consolation par le souvenir et l'espérance ; car ce n'était pas la première fois que j'entendais ce chant : souvent nos rameurs avaient laissé tomber, pendant la nuit, quelques-unes des notes plaintives que je reconnaissais alors, comme on reconnaît, au Vatican ou au palais Pitti, une belle tête de Raphaël ou de Guide dont on a vu une mauvaise gravure clouée au mur de quelque cabaret.

Au reste, l'audition ne fut pas longue ; la porte, qui avait laissé entrer la sauvage et plaintive harmonie de l'instrument dalmate, se referma, et je n'entendis plus que ces notes sourdes et étouffées qui m'avaient frappé d'abord, et qui bientôt s'éteignirent tout à fait. J'en conclus que la chanteuse, qui était venue chez Fortunato pendant mon excursion autour des murailles, allait rentrer chez elle. Je quittai donc ma porte pour ma fenêtre, et, un instant après, je vis effectivement passer deux femmes blanches et voilées comme des ombres, derrière lesquelles se referma la porte du pavillon.

XXVI

Le lendemain, je trouvai ma porte de communication ouverte, et, à l'heure du déjeuner, je passai sans obstacle de chez Constantin chez Fortunato. La première chose qui me frappa comme ornement nouveau fut au milieu des yatagans et des pistolets, la guzla dont, la veille, j'avais entendu les sons. Je demandai alors à Fortunato, d'un air indifférent, si c'était lui qui jouait de cet instrument, et il me répondit que la guzla était aux Grecs ce que la guitare est aux Espagnols, c'est-à-dire que, plus ou moins fort, chacun en savait assez pour s'accompagner.

Comme j'étais bon musicien, et que le doigté de la guzla est à peu près celui de la viole et de la mandoline, je la détachai de la muraille, et, à mon tour, j'en tirai quelques accords. Fanatiques de la musique comme tous les peuples primitifs ou qui ont retrempé leur civilisation dans une barbarie nouvelle, Constantin et Fortunato m'écoutaient avec délices ; moi-même, je trouvais un plaisir étrange et infini à faire parler à mon tour cette guzla, qui, la veille m'avait envoyé des sons si doux. Il me semblait qu'il était demeuré en elle un reste de mélodie de la veille, et que c'était cette mélodie que je réveillais ; ma main touchait les mêmes cordes que j'avais entendues vibrer si doucement sous une autre main, et il fut un moment où, après quelques mesures d'étude, l'air entier qui m'avait frappé le soir précédent me revint si complètement à la mémoire, que j'aurais pu, moins les paroles, l'exécuter à mon tour. Mais c'eût été me dénoncer moi-même, et, au lieu de cet air, que je renvoyai dormir au fond de mon cœur, je chantai le *Pria che spunti*, de Cimarosa, qui se présenta à mon souvenir.

Soit que je chantasse avec une méthode inconnue de mes naïfs admirateurs, soit que, grâce à la disposition exaltée où se trouvait mon esprit, ma voix eût effectivement pris de l'âme, mon succès fut complet, et je crus même m'apercevoir qu'il ne se bornait pas à mes auditeurs visibles, mais s'étendait jusqu'aux habitantes du pavillon, dont il me sembla voir remuer les jalousies. Aussi, après le déjeuner, demandai-je à Constantin la permission d'emporter l'instrument dans ma chambre ; ce qui me fut accordé sans difficulté aucune.

Cependant je me gardai de m'en servir à l'instant même : ce que je craignais avant tout, c'était d'éveiller les soupçons de mes hôtes, qui pouvaient, sous un prétexte quelconque, ou même sans prétexte, me faire changer d'appartement. Je me serais vu privé ainsi de la seule chance que j'eusse de satisfaire un désir que je ne pouvais regarder encore que comme de la curiosité, et qui cependant, je ne savais pourquoi, éveillait déjà en moi toute la préoccupation d'un sentiment plus tendre. Je me décidai donc à faire, comme la veille, une nouvelle course dans l'île ; et comme, sous ce rapport, Constantin m'avait donné liberté entière, je descendis et demandai un cheval.

On m'en amena un autre que celui de la veille, plus léger et plus fin, à ce qu'il me parut. Du moment où je le vis, je fus convaincu, je ne sais pourquoi, que c'était celui de *la petite main*. Ne sachant pas son nom, c'était sous celui-là que je désignais, dans mon esprit, la jeune fille aux tourterelles ; car c'était sur elle que s'arrêtait toujours ma pensée ; je ne songeais pas même à la seconde femme qui l'accompagnait. Ce sentiment fit que je voulus d'abord avoir pour la charmante petite bête que l'on m'amenait tous les égards que je crus devoir à la monture de celle qui ne m'était apparue qu'un instant, et qui, comme la mère d'Enée, m'avait, par sa seule démarche, révélé sa divinité. Mais je m'aperçus bientôt qu'insensible à ces égards, elle prenait ma délicatesse pour de l'inexpérience ; de sorte qu'il me fallut recourir au fouet et aux éperons, comme j'aurais fait pour un cheval de manège, afin de lui faire comprendre qu'elle se trompait grossièrement. Au reste, elle n'avait pas fait trois fois le tour de la cour, qu'elle était complètement revenue de son erreur ; ce dont elle me donna la preuve par une docilité qui ne pouvait émaner que d'une profonde conviction.

Cette fois, je ne pris ni guide ni escorte. Je sortis de la maison, et je laissai *Pretty*, c'est le nom que j'avais donné à ma monture, suivre le chemin qu'elle voulait, convaincu qu'elle me conduirait dans quelque site charmant où sa maîtresse avait l'habitude d'aller. Je ne me trompais pas : elle prit, dans la montagne, un petit sentier, qui déboucha bientôt dans une vallée délicieuse, au fond de laquelle roulait un torrent tout ombragé de grenadiers et de lauriers-roses.

Les deux versants étaient couverts de mûriers, d'orangers et de vignes sauvages, et les chemins bordés d'une délicieuse plante à fleurs purpurines, nommée *athagi* par les anciens botanistes, et dont je croyais la Perse la seule patrie. Quant aux rochers qui, de temps en temps, perçaient de leur front nu ce riche tapis de verdure, ils appartenaient tous aux plus riches variétés de la géologie : c'étaient du mica nacré, du feldspath blanc ou rose, de l'amphibole vert, ou de magnifiques échantillons d'euphotide. Au milieu de tout cela serpentaient des filons de fer, probablement pareil à celui que les anciens exploitaient à Scyros et à Ghyoura. Cette route conduisait à une grotte naturellement taillée dans la montagne et toute tapissée d'herbes et de mousse. Je pensai que c'était le terme habituel de la course, car Pretty s'arrêta toute seule. Je descendis et voulus l'attacher à un arbre ; mais je m'aperçus bientôt, à la magnifique défense qu'elle faisait, qu'elle était habituée à paître en liberté. Je lui ôtai son frein, et j'entrai dans la grotte. Un livre y avait été oublié ; je l'ouvris : c'était *les Sépulcres*, d'Ugo Foscolo.

Je ne puis exprimer le plaisir que me fit cette trouvaille. Ce livre, qui venait de paraître, il y avait quelque temps, à Venise, appartenait, sans doute, à ma voisine ; donc, elle savait l'italien, et, quand je pourrais la voir, si je la voyais jamais, nous aurions une langue commune dans laquelle nous pourrions nous entendre. Au reste, *i Sepolcri* est un livre national pour tout Grec, l'auteur étant de Corfou, et les regrets que sa muse fait entendre sur les monuments pouvant aussi bien s'appliquer à l'abaissement grec qu'à la décadence italienne.

Je restai une heure dans la grotte, tantôt lisant quelques lignes de cette poésie passionnée, tantôt fixant les yeux sur une échappée par laquelle on distinguait la mer, pareille à un lac d'azur tout pointillé de voiles blanches, tantôt, enfin, jetant les regards sur un pâtre qui, appuyé sur un bâton recourbé et drapé comme un berger antique, faisait paître son troupeau sur le versant de la colline opposée. Mais, quelque idée que voulût fixer mon esprit, ou quelque objet qui

attirât mes yeux, il y avait toujours, au fond de ma pensée, ou au delà de l'horizon, quelque chose de vague et d'indéfini qui ramenait ma rêverie vers cette petite main que j'avais vue passer sous la jalousie.

Enfin, je cachai le livre dans ma poitrine, et je rappelai Pretty d'un coup de sifflet, ainsi que j'avais vu faire à son palefrenier. Reconnaissante, sans doute, de la confiance que je lui avais montrée, elle revint aussitôt tendre la bouche à la bride ; deux heures après, elle était réinstallée à l'écurie, et moi, je me trouvais debout devant ma fenêtre, où, à part le temps du dîner, qui me parut horriblement long, je restai jusqu'au soir sans qu'aucun signe, direct ou indirect, m'annonçât le moins du monde la présence de ma voisine.

Le soir, j'entendis dans la chambre de Fortunato, les mêmes accords que la veille J'avais, dans mon impatience quitté un instant ma fenêtre pour essayer de lire quelques vers, et, sans doute, en ce moment, mes deux voisines avaient traversé la cour. Je retournai à mon poste, me promettant de ne plus le quitter. En effet, à la même heure, que la veille, je les vis sortir de nouveau, toujours voilées et mystérieuses ; cependant il me sembla que l'une d'elles, la plus petite, avait deux fois tourné la tête de mon côté.

Le lendemain, je descendis au village, que je ne connaissais que pour l'avoir traversé le jour de mon arrivée. J'entrai chez un marchand, et, pour lier conversation avec lui, j'achetai une pièce de soie. Comme il parlait la langue franque, qui est une espèce de patois italien, j'en profitai pour lui demander quelles étaient les femmes qui habitaient le pavillon isolé de la maison de Constantin. Il me dit que c'étaient ses deux filles. Je demandai leurs noms ; l'aînée s'appelait Stéphana, et la cadette Fatinitza ; l'aînée était la plus grande, et la cadette la plus petite. Ainsi, c'était Fatinitza qui s'était retournée deux fois pour me regarder. J'en fus bien aise ; il y avait quelque chose d'étrangement doux dans ce nom, et qui me faisait plaisir à répéter.

Le marchand ajouta que l'une des deux sœurs allait se marier. Je lui demandai avec anxiété laquelle ; mais là s'arrêtaient les renseignements qu'il pouvait me donner : tout ce qu'il avait à me dire, c'est que le futur était le fils d'un riche marchand de soie, son confrère, et s'appelait Christo Panayoti Celle des deux sœurs qu'il devait épouser, il ne le savait pas, et il était probable que le fiancé ne le savait pas plus que lui-même. Je lui demandai l'explication de cette ignorance, laquelle me semblait au moins bizarre de la part de celui qui me paraissait si fort intéressé dans l'affaire, et le marchand m'apprit alors que rarement un Turc ou un Grec a vu, avant le jour de ses noces, la femme qu'il doit épouser. Il s'en rapporte ordinairement, pour cela, à des matrones qui, ayant connu la jeune fille chez ses parents ou au bain, lui répondent de sa beauté et de sa sagesse. Or, Christo Panayoti s'était conformé à l'usage, et, sachant que Constantin avait deux filles jeunes, sages et belles, il avait demandé l'une de ces jeunes filles, laissant aux parents le soin de désigner laquelle, la chose lui étant parfaitement égale, à lui, qui ne connaissait ni l'une ni l'autre.

Cette explication était loin de me rassurer ; car Constantin pouvait aussi bien accorder à Christo sa fille cadette que sa fille aînée, les droits de l'âge n'étant aucunement reconnus en Orient ; et je sentais, chose bizarre, que, si Fatinitza se mariait, j'en serais inconsolable. Cela pourra sembler absurde ; car, moi non plus, je n'avais pas vu son visage ; et elle, de son côté, ignorait même, peut-être, que j'existasse. Mais cela était ainsi : j'étais jaloux comme si j'eusse été amoureux.

Je n'avais point autre chose à demander au marchand ; je payai donc, et sortis. Une jolie petite fille de douze à quatorze ans, qui avait regardé d'un œil d'envie tous les trésors du magasin, me suivit, les yeux fixés, avec un désir sauvage et une curiosité naïve, sur la pièce de soie que j'emportais, répétant, dans la langue franque qu'elle m'avait entendu parler : *Bella, bella, bellissima !* Il me vint l'envie de rendre cette enfant bienheureuse. Je ne savais que faire de mon ballot ; je lui demandai si elle le voulait. Elle sourit avec un air de doute, en secouant la tête et en me montrant deux rangées de perles. Je lui mis l'étoffe sur les bras, et je remontai à la maison de Constantin, la laissant immobile et muette, ne sachant si c'était un rêve ou une réalité.

Ce soir-là, je n'entendis point la guzla ; Fortunato s'était senti assez bien pour descendre, et ce ne furent pas Stéphana et Fatinitza qui allèrent chez leur frère, mais Constantin et Fortunato qui allèrent chez elles. Je les vis traverser la cour, et je compris qu'à compter de ce soir-là, le dernier bonheur qui me restât, c'est-à-dire de voir passer mes deux voisines, m'était enlevé. Il était évident que si, contre les habitudes des femmes grecques, elles étaient sorties de leur gynécée, c'était parce que Fortunato ne pouvait pas les y aller visiter, mais que, du moment où il était guéri, il n'y avait plus de nécessité qu'elles commissent une pareille infraction aux usages reçus, tant qu'il y aurait un étranger dans leur maison.

Le lendemain se passa sans amener rien de nouveau. Je demeurai une partie de la journée à ma jalousie, sans voir autre chose que les colombes qui voltigeaient dans la cour. Je semai du blé, et j'émiettai du pain sur le rebord de ma fenêtre. Voyant ma bonne intention pour elles, elles vinrent s'y reposer ; mais au premier mouvement que je fis pour les prendre, elles s'envolèrent, et, de la journée, ne s'en approchèrent plus.

Les jours suivants s'écoulèrent vides de tout événement Constantin et Fortunato me traitaient, l'un comme un fils, l'autre comme un frère ; mais ils ne me parlaient aucunement du reste de leur famille. Un beau jeune homme, vêtu d'un superbe costume, était venu les voir deux ou trois fois ; je demandai son nom, et j'appris que c'était Christo Panayoti.

J'avais épuisé tous les moyens pour entrevoir même le bout du voile de Fatinitza, et aucun ne m'avait réussi : j'étais redescendu au village pour interroger mon marchand : il ne savait rien de nouveau. J'avais rencontré ma jeune Grecque, qui se promenait orgueilleusement dans les rues de Zéa, vêtue de la robe dont je lui avais fait cadeau ; je changeai une guinée contre des sequins de Venise, et je lui en donnai deux pour compléter sa parure. Elle y perça aussitôt un petit trou, et les attacha, de chaque côté de ses tempes, aux cheveux qui tombaient en nattes sur ses épaules. Puis, enfin, j'étais revenu, comme toujours, à ma fenêtre, et, comme toujours, celle de ma voisine était restée hermétiquement fermée.

Je désespérais, lorsqu'un soir Constantin entra dans ma chambre et me dit, sans autre préparation, qu'une de ses filles étant malade, il me conduirait auprès d'elle le lendemain. Heureusement, nous étions sans lumière, et je pus lui cacher ce qui se passa en moi, lorsqu'il m'annonça cette nouvelle inespérée. Je fis un effort sur moi-même afin de maîtriser ma voix, et je lui répondis, d'un ton où il était difficile de démêler autre chose que l'intérêt, que j'étais à ses ordres pour l'heure qui lui conviendrait. Je lui demandai s'il pensait la maladie dangereuse ; mais il me répondit qu'il y voyait seulement une indisposition.

Je ne fermai pas l'œil de la nuit ; vingt fois j'allai de mon divan à ma fenêtre, pour voir si le jour paraissait, et vingt fois je revins de ma fenêtre à mon divan, cherchant vainement le sommeil, qu'écartait toujours mon agitation Enfin les premiers rayons de soleil glissèrent à travers les roseaux de ma jalousie ; ce jour bienheureux était venu.

Je me mis à ma toilette ; elle était toujours simple, et ordinairement rapide : elle se bornait aux deux habits que m'avait vendus Jacob. Je tirai le plus beau, qui était un costume albanais, de drap violet, avec des broderies d'argent ; un instant j'hésitai entre le turban de mousseline blanche qui encadre la figure en passant sous le menton, et la calotte rouge au long gland de soie pendant ; mais, comme j'avais d'assez beaux cheveux blonds qui ondulaient naturellement, je me décidai pour la calotte rouge. Cependant, il faut l'avouer, ce ne fut qu'après une délibération intérieure qui eût fait honneur à une coquette. A huit heures, Constantin vint me prendre ; il y en avait trois que j'attendais.

Je le suivis le visage calme, mais le cœur bondissant. Nous descendîmes par l'escalier du maître, et nous traversâmes cette cour où tant de fois mes regards avaient si avidement plongé. En entrant sous la porte du pavillon, je sentis les jambes qui me manquaient. En ce moment, Constantin se retourna de mon côté ; la crainte qu'il ne s'aperçût de mon trouble me rendit tout mon empire sur moi-même, et je montai, derrière lui, un escalier couvert de tapis de Turquie, dans lesquels les pieds entraient comme dans de la mousse, et qui était déjà tout parfumé d'une tiède odeur de rose et de benjoin.

Nous entrâmes dans une première chambre, où Constantin me laissa seul un instant. Elle était entièrement meublée à la turque, avec un plafond ciselé et peint de couleurs vives, représentant des dessins dans le goût byzantin. Tout le long du mur, peint en blanc, s'enroulaient de capricieuses arabesques représentant des fleurs, des poissons, des kiosques, des oiseaux, des papillons, des fruits, le tout entrelacé avec un goût et une fantaisie admirables. Un divan de satin lilas à fleurs d'argent régnait tout autour de la salle, interrompu seulement par les portes, et des coussins de la même étoffe étaient empilés aux angles ou jetés çà et là.

Au milieu de la chambre se découpait circulairement un petit bassin où reluisaient, sous un jet d'eau plein de fraîcheur et de murmure, des poissons de l'Inde et de la Chine, aux écailles d'or et d'azur, et où venaient boire, en roucoulant, deux petites colombes d'un gris rose si tendre et si nacré, que Vénus n'en eut jamais de pareilles dans son île de Paphos et de Cythère. Dans un coin brûlaient, sur un trépied de forme antique, du bois d'aloès et de l'essence de jasmin, dont la vapeur la plus lourde s'échappait par la fenêtre ouverte, tandis que la chambre n'en gardait que l'arome le plus fin. Je m'approchai de la jalousie : elle donnait juste devant ma fenêtre, et c'était par celle-là même que j'avais vu passer cette petite main, qui depuis ce jour, m'avait rendu fou

En ce moment, Constantin rentra, me demandant pardon de m'avoir fait attendre, et rejetant cela sur l'esprit capricieux des femmes. Fatinitza, qui avait, la veille, et après trois jours de souffrances, consenti à me voir, avait fait au moment même mille difficultés pour me laisser entrer; enfin elle y consentait. Je profitai de la permission, et de peur qu'elle ne me fût retirée, je priai Constantin de me montrer le chemin; il me précéda, je le suivis.

Je ne ferai pas la description de cette seconde chambre, un seul objet fixa mes yeux: c'était la jeune malade que je venais visiter, et que je reconnus à l'instant même pour Fatinitza. Elle était couchée sur des coussins de soie, renversant sa tête contre le divan placé derrière elle, comme si elle n'eût pas eu la force de la porter; je restai debout à la porte, et son père s'approcha encore une fois d'elle, pour lui dire quelques mots en romaïque, de sorte que, pendant ce temps, j'eus tout le loisir de l'examiner.

Elle avait, comme les femmes turques, le visage entièrement couvert d'un petit voile de soie taillé en pointe, comme une barbe de masque, et tout brodé, par le bas, de rubis; sa tête était couverte d'une calotte à fond d'or, brodée de fleurs de couleur naturelle, d'où pendait, au lieu de la houppe de soie, un gland composé de mille perles. Deux touffes de cheveux, frisées à la manière de nos dames anglaises, descendaient le long de ses joues, tandis que les cheveux de derrière, tressés en nattes et recouverts de petites pièces d'or, superposées les unes aux autres comme des écailles de poisson, ruisselaient le long de ses épaules et tombaient jusque sur ses genoux. Son cou était orné d'un collier de sequins de Venise, réunis les uns aux autres par de petits anneaux, et au-dessous du collier, qui ne descendait pas sur la poitrine, mais serrait le cou, un corset de soie dessinait si fidèlement la forme des épaules et du sein, qu'il n'en dérobait aucun contour et n'en voilait aucune grâce. Les manches de ce corset étaient ouvertes au-dessus du coude, avec des attaches en fil d'or d'un côté, et des boutons de perles de l'autre. Ces manches laissaient, par leur ouverture, voir un bras blanc et rond, tout chargé de bracelets et terminé par cette merveilleuse petite main, dont les ongles étaient peints d'une couleur cerise, et qui tenait nonchalamment le tuyau d'ambre d'un narghilé. Une riche ceinture de cachemire, plus haute derrière que devant, venait s'attacher au bas de la poitrine avec une agrafe de pierreries, laissant paraître, au creux de l'estomac, les plis transparents d'une chemise de gaze, à travers laquelle on voyait le rose tendre de la peau. Au-dessous de l'écharpe commençait un caleçon de mousseline des Indes, parsemé de bouquets de fleurs d'or, flottant à grand plis, descendant jusqu'à la cheville, et laissant sortir, comme d'un nuage brodé, deux petits pieds nus, aux ongles peints en rouge, ainsi que ceux des mains, et qu'elle ramenait sous elle, comme de jeunes cygnes effrayés qui se cachent sous les ailes de leur mère.

Je venais de finir cet examen, qui m'avait prouvé qu'elle aussi avait calculé sa toilette pour laisser voir tout ce qu'il ne lui était pas défendu de cacher, lorsque Constantin me fit signe de venir. En me voyant approcher, Fatinitza fit, pour se reculer, un mouvement qui ressemblait au frémissement d'une gazelle, et ses yeux, la seule partie de son visage que je pusse voir à travers son voile, prirent une expression d'inquiète curiosité, à laquelle la peinture noire de ses paupières donnait quelque chose de sauvage. Je n'en approchai pas moins, mais pas à pas, et presque en suppliant.

— Qu'avez-vous donc? lui demandai-je en italien, et où souffrez vous?

— Je n'ai plus rien, répondit-elle vivement, et je ne souffre pas.

— Folle, dit Constantin, voilà huit jours que tu te plains, voilà huit jours que tu n'es plus la même, que tout t'ennuie, tes colombes, ta guzla, et jusqu'à ta toilette. Voyons, sois raisonnable, enfant; tu avais le front lourd?

— Oh! oui, répondit Fatinitza, comme rappelée à sa souffrance, et laissant retomber sa tête sur le divan.

— Voulez-vous me donner votre main? lui demandai-je

— Ma main? Pourquoi faire?

— Pour que je juge de votre maladie

— Jamais, dit Fatinitza retirant sa main à elle.

Je me retournai vers Constantin, comme pour l'appeler à mon aide.

— Ne vous étonnez pas de cela, me dit-il, comme s'il eût craint que les difficultés que faisait la malade ne me blessassent; jamais une de nos filles ne reçoit chez elle un autre homme que son père et ses frères; quand elle sort, à pied ou à cheval, c'est toujours escortée et voilée, et elle a l'habitude de voir tous ceux qu'elle rencontre tourner la tête jusqu'à ce qu'elle soit passée.

— Mais moi, lui dis-je, je ne suis pas entré ici comme un homme, je suis entré ici comme médecin. Une fois guérie, je ne vous reverrai jamais, et il faut vous guérir vite.

— Et pourquoi cela? demanda-t-elle.

— Ne devez-vous pas vous marier?

— Ce n'est pas moi, c'est ma sœur, dit vivement Fatinitza.

Je respirai, et une grande joie me fit bondir le cœur.

— N'importe, alors, lui répondis-je; il faut vous guérir pour aller à la noce de votre sœur.

— Je ne demande pas mieux que de me guérir, dit-elle en soupirant; mais pourquoi faut-il que je vous donne la main?

— Pour que je tâte votre pouls.

— Ne pouvez-vous pas le tâter par-dessus ma manche?

— Non, la soie assourdirait trop les pulsations.

— Cela ne fait rien, dit Fatinitza, car il bat très fort.

Je souris.

— Eh bien, dit Constantin, voyons, adoptons un terme moyen.

— Lequel? demandai-je; je suis prêt à faire tout ce qui vous conviendra.

— Pouvez-vous, à travers une gaze?

— Parfaitement.

— Eh bien, à travers une gaze, alors.

Et Constantin me présenta un voile de cette étoffe, qui était jeté sur le divan avec mille autres objets de toilette. Je le tendis à Fatinitza, qui s'en enveloppa la main, et qui, après quelques difficultés, me la laissa prendre.

Nos deux mains, en se touchant, se communiquèrent un frémissement étrange; de sorte qu'il eût été difficile de se dire laquelle était la plus fiévreuse. Le pouls de Fatinitza était intermittent et agité; mais ce pouvait aussi bien être l'effet de l'émotion que celui de la maladie. Je lui demandai ce qu'elle éprouvait.

— Mon père vous l'a dit, me répondit-elle; j'ai mal à la tête et je ne dors plus.

C'était absolument la maladie que j'éprouvais moi-même depuis quelques jours, et dont maintenant, plus que jamais, j'étais décidé à ne pas guérir. Je me retournai vers Constantin.

— Eh bien, me dit-il, qu'a-t-elle?

— A Londres ou à Paris, répondis-je en souriant, je répondrais qu'elle a des vapeurs, et je traiterais la malade par l'Opéra et les eaux; à Céos, où la civilisation est moins avancée, je vous dirai tout simplement que je crois ce mal de tête causé par le besoin d'air et de distraction. Pourquoi mademoiselle ne monterait-elle pas à cheval? Il y a, autour du mont Saint-Elie, des vallées charmantes, une, entre autres, arrosée par un petit ruisseau et terminée par une grotte délicieuse pour la rêverie ou la lecture. La connaissez-vous? demandai-je à Fatinitza.

— Oui, c'était ma promenade favorite.

— Eh bien, pourquoi n'y allez-vous plus?

— Parce que, depuis mon retour, dit Constantin, elle n'a pas voulu sortir, et se tient constamment renfermée ici.

— Eh bien, dis-je, dès demain, il faut sortir.

Alors, comme c'eût été donner une trop médiocre idée de la médecine, que de réduire l'ordonnance à un traitement si simple, j'ordonnai, pour le soir, un bain de pieds aussi brûlant que possible; puis je me levai, quelque envie que j'eusse de rester encore, et, craignant qu'une plus longue visite ne parût suspecte, je laissai la malade seule, en lui recommandant l'air et la distraction. Comme je fermais la porte, je vis se soulever la tapisserie en face; c'était Stéphana, qui, n'ayant probablement point osé assister à la consultation, accourait savoir comment elle s'était passée. Mais peu m'importait Stéphana: toute ma curiosité, tout mon désir, tout mon amour, étaient pour sa sœur.

Constantin me reconduisit jusque dans ma chambre, pour excuser Fatinitza; Dieu sait cependant si elle avait besoin d'excuse. Cette crainte, si inconnue de nos femmes d'Occident, au lieu d'être un défaut à mes yeux, était, pour mon imagination, un nouveau charme. Cela avait donné à notre première entrevue quelque chose de si étrange, qu'il me semblait que, quelque temps qui s'écoulât, aucun détail n'en sortirait de ma mémoire. En effet, aujourd'hui même, que plus de vingt-cinq ans ont passé entre l'heure où j'entrai dans cette chambre et celle où j'écris, je n'ai qu'à fermer les yeux, et je revois encore Fatinitza telle qu'elle était, c'est-à-dire couchée sur ses coussins, avec son bonnet d'or, ses longs cheveux écaillés de besants, son collier de sequins, son corset de soie, sa ceinture de cachemire, ses pantalons brodés, puis ses mains si petites, ses pieds roses si mignons, et il me semble que je n'ai qu'à étendre les bras et que je vais la toucher!

Hélas! mon Dieu! le souvenir est quelquefois un don de votre miséricorde; mais, plus souvent encore, c'est le ministre de votre vengeance!

XXVII

Il me serait difficile de dire ce qui se passa en moi pendant toute cette journée. A peine étais-je rentré que les deux petites colombes se glissèrent sous leur jalousie et vinrent voltiger sur ma fenêtre. Tout est mystérieusement

significatif dans un amour naissant ; je les regardai comme des messagères de Fatinitza, et j'eus le cœur plein de joie

Après le dîner, je pris le poème d'Ugo Foscolo. Je descendis à l'écurie et sellai Pretty moi-même ; puis, lui laissant suivre le sentier accoutumé, je m'acheminai vers la grotte où Fatinitza devait venir le lendemain.

J'y restai une heure, dans une rêverie délicieuse, baisant, les unes après les autres, les pages du livre que ses doigts avaient touché, que ses yeux avaient lu ; il me semblait que, lorsqu'elle le rouvrirait, elle y retrouverait la trace de mes baisers. Puis je le laissai au même endroit où je l'avais trouvé, marquant la place où je m'étais arrêté avec une fleur de genêt.

Je rentrai vers le soir ; mais je ne pouvais rester enfermé : j'avais trop grand besoin d'air. Je fis le tour des murailles du jardin. Elles ne me parurent plus si hautes que la première fois, et il me sembla qu'avec une échelle de corde, il me serait bien facile de les franchir. Je passai la nuit sans dormir : depuis quelque temps, c'était mon habitude. Au reste, il y a des songes éveillés qui reposent mieux que le meilleur sommeil.

A huit heures, Constantin vint me chercher, comme la veille, pour faire à Fatinitza notre seconde visite. Comme la veille, il me trouva prêt ; car je l'espérais, si je ne l'attendais pas. Je le suivis donc sans retard, et nous nous rendîmes dans le pavillon.

En ouvrant la porte de la chambre de Fatinitza, je restai un moment indécis. Sa sœur Stéphana était près d'elle, et toutes deux avaient un costume exactement pareil. Toutes deux étaient couchées, à côté l'une de l'autre, sur des coussins ; et, comme dans cette position, on ne pouvait voir la différence de la taille, et que leurs visages étaient voilés, Constantin lui-même demeura incertain. Quant à moi, j'avais, par l'ouverture même du masque, reconnu les yeux de Fatinitza, et j'allai droit à elle.

— Comment allez-vous aujourd'hui ? lui demandai-je.

— Mieux, me dit-elle.

— Voulez-vous me donner votre main ?

Elle me la tendit sans faire de difficulté, et sans exiger ni soie ni gaze. Je vis que Constantin s'était plaint, et que ses plaintes avaient produit un bon effet. Je ne trouvai aucun changement ; la main était toujours aussi frémissante et le pouls aussi actif.

— Vous vous trouvez mieux, lui dis-je, et moi, je vous crois plus mal. J'ordonne donc positivement une promenade, une course à cheval ; l'air de la montagne et la fraîcheur du bois vous feront du bien.

— Je ferai ce que vous voulez, me répondit-elle ; car mon père m'a dit qu'il vous avait transmis toute sa puissance sur moi, tant que je serais malade.

— Et voilà pourquoi vous essayiez de me tromper tout à l'heure, en me disant que vous vous trouviez mieux ?

— Je ne vous trompais pas ; je vous rendais compte de ce que j'éprouvais. Je me sens mieux aujourd'hui, ma douleur de tête s'est dissipée ; je respire librement et à pleine poitrine.

C'était justement ce que je ressentais moi-même, et je commençais à croire que nos deux maladies avaient une grande ressemblance.

— Eh bien, lui dis-je, si vous vous trouvez mieux, il faut continuer le même traitement jusqu'à entière guérison. En attendant, repris-je en me retournant vers Constantin avec un air de tristesse qui contrastait avec la bonne nouvelle que je lui donnais, je crois pouvoir vous répondre que la maladie n'est pas dangereuse et ne sera pas longue.

Fatinitza poussa un soupir. Je me levai pour me retirer.

— Restez donc un instant encore, me dit Constantin ; j'ai dit à Fatinitza que vous étiez maître sur la guzla, et elle désire vous entendre.

Je ne me le fis pas dire deux fois. Que m'importait le prétexte ? l'important pour moi était de rester le plus longtemps possible près de Fatinitza. Je pris la guzla, incrustée de nacre et d'or, qui était pendue à la muraille, et, après quelques accords pour me remettre en mémoire, je me rappelai une chanson sicilienne que j'avais entendu chanter par nos matelots de *la Belle-Levantine*, et dont j'avais copié les paroles et noté l'air doux et triste. La voici, mais traduite, et ayant perdu tout son parfum original.

Le moment arrive
De quitter la rive ;
Le vaisseau dérive
Et fuit loin du bord ;
Mais la voile grise,
Qui tombe indécise,
Cherche en vain la brise,
La brise s'endort.

La vague s'efface,
Aucun air ne passe,
Ridant la surface
De l'immense lac ;
Et tandis qu'à peine
La rame nous traîne,
Notre capitaine
Dort dans son hamac

L'équipage chante
Une chanson lente,
Dont ma voix tremblante
Cherche en vain l'accord ;
Car celle que j'aime
D'un amour suprême,
En ce moment même,
Est au lit de mort.

J'ai pris, sur la plage,
Une fleur sauvage ;
Comme son visage,
Je la vois pâlir.
C'est que toute plante
De sa tige absente,
Fanée et souffrante,
Doit bientôt mourir.

Ainsi mourra celle
Dont l'amour fidèle
Vainement m'appelle
La nuit et le jour.
Pauvre fleur de grève,
Plus pâle qu'un rêve,
Qui n'avait pour sève
Que mon seul amour !

L'émotion que j'éprouvais avait donné une telle expression à ma voix, qu'au dernier couplet, Fatinitza souleva son voile pour essuyer une larme, et me laissa voir un bas de visage rond et velouté comme une pêche ; je me levai alors pour me retirer ; mais, au mouvement que je fis :

— Je le veux ! dit Fatinitza.

— Quoi ? lui demandai-je.

— Cet air.

— Je vous le noterai.

— Les paroles aussi.

— Je vous les copierai.

— Vous avez raison, je crois que je suis mieux, et je suis prête à monter à cheval.

Je m'inclinai, et nous sortîmes, Constantin et moi.

— C'est une enfant capricieuse, me dit-il, qui boude, ou qui dit : « Je veux ! » Sa pauvre mère l'a gâtée, et moi, j'ai continué l'œuvre de sa pauvre mère ; vous voyez, continua-t-il, que je suis un singulier pirate.

— J'avoue, lui répondis-je, que j'avais entendu parler de ces anomalies qui n'existent que chez les peuples esclaves, où ce sont les plus puissants et les plus généreux qui se mettent en dehors des lois ; mais je vous avoue que je n'y croyais pas.

— Oh ! il ne faudrait pas juger tous mes confrères d'après moi, reprit en riant Constantin ; moi, je n'ai juré haine et extermination qu'aux Turcs. J'attaque bien, de temps en temps, quelque pauvre bâtiment qui me tombe sous la main, comme j'ai fait pour *la Belle-Levantine* ; mais c'est quand la campagne a été mauvaise, et que je ne veux pas rentrer les mains vides, de peur que l'équipage ne murmure. Aussi, vous le voyez, je suis roi dans cette île, et, quand le jour marqué par la prophétie arrivera, il n'y a pas un homme qui ne me suive où je voudrais le mener ; car, avec l'aide de la vierge, les femmes suffiront pour garder la forteresse !

— Et, sans doute, en ce cas, répondis-je en riant, vous leur laisserez pour généraux Fatinitza et Stéphana.

— Ne riez pas, me dit Constantin ; Stéphana est une Minerve qui, dans l'occasion, pourrait bien revêtir l'armure et le casque de Pallas. Quant à Fatinitza, j'en ferais plutôt le capricieux capitaine de quelque petit brigantin.

— Vous êtes un heureux père.

— Oui, me dit-il ; dans mon malheur, Dieu m'a béni Aussi, quand je suis près d'elles et de Fortunato, j'oublie tout, et le métier que j'exerce, et les Turcs qui nous oppriment, et l'avenir promis et qui ne vient pas

— Mais vous allez vous séparer de l'une d'elles ?

— Non, car Christo Panayoti habite Zéa

— Et peut-on, sans indiscrétion, vous demander quand se fait la noce ?

— Mais, dans huit ou dix jours, je crois. Ce sera une chose curieuse pour vous qu'une noce grecque.

— Y assisterai-je donc ?

— N'êtes-vous pas de la famille ?

— J'y suis entré par une blessure.

— Que vous avez refermée de la même main qui l'avait faite

— Mais comment les femmes peuvent-elles assister au repas, voilées ?

— Oh ! dans les grandes circonstances, elles découvrent

leur visage ; d'ailleurs, c'est moins la jalousie que l'habitude qui leur fait conserver ce voile : la coquetterie y trouve son compte. Le voile cache la figure des laides, et les jolies savent bien, malgré lui, montrer la leur, quand elles le veulent. Viendrez-vous à la promenade avec nous?

— Merci, dis-je ; n'ai-je pas une commande? Du caractère dont vous m'avez représenté Fatinitza, si je ne lui copiais pas sa chanson à l'instant même, elle m'en voudrait à la mort, et je tiens, en vous quittant, à ne pas laisser de sentiments aussi mauvais dans votre famille.

— Les sentiments que vous laisserez comme ceux que vous emporterez, seront, je l'espère, d'excellents souvenirs qui vous ramèneront, un jour, peut-être dans notre pauvre pays, s'il jette enfin son cri de liberté La Grèce est un peu l'aïeule de toutes les nations, et tous ceux qui ont un cœur filial doivent venir à son aide. En attendant, je vous laisse. et vais vous faire porter, de chez Fortunato, tout ce qu'il vous faut pour écrire. Vous savez qu'en mon absence la maison est à vous.

Je saluai Constantin, et il me laissa seul.

Je courus aussitôt à la fenêtre, car Stéphana et Fatinitza allaient sortir. J'y étais à peine depuis quelques minutes, que la porte du pavillon s'ouvrit, et que les deux sœurs traversèrent la cour ; ni l'une ni l'autre ne leva la tête : Fatinitza, comme moi, craignait donc de donner des soupçons.

La merveilleuse chose qu'un amour qui naît, et comme il a des interprétations joyeuses pour le même geste qui désespérerait un ancien amour ! Fatinitza n'était point malade, elle avait employé ce moyen pour me voir : si je ne lui eusse inspiré que de la curiosité, le lendemain elle eût été guérie. Au contraire, le lendemain, elle n'éprouvait qu'un mieux qui nécessitait une troisième visite ; ainsi, je pouvais espérer la revoir encore une ou deux fois ; ensuite viendrait la noce de Stéphana ; puis, après la noce, tout serait fini. Mais il y avait neuf jours jusqu'au mariage de Stéphana, et, en amour, on ne calcule que pour vingt-quatre heures.

On m'apporta l'encre, le papier et les plumes, et je me mis à copier la romance ; pendant que je copiais, je vis devant ma fenêtre, l'ombre des ailes d'une des colombes : je soulevai la jalousie, je la maintins écartée avec la règle que l'on m'avait envoyée pour tirer les lignes de mon papier. J'attachai à la règle un petit cordonnet dont je mis l'autre bout à ma portée ; puis je semai du blé sur la fenêtre : un instant après, la colombe y était ; je tirai le cordonnet, la règle le suivit, la jalousie se referma, et la colombe se trouva prisonnière.

Ce fut pour moi une grande joie : je l'avais vue sur les genoux, je l'avais vue entre les mains de Fatinitza ; elle m'apportait un parfum de ses lèvres qui l'avaient si souvent touchée ; ce n'était plus comme un livre, muet et sans vie, qui parle d'autre chose que de ce qu'on lui a confié : c'était un être frémissant, emblème de l'amour, et plein d'amour lui-même, qui me rendait, en quelque sorte, les baisers que je lui donnais et qu'il avait reçus.

Je gardai longtemps la colombe, et ne la lâchai que lorsque j'entendis rentrer la cavalcade. Mais, au lieu de s'envoler, elle demeura sur ma fenêtre comme déjà accoutumée : puis, lorsque Fatinitza passa dans la cour, elle s'envola sur son épaule, comme pour lui porter, sans retard, les mille paroles d'amour qu'elle m'avait entendu dire.

Une heure après, on vint s'informer si la chanson était copiée.

Le soir, comme je faisais le tour des murailles, j'entendis dans le jardin le son de la guzla : Fatinitza étudiait la chanson que je lui avais donnée, et, pour que je ne pusse pas savoir qu'elle s'occupait de moi, elle était venue l'étudier à un endroit où elle croyait que je ne pouvais pas l'entendre

Le lendemain, l'heure à laquelle Constantin me venait chercher se passa sans que je le visse Je m'informai de lui : il était sorti, dès le matin, pour régler avec le père de Christo Panayoti les apprêts du mariage. Je crus que je ne verrais pas Fatinitza de la journée, et j'étais déjà au désespoir, lorsque Fortunato entra dans ma chambre. Il venait me chercher à la place de son père.

Au reste, cette visite était une visite de remerciements. Fatinitza était guérie ; la promenade de la veille lui avait fait grand bien ; elle avait suivi mon ordonnance jusqu'au bout, et avait visité la grotte, car je trouvai près d'elle le volume d'Ugo Foscolo. Je cherchai des yeux la branche de genêt, mais je ne la vis pas. Elle me remercia de la chanson sicilienne. Je lui demandai si elle l'avait étudiée, et, sans lui donner le temps de répondre, Fortunato me dit que, la veille au soir, elle l'avait chantée à lui et à son père. Je la priai de vouloir bien me la faire entendre, convaincu que j'étais que, dans sa bouche, elle prendrait un nouveau charme. Elle s'en défendit un instant avec autant de coquetterie qu'aurait pu le faire une virtuose de Londres ou de Paris mais je lui dis que je l'exigeais comme prix de ma consultation, et elle chanta.

Sa voix était un mezzo-soprano très étendu, avec des trilles inattendus d'une hardiesse sauvage, qu'une méthode plus accomplie aurait peut-être supprimés, mais qui cependant donnaient à son chant, triste et doux dans le médium, quelque chose de déchirant dans les notes élevées. Au reste, pour chanter, elle avait été forcée de soulever le bas de son voile, de sorte que je pouvais voir ses lèvres, pareilles à des cerises, et ses dents fines et blanches comme des perles

Pendant ce temps, une des colombes s'était posée sur les genoux de Fatinitza, et l'autre sur son épaule. Cette dernière était la privilégiée, celle-là même que j'avais apprivoisée la veille. En sa qualité de favorite, elle descendit de l'épaule sur la poitrine, de sorte qu'au moment où Fatinitza ayant fini de chanter, écartait le bras pour reposer la guzla, elle plongea sa tête dans l'ouverture du corset, et en tira, non pas le rameau d'olivier que sa compagne de l'arche apportait en signe de paix, mais la branche de genêt fanée que j'avais en vain cherchée des yeux dans le livre.

Je fus prêt à jeter un cri. Fatinitza abaissa vivement la pointe de son voile ; car une rougeur si vive se répandit sur son visage, que, quoiqu'il fût aux trois quarts voilé, je la vis se répandre sur le bas de ses joues comme le reflet d'une flamme. Stéphana et Fortunato, qui ne savaient rien de tout cela, ne s'aperçurent ni de l'émotion de Fatinitza, ni de la mienne. Quant à Fatinitza, comme si elle eût voulu me punir d'avoir surpris son secret, elle se leva vivement et, s'appuyant sur le bras de Stéphana, elle me dit adieu. Puis, se repentant de ce mot, si dur quand il ne laisse pas l'espérance :

— C'est-à-dire au revoir, ajouta-t-elle ; car je me rappelle que mon père m'a dit que vous veniez, dans huit jours, à la noce de ma sœur.

A ces mots, elle entra dans la chambre de Stéphana, et nous sortîmes par la porte opposée, moi et Fortunato.

Ces huit jours furent étrangement longs, et cependant pleins de douceur, car ils étaient pleins d'espérance. Tous les matins, j'étais visité par la colombe dénonciatrice, que je chérissais encore davantage depuis le moment où elle avait encouru la disgrâce apparente de sa maîtresse. Au reste, j'étais parvenu à faire, autant que cela était possible, un portrait parfaitement ressemblant de Fatinitza au moment, où, jouant de la guzla, on voyait ses yeux par l'ouverture du voile, et le bas de sa figure par le soulèvement de la pointe. Souvent, grâce à ces yeux et ce bas de visage, j'avais eu envie de compléter un portrait en devinant les traits qui m'étaient restés cachés ; mais, chaque fois, je m'étais arrêté, comme si inventer autre chose que ce qui était eût été commettre une profanation. Enfin ces huit jours, qui me semblaient ne devoir jamais finir, s'écoulèrent, et le neuvième jour, qui était celui de la noce, arriva.

XXVIII

Le matin du neuvième jour, toute la maison fut réveillée par une bruyante symphonie qui venait de la première cour je m'habillai à la hâte, et courus sur le balcon. Je vis une bande de musiciens qui précédaient une longue file de paysans, portant sur leurs épaules, les deux premiers, un chevreau et un bélier aux pieds et aux cornes dorés, les autres des agneaux et des brebis qui devaient composer le troupeau de l'épouse. Après eux venaient douze domestiques portant sur leurs têtes de grandes corbeilles couvertes, remplies d'étoffes, d'ornements, de bijoux et de paras monnayés. Enfin, le cortège était terminé par les hommes et les femmes qui, à compter de ce jour, étaient au service de la mariée.

Les portes furent aussitôt ouvertes par Constantin et Fortunato, ils passèrent de cette première cour dans la seconde, et de la seconde dans le pavillon, où ils déposèrent devant Stéphana les présents que lui envoyait son fiancé. Un instant après, lui-même arriva avec sa famille. On fit entrer les femmes chez Stéphana ; les hommes restèrent ensemble. Une heure après, on vint nous dire que nous pouvions passer chez la fiancée ; elle nous attendait, assise sur un sofa, dans les salles basses où je n'étais pas encore entré, et qui correspondaient, avec plus d'élégance, à celles des appartements de Constantin.

Ce temps avait été employé à parer la mariée, et, il faut le dire à l'honneur des futures femmes de chambre de Stéphana, elles avaient fait tout ce qu'elles avaient pu pour dérober, sous des ornements étrangers, la beauté de leur maîtresse. La première chose qui me frappa, dans cette singulière toilette, fut une coiffure à trois étages assez semblable aux chapeaux chinois de notre musique militaire, dont les cheveux étaient le fond, et dont du papier doré, des sequins et des fleurs formaient les ornements ; en outre, les joues étaient couvertes de blanc et de vermillon, et les mains chargées de bagues, peintes longitudinalement de raies rouges et bleues.

Au reste, je ne me livrai à cet examen qu'après avoir regardé jusque dans les moindres recoins de la chambre, et plongé ma vue dans tous les groupes de femmes, pour y chercher Fatinitza ; mais, ne la voyant point, je pensai qu'elle était elle-même à sa toilette, et je m'occupai de celle de sa sœur. Je n'étais pas encore revenu de l'impression qu'elle avait produite sur moi, lorsque je vis descendre Fatinitza.

Elle n'avait point de masque : contre l'usage, aucun ornement étranger ne cachait un seul trait de sa ravissante figure, et elle n'avait ni blanc ni rouge. Oh ! comme je la remerciai, dans mon cœur, de s'être montrée à moi, pour la première fois, telle que la nature l'avait faite, et de ne m'avoir point donné la peine de la chercher elle-même sous la parure bizarre qui défigurait la plupart des femmes présentes ! Elle jeta sur tout le monde un regard rapide qui s'arrêta un instant sur moi, et aucune parole n'aurait pu me dire tout ce que me dit ce regard.

Elle tenait de chaque main une poignée de fils d'or de différentes grandeurs, mais dont chacun avait son pareil. Elle présenta ceux de la main droite aux hommes, et ceux de la main gauche aux femmes. Chacun en tira un. Les deux fils pareils devaient, pendant tout le temps de la noce, réunir un jeune homme à une jeune fille ; puis, la cérémonie terminée, le cavalier devait rendre le fil d'or à sa dame. Si celle-ci avait, pendant ce court intervalle, éprouvé quelque sympathie pour le partenaire que le hasard lui avait donné, elle faisait un nœud qui liait l'un de ces fils à l'autre, et elle les déposait tous deux devant l'image de la Vierge, dans l'espérance que cette source de tout amour lierait au ciel ce qui était déjà lié sur la terre, c'est-à-dire ces deux existences, dont les deux fils d'or étaient l'emblème.

Quand vint mon tour de tirer au hasard, Fatinitza ne me laissa pas le temps de choisir : elle me présenta un fil que je me hâtai de prendre ; puis, chacun ayant son fil, le mesura, cherchant le fil pareil : il va sans dire que le hasard fut d'accord avec mon amour, et que le mien se trouva de la même longueur que celui de Fatinitza. Alors, la plus jeune des compagnes de Stéphana prit un plat d'argent et commença une quête comme celle qui se fait dans les églises catholiques, et qui est destinée aux frais du culte et aux indigents de la ville. Cette quête est au bénéfice de la mariée, et chacun, depuis le plus riche jusqu'au plus pauvre, y concourt pour quelque chose.

Il va sans dire que je mis, pour mon compte, tout ce que j'avais sur moi. Quand chacun eut présenté son offrande, la jeune fille alla déposer le plat d'argent aux pieds de Fatinitza. Dans les familles indigentes, cette offrande est souvent la seule dot de la fiancée ; dans les familles riches, elle sert à faire un don à la Panagie. Comme cette formalité s'achevait, le papas entra avec trois enfants de chœur, dont celui du milieu portait un livre, et les deux autres des cierges. C'était un beau vieillard grec, à la figure d'apôtre, au costume antique et splendide, avec une longue barbe blanche où se cachaient ses lèvres. Il fit le tour de l'assemblée, recevant des hommages et rendant des bénédictions : puis il alla prendre la fiancée sur le sofa où elle était assise, et la conduisit par la main à son père. Arrivée devant lui, elle se mit à genoux, et celui-ci, étendant la main au-dessus de sa tête, lui dit :

— Je te bénis, ma fille ; sois bonne épouse et bonne mère, comme le fut celle à qui tu dois la vie, afin que tu donnes la vie, à ton tour, à des filles qui soient, plus tard, ce que tu as été.

Puis, l'ayant relevée, il l'embrassa.

Alors, le papas conduisit Stéphana au milieu de la salle, le visage tourné vers l'orient ; Christo vint l'y rejoindre, et se plaça près d'elle ; puis, à la droite de Christo, se mit son frère, et, à gauche de la future, Fatinitza ; les deux enfants aux cierges allumés formèrent aussitôt les extrémités de la ligne. Fortunato présenta enfin, sur un plat d'argent, deux anneaux d'or au papas, qui les bénit, fit avec eux le signe de la croix sur la figure de chacun des époux, et dit à haute voix ces paroles, qu'il répéta trois fois :

— Christo Panayoti, serviteur de Dieu, est fiancé à Stéphana, servante de Dieu.

Puis ces autres paroles, qu'il répéta trois fois aussi :

— Stéphana, servante de Dieu, est fiancée à Christo Panayoti, serviteur de Dieu. Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

Alors il mit un anneau au petit doigt de chacun des époux.

La cérémonie des fiançailles était terminée, celle du mariage commença.

Les deux époux se prirent chacun par le petit doigt de la main droite, Christo regardant l'orient, et Stéphana l'occident ; tous les assistants se mirent à genoux, et le papas récita les prières, qu'il lut dans le livre que l'enfant de chœur ouvrit devant lui et soutint sur sa poitrine ; puis il prit deux couronnes, une de chaque main, et, croisant les bras, il les posa alternativement sur le front des époux, à trois reprises différentes, et disant chaque fois :

— Christo Panayoti, serviteur de Dieu, est couronné avec Stéphana, servante de Dieu. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Alors, il remit les couronnes, l'une au frère de Christo, l'autre à Fatinitza, qui les soutinrent au-dessus de la tête des époux pendant tout le reste de la cérémonie ; puis il lut à haute voix l'évangile qui commence par ces mots :

« Dans ce temps-là, des noces eurent lieu à Cana, en Galilée... »

Enfin, l'évangile terminé, il présenta, à trois reprises, du vin à l'époux et à l'épouse, et, tandis qu'ils buvaient, les assistants entonnèrent un cantique qui commençait par ces paroles :

« Je boirai le vin du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur. »

Les chants terminés, le papas prit la main de l'époux, celui-ci prit la main de sa femme, et tous trois, suivis du frère de Christo et de Fatinitza, qui tenaient toujours les couronnes, firent trois fois le tour de la salle tandis que les assistants chantaient en chœur :

« Isaïe, réjouissez-vous, la Vierge a conçu dans son sein et a enfanté le fils d'Emmanuel, qui est Dieu et homme à la fois, et qui a pour nom Orient. »

A la fin du troisième tour, le prêtre s'arrêta, et, faisant face à la mariée, il termina la cérémonie en prononçant ces paroles :

— Et vous, ô épouse ! croissez ainsi que Sara, et réjouissez-vous autant que Rébecca.

Il prit alors de nouveau la mariée par la main, et la conduisit à la place qu'elle occupait sur le sofa au moment où il était entré. Au bout d'un instant, on vint avertir que tout était prêt pour mener la mariée chez son époux ; et chaque femme, la mariée elle-même, remit son voile.

Un cheval attendait Stéphana à la porte ; elle monta dessus et un enfant monta en croupe derrière elle ; aussitôt les musiciens prirent la tête du cortège ; quelques jeunes filles pauvres du village, parmi lesquelles je reconnus ma petite Grecque, à la robe de soie, marchèrent après eux en dansant ; puis vinrent des espèces de jongleurs qui chantaient avec force grimaces et contorsions, des chansons qui faisaient bruyamment rire les hommes, et qui, sans doute, eussent fait rougir les femmes, si elles n'eussent eu le visage voilé. Derrière les jongleurs suivait la mariée, à cheval et accompagnée de ses amies ; à une petite distance, les hommes venaient tous ensemble, conduits par Constantin et Fortunato, tout à fait remis de sa blessure.

Nous arrivâmes ainsi à la maison du marié, l'une des plus belles de Zéa. La porte était ornée de guirlandes, et, sur le seuil, jonché de fleurs, brûlaient des parfums comme à l'entrée d'une maison antique. C'était à peu près la même disposition que chez Constantin, excepté qu'au lieu des valets armés de celui-ci, c'était la troupe plus pacifique des commis de Christo Panayoti qui logeaient dans la chambre basse. Nous traversâmes cette espèce de portique ; puis nous entrâmes dans une seconde cour, où nous attendaient tous les pauvres de la ville, qui devaient manger jusqu'à la dernière miette des débris de notre festin. Alors, nous passâmes dans une seconde salle basse, au-dessus de laquelle était le gynæceum, et, enfin, nous entrâmes dans le jardin, où tout était préparé pour le dîner.

La salle du festin était un long berceau de branches d'arbres, formant une tente assez basse, attendu qu'il n'y avait pas de table, mais un grand tapis étendu. Sur ce tapis était servi un dîner splendide et tout à fait homérique, où figuraient deux moutons entiers ; la ligne du milieu, qui était réservée aux viandes, était, en outre, flanquée de deux autres lignes chargées de pâtisseries. Les femmes s'assirent les premières, les jambes croisées sous elles, à la manière turque, et tenant leurs fils d'or à la main ; les jeunes gens, qui avaient attaché le leur à un bouton de leur veste, le détachèrent à leur tour, pour prouver le droit qu'ils avaient de prendre leurs places en face de leurs partenaires, et s'assirent dans la même posture, qui n'était pas sans inconvénient pour moi ; mais tout fut oublié, quand je me trouvai en face de Fatinitza.

Le dîner se passa bruyamment, au milieu d'une musique assourdissante et de chants profanes et sacrés, entremêlés de la manière la plus naïve et la plus grotesque. Il dura plusieurs heures, pendant lesquelles je ne pus guère échanger que quelques paroles avec Fatinitza, mais où je pus m'enivrer du plaisir de la voir.

Après le dessert, où les vins de Chypre et de Samos avaient porté la gaieté à leur comble, on se leva et les danses commencèrent.

Mon fil d'or me donnait le droit d'être le cavalier de Fatinitza ; mais, hélas ! quoique dansant fort convenablement la *gigue*, j'ignorais complètement les figures des danses grecques. Je fus donc forcé de refuser, disant à Fatinitza

que je me mettais cependant à sa disposition, et qu'elle pouvait me sacrifier, si tel était son bon plaisir. Mais Fatinitza eut la magnanimité de refuser mon dévouement ; c'était la plus grande preuve d'amour qu'elle pût me donner. Une femme qui aime ne veut jamais que celui qu'elle aime soit ridicule.

A mon défaut, elle invita Fortunato. Autre preuve encore de son amour : elle ne voulait pas me rendre jaloux et dansait avec son frère.

Cette danse, au reste, était curieuse par son caractère d'ancienneté, car c'était la même que les anciens appelaient la *grue*, et qui avait été faite en l'honneur de Thésée, vainqueur du Minotaure : les danseurs sont sept jeunes garçons et sept jeunes filles. Ceux qui conduisent la danse représentent Thésée et Ariane ; un mouchoir brodé, que présente la danseuse à son cavalier, tient lieu du peloton de fil qu'Ariane donna à Thésée à l'entrée du labyrinthe, et les figures, qui sont fort compliquées, indiquent les tours et les détours que formait l'inextricable invention de Dédale. Je ne regrettais, de tout cela, que le mouchoir donné par Fatinitza à Fortunato, et qui fût devenu ma propriété, si je n'avais pas été si ignorant en chorégraphie.

Cette danse fut suivie de plusieurs autres, mais Fatinitza, prétextant la fatigue que lui avait causée la première, ne dansa plus et alla s'asseoir près de sa sœur, jusqu'au moment où la musique donna le signal de se retirer. Les femmes, alors, s'emparèrent de la mariée, et la conduisirent au thalame ; c'était, comme chez les anciens, dans la plus belle chambre de la maison que le lit nuptial était exposé, entre deux énormes cierges bénits qui devaient brûler toute la nuit. Avant que la mariée y entrât, et tandis qu'elle demeurait sur le seuil avec ses jeunes amies, une espèce de sacristain aspergea d'eau bénite toutes les parties de la salle, afin d'en chasser les mauvais esprits ; puis, cette cérémonie achevée, et certaine qu'il ne pouvait plus y rester que des génies bienfaisants, Stéphana entra avec sa sœur et sa meilleure amie. Un quart d'heure après, les jeunes filles sortirent seules, et, à son tour, le mari fut conduit par les jeunes gens à une porte dérobée, légèrement fermée en dedans, et qu'il fut obligé de forcer pour entrer. Chez ce peuple, à la fois primitif et prodigue d'images, tout est symbole.

La cérémonie était terminée, et nous nous retirâmes, mais cette fois sans suivre d'ordre, et les jeunes gens donnant le bras aux jeunes filles, qui avaient remis leurs voiles ; mon fil d'or me donnait droit à celui de Fatinitza, et je la sentis enfin se reposer sur moi, quoique avec autant de légèreté qu'un oiseau qui effleure de l'aile le bout d'une branche. Qui pourrait savoir ce que nous dîmes? pas un mot de notre amour et toutes paroles d'amour. Il y a quelque chose de virginal et de mystérieux dans l'épanchement de deux jeunes cœurs qui aiment pour la première fois. Nous parlâmes du ciel, des étoiles, de la nuit, et, arrivant à la porte de Constantin, chacun de nous savait, moi, que j'étais l'homme le plus heureux ; elle, qu'elle était la femme la plus aimée.

Le lendemain, tout cela était évanoui comme un rêve ; car nous n'avions aucune occasion ni aucun moyen de nous revoir. Deux ou trois jours se passèrent, où je vécus de souvenirs ; puis, ce temps écoulé, je me trouvai autant de douleur au fond de l'âme que j'avais eu de joie. Pendant tout un jour encore, je cherchai les moyens d'écrire à Fatinitza, ou plutôt de lui faire parvenir ma lettre. Je n'en trouvai aucun ; je crus que je deviendrais fou.

Le lendemain matin, la colombe vint voltiger sur ma fenêtre. Je bondis de joie, ma messagère était trouvée. J'ouvris la jalousie ; l'oiseau de Vénus entra aussitôt, comme s'il eût su ce que j'attendais de lui. J'écrivis sur un carré de papier :

« Je vous aime, et je meurs si je ne vous revois. Ce soir, de huit à neuf heures, je ferai le tour du jardin, et resterai assis à l angle oriental. Au nom du ciel, une réponse, un mot, un signe, qui me prouve que vous avez pitié de moi. »

Puis j'attachai le billet sous l'aile de l oiseau, qui reprit son vol vers la fenêtre de sa maîtresse, et disparut sous la jalousie. Le cœur me bondissait comme à un enfant. Toute la journée, j'éprouvai des frémissements soudains, puis des terreurs inouïes de m'être trompé à tout ce que, de la part de Fatinitza, j'avais pris pour des preuves d'amour. Je n'osai pas aller dîner avec Constantin et Fortunato : quelque chose me criait en moi-même que je faisais un pas vers le mal, et que je trahissais la sainte hospitalité. Le soir vint. Je sortis une heure avant le moment que j'avais indiqué. Je pris le chemin opposé à celui qui conduisait au mur du jardin ; puis, après un long détour, je revins m'asseoir à l'angle oriental.

Neuf heures sonnèrent. Au dernier coup de la cloche, un bouquet tomba à mes pieds. Fatinitza avait deviné que je devais déjà être au rendez-vous. Je me précipitai sur le bouquet. Ce n'était pas une réponse ; mais qu'importe ! c'était un message ! Tout à coup, je me souvins qu'en Orient les fleurs parlaient, et qu'un bouquet équivalait parfois à une lettre, et s'appelait alors *salam*, ce qui veut dire salut. Le bouquet de Fatinitza était composé de primevères et d'œillets blancs. Il me sembla que les fleurs que j'avais toujours préférées étaient les œillets blancs et les primevères ; mais, hélas ! je ne savais pas ce qu'elles voulaient dire.

Je les baisai cent fois et les mis sur mon cœur. Certes, Fatinitza avait oublié que j'étais d'un pays où les fleurs n'ont que des noms, des parfums à peine, et pas de langage. Elle avait voulu me répondre ; et voilà que je ne savais pas ce qu'elle avait voulu me dire, et qu'à personne, de peur d'être indiscret, je n'osais le demander. Je rentrai dans ma chambre ; je m'y enfermai comme un avare qui va compter son trésor ; puis, tirant le bouquet de ma poitrine, je le dénouai, espérant y trouver un billet. Le billet était dans les fleurs elles-mêmes ; je n'y trouvai rien.

Tout à coup, je songeai à ma petite Grecque : toute pauvre et à demi folle qu'elle était, elle devait connaître cette langue mystérieuse et parfumée. Le lendemain, je saurais ce que Fatinitza avait voulu me dire. Je me jetai sur mon divan, le bouquet dans ma main, ma main sur mon cœur, et je fis des rêves d'or. Au point du jour, je me réveillai et je descendis dans la ville. Les habitants étaient éveillés à peine, et les rues étaient désertes. J'allai dix fois d'un bout à l'autre de ces malheureuses rues ; enfin j'aperçus celle que je cherchais. Elle vint à moi en courant et en sautant de joie ; car, chaque fois que je la rencontrais, je lui donnais quelque chose.

Cette fois, je lui donnai un sequin et je lui fis signe de me suivre ; puis, lorsque nous fûmes arrivés à un endroit désert, je tirai le bouquet de ma poitrine en lui demandant ce que ce bouquet voulait dire. La primevère signifiait espérance et l œillet blanc fidélité. Je lui donnai un second sequin, et remontai à la maison tout joyeux, après lui avoir recommandé de m'attendre au même endroit et à la même heure, le lendemain matin.

XXIX

Sans doute, Fatinitza n'avait ni encre ni papier, et n'avait point osé en demander, de peur d'inspirer des soupçons, puisque, au risque de n'être pas comprise, elle m'avait répondu avec des fleurs ; mais peu m'importait maintenant : n'avais-je point mon interprète?

Je me mis aussitôt à écrire, même sans savoir si ma petite messagère d'amour viendrait chercher son billet. Mais j'avais besoin de répandre mon cœur sur le papier ; ma lettre était pleine de joie et de plaintes à la fois ; je voulais lui dire à elle-même que je l'aimais, eussé-je dû mourir après le lui avoir dit.

Je ne transcrirai pas ici la lettre : pour le lecteur, elle semblerait l'œuvre d'un fou ; pour Fatinitza, pauvre enfant ! c'était mon âme tout entière, c'était de la séduction plus habile que celle qu'aurait pu faire Lovelace : c'était de l'amour, enfin, allant éveiller l'amour. La colombe tardait à venir chercher son message ; je rouvris ma lettre, je remplis tout le blanc que j'y avais laissé ; j'aurais rempli dix pages. C'étaient des protestations d'amour, des serments d'éternité, des remercîments surtout ; nous sommes si reconnaissants, nous autres hommes, tant que nous n'avons rien obtenu !

Je vis l'ombre de l'aile de la colombe : décidément, c'était un facteur en règle ; j'entr'ouvris ma jalousie, elle se glissa sur ma fenêtre ; on eût dit qu'elle savait notre secret et qu'elle craignait de nous trahir. Cette fois, ce n'était point un billet, c'était une longue lettre ; je crus qu'il n'y aurait pas moyen de charger le pauvre oiseau d'un pareil message. Cependant je n'en voulais rien retrancher. Je n'avais pas dit la millième partie de ce que j'avais à dire, et, à chaque instant, je me rappelais mille choses importantes que j'avais oubliées. Enfin, je roulai si bien mon message, qu'il tint sous l'aile ; mais la pauvre petite bête en était visiblement gênée. J'eus alors l'idée d'écrire une seconde lettre pour faire contre-poids ; c'était une excellente idée, je la mis à l'instant même à exécution. Dès lors la chose alla toute seule, et la colombe prit son vol sans difficulté.

Je n'osais dîner avec Constantin et Fortunato ; aussitôt que mon cœur cessait de battre un instant comme celui d'un fou, mon esprit me faisait de cruels reproches. Je descendis dans la cour, je fis seller Pretly ; je la laissai aller comme d'habitude, et, comme d'habitude, elle me conduisit dans ma grotte favorite.

J'appelai un berger qui faisait paître son troupeau sur le versant de la colline opposée ; il me vendit du pain et

du lait. Je restai toute la journée à rêver dans ma grotte; j'avais besoin de solitude: si j'avais vu des hommes, je leur aurais sauté au cou, en les appelant frères et en leur disant que j'étais heureux. Je revins à la nuit tombante; dans la cour, je rencontrai Fortunato; je lui dis que j'avais fait le tour de l'île, et que j'avais vu des merveilles.

A neuf heures moins quelques minutes, je sortis; à neuf heures sonnantes, comme la veille, un bouquet franchissait la muraille, et tombait à mes pieds. Cette fois, les fleurs étaient changées, preuve que l'on répondait directement à

« Merci à deux genoux, mille fois merci, mon ange adoré, de cette émotion qui est chez moi de la folie; mais tes craintes et tes inquiétudes, d'où peuvent-elles venir? Crains-tu que je ne t'aime pas comme tu mérites d'être aimée? Es-tu inquiète sur la durée de mon amour? Mon amour, c'est ma vie, il bat avec mon sang, il se mêle à toutes mes pensées; et, quand mon cœur ne battra plus, quand mon intelligence sera éteinte, il me semble que mon amour vivra encore; car mon amour, c'est mon âme, et je n'ai vraiment une âme que depuis que je t'ai vue.



J'étais déjà aux pieds de Fatinitza.

mes lettres, et que. la veille, ce n'était point le hasard qui avait réuni la primevère à l'œillet blanc; le bouquet se composait d'acacia, de fumeterre et de lilas: c'était une réunion de trop douces fleurs et de trop doux parfums pour n'être pas une douce réponse.

Je l'emportai dans ma chambre, où, comme celui de la veille, il passa la nuit sur mon cœur; puis, dès que le jour parut, je descendis à Zéa: ma petite Grecque était fidèle au rendez-vous; je lui montrai le bouquet: Fatinitza me disait qu'elle éprouvait une émotion d'amour, mais pleine d'inquiétude et de crainte. Il était impossible de répondre plus clairement à ma lettre; quant à moi, j'étais émerveillé de cette langue charmante, et je trouvai le peuple qui l'avait inventée le plus civilisé des peuples de la terre. Je rentrai, et je lui écrivis:

« Cesse de craindre, ma Fatinitza; cesse donc d'être inquiète, mon ange; laisse-moi te voir une heure, un instant, une seconde; et, si, quand j'aurai pu te dire avec la bouche, avec les yeux, avec toutes les facultés de mon être: « Je t'aime, ma Fatinitza, je t'aime plus que ma vie, plus que mon âme, plus que mon Dieu; » si, quand je t'aurai dit cela, tu crains encore, eh bien, je renonce à toi, je quitte Céos, et je vais, dans un autre pays, non pas oublier que je t'ai vue, mais mourir de ne plus te voir. »

Deux heures après, Fatinitza avait ma lettre, et, le soir, j'avais sa réponse. C'était une de ces jolies fleurs jaunâtres dont j'ai oublié le nom, si communes dans nos prairies et si chères à nos enfants, qui en font des balles en les nouant avec un fil; puis une fleur de passion et une renoncule.

Fatinitza me répondait que, comme moi, elle était impatiente, mais qu'elle avait le présage d'une grande douleur d'amour.

J'essayai de combattre ce pressentiment étrange, et cela m'était bien facile ; les raisons que je lui donnais, elle les avait elle-même au fond de son cœur. Quel présage malheureux pouvait la menacer sans me menacer moi-même ? Et, dans ce cas, ne valait-il pas mieux souffrir de s'être vus, que souffrir de ne pas se voir ? Quant à cette difficulté de se voir, elle était bien facile à surmonter. Constantin et Fortunato, sans soupçons, ne nous épiaient ni l'un ni l'autre ; nous pouvions donc, la nuit venue, nous réunir dans le jardin : il ne fallait, pour cela, qu'une échelle de corde que je lui jetterais, et dont elle assujettirait une des extrémités au pied d'un arbre, tandis que j'arrêterais l'autre à l'angle de quelque rocher. Si elle y consentait, je recevrais un bouquet d'héliotrope. La colombe emporta ce beau projet.

Depuis quelques jours, je m'étais pris, aux yeux de Constantin et de Fortunato, d'un amour d'antiquité extrême : ils ne furent donc pas étonnés de me voir quitter la maison aussitôt après le déjeuner ; je fis seller Pretly, je passai par le village, où j'achetai des cordages, et j'allai me jeter dans ma grotte, où je commençai mon échelle. C'était un métier de matelot auquel j'étais fort expert : aussi fut-elle faite au bout de deux heures. Je la roulai autour de moi, sous ma fustanelle, et je rentrai à la maison lorsque je pensai que le dîner était fini.

Constantin et Fortunato étaient sortis : il y avait déjà près de six semaines qu'ils étaient inactifs, et les ailes commençaient à repousser à ces hardis oiseaux de mer : ils visitaient la felouque ; peu m'importait, à moi, pourvu que je fusse libre et seul. La nuit vint, j'allai attendre mon bouquet ; mais, ce soir, il ne vint pas : je n'entendis rien, malgré le calme de la nuit, qui m'eût permis d'entendre jusqu'au bruit de ses pas de fée, jusqu'à sa respiration de sylphide. Je restai jusqu'à une heure du matin, attendant toujours, mais inutilement ; j'étais au désespoir.

Je rentrai, accusant Fatinitza de ne pas m'aimer : coquette comme une femme d'Occident, elle avait joué avec ma passion ; puis, maintenant qu'elle était au comble, elle s'en effrayait et voulait la repousser en arrière ; mais il était trop tard, le feu était devenu un incendie, et il ne pouvait s'éteindre qu'en dévorant. Je passai la nuit à écrire des menaces, des excuses, des protestations d'amour, une lettre folle. La colombe vint, comme d'habitude, chercher son message ; elle avait au cou un collier de pâquerettes, symbole de tristesse qu'elle m'apportait de la part de Fatinitza. Je déchirai la première lettre et j'écrivis celle-ci :

« Oui, vous aussi, vous êtes triste et affligée, car votre cœur est encore trop jeune et trop pur pour se plaire à voir souffrir ; mais, moi, Fatinitza, ce que j'éprouve, ce n'est point de la tristesse ni de l'affliction, c'est du désespoir.

« Fatinitza, je vous aime, je ne dirai pas autant qu'un homme puisse aimer, car je ne crois pas qu'un homme puisse aimer autant que je vous aime ; mais je vous dirai que votre vue est à mon cœur ce que le soleil est aux pauvres fleurs qu'autrefois vous me jetiez, et qui, loin du soleil se fanent et meurent. Dites-moi donc de mourir, Fatinitza ; oh ! mon Dieu ! c'est chose facile, mais ne me dites pas de ne plus vous voir : c'est ce que Dieu même, dans sa toute-puissance, je crois, n'obtiendrait pas de moi, à moins qu'à l'instant même il ne me foudroyât.

« Je serai ce soir à l'angle du mur, où j'ai vainement attendu hier jusqu'à une heure du matin. Au nom du ciel, Fatinitza, ne me faites pas souffrir aujourd'hui ce que j'ai souffert hier ; car mes forces n'y résisteraient pas, et mon cœur se briserait !

« Oh ! je verrai bien si vous m'aimez ! »

J'enlevai à la colombe son collier de pâquerettes, et je lui attachai sous l'aile mon billet. La journée fut éternelle, je ne voulais pas sortir. Je me jetai sur mon divan, je dis que j'étais malade ; je n'eus pas de peine, au reste, à le faire croire à Constantin et à Fortunato, qui vinrent me voir ; j'avais une fièvre ardente et ma tête était de flamme.

Ils venaient me chercher pour aller avec eux à Andros, où quelques affaires les appelaient : je ne leur demandai point quelles étaient ces affaires, mais je compris facilement qu'elles étaient toutes politiques. Je ne me trompais pas ; il s'agissait de la réunion d'une vingtaine de membres de la société des *hétéristes*, à laquelle j'ai dit qu'appartenaient Constantin et Fortunato. A peine furent-ils sortis, que je rouvris ma jalousie, et j'y semai du blé et du pain ; au bout d'un quart d'heure, la colombe vint s'y poser de nouveau. J'écrivis cette seconde lettre :

« Rien à craindre pour ce soir, ma Fatinitza : mais, au contraire, une longue nuit passée tout entière à tes pieds : ton père et ton frère partent pour Andros, et n'en reviendront que demain. O ma Fatinitza, compte sur mon honneur ; moi, je compte sur ton amour. »

Une heure après, j'entendis les cris des matelots qui s'appelaient sur le rivage ; je courus à une fenêtre donnant sur la mer, et, à travers la jalousie, j'aperçus Constantin et Fortunato qui s'embarquaient sur une petite yole ; ils avaient avec eux une vingtaine d'hommes si richement armés, qu'ils avaient l'air de princes visitant leurs Etats, et non de pirates courant furtivement d'une île à l'autre de l'Archipel. Je les suivis des yeux tant que je vis leur voile ; comme le vent était bon, elle diminua rapidement et finit par disparaître comme une mouette qui s'envole. Je bondis de joie : j'étais seul avec Fatinitza.

La nuit vint, j'eusse voulu pouvoir presser le temps ; je sortis avec mon échelle de corde : j'étais pâle et tremblant ; quelqu'un qui m'eût rencontré aurait cru que je venais de commettre un crime. Je ne rencontrai personne, et j'arrivai, sans être vu, à l'angle du mur. Neuf heures sonnèrent ; chaque coup de la cloche semblait battre sur mon cœur. Au dernier, un bouquet tomba à mes pieds.

Hélas ! ce n'était point un bouquet d'héliotrope seulement, mais d'iris bleu, d'héliotrope et d'aconit. Fatinitza avait confiance entière en moi, elle s'abandonnait à mon honneur, mais elle avait l'âme pleine de remords ; c'est ce que voulait dire la réunion de ces trois fleurs. Je n'y compris rien d'abord ; mais l'héliotrope s'y trouvait ; donc, il y avait consentement. Je jetai un bout de mon échelle par-dessus la muraille, je sentis qu'on lui imprimait un léger mouvement ; au bout d'un instant, je tirai à moi, elle était fixée. Je l'arrêtai de mon côté assez solidement pour qu'elle pût supporter mon poids, puis je m'élançai avec l'agilité d'un marin ; arrivé au haut du mur, je ne pris pas le temps de descendre, et, sans calculer la hauteur, sans savoir où je tomberais, je m'élançai dans le jardin et j'allai rouler aux pieds de Fatinitza, au milieu d'une plate-bande de ces fleurs, notre odorant alphabet d'amour.

Fatinitza jeta un cri ; mais déjà j'étais à ses pieds, embrassant ses genoux, serrant ses mains sur mon cœur, appuyant ma tête contre sa poitrine ; enfin j'éclatai en sanglots. Ma joie était si grande, qu'elle s'exprimait comme une douleur. Fatinitza me regardait avec ce sourire divin de l'ange qui vous ouvre le ciel ou de la femme qui vous donne son cœur ; il y avait en elle plus de calme, mais non pas moins de bonheur ; seulement, elle planait comme un cygne au-dessus de cette tempête de mon amour.

Quelle nuit, mon Dieu ! Des fleurs, des parfums, le chant du rossignol, le ciel de la Grèce, et, au milieu de tout cela, deux jeunes cœurs aussi purs l'un que l'autre, qui aiment pour la première fois. Oh ! le temps n'existe pas : c'est l'éternité qu'il faudrait épuiser, pour trouver le fond d'un pareil bonheur. Les étoiles pâlirent, le jour vint, et, comme Roméo, je ne voulais pas reconnaître l'aurore. Il fallait nous séparer ; je couvris de baisers les mains de Fatinitza. Nous nous redîmes en une minute tout ce que nous nous étions dit pendant la nuit ; puis, nous nous séparâmes en nous promettant de nous revoir la nuit prochaine.

Je rentrai brisé de mon bonheur, et je me jetai sur mon divan, pour passer, s'il m'était possible, de la réalité au rêve. Jusqu'alors je ne connaissais pas Fatinitza : la chasteté et l'amour réunis dans la même femme, c'est le diamant le plus précieux qui soit sorti des mains de la nature, c'est un type tout moderne et dont la Madone est le symbole. Les anciens avaient Diane et Vénus, la sagesse et la volupté ; mais ils n'avaient pas inventé une divinité qui réunît en elle la virginité de l'une et la passion de l'autre. Toute ma journée se passa à écrire : c'était ce que j'avais de mieux à faire, puisque je ne pouvais voir Fatinitza. De temps en temps, j'allais à la fenêtre et je regardais du côté d'Andros ; beaucoup de voiles de pêcheurs glissaient de Tine à Ghiara, pareilles à des oiseaux de mer ; mais aucune n'avait la forme de celle de la yole. Constantin et Fortunato étaient retenus par leurs affaires, rien n'annonçait leur retour ; nous pouvions espérer encore une nuit tranquille.

Oh ! comme je compris, en l'attendant, cette mythologie éloquente des anciens, qui avaient une divinité pour le jour, une divinité pour la nuit, une divinité pour chaque heure, et qui pensaient que ce n'était pas trop de tant de dieux pour écouter les vœux divers et contradictoires des mortels ! Enfin le crépuscule s'abaissa, la nuit s'épaissit, les étoiles s'allumèrent, et je me trouvai aux pieds de Fatinitza.

La veille, chacun de nous avait parlé de soi ; ce soir-là, chacun de nous parla de l'autre. Je lui racontai mes curiosités, mes désirs, mes journées tout entières passées à ma fenêtre. Mon histoire était la sienne ; du moment où elle avait entendu raconter notre combat, comment j'avais blessé Fortunato et lutté avec Constantin ; comme le pauvre Apostoli, qui à cette heure nous regardait du haut du ciel, m'avait sauvé au moment où je luttais contre les flots, et

comment enfin Fortunato, guéri par moi, m'avait ramené, non plus comme un médecin, mais comme un frère, elle avait été prise d'un ardent désir de me voir, et, au bout de quelques jours, avait feint, pour que je lui fusse amené, une maladie qu'elle n'éprouvait pas. Elle avoua qu'elle avait compris que j'avais un motif pour lui ordonner la promenade, ce motif, qui lui avait été expliqué lorsqu'elle avait retrouvé le livre marqué de cette même branche de genêt que la colombe délatrice avait tirée le lendemain du corset. Elle voulait que je lui parlasse de moi; mais j'exigeai qu'elle ne me parlât que d'elle: ce serait mon tour de lui obéir le lendemain.

Tout ce qu'elle me dit semblait la confession d'un ange; c'était bien une enfant de la Grèce, mêlant les idées religieuses et profanes; croyant à la puissance de la Vierge, mais bien plus encore à la science des devins. Avant de m'avoir vu, elle ne manquait jamais, en se mettant au lit chaque soir, de déposer, dans une petite bourse de soie, trois fleurs: l'une blanche, l'autre rouge, et la troisième jaune; puis, dès que venait le matin, et aussitôt qu'elle ouvrait les yeux, son premier soin était de passer ses doigts, aux ongles roses, dans la bourse qui avait reposé toute la nuit sous sa tête, et d'en tirer, au hasard, une des trois fleurs. Ce présage décidait ordinairement de son humeur pendant toute la journée: car, si elle tirait, la fleur blanche, c'était signe qu'elle épouserait un mari jeune et beau, et alors elle serait folle de joie; si elle tirait la fleur rouge, c'était signe qu'elle serait la femme d'un homme mûr et grave, et alors elle devenait pensive; si, enfin, elle tirait la fleur jaune, oh! alors plus un sourire, plus un chant pour toute la journée, la pauvre enfant était fiancée à un vieillard.

Il y avait encore le chapitre des rêves, dont l'explication était une grande chose: c'est d'elle que je sais que rêver cimetière est bon signe; rêver qu'on se baigne dans une eau limpide, meilleur présage encore; mais rêver que l'on perd une dent, ou qu'un serpent vous pique, est une révélation certaine de mort.

Du reste, il y avait derrière toutes ces folles idées quelque chose de ferme et d'arrêté, que la pauvre enfant devait au malheur. Ce n'était qu'en frémissant qu'elle se rappelait la scène terrible de Constantinople, sa maison embrasée, son aïeul et sa mère égorgés, Fortunato et son père l'arrachant, elle et Stéphana, aux flammes et aux poignards. Ce souvenir passait quelquefois devant ses yeux comme un nuage, et alors elle pâlissait, et son rire commencé s'effaçait sur ses lèvres et se changeait en larmes. Quant à son éducation, on a pu le voir, elle était tout à fait au-dessus de celle des femmes ordinaires, qui rarement, en Grèce, savent lire et écrire; elle, au contraire, n'eût point été déplacée, comme musicienne, dans un salon de Londres ou de Paris, et elle parlait l'italien avec autant de facilité que sa langue maternelle.

Cette nuit s'écoula comme l'autre, rapide et délicieuse: nos âmes étaient si bien en harmonie, que notre passé divergent avait entièrement disparu. Nous nous connaissions de toute éternité, et nous nous aimions du moment où nos yeux s'étaient ouverts au jour.

Je rentrai chez moi plein de reconnaissance pour ces mystères infinis qui reposent dans le sein de Dieu, et qui se déroulent, jour par jour et les uns après les autres, comme les feuillets d'un livre inconnu. Qui m'eût dit, quand je fuyais de Constantinople, croyant mon avenir perdu et me tournant vers tous les horizons pour chercher le moins sombre, que, par un enchaînement de circonstances si étrange et cependant si naturel, j'arriverais, au bout de deux mois à peine, à me recréer une vie si riche de sensations nouvelles, près desquelles toutes celles que j'avais éprouvées jusqu'alors ne me paraîtraient plus que des rêves ternes et décolorés? Que serait-il donc arrivé, à la place de ces choses, si, leur cause première ayant manqué, j'étais resté à bord du *Trident*? et sur quel être privilégié seraient tombés tous ces événements qui dormaient derrière le voile dont ils étaient couverts? Qui Fatinitza eût-elle aimé, si elle ne m'eût pas aimé, moi? Quel est celui qui était appelé à recueillir, à ma place, ces trésors de chasteté et de tendresse dont elle m'enivrait?... Non, les choses étaient ce qu'elles devaient être; rien n'arrive qui se puisse changer; chaque homme a sa route qu'il doit suivre, et sur les deux revers de laquelle dorment les événements, heureux ou malheureux, qui s'éveillent au bruit de ses pas, et le précèdent en chantant comme le joueur de flûte du consul Duilius, ou le suivent en hurlant comme les fantômes de Lénore; mais j'avais pris la voie bénie, et je goûtais un bonheur qui surpassait tous mes rêves.

Hélas! j'aurais dû me souvenir de Polycrate de Samos, et, moi aussi, essayer de désarmer la jalousie du destin, en jetant à la mer quelque précieux anneau!

Vers le milieu de la journée, Constantin et Fortunato revinrent d'Andros; je voulus aller au-devant d'eux jusqu'au lieu du débarquement; mais je n'en eus pas le courage. Au reste, si je retardai le moment de me trouver en leur présence, je ne pus l'éviter; un instant après que je les eus entendus rentrer dans leur appartement, la porte de ma chambre s'ouvrit, et Constantin entra.

Il venait m'annoncer que, dans une quinzaine, il quittait Zéa et reprenait ses courses; puis, sans m'imposer de conditions, il me demanda si je ne voulais pas profiter d'une relâche qu'il comptait faire à Scio pour gagner Smyrne et m'acquitter de la funèbre mission dont Apostoli m'avait chargé pour sa mère et pour sa sœur.

Il était évident que Constantin ne se souciait pas que, pendant son absence et celle de Fortunato, je demeurasse à Céos: aussi le peu de paroles qu'il venait de me dire avaient ébranlé d'un seul coup tout l'échafaudage de mon bonheur. Je me rappelai ce petit nuage noir du golfe de Biscaye qui était devenu une si terrible tempête. Quitter Fatinitza! il ne m'était pas venu dans l'idée que je dusse désormais la quitter d'un jour; et, cependant, rester près d'elle était impossible, sans donner à Constantin et à Fortunato d'étranges soupçons. Il n'y avait cependant pas deux issues à la position dans laquelle je me trouvais: il fallait suivre Constantin, ou lui tout déclarer; quitter Céos, ou y rester avec le titre de fiancé de Fatinitza.

Ainsi je m'étais jeté, les yeux bandés dans cet étrange chemin où l'amour m'avait conduit; et voilà qu'une main sévère m'arrachait le bandeau et que je me trouvais en face de la terrible réalité. J'écrivis à Fatinitza, toujours par ma messagère ailée, que, son frère et son père étant revenus, elle ne devait m'attendre que plus tard. En effet, je restai dans ma chambre jusqu'à ce que j'eusse entendu Constantin s'enfermer dans la sienne: alors, je sortis sans bruit, je descendis furtivement l'escalier, et je me glissai, comme une ombre, le long des murs. Arrivé à la place accoutumée, je jetai mon échelle. Fatinitza m'attendait, et, comme d'habitude, elle la fixa; un instant après, j'étais avec elle.

J'avais encore le pied sur le dernier échelon, que déjà ma tristesse l'avait frappée.

— Oh! mon Dieu! me dit-elle avec inquiétude, qu'as-tu donc, mon bien-aimé?

Je souris tristement, et je la pressai contre mon cœur.

— Parle donc! me dit-elle. Tu me fais mourir. Parle, parle; qu'y a-t-il?

— Il y a, ma Fatinitza chérie, que ton père quitte Céos dans quinze jours.

— Oui, je le sais, il me l'a dit aujourd'hui. Oh! mon Dieu! je t'aime tant, que je l'avais oublié!... Mais c'est moi que cela doit rendre triste, et non pas toi. Que t'importe que mon père reste ou parte?... Il n'est pas ton père, à toi..

— Non, Fatinitza.. mais il m'emmène.. Il m'a fait entendre que j'aie à me préparer à quitter Céos avec lui. Je ne puis rester sans qu'il cherche le motif qui me retient ici. Je ne puis partir et t'abandonner

— Et qui t'empêche de lui tout dire, mon bien aimé? Mon père te regarde déjà comme son fils. Nous serons unis.. nous serons heureux.

— Écoute, Fatinitza! repris-je après un moment de silence pendant lequel elle m'avait regardé avec une expression d'inquiétude indéfinissable, écoute, et ne te hâte point de juger mal ce que j'ai à te dire.

— Parle.

— Si ta mère vivait encore, et si tu étais éloignée d'elle et de ton père, te marierais-tu sans leur consentement?

— Oh! non; jamais.

— Eh bien, moi, Fatinitza, je suis loin d'un père et d'une mère chéris: ils ne me doivent déjà que trop de douleurs, puisque, à cette heure, ils savent que j'ai brisé toute l'espérance qu'ils avaient mise en moi; puisque, à cette heure, sans doute, un arrêt me condamne à mort et me ferme à tout jamais les portes de mon pays.

— Mais comment te condamne-t-on à mort? Pour avoir répondu à une insulte par un défi? N'étais-tu pas condamné à la honte, si tu avais agi autrement?

— Et pourtant telles sont nos lois, Fatinitza. Si je remets le pied en Angleterre, ma mort est certaine.

— Oh! n'y rentre jamais! s'écria Fatinitza en me jetant les bras au cou. Qu'as-tu besoin de ce méchant pays? N'as-tu pas le monde tout entier, et, dans le monde, cette pauvre île, qui ne vaut pas ton Angleterre, je le sais bien, mais où tu es tant aimé, qu'en aucun pays tu ne trouveras un pareil amour?

— Dieu m'est témoin, ma Fatinitza, lui dis-je en prenant sa tête entre mes deux mains et en la regardant avec toute mon âme, que ce n'est point mon pays que je regrette. Mon pays, c'est le coin de terre où tu vis et où tu me dis que tu m'aimes. Un rocher au milieu de l'Océan et ton amour... je ne demanderai pas autre chose... si mon père et ma mère m'écrivaient: « Soyez bénis, toi et ta fiancée! »

— Eh bien, ne peux-tu donc leur écrire? Dis à mon père ce que tu m'as dit, et il attendra patiemment la bénédiction que tu demandes.

— Et voilà justement ce que je ne veux pas lui dire, Fatinitza. Ecoute-moi (je passai mon bras autour d'elle, et je l'appuyai contre mon cœur). Comme tu le disais tout à l'heure, non seulement mon pays a des lois étranges, mais encore des préjugés terribles. Je suis le dernier d'une noble et vieille famille...

Fatinitza fit un mouvement, se dégagea de mon bras, et me regarda avec fierté.

— Pas plus noble et pas plus vieille que la nôtre, John. Ne sais-tu donc pas le second nom de mon père, et n'as-tu pas vu que ses serviteurs lui parlent comme ils parleraient à un prince? Comptes-tu pour rien de descendre des Spartiates et de s'appeler Sophianos? Va dans la cathédrale de Monobasia, et tu trouveras nos titres de noblesse au bas de la capitulation de cette ville, qui, commandée par un de nos ancêtres, résista trois années à tes compatriotes de l'Occident. Si ce n'est que cela qui t'arrête, écris à ta mère que tu lui as trouvé une fille d'une famille aussi noble que pas une de celles qui ont traversé le détroit de Guillaume le Conquérant.

— Oui, je sais cela, Fatinitza, lui répondis-je avec une anxiété profonde, car elle ne pouvait comprendre mes scrupules, et je comprenais sa fierté; mais les circonstances, les événements, le despotisme, ont fait de ton père...

— Un pirate, n'est-ce pas? comme ils ont fait de Mavrocordato et de Botzaris des klephtes. Un jour viendra, John, où ces pirates et ces klephtes feront rougir le monde de leur avoir donné de pareils noms. Mais, en attendant, tu as raison, la fille d'un pirate ou d'un klepthe doit être humble et savoir tout entendre... Parle.

— O ma Fatinitza chérie! si ma mère pouvait te voir un jour, une heure, un instant! oh! oui, je serais tranquille, et je ne douterais pas!... Si je pouvais moi-même me jeter à ses pieds, lui dire que ma vie dépend de toi, que je ne puis vivre sans toi, que ton amour est tout pour moi... oui, oui, encore, je serais encore sûr d'elle. Mais rien de tout cela, Fatinitza; il faut que je lui écrive, qu'un froid papier lui porte froidement ma prière. Elle ne pourra pas deviner que chaque mot en est écrit avec le sang de mon cœur, et peut-être qu'elle me refusera.

— Et si elle te refuse, que feras-tu? demanda froidement Fatinitza.

— J'irai lui demander moi-même cette bénédiction, sans laquelle je ne pourrais pas vivre; j'irai, au risque de ma vie, car ma vie n'est rien auprès de mon amour. J'irai moi-même, entends-tu Fatinitza, et cela aussi vrai que tu es un ange de vertu.

— Et si elle le refuse?

— Alors, Fatinitza, je reviendrai, et ce sera ton tour de faire pour moi un grand sacrifice; ce sera ton tour, à toi, de quitter ta famille, comme j'aurai quitté la mienne. Puis nous irons dans quelque coin du monde vivre inconnus, moi pour toi, toi pour moi... et nous aurons pour famille ces étoiles qui nous regardent, et qui s'éteindront, les unes après les autres, jusqu'à la dernière, avant que je cesse de t'aimer.

— Et tu feras cela?

— Sur mon honneur, sur mon amour, sur ta vie! A compter de cette heure, Fatinitza, tu es ma fiancée.

— Et moi, je suis ton épouse! s'écria-t-elle en se jetant dans mes bras et en appuyant ses lèvres sur les miennes.

XXX

Ce qu'avait dit Fatinitza n'était point un vain mot; Fatinitza était mon épouse. Depuis ce jour jusqu'à celui de mon départ, chaque nuit nous réunit et fut une nuit de bonheur; son âme d'ange n'avait gardé aucun doute, et elle ne considérait plus notre absence que comme une crise qui devait nous réunir. Certes, j'étais digne de cette confiance, et elle avait raison de me juger ainsi.

Cependant, au milieu de cette confiance mutuelle, quoique rassurés par cette conviction instinctive, il nous passait quelquefois par le cœur des craintes étranges et indéfinissables. Notre volonté était réelle et aussi puissante que puisse l'être la volonté humaine; mais, entre deux personnes qui se quittent, se place aussitôt une divinité terrible, qui n'est plus la Providence, mais le hasard. Moi-même, j'étais en proie à cette inquiétude, et elle ôtait à mes paroles cet accent de certitude qui leur eût été si nécessaire pour rassurer Fatinitza.

Nous arrêtâmes ce que j'aurais à faire. Je devais d'abord aller à Smyrne, où m'appelait une double cause: la première était de m'acquitter, auprès de la mère et de la sœur d'Apostoli, de la mission sainte que ce malheureux jeune homme m'avait confiée en mourant; la seconde était de m'informer si quelque lettre d'Angleterre ne m'y attendait point. Arrivé dans cette ville, centre des communications de l'Orient et de l'Occident, je devais écrire et attendre la réponse; puis, comme je ne pouvais suivre Constantin et Fortunato dans leur course, qui devait durer deux ou trois mois, c'est-à-dire plus que le temps nécessaire au retour d'une lettre de ma mère, j'y demeurerais, jusqu'à ce qu'ils m'y reprissent, et je viendrais avec eux à Céos. Au reste, je devais tout leur laisser ignorer, afin de ne les point indisposer en cas de refus. Si je revenais sans eux, je devais m'adresser à Stéphana, à qui sa sœur avait tout dit.

Toutes ces choses étaient bien simples et bien faciles à accomplir; nous étions sûrs chacun l'un de l'autre comme de nous-mêmes, et cependant de tristes pressentiments nous tourmentaient. La dernière nuit que je passai avec Fatinitza fut toute de larmes; ni mes promesses, ni mes serments, ni mes caresses, ne purent la rassurer. Je la quittai mourante et rentrai chez moi comme un fou. Je lui écrivis une dernière lettre, dans laquelle je réunissais en promesses et en serments tout ce qui pouvait la rassurer, et je confiai ce message à notre colombe chérie, qu'au point du jour j'avais retrouvée sur ma fenêtre, comme si elle eût su mon départ, et qu'à son tour elle eût voulu prendre congé de moi.

A huit heures, Constantin et Fortunato traversèrent la cour; ils allaient dire adieu à Fatinitza. Ils ne m'avaient point offert de les y suivre, et je n'avais point osé le leur demander; d'ailleurs, j'aimais mieux ne pas revoir Fatinitza, que la revoir en indifférent. Ils restèrent une heure, à peu près, avec elle; puis ils vinrent me prendre. Tandis qu'ils montaient l'escalier, je lâchai ma messagère, qui vola aussitôt vers la fenêtre de sa maîtresse. Ainsi les derniers adieux que recevait Fatinitza étaient les miens. Personne ne passerait plus entre nos souvenirs.

Il me fallut toute la force de mon caractère pour ne pas me trahir; eux, au reste, étaient si préoccupés de leur propre douleur, qu'ils ne faisaient pas attention à la mienne. Jamais ils n'avaient vu Fatinitza si triste et si désespérée, et tous deux l'aimaient trop pour ne point partager cette douleur et ce désespoir, qu'ils croyaient causés par les dangers qu'ils allaient courir.

Il me fallut enfin quitter cette chambre, où, depuis deux mois, j'avais éprouvé tant et de si douces émotions. Mais, au moment où nous allions sortir, je feignis de me rappeler que j'avais oublié quelque chose, et je remontai pour la revoir une fois encore. Je baisai chaque objet comme un enfant, et je m'agenouillai au milieu de la chambre, en priant Dieu de m'y ramener. Il n'y avait pas moyen d'y demeurer plus longtemps sans exciter des soupçons: je me hâtai donc de redescendre. Constantin et Fortunato m'attendaient à la porte extérieure, parlant vivement en langue romaïque. Je les joignis en donnant, autant que je pus, à mes traits un caractère d'indifférence naturel. En effet, à leurs yeux, qu'avais-je à regretter à Céos?

Stéphana nous attendait, avec son mari, sur le port; en qualité de femme mariée, elle avait le visage découvert. Ses grands yeux noirs se fixèrent sur les miens, comme pour lire au fond de mon âme, et, au moment où je mettais le pied sur la planche qui conduisait à la barque, elle s'approcha de moi, et me dit:

— Rappelez-vous votre serment!

Je tournai alors la vue vers la maison où était Fatinitza, comme pour faire le passé garant de l'avenir, et, à travers la jalousie de Fatinitza, je vis passer la main et le mouchoir qui avaient salué notre arrivée, et qui, maintenant, saluaient notre départ.

Nous gagnâmes la felouque, qui nous attendait à l'entrée du port; et, pendant tout le temps du trajet, au risque d'attirer l'attention de Constantin et de Fortunato, je demeurai les yeux fixés sur cette main et sur ce mouchoir. De temps en temps, des larmes, plus puissantes que ma volonté, voilaient mon regard, et passaient, comme un nuage, entre moi et Fatinitza. Alors je me retournais pour les cacher; puis aussitôt je revenais à cette main chérie et à ce mouchoir éloquent qui me disaient adieu. Le vent nous était contraire pour sortir du port, et je bénis cet accident, qui m'éloignait plus lentement de Fatinitza. Cependant, grâce à nos rameurs, la felouque gagna le large; alors elle put se servir de ses voiles, et nous doublâmes le promontoire, qui nous eut bientôt caché la ville de Zéa et la maison de Constantin.

Alors je tombai dans une atonie profonde; il me semblait que je n'étais retenu à la vie que par ce dernier signe d'adieu, et qu'une fois ce signe disparu, rien n'existait plus dans ce monde. Je prétextai une indisposition que la chaleur rendait possible, et, me retirant dans ma cabine,

je me jetai sur mon hamac, et je pus pleurer librement. Le lendemain, nous tombâmes dans un calme ; on eût dit que Dieu nous séparait à regret. Toute la journée, je pus voir Céos, et, le jour suivant, j'apercevais encore, comme un nuage bleuâtre, la montagne de Saint-Élie. Enfin, nous entrâmes dans le canal qui s'étend entre la pointe de l'ancienne Eubée et l'île d'Andros, et, ayant incliné à droite, nous perdîmes de vue ce dernier vestige.

Nous mîmes huit jours à atteindre à la hauteur de Scyros, ce poétique berceau d'Achille. Là, le vent nous fut rendu, mais contraire ou variable ; de sorte que nous mîmes sept autres jours à gagner Scio. Enfin, dans la soirée du dix-septième jour après notre départ, nous jetâmes l'ancre en vue de Smyrne ; car, quelque sympathie que Constantin fût certain de trouver chez ses compatriotes, il n'osait point cependant se hasarder dans un port aussi fréquenté et aussi puissant que celui devant lequel nous étions.

Avant de me quitter, Constantin et Fortunato me firent toutes les offres de services qui étaient en leur pouvoir ; mais je n'avais besoin de rien : il me restait encore sept ou huit mille francs, à peu près, tant en or qu'en lettres de change. Je leur fis promettre seulement de repasser par Smyrne, afin de m'y prendre, si je m'y trouvais encore. J'éprouvai un soulagement étrange en quittant ces deux hommes. Devant eux, j'étais contraint et humilié ; loin d'eux, ils ne m'apparaissaient plus que sous leur point de vue poétique, et pareils à ces exilés de l'ancienne Troie qui s'en allaient cherchant une patrie les armes à la main.

Nous fîmes le signal convenu pour indiquer qu'il y avait à bord quelqu'un qui désirait descendre. Aussitôt une barque se détacha du rivage, et vint me chercher. En me rendant à terre, je m'informai de la demeure de la mère d'Apostoli. Elle habitait, depuis trois semaines, une petite campagne à une demi-lieue de Smyrne. Un des matelots de la barque se chargea de m'y conduire.

Je trouvai, en arrivant, les domestiques vêtus de deuil. La nouvelle de la mort de leur jeune maître s'était répandue par les passagers de *la Belle-Levantine*, qui devaient à cette mort leur liberté. Alors la mère et la sœur d'Apostoli avaient cédé leur maison de commerce, qu'elles ne tenaient que pour augmenter la fortune de leur fils et de leur frère, et riches de cette vente, elles s'étaient retirées à la campagne pour mener leur deuil.

Aussitôt que mon nom eut été prononcé, les portes s'ouvrirent ; la mère d'Apostoli avait su l'amitié qui m'unissait à son fils, et les soins que je lui avais donnés. Elle m'attendait au fond d'un appartement tout tendu de noir ; elle était debout ; des larmes silencieuses coulaient sur ses joues ; ses bras étaient pendants et ouverts comme ceux de la Mère de douleurs. Je me mis à genoux devant cette grande tristesse ; mais elle, me relevant, me serra dans ses bras, et me dit :

— Parlez-moi de mon fils

En ce moment, la sœur d'Apostoli entra. Sa mère lui fit signe d'ôter son voile ; car je n'étais pas un étranger pour elle. Elle obéit, et je vis une belle jeune fille de seize à dix-sept ans, que j'eusse trouvée charmante, si l'image que j'avais au fond du cœur n'avait point complètement effacé celle que j'avais devant les yeux. Je remis à chacune le legs funéraire qui lui était destiné : à la mère les cheveux, à la sœur l'anneau, à toutes deux la lettre ; puis il me fallut entrer dans tous les détails de la maladie et de la mort du pauvre enfant. Je savais que le seul adoucissement des profondes douleurs est dans les larmes ; je n'oubliai rien de ce qui pouvait leur montrer l'ange qu'elles avaient perdu dans son passage de la terre au ciel. Elles pleurèrent, mais sans convulsions et sans désespoir, comme des chrétiennes doivent pleurer.

Je restai toute la journée avec elles ; pour elles, je m'étais oublié moi-même ; puis, le soir, je revins à la ville, et j'allai chez le consul. Il avait su tout ce qui s'était passé par les officiers du *Trident*, qui avait relâché à Smyrne quelques jours après ma fuite de Constantinople, le capitaine Stanbow ayant reçu, le lendemain même de mon duel avec M. Burke, des dépêches qui le rappelaient immédiatement en Angleterre. Au reste, ainsi que je l'avais pensé, tous me plaignaient, et le capitaine lui-même se proposait, de retour à Londres, de présenter aux lords de l'amirauté, l'affaire sous son véritable jour. Le consul me remit une lettre de mon père et de ma mère, qui m'envoyaient, pour le cas où je manquerais d'argent, une lettre de change de cinq cents livres sterling. La lettre était en date de trois mois, et, par conséquent, écrite avant que la nouvelle de la mort de M. Burke eût pu parvenir à Londres.

Je demeurai huit jours à Smyrne, attendant toujours une occasion pour écrire à ma mère. Je passais presque tout mon temps chez la mère d'Apostoli, qui m'aimait comme son enfant, et à qui je parlais de ma mère. Le neuvième jour, en rentrant à l'hôtel, j'appris qu'un sloop anglais était entré dans le port, venant de Londres en vingt-trois jours ; deux heures après, le consul m'envoya une lettre. J'avoue qu'en la recevant je frissonnai de tout mon corps : ma pauvre mère devait savoir maintenant ce qui m'était arrivé, et je tremblais que cette lettre ne fût l'expression de son désespoir. J'interrogeai l'adresse, pour tâcher de connaître dans l'écriture quelque signe qui pût me rassurer ; l'écriture était l'écriture habituelle de ma mère, et n'indiquait aucune altération.

Enfin, je l'ouvris, et, aux premiers mots, ma joie fut grande ; car elle contenait une nouvelle inespérée. En arrivant à Gibraltar, M. Stanbow, indigné de la conduite de M. Burke envers le pauvre David, avait écrit aux lords de l'amirauté pour solliciter le changement de son premier lieutenant, s'appuyant sur l'inimitié qui s'était élevée entre lui et les officiers de l'équipage. Le caractère du capitaine était si bien connu, que, de sa part, une pareille demande acquérait un poids plus grand qu'aucun autre n'eût pu lui donner. Aussi, les lords de l'amirauté s'étaient-ils empressés de nommer M. Burke premier lieutenant du vaisseau *le Neptune*, en armement à Plymouth, et destiné à accompagner et à protéger un convoi dans l'Inde. Il en résultait que la nouvelle nomination de M. Burke avait été signée à Londres huit jours avant mon duel avec lui à Constantinople. Je n'avais donc pas tué mon supérieur, mais un simple officier de la marine anglaise ; c'était fort différent. Le tribunal maritime ne m'en avait pas moins condamné à la déportation, mais visiblement à cause de mon absence ; mon père ne faisait aucun doute que, si j'eusse été présent, j'eusse été acquitté ; aussi me pressait-il de venir purger ma contumace. Quant à ma mère, elle m'écrivait qu'elle mourrait d'inquiétude, si je ne venais moi-même, aussitôt sa lettre reçue, pour la rassurer.

Rien ne pouvait mieux entrer dans mes projets que ce retour. Toute lettre devenait inutile, et je plaiderais bien mieux près d'elle ma cause et celle de Fatinitza de vive voix qu'avec la plume. Je courus donc au port ; un bâtiment de commerce était en partance pour Portsmouth ; j'allai le visiter, je le reconnus bon marcheur, et j'y retins ma place. Un bâtiment de guerre, en me ramenant, se fût compromis en ne me traitant pas en prisonnier, et je voulais me mettre librement à la disposition des lords de l'amirauté, après avoir toutefois revu ma pauvre mère. Je courus faire part à la mère d'Apostoli de cette bonne nouvelle que je venais de recevoir, et, pour la première fois, je vis un rayon de joie passer devant ses yeux et un sourire effleurer ses lèvres. Peut-être n'en fut-il pas ainsi de sa fille. Pauvre enfant, je ne sais ce qu'Apostoli lui disait dans sa lettre, ni quels rêves il laissait apercevoir ; mais je crois qu'elle avait compté que je ferais un plus long séjour à Smyrne.

Je partis de cette ville douze jours après mon arrivée, et près d'un mois déjà après avoir quitté Fatinitza. Nos adieux furent une nouvelle douleur pour la mère d'Apostoli ; il lui semblait qu'en me perdant, après avoir perdu le corps, elle perdait l'âme de son fils. Je lui assurai que mon projet était de revenir bientôt en Orient, mais sans lui dire quelle cause me ramènerait. Comme je l'avais jugé, *la Betzy* était bonne voilière ; le surlendemain de notre départ de Smyrne, nous étions en vue de Nicaria : je distinguai de loin le tumulus qui marquait la tombe d'Apostoli ! Presque chaque île de l'Archipel gardait un de mes souvenirs !

Cinq jours après, nous avions connaissance de Malte. Nous passâmes devant l'île guerrière sans nous arrêter. Le capitaine de *la Betzy* semblait posséder la même impatience que moi, et le vent était à nos ordres. Après huit autres jours, nous avions franchi le détroit de Gibraltar, et, vingt-neuf jours en tout après notre départ de Smyrne, nous jetions l'ancre dans la rade de Portsmouth. Mon impatience était telle, que je ne voulus pas m'en rapporter aux voitures publiques, si justement vantée que soit leur rapidité. Il y avait à peu près quatre-vingt-dix lieues de Portsmouth à Williams-house ; je pouvais, à franc étrier, les faire en vingt ou vingt-deux heures : je m'arrêtai à ce parti.

Les postillons durent me prendre pour un fou qui avait fait un pari. J'étais parti de Portsmouth vers les trois heures de l'après-midi, je courus toute la nuit, et, au jour, je me trouvai à Northampton. Vers les dix heures, je franchissais les frontières du comté de Leicester ; à midi, je traversais Derby, à la plus grande course de mon cheval ; enfin j'aperçus Williams-house, l'allée de peupliers qui conduisait au château, la porte ouverte, le chien enchaîné dans sa niche au fond de la cour, Patrick étrillant ses chevaux, enfin Tom descendant les escaliers du perron. J'arrivai à la dernière marche en même temps que lui, et je me jetai à bas de mon cheval en criant : — Ma mère ! où est ma mère ?

Elle entendit ce cri, ma pauvre mère chérie, et elle accourut du fond du jardin ; je la vis venir en chancelant ; je ne fis qu'un bond vers elle, et je la retins dans mes bras au moment où elle allait tomber ; et, pendant que mon

père venait aussi vite qu'il le pouvait avec sa jambe de bois. Je lui tendis la main, tout en soutenant et en embrassant ma mère, tandis que Tom, dans l'excès de sa joie, jetait sa casquette en l'air, se croisait les bras en me regardant, et repassait tout le vocabulaire de ses plus joyeux jurons. Enfin mon père nous joignit et nous ne formâmes plus, pendant un instant, qu'un groupe insensé, délirant et pleurant à qui mieux mieux !

Bientôt ce groupe s'augmenta de tous les commensaux de la maison, tant le bruit de mon arrivée se répandit rapidement. C'était mistress Denison, dont le patois irlandais m'avait si bien servi dans mon expédition à l'auberge de *la Verte-Erin :* c'était M. Sanders, le digne intendant, qui parut au bout de l'allée conduisant à sa petite maison ; ce fut enfin, à l'heure du dîner, le bon docteur, dont j'avais si heureusement pour moi, retenu les leçons, et qui ne se douta point en m'embrassant, qu'il donnait l'accolade à un confrère ; ce fut enfin, le soir, M. Robinson, le vénérable pasteur qui avait conservé sa vieille faiblesse pour le whist, et qui, à son heure accoutumée, vint faire sa partie, pour laquelle il ne pensait pas trouver au château un nouveau partenaire.

Cependant je visitai, avec ma mère, toute la maison : ma volière, religieusement entretenue et peuplée de ses hôtes volontaires ; la grotte du capitaine, qui était demeurée sa promenade favorite ; enfin, le lac, mon beau lac, qu'autrefois je trouvais grand comme une mer, et qui, alors, me paraissait à peine un étang. Tout cela était au même lieu, tout cela était dans la même disposition. Je m'informai de la vie que menaient mon père et ma mère, elle était la même ; alors je comparai tout ce qui m'était arrivé depuis un an à cette existence douce et uniforme, et il me sembla que je revenais d'un long délire, pendant lequel j'avais eu des visions terribles et des apparitions charmantes. Ainsi dut être le Dante, lorsque après avoir parcouru, avec Virgile, l'enfer et le purgatoire, Béatrix l'eut ramené du paradis sur la terre.

Ma pauvre mère, au reste, était aussi étonnée et aussi émue que moi : elle ne pouvait se figurer que c'était son enfant bien-aimé, qu'elle avait cru ne revoir jamais, qui était là devant elle ; elle me pressait dans ses bras, elle me serrait contre son cœur, pour s'assurer que j'étais bien un corps et non une ombre ; alors elle éclatait de rire sans raison, elle essuyait des larmes qui coulaient sans cause ; puis elle s'arrêtait tout à coup, me regardait en face, me trouvait grandi, et disait que j'étais devenu un homme. En effet, j'allais avoir dix-huit ans, et j'avais bien vieilli pendant cette dernière année.

Nous entrâmes au salon, et il me fallut alors conter mon voyage et mes exploits. Seulement, je terminai mon récit à la mort de M. Burke, et je me contentai de dire qu'après cette mort je m'étais sauvé dans l'Archipel, et que j'y étais resté jusqu'au jour où la lettre de ma mère m'avait appris que j'en pouvais revenir. Mon père décida que nous partirions, le lendemain, pour Londres ; quoique le jugement, qui pesait sur moi ne fût point infamant, ce n'en était pas moins un jugement et mon père, avec son strict honneur, voulait que j'en fusse lavé le plus tôt possible. Ma mère nous accompagna. Il y avait si longtemps qu'elle ne m'avait vu, qu'elle ne voulut point me quitter ; d'ailleurs, sa santé, qui était excellente, n'avait point à craindre les fatigues de la route ; une excellente chaise de poste devait les lui adoucir. Quant à l'issue du procès, aucun de nous ne la regardait comme douteuse.

Notre première visite, à Londres, fut pour l'amirauté. Je déclarai que je venais, de moi-même et de mon plein gré, me livrer à la justice ; je demandai qu'on voulût bien m'indiquer la prison où je devais me rendre ou la caution que je devais fournir. On consentit à la caution ; mais, comme *le Trident* était, dans ce moment, en croisière dans la Manche, il fallait, pour revoir l'ancienne instruction et en établir une nouvelle, attendre son retour, qui devait avoir lieu dans un mois au plus tôt, et six semaines au plus tard. Ce retard me contrariait horriblement ; mais il n'y avait pas moyen d'y échapper. Nous passâmes tout ce temps à Londres. Je ne connaissais pas cette grande Babylone ; mais, si curieuse qu'elle fût, elle ne pouvait chasser de mon cœur l'inquiétude incessante et profonde qui le dévorait. Il y avait déjà plus de quatre mois que j'avais quitté Céos : or, toutes les douleurs du départ sont pour celui qui reste. Que devait faire, que devait penser Fatinitza, la seule de toutes mes visions d'Orient qui me fût restée vivante dans l'âme et présente devant les yeux ?

Enfin, on apprit que *le Trident* était entré dans la rade de Portsmouth, et, comme le vaisseau amiral se trouvait dans le même port, il fut décidé que ce serait là que la revision du procès aurait lieu. Nous quittâmes aussitôt Londres ; chaque jour qui s'écoulait m'était si précieux, que je n'en voulais pas perdre une seconde.

Quelle que fût mon impatience, les apprêts du procès durèrent près d'un mois encore ; enfin, quoique bien lentement, le jour arriva. Mon père voulut m'accompagner et revêtit son grand costume de vice-amiral. Quant à moi, je repris mon uniforme de midshipman, que j'avais abandonné depuis le jour de la mort de M. Burke. A sept heures du matin, le vaisseau amiral tira un coup de canon, et annonça, par un signal, l'ouverture de la cour martiale pour neuf heures. Nous nous y rendîmes à l'heure dite. En arrivant, je fus mis immédiatement sous la garde du prévôt martial ; puis les capitaines qui devaient composer la cour arrivèrent les uns après les autres, et furent reçus par un détachement de soldats de marine, qui leur présentèrent les armes.

A neuf heures et demie, la cour était assemblée, et mon nom fut appelé. J'entrai alors dans la chambre du conseil. Au haut bout d'une longue table était assis l'amiral comme président, ayant à sa droite le capitaine accusateur. Six autres capitaines étaient assis et rangés par ordre d'ancienneté, trois de chaque côté de la table. Enfin, au bout opposé à l'amiral, était le juge-avocat, et moi à sa gauche, où je me tenais debout et découvert, comme accusé. L'ancienne procédure fut mise à néant, et une seconde établie sur nouveaux frais et nouvelles preuves. J'étais accusé d'avoir assassiné un officier de la marine anglaise, sans provocation de sa part, dans le cimetière de Galata. Le tout était donc de prouver que M. Burke avait succombé dans un duel, et non par un assassinat. La question d'insubordination était, comme on le voit, entièrement écartée.

J'écoutai toute l'accusation en silence et avec respect ; lorsqu'elle fut achevée, ayant demandé la parole à mon tour, je racontai simplement et avec calme comment la chose s'était passée, demandant, pour ma seule défense, que les officiers et l'équipage du *Trident* fussent entendus, ne désignant personne, mais m'en rapportant aux juges eux-mêmes du choix des témoins auxquels ils accorderaient l'honneur de déposer devant eux. On décida que l'on entendrait le capitaine Stanbow, le lieutenant en second Trotter, le midshipman James Perry et le contre-maître Thomson.

Quatre matelots devaient être entendus à leur tour et compléter la série de témoins à décharge. Quant aux témoins à charge, il n'y en avait pas. Il est inutile de dire que les dépositions furent unanimes. Non seulement tous les torts furent rejetés sur M. Burke, mais encore chaque officier, en terminant sa déposition, déclara qu'à ma place, et insulté comme je l'avais été, il eût tiré de cette insulte la même vengeance. Les quatre matelots, parmi lesquels en première ligne figurait Bob, déposèrent dans le même sens. L'un d'eux même, qui était de service auprès de M. Burke, déclara ce que j'ignorais, c'est-à-dire avoir vu, à travers la porte entr'ouverte, le premier lieutenant faire le geste sur lequel j'avais motivé ma vengeance.

Les témoins entendus, la cour fit retirer tout le monde pour délibérer. Les témoins s'éloignèrent d'un côté et moi de l'autre. Après un quart d'heure, on me fit rentrer, ainsi que les témoins et l'auditoire. Tous les membres de la cour étaient debout, le chapeau sur la tête. Il y eut un moment de silence grave et solennel, pendant lequel, je l'avoue, malgré la bienveillance marquée des juges, je ne fus pas sans inquiétude. Puis, le président posa la main sur son cœur, et dit à haute voix :

— Sur mon âme et conscience, devant Dieu et devant les hommes, non, l'accusé n'est point coupable d'assassinat.

Un grand cri de joie retentit dans tout l'auditoire, et à l'instant même, malgré la solennité du lieu et la présence des juges, mon père, qui ne m'avait pas quitté un instant, me prit dans ses bras et me pressa sur son cœur. En même temps, M. Stanbow leur donnant l'exemple, tous les officiers du *Trident* s'élancèrent vers moi, et je me trouvai au milieu de mes anciens compagnons, qui, ne m'ayant pas vu depuis près d'un an, me témoignaient leur joie par des accolades, des serrements de main et des félicitations sans fin. A peine eus-je le temps de saluer et de remercier les juges, que je me trouvai emporté comme en triomphe sur le pont du bâtiment. Le canot du *Trident* était bord à bord avec le vaisseau amiral, nous y descendîmes tous, et je fus ramené en triomphe à Portsmouth.

Arrivé à terre, je pensai à ma pauvre mère, qui, n'ayant pu nous suivre à bord, attendait l'issue du jugement dans de mortelles inquiétudes. Je laissai mon père et M. Stanbow régler tous les apprêts d'un grand dîner qui devait célébrer ce mémorable jugement, et je pris ma course vers l'hôtel. En deux enjambées, je fus à l'appartement de ma mère, j'enfonçai la porte plutôt que je ne l'ouvris, et je la trouvai à genoux priant pour moi. Je n'eus pas besoin de lui rien dire ; en m'apercevant, elle jeta un cri, et, me tendant les bras :

— Sauvé ! sauvé ! s'écria-t-elle. Oh ! je suis la plus heureuse des mères !

— Et il ne tient qu'à vous, lui dis-je en me mettant à genoux devant elle, que je sois, à mon tour, le plus heureux des fils et des époux.

XXXI

On comprend l'étonnement que causa à ma pauvre mère une pareille réponse; aussi m'interrogea-t-elle à l'instant même sur sa signification. Le moment était trop favorable pour que je retardasse plus longtemps une explication que j'avais à dessein retardée jusque-là. Je profitai donc de l'absence de mon père et de mes camarades pour lui raconter la suite de mes aventures, depuis le moment où je m'étais embarqué sur *la Belle-Levantine* jusqu'à celui où j'avais reçu, à Smyrne, la lettre qui me rappelait près d'elle.

Ce fut, pour ma pauvre mère, une nouvelle suite d'émotions. Pendant tout ce récit, je tenais sa main, et, lorsque je lui racontai le combat et le danger que j'avais couru de me noyer, je sentis sa main frémir et trembler; puis vint la mort du pauvre Apostoli, et des larmes coulèrent de ses yeux. Quoiqu'il lui fût inconnu, Apostoli ne lui était pas étranger: c'était lui qui m'avait sauvé la vie. Enfin, je passai de Nicaria à Céos; je racontai mon arrivée dans l'île, ma curiosité, mes désirs, mon amour naissant pour Fatinitza. Je la peignis à ma mère telle qu'elle était, c'est-à-dire comme un ange d'amour et de pureté. Je lui dis sa foi en ma parole, et comment elle s'était confiée tout entière à moi, lorsque j'avais exigé qu'elle me laissât venir chercher la bénédiction de mes parents. Je lui représentai ce que devait souffrir, à cette heure, la pauvre enfant délaissée depuis cinq mois passés sans nouvelles et sans consolation, n'ayant pour se soutenir que la conviction qu'elle était aimée comme elle aimait elle-même; alors, me mettant à ses genoux, je pris ses deux mains, que je baisai, la priant, la suppliant de ne point me forcer à lui désobéir.

Ma mère était si bonne et m'aimait tant, que, si étrange que dût lui paraître, dans nos mœurs d'Occident, une pareille aventure, elle me laissa apercevoir que j'avais gagné la moitié de ma cause. Il y a, pour les femmes, un tel charme dans le mot amour, qu'elles s'y laissent incessamment prendre, d'abord pour leur compte, ensuite pour celui des autres. Mais restait mon père, et, quoique certes je ne dusse pas douter de sa tendresse pour moi, il n'était pas probable qu'il se rendît facilement. Mon père tenait à sa noblesse; il espérait pour moi un grand et beau mariage, et, quoique la filiation de Constantin Sophianos remontât, comme celle de tous les Maniotes, à Léonidas, il était probable que le vice-amiral, avec ses préjugés de marin surtout, ne trouverait pas que l'état qu'il exerçait répondît au nom qu'il avait reçu de ses ancêtres. Quant à ma mère, elle comprit bientôt que, lorsque Fatinitza serait, à Londres, la plus belle d'un cercle de jeunes femmes, ou, mieux encore, dans notre douce solitude de Williams-house, nul n'irait s'informer à Céos de ce qu'y faisait le descendant des Spartiates. D'ailleurs, je lui disais que mon bonheur était dans cette union, et une mère regarde-t-elle jamais comme impossible une chose qui doit faire le bonheur de son fils? Ma mère promit tout ce que je voulus, et se chargea d'être, auprès de son mari, la négociatrice de cette grande affaire.

En ce moment, mon père rentra avec James: ils venaient me chercher: car M. Stanbow avait exigé que le dîner d'acquittement fût donné à bord du *Trident*. Il avait, à l'appui de cette prétention, fait valoir, comme mon ancien capitaine, des droits si incontestables, qu'il avait bien fallu que mon père cédât; d'ailleurs, je le soupçonnai de s'être laissé entraîner à refaire encore une fois à bord un repas d'officiers.

Mon père avait demandé, pour Tom, la permission de venir, de son côté, dîner à bord avec les matelots, et elle lui avait été accordée. Tom nous accompagna donc au vaisseau, où je m'empressai de le présenter à Bob. Les deux vieux loups de mer n'eurent qu'à se regarder pour se comprendre, et, au bout d'une heure, ils étaient amis comme s'ils eussent navigué vingt-cinq ans ensemble. Cette journée fut une des plus heureuses de ma vie: je me retrouvais libre et acquitté, au milieu de tous ces bons et francs amis que j'avais cru si longtemps ne plus revoir. Le capitaine Stanbow, de son côté, était si joyeux, qu'il avait grand'peine à maintenir sa dignité. Quant à James, qui n'avait pas le même décorum à garder, il était comme un fou. Après le dîner, il me raconta qu'en me voyant aller à terre, le jour du duel avec M. Burke, il s'était douté du motif qui m'y conduisait; ses soupçons avaient encore été fortifiés par Bob, qui, à son retour, lui avait raconté comment j'avais pris congé de lui et ce que je lui avais dit en le quittant. Aussi, à peine M. Stanbow était-il de retour sur le bâtiment, qu'il lui avait demandé, pour cas d'urgence, une permission d'aller à terre avec Tom et de ne rentrer qu'à l'heure de la nuit qu'il désirerait. M. Stanbow avait fait quelques difficultés; mais James lui avait affirmé, sur son honneur, que la permission qu'il demandait avait une cause sérieuse, et M. Stanbow l'avait alors accordée.

En conséquence, James s'était fait descendre, avec Bob, à l'endroit même où j'avais pris congé de lui, et s'était acheminé aussitôt vers le cimetière de Galata. En le traversant, la première chose qu'il avait vue en chemin était le cadavre de M. Burke; dès lors, il n'avait plus eu de doutes, et, en eût-il eu, ils se fussent bientôt dissipés; car, dans cette épée qui traversait le corps du lieutenant, il avait reconnu la mienne. Il avait alors ramassé l'épée de M. Burke, qui était tombée près de lui, et l'avait examinée avec soin, pour s'assurer si je n'étais pas blessé. Il n'avait pas vu de sang à la lame, ce qui lui avait donné bon espoir. Au reste, comme il ignorait, ainsi que moi, que M. Burke fût nommé à un autre vaisseau, il se douta bien que sachant, après une telle infraction au code maritime, le sort qui m'y attendait, je ne remettrais pas le pied à bord. James resta dans le cimetière, tandis que Bob allait chercher un moyen de transport quelconque. Il revint bientôt avec un Grec et un âne; on mit le cadavre de M. Burke sur l'animal, et ils s'acheminèrent vers la porte de Tophana, où James avait donné l'ordre à une barque de les attendre.

Personne, sur tout le bâtiment, ne fit doute un seul instant, que M. Burke n'eût été tué de ma main; Jacob vint, d'ailleurs, en apportant mes lettres, confirmer la chose le lendemain, et il annonça, à la grande joie de l'équipage, que j'étais à cette heure hors de l'atteinte du châtiment que j'avais mérité.

M. Stanbow avait alors fait son rapport, qu'il avait essayé de rendre aussi favorable que possible; mais un fait était là, qu'il n'y avait pas moyen de pallier: j'avais tué mon supérieur, et, dans tous les pays du monde, j'avais encouru la peine de mort; aussi avait-il été fort triste, le digne capitaine, jusqu'au moment où il avait reçu des dépêches qui le rappelaient en Angleterre; car à ces dépêches était joint l'avis que M. Burke venait d'être nommé premier lieutenant à bord du vaisseau *le Neptune*. Dès lors mon affaire avait pris la face que connaît le lecteur, et nul n'avait plus douté de l'acquittement. On a vu que l'événement venait de justifier les prévisions de mes amis.

Nous rentrâmes assez tard à l'hôtel, où ma mère nous attendait. En l'embrassant, je me recommandai de nouveau à elle, et je la laissai seule avec mon père.

Je passai une nuit agitée: mon sort se décidait en ce moment, et un procès se jugeait, dans lequel ce n'était plus mon corps qui était en cause, mais mon cœur. Il est vrai que je comptais beaucoup sur la bonté de mes parents; mais la demande que je leur faisais était si inattendue et si étrange, qu'un refus ne devait pas m'étonner. Le matin, j'entrai, comme d'habitude, dans la chambre de mon père: il était assis dans un grand fauteuil, sifflait son vieil air, et battait la mesure avec sa canne sur sa jambe de bois; ce qui était chez lui, on se le rappelle, tous les indices d'une grande préoccupation.

— Ah! ah! c'est toi? dit-il en m'apercevant et en m'indiquant, par le ton dont il fit cette exclamation, qu'il savait tout.

— Oui, mon père, répondis-je timidement; car le cœur me battait plus fort qu'il n'avait jamais fait dans aucune des circonstances périlleuses où je m'étais trouvé.

— Viens ici, continua-t-il du même ton.

Je m'approchai; en même temps, ma mère entra, et je respirai, car je compris qu'il m'arrivait du secours.

— Tu veux donc te marier, à ton âge?

— Mon père, répondis-je en souriant, les extrêmes se touchent; vous vous êtes marié tard, et le ciel a tellement béni votre union, que je veux me marier jeune, moi, pour jouir à vingt ans d'un bonheur que vous n'avez goûté qu'à quarante.

— Mais j'étais libre, moi, et je n'avais point de parents que mon mariage pût blesser. D'ailleurs, celle que j'épousais, la voilà, continua-t-il: c'était ta mère.

— Et moi, dis-je, grâce au ciel, j'ai de bons parents, que je respecte et qui m'aiment. Ils ne voudront pas faire le malheur de toute ma vie, en me refusant leur consentement. Moi aussi, je voudrais pouvoir prendre par la main celle que j'aime, et la conduire devant vous, comme vous eussiez conduit ma mère à vos parents, si vous en eussiez eu; car, en la voyant, vous me diriez ce qu'ils vous eussent dit: « Mon fils, sois heureux. »

— Et si nous vous refusions ce consentement, que diriez-vous, monsieur?

— Je dirais qu'outre mon cœur, ma parole est engagée, et que j'ai appris de vous, mon père, qu'un honnête homme est l'esclave de sa parole.

— Et alors?

— Écoutez-moi, mon père; écoutez-moi, ma mère, dis-je

en me mettant à genoux devant eux et en réunissant leurs mains dans les miennes. Dieu sait, et, après Dieu, vous savez vous-mêmes si je suis un fils soumis et respectueux. J'avais quitté Fatinitza en lui promettant qu'avant trois mois elle me reverrait, et j'étais venu à Smyrne pour y attendre le consentement qu'aujourd'hui je vous demande de vive voix. J'allais vous écrire, lorsque je reçus votre lettre. Ma mère m'ordonnait de partir à l'instant même, et me disait qu'elle mourrait d'inquiétude si elle ne me revoyait. A la lettre de ma mère, je n'ai pas balancé un instant : j'ai quitté Smyrne sans revoir Fatinitza, sans lui dire adieu, sans lui faire passer une lettre, car je n'eusse su à qui la confier ; j'étais certain que, maîtresse de ma parole, elle demeurerait sans inquiétude. Je suis parti, et me voilà à vos genoux. Jusqu'ici, le fils n'a-t-il pas tout fait, et l'amant ne s'est-il pas sacrifié? Eh bien, mon père, à votre tour, soyez bon pour moi comme j'ai été soumis envers vous, et ne placez pas mon cœur entre mon amour, qui est immense, et mon respect qui est infini.

Mon père se leva, toussa, cracha, répéta son air, tout en tournant autour de la chambre et en ayant l'air de regarder les gravures ; puis, s'arrêtant tout à coup et me regardant en face :

— Et tu dis que c'est une femme qui peut se comparer à ta mère?

— Nulle femme ne peut être comparée à ma mère, répondis-je en souriant ; mais, après elle, je vous le jure, c'est le modèle qui approche le plus de la perfection.

Et elle quitterait son pays, ses parents, sa famille?

— Elle quittera tout pour moi, mon père ! et vous et ma mère, vous lui rendrez tout ce qu'elle aura quitté.

Mon père fit trois nouveaux tours en sifflant ; puis, s'arrêtant encore :

— Eh bien, nous verrons, dit-il.

Je m'élançai vers lui.

— Oh ! non, non, mon père : tout de suite ! Si vous saviez ! je compte les minutes comme un condamné qui attend sa grâce. Vous y consentez, n'est-ce pas, mon père? vous y consensez?

— Eh ! malheureux, s'écria le capitaine avec un accent de tendre colère impossible à rendre, est-ce que je t'ai jamais rien refusé?

Je jetai un cri, et je me précipitai dans ses bras.

— Eh bien, eh bien, sacrebleu ! dit mon père, voilà que tu vas m'étouffer... Eh ! donne-moi le temps, au moins, de voir mes petits enfants.

Je quittai mon père pour courir à ma mère.

— Merci, m'écriai-je, ma bonne mère, merci ! car c'est à vous que je dois le consentement de mon père. Vous avez deviné le cœur de ma Fatinitza avec le vôtre ; et c'est à vous, toujours à vous, que je devrai mon bonheur d'homme, comme je vous ai dû mon bonheur d'enfant.

— Eh bien, me dit ma mère, si tu crois me devoir cela, fais quelque chose pour moi

— Ordonnez, mon Dieu !

— Je t'ai à peine vu ; reste encore un mois avec nous, avant de nous quitter?

Ce qu'elle me demandait était bien simple, et cependant, à cette demande, mon cœur se serra et un frisson me courut par tout le corps.

— Me refuseras-tu? ajouta-t-elle en joignant les mains et presque suppliante

— Non, ma mère, m'écriai-je ; mais Dieu veuille que ce que je viens d'éprouver ne soit pas un pressentiment !

Je restai donc un mois encore, ainsi que je l'avais promis à ma mère

XXXII

Pendant ce mois, par une fatalité étrange, aucun vaisseau ne partit pour l'Archipel ; et le seul navire de l'Etat qui dût faire voile pour le Levant était la frégate *l'Isis*, qui conduisait sir Hudson Lowe colonel du régiment royal corse, à Butrento, d'où il devait se rendre à Janina. Je me hâtai d'y solliciter mon passage que j'obtins facilement. Le bâtiment ne me conduisait pas directement où j'étais si pressé d'arriver ; mais enfin, une fois en Albanie, je pouvais, grâce à la lettre de lord Byron, que j'avais gardée, obtenir une escorte d'Ali-Pacha, traverser la Livadie, gagner Athènes, et, de là, me jetant dans une barque, arriver enfin à Zéa. Nous résolûmes de rester à Portsmouth jusqu'au moment du départ de *l'Isis*, qui eut lieu vingt-sept jours après la promesse que j'avais faite à ma mère, et près de huit mois après mon départ de Céos N'importe, j'étais sûr de Fatinitza comme de moi-même. Elle n'avait, sans doute, pas plus douté de moi que je ne doutais d'elle et je revenais pour ne plus la quitter.

Maintenant, le temps semblait, encore une fois, d'accord avec mon impatience. Dix jours après notre départ d'Angleterre, nous doublions le détroit de Gibraltar, où nous ne nous arrêtâmes que le temps de faire de l'eau et de remettre nos dépêches. Puis, reprenant aussitôt la mer, nous eûmes bientôt laissé les îles Baléares à notre gauche, et, passant entre la Sicile et Malte, nous découvrîmes enfin l'Albanie : « Terre de rochers, nourrice de braves et d'hommes sans pitié, d'où la croix a disparu, où les minarets s'élèvent, où le pâle croissant étincelle dans le vallon, au milieu du bois de cyprès qui enserre chaque ville. » Nous abordâmes à Butrento, et, tandis que mes compagnons de voyage faisaient leurs préparatifs pour se présenter dignement à Ali-Pacha, je me contentai de prendre un guide, et je me dirigeai immédiatement sur Janina.

J'avais devant moi, tels que les a peints le poète, les sauvages collines de l'Albanie, les noirs rochers de Souli et la cime du Pinde à demi enveloppée de brouillards, baignée de ruisseaux neigeux et couronnée de bandes de pourpre alternant avec des raies sombres. Les traces des hommes étaient rares, et l'on n'aurait pas cru que l'on approchât de la capitale d'un si puissant pachalik ; seulement, de temps en temps, on apercevait quelques cabanes solitaires suspendues au bord d'un précipice ; puis, enveloppé dans sa blanche capote, un berger assis sur quelque roche, les pieds pendant sur l'abîme, et regardant insoucieusement son troupeau chétif, que sa seule maigreur défendait contre le vol. Enfin, nous franchîmes le rideau de collines derrière lequel est cachée Janina, nous aperçûmes le lac sur les rives duquel s'élevait autrefois Dodone, et qui réfléchissait la cime des chênes prophétiques, et, tout encaissé qu'il est entre ses rives, nous pûmes suivre le cours de l'Arta, l'ancien Achéron.

C'est sur les bords de ce fleuve, consacré aux morts, que l'homme étrange que j'allais visiter avait établi sa demeure. Fils de Véli-Bey, qui, après avoir brûlé ses frères Salik et Méhémet dans un pavillon où il les avait enfermés, était devenu le premier aga de la ville de Tébelin, et de Khamco, fille d'un bey de Conitza, Ali-Tébelin-Véli-Zadé était, à l'époque où nous sommes arrivés, âgé de soixante et douze ans. Ses premières années s'étaient passées dans la captivité et la misère ; car, à la mort de son père, les peuplades voisines de Tébelin, craignant l'esprit entreprenant de Khamco plus qu'elles n'avaient craint la cruauté de Véli, l'avaient attirée dans une embuscade ; et, là, après avoir violé, devant ses enfants liés à deux arbres, la veuve, dont le mari était enterré à peine, le chef de Cormovo l'avait jetée, avec Ali et Chaïnitza, dans les prisons de Cardiki, d'où ils n'étaient sortis que lorsqu'un Grec d'Argyro-Castron, nommé Malicoro, avait, sans se douter qu'il rachetât une tigresse et sa portée, payé leur rançon, fixée à vingt-deux mille huit cents piastres.

Or, quoique de longues années se fussent écoulées depuis cette heure jusqu'à celle où Khamco, rongée par un ulcère, sentit la mort prête à venir, elle n'en avait pas moins gardé au fond de son cœur une haine vivace, comme si elle y fût née de la veille. En conséquence, ayant des recommandations à faire à son fils, elle lui envoya courrier sur courrier pour qu'il vînt recevoir ses dernières volontés ; mais la mort, qui monte un cheval ailé, marcha plus vite encore qu'aucun d'eux, et, voyant qu'il lui fallait renoncer au bonheur de voir son fils bien-aimé, Khamco transmit ses derniers ordres à Chaïnitza, qui jura à genoux de les accomplir. Alors Khamco rassembla toutes ses forces, et, se soulevant sur son lit, elle prit le ciel à témoin qu'elle sortirait de la tombe pour maudire ses enfants, s'ils oubliaient son testament de mort ; puis, brisée par ce dernier effort, elle retomba morte sur son lit. Une heure après, Ali arriva, et trouva sa sœur encore agenouillée auprès du cadavre. Il se précipita alors sur le lit, croyant que Khamco respirait encore ; mais, voyant qu'il se trompait et qu'elle venait d'expirer, il demanda si elle ne lui avait rien laissé à faire.

— Si fait, répondit Chaïnitza, elle nous a laissé une tâche selon notre cœur, frère ; elle nous a ordonné d'exterminer jusqu'au dernier habitant de Cormovo et de Cardiki, dont nous avons été les esclaves, et elle nous a donné sa malédiction dans le cas où nous oublierions cette vengeance.

— Dors tranquille, ma mère, dit Ali en étendant la main sur le cadavre, cela sera fait ainsi que tu le désires.

L'une de ces recommandations fut promptement accomplie : Cormovo, surpris pendant la nuit, se réveilla aux cris de mort de ses habitants ; à part ceux qui purent gagner la montagne, tous furent égorgés, hommes et femmes, enfants et vieillards. Le prélat, qui avait fait violence à Khamco, fut empalé avec une lance, tenaillé avec des tenailles rouges et rôti à petit feu entre deux brasiers. Puis trente années s'écoulèrent, pendant lesquelles Ali grandit sans cesse en pouvoir, en dignités, en fortune. Pendant trente années, il parut avoir oublié son serment, et Gomorrhe

détruite attendit les ruines de Sodome. Pendant ces trente années, Chaïnitza rappela vingt fois à son frère le serment funèbre, et, à chaque fois, Ali, fronçant le sourcil, répondait :

— Le moment n'est pas encore arrivé ; chaque chose viendra à son heure.

Et, tournant les yeux d'un autre côté, il commandait d'autres massacres et d'autres incendies.

Au milieu de cet oubli apparent de la vengeance maternelle, Janina se réveilla tout à coup aux cris d'une femme Aden-Bey, le dernier fils de Chaïnitza, venait de mourir, et sa mère, comme une insensée, les vêtements déchirés, les cheveux épars, l'écume à la bouche, parcourait les rues de la ville en demandant qu'on lui livrât les médecins qui n'avaient pu sauver son enfant. En un instant, les boutiques furent fermées et le deuil devint général. Au milieu de cet effroi et de cette désolation, Chaïnitza veut s'engloutir dans le cloaque du harem : on la retient ; elle échappe à ceux qui la gardent et court vers le lac ; mais on l'arrête encore. Alors, voyant qu'on ne veut pas la laisser mourir, elle rentre au palais, brise avec un marteau ses diamants, brûle ses cachemires et ses fourrures, jure de ne plus invoquer le nom du prophète pendant un an, défend à ses femmes d'observer le jeûne du rhamazan, fait battre et chasser les derviches de son palais, ordonne de couper les crins des coursiers de guerre de son fils, et, rejetant au loin ses divans et ses coussins de soie, elle se couche à terre sur une natte de paille. Puis, tout à coup, elle se lève ; une idée terrible lui est venue : c'est la malédiction de sa mère, qui n'est pas vengée, qui est venue frapper son enfant Aden-Bey est mort, parce que Cardiki existe.

Alors elle quitte son palais, traverse les appartements d'Ali, pénètre jusqu'au fond du harem, où elle trouve son frère signant la capitulation qu'il accorde aux Cardikiotes, qui, investis de tous les côtés dans leurs nids d'aigles, ont fait, même en se rendant, leurs conditions. Cette capitulation stipulait que soixante et douze beys, chefs des plus illustres *pharès* des Skipetares, tous mahométans et grands vassaux de la couronne, se rendraient librement à Janina, où ils seraient reçus et traités avec tous les honneurs dus à leur rang, qu'ils jouiraient de leurs biens, que leurs familles seraient respectées, et que, sans exception, les habitants de Cardiki seraient considérés comme les plus fidèles amis du vizir ; que tous les ressentiments demeureraient éteints, et qu'Ali-Pacha serait reconnu seigneur de la ville, qu'il prenait sous sa protection spéciale. Ali venait de jurer ces conditions sur le Koran et d'y apposer son sceau, lorsque Chaïnitza entra en criant :

— Malédiction sur toi, Ali, qui es cause de la mort de mon enfant, car tu n'as pas tenu le serment fait à notre mère ; je ne te donnerai plus le titre de vizir, je ne t'appellerai plus frère, que Cardiki ne soit détruite et que ses habitants ne soient exterminés. Fais remettre les femmes et les filles à ma disposition, et que j'en dispose à ma fantaisie ; car je ne veux plus coucher que sur un matelas fait de leurs cheveux ! Mais non, tu as tout oublié, comme une femme, tandis que c'est moi qui me souviens.

Ali la laissa dire tranquillement ; puis, lorsqu'elle eut fini, il lui montra la capitulation qu'il venait de signer. Alors Chaïnitza hurla de joie ; car elle connaissait la fidélité de son frère dans les traités conclus avec ses ennemis ; elle comprit qu'elle allait avoir la ville à déchirer toute vivante, et elle rentra, le sourire sur les lèvres, dans son palais. Huit jours après, Ali fit publier qu'il allait se rendre lui-même à Cardiki, afin d'établir l'ordre dans la ville, en y instituant un tribunal et en y organisant une police pour protéger les habitants. C'était la veille du jour de son départ que j'étais arrivé : je lui avais aussitôt envoyé la lettre de lord Byron, et, le soir même, j'avais reçu ma carte d'audience pour le lendemain.

Dès le point du jour, les troupes défilèrent, conduisant avec elles une formidable artillerie, cadeau de l'Angleterre ; elle se composait de pièces de montagne, d'obusiers et de fusées à la Congrève : c'étaient les arrhes du marché de Parga qu'Ali-Tébelin venait de recevoir. A l'heure dite, je me rendis à la demeure d'Ali, palais au dedans, forteresse au dehors. Longtemps avant que d'y arriver, j'entendais le bourdonnement de la ruche de pierre, autour de laquelle voltigeaient sans cesse, sur leurs chevaux rapides, les messagers qui apportaient des ordres ou qui venaient en chercher ; la grande cour, où j'entrai d'abord, semblait un vaste caravansérail où se seraient réunis des voyageurs de toutes les parties de l'Orient. C'étaient avant et par-dessus tout des Albanais aux riches costumes, qui semblaient des princes, avec leur fustanelle blanche comme la neige du Pinde, leur justaucorps et leur veste de velours cramoisi, couverts de galons d'or aux élégantes arabesques, leur ceinture brodée, de laquelle sortait un arsenal tout entier de pistolets et de poignards ; c'étaient ensuite des Delhis avec de hauts bonnets pointus, des Turcs avec leurs larges pelisses et leurs turbans, des Macédoniens avec leurs écharpes de pourpre, des Nubiens au teint d'ébène : tout cela jouant et fumant avec insouciance, et relevant seulement la tête au bruit sourd du galop des chevaux sous les voûtes, pour voir passer quelque messager tartare allant porter un ordre de sang.

La seconde cour avait, si l'on peut s'exprimer ainsi, un aspect plus intime : des pages, des eunuques et des esclaves y faisaient le service, sans s'inquiéter d'une douzaine de têtes fraîchement coupées, plantées au bout de piques, ni d'une cinquantaine d'autres plus vieilles, disposées à terre comme des boulets empilés dans un arsenal. Je passai au milieu de ces sanglants trophées, et j'entrai dans le palais. Deux pages m'attendaient à la porte, et prirent, des mains de ceux qui les portaient, les présents destinés par moi au pacha, et qui consistaient en une paire de pistolets et une carabine magnifique, tout incrustée d'or, du meilleur armurier de Londres ; puis ils me conduisirent dans une grande chambre splendidement meublée, où ils me laissèrent seul, afin, sans doute, d'aller mettre sous les yeux d'Ali l'hommage que je lui apportais, et auquel probablement il allait mesurer sa réception. Au bout d'un instant, la porte s'ouvrit, et le secrétaire du pacha vint savoir des nouvelles de ma santé. Mes présents avaient fait leur effet, et j'étais le bienvenu. Il me dit que son maître était avec l'ambassadeur de France ; mais que, comme il était pressé de partir, il nous recevrait tous deux en même temps, si je voulais le suivre. J'obéis sur-le-champ, car j'étais aussi pressé que le pacha.

Le secrétaire marcha devant moi, et me fit traverser une foule d'appartements meublés avec un luxe inouï Les plus belles étoffes de la Perse et de l'Inde couvraient les divans ; des armes magnifiques étaient pendues aux murailles, et, sur des rayons en bois disposés comme dans une boutique de Bond street, on voyait de superbes vases de la Chine et du Japon, mêlés à des porcelaines de Sèvres. Enfin, au bout d'un corridor tendu en cachemire, un rideau de brocart d'or se leva, et j'aperçus Ali-Tébelin, dans une attitude pensive, couvert d'un manteau écarlate, chaussé avec des bottes de velours cramoisi, appuyé sur une hache d'armes toute damasquinée, les jambes pendantes au bord d'un sofa, et les doigts chargés de diamants. Il était retombé dans cette rêverie, pendant que son interprète traduisait son discours à M. de Pouqueville, et, comme si ce qu'il venait de dire était déjà loin de sa pensée, il paraissait totalement étranger au bruit de paroles qui arrivaient jusqu'à moi. C'était en français que le drogman parlait ; j'entendis donc tout le discours.

— Mon cher consul, lui disait-il, le moment est venu où tu vas oublier tes préventions contre moi. Si j'ai été autrefois cruel et vindicatif contre mes ennemis, c'est que je sais que l'eau dort, mais que l'envie ne dort jamais ; maintenant ma carrière est remplie, et je vais terminer mes longs travaux en montrant que, si j'ai été terrible et sévère, je sais aussi respecter l'infortune et l'humanité. Hélas ! le passé n'est plus en mon pouvoir ; car je voudrais, maintenant que mes haines se refroidissent avec mon cœur, que la vengeance y eût tenu moins de place. J'ai tant versé de sang, que son flot me suit, et que je n'ose regarder derrière moi.

Le consul s'inclina, et répondit qu'il était heureux de voir Son Altesse revenue à des sentiments de douceur dont il ne pouvait que la féliciter en son nom et au nom du gouvernement qu'il représentait. En ce moment, un violent coup de tonnerre se fit entendre ; Ali laissa tomber sa hache, et prit un chapelet de perles pendu à sa ceinture ; puis, sans que je pusse distinguer, car ses yeux étaient baissés et ne regardaient personne, s'il parlait ou s'il priait, il prononça à demi-voix une assez longue suite de mots, que l'interprète traduisit aussitôt ; ainsi, c'était un discours, et non une prière.

— Oui, disait-il, oui, tu as raison, consul ; j'ai désiré la fortune, et elle m'a comblé de ses dons ; j'ai souhaité un sérail, une cour, le faste, la puissance, et j'ai tout obtenu. Quand je compare la tanière paternelle à mon palais de Janina et à ma maison du lac, je sens que je devrais être au comble du bonheur. Oui, oui, ma grandeur éblouit le peuple, les Albanais sont à mes pieds et m'envient, toute la Grèce me regarde et tremble ; mais tout cela, consul, oui, tu l'as dit, c'est le fruit du crime, et j'en demande pardon à Dieu, qui parle aux hommes par la voix de son tonnerre. Aussi, je me repens, consul ; mes ennemis sont en mon pouvoir, je veux les asservir par mes bienfaits : je ferai de Cardiki la fleur de l'Albanie ; j'irai passer mes vieux jours à Argyro-Castron ; oui, par ma barbe, consul, voilà les derniers projets que je forme.

— Dieu vous entende, monseigneur ! répondit le consul ; car je vous quitte dans cette espérance.

— Attends, dit en français Ali, en retenant M. de Pouqueville par le bras, attends.

Puis il continua, en turc et avec un ton caressant qui indiquait le sens des paroles, quoique l'on ne pût les comprendre.

— Son Altesse dit, reprit le drogman, lorsque Ali eut achevé, que les projets qu'elle t'a développés sont bien les siens, et que, si elle pouvait obtenir de toi Parga, qu'elle demande inutilement depuis tant d'années, Parga, qu'elle te payerait tout ce que tu voudrais, ses vœux seraient accomplis. Elle n'aurait plus alors qu'un désir et qu'un soin, celui de répandre le bonheur sur les peuples dont Allah l'a fait le roi, et dont il deviendrait le pasteur.

Le consul répondit que, sur ce point, il était forcé de faire à Son Altesse la réponse que déjà, bien des fois, il lui avait faite, c'est que, tant que Parga serait sous la protection de la France, les Parganiotes n'auraient d'autre maître que celui qu'ils se choisiraient eux-mêmes; qu'il n'avait, en conséquence, qu'à obtenir d'eux qu'ils le demandassent pour souverain. Puis, saluant Ali, M. de Pouqueville se retira. Ce ne fut qu'en le suivant des yeux et en murmurant entre ses dents quelques expressions terribles qu'Ali m'aperçut debout contre la porte. Il se retourna vivement vers son drogman, et lui demanda qui j'étais; le drogman traduisit cette question, et alors le secrétaire qui m'avait amené s'avança vers le pacha, croisa ses bras sur sa poitrine et, inclinant sa tête jusqu'à terre, lui dit que j'étais l'Anglais qui lui avait apporté une lettre de son noble fils lord Byron, et qui lui avait fait don des armes qu'il avait daigné recevoir. La figure d'Ali prit aussitôt une expression de douceur incroyable, à laquelle sa belle barbe blanche donnait une dignité suprême; puis, faisant signe au drogman et au secrétaire de s'éloigner :

— Sois le bienvenu, mon fils, me dit-il en langue franque, ce qui était une grande faveur, car il était rare qu'Ali parlât une autre langue que la romaïque ou le turc; j'aime ton frère Byron qui t'envoie à moi, j'aime le pays d'où tu viens. L'Angleterre est ma fidèle alliée : elle m'envoie de bonnes armes et de bonne poudre, tandis que les Français ne m'envoient que des remontrances et des conseils.

Je m'inclinai.

— L'accueil que me fait Ta Hautesse, répondis-je dans la même langue, m'enhardit à lui demander une faveur.

— Laquelle? dit Ali.

Et un léger nuage d'inquiétude passa sur son visage.

— Je suis appelé, par une affaire importante, dans l'Archipel, et il faut que je traverse la Grèce tout entière; or, c'est toi qui es le roi de la Grèce, et non le sultan Mahmoud; je viens donc te demander un sauf-conduit et une escorte.

Le front d'Ali s'éclaircit visiblement.

— Mon fils aura tout ce qu'il peut désirer, me répondit-il; mais il ne sera pas venu de si loin, recommandé par un si haut seigneur que son frère Byron, et m'apportant un si magnifique présent, pour partir sans s'arrêter; mon fils m'accompagnera à Cardiki.

— Je t'ai dit, pacha, répondis-je, combien l'affaire qui m'appelle est pressée; si tu veux être plus généreux avec moi que ne le serait un roi en mettant à ma disposition tous ses trésors, ne me retiens donc pas, et donne-moi l'escorte et le sauf-conduit que je te demande.

— Non, dit Ali; mon fils m'accompagnera à Cardiki, et dans huit jours il sera libre de continuer sa route; il aura un sauf-conduit de trésorier et une escorte de capitaine; mais je veux que mon fils voie comment, après soixante et dix ans, Ali se souvient d'une promesse faite au lit de mort de sa mère... Ah! je les tiens enfin, les infâmes! s'écria le pacha en reprenant sa hache avec la force et la vivacité d'un jeune homme; je les tiens, et je vais les exterminer, comme je l'ai promis à ma mère, depuis les premiers jusqu'aux derniers.

— Mais, repris-je étonné, devant moi, tout à l'heure, tu parlais, au consul de France, de repentir et de clémence ?

— Il tonnait, répondit Ali.

XXXIII

Un désir du pacha était un ordre; je m'inclinai donc en signe de consentement, et, comme l'heure était arrivée où il devait partir, nous descendîmes dans la première cour. Au moment où nous y entrâmes, un Bohémien se précipita du toit sur le pavé en criant :

— Que je prenne le malheur qui pourrait t'arriver, seigneur!

Je jetai un cri et me retournai, avec effroi, de ce côté, pensant que cet accident était le résultat d'une imprudence; mais Ali me détrompa : c'était un esclave qui se dévouait. Ali envoya ses pages savoir si le Bohémien s'était tué, et l'on revint lui dire que le malheureux avait les deux jambes cassées, mais qu'il vivait encore. Alors il lui assigna deux paras par jour pour tout le reste de sa vie; puis il continua sa route, sans s'informer davantage du blessé. Dans la seconde cour, nous trouvâmes sa calèche; Ali s'y coucha plutôt qu'il ne s'y assit, ayant à ses pieds un petit nègre qui lui soutenait le tuyau de son nargbilé. Quant à moi, on me présenta un cheval magnifique, tout harnaché de velours et d'or. C'était un don du pacha, en retour de mon présent.

Les Tartares, à cheval, prirent l'avant-garde; les Albanais marchèrent à pied aux deux côtés de la voiture; les Delhis et les Turcs formaient l'arrière-garde, et nous traversâmes ainsi Janina. A la moitié à peu près du chemin qui séparait le palais des portes, et à un endroit où l'une des roues allait tomber dans une ornière transversale, un Grec, qui depuis quelque temps marchait à la portière, se jeta dans cet enfoncement comblant l'ornière avec son corps, afin que le pacha ne sentît pas la secousse. Je voulus me précipiter, croyant que le pied avait manqué à ce malheureux; mais deux Albanais me retinrent, et la voiture lui passa sur la poitrine. Je le croyais écrasé; mais il se releva en criant :

— Gloire à notre seigneur, le sublime Ali!

Et le sublime Ali lui fit, comme à son compagnon le Bohémien, une rente d'une *ogue* de pain par jour.

Aux portes nous trouvâmes une nouvelle exposition de têtes. L'une d'elles était fraîchement coupée, et le sang de son cou découlait goutte à goutte, et avec une lente régularité, sur l'épaule d'une femme assise au pied du poteau. Cette malheureuse presque nue, et voilée seulement de ses longs cheveux, avait le front posé sur ses deux genoux et les mains appuyées sur sa tête. Deux beaux enfants, qui paraissaient être jumeaux, se roulaient à ses pieds. Malgré le bruit que nous fîmes en passant, elle ne leva pas même les yeux sur nous, tant sa douleur était profonde et l'isolait du reste de la terre. Ali, de son côté, la regarda avec la même indifférence qu'il eût regardé une chienne et ses petits.

Nous allâmes d'abord à Libaôvo : là s'était retirée Chaïnitza, en attendant le jour de la vengeance. Nous descendîmes au palais. Les traces de deuil avaient disparu; les appartements, un instant tapissés de tentures lugubres, étalaient de nouveau leur luxe habituel, et Chaïnitza tenait sa cour comme au jour de ses prospérités maternelles. Notre arrivée fut célébrée par un grand festin, auquel présida le vieux pacha, et où le partage des victimes fut fait entre lui et sa sœur. Ali se chargea des hommes, et Chaïnitza des femmes; puis nous partîmes pour Chendrya.

Chendrya est un nid d'aigle au faîte d'un rocher; bâti sur la rive droite du Célydnus, il domine au loin la vallée de Drynopolis, et, du haut de ses tours crénelées, on aperçoit la ville de Cardiki, dont les maisons blanches, au milieu d'un bois d'oliviers à la verdure sombre, semblent une volée de cygnes qui, fatiguée de son voyage aérien, s'est posée aux flancs d'une montagne. Au delà s'étendent les défilés Antigoniens, les échelles de Moursina et le territoire entier de l'Argyrène. Ce fut là qu'Ali s'abattit comme un oiseau de proie; ce fut là qu'il assigna à son tribunal de mort cette malheureuse nation, établie depuis plus de deux mille cinq cents ans au milieu des rochers de l'Acrocéraune.

Dès le jour de notre arrivée, ses hérauts traversèrent la longue vallée de Drynopolis et montèrent à Cardiki; ils allaient y publier, au nom du pacha, une amnistie générale, ordonnant en même temps que tous les individus mâles, depuis l'âge de dix ans jusqu'à celui de quatre-vingts, eussent à se rendre à Chendrya, pour y entendre, de la bouche même de Son Altesse le valici des Albanies, la déclaration qui assurait leur vie et leur liberté.

Et cependant, malgré ce serment, dans lequel toutes les choses saintes avaient été prises à témoin, une vague terreur s'empara de ces malheureux, auxquels Ali promettait trop pour qu'il eût envie de tenir. Le pacha lui-même avait peine à croire à leur confiance. Il avait fait tendre un dais et porter des coussins sur la tour la plus élevée, et là, comme un aigle au haut de son rocher, les yeux fixés sur la ville, il attendait impatiemment, froissant entre ses doigts son chapelet de perles. Enfin, il jeta un cri de joie en apercevant la tête d'une colonne qui sortait par une des portes. Quoiqu'il n'eût mandé que les hommes, les femmes les accompagnaient, afin de ne les quitter que le plus tard possible, car chacun, au fond du cœur, avait un pressentiment sourd de quelque grande catastrophe. A mille pas de la ville, à peu près, nous vîmes ces hommes, invaincus depuis vingt-cinq siècles, déposer leurs armes, et, en même temps, comme s'ils eussent senti qu'ils ne pouvaient plus les défendre, renvoyer leurs femmes et leurs enfants. Tout éloigné qu'il était d'eux, Ali put comprendre leur désespoir et, de ce moment, comme il n'avait plus à craindre qu'ils lui échappassent, sa figure prit cette expression de calme et de sérénité qui faisait de lui un des plus beaux types orientaux qu'il fût possible de voir. Enfin, maris, femmes et enfants se séparèrent; les femmes restèrent debout et immobiles; les hommes, continuant la route, traversèrent le Célydnus grossi par les pluies, se retournèrent pour voir encore Cardiki, saluèrent, de leurs yeux et de leurs gestes, les foyers où leurs pères étaient morts et où leurs fils

étaient nés; puis ils s'enfoncèrent dans un défilé tortueux qui conduit à Chendrya. Alors les soldats poussèrent les femmes devant eux, comme un troupeau, et les forcèrent à rentrer dans la ville veuve, dont ils fermèrent les portes, comme celles d'une prison.

Quant à Ali, il suivait avidement des yeux cette longue colonne qui s'approchait de lui, se tordant selon les replis du ravin où elle était engagée, et dont les vêtements, tout brodés d'or, scintillaient au soleil comme les écailles d'un immense serpent. A mesure qu'elle approchait, ses yeux prenaient une expression de douceur étrange. S'étudiait-il à les tromper, ou la joie de sa vengeance, près de s'accomplir, donnait-elle cette expression décevante à son visage? C'est ce que ne pouvait dire celui qui le voyait pour la première fois; mais il en était ainsi, et, encore inhabitué à cette dissimulation profonde de l'Orient, je ne pouvais croire que le pacha nourrît les mêmes pensées de meurtre avec lesquelles il était parti. Enfin, voyant la tête de la colonne des Cardikiotes s'approcher de la forteresse, il descendit de la tour et alla au-devant d'eux jusqu'à la porte; derrière lui se rangèrent Omer, l'exécuteur passif de ses volontés, et quatre mille soldats aux armes étincelantes. Les plus vieux des Cardikiotes s'avancèrent, et, courbant leur front dans la poussière, ils demandèrent grâce: grâce pour eux, grâce pour leurs femmes, grâce pour leur ville, appelant Ali leur maître et implorant sa pitié au nom de ses fils, de sa femme et de sa mère. Alors, comme s'il eût voulu me donner une leçon complète de cette terrible dissimulation orientale, qui a fait dire à Machiavel que, pour apprendre à faire de la politique, il faut l'aller étudier à Constantinople, les yeux d'Ali se mouillent de larmes, et, relevant les suppliants avec douceur, il les appelle ses frères, ses fils et les bien-aimés de sa mémoire; ses regards plongent dans leurs rangs, et il reconnaît d'anciens compagnons de guerre ou de plaisir; il les appelle, les caresse, leur serre la main, s'informe auprès d'eux quels jeunes gens sont nés et quels vieillards ont disparu depuis cette époque. Il promet aux uns des places, aux autres des traitements, à ceux-ci des pensions, à ceux-là des grades; il choisit plusieurs enfants des plus nobles et des plus beaux pour être admis dans le collège de Janina; puis, enfin, il les congédie à regret, s'attendrit encore, les retient, semble ne pouvoir se séparer d'eux, et termine cette étrange et cruelle comédie en leur disant de se retirer dans l'enceinte d'un caravansérail voisin, où il les suivra bientôt, leur dit-il, pour commencer d'exécuter les promesses qu'il leur a faites (1).

Les Cardikiotes obéissent, rassurés par tant de démonstrations amicales, et s'acheminent vers le caravansérail, situé dans la plaine, au bas de la forteresse. Ali les regarde s'éloigner, et, à mesure qu'ils s'éloignent, son visage reprend une expression de férocité mortelle; puis, lorsqu'ils sont tous entrés, que les portes sont fermées derrière eux et qu'il les voit désarmés et timides comme des moutons dans un parc, il bat des mains, jette un cri de joie, demande son palanquin, et descend la pente rapide de la montagne, porté sur les épaules de ses fidèles Valaques, trouvant qu'ils marchent trop lentement au gré de sa vengeance, et les excitant, comme des bêtes de somme, avec le geste et avec la voix.

Au bas de la pente rocheuse était une espèce de trône couvert d'un matelas en brocart d'or et de cachemires précieux: ce fut sur cette chaise roulante que s'étendit le pacha, tandis que ses gardes, sans savoir où il les menait, suivaient à grande course le galop de ses chevaux. Arrivé au caravansérail, Ali s'arrête, se soulève sur ses coussins, du haut desquels il domine l'intérieur du parc où sont renfermés les Cardikiotes, pareils à un troupeau qui attend le boucher; puis, lâchant la bride à ses chevaux, il fait deux fois, au galop, le tour de l'enceinte, plus terrible et plus implacable qu'Achille devant Troie; et, certain que nul ne peut lui échapper, il se lève tout debout, arme sa carabine, et crie: *Tue!* en lâchant au hasard le coup au milieu de la troupe captive, et en donnant lui-même le signal du carnage.

Le coup retentit, un homme tomba: une légère fumée, pareille à un nuage flottant, monta vers le ciel. Mais les gardes restèrent immobiles, désobéissant, pour la première fois, à un ordre du pacha, tandis que les malheureux Cardikiotes, comprenant enfin à quel sort ils étaient réservés, s'agitaient confusément entre leurs murailles, où avait déjà pénétré un premier messager de mort. Ali crut que ses fidèles tchoadars n'avaient point entendu ou avaient mal compris, et il répéta, d'une voix tonnante:

— *Vras! vras!* (tue! tue!)

Mais ce cri resta sans autre écho que le gémissement de terreur qu'il éveilla parmi les prisonniers, et les gardes du pacha, posant leurs armes toutes chargées à terre, déclarèrent, par l'organe de leur chef, que des mahométans ne pouvaient tremper leurs mains dans le sang d'autres mahométans. Ali regarda Omer d'un visage si étonné, que celui-ci s'en épouvanta, et courut comme un insensé dans les rangs des gardes, répétant l'ordre du pacha; mais aucun n'obéit, et, au contraire, le mot *grâce* se fit entendre, répété par plusieurs voix.

Alors Ali fit un geste terrible pour commander qu'on s'éloignât; les tchoadars obéirent, laissant leurs armes sur la place qu'ils abandonnaient, et le pacha fit approcher les chrétiens noirs qu'il avait à son service et qu'on appelait ainsi d'un camail sombre qui leur recouvrait la tête. Ceux-ci s'avancèrent d'un pas lent, et lorsqu'ils eurent pris la place des gardes:

— C'est à vous, braves Latins, s'écria Ali, que j'accorde l'honneur d'exterminer les ennemis de votre religion; frappez au nom de la croix, frappez au nom du Christ; tuez! tuez!

Un long silence succéda à ces paroles; puis un murmure confus se fit entendre, pareil au bruissement des vagues de la mer, et une seule voix lui succéda, mais forte, mais sonore, mais sans un seul accent de crainte, et l'on entendit ces mots, prononcés par André Grozzolouri, commandant le corps auxiliaire des Latins:

— Nous sommes des soldats et non des bourreaux. Avons-nous jamais fui devant l'ennemi, ou commis quelque lâcheté, pour être rabaissés au rang d'assassins? Demande aux goks de Scodra, vizir Ali, demande au chef du drapeau rouge, et qu'il dise si jamais aucun de nous a reculé devant la mort? Rends aux Cardikiotes les armes qu'on leur a enlevées, ordonne-leur de sortir en rase campagne ou de se défendre dans leur ville; commande alors, et tu verras comment tu seras obéi. Mais, jusque-là, cesse d'invoquer la diversité de nos croyances: tout homme désarmé est notre frère.

Ali rugit comme un lion. Il ne pouvait les égorger tous de sa main, car sans cela il n'eût cédé la tâche à personne; il regarda donc autour de lui, cherchant à qui remettre son mandat de meurtre. Alors un Grec s'approcha de lui, se coucha au pied de son trône, baisa la poussière, et, redressant sa tête comme eût fait un serpent:

— Seigneur, lui dit-il d'en bas, je t'offre mon bras; que tes ennemis périssent!

Ali poussa un cri de joie, l'appela son sauveur, son frère, lui jeta sa bourse, et, tendant vers lui sa carabine, signe du commandement, il lui dit de se hâter et de réparer le temps perdu.

Athanase Vaïa appela les valets de l'armée, et parvint à réunir cent cinquante hommes: avec cette troupe, il enveloppa l'enclos; à un moment donné, Ali éleva sa hache; cent hommes firent feu, du couronnement des murs qu'ils avaient escaladés, sur les sept cents Cardikiotes enfermés; aussitôt, rejetant leurs fusils déchargés, ils prirent les nouveaux fusils que leur passèrent ceux qui étaient en bas, et, avant que les prisonniers eussent vu d'où venait la foudre, ils firent une nouvelle décharge, à laquelle, avec la même rapidité, succéda une troisième. Alors, ceux qui restaient debout essayèrent, par tous les moyens possibles, d'échapper à cette boucherie. Les uns se ruèrent contre les portes, qu'ils tentèrent d'enfoncer, mais elles étaient solidement barrées au dehors; les autres bondirent le longs des murs, comme des jaguars, essayant de les franchir, mais ces murs étaient défendus par des hommes armés; les Cardikiotes n'avaient point d'armes, et ce fut le tour des poignards, des yatagans et des haches. Repoussés de tous côtés, les prisonniers reculèrent vers le centre et se trouvèrent de nouveau réunis en masse; de nouveau Ali leva sa hache, et la fusillade recommença: alors ce ne fut plus qu'une chasse dans un cirque, où des malheureux essayaient d'échapper à la justesse du plomb par la rapidité de leur course; elle dura quatre heures. Enfin, de tous ceux qui étaient sortis le matin de la ville, sur la foi d'une promesse sainte, pas un ne resta debout, et la troisième génération tout entière paya le crime que, soixante ans auparavant, ses aïeux avaient commis.

Comme cette boucherie finissait, on vit passer au flanc de la montagne, pareilles à une longue file de fantômes, les mères, les femmes et les filles de ceux qu'on venait d'assassiner; elles étaient conduites à Libaôvo, selon le traité fait entre Ali et sa sœur, et on les voyait, en marchant, se tordre les bras et s'arracher les cheveux, car elles entendaient la fusillade, les cris, et elles ne pouvaient avoir aucun doute sur l'objet du massacre. Bientôt elles entrèrent dans une sombre et tortueuse vallée qui conduit de Chendrya à Libaôvo, et où elles disparurent, les unes après les autres, comme des ombres qui descendent dans l'enfer. J'avais été obligé d'assister à toute cette horrible exécution sans pouvoir rien pour ces malheureux: je n'essayai pas même d'intercéder pour eux, tant ils étaient visiblement condamnés d'avance par une longue et immuable résolution. Mais lorsque tout fut fini, lorsque Ali respira, certain que

(1) Voir, pour reconnaître la vérité de tous ces détails, l'*Histoire de la Grèce*, par M. de Pouqueville, liv. II, chap. V.

tous ses ennemis étaient morts, je m'approchai de lui, aussi pâle que ceux qui étaient couchés devant nous, et lui demandai l'escorte qu'il m'avait promise et le sauf-conduit qu'il devait me donner ; mais il me répondit que son sceau était resté à Janina, et que ce n'était que de cette ville qu'il comptait me rendre ma liberté. Il n'y avait rien à répondre ; cet homme tenait la clef de la porte qui devait me conduire à Fatinitza, et j'étais décidé à arriver à elle, dussé-je, comme Dante pour arriver à Béatrix, passer par l'enfer.

Les assassins descendirent dans le caravansérail, tâtèrent les corps avec la pointe de leurs poignards, pour s'assurer qu'ils étaient bien morts, et tout ce qui respirait encore fut achevé. Alors Ali fit choisir les chefs, et les faisant lier les uns aux autres, il en forma des trains de cadavres pareils aux trains de bois qui descendent nos rivières, et les fit jeter dans le Célydnus, afin qu'entraînés de ce fleuve dans le Laous, ils portassent, depuis Tébelin jusqu'à Apollonie, la nouvelle de sa vengeance ; puis, laissant les autres exposés, il ordonna que les portes du caravansérail restassent ouvertes, afin qu'ils devinssent la proie des loups et des chacals, que nous entendions hurler dans la montagne, à l'odeur du sang.

Le soir, nous partîmes : notre marche était silencieuse comme celle d'un convoi funéraire ; les tchoadars et les chrétiens noirs portaient leurs fusils renversés en signe de deuil ; Ali lui-même, pareil à un lion repu, cuvait son sang, couché dans le palanquin porté sur les épaules de ses Valaques. Nous marchions dans une nuit sombre comme nos pensées, quand tout à coup au détour d'une montagne, nous aperçûmes une grande lueur et nous entendîmes de grands cris : c'était le festin de la lionne après le repas du lion ; Ali avait fini son œuvre, Chaïnitza commençait la sienne. Nous continuâmes notre route ; un immense bûcher, élevé devant la porte de Libaôvo, nous servait de phare, et, à sa lueur, nous voyions, dans le cercle de lumière qu'il répandait, se débattre et se tordre des ombres ; nous avançâmes sans qu'Ali ordonnât de hâter ou de ralentir le pas : le spectacle de la journée l'avait blasé sur celui du soir ; enfin, nous commençâmes à voir ce qui se passait. On amenait, quatre par quatre, les femmes à Chaïnitza : elle leur arrachait leur voile, leur faisait couper les cheveux, et ordonnait qu'on taillât leurs robes au-dessus du genou ; puis elle les abandonnait aux soldats, qui les entraînaient comme un butin de ville.

Ali s'arrêta devant le spectacle : sa sœur le vit et le salua par des cris plutôt que par des paroles ; elle semblait une Euménide, avec ses cheveux épars et ses mains sanglantes. Je ne pus soutenir ce spectacle, et je fis faire à mon cheval quelques pas en arrière. En ce moment, un cri partit du milieu des femmes, et une jeune fille, écartant ses compagnes, bondit jusqu'à moi, et, serrant mes genoux :

— C'est moi, me dit-elle, c'est moi ! ne me reconnais-tu pas ? Tu m'as déjà sauvé la vie une fois, à Constantinople ; souviens-toi, souviens-toi. Oh ! je ne sais pas ton nom ; mais moi, je m'appelle Vasiliki.

— Vasiliki ! m'écriai-je ; Vasiliki ? la Grecque au bouquet de diamants ? En effet, elle m'avait dit qu'elle devait se réfugier en Albanie.

— Oh ! il se souvient, il se souvient !... Oui, c'est moi, c'est moi ! Sauve-nous encore : moi, du déshonneur ; ma mère de la mort.

— Viens, lui dis-je ; viens, je vais essayer.

Je la conduisis vers Ali.

— Pacha, lui dis-je, je te demande une grâce.

— Oui, grâce, grâce, vizir ! s'écria Vasiliki. Seigneur, nous ne sommes pas de cette malheureuse ville ; seigneur, nous sommes des exilées de Stamboul, qui n'avons jamais rien fait, ma mère ni moi, pour mériter ta colère. Seigneur, je suis une pauvre enfant ; reçois-moi au nombre de tes esclaves. Je me donne à toi ; mais sauve ma mère !

Le vizir se tourna vers elle ; la jeune Grecque était vraiment sublime dans sa pose suppliante, avec son long voile flottant et ses cheveux dénoués. Ali la regarda avec un œil d'une douceur étrange, puis, lui tendant la main :

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-il.

— Vasiliki, répondit la jeune fille.

— C'est un beau nom, et qui veut dire reine. A compter de cette heure, Vasiliki, tu es la reine de mon harem. Ordonne : que veux-tu ?

— Ne railles-tu pas, vizir ? demanda Vasiliki toute tremblante, regardant tour à tour le pacha et moi.

— Non, non ! m'écriai-je, Ali a un cœur de lion, et non de tigre : il se venge de ceux qui l'ont offensé, mais il épargne les innocents. Vizir, cette jeune fille n'est point de Cardiki ; il y a deux ans que je l'ai aidée à fuir de Constantinople, elle et sa mère ; ne révoque pas tes paroles.

— Ce qui est dit est dit ; rassure-toi, ma fille, répondit le pacha. Montre-moi ta mère, et mon palais même sera votre demeure.

Vasiliki se releva en jetant un cri de joie, elle s'élança de nouveau au milieu du groupe de femmes, et reparut bientôt conduisant sa mère. Toutes deux tombèrent aux genoux d'Ali ; il les releva.

— Mon fils, me dit-il, ces deux femmes sont sous ta garde ; tu me réponds d'elles. Prends une escorte, et qu'on ne touche pas un cheveu de leur tête.

J'oubliai tout ; je ne pensai pas au spectacle terrible de la journée, celui que j'avais sous les yeux disparut ; je saisis la main d'Ali et je la baisai. Puis, prenant dix hommes d'escorte, je rentrai dans Libaôvo, emmenant Vasiliki et sa mère. Le lendemain matin, nous partîmes pour Janina. Au moment où nous traversions la place, un héraut criait :

— Malheur à qui donnera un asile, des vêtements ou du pain aux femmes, aux filles et aux enfants de Cardiki. Chaïnitza les condamne à errer dans les forêts et les montagnes, et sa volonté les dévoue aux bêtes féroces, dont ils doivent être la proie. C'est ainsi que la fille de Khamco venge sa mère !

Le bruit de cette terrible exécution s'était déjà répandu tout le long de la route, et chacun, tremblant pour lui-même, venait féliciter le pacha sur ce que l'on appelait sa justice. Devant les portes de Janina, il trouva ses esclaves, ses flatteurs et ses courtisans qui l'attendaient ; à peine l'eurent-ils aperçu, qu'ils firent retentir l'air d'acclamations, l'appelant le grand, le sublime, le magnifique. Ali s'arrêta pour leur répondre ; mais, au moment où il ouvrait la bouche, un derviche fendit la foule et vint se poser en face de lui. Le pacha tressaillit à la vue de son visage pâle et maigre et de son bras étendu. Un silence profond se répandit aussitôt sur toute cette multitude.

— Que me veux-tu ? lui demanda Ali.

— Me reconnais-tu ? répondit le derviche.

— Oui, dit le pacha, tu es celui qu'on appelle le saint des saints, tu es le scheik Yousouf.

— Et toi, répondit le derviche, tu es le tigre de l'Epire, le loup de Tébelin, le chacal de Janina. Tu ne foules pas un pan de tapis qui ne soit arrosé du sang de tes frères, de tes enfants ou de ta femme ; tu ne peux faire un pas, que tu ne marches sur le tombeau d'un être créé à l'image de Dieu, et qui ne t'accuse de sa mort ; et cependant, vizir Ali, tu n'avais encore rien fait de pareil à ce que tu viens de faire, même le jour où tu fis jeter dans le lac dix-sept mères et vingt-six enfants. Malheur à toi, vizir Ali ! car tu viens de porter la main sur des musulmans qui, à cette heure, t'accusent auprès de Dieu. Tes flatteurs te disent que tu es puissant, et tu les crois ; tes esclaves te disent que tu es immortel, et tu les crois encore ; malheur à toi, vizir Ali ! car ta puissance s'évanouira comme un souffle ; malheur à toi ! car tes jours sont comptés, et l'ange de la mort n'attend, pour frapper, qu'un signe de tête du Seigneur. Voilà ce que je te voulais, voilà ce que j'avais à te dire. Malheur à toi, vizir Ali, malheur !

Il se fit un silence terrible, et chacun attendit avec anxiété s'imaginant que la vengeance serait égale à l'insulte. Mais Ali, détachant sa propre pelisse, toute fourrée d'hermine et la jetant sur les épaules du derviche :

— Prends ce manteau, lui dit-il, et prie Allah pour moi ; car tu as raison, vieillard, je suis un grand et misérable pécheur.

Le derviche secoua le manteau de dessus ses épaules, comme s'il eût craint d'être souillé par le contact, et y essuyant la poussière de ses pieds, il s'éloigna au milieu de la foule, qui s'ouvrit, muette et tremblante, pour le laisser passer. Le soir même, Ali me donna l'escorte et le sauf-conduit qu'il m'avait promis, et, le lendemain matin, nous nous mîmes en route pour traverser toute la Livadie.

XXXIV

Deux des Albanais de mon escorte, qui se composait de cinquante hommes en tout, avaient accompagné lord Byron dans le même voyage que nous allions faire, et se le rappelaient parfaitement. Nous prîmes la même route qu'il avait suivie, c'était la plus courte : on la faisait ordinairement en douze jours ; mais les Albanais, qui sont des héros de fatigue, me promirent de la faire en huit. En effet, le lendemain de notre départ, nous vînmes coucher à Vonetza, qui se dispute, avec Anio, l'honneur d'être l'ancien Actium ; nous avions fait près de vingt-cinq lieues dans nos deux jours. Tout fatigué de la route et préoccupé d'une seule idée que je fusse, je pris une barque pour traverser le fleuve et me rendre à Nicopolis. Comme le vent était bon, mes mariniers me dirent qu'il ne me faudrait que deux heures, en allant, pour traverser le golfe ; quant au retour, nous le ferions en ramant, et il serait plus long. Mais peu m'importait, le fond de ma barque et mon manteau valaient

mieux, comme ressources confortables, que la chambre que je quittais pour cette excursion.

Par un hasard extraordinaire, ce fut dans la nuit du 2 au 3 septembre, anniversaire de la bataille d'Actium, que nous traversâmes ce golfe si calme et si silencieux aujourd'hui, et qui, mille huit cent trente-quatre ans auparavant et à la même heure, devait offrir un spectacle si terrible aux nombreux habitants qui, réunis comme pour une naumachie immense, se pressaient sur ses bords maintenant si déserts. A cette même heure, le monde était joué, et Antoine avait perdu ; les débris de sa flotte se débattaient encore, mais lui déjà avait fui en voyant fuir Cléopâtre, et, de ce moment, Octave s'appelait réellement Auguste.

Nous abordâmes de l'autre côté du golfe, et j'errai quelque temps comme une ombre au milieu des débris de Nicopolis, la ville de la victoire, qu'Auguste fit bâtir, en mémoire d'Actium, à la place même où, le matin de la bataille, ayant rencontré un paysan et son âne, et lui ayant demandé le nom de sa bête, celui-ci lui répondit en langue latine :

— Je me nomme *Eutychus*, ce qui veut dire *heureux*, et mon âne s'appelle *Nicon*, ou *vainqueur*.

Auguste, l'homme aux présages, ne pouvait méconnaître ni oublier celui-là ; aussi fit-il fondre deux statues destinées à la place Nicopolis, l'une représentant le paysan, et l'autre son âne.

Il y a peu de mes lecteurs qui n'aient erré, pendant l'obscurité, dans des ruines ; mais quand, aux ruines présentes, la mémoire rattache un gigantesque souvenir, le silence, la solitude et la nuit acquièrent une nouvelle solennité. Plein d'idées sombres et évocatrices, je m'étais assis sur un fût de colonne brisée, en face d'une masse de pierre, débris de quelque temple inconnu, et j'étais tombé dans un rêverie profonde, lorsqu'il me sembla voir, devant moi, grandir une ombre ; je restai les yeux fixes et la respiration suspendue, car ce que j'avais d'abord cru un jeu des rayons de la lune paraissait prendre une certaine réalité. C'était quelque chose d'indistinct dans ses contours, mais qui semblait une femme couverte d'un voile ou d'un linceul. Je suis, comme on se le rappelle, d'un pays fertile en légendes poétiques, et souvent, dans ma jeunesse, j'avais entendu raconter des apparitions ; elles étaient toujours causées, ou par l'âme d'une personne qui venait de mourir, ou par l'esprit de quelqu'un en danger. Alors, ce sont encore mes traditions maternelles que je cite, il y a un moyen bien certain de s'assurer si c'est réellement un être surnaturel qui s'offre à nos yeux : c'est de se tourner immédiatement vers les quatre points cardinaux, et, si on voit toujours le fantôme parcourant le cercle avec la même rapidité que vous tournez au centre, il n'y a plus de doute que la vision ne vienne de Dieu. Je me levai, et après m'être assuré que ce que je voyais n'était point une erreur de mes sens, je me tournai successivement vers l'occident, vers le nord et l'orient, et, aux trois points indiqués, je vis la même apparition, toujours voilée, toujours debout et immobile, silencieuse comme le marbre, rapide comme la pensée. Je me suis confessé assez complètement au lecteur pour qu'il ait, je crois, la conviction que je ne suis pas un lâche ; et, cependant, je l'avoue, je sentis mes cheveux se hérisser et la sueur de l'effroi me couler sur le front; enfin, je restai un moment les yeux tendus vers cette étrange figure ; puis, ne pouvant supporter une plus longue indécision, je marchai droit au fantôme. Il me laissa approcher à une distance de quatre ou cinq pas ; puis, arrivé là, et comme j'étendais la main, il disparut, poussant un gémissement pareil à un dernier soupir d'agonie : il me sembla qu'une bouffée de vent qui passait emportait mon nom, prononcé avec un accent qui appelait au secours. Je m'élançai à la place où était l'ombre, je ne vis rien, pas même l'herbe froissée ; l'herbe était intacte et tout humide de rosée, et il n'y avait aux environs aucun mur, aucune ruine, aucune voûte où pût se cacher quelqu'un, si l'être incompréhensible qui venait de m'apparaître eût été, non point un spectre, mais un corps mortel.

Je jetai un cri d'appel, et mes mariniers accoururent ; car je pouvais, dans ces ruines, avoir rencontré quelque voleur ou quelque bête sauvage. Ils me trouvèrent seul, et je leur racontai ce qui venait de m'arriver, les invitant à m'aider dans ma recherche ; ils secouèrent la tête, et firent quelques pas autour de l'endroit où l'événement venait d'avoir lieu, mais plus certainement dans l'intention d'obéir à mes ordres, que dans l'espérance de découvrir quelque chose. Toute investigation fut inutile, et nous ne trouvâmes rien qui pût fixer mon incertitude.

Il commençait à se faire tard, et cependant je ne pouvais m'arracher de ces ruines. Il fallut qu'à plusieurs reprises mes mariniers me rappelassent qu'il était temps de se retirer. Je leur ordonnai d'aller rejoindre leur barque, leur promettant de les suivre ; puis, resté seul, je priai Dieu vivement, si l'apparition était de lui, de la faire renaître et de lui permettre, cette fois, de me parler ; mais, malgré mes prières et mon évocation, tout resta désert et muet. Je me décidai alors à me retirer, jetant à chaque pas les yeux derrière moi ; mais je traversai toutes les ruines, et je me retrouvai au bord de la mer sans rien voir de pareil à ce que j'avais vu. Mes mariniers m'attendaient. Je me couchai au fond de la barque, non pour dormir, jamais le sommeil n'avait été si loin de moi, mais pour rêver à cette étrange aventure. Quant à mes rameurs, ils se courbaient sur leurs avirons, faisant voler la barque à la surface de l'eau, comme un oiseau de mer attardé, mais sans prononcer une parole, et ce silence expressif, chez les Grecs surtout, dura depuis la côte de Nicopolis jusqu'à celle d'Actium.

Il était deux heures du matin, je n'avais pas l'espérance de dormir ; l'agitation de mon esprit avait chassé toute la fatigue de mon corps. Je réveillai mes Albanais et je leur demandai s'ils étaient prêts à partir ; ils me répondirent en prenant leurs armes, et nous nous remîmes en route avec l'espoir d'arriver le jour même à Virachouri l'ancienne Thermas Cinq heures après notre départ, nous fîmes halte, pour déjeuner, au bord de l'Achélous ; puis, après deux heures de repos, ayant traversé le fleuve à l'endroit même où la tradition dit qu'Hercule dompta le taureau, nous entrâmes dans l'Etolie.

A quatre heures, il nous fallut faire une nouvelle halte. Mes hommes étaient harassés de fatigue ; cependant, après deux heures de repos, ils purent se remettre en marche, et, sur les dix heures du soir, nous arrivâmes en vue de Vrachouri ; mais il était trop tard pour entrer dans le village. Les portes en avaient été fermées, et il nous fallut coucher dehors. Ce n'était pas un grand malheur. La nuit était belle et encore sereine, car, ainsi que je l'ai dit, nous étions dans les premiers jours de septembre ; mais nous n'avions pas de vivres avec nous, et, après une pareille journée, un souper substantiel était chose nécessaire. En conséquence, deux de mes Albanais s'élancèrent comme des chevreaux vers quelques petites maisons de pâtres, pendant au bord d'un précipice, et au bout de quelques minutes ils reparurent, portant, l'un une branche de sapin enflammée à la main, l'autre une chèvre sur ses épaules. Ils étaient suivis de cinq ou six montagnards amenant un mouton et portant du pain et du vin. Ils se mirent aussitôt en fonction ; chacun adopta la sienne : les uns égorgèrent le mouton et la chèvre, les autres allumèrent deux immenses brasiers, d'autres enfin coupèrent des lauriers destinés à faire des broches, et, au bout d'un instant, notre souper tourna, posé sur des fourches. Comme les montagnards nous avaient aidés dans ces préparatifs et que je les voyais regarder d'un œil d'envie le repas homérique qu'ils nous avaient fourni, je les invitai à le partager, ce qu'ils acceptèrent sans façon, et je fis distribuer à eux, et à mes hommes, quelques outres de vin pour les aider à prendre patience. Le cordial produisit son effet, et, autant pour me remercier, sans doute, que pour passer le temps, les montagnards commencèrent une danse à laquelle, au bout d'un instant, mes Albanais, tout harassés qu'ils étaient, ne purent s'empêcher de prendre part, si bien que le cercle qui avait commencé entre les huit montagnards s'agrandit bientôt de toute mon escorte ; ils enveloppèrent alors les deux brasiers dans une ronde immense, tournant rapidement autour du feu, tombant de temps en temps sur leurs genoux, puis se relevant et recommençant à tourner en répétant en chœur le refrain.

Voici ce qu'ils chantaient : c'était le fameux chant de guerre de Riga.

LE CORYPHÉE

Levez-vous, enfants de la Grèce ; voici le jour de gloire qui nous luit enfin. Montrez-vous dignes de votre nom, souvenez-vous de vos ancêtres.

LE CHŒUR

Enfants de la Grèce, courons aux armes ! et que le sang de notre ennemi coule à flots jusqu'à ce qu'il nous monte aux genoux !

LE CORYPHÉE

Secouons le joug de nos tyrans ! Que l'insurrection éclate dans notre pays, et nous verrons bientôt se briser toutes nos chaînes. Ombres des sages, présidez à nos conseils ; ombres des guerriers, conduisez-nous aux combats ; Grecs des Thermopyles et de Marathon, réveillez-vous au son de nos trompettes, brisez la pierre de votre tombe, joignez-vous à nos bataillons, venez attaquer Istamboul, cette autre ville aux sept collines, et ne rentrez dans vos sépulcres que lorsque nous aurons conquis notre liberté !

LE CHŒUR

Enfants de la Grèce, courons aux armes ! et que le sang de notre ennemi coule à flots jusqu'à ce qu'il nous monte aux genoux !

LE CORYPHÉE

O Sparte ! Sparte ! pourquoi dors-tu ainsi d'un si froid sommeil ? Réveille-toi, et que tes enfants se joignent aux Athéniens, tes anciens alliés. Invoquons le chef, célèbre dans les hymnes antiques, qui te sauva de ta perte ; invoquons

Léonidas et ses trois cents martyrs ; et, si nous sommes trahis par la victoire, mourons, du moins, comme eux dans les flots de sang que nous aurons versés.

LE CHŒUR

Enfants de la Grèce, courons aux armes ! et que le sang de notre ennemi coule à flots jusqu'à ce qu'il nous monte aux genoux !

Ainsi, partout, sur les mers de l'Archipel comme dans l'antique Etolie, chez le mourant prêt à paraître devant Dieu, comme chez l'homme plein de force et de santé, partout le même esprit d'indépendance, partout le même espoir de liberté. Ces chants et ces danses durèrent jusqu'à ce que le mouton et la chèvre fussent rôtis ; alors ils firent place à un repas que l'appétit nous fit trouver à tous excellent ; après le repas, vint le sommeil. Nous continuâmes notre route le lendemain, longeant le pied du Parnasse. Mes Albanais me montrèrent l'endroit où lord Byron avait fait lever les douze aigles dont il m'avait parlé, et qui lui avaient paru un si bon présage pour sa renommée de poète. Je ne pris pas même le temps de visiter la fameuse fontaine dont les eaux donnaient le don de prophétie, et, le soir, nous arrivâmes à Castri.

Là, je pris congé de mes Albanais ; là expirait le pouvoir d'Ali-Pacha, et le reste du chemin n'offrait, d'ailleurs, aucun danger. En me séparant d'eux, je voulus leur faire accepter une riche récompense ; mais ils refusèrent, et le chef de l'escorte, parlant au nom de tous ses camarades :

— Nous voulons que vous nous aimiez, dit-il, et non que vous nous payiez.

Je l'embrassai et je serrai la main à tous les autres. A Castri, je pris une escorte de six hommes à cheval et un drogman, et, suivant toujours la chaîne du Parnasse, nous fîmes à peu près vingt-trois lieues dans la même journée. Nous voyagions avec une rapidité extrême, et cependant, à mesure que nous avancions, au lieu de sentir mon cœur s'épanouir, un sentiment de crainte et de tristesse inouï me serrait la poitrine. Le surlendemain de notre départ de Castri, nous couchâmes à Lefsina, l'ancienne Eleusis ; c'était notre dernière étape avant d'arriver au bord de la mer Egée.

Nous partîmes au jour. Vers midi, nous arrivâmes à Athènes, où nous fîmes une halte de deux heures, pendant laquelle, tout préoccupé d'une seule idée, celle de revoir Fatinitza, je ne sortis pas même de ma chambre. A mesure que je me rapprochais d'elle, mon cœur se reprenait tellement à son souvenir et à mon amour, que rien ne me paraissait digne d'intérêt ni de curiosité : aussi suis-je probablement le seul voyageur qui ait passé à Athènes sans la visiter.

Vers les cinq heures du soir, nous arrivâmes à une chaîne de montagnes qui, traversant l'Attique du nord au midi, prend naissance à Marathon, et va, par une pente insensible et montueuse, se perdre à l'extrémité du cap Sunium. Avant de s'engager dans la gorge qui s'ouvrait devant nous, mes hommes s'arrêtèrent, et, après s'être formés en conseil, déclarèrent que, le ciel promettant un orage prochain et terrible, il serait dangereux de nous enfoncer à cette heure dans les montagnes. En conséquence, ils me proposaient de nous arrêter dans un petit village que nous apercevions, et où nous laisserions passer la tempête. On comprend que, pressé d'arriver comme je l'étais, une pareille proposition ne pouvait me convenir. Je priai, je suppliai ; puis enfin, voyant que mes instances étaient inutiles, je montrai de l'or, et, payant le prix convenu, j'en offris à l'instant même le double, s'ils voulaient continuer la route sans s'arrêter. Je n'avais plus affaire à mes fiers Albanais ; mes hommes acceptèrent, et nous nous enfonçâmes dans cette sombre gorge, rendue plus sombre encore par les nuées épaisses qui s'amassaient au-dessus d'elle. Mais, arrivé où j'en étais, un mur de flamme ne m'eût point arrêté ; je savais que de l'autre côté de cette vallée était la mer, et à cinq lieues à peine l'île de Céos, d'où j'avais si souvent regardé l'azur de l'Attique aux rivages pourprés du soleil couchant.

Les prévisions de nos guides ne les trompaient pas ; à peine fûmes-nous engagés dans cette gorge, que quelques éclairs commencèrent à sillonner cet océan de nuages qui s'avançait au-dessus de nous, et que le grondement lointain de la foudre les accompagna bondissant de rochers en rochers. A chaque présage, nos gens se regardaient, comme pour se demander s'ils ne devaient pas retourner en arrière ; mais, me voyant inébranlable dans ma résolution, ils pensèrent, sans doute, qu'il serait lâche à eux de m'abandonner, et ils continuèrent de pousser en avant. Bientôt des masses de vapeurs blanches parurent se détacher des nuages et s'abaisser vers la terre, s'arrêtant, par flocons gigantesques, aux pointes des rochers ; puis, toutes ces vagues séparées finirent par se réunir et former une mer qui commença de rouler vers nous, et en peu d'instants nous eut enveloppés. Dès ce moment, il nous fut impossible de décider si la foudre roulait sous nos pieds ou sur nos têtes ; car les lueurs et le bruit nous entouraient de tous côtés. Je commençai alors, en voyant nos chevaux hennir et souffler la fumée, à comprendre l'hésitation de nos gens : c'était la première fois que j'assistais à un orage dans les montagnes, et comme si, du premier coup, la nature avait voulu m'initier à tous les mystères de sa force et de sa grandeur, elle paraissait avoir, pour cette fois, déchaîné un de ses plus terribles messagers de destruction.

Malheureusement, la route que nous suivions, escarpée aux flancs de la montagne, ne nous offrait aucun abri contre la pluie qui commençait à tomber et contre le tonnerre qui, à tout moment, menaçait d'éclater sur nos têtes. Nos guides se souvinrent alors d'une caverne qui pouvait se trouver à peu près à une lieue en avant sur notre route, et mirent leurs chevaux au galop, pour l'atteindre avant que l'ouragan fût arrivé à son plus haut degré d'intensité ; les chevaux, encore plus effrayés que leurs maîtres, s'élancèrent comme s'ils voulaient dépasser le vent. Je retenais le mien, plus vif et d'une race supérieure aux autres, avec une peine infinie, lorsque, tout à coup, un éclair brilla si près de nous, que sa flamme nous aveugla, nous et nos montures. Mon cheval se cabra ; puis, comme je sentis que si je lui opposais quelque résistance, il allait se renverser avec moi dans le précipice, je lui lâchai la bride, et, lui enfonçant mes éperons dans le ventre, je le laissai le maître de m'emporter à son gré dans le chemin qui s'étendait devant nous. Il usa de cette faculté avec une rapidité et une énergie effrayantes. J'entendis, pendant un instant, les cris de mes compagnons qui m'appelaient ; je voulus alors retenir mon cheval, mais il n'était plus temps ; un éclat de tonnerre effroyable, qui retentit dans ce moment même, augmenta encore sa terreur. Je dus disparaître à leurs yeux comme enlevé par le tourbillon ; j'allais avec une telle vitesse que l'air manquait à ma poitrine. On eût dit que le génie de la tempête m'avait fait don d'un de ses coursiers.

Cette course insensée dura près d'une demi-heure. Pendant cette demi-heure, plusieurs éclairs brillèrent, qui me montrèrent, à leur flamme bleuâtre, des précipices sans fond et bizarrement éclairés, comme on en voit en rêve ; enfin, il me sembla que mon cheval ne suivait plus la route, et bondissant de rochers en rochers, je sortis mes pieds des étriers pour me jeter à terre à tout événement. A peine avais-je pris cette précaution, qu'il me sembla que ma monture s'enfonçait perpendiculairement, comme si la terre eût manqué sous elle. Au même instant, une branche d'arbre me fouetta le visage. Machinalement, j'étendis les bras, et je me cramponnai à ce bienheureux soutien. Je sentis mon cheval s'abîmer seul, et je restai suspendu au-dessus de l'abîme. Au bout d'une seconde, j'entendis le bruit de sa chute sur les rochers.

L'arbre auquel je m'étais si heureusement retenu était un figuier qui avait poussé dans les gerçures d'une roche. Aucun chemin ne conduisait à cet arbre ; mais, à l'aide des anfractuosités de la pierre, je parvins, au risque de me précipiter vingt fois, à une petite plate-forme où je me trouvai à peu près en sûreté. Lorsqu'on vient d'échapper à un grand danger, tout danger moindre disparaît. Je me sentis donc sauvé, dès que je n'eus plus à craindre que la tempête.

Je restai sur cette plate-forme, n'osant m'aventurer plus loin dans l'obscurité ; car chaque éclair me montrait un gouffre de tous côtés. La pluie ruisselait par torrents, le tonnerre roulait sans interruption, et les échos de la montagne n'avaient pas fini de répéter un coup, qu'un autre éclatait sur ma tête avec un fracas digne du Jupiter de la Grèce. Il ne fallait pas penser au sommeil ; tout ce que je pouvais faire, c'était de me cramponner sur l'étroit espace où j'étais retiré, afin de combattre le vertige. Je m'adossai donc au rocher, et j'attendis. La nuit s'écoula avec une lenteur mortelle ; je crus entendre, mêlés au bruit de la foudre, quelques coups de fusil ; mais je ne pus y répondre que par mes cris, mes pistolets étant restés dans les fontes de mon cheval, et mes cris se perdirent, sans écho, dans le fracas terrible de l'ouragan.

Vers le matin, l'orage se calma. J'étais écrasé de fatigue ; je venais de faire cent trente lieues en huit jours, sans repos et presque sans sommeil : je cherchai alors un angle où m'asseoir ; je trouvai une pierre qui me servit de siège, et, tout ruisselant que j'étais, à peine me trouvai-je assis et adossé, que je m'endormis profondément. Lorsque je rouvris les yeux, je crus continuer un rêve. J'avais sur la tête un ciel brillant et devant moi une mer d'azur, puis, à quatre ou cinq lieues dans cette mer, une île bien connue, Céos, que je venais chercher de si loin, et où m'attendaient Fatinitza et le bonheur.

Je me levai plein de force et de joie, cherchant un chemin pour arriver au rivage. Je m'approchai du bord de la plate-forme, et, à deux cents pieds au-dessous de moi, je vis mon cheval brisé, que les torrents avaient commencé d'entraîner vers la mer. Je me retournai de l'autre côté en frissonnant malgré moi, et je vis que la route dont avait dévié mon cheval passait à trente ou quarante pieds au-dessus de ma tête, mais qu'on pouvait y arriver à l'aide des lierres et des arbrisseaux qui tapissaient la paroi du rocher. Je

me mis aussitôt à l'œuvre, et, après un quart d'heure d'une escalade pendant laquelle je faillis me tuer vingt fois, je parvins à prendre terre sur le sentier. Dès lors, j'étais sauvé ; le sentier conduisait à la mer.

Je descendis, toujours en courant, jusqu'à quelques petites cabanes de pêcheurs qui s'élevaient sur le rivage. J'y retrouvai mes hommes, qui me croyaient perdu, mais qui, sachant que c'était là le but de mon voyage, étaient, à tout hasard, venus m'y attendre. Ils n'étaient plus que quatre : le drogman s'était égaré, et ils n'avaient point encore de ses nouvelles ; un autre, ayant voulu traverser un torrent à gué, avait été entraîné par les eaux, et, selon toute probabilité, s'était noyé. Je leur donnai une nouvelle récompense, et demandai une barque avec les meilleurs rameurs nalement mon mouchoir, auquel personne ne répondait. J'abordai ainsi le port, et je m'élançai sur le rivage. Là, je restai un instant ébloui, et comme sans intention arrêtée, ne sachant ce que je devais faire, si je devais demander des nouvelles de Fatinitza ou courir à la maison en chercher moi-même. En ce moment, j'aperçus ma petite Grecque, toujours vêtue de ma robe de soie, alors en lambeaux ; je m'élançai vers elle, et, la saisissant par le bras :

— Fatinitza, lui dis-je, elle m'attend, n'est-ce pas?

— Oui, oui, elle t'attend, répondit la jeune fille ; seulement, tu es venu bien tard.

— Où est-elle? m'écriai-je.

— Je vais t'y conduire, dit l'enfant.

Et elle se mit à marcher devant moi.



Je me cramponnai à ce bienheureux soutien.

que l'on pourrait trouver. Mon hôte voulait absolument me faire prendre part à son déjeuner et à celui de sa famille ; mai j'insistai pour que la barque fût prête à l'instant même, et, au bout de cinq minutes, on vint me dire qu'elle m'attendait. Une pièce d'or que je donnai, outre le prix convenu, à mes quatre rameurs, nous fit voler sur l'eau. Du point où nous étions, Céos avait disparu ; la petite île d'Hélène, qui de la plate-forme élevée où j'avais passé la nuit ne paraissait qu'un rocher, me la cachait alors entièrement ; mais à peine eûmes-nous doublé sa pointe méridionale, que je la revis devant moi. Bientôt même je pus distinguer les détails qui m'échappaient d'abord à cause de l'éloignement : le village, comme une ligne autour du port ; puis, pareille à un point cette maison de Constantin que j'avais revue si souvent dans mes rêves, et qui, à mesure que nous approchions, se dessinait, au milieu de son bois d'oliviers, blanche, avec ses jalousies de roseau grisâtre. Bientôt je pus reconnaître la fenêtre d'où Fatinitza nous avait salués à notre arrivée et à notre départ. Je montai à l'avant de la petite barque, et, tirant mon mouchoir, je le fis flotter à mon tour comme elle avait fait flotter le sien ; mais, sans doute, Fatinitza était loin de sa fenêtre, car sa jalousie resta fermée et aucun signe ne répondit au mien. Je n'en demeurai pas moins à l'avant, mais commençant à m'inquiéter de cette absence de vie que l'on remarquait dans toute la maison. Personne ne montait ni ne descendait le chemin qui y conduisait ; personne ne passait au pied de ses murailles : on eût dit une vaste tombe.

Mon cœur se serrait étrangement,et pourtant je ne pouvais quitter ma place ; j'étais toujours debout, agitant machi-

Je la suivis d'abord ; mais, voyant qu'elle prenait une direction opposée à la maison de Constantin, je l'arrêtai.

— Où vas-tu? lui demandai-je.

— Où elle est.

— Mais ce n'est point là le chemin de la maison !

— Il n'y a plus personne à la maison, dit l'enfant en secouant la tête ; la maison est vide, la tombe est pleine.

Je frissonnai de tout mon corps ; mais je me rappelai que la pauvre enfant passait pour être folle.

— Et Stéphana? lui demandai-je.

— Voici sa maison, répondit la jeune fille en étendant la main.

Je laissai l'enfant au milieu de la rue, et je courus à la maison de Stéphana, car je n'osais point aller à celle de Constantin. J'entrai dans la première pièce, où il n'y avait que des servantes, et je la traversai sans répondre à leurs cris ; puis, trouvant l'escalier qui conduisait au premier étage, où se tiennent d'habitude les femmes, je m'y élançai, et, poussant la première porte qui se trouva devant moi, je vis Stéphana, vêtue de noir, assise à terre sur une natte, les bras pendants et la tête appuyée sur ses genoux. Au bruit que je fis, elle releva la tête, deux ruisseaux de larmes coulaient sur ses joues ; en m'apercevant, elle poussa un cri, et saisit ses cheveux avec un geste de suprême désespoir.

— Fatinitza? m'écriai-je ; au nom du ciel, où est Fatinitza?

Alors elle se leva sans dire une seule parole, prit, sous un coussin, un rouleau cacheté de noir, et me le donna

— Qu'est-ce que cela? demandai-je.

— Le testament de mort de ma sœur.

Je devins affreusement pâle, mes jambes faiblirent; je m'appuyai contre la muraille et me laissai tomber sur le divan; il me semblait que je venais d'être frappé de la foudre. Quand je sortis de cet état de torpeur, Stéphana avait quitté la chambre, laissant près de moi le fatal rouleau. Je l'ouvris, dans l'attente de quelque terrible catastrophe. Je ne m'étais pas trompé: voici ce qu'il contenait:

JOURNAL DE FATINITZA

Tu es parti, mon bien-aimé! je viens de suivre des yeux le navire qui t'emporte et qui te ramènera, je l'espère. Jusqu'à ce qu'il ait disparu, tout le temps que j'ai pu te voir, tes yeux ont été fixés sur moi. Merci!

Oui, tu m'aimes; oui, je peux me reposer sur toi; oui, ta parole est une réalité, ou il n'y aurait plus de foi sur la terre et il faudrait adorer le mensonge comme le plus puissant des dieux, s'il pouvait ainsi, pareil à Jupiter, prendre la forme d'un cygne au blanc plumage et au doux chant. Me voilà donc seule, et, comme je ne crains plus d'éveiller les soupçons, j'ai demandé tout ce qu'il faut pour écrire, et je t'écris; sans le souvenir et l'espoir, l'absence serait pire qu'une prison. Je t'écrirai tout ce qui me passera par le cœur, mon bien-aimé; et, quand tu reviendras, tu seras sûr, au moins, que pas un jour, pas une heure, pas un instant, je n'aurai cessé de penser à toi.

Ma douleur est grande de te quitter, et cependant je crois qu'elle grandira encore; il n'y a pas assez longtemps que tu m'as quittée pour que je croie à ton absence; tout est encore ici plein de toi, comme mon souvenir, et le soleil n'est point couché tant que la terre garde un reflet de ses rayons. Toi, tu es mon soleil: rien ne fleurissait dans ma vie avant que tu ne te levasses sur elle; ta lumière en a fait épanouir les trois plus belles fleurs: la foi, l'espérance et l'amour. Sais-tu qui me distrait de toi? Notre messagère chérie; elle se pose sur la table, elle tire ma plume avec son bec, elle lève son aile, comme si son aile portait encore un billet; elle vient de chez toi et ne t'a pas vu: elle ne sait ce que cela veut dire, pauvre chère petite!

Ah! j'étouffe, mon bien-aimé; je n'ai point assez pleuré, et mes larmes me retombent sur le cœur.

Stéphana est venue passer la journée avec ta pauvre délaissée, et nous n'avons cessé de parler de toi: elle est heureuse, mais d'une félicité à laquelle je préfère ma douleur. Elle n'avait jamais vu, ainsi que c'est l'habitude chez nous, son mari avant de l'épouser, et, depuis qu'il l'a épousée, comme il est jeune et bon, elle l'a pris en amitié et l'aime comme un frère.

Comprends-tu cette manière d'aimer? L'homme auquel elle donne sa vie, elle l'aime comme un frère? Je ne puis pas m'imaginer ce qui se passerait en moi, si je t'aimais un seul jour comme j'aime Fortunato; il me semble que, pendant tout ce jour, mon cœur cesserait de battre. Oh! moi, je t'aime autrement que cela, sois tranquille; je t'aime avec mon esprit, avec mon âme, avec mon corps; je t'aime comme l'abeille aime les fleurs, c'est-à-dire que par toi je vis, et que sans toi je ne pourrais pas vivre.

Tu ne sais pas ce qu'elle me dit, Stéphana? Qu'il ne faut pas se fier aux Francs, qu'ils sont d'une race sans parole; elle dit que tu es parti pour ne pas revenir. Pauvre Stéphana! il faut lui pardonner, mon ami, elle ne te connaît pas comme je te connais; elle ne sait pas que je douterais du jour qui m'éclaire et de Dieu, qui fait le jour, avant de douter de toi. Elle me quitte, car son mari l'envoie chercher. Quand tu seras mon mari, je ne te quitterai pas d'une heure, pas d'une seconde, et tu n'auras jamais à m'envoyer chercher, car je serai toujours là.

Je suis descendue, à l'heure accoutumée, pour aller au jardin; il y a trois jours encore, j'étais certaine de t'y voir; que s'est-il donc passé, que je ne t'ai pas vu? Tu es parti... hélas! J'ai trouvé toutes mes belles fleurs qui souriaient à la nuit, et jetaient leurs parfums aux brises; j'en ai fait un bouquet qui voulait dire: « Je t'aime et je t'attends, » et je l'ai jeté, comme d'habitude, à l'angle de la muraille; mais tu n'étais plus là pour le recevoir et me répondre avec tes baisers: « Je t'aime et me voici... »

J'ai passé toute la soirée, jusqu'à minuit, sous notre berceau de jasmin; hier, c'était un temple à l'amour et au bonheur; aujourd'hui, c'est une solitude sans autre divinité que le souvenir. Adieu, mon bien-aimé! je vais dormir, pour rêver que je te vois.

J'ai fait d'affreux rêves, mon bien-aimé, dans lesquels tu n'étais mêlé en rien: oh! c'est vraiment trop, si tu es absent tout à la fois pour ma veille et pour mon sommeil. J'ai rêvé de Constantinople, de notre maison en flammes, de ma pauvre mère mourante, de toutes choses enfin pleines de douleurs éloignées. N'ai-je donc point assez, ô mon Dieu! de ma douleur présente, et voulez-vous m'accabler tout à fait?

Dès le matin, j'ai fait seller Pretly, je me suis enveloppée de voiles plus épais que les nuages qui cachent aujourd'hui le soleil, et je me suis acheminée vers la grotte. C'est encore une partie de notre île où tout me parle de toi: le ruisseau qui frémit au fond de la vallée, les belles fleurs rouges qui fleurissent sur la route, et dont tu m'as dit le nom, les feuilles des arbres qui se plaignent au vent de ce qu'aujourd'hui le jour est triste et nébuleux. Une fois arrivée dans la grotte, j'ai abandonné Pretly à son caprice et je me suis mise à relire le poème des *Tombeaux*, que j'ai déjà relu tant de fois. Ne te semble-t-il pas étrange, mon bien-aimé, que ce soit dans un pareil livre que j'aie trouvé le premier gage de ton amour, cette branche de genêt, ce doux symbole d'espérance naissante et indécise qui, après s'y être fané, se sèche maintenant sur mon cœur?

Si je mourrais avant ton retour, mon bien-aimé, c'est devant cette grotte que je voudrais être ensevelie. Tu avais bien raison de préférer cet endroit à tout le reste de l'île; il y a surtout une échappée qui donne sur la mer et qui semble une ouverture du ciel.

Quelle folle idée vient donc de me passer par la tête? Mourir! Pourquoi mourrais-je? A ton retour, nous rirons ensemble de toutes ces folles idées et de bien d'autres encore. Sais-tu ce que j'ai fait? J'ai ouvert mon livre à l'endroit où tu l'avais trouvé ouvert, j'y ai mis une branche de genêt pareille à celle que tu y avais mise; puis, en faisant un grand détour, je suis revenue à la grotte par le même chemin que j'avais pris le jour où je l'ai trouvée. Je suis cependant fâchée que ce livre ait pour titre *I Sepolcri*.

Décidément, je me brouillerai avec Stéphana; elle vient de venir me voir, et, comme elle m'a trouvée pleurant, elle m'a dit que j'étais une folle de t'aimer ainsi, et qu'à cette heure tu chantais, à bord de la felouque, quelque chanson joyeuse avec les matelots. N'est-ce pas que ce n'est point vrai, mon bien-aimé? Et, si tu ne pleures pas, parce que tu es un homme, et cependant je t'ai vu pleurer des larmes plus précieuses pour moi que les perles de la mer, n'est-ce pas qu'au moins tu es triste et que tu ne chantes aucune chanson, à moins que ce ne soit ta chanson sicilienne, si douce et si mélancolique, la seule que je te permette de chanter?

Comme j'écris cette ligne, une corde vient de se casser à ma guzla. On assure que c'est un mauvais présage; mais tu m'as dit qu'il ne fallait croire ni aux songes ni aux présages, si bien que je ne crois plus en rien. Si fait, mon bien-aimé, je crois en toi, mon maître tout-puissant, créateur de mon existence nouvelle... Oh! que fais-je donc là! Je parodie notre sainte prière. Pardonnez-moi, mon Dieu, mon Dieu; mais ma religion, maintenant, c'est mon amour!

Oh! je n'ose pas te dire ce que je crains et ce que j'espère, mon bien-aimé; car ce serait à la fois une bien grande joie et un bien grand malheur. Je n'aime plus que deux choses au monde, toi, à part toujours: ces deux choses sont mes colombes et mes fleurs; quant à Stéphana, je la déteste.

Mes colombes s'aiment; mais ce que je ne savais pas, c'est que mes fleurs s'aiment aussi: il y en a qui poussent mieux et qui fleurissent mieux lorsqu'elles sont près les unes des autres, et d'autres, au contraire, qui languissent et se fanent lorsqu'on approche d'elles des plantes qui leur sont antipathiques. Chez les fleurs, comme chez les hommes, l'amour est donc la vie, et l'indifférence la mort! Oh! si tu étais près de moi, tu verrais comme ma tête pâlissante se relèverait, et comme mes joues reprendraient bientôt leurs plus belles couleurs. Mais cette pâleur et cette faiblesse ont peut-être une autre cause encore que ton absence; dès que j'en serai sûre, je te le dirai.

Nous avons, nous autres Maniotes, une coutume terrible. Un voyageur français demandait, un jour, à mon aïeul, Nicétas Sophianos, de quelle peine on frappait, chez les descendants des Spartiates, celui qui séduisait une jeune fille.

— On l'oblige, répondit-il, à rendre à la famille un taureau si grand, qu'ayant les pieds de derrière dans la Messénie, il puisse boire dans l'Eurotas.

— Mais, répondit le voyageur, il n'y a pas de taureau de cette taille.

— Aussi, répondit mon aïeul, n'y a-t-il chez nous ni séducteur ni fille séduite.

Voilà ce que disait mon aïeul; mais, depuis lors, les temps ont changé, et, pour ce crime, inconnu chez nos aïeux, nos pères ont inventé une vengeance inouïe. Si le séducteur n'a pas quitté le pays, les frères de la jeune fille vont le trouver, et il doit alors réparer sa faute ou se battre avec eux. L'aîné commence; puis, s'il succombe, après l'aîné vient le cadet, après celui-ci le plus jeune et après les enfants le père. Puis la vengeance se lègue au frère, à l'oncle ou au cousin, jusqu'à ce qu'enfin le coupable succombe

Si, au contraire, le coupable est absent, la famille s'en prend à sa complice : son père ou son frère aîné, ou le chef de la famille enfin, lui demande combien de temps elle désire qu'on lui accorde pour que son amant revienne : alors elle fixe elle-même le temps qu'elle croit nécessaire à son retour, trois, six ou neuf mois, mais jamais plus d'un an.

Cette époque convenue, tout rentre dans la forme habituelle ; nul ne parle à la pauvre enfant de sa faute, et l'on attend patiemment l'époque où elle doit être réparée. Au jour dit, le chef de la famille vient demander à la jeune fille où est son époux, et, si son époux n'est pas de retour, il lui fait sauter la cervelle. Ne manque pas de revenir mon bien-aimé ; car, si tu ne revenais pas, non seulement tu me tuerais, mais encore tu tuerais notre enfant !

Stéphana trouve que je change à vue d'œil ; ce matin, elle me disait de prendre garde, et qu'elle avait peur que je ne fusse atteinte de la maladie du pauvre Apostoli. Bonne Stéphana ! elle ne sait pas que je ne puis mourir, maintenant que je vis pour deux.

Où es-tu, maintenant ? A Smyrne, sans doute, mon bien-aimé. Une des plus terribles douleurs de l'absence est l'incertitude : comme si je l'avais prévu, plus le temps s'avance, plus je m'attriste ; j'ai peur que peu à peu le souvenir, si vif au moment de la séparation, ne s'émousse et ne se referme comme une blessure : la place où elle était se voit bien toujours par la cicatrice ; mais n'y a-t-il pas aussi des cicatrices qui arrivent à s'effacer tout à fait ? Ce que je dis ne peut pas s'appliquer à moi, mon bien-aimé : pour moi, chaque objet qui m'entoure a une langue qui me parle au cœur. Partout où je puis aller ici, tu as été ; tout est empreint de ta mémoire ; je voudrais t'oublier, que je ne le pourrais pas, enfermée que je suis dans le cercle tracé par ton souvenir, et, si ma blessure se cicatrise, ce sera en y enfermant ton amour. Mais toi, il n'en est point ainsi ; hors de mon île, nul ne m'a vue, aucun objet ne m'a touchée, rien ne me connaît ; et je suis si ignorante, pardonnemoi, que, lorsque je devinerais le lieu que tu habites, je ne saurais pas de quel côté de l'horizon je dois confier au vent mes soupirs et mes baisers.

Et c'est cette ignorance même qui redouble mon amour : si j'étais savante comme toi, j'aurais des espaces immenses où perdre mon imagination ; je me demanderais quel pouvoir suspend les étoiles au-dessus de ma tête, quel mouvement combiné ramène le cercle infini des saisons, quel génie providentiel veille à la chute et à l'élévation des empires ; et alors, perdue dans ces recherches profondes, je cesserais peut-être un instant de penser à toi en essayant de mesurer le pouvoir de Dieu et la science des hommes. Mais il n'en est point ainsi. A peine ai-je fait quelques pas devant moi, que je touche à la barrière, et que je suis ramenée par mon ignorance, des limites de mon esprit, vide d'instruction, à mon cœur tout plein d'amour.

Mon Dieu ! mon Dieu ! aucune nouvelle de toi, aucun espoir qu'il m'en arrive. Un passé lumineux, un présent sombre, un avenir noir. Ne pouvoir aider en rien aux événements qui doivent faire ma mort ou ma vie... Attendre ! Je ne doute pas de ton amour ; j'ai foi entière en ta parole : tout ce qu'il est humainement possible de faire pour revenir à moi, tu le feras ; mais le destin ne peut-il pas être plus fort que ta volonté ? Ne suis-je pas retenue ici, moi, sans pouvoir, quelque désir que j'en aie, aller à toi ? Il y a des moments où je voudrais mourir, pour que mon esprit fût libre des chaînes de mon corps.

Oh ! cette fois, je suis réellement souffrante, mon bien-aimé ; je ne sais quelle fièvre me dévore, et je passe incessamment d'une agitation terrible à une langueur mortelle. J'avais cru que je pourrais t'écrire chaque jour, et que je trouverais quelque consolation à te confier chacune des pensées de mon cœur ; mais le cercle en a été vite épuisé. Que te redire que je ne t'aie pas dit ? Je t'aime, je t'aime, je t'aime ! Que j'écrive ce mot chaque soir, et j'aurai écrit, chaque soir la pensée de tout le jour.

Il n'y a plus de doute, mon bien-aimé, il y a un être qui vit en moi : je l'ai senti tressaillir à l'instant même pour la première fois, et je reviens à toi pour te dire : « Nous t'aimons. » Oh ! songes-y bien, maintenant je ne suis plus seule ; ce n'est plus pour moi seule que tu reviens : il y a entre nous quelque chose de plus sacré que l'amour, il y a notre enfant. Je pleure, bien-aimé : est-ce de joie ? est-ce de crainte ? N'importe ! j'ai retrouvé mes larmes, et cela me fait du bien de pleurer.

Il y a aujourd'hui trois mois que tu m'as quittée : trois mois, jour pour jour, dont pas une heure ne s'est écoulée sans que je pensasse à toi, trois mois pendant lesquels tout ce que j'ai interrogé sur toi est resté muet et sourd. Ne tarde pas à revenir, mon bien-aimé ; car tu ne reconnaîtras plus ta Fatinitza, tant elle est faible et pâle maintenant.

Dieu sait si j'étais bonne fille et tendre sœur, et si, dans ces longues et dangereuses absences de mon père et de mon frère, je passais un seul jour sans prier la Panagie pour eux. Eh bien, écoute-moi, et je m'en accuse comme d'un crime : à peine si, depuis le temps où vous êtes partis ensemble, j'ai pensé trois ou quatre fois à eux ; et, cependant, ce sont eux qui courent tous les périls, c'est pour eux que la mer a des tempêtes, c'est pour eux que le combat a des blessures, c'est pour eux que la justice a des châtiments. Mon Dieu, pardonnez-moi de ne plus penser à mon père et à Fortunato ! mon Dieu, pardonnez-moi de ne plus penser qu'à mon amant !

Oh ! que je voudrais tomber dans quelque léthargie profonde, et ne me réveiller que pour être heureuse ou mourir ! Le temps s'écoule, les heures se passent, sans que je les mesure autrement que par la succession des jours et des nuits. Qui empêche que cela ne dure toujours ainsi, puisque cela dure ainsi depuis cinq mois ? Le temps ne se calcule que selon la joie ou la douleur : cinq mois d'absence sont une éternité. Seigneur, mon Dieu ! qu'est-ce que je vois là-bas ?... Est-ce la felouque ? Mon Dieu ! soyez béni, c'est elle !

Je vais donc te revoir ! Mon Dieu ! donnez-moi la force ! Oh ! je mourrai de joie... ou de douleur. Sans toi ! sans toi ! Miséricorde !

Ils savent tout ! Dès que j'ai aperçu la felouque, j'ai couru à la fenêtre et, à mesure qu'elle approchait, j'ai cherché à te reconnaître sur le pont. Pardonnez-moi, mon Dieu ! mais je crois que j'aurais mieux aimé que mon père ou mon frère y manquât que toi.

Enfin, tu n'y étais pas ; bien avant que la felouque fût entrée dans le port, j'avais acquis cette affreuse certitude. Tout le monde courut au-devant d'eux ; moi seule, je restai clouée à ma fenêtre, et je n'eus pas même la force de faire un signe pour leur indiquer que je les voyais. Ils montèrent le sentier, et je les aperçus de loin, soucieux et inquiets ; puis les acclamations que les domestiques poussèrent en les revoyant parvinrent jusqu'à moi ; puis je les entendis monter l'escalier, ouvrir la porte. J'essayai d'aller au-devant d'eux ; au milieu de la chambre, je tombai à genoux en prononçant ton nom.

Je ne sais ce qu'ils me répondirent ; je compris seulement qu'ils t'avaient déposé à Smyrne, où tu devais les attendre ; que tu ne les avais pas attendus et que tu étais parti sans qu'ils eussent appris où tu étais allé, ni quand tu reviendrais. Je tombai évanouie. Quand je revins à moi, j'étais seule avec Stéphana. Elle pleurait : car, jusqu'à ce moment, je lui avais caché que je fusse enceinte, et c'était elle qui, dans son ignorance, m'avait trahie en me portant du secours.

Oh ! quelle nuit longue et désespérée ! quelle nuit de tempête au ciel et dans mon cœur ?... Oh ! si toute la création pouvait s'abîmer, et que, sur ses débris, je te revisse une fois encore !

Je suis condamnée, mon bien-aimé. Si, d'ici à quatre mois, tu n'es pas revenu, je mourrai pour toi et par toi. Sois béni ! Ce matin, ils sont montés dans ma chambre, seuls et le front calme, mais sévère. Je me doutais de la cause qui les amenait, et, en les voyant entrer, je me suis mise à genoux. Alors ils m'ont interrogée comme des juges interrogent une criminelle. J'ai tout dit.

Ils m'ont demandé si je croyais que tu revinsses. Je leur ai répondu : « Oui, s'il n'est pas mort. » Ils m'ont demandé quel temps je voulais qu'ils m'accordassent. Je leur répondis : « Jusqu'à ce que j'aie embrassé mon enfant. » Ils m'ont accordé trois jours après sa naissance. Alors, mon bien-aimé, tu seras revenu, ou tu ne reviendras jamais ; et, si tu ne dois jamais revenir, tout est bien, et mieux vaut que je meure.

Je ne vis plus ; j'attends. Tout est, pour moi, dans ce mot. Je me lève, je vais à ma fenêtre, j'y reste les yeux fixés sur la mer. A chaque barque, je tressaille et j'espère... Elle s'approche, et tout est fini. Oh ! notre pauvre enfant, comment survivra-t-il à tout ce que je souffre ? Stéphana me gronde de ce que je ne lui ai pas avoué mon secret. Par son aide, j'aurais pu tromper mon père et Fortunato. Les tromper ! pourquoi faire ? Si tu ne reviens pas, est-ce que je veux vivre, moi !

Oh ! reviens, reviens, mon bien-aimé ! si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour notre pauvre enfant ; et, si tu ne m'aimes plus, tu ne me reverras pas, tu attendras seulement qu'il soit né. Je te le jetterai dans ton manteau, tu l'emporteras, et tu me laisseras mourir.

Les jours ! les jours ! comme ils sont longs, lorsque je rêve ; comme ils sont courts, quand je réfléchis !... Sept mois écoulés déjà !... Déjà !... Mais que fais-tu donc, mon Dieu ? Où es-tu ? Tu me demandais trois mois, tu m'en demandais quatre au plus, et voilà sept mois ! Tu es prisonnier ou mort, mon bien-aimé. Ils t'auront arrêté, en Angleterre. Ils t'auront fait ton procès... Ils t'auront condamné comme moi... Comme moi, tu attends l'heure de mourir.

J'ai oublié de te demander si tu étais certain que l'on se revit au ciel !

Tout est ici comme auparavant, et il y a des jours où

je me demande si je n'ai point fait un rêve. Mon père et mon frère semblent avoir tout oublié !... Ils viennent me voir comme d'habitude ; comme d'habitude, ils sont bons et affectueux pour moi... Mais, de temps en temps, un tressaillement subit et douloureux me dit qu'ils se souviennent, et que, comme moi, ils attendent Oh ! la chanson sicilienne :

J'ai pris sur la plage
Une fleur sauvage ;
Comme son visage,
Je la vois pâlir.
C'est que toute plante
De sa tige absente,
Fanée et souffrante,
Doit bientôt mourir

Ainsi mourra celle
Dont l'amour fidèle
Vainement m'appelle
La nuit et le jour.
Pauvre fleur de grève,
Plus pâle qu'un rêve,
Qui n'avait pour sève
Que mon seul amour !

Et cependant tu me disais qu'il ne fallait pas croire aux prophéties.

Se coucher tous les soirs avec une seule pensée, s'éveiller tous les matins avec une seule espérance, passer sa journée à voir s'envoler, les uns après les autres, tous les rêves de sa nuit, mon bien-aimé, c'est à en devenir folle. Le temps marche comme si la mort elle-même le poussait devant elle... Voilà huit mois que tu es parti ; un mois encore, pas même un mois... et alors, ou tu seras revenu, ou tout sera fini pour moi. J'ai composé une longue prière à Dieu ; toute la journée, je me tiens debout à ma fenêtre, les yeux fixés sur la mer, et la répétant machinalement. Au reste, je vais là, maintenant, parce que c'est la place à laquelle j'ai l'habitude d'aller. Je ne crois plus à ton retour, je crois à ta mort. O mon bien-aimé ! prie pour moi au ciel, et que mon passage de ce monde à l'autre ne soit pas trop douloureux.

Seigneur ! Seigneur ! le terme est-il arrivé ? Et ces douleurs que j'éprouve m'annoncent-elles que je vais être mère ? Je souffre tant, que je ne puis plus écrire ; ma main tremble. Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi. Mourrai-je donc sans te revoir ?... Mon bien-aimé !... Oh ! un fils ! un fils ! Il est beau... il te ressemble... que je suis heureuse ! Misérable ! qu'est-ce que je dis là ?... Oh ! reviens, reviens, mon amour chéri, mon ange adoré ; reviens, tu n'as plus que trois jours !...

Tu n'es pas mort, j'en suis sûre, je t'ai revu. Oh ! quel singulier rêve ; Non, la fièvre, si ardente qu'elle soit, n'a point de pareilles apparitions ; c'était une réalité, une permission de Dieu, un miracle. Je m'étais endormie brisée, mon enfant était couché près de moi, Stéphana veillait au pied de mon lit. Il me semblait alors que mon âme quittait mon corps, fluide et transparente comme une vapeur. Puis je me sentis emporter par le vent, comme un oiseau de l'air, comme un nuage du ciel. Je passai par-dessus des villes, des fleuves, des montagnes, tournant le dos à la mer. Au bout d'un instant, j'aperçus une autre mer que je ne connais point, un golfe que je ne me rappelle pas avoir jamais vu, même en songe. Je m'abattis sans bruit au milieu des ruines d'une ville morte.

A vingt pas de moi, sur un fût de colonne, un homme était assis la tête dans ses mains. Au bout d'un instant, cet homme leva la tête. C'était toi, mon bien-aimé. Je voulus parler, étendre les bras. Hélas ! hélas ! je n'avais ni voix ni mouvement. Tu me reconnus, car tu prononças mon nom. Oh ! j'ai entendu ta voix, ta voix chérie ; elle est là encore, elle murmure à mon oreille. Trois fois tu te tournas vers différents points de l'horizon, et trois fois je me sentis emportée par une puissance supérieure, et je me retrouvai devant toi. Alors tu marchas à moi, je te vis t'approcher, tu étais près de m'atteindre, tu étendais le bras, tu allais me toucher. Je jetai un cri et je me réveillai. Tu vis, tu m'aimes, tu reviens ; mais arriveras-tu à temps, mon Dieu ? Pendant que je t'écris sur mon lit, Stéphana est à la fenêtre ; elle regarde. Notre enfant dort.

Oh ! si le vent ne le pousse pas assez rapidement, quitte ton vaisseau et prends une barque, et, si la barque ne va pas assez vite, jette-toi à la mer. Arrive, arrive ! C'est demain le troisième jour, nous n'avons plus qu'une nuit ; nous la passerons en prières, Stéphana et moi ; elle a obtenu, du prêtre qui l'a mariée, de transporter dans ma chambre une image miraculeuse de la Vierge. Nous sommes à genoux devant elle, et je lui fais baiser les pieds par notre pauvre enfant. Vierge sainte, ayez pitié de moi ! Etoile d'amour, ayez pitié de moi ! Mère de douleurs, ayez pitié de moi !

Bonne Stéphana ! elle qui me disait toujours que je ne te reverrais plus, la voilà maintenant qui me dit que tu reviendras. Elle a donc perdu tout espoir ?

Le jour, mon bien-aimé, voilà le jour, beau, souriant, comme si tu étais là près de moi, comme si ce n'était pas mon dernier jour. Ils me laisseront toute la journée encore, ont-ils dit à Stéphana ; ils attendront que le soleil, qui se lève derrière l'île de Ténos, se couche derrière les montagnes de l'Attique. J'ai peur de la mort, car tu vis, je t'ai vu, j'en suis sûre ! Oh ! m'as-tu vue, toi, et te doutes-tu du danger que je cours ? sais-tu que je t'appelle ? sais-tu que toi seul, tu peux me sauver, que je n'invoque plus la Vierge, que je n'invoque que toi ? Si je m'enfuyais avec mon enfant ? Mon Dieu, avant qu'ils arrivassent, pourquoi ne me suis-je pas enfuie ? C'est que je t'attendais.

Stéphana a voulu descendre ; un domestique a levé son voile pour s'assurer que ce n'était pas moi. Tout le village sait que c'est aujourd'hui mon dernier jour ; tout le monde prie. La cloche qui retentissait tout à l'heure, et dont je ne comprenais pas la voix qui appelait les âmes pieuses à l'église ; elle leur disait de prier pour celle qui va mourir. Et celle qui va mourir, c'est moi, entends-tu, c'est moi, mon bien-aimé... c'est ta Fatinitza... c'est la mère de ton enfant... Oh ! ma pauvre tête ! Je ne sentirai pas le coup, je serai folle.

Rien sur la mer !... Aussi loin que le regard peut s'étendre, déserte ! déserte ! J'ai été écouter à la porte : il y a, de l'autre côté de ma porte, deux valets qui prient. Tout le monde prie : il n'y a que moi qui ne puis pas prier. Mon Dieu ! comme le soleil marche vite !

Stéphana est étendue sur mon lit ; elle s'arrache les cheveux. Moi, je tiens mon pauvre enfant dans mes bras ; je tourne autour de ma chambre comme une insensée ; puis, de temps en temps, je m'assieds pour t'écrire une ligne. Pauvre innocent, pourvu qu'ils l'épargnent ! Oh ! ne pleure pas ainsi, ma bonne Stéphana ; tu me brises le cœur ! Tu ne m'oublieras jamais, n'est-ce pas, mon bien-aimé ? Mon Dieu ! sauras-tu ce que j'ai souffert ? Ou tu es bien malheureux, ou tu es bien coupable ! Le soleil ne descend pas, il se précipite ; le voilà qui touche aux montagnes ; dans un instant, il sera caché derrière elles... Il me semble qu'il est couleur de sang.

J'ai soif. Je ne compte plus par jour, je ne compte plus par heure ; je compte par minute, je compte par seconde. Tout est fini : tu serais dans le port, que tu n'aurais pas le loisir d'arriver jusqu'à terre ; tu serais en bas, qu'ils ne te laisseraient pas le temps de monter jusqu'ici... Ecoute, Stéphana ! j'entends du bruit ; écoute si ce n'est pas eux !... Mon Dieu ! mon Dieu ! on ne voit plus que la moitié du disque du soleil ! Mon Dieu ! je voudrais cependant bien penser à vous ; mais, pardonnez-moi, je ne pense qu'à lui Ce sont eux ! ce sont eux !... ils ont tenu parole... Le soleil est couché... Il fait nuit...

Ils montent... ils s'arrêtent à la porte... ils l'ouvrent... Je te pardonne... Adieu !... Reçois mon âme.

Ici finissait le manuscrit de Fatinitza. Je m'élançai dans la chambre de sa sœur.

— Eh bien, m'écriai-je, eh bien, après ?

— Après, me dit Stéphana, mon père lui a laissé le temps de faire sa prière ; puis, quand sa prière a été finie, il a tiré un pistolet de sa ceinture et il l'a tuée comme il lui avait dit qu'il le ferait.

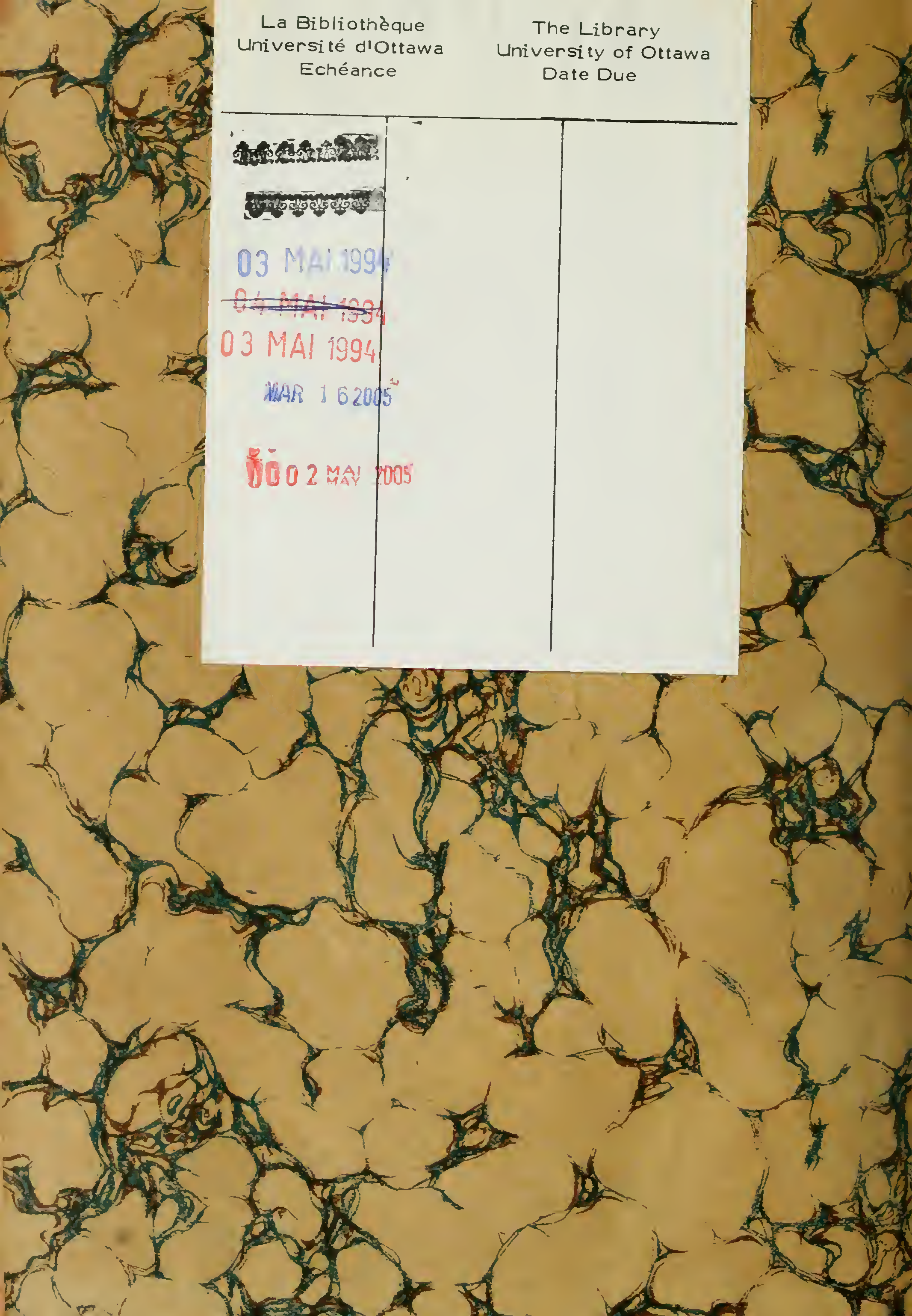
— Et mon enfant ? m'écriai-je en me tordant les bras ; mon enfant, mon pauvre enfant ?

— Fortunato l'a pris par les pieds, et lui a brisé la tête contre la muraille.

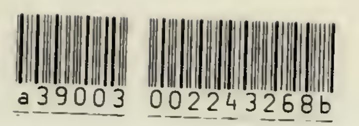
Je jetai un cri terrible, et je tombai sans connaissance sur le pavé.

———*———

TABLE DU VOLUME



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due
03 MAI 1994
04 MAI 1994
03 MAI 1994
MAR 16 2005
02 MAI MAY 2005


a39003 002243268b

